Digitized by the Internet Archive in 2023 with funding from University of Toronto





HOUSE OF COMMONS

Issue No. 1

Monday, November 27, 1989 Wednesday, December 13, 1989 Thursday, February 8, 1990

Chairman: Nicole Roy-Arcelin

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 1

Le lundi 27 novembre 1989 Le mercredi 13 décembre 1989 Le jeudi 8 février 1990

Présidente: Nicole Roy-Arcelin

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur

Poverty

of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women

La Pauvreté

du Comité permanent de la Santé et du Bien-être social, des Affaires sociales, du Troisième âge et de la Condition féminine

RESPECTING:

Organization meeting

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of child poverty

CONCERNANT:

Réunion d'organisation

En vertu du paragraphe 108(2) du Règlement, étude de la pauvreté chez les enfants

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-fourth Parliament, 1989-90

Deuxième session de la trente-quatrième législature, 1989-1990

SUB-COMMITTEE ON POVERTY OF THE STANDING COMMITTEE ON HEALTH AND WELFARE, SOCIAL AFFAIRS, SENIORS AND THE STATUS OF WOMEN

Chairman: Nicole Roy-Arcelin Vice-Chairman: David Dingwall

Members

David Dingwall Barbara Greene Joy Langan Nicole Roy-Arcelin

(Quorum 3)

Clairette Bourque
Clerk of the Sub-Committee

SOUS-COMITÉ SUR LA PAUVRETÉ DU COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ ET DU BIEN-ÊTRE SOCIAL, DES AFFAIRES SOCIALES, DU TROISIÈME ÂGE ET DE LA CONDITION FÉMININE

Présidente: Nicole Roy-Arcelin Vice-président: David Dingwall

Membres

David Dingwall Barbara Greene Joy Langan Nicole Roy-Arcelin

(Quorum 3)

La greffière du Sous-comité
Clairette Bourque

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from the Canadian Government Publishing Center, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, NOVEMBER 27, 1989

[Text]

The Sub-Committee on Poverty of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women met at 3:43 o'clock p.m. this day, in Room 371 West Block, for the purpose of organization.

Members of the Sub-Committee present: David Dingwall, Barbara Greene, Joy Langan, Nicole Roy-Arcelin.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Joan Vance, Research Officer.

The Clerk presided over the election of a Chairman.

Barbara Greene, seconded by David Dingwall, moved,—That Nicole Roy-Arcelin take the Chair of this Sub-Committee as Chairman.

The question being put on the motion, it was agreed to.

Accordingly, Nicole Roy-Arcelin was declared duly elected Chairman of the Sub-Committee.

The Chairman took the Chair.

Barbara Greene, seconded by Joy Langan, moved,— That David Dingwall be elected Vice-Chairman of the Sub-Committee.

The question being put on the motion, it was agreed to.

Accordingly, David Dingwall was declared duly elected Vice-Chairman of the Sub-Committee.

On motion of David Dingwall, it was agreed,—That the Sub-Committee's Minutes of Proceedings and Evidence be henceforth printed in the quantity (550) copies and in the manner approved by the Board of Internal Economy.

Barbara Greene moved,—That the Chairman be authorized to hold meetings in order to receive and authorize the printing of Evidence when a quorum is not present.

And debate arising thereon;

By unanimous consent, the Sub-Committee agreed to discuss this motion at a future date.

At 4:00 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 4:03 o'clock p.m., the Sub-Committee resumed in camera to consider future business.

At 4:30 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

WEDNESDAY, DECEMBER 13, 1989 (2)

The Sub-Committee on Poverty of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women met *in camera* at 3:37 o'clock

PROCÈS-VERBAUX

LE LUNDI 27 NOVEMBRE 1989

(1)

[Traduction]

Le Sous-comité sur la pauvreté du Comité permanent de la santé et du bien-être social, des affaires sociales, du troisième âge et de la condition féminine tient aujourd'hui sa séance d'organisation, à 15 h 43, dans la pièce 371 de l'édifice de l'Ouest.

Membres du Comité présents: David Dingwall, Barbara Greene, Joy Langan, Nicole Roy-Arcelin.

Aussi présente: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Joan Vance, attachée de recherche.

La greffière préside à l'élection du président.

Barbara Greene, appuyée par David Dingwall, propose,—Que Nicole Roy-Arcelin soit élue présidente du Sous-comité.

La motion est mise aux voix et adoptée.

Nicole Roy-Arcelin est déclarée dûment élue présidente du Sous-comité.

La présidente prend place au fauteuil.

Barbara Greene, appuyée par Joy Langan, propose,— Que David Dingwall soit élu vice-président du Souscomité.

La motion est mise aux voix et adoptée.

David Dingwall est déclaré dûment élu vice-président du Sous-comité.

Sur motion de David Dingwall, il est convenu,—Que l'impression des Procès-verbaux et témoignages du Souscomité s'effectue selon le tirage (550 exemplaires) et la façon prévus par le Bureau de régie interne.

Barbara Greene propose,—Que la présidente soit autorisée à tenir des séances, à entendre des témoignages et en permettre l'impression en l'absence de quorum.

Sur ce, un débat s'ensuit.

Du consentement unanime, le Sous-comité reporte le débat de la motion.

A 16 h, la séance est suspendue.

A 16 h 03, le Sous-comité déclare le huis clos pour examiner ses travaux à venir.

À 16 h 30, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MERCREDI 13 DÉCEMBRE 1989 (2)

Le Sous-comité sur la pauvreté du Comité permanent de la santé et du bien-être social, des affaires sociales, du troisième âge et de la condition féminine se réunit à huis p.m. this day, in Room 306 West Block, the Chairman, Nicole Roy-Arcelin, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Barbara Greene, Joy Langan, Nicole Roy-Arcelin.

Acting Member present: Joe Fontana for David Dingwall.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Joan Vance, Research Officer.

The Sub-Committee met to discuss its future business.

At 4:05 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, FEBRUARY 8, 1990 (3)

The Sub-Committee on Poverty of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women met at 9:15 o'clock a.m. this day, in Room 701, 151 Sparks Street, the Chairman, Nicole Roy-Arcelin, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Barbara Greene, Joy Langan, Nicole Roy-Arcelin.

Acting Member present: Rey Pagtakhan for David Dingwall.

Other Member present: Christine Stewart.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: June Dewetering and Joan Vance, Research Officers.

Witnesses: As individuals: David Ross and Richard Shillington.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Sub-Committee commenced its consideration of child poverty.

David Ross and Richard Shillington made statements and answered questions.

At 10:53 o'clock a.m., the Sub-Committee proceeded to sit *in camera* to consider future business.

At 10:55 o'clock a.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

Clairette Bourque
Clerk of the Sub-Committee

clos aujourd'hui à 15 h 37, dans la pièce 306 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Nicole Roy-Arcelin (présidente).

Membres du Comité présents: Barbara Greene, Joy Langan, Nicole Roy-Arcelin.

Membre suppléant présent: Joe Fontana remplace David Dingwall.

Aussi présente: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Joan Vance, attachée de recherche.

Le Sous-comité délibère de ses travaux à venir.

À 16 h 05, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE JEUDI 8 FÉVRIER 1990

Le Sous-comité sur la pauvreté du Comité permanent de la santé et du bien-être social, des affaires sociales, du troisième âge et de la condition féminine se réunit à huis clos aujourd'hui à 9 h 15, dans la pièce 701, au 151, rue Sparks, sous la présidence de Nicole Roy-Arcelin (présidente).

Membres du Comité présents: Barbara Greene, Joy Langan, Nicole Roy-Arcelin.

Membre suppléant présent: Rey Pagtakhan remplace David Dingwall.

Autre députée présente: Christine Stewart.

Aussi présentes: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: June Dewetering et Joan Vance, attachées de recherche.

Témoins: A titre particulier: David Ross et Richard Shillington.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité commence à examiner la pauvreté chez les enfants.

David Ross et Richard Shillington font des exposés et répondent aux questions.

A 10 h 53, le Sous-comité déclare le huis clos et délibère de ses travaux à venir.

À 10 h 55, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Sous-comité

Clairette Bourque

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]
[Texte]

Monday, November 27, 1989

• 1541

The Clerk of the Committee: Hon. members, I see a quorum. Your first item of business is to elect a chairperson, and I am ready to receive motions to that effect.

Ms Greene (Don Valley North): I move that Nicole Roy-Arcelin be the Chair.

Mr. Dingwall (Cape Breton—East Richmond): Seconded.

Motion agreed to

The Clerk: I declare Ms Roy-Arcelin duly elected chairperson of this committee and I invite her to take the Chair.

La présidente: J'avais préparé un long discours. Comme le temps passe, je me contenterai de vous remercier du fond du coeur de l'honneur que vous me faites. Je saurai faire face à cette situation, je pense. Merci.

Nous devons maintenant procéder à l'élection d'un vice-président. C'est facultatif. Un des membres du Souscomité peut remplacer la présidente au pied levé ou, si vous préférez, on peut élire un vice-président ou une vice-présidente.

Ms Greene: I would like to nominate Mr. Dingwall for vice-chairman.

Ms Langan (Mission-Coquitlam): I will second that.

La présidente: Il est proposé par M^{me} Greene, appuyée par M^{me} Langan, que M. Dingwall soit élu vice-président de ce Sous-comité. Plaît-il au Sous-comité d'adoter cette motion?

La motion est adoptée

La présidente: Je déclare la motion adoptée et M. Dingwall dûment élu vice-président de ce Sous-comité.

. 1545

Quatrièmement, M. Dingwall propose que le Comité fasse imprimer 550 exemplaires de ses *Procès-verbaux et témoignages* de la façon approuvée par le Bureau de régie interne.

La motion est adoptée

La présidente: Il s'agit maintenant des réunions quand il n'y a pas de quorum. Est-ce qu'on veut autoriser la présidente à tenir des réunions en l'absence du quorum? Naturellement, quand on a des témoins, c'est probablement plus facile. Enfin, c'est au Comité de décider.

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

[Traduction]

Le lundi 27 novembre 1989

La greffière du Comité: Honorables députés, il y a quorum. Le premier article à l'ordre du jour est l'élection d'un président et je suis prête à recevoir des motions à cette fin.

Mme Greene (Don Valley-Nord): Je propose que Nicole Roy-Arcelin soit présidente.

M. Dingwall (Cape Breton—Richmond-Est): J'appuie la motion.

La motion est adoptée

La greffière: Je déclare M^{me} Roy-Arcelin dûment élue présidente du Comité et je l'invite à prendre place au fauteuil.

The Chairman: I had prepared a long speech, but as time is short, I shall simply thank you most sincerely for this privilege. I believe I shall be able to fulfill the duties of my position. Thank you.

We should now elect a vice-chairman. This is optional. A member of the subcommittee can replace the Chairman without notice, or if you prefer, we can elect a vice-chairperson.

Mme Greene: Je propose que M. Dingwall soit vice-président.

Mme Langan (Mission—Coquitlam): J'appuie la motion.

The Chairman: Ms Greene, seconded by Ms Langan, moves that Mr. Dingwall be elected vice-chairman of this subcommittee. Is it the pleasure of the subcommittee to adopt the motion?

Motion agreed to

The Chairman: I declare the motion carried and Mr. Dingwall duly elected vice-chairman of the subcommittee.

Fourth, Mr. Dingwall moves that the committee have 550 copies of its minutes of proceedings and evidence printed in the manner approved by the Board of Internal Economy.

Motion agreed to

The Chairman: We now come to meetings when a quorum is not present. Does the committee wish to authorize the Chairperson to hold meetings in order to receive and authorize the printing of evidence when a quorum is not present? Naturally, this is probably easier when we have witnesses. It is up to the committee to decide.

Ms Langan: I know in our caucus we have alternates, and I assume the other caucuses do also. I would like to suggest that it would really not be appropriate to hold meetings without a quorum in view of the fact that we have alternates. It is a rare occasion when you just cannot get somebody, but I think there is a facility to provide alternates. I would think it would be inappropriate to hold meetings when there is not a quorum.

Mr. Dingwall: On that point, I understand where you are coming from, and I think you are quite right. But as the motion reads, it is merely to hear evidence. I am just wondering if perhaps we might leave it to the discretion of the Chair. For instance, you make arrangements for people to come from out west, and for whatever reason, I am stuck in Nova Scotia, because of a snow storm say, which happens too frequently, and I do not get here, and for whatever reason there is not an alternate here. Are we going to deny the witness to come and put on the record just what their statements or concerns are? I think if there is anything of any great meat on the table, you would want a sufficient number of people here, but I would think just to hear evidence of possible witnesses we might be flexible.

Ms Greene: Could the understanding be that the chairman be authorized but it be only in emergency cases such as that?

Ms Langan: I do not think we would get to that without it being kind of a critical situation anyway. I guess my concern is that even with a caucus of 43, I am sure we could provide a warm body who might want to ask questions of witnesses, and that is what I assume witnesses come for. I know that even if I am not available, if I am sending a substitute and I have a burning question of this group of people, I am capable of having my alternate ask that question on my behalf and have it on the record, as are you, as I am sure. I do not know how many people are in your caucus, but it is pretty big, and yours is twice the size of ours.

The whole purpose of having people here giving evidence is also to have the opportunity to question them to get specific information. We could conceivably have Madam Chairman hearing these people all by herself. I am not suggesting she will run that kind of tyranny, but that is certainly not in keeping with the spirit of respect for the witnesses either.

Ms Greene: I think I would prefer to pass the motion. I always try to be at committees or send an alternate, but there have been a couple of times when it has been pretty darn difficult, and I think the number of committees is now mounting rather excessively. So I think there certainly could be occasions in the future when we might want to have less than a quorum. What would a quorum be? Three?

The Chairman: Three.

[Translation]

Mme Langan: Je sais que nous avons des substituts dans notre caucus et j'imagine qu'il y en a dans les autres aussi. Selon moi, ce ne serait pas vraiment approprié de tenir des réunions en l'absence du quorum puisque nous avons des substituts. Il est rare qu'on ne puisse pas avoir quelqu'un, mais je pense qu'il est facile de prévoir des substituts. A mon avis, ce ne serait pas approprié de tenir des réunions en l'absence du quorum.

M. Dingwall: Je comprends votre point de vue et je pense que vous avez tout à fait raison. Par ailleurs, la motion précise que c'est uniquement pour recevoir des témoignages. Nous pourrions peut-être laisser cela à la discrétion de la présidente. Si, par exemple, on fait venir des témoins de l'Ouest et que je sois retenu en Nouvelle-Écosse pour une raison quelconque à cause de nos fréquentes tempête de neige, et qu'il n'y ait pas de substitut disponible, allons-nous empêcher les témoins de se présenter devant le Comité pour faire leurs déclarations ou exprimer leurs préoccupations? Selon moi, si le Comité est saisi d'une question très importante, il faudra que nous soyons suffisamment nombreux à la réunion, mais il me semble que nous pourrions faire preuve de souplesse lorsqu'il s'agit seulement d'entendre des témoins.

Mme Greene: Peut-on préciser que la présidente sera autorisée à tenir des réunions, mais seulement dans des situations d'urgence comme celle-là?

Mme Langan: Je ne pense pas que la situation se présente sauf dans des circonstances exceptionnelles de toute façon. Même avec un caucus de 43 députés, je suis certaine que nous pourrions trouver quelqu'un qui voudrait poser des questions aux témoins et j'imagine que c'est pour cela que les témoins viendront. Je sais que, même si je suis pas là, si je me fais remplacer et que je veux poser une question importante à un groupe de témoins, je peux charger mon substitut de poser la question à ma place pour qu'elle soit consignée au compte rendu, tout comme vous, sans doute. Je ne sais pas combien vous êtes dans votre caucus, mais vous êtes assez nombreux, à peu près deux fois plus que nous.

Si nous faisons venir des témoins, nous voulons aussi pouvoir leur poser des questions pour obtenir des renseignements précis. Vu le texte de la motion, madame la présidente pourrait entendre tous ces témoins seule. Je ne veux pas laisser entendre qu'elle adoptera une telle attitude tyranique, mais ce genre de motion ne témoigne pas non plus de respect pour nos témoins.

Mme Greene: Je préférerais pour ma part qu'on adopte la motion. J'essaie toujours d'assister aux réunions de comité ou de me faire remplacer, mais il est arrivé quelques fois que ce soit extrêmement difficile vu le très grand nombre de comités que nous avons maintenant. Je pense donc qu'il pourrait certainement y avoir des occasions où nous voudrions nous réunir en l'absence du quorum. Qu'est-ce qui constituerait le quorum? Trois membres du Comité?

La présidente: Trois.

Ms Greene: Three out of four; that is 75% of the committee. To my way of thinking, that is not realistic, given what I have seen of this place so far. I would move the motion.

Mr. Dingwall: Just before you get into that, I have been on numerous committees, many of which have been very partisan—and I do not think this one is very partisan, at least not in the initial stages—where we had big numbers on our committee, and it really would have impeded witnesses who come from great distances to give evidence if there was not a quorum available.

• 1550

One caveat is that in previous sessions I have been involved with we have left it to the discretion of the Chair. I mean, if it is a witness of some stature that we all wanted to get a crack at, well, we would not hear the particular witness, but left it to the call of the Chair for his or her decision on a particular incident. But if I, for instance, have particular witnesses who are coming from my riding, and for whatever reason people cannot be here... I mean, it is really there for the benefit of the witnesses so they can get their testimony on the record. If you can get people to come in your place, well, that is good.

Ms Greene: I will do that.

Ms Langan: I am not going to wrestle this one to the ground, but I do want to say it is my understanding that committees are not supposed to be meeting while the House is sitting. I had unexpected duties in the House this afternoon, and held this meeting up. But normally that is another matter. That is unfortunately further down on the agenda, the day and time of meetings. We discussed this at the larger committee as well, about committee meetings during House sitting hours. It is a serious problem, especially, I am sorry, for smaller caucuses where we do not have as large a field to play with in terms of House duty and those kinds of things.

Mr. Dingwall: Well, Joy, in order to accommodate you, and I think I know what you are suggesting, could we perhaps agree to do this? Leave it in the hands of the Chair until a further time when you believe it to be absolutely necessary that a motion either has to be passed—

Ms Langan: Or not.

Mr. Dingwall: -or not passed.

Ms Langan: Maybe we should just table this until we see how it works.

Mr. Dingwall: Yes.

Ms Greene: No, you could see that meetings would not be held when the House is in session. You know, we have been holding meetings when the House is in session all the time.

[Traduction]

Mme Greene: Trois sur quatre; cela fait 75 p. 100 des membres. A mon avis, ce n'est pas réaliste vu mon expérience du Parlement jusqu'ici. Je suis prête à présenter la motion.

M. Dingwall: Auparavant, je tiens à signaler que j'ai fait partie de nombreux comités, dont beaucoup ont été très sectaires, ce qui n'est pas le cas de celui-ci, du moins à ses débuts, où nous étions très nombreux et où cela aurait vraiment nui aux témoins qui avaient parcouru de longues distances pour comparaître devant le Comité s'il n'y avait pas eu quorum.

J'aimerais ici formuler un avertissement. Au cours des sessions précédentes, nous avons laissé cette question à la discrétion du président. S'il s'agit d'un témoin important que nous voulons tous interroger, nous n'entendrons pas ce témoin et nous nous en remettrons à la décision du président dans un tel cas. Si, par exemple, nous devons entendre des témoins spéciaux provenant de ma circonscription et que les députés ne peuvent assister à la réunion. . . Ces réunions ont avant tout lieu pour les témoins afin de leur permettre de nous présenter officiellement leur point de vue. Si vous pouvez vous trouver un remplaçant, très bien.

Mme Greene: Oui, je me ferai remplacer.

Mme Langan: Je ne veux pas débattre indûment cette question, mais je tiens à préciser que le Comité ne doit pas se réunir lorsque la Chambre siège. Cet après-midi, j'ai dû m'acquitter d'obligations imprévues à la Chambre, ce qui explique mon retard à cette réunion. En temps normal, la situation est bien différente. Malheureusement, la question du jour et de l'heure des réunions sera abordée plus tard à l'ordre du jour. Le Comité permanent de la santé a également discuté de cette question, c'est-à-dire la tenue de réunions de comités pendant les heures de séances de la Chambre. Il s'agit d'un problème important pour les caucus restreints qui ne comptent pas un grand nombre de députés pour s'acquitter des obligations de la Chambre et autres tâches connexes.

M. Dingwall: Pour tenir compte de vos impératifs, car je crois comprendre ce que vous voulez dire, nous pourrions peut-être accepter cette proposition? Nous pouvons nous en remettre au président jusqu'à ce que vous pensiez qu'il soit absolument nécessaire d'adopter une motion. . .

Mme Langan: Ou de ne pas adopter de motion.

M. Dingwall: . . . ou de ne pas adopter de motion.

Mme Langan: Nous pourrions peut-être réserver cette question en attendant de voir comment les choses fonctionnent.

M. Dingwall: Oui.

Mme Greene: Non, vous pourriez vous assurer que des réunions n'aient pas lieu lorsque la Chambre siège. Nous avons continuellement des réunions lorsque la Chambre siège.

You have the right to send a representative to the committee if you wish. It seems to me that you can always have an alternate here. You are perfectly free to do so.

Ms Langan: At the risk of the discussion deteriorating, I would suggest that the member read—I forget the name of the title—the reform document out of which committees were developed, and the very clear recommendation that went with that at the same time as committees were developed in the House of Commons that we would not have night sittings of the House but committees would meet in the evening and the committees would not meet during the daytime when the House is supposed to be sitting.

Ms Greene: As a parent, I would very strongly oppose that.

Ms Langan: I am sorry. Neither you nor I were here when that was developed.

Ms Greene: We are talking about a committee on poverty, dealing with ordinary people, and you want to hold evening meetings.

La présidente: Aucune motion ne peut être adoptée s'il n'y a pas quorum. C'est simplement pour entendre les témoins. Comme on le disait tout à l'heure, ce serait bien dommage de ne pas pouvoir entendre des témoins venant de loin. Il faut payer de la même façon.

Ms Greene: That is a standard motion in every committee on which I serve.

La présidente: Voilà! Il n'y a que madame qui n'est pas d'accord. Est-ce qu'on peut s'entendre?

Mr. Dingwall: Just to expedite it, let us just table it.

Ms Greene: Why?

Mr. Dingwall: Well, just to try to facilitate the work of the committee. She has some particular concerns and I think we ought to consider them and reflect on them for a period of time. We can always come back to it. Let us get on with the most important thing, the day and time of our meetings. Saturday mornings?

La présidente: Nous en sommes maintenant à l'attribution du temps. C'est facultatif. Naturellement, nous sommes habitués à un premier tour de dix minutes et à un second tour de cinq minutes. Acceptez-vous le rituel ou si vous avez d'autres suggestions?

1555

Ms Greene: It seems to me that if we have a witness for 30 minutes, if you have 10 minutes for each representative then that does not get around the table. If the people have a deputation for 10 minutes, you have only 20 minutes left. It seems to me, particularly with the small committee, that we should be talking about shorter questioning periods, say five minutes. We have only four people on the committee.

[Translation]

Si vous le désirez, vous pouvez envoyer un remplaçant à une réunion. Je pense qu'il est toujours possible de se faire remplacer. Vous avez toute liberté à ce sujet.

Mme Langan: Au risque d'envenimer la discussion, j'aimerais recommander à la députée de lire un document de réforme—dont j'oublie le titre—qui a servi de base à la constitution des comités. Elle pourra également prendre connaissance d'une recommandation très précise formulée à l'époque qui précise que la Chambre des communes ne siègera pas en soirée, mais que les comités se réuniront en soirée et ne siègeront pas le jour lorsque la Chambre siège.

Mme Greene: À titre de parent, je m'oppose fermement à une telle mesure.

Mme Langan: Je suis navrée. Vous et moi n'étions pas là lorsqu'on a élaboré de telles règles.

Mme Greene: Nous parlons ici de l'avenir d'un comité sur la pauvreté qui doit se pencher sur le sort des gens ordinaires et vous voulez tenir des réunions en soirée.

The Chairman: No motion can be passed if we do not have a quorum. We can only hear witnesses. As was said earlier, it would be unfortunate not to be able to hear witnesses coming from far away. We have to pay accommodation and transportation costs, anyway.

Mme Greene: Il s'agit d'une procédure tout à fait normale de chaque comité dont j'ai fait partie.

The Chairman: There we are! You are the only one not to agree. Can we agree on something?

M. Dingwall: Pour accélérer un peu les choses, on peut mettre cette question de côté.

Mme Greene: Pourquoi?

M. Dingwall: Tout simplement pour faciliter la tâche du Comité. La députée a des préoccupations particulières sur lesquelles il faut nous pencher pendant un certain temps. Nous pourrons y revenir par la suite. Venons-en à l'essentiel, c'est-à-dire le jour et l'heure de nos réunions. Le samedi matin?

The Chairman: We are now discussing time allocation. It is optional. Of course, we are used to have a first round of ten minutes and then a second round of five minutes. Do you accept the standard practice? Do you have any other suggestion?

Mme Greene: Il me semble que si nous avons 30 minutes pour entendre un témoin et que nous prévoyons 10 minutes par intervenant, cela ne nous permet même pas de faire un premier tour de table. Si les témoins prennent 10 minutes pour présenter leur exposé, il ne reste plus que 20 minutes. Il me semble, d'autant plus qu'il s'agit ici d'un petit comité, que nous devrions accorder moins de temps à chaque tour de question mettons cinq minutes. Nous ne sommes que quatre à siéger à ce Comité.

Mr. Dingwall: Where are you getting the 30 minutes per witness?

Ms Greene: Well, I have just been through the Court Challenges Program, and that was what we gave people. With Health and Welfare we are talking about 30 minutes as well. So I think that unless there is a very lengthy deputation to which we wish to devote an hour or two or something. . . Why?

Mr. Dingwall: Why? Because it will be determined by the committee and determined by the witnesses that appear here. If you are going to tell me that the coalition of seven national groups, who have come under a coalition, are only going to get half an hour to make one presentation with regard to poverty, then I say that you are off your rocks.

What we would want to do is leave open if we have three witnesses or two witnesses or one witness when we have a block of an hour and a half or two hours. Whatever time is allocated to us, we should determine before that meeting how much time we want to give each witness.

Ms Greene: Well, I am asking about questions then, because I do not want to be in a situation where we are glued to 10 minutes for each of the opposition parties and the Conservative Party and only have 20 minutes for questions. So I think then we should defer that until we actually decide how much time we are giving for the deputations.

Ms Langan: I wonder if it could be resolved by suggesting that the time for questioning will be divided equally among the three, as it is here, whether it is ten or five or whatever—it is a round and then another round—and that we will agree that it will be divided equally based on the timeframe in which witnesses are appearing.

I would hope that we are not bringing people in from Nova Scotia or British Columbia, or even Toronto, and giving them 30 minutes, and paying the freight.

Ms Greene: I just went through the Court Challenges Program and that was their standard, half an hour. If we felt there was an important deputation then we would call them back or we did something. They had to submit briefs in advance and we were prepared, so they were just summarizing their statements.

Ms Langan: I went through the unemployment insurance thing across the country, where we went to them, which is quite different from asking them to come to us and giving them 30 minutes. Why do we not just say it will be evenly divided and then, depending on the

[Traduction]

M. Dingwall: Où prenez-vous ce chiffre de 30 minutes par témoin?

Mme Greene: Eh bien, je viens tout juste de participer à l'examen du Programme de contestation judiciaire, et chaque témoin ou groupe de témoins disposait de 30 minutes. Au Comité de la santé et du bien-être social, nous prévoyons également d'accorder 30 minutes. Ainsi, à moins que le groupe en question soit très important et que nous décidions de lui consacrer une heure ou deux ou... Pourquoi?

M. Dingwall: Pourquoi? Parce que ce sera au Comité et aux témoins qui comparaîtront de déterminer le temps nécessaire. Si vous voulez dire que la coalition de sept groupes nationaux, du simple fait qu'ils soient regroupés en une seule coalition, n'auront droit qu'à une demiheure pour présenter leur exposé sur la pauvreté, eh bien, vous n'y êtes pas du tout.

Il conviendrait plutôt de répartir le temps selon que nous avons trois témoins ou deux ou que nous en avons un seul à entendre pendant une séance d'une heure et demie ou de deux heures. Selon le temps dont nous disposerons, nous pourrons décider avant la réunion du temps qu'il conviendra d'accorder à chaque témoin ou groupe de témoin.

Mme Greene: C'est plutôt la période de questions qui m'intéresse, car je ne voudrais pas que nous soyons astreints à la formule de 10 minutes pour chacun des partis de l'opposition et pour le parti conservateur alors que nous ne disposons que de 20 minutes pour les questions. Mais nous devrions attendre d'avoir décidé du temps qui sera accordé à chaque témoin ou groupe de témoins pour ensuite répartir la période de questions.

Mme Langan: Je me demande si la solution ne serait pas de dire que la période de questions sera répartie également entre les trois partis, comme c'est le cas ici, que ce soit 10 minutes, cinq minutes ou autre—il y aura un premier tour puis un deuxième—et que nous sommes d'accord sur cette répartition compte tenu du temps qui sera accordé à chaque témoin ou groupe de témoins.

J'espère que nous n'allons pas faire venir des gens de la Nouvelle-Écosse ou de la Colombie-Britannique, ou même de Toronto, pour leur accorder 30 minutes et payer ensuite leur déplacement.

Mme Greene: Je viens de participer à l'examen du Programme de contestation judiciaire, et c'est la limite de temps qui avait été adoptée, soit une demi-heure. Lorsque nous jugions qu'il s'agissait d'un groupe important, nous décidions alors de le faire revenir ou nous prenions une autre mesure. Les témoins devaient soumettre des mémoires à l'avance, et nous les avions lus à l'avance, de sorte qu'ils n'avaient qu'à résumer leur exposé.

Mme Langan: J'ai participé au Comité sur l'assurancechômage qui s'est déplacé d'un bout à l'autre du pays pour aller entendre les témoins, mais la situation est très différente quand on fait venir des gens et qu'on ne leur accorde que 30 minutes. Pourquoi ne pas dire simplement

witness and on the time, we can just make sure that the time is allocated evenly?

Ms Greene: Even is fair, because given the representation in the Parliament even means that there are three questioners. I do not see why we should sit in at all these meetings and not have equal time.

Ms Langan: We have three people plus a Chair and the Chair does not normally question. The committee process was provided to allow for opposition fully to participate in the parliamentary process, and again I would refer you to the document about parliamentary reform, which outlines that quite clearly.

Are you saying that you want 10 minutes and each of us should take 5?

Ms Greene: No. I am saying that what I would have liked is five minutes from each party and then five minutes for each subsequent questioner.

Ms Langan: Which is exactly the same as what I said. It would be even division if based on the time.

Ms Greene: But it allows the other members of the committee—in this case there is only one other member—to participate in the questioning.

Ms Langan: I will give you the example we used in the unemployment insurance committee. Based on how long it took for the presenters to do their summary, because they too submitted briefs in advance, the Chair would say there are 21 minutes left and it will be divided evenly between the three parties and you can decide how you want to divide that up. In our case, we had two, you guys had four, you guys had however many, and it was divided up that way, based on that formula. That is what I am suggesting, rather than specifying the number of minutes, not knowing how much time there is going to be for questioning.

• 1600

Ms Greene: I would like to leave it until we actually have some time to talk about...

La présidente: On pourrait laisser la question en suspens pour le moment, parce qu'on ne sait pas encore combien de témoins on recevra et combien de temps leur sera alloué. Je pense que nous n'aurons pas de difficulté à nous ajuster aux événements qui se présenteront à nous.

Nous sommes maintenant à la partie 2 de notre ordre du jour. Je suspends la séance pendant quelques minutes pour nous permettre de passer à huis clos.

[Translation]

que la période de questions sera répartie également, puis, selon le groupe en question et selon les contraintes de temps, nous pourrons faire en sorte que le temps alloué soit réparti également?

Mme Greene: Il est juste que le temps soit réparti également, puisque, compte tenu de la représentation au Parlement, il y aurait donc trois membres du comité à poser des questions. Je ne vois pas pourquoi nous devrions participer à toutes ces séances si nous n'avons pas droit à une répartition égale du temps.

Mme Langan: Nous sommes trois plus le président, et le président ne pose généralement pas de questions. Le processus de l'examen en comité a été conçu pour permettre aux députés de l'opposition de participer pleinement au processus parlementaire, et je vous invite encore une fois à vous reporter aux documents concernant la réforme parlementaire, où ce principe est clairement énoncé.

Voulez-vous dire que vous auriez 10 minutes et que chacun de nous en aurait 5?

Mme Greene: Non. Ce que je voudrais, c'est qu'on accorde cinq minutes à chaque parti, puis cinq minutes encore à chaque nouvel interrogateur.

Mme Langan: C'est exactement ce que j'ai dit. La période de questions sera répartie également en fonction du temps qui reste.

Mme Greene: Mais cela permet aux autres membres du Comité—ici, nous en avons un seul—de participer à la période de questions.

Mme Langan: Je vais vous décrire, à titre d'exemple, ce que nous avons fait au Comité sur l'assurance-chômage. Selon le temps que chaque groupe prenait pour présenter son exposé, car nous avions reçu les mémoires à l'avance, le président disait: il reste 21 minutes, et nous allons les répartir également entre les trois partis; chaque parti pourra décider de la répartition du temps qui lui est alloué. Par exemple, nous étions deux, vous étiez quatre, et les autres étaient je ne sais combien, alors nous nous répartissions le temps alloué selon cette formule. Je propose que nous suivions cet exemple, au lieu de dire que chacun disposera de tant de minutes, sans savoir combien de temps il restera pour poser des questions.

Mme Greene: J'aimerais que nous laissions la question en suspens jusqu'à ce que nous ayons eu le temps de discuter...

The Chairman: Perhaps we could leave this for the time being, because we do not yet know how many witnesses we will be hearing nor how much time will be given to each of them. I think we will have no difficulty in adjusting to events as they unfold.

We now come to part 2 of our agenda. We will adjourn for a few minutes in order to sit in camera.

La pauvreté

[Texte]

[Les délibérations du Sous-comité se poursuivent à huis clos]

Thursday, February 8, 1990

• 0914

La présidente: À l'ordre!

Mesdames et messieurs, bonjour. Nous avons le quorum. En vertu du paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité sur la pauvreté commence l'étude de la pauvreté chez les enfants.

Comme premiers témoins dans le cadre de cette étude, nous avons le plaisir d'accueillir M. David Ross et Richard Shillington.

• 0915

M. Ross est un économiste social qui possède des diplômes d'études supérieures de l'Université de l'Alberta et de l'Université Duke. Il a travaillé au bureau du Cabinet au gouvernement fédéral, à l'Organisation de coopération et de développement économique à Paris, au Conseil canadien de développement social et à l'Institut Vanier de la famille. Il a enseigné à plusieurs universités, soit Windsor, Ottawa, Carleton et McGill.

M. Shillington possède des diplômes d'études supérieures de l'Université de Waterloo. Il a réalisé des études sur les politiques sanitaires et socio-économiques pour les gouvernements de la Saskatchewan et du Canada, ainsi que pour des instituts de recherche rattachés aux Universités de Colombie-Britannique et de Toronto. Il est le fondateur de Tristat Resources Ltd., un cabinet de consultation d'Ottawa spécialisé dans les études quantitatives sur la politique socio-économique.

Messieurs, vous avez la parole.

Mr. David Ross (Co-author, The Fact Book on Poverty): Thank you very much.

Richard and I recently have been collaborating on a number of projects, and one of the results was the Canadian Fact Book on Poverty, 1989, which does contain a number of statistics and discussions on the specific issue of child poverty. Richard is doing a fair amount of work with the Child Poverty Action Group, centred in Toronto, and we are doing other work for coalitions. We helped put out The Choice of Future Canada's Commitment to its Children, which is a statistical compendium, and a discussion of child poverty that came out last year. So as researchers we have been fairly active in this field.

I would like to start by looking at the extent and some of the effects of child poverty, and then Richard is going to discuss some of the public programs and the effectiveness of them, particularly the income security programs.

[Traduction]

[The meeting of the subcommittee resumes in camera]

Le jeudi 8 février 1990

The Chairman: Order please.

Ladies and gentlemen, welcome. We now have a quorum. Pursuant to Standing Order 108(2), the Subcommittee on Poverty will now begin its consideration of child poverty.

We have the pleasure this morning of welcoming Mr. David Ross and Mr. Richard Shillington as our first witnesses.

Mr. Ross is a social economist, who has graduate degrees from the University of Alberta and Duke University. He has worked for the federal Cabinet, the Organization for Economic Cooperation and Development in Paris, the Canadian Council on Social Development and the Vanier Institute of the Family. He has taught in several universities, such as Windsor, Ottawa, Carleton and McGill.

Mr. Shillington is the holder of graduate degrees from the University of Waterloo. He has conducted research on health and social economic policies for the Saskatchewan and the federal government as well as research institutes affiliated to the University of British Columbia and the University of Toronto. He is the founder of Tristat Resources Ltd., a consultant firm in Ottawa, specializing in quantitative studies of socio-economic policies.

Gentlemen, you now have the floor.

 $\boldsymbol{M}.$ David Ross (co-auteur, The Fact Book on Poverty): Merci beaucoup.

Récemment, Richard et moi avons collaboré à divers projets ayant notamment pour résultat le document Fact Book of Poverty de 1989. On y trouve un certain nombre de statistiques et de faits relatifs à la pauvreté chez les enfants. Richard contribue considérablement aux travaux du groupe d'action positive contre la pauvreté infantile de Toronto. Nous travaillons par ailleurs avec d'autres coalitions. Nous avons aidé à la publication de The Choice of Future Canada's Commitment to its Children qui est un recueil statistique et un examen de la pauvreté chez les enfants, publié l'an dernier. En tant que chercheurs, nous avons donc beaucoup travaillé dans ce domaine.

Je vais d'abord parler de l'ampleur et de certaines des répercussions de la pauvreté infantile puis je laisserai la parole à Richard qui parlera des programmes gouvernementaux existants et de leur efficacité, particulièrement en ce qui concerne les programmes de sécurité du revenu.

To begin I would like to say there has been quite a bit of debate, for those who read the editorial pages in the newspapers, letters to the editor, about how many poor children there are in Canada. Certainly one way to derail the whole serious discussion of child poverty is to start by disputing or engaging in long discussions about how many there are. The different numbers that are put out by different groups and different people are all defensible. You can always go back and see why they came to that number. But I do not think there is much point.

I would hate to see the committee and public discussion get bogged down on whether there are 913,000 poor children or 875,000 or 978,000 poor children. The fact is that there are around one million poor children, if we use the Statistics Canada measure, which I think most people will regard as perhaps close to the official measure we have in Canada. The number has gone up slightly since 1980, if we use the same measure. It hovers around 16%. Whether we disagree on whether there are 30,000 or 40,000, more or less. . . is going to say, well, then there is not a child poverty problem after all; it is only 875,000; I thought it was 913,000.

I do not think we should get too hung up on the numbers of people. It is safe to say by all measures it is around one million poor children in Canada, dependent children under the age of 16, and it has hovered around 16% for the last 10, 15, 20 years. So we can be safe on those broad measures.

Now, how are the poor measured, how do we get those numbers? Statistics Canada does a survey of incomes every year and investigates and breaks it down by family size and where people live in the country, and that is how the numbers are arrived at. It is a fairly consistent and thorough survey that is conducted.

Just to give you an idea of the measures, they ask people what their incomes are. What Statistics Canada calls "low income", most other people call "poverty". I will give you three examples. For one person living alone the income would be \$14,000. This is gross income. For two people it would be \$19,100. For three people it would be \$24,200. When people are living below those lines we call them poor, or Statistics Canada calls them living on low income. Those are the kinds of levels of income that are used when we say there are around one million poor children living in Canada, that is, living in families that have incomes below those levels.

• 0920

Let us just take a family of three living in a city where the poverty line is a little over \$24,000. That is the poverty line. That is where people should be brought up to in order not to be called poor. But, in fact, most live well below the poverty line. That is the sadness of it. If they were living at the poverty line they would probably [Translation]

D'abord, il faut bien avouer qu'il y a eu beaucoup de discussions, notamment dans les éditoriaux et le courrier des lecteurs des quotidiens au sujet du nombre d'enfants pauvres au Canada. En chicanant sur le nombre d'enfants pauvres, on évite soigneusement toute discussion sérieuse sur le problème. Tous les chiffres présentés par les différents groupes ou les différentes autorités se défendent. On peut toujours revenir en arrière et voir comment ils ont fait leurs calculs. Mais je ne crois pas que ce soit très utile.

Je serais déçu si les travaux du Comité et la discussion publique sur cette question achoppait parce qu'on ne sait pas s'il y a 913,000, 875,000 ou 978,000 enfants pauvres. En fait, considérons qu'il y a près d'un million d'enfants pauvres, d'après le calcul de Statistique Canada, ce qui est sans doute ce que nous avons de plus officiel comme mesure au pays. Le nombre d'enfants pauvres a augmenté légèrement depuis 1980, si on utilise le même mode de calcul. Il reste autour de 16 p. 100. Qu'il y ait une différence de 30,000 ou 40,000 enfants, ne doit pas nous porter à minimiser le problème en disant: il n'y a pas de problème de pauvreté infantile puisqu'il n'y a que 875,000 enfants pauvres et non 913,000.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de s'attarder sur le nombre d'enfants pauvres. Qu'il suffise de dire que toutes les sources donnent près d'un million d'enfants pauvres au Canada, soit des enfants de moins de 16 ans, et que leur proportion oscille autour de 16 p. 100 depuis 10, 15 ou 20 ans. Nous pouvons donc nous mettre d'accord sur ces chiffres approximatifs.

Mais d'où viennent ces chiffres, comment calcule-t-on le nombre d'enfants pauvres? Chaque année, Statistique Canada fait un sondage des revenus. Les données sont analysées en fonction de la taille des familles et de l'endroit où elles vivent. Voilà pour le calcul. Le sondage est systématique et approfondi.

Pour vous donner une idée du calcul, précisons qu'on demande aux familles quel est leur revenu. Ce qui est un «faible revenu» pour Statistique Canada correspond pour la plupart des gens à la «pauvreté». Je vous donne trois exemples. Pour une personne, vivant seule, le revenu est de 14,000\$. Il s'agit du revenu brut. Pour deux personnes, il serait de 19,100\$ et pour trois personnes, de 24,200\$. Nous disons des gens dont le revenu est inférieur à ces limites qu'ils vivent sous le seuil de la pauvreté tandis que Statistique Canada constate qu'ils ont un faible revenu. Ce sont les niveaux de revenu utilisés pour dire qu'au Canada, il y a environ un million d'enfants pauvres, qui vivent dans des familles dont les revenus sont inférieurs à ces niveaux.

Prenons l'exemple d'une famille de trois personnes qui vit dans un milieu urbain où le seuil de la pauvreté est légèrement au-dessus de 24,000\$. Voila le seuil de la pauvreté. Ceux dont les revenus sont supérieurs à ce chiffre ne sont pas considérés comme des pauvres. En fait, ce qui est triste, c'est que la plupart vivent bien en-deçà

just be scraping along, but, in fact, most of them are living well below it.

Just to give you an example of where some of them would be at, over half the poor kids in half the poor families in Canada would be relying exclusively on social assistance or what is termed welfare. If you are living on welfare in Canada, a mother with two children would go from a low of \$9,100 a year in New Brunswick to \$13,000 a year in Ontario, which varies between 38% and 54% of the poverty lines.

People living on social assistance in Canada, on average across the provinces, are living at around 45% of the poverty line. The poverty line is \$24,200, so most people are living very, very far below the poverty line.

To bring this down to a bit more realistic level, if a mother and two children are at the average social assistance rate in Canada, I have calculated that it works out to about \$6 a day per person after you have taken out what I have assumed to be about \$400 for rent. You are left with \$6 a day per person.

The Agriculture Canada food guide for nutritious diet recommends \$5 per person per day. So, if you are having a nutritious diet, and people who are living on low incomes are not, then you are left with \$1 a day above that to live on.

In Ottawa, for example, a return bus fare is \$1.80, a movie costs \$3 for children, \$7 for adults, and a newspaper costs 50¢.

With \$6 a day to pay for food, personal care and clothing, housing items, all of these things, you can see the kind of life people are living. I am just trying to bring down to you the level of income that is being used to estimate poverty in Canada. When we say people are poor, this is the kind of existence they face. There are around one million children living that kind of an existence.

Another issue that sometimes arises is that we see poverty in Third World countries—we saw poverty recently in Ethiopia—and we say we do not have that kind of poverty here. Generally we do not, although there are some children living close to those conditions. Many native children, for example, are living in those kinds of Third World conditions.

What we are talking about in Canada, and I think we should make this clear at the outset, is relative poverty. It is deprivation. You cannot say that, because children are getting some food and some shelter and some clothing every month, they are not poor. In fact, they are poor, and they feel poor relative to the other children they have to get along with and mix with in life.

[Traduction]

du seuil de la pauvreté. Avec un revenu de 24,000\$ environ, ils pourraient joindre les deux bouts en se serrant la ceinture, mais en fait, la plupart ont un revenu bien inférieur.

Pour vous donner un exemple de leur situation, précisons que plus de la moitié des enfants pauvres, soit la moitié des familles pauvres du Canada dépendent exclusivement de l'aide sociale, ce qu'on appelle le bien-être social. Une mère de deux enfants bénéficiaire du bien-être social a un revenu annuel de 9,100\$ au Nouveau-Brunswick à 13,000\$ en Ontario. Il s'agit respectivement de 38 p. 100 et de 54 p.100 du seuil de la pauvreté.

En moyenne, partout au Canada, les gens qui reçoivent de l'aide sociale ont un revenu d'environ 45 p. 100 du seuil de la pauvreté. Le seuil de la pauvreté étant à 24,200\$, le revenu de la plupart d'entre-eux est bien loin de ce chiffre.

Pour mettre les choses dans un contexte plus réaliste, prenons l'exemple d'une mère de deux enfants qui reçoit de l'aide sociale. J'ai calculé que le revenu quotidien des membres de cette famille est de 6\$, une fois payé le loyer d'environ 400\$. Il reste donc 6\$ par personne par jour.

Le Guide alimentaire canadien d'Agriculture Canada recommende de dépenser 5\$ par personne par jour en nourriture. S'ils se nourrissent bien, ce qui est rarement le cas pour les gens à faible revenu, il leur reste 1\$ par jour pour leurs autres dépenses.

A Ottawa, par exemple, un aller-retour en autobus coûte 1.80\$, un billet de cinéma, 3\$ pour les enfants et 7\$ pour les adultes et un journal coûte 50 cents.

Avec 6\$ par jour pour se nourrir, acheter des vêtements et des produits d'hygiène, des produits nettoyants, etc., vous pouvez imaginer la vie de ces genslà. Je veux seulement bien vous faire comprendre ce que représente le niveau de revenu utilisé au Canada pour évaluer la pauvreté. Quand on dit que des gens sont pauvres, voilà le genre d'existence qu'ils doivent mener. Et il y a environ un million d'enfants pauvres qui doivent vivre dans ces conditions.

D'autre part, on entend souvent qu'il y a de la pauvreté dans le Tiers-Monde, ce qui nous rappelle les images d'Ethiopie, et que nous n'avons pas ce genre de pauvreté ici. En règle générale, en effet, c'est le cas, bien qu'il y ait quelques enfants qui vivent dans des conditions assez semblables. Ainsi, les conditions de vie des enfants autochtones sont assez proches de celles des enfants du Tiers-Monde.

Quand on parle du Canada, il faut bien que je le précise maintenant, on parle d'une pauvreté relative. On parle de privation. En effet, on ne peut pas affirmer que parce que les enfants sont nourris, logés et ont des vêtements chaque mois, ils ne sont pas pauvres. En fait, ils sont pauvres et ils se sentent pauvres lorsqu'ils se comparent aux autres enfants avec lesquels ils doivent vivre et s'entendre.

The life of these poor children, these one million poor children, is basically a life living in a straitjacket. It is a life where their parents have very little time for them. It is a life where they can partake in no extra-curricular activities at school. They tend to absent themselves from school on days when there are special events that require some money to be paid. They cannot buy special gym shoes. They cannot participate in hobbies. They cannot buy recorders. They cannot buy musical instruments. They cannot buy baseball gloves.

It is really a life of growing up where they are very defensive and very insecure. The tragedy of it is that when children grow up insecure, they grow up to be insecure adults. Then you get the shambles that creates as well, later on in life.

The families of poor children, those who are not living in subsidized housing, and most of them are not, tend to move a lot. The mothers tend to move a lot to try to get cheaper housing, cheaper shelter, all the time. So, they do not have any neighborhood roots. If they live in housing projects they are subject to the contagion, the contagion of despair, insecurity, vandalism, all of these things. They are growing up with children who are in identical circumstances. They tend to have very little chance in life.

• 0925

This is without exaggeration. I do not want to paint the picture that we have one million kids who are starving and falling about on the streets. Nevertheless, there are one million children who are growing up in a straitjacket in life, with a very slim chance of becoming secure and well-adapted adults.

I think some understanding about where these poor kids are living might be useful. This is coming from the surveys that Statistics Canada conducts. Thirty-six percent of children are living in single-parent homes, and the parent is usually a mother. But 57% are living in families where there is a mother and a father present, or at least there are two adults.

Another 37% are living in families where the parents are working full time. Either one parent is working full time or both parents together are comprising a full year of work between the two of them. So less than a third are coming from homes where there is an annual year's amount of work. We call these working-poor children. The other two-thirds are mainly living on social assistance, perhaps some other forms of public assistance. But there is not much attachment of the adults to the labour force there.

One of the more startling and insightful comments that the Thompson commission made in their study of the social assistance system in Ontario was that over 40% of the welfare caseload in Ontario is directed to children under the age of 16. So when we like to browbeat and

[Translation]

Pour ces enfants, au nombre d'un million, les possibilités qu'offre la vie sont très limitées. Leurs parents ont très peu de temps à leur consacrer. Ils ne peuvent pas participer aux activités para-scolaires. Ils ont tendance à s'absenter de l'école lorsqu'il y a des activités spéciales qui coûtent de 'argent. Ils ne peuvent pas acheter de chaussures de sport spéciales. Ils ne peuvent pas participer aux mêmes loisirs que leurs compagnons. Ils ne peuvent pas s'acheter de magnéto-cassettes, ni d'instruments de musique. Ils ne peuvent pas se procurer de gants de baseball.

En grandissant, ces enfants apprennent la méfiance et l'insécurité. Les enfants qui manquent de confiance en soi n'en auront pas davantage une fois adulte. Les problèmes qui surviennent plus tard dans la vie sont une conséquence naturelle de cette situation.

Les familles d'enfants pauvres qui ne vivent pas dans des logements subventionnés, c'est d'ailleurs le cas de la plupart d'entre eux, déménagent souvent. Pour trouver un logement moins cher, les mères doivent déménager presque constamment. Pour les enfants, il est donc difficile de s'enraciner dans un quartier. Dans les projets domiciliaires, ils sont exposés à la contagion du désespoir, de l'insécurité, du vandalisme, etc. Ils grandissent avec des enfants qui vivent dans les mêmes conditions. Ils ont très peu de chances de réussite.

Je n'exagère pas. Il ne faut pas croire que nous avons un million d'enfants affamés étendus sur nos trottoirs. Il reste que nous avons un million d'enfants qui grandissent comme s'ils portaient une camisole de force, et qui ont très peu de chance de devenir des adultes bien adaptés et remplis d'assurance.

Je crois qu'il serait utile de vous parler de la provenance de ces enfants. Voici les chiffres de Statistique Canada. Trente-six p. 100 des enfants pauvres vivent avec un seul parent, habituellement la mère. Dans 57 p. 100 des cas, ils vivent avec leur père ou leur mère ou du moins, avec deux adultes.

Dans 37 p. 100 de ces familles, les parents travaillent à temps plein. Un seul des parents travaille à temps plein ou encore, le total du travail des deux parents constitue une année de travail à temps plein. Il y a donc moins du tiers des familles d'enfants pauvres qui disposent du revenu d'un travail à temps plein. Nous les appelons les enfants des travailleurs pauvres. Pour l'autre deux tiers des enfants, la source de revenu est surtout l'aide sociale ou une autre forme d'aide gouvernementale. Mais dans très peu des cas, les adultes ont un emploi.

Dans un de leurs commentaires les plus surprenants et les plus révélateurs, les membres de la Commission Thompson sur le système d'aide sociale en Ontario constatent que les enfants de moins de 16 ans constituent 40 p. 100 des cas d'aide sociale de la province. On aime

complain about people on social assistance, we should keep in mind that 40% of them are defenceless children.

It is important to focus on single-parent mothers, because the most identifiable group of young children come from these homes. We have tried to get a better understanding of who these single-parent mothers were. Here are some statistics: 85% are non-working, and are responsible for about 400,000 kids. The mothers tend to be very young; 20% are under 25 years of age. We compared these to non-poor single parent mothers. Only 5% of non-poor mothers are under 25. Eighty-four percent of poor mothers have high school or less, compared with 53% for the non-poor.

It is not a homogeneous group. The poor mothers tend to be less well educated and younger. In fact, a lot of them are school drop-outs, and a good number of them now are adolescent mothers: 16, 17, 18 years of age and trying to raise children. It is interesting that in Ontario, in just the one decade between 1970 and 1980, the percentage of teenage mothers who are keeping their children has gone from 30% to 90%. During the 1970s this problem really came to the surface. There is a phenomenal increase in the number of young mothers keeping their children, whereas in the past they gave them up for adoption. So this problem of single-parent mothers and poverty has been surfacing and catching the attention of a lot of people.

Internationally, a study of six countries shows that Canada, if you look at all of poverty, not just child poverty, is fourth out of six. That is from the top point down. In terms of child poverty, it is fifth out of six, so it is nothing to be proud of when it ranks itself internationally. These are using standard measures of poverty across these six countries.

• 0930

For single-parent mothers, Canada is really quite a sad case, compared with Sweden. I know Sweden is considerably ahead of most other countries, but nonetheless if you look at the overall rate of poverty in Canada compared with that in Sweden it is two and a half times as high. As for single-parent mothers, it is five times as high. Single-parent mothers in Canada are treated very badly.

The odd thing I find about single-parent mothers is that the rate of poverty among them is 56%; that is, for mothers who have children under the age of 16, the rate of poverty is 56%. This means there is a better than even chance of being poor if you are a single-parent mother. This is quite astounding because the average rate in the population is around 12% or 13%. It is three or four times higher for single-parent mothers.

[Traduction]

bien faire des reproches aux assistés sociaux et se plaindre d'eux mais il faudrait se rappeler que 40 p. 100 d'entre eux sont des enfants innocents.

Il est important de nous pencher sur les familles monoparentales dirigées par une femme parce qu'on y trouve le groupe le plus important de jeunes enfants pauvres. Nous avons essayé de mieux comprendre qui étaient ces mères seules. Voici quelques statistiques: 85 p. 100 d'entre elles sont sans emploi et ont la responsabilité de 400,000 enfants. Elles sont plutôt jeunes: 20 p. 100 d'entre elles ont moins de 25 ans. Nous les avons comparées à des mères de familles monoparentales qui n'étaient pas pauvres. Seulement 5 p. 100 de ces dernières avaient moins de 25 ans. Dans 84 p. 100 des cas, les mères pauvres ont au plus un diplôme d'études secondaires, alors que la proportion est de 53 p. 100 pour les mères mieux nanties.

Il ne s'agit pas d'un groupe homogène. Les mères pauvres sont en général peu instruites et jeunes. D'ailleurs, beaucoup d'entre elles sont des décrocheuses et bon nombre sont des adolescentes de 16, 17 ou 18 ans qui s'efforcent d'élever leurs enfants. Il est intéressant de remarquer qu'en Ontario, dans la décennie allant de 1970 à 1980, la proportion de mères adolescentes qui gardent leur enfant est passée de 30 p. 100 à 90 p. 100. C'est vraiment au cours des années 70 que ce problème a surgi. Il y a eu une augmentation phénoménale du nombre de jeunes mères qui gardaient leur enfant plutôt que de le faire adopter comme auparavant. Le problème des mères célibataires pauvres s'est donc accru et a attiré l'attention de beaucoup de gens.

Sur le plan international, une étude comparative de six pays place le Canada en quatrième position pour la pauvreté globale, le sixième pays étant celui où il y en a le plus. Pour ce qui est de la pauvreté infantile, le Canada est au cinquième rang et n'a dont pas à se vanter lorsqu'il se compare à d'autres pays. L'étude a utilisé des mesures de pauvreté semblables pour les six pays.

Quant aux mères de famille monoparentale, le Canada fait piètre figure, comparé à la Suède. Je sais que la Suède est considérablement en avance par rapport aux autres pays, mais si l'on compare le taux global de pauvreté au Canada avec celui de la Suède, on constate qu'il est deux fois et demie plus élevé. Dans le cas des mères de famille monoparentale, il est cinq fois plus élevé. Et ces mères de famille sont vraiment moins bien traitées au Canada.

Ce qui est étrange quand on parle des mères de famille monoparentale, c'est que le taux de pauvreté chez elles est de 56 p. 100; c'est-à-dire que pour les femmes qui ont des enfants de moins de 16 ans, le taux de pauvreté de 56 p. 100. Par conséquent, il y a plus qu'une mère de famille monoparentale sur deux qui est pauvre. C'est très étonnant quand on pense que le taux de pauvreté dans la population est d'environ 12 ou 13 p. 100. Il est donc trois ou quatre fois plus élevé pour les mères seules.

Poverty

[Text]

What is more astonishing to Richard and me is that it has been like this ever since we started looking at our book in 1973. It was 56% in 1973. Even though there has been an outflow of commentary and concern about the plight of single-parent mothers—hardly a week goes by without some comment in newspapers, television or radio about their plight—and we have studies of them, the rate goes on at 56%. For 17 years now it has been that.

Nothing seems to have been done about this particular issue, even though the rate of poverty in Canada generally has gone down since 1973. It certainly has not for single-parent mothers. It remains very high.

As for the effects of child poverty, education was one of the things we looked at. We discovered that the drop-out rate is over two times higher among poor kids than it is for kids from non-poor families. The drop-out rate from high school is in fact 2.2 times higher, and it has been rising slightly since 1973. The problem relative to non-poor children is becoming worse.

There are some interesting health statistics. Child mortality—that is, death among young children—is two times as high for kids from poor families as it is for non-poor families. Some 6% of Canadian babies in Canada suffer from low birth weight and low birth weight in many cases is a contributing factor to mental and physical disability. We know that low birth weight is directly related to low income and not having access to a good diet. Growing up poor and having poor mothers has contributed to disabilities.

Just to give you an idea of the environment poor children are growing up in, drowning is three times higher among poor children than it is for non-poor children. If you ask why poor children are poor swimmers, it is not so much that as the conditions they swim in. They do not have money to go to pools or private clubs, so they swim in more dangerous places such as rivers and unsupervised locations. Therefore their drowning rate is much higher.

A very good study conducted two years ago in Ontario among school students, the Ontario Child Health Study, found some interesting results as well. One looked at the income breakdown; psychiatric disorders, neurosis, hyperactivity and these kinds of disorders were two times as high for children from low-income families as for non-poor families. The rate of poor school performance—that is, not performing well in school—is two times as high among poor children. Conduct disorders such as vandalism, truency, being mean to people, getting in fights and this kind of disorder is over two times as high as well.

You can see that growing up poor does create a lot of problems. It has been identified and there is a very good study out now that puts all this together. It was done by the Canadian Institute of Child Health, and I am sure it

[Translation]

Ce qui a encore plus surpris Richard et moi-même, c'est que la situation n'a pas changé depuis le début de notre étude, en 1973. Le taux était également de 56 p. 100 en 1973. On parle d'elles presque toutes les semaines dans les journaux, à la télévision ou à la radio; malgré toutes les discussions à leur sujet et la sensibilisation à leur situation, malgré des recherches sur la question, le taux demeure à 56 p. 100. Cela, depuis 17 ans.

8-2-1990

Il semble qu'on n'ait rien fait à ce sujet, même si le taux de pauvreté au Canada a diminué depuis 1973. Ce n'est pas le cas pour les mères de famille monoparentale. Leur taux de pauvreté demeure élevé.

Parlons maintenant de l'effet de la pauvreté chez les enfants. L'éducation est l'une des questions sur lesquelles nous nous sommes penchés. Nous avons découvert que le taux de décrochage est de deux fois supérieur chez les enfants pauvres que chez les enfants de familles non pauvres. En fait, il est 2,2 fois plus élevé et il augmente lentement depuis 1973. L'écart par rapport aux enfants non pauvres s'accroît.

Il y a également des statistiques intéressantes sur la santé. La mortalité infantile est deux fois plus élevée pour les enfants pauvres que pour les autres. Environ 6 p. 100 des bébés canadiens ayant un faible poids à la naissance, ce qui souvent contribue à des troubles mentaux et physiques. Or nous savons que le faible poids à la naissance est souvent directement lié à un faible revenu et à une mauvaise nutrition de la mère. La pauvreté de l'enfant et de la mère contribue aux déficiences.

Pour vous donner une idée du milieu dans lequel grandissent les enfants pauvres, sachez qu'il y a trois fois plus de noyades chez les enfants pauvres que chez les autres. On peut se demander pourquoi ils sont de si mauvais nageurs. En fait, ce sont les lieux où ils se baignent qui sont à la source du problème: ils n'ont pas d'argent pour aller dans les piscines ou dans les clubs privés et ils se baignent dans des endroits plus dangereux comme les rivières. Ils vont aux plages non surveillées. C'est pourquoi le taux de noyade est plus élevé dans leur cas.

Une excellente étude a été menée il y a deux ans chez les écoliers ontariens. Il s'agit de la Ontario Child Health Study qui présentait des conclusions intéressantes. En tenant compte des classes de revenu, on a constaté que les problèmes psychiatriques, les névroses, l'hyperactivité et ce genre de problèmes étaient deux fois plus courants chez les enfants de familles à faible revenu que chez les autres. Pour eux, le mauvais rendement à l'école est deux fois plus élevé. Les problèmes d'inconduite comme le vandalisme, le délinquance, la méchanceté, la tendance à participer à des bagarres et ce genre de problèmes sont deux fois plus élevés également.

Vous comprenez bien que la pauvreté chez les jeunes crée toute une série de problèmes. On les a bien identifiés et un excellent document les réunissant a été publié récemment. C'est une recherche menée par l'Institut

will be coming before you. It documents all of these sorts of details.

Another aspect is substitute care. It is estimated there are 49,000 children in the child welfare service being looked after by the government and its agencies in Canada. Depending on the community, between half and 75% of these children come from low-income families. There is a direct relationship between being poor and children ending up in substitute care.

This is where it gets very expensive for society, and makes you wonder why we do not spend more time looking at prevention. It costs \$5,000 to place a child in foster care; that is, with another family. It is \$27,000 if they are cared for in a group home. It rises to \$54,000 if they are in a special treatment home; that is, if their problems have gone on and on and they now have to be rehabilitated. So you are up to \$54,000 a year. It becomes very expensive and the link is quite clear it seems.

• 0935

Finally, I think we should recognize that, particularly through the link of education, the majority of them are going to grow up to be poor adults, poor in income terms. We know that 80% of the adult poverty population in Canada has high school or less education. If the drop-out rate is 2 1/2 times as high as it is for non-poor children, poor children are going to grow up with a low education. They are going to become poor adults in turn, and this is going to cost society. We will not have the productivity that we would have from better-trained students. We will have more use of UI, more use of disability pensions because they are more likely to be disabled. We will also have more use of subsidized services such as day care, health care, and housing. It becomes a very expensive proposition.

The demographic study that was just completed by the government shows that by the year 2000—about the year 2020, which is only 30 years away now—the number of elderly, probably for the first time in history, will overtake the number of children in society. There will be more elderly people than there will be children under the age of 18. This is going to put an enormous burden on the working-age population. There will not be as many children coming up into the working age, and a large percentage of the population depends on that working age to provide them not only with their pensions—to make sure that their pensions will be honoured—but also with the kinds of services that the elderly require in their retirement. We could have a problem.

Today the elderly make up 23% of the population. This is going to rise to 35% in 30 years, and in another 40 years it will rise to 55%. So there is going to be a real emphasis on the working-age population, a real pressure on smaller numbers to produce for this larger elderly population. It becomes a question of whether we can afford the luxury of having one million poor children

[Traduction]

canadiene de la santé infantile dont vous aurez sans doute un exemplaire. On y trouve des tas de détails de ce genre.

La prise en charge des enfants par la société est un autre aspect de la pauvreté. On évalue à 40,000 le nombre d'enfants dont le gouvernement et ses organismes prennent soin grâce aux services d'aide à l'enfance. D'une collectivité à l'autre, entre 50 et 75 p. 100 des enfants proviennent de familles à faible revenu. Il y a un lien direct entre la pauvreté et la prise en charge des enfants par la société.

C'est à ce moment que la pauvreté des enfants commence à coûter cher à la société. On peut se demander pourquoi on ne dépense pas davantage en prévention. Pour placer un enfant dans une famille d'accueil, cela coûte cinq mille dollars. Il en coûte 27,000\$ pour placer un enfant dans un foyer de groupe et si ses problèmes demeurent et qu'il faut une réadaption, on le met dans un foyer de soins spéciaux, ce qui coûte 54,000\$. Il peut dont en coûter 54,000\$ par an. C'est très cher et le lien est facile à faire.

Finalement, il faut reconnaître que surtout à cause de l'éducation, la plupart d'entre eux deviendront des adultes pauvres, du point de vue du revenu. Nous savons que 80. p. 100 des adultes pauvres du Canada ont au plus un diplôme d'études secondaires. Si le taux de décrochage est deux fois et demie plus élevé chez les enfants pauvres, ils n'atteindront pas un niveau d'études très élévé. Ils deviendront donc des adultes pauvres à leur tour, ce qui coûtera cher à la société. Leur productivité ne sera pas aussi bonne que celle d'élèves mieux instruits. Ils coûteront davantage en assurance-chômage ainsi qu'en pensions d'invalidité parce qu'ils ont plus de risques de devenir invalides. Ils utiliseront également davantage les services subventionnés de garderie, de soins de santé et de logement. Tout cela finit par coûter très cher.

L'étude démographique que vient de terminer le gouvernement démontre que d'ici l'an 2 000, en fait, dans trente ans, en 2020, le nombre de personnes âgées, pour la première fois de notre histoire, dépassera celui des enfants. Il y aura donc plus de personnes âgées que d'enfants de moins de 18 ans. Ce sera un fardeau énorme pour la population active. Il y aura de moins en moins d'enfants pour se joindre aux rangs des travailleurs et un fort pourcentage de la population dépendra des travailleurs pour payer les pensions, les pensions qu'on a promis aux personnes âgées, ainsi que les services nécessaires aux retraités. Nous pourrions avoir de sérieux problèmes.

Actuellement, les personnes âgées constitutent 23 p. 100 de la population. Cette proportion passera à 35 p. 100 dans 30 ans et dans 40 ans, elle sera de 55 p. 100. La population active moins nombreuse, en âge de travailler, subira des pressions croissantes pour produire pour cette population âgée plus nombreuse. On peut venir à se demander si nous pouvons nous payer le luxe d'avoir un

Poverty

[Text]

every year, who are not coming into this working-age population on a very productive basis. The working-age population will have take care of them as well as the elderly.

With regard to poverty in Canada, we have worked miracles with the elderly. The rate has come down considerably in the last 20 years, but we made a determined effort. We recognized in the 1960s that this was a severe problem—the Croll report and the Economic Council highlighted this as a very severe problem. We set about to put in service programs, income programs, and we have reduced the rate. In fact, internationally we can hold our heads high. I think the same thing has to be done with children. We just have to make a commitment and get that rate down.

Richard is now going to talk a bit about the effectiveness of some of the programs, because that is also part of your terms of reference.

Mr. Richard Shillington (Co-author, The Fact Book on Poverty): I am going to talk about some of the factors that cause children to be living in poor families.

A child living in a poor family is living in a family whose income is below certain standards, poverty lines. Why is their income below a certain cut-off? Dominantly that is because the employment income for working families is insufficient to bring them above the poverty line. For some families we are also talking about social assistance levels, which are too low. They do not bring them up to the poverty line. When you are looking at wages and salaries, you are looking at what people can make in the marketplace. The marketplace does not pay you extra if you have children, so we cannot rely on the marketplace to distinguish between families with or without children. If we want those distinctions to be made, then it has to be in government programs—family allowance, child tax credit, child tax exemption.

I am going to start talking about employment income for a few minutes, then I will talk about the government transfer programs, the child benefit system and the trends that have been going on in that area. These programs distinguish between families with and without children. I will talk a little bit also about social assistance and about the social services, what has been going on in those areas.

• 0940

If you are looking at employment income—wages—what has happened in this decade, the 1980s, is that in 1988 average family incomes had just gotten back to where they were in 1980. In 1988 dollars the average family income was \$45,300 in 1980. It dropped to \$42,800 in 1984, with the recession. We are now back to \$46,200. We have just now gotten to income levels that exceed what they were in the 1980s. So if you characterize the 1980s, I think you are talking about families treading

[Translation]

million d'enfants pauvres chaque année qui, une fois en âge de travailler, ne seront pas aussi productifs. La population active devra prendre soin d'eux en même temps que des personnes âgées.

Au Canada, on a fait des miracles en ce qui concerne la pauvreté des personnes âgées. Le taux de pauvreté a diminué considérablement au cours des 20 dernières années grâce à un effort soutenu. Dans les années 60, nous avons reconnu que le problème était grave. Le rapport Croll et le Conseil économique avaient souligné la gravité du problème. Nous avons donc créé des programmes de service, de soutien du revenu et nous avons réduit le taux de pauvreté. En fait, sur le plan international, nous pouvons être fiers. Il faudrait maintenant faire la même choses pour les enfants. Il faut s'engager à réduire le taux de pauvreté infantile.

Richard va maintenant vous parler de l'efficacité de certains des programmes existants, puisque cela fait partie de votre mandat.

M. Richard Shillington (co-auteur, The Fact Book on Poverty): Je vais maintenant parler de certains facteurs qui font que des enfants vivent dans des familles pauvres.

Dans une famille pauvre, le revenu est inférieur à une certaine norme appelée le seuil de la pauvreté. Pourquoi le revenu de ces familles est-il inférieur à la norme? D'abord et surtout, parce que le revenu gagné par les familles de travailleurs est insuffisant par rapport au seuil de la pauvreté. Pour certaines familles, il faut plutôt parler des niveaux d'aide sociale qui sont également inférieurs au seuil de la pauvreté. Il faut se pencher sur les salaires et comprendre les revenus offerts par le marché du travail. Le marché du travail ne prévoit pas un salaire plus élevé si vous avez des enfants. On ne peut donc pas présumer que le marché distinguera entre les familles qui ont des enfants et les autres. Pour faire ces distinctions, il faut s'en remettre aux programmes gouvernementaux: l'allocation familiale, le crédit d'impôt pour enfants et l'exemption d'impôt pour enfants.

Pendant quelques minutes, je vais parler des revenus d'emploi, puis des programmes de transfert du gouvernement, des prestations pour enfants et des tendances actuelles dans ce domaine. Ces programmes distinguent entre les familles qui ont des enfants et celles qui n'en n'ont pas. Je vais ensuite parler de l'aide sociale et des services sociaux et de ce qui existe actuellement dans ces domaines.

Voyons ce qui s'est produit pendant la dernière décennie, celle des années 1980 en matière de revenu provenant du travail, à savoir les salaires. En 1988, le revenu familial moyen a tout juste rejoint le niveau de 1980. En dollars 1988, le revenu familial moyen était de 45,300\$ en 1980; avec la récession, il est descendu à 42,800\$ en 1984 et est remonté maintenant à 46,200\$. Autrement dit, le revenu familial vient seulement de dépasser son niveau des années 1980. La caractéristique

La pauvreté 1:19

[Texte]

water in terms of real incomes. There was no real growth in incomes in the 1980s.

Keep in mind, though, that those incomes were maintained at the expense of putting a second earner to work in the family. The participation rates of women have increased substantially. To maintain incomes many families now have two earners, whereas a decade ago they may have had one. If another recession is coming, that shock absorber is not available to a lot of families. In another recession we could see a much more difficult situation than we had in the 1980s.

An overall picture that says incomes have been stable in the 1980s masks some disturbing trends, trends you do not see in other decades. The change in incomes has been quite different for young people compared with middle-aged people and compared with older people. In the 1980s the average income of young families, families whose heads were under 25, declined by 9%, after adjustment for inflation. For families where the head was over the age of 35 there were real increases in income, also primarily for senior citizens. So the overall family income being stable masks the fact that for young families incomes have been dropping in real terms.

I am not sure exactly why that is going on. It could be that people who are now aged 20, 21, 22 are competing with the baby-boomers, the people in their late 30s and their 40s, who have all the good jobs locked up. I know people who are in their 20s and who complain about the fact that the job opportunities for them, even people with university degrees in that age group, are not what they were for my generation when we were coming out of university.

Another consequence or another factor contributing to this, I believe—and we will have a discussion in the book—is minimum wages. In 1975 if you worked a full year at the minimum wage you would have earned about 81% of the poverty line. In 1986 a person working a full year at minimum wage would have earned about 46% of the poverty line. So the minimum wage has failed to keep pace with inflation and has in fact declined substantially over the last decade. Younger people are more likely to be working at the minimum wage, so this has to be a contributing factor to the fact that a family with two people working a full year at the minimum wage are still going to be working below the poverty line.

If we were to argue that you should be increasing the minimum wage, some people would argue that it is just going to increase the unemployment rate for young people. You hear this argument all the time. Well, in fact the minimum wage has declined substantially. All we are talking about is perhaps pushing the minimum wage back to what it was eight or nine years ago. I do not recall youth unemployment being substantially higher a decade

[Traduction]

des années 1980, en matière de revenu familial, c'est que celui-ci, dans l'ensemble, est resté stationnaire.

Mais il convient de ne pas oublier que si le niveau de revenu a été maintenu, c'est parce qu'il y avait un deuxième salarié dans la famille. Le taux de participation des femmes a fait un bond en avant. Dans bien des cas, alors qu'il y a 10 ans un seul salaire suffisait à faire vivre la famille, il y en a deux maintenant. Dans l'éventualité d'une nouvelle récession, un grand nombre de familles, qui ne disposent plus de cet amortisseur, risquent de se trouver dans une situation beaucoup plus difficile que dans les années 1980.

Mais en affirmant, d'une façon générale, que les revenus sont restés stables pendant les années 1980, on occulte certaines tendances inquiétantes qui n'existaient pas dans les précédentes décennies. Les jeunes ont subit tout autrement le changement de revenu que les personnes d'âge moyen et que les personnes âgées. Dans les années 1980, les revenus moyens des jeunes familles dont le chef avait moins de 25 ans ont diminué de 9 p. 100, compte tenu de l'inflation. Pour les familles dont le chef avait plus de 35 ans, le revenu a considérablement augmenté, et de même celui des personnes âgées. L'apparente stabilité du revenu familial masque donc le fait que les revenus des jeunes familles ont baissé en termes réels.

Je ne sais pas au juste comment cela se fait. Il se peut que les gens qui ont actuellement une vingtaine d'années sont en concurrence avec les enfants de l'explosion démographique de l'après-guerre, les gens qui ont la trentaine avancée ou une quarantaine d'années et qui occupent tous les bons postes. Je connais des gens qui ont une vingtaine d'années et qui déplorent le fait que les débouchés, même pour ceux qui ont un diplôme universitaire, ne sont plus ce qu'ils étaient pour ma génération à la sortie de l'université.

Autre conséquence de cette situation, ou facteur qui y contribue, et qui fait l'objet d'une discussion dans le livre, c'est le salaire minimum. En 1975, avec une année de travail au salaire minimum, vous auriez gagné environ 81 p. 100 du seuil de pauvreté alors qu'en 1986, vous auriez gagné environ 46 p. 100 du seuil de pauvreté. Autrement dit, le salaire minimum n'a pas rattrapé l'inflation et a même pris un recul considérable sur elle au cours de la dernière décennie. Ce sont plus souvent les jeunes qui risquent de travailler au salaire minimum, et c'est là l'une des raisons pour lesquelles une famille où deux personnes travaillent une année entière au salaire minimum n'atteint toujours pas encore le seuil de pauvreté.

Si nous recommandions d'augmenter le salaire minimum, certains objecteraient qu'une telle mesure aurait pour effet d'augmenter le chômage parmi les jeunes. C'est une objection fort répandue. En réalité, le salaire minimum a considérablement diminué et nous proposons uniquement de le ramener au niveau où il se trouvait il y a huit ou neuf ans. Je ne me rappelle pas que le chômage chez les jeunes ait été beaucoup plus élevé il y

Poverty

[Text]

ago than it is now, relative to the overall unemployment

We are not talking about real increases in the minimum wage to historically high values. We are just talking about winning back some of the ground that has been eroded in those figures over the last several years.

To turn to government support programs, for a goodly number of poor children living in families on social assistance the reason they are poor is that social assistance levels are inadequate. I do not think you can say it more simply than that.

• 0945

I have worked for almost all of this decade on the child benefit system, and what I mean by the child benefit system is family allowance, the child tax exemption, and the child tax credit.

When I came to Ottawa in 1982 and I worked for the Ministry of State for Social Development, we spent most of our time talking about child benefit systems, and the child benefit system we have now is not what it was when I came to Ottawa in the early 1980s.

The child benefit system is there to provide some distinction in the tax system and in the transfer system between families with and without children, and it has been eroded terribly.

The argument would be that it has been eroded in a way that benefits the poor, but I do not think that is the case. I think the data will show—and I will present some figures—that for the very poorest of families with children, for those who have zero earnings, those who are not taxable, the child benefits have increased by maybe \$100 in real terms in this decade, but families living at the poverty line, families with incomes of in the area of \$25,000, are getting less support from family allowance and child tax credit and child tax exemption than they did several years ago. Certainly families with average family incomes—remember that the average family income is around \$45,000 to \$50,000—are getting significantly less from child benefits than they did several years ago.

I think this all speaks to an attitude in society that we can cut back on benefits for children with impunity, and it seems politically that they are right.

The changes that have been brought in... In 1982 the Lalonde budget froze the child tax exemption and froze the turning point for the child tax credit. The turning point is that income threshold where you start to lose the child tax credit. Then in the May 1985 budget the family allowance was de-indexed, the child tax credit was de-indexed, the child tax exemption was reduced substantially, and the child tax credit turning point was reduced substantially. Tax reform brought in further cuts in benefits for families with kids, with another reduction in the child tax exemption. In the most recent budget we

[Translation]

a 10 ans que maintenant, par rapport au taux total de chômage.

Ce n'est pas que nous préconisions d'élever le salaire minimum à un niveau jamais atteint, nous voudrions simplement le voir rattraper le retard pris au cours des dernières années.

Si l'on aborde maintenant la question des programmes d'aide du gouvernement, si un grand nombre d'enfants vivant dans des familles qui sont au bien-être social sont pauvres, c'est que l'aide sociale est insuffisante. C'est aussi simple que cela.

J'ai passé presque toute une décennie à travailler sur le régime de prestations pour les enfants, à savoir les allocations familiales, l'exemption d'impôt pour enfants et le crédit d'impôt pour enfants.

Quand je suis arrivé à Ottawa en 1982, j'ai travaillé au Département d'État au développement social où l'esssentiel de notre travail portait sur le régime de prestations pour les enfants, et celui que nous avons à l'heure actuelle n'est plus ce qu'il était à l'époque.

Le régime de prestations pour les enfants qui a pour objet d'établir certaines distinctions, dans le régime fiscal, entre les familles avec et sans enfants, et d'assurer certains transferts, a subi une grave érosion.

On nous dira que cette érosion profite aux pauvres, mais je n'en crois rien. En m'appuyant sur certains chiffres, je vous prouverais que pour les familles les plus pauvres qui ont des enfants, pour celles qui n'ont pas de revenus, qui ne sont pas soumises à l'impôt, les prestations pour enfants ont augmenté, au cours de cette décennie, d'environ une centaine de dollars en termes réels mais que les familles vivant au seuil de la pauvreté, celles qui ont un revenu d'environ 25,000 \$ par an retirent moins, en allocations familiales, crédit d'impôt pour enfants et exemptions d'impôt pour enfants, qu'elles ne le faisaient il y a quelques années. Certaines familles avec un revenu familial moyen-rappelez-vous que le revenu moven est de 45,000\$ à 50,000\$ par an-touchent beaucoup moins en prestations pour enfant qu'elles ne le faisaient il y a quelques années.

Cette situation reflète une attitude de la société, à savoir qu'on peut réduire impunément les prestations pour enfants, et que la politique semble donner raison à ceux qui pensent ainsi.

Les changements qui sont intervenus... En 1982, le budget Lalonde a bloqué l'exemption d'impôt pour enfant ainsi que le seuil pour le crédit d'impôt pour enfant, à savoir le seuil auquel vous n'y avez plus droit. Puis le budget de mai 1985 a désindéxé l'allocation familiale et le crédit d'impôt pour enfants, et l'exemption d'impôt pour enfants a été considérablement réduite ainsi que le seuil du crédit d'impôt pour enfants. La réforme fiscale a introduit d'autres diminutions des prestations pour les familles avec enfants ainsi qu'une autre réduction de l'exemption d'impôt pour enfants. Le budget le plus

La pauvreté

[Texte]

have seen the clawback, which will not affect poor families with children but is a reflection of the attitude towards benefits for children.

The consequence of all this is that the poorest of families would have received about \$1,800 in 1984, in 1989 dollars, and today they would get about \$1,925 through child tax credit and through the family allowance. It is about \$100 more. But a family of four living at the poverty line in Toronto would receive a couple of hundred dollars less than they would if the tax system had stayed the same as it was in 1984.

Let me also point out that the turning point for the child tax credit, the income threshold where you start to lose the child tax credit, is around \$25,000, which is below the poverty line in the city of Toronto. So if you are a family of four in Toronto, you do not get a full child tax credit if you are at the poverty line. We have decided, as a society, that for some reason they are not entitled, that in terms of helping those most in need these people are not in that category.

The overall effect of this is that the amount of money the federal government provides for recognizing the contribution of parents is less than it was in 1984.

In one of my lives I was working on the consultation paper on child and elderly benefits, from 1984 to 1985, that Mr. Epp put out when he was first minister. He talked about retargeting benefits. One of the principles laid out in here was that the money would not be taken from the child benefit system to go to deficit reduction, but in fact they would just retarget the money. I think the evidence is that this has not happened.

In 1984 the combined cost of family allowance, child tax credit, and child tax exemption was about \$4.1 billion. If that had kept pace with inflation, we would now be spending about \$5.1 billion through those programs. We now spend about \$4.2 billion on those programs, so about \$1 billion has been taken out of that system.

I will move on to talk about services a bit. If you want to help single parents with children, we need a child-care program. Again it is a very simple statement. There has been one attempt, but we need to have a child-care program in place so that single parents who want to work can do so. I cannot believe we are sitting here and not providing the assistance they need so they can go out to work, earn a decent income and remove themselves from social assistance.

[Traduction]

récent nous a gratifié d'une disposition de récupération qui ne touchera pas les familles pauvres avec enfants, mais qui s'inspire bien de la même attitude que celle envers les prestations pour enfants.

Il résulte de toutes ces mesures que les familles les plus pauvres, qui touchaient environ 1,800\$ en valeur de 1989, en 1984, en touchent aujourd'hui environ 1,925\$ par le truchement du crédit d'impôt pour enfants et des allocations familiales, soit environ 100\$ de plus, mais une famille de quatre vivant au seuil de la pauvreté à Toronto toucherait quelque centaines de dollars de moins qu'elle n'aurait reçu si le régime fiscal n'avait pas été modifié depuis 1984.

Permettez-moi également de vous faire remarquer que le seuil pour le crédit d'impôt pour enfants, à savoir le revenu à partir duquel vous n'avez plus droit à cette prestation, est d'environ 25,000\$ soit en-dessous du seuil de la pauvreté pour la ville de Toronto. Une famille de quatre personnes vivant à Toronto et qui se trouve au seuil de la pauvreté ne peut donc bénéficier de tout le crédit d'impôt pour enfants. Nous avons décidé, en tant que société, que ces gens ne sont pas habilités à en bénéficier, et qu'ils ne se trouvent pas dans la catégorie des nécessiteux.

D'une façon générale, cela revient à dire que la somme dépensée par le gouvernement fédéral en faveur des parents est inférieure à ce qu'elle était en 1984.

Il y a quelques années, de 1984 à 1985, j'ai travaillé à un document de consultation sur les prestations pour enfants et personnes âgées, publié par M. Epp quand il est devenu ministre. M. Epp parlait d'un nouveau ciblage des prestations, dont l'un des principes serait de ne pas en réduire le régime des prestations pour enfants pour diminuer le déficit, mais d'assurer une redistribution des prestations. De toute évidence, ce n'est pas ce qui s'est produit.

En 1984, le coût pour l'État des allocations familiales, du crédit d'impôt pour enfants et de l'exemption d'impôt pour enfants s'élevait à environ 4,1 milliards de dollars. Si l'on avait tenu compte de l'inflation, cette somme s'élèverait maintenant à environ 5,1 milliards de dollars alors que nous dépensons actuellement 4,2 milliards de dollars pour ces programmes, soit environ un milliard de dollars qui a été retiré.

Je voudrais maintenant aborder brièvement la question des services. Si votre objectif est d'aider les familles monoparentales, la solution est simple, il nous faut un programme de garde d'enfants. On a fait une tentative dans ce sens, mais il nous faut un programme de garde d'enfants tel que les chefs de famille monoparentale puissent travailler s'ils le veulent. J'ai de la peine à croire que nous ne leur accordons pas l'aide dont ils ont besoin pour aller travailler, gagner un salaire qui leur permette de vivre et de ne plus avoir besoin de l'aide sociale.

• 0950

We keep coming back to education as the best long-term insurance to protect yourself from poverty. This may not be a federal responsibility, but I was amazed to see some government documentaries about women—and one was about a woman in Alberta who was on social assistance, had children, and went to university. She was not allowed to do that and she spent time in jail for going to university. She was basically charged with fraud, because if a person is on social assistance that person is not allowed to attend university. She knew that and she broke the rules.

An hon. member: Did she pay for university?

Mr. Shillington: Yes, but we pay half of that cost through Canadian student assistance plans. If you use the same philosophy as we do with the acceptance of Medicare, i.e., that the federal government can set standards, then something can be done about the situation. Surely, we should be encouraging people on social assistance who want to advance their eduction to do so.

In terms of social services, if you want to help families with children, which are not just financially dried but are emotionally dried, this society has to make a commitment to helping by providing social support.

We read in the local newspapers that if you report a child abuse case to a local community police force, there is a six-week wait before that case will be investigated. I put it to you that if an adult were being physically abused and reported it to the police and the police advised they would be there in six weeks to investigate, that would not be tolerated.

We, as a society, tolerate that and are deciding that we can wait six weeks before investigating child abuse cases. I do not think we can. The situation occurred in this area. If you read *The Ottawa Citizen*, those reports are there.

Another way of assisting children who live in poor families is to apply the lesson of Medicare to other types of services. That is, that if we want to make sure children have good access to the health care system, we need a universal program with standards to which everybody has access.

I would like to see this society apply the same principles to dental plans. There have been dental plans for children in some provinces. If you want to provide equal access to dental plans for poor children, plans to which other children have access, that is one way to do it and it is probably the best way.

Some provinces have drug plans for children, others do not. That is one way to give poor children equal access to the pharmaceuticals that they need. A child on social

[Translation]

Nous considérons toujours l'éducation comme la meilleure assurance à long terme contre la pauvreté. Cette question ne relève peut-être pas de la responsabilité du gouvernement fédéral, mais j'étais étonné de voir des documentaires du gouvernement sur les femmes, dont l'un portant sur une femme de l'Alberta qui bénéficiait de l'assistance sociale, avait des enfants et allait à l'université. Or ceci lui était interdit, elle a été accusée d'escroquerie et a dû purger une peine de prison parce que le bénéficiaire d'aide sociale n'a pas le droit d'aller à l'université et que, le sachant, elle avait contourné l'interdiction.

Une voix: Est-ce qu'elle a acquitté les frais d'inscription à l'université?

M. Shillington: Oui, mais nous payons la moitié de cela par le Régime canadien d'aide aux étudiants. Si nous partons des mêmes principes que pour l'assurance-maladie, à savoir que le gouvernement fédéral peut imposer des normes, on peut remédier à la situation. Ne devrions-nous pas faire tout ce qui est dans nos moyens pour encourager les gens qui recoivent l'aide sociale à parfaire leur instruction?

Quant aux services sociaux, si nous voulons aider les familles avec enfants qui se trouvent dans une situation difficile non seulement au plan financier, mais au plan affectif, notre société doit les aider en leur assurant un réseau de services sociaux.

D'après les journaux locaux, lorsqu'on signale un cas de sévices infligés à un enfant au commissariat local de police, il faut attendre six semaines pour qu'on procède à une enquête. Est-ce qu'on tolèrerait qu'un adulte subisse des mauvais traitements, que son cas soit signalé à la police et que celle-ci réponde qu'elle enquêtera dans six semaines?

C'est pourtant ce que nous, en tant que société, tolérons quand nous décidons qu'il faut six semaines pour faire une enquête sur les mauvais traitements infligés à un enfant. C'est une situation qui s'est produite ici même, il vous suffit de lire *The Ottawa Citizen* pour y trouver des articles de ce genre, et cela me paraît intolérable.

Il y a encore un moyen d'aider les enfants de famille pauvre, c'est d'appliquer à d'autres catégories de service la leçon de l'assurance-maladie, à savoir que si nous voulons être certains que les enfants bénéficient sans entrave des soins médicaux, il faut un programme universel avec des normes qui assurent l'accès à tous.

Je voudrais que notre société applique les mêmes principes aux régimes de soins dentaires dont il existe, dans certaines provinces, certains à l'intention des enfants. Si vous voulez que les enfants pauvres aient accès à ces régimes au même titre que les autres, c'est là une façon de le faire, et probablement la meilleure.

Certaines provinces ont des régimes de médicaments pour enfants, d'autres n'en ont pas. C'est là l'une des façons de permettre aux enfants pauvres de recevoir les

assistance probably has that access, but not the child who lives on the same income and whose parents work.

One of my increasing concerns, perhaps from self-interest because my children now go to school, is the increasing cost of sending children to our free education system. I am sure it costs our family \$75 a month to have our children go to the publicly funded, free educational system. Every time they go on a day trip to the National Arts Centre or go to this place or that place, it costs \$2, \$3, or \$4. If they want to take music lessons, you have to buy the child's own music stand, which costs \$20.

All those costs are ones that I do not recall when I was going to school. They are also costs that will distinguish between poor and non-poor families. My own children recently had three choices as to what they could do on a particular activity day. They could go skiing for \$25; they could go to the Rideau Canal for \$4; or they can stay in the school if they cannot afford the activities.

If any of you know a high school principal or viceprincipal, I recommend that you sit him down, buy him a cup of coffee and ask him to describe what happens in his or her school to children without financial resources when those types of activities are held. What often happens is that teachers have to find their own money to pay for them or the children do not go. Regardless of that, the children know they are different.

Let me give one other short speech as to why we should care about child poverty. I am going to repeat some of what David said.

• 0955

We could talk about justice and about equity, but given that this is the 1990s I will not talk about justice and equity as good arguments for why we should care about child poverty. I think it is just a basic self-interest.

David commented on Health and Welfare's demographic review and the consequences of that. I will re-emphasize it. People of my generation, when we turn 65 and 70, are going to expect my children and the children of other people in my generation to pay very high taxes to support my Old Age Security because the cost of maintaining the income transfer program, Old Age Security and CPP, 20 years from now is going to be much, much greater than it is today.

If people today are complaining about the taxes required to maintain the social safety net, 20 years from now it is going to be much, much higher because there are going to be that many more senior citizens relative to the number of working-age people. Yet we are cutting

[Traduction]

médicaments dont ils ont besoin. L'enfant qui bénéficie de l'assistance sociale reçoit probablement ces médicaments, à la différence de l'enfant dont les parents travaillent et qui ont le même revenu.

Je constate également avec appréhension, car mes propres enfants sont à présent d'âge scolaire, qu'il est de plus en plus coûteux d'envoyer les enfants à l'école dans notre système d'enseignement gratuit. Une famille comme la nôtre dépense 75\$ au moins par mois pour envoyer nos enfants dans une école gratuite qui reçoit des subventions publiques. Chaque fois que les enfants vont visiter le Centre national des Arts ou tout autre endroit, il en coûte 2\$, 3\$ ou 4\$. Les enfants qui veulent suivre des cours de musique doivent acheter leur propre pupitre, qui coûte 20\$.

Ce sont là des dépenses que nous n'avions pas, à ma connaissance, lorsque j'allais à l'école. Ce sont également des dépenses qui établissent une distinction entre les pauvres et les autres. C'est ainsi que mes propres enfants, tout récemment, avaient à choisir ce qu'ils voulaient faire pendant une journée d'éducation active: aller skier à 25\$, aller patiner sur le Canal Rideau à 4\$ ou rester à l'école s'ils ne pouvaient se permettre cette dépense.

Si vous connaissez personnellement un directeur ou un sous-directeur d'école secondaire, je vous conseille de l'inviter à prendre une tasse de café avec vous et de vous décrire ce qui se passe lorsqu'il y a des enfants qui n'ont pas les ressources pour participer à ce genre d'activité. Souvent ce sont les enseignants qui paient de leur propre poche pour que ces enfants y participent, ou alors les enfants restent chez eux. Dans l'un ou l'autre cas, ces enfants savent qu'ils sont différents.

Permettez-moi d'invoquer une autre raison pour laquelle nous devrions nous préoccuper de la pauvreté chez les enfants. Je vais revenir sur ce que disait déjà David.

Nous pourrions invoquer la justice et l'équité, mais nous sommes en 1990, et ce ne sont pas là de bons arguments. Je crois qu'il vaut mieux faire appel à un égoïsme élémentaire.

David a passé en revue les données démographiques fournies par Santé et bien-être et en a invoqué les conséquences. J'aimerais revenir là-dessus. Des gens de ma génération, lorsque nous atteindrons l'âge de 65 ou 70 ans, devront compter sur nos enfants et ceux des autres pour payer les impôts très élevés qui me permettront de subvenir aux besoins de ma vieillesse car le coût des régimes de transfert de revenu, à savoir la Sécurité de la vieillesse et la Pension de retraite du Canada, va être beaucoup plus considérable d'ici 20 ans qu'actuellement.

De nos jours déjà les gens se plaignent de ce qu'il leur en coûte, en impôts, pour assurer le filet de sécurité sociale, mais d'ici 20 ans cette somme va être beaucoup plus élevée parce que le nombre des personnes âgées aura considérablement augmenté par rapport à celui des Poverty

[Text]

back for these children on whom we are relying to pay for our retirement.

We are cutting back on their family allowance. We are talking about cutting back on all the child benefits. We are cutting back on their education. We are cutting back all over the place. It just does not seem to be a very smart thing to do, to cut back on someone on whom, later in life, you are going to rely.

I also think, and this gets into the social services thing again, we cannot as middle-income, comfortable Canadians continue to believe that we are not affected by child poverty. If you look at the backgrounds of the people who lose control in a society, who get their names in the paper because of the tragic events in Montreal or other things like that, they do not necessarily come from poor backgrounds, but they certainly come from neglected backgrounds.

Over and over again you come to people from families where abuse was going on. Montreal teaches us that you cannot protect yourself. You cannot isolate yourself from that type of thing going on. So, 20 years from now we are going to pay a price, one way or another, and in several different ways, for the children who are now being raised in those types of environments because we are not doing anything. We are doing pitifully little to stop that now. That is all I have to say.

La présidente: Merci beaucoup. Madame Langan, s'il vous plaît.

Ms Langan (Mission—Coquitlam): It sounds to me that what you are both saying overall is that it makes good economic sense to diminish the number of people, particularly families with children, who are living in poverty. After listening to you, I really hope that these kids are prepared to keep us in a better style in our retirement than we are prepared to keep them in their growing years.

David, what kinds of family support systems do poor moms, particularly those younger, single-parent moms, generally have? We talk about the extended family and those kinds of things. Are those moms generally in a category that has fewer of those extended family community support systems than moms in other categories or who have the better or higher incomes?

Mr. Ross: I would not know precisely about that, but just generally the breakdown of the extended family system in Canada has certainly had an impact on our social assistance systems—you know, the whole structure of how we see social security in Canada. In generations past people could always rely on their family—an uncle, an aunt or grandmother or whomever. People lived together, and in fact families were the main source of security.

Now in some of the larger cities, Vancouver, Toronto, and Montreal, the young women are coming from

[Translation]

personnes en âge de travailler. Mais nous retirons des prestations à ces enfants sur lesquels nous comptons pour assurer notre retraite.

Nous diminuons leurs allocations familiales, ainsi que toutes les prestations pour enfants. Nous lésinons sur leur éducation. Nous renions partout sur leurs dépenses. Pourtant cela ne me paraît vraiment pas très malin de réduire à la portion congrue ceux sur lesquels vous allez devoir compter plus tard.

Je pense également, pour en revenir aux services sociaux, qu'en tant que Canadiens prospères à revenu confortable nous ne pouvons pas continuer à nous leurrer en pensant que la pauvreté des enfants ne nous concerne pas. En effet, si vous examinez les antécédents de ceux qui font la manchette des journaux parce, d'une façon ou de l'autre, ils perdent la maîtrise de leur vie, comme par exemple le cas de la tuerie de Montréal ou autre évènement tragique de ce genre, ces gens ne comptent pas toujours parmi les pauvres, mais leur enfance a certainement été négligée.

Il s'agit toujours de gens qui avaient souffert de mauvais traitements dans leur famille. La leçon de Montréal, c'est qu'on ne peut se protéger, s'isoler d'une situation de ce genre. Dans 20 ans nous allons, d'une façon ou de l'autre, et parfois de plusieurs façons différentes, expier notre passivité à l'égard des enfants qui grandissent actuellement dans ce genre de milieu. Notre intervention, à l'heure actuelle, est minable. C'est tout ce que j'avais à dire.

The Chairman: Thank you very much. Mrs. Langan, you have the floor.

Mme Langan (Mission—Coquitlam): Vous semblez tous deux dire qu'il existe de bons arguments économiques pour diminuer le nombre de pauvres, en particulier les familles avec enfants. Après vous avoir écoutés, j'espère de tout coeur que ces enfants seront disposés à mieux assurer nos besoins, à notre retraite, que nous ne sommes disposés à assurer les leurs dans leurs années de croissance.

Pouvez-vous me dire, David, quelle est l'aide que recoivent les mères pauvres, en particulier celles qui sont très jeunes et chefs de famille monoparentale? J'entends ici l'aide de la familiale étendue entre autre. Ces femmes recoivent-elles généralement moins d'aide de la collectivité et de la famille que les mères d'autres catégories ou celles qui ont des revenus plus élevés?

M. Ross: Je ne peux pas vous répondre sur ce point précis, mais la désagrégation du système familial au Canada a certainement eu des répercussions sur le régime d'assistance sociale, sur toute la structure de la sécurité sociale au Canada. Autrefois les gens avaient toujours quelqu'un, dans leur famille, ce qui comptait, un oncle, une tante ou une grand-mère, par exemple. Les gens vivaient ensemble et les familles constituaient, en fait, la principale source de sécurité.

A l'heure actuelle, dans certaines des grandes villes comme Vancouver, Toronto et Montréal, les jeunes

outside. They have been attracted to Montreal from outside in the first place, or to Toronto. They are not living in their extended families. The families that they come from are probably split up. The chance of divorce now is very high. The chance is that they are probably split up. There is a larger need for public support today than there was a generation or two ago because of that.

• 100

I would like to see the committee spend some time or focus on young mothers, because teenage, adolescent mothers is a fairly large group, and I believe it is growing.

This is probably the most dire situation of poverty that young kids are being brought up in. First of all you have the mother, who probably has a grade 8 or 9 education. She might be in high school and pregnant, and while it is forbidden in schools now to require her to stop, in travelling across the country I have numerous examples of young girls who have been leaned on by the school to get out because of their situation.

You have made the first mistake right there, that is in terminating the parent's education and really putting a black thumbprint on her. There is a centre in Ottawa here and there is a fair amount of experimentation in Toronto now with providing day-care centres, if not in the school, then within a stone's throw from the school—centres that are run not only for the children but for the parents as well, to give them some kind of support and to help them find housing.

In many cases these young girls have been thrown out by their families as well. They have been disowned by the school system and by their families as well. They need a lot of support.

It is easy to say that she got herself into this problem and let her get out of it. However you might want to feel about her that certainly is not going to help a child grow up in any situation. There is certainly a need for a lot of support especially for teen mother.

Ms Langan: Thank you. Richard, you were talking about the clawbacks, the rebates, etc., and it has been said a number of times that the GST rebates will help these families.

Can you explain how that will happen? Secondly, what is the uptake? There are figures thrown out that x number of families will benefit and my question is how many of that projected x number who will benefit will actually sign onto the service or buy into the service or fill out the form or whatever—for a number of reasons, i.e., illiteracy, fear of the service, suspicion, not understanding, or whatever.

Mr. Shillington: The GST credit is put in place not so much to make poor families substantially better off but rather to protect them from the increase in their consumption taxes that will be brought in by the GST, because the GST is regressive. It is going to hit poorer

[Traduction]

femmes viennent d'ailleurs et c'est la grande ville qui les a attirées. Elles ne vivent pas avec leur famille étendue car elles viennent probablement d'un foyer désuni. Comme le nombre de divorces est très élevé, c'est souvent le cas. Les besoins en matière d'aide publique sont donc plus grands aujourd'hui qu'il y a une génération ou deux.

J'aimerais que le Comité accorde une attention particulière aux mères adolescentes parce que celles-ci constituent un groupe plutôt important qui, à mon avis, augmente.

Souvent, les enfants de ces mères vivent dans une pauvreté extrême. Dans la plupart des cas, leur mère n'a qu'une 8^e ou 9^e année. Elle s'est retrouvée enceinte alors qu'elle était encore au secondaire. Bien qu'il leur soit interdit d'expulser les filles enceintes, j'ai constaté en voyageant de part et d'autre au Canada que les écoles exerçaient souvent des pressions sur ces dernières pour les inciter à mettre fin à leurs études.

Il s'agit là d'une erreur primordiale qui a des conséquences pour la jeune mère. Il y a un centre ici à Ottawa et d'autres à Toronto où on a mis en oeuvre de nombreux projets de garderies dans les écoles mêmes ou à proximité de celles-ci. Ces centres sont plus que des garderies; ils offrent aussi de l'appui aux parents et des services de recherche de logement.

Dans bien des cas, ces jeunes femmes ont non seulement été rejetées par le système scolaire, elles ont également été rejetées par leur famille. Elles ont donc énormément besoin d'appui.

Il est facile de dire: laissons-les se débrouiller toutes seules puisqu'elles sont responsables de leur situation. Mais une telle attitude n'aide en rien les enfants de ces mères. Les jeunes mères, et plus particulièrement les mères adolescentes ont effectivement grand besoin d'aide.

Mme Langan: Merci. Richard, vous avez parlé de la récupération fiscale, des crédits, etc. On a souvent entendu dire que les crédits de TPS viendront en aide aux familles monoparentales.

Pouvez-vous nous dire comment et, deuxièmement, le nombre de familles qui s'en prévaudront? On nous a lancé un chiffre, mais je voudrais savoir combien de ces familles admissibles aux crédits n'en feront pas la demande pour une raison ou une autre: analphabétisme, crainte ou manque de compréhension du système, etc.

M. Shillington: Le crédit de TPS a été créé non pas pour venir en aide financièrement aux familles pauvres, mais plutôt pour les protéger de l'augmentation des taxes à la consommation qu'apportera la TPS, qui est une taxe régressive. Les familles pauvres seront les plus durement

families harder. There is a recognition of that. So in order to protect the poorest of families, the GST credit will shield them from the increase in the GST.

I do not have off the top of my head any figures on the take-up rate. I do not have any studies. You can speculate that because it is paid to everyone, there will be people who will file an income tax return only for the purposes of receiving the GST credit, or currently, the federal sales tax credit.

I guess the people who are not well informed about that, who say they had no income and were on social assistance all year and therefore do not need to fill out an income-tax return, may not be aware of it. I frankly do not know the extent to which that goes on.

Since we are talking about families with children, I think to be fair the take-up rate is probably fairly high, because those families would already be filing an income tax return for the child tax credit.

There is a probably a fair or good awareness of the child tax credit. I guess if they already fill in the income tax return, if they got to the point where they saw there was another credit, maybe they would recognize it.

Of course the income tax return is daunting enough for myself and I pay a fair bit for somebody to fill in mine. If people are filling in their own just for that, there is no assurance they are going to see that credit.

• 1005

Ms Langan: Especially if, as David said, many of these young "mums" have a grade 8 or 9 education and do not have the support systems to work them through that red tape.

Now that the United Nations has passed a children's bill of rights, do you think Canada's ratifying that UN bill will solve the problem, or go a way towards solving the problem, of child poverty?

Mr. Ross: No, I do not think so. I should not be so blunt about it, but Canada has been signatory to several other United Nations covenants, and they are not legally binding. If they are not legally binding it means it is going to be the political will and the political spirit and how governments of the day and the public of the day feel towards a certain issue, whether it is people with disabilities or the elderly or children or disadvantaged workers. The fact that it does not have any legal standing means you cannot take them to court over it.

I do not think it is going to make any difference. If the government intends to do something about child poverty, it will. I do not think the UN covenant is going to make it do anything more about it.

[Translation]

touchées. C'est un fait. Le crédit de TPS a été conçu pour protéger les familles les plus démunies.

Je ne peux vous donner de chiffres quant au taux de participation car je n'ai pas d'études avec moi. Cependant, on pourrait avancer l'hypothèse que, puisque le crédit est universel, il y aura des familles qui rempliront une déclaration d'impôt uniquement pour recevoir le crédit de TPS ou le crédit de taxe de vente fédérale, comme c'est le cas à l'heure actuelle.

Il se peut que les personnes qui ne sont pas mal informées, qui n'ont pas eu de revenu autre que des prestations de bien-être et n'ont pas besoin de remplir de déclaration d'impôt, ne soient pas au courant du crédit de TPS. En toute franchise, je ne saurais vous dire combien de personnes sont dans cette situation.

Mais puisque nous parlons de familles, je crois qu'il serait juste de dire que le taux de participation sera asez élevé, parce que ces familles remplissent déjà une déclaration d'impôt pour obtenir le crédit pour enfants.

Les gens sont généralement au courant du crédit pour enfants. J'imagine que les familles qui remplissent déjà une déclaration d'impôt verront la possibilité du deuxième crédit.

J'admets cependant qu'il n'est pas facile de remplir une déclaration d'impôt et que moi-même, je la fais faire. Il n'y a rien qui garantisse que les personnes qui remplissent elles-mêmes leur déclaration pour obtenir le crédit pour enfants verront le crédit de TPS.

Mme Langan: Et comme David l'a dit, bon nombre de jeunes mamans n'ont qu'une 8^e ou une 9^e année et ne bénéficient pas des services voulus pour les aider à voir clair dans toute cette bureaucratie.

Les Nations-Unies ont adopté une charte des droits des enfants. Croyez-vous que le fait que le Canada ait ratifié cette charte serve à résoudre ou à réduire le problème de la pauvreté chez les enfants?

M. Ross: Non, je ne crois pas. Je devrais peut-être être un peu plus prudent; Le Canada a déjà signé plusieurs conventions des Nations-Unies, mais ces conventions ne sont pas exécutoires. Tout dépend donc de la volonté et de l'esprit du gouvernement, et de l'importance que revêt la question aux yeux du gouvernement et du public, qu'il s'agisse des handicapés, des personnes âgées, des enfants ou des personnes défavorisées sur le plan de l'emploi. Comme ces conventions ne sont pas exécutoires, elles n'ont pas force de loi.

A mon avis, la charte ne fera aucune différence. Si le gouvernement veut s'attaquer au problème de la pauvreté chez les enfants, il le fera. Je ne crois pas que la charte des droits des enfants des Nations-Unies poussera le gouvernement à faire davantage.

Ms Langan: But in the spirit and framework of the UN bill, what would we need to do to complement that bill, to see Canada live up to a bill it had a great deal of input in developing?

Mr. Ross: I suppose you could give children a special section in the Charter of Rights and Freedoms. They are not specifically included in that, but I suppose that would be one factor, that you cannot discriminate against children as you cannot discriminate against women or the elderly or other people. If you bring them into the Charter of Rights and Freedoms you might see some legal action, because I am sure you could find many cases in different programs across the country where children are discriminated against on the basis that they are children, not adults.

Certainly the case Richard mentioned here of not being able to receive any attention until six weeks if you are being abused... They say they are sorry, they just do not have enough case workers right now. Well, an adult probably would not wait six weeks. He could perhaps launch an appeal under the Charter of Rights and Freedoms. Or if you discriminate against children because of their age... that might go some way towards it.

Ms Langan: The reference to the woman in Alberta Richard made: that is very standard for UI. Many people on UI are quite vulnerable to wanting to get training so they do not get to the welfare level and to being limited to fairly restricted parameters in the training programs, in that the training has to fit the government's project or the target. I guess it becomes the woman fitting the interest of the day in terms of what direction we should be going in with skill training and not so much what the person's abilities are, what her education to date has been.

It makes me wonder if we do not need to look at more than just our welfare and retraining and educational skills but a number of other areas. We talk about having child care near high schools. Maybe we need to be spending more time thinking about child care near colleges and vocational institutions and so on.

Mr. Shillington: Certainly. I am sure there are as many child-care problems stopping people from being employed as there are stopping them from going to advanced education.

To be fair to the people running the social assistance programs where they are preventing people from going to university, they would argue that if you allowed university students to receive social assistance you would have a line-up at the door of university students saying, well, this sounds good; we would like that. I think that is pretty narrow-minded. Surely you can take people who are already on assistance, have been on assistance for at least a year, and say, okay, those. But this is the argument you will hear from the other side: this is why we cannot allow that.

[Traduction]

Mme Langan: Que faudrait-il faire pour s'assurer que le Canada respecte l'esprit et le fond de cette charte qu'il a aidé à rédiger.

M. Ross: Je suppose que nous pourrions ajouter un article à notre Charte des droits et libertés portant précisément sur les enfants. La charte actuelle ne précise pas les enfants et une telle mesure servirait à protéger les enfants contre la discrimination au même titre que les femmes et les personnes âgées, par exemple. Le fait de préciser les enfants dans la Charte des droits et libertés pourrait donner lieu à des poursuites judiciaires parce qu'il y a divers programmes au pays qui ne sont pas accessibles aux enfants uniquement parce qu'ils sont des enfants et pas des adultes.

Le problème dont vous a parlé Richard, où les enfants maltraités doivent attendre six semaines avant qu'on s'occupe d'eux, sera certainement... On leur dit que malheureusement, il n'y a pas suffisamment de travailleurs sociaux pour le faire. Un adulte n'attendrait probablement pas six semaines; il pourrait peut-être interjeter appel en vertu de la Charte des droits et libertés. Un tel article pourrait servir à protéger les enfants contre la discrimination fondée sur l'âge.

Mme Langan: Richard a également parlé du cas de la femme en Alberta; c'est un problème courant pour ce qui est de l'assurance-chômage. Bon nombre de prestataires aimeraient recevoir de la formation pour ne pas devenir des assistés sociaux, mais se heurtent à un programme de formation aux critères rigides les limitant à un domaine ou un projet cible. Comme le démontre le cas de cette femme en Alberta, il nous faut réévaluer les critères et les orienter vers l'avenir plutôt que de les asseoir sur les compétences et l'instruction déjà acquises.

Je me demande s'il nous faut pas plutôt aller plus loin que le bien-être, le recyclage et la formation, et penser à offrir des services de garde d'enfants à proximité des écoles secondaires et des collèges professionnels.

M. Shillington: Certainement. Je suis certain qu'il y a autant de personnes qui ne travaillent pas en raison de problèmes de garde d'enfants que de personnes qui ne peuvent poursuivre d'études supérieures pour la même raison.

En toute justice aux directeurs des programmes de bien-être, il faut admettre que si l'on permettait aux étudiants universitaires de toucher des prestations de bien-être, on serait envahi d'étudiants demandant des prestations. A mon avis, ce point de vue est un peu borné. Il serait certainement possible de permettre aux personnes qui touchent des prestations de bien-être depuis au moins un an de poursuivre des études universitaires. Mais ceux qui sont contre vous diront qu'il n'est pas possible pour la raison que je viens d'invoquer.

Again, if the will is there you can find ways to get around that kind of problem. To me it is just silly. In the long run, this is not smart thinking.

• 1010

Ms Langan: It is silly and I agree with you on that. It is a provincial decision when it comes to welfare, but it is a national decision when it comes to UI. That is my concern. Even with the training programs that have been announced with regard to the changes in the UI, there are still very rigid parameters in terms of where that training in relation to UI can take place, how, the type and so on.

Mr. Shillington: Certainly the training that is available using UI funds would exclude post-secondary education as far as I understand it. I would have to think about it.

Ms Langan: Or high school upgrading.

Mr. Shillington: I believe that high school upgrading would be allowed. I would have to think about allowing people who are being funded by UI funds to go to university and have it paid for. You are talking about two-, three- or four-year programs.

Ms Langan: I am talking just about university.

Mr. Shillington: I am not off-the-cuff going to say it is a great idea; I would have to think about it.

I would like to make one other comment though. We are paying people on social assistance annual figures to keep them on social assistance, and we are saying no, we are not going to pay for them to go to university. After my bachelor degree, all my university was paid for by the federal government, thank you very much. I had a very nice scholarship from the Department of Health and Welfare that paid for my post-secondary education. I think I would be in a pretty difficult position if I were to say no, why should we pay for your education? Mine was paid for.

We know that for most university students, tuition does not cover more than half the cost of education, no where near half. We are already paying a good shot of it anyway. Then to turn to this one person and say no, we are not going to pay for your post-secondary education...

When you realize that you are probably talking about a payback of three, four or five years—I want to talk like a businessman for a minute—if that person gets off social assistance, he starts paying income tax, starts paying GST, stops collecting social assistance, and probably stops collecting UIC as well when he is not on social assistance.

Ms Greene (Don Valley North): I come from North York in Metropolitan Toronto. I was on the Metro Community Services and Housing for 11 years, the Catholic Childrens' Aid Society, the Metro Childrens' Aid Society and so on. In North York we have had free dental [Translation]

Il s'agit de vouloir pour trouver une solution au problème. A mon avis, c'est tout simplement stupide, une façon de penser qui ne tient pas compte de l'avenir.

Mme Langan: C'est stupide et je suis d'accord avec vous sur ce point-là. Le bien-être est du ressort provincial, tandis que l'assurance-chômage est du ressort fédéral. Voilà ce qui m'inquiète. Même les programmes de formation qui ont été annoncés en vertu de la réforme de l'assurance-chômage ont des critères rigides qui régissent le lieu, le genre et les conditions de la formation.

M. Shillington: Si j'ai bien compris, la formation offerte à même la caisse de l'assurance-chômage ne comprend pas les études post-secondaires. Il me faudrait étudier la question.

Mme Langan: Ni les cours de niveau secondaire pour adultes.

M. Shillington: Je crois que les cours secondaires sont admissibles, mais je ne sais pas si l'on permet aux prestataires de faire des études universitaires, puisqu'il s'agit de programmes d'études sur deux, trois ou quatre ans.

Mme Langan: Je ne parlais que des études universitaires.

M. Shillington: Je ne veux pas me prononcer au pied levé; il me faudrait réfléchir à la question.

J'aurais toutefois un commentaire. Nous versons des prestations de bien-être à des gens à longueur d'année, mais nous ne leur permettons pas de poursuivre des études universitaires. Après mon baccalauréat, toutes mes études ont été payées par le gouvernement fédéral et j'en suis très reconnaissant. Une bourse du ministère de la Santé et du Bien-être social a payé pour mes études post-secondaires. Il me serait très difficile de leur refuser des études universitaires quand je n'ai pas eu à payer les miennes.

On sait que, pour la plupart des universitaires, les frais de scolarité représentent moins que la moitié du coût total et souvent considérablement moins que la moitié. Les universitaires se retrouvent donc à payer la plus grande partie du montant total. Alors, comment pouvons-nous refuser de payer les frais de scolarité dans le cas d'une personne en particulier?

Il ne faut pas oublier que, dans la plupart des cas, il s'agit d'une péride de récupération de trois, quatre ou cinq ans. Parlons en termes d'investissement. Si cette personne se trouve un emploi, elle commencera à payer de l'impôt et la TPS et ne touchera plus de prestations de bien-être ou d'assurance-chômage, selon le cas.

Mme Greene (Don Valley-Nord): Je suis originaire de North York dans la communauté urbaine de Toronto. J'ai siégé au sein du comité des services communautaires et du logement municipal pendant 11 ans, et également d'autres organismes comme la Société catholique d'aide à

care for children since 1938. We have all of these programs to help teenage moms in the high schools. Almost every public school now has a day-care centre. There are day-care centres in the high schools. The community college has a day-care centre. I have two breakfast programs in my riding.

I still have the perception that there is probably more poverty in North York and in my riding, which has an average family income of \$53,000, than there is in, say, a riding in New Brunswick in a rural area. I had quite a discussion with a number of MPs from that type of riding; one riding had an average family income of \$12,000. The member said his people were not hungry, whereas we have more than 84,000 people going to food banks in Metropolitan Toronto.

On this whole question of poverty, you have already mentioned the rental costs and so on. How much study has been done across the country to really identify whether those people in these rural ridings who own their own farm and have food at least in their backyard and that kind of thing—almost living off the land—are suffering as much as some of the people in cities?

Mr. Ross: I do not think the people who own their farms are on the poverty rolls the rural areas. Not many of them would be counted as poverty.

Ms Greene: Their income is low.

Mr. Ross: To be able to buy a farm, you need a fair amount of money to begin with almost anywhere in the country.

Ms Greene: Not if your dad owned it and passed it on.

Mr. Ross: This has been the subject of debate and Statistics Canada is now looking into this as part of their poverty measure. I think we finally convinced them that there are not any big savings from living in rural areas compared with living in urban areas. Those in rural areas have the extra costs of transportation that swamp a lot of any of the so-called savings of living in the country. In fact, some work that Richard and I did for the Thompson commission in Toronto showed that, next to urban areas, rural areas have the highest cost of housing, which is perhaps somewhat surprising.

• 1015

It is said you can grow things on your own. Well, you can grow things in the city. I live in the Glebe and I can grow as much as I want. In terms of gardening it does not stop you from growing things. I cannot tether a cow in my backyard, but I can raise rabbits or something. This mythology that you can live cheaper in the country I think is partly a romanticism from the past.

[Traduction]

l'enfance et la Société d'aide à l'enfance de Toronto. A North York, nous offrons les soins dentaires gratuitement aux enfants depuis 1938. Nous avons des programmes pour aider les mères adolescentes dans les écoles secondaires. Il y a des garderies dans presque toutes nos écoles, dans nos écoles secondaires et dans notre collège communautaire. Dans ma circonscription, il y a deux programmes de petit-déjeuners.

Je persiste à croire qu'il y a probablement plus de pauvreté à North York et dans ma circonscription, où le revenu moyen des familles se chiffre à 53,000\$, que dans une circonscription rurale au Nouveau-Brunswick, par exemple. J'ai eu une vive discussion avec un groupe de députés qui représentaient ce genre de circonscription, dont une où le revenu familial moyen était de 12,000\$. Selon le député de cette circonscription, ses commettants ne souffraient pas de faim, alors qu'il y a plus de 84,000 personnes qui ont recours aux banques d'alimentation dans le Toronto métropolitain.

En abordant la question de la pauvreté, vous avez parlé des coûts du logement, etc. A-t-on effectué des études à l'échelle du pays pour savoir si les personnes pauvres qui possèdent une terre dans les circonscriptions rurales et qui vivent en partie de cette terre, souffrent autant que certaines personnes qui vivent dans les milieux urbains?

M. Ross: Je ne crois pas que les propriétaires de ferme figurent parmi les pauvres des régions rurales. Peu d'entre eux qualifieraient de pauvres.

Mme Greene: Ils ont un faible revenu.

M. Ross: Il faut beaucoup d'argent pour acheter une ferme n'importe où au pays.

Mme Greene: Pas si votre père vous a légué sa ferme.

M. Ross: Cette question a déjà suscité beaucoup de discussion et Statistique Canada a décidé d'en tenir compte lorsqu'ils calculent le seuil de la pauvreté. Je crois que nous les avons finalement convaincus qu'il coûte presque aussi cher d'habiter en campagne qu'en ville. Les frais de transport beaucoup plus élevés que doivent payer les gens qui vivent en campagne gobent rapidement toute économie qu'il pourrait y avoir à vivre en région rurale. L'étude que nous avons faite, Richard et moi-même, pour la Commission Thompson à Toronto, a montré que les régions rurales, pour ce qui est du coût du logement, venait tout de suite après les régions urbaines, ce qui vous surprendra peut-être.

On a souvent tendance à penser qu'on peut y faire pousser ses légumes. Vous pouvez le faire également en ville. Je vis dans le quartier du Glebe, et je peux faire pousser autant de légumes que je veux dans mon jardin, je ne suis pas obligé d'avoir uniquement de la pelouse, et même si je ne peux pas avoir de vache, je peux élever des lapins par exemple. Cette idée fausse selon laquelle on

Poverty

[Text]

As I say, Statistics Canada is now seriously reconsidering its measure of poverty which in fact does allow you to have a much lower income. You are not counted as poor in the rural areas the same as if you are living in Toronto or Vancouver. It is about 35% less, so we already are adjusting for that, and so we are still getting these poverty measures. The vast majority of poor people live in cities now, anyway.

I think we would probably be quibbling again if you were to want to go through and make a few adjustments that way.

Ms Greene: I was just wondering where the real core areas are on which one can work. As I say, we do have almost all the programs in place that people are talking about. We have things like day care. We have a waiting list. It was $6{,}000$ last time I checked, which is just appalling to me.

Anyway we had studies done previously at North York that also included the allocation for the benefits that people were receiving in the housing area, for example. You know, a welfare man who is in subsidized housing has, of course, more income than somebody who is in a private housing market.

How do those who are receiving, say, subsidized housing and subsidized day care compare? Are they still poor?

Mr. Ross: First, it is only in Ontario anyway, which is probably one of the better provinces in terms of subsidized housing. Only between 15% and 20% of social assistance recipients are in subsidized housing, so you are talking about a very slight fraction of the total.

Because they live in subsidized housing they might be slightly better off paying the reduced rent. But I do not think in terms of the total poverty picture it makes a lot of difference because they still do not have very much money left over, even after they have paid for the subsidized housing. In most provinces you get a special housing allowance inside your social assistance budget, so if your housing is more expensive you get a higher allowance to offset that anyway if you are renting in a private marketplace.

If you are living in public housing, the benefits are not as great as they might appear. It is not like you get that free and everybody else is paying a lot more. The difference is much more subtle.

[Translation]

peut vivre à meilleur marché à la campagne est une idée romantique héritée du passé.

Comme je vous le disais, Statistique Canada envisage sérieusement de réviser son système de mesure de la pauvreté, lequel vous permet d'avoir un revenu beaucoup plus bas. Vous n'êtes pas comptabilisé dans la population pauvre, dans les régions rurales, suivant les mêmes critères que si vous vivez à Toronto ou à Vancouver. C'est un seuil qui correspond en fait à un revenu de 35 p. 100 inférieur, et nous procédons nous-même à des ajustements, en dépit desquels nous aboutissons tout de même à ces chiffres sur la pauvreté. Cependant la grande majorité des pauvres se trouvent maintenant dans les villes.

Cependant, je crois qu'il ne faut pas couper les cheveux en quatre en procédant à quelques ajustements

Mme Greene: Je me posais des questions sur les secteurs qui sont le plus dans le besoin, et auxquels nous pourrions encore offrir une assistance. Comme je le disais, presque tous les programmes auxquels l'on peut penser sont en place. Nous avons des garderies. Certes la liste d'attente est longue, elle était de 6,000 noms la dernière fois que j'ai vérifié, j'en ai été véritablement horrifiée.

Nous avions fait faire des études à North York, qui tenaient compte des avantages dont certains peuvent profiter par exemple dans le domaine du logement. Vous savez qu'un assisté social qui vit dans un logement subventionné dispose finalement d'un revenu supérieur à celui de quelqu'un qui fait appel au marché privé du logement.

Où en sont ceux qui ont le droit à des logements et à des garderies subventionnées? Font-ils encore partie de la population pauvre?

M. Ross: Tout d'abord nous ne parlons que de l'Ontario, où la situation du logement subventionné est sans doute la meilleure de toutes les provinces. Seuls 15 à 20 p. 100 des prestataires de l'assistance sociale se retrouvent dans des logements subventionnés, ce qui fait une mince fraction du total.

Vivant dans des logements subventionnés, il est possible qu'ils s'en tirent un peu mieux. Mais après avoir payé leur loyer subventionné je ne pense pas qu'il leur reste beaucoup plus d'argent, ni que cela modifie réellement les statistiques globales concernant la pauvreté. Dans la plupart des provinces une allocation-logement spéciale est prévue dans le budget d'assistance sociale, et si votre loyer est plus élevé, votre allocation-logement l'est également.

Au total ceux qui ont le droit à des logements subventionnés ne sont peut-être pas tellement mieux lotis qu'il pourrait sembler à première vue. On ne peut pas dire qu'ils auraient le logement gratuit, et que tous les autres paient beaucoup plus. La différence est beaucoup plus subtile.

Ms Greene: And there is the Canada Assistance Plan, obviously. You have already mentioned some of the enormous variations that take place.

I keep referring to my Toronto experience. We have a day-care program, which the provincial government is rationing throughout the province. The provincial government has said that Metropolitan Toronto has more day-care spaces per capita than other places, but there is no recognition of the fact there is a higher percentage of single parents, 15%, in my riding. I am sure it is probably similar across Metro. There is no recognition that there are higher housing costs, more jobs and more people working, and on and on and on.

Do you think if we started to make program recommendations regarding the Canada Assistance Plan, some sorts of criteria should be built in that recognize local kinds of problems? Are we better to stick to income directions as opposed to tinkering with provincially delivered programs?

Mr. Ross: No, I do not think so. Certainly it is nearer your mandate to deal with income programs. You would have more direct impact being federal parliamentarians in dealing with some kind of a tax credit system that would give just to children, but one reason why I like services myself-I sort of appreciate them-is that you cannot always be sure that money to families is going to benefit the children. That is not to say that families are inherently bad, but you do have some families that have a lot of problems and there is no guarantee that the money is going to get down to the children-whereas with such things as school breakfasts, day care where children are attended in an enriched situation, and recreational programs for young children in housing projects, you know that the child is getting a benefit from those programs. That is why you have to look at the service side as well.

• 1020

Also, in terms of prevention, if you do not want to have every child go into the stage where he either has to be treated because he already has severe symptoms of some disorder or else into more expensive rehabilitation where the disorder has gone on for a period of time and now is in entrenched and you probably cannot reduce it now anyway—you can just sort of let the person learn to live with the severe problem he has—then you need a direct service intervention at a fairly early stage.

I would not recommend that you limit yourself. Services are a messy area, because the data are not as good. For example, on the day care, it is not a question of whether you have more day care spaces per population; it

[Traduction]

Mme Greene: Il y a aussi le Régime d'assistance publique du Canada. Vous dites qu'il y a des variations énormes.

Je parle évidemment toujours de ce que je sais de Toronto. Nous avons un programme de garderies, que le gouvernement provincial est en train de rationner dans le reste de la province. Il prétend que la région du Toronto métropolitain a plus de places de garderies par habitant que n'importe quelle autre collectivité, mais le gouvernement ne tient pas compte de ce qu'il y a également un pourcentage plus élevé de parents seuls, 15 p. 100 dans ma circonscription. Je suis sûre que dans tout le grand Toronto c'est à peu près la même chose. Mais le gouvernement ne tient pas compte non plus d'autres facteurs, le prix plus élevé des logements, une population active plus importante, etc., etc.

Si nous devions faire des recommandations concernant le Régime d'assistance publique du Canada, pensez-vous que nous devions prévoir des modalités permettant de tenir compte des particularités locales? Ou pensez-vous que nous devions nous en tenir à une politique du soutien du revenu, par opposition à la mise en place de programmes qui seraient confiés aux provinces?

M. Ross: Non, je ne le pense pas. Certes votre mission vous amène à vous préoccuper plus de programmes de soutien du revenu. Puisque vous êtes des parlementaires du palier fédéral, votre action serait plus directement suivie des faits si vous réfléchissez à un système de crédits d'impôts, exclusivement destiné aux enfants, mais une des raisons pour laquelle j'ai tendance à privilégier la politique des services, c'est que vous ne pouvez pas toujours être sûrs que cet argent qui est versé aux familles va être ensuite consacré aux enfants. Non pas que je veuille jeter le discrédit sur les familles, mais certaines d'entre elles ont de tels problèmes que rien ne garantit que cet argent va effectivement profiter aux enfants, alors que des programmes de petits déjeuners dans les écoles, de garderies où l'on offre aux enfants un environnement de choix, et de programmes récréatifs pour jeunes enfants dans les grands ensembles locatifs, vont à coup sûr profiter à l'enfant. Voilà pourquoi il ne faut pas perdre de vue le service lui-même.

Il y a aussi l'aspect préventif. Vous voulez éviter que la situation ne se détériore au point que les enfants présentent des symptômes suffisamment graves pour justifier un traitement, ou même une thérapie de réadaptation qui coûte chère, lorsque l'enfant présente un déséquilibre qui s'est prolongé, et que la seule chose que l'on puisse faire soit de lui apprendre à composer avec son handidap; vous voulez éviter cela, et vous voulez donc disposer de services qui vous permettent d'intervenir suffisamment tôt.

Je ne vous recommanderai donc certainement pas de vous limiter. Le problème des services est délicat, car tout dépend de la façon dont on présente les chiffres. Parlons par exemple des garderies. La question ne consiste pas Poverty

[Text]

is whether or not they are in non-profit situations so that you can get subsidized, because my understanding is that in privately owned day care—

Ms Greene: Not in Ontario.

Mr. Ross: —they will not bother with subsidized clients. It therefore does not matter. Also, day care for toddlers, for infants, is much more expensive than it is for the others.

Therefore a day-care centre likes to go in and just deal with the after 4 p.m. people and the kids who are four, five, and six already. Again, that is just another example of how statistics, on the surfaces, can be very misleading, where there are any at all.

I do not think it is a reason not to go in and poke around. The Government of Ontario—I am not sure about other provinces, I am just familiar with Ontario here—since 1978 has been running, in the Child Services Branch of Community and Social Services, a number of so-called pilot programs that are looking at preventive services: drop-in centres for mothers and children to reduce the isolation single-parent mothers have, monitors in schools that help teachers deal with difficult students and help them out, parenting classes, skill development for young people.

Ms Greene: Yes, we have all those things. North York is probably a leader in all those fields.

Mr. Ross: I think North York is, you are right, but the pay-offs are in the long term. For example, the Head Start program in the United States during the War on Poverty in the 1960s, where they took young black children and gave them special attention before they went to school, was considered a failure because when they finished the Head Start school they went into inner-city schools that were very bad; they were treated badly; their home situation was very bad. So any effects they had in the Head Start were diminished.

Now they are looking at other Head Start programs. The Perry School project in Minnesota now has shown very positive results from Head Start, but it also requires a parenting program attached to it and special monitors in schools to help these children adjust.

Now, after 15 or 20 years, they are finding that compared to a control group these children who were in Head Start now score much higher, scholastically and in emotional development, than the other students who were not in the program. So a program that was written off in 1969 as being of no use, now, 20 years later, is being run with slightly different variations and being evaluated, not

[Translation]

seulement à savoir si vous avez augmenté le nombre de place disponible par habitant, il faut également savoir s'il s'agit de garderies à but non lucratif qui peuvent être subventionnées, car si je ne me trompe les garderies privées...

Mme Greene: Pas en Ontario.

M. Ross: ... ne s'embarrassent pas de clients subventionnés. Donc ça ne compte pas. Par ailleurs les garderies pour tout petits coûtent plus chères que les autres.

Voilà pourquoi certaines garderies s'intéressent simplement à la clientèle des enfants qui viennent après quatre heures, qui ont 4,5 et 6 ans déjà. Voilà donc un autre exemple de la façon dont les statistiques peuvent être trompeuses, à condition toutefois qu'il y en ait.

Mais je ne pense pas que ce soit une raison pour ne pas s'intéresser à la question et voir ce qui peut être fait. Le gouvernement ontarien—je ne sais pas exactement ce qui se passe dans les autres provinces, je connais surtout la situation ontarienne—a financé un certain nombre de programmes pilotes depuis 1978, au sein de la division des services à l'enfance des services communautaires et sociaux, et cela dans une optique préventive: des centres où les mères peuvent venir avec leur enfant, et cela afin de lutter contre l'isolation de la mère seule, des moniteurs dans les écoles qui aident les maîtres lorsque certains enfants ont des difficultés, des séminaires destinés aux parents et des cours destinés aux jeunes.

Mme Greene: Oui, nous avons tout cela. Dans tous ces domaines North York est sans doute à l'avant-garde.

M. Ross: Certainement, je suis d'accord avec vous pour ce qui est de North York, mais remarquons tout de suite que les fruits ne se récoltent que longtemps après. Prenez l'exemple du programme Head Start américain, pendant la campagne de lutte contre la pauvreté dans les années 60, où l'on s'occupait tout spécialement des jeunes enfants noirs avant leur scolarisation, on estimait que le programme était un échec parce que les enfants passaient ensuite dans des écoles à l'intérieur des villes qui étaient très mauvaises; ils y étaient très mal traités; et leur situation familiale était également déplorable. Les résultats du Head Start en étaient évidemment très diminués.

Pourtant on reprend l'idée du programme Head Start. Le projet de la Perry School au Minnesota a donné de très bons résultats, à partir de ce programme Head Start, mais en l'assortissant d'un programme destiné aux parents, en même temps que d'un programme de moniteurs dans les écoles chargés d'aider les enfants à s'adapter.

On s'aperçoit maintenant, 15 ou 20 ans plus tard, que ces enfants qui ont pu profiter du programme *Head Start* s'en tirent beaucoup mieux que les enfants du groupe-témoin, sur le plan scolaire et sur le plan affectif. Voilà donc un programme que l'on avait en principe abandonné en 1969, et complètement condamné, et qui 20 ans plus tard, assorti de quelques variantes, fait l'objet

after the first 2 years but after 15 years, as showing extremely positive results.

With prevention programs you cannot be impatient and say: we have had a day-care program in the school now for 3 years but the rate of poverty has not dropped. It will be 15 or 20 years. I guess that is why it has, understandably, little political appeal. We do not want to put in programs today that are only going to have a pay-off 20 years from now; we would like to have something in the next 4 or 5 years. I can understand why it is not glamorous—

Ms Greene: Listen, it is very glamorous in my riding.

Mr. Ross: Good.

Ms Greene: Full-pay parents are subsidizing the low-income parents in some of the day-care centres.

As for as the programs we have federally, things such as the family allowance program and the child tax credit, how effective is the family allowance program at eliminating poverty?

• 1025

Mr. Shillington: It is a very small measure. It is \$400 a year per child and it is taxable. For a family at the poverty line it is taxable. They are keeping 80%, 75% of it, so it is maybe \$300 a year.

Ms Greene: They do not pay taxes if they are below the poverty—

Mr. Shillington: At the poverty line you are taxable. If you had a family of four at \$25,000 a year in Toronto—work it out very quickly. I will check it later with your researchers, but they are probably paying a couple thousand dollars a year of income tax.

Ms Greene: Really?

Mr. Shillington: Yes.

Ms Greene: I think the line is around \$19,000 for two people. I would have thought that with the deductions available for—

Mr. Shillington: If I am wrong, I will tell you later. It is worth maybe \$300 per child, and \$300 per child is not going to make them poor or not poor. To me, the significance is the philosophical statement that we can afford to cut back on children. If you do some international comparisons on the size of the child benefit system and how it is structured, Canada looks pitiful. I do not have the figures at my finger-tips but countries like France have family allowance payments that are five, six, seven times greater.

[Traduction]

d'une évaluation—non pas au bout de deux ans, mais bien de 15 ans—prouvant que les résultats sont tout à fait positifs.

Les programmes de prévention exigent la patience; vous ne pouvez pas dire: voilà trois ans que nous avons un programme de garderies dans les écoles, et que le taux de pauvreté reste le même. Il faudra 15 ou 20 ans pour vous en apercevoir. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles ce genre d'action suscite assez peu d'enthousiasme du point de vue politique. Nous ne voulons pas financer des programmes dont les résultats se verront dans 20 ans; vous voudrions évidemment que l'on puisse s'en apercevoir quatre ou cinq ans plus tard. Je comprends évidemment que ça n'intéresse pas grandmonde...

Mme Greene: Ecoutez, dans ma circonscription ça nous intéresse beaucoup.

M. Ross: Très bien.

Mme Greene: On peut dire que dans certaines garderies ceux qui paient plein tarif subventionnent les places des plus défavorisés.

Mais parlons de nos programmes fédéraux. Le programme d'allocation familiale, et le crédit d'impôt pour enfants, ont-ils permis de faire régresser la pauvreté?

M. Shillington: Ce n'est pas très sensible. Cela représente 400\$ par an et par enfant, imposable. Même pour une famille qui vit au niveau du seuil de pauvreté. Il lui en reste donc 80 p. 100, ou 75 p. 100, c'est-à-dire 300\$ par an.

Mme Greene: Mais au-dessous du seuil de pauvreté ils ne paient pas d'impôts. . .

M. Shillington: Au niveau du seuil de pauvreté vous êtes toujours imposable. Ainsi une famille de quatre qui dispose de 25,000\$ par an, à Toronto... Faisons le calcul rapidement. Je vérifierai plus tard avec vos recherchistes, mais j'imagine qu'une famille comme celle-là paierait 2,000\$ par an d'impôts sur le revenu.

Mme Greene: Vraiment?

M. Shillington: Oui.

Mme Greene: Je croyais que le seuil était aux alentours de 19,000\$ pour deux personnes. Je pensais que les déductions fiscales. . .

M. Shillington: Si je me trompe, je vous redirai ça tout à l'heure. Mais je pense que cela fait 300\$ par enfant, ce qui ne va pas changer grand-chose. Ce qui est grave c'est que l'on puisse décider de réduire le budget disponible pour une politique de l'enfance. Si vous faites des comparaisons avec d'autres pays, vous verrez que le Canada fait piètre figure. Je ne connais pas les chiffres par coeur, mais des pays comme la France ont des allocations familiales qui sont 5, 6 ou 7 fois plus généreuses.

Ms Greene: Are they universal or are they targeted or are they. . .?

Mr. Shillington: Again, I do not know enough about the programs to say.

Ms Greene: As an affluent single parent, I really do not need that. It seems to me that one of the things we have to consider in a society, which does not have enough money to do everything we want to do, is to try to put our money where it counts.

Mr. Shillington: I do not think we have enough time to talk about the clawback.

Ms Greene: Maybe it is not very good in terms of the middle-income people, but in terms of giving a subsidy to higher-income people, we really do not need it. If that money could be directed towards relieving poverty and could be properly utilized to that effect, I certainly think it should be.

Mr. Shillington: My succinct feeling on the clawback is that, if we want to give more money to poor families with children, I will be right there with you every step of the way. We should fund that in a way which asks every Canadian family to contribute. Do not go to just the families with children and say, we are going to give more money to poor families with children but we are going to take it away from higher-income families with childrn to do that.

You have two people living next door, one with three children and one with no children, one driving a Plymouth station wagon and one driving a BMW. We are saying, we are going to give more money to poor families with kids and we are going to take it from a family with children. We are not going to touch the family with the BMW. That to me is unfair.

Ms Greene: Just a minute. The upper-income family is still—the child tax credit and so on.

Mr. Shillington: There is no child tax credit for incomes over \$40,000.

Ms Greene: Okay, over \$40,000.

Mr. Shillington: And no child tax exemption—\$66 per child.

Ms Greene: Yes, that is the individual exemption.

Mr. Pagtakhan (Winnipeg North): I am glad to see the witnesses. You are the authors of one reference I used for my talk in Edmonton on child poverty last December 23. Certainly I found your book very fruitful as a source of information. Children make up one-third of our total population, and one-third of these children are poor. How do you see the Guaranteed Income Supplement as potentially a solution to the problem of child poverty? It has been found to be useful for our seniors.

Mr. Ross: I think it is probably the way to go. It was recommended by the Thompson commission, which did an exhaustive study of poverty in Ontario. They

[Translation]

Mme Greene: Est-ce un système universel, ou au contraire sélectif. . .?

M. Shillington: Je ne connais pas suffisamment ce programme pour en parler.

Mme Greene: Je suis une mère seule qui a les moyens, je n'ai pas véritablement besoin de ce genre d'aide, voilà pourquoi à mon avis dans une société où nous sommes limités sur le plan des moyens, nous devons d'abord porter nos efforts là où on en a le plus besoin.

M. Shillington: Je ne pense pas que nous aurons le temps de parler de la reprise fiscale.

Mme Greene: Je ne sais pas si pour les tranches moyennes de revenu c'est une bonne politique, mais nous n'avons certainement pas besoin de subventionner les tranches supérieures de revenu. Si cet argent pouvait être utilisé pour soulager les plus pauvres, je pense que c'est ce qu'il faudrait faire.

M. Shillington: Si l'on veut utiliser cet argent de la reprise fiscale pour soulager les familles les plus pauvres qui ont des enfants, je serai avec vous jusqu'au bout. Nous devons financer cette politique en demandant à chaque famille canadienne sa contribution. Mais veillez bien à ne pas vous adresser seulement aux familles qui ont des enfants, en leur annoncant que vous allez demander aux plus favorisés de faire un effort en faveur des plus pauvres.

Imaginez deux familles voisines. L'une avec trois enfants, et une Plymouth commerciale, et l'autre sans enfant avec une BMW. Je ne pense pas que l'on puisse décider de demander à la famille qui a trois enfants une contribution, en épargnant le couple sans enfant qui a une BMW.

Mme Greene: Un instant. Je pense aux familles des tranches supérieures de revenu. . . et aux crédits d'impôt pour enfants etc.

M. Shillington: Il n'y a plus de crédits d'impôt pour enfants à partir de 40,000\$.

Mme Greene: Au-dessus de 40,000\$.

M. Shillington: Ni d'exemption fiscale... qui est de 66\$ par enfant.

Mme Greene: Oui, il s'agit de l'exemption individuelle.

M. Pagtakhan (Winnipeg-Nord): Bienvenue aux témoins. Il se trouve que je vous ai cités lors du discours sur l'enfance et la pauvreté, que j'ai fait le 23 décembre dernier à Edmonton. J'ai donc trouvé que votre livre était une source d'information très utile. Les enfants représentent un tiers de notre population, et un tiers de ces enfants vivent dans la pauvreté. Le supplément de revenu garanti serait-il pour vous une solution au problème? Dans le cas des personnes âgées ce fût très utile.

M. Ross: Je pense effectivement que c'est la solution. Elle a d'ailleurs été recommandée par la Commission Thompson, lors de son étude approfondie du problème de

recommended taking virtually all the programs that now provide assistance to children and families and rolling them into one program. This would be in every province across the country. I think it makes a lot of sense.

I suppose if I were to go about putting in place an income program in Canada, it would be simply to build on the child tax credit to make it similar to the Guaranteed Income Supplement. The tax rate is much smaller, 5% instead of 50%, but I think that kind of a mechanism is the way to go. It is as close to a universal program as you are going to get. It is easy to apply for, it requires only an income test, and I would see that.

• 1030

According to the calculations we made in our book, single-parent mothers, for example, are on average \$6,000 below the poverty line. You can see the kinds of money that are necessary—\$400 or \$500 per child would not be enough. We would have to start talking a couple thousand dollars a child.

I think the Thompson commission suggests \$3,000, something in that order. It would not come immediately, but if you wanted to eliminate child poverty by the year 2000, that would be the way to go, simply keep beefing up the child tax credit considerably.

Mr. Pagtakhan: The current political climate in Ottawa, of course, has shown us that we have the changes to the UIC program and the Goods and Services Tax, debate on which second reading was closed early this morning. How do you see the impact of this to government initiatives, if I can call them initiatives, on the status of child poverty in the country? Are these changes providing at all any hope for them or would they in fact be adding insult to injury?

Mr. Ross: As Richard mentioned earlier with respect to the Goods and Services Tax, there is a tax credit, but that is basically put in place just to offset the increased costs. I do not see any particular net benefit; some may, some may not, but I do not see any net benefit there.

The other thing that worries me about the credit is it is not fully indexed, so that for low-income families over time, when inflation exceeds 3%, that amount will diminish. So, unless the tax credit were fully indexed, I do not see it as keeping low-income families in a net better-off position in the years ahead, unless arbitrarily the credit is raised. But I do not like to rely on those kinds of arbitrary measures. I would like to see it indexed. Therefore I do not see that as being any help.

Mr. Pagtakhan: Would we ever eliminate child poverty in Canada?

[Traduction]

la pauvreté en Ontario. Elle a notamment recommandé de rassembler en un seul, tous les programmes d'assistance aux familles et à l'enfance. Et ce programme serait appliqué dans toutes les provinces. Je trouve l'idée excellente.

Si l'on me demandait de proposer un programme de soutien du revenu, pour le Canada, je partirais du crédit d'impôt pour enfants et j'en ferais quelque chose de comparable au supplément de revenu garanti. Le taux d'imposition alors est plus faible, 5 p. 100 au lieu de 50 p. 100, mais je pense que c'est dans ce sens qu'il faut s'orienter. Je ne pense pas que l'on puisse être plus universel. La demande en est facile à faire, la seule chose à vérifier est le revenu.

D'après les calculs que nous avons faits pour notre livre, les mères seules disposent en moyenne de 6,000\$ de moins que le seuil de pauvreté. Vous pouvez alors imaginer ce dont elles ont besoin—400 ou 500\$ par enfant ne suffisent pas. Il faudrait commencer tout de suite par 2,000\$ par enfant.

La Commission Thompson a proprosé 3,000\$, c'était de cet ordre là. Les choses ne se feront pas du jour au lendemain, mais si vous voulez éliminer la pauvreté pour les enfants, à partir de l'an 2000, c'est la solution qui s'impose; il faut continuer à augmenter considérablement le crédit d'impôt pour enfants.

M. Pagtakhan: Vous savez évidemment qu'à Ottawa on discute en ce moment de modifications au programme d'assurance-chômage, et de taxe sur les produits et services, dont le débat en deuxième lecture a été clos ce matin très tôt. Quelles seront les conséquences de ces initiatives, si je peux parler d'initiatives, du point de vue de la pauvreté des enfants? Ces mesures nous permettentelles d'espérer, ou au contraire de craindre le pire?

M. Ross: Pour ce qui est de la taxe sur les produits et services—Richard en a parlé—un crédit d'impôt est prévu, mais il ne doit en principe que compenser l'augmentation du coût de la vie. Je ne vois pas de bénéfice net; certains en voient peut-être mais ce n'est pas mon cas.

Ce qui me gêne par ailleurs, à propos de ce crédit d'impôt, c'est qu'il n'est pas intégralement indexé, si bien que si l'inflation dépasse les 3 p. 100, les familles les plus défavorisées en pâtiront. Il faudrait donc que ce crédit d'impôt soit intégralement indexé, si l'on veut éviter que les familles les plus défavorisées ne se retrouvent encore plus désavantagées d'ici quelques années, sauf si l'on décide, de façon parfaitement arbitraire, d'augmenter le crédit. Mais je n'aime pas beaucoup faire confiance à ce genre de mesure arbitraire. Il faudrait que le crédit soit indexé. Et pour répondre à votre question, je ne vois pas beaucoup d'espoir.

M. Pagtakhan: Pouvons-nous supposer qu'un jour il n'y aura plus d'enfants pauvres au Canada?

Mr. Ross: Would I speculate on it? No. It is possible, but

Mr. Pagtakhan: To work towards that, to alleviate greatly the problem, you have identified the need for the beefing up our child credit program. Could you just for my information, quickly, outline those critical sort of initiatives that you have proposed?

Mr. Ross: I keep going back to the elderly in society. We reduced the rate of poverty among the elderly from 40% to around 20%, on a household basis, in 16, 17 years by bringing in the Canada Pension Plan, by increasing considerably the Old Age Security and the Guaranteed Income Supplement, by introducing and expanding the spouse allowance, by introducing, at the provincial level mainly, a wide range of services for the elderly, and giving them tax credits and tax breaks as well. There is no secret as to how we were able to reduce poverty among the elderly, even at a time when the number of older people were growing.

It seems a much easier task, if we concentrate on it mainly through the child tax credit, but also through services such as day care and other things that I have mentioned, to reduce the rate of poverty among children from 16% or 17% down to 8%. We could have that I would think, especially at a time when the number of children are decreasing. It seems to me an easier task in many ways than what we have accomplished with the elderly.

Now, I do not see that by helping out the elderly over 16 years the fabric of society has been destroyed. I do not see that the economy has been destroyed. I do not see that we have lost our sense of mission in Canada. They require a fair amount of money, but spread out over time, I do not see them as insuperable or even heroic or significants events.

- 1035

We just have to put our mind to it. We have never decided that child poverty was an issue; it has never been on the agenda. Hopefully, the House and the Senate committee will help to elevate this, and there certainly is more attention being paid to it now. But I do not see it as a terribly severe problem to overcome. We just have to put our minds to it.

Mr. Pagtakhan: One last question, Madam Chairman. Of the current leaders in the country strongly advocating the solution for child poverty, has there been any study, out of curiosity, who of them in fact went through life with great difficulty?

Mr. Ross: I am not sure who the leaders are that are standing out and supporting anti-child poverty measures.

Mr. Pagtakhan: I mean to alleviate the problem of child poverty. I am not saying or suggesting at all that

[Translation]

M. Ross: Est-ce que je compte là-dessus? Non. C'est possible, mais. . .

M. Pagtakhan:On peut travailler dans ce sens et prendre des mesures qui enraient le phénomène et vous avez parlé notamment de la nécessité d'enrichir le crédit d'impôt pour enfants. Pourriez-vous, pour mon information, reprendre rapidement les mesures les plus urgentes que vous avez proposées?

M. Ross: J'en reviens toujours à l'exemple des personnes âgées. Nous avons ramené le pourcentage de foyers de personnes âgées pauvres, de 40 à 20 p. 100, en 16 ou 17 ans, grâce au Régime de pensions du Canada, grâce à une augmentation importante du versement de sécurité de la vieillesse et du supplément de revenu garanti, grâce à l'adoption de l'allocation au conjoint et à son augmentation, et grâce à l'instauration, au niveau provincial surtout, de toute une série de services pour personnes âgées, de crédits d'impôt et de dégrèvements fiscaux. Nous savons donc très bien comment nous avons réussi à faire régresser la pauvreté chez les personnes âgées, et cela à une époque où leur nombre augmentait.

Si, dans le cas qui nous intéresse ici, nous nous servons d'abord du crédit d'impôt pour enfants, et créons également des services de garderie et autres, dont j'ai parlés, il serait assez facile de ramener le taux de pauvreté chez les enfants de 16 ou 17 p. 100 à 8 p. 100. Nous devrions pouvoir y parvenir, d'autant plus que le nombre des enfants diminue. Cela me semble être encore plus facile que ce que nous avons réussi à faire pour les personnes âgées.

Et je n'ai pas le sentiment que cette politique que nous avons menée pendant 16 ans ait porté atteinte au tissu social. Je n'ai pas le sentiment non plus que notre économie en ait souffert. Je ne vois pas que nous en ayons perdu le sens du devoir. Évidemment, il faudra y consacrer des fonds, mais si les dépenses sont étalées dans le temps, je n'ai pas le sentiment que la tâche serait surhumaine ou héroique.

Il suffit de s'y résoudre. Jusqu'à présent, la pauvreté des enfants n'était pas à l'ordre du jour. Il faut espérer que les comités de la Chambre et du Sénat vont y remédier mais chose sûre, on s'y intéresse davantage actuellement. Quant à moi, je ne pense pas que le problème soit si grave qu'il ne puisse pas être résolu. Il suffit de s'y mettre.

M. Pagtakhan: Madame la présidente, une dernière question. Je suis curieux. A-t-on tenté de déterminer si l'un ou l'autre des leaders du pays résolus à enrayer la pauvreté chez les enfants avait lui-même connu une enfance difficile?

M. Ross: Pour vous répondre, il faudrait que je connaisse la liste des leaders qui préconisent des mesures contre la pauvreté des enfants.

M. Pagtakhan: Je songeais à ceux qui tiennent à faire quelque chose pour résoudre le problème. Je ne veux pas

those who have not been through difficulties are not good advocates.

Ms Greene: Audrey McLaughlin was a single parent at one point and I think she still is.

Mr. Pagtakhan: I am just trying to see the relationship between early life experiences and trying to share that...

Mr. Ross: Sometimes, in fact, it works the other way, that you find someone who grew up in very poor circumstances, who fought against all the odds and perhaps with a good deal of luck and perseverance made a lot of money, and now says that he did it so anybody can do it and why should we bother with child poverty. Sometimes it boomerangs.

Mr. Shillington: You are touching on a point that I do not understand. If I understand this before I die, I will be very happy.

You have two people who are raised in similar circumstances and do very well in life and one, as David said, says he made it through perseverance and hard work and therefore anybody can make it, and therefore they should basically reduce benefits for the poor. Another person says I made it, I worked hard but there was an element of luck, therefore I better help other people. I do not understand where the dividing line happens. But it obviously happens within my own family, because when you compare me with my brother it is interesting.

Let me say two things before we close. The perception about the urban-rural nature of poverty that was touched on is exactly right. There are more poor people in Toronto than the in Maritimes, and we have designed government programs often with the perception that everybody in Toronto was well off, and it is not true.

Mr. Pagtakhan: Are those more poor people in absolute number or as a proportion of the population?

Mr. Shillington: Absolute number, yes.

The other point we have not talked about, which is totally within the federal purview, is native poverty and native child poverty. I hope that you people have a good look at that.

When we wrote this book there was no data at all on native poverty. We put in some back-of-the-envelope estimates. Since then I have been involved in some research that is getting some data together on native poverty. It is not public yet but will be within a few weeks.

Mr. Pagtakhan: Thank you.

La présidente: Madame Langan, avez-vous une question supplémentaire?

[Traduction]

dire que tous ceux qui n'ont pas connu une enfance difficile feraient de mauvais défenseurs.

Mme Greene: Audrey McLaughlin a été parent unique un moment et je pense qu'elle l'est encore.

M. Pagtakhan: J'essaie de voir s'il y a un rapport entre les premières expériences dans la vie et la détermination à...

M. Ross: Parfois, c'est l'inverse qui se produit. On constate que quelqu'un qui a connu de véritables difficultés dans l'enfance, qui a surmonté toutes sortes de problèmes par pure chance et avec beaucoup de persévérance, quelqu'un qui s'est enrichi, dira maintenant que, puisse qu'il s'en est tiré, il n'est pas essentiel de se préoccuper de la pauvreté des enfants. Parfois l'argument se retourne contre nous.

M. Shillington: Vous venez de soulever une chose que je ne comprends pas et si j'arrive à la comprendre avant de mourir, je serai satisfait.

Prenez le cas de deux personnes qui sont élevées dans des conditions semblables et qui plus tard réussissent dans la vie. L'un, comme l'a dit David, prétend que c'est grâce à sa persévérance et à son travail acharné qu'il a pu réussir et que quiconque peut en faire autant. Par conséquent, il préconise moins d'aide pour les pauvres. Quant à l'autre, il a travaillé aussi dur mais il reconnaît qu'il a eu de la chance, et par conséquent il tient à aider les autres. Je ne comprends pas comment le partage se fait. Manifestement, cela peut arriver dans la même famille, car c'est arrivé dans la mienne, si l'on compare l'attitude de mon frère et la mienne.

Avant de terminer, je voudrais ajouter deux choses. Les remarques sur l'opposition entre la pauvreté urbaine et la pauvreté rurale me semblent tout à fait pertinentes. Il y a plus de gens pauvres à Toronto que dans les Maritimes et très souvent les programmes gouvernementaux sont conçus dans l'idée qu'à Toronto, tout le monde est aisé, ce qui n'est pas vrai.

M. Pagtakhan: Songez-vous à des chiffres absolus ou à une proportion de la population?

M. Shillington: En chiffres absolus.

Il est autre chose qui relève entièrement du gouvernement fédéral et dont nous n'avons pas parlé. Il s'agit de la pauvreté chez les autochtones et en particulier chez les enfants. J'espère qu'on pourra se pencher sérieusement sur cette question.

Quand nous avons écrit ce livre, il n'existait pas de données sur la pauvreté chez les autochtones. Nous avons inséré de vagues estimations. Depuis, j'ai fait une recherche visant à réunir des données sur la pauvreté des autochtones. Les résultats ne sont pas encore publiés, mais c'est une question de semaines.

M. Pagtakhan: Merci.

The Chairman: Mrs. Langan, do you have a supplementary question?

Ms Langan: I just wanted to ask the time parameters. I thought we were here until 11 a.m.

La présidente: En effet, nous serons ici jusqu'à 11 heures, mais un autre comité doit siéger ici à cette heure-là; et nous avons aussi des heures de garde à la Chambre. Donc, si vous êtes d'accord, je vous suggère de poser une question supplémentaire, ce qui peut prendre les cinq minutes allouées.

Ms Langan: You are giving us five minutes, that is what I was trying to clarify. Then I have a couple of questions that you guys have to answer within the five-minute parameter.

My first one was about native poverty. But it might be worthwhile to try to devote some of our discussion in the future to that particular subject and ask for that input at that time, because you say that you are just developing the information.

I think it is a serious problem. I think it has to be addressed very clearly here. We are not only talking about hungry kids, we are talking about child mortality and high unemployment and a higher drop-out rate. So I will hold that question.

• 1040

You were talking about a national guaranteed income supplement way to go. Would there be any value, because it would have to have some very clear national parameters, in having a national commissioner at least to set or monitor the national agenda?

The thing that concerns me is there was discussion earlier as a result of my colleague's questions about breakfast programs in Ontario. I come from British Columbia, where the Premier has said kids go to school hungry because their mothers are too lazy to get up and make breakfast for them. I am becoming increasingly frustrated with the attitude of saying it is in the provincial jurisdiction. What kind of resolution to poverty is going to happen depends on which province you happen to be lucky enough to be born in. It seems to me we need some kind of commission to oversee not only national standards but to make recommendations about transfer payments, etc., whether or not the transfer payments are being used to meet the national agenda.

With that long preamble, do you see any value in some kind of body that would monitor that in the area of child protection? And I am not trying to put parameters on what that commission should be.

Mr. Ross: I am always fearful of commissions and bodies that—

Ms Langan: Well, maybe a commissioner, not a big commission.

[Translation]

M. Langan: Je voulais qu'on me donne une idée du temps qu'il nous reste car je pensais que nous avions jusqu'à 11 heures.

The Chairman: You are right, we will be here until 11 a.m., at which time another committee is due to sit in this room. We are also scheduled for duty in the House of Commons. If you agree, you can ask a supplementary, that will take the alotted five minutes.

Mme Langan: Vous me donnez cinq minutes et c'est ce que je voulais savoir. J'ai quelques questions à poser et vous devez y répondre en cinq minutes.

La première porte sur la pauvreté des autochtones. À l'avenir, il pourrait être utile de consacrer du temps à cette question, et nous ferons sans doute appel à vous à ce moment-là, parce que vous venez de dire que vous êtes en train de réunir des données.

Je pense que le problème est grave. Je pense que nous devons nous en occuper. Il ne s'agit pas uniquement d'enfants affamés mais d'enfants qui meurent, d'un chômage élevé et d'un taux de scolarisation plus faible. Je n'en ajouterai pas plus long là-dessus pour l'instant.

Vous préconisiez comme solution possible un supplément de revenu garanti à l'échelle nationale. Puisqu'il faudrait sans doute des normes nationales très claires, serait-il utile de nommer un commissaire national qui pourrait définir un programme national ou du moins en surveiller la mise en oeuvre?

Tout à l'heure, en réponse à une question d'un de mes collègues, on a parlé d'un programme de petits déjeuners en Ontario. Je suis de Colombie-Britannique où on a entendu le premier ministre dire que si les enfants se rendaient à l'école à jeun, c'est parce que leur mère était trop paresseuse pour se lever et préparer leur petit déjeuner. De plus en plus cela me hérisse d'entendre dire que la question relève du gouvernement provincial. Si vous avez la chance d'être né dans une province sensibilisée, vous aurez la chance d'y trouver une résolution au problème de la pauvreté. Selon moi, il faudrait une commission qui surveillerait l'application de normes nationales d'une part, mais aussi d'autre part, qui ferait des recommandations concernant les paiements de transfert et qui verrait si ces derniers servent bien à concrétiser le mandat national.

J'ai fait un long préambule. Pensez-vous qu'il serait utile de compter sur un organisme de surveillance dans le domaine de la protection de l'enfance. Je n'essaie pas de définir ce que serait la responsabilité d'une telle commission.

M. Ross: Je me méfie toujours des commissions et des organismes qui. . .

Mme Langan: Ce pourrait être un commissionnaire, sans être toute une commission.

Mr. Ross: Maybe a commissioner for children or something.

Parliament could have the will, and certainly has the means, simply to increase the child tax credit. We do not need a new name for it. We do not need to invent a new program. We already have it in place. It is just not enough. And it should be indexed. It should not be subject to arbitrary change. It should be enshrined... and say, here it is; we are going to set it at a rate that brings children an adequate income, and we are going to raise it every year according to the CPI. That would be over and done with then.

Secondly, we say the provinces set the standards and all that. That is true. But there is no question the federal government sets very few guidelines in the Canada Assistance Plan, which provides the basis for funding for almost all the provincial services for low-income people. There are very, very few. It is open-ended: here it is, as long as it is going to poor people we do not raise any questions about it. But why do rates vary so incredibly? In Quebec a single person now gets about \$130 a month on social assistance. In Ontario or Saskatchewan he might get \$450. You cannot say it is because of cost-of-living differences or anything like that.

There are just enormous differences. There are enormous differences in how much people can earn before they lose their social assistance payments, how many assets they can have, what kinds of services are funded under the program. There is a variety. . .

It is certainly within the domain of Parliament to say let us look at CAP again and let us put in more guidelines. I think a lot of us agree that one of the problems when we introduced Established Programs Financing, when we changed the base of that in 1978 and said to the provinces there are no more restrictions now, here it is, it is nominally for education and health but spend it as you like... what happened to education then? We have moved back from that. We should think of going forward now and saying we can set some national standards in CAP: if you want the 50¢ dollars—and that is very generous—here is what you have to do; take it or leave it.

So I do not know if you need a commission.

Ms Langan: Or a commissioner.

Mr. Ross: Maybe.

Ms Greene: I just want to pursue this business about CAP and our offering it through the provincial government. It seems to me that is really a major obstruction to needy people. When I consider the city

[Traduction]

M. Ross: Peut-être qu'un commissaire à l'enfance ou quelque chose de semblable...

Le Parlement pourrait décider, car il en a les moyens, tout simplement d'augmenter le crédit d'impôt pour enfants. On n'a pas besoin de l'appeler autrement, ni de créer un autre programme, car il en existe un. L'ennui c'est que le crédit n'est pas assez élevé et qu'il devrait être indexé. Il ne devrait pas faire l'objet de modifications aléatoires. Il devrait être fixé et qu'on s'en tienne à cela. Il faudrait qu'on le fixe à un niveau qui permette un revenu suffisant pour les enfants, niveau que l'on releverait au besoin suivant l'augmentation de l'indice des prix à la consommation. Le problème serait réglé une fois pour toutes

Deuxièmement, on dit que ce sont les provinces qui établissent les normes. C'est juste. Nul doute cependant que le gouvernement fédéral ne multiplie pas les directives dans le cadre du RAPC, qui constitue le fondement quand il s'agit de financer tous les services provinciaux à l'intention des gens à faible revenu. Il y a très peu de directives. Tout est vague et on se contente de se dire que dès que cela va aux pauvres, il n'y a rien d'incontestable. Pourquoi alors les taux varient-ils tellement? Dans la province de Québec, un assisté social célibataire touche environ 130\$ par mois. En Ontario ou en Saskatchewan, il touche jusqu'à 450\$. On ne peut pas dire qu'il y a une telle différence à cause du coût de la vie ou d'un autre facteur.

Les écarts sont énormes. Il y a aussi d'énormes différences quant à ce que les gens peuvent gagner sans perdre leurs prestations d'aide sociale. Il y a d'énormes différences dans les biens qu'ils peuvent posséder, dans les services qui sont financés dans le cadre du programme. Il y a toute une gamme. . .

Le Parlement a certainement le pouvoir de réexaminer le RAPC et d'y insérer des directives. Beaucoup d'entre nous conviendront qu'un des problèmes a surgi quand on a introduit le financement des programmes établis. Le fondement a été changé en 1978 et c'est à ce moment-là qu'on a dit aux provinces qu'il n'y avait plus de fournissait des restrictions, qu'on leur essentiellement pour l'éducation et la santé mais qu'elles pouvaient les dépenser à leur gré. Qu'est-il advenu de l'éducation? Nous n'avons plus rien à dire dans ce domaine. Il faudrait changer cela et imposer désormais des normes nationales au RAPC. Si les provinces veulent 50\$, ce qui est très généreux, on devrait leur dire ce qu'elles doivent faire pour l'obtenir. Ce serait à prendre ou à laisser.

Je ne pense pas que nous ayons besoin d'une commission.

Mme Langan: Ni d'un commissionnaire?

M. Ross: Peut-être.

Mme Greene: Je voudrais ajouter quelque chose au sujet du RAPC qui est offert par l'intermédiaire des gouvernements provinciaux. Il semble que ce soit un empêchement grave pour les gens nécessiteux. Si l'on

stuck in this position between the provincial government and the federal government... it is such a maze of government structures set up that are essentially interfering in the lower-income people getting money through CAP. I guess we have too many obstacles, in terms of confederation, to getting the federal government to pay for a municipality's day-care programs.

1045

Mr. Shillington: There is a lesson from Medicare. There is an analogous situation there. The federal government provided a set of standards that had to be met to get funding.

Ms Greene: For everything?

Mr. Shillington: For Medicare. Legislation was introduced so that, where extra billing or user charges were permitted, transfers were disallowed. It is more difficult with social assistance to define minimum standards in an operational way. With Medicare it must be universally available. Everybody must have access; no user charges. With social assistance, the legislation in effect says it must provide necessities of life. How do you operationalize that? There was a court case in Winnipeg that tried to deal with this, but the federal government can always say that, since it is paying half, the funds are contingent upon minimum standards.

Ms Greene: I wonder if you could pursue that. What are some of the really offensive things? You have mentioned a few in various provinces. We have seen the restriction on education. Are there any others?

Mr. Ross: One is the earnings exemption, the amount that you can earn. This is probably the biggest disincentive and the greatest drawback in the social assistance machinery. This is related to these so-called four-cornered agreements and the move that this government has made to enter into bilateral agreements with the provinces. The idea was to promote greater cooperation between the manpower and the social assistance authorities, which, surprisingly enough, never existed before. The way it is set up, when you are on social assistance, it is basically a warehouse. You are not expected to work. You are supposed to be disabled or a single mother who does not work. You just look after your children.

There was never any intention of having any way out from social assistance. Now that the society has changed, and we do not have full employment, we have to encourage people to get out. More people that are employable are now on social assistance. We have to start thinking of ways to encourage them to move off it. One of the big drawbacks is that, as they start earning money, they lose their social assistance. Eventually, you want

[Translation]

considère la situation de la municipalité coincée entre le gouvernement provincial et le gouvernement fédéral...il existe un amas de structures gouvernementales qui sert ni plus ni moins à s'interposer entre les gens à faible revenu et les prestations du RAPC. Je suppose que l'entente confédérative crée bien des obstacles empêchant le gouvernement fédéral de financer des programmes de garderies municipales.

M. Shillington: On peut tirer une bonne leçon de l'assurance-maladie. La situation est comparable. Le gouvernement fédéral a imposé des normes que l'on devait respecter pour obtenir le financement.

Mme Greene: Pour tout?

M. Shillington: Pour l'assurance-maladie. On a présenté une loi prévoyant de stopper les paiements de transfert dans les provinces où on tolérait la surfacturation et le ticket modérateur. Les choses se compliquent dans le cas de l'assistance sociale car il est difficile de définir concrètement ce qu'est une norme l'assurance-maladie, on Pour l'universalité. Tout le monde doit avoir accès aux service sans ticket modérateur. Pour l'assistance sociale, la loi prévoit que l'on doit offrir ce qui est essentiel à la vie. Qu'est-ce que cela veut dire concrètement? A Winnipeg, il y a eu un procès pour tenter de régler cela mais le gouvernement fédéral peut toujours prétendre, puisqu'il verse 50 p. 100, que le versement des fonds dépend du respect de normes minimales.

Mme Greene: Pouvez-vous développer ce que vous venez de dire? Qu'a-t-on trouvé de véritablement offensant? Vous avez parlé de quelques cas dans diverses provinces et des restrictions en matière d'éducation. Y a-t-il autre chose?

M. Ross: D'une part, il y a l'exemption quant au revenu minimal. C'est probablement la mesure la plus dissuasive dans tout l'appareil d'assistance sociale. Cela a quelque chose à voir avec les ententes dites étanches conclues par ce gouvernement, et qui sont des ententes bilatérales avec les provinces. Il s'agissait de susciter une plus grande coopération entre les responsables de la maind'oeuvre et de l'assistance sociale, ce qui n'existait pas jusque là. Dans la situation actuelle, un assisté social est ni plus ni moins sur une voie de garage car on ne s'attend pas à ce qu'il travaille. On suppose que c'est un handicapé ou une mère célibataire qui ne travaille pas, qui doit s'occuper uniquement des enfants.

On n'a jamais eu l'intention d'ouvrir l'horizon des assistés sociaux. La société a évolué et le plein emploi n'existe pas, de sorte qu'il faut encourager les gens à travailler. Toutefois, il y a plus de gens capables de travailler qui sont actuellement des assistés sociaux et il faut trouver le moyen de les inciter à faire quelque chose. Un des graves inconvénients vient du fait que dès qu'ils commencent à toucher un salaire, ils perdent leurs

them to get off social assistance, but you need a process that takes just a little of their money back as their income rises. Most people, when they are moving off social assistance, are in very low-paying jobs. They might even be in intermittent employment, so that after three weeks the job ends and they are back on social assistance again.

You cannot just say that the minute they get a job that pays more than \$100 a month they are off social assistance. This means they lose their medicine card, and perhaps subsidized housing or day care. They lose a whole range of services in trying to get off social assistance. So it does not give people much encouragement. We have to build a better bridge for people on social assistance, an income bridge to get them out into the workplace and established there. It certainly requires more workers, as well, to reduce the caseload.

The other main shortcoming is assets. When you go on social assistance, you have run your assets down to nothing. You can have a few things, but no assets. You go on social assistance, you have nothing. So then when you start out again, you have nothing to fall back. You have to rush right back onto social assistance again. This practice of requiring people to run their assets down to zero or \$500 varies across the provinces. I think this should change as well. Social assistance should be seen as a short-term situation. You should not have to rid yourself of all your assets.

In many cases, it is equipment. It is equipment that people were using to try to make some self-employment or a living. Now they have to liquidate in order to meet the requirements. There is a whole range of these things that have to be moved out. There is a lot of cleaning up that could be done in CAP to make it a program that fits the 1990s.

• 1050

Mr. Pagtakhan: I am glad to hear that. I am glad you said that. It would appear to me then that the one great challenge for government is to change its philosophy and mindset on what ought to constitute a basic level of human dignity. A component of fixed asset is a part of human dignity, is a part of self-esteem, and if you remove that then you go below self-esteem and then, as you said, to get you off assistance only because you find a job, which is only one pillar in the foundation for self-esteem and human dignity, is not right.

With respect to one-parent families who are not poor, have you identified factors that are unique to them so that somehow their children or their families have not become poor?

[Traduction]

prestations d'assistance sociale. On veut bien qu'ils cessent d'être assistés sociaux, mais il faudrait prévoir des mesures qui leur retirent seulement une partie de leurs prestations au fur et à mesure que leur revenu augmente. Pour la plupart, les gens qui quittent l'assistance sociale trouvent des emplois mal rémunérés, parfois précaires, stables, si bien qu'après trois semaines, souvent ils n'ont plus d'emploi et doivent de nouveau demander l'assistance sociale.

On ne peut pas dire que dès qu'on obtient un emploi, qui paie plus de 100\$ par mois, l'assistance sociale prend fin. En même temps, ces gens perdent leur carte d'assurance-maladie, peut-être leur logement subventionné ou leur droit à la garderie. Ils perdent toute une gamme de services quand ils essaient de se passer de l'assistance sociale. Ils ne sont donc pas très stimulés. Il faut que la passerelle entre les deux situations convienne mieux aux assistés sociaux qui souhaitent s'établir sur le marché du travail. Il faudrait certainement plus de préposés pour réduire la charge de travail des responsables.

Par ailleurs, il y a la question des biens. Quand on touche l'assistance sociale, il faut se débarrasser de tous ses biens. On peut posséder quelques biens, mais certainement pas d'actifs. Pour avoir droit à l'assistance sociale, il faut être tout à fait démuni. Quand quelqu'un essaie de reprendre pied dans la vie, il ne peut pas compter sur quoi que ce soit, si bien qu'il se retrouve souvent de nouveau à l'assistance sociale. Cette exigence concernant les actifs, peut être de zéro dans certaines provinces ou de 500\$ dans d'autres. On pourrait modifier cela. On devrait concevoir l'assistance sociale comme un recours à brève échéance et on ne devrait donc pas forcer les gens à se débarrasser de leurs actifs.

Dans bien des cas, il s'agit de biens d'équipement. Il s'agit de biens dont les gens se servaient pour leur gagnepain. Or, on leur impose de s'en débarrasser. Il y a donc toutes sortes de détails de ce genre qu'il faudra régler et bien des choses à redresser dans le RAPC pour en faire un programme des années 90.

M. Pagtakhan: Je suis content de vous entendre dire cela. Ainsi, il s'agirait pour le gouvernement de modifier son attitude et son état d'esprit concernant ce qui est fondamental à la dignité humaine. Une certaine part d'actifs fait partie de la dignité humaine, contribue à l'estime de soi. Une fois démunis, les gens perdent l'estime de soi. Vous l'avez dit, pour cesser d'être assistés sociaux, on cherche du travail, mais ce n'est là qu'un élément de l'estime de soi, de la dignité humaine.

Avez-vous pu déterminer des facteurs particuliers aux familles monoparentales qui ne sont pas dans le besoin? Y a-t-il des traits particuliers qui expliquent pourquoi ces enfants ou ces familles ne sont pas pauvres?

Mr. Ross: Yes, we mentioned that. There is a considerable difference between poor single-parent mothers and non-poor. It is not a random event. If you become a single-parent mother it is not random chance that you are going to become poor or not.

The ones who are poor have a much lower level of income, and they are younger.

A voice: Education.

Mr. Ross: Sorry, education. They have a much lower level of education, and they are younger.

Mr. Pagtakhan: And it becomes a vicious cycle.

Mr. Ross: Yes

La présidente: Je demanderais aux députés de rester quelques minutes après la réunion parce que nous devons discuter d'une lettre de M^{me} Langan.

Messieurs Ross et Shillington, merci beaucoup. Vos exposés ont été fort intéressants et vont nous aider dans notre étude sur la pauvreté chez les enfants au Canada.

[Les délibérations se poursuivent à huis clos]

[Translation]

M. Ross: Oui, nous en avons parlé. Il y a une différence considérable entre les mères, parent unique, qui sont pauvres et celles qui ne le sont pas. Ce n'est pas un effet du hasard. Une mère qui devient parent unique ne devient pas pauvre par hasard.

Celles qui sont pauvres ont beaucoup moins de revenus et elles sont plus jeunes.

Une voix: De scolarité.

M. Ross: Pardon, de scolarité. Elles ont beaucoup moins de scolarité et elles sont plus jeunes.

M. Pagtakhan: Et cela devient un cercle vicieux, n'est-ce pas?

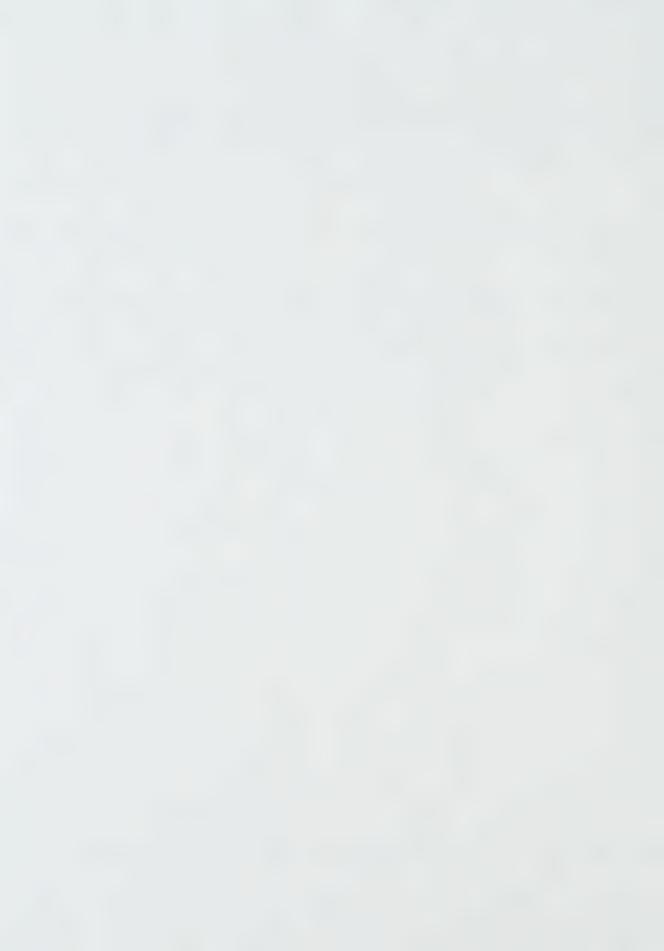
M. Ross: C'est cela.

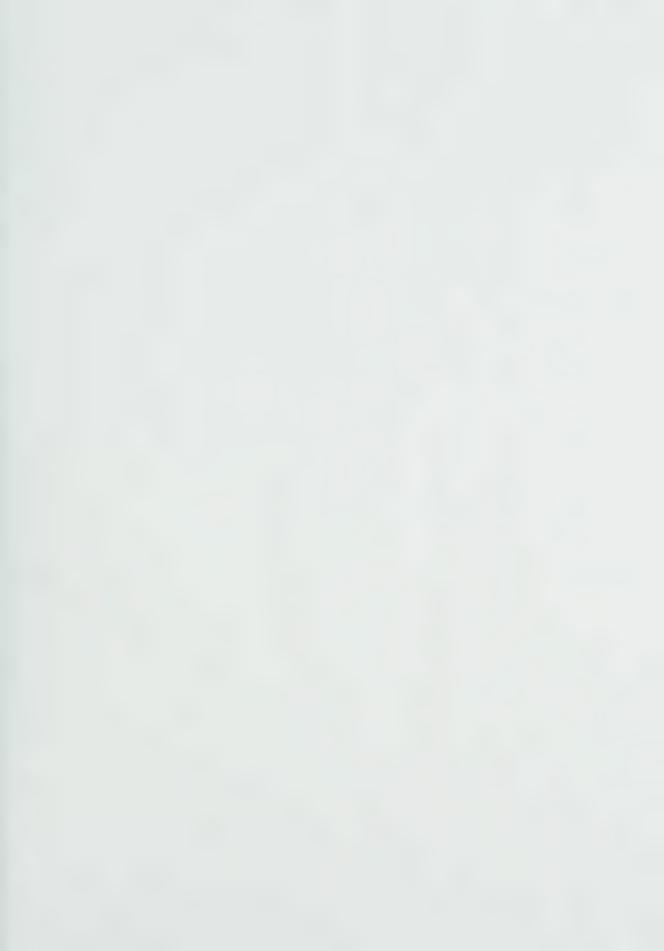
The Chairman: May I ask the Members to stay for a few minutes after the meeting so that we can discuss a letter by Mrs. Langan.

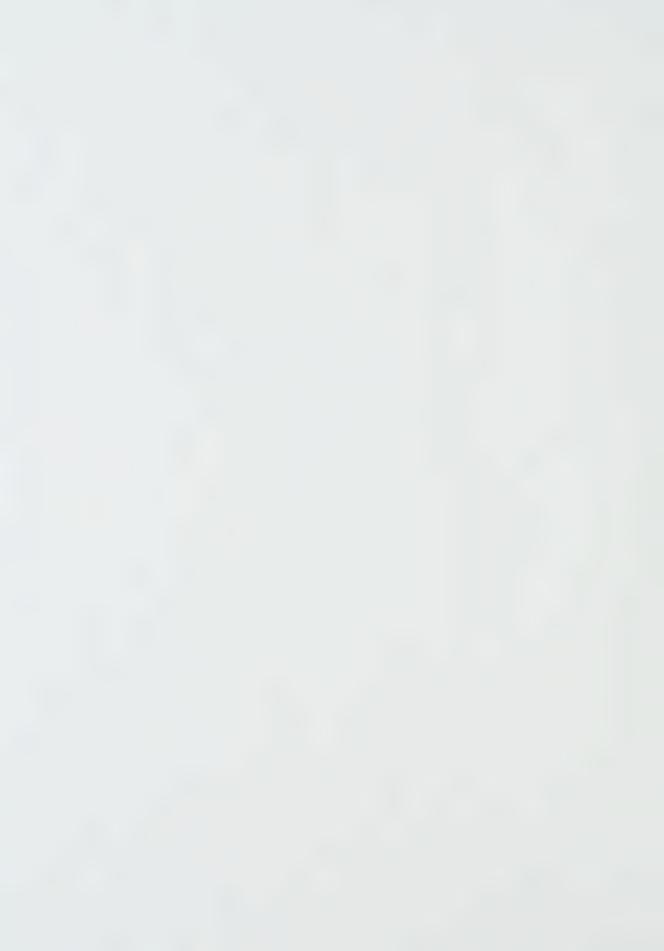
Mr. Ross and Mr. Shillington, thank you very much. Your presentation has been most interesting and will help us in our study of child poverty in Canada.

[Proceedings continue in camera]













If undelivered, return COVER ONLY to Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

As individuals:

David Ross;

Richard Shillington.

TÉMOINS

A titre particulier:
David Ross;

Richard Shillington.



HOUSE OF COMMONS

Issue No. 2

Wednesday, February 21, 1990

Chairman: Nicole Roy-Arcelin

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 2

Le mercredi 21 février 1990

Présidente: Nicole Roy-Arcelin

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur

Poverty

of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women

La Pauvreté

du Comité permanent de la Santé et du Bien-être social, des Affaires sociales, du Troisième âge et de la Condition féminine

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of child poverty

CONCERNANT:

En vertu du paragraphe 108(2) du Règlement, étude de la pauvreté chez les enfants

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-fourth Parliament, 1989-90

Deuxième session de la trente-quatrième législature, 1989-1990

SUB-COMMITTEE ON POVERTY OF THE STANDING COMMITTEE ON HEALTH AND WELFARE, SOCIAL AFFAIRS, SENIORS AND THE STATUS OF WOMEN

Chairman: Nicole Roy-Arcelin Vice-Chairman: David Dingwall

Members

Barbara Greene Joy Langan

(Quorum 3)

Clairette Bourque
Clerk of the Sub-Committee

SOUS-COMITÉ SUR LA PAUVRETÉ DU COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ ET DU BIEN-ÊTRE SOCIAL, DES AFFAIRES SOCIALES, DU TROISIÈME ÂGE ET DE LA CONDITION FÉMININE

Présidente: Nicole Roy-Arcelin Vice-président: David Dingwall

Membres

Barbara Greene Joy Langan

(Quorum 3)

Le greffier du Sous-comité
Clairette Bourque

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada,

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, FEBRUARY 21, 1990 (4)

[Text]

The Sub-Committee on Poverty of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women met at 3:36 o'clock p.m. this day, in Room 306, West Block, the Chairman, Nicole Roy-Arcelin, presiding.

Member of the Sub-Committee present: Nicole Roy-Arcelin.

Acting Members present: John Cole for Barbara Greene; Albina Guarnieri for David Dingwall; Jack Whittaker for Joy Langan.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: June Dewetering, Research Officer.

Witnesses: From Statistics Canada: Russell Wilkins, Senior Analyst, Canadian Centre for Health Information. From the Department of National Health and Welfare: Gregory J. Sherman, Head, Childhood Diseases and Injuries Section, Health Protection Branch.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Sub-Committee resumed its consideration of child poverty.

Russell Wilkins made a statement and, with the other witness, answered questions.

At 4:45 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

Clairette Bourque

Clerk of the Sub-Committee

PROCÈS-VERBAUX

LE MERCREDI 21 FÉVRIER 1990 (4)

[Traduction]

Le Sous-comité sur la pauvreté du Comité permanent de la santé et du bien-être social, des affaires sociales, du troisième âge et de la condition féminine se réunit aujourd'hui à 15 h 36, dans la pièce 306 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Nicole Roy-Arcelin (présidente).

Membre du Comité présent: Nicole Roy-Arcelin.

Membres suppléants présents: John Cole remplace Barbara Greene; Albina Guarnieri remplace David Dingwall; Jack Whittaker remplace Joy Langan.

Aussi présente: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: June Dewetering, attachée de recherche.

Témoins: De Statistique Canada: Russell Wilkins, analyste principal, Centre canadien de l'information sur la santé. Du ministère de la Santé nationale et du Bien-être social: Gregory J. Sherman, chef, Section des maladies et traumatismes chez l'enfant, Direction générale de la protection de la santé.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité commence à examiner la pauvreté chez les enfants.

Russell Wilkins fait un exposé puis, avec l'autre témoin, répond aux questions.

À 16 h 45, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Sous-comité
Clairette Bourque

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

[Texte]

Wednesday, February 21, 1990

• 1537

La présidente: À l'ordre!

Mesdames et messieurs, nous avons quorum; je déclare la séance ouverte. En vertu du paragraphe 108(2) du Règlement, notre Sous-comité continue l'étude de la pauvreté chez les enfants.

Comme témoins dans le cadre de cette étude, nous avons le plaisir d'accueillir MM. Wilkins, Adams et Sherman. Bienvenue, messieurs. Nous allons vous écouter avec beaucoup d'intérêt. Ensuite viendra la ronde des questions. Vous avez la parole.

M. Russell Wilkins (analyste principal, Centre canadien de l'information sur la santé, Statistique Canada): Merci, madame la présidente.

I am really very pleased to have been called to testify before the House of Commons Subcommittee on Poverty in relation to its study of child poverty.

My presentation will summarize what we know statistically about the relationship of child health to low income based on the most recent data available for Canada. Much of this research was co-sponsored by Health and Welfare Canada and Statistics Canada.

Avant de commencer, j'aimerais présenter mes deux collègues, chercheurs, avec lesquels je collabore présentement: M. Owen Adams du Centre canadien de l'information sur la santé, de Statistique Canada; et le docteur Sherman de la section des maladies et des traumatismes chez l'enfant, de Santé nationale et Bien-être social Canada.

Mr. Adams and Dr. Sherman will be available to help field questions related to the studies on which we are collaborating.

Based on the best data currently available for Canada, it appears that the health problems of poor children begin before birth and continue to place these children at greater risk of death, disability, and other health problems throughout infancy, childhood, and adolescence.

At birth, children from the poorest neighbourhoods in urban Canada have a life expectancy five and a half years shorter than that of children from the richest neighbourhoods in the case of boys and two years shorter for girls. Moreover, a higher proportion of those fewer years of life can be expected to be lived with disability and other health problems.

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

[Traduction]

Le mercredi 21 février 1990

The Chairman: Order!

I will now call the meeting to order, ladies and gentlemen, since we have a quorum. Our Standing Committee is continuing its study of child poverty in accordance with Standing Order 108(2).

We are pleased to welcome as our witnesses today Mr. Wilkins, Mr. Adams and Mr. Sherman. Welcome, gentlemen. We look forward to hearing your presentation, after which we will have some questions for you. You have the floor.

Mr. Russell Wilkins (Senior Analyst, Canadian Centre for Health Information, Statistics Canada): Thank you, Madame Chairman.

Je suis très heureux d'être convoqué pour témoigner devant le Sous-comité sur la pauvreté de la Chambre des communes au sujet de son étude de la pauvreté chez les enfants.

Dans mon exposé, je vais résumer nos connaissances statistiques en ce qui concerne les rapports entre la santé des enfants et le niveau de revenu selon les données les plus récentes au Canada. Beaucoup de ces recherches ont été co-parrainées par Santé et Bien-Être Canada et Statistiques Canada.

Before beginning, I would like to introduce my two colleagues with whom I am working at the moment: Mr. Owen Adams, from the Canadian Centre for Health Information, Statistics Canada; and Dr. Sherman, of the Childhood Diseases and Injuries Section, Health and Welfare Canada.

M. Adams et le docteur Sherman pourront également répondre aux questions portant sur les études auxquelles nous collaborons.

Selon les meilleures données disponibles pour le Canada, il semble que les problèmes de santé des enfants pauvres commencent avant la naissance et continuent d'augmenter les risques de mort, d'incapacité et d'autres problèmes de santé pendant la petite enfance, l'enfance et l'adolescence.

À la naissance, les enfants des quartiers les plus pauvres dans les régions urbaines du Canada ont une espérance de vie plus courte que les enfants des quartiers les plus riches—de cinq ans et demi dans le cas des garçons, et de deux ans dans le cas des filles. De plus, les enfants des quartiers les plus pauvres risquent d'avoir plus de problèmes de santé et d'incapacité pendant leur vie plus courte.

In the hand-out you have I would like you to turn now to chart 1. It is at the end of the text just following page 9: infant mortality, *mortalité infantile*.

This chart shows infant mortality—that is to say, death prior to age one—in each of five income quintiles in 1971 and 1986. The darker bars on the right of each pair of bars are for 1986; the lighter and higher bars on the left are for 1971. Concentrating just on the darker bars for 1986, we see that infant mortality in quintile 5, the poorest, was 11 per 1000 live births compared to 6 per 1000 in quintile 1, which represents the richest. That is to say, infant mortality was nearly twice as high among the poor as it was among the rich.

• 1540

Another way to look at the differences between the quintiles is to estimate the number of excess deaths related to income differences. To do this we simply assumed that the rates observed in the richest quintile had applied to all quintiles of urban Canada and that the same relative rates affected rural areas in small towns as well. Had that been the case in 1986, there would have been approximately 700 fewer infant deaths. That represents 23% of the 3,000 infant deaths which actually occurred.

Looking back to 1971, there were 6,400 infant deaths in Canada, including an estimated 2,000 excess deaths related to low income. At that time it represented 32% of the total. So there has been significant improvement.

Approximately 1,500 children aged 1 to 14 died in Canada in 1986. In urban Canada the death rate of the poorest quintile was 1.5 times higher than the rate in the richest quintile. Assuming that the relative differences between the quintiles also applied to rural areas and small towns, we estimate that 150 or 10% of the total deaths of children aged 1 to 14 were excess compared to what might have been the case had all children experienced the same low risks as the children of the richest quintile.

Back in 1971, 15 years earlier, there were 3,200 deaths of children aged 1 to 14 in Canada, including an estimated 730 excess deaths related to low income, which represented 23% of the total. Once again there is a broad spread between quintiles, but the actual numbers are improving.

Chart 2, the second one just after the infant mortality, shows the major causes of deaths among children aged 1 to 14 in urban Canada in 1986. We can see that approximately 40% died from accidents, 20% from tumors, 14% from congenital anomalies, 7% from nervous system diseases, and 5% from respiratory diseases. It should be emphasized, however, that in absolute terms

[Traduction]

Je vous renvoie maintenant au graphique 1, qui est à la fin du texte, après la page 9. Il s'intitule mortalité infantile, «Infant Mortality».

Ce graphique montre la mortalité infantile—c'est-à-dire les cas de mort avant l'âge d'un an—dans chacun des cinq quintiles de revenus en 1971 et en 1986. Les barres les plus foncées à droite de chaque paire de barres représente 1986; alors que les barres plus hautes et plus claires à gauche représentent 1971. Si l'on examine uniquement les barres foncées pour 1986, on voit que la mortalité infantile dans le cinquième quintile de revenu, c'est-à-dire le quintile de revenu le moins élevé, était de 11 naissances viables sur 1000, comparativement à 6 sur 1000 dans le premier quintile, c'est-à-dire le quintile de revenu le plus élevé. Autrement dit, la mortalité infantile était deux fois plus élevée chez les pauvres que chez les riches.

On peut également essayer de voir quelles sont les différences entre les quintiles en calculant la surmortalité liée aux écarts de revenu. Pour cela, on applique tout simplement les taux observés dans le quintile de revenu le plus élevé à tous les quintiles de revenu des régions urbaines du Canada et on applique également les mêmes taux relatifs aux petites localités des régions rurales. Ainsi, en 1986, il y aurait eu quelque 700 décès infantiles de moins. Ce chiffre représente 23 p. 100 des 3,000 décès infantiles qui se sont effectivement produits.

En 1971, sur les 6,400 décès infantiles enregistrés au Canada, environ 2,000 étaient liés à la faiblesse du revenu. Ainsi, la surmortalité pesait pour 32 p. 100 du total. La situation s'est donc sensiblement améliorée.

Quelque 1,500 enfants âgés de 1 an à 14 ans sont morts au Canada en 1986. Dans les régions urbaines, le taux de mortalité pour le quintile de revenu le moins élevé était de 1,5 fois plus élevé que le taux pour le quintile de revenu le plus élevé. Si l'on pose comme hypothèse que les différences relatives entre les quintiles valent également pour les régions rurales et les petites localités, 150, soit 10 p. 100, des décès parmi les enfants âgés de 1 an à 14 ans seraient excédentaires par rapport à ce qui aurait été le cas si les facteurs de risque avaient été pour tous les enfants les mêmes que pour les enfants du quintile de revenu le plus élevé.

En 1971, c'est-à-dire 15 ans plus tôt, 3,200 enfants âgés de 1 an à 14 ans sont morts au Canada et, sur ce nombre, quelque 730 décès seraient liés à la faiblesse du revenu, soit 23 p. 100 du total. Encore une fois, on note un écart important entre les quintiles, mais les chiffres réels dénotent néanmoins une amélioration.

Le graphique 2, celui qui se trouve immédiatement après le graphique sur la mortalité infantile, indique les principales causes de décès parmi les enfants âgés de 1 an à 14 ans dans les régions urbaines du Canada en 1986. On voit qu'environ 40 p. 100 des enfants sont morts de causes accidentelles, 20 p. 100 de tumeurs, 14 p. 100 de maladies congénitales, 7 p. 100 de maladies du système nerveux et 5

the death rates among children in Canada are really very low, as are rates of institutionalization.

In 1986 only 2,500 children aged under 15 were residents of long-term health-care-related institutions in Canada. Unfortunately, we have no data on the socioeconomic backgrounds of these children. However, we do know considerably more about the situation of disabled children living at home, of whom there were 275,000 aged less than 15 in 1986. This is shown in chart 3.

Here we see that the rate of childhood disability was over twice as high among the children from poor families, in quintile 5 at the right, compared to rich families on the left. You might note that these data apply to all Canada and are based on family rather than neighbourhood income as opposed to the earlier charts that you saw. Seven percent of the children from the poorest quintile had some degree of disability compared to 3.5% of children from the richest quintile. Had this same low rate of childhood disability observed for the rich applied also to all Canadian children, there would have been 89,000 fewer disabled children in Canada.

• 1545

The differences between income quintiles were even more pronounced when only severe disability was considered. In these cases, the rate was 2.7 times higher among the poor compared to the rich, and we estimate some 9,400 excess cases of severe childhood disability were related to income differences.

The next chart, chart 4, concerns child pedestrian and bicyclist injuries. We saw earlier, in the causes of death, that accidents are by far the largest cause of death among children aged 1 to 14 in Canada, and we know this is also the case for young adults. However, for every death of a child due to accidents, there are 70 admissions to hospital. For every admission to hospital, an unknown but large number of injuries are treated by out-patient services.

So chart 4 shows rates of injury from traffic accidents to child pedestrians and bicyclists in the Montreal area. The rate in the poorest quintile was approximately four times higher than that of the richest quintile. We do not have the data needed to determine if such marked differences by income apply to other parts of Canada or to other kinds of injuries and diseases.

Translation

p. 100 de maladies respiratoires. Il convient toutefois de souligner qu'en chiffres absolus, les taux de mortalité parmi les enfants canadiens sont vraiment très faibles, tout comme les taux de placement en établissement.

En 1986, il n'y avait que 2,500 enfants de moins de 15 ans dans les établissements de soins de santé à long terme au Canada. Malheureusement, nous n'avons pas de données sur la condition sociale de ces enfants. Nous en savons toutefois beaucoup plus sur les enfants handicapés vivant dans leur famille. En 1986, il y avait 275,000 de ces enfants âgés de moins de 15 ans, comme on peut le voir au graphique 3.

On peut voir d'après ce graphique que le taux d'incapacité était deux fois plus élevé parmi les enfants des familles à faible revenu, celles du cinquième quintile à droite, que parmi les enfants des familles nanties, celles du quintile de gauche. Il convient de souligner que ces données s'appliquent à l'ensemble du Canada et qu'elles sont basées sur le revenu, non pas du quartier, mais de la famille, par opposition au graphique précédent que nous avons examiné. Sept p. cent des enfants du quintile de revenu le moins élevé souffraient d'une forme quelconque d'incapacité, comparativement à 3,5 p. 100 des enfants du quintile de revenu le plus élevé. Si le taux d'incapacité observé chez les enfants des riches avait été le même chez tous les enfants canadiens, il y aurait eu 89,000 enfants canadiens de moins qui auraient souffert d'incapacité.

Les différences entre les quintilles de revenu sont encore plus prononcées quand on ne tient compte que des enfants souffrant d'incapacité grave. Le taux d'incapacité est alors 2,7 fois plus élevé chez les pauvres que chez les riches, et nous évaluons à environ 9,400 le nombre de cas d'incapacité grave chez les enfants liés aux écarts de revenu.

Le graphique suivant, le graphique 4, traite des cas de blessures chez les piétons et les cyclistes âgés de 0 à 14 ans. Comme je l'ai dit tout à l'heure en parlant des causes de décès, les accidents sont de loin la principale cause de décès parmi les enfants de 1 à 14 ans au Canada, et nous savons qu'ils sont aussi la principale cause de décès chez les jeunes adultes. Il convient toutefois de noter que, pour chaque enfant qui meurt des suites d'un accident, il y en a 70 qui sont admis à l'hôpital. Pour chaque enfant admis à l'hôpital, il y a un grand nombre—bien que ce nombre ne soit pas connu—d'enfants blessés qui sont traités par les services de consultation externe.

Le graphique 4 indique donc, pour la région de Montréal, la proportion de piétons et de cyclistes âgés de 0 à 14 ans qui sont blessés dans des accidents de la route. La proportion chez les pauvres est environ 4 fois plus élevée que chez les riches. Nous n'avons pas les données nécessaires pour déterminer s'il existe des différences aussi marquées entre les quintilles de revenu pour les autres régions du Canada ou pour d'autres types de blessures ou de maladies.

Getting back to disability statistics again, data from the Quebec health survey of 1987 showed that 45% of children with long-term disability had been disabled since birth or before age 1. In other words, their disability was related to congenital or perinatal causes, and in this regard we know that a low birth rate is probably the single most important risk factor for both infant mortality and disability of congenital or perinatal origin.

For example, a British Columbia study that linked infant death in birth records for 1977 found over half of all infants who died in that province during the first year weighed 2,500 grams or less at birth. The prevalence of health problems of various sorts is also far higher in low birth weight compared to normal birth weight babies. When several hundred Vancouver-born babies were tested at intervals up to age six and a half, it was found that 40% of the low birth weight children, defined as under 2,041 grams, had developed some degree of neurosensory disorder. Minimal brain dysfunction was the most common problem, followed by mental retardation, cerebral palsy, major visual defects, epilepsy, hearing defects and miscellaneous dysfunctions.

In addition, at age six and a half the average IQ of the low-birth-weight children, after adjustment for other factors, was 13 points lower than that of the normal birth weight children. When we realize about 20,000 of the 370,000 babies born each year in Canada weigh less than 2,500 grams—in other words, are low birth weight—the full impact of such differences begins to appear.

In our current study of 220,000 birth outcomes by neighbourhood income in urban Canada in 1986, using the World Health Organization's standard of less than 2,500 grams as the upper limit of low birth weight, we found that the average rate of low birth weight was 6% in Canada in 1986, but that the rate varied according to income. The rate of low birth weight was 7% in the poorest quintile compared to 5% in the richest quintile, and the rate in quintile 1—the richest quintile, with the lowest rate—as a standard once again, we estimate 2,900 babies were born with too low a birth weight compared to what would have been the case had the rate in the richest quintile applied to all quintiles.

[Traduction]

Revenons maintenant aux données sur le taux d'incapacité. Selon une enquête sur la santé menée au Québec en 1987, 45 p. 100 des enfants souffrant d'une incapacité à long terme étaient handicapés depuis la naissance ou depuis leur première année d'existence. Autrement dit, leur handicap était d'origine congénitale ou périnatale, et nous savons pertinemment que le faible poids à la naissance est sans doute le plus important facteur de risque tant pour la mortalité infantile que pour l'incapacité congénitale ou périnatale.

Ainsi une étude réalisée en Colombie-Britannique afin de déterminer les causes de décès infantile d'après les registres de naissances de 1977 a révélé que plus de la moitié des enfants morts pendant leur première année d'existence pesaient 2,500 grammes ou moins à la naissance. Les problèmes de santé de toutes sortes sont également beaucoup plus nombreux chez les bébés ayant un faible poids à la naissance que chez les bébés ayant un poids normal à la naissance. Une autre étude menée auprès de plusieurs centaines de bébés nés à Vancouver, qui ont été testés à intervalles réguliers jusqu'à l'âge de 6 ans et demi, a révélé que 40 p. 100 des enfants ayant eu un faible poids à la naissance, c'est-à-dire un poids inférieur à 2,041 grammes, souffraient de troubles plus ou moins graves du système nerveux. Le trouble observé le plus souvent était une légère disfonction cérébrale, puis venait le retard de croissance mentale, la paralysie cérébrale, les déficiences visuelles graves, l'épilepsie, les déficiences auditives et d'autres disfonctions.

En outre, à 6 ans et demi, le quotient intellectuel moyen des enfants ayant eu un faible poids à la naissance, même après rajustement pour tenir compte d'autres facteurs, était de 13 points inférieurs à celui des enfants ayant eu un poids normal à la naissance. Quand on sait qu'environ 20,000 des 370,000 bébés qui naissent chaque année au Canada pèsent moins de 2,500 grammes—en d'autres termes, ont un faible poids à la naissance—on commence à se rendre compte de l'importance de ces différences.

Dans l'étude que nous avons faite sur 220,000 naissances viables selon le revenu du quartier dans les régions urbaines du Canada en 1986, nous avons appliqué le seuil de 2,500 grammes utilisé par l'Organisation mondiale de la santé pour déterminer la suffisance du poids à la naissance et nous avons constaté que le taux moyen d'insuffisance de poids à la naissance était de 6 p. 100 au Canada en 1986, mais que le taux variait selon le revenu. Le taux d'insuffisance de poids à la naissance était de 7 p. 100 chez les pauvres, comparativement à 5 p. 100 chez les riches, et le ratio entre le cinquième quintille et le premier était de 1,4. Si l'on prend comme point de référence le taux du premier quintille-c'est-à-dire le quintille des riches, où le taux était le moins élevé—on se rend compte qu'en appliquant ce taux à tous les quintilles, on arriverait à 2,900 bébés de moins qui auraient eu un poids insuffisant à la naissance.

• 1550

Low birth weight is frequently caused by simple prematurity, which with modern neo-natal intensive care treatment need not necessarily be too dangerous. However, when an infant is born at full term and still has too low a birth weight or if the infant is born prematurely and weighing much less than most other babies born at that gestational age, then serious growth retardation is indicated.

This condition is measured in terms of what we call small for gestational age, or SGA, after taking into consideration the sex of the child, whether there was a single or multiple birth as well as the gestational age and birth weight of the baby. Chart 5 shows what we found for growth retardation in terms of small for gestational age. The chart shows this measure of serious growth retardation and the proportion of infants who were small for gestational age by income quintile.

While 10% of all babies were in this category on the average, the rate was only 8% in quintile 1, compared with 12% in quintile 5. The ratio of rates in quintile 5 compared with quintile 1 was 1.5:1. We can calculate that there would have been 6,700 or 18% fewer small-forgestational-age babies in the absence of the excess related to income differences in the rates.

The next chart, chart 6, concerns births to teenage mothers. While healthy teenagers with adequate resources, support, a healthy environment, early prenatal care and good nutrition usually produce healthy, normal-birth-weight babies, far too many teenage mothers are lacking in one or several of these desirable attributes. On average in Canada, 15% of births to teenage mothers, regardless of the neighbourhood income quintile, are small for gestational age or growth retarded, which is a much higher rate than that for even the lowest income quintile of women aged 20 to 34.

Chart 6 shows that the number of births to teenage mothers by income quintile in urban Canada. In all parts of Canada in 1986, there were 22,000 births to teenage mothers, which represents 6% of the total births to mothers of all ages. Had the teenage birth rate been as low in all the quintiles as it was in quintile 1, there would have been only half as many births to teenage mothers in 1986. However, in 1971 there were 40,000 births to teenage mothers, or twice as many, which represented 12% of all births.

If we look to the trends in infant mortality and low birth weight since 1960, chart 7 shows that while enormous progress has been made in lowering the infant mortality rate in recent years, much less progress has been made in reducing the rate of low birth weight. The infant [Translation]

Bien souvent, le faible poids à la naissance est simplement dû au fait que le bébé est prématuré, et les risques ne sont pas nécessairement trop élevés compte tenu de la néonatologie moderne. Cependant, s'il s'agit d'un bébé à terme qui a un poids insuffisant ou encore d'un bébé prématuré qui pèse beaucoup moins que les autres bébés nés à cet âge foetal, on constate alors un sérieux retard de croissance.

Pour mesurer ce retard de croissance, on tient compte du sexe du bébé, de son âge foetal et de son poids à la naissance ainsi que du fait qu'il s'agissait d'une naissance simple ou multiple. Le graphique 5 indique le retard de croissance pour les bébés jugés petits pour leur âge foetal. D'après ce graphique, on peut voir la proportion de bébés présentant un sérieux retard de croissance et de bébés petits pour leur âge foetal selon le quintile de revenu.

La moyenne pour tous les bébés était de 10 p. 100, mais le taux n'était que de 8 p. 100 pour le premier quintile, comparativement à 12 p. 100 pour le cinquième quintile. Le rapport entre le cinquième et le premier quintiles était donc de 1,5 pour 1. On peut donc calculer qu'il y aurait eu 6,700 bébés de moins qui étaient petits pour leur âge foetal, ou 18 p.100, n'eût-été de l'excès lié aux écarts de revenu.

Le graphique suivant, le graphique 6, examine le cas des bébés nés de mères adolescentes. Lorsqu'elles sont en bonne santé, qu'elles vivent dans un milieu sain, qu'elles ont des ressources et des appuis suffisants, qu'elles recoivent des soins prénataux précoces et qu'elles ont une bonne alimentation, les mères adolescentes ont généralement des bébés en bonne santé, qui ont un poids normal à la naissance, mais trop souvent, un ou plusieurs de ces facteurs fait problème. Au Canada, 15 p. 100 en moyenne des bébés nés de mères adolescentes, indépendamment du quintile de revenu du quartier, sont petits pour leur âge foetal ou souffrent d'un retard de croissance. Ce taux est beaucoup plus élevé que celui du quintile de revenu même le moins élevé pour les femmes âgées de 20 à 34 ans.

Le graphique 6 indique le nombre de bébés nés de mères adolescentes, par quintile de revenu, dans les régions urbaines du Canada. Dans toutes les régions du Canada, 22,000 bébés sont nés de mères adolescentes en 1986, soit 6 p. 100 de tous les bébés nés au Canada. Si le taux de natalité constaté chez les adolescentes du premier quintile avait été le même pour tous les quintiles, le nombre de bébés nés de mères adolescentes en 1986 aurait été réduit de moitié. Cependant, en 1971, le taux de natalité chez les mères adolescentes était deux fois plus élevé, soit 40,000 bébés ou 12 p. 100 de tous les bébés nés au Canada.

Si nous examinons maintenant l'évolution de la mortalité infantile et du poids insuffisant à la naissance depuis 1960, le graphique 7 montre que, même si le taux de mortalité infantile a sensiblement diminué ces dernières années, la baisse du taux d'insuffisance

mortality rate has been lowered in large part by increasingly effective and sophisticated treatment of highrisk infants. Anyone who has had any personal experience with a low-birth-weight baby can attest to how extremely important that capability is. At the same time, comparatively little progress has been made in terms of preventing low birth weight, which, as we have seen, is one of the major causes of infant mortality and childhood disability.

Special tabulations of census data—in table 1 there are only three figures we will have to look at—indicate that the nature of low income may not be the same by age group. Low income is usually defined being below the Statistics Canada low-income cut-off, regardless of how far below that line the income may be. However, the income of the families of low-income children tends to be substantially further below the cut-off than the income of low-income seniors, for example.

In the case of Montreal at the time of the 1986 census, 32% of seniors were poor, compared with 28% of children, which is pretty much the same. However, 16% of the children were very poor, defined as living in families whose income was less than 60% of the low-income cut-off. That is compared to 3% of seniors who were very poor.

1555

Poor children in Canada have substantially poorer health than do the children of other Canadians. Compared with children from rich neighborhoods, poor children are 40% to 50% more likely to be born too small, too soon, or with growth retardation. And they are over twice as likely to suffer long-term disability and other health problems.

À partir des indicateurs de santé chez l'enfant, indicateurs présentés ici, on peut conclure qu'au Canada l'écart entre riches et pauvres est toujours profond. Néanmoins, les différences quant à l'excès de mortalité relié au faible revenu s'amenuisent depuis 1971. Malheureusement, nous ne disposons pas de données permettant d'évaluer l'évolution des tendances quant à l'incapacité ni quant aux facteurs de risque tels que l'insuffisance du poids à la naissance.

In conclusion, we can say that a large part of Canadian society has already obtained very low rates of infant and child mortality and disability. Tracking Canada's future progress in terms of the objective of reducing socioeconomic inequities in child health implies, however, that we continue to monitor the extent to which the rates already obtained by many Canadians are also obtained by all Canadians, regardless of income.

[Traduction]

pondérale a été beaucoup moins importante. La baisse du taux de mortalité infantile est due dans une large mesure aux traitements de plus en plus sophistiqués et efficaces des bébés qui présentent des risques élevés. Quiconque a une expérience directe de la chose sait à quel point ces traitements sont importants pour les bébés qui ont un poids insuffisant à la naissance. Par contre, le taux d'insuffisance pondérale n'a guère diminué, et comme je l'ai dit, il s'agit d'une des principales causes de la mortalité infantile et de l'incapacité chez les enfants.

D'après des compilations spéciales faites à partir de données de recensement—il y a seulement trois chiffres que nous devrons examiner au tableau 1—l'importance du revenu dans la catégorie «faible revenu» varie peut-être selon le groupe d'âge. La catégorie «faible revenu» comprend généralement toutes les familles qui se situent en deça du seuil de faible revenu fixé par Statistique Canada, indépendamment du fait que leur revenu peut être de beaucoup inférieur à ce seuil. Cependant, le revenu des familles à faible revenu avec des enfants se situe généralement bien plus bas que le seuil, comparativement, par exemple, à celui des personnes âgées à faible revenu.

A Montréal, au moment du recensement de 1986, 32 p. 100 des personnes âgées étaient pauvres, comparativement à 28 p. 100 des enfants, de sorte que le pourcentage est à peu près le même. Cependant, 16 p. 100 des enfants étaient très pauvres, c'est-à-dire que leurs familles avaient des revenus inférieurs à 60 p. 100 du seuil de faible revenu. Le chiffre comparable pour les personnes âgées très pauvres n'est que de 3 p. 100.

Les enfants pauvres au Canada sont beaucoup moins sains que les autres enfants canadiens. En comparaison des enfants des quartiers riches, les enfants pauvres ont 40 et 50 p. 100 de plus de risques de naître trop petits, trop tôt ou avec des retards de croissance, et ils ont deux fois de risques de souffrir d'incapacité à long terme et d'avoir d'autres problèmes de santé.

On the basis of the indicators of child health presented here, we can conclude that the gap between the rich and the poor is still very wide in Canada. Nevertheless, differences in excess mortality related to low income have been dropping since 1971. Unfortunately, we do not have the data we need to study the trends regarding disability or risk factors such as low birth weight.

En conclusion, nous pouvons affirmer qu'une grande partie de la société canadienne a déjà connu des taux très bas de mortalité et d'incapacité chez les enfants en bas âge et chez les autres. Si nous voulons mesurer le progrès réalisé par le Canada à l'avenir pour réduire les inégalités socio-économiques qui ont une incidence sur la santé des enfants, il faut continuer à suivre les données pour savoir dans quelle mesure les taux déjà obtenus par beaucoup de

Je vous remercie, madame la présidente.

La présidente: C'est moi qui vous remercie, monsieur Wilkins. Maintenant nous allons passer à la première période de questions de 10 minutes chacune.

Je donne la parole à Mme Guarnieri.

Ms Guarnieri (Mississauga East): I must confess that I find the figures you have thrown at us rather startling and distressing. You mentioned that the death rates were low, but you did not say what you were comparing them with. What criteria are you using when you make a statement like that? How do we compare with other studies and other countries? Are there countries that we should be emulating?

Mr. Wilkins: When I say that death rates are low, I mean it in two senses. First of all, I mean it historically. The infant mortality rates, for example, have fallen from close to 30 to about 8 or 9 per thousand. So in absolute terms, they are far lower than they were in the past. Secondly, I mean it in comparison with the majority of other developed countries in the world. Canada is among the four or five countries with the lowest mortality for infants. I do not know the case for children one to fourteen years old, comparatively speaking.

There are other countries, though, such as the Scandinavian countries and Japan, that have lower rates in infant mortality, and that would undoubtedly be worth studying to determine how they managed to obtain their rates. I recall an article I read recently comparing rates in Massachusetts with rates in Finland or Sweden. The conclusion was that although the rates in Massachusetts were higher, the lower rates in the Scandinavian country were attributable to a lower proportion of low-weight births. At each birth weight in Massachusetts the mortality was in fact lower than in the Scandinavian country; however, because the proportion of babies born with low birth weight was much higher in Massachusetts, the overall rate was also higher.

• 1600

One of the conclusions was to look to preventing low birth weight as a way of bringing down the infant mortality rate rather than treating after the fact.

Ms Guarnieri: To what do you attribute this drop in the mortality rate? Are we doing some things right or do you have any recommendations about what else we can be doing to curtail and stop these tragic deaths?

Mr. Wilkins: As a statistician, I feel more comfortable presenting you with the data than trying to make

[Translation]

Canadiens le sont aussi par tous les Canadiens, quelque soient leurs revenus.

Thank you, madame chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Wilkins. We will now proceed with our 10-minute round of questioning.

Mrs. Guarnieri, you have the floor.

Mme Guarnieri (Mississauga-Est): Je dois vous avouer que je trouve les chiffres que vous nous avez présentés plutôt surprenants et alarmants. Vous avez dit que les taux de mortalité étaient bas, mais vous ne nous avez pas dit à quoi vous les compariez. Quels critères utilisez-vous lorsque vous faites une telle affirmation? Comment nos taux de mortalité supportent-ils la comparaison avec ceux présentés dans d'autres études ou ceux d'autres pays? Y a-t-il des pays qu'on devrait imiter?

M. Wilkins: Lorsque je dis que les taux de mortalité sont bas, cette affirmation a deux sens. Tout d'abord, je fais une comparaison historique. Les taux de mortalité infantile, par exemple, sont tombés de près de 30 par mille à environ 8 ou 9 par mille. Donc en termes absolus, les taux de mortalité sont beaucoup plus bas maintenant que par le passé. Deuxièmement, je fais la comparaison avec la plupart des pays développés du monde. Le Canada est un des quatre ou cinq pays ayant les taux de mortalité infantile les plus bas. Je n'ai pas les chiffres comparatifs pour les enfants âgés d'un à 14 ans.

Cependant, il y a d'autres pays comme les pays scandinaves et le Japon, qui ont des taux de mortalité infantile plus bas. Il vaudrait certainement la peine d'étudier ces pays pour savoir comment ils ont réussi à les obtenir. Je me souviens d'un article que j'ai lu dernièrement, qui comparait les taux de mortalité au Massachusetts à ceux de Finlande ou de Suède. On a conclu que même si les taux étaient plus élevés au Massachusetts, les taux plus bas ces pays scandinaves étaient attribuables à une proportion plus basse de bébés ayant un poids insuffisant à la naissance. Pour chaque catégorie de poids à la naissance, le taux de mortalité était en fait moins élevé au Massachusetts que dans ces pays scandinaves; par contre, parce que la proportion de bébés ayant un poids insuffisant à la naissance était beaucoup plus élevé au Massachusetts, le taux global était aussi plus élevé.

Une des conclusions a été qu'il fallait chercher à prévenir l'insuffisance pondérale pour abaisser le taux de mortalité infantile au lieu de simplement traiter cette condition après coup.

Mme Guarnieri: A quoi attribuez-vous cette baisse du taux de mortalité? Y a-t-il du bon dans ce que nous faisons ou pouvez-vous nous dire ce que nous pourrions faire pour réduire le nombre de ces morts tragiques?

M. Wilkins: En tant que statisticien, je suis plus à l'aise pour vous présenter les données que pour faire des

recommendations. I am also not a physician or even an epidemiologist. I think you could certainly call on other people more qualified than I to speak to these points.

However, we know that some of the things that have occurred at the same time... The point of 1971 at which we are comparing is really at the beginning of universal medicare in Canada, it is in the early period. Then we are talking about a period 15 years into it.

The infant mortality in particular is a cause of death that responds well to medical intervention, among other things. I do not think it requires too many assumptions or presumptions or detailed studies to think rendering medical services freely available to Canadians of all income must have had some considerable impact on bringing the rates as low as they are. That is not the result of a detailed study. That is really just looking at what we had before us.

Ms Guarnieri: Do you have comparative studies from the United States, for instance, where they have a privatized system of medicare? Do you have comparative studies? Is the mortality rate in children in the United States higher or lower?

Mr. Wilkins: The infant mortality rate is slightly higher. I do not know about the childhood mortality rate.

Dr. Sherman, would you have any comments?

Dr. Gregory J. Sherman (Head, Childhood Diseases and Injuries Section, Surveillance and Risk Assessment Division, Bureau of Chronic Disease Epidemiology, Laboratory Centre for Disease Control, Health Protection Branch, Department of National Health and Welfare): It is higher, and most of the excess is due to violent causes of death. In some parts of the United States—

Ms Guarnieri: Are these traffic accidents? We have heard a great many statistics related to traffic accidents. Do you have a breakdown of these statistics?

Dr. Sherman: Information of that kind is available. A great deal of it is put out through the Laboratory Centre for Disease Control in Atlanta, which in the United States is the counterpart organization to mine. We track them, but I did not bring any figures with me.

Traffic injuries are a problem, but in some parts of the United States and in some age groups in children, the single largest cause of death is homicide. That is true, for example, in Washington, D.C.

Ms Guarnieri: But that is not true of Canada, for instance?

Dr. Sherman: No, not at all.

[Traduction]

recommandations. Je ne suis ni médecin ni même épidémiologue. Vous pourriez certainement faire appel à des personnes plus compétentes que moi pour aborder ces questions.

Cependant, nous savons qu'un certain nombre de choses se sont produites au même moment... Notre année de référence, 1971, coincide en fait avec le début du régime d'assurance-maladie universel au Canada, et nos données s'échelonnent sur la période de 15 ans qui a suivi.

La mortalité infantile est un phénomène qui répond particulièrement bien à l'intervention médicale, entre autres choses. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de se livrer à toutes sortes de suppositions ou d'hypothèses ou de faire des études détaillées pour conclure que la gratuité des services médicaux offerte aux Canadiens de tous les niveaux de revenu a sûrement contribué de façon importante à ramener les taux à leurs niveaux actuels. Je n'ai pas fait d'étude détaillée pour en arriver à cette conclusion, j'ai simplement examiné les chiffres que nous avions.

Mme Guarnieri: Avez-vous des études comparatives entre le Canada et les États-Unis, par exemple, où il existe un régime d'assurance-maladie privé? Avez-vous des études comparatives à votre disposition? Le taux de mortalité chez les enfants est-il plus élevé ou moins élevé aux États-Unis?

M. Wilkins: Le taux de mortalité infantile est un peu plus élevé. Je ne sais pas ce qui en est pour le taux de mortalité chez les enfants.

Monsieur Sherman, avez-vous quelque chose à ajouter?

M. Gregory J. Sherman (chef, Section des maladies et traumatismes chez l'enfant, Division de la surveillance et de l'évaluation des risques, Bureau de l'épidémiologie des maladies chroniques, Laboratoire de lutte contre la maladie, Direction générale de la protection de la santé, Santé et Bien-être Canada): Le taux est plus élevé, et c'est dû surtout à l'excès de mort violente. Dans certaines régions des États-Unis. . .

Mme Guarnieri: S'agit-il d'accidents de la route? Nous avons entendu beaucoup de données au sujet d'accidents de la route. Savez-vous quelle est la ventilation?

M. Sherman: Les données de ce genre sont disponibles. Elles proviennent pour la plupart du Centre de lutte contre les maladies d'Atlanta, qui est l'équivalent aux États-Unis du service que je dirige. Nous nous tenons au courant de ces données, mais je n'en ai pas apporté ici.

Les accidents de la route sont un problème, mais dans certaines régions des États-Unis et parmi les enfants de certains groupes d'âge, la principale cause de décès est l'homicide. C'est le cas, par exemple, de Washington, D.C.

Mme Guarnieri: Ce n'est pas le cas au Canada?

M. Sherman: Non, pas du tout.

Ms Guarnieri: The stats indicate that children of higher income appear to fare better. Is that the prevailing conclusion from all your data?

Mr. Wilkins: I think that is clearly what we can see in the data we have presented, which cover mortality and disability, with the main risk factors of low birth weight and small for gestational age. We do not see any other way of interpreting this.

Ms Guarnieri: Would I be out of order to ask you to supply us with any statistics you may have, any comparative studies between the United States and Canada? Would that be too demanding? Would you have it in your possession readily?

• 1605

Dr. Sherman: Yes, there are studies, quite a number of them. I do not know of any that have made strict comparisons, though. I guess we make the comparisons when we read them, but information of that kind could certainly be made available. That is no problem.

Ms Guarnieri: I for one would definitely be interested in receiving any such data that may be available.

Mr. Whittaker (Okanagan—Similkameen—Merritt): Gentlemen, I would like to add my extension of thank you for appearing before us today. Could I first of all have a clarification. What types of deaths fall within the expression "excess"? Could you expand on that for me please?

Mr. Wilkins: This is simply as we have defined it. It is commonly used in the United States for comparison of excess due to race, non-white race, or other factors. It is simply saying that we see differences between rates of death or rates of disability between two groups.

The rate for each group is for a substantial portion of the population; it is not a terribly highly selected group. It is clearly attainable under the conditions prevailing in the country. We are not talking about another country with a whole different system or with climate or conditions in the medical care system. We say that we observe in our country, in a large group of people, conditions of mortality or disability. We say simply that if those same rates had been obtained in the rest of the population, then how many deaths or how many disabled persons would there have been. It is a hypothetical case based on the rates obtained by a reference population. Then we look at the observed numbers of let us say deaths in infants. We compare it to the hypothetical case, should the best conditions apply to everyone, and we say that this difference is the excess. It is a sort of thing that is

[Translation]

Mme Guarnieri: Les statistiques semblent indiquer que les enfants de familles à revenu élevé s'en tirent mieux que les autres. Est-ce là la principale conclusion qui ressort de toutes vos données?

M. Wilkins: Il me semble que c'est ce qui ressort clairement des données que nous vous avons présentées, en ce qui concerne la mortalité et l'incapacité de même que les principaux facteurs de risques de l'insuffisance pondérale et du retard de croissance. Nous ne voyons pas d'autre interprétation possible.

Mme Guarnieri: Me serait-il permis de vous demander de nous fournir toutes les statistiques que vous avez à votre disposition et qui permettent de faire la comparaison entre les États-Unis et le Canada? Serait-ce trop vous demander? Pouvez-vous facilement mettre la main sur ces données?

M. Sherman: Il existe effectivement, un grand nombre d'études. Je n'en connais pas toutefois que l'on puisse qualifier d'études comparatives. En fait c'est nous qui faisons les comparaisons quand nous les lisons, mais nous pourrions certainement vous fournir ce genre de données. Cela ne pose pas de problème.

Mme Guarnieri: Eh bien, je serais très heureuse de recevoir toutes les données de ce genre qui seraient disponibles.

M. Whittaker (Okanagan—Similkameen—Merritt): Messieurs, je tiens à vous remercier, moi aussi, d'avoir comparu devant nous aujourd'hui. Permettez-moi tout d'abord de vous demander un éclaircissement. Qu'entendez-vous par le terme «excès de décès» ou «surmortalité»? Pourriez-vous m'expliquer cette notion?

M. Wilkins: L'explication est très simple. Il s'agit d'un terme utilisé couramment aux États-Unis à des fins de comparaison de l'excès attribuable à la race, à la couleur ou à d'autes facteurs. C'est simplement un moyen d'indiquer que nous constatons qu'il existe des différences entre les taux de mortalité ou d'incapacité de deux groupes.

Chaque groupe correspond à une partie importante de la population; il n'est pas nécessaire de répondre à des critères bien particuliers pour en faire partie. Ces groupes sont déterminés en fonction des conditions qui ont cours au pays. Nous ne parlons pas ici d'un autre pays où le climat, les conditions de vie ou les services médicaux seraient tout à fait différents. Nous disons simplement que nous avons noté les taux de mortalité ou d'incapacité parmi un groupe important de personnes vivant dans notre pays. Puis, nous disons que, si ces taux s'appliquaient aussi à l'ensemble de la population, il y aurait eu tant de décès ou tant de personnes souffrant d'incapacité. Il s'agit d'un modèle hypothétique basé sur les taux observés dans un groupe de référence. Ensuite, nous examinons, par exemple, le nombre de décès observés chez les bébés. Nous comparons ce chiffre au

sometimes used for setting objectives, to keep the objectives within reasonable limits.

Rather than saying we are going to cut something in half and not knowing whether it is even feasible as an attainment, this gives an idea of what might be attainable. If you look at the infant mortality chart, what we have seen in the past is that the poorest quintile had double the infant mortality rate—and still does today—as did the richest in 1971. But the poorest quintile in 1986 has just about now obtained the rates already attained by the richest quintile in 1971.

So there is a kind of historic justification for looking at this. In many respects the poor or the disadvantaged play a continual game of catch-up. It is not unreasonable to expect that this sort of thing, convergence towards a previously attained rate, could happen—if things go well. Things do not always work that way. They could have become worse. Overall, some causes of death have worsened rather than become better. In some causes of death the differences are now more extreme than they were. This is in later ages, something we will not talk about. It is a way of seeing it in very concrete terms, comparing rates, which are fairly hard to interpret if you are not used to working with them every day in a statistical sense.

We have done this for this particular presentation to render it more concrete, and we think more meaningful. If we are only to compare the relative rates, let us say on this particular chart, they are about the same. It was 2:1 in 1971 for infant mortality; it is now at 1.8:1, or just about double in both cases.

• 1610

In a sense nothing has changed, but a lot has changed. The number of excess deaths, according to table 2, is something less than half of what it had been earlier. We are down from 2000 excess to 700. Now, 700 is still, I am sure, too many. If 700 deaths that are potentially avoidable are occurring, it is something that one could set as an objective to eliminate. However, we can see in historical perspective how it compares with the past also.

There are many ways of doing comparisons between the statistics we see. This is what we thought would be a useful summary indicator of an impact in very concrete terms.

Mr. Whittaker: You have referred to chart 1 and shown us that we have had a drop in infant mortality rates, a positive trend. Is the drop in rates directly attributable to better social programs, better medical services and this

[Traduction]

modèle hypothétique, celui selon lequel les meilleures conditions s'appliqueraient à l'ensemble de la population, et la différence devient ce que nous appelons l'excès. C'est le genre de critère qu'on utilise parfois pour fixer des objectifs, afin que ces objectifs soient raisonnables.

Au lieu de dire que nous allons réduire quelque chose de moitié, sans même savoir si cet objectif peut être atteint, nous avons ainsi une idée de ce qui est réalisable. Si vous prenez, par exemple, le graphique sur la mortalité infantile, par le passé, les pauvres avaient en 1971 un taux de mortalité infantile deux fois plus élevé que les riches—et c'est toujours le cas aujourd'hui. Mais, en 1986, les pauvres ont presque atteint les taux atteints par les riches en 1971.

Il y a donc une espèce de justification historique à tout cela. A bien des égards, les pauvres ou les défavorisés sont continuellement en train d'essayer de rattraper les riches. Il n'est pas déraisonnable de s'attendre que ce genre de convergence vers un taux déjà atteint pourrait se produire—si tout va bien. Mais les choses ne vont pas toujours pour le mieux, et la situation aurait pu empirer. Dans l'ensemble, il y a eu une détérioration pour certaines causes de décès. Ainsi, l'écart est maintenant plus marqué qu'il l'était. Cela vaut notamment pour les groupes d'âge supérieurs, mais nous n'en parlerons pas aujourd'hui. C'est donc une façon d'examiner la situation en termes bien concrets, de comparer des taux, ce qui n'est pas chose facile quand on a pas l'habitude des méthodes statistiques.

Nous avons donc adopté cette façon de faire afin de rendre notre exposé plus concret et plus compréhensible. Si l'on ne fait que comparer les taux relatifs, pour ce graphique en particulier par exemple, on se rend compte que le ratio n'a pas beaucoup changé. Le ratio était de 2:1 en 1971, pour la mortalité infantile, et il est maintenant de 1,8:1, soit à peu près le double dans les deux cas.

D'une certaine façon, rien n'a changé, mais en fait il y a eu un changement important. Le taux de surmortalité, selon le tableau 2, est un peu moins de la moitié de ce qu'il était auparavant. L'excès de décès est tombé de 2000 à 700. Bien sûr, 700 décès, c'est encore trop. S'il se produit 700 décès qui pourraient être évités, on pourrait se fixer cela comme objectif. Mais, dans une perspective historique, on peut aussi faire des comparaisons avec le passé.

Il y a bien des façons de comparer les statistiques que nous observons. Nous vous avons présenté ce que nous croyons être un aperçu utile, présenté dans des termes très concrets.

M. Whittaker: Vous avez parlé du graphique 1, qui montre une baisse des taux de mortalité infantile, soit une tendance positive. Cette baisse est-elle directement attribuable à la prestation de meilleurs programmes

type of thing? Are you able to say with any certainty what the cause of the drop in rate is?

Mr. Wilkins: The study did not really try to get into the causes of the changes. Since we have not had comparative data over time on any of this before, our first objective was just to see what the situation was and how it has changed.

Since we know that it is so linked to low birth weight and that low birth weight has changed very little in that time, we can at least rule out changes in birth weight as a cause of that. We do know that there is certainly far better access. The studies show that people are served by the medical system now, by medicare in Canada, pretty much on the basis of need, rather than on the basis of their income. So the access to care has definitely been equalized during that time.

To go one step further and to calculate what part is attributable to each factor is something we have not done. It would be another study by someone else.

Mr. Whittaker: Right off the top in your notes here, you have told us that health problems begin before birth. Could you elaborate for us the types of things we are looking at and you are thinking of within that statement?

Mr. Wilkins: Most directly, we are seeing, obviously, that weight of a child at birth depends on its development in the mother's womb over the months it was developing up to term. That weight depends on factors such as the mother's diet, her previous health status, whether she was in good health or poor health, or exposure to injurious or toxic substances. There could be many factors involved in this prenatal period. There are particular. . . I am no expert. I will defer to Dr. Sherman if you want to get into more detail.

It is clear that even before a mother becomes pregnant, her physiology and her ability to produce a healthy infant are partly set at the time she conceives and partly determined by what happens during the course of the pregnancy. In both respects, the disadvantages we see of the poor, including the poor health status of the mothers to begin with and education levels and some of the risk factors, all are in the period prior to the birth of the child.

• 1615

Greg, is there anything you want to add to that?

Dr. Sherman: Nothing important. People are a package, you know; people are complicated, complex, and a great many factors are important, and hardly any of them are independent. They all rely on each other to

[Translation]

sociaux, de meilleurs services médicaux et à d'autres facteurs semblables? Pouvez-vous nous dire avec certitude quelle est la cause de cette baisse?

M. Wilkins: Nous n'avons pas vraiment essayé dans notre étude de voir quels étaient les causes des changements observés. Étant donné que nous n'avions aucune donnée comparative à ce sujet, notre objectif premier était simplement de voir quelle était la situation et dans quelle mesure elle avait changé.

Puisque nous savons qu'il existe un lien direct entre le taux de mortalité et le faible poids à la naissance, et que le taux d'insuffisance pondérale a très peu changé pendant la période de référence, nous pouvons à tout le moins dire que la baisse n'est pas attribuable à une évolution du taux d'insuffisance pondérale. Nous savons que l'accès aux soins de santé est bien meilleur qu'il ne l'était. Les études sur le sujet montrent que, de façon générale, les services de santé au Canada sont offerts aux Canadiens en fonction de leurs besoins, et non pas de leur revenu. Ainsi, il ne fait aucun doute que l'accès aux services de santé s'est égalisé pendant la période visée.

Mais il faudrait aller encore plus loin pour calculer la part attribuable à chaque facteur, et c'est quelque chose que nous n'avons pas fait. Cela pourrait faire l'objet d'une autre étude qui serait entreprise par quelqu'un d'autre.

M. Whittaker: Au début de votre exposé, vous nous avez dit que les problèmes de santé commencent avant la naissance. Pourriez-vous nous expliquer cela plus en détail?

M. Wilkins: Le problème le plus évident, c'est que le poids de l'enfant à la naissance dépend de sa croissance dans l'utérus pendant les mois qui précèdent sa naissance. Son poids dépend de facteurs comme le régime alimentaire de la mère, l'état de santé de celle-ci avant la conception de l'enfant et le fait qu'elle ait été exposée à des substances nocives ou toxiques. Beaucoup de facteurs peuvent entrer en ligne de compte pendant cette période prénatale. Il y a des... Je ne suis pas spécialiste. Je demanderai à M. Sherman de prendre la parole si vous voulez plus de détails.

De toute évidence, avant même que la mère devienne enceinte, son état physiologique et son aptitude à avoir un enfant en bonne santé sont déterminés en partie au moment où elle conçoit et en partie pendant la grossesse. Qu'ils se manifestent au moment de la conception ou pendant la grossesse, les problèmes qui affligent les enfants pauvres, notamment le mauvais état de santé de la mère, le niveau de scolarité peu élevé et certains autres facteurs de risque, ont tous leur origine avant même la naissance de l'enfant.

Greg, y a-t-il quelque chose que vous voudriez ajouter?

M. Sherman: Rien d'important. L'être humain est un tout compliqué et complexe. Bien des facteurs sont importants et presque aucun de ces facteurs n'est indépendant. Ils sont tous liés dans une certaine mesure.

La pauvreté

[Texte]

some extent. Trying to sort out or disentangle the relationships between these factors is quite difficult. It is very interesting, though.

The fact is that the child's environment before it is born stays with it. Children who are born of low birth rate, or small for gestational age, tend to stay small both in height and weight, tend to have more behavioural problems, tend to have learning disabilities. This is not to say that they all will. Many of them do not.

The overall pressure on the population that those children represent is a disadvantageous one. They have problems and those problems stay with them. Many of those problems are preventable. That is what we think.

Mr. Whittaker: Elaborate on that statement. Preventable how?

La présidente: Monsieur Whittaker, nous y reviendrons. Monsieur Cole.

Mr. Cole (York—Simcoe): I will continue with that. I would like you to explain that statement.

La présidente: Nous sommes en démocratie, allons-y!

Dr. Sherman: Many studies, most of them from the United States, have shown that the access to prenatal care, particularly first trimester prenatal care and counselling, is important. It is not going to the class, of course; it is what you learn and it is how you modify your lifestyle. You do different things: you improve your diet, try to lower your stress level, you do not smoke, do not drink alcohol, and you adopt a lifestyle that is as healthy as can be. That seems to be within the reach of anyone who wants to try it. And the preventive aspect is much more appealing than the prospect of long-term intensive neonatal care after birth.

Mr. Wilkins: That is the prevention very immediately after a conception has occurred basically, but prevention at an earlier stage, I think, in the long-term would be to have the women who conceive be in better health status to begin with, and to be healthier before conception, which would depend on many other things. There are different levels, each of which should have an effect. The ones obviously after conception, we would see them in a shorter timeframe.

Mr. Cole: I am trying to juggle a whole bunch of statistics. I have trouble with them at the best of times, but there are an awful lot of variables here that I do not find you working into your equations. I have to be quite honest with you. I went through this same process a couple of days ago with another group of statisticians, on the same topic, giving me different results, and I am having some major problems.

[Traduction]

Il est très difficile d'essayer de démêler les rapports entre ces divers secteurs, mais c'est fort intéressant.

Le fait est que le milieu prénatal de l'enfant continue de l'influencer. Les enfants qui ont un faible poids à la naissance ou qui sont petits pour l'âge foetal ont tendance à rester petits en taille et en poids, à avoir davantage de problèmes de comportement et à souffrir de difficultés d'apprentissage. Ce n'est cependant pas le cas de tous. Bon nombre d'entre eux font exception à la règle.

Les pressions globales sur les enfants de ce groupe de population jouent contre eux. Ils ont certains problèmes, et ces problèmes demeurent. Pourtant, bon nonbre d'entre eux peuvent être prévenus. C'est du moins notre avis.

M. Whittaker: Pourriez-vous en dire plus? Prévenus comment?

The Chairman: Mr. Whittaker, we shall come back to that later. Mr. Cole.

M. Cole (York—Simcoe): Je vais poursuivre dans la même veine en vous demandant d'expliquer cette affirmation.

The Chairman: We are in a democracy; go ahead!

M. Sherman: Bon nombre d'études, la plupart menées aux États-Unis, montrent l'importance des soins prénataux, surtout des soins et du counselling dispensés pendant le premier trimestre. Bien entendu, ce n'est pas l'assistance au cours qui compte, c'est ce que la femme y apprend et comment elle change son mode de vie. Elle peut faire différentes choses, comme améliorer son alimentation, essayer de diminuer son stress, ne pas fumer, ne pas consommer d'alcool et adopter le mode de vie le plus sain possible. Toute femme qui se donne la peine d'essayer semble pouvoir le faire, et la méthode préventive est beaucoup plus attrayante que la possibilité de soins néonatals intensifs pendant une longue période après la naissance.

M. Wilkins: Nous parlons de la prévention immédiate après la conception, mais à long terme, un programme de prévention plus précoce viserait à améliorer la santé des femmes avant la conception, et cela dépendrait de bien d'autres facteurs. Il y a différents niveaux, et chacun d'eux aurait une incidence quelconque. Bien entendu, après la conception, le programme de prévention serait à beaucoup plus court terme.

M. Cole: J'essaie de m'y retrouver dans tous ces chiffres. J'ai toujours du mal avec les chiffres, mais il y a dans ce cas-ci beaucoup de variables dont vous n'avez pas tenu compte dans vos équations. Je vais être honnête avec vous. J'ai fait exactement le même genre d'examen il y a quelques jours avec un autre groupe de statisticiens sur le même sujet, mais les résultats étaient différents, et c'est ce qui me cause de sérieux problèmes.

I am looking at a set of statistics, and I am sure you are probably aware of *The Health of Canada's Children*. CICH is a pretty respectable organization.

Mr. Wilkins: Certainly.

Mr. Cole: Infant mortality rates in this country from 1950 have gone gone from 40 per 1,000 down to 4 per 1,000. That is pretty significant.

Mr. Wilkins: To about eight.

Mr. Cole: Maybe I cannot read this across. It is less than 10 certainly.

Mr. Wilkins: Yes.

Mr. Cole: I think that is pretty significant. I look at some of the other factors. I look at P.E.I., with a three to four per thousand infant death rate. Would you agree with that?

• 1620

Dr. Sherman: It is pretty close.

Mr. Cole: Canada is running 7 or 8, Saskatchewan 10 or 11.

I look at some of the reasons for these deaths. Let us go a little further. P.E.I., for the ages 5 to 14, becomes the leading province. I am starting to say if I take lowest group, which was P.E.I. for infant mortality, and the other one, which was child mortality, what is happening here, gentlemen?

You are coming in to me saying it is related to poverty, yet I am also told 55%—I believe it is the figure—is related to automobiles. Where does it show in your statistics? I am having a lot of breakdown here between A, B, C, and D, and they are not adding up. It may be my fault, but I am having an awful lot of difficulty with some of your statistics. I am not suggesting they are wrong, but I am suggesting that for the naive person like myself, who is trying to look at the presentation and gain something from it, the base information is not there to compare it.

Mr. Wilkins: I see three parts, and I think Greg sees another part here: the question of education and other variables that we have not considered, the question of causes—let us say automobile accidents is 40% compared to income—and the question of what is going on in P.E.I.

First of all, for the other variables such as education, Quebec is the only province I know of that actually collects information on the education of the mother at the time of birth, so we had no data on the education of the mother. The nearest we could get was from an address and postal code to find out the place of residence down to a census track level, a small neighbourhood level, and look at the income level, the rate of poverty, in that neighbourhood. That is why we are working with income.

[Translation]

J'ai ici un ensemble de chiffres, vous connaissez probablement *The Health of Canada's Children*. Le CICH est un organisme fort respectable.

M. Wilkins: En effet.

M. Cole: Le taux de mortalité infantile au Canada est passé de 40 sur 1,000 en 1950 à 4 sur 1,000. C'est une baisse considérable.

M. Wilkins: A environ 8 sur 1,000.

M. Cole: Je n'arrive peut-être pas à lire comme il faut. De toute façon, c'est moins de 10.

M. Wilkins: Oui.

M. Cole: Il me semble que c'est une baisse considérable. Il y a aussi les autres facteurs. Je vois ici l'Îledu-Prince-Edward, qui a un taux de mortalité infantile de 3 à 4 sur 1,000. Etes-vous d'accord avec ce chiffre?

M. Sherman: C'est assez exact.

M. Cole: Le taux pour le Canada est de 7 ou 8 et celui pour la Saskatchewan, de 10 ou 11.

Examinons maintenant certaines des causes de décès. Allons un peu plus loin. Pour les décès chez les enfants âgés de 5 à 14 ans, c'est l'Île-du-Prince-Edouard qui a le taux le plus élevé. Si je prends la province où le taux de mortalité infantile est le plus faible, soit l'Île-du-Prince-Edouard, et que je compare avec l'autre taux, celui de la mortalité chez les enfants, qu'est-ce qui se passe au juste?

Vous me dites que le taux est relié à la pauvreté, mais vous dites aussi que 55 p. 100 des décès, et je pense que c'est le bon chiffre, sont causés par des automobiles. Où cela est-il indiqué dans vos chiffres? Il y a beaucoup de ventilation entre les groupes A, B, C et D, mais les chiffres ne correspondent pas. C'est peut-être ma faute, mais j'ai beaucoup de mal à comprendre certains de vos chiffres. Je ne veux pas dire qu'ils sont faux, mais pour le simple profane comme moi, qui essaie de comprendre quelque chose à votre exposé, il faudrait les chiffres de base pour faire les comparaisons.

M. Wilkins: Il y a trois questions—et je pense que Greg en voit une quatrième: l'instruction et les autres variables dont nous n'avons pas tenu compte, les causes—par exemple les accidents d'automobile qui comptent pour 40 p. 100 par rapport aux revenus—et ce qui se passe à l'Iledu-Prince-Edouard.

D'abord, pour les autres variables comme le niveau d'instruction, le Québec est la seule province à ma connaissance qui rassemble des données sur le niveau d'instruction de la mère au moment de la naissance. Nous n'avions donc pas de données là-dessus. Le mieux que nous ayons pu faire, c'est de voir l'adresse et le code postal pour déterminer le lieu de résidence et voir d'après les données sur le secteur de recensement et le quartier quel est le niveau de revenu et le taux de pauvreté dans le secteur. C'est pour cela que nous nous servons des chiffres sur le revenu.

It would be far superior to work with individual data on the mother's education, on her income, on her occupation or the father's occupation, on all of the individual variables that could reasonably be expected to have an impact and an explanation here. We just do not have that available for most provinces.

Mr. Cole: Correct me if I am wrong. Are you saying you gauged the level of income by where the person was living?

Mr. Wilkins: That is correct.

Mr. Cole: You are saying to me it is a geographic study, as opposed to a poverty-related study.

Mr. Wilkins: We know all of the individual characteristics of the mother and of the child—

Mr. Cole: But you are saying she is poor because she lives in neighbourhood A.

Mr. Wilkins: No, we are saying the quintile that represents one-fifth of the births in which the rates—the neighbourhood poverty rates—are the highest. So we do not know. It is a shortcoming we are very... We want to make it very clear that we are classifying the mothers and the children according to the neighbourhood income characteristics, rather than her individual characteristics. What we found—

Mr. Cole: Could you explain to me where you got that in here? You have just said it should be made very clear. I am quoting you. Could you show me where it makes it very clear to me? I do not understand. I am not a statistician, so would you please show me where it says that, so I can relate it to my people when we are going over these documents later on?

Mr. Wilkins: At the beginning, the figures we are drawing on are mainly from a study in press right now. It goes into great detail on the methodology, and the methodology is the same. It will be published in health reports by Statistics Canada. It will carry the year 1989 but is not yet there.

• 1625

Mr. Cole: Does it say it in this or does it not?

Mr. Wilkins: I would have to go through—I believe I had several references to neighbourhoods.

Mr. Cole: It is not very clear to me—

Mr. Wilkins: On page 3, on life expectancy and mortality, children from the poorest neighbourhoods... This is "poorest neighbourhoods", and perhaps it should have been underlined, but we were fighting against a presumed 15-minute time limit all the way here, and also fighting against trying to keep... The term "poorest neighbourhoods" is there and it points out the differences once we talk about disabilities. The note is on page 5 that

[Traduction]

La pauvreté

Ce serait beaucoup mieux d'avoir des données individuelles sur le niveau d'instruction de la mère, son revenu, son occupation ou celle du père et sur toutes les autres variables qui pourraient avoir une incidence quelconque. Nous n'avons cependant pas tous ces chiffres pour la plupart des provinces.

M. Cole: Vous me reprendrez si je me trompe, mais voulez-vous dire que vous avez évalué le niveau de revenu d'après les lieux de résidence?

M. Wilkins: C'est exact.

M. Cole: Vous avez donc fait une étude géographique plutôt qu'une étude sur la pauvreté.

M. Wilkins: Nous connaissons toutes les caractéristiques de la mère et de l'enfant. . .

M. Cole: Mais vous dites qu'elle est pauvre parce qu'elle habite dans un certain quartier.

M. Wilkins: Non, nous parlons du quintile, c'est-à-dire le cinquième des naissances, pour lequel les taux de pauvreté dans le quartier sont le plus élevés. Nous ne savons donc pas ce qui en est. C'est une lacune dont nous sommes très... Je tiens à bien préciser que nous classons les mères et les enfants d'après les caractéristiques de revenu dans le quartier plutôt que d'après les caractéristiques individuelles. Ce que nous avons constaté...

M. Cole: Pouvez-vous me dire où vous apportez cette précision ici? Vous venez dire que vous vouliez que ce soit très clair. Pouvez-vous me montrer où vous dites cela de façon très claire? Je ne comprends pas. Je ne suis pas statisticien et je voudrais bien que vous m'indiquiez où vous apportez cette précision pour que je puisse l'expliquer à mes adjoints quand nous examinerons ces documents plus tard.

M. Wilkins: Au départ, les chiffres dont nous nous servons sont tirés pour la majorité d'une étude qui sera publiée bientôt. Cette étude donne beaucoup de détails sur la méthodologie, et notre méthodologie est la même. Ces renseignements seront publiés dans les rapports sur la santé de Statistique Canada. L'année indiquée sera 1989, mais l'étude n'a pas encore été publiée.

M. Cole: Est-ce que l'étude apporte cette précision, oui ou non?

M. Wilkins: Je devrai vérifier... Sauf erreur, on mentionne les quartiers plusieurs fois.

M. Cole: Je ne comprends pas très bien. . .

M. Wilkins: À la page 3, on parle de l'espérance de vie et du taux de mortalité, on dit que les enfants des quartiers les plus pauvres... je répète «des quartiers les plus pauvres». Nous aurions peut-être dû le souligner, mais comme nous savions que nous ne disposerions que de quinze minutes et que nous nous efforcions aussi... le texte contient les mots «quartiers les plus pauvres» et fait état des différences quand il est question d'incapacités.

these data—and I applied it to all of Canada—are based on family rather than neighbourhood income. Again, I specifically put in neighbourhood income to draw your attention to the fact that we have individual data here, whereas in the past what we were talking about was based on neighbourhoods.

I can provide you the detailed methodology of the income studies. These are speaking notes, and I tried to. . . I am sorry if the concept of the neighbourhood quintile was not clear in your mind.

Mr. Cole: It certainly was not. I have some major difficulties with that because of the charts. To me that says the richest people and the poorest people, as opposed to the richest and poorest geographic areas.

Mr. Wilkins: In the study on mortality being published, the richest-poorest on the sides—this was prepared as a visual presentation—are not even there. We just talk about quintiles, so it is an oversimplification to talk about rich and poor. We are talking about the poorest neighbourhoods and the least poor neighbourhoods in terms of the definition.

When we look at what the characteristics of these neighbourhoods are, we see that the least poor neighbourhoods are also the richest neighbourhoods. It is the Westmounts, the Rockcliffes, and the Rosemonts in every city that are the least poor, and, when we look at what we are dealing with, observably the richest.

So the classification was based on percentage-poor but when we look at how we have classified, we can see the characteristics are grouping richest on one side—in terms of neighbourhoods—and poorest on the other.

What we seem to be seeing—this concerns us deeply because we are not working with the ideal sorts of data—is that where we do have comparative data such as in Quebec by education, the same analysis on the same data when we do it by neighbourhoods shows a lesser effect of our income or social class variable than do the individual variables.

We think we are actually underestimating the differences using this methodology as compared to what we would have obtained if we had individual-level data. For other age groups we also have studies which are individually-based. We have compared our neighbourhood results to the individually-based studies, and in virtually all of the comparisons our estimations show a lesser gradient between income groups than do the individual-level data. This is not really surprising. But we do have evidence to show that what we are presenting, although it is not based on the ideal data, rather than an exaggeration, probably fails on the other side of not showing great enough differences. For example, if you look at a disability from the individually-based data of the health and activities limitation survey, those ratios are higher than anything that we showed from our neighbourhood base data.

[Translation]

Ensuite, la note à la page 5 dit que les données, et elles s'appliquent à tout le Canada, sont fondées sur le revenu de la famille et non des quartiers. J'ai mentionné expressément les revenus par quartier pour bien vous faire comprendre que les données dans ce cas-ci sont individuelles, alors que les autres s'appliquaient au quartier.

Je peux vous fournir la méthodologie détaillée des études de revenus. Ce texte-ci représente simplement mes notes pour mon exposé, et j'ai essayé. . . je suis désolé si la notion de quartier n'est pas claire.

M. Cole: Elle ne l'est pas du tout. J'ai bien du mal à la comprendre à cause des graphiques où il est question des personnes les plus riches et les plus pauvres, et non des régions géographiques les plus riches et les plus pauvres.

M. Wilkins: Dans l'étude des taux de mortalité qui sera publiée bientôt, on ne donne même pas les chiffres pour les plus riches et les plus pauvres, car ceux-ci étaient destinés à une présentation visuelle. Il est simplement question de quintiles; c'est donc trop simplifier que de parler de riches et de pauvres. En réalité, nous parlons des quartiers les plus pauvres et des quartiers les moins pauvres.

Quand on examine les caractéristiques de ces quartiers, on constate que ceux où l'on trouve le moins de pauvreté sont aussi ceux où l'on trouve le plus de richesse. Dans chaque ville, c'est dans des quartiers comme Westmount, Rockliff et Rougemont où l'on trouve à la fois le moins de pauvreté et le plus de richesse.

Notre classification se fonde donc sur le pourcentage de pauvres, mais relativement au quartier, les caractéristiques regroupent les plus riches d'un côté et les plus pauvres de l'autre.

Il semble cependant, et cela nous préoccupe beaucoup parce que le genre de données dont nous disposons n'est pas idéal, que lorsque nous avons des données comparatives, pour le niveau d'instruction au Québec, par exemple, leur analyse indique une incidence plus faible de la variable revenu ou classe sociale pour les données par quartier que pour les données individuelles.

Selon nous, nous sous-estimons les différences produites par cette méthodologie par rapport à une méthodologie fondée sur les données individuelles. Nous avons aussi des études basées sur des données individuelles pour d'autres groupes d'âge. Nous avons comparé les résultats de nos études basées sur les données par quartier et ceux de nos études basées sur des données individuelles, et dans presque tous les cas, l'écart entre les groupes de revenus est plus faible pour les études basées sur les données par quartier, ce qui n'est pas vraiment étonnant. Les faits montrent cependant que, même si nos études ne sont pas fondées sur les meilleures données possibles, les écarts que nous avons constatés sont probablement inférieurs à ce qu'ils sont en réalité. Par exemple, si l'on examine les chiffres concernant l'incapacité-à partir de données individuelles et révélées dans l'enquête sur la santé et les limitations d'activité, on trouve des rapports

• 1630

La présidente: Merci, monsieur Cole.

Madame Guarnieri, pour un deuxième tour de questions de cinq minutes.

Ms Guarnieri: I regret that I did not have these statistics to digest earlier. It is a lot to try to digest very quickly.

The point my colleague tried to make interested me, and I am not sure that your point was really made, because if I heard you correctly I would be hard pressed to cite the example. You were talking about regional disparities, and on page 9 in your brief I do not see the contradiction between what you are saying and what I understand is the point you were making.

On page 9 you say:

Similarly with infant mortality, as shown in Table 3, the rich-poor disparity is currently over twice as great as the regional disparity. However, the rich-poor disparity in infant mortality is no greater now than was the regional disparity in the late 1960s, and it is far smaller than the regional disparities in infant mortality which prevailed during the 1940s and 1950s.

Would you elaborate on that? Does this sort of address the point my colleague was trying to make.

Mr. Wilkins: Prince Edward Island is equivalent to a neighbourhood of Montreal—Hochelaga or Ahuntsic—in population. It would not even be one quintile within the city of Montreal, much less a quintile across. When we look at very small areas, there is a large element of chance, statistically speaking. Things only make sense when you can average over long periods if you have very small numbers. The group which you cited, 1 to 14, has the lowest death rate of any age groups. As I pointed out, it is really very low. We do not want to interpret death data at such a small level. I would not take such a small area and try to present something. It is more noise than it is signal at such a small level.

When we compare the regions, and I am taking five regions—I am not looking at P.E.I. as an outlier, it is grouped in with all the rest of the Atlantic provinces—typically we are looking at it over a period of many years. When we can we group years together to get more stable rates.

What we do is try to take groups of a reasonable size when we are looking at rates, without showing you confidence intervals and statistical tests for everyone, which we could do, in which case you would probably see that the confidence intervals were all over the place. [Traduction]

plus élevés que dans les conclusions de notre examen fondées sur les données par quartier.

The Chairman: Thank you, Mr. Cole.

Mrs. Guarnieri for a second five minute round of questions.

Mme Guarnieri: Je regrette de ne pas avoir eu ces chiffres à examiner plus tôt. Cela fait bien des choses à comprendre en peu de temps.

Ce que mon collègue a essayé de dire m'a intéressé, et je ne suis pas certaine que vous y ayez répondu parce que j'aurais bien du mal à donner un exemple de ce que vous disiez. Vous parlez des écarts entre les régions, et je ne vois aucune différence à la page 9 de votre mémoire entre ce que vous dites et le point que vous essayez de faire valoir, sauf erreur.

Vous dites à la page 9:

C'est la même chose pour le taux de mortalité infantile donné au tableau 3. L'écart entre riches et pauvres est maintenant plus de deux fois plus élevé que l'écart régional. Par ailleurs, l'écard entre riches et pauvres pour la mortalité infantile n'est pas plus grand maintenant que ne l'était l'écart régional à la fin des années 60, et il est beaucoup plus faible que l'écart régional pour la mortalité infantile pendant les années 40 et 50.

Pouvez-vous nous en dire plus long? Est-ce que cela reflète ce que mon collègue essayait de dire?

M. Wilkins: L'Île-du-Prince-Édouard équivaut à un quartier de Montréal, comme Hochelaga ou Ahuntsic, du point de vue de la population. Elle ne représenterait même pas un quintile dans la ville de Montréal. Du point de vue des statistiques, la chance joue beaucoup dans les très petits secteurs. La seule façon de tirer des conclusions logiques si les chiffres sont très petits, c'est de pouvoir faire la moyenne sur de longues périodes. Le groupe dont vous parlez, celui des enfants de 1 à 14 ans, a le taux de décès le plus faible de tous. Je répète qu'il est très bas. Nous préférons ne pas interpréter les données lorsque les chiffres sont aussi faibles. Je ne voudrais pas prendre une population aussi petite pour essayer de tirer des conclusions quelconques. Ce n'est pas vraiment un indice quand les chiffres sont aussi faibles.

Lorsque nous comparons les cinq régions, et l'Île-du-Prince-Édouard n'est pas considérée séparément, mais plutôt regroupée avec les autres provinces de l'Atlantique, nous établissons des comparaisons sur une période de bien des années. Quand c'est possible, nous regroupons les années pour obtenir des taux plus stables.

Quand nous examinons les taux, nous essayons de prendre des groupes d'une taille raisonnable. Je ne vous montrerai pas les intervales de confiance et les tests statistiques pour chaque groupe, ce que je pourrais faire, et vous constateriez probablement que les intervales de

There was no significance to the actual numbers on the comparison side.

We are saying then in this part that I did not get to. and I am glad you took the opportunity to point it out, that the regional disparity, if we compare five regions of Canada, was formerly really very, very great in Canada. We are showing something that is in many respects startling, depending on how familiar with it one is: rates twice as high in one income area in a set of neighbourhoods as compared to another set neighbourhoods, to be precise, rather than in a region. We are showing that this is two and a half times as important as differences between sets of provinces, as a basic group. But we are saying there is nothing inevitable about the size of regional disparities and about health status, historically speaking. Tremendous progress has been made in terms of reduction of infant mortality, even before medicare. It is one of Canada's big successes.

• 1635

Regional differences in terms of health are very small compared to other differences, and that fact lends optimism to what is happening to the social or incomebased disparities. We do not have to throw up our hands and say it is something we would not be able to think about.

I do not know if that is what you wanted. I am sorry, I skipped over that section.

Ms Guarnieri: You say in your brief that it is increasingly recognized that to be able to make progress toward the goal of "health for all by the year 2000", a substantial reduction in socio-economic inequities in health will be necessary. I am not asking you to interpret statistics, but can you give us a crash course on what you think the role of the federal government should be in trying to address these inequities?

Mr. Wilkins: No, I do not think it would be appropriate to my role as an employee of Statistics Canada to talk about the government's objectives.

In discussing inequities and the desire to reduce inequities, I quoted from a document produced by the former Minister of Health that was an outgrowth of the Ottawa Charter on Health Promotion, now adopted by the whole European region in particular and by the rest of World Health Organization countries, which represent the whole world. The document recognizes that the spread of health or of the benefits of good health for the largest number of people are achieved not just by new technologies in the high end of the medical profession, but often by simple preventive measures.

In countries with appreciable socio-economic differences between categories, this goal has been cited by a former minister as the number one objective for Canada. I toned down the quoted material a little, by making it the number one objective for health promotion

[Translation]

confiance varient énormément. Les chiffres eux-mêmes ne voulaient pas dire grand-chose pour établir une comparaison.

Ce que nous disons dans cette partie du mémoire que je n'ai pas lue, et je suis d'ailleurs heureux que vous l'ayez signalé, c'est que l'écart régional entre les cinq régions du Canada était auparavant très élevé. À bien des égards, nos constatations sont pour le moins renversantes puisque, entre deux ensembles de quartiers, les taux par groupe de revenu sont de l'un à l'autre deux fois plus élevés que par région. D'après nos conclusions, cet écart est deux fois et demi plus important que l'écart entre les groupes de provinces. Par ailleurs, du point de vue historique, il n'y a rien d'inévitable en ce qui concerne l'importance des écarts régionaux et des chiffres sur l'état de santé. On a accompli énormément de progrès pour ce qui est de réduire les taux de mortalité infantile, même avant l'assurance-maladie. C'est l'un des grands succès du Canada.

Les écarts régionaux pour la santé sont très faibles par rapport à d'autres, ce qui nous permet d'être optimistes quand on examine l'écart social et l'écart entre riches et pauvres. Il ne faut donc pas se laisser aller au découragement.

Je ne sais pas si c'est ce que vous vouliez savoir. Je m'excuse d'avoir sauté par dessus cette partie du texte.

Mme Guarnieri: Vous dites dans votre mémoire que de plus en plus de gens se rendent compte, que pour pouvoir atteindre l'objectif de la santé pour tous en l'an 2000, il faudra réduire considérablement les disparités socio-économiques relatives à la santé. Je ne vous demande pas d'interpréter les chiffres, mais pouvez-vous nous dire en quelques mots quel rôle le gouvernement fédéral devrait jouer selon vous pour réduire cette disparité?

M. Wilkins: Non, je ne pense pas que ce soit ma place, à titre d'employé de Statistique Canada, de parler des objectifs du gouvernement.

Quand j'ai parlé des disparités et de la volonté de réduire ces disparités, je citais un passage d'un document préparé par l'ancien ministre de la santé et qui découlait de la Charte d'Ottawa pour la promotion de la santé, maintenant adoptée par toute la région européenne et les autres pays de l'Organisation mondiale de la santé, qui représente le monde entier. Ce document reconnaît que ce sont souvent de simples méthodes préventives et pas seulement les nouvelles technologies de la profession médicale qui permettent de faire profiter le plus possible de gens des avantages d'une bonne santé.

Bien qu'il y ait des différences socio-économiques appréciables entre les catégories, selon un ancien ministre, la réduction des disparités devrait être le principal objectif pour le Canada. J'ai pour ma part quelque peu atténué cette affirmation en disant que ce

in Canada. I do not know whether I provided the citation. I think I mentioned that the words were somebody else's, not mine.

Ms Guarnieri: Forgive me for asking the question. I had not realized you are from Stats Canada.

Mr. Whittaker: Referring to your introductory page once again, do I read it correctly that a boy has a life expectancy that is three and a half years shorter, among the poor, than a girl's?

Mr. Wilkins: No, we are not talking about differences between girls and boys, but about differences between income quintiles within populations of boys. The life expectancy at birth of a male from the poorest quintile is five and a half years shorter than that of a male from the first quintile. Similarly, in comparing girls from across the neighbourhoods, life expectancy is two years longer in the least poor neighbourhoods as compared to the most poor neighbourhoods.

There is approximately a seven and a half year difference in life expectancy between girls and boys, on average, and the difference is greater among the poor than among the rich, but—

Mr. Whittaker: Boys stand less chance of surviving in the poorer families. Why is that?

• 1640

Mr. Wilkins: Life expectancy, if we are talking about it here, and survival over the course of a lifetime depends on risks, starting from infancy through childhood, adolescence, early adulthood, and right up to the end of a life. As will be published in a study coming out very shortly, citing the other age groups, we see that across the course of a lifetime, the causes, which we showed in that pie chart, change. If we were looking at 15 to 25 rather than 1 to 14, we would not see much of the congenital perinatal side of things; we would see a huge portion of accidental causes, by far the biggest part of the pie. Later, if we were looking at 45 to 64, the "accidents" part of the pie would come way down.

What I am saying is that the pattern of causes of death changes by age group very considerably. What we see, though, in terms of differences by income, is that the disadvantaged position of the poor covers virtually all those major causes of death. Some particular causes are exceptions, but as a general rule all the major causes are more elevated in the poor than in the less poor.

Mr. Whittaker: If we refer back then to that pie chart, chart 2, I guess it is, does "accidents" include homicides?

Mr. Wilkins: Yes; that is short-form for the chart, meaning accidents, poisonings, and violence. It is from chapter 17 of the *International Classification of Diseases*, in fact. It also includes suicides.

Mr. Whittaker: Within your study, then—

[Traduction]

devait être le principal objectif pour la promotion de la santé au Canada. Je ne me rappelle pas si je cite mes sources. Je pense avoir indiqué que c'est quelqu'un d'autre que moi qui a dit cela.

Mme Guarnieri: Excusez-moi d'avoir posé la question. Je ne m'étais pas rendu compte que vous étiez de Statistique Canada.

M. Whittaker: Pour revenir à la première page, ai-je bien compris que l'espérance de vie d'un garçon est chez les pauvres de trois ans et demi de moins que celle d'une fille?

M. Wilkins: Non, nous n'avons pas fait de comparaison entre les garçons et les filles, mais plutôt entre les quintiles de revenu dans des populations de garçons. À la naissance l'espérance de vie d'un garçon du quintile le plus pauvre est de cinq ans et demi de moins que celle d'un garçon du premier quintile. De la même façon, chez les filles, l'espérance de vie est de deux ans de plus dans les quartiers les moins pauvres que dans les quartiers les plus pauvres.

Il y a en moyenne une différence d'environ sept ans et demi dans l'espérance de vie des filles et des garçons, et l'écart est plus grand chez les pauvres que chez les riches, mais. . .

M. Whittaker: Les garçons ont moins de chance de survivre dans les familles plus pauvres. Pourquoi?

M. Wilkins: L'espérance de vie, si c'est de cela que nous parlons, et la survie dépendent des risques à partir de la petite enfance, l'adolescence et l'âge adulte. Comme on peut le voir dans une étude qui sera publiée sous peu, où l'on parle des autres groupes d'âge, les causes de décès que nous indiquons sur le tableau changent selon les âges. Si nous examinions les 15 à 25 ans plutôt que les 1 à 14 ans, il n'y aurait pas tellement de décès causés par des maladies congénitales ou périnatales, alors que la plus grande partie du graphique circulaire seraient occupés par le décès accidentel. Plus tard, pour les 45 à 64 ans, la part «traumatismes» diminuerait de beaucoup.

Autrement dit, les causes de décès changent énormément selon le groupe d'âge. Par ailleurs, si l'on tient compte du revenu, les pauvres sont à peu près aussi défavorisés pour toutes les principales causes de décès. Il y a des exceptions, mais règle générale, toutes les principales causes de décès sont plus fréquentes chez les pauvres que chez les moins pauvres.

M. Whittaker: Si l'on revient au graphique circulaire n° 2, est-ce que la partie «traumatismes» comprend les homicides?

M. Wilkins: Oui, cela comprend les accidents, les empoisonnements et les morts violentes. Cela vient du chapitre 17 de la *Classificaion internationale des maladies*. Cela comprend aussi les suicides.

M. Whittaker: Ainsi, dans votre étude. . .

La présidente: Monsieur Whittaker, une dernière.

Mr. Whittaker: I think I have more time than that; however... What percentage of infant mortality would be attributable to child abuse within this section? Are you able to tell us that?

Dr. Sherman: That is not known. It is very small; I could not give you a number.

La présidente: Merci beaucoup. Docteur Cole.

Mr. Cole: Is there any connection between the poverty level of the mother and the age of the mother?

Mr. Wilkins: We cannot see that in here; we can in other figures that we have. I think everything would lead us to believe that younger mothers are more apt to be poor and probably more apt to be very poor than the older mothers. That would really be from income statistics rather from health statistics—

Mr. Cole: Can I just stop you there? Would it also be fair to assume that those young mothers would have infants with lower birth weights?

Mr. Wilkins: Yes, that is fair. On the chart it was something like 15% low birth weight on average for the under-20s, compared with 6% for the total population.

Mr. Cole: Would this statistically not affect the results you are putting forward?

Mr. Wilkins: Yes, it would. We can control for the effect of age. We can control for the effect of marital status and for the mother's place of birth, Canada or not. We have done so.

If we are talking about low birth weight, we showed a ratio of poor to rich of 1.4, in other words 42% elevation of the risk. After you control statistically for the differences in age, marital status, and place of birth, that drops a couple of points to something like 38% elevated risk.

• 1645

We do the same thing for gestational age, where the ratio is about 1.5. It is actually 1.52 or 1.53. After control for age and the other factors it still rounds off to 1.5. We would have to refer to the logistic regressions, which we did.

It explains a small part of the differences. But those things are on the margin. Only 6% of births are teenage mothers overall, and you have this big bulk in the main age group, which is really predominating in what we are seeing.

It is true there is an effect; it is very true. And it explains part of it, but it explains only a very small part.

[Translation]

The Chairman: One last question, Mr. Wittaker.

M. Whittaker: Je pense qu'il me reste plus de temps que cela; cependant... Quel pourcentage de mortalité infantile est dû aux mauvais traitements infligés aux enfants dans cette partie de la population? Pouvez-vous nous le dire?

M. Sherman: Nous ne le savons pas. Le chiffre est très faible, mais je ne pourrais pas vous le dire.

The Chairman: Thank you very much. Dr. Cole.

M. Cole: Y a-t-il un rapport entre le niveau de pauvreté de la mère et son âge?

M. Wilkins: Ce n'est pas indiqué ici non plus, mais ce l'est dans d'autres chiffres que nous avons. Selon moi, nous aurions toutes les raisons de croire que les jeunes mères ont davantage tendance à être pauvres, et probablement à être très pauvres, que les mères plus âgées. Ces renseignements pourraient être obtenus à partir des chiffres sur le revenu plutôt que des chiffres sur la santé.

M. Cole: Puis-je vous interrompre? Peut-on aussi supposer que ces jeunes mères auraient des enfants dont le poids à la naissance serait plus faible que les autres?

M. Wilkins: Oui. D'après le tableau, en moyenne, 15 p. 100 des femmes de moins de 20 ans ont un bébé de faible poids à la naissance par opposition à 6 p. 100 pour l'ensemble de la population.

M. Cole: Du point de vue statistique, est-ce que cela n'influe pas sur vos constatations?

M. Wilkins: En effet, nous pouvons établir l'incidence de l'âge et nous pouvons aussi établir l'incidene de l'état civil et du lieu de naissance de la mère, soit le Canada ou un pays étranger. Nous l'avons fait.

Si nous parlons d'un faible poids à la naissance, il y a un rapport de 1,4 entre les riches et les pauvres, autrement dit, les risques augmentent de 42 p. 100. Si l'on compare les différences d'âge, d'état civil et de lieu de naissance, l'augmentation de risque baisse à 38 p. 100 environ.

On fait la même chose pour les retards de croissance, où le ratio est environ 1,5. Le chiffre réel est de 1,52 ou 1,53. Après avoir tenu compte de l'âge et d'autres facteurs, le chiffre arrondi est toujours 1,5. Il faudrait se reporter aux régressions logistiques, ce qu'on a fait.

Cela explique une petite partie des différences. Mais ces choses sont marginales. Les mères adolescentes ne représentent que 6 p. 100 de toutes les naissances, mais il y a beaucoup de ces problèmes dans le groupe principal d'âge, qui domine dans la plupart des résultats que nous avons.

Il est vrai que c'est un facteur; c'est très vrai. Ce facteur explique une partie du problème, mais seulement une très petite partie du problème.

La présidente: Merci, docteur Cole.

Messieurs Wilkins, Adams et Sherman, je vous remercie d'être venus comparaître devant nous. Je vous félicite pour votre exposé intéressant. Je pense qu'il nous aidera dans notre étude sur la pauvreté chez les enfants.

Madame et messieurs, merci beaucoup.

La séance est levée.

[Traduction]

The Chairman: Thank you, Dr. Cole.

I would like to thank you, Mr. Wilkins, Mr. Adams and Mr. Sherman, for appearing before us today. I would like to congratulate you on your interesting presentation. I am sure it will be helpful to us in our study on child poverty.

Thank you very much, ladies and gentlemen.

The meeting is adjourned.



If undelivered, return COVER ONLY to Canadian Government Publishing Centre. Supply and Services Canada. Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison. retourner cette COUVERTURE SEULEMENT a Centre d'édition du gouvernement du Canada Approvisionnements et Services Canada. Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From Statistics Canada:

Russell Wilkins, Senior Analyst, Canadian Centre for Health Information.

From the Department of National Health and Welfare:

Gregory J. Sherman, Head, Childhood Diseases and Injuries Section, Health Protection Branch.

TÉMOINS

De Statistique Canada:

Russell Wilkins, analyste principal, Centre canadien de l'information sur la santé.

Du ministère de la Santé nationale et du Bien-être social:

Gregory J. Sherman, chef, Section des maladies et traumatismes chez l'enfant, Direction générale de la protection de la santé.



HOUSE OF COMMONS

Issue No. 3

Wednesday, March 7, 1990

Chairman: Nicole Roy-Arcelin

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 3

Le mercredi 7 mars 1990

Présidente: Nicole Roy-Arcelin

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

La Pauvreté

Poverty

of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women

du Comité permanent de la Santé et du Bien-être social, des Affaires sociales, du Troisième âge et de la Condition féminine

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of child poverty

CONCERNANT:

En vertu du paragraphe 108(2) du Règlement, étude de la pauvreté chez les enfants

APPEARING:

The Honourable Alan Redway Minister of State (Housing)

WITNESS:

(See back cover)

COMPARAÎT:

L'honorable Alan Redway Ministre d'État (Habitation)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-fourth Parliament, 1989-90

Deuxième session de la trente-quatrième législature, 1989-1990

SUB-COMMITTEE ON POVERTY OF THE STANDING COMMITTEE ON HEALTH AND WELFARE, SOCIAL AFFAIRS, SENIORS AND THE STATUS OF WOMEN

Chairman: Nicole Roy-Arcelin Vice-Chairman: David Dingwall

Members

Barbara Greene Joy Langan

(Quorum 3)

Clairette Bourque Clerk of the Sub-Committee SOUS-COMITÉ SUR LA PAUVRETÉ DU COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ ET DU BIEN-ÊTRE SOCIAL, DES AFFAIRES SOCIALES, DU TROISIÈME ÂGE ET DE LA CONDITION FÉMININE

Présidente: Nicole Roy-Arcelin Vice-président: David Dingwall

Membres

Barbara Greene Joy Langan

(Quorum 3)

La greffière du Sous-comité Clairette Bourque

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, MARCH 7, 1990 (5)

[Text]

The Sub-Committee on Poverty of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women met at 3:38 o'clock p.m. this day, in Room 307, West Block, the Acting Chairman, Barbara Greene, presiding.

Member of the Sub-Committee present: Barbara Greene.

Acting Members present: Gabriel Desjardins for Nicole Roy-Arcelin; Jim Karpoff for Joy Langan; Christine Stewart for David Dingwall.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: June Dewetering, Research Officer.

Appearing: The Honourable Alan Redway, Minister of State (Housing).

Witness: From Canada Mortgage and Housing Corporation: Robert Lajoie, Executive Director, Policy and Corporate Relations.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Sub-Committee resumed its consideration of child poverty.

The Minister made a statement and, with the other witness, answered questions.

At 5:06 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

Clairette Bourque
Clerk of the Sub-Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 7 MARS 1990

(5)

|Traduction|

Le Sous-comité de la pauvreté du Comité permanent de la santé et du bien-être social, des affaires sociales, du troisième âge et de la condition féminine se réunit aujourd'hui à 15 h 38, dans la pièce 307 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Barbara Greene (présidente suppléante).

Membre du Comité présent: Barbara Greene.

Membres suppléants présents: Gabriel Desjardins remplace Nicole Roy-Arcelin; Jim Karpoff remplace Joy Langan; Christine Stewart remplace David Dingwall.

Aussi présente: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: June Dewetering, attachée de recherche.

Comparaût: L'honorable Alan Redway, ministre d'État (Habitation).

Témoin: De la Société canadienne d'hypothèques et de logement: Robert Lajoie, directeur général, Politique et relations de la Société.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité continue à examiner la pauvreté chez les enfants.

Le ministre fait un exposé puis, avec l'autre témoin, répond aux questions.

À 17 h 06, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Sous-comité
Clairette Bourque

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]
[Texte]
Wednesday, March 7, 1990

• 1537

The Acting Chairman (Ms Greene): Order. We are resuming our study of child poverty according to Standing Order 108.(2). This afternoon we are very pleased to welcome the Hon. Alan Redway, the Minister of State for Housing. Mr. Redway, you have the floor.

Hon. Alan Redway (Minister of State (Housing)): Thank you very much indeed, Madam Chair. It is a pleasure to be here and to see such a bright and intelligent group of members investigating this subject, which is one close to my heart, as it is to yours.

In my own travels across this country in the last little while I have certainly seen a tremendous number of children in poverty. I have seen the deplorable conditions under which they and their parents live. I have witnessed the bleak situation facing native people in remote areas and I have listened to band councils expressing the problems they face in obtaining adequate shelter, their wish to be self-sufficient, the problem of cost in remote areas, the shortage of skills, and even the absence of a building industry. I know that to break out of the poverty cycle the children living in such circumstances are going to need decent shelter and a healthy environment in which to live.

Le gouvernement fédéral n'a pas ménagé ses efforts pour combler les besoins en logement des familles à faible revenu, mais il reste encore beaucoup à faire. On estime à près de 400,000 le nombre des familles pauvres avec enfants qui ont encore besoin d'un logement décent et abordable, soit parce que leur logis est trop petit ou inférieur aux normes exigées, soit parce qu'il est trop cher pour le revenu du ménage.

When we formed the government in 1984 our starting point had to be putting the government's own house in order. Large deficits were eating up the resources needed to maintain and enhance programs and were undermining national and international confidence in our country.

• 1540

Our first priority has been to restore that confidence in order to ensure Canada a strong and dynamic economy. Ultimately, that is the only way in which poverty can be eradicated. Only a healthy and growing economy can provide the opportunities that our lowest-income citizens need to play a full role in our society.

At the same time, we found that the federal housing programs, which had been in place since 1978, were serving a broad range of incomes. Many of the people

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique] [Traduction] Le mercredi 7 mars 1990

La présidente suppléante (Mme Greene): La séance est ouverte. Nous reprenons l'étude de la pauvreté chez les enfants en vertu de l'article 108.(2) du Règlement. Cet après-midi, nous avons le plaisir d'accueillir l'honorable Alan Redway, ministre d'État à l'Habitation. Monsieur Redway, vous avez la parole.

L'honorable Alan Redway (ministre d'État (habitation)): Merci bien, madame la présidente. Je suis ravi d'être ici devant un groupe d'éminents députés chargés d'étudier un sujet qui me tient à coeur autant qu'à vous.

Dans mes déplacements d'un bout à l'autre du pays, j'ai vu des enfants qui souffrent de la pauvreté. J'ai vu dans quelles conditions lamentables ils vivent, eux et leurs parents. J'ai été témoin de la triste situation des autochtones dans les régions éloignées et j'ai écouté les conseils de bande exposer les difficultés qu'ils ont à obtenir des logements adéquats: l'autosuffisance souhaitée et le problème de coûts en région éloignée, le manque de compétence technique et, même, l'inexistence d'une industrie du bâtiment. Je sais que, pour qu'ils puissent sortir du cercle vicieux de la pauvreté, les enfants qui vivent dans ces conditions ont besoin d'un logis décent et d'un cadre de vie sain.

The federal government has done a lot to address the shelter needs of low income families, but there is much more to be done. It is estimated that almost 400,000 poor families with children remain in need of decent affordable housing, because they live either in overcrowded or substandard conditions or housing which takes too big a bite out of their household income.

Quand nous avons pris le pouvoir en 1984, nous avons dû d'abord mettre de l'ordre dans la gestion gouvernementale même. D'importants déficits absorbaient les ressources nécessaires au maintien et à l'amélioration des programmes et minaient la confiance que les Canadiens et les étrangers avaient dans notre pays.

Notre première priorité a été de restaurer cette confiance pour assurer au Canada une économie forte et dynamique. En définitive, en effet, c'est l'unique moyen de faire disparaître la pauvreté. Seule une économie saine et en croissance peut offrir aux Canadiens les plus défavorisés les possibilités dont ils ont besoin pour jouer pleinement leur rôle dans notre société.

Parallèlement, nous avons constaté que les programmes fédéraux de logement en place depuis 1978 aidaient une large catégorie de revenus. Bon nombre de personnes qui

Texte

who were benefiting from these programs had little or no problem in meeting their own shelter needs without subsidies from the taxpayer. We determined that federal subsidies would be directed to those least able to obtain adequate and suitable housing on their own.

Our present programs are helping to meet the shelter needs of low-income Canadians, including children in poverty, through \$1.7 billion in government subsidies each year. Our public housing, non-profit and cooperative housing and a set of programs targeted to native people today represent a stock of over 637,000 subsidized dwellings. We have supported a demonstration program to explore solutions to the unique circumstances native people face in remote areas as well.

On estime que notre portefeuille de logement social abrite 340,000 enfants de moins de 15 ans et 190,000 jeunes gens âgés de 15 à 24 ans. Cela fait plus d'un demimillion de jeunes Canadiens à qui les mesures prises par le gouvernement fédéral assurent un logis décent et un cadre de vie sain.

Single-parent families led by women represent a significant portion of those in core housing need: 14.8% of the total in 1988. Our programs have been addressing that problem. Recent surveys show that almost one in every four households in public housing is headed by a single parent, almost two and a half times their representation in the general renter population.

I want to dispute a notion out there that these programs are not solving anything. Many of the families we serve previously lived in dilapidated and overcrowded accommodation. They were paying as much as 60% of their income on shelter and could not afford other necessities of life.

Through our social housing programs, the federal government helps low-income households by subsidizing their shelter cost to as low as 25% of their income. They obtain housing that is in good condition and is not overcrowded. In social housing projects, they enjoy security of tenure and they do not have to live in fear that they may suddenly be thrown out into the street. Certainly this is the kind of a start that families with children need in order to better themselves.

There is what amounts to a myth about public housing. According to this myth, all public housing is a ghetto of the lowest-income earners crammed into giant high-rise projects, where every other tenant is a drug dealer and no one is safe. Obviously there are some problems in public housing. In truth, they are problems we find in other communities across Canada as well. Public housing projects are not just large high-rises. Over half of them have less than 50 units. Just over 10% are high-rise.

[Traduction]

bénéficiaient de ces programmes avaient peu ou pas de difficulté à se loger sans subvention du Trésor public. Nous avons donc décidé que les subventions fédérales iraient à ceux qui sont le moins en mesure de trouver tous seuls un logement qui satisfasse à leurs besoins.

Nos programmes actuels aident les Canadiens à faibles revenus, donc les enfants pauvres, à se loger en leur accordant chaque année 1,7 milliard de dollars en subventions. Nos programmes de logement public, de logement sans but lucratif, de logement coopératif et notre éventail de programmes visant les autochtones représent, à l'heure actuelle, un parc de plus de 637,000 logements subventionnés. Nous appuyons en outre un programme de démonstration visant à trouver des solutions aux problèmes de logement propres aux autochtones des régions éloignées.

In our entire portfolio of social housing, we estimate that there are 340,000 children under 15 and another 190,000 young people between 15 and 24. That is over half a million Canadian young people who are assured decent housing and a healthy living environment through the activities of the federal government.

Les familles monoparentales dont le chef est une femme représentent une importante proportion des personnes ayant des besoins impérieux de logement, soit 14,8 p. 100 en 1988. Par nos programmes, nous nous sommes attaqués à ce problème. De récentes enquêtes révèlent que près d'un ménage sur quatre habitant un logement public est dirigé par un parent célibataire, proportion presque deux fois et demie supérieure à la représentation de ce groupe dans l'ensemble des Canadiens locataires.

Je ne suis pas d'accord avec ceux qui disent que ces programmes ne règlent rien. Avant leur introduction, de nombreuses familles vivaient dans des logements délabrés et surpeuplés. Elles consacraient jusqu'à 60 p. 100 de leur revenu au loyer et ne pouvaient pas se payer les autres choses essentielles à la vie.

Grâce à nos programmes de logement social, le gouvernement fédéral aide les ménages à faibles revenus en réduisant leurs coûts de logement jusqu'à ce que ceux-ci n'égalent plus que 25 p. 100 de leur revenu. Ces ménages peuvent ainsi obtenir des logements en bon état et assez grands pour leurs familles. De plus, ils jouissent de la sécurité d'occupation et n'ont pas à vivre dans la peur de se voir soudainement expulsés de leur foyer. Voilà, assurément, le point de départ dont les familles avec enfants ont besoin pour améliorer leur situation.

Il y a ce que l'on pourrait appeler le mythe des logements publics, qui seraient tous des ghettos où des gens à faibles revenus s'entassent dans de gigantesques tours d'habitation, où un locataire sur deux est un vendeur de drogue et où personne n'est en sécurité. Il existe certes des problèmes dans les logements publics mais ces problèmes, nous les retrouvons ailleurs au Canada. Tous les ensembles de logements publics ne sont pas des tours d'habitation: Plus de la moitié d'entre eux

Poverty

[Text]

There is also a clear indication that most public housing residents feel themselves as the victims of criminal elements from outside. In several cases where this has been a problem, residents have organized themselves and have become involved in a effort to attack the problem of the criminal element from the outside as opposed to the criminal element from the inside of the housing projects.

• 1545

In the Doone Street Project in Fredericton, for example, the tenants' association was involved in establishing a community police service, offering counselling and co-ordinating increased security services such as foot patrols. In my opportunities this past year to talk with public housing tenants across the country, I have been struck by the high degree of interest they have in becoming more involved themselves in their own housing projects. A major evaluation has been undertaken of our public housing stock, which included an examination of the quality of life of the residents. Although they reported significant improvements in their general living conditions, concerns were identified in certain projects, most particularly with regard to crime and drugs and security in general. Obviously the quality of life can always be improved, and that is why we will be undertaking consultations based on the public housing evaluation. These will involve our provincial partners and the public housing agencies that administer the projects, as well as the tenants themselves.

We have already undertaken some pilot projects to identify ways in which we can better serve the people living in public housing. In the Uniack Square Project in Halifax, for example, we undertook to mend both the physical aspect of the development and the social fabric of the community. The residents were concerned for their safety and for the safety of their children. The dwellings themselves have been upgraded and the outdoor space has been redeveloped to provide more defensible space.

The tenants were involved in this process throughout the planning of the project. A parent resource centre was established to teach life skills and a social worker continues to help residents in the establishment of an antidrug program. Employment opportunities were created both within the redevelopment construction contracts and through the encouragement of resident enterprises such as a laundromat.

A similar project at Regents Court in Regina five years ago has shown some of the long-term benefits of this kind of an approach. The residents there continue to demonstrate a great pride in their neighbourhood.

With the introduction of new directions in federal housing policy in 1986, we also addressed some of the

[Translation]

comptent moins de 50 logements. Un peu plus de 10 p. 100 seulement sont des tours d'habitation.

Tout porte à croire que les habitants des logements publics s'estiment victimes de malfaiteurs qui n'habitent pas ces ensembles. Dans plusieurs cas, les occupants ont pris eux-mêmes la situation en main et tenté de résoudre le problème.

C'est ainsi que l'Association des locataires de l'ensemble de la rue Doone, à Frédéricton, a participé à la mise sur pied d'un service de police communautaire qui sensibilise le public et coordonne des services de sécurité supplémentaires, comme les patrouilles à pied. Au cours des douze derniers mois, j'ai eu l'occasion de parler avec des locataires de logement public d'un bout à l'autre du pays et j'ai été frappé de leur volonté de participer plus activement à la vie de leur quartier. Nous avons entrepris une importante évaluation de notre parc de logements publics et avons examiné, entre autres, la qualité de vie résidents. Ceux-ci ont signalé d'importantes améliorations, en général; de leurs conditions de vie, mais ils ont manifesté des inquiétudes dans certains ensembles. portant notamment sur le crime, les drogues et la sécurité en général. Certes, la qualité de vie peut toujours s'améliorer, et c'est pourquoi nous procéderons à des consultations inspirées de l'évaluation du logement partenaires auxquelles participeront nos provinciaux, les offices du logement public chargés d'administrer les ensembles et les locataires eux-mêmes.

Nous avons déjà entrepris certains projets pilotes visant à mieux satisfaire les besoins des locataires de logements publics. Dans l'ensemble *Uniack Square* de Halifax, par exemple, nous avons entrepris d'améliorer à la fois l'aspect physique de l'ensemble et la trame sociale de la collectivité. Les résidents craignaient pour leur sécurité et celle de leurs enfants. Les logements ont été améliorés et les aires extérieures réaménagées pour offrir plus d'espace où l'on se sent en sûreté.

Les locataires ont participé à la planification de l'ensemble. Un centre d'information pour parents a été mis sur pied, où sont enseignées les compétences nécessaires à la vie quotidienne, et un travailleur social continue à aider les résidents à la mise en place d'un programme anti-drogue. Des possibilités d'emploi ont été créées par l'entremise de contrats de réaménagement, et en encourageant la création d'entreprises par les résidents, par exemple, une laverie automatique.

Un grand ensemble du même genre, le Regents Court établi il y a cinq ans à Regina, est un exemple de ce que l'on peut tirer à long terme de cette façon de procéder, car les habitants sont manifestement fiers de leur quartier.

En 1986, une nouvelle orientation a été donnée à la politique fédérale de logement et nous avons également

concerns over public housing. We put our emphasis on smaller projects which fit into the community. The rules that ensure that only those in need are being helped admit all households that cannot afford the average market rent in their area for housing, which is appropriate to the size and make-up of the household.

The problem of child poverty is perhaps felt no more deeply anywhere than by Canada's native people. The government has been addressing the housing needs of the natives through a set of programs delivered on reserve, in urban areas, and in rural and remote areas, as well as providing emergency repair assistance. Since 1986 we have provided assistance to almost 23,000 households under these programs. This includes some 8200 dwellings under the Rural and Native Housing Program, of which 50% of those are targeted to natives.

There is much more that can be done and our public housing consultations will hopefully lead to new opportunities for the residents to become involved in the activities of their own housing projects. Through increased participation, they will gain the confidence they will need to address other problems keeping them trapped in poverty.

While most of our annual expenditures are going to maintain an existing portfolio of assisted housing, we are adding more units each year. Between 1986 and 1989 the federal government has assisted over 200,000 additional households in need through programs to upgrade substandard dwellings, to provide rent geared to income assistance, and to create new social housing units.

In order to reduce the costs of duplication, to better focus our resources and to encourage more provincial involvement in housing, we entered into new agreements with the provinces and territories in 1986. These have increased the amount of help that governments are providing to those in poverty. For example, in 1989 the federal government committed an estimated \$1.572 billion in subsidies over the lifetime of new social housing in Ontario, and that province joined in with commitments of some \$932 million.

• 1550

Le logement joue un certain rôle dans chacun des problèmes sociaux auxquels nous sommes confrontés au Canada. C'est pourquoi le gouvernement fédéral a mis en oeuvre l'Opération refuge, un programme qui fournit un financement d'immobilisation aux abris de secours pour les victimes de violence intrafamiliale. Nous voulons que, dans toutes les régions du pays, chaque femme et chaque enfant qui doivent abandonner le foyer familial pour échapper à la violence puissent avoir un endroit où se loger en attendant de planifier leur avenir.

[Traduction]

abordé certains problèmes touchant le logement public. Nous avons mis l'accent sur les petits ensembles qui s'insèrent à leur quartier. Les règles restreingant l'aide aux seuls ménages nécessiteux ont été assouplies et l'aide étendue à tous les ménages pour lesquels les loyers ordinaires sont hors de portée; elles leur permettent ainsi de trouver un logement assez grand pour la famille et suffisamment commode.

Le problème de la pauvreté chez les enfants se manifeste sans doute davantage chez les autochtones du Canada. Le gouvernement a mis en place, dans les réserves, dans les milieux urbains et ruraux et dans les régions éloignées, un programme d'aide pour les réparations d'urgence. Depuis 1986, nous avons aidé près de 23,000 ménages dans le cadre du Programme de logement pour les ruraux et les autochtones, soit près de 8,200 logements, dont 50 p. cent pour les autochtones.

On peut certes faire davantage, et nous espérons que nos consultations sur le logement public amèneront davantage de résidents à participer aux activités de leur quartier. En participant davantage, ils retrouveront ainsi la confiance nécessaire pour s'attaquer aux autres problèmes qui les maintiennent dans la pauvreté.

L'essentiel de nos dépenses annuelles va au maintien des logements subventionnés, mais nous n'en construisons pas moins chaque année de nouveaux. Entre 1986 et 1989 le gouvernement fédéral a donné son aide à plus de 200,000 ménages nouveaux, grâce à des programmes de rénovation de logements en mauvais état, de logements à loyer modique et par la construction de nouveaux logements sociaux.

En 1986, dans un effort pour supprimer les chevauchements et réduire ainsi les coûts, pour mieux canaliser nos ressources et encourager les provinces à participer plus activement à la solution des problèmes de logement, nous avons conclu avec elles et avec les territoires de nouvelles ententes qui ont augmenté l'aide qu'offrent les divers paliers de gouvernement à ceux qui vivent dans la pauvreté. C'est ainsi qu'en 1989, le gouvernement fédéral a engagé près de 1,572 milliards de dollars en subventions pour la durée utile de nouveaux logements sociaux en Ontario, province qui, de son côté, a engagé quelque 932 millions de dollars.

Shelter plays a role in every social problem we face in Canada today. That is why the federal government has introduced Project Haven, a program which provides capital funding for emergency shelters for victims of family violence. We are trying to insure that women and children, in every region of the country, who have to flee their family homes in order to escape attack have a safe shelter to stay in while they plan for their future.

With the number of people in need in this country, we cannot solve the problems of poverty simply through increased expenditures. I recognize that we have had to reduce the amount available for new commitments this year as a result of the budget, but we still are able to provide assistance to about 36,000 new households, based on last year's costs. Overall that means that our budget has actually been increased by some 5.4%.

Also, a number of federal initiatives are now under way which will help to address the general concern over housing affordability, particularly for those at the threshold of managing for themselves in the private market. These include the use of surplus federal lands in demand-driven markets where there is an inadequate supply of land for housing. Already we have freed up land for 7,500 new homes in the Toronto area, a significant portion of which will be affordable; and hopefully, before too long, we will be able to do something like that in other parts of the country.

In co-operation with the provinces and municipalities we have established joint committees to overcome impediments to affordable housing, and we are sponsoring a program being undertaken by the Federation of Canadian Municipalities, The Canadian Home Builders' Association, and the Canadian Housing and Renewal Association to encourage improvements in the areas of bylaws and the development approval processes.

Le rapport de la Commission sénatoriale sur la pauvreté dans l'enfance et les problèmes sociaux dans l'âge adulte insistait sur le rôle que jouent les premières expériences des jeunes enfants dans leur bien-être physique, psychologique et économique lorsqu'ils atteignent l'âge adulte. L'enfant vivant dans la pauvreté risque davantage de montrer des troubles caractériels, de ne pas bien apprendre à l'école et de devenir délinquant.

We need a concentrated effort by all agencies and all levels of government to resolve the social problems associated with poverty. The supports and services that are needed to eradicate poverty cross every jurisdictional boundary. We have to be innovative in finding solutions to complex problems which involve many actors. Business too must play its part in creating opportunities which low-income households need to help themselves.

Finally, the community must change if there is to be the necessary commitment to see that all Canadians share in the benefits and the challenges that our country has to offer.

Obviously housing is an important element in our efforts to deal with poverty and in the role it plays in the adults children will become. But poverty itself is a product of many forces. It results from limited education, unemployment, and the breakdown of family units.

A whole complex of services is needed if poverty is to be wiped out. We need education, skills training, counselling, social supports and opportunities for those in [Translation]

Vu le nombre de personnes en difficulté au Canada, nous ne pouvons pas résoudre le problème de la pauvreté par une simple hausse des dépenses. Nous avons dû réduire cette année, il est vrai, les fonds destinés aux nouveaux engagements, mais nous pourrons tout de même, d'après les coûts de l'année dernière, aider près de 36,000 ménages supplémentaires. Dans l'ensemble, le budget a augmenté de 5,4 p. 100.

En outre, un certain nombre de mesures fédérales s'attaquent à la question de l'abordabilité du logement, en particulier pour ceux qui n'auraient besoin que d'une aide modeste pour trouver un logement sur le marché privé. Nous nous servons à cet effet des terrains non utilisés du gouvernement fédéral lorsque l'offre de terrains pour la construction de logements est déficitaire. Nous avons déjà libéré à cet effet des terrains dans la région de Toronto, où 7,500 logements pourront être construits, dont une grande partie à loyers modérés.

Nous avons également créé, en collaboration avec les provinces et les municipalités, des comités mixtes pour rendre le logement plus abordable. C'est sous notre égide qu'un programme a été entrepris par la Fédération canadienne des municipalités, l'Association canadienne des constructeurs d'habitation ainsi que l'Association canadienne d'habitation et de rénovation urbaine, pour améliorer les règlements et les formalités d'approbation de la construction de logement.

The Senate Committee's report on child poverty and adult social problems stressed the role of early childhood experience in determining the physical, psychological and economic well being of the child as an adult. The child living in poverty is more likely to have emotional problems, more likely to perform poorly in school and more likely to become a delinquent.

Tous les organismes et paliers gouvernementaux devraient s'efforcer de résoudre les problèmes sociaux associés à la pauvreté et toutes les compétences devraient être mobilisées à cet effet. Nous devons trouver des solutions innovatrices aux problèmes complexes qui mettent en cause de nombreux intervenants. Les entreprises ont aussi un rôle à jouer en offrant aux ménages à faible revenu les occasions dont ils ont besoin pour s'aider eux-même.

Enfin, l'ensemble de la société doit changer pour qu'un engagement véritable permette à tous les Canadiens de participer aux avantages et de relever les défis qu'offre notre pays.

Le logement tient une place importante dans nos efforts de lutte contre la pauvreté et dans les répercussions de cette dernière sur le développement des enfants. La pauvreté elle-même a plusieurs causes: une instruction insuffisante, le chômage et le morcellement des familles.

Pour enrayer ce fléau, nous devons mettre en place un éventail de services, assurer l'éducation et la formation des défavorisés, leur offrir des conseils et un soutien social

poverty to discover their innate capacity to be active members of society. We need expanded opportunities for all Canadians; opportunities which will only be realized through a strong and sound economy, which requires the government to exercise fiscal responsibility.

• 1555

En fait, le cercle vicieux de la pauvreté se brisera seulement quand ceux qui en sont prisonniers comprendront qu'ils font partie de la dynamique de la société canadienne.

We must all play our part in ensuring that today's children all have a stake in tomorrow. It must be recognized that decent shelter is a basic necessity and that, for all we have done and for all we are doing, we must do more.

Je m'engage donc à rechercher, avec tous les intéressés, de meilleures solutions.

Thank you very much.

Mrs. Stewart (Northumberland): I am sorry I was late and did not hear all your statement, but thank you for attending here today.

Poverty is so distressing to me as it exists in our country. I was interested in some of your comments. One of them was that according to the budget there is a 15% reduction to social housing, and I am interested in knowing how that has been distributed across social housing programs. The budget says that, but then I heard you saying that in fact there has been a 5.4% increase. I am afraid I did not catch how those two things went together and I would not mind having that explained a little more fully.

I get even more vexed and distressed when I hear government comments like that when we know there are so many people living in this country without shelter. We know we have food banks in this country principally because there is not adequate shelter, affordable shelter, available shelter for people. You suggest that increased expenditures will not alleviate poverty, and we are talking about housing. If you are reducing the budget by 15%, increased expenditures are not going to alleviate that problem.

During the time I was here, I did not hear you really express how you are going to overcome the problem of homelessness, people living without shelter, if we are not going to increase expenditures. You said something to the effect that industry must help, but I did not hear anything more than those words. If cannot increase expenditures, then I think we have to be very creative, and people have to hear that and have to be inspired by this government to understand what the alternatives are.

Mr. Redway: Perhaps I may start by trying to explain the budgetary situation. As you may be aware, normally each year there is a substantial increase in the amount of [Traduction]

et les mettre en mesure de devenir des membres à part entière de la société. Il faut multiplier les chances offertes à tous les Canadiens, mais cela ne peut se faire que si l'économie est solide et saine et si le gouvernement fait preuve de prudence en matière financière.

Above all, the cycle of poverty will only be broken when those who suffer from it realize that they have a share in the dynamic of the Canadian community.

Nous avons tous le devoir de veiller à ce que les enfants d'aujourd'hui bénéficient tous d'une chance demain. Un logement adéquat est essentiel: voilà qui doit être reconnu. A cet égard, malgré toutes nos réalisations passées et tous nos efforts actuels, nous devons travailler avec encore plus d'acharnement.

I am committed to finding ways, in co-operation with all those who share this concern, to do it better.

Je vous remercie.

Mme Stewart (Northumberland): Je suis désolée d'être arrivée en retard, je n'ai pas entendu toute votre déclaration, mais je vous remercie d'être venu ici aujourd'hui.

Je suis vraiment affligée par l'existence de la pauvreté au Canada. Vos observations m'ont intéressée. D'après le Budget, le logement social subira une réduction de 15 p. 100 et j'aimerais savoir dans quelle mesure les différents programmes de logement social seront touchés. Malgré cette disposistion du Budget, vous parlez d'une augmentation de 5,4 p. 100. J'ai du mal à concilier les deux et j'aimerais des précisions à ce sujet.

Je suis encore plus affligée par ce genre de nouvelle, parce que nous savons qu'il y a de nombreux sans-abri au Canada. Nous savons que les banques d'aliments existent au Canada essentiellement à cause de l'insuffisance de logements à prix abordable. Vous laissez entendre que la pauvreté ne sera pas allégée par une augmentation des dépenses mais dans le domaine particulier du logement, si vous diminuez le Budget de 15 p. 100, vous n'allez certainement pas mieux régler le problème.

Pendant le temps où je vous ai écouté, je ne vous ai pas entendu dire comment vous comptez vous attaquer au problème des sans-abri sans accroître les dépenses. Vous avez parlé de la nécessité de l'aide de l'entreprise privée mais sans davantage de précision. Si nous n'augmentons pas le niveau des dépenses, nous devrons faire preuve de beaucoup de créativité et le gouvernement devra inspirer la population en présentant toutes les options.

M. Redway: Je vais d'abord essayer de vous expliquer la situation budgétaire. Comme vous le savez peut-être, tous les ans l'organisme d'État chargé de l'habitation, la SCHL,

Poverty

[Text]

expenditures from the year before that is given to the federal government's housing agency, CMHC, in order to assist more families in the coming year, not just to look after the number of housing units we have created in the past.

You have to appreciate—and if you had been here for all my remarks, I am sure you would have heard—that we have an inventory of some 635,000-plus housing units across the country that we assist each and every year. That grows each year because we add more to it. Now, every year we have to make sure we have some money to subsidize the people who are living in those 635,000 housing units on a rent-geared-to-income basis. So part of our budget goes towards looking after that core group, and then another part of our budget goes towards allowing us to assist more people than the 635,000-plus households we already have within that inventory of housing.

So what we are talking about here is that there has been no cut to the core budget. That is still intact, and we are still able to look after those people. The costs of looking after them go up each year, so there is an increase in our budget, there has to be an increased budget to be able to look after that 635,000 plus households, just to do that. That is one way in which normally the budget would increase in any event.

• 1600

In the last fiscal year we had something like \$100 million in addition to what we needed to look after that portfolio, in order to assist (a) in the building of new housing units and subsidizing new housing units; (b) in the provision of rent supplement programs where you would buy into existing dwellings to subsidize apartments, say, in an existing apartment building; (c) to provide repair assistance on homes under the RRAP program, and also under all of our native housing programs.

Last year we had that \$100 million. This year we have had a 15% reduction in that increase of \$100 million. In effect we have roughly about \$85 million this year instead of \$100 million in order to help increase the new housing stock and assist other people.

Mrs. Stewart: How will that be distributed across the social housing program?

Mr. Redway: Unless there is a decision to the contrary, at the moment what is going to happen is it will probably be an across-the-board reduction in all of the programs. All of the programs will probably be reduced to some extent.

At the moment, however, we are in negotiations with the provinces over a formula for distributing federal housing funds. Back in 1986, when the agreements with the provinces that are now in place were put into place, there was a formula worked out at that time which was one that was supposed to be a temporary formula. That [Translation]

reçoit normalement une augmentation de ses crédits de la part du gouvernement fédéral, afin d'aider davantage de familles au cours de l'année, et non pas simplement de s'occuper des unités de logement déjà construites.

Si vous aviez été présente pendant toute ma déclaration, vous auriez appris que nous avons un parc de logements de quelque 635,000 unités dans l'ensemble du pays. Ce parc augmente tous les ans, car nous construisons de nouveaux logements. Pour chaque exercice, il nous faut des crédits afin de subventionner les locataires de ces 635,000 unités d'habitation à loyer modique. Donc, une partie de notre budget est affectée à cet usage et une autre partie sert à aider de nouveaux bénéficiaires en plus des 635,000 ménages déjà desservis.

Il faut donc comprendre que le financement de base n'a pas été réduit. Il reste le même et nous continuons à nous occuper de cette clientèle. Comme celle-ci nous coûte plus cher chaque année, il faut augmenter d'autant notre budget, si nous voulons être en mesure d'aider ces 635,000 ménages; ne serait-ce que pour cette raison, il faut donc normalement augmenter le budget.

Au cours du dernier exercice financier, nous avons reçu près de 100 millions de dollars en plus du coût de l'aide à cette clientèle, afin de nous permettre (a) de construire et de subventionner de nouveaux logements; (b) de mettre en place des programmes de subvention des loyers qui nous permettent d'acheter des logements dans des immeubles déjà construits et de les subventioner; (c) d'aider à la remise en état des logements dans le cadre du programme PAREIR et dans le cadre des programmes d'aide au logement des autochtones.

L'an dernier, nous avons obtenu ces 100 millions de dollars, mais cette année, cette augmentation de 100 millions de dollars a été réduite de 15 p. 100. Au lieu de 100 millions de dollars, nous en avons approximativement 85 millions cette année, qui vont servir à augmenter le parc des nouveaux logements et à aider d'autres gens.

Mme Stewart: Comment cette somme sera-t-elle répartie au sein du programme de logement social?

M. Redway: Sauf décision contraire, il nous faudra sans doute effectuer des réductions proportionnelles dans tous les programmes.

Nous sommes toutefois en pourparlers avec les provinces pour mettre au point une formule de distribution des fonds d'aide au logement du gouvernement fédéral. Les ententes actuelles avec les provinces remontent à 1986; à l'époque, on avait adopté, à titre censément temporaire, une formule qui ne faisait pas

was not one that made everybody happy, but they all agreed on the formula at that time. It was something called the Regina accord because it was worked out in Regina.

Every year since 1986 there have been discussions about changes in the formula, and there has been a growing dissatisfaction with the formula about the way it divides up funds among the provinces. What has happened now it that, for the last two years I guess it is, we have been negotiating furiously, trying to come up with a new formula. We were unable to arrive at it last year. At the moment we have indicated that there is going to be a housing ministers' conference in April, and at that time we are going to sign a new agreement with a new formula.

In the meantime, the staffs of all the provinces and the federal government have been working away trying to get something that is agreeable. At that time in April, hopefully if we are able to come up with an agreeable formula, we will make those decisions as to how this is going to be distributed among the provinces, and it may be that there will also be some decisions with respect to the programs themselves. My thought at the moment would be that it probably would be an across-the-board reduction as far as the programs are concerned, but the provinces are going to be impacted differently depending on what formula is arrived at. I must say that there has been an awful lot of disagreement on the terms of the formula.

Mrs. Stewart: The other question I have is on your comment that increased expenditures will not alleviate poverty and we are in a vicious circle of poverty. What are the ideas?

Mr. Redway: The point I was making there is that obviously, in my view at least, the answer to poverty is to get the economy stoked up to such a state that everybody is going to have a job and everybody is going to be able to support themselves decently.

• 1605

Mrs. Stewart: From my previous existence, we called that the trickle-down theory, and I always found that it really was not effective.

Mr. Redway: Well, I would have thought it would have been the trickle-up theory, and not even trickle-up. If everybody has income coming in and there is no poverty, that would seem to be quite an interesting state of affairs.

An hon. member: Like Sweden, a democratic socialist country.

Mr. Redway: Sweden has some very serious problems, according to an editorial I read in a Toronto newspaper recently.

Mr. Karpoff (Surrey North): Unemployment of 1.2% and—

[Traduction]

que des heureux, mais sur laquelle on a toutefois pu se mettre d'accord. Elle s'appelle formule de Régina, parce que c'est dans cette ville qu'elle a été négociée.

Chaque année depuis 1986, cette formule a subi des modifications, mais elle a suscité de plus en plus de mécontentement à cause de la façon dont se fait la répartition entre les provinces. Il a donc fallu reprendre les pourparlers et négociations, en particulier ces deux dernières années, afin de mettre au point une nouvelle formule, mais la tentative a échoué l'an dernier. En avril doit se tenir une conférence des ministres du logement et nous comptons, à ce moment-là, convenir d'une nouvelle formule et signer une nouvelle entente.

Entre temps, les cadres des gouvernements provinciaux et fédéral sont à la recherche d'une formule qui puisse remporter l'adhésion de tous. S'ils y parviennent pour le mois d'avril, nous déciderons à ce moment-là comment ces fonds seront répartis entre les provinces et nous prendrons aussi certaines décisions sur les programmes eux-mêmes. Il est vraisemblable que ceux-ci devront tous être comprimés, mais les provinces seront affectées différemment, selon la formule sur laquelle on sera tombé d'accord. Or cette formule, à ce jour, a donné lieu à des dissensions profondes.

Mme Stewart: Je voudrais également revenir sur ce que vous disiez tout à l'heure, à savoir que l'augmentation des dépenses ne porterait pas remède à la pauvreté, qui constitue un cercle vicieux. Que voulez-vous dire au juste?

M. Redway: Je voulais dire par là qu'à mon avis, tout au moins, la seule façon de briser le cercle vicieux de la pauvreté, c'est de relancer l'économie ou donner du travail à tous et de permettre à chacun de subvenir à ses propres besoins.

Mme Stewart: Autrefois, on appellait ça la théorie du ruissellement, et j'ai toujours pensé qu'elle ne donnait pas vraiment de bons résultats.

M. Redway: Moi, j'aurais pensé qu'il s'agissait plutôt de la théorie du percolateur, pas de celle du ruissellement, et encore. Si tout le monde reçoit un revenu et qu'il n'y a pas de pauvreté, la situation devient intéressante.

Une voix: Comme en Suède, un pays socialiste.

M. Redway: La Suède a des difficultés graves, selon l'éditorial que j'ai lu dans un journal de Toronto récemment.

M. Karpoff (Surrey-Nord): Un taux de chômage de 1,2 p. 100 et. . .

Mr. Redway: That is why they have a terrific inflation

In any event, the point I have been making is that obviously we will also have some people who will need assistance with housing, but at the same time the real answer to poverty in my view is to get the economy going in the proper direction and get it working right. In that fashion you will minimize the number of people who are going to have to have the help and assistance, and by minimizing it we will hopefully be able to cope with it within the means governments have at their disposal.

Mr. Karpoff: The issue of child poverty is a complex one, and all of us could sit here and ask questions and discuss it for considerably more time than we have. Because we are focusing on the interrelation of poverty and housing, I want to ask a number of questions but also to say to the minister that it has been over a year since he has been minister and I at times have felt sorry for him.

You have been in a position where you have been the minister of housing when we have gone from a situation where we had a crisis in housing to where we now have a chronic disaster. The cost of housing has almost doubled in most of the metropolitan areas. It is not just in Toronto and Vancouver: the Canadian Real Estate Association has documented 22 areas in which affordability is a chronic problem now, and that is where the bulk of our population live. The interest rate is killing housing. People trying to remortgage their homes now are difficulty.

And it is hurting your department. In fact, a lot of your current expenditures are based on the fact that under 56.(1) you are obligated to pick up the difference between the current interest rate and the 2%. As societies have to remortgage at a higher interest rate, you have to pick that up. So it is limiting your ability also.

The GST, which the Home Builders' Association and every competent tax consultant say is going to add anywhere from \$5,000 to \$14,000 per house, is going to devastate it. Public lands are nice to talk about but really have not produced anything in terms of affordable housing. Even in Ontario, where you are talking about 75 units, that is somewhere down the road, and 25% when you are talking about \$200,000 or \$175,000 is not affordable.

We can talk in terms of all of the nice programs and nuances, but I want to ask you a question. My municipality is the fastest-growing municipality in Canada. It has taken over Mississauga. Surrey traditionally has been a bedroom community. It has traditionally been the economical family place, particularly for renters with three-storey walk-up apartments. In the last 18 months, day after day after day came into my office a mother supporting two children, working full-time in the best-paying job she can get, bringing home \$1,200, and she has

[Translation]

M. Redway: C'est pourquoi l'inflation fait rage chez eux.

Quoi qu'il en soit, ce que je voulais dire, c'est que nous allons naturellement avoir des gens qui ont besoin d'aide en matière de logement, mais la véritable solution à la pauvreté, selon moi, c'est de relancer l'économie dans la bonne direction et de la faire marcher. Ainsi, vous aurez moins de gens qui auront besoin d'aide, ce qui veut dire que le gouvernement, avec un peu de chance, aura les moyens nécessaires pour aider ceux qui en ont besoin.

M. Karpoff: La question de la pauvreté chez les enfants est une question complexe et nous pourrions tous en discuter longuement et poser toutes sortes de questions. Comme nous mettons l'accent sur l'interdépendance entre la pauvreté et l'habitation, j'aimerais poser un certain nombre de questions, mais également dire au ministre que cela fait plus d'un an qu'il occupe ce poste et qu'il m'est arrivé d'être désolé pour lui.

Vous êtes devenu ministre de l'habitation au moment où ce secteur connaissait une crise qui s'est transformé depuis en désastre chronique. Le coût de l'habitation a pratiquement doublé dans la plupart des régions métropolitaines, et pas seulement à Toronto et à Vancouver: selon l'Association canadienne de l'immeuble, il y a 22 régions dans lesquelles règne un problème chronique en raison du manque de logements à coût raisonnable, et c'est dans ces régions que réside le gros de la population. Les taux d'intérêt sont en train de tuer ce secteur. Les gens qui doivent renouveler leur hypothèque sont aux prises avec d'énormes difficultés.

Et cela fait mal à votre ministère. De fait, une bonne partie de vos dépenses courantes dépendent du fait qu'en vertu du paragraphe 56(1) vous devez payer la différence entre le taux d'intérêt courant et les 2 p. 100. Lorsque les sociétés doivent renouveler leur hypothèque à un taux d'intérêt plus élevé, c'est vous qui payez la différence. Cela vous coupe les ailes, en un sens.

La TPS, qui, selon l'Association canadienne des constructeurs d'habitation et tous les experts comptables compétents, va ajouter de 5,000\$ à 14,000\$ au coût d'une maison, va avoir des effets dévastateurs. On a beau parler de terrains publics, cela ne donne pas de logement à coût abordable. Même en Ontario, où vous envisagez la construction de 75 logements, cela n'est pas pour tout de suite et quand vous parlez de 25 p. 100 du prix d'un logement qui coûte 200,000\$ ou 175,000\$, ce n'est pas un coût abordable.

On peut toujours parler de toutes sortes de beaux programmes, mais j'aimerais vous poser une question. Ma municipalité est celle qui connaît la croissance la plus rapide de toutes les municipalités canadiennes. Elle a pris le pas sur Mississauga. Traditionnellement, Surrey a toujours été une cité-dortoir. Traditionnellement, elle a toujours été une cité familiale économique, en particulier pour ceux qui louent un apartement dans un immeuble de trois étages sans ascenceur. Au cours des 18 derniers mois, j'ai eu la visite, à mon bureau, tous les jours,

been renting at \$550. She has just been informed by her landlord, because the provincial government has now removed rent controls because that was going to solve the thing... The free market would solve it. Well, they removed it in 1981 and of course it did not. Her rent has now been put up to \$750; her utilities are \$50; she now has \$400 left to feed herself, her two children, to clothe them, to buy necessities. She has been driven into poverty from which there is no hope of her escaping in the next five years because of housing.

• 1610

The housing in Canada is the biggest contributor to inflation since the end of the Second World War. If housing had stayed at the rate of inflation of everything else we would not have nearly the level of inflation we have. How does a woman increase her earning capacity by \$300 or \$400 a month? She cannot.

We have gone backwards. We were saying the free market will take care of it. Well, that is plain baloney. The free market is not interested in building affordable, cheap housing. They are interested. . . we saw in the paper yesterday the guy with a \$3-million home overlooking the river. That is their market. That is where the money is, not in trying to provide housing for a woman who earns \$1,200 a month.

We can all say we have to buckle down and get rid of this deficit. Well, I tell you, I believed the Conservatives up until two weeks ago, when they brought in the changes to RRSPs, which mean an additional \$400 million in tax concessions are going to be given to people who earn over \$50,000 a year, bringing our total tax concessions in RRSPs now, 90% of which go to people earning over \$50,000, to \$11 billion a year. What would you as a housing minister do with half that, with an extra \$5 billion a year?

It is a philosophy that the government has decided it is going to help the rich, which it has done, and if the poor get poorer, that is their problem. That is not the trickle-down theory, it is the trickle-up. We have seen it increasing and we saw it under the Liberal administration, starting in the 1960s. The poor have got poorer and the rich have got richer.

As the Minister of Housing, at the end of one year, how do you feel about assisting Canadians to provide affordable housing? It is not 600 people here. We are talking about maybe 30% or 40% of the population now being driven into poverty because of housing. What kinds of solutions... are you going to let the free market...?

[Traduction]

semaine après semaine, d'une mère de famille qui a deux enfants, qui travaille à temps plein dans le meilleur emploi qu'elle ait pu trouver, qui gagne 1,200\$ et qui paye 550\$ de loyer. Son propriétaire venait de lui signaler que comme le gouvernement provincial a levé les contrôles sur les loyers, ce qui devait résoudre le problème... Le marché libre était censé le résoudre. Eh bien, les contrôles ont été supprimés en 1981 et le problème est toujours là. Son loyer est désormais de 750\$, son chauffage et son électricité de 50\$ et lui reste 400\$ pour se nourrir elle et ses deux enfants, pour les habiller et acheter le nécessaire. Elle est devenue pauvre, sans aucune chance de s'en sortir avant au moins cinq ans, à cause du coût du logement.

Depuis la Seconde Guerre mondiale, le principal facteur le plus inflationniste au Canada a été le logement. Si l'inflation dans ce domaine avait suivi le même rythme de croissance que dans le reste de l'économie, elle serait loin d'avoir atteint le niveau où elle est aujourd'hui. Comment voulez-vous qu'une femme augmente son revenu de 300\$ à 400\$ par mois? C'est impossible.

Nous avons pris du recul. Nous disions que les choses seraient réglées grâce aux forces du libre marché. Eh bien, c'est une théorie qui ne tient pas. Le libre marché ne s'intéresse pas à la construction de logements à un coût raisonnable ou modique. Il s'intéresse... Nous avons vu dans le journal hier quelqu'un qui a une maison de 3 millions de dollars au bord de la rivière. Le voilà, le marché! C'est là qu'il y a de l'argent à faire, pas en essayant de loger une femme qui gagne 1,200\$ par mois.

Nous pouvons dire qu'il faut se serrer la ceinture et éliminer le déficit. Eh bien, je vous le dis, je pense qu'il y a deux semaines encore, les Conservateurs ont modifié les REER en accordant 400 millions de dollars de plus sous forme de concessions fiscales à ceux qui gagnent plus de 50,000\$ par année, portant le montant total des concesssions accordées en vertu des REER à 11 milliards de dollars par année, alors que 90 p. 100 de ce montant profite à des gens qui gagnent plus de 50,000\$. Vous qui êtes ministre de l'habitation, que feriez-vous si vous aviez la moitié de cette somme, si vous aviez 5 milliards de dollars par année de plus?

Le gouvernement a décidé d'aider les riches et c'est ce qui a été fait, les pauvres s'appauvrissent, mais c'est leur problème. Ce n'est plus la théorie du ruissellement, c'est celle du percolateur. C'est une tendance qui est amorcée sous les Libéraux au début des années 60 et elle s'est accentuée par la suite. Les pauvres s'appauvrissent et les riches s'enrichissent.

En tant que ministre de l'habitation, que diriez-vous, au bout d'un an, d'aider les Canadiens et de leur offrir des logements à coût raisonnable? Il ne s'agit pas de 600 personnes, mais de 30 à 40 p. 100 de la population qui devient pauvre en raison du coût du logement. Quelle sorte de solution. . . Ou allez-vous laisser les forces du marché. . .?

Poverty

[Text]

Mr. Redway: Your first question is how I feel after a year in this job, trying to solve some of the housing problems. Obviously I wish I had been able to do more in the past year.

Mr. Karpoff: I do not mean this personally.

Mr. Redway: I understand that. I hope I shall be able to do more in the coming period of time.

What we have been able to accomplish to date... very few of the initiatives have been announced as yet, but I hope we will have a few more very shortly. We have had an announcement about freeing up some land in Toronto. as you know. We now have two parcels there that are proceeding through the development stages. We found some difficulties with the actual site in one case, transportation and servicing difficulties that have to be overcome. But that is on the way. I hope before too long we will also have some things to announce in the Vancouver area.

Mr. Karpoff: I have heard some rumours.

Mr. Redway: Hopefully something will be coming there.

I announced last week an initiative—I referred to it in my comments—with the home builders, the housing and renewal people, and the Federation of Canadian Municipalities. It is aimed at trying to get the municipal governments to help us in addressing the affordability problem by shortening the whole approval process for building, which will make housing more affordable and decrease the cost.

One example I gave in Vancouver was of a typical cost in Toronto. With a 200-unit apartment building in Toronto, if it takes five years to go through the process from the conception of the development to actually getting people moving in—and it is taking about five years now—if it takes five years as opposed to two years, it adds some \$4 million to the cost of that apartment building: \$20,000 a unit to the cost of producing each of those units. That is just one little factor in the whole process of affordable housing.

• 1615

One of the things we are trying to address is to shorten up that approval process. This is a way that should make housing more affordable. Another way obviously is to get municipalities, through their by-laws, to accept both higher-density kinds of development and also innovative or different kinds of housing that they have not been accepting at the moment and also some social housing that they have not. In all cases, this too can make housing more affordable without spending more money on it.

As I have said before in the past, and I think it still remains quite true, even if I did have that billions of dollars extra you were referring to, it might not be very effective. I might not be able to spend it very effectively and produce affordable housing for people if in fact

|Translation|

M. Redway: Cela fait un an que j'occupe ce poste et que j'essaie de résoudre certains problèmes de logement et vous me demandez comment je me sens. Il est évident que j'aurais voulu en faire un peu plus au cours de l'année.

M. Karpoff: Ma question n'était pas personnelle.

M. Redway: Je le comprends. J'aurais voulu en faire plus pendant cette période.

Ce que nous avons réussi à faire jusqu'à présent... Fort peu d'initiatives ont été annoncées, mais je pense qu'on en aura d'autres à annoncer d'ici peu. Vous savez que nous avons annoncé que des terrains s'étaient libérés à Toronto. Nous avons deux parcelles qui sont en voie d'aménagement. Dans un des cas, nous avons des problèmes dus au site de cette parcelle, des problèmes de transport et de service qui doivent être surmontés. Mais les choses sont en marche. J'espère que d'ici peu, nous aurons également quelque chose à annoncer pour la région de Vancouver.

M. Karpoff: J'ai entendu des rumeurs, à ce sujet.

M. Redway: Espérons que nous aurons quelque chose de concret.

La semaine dernière, j'ai annoncé une initiative dont j'ai parlé dans mon exposé, qui concerne les constructeurs, les rénovateurs et la Fédération des municipalités canadiennes. Il s'agit de demander aux gouvernements municipaux de collaborer en diminuant les délais d'obtention des permis de construction, ce qui permettrait de faire baisser les coûts et d'avoir des logements à un coût plus raisonnable.

J'ai cité à Vancouver l'exemple des coûts moyens à Toronto. Pour un immeuble de 200 apartements dans cette ville, cela prend cinq ans entre la conception même du projet et le moment où les gens emménagent—j'ai bien dit que cela prenait cinq ans—et si cela prend cinq ans au lieu de deux ans, cela veut dire que l'immeuble coûte 4 millions de plus: 20,000\$ de plus par apartement. C'est donc un des problèmes qui reposent dans le domaine du logement à coût abordable.

Nous essayons de racourcir ce délai. De cette façon, le logement devrait devenir plus abordable. Nous pouvons aussi essayer de faire modifier les règlements municipaux afin de permettre des grands ensembles à forte densité et de nouvelles formules de logement qu'on n'accepte pas actuellement, ainsi que certaines formes de logement social. Voilà encore des moyens de rendre le logement plus abordable sans accroître le niveau des dépenses.

Comme je l'ai déjà dit, je suis persuadé que si on consacrait des milliards de dollars supplémentaires au logement, le résultat ne serait pas forcément ce que nous voulons. Nous ne serons pas en mesure d'offrir des logements abordables si les gouvernements municipaux y

municipal governments put barriers in the way. We have been trying to get some co-operation there.

Mr. Karpoff: I wanted to follow up on this process thing-

Mr. Redway: I wanted to go on to comment on some of these other things.

Mr. Karpoff: —because I think this process thing is another—

The Acting Chairman (Ms Greene): Mr. Karpoff, you will have an opportunity a little later.

Mr. Karpoff: I only have one question and I—

The Acting Chairman (Ms Greene): I have given you 10 minutes.

Mr. Karpoff: -just wanted to follow up.

The Acting Chairman (Ms Greene): It is now the next person's turn. Then we will return around again.

M. Gabriel Desjardins (député de Témiscamingue): Monsieur le ministre, merci de votre disponiblité et d'avoir accepté de répondre à nos questions.

Les membres du Comité s'inquiètent beaucoup de la pauvreté chez les enfants. C'est pour nous un thème essentiel. Vous avez vous-même dit qu'on avait tous un rôle à jouer pour essayer de combattre la pauvreté chez les enfants. La pauvreté est souvent le chemin de la violence et de la délinquance. Si on ne peut pas assurer aux enfants un toit confortable, un bien-être physique et un environnement sain, cela peut les mener sur les chemins de la délinquance et de la criminalité.

Monsieur le ministre, combien de familles pensez-vous rejoindre au moyen de votre plan d'action de 1990?

Mr. Redway: In this area we try to assist people who are in what we call the core need area. These are people who spend in excess of 30% of their income on decent, affordable shelter. All in all, Statistics Canada calculates that there were about 7 million people in 1988 who were in what they defined as below the poverty level. That was about 10.5% of the population.

We make our calculation a little differently. We calculate not by numbers of people and not by income, but we look at each particular housing market and take the number of households by the percentage of their income that they spend on housing to see how many are in this core need. Of that all together, we come up with the figure of 1.3 million households in the core need. I am not sure whether that helps you or not.

M. Desjardins: Je pensais que vous aviez dit dans votre exposé que vous vous étiez fixé l'objectif de rejoindre tant de familles par votre programme au cours de l'année 1990.

Mr. Redway: I see what you mean.

[Traduction]

mettent des obstacles. C'est pourquoi nous essayons d'obtenir leur collaboration.

M. Karpoff: J'aimerais parler de ce processus. . .

M. Redway: Je voulais répondre à certaines de vos autres observations.

M. Karpoff: ... car je pense que ce processus est encore...

La présidente suppléante (Mme Greene): Monsieur Karpoff, vous pourrez intervenir de nouveau tout à l'heure.

M. Karpoff: J'ai seulement une question et. . .

La présidente suppléante (Mme Greene): Vous avez eu vos 10 minutes.

M. Karpoff: Et je voulais donner suite à ce qui a été dit.

La présidente suppléante (Mme Greene): C'est maintenant le tour du prochain intervenant. Ensuite il y aura un autre tour.

Mr. Gabriel Desjardins (Témiscamingue): Mr. Minister, I would like to thank you for being available and coming here to answer our questions.

Committee members are very concerned about child poverty. We see it as one of the basic issues. You said yourself that we all have a role to play in trying to overcome poverty as it affects children. Poverty often leads to violence and delinquency. If we are unable to provide children with decent shelter, physical well-being and a healthy environment, they run the risk of becoming delinquents and criminals.

Mr. Minister, how many families do you expect to assist through your 1990 action plan?

M. Redway: Nous cherchons à aider ceux dont les besoins sont les plus pressants, c'est-à-dire les personnes qui consacrent plus de 30 p. 100 de leur revenu au logement. D'après Statistique Canada, il y avait en 1988 environ 7 millions de personnes qui vivaient en-dessous du seuil de pauvreté, soit environ 10,5 p. 100 de la population.

Nos calculs sont un peu différents. Il ne s'agit pas de préciser le nombre de personnes ni le revenu, mais d'examiner chaque marché du logement pour déterminer la proportion du revenu consacrée par les ménages au logement. C'est ainsi que nous avons déterminé qu'il y a 1,3 millions de ménages qui ont besoin d'aide. Je ne sais pas si cela répond à votre question.

Mr. Desjardins: I thought you said in your statement that you had set an objective of assisting a particular number of families through your program for the summer of 1990.

M. Redway: Je comprends.

- M. Desjardins: Avez-vous fait des projections en termes de familles au ministère? Quel est l'objectif pour 1990?
- M. Robert Lajoie (directeur général, Propositions et relations, Société canadienne d'hypothèques et de logement): Comme le ministre l'a mentionné tout à l'heure, on vient en aide chaque année à environ 635,000 familles qui reçoivent des subventions du gouvernement fédéral.

• 1620

Si on se base sur les coûts de l'année dernière, on prévoit que le ministre rejoindra cette année environ 36,000 nouvelles familles.

M. Desjardins: Dans tout le Canada?

M. Lajoie: Dans tout le Canada.

- Mr. Redway: You referred to it as an objective of ours this year. I suppose it could be described in that way. But it is also the practicalities of the budget. What we have in the way of money, we know we can assist those 635,000 households that are already being looked after, and we know we will be able to assist about 36,000 more.
- M. Desjardins: Pouvez-vous vous engager à accorder la priorité, parmi ces 36,000 nouvelles familles, aux familles qui ont des enfants, ou à tout le moins aux familles monoparentales dont le chef est souvent une femme? Les familles monoparentales comptent pour 60 p. 100 des cas de pauvreté. Êtes-vous en mesure de vous engager à accorder la priorité aux familles ayant des enfants lors de l'allocation des logements?
- Mr. Redway: Certainly they are one of the priorities. But there are all sorts of people who are in this core need area. They certainly include families and they certainly include single-parent families. They also include families with two parents, and they also include single people, senior citizens, handicapped people, and native people.

While I recognize that there is a special significance to single-parent families and the need to help them, there is also a need to help a wide variety of people here, and not all of our existing assisted-housing stock across the country is for families. Much of it is for senior citizens, for instance. Much of it is for native people, for handicapped people, and for single people. We are trying to help everybody who falls into this core need-area in housing. It would be difficult, I think, to start deciding that all the money should be targeted to one group, to the exclusion of another. But I would be interested to hear the committee's recommendations on that subject.

M. Desjardins: Je ne sais pas ce que les autres membres du Comité pourraient suggérer. Si on accorde beaucoup d'importance aux enfants et si on s'entend pour dire qu'un enfant issu de la pauvreté risque d'hypothéquer son avenir, il me semble que le ministère devrait accorder la priorité aux familles pauvres qui ont des enfants.

[Translation]

- Mr. Desjardins: Have you made any projections in terms of families to the Department? What is your objective for 1990?
- Mr. Robert Lajoie (Director General, Corporate Relations, Canada Mortgage and Housing Corporation): As the Minister mentioned, every year we assist approximately 635,000 families who receive money from the federal government.

Based on last year's costs, we estimate that this year the Department will assist approximately 36,000 new families.

Mr. Desjardins: Throughout Canada?

Mr. Lajoie: Yes.

- M. Redway: Vous avez dit que c'était notre objectif pour cette année. Je suppose qu'on eut le décrire ainsi. Mais c'est aussi une question budgétaire. Avec nos crédits actuels nous savons que nous pouvons aider les 635,000 ménages qui reçoivent déjà de l'aide, et quelque 36,000 nouveaux ménages.
- Mr. Desjardins: In the case of these 36,000 new households, are you willing to make a commitment to give priority to families with children or at least to single-parent families which are very often headed by women? Single-parent make up 60% of the poor. Are you in a position to make a commitment to families with children priority in obtaining housing assistance?
- M. Redway: Elles constituent certainement une de nos priorités. Mais il y a toutes sortes de personnes qui se trouvent dans cette catégorie des plus nécessiteux. Elles comprennent évidemment des familles et aussi des familles monoparentales. Il y a aussi des familles avec les deux parents et également les célibataires, les personnes âgées, les handicapés et les autochtones.

Tout en reconnaissanat la nécessité d'aider les familles monoparentales, je suis conscient des besoins d'autres groupes de la société et il faut comprendre que notre parc de logements subventionnés n'est pas prévu uniquement pour les familles. Il y a beaucoup d'habitations pour les personnes âgées, par exemple et pour les autochtones ou les handicapés et les célibataires. Nous essayons d'aider tous ceux qui se trouvent dans cette catégorie. Je pense qu'il serait difficile de décider que tous les crédits doivent être consacrés à un seul groupe, à l'exclusion des autres. Mais j'aimerais connaître les recommandations du Comité à ce sujet.

Mr. Desjardins: I do not know what the other committee members might suggest. In view of the great importance of children and the fact that poverty means a significant risk for their future, it seems to me that the Department should give priority to poor families with children.

Mrs. Stewart: You have a reputation for being a compassionate, good person, speaking on a personal level to you. It seems to me that when you come into a ministry that is in such desperate straits, when there are such needs, that I would hope that we would still hear from you your human, pragmatic ideas on how we can help the homeless.

The number of new households that you plan to assist this year, although it is good in its limited way, in no way does it meet the needs of the large number of people who have need in this country, and the fact is that there are every single night children with their families who have no home. I would personally hate to be the Minister of Housing, having to go to bed each night and dealing with that problem. It would obsess me, I am afraid, so much, because of the severity of the problem, that I would be looking everywhere for new ideas. So I would hope that we can hear from you today something more about ideas you have.

• 1625

I just do not believe that turning around the economy and creating more jobs is going to resolve the problem. A very high percentage of the jobs being created are never going to help the homeless to have a home, because they are in low cost jobs. We represent the rich people in this country who are speculating on land and housing and causing inflation in that area, and we have to do something to address the problem from all angles.

People have suggested to me that there should be regulations with regard to speculation where people are purchasing land and housing that is not their principal dwelling place. There is an awful lot of speculation as a result of just passing around pieces of paper. No cash, no commitment, ever has to come into the bargain, and it is very inflationary and causing serious problems. Have you thought of addressing this problem? You suggested there are innovative housing concepts, and I personally would like to hear about what you have in mind.

Mr. Redway: Most certainly you will be hearing from me. I try to make myself heard as much as I can, but sometimes it does not get very much attention.

There are lots of ideas out there, and I am certainly open and would welcome any ideas from any other members of your caucus or the NDP caucus.

Partially in defence of my department, which really does not need any defence, I think CMHC does an excellent job and has a heck of a lot of expertise. As you pointed out, the difficulty is the size of the problem.

I find most of the ideas that come forward have probably come forward before in one form or another. Having been in the housing business as long as it has, CMHC has either thought of it or heard it before, and many of the thoughts have holes in them, quite frankly. Not that they all have holes, but I have found a few things

[Traduction]

Mme Stewart: Vous êtes connu pour votre sens humanitaire et votre compassion. Puisque vous êtes chargé maintenant d'un ministère qui se trouve dans une situation aussi dramatique, j'espère que vous allez vous laisser guider par vos bons principes devant l'ampleur des besoins des sans-abri.

Vous allez aider un nombre limité de ménages cette année et tout en étant louable, cet effort ne correspond pas du tout aux besoins de tous les nécessiteux au Canada. Tous les soirs, on trouve des familles canadiennes avec des enfants qui n'ont pas de foyer. Personnellement je détesterais me trouver à la place du ministre de l'Habitation et devoir me coucher en pensant a ce problème. Je pense que je serais tellement obsédé par la gravité de la situation que je chercherais partout de nouvelles idées. Je m'intéresse donc beaucoup aux nouvelles idées que vous pouvez proposer aujourd'hui.

Je ne pense pas qu'en redressent l'économie et en créant plus d'emplois, on va pour autant résoudre le problème. Un très haut pourcentage parmi les emplois créés sont des emplois mal rémunérés et ils ne permettront pas aux sans-abris de se loger. Nous représentons les riches dans ce pays, qui spéculent sur les terrains et les logements et qui sont responsables de l'inflation dans ce secteur, et il faut étudier le problème sous tous ses angles.

Des gens m'ont dit qu'on devrait avoir des règlements en matière de spéculation, lorsque certains achètent des terrains et des logements où ils ne résident pas. Il y a énormément de spéculation qui se fait simplement sur papier. Ce genre d'affaire ne nécessite ni argent, ni engagement, et crée une énorme inflation ainsi que des problèmes graves. Avez-vous pensé à vous attaquer à ce problème? Vous avez dit qu'il y avait des notions nouvelles en matière de logement et personnellement, j'aimerais savoir ce que vous avez à l'esprit.

M. Redway: Vous en entendrez certainement parler. J'essaie très fort de me faire entendre, mais parfois sans grand résultat.

On a toutes sortes de bonnes idées et j'ai l'esprit ouvert et je suis prêt à accepter des idées des membres de votre caucus ou du caucus NPD.

Pour défendre mon ministère, qui n'a pas vraiment besoin de défense, je pense que la SCHL fait de l'excellent travail et regroupe un bon nombre d'experts. Comme vous l'avez fait remarquer, la difficulté tient à l'ampleur du problème.

Je m'aperçois que la plupart des idées avancées ne sont pas vraiment nouvelles. La SCHL s'intéresse au logement depuis longtemps déjà, et soit qu'elle ait déjà pensé à certaines d'entre elles, soit qu'on les lui ait suggérées; d'ailleurs je dois vous dire en toute sincérité que certaines de ces idées sont un peu décousues. Pas toutes, tout de

that have not been tried or heard of before. It then starts to limit the scope of things available to us, but rightly so. You cannot thrash around after thousands of ideas, you have to get down to concentrating on a few.

We have been concentrating on a limited number of things. They all certainly do not fall into the social housing category, but they fall into the idea of making housing affordable in some way. In doing that, whether it is a trickle-down or a trickle-up or whatever, the more people you can get owning houses relieves some of the other burdens.

I also appreciate what you said about the speculative aspect of housing. Certainly there is no question that the biggest single component in the affordable housing riddle is land prices. Land prices go up because they are bid up by excessive demand over supply. The demand is created almost entirely by good times in a particular location in the country.

Although real estate boards may have pointed out affordability problems in a great many different markets across the country, the fact is that housing prices, for instance, and vacancy rates vary very dramatically across our country. Extremes are found in Toronto and Vancouver, where the average price of a house is between \$250,000 and \$275,000; in Regina, Saskatoon, and Winnipeg the average price is between \$75,000 and \$90,000. Vacancy rates in Toronto and Vancouver on rental accommodation are less than 1%; in Saskatoon and Regina rates are 10%; and in a town like Lloydminster, Saskatchewan, they are 25%. Good times create the housing problem.

• 1630

I am sorry to have spent so much time talking about the problem, because I want to try to deal with some of the things we are looking at in order to try to solve it.

Mrs. Stewart: But I had suggested the particular problem of speculation. My riding is a growth area and we have a zero vacancy rate in some of the municipalities.

Mr. Redway: Yes, I am sure you do.

Mrs. Stewart: Speculation is rampant and people do not have to expose any capital at all, yet they are making lots of money.

Mr. Redway: Before I got this job I was a great advocate of land speculation tax to deal with this problem. The Department of Justice's advice is that this area is a provincial one and that the provincial government should be applying that tax. To the best of my knowledge, the only land speculation tax ever applied in this country occurred in Ontario during the early 1970s and was put on by the provincial government.

[Translation]

même, mais j'ai trouvé quelques suggestions dont je n'avais pas entendu parler avant et qui n'avaient pas encore été mises à l'épreuve. Cela limite donc le champ de possibilités, mais c'est une bonne chose. On ne peut pas discuter de mille idées différentes, il faut se concentrer sur quelques-unes.

Nous nous sommes donc concentré sur un nombre limité d'initiatives. Elles ne tombent bien entendu pas toutes dans la catégorie du logement social, mais elles concernent la possibilité de rendre le logement abordable d'une façon ou d'une autre. Ce faisant, qu'il y ait effet de ruissellement ou effet de percolateur ou quelqu'autre effet, plus vous aurez de gens qui deviennent propriétaires, plus il sera facile d'aider les autres.

Vous avez eu raison également de mentionner la spéculation en matière de logement. Il ne fait pas de doute que dans le cas du logement à prix abordable, l'obstacle principal est représenté par le coût du terrain qui monte parce que la demande dépasse de loin l'offre. Or, la demande apparaît dans une région particulière du pays et presque uniquement en période de vaches grasses.

Même si les agents immobiliers signalent des problèmes dans le secteur des logements à coût abordable sur un grand nombre de marchés canadiens, le fait est que le prix des maisons, entre autres, et les taux de vacance varient énormément d'une région à l'autre. On trouve des extrêmes à Toronto et à Vancouver, où le prix moyen d'une maison se situe entre 250,000 et 275,000 dollars. À Régina, à Saskatoon et à Winnipeg, le prix moyen est de 75,000 à 90,000 dollars. Le taux d'inoccupation des logements locatifs à Toronto et à Vancouver est inférieur à un p. 100. À Saskatoon et Régina, il est de 10 p. 100. Et dans une ville comme Lloydminster, en Saskatchewan il est de 25 p. 100. La prospérité est à l'origine du problème du logement.

Je suis désolé de devoir consacrer tant de temps à ce problème. C'est que je voudrais parler de ce que nous essayons de faire pour le résoudre.

Mme Stewart: Mais j'avais posé le problème particulier de la spéculation. Ma circonscription se trouve dans une région en pleine croissance et le taux d'inoccupation est nul dans certaines municipalités.

M. Redway: Oui, je n'en doute pas.

Mme Stewart: La spéculation bat son plein, et les spéculateurs n'ont même pas à risquer leur capital pour gagner beaucoup d'argent.

M. Redway: Avant de prendre ce poste, j'étais un ardent défenseur d'un impôt sur la spéculation foncière comme solution au problème. Or, le ministère de la Justice nous a fait savoir qu'il s'agit d'une responsabilité provinciale et que c'est le gouvernement provincial qui devrait lever cet impôt. À ma connaissance, le seul impôt sur la spéculation foncière qui ait été levé au Canada l'a été par le gouvernement de l'Ontario au début des années 1970.

|Texte|

Mrs. Stewart: Is housing speculation the same?

Mr. Redway: Yes. The tax affected all real estate transactions, namely houses. I wrote to the Premier of Ontario before I became minister and asked him if he would consider putting on a tax. He responded that his advice was that it was not appropriate to put that kind of tax on at this time. But it is something I would still be interested in. If I could obtain an opinion from the Department of Justice to the effect that we do have the power to take that step, I would be advocating it. Not that it will solve all the problems, but it is one step in the right direction.

The effect of the speculation tax in the province of Ontario, as you may recall, was to cause a complete collapse in the real estate housing market right away. Prices went down substantially and a lot of speculators caught in the middle were burned dramatically.

With all that in mind, it might not be a bad idea, except that some of my own constituents write letters to me saying I am a nasty person who is trying to deflate the price of their houses. Perhaps they are a retired couple who are living on a fixed income and their only asset is that house, which has gone up in value. They want the value to stay up. So there are conflicting sides to the situation.

I think I pointed out publicly, although it may have never been reported, that the GST rebate has some characteristics that are somewhat similar to a land speculation tax in that you do not receive the rebate unless the house is your principal residence. So someone who is flipping over properties will not receive the rebate. The house has to be a principal residence and the owner has to be either a Canadian or a landed immigrant, I think, to receive the rebate.

To outline very briefly some of the thoughts we have on being of assistance, we are obviously still looking at freeing up more surplus government land in areas where housing is a problem, such as the Toronto and Vancouver areas, and where we can identify land that may be surplus. It is not easy to find another department ready to say we have surplus land. That is one thing we continue to look at.

• 1635

We are still looking at the lower down payment, going to the 5% down payment with the 95% mortgages. We are still investigating the possibility of utilizing the registered retirement savings plan for the equity in a home. It might also be that we could apply that to registered pension plans too, so that anyone who wanted to work for General

[Traduction]

Mme Stewart: Est-ce que la spéculation sur les logements est du même ordre?

M. Redway: Oui. L'impôt touchait toutes les transactions immobilières, notamment les maisons. J'ai écrit au premier ministre de l'Ontario avant de devenir ministre et je lui ai demandé s'il envisagerait d'imposer une taxe de ce genre. Il m'a répondu qu'il ne jugeait pas à propos de le faire en ce moment. Il reste que cette possibilité m'intéresse toujours. Si le ministère de la Justice se disait d'avis que nous avons le pouvoir de prendre une telle mesure, je m'en ferais le champion. Certes, tous les problèmes ne s'en trouveraient pas réglés pour autant, mais ce serait un pas dans la bonne direction.

L'impôt sur la spéculation en Ontario, si vous vous souvenez bien, a eu pour effet de causer immédiatement l'effondrement total du marché de l'immeuble d'habitation. Les prix ont chuté considérablement et un grand nombre de spéculateurs s'y sont fait prendre.

De ce point de vue, l'idée n'est peut-être pas mauvaise, sauf que mes propres commettants m'écrivent pour me reprocher de vouloir faire baisser la valeur de leur maison. Parfois, il s'agit d'un couple à la retraite qui a un revenu fixe et dont le seul bien est cette maison, qui a pris de la valeur. Il veut préserver cette valeur. Comme on le voit, il y a toujours un revers à la médaille.

Je pense que j'ai signalé publiquement, mais cela n'a peut-être pas été rapporté dans les journeaux, que la ristourne de TPS présente certaines caractéristiques qui ne sont pas sans ressemblance avec celles de la taxe sur la spéculation foncière, en ce sens qu'on n'a pas droit à la ristourne à moins que la maison ne soit la résidence principale. Ceux qui multiplient les achats de propriétés, par conséquent, n'auront pas droit à la ristourne. La maison doit être la principale résidence et le propriétaire doit être soit un Canadien ou un immigrant reçu, je pense, pour recevoir la ristourne.

Je vais vous décrire très brièvement certaines mesures des idées auxquelles nous pensons pour améliorer la situation. Naturellement, nous examinons toujours la possibilité de libérer un plus grand nombre de terrains publics excédentaires dans les régions qui connaissent un problème de logement, comme les régions de Toronto et de Vancouver, à condition que nous puissions trouver des terrains excédentaires. Il n'est pas facile de trouver un ministère qui soit prêt à dire qu'il dispose de terrains excédentaires. Mais nous continuons d'examiner cette question.

Nous continuons également à étudier la possibilité de diminuer le montant du versement initial, à s'avoir un accompte de 5 p. 100 et une hypothèque de 95 p. 100. Nous continuons à examiner la possibilité d'utiliser les fonds d'un régime enregistré d'épargne-retraite pour l'achat d'une maison. Il se pourrait même qu'on mette

Poverty

[Text]

Motors in their pension fund and got... maybe they are the wealthy, I am not sure, but in any event—

Mr. Karpoff: I have to get away. I wonder if I could just ask one quick question.

Mr. Redway: I am sorry that I had not finished my list there, but I will try to get back to it.

Mr. Karpoff: I think the housing crisis is based on a false assumption right from the beginning, and that is that the free market is going to provide affordable housing. As long as you have that delusion, we are never going to do anything to solve it. Most industrial countries have somewhere between 25% and 30% of their housing stock in non-market housing, which simply means on that group of housing the cost is not subject to speculation in the marketplace, which means that if the marketplace moves too high there is an alternative. Right now in Canada if 35% or like Hong Kong 40% of the housing stock were non-market housing of various forms, societies, co-op housing, public housing, the housing prices could not rise and be manipulated the way they are.

On this idea that you are going to have the municipalities speed up the process and simply save so much, all that does is give a windfall profit to the first person. A number of municipalities on the lower mainland have been through this where they have gone to bat for developers building housing projects, and speeded up the process so the developers could get it on the market. In one case the developer put it on the market, and on the first day so many units were sold. He took it off the market and put the price up \$15,000 the next day. All that meant was he got another \$15,000 to \$20,000 by speeding up the process. It has another to do with influencing the price of housing unless it is non-market housing.

I guess both the Liberals and the Conservatives abandoned the concept of non-market housing in Canada as a solution. As long as you think the market is going to do it, all you are going to do is make very, very wealthy millionaires out of people like me who happen to own my own home for 25 years—not millionaires, but my home has gone up—

Mr. Redway: You may be, before you are finished.

An hon, member: Give it a couple more years out there, Jim.

Mr. Karpoff: I bought it 25 years ago on a CMHC subsidized mortgage. Are you really re-examining the concept that the free market can provide this?

[Translation]

également à contribution les régimes enregistrés de pension, de façon à ce que le travailleur chez *General Motors* puisse utiliser son fonds de pension pour... Mais celui-ci compte peut-être parmi les riches, je ne sais pas; quoi qu'il en soit...

- M. Karpoff: Je dois partir. Je me demandais si je pouvais poser rapidement une question.
- M. Redway: J'avais d'autres points à aborder, mais j'essaierai d'y revenir plus tard.

M. Karpoff: À mon avis, la crise du logement est fondée sur un faux postulat dès le départ, à savoir que le jeu de l'offre et de la demande maintiendra les logements à un prix abordable. Tant que nous vivrons dans cette illusion, nous ne réglerons jamais le problème. Dans la plupart des pays industrialisés, il y a de 25 p. 100 à 30 p. 100 des logements qui ne sont pas soumis aux lois du marché, c'est-à-dire que ces logements ne peuvent faire l'objet d'aucune spéculation. Si les autres logements, ceux qui sont livrés aux forces du marché, coûtent trop cher, il y a alors une solution de rechange. Au Canada, si l'on avait 35 p. 100, ou 40 p. 100 de logements sociaux sous diverses formes, comme à Hong Kong, que ce soit des logements gérés par des associations, par des coopératives ou par le gouvernement, le prix des logements ne pourrait augmenter de façon indue ni être manipulé comme il l'est aujourd'hui.

Quant à l'idée d'amener les municipalités à accélérer le processus et de réaliser des économies, on ne ferait qu'accorder une aubaine au premier venu. Plusieurs municipalités du sud de la Colombie-Britannique ont déjà eu recours à cette solution en incitant les promoteurs à entreprendre des chantiers de construction immobilière et en accélérant le processus pour que les promoteurs mettent ces logements sur le marché le plus vite possible. Or, aussitôt que le promoteur a mis les logements en vente, il en a vendu un grand nombre dès le premier jour. Le lendemain, il a augmenté son prix de 15,000\$. L'accélération du processus a donc eu comme résultat de faire grimper les prix de 15,000\$ à 20,000\$. Là encore, on a fait monter le prix des logements, ce qui ne serait pas le cas si les logements étaient hors-marché.

Je pense que les Libéraux et les Conservateurs ont abandonné l'idée des logements hors-marché au Canada comme solution. Tant qu'on sera persuadé que les lois du marché règleront la question, tout ce qu'on réussira à faire, c'est de rendre millionnaires des personnes qui possèdent leur propre maison depuis 25 ans, comme c'est mon cas. Je ne suis pas millionnaire, mais le prix de ma maison a grimpé. . .

M. Redway: Vous le serez peut-être un jour.

Une voix: Attendez encore quelques années, Jim.

M. Karpoff: J'ai acheté ma maison il y a 25 ans grâce à une hypothèque subventionnée par la SCHL. N'allez-vous pas remettre en question le concept du marché libre comme solution au problème?

Mr. Redway: I certainly would not claim that the free market, if you will, is going to solve all the problem. We are always going to have some people who will need some assisted housing. There is no question in my mind about that.

Mr. Karpoff: Would it be 25%, 30%, 4%?

Mr. Redway: That is interesting. You have referred to the situation in other countries, and in other countries there are different proportions of home ownership from what we have in Canada and it could be very well be that we are nowhere near the number and the percentage of people who could be owning their own homes in this country. We do have one of the highest rates in the world. Some 62.5% of Canadian households own their own homes, and that is one of the highest rates in the world. In the province of Quebec, in the city of Montreal, for instance, the situation is exactly the reverse. Some 60% of the people in Montreal are tenants and only 40% are homeowners.

Mr. Karpoff: I have to catch a plan. I am sorry.

Mr. Redway: I will continue with my answer. You will be able to pick it up off the record.

Mr. Karpoff: The plane will not wait for me.

Mr. Redway: Carry on. But I do not think that abandoning the idea of the free market, if that is the name for it, is going to solve anything either. In fact, I think we can probably increase the percentage of home ownership in here over and above what it is now as long as we can make some adjustments that will help to make things more affordable for first-time home buyers.

• 1640

Mr. Karpoff mentioned the situation in Hong Kong. I think if he looked at housing prices in Hong Kong he would find that, for those who own condominiums or whatever in Hong Kong, the prices there are pretty extreme in comparison with what they are in Canada. So when you start to look at other countries and other jurisdictions, often you find that one thing that is attracting foreign dollars to this country and into the real estate market is that the prices here look more attractive in comparison with the countries that money comes from. That is one thing that is bringing it here.

On the whole question he raised relating to the shortening of the approval process being a windfall profit for somebody, the reason the windfall profits take place really is because of that excessive demand and the great attraction of a particular community that is drawing people to it, whether from other countries or from within the country. We have a migration going on to his city now of a substantial nature, from Saskatchewan to Vancouver. A lot of people are leaving Saskatchewan: 10,000 people left Saskatchewan in the first four months of last year, and most of them went to the west coast. They are finding now—I think there was a recent article in a Kelowna,

[Traduction]

M. Redway: Je n'oserais sûrement pas prétendre que le libre marché est suffisant pour régler tous les problèmes. Il y aura toujours des gens qui auront besoin de logements sociaux. Cela ne fait aucun doute dans mon esprit.

M. Karpoff: La proportion de logements hors-marché devrait-elle être de 25 p. 100, de 30 p. 100, de 4 p. 100?

M. Redway: C'est intéressant. Vous avez mentionné la situation dans d'autres pays, où le pourcentage de propriétaires de maison peut être différent de ce qu'il est au Canada et il se pourrait bien que le nombre de propriétaires de maison augmente encore beaucoup dans notre pays. Nous avons l'un des taux les plus élevés du monde. Quelque 62,5 p. 100 des ménages canadiens possèdent leur propre maison, et c'est là un des pourcentages les plus élevés du monde. Dans la province de Québec, à Montréal, par exemple, la situation est exactement l'inverse. Quelque 60 p. 100 des Montréalais sont locataires et seulement 40 p. 100 sont propriétaires.

M. Karpoff: J'ai un avion à prendre. Désolé.

M. Redway: Je vais continuer à donner ma réponse. Vous pourrez la lire dans le procès-verbal.

M. Karpoff: L'avion ne m'attendra pas.

M. Redway: Allez-y. Je ne crois pas que l'abandon de l'idée du libre marché, si c'est ainsi qu'on doit l'appeler, soit davantage susceptible de régler le problème. À vrai dire, nous pouvons probablement augmenter encore le pourcentage des propriétaires, à condition d'apporter quelques redressements qui aideront à rendre les logements plus abordables pour les acheteurs d'une première maison.

M. Karpoff a parlé de la situation à Hong Kong. Il sait peut-être que le prix des appartements et des logements en général est extrêmement élevé à Hong Kong par rapport au Canada. Si on fait des comparaisons avec d'autres pays, on constate souvent que les capitaux étrangers sont attirés au Canada parce que l'immobilier est beaucoup moins cher ici que dans le pays de l'investisseur.

Quant aux économies découlant de la réduction des délais d'approbation, il faut comprendre que la raison de ces profits d'aubaines, c'est la demande excessive dans la localité concernée et le fait qu'elle attire des personnes de l'étranger ou d'autres régions du pays. Il se passe actuellement une migration importante de la Saskatchewan à Vancouver. Il y a un exode important de la Saskatchewan, 10,000 personnes ont quitté la province pendant les quatre premiers mois de l'année dernière et la plupart se sont établies sur la côte ouest. Il y avait récemment un article dans le journal de Kelowna, en Colombie-Britannique au sujet de tous les gens de la

Poverty

[Text]

B.C., paper that there is a big deluge of people moving into Kelowna from Saskatchewan, not just because of the weather, but because there are good times there and poor times in Saskatchewan.

When you get these situations, people leave one part of the country and go to another part of the country, and that instantly creates a demand and pressure on the housing market. Housing difficulties—that is, prices and affordability as far as pricing is concerned—can be related very directly to good economic times in a particular part of the country.

So while it may be that they tried shortening the approval process in the Vancouver area and somebody got a windfall profit at the same time, if the demand situation had been different, then the shortening of the approval process would certainly have been helpful in holding down the price of the housing that was on the market there.

M. Desjardins: Monsieur le ministre, vous vous dirigez tranquillement vers Montréal. J'aimerais qu'on y reste un peu. Vous avez dit vous-même, et c'est vrai, que les résidents de Montréal sont majoritairement des locataires. Je sais que vous êtes bien au courant de la situation qui prévaut à Montréal et que vous avez rencontré le maire Doré il y a quelque temps. L'économie de Montréal se détériore de plus en plus, la situation économique est difficile, et l'habitation devient un problème grave. Quelles sont vos intentions quant au secteur de Montréal pour les prochains mois ou les prochaines années?

Mr. Redway: Another one of the things we have done—there has not been very much press about it—is to form a number of tripartite or three-level government committees in major centres across the country. One of them is in the Montreal area. The model we have usually followed is to have our own representatives, provincial representatives and municipal representatives on these committees, but in the case of Montreal and particularly in our dealing with the Province of Quebec, the province was not agreeable initially to have any sort of committee. Finally they agreed to have a committee, but a different kind of committee, in Quebec, one that had federal and provincial representatives, but also representatives from Montreal, Verdun and Quebec City.

So we have a very different kind of tripartite arrangement now in Montreal, and they have been discussing specifically dealing with the issue you are concerned about, of which perhaps the other members of the committee are not aware. It has been a major issue in Montreal in particular, but also in many other cities in Quebec. I guess it is particularly severe in Verdun, Montreal, and Quebec City. I am speaking of the discontinuance of the PAREL locatif program, the rental rehabilitation program in place up until last year and eliminated last year.

[Translation]

Saskatchewan qui arrivent dans cette ville et ce n'est pas seulement le climat qui les attire, mais aussi la prospérité, qui contraste avec la mauvaise conjoncture en Saskatchewan.

Ce sont des phénomènes qui expliquent les migrations internes dans un pays et tout cela crée un forte demande pour l'habitation. Les crises du logement et les flambées des prix sont directement proportionnelles à la prospérité économique d'une région donnée.

Alors, même si on a essayé de réduire les délais d'approbation dans la région de Vancouver et que quelqu'un s'est retrouvé avec un profit d'aubaine, dans une situation de demande différente, la réduction du délai d'approbation aurait certainement contribuée à empêcher la montée des prix des logements existants.

Mr. Desjardins: Mr. Minister, you are slowly heading towards Montreal. I would like us to spend a while there. You quite rightly pointed out that most Montreal residents are tenants. I know that you are well informed about the situation in Montreal and that you met the mayor, Mr. Doré, some time ago. The Montreal economy has been steadily worsening, the economic situation is difficult and housing is becoming a serious problem. What do you intend to do in the Montreal area in the coming months?

M. Redway: Une de nos initiatives, dont on n'a pas beaucoup parlé dans la presse, a été la création de comités tripartites représentant les trois paliers de gouvernement dans les grands centres urbains au Canada, y compris pour la Communauté rubaine de Montréal. Normalement il y a des représentants fédéraux, provinciaux et municipaux mais dans le cas de Montréal, la province de Québec au début n'était pas disposée à accepter la création d'un tel comité. Elle a fini par céder mais la formule a été différente; au Québec, notre Comité compte des représentants fédéraux et provinciaux et également des représentants de Montréal, de Verdun et de Québec.

Il existe donc un arrangement tripartite différent à Montréal et on y parle notamment de la question que vous avez soulevée, et dont les autres membres du Comité ne sont pas peut-être pas conscients. Le problème s'est révélé particulièrement aigü à Montréal, mais aussi dans d'autres villes du Québec. Il est particulièrement grave à Verdun, à Montréal et à Québec. Je pense, entre autres, à l'abandon du programme Parel locatif, destiné à aider les locataires, qui était en place jusqu'à l'an dernier et qui a été supprimé.

• 1645

We have been looking at ways to assist there. We have come up with some thoughts, which we now have put to the Province of Quebec. My understanding is—and Robert here actually sits on that committee, or has close contact with it—that the three cities and ourselves have really agreed on a position. We put it to the province to have them agree as well and we are still waiting. Hopefully we will get some agreement from the province and there will be a combined effort with the programs we still have available with city participation and with provincial participation to assist not only Montreal but also Verdun and Quebec City.

Perhaps that can serve as a model for some other cities in other parts of the country, and perhaps also in Témiscamingue.

Mrs. Stewart: I would like to ask you about Downsview. I am just wondering if anything is happening there yet.

Mr. Redway: At Downsview, we have in place a planning group called IDI, with which you may be familiar. Along with Mr. Steven McLaughlin, they have been working on developing the plan to bring forward to North York council. We had hoped that we would have had that first plan to bring forth by now. We have run into a problem I did not anticipate, and that is traffic. The road system in the Downsview area is at capacity, I and the planners are told. I was told last night again by Mr. Baxter, the economic development commissioner for metro Toronto, that the road system there is at capacity and that something will have to be done to alleviate it.

I gather that a three-pronged effort is being made here, but part of it entails a decision by the provincial government under the greater Toronto area auspices of Mr. Gardner Church, who heads up the greater Toronto effort out of Mr. Sweeney's office—formerly out of the premier's office. He has apparently decided that there is to be a study. It is supposed to be a quick one, but studies unfortunately do not usually end up that way. It is to (a) make recommendations for a transportation network; (b) make recommendations relating to the trunk sewer situation; and (c) determine how to finance the whole thing.

Tied into that is the possibility of a go-train stop in the area. Tied into that is perhaps something more with the Spadina subway line. Our planners have come up with what they believe would be a road solution to the problem, which would also be helped by these other things happening. That solution, however, has to take place on land we do not own. It would be partially on land that is still owned by the Department of National Defence and partially on land that is now owned by de Havilland-Boeing.

[Traduction]

Nous cherchons des moyens pour aider les gens. Il nous est venu certaines idées, que nous avons communiquées à la province de Québec. Sauf erreur—et Robert qui est ici siège à ce comité ou a des contacts étroits avec lui—ces trois villes et nous-même avons adopté une position commune. Nous en avons fait part à la province et nous attendons toujours son accord. Nous espérons pouvoir conclure un accord avec la province, de façon à ce que nos efforts conjugués—participation des municipalités et participation de la province—puissent aider non seulement Montréal mais également Verdun et Québec.

Peut-être que ce modèle inspirera d'autres villes ailleurs au pays, et peut-être également au Témiscamingue.

Mme Stewart: Que savez-vous au sujet de Downsview? Je voudrais savoir si la situation a évolué.

M. Redway: A Downsview, nous avons mis en place un groupe d'aménagement qui s'appelle IDI, que vous connaissez peut-être. En collaboration avec M. Steven McLaughlin, ce groupe a travaillé à l'élaboration d'un plan à présenter au conseil de North York. Nous devrions déjà avoir ce plan en main, mais nous nous sommes heurtés à des difficultés que je n'avais pas prévues, à savoir la circulation. On m'a dit et on a dit aux urbanistes que le réseau routier de la région de Downsview est déjà utilisé à pleine capacité. M. Baxter, le commissaire au développement économique de la région urbaine de Toronto, m'a dit encore hier soir, que le réseau routier est utilisé à pleine capacité et qu'il faudra faire quelque chose pour améliorer la situation.

Je crois qu'un programme à trois volets a été lancé là-bas, mais ce programme repose en partie sur une décision que doit prendre le gouvernement provincial sous l'égide de M. Gardner Church, de la communauté urbaine de Toronto, qui dirige cette affaire à partir du bureau de M. Sweeney et qui était autrefois au cabinet du premier ministre. Apparemment, il a décidé qu'il fallait d'abord faire une étude. Cette étude est censée se faire rapidement, mais on sait, malheureusement, que les études prennent souvent du temps. L'étude doit a) présenter des recommandations concernant le réseau de transport, b) présenter des recommandations concernant le réseau d'égoûts et c) déterminer comment financer tout le projet.

A ce projet se rattache la possibilité d'un arrêt de train express dans la région. On pense en outre à prolonger la ligne de métro de Spadina. Nos urbanistes ont élaboré un plan qui, à notre avis, pourrait représenter une véritable solution aux problèmes, que les autres mesures dont je viens de parler viendraient encore renforcer. Cette solution, toutefois, doit être mise en oeuvre sur des terrains que nous ne possédons pas. Elle toucherait des terrains qui appartiennent encore au ministère de la Défense nationale et des terrains qui appartiennent maintenant à de Havilland-Boeing.

We are in the process of discussions with both over either acquistion or their co-operation for the construction of an additional major arterial roadway, which hopefully would be helpful to all of us and also to the Department of National Defence, if they decide that they are going to be there forever, and to Boeing because it will be helpful for their own staff and what not.

• 1650

Certainly it would allow us to develop the land to the maximum potential we think it has. It is interesting that in the early stages of putting together the plan, discussions between IDI and Metro Toronto have led the planners to believe that Metro Toronto would actually like to see a greater intensification of use and more density on our land than they had actually anticipated.

Whether that happens or not will depend on our finding a solution to the road system and also to the sewer problem. We are told that the sewer problem is not as great as it may have looked at the outset. The development can be done in such a way that we can probably overcome the problem. But we do have to solve the road problem.

This is where we find ourself at the moment, subject to the fact that this study... The advise I am getting is that there would be no point in our proceeding to trot out a plan while the study is going on by the Greater Toronto area department of the provincial government because North York and everybody else would say to wait and hold up because they are just going to sit on this until they see what this study says and then, once the study is done, have to make adjustments in the plan in any event.

At the moment, we are proceeding with the other aspects of this and talking to the Department of National Defence and Boeing about acquiring the necessary land for the road access. They are still working away at all aspects of the plan. Hopefully we can present it just as soon as this study is completed and get going with the final approval and get some housing built on the site.

The Acting Chairman (Ms Greene): The other question was with respect to the Olympics and Expo. Both of them have proposals for housing. They are enormous figures: 4,500 units down at the waterfront and so on. Is this realistic? Is this something your budget can accommodate?

Mr. Redway: It is certainly not realistic within the terms of my budget, let me tell you. First of all, I have to tell that the entire Olympic proposal federally falls under the auspices of Mr. Clark. External Affairs heads up and co-ordinates the federal role in the whole Olympic bid process.

[Translation]

Nous avons entamé des discussions avec ces deux parties en vue d'acquérir les terrains ou d'obtenir leur collaboration pour la construction d'une route supplémentaire à grand débit qui, nous l'espérons, serait utile à tous, même au ministère de la Défense nationale, s'il décide de s'incruster sur place, et à Boeing puisqu'elle servira à son personnel.

Elle nous permettrait, en tout cas, d'aménager les terrains selon tout le potentiel qu'ils semblent offrir. Il est intéressant de constater qu'aux premières étapes d'élaboration du plan, les discussions entre l'IDI et la communauté urbaine de Toronto ont convaincu les urbanistes qu'il ne déplairait pas à la communauté urbaine de Toronto que ces terrains fassent l'objet d'une utilisation plus intense et plus dense qu'il n'était prévu au départ.

La réalisation du projet dépend de la solution que l'on pourra trouver pour le réseau routier et le réseau d'égoût. On nous dit que le problème des égoûts n'est pas aussi grave qu'il paraissait au départ. L'aménagement peut sans doute se faire d'une manière qui permette de résoudre le problème. Mais il nous faut trouver une solution au problème du réseau routier.

C'est là que nous en sommes en ce moment, mais nous devons attendre les résultats de l'étude... On me fait savoir qu'il est inutile de dresser un plan tant que le service de la région métropolitaine de Toronto du gouvernement provincial n'aura pas terminé l'étude, étant donné que North York et toutes les autres parties voudront attendre la publication de l'étude pour ne pas être obligés, par la suite, de modifier le plan.

En attendant, nous poursuivons notre travail concernant les autres aspects du projet, notamment les négociations avec le Ministère de la Défense nationale et avec Boeing en vue de l'acquisition des terrains nécessaires pour l'accès à la route. On est en train de mettre au point tous les aspects du plan. Nous espérons pouvoir le présenter dès que l'étude aura été réalisée et obtenir à ce moment là l'approbation finale, afin d'entreprendre la construction des logements dans cette région.

La présidente suppléante (Mme Greene): L'autre question portait sur les Olympiques et l'Exposition. Dans les deux cas, il y a des propositions de logement. Les chiffres sont énormes: 4,500 logements sur les quais. Ces chiffres sont-ils réalistes? Votre budget est-il suffisant?

M. Redway: Ils ne sont sûrement pas réalistes du point de vue de mon propre budget. Mais je dois vous dire, tout d'abord, que toute la proposition relative aux Jeux olympiques relève, au fédéral, de la responsabilité de M. Clark. Les Affaires extérieures dirigent et coordonnent la participation fédérale à la demande des jeux olympiques.

The Olympic committee organizers are really looking at land over which I do not have any control whatsoever. It is basically CN land to a large extent and it may be Harbour Commission land to another extent. It is not land over which I have any control over. There was some thought at one time that they would like a piece of Downsview to put their Olympic housing on but that is not really realistic.

They have to deal with both the CN and maybe the Harbour Commission for their land for housing. Once they get it, if it is going to be a non-market housing and if it is going to be assisted housing there ultimately, it is going to be a real problem to fit it into the budget situation I have at the moment. This is not to say that the Province of Ontario will not come forward. They have certainly put a lot of money into housing in the last few years and they may very well come forward and provide the financial assistance for it.

• 1655

The money I have has to be divided up, as I have said, under this social housing formula, not only for the city of Toronto, but also for people right across the country. Every province in the country, I can tell you, feels they are not getting a fair share of federal housing funds and they all think they should be getting more.

When you do not have more money to give and they all want more of a piece of the pie than they have now, the only way one person or one province is going to be able to get more is to take it away from another. Quite frankly the province they are all looking at taking it away from is the Province of Ontario and the Province British Columbia, both of which have very severe housing problems. When you try to negotiate a formula on the basis of so many different factors and so many different considerations to be accounted for, it is a real major problem. I think it is going to come to a head in about a month's time and the fur is really going to fly over this.

The Acting Chairman (Ms Greene): How is it divided now? What principles—

Mr. Redway: The principles involved there first of all are where the needy families are across the country. As for the four principles here that we are talking about now, Robert, you will have to help me on this.

Mr. Lajoie: It is based on needs and the housing problems regarding affordability, the size of the households versus the number of rooms, and the quality of the housing stock they deal with. Bad housing conditions, lack of affordability and too small a house size towards the—

Mr. Redway: Then there is the quality principle and equal access across the country.

[Traduction]

Les organisateurs du Comité des jeux envisagent l'utilisation de terrains qui échappent entièrement à mon contrôle. Ce sont prinicipalement des terrains du CN et, dans une moindre mesure, de la Commission du port. Ce ne sont pas des terrains qui relèvent de ma compétence. Il a été question, un moment donné, d'empiéter sur Downsview pour la construction des logements olympiques, mais cela n'est pas vraiment réaliste.

Les organisateurs doivent traiter avec le CN et peut-être aussi avec la Commission du port afin d'obtenir des terrains pour ces logements. Une fois qu'ils auront fait l'acquisition des terrains, il faudra décider si on doit en faire des logements hors-marché ou des logements sociaux. Chose certaine, en tout cas, il sera difficile de les financer au moyen du budget dont je dispose actuellement. Mais je n'exclus pas d'avance la participation de la province d'Ontario. Elle a certainement investi beaucoup d'argent dans le logement ces dernières années et il n'est pas exclu qu'elle soit disposée à accorder son soutien financier à ce projet.

L'argent que j'ai doit être réparti, comme je l'ai dit, en vertu de la formule des logements sociaux, de façon à profiter non seulement à Toronto, mais à toute la population canadienne. Je puis vous dire que toutes les provinces du pays ont l'impression de ne pas obtenir leur juste part des fonds fédéraux destinés au logement et qu'elles en réclament toutes une part plus importante.

Lorsqu'il n'y a plus d'argent à distribuer et que chacun veut une plus grosse part du gâteau, la seule solution qui reste est de se tourner vers quelqu'un d'autre. En toute franchise, la part que toutes les provinces convoitent est celle de l'Ontario et de la Colombie-Britannique, qui connaissent toutes deux un grave problème de logement. Quand il faut négocier une formule, alors que tant de facteurs différents et que tant d'intérêts différents entrent en ligne de compte, on se heurte à un problème majeur. Mais à mon avis, le problème prendra les dimensions d'une crise dans un mois et ça va barder à ce moment là.

La présidente suppléante (Mme Greene): Comment sont répartis les fonds à l'heure actuelle? Sur quels principes. . .

M. Redway: Le principe, c'est d'abord de répondre aux besoins des familles nécessiteuses d'un bout à l'autre du pays. Pour ce qui est des quatre principes qui régissent la répartition des fonds, Robert va devoir m'aider.

M. Lajoie: La répartition est fondée sur les besoins et sur les problèmes de logement à des prix abordables, sur la taille des ménages par rapport au nombre de pièces et sur la qualité de l'ensemble des logements. Les mauvaises conditions de logement, les prix inabordables et les logements trop petits sont. . .

M. Redway: Mais il y a aussi le principe de la la qualité et de l'égalité d'accès d'un bout à l'autre du pays.

Mr. Lajoie: Yes, we look at the needs in every province according to numbers of seniors, families and households. The budget is distributed equally on a needs basis throughout each province. Each province gets its share according to households in core need.

Mr. Redway: As result of the 1986 census, there is a different distribution across the country of needy people compared with the existing formula, for one thing. Just looking at some figures that I had here, for instance, the households in core housing need in Ontario amount to 11.7% of all households, compared with 17.4% in New Brunswick. Those are really the two ends of the pie. In Ouebec it is 15.3%.

Now Quebec has been saying that they are not getting their fair share of funds under this program, because they have more needy people in Quebec than Ontario has. Under this, British Columbia is about the same. If there was going to be a shift in the formula, based on where the needy people are across the country percentage-wise, there are fewer in Ontario than there are in other parts of the country.

The Acting Chairman (Ms Greene): Is it not true that the definition does not recognize the fact that the cost of living is the highest on the continent?

Mr. Redway: Let me say that this is another factor that is in dispute here at the moment. Of course, Ontario and British Columbia are saying that land prices are high and that the costs of building are high. Other provinces are saying that the kind of construction for social housing in Ontario and in British Columbia is luxurious compared to what it is in some of the other provinces. So the kind of construction is expensive and therefore adds to the cost, and that is why they are getting more money than somebody else.

• 1700

So if you went to St. John's, Newfoundland, for example, they would be building everything with wood, and often the same in Quebec. A similar assisted housing complex in Toronto would be built with brick. That is where part of the rub comes in among the provinces. It is traditional in Toronto to build with brick, it is traditional in St. John's, Newfoundland, to build with wood. But one seems luxurious to the other.

Perhaps the most major factor under discussion and in dispute right now particularly by the Province of Quebec has to do with the equalization factor, the ability of provincial governments to pay and the ability of each province to pay. As you know, there are transfer payments from the federal government to the provinces called equalization payments. At the moment, Quebec is putting forth that the housing formula should also include an equalization factor. Under that factor, funds

[Translation]

M. Lajoie: Oui, nous examinons les besoins dans chaque province en fonction du nombre de personnes âgées, de familles et de ménages. Le budget est distribué également en fonction des besoins dans toutes les provinces. Chaque province obtient sa part d'après le nombre de ménages dans le besoin.

M. Redway: Par suite de la publication des résultats du recensement de 1986, on a constaté que la répartition des personnes nécessiteuses au Canada ne correspondait plus à la formule en vigueur. J'ai ici quelques chiffres devant moi et je peux vous dire, par exemple, que les ménages qui ont un besoin critique de logements en Ontario représentent 11,7 p. 100 de tous les ménages, par comparaison avec 17,4 p. 100 au Nouveau-Brunswick. Ce sont là les deux extrémités de la fourchette. Au Québec, ils représentent 15,3 p. 100.

Or, le Québec a prétendu qu'il n'obtenait pas sa juste part des fonds du programme, parce qu'il y avait plus de personnes nécessiteuses au Québec qu'en Ontario. Au même compte, la situation de la Colombie-Britannique est sensiblement la même. Si l'on doit modifier la formule de partage d'après le pourcentage de personnes nécessiteuses par région, la part de l'Ontario serait inférieure à celle des autres parties du pays.

La présidente suppléante (Mme Greene): N'est-il pas vrai que la définition ne tient pas compte du fait que le coût de la vie est le plus élevé du continent?

M. Redway: Permettez-moi de dire que c'est là un autre facteur litigieux en ce moment. Naturellement, l'Ontario et la Colombie-Britannnique font valoir que le prix des terrains est élevé et que les coûts de construction le sont aussi. Les autres provinces prétendent que les logements à loyer modique en Ontario et en Colombie-Britannique sont luxueux comparativement à ceux que l'on trouve chez elles. La construction coûtant cher, les coûts étant plus élevés, par conséquent, l'Ontario obtient plus d'argent.

À Saint-Jean de Terre-Neuve par exemple tout serait construit en bois, et très souvent, au Québec aussi. À Toronto, un immeuble semblable serait construit en brique et c'est cela qui fait le mécontentement entre les provinces. À Toronto, depuis toujours les constructions sont en brique, alors qu'à Saint-Jean de Terre-Neuve, elles sont en bois. Si on compare les deux, l'une semble luxueuse par rapport à l'autre.

Actuellement, le coeur de la discussion et du différend, notamment dans la province de Québec, tient au facteur de péréquation, les moyens financiers relatifs des gouvernements provinciaux. Comme vous le savez, le gouvernement fédéral verse aux provinces des paiements de transfert que l'on appelle des paiements de péréquation. Pour l'instant, le Québec prétend que la formule concernant le logement devrait inclure elle aussi un facteur de péréquation. Avec l'intervention de ce

would flow to Quebec, they would flow out of Ontario, Alberta and British Columbia.

There are a number of other major things at issue in the formula discussions. That is why I say it is not going to be easy to resolve and it certainly may very well come to quite a noisy head in about a month's time.

The Acting Chairman (Ms Greene): Is it true that twothirds of all the social housing in Ontario is in Metropolitan Toronto?

Mr. Redway: I do not have this allotted. There are 100,000 assisted housing units in Metropolitan Toronto. That is about 60% of all of the ones in Ontario.

The Acting Chairman (Ms Greene): Which reflects the fact that there is a lot higher level of poverty and affordability is a much more serious problem.

Mr. Redway: Certainly affordability is a serious problem, but when you get into arguments about level of poverty, the statistics will show other factors.

I am not going to debate that one way or another, because I have to sit on behalf of the country and try to bring together some sort of agreement out of everybody having a different point of view as to who is the poorest and where poverty lies and why they should get more money than they are getting now. So I do not have any comment on who is right and who is wrong, it is just a question of our trying to solve it.

The Acting Chairman (Ms Greene): A very valid question in our study is who is really poor. If you consider the Statistics Canada definition, I think you can live in certain areas a lot cheaper. For example, in Quebec their real need is more the renovation program because they do have a lot of housing. The vacancy rates are a lot higher, but a lot of it is very poor quality, I understand, whereas in my riding in Toronto it is \$1,000, \$1,200 for an apartment. So a single parent is... The hostels are full and 84,000 people are being served by food banks.

• 1705

Did anyone have any other questions? No? Thank you very much.

Mr. Redway: Thank you very much.

The Acting Chairman (Ms Greene): The meeting is adjourned.

[Traduction]

facteur, le Québec recevrait des fonds en provenance de l'Ontario, de l'Alberta et de la Colombie-Britannique.

Il y a d'ailleurs d'autres enjeux dans les discussions concernant la formule. Voilà pourquoi je dis que ce ne sera pas facile et dans un mois, le débat sera sans doute assez houleux.

La présidente suppléante (Mme Greene): Est-il vrai que les deux tiers des logements sociaux en Ontario se trouvent dans la région de Toronto?

M. Redway: Je n'ai pas de données à ce sujet. Il existe 100,000 logements subventionnés dans la région de Toronto. Cela représente 60 p. 100 du total en Ontario.

La présidente suppléante (Mme Greene): Cela illustre un niveau de pauvreté beaucoup plus élevé, la cherté des loyers étant un problème d'autant plus grave.

M. Redway: Il est entendu que la cherté des loyers est un problème grave, mais les statistiques signalent d'autres facteurs importants pour le niveau de pauvreté.

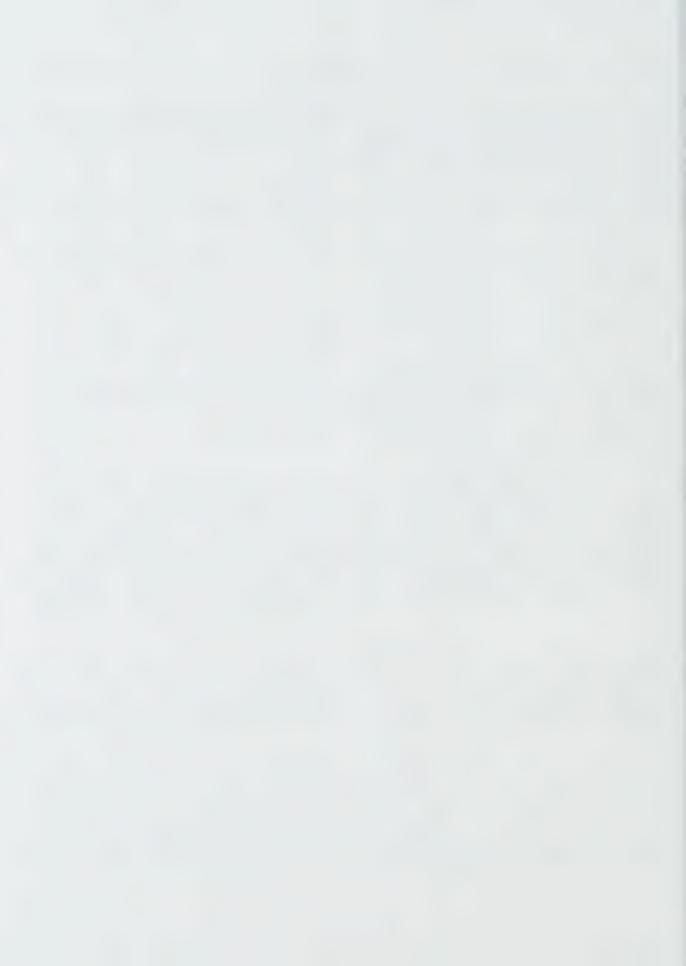
Je dois représenter tout le pays et je me garderai de relancer le débat et de tenter de faire l'unanimité quant à savoir où se trouve la pauvreté, qui est le plus pauvre, et pourquoi on doit verser davantage à celui-ci qu'aux autres. Je ne dirai pas qui a raison et qui a tort, j'essaierai tout simplement de trouver une solution.

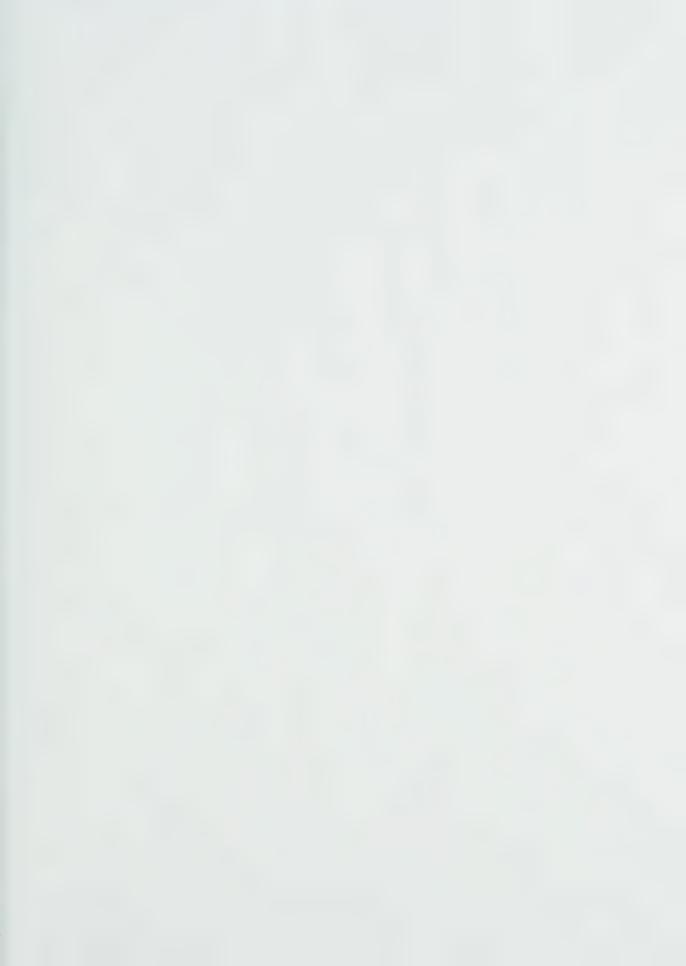
La présidente suppléante (Mme Greene): Dans notre analyse, il s'agit de savoir qui est véritablement pauvre. Suivant la définition de Statistique Canada, la vie est bien moins chère dans certaines régions. Au Québec, par exemple, le besoin est plus pressant du côté du programme de rénovation, car les logements y sont abondants. Les logements disponibles sont beaucoup plus nombreux, même si beaucoup d'entre eux sont de mauvaise qualité, alors que dans ma circonscription à Toronto, un appartement se loue 1,000\$ ou 1,200\$. Un parent célibataire est. . . Les refuges sont remplis à pleine capacité et les banques d'aliments ont 84,000 clients.

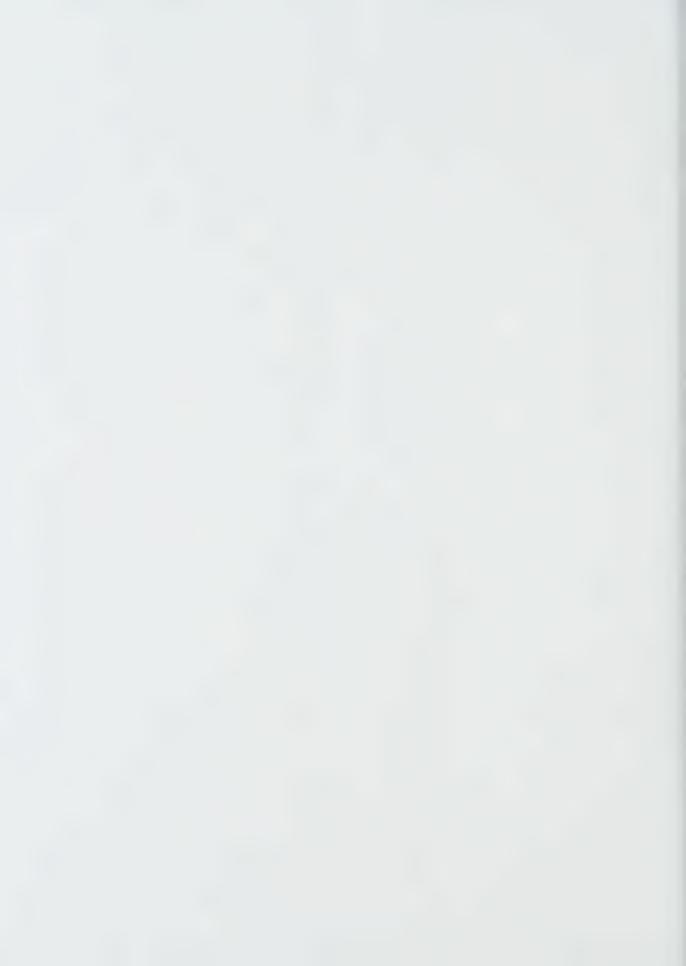
Y a-t-il d'autres questions? Il ne me reste plus qu'à vous remercier.

M. Redway: Merci beaucoup.

La présidente suppléante (Mme Greene): La séance est levée.











If undelivered, return COVER ONLY to: Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada, K1A 0S9 En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESS

From Canada Mortgage and Housing Corporation:

Robert Lajoie, Executive Director, Policy and Corporate Relations.

TÉMOIN

De la Société canadienne d'hypothèques et de logement:

Robert Lajoie, directeur général, Politique et relations de la Société.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 4

Wednesday, April 11, 1990

Chairman: Nicole Roy-Arcelin

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 4

Le mercredi 11 avril 1990

Présidente: Nicole Roy-Arcelin

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur

Poverty

of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women La Pauvreté

du Comité permanent de la Santé et du Bien-être social, des Affaires sociales, du Troisième âge et de la Condition féminine

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of child poverty

CONCERNANT:

En vertu du paragraphe 108(2) du Règlement, étude de la pauvreté chez les enfants

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-fourth Parliament, 1989-90

Deuxième session de la trente-quatrième législature, 1989-1990

34883

SUB-COMMITTEE ON POVERTY
OF THE STANDING COMMITTEE ON
HEALTH AND WELFARE, SOCIAL AFFAIRS,
SENIORS AND THE STATUS OF WOMEN

Chairman: Nicole Roy-Arcelin

Vice-Chairman: David Dingwall

Members

Barbara Greene Joy Langan

(Quorum 3)

Clairette Bourque

Clerk of the Sub-Committee

SOUS-COMITÉ SUR LA PAUVRETÉ DU COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ ET DU BIEN-ÊTRE SOCIAL, DES AFFAIRES SOCIALES, DU TROISIÈME ÂGE ET DE LA CONDITION FÉMININE

Présidente: Nicole Roy-Arcelin

Vice-président: David Dingwall

Membres

Barbara Greene Joy Langan

(Quorum 3)

La greffière du Sous-comité

Clairette Bourque

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

Available from the Canadian Government Publishing Center, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9 En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, APRIL 11, 1990 (6)

[Text]

The Sub-Committee on Poverty of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women met at 3:39 o'clock p.m. this day, in Room 307, West Block, the Chairman, Nicole Roy-Arcelin, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Barbara Greene, Joy Langan, Nicole Roy-Arcelin.

Acting Member present: Albina Guarnieri for David Dingwall.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: June Dewetering, Research Officer.

Witnesses: From the National Council of Welfare: Ann Gagnon, Chairman; Ken Battle, Director, Steve Kerstetter, Assistant Director.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Sub-Committee resumed its consideration of child poverty.

Ann Gagnon and Ken Battle made statements and, with the other witness, answered questions.

At 4:57 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 4:59 o'clock p.m., the sitting resumed and the Sub-Committee proceeded *in camera* to consider future business.

At 5:19 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

Clairette Bourque

Clerk of the Sub-Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 11 AVRIL 1990

(6)

[Traduction]

Le Sous-comité de la pauvreté du Comité permanent de la santé et du bien-être social, des affaires sociales, du troisième âge et de la condition féminine se réunit aujourd'hui à 15 h 39, dans la pièce 307 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Nicole Roy-Arcelin (*présidente*).

Membres du Sous-comité présents: Barbara Greene, Joy Langan, Nicole Roy-Arcelin.

Membre suppléant présent: Albina Guarnieri remplace David Dingwall.

Aussi présente: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: June Dewetering, attachée de recherche.

Témoins: Du Conseil national du bien-être social: Ann Gagnon, présidente; Ken Battle, directeur; Steve Kerstetter, directeuradjoint.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité continue à examiner la pauvreté chez les enfants.

Ann Gagnon et Ken Battle font des exposés puis, avec l'autre témoin, répondent aux questions.

A 16 h 57, la séance est suspendue.

A 16 h 59, la séance se poursuit à huis clos pour permettre au Comité d'examiner ses travaux à venir.

À 17 h 19, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Sous-comité

Clairette Bourque

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Wednesday, April 11, 1990

• 1539

La présidente: Mesdames et messieurs, bonjour. Nous avons le quorum et je déclare la séance ouverte.

Cet après-midi, en vertu du paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité sur la pauvreté continue l'étude de la pauvreté chez les enfants; et dans le cadre de cette étude, nous avons le plaisir d'accueillir M^{me} Ann Gagnon, qui est la nouvelle présidente du Conseil national du bien-être social du Canada.

Madame Gagnon, j'aimerais que vous nous présentiez vos collaborateurs, s'il-vous-plaît.

Mme Ann Gagnon (présidente, Conseil national du bien-être social): Avec plaisir, madame la présidente.

Nous avons d'abord M. Ken Battle, directeur du Conseil national du bien-être social; et Steve Kerstetter, le directeur adjoint.

La présidente: Vous avez la parole.

• 1540

Mme Gagnon: Vous êtes au courant de ce qui a été fait au Conseil national du bien-être social depuis 20 ans au niveau des politiques sociales et de la pauvreté . Tous les rapports sont disponibles pour consultation.

Aujourd'hui, j'aimerais faire un bref résumé du travail que j'effectue pour la fondation de l'hôpital de Montréal pour enfants—que les gens appellent le *Children*—simplement pour donner une idée de la pauvreté qui touche l'enfant, même avant sa naissance.

La femme ou l'adolescente enceinte qui vit en-dessous du seuil de la pauvreté, qui s'alimente mal, qui ne se fait pas suivre pendant sa grossesse, risque de donner naissance à un bébé en dessous du poids normal. Ce bébé devra être hospitalisé plusieurs mois et parfois plus d'un an au service néo-natal.

À sa sortie de l'hôpital, s'il est sain de corps et d'esprit, quel genre de foyer l'attend? Sera-t-il soigné ou reviendra-t-il à l'urgence dans quelques mois, victime de mauvais traitements? Quel est le vécu d'un enfant de neuf ans hospitalisé en psychiatrie à la suite d'une tentative de suicide?

L'adolescente victime d'inceste, devenue enceinte, qui porte son enfant à terme pourra-t-elle offrir une enfance normale à cet enfant? Règle générale, elle n'a même pas terminé ses études secondaires, elle est de milieu défavorisé. Quelle chance a-t-elle de s'en sortir, de retourner aux études, d'aller sur le marché du travail, de trouver un emploi stable, d'avoir un salaire adéquat lui permettant de faire garder son bébé, d'avoir un logement convenable et des loisirs? Ne risque-t-elle pas d'augmenter les chiffres, les statistiques des familles monoparentales et d'entrer, elle et son enfant, dans le cercle vicieux des démunis?

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mercredi 11 avril 1990

The Chairman: Good afternoon, ladies and gentlemen. We have a quorum and I call the meeting to order.

Pursuant to paragraph 108(2), the Sub-Committee on Poverty is continuing its study of child poverty. This afternoon, we have the pleasure to welcome Ms Ann Gagnon, who is the new chairperson of the National Council of Welfare.

Ms Gagnon, will you please introduce your colleagues.

Ms Ann Gagnon (Chairperson, National Council of Welfare): I will be pleased to do so, Madam Chairman.

With me are Mr. Ken Battle, Director of the National Council of Welfare, and Steve Kerstetter, the Assistant Director.

The Chairman: You have the floor.

Ms Gagnon: You are aware of what has been done at the National Council of Welfare over the past 20 years in the area of social policy and poverty. All our reports are available.

What I would like to do today is give a brief overview of the work I am doing for the foundation of the Montreal Children's Hospital in order to give you an idea of the poverty among children, even before their birth.

The woman or teenage girl who is pregnant, who lives below the poverty line, who has bad eating habits, who is not being followed during her pregnancy, is likely to give birth to an underweight baby. That baby will have to be hospitalized for several months and sometimes more than a year at the neonatal unit.

Once that baby is out of the hospital, assuming he or she is physically and mentally healthy, what kind of home will he be going to? Will he be cared for or will he be back to the emergency unit within a few months, a victim of child abuse? What is the life experience of a 9 year-old child who is institutionalized in a psychiatric hospital following a suicide attempt?

What about the teenage girl who is a victim of incest, who gets pregnant and gives birth to a child? Will she be able to offer a normal childhood to her child? In all likelihood, she has not even finished high school and comes from a disadvantaged background. How likely is she to pull through, to go back to school, to find stable employment on the labour market, to have an adequate salary enabling her to pay for child care services, decent housing as well as some leisure activities? Is she not likely to swell the ranks of the needy among single parent families, bringing her child along with her within the vicious circle of poverty?

Nous pourrions peut-être regarder le coût de ce cercle vicieux. Les hôpitaux pédiatriques et les besoins en équipement spécialisé et en recherche représentent des coûts faramineux. Peut-être pourraient-ils être mieux utilisés à faire de la prévention et de l'éducation.

Quelles sont les ressources pour les enfants en difficulté, pour la protection de la jeunesse, pour les centres d'accueil, pour les foyers d'accueil? Un procureur en Colombie-Britannique—je lisais cela dans *Montreal Gazette* d'hier—M^{me} Wendy Harvey et le juge Andrée Ruffo au Québec se penchent actuellement sur ces questions primordiales.

Comme Ken Battle le dira dans son exposé, éliminer la pauvreté des enfants est un travail de longue haleine mais réalisable. Par contre, il faut une concertation des gens en place à tous les niveaux de gouvernements: fédéral, provinciaux, municipaux et territoriaux, afin de revoir les politiques de la sécurité du revenu des services de garde, des allégements fiscaux et les politiques d'emploi.

Mais il faut aussi informer et sensibiliser les Canadiens. Si tous étaient mis au courant de la misère importante de notre population et en particulier de la pauvreté des enfants, je sais qu'il y aurait un désir collectif de corriger cette situation au plus tôt. On n'a qu'à regarder ce que les Canadiens ont fourni d'aide quand ils ont été informés par les médias de la famine en Afrique ou du tremblement de terre en Arménie. Juste deux exemples.

S'ils savaient ce qui se passe ici, chez nous, ils se sentiraient solidaires, ils comprendraient mieux les politiques sociales et seraient les premiers à vouloir éliminer la pauvreté des enfants.

Je laisse Ken Battle, directeur du Conseil national du bien-être social, vous faire son exposé. Merci madame la présidente.

Mr. Ken Battle (Director, National Council of Welfare): I have to begin by apologizing to the chairman of the committee and the members for not having given you a copy of our brief ahead of time. We did have a reprieve of a couple of weeks but I have been working on it that whole time. Steve and I just finished the brief with Ann and we will get a copy in French to you as soon as we can get it. I apologize for that.

• 1545

I think it is really significant in a way that we ended up spending more time on the brief than we had planned. We work in this area all the time, but in pulling together all of the pertinent work we had done that touches in some way on child poverty, I discovered that it required an enormous amount of effort. The reason is that we take a very broad approach in our brief. I am not going to give a presentation of the brief. I will tell you just a couple of the things that are in it, and hope you will read it. It is a fairly substantial document.

In the brief we try to build upon the results of the work we have been doing for some years. In fact, we begin our brief with a quote from our report "Poor Kids", which was really the first major report to look at child poverty,

[Traduction]

Perhaps we could look at the cost of that vicious circle. Pediatric hospitals and their needs in terms of specialized equipment and research represent enormous costs. It may be that that money could be better employed in the area of prevention and education.

What are the resources available to children who are having problems, for the protection of the youth, for shelter homes? Madam Justice Andrée Ruffo is presently studying these fundamental questions in Quebec and, I read in yesterday's *Montreal Gazette*, that a Crown Attorney, Mrs. Wendy Harvey, is doing the same in British Columbia.

As Ken Battle will tell you in his remarks, eliminating child poverty is a long-term job, but it is feasible. However, it will require a co-ordination of all levels of government, federal, provincial, municipal and territorial, in order to review the policies in the areas of income security, child care services, tax relief and manpower programs.

Canadians must also be informed and made aware of the situation. If all were made aware of the significant poverty problem in Canada and in particular child poverty, I know that there would be a collective will to redress that situation without delay. One only has to consider what Canadians have done in order to help once they have been informed by the media, about the famine in Africa or the earthquake in Armenia, to give but two examples.

If Canadians only knew what is going on here in Canada, they would show solidarity, they would better understand the social policies and they would be the first to demand the elimination of child poverty.

Ken Battle, Director of the National Council of Welfare, will now take over and make his presentation. Thank you, Madam Chairman.

M. Ken Battle (directeur, Conseil national du bien-être social): Je voudrais d'abord m'excuser auprès de la présidente et des membres du Comité pour ne pas vous avoir remis à l'avance un exemplaire de notre mémoire. Nous avons eu un préavis de quelques semaines, mais j'y ai travaillé pendant toute cette période. Steve, Ann et moi-même venons tout juste de terminer le mémoire et nous vous en ferons parvenir un exemplaire en français dès que nous pourrons l'obtenir. Je vous présente mes excuses à ce sujet.

D'une certaine manière, je trouve intéressant que nous ayons consacré davantage de temps que prévu à la rédaction de notre mémoire. Nous travaillons dans ce domaine constamment, mais j'ai découvert qu'il nous a fallu énormément d'effort pour réunir tous les travaux pertinents que nous avons faits et qui touchent plus ou moins directement la pauvreté chez les enfants. La raison en est que, dans notre mémoire, nous avons abordé la question sous un angle très large. Je n'ai pas l'intention de lire le texte du mémoire. Je vais me contenter de vous signaler quelques faits saillants et j'espère que vous le lirez en entier. C'est un document assez volumineux.

Nous avons donc tenté dans ce mémoire de brosser un tableau d'ensemble à partir des résultats des travaux que nous faisons depuis un certain nombre d'années. En fait, on trouve au début de notre mémoire une citation tirée de notre

published back in the middle of the 1970s. What we have done since then is to focus as much on solutions to child poverty as on the causes and effects of child poverty. Our brief is very much focused on policy and on solutions so that we do talk about some of the research evidence, but most of that is available, as Ann was saying, in other reports we have. We are not going to reinvent the wheel.

What we want to focus on are our policies to fight child poverty, and that is what our brief does. We try to be very broad and very deep at the same time. What I mean by that is that we try to present a framework, a perspective globale, as we say in French. You cannot really say that in English, but it is a very general approach with a number of elements to it. Then we try to fill in some of the areas in very great detail, with very specific, achievable, doable policy solutions. There are certain areas of the brief where we go into greater depth than others because they are areas where we have developed an expertise over the years. I will very briefly tell you the major elements we see in an approach to dealing with child poverty, and then we can come back to some of the details.

Before we get into sketching out the various policy areas, we have a couple of pages where we are thinking out loud about what can we really do about child poverty, and what are the kinds of issues that face us if we are serious about trying to deal with child poverty. It is a little different from the usual kind of work we do. I will not go through that now, but I hope you might have a look at that because we are talking about some of the technical and political constraints and obstacles to really having a good go at reducing child poverty.

Just to give you an idea of the flavour of it, we do not think the mandate you have been given is a realistic one. The timing of the mandate is not realistic. We do not think saying we can eliminate child poverty in 10 years is a realistic objective. I am being very serious about that. That does not mean that there should not be a very concerted effort to deal with child poverty. We deal with it. We spend many pages talking about that, but it is not at all realistic to expect that we could solve child poverty in 10 years. It is a problem that will take decades to solve.

That being said, there are many things that could be done right away to ease the severity of child poverty and to reduce the risks of child poverty. There are other solutions we talk about in our brief that will take many, many years. These will probably take a generation to put into place, so we want to be very serious—minded and not naïve about this exercise.

In terms of what is in the brief, just to whet your appetite and then I will stop, we do not spend a lot of time talking about statistics. There are a couple of pages on the latest child poverty statistics. This stuff is not available yet—it

[Translation]

rapport intitulé *Pauvres enfants*, qui a été publié au milieu des années 1970 et qui était en fait le premier document important traitant de la pauvreté chez les enfants. Depuis, nous nous sommes penchés tout autant sur les solutions aux problèmes que sur les causes et les effets de la pauvreté chez les enfants. Notre mémoire met donc l'accent essentiellement sur les solutions aux problèmes; nous mentionnons certains résultats de nos recherches, mais on trouvera la plupart de ces données dans les autres rapports que nous avons publiés, comme Ann le disait. Il n'est pas question pour nous de réinventer la roue.

Nous nous proposons donc d'insister surtout sur les politiques que nous préconisons pour lutter contre la pauvreté des enfants. Nous essayons d'aborder le problème de façon très large et en même temps en profondeur. Ce que je veux dire par là, c'est que nous essayons de présenter un cadre général, une perspective globale. Il s'agit d'aborder le problème d'une façon très générale en tenant compte d'un certain nombre d'éléments. Nous tentons ensuite d'étudier chaque secteur d'intérêt de façon très détaillée, en proposant des solutions très précises, concrètes et réalisables. Dans le mémoire, nous allons plus en profondeur dans certains domaines en particulier pour lesquels nous avons accumulé une certaine compétence au fil des années. Je voudrais donc vous énumérer rapidement les grands éléments que doit comporter. selon nous, une approche globale de la pauvreté de l'enfant, après quoi nous pourrons revenir sur certains détails.

Avant d'énoncer les diverses politiques en cause, nous proposons quelques pages de réflexion sur ce que l'on peut faire à ce sujet et sur les problèmes auxquels il faut s'attaquer si nous voulons vraiment éliminer la pauvreté chez les enfants. C'est quelque peu différent du travail que nous faisons habituellement. Je vais laisser cela de côté pour l'instant, mais j'espère que vous lirez ces pages, car nous y traitons de certaines contraintes et de certains obstacles de nature technique et politique qui nuisent aux efforts que nous faisons pour réduire la pauvreté de l'enfant.

Pour vous en donner une petite idée, disons qu'à notre avis, le mandat qu'on vous a confié n'est pas réaliste. L'échéance n'est pas réaliste. Nous ne pensons pas qu'il soit réaliste de dire que nous pourrions éliminer la pauvreté de l'enfant en dix ans. Je le dis très sérieusement. Cela ne veut pas dire que nous ne devrions pas faire un effort concerté dans ce domaine. Nous consacrons plusieurs pages à ce problème, mais il n'est pas du tout réaliste de s'attendre à ce que l'on puisse éliminer la pauvreté des enfants en l'espace de dix ans. Il faudra des décennies pour résoudre ce problème.

Cela dit, il y a bien des choses que l'on pourrait faire dès maintenant pour atténuer la gravité du problème et pour réduire les risques que la pauvreté fait courir aux enfants. Mais il y a aussi dans notre mémoire d'autres solutions dont la réalisation prendra de très longues années. Il faudra probablement une génération pour le faire. Nous voulons donc aborder ce problème avec le plus grand sérieux et sans aucune naiveté.

Pour ce qui est de la teneur de notre mémoire, je vais vous en dire un mot pour vous mettre en appétit. Il n'y est pas beaucoup question de statistiques. On a rédigé récemment quelques pages contenant les dernières

is new. It is unpublished Statistics Canada material that we will be putting in our annual analysis of poverty, our poverty profile. We go through the usual analysis of poverty rates, the number of poor kids in different kinds of families, we look at trends in child poverty, but we also look at depth of poverty measures for the first time. I think it is very important that we start to look at how far below the poverty line certain kinds of families are compared to others. We have some initial evidence on it.

• 1550

But most of the brief, as I said, deals with policy areas. We divided our framework into four or five pieces. We start with federal child benefits. By that we are referring to the family allowances and credits. It is an area in which we have done a huge amount of work over the years. I bring some of that up to date. But basically we talk about the progress made in child benefits and in improving the system, as well as the problems that remain and the direction we think the system should go.

In terms of recommendations, we have one concrete short-term recommendation, and one that would take longer to bring into being. I will repeat these recommendations because I think they are important.

In terms of immediate changes, we are very concerned about the partial indexation of child benefits. We produced statistics on the amount of money that is being taken out of the child benefits system and the impact that is having on families at different income levels. We found that almost all families are losing child benefits, including working poor families. We are very concerned about that. So our first recommendation is that the federal government restore the full indexation of all child benefits. This includes family allowances and refundable and non-refundable credits. Some people do not seem to realize that those are partially indexed as well.

Our second recommendation is more forward-looking and repeats what we said in the past. We were intrigued by the Ontario Social Assistance Review Board's "Transitions" report in which they proposed that Ontario, with the federal government, amalgamate all of its spending related to children into a single new program. Although we do not fully support the particular design they put forward, we are intrigued by the notion of taking a broad look at child benefits, including allowances paid through provincial welfare, to determine the possibility of coming up with a simpler, more understandable, more rational child benefits system.

[Traduction]

statistiques sur la pauvreté chez les enfants. Ces documents ne sont pas encore publiés, et ils ne sont donc pas disponibles. Ces statistiques non publiées qui proviennent de Statistique Canada seront incorporées dans notre analyse annuelle de la pauvreté, dans notre profil de la pauvreté. Notre analyse porte comme d'habitude sur les taux de pauvreté, le nombre d'enfants pauvres dans différents types de famille, les tendances de la pauvreté chez les enfants, et, pour la première fois, nous nous penchons sérieusement sur les critères de pauvreté. Je pense qu'il est très important que nous commencions à faire des comparaisons entre certains types de familles en fonction de l'écart qui les sépare du seuil de pauvreté. Nous avons déjà certaines données sur ce point.

Mais, comme je l'ai dit, le mémoire porte essentiellement sur des questions de politique. Nous avons quatre ou cinq grandes rubriques. Nous commençons par les prestations accordées par le gouvernement fédéral aux mères de famille, soit les allocations familiales et les crédits d'impôt pour enfants. Nous avons fait beaucoup de travail dans ce domaine au fil des ans et, dans notre texte, nous faisons une mise au point partielle. Toutefois, nous mentionnons essentiellement l'amélioration du système et les progrès réalisés relativement aux prestations pour enfants, ainsi que les problèmes non encore résolus et l'orientation que le système devrait suivre à notre avis.

Côté recommandations, nous avons une recommandation concrète à courte échéance et une autre dont la mise en oeuvre prendra plus de temps. Parce que je les considère importantes, je répéterai, pour votre gouverne, ce dont il s'agit.

Pour ce qui est des changements immédiats, nous nous inquiétons du fait que les prestations pour enfants ne sont indexées que partiellement. Nous avons publié des statistiques qui indiquent le montant des coupures effectuées dans le régime des prestations pour enfants et l'impact que ces coupures ont sur les familles à divers niveaux de revenu. Nous nous sommes aperçus que la plupart des familles n'avaient plus droit aux prestations, et parmi ces familles, il y a des petits salariés. Cette situation nous inquiète fort. Notre première recommandation est donc de demander au gouvernement fédéral de rétablir la pleine indexation des prestations pour enfants, soit les allocations familiales et les crédits d'impôt remboursables ou pas. Il y en a qui ne se sont pas rendu compte que ces crédits eux aussi n'étaient que partiellement indexés.

Notre deuxième recommandation porte sur l'avenir et rejoint certains propos que nous avons déjà tenus. Nous avons été intrigués par le rapport intitulé «transitions», publié par la Commission de révision de l'aide sociale de l'Ontario, où l'on propose que l'Ontario et le gouvernement fédéral adoptent un programme conjoint regroupant tous les fonds consacrés aux enfants. Même si nous n'appuyons pas entièrement cette notion, nous sommes intrigués par cette idée d'adopter une démarche globale pour ce qui est des prestations pour enfants, y compris les allocations versées par le truchement des services provinciaux du bien-être social, dans le but de déterminer s'il est possible d'avoir un régime plus simple, plus rationnel et plus facile à comprendre.

Poverty

[Text]

We are calling on the federal and provincial governments to launch a joint public review of child benefits. This is nothing new. The House of Commons did that in 1985 when Mr. Epp was the Minister of National Health and Welfare. We would like to see that review revived and broadened to include the provinces.

The next area is child care, which will come as no surprise to you. To us child care is an absolutely essential part of an attack on child poverty. We should not have to tell you why, but we do run through some of the arguments and statistics. We reviewed the report that we put out last year on the federal child care strategy being proposed at that time. Steve Kerstetter was the author. We looked at the existing system and its inadequacies, we did a critique of the federal proposals and talked about what we liked and did not like, and then we put forward some alternatives of our own. Because the problem still exists we have repeated our recommendations with regard to child care.

Without going through all the recommendations, we favour a very flexible and broad child care system that would embrace a variety of settings. It is not all in day care centres. A lot of it could be home–based care and other kinds of care.

• 1555

We envisage a system that would be funded by a combination of parental fees and funds out of general government revenues. Families would pay for child care on a sliding scale according to their ability to pay, and we would have low-income people receiving 100% subsidies. That was the idea. In that report I took great pains to look into the costing of such a system, because of course cost is the paramount issue with child care, as any with other social program these days.

The third major element of our brief and our approach to child poverty is tax reform. This is an area where our organization has done the most innovative work of all the work we have done over the years. What we do is simply talk briefly about some of the changes that have been made over the last four or five years.

There have been some major tax reforms that we support strongly, and there have been other changes that we oppose strongly. We have talked about these in our reports over the years, but again we bring our statistics up to date and focus on families. We talk about both income taxes and the goods and services tax, and we put forward a very detailed slate of proposals regarding tax reform that would affect families and in particular poor families.

[Translation]

Nous demandons donc au gouvernement fédéral et aux gouvernements provinciaux d'entreprendre ensemble l'étude des prestations pour enfants. Ce n'est là rien de nouveau. La Chambre des communes, en effet, a entrepris une telle étude en 1985, alors que M. Epp était ministre de la Santé nationale et du Bien-être social. Nous aimerions qu'une telle étude soit entreprise à nouveau et que son mandat soit élargi pour inclure les provinces.

La recommandation suivante porte sur les services de garderie, ce qui ne devrait pas vous étonner. Nous considérons en effet que les services de garderie sont un élément essentiel dans notre lutte contre la pauvreté chez les enfants. Des explications ne devraient probablement pas être nécessaires, mais nous présentons tout de même certains des arguments et citons certaines statistiques. Nous examinons le rapport que nous avons publié l'an dernier sur la stratégie proposée à l'époque par le gouvernement fédéral sur les services de garderie, rapport dont l'auteur est Steve Kerstetter. Dans ce rapport, nous avons étudié le système en place qui fait ressortir ces carences, nous avons critiqué les propositions du gouvernement fédéral en en soulignant ce que nous considérons comme les bons ou les mauvais côtés et nous avons nous-mêmes préconisé certaines solutions. Mais comme rien n'a été fait pour résoudre les problèmes, nous répétons à nouveau nos recommandations relativement aux services de garderie.

Sans entrer dans les détails, nous recommandons un régime général de services de garderie très flexible qui s'appliquerait à toutes sortes de situations. Ces services ne devraient pas exister simplement dans des garderies. On devrait pouvoir utiliser dans bien des cas des foyers individuels, par exemple.

Nous souhaitons un service qui soit à la fois financé à même les recettes générales du gouvernement et par une contribution financière des parents. Le montant payé par les familles pour ces services de garderie dépendrait de leurs moyens, et les familles pauvres seraient entièrement subventionnées. Voilà le genre de système que nous souhaitons. Dans ce rapport, nous avons accordé une attention toute particulière au financement de ces services de garderie, car c'est évidemment là la question cruciale de nos jours, et c'est d'ailleurs le cas pour tous les autres programmes sociaux.

Le troisième élément important de notre mémoire et de notre lutte contre la pauvreté chez les enfants est la réforme fiscale. C'est dans ce domaine que notre organisation a réalisé les travaux les plus innovateurs de tous ceux qu'elle a effectués au fil des ans. Faisons simplement une brève mise au point des changements qui sont intervenus au cours des quatre ou cinq dernières années.

Il y a eu certaines réformes fiscales importantes que nous appuyons fortement, et il y a eu d'autres changements auxquels nous nous opposons radicalement. Nous en avons parlé dans les divers rapports que nous avons publiés au fil des ans, mais dans ce cas-ci, nous mettons une fois de plus nos statistiques à jour en nous concentrant sur les familles. Nous parlons à la fois de l'impôt sur le revenu et de la taxe sur les produits et services et nous faisons tout un éventail de propositions précises concernant les familles, et les familles pauvres en particulier, relativement à la réforme fiscale.

We believe the federal government should bring in a fully indexed tax credit for poor people to remove the income tax burden. The goods and services tax debate has put a lot of attention on the impact of the new sales tax on poor people, and unfortunately some people forget that a lot of poor people pay income tax as well, and they are paying more and more income tax with each year. It is an issue we have been talking about for some time, which we have raised with the Minister of Finance repeatedly and which we raise when we come before committees such as this one.

We are very concerned about that, and we propose that low-income Canadians receive a new form of tax credit to protect them from the burden of income taxes. We have a bizarre situation where in trying to help low-income families we are giving them better child tax credits but on the other hand we are taxing some of that money back. It does not make sense to us, and it does not seem fair. And we talk about some other broader changes to the income tax system.

Then we spend a great deal of time in terms of recommendations for strengthening the sales tax credit system that will be under the goods and services tax. These are proposals we gave to Mr. Blenkarn and his colleagues when they were looking at the GST.

Our major concern about the tax credits is their lack of full protection from inflation. What that means is that the only group of Canadians who are going to be guaranteed automatic annual sales tax increases under the GST are poor people. They are going to be guaranteed paying more and more sales tax each year because they are not going to receive the same level of tax relief. It is a problem that we think is a very grave one.

The middle part of our brief deals with the welfare system. A couple of years ago our council put out a report on welfare, which is the only major report that has ever been written on welfare as a system in Canada. It took us several years to write it. I should say to the committee members that it was an agonizing process writing that report, and that reflects the complexity of the subject-matter we were trying to come to terms with.

We talk about some of the problems with the welfare system very briefly, and then reiterate some of the proposals we had made in that report. That report had 55 specific recommendations. We did not want to put 55 recommendations in here, so we have eight or nine recommendations that particularly would affect families with children. These are proposals to improve welfare benefits for low-income families with kids.

The next section of our report deals with single parents. Although we do not tend to focus in our report on specific groups—we are more interested in policy areas—we think the problems facing single parents are sufficiently large, and some

[Traduction]

Nous croyons que le gouvernement fédéral devrait accorder aux pauvres un crédit d'impôt pleinement indexé en vue de diminuer leur fardeau fiscal. Lors du débat sur la taxe sur les produits et services, on a beaucoup parlé de l'impact que cette nouvelle taxe de vente aurait sur les pauvres, et, malheureusement, certaines oublient que, parmi ces pauvres, il y en a beaucoup qui paient de l'impôt sur le revenu et dont le fardeau fiscal s'accroît d'année en année. C'est une question que nous soulevons depuis quelque temps déjà. Et nous l'avons abordée à bien des reprises avec le ministre des Finances et nous l'avons déjà soulevée devant des comités comme le vôtre.

C'est une question qui nous inquiète fort et c'est pourquoi nous proposons que les petits salariés canadiens bénéficient d'une nouvelle forme de crédit d'impôt qui les protège contre le fardeau fiscal. La situation qui existe est bizarre en ce sens que nous essayons d'aider les familles des petits salariés en rehaussant le niveau des crédits d'impôt pour enfants, d'une part, mais que, d'autre part, nous récupérons une partie de cette somme par le truchement de l'impôt sur le revenu. Cela nous semble illogique et injuste. Nous parlons également d'autres changements plus généraux apportés au régime de l'impôt sur le revenu.

Nous consacrons ensuite beaucoup de temps aux recommandations sur le renforcement du régime de crédits pour taxe de vente qui sera instauré après l'introduction de la taxe sur les produits et services. Il s'agit de propositions que nous avons soumises à M. Blenkarn et à ses collègues lorsqu'ils étudiaient la TPS.

Ce qui nous inquiète le plus, c'est que ces crédits d'impôt ne sont pas pleinement protégés contre l'inflation. Autrement dit, les seuls Canadiens qui sont sûrs de payer plus chaque année pour la taxe de vente, ce sont les pauvres qui paient la TPS. Ils sont sûrs de payer de plus en plus de taxe de vente chaque année parce que leurs allègements fiscaux ne suivront pas le même rythme. Nous estimons que c'est là un problème très grave.

Dans le milieu de notre mémoire, nous parlons du régime de bien-être social. Il y a quelques années, notre conseil a publié un rapport sur les assistés sociaux, qui reste le principal rapport jamais écrit sur le régime de bien-être social au Canada. Nous avons mis plusieurs années à le rédiger. Je dois dire aux membres du comité que la rédaction de ce rapport ne s'est pas faite sans peine, eu égard à la complexité du sujet à l'étude.

Nous mentionnons rapidement certains des problèmes posés par le régime de bien-être social et nous reprenons ensuite certaines des propositions contenues dans ce rapport. Ce rapport contenait en effet 55 recommandations précises. Nous n'avons pas voulu les reprendre toutes et nous nous sommes contentés de huit ou neuf recommandations qui intéressent particulièrement les familles avec enfants. Ces propositions visent à augmenter les prestations pour les petits salariés qui ont des enfants.

La section suivante de notre rapport porte sur les familles monoparentales. De façon générale, notre rapport ne vise pas certains groupes spécifiques, car le secteur des politiques nous intéresse davantage. Nous pensons toutefois

Poverty

[Text]

of them unique, that they deserve some specific policy proposals. Although a lot of the recommendations in other sections would help single-parent families, there are other things that need to be done for them.

• 1600

We focus here on the whole issue of maintenance and child support, which is a very thorny and difficult issue. However, it is one we have talked about in the past and we are looking at again in a new report on women and poverty that we are updating. It will be out later this spring.

There are several areas we think should be strengthened both federally and provincially in terms of support payments for divorced spouses and for children. We also talk a bit about some of the changes we proposed quite recently in our pension reform report on survivor benefits under both public and private pension plans. We reiterate some of those proposals. They do not affect as many families with kids as some of the other areas we look at but they are still significant and are areas where improvements could be made to help poor families right now.

Finally, there is the labour market. We talk a lot in our brief about the need for good social programs and good jobs. Really, we feel quite strongly about this. It is an area that our council dealt with some 10 years ago and we are trying to get into again because we think it is so fundamentally important. It is the nature of the labour market out there.

As you know, there is a lot of push to get welfare recipients off welfare and into the labour market. Although we support positive measures to get welfare recipients off welfare, because that is the last place anybody should be, there are a number of problems with the nature of the jobs available that people have to look for.

We talked about these back in the 1970s in a report we did on the working poor. We were intrigued to see that some of the ideas we put forward in that report had been revived recently by researchers at Statistics Canada and the Economic Council of Canada on this whole notion of segmented labour market.

It is the idea that there are different parts of the labour market that provide not only different wages but very different conditions and entitlements of work. We talk about that. That research shows a very worrisome trend during the 1980s following the recession in the early part of the decade.

There has been a lot of recovery. As you know, Canada has this odd situation. We have a very high unemployment rate and we have a very good job creation record on an international scale. But a lot of the jobs that have been

[Translation]

que les problèmes auxquels font face les familles monoparentales sont sérieux et que leur caractère parfois unique justifie certaines propositions précises. Même si bon nombre des recommandations contenues dans les autres chapitres intéressent les familles monoparentales, elles sont toutefois insuffisantes dans leur cas.

Nous mettons l'accent ici sur la question des pensions alimentaires et des soutiens à l'enfant, question difficile et fort épineuse. C'est toutefois une question que nous avons déjà soulevée dans le passé et que nous étudions à nouveau dans un rapport consacré à la femme et à la pauvreté que nous sommes en train de mettre à jour et qui sera publié à la fin du printemps.

À notre avis, plusieurs mesures devraient être prises par le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux relativement aux paiements de soutien versés aux époux divorcés et à leurs enfants. Nous mentionnons également certains des changements que nous avons récemment proposés dans notre rapport sur la réforme des pensions et qui portent sur les prestations au survivant dans le cadre de régimes de pension privés et publics. Nous répétons ici certaines de ces propositions. Ces recommandations sont moins importantes que d'autres pour les familles avec enfants, mais elles ont tout de même une certaine importance, et ce sont là des secteurs dans lesquels on pourrait prendre immédiatement certaines mesures susceptibles d'aider les familles pauvres.

Enfin, il y a le marché du travail. Nous parlons longuement dans notre mémoire de la nécessité d'avoir de bons programmes sociaux et de bons emplois. Nous avons des idées bien arrêtées sur ce sujet. La nature du marché du travail est un sujet sur lequel notre conseil s'est penché il y a une dizaine d'années et sur lequel nous allons nous pencher à nouveau car nous le considérons d'une importance fondamentale.

Vous n'ignorez pas qu'on encourage fortement les assistés sociaux à trouver un emploi. Nous sommes en faveur de mesures positives pour encourager les gens à ne plus dépendre de l'assistance sociale, parce que c'est en fait une solution de dernier recours. Mais des problèmes se posent en raison du type de travail disponible pour ces gens-là.

Nous en avions parlé dans les années 70 dans un rapport que nous avions consacré aux petits salariés. Nous sommes surpris de voir que certaines des idées que nous avions avancées dans ce rapport ont été récemment reprises par les chercheurs de Statistique Canada et du Conseil économique du Canada relativement à l'idée d'un marché du travail segmenté.

Nous avions indiqué que le marché du travail est composé de segments différents qui offrent non seulement des salaires différents, mais aussi des conditions de travail et des niveaux de prestations très différents. Des recherches ont indiqué l'apparition d'une tendance fort inquiétante pour les années 80, à la suite de la récession qui a sévi au début de la décennie.

La relance a été bonne. Vous savez que la situation au Canada est bizarre. Nous avons en effet un taux de chômage très élevé, mais à l'échelle internationale, nous pouvons nous enorgueillir de notre niveau de création d'emplois. Toutefois,

produced since the mid-1970s and during the 1980s have been at the top and the bottom ends of the wage spectrum. There is very important research under way and we talk about some of that, why that is and how certain groups, women in particular, tend to get slotted into what we call the marginal labour market.

We then address a variety of sub-areas to deal with the problems of the marginal labour market that I will alert you to. In some areas we have quite specific recommendations; in others we are more general because they are areas we are still working on. We talk about the need for full employment, which has to be more than a slogan because it does not really mean much any more, and we have some specific recommendations regarding community economic development and the need for more regional and local economic development strategies.

We talk about minimum wages in some detail. Although we certainly call for improvements in minimum wages—we think they should at least be indexed to the cost of living—we do not see minimum wages as a magic solution to the problems of poor Canadians, and we give some of the reasons why that is.

Minimum wages on their own can do very little in a practical sense to help working poor families with children. Minimum wages are so low that in order to get them up to a level of even reaching the poverty line—and we have some interesting calculations—you would virtually have to double them. Although that might be a nice idea on paper, in reality it is nowhere. So we talk about the need to try to restore and strengthen the minimum wage, but we reiterate that there also have to be a variety of other policies.

• 1605

We look at the area of employment standards through both public and private employee benefits and the need to extend better protection for employees into marginal workers. Here there are a lot of groups—part-time workers, domestics and so on—who are still not given the full protection of labour standards legislation. We think that is essential. It is a recommendation we made 10 years ago. It is still on the books because there are still problems in that area.

We move on to the area of pay equity and affirmative action legislation, which is an area we are again revising and updating our proposals on. We have some recommendations.

[Traduction]

bon nombre des emplois qui ont été créés dans la deuxième moitié des années 70 et au cours des années 80 se situent en haut et en bas de l'échelle salariale. Il y a une étude très importante qui se fait en ce moment et que nous mentionnons en passant, qui essaie de prouver le pourquoi de cet état de chose et de voir comment certains groupes, les femmes en particulier, ont tendance à se retrouver dans ce qu'on appelle le secteur marginal du marché du travail.

Nous parlons ensuite d'un ensemble de catégories secondaires pour nous pencher sur les problèmes posés par ce marché du travail marginal et sur lequel j'attire votre Dans certains cas, nous faisons recommandations précises; dans d'autres, elles sont beaucoup plus générales parce que nous ne les avons pas encore mises au point. Nous mentionnons la nécessité du plein emploi, qui est aujourd'hui devenu un slogan et pas grand-chose d'autre, et nous faisons certaines recommandations précises relatives au développement économique de la collectivité et à la nécessité d'adopter des stratégies économiques qui soient davantage axées sur l'aspect régional et sur l'aspect local.

Nous parlons en détail du salaire minimum. Nous demandons bien sûr un relèvement du salaire minimum—la moindre des choses serait à notre avis de l'indexer au coût de la vie—mais nous ne considèrons pas que ce salaire minimum soit la solution magique qui résoudra les problèmes des Canadiens pauvres et nous expliquons ensuite pour quelle raison.

Le salaire minimum en soi n'améliore guère sur le plan pratique, la situation des petits salariés qui ont des enfants. Le salaire minimum est en effet si bas que, pour que ces familles atteignent le seuil de pauvreté, il faudrait pratiquement le doubler, et nous avons fait des calculs intéressants là-dessus. En théorie, ça a l'air d'une bonne idée, mais dans la réalité, cela ne mène nulle part. Nous parlons donc de la nécessité de relever le salaire minimum, en insistant sur la nécessité d'accompagner cette mesure d'un ensemble d'autres politiques.

Nous nous penchons sur les normes d'emploi en étudiant à la fois les prestations offertes par le secteur public et par le secteur privé à leurs employés et nous mentionnons la nécessité d'étendre aux employés marginaux la protection accordée aux employés. Il y a en effet toutes sortes de groupes—les employés à temps partiel, les domestiques par exemple—qui ne sont pas pleinement protégés par le Code du travail. Or, nous pensons qu'ils devraient l'être. Nous avons déjà fait cette recommandation il y a 10 ans. C'est resté lettre morte et il existe toujours des problèmes dans ce domaine.

Nous abordons ensuite la question de la parité salariale et les lois relatives à une action positive, et, à ce chapitre, nous faisons une nouvelle mise au point de notre proposition. Nous présentons certaines recommandations.

We end the brief looking at the area of education and training. At this point, we do not have any specific recommendations to offer the committee in this area. We are doing work in this area and we will give you recommendations when they are ready. The whole area of training is very complicated and morass. There is a lot going on right now but we think it is obviously very important.

Madam Chairman, it is obvious that we think a realistic approach to dealing with child poverty has to be very broad. It has to look at improvements in income security and tax programs, social services and take into account the labour market. It has to be long term. We do not think child poverty can be realistically cured overnight or even in 10 years. We think it is very important to have a serious sense of some of the obstacles when dealing with child poverty.

La présidente: Merci madame la présidente, et monsieur Battle.

Je pense que vous avez excité la curiosité des députés et nous allons passer à une première ronde de questions.

Madame Langan, c'est à vous.

Ms Langan (Mission—Coquitlam): Thank you to our presenters. My apologies for the delay last time.

It is my understanding that currently or at least since 1986—so it is probably worse now—a two-income family earning minimum wage, even combining their salaries, would still only earn 98% of the poverty line. Is that still valid in 1990?

Mr. Battle: It is quite striking.

Ms Langan: I thought it was quite shocking between 1971 and 1986

Mr. Battle: You are absolutely right. Minimum wages have been falling in real terms. They have fallen because they are, of course, not indexed. They took a real beating in the late 1970s and early 1980s when inflation had gone so high. We were doing some calculations in the brief. We looked at two examples. We took a single mother with one kid, a two-person family. Then we took a couple with two children and assumed that both spouses were earning the minimum wage. By the way, we were assuming these people work full-time all year, which is very optimistic.

In the case of the single mother or father with one child, her or his income from the minimum wage—and we are not looking at child benefits, just how much of their employment earnings come up—was about 60% or 70% of the poverty line going across the country. It varied. For the couple with two children, the figures were about 70% or 75% of the poverty. So they are even worse than you were saying.

Ms Langan: That is with both partners working.

[Translation]

La dernière partie de notre mémoire porte sur l'éducation et la formation. Nous n'avons pour l'instant aucune recommandation précise à soumettre au comité à cet égard. Nous poursuivons notre étude et nous vous ferons parvenir nos recommandations dès qu'elles seront au point. Toute cette question de la formation est fort complexe. Il y a beaucoup de choses qui se brassent en ce moment et nous pensons que c'est de toute évidence un sujet très important.

Madame la présidente, nous estimons bien sûr qu'il faut de très vastes mesures pour lutter contre la pauvreté chez les enfants. Il faut envisager des améliorations pour ce qui est de la sécurité salariale, des programmes fiscaux et des services sociaux et tenir compte de l'état du marché du travail. Il faut une politique à long terme. Franchement, nous ne nous attendons pas à ce que le problème de la pauvreté chez les enfants soit résolu du jour au lendemain ou même d'ici une dizaine d'années. Nous pensons qu'il est très important de prendre pleinement conscience de certains des obstacles à surmonter dans notre lutte contre la pauvreté chez les enfants.

The Chairman: Thank you madam and thank you Mr. Battle.

I believe that you have aroused the curiosity of the members and we shall proceed with the first round.

Mrs. Langan, you have the floor.

Mme Langan (Mission—Coquitlam): Je remercie nos témoins et je m'excuse d'avoir été en retard la dernière fois.

Si je comprends bien, en ce moment, ou du moins c'était le cas en 1986—ce qui veut dire que la situation aujourd'hui est probablement pire—dans une famille où les deux conjoints touchent le salaire minimum, la combinaison de leurs salaires ne représenterait que 98 p. 100 du montant qui correspond au seuil de pauvreté. Est-ce toujours le cas en 1990?

M. Battle: Ce sont des chiffres qui frappent.

Mme Langan: J'ai trouvé ca choquant de 1971 à 1986.

M. Battle: Vous avez parfaitement raison. En termes réels, le salaire minimum a diminué. Il a diminué parce qu'il n'est pas indexé, c'est évident. Il a beaucoup diminué vers la fin des années 70 et au début des années 80, alors que l'inflation faisait rage. Vous trouverez des calculs à ce sujet dans notre mémoire. Nous étudions deux exemple. Nous prenons le cas d'une famille monoparentale de deux personnes, une mère et son enfant. Nous prenons ensuite le cas d'un couple qui a deux enfants et l'on suppose que les deux conjoints touchent le salaire minimum. J'ajoute entre parenthèses que nous supposons que ces gens travaillent toute l'année à temps plein, ce qui est vraiment mettre les choses au mieux.

Dans le cas de la famille monoparentale avec un enfant, on ne tient pas compte des prestations pour enfants, mais le salaire du chef de famille, qui touche le salaire minimum, représente un revenu familial qui correspond à 60 ou 70 p. 100 du seuil de pauvreté moyen au Canada. Le pourcentage n'est pas toujours le même. Le couple avec deux enfants gagne 70 ou 75 p. 100 du montant qui correspond au seuil de pauvreté. La situation est dans ce cas encore pire que vous ne la décrivez.

Mme Langan: Vous parlez du cas où les deux parents travaillent.

Mr. Battle: Yes, they are both working. Of course, the larger the family the larger the poverty gap.

• 1610

Ms Greene (Don Valley North): I want to clarify what minimum wages he is talking about, federal or provincial.

Mr. Battle: We look at it province by province, because as you know, it varies.

Ms Langan: I want to get to some other stuff, so maybe you can clarify which poverty line we are looking at.

Mr. Battle: It is for the largest city in each province, because of course it varies.

Ms Langan: Every time we do this exercise and talk about the poverty line, I guess it is important for us to reconfirm what constitutes the poverty line. What does it mean if somebody is living at 60% to 70% below the poverty line? They are not eating? They do not have a house? They do not have shoes? What does that mean in real terms?

Mr. Battle: That is a good question. What is important is not where the poverty line is, because we can talk about that until the cows come home, and we do all the time. There are different poverty lines, and they all end up much the same. What is important is the reality of life below the poverty line. In terms of statistics on poverty, we are starting to look at depth of poverty measures, not just at how many people there are below a certain line but how far below they are. We have some interesting things there that show, for example, a single mother with children under seven with an income of about 55% of the poverty line, and that is much lower than low-income, two-parent families, as you would imagine.

Let us take the example of welfare recipients. Anybody who has worked with people on welfare—social assistance recipients—knows that very often when it comes toward the end of the month before the next cheque, the parent has to skip meals. It means that because shelter is something you cannot bargain with—you cannot do anything about your shelter costs—you have to ease up on the food. So that is what goes. Most welfare recipients do not get subsidized housing. That is another myth in Canada, that low–income people get subsidized housing.

Mme Gagnon: Je pourrais peut-être ajouter quelque chose, si vous permettez, madame. Quand on demande, et je parle des enfants, ce que la pauvreté fait, cela touche d'abord leur santé. Il y a de plus en plus d'organisations, d'organismes qui essaient d'aider les familles qui vivent du bien-être social ou d'assistance sociale à finir le mois, tout simplement, en essayant de les aider à prévoir un budget pour le mois. Parce qu'on a des familles qui ne savent pas quoi faire pour la dernière semaine du mois.

[Traduction]

M. Battle: Oui, ils travaillent tous les deux. Et, bien entendu, plus il y a d'enfants, plus l'écart est grand.

Mme Greene (Don Valley–Nord): Je voudrais qu'il précise s'il parle du salaire minimum fédéral ou provincial.

M. Battle: Nous utilisons le salaire minimum de chaque province, car il varie d'une province à l'autre, comme vous le savez.

Mme Langan: Je voudrais passer à autre chose, mais peut-être pourriez-vous préciser comment vous définissez le seuil de pauvreté.

M. Battle: Il s'agit du seuil établi pour la plus grande ville de chaque province, car il varie évidemment d'un endroit à l'autre.

Mme Langan: À chaque fois que l'on discute du seuil de pauvreté, je pense qu'il est important de préciser où se situe ce seuil exactement. Quelles sont les conséquences pour quelqu'un dont le revenu se situe à 60 ou 70 p. 100 sous le seuil de pauvreté? Ces gens-là ne mangent pas? Ils n'ont pas de maison? Ils n'ont pas de souliers? Comment cela se traduit-il dans la réalité?

M. Battle: C'est une bonne question. Ce qui importe, ce n'est pas de savoir où se situe exactement le seuil de pauvreté; nous pourrions en discuter pendant longtemps, et nous le faisons d'ailleurs constamment. Il y a différentes mesures du seuil de pauvreté, mais elles reviennent à peu près toutes au même. Ce qui importe, c'est la réalité, le vécu des gens dont le revenu est inférieur au seuil de pauvreté. En termes statistiques, nous commençons à établir des données permettant de mesurer la pauvreté; il ne s'agit pas seulement de savoir combien de gens vivent sous un certain seuil, mais de mesurer l'écart entre leur revenu et ce seuil. Nous avons par exemple dans ce document des données intéressantes au sujet d'une mère célibataire ayant des enfants de moins de sept ans et un revenu d'environ 55 p. 100 du seuil de pauvreté, ce qui est très inférieur au revenu des familles pauvres ayant deux parents, comme vous pouvez l'imaginer.

Prenons l'exemple des assistés sociaux. Quiconque a déjà travaillé auprès des assistés sociaux savent que très souvent, vers la fin du mois, avant l'arrivée du chèque suivant, les parents doivent sauter des repas. Il est impossible de rogner sur le coût du logement, et il faut donc se rabattre sur la nourriture. C'est donc la nourriture qui est sacrifiée. La plupart des assistés sociaux ne vivent pas dans des logements subventionnés. C'est un autre mythe qui est répandu au Canada, d'après lequel les pauvres vivent tous dans des logements subventionnés.

Ms Gagnon: Perhaps I could add something, if you will allow me. When people ask what does poverty mean for children, the answer is that it is their health that is affected first and foremost. More and more organizations are trying to help families who live on welfare making ends meet simply by helping them to prepare a monthly budget. There are indeed families that cannot make ends meet in the last week of the month.

Poverty

[Text]

Et forcément, dans ces familles, la santé des enfants est altérée—comme je le disais dans le début de ma présentation—avant même la naissance. On en a parlé quelquefois au Conseil, parce qu'on a certains membres qui sont dans l'éducation et on apprend que des enfants viennent à l'école sans avoir déjeuné, et souvent n'ont pas de *lunch* avec eux. C'est à tous les niveaux.

Ms Langan: I understand that. I think we can all guess that it means we skip food. What part of the week? We have a tax-free day. It is in July, or something, or maybe September now, I do not know. We are going to have some more taxes.

Based on the poverty line, do we have any idea of how many days in a month...? I think the United Way or SPARC did a study that determined that by day 14 or whatever of the month, based on the welfare income and based on where the poverty line is, if you were living up to the poverty line, you were out of money or you were out of luck. Is there some kind of...?

• 1615

Mr. Battle: We have never done that ourselves. It is interesting. In the brief we looked at welfare incomes, for example, compared the poverty lines for two types of families in each province. That is based on very detailed calculations looking not just at welfare, but also benefits they may get from the federal and provincial governments, and of course, you get quite a gap. We did the same thing with minimimum wage, the same thing with poverty overall. But we have not looked at it in the way you are saying.

Ms Langan: There have been a number of criticisms about this process, about the committee process and about the reference to child poverty as opposed to the acknowledgement that when children are in poverty families or in poverty... Does your council have some comment or recommendation about what would make this a more valid process? I am not suggesting you were criticizing.

Mr. Battle: It is difficult. Since the council is a social policy analysis group, not a lobby group, all I can say is that we hope the committee looks at this very seriously, as we try to do in our brief. That is why I said—in fact, I think we say it in the brief—it is very easy to pass a resolution.

I am not criticizing Mr. Broadbent for doing that; far from it, I think it is wonderful. But it is one thing to pass a resolution and to tell a committee such as yours to come up with a plan to eliminate child poverty by the year 2000 or whatever, and it is another thing to do it. We are saying please take it very seriously. The way to take it seriously is to look at policy, and to look at the various elements needed, and to look at it in a very comprehensive way.

[Translation]

Inevitably, in these families, the children's health is affected, as I was saying at the beginning of my presentation, even before birth. The question was raised a number of times at the coucil because some of our members work in the field of education and we learn that children are coming to school without having had breakfast and oftentimes without having any lunch with them. It is at all levels.

Mme Langan: Je comprends cela. Je pense que nous pouvons tous deviner que les pauvres doivent sauter des repas. Quel jour de la semaine? À partir d'une certaine date, tous les impôts sont payés. Cette journée survient quelque part en juillet, ou peut-être en septembre maintenant, puisque nous allons adopter de nouveaux impôts.

D'après le seuil de pauvreté, savons-nous approximativement combien de jours par mois...? Je crois que Centraide ou le SPARC a fait une étude qui a permis de déterminer que vers le 14 du mois environ, selon le niveau des prestations d'aide sociale et le seuil de pauvreté, une personne n'a plus d'argent et se retrouve devant rien. Peut-on fixer une date quelconque?

M. Battle: Nous ne l'avons jamais fait nous-mêmes. C'est intéressant. Dans le mémoire, nous examinons le cas des prestataires de l'aide sociale. Nous comparons le seuil de la pauvreté pour deux types de familles dans chaque province. Cette comparaison est fondée sur un calcul très détaillé tenant compte non seulement des prestations de l'aide sociale, mais également d'autres prestations que les gens peuvent obtenir des gouvernements fédéral ou provincial; il y a bien sûr un écart énorme. Nous avons fait la même chose avec le salaire minimum et la même chose pour le phénomène de la pauvreté dans son ensemble. Mais nous n'avons pas examiné la chose sous l'angle que vous venez d'évoquer.

Mme Langan: On a formulé certaines critiques au sujet de l'étude du comité et du mandat qu'on lui a confié, portant sur l'étude de la pauvreté parmi les enfants, par opposition à une étude plus vaste du milieu dans lequel ces enfants vivent. Votre organisme a-t-il des observations ou des recommandations à formuler en vue de faire en sorte que tout cet exercice soit plus valable? Je ne dis pas que vous nous avez critiqués.

M. Battle: C'est difficile. Le conseil est un groupe d'analyse de la politique sociale et non pas un groupe de pression. Tout ce que je puis dire, c'est que nous espérons que le comité examinera la question avec le plus grand sérieux, comme nous avons tenté de le faire dans notre mémoire. C'est pourquoi j'ai dit, comme nous le disons d'ailleurs dans notre mémoire, si je ne me trompe, qu'il est très facile d'adopter une résolution.

Je ne critique pas M. Broadbent; je ne lui reproche pas de l'avoir fait. Au contraire, je crois que c'est extraordinaire. Mais c'est une chose que d'adopter une résolution et de demander à un comité comme le vôtre d'établir un plan pour éliminer la pauvreté des enfants d'ici l'an 2000 ou une date quelconque, mais c'est autre chose que de passer à l'action. Nous vous demandons, nous vous supplions de prendre votre tâche très au sérieux. Pour cela, il faut examiner la politique et les divers éléments en cause de façon très globale.

The phrase "there is no magic solution" crops up several times through the report because a lot of people want to find magic solutions. They want a guaranteed income or they want to raise the minimum wage. They think there is some magic way we are going to make poverty go away, and there is not. There just is not.

Mme Gagnon: Je pense que c'est pour cela qu'on revient si souvent, dans cet exposé, au travail qui a été fait au Conseil national depuis 20 ans. On en est particulièrement fiers, parce que ça touche à tous les aspects qui doivent être étudiés si on veut trouver une solution; mais comme le dit Ken, il n'y a pas de solution magique. Il faut regarder l'ensemble si on veut corriger quelque chose et ça va prendre plus que 10 ans, malheureusement.

La présidente: Merci, madame Langan. Madame Guarnieri, on vous écoute.

Ms Guarnieri (Mississauga East): Needless to say, the statistics relating to child poverty are always deplorable and unacceptable. I must confess you have painted somewhat of a bleak picture. The child poverty rate appears to vary significantly from province to province. To what extent do you feel this variation is a result of differences among provincial social assistance programs?

Mr. Battle: I am glad you raised that. It is a very important issue. We talk about it in our brief, but not enough; I wish we could have dealt with it more, and I go back here to our emphasis on the labour market.

Social assistance rates vary a lot, but not that much; that is not the cause of the variation in poverty rates. Social assistance rates are so low they all give people a poverty income, so it does not really matter in that sense; obviously it matters to people on social assistance, because some are worse off than others.

To me, the real factor at play here is the labour market. Looking at our annual report on poverty on which we are working—we have given you an excerpt—it is very obvious to anyone that as unemployment goes up, poverty goes up and vice versa. We decided to look at the relationship quite graphically, and it is amazing how close the up and down lines are if you draw the graph as a curve going up and down, and how the poverty rate mirrors and follows the unemployment rate.

• 1620

We do focus on the differences in child poverty by province and I think most of that difference is due to the different economic circumstances of the provinces and to the different unemployment rates in particular.

That is probably the most important point and it is reflected not just in poverty rates but in average incomes. It is very interesting. If you take Ontario as the comparison point, since it has the lowest unemployment rate—not that

[Traduction]

A plusieurs endroits dans le rapport, on précise qu'il n'y a pas de panacée, car il y a bien des gens qui veulent à tout prix trouver une panacée sociale. Ils réclament le revenu garanti ou bien ils veulent hausser le salaire minimum. Ils s'imaginent que l'on pourrait faire disparaître la pauvreté d'un coup de baguette magique. Or, c'est impossible.

Ms Gagnon: I believe that is the reason why we keep coming back in this presentation to the work that has been done in the National Council over the past 20 years, we are particularly proud of it because it relates to all aspects that must be examined if we are to find a solution. However, as Ken has just said, there is no magic solution. We have to look at the whole picture if we want to remedy something and unfortunately it will take more than 10 years.

The Chairman: Thank you, Mrs. Langan. Mrs. Guarnieri.

Mme Guarnieri (Mississauga-Est): Il va sans dire que les statistiques relatives à la pauvreté parmi les enfants sont toujours déplorables et inacceptables. Je dois avouer que le tableau que vous nous avez peint est assez sombre. Le taux de pauvreté enfantine semble varier de façon importante d'une province à l'autre. Dans quelle mesure estimez-vous que ces écarts résultent des différences entre les programmes d'aide sociale des diverses provinces?

M. Battle: Je suis content que vous ayez posé cette question qui est très importante. Nous en traitons dans notre mémoire, mais pas suffisamment: j'aurais aimé pouvoir en traiter plus en profondeur, et j'en reviens au fait que nous mettons l'accent sur le marché du travail.

Les montants d'aide sociale varient beaucoup, mais pas tant que cela; ce n'est pas la cause des écarts dans les taux de pauvreté. Les prestations d'aide sociale sont tellement minimes qu'elles permettent seulement aux gens de survivre dans la pauvreté, de sorte que cela n'a pas vraiment d'importance; évidemment, c'est important pour les prestataires de l'aide sociale, puisque certains d'entre eux sont dans une situation plus difficile que d'autres.

Pour moi, le véritable facteur qui entre en jeu ici, c'est le marché du travail. Si l'on jette un coup d'oeil à notre rapport annuel sur la pauvreté, auquel nous travaillons actuellement et dont nous vous avons fourni un extrait, il est évident que plus le chômage est élevé, plus la pauvreté augmente et inversement. Nous avons décidé de faire ressortir cette relation sous forme de graphique; il est étonnant de constater à quel point les deux courbes se ressemblent et se superposent presque. Le taux de pauvreté suit étroitement le taux de chômage.

Nous avons fait ressortir les différences du taux de pauvreté enfantine d'une province à l'autre et je crois que ces écarts s'expliquent essentiellement par la conjoncture économique différente des provinces et notamment les écarts du taux de chômage.

C'est probablement le point le plus important et cela se reflète non seulement dans le taux de pauvreté mais également dans le revenu moyen. C'est très intéressant. Si l'on prend comme point de départ l'Ontario, qui a le taux de Poverty

[Text]

things are great in Ontario, for there are also a lot of poor people in this province—and if you look at the average family income in Ontario, then at the average family income in other provinces, it is amazing how the gulf has not gone away and has grown since the recession. The gap is dissipating a bit, but much more marked regional differences still exist than was once the case. That is why we put so much emphasis on the need to look at the labour market and at what can be done to try to improve the job creation situation in different provinces. I think these regional economic differences are contributing to marked differences in poverty in Canada.

Ms Guarnieri: If I am not mistaken, you indicate in your 1988 report that a clear link exists between education and poverty, wherein a family that is led by someone who did not go to high school is four times more likely to be poor than a family headed by a university graduate.

The school drop-out rate is higher for children living in lower-income families. Do you have any proposed solutions, or is the picture totally bleak and dismal?

Mr. Battle: You are almost taking the words out of the brief, because we do talk about this issue. But that is the area we say we are working on, so we do not have any specific recommendations.

When I refer to that link between unemployment and poverty, the education-poverty link is absolutely automatic and is always there. It does not matter what poverty line or year you look at or probably what country you look at. The surest way for a poor kid not to grow up poor is not to be poor in the first place, because they have less chance of getting through school otherwise. If you complete school and undertake post-secondary education, your chances of ultimately being poor are miniscule.

The problem consists of what we do about the link. We have to look at the whole area of early childhood education, headstart programs and the whole range of things that were attempted in the United States in the 1960s. There has been some attempt in Canada. We have to look at trying to intervene, although it is a dicey word, because that is almost what you are talking about in low-income families. The matter raises very difficult political and ethical issues as to what the proper role of government is vis-à-vis poor kids and poor families. So it is difficult.

But there is no question that, by the time poor kids reach school the deck seems to be stacked against them, and research all over the world demonstrates that fact, as you probably know. The situation occurs in countries other than Canada.

Mme Gagnon: Quand vous parlez de l'éducation, on peut parler du nombre d'analphabètes qu'on a récemment découvert, autre phénomène inquiétant également et cela revient au cercle vicieux. Il s'agit d'analphabètes qui ont

[Translation]

chômage le plus faible—non pas que tout aille pour le mieux en Ontario, car il y a également beaucoup de pauvres dans cette province—et si l'on examine le revenu familial moyen en Ontario pour le comparer au revenu familial moyen des autres provinces, on constate que de fossé ne s'est pas comblé depuis la récession et qu'il s'est même élargi. L'écart se rétrécit quelque peu, mais il existe des différences régionales beaucoup plus marquées qu'auparavant. C'est pourquoi nous insistons tellement sur la nécessité d'examiner le marché du travail et de voir ce que l'on peut faire pour améliorer la création d'emplois dans les diverses provinces. Je pense que ces différences économiques régionales sont en partie la cause des écarts notables dans le taux de pauvreté au Canada.

Mme Guarnieri: Si je ne me trompe, vous dites dans votre rapport de 1988 qu'il y a un lien évident entre l'éducation et la pauvreté. C'est-à-dire qu'une famille dirigée par quelqu'un qui n'a pas fréquenté l'école secondaire a quatre fois plus de chance d'être pauvre qu'une famille dirigée par un diplômé d'université.

Le taux d'abandon scolaire est plus élevé parmi des enfants des familles pauvres. Avez-vous des solutions à proposer ou bien la situation est-elle désespérée?

M. Battle: Vous citez presque textuellement le mémoire. En effet, nous abordons cette question dans notre mémoire, mais nous disons que nous n'avons pas terminé nos recherches dans ce domaine et que nous n'avons aucune recommandation précise à formuler.

J'ai parlé du lien entre le chômage et la pauvreté; le lien entre l'éducation et la pauvreté est absolument automatique et irréfragable. Peu importe comment on mesure la pauvreté, quelle année ou même quel pays on examine, ce lien existe toujours. Le plus sûr moyen pour un enfant pauvre de ne pas être pauvre quand il sera grand, c'est de ne pas être pauvre pour commencer, car plus il est pauvre, moins il a de chance d'avancer dans ses études. Pour quelqu'un qui termine l'école secondaire et entreprend des études collégiales, le risque de se retrouver pauvre à l'âge adulte est infime.

Le problème, c'est de savoir que faire de ce lien. Il faut examiner toute la question de l'éducation des très jeunes enfants, les programmes de prématernelle «bon départ» et toute la gamme des tentatives qui ont été faites aux Etats-Unis dans les années 60. On a fait également certaines tentatives au Canada. Il faut tenter d'intervenir, même si le terme est un peu audacieux, car c'est bien de cela qu'il s'agit dans les familles pauvres. Cette question soulève des problèmes très délicats sur le plan politique et moral quant à savoir quel est le rôle du gouvernement pour ce qui est de l'aide aux enfants pauvres et aux familles pauvres. Tout cela est difficile.

Mais il n'y a aucun doute qu'au moment où ils entrent à l'école, les enfants pauvres affrontent des difficultés insurmontables. Partout dans le monde, la recherche a permis de démontrer ce fait, comme vous le savez probablement. D'autres pays que le Canada sont dans la même situation.

Ms Gagnon: When you talk about eduaction, we could talk about the number of illiterate people we have recently discovered; it is another disturbing phenomenon which brings us back to the vicious circle. These illiterate people have been

quand même eu quelques années d'école mais qui en sortent sans savoir lire, sans savoir s'informer. Et c'est une autre des préoccupations du Conseil: comment informer les gens qui sont tellement pauvres, qui ne paient même pas d'impôt? Comment peut-on communiquer avec eux, comment peut-on les informer? Ils ont quand même droit à certaines formes d'aide.

Ms Guarnieri: But to return to your earlier point, it seems to me that you were saying earlier the problem is job-related or that it is a labour problem.

• 1625

Mr. Battle: And education.

Ms Guarnieri: I have friends with BAs who are serving tables. If I understand you correctly, the emphasis should be on job creation.

Ms Gagnon: And training.

Ms Guarnieri: Otherwise, poverty is directly equated with the lack of jobs available.

Mr. Battle: The interesting thing is that the statistics show that people with BAs have a very low chance of being poor. I am not saying that is not the case here, and I guess that is the whole issue of credentialism. We are jacking up the credentials, so a BA no longer has the cachet it once had.

Again, I guess we need more jobs, and we need jobs that pay better wages. We know that skill requirements for the good jobs are increasing, whereas the skill requirements for the bad jobs are minimal. There is just no question that if kids do not get through high school and into some kind of post-secondary education, they are doomed. I am being very cavalier, but they are pretty much doomed to a low-wage job. I think some of the work the Economic Council has been doing is showing that the gap is getting worse.

Ms Guarnieri: I wonder if that is a little bit simplistic, though, because I know that in the construction industry, for instance, they are having difficulties finding bricklayers. You do not need education or any kind of criteria, except to learn a trade or a skill. I am wondering if we should re-evaluate some of the concepts. People just do not want to be bricklayers. We have to import people to do that.

Mme Gagnon: Je crois quand même, madame, que pour rentrer dans un métier et apprendre une technique, il faut au moins une 9^e année ou une 10^e année, et il y en a qui n'ont même pas le pré-requis.

Ms Greene: Grade 12.

Mme Gagnon: Bien! C'est surprenant quand on pense qu'il y a des jeunes qui aimeraient apprendre un métier et avoir leur carte de compétence, mais ils n'ont même pas le niveau de scolarité pour être admis dans une école technique.

Mme Guarnieri: Oui, merci.

La présidente: Merci, madame Guarnieri. Madame Greene, c'est à vous.

[Traduction]

in school for a number of years but they came out of it without the capacity to read and to inform themselves. That is another concern of the Council: How to inform the people who are so poor that they do not even pay income tax? How can we communicate with them, how can we inform them? They are entitled to some forms of aid.

Mme Guarnieri: Pour revenir à ce que vous disiez tout à l'heure, il me semble que vous disiez que le problème est lié à l'emploi.

M. Battle: Et de l'instruction.

Mme Guarnieri: J'ai des amis qui ont un baccalauréat et qui servent à table. Si j'ai bien compris, vous insisteriez sur la création d'emplois.

Mme Gagnon: Et sur la formation.

Mme Guarnieri: Autrement dit, on établit un rapport direct entre la pauvreté et l'absence d'emplois disponibles.

M. Battle: Or, il est intéressant de constater que les statistiques indiquent que les titulaires de baccalauréat ont très peu de chances d'être pauvres. Je ne veux pas dire que ce ne soit pas le cas ici, et j'imagine que c'est là tout le problème des références. Il y a une inflation des références, ce qui fait qu'un baccalauréat n'a plus le cachet qu'il avait.

Encore une fois, je crois que nous avons besoin d'un plus grand nombre d'emplois et d'emplois mieux payés. Nous savons que les compétences exigées pour les bons emplois augmentent alors que celles exigées pour les autres sont minimes. Il ne fait aucun doute que si les enfants ne terminent pas leurs études secondaires et ne font pas certaines études postsecondaires, ils sont condamnés. Je suis un peu cavalier, mais ils sont à peu près condamnés à avoir des emplois mal payés. Le travail du Conseil économique a notamment consisté à montrer que l'écart est en train de se creuser.

Mme Guarnieri: Je me demande cependant si ce n'est pas un peu simpliste car je sais que dans le secteur du bâtiment, par exemple, on a du mal à trouver des maçons. Il n'est pas nécessaire d'avoir de l'instruction ni de répondre à des critères particuliers; il s'agit simplement d'apprendre un métier ou une technique. Je me demande s'il ne faudrait pas réévaluer certaines notions. Il se trouve simplement que personne ne veut devenir maçon. Il nous faut faire venir des gens de l'extérieur pour ce travail.

Ms Gagnon: However, I think that you still have to have grade 9 or 10, Madam, in order to be able to learn a trade or a skill, and some people do not even have that pre-requisite.

Mme Greene: Une 12ième année.

Ms Gagnon: Well! This is surprising when you think that young people who would like to learn a trade and get their competence card come up that have not even studied long enough to get into a technical school.

Mrs. Guarnieri: Yes, thank you.

The Chairman: Thank you, Mrs. Guarnieri. Mrs. Greene, you have the floor.

Ms Greene: First of all, I want to pursue this business of minimum wages. I have the impression, coming from Toronto, that there are very few people who work for the minimum wage. There are lots of signs up. I know the students I used to teach would not work for the minimum wage. It would have to be a very low-skilled person who worked for the minimum wage, because I do not think you could possibly survive on it. I am wondering what your impression is.

Mr. Battle: I know what you are talking about. There is a real minimum wage in Toronto that is higher than the legislative one, is there not? There are levels above which people will not—

Ms Greene: Woolco is giving people special allowances now because they live in Toronto.

Mr. Battle: A couple of points we make pertain to that. Although improvements to the minimum wages are needed, we do not think they are the answers to all the problems. Most working poor families, people who are low income but are in the labour market, would not be working for as low as the minimum wage. They do not have to, because they can earn substantially more and still have a low income. It is surprising how little we know about minimum wage workers.

There is one recent study that has been at Statistics Canada, and it is for 1986; we cite it here. It did look at low-wage workers, which would include people at the very bottom, and then higher up but with the lowest wage. In 1986 about 9% of people in the labour force could be considered minimum wage. As you would expect, most of them were young and most of them were single. Unfortunately, the study did not look at family income, so we do not know how many of those people are poor and how many are not. If you are a minimun wage worker and you are working in a family with a couple of other workers, the pay cheques may not be low income. There is more stuff being done.

[Translation]

Mme Greene: J'aimerais tout d'abord revenir sur la question des salaires minimum. J'ai l'impression, étant donné que je viens de Toronto, qu'il y a très peu de gens qui touchent un salaire minimum. Il y a beaucoup de gens qui touchent davantage. Je sais que les étudiants auxquels j'enseignais n'acceptaient pas de travailler pour le salaire minimum. Il faudrait que ce soit une personne possédant très peu de compétence pour accepter le salaire minimum, car je ne pense pas que l'on puisse vivre avec cette somme. Je me demande ce que vous en pensez.

M. Battle: Je vois de quoi vous voulez parler. Il y a un salaire minimum effectif à Toronto qui est plus élevé que le salaire officiel, n'est-ce pas? Il y a certains niveaux au-dessus desquels les gens ne vont pas. . .

Mme Greene: Woolco accorde maintenant à ses employés des allocations spéciales parce qu'ils vivent à Toronto.

M. Battle: Quelques unes de nos réflexions portent sur ce sujet. Bien qu'il soit nécessaire d'augmenter les salaires minimum, nous ne pensons pas que ce soit la réponse à tous les problèmes. La plupart des familles de travailleurs pauvres, des personnes qui touchent de faibles revenus tout en étant sur le marché du travail, n'accepteraient pas de travailler au salaire minimum. Ils n'y sont pas obligés parce qu'ils peuvent gagner pas mal plus tout en touchant encore un salaire bas. Il est surprenant de voir comme nous sommes mal renseignés sur les travailleurs qui touchent le salaire minimum.

Une étude récente a été réalisée par Statistique Canada; elle porte sur l'année 1986; nous la citons dans notre document. Elle porte sur les travailleurs touchant des salaires bas, parmi lesquels ceux qui sont vraiment au bas de l'échelle, et ceux qui sont légèrement au-dessus tout en touchant les salaires les plus bas. En 1986, près de 9 p. 100 de la population active pouvait être considérée comme touchant le salaire minimum. Comme vous pouvez vous y attendre, la plupart de ces personnes étaient des jeunes essentiellement célibataires. Malheureusement, l'étude ne porte pas sur les revenus familiaux, de sorte que nous ne savons pas quel pourcentage de familles sont pauvres et quel pourcentage ne le sont pas. Si vous êtes un travailleur qui touche le salaire minimum et que vous soyez dans une famille où deux autres personnes travaillent, les chèques de paie peuvent ne pas constituer un revenu faible. On fait davantage à ce sujet.

• 1630

I think the estimate across Canada was 900,000-odd people. It is still a fair chunk of people, but you are right; a lot of people are earning more than that. I imagine a lot of it has to do with the demand for labour. In a place like Toronto, obviously, where there are labour shortages, I do not imagine there would be many people, but there are other parts of the country where there would be.

Selon l'évaluation pour l'ensemble du Canada, il s'agissait de 900.000 personnes environ. Cela représente une bonne partie de la population, mais vous avez raison, beacoup de gens gagnent plus que cela. Je crois que cela dépend beacoup de la demande de main-d'oeuvre. Dans un endroit comme Toronto, bien évidemment, où l'on manque de main-d'oeuvre, j'imagine qu'il n'y a pas beaucoup de gens dans cette catégorie, mais il y a d'autres régions du pays où ce doit être le cas.

Ms Greene: This whole poverty line business disturbs me because I keep seeing these statistics that say that Ontario is so wonderful in that respect. It seems to me that the disposable income is what should be looked at. I look at my riding and you cannot get an apartment for less than \$1,000. It seems to me we are constantly saying that people in Toronto are wealthier than they really are.

Mr. Battle: You are absolutely right. This is one of the things. Poverty lines are only one measure. We need other ones. You are absolutely right: disposible income is a crucial measure, and other kinds of adequacy lines too.

Ms Greene: When I was on Metro Toronto City Council we had one study—it is quite old now, I am sure—that looked at the position of people who were receiving subsidies through housing, through day care and so on, and looked at the adequacy of the welfare rates with respect to them. They seemed to be okay if they were getting housing plus day care. They had an adequate income to eat and a small clothing allowance, although certainly not luxurious by any means. I think they would probably have been over the poverty line. The real problem was the people who were not in public housing. I wonder if there is anything up to date on the whole issue of the really poor.

Mr. Battle: You are right. The Social Planning Council of Metropolitan Toronto, which puts out its family budget guidelines each year, is attempting to look in a much more detailed way. Poverty lines are pretty crude measures because they are meant for the whole country. They look at very detailed lines that fit the economy and the situation in Toronto. You are right. Obviously people who have income in kind in the forms of subsidized housing are going to be much better off in real terms than people without it.

One of the constant problems we face in poverty—and we have talked about it a bit here—is the situation of the working poor, whereby you can have people who are not getting social assistance and they are not getting subsidized housing. There is a concern that they could in effect be even worse off than they would be on welfare.

Especially with single parents, you can have such a situation when you take into account employment-related expenses. You may be paying income tax and so on, which is another real problem in trying to get people off welfare into the labour market. We do touch on that a bit in the brief. You are absolutely right. Poverty lines themselves cannot take into account the sorts of factors you are talking about that really affect the standard of living.

Ms Greene: I have difficulty with this recommendation with respect to the tax changes on day care. You say that rather than giving people an income tax deduction of up to \$4,000, it should be cut in half in the interests of helping

[Traduction]

Mme Greene: Toute cette question du seuil de la pauvreté me dérange un peu car on voit constamment des statistiques qui prouvent que l'Ontario est très bien placé à cet égard. Il me semble que c'est plutôt le revenu disponible qu'il faudrait considérer. Dans ma circonscription, par exemple, il n'est pas possible d'obtenir un appartement pour moins de 1,000\$. Il me semble que l'on ne cesse de dire que les Torontois sont plus riches qu'ils ne le sont en réalité.

M. Battle: Vous avez tout à fait raison. C'est un élément. Les seuils de pauvreté ne constituent qu'une mesure. Il nous faut d'autres points de repères. Vous avez tout à fait raison: le revenu disponible constitue une mesure essentielle et il y a également d'autres seuils de capacité.

Mme Greene: Lorsque je faisais partie du Conseil municipal de la région métropolitaine de Toronto, une étude a été faite—elle est sûrement dépassée maintenant—qui portait sur la situation des personnes qui reçoivent des subventions dans le cadre du logement, des garderies, etc., et sur l'à-propos de l'aide sociale que recevaient ces gens. Les choses allaient à peu près s'ils recevaient l'allocation-logement et l'allocation pour les garderies. Ils avaient alors un revenu suffisant pour manger et pour se vêtir dans une certaine mesure, mais ça n'avait rien de luxueux. J'imagine que ces personnes se situaient au-dessus du seuil de pauvreté. Là où il y a un véritable problème, c'est pour les personnes qui ne bénéficient pas d'un logement publique. Je me demande si l'on a des données récentes sur toute cette question des vrais pauvres.

M. Battle: Vous avez raison. Le Conseil de planification sociale de la région métropolitaine de Toronto, qui fixe chaque année des directives pour les budgets familiaux, essaie d'aborder la question de façon plus approfondie. Les seuils de pauvreté constituent des barèmes assez approximatifs étant donné qu'ils s'appliquent à l'ensemble du pays. Le Conseil est en train d'étudier des seuils correspondants à l'économie et à la situation de Toronto. Vous avez raison. Ceux qui ont un revenu en nature sous forme de logement subventionné se trouveront dans une bien meilleure situation en réalité que ceux qui n'en bénéficient pas.

L'un des problèmes que l'on rencontre constamment en matière de pauvreté—et nous en parlons un peu ici—c'est la situation des travailleurs pauvres. Il s'agit de personnes qui n'ont ni aide sociale ni logement subventionné. On craint que ces gens ne soient en fait en plus mauvaise posture que s'ils touchaient le bien-être social.

Surtout lorsqu'il s'agit de parents seuls, on peut avoir ce type de situation lorsqu'on tient compte des dépenses liées à l'emploi. Vous payez peut-être un impôt sur le revenu, ce qui est un autre problème réel lorsqu'on essaie de faire entrer sur le marché du travail des personnes qui bénéficient du bien-être social. Nous en parlons un peu dans notre mémoire. Vous avez tout à fait raison. Les seuils de pauvreté ne peuvent pas tenir compte des facteurs dont vous parlez, qui jouent vraiment sur le niveau de vie.

Mme Grenne: La recommandation concernant les modifications fiscales pour les garderies me posent des problèmes. Vous dites qu'au lieu d'accorder une déduction fiscale pourant aller jusqu'à 4,000\$, il vaudrait mieux la

Poverty

[Text]

poor people more. I can understand when one views this from the point of welfare and its options. Yes, it would be a better measure in alleviating poverty to give a tax benefit to a lower-income group.

However, it seems to me that if you are at the same time approving family allowances, which I as a high-income person have never really valued very much—I never felt it made any kind of difference to me at all in terms of. . . When I look at the child care cost exemptions, I see a very basic principle of equity. People are not paying just \$4,000 for the care of their children. I think a minimum would be about \$5,000 or \$6,000 or probably \$7,000 for a very young child.

• 1635

I think this income tax exemption recognizes the fact that this is a working expense. In fact, there was a court case that said a lawyer should be able to deduct legitimate child care costs as a business expense. I know of people in Toronto who are struggling on incomes that nobody would consider to be poverty level. I think there is a basic principle of equity here. It is not just for the family allowance situation. I would like your response to that.

Mr. Steve Kerstetter (Assistant Director, National Council of Welfare): I guess it is a question of where you put your priorities. When we did our report on child care, we wanted a system that was not a welfare system. We wanted a system available to all parents, regardless of income. We would differentiate by basing our fees on ability to pay. If you were a very low-income parent, you would get 100% subsidy for your children in day care. If you were a medium-income parent, maybe you would get a 75% subsidy. If you were a well-to-do parent, maybe you would get a 30% or 40% or 50% subsidy. All parents in the labour market who needed child care would have access to a high-quality system and would have a degree of subsidization that would vary according to their income. We thought that was a way of providing benefits that made more sense than trying to do it directly through the tax system.

Ms Greene: Then you are saying to reduce the tax system to \$2.000. It seems to me that any child care expense should be tax-deductible up to a reasonable ceiling. I am not talking about a luxury level of care that would not be available to the general population.

Mr. Kerstetter: Our ultimate solution was to phase out the child care expense deduction and to have the benefits from the public sector delivered entirely through the subsidy system.

Ms Greene: Then you must think that the high-income parents should pay the full cost of child care themselves, that it should not be deductible from the income tax for business purposes.

[Translation]

réduire de moitié afin d'aider davantage les pauvres. Je comprends cela si on se place dans l'optique du bien-être social et de ses options. Oui, ce serait une meilleure mesure pour réduire la pauveté que de donner un avantage fiscal au groupe des personnes touchant des faibles revenus.

Cependant, il me semble que si vous acceptez en même temps les allocations familiales, auxquelles je n'ai jamais accordé beacoup de valeur étant donné que je touche un revenu élevé—elles n'ont pour moi jamais fait aucune différence pour ce qui est de...Si je considère les exemptions pour frais de garderie, je trouve que c'est un principe essentiel d'équité. On ne paie pas seulement 4.000\$ pour faire garder ses enfants. Je crois qu'il faudrait au minimum 5,000\$ ou 6.000\$, et peut-être même 7,000\$ pour un très jeune enfant.

J'estime que cette exemption fiscale montre que l'on considère cela comme une dépense professionnelle. Dans une affaire jugée devant les tribunaux, un avocat a indiqué que l'on devrait pouvoir légitimement déduire les frais de garderie au titre des dépenses professionnelles. Je connais des gens à Toronto qui ont du mal à s'en sortir en touchant des revenus que personne ne considérerait comme bas. Je crois qu'il y a ici un principe essentiel d'équité. Il ne s'agit pas seulement des allocations familiales. J'aimerais savoir ce que vous en pensez.

M. Steve Kerstetter (directeur adjoint, Conseil national du bien-être social): Je crois que cela dépend de vos priorités. Lorsque nous avons fait notre rapport sur les garderies, nous souhaitions un système qui ne soit pas un système d'aide sociale. Nous voulions un système dont bénéficieraient tous les parents, quel que soit leur revenu. La différence aurait été fonction de la capacité de payer de chacun. Les parents à très faible revenu auraient obtenu une subvention de 100 pour cent pour les frais de garde des enfants. Un parent touchant un revenu moyen aurait pu obtenir une subvention de 75 pour cent, par exemple. Un parent à l'aise aurait pu obtenir une subvention de 30, 40 ou 50 pour cent. Tous les parents qui travaillaient et qui avaient besoin de faire garder leurs enfants auraient eu accès à un système de qualité et auraient eu droit à une subvention variant en fonction de leur revenu. Cela nous semblait une façon plus sensée d'accorder des avantages que de le faire directement par le biais du régime fiscal.

Mme Greene: Vous demandez ensuite qu'on réduise l'exemption prévue dans le régime fiscal à 2 000 \$. Il me semble que toute dépense pour garde d'enfants devrait être déductible de l'impôt jusqu'à concurrence d'une somme raisonnable. Je ne veux pas parler de garderies de luxe qui ne seraient pas disponibles au grand public.

M. Kerstetter: Notre solution finale consistait à éliminer progressivement la déduction pour frais de garderie et à faire en sorte que les avantages du secteur public soit accordés uniquement dans le cadre du système de subventions.

Mme Greene: Vous devez alors considérer que les parents qui touchent un revenu élevé devraient payer la totalité des frais de garderie, qu'ils ne devraient pas pouvoir le déduire de l'impôt sur le revenu au titre des frais professionnels.

Mr. Kerstetter: We are saying the latter. We are saying that all parents should have some degree of subsidization for their children in child care facilities, but that they should not have the personal tax breaks they have now. This would be over a period of years of course. We would not do it overnight.

Ms Greene: So all those parents with low incomes would still have that expense, which another business person, a male or actually any childless person, would not have.

Mr. Kerstetter: Yes.

Ms Greene: I think there is a question of equity here. Children are a responsibility. As long as people can deduct for business purposes, it seems to me that deducting your net child care expenses is a valid proposition.

Mr. Battle: I guess we can debate. . .

Ms Greene: The courts have said so.

Mr. Battle: When we were looking at child care, the problem was how to pay for the system. Therefore we are concerned about how are we going to finance things. We have been opposed to deductions for 15 years in our council because deductions are regressive. They give the highest tax savings to high-income tax filers. There are two separate things. First, do you want to deliver your assistance through the tax system to parents with kids for child care, or do you want to do it directly through the child care system? We were opting for the child care system. But even within the tax system, if you want to use the tax system, we argue that it should be in the form of a credit rather than a deduction. That is, of course, consistent with the recent tax reforms.

I am sure you know that tax savings are related to taxable income. We talk about a longer-and a shorter-term approach, but we would favour phasing out, using the tax system so that we could afford to provide child care directly.

Ms Greene: Is that not inconsistent with your argument under family allowance that people should have special benefits because they have children?

• 1640

Mr. Battle: We think they do, but the question is how to provide them. The big problem is that there is not enough child care to go around and tax assistance will do absolutely nothing to deal with that problem. That is why we think in a time of scarce resources you have to look carefully at how you are going to spend what public funds you have. This is why we opted to increase the supply of child care rather than using tax assistance, because there just is not enough money to do both.

[Traduction]

M. Kerstetter: C'est cette dernière solution que nous proposons. Nous disons que tous les parents devraient avoir droit à une certaine subvention pour les enfants qui fréquentent les garderies, mais qu'ils ne devraient pas avoir droit aux déductions fiscales qui leur sont accordées actuellement. Cela se ferait sur un certain nombre d'années bien sûr. Cela ne pourrait pas se faire du jour au lendemain.

Mme Greene: Donc, tous les parents qui ont des revenus faibles devraient toujours assumer ces dépenses, que d'autres travailleurs homme ou femme sans enfant, par exemple, n'auraient pas.

M. Kerstetter: Oui.

Mme Greene: Je crois qu'il y a là une question d'équité. Les enfants constituent une responsabilité. Tant que l'on peut déduire la garde comme frais professionnel, il me semble que la déduction des dépenses nettes de garderie constitue une proposition valable.

M. Battle: J'imagine que nous pouvons en discuter. . .

Mme Greene: C'est ce qu'ont dit les tribunaux.

M. Battle: Lorsque nous avons étudié les garderies, le problème était de savoir comment financer le système. C'est donc ce qui nous inquiète maintenant. Voilà quinze ans que notre conseil s'oppose aux déductions car nous estimons qu'il s'agit là de mesures régressives. Elles permettent aux personnes qui déclarent les plus haut revenus de faire les économies fiscales les plus élevées. Il y a deux choses bien distinctes. Tout d'abord, veut-on accorder l'aide par le biais du régime fiscal aux parents qui ont des enfants en garderie ou veut-on l'accorder directement dans le cadre d'un système de garderies? Nous avons opté pour le système de garderies. Mais même dans le cadre du régime fiscal, si vous voulez utiliser le régime fiscal, nous estimons que cela devrait être sous forme de crédits d'impôt plutôt que de déduction. Cela, bien sûr, pour être conforme à la récente réforme fiscale.

Je suis sûr que vous savez que les économies d'impôt sont liées au revenu imposable. Nous parlons d'une solution à long terme et d'une autre solution à court terme, mais nous serions favorable à une suppression progressive, à l'aide du régime fiscal, afin de pouvoir offrir directement une aide pour les services de garderie.

Mme Greene: Cela n'est-il pas contraire à votre argument concernant les allocations familiales, selon lequel ceux qui ont des enfants devraient bénéficier d'avantages particuliers?

M. Battle: Nous pensons qu'ils devraient y avoir droit; reste à savoir comment fournir ces avantages. Le gros problème, c'est qu'il n'y a pas suffisamment de garderies et que l'aide fiscale ne fera absolument rien pour régler ce problème. C'est pourquoi nous estimons qu'en période de ressources maigres, il faut faire très attention à la manière dont on dépense les deniers publics disponibles. C'est pourquoi nous avons choisi d'augmenter le nombre de places de garderies disponibles plutôt que d'avoir recours à l'aide fiscale, car il n'y a pas assez d'argent pour faire les deux.

Ms Langan: I need some help to remember this, Ken. Did last year's report of the council not indicate that B.C. was one of the worst provinces when it came to poverty levels? As I recall, that finding came as a surprise to many of us.

Mr. Kerstetter: I think it was a little lower than average for B.C.

Mr. Battle: Yes. The 1988 figures, which are the ones we have, show that. . . I am sorry, but I do not have them in front of me. All we have here are the child poverty figures; we do not have the other ones. In 1988, for children under 16 the poverty rate nationally was 16.1%. This means that 16.1% of all Canadian children were in low-income families and in B.C. it was 15.3%. It was actually slightly below.

My recollection is that things have improved somewhat in B.C. and again I would link it to the unemployment rate, although I am just going by my memory.

Ms Langan: Maybe it was not your report, maybe it was one of the other poverty reports that came out. I remember there was quite a stir, quite a shock among those of us from British Columbia to find out that this situation was so bad.

Mr. Battle: By the way, it is 634,000 children, though, in B.C.—low income.

Ms Greene: The social assistance figures are very low.

Ms Langan: Yes, they are very low. This leads to the question: what is going to happen with the capping of CAP if we already have a province that has some of the lowest social assistance rates? Of course, the highest level of poverty is in Vancouver because that is the centre of industry and manufacturing, etc. We have just about every school in Vancouver now doing food programs.

Will the capping of CAP have an impact on the provinces that are being affected? I am obviously concerned about all of them, but I am particularly concerned about B.C., because that province did stack up badly last year in terms of what was happening to kids.

Mr. Battle: We are concerned about that development. We do not really have the kind of information we wish we had to really look at. . . I am intrigued at the different estimates of the impact of that. Of course, the federal government's estimate is very different from the Ontario government's estimate, but that is to be expected.

As you know, we do not have the most recent social assistance spending figures, but generally speaking, it is a real concern. It is not so much the formula or whatever, but the fact that there has been a limit put on the safety net program. I do not know the scene in B.C. well enough. I know that in Ontario one of our concerns is that the chances for further welfare reform are probably killed by that.

[Translation]

Mme Langan: Pouvez-vous m'aider, Ken? Le rapport du Conseil de l'année dernière n'indiquait-il pas que la Colombie-Britannique était l'une des provinces les moins bien placées quant à la pauvreté de ses habitants? Si j'ai bonne mémoire, ces résultats ont surpris bon nombre d'entre nous.

M. Kerstetter: Je crois que c'était un peu inférieur à la moyenne pour la Colombie-Britannique.

M. Battle: Oui. Les chiffres de 1988, qui sont ceux que nous possédons, montrent que. . . je regrette, je ne les ai pas devant moi. Tout ce que nous avons ici, ce sont les chiffres concernant les enfants pauvres; nous n'avons pas les autres. En 1988, le taux de pauvreté à l'échelle nationale était pour les enfants de moins de 16 ans, de 16,1 p. 100. Cela veut dire que 16,1 p. 100 de tous les enfants canadiens vivent dans des familles touchant des revenus faibles et qu'en Colombie-Britannique, il s'agissait de 15,3 p. 100. C'était en fait un peu moins.

Je crois me souvenir que la situation s'est quelque peu améliorée en Colombie-Britannique et je crois qu'il faut encore une fois faire le lien avec le taux de chômage, bien que je parle ici de mémoire uniquement.

Mme Langan: Peut-être ne s'agissait-il pas de votre rapport. mais de l'un des autres rapports sur la pauvreté qui ont été publiés. Je crois que cela a surpris, a choqué ceux d'entre nous qui viennent de Colombie-Britannique de constater que la situation était si mauvaise.

M. Battle: Soit dit en passant, cela représente 634,000 enfants en Colombie-Britannique—pour les faibles revenus.

Mme Greene: Les chiffres de l'aide sociale sont très bas.

Mme Langan: Oui, ils sont très bas. Cela nous mène à la question: que va-t-il se produire avec la limite mise au RAPC, si déjà cette province a l'un des plus faibles taux d'aide sociale? Bien sûr, le taux le plus élevé de pauvreté se rencontre à Vancouver, car c'est le centre industriel. Pratiquement toutes les écoles de Vancouver offrent maintenant des repas gratuits.

La limite imposée au RAPC aura-t-elle des répercussions sur les provinces touchées? Je m'inquiète bien évidemment pour toutes les provinces, mais plus particulièrement pour la Colombie-Britannique, car cette dernière était en mauvaise posture l'année dernière pour ce qui est de la situation des enfants.

M. Battle: Cette situation nous inquiète. Nous n'avons pas vraiment les renseignements nécessaires pour étudier... je suis surpris des évaluations différentes des répercussions de la chose. Bien sûr, l'évaluation du gouvernement fédéral est très différente de celle du gouvernement ontarien, mais il fallait s'y attendre.

Comme vous le savez sans doute, nous n'avons pas encore les chiffres les plus récents pour les dépenses d'aide sociale, mais de façon générale, c'est un sujet de préoccupation très réel. Ce n'est pas tellement la formule, mais plutôt le fait que l'on impose une limite au programme de sécurité du revenu. Je ne connais pas suffisamment bien la situation en Colombie-Britannique. Je sais qu'en Ontario, ce qui nous inquiète notamment, c'est que cette mesure sonnera sans doute le glas de toute possibilité de réforme ultérieure de l'aide sociale.

1645

Now, it is always difficult to know. Ontario is a "well-off" province, and in that sense it is conceivable that it could have no effect whatsoever on social assistance spending if they took the money from somewhere else. But budgets are under siege everywhere, for health care in particular.

I would imagine that a province like B.C. is far less likely to make up for that difference through itself, so obviously that is a concern. Granted, it is only for two years, but it establishes a precedent that is troubling. Part of the problem is that it will always be difficult to know exactly what effect it has. It is a murky area.

Ms Langan: I thank you for your answer. I realized after I had asked the question that it was a speculative question; it is hard for anybody to answer. But it is also a speculative concern.

La présidente: Merci. Madame Greene, vous avez une petite question?

Ms Greene: On that point, the Metropolitan Toronto Council just approved a budget with \$16 million on the property tax for funds that would have been picked up by the province and the federal government under the Canada Assistance Plan. So the council, at least, is not going to desert poor people, but obviously it is limited as to how far it can go. It is really grossly unfair that Metropolitan Toronto property tax payers have to pay more and more money on the property tax for people who are poor who come from all over Canada—and the world, actually.

I do not have any more particular questions. I want to read your brief. I very much appreciate the information that is in here and the thought behind it. Thank you.

La présidente: Merci, madame Greene. Avec la permission du Comité, je pense que je vais poser une petite question.

Les analyses fiscales de votre Conseil jouissent d'une très bonne réputation, et on peut sûrement dire sans se tromper que l'inflation est une donnée non négligeable pour quiconque s'intéresse à la pauvreté. Appuyez-vous la politique de la Banque du Canada qui maintient les taux d'intérêt élevés pour combattre l'inflation?

Mr. Battle: Wow! That is my question. When you get to that in the brief, we have one timid little sentence about that. When we get into areas of fiscal and monetary policy, it is an area we have no expertise in at all. To be really honest with you, we never talk about it. We do say in the brief that in the context of full employment there are countries that have done better than Canada, in a sense, on employment and have not had such high interest rate policies and they have used other methods. But you also have to be aware of international comparisons. It is easy to say that we should all be like Sweden or whatever, but we are not. It is a concern, but the council has not taken a position publicly on that.

[Traduction]

Il est bien sûr toujours difficile de savoir. L'Ontario est une province «aisée», et à ce titre, on peut prévoir que cela n'aura aucun effet sur les dépenses d'aide sociale, si l'on prend l'argent ailleurs. Mais les budgets sont convoités de toutes parts, pour les soins médicaux notamment.

J'imagine qu'une province comme la Colombie-Britannique a beaucoup moins de chances de compenser cette différence par elle-même; cela pose donc un problème. Je veux bien vous l'accorder, cette mesure ne vaut que pour deux ans, mais elle crée un précédent inquiétant. Le problème vient en partie du fait qu'il est toujours difficile de savoir exactement quels effets une mesure peut avoir. C'est un domaine flou.

Mme Langan: Merci de votre réponse. J'ai constaté après avoir posé la question qu'elle était hypothétique et il est difficile pour tout le monde de répondre à ce type de question. Mais c'est aussi un souci hypothétique.

The Chairman: Thank you. Mrs. Greene did you have a small question?

Mme Greene: À ce sujet, le Conseil de la région métropolitaine de Toronto vient d'approuver une augmentation de l'impôt foncier de 16 millions de dollars pour remplacer des sommes que la province et le gouvernement fédéral auraient fournies dans le cadre du Régime d'assistance publique du Canada. Ainsi le Conseil, au moins, ne va pas abandonner les pauvres, mais il est de toute évidence limité dans ses actions. Il est vraiment très injuste que les contribuables qui paient de l'impôt foncier dans la région métropolitaine de Toronto aient à verser de plus en plus d'argent pour les gens pauvres qui viennent de tout le Canada—et même du monde entier.

Je n'ai pas d'autres questions précises. Je veux lire votre mémoire. Je trouve très intéressants les renseignements qui y figurent et la philosophie qui l'anime.

The Chairman: Thank you, Mrs. Greene. If the Committee allows me, I will ask a short question.

The fiscal analyses from your Council are well-considered, and one can surely say without error, that inflation is a factor to be reckoned with for whoever is concerned by poverty. Do you agree with the Bank of Canada policy which is to maintain high interest rates in order to fight inflation?

M. Battle: Ma foi! En voilà une question! Lorsqu'on en vient à cela dans le mémoire, nous n'avons qu'une toute petite phrase. Nous ne sommes pas du tout compétent en matière de politique fiscale et monétaire. Pour être bien franc avec vous, nous n'en parlons jamais. Nous disons dans le mémoire que pour ce qui est du plein emploi, il y a des pays qui sont mieux placés que le Canada, et qui n'ont pas une politique de taux d'intérêts aussi élevés; ils ont utilisé d'autres méthodes. Mais il faut aussi être au courant des comparaisons internationales. Il est facile de dire qu'il faudrait que nous soyons tous comme la Suède, par exemple, mais ce n'est pas le cas. C'est un problème, mais le Conseil n'a pas pris position publiquement sur ce sujet.

When you look at the numbers, it is quite profound. When we are talking about raising taxes or cutting benefits or programs or whatever to try to balance Mr. Wilson's dilemma of trying to get the deficit down and then you see the incredible effect, just a few fractions of a percentage point, it has on the deficit because of the debt financing load, it does make you think, well, why we do not look at that?

But no, I cannot. We do not have any real answer to that.

La présidente: Dans une perspective plus pragmatique, on sait que de plus en plus il y a des familles pauvres qui ont recours à des banques d'alimentation, ce qu'on appelle the food banks. On sait que ces établissements manquent énormément de ressources et qu'ils ne peuvent pas suffir à la demande. Maintenant, croyez-vous qu'un financement plus systématique de cette forme d'aide sociale serait plus souhaitable ou si c'est préférable de diriger nos ressources vers d'autres voies?

Mme Gagnon: J'ai l'impression que votre question ouvre un volet dont on ne parle pas souvent, celui du bénévolat et des organismes communautaires. Je laisserai Ken et Steve dire ce qu'ils pensent, mais quant à moi, je me dis qu'il faut absolument garder cette disponibilité des gens et surtout, ne pas donner l'impression que l'État-providence, qu'il soit fédéral ou provincial, doit régler tous les problèmes.

• 1650

Vous allez dire que je suis dans le *Fund Raising* et que j'ai une vision déformée, mais pour moi il est primordial qu'on garde la bonne volonté des gens, qu'on sache leur donner le goût de continuer à s'entraider, et ça me fait toujours peur, ce point-là. On a eu, au Québec, des débats assez houleux au sujet de la place que le gouvernement provincial a tenté de prendre au niveau des organismes bénévoles en les subventionnant. Et on avait peur que ça devienne un genre d'autre parti.

Ayant oeuvré longtemps dans le milieu des bénévoles et dans les milieux communautaires, je dis qu'il est important qu'il y ait des banques d'aliments, qu'il y ait une redistribution de la nourriture, qu'il y ait des organismes communautaires qui aident les démunis à préparer leur budget pour arriver à joindre les deux bouts à la fin du mois. Mais je pense que l'argent des gouvernements peut être mieux dépensé ailleurs. Je ne sais pas ce que Ken ou Steve en pense.

La présidente: C'est un petit peu comme les *Green Stamps* qu'il y a aux États-Unis. Est-ce que ça s'en rapproche un petit peu? Enfin, j'aimerais savoir un peu ce que vous en pensez.

Ms Gagnon: What do you think?

Mr. Battle: We are just talking for ourselves here. Our organization has not dealt with the food bank issue and I think we probably should. But I think you are probably aware of the dilemma of people who work in social policy. On the

[Translation]

Lorsque vous regardez les chiffres, c'est assez net. Lorsqu'on parle d'augmenter les impôts ou de réduire les avantages ou les programmes, ou autres, pour essayer de régler le dilemne de M. Wilson qui consiste à tenter de réduire le déficit et que l'on voit ensuite les effets minables, une réduction de quelques fractions de 1 p. 100, en raison du service de la dette, on est tenté d'étudier la question.

Mais, je ne peux pas le faire. Nous n'avons pas vraiment de réponse à cela.

The Chairman: In a more pragmatic approach, we know that more and more poor families resort to food banks. We know that those agencies very much lack resources and that they cannot meet the demand. Now, do you think a more systematic funding of this type of social assistance would be desirable or would it be preferable to direct our resources elsewhere?

Ms Gagnon: I am under the impression that your question opens up a whole aspect we do not often talk about, namely the voluntary sector and community organizations. I will let Ken and Steve tell you what they think; as for me, I think that people's willingness to help is a precious resource we must preserve, and above all, we must not give the impression that the welfare state, whether it be federal or provincial, will solve all problems.

You will say that I am in fundraising and that I have a distorted vision of things, but I believe it is crucial that we let people show their good will, that we encourage them so that they go on helping others, and this always scares me a little. In Quebec, we had rather stormy discussions about the influence the provincial government tried to carry among voluntary organisations by offering subsidies. We feared it would become another kind of party.

Having worked for quite some time in the voluntary sector and in the community environment, I think it is important that there should be food banks, that there should be a redistribution of food, that we should have community agencies to help the disadvantaged budget in order to make ends meet at the end of the month. I think that the funding from government could be better spent elsewhere. I do not know what Ken or Steve think of that.

The Chairman: It is a little like the green stamps they have in the United States. Is it not somewhat similar? Well, I would like to know what you think of it.

Mme Gagnon: Qu'en pensez-vous?

M. Battle: Nous parlons en notre nom propre à ce sujet. Notre organisme n'a pas traité de la question des banques d'aliments et il devrait sans doute le faire. Mais je crois que vous connaissez le dilemme devant lequel sont placés ceux

one hand you can look at food banks as meeting a need, perhaps being a creative new way of meeting a need, and that the state should not be there to do everything. On the other hand there is the concern that they are not temporary, that they have become an institution. We are in effect saying that the benefits people get through government income programs are not enough so we have to use food banks.

It is a real dilemma. It raises some really serious issues. I guess some of them are practical, but some of them are philosophical. What do we see as the role of the state through government? What do we see as the role of the voluntary sector? One of the things that worry me about the growth of food banks, if they become an institution, is that they vary so much from one part of the country to another. You can argue that it is a step backward, which is a real concern. Do you want to get into government funding of food banks? If you do that—

La présidente: Mais il y a un manque de contrôle aussi.

Mr. Battle: There has been some, you are right. Then it becomes: why not simply have better social benefits to people directly? Why do they have to go to a charity to get it? Those are the kinds of things that are worrisome.

La présidente: Exactement! .

Mme Gagnon: Oui, et il y a un phénomène que je remarque particulièrement à Montréal, c'est la prolifération, tout à coup, d'organisations qui veulent faire la distribution des aliments. Je pense qu'il faut beaucoup de prudence et ne pas créer un autre genre de monstre et, au lieu d'aider ceux qui sont dans le besoin par des politiques sociales les plus équitables possibles, aller ouvrir d'autres allées qui ne sont peut-être pas nécessairement les meilleures.

La présidente: Exactement.

On attend M^{me} Guarnieri, elle avait quelque chose à régler à son bureau, et elle doit revenir. Est-ce que, madame Greene, vous avez d'autres questions?

Ms Greene: Pursuing the whole thing about giving food as opposed to money, we are both—I guess Joy is, too—on the health and welfare committee that is studying the health care system. We have had discussions about the tea and oatmeal syndrome among certain groups such as Indians, and I am sure it is not unlikely in big cities as well.

• 1655

The impact on health care, on infants, fetuses and so on and on proper nutrition is terribly important. The food banks are a response to that in a sense because they feel they can provide nutritious food to poor people and that money will be spent on food, the family, and that kind of thing. At the same time, poverty robs people of dignity because they are not making the choices.

[Traduction]

qui travaillent dans le domaine social. D'un côté, vous pouvez considérer que les banques d'aliments répondent à un besoin, et sont peut-être à une nouvelle manière créative de répondre à un besoin, et que l'État ne devrait pas être là pour tout faire. D'autre part, on s'inquiète de ce qu'elles ne soient pas temporaires, de ce qu'elles deviennent une institution. Cela signifie en fait que les avantages que la population obtient dans le cadre des programmes gouvernementaux en matière de revenu ne sont pas suffisants et que nous devons avoir recours aux banques d'aliments.

C'est un véritable dilemme. Cela pose des questions très graves. Certaines sont d'ordre pratique, mais d'autres sont d'ordre philosophique. Quel rôle exécute le gouvernement pour l'État? Quel rôle voyons-nous pour le secteur bénévole? L'une des choses qui m'inquiètent au sujet de la prolifération des banques d'aliments, si elles deviennent une institution, c'est qu'elles varient énormément d'une région du pays à l'autre. On pourrait considérer qu'il s'agit d'un pas en arrière, ce qui constitue un véritable problème. Voulez-vous qu'on en vienne à un financement gouvernemental des banques d'aliments? Si on arrive à cela...

The Chairman: But there is also a lack of control.

M. Battle: C'est vrai d'une certaine manière. On peut alors se poser la question: pourquoi ne pas simplement offrir des avantages sociaux plus importants de façon directe aux intéressés? Pourquoi doivent-ils s'adresser à des organismes de bienfaisance? C'est ce genre de choses que je trouve inquiétantes.

The Chairman: Exactly!

Ms Gagnon: Yes, and there is a phenomenon that I noted, particularly in Montreal, which is the sudden proliferation of agencies that want to distribute food. I think that we have to be very careful not to create a new type of monster and, instead of helping those who need it through social policies which are as equitable as possible, open up other ways which are perhaps not necessarily the best.

The Chairman: Exactly.

We are waiting for Mrs. Guarnieri, she had something to settle at her office, she should be back. Mrs. Greene, do you have other questions?

Mme Greene: Pour reprendre la question de la distribution des aliments par opposition aux allocations, nous siègons toutes deux—je crois que Joy y est aussi—au Comité de la Santé et du Bien-être social qui étudie le système médical. Nous avons eu des discussions sur le syndrome du thé et des flocons d'avoine chez certains groupes comme les Indiens et je suis sûre que cela se produit également dans les grandes villes.

Les répercussions sur la santé, sur les bébés, les foetus, etc et sur une saine alimentation sont très graves. Les banques d'aliments constituent une réponse à ce problème d'une certaine manière car elles estiment qu'elles peuvent fournir aux pauvres des aliments nutritifs et que l'argent servira à acheter de la nourriture et aux besoins de la famille. En outre, la pauvreté enlève toute dignité aux gens car ils ne peuvent plus faire de choix.

We have a health care system in which doctors can prescribe and give medicine that would be covered in some instances, but cannot prescribe food to infants. Sometimes I think that if we could provide food to some of these people who are obviously not directly spending their money on cheap food. . .

 $Ms\ Gagnon:$ If they are not receiving the proper diet very often.

Ms Greene: Yes. If you are that poor, you cannot make the sensible choices that are necessary.

La présidente: En même temps il y a l'éducation sociale, etc. C'est un cercle vicieux, c'est bien certain. Je pense qu'on est tous d'accord.

Nous vous remercions. Vous nous avez apporté beaucoup d'éclaircissement et votre exposé était fort intéressant. Merci beaucoup, nous espérons vous revoir, qui sait.

[Les délibérations se poursuivent à huis clos]

[Translation]

Nous avons un système médical qui permet aux médecins de prescrire et de donner des médicaments sur ordonnance, mais ils ne peuvent pas prescrire des aliments pour les bébés. Je pense que si l'on pouvait parfois fournir de la nourriture à certaines de ces personnes qui doivent dépenser leur argent à acheter de la nourriture bon marché...

Mme Gagnon: Bien souvent leur régime alimentaire n'est pas approprié.

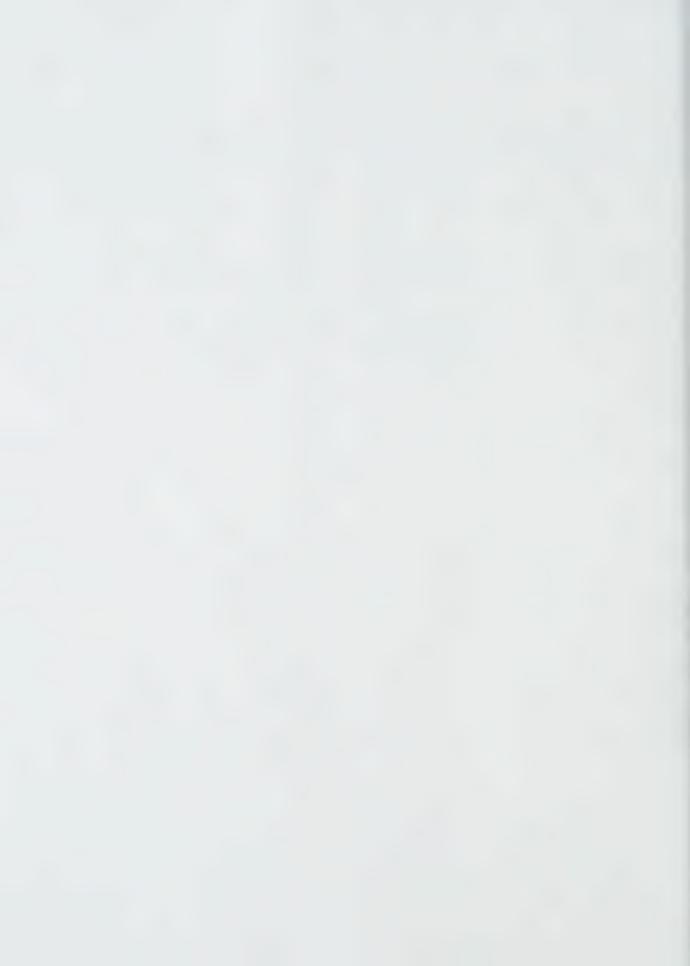
Mme Greene: Oui. Si vous êtes si pauvre que cela, vous ne pouvez pas faire les choix raisonnables qui sont nécessaires.

The Chairman: At the same time, we have social conditionning and so on. This is a vicious circle to be sure. We all agree on that.

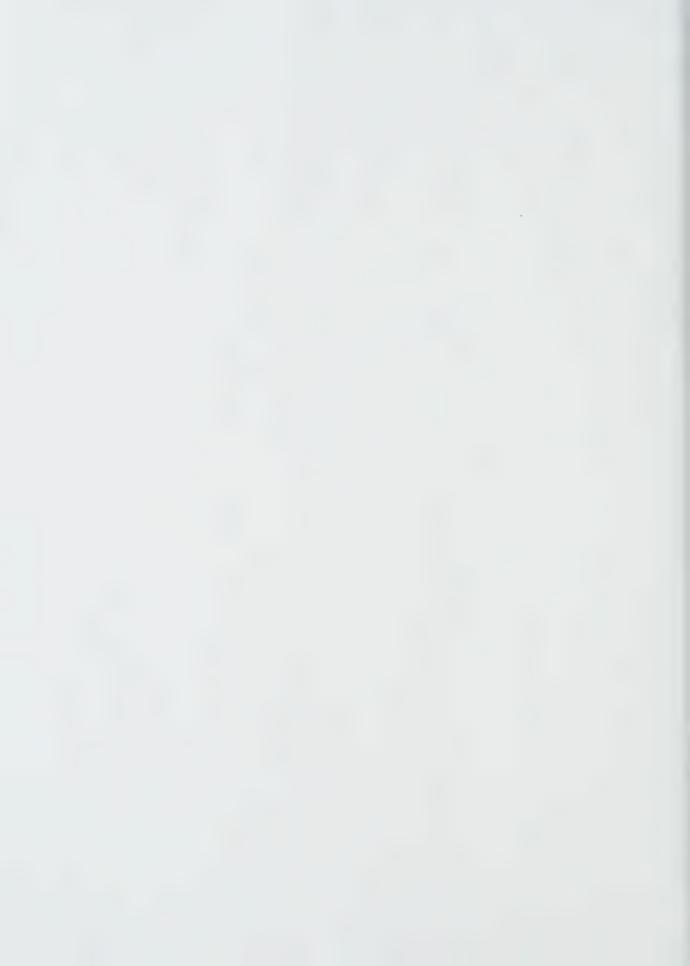
Thank you very much. You really enlightened us in a lot of areas and your submission was very interesting. Thank you very much, we hope to see you again. You never know.

[The proceedings continue in camera]













If undelivered, return COVER ONLY to: Canadian Government Publishing Centre,

Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9
En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnements et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the National Council of Welfare:
Ann Gagnon, Chairman;
Ken Battle, Director,
Steve Kerstetter, Assistant Director.

TÉMOINS

Du Conseil national du bien-être social:
Ann Gagnon, présidente;
Ken Battle, directeur;
Steve Kerstetter, directeur-adjoint.



HOUSE OF COMMONS

Issue No. 5

Wednesday, May 30, 1990

Chairman: Nicole Roy-Arcelin

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 5

Le mercredi 30 mai 1990

Présidente: Nicole Roy-Arcelin

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur

Poverty

of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women

La Pauvreté

du Comité permanent de la Santé et du Bien-être social, des Affaires sociales, du Troisième âge et de la Condition féminine

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of child poverty

CONCERNANT:

En vertu du paragraphe 108(2) du Règlement, étude de la pauvreté chez les enfants

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-fourth Parliament, 1989–90

Deuxième session de la trente-quatrième législature, 1989-1990

34986

SUB-COMMITTEE ON POVERTY
OF THE STANDING COMMITTEE ON
HEALTH AND WELFARE, SOCIAL AFFAIRS,
SENIORS AND THE STATUS OF WOMEN

Chairman: Nicole Roy-Arcelin Vice-Chairman: David Dingwall

Members

Barbara Greene Joy Langan

(Quorum 3)

Clairette Bourque

Clerk of the Sub-Committee

SOUS-COMITÉ SUR LA PAUVRETÉ DU COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ ET DU BIEN-ÊTRE SOCIAL, DES AFFAIRES SOCIALES, DU TROISIÈME ÂGE ET DE LA CONDITION FÉMININE

Présidente: Nicole Roy-Arcelin Vice-président: David Dingwall

Membres

Barbara Greene Joy Langan

(Quorum 3)

La greffière du Sous-comité

Clairette Bourque

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

Available from the Canadian Government Publishing Center, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, MAY 30, 1990 (7)

[Text]

The Sub-Committee on Poverty of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women met at 3:22 o'clock p.m. this day, in Room 307, West Block, the Chairman, Nicole Roy-Arcelin, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Joy Langan, Nicole Roy-Arcelin.

Acting Members present: Douglas Fee for Barbara Greene; Christine Stewart for David Dingwall.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: June Dewetering, Research Officer.

Witnesses: As individuals: The Honourable Lorna Marsden, Senator; Sandra Harder, Research Officer, Political and Social Affairs Division, Library of Parliament.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Sub-Committee resumed its consideration of child poverty.

Senator Marsden made a statement and, with the other witness, answered questions.

At 4:25 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

Clairette Bourque

Clerk of the Sub-Committee

PROCÈS-VERBAUX

LE MERCREDI 30 MAI 1990

[Traduction]

Le Sous-comité de la pauvreté du Comité permanent de la santé et du bien-être social, des affaires sociales, du troisième âge et de la condition féminine se réunit aujourd'hui à 15 h 22, dans la pièce 307 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Nicole Roy-Arcelin (*présidente*).

Membres du Sous-comité présents: Joy Langan, Nicole-Roy Arcelin.

Membres suppléants présents: Douglas Fee remplace Barbara Greene; Christine Stewart remplace David Dingwall.

Aussi présente: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: June Dewetering, attachée de recherche.

Témoins: A titre particulier. L'honorable Lorna Marsden, sénatrice; Sandra Harder, attachée de recherche, Division des affaires politiques et sociales, Bibliothèque du Parlement.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité continue à examiner la pauvreté chez les enfants.

La sénatrice Marsden fait un exposé puis, avec l'autre témoin, répond aux questions.

À 16 h 25, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Sous-comité

Clairette Bourque

Poverty

[Text]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Wednesday, May 30, 1990

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mercredi 30 mai 1990

• 1520

La présidente: À l'ordre!

Cet après-midi, en vertu du paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité sur la pauvreté continue l'étude de la pauvreté chez les enfants. Dans le cadre de cette étude, nous avons le plaisir de recevoir M^{me} Lorna Marsden, sénatrice. Madame, si vous voulez bien nous présenter votre collaboratrice, vous avez la parole.

Senator Lorna Marsden (Toronto—Taddle Creek): Thank you. I am very happy to be invited to testify in front of this committee. I have asked Sandra Harder, who is the research officer for our study of child poverty in the Senate, to come this afternoon. She knows a lot about the subject, and I think members of the committee, as you continue your work, may want to consult with our committee.

I would like to outline what we have done. The Senate Standing Committee on Social Affairs, Science and Technology has a draft of our final report on child poverty under discussion in our committee at the present time. Assuming that the Senate sits until the end of this month, we hope to be able to table this report. If we rise any earlier, it will be ready but not tabled until the fall.

We had a subcommittee that began work on the question of child poverty in June 1988. On December 19, 1989, that subcommittee became an interim report of the whole committee. We tabled this report, which I believe you have all received copies of, called "Child Poverty and Adult Social Problems". This report was based on research and provides background information on the extent of child poverty and some of the dominant social trends apassociated with child poverty, such as even though the child population has decreased over the past 10 years, there are many more poor children in Canada today than there were in 1980; the fact that the largest proportion of poor children live in two-parent families; the fact that the proportion of poor children living in lone-parent families headed by women and in young families headed by a person under age 25 has increased; the fact that there has been a decline in the number of children living in working-poor families but a rise in those living in other poor families where the adults are not in the labour force; and the fact that Canada's child poverty rates do not compare favourably with those of the other industrialized countries.

The Chairman: Order, please!

This afternoon, pursuant to Standing Order 108(2), the Sub-Committee on poverty resumes its study on child poverty. In relation to this study, we are pleased to welcome Mrs. Lorna Marsden, Senator. Madam Marsden, will you please introduce your assistant. You have the floor.

La sénatrice Lorna Marsden (Toronto—Taddle Creek): Merci. Je suis très heureuse d'avoir été invitée à témoigner devant ce comité. J'ai demandé à Sandra Harder de m'accompagner; c'est la chargée de recherche de l'étude du Sénat sur la pauvreté chez les enfants. Elle connaît très bien le sujet et je pense qu'au cours de vos travaux, il se pourrait que vous souhaitiez consulter notre comité.

Je voudrais indiquer ce que nous avons fait jusqu'à maintenant. Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, de la science et de la technologie est actuellement en train de discuter de l'ébauche de notre rapport final sur la pauvreté chez les enfants. Nous espérons pouvoir déposer prochainement ce rapport, à condition que le Sénat siège jusqu'à la fin du mois. S'il ajourne avant cela, notre rapport sera prêt, mais nous ne pourrons le déposer qu'à l'automne.

Nous avons un sous-comité qui a commencé à travailler sur la question de la pauvreté chez les enfants en juin 1988. Le 19 décembre 1989, le rapport du sous-comité est devenu un rapport provisoire du comité, qui a été déposé au Sénat, et dont, je crois, vous avez reçu des exemplaires; il est intitulé «La pauvreté dans l'enfance et les problèmes sociaux à l'âge adulte». Ce rapport est fondé sur les résultats de la recherche et donne de l'information sur la fréquence de la pauvreté chez les enfants et sur les tendances sociales dominantes liées à cette forme de pauvreté; ainsi, malgré la diminution du nombre des enfants dans la population au cours des 10 dernières années, il y a plus d'enfants pauvres au Canada aujourd'hui qu'il n'y en avait en 1980; une grande partie des enfants pauvres vivent dans des familles biparentales; la proportion des enfants pauvres vivant dans une famille monoparentale dirigée par une femme ou dans une famille dirigée par une personne de moins de 25 ans a augmenté; le nombre des enfants vivant dans une famille de travailleurs pauvres a diminué, contrairement au nombre des enfants vivant dans une famille démunie dont les adultes ne travaillent pas; le taux de pauvreté chez les enfants au Canada est supérieur à celui des autres pays industrialisés.

• 1525

We also looked in the interim report at the increased frequency of the appearance of multiple risk factors among poor children and among children in families that are persistently poor and live in areas of concentrated poverty Dans ce rapport provisoire, nous avons également considéré la recrudescence des manifestations de facteurs de risques multiples parmi les enfants pauvres et parmi les enfants des familles qui se maintiennent dans la pauvreté et

such as in social housing. There is relatively higher risk of these children to poor health, inadequate nutrition, poor school performance, higher rates of school drop-out—all of which demonstrate a strong link between these factors and adult social problems such as illiteracy, unemployment, physical and mental illness, disability, and, to some extent, criminal behaviour.

The report further emphasizes that there are significant social, human, and economic costs associated with child poverty. There is every reason to believe that these costs increase significantly as children approach adolescence and adulthood. Such evidence indicates the importance of tackling child poverty through a variety of programs at an early stage. In the long run, the costs associated with adult social problems are likely to exact a much higher price in both human and economic terms than those costs associated with effective programs to reduce child poverty.

As I have said, we tabled this report on December 19 last year and therefore completed the first stage of our study. So where are we now? In stage two we have three components. First, we have called a number of expert witnesses and asked them what measures they would take to alleviate child poverty. Second, we commissioned a study by David Ross and Richard Shillington, the authors of the *Canadian Fact Book on Poverty*, asking them to estimate the major costs of child poverty to the year 2010. Third, we commissioned a study by Ken Battle of the National Council of Welfare to compare the costs of delivering existing programs to poor children with the estimated costs of a guaranteed family supplement program. His results will show us a number of alternatives.

We began our examination of expert witnesses on March 6 last. We heard 20 witnesses. I have a copy of the list of witnesses, some of whom are also appearing in front of you. We completed the hearings on April 10. This is a fact that also demonstrates the efficiency of the Senate in our collection of testimony. As I said, we have a first draft of our final report.

Several common themes emerged from the testimony of witnesses which help in the organization of the final report. We are not in a position this afternoon to tell you what our recommendations are going to be, because of course those are still under study; but we can certainly let you know what themes emerged from testimony and which themes we will be trying to address in our recommendations.

An overriding theme was the emphasis on the need for structural changes in the nature of Canadian society. Several witnesses pointed out to us, with a great deal of evidence, that child poverty must be placed in the broader economic

[Traduction]

qui vivent dans des quartiers à forte concentration de pauvreté, notamment dans des logements sociaux. Ces enfants risquent davantage de présenter des problèmes de santé, de malnutrition, de mauvais résultats scolaires et d'impersévérance scolaire; tous ces éléments font nettement apparaître un rapport entre la situation de l'enfance et les problèmes sociaux à l'âge adulte comme l'analphabétisme, le chômage, les maladies physiques et mentales, l'invalidité et, dans une certaine mesure, les comportements criminels.

5:5

Le rapport insiste aussi sur le fait que la pauvreté chez les enfants comporte d'importants coûts sociaux, humains et économiques. Tout porte à croire que ces coûts augmentent sensiblement lorsque l'enfant atteint l'adolescence et l'âge adulte. C'est pourquoi il est d'autant plus essentiel de s'attaquer très tôt, par différents programmes, au problème de la pauvreté chez les enfants. A long terme, les problèmes sociaux des adultes risquent de coûter beaucoup plus cher, tant sur les plans humains qu'économiques, que des programmes efficaces visant à atténuer la pauvreté chez les enfants.

Comme je l'ai dit, ce rapport, qui marquait la fin de la première étape de notre étude, a été déposé le 19 décembre dernier. Où en sommes-nous maintenant? La deuxième étape de nos travaux comporte trois éléments. Tout d'abord, nous avons invité un certain nombre d'experts à comparaîte comme témoins et nous leur avons demandé quelles mesures ils préconisaient pour réduire la pauvreté chez les enfants. Deuxièmement, nous avons commandé une étude à David Ross et Richard Shillington, les auteurs du Canadian Fact Book on Poverty, en leur demandant une estimation des principaux coûts de la pauvreté chez les enfants d'ici l'an 2010. Troisièmement, nous avons demandé à Ken Battle, du Conseil national du bien-être social, d'étudier le coût de la réalisation des programmes actuels destinés aux enfants démunis par rapport aux coûts estimatifs d'un programme de supplément de revenu garanti pour les familles. Les résultats de son étude devraient nous permettre d'envisager un certain nombre de solutions de remplacement.

Nous avons commencé à recueillir les témoignages des experts le 6 mars dernier. Nous avons accueilli 20 témoignages. J'ai ici la liste des témoins, dont certains vont également comparaître devant votre comité. Nous avons terminé nos audiences le 10 avril. Voilà qui montre également l'efficacité du Sénat en matière d'auditions de témoins. Comme je l'ai indiqué, nous avons déjà une première ébauche de notre rapport final.

Nous avons dégagé plusieurs thèmes communs des témoignages que nous avons reçus, et nous nous en sommes inspirés dans la composition de notre rapport final. Cet après-midi, je ne suis pas en mesure de vous parler de nos recommandations, car elles sont toujours à l'étude, mais je peux vous indiquer les thèmes qui se sont dégagés des témoignages et que nous essaierons de mettre en valeur dans nos recommandations.

Le thème le plus fréquent est celui de la nécessité d'une modification structurelle de la société canadienne. Plusieurs témoins nous ont indiqué, preuves à l'appui, que le problème de la pauvreté chez les enfants doit être situé dans le

5:6

context of these children's household situations, in essence. Witnesses said that unless some of our recommendations are pitched at the macro level, they will not fundamentally alter the situation of poor children and their poor parents living in Canada. As such, we are giving consideration to recommendations dealing with employment, and of course government income and transfer programs.

With regard to employment, we had a number of suggestions made, including an increase in the federal minimum wage, both as a signal to the provinces and as a real consequence for families working in the federal jurisdiction; a strengthening of the Employment Equity Act, for reasons you will all understand; implementation of a national child care strategy; a commitment to full employment, which came from a very wide range of witnesses; and consideration of long–term economic development strategies for native and aboriginal peoples.

• 1530

The committee also heard from witnesses who suggested a variety of changes to government income programs currently in place, a number of alternative strategies such as a significant increase in the refundable child tax credit, full indexation of child benefits, a return to the universality of family allowances, and in some cases an increase in family allowances was suggested, the institution of a new family tax credit, alterations to the Canada Assistance Plan, and of course the capping of CAP was a major issue with some witnesses, and a hold on changes to the unemployment insurance program. All these were issues put in front of the committee.

An additional theme witnesses brought up was the fact that while employment and income schemes are a necessary component of alleviating child poverty, by themselves they are not sufficient to achieve this goal. In short, people emphasized the role which primary intervention and prevention services can play in altering the living conditions of poor children and their parents.

Perhaps I could illustrate this with an example in terms of recreational services, because a lot of witnesses talked about this. In fact, one witness said one of the greatest things we could do for poor children was to ensure that they had the same access to sports, to musical training, to all the other things that children from families in other income groups receive. There are a number of barriers to that, including the costs associated with school and after-school programs here in this city, which are a great disadvantage to children from poor families.

On this question of primary intervention and prevention services, they arise in a number of areas: education, nutrition, health, parenting, housing, and child care, as well as services that address the life skills programs for children and their parents.

[Translation]

contexte économique plus large du milieu familial des enfants. Les témoins ont dit qu'à moins que certaines de nos recommandations ne soient situées au niveau macroéconomique, nous n'avons guère de chance de modifier fondamentalement la situation des enfants pauvres et des familles pauvres vivant au Canada. C'est pourquoi nous envisageons des recommandations concernant l'emploi, les allocations versées par les pouvoirs publics et les programmes de transfert.

En ce qui concerne l'emploi, nous avons proposé diverses mesures, notamment une augmentation du salaire minimum au niveau fédéral, qui aurait pour but de donner l'exemple aux provinces et d'apporter une amélioration concrète aux familles des employés de l'administration fédérale; nous avons aussi recommandé, pour des raisons évidentes, un resserrement de la Loi sur l'équité en matière d'emploi, la mise en oeuvre d'une stratégie nationale concernant les garderies et l'étude de plans de développement économique à long terme pour les populations autochtones; enfin, comme l'ont proposé de nombreux témoins, nous recommandons au gouvernement de s'engager à assurer le plein emploi.

Le comité a également reçu des témoins qui ont proposé divers changements aux programmes actuels d'allocations, recommandant notamment une augmentation importante du crédit d'impôt remboursable pour enfants, la pleine indexation des prestations pour enfants à charge, un retour à l'universalité des allocations familiales et, dans certains cas, une augmentation des allocations familiales; on a proposé la mise en oeuvre de nouveaux crédits d'impôt pour les familles, plusieurs modifications du Régime d'assistance publique du Canada, notamment de son plafonnement, ainsi que la suspension de la remise en question du programme d'assurance-chômage. Toutes ces questions ont été abordées devant le comité.

En outre, les témoins ont fait valoir que si les programmes d'emploi et de stabilisation du revenu sont indispensables pour atténuer les effets de la pauvreté chez les enfants, ils ne sont pas suffisants pour atteindre cet objectif. En résumé, les témoins ont insisté sur le rôle que peuvent jouer les services d'intervention primaire et de prévention pour modifier les conditions de vie des enfants pauvres et de leurs parents.

Je voudrais, pour illustrer mon propos, parler des services de loisirs, car ils ont souvent été évoqués par nos témoins. L'un d'entre eux nous a dit que l'une des meilleures choses que nous puissions faire pour les enfants démunis, c'était de faire en sorte qu'ils aient accès aux activités sportives, à l'éducation musicale et à toutes les autres activités au même titre que les enfants des autres catégories de revenus. Dans ce domaine, les enfants pauvres se heurtent à divers obstacles, notamment à celui des coûts des activités scolaires et parascolaires en vigueur ici même, à Ottawa. C'est qu'on pénalise considérablement les enfants des familles pauvres.

Sur la question des services d'intervention primaire et de prévention, les témoins ont abordé divers sujets: l'éducation, la nutrition, la santé, les activités parentales, le logement, les garderies ainsi que les services qui proposent des cours de dynamique de la vie à l'intention des enfants et de leurs parents.

It is important here to emphasize that a number of witnesses indicated that these services, or the provision of such services, should ideally conform to some kind of model based on the principles of what might be called good social practice delivery. This would guard against problems of duplication, and the fragmentation of services which so plagues this area at the present time.

Moreover, the field of service delivery and intervention entails extensive negotiation and consultation among the jurisdictions, federal, provincial and municipal. This adds a great deal to the complexity of resolving the problem of child poverty, but it should not be seen, we were told, as a fundamental barrier to doing anything. In other words, we have to come to grips with this.

The committee was told that the principles of good social practice entail a recognition that children and families in poverty require a range of services, and these services vary depending upon the age, gender, culture and community location of the child. Consequently, it is important that services be flexible and sensitive to these variations.

In addition, several witnesses suggested that these services be delivered in an integrated, community-based system which called upon the co-operation of schools, parents, community leaders, the medical professions and social service workers.

In the context of these general principles, a variety of specific services were discussed. We talked about nutritional supplements for pregnant and breast-feeding mothers; a national prenatal program—as you probably know, one of the proposals is that the family allowance cut in early in the pregnancy; school milk and lunch programs, superior recreational programs for children, the extension of kindergarten to children four years of age, preschool programs such as those based on the head start model; and increased social housing and parenting programs.

Let me conclude with a brief description of the commission's studies. The study conducted by Ross and Shillington focuses on the relationship between low educational achievement and poverty. I might add our plans are to publish this study in full as an appendix to our report so you can see the complications in the assumptions they have had to make in order to achieve this.

School drop-out rates among poor children are roughly twice as high as among non-poor children. Over the long run, low educational levels result in low income status, patterns of intermittent employment, the likelihood of longer periods of unemployment in adulthood, and a greater tendency toward underemployment. There are significant human and economic costs associated with this.

[Traduction]

Il convient ici d'insister sur le fait que plusieurs témoins ont déclaré que ces services devraient être assurés selon un modèle conforme aux principes des bons usages sociaux, c'est-à-dire de façon à éviter les problèmes de chevauchement et de parcellisation qui accablent ce secteur à l'heure actuelle.

En outre, le domaine des prestations de services et les interventions nécessitent d'intenses négociations entre les autorités fédérales, provinciales et municipales, ce qui ajoute à la complexité du problème de la pauvreté chez les enfants, mais comme nous l'ont dit les témoins, on aurait tort d'y voir un obstacle fondamental à toute action. Autrement dit, il faut s'atteler à la tâche.

Le respect des principes des bons usages sociaux oblige à reconnaître que les enfants et les familles qui vivent dans la pauvreté ont besoin d'une gamme de services dont la composition varie selon l'âge, le sexe, la culture et le milieu communautaire de l'enfant. Par conséquent, il faut que ces services soient souples et bien adaptés aux besoins de chaque enfant.

En outre, de l'avis de plusieurs témoins, il faudrait que ces services soient assurés grâce à un système communautaire intégré faisant appel à la coopération du milieu scolaire, des parents, des responsables communautaires, des professions médicales et des travailleurs sociaux.

Dans le contexte de ces principes généraux, on a abordé certains services particuliers. Nous avons parlé des suppléments alimentaires pour la femme enceinte et la mère qui allaite, d'un programme prénatal national—comme vous le savez sans doute, on a notamment proposé que les allocations familiales commencent à être versées dès le début de la grossesse—des programmes de distribution de lait et de repas en milieu scolaire, de programmes de loisirs de qualité pour les enfants, de l'accès aux jardins d'enfants pour les enfants de 4 ans, des programmes préscolaires inspirés du modèle «Opération renouveau», et de l'amélioration du logement social et des programmes de formation des parents.

En conclusion, je voudrais évoquer brièvement les études que nous avons commandées. L'étude réalisée par Ross et Shillington est consacrée au rapport entre le faible niveau de scolarisation et la pauvreté. J'ajouterai que nous avons l'intention de publier intégralement cette étude en annexe à notre rapport, ce qui vous permettra de voir la complexité des hypothèses envisagées par les auteurs de l'étude.

Le taux d'impersévérance scolaire parmi les enfants pauvres est à peu près deux fois plus élevé que chez les enfants ordinaires. A long terme, le faible niveau de scolarisation se traduit par une insuffisance de revenus, par des habitudes de travail intermittent, par un risque de chômage prolongé à l'âge adulte et par une plus grande tendance aux sous-emplois, le tout comportant des coûts humains et économiques importants.

Poverty

[Text]

• 1535

So our researchers have projected the job and income profiles that can be expected as these poor children with marginal educational attainment reach adulthood. The estimated lifetime earnings for different levels of education and their corresponding patterns of contribution to government income, consumption taxation, and unemployment insurance were calculated.

In addition, they have examined the extra costs associated with low educational attainment through an increased disability claims, worker compensation benefits, unemployment insurance, and social assistance. These exercises have allowed them to estimate the projected economic cost of current levels of child poverty up to the year 2010.

You can see our purpose in commissioning that study. What that study shows, without being able to go into great detail, is that the investment in alleviating child poverty right now is going to be far less expensive than absorbing the estimated costs later on. I do not think anything like this has been done before. One may not like the underlying attitude that goes into it, but the fact is that it is another way of addressing this great crisis.

The study by Ken Battle estimates both the costs of the delivering existing programs to poor children and the estimated costs of delivering a guaranteed family supplement program. He has examined a number of alternative structures for the family supplement program, and I should say that we have not got the final draft of those. So this afternoon, unfortunately, I am not in a position to describe them to you. You can expect our final report very soon.

I would be very happy to answer any of your questions.

La présidente: Merci beaucoup, madame la sénatrice. Madame Langan, je crois que vous avez des questions.

Ms Langan (Mission—Coquitlam): Thank you for coming, Senator Marsden. I guess as we get closer to adjournment for both Houses it is becoming increasingly difficult to book meetings, but I am very interested in the Senate study. Hopefully, between the Senate's and the House's study, this committee's study will have something that is meaningful and useful.

There has been some suggestion that the objective of the all-party vote in the House to attempt to work towards eradication of child poverty by the year 2000 is not achievable. From what you have done in your study, do you believe that the eradication of child poverty is achievable?

Senator Marsden: I will speak as a member of the committee, because I obviously cannot speak for the committee. It depends what you mean. Certainly it is possible to alleviate some of the problems very quickly. Whether that is going to get rid of child poverty depends very much on a number of uncontrollable factors: what happens to the dollar, what happens to employment. I do not have to elaborate on that. We were persuaded by witnesses who argued that the year 2000 was probably early.

[Translation]

Nos attachés de recherche ont donc tracé le profil d'emploi et de revenus auxquels on doit s'attendre lorsque les enfants faiblement scolarisés atteignent l'âge adulte. Ils ont calculé les gains prévisibles pour toute la durée de la vie active selon les différents niveaux d'éducation, ainsi que les montants correspondants sous forme d'allocations, de taxes à la consommation et d'assurance—chômage.

En outre, ils ont étudié les coûts supplémentaires qu'entraînent les faibles niveaux de scolarisation du fait des recours plus fréquents aux prestations d'invalidité, aux prestations d'indemnisation des travailleurs, à l'assurance-chômage et à l'assistance sociale. Grâce à ces exercices, ils ont pu prévoir le coût économique des niveaux actuels de pauvreté parmi les enfants jusqu'à l'an 2010.

Vous comprenez pourquoi nous avons commandé cette étude. Disons, sans entrer dans les détails, qu'elle prouve que l'investissement qu'il faudrait consentir actuellement pour remédier à la pauvreté chez les enfants est beaucoup moins coûteux que la prise en charge ultérieure des coûts prévus. Je ne pense pas qu'on ait jamais effectué ce genre d'étude. Nos hypothèses de départ ne font peut-être pas l'unanimité, mais il reste que nous avons sans doute trouvé là une autre manière de faire face à cette grave crise.

L'étude de Ken Battle est consacrée aux coûts d'exécution des programmes actuels destinés aux enfants pauvres et à ce que devrait coûter un programme de supplément du revenu garanti pour les familles. L'auteur a envisagé plusieurs formules de remplacement d'un tel programme, et je dois dire que nous n'avons pas encore reçu la version finale des chapitres consacrés à ces questions. Je ne suis donc malheureusement pas en mesure de vous en parler aujourd'hui. Notre rapport final devrait être disponible très prochainement.

Je me tiens à votre disposition pour répondre à vos questions.

The Chairman: Thank you very much, Madam Senator. Madam Langan, I think you have some questions.

Mme Langan (Mission—Coquitlam): Je vous remercie d'être parmi nous, madame Marsden. A mesure qu'approche l'échéance de l'ajournement des deux Chambres, il est de plus en plus difficile d'organiser les séances de comité, mais je m'intéresse de très près à l'étude du Sénat. On peut espérer qu'entre cette étude et celle de la Chambre, l'étude de notre comité apportera quelque chose de nouveau et d'utile.

On a dit que l'objectif d'un vote unanime de tous les partis à la Chambre en vue d'éradiquer la pauvreté chez les enfants d'ici l'an 2000 était irréaliste. D'après les résultats de votre étude, pensez-vous qu'il soit possible d'éradiquer la pauvreté chez les enfants?

La sénatrice Marsden: Je vais me prononcer en tant que membre du comité, car je ne peux naturellement pas parler au nom du comité. Tout dépend de ce que l'on veut dire. Il est certainement possible d'atténuer très rapidement certains problèmes de pauvreté chez les enfants. Mais le succès de l'entreprise dépend d'un certain nombre de facteurs incontrôlables, notamment de ce qu'il va advenir du dollar ou de l'emploi. Je n'ai pas à m'attarder sur ces questions. Nos témoins nous ont persuadés que l'échéance de l'an 2000 était sans doute trop proche.

Ms Langan: After 2000, if we do not achieve it, we are not going to give up and walk away from it. I do not think that was anybody's intent. Maybe we could look at the eradication of poverty among seniors. There is limited poverty among seniors now, as opposed to what existed a number of years ago.

Senator Marsden: I agree with you that this was a very good move, and that we should keep that as part of our imagination. But on the question of people who are past the age of retirement, we could really calculate what was going on. In the case of children whose parents may have perfectly good, high-wage jobs and their factory closes and is gone, there is no alternative employment, and they are thrown into a situation in which there is no income, it is much more difficult to calculate what occurs, especially with respect to incomes, because it also depends on what kind of poverty we are talking about.

• 1540

Suppose we achieve a family income below which no family could fall, so you guarantee some of the problems will not be there. But there is a big difference, in the findings our witnesses have presented, between children from working-poor families and children from families forced onto social assistance. Those differences also have different consequences in adult life.

So if we were to set up a scheme that meant people would have some income, which was low but adequate, and if they were still not employed, you potentially still have those consequences in adult life.

If I may say so, I hope you will make a few comments.

Ms Langan: One of the points you have twigged to in your response is the presence of the working poor as opposed to people who have been forced onto social assistance, which leads to the question, as more and more low-paying jobs appear to be being created in the service sector, of whether that fact means that we will be looking at more working poor families. If that is the case, does that situation create another dimension over the long haul with regard to child poverty?

Senator Marsden: You are absolutely right; it does. That is why some of our witnesses emphasize the importance of child care programs, because we all know two incomes per family are now required. Speaking only for myself, not for the committee, such bills as C-28—the claw-back bill—are forcing the creation of more two-earner families because of the tax consequences. That is the direction in which we are moving.

Ms Langan: Have you found the depth of poverty to be increasing or to be deeper? Did you see any evidence in the reports brought to your committee that children who participate in school lunch programs or are attending school hungry do so because of poverty, as opposed to the theory some people like to put forward—at least in my province—that they do so because of parental neglect?

[Traduction]

Mme Langan: Si l'objectif n'a pas été atteint en l'an 2000, il ne va pas falloir renoncer pour autant. Du reste, personne n'en a l'intention. Peut-être pourrions-nous également envisager le problème de l'éradication de la pauvreté parmi les personnes âgées. Cette forme de pauvreté est plus ou moins en régression depuis quelques années.

La sénatrice Marsden: C'est une bonne chose, j'en conviens, et nous aurions bien tort de ne pas en tenir compte. Mais il est possible de mesurer la situation des personnes qui ont atteint l'âge de la retraite. Mais dans le cas des enfants dont les parents se retrouvent au chômage à cause de la fermeture de l'usine où ils occupaient un bon emploi bien rémunéré, l'enfant se retrouve dans une situation caractérisée par l'absence de revenus, et il est beaucoup plus difficile de mesurer ce qui se passe, en particulier dans le domaine du revenu, car tout dépend également du genre de pauvreté dont on parle.

Supposons qu'on fixe un seuil de revenus en deça duquel aucune famille ne pourrait tomber: On parviendrait ainsi à limiter le problème de pauvreté des enfants. Mais d'après les conclusions de nos témoins, il existe une différence importante entre les enfants des familles de travailleurs pauvres et les enfants des familles contraintes à recourir à l'assistance sociale. Ces différences se retrouvent à l'âge adulte.

Par conséquent, si on mettait en place un régime assurant à chacun un revenu modeste mais suffisant, mais que le chômage persiste, on risquerait de retrouver les mêmes effets parmi les adultes.

Si je puis me permettre, j'espère que vous analyserez cette question.

Mme Langan: Dans votre réponse, vous avez fait une distinction entre les travailleurs pauvres et ceux qui sont contraints de recourir à l'assistance sociale, ce qui nous amène à nous demander si nous devrions nous attendre à une augmentation du nombre des familles de travailleurs pauvres, puisqu'il semble y avoir de plus en plus d'emplois mal rémunérés dans le secteur tertiaire. Si tel est le cas, est-ce que cela ne risque pas, à long terme, de donner une autre dimension à la pauvreté chez les enfants?

La sénatrice Marsden: Vous avez tout à fait raison. C'est pourquoi certains de nos témoins ont insisté sur la nécessité des programmes de soins destinés aux enfants, car nous savons tous que chaque famille a désormais besoin de deux revenus. Encore une fois, je parle ici en mon nom personnel, et non pas au nom du Comité, mais je considère que des projets de loi comme le C-28, qui prévoit la récupération des prestations sociales, va obliger de plus en plus de familles à se procurer un deuxième revenu, à cause du régime fiscal. Voilà l'orientation que nous avons prise.

Mme Langan: Avez-vous constaté une augmentation de la pauvreté? Les rapports qu'on vous a remis ont-ils établi que si tant d'enfants participent à des programmes de distribution de repas à l'école ou arrivent à l'école sans avoir mangé, c'est à cause de la pauvreté, et non pas, comme certains se plaisent à l'affirmer, du moins dans ma province, à cause de la négligence de leurs parents?

Senator Marsden: To answer the last question first, we had absolutely no evidence that parental neglect was involved and a lot of evidence that there was no food at home. There was some discussion about when the child tax credit is paid and when benefits are paid, because of the end-of-the-month problem. We also looked at the question of food banks, how they operate, what role they currently play in the lives of poor children, and what one might do with that situation.

That enters into our concern with nutrition, about which we heard from members of the Montreal Diet Dispensary, who talk about not only their help for pregnant women, but their help to the other children of those pregant women, and from the Nova Scotia Nutrition Council, which has issued very useful studies, as you probably know, and continues to do so.

On the question of the depth of child poverty, the evidence before us was very clear that the nature of child poverty has shifted somewhat. It is hard to measure depth, but the number of single-earner families in an era when two-earner families are necessary is a factor. The poverty of two-earner families is also a component, but the low wages of mother-led families are clearly a factor.

When you read about Canada in the 19th century it is hard to imagine worse poverty than existed then, but it is a different kind of poverty now, which is clearly having more severe impacts in some ways because of the necessity of educational qualifications in order to do almost anything in the paid labour force. The disappearance of jobs for people without education beyond grade 9 is a big factor that was not a factor even 20 years ago, maybe 10 years ago.

• 1545

Ms Langan: You mentioned the child tax credit. I had someone speak to me recently about receiving the child tax credit just before Christmas and thinking this was wonderful, she could have Christmas with her child. As a result of that, she found out she was faced with a big tax bill at income tax time—big to her probably, small to you and me. Even though this person is probably much better at planning her economic situation than most of us, the temptation at that time of year to use it and then finding out she should in fact have put it in the bank to pay her income taxes. . . I just wondered if you had those kinds of situations brought forward where the child tax credit is, in her words, a false treat.

Senator Marsden: It is a good phrase. Not only did we have some testimony on that this time, but we have been studying this question in a variety of forms since I have been in the Senate. When we were looking previously at the blue

[Translation]

La sénatrice Marsden: Pour répondre tout d'abord à cette dernière question, nous n'avons reçu aucune preuve de négligence des parents; en revanche, il a été prouvé que dans le foyer des enfants en question, il n'y avait souvent rien à manger. On a abordé la question du moment où il faudrait verser le crédit d'impôt pour enfants ou les prestations, à cause des difficultés de fin de mois. Nous avons également abordé la question des banques alimentaires, de leur mode de fonctionnement, du rôle qu'elles jouent actuellement dans la vie des enfants pauvres, et des mesures qu'on pourrait envisager dans ce domaine.

Voilà qui nous amène au problème de l'alimentation; à ce propos, des membres d'un dispensaire de Montréal nous ont parlé de l'aide qu'ils apportent non seulement à des femmes enceintes, mais également aux autres enfants de ces femmes; nous avons aussi recueilli le témoignage de représentants du Nova Scotia Nutrition Council, qui a effectué et effectue encore actuellement des études très utiles à ce sujet, comme vous le savez sans doute.

Sur la question de la gravité de la pauvreté chez les enfants, les éléments qu'on nous a soumis établissent nettement une modification de la nature de la pauvreté chez les enfants. Il est difficile d'en mesurer la gravité, mais à une époque où les familles ont besoin de deux revenus, le nombre important des familles qui n'en ont qu'un constitue un facteur non négligeable. Même si la pauvreté existe dans des familles à deux revenus, la situation des familles dirigées par une mère seule qui dispose d'un salaire insuffisant mérite particulièrement d'être prise en considération.

Lorsqu'on étudie la situation au Canada au XIXe siècle, on imagine difficilement une pauvreté plus grande que celle qui existait à l'époque, mais on constate aujourd'hui une forme différente de pauvreté, qui a des conséquences très graves, à cause des niveaux d'éducation et de qualification qu'exige la quasi-totalité des emplois rémunérés. La disparition des emplois que peuvent occuper des gens qui n'ont que neuf années de scolarité crée une situation particulière qui n'existait pas il y a 20 ou même 10 ans.

Mme Langan: Vous avez parlé du crédit d'impôt pour enfants. Une femme me disait récemment qu'elle avait reçu son crédit d'impôt pour enfants juste avant Noël et qu'elle avait trouvé cela merveilleux, car elle allait pouvoir fêter Noël avec son enfant. Par la suite, elle a constaté qu'elle avait un gros montant d'impôts à payer, du moins par rapport à ses ressources. Même si cette femme planifie son budget mieux que la plupart d'entre nous, il est toujours tentant de dépenser de l'argent à la période des fêtes, même si l'on doit constater par la suite qu'il aurait été plus sage d'épargner en prévision de l'impôt sur le revenu. . Je voudrais savoir si on vous a fait part de situations semblables, qui font apparaître le crédit d'impôt pour enfants comme une mauvaise gâterie.

La sénatrice Marsden: C'est une bonne expression. Nous avons effectivement recueilli des témoignages à ce sujet, mais nous avons étudié la question de différentes manières depuis que je suis au Sénat. Lors de notre étude du Livre bleu sur

paper on child and family benefits we had endless testimony from people who talked about the need to distribute those payments. We in fact recommended this and the government did make a slight change on it, but the question of whether they should come monthly or bi-monthly is a real question.

Mr. Fee (Red Deer): I feel like I am almost unique here. I would just like to assure you that I really found your report quite interesting and I do not think the fact that I happen to be the only male here indicates that this is strictly a female issue. How did you end up with a committee with all female members? Having said that, could you tell me about the make-up of the Senate committee that is doing the review?

Senator Marsden: It is the Senate Standing Committee on Social Affairs, Science and Technology. The vice-chair of the committee is Senator Brenda Robertson from New Brunswick, and very active members members of the committee are Senator Paul David, Senator Jacques Hébert, Senator Thériault, Senator Gigantes, Jacob Austin and Mike Kirby. Senator Cochrane has been sitting in on these hearings because she is interested in them, and Senator Spivak is an active member of the committee.

I do not know if you have seen our list of witnesses, but if I may just add to that, not only have we heard testimony from the expert witnesses on child poverty, but we also had the dog and pony show from the demographic review. It was extremely useful both for the committee work and the study we are doing on acute care hospitals. If you have not had Mike Murphy and his slides, I strongly recommend them to you in terms of the shifting nature of the tax base and the changes in Canadian population structure.

One of the slides they show, which is important to this question of long-term structural change, is that if women were in the paid labour force in the same proportion in the year 2000 in Canada as they were in 1965 in Sweden, and if women and men were paid equally in the Canadian labour force, the gross domestic product would increase by about 10% for families and individuals. All of this is very important when you think about how you raise children out of poverty.

Mr. Fee: You were talking initially about where poor children reside in Canada. I would appreciate if you would expand on that a little bit. I know it is subjective, but what is your definition of a "poor child"?

Senator Marsden: We used the Statistics Canada definition of "poverty" as the poverty line. But we have also then gone on to use the term poverty in a variety of ways, because it depends which province you live in.

1550

Let me illustrate this from a previous study, not this study. If you look at the addition of a federal dollar to child benefits and how many cents of that dollar actually reach the parent of that child, it varies enormously from province to

[Traduction]

l'enfance et les prestations familiales, nous avons reçu d'innombrables témoignages concernant la nécessité d'une meilleure répartition de ces versements. C'est du reste ce que nous avons recommandé, et le gouvernement a apporté une légère modification à ce sujet, mais il n'a toujours pas décidé s'il était préférable d'effectuer des versements mensuels ou bi-mensuels.

M. Fee (Red Deer): Je me sens en minorité ici. Je puis vous assurer que j'ai trouvé votre rapport très intéressant et je ne pense pas que le fait que je sois le seul homme ici présent puisse indiquer qu'il s'agit là d'une question strictement féminine. Comment se fait-il que le comité soit composé uniquement de femmes? Cela étant dit, pouvez-vous me parler de la composition du Comité sénatorial qui effectue cette étude?

La sénatrice Marsden: Il s'agit du Comité sénatorial permanent des affaires sociales, de la science et de la technologie. Le comité a pour vice-présidente la sénatrice Brenda Robertson du Nouveau-Brunswick, et ses membres sont les sénateurs Paul David, Jacques Hébert, Thériault, Gigantes, Jacob Austin et Mike Kirby. La sénatrice Cochrane a participé aujourd'hui aux audiences du Comité, car elle s'intéressait à la question, et la sénatrice Spivak a pris une part active à nos travaux.

Je ne sais pas si vous avez vu la liste de nos témoins, mais j'ajouterais que nous avons reçu des témoignages non seulement d'experts dans la pauvreté chez les enfants, et que nous avons aussi bénéficié de l'étude démographique. Il nous a été très utile aussi bien pour les travaux du comité que pour l'étude que nous consacrons aux services hospitaliers de soins aigus. Si Mike Murphy n'est pas encore venu vous montrer ses diapositives, je vous recommande de le faire comparaître, car il pourra vous expliquer l'évolution du régime fiscal et de la structure de la population canadienne.

Sur la question de ces changements de structure à long terme, l'une des diapositives montre que si, à un moment donné, les femmes étaient aussi nombreuses dans la maind'oeuvre active qu'elles l'étaient en Suède en 1965 et que leur rémunération était équivalente à celle des hommes, le produit intérieur brut augmenterait d'environ 10 p. 100 pour les familles et les personnes. Tout cela est fort important lorsqu'on pense aux mesures qui permettraient d'éviter la pauvreté chez les enfants.

M. Fee: Vous avez parlé initialement des milieux où l'on trouve des enfants pauvres au Canada. J'aimerais que vous me donniez des détails à ce sujet. Je sais que c'est une question subjective, mais comment définissez-vous un enfant pauvre?

La sénatrice Marsden: Nous avons utilisé la définition de la pauvreté de Statistique Canada, c'est-à-dire le seuil de pauvreté. Mais nous avons également utilisé le terme de pauvreté avec des significations différentes, car tout dépend de la province considérée.

Je vais vous donner un exemple tiré d'une étude précédente, pas de celle-ci. Lorsque l'on cherche à savoir quelle proportion d'un dollar fédéral supplémentaire de prestation à l'enfance parvient effectivement aux parents de

province. Some provinces pass it through. Some provinces take it off the top, in the delivery of services. Sometimes it raises people beyond a point where they are eligible for benefits. So what province you live in makes a huge difference; and in that study, which was published in 1988, Alberta turned out to be the best in terms of how much of the dollar gets into the hands of those people to whom it is directed. So there is a real provincial difference.

Now, a lot of that has to do with the provinces' capacity to provide services and to pay. If you come from a less-well-off province you are likely to get that.

But those are not the only variables about where they are located. We had excellent testimony from Dr. Dan Offord of McMaster University on his study of children's health in the province of Ontario. He has done a very comprehensive study, which you may also have seen. He draws a distinction and a variety of variables between children living in social housing and children who are poor but not living in social housing. So by areas it gets right down to whether you are living in some of those housing projects or you are living somewhere else, even though your income, the actual dollars you have to spend, may not be that different. The outcome in school drop—out rates, the perception of children's behavioural disorders, a lack of the same, the teacher's perceptions, what happens to those children as they get into high school: it is very, very alarming and interesting. So area means a variety of things.

Mr. Fee: If you said what I think you said, I like your answer. You said there is not a dollar value as a definition. It depends on the circumstances the child is in. That is the way you define being poor or not.

Senator Marsden: No, what I said was when we use dollars to define poverty we use the Statistics Canada poverty line as the cut-off point. But in conceptualizing what poverty might mean for the purposes of recommendations, that dollar cut-off cannot simply be applied across the board.

Mr. Fee: It might surprise Ms Langan to know she and I would probably agree how valid that poverty line actually is in defining poverty. What I am saying is I think you and I might agree the poverty line is not a good definition. In several areas in Canada people could have an income above that and still be in poverty.

You have just alluded to the fact that Canada did not compare favourably with other industrialized countries. Could you just expand on that a little, please?

Senator Marsden: If you compare the rates of children in poverty by a definition such as the Statistics Canada line. . .I have forgotten what our ranking is.

[Translation]

l'enfant, on constate des écarts énormes entre les provinces. C'est répercuté dans certaines provinces tandis que d'autres en prélèvent une partie qui va correspondre à des services. Parfois, la somme supplémentaire fait passer le revenu de la famille au-delà du seuil d'admissibilité aux prestations. La situation est donc très différente selon la province de résidence; dans cette étude, publiée en 1988, c'est en Alberta que les personnes visées recevaient la plus grosse proportion de ce dollar. Il y a donc réellement une différence selon les provinces.

Bien sûr, tout dépend également de la mesure dans laquelle la province est capable de payer et d'assurer des services. C'est ce qui risque de se passer si l'on se trouve dans une province moins bien nantie.

Mais le lieu de résidence influe également sur d'autres variables. Nous avons entendu un excellent témoignage de M. Dan Offord de l'Université McMaster sur son étude sur la santé des enfants dans la province de l'Ontario. Il a effectué une étude très complète, que vous avez probablement déjà vue. Il fait une distinction et définit toute une gamme de variables entre les enfants habitant dans des logements sociaux et ceux qui sont pauvres mais ne vivent pas dans des logements sociaux. Par conséquent, dans un même secteur, la situation va être différente selon que l'on habite dans l'un de ces complexes de logements sociaux ou ailleurs, même si le revenu disponible est pratiquement le même. Le taux d'abandon scolaire, la façon de percevoir les troubles de comportement des enfants, leur absence, les perceptions des professeurs, la situation de ces enfants à leur arrivée à l'école secondaire: c'est très, très inquiétant et intéressant. Le lieu de résidence influe donc sur un grand nombre de choses.

M. Fee: Si vous avez dit ce que je crois que vous avez dit, votre réponse me plaît. Vous avez dit que l'on ne pouvait pas se fonder sur une valeur monétaire. Tout dépend des circonstances où se trouve l'enfant. C'est ainsi que vous définiriez la pauvreté.

La sénatrice Marsden: Non, j'ai dit que lorsque nous utilisions des chiffres pour définir la pauvreté, nous prenons comme limite le seuil de pauvreté de Statistique Canada. Mais dans le contexte de ces recommandations, on ne peut appliquer uniformément ce seuil monétaire pour définir la signification de la pauvreté.

M. Fee: M^{me} Langan sera sans doute surprise de savoir que nous serions sans doute du même avis sur l'efficacité de ce seuil de pauvreté pour définir la pauvreté. J'entends par là que nous sommes tous deux d'accord pour reconnaître que le seuil de la pauvreté n'est pas une bonne définition. Dans plusieurs régions du Canada, des familles pourraient avoir un revenu plus élevé que ce seuil mais vivre néanmoins dans la pauvreté.

Vous venez de mentionner que le Canada n'était pas dans une position très glorieuse par rapport aux autres pays industrialisés. Pourriez-vous nous donner quelques précisions, s'il vous plaît?

La sénatrice Marsden: Si l'on compare le nombre d'enfants vivant dans la pauvreté selon une définition comme le seuil de Statistique Canada... J'ai oublié à quel rang nous nous trouvions.

Ms Sandra Harder (Research Officer, Senate Standing Committee on Social Affairs, Science and Technology): We are just ahead of the United States. I think the United States has the highest level of child poverty—one of the highest. Canada is just a little better than that. But we stack up very badly—

Senator Marsden: Against the other OECD countries, comparable industrial—

Mr. Fee: We are right at the bottom end of them.

Senator Marsden: Close to the bottom.

Mr. Fee: Who did this study?

Senator Marsden: This is an OECD study. I am sure we can give you the reference. I just do not have it right in front of me.

Mr. Fee: I look forward to seeing your report. I am sure it will be outlined a little more in that.

Something else you mentioned was the jurisdictional problem. My background is in municipal politics, and I have a prejudice in looking at it. I am not sure if I went up or down when I came here, but I feel that dollar for dollar, the closer you get to the people the more value you get for every dollar you have invested. I am a little reluctant to see programs generated at this level going down to people when I think they could be a lot more effectively applied municipally, or perhaps even closer than that.

Senator Marsden: There is a great deal of truth in what you say, but of course the question is how does the municipal government get the dollars to do that service delivery? That is why people are very much upset by the Canada Assistance Plan cuts and caps, because that is where the municipalities get a lot of those dollars, and a lot of them are filtered through provincial governments, which. . .well, I do not have to tell you all that.

Mr. Fee: There are different degrees of filtering.

Senator Marsden: So what are you left with when you try to make recommendations on this subject? I am afraid you are going to have to be more brilliant than other people. We are really struggling with that question, because what you can talk about is fiscal transfers, universal programs of direct delivery—tax credits, family allowance, etc.—and fiscal transfers through CAP and EPF and in a variety of ways. This is very frustrating, because of exactly what you say. People want something to change, and yet the levers at the federal level are very limited.

• 1555

This is also why I quoted our witnesses as telling us—and I think we are convinced by this—that we cannot just throw up our hands and say that it is a provincial matter or a municipal matter. We have to find a solution to those jurisdictional squabbles and problems, because the people who are hurting from this are those children growing up right now under those circumstances.

[Traduction]

Mme Sandra Harder (attachée de recherche, Comité sénatorial permanent des affaires sociales, de la science et de la technologie): Nous sommes juste un peu mieux placés que les Etats-Unis. Je crois que c'est aux Etats-Unis que le niveau de pauvreté dans l'enfance est le plus élevé—l'un des plus élevés. Le Canada est juste un peu mieux placé. Mais nous nous trouvons dans une très mauvaise position. . .

La sénatrice Marsden: Par rapport aux autres pays de l'OCDE, des pays industriels comparables...

M. Fee: Nous sommes tout à fait en bas de la liste.

La sénatrice Marsden: Presque.

M. Fee: Qui a fait cette étude?

La sénatrice Marsden: C'est une étude de l'OCDE. Je suis sûre que nous pouvons vous donner la référence, mais je ne l'ai pas sous les yeux pour le moment.

M. Fee: J'attends avec impatience de voir votre rapport. Je suis sûr qu'il contiendra des précisions sur ce sujet.

Vous avez également parlé du problème de juridiction. J'étais auparavant en politique municipale et j'ai certains préjugés dans ce domaine. Je ne sais pas si je suis monté ou descendu lorsque je suis venu ici, mais en termes d'argent, plus on s'approche des gens, plus on peut tirer parti de chaque dollar investi. Je suis toujours un peu réticent lorsque je vois des programmes établis à ce niveau-ci et destinés à la population alors que l'on pourrait les appliquer beaucoup plus efficacement au niveau municipal ou même encore plus bas.

La sénatrice Marsden: Il y a beaucoup de vrai dans ce que vous dites, mais la question est de savoir comment le gouvernement municipal utilise ces fonds pour dispenser des services. C'est pourquoi l'on se préoccupe tant des limites que l'on veut imposer au Régime d'assistance publique du Canada, parce que c'est grâce à ce programme que les municipalités obtiennent une grande partie de leurs fonds, et cela est en partie filtré par les gouvernements provinciaux qui. . . Bon, je n'ai pas besoin de vous dire tout cela.

M. Fee: C'est filtré à des degrés différents.

La sénatrice Marsden: Que reste-t-il donc lorsque l'on doit faire des recommandations sur ce sujet? Vous allez devoir être plus intelligents que les autres. C'est une question vraiment difficile, parce que l'on peut parler de transferts fiscaux, de programmes universels de services directs—crédits d'impôt, alloctions familiales, etc... Et de transferts fiscaux par l'intermédiaire du RAPC et du FPE et de différentes façons. C'est très agaçant, justement à cause de ce que vous venez de dire. On veut changer quelque chose et pourtant la marge au niveau fédéral est très limitée.

C'est également pour cela que j'ai cité les témoins qui nous ont dit—ils nous ont convaincus—que l'on ne pouvait pas se borner à se déclarer impuissants en disant que c'était du ressort provincial ou municipal. Nous devons trouver une solution à ces querelles et à ces problèmes de juridiction, car ce sont justement les enfants qui grandissent maintenant dans ces circonstances qui en souffrent.

Poverty

[Text]

It is not only a human problem, but a great problem for the federal government in terms of future economic and social development of the country, and that is what the Ross and Shillington report is addressing.

Mr. Fee: I sincerely hope that between your report and whatever comes out of this committee, somebody can find a way to overcome the jurisdictional problem and come up with the most effective programs.

Senator Marsden: So do I. I really hope we are all successful on that one. It is a big barrier.

Mrs. Stewart (Northumberland): I consider child poverty to be this country's greatest liability, equal to if not superseding our national debt problems. It has to be dealt with.

This week the Prime Minister signed the UN Convention on the Rights of the Child, which indicated his commitment to try to ratify the convention. Canada is co-hosting the summit for children in September at the United Nations.

From the study you have done of child poverty, which speaks to many children's rights and lack thereof in Canada, I wondered if you had any idea of how difficult it is going to be for Canada—as a federal government—and the provinces to ratify the convention, because some of the problems and some of the questions that have been asked could perhaps be addressed if legislation can be turned around and put in harmony between the federal government and the provinces in order to address the convention.

Senator Marsden: That is very good. I did not address this issue at all, so I am very glad you raised it.

We did not hear a lot of testimony on the UN convention, but if you will permit me to answer this question in a slightly different capacity, I would be glad to. I am very glad the Prime Minister has signed it, but as a result of work we did in the Senate on the youth committee report a few years ago, some of us have founded the Child, Youth and Family Policy Research Centre in Toronto and the province of Ontario.

There we are very pleased to see the provincial government is doing a real audit of its statutes for compliance—taking it very seriously. There are always two problems with these conventions: one is you ratify and do not do it, and the other is if you can ratify.

At a very preliminary level, one of the big problems seems to be the age issue—whether it is 16 or 18—and there we may have to go into federal-provincial negotiations about, for example, the Young Offenders Act, which we may want to do anyway for other reasons.

Speaking not from testimony we heard, but purely on my own, there is a wonderful opportunity in that convention to begin this work of jurisdictional harmonization in a lot of issues facing children and youth, and I hope it is faced. There are probably things parliamentarians can do to take up that initiative.

[Translation]

Ce n'est pas seulement un problème humain, mais un grand problème pour le gouvernement fédéral sur le plan du développement économique et social futur du pays, et c'est sur ce point que porte le rapport Ross et Shillington.

M. Fee: J'espère sincèrement qu'entre votre rapport et ce qui sortira de ce comité, on parviendra à trouver une solution au problème de juridiction et à mettre en place des programmes vraiment efficaces.

La sénatrice Marsden: Moi aussi. J'espère vraiment que nous allons réussir. C'est un obstacle terrible.

Mme Stewart (Northumberland): Pour moi, la pauvreté dans l'enfance constitue le premier problème de notre pays, égal ou même supérieur au problème de la dette nationale. Il faut absolument s'y attaquer.

Cette semaine, le premier ministre a signé la convention des Nations Unies sur les droits de l'enfant, ce qui montre son désir de voir ratifier la convention. Le Canada est coorganisateur du sommet pour l'enfance en septembre aux Nations Unies.

D'après l'étude que vous avez effectuée sur la pauvreté chez les enfants, qui aborde la question des droits des enfants et le fait qu'ils ne sont pas respectés au Canada, je me demande si vous savez dans quelle mesure il sera difficile pour le gouvernement fédéral et pour les provinces de ratifier cette convention, parce que certains des problèmes et des questions posés pourraient peut-être être réglés s'il était possible de modifier la Loi et de parvenir à une harmonie entre gouvernement fédéral et provinces de façon à répondre aux exigences de la convention.

La sénatrice Marsden: C'est très bien. Je n'ai pas du tout parlé de cette question et je suis heureuse que vous l'ayez soulevée.

Nous n'avons pas entendu beaucoup de témoignages sur la convention des Nations Unies, mais si vous me permettez de répondre à cette question à un titre un peu différent, je serais très heureuse de le faire. Je me réjouis que le premier ministre l'ait signée, mais à la suite du travail que nous avons fait au Sénat pour préparer le rapport du Comité sur la jeunesse il y a quelques années, certains d'entre nous ont fondé le *Child, Youth and Family Policy Research Centre* à Toronto et dans la province de l'Ontario.

Nous sommes très heureux de voir que le gouvernement provincial est en train de revoir ses lois pour s'assurer qu'elles sont conformes à la convention—et qu'il prend la chose très au sérieux. Il y a toujours deux problèmes avec ces conventions: l'un si on les ratifie sans s'y conformer, et l'autre de savoir si l'on peut les ratifier.

A un niveau très préliminaire, l'un des principaux problèmes semble être celui de l'âge—16 ans ou 18 ans—et il se peut que l'on doive entreprendre des négociations fédérales-provinciales au sujet, par exemple, de la Loi sur les jeunes contrevenants, ce que nous ferons peut-être de toute façon pour d'autres raisons.

A mon point de vue, non à la suite des témoignages que nous avons entendus, cette convention nous donne une merveilleuse occasion de commencer ce travail d'harmonisation juridictionnelle dans un grand nombre de domaines touchant la jeunesse et l'enfance, et j'espère que nous le ferons. Les parlementaires peuvent sûrement faire quelque chose à cet égard.

Mrs. Stewart: I have a second question. This is total ignorance on my part. You talked about the study comparing the poverty of children living in social housing with the poverty of children living outside social housing, and you said there was a distinction between the two. I wonder if you could go into that a little bit. What was the difference? Was it better to be living in social housing?

• 1600

Senator Marsden: I will tell you what I can from memory. We would be very happy to let you or anyone else who is interested have a copy of our testimony. There are also a variety of references from the Offord study that we can give you.

Looking at his charts on the screen is a very dramatic experience. Off the top of my head—and perhaps Ms Harder can add some other examples—the differences between being poor and living in social housing and being poor and not living in social housing show up at a very early age. They are different for young girls than they are for young boys.

Unfortunately, Offord and his colleagues did not ask the public policy questions when they did the study. Let me illustrate with one example. Among six-to eleven-year-olds, girls who come from social housing have a very high drop-out rate from school, but their brothers do not. They drop out in high school when they are well over the age of eleven.

Why do those young girls drop out? The drop-out rate for girls of the same age who come from low-income families is much lower when social housing is available. This is for Ontario, so it may have something to do with some provincial policy or housing scheme. It would be interesting to know if it is the same across the country. It is a great difference. I will not give you the the percentages because I will not quote them accurately.

We asked the witnesses for an explanation. They do not know but they speculated that there is some kind of role-modeling going on for young girls that does not go on for boys, and that does not go on outside social housing projects. In other words, there is something in the dynamic of those communities. Perhaps young girls face a more invidious experience in the classroom in terms of clothes and being marginal and so on. Clearly, it is something we need to know a lot more about.

Mrs. Stewart: It distresses me to hear that, because presumably among the population of children living in poverty outside of social housing programs we have children without homes, children I consider to be poorer than those living in social housing programs. Presumably they are in greater need.

Senator Marsden: The difficulty is always correlation and cost.

Mrs. Stewart: And we are asking for social housing for them.

Senator Marsden: That is right, but-

[Traduction]

Mme Stewart: J'ai une deuxième question. Je fais preuve d'une ignorance totale. Vous avez parlé d'une étude comparant la situation des enfants vivant dans des logements sociaux par rapport aux enfants vivant ailleurs, et vous avez dit qu'il y avait une différence entre les deux. Peut-être pourriez-vous nous en dire un peu plus sur ce sujet. Quelle était la différence? Valait-il mieux habiter dans des logements sociaux ou ailleurs?

La sénatrice Marsden: Je vais essayer de vous répondre de mémoire. Nous serions très heureux de remettre à tous ceux que la question intéresse un exemplaire de notre témoignage. Il y a également plusieurs références provenant de l'étude Offord que nous pouvons vous remettre.

C'est toute une expérience de voir ces tableaux sur l'écran. Autant que je me souvienne—et M^{me} Harder pourrait peut-être ajouter d'autres exemples—les différences entre être pauvre dans un logement social et être pauvre dans un autre type de logement apparaissent à un très jeune âge. La situation est différente pour les filles et pour les garçons.

Malheureusement, Offord et ses collègues n'ont pas posé de questions sur la politique publique lorsqu'ils ont effectué l'étude. Permettez-moi de vous donner un exemple. Chez les enfants de 6 à 11 ans, il y a un taux d'abandon scolaire très élevé chez les filles venant de logements sociaux, beaucoup plus que pour leurs frères. Ils quittent l'école bien après l'âge de 11 ans.

Pourquoi ces jeunes filles abandonnent-elles les études? Le taux d'abandon pour les filles du même âge venant de familles à faible revenu est beaucoup plus bas quand il y a des logements sociaux. C'est le cas en Ontario où il se peut que cela ait un rapport avec la politique provinciale ou le système de logements. Il serait intéressant de savoir si la situation est la même dans tout le pays. Il y a une grande différence. Je ne peux pas vous donner les pourcentages parce que je ne vous donnerai pas les chiffres exacts.

Nous avons demandé des explications aux témoins. Ils n'ont pas pu nous répondre, mais pensent que ces fillettes ont tendance à chercher à se conformer à un modèle qui ne s'applique pas aux garçons, et que l'on ne retrouve pas à l'extérieur des complexes de logements sociaux. Autrement dit, cela fait partie de la dynamique de ces collectivités. Les filles ont peut-être un plus gros problème de jalousie à l'école, sur le plan des vêtements ou parce qu'elles se sentent marginales. Il est certain que nous devons en savoir beaucoup plus sur ce sujet.

Mme Stewart: Je suis triste d'entendre cela parce que parmi les enfants vivant dans la pauvreté en dehors des programmes de logements sociaux, nous avons des enfants sans abri, des enfants que je considère plus pauvres que ceux qui habitent dans des logements sociaux. On peut penser qu'ils sont davantage dans le besoin.

La sénatrice Marsden: C'est toujours une question de corrélation et de coûts.

Mme Stewart: Et nous demandons des logements sociaux pour eux.

La sénatrice Marsden: C'est vrai, mais...

Mrs. Stewart: You are saying that it is not a solution, that it may be worse. Yet social housing provides shelter at a cost that prevents inflationary movement in housing costs, to a certain extent.

Senator Marsden: Let me be more cautious. We are not drawing those conclusions. We are saying here is a correlation, but it is not necessarily an explanatory variable. It may have something to do with the nature of social housing, and some of our witnesses, including Mr. Redway, Minister of State for Housing, suggested that it is. We build these great highrises—think of some of the projects located about three blocks from where I live in Toronto. Perhaps it is the nature of social housing. Perhaps if social housing were spread around the city and supported this would not occur.

I do not think we want to say social housing is the cause, but it is something that needs to be investigated. Another explanation is that these data represent some kind of blip in history. Offord and his colleagues are back in the field again, and they may find that something else has happened in the meantime. We are trying to be very careful not to leap to conclusions about the causes of these differences.

Here is another example. Teachers are more likely than their parents are to say students from social housing have behavioural disorders. One possible conclusion is that the teachers are biased against children in social housing, but that is not necessarily the case. There may be some real differences there.

We cannot claim that we know what is causing these things. It is terrible to have to say that more studies are needed.

Mrs. Stewart: But from what you are saying it sounds urgent.

1605

Senator Marsden: Yes. There are of course people undertaking those studies, but before we develop what are going to be expensive and major federal policies, we have to be clear that we know what we are doing.

Mrs. Stewart: Yes, exactly.

Senator Marsden: We had incredibly useful testimony from all kinds of people. One of our witnesses was Claudette Bradshaw, who heads the Headstart Program in Moncton, N.B.. As she testified, she grew up in a district of poor people, but whether you were working-poor or social-assistance poor, you all lived together. Now she says there is segregation in her city. She believes she survived and got ahead because she was from a working-poor family. She says the children of the people she grew up with are now living off somewhere. She is opposed to the segregation. She also provided us with a three-generation chart from one family, showing what had happened to the children of the family. It was quite an incredible testimony. It is available to you, of course.

[Translation]

Mme Stewart: Vous dites que ce n'est pas une solution et que ce pourrait être pire. Pourtant, le logement social permet de donner un toit à ces familles à un coût évitant une augmentation inflationniste des coûts du logement dans une certaine mesure.

La sénatrice Marsden: Je tiens à être prudente. Nous ne tirons pas ces conclusions. Nous disons qu'il y a là une corrélation, mais que ce n'est pas nécessairement une explication. Il se peut que ce soit dû à la nature du logement social et ce serait effectivement le cas, d'après certains de nos témoins dont M. Redway, ministre d'Etat au Logement. Nous construisons ces grands immeubles d'appartements—je pense à certains des projets qui se trouvent à trois blocs de chez moi à Toronto. C'est peut-être la nature du logement social. Si les logements sociaux étaient répartis dans toute la ville et bénéficiaient de l'aide nécessaire, cela ne se produirait pas.

Nous ne voulons pas dire que le logement social est la cause du problème, mais c'est une question qu'il faut examiner. On peut aussi trouver une autre explication en disant que ces données représentent un moment particulier. Offord et ses collègues sont de nouveau sur le terrain et ils constateront peut-être que la situation a évolué dans l'intervalle. Nous essayons d'être prudents et de ne pas tirer de conclusions hâtives sur les causes de ces différences.

Voilà un autre exemple. Les professeurs sont plus prompts que les parents à dire que les étudiants provenant de logements sociaux souffrent de troubles du comportement. On peut conclure que les professeurs ont des préjugés à l'égard des enfants vivant dans des logements sociaux, mais ce n'est pas nécessairement le cas. Il se peut qu'il y ait de véritables différences.

Nous ne prétendons pas savoir d'où viennent ces phénomènes. C'est terrible de devoir dire qu'il faut étudier le problème de façon plus approfondie.

Mme Stewart: Mais d'après ce que vous dites, c'est urgent.

La sénatrice Marsden: Oui. Bien sûr, des chercheurs entreprennent ces études, mais avant de mettre en place des politiques fédérales coûteuses et considérables, nous devons être sûrs de savoir ce que nous faisons.

Mme Stewart: Oui, tout à fait.

La sénatrice Marsden: Nous avons entendu des témoignages extrêmement utiles de la part de nombreuses personnes. Nous avons eu parmi nos témoins Claudette Bradshaw, qui dirige le programme «Opération renouveau» à Moncton au Nouveau-Brunswick. Elle nous a dit qu'elle avait grandi dans un quartier pauvre mais où les gens vivaient ensemble, qu'ils aient été pauvres et qu'ils travaillent ou qu'ils soient assistés sociaux. Elle dit qu'il y a maintenant une ségrégation dans sa ville. Elle pense qu'elle a survécu et réussi finalement parce qu'elle appartenait à une famille de travailleurs pauvres. Elle dit que les enfants des personnes avec qui elle a grandi habitent maintenant ailleurs. Elle est opposée à la ségrégation. Elle nous a également donné un tableau montrant trois générations d'une famille et indiquant ce qu'il était advenu des enfants de la famille. C'était un témoignage assez incroyable. Vous pouvez en disposer, naturellement.

We had it not only from the correlation of studies of someone like Dr. Offord, but also from the eye witness testimony from somebody like Claudette Bradshaw. There is something there. What it is has to be clarified.

Mrs. Stewart: Thank you.

La présidente: Merci. Nous y allons maintenant pour une ronde de cinq minutes.

Mr. Fee: Please accept my apologies. I am sorry, but I do have to run. I do want to thank Sandra for her presentation. I am sorry I cannot stay.

Ms Harder: Thank you.

Ms Langan: Madam President, in the discussion I was pleased to hear the question of the UN bill coming up and the fact that the government has signed the ratification.

When we were discussing the children's bill of rights, my private member's motion, the government consistently said that signing a ratification would be sufficient to living up to the ratification, or certainly implied that, and said that it was not necessary to have the provinces start negotiations to ensure that all of the legislation is in line. Do you...?

Senator Marsden: If I understand the processes correctly—and I may be wrong about this—until each province has signed, we have not ratified. The fact that they have signed is a good step, but ratification comes only when every province has signed.

Ms Langan: That is right, and they cannot sign until. . .

Senator Marsden: It is not within the federal government's power to get the provinces to do the things that are necessary to produce ratification.

My colleagues and I in the Child Youth and Family Policy Research Centre are really delighted at how seriously the deputy minister in Ontario is taking this. This may be true in every other province. I hope it is.

We all recall the three years between the Charter and sections 15 and 28 coming into force, when every province was suppose to bring in line all its legislation, the lackadaisical attitudes that some jurisdictions took to that, and the expensive results of that for the fate of equality. I think we may be better off this time.

Ms Langan: The federal government can provide the leadership and the forum in which provinces can begin looking at their legislation to bring it into line.

Senator Marsden: Some of it. I mean, the division of powers is insuperable in some areas.

Ms Langan: Absolutely. But it can certainly provide the leadership and the message. If the federal government does not appear to think it is important, then obviously it is not going to be taken up as important by the provinces—or is less likely to be, I would think, that if the federal government were issuing strong leadership in that area.

[Traduction]

Cela nous a été dit par des personnes ayant effectué des études comme M. Offord, mais aussi par des témoins ayant vécu la situation comme Claudette Bradshaw. Il y a certainement quelque chose qui mérite d'être éclairci.

Mme Stewart: Merci.

The Chairman: Thank you. We are now starting a 5 minute round.

M. Fee: Je vous prie de m'excuser. Je regrette, mais je dois partir. Je tiens à remercier Sandra de sa présentation. Je suis désolé, mais je ne peux pas rester.

Mme Harder: Merci.

Mme Langan: Madame la présidente, au cours de la discussion, j'ai été heureuse d'entendre soulever la question de la Convention des Nations Unies et de savoir que le gouvernement avait signé la ratification.

Lorsque nous discutions de la Déclaration des droits des enfants, la motion que j'avais présentée à titre privé, le gouvernement a répété qu'il serait suffisant de signer une ratification pour s'y conformer, ou tout au moins le sousentendait, et a dit qu'il n'était pas nécessaire d'entreprendre des négociations avec les provinces pour s'assurer que toutes les lois étaient conformes. Pensez-vous. . .?

La sénatrice Marsden: Si j'ai bien compris le processus—et je me trompe peut-être—tant que chaque province n'a pas signé, nous n'avons pas ratifié. Le fait d'avoir signé est un premier pas, mais la ratification n'intervient que lorsque chaque province a signé.

Mme Langan: C'est cela, et elles ne peuvent signer tant que...

La sénatrice Marsden: Le gouvernement fédéral n'a pas le pouvoir de contraindre les provinces à prendre les mesures nécessaires pour parvenir à la ratification.

Mes collègues et moi-même au *Child Youth and Family Policy Research Centre* sommes très heureux de voir à quel point le sous-ministre de l'Ontario prend ce sujet au sérieux. C'est peut-être vrai dans toutes les autres provinces, j'espère que c'est le cas.

Nous nous souvenons tous, au cours des trois années entre la Charte et l'entrée en vigueur des articles 15 et 28, où chaque province était censée remanier toute sa législation, des attitudes désinvoltes de certaines juridictions à cet égard et des résultats coûteux de cette attitude sur le plan de l'égalité. Espérons que ce sera mieux cette fois.

Mme Langan: Le gouvernement fédéral peut assurer le leadership voulu et constituer un forum pour permettre aux provinces de remanier leurs lois afin de les rendre conformes à la convention.

La sénatrice Marsden: En partie. Je veux dire que dans certains domaines, la répartition des pouvoirs ne peut être modifiée.

Mme Langan: Absolument. Mais le gouvernement fédéral peut néanmoins prendre la direction des opérations et faire passer le message. S'il ne semble pas penser que c'est important, les provinces ne penseront certainement pas non plus que la question est importante—ou c'est en tout cas moins probable, d'après moi, que si le gouvernement fédéral était tout à fait catégorique sur ce point.

This brings me to my next question, the whole question of the UN charter, the question of, as you say, many studies being undertaken, which are very important today in terms of trying to wrestle with this problem and the fact that so many pieces of legislation that have been introduced recently have in fact pulled back from where we were. I am not sure if your committee is finding that is a little bit premature, if in fact we are waiting for results of studies to help us plan a solution to this problem.

• 1610

Senator Marsden: There are two sides to this question. Well, there are many sides to this question. One of them is the income side and the other is the services side. Let us just put it in those terms. On the services side there are many unresolved questions, but on the income side we all know that if poor people have more money, many of them would be able to give their children a much better life. As one of our witnesses said, no parent ever wants to bring up a child in poverty.

There is a direct federal lever in terms of income transfers. There I think we have a fairly clear field on the child tax credit, the full indexation of family benefits, minimum wage in the federal jurisdiction, and a number of the other instruments I listed. The best way of doing this is open to debate and all that sort of thing, but there is a clear field in the federal jurisdiction there, and I for one would advocate that we go ahead with that. The areas in which we need to know a great deal more seem to me to be mostly on the services side, education, health, housing, recreation.

Ms Langan: But until we have those answers to begin the process of capping CAP, for example, seems to be a little bit premature. There may be a different motivation for doing that than being concerned about this issue.

Senator Marsden: You are unquestionably correct about that. Yes, federal instruments such as CAP and EPF have to be looked at very, very seriously, and the direction in which they are both going now is very deleterious one, and I think the evidence is—

Ms Langan: You have mentioned child care several times, and it would seem that universal, safe, affordable child care would in fact enable many mother-led families, but in many cases with both parents having to work, to get the kind of work that would help to lever themselves out of poverty. Is that the finding of your committee as well?

Senator Marsden: Oh, yes. The complement to that is that there must be jobs. Those jobs have to be jobs with which they can get themselves out of poverty, because as you all now know, you can work full-time, full year, at a minimum wage, and live in poverty.

Ms Langan: And not be able to afford child care.

Senator Marsden: And not be able to afford child care. But even if you had child care you would still be working full–time, full year, and living in poverty. That is no solution. There are two sides to that question.

[Translation]

Cela m'amène à la question suivante, celle de la Charte des Nations Unies, la question de savoir, comme vous l'avez dit, combien d'études sont entreprises, ce qui est très important aujourd'hui si l'on veut s'attaquer à ce problème et au fait que l'on a récemment institué un grand nombre de lois qui ont en fait constitué un recul. Votre comité trouve peut-être la chose un peu prématurée si nous attendons en fait les résultats des études entreprises pour planifier une solution à ce problème.

La sénatrice Marsden: Il y a deux volets à cette question. En fait, il y a de nombreux volets à cette question. D'une part, le côté revenus, de l'autre le côté services. Présentons les choses ainsi. Sur le plan des services, il reste de nombreuses questions sans réponse, mais pour ce qui est des revenus, nous savons tous que si les pauvres ont plus d'argent, ils seront pour beaucoup en mesure d'améliorer nettement la vie de leurs enfants. Comme l'a dit l'un de nos témoins, aucun parent ne veut élever son enfant dans la pauvreté.

Le gouvernement fédéral dispose d'un levier direct avec les transferts de revenus. Là, la situation est relativement claire en ce qui concerne les crédits d'impôt pour enfants, l'indexation complète des prestations familiales, le salaire minimum dans les domaines de compétence fédérale, et un certain nombre des autres instruments que j'ai énumérés. La meilleure façon de procéder est d'ouvrir le débat entre autres choses, mais le gouvernement fédéral peut nettement agir à ce niveau-là, et c'est quant à moi ce que je préconiserais. Il me semble par ailleurs que c'est surtout au plan des services que nous devons essayer de mieux appréhender la situation, je pense à l'éducation, la santé, le logement, les loisirs.

Mme Langan: Mais tant que nous n'avons pas ces réponses, il semble que ce soit un peu prématuré de fixer déjà des limites au RAPC, par exemple. Ce n'est peut-être pas pour régler ce problème, mais bien pour d'autres raisons que cette décision a été prise.

La sénatrice Marsden: Vous avez certainement raison à ce sujet. Oui, des programmes fédéraux comme le RAPC et le FPE doivent être examinés de très près et l'orientation adoptée actuellement est extrêmement néfaste et je crois que tout montre. . .

Mme Langan: Vous avez parlé à plusieurs reprises de la garde d'enfants et il semble qu'un système universel, sûr et abordable de garde d'enfants permettrait à de nombreuses familles monoparentales dirigées par la mère, mais aussi dans le cas où les deux parents doivent travailler, de trouver un travail qui pourrait les sortir de la pauvreté. Est-ce également l'une des conclusions de votre comité?

La sénatrice Marsden: Oh, oui. Encore là, il doit y avoir des emplois. Ces emplois doivent leur permettre de sortir de la pauvreté, car comme vous le savez, on peut travailler à plein temps, toute l'année, au salaire minimum, et vivre dans la pauvreté.

Mme Langan: Et ne pas avoir les moyens de payer la garderie.

La sénatrice Marsden: Et ne pas pouvoir payer la garderie. Mais même si les enfants étaient gardés, on pourrait toujours travailler à plein temps, toute l'année, et vivre dans la pauvreté. Ce n'est pas la solution. Il y a deux aspects à cette question.

Mrs. Stewart: Is it possible to put the causes of child poverty in some kind of heriarchy of cause such as single unemployed mother on social assistance, education which contributes to generational child poverty, and lack of housing? Is it possible for you to do that? Has that been done, or all they all equal?

Senator Marsden: No, they are not all equal. The basic premise on which one has to work, in our view, is that this is a moving target. We talked a bit earlier about the question of comparing it with older Canadians where the income and the life span are relatively well known. It is not like this in this problem of child poverty. That is why I think it is very dubious that we are ever going to solve child poverty.

You know, some great trade-related matter is going wipe out some community's income, and we are going to have a crisis. Putting it very simplistically, if we guaranteed all Canadians good jobs at good wages, we would go a long way to resolving it. So if you make the assumption that being able to earn your own living, and a decent living for yourself and your children is a Canadian value and highly desirable, as opposed to living on social assistance, then the greatest cause is the lack of good jobs people can get into. Of course that means you then have to look at education, which allows you to get into those jobs. If you assume we want some kind of comparability across the country, then one of the other great causes is the ways in which dollars are spent. So you get one family working full-time, the full year, on minimum wage, and being able to survive in one area and not in another.

• 1615

I think income is a very, very big issue here. I do not know what we would say—perhaps 60% of the variance. Others would say higher. But what we also say is, even if you solve the income problem you still would not have solved the problem for poor children. You would have improved it enormously. But the difference between living on social assistance and living "like everyone else in the community" is very great indeed. The stigma of poverty is something people talk about all their lives.

Let me reference back to the testimony from Claudette Bradshaw and her three-generation family. One of the sons in this family, at the age of 12 or 13, disappeared—never heard from again, gone. This past year the mother died and the children gathered at her funeral, and back came this son. He had gone to Ontario. He was a fireman. He had a full-time, full-year, high-wage job. He had a stable marriage. He did not have an alcohol problem. His children were graduating from high school, as compared to his brothers and sisters who had stayed there, all of whom had some kind of alcohol problem, who had very unstable relationships, whose kids were in deep trouble already. That is not definitive, but it is illustrative of the opportunity structure and its differences and how staying in a culture of poverty may capture people. It does not have to capture people, but it may capture people.

[Traduction]

Mme Stewart: Est-il possible d'établir un genre de hiérarchie entre les causes de la pauvreté dans l'enfance comme le cas de la mère célibataire au chômage prestataire d'aide sociale, le manque d'éducation qui contribue à la pauvreté chez les enfants et le manque de logements? Est-il possible de faire cela? L'a-t-on fait ou toutes ces causes sont-elles équivalentes?

La sénatrice Marsden: Non, elles ne sont pas équivalentes. Le premier problème sur lequel nous devons nous concentrer, d'après moi, c'est que nous avons là une cible mobile. Tout à l'heure, nous faisions la comparaison avec les Canadiens âgés pour qui l'on connaît relativement bien le revenu et la durée de vie. Ce n'est pas la même chose pour la pauvreté dans l'enfance. C'est pourquoi je ne suis pas sûre du tout que nous parvenions jamais à résoudre le problème de la pauvreté dans l'enfance.

Il se peut très bien qu'un changement économique quelconque fasse disparaître la source de revenu de toute une communauté, et que l'on se trouve alors devant une crise. En termes un peu simplistes, si nous garantissions à tous les Canadiens de bons emplois avec de bons salaires, nous pourrions pratiquement régler le problème. Si l'on considère qu'il est éminemment souhaitable et essentiel pour les Canadiens de pouvoir gagner sa vie et d'avoir pour soi et ses enfants un niveau de vie acceptable, au lieu de vivre de l'assistance sociale, la première cause du problème est le manque d'emplois de qualité accessibles. Bien sûr, cela signifie qu'il faut ensuite se pencher sur l'éducation, qui est nécessaire pour accéder à ces emplois. Ensuite, pour ce qui est de la comparabilité sur l'ensemble du pays, la façon dont les fonds sont dépensés joue également un rôle très important. Une famille travaillant à plein temps, toute l'année, au salaire minimum, pourra survivre dans une région et pas dans une autre.

Le revenu est un très grave problème. Je ne sais pas exactement où le situer—peut-être est-il responsable des écarts à 60 p. 100. D'autres diraient même davantage. Nous disons également que même si le problème du revenu est réglé, le problème des enfants pauvres ne l'est toujours pas. La situation serait bien meilleure. Mais il y a une très grande différence entre ceux qui vivent de l'assistance sociale et ceux qui vivent «comme tout le monde dans la communauté». La marque de la pauvreté reste incrustée toute la vie.

Permettez-moi de revenir au témoignage de Claudette Bradshaw avec ses trois générations. L'un des fils de cette famille a disparu à l'âge de 12 ou 13 ans—et l'on n'en avait jamais plus entendu parler. L'année dernière, la mère est morte et les enfants sont tous venus à l'enterrement, et ce fils est revenu. Il était parti en Ontario. Il était pompier. Il avait un emploi à plein temps, permanent et bien rémunéré. Il avait un mariage stable, il n'avait pas de problème d'alcool. Ses enfants finissaient leurs études secondaires, tandis que parmi ses frères et soeurs qui étaient restés là, tous avaient un problème quelconque d'alcoolisme, des relations affectives très instables, et leurs enfants avaient déjà de graves difficultés. Cela n'est pas absolu, mais montre bien l'influence de la structure et combien l'on peut se laisser prendre au piège de la pauvreté. Ce n'est pas nécessairement le cas, mais c'est très probable.

La présidente: Merci, madame Stewart. Je crois que notre chargé de recherche a une question à poser.

Ms J. Dewetering (Committee Researcher): I have a question concerning the variance in child poverty rates across the provinces. We have heard testimony that it does vary very significantly across the provinces. I am wondering if your committee had studied to what extent that variance reflects differing social assistance rates and their CAP systems and what portion reflects the differing economic circumstances. Mr. Battle, when he appeared with the National Council of Welfare, indicated to us that he felt the greatest proportion reflected different economic circumstances in regional development problems, as opposed to social assistance rates, and I am wondering if you had received similar testimony or had done any study of this area.

Senator Marsden: We have not done that study in this report, but we did in the report I referred to earlier, which we would be happy to supply you a copy of. We in fact tried to develop a econometric model that would allow you to sort out what was going to happen immediately. This was not an entirely successful project, but it is still one of my objectives. If you could calculate what a dollar's difference means in every province right away, it would be very useful pressure to be brought to bear on all levels of government to do something about this problem.

I am very interested in what Ken Battle has said on that question. From everything we had heard, I suspect he is absolutely right. But we do not have testimony on this study.

Ms Harder: It was brought up several times that there are variations across the country and that you do see high concentrations in the poorer provinces, which you would expect, but nothing that addressed specifically that.

Ms Dewetering: My second question is a follow-up on something Ms Langan asked about with regard to child care. We have certainly had a lot of testimony pointing out how imperative it is to have a child care system, given the dualearner families, which is a necessity these days, and the problems of latch-key children. I am wondering if you have had any sense of what proportion of this child care problem reflected affordability and what proportion reflected a lack of child care spaces.

Senator Marsden: Again, I do not think we have an answer to that. But I do refer you to our report from the Senate committee on the last proposed legislation on child care, which we brought out at the time of that legislation and in which we have tried to address that question.

• 1620

It is very hard to tell. Tell me where in the country there are sufficient child care spaces. I do not know how anyone would answer the question. There is no area I know of where you have absorption.

La présidente: Très bien, merci.

[Translation]

The Chairman: Thank you, Mrs. Stewart. I think that our researcher has a question for you.

Mme J. Dewetering (chargée de recherche du comité): J'ai une question à poser sur l'écart entre les taux de pauvreté dans l'enfance selon les provinces. D'après les témoignages que nous avons entendus, il semble qu'il y ait de grandes différences entre les provinces. Je me demande si votre comité a essayé de savoir dans quelle mesure cet écart reflétait les différences dans le taux d'assistance sociale et le système de RAPC et quelle était la partie liée aux circonstances économiques différentes. Lorsque M. Battle a comparu avec le Conseil national du bien-être, il nous a dit que, d'après lui, l'écart était essentiellement dû à la différence sur le plan économique, aux problèmes de développement régional, plutôt qu'aux taux d'assistance sociale, et je me demande si vous avez entendu des témoignages analogues ou si vous avez fait des études sur ce sujet.

La sénatrice Marsden: Nous n'avons pas fait cette étude dans ce rapport, mais nous l'avions faite dans le rapport auquel je faisais allusion tout à l'heure et dont je serais heureuse de vous remettre une copie. En fait, nous avons tenté de mettre sur pied un modèle économétrique qui permettrait de savoir ce qui allait se passer immédiatement. Le projet n'a pas parfaitement réussi, mais c'est toujours l'un de mes objectifs. Si l'on pouvait savoir ce que signifie une différence d'un dollar dans chaque province immédiatement, ce pourrait être une arme très précieuse à utiliser pour pousser tous les paliers du gouvernement à s'attaquer à ce problème.

Je suis très intéressée par ce qu'a dit Ken Battle sur ce sujet. D'après tout ce que nous avons entendu, je crois qu'il a tout à fait raison. Mais nous n'ayons pas de témoignages sur cette étude.

Mme Harder: On a dit à plusieurs reprises qu'il y avait des variations selon les régions du pays et que la concentration était particulièrement forte dans les provinces les plus pauvres, ce à quoi l'on pouvait s'attendre, mais aucune précision n'a été donnée sur ce point particulier.

Mme Dewetering: Ma deuxième question rejoint ce que demandait M^{me} Langan à propos de la garde d'enfants. Nous avons entendu de nombreux témoignages disant qu'il était impératif de mettre sur pied un système de garde d'enfants, dans la mesure où les deux parents travaillent, ce qui est aujourd'hui une nécessité, et où les enfants se retrouvent seuls. Je me demande si vous savez dans quelle mesure ce problème de garde d'enfants est une question d'abordabilité ou de manque de places dans les garderies.

La sénatrice Marsden: Je ne crois malheureusement pas que nous ayons une réponse à cela. Mais je vous renvoie au rapport du comité du Sénat sur le dernier projet de loi sur la garde d'enfants, que nous avons présenté au moment du projet de loi et où nous avons essayé de répondre à cette question.

C'est très difficile à dire. Dites-moi où l'on trouve suffisamment de places en garderie dans le pays. Je ne vois pas comment l'on peut répondre à la question. Je ne connais aucune région où l'on puisse vraiment répondre à la demande.

The Chairman: Very well, thank you.

Si vous me le permettez, on a parlé de tous ces problèmes qui amènent à la pauvreté chez les enfants. Mais, au niveau de l'éducation, notre Sous-comité a appris que le taux d'abandon des études secondaires est deux fois plus élevé chez les enfants des familles pauvres. Puisque l'instruction est un moyen important pour éviter la pauvreté, avez-vous des recommandations spéciales ou générales à nous faire pour diminuer le taux d'abandon des études, par exemple?

Senator Marsden: One of the great struggles, which I am sure you face and which we now currently face, is whether a federal parliamentary committee can talk about an area of precise provincial jurisdiction and make a recommendation to school boards. I am sure the other members of committee would say no. We are struggling with that.

Let me, if I may, suggest two things about this. We also have that testimony. I have referred to some of it. If you asked the question of what happens in the Ottawa school district to children on professional development days and if you look at the choices they have. . . I think one of our people brought in a list of how much money you as a parent could spend each month in Ottawa by signing your children for the various opportunities on that day. If you do not have any money, your child stays in school and goes to the library and all her friends go skiing or to the museum, all of which costs money. Why would you stay in school under those circumstances?

Ms Langan: It happens in most schools every day of the week where they have special programs. If you can afford to go, you go. If you cannot, you go to the library.

Senator Marsden: You are quite correct. So reading is punishment.

La présidente: Une punition?

Senator Marsden: Why would that kind of inequality not lead to school drop-outs? If I may add another word, one of my absolutely favorite books is *Becoming Adult in a Changing Society*, by James Colemen and Thorson Husen, published by the OECD. They ask in very elegant terms why it is that we keep prolonging education just at the age when young people do not want to sit cooped up in rooms, especially the young men but also the young women. We force them to do it then and then we make it hard for them to get in later on. Why do we have this rigid notion of 12 years of education before you are allowed to earn a living? Why are we prolonging it?

Thorson Husen is an educational authority from Sweden. James Coleman wrote some of the major studies in the U.S. They both have been thinking about this most of their professional lives. They propose a variety of schemes, some of which, in my personal opinion, have a great deal of application to our provinces.

May I ask you, Madam Chairman, are you going to put into your report recommendations directed to the school boards in your areas?

A voice: I suppose we can raise the questions and forward them to them.

[Traduction]

If I may, we have talked about all these problems that are responsible for child poverty. But, about education, our sub-Committee has learned that the high school drop-out rate is twice as high for children in poor families. Since education is an important tool to avoid poverty, do you have any special or general recommendations to make to decrease that school drop-out rate for instance?

La sénatrice Marsden: L'un des grands problèmes auxquels nous nous heurtons, et vous aussi j'en suis sûre, est de savoir si un comité parlementaire fédéral peut discuter d'une question de compétence provinciale et faire des recommandations aux conseils scolaires. Je suis sûre que les autres membres du comité répondraient que non. Nous essayons de résoudre la question.

Si je le puis, je répondrais deux choses à cela. Nous avons aussi ce témoignage. J'en ai parlé. Si vous voulez savoir ce qu'il advient des enfants du district scolaire d'Ottawa pendant les journées pédagogiques et si l'on examine les choix disponibles. . . je crois que quelqu'un nous a apporté une liste montrant ce qu'un parent pouvait dépenser chaque mois à Ottawa pour inscrire ses enfants aux différentes possibilités proposées ce jour-là. Si l'on n'a pas l'argent, l'enfant reste à l'école et va à la bibliothèque tandis que tous ses amis vont faire du ski ou vont au musée, ce qui coûte toujours de l'argent. Pourquoi resterait-on à l'école dans ces circonstances?

Mme Langan: Cela se produit dans la plupart des écoles tous les jours de la semaine où il y a des programmes spéciaux. Si l'on a les moyens d'y aller, on y va. Si l'on ne peut pas, on va à la bibliothèque.

La sénatrice Marsden: Vous avez tout à fait raison. Lire devient une punition.

The Chairman: Punishment?

La sénatrice Marsden: Pourquoi ce genre d'inégalité n'aboutirait-il pas à l'abandon des études? J'ajouterais que l'un de mes livres favoris sur le sujet est*Becoming Adult in a Changing Society*, de James Colemen et Thorson Husen, publié par l'OCDE. Ils demandent en termes élégants pourquoi nous continuons à prolonger l'éducation juste à l'âge où les jeunes ne veulent pas rester assis enfermés dans des classes, particulièrement les jeunes garçons mais aussi les jeunes filles. Nous les forçons à le faire et ensuite nous leur faisons des difficultés s'ils veulent reprendre. Pourquoi avonsnous ces principes rigides selon lesquels il faut faire douze ans d'études avant de pouvoir gagner sa vie? Pourquoi prolongeonsnous les études?

Thorson Husen est un Suédois, spécialiste en éducation. James Coleman a réalisé certaines des principales études aux États-Unis sur le sujet. Ils ont tous deux réfléchi à ce problème pendant la plus grande partie de leur carrière. Ils proposent toute une gamme de solutions dont certaines peuvent, d'après moi, s'appliquer tout à fait dans nos provinces.

Puis-je vous demander, madame la présidente, si vous allez mettre dans votre rapport des recommandations adressées aux conseils scolaires de votre secteur?

Une voix: Je suppose que nous pouvons soulever la question et les leur envoyer.

La présidente: Y a-t-il d'autres questions?

Madame la sénatrice, ce fut vraiment un grand honneur de vous recevoir. Nous vous remercions beaucoup pour votre exposé qui fut très intéressant. Il a suscité aussi des questions fort importantes. Je vous souhaite un bon été parce que peut-être qu'on ne se reverra pas d'ici là. À très bientôt.

Senator Marsden: Thank you very much. On behalf of my committee, I would like to say how much we appreciate the invitation. We would welcome the opportunity to work closely with you on exchange of information to make our testimony available to you on this or any other subject. We are following very closely what you are doing, and if you or any member of this committee would like to have informal discussions about where we are, we really would welcome that. I am sure every member of my committee feels exactly the same. Thank you for the opportunity to speak to you.

• 1625

La présidente: Très bien. Vos propos ne tombent pas dans l'oreille d'un sourd. Merci.

La séance est levée.

[Translation]

The Chairman: Are there any other questions?

Senator, it was a great honor for us to welcome you. We thank you for your very interesting presentation. It raised many important questions. I wish you a good summer because it maybe that we will not meet again before that. We will see you soon.

La sénatrice Marsden: Merci beaucoup. Au nom de mon comité, je voudrais vous dire à quel point nous vous sommes reconnaissants de cette invitation. Nous serions très heureux de travailler en relation étroite avec vous pour échanger nos renseignements et vous faire part de nos témoignages sur ce sujet ou sur un autre. Nous suivons très attentivement vos activités et si l'un des membres de ce comité souhaite des discussions informelles pour savoir où nous en sommes, nous accepterions avec plaisir. Je suis sûre que ce sentiment est partagé par tous les membres de mon comité. Merci beaucoup de m'avoir donné l'occasion de venir aujourd'hui.

The Chairman: Very well. You are not preaching to deaf ears. Thank you.

The meeting is adjourned.





If undelivered, return COVER ONLY to: Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

As individuals:

The Honourable Lorna Marsden, Senator;

Sandra Harder, Research Officer, Political and Social Affairs Division, Library of Parliament.

TÉMOINS

À titre particulier.

L'honorable Lorna Marsden, sénatrice;

Sandra Harder, attachée de recherche, Division des affaires politiques et sociales, Bibliothèque du Parlement.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 6

Wednesday, November 7, 1990 Wednesday, November 28, 1990

Chairman: Barbara Greene

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 6

Le mercredi 7 novembre 1990 Le mercredi 28 novembre 1990

Présidente: Barbara Greene

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur

Poverty

of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women

La Pauvreté

du Comité permanent de la Santé et du Bien-être social, des Affaires sociales, du Troisième âge et de la Condition féminine

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of child poverty

CONCERNANT:

En vertu du paragraphe 108(2) du Règlement, étude de la pauvreté chez les enfants

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-fourth Parliament, 1989-90

Deuxième session de la trente-quatrième législature. 1989-1990

SUB-COMMITTEE ON POVERTY OF THE STANDING COMMITTEE ON HEALTH AND WELFARE, SOCIAL AFFAIRS, SENIORS AND THE STATUS OF WOMEN

Chairman: Barbara Greene

Vice-Chairman: Chris Axworthy

Members

Albina Guarnieri Nicole Roy-Arcelin

(Quorum 3)

Clairette Bourque

Clerk of the Sub-Committee

SOUS-COMITÉ SUR LA PAUVRETÉ DU COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ ET DU BIEN-ÊTRE SOCIAL, DES AFFAIRES SOCIALES, DU TROISIÈME ÂGE ET DE LA CONDITION FÉMININE

Présidente: Barbara Greene

Vice-président: Chris Axworthy

Membres

Albina Guarnieri Nicole Roy-Arcelin

(Quorum 3)

La greffière du Sous-comité

Clairette Bourque

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

Available from the Canadian Government Publishing Center, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, NOVEMBER 7, 1990 (8)

[Text]

The Sub-Committee on Poverty of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women met at 3:41 o'clock p.m. this day, in Room 705, 151 Sparks Street, for the purpose of organization.

Members of the Sub-Committee present: Barbara Greene, Albina Guarnieri, Chris Axworthy.

Acting Member present: Louise Feltham for Nicole Roy-Arcelin.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: June Dewetering, Research Officer.

The Clerk presided over the election of a Chairman.

Louise Feltham, seconded by Chris Axworthy, moved,—That Barbara Greene take the Chair of this Sub-Committee as Chairman.

The question being put on the motion, it was agreed to.

Accordingly, Barbara Greene was declared duly elected Chairman of this Sub-Committee.

The Chairman took the Chair.

On motion of Louise Feltham, it was agreed,—That Chris Axworthy be elected as Vice-Chairman of the Sub-Committee.

On motion of Louise Feltham, it was agreed,—That the Chairman be authorized to hold meetings in order to receive and authorize the printing of Evidence when a quorum is not present.

On motion of Chris Axworthy, it was agreed,—That during the questioning of witnesses at any meeting of this Sub-Committee, there be allocated ten (10) minutes for the first questioner of each party and that thereafter, five (5) minutes be allocated to each subsequent questioner.

Then, the Sub-Committee considered its future business.

At 4:26 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

Clairette Bourque

Clerk of the Sub-Committee

WEDNESDAY, NOVEMBER 28, 1990 (9)

The Sub-Committee on Poverty of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women met at 3:30 o'clock p.m. this day, in Room 306, West Block, the Chairman, Barbara Greene, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Barbara Greene, Albina Guarnieri, Chris Axworthy.

PROCÈS-VERBAUX

LE MERCREDI 7 NOVEMBRE 1990

(8)

[Traduction]

Le Sous-comité de la pauvreté du Comité permanent de la santé et du bien-être social, des affaires sociales, du troisième âge et de la condition féminine tient aujourd'hui sa séance d'organisation à 15 h 41, dans la pièce 705, 151 rue Sparks.

Membres du Sous-comité présents: Barbara Greene, Albina Guarnieri, Chris Axworthy.

Membre suppléant présent: Louise Feltham remplace Nicole Roy-Arcelin.

Aussi présente: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: June Dewetering, attachée de recherche.

La greffière préside à l'élection du président.

Louise Feltham, appuyée par Chris Axworthy, propose,—Que Barbara Greene soit élue présidente du Sous-comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Barbara Greene est déclarée dûment élue présidente du Sous-comité.

La présidente prend place au fauteuil.

Sur motion de Louise Feltham, il est convenu,—Que Chris Axworthy soit élu vice-président.

Sur motion de Louise Feltham, il est convenu,—Que la présidente soit autorisée à tenir des séances, à entendre des témoignages et en permettre l'impression en l'absence de quorum.

Sur motion de Chris Axworthy, il est convenu,—Qu'à toutes les réunions, lors de l'interrogation des témoins, dix minutes soient accordées au premier intervenant de chaque parti, et cinq minutes par la suite, à chaque autre intervenant.

Le Sous-comité délibère de ses travaux futurs.

À 16 h 26, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Sous-comité

Clairette Bourque

LE MERCREDI 28 NOVEMBRE 1990

Le Sous-comité de la pauvreté du Comité permanent de la santé et du bien-être social, des affaires sociales, du troisième âge et de la condition féminine se réunit aujourd'hui à 15 h 30, dans la pièce 306 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Barbara Greene (présidente).

Membres du Sous-comité présents: Barbara Greene, Albina Guarnieri, Chris Axworthy.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: June Dewetering, Research Officer.

Witnesses: From the Child Poverty Action Group, Ottawa-Carleton Chapter. Michael McCulloch, Social Policy Consultant, Social Planning Council of Ottawa; Helen Saravanmuttoo, Chairperson. From the Child Poverty Action Group of Toronto: Brigitte Kitchen, Professor of Social Policy, York University; Mary Pat MacKinnon, Social Planning Consultant, Social Planning Council of Ottawa-Carleton; Susan Zytaruk, Consultant in Social Services, Former Supervisor, Halton Children's Aid Society.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Sub-Committee resumed its consideration of child poverty.

Helen Saravanmuttoo made a statement and, with Michael McCulloch, answered questions.

Susan Zytaruk made a statement and, with Brigitte Kitchen and Mary Pat Mackinnon, answered questions.

At 5:05 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

Normand Radford

Committee Clerk

Aussi présente: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: June Dewetering, attachée de recherche.

Témoins: Du Groupe de défense des enfants pauvres (Ottawa-Carleton): Michael McCulloch, consultant en politique sociale, Conseil de planification sociale d'Ottawa-Carleton; Helen Saravanmuttoo, présidente. Du Groupe de défense des enfants pauvres (Toronto): Brigitte Kitchen, professeure de politique sociale, Université York; Mary Pat MacKinnon, consultante en planification sociale, Conseil de planification sociale d'Ottawa-Carleton; Susan Zytaruk, consultant en services sociaux, ex-superviseure, Société d'aide à l'enfance de Halton.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité continue à examiner la pauvreté chez les enfants.

Helen Saravanmuttoo fait un exposé puis, avec Michael McCulloch, répond aux questions.

Susan Zytaruk fait un exposé puis, avec Brigitte Kitchen et Mary Pat MacKinnon, répond aux questions.

À 17 h 05, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Greffier de comité

Normand Radford

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Wednesday, November 7, 1990

• 1542

The Clerk of the Committee: Hon. members, I see a quorum. Everybody is aware that Mrs. Roy-Arcelin resigned as chairman of the subcommittee, so your first item of business is to elect a chairman. I am ready to receive motions to that effect.

Mrs. Feltham (Wild Rose): I nominate Barbara Greene.

The Clerk: Is there a seconder?

Mr. Chris Axworthy (Saskatoon—Clark's Crossing): I second the motion.

The Clerk: Moved by Louise Feltham and seconded by Chris Axworthy that Barbara Greene do take the chair.

Motion agreed to

The Clerk: I declare Barbara Greene duly elected chairman of this committee and invite her to take the chair.

The Chairman: Thank you. Now we have the election of a vice-chairman, which is optional. Do we have a nomination for a vice-chairman?

Mr. Axworthy: I think you should have one if you have lots of business.

Mrs. Feltham: I nominate Chris Axworthy.

Motion agreed to

The Chairman: Chris Axworthy is the duly elected vice-chairman of the subcommittee.

Meetings when a quorum is not present. How many are we? We are four, technically, and the chairperson of the Health and Welfare committee is *ex officio*. So a quorum would technically be three. This is where we got into a lot of trouble last time so we would like a quorum—

• 1545

Mr. Axworthy: I would rather not participate in this part. I mean, I agree, but it would be a little difficult. . . if one of you make the motion, I am sure it can all get done.

The Chairman: Can we just have the motion that the chairman be authorized to hold meetings in order to receive and authorize the printing of evidence when a quorum is not present?

The Clerk: Yes, or you could amend it.

The Chairman: You can amend it to require two people, or you can amend it just as it is. I kind of like it the way it is.

The Clerk: It is just a suggestion.

[Traduction]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mercredi 7 novembre 1990

La greffière du Comité: Honorables députés, je vois que nous avons le quorum. Vous savez tous que madame Roy-Arcelin a démissionné de son poste de présidente du sous-comité, de sorte que le premier point à l'ordre du jour est l'élection d'un président. Je suis prête à recevoir des motions à cet effet.

Mme Feltham (Wild Rose): Je propose Barbara Greene.

La greffière: Quelqu'un veut-il appuyer cette proposition?

M. Chris Axworthy (Saskatoon—Clark's Crossing): J'appuie la motion.

La greffière: La candidature de Barbara Greene à la présidence est proposée par Louise Feltham et appuyée par Chris Axworthy.

La motion est adoptée

La greffière: Je déclare Barbara Greene dûment élue présidente de ce comité et je l'invite à prendre le fauteuil du président.

La présidente: Merci. Nous devons maintenant élire un vice-président, ce qui est facultatif. Avez-vous quelqu'un à proposer comme vice-président?

M. Axworthy: Je pense que nous devrions avoir un vice-président si vous êtes très occupée.

Mme Feltham: Je propose Chris Axworthy.

La motion est adoptée

La présidente: Chris Axworthy est dûment élu vice-président du sous-comité.

Réunions quand il n'y a pas de quorum. Combien sommesnous? Nous sommes quatre, techniquement, et le président du Comité de la santé et du bien-être social est membre d'office. Donc, techniquement, trois membres constitueraient le quorum. Nous avons eu pas mal de difficulté à nous entendre sur cette question la dernière fois, alors nous aimerions un quorum...

M. Axworthy: Je préfère ne pas m'en mêler. Je suis d'accord, mais ce serait un peu difficile. . . Si l'un d'entre vous propose la motion, je suis certain qu'on y arrivera.

La présidente: Quelqu'un veut-il proposer la motion que le président soit autorisé à tenir des réunions pour recevoir des témoignages et en permettre l'impression en l'absence du quorum?

La greffière: Oui, ou nous pourrions la modifier.

La présidente: On peut la modifier de façon à ce qu'il y ait au moins deux personnes, ou on peut l'adopter telle quelle. Personnellement, j'aime bien la motion dans sa forme actuelle.

La greffière: Ce n'est qu'une suggestion.

The Chairman: It means that you would never have a situation where the witness would not be able to present. Obviously all members would be advised of meetings well in advance. We would hope you would attend.

Mrs. Feltham: I move that the chairman be authorized to hold meetings in order to receive and authorize the printing of evidence when a quorum is not present.

Mr. Axworthy: I am not going to oppose it; I just do not want to be too involved in it, and go back and tell Joy that I moved a motion opposite to what she wanted to do.

Motion agreed to

The Chairman: Concerning time allocation, there is a motion that during the questioning of witnesses at any meeting of this subcommittee there be allocated x minutes for the first questioner of each party and thereafter x minutes be allocated to each subsequent questioner. I guess the usual is 10 minutes and then 5 minutes. Is that satisfactory?

Mrs. Feltham: Did we make any decision on the number of people that must be here to—

The Chairman: No, this would allow the Chair to hear the witnesses—

The Clerk: To start the meeting.

The Chairman: —if there is not a quorum present. Previously we ran into problems. The committee insisted on a member of the opposition being present. One meeting was never able to run properly because there was nobody present from the opposition; there were just two Tories. Sometimes people are delayed. This would at least allow the meeting to proceed on time if the Chair is present.

Mr. Axworthy: It is a protection for the opposition parties, if you have a requirement that an opposition member be there. But that is not going to be a problem.

The Chairman: Everything is recorded, so they can read the evidence later.

The Clerk: It is just to hear witnesses. You cannot adopt a motion.

The Chairman: You cannot adopt a motion without the other members of the subcommittee. All the recommendations of this committee go to the Standing Committee on Health and Welfare.

I would hope that it would operate on a consensus basis. Albina is not terribly partisan, and Chris is—

Mr. Axworthy: You make up for both of us, Barbara.

The Chairman: —one of the nicer NDPers.

Mr. Axworthy: Is this all going in the Minutes of Proceedings and Evidence? I am going to put it in the "Householder".

I move that questioners be allocated 10 minutes for questioning in the first round and five minutes in the subsequent round.

[Translation]

La présidente: Ainsi, il n'arriverait jamais que le témoin ne puisse donner son témoignage. Il est évident que tous les membres du comité recevront leur avis de convocation aux réunions bien à l'avance, en espérant qu'ils seront présents.

Mme Feltham: Je propose que le président soit autorisé à tenir des réunions pour recevoir des témoignages et en permettre l'impression en l'absence du quorum.

M. Axworthy: Je ne vais pas m'y opposer; je ne veux pas trop m'en mêler et devoir dire à Joy que j'ai proposé une motion contraire à ce qu'elle voulait faire.

La motion est adoptée

La présidente: En ce qui concerne l'attribution du temps, il y a une motion selon laquelle on pourrait proposer que lors de l'interrogation des témoins à toute séance de ce sous-comité, x minutes soient accordées au premier intervenant de chaque parti et x minutes par la suite à chaque autre intervenant. Habituellement, c'est 10 minutes, puis cinq minutes. Est-ce que cela vous convient?

Mme Feltham: Avons-nous décidé le nombre de personnes qui doivent être ici pour...

La présidente: Non, c'est pour permettre au président d'entendre les témoignages...

La greffière: Pour commencer la réunion.

La présidente: . . . en l'absence du quorum. Nous avons déjà eu des problèmes. Le comité insistait pour qu'un député de l'Opposition soit présent. Une séance n'a pu se dérouler comme il se devait car il n'y avait aucun député de l'Opposition. Seulement deux députés conservateurs étaient présents. Les gens sont parfois retardés. Cela permettrait tout au moins d'ouvrir la séance à temps si le président est présent.

M. Axworthy: Si l'on exige qu'un député de l'Opposition soit présent, c'est une protection pour les partis de l'Opposition. Mais cela ne va pas poser de problème.

La présidente: Tout est enregistré de sorte qu'ils peuvent lire les témoignages plus tard.

La greffière: C'est tout simplement pour entendre des témoignages. On ne peut pas adopter une motion.

La présidente: On ne va pas adopter une motion sans les autres membres du sous-comité. Toutes les recommandations de notre comité vont au Comité permanent de la santé et du bien-être social.

J'aimerais bien que l'on puisse fonctionner selon le principe du consensus. Albina n'est pas terriblement partisane, et Chris est. . .

M. Axworthy: Vous compensez pour nous deux, Barbara.

La présidente: ... l'un des plus gentils néo-démocrates.

M. Axworthy: Tout cela est-il inscrit dans les *Procès-verbaux* et témoignages? Je le ferai imprimer dans le Bulletin parlementaire.

Je propose que 10 minutes soient accordées au premier intervenant de chaque parti et cinq minutes par la suite à chaque intervenant.

Motion agreed to

The Chairman: Of course, with only 4 members, maybe everybody should get 10.

Mrs. Feltham: We can always give extra time.

The Chairman: Do you want to discuss the future business on the record? I do not care. Do you want to stay on the record or do you want to go in camera to discuss future business—the day and time of meeting, the order of reference, witnesses to be called?

Mr. Axworthy: For me it is not a problem to leave it on the record.

Ms Guarniera (Mississauga East): Not for me, either.

The Chairman: Then we shall stay on the record.

• 1550

Next is day and time of meeting. Is there a time slot that might be appropriate? You are going to be on Health and Welfare, Mrs. Feltham.

Mrs. Feltham: Yes, government accounts, but we have not done anything. It is not established, so we do not know what times.

The Chairman: The problem is that you never know what times they are going to be meeting, and Health and Welfare and the Human Rights committees tend to conflict sometimes.

Mrs. Feltham: I would suggest, Madam Chairman, that we set up one meeting, and once the committees are established maybe then we can come to an agreement on the time.

The Chairman: None of us are on the subcommittee on fitness. The subcommittee on fitness is meeting Thursday afternoons. How is Thursday afternoon?

Mrs. Feltham: It is fine with me unless the other committees. . I do not know.

The Clerk: It is not possible for me because I am the clerk of that committee. Wednesday afternoon would be better.

The Chairman: How is Wednesday afternoon?

Mr. Axworthy: They are all bad. I am always busy until 4.45 ρ.m., from about 3 p.m., but I will just change things around.

Mrs. Feltham: Is anyone on Official Languages, because that is always on a Wednesday?

The Clerk: But they do not meet every week.

Mrs. Feltham: No, but you do not meet every week.

The Chairman: How is Tuesday afternoon? The caucus is at 6 p.m., but we would be over by then.

The Clerk: I am sorry, I made a mistake. The fitness meeting is Tuesday afternoon.

[Traduction]

La motion est adoptée

La présidente: Comme le Comité ne compte que quatre membres, on devrait peut-être accorder 10 minutes à tous les intervenants.

Mme Feltham: Nous pouvons toujours donner du temps supplémentaire.

La présidente: Voulez-vous discuter des travaux futurs en public? Personnellement, je n'y vois pas d'inconvénient. Voulez-vous continuer la séance publique ou poursuivre à huis clos pour parler des travaux futurs—la date et l'heure des réunions, l'ordre de renvoi, les témoins invités?

M. Axworthy: Je n'ai pas d'inconvénient à ce que nous poursuivions en public.

Mme Guarniera (Mississauga-Est): Moi non plus.

La présidente: Nous allons donc poursuivre la séance publique.

Jour et heure de réunion. Y a-t-il un moment qui vous conviendrait? Vous serez membre du comité de la santé et du bien-être social, madame Feltham.

Mme Feltham: Oui, les comptes publics, mais nous n'avons rien fait. Il n'a pas été mis sur pied, alors nous ne savons pas à quel moment il se réunira.

La présidente: Le problème, c'est qu'on ne sait jamais à quel moment il va se réunir. Le comité de la santé et du bien-être social et le comité des droits de la personne ont tendance à se réunir en même temps.

Mme Feltham: Madame la présidente, je propose que l'on fixe une réunion, et lorsque les comités seront sur pied peut-être pourrons-nous alors nous entendre sur le jour et l'heure des réunions.

La présidente: Aucun d'entre nous ne fait partie du sous-comité de la condition physique. Ce dernier se réunit les jeudis après-midi. Le jeudi après-midi vous conviendrait-il?

Mme Feltham: Cala me convient, à moins que les autres comités... Je ne sais pas.

La greffière: Cela n'est pas possible pour moi, car je suis la greffière de ce comité. Le mercredi après-midi serait préférable.

La présidente: Le mercredi après-midi vous convient-il?

M. Axworthy: Je suis toujours très occupé le mercredi après-midi à partir d'environ 15 heures jusqu'à 16h45, mais je vais m'arranger.

Mme Feltham: L'un d'entre vous fait-il partie du comité des langues officielles, car ce dernier siège toujours le mercredi?

La greffière: Mais il ne siège pas toutes les semaines.

Mme Feltham: Non, mais on ne se réunit pas toutes les semaines.

La présidente: Et le mardi après-midi? Le caucus est à 18 heures, mais nous aurions terminé avant.

La greffière: Je m'excuse, j'ai fait une erreur. Le sous-comité de la condition physique se réunit le mardi après-midi.

Mr. Axworthy: I have House Leader meetings at 3.15 p.m. which sometimes go on to about 4 p.m.

The Chairman: What about Mondays?

Mr. Axworthy: Monday is usually the day I am not here.

Ms Guarnieri: Tuesdays would be fine.

The Chairman: Apparently Tuesdays is when Amateur Sports and Fitness meets, not Thursdays, so that means that Thursday is okay.

The Clerk: Thursday would be okay, in the afternoon.

The Chairman: Thursday afternoon is okay, apparently.

Mrs. Feltham: I am not going to be on it.

 $\mathbf{Mr.}$ Axworthy: If I go home on Thursdays, my plane is at 5.15 p.m.

Mrs. Feltham: Wednesday afternoon is fine with me. Yes, it will probably be Wednesday. I think we are going to have to see, when the committees really come out. We do not know yet when they will be established. Maybe in the new year.

The Chairman: And if necessary we could maybe switch to an evening or something.

Mrs. Feltham: I do not think it has to be written in stone. I think it is something that it is nice to know, because then you can plan around it.

The Chairman: Shall we try Wednesday? Wednesday at 3.30 p.m., or do you want to make it 3.15 p.m. right after Question Period?

Mr. Axworthy: I would appreciate if it were 3.30 p.m., because if I am the House Leader that day there are often a few things to fiddle around.

The Chairman: So Wednesdays at 3.30 p.m.

The Clerk: Every week? Every two weeks?

The Chairman: We will start with that, and we may revise it depending upon what happens with the committee.

The Clerk: We will start with every week?

The Chairman: Could we give the clerk a few days so that she can book some of the witnesses in advance? Could we say that for the next three weeks 3.30 p.m. on Wednesday is okay?

Mr. Axworthy: We will not get through all we might want to talk about today. I suggest that at the next meeting we spend a little time trying to sketch out a bit more what we might do, and the meetings after that. We are not going to have many weeks before the Christmas recess.

The Chairman: I thought that we could go over the witnesses now and maybe setting up some of these witnesses right away. If we can give the clerk three days ahead, then it will depend on what happens with the committee assignments.

• 1555

Mrs. Feltham: If possible, it would be nice to try to have the meetings in the West Block or the Centre Block, since we are a small group. It is difficult to come over here, especially in the wintertime.

[Translation]

M. Axworthy: À 15h15, j'ai des réunions du leader à la Chambre qui se poursuivent parfois jusqu'à 16 heures.

La présidente: Et le lundi?

M. Axworthy: Le lundi, c'est habituellement la journée où je ne suis pas ici.

Mme Guarnieri: Le mardi me conviendrait.

La présidente: Il semble que le comité de la condition physique et des sports amateurs se réunit le mardi, non pas le jeudi, de sorte que le jeudi conviendrait.

La greffière: Le jeudi après-midi conviendrait.

La présidente: Il semble que le jeudi après-midi serait possible.

Mme Feltham: Je n'en ferai pas partie.

M. Axworthy: Si je rentre dans ma circonscription le jeudi, mon avion part à 17h15.

Mme Feltham: Le mercredi après-midi me convient. Oui, cela sera sans doute le mercredi. Nous devrons attendre que les comités s'organisent. Nous ne savons pas encore quand ils seront sur pied. Peut-être au début de l'année prochaine.

La présidente: Au besoin, nous pourrions changer pour une soirée ou quelque chose du genre.

Mme Feltham: Il n'est pas nécessaire que cela soit définitif. Mais il est bon de le savoir, car on peut ainsi planifier son emploi du temps en fonction de ces réunions.

La présidente: Allons-nous essayer le mercredi? Le mercredi à 15h30, ou à 15h15, tout de suite après la période des questions?

M. Axworthy: Je préférerais 15h30, car si je suis le leader à la Chambre ce jour-là, il y a souvent pas mal de choses à faire.

La présidente: Donc, le mercredi à 15h30.

La greffière: Toutes les semaines? Toutes les deux semaines?

La présidente: Nous allons commencer par cela, et nous verrons selon ce qui arrivera.

La greffière: Nous allons commencer par toutes les semaines?

La présidente: Serait-il possible de donner quelques jours à la greffière pour qu'elle prenne rendez-vous à l'avance avec certains des témoins? Le mercredi, 15h30 pour les trois prochaines semaines vous conviendrait-il?

M. Axworthy: Nous n'arriverons pas à régler toutes les questions dont nous voulions peut-être parler aujourd'hui. Je propose qu'à la prochaine réunion et aux réunions suivantes nous passions un peu de temps à essayer de préciser davantage ce que nous aimerions faire. Il ne nous reste pas tellement de semaines avant le congé de Noël.

La présidente: J'ai pensé que nous pourrions discuter de la liste des témoins maintenant et peut-être fixer tout de suite leur date de comparution. Si nous pouvions donner trois jours à la greffière, cela dépendra ensuite du travail qu'aura le comité.

Mme Feltham: Si c'est possible, j'aimerais bien que les réunions aient lieu à l'Édifice de l'ouest ou à l'Édifice du centre, étant donné que nous sommes un petit groupe. Il est difficile de venir ici, particulièrement en hiver.

The Chairman: Yes. We will try to have the meetings held in the West Block or the Centre Block. Nobody wants to be over here.

The meetings will be held on Wednesdays, 3.30 p.m. to 5 p.m., for the next three weeks. We will review it after that. Let us look at the list of witnesses who have been proposed.

Ms Guarnieri: Madam Chairman, I have to return to the House. Chris Axworthy will look after my interests. He is an eloquent spokesman and I certainly will be in capable hands. I am sure it is not misplaced fate. If this goes on past 4.30 p.m., I will be back.

Mr. Axworthy: If this goes on past 4.30 p.m., I will not be here.

The Clerk: Do you want to hear two groups per meeting, one hour for each?

The Chairman: I think two groups per meeting would be all right.

Mr. Axworthy: It is nice to have about a half hour or so for questions, is it not? We have done it in the health committee, half-hour presentations and then the questions. It is a little tight, is it not?

The Chairman: I think you really need an hour.

Mrs. Feltham: I do not think you are going to be able to get two...not with these kinds of people.

The Chairman: This study could go on for a long time. I think it is important to deal with this issue fairly quickly. I would like to see a report before the throne speech, which will be coming in in the new year, because I would like to have a preliminary report or something. We have not done a report as yet and it seems to me that the government has a commitment to do something for children. I think it is important that Parliament voice what it thinks some of the priorities are.

Mr. Axworthy: I think we will have a really difficult time doing very much before that, to be honest with you. We have maybe three weeks in December, maybe one in November. So we might hear eight witnesses.

The Chairman: I am thinking that if we do prorogue we could still meet. The Health and Welfare committee is going to—

The Clerk: After the prorogation?

The Chairman: Yes.

The Clerk: No, we cannot. There are no more committee—

Mr. Axworthy: Not without a motion.

The Chairman: We can have a motion to continue. The Health and Welfare committee is planning on doing this.

The Clerk: During the new session, but not between two sessions.

The Chairman: On the Health and Welfare committee we have been talking about setting up—

[Traduction]

La présidente: Oui. Nous allons essayer de tenir nos réunions à l'Édifice de l'ouest ou à l'Édifice du centre. Personne ne veut venir ici.

Les réunions auront lieu le mercredi, de 15h30 à 17 heures, pour les trois prochaines semaines. Par après, nous verrons. Examinons un peu la liste des témoins qui ont été proposés.

Mme Guarnieri: Madame la présidente, je dois retourner à la Chambre. Chris Axworthy surveillera mes intérêts. C'est un homme très éloquent et tout à fait capable de défendre mes intérêts. Je suis certaine de ne pas avoir tort de lui faire confiance. Si la réunion se poursuit au-delà de 16h30, je reviendrai.

M. Axworthy: Après 16h30, je ne serai plus ici.

La greffière: Voulez-vous entendre deux groupes par réunion, à raison d'une heure par groupe?

La présidente: Je pense que deux groupes par réunion pourraient convenir.

M. Axworthy: Il est bon de pouvoir consacrer environ une demi-heure aux questions, n'est-ce pas? C'est ce que nous faisons au comité de la santé: des exposés d'une demi-heure suivis des questions. C'est un peu serré, n'est-ce pas?

La présidente: Je pense qu'on a vraiment besoin d'une heure.

Mme Feltham: Je ne crois pas que l'on arrivera à entendre deux...pas avec ce genre de personnes.

La présidente: Cette étude pourrait durer longtemps. J'estime qu'il est important de régler cette question assez rapidement. J'aimerais que l'on puisse présenter un rapport avant le discours du Trône au début de l'année prochaine. J'aimerais avoir un rapport préliminaire ou quelque chose. Nous n'avons pas encore présenté de rapport, et il me semble que le gouvernement s'est engagé à faire quelque chose pour les enfants. Il est important que le Parlement fasse connaître certaines de ses priorités.

M. Axworthy: Pour être honnête avec vous, je pense qu'il sera extrêmement difficile de faire beaucoup de travail car il nous reste peut-être trois semaines en décembre et une en novembre. Nous pourrons peut-être entendre huit témoins.

La présidente: S'il y a prorogation, nous pourrions quand même tenir des séances. Le comité de la santé et du bien-être social va. . .

La greffière: Après la prorogation?

La présidente: Oui.

La greffière: Non, nous ne pouvons pas. Il n'y a plus de comités...

M. Axworthy: Pas sans une motion.

La présidente: Nous pouvons avoir une motion pour poursuivre. Le comité de la santé et du bien-être social a l'intention de le faire.

La greffière: Pendant la nouvelle session, mais pas entre deux sessions.

La présidente: Au comité de la santé et du bien-être social, il a été question de fixer...

The Clerk: We will need a motion to continue the study after, but we cannot sit between two sessions. If the House is prorogued, there are no more committees.

The Chairman: So if a committee wants to sit during the-

The Clerk: If the House adjourns, it is possible. However, if the House prorogues, it is impossible.

The Chairman: How can the Health and Welfare committee have hearings?

The Clerk: They cannot. Maybe there was a misunderstanding about that.

Mr. Axworthy: First of all, the House will not prorogue until just before we come back. So it is very unlikely that is going to happen. Secondly, I think there is a procedure whereby the House can permit committees to continue to sit even though there is a prorogation.

The Clerk: I do not think so.

Mr. Axworthy: No? Well, I doubt very much that we will prorogue until just before we come back.

The Clerk: There is a motion for a special committee on transport, and they have to report for January 15. So I would be surprised if the House prorogued before then.

The Chairman: I seems to me that the best way to do it would be to spend a couple of days hearing a substantial number of witnesses. We are talking about doing that in the Health and Welfare committee too.

• 1600

Mr. Axworthy: I would be open to that. I think it is a sensible idea. I would support it in anticipation that sometime in the winter we would be able to have some sort of draft report.

Mrs. Feltham: I think it will be very hard to bring in perhaps two different groups in one day. One would have to consist of single persons such as doctors, but if you have a group coming in... I think we will have to leave the clerk some flexibility with the booking. We could easily fit in two individuals but to get two groups in...

The Chairman: We have been doing it with Health and Welfare.

Mrs. Feltham: You have been getting two in an hour and a half?

The Clerk: In two hours, from 9 a.m. to 11 a.m.

Mrs. Feltham: You probably could in two hours but in and hour and a half. . . We sit from 3.30 p.m. to 5 p.m.

The Clerk: We can sit until 5.30 p.m.

Mrs. Feltham: We tried that many times but it never worked out. We had and hour and a half. If you want two hours, I think it would have to be up to us.

The Chairman: Yes, I think you need two. If we do only one hour this study will go on for an incredibly long period of time.

[Translation]

La greffière: Il nous faudra une motion pour poursuivre l'étude après, mais nous ne pouvons pas siéger entre les deux sessions. S'il y a prorogation de la Chambre, il n'y a plus de comités.

La présidente: Donc, si un comité veut siéger pendant la...

La greffière: Si la Chambre ajourne, c'est possible. Mais s'il y a prorogation, c'est impossible.

La présidente: Comment le comité de la santé et du bien-être social peut-il tenir des audiences?

La greffière: Il ne peut pas. Il y a certainement eu un malentendu.

M. Axworthy: Tout d'abord, il n'y aura pas prorogation de la Chambre avant la reprise. Il est donc très peu probable que cela se produise. Ensuite, je crois qu'il existe une procédure selon laquelle la Chambre peut permettre à des comités de siéger même s'il y a prorogation.

La greffière: Je ne le pense pas.

M. Axworthy: Non? Eh bien, je doute fort qu'il y ait prorogation avant la reprise.

La greffière: Il y a un comité spécial sur le transport qui doit faire rapport avant le 15 janvier. Cela me surprendra donc beaucoup qu'il y ait prorogation avant.

La présidente: Il me semble que la meilleure façon de procéder consisterait à entendre un nombre considérable de témoins pendant quelque jours. C'est ce que nous proposons de faire également au comité de la santé et du bien-être social.

M. Axworthy: Je serais ouvert à cette idée qui me paraît fort raisonnable. Je serais en faveur dans l'espoir que cela nous permette d'avoir une ébauche de rapport à un moment donné pendant l'hiver.

Mme Feltham: Je pense qu'il sera très difficile de recevoir deux groupes différents le même jour. L'un de ces groupes pourrait se composer de particuliers, notamment de médecins, mais s'il s'agit d'une association. . . Je pense qu'il faut laisser à la greffière une certaine marge de manoeuvre pour ce qui est des convocations. Nous pourrions facilement recevoir deux particuliers, mais de là à recevoir deux associations en l'espace de. . .

La présidente: Nous l'avons fait au comité de la santé et du bien-être social.

Mme Feltham: Vous avez réussi à entendre deux groupes de témoins en une heure et demie?

La greffière: En deux heures, de 9 heures à 11 heures.

Mme Feltham: C'est sans doute faisable en deux heures, mais en une heure et demie. . . Nous siégeons de 15h30 à 17 heures.

La greffière: Nous pouvons siéger jusqu'à 17h30.

Mme Feltham: Nous avons essayé à plusieurs reprises, mais cela n'a jamais fonctionné. Nous disposions d'une heure et demie. Je suppose que c'est à nous de décider si nous voulons siéger deux heures.

La présidente: Oui, je pense qu'on aura besoin de deux heures parce que si on se contente d'une heure, cette étude va se poursuivre pendant très longtemps.

Mr. Axworthy: Most times there will only be the three of us here. I do not think we will use up the same amount of time as would a full committee.

Mrs. Feltham: You are right.

Mr. Axworthy: I think two in an hour and a half would be alright.

The Chairman: We will try the hour and a half. If we need to pursue the questioning we will just go ahead and do it. If somebody needs to leave for an appointment—

Mrs. Feltham: -we can always change it.

The Chairman: Yes.

The Clerk: Should I tell the witnesses that we are inviting them for a maximum of one hour?

The Chairman: Yes, for a maximum of one hour. Schedule them for 45 minutes, but apart.

Mr. Axworthy: Pull them away from the table.

The Chairman: Depending on the questioning, we will have 45 minutes or an hour.

This is the updated list of potential witnesses for the study of poverty. We have also received a list of organizations that have submitted briefs.

Ms June Dewetering (Committee Researcher): These are some of the major groups. There are some individuals whom committee members would like to see here. These are the larger, well-known agencies. For example, in the past you mentioned we would be interested in have Mr. Patterson and Mr. Schookner appear. They are not on this list.

The Chairman: Have they agreed to appear?

Ms Dewetering: I do not know.

The Clerk: I will check. I have been busy calling and cancelling.

I had a call from Mr. Shillington, and he would be interested in appearing again. As well, the Canadian Council on Children and Youth is very interested in appearing. We received two witnesses at the last hearing.

The Chairman: If they have appeared, they are on the public record. Anyone who has not read it can be supplied with briefs. They will have summaries of what they said. I do not think we should rehear any of the witnesses. It is a matter of getting everyone who we think could make a useful contribution here. I am sure all of them will make some sort of contribution, but the groups we particularly want to see may have a different slant.

The Clerk: Mr. Moscovitch and the Canadian Teachers' Federation were scheduled for June but we had to cancel because the House adjourned. Perhaps they should be—

[Traduction]

M. Axworthy: La plupart du temps, nous ne serons que trois. Je ne pense pas que nous nécessitions autant qu'un comité au complet.

Mme Feltham: Vous avez raison.

M. Axworthy: Je pense qu'on pourrait recevoir deux groupes en une heure et demie.

La présidente: Nous allons essayer de siéger une heure et demie et s'il faut poursuivre pour poser toutes les questions que nous jugeons bon de poser, nous le ferons. Si quelqu'un doit partir pour un rendez-vous...

Mme Feltham: . . . nous pouvons toujours changer cela.

La présidente: Oui.

La greffière: Devrais-je dire aux témoins que nous les invitons pour une heure au maximum?

La présidente: Oui, pour un maximum d'une heure. Dans l'horaire, prévoyez 45 minutes pour chaque groupe distinct.

M. Axworthy: Traînez-les hors de la salle.

La présidente: Selon la longueur de la période des questions, nous aurons 45 minutes ou une heure.

Voici une liste mise à jour des témoins que nous pourrions inviter dans le cadre de cette étude de la pauvreté. Nous avons également reçu une liste d'associations qui ont présenté des mémoires.

Mme June Dewetering (recherchiste du Comité): Ce sont certaines des principales associations. À cela s'ajouteront certains particuliers que les membres du comité souhaiteront vraisemblablement accueillir. Cette liste comporte les noms des principales organisations connues. Par exemple, vous avez déjà mentionné qu'il serait bon de convoquer M. Patterson et M. Schookner. Ils ne figurent pas sur la liste.

La présidente: Ont-ils accepté de comparaître?

Mme Dewetering: Je ne sais pas.

La greffière: Je vais vérifier. J'ai été très occupée à faire des convocations et des annulations.

J'ai reçu un coup de téléphone de M. Shillington qui serait intéressé à comparaître de nouveau. En outre, le Conseil canadien de l'enfance et de la jeunesse voudrait bien venir. Nous avions reçu deux témoins de ce groupe lors de la dernière audience.

La présidente: Si ce groupe a déjà comparu, sa position figure dans le compte rendu. Nous pouvons fournir les mémoires en question aux personnes qui ne les auraient pas lus. Ces gens-là auraient aussi vraisemblablement des résumés de ce qu'ils ont dit. Nous ne devrions pas réentendre de témoins. Il faut pouvoir convoquer toutes les personnes qui peuvent, à notre avis, apporter une contribution utile à nos travaux. Je suis convaincue que l'apport de tous les témoins sera intéressant, mais les associations que nous voulons particulièrement entendre auront peut-être une perspective différente.

La greffière: Nous avions prévu d'accueillir M. Moscovitch et la Fédération canadienne des enseignants et enseignantes en juin, mais nous avons dû annuler cette rencontre en raison de l'ajournement de la Chambre. Peut-être pourrait-on. . .

The Chairman: They are right here so they could easily be contacted.

Shall we go over the updated list? If there are any you would like to ask questions about or if you feel we should... I do not think there are any you would not want to hear. There is the Economic Council of Canada, the Child Poverty Action Group, the Canadian Association of Food Banks, the Canadian Teachers' Federation, Dr. Offord of McMaster.

1605

Mrs. Feltham: That is the one I question. If we are talking about poverty, I think he would probably fit in somewhere else. He just does not seem to fit the bill with the rest of them.

Ms Dewetering: I just thought he would be a useful witness to tell us the results of child poverty, to see if he could shed some light on behavioural problems at school and things of that nature. It is the same sort of thing with the Canadian Teachers' Federation. They may be able to share with us some of the disorder problems.

The Chairman: Yes, and we have had that kind of information before.

Mr. Axworthy: Except that I think an epidemiologist would be really useful. That is a different perspective from what we have received on the health committee and what we are likely to receive.

Mrs. Feltham: It would be good on the health committee.

Mr. Axworthy: He spends time dealing with what child poverty gives rise to in terms of health concerns, and I think that is a useful thing to look at in terms of investment. My view would be that we can spend money to stop children from being poor and save money in the health care system, among other things. He would address that concern, it would seem to me.

The Chairman: All right. The National Anti-Poverty Organization will not come.

Ms Dewetering: They indicated they did not wish to appear, but I think we can invite them. They used the words "travesty of justice" with respect to the work the committee was doing. They did not hold us in particularly high regard.

Mr. Axworthy: We should invite them. If they want to say no, fine.

The Chairman: That was the woman who felt that one should not look at child poverty; one should look only at poverty. Let us invite them again, and if they choose not to come, that is fine.

Mr. Axworthy: The subcommittee is a subcommittee on poverty. I guess the previous members decided that child poverty should be the priority it pursues.

The Chairman: Yes, we decided to explore the motion by Ed Broadbent, and it was unanimously passed.

[Translation]

La présidente: Comme ils sont à Ottawa, on peut les contacter facilement.

Devrions-nous passer en revue la liste mise à jour? Si quelqu'un veut poser des questions ou si vous pensez que nous devrions. . . Je ne pense pas qu'il y ait sur cette liste des gens que nous ne voulons pas entendre. Il y a le Conseil économique du Canada, le Groupe d'action positive contre la pauvreté enfantine, l'Association canadienne des banques alimentaires, la Fédération canadienne des enseignants et enseignantes, M. Offord, de McMaster.

Mme Feltham: J'ai des doutes à propos de ce dernier. Étant donné que nous allons nous pencher sur la pauvreté, il me semble qu'il s'incrirait mieux dans une autre perspective. À mon avis, il ne cadre pas avec les autres.

Mme Dewetering: J'ai pensé que ce serait un témoin valable qui pourrait nous parler des conséquences de la pauvreté chez les enfants. Il aurait pu notamment apporter un certain éclairage sur les troubles de comportement à l'école et autres problèmes de cette nature. La même chose vaut pour la Fédération canadienne des enseignants et enseignantes. Ces représentants pourraient nous parler de certains troubles.

La présidente: Oui, et nous avons déjà reçu des informations là-dessus auparavant.

M. Axworthy: Sauf qu'un épidémiologiste serait très utile. Il nous présenterait une perspective différente de celle que nous avons eue au comité de la santé et que nous sommes susceptibles de recevoir ici.

Mme Feltham: Ce serait valable pour le comité de la santé.

M. Axworthy: Cet homme étudie les conséquences de la pauvreté enfantine sur la santé, et je pense que c'est un aspect qu'il ne faut pas négliger, notamment sur le plan des investissements. Je pense qu'on pourrait débourser de l'argent pour lutter contre la pauvreté chez les enfants et réaliser des économies pour ce qui est du système de soins de santé, entre autres. Je pense que M. Offord aborderait cet aspect.

La présidente: D'accord. L'Organisation internationale antipauvreté ne se présentera pas.

Mme Dewetering: Ses représentants nous ont fait savoir qu'ils ne souhaitaient pas comparaître, mais je pense qu'on peut tout de même les inviter. Ils ont qualifié de «simulacre de justice» les travaux du comité. Ils ne nous ont pas en très haute estime.

M. Axworthy: On devrait quand même les inviter et s'ils ne veulent pas venir, tant pis.

La présidente: Je me souviens d'une femme qui estimait que nous ne devrions pas examiner la pauvreté enfantine, mais la pauvreté tout court. Invitons-les de nouveau et s'ils décident de ne pas venir, libre à eux.

M. Axworthy: Notre sous-comité est un sous-comité chargé d'étudier la pauvreté. Je crois savoir que les membres précédents avaient décidé d'accorder la priorité à la pauvreté chez les enfants.

La présidente: Oui. Nous avons décidé d'étudier la motion présentée par Ed Broadbent, qui a été adoptée à l'unanimité.

Why did you select the Moncton Headstart Program? They are all over the country. Is this to get a regional perspective?

Ms Dewetering: Yes, a regional balance.

The Chairman: I think George Thomson would give a very useful presentation. Then there is Graham Riches. This is again on the results of poverty.

Ms Dewetering: Yes, and single mothers.

The Chairman: What about the Assembly of First Nations and the Native Council of Canada? I think they are important, given that they have more poor children and greater poverty. Then there is Dr. Moscovitch.

We have the list of organizations that have submitted briefs. Perhaps we should start there.

How large an organization is the Canadian Coalition for the Prevention of Developmental Disabilities?

Ms Dewetering: I have no idea.

The Chairman: What was their brief like?

• 1610

Ms Dewetering: I do not have that list.

Mr. Axworthy: I think I have a list of who has submitted briefs.

Ms Dewetering: It is a hot item. Thank you for that.

The Chairman: The Canadian Coalition for the Prevention of Developmental Disabilities, perhaps you could check into that.

Ms Dewetering: Do you mean, to see how representative it is?

The Chairman: Yes, and to see whether they are saying anything that the other groups are not saying, whether they have any particular expertise. I think if it is a group that has something additional to say. . .

The Canadian Council on Social Development, I think they should present.

Mr. Axworthy: In the time before our next meeting, I wonder if research would be able to go through the briefs and give us a quick synopsis on what each of them say. This would then help us with deciding about witnesses later.

The Clerk; I had calls from groups asking could they submit a brief, and I said yes.

The Chairman: Some of these are repeated, are they not?

The Clerk: Yes, they are.

Ms Dewetering: Perhaps I could make a comment about the Canadian Council on Social Development. Our first two witnesses, Mr. Ross and Mr. Shillington, authored a book Canadian Fact Book on Poverty and they are affiliated with the Canadian Council on Social Development. If we had to somehow constrain the witness list, the views they might present could be coincidental with those we have already heard.

[Traduction]

Pourquoi avez-vous choisi le programme «Bon départ» de Moncton? On retrouve ces programmes un peu partout au pays. Est-ce pour avoir une perspective régionale?

Mme Dewetering: C'est cela.

La présidente: Je pense que George Thomson présenterait un exposé très utile. Il y a aussi Graham Riches. Encore une fois, cela portera sur les conséquences de la pauvreté.

Mme Dewetering: Il y a aussi le cas des mères célibataires.

La présidente: Qu'en est-il de l'assemblée des Premières nations et du Conseil national des autochtones du Canada? Je pense qu'il importe d'inviter ces gens-là étant donné qu'on retrouve beaucoup plus de pauvreté et d'enfants pauvres dans leurs collectivités. Ensuite, M. Moscovitch.

Nous avons la liste des associations qui ont présenté des mémoires. Peut-être devrions-nous commencer par là.

La Coalition canadienne pour la prévention des troubles du développement est-elle une association importante?

Mme Dewetering: Je n'en ai aucune idée.

La présidente: Comment était leur mémoire?

Mme Dewetering: Je n'ai pas la liste en question.

M. Axworthy: Je crois avoir une liste des personnes qui ont présenté des mémoires.

Mme Dewetering: C'est précieux. Je vous en remercie.

La présidente: Peut-être pourriez-vous vérifier ce qui en est de la Coalition canadienne pour la prévention des troubles du développement.

Mme Dewetering: Vous voulez savoir à quel point cette association est représentative?

La présidente: Oui. Je veux aussi savoir si cette association est susceptible de présenter un point de vue différent des autres, si ses membres ont des compétences particulières. Si c'est un groupe qui a quelque chose de nouveau à dire. . .

Je pense que l'on devrait inviter le Conseil canadien de développement social.

M. Axworthy: D'ici notre prochaine séance, je me demande si les recherchistes ne pourraient passer en revue les mémoires et nous fournir un bref résumé de la teneur de chacun. Cela nous aiderait pas la suite à décider quels témoins il convient d'inviter.

La greffière: J'ai reçu des appels d'associations qui demandent de présenter un mémoire et je leur ai dit de le faire.

La présidente: Certains se répètent, n'est-ce pas?

La greffière: Oui.

Mme Dewetering: Je voudrais faire une observation au sujet du Conseil canadien de développement social. Nos deux premiers témoins, M. Ross et M. Shillington, ont publié un livre intitulé *Canadian Fact Book on Poverty* et ils sont membres du Conseil canadien de développement social. Leurs opinions risquent donc de coïncider avec d'autres que nous avons déjà entendues. Par conséquent, si nous devions limiter la liste des témoins, nous pourrions peut-être nous abstenir de les inviter.

The Chairman: We will check the brief and see if they are saying anything different from whats has been said.

Mr. Axworthy: Did I make myself understood, though, with regard to going through each of the briefs and giving us a synopsis?

Ms Dewetering: Yes.

The Chairman: The one aspect that I was thinking might be useful is to actually speak to some poor people. I am wondering if it would be possible to obtain some witnesses that were in fact poor people. I know there are groups in Toronto that I am familiar with but, obviously the Indians have the poorest people.

It would be nice to get a regional perspective of what poverty means in different parts of the country. Maybe we could get two or three people from different parts of the country. They probably would want to bring a friend, though.

Mr. Axworthy: I would suggest that if we are going to do that, first of all we should not ask them to come to the Parliament Buildings. It is not likely to be the most fruitful way of getting to those issues that... It would be worth our while, at least in Ottawa, going to another location. Most of us could easily enough be in Toronto, for example, without adding any costs to the committee. Anyway, I would take that back. I mean, to spend \$3,000 bringing a person to Ottawa, I do not think is a very useful way of spending money when the person is going to tell us about poverty.

The Chairman: I thought about that, but the problem with travelling is that you have to have all these people come.

Mr. Axworthy: I agree. Maybe we could just keep that for the Ottawa region.

The Chairman: Maybe we could have some informal meetings of the committee with people who are poor and just tape record them or something. Is there some way. . .? I would like their evidence to be in there, too.

The Clerk: At the fitness committee we invited young carded athletes, so they had to be very careful about what they said about the government funding and all that stuff. We received them in that room and the committee paid for their expenses. The meeting was recorded, but it was an in vamera meeting so there is one copy in my office. Everybody who wishes to read the transcript may do so, but it has not been published.

Mr. Axworthy: I would be happy to explore something like that, to reach out. I think that would be a more useful way of getting this sort of information that would be useful to us.

The Chairman: I know I could arrange a meeting in my riding with the welfare mums who are in one of the public housing developments, and perhaps in other parts of the country, I do not know

The Clerk: It is a question of the budget of the standing committee.

Mrs. Feltham: Is any being allocated to this subcommittee?

[Translation]

La présidente: Nous allons consulter le mémoire pour déterminer si on y trouve un point de vue différent.

M. Axworthy: Avez-vous compris ce que je voulais lorsque j'ai dit qu'il serait bon qu'on passe en revue les mémoires pour nous en faire un résumé?

Mme Dewetering: Oui.

La présidente: En fait, je pense qu'il serait utile de parler à des personnes défavorisées. Je me demande s'il ne serait pas possible d'avoir, parmi nos témoins, des gens pauvres. Je sais qu'il existe à Toronto certaines associations que je connais, et chose certaine, les Indiens sont parmi les plus démunis.

Il serait bon d'avoir une perspective régionale de ce que signifie la pauvreté dans diverses régions du pays. Peut-être pourrait-on convoquer deux ou trois personnes de diverses régions. Sans doute voudraient-elles se faire accompagner par quelqu'un, cependant.

M. Axworthy: Si nous faisons cela, nous ne devrions pas leur demander de venir sur la Colline du Parlement. Ce n'est pas vraiment la meilleure façon de s'attaquer à des problèmes qui. . . Il serait sans doute utile, à Ottawa du moins, de siéger ailleurs. La plupart d'entre nous pourraient facilement se rendre à Toronto, par exemple, sans que cela coûte un sous au comité. Quoi qu'il en soit, je retire ce que je viens de dire. Tout ce que je veux dire, c'est qu'il ne m'apparaît pas très judicieux de dépenser 3,000\$ pour faire venir quelqu'un à Ottawa lorsque cette personne va nous parler de la pauvreté.

La présidente: J'y ai pensé, mais ce qui est compliqué avec les voyages, c'est qu'il faut se faire accompagner du personnel.

M. Axworthy: Je suis d'accord. Peut-être pourrions-nous faire cela uniquement dans la région d'Ottawa.

La présidente: On pourrait peut-être avoir des rencontres informelles avec des démunis et conserver un enregistrement ou quelque chose du genre. Y aurait-il moyen de...? J'aimerais bien que leurs témoignages soient consignés au compte rendu.

La greffière: Au comité du sport amateur, nous avons invité de jeunes athlètes brevetés. Ces derniers devaient faire très attention à ce qu'ils disaient au sujet du financement du gouvernement. Nous les avons reçus dans cette salle et le comité a payé leurs dépenses. Cette rencontre a été enregistrée, mais elle s'est déroulée à huis clos. J'ai une copie de l'enregistrement dans mon bureau. Quiconque souhaite lire la transcription peut le faire, mais celle-ci n'a jamais été publiée.

M. Axworthy: J'aimerais beaucoup explorer une possibilité comme celle-là pour rejoindre les gens. À mon avis, ce serait un meilleur moyen d'aller chercher le genre de renseignements qui nous seraient utiles.

La présidente: Je sais que je pourrais organiser une rencontre dans ma circonscription avec des mères assistées sociales qui habitent dans des H.L.M. Peut-être pourrait-on faire la même chose dans d'autres régions du pays.

La greffière: Tout dépend du budget du comité permanent.

Mme Feltham: Est-ce qu'il y a des fonds alloués à notre sous-comité?

The Chairman: We were thinking of an informal travel, so you would just use one of your travel points and go to Toronto for a meeting.

Mrs. Feltham: But people we are bringing in, that will be costed. Do we have a budget for that?

• 1615

The Clerk: It is not divided by committee.

The Chairman: There is enough allocated for this study.

What we are talking about now is the possibility of the committee actually meeting with poor people. I think Chris' idea of going there is probably better. But the problem with a committee travelling, if you travel formally, is that it is very expensive. There was a suggestion of possibly some informal travel on our travel points.

Mrs. Feltham: I do not know yet what the criteria are and what we are looking for.

I think we all recognize that there is poverty, that children still go to bed hungry. The question is: what can we do about it? Is it something that can be alleviated by the parents? Is it because of the overall social programs in Canada? My understanding is that a lot of this is a lack of vitamins, which is not because of the absence of money, but because their parents probably did not have access to proper foods. If it is a lack of money, and the programs are needed and are not in Canada, that is something else we have to look at.

The Chairman: That is what we are looking at. We are looking at how one can relieve the problems of children who are suffering, who are in a state of poverty in Canada.

Mr. Axworthy: We need to define the problem. We cannot just start and say we know what poverty means. I think we need to have some assistance with defining what child poverty is and what the implications of child poverty are.

The Chairman: That is what the witnesses have been talking about.

Mr. Axworthy: They can do it in different ways, and different people can give us different perspectives. Certainly representatives from poor groups.

The Chairman: Yes, going out and talking to welfare mums to learn about the problems they confront: how they manage on welfare and what happens towards the end of the month when they run out of money. If we speak to some of the people who are actually in that situation, I think that might be helpful.

In my riding it would be subsidized housing. They would not be as poor as people who are not in subsidized housing. I have a planned kind of riding. It might be better to go to a community that does not have the kinds of support systems Metropolitan Toronto has.

[Traduction]

La présidente: Comme il s'agirait de déplacements officieux, on pourrait se servir de nos points de déplacement pour se rendre à Toronto tenir une séance.

Mme Feltham: Mais il faudra payer pour le personnel qui nous accompagne. Avons-nous un budget pour cela?

La greffière: Les fonds ne sont pas répartis par comité.

La présidente: Il y a suffisamment d'argent alloué à cette étude.

Ce qu'on envisageait, c'est la possibilité pour les membres du comité de rencontrer des démunis. Je pense que l'idée de Chris d'aller là-bas est probablement meilleure. Mais le problème lorsqu'un comité voyage, s'il s'agit d'un voyage officiel, c'est que cela coûte très cher. D'où la suggestion de voyager de façon informelle grâce à nos points de déplacement.

Mme Feltham: Je ne sais pas encore quels sont les paramètres, ni ce que l'on recherche exactement.

Nous savons tous que la pauvreté existe et qu'il y a des enfants qui, encore de nos jours, vont se coucher le ventre creux. La question est de savoir ce qu'on peut faire? Est-ce un problème qui peut être réglé par les parents? Y a-t-il des lacunes du côté des programmes sociaux au Canada? D'après ce que je sais, ces enfants manquent de vitamines, pas tellement parce que leurs parents n'ont pas d'argent, mais parce qu'ils n'ont pas un régime alimentaire équilibré. D'un autre côté, il faut déterminer sérieusement s'il s'agit d'un problème pécuniaire et si les programmes nécessaires pour y remédier font défaut au Canada. C'est autre chose.

La présidente: Voilà précisément l'objet de notre étude. Nous allons essayer de déterminer comment régler les problèmes des enfants qui souffrent, qui vivent dans la pauvreté au Canada.

M. Axworthy: Il faut définir le problème. On ne peut pas commencer sans savoir ce qu'on entend par pauvreté. Je pense que nous aurons besoin d'aide pour définir ce que constitue la pauvreté enfantine et quelles en sont les conséquences.

La présidente: C'est ce dont les témoins nous ont parlé.

M. Axworthy: Ils peuvent nous expliquer le problème de diverses façons. Chacun peut présenter une perspective différente. Certainement les représentants des indigents.

La présidente: Oui. Voilà pourquoi il serait bon d'aller s'entretenir avec des mères qui essayent de faire vivre leurs familles avec l'aide sociale pour savoir quels sont les problèmes qu'elles rencontrent. Comment elles réussissent à s'en tirer avec les prestations d'aide sociale. Elles pourraient nous expliquer ce qui se passe à la fin du mois lorsque l'argent vient à manquer. J'estime qu'il serait très utile de parler à des gens qui vivent vraiment cette situation.

Dans ma circonscription, il y a des gens qui vivent dans des logements subventionnés. Évidemment, ils ne sont pas aussi démunis que d'autres qui n'ont même pas de logements subventionnés. Ma circonscription est passablement structurée. Il serait peut-être préférable d'aller dans une localité où l'on n'a pas les mêmes services d'aide que dans le Toronto métropolitain.

What is your riding like, Chris?

Mr. Axworthy: It runs the full gamut from the wealthiest in Saskatoon to the poorest. It is not very hard to find poor people to speak with.

When NAPO has meetings, it brings in grassroots people from across the country. That might be another opportunity for us.

The Chairman: They do not want to come, but maybe they would like to send some people. Perhaps they would recommend some groups or individuals.

Mr. Axworthy: How about we bear it in mind and we sort of think about the possibility of doing this? We are not going to resolve this today, are we?

The Chairman: I think that is a good idea. I would actually like to meet with some people who are experiencing the problem.

We will leave any further discussion of who the witnesses will be to the next meeting and look at the terms of reference of the committee to see if there are any concerns there.

Ms Dewetering: Madam Chairman, are we going to be hearing the minister?

The Chairman: I think we should hear from the minister. We had better schedule that as soon as possible.

• 1620

On the terms of reference, this is the unanimous motion that was passed by the House to achieve the goal of eliminating poverty among Canadian children by the year 2000. These are the terms of reference that we developed previously:

To investigate child poverty within the context of the changing social, demographic and economic conditions affecting families with children.

Do you have a list of the groups that have presented? We had Statistics Canada. Then there are the ones who wrote the fact book on child poverty, David Ross and Richard Shillington. We had a senior analyst from Statistics Canada, and we had a staff person from Health and Welfare. We had Canada Mortgage and Housing Corporation, Alan Redway, the National Council of Welfare, Senator Lorna Marsden, and Sandra Harder.

The Clerk: Ms Catley-Carlson gave us a briefing session.

The Chairman: Have you read these?

Mrs. Feltham: Yes.

The Chairman: Are there any problems with them?

Mrs. Feltham: I have no problems.

The Chairman: Is there any further business?

Mr. Axworthy: We are meeting on November the what?

[Translation]

Chris, à quoi ressemble votre circonscription?

M. Axworthy: On trouve de tout à Saskatoon, des plus riches aux plus pauvres. Il n'est pas très difficile de trouver des pauvres avec qui parler.

Lorsque l'Organisation nationale antipauvreté organise des rencontres, il s'y présente des gens ordinaires venant de partout au pays. Ce serait peut-être une bonne occasion pour nous.

La présidente: Ses porte-parole ne veulent pas venir, mais ils aimeraient peut-être nous envoyer des gens. Peut-être pourraient-ils recommander certains groupes ou particuliers.

M. Axworthy: Pourquoi ne pas garder cela à l'esprit et réfléchir à cette possibilité? Nous n'allons pas prendre de décision aujourd'hui, n'est-ce pas?

La présidente: Je pense que c'est une bonne idée. En fait, j'aimerais bien rencontrer des gens qui sont aux prises avec ce problème.

Nous poursuivrons la discussion sur les témoins qu'il convient de convoquer lors de la prochaine séance. Examinons maintenant la mandat du comité pour voir s'il suscite des problèmes.

Mme Dewetering: Madame la présidente, allons-nous entendre le ministre?

La présidente: Je pense que nous devrions le convoquer et c'est une chose qu'il faudrait organiser le plus rapidement possible.

À propos du mandat, voici la motion unanime adoptée par la Chambre en vue d'exprimer sa volonté d'éliminer la pauvreté chez les enfants du Canada d'ici l'an 2000. Voici le mandat antérieur du comité:

Étudier la question de la pauvreté chez les enfants à la lumière des circonstances sociales, démographiques et économiques changeantes qui affectent les familles.

Avez-vous une liste des associations qui ont présenté un mémoire? Nous avons accueilli des représentants de Statistique Canada. Puis, il y a eu MM. David Ross et Richard Shillington qui ont écrit ce livre factuel sur la pauvreté enfantine. Nous avons reçu un analyste principal de Statistique Canada et un employé de Santé et Bien-Être social. Nous avons aussi entendu des représentants de la Société canadienne d'hypothèques et de logement, M. Alan Redway, le Conseil national du Bien-Être, le sénateur Lorna Marsden et M^{me} Sandra Harder.

La greffière: M^{me} Catley-Carlson nous a donné une séance d'information.

La présidente: Avez-vous lu ces documents?

Mme Feltham: Oui.

La présidente: Vous ont-il posé des problèmes?

Mme Feltham: Non.

La présidente: Y a-t-il autre chose?

M. Axworthy: À quelle date allons-nous nous rencontrer en novembre?

The Chairman: Next Wednesday at 3.30 p.m.

Mrs. Feltham: We will not be here. It has to be November 21.

Mr. Axworthy: Yes. And you are going to endeavour to have two witnesses here for that?

The Chairman: We had better check that because I think I have a speaking engagement.

Mrs. Feltham: I will not be here either on November 21.

Mr. Axworthy: Let us make it November 28, and that will give Claire little more time. I was going to suggest that we try to make sure we have a half an hour in addition to the witnesses, to try to finish off some of this.

The Chairman: November 28 then, at 3.30 p.m.

Mr. Axworthy: I do not know whether we want to consider hearing witnesses during the time when the House is not sitting.

The Chairman: I would like to. Perhaps the clerk can check into the mechanics.

The Clerk: During the Christmas recess?

The Chairman: No, not during Christmas. In January.

The Clerk: I am sure that when the House is prorogued the committee cannot sit, because even the chairman cannot respond to a letter in his capacity as chairman.

The Chairman: But if the House is not officially prorogued until just before the throne speech, then we could. Is that right?

The Clerk: If it is just adjourned.

Mrs. Feltham: The chances are it will be adjourned, not prorogued.

The Clerk: So you would like to come back earlier?

The Chairman: We would like to spend a couple of days, when we do not have all the other committees, just hearing witnesses—like a legislative committee.

Mr. Axworthy: That third week in January I think is sort of tentative.

The Chairman: Let us keep it in the fourth week.

Mr. Axworthy: It would be nice if it were in February rather than the fourth week of January. If it is one week in February then we will have a week in between hearing witnesses for the health committee and hearing witnesses for this subcommittee.

• 1625

Ms Dewetering: We are thinking of reporting mid-February.

The Chairman: I think when we go back the first thing will be the throne speech.

Mrs. Feltham: If they prorogue, we cannot even use our points to fly back here. They say you cannot do anything once they have prorogued.

[Traduction]

La présidente: Mercredi prochain à 15h30.

Mme Feltham: Nous ne serons pas là. Il faut que ce soit le 21 novembre.

M. Axworthy: C'est vrai. Et vous allez prendre les mesures nécessaires pour faire venir deux témoins à cette occasion?

La présidente: Il vaut mieux que je vérifie parce que je crois que je dois prendre la parole quelque part.

Mme Feltham: Je ne serai pas là non plus le 21 novembre.

M. Axworthy: Siégeons le 28 novembre alors, cela donnera un peu plus de temps à Claire. J'allais proposer de réserver une demi-heure en sus du temps consacré aux témoins, pour essayer de terminer ce que nous avons commencé.

La présidente: Le 28 novembre alors, à 15h30.

M. Axworthy: Je ne sais pas si nous voulons envisager d'entendre des témoins pendant que la Chambre ne siège pas.

La présidente: J'aimerais bien cela. La greffière pourrait vérifier la marche à suivre.

La greffière: Pendant le congé de Noël?

La présidente: Non, pas pendant les vacances de Noël. En janvier.

La greffière: Le comité ne peut certainement pas siéger pendant que la Chambre est prorogée parce que même la présidente ne peut répondre à une lettre pendant cette période en sa qualité de présidente.

La présidente: Mais si la Chambre n'est pas officiellement prorogée jusque peu avant la présentation du discours du Trône, nous pourrions. N'est-ce pas?

La greffière: Oui, s'il s'agit d'un ajournement.

Mme Feltham: Il y a de bonnes chances qu'il y ait un ajournement, et non une prorogation.

La greffière: Par conséquent, vous souhaiteriez revenir plus tôt?

La présidente: Nous voudrions consacrer un jour ou deux, pendant une période où nous ne sommes pas appelés à siéger à toutes sortes d'autres comités, rien que pour entendre des témoins. Un peu comme un comité législatif.

M. Axworthy: La troisième semaine de janvier est une possibilité.

La présidente: Je préférerais la quatrième semaine.

M. Axworthy: Ce qui serait bien, si c'était au début de février plutôt que pendant la quatrième semaine de janvier, c'est qu'il y aurait une semaine de battement entre les audiences des témoins du comité de la santé et ceux de notre sous-comité.

Mme Dewetering: Nous pensions présenter un rapport à la mi-février.

La présidente: Je pense qu'à notre retour, il y aura tout de suite le discours du Trône.

Mme Feltham: En cas de prorogation, nous ne pouvons même pas nous servir de nos points pour prendre l'avion pour revenir ici. Il paraît qu'on ne peut plus rien faire une fois la prorogation déclarée.

The Clerk: If the House is prorogued, you are still a member.

The Chairman: This is amazing, this bureaucracy. We have been working on a three-year study.

Mrs. Feltham: You could check that out, but I was told that today by someone who should know.

Mr. Axworthy: I think it is important that we move along as fast as we possibly can. I am not suggesting that by having a gap I am trying to delay things, but if we are meeting three days on the health committee, hearing witnesses from 10 until 10...

The Chairman: It is two days.

Mr. Axworthy: It will be three when we get through. We would not want to do it the next week.

The Chairman: No. So we are talking about the first week in February. Is there any preference as to which days of the week?

Mrs. Feltham: The problem is that until we come back we do not even know what our duty day will be. Right now mine is Tuesday morning.

The Chairman: So we could meet when we do not have them.

 $\boldsymbol{Mrs}.$ Feltham: I am sure we would only need three of us. We can work it out.

The Chairman: Meeting adjourned.

Wednesday, November 28, 1990

• 1530

The Chairman: I think we might as well begin, it being 3.30 p.m. I am sure some of the other members will be along shortly.

We shall hear the deputations for about 10 or 20 minutes, whatever you would like, and then the members will ask questions. Would you like to begin?

Ms Helen Saravanmuttoo (Chairperson, Child Poverty Action Group, Ottawa-Carleton Chapter): My name is Helen Saravanmuttoo and I am with the Ottawa-Carleton Chapter of the Child Poverty Action Group. We are very pleased to be here this afternoon. With me is Michael McCulloch, who is a staff person at the social planning council. Michael has been also helping us with the Child Poverty Action Group.

We are an affiliated member of the Child Poverty Action Group. In fact our members are largely from the social services field. We started off years ago. We are really almost a descendant of a committee, Poor Children in Our Schools, which produced a report in 1984 and presented it to the four boards. There have been substantial changes in programs following this report.

[Translation]

La greffière: Si la Chambre est prorogée, vous demeurez députés.

La présidente: Toute cette bureaucratie est vraiment fantastique. Nous travaillons à une étude qui s'étale sur trois ans.

Mme Feltham: Vous pouvez vérifier cela, mais c'est ce que m'a dit aujourd'hui quelqu'un qui s'y connaît.

M. Axworthy: Je pense qu'il faut progresser le plus rapidement possible. Je n'essais pas de retarder les choses en prévoyant une période de battement, mais si nous avons trois jours de séances au sein du comité de la santé et que nous entendons des témoins de 10 heures du matin à 10 heures du soir...

La présidente: Pendant deux jours.

M. Axworthy: Il en faudra trois pour tout compléter. À ce moment-là, ce serait plutôt ardu de faire la même chose la semaine d'après.

La présidente: Non. Dans ce cas-là, nous allons choisir la première semaine de février. Y a-t-il des préférences quant aux jours de la semaine?

Mme Feltham: Le problème, c'est que nous ne saurons pas avant de revenir quelle sera notre jour de présence à la Chambre. À l'heure actuelle, je dois y être le mardi matin.

La présidente: On pourrait donc se rencontrer les autres jours.

Mme Feltham: Je suis sûre qu'on aura seulement besoin de trois personnes. On s'arrangera.

La présidente: La séance est levée.

Le mercredi 28 novembre 1990

La présidente: Je pense que nous devrions commencer, puisqu'il est 15h30. Je suis certaine que d'autres députés arriveront sous peu.

Vous avez environ 10 ou 20 minutes pour nous présenter votre exposé, et les députés vous poseront ensuite des questions. Êtes-vous prêts à commencer?

Mme Helen Saravanmuttoo (présidente, Child Poverty Action Group, section d'Ottawa-Carleton): Je suis Helen Savaranmuttoo et je représente la section d'Ottawa-Carleton du Child Poverty Action Group. Nous sommes très heureux d'être ici cet après-midi. Je suis accompagnée de Michael McCulloch qui travaille pour le Conseil de planification sociale. Michael prête également main forte au Child Poverty Action Group.

Notre groupe est affilié au Child Poverty Action Group. En fait, nos membres travaillent en grande partie dans le domaine des services sociaux. Nous avons commencé il y a de nombreuses années. Nous sommes presque les descendants d'un comité, Poor Children in Our Schools, qui a préparé un rapport en 1984 et l'a présenté aux quatre conseils scolaires. De nombreux changements ont été apportés aux programmes suite à ce rapport.

Since the Child Poverty Action Group became active, the Ottawa-Carleton Chapter called a meeting of MPs on the Hill in 1987, which was really quite well attended. We recently had two community forums, at the first one of which the speaker was Senator Brenda Robertson of the Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology. She presented her interim report on child poverty and adult social problems. We are eagerly awaiting the final report, but you are probably aware that has not come out yet. We would like to know the reason why.

We have been really troubled by the extent of child poverty hitting us in Ottawa-Carleton. The evidence comes from the growing use of food banks. In fact, one of the shelter facilities in Ottawa-Carleton now has a special service for families with children, and they call it "The Lamb". Who would have thought that in the 1990s we would be feeding children in food banks and soup kitchens?

The boards of education are providing breakfast clubs for children. They find that the children are coming to school really hungry. We have a snowsuit fund in the city. We have lots of single parents who are really in dire need.

Not only is there a great extent of poverty in Ottawa-Carleton—Michael will be addressing that later—there is also great depth of poverty. You will remember when the Ontario government started their review of social assistance reform, their statistics showed that people at that time were living sometimes 40% below the poverty line, sometimes 60% below the poverty line. So you get people who are really what you might call twice as poor as poor. They are having great, great difficulty even subsisting, so to speak.

Poverty in itself becomes a barrier at that point. It becomes a barrier to getting out of poverty. And of course poor children are living in poor families, so that you get people living on very minimum income, really struggling, just consuming their energies to get by, to even live.

Other barriers in poverty are lack of affordable housing and child care. Another one is the low minimum wage, and I think Michael will be addressing that a little bit. I have to point out at this point that a single parent supporting two children would have to work 70 hours in one week even to reach the poverty line if they are working at minimum wage. It is just unbelievable. It is just impossible, if you look at it.

There have been a number of studies on the effects of poverty, notably the Ontario health study. Dan Offord, who produced this, started off doing research in Ottawa. He found in his early work right in Ottawa that poor children were three times as likely as middle class kids or upper–income kids to be in special education classes. They were five times as likely to have repeated a grade. So what you get are poor school performance, failure, great discouragement and an early drop–out rate.

[Traduction]

Depuis la création du Child Poverty Action Group, la section d'Ottawa-Carleton a invité les députés à venir à une réunion sur la Colline en 1987, et ces derniers ont été assez nombreux à y assister. Récemment, nous avons eu deux tribunes communautaires. Lors de la première tribune, la conférencière était la sénatrice Brenda Robertson du Comité sénatorial des Affaires sociales, des Sciences et de la Technologie. Elle a présenté son rapport provisoire sur la pauvreté chez les enfants et les problèmes sociaux chez les adultes. Nous attendons avec impatience le rapport final, mais vous savez sans doute qu'il n'a pas encore été présenté. Nous aimerions savoir pourquoi.

L'ampleur du problème de la pauvreté chez les enfants dans la région d'Ottawa-Carleton nous préoccupe beaucoup. On a de plus en plus recours aux banques d'alimentation. En fait, un des centres d'accueil pour sans-abri d'Ottawa-Carleton offre maintenant un service spécial pour les familles avec enfants baptisé «The Lamb». Qui aurait pensé que, dans les années 90, les banques d'alimentation et les soupes populaires accueilleraient des enfants?

Les conseils scolaires offrent un service de petits déjeuners aux enfants, car ils constatent que ces derniers arrivent affamés à l'école. Nous avons une campagne de collecte de vêtements d'hiver à Ottawa. Nous avons de nombreuses familles monoparentales qui sont vraiment dans le besoin.

Non seulement y a-t-il beaucoup de pauvreté dans la région d'Ottawa-Carleton—Michael vous en parlera tout à l'heure—mais il y a également une pauvreté très profonde. Vous vous souviendrez que lorsque le gouvernement de l'Ontario a entrepris une étude sur la réforme de l'aide sociale, ses statistiques révélaient que, à l'époque, les gens vivaient parfois à 40 p. 100 en-dessous du seuil de la pauvreté, parfois même à 60 p. 100. Il y a donc des gens qui sont, en fait, deux fois plus pauvres que les pauvres. Ils ont énormément de difficultés à subsister.

La pauvreté devient alors un obstacle en soi. Elle empêche les gens de se sortir de la pauvreté. Évidemment, les enfants pauvres vivent dans des familles pauvres. Ces familles vivent avec un revenu très minimal, et elles arrivent à peine à survivre.

D'autres obstacles de la pauvreté sont le manque de logements abordables et de services de garde d'enfants. Il y a également le salaire minimum peu élevé, et je crois que Michael vous en parlera un peu. À l'heure actuelle, au salaire minimum, un parent chef de famille monoparentale qui fait vivre deux enfants doit travailler 70 heures par semaine pour atteindre le seuil de la pauvreté. C'est tout simplement incroyable. Ce n'est pas possible.

Un certain nombre d'études sur les effets de la pauvreté ont été effectués, notamment, l'étude sur la santé en Ontario. Dan Offord, qui a préparé ce rapport a commencé par faire ses recherches à Ottawa. Il a constaté, dès le début de sa recherche ici même à Ottawa, que les enfants pauvres risquaient trois fois plus que les enfants de familles avec un revenu moyen ou supérieur d'être obligés de suivre un programme scolaire spécial. Ils risquent cinq fois plus de redoubler une classe. Ils ont un mauvais rendement scolaire, accumulent les échecs, se laissent décourager et abandonnent l'école très tôt.

• 1535

You get a lot more illness in poor children because they do not have the nutrition. You get a lot more psychiatric disorders because there is a lot more stress in the family. You get a lot more accidents and early deaths at play. I draw your attention to this sheet here. The costs of this to society are tremendous. You can see the costs of increased illness in extra medical expenses, extra hospitalization, extra nursing needs, extra medication.

Psychiatric disorders require a lot more services. There is poor school performance. There is the cost of special education, and then you have the costs to society of dropping out. They are just tremendous, because the cycle repeats itself. You get these people dropping out, taking seasonal jobs or poorly paid jobs, and the cycle continues. Then you get the accidental deaths again.

I should point out that poverty is the problem. Poor people are not the problem; poverty is the problem. All these effects happen to anyone who is poor long enough.

At this point I would like Michael to give us a little indication of what the social planning council has planned in its study in Ottawa-Carleton.

Mr. Michael McCulloch (Social Policy Consultant, Social Planning Council of Ottawa-Carleton): My name is Mike McCulloch. I am a social policy consultant with the Social Planning Council of Ottawa-Carleton. I am also co-author of this report called "The Other Side of Fat City: Child Poverty in Ottawa-Carleton", which you have received.

I would like to walk you through some of the key elements of this report in order to provide you with a glimpse of poverty in the nation's capital. The way I would like to do that this afternoon is by addressing five myths, misconceptions we have of poverty, and some of the statistics and numbers that we find in Ottawa–Carleton.

In "The Other Side of Fat City", which was written for a wide audience, including politicians and the general public, there is an important section that highlights the myths or misconceptions many of us have about poverty. The title itself portrays the first myth, which says that Ottawa-Carleton is a wealthy area and there is little or no poverty here. Yes, it is true, Ottawa-Carleton is a wealthy area. It has enjoyed a number of years of strong economic growth. Yet we have 19,000 to 20,000 children living in a situation where their basic needs are not being met because they live in poverty. One out of every seven children is poor in Ottawa-Carleton, and within the city of Ottawa the poverty rate skyrockets to nearly one out of every four children. And this is in the nation's capital! When we look at some of the neighbourhoods within Ottawa-Carleton it goes as high as 41%-some 41% of all children live in poverty.

[Translation]

Les enfants pauvres sont beaucoup plus souvent malades, car ils ne sont pas bien nourris. Ils ont beaucoup plus de troubles mentaux parce qu'il y a beaucoup plus de stress dans leur famille. Ils sont davantage victimes d'accidents et de décès prématurés. J'attire votre attention sur ce document. Le coût de la pauvreté chez les enfants pour la société est énorme. Le fait que ces enfants soient malades plus souvent se traduit par des dépenses supplémentaires pour les soins médicaux, l'hospitalisation et les médicaments.

Les enfants qui souffrent de troubles mentaux ont besoin de beaucoup plus de services. Leur rendement scolaire est mauvais. Il y a donc le coût des programmes scolaires spéciaux, et le coût de l'abandon scolaire pour la société. Ces coûts sont énormes, car le cycle se répète. Ces jeunes abandonnent l'école, trouvent un emploi saisonnier ou un emploi peu rémunéré et le cycle continue. On se retrouve ensuite avec des décès accidentels encore une fois.

Je dois souligner que c'est la pauvreté qui constitue le problème et non pas les pauvres. Toutes ces conséquences frappent quiconque vit dans la pauvreté assez longtemps.

J'aimerais maintenant demander à Michael de vous parler un peu de l'étude qu'a effectuée le Conseil de planification sociale dans Ottawa-Carleton.

M. Michael McCulloch (expert-conseil en politiques sociales, Conseil de planification sociale d'Ottawa-Carleton): Je m'appelle Mike McCulloch. Je suis expert-conseil en politiques sociales et je travaille pour le Conseil de planification sociale d'Ottawa-Carleton. Je suis également co-auteur du rapport intitulé «Le revers de la richesse: Les enfants pauvres dans Ottawa-Carleton», dont vous avez reçu un exemplaire.

J'aimerais aborder avec vous quelques—uns des éléments clés de ce rapport afin de vous donner un aperçu de la pauvreté dans la Capitale nationale. Ce que j'aimerais faire cet après—midi, c'est vous parler des cinq mythes ou idées fausses que nous nous faisons au sujet de la pauvreté et vous donner des statistiques à ce sujet pour la région d'Ottawa–Carleton.

Dans le «Revers de la richesse», qui a été rédigé à l'intention d'un auditoire varié, notamment les politiciens et le grand public, il y a un chapitre important qui fait ressortir les mythes ou les idées fausses que bon nombre d'entre nous avons au sujet de la pauvreté. Le titre lui-même illustre bien le premier mythe selon lequel Ottawa-Carleton est une région riche et qu'il y a peu ou pas de pauvreté ici. Oui, c'est vrai, Ottawa-Carleton est une région riche. Elle jouit depuis de nombreuses années d'une forte croissance économique. Pourtant, nous avons ici de 19,000 à 20,000 enfants dont les parents ne peuvent répondre aux besoins essentiels parce qu'ils vivent dans la pauvreté. Un enfant sur sept est pauvre dans Ottawa-Carleton, et dans la ville d'Ottawa le taux de pauvreté monte en flèche, puisque presqu'un enfant sur quatre vit dans la pauvreté. Et il s'agit de la Capitale nationale! Dans certains quartiers d'Ottawa-Carleton le taux de pauvreté atteint même 41 p. 100-41 p. 100 de tous les enfants vivent dans la pauvreté.

Myth number two: children are valued and cared for by society. Yes, it is true. We care for our own children usually, but what about all the other Canadian children? Dr. Ron Melchers, president of the social planning council, says the attitude of governments has changed:

Historically governments have been guided by the principle that all Canadians should support the raising of children. It was a recognition of collective responsibility for the future generation of our country. In the past decade or so, public policies and social programs have failed to provide families with children with the financial support they need and have contributed to maintaining high levels of child poverty.

In Ottawa-Carleton the poverty rate is twice as high for families with children as it is for families without children.

This brings us into myth number three: poor families are poor because they have too many children. It is just not true. We found out in our study that the majority of poor families in Ottawa-Carleton, 78%, have only one or two children. Families need and deserve support from all Canadians.

• 1540

On myth number four, consider the following statements about young families who are poor: everybody works their way up to a good job; one day they will be able to afford a home and everything that goes with it; they are just starting out; the first year you live off love and you do not need much else, right? Maybe these statements, which were used to justify young families living in poverty, were once true, but they are not any more. Consider the report of the Economic Council of Canada, "Good Jobs, Bad Jobs". They just do not make sense.

In Ottawa–Carleton, 55% of families with children where the household maintainer is under 25 are living in poverty. Suzy Haché, a local budget counsellor from an agency called Entraide Budgétaire, has the following to say:

Today, young families starting out have no economic security and very little support. The stress of adapting to each other, the demands of an infant or young child and the shortage of money because of low paying jobs is too much to handle. Everything is acting to pull the young family apart today.

It is unacceptable that young families in Ottawa-Carleton with children have a 50-50 chance of living in poverty.

Myth number 5: who are the poor—they are single men on welfare, able to work. In fact, 41% of the people who are dependent on welfare are children; 17% are disabled and 16% are single parents. The poor in Ottawa-Carleton are children, and these children live in poor families. Over half of the children living in poverty in Ottawa-Carleton live in two-parent families. The poor in our city serve your coffee and answer your phones. The poor in our city clean the buildings

[Traduction]

Mythe numéro 2: La société apprécie les enfants et en prend soin. Oui, cela est vrai. Nous prenons habituellement soin de nos propres enfants, mais qu'en est-il de tous les autres enfants canadiens? Ron Melchers, président du Conseil de planification sociale, dit que l'attitude des gouvernements a changé:

Par le passé, les gouvernements se sont laissé guider par le principe que tous les Canadiens doivent contribuer financièrement à l'éducation des enfants. Ils reconnaissaient ainsi la responsabilité collective de la société à l'égard de la génération future de notre pays. Au cours de la dernière décennie, les politiques publiques et les programmes sociaux n'ont pas réussi à fournir aux familles qui ont des enfants l'appui financier dont elles ont besoin. Ces politiques et ces programmes ont contribué à maintenir un pourcentage élevé de pauvreté chez les enfants.

Dans Ottawa-Carleton, le taux de pauvreté est deux fois plus élevé pour les familles avec enfants qu'il ne l'est pour les familles sans enfants.

Cela nous amène au mythe numéro 3: Les familles pauvres sont pauvres parce qu'elles ont trop d'enfants. Ce n'est tout simplement pas vrai. Nous avons constaté dans notre étude que la majeure partie des familles pauvres dans Ottawa-Carleton, soit 78 p. 100, n'ont qu'un ou deux enfants. Les familles ont besoin de l'appui de tous les Canadiens, et elles le méritent.

En ce qui concerne le mythe n° 4, voici ce que l'on dit au sujet des jeunes ménages qui sont pauvres: il faut commencer au bas de l'échelle, mais tout le monde finit par trouver un bon emploi; un jour, ils pourront se payer une maison et tout ce qui va avec; ils ne font que commencer; la première année on vit d'amour et d'eau fraîche, et on n'a pas besoin de plus, n'est-ce pas? Toutes ces choses ont peut-être déjà été vraies, mais elles ne le sont plus. Il suffit de lire le rapport du Conseil économique du Canada, «L'emploi au futur». Rien ne justifie de telles affirmations.

Dans Ottawa-Carleton, 55 p. 100 des familles avec enfants, dont le gagne-pain a moins de 25 ans, vivent dans la pauvreté. Suzy Haché, conseillère dans une agence qui s'appelle Entraide Budgétaire, ici à Ottawa, dit ceci:

Aujourd'hui, les jeunes familles qui commencent n'ont aucune sécurité économique et très peu d'aide. La difficulté de s'adapter l'un à l'autre, les exigences d'un bébé ou d'un jeune enfant et le manque d'argent résultant de bas salaires leur compliquent trop l'existence. Tous ces facteurs contribuent aujourd'hui à séparer les jeunes ménages.

Il est inacceptable que, dans Ottawa-Carleton, les jeunes ménages avec enfants aient 50 p. 100 de chances de vivre dans la pauvreté.

Mythe numéro 5: qui sont les pauvres—ce sont des hommes célibataires assistés—sociaux, capables de travailler. En fait, 41 p. 100 des assiséts—sociaux sont des enfants; 17 p. 100 sont des handicapés et 16 p. 100 des chefs de familles monoparentales. Les pauvres dans Ottawa—Carleton sont des enfants et ces enfants vivent dans des familles pauvres. Plus de la moitié des enfants qui vivent dans la pauvreté dans Ottawa—Carleton vivent dans des familles qui ont un père et

and often clean your homes. The poor in our city flip hamburgers and work in a host of service sector jobs. Indeed, many families living in poverty work in low-paying jobs with no benefits. The number of children living in poverty did not suddenly appear overnight. They are a result of government programs and policies and inadequate opportunities in the labour market. The long-term programs and policies necessary to eliminate child poverty must be based on correct assumptions and beliefs about the nature of poverty in Canada.

I would like to conclude this part of the presentation with a short story. When I am not working at the social planning council, I often moonlight as a professor of marketing at one of the local colleges. Over the years my view of poverty has changed, and this summer there were two very striking incidents that helped define who was poor and why they were poor.

We work across the street from a soup kitchen called the Shepherds of Good Hope, and we are used to seeing a lot of psychiatrically ill men in the soup kitchen and the hostel. This summer there were all kinds of women with infants in strollers lining up. It is not that elderly men deserve to live in the hostels, but that really was something and it really did shake me up. It is disgusting, frankly.

I was walking by the same soup kitchen, probably in August, and there was a work crew on the lawn. A face from the crowd stood up and said "hello, Michael". I did not know who this person was, but I knew I had seen the face before. As I was sitting at my desk, trying to remember who it was, the name came to me. His first name was Terry. I went to school with him. I was in a private school, and all I know about him was that he dropped out in grade 11.

When we think about who is poor in Ottawa-Carleton, we need to eliminate some of the stereotypes we have. I encourage you to read the report in front of you and reflect on the stories of low-income people presented in it. Child poverty cannot be addressed if you carry around the outdated baggage of beliefs that are simply not true. Children living in poverty cannot get off their butts and get a job. Nobody wants to be on welfare. It is a degrading system of grinding poverty. Poor children live in poor families, and children will cease to be poor when families cease to be poor.

Ms Saravanmuttoo: Michael has touched on the human side. Behind all the statistics, there is a human side. I have worked with poor families for many years, and time and time again you see the anger the children are expressing. You see the desperation of the parents. You see that they feel they have nowhere to go, no way out.

[Translation]

une mère. Les pauvres dans notre ville vous servent votre café et répondent à vos téléphones. Les pauvres dans notre ville nettoient les immeubles et, souvent, ils nettoient vos maisons. Les pauvres dans notre ville font cuire vos hamburgers et occupent divers emplois dans le secteur des services. En fait, bon nombre de familles qui vivent dans la pauvreté occupent des emplois à faible revenu et n'ont aucun avantage social. Le grand nombre d'enfants qui vivent dans la pauvreté n'est pas un phénomène soudain. Il résulte des programmes et des politiques gouvernementaux et des perspectives d'emplois indéquates sur le marché du travail. Les programmes et les politiques à long terme nécessaires pour éliminer la pauvreté chez les enfants, doivent être fondés sur des hypothèses et des idées justes quant à la nature de la pauvreté au Canada.

J'aimerais conclure cette partie de mon exposé en vous racontant une petite anecdote. Lorsque je ne travaille pas au Conseil de planification sociale, je travaille souvent comme professeur de marketing dans un des collèges locaux. Avec les années, mon point de vue a changé au sujet de la pauvreté, et cet été, deux incidents très frappants m'ont aidé à définir qui sont les pauvres et pourquoi ils le sont.

De l'autre côté de la rue où je travaille, il y a une soupe populaire qui s'appelle les Bergers de l'espoir. Nous avons l'habitude de voir de nombreux malades mentaux aller à la soupe populaire ou au Centre d'accueil. Cet été, il y avait toutes sortes de femmes avec des enfants dans des poussettes qui attendaient. Ce n'est pas que les hommes âgés méritent de vivre dans de telles conditions, mais cela m'a vraiment bouleversé. Franchement, cela est révoltant.

Un jour, au mois d'août, je passais près de cette même soupe populaire, et il y avait une équipe de travail sur la pelouse. Quelqu'un dans la foule m'a regardé et m'a dit hello, Michael. Je ne savais pas qui était cet homme, mais je me souvenais de l'avoir déjà rencontré. Plus tard, assis à mon bureau, j'ai essayé de me rappeler qui il était. Il s'appelait Terry. Je suis allé à l'école avec lui. C'était une école privée, et tout ce que je sais, c'est qu'il a abandonné l'école en onzième année.

Lorsque nous pensons à ceux qui sont pauvres dans Ottawa-Carleton, nous devons nous débarrasser de certains stéréotypes. Je vous encourage à lire le rapport que vous avec devant vous. On y retrouve l'histoire de gens qui ont un revenu peu élevé, et je vous invite à y réfléchir. On ne pourra pas régler le problème de la pauvreté chez les enfants tant qu'on ne se sera pas débarrassé de certaines idées dépassées qui ne sont tout simplement pas vraies. Les enfants qui vivent dans la pauvreté ne peuvent pas aller travailler. Personne ne veut dépendre de l'Assistance sociale. C'est un système humiliant de misère noire. Les enfants pauvres vivent dans des familles pauvres, et les enfants cesseront d'être pauvres lorsque les familles cesseront de l'être.

Mme Saravanmuttoo: Michael vous a parlé de l'aspect humain. Derrière toutes les statistiques, il y a un aspect humain. J'ai travaillé avec des familles pauvres pendant de nombreuses années. On voit constamment la colère que ressentent les enfants, et le désespoir des parents. On comprend qu'ils ont l'impression de n'avoir aucun endroit où s'adresser, aucun moyen de s'en sortir.

• 1545

Poverty leads to conflict, which will take place in our own society. In the long run it will affect us all. So alleviating child poverty is not only an altruistic thing to do, it is also in our own best interests. It will ensure that we live in a society where we can all be safe. If we do not attend to human misery and poverty this will not happen.

In closing, I would like to remind you of Ed Broadbent's House of Commons motion of November 1989 to eliminate child poverty by the year 2000, and I wish you luck in implementing this.

The Chairman: Thank you.

Ms Guarnieri (Mississauga East): I would like to congratulate you for putting together a very thoughtful brief. Of course poverty on any level is unacceptable, but especially when it concerns children.

Recently it was reported that 30% of children in Quebec go to school without breakfast. Earlier you cited figures showing that one in four children in this area are poor. Do you have similar statistics to highlight the situation in the Ottawa-Carleton area?

Ms Saravanmuttoo: That was in Ottawa-Carleton or Quebec.

Ms Guarnieri: It was recently highlighted and reported and was quite a scandal.

Mr. McCulloch: After receiving the report one of the local councillors—I think it was Alderman Holzman—recommended that a task force be set up to deal with some of the serious issues involved in child poverty. One of her concerns was hunger and children being hungry in the schools.

It is a tricky issue. Yes, they do need that food. The short-term solution is to set up a food bank for children, or to provide them with food in the schools. The long-term solution is to ensure that families have sufficient income and opportunities to earn that income so that they can provide it themselves. Obviously we do not know the extent of it, but it is serious here.

Ms Guarnieri: Are you planning any studies to ascertain how many kids in the Ottawa region go to school hungry?

Ms Saravanmuttoo: The schools are not doing it on a formal basis, but the Ottawa board for instance has 13 schools designated. They are starting breakfast clubs in all of them, and the Ottawa Separate School Board has another six, I think. The Carleton board has one or two, I think. They are providing on an as-needed basis.

[Traduction]

La pauvreté mène aux conflits que l'on retrouva dans notre propre société. À long terme, la pauvreté nous affectera tous. En allégeant la pauvreté, non seulement accomplissons-nous un acte altruisme, mais nous agissons également dans notre propre intérêt. Nous nous assurons ainsi de pouvoir vivre dans une société où nous serons tous en sécurité. Si nous ne faisons pas quelque chose pour soulager la misère humaine et la pauvreté, cela ne sera pas le cas.

En conclusion, j'aimerais vous rappeler la motion présentée par M. Ed Broadbent devant la Chambre des communes en novembre 1989 en vue d'éliminer la pauvreté chez les enfants d'ici l'an 2000, et je vous souhaite bonne chance dans la réalisationde cet objectif.

La présidente: Merci.

Mme Guarnieri (Mississauga-Est): Je tiens à vous remercier d'avoir préparé un mémoire aussi profond. La pauvreté, peu importe à quel degré, est évidemment inacceptable, mais elle l'est tout particulièrement en ce qui concerne les enfants.

Récemment, on a dit que 30 p. 100 des enfants au Québec allaient à l'école sans avoir pris de petit déjeuner. Tout à l'heure, vous avez dit que, dans notre région, un enfant sur quatre était pauvre. Ce genre de statistique existe-t-il pour la région d'Ottawa-Carleton?

Mme Savaranmuttoo: C'était pour la région d'Ottawa-Carleton ou pour le Québec.

Mme Guarnieri: On en a parlé récemment dans les médias, et cela a fait un scandale.

M. McCulloch: Après avoir reçu ce rapport, l'un des conseillers municipaux—je crois qu'il s'agissait du conseiller Holzman—a recommandé qu'un groupe de travail soit mis sur pied pour examiner le grave problème de la pauvreté chez les enfants. L'une de ses préoccupations était la faim, le fait que des enfants aillent à l'école l'estomac vide.

C'est une question délicate. Oui, ils ont besoin de manger. La solution à court terme consiste à créer une banque d'aliments pour les enfants, ou de leur fournir des aliments dans les écoles. La solution à long terme consiste à veiller à ce que les familles aient un revenu suffisant et la possibilité de gagner ce revenu de façon à pouvoir subvenir elles-mêmes à leurs propres besoins en matière d'alimentation. De toute évidence, nous n'en connaissons pas l'étendue, mais le problème est grave ici.

Mme Guarnieri: Avez-vous l'intention de faire une étude pour déterminer combien d'enfants dans la région d'Ottawa vont à l'école le ventre creux?

Mme Saravanmuttoo: Les écoles ne le font pas officiellement, mais par exemple, le Conseil scolaire d'Ottawa a désigné 13 écoles. On sert le petit déjeuner dans toutes ces écoles, et je crois que la section catholique du Conseil scolaire d'Ottawa le fait dans six autres écoles. Le Conseil scolaire de Carleton en a une ou deux. Elles offrent ce service au besoin.

The schools are identified by using income data, data on how many times the children have moved, statistical data and school data. Poor families move more often and that is one of the difficulties. They have no stability. There are a lot of children for whom English and French are second languages—Vietnamese and Thai kids—and this adds greatly to the difficulties they experience in school.

As Michael said, it is a cleft stick. You want to give families enough income to live on, but at the same time you have to do something while these programs are not in place. It seems you have to do something. I know the United Way has received a request for funds to fund these breakfast clubs, and other agencies too; it is quite extensive.

• 1550

Ms Guarnieri: I certainly related to your story about women and strollers lining up in the food banks. My riding is by no means considered a poor riding, yet recently the requests I have had in my constituency office for food have forced me to open a food bank in my riding. It is shocking to see the number of people who come there to ask for food, and it is not your typical image of what constitutes a poor individual.

How much do you think the lack of affordable child care in our current society is contributing to this crisis that we are seeing?

Ms Saravanmuttoo: It is a tremendous barrier. At the present time, the only people who can afford child care are those who are on subsidy or the really reasonable income, the middle-income families are not able to. It is one extra difficulty that people have to surmount. There are long waiting periods even to get on courses for retraining, so that it is really difficult for single parents to get into programs and then to manage to get working afterwards.

Mr. McCulloch: To give you an example of what the situation is in Ottawa-Carleton, for every 26 requests for a subsidized space there is one accepted; that is how long the waiting lists are. Child care is important. It is a cornerstone. There is a section in the report on single-parent women. It would be a real boon to people to have a half decent child care system in place, like many other countries do, which ensures that when people need adequate child care, they can access it, based on ability to pay.

Ms Guarnieri: If you had a choice and you could switch places with the government right now, what immediate initiatives would you take to help alleviate the problems of poverty?

Mr. McCulloch: It is not short-term, and the group following us is going to get into some of those long-term issues, but there are a number of things. We tend to support people now with the concept of a net and this net has all kinds of holes in it, as most nets do. How about the concept of establishing a social floor so people do not fall down in the first place? That can be done in a number of different ways with a number of different programs. And no, there is not

[Translation]

Les écoles sont choisies à partir des données sur le revenu, sur le nombre de fois que les enfants ont déménagé, sur des données statistiques et scolaires. Les familles pauvres déménagent plus souvent et c'est là l'un des problèmes. Elles n'ont aucune stabilité. Il y a de nombreux enfants, par exemple les enfants vietnamiens et thaïlandais pour qui l'anglais et le français sont des langues secondes—et cela contribue considérablement aux difficultés qu'ils ont à l'école.

Comme Michael l'a dit, c'est une véritable impasse. On veut donner aux familles un revenu suffisant qui leur permette de vivre, mais en même temps il faut faire quelque chose en attendant que de tels programmes soient mis en place. Il faut faire quelque chose; Je sais que Centraide a été sollicitée pour financer ces distributions de petits déjeuners, ainsi que d'autres organismes; la demande est considérable.

Mme Guarnieri: Quand vous évoquez les femmes avec des poussettes qui font la queue dans les banques d'aliments, vous avez certainement touché chez moi une corde sensible. Ma circonscription ne peut nullement être considérée comme étant pauvre, mais mon bureau a reçu récemment tant de demandes qu'il a fallu ouvrir une banque d'aliments. Il est désolant de constater combien de gens viennent quémander de la nourriture, des gens qui ne correspondent nullement à l'idée qu'on se fait généralement des pauvres.

Dans quelle mesure pensez-vous que la pénurie, dans notre société, de garderies abordables contribue à la crise qui sévit?

Mme Saravanmuttoo: Cette pénurie constitue un obstacle considérable. À l'heure actuelle, les seuls à pouvoir se permettre de mettre leurs enfants en garderie sont ceux qui reçoivent des allocations ou ceux qui gagnent bien leur vie, mais les familles à revenu ordinaire ne le peuvent pas. C'est une difficulté supplémentaire que doivent surmonter les gens. L'attente est longue, même pour des cours de recyclage, de sorte que les parents célibataires ont vraiment du mal à participer à un programme, et ensuite à aller travailler.

M. McCulloch: Pour vous donner une idée de la situation à Ottawa-Carleton, sur 26 demandes de places subventionnées une seule est acceptée; c'est pour vous donner une idée de la longueur des listes d'attente. Les garderies sont importantes, elles sont essentielles. Un chapitre y est consacré dans le rapport sur les femmes chefs de familles monoparentales. La vie des gens serait grandement facilitée si nous avions, à l'instar d'autres pays, un système de garderies à peu près convenable qui permette à ceux qui en ont vraiment besoin d'en bénéficier en payant selon leurs moyens.

Mme Guarnieri: Si vous pouviez changer de place avec le gouvernement, quelles seraient les mesures que vous prendriez, en premier lieu, pour remédier aux problèmes causés par la pauvreté?

M. McCulloch: Ce ne sont pas des mesures à court terme. Le groupe suivant va vous parler de certains de ces problèmes à long terme, mais plusieurs mesures pourraient être prises. Nous avons tendance à vouloir aider les gens en tissant un filet de sécurité, mais comme tous les filets, celuilà est plein de trous. Pourquoi ne pas assurer aux familles un minimum vital, pour éviter qu'elles ne passent à travers les mailles? C'est réalisable de diverses façons, avec des

one quick fix. It requires work in different areas, including the economy, including child care, minimum wage legislation.

Ms Guarnieri: You mention in your brief that federal spending on social programs has not increased in real dollars. I imagine that would be one immediate step, to increase federal spending in that regard. You also mention the CAP program. Would you like to elborate on some of these? I take it they are criticisms of the current—

Mr. McCulloch: CAP is insidious in the way it has been implemented, because what it points out to people is that the weathy provinces in Canada can afford to have federal transfer payments limited and capped at x per cent. But the problem is that when CAP was first developed, it was not developed for rich and poor provinces, it was developed to meet the needs of low-income people, no matter where they lived. The population of, let us say, Ontario is much greater than some other provinces and if you cap the amount of money which provides direct assistance to people in need, that is a crime and that is a shame. But it has been done very deceptively and it has not been above board. It has been done in the context of fiscal restraint, but the question one has to ask is should poor people be paying for fiscal restraint, the disbled, single women with children and children themselves? I would say no.

Ms Saravanmuttoo: Besides which, I would like to point out again, if you restrict support to families at the crucial time when children are developing, in the long run it will cost you a great deal more. It will cost you not only in services and human misery, but also in the way society itself functions.

• 1555

Ms Guarnieri: Perhaps you could quickly elaborate on how you see the child tax credit working or not working. In my opinion, it does not work, but I certainly would not want to put words in your mouth.

Mr. McCulloch: A number of the programs do not work, firstly, because they have been de-indexed, which means they do not keep up with inflation and you are cutting them back each time, and secondly, because there is not enough money going to families with children who need such support at crucial times. Those are just two examples of why some of those problems do not work. We do not deliver benefits, and we have not traditionally in Canada, with one lump sum. We have a safety net, so to speak, that has a number of different programs.

It will be interesting to see what the new government ministry looking at children's issues and children's rights does. I do not know if it will get into the specific area of income supplementation programs for children. The reason they do not work is that they do not give enough resources and opportunities to family so that we have something like a floor rather than a net, which has holes in it.

[Traduction]

programmes divers. Non, il n'y a pas de panacée. Il faut agir sur plusieurs plans, y compris l'économie, les garderies, la Loi sur le salaire minimum.

Mme Guarnieri: Vous disiez dans votre mémoire que les dépenses faites par le gouvernement fédéral pour les programmes sociaux n'ont pas suivi la valeur du dollar. Ce serait là une première mesure, je pense, que d'augmenter ces dépenses. Vous mentionniez également le RAPC. Pourriez-vous nous parler un peu plus longuement de ces questions? Vous avez sans doute des critiques à formuler à l'égard de. . .

M. McCulloch: Le RAPC, de la façon dont il est appliqué, a des effets insidieux, parce qu'il permet aux provinces prospères de limiter à un certain pourcentage les paiements de transfert du gouvernement fédéral. La difficulté, c'est que, lors de sa conception, le RAPC n'a pas été mis en place pour des provinces riches et pour des provinces pauvres, mais pour répondre aux besoins des personnes à faible revenu où qu'elles habitent. La population de l'Ontario, par exemple, est beaucoup plus nombreuse que celle d'autres provinces, c'est un opprobre que d'imposer un maximum aux sommes destinées à l'aide directe aux personnes démunies. C'est pourtant ce qui a été fait, de façon très détournée et déloyale, au nom des compressions fiscales, mais on peut se demander si c'est aux pauvres, aux handicapés, aux femmes chefs de familles monoparentales et aux enfants de faire les frais des compressions budgétaires? Je répondrais certainement par la négative.

Mme Saravanmuttoo: À ce propos, j'aimerais de nouveau souligner que si vous lésinez sur l'aide aux familles pendant la période cruciale de croissance des enfants, il vous en coûtera à la longue bien davantage, non seulement en services et en souffrances humaines, mais pour ce qui est du fonctionnement même de la société.

Mme Guarnieri: Pourriez-vous nous donner brièvement votre opinion sur l'utilité du crédit d'impôt pour enfants? A mon avis elle est très limitée, mais je ne voudrais pas vous attribuer une opinion qui n'est pas la vôtre.

M. McCulloch: Il y a plusieurs programmes qui ne sont pas efficaces, d'une part parce qu'ils ont été désindexés, ce qui revient à dire qu'ils ne rattrapent pas l'inflation et subissent une érosion constante, d'autre part, parce que les familles avec enfants qui ont besoin d'aide à une période cruciale ne reçoivent pas assez d'argent. Ce sont là deux seulement des raisons pour lesquelles ces programmes sont insatisfaisants. Dans notre pays, l'usage n'est pas d'accorder des prestations forfaitaires, en une seule somme; nous avons un filet de sécurité, en quelque sorte, qui comprend différents programmes.

Nous attendons avec intérêt de voir ce que va faire le nouveau ministère chargé d'examiner les droits des enfants et les questions afférantes à l'enfance. Je ne sais pas si ce mandat englobe également les programmes de supplément de revenu pour enfants. Si ces programmes sont insatisfaisants, c'est parce que les prestations aux familles sont trop faibles, les formes d'aide trop limitées et que le filet de sécurité laisse tomber trop de gens à travers ses mailles.

Ms Saravanmuttoo: I would like to remind you again that when you are really in deep poverty, to get out, poverty itself is the first barrier you have to get over.

Mr. Axworthy (Saskatoon—Clark's Crossing): You certainly covered a lot of ground in a short period of time and in a way that was very easy to understand. I wonder if you could help us with what has been happening over the most recent months. We do not yet have figures, but we can have some intuitions. I think you would know a lot better than us what has been happening with regard to poverty, the level of poverty and the numbers over the last couple of months.

As we head into a recession, we occasionally hear the minister talk about having reduced the numbers of poor children from 1.2 million to 0.95 million, which is still a totally unacceptable number. My guess is that we are heading up pretty steeply again. I wondered if you could give some indication.

Ms Saravanmuttoo: It seems like that, certainly. All the agencies dealing with children are experiencing great pressure. I think those figures are really deceptive in any case. Even if the child poverty numbers actually went down, I think there are increasing numbers in real depth of poverty. I think these are the people who have been surfacing at the food banks. Michael's story about the children coming to the food bank at Shepherds, the soup kitchen across from the social planning council, shows that this is really a building issue.

Certainly there are lots of other soup kitchens and facilities around and I think they are all experiencing the same thing. You are dealing with a family, for instance, and you call and they do not have any food; they have nothing. It is coming to the weekend and they have nothing and they have no money. What is going to happen? In the 1960s when I worked in Toronto, you generally gave money out of your own pocket. Now at least there are food banks, but this in its way is camouflaging the issue. The real damage to children is happening just in the same way.

Mr. McCulloch: The numbers in our report are not for 1990, so we do not have that, but you are quite correct. When you look at what has happened over the decade of the 1980s, starting from 1980, the numbers did go up during the recession and then they started coming down. The really disturbing thing was that they came down very slowly, although we had some of the best years of economic growth we have ever had

This is what alarms us. Yes, in recessions the numbers go up. Now we are asking whether we have lost everything we gained during the 1980s.

Mr. Axworthy: What comments would you make about recent federal government social policies in the context of that increased recession and the increased numbers of poor families and poor children? Please talk a little about the substantive impact of those policies, such as the privatization and cuts to unemployment insurance and family allowance and so on. Then we can talk about why it might have been.

[Translation]

Mme Saravanmuttoo: Je voudrais vous rappeler que, lorsque vous êtes dans la misère, la première barrière à surmonter pour en sortir, c'est la misère elle-même.

M. Axworthy (Saskatoon—Clark's Crossing): Vous avez su, en peu de temps, faire un vaste tour d'horizon et vous avez jeté la lumière sur de nombreuses questions. Pourriezvous nous donner une idée de l'évolution de ces derniers mois? Nous ne disposons pas de chiffres, nous n'avons qu'une idée approximative, mais vous devez en savoir bien davantage sur la situation des pauvres telle qu'elle a évolué au cours des derniers mois.

La récession s'abat sur nous, mais le ministre nous informe qu'il a réduit le nombre d'enfants vivant dans la pauvreté de 1,2 million à 0,95 million, chiffre qui n'en reste pas moins totalement inacceptable. J'ai d'ailleurs l'impression qu'il grimpe à nouveau et je me demande si vous pouvez me le confirmer.

Mme Saravanmuttoo: C'est certainement l'impression que l'on a. Tous les organismes qui s'occupent d'enfants sont vivement sollicités. De toute façon, ces chiffres ne veulent pas dire grand chose: même si le nombre d'enfants pauvres diminuait, celui des enfants qui sont dans la plus grande misère augmente sans doute; ce sont les gens qui ont fait leur apparition dans les banques d'aliments. Michael mentionnait tout à l'heure les enfants qui se présentent à la banque d'aliments des Bergers de l'espoir, la soupe populaire qui se trouve en face du Conseil de planification sociale; c'est bien là un signe que le problème s'aggrave.

Les soupes populaires et autres organismes charitables ne manquent pas, et tous signalent la même évolution. Vous vous occupez d'une famille, vous allez la visiter et vous constatez qu'elle se trouve dans le dénuement le plus complet, qu'elle n'a rien à manger. Arrive le week-end, et la famille n'a pas d'argent. Que va-t-il se passer? Quand je travaillais à Toronto, pendant les années 60, nous y allions généralement de notre poche; il existe maintenant tout au moins des banques d'aliments, mais d'une certaine façon, cela ne fait que camoufler le problème. Les enfants sont tout autant victimes.

M. McCulloch: Les chiffres de notre rapport ne portent pas sur 1990, nous ne les avons pas encore, mais vous avez tout à fait raison. A voir l'évolution pendant la décennie de 1980, on constate que les chiffres ont augmenté pendant la récession, puis ont commencé à baisser, mais seulement très lentement—et c'est ce qui est le plus inquiétant—bien que certaines des années étaient exceptionnellement prospères.

C'est là ce qui nous inquiète. Les chiffres ne font qu'augmenter pendant les récessions et nous nous demandons maintenant si nous avons perdu tout ce que nous avions acquis pendant les années 80.

M. Axworthy: Avec la récession qui s'aggrave, que pensezvous des mesures sociales récemment prises par le gouvernement fédéral? Que pensez-vous de l'augmentation du nombre des familles et enfants vivant dans la pauvreté? Pouvez-vous nous parler de l'effet des mesures comme la politique de privatisation, les compressions de l'assurance-chômage, la diminution des allocations familiales, etc. Nous pourrons alors parler des raisons de ces répercussions.

1600

Mr. McCulloch: When you work at the local level, child poverty is directly related to what happens at the federal level and to some extent at the provincial level. Families and children are really relying on federal initiatives. It is the cornerstone of anything that is going to happen.

The policies that have come down over the last year are very regressive in their impact on children. What the federal government seems to be saying is that children, people who are disabled, and single-parent women are going to pay their share of the recession and will probably pay their share of the defence budget, which has been increased. I think that is unacceptable. You just cannot do that. It has happened in unemployment insurance. We forecasted that a number of people who normally would be on UI are going to be shifted onto welfare. It is shifting the burden to some of the municipalities. The municipalities do not have the resources to meet that need, so they cut back on things like dental care or on some of the other agencies they fund. It happens that way and it trickles down, pardon the expression.

We have already talked about what has happened with CAP. The family allowance has been de-indexed for a number of years. It is slowly disappearing. If a government wants to get rid of the program, you would think it would just axe it rather than let it trickle to death.

Mr. Axworthy: You have been dealing with governments from time to time, presenting briefs and lobbying. Is there any doubt in your mind that the government understands the impact of its programs? In other words, could there be any interpretation other than the link you have placed on the cut-backs in programs and the increase in paying calls to poor people? Do you think government understands what it is doing?

Mr. McCulloch: I do not know if I can answer that. I hope it does, and I am sure it does understand.

Mr. Axworthy: If it knows what it is doing, it causes enormous cause for concern.

Mr. McCulloch: I think the answer could be formulated in the following way. We have not arrived where we have accidentally. The reason families and children are poor is part of everything that has happened federally, provincially, and to some extent municipally. It is not an accident we are here. I believe the government knows what it is doing, but there are some severe impacts being felt by some of the most vulnerable members of society.

Ms Saravanmuttoo: I certainly think the assumption has been...there was an article in *The Globe and Mail* fairly recently that said as the economy does better, so people individually do better. I think that is only true to a certain extent. With the global restructuring of the economic order there is a great gap between what happens to poor people and what happens to the economy.

As the economy gets better, the gap between the rich and the poor seems to grow and these divisions get accentuated. I think government policy seems to have tied into this and accelerated the trend, rather than trying to correct the trend, so to speak.

[Traduction]

M. McCulloch: Quand vous travaillez dans des organismes locaux, vous constatez que la pauvreté chez les enfants est liée directement à ce qui se passe au niveau fédéral et, dans une certaine mesure, au niveau provincial. Ce sont les mesures prises par le gouvernement fédéral qui déterminent l'action, à d'autres niveaux, en faveur des familles et des enfants.

Les mesures prises au cours de l'année écoulée sont très défavorables aux enfants. Le message du gouvernement fédéral, dirait—on, c'est que les enfants, les handicapés et les familles monoparentales doivent payer leur part de la récession et probablement aussi celle du budget de la défense, qui a été augmenté. Cela me paraît révoltant et inacceptable. C'est ce qui s'est produit avec l'assurance—chômage. Nous avons prédit qu'un certain nombre de ceux qui bénéficient normalement de l'assurance—chômage vont rejoindre les rangs des assistés sociaux. Ce sera aux municipalités d'assumer une partie du fardeau, mais celles—ci n'ont pas les ressources nécessaires et compriment donc d'autres dépenses, par exemple les soins dentaires ou les organismes qu'elles financent. C'est ainsi que les choses se passent et la pauvreté s'infiltre partout.

Nous avons parlé tout à l'heure du RAPC: Voilà plusieurs années que les allocations familiales ont été désindexées. Le gouvernement les grignote petit à petit. S'il veut supprimer un programme, pourquoi ne pas trancher carrément, au lieu de le saigner à blanc?

M. Axworthy: Vous qui avez eu affaire au gouvernement, en présentant des mémoires et en faisant du lobbying, pensez-vous que le gouvernement comprend l'importance de ces programmes? Autrement dit, peut-on expliquer différemment le lien entre la compression des programmes et l'augmentation du nombre de gens qui demandent des secours? Le gouvernement comprend-il ce qu'il est en train de faire?

M. McCulloch: Je ne sais pas si je peux répondre à cette question, j'espère qu'il le sait et je suis persuadé qu'il comprend très bien.

M. Axworthy: S'il le comprend vraiment, nous avons tout lieu de nous inquiéter.

M. McCulloch: Je crois pouvoir vous répondre de la façon suivante: Ce n'est pas par hasard que nous sommes arrivés où nous en sommes. Si les familles sont pauvres, c'est en raison des décisions prises au niveau fédéral, provincial et, dans une certaine mesure, municipale. Ce n'est pas par hasard que nous nous trouvons ici. Le gouvernement sait ce qu'il est en train de faire, mais ce sont les plus vulnérables de la société qui subissent les contrecoups les plus désastreux.

Mme Saravanmuttoo: On était parti de l'idée, je pense. . . The Globe and Mail a récemment publié un article selon lequel l'amélioration de la situation économique s'accompagnerait de celle de la situation des particuliers. Ceci n'est vrai que dans une certaine mesure. Avec la restructuration de l'économie mondiale, l'écart se creuse entre le sort de l'économie et celui des pauvres.

L'économie s'améliore, mais l'écart entre riches et pauvres semble se creuser et les divisions s'accentuer. Loin de redresser cette tendance, la politique gouvernementale semble pousser à la roue et accélérer la tendance.

Mr. McCulloch: We generate incredible wealth and opportunities in this country. You have to sit back and look at all the other countries in the world. If we cannot do it, then my goodness, who can?

Mr. Axworthy: I think it is important for those who implement policies of this sort to take responsibility for the impacts on ordinary people's lives and not just to see them numbers on a piece of paper. I was interested in your response.

The present government tends to use a very business-like, bottom-line type of analysis. You pointed out clearly that a commitment to poor people in the short term will generate benefits in the long term. Let us just deal with it on an economic basis for the moment. If we invest in poor Canadians, we will benefit in the long term; in other words, it makes good economic sense. Can you hazard a guess why then, bearing in mind the government's logic and rationale, it would not follow its own rationale in dealing with poor Canadians?

Ms Saravanmuttoo: I think there has been a preoccupation with short-term policies. There is no doubt that policies to alleviate child poverty will be expensive in the shorter term, and there is always a time lag. When hard economic times are coming in, you do not get the increase in costs from all these things—health and psychiatric disorders, etc.—but as time goes on, the conflict generated by the poverty becomes larger. To contain it is going to take more than... It is not going to be a one-to-one ratio, so to speak. It is a relational ratio. It will all come back gradually, and you will have to sort of help people by.

• 1605

Mr. McCulloch: Speaking as a marketing professor, one of the first things that goes in business is marketing expenses. The money a corporation... This analogy you have raised is not the nicest one to use when you are talking about people's lives, but since you have brought it up, things like advertising and promotion and new distributional techniques tend to go by the wayside quite quickly, and companies find themselves deeper in the hole because they have rid themselves of their heart and soul.

When you do the same thing with social programs—yes, it happens, and you feel the effects. It is just common sense. If you are operating a business, you invest when you have to, so that in the future the returns will come. That is why the Senate did its study. It is being held up, and we would like to ask why it has not been released. They were looking at that very issue.

Mr. Axworthy: The reason I raised that point is certainly not to underestimate the pain being caused, because we all can understand that, but to emphasize that the government's own logic is not being followed in this context, so you have a double problem—one of causing pain, and one of causing economic dislocation in the future as a result of not investing in the problem right now.

[Translation]

M. McCulloch: Par rapport à d'autres pays, le nôtre crée de grandes richesses et ouvre de nombreux débouchés. Si nous ne parvenons pas à mieux faire, qui d'autres le pourraient?

M. Axworthy: Ceux qui mettent en oeuvre des politiques de ce genre devraient être conscients de leurs répercussions sur la vie des gens ordinaires et ne pas y voir des chiffres abstraits. Je vous remercie de votre réponse.

Le gouvernement actuel tend à tout voir sous forme d'un bilan, d'un exercice comptable. Vous avez bien montré comment une aide donnée, à court terme, aux pauvres suscite des avantages à long terme. Considérons la question, pour le moment, sous l'angle économique: Si nous dépensons de l'argent pour les pauvres de notre pays, nous en tirerons des avantages à long terme, ce qui en fait une action parfaitement sensée. Pourquoi alors le gouvernement, en accord avec sa logique et ses principes, n'agirait—il pas ainsi envers les pauvres?

Mme Saravanmuttoo: C'est parce qu'il ne voit pas plus loin que le court terme. Les mesures prises pour lutter contre la pauvreté des enfants seront certainement coûteuses à court terme et il faut compter avec le décalage de temps. En période de crise économique, on ne ressent pas tout de suite l'augmentation des coûts dûs à la maladie et aux problèmes psychiatriques, mais au fur et à mesure que le temps passe, les répercussions de la crise et de la pauvreté se font de plus en plus sentir. Pour y parer il faut alors plus que. . Ce n'est pas une aide ponctuelle, individuelle qu'il faut alors, l'augmentation des coûts subit une croissance exponentielle. Il y aura peu à peu accumulation des coûts, et il faudra bien se décider à aider les gens.

M. McCulloch: Pour présenter la situation sous l'angle du marketing, que j'enseigne, la première chose dont il faut tenir compte, en affaires, sont les dépenses de marketing. L'argent qu'une société...La comparaison que vous avez faite peut choquer quand il est question de vies humaines, mais puisque c'est vous qui l'avez employée, l'argent dépensé en publicité, promotion et nouvelles techniques de distribution a tendance à disparaître rapidement et les sociétés se retrouvent encore plus en difficulté pour s'être dépouillées de leur coeur et de leur âme.

Quand vous appliquez cela aux programmes sociaux—oui, cela arrive effectivement—vous en ressentez les effets. C'est une question de simple bon sens. En affaires, vous investissez quand il le faut, pour en retirer des bénéfices par la suite. C'est pourquoi le Sénat a entrepris cette étude et nous aimerions bien savoir pourquoi elle n'a pas été publiée. C'est précisément la question sur laquelle le Sénat s'était penché.

M. Axworthy: J'ai soulevé cette question, certainement pas pour minimiser la gravité de la situation, car nous en sommes tous conscients, mais bien pour souligner que le gouvernement n'applique pas toujours sa propre logique, de sorte que le problème est double: D'une part on inflige la misère aux gens, et d'autre part on hypothèque l'avenir de bouleversements économiques pour n'avoir pas investi pour redresser la situation quand il était encore temps.

The Chairman: I wonder if I could pass the gavel to Ms Guarnieri, because I would like to ask some questions too.

Thank you for your presentation. I did have an opportunity to read the document here. It was very interesting. One thing that concerns me is the government is constantly being criticized based on a timespan that is based on the old Statistics Canada kind of documentation. Have you done anything on what has happened since tax reform? When it was introduced in 1987, a substantial number of poor people were taken off the rolls, and indeed the statistics presented yesterday in the House indicate that poor people were better off.

Also, the GST is a credit as well. A single parent would get a very substantial supplement there. In particular, somebody on welfare would be getting the same amount as somebody with an income of around \$30,000. Those at the lower end I would think would be substantially better off, given that if one subtracts the goods that are currently taxable and looks at the amount of money left over, they would have to spend about \$6,000 on goods that are not currently taxable in order to be paying more than the credit. I would like you to answer that question.

The second aspect I would like you to address is the question of the influence of public housing, because I recall a study done in metropolitan Toronto many years ago, when I was on that board in Metropolitan Toronto. We looked at the situations of people who were recipients of subsidized housing, as compared with people out in the private market. Of course, those in the private market were in a terrible situation—very high mobility and so on—but people in public housing at that time could just break even in terms of the budget that was considered reasonable for them. Has the situation of people who are getting subsidized housing worsened?

Mr. McCulloch: To start with your first question, let us take a look at what some of those federal government programs are and what some of the initiatives are.

• 1610

The GST credit, once again there is something you have to ask yourself, why was the GST brought in when it is going to affect the most vulnerable people? So then a tax credit was introduced. This tax credit is not fully indexed to inflation. As a result, its value is going to erode over time as well.

The Chairman: Let us leave that argument aside and look at it today, because it will be reviewed from time to time.

Mr. McCulloch: Right.

The Chairman: Clearly that is a problem, the whole indexing. It has to be reviewed on a regular basis. But looking at it today, as it is, a typical single parent is going to get \$580.

Mr. McCulloch: Keep in mind why they are getting that. They are getting that because all their other expenses, the needs they purchase, are going up.

The Chairman: No. Basic rents will not be going up substantially because of the GST.

[Traduction]

La présidente: J'aimerais également poser quelques questions, c'est pourquoi je demande à céder la présidence à M^{me} Guarnieri.

Merci de votre exposé, dont j'ai pris connaissance et qui m'a beaucoup intéressée. Une des questions qui me tracasse, c'est que le gouvernement est en butte à de constantes critiques basées sur d'anciennes données fournies par Statistique Canada. Avez-vous analysé la situation postérieurement à la réforme fiscale? Lorsque cette dernière a été introduite en 1987, un grand nombre de pauvres ont été retirés des listes et d'après les statistiques présentées hier à la Chambre des communes, il semblerait que les pauvres soient avantagés par cette réforme.

Il ne faudrait pas non plus oublier que la TPS les avantages également. Un parent célibataire toucherait un supplément assez considérable. Un assisté social peut toucher la même somme qu'une personne qui a un revenu d'environ 30,000\$. Ceux qui se trouvent au bas de l'échelle seraient très avantagés, car si on soustrait les produits actuellement imposables et si on examine la somme qui reste, ces familles devraient dépenser environ 6,000\$ en marchandises actuellement non imposables pour dépenser plus que le crédit d'impôt. Pourriez-vous répondre à cette question?

J'aimerais également que vous me parliez des logements sociaux et de leur rôle. Il y a plusieurs années, lorsque je siégeais à la municipalité du Grand Toronto, une étude avait été faite là-dessus et nous avons examiné le cas de ceux qui bénéficiaient d'un logement social en comparaison de ceux qui devaient se loger sur le marché privé. La situation sur ce dernier était terrible à l'époque—en raison de la grande mobilité et autres problèmes—mais ceux qui avaient un logement social parvenaient tout juste à joindre les deux bouts avec un budget considéré alors comme raisonnable. La situation des occupants de logements sociaux s'est-elle détériorée?

M. McCulloch: Pour répondre à votre première question, examinons ce que font certains de ces programmes du gouvernement fédéral et quelles sont les mesures qui sont prises.

Vous parlez du crédit d'impôt pour la TPS, mais pourquoi instaurer cette taxe alors qu'elle va accabler les plus vulnérables? Pour remédier à cela on a prévu un crédit d'impôt mais qui n'est pas entièrement indexé et dont la valeur ne va donc cesser de s'amenuiser.

La présidente: Laissons de côté cet argument et examinons la situation actuelle, car on a prévu une échelle mobile.

M. McCulloch: C'est exact.

La présidente: Il est vrai que l'indexation constitue un problème et qu'il faut la revoir à intervalles réguliers. Mais à l'heure actuelle une mère ou un père célibataire va toucher 580\$.

M. McCulloch: Et n'oubliez pas pourquoi ils touchent cette somme: c'est parce que toutes leurs dépenses incompressibles vont augmenter.

La présidente: Non, le loyer de base ne va pas beaucoup augmenter à cause de la TPS.

Mr. McCulloch: That is an assumption.

The Chairman: Of course the fact is that basic food is exempt. That is a large part of their budget.

Mr. McCulloch: Sure, but all of the inputs that go into rent, many of them are taxable as well.

The Chairman: Yes, but the percentage of the rents is certainly not going to be up 7%. It is going to be more like 1% or 2%.

Mr. McCulloch: I guess that depends on whose forecast that is. The government is not just giving money away here. I think it has carefully calculated what it is going to cost families and it is trying to cover that. I do not see any benefit to low-income families based on the implementation of the goods and services tax.

In fact, it is going to be hitting charities quite hard as well. They are not even treated under the legislation. They do not have as many breaks as businesses do, some small businesses. When you look at the extra costs that charities are going to have to bear, that is going to hit low-income people as well, because often they are serviced by these charities.

Some of the other things you mentioned...

Ms Saravanmuttoo: Excuse me. I thought also some of the provinces are talking about taking this money back.

The Chairman: There are some, because they feel it is too generous.

Ms Saravanmuttoo: This is certainly going to make people on social assistance less well off, considerably less well off.

The Chairman: If they do that, yes.

Mr. McCulloch: On page 12 of the document, perhaps I could briefly read it, because it addresses some of the other federal government programs.

Family allowances, the refundable and non-refundable child tax credits and the non-refundable equivalent to married credit for single parents have all been partially de-indexed. This means that their real value has been and will continue to be eroded over time.

Furthermore, the child care expense deduction, rather than be converted to a tax credit, was doubled from \$2,000 to \$4,000 for children under seven. Deductions benefit upper income families much more than lower income families, while credits are of the same value to all taxpayers.

I do not think the tax changes substantially benefit low-income people. There is one small group, as pointed out by the National Council of Welfare, in some of their studies that they have published; it is the very, very, very poorest. That is not a substantial amount of low-income people who will benefit.

You mentioned public housing. We did a scenerio on pages 26 and 27 of the report. How can I budget when there is nothing left to budget? This was a section that looked at what people spend their money on. We did not produce it at the Council; it was produced for us by an agency called Entraide Budgétaire, which is a local budgeting agency for low and middle income people.

[Translation]

M. McCulloch: C'est une simple hypothèse.

La présidente: Et les aliments de base, qui constituent une part substantielle du budget des pauvres sont exemptés.

M. McCulloch: C'est vrai, mais un grand nombre des intrants qui composent le loyer sont également imposables.

La présidente: Oui, mais les loyers n'augmenteront que de 1 ou de 2 p. 100, non de 7 p. 100.

M. McCulloch: Tout dépend des prévisions sur lesquelles vous vous basez. Le gouvernement ne fait pas de largesses, il a soigneusement calculé ce qu'il va en coûter aux familles et il essaye de couvrir cette somme. Je ne vois pas quel avantage les familles à faible revenu tirent de la mise en vigueur de la taxe sur les produits et services.

Les organismes de bienfaisance vont, en fait, être durement touchés. La loi ne prévoit pas, à leur intention, autant d'exemptions qu'on en a prévu, par exemple, pour les petites entreprises. Si vous prenez en compte les coûts supplémentaires que devront assumer les organismes de bienfaisance, les répercussions, une fois de plus, se feront sentir pour les indigents qui, très souvent, reçoivent des secours de ces organismes.

Certains des autres points que vous avez soulevés...

Mme Saravanmuttoo: Excusez-moi, mais vous me rappelez que certaines des provinces envisagent de reprendre cet argent.

La présidente: Certaines d'entre elles, parce que cela leur paraît trop généreux.

Mme Saravanmuttoo: Voilà qui va certainement toucher durement ceux qui reçoivent des secours de l'aide sociale.

La présidente: Si les provinces en décident ainsi, c'est vrai.

M. McCulloch: Je pourrais peut-être vous donner lecture d'un passage à la page 12 de notre document dans lequel il est question de certains des programmes du gouvernement fédéral.

Les allocations familiales, les crédits d'impôt pour enfants, remboursables et non remboursables, et l'équivalent non remboursable du crédit de couples mariés dont bénéficient les parents célibataires ont tous été partiellement désindexés, de sorte que leur valeur réelle n'a cessé et ne cessera de se dégrader.

Par ailleurs, la déduction pour frais de garde d'enfant, au lieu d'être convertie en crédit d'impôt, a été doublée, et est passé de 2,000\$ à 4,000\$ pour les enfants en-dessous de sept ans. Les déductions sont beaucoup plus à l'avantage des familles à revenu élevé que de celles à faible revenu, tandis que les crédits ont la même valeur pour tous les contribuables.

Je ne crois pas que les nouvelles mesures fiscales profitent beaucoup aux gens à faible revenu, à l'exception d'un petit groupe, comme le faisait remarquer dans certains de ses rapports le Conseil national du Bien-être, à savoir les plus démunis. Ce n'est donc pas un grand nombre de personnes à faible revenu qui bénéficie des ces changements.

Vous parliez des logements sociaux. Aux pages 26 et 27 du rapport, nous présentons un cas typique: Comment établir un budget quand il n'y a rien à dépenser? C'est un chapitre dans lequel nous examinons les dépenses des gens. Ce n'est pas nous qui avons rédigé ce chapitre, mais un organisme local appelé Entraide budgétaire, qui aide les gens à revenu moyen et faible à établir leur budget.

On these pages 26 and 27, these are estimates of what a low income family has to spend their money on just to survive. So where there is money in a category, this is where Entraide Budgétaire recommends that they spend their money. After this family has paid for rent and utilities, food, clothing and transportation, they have \$48 left to cover what Entraide Budgétaire considers they would need \$182 to cover.

Rents are very expensive in Ottawa-Carleton. They are assuming that this family of four can get a rent of \$550, and that is not including utilities, heat, hydro and phone. Rent eats up a huge chunk of people's income. We need affordable housing. We need it in many different forms. It could be through co-operatives. There are many different ventures that can provide affordable housing, not "low-income housing" but affordable housing, housing where people will spend 25% to 30% of their income on it and not 60% to 70% to 80%, which is common here in Ottawa-Carleton. Rents are through the roof.

Ms Saravanmuttoo: There is nowhere near enough affordable housing for people. It is just desperate for a number of people; 60% to 70% is not all that uncommon.

• 1615

Mr. McCulloch: What happens often with families is they have to cover that. That is non-discretionary. The discretionary part of their budget is things like food, where they would have to take money out. Forget private pension plans. Life insurance is very important sometimes. Disability insurance—forget it. Dental expenses—often forget it. Personal care needs—forget it. Vacations, Christmas holidays—forget it. They have nothing left to spend that money on. If you have \$48 left after you have covered food and housing, your basic costs, and some clothes and transportation, that is all you have for everything else.

Housing is in a serious state right now, and we do need much more affordable housing.

The Chairman: Is the family that receives subsidized housing living at or above the poverty line?

Ms Saravanmuttoo: I would not believe so at all. I know that in visiting families who were in public housing, they were subjected to the same stresses, the same shortage of money, the same need to go to the food bank. It just is so difficult. It is a continual process of struggling to try to make ends meet. The people in public housing may be slightly better off, but they certainly are not comfortably off.

Mr. McCulloch: Almost 100% of all families and children receiving welfare are well below the poverty line, and they are not all in subsidized housing.

The Chairman: Thank you very much. We appreciate your input and we will certainly be considering your views.

The next group is from the Child Poverty Action Group from Toronto. Welcome to the committee. I am pleased to see we are having a perspective from my home region in Metropolitan Toronto.

[Traduction]

Aux pages 26 et 27 il y a le budget minimum indispensable pour permettre à une famille à faible revenu de simplement survivre. Le budget est établi selon les recommandations d'Entraide budgétaire. Une fois payés, le loyer, l'électricité, le chauffage et autres, les aliments, les vêtements et les transports, il reste à cette famille 48\$ au lieu des 182\$ jugés nécessaires par Entraide budgétaire pour couvrir le reste.

Dans la région d'Ottawa-Carleton les loyers sont très élevés. Le budget est basé sur un loyer de 550\$ pour une famille de quatre personnes, sans compter les commodités comme le chauffage, l'électricité et le téléphone. Le loyer absorbe un gros pourcentage des revenus. Nous avons besoin de logements abordables, et ce, sous diverses formes, que ce soit par coopératives ou par diverses entreprises de loyers non pour «familles à faible revenu» mais d'habitations à loyers modérés auxquels les gens consacrent 25 à 30 p. 100 de leur revenu, et non 60, 70 ou 80 p. 100, ce qui est souvent le cas à Ottawa-Carleton. Les loyers sont vraiment exorbitants.

Mme Saravanmuttoo: Il y a grande pénurie de logements à loyer modéré. La situation est désespérée pour un grand nombre de gens qui doivent souvent y consacrer 60 à 70 p. 100 de leur revenu.

M. McCulloch: Ce sont des dépenses non compressibles pour les familles, les dépenses compressibles étant constituées par l'alimentation et c'est là-dessus qu'ils doivent prendre l'argent. Ne parlons pas de penser à s'assurer une retraite. L'assurance-vie est parfois très importante, quant à l'assurance-accident, aux soins dentaires, aux soins personnels, aux vacances, aux Fêtes de Noël, enterrons tout cela. Il ne reste pas d'argent pour cette catégorie de dépenses. S'il vous reste 48\$ après avoir payé le loyer et l'alimentation, vos frais de base, les transports et les vêtements indispensables, c'est tout ce qui vous reste pour toutes les autres dépenses.

La situation du logement est actuellement très grave et il nous faut beaucoup plus de logements à loyer modéré.

La présidente: Les familles qui vivent dans des logements subventionnés sont-elles au-dessus ou tout juste au seuil de la pauvreté?

Mme Saravanmuttoo: Je ne le crois pas. Pour avoir visité des familles dans des logements sociaux, je sais qu'elles souffraient du même manque d'argent, des mêmes tensions, qu'elles devaient faire appel aux banques d'aliments. La vie est si dure, à essayer continuellement de joindre les deux bouts. Les gens qui vivent dans des logements sociaux sont peut-être marginalement mieux placés, mais ils sont loin de vivre dans l'aisance.

M. McCulloch: La presque totalité des familles et enfants qui bénéficient de l'aide sociale sont bien en-dessous du seuil de pauvreté et ne vivent pas tous dans des logements subventionnés

La présidente: Je vous remercie. Vous nous avez apporté là des faits intéressants, et nous en tiendrons certainement compte.

Le groupe suivant, auquel je souhaite la bienvenue, est le Child Poverty Action Group, de Toronto. Comme je viens moi-même de cette région, je suis particulièrement heureuse de vous entendre.

Poverty

[Text]

Ms Susan Zytaruk (Child Poverty Action Group, Toronto Chapter): We are actually a national organization. My colleagues are Mary Pat MacKinnon and Dr. Brigitte Kitchen. We are pleased to have the opportunity to speak to the committee today, particularly now that it is the first anniversary of the passing of the resolution by Mr. Broadbent that provides your mandate.

We wanted today to be brief in our comments. We wanted to give you an overview of our concerns and have an opportunity to enter into a dialogue with you. Our colleagues who have preceded us have touched on many of the issues in identifying the problem of child poverty in this country. We would like to talk to you about some of our concerns about current policies and some ideas for resolution.

Our major paper, called "Unequal Futures", is about to be published, and when it is ready we will be sending copies to you. Today we just have some excerpts from it that we will be referring to and of which we have copies for you. When that is complete, it will be our major policy document. That will be ready within the new year.

Now we want to identify an overview of the issues as we see them and look at the key points of what we are referring to as our family endowment policy.

• 1620

Ms Mary Pat MacKinnon (Social Planning Consultant, Social Planning Council of Ottawa-Carleton): One thing we feel is very important is to not give the idea that child poverty is the current popular issue of the late 1980s and early 1990s. Child poverty has been around for a long time. In fact it has been a persistent social problem. Although we hear a lot of talk about the numbers up and down, I think we should all bear in mind that in 1988 the child poverty numbers were slightly under one million, but they were still significantly higher than in 1980. As Michael said earlier, this is despite the fact that we saw some years of very strong growth and employment growth. Yet we still have this very serious problem.

We look at the solutions out there and we have to come to the conclusion that this trickle-down theory that came out of Reaganomics simply has not worked. With it we have had an erosion of family income and other supports. At the same time we have seen a continued dualization of the labour market, something the Economic Council of Canada is talking about when they say "good jobs", "bad jobs", or another term, "non-standard jobs". With that comes the declining value of the minimum wage and the erosion of average weekly earnings. All of these things combine to keep poor families poor, but more importantly, to make a number of other families very vulnerable to falling into poverty.

We have this large number of children and families in poverty. We are now in a recession, and we think we are going into a recession with a growing number of vulnerable families. These are families that can and will fall easily into poverty unless there is agressive action taken. We do not see this as a case of us and them. This is a case of all of us. There are families out there in the middle class who are going to be tomorrow's poor families. We are opposed to

[Translation]

Mme Susan Zytaruk (Child Poverty Action Group, Toronto Chapter): Nous sommes en fait une organisation nationale. Je vous présente mes collègues, M^{me} Mary Pat MacKinnon et M^{me} Brigitte Kitchen. Nous sommes heureux de comparaître devant vous en ce jour anniversaire de l'adoption de la résolution de M. Broadbent qui vous confère votre mandat.

Nous voudrions, très brièvement, vous exposer les questions qui nous tiennent à coeur pour pouvoir en discuter avec vous. Le groupe qui nous a précédé a abordé un grand nombre des questions afférentes à la pauvreté des enfants au Canada, et nous voudrions vous parler de certaines des inquiétudes que nous causent les politiques actuelles et proposer certains moyens d'y remédier.

Notre rapport principal intitulé «Unequal Futures» est sur le point d'être publié et nous vous en enverrons alors des exemplaires. Nous n'en avons apporté que certains extraits que nous allons vous distribuer. Quand ce rapport sera terminé, l'an prochain, ce sera notre principal document de travail.

Nous voudrions vous donner une vue générale des questions telles qu'elles se présentent à nous et examiner les points principaux de ce que nous appelons notre politique d'aide aux familles.

Mme Mary Pat MacKinnon (conseillère, Conseil de planification sociale d'Ottawa-Carleton): Il importe surtout de ne pas donner l'impression que la pauvreté des enfants est un problème propre aux dernières années. En réalité, il y a bien longtemps qu'il existe, c'est même un problème social que nous n'arrivons pas à battre en brèche. On a beaucoup parlé du chiffre en hausse et en baisse, mais nous devrions tous nous rappeler qu'en 1988 on comptait un peu moins d'un million d'enfants pauvres, chiffre cependant beaucoup plus élevé qu'en 1980 et ce, comme le disait Michael, malgré que nous ayons connu plusieurs années de forte croissance et d'augmentation de l'emploi. Le problème n'en reste pas moins très grave.

Quand on examine ce qui se passe dans la réalité, il faut bien en arriver à la conclusion que la théorie dite de l'osmose descendante, issue des politiques économiques à la Reagan n'a pas marché et s'est accompagné d'une diminution des revenus familiaux et autres secours. Nous avons assisté en même temps à une subdivision du marché du travail dont parle par exemple le Conseil économique du Canada quand il classe les emplois en bons et mauvais ou les catalogues de «postes non normalisés». Ce phénomène s'accompagne d'une diminution du salaire minimum et d'une érosion du salaire hebdomadaire moyen. Tous ces facteurs contribuent à maintenir dans la pauvreté les familles à faible revenu et surtout à précariser la situation d'un grand nombre d'autres familles menacées, elles aussi, de pauvreté.

Il y a donc un grand nombre de familles et d'enfants qui souffrent de pauvreté. Nous sommes en période de récession, période que nous abordons avec un nombre croissant de familles vulnérables qui, si nous n'agissons pas énergiquement, risquent d'être entraînées dans la pauvreté. Il n'est pas question là d'un sort qui ne toucherait que les autres: il nous touche tous. Il y a des familles de la classe moyenne qui se retrouveront demain dans la misère. Nous ne

seeing it in these polar terms—the polarization of us and them. It is all of us together.

The next section we wanted to talk about is what we call, or have the temerity to call, misdirected government economic and social policies. This is everything from the erosion of the child benefits package to regressive taxation measures, to UI amendments, the cap on CAP, and monetary fiscal policies. There is a whole gamut of things. I want to turn this over to Brigitte, who is going to talk about some of these.

Ms Brigitte Kitchen (Professor of Social Policy, York University): Maybe I should start off with a definition of the misdirected government economic and social policies. I use the words of John Kenneth Galbraith, who described it as the "horse and sparrow" policy. The work of the sparrows feeds the horses and the droppings of the horses are then supposed to feed the sparrows. He goes on to point out that while that may be a very happy state of affairs for the horses, it is obviously not such a great state for the poor, particularly not for families with children.

One of the questions that has puzzled the Child Poverty Action Group ever since we came together is that supply-side economics really has hit families with children harder than any other group in society. I remember the last time we were here presenting to this committee, we actually asked if this government did not like children and families because they were so harsh on the so-called children's benefits in particular.

I was born in Europe and have kept in touch with the European social programs, and one thing that always amazes me is that we hear in this country that we canot afford to support families with children adequately. We hear that universal family allowances are a drain on the resources, whilst the Dutch, who are hard-working and responsible people, pay family allowances to their queen. She actually likes it, I have been told. It makes her feel part of her people. The Dutch economist with whom I discussed this issue also said that then, of course, we tax her, and we tax her as the richest woman in the Netherlands; she deserves to be taxed hard, but we give her family allowances in recognition of the fact that she is a parent. What I would like to point out is that this is a different way of approaching social policy, and particularly taxation policy.

• 1625

What I have brought with me is a chart I would like to share with you, and maybe you could pass it around. This is a chart that is going to be included in our forthcoming publication called "Unequal Futures". It presents a snapshot of the extent of inequality between families with children in Canada, based on the survey of family expenditures of 1986. It had to be the 1986 one because the 1988 figures were not available when we did the calculations.

The easiest way to understand it is if you turn the chart around so if you hold it this way we can take, for instance, food, which is the dark black group, and people line up one behind the other. What you see is that the vulnerables

[Traduction]

devons pas voir cette question en termes polarisés, imaginer que cela ne concerne que les autres: cela nous concerne tous.

Nous voudrions maintenant parler de ce que nous appelons—ou avons la témérité d'appeler—les politiques économiques et sociales mal conçues du gouvernement. Cela comprend tout depuis l'érosion des prestations pour enfants jusqu'aux mesures fiscales régressives, aux changements apportés à l'assurance-chômage, au plafond imposé au RAPC et aux politiques fiscales monétaires. Il y en a tout un éventail, mais je vais laisser la parole à Brigitte, qui va s'attacher plus particulièrement à certaines d'entre elles.

Mme Brigitte Kitchen (professeure de politiques sociales, Université York): Je ferais peut-être bien de vous donner d'abord une définition de ces politiques économiques et sociales mal conçues. En reprenant les termes de John Kenneth Galbraith, qui parlait d'une «politique du cheval et du moineau». La fiente de moineau nourrit les chevaux et le crottin de cheval est sensé ensuite nourrir les moineaux, situation peut-être très satisfaisante pour les chevaux, mais dans le cas qui nous préoccupe, celui des pauvres, en particulier ceux qui ont des enfants, il n'y a peut-être pas de quoi pavoiser.

Une des questions qui n'a cessé d'intriguer notre Groupe depuis que nous travaillons ensemble, c'est que cette économie de l'offre a frappé plus durement que tout autre groupe les familles avec enfants. La dernière fois que nous avons comparu devant ce Comité, je me rappelle que nous avions demandé si le gouvernement en avait particulièrement contre les familles et les enfants, car il semblait s'acharner sur leurs prestations.

Je suis d'origine européenne et me tiens au courant des programmes sociaux européens. Je m'étonne sans cesse d'entendre dire dans ce pays que nous n'avons pas les moyens d'aider les familles avec enfants. On nous dit que les allocations familiales universelles drainent nos ressources alors que les Hollandais, peuple travailleur et sérieux, versent des allocations familiales à leur reine. On me dit qu'elle aime bien cela. Cela lui donne l'impression de faire partie du peuple. L'économiste néerlandais avec qui j'en ai parlé a dit également ce qui suit: «Évidemment, nous l'imposons, et nous l'imposons en tant que femme la plus riche des Pays-Bas; elle mérite d'être lourdement imposée, mais nous lui donnons les allocations familiales parce qu'elle est mère de famille.» Il s'agit là d'une façon différente d'aborder la politique sociale, et particulièrement la politique fiscale.

J'ai apporté avec moi un tableau, et j'aimerais vous en remettre un exemplaire. Ce tableau sera inclus dans notre publication prochaine intitulé Unequal Futures. Il donne un aperçu de l'étendue de l'inégalité entre les familles qui ont des enfants au Canada, à partir d'un sondage qui a été effectué sur les dépenses des familles en 1986. Nous avons dû utiliser les données de 1986, car celles de 1988 n'étaient pas encore connues lorsque nous avons fait les calculs.

Si vous tournez le tableau de côté, vous le comprendrez plus facilement. Vous avez, par exemple, les aliments, le groupe en noir foncé, et les groupes se suivent l'un derrière l'autre. On constate que les vulnérables viennent Poverty

[Text]

immediately stand behind the poor, followed by mainstream, the advantaged and the affluent, and every time one steps behind the other that means a percentage increase in the average amount spent on food.

For instance, the affluent spend 1.5 times more on food than the poor. Look at education, for instance. The affluent again spend four times as much as the poor. This is in a country that has a public school system. It illustrates very well the amount of advantage the affluent can buy through education for their children. Health care is another one. Almost 1.8 times as much in health care is the difference between the poor and the affluent.

The Child Poverty Action Group from Ottawa who spoke before us talked about the increasing vulnerability of Canadian families with children. Look at security. Under security is included life insurance, unemployment insurance coverage, Canada Pension and private pension coverage. You see the significant vulnerability of even the mainstream. That leads me back to pointing out the misdirected thrust of current social policy in this country.

In the European Community the policy emphasis is not on crunching the numbers of poor people. The emphasis is on the middle class. The emphasis is on the middle class because if the middle class is doing well the poor are doing well. This is a lesson we seem to have forgotten. It was a lesson that was well understood in the 1940s, when unemployment insurance and family allowances were brought in. They were supposed to be the cornerstones of Canadian income security programs for working people. I am not talking about the elderly at this point. We have now allowed unemployment insurance and family allowance, both of which are such important income support programs, to be so seriously eroded.

• 1630

I am a great fan of George Bernard Shaw, and he once said that the most important choice we all make in our lives is the choice of our parents, and that once we have made this choice there is very little that individual children can do about it. But governments, and we as members of society, can do quite a lot about the children's choices. I do not only see it as a moral responsibility, but as one that makes good economic sense.

To end with another quote, this time from Alexander Solzhenitsyn, he says in his book, *The Cancer Ward*, that what is wrong in the Soviet Union is that all the emphasis is put on economics. He says we need a change; we need to put ethics first and economics afterwards. My policy choice would be to have ethical economics and to move away from Keynesianism for the rich to the original Keynesian approach and have ethical economics that would benefit the middle class and the poor.

Ms MacKinnon: I would add to Brigitte's comments on the erosion of the child benefit package and also address something that came up earlier that relates to the whole partial de-indexation of both the child benefit package and very informally to the personal income taxation system itself.

[Translation]

immédiatement derrière les pauvres, suivis de la classe moyenne, des favorisés et des riches. Chaque fois que l'un arrive derrière l'autre, cela représente un pourcentage plus élevé du montant moyen consacré aux aliments.

Par exemple, les riches dépensent une fois et demie et plus pour l'alimentation que les pauvres. Prenez par exemple l'éducation: les riches dépensent encore une fois quatre fois plus que les pauvres pour l'éducation, et il s'agit pourtant d'un pays qui a un système scolaire public. Cela montre très bien tous les avantages que les riches peuvent acheter, grâce à l'éducation, pour leurs enfants. En ce qui concerne les soins de santé, les riches y consacrent 1,8 fois plus d'argent que les pauvres.

La section d'Ottawa du Child Poverty Action Group, qui a comparu avant nous, a parlé de la vulnérabilité croissante des familles canadiennes avec enfants. Examinons un peu la sécurité. La sécurité comprend l'assurance-vie, l'assurance-chômage, le Régime de pensions du Canada et un régime de rentes privé. On constate que même la classe moyenne est extrêmement vulnérable. Je dois encore une fois souligner l'objectif mal orienté de la politique sociale actuelle au pays.

Dans la communauté européenne, la politique ne vise pas surtout à diminuer le nombre de pauvres. On met l'accent sur la classe moyenne. En effet, si la classe moyenne va bien, les pauvres vont bien. Il semble que nous ayons oublié cette leçon. Nous l'avions bien copmpris dans les années 40, lorsque l'assurance-chômage et les allocations familiales ont été mises en place. Ces mesures devaient être la pierre angulaire des programmes de sécurité du revenu au Canada pour les travailleurs. Je ne parle pas des personnes âgées ici. Nous avons aujourd'hui permis une grave détérioration de l'assurance-chômage et des allocations familiales qui sont deux programmes importants de soutien du revenu.

J'admire beaucoup George Bernard Shaw, et il a dit un jour que le choix le plus important que nous ayons à faire dans notre vie est celui de nos parents, et qu'une fois ce choix fait, les enfants ne peuvent plus y changer grand-chose. Mais les gouvernements, et nous, en tant que membres de la société, pouvons faire beaucoup pour les enfants. Non seulement en avons-nous la responsabilité morale, mais c'est également rentable du point de vue économique.

Pour terminer par une autre citation, cette fois d'Alexandre Solzenitsyn qui a écrit dans son livre *The Cancer Ward* que le problème en Union soviétique, c'est que l'on met l'accent sur l'aspect économique. Il dit que nous avons besoin d'un changement; l'aspect économique doit venir après l'éthique. Personnellement, je choisirais l'économique éthique et je m'éloignerais du keynésianisme pour les riches au profit de l'approche keynésienne originale. Une économique éthique profiterait à la classe moyenne et aux pauvres.

Mme MacKinnon: J'aimerais ajouter quelque chose au sujet de ce qu'a dit Brigitte concernant la détérioration des avantages sociaux pour les enfants et parler également d'une question qui a été soulevée plus tôt concernant la désindexation partielle des divers avantages accordés aux enfants et, de façon très informelle, de l'impôt sur le revenu des particuliers.

I know that Ken Battle from the National Council of Welfare has presented a brief to this committee. In his excellent brief there are many facts and figures, which you already have, but I want to refer you to them once again and to point out two items. One, over \$3 billion will have been removed from the child benefits package from approximately mid-1980s to about 1991 as a result of partial de-indexation.

The Chairman: Are they not adjusted?

Ms MacKinnon: No. The whole tax system was partially de-indexed and there has been no change and certainly no talk about fully indexing. If that is to happen, I am very happy, but I make so bold as to say that I certainly do not see that on any agendas in the country today. I would like to see review of the levels from time to time.

Second, this partial indexation also has another pernicious effect by making more and more poor Canadian families pay tax, because their incomes, from which they pay these income taxes, are not fully indexed, so more of them are paying tax over time. Although you may be taking some poor families off the tax rolls, you are putting many more families back on the rolls through the effect of de-indexation. That is really important to bear in mind, because what the one hand is doing, the other hand may not be aware of.

Ms Kitchen: You asked the question about the GST earlier on. I looked at some of the figures relating to the GST this morning, and the cut-back or decline of the sales credit will start at an income level of \$25,000 next year, in the 1991 tax year. The poverty rate for 1988 was already approximately \$26,600 dollars in the larger urban centres, so giving a family with an income of \$25,000 and two children \$740 in sales tax is really targeting some help to the poorest of the poor, even people already living below the poverty level. What about the person making \$27,000, or the group immediately above, the really vulnerable group of people? This makes almost a mockery of the sales tax.

• 1635

Ms MacKinnon: The next thing we wanted to quickly address is what we are calling "no quick fix solutions will work". This is where we want to talk about the family endowment policy.

We want to point out that the causes of poverty are complex and diverse, and the solutions to poverty require a concerted effort of both levels of government and require policies within both the labour market and the income security fields. We see these two things as being the pillars of the solution. The family endowment policies, which will be discussed in more detail when "Unequal Futures" comes out, we see as being one way to address family policy. It is a beginning to a public debate, which has to occur right now.

I am going to turn it over to Brigitte now to talk about the family endowment policy.

[Traduction]

Je sais que Ken Battle, du Conseil national du Bien-être, a présenté un mémoire à votre comité. Dans son excellent mémoire, il donne de nombreux faits et chiffres, que vous avez déjà, mais j'aimerais attirer votre attention sur deux points en particulier. D'abord, plus de 3 milliards de dollars ont été éliminés du programme d'avantages sociaux pour les enfants, du milieu des années 80 jusqu'à 1991 environ, à la suite de la désindexation partielle.

La présidente: Ne sont-ils pas rajustés?

Mme MacKinnon: Non. Tout le régime fiscal a été partiellement désindexé, il n'y a eu aucun changement et il n'est certainement pas question de la pleine indexation. Si c'est le cas, j'en serai très heureuse, mais si je peux me permettre de vous le faire remarquer, ce n'est à l'ordre du jour d'aucun gouvernement du pays aujourd'hui. J'aimerais que le niveau soit révisé de temps à autre.

Ensuite, cette indexation partielle a une autre conséquence pernicieuse en faisant payer de plus en plus d'impôts aux familles pauvres canadiennes, car leur revenu, à partir duquel elles paient ces impôts sur le revenu, ne sont pas pleinement indexées, de sorte qu'à la longue, elles sont plus nombreuses à payer des impôts. Même si certaines familles pauvres ne sont plus obligées de payer des impôts, la désindexation fait en sorte qu'un plus grand nombre de familles doivent en payer. Il est important de s'en rappeler, car la main gauche ne sait peut-être pas ce que fait la main droite.

Mme Kitchen: Vous avez posé une question au sujet de la TPS tout à l'heure. J'ai examiné certains chiffres au sujet de la TPS ce matin, et la réduction ou la diminution du crédit de taxe de vente s'appliquera à un niveau de revenu de 25,000\$ l'an prochain, soit pour l'année fiscale 1991. En 1988, le seuil de pauvreté s'établissait déjà à environ 26,600\$ dans les grands centres urbains. Donc, en accordant une remise de 740\$ à une famille avec deux enfants et un revenu de 25,000\$, on vise réellement à aider les plus pauvres parmi les pauvres, ceux qui vivent déjà en deçà du seuil de pauvreté. Et les personnes qui gagnent 27,000\$, ou le groupe immédiatement au-dessus, le groupe de gens vraiment vulnérables? C'est se moquer du monde.

Mme MacKinnon: Permettez-moi de vous parler brièvement d'une autre question. Nous disons qu'aucune solution rapide ne règlera le problème. Je veux parler ici de la politique d'aide aux familles.

Nous voulons souligner que les causes de la pauvreté sont complexes et variées, et que les solutions exigent un effort concerté des deux paliers de gouvernement ainsi que des politiques en matière d'emploi et de sécurité d'emploi. La solution repose sur ces deux éléments. Les politiques d'aide aux familles, que nous aborderons plus en détail lorsque notre rapport «Unequal Futures» sera publié, sont un moyen d'améliorer la politique en ce qui concerne les familles. C'est le début d'un débat public qui doit se tenir immédiatement.

Je vais maintenant donner la parole à Brigitte qui vous parlera de la politique d'aide aux familles.

Poverty

[Text]

Ms Kitchen: The family endowment policy should be seen as a social floor of economic opportunities for families with children. The first plank should be an adequate employment income at a level that allows parents to support their children at a decent and adequate level.

One of the objections we have with the present direction of government social policy is targeting and singling out poor people and low-income people as if there is something wrong with them. We feel very strongly that a basic right of a Canadian citizen is to be able to earn a living that allows him or her to support him or herself and their children, without having to wait for government hand-outs. I think this is one of the most serious erosions happening to the economic security of families with children.

We also realize that government income security programs are needed. Even if you take a generous income of \$50,000, if the parent has four children to support—and I hasten to add that only a very small number of Canadians have such a large number of children, but nevertheless they exist—we can no longer consider this income a particularly high income if there are four or five children. Therefore, we have recognized the importance of horizontal equity. We also feel that horizontal equity is necessary to achieve vertical equity.

At whatever the income level, the presence of children makes a difference to the standard of living of families with children. We feel there has to be a return to the previous commitment of Canadian governments that child rearing is a joint responsibility between parents and the state. Even Margaret Thatcher, when she started cutting back on her social programs, did not cut back on universal child benefit, which in dollar terms provides \$100 per month for a child. Even one of the greatest champions of supply-side economics has not taken steps in cutting back on support to families with children.

We are suggesting a national child tax credit for median-income families to reflect 25% of the net cost of raising a child. This credit should be fully indexed. It would increase by 5% per child for each \$1,000 of income that the family was below the median, and would cover the full cost of raising a child for parents whose earnings or income were only sufficient to keep them out of adult poverty. We also feel there have to be national standards for social assistance income so that social assistance levels in the maritime provinces provide the same kind of economic well-being they do in the wealthier provinces.

• 1640

We would also argue for support for affordable family housing. Housing allowances can be an effective tool to combat family policy and should be used creatively, together with support for non-profit family housing. You asked about

[Translation]

Mme Kitchen: La politique d'aide aux familles devrait être considérée comme un minimum social de possibilités économiques pour les familles ayant des enfants. Le premier élément doit être un revenu d'emploi adéquat qui permette aux parents de faire vivre décemment leurs enfants.

L'une de nos objections en ce qui concerne l'orientation actuelle de la politique du gouvernement c'est que cette politique vise et pointe du doigt les pauvres et ceux qui ont un revenu peu élevé comme s'ils avaient quelque chose à se repprocher. Nous croyons fermement que l'un des droits fondamentaux d'un citoyen canadien consiste à être capable de gagner sa vie de façon à pouvoir vivre et faire vivre ses enfants, sans être obligé d'attendre une aide du gouvernement, ce qui mine gravement la sécurité économique des familles, à mon avis.

Nous savons très bien que les programmes gouvernementaux de sécurité du revenu sont nécessaires. Même avec un revenu confortable de 50,000\$, si le parent a quatre enfants à sa charge—et je m'empresse d'ajouter que même si très peu de familles canadiennes comptent un aussi grand nombre d'enfants, elles existent néanmoins—nous ne pouvons plus considérer un tel revenu comme étant particulièrement élevé si une famille compte quatre ou cinq enfants.

Par conséquent, nous avons retenu l'importance de l'équité horizontale. Nous estimons également que l'équité horizontale est nécessaire pour arriver à l'équité verticale. Peu importe le revenu, la présence d'enfants fait une différence dans le niveau de vie des familles qui ont des enfants. Nous estimons que les gouvernements canadiens doivent revenir à leur engagement précédent selon lequel l'éducation des enfants est une responsabilité conjointe des parents et de l'Etat. Même Margaret Thatcher, lorsqu'elle a commencé à sabrer dans ses programmes sociaux, n'a pas touché aux allocations familiales universelles qui s'élèvent à 100\$ par mois pour un enfant. Même cette grande championne de l'aspect offre de l'économique n'a pas pris de mesure pour réduire l'aide financière aux familles qui ont des enfants.

Nous recommandons que les familles ayant un revenu moyen reçoivent un crédit d'impôt national pour enfants équivalant à 25 p. 100 du coût net de l'éducation d'un enfant. Ce crédit pourrait être pleinement indexé. Il augmentera de 5 p. 100 par enfant pour chaque tranche de 1,000\$ de revenu en-dessous du revenu moyen, et il couvrirait le coût entier de l'éducation d'un enfant pour les parents dont le revenu ne suffit qu'à les garder au-dessus du seuil de pauvreté en tant qu'adultes. Nous estimons qu'il faudrait également établir des normes nationales pour les prestations d'assistance sociale afin que le montant versé dans les provinces des Maritimes assure aux gens le même niveau de vie que dans les provinces plus riches.

D'autre part, il faudrait aider les familles à se loger à un prix abordable. Les allocations-logement peuvent être un moyen efficace de soutenir les familles et il faudrait s'en servir de façon intelligente en favorisant également la

the difference between public housing for social assistance families and those who have to purchase housing in the private market. The Social Planning Council of Metropolitan Toronto published a study some years ago called "The Poor Are Getting Poorer", which pointed out that only 19% of the social assistance recipients in Ontario were living in public housing, and of those who had this privilege, their income was about 20% higher than those in the private market. So it really does make a difference.

Another platform for our family endowment program is a national program for child care and a child development centre. We feel it is very important that children have the opportunity to be with their parents in the early years of their life. Therefore, we are suggesting that parents have access to about 18 months of parental leave. The Swedes have introduced this. The Germans have it in place for 12 months. The French have a parental leave policy of up to three years. This has been done not only for child development purposes but for labour market purposes. I have been told by both French and German economists that their extensive parental leave program is an attempt to get marginal workers out of the work force. The amount of support for the parents are the equivalent of social assistance rates in both countries. So there is a real alternative for a low-income parent to have the chance to be at home with the child.

For children over the age of two and a half years, we feel they require the stimulation of a publically financed child care system. Again, I would like to point out that the French government has not gone bankrupt subsidizing the école maternelle for children over the age of two. If you want statistics, 45% of all French children from the age of two on use the école maternelle full time, which means they go everyday, except Wednesday when they are closed, and 65% use them part of the time.

The last part of our family endowment policy would be a national family services act, so the income maintenance programs are backed by necessary social services.

Ms Zytaruk: We are very concerned about the number of poor children in the service sector. The child welfare people can point out that a high number of their children are from poor families, and there is an over-representation there. The income will help reduce this. We must recognize that there needs to be some support for family services, and we see a national family services act as a way to develop an ability to provide support for families in crisis to help them deal with family stress. Many child treatment centres and substitute care are there because supports were lacking when the need was the greatest. We need access to high quality support programs that can be available to families in all regions of Canada irrespective of whether they live in have or have-not provinces.

[Traduction]

construction de logements familiaux sans but lucratif. Vous avez demandé quelle était la différence entre les logements sociaux mis à la dispositions des familles assistés sociales et les logements du marché privé. Le Conseil de planification sociale de l'agglomération urbaine de Toronto a publié, il y a quelques années, une étude intitulée: «The Poor Are Getting Poorer», qui souligne que seulement 19 p. 100 des assistés sociaux de l'Ontario vivaient dans des logements publics et que ceux qui avaient ce privilège avaient un revenu environ 20 p. 100 supérieur à celui des assistés sociaux qui devaient se loger sur le marché privé. Par conséquent, ce genre de programme améliore vraiment la situation des gens.

Toujours pour aider la famille, nous préconnisons un programme national de garderies ainsi qu'un centre de développement de l'enfant. Nous croyons très important que les enfants puissent être avec leurs parents au cours des premières années de leur vie. Par conséquent, nous proposons d'accorder aux parents un congé parental d'environ 18 mois. Ce congé a été instauré en Suède. Il existe en Allemagne depuis 12 mois. Les Français accordent jusqu'à trois ans de congé parental. Ces mesures ont été prises non seulement pour favoriser le développement de l'enfant, mais également pour désencombrer le marché du travail. Des économistes français et allemands m'ont dit que leur programme de congé parental vise à faire sortir les travailleurs occasionnels du marché du travail. Les prestations que touchent les parents équivalent aux prestations d'assistance-sociale, dans les deux pays. Par conséquent, les parents à faible revenu ont vraiment la possibilité de rester à la maison avec leurs enfants.

Pour ce qui est des enfants âgés de plus de deux ans et demie, nous estimons qu'ils ont besoin de services de garderie financés par l'Etat pour stimuler leur éveil. Encore une fois, je souligne que le gouvernement français n'a pas fait faillite en subventionnant l'école maternelle pour les enfants âgés de plus de deux ans. Si vous voulez des statistiques, à partir de l'âge de deux ans, 45 p. 100 de tous les enfants français vont à l'école maternelle à plein temps, c'est-à-dire tous les jours sauf le mercredi où l'école est fermée, et que 65 p. 100 d'entre eux la fréquentent à temps partiel.

Enfin, le programme que nous préconisons devrait inclure une loi nationale sur les services à la famille qui permettrait de compléter les programmes de maintien du revenu par les services sociaux requis.

Mme Zytaruk: Dans le secteur des services, nous sommes très inquiets devant le nombre d'enfants pauvres. Les services d'aide à l'enfance vous diront que la majeure partie de leur clientèle vient de familles pauvre. La croissance du revenu contribuera à améliorer la situation. Nous devons reconnaître la nécessité de soutenir les services à la famille et, à notre avis, une loi nationale sur les services à la famille permettrait d'aider les familles en détresse. De nombreux centres de traitement pour enfants et de soins palliatifs doivent leur existence au fait que la famille n'a pas pu obtenir d'aide lorsqu'elle en avait le plus besoin. Nous devons avoir accès à des programmes de soutien de haute qualité qui seront mis à la disposition des familles de toutes les régions du pays, peu importe qu'elles vivent dans des provinces riches ou des provinces pauvres.

Poverty

[Text]

• 1645

Ms MacKinnon: I just want to add a little bit on the labour market side. As Brigitte pointed out, we really believe this is the beginning point for a solution, that most people do want to work, want to be in the labour force. But the labour force policies really do have to be changed drastically if we are going to accomplish that.

A commitment to full employment means that the government, the public sector, has to commit itself to job creation. That can be done in many creative ways—through community economic development and regional economic development—but it has to happen.

We also have to have much better labour standards. We know now from many studies that almost 50% of the new jobs that were created in the 1980s have been what are called non-standard or marginalized jobs. These jobs are jobs held by women, single parent mothers, people who are poor. There are no benefits, there is no security. This is not a ticket out of poverty.

Also, we have to look at increased average wages, which we know have gone down in the 1980s. In fact they are lower, both on a weekly and on an hourly basis, than they were in the 1980s. It is that group we are talking about when we talk about vulnerable families.

Also, we have to look at the whole educational training front. Unemployment insurance changes have taken \$800 million out of the UI fund. Government has said that it is going to go into training. There are no guarantees that those training spots are going to be available for the people who need them.

Another very important part of labour market policies is the whole employment equity and pay equity policies. We are not going to have greater equity unless these policies can come into place. If you look across Canada, there are only a couple of provinces that have anything approaching employment equity policies.

In closing, because we do want to turn it over for questions, we want to reiterate what both Michael and Helen have said, and that is that investing in families is not charity. We do not see it as charity; we see it as a sound investment in a more secure, stable Canada. It is not that we can forgo paying. We pay now or we pay in a very big way later in human costs and in social costs and in economic costs.

Ms Guarnieri: Thank you very much for your collective presentation, which is very much appreciated.

Professor Kitchen, in your opening remarks you mentioned that when you appeared before you asked, do you like children? Do you think it is appropriate to repeat that question?

Ms Kitchen: Yes, I would like to repeat that question.

Ms Guarnieri: I very much like your observation that child poverty is not simply an issue of the 1990s and that there are no quick-fix solutions. We continually hear in the House of Commons that a job is an answer to poverty. I

[Translation]

Mme MacKinnon: Je voudrais ajouter quelques mots au sujet du marché du travail. Comme Brigitte l'a souligné, nous croyons que c'est le point de départ d'une solution et que la plupart des gens veulent travailler et se trouver sur le marché du travail. Néanmoins, il faudra modifier radicalement les politiques de main-d'oeuvre pour atteindre cet objectif.

Si nous nous engageons sur la voie du plein emploi, le gouvernement, le secteur public, devra s'efforcer vraiment de créer des emplois. Il y a bien des façons novatrices de le faire, que ce soit au moyen du développement économique communautaire ou de l'expansion économique régionale, mais il faut agir.

D'autre part, les normes du travail laissent beaucoup à désirer. De nombreuses études nous ont appris que pratiquement la moitié des nouveaux emplois créés dans les années 1980 étaient des emploits dits marginalisés. Ils étaient occupés par des femmes, mères de famille monoparentale, des personnes pauvres. Ces emplois ne comportaient pas d'avantages sociaux et n'offraient aucune sécurité. Ce n'est pas ainsi que l'on peut se sortir de la pauvreté.

D'autre part, il faudrait envisager d'augmenter le salaire moyen, qui, en fait, a diminué dans les années 1980. Les salaires tant hebdomadaires qu'horaires sont plus bas qu'ils ne l'étaient dans les années 1980. Voilà qui sont les gens vulnérables dont nous parlons.

D'autre part, il faudrait se pencher sur le problème de la formation professionnelle. Les changements apportés à l'assurance-chômage ont délesté la caisse d'assurance-chômage de 800 millions de dollars. Le gouvernement dit que cet argent sera consacré à la formation. Rien ne nous garantit que ces possibilités de formation seront offertes à ceux qui en ont besoin.

Un autre élément capital des programmes relatifs au marché du travail est la politique d'équité en matière d'emploi et de parité salariale. Tant que cette politique ne sera pas instaurée, la situation ne sera pas plus équitable. Si vous prenez l'ensemble du pays, ce genre de politique n'existe que dans une ou deux provinces.

Afin de vous laisser nous poser des questions, nous allons conclure en répétant ce que Michael et Helen ont dit, à savoir qu'on ne fait pas la charité en investissant dans la famille. Il s'agit, selon nous, d'un investissement rentable dans un Canada plus stable. Il faudra payer la note tôt ou tard. Nous pouvons soit payer maintenant ou payer beaucoup plus cher, ultérieurement, sur le plan humain, social et économique.

Mme Guarnieri: Merci beaucoup de votre exposé collectif, que nous avons vivement apprécié.

Professeur Kitchen, dans votre déclaration liminaire, vous avez mentionné que, lors de votre comparution précédente, vous avez demandé si nous aimions les enfants? Croyez-vous utile de répéter cette question?

Mme Kitchen: Oui, je voudrais la répéter.

Mme Guarnieri: Je conviens tout à fait avec vous que la pauvreté chez l'enfant n'est pas seulement un problème des années 1990 et qu'il n'existe pas de solution toute faite. On ne cesse de répéter à la Chambre des communes qu'un

wonder if you could flesh out the concept of working poor, which I think is a new concept. I wonder if you might agree that perhaps one of the reasons we are seeing such difficult times could be because government has not put in the resources it should have in more prosperous times.

Ms MacKinnon: On whole issue of working poverty or the numbers of people who are working around poverty, it is approximately 50%. So approximately 50% of all poor people are in the labour force. And we keep repeating this. I do not know what the problem is, but we have to keep repeating it because over and over we are told that it is a problem because they do not have a job and if they could only get into the labour force that problem would be solved. Well, it is not solved.

All the studies that have come out of the Economic Council, the Institute on Research and Public Policy, and the Canadian Labour Market Productivity Centre have all showed this problem of increased number of new jobs that are marginalized jobs, jobs that are non-unionized, have no benefits, low wages.

The CLMPC has said that of the new jobs they studied from 1983 to 1987, almost half of these new jobs paid less than \$300 a week. That is only two-thirds of the average weekly earnings. And remember, average weekly earnings have declined from 1980 to 1988. So there is a real concern. Those are your working poor, or they are the people who are going to fall into being the working poor. That is a very big problem, the dualization of the labor market, and it is a problem that is not going to go away just by saying if we put the right stimulators into the economy they will create the jobs and people will not fall into poverty. I am afraid it takes a lot more aggressive public policy than that. I do not think there is any way around it, we have to spend some money on job creation.

• 1650

Ms Kitchen: There is also a new category of the working poor now, and these are the people who are in a marginal economic situation because of the high cost of child care, particularly in Metropolitan Toronto, where a parent can easily pay \$10,000 a year. I can give you an example, a neighbour of mine who is a middle-class person. She has a take-home pay of \$2,200. She pays \$1,500 in child care. That leaves her \$700 to take care of all her other expenses.

The Chairman: Is it an infant, or. . .?

Ms Kitchen: Well, she has an infant and a three-year-old. The infant care is about \$780 and the care for the child under three is close to \$500.

The Chairman: Is she using a community-based, non-profit centre?

Ms Kitchen: Well, how is she going to get into it? If she is lucky she might get into it, but you see there is a long—

The Chairman: There is one in every school in North York and one in every school in Toronto.

[Traduction]

emploi constitue un bon moyen d'éliminer la pauvreté. Pourriez-vous nous préciser davantage le concept du travailleur pauvre, qui est, je pense, un nouveau concept. Peut-être conviendrez-vous que si nous traversons une période aussi difficile, c'est parce que le gouvernement n'a pas consacré à ce problème les ressources qu'il aurait dû déployer quand les choses allaient mieux.

Mme MacKinnon: Pour ce qui est des travailleurs pauvres, environ 50 p. 100 des travailleurs se situent aux alentours du seuil de la pauvreté. Par conséquent, environ 50 p. 100 des pauvres du Canada sont sur le marché du travail. C'est une chose sur laquelle nous revenons souvent. J'ignore à quoi est dû le problème, mais nous devons le souligner, car nous entendons dire constamment que les pauvres ne seraient plus pauvres s'ils pouvaient entrer sur le marché du travail. En fait, cela ne règle pas leur problème.

Il ressort de toutes les études publiées par le Conseil économique du Canada, l'Institut de recherches politiques et le Centre canadien du marché du travail que la proportion des nouveaux emplois créés qui sont des emplois marginalisés, non syndiqués, n'offrant aucun avantage social et mal rémunérés augmente.

Le CCMT a fait valoir que près de la moitié des nouveaux emplois qu'il a étudiés, de 1983 à 1987, étaient payés moins de 300\$ par semaine. Cela ne représente que les deux tiers du salaire hebdomadaire moyen. Et n'oubliez pas que ce salaire moyen a diminué entre 1980 et 1988. Cela pose donc un sérieux problème. Ces travailleurs sont ceux que l'on appelle les travailleurs pauvres. Il s'agit-là d'un problème très grave. Ce dualisme pose un problème très grave, et il ne suffit pas, pour l'éliminer, de dire que les gens ne tomberont pas dans la pauvreté si le gouvernement apporte à l'économie les stimulants dont elle a besoin pour créer des emplois. J'ai bien peur qu'il faille une politique publique beaucoup plus énergique. La seule solution est de consacrer de l'argent à la création d'emplois.

Mme Kitchen: Il y a également une nouvelle catégorie de pauvres, ceux qui se trouvent dans une situation économique marginale à cause du coût élevé des services de garderie, surtout dans l'agglomération urbaine de Toronto, où un parent peut facilement débourser 10,000\$ par an. Pour vous donner un exemple, une de mes voisines fait partie de la classe moyenne. Elle touche un salaire net de 2,200\$. Elle doit payer 1,500\$ en frais de garderie. Cela lui laisse 700\$ pour toutes ses autres dépenses.

La présidente: Est-ce un bébé ou...?

Mme Kitchen: Elle a un bébé et un jeune enfant de trois ans. Elle paye environ 780\$ pour le bébé et près de 500\$ pour l'autre enfant.

La présidente: Va-t-elle dans un centre communautaire sans but lucratif?

Mme Kitchen: Comment le pourrait-elle? Si elle a beaucoup de chance, elle peut obtenir une place, mais il y a une longue. . .

La présidente: Il y en a un dans chaque école de North York et dans chaque école de Toronto.

Ms Kitchen: But there is a long waiting list.

Ms MacKinnon: She actually may not be eligible for a full subsidy. I know from national statistics that have been done that where the subsidy kicks in is often at so low a level that there are people who are poor people, but they are not entitled to the full subsidy. That is if, as Brigitte said, you could actually find a spot. As Michael said, in Ottawa-Carleton it is one in 26 who can get a full subsidized space.

Ms Guarnieri: So are we correct in saying that this delay in a comprehensive child care system is certainly adding to the burdens of the poor? It certainly needs to be rectified before 1993.

Ms Kitchen: It is not only an economic problem, but also a psychological problem. There is worry for the parent, particularly if it is a single parent, who feels that she has to work. The choice between her being on social assistance and working at a poverty level becomes a very hard one when the additional child care costs are taken into account.

Ms Guarnieri: Will you be studying the effects of the GST on the poor? Have you conducted a comprehensive study to date? What do you surmise will be the effects?

Ms Kitchen: It depends. It is very hard to conjecture what inflation is going to do once the GST is poured in. There are many unanswered questions. For instance, we do not know to what extent companies are actually lowering prices because the manufacturing tax has been removed. We have not been told that there is any watchdog program being set up to monitor this.

Mr. Axworthy: I want to thank you for your presentation and for suggesting, as you have before, some longer-term solutions rather than continuing to respond. To allow poverty to continue to increase and then trying to stop it once it starts is a little bit like the dog chasing his tail, and I suspect it proves about the same amount of satisfaction.

It has been a year since my then leader's motion, which was adopted unanimously by the House of Commons, to work toward eliminating child poverty by the year 2000. What would you say about the progress the government has made over the last year? Would you call it progress?

• 1655

Ms Zytaruk: Is there anything to be said?

Ms Kitchen: We would have to say no. There is certainly no progress, despite the fact that we have heard a lot. The government takes pride in the fact that poverty figures for children have actually nominally declined. They nominally declined for the past two years, but now we are sliding into a recession, so they are bound to go up again. In fact, since 1973 the child poverty rate in Canada has not been lower than 15%. That was the best we did, in 1976. I think Mary Pat mentioned earlier that the figures are still not as low as they were in the 1980s, and after all, we have had a number of years of extensive economic growth.

[Translation]

Mme Kitchen: Mais la liste d'attente est très longue.

Mme MacKinnon: Elle n'a peut-être pas droit à la totalité de la subvention. D'après les statistiques nationales, le niveau de revenu qui vous rend admissible à une subvention est souvent tellement bas que des gens n'ont pas de droit au montant total, même s'ils sont pauvres. Et cela, comme l'a dit Brigitte, à la condition de trouver une place. Comme l'a déclaré Michael, c'est seulement un enfant sur 26 qui peut obtenir une place de garderie entièrement subventionnée dans Ottawa-Carleton.

Mme Guarnieri: Par conséquent, nous avons raison de dire que le retard dans la mise en oeuvre d'un programme de garderie aggrave encore la situation des pauvres? Il faudrait certainement y remédier avant 1993.

Mme Kitchen: Il s'agit non seulement d'un problème économique, mais d'un problème psychologique. La situation inquiète beaucoup les parents qui doivent travailler, surtout s'il s'agit de mères célibataires. Il est très difficile de choisir entre l'assistance sociale et un emploi mal rémunéré si l'on tient compte des frais de garde d'enfant.

Mme Guarnieri: Allez-vous étudier les répercussions de la TPS sur les pauvres? Avez-vous déjà effectué une étude approfondie? A quelles conséquences vous attendez-vous?

Mme Kitchen: Cela dépend. Il est très difficile de prévoir quels seront les répercussions de la TPS sur l'inflation. De nombreuses questions restent sans réponse. Par exemple, nous ignorons dans quelle mesure les prix vont baisser en raison de l'élimination de la taxe sur les ventes des fabricants. On ne nous a pas dit si le gouvernement surveillerait l'évolution des prix.

M. Axworthy: Je tiens à vous remercier de votre exposé et aussi d'avoir suggéré, comme vous l'aviez déjà fait, des solutions à long terme plutôt que purement ponctuelles. Si nous laissons la pauvreté s'aggraver avant d'essayer de l'éliminer, nous nous enfermons dans un cercle vicieux.

Il s'est écoulé un an depuis que le chef de mon parti a présenté une motion, adoptée à l'unanimité par la Chambre des communes, qui visait à éliminer la pauvreté chez les enfant d'ici l'an 2000. Que pensez-vous des progrès que le gouvernement a réalisés à ce sens au cours de l'année écoulée? Parleriez-vous de progrès?

Mme Zytaruk: Pouvons-nous dire quelque chose?

Mme Kitchen: Nous devons répondre par la négative. Aucun progrès n'a été fait, même si on en a beaucoup parlé. Le gouvernement se vante de ce que le nombre d'enfants pauvres a légèrement diminué. Il a diminué depuis deux ans, mais nous nous dirigeons tout droit vers une récession, et il va donc remonter. En fait, depuis 1973, le pourcentage d'enfants pauvres n'a jamais été inférieur à 15 p. 100, au Canada. C'est là le meilleur résultat que nous ayons obtenu, en 1976. Mary Pat a déjà mentionné, je pense, que les chiffres n'ont toujours pas redescendu à leur niveau des années 1980, dont plusieurs ont été des années de forte croissance économique.

Ms MacKinnon: When Mr. Broadbent brought forward his motion that was before the federal government had brought in its cap on the Canada Assistance Plan. The cap on the Canada Assistance Plan strikes a very serious blow at the vulnerable in our society, from Newfoundland to the Northwest Territories. I think it was done in such a subtle way and such a sneaky way that many people do not understand that it will have an impact on child care, on social assistance payments, on a whole host of very vital community services for needy people.

Mr. Axworthy: It is very important that when government makes a commitment it should be telling the truth. If it has done things to make matters worse in the meantime, from the response to a question that I asked earlier it would appear to be difficult to misunderstand that things are getting worse, and they are getting worse because of government policies. What does that say about a government? I suppose I might put it on a scale of one to ten in hypocrisy. Where would you think that would put the government?

I think it is a very important question. The government is going on saying that it is doing all sorts of wonderful things, and in fact it is—

The Chairman: They have reduced the income tax to poor people. They have increased the child tax credits substantially. Come on!

Mr. Axworthy: We are getting from the witnesses --

The Chairman: I would like to get something that we can present and of which the government might endorse a good section. If you just want to play games, then I think we might as well leave. I think there is a commitment in the year of the child for this government to do something. Let us try to get something that is presentable.

Mr. Axworthy: I do not think it is I who is playing games, I think it is the government that is playing games and making matters worse when it is trying to say it is making things better.

The Chairman: On a scale of one to ten, what have you done for children this year? You could not even come to the meetings.

Mr. Axworthy: I was not on the committee.

Since our chair is so touchy as to not want to deal with that question, perhaps I could raise a question dealing with disability. Sometimes things hit home because of people I see and people who come into my office. One particular case is a man of about forty who was badly burned when he was nine years old, and he cannot work. He has skin grafts, and it is very difficult for him to work, or stand or sit or do anything for very long. That person, as you probably are aware, is destined to be poor, because all that person is eligible for is welfare.

Ms Kitchen: That person is only destined to be poor if he was born in a poor family. We also have to take that into account.

Maybe I can defuse the debate that was going on earlier. I do not think it is so much government hypocrisy. I think the government really believes in its supply-side economics, and that is why we used the term "misdirected" economic policy.

[Traduction]

Mme MacKinnon: Lorsque M. Broadbent a proposé sa motion, c'était avant que le gouvernement fédéral ne plafonne le régime d'assistance publique du Canada. Ce plafonnement porte un dur coup aux Canadiens les plus vulnérables de toutes les régions du pays, de Terre-Neuve aux Territoires du Nord-Ouest. Le gouvernement l'a fait de façon si sournoise que bien des gens ne comprennent pas que cela se répercutera sur les services de garderie, sur les prestations d'assistance sociale et une foule de services communautaires d'une importance cruciale pour les nécessiteux.

M. Axworthy: Lorsqu'un gouvernement prend un engagement, il est très important qu'il dise toute la vérité. Si, entretemps, il a contribué à aggraver la situation, et d'après la réponse à ma question de tout à l'heure, il serait difficile de ne pas tirer cette conclusion, que faut—il penser de la politique gouvernementale? Nous pourrions lui accorder une note de un à dix en hypocrisie; où pensez—vous qu'il se situerait?

C'est une question cruciale. Le gouvernement continue de prétendre qu'il fait toutes sortes de belles choses, alors que...

La présidente: Il a réduit l'impôt sur le revenu des pauvres. Il a nettement augmenté le crédit d'impôt pour enfants. Allons!

M. Axworthy: D'après ce que nous disent le témoin...

La présidente: Je voudrais que nous proposions une mesure susceptible d'être approuvée en grande partie par le gouvernement. Si vous voulez simplement politicailler, nous ferions aussi bien de partir. Le gouvernement s'est engagé à agir au cours de l'année de l'enfant. Tâchons d'arriver à une proposition présentable.

M. Axworthy: Ce n'est pas moi qui politicaille, mais plutôt le gouvernement qui aggrave la situation tout en prétendant qu'il l'améliore.

La présidente: Sur une échelle de un à dix, qu'avez-vous fait pour les enfants cette année? Vous n'avez même pas pu venir à nos réunions.

M. Axworthy: Je ne faisais pas partie du Comité.

Comme notre présidente ne veut pas aborder cette question, je pourrais peut-être parler des personnes handicapées. Les gens qui viennent me voir à mon bureau attirent parfois mon attention sur certaines questions. Je songe notamment au cas d'un homme d'une quarantaine d'années qui a été gravement brûlé lorsqu'il avait neuf ans et qui ne peut pas travailler. On lui a fait des greffes de peau, mais il a beaucoup de mal à travailler, à rester debout ou assis, ou à faire quoi que ce soit pendant de longues périodes. Comme vous le savez sans doute, cette personne est condamnée à la pauvreté, étant donné qu'elle n'a droit qu'à l'assistance sociale.

Mme Kitchen: Cette personne n'est condamnée à la pauvreté que si elle est née dans une famille pauvre. Nous devons également en tenir compte.

Pour revenir sur la discussion de tout à l'heure, je ne pense pas que le gouvernement soit vraiment hypocrite. Il croit vraiment à l'économie de l'offre, et c'est pourquoi nous avons dit que sa politique économique était «mal orientée».

Poverty

[Text]

Michael Wilson recently said "you have to die before you go to heaven". We are maybe not asking people to die, but certain people are being asked to accept economic burdens. They are singularly unprepared for such burdens because they do not have a cushion to fall back upon.

• 1700

We hear so much about how all the tax expenditures on corporations will benefit us in the long run, but I would like to point out that the more successful economies in the world—Japan and Germany—have considerably higher corporation taxes than we do. They have not gone down yet.

The Chairman: Some of your information is out of date. A large corporation tax was just passed by Parliament.

I am interested in getting something practical. I think the government thinks its economic plan is better than the one that was in place before. The year 1984 was extremely disastrous for the Canadian public, for poor children and for other poor people. They have introduced a tax reform package, which results in a substantially higher percentage of the revenue coming from higher-income Canadians, and a substantially lesser amout coming from lower-income Canadians.

Ms MacKinnon: That is incorrect. Under tax reform the group benefiting the most in terms of a reduced taxation burden were the wealthiest in our country. The top federal tax bracket was reduced from approximately 34%.

The Chairman: If you look at individuals you can make that statement, but if you look at the wealthy as a group they are paying more tax. A lot of the loopholes were removed and substantially more people are working and paying taxes. The fact of the matter is that the government is not going to change the tax reform package. They think it works better and there is considerable evidence to show that it does work better, both in terms of economic activity and in terms of the fact that we have to compete in the real world.

In terms of looking at things we could do that would be acceptable to the government, for example, tax credit and housing schemes and the kind of things that would directly help low-income people, what things would you suggest as being the most effective ways of dealing with the real problem of poverty in children?

Ms MacKinnon: There is the short term and there is the long term. I recommend that you look at the recommendations given to you today in terms of the family endowment policy. In addition to those, Ken Battle of the National Council of Welfare has a whole series of short-term, medium-term and long-term practical answers. I think a number of his short-term answers, particularly those centred around significantly increasing the child tax credit, getting rid of partial de-indexation of the tax system, looking at the child benefit package, including that \$4,000 child tax deduction that really benefits high-income families—

[Translation]

Michael Wilson a récemment déclaré qu'il fallait mourir avant d'aller au ciel. Sans aller jusqu'à demander aux gens de mourir, on leur demande d'assumer un certain fardeau économique. Ils sont très mal placés pour assumer ce fardeau, faute des appuis nécessaires.

On nous chante sur tous les tons que nous tirerons profit, à long terme, des concessions fiscales accordées aux sociétés, mais je tiens à souligner que les économies les plus prospères, c'est-à-dire celles du Japon et de l'Allemagne, font payer beaucoup plus d'impôt à leurs sociétés que nous. Ces impôts n'ont pas encore baissé.

La présidente: Certains de vos renseignements sont périmés. Le Parlement vient d'adopter un impôt important sur les sociétés.

J'aimerais que nous abordions des questions pratiques. Le gouvernement pense probablement que son plan économique est supérieur au précédent. Mille neuf cent quatre-ving-quatre a été une année extrêmement désastreuse pour le public canadien, pour les enfants pauvres et pour les autres défavorisés. Le gouvernement a instauré un train de réformes fiscales grâce auxquelles les Canadiens à revenu élevé vont contribuer beaucoup plus aux recettes fiscales, tandis que les Canadiens à faible revenu y contribueront beaucoup moins.

Mme MacKinnon: C'est inexact. Ceux qui bénéficient le plus de la réforme fiscale sont les riches. La tranche d'imposition fédérale supérieure a été réduite d'environ 34 p. 100.

La présidente: C'est vrai pour certaines personnes, mais dans l'ensemble, les riches paient davantage d'impôt. Un grand nombre d'échappatoires ont été supprimées, et beaucoup plus de gens travaillent et paient des impôts. Le fait est que le gouvernement ne va pas modifier ses mesures de réforme fiscale. Il pense qu'elles donnent de meilleurs résultats, et tout prouve que c'est bien le cas, tant en ce qui concerne l'activité économique que notre compétitivité internationale.

Pour ce qui est des mesures que nous pourrions prendre et qui seraient acceptables pour le gouvernement, par exemple, des crédits d'impôt, des programmes de logement et autres choses qui aideraient directement les gagne-petit, quels sont, selon vous, les moyens les plus efficaces de s'attaquer à la pauvreté chez les enfants?

Mme MacKinnon: Il faut prendre des mesures à court terme et à long terme. Je vous suggère d'examiner les recommandations formulées aujourd'hui en ce qui concerne la politique de soutien à la famille. En plus, Ken Battle, du Conseil national du bien-être, a toute une série de solutions pratiques à court terme, à moyen terme et à long terme à proposer. Parmi les solutions à court terme, je pense surtout à celles qui consistent à augmenter nettement le crédit d'impôt pour enfants, à renoncer à la désindexation partielle, à réviser les prestations pour enfants, y compris la déduction pour enfants de 4,000\$, dont les familles à revenu élevé sont les principales bénéficiaires. . .

The Chairman: Do you really recommend getting rid of that? Do you not think there is an equity question there for women who are out working?

Ms MacKinnon: As Ken Battle pointed out, between that one and the child tax credit they just increased, over \$3 million will be spent by the federal government. If they took that almost \$4 million—

The Chairman: I think the middle class would be enraged. I think of members of my own family who have children of their own and who are working themselves and I think there is a real question of equity around the quality of child care.

Ms MacKinnon: It is not the middle class that is benefiting most, it is the upper-income Canadians in the top brackets who are able to take the greatest advantage of that \$4,000.

The Chairman: So you are definitely against a child care deduction?

Ms MacKinnon: Yes, I am.

The Chairman: Did you follow the court case that occurred—

Ms MacKinnon: I am definitely against that. I am in favour, as most social policy groups are, of having it converted into a tax credit, which is more equitable.

The Chairman; Personally, I think that would be unacceptable to the vast majority of Canadian working moms.

Ms Kitchen: It is a very difficult issue, particularly when you are talking about getting female parents off social assistance. There is so much rhetoric around moving that group off social assistance.

Mr. Axworthy: I have a point of order, Madam Chairman. Would it not be more useful if we did not debate the witnesses but just ask them questions and listen to their answers? It would certainly be more helpful for me and I think for the witnesses. The questions can be asked in such a way that they elicit responses they do not have to debate over. We will hear many things we disagree with and agree with.

• 1705

The Chairman: Did you want to finish your response?

Ms Kitchen: My response is that there has to be a certain amount of priorization of what needs to be done. You would obviously want to start with the most vulnerable group of people. There is enough research available now that it is very destructive for children to be raised on provincial social assistance. Our recommendation would be that this is the first group that has to be singled out. Female parents with children are the most vulnerable group right now in this society, and our resources should be geared to that particular group.

[Traduction]

La présidente: Recommandez-vous vraiment d'éliminer cette déduction? Ne pensez-vous pas qu'il faut être équitable envers les femmes qui travaillent?

Mme MacKinnon: Comme Ken Battle, l'a souligné, le gouvernement fédéral va consacrer plus de 3 millions de dollars à cette déduction et au crédit d'impôt pour enfants qu'il vient d'augmenter. S'il prenait ce montant de près de 4 millions de dollars...

La présidente: La classe moyenne serait furieuse. Je pense notamment aux membres de ma famille qui ont des enfants et qui travaillent, et je crois que, pour une question d'équité, chacun doit disposer du service de garderie de qualité.

Mme MacKinnon: Ce n'est pas la classe moyenne qui profite le plus de ces 4,000\$, mais les Canadiens qui se situent en haut de l'échelle des revenus.

La présidente: Par conséquent, vous êtes contre la déduction des frais de garde d'enfants?

Mme MacKinnon: Oui.

La présidente: Avez-vous suivi la cause portée devant les tribunaux...

Mme MacKinnon: Je suis totalement contre. Comme la plupart des groupes qui s'intéressent à la politique sociale, je voudrais que cette déduction soit convertie en crédit d'impôt, ce qui serait plus équitable.

La présidente: Personnellement, je pense que la majorité des mères canadiennes qui travaillent jugeraient cela inacceptable.

Mme Kitchen: C'est une question très complexe, surtout lorsqu'on parle de sortir les mères célibataires de l'assistance sociale. C'est une question qui a fait couler beaucoup d'encre.

M. Axworthy: J'invoque le Règlement, madame la présidente. Ne serait-il pas plus utile qu'au lieu de discuter avec les témoins nous nous contentions de leur poser des questions et d'écouter leurs réponses? En tout cas, ce serait plus utile pour moi et probablement pour les témoins. Les questions peuvent être posées de telle sorte qu'elles appellent des réponses incontestables. Nous allons entendre bien des choses qui ne nous conviendront pas et d'autres qui nous conviendront.

La présidente: Vouliez-vous finir votre réponse?

Mme Kitchen: Je voulais ajouter qu'il faudrait établir un ordre prioritaire ici. Vous voudrez sans doute commencer par le groupe le plus vulnérable. Les recherches prouvent abondamment qu'il est très néfaste que des enfants soient élevés grâce à l'assistance publique provinciale. Voilà pourquoi nous recommandons que ce groupe soit placé en haut de la liste. Les femmes seules avec enfants constituent le groupe le plus vulnérable actuellement, et c'est à ce groupe qu'il faudrait consacrer nos ressources.

The Chairman: Are there any other questions from the committee? No?

Thank you very much. We appreciate your input.

This meeting stands adjourned to the call of the chair.

[Translation]

La présidente: Y a-t-il d'autres questions? Puisqu'il n'y en a pas, je vous remercie.

Merci d'être venus.

La séance est levée.







MAIL > POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des poste

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré-Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communications Canada — Édition 45 Boulevard Sacré-Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Child Poverty Action Group, Ottawa-Carleton Chapter.

Michael McCulloch, Social Policy Consultant, Social Planning Council of Ottawa:

Helen Saravanmuttoo, Chairperson.

From the Child Poverty Action Group of Toronto:

Brigitte Kitchen, Professor of Social Policy, York University;

Mary Pat MacKinnon, Social Planning Consultant, Social Planning Council of Ottawa-Carleton;

Susan Zytaruk, Consultant in Social Services, Former Supervisor, Halton Children's Aid Society.

TÉMOINS

Du Groupe de défense des enfants pauvres (Ottawa-Carleton):

Michael McCulloch, consultant en politique sociale, Conseil de planification sociale d'Ottawa-Carleton;

Helen Saravanmuttoo, présidente.

Du Groupe de défense des enfants pauvres (Toronto):

Brigitte Kitchen, professeure de politique sociale, Université York:

Mary Pat MacKinnon, consultante en planification sociale, Conseil de planification sociale d'Ottawa-Carleton;

Susan Zytaruk, consultant en services sociaux, ex-superviseure, Société d'aide à l'enfance de Halton.



HOUSE OF COMMONS

Issue No. 7

Wednesday, December 5, 1990

Chairman: Barbara Greene

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 7

Le mercredi 5 décembre 1990

Présidente: Barbara Greene

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur

Poverty

of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women La Pauvreté

du Comité permanent de la Santé et du Bien-être social, des Affaires sociales, du Troisième âge et de la Condition féminine

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of child poverty

CONCERNANT:

En vertu du paragraphe 108(2) du Règlement, étude de la pauvreté chez les enfants

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-fourth Parliament, 1989-90

Deuxième session de la trente-quatrième législature, 1989-1990

35402

SUB-COMMITTEE ON POVERTY OF THE STANDING COMMITTEE ON HEALTH AND WELFARE, SOCIAL AFFAIRS, SENIORS AND THE STATUS OF WOMEN

Chairman: Barbara Greene

Vice-Chairman: Chris Axworthy

Members

Albina Guarnieri Nicole Roy-Arcelin

(Quorum 3)

Clairette Bourque

Clerk of the Sub-Committee

SOUS-COMITÉ SUR LA PAUVRETÉ DU COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ ET DU BIEN-ÊTRE SOCIAL, DES AFFAIRES SOCIALES, DU TROISIÈME ÂGE ET DE LA CONDITION FÉMININE

Présidente: Barbara Greene

Vice-président: Chris Axworthy

Membres

Albina Guarnieri Nicole Roy-Arcelin

(Quorum 3)

La greffière du Sous-comité

Clairette Bourque

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

Available from the Canadian Government Publishing Center, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, DECEMBER 5, 1990 (10)

[Text]

The Sub-Committee on Poverty of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women met at 3:56 o'clock p.m. this day, in Room 208, West Block, the Chairman, Barbara Greene, presiding.

Member of the Sub-Committee present: Barbara Greene.

Acting Member present: Rey Pagtakhan for Albina Guarnieri.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: June Dewetering, Research Officer.

Witness: As individual: Allan Moscovitch, Associate Professor, School of Social Work, Carleton University.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Sub-Committee resumed its consideration of child poverty.

Allan Moscovitch made a statement and answered questions.

At 5:16 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

Clairette Bourque

Clerk of the Sub-Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 5 DÉCEMBRE 1990 (10)

[Traduction]

Le Sous-comité de la pauvreté du Comité permanent de la santé et du bien-être social, des affaires sociales, du troisième âge et de la condition féminine se réunit aujourd'hui à 15 h 56, dans la pièce 208 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Barbara Greene (présidente).

Membre du Sous-comité présente: Barbara Greene.

Membre suppléant présent: Rey Pagtakhan remplace Albina Guarnieri.

Aussi présente: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: June Dewetering, attachée de recherche.

Témoin: A titre personnel: Allan Moscovitch, professeur adjoint, École de travail social, Université Carleton.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité continue à examiner la pauvreté chez les enfants.

Allan Moscovitch fait un exposé et répond aux questions.

À 17 h 16, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Clairette Bourque

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Wednesday, December 5, 1990

• 1553

The Chairman: I think we might as well begin, with Mr. Pagtakhan here. Mr. Axworthy will be here shortly. I understand that there is something going on in the House. When I left, the opposition had not voted for the motion. Just the whips were speaking, so I think there is some debate going on.

Professor, we have received your brief and I found it very interesting. I wonder if you could present some remarks on it and then we will have the questions. I would like to welcome you to the committee.

Dr. Allan Moscovitch (School of Social Work, Carleton University): Thank you very much. As you are aware, I prepared this brief in the spring, at the time when both the House committee and the Senate committee were meeting virtually simultaneously, and certain of the language has been overtaken by events, particularly in the last few weeks. Some of the reforms I talk about in here have actually been passed into law. So I do have a revised version, which I will make available to the committee. This revision updates, corrects, and also expands on some of the points I have made in the brief.

• 1555

In my introduction, I began with the "Child Poverty and Adult Social Problems" paper, which was presented to the Senate committee in December 1989. It focused on the extent of child poverty and a review of literature on the impact of poverty on the child—in childhood and in later life. The report notes:

The committee's continuing study will explore the many aspects of child poverty and its consequences, culminating in recommendations to alleviate this serious social problem.

My purpose here is to focus on the latter part of that committee's agenda; that is to say, proposals to reduce the extent of child poverty. That is my intent, and in doing so I focus primarily on those pieces of legislation that are either already federal or could be federal in their orientation. So my primary focus here in the brief is on the Canada Assistance Plan. I tried to assemble a series of recommendations that would not require a considerable degree of effort, certainly not those that would operate under the Canada Assistance Plan. Perhaps I can skip to those relatively quickly.

In the introduction, what I have tried to state, through a brief review of the history of the welfare state in Canada since the Second World War, roughly the last 45 years, is that in the post-war period one of the most significant of

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mercredi 5 décembre 1990

La présidente: Je pense que nous pourrions aussi bien commencer étant donné que M. Pagtakhan est ici. M. Axworthy doit arriver bientôt. Je crois que quelque chose se passe à la Chambre. Quand j'en suis partie, l'opposition n'avait pas encore voté pour la motion. Seuls les whips étaient en train de parler et je crois donc qu'un débat se déroule actuellement.

Professeur, nous avons reçu votre mémoire que j'ai trouvé très intéressant. Peut-être pourriez-vous nous le présenter, après quoi nous vous poserons des questions. Je vous souhaite la bienvenue à notre comité.

M. Allan Moscovitch (professeur, Faculté de travail social, Université Carleton): Merci beaucoup. Comme vous le savez, j'ai préparé ce mémoire au cours du printemps, lorsque le comité de la Chambre et le comité sénatorial ont étudié la question presque simultanément et je dois dire que certains ces éléments sont périmés en raison des événements récents et surtout de ceux de ces dernières semaines. Certaines des réformes dont je parle ici ont déjà été adoptées. Par conséquent, j'ai préparé une nouvelle version de mon mémoire, que je communiquerai à votre comité. Cette révision met à jour, corrige et approfondit certains points que je soulève.

Dans mon introduction, je mentionne d'abord le rapport intitulé «La pauvreté dans l'enfance et les problèmes sociaux à l'âge adulte» que le comité sénatorial a présenté en décembre 1989. Ce rapport portait sur l'étendue de la pauvreté chez les enfants et passait en revue les publications portant sur les répercussions de la pauvreté pendant l'enfance et à l'âge adulte. Dans ce document, nous pouvons lire ceci:

Le comité poursuivra son étude en explorant les nombreux aspects de la pauvreté dans l'enfance ainsi que ses conséquences dans le but de formuler des recommandations pour remédier à ce grave problème social.

Je concentrerai mon attention sur la dernière partie de la mission que s'est fixée le comité, autrement dit, les propositions visant à réduire la pauvreté chez l'enfant. Ce faisant, je mettrai l'accent sur les mesures législatives fédérales ou celles qui pourraient avoir une orientation nationale. Par conséquent, dans mon mémoire, je parle d'abord du Régime d'assistance publique du Canada. J'ai essayé de rassembler une série de recommandations qui n'exigent pas énormément d'effort, en tout cas pas celles qui se rapportent au Régime d'assistance publique du Canada. Peut-être pourrais-je y arriver assez rapidement.

Dans mon introduction j'essaie de faire valoir, en faisant un bref historique de l'État-providence, au Canada, depuis la Seconde Guerre mondiale, c'est-à-dire à peu près depuis 45 ans, que l'un des documents les plus importants de l'après-

documents that appeared was in 1945, and that was the white paper on employment and income of April 1945. I will just read briefly a quote from that white paper, because it set the agenda for the post-war welfare state. The white paper said:

In setting as its aim a high and stable level of employment and income, the government is not selecting a lower target than "full employment". Rather, the government is mindful that employment and incomes will be subject to fluctuations in the sphere of international trade, which cannot be wholly and instantaneously offset, and that seasonal fluctuations, resulting from climate and buying habits, are not to be overcome without much patient and resourceful work. The government is inaugurating policies which break new ground, and is with that these policies, full understanding and support, will achieve, in the immediate post-war period, satisfactory results of decisive importance. In later years, as experience grows, they can be made to yield ever-improving results, which will mark a new era in Canadian development.

Essentially, why I have focused on the 1945 white paper is that in my view a welfare state hinges on a fundamental commitment to full employment. In fact, it is simply not feasible to think of a welfare state that attempts to respond to very high levels of semi-permanent unemployment. No welfare state was constructed on the basis of trying to maintain what is essentially a very large, unproductive labour force—in fact, on the contrary.

• 1600

The welfare state and the range of programs we now refer to in retrospect as the welfare state, because it is not necessarily how it was conceived of in 1945, was essentially constructed on the basis of those programs being relatively residual in their impact. In other words, the intention, for example, in the establishment of unemployment insurance, was that unemployment would be relatively low during wartime and the post-war years. In fact that is exactly what happened, and the unemployment insurance fund built a surplus during that period. It became, paradoxically, a significant method by which the federal government was able to raise revenues, simply because it did not have to pay out large sums under the program.

The welfare state, in my view, is fundamentally based upon a commitment to and the achievement of full employment, full employment to read "relatively low rates of unemployment", and not to read "zero" or some notion like that, because at no time has any country achieved literally zero unemployment. It is a commitment nonetheless to keeping unemployment relatively low. What has concerned me in the last some years has been what I regard as a departure from that, which I think has created a situation of considerable tension in the programs of the welfare state.

[Traduction]

guerre est le Livre blanc sur l'emploi et le revenu publié en avril 1945. Je voudrais vous citer brièvement un passage de ce Livre blanc qui énonce la mission de l'État-providence. Je cite:

En se fixant comme objectif un niveau d'emploi et de revenu élevé et stable, le gouvernement ne vise pas moins que le «plein-emploi». Il est pleinement conscient du fait que l'emploi et le revenu seront soumis aux fluctuations du commerce international qui ne pourront pas être compensées entièrement et instantanément et qu'il faudra déployer beaucoup de patience et d'efforts pour surmonter les fluctuations saisonnières résultant des conditions climatiques et des habitudes d'achat. Le gouvernement inaugure des politiques novatrices en étant certain que, si le public les comprend et les appuie pleinement, ces d'atteindre des résultats permettront satisfaisants d'une importance décisive au cours de la période suivant immédiatement la guerre. Ultérieurement, avec l'expérience, ces politiques pourront donner des résultats encore meilleurs qui marqueront une nouvelle ère dans le développement du Canada.

Si j'ai mis l'accent sur le Livre blanc de 1945, c'est parce que je considère que la première responsabilité d'un État-providence est d'assurer le plein-emploi. En fait, un État-providence ne peut pas faire face en permanence à un taux de chômage élevé. Aucun État-providence n'a été fondé pour essayer d'assurer la subsistance d'un grand nombre de travail-leurs non productifs, au contraire.

L'État-providence et les divers programmes que nous associons maintenant à cette notion, mais qui n'était pas nécessairement prévue en 1945, partait du principe que les programmes en question devaient avoir des répercussions relativement mineures. Autrement dit, lorsqu'on a établi l'assurance-chômage, par exemple, on s'attendait à ce que le chômage soit relativement faible pendant la guerre et l'aprèsguerre. C'est d'ailleurs exactement ce qui s'est passé et, au cours de cette période, la caisse d'assurance-chômage a été excédentaire. Paradoxalement, elle a permis au gouvernement fédéral d'augmenter ses recettes, du simple fait qu'il n'avait pas à verser des prestations importantes.

À mon avis, l'État-providence se fonde sur le plein emploi et j'entends par là un taux de chômage relativement faible et non pas nul étant donné qu'aucun pays n'est vraiment parvenu à une absence totale de chômage. L'État-providence s'engage néanmoins à maintenir un taux de chômage relativement faible. Depuis quelques années, je constate avec inquiétude que l'on s'éloigne de ce principe, ce qui soumet les programmes de l'État-providence à des pressions considérables.

In 1984 the present Conservative government was elected, and one of its first acts was to issue a document entitled "New Direction for Canada: Agenda for Economic Renewal", which represents a departure from the commitment to full employment that has been the base of the post-war welfare state. Produced little more than a month after the election, the document claimed that:

A major reason for our poor performance has been the failure of the Government of Canada to deal with the real problems. For too long the government has ignored the causes of problems and has dealt only with the symptoms.

It was an interesting statement to make, but what was identified as the real problem was the deficit, the national debt, and private markets. Full employment was not on that list.

For too long it has allowed its fiscal situation to deteriorate and debt to increase. Through excessive regulation and intervention, it has substituted the judgments of politicians and regulators for the judgments of those in the marketplace.

I do not want to recount here all of the details of that, except to point out that this represented a departure from that post—war commitment to full employment as a part of the welfare state.

Why is this important? It is important because, as I mentioned earlier, those welfare state programs are predicated largely on full employment. If we do not pay attention in policy to full employment, we generate... If we permit higher levels of unemployment then we put additional stress on social programs. This has meant in the 1970s and 1980s... I do not want to suggest that somehow this only happened from 1984 onwards. In fact, the fastest growth in social expenditures in the recent past has been over the last 15 years. It is not confined to the last few years.

From roughly from about 1975–1976 onwards, as unemployment grew, the demands on social programs that had been put in place in the 1963 to 1973 period, because that is the period in which we are really talking about the installation of these programs, grew. During that period from about 1975 onwards, after the installation of those programs, they grew at a very rapid rate, partly because of the generation of higher and higher levels of unemployment.

That has certain consequences for any government concerned with levels of expenditures, and it means that at the moment we are at a crossroads between unemployment and social expenditure. That is, if we as a nation move toward reducing unemployment, we will inevitably move toward reducing social expenditures as a consquence. However, if we do not do that we generate more and more demands on social programs, whether those be unmployment insurance or social assistance or workers compensation or other programs. As a consequence, in order to control those expenditures governments will be increasingly forced to make cuts in the eligibility conditions of the programs, creating a spiral into greater poverty, which brings me to the focus of the paper.

[Translation]

Le gouvernement conservateur actuel a été élu en 1984 et l'une des premières mesures qu'il a prise consistait à publier un document intitulé «Une nouvelle direction pour le Canada»: un programme de renouveau économique, dans lequel il s'éloignait de l'objectif du plein emploi sur lequel reposait l'Étatprovidence de l'après-guerre. Ce document, qui a été publié un mois à peine après les élections, affirmait que:

L'une des raisons majeures de nos mauvais résultats a été l'incapacité du gouvernement du Canada de s'attaquer aux vrais problèmes. Le gouvernement a trop longtemps négligé les causes des problèmes et ne s'est attaqué qu'à leurs symptômes.

C'était là une observation intéressante, mais on considérait que les causes véritables du problème était le déficit, la dette nationale et le marché privé. Le plein emploi n'était pas mentionné.

Le gouvernement a trop longtemps laissé sa situation financière se détériorer et la dette augmenter. Par le biais d'une réglementation et d'une intervention excessives, il a substitué le jugement des hommes politiques et des régulateurs à ceux du marché.

Sans vouloir entrer dans les détails je dirai simplement que cette politique s'éloignait de l'engagement à l'égard du plein emploi sur lequel reposait l'État-providence de l'après-guerre.

Pourquoi est-ce important? C'est parce que, comme je l'ai déjà dit, les programmes de l'État-providence se fondaient en grande partie sur le plein emploi. Si la politique ne vise pas au plein emploi, nous produisons... Si nous laissons le chômage atteindre un niveau élevé, nous mettons davantage les programmes sociaux à contribution. C'est ce qui s'est passé dans les années 70 et 80... Je ne veux pas dire que ce phénomène n'a débuté qu'en 1984. En fait, la croissance rapide des dépenses sociales remonte à 15 ans. Ce n'est pas un processus nouveau.

Depuis 1975–1976, environ, avec l'aggravation du chômage, les programmes sociaux mis en place entre 1963 et 1973 ont dû répondre à une demande de plus en plus forte. A compter de 1975, ces programmes ont connu une croissance très rapide, en partie à cause de l'aggravation constante du chômage.

Ce phénomène s'est répercuté sur les dépenses publiques et nous avons atteint le point de rencontre entre le chômage et les dépenses sociales. Autrement dit, si nous cherchons à réduire le chômage, nous réduirons du même coup les dépenses sociales. Dans le cas contraire, nous mettrons les programmes sociaux de plus en plus à contribution, qu'il s'agisse de l'assurance-chômage, de l'assistance sociale, de l'indemnisation des accidents du travail ou des autres programmes. En conséquence, pour limiter ces dépenses, les gouvernements devront restreindre les conditions d'admissibilité aux programmes, ce qui accentuera la pauvreté, et ce qui m'amène à l'essentiel de mon exposé.

• 1605

[Traduction]

In order to understand some of my proposals, a little of the history of the program is very useful. The Canada Assistance Plan came into being in 1966. It was the successor to the Unemployment Assistance Act of 1956. The Unemployment Assistance Act of 1956 was actually the first piece of national legislation to commit the federal government to the funding of what we now call welfare.

Before 1956 there was no permanent commitment. There had been some relief legislation in the 1930s, but it was voted only on a year-by-year basis between 1930 and 1941. The first actual commitment was in 1956. It was only for people who were unemployed and employable.

In the earlier 1950s, there were several pieces of legislation for people with different types of handicaps. In 1966 all those commitments were tied up together in one bundle called the Canada Assistance Plan. But the Canada Assistance Plan is a funding program. It is not a program under which there are conditions of administration. The provinces administer the programs. The federal government provides funding on a 50–50 cost–sharing formula basis.

A number of things were passed over in the Canada Assistance Plan, things the Canada Assistance Plan does not define. There are questions that must be addressed by any social assistance program, in Canada or in any other country. Because they are not in the Canada Assistance Plan, they are addressed by individual administrations in the provinces and the territories.

First is the question of adequacy of benefits. The preamble to the Canada Assistance Plan states that benefits should be adequate, but there is nothing in the regulations or guidelines or anywhere else that explains what adequacy really is, so it remains only a statement of principle. There is nothing administrative to guide what the provinces would provide in the way of social assistance.

The second question is the relationship between eligibility and earned income. By that I mean the amount of earned income a recipient is entitled to retain and also retain eligibility for social assistance.

In fact most administrations in the provinces in Canada are based on the 19th century principle derived from the British poor law reform of 1834, the principle of less eligibility. It was believed that relief, or social assistance, as we call it now, should always be less than what is available from the lowest-paying job. In effect, we are saying people respond only to monetary incentives. If we allow them to earn income and retain social assistance, in effect they will simply be defrauding the state and they will not leave social assistance. They will just continue to do both. That is certainly the 19th century notion.

Je crois utile de vous faire un petit historique du programme pour bien vous faire comprendre certaines de mes propositions. Le Régime d'assistance publique du Canada a été instauré en 1966. Il succédait à la Loi sur l'assurance–chômage de 1956. En fait, cette loi était la première mesure législative engageant le gouvernement fédéral à financer ce que nous appelons maintenant l'assistance sociale.

Avant 1956, le gouvernement n'avait pris aucun engagement permanent. Il y avait eu des mesures de secours dans les années 30, mais elles avaient seulement été votées d'une année à l'autre, entre 1930 et 1941. C'est en 1956 que l'État a vraiment pris des engagements pour la première fois. C'était seulement à l'endroit des chômeurs employables.

Au début des années 50, plusieurs lois ont été adoptées en faveur des personnes handicapées. En 1966, toutes ces mesures ont été regroupées dans le cadre du Régime d'assistance publique du Canada. Mais ce régime est un programme de financement. Il ne prévoit pas de conditions d'administration. Ce sont les provinces qui administrent les programmes et le gouvernement fédéral en supporte la moitié.

Le Régime d'assistance publique du Canada omet de définir un certain nombre de choses. Il y a trois questions que tout régime d'assistance sociale doit régler, que ce soit au Canada ou dans n'importe quel autre pays. Comme ces questions ne sont pas précisées dans le Régime d'assistance publique du Canada, elles le sont par les gouvernements des provinces et des territoires.

Il s'agit d'abord du niveau des prestations. Même si le préambule de la Loi sur le Régime d'assistance publique du Canada laisse entendre que les prestations doivent être adéquates, rien ne précise, dans les règlements, les lignes directrices ou ailleurs, ce que l'on entend par là. Il s'agit donc d'une simple déclaration de principe. Aucune directive administrative ne guide les provinces à cet égard.

Vient ensuite le rapport entre l'admissibilité à l'assistance sociale et le revenu gagné. J'entends par là le salaire qu'un prestataire a le droit de gagner tout en restant admissible à l'assistance sociale.

En fait, dans la plupart des provinces, l'administration de l'assistance sociale se fonde sur un principe datant du XIXe siècle, qui s'inspire de la réforme de 1834 de la Loi britannique sur les pauvres. On estimait alors que les secours, ou ce que nous appelons maintenant l'assistance sociale, doivent toujours assurer un revenu inférieur à celui que rapporte l'emploi le moins bien rémunéré. En effet, on estime que les gens ne réagissent qu'au stimulant financier. Si nous leur permettons de gagner un revenu tout en continuant à bénéficier de l'assistance sociale, ils vont frauder le gouvernement en s'arrangeant pour continuer à toucher leurs prestations. C'est certainement la façon de penser du XIXe siècle.

The third issue is the relationship between social assistance and retention of assets. For example—and this admittedly the extreme case—until recently some provinces required that a person sign a lien against their own home if they were to be eligible for social assistance, which in effect makes social assistance a loan, because it is repayable against the equity in the house.

So a first step toward the reduction of child poverty is a return to the commitment to full employment. The second step, a very simple step under the Canada Assistance Plan, is the substantial reduction of tax-back rates on earned income. At the moment, under the Canada Assistance Plan, there are a series of guidelines. Those guidelines have no legal standing, have no legislative standing, are not mentioned in the act, and are not mentioned in regulations, but they are nonetheless the guidelines under the act.

• 1610

Under those guidelines, which are purely administrative, the tax-back rate is established at 75%. What that means is that as a person earns \$1 of income, he has to pay 75% of it back, up to a maximum, above which they must pay back dollar for dollar. So what you have is a sort of three-stage arrangement: a minimum amount of exemption, which in effect there is no tax on, a 75% tax-back rate, and then 100% tax-back rate.

In my view, a second step toward reducing child poverty is the substantial reduction of tax-back rates on earned income and the substantial raising of the threshold of earned income; that is, raise the exemption level so that people can retain a substantial amount of earned income, and the use of a broader test of need in examining recipients' asset holdings. In other words, you do not just take into consideration what they hold, you also take into consideration their debts, and you also look at the possibility of a period of grace. In other words, you do not immediately say the day somebody applies for social assistance we reduce your assets; you give them a period of grace, whether that is six months or a year, in order to restablish themselves.

The purpose of changes like this would in my view be to be supportive rather than punitive in orientation; that is, to support people while they are on social assistance so they have the wherewithal to leave it and not to reduce their assets and their earned income so that they are put into a trap whereby their attempts to get out of social assistance are made much more difficult.

In this way also, the federal government would be taking a step toward the wage supplementation scheme, which was talked about in the 1970s. It is an implicit way of moving toward a wage supplementation scheme, which was talked about, for example, in the orange paper and in the social security review in the mid-1970s, the federal-provincial social security review.

The third step towards the elimination of child poverty is through the establishment of a basic national minimum income standard in the Canada Assistance Plan; in other words, define adequacy in relation to poverty lines, so that there is a standard of adequacy across the country in social assistance.

[Translation]

La troisième question est celle des biens que le prestataire a le droit de conserver en demeurant admissible. Par exemple, et je reconnais qu'il s'agit là d'un cas extrême, jusqu'à récemment, certaines provinces obligeaient les gens à grever leur maison d'un privilège en faveur du gouvernement pour avoir droit à l'assistance sociale. En fait, l'assistance sociale devient alors un prêt étant donné qu'elle est remboursable sur la valeur de la maison.

Par conséquent, la première mesure à prendre pour lutter contre la pauvreté chez les enfants consiste à s'engager de nouveau à assurer le plein emploi. La deuxième mesure, qu'il est très simple de prendre dans le cadre du Régime d'assistance publique du Canada consiste à moins imposer le revenu gagné. À l'heure actuelle il y a toute une série de directives qui s'appliquent au Régime d'assistance publique du Canada. Elles ne figurent ni dans la loi ni dans les règlements, mais ce sont quand même des directives découlant de la loi.

Ces lignes directrices, de nature pûrement administrative, fixent à 75 p. 100 le taux de récupération fiscale. Cela signifie que pour chaque dollar gagné, il faut en rembourser 75 cents jusqu'à concurrence d'un plafond au-delà duquel il faut tout rembourser. Il y a donc trois paliers. Un montant minimum qui est exempté, c'est-à-dire non imposé; une récupération fiscale de 75 p. 100 suivie d'une récupération fiscale de 100 p. 100.

À mon avis, la deuxième mesure à prendre pour s'attaquer à la pauvreté chez l'enfant consiste à moins imposer le revenu gagné, à relever sensiblement le seuil du revenu que le prestataire peut gagner—c'est-à-dire relever l'exemption pour que le prestataire puisse conserver une portion importante du revenu gagné—et examiner les biens que possèdent les prestataires en fonction de l'évaluation des besoins. Autrement dit, il faudrait tenir compte non seulement de ce qu'ils ont mais aussi de leurs dettes et éventuellement songer à une période de grâce. J'entends par là six mois ou un an avant de réduire les biens de celui qui fait une demande d'aide sociale, le temps de se remettre d'aplomb.

Le but ici serait d'encourager plutôt que de punir pour que l'assisté social sorte de la pauvreté grâce au revenu qu'il gagne et non l'obliger à réduire son revenu disponible, ce qui lui rend la tâche plus difficile.

Le gouvernement fédéral créerait ainsi le régime de supplément salarial dont on a parlé dans les années 70, notamment dans le Livre orange et lors de l'examen fédéral-provincial de la sécurité sociale réalisé au milieu des années 70.

La troisième mesure pour éliminer la pauvreté chez les enfants consiste à inscrire, dans le régime d'assistance publique du Canada, des normes nationales à l'égard du revenu minimum. Autrement dit, définir ce qui est nécessaire en fonction du seuil de la pauvreté pour qu'il y ait une norme nationale.

Related to the question of adequacy is the level of the minimum wage. Now clearly the minimum wage is largely a matter for provincial jurisdiction. I do not want to suggest somehow the federal government can become involved in a matter of provincial jurisdiction, but the federal government does have an involvement in regard to public employees and in regard to employees of contractors of the federal government, and that is a way in which the federal government can, through the federal minimum wage, using a publicly available formula, set a minimum wage that would be a signal to the provinces in this respect.

So a fourth step would be to ensure that the federal minimum wage is set using a publicly available formula at a level sufficient to ensure that the individual receiving the minimum wage has an income that at least equals the measured poverty line.

A fifth and a simple recommendation relates to conditions already in the Canada Assistance Plan. The Canada Assistance Plan has few conditions. One of its conditions is that no one be refused assistance by virtue of their domicile. In other others, the purpose of this was to create a national plan: nobody could be refused assistance in Manitoba because they previously lived in Ontario and so on, and nobody could be refused assistance in one city because they previously lived in another, which was certainly the pattern before 1956 all across the country.

In addition, the Canada Assistance Plan makes it clear that no one should be required to work in order to receive assistance, that assistance is to be based upon need, and that is the sole reason for receiving assistance, but assistance is not be based on the requirement to work; that is, people cannot be put to work in public works projects and so on. It is an abandonment of the relief administration of the 1930s. However, at the moment there are a number of provinces in which administratively in effect this happens.

• 1615

Why is this important in relation to child poverty? Because it creates a system of economic instability for the family, where people are buffeted between social assistance, unemployment insurance, and work. Part of the reason for the compulsory work is to requalify people for unemployment insurance, which then shifts the burden of responsibility for economic security to a different program.

Of course in some provinces it also means—and this is the catch—that, for example, single parents have been declared employable, whereas in other provinces they have been declared unemployable. So it is the movement between the categories and the impact that has on the family and the families resources that is really important here.

So a fifth step, in my view, is to ensure that work for welfare is not permitted with funds supplied under the Canada Assistance Plan, which is a very simple step and one that would simply mean ensuring compliance with existing conditions.

[Traduction]

Le niveau de prestation est une question directement reliée au salaire minimum. Il ne fait de doute que le salaire minimum relève de la compétence provinciale. Je ne préconise pas que le gouvernement fédéral s'ingère dans ce domaine de compétence, mais il a une responsabilité vis-à-vis des fonctionnaires et des employés des entrepreneurs dont il retient les services. C'est ainsi qu'il peut, grâce au salaire minimum fédéral, d'accès généralisé, établir un salaire minimum qui servirait de balise aux provinces.

Quatrièmement, il faudrait fixer le salaire minimum fédéral suivant une formule assurant aux salariés un revenu supérieur au seuil de la pauvreté.

La cinquième recommandation est simple et porte sur les rares conditions qui figurent au Régime d'assistance publique du Canada. Celui-ci stipule en effet que personne ne peut se voir refuser de l'aide en raison de son lieu de résidence. Comme il devait s'agir d'un régime national, personne ne devait se voir refuser de l'aide, au Manitoba par exemple, parce qu'il avait déjà vécu en Ontario. Même chose pour les villes, ce qui était le cas avant 1956.

Le régime précise aussi que personne ne doit être obligé de travailler pour toucher de l'aide puisque celle-ci repose sur le besoin. On ne peut pas forcer les gens, par exemple, à participer à des travaux publics. On renonçait par là aux thèses des années 30. Toutefois, aujourd'hui, c'est ce qui se produit dans les faits.

En quoi cela touche-t-il la pauvreté chez l'enfant? Parce qu'elle ébranle la stabilité économique de la famille, ballottée entre l'aide sociale, l'assurance-chômage et le travail. Le travail obligatoire a notamment pour but de rendre les assistés à nouveau admissibles à l'assurance-chômage, ce qui transfère à un autre programme la responsabilité de la sécurité économique.

Évidemment, dans certaines provinces, cela signifie aussi—et c'est là le problème—que le père ou la mère célibataire a été déclaré employable, ce qui n'est pas le cas ailleurs. Ce qui compte donc ici, c'est le transfert d'une catégorie à l'autre et ses conséquences pour la famille et ses ressources.

Cinquièmement, d'après moi, il faut empêcher les provinces d'exiger du travail en échange de l'assistance sociale financée par le Régime d'assistance publique du Canada, ce qui est une mesure très simple et qui ne ferait qu'assurer l'application des conditions actuelles.

Poverty

[Text]

Let me make a few comments about the unemployment insurance amendments, Bill C-21, which has just passed through the Senate and become law. One of the difficulties with the legislation is the reduction in benefit levels, the increase in the number of weeks of work for qualification, and the number of weeks of benefit that will be available under the legislation. All of these have been reduced.

What happens to somebody who is laid off in the current circumstance? Some may qualify for unemployment insurance, but increasingly people will not qualify for it. Unemployment insurance, as we know, is a program that is funded through, in effect, a tax on employers and employees and through a contribution the federal government makes through consolidated revenue, which will change, of course, under the new legislation.

If they do not have access to unemployment insurance then they will resort to social assistance. Social assistance means lower levels of benefit. In general, the levels of benefit available in social assistance—not in every case, at low levels of income it may be higher—will be lower than that available under unemployment insurance. What we are talking about is a reduction in the resources available to the family—to families in which there are children, in effect, in poverty.

In my own view, as I stated at the outset, there are different directions in which to move in the present circumstances, caught between unemployment and rising social expenditures. One direction is towards the reduction of eligibility and conditions in order to reduce social expenditures; the other is towards reducing and making full employment a higher priority, which will also have the effect of reducing social expenditures.

In my view, any step towards alleviation of child poverty in Canada is through the restoration of benefit levels under unemployment insurance. Of course that must be coupled with a renewed commitment to full employment.

Lastly, the question of a universal benefit for children. In my brief I have suggested to you that an important way of dealing with child poverty is through simply removing children from social assistance through a flat–rate child allowance, at a rate per child per year sufficient to ensure that the costs of child care, exclusive of day care, can be covered in each family.

The actual rate established should be through a publicly accountable process and should include a regular annual escalator. Such a program would represent the extension rather than the curtailing of the present universal family allowance scheme. In effect, it would be creating a much more extensive, flat-rate family allowance scheme that would be taxable and under which, as a result of being taxable, a considerable amount would return.

1620

Such payments would ensure a substantial degree of horizontal equity as well as vertical equity. By horizontal equity I mean equity between families and between families and households in which there are not children, because the costs of raising children would be substantially assisted.

[Translation]

J'aimerais dire quelques mots au sujet des modifications apportées au régime d'assurance-chômage, le projet de loi C-21, que le Sénat vient d'adopter et qui vient d'entrer en vigueur. L'un des problèmes de cette loi, c'est qu'elle abaisse les prestations, allonge la période d'admissibilité et raccourcit celle des prestations.

Qu'arrive-t-il aujourd'hui aux travailleurs licenciés? Certains pourront être admissibles à l'assurance-chômage, mais de plus en plus ce ne sera pas le cas. L'assurance-chômage, nous le savons, est un programme financé par un impôt qui frappe les employeurs et les employés et une contribution du gouvernement fédéral—du Trésor public, ce qui évidemment ne sera plus le cas en vertu de la nouvelle loi.

Celui qui n'aura plus droit au chômage se tournera vers l'assistance sociale. Celle-ci est moins généreuse. Normalement, les prestations d'aide sociale—pas dans tous les cas puisqu'à certains paliers de revenus les prestations peuvent être plus élevées—seront moins généreuses que celles de l'assurance-chômage. Cela se traduira par une réduction des ressources de la famille, celle où l'enfant vit dans la pauvreté.

À mon avis, comme je l'ai dit au début, d'autres voies s'offrent à nous aujourd'hui, coincés que nous sommes entre le chômage et l'augmentation des dépenses sociales. Une voie serait la réduction de l'admissibilité et des conditions dans le but de diminuer les dépenses sociales; l'autre est de faire du plein emploi la priorité, ce qui aura aussi pour effet de réduire les dépenses sociales.

Pour moi, si l'on veut atténuer la pauvreté chez l'enfant, il faut rétablir les prestations antérieures du régime d'assurance-chômage. Dans le même souffle, il faudra aussi rechercher le plein emploi.

Enfin, la question d'une prestation universelle pour l'enfant. Dans mon mémoire, je propose tout simplement d'exclure les enfants de l'assurance sociale au moyen d'une allocation familiale forfaitaire dont le montant par enfant et par année serait suffisant pour couvrir les coûts des soins à donner aux enfants, à l'exclusion des services de garderie.

Le tout pourrait être déterminé au moyen d'une méthode de calcul publique qui comprendrait un coefficient annuel d'indexation. Ce programme représenterait un élargissement plutôt qu'une réduction du régime universel actuellement en place. On créerait ainsi un mécanisme d'allocations familiales beaucoup plus vastes, imposables, et qui, par conséquent, seraient récupérées en bonne partie.

Ces prestations garantiraient ce que j'appelle l'égalité horizontale et l'égalité verticale. Par égalité horizontale, j'entends l'égalité entre les familles et entre les familles et les ménages où il n'y a pas d'enfant, étant donné que les coûts de l'éducation des enfants seront remboursés en bonne partie.

The other point I would make in thinking about such a program is that it is not unlike the old age pension, which we accept as a right for everyone who has retired at the age of 65. What I am suggesting to you is a program which would create as a matter of right a program for children to be supported for reasons not dissimilar to those which were proposed when the old age pension was put in place.

The amounts that we are talking about are really not dissimilar from the current flat rate old age pension, either. On an annual basis, \$3,500 is roughly what the old age pension constitutes at the moment. So I think the easiest way to think about it is at a rate not dissimilar to that of the old age pension. Roughly \$350 per month, somewhere around \$330 to \$350. It is going to work out to less than \$4,000 per year anyway.

The Chairman: I thought the old age pension was more than that, the gains.

Dr. Moscovitch: When you accumulate programs it certainly is, but I am talking about that slice of it.

For someone who does not have recourse to other forms of assistance, what they would have access to is the base universal program, the old age pension, then the guaranteed income supplement on top of that. Since 1966, when it was put in place, it is the guaranteed income supplement that has essentially meant that most people who retire are at least at the level of measured poverty for people in most urban and rural regions. That is especially true for couples, because the combined effect of access is such as to put them over the line of measured poverty.

There have been a number of proposals for child benefits in the last few years. In the brief I have a review of some of them. The one that I am proposing comes closest to the Child Poverty Action Group proposal, and others have mentioned it as well. I know you have met with the Child Poverty Action Group in the last week or so.

There is also a proposal which was in the transitions report, that is, the report of the Social Assistance Review Committee in Ontario that reported in 1988, roughly two years ago. The variation here is that while the committee proposed a similar benefit at a similar level, in fact the Child Poverty Action Group's level was \$3,700 at the time this was written. They may have increased the figure since then. The Social Assistance Review Committee suggested \$3,300, but they suggested it on declining scale. In other words, whereas the Child Poverty Action Group and I have suggested it be on a flat rate basis, taxable and therefore in effect tested through the income tax as a general way of doing it, the Social Assistance Review Committee has suggested that it be directly means tested so that there would be a reduction in the \$3,300, depending on the income of the family; a direct relationship, not an indirect one through the tax system.

The third set of proposals came from the Royal Commission on the Economic Union, the Macdonald Commission report where, in chapter 19, they suggested two options. Option one is very similar to the main option presented in the child and elderly benefits consultation paper, which the present government issued in January, 1985 and had to do with changes in family allowance, child tax credit and child tax exemption and rearrangements within those

[Traduction]

L'autre argument que je veux faire valoir en faveur de ce programme, c'est qu'il n'est pas différent de la pension de vieillesse à laquelle a droit quiconque prend sa retraite à 65 ans. Moi, je propose un programme analogue pour les enfants.

Son coût est d'ailleurs du même ordre. La pension de vieillesse représente en effet annuellement quelque 3,500\$. Imaginons quelque chose d'équivalent: environ 350\$ par mois, entre 330\$ et 350\$. Cela donne moins de 4,000\$ par année.

La présidente: Je pensais que la pension de vieillesse était plus généreuse.

M. Moscovitch: Tous programmes confondus, oui, mais je ne parle que de cette portion.

Celui qui ne touche pas d'autre forme de prestations ne toucherait que la pension de vieillesse, puis le supplément de revenu garanti. Depuis sa création en 1966, le supplément de revenu garanti est l'appoint qui permet aux retraités de ne pas toucher un revenu inférieur au seuil de la pauvreté. C'est particulièrement le cas des couples.

Ces dernières années, un certain nombre d'allocations pour enfants ont été proposées. J'en discute d'un certain nombre dans le mémoire. Celle que je propose s'apparente plus à celle présentée par le Child Poverty Action Group. D'autres en ont aussi parlé. Je sais que vous avez rencontré ses représentants il y a environ une semaine.

Une autre proposition figure dans le rapport Thomson, c'est-à-dire le rapport du Comité d'examen de l'assistance sociale de l'Ontario, déposé il y a environ deux ans en 1988. Les deux propositions sont semblables à la différence que le Child Poverty Action Group recommandait un montant de 3,700\$. Le montant a peut-être été augmenté depuis. Le comité recommandait 3,300\$, mais en fonction d'une échelle décroissante. Autrement dit, alors que le groupe d'action et moi-même suggérons un montant forfaitaire imposable—dont le critère serait donc l'impôt—le comité souhaitait que le critère soit plutôt le revenu familial, ce qui ferait baisser proportionnellement le montant de 3,300\$. Le critère serait direct et non pas indirect au moyen de l'impôt.

Le troisième ensemble de propositions vient de la Commission royale sur l'union économique, la Commission Macdonald, qui dans le chapitre 19 de son rapport a suggéré deux options. La première s'apparente beaucoup à l'option principale du document de consultation sur les prestations à l'intention des enfants et des personnes âgées, que le gouvernement a publié en janvier 1985 et qui traitait des changements aux allocations familiales, au crédit d'impôt

three categories of benefit program. I will not go into the details now, but we can certainly discuss that.

• 1625

Fourthly, there was a recommendation put forward by the Child Poverty Coalition, a coalition of organizations concerned with child welfare. That again suggested a benefit something like the child tax credit, but at a substantially increased level of \$2,300 per year. I do not have available to me the reasons for that particular level. In the first two cases the level was chosen by reference to the market basket approach in relation to family income. In the third case, the Macdonald commission, it was a level chosen as a result of the availability of funds through reorganization of existing programs.

The fifth possibility was the Senate Standing Committee on Social Affairs, Science and Technology. I presume it is okay in committee to make mention of the other body. This recommended what was called the GFS, the guaranteed family supplement, not unlike the existing guaranteed income supplement for the elderly. The difficulty with that as a proposal is that at the moment we have little in the way of a flat rate benefit, if we were to make the comparison to the old age pension and the GIS, in that the comparison to the flat rate would be to the family allowance, which is roughly 10% of the old age pension, at roughly \$33, \$34 a month.

So their proposal was to free up funds from the family allowance, the child tax credit, the child tax exemption—which is now the non-refundable child tax credit, as opposed to the refundable child tax credit, as a result of reforms to the income tax in 1987—and the equivalent-to-married exemption, and combine them to create a GFS, a guaranteed family supplement.

Those are the various options at present. What further has to be explored is how a universal payment, such as the one I have suggested, could be paid for. One way I would suggest is to look at the amounts paid provincially under the Canada Assistance Plan for child benefits under social assistance. Those funds could be separated out of the Canada Assistance Plan and used to provide a direct universal benefit. They would not be sufficient in and of themselves, but there would be a strong base in what is already being dispersed under the Canada Assistance Plan.

I did not want to leave the impression that I am talking about finding \$11 billion out of the sky. There is roughly \$8 billion being spent under the Canada Assistance Plan at present and a substantial portion of that, a minority percentage, is being spent for child benefits. So there is a base already there in order to provide such a child benefit, the purpose of which would be to ensure the support of children independently of adults. Adults would in those circumstances apply for social assistance if they wished to and if they were in need, as individuals and not on behalf of the children, who would then be provided for by society as a whole in a different way.

The Chairman: Thank you very much, some very interesting ideas.

[Translation]

pour enfant et à l'exemption d'impôt pour enfant ainsi que des ajustements entre ces trois types d'avantages sociaux. Je n'en parlerai pas dans le détail, mais nous pourrons en discuter si vous le voulez.

Quatrièmement, notre recommamdation a été formulée par le *Child Poverty Coalition*, fédération d'organismes de protection de l'enfance. Les suggestions s'apparentaient à un crédit d'impôt pour enfants, mais beaucoup plus généreux, à 2,300\$ par année. Je ne sais pas pourquoi on a choisi ce chiffre. Dans les deux premiers cas, le montant a été établi en fonction du panier à provisions et du revenu familial. Dans le troisième cas, la commission Macdonald, le chiffre a été établi en fonction des crédits qui resteraient par suite de la réaffectation des programmes existants.

La cinquième possibilité est celle proposée par le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie. J'imagine qu'il est admissible de faire allusion ici à un autre comité. Il proposait la mise en place de ce qu'il appelait un supplément familial garanti (SFG), assez semblable au supplément de revenu garanti à l'intention de personnes âgées. L'ennui avec cette difficulté, c'est qu'il existe peu de prestations forfaitaires, si nous voulions faire la comparaison avec la pension de vieillesse et le SRG, en ce sens que la comparaison avec le taux forfaitaire devrait se faire avec les allocations familiales, qui représentent environ 10 p. 100 de la pension de vieillesse, de l'ordre d'environ 33 ou 34\$ par mois.

Le Comité recommandait donc de libérer les fonds des allocations familiales, du crédit d'impôt pour enfants, de l'exemption d'impôt pour enfants—maintenant un crédit d'impôt non remboursable, par opposition au crédit d'impôt remboursable, conséquence de la réforme fiscale de 1987—et l'exemption équivalant à l'exemption de personnes mariées pour les consacrer à un SFG, supplément familial garanti.

Voilà les diverses options à l'heure actuelle. Ce qui reste à étudier, c'est le mode de financement d'une allocation universelle comme celle que j'ai suggérée. On pourrait envisager les montants versés par les provinces en vertu du Régime d'assistance publique du Canada pour les avantages sociaux à l'intention des enfants sous la rubrique de l'aide sociale. Ces fonds pourraient être séparés du RAPC et servir à financer une prestation universelle directe. Ils ne seraient pas suffisants, mais il y a déjà une bonne base dans les sommes disponibles actuellement dans le régime d'assistance publique du Canada.

Je ne veux pas donner l'impression qu'on va tout simplement inventer 11 milliards de dollars. Le RAPC représente 8 milliards de dollars et une petite partie de ces crédits sont consacrés aux prestations pour enfants. Il y a donc déjà là de quoi financer cette allocation qui servirait à faire vivre les enfants par opposition aux adultes. Les adultes pourraient continuer de demander l'aide sociale en leur nom propre et non en celui de leurs enfants, dont la société s'occuperait d'une autre façon.

La présidente: Je vous remercie beaucoup, il y a là quantité d'idées très intéressantes.

Mr. Pagtakhan: I would like to thank you, Professor Moscovitch. It has been a very clear presentation. My only regret is that you were rushing through what looks like, and I am convinced is, an excellent brief, and perhaps one of the best presentations I will ever hear on child poverty.

• 1630

As a pediatrician, one issue that has touched me is child poverty. I am sure it has touched all of us on this committee. I had an opportunity to speak on the issue in Edmonton last Christmas at midnight. It was a very thrilling experience.

I think it is recognized that the face of poverty has changed from two decades ago. We are now seeing more of the children, the youth, the single parents, particularly those by the women of our country. The Library of Parliament has given us some research on this as well. The question arises whether it is only the issue of mere physical survival or whether it raises a greater issue; that is, the equality or the distribution of resources and wealth in the country. I would tend to favour the latter definition, and certainly our caucus considers it a national priority.

Once in your presentation before the committee you said that the welfare program of the 1960s is part of the problem, not part of the solution. By that do you mean all the factors you have just mentioned? Is that a fair summary?

Dr. Moscovitch: I was not in any sense trying to say that all of that should be thrown away, by no means. Much was accomplished, in particular during the ten-year period of 1963 to 1973. That was the period in which in Canada programs were put in place which qualify, in my view, Canada as a welfare state in the same way as other industrial nations, certainly all of the OECD nations, would be qualified as welfare states. That development is not surprising. We are relatively late, but there are other countries in which those programs were put in place largely in the 1960s.

What I did identify though, as you note, are three factors which in my view were not dealt with in the Canada Assistance Plan. It has to do in part with the fiscal federalism of the 1960s and the desire of the federal government and the provinces to ensure that the federal government was less intrusive and was essentially providing a funding framework. Those issues are now left to be defined by the bodies charged with administration. As a consequence, we have roughly 14 different administrations of social assistance in Canada. It depends on how you count it. We could say we have many more. For example, do you count the administration of social assistance by Indian Affairs on behalf of Canada's aboriginal people as one or as many different administrations? It actually differs many times across the country.

Mr. Pagtakhan: Not only do we have levels of wealth and levels of poverty, but we have different levels of poverty depending on the province you go to.

Dr. Moscovitch: Yes, or to the administrative body that is responsible for the program. Absolutely, that is right.

[Traduction]

M. Pagtakhan: Je tiens à vous remercier, monsieur Moscovitch. Votre exposé a été d'une clareté exemplaire. Je regrette seulement que vous ayiez lu à bride abattue un mémoire qui, j'en suis sûr, est excellent, probablement l'un des meilleurs qui me sera jamais donné d'entendre sur la pauvreté chez les enfants.

Comme je suis pédiatre, il va sans dire que je suis touché de près par la pauvreté chez les enfants comme nous tous d'ailleurs, j'en suis sûr. J'ai eu l'occasion d'en parler à Edmonton l'an dernier pendant la nuit de Noël. Cela m'a beaucoup ému.

On reconnaît maintenant que le visage de la pauvreté a changé au cours des 20 dernières années. On voit beaucoup d'enfants, de jeunes, de parents célibataires, surtout des mères. La Bibliothèque du Parlement nous a aussi préparé des travaux de recherches sur les sujet. S'agit—il uniquement de survivre ou doit—on poser la question de la répartition de la richesse dans le pays. Moi, je penche pour la deuxième définition et, chose certaine, notre caucus estime qu'il s'agit d'une priorité nationale.

Dans votre exposé, vous avez dit que le programme de bien-être social des années 60 était un élément du problème et non de la solution. Entendez-vous par là tous les facteurs que vous avez énumérés? Vous ai-je bien compris?

M. Moscovitch: Loin de moi l'idée qu'il faille balayer tout cela du revers de la main. On a beaucoup fait, surtout dans la décennie de 1963 à 1973. C'est l'époque pendant laquelle le Canada a instauré les programmes qui le placent au rang des États-providence comme le sont les pays industrialisés, ceux de l'OCDE en tout cas. Il n'y a là rien d'étonnant. Nous nous y sommes mis sur le tard, puisque dans d'autres pays ces programmes ont été instaurés dans les années 60.

Ce que j'ai souligné, comme vous l'avez dit, ce sont les trois facteurs qui, à mon avis, n'ont pas été prévus par le Régime d'assistance publique du Canada. Cela tient en partie au fédéralisme financier des années 60 et au désir du gouvernement fédéral et des provinces de limiter l'ingérence du gouvernement fédéral pour ne le laisser responsable que du cadre de financement. C'est maintenant aux organismes chargés d'administrer le régime qu'il revient d'élucider ces questions. C'est la raison pour laquelle l'assistance sociale est administrée de 14 façons différentes au Canada. Cela dépend de la façon dont on les dénombre, il y en a peut-être plus. Par exemple, l'aide sociale administrée par le ministère des Affaires indiennes compte-t-elle comme une ou plusieurs administrations? En fait, elle varie souvent d'une région à l'autre du pays.

- M. Pagtakhan: Il y a non seulement divers niveaux de richesse ou de pauvreté, mais aussi divers niveaux de pauvreté selon la province.
- M. Moscovitch: Oui, ou selon l'organisme administratif chargé du programme. C'est tout à fait cela.

Mr. Pagtakhan: You indicated that one of the major causes would be unemployment. In fact you have suggested that we should, to the best we can, attain full employment. You have already addressed the minimum wage. I certainly favour increasing the federal minimum wage at least as a good beginning on our side at this level of the institution. But how about the issue of part-time workers? How significantly do they, as a labour force, contribute to poverty?

Dr. Moscovitch: There are many reasons for part-time work. One reason is convenience. In other words, many families now have one and a half incomes. In some cases that is because people prefer one and a half incomes and in other cases it is because two incomes are not available. From the studies I recall seeing about people's choices, that is roughly about 70:30 or 65:35. That is, 65% of part-time workers wish to be fully employed and about 35% are satisfied where they are. Certainly part-time work is an issue.

• 1635

Mr. Pagtakhan: Do you have any figures on the total labour force today, on what constitutes those in the part-time category, regardless of the cause?

Dr. Moscovitch: I am sorry, I do not have those figures with me. I certainly could easily supply you with the figures on the division between part time and full time. I can tell you that, from recent studies, the bulk of part-time workers are women and a relatively smaller percentage are men. We are talking about roughly 80:20 here. About 75% or 80% of part-time workers are women and about 20% or 25% are men.

The other thing I can add is that part-time work, particularly for women, is a post-war phenomenon. Perhaps that may have something to do with the way we have counted things; maybe in the past we did not think of, for example, domestic work as part-time work. To the extent that this is reflected in labour force surveys, it has largely been since the late 1950s that there has been a very significant growth, and you can see why. A movement towards more and more people employed means that there are greater and greater demands, for example, on fast food. When more people are employed, men and women, then there is greater demand on lunchtime hours and after-work hours in retail shops. The consequence of those changes has meant a growth in part-time work to cope with the change in the way in which the work of the day is organized.

Mr. Pagtakhan: Let me now go to a very exciting issue you raised, which is the establishment of a new child allowance. Could you enlarge on it in terms of the form it should take, the amount—if you would like to hazard a guess based on the current economic and fiscal situation—and who will administer this program?

Dr. Moscovitch: I would see it as a national program. I would see the administration being extremely simple. The simplest and the cheapest of all social programs to administer is the current family allowance. Basically, we are talking

[Translation]

M. Pagtakhan: L'une des principales causes de la pauvreté, avez-vous dit, est le chômage. Vous avez même réclamé, dans la mesure du possible, le plein emploi. Vous avez déjà parlé du salaire minimum. Pour ma part, je suis en faveur de l'augmentation du salaire minimum fédéral, ce qui serait un bon début. Mais que faites-vous des travailleurs à temps partiel? Quel est leur rôle dans le phénomène de la pauvreté?

M. Moscovitch: Plusieurs raisons expliquent le travail à temps partiel. Il y a d'abord la commodité. Un grand nombre de familles comptent maintenant sur un revenu et demi. Dans certains cas les gens préfèrent un revenu et demi, dans d'autres c'est parce qu'il est impossible de gagner deux revenus. D'après les études que j'ai lues sur la motivation des gens, le rapport est d'environ 70:30 ou 65:35. C'est à dire que 65 p. 100 des travailleurs à temps partiel voudraient un emploi à temps plein tandis que 35 p. 100 sont satisfaits de leur situation. Il ne fait pas de doute que le travail à temps partiel est une question étudiée.

M. Pagtakhan: Savez-vous combien il y a de travailleurs à temps partiel dans la population active?

M. Moscovitch: Désolé, je n'ai pas les chiffres. Mais il me sera facile de trouver la répartion entre les travailleurs à temps plein et les travailleurs à temps partiel. Par contre, les études récentes révèlent que la plus grande partie des travailleurs à temps partiel sont des femmes. Le rapport donne environ 75 ou 80 p. 100 de femmes et 20 ou 25 p. 100 d'hommes.

J'ajouterai que le travail à temps partiel chez les femmes est surtout un phénomène d'après-guerre. Cela tient peut-être au mode de calcul. Par exemple, par le passé le travail à la maison ne comptait pas comme travail à temps partiel. Dans la mesure où le phénomène est pris en compte dans les enquêtes, la croissance remonte en grande partie à la fin des années 50. C'est facile à expliquer. Une population active plus nombreuse accentue, par exemple, la demande de restauration rapide ou de vente au détail à l'heure du déjeuner ou après les heures de travail. Ces changements ont amené l'augmentation du temps partiel.

M. Pagtakhan: Passons maintenant à une question qui m'intérese beaucoup, la création d'une allocation pour enfants. Pourriez-vous étoffer votre pensée: son montant—si vous voulez hasarder un chiffre malgré la situation économique actuelle—et son mode d'administration.

M. Moscovitch: J'imagine un programme national. Son administration serait très simple. Le programme social le plus simple et le moins coûteux à administrer est celui des allocations familiales. Il suffit normalement de présenter une

about one application during the lifetime of the child, usually taken at birth. Roughly 98% or 99% of all families apply for the family allowance on behalf of their children. If the birth takes place in a hospital or other type of birthing institution, they will be handed an application form right after birth. It is one application. It is one short piece of paper. That is it. There is no other testing, no other administration is required, other than producing a cheque every month and having provision for it as income for tax purposes so that those people whose income is in the higher tax brackets will subsequently pay back relatively more of it.

The advantage is that it is a very simple program to administer. It is relatively costless administratively and it is non-stigmatizing. It is not targetted to any particular group. It is available to everybody who has a child.

I would see it eventually at roughly 10 times the present level of family allowance. I do not think that can happen overnight. The issue is not the problem of changing the computers, it is the problem of finding the money. I do not think it is a program that will be instituted immediately; however, on behalf of people with relatively low incomes, I did suggest one way it could be instituted at a lower level and then topped up to a higher level over a period of years. In other words, I think this program needs a timetable for its installation over a period of years, so that it will be known in advance that certain social expenditures will be increasing, while there is a move towards reducing current levels of unemployment.

There are two advantages to that. When we have more productive people, we have more people paying taxes. That is the first thing. At the same time, when we have more people paying taxes, we have fewer people making demands on social assistance and unemployment insurance.

• 1640

As I said, in my view we are at a crossroads. The decisions being made right now are fundamental to the future of the country over the next 20-or 30-year period. If we move in the direction of returning to the commitment of full employment, certain changes will happen. A child benefit program such as the one I am talking about will be possible. If we move in the other direction, towards rationalizing the programs put in place in that key 10-year period, in my view what we will essentially be doing is moving away from not only full employment but also the welfare state in general. It will no longer be a question of making minor changes to the benefit conditions. We will essentially be moving towards dismantling the programs of the welfare state of the last 20 to 25 years.

Mr. Pagtakhan: What would be the initial good amount to be stuck with in relation to the current family allowance amount? From your point of view, what would be a reasonable timetable with which to reach it? Would you also agree that, once established, it should thereafter be fully indexed to inflation?

[Traduction]

seule demande, à la naissance de l'enfant. Entre 98 et 99 p. 100 des familles demandent l'allocation. Si la naissance a lieu à l'hôpital ou dans un autre établissement semblable, on remet le formulaire immédiatement après la naissance. Il n'y a qu'une seule demande, un seul formulaire et c'est tout. Il n'y a pas d'autres critères, il n'y a pas d'autres formalités administratives. Il suffit de tirer un chèque chaque mois et de s'assurer qu'il s'agit d'un revenu aux fins de l'impôt pour s'assurer que ceux dont la tranche d'imposition est plus élevée en rembourseront la plus grande partie.

L'avantage, c'est qu'il s'agit là d'un programme simple à administrer. Les coûts d'administration sont relativement peu élevés et personne n'est pointé du doigt. Il ne s'adresse à aucun groupe en particulier et est offert à quiconque a un enfant.

J'imagine que le montant serait environ 10 fois celui des allocations familiales actuelles. Cela ne peut sûrement pas se faire du jour au lendemain. La difficulté, ce n'est pas de modifier les ordinateurs mais bien de trouver l'argent. Ce n'est pas un programme qui sera créé de sitôt. Par contre, pour les personnes à faible revenu, je pense que l'allocation pourrait être modeste au début et augmenter au fil des ans. La mise en oeuvre du programme pourrait être échelonnée sur plusieurs années de façon à ce que l'on sache que certaines dépenses sociales augmenteront. Parallèlement, des efforts devraient être faits pour réduire le chômage.

Il y a deux avantages à cela. Plus les gens travaillent, plus les gens paient de taxes. Première chose. De même, quand plus de gens paient de l'impôt, moins de gens demandent de l'aide sociale ou des prestations de chômage.

Comme je l'ai dit, nous nous trouvons à un carrefour. Les décisions qui sont prises à l'heure actuelle seront décisives pour l'avenir du pays au cours des 20 ou 30 prochaines années. Si nous décidons d'adopter à nouveau une politique de plein emploi, certains changements se produiront. Il sera possible d'appliquer un programme de prestations pour enfants comme celui dont je parle. Si nous nous orientons dans l'autre voie, c'est-à-dire si nous rationalisons les programmes instaurés au cours de cette décennie-clé, nous prendrons nos distances non seulement avec le plein emploi mais aussi avec l'État-providence en général. Il ne s'agira plus d'apporter de légers changements aux prestations. Nous nous mettrons à démanteler les programmes instaurés au cours des 20 ou 25 dernières années dans le cadre de l'État-providence.

M. Pagtakhan: Quel montant conviendrait-il de fixer dans un premier temps comparativement aux allocations familiales actuelles? Quel serait, d'après vous, un délai raisonnable pour atteindre cet objectif? Trouvez-vous également qu'une fois le montant fixé, il devrait être indexé sur le taux d'inflation?

Dr. Moscovitch: One of the things I suggest is that it be indexed, that there be an escalator. I am concerned with inflation, but I am more concerned to see a public process whereby the amount of the benefit is tied to the actual cost of raising a child.

This requires an independent third party study that would review from time to time—and I am not saying every year, but over a three or five-year period—the amounts so that the escalation would be primarily based on the actual cost and less on just a simple escalation from year to year based on the CPI. I think it would be better to have a reassessment of the cost than simply always raising it regardless of any consideration of the actual changes in relative standards.

Ultimately, as you said at the outset, this is not a question of absolute standards, of the minimum caloric intake. In the 1930s a number of first studies were done in Canada in relation to child poverty. They were based on the notion that you could establish the minimum caloric intake for a family. So poverty levels were set according to standards that could only be met by highly trained dietitians who knew how to combine certain cheaply available foods in order to produce a balanced diet out of rice, peas and a few other things. Most people did not have this kind of training. Perhaps the level of knowledge of nutrition is a little higher these days, so it may be possible.

The poverty standards we deal with now, or certainly the ones that date from the 1960s, are not in any sense absolute standards. They are not based on this notion that you can actually establish what it takes to keep people alive. Every one of them is based on a relative standard. In that sense, they are all based on value judgments made by those who conduct the study, whether it is the Economic Council of Canada, Statistics Canada, the American Department of Health, Education and Welfare and so on. They are all relative standards. The one I am proposing would be as well; that is, a reassessment on a three–to five–year basis. What is the relative standard in relation to the cost of raising a child?

Mr. Pagtakhan: It is interesting that you said a minimum caloric intake, the MCI. Perhaps we can now speak of the MCI as the minimum cash income.

Dr. Moscovitch: Oh. oh.

Mr. Pagtakhan: It is exciting to look at. To whom should the cheque be addressed, the mother or the father? Should it make a difference?

Dr. Moscovitch: That is a very contentious issue. Under the present circumstances, in most instances the mother is the parent of custody when we are talking about separated or blended families, and that remains the case. Joint custody or male custody is relatively limited at the moment. On a pragmatic basis, as well as a recognition of the commitment that women largely make to raising children, which goes above and beyond what men do at the moment and for the

[Translation]

M. Moscovitch: Je recommande d'indexer ces prestations, de prévoir une clause d'indexation. L'inflation me préoccupe, mais je voudrais surtout qu'on adopte un système officiel en vertu duquel le montant des prestations serait établi d'après ce qu'il faut dépenser pour élever un enfant.

Pour cela, il faut faire faire une étude par un groupe impartial qui serait chargé de revoir le montant de temps à autre, je ne dis pas chaque année mais une fois tous les trois ou cinq ans, pour que l'indexation soit surtout basée sur les dépenses réelles, au lieu d'avoir un système d'indexation annuelle automatique basé sur l'indice des prix à la consommation. Je crois qu'il serait préférable de réévaluer le coût plutôt que d'augmenter automatiquement le montant des prestations sans tenir compte de l'évolution des critères relatifs.

En fin de compte, comme vous l'avez dit, il ne s'agit pas de se baser sur des critères absolus, sur l'apport calorique minimum. Au cours des années 30, plusieurs études originales sur la pauvreté chez l'enfant ont été faites au Canada. On était alors parti du principe qu'il était possible de fixer l'apport calorique minimum nécessaire à une famille. Le degré de pauvreté était donc calculé en fonction de critères que seuls des diététiciens ayant reçu une formation poussée et capables de combiner certains aliments bon marché pour obtenir un régime équilibré à base de riz, de pois et de quelques autres denrées alimentaires, pouvaient respecter. La plupart des gens n'avaient pas reçu la formation nécessaire. On s'y connaît peut-être un peu mieux en matière de nutrition à l'heure actuelle; c'est donc peut-être possible maintenant.

Les critères sur lesquels on se fonde pour calculer le degré de pauvreté à l'heure actuelle, ou du moins ceux qui remontent aux années 60, ne sont pas du tout des critères absolus. On ne les établit pas en se disant qu'il est possible de calculer ce qu'il faut pour permettre aux gens de rester en vie. Tous ces critères sont des critères relatifs. De ce fait, ils sont tous basés sur des jugements de valeur faits par des personnes qui font l'étude, qu'il s'agisse du Conseil économique du Canada, de Statistique Canada, du département américain de la santé, de l'éducation et du bien-être social, ou de n'importe quel autre organisme. Tous ces critères sont des critères relatifs. Celui que je propose, c'est-à-dire une réévaluation tous les trois ou cinq ans, est également un critère relatif. Quel est le critère relatif sur lequel il faut se fonder pour calculer les dépenses nécessaires pour élever un enfant?

M. Pagtakhan: Je remarque que vous avez parlé d'apport calorique minimum. Comme c'est intéressant! Nous pouvons peut-être parler maintenant de revenu minimum en espèces.

M. Moscovitch: Oh, oh!

M. Pagtakhan: C'est passionnant. À qui le chèque devrait-il être adressé, à la mère ou au père? Cela devrait-il faire une différence?

M. Moscovitch: C'est une question très délicate. À l'heure actuelle, c'est le plus souvent la mère qui a la garde de l'enfant dans les cas de séparation ou dans les familles reconstituées. Pour le moment, il arrive rarement que la garde soit confiée aux deux parents ou au mari seul. Il est probablement plus pratique de faire le chèque au nom de la mère pour des raisons d'ordre pragmatique et aussi parce que ce sont surtout les femmes qui se chargent d'élever les

foreseeable future, it is likely more efficient to make that cheque available to the female parent.

• 1645

- **Mr. Pagtakhan:** I have one case from a constitutent, and it is very relevant. Once the allowance has been given to someone, in this instance usually the mother, as you said...
- **Dr. Moscovitch:** Yes. That is certainly the case now with the family allowance. In the case of a male parent who has custody, it can go to a male parent, but we are talking about 90:10 or less.
- Mr. Pagtakhan: Exactly, and I have full support for that approach. It was just called to my attention by one constituent that in a case of a separated husband and wife, the husband called the Department of Health and Welfare, whoever was in charge there, to cancel the cheque, and the department cancelled it. The mother was surprised, of course, and before she could restore it, she had to appear in person before the Department of Health and Welfare. Is this true?
- **Dr. Moscovitch:** In general, it is not true, but I can imagine how that could occur if you had a vindictive parent who just wanted to create some difficulty for the other parent.
- **Mr. Pagtakhan:** No, but my question is whether it is allowed by the current administration.
- **Dr. Moscovitch:** For one parent to cancel on behalf of the other?
 - Mr. Pagtakhan: Over the phone.
- **Dr. Moscovitch:** This is a good question you raise. I have tried to get the same answer. This is so obscure. I am amazed I am asked this question.

According to the regulations, there is supposed to be a form that has to be filled in to cancel the benefit. In other words, when your child reaches the age of 18, for example, and is no longer eligible for benefit, you are expected under law to submit a form that says your child is now of an age where he or she is no longer eligible for family allowance. That is the form they are supposed to follow. It is not supposed to happen the way you describe it.

- Mr. Pagtakhan: I am glad to hear that, because I was aghast when I heard it.
- **Dr. Moscovitch:** It is not supposed to happen that way. There must be a statement giving the reason why. There are three reasons I can think of for cancellation. First, the child is no longer a Canadian citizen, and I am not even sure that would qualify if the parent is still a Canadian citizen, but that gets into the question of residence, which is tricky in Canada because it is not defined anyway. The second reason is the death of the child, and the third reason is that the child has reached the age of 18. Those are the only reasons I can think of.

The Chairman: What if they are working or married?

[Traduction]

enfants et que la situation ne risque pas de changer radicalement dans un avenir prévisible.

- M. Pagtakhan: Il y a actuellement un cas dans ma circonscription et c'est un très bon exemple. Lorsque les allocations ont été versées à quelqu'un, à la mère, comme vous l'avez dit...
- M. Moscovitch: Oui. C'est certainement le cas pour les allocations familiales à l'heure actuelle. Lorsque c'est le père qui a la garde des enfants, le chèque peut être adressé au père, mais les hommes qui se trouvent dans cette situation ne représentent que 10 p. 100 des cas, voire moins.
- M. Pagtakhan: Exactement, et c'est un excellent système. Un de mes électeurs vient de me signaler qu'un mari qui se séparait de sa femme avait appelé un employé du ministère de la Santé nationale et du Bien-être social pour demander d'annuler le chèque, et le ministère l'a annulé. La mère a été évidemment surprise de ne plus recevoir le chèque et pour pouvoir le toucher à nouveau, elle a dû se présenter en personne au ministère. Ceci peut-il réellement se produire?
- M. Moscovitch: D'une façon générale, non, mais j'imagine aisément comment cela peut arriver lorsqu'on a affaire à un conjoint qui veut tout simplement causer des problèmes à l'autre.
- M. Pagtakhan: Je voulais savoir si c'était permis par l'Administration.
- M. Moscovitch: Qu'un des parents fasse annuler le chèque destiné à l'autre?
 - M. Pagtakhan: En téléphonant.
- M. Moscovitch: C'est une bonne question. C'est tellement difficile à comprendre. Je suis surpris que l'on me pose cette question.

D'après les règlements, on est censé remplir une formule pour annuler des prestations. Autrement dit, lorsque l'enfant atteint l'âge de 18 ans et qu'il n'a plus droit aux allocations familiales, on est censé envoyer une formule pour le signaler. Le genre de problème dont vous parlez ne doit normalement pas arriver.

- M. Pagtakhan: Je suis heureux de l'entendre, parce que je n'en revenais vraiment pas quand j'ai entendu cela.
- M. Moscovitch: Ce n'est pas censé se produire. Normalement, il faut expliquer pourquoi. Il existe à ma connaissance trois raisons de faire annuler les chèques. Premièrement, lorsque l'enfant n'est plus citoyen canadien, et je ne suis même pas certain que ce serait une raison si le parent est toujours citoyen canadien; on entre là dans une question du domicile, qui est toujours assez compliqué au Canada faute de précisions. La deuxième raison, c'est le décès de l'enfant et la troisième, c'est que l'enfant a atteint l'âge de 18 ans. Ce sont les seules raisons qui me viennent à l'esprit.

La présidente: Et si les enfants travaillent ou s'ils sont mariés?

Dr. Moscovitch: Do you mean if the child was married at the age of 17? I do not know whether the regulations would apply. I think you are talking about a pretty small number of people. The way I would interpret it is if they were still in the parental household, which could be possible, the parent would still be eligible to receive the family allowance on behalf of that child.

The Chairman: Dr. Pagtakhan, could you take the chair and let me ask some questions?

Mr. Pagtakhan: Sure. Go ahead.

The Chairman: I think your proposal sounds excellent, but I do see some difficulties with it. One of them is the question of single parents. Would a universal allowance for children not remove all the things that are currently in the system that help single parents? For example, I think of the equivalent to married exemption, some of the subsidies for day care that are particularly targeted at single parents, these sorts of things.

Dr. Moscovitch: I think some of those would have to be revised and eliminated, or at least they would have to be considered as part of a total benefit package. With regard to day care, what I have tried to do is look at that apart from the cost of raising the child per se. In trying to work in this area of family-related income security, I have found that first of all, nationally we do not have a policy in relation to the family. Very few provinces have even attempted to enunciate anything like a family policy.

• 1650

What we have is a group of policies that affect the family but have not been looked as a package. In fact, the first time I saw a government attempt to do that was in the child and elderly benefits consultation paper. Essentially it is based on the Royal Commission on the Economic Union.

We do not have a family policy, a direction and a focus. In trying to institute something like this, we also would be generating a broader debate about children and the family in society, the kind of support they should have.

There are other issues related to the one you raise. For example, how would this relate to child support payments? The idea of a child allowance is that it should be a universal national base. Child support payments are independent of that, just as is earned income in the rest of the population. Earned income differs; this is simply an example of unearned income.

In that case, anyway, I would not see one cancelling out the other. But in certain instances, if this was a federal program, we would have to look at some consolidation: as I suggested, possibly through the Canada Assistance Plan, through the present family allowance, and through some of the other child-related programs, such as the existing child tax credit, the existing non-refundable tax credit, and the equivalent-to-married exemption.

[Translation]

M. Moscovitch: Vous voulez dire si l'enfant est marié à l'âge de 17 ans? J'ignore si les règlements s'appliqueraient. Je crois que vous faites allusion à une faible minorité. Je dirais que si les enfants se trouvant dans ce cas demeurent au foyer des parents, ce qui est possible, les parents auraient toujours droit aux allocations familiales pour cet enfant.

La présidente: Monsieur Pagtakhan, pourriez-vous prendre ma place, pour me permettre de poser quelques questions?

M. Pagtakhan: Certainement. Allez-y.

La présidente: Je trouve votre proposition excellente, mais je vois certains problèmes. Il y a notamment la question des parents sans conjoint. Une allocation universelle pour les enfants ne supprimerait-elle pas tous les mécanismes actuels qui aident les parents sans conjoint? Ainsi, je songe à l'équivalent à l'exemption de marié, à certaines subventions pour garderie qui s'adressent surtout aux parents sans conjoint, et à ce genre de choses.

M. Moscovitch: Je crois qu'il faudra en revoir et en supprimer certains, ou du moins, il faudrait en tenir compte dans les prestations. En ce qui concerne les frais de garde d'enfants, j'ai essayé ne pas les faire entrer dans les dépenses nécessaires pour élever l'enfant. J'ai constaté, en réfléchissant à la question d'une politique de sécurité du revenu familial, qu'il n'existait pas de telle politique au Canada. Très peu de provinces ont essayé d'énoncer un semblant de politique familiale.

Il existe une série de politiques qui concernent la famille, mais elles ne sont pas considérées comme formant un tout. Le document de consultation sur les prestations aux enfants et aux personnes âgées est en fait la première tentative faite dans ce sens que je connaisse. Ce document est basé sur les travaux de la Commission royale sur l'union économique.

Il n'y a pas de politique familiale ni de directive dans ce sens au Canada. En essayant d'instituer un système dans ce sens, nous déclencherions un débat général sur les enfants et la famille au sein de la société, sur le genre d'aide qu'il convient de leur apporter.

Il y a d'autres questions qui se rattachent au problème que vous soulevez. Ainsi, quelle serait la relation entre ce que vous proposez et les paiements de soutien pour les enfants? Par définition, les allocations pour enfants devraient être universelles. Les paiements de soutien pour les enfants sont indépendants de cela, tout comme le revenu gagné dans le reste de la population. Le revenu gagné est une chose différente; en réalité, ces paiements sont tout simplement un exemple de revenus non gagnés.

De toute façon, je ne vois pas pourquoi l'un excluerait l'autre. S'il s'agit d'un programme fédéral, il faudrait envisager d'étayer le système, notamment par l'intermédiaire du Régime d'assistance publique du Canada, par le biais du système actuel des allocations familiales et d'autres programmes s'adressant à l'enfance, notamment le crédit d'impôt pour enfants, le crédit d'impôt non remboursable et l'équivalent de l'exemption de marié.

The Chairman: I had a number of other questions when I was reading through here. You raised the question of housing on page 5 of your brief, the one we received.

In your experience, are families who receive subsidized housing able to exist at or above the poverty line? I was on the Metro Social Services and Housing Committee for many years. Our perception there was that if they got subsidized housing, they were okay. If they did not, they were in great, great difficulty.

Dr. Moscovitch: With subsidized housing, we are talking particularly about public housing. It would not only have to be that, as you know, it could be some kind of non-profit arrangement as well.

It can make a substantial difference to a family's income. The problem there is that a relatively small percentage of existing social assistance recipients are actually eligible and live in public housing or subsidized housing of any sort. It is a relatively small percentage.

In a previous life I was director of planning for the Social Services Department here in Ottawa–Carleton. In fact, we did a study of that type. I think it was roughly 11% of the Ottawa–Carleton caseload. In Ontario overall, it was a little bit higher in the SARC report, but not very much higher than that. Roughly 5% to 6% of the stock of housing in Canada would be subsidized. That is relatively small compared to say most European countries.

The Chairman: Day care as well, of course, is only received by a limited part of the population.

Dr. Moscovitch: That is right, it is a relatively small number in the available age categories. Even if we just cut the line at social assistance recipients, a very large number of single parents simply do not have access to a space because it is not available, not because they do not qualify.

• 1655

The Chairman: Kids First has been arguing that all of these benefits be rolled into a very similar kind of benefit to the one you are proposing. They want to include the day care deduction and the whole package of benefits now paid to children. They argue that we are discriminating against parents who wish to stay at home with their children and they also propose that the benefit be limited to children under the age of 12 years. Have you seen it, and what are your comments on that particular option? Do you think it is—

Dr. Moscovitch: No, I have not seen it. It sounds like a variation on a theme. I thought I had reviewed just about everything that existed, but that was in the spring and they may have been working on this over the summer. In fact I think it is one of the organizations that got involved as a result of the UN Conference on the Rights of the Child, but I am not certain.

[Traduction]

La présidente: Plusieurs autres questions me sont venues à l'esprit pendant que je lisais le document. Vous avez abordé la question du logement à la page 5 de votre mémoire, celui que nous avons reçu.

D'après votre expérience, les familles qui vivent dans des logements subventionnés arrivent-elles à subsister au seuil de la pauvreté ou à dépasser ce seuil? J'ai fait partie de la Commission des services sociaux et du logement de la ville pendant des années. Le comité pensait que les personnes qui avaient un logement subventionné pouvaient survivre. On considérait que celles qui n'avaient pas se trouvaient dans une situation extrêmement précaire.

M. Moscovitch: Quand on parle de logements subventionnés, on parle surtout de logements sociaux. Il n'y a pas nécessairement que cela, comme vous le savez. On pourrait aussi organiser un système de logements sans but lucratif.

Cela peut faire une différence énorme au niveau du revenu familial. Le problème, c'est qu'une faible proportion des assistés sociaux vivent dans des logements sociaux ou subventionnés.

J'ai été directeur de la Planification au département des Services sociaux de la municipalité régionale d'Ottawa-Carleton. Nous avons fait une étude de ce genre. Je pense que la proportion était d'environ 11 p. 100 des assistés sociaux de la région. Pour l'ensemble de l'Ontario, la proportion indiquée dans le rapport de la SARC était un peu plus forte, mais pas de beaucoup. La proportion de logements subventionnés au Canada devait être de 5 à 6 p. 100, ce qui est relativement peu comparativement à la plupart des pays européens.

La présidente: C'est la même chose pour les garderies, bien sûr; il n'y a qu'une petite partie de la population qui en profite.

M. Moscovitch: C'est exact, ce n'est qu'un nombre relativement faible qui en profite dans les catégories d'âge disponibles. Et même si on réservait les services de garderie exclusivement aux assistés sociaux, la plupart des parents sans conjoint n'arriveraient pas à obtenir une place dans une garderie, non pas parce qu'ils n'y ont pas droit, mais parce qu'il n'y en a pas.

La présidente: Kids First a préconisé de regrouper toutes ces prestations dans un système très analogue à celui que vous proposez. Ils veulent y inclure les déductions pour les frais de garderie ainsi que toutes les prestations qui sont versées aux enfants à l'heure actuelle. Ils trouvent que nous faisons de la discrimination à l'égard des parents qui décident de rester chez eux avec leurs enfants et ils proposent de limiter le versement de prestation aux enfants âgés de moins de 12 ans. Avez-vous vu le document de cet organisme et que pensez-vous de la solution qu'il préconise?

M. Moscovitch: Non, je ne l'ai pas vu. On dirait une variation sur le même thème. Je croyais avoir examiné à peu près tout ce qui existait à ce sujet, mais j'ai fait cela au printemps et cet organisme a peut-être préparé son document cet été. En fait, je crois qu'il s'agit d'un des organismes qui s'est intéressé à la question après la conférence des Nations Unies sur les droits de l'enfant, mais je n'en suis pas sûr.

I do not know why they would limit it to twelve years. One of the problems with the existing social assistance is its categorical approach. For example, a lot of provincial programs make a distinction between children under the age of six, six to twelve, and twelve to sixteen. Is there substantial evidence to show that the cost of raising a child differs so substantially in those different age categories? I suspect not. The nature of the expenditures may differ. You pay for certain things at an early period in the child's life and for other things later on.

The Chairman: I think they are looking at it from a family viewpoint and they are looking at the cost of the mother staying at home as compared to going out to work.

Dr. Moscovitch: Yes, and my concern is with the child and with child poverty. I come at it from that point of view and I think it is regretable that we end up debating the question of whether women should or should not be in the home. I am neutral on the question, I do not see it as being good or bad in either direction—for myself it is a question of choice—and the way to ensure that it becomes a question of choice is to focus not on the parent but on the child.

The child is the issue and it is the child that is in poverty. What we are looking at is trying to ensure that the child is not in poverty. After that the parent can choose how they will ensure the well-being of the child with the funds available to support the child.

The Chairman: Okay, but are you in favour of maintaining a day care system such as the one we have which is geared toward income subsidies operated through the Canada Assistance Plan, the needs testing and so on?

Dr. Moscovitch: I would much prefer that day care not be seen as... Let me back up and say that the reason day care is under the Canada Assistance Plan in the first place is because of a guideline put in place in 1973. It is not in the legislation and you will not see it in the regulations, but the guideline modified the way in which the funding was understood. The guidelines suggest that day care and a number of other things may be considered as a preventive social services, in other words that those people on whose behalf it is authorized are either in need or—and this is the key phrase—likely to be in need. That is why it becomes preventive.

For myself, I would prefer to see day care on a different basis, not as a preventive social service but as a question of education for the child. For me the point of reference would be the French system where they have schools rather than day care, although I am not suggesting that at the age of three years children should regimented. I am not talking about the program so much as the way in which they approach the question. What they have is a national system of what they call *école nationale*, and my approach would be toward the recognition of younger children in a different type of school system.

[Translation]

Je me demande bien pourquoi l'âge de 12 ans serait considéré comme une limite. Un des problèmes qui se pose dans le régime actuel d'assistance sociale, ce sont toutes les différentes catégories qui existent. Ainsi, beaucoup de programmes sociaux font la distinction entre les enfants âgés de moins de six ans, les enfants âgés de six à douze ans, et les enfants âgés de douze à seize ans. A-t-on des preuves que les frais d'éducation d'un enfant varient considérablement d'une catégorie à l'autre? Je ne le pense pas. La nature des dépenses peut être différente. Il faut acheter certaines choses au cours des premières années de l'enfance et d'autres plus tard.

La présidente: Je crois que cet organisme se place à un point de vue familial et qu'il calcule ce que cela coûte lorsque la mère reste au foyer au lieu d'aller travailler à l'extérieur.

M. Moscovitch: Oui, et ce qui me préoccupe, c'est le bien-être de l'enfant et la pauvreté chez les enfants. Voilà le point de vue auquel je me place, et je trouve regrettable que l'on finisse par se demander si les femmes devraient ou non rester à la maison. Je n'ai pas d'opinion bien arrêtée sur le sujet; je ne considère pas que c'est bien ou mal, dans un sens comme dans l'autre; dans mon esprit, c'est une question de choix; pour que cela soit vraiment une question de choix, il faut s'intéresser surtout à l'enfant et pas aux parents.

Le problème qui nous concerne, c'est celui de la pauvreté chez l'enfant. Nous essayons de résoudre ce problème. Après quoi les parents pourront décider que faire pour assurer le bien-être de l'enfant avec l'argent dont ils disposent pour s'occuper de lui.

La présidente: D'accord, mais êtes-vous en faveur du maintien d'un système de garderie comme le système actuel, qui est axé sur des subventions au niveau du revenu accordé par l'intermédiaire du Régime d'assistance publique du Canada et qui est fonction du revenu?

M. Moscovitch: Je préférerais que l'on ne considère pas la garde des enfants... Je voudrais revenir en arrière pour dire que si la question des garderies relève du Régime d'assistance publique du Canada, c'est avant tout à cause de lignes directrices adoptées en 1973. Ce n'est pas prévu dans la loi et on ne trouve rien à ce sujet dans les règlements; ce sont les directives qui ont modifié la façon d'envisager le financement. D'après celles-ci, on peut considérer la garde des enfants et plusieurs autres mesures comme des services sociaux préventifs, autrement dit, que les personnes auxquelles ces mesures sont destinées sont dans le besoin ou qu'elles risquent, et c'est là le mot clé, d'être dans le besoin. C'est pourquoi c'est un service préventif.

Pour ma part, je préférerais que l'on envisage la question de la garde des enfants sous un autre angle et qu'on cesse de la considérer comme un service social préventif mais comme une question d'éducation de l'enfant. Je prendrais comme point de référence le système français dans lequel il existe des écoles au lieu de garderies, bien que je ne veuille pas insinuer qu'il faille en régimenter des enfants de trois ans. Je songe moins au programme qu'à la façon dont les Français abordent le problème. Il existe un système national que l'on appelle école nationale et je préconiserais la création d'écoles pour enfants plus jeunes.

• 1700

The Chairman: You also mentioned a national school lunch and milk program as a preventive social measure. I know that this is becoming much more common. I have several food programs in my riding.

Dr. Moscovitch: Exactly.

The Chairman: I am just wondering if you could comment on the necessity for that.

Dr. Moscovitch: I see this as something I would like to have a public discussion about, because what we are really talking about is the fact that there are now large numbers of children who are not eating regularly. To me, that represents a failure of our current way of doing things.

In the most common and basic terms, what we always think of when we think of essentials are food, clothing, and shelter. The reason why children are not eating in large measure has to do with the relationship between the assistance the family receives and the cost of buying those three essentials.

One way of ensuring that one of the most basic of essentials is provided for children and that children do not go a whole day without eating but in fact have a lunch at the school and have some source of nutrition at the school is by providing a national lunch program. Again, this is not an unusual idea. It is done in a large number of countries. It is one I have observed in operation in a number of countries. Both the British and the French operate exactly this way, with a national school lunch program. It was brought in for precisely those reasons, to ensure that children have nutrition during the long school day, and that they do not go from morning to evening without eating.

Mr. Pagtakhan: I wish to make a few comments and then ask a few questions. Dr. Moscovitch, when you indicated that you would favour the educational aspects of day care and not the preventive social aspect, I would like to indicate my own bias and say that the two are not necessarily exclusive, because one of the main aims of education is the social value of education. I think the two are really inherently linked. For example, even the national lunch program, which I would support, in a real sense is an investment. Consider the many things that could be prevented in terms of health, injury, injury to health and other aspects, and even the learning itself, that can be jeopardized when the children are chronically starved.

In terms of the benefits diminishing or disappearing by age 12, as has been suggested by one group, I would take issue with that, because they are still children, by all definitions. Again, to focus on the children, they then would be in their educational years, in the prime of their need to have an educational skill so that they can face the reality of this world. So I think the benefits ought to continue.

[Traduction]

La présidente: Vous avez parlé également d'un programme national de distribution de repas et de lait à l'école comme mesure sociale préventive. Je sais que ce genre de programme devient de plus en plus courant. Il existe plusieurs programmes de distribution de produits alimentaires dans ma circonscription.

M. Moscovitch: Exactement.

La présidente: Je me demande si vous pourriez m'expliquer pourquoi c'est nécessaire.

M. Moscovitch: Je voudrais que l'on tienne un débat public à ce sujet car ce que nous voulons dire, c'est qu'à l'heure actuelle il y a beaucoup d'enfants qui ne mangent pas régulièrement. Dans mon esprit, ce problème est dû à certaines erreurs de notre part.

Le plus souvent, quand on parle de biens de première nécessité, on songe aux aliments, aux vêtements et au logement. Si les enfants ne mangent pas suffisamment, c'est en grande partie parce que l'aide que reçoit la famille est insuffisante pour pouvoir répondre à ces trois besoins essentiels.

Un des moyens de s'assurer qu'un des besoins primordiaux de l'enfant est satisfait et que l'enfant ne va pas rester toute la journée sans manger, mais qu'il aura un dîner à l'école, c'est d'établir un programme national de distribution de repas. Je le répète, cette idée n'a rien d'extraordinaire. On le fait dans beaucoup de pays. J'ai vu comment cela marchait dans plusieurs pays. C'est exactement le système appliqué en Grande Bretagne et en France, où il existe un programme national de distribution de repas dans les écoles. Le programme a été instauré précisément pour les raisons que j'ai données, c'est-à-dire pour s'assurer que les enfants aient quelque chose à manger pendant tout le temps qu'ils passent à l'école et qu'ils ne restent pas du matin au soir sans rien manger.

M. Pagtakhan: Je voudrais faire quelques observations, puis poser quelques questions. Monsieur Moscovitch, vous avez dit qu'il faudrait insister davantage sur les aspects éducatifs de la garde des enfants et non sur l'aspect social préventif; je vous signale, à la lumière de ma propre expérience, que l'un n'exclut pas nécessairement l'autre, parce que les principaux objectifs de l'éducation sont d'ordre social. Les deux sont en fait indissociables. Ainsi, je trouve qu'un programme national de distribution de repas, et je suis en faveur d'une telle initiative, constitue en réalité un investissement. Songez un peu à tous les problèmes de santé, à tous les accidents et à tous les autres problèmes qui pourraient être évités; on remarque même des difficultés d'apprentissage chez les enfants qui sont continuellement mal nourris.

Par contre, je ne suis pas d'accord pour cesser de verser des prestations ou de les réduire lorsque l'enfant atteint l'âge de 12 ans, comme l'a proposé un organisme, pour la bonne raison qu'à cet âge là, ce sont toujours des enfants, à tous les égards. Des enfants de cet âge sont en plein dans la période de formation, ils sont dans la période où ils ont vraiment besoin d'instruction pour pouvoir affronter les réalités de ce monde. Il faut donc à mon avis continuer à payer ces prestations passé cet âge.

Poverty

[Text]

My last three questions relate first to the appeals procedure that concerns social assistance today. What is the magnitude of that problem? Have there been many appeals, and how many have succeeded? Has there been any cost study of the cause of these appeals, to the government and to the people?

Dr. Moscovitch: I shall make a brief comment on the statement. I had not meant to suggest that it should not be seen as preventive in any sense. I was really talking about the way in which day care came to be funded federally. It was sort of through the backdoor, because it came to be funded under the Canada Assistance Plan and not through some other means. The way that happened was through this notion of day care being a preventive social service. Therefore the funding was extended in 1973 to the provinces under the Canada Assistance Plan. That was all.

Mr. Pagtakhan: A blessing in disguise.

Dr. Moscovitch: A blessing in disguise, yes—different ways of describing the same thing.

I am not an expert on appeals. Health and Welfare does have some people whose mandate it is to promote appeals.

• 1705

I mentioned two conditions under the Canada Assistance Plan: no requirement of residence and no work for welfare. The third one is that there must be a national appeal system. Every province must have an appeal system.

The way in which that operates is "more or less", and that some provinces effectively have not had an appeal system until very recently. This is more than 20 years after the Canada Assistance Plan. Most people will tell you the appeal system in Ontario has not worked very well—I am not familiar with it in detail in other provinces—essentially because all the power was in the hands of the administrators, and most welfare workers or supervisors who appealed before the Social Assistance Review Board will tell you the decisions have gone in their favour 95% of the time. The consequence is that the recipients get the message that it is not worth appealing.

There have been some substantial changes in the Ontario system, at any rate, in the last year and a half to two years. My understanding is it is working much better than it has. There is an increase in appeals, and there is now a real attempt to make it into a proper appeal court with proper appeal procedures, and not simply the appointment of people who are really unaware of what that involves. They have a requirement to be familiar with the issues around social assistance, to have some training and some expertise—the tribunal members, that is—to bring to bear on appeal. They have also established a travelling circuit so that the appeal can go to the region, rather than have the region come to the appeal, basically in Toronto. Those are all important aspects of having a real appeal system.

[Translation]

Mes trois dernières questions portent sur le système actuel des appels en matière d'assistance sociale. Quelle est l'ampleur du problème? Y a-t-il eu beaucoup d'appels et combien ont donné des résultats positifs? A-t-on fait une étude de coûts au sujet de ces appels, tant pour le gouvernement que pour les gens?

M. Moscovitch: Je ferai d'abord un petit commentaire. Je ne voulais pas insinuer qu'il faille négliger totalement l'aspect préventif. Je parlais de la façon dont les garderies sont financées par le gouvernement fédéral. Il s'agit d'un système de financement indirect, puisqu'il se fait par l'intermédiaire du Régime d'assistance publique du Canada et pas par d'autres moyens. On a adopté cette méthode parce qu'on considère la garde des enfants comme un service social préventif. Par conséquent, les crédits ont été accordés aux provinces en 1973 dans le cadre du Régime d'assistance publique du Canada. C'est tout.

M. Pagtakhan: C'était une façon détournée d'adopter une bonne mesure.

M. Moscovitch: Oui. . . Différentes façons de décrire la même chose.

Je ne suis pas expert en matière d'appels. Il y a à Santé et Bien-être social Canada quelques agents chargés de faire connaître la procédure d'appel.

J'ai parlé de deux conditions prévues dans le Régime d'assistance publique du Canada: pas d'exigence en matière de domicile et pas de travail. La troisième condition, c'est qu'il faut un système national d'appel. Toutes les provinces doivent avoir un système d'appel.

Il existe plus ou moins un tel système et dans certaines provinces, il est tout récent. Il y a pourtant plus de 20 ans que le Régime d'assistance publique du Canada existe. La plupart des gens vous diront que le système d'appel n'a pas très bien marché en Ontario, je ne connais pas en détail le système des autres provinces, surtout parce que tous les pouvoirs étaient entre les mains des administrateurs; la plupart des employés ou des surveillants des services de bienêtre social qui ont fait appel devant la Commission de révision de l'aide sociale vous diront que la décision était en leur faveur dans 95 p. 100 des cas. On fait donc comprendre aux prestataires qu'il est inutile de faire appel.

Certains changements importants se sont produits dans le système ontarien, depuis un an et demi ou deux, en tous cas. Il paraît que le système fonctionne beaucoup mieux maintenant. Le nombre d'appel augmente et on essaye vraiment d'établir un bon système, avec une cour d'appel digne de ce nom; on ne se contente plus de nommer des personnes qui ne savent pas vraiment de quoi il s'agit. Les membres de cette cour d'appel doivent connaître le domaine de l'assistance sociale, ils doivent avoir une certaine formation et une certaine compétence. On a également créé en Ontario une cour de circuit itinérante pour pouvoir entendre les appels dans les différentes régions au lieu d'obliger les gens à venir à Toronto. Ce sont tous des aspects importants d'un véritable système d'appel.

Mr. Pagtakhan: That is very important. My understanding of "appeal" as a concept or practice is it is based on fairness and justice. For the reasons you mentioned, in the past it had been a denial of natural justice when judge and jury sit—

Dr. Moscovitch: Quick resolution is an issue we are dealing with directly and indirectly in the present court system in general, and it has been an issue in appeal as well. There has not been quick resolution. One way of dealing with that is to have a local on–the–spot appeal at a first stage.

Mr. Pagtakhan: I do not know if I missed in your presentation the one issue that has interested me very much, the concept of. . . We have a program for social assistance ongoing, whatever it is, and we would like improvements, but many families can face a crisis—divorce, separation, death, what have you. What is your proposal to address those crisis periods that can last an indefinite period of time?

Dr. Moscovitch: I think that is another brief. I was really trying to focus on income security; it is more of my expertise, shall I say, than issues related to family crisis. There I rely on my personal experience, which is useful but perhaps does not have the same generalizable quality to it that my brief does.

Mr. Pagtakhan: Then from your summation, as a national priority the elimination of poverty, particularly among children, would mean a commitment to attain full employment so far as possible, and then to develop national standards as well as we could.

Dr. Moscovitch: In social assistance, that is right. In relation to adequacy, it would be to have a conception of what is adequate. Thirdly would be to change the regulations in regard to the relationship between what you can earn in income through work—particularly part-time work, as you mentioned—and social assistance, so that people can gradually move their way out of assistance and not be trapped into it on a permanent basis. Last would be to establish a flat-rate, universal child benefit. Those would be my basic propositions.

Ms June Dewetering (Committee Researcher): If there were not going to be any substantial change and the programs were to continue more or less in the same form into the future, but enhancements were to be made, would you favour enhancements to the family allowance or to the refundable or non-refundable child tax credits? What are your preferred programs among those that exist?

• 1710

Dr. Moscovitch: I favour enhancements to the Canada Assistance Plan, such as the ones I have outlined. There are a number of reasons why. One is that these do not require any changes in the legislation whatsoever. They do not even require a Cabinet decision. All that is required is for the minister to direct that the guidelines be changed, and these will have a very substantial effect on the lives of many, many thousands of people in Canada who depend upon social assistance. It is simple. I am not going to say it is not costly, it could be quite costly, but it is very simple to operate. You simply do it.

[Traduction]

M. Pagtakhan: Le mot «appel» évoque en moi une notion d'équité et de justice. Pour les raisons que vous avez indiquées, le système allait absolument à l'encontre de la justice naturelle. . .

M. Moscovitch: Le problème de la lenteur est généralisé dans le système judiciaire actuel et c'était la même chose en ce qui concerne les appels. Le système était lent. Un moyen d'améliorer la situation consiste à entendre d'abord les appels à l'échelon régional.

M. Pagtakhan: J'ignore si je n'ai pas entendu ce que vous avez dit au sujet de la question qui m'intéresse beaucoup, celle de. . . Nous avons un programme d'assistance publique et nous voudrions l'améliorer; par contre, bien des familles risquent de se trouver dans une situation précaire à la suite d'un divorce, d'une séparation, d'un décès ou pour d'autres raisons. Que proposez-vous pour les aider à surmonter ces difficultés qui peuvent durer pendant une période indéfinie?

M. Moscovitch: Je crois qu'il s'agit d'un autre mémoire. J'essayais de parler surtout de sécurité du revenu; cette question rentre plus dans mes cordes que les questions qui se rattachent aux crises familiales. Je me fie à mon expérience personnelle qui est utile mais qui ne me permet peut-être pas de généraliser comme je l'ai fait dans mon mémoire.

M. Pagtakhan: Par conséquent, d'après votre résumé, si l'on décidait de faire de la suppression de la pauvreté, surtout chez les enfants, une priorité nationale, il faudrait s'efforcer d'atteindre le plus possible le plein emploi, puis établir des critères nationaux aussi bons que possibles.

M. Moscovitch: C'est exact, dans le domaine de l'assistance sociale. Il faudrait aussi décider ce que l'on considère comme un revenu suffisant. Troisièmement, il faudrait modifier les règlements en ce qui concerne le revenu gagné notamment grâce à un travail en temps partiel, et l'assistance sociale, pour permettre aux gens de sortir progressivement de ce cercle vicieux. Il faudrait enfin instaurer des prestations universelles pour enfants, sur une base forfaitaire. Voilà essentiellement en quoi consistent mes recommandations.

Mme June Dewetering (recherchiste du comité): S'il n'y avait pas de changement important et si les programmes étaient maintenus plus ou moins sous la même forme qu'à l'heure actuelle, en y apportant des améliorations, préconiseriez-vous d'apporter de telles améliorations au niveau des allocations familiales ou plutôt au niveau des crédits d'impôt pour enfants remboursables ou non remboursables? Quels programmes préférez-vous parmi ceux qui existent?

M. Moscovitch: Je préfère que l'on apporte des améliorations comme celles que j'ai proposées au Régime d'assistance publique du Canada, pour plusieurs raisons. La première c'est qu'elles ne nous obligent pas à modifier la législation. Une décision ministérielle n'est même pas nécessaire. Il suffit que le ministre décide que les lignes directrices doivent être modifiées, et cela aura des répercussions très importantes sur la vie de plusieurs milliers d'assistés sociaux canadiens. C'est simple. Je ne dirai pas que ce n'est pas coûteux; cela pourrait être assez coûteux, mais c'est très simple. Il suffit de le faire.

Mr. Pagtakhan: Are you calculating the amount of time parliamentarians would spend in Parliament debating a bill for change? Maybe we could save a lot.

Dr. Moscovitch: Well, yes, there are some savings there, but it certainly has the power of simplicity about it, if, as you said, the choice is to work with what you have and not to introduce substantially new innovations. Those are changes to what we have, which are very simple to operate. After that, if we are going to move towards consolidation, I would prefer a consolidation of funds around a movement towards a universal child benefit, rather than simply, as the Senate committee suggested, putting it into a guaranteed family supplement.

If it came to it, I would look at a balance between a flat-rate payment and an income-tested payment. My concern would be not to have the income-tested payment alone, which is what I interpreted the Senate committee report to be suggesting.

I think the old age pension arrangements work well, because there is a flat rate and there is a graduated rate. What we would be in a position of having is only the graduated rate and not the flat rate. I think what we need is the base as well as the graduated rate, which tops things up for those people who really need it.

The advantage again is that it requires a minimal amount of administration. We do not have to entangle ourselves in hiring a whole lot of people to administer the programs.

Mr. Pagtakhan: When you say you would favour a universal child rate system, versus a family, is that because we are focusing at this moment on child poverty and not family poverty—husbands and wives without children?

Dr. Moscovitch: I think if we are concerned about child poverty, the only way we can operate is by ensuring the support of the child. We are now in a situation where the notion of the nuclear family, which has been ever present and underlies so much of our policy, but yet has not been stated as such in a statement about family policy... That nuclear family represents a relatively small number of families. To try to make policy, based upon that conception of the family or to account for all the different types of families that exist now in Canadian society, is very difficult. It would be very difficult to account for all of that in legislation and have it be administratively feasible.

The easiest and simplest route is to ensure that the child has support. It remains the obligation of the guardian or the parent in law to ensure the livelihood of the child. Then we have child welfare laws and family welfare laws in each province to ensure that there is some enforcement of that. We would therefore not entangle ourselves in an almost unenforceable and undecipherable legislation.

The Chairman: Thank you very much. We certainly appreciated your presentation. I think there are some very good suggestions here, which are well worth exploring. You are going to be submitting another brief, we understand.

[Translation]

M. Pagtakhan: Calculez-vous combien de temps les parlementaires passeraient à débattre un projet de loi visant à modifier le système? Nous pourrions peut-être réaliser de grosses économies.

M. Moscovitch: Oui, cela nous permettrait de réaliser des économies, mais la principale qualité de cette solution, c'est qu'elle est simple, si comme vous l'avez dit, on décide de partir de ce qui existe sans vouloir apporter d'innovations radicales. Ce sont des changements très simples à appliquer. Après quoi, si nous voulons consolider le système, je préférerais que l'on s'oriente vers un système de prestations universelles pour enfants au lieu de se contenter, comme l'a recommandé le comité du Sénat, d'utiliser les fonds disponibles pour verser un supplément garanti de revenu familial.

En fait, je songerais à un compromis entre le montant forfaitaire et un système prévoyant une évaluation des revenus. Je ne voudrais pas que le versement des prestations dépende uniquement d'une évaluation des revenus, ce que préconise, d'après moi, le rapport du comité sénatorial.

Je crois que le système des pensions de vieillesse fonctionne bien. Parce qu'il y a un montant fixe et qu'il y a aussi un taux progressif. Dans notre cas, on aurait simplement le taux progressif et pas le montant fixe. On a besoin des deux pour pouvoir aider les gens qui en ont vraiment besoin.

L'avantage de ce système, c'est qu'il entraîne qu'un minimum de paperasserie. Il ne nous oblige pas à engager une foule de gens pour administrer les programmes.

M. Pagtakhan: Lorsque vous dites que vous préféreriez un système de prestations universelles pour enfants à un système de sécurité du revenu familial est-ce parce que nous examinons pour le moment le problème de la pauvreté chez l'enfant et non celui de la pauvreté familiale, de la pauvreté au sein de familles qui n'ont pas d'enfant?

M. Moscovitch: Si le problème de la pauvreté chez l'enfant nous préoccupe, le seul moyen d'arriver à le résoudre, c'est de veiller à ce que l'on puisse subvenir aux besoins de l'enfant. Pour le moment, c'est la notion de la famille nucléaire, qui a toujours existé et qui sous-tend un grand nombre de politiques, mais qui n'était pas reconnu officiellement dans le cadre d'une politique de la famille... cette famille nucléaire représente un nombre relativement restreint de familles. Il est très difficile d'élaborer une politique basée sur la notion de famille ou de tenir compte de tous les différents types de familles qui existent dans la société canadienne à l'heure actuelle. Il serait très difficile de tenir compte de tout cela dans une mesure législative et d'établir un système qui soit applicable sur le plan administratif.

La solution la plus facile et la plus simple consiste à veiller à ce que l'enfant ait de l'aide. Le tuteur ou les parents sont obligés par la loi de faire vivre l'enfant. Il existe dans toutes les provinces des lois sur l'aide à l'enfance et à la famille pour faire respecter ce principe. C'est pourquoi je ne recommande pas que nous nous embarquions dans la préparation d'une législation complexe et inapplicable.

La présidente: Merci beaucoup. Nous avons trouvé votre exposé très intéressant. Vous avez fait d'excellentes recommandations qui méritent d'être prises en considération. Vous allez présenter un autre mémoire, si je ne m'abuse.

Dr. Moscovitch: It is substantially the same, Madam Chair.

The Chairman: Just updated.

Dr. Moscovitch: It has been briefly updated. It is 95% the same. But as I mentioned, some changes have occurred since the spring; I will incorporate them and present you with a revised copy.

The Chairman: Thank you very much. This meeting is adjourned.

[Traduction]

M. Moscovitch: Il s'agit essentiellement du même mémoire, madame la présidente.

La présidente: Il s'agit seulement d'une mise à jour.

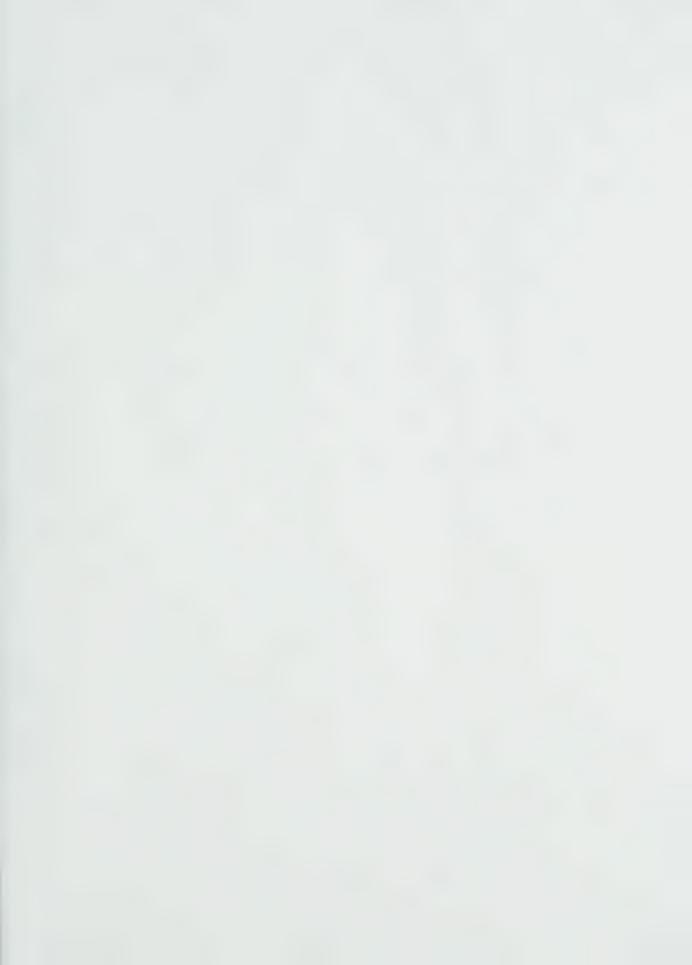
M. Moscovitch: Il a été légèrement mis à jour. Il est presque absolument identique. Comme je l'ai dit, il y a eu toutefois certains changements depuis le printemps; j'en tiendrai compte et je vous en remettrai une version révisée.

La présidente: Merci beaucoup. La séance est levée.













MAIL > POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré-Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communications Canada — Édition 45 boulevard Sacré-Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESS

TÉMOIN

As individual:

Allan Moscovitch, Associate Professor, School of Social Work, Carleton University.

A titre personnel:

Allan Moscovitch, professeur adjoint, École de travail social, Université Carleton.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 8

Wednesday, December 12, 1990

Chairman: Barbara Greene

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 8

Le mercredi 12 décembre 1990

Présidente: Barbara Greene

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur

Poverty

of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women

La Pauvreté

du Comité permanent de la Santé et du Bien-être social, des Affaires sociales, du Troisième âge et de la Condition féminine

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of child poverty

CONCERNANT:

En vertu du paragraphe 108(2) du Règlement, étude de la pauvreté chez les enfants

APPEARING:

The Honourable Perrin Beatty, Minister of National Health and Welfare

WITNESSES:

(See back cover)

COMPARAÎT:

L'honorable Perrin Beatty, ministre de la Santé nationale et du Bien-être social

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-fourth Parliament, 1989-90

Deuxième session de la trente-quatrième législature, 1989-1990

SUB-COMMITTEE ON POVERTY
OF THE STANDING COMMITTEE ON
HEALTH AND WELFARE, SOCIAL AFFAIRS,
SENIORS AND THE STATUS OF WOMEN

Chairman: Barbara Greene

Vice-Chairman: Chris Axworthy

Members

Albina Guarnieri Nicole Roy-Arcelin

(Quorum 3)

Clairette Bourque

Clerk of the Sub-Committee

SOUS-COMITÉ SUR LA PAUVRETÉ DU COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ ET DU BIEN-ÊTRE SOCIAL, DES AFFAIRES SOCIALES, DU TROISIÈME ÂGE ET DE LA CONDITION FÉMININE

Présidente: Barbara Greene

Vice-président: Chris Axworthy

Membres

Albina Guarnieri Nicole Roy-Arcelin

(Quorum 3)

La greffière du Sous-comité

Clairette Bourque

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, DECEMBER 12, 1990 (11)

[Text]

The Sub-Committee on Poverty of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women met at 3:30 o'clock p.m. this day, in Room 371, West Block, the Chairman, Barbara Greene, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Chris Axworthy, Barbara Greene, Albina Guarnieri.

Acting Member present: Louise Feltham for Nicole Roy-Arcelin.

Other Members present: Phillip Edmonston, Rey Pagtakhan, David Walker.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: June Dewetering, Research Officer.

Appearing: The Honourable Perrin Beatty, Minister of National Health and Welfare.

Witnesses: From the Canadian Teachers' Federation: Kitty O'Callaghan, President; Heather-Jane Robertson, Director of Professional Development Services.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Sub-Committee resumed its consideration of child poverty.

Kitty O'Callaghan made a statement and, with the other witness, answered questions.

It was agreed,—That the document entitled DISTRIBUTION BY QUINTILE, MONEY INCOME BEFORE TAX, FAMILIES, CANADA, 1983–1989 presented to the Sub-Committee by the Research Officer be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence (See Appendix "POOR-1").

It was agreed,—That the document entitled DISTRIBUTION BY QUINTILE, MONEY INCOME BEFORE TAX, FAMILIES AND UNATTACHED INDIVIDUALS, CANADA, 1983–1989 presented to the Sub-Committee by the Research Officer be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence (See Appendix "POOR-2").

The Minister made a statement and answered questions.

At 5:23 o'clock p.m., the Sub-Committee proceeded *in camera* to consider future business.

It was agreed,—That the Sub-Committee recommend to the Standing Committee to invite Quebec Minister of Health and Social Affairs or support staff to appear before the Standing Committee.

At 5:44 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 12 DÉCEMBRE 1990 (11)

[Traduction]

Le Sous-comité de la pauvreté du Comité permanent de la santé et du bien-être social, des affaires sociales, du troisième âge et de la condition féminine se réunit aujourd'hui à 15 h 30, dans la pièce 371 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Barbara Greene (présidente).

Membres du Sous-comité présents: Chris Axworthy, Barbara Greene et Albina Guarnieri.

Membre suppléante présente: Louise Feltham remplace Nicole Roy-Arcelin.

Autres députés présents: Phillip Edmonston, Rey Pagtakhan, David Walker.

Aussi présente: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: June Dewetering, attachée de recherche.

Comparaît: L'hon. Perrin Beatty, ministre de la Santé nationale et du Bien-être social.

Témoins: De la Fédération canadienne des enseignantes et des enseignants: Kitty O'Callaghan, présidente; Heather-Jane Robertson, directrice des services de perfectionnement professionnel.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité continue à examiner la pauvreté chez les enfants.

Kitty O'Callaghan fait un exposé puis, avec l'autre témoin, répond aux questions.

Il est convenu,—Que le tableau intitulé RÉPARTITION PAR QUINTILE, REVENUS MONÉTAIRES AVANT IMPÔTS, FAMILLES, CANADA, 1983–1989 préparé par la recherchiste figure en annexe aux Procès-verbaux et témoignages d'aujourd'hui (voir Appendice «POOR-1»).

Il est convenu,—Que le tableau intitulé RÉPARTITION PAR QUINTILE, REVENUS MONÉTAIRES AVANT IMPÔTS, FAMILLES ET PERSONNES SEULES, CANADA, 1983–1989 préparé par la recherchiste figure en annexe aux Procès-verbaux et témoignages d'aujourd'hui (voir Appendice «POOR-2»).

Le ministre fait une déclaration et répond aux questions.

À 17 h 23, le Sous-comité déclare le huis clos et examine ses trayaux à venir.

Il est convenu, — Que le Sous-comité recommande au Comité permanent d'inviter le ministre de la santé et des affaires sociales du Québec, ou ses collaborateurs, à venir témoigner.

À 17 h 44, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Clairette Bourque

Clerk of the Sub-Committee

La greffière du Sous-comité

Clairette Bourque

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Wednesday, December 12, 1990

• 1529

The Chairman: It being 3.30 p.m., the meeting can begin. I am pleased to see that we have another member of our committee here today, Mr. Axworthy.

1530

I would like to welcome the Canadian Teachers' Federation to the committee. Perhaps you would like first to introduce yourselves and then proceed with your presentation.

Ms Kitty O'Callaghan (President, Canadian Teachers' Federation): With me is Heather-Jane Robertson, director of our professional development program. Heather-Jane is also known for her research in diverse areas. She is also as an analyst, and some call her a futurist. She has a lot to bring to us and, hopefully, to children.

La Fédération canadienne des enseignantes et des enseignants se compose de 13 organisations provinciales et territoriales représentant plus de 230,000 membres de la population enseignante des paliers élémentaire et secondaire.

Les membres de la profession enseignante font connaître leur point de vue sur les nombreuses questions urgentes d'ordre éducationnel et professionnel.

For many years teachers have been speaking out on the misery of child poverty. We have been calling on governments to act in the interests of children. That 151,000 children in this country are attending or dependent on food banks is inexcusable. That one in six children lives in poverty is intolerable.

In 1970, 20 years ago, CTF presented a brief to the federal government on poverty and public education in Canada. We argued then that high poverty rates called for federal intervention and increased education spending. We urged decision-makers to acknowledge the contribution that early childhood remedial programs and well-tailored preemployment programs could make in breaking the cycle of poverty. We criticized the unavailability of reliable data for poverty, although the suggested estimates back then were that 30% of our children were living in poverty or could be classified as poor. We also urged the government to take advantage of anticipated declining enrolments by redirecting education funds. We asked them to target 1980 as the year in which child poverty should be eliminated.

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mercredi 12 décembre 1990

La présidente: Il est 15h30, heure d'ouverture de notre séance. Je suis heureux de constater la présence ici d'un autre membre de notre Comité, M. Axworthy.

J'ai le plaisir de souhaiter la bienvenue aux représentants de la Fédération canadienne des enseignantes et des enseignants. Puis-je vous demander de vous présenter, et nous écouterons ensuite votre exposé.

Mme Kitty O'Callaghan (présidente, Fédération canadienne des enseignantes et des enseignants): Je suis accompagnée de Heather-Jane Robertson, Directrice de notre programme de développement professionnel, connue également pour ses recherches sur différents terrains, analyste et certains diraient même futurologue. L'information qu'elle nous apporte est précieuse et devrait l'être également, espérons-le, pour les enfants.

The Canadian Teachers Federation is comprised of 13 provincial and territorial organizations representing over 230,000 members of the elementary and secondary school teachers.

The members of our Federation put forward their position on many pressing questions in the educational and professional areas.

Depuis de nombreuses années, les enseignantes et les enseigants soulignent le triste sort des enfants pauvres et prient les gouvernements d'agir pour le bien des enfants. Il est inexcusable que 151,000 enfants canadiens dépendent des banques d'alimentation. Il est intélorable qu'un enfant sur six au Canada vive dans la pauvreté.

Il y a vingt ans, en 1970, la FCE a présenté un mémoire aux autorités fédérales d'alors, dans lequel elle soutenait que les taux élevés de pauvreté nécessitaient une intervention du gouvernement fédéral et une augmentation des dépenses consacrées à l'éducation. Elle encourageait fortement les décideurs à reconnaître l'influence que pourraient exercer l'éducation de la petite enfance, les programmes d'enseignement correctif et les programmes bien conçus de préparation à l'emploi, en vue de rompre le cycle de la pauvreté. Dans le même mémoire, elle déplorait l'absence de données sûres concernant la pauvreté, tout en signalant que, selon les estimations les plus exactes, en 1970, 30 p. 100 des élèves canadiens étaient pauvres. De plus, elle encourageait le gouvernement à profiter de la baisse prévue des inscriptions scolaires pour réorienter le financement de l'éducation et à se donner comme objectif d'avoir éliminé la pauvreté chez les enfants en l'an 1980.

In 1983 we surveyed teachers about the impact of the recession on pupils. Teachers across this country concluded that poverty, unemployment, and economic insecurity had created family and student stress and had eroded the quality of education. We urged substantial economic reforms to end child poverty.

In 1989, almost 20 years later, we struck a committee, we developed a paper, and we adopted a policy on children, schools, and poverty. We were able to identify health, learning, and behaviour-related characteristics associated with child poverty, both from the researcher's perspective and also from the classroom teacher's experience.

A survey of projects in Canada and the United States demonstrated again that early and sustained intervention with children will provide greater returns in human as well as economic terms.

In the 20 years since CTF first approached the federal government on this topic, the poor children we wrote about and taught have grown up. They in turn have children in our schools. Those children in turn, by and large, are poor. Educators have become increasingly aware of the effects of poverty and the assorted problems associated with school performance: problems such as lower attention span, truancy, poor attendance, erratic behaviour, hyper-activity, aggression, delayed cognitive development, lower achievement, and low self-esteem. To compound this problem, many of these high-risk children drop out, and they enter the work force unprepared.

Given Canada's considerable progress in other fields of concern over these two decades, it is not hard to conclude that the cycle of poverty persists in this country because the will to break that cycle does not exist.

The sympathy for the poor has not transcended our short-term interests. Perhaps too many Canadians feel that the poor are victimizers rather than victims. Some still believe that if the poor only tried harder, somehow they would no longer be poor. Yet none of these rationalizations about adult poverty is supportable with respect to poor children. Trying harder does not fill a child's stomach or overcome a developmental lag resulting from limited preschool experience, or, in education jargon, from "experiential deprivation".

1535

As teachers, we see the impact of regional economic disparities. Education cutbacks, which result in increased student-teacher ratios, in decreased specialist service, disproportionately affect poor children because teaching these children requires a disproportionate amount of the teacher's time. Many of the learning and behavioural problems I mentioned earlier are exhibited by poor children unable to cope with complex physiological and socio-emotional

[Traduction]

En 1983, la FCE effectua un sondage auprès de la population enseignante concernant l'effet de la récession de l'époque sur les élèves. Les membres de la profession partout au pays ont conclu que la pauvreté, le chômage et l'insécurité économique avaient créé des tensions au sein des familles et chez les élèves, et altéré la qualité de l'éducation. La FCE a alors recommandé des réformes économiques considérables pour mettre fin à la pauvreté chez les enfants.

En 1989, presque 20 ans plus tard, la FCE a constitué un comité, élaboré un document, puis adopté un énoncé de principe sur l'enfance, les écoles et la pauvreté. Sont définies dans le document les caractéristiques relatives à la santé, à l'apprentissage et au comportement qui sont associées à la pauvreté chez les enfants, d'après le point de vue de la recherchiste et l'expérience d'enseignant en exercice.

Une enquête sur les projets réalisés au Canada et aux États-Unis démontre, une fois de plus, que les interventions précoces et soutenues auprès des enfants procurent davantage de bienfaits sur les plans humain et économique.

Dans les 20 ans où la FCE a effectué des démarches à cet égard auprès du gouvernement fédéral, les enfants pauvres qui faisaient l'objet de notre étude et de notre enseignement ont grandi, et bon nombre d'entre eux sont également pauvres. Les éducateurs ont pris de plus en plus conscience des problèmes associés à la pauvreté qui ont des répercussions sur les résultats scolaires: capacité d'attention réduite, absentéisme, faible taux de fréquentation, comportement excentrique, hyperactivité, agressivité, retard du développement intellectuel, rendement inférieur et faible estime de soi. Pour aggraver le problème, bon nombre de ces enfants à risque élevé abandonnent leurs études et entrent sur le marché du travail sans préparation suffisante.

Étant donné les progrès notables réalisés au Canada dans d'autres domaines au cours de ces deux décennies, on peut en conclure sans grand risque de se tromper que si le cycle de la pauvreté persiste, c'est parce que la volonté d'y mettre fin fait défaut.

La compassion que nous éprouvons à l'égard des pauvres n'a pas transcendé notre intérêt personnel à court terme. Trop de Canadiens croient encore, peut-être, que nous sommes les victimes des pauvres au lieu de voir dans les pauvres des victimes. D'autres considèrent que si les pauvres faisaient plus d'effort, ils se sortiraient de la pauvreté, mais aucun de ces arguments sur la pauvreté chez les adultes n'est défendable quand il est question des enfants. Ce n'est pas en faisant de plus grands efforts qu'un enfant pourra assouvir sa faim ou remédier à son retard causé par des expériences préscolaires limitées.

En tant que membres de la profession enseignante, nous sommes conscients des répercussions qu'ont les disparités économiques régionales. Les compressions qui touchent l'éducation, accroissent les taux d'encadrement et réduisent les services des spécialistes ont des répercussions disproportionnées sur les enfants pauvres du fait que leur éducation exige une part disproportionnée du temps du personnel enseignant. Un grand nombre des problèmes

consequences of poverty. Schools, as most of you know, in poor districts are unable to be championed or are not championed by sophisticated, motivated, or politically wise parents who can and who do effectively lobby for an increased share of the funding. Children who live in poverty are then also without power.

As teachers, we do whatever is possible for these youngsters. We try to make them understand and to accept that they are not at fault for being poor. Schools can and do play an important role when we are properly supported, but schools cannot and must not be made the designated solution for intractable social problems, and we will not be assuaged by political assurances as long as we live in a country that allows a greater disparity between rich and poor than any other western nation.

Canadians do not lack collectively either food or money, but there is every indication that we are becoming precariously short of humanity. We insist that those with the power to effect changes take action to end child poverty.

Chairperson, I would like to thank you for having us appear before you. We wish you and the rest of the committee every success. We would like to draw your attention—and I will not read them out—to the policies on pages 4 and 5 of the brief. You will see some of the areas we have been targeting, such as child care and affordable housing and so on.

I would also like to mention that we have brought with us for your background reading... I know that you are going to be terribly busy, but we are quite proud of these. One is a document responding to the needs of immigrant and refugee children, from January 1990, and the second is a report that has just gone to the presses and gone to our members on the realities, concerns, expectations, and barriers experienced by adolescent women in our schools. Close to 1,000 adolescents were interviewed for this; this is in their own words. I think it is well worth reading.

Thank you very much. Both Heather–Jane and I are prepared to answer any of your questions.

Mr. Axworthy (Saskatoon—Clark's Crossing): Thank you very much. It is nice to see you again. You always present us with such clear statements on your position.

I wonder if you could just maybe bring us up to date on what you think is happening right now. The minister constantly talks about 1988 figures and suggests that we have seen a reduction in the number of children living in poverty. Over the last decade of course we have not seen any reduction, but he suggests that over the last four or five years we saw a reduction to 1988, which is probably the case. But what we hear and read and experience is that many more

[Translation]

d'apprentissage et de comportement déjà mentionnés sont présentés par des enfants pauvres incapables de faire face aux conséquences complexes, physiologiques et socio-affectives de la pauvreté. Vous savez sans doute tous que les écoles situées dans les quartiers pauvres ont peu de chances d'être défendues par des parents lettrés, motivés et politiquement avertis qui peuvent faire du lobbyisme efficace pour obtenir une part plus grande des ressources publiques. Absence de richesse entraîne absence de pouvoir.

En tant que membres de la profession enseignante, nous faisons pour les enfants pauvres tout ce qui est en notre pouvoir. Nous essayons de leur faire comprendre que ce n'est pas de leur faute s'ils sont pauvres. Les écoles peuvent jouer un rôle important et elles le font lorsqu'elles reçoivent un appui adéquat, mais elles ne sauraient ni ne devraient être la solution aux problèmes insolubles de la société. Tant que nous vivrons dans un pays qui tolère un plus grand écart entre les riches et les pauvres que n'importe quelle autre nation occidentale, nous ne nous laisserons pas rassurer par des déclarations lénifiantes.

Les Canadiens, dans leur ensemble, ne manquent ni d'argent ni de nourriture, mais tout donne à penser que nous commençons à manquer dangereusement d'esprit humanitaire. Nous exhortons ceux qui détiennent le pouvoir à mettre en oeuvre les changements nécessaires pour abolir la pauvreté chez les enfants.

Madame la présidente, je voudrais vous remercier d'avoir bien voulu nous entendre. Nous souhaitons à votre Comité tout le succès possible. Nous voudrions attirer votre attention sur les recommandations, dont nous ne donnerons pas lecture, des pages 4 et 5 de notre mémoire, et vous constaterez que nous nous sommes particulièrement attachés à certains domaines tels que les garderies et les logements à loyer modéré.

Je voudrais également vous signaler, tout en sachant que vous allez être très occupés, que nous avons apporté des documents de fond dont nous sommes très fiers, l'un daté de janvier 1990, sur les besoins des enfants d'immigrants et de réfugiés, l'autre, qui est un rapport qui vient de paraître et qui sera adressé à nos membres, sur les réalités, craintes, espoirs et barrières que rencontrent les adolescentes dans nos écoles. Nous avons interviewé à cet effet près d'un millier d'adolescents, ce sont leurs paroles que nous rapportons et je vous assure que cette étude mérite bien d'être lue.

Merci beaucoup. Heather-Jane et moi-même sommes disposées à répondre à toutes vos questions.

M. Axworthy (Saskatoon—Clark's Crossing): Merci beaucoup. Je suis heureux de vous revoir, car vos prises de position sont toujours caractérisées par une grande netteté.

Pourriez-vous nous informer sur la situation actuelle? Le ministre évoque constamment les chiffres de 1988 en disant que le nombre d'enfants pauvres a diminué. Bien entendu, nous n'avons rien pu constater de ce genre au cours de la dernière décennie, mais le ministre soutient que depuis quatre ou cinq ans, il y a eu réduction jusqu'en 1988, ce qui est possible. Ce qu'on nous dit de toute part, c'est que les banques alimentaires voient beaucoup plus d'enfants cette

children are using the food banks than at this time last year. There is a doubling in demand—in Montreal there was a story not long ago—for winter clothing and so on. So it seems as if—and it is what you would expect as we lead into a recession—the numbers of children living in poverty will increase quite considerably over the next short while and have begun to increase.

Do you have any indications from your own experiences about the most recent trends in numbers?

Ms O'Callaghan: The last figure I saw was one in four Canadian children living in poverty. Unfortunately, I saw that yesterday and did not have the time to check the veracity of it. Perhaps we are more aware of the situation, but we seem to see a growing trend in children living in poverty. I think we are more aware, as I said, as well.

The influx of immigrant and refugee children particularly—we met with the minister responsible and asked about funding to provinces to help meet some of those needs, the ESL needs as well as the other needs, but of course we are told that that is a provincial matterz, and so we find ourselves in this vice.

• 1540

Ms Heather-Jane Robertson (Director of Professional Development Services, the Canadian Teachers' Federation): My stereotype of the poor child was the child of a single parent, probably a single parent unemployed and on social assistance. I came to understand that most kids were kids in two-parent households, in which at least one person and often two were in the labour force, but they were nonetheless poor. That group would seem to be particularly vulnerable in a recession. It seems to me that if we look ahead and see which are the marginal and dispensable jobs in the time of a recession, we are going to see more kids slipping below the poverty line.

The other rather frightening fact is that any number of families are half a part-time job away from the poverty line, that they are only above that level because there are now two income-earners in the family. If the norm, because of unemployment, sinks to something closer to one per family, we can expect to see an awful lot more poor kids in schools. Increasingly their welfare is dependent on charity. The people providing food for school food programs are often local charities and local businesses, not government funding, not school board funding. They are going to be in the same position as other charities, of trying to compete for scarcer dollars.

Mr. Axworthy: You mentioned meeting with the ministers, and of course you would be doing that on a fairly regular basis, and meeting with members of the government party. In your lobbying activities—I hope you do not mind me calling it that—what do you find? It cannot be the case that everyone is concerned about child poverty; otherwise something would be done about it. But those of us who are concerned about it are shocked I think by the continued

[Traduction]

année que l'an dernier, à la même époque. La demande de vêtements d'hiver et autres a doublé, et à Montréal il y a même eu un fait d'hiver très remarqué. Tout donne donc à penser—ce qui est bien prévisible quand on aborde une récession—que les rangs des enfants pauvres ont grossi et que cette tendance ne fera que se confirmer.

Votre propre expérience corrobore-t-elle ces chiffres?

Mme O'Callaghan: D'après les derniers chiffres que j'ai vus, pas plus tard qu'hier, et je n'ai malheureusement pas eu le temps de les vérifier—un petit Canadien sur quatre vivait dans la pauvreté. Est-ce dû au fait que nous sommes plus avertis de la situation—je ne le sais, mais j'ai effectivement l'impression que le nombre des enfants pauvres augmente.

Il y a également un afflux d'enfants d'immigrants et de réfugiés et, à ce propos, nous avons rencontré le ministre responsable et lui avons demandé d'aider les provinces à répondre à certains de ces besoins, entre autres l'enseignement de l'anglais langue seconde, mais on nous répond, bien entendu, que cette question ressortit aux provinces et nous sommes donc réduits à l'impuissance.

Mme Heather-Jane Robertson (directrice, Service de développement professionnel, Fédération canadienne des enseignantes et des enseignants): J'ai toujours cru que la pauvreté chez les enfants touchait surtout ceux qui n'avaient qu'un parent probablement en chômage et au bien-être social. Mais j'en suis arrivée à comprendre que la plupart des enfants viennent de ménages à deux parents dont l'un, et souvent les deux travaillent, mais sont néanmoins pauvres. C'est un groupe qui est particulièrement vulnérable en période de récession. À réfléchir aux emplois marginaux qui risquent le plus d'être supprimés à une époque pareille, on peut prévoir combien d'enfants vont se trouver en-dessous du seuil de la pauvreté.

Autre fait redoutable, le nombre de familles que seul sépare de la pauvreté un emploi à mi-temps, familles qui parviennent à survivre que parce qu'il y a deux emplois rémunérés dans la famille. Si le chômage sévit et prive ces familles d'un emploi, la population pauvre des écoles augmentera considérablement. Le bien-être de ces enfants dépend de plus en plus de la charité, les repas scolaires sont souvent fournis par des associations caritatives et par des entreprises locales et non par le gouvernement, ni le conseil scolaire. Les oeuvres en faveur des enfants vont se trouver dans la mêlée de toutes les oeuvres de bienfaisance et devront se battre pour leur part du gâteau qui risque de devenir plus petit.

M. Axworthy: Vous disiez avoir eu des entretiens avec les ministres et les membres du parti au pouvoir et vous faites ceci sans doute régulièrement. Que constatez-vous dans vos activités de lobbyistes, si le terme ne vous choque pas? La pauvreté des enfants ne doit pas être un souci prépondérant car sinon il y serait mis fin, mais ceux d'entre nous qui se préoccupent de la question sont indignés, je crois, de l'inaction permanente et des souffrances subies par le grand

inaction and the huge numbers of poor children and poor families who continue to suffer. But what do you hear from your lobbying activities, from the government side, and how do you react to that? Is there any doubt in your mind that they understand the situation?

Ms O'Callaghan: From my point of view, people say they understand. People express concern. I think where it breaks down is who it is who is responsible for meeting those needs. Sometimes in a large bureaucracy that is very hard to infiltrate. Certainly it cannot be ignored. I do not think anybody is ignoring it, from any of the parties. It is meeting the needs and putting the money in, making the commitment, and we do not see that.

Mr. Axworthy: You deal with children at school. Obviously, as you indicated, they are not going to learn as well if they are hungry. So it would seem to me that you would be quite concerned, as I think all of us would be, about actually addressing the problem there and then; about making sure there is food in children's mouths. This is a very much different approach from creating a business environment so that people will be hired, even though we are in a recession. Then, after a while, those children will be fed. How do you deal with that particular problem, the need to feed the children? They are in your care and you want them to benefit as much as they can from school.

Ms Robertson: There are an awful lot of different initiatives, and a lot of them are personal success stories. On the way here, Kitty was talking about a teacher we both know in Vancouver who set up a clothing program at her school. When I was in Saskatchewan last summer, I saw a news clip about two teachers who gave up their summer to continue the school lunch program in the local parks. The kids had become dependent on this program.

It is really too bad that this has become an individual by individual kind of initiative. There is a whole variety of projects and our report summarizes some of them and gives some ideas. All across the country there are people who are inventing emergency measures. You can, I suppose, given enough jars of peanut butter, keep kids fed while they are at school. But the whole range of problems that kids bring to school because they live in poor environments is not really addressed by another peanut butter sandwich. It is part of it certainly, and it is frustrating. I cannot immagine any curiculum innovation, any in-service for a teacher, that is going to make a difference to that math lesson if the four kids in the front row have not had breakfast, or supper the night before. Why would you bother doing a better job of teaching multiplication? What possible difference could it make?

• 1545

When I look at the stay-in-school initiatives, we know that the single most likely thing that will get kids dropping out of school is poverty. There is consensus at the political level and there is consensus at the NGO level that early

[Translation]

nombre des enfants pauvres et de leurs familles. Quelles sont les réactions du gouvernement, que rencontrez-vous dans votre lobbying et comment réagissez-vous vous-même? À votre avis, les gens comprennents-ils la situation?

Mme O'Callaghan: Ils prétendent comprendre, ils disent s'en inquiéter, mais chacun se dérobe aux responsabilités. Dans une vaste bureaucratie, les idées ont parfois du mal à percer. Mais le problème ne peut être ignoré et ce n'est pas l'ignorance qui est en jeu, dans l'un ou l'autre parti, c'est la volonté de consacrer des ressources à lutter contre le problème, la volonté de prendre un engagement qui fait défaut.

M. Axworthy: Vous avez affaire à des écoliers et ventre affamé n'a pas d'oreilles. C'est donc à ce stade qu'il faut sans doute s'attaquer au problème, c'est du moins ce que nous pensons tous. Outre les esprits, il faut nourrir les bouches. C'est toute autre chose que de créer des emplois, même en période de récession et d'attendre de ces emplois qu'ils assouviront la faim des enfants. Comment pensez-vous résoudre ce problème, celui de ces écoliers qui s'asseoient sur les bancs de l'école le ventre creux? Ils sont à votre charge et vous voulez qu'ils retirent le plus d'avantages possibles de leur scolarité.

Mme Robertson: Il y a beaucoup d'idées qui circulent, certaines d'entre elles ont été couronnées de succès. Nous parlions entre nous, en venant, d'un professeur de Vancouver que Kitty et moi connaissons, qui a monté un atelier de vêtements dans l'école où elle enseigne. Quand j'ai été en Saskatchewan l'été dernier, j'ai entendu aux nouvelles que deux enseignants avaient renoncé à leurs vacances d'été pour maintenir le service de déjeûner scolaire dans les parcs locaux, parce que les enfants étaient venus à en dépendre.

Il est vraiment déplorable que ce genre d'actions soient devenues ponctuelles, qu'elles soient de plus en plus le fait de particuliers. Il existe une grande diversité de projets et vous en trouverez certains résumés dans notre rapport. Dans tout le pays il y a des gens qui se mobilisent et se dévouent pour parer au plus pressé. Avec assez de nourriture il est toujours possible, j'imagine, de nourrir à l'école les becs affamés, mais tous les sandwiches du monde ne résoudront pas les problèmes que les enfants amènent avec eux parce qu'ils sont obligés de vivre dans la pauvreté. La faim fait certainement partie du problème, et elle est frustrante. À quoi bon faire preuve d'imagination et d'innovation dans le programme pour avoir recours à une aide spéciale, en mathématiques, si les quatre enfants assis au premier rang sont venus à l'école à jeûn et ont peut-être dû sauter le souper de la veille? À quoi bon s'évertuer à mieux enseigner les tables de multiplication? Autant appliquer un emplâtre sur une jambe de bois!

Quand on me parle de mesures destinées à garder les enfants dans le système scolaire, je sais que s'il y a un facteur déterminant les défections scolaires, c'est bien la pauvreté. On connaît très bien, dans les milieux politiques comme dans

intervention, pre-school intervention, family support, day care—all those dynamics have to be in place. It will solve so much. It is very frustrating to see so many interventions after the problem has occurred.

Mrs. O'Callaghan: In the local school districts the teacher organizations will lobby the schoolboards to provide food programs, and quite often in cities such as Toronto, Montreal, Vancouver, Winnipeg, local businesses will donate their services to provide food at the cost of the foodstuffs.

One of the things I found in my class a year ago was that a number of my children were working, and I am talking about grade 6 and 7 children. They were working at McDonalds's five to six hours after school. One youngster, a 13-year-old boy, was actually dancing in a discotèque until 3 a.m., and I was harassing him for coming in late until he finally said, look, this is the reason. I do not think that is an isolated case. I trust it is not common, but it is not isolated.

Mrs. Feltham (Wild Rose): I am new to this committee. I have not read your report and maybe some of the questions have already been asked. I, too, have concerns.

From the studies that have been done in the past is there any indication that the children are not properly clothed and fed because the parents are poor, or is it because of the lack of knowledge of what is good for the child? Also, I am sure we have all recognized families that always have an extra car or everything else but the children seem to go without. Do you run into this, or are they from the actual poor families? If they are from the poorer families it can be determined from their incomes, but if they are from families that are making \$40,000 or \$50,000 a year, we will have to deal with them on a different level. Where do you see the biggest problem?

Ms O'Callaghan: We have children who come to school hungry from families who have the money to feed them. From my point of view as a teacher, that is not knowing or not choosing to cook nutritional meals, for example. Teachers and school principals try to work with those families.

I should read one of our policies which I think fits into your question quite well. We are urging the government again to implement early intervention programs which reach parents and young children who live in poverty and which emphasize child development, nutrition, education and parent support. One of the things we can do in schools, and have been attempting to do, is work with parents, work with children so that they know about nutrition, good health, and so on. What you talk about is a factor, but it is not the major factor.

Mrs. Feltham: Where are you putting the most emphasis? Is it on the younger children? You just spoke of students who go out and work. Is there enough manpower, especially in schoolboards, to determine whether the older children actually need food and clothing?

[Traduction]

ceux des organismes non gouvernementaux, le rôle que jouent une intervention précoce, avant la scolarisation, l'aide aux familles, les garderies, tous les éléments qui doivent être en place et qui seraient si précieux. Quelle n'est donc pas notre frustration de voir que les remèdes interviennent quand le mal est fait.

Mme O'Callaghan: Au niveau local les organisations d'enseignants exercent des pressions auprès du conseil scolaire pour organiser des repas à l'école et très souvent, dans des villes comme Toronto, Montréal, Vancouver et Winnipeg, les entreprises locales se chargent de fournir les aliments au prix coûtant.

Il y a environ un an, j'ai constaté que plusieurs de mes élèves des classes de sixième et de septième travaillaient pour un McDonald à raison de 5 à 6 heures après les heures de classe. Il y avait un jeune garçon de 13 ans que je grondais toujours pour son retard, le matin, jusqu'à ce qu'il m'avoue danser tous les jours dans une discothèque jusqu'à trois heures du matin. Il ne s'agit certainement pas d'un cas isolé, encore qu'il ne soit pas trop répandu.

Mme Feltham (Wild Rose): Je viens d'arriver au comité, je n'ai pas lu votre rapport et vous avez peut-être déjà répondu au même genre de questions, mais moi aussi je m'inquiète de la situation.

Semblerait-il, d'après les études qui ont été faites, que c'est parce que les parents sont pauvres que les enfants sont mal nourris et mal vêtus ou est-ce dû à l'ignorance de leurs devoirs envers leurs enfants? Je suis sûre aussi que nous connaissons tous des familles qui ont deux voitures ou d'autres luxes, mais dont les enfants manquent de tout. Connaissez-vous de cas de ce genre, ou bien les cas que vous citez proviennent-ils vraiment de familles pauvres? Si tel est le cas, il suffit de connaître les revenus des familles, mais si ces revenus sont de 40,000\$ ou 50,000\$ par an, le problème se présente différemment. Où pensez-vous que le problème soit le plus grand?

Mme O'Callaghan: Nous avons des enfants qui ont faim et pourtant, leur famille gagne suffisamment pour les nourrir, mais où on ne sait pas ou ne veut pas préparer un repas nourrissant, par exemple. Les enseignants et les directeurs d'école essaient d'exercer une influence sur ces familles.

Je devrais, à ce propos, vous lire une de nos directives qui répondrait également à votre question. Nous exhortons le gouvernement à mettre en place des programmes destinés aux familles pauvres sitôt que les cas auraient été repérés, programmes axés sur le développement de l'enfant, la nutrition, l'éducation et l'aide parentale. Ce qu'on peut faire dans les écoles, et ce qui a été tenté, c'est d'informer les parents et les enfants des questions touchant à la nutrition, à la santé et autres, mais si informer a son utilité, cette utilité ne peut être que secondaire.

Mme Feltham: À quels cas vous attachez-vous plus particulièrement? Est-ce aux jeunes enfants? Vous évoquez le cas d'écoliers qui travaillent. Les conseils scolaires ont-ils suffisamment de personnel pour dépister les cas d'enfants qui auraient besoin d'aliments et de vêtements?

1550

Ms O'Callaghan: Mrs. Feltham, I am not sure of your question. If you are asking if there are statistics that show these needs, yes, there are statistics that show these needs.

Mrs. Feltham: All right, you have the statistics. Do you have the manpower to deal with it?

Ms O'Callaghan: Within the school system?

Mrs. Feltham: Yes.

Ms O'Callaghan: I would say it is a societal problem and we need the help of society, and particularly of government.

Mrs. Feltham: What is your recommendation? You said governments should get involved and do something. In what way?

Ms O'Callaghan: In a variety of ways. If you look on pages 4 and 5, we have recommendations on day care facilities, on early childhood education, for example, the junior kindergarten type of programs that the previous Peterson government here in Ontario was committing to, on affordable housing and on minimum wage. All of these factors, I think, come into dealing with the problem.

Mrs. Feltham: Have you presented these ideas to the provinces?

Ms O'Callaghan: Yes, we have, within each province, to the federal government and to the Senate committee earlier this year as well.

Mrs. Feltham: In some areas they have a pre-school and a post-school child care, where a child goes before he goes to school and after, and parents are working. Do you see much of this throughout the country, or just in certain areas? Is this something you are recommending?

Ms O'Callaghan: I would like to say it is a growing trend, but it is growing very slowly. Some of the inner-city schools in the larger cities are doing it as a pilot study. For example, they are doing it in Ontario in Toronto, and they are doing it in Vancouver.

The Ontario initiative for what we are calling pre-kindergarten is the first of its kind. It is not new, as you know, in Europe or in British schools. The British infant school would be the equivalent, or close to the equivalent: different ways of educating, different expectations and so on, but much in the same vein.

Mr. Pagtakhan (Winnipeg North): Madam Chairman, I apologize for being late. I just came from another meeting.

Just last Monday we happened to debate the opposition motion on poverty and on child poverty in particular. One of the issues I in particular addressed is one that relates to education. You were alluding to this. If it already has been asked, then I apologize in terms of the question I will pose.

[Translation]

Mme O'Callaghan: Madame Feltham, je n'ai pas bien compris votre question. Si vous me demandez s'il existe des statistiques confirmant ces besoins, je vous répondrai que oui, il en existe.

Mme Feltham: Très bien, vous avez des statistiques. Avez-vous les effectifs voulus pour remédier au problème?

Mme O'Callaghan: Au sein du système scolaire?

Mme Feltham: Oui.

Mme O'Callaghan: Je dirais qu'il s'agit d'un problème social et nous avons besoin de l'aide de la société et surtout du gouvernement.

Mme Feltham: Que recommandez-vous? Vous avez dit que les gouvernements devraient faire leur part. De quelle façon?

Mme O'Callaghan: De diverses façons. Si vous vous reportez aux pages 4 et 5 de notre mémoire, nous formulons des recommandations sur les installations de garde d'enfants, sur l'éducation des tout jeunes enfants, par exemple des programmes de maternelles que le gouvernement Peterson s'était engagé à offrir, ainsi que sur les logements abordables et le salaire minimum. Tous ces facteurs entrent en jeu dans le problème, à mon avis.

Mme Feltham: Avez-vous présenté ces idées aux provinces?

Mme O'Callaghan: Oui, nous les avons présentées dans chaque province, ainsi qu'au gouvernement fédéral et au comité du Sénat au début de l'année.

Mme Feltham: Dans certaines régions, il existe un service de garderie avant et après les heures d'école, destiné aux enfants dont les parents travaillent. Ces services sont-ils nombreux dans le pays, ou n'en trouve-t-on que dans certaines régions? Est-ce là l'une de vos recommandations?

Mme O'Callaghan: J'aimerais pouvoir dire que ces services sont de plus en plus nombreux, mais en fait ils n'augmentent que très rarement. Certaines écoles du centre-ville, dans les grands centres urbains, offrent ce service dans le cadre d'un projet pilote. Par exemple, il y en a un en vigueur à Toronto, en Ontario, ainsi qu'à Vancouver.

L'initiative de l'Ontario relativement à ce que nous appelons la pré-maternelle est la première du genre. Le principe n'est pas nouveau, comme vous le savez, dans les écoles européennes ou britanniques. C'est plus ou moins l'équivalent des petites classes en Grande-Bretagne, si ce n'est que les méthodes d'éducation et les attentes diffèrent, mais l'objectif général est le même.

M. Pagtakhan (Winnipeg-Nord): Madame la présidente, je vous prie d'excuser mon retard, mais j'arrive à peine d'une autre réunion.

Lundi dernier, nous discutions d'une motion d'opposition sur la pauvreté et surtout sur la pauvreté dans l'enfance. Dans mon discours, j'ai mis l'accent sur l'éducation des enfants. Vous y avez fait allusion. Si la question a déjà été posée, je vous prie de m'excuser de la répéter.

In my review of the witnesses' presentations before this committee before you, one of the exciting things that was brought forward to me is the need for a national school lunch program. Did you address this in your brief? How do you look at this as a proposal?

Ms Robertson: As teachers we look at the question of school lunch programs from a mixed perspective. Of course we want every child fed. The other argument is that if we are going to turn schools into massive social service agencies for all the needs of children, and in some cases of adults, then we have to look quite differently at what it is we are expecting of them. Schools are a little reluctant to become, as we say in this paper, the designated solution to all social problems that affect children. We are of mixed feelings.

We certainly see the value of using the school as a way of getting food to children. This does not mean we see the school board or the school itself responsible for setting it up, delivering it, paying for it or politically managing such a project.

A national program would be an interesting possibility. I do not see our objecting to it. It is very difficult to talk about "national" and "education" in the same sentence in this country, unfortunately, because of the provincial and territorial jurisdictional squabbles. If this government were able to achieve such a thing, it would be, I would think, a fairly major event.

• 1555

We do have a mixed reaction to the suggestion of using schools to provide food to children and their families. I think it perhaps begs the question of giving families the money to provide food for their own children. Certainly poor parents say there is only one reason why there are poor children; it is because there are poor parents. You pull out this group of small unspoiled human beings with large eyes who look hungry, and we get all sympathetic and generous to them. Meanwhile, we ignore this larger group of adults who are condemned to a lifetime of poverty and who do not make nearly as attractive a film clip. I think there is a strong argument to be made that interventions that support the income of families make more sense than going into a long-term school food program. It is a little bit like going into a long-term food bank program.

Mr. Pagtakhan: I am glad you raised that, and I appreciate your analysis of the issue. In fact, the main proposal I suggested, which the Liberal Party supports, is for the government of the day and the government of the future, if the government of the day refuses, to have a full employment policy.

I agree with what you have said. The underlying fundamental recommendation of witness after witness who has appeared before this committee is the need to have employment for these people. Therefore, in the absence of any full employment policy, I do not think we will achieve the ultimate solution for the basic cause of poverty. Poverty among parents, particularly single women, will definitely translate to poverty among children. I think there will be no argument about that.

[Traduction]

Après avoir examiné les témoignages que notre comité a reçus avant vous, j'ai constaté que l'une des propositions fascinantes qui nous a été faite concerne l'élaboration d'un programme national de cantine scolaire. En parlez-vous dans votre mémoire? Que pensez-vous de cette proposition?

Mme Robertson: En tant qu'enseignants, nous sommes partagés en ce qui a trait à la question des programmes de cantine scolaire. Bien entendu, nous voulons que tous les enfants mangent à leur faim. En revanche, si l'on transforme les écoles en organismes de services sociaux destinés à satisfaire tous les besoins des enfants, et parfois même des adultes, il faudra revoir toute notre conception du système scolaire. Les écoles hésitent à devenir, comme nous le disons dans notre mémoire, la solution désignée de tous les problèmes sociaux touchant les enfants. Nous sommes donc partagés à ce sujet.

Il serait certes utile d'utilser l'école en vue de nourrir les enfants. Il ne faut toutefois pas déduire que la commission scolaire ou l'école proprement dite doive se charger de créer, d'appliquer, de payer ou de gérer au plan politique un tel projet.

Un programme national constituerait une possibilité intéressante. Je n'y verrais aucune objection. Malheureusement, dans notre pays, il est difficile d'associer la notion de «programme national» et celle d'«éducation», étant donné les conflits de compétence avec les provinces et les territoires. Si le gouvernement actuel réussissait à atteindre cet objectif, ce serait un événement extraordinaire, à mon avis.

Nos réactions sont partagées quant à l'idée d'utiliser l'école pour nourrir des enfants et leurs familles. Il vaudrait peut-être mieux donner des fonds aux familles pour qu'elles puissent nourrir leurs propres enfants. Les parents pauvres disent qu'il n'y a une seule raison à la pauvreté chez les enfants: l'existence de parents pauvres. Il suffit de voir ce groupe de petits êtres humains purs et affamés au regard bouleversant pour vouloir absolument faire quelque chose pour eux. Ce faisant, nous laissons pour compte le groupe plus important d'adultes condamnés à une vie de pauvreté et qui ne font pas l'objet d'un film aussi frappant. Je pense qu'il serait fort judicieux de mettre l'accent sur des initiatives visant à soutenir le revenu familial plutôt que de se lancer dans un programme de cantine scolaire à long terme. C'est un peu comme si l'on se lançait dans un programme de banques d'aliments à long terme.

M. Pagtakhan: Je suis heureux que vous ayez soulevé la question et je comprends votre façon de voir les choses. En fait, la proposition principale que j'ai avancée et à laquelle souscrit le Parti libéral porte que le gouvernement du jour ou son successeur, si le gouvernement actuel refuse de le faire, adopte une politique de plein emploi.

J'approuve ce que vous m'avez dit. Tous les témoins qui ont comparu devant notre comité ont fait valoir le même argument essentiel dans leurs recommandations, à savoir qu'il faut donner de l'emploi à ces personnes. En conséquence, en l'absence d'une politique de plein emploi, je ne pense que nous puissions trouver une solution définitive aux causes fondamentales de la pauvreté. La pauvreté des parents, surtout des mères célibataires, se traduira immanquablement par la pauvreté dans l'enfance. Il n'y a aucun doute à ce sujet.

Poverty

[Text]

I was asking about a national lunch program. As a pediatrician, I can imagine that when you go to school hungry and your stomach is gnawing, you cannot concentrate. So in the absence of a move toward a fundamental solution to poverty, a national school lunch program sounds attractive to me. I agree with you. It ought not to be the continuing policy. It ought not to be the solution. It is only a short-term, very basic economic approach that a government of the day must adapt.

There is another reason why I am attracted by that proposition. A nutrition group appeared before the committee and suggested that there is a paucity of knowledge in terms of nutrition, in terms of how parents choose the proper balanced diet. I thought such a program might be utilized not only as a specific tool to feed the hungry but as an opportunity to demonstrate balanced nutritional feeding. I can sort of project an additional benefit to that.

That brings me to my second question. Just about a week ago *The Toronto Star* brought forward an article. Although it focused on why you survive if you are without stress or something along that line, the one thing that attracted my attention was the proposal to have child development centres across the country. In other words, these centres for children will be utilized to nurture children. To my way of thinking, it could be a potential solution. Has your association given child development centres across the country some thought, perhaps school-based or associated with the schools?

Ms Robertson: Would such a centre be primarily a resource to the community? Is that the model?

Mr. Pagtakhan: It has to be a community link, definitely. Where do you see the school system playing a role in this?

Ms Robertson: Certainly a comprehensive response to supporting families—all kinds of families but perhaps especially poor families—is accessible information and support for everything from learning child discipline techniques to better nutrition preparation. It is not just food. One of the things we discovered is that the parenting styles of poor parents are different from the parenting styles of middle-class parents. It is just the style of interaction, the style of discipline. We can imagine that there are not as many toys and books and literacy materials around. We know that. But in ways subtle and obvious, there are differences in the styles of parenting between the two groups. Those are things that a developmental centre can help flatten out to some extent.

[Translation]

Je me suis interrogé au sujet d'un programme de cantine national. En tant que pédiatre, j'imagine qu'il est difficile de se concentrer lorsqu'on va à l'école le ventre creux. Si aucune mesure n'est prise en vue de trouver une solution fondamentale à la pauvreté, l'idée d'un programme national de cantine scolaire me paraît intéressante. Je suis d'accord avec vous. Il ne doit pas s'agir d'une politique permanente. Cela ne doit pas être la solution. Ce n'est qu'une stratégie économique très fondamentale et à court terme que doit adopter le gouvernement du jour.

Cette proposition me paraît intéressante pour une autre raison. Un groupe de nutritionnistes qui a comparu devant le comité a déclaré que les gens n'en savent pas suffisamment sur les questions de nutrition pour permettre aux parents de choisir le régime équilibré qui convient aux enfants. J'ai pensé qu'on pourrait appliquer un programme semblable non seulement comme moyen précis de nourrir les enfants affamés, mais aussi pour expliquer aux gens les principes d'une bonne nutrition. Ce programme présenterait donc un avantage supplémentaire.

Cela m'amène à ma deuxième question. Il y a environ une semaine, le *Toronto Star* a publié un article. Il y était essentiellement question de l'importance du stress sur nos chances de survie, mais ce qui a surtout attiré mon attention, c'est une proposition concernant la création de centres de développement de l'enfance dans tout le pays. Autrement dit, ces centres de l'enfance serviront à nourrir les enfants. Cela pourrait être une solution à retenir, à mon avis. Votre association a-t-elle réfléchi à la création de tels centres, au sein des écoles ou en rapport avec elle?

Mme Robertson: Ce genre de centre constituerait-il principalement une ressource pour la collectivité? Est-ce le modèle envisagé?

M. Pagtakhan: Il doit évidemment exister des liens avec la collectivité. Quel rôle le système scolaire peut-il jouer à cet égard, selon vous?

Mme Robertson: Si l'on veut soutenir les famillestoutes les familles, mais surtout les pauvres-il faut absolument fournir des renseignements faciles d'accès et de l'aide dans tous les secteurs, depuis les techniques de discipline en matière d'apprentissage jusqu'à la préparation de repas plus nutritifs. Il ne s'agit pas seulement de la nourriture. Nous avons constaté entre autres que les méthodes d'éducation des parents pauvres diffèrent de celles des parents de la classe moyenne. Il s'agit du genre d'interaction, du mode de discipline. Comme vous vous en doutez, il n'existe pas un nombre illimité de jouets, d'ouvrages et de documents d'alphabétisation. Nous le savons. Mais de façon subtile et évidente, il existe des différences dans les méthodes d'éducation entre les deux groupes. Un centre de développement pourra contribuer à résoudre ce genre de problème.

1600

We certainly would not object to those being in the communities. We have to think in particular about making those accessible to rural groups, to pockets of rural poverty—making them regionally available—and if that were to be part of the model, I can see us supporting it. Kitty, you may have more to say on that.

Ms O'Callaghan: I was just thinking of the community centres. In your consideration, was any thought given to using the community centres that now exist—funding them properly and making sure the health personnel and other service personnel would be part of it?

Mr. Pagtakhan: Hopefully, that would be the sort of thing that have to be discussed. Obviously, it is still a concept. It is attractive in the sense that it is addressing the very issue of the development of a growing child and therefore will have a broad objective in a real sense. It will address the issue of health, the issue of nutrition, the issue of education. It is a real, complete, total nurturing of a child.

Also before the main committee we heard an excellent suggestion from Dr. Fraser Mustard, that we have to give more focus to the youth, to the children, in terms of resources. That is why I think that as a group you certainly play a very unique role.

In this countryyou are in the forefront of this progress of solving not only financial poverty—you are already addressing educational poverty, perhaps, indefinitely—but you will also be contributing to helping financial poverty, as well. I certainly look forward to your organization pursuing your objectives as presented here.

Ms O'Callaghan: One of the areas we have been quite supportive of and have encouraged within districts is the community school, which works with the community centre in the whole health and education area.

But I think what it comes down to is dealing with the root causes. As a teacher working in an inner-city school, when I lobby for a breakfast program—which I think is important for many of our inner-city schools—or when I work with parent volunteers or community volunteers to provide that kind of service, it is awfully hard not to think about it as a band-aid solution, just as food banks are band-aid solutions.

I am not denying the need for volunteers to feel good about providing some of those kinds of services, but I think we become more and more dependent on volunteers. If you look at the numbers of volunteers in the country, the numbers of charities, the competing charities, as Heather–Jane said earlier, you are looking basically at the same amounts of money just being spread to more worthy, needy causes.

[Traduction]

Nous n'avons certes aucune objection à ce que ces centres se trouvent dans les collectivités. Il faut penser notamment à les rendre accessibles aux populations rurales, aux groupes de pauvres qui vivent dans les régions rurales—en les créant au niveau régional—et si cela faisait partie du modèle, nous n'hésiterions pas à appuyer cette idée. Kitty a peut-être quelque chose à ajouter sur ce point.

Mme O'Callaghan: Je pensais simplement aux centres communautaires. Dans le cadre de votre étude, avez-vous envisagé d'avoir recours aux centres communautaires déjà existants—en leur accordant un financement satisfaisant et en faisant en sorte que leurs effectifs comptent des spécialistes de la santé et d'autres responsables des services sociaux?

M. Pagtakhan: Il faut espérer que l'on discutera de ce genre de projet. Il s'agit manifestement toujours d'un principe. Il est intéressant dans la mesure où il répond au problème même de l'épanouissement d'un enfant qui grandit et que l'objectif sera véritablement très vaste. Il répondra aux problèmes de santé, de nutrition et d'éducation. Il doit englober tous les aspects de l'éducation d'un enfant.

Le comité principal a également entendu un excellent témoignage du docteur Fraser Mustard, selon lequel il faut mettre davantage l'accent sur les jeunes, les enfants, lors de l'affectation des ressources. C'est pourquoi je pense que votre groupe peut jouer un rôle très particulier à cet égard.

Dans notre pays, vous êtes à l'avant-garde des initiatives visant à résoudre non seulement la pauvreté au sens financier du terme—vous vous préoccupez déjà de la pauvreté au plan de l'éducation, de façon permanente—mais il faudra également viser à résoudre la pauvreté au sens financier. Je compte beaucoup sur votre organisme pour poursuivre les objectifs qui nous ont été présentés aujourd'hui.

Mme O'Callaghan: Nous avons toujours vivement appuyé et favorisé le principe de l'école communautaire qui travaille en collaboration avec le centre communautaire dans tout le secteur de la santé et de l'éducation.

Mais en réalité, il faut s'attaquer aux causes fondamentales du problème. En tant qu'enseignante d'une école du centre-ville, lorsque je fais des démarches pour la mise en place d'un programme de petit déjeuner—ce qui est très important, selon moi, pour bon nombre de nos écoles du centre-ville—ou lorsque je travaille avec des bénévoles de la collectivité ou avec des parents en vue d'offrir ce genre de service, il est extrêmement difficile de ne pas se dire qu'il s'agit uniquement d'une solution provisoire, au même titre que les banques d'aliments.

Je ne prétends pas que les bénévoles ne doivent pas être fiers d'offrir ce genre de service, mais je pense que nous sommes de plus en plus tributaires du bénévolat. Si l'on considère le nombre de bénévoles qui oeuvrent dans notre pays, le nombre d'organismes de charité qui se font concurrence, comme l'a dit Heather–Jane plus tôt, on constate qu'il s'agit essentiellement des mêmes fonds qui sont simplement alloués à des causes plus urgentes et méritoires.

Yes, the unemployed, but also the underemployed need to be looked at, and so we talk about a minimum wage, we talk about children in the workplace. They cannot do both, in many cases; they just cannot do both and do it well—and be prepared to be a productive part of Canadian society when they go in as adults or young adults into the work force. It is an economic problem. I think, as Canadians, we have to have the will to do something about it.

Mr. Pagtakhan: What proportion of children go to school hungry? Has that type of documentation been made, or do you think there would be any interest in making that in a prospective fashion?

Ms O'Callaghan: There are 151,000 children who depend on food banks in this country. We are saying one in six children because of StatsCanada figures and so on. The latest I read was one in four, but as I said to your chairperson earlier, we have not had a chance to check that out. We know that in the States it is one in five.

The Chairman: I think many of your recommendations are very excellent and I very much appreciate you coming to the committee. But many of them are dependent upon the provinces, given our current system. The suggestion has been made that we could set standards for Canada Assistance Plan welfare programs, and I think that is certainly one thing the committee should look at.

• 1605

Another suggestion I found very attractive was the idea of having a child allowance program that would be taxed back from higher income Canadians and could be coupled with a minimum wage policy that looked at a typical family of four to see what the necessary minimum wage would be with the child allowance program so that it would be above the poverty level. The concept was that we would take all the existing programs—the family allowance, the welfare, the payments under the Canada Assistance Plan, the child tax credit, the income tax deductions, the GST credits—and roll them all into one child allowance program. I suppose it might be a family allowance program if it included the family things as well. That would provide a payment once a month and would raise children above the poverty level. What do you think of that concept? It is similar to the OAS.

Ms Robertson: It is rather close to the guaranteed annual income notion. I have not heard that phrase for a long time. It has sort of died from political parlance. It is the same concept—you reduce several steps in calculation, you reduce costs in processing and evaluating everybody individually. You say this is how much people need to live at a decent standard in this country and this amount will be provided if they are in need.

[Translation]

Bien sûr, il faut s'occuper des chômeurs, mais également des personnes sous-employées, et c'est pourquoi on parle d'un salaire minimum, on parle des enfants au travail. La plupart du temps, ils ne peuvent pas faire les deux: ils ne peuvent pas faire les deux en obtenant de bons résultats—tout en se préparant à faire une contribution utile à la société canadienne lorsqu'ils deviendront adultes et s'intégreront à la population active. Il s'agit d'un problème économique. À mon avis, les Canadiens doivent avoir la volonté d'agir.

M. Pagtakhan: Quelle proportion d'enfants vont à l'école l'estomac vide? A-t-on établi des statistiques à ce sujet, ou serait-il utile de le faire, selon vous?

Mme O'Callaghan: Il y a 151,000 enfants qui dépendent des banques d'alimentation dans notre pays. Nous disons que cela représente un enfant sur six en nous fondant sur les données de Statistique Canada et autres. D'après les ouvrages récents que j'ai lus, il s'agirait d'un enfant sur quatre, mais comme je l'ai dit à votre présidente un peu plus tôt, nous n'avons pas eu le temps de vérifier ces chiffres. Nous savons qu'aux États-Unis, un enfant sur cinq est dans ce cas.

La présidente: Bon nombre de vos recommandations sont excellentes et je vous remercie sincèrement d'avoir comparu devant notre comité. Toutefois, compte tenu du système en vigueur dans notre pays, la mise en application de la plupart de vos recommandations dépendra des provinces. Il a été proposé de fixer des normes relativement aux programmes de bien-être sous les auspices du Régime d'assistance publique du Canada, et c'est sans nul doute une idée que le comité devrait examiner.

Une autre proposition qui m'a paru fort intéressante prévoit la création d'un programme d'allocations pour enfants qui ferait l'objet d'une récupération fiscale pour les Canadiens à revenu élevé et pourrait être combiné à une politique de salaire minimum, établie en se fondant sur les besoins d'une famille type de quatre membres, de façon à lui permettre de vivre au-dessus du seuil de la pauvreté. En vertu de cette proposition, tous les programmes actuels—les allocations familiales, le bien-être social, les paiements effectués en vertu du Régime d'assistance publique du Canada, le crédit d'impôt pour enfant, les déductions de l'impôt sur le revenu, les crédits pour TPS-seraient regroupés dans un seul programme d'allocations pour enfants. Il pourrait s'agir d'un programme d'allocations familiales s'il englobait également les prestations pour la famille. Les versements effectués en vertu de ce programme seraient mensuels et permettraient aux enfants de vivre au-dessus du seuil de la pauvreté. Que pensez-vous de cette idée? Elle se rapproche du principe de la sécurité de la vieillesse.

Mme Robertson: Je dirais plutôt du revenu annuel garanti. Je n'ai pas entendu cette phrase depuis longtemps. Elle semble avoir disparu du discours politique. C'est le même principe: on supprime plusieurs étapes du calcul, on diminue les frais de traitement et on évalue chaque personne individuellement. On établit le montant dont les gens ont besoin pour avoir un niveau de vie acceptable dans notre pays et on fait en sorte de mettre cette somme à leur disposition si elles sont dans le besoin.

It would certainly seem to have many advantages. I am sure there are others who will argue its disadvantages, but I do not know any way around it. I am not sure that we are prepared to bear the cost of 20% of the population begetting the next 30% of the population, because they have a higher birth rate than those who are above the poverty line. We will pay, one way or another. There is no question about it. We pay in illiteracy. We pay in drop-outs. We pay in social services. We pay in corrections institutes and in the health care system. We pay and pay and pay. I think a cogent and sellable argument at the political level can be made for prevention money, which seems to me what you are talking about, prevention money rather than mop-up money later on. I think there would be general support for that kind of idea.

The Chairman: The attractive thing I thought about it was that children would not be on welfare. You could possibly use it to provide an incentive for children to stay in school because the family allowance could be removed if they were supporting themselves at a later age. You would at least have income levels that were adequate if the particular family had the minimum wage earners in that family to achieve a level.

If you had to priorize your particular recommendations, if as usual the government were not in the financial position to do everything, which items would you recommend as being high priority items for this particular committee?

Ms O'Callaghan: When we developed our brief it was with the idea in mind that we wanted to meet the needs of the poor and hungry and abused children in our schools. We felt that the package was needed to do that. If you asked me, I would say we need to go a long way to address each of those. If instead of \$9 billion you have \$8 billion, then each of these things needs to be dealt with. Again I would suggest that your government or whoever is responsible would consult to see—in each district you will find different needs—where it needs to be balanced in one area rather than another. I realize that may be a cop—out kind of answer, but it is the only answer I can give you.

• 1610

The Chairman: As an alternative would you increase the incomes of families rather than do things that would increase the administrative costs and require them to apply and be contested and so on?

Ms O'Callaghan: I think that goes without saying, but I would point out one thing about what Mrs. Feltham mentioned earlier with regard to those people who have the two cars but their children still seem to be poor or hungry. One of the services we provide or try to provide in our schools are school nurses. Unfortunately, in my school the school nurse came for an hour a week, which was not a whole lot of help for 450 children. However, in those cases

[Traduction]

Cette proposition présente sans nul doute de nombreux avantages. Je suis sûre que d'autres en indiqueront les inconvénients, mais c'est inévitable. Je ne suis pas convaincue que nous soyons prêts à assumer le coût lié au fait que 20 p. 100 de la population engendre les 30 p. 100 suivants, car au sein de ce groupe, le taux de natalité est plus élevé que parmi les gens qui vivent au-dessus du seuil de la pauvreté. Nous devrons payer, d'une façon ou d'une autre, cela ne fait aucun doute. Nous payons l'analphabétisme. Nous payons les abandons scolaires. Nous payons les services sociaux. Nous payons les établissements de redressement et le régime d'assurance-santé. Nous payons encore et toujours. Il y aurait des arguments fort logiques à faire valoir au niveau politique en faveur d'affectation de fonds à titre préventif, ce qui semble rejoindre votre pensée, c'est-à-dire qu'il vaut mieux prévoir que d'éponger les pertes par la suite. Ce genre d'idée obtiendrait selon moi un appui assez vaste.

La présidente: Ce qui me paraît le plus intéressant, c'est que les enfants ne seraient des assistés sociaux. On pourrait utiliser ce programme pour inciter les enfants à rester à l'école puisque l'on pourrait supprimer les allocations familiales lorsque les familles seraient en mesure de subvenir elles-mêmes à leurs besoins. On pourrait au moins assurer des niveaux de revenus suffisants si l'un des membres de la famille en question avait un salaire minimum permettant à cette famille d'avoir un niveau de vie décent.

Si vous deviez établir une priorité dans vos recommandations, et si, comme à l'habitude, le gouvernement n'avait pas les moyens financiers de prendre toutes les initiatives nécessaires, que recommanderiez-vous en priorité à notre comité?

Mme O'Callaghan: Lorsque nous avons préparé notre mémoire, c'était dans l'idée de chercher à satisfaire les besoins des enfants pauvres, affamés et battus qui fréquentent nos écoles. Nous avons jugé qu'il fallait adopter tout un train de mesures à leur intention. Si vous me posez la question, je vous dirais qu'il nous reste encore beaucoup à faire pour résoudre tous ces problèmes. Si, au lieu de 9 milliards de dollars, on dispose de 8 milliards de dollars, il faut tout de même essayer d'agir dans tous les secteurs. Je le répète, votre gouvernement ou les responsables, quels qu'ils soient, doivent consulter la population pour déterminer les besoins des différents secteurs, car ces besoins ne sont pas les mêmes dans toutes les régions du pays. Je comprends que ma réponse est un peu une dérobade, mais je ne peux rien vous dire de mieux.

La présidente: Parmi les solutions possibles, seriez-vous prêts à augmenter le revenu des familles au lieu de prendre des initiatives susceptibles d'accroître les frais administratifs et de susciter des contestations et autres?

Mme O'Callaghan: Cela va sans dire, mais je voudrais revenir brièvement sur ce qu'a dit M^{me} Feltham plus tôt en parlant des familles qui possèdent deux automobiles, mais dont les enfants vivent dans la pauvreté ou sont mal nourris. Dans nos écoles, nous offrons ou essayons d'offrir entre autres des services d'infirmière scolaire. Malheureusement, dans mon école, l'infirmière ne venait qu'une heure par semaine, ce qui n'était guère utile pour 450 élèves. Toutefois,

where we knew the parents could afford to look after the health and nutritional needs and so on, we would arrange for the nurse, the psychologist or the counsellor, to meet with the parents so that the perceived abuses were dealt with.

That is one area where I did not want people to go away feeling we believe everybody is poor and we should be dealing with it. We believe there is an obligation on the part of the adults as well.

The Chairman: Thank you very much. We appreciate your appearing here today.

Ms O'Callaghan: Thank you, and if we can be of any further service to the committee please do not hesitate to call on us.

The Chairman: June has prepared an item at my request which we would like to table. It shows the distribution by quintile of money income before tax for families and unattached individuals in Canada between 1983 and 1989.

Is it agreeable to the other members of the committee that we table this information?

Mr. Axworthy: Whatever it is.

The Chairman: It is something our researcher has prepared so that we know what is happening income-wise with families and unattached individuals in Canada. These statistics are the most accurate and up-to-date available. If you have any questions about it this might be a good opportunity to discuss them while we are waiting for the minister to arrive. Could we have this appended? Is that agreeable?

Some hon. members: Agreed.

Mrs. Feltham: Madam chairman, on the last page a family is defined as:

a group of individuals sharing a common dwelling unit and related by blood, marriage or adoption.

In today's world I think common law is so common that it probably fits into this category.

Ms June Dewetering (Committee Researcher): That is simply the way Statistics Canada collects their data. That is the definition they use when they prepare the figures.

Mrs. Feltham: They need to be updated.

The Chairman: For tax purposes I suppose the family's—

Ms Dewetering: It depends on how the income is filed.

The Chairman: —assessed income is filed in that fashion.

An interesting thing to note is that the income of those in the bottom and second quintiles increased marginally from 1983 to 1989. The third quintile is about the same, the fourth is slightly below and the last is almost the same but slightly below.

Mrs. Feltham: How do you get the five quintiles?

[Translation]

dans les cas où nous savions que les parents ne pouvaient pas s'occuper de la santé et de la nutrition de leurs enfants et autres, nous avons pris des dispositions pour que l'infirmière, la psychologue ou la conseillère rencontre les parents de façon à remédier aux problèmes que nous avions décelés.

Je voulais éviter que les gens aient l'impression que nous sommes convaincus que tout le monde est pauvre et que nous devons nous en occuper. Nous estimons qu'une obligation incombe également aux adultes.

La présidente: Merci beaucoup. Nous vous remercions d'avoir comparu devant notre comité aujourd'hui.

Mme O'Callaghan: Merci, et si nous pouvons être à nouveau utiles à votre comité, n'hésitez pas à nous faire signe.

La présidente: June a préparé aimablement un document que j'aimerais déposer. Il y est fait état de la répartition par quintile du revenu brut des familles et des célibataires sans enfants au Canada entre 1983 et 1989.

Plaît-il aux autres membres du comité de déposer ce document?

M. Axworthy: Nous ne savons pas ce que c'est.

La présidente: C'est un document qu'a préparé notre recherchiste pour nous donner une idée des niveaux de revenu des familles et des célibataires sans enfants au Canada. Ces statistiques sont les plus précises et les plus récentes qui soient disponibles. Si vous avez des questions à poser, vous pourriez le faire maintenant en attendant l'arrivée du ministre. Ce document peut-il être joint en annexe à nos délibérations? Etes-vous d'accord?

Des voix: D'accord.

Mme Feltham: Madame la présidente, à la dernière page, on définit la famille comme:

un groupe de personnes partageant un même logement et liées entre elles par le sang, le mariage ou l'adoption.

À notre époque, les conjoints de fait sont si fréquents qu'ils tombent sans doute dans cette catégorie.

Mme June Dewetering (attachée de recherche du comité): C'est tout simplement la façon dont Statistique Canada collecte ses données. C'est la définition que le ministère utilise en préparant ces tableaux.

Mme Feltham: Il faudrait les mettre à jour.

La présidente: Aux fins de l'impôt, je suppose que la famille...

Mme Dewetering: Tout dépend de la façon dont la déclaration d'impôt est produite.

La présidente: ...la déclaration d'impôt de la famille est produite de cette façon.

Fait intéressant à noter, le revenu des personnes se trouvant dans le dernier et le deuxième quintiles a augmenté légèrement entre 1983 et 1989. Pour le troisième quintile, le niveau est resté stable; pour le quatrième, il a légèrement diminué et pour le dernier, il est pratiquement identique, à peine plus faible.

Mme Feltham: Comment établit-on les cinq quintiles?

Ms Dewetering: They take the entire population, rank them according to income and then break them down into five different groups of 20% each. For example, if you look at the table for families and unattached individuals for 1989, it indicates that the bottom 20% of the population received 4.8% of total money income before taxes.

Mr. Axworthy: Do you have the dollar numbers in terms of the average per quintile? Real wages have been going down over the last decade, have they not?

• 1615

Ms Dewetering: I do have the figures, but not here. I can get them for you.

Mr. Axworthy: It would probably be interesting.

The Chairman: We have the tax figures too. This is Department of Finance information, which I think we should also include in our report so we can accurately reflect what the situation is.

Are there any other issues the committee would like to raise? I have asked June to prepare some scenarios on some of the things we have been talking about—for example, this concept of a child allowance and what would happen if you took all the existing programs serving children and child-related programs and put them into one payment. How much money would be necessary to raise children above the poverty level? This would give us an idea of the kinds of dollars we are talking about in such a program.

I also asked her to look at the minimum wage and at what would be necessary if a family allowance program were in place to provide a family of four with an adequate income to be above the poverty line. I am thinking that in terms of looking at a plan, those are two questions that should be asked.

I am wondering if other members have questions that should also be asked and that we could ask our researcher to investigate for us.

Mr. Axworthy: We will have, and we will get them to you as soon as we can.

Mrs. Feltham: Madam Chair, could you have the researcher explain the difference between those two tables?

Ms Dewetering: One is for families and the other is for families and unattached individuals. One groups just families and looks at family income. The other groups the entire population and the income earned by both families and unattached individuals.

For example, if you look at the bottom quintile of families and at the bottom quintile of families and unattached individuals, the former group—families alone—receives a higher proportion of the income. You will preceive that when you add unattached individuals to the population, the share of income is brought down to some extent because the bottom quintile is going to include old age pensioners, who will have a somewhat lower income level. In addition, these people are more likely to be single if they are elderly.

[Traduction]

Mme Dewetering: On prend toute la population, on la classe selon le revenu et on la ventile en cinq groupes différents de 20 p. 100 chacun. Par exemple, si vous examinez le tableau relatif aux familles et aux célibataires sans enfants pour 1989, on peut voir que la dernière tranche de 20 p. 100 de la population a touché 4,8 p. 100 de l'ensemble des revenus bruts.

M. Axworthy: A-t-on établi des montants en dollars pour le revenu moyen par groupe? Les salaires réels ont diminué au cours des 10 dernières années, n'est-ce-pas?

Mme Dewetering: Ces chiffres sont disponibles, mais je ne les ai pas sous la main. Je peux vous les fournir, si vous voulez.

M. Axworthy: Oui, avec plaisir; ils sont certainement intéressants.

La présidente: Nous avons également les chiffres de l'impôt. Cette information, qui a été préparée par le ministère des Finances, devrait également être incluse dans notre rapport, afin que celui-ci réflète bien la réalité canadienne.

Les membres du comité ont-ils d'autres questions à soulever? J'ai déjà demandé à June de nous préparer un document sur les diverses hypothèses—par exemple, l'idée d'une allocation pour enfant et les conséquences du remplacement de tous les programmes actuels par une seule allocation. Ou encore, combien d'argent nous faudrait-il pour éliminer la pauvreté chez les enfants? Ainsi nous aurions une idée du genre de financement qu'exigerait un tel programme.

Je lui ai également demandé de se pencher sur la question du salaire minimum et la possibilité qu'on crée un programme d'allocations familiales offrant suffisamment de revenu à une famille de quatre personnes pour qu'elle puisse échapper à la pauvreté. Dans le contexte d'un plan global, ces deux questions me semblent importantes.

Les autres membres du comité ont peut-être des questions ou des domaines de recherche qu'ils voudraient proposer à notre agent de recherche.

M. Axworthy: Nous en aurons, en effet, et nous essaierons de vous les fournir le plus rapidement possible.

Mme Feltham: Madame la présidente, notre attachée de recherche pourrait-elle nous expliquer la différence entre ces deux tableaux?

Mme Dewetering: L'un concerne les familles, et l'autre, les familles et les célibataires sans enfant. Donc, le premier regroupe les familles et porte sur le revenu familial. Le deuxième concerne l'ensemble de la population, et concerne le revenu et des familles et des célibataires sans enfants.

Par exemple, si vous regardez le dernier quintile du tableau sur les familles et le dernier quintile du tableau sur les familles et les célibataires sans enfants, vous allez voir que le premier groupe—c'est-à-dire les familles seules—reçoit un pourcentage plus élevé du revenu. Lorsque les célibataires sans enfants sont regroupés avec l'ensemble de la population, le pourcentage du revenu baisse, puisque le dernier quintile comprend les retraités dont les revenus sont moins élevés. De plus, ceux-ci sont souvent célibataires ou seuls, surtout s'ils sont âgés.

Mrs. Feltham: The top line in the first quintile is 20%.

Ms Dewetering: It is the lowest 20% of the population, so the fifth quintile is the top 20% of the population.

The Chairman: This is basically looking at income tax statistics, is it? These would be all the pay-outs for welfare included.

Ms Dewetering: Everything is included. There is a listing of what is included in their definition of "income".

The Chairman: I see the minister is here. Welcome to the committee, Mr. Minister. We are very pleased to see you here. I am sure we have lots of questions for you. I understand you have a presentation.

Hon. Perrin Beatty (Minister of National Health and Welfare): A brief one. Thank you very much, Madam Chairman. I am very pleased to be here today in order to talk to you about what I believe to be one of the most serious problems faced by Canadian society and by governments today, which is child poverty. For me no other single issue stands out as needing more time, more effort and more attention from all Canadians.

My appearance at the subcommittee is also very timely, given that, as you know, there was a motion on child poverty debated in the House just earlier this week. I had an opportunity to speak on this motion. I would like to use my time today to elaborate on some of the points made during the debate.

Notre avenir repose sur nos enfants. Pourtant, ces derniers ne peuvent même pas défendre leurs intérêts. Les enfants sont des membres de la société qui n'ont pas voix au chapitre, car ils ont rarement l'occasion de parler publiquement, et qui ne forment aucun groupe d'intérêt. Ils doivent compter sur nous, les adultes, pour exprimer leurs préoccupations, leurs espoirs et leurs valeurs.

• 1620

De par nos fonctions de représentants à la Chambre, nous devons donc les écouter et, ce qui est encore plus important, leur répondre. C'est à nous qu'il incombe de faire en sorte que les préoccupations et le sort de ceux qui sont privés de la parole soient pris en considération.

The work of this subcommittee to recommend solutions to child poverty serves a critical role. This subcommittee has enormous scope and responsibility given that it can help shape not only the future for our children, but also the future of our nation as well. I commend your efforts to continue with the hearings and with your deliberations on a non-partisan issue like this. It is an issue that demands not partisanship but partnership.

[Translation]

Mme Feltham: À la première ligne du premier quintile, c'est 20 p. 100.

Mme Dewetering: Il s'agit là des 20 p. 100 de la population les moins élevés; ainsi, le cinquième quintile correspond aux 20 p. 100 de la population les plus élevés.

La présidente: Ces statistiques concernent surtout l'impôt sur le revenu, n'est-ce pas? Tous les paiements au titre de l'assistance sociale seraient également compris.

Mme Dewetering: Tout est compris. Il y a justement une liste des divers types de paiements qui sont compris dans la définition de «revenu».

La présidente: Je vois que le ministre vient d'arriver. Permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue au comité, monsieur le ministre. Nous sommes ravis de vous recevoir cet après-midi, puisque nous avons beaucoup de questions à vous poser. Je crois comprendre aussi que vous désirez faire un exposé.

L'honorable Perrin Beatty (ministre de la Santé nationale et du Bien-être social): Oui, un très bref exposé. Merci beaucoup, madame la présidente. Je suis très heureux d'avoir l'occasion aujourd'hui de vous parler de ce que je considère être l'un des plus graves problèmes auxquels sont confrontés les gouvernements et l'ensemble de la société canadienne, c'est-à-dire la pauvreté chez les enfants. À mon avis, aucune autre question n'exigera, de la part de tous les Canadiens, autant de temps, d'effort et d'attention dans la recherche d'une solution.

D'ailleurs, il est tout à fait approprié que je vienne vous parler aujourd'hui, puisqu'une motion sur la pauvreté chez les enfants a été débattue à la Chambre au début de cette semaine, comme vous le savez. J'ai eu l'occasion de me prononcer sur la motion à la Chambre, et j'aimerais justement profiter de cette occasion pour approfondir un certain nombre de points soulevés pendant ce débat.

Our future depends on our children. Yet they cannot even defend their own interests. Children are part of our society and yet, have no say whatsoever, as they rarely have an opportunity to speak publicly and form no special interest group. They must depend on us, the adults in society, to express their concerns, hopes and values.

As elected representatives in the House of Commons, it is our duty to hear what they have to say and, even more importantly, to respond. It is up to us to ensure that the concerns and the fate of those deprived of the right to speak are taken into consideration.

Ce comité, dont le mandat est de recommander des solutions au problème de la pauvreté chez les enfants, jouera donc un rôle critique. Sa tâche et ses responsabilités seront de taille, puisqu'il sera appelé à préparer l'avenir non seulement de nos enfants, mais de notre nation. De toute évidence, vous cherchez à éviter tout sectarisme politique dans vos audiences et vos délibérations en général, et je vous en félicite. C'est une question qui exige non pas une étroite partialité politique, mais plutôt une grande collaboration.

I also believe we have made great advances in the interest of children and their families in recent years. That progress includes actions taken by Parliament itself. Last November all parties in the House voted unanimously in support of a motion by the former member for Oshawa, Mr. Broadbent, to seek to achieve the goal of eliminating child poverty. This event in essence became the seed for the work of the subcommittee.

Le Sommet pour les enfants a aussi servi à mettre en perspective le problème de la pauvreté chez les enfants et, à sa façon, à susciter un intérêt pour cette question tant au Canada qu'à l'étranger. Le Sommet s'est révélé être une source de réflexion sur la situation critique des enfants partout dans le monde.

Such dialogue is critical to the issue of child poverty.

Before going much further, I would like to look more closely at the problem of child poverty. To examine child poverty we have to look at facts, not rhetoric. The facts tell us that progress is unquestionably being made, while at the same time they tell us there is still more work that needs to be done.

Let me state for the record that the low income figures I cite today are based on the most up-to-date, official revisions of the Statistics Canada 1978-based low income cut-offs just released by the agency last month. Low income cut-offs are the most commonly used measurement of low income, and the one often used as the measurement of poverty in Canada, although we have no official poverty lines.

I know that members will have heard other figures derived from measures such as the Canadian Council on Social Development's poverty estimates; the National Council of Welfare's estimates, using Statistics Canada's less frequently used 1986 low income cut-offs; and provincial social assistance reports. Nevertheless, this is neither the time nor the place to get into a debate as to what is the most appropriate measure. To be frank, it is beside the point. Whatever measure is used, the trends are similar. Most importantly, as long as our children are being raised in poverty we need to search for ways to end this problem.

During the 1970s the proportion of low income families gradually fell, only to shoot up dramatically in the early 1980s and then to decline again to about pre-recession levels. As a result, the proportion of low income Canadians among us declined from one in four in 1969 to about one in eight in 1989.

For our children a similar pattern has emerged with rates of low income falling steadily since for instance the mid-1980s. Looking more closely, in 1984 more than one million children, or one child in five, lived in low income families. By

[Traduction]

Mais je suis convaincu que nous avons récemment réalisé énormément de progrès pour ce qui est de la protection des intérêts des enfants et de leurs familles. Mentionnons, entre autres, certaines initiatives prises par le Parlement lui-même. En novembre dernier, par exemple, tous les partis à la Chambre ont appuyé à l'unanimité une motion proposée par l'ancien député d'Oshawa, M. Broadbent, visant à éliminer la pauvreté chez les enfants. Cette même motion est, d'ailleurs, à l'origine du travail du sous-comité.

The Summit for Children also served to put the problem of child poverty in perspective and to develop an interest in the issue both in Canada and abroad. The Summit proved to be an important source of thought on the critical situation of children throughout the world.

Ce genre de dialogue sur la pauvreté chez les enfants est absolument essentiel.

Avant d'aller plus loin, j'aimerais que nous regardions ensemble le problème de la pauvreté chez les enfants. Pour faire une véritable étude en profondeur de la pauvreté chez les enfants, il faut s'intéresser au fait plutôt que de se fier aux paroles des uns et des autres. Le fait est que nous avons sans aucun doute réalisé des progrès, même s'il reste beaucoup de travail à faire.

J'aimerais préciser que les chiffres que je vous présente aujourd'hui sont fondés sur la révision officielle la plus récente des seuils de faible revenu de 1978 de Statistique Canada qu'elle a publiée le mois dernier. Ces seuils constituent le jalon le plus fréquemment utilisé pour mesurer ce groupe ainsi que pour mesurer la pauvreté au Canada, bien que nous n'ayons pas de seuil de la pauvreté officiel.

Je sais que les membres du comité auront déjà pris connaissance d'autres chiffres, fondés sur les estimations de la pauvreté du Conseil canadien de développement social celles du Conseil national du bien-être, préparées à partir des seuils de faible revenu de 1986 de Statistique Canada, qui sont moins fréquemment utilisée et les rapports provinciaux sur l'assistance sociale. Mais il ne convient pas ici que nous débattions la question de savoir ce qui constitue le meilleur jalon. Et j'estime, en toute sincérité, que ce n'est même pas pertinent. Quel que soit le jalon, les tendances sont semblables. Et tant que nos enfants continueront d'être élevés dans la pauvreté, c'est la recherche de solutions qui devrait nous intéresser le plus dans ce débat.

Pendant les années 70, la proportion de familles à faible revenu a progressivement diminué, pour ensuite monter en flèche au début des années 80, avant de baisser de nouveau pour atteindre le même pourcentage qu'avant la récession. Par conséquent, la proportion de Canadiens à faible revenu est passée de une personne sur quatre en 1969 à une personne sur huit en 1989.

En ce qui concerne les enfants, les tendances sont semblables, puisque les taux de faible revenu diminuent progressivement depuis le milieu des années 80, par exemple. En 1984, plus d'un million d'enfants—c'est-à-dire un enfant

1989 this number was down substantially to 837,000 children or one child in seven. The five-year period from 1984 to 1989 saw the movement of 300,000 children out of low income situations. While one child in seven is still far too many, as I believe that even one disadvantaged child is to be considered too many, it represents an improvement of more than 25%. This is significant progress and is something we can all point to and build on.

But what do all of these numbers mean for our children?

La pauvreté infantile est une réalité sociale complexe qui s'abreuve à plusieurs problèmes: la désintégration de la famille et la monoparentalité, le manque d'instruction, la maladie. La pauvreté infantile reflète habituellement les circonstances familiales et la capacité des parents de subvenir aux besoins de leurs enfants.

1625

Certaines familles et, partant, certains enfants sont particulièrement touchés par le problème d'un manque à gagner. On trouve par exemple plus de pauvres chez les chefs de familles monoparentales et, cela va de soi, chez leurs enfants.

En 1989, un peu moins de la moitié des familles monoparentales faisaient partie de la catégorie des familles à faible revenu. Les familles autochtones sont dans une situation comparable, environ la moitié des enfants autochtones étant considérés comme pauvres.

The link between poverty and education is also incontrovertible. Eighty percent of the heads of poor households receiving welfare have not completed high school. Individuals with less than grade 9 education were 55% more likely to be unemployed in 1988.

The devastating fact about child poverty is that it is a cycle which tends to continue on to the next generation and to the generation after that; that is, poor children grow up to be poor adults, who in turn have poor children of their own.

Studies have shown that poorer children tend to do substantially worse in school performance in terms of failed grades, conduct problems, higher drop—out rates, and learning disorders. Children who grow up in poverty therefore find themselves without sufficient education and are engaged in a lifetime struggle to get and to keep a job. This is just one example of how the cycle of poverty manifests itself.

We need, therefore, not just to address the immediate problem of child poverty but also to break the cycle that is associated with it. The question that faces us as parliamentarians is how.

[Translation]

sur cinq—faisait partie d'une famille à faible revenu. En 1989, ce chiffre avait considérablement diminué, pour atteindre 837,000 enfants, c'est-à-dire un enfant sur sept. Au cours de cette période de cinq ans—c'est-à-dire entre 1984 et 1989—300,000 enfants ont cessé de faire partie d'une famille à faible revenu. Même si la proportion actuelle de un enfant sur sept est encore beaucoup trop élevée—en ce qui me concerne, même s'il n'y avait qu'un enfant désavantagé, ce serait trop—elle représente une amélioration de plus de 25 p. 100 par rapport aux années précédentes. Il s'agit là d'un progrès important, progrès dont nous pouvons tous être fiers tout en voulant l'étendre davantage.

Mais quelle est la signification de tous ces chiffres par rapport à la situation de nos enfants?

Child poverty is a complex social reality arising out of a number of different problems: family disintegration and single parenthood, lack of education and illness. Child poverty ordinarily reflects family circumstances and an inability on the part of parents to provide for their own children.

Some families and, consequently, some children are particularly affected by the problem of inadequate income. For example, there is a lot more poverty among single parent families and therefore, among their children.

In 1989, a little less than half of all single parent families were in the low income family category. The situation of native families is similar, as almost half of all native children were considered to be poor.

Le lien entre la pauvreté et l'éducation est également indéniable. 80 p. 100 des chefs de familles pauvres qui reçoivent l'assistance sociale n'ont jamais terminé leurs études secondaires. Dans le cas des personnes n'ayant pas terminé leur 9e année, la probabilité qu'ils soient sans emploi en 1988 était plus élevée de 55 p. 100.

Mais ce qu'il y a de plus tragique dans cette histoire de pauvreté chez les enfants, c'est que c'est un cycle qui a tendance à continuer d'une génération à l'autre; autrement dit, les enfants pauvres deviennent des adultes pauvres, qui finissent par avoir des enfants pauvres eux-mêmes.

Certaines études nous ont permis de constater également que le rendement scolaire des enfants pauvres est bien plus mauvais que celui des autres, en ce qui concerne les taux de réussite, les problèmes de conduite, les taux d'abandon et les problèmes d'apprentissage. Les enfants qui grandissent dans la pauvreté finissent donc par être mal instruits et doivent donc se battre toute leur vie pour obtenir et garder un emploi. Voilà un seul exemple des conséquences de ce cycle de la pauvreté.

Voilà pourquoi nous devons non seulement aborder le problème immédiat de la pauvreté chez les enfants, mais aussi rompre le cycle qui s'y rattache. Mais la difficulté que nous avons en tant que parlementaires est de savoir comment y arriver.

Since 1984 the federal government has embarked on a series of initiatives to improve the situation of Canadian families and their children. The government's approach has been to recognize the need for a healthy, well-managed economy that will provide opportunities for families to support themselves, as well as new programs which provide for people in need.

In the first instance, the government has worked to develop a climate in which job creation can prosper. Families need to be self-sufficient. More importantly, they want to be self-sufficient.

To this end, Canadians have created over 1.5 million new jobs since 1984. To adequately prepare for new jobs, Canadians have also benefited from a series of new programs that will better prepare them for participation in the labour force: programs like new employability agreements with provincial governments which will help social assistance recipients with the transition from welfare to the work force; programs like the stay-in-school initiative, which will combat school drop-outs and therefore better prepare our new labour-force entrants for employment; and programs like enhanced maternity and parental benefits to ease the transition from childbirth to the workplace for thousands of women.

To better support low income families with children, the federal government has increased the basic child tax credit by more than 50% since 1984, and for pre-school-aged children an additional \$200 supplement was added.

We have eased the economic effect of marital breakdown on lone parents by offering services to help locate defaulting spouses and garnish federal moneys. We have enhanced a low income tax credit under the goods and services package which will ensure that families with an income of less than \$30,000 are better off after tax reform.

In some instances we had to make tough decisions, but we always ensured that the most needy were protected. For example, when the 1989 budget introduced the family allowances benefit recovery, we made sure that the threshold was high enough at \$50,000 on an individual income basis that lower income recipients of family allowances would not be affected.

Similarly, when the 1990 budget introduced a temporary limit on the growth of federal contributions under the Canada Assistance Plan, we made sure that only those provinces which were in a better fiscal position than the federal government to support increases beyond 5% were affected. This measure does not cut social assistance, nor does it prevent increases in provincial improvements to social assistance and social services. The provinces will continue to be responsible for administering assistance programs; deciding on priorities in allocating resources in these areas.

All that said, where do we go from here?

[Traduction]

Depuis 1984, le gouvernement fédéral prend des initiatives qui visent à améliorer la situation des familles canadiennes et de leurs enfants. Le gouvernement reconnaît qu'il nous faut surtout une économie saine et bien dirigée, grâce à laquelle les familles pourront subvenir à leurs propres besoins, ainsi qu'un certain nombre de nouveaux programmes adressés aux plus nécessiteux.

Pour atteindre son premier objectif, le gouvernement a surtout cherché à créer un climat qui favorise la création d'emplois. Il faut que nos familles atteignent l'auto-suffisance. Et ce qui est plus important encore, c'est qu'elles veulent l'atteindre.

À cette fin, les Canadiens ont créé plus de 1,5 million de nouveaux emplois depuis 1984. En prévision de ces nouveaux emplois, les Canadiens ont également pu profiter de toute une série de nouveaux programmes qui leur permettent d'être mieux préparés et plus aptes à faire partie de la population active—je parle, par exemple, de programmes prévoyant des ententes fédérales—provinciales, en vertu desquelles les assistés sociaux reçoivent de l'aide pendant la transition de l'assistance sociale à la population active; il y a aussi l'initiative qui vise à réduire le nombre de décrocheurs, afin que nos enfants soient plus aptes à travailler et à faire partie de la population active; et il y a aussi les prestations améliorées destinées aux mères et aux parents en général, qui aideront des milliers de femmes qui veulent réintégrer leur milieu de travail après avoir eu un enfant.

Pour mieux aider les familles à faible revenu qui ont des enfants, le gouvernement fédéral a augmenté le crédit d'impôt de base pour enfants de plus de 50 p. 100 depuis 1984, et a même prévu un supplément de 200\$ pour les enfants d'âge préscolaire.

Par ailleurs, nous avons atténué l'impact économique sur les parents seuls d'une rupture du mariage en offrant des services aux parents dont le conjoint est en défaut de paiement et en prévoyant la possibilité de saisie de fonds fédéraux. Et dans le cas de la TPS, nous avons amélioré le crédit d'impôt destiné aux gens à faible revenu afin que les familles dont le revenu est inférieur à 30,000\$ soient en meilleure posture après la réforme fiscale.

Dans certains cas, nous avons dû prendre des décisions difficiles, mais nous nous sommes toujours efforcés de garantir que les plus nécessiteux étaient bien protégés. Par exemple, au moment d'appliquer la mesure de récupération fiscale des allocations familiales en 1989, nous avons voulu nous assurer que le seuil était suffisamment élevé à 50,000\$ pour que les bénéficiaires des allocations familiales à faible revenu ne soient pas touchés.

De même, lorsque nous avons limité de façon temporaire l'augmentation des contributions fédérales en vertu du régime d'assistance publique, mesure prévue dans le budget de 1990, nous avons voulu nous assurer que seulement les provinces qui avaient les moyens d'offrir une augmentation de plus de 5 p. 100 seraient touchées par cette mesure. D'ailleurs, elle n'a pas pour effet de réduire l'assistance sociale ni d'empêcher les provinces d'améliorer leur programme d'assistance sociale ou leurs services sociaux. Les programmes d'assistance continueront de relever des provinces, lorsqu'elles fixeront leurs propres priorités sur le plan de l'affectation des ressources.

Cela dit, que nous reste-t-il à faire?

L'élimination de la pauvreté chez les enfants d'ici l'an 2000 est une tâche à la fois difficile et stimulante. Nous devons reconnaître que les causes profondes de la pauvreté sont complexes. Nous devons faire le point sur la vaste gamme de ressources dont disposent les administrations fédérales, provinciales et municipales, les Églises, les organismes bénévoles et les personnes comme nous pour lutter contre ce problème. Nous devons comprendre ce qui garde les familles dans le cycle de la pauvreté. Il nous appartient également de bien saisir les approches qui réussissent le mieux à combattre la pauvreté chez les enfants et le cycle de la pauvreté.

• 1630

We must also face the fact that poverty in society is not a problem that will simply go away by spending open-ended sums of money. We cannot afford to mortgage the future of our children by simply throwing money at the problem. We are already asking our children to carry a heavy load for our national debt, which represents almost \$13,000 for every person in this country. It is a very significant burden for them to carry.

We need to look for innovative, effective solutions. We need to determine how best to break the devastating cycle of poverty. Both here today and in the House on Monday I have outlined some of the initiatives we are taking, along with other organizations and with governments involved, to get at the root causes of poverty. I am sure, however, that you have your own perspectives and your own suggestions and I look forward to the report of the subcommittee and to your recommendations.

Thank you, Madam Chairman for your courtesy. I I would be pleased to repond to any questions your colleagues may have.

Mr. Pagtakhan: Thank you, Mr. Minister, for appearing before us. Starting from where you said we must search for ways to solve poverty and, in particular, child poverty. I certainly congratulate you on your appointment as the Minister responsible for children.

Mr. Beatty: Thank you.

Mr. Pagtakhan: My first question refers to the statistics—although you do not like it—as I indicated in my debate on the issue last Monday. I am pleased, as well, that the rate of poverty has decreased from 1984 to 1989, so there is no dispute about that. But in projecting the statistics, we have to compare two periods that are comparable to begin with.

I came across this article on December 7, 1990 published in the Winnipeg Free Press, by Mr. Shifrin, and I thought he did a very good analysis. He compared 1980, when the rate was 14.8%, and in 1989 the figure was 14.6%. Although there was a 0.2% drop, it is not as much as one would believe from 1984 to 1989. In other words, we have to be realistic when we compare two periods.

[Translation]

Eliminating child poverty by the year 2000 will be both a difficult and stimulating task. We must recognize that the deep seated causes of poverty are complex. We must also try to get a complete picture of the vast resources of federal, provincial and municipal governments, churches, volunteer organizations and people like you and I that can be used to combat this problem. We must gain an understanding of what keeps families locked in the cycle of poverty. And we must also try to develop the best possible approach to fighting child poverty and eliminating the poverty cycle.

Nous devons également nous rendre compte qu'il ne suffira pas de dépenser des sommes toujours plus importantes pour éliminer le problème de la pauvreté. Nous ne pouvons pas nous permettre d'hypothéquer l'avenir de nos enfants en dépensant de vastes sommes un peu partout. Déjà le fardeau de nos enfants sera lourd, puisque notre dette nationale équivaut actuellement à presque 13,000\$ pour chaque Canadien. C'est donc une charge très importante.

Il nous faut donc chercher des solutions novatrices et efficaces. Nous devons surtout trouver une façon de rompre le cycle dévastateur de la pauvreté. Ici aujourd'hui, et lundi à la Chambre des communes, j'ai exposé certaines des initiatives que nous prenons à cet égard, en collaboration avec d'autres organismes et gouvernements, pour éliminer les causes profondes de la pauvreté. Cependant, je sais que vous avez vos propres vues et suggestions, et j'attends avec impatience votre rapport et vos recommandations.

Je vous remercie de votre attention, madame la présidente. Je suis maintenant disposé à répondre à vos questions.

M. Pagtakhan: Merci, monsieur le ministre, d'avoir accepté de comparaître. Comme vous l'avez vous-même dit, nous devons chercher à résoudre le problème de la pauvreté, et surtout la pauvreté chez les enfants. Je vous félicite, d'ailleurs, pour votre nomination au poste de ministre responsable des enfants.

M. Beatty: Merci.

M. Pagtakhan: Ma première question portera sur les statistiques—même si que je sais que vous n'aimez pas ce genre de questions—comme je vous l'avais indiqué pendant le débat qui a eu lieu lundi dernier. Je suis heureux de constater que le taux de la pauvreté a diminué entre 1984 et 1989, et je ne conteste nullement cette réalité. Mais en essayant de faire des prévisions statistiques, il faut d'abord commencer par comparer deux périodes qui soient comparables.

J'ai trouvé un article de monsieur Shifrin dans le *Winnipeg Free Press* du 7 décembre 1990, qui comportait une excellente analyse du problème, d'après moi. Son point de repère était 1980, année pendant laquelle le taux s'est situé à 14,8 p. 100, alors qu'en 1989, c'était 14,6 p. 100. Il est vrai qu'il y a eu une diminution de 0,2 p. 100 entre 1984 et 1989, mais c'est beaucoup moins important qu'on voudrait nous le faire croire. Autrement dit, il faut être réaliste en établissant une comparaison entre deux périodes.

Would you not agree, Mr. Minister, that the period before the recession of 1984 would be a better period to compare progress to 1989 before this current recession?

Mr. Beatty: I guess, Doctor, I understand fully the point that you are making with regard to the importance of ensuring that the comparisons we make are valid and relevant. I suppose it depends on what you are looking for.

The figures I used were the figures which have been in place during the tenure of this government, the period during which my colleagues and I have had the opportunity to set the policy for the Government of Canada with regard to poverty.

One could also go back, as I did in my remarks earlier, to draw comparisons over a 20-year period; going back to 1969 as opposed to 1979, which you would suggest. We would see even then that significant progress has been made over that span of time in terms of the reduction of poverty. I guess what I am trying to do is put figures before the House and before the committee which indicate what sort of progress has been made during the tenure of this government.

The bottom line still remains, however, that while progress has been made, I believe we can do better and that there is never any cause for complacency on anyone's part.

As long as one child is in poverty, as long as children find themselves badly nourished, as long as the health outcome for poorer children is worse than the health outcome for wealthy children, it is a situation with which none of us can be satisfied in a rich and compassionate society. Our commitment should be both to measure the progress we have made to date and to look at what sort of measures we can take to continue the progress.

Mr. Pagtakhan: I was trying to raise the same point. I do not like the so-called great improvement—and "great" in terms of decreasing the rate of proverty—because it could be used as a basis for complacency, so we are on the same road on that.

Mr. Beatty: We always agree, Doctor, as you know.

[Traduction]

Ne pensez-vous pas, monsieur le ministre, qu'il vaudrait mieux prendre comme point de repère la période précédant la récession de 1984 pour essayer de déterminer quels progrès ont été réalisés jusqu'en 1989, c'est-à-dire jusqu'à la période précédent la récession actuelle?

M. Beatty: Je comprends très bien votre argument; je comprends qu'il soit important de s'assurer que nos comparaisons sont valables et pertinentes. Mais dans un sens, tout dépend de ce qu'on cherche.

Les chiffres dont je me suis servi sont ceux dont nous nous servons depuis notre arrivée au pouvoir, c'est-à-dire au cours de la période pendant laquelle moi et mes collègues avons eu l'occasion d'orienter la politique du gouvernement du Canada en ce qui concerne la pauvreté.

Comme je le disais dans mes remarques liminaires tout à l'heure, on peut toujours remonter 20 ans en arrière pour établir les comparaisons; on pourrait prendre comme point de repère l'année 1969, plutôt que l'année 1979, que vous sembliez proposer. Je suis convaincu que nous constaterions qu'il y a eu au cours de cette période des progrès importants sur le plan de la réduction de la pauvreté. Pour ma part, j'essaie de mettre à la disposition de la Chambre des communes et du Comité des statistiques qui indiquent les progrès réalisés depuis l'arrivée au pouvoir de ce gouvernement.

Mais ce qui est encore plus important, d'après moi, c'est de reconnaître que nous pouvons faire mieux et que nous aurions tort d'être satisfaits de ce que nous avons réalisé jusqu'ici.

Tant qu'il y aura un seul enfant pauvre, tant que les enfants seront mal nourris, et tant que la santé et l'espérance de vie des enfants pauvres seront plus mauvaise que celle des enfants riches, nous ne pourrons pas nous féliciter de faire partie d'une société à la fois riche et pleine de compassion. Nous devons nous efforcer de mesurer les progrès accomplis jusqu'ici pour déterminer les mesures qui nous permettront de continuer à progresser.

M. Pagtakhan: C'est justement ce que je voulais dire. Je n'aime pas qu'on se félicite des «grands» progrès que nous avons réalisés sur le plan de la diminution de la pauvreté, car je suis convaincu justement qu'il en résultera une attitude de complaisance—donc, je suis tout à fait d'accord avec vous là-dessus.

M. Beatty: Mais nous sommes d'accord sur tout, comme vous le savez.

1635

Mr. Pagtakhan: Of course now we are in a recession. Witnesses after witnesses have told us that poverty mirrors unemployment and with the unemployment rate of 9.1% just announced for the month of November, some 60,000 more, I think we can expect, again, a rise in the poverty rate. So my question is if your government is prepared to announce a policy of full employment.

M. Pagtakhan: Nous sommes, bien entendu, en pleine récession à l'heure actuelle. Les témoins ne cessent de nous répéter que les tendances constatées sur le plan du chômage se répètent sur le plan de la pauvreté, et puisqu'on vient d'annoncer un taux de chômage de 9,1 p.100 en novembre, c'est-à-dire 60,000 chômeurs de plus, nous pouvons certainement nous attendre à ce que le taux de la pauvreté augmente également. Ma question est donc la suivante: votre gouvernement est-il prêt à annoncer dès maintenant une politique de plein emploi?

Mr. Beatty: Our goal is certainly to achieve full employment; there is no question about that. The issue is how best to achieve that, whether it is through government spending on make-work programs, which are essentially temporary in nature, or whether it is to take a broader approach, which is to ensure the economic climate in which the economy can flourish and in which Canadians themselves create jobs.

Our experience so far, over the first six years, has been that, with being able to create 1.5 million new jobs in the first six years, the best way to do that is not to look upon the public payroll as being the way of achieving that but rather look at creating economic conditions in which it can be done.

The other issue, though, for us is obviously what you do in the short term for people who find themselves unemployed. How do you help? One of the points I was trying to make in my remarks earlier is that in dealing with the problem of poverty we have to take a sort of multi-faceted approach.

One of the ways in which you do it is obviously by providing services to those people who are in poverty on a day-to-day basis to try to make sure that they can afford the basic necessities of life. We have a short-term responsibility there.

Another key one is to begin to attack the root causes of poverty, to look at what traps people there—problems related, for example, to poor education; problems related to difficulties, particularly in family break-up, where women find themselves heading single-parent families and find it impossible sometimes to be able to re-enter the labour force because of a difficulty in finding child care; problems related to training. The investment we make in all these areas can be very important economic tools for us to allow full employment to take place as the economy recovers from the recession.

Mr. Pagtakhan: Certainly the current high interest policy is not conducive to full employment, and the high value of the Canadian dollar. We believe that point in speaking of short-term benefits that we have to institute.

The National Council of Welfare has indicated to us that the first line of defence for low income families with children would be child benefits. It has calculated that, because the many allowances have only been indexed to inflation in excess of 3% a year, it would result, as a consequence of this formula, in some \$3.5 billion cut out of the child benefit system between 1986 and 1991, as a result of this partial indexation.

My question is: if your government is prepared to look at this indexation formula from partial to full and even specifically, for example, the \$50,000 threshold. Are you prepared to commit your government to look at full indexation?

[Translation]

M. Beatty: Notre objectif est certainement le plein emploi; cela ne fait absolument aucun doute. Mais il s'agit de savoir comment l'atteindre, c'est-à-dire s'il vaut mieux que le gouvernement dépense davantage pour des programmes de création d'emplois, qui sont de durée temporaire, ou s'il vaut mieux adopter une approche plus globale, pour essayer de créer le genre de climat économique qui favorise la prospérité et la création d'emplois par les Canadiens eux-mêmes.

Dans les six premières années de notre mandat, au cours desquelles nous avons créé 1,5 million de nouveaux emplois, nous avons pu nous rendre compte que la meilleure méthode n'était pas de continuer à dépenser des deniers publics, mais plutôt de créer les conditions économiques qui favorisent la réalisation de cet objectif.

L'autre question importante, évidemment, est de savoir comment on peut aider dans l'immédiat ceux qui sont au chômage. Que faut-il faire au juste? En vous parlant du problème de la pauvreté tout à l'heure, j'insistais justement sur la nécessité d'une approche multi-dimensionnelle pour l'élimination de ce problème.

Il faut commencer, évidemment, par offrir des services à ceux qui ont un problème plus ou moins permanent de pauvreté afin qu'ils puissent s'acheter les choses essentielles. Sur ce plan-là, nous avons certaines responsabilités dans l'immédiat.

Deuxièmement, il faut s'attaquer aux causes profondes de la pauvreté—et essayer de comprendre ce qui empêche les gens de sortir de ce cycle—par exemple, les problèmes associés à une mauvaise éducation, à la rupture de la famille, puisque les femmes se retrouvent souvent seules pour élever leur famille et peuvent difficilement réintégrer la population active, faute de services de garderie; il y a également les problèmes associés à la formation. Les mesures que nous prendrons dans tous ces domaines constitueront des outils économiques pour la réalisation du plein emploi, au fur et à mesure que l'économie se rétablira après la récession.

M. Pagtakhan: Il ne fait aucun doute que la politique actuelle du gouvernement, qui semble être de maintenir des taux d'intérêt élevés ainsi que la valeur élevée du dollar canadien, ne nous aidera pas à réaliser le plein emploi. Pour nous, c'est un point important quand on parle des mesures à prendre dans l'immédiat.

Le Conseil national du bien-être nous a indiqué qu'une première mesure à prendre pour aider les familles à faible revenu avec des enfants serait l'établissement de prestations pour enfants. D'après certains calculs, le fait que la majorité des allocations soient indexées à l'inflation uniquement pour la partie qui dépasse 3 p.100 par an aurait donné lieu à une réduction du financement du régime de prestations visant les enfants de quelque 3,5 milliards de dollars entre 1986 et 1991—tout cela à cause de cette indexation partielle.

J'aimerais donc savoir si votre gouvernement serait disposé à revoir cette formule d'indexation pour prévoir la pleine indexation pour tous ceux dont le revenu est inférieur, mettons, à 50,000\$. Étes-vous prêts à vous engager à revoir cette politique d'indexation partielle?

Mr. Beatty: First of all, the comments you make remind me of your first comments saying that it is important when we use statistics to look at the statistical base we are using. One of the things you did not mention, for example, is the doubling of the child tax credit and the improvements that have been made with regard to the child tax credit, which are more directed into the hands of the families who need them the most.

What we have tried to do with our high income recoveries that we have on families earning more than \$50,000 is to say that we want to ensure that in a time of constraint those of us who can afford to pay more carry more of the burden and those people who are most in need get the benefits of the system and that we try to protect it for those people who are most needy.

According to polls, the vast majority of Canadians share that approach and support the measures we have taken with regard to high income recovery.

You ask if we are prepared to review the threshold from time to time. Yes, we are. The Minister of Finance indicated that when the threshold was put in place. It obviously cannot be there for all time. Incomes change, and the distribution of incomes within our population is going to evolve over a period of time. So from time to time it will be reviewed by the Minister of Finance.

Mr. Pagtakhan: When will you undo the capping to the Canada Assistance Plan for all provinces?

Mr. Beatty: It is a short-term cap that is on at present. Obviously all matters related to fiscal transfers to the provinces are essentially budgetary matters, and I do not want to anticipate policies of the Minister of Finance that may be included in budgets.

• 1640

Mr. Pagtakhan: In so far as the federal minimum wage law is concerned, back to the direct relationship between income and poverty, the very definition of poverty based on income, is your government prepared to make an announcement soon on when this issue will be addressed, and to increase the federal minimum wage, as well as require provinces participating in—

Mr. Beatty: Doctor, as you will recall, this issue was raised with the Minister of Labour in the House two days ago. He responded about some of the concerns the government had with regard to the proposal.

Suffice it to say that part of the mandate of this subcommittee is take a very broad-ranging look at the issue of poverty. We would welcome input from the subcommittee on measures that you feel will be valuable.

You are as aware as I am of what the debate is with regard to whether simply raising the minimum wage will effectively deal with the issue of poverty. It may in some cases. There are some cases where jobs, particularly in the service sector, are required to be in a particular location. Raising the minimum raise might have an effect on that. We are dealing here at the federal level with about 1.5% of Canadians who fall into that category of being at the federal minimum wage level.

[Traduction]

M. Beatty: D'abord, votre remarque m'a rappelé ce que vous avez dit au départ, lorsque vous insistiez sur la nécessité de s'assurer que notre base de statistiques est pertinente. Vous n'avez pas mentionné, par exemple, le fait que nous avons doublé le crédit d'impôt pour enfants, et c'est justement le genre d'amélioration qui permet de mettre plus d'argent entre les mains des familles qui en ont le plus besoin.

En ce qui concerne la mesure de récupération fiscale visant les familles dont les revenus dépassent 50,000\$, nous avons voulu nous assurer que ceux qui peuvent se le permettre payeront un peu plus afin que ceux qui sont les plus nécessiteux puissent profiter du système en étant bien protégés.

D'après les sondages, la grande majorité des Canadiens appuient cette approche ainsi que les mesures que nous avons prises sur le plan de la récupération fiscale.

Vous m'avez demandé si nous sommes prêts à revoir ces seuils de temps en temps. La réponse est oui. Le ministre des Finances l'a même dit lorsque ces seuils ont été établis. On ne pourra pas les garder à tout jamais, évidemment. Les revenus changent, et la répartition de la richesse au sein de la population va également continuer à évoluer. Ce seuil sera donc réexaminé de temps en temps par notre ministre des Finances.

M. Pagtakhan: Et quand allez-vous éliminer le plafond que vous avez établi pour certaines provinces dans le cadre du Régime d'assistance publique?

M. Beatty: C'est un plafond temporaire. Évidemment, la question des transferts aux provinces est essentiellement une question budgétaire, et je ne voudrais pas essayer d'anticiper sur les politiques que nous présentera le ministre des Finances dans ses budgets futurs.

M. Pagtakhan: En ce qui concerne la loi fédérale sur le salaire minimum, pour reparler du lien direct entre les revenus et la pauvreté—puisque la pauvreté doit nécessairement être définie en fonction des revenus—votre gouvernement est-il prêt à nous dire bientôt ce qu'il entend faire à cet égard, et s'il est disposé ou non à augmenter le salaire minimum fédéral, tout en exigeant des provinces qui y participent. . .

M. Beatty: Vous vous souviendrez sans doute qu'on a posé cette question au ministre du Travail, il y a deux jours, à la Chambre des communes. Il en a profité pour exposer les préoccupations du gouvernement à l'égard de cette proposition.

Quoi qu'il en soit, le mandat de ce comité est très large, et nous serions ravis de recevoir les suggestions du sous-comité quant aux mesures qui vous semblent indiquées.

Vous savez aussi bien que moi que les avis sont partagés quant à l'efficacité éventuelle d'une telle mesure. Il est possible qu'une augmentation du salaire minimum soit utile dans certains cas—par exemple, certains emplois, et c'est très vrai pour le secteur des services, existent uniquement dans certaines localités. En augmentant le salaire minimum, nous pourrions peut-être aider ces gens-là. Au niveau fédéral, environ 1,5 p. 100 des Canadiens tombent dans cette catégorie du salaire minimum.

Poverty

[Text]

Where it becomes far more problematic, however, is in the manufacturing sector where plants, for example, are very portable. We have heard, and indeed almost daily in the House of Commons members raise issues related to plant that are closing in Canada, relocating jobs to low wage countries.

One of the problems one potentially has with simply raising the minimum raise is that we can make it so that businesses are uncompetitive in Canada and, as a consequence, they close in Canada and provide jobs in some other country where there is a lower wage rate than in Canada. The effect is that the weakest and most vulnerable people who are being paid low wages are the ones who lose their jobs. It is a conundrum.

I welcome the advice of the committee on that, and it is one of the issues on which I think hearings by you, inviting experts in to testify, would be very much welcomed.

Mr. Axworthy: I have just two quick question to which you could give quick answers, and then two little longer ones.

First of all is the problem with the work for welfare program in Saskatchewan. Are we any closer to getting the Province of Saskatchewan to adhere to the Canada Assistance Plan legislation yet?

With regard to the Children's Bureau, which you did not mention, can you make any comments about putting that into operation, the funding and so on available for that?

With respect to the cap on CAP in Bill C-69, can you indicate what you consider to be the savings to the federal government resulting from that cap? Perhaps you could indicate how you think capping CAP can in effect help the poor. I do not see how it can. If we are committed to getting rid of child poverty by the year 2000 and committed, as you indicated, to not having any poor children at all, why would you make that move? Is that not going to make matters worse? How is that going to help Canada prepare for ratification of the UN Convention on Childrens' Rights? It seems to me it is pushing us further away and, as a result, it is problematic.

I have one specific question in the context of the declaration on childrens' rights. One specific provision with regard to health care—I think an interesting one—requires that countries provide the highest obtainable standard of health care.

In the context of poor children, and in particular in the context of aboriginal children who are a long, long way from the highest obtainable standard of care, I wonder what steps you plan to take in order to satisfy that requirement in the UN convention. I know there are steps for ratification, and we do not have to deal with it all in one go, but what steps are you taking to ensure the highest obtainable standard of health care?

[Translation]

Cependant, dans le secteur manufacturier, où les usines sont en quelque sorte mobiles, c'est beaucoup plus problématique. Tous les jours à la Chambre des communes, des députés se lèvent pour nous parler des fermetures d'usines au Canada et de la perte de tous ces emplois au profit des pays où les salaires sont moins élevés.

Donc, une conséquence possible de l'augmentation du salaire minimum serait de rendre nos entreprises moins compétitives au Canada, de sorte qu'elles ferment leurs portes pour aller s'établir dans un autre pays, où les salaires sont moins élevés qu'au Canada. Et ce sont justement les gens les plus faibles, les plus vulnérables et les moins bien rémunérés qui perdent leurs emplois. C'est un véritable dilemme.

Je serais donc ravi d'avoir vos conseils là-dessus, car pour moi, c'est justement le genre de questions où l'avis des spécialistes pourrait nous être utile.

M. Axworthy: J'ai deux questions rapides auxquelles vous pourrez me donner des réponses rapides, et ensuite, je vous poserai deux questions un peu plus longues.

D'abord, il y a le problème du programme en Saskatchewan en vertu duquel les assistés sociaux doivent travailler. La Saskatchewan semble-t-elle plus disposée maintenant à respecter la Loi sur le régime d'assistance publique ou non?

En ce qui concerne le Bureau d'aide à l'enfance, que vous n'avez pas mentionné, pouvez-vous nous dire quand vous envisagez de l'établir, quel va être son financement, etc.?

Sur la question du plafond imposé au RAPC dans le projet de loi C-69, pourriez-vous nous dire quelle sera l'importance des économies réalisées par le gouvernement fédéral grâce à cette mesure? Vous pourriez peut-être également nous expliquer comment le fait d'imposer un plafond au RAP nous permettra d'aider les pauvres. À mon avis, c'est impossible. Si nous voulons vraiment éliminer la pauvreté chez les enfants d'ici à l'an 2000, et si nous voulons même faire en sorte qu'il n'y ait plus d'enfants pauvres du tout, pourquoi prendre une telle mesure? Ne va-t-elle pas aggraver la situation? Comment cette mesure aidera-t-elle le Canada à préparer la ratification de la Convention des Nations Unies sur les droits de l'enfant? Il me semble, au contraire, qu'on s'éloigne de plus en plus de ces objectifs, et voilà pourquoi j'estime que c'est un problème important.

J'ai une question précise à vous poser au sujet de la déclaration sur les droits des enfants. Une disposition précise— et d'après moi, parmi les plus intéressantes—de cette déclaration concernait le droit aux soins médicaux, c'est-à-dire que tous les pays signataires doivent s'assurer d'offrir la meilleure qualité de soins médicaux possible à leurs enfants.

Puisqu'on parle d'enfants pauvres—et nous savons tous, par exemple, que les enfants autochtones sont loin d'avoir accès à la meilleure qualité de soins médicaux—je me demande ce que vous envisagez de faire pour satisfaire aux critères de la Convention des Nations Unies. Je sais que vous envisagez de la ratifier, et que nous ne sommes pas obligés de tout faire d'un seul coup, mais je me demande ce que vous comptez faire pour garantir la meilleure qualité de soins médicaux possible à tous les enfants.

Mr. Beatty: With regard to work for welfare in Saskatchewan, the issue has been raised before the committee previously. We have had discussions with Saskatchewan, and to date we have not been successful in finding evidence that work for welfare exists in Saskatchewan. If you have concrete evidence of that, we would be glad to receive it and to look into any concerns you have.

1645

Mr. Axworthy: There have been television programs about it—interviews with people.

Mr. Beatty: There have been plenty of allegations made. The question is whether there is concrete evidence that in fact such a program exists. To date we have not seen it. We have investigated. Allegations have been made to us, I might add.

With regard to the Children's Bureau, what we have in mind is a small policy unit within the department. It will not be administering programs, but it will serve to co-ordinate and to advise on policy. Most importantly, where it will be helpful is in ensuring that as initiatives are taken within the federal government, they are integrated. So many of the initiatives cut across departmental boundaries.

Secondly, it will ensure that as matters come before the federal Cabinet, the perspective of what sort of effect this will have on children will be considered. It will be my job, as opposed to the bureau's job, to take it to Cabinet and to make the point. It will mean that every initiative taken by the government can be scrutinized by the Children's Bureau with a view to seeing whether we have considered the aspect of how children are affected here.

We are currently doing interviews for the director of the bureau. I believe interviews are under way next week. I hope to make an announcement concerning the director either before Christmas or shortly after, probably shortly after. We will be putting various people in place, depending on who we have as director. Obviously we will have to look at what other skills we put in place in the bureau.

In terms of savings in CAP, it is impossible to say for certain until the fiscal year is through. At this point it is conjecture because at the present time all of the provinces are continuing to send all of the bills. We also will have to see as well what ultimately is the disposition of the courts with regard to CAP.

You asked the question of how CAP helps the poor.

Mr. Axworthy: How does the cap on CAP help the poor?

Mr. Beatty: I know it was not a rhetorical question. I will try not to give a rhetorical answer. I do not think we announced the cap on CAP as being a measure to deal with poverty but rather as a measure to try to bring the government's fiscal house into order.

[Traduction]

M. Beatty: En ce qui concerne le programme en Saskatchewan, cette question a déjà été soulevée devant le comité. Nous avons eu des discussions avec la province, mais jusqu'ici, nous n'avons pas trouvé de preuves que ce genre de programme existe réellement en Saskatchewan. Si vous possédez des preuves concrètes, nous serions évidemment ravis de les avoir et d'essayer de répondre à vos inquiétudes.

M. Axworthy: Il y a eu des émissions de télévision là-dessus, avec des entrevues.

M. Beatty: On a dit toutes sortes de choses à ce sujet. La question est que nous n'avons pas de preuves concrètes qu'un tel programme existe. Nous avons cherché et nous n'avons rien trouvé.

En ce qui concerne le Bureau d'aide à l'enfance, nous envisageons un petit service d'élaboration de politiques au sein du ministère. Son rôle ne consistera pas à gérer des programmes, mais plutôt à assurer la coordination des politiques et à donner des conseils. Sa fonction la plus importante sera probablement de veiller à ce que toutes les initiatives du gouvernement fédéral concernant l'enfance soient intégrées. En effet, beaucoup d'entre elles touchent des ministères différents.

Deuxièmement, il devra veiller à ce que, chaque fois qu'un projet est adressé au Cabinet fédéral, son incidence sur l'enfance soit prise en considération. Évidemment, c'est à moi, et non pas au bureau, qu'il appartiendra de présenter ces questions au Cabinet et d'exposer notre argumentation. De cette manière, toute initiative du gouvernement pourra être analysée par le Bureau d'aide à l'enfance afin de voir si son incidence sur l'enfance a été examinée.

Dès la semaine prochaine, nous commencerons des entrevues pour recruter le directeur du bureau. J'espère pouvoir annoncer son nom avant Noël, ou très peu après. Ensuite, nous recruterons les autres employés nécessaires, en tenant évidemment compte des projets envisagés par le directeur.

En ce qui concerne les économies dans le cadre du RAPC, il est impossible d'en connaître le montant avant la fin de l'exercice financier. Pour l'instant, si je vous donnais un chiffre, ce ne serait que conjecture, car toutes les provinces continuent à envoyer des factures. Nous devrons également voir quelle est la décision finale des tribunaux au sujet du RAPC.

Vous m'avez aussi demandé en quoi le RAPC aide les pauvres.

M. Axworthy: Non, en quoi le plafonnement du RAPC aide les pauvres?

M. Beatty: Je sais que ce n'est pas une question théorique, et je vais tenter de vous donner une réponse concrète. À ma connaissance, nous n'avons pas annoncé que la plafonnement du RAPC était destiné à résoudre la pauvreté, mais plutôt à aider le gouvernement à mettre de l'ordre dans ses affaires financières.

Poverty

[Text]

If in a general sense I can respond to it, my concern is that today we are spending 65¢ dollars. Of every dollar that your constituents pay in tax, some 35¢ goes just to service the interest on the national debt.

Mr. Axworthy: You are asking the poor to pay for it, Mr. Beatty; I guess this is what I am saying.

Mr. Beatty: We are not. We are saying to provinces that in rich provinces, we are restricting—in the case of the three richest provinces—the growth in CAP to 5% year over year, which is still very significant. In the case of the poor provinces, it is totally open-ended and we will cost-share 50¢ of every eligible dollar spent.

What restriction does this put upon the provinces? The provinces are free to add and to spend beyond the money that is provided for CAP. They are free as well in terms of how they spend the money to target the money however they see fit. It does not mean they must themselves put some sort of a cap of 5% on all of their spending. They have full scope to do what they want.

The real question for us was: when every single one of the provinces has a lower per capita debt than the federal government, does it make sense for the federal government to be borrowing more money to simply transfer to the provinces? Or does it make more sense for us to try to do our share and to ask the three richest provinces, beyond a growth of 5% for each of them, to look to finance it themselves?

We felt the way in which we did it was designed to try to insulate the poorest provinces and also to leave the greatest possible discretion to provinces to target the benefits where they are most needed. Does it in some way impede the ratification of the UN Convention? No, it does not.

Finally, you raised the question of the highest attainable standard of health care for children. You quite appropriately make the point that particularly if we look at health outcomes among poor people and among natives, there is a significant difference between them and the general population or certainly between them and wealthier Canadians. This for me is perhaps the single, most disquieting aspect of the current situation. How do we close the gap?

We are taking a number of measures. Yesterday in the green plan we announced hundreds of millions of dollars going in on Indian reserves for sewer and water, which will help to bring them up to a level in terms of the provision of fresh water.

• 1650

Mr. Axworthy: We have been saying the same thing for ten years.

Mr. Beatty: The difference is that this is cold, hard cash going in to the tune of several hundred million dollars, \$250 million, is it not? It is a very substantial commitment there.

[Translation]

Je puis cependant vous donner une réponse assez générale, en vous disant que nous sommes aujourd'hui obligés de fonctionner avec des dollars de 65 cents. Je veux dire par là que, chaque fois qu'un citoyen paie 1\$ d'impôt, 35 cents sont immédiatement prélevés pour assurer le service de la dette.

M. Axworthy: Mais vous demandez aux pauvres de payer la facture, monsieur Beatty; c'est cela que je veux dire.

M. Beatty: Pas du tout. Nous disons simplement que, dans les provinces riches, c'est-à-dire, en fait, dans les trois plus riches, la croissance du RAPC sera limitée à 5 p. 100 par année, ce qui est loin d'être négligeable. Dans le cas des provinces pauvres, il n'y a toujours aucune limite, et nous continuerons de payer la moitié de tous les coûts admissibles.

En quoi cela limite-t-il les activités des provinces? Elles gardent la liberté d'ajouter ce qu'elles veulent et de dépenser plus que ce qui est prévu par le RAPC. Elles ont toujours parfaitement le droit de consacrer plus d'argent à ce secteur si cela fait partie de leurs priorités. Notre décision ne les oblige en rien à plafonner à 5 p. 100 la croissance de leurs propres dépenses. Elles gardent toute latitude à cet égard.

La vraie question que nous avons dû nous poser était celle-ci: au moment où chaque province a une dette par habitant inférieure au gouvernement fédéral, est-il toujours raisonnable que celui-ci continue d'emprunter simplement pour transférer l'argent à ces provinces? N'est-il pas plus sensé de faire notre part des sacrifices, et de demander en même temps aux trois provinces les plus riches de financer elles-mêmes, si elles le souhaitent, une expansion du programme au-delà de 5 p. 100?

Grâce à notre solution, les provinces les plus pauvres ne sont pas pénalisées, et les autres ont toujours toute la latitude nécessaire pour verser les prestations là où elles le jugent le plus utile. Cela entrave-t-il, d'une manière quelconque, la ratification de la convention des Nations Unies? Pas du tout.

Vous avez finalement posé une question au sujet du niveau le plus élevé possible de services de santé pour l'enfance. Vous avez, à juste titre, souligné qu'il y a une différence importante entre les indices de santé des pauvres et des autochtones par rapport au reste de la population et, bien sûr, par rapport aux couches les plus riches. Je dois vous dire que c'est pour moi l'aspect le plus troublant de la situation actuelle. Comment combler cet écart?

Nous envisageons plusieurs mesures. Hier, dans le cadre du Plan vert, nous avons annoncé que des centaines de millions de dollars seraient consacrés à l'assainissement des égouts et de l'eau des réserves indiennes, ce qui contribuera à améliorer leur approvisionnement en eau douce.

M. Axworthy: C'est ce que nous réclamons depuis 10 ans.

M. Beatty: La différence est que, cette fois, nous allons y investir des deniers sonnants et trébuchants, à hauteur de plusieurs centaines de millions de dollars, de 250 millions, en fait. C'est un engagement substantiel.

We are doing a couple of key things with regard to Indian reserves. In conjunction with the Treasury Board, we are working out procedures that will allow us to look at what sort of resources are needed to close the gap in terms of provision of services. Treasury Board has been very co-operative on this.

Additionally, we believe the transfer to native communities themselves, transfers of responsibility for running health services, can significantly improve outcomes. Where transfer has taken place, our experience has been that when people are themselves involved in determining where to put the money, and when they are themselves involved in designing the programs, you get a much better program and a much better health outcome.

Incidentally, I invite the committee to consider receiving testimony from Dr. Fraser Mustard or from some of his colleagues at the Canadian Institute for Advanced Research. They have a very significant program, which some of you may have read about in the *Toronto Star*, I think last weekend, that is looking at the issue of health outcomes and relationship to poverty and to other indicators. Dr. Mustard's work suggests that quite apart from what sort of medical services are provided to people, there are other determinants that may be at least as important in determining what a person's health status is.

I am sorry, I do not want to be too windy and go on too long; cut me off if I am.

We are spending \$2,000 per capita in Canada in the provision of health care services. If you look at it in terms of percentage of GDP, we come second in the world only to the United States, and yet some other countries have better health outcomes than we do. In my view this should drive us not into asking how we find all sorts of new money to throw into the same system, but how we ensure that it will reform the system in a way that gets best value for the money spent. Together with the provinces, we are trying to look for innovative ways, whether through health promotion or through an office we are setting up with the provinces to analyze new health technologies, to try to ensure that we get the maximum benefit for every dollar spent.

If I could put it as starkly as possible, if we had a couple of million dollars, would it be wiser to put it into beds in a cancer ward or put it into discouraging young people from starting to smoke? In terms of health outcomes, you would get a far more signficant value for the money by the health promotion.

[Traduction]

D'autres mesures sont prévues pour les réserves indiennes. En collaboration avec le Conseil du Trésor, nous élaborons actuellement des procédures qui nous permettront de faire le point sur les ressources nécessaires pour combler les écarts relatifs à la prestation des services. Le Conseil du Trésor s'est montré très coopératif à ce sujet.

Nous croyons en outre que transférer la responsabilité de la gestion des services de santé aux collectivités autochtones elles-mêmes permettra d'améliorer sensiblement la situation. Là où le transfert a déjà été effectué, nous avons pu constater que les programmes sont beaucoup mieux gérés, et donnent de bien meilleurs résultats, ce qui n'est pas étonnant quand ce sont les gens concernés qui décident eux-mêmes où il faut investir l'argent, et comment.

J'invite, entre parenthèses, le comité à examiner la possibilité d'inviter M. Fraser Mustard, ou certains de ses collègues de l'Institut canadien de recherches avancées. Cet institut a mis sur pied un programme très important, qui a fait l'objet d'un article dans le Toronto Star, la fin de semaine dernière, si je ne me trompe, pour étudier la relation existant entre le bilan de santé général de la population et les facteurs de pauvreté, entre autres. Les travaux de M. Mustard permettent de penser que ce n'est pas seulement la nature des services médicaux fournis à la population qui détermine le bilan de santé des individus, mais qu'il y a d'autres facteurs qui jouent un rôle au moins aussi important.

Veuillez m'excuser, je ne veux pas vous donner des réponses interminables, et vous pouvez m'interrompre quand vous le souhaitez.

Nous consacrons au Canada 2,000\$ par habitant à la prestation de services de santé. En fonction du PIB, nous sommes au deuxième rang mondial, juste après les États-Unis, mais cela n'empêche pas d'autres pays d'avoir des indices de santé bien meilleurs que les nôtres. À mon sens, cela signifie qu'il ne faut pas simplement se demander comment investir toujours plus dans le même système, mais plutôt comment réformer le système de façon à garantir l'optimisation de nos ressources. Avec les provinces, nous cherchons actuellement des méthodes novatrices, par la promotion de la santé, par exemple, ou par l'établissement d'un bureau qui sera chargé d'analyser les nouvelles technologies de la santé, pour veiller à obtenir le maximum de résultats pour toutes les sommes que nous dépensons.

Pour poser le problème brutalement, supposons que nous ayons quelques millions de dollars à notre disposition. Il nous appartient de nous demander s'il serait préférable de s'en servir pour augmenter le nombre de lits dans un service de cancérologie ou pour décourager les jeunes de commencer à fumer. Sur le plan des résultats concrets, la promotion de la santé garantit une bien meilleure optimisation des ressources.

Poverty

[Text]

Mrs. Feltham: Mr. Minister, before you came, the Canadian Teachers' Federation was here. They have made a number of recommendations. It would be nice if we had the funds to do all of these things; unfortunately we do not. One thing they did suggest was a school food program. Is this something that has been given consideration by your department?

Mr. Beatty: It would be a program that would come under provincial jurisdiction. The provision of education and the delivery of social services into the communities are the responsibility of the provinces. It is obviously attractive, but would have to come at that level.

Mrs. Feltham: One thing from the information they gave us, and it was also brought up by the doctor, is the measurement of poverty. If we are going to deal with poverty, then we must know how to measure it. Each province is different. For example, from the figures they have given us, in 1988 a family of four living in an area with a population of 500,000 and over was considered poor with an income of below the poverty line of \$23,543. In communities with a population less than 30,000 the poverty line for the same family is \$19,457.

If you take those figures across the country, I am sure if you go to Newfoundland, Nova Scotia, New Brunswick, Prince Edward Island and some of those, and if you talk about \$20,000 being on the poverty line, it is not. Some of these people can have housing provided for \$30,000 or \$40,000. Go to Toronto. The difference is not great enough there to determine who is under the poverty line.

• 1655

As you said earlier, Alberta will not be getting additional assistance because it is one of the top three provinces. Yet the statistics provided show that Alberta has proportionately more poor than New Brunswick and Saskatchewan. So again, looking at figures is not a way to look at the measurement of poverty.

Do you have any idea how we can look at it? I know you said we should come up with innovative ideas, and that is great, but how else can we look at poverty?

Mr. Beatty: It would be possible for us to open a very long discussion here about how you measure poverty and what it constitutes. In the case of the standards the federal government uses, there is no official Statistics Canada or federal government determined poverty line in our country.

The figures we use are the low income cut-offs. The low income cut-off is determined by looking at the family income. If more than 58.5% of the family's income is being spent on the basic necessities of food, shelter and clothing then one falls under the low income cut-offs. However, that is not an official statement of what constitutes poverty.

[Translation]

Mme Feltham: Avant votre arrivée, monsieur le ministre, nous entendions des représentants de la Fédération canadienne des enseignantes et des enseignants, qui nous ont adressé plusieurs recommandations. Certes, nous serions très heureux d'avoir tous les crédits nécessaires pour pouvoir les appliquer toutes, mais ce n'est malheureusement pas le cas. J'en retiens cependant une, concernant un programme d'alimentation à l'école, pour vous demander si elle a jamais été envisagée par votre ministère.

M. Beatty: Un tel programme relèverait des compétences provinciales. En effet, ce sont les provinces qui ont la responsabilité des services d'éducation et de la prestation des services sociaux dans les collectivités. C'est une idée manifestement intéressante, mais ce serait aux provinces à l'envisager.

Mme Feltham: La fédération a aussi évoqué les questions de mesure de la pauvreté, et je crois que le docteur avait également abordé ce sujet. Si nous voulons lutter contre la pauvreté, il faut pouvoir la mesurer. Or, les indices sont différents dans chaque province. Par exemple, à en croire les chiffres qui nous ont été donnés, on considérait qu'en 1988, une famille de quatre personnes vivant dans une région ayant une population de 500,000 habitants ou plus et ayant un revenu de moins de 23,543\$ était considérée comme une famille pauvre. Dans les collectivités de moins de 30,000 habitants, le seuil de la pauvreté, pour la même famille, était de 19,457\$.

Si vous examinez la situation dans certaines provinces, par exemple à Terre-Neuve, en Nouvelle-Écosse, au Nouveau-Brunswick et dans l'Île-du-Prince-Édouard, le seuil de la pauvreté est bien inférieur à 20,000\$. Dans certaines régions, on peut fournir un logement à une telle famille pour 30,000\$ ou 40,000\$. Allez cependant à Toronto, et vous verrez que la situation est bien différente.

Comme vous l'avez dit, l'Alberta ne recevra pas d'aide supplémentaire, parce qu'elle fait partie des trois provinces les plus riches. Cependant, les statistiques qui nous ont été fournies montrent que l'Alberta a proportionnellement plus de pauvres que le Nouveau-Brunswick et la Saskatchewan. J'en reviens donc à ma question: comment mesure-t-on la pauvreté?

Je sais que vous avez parlé d'idées novatrices, et je vous en félicite, mais que peut-on faire à ce sujet?

M. Beatty: Nous pourrions nous lancer dans un très long débat sur la définition même de la pauvreté. Pour ce qui est des normes appliquées par le gouvernement fédéral, je dois vous dire qu'elles ne reposent sur aucune définition officielle du seuil de la pauvreté qui viendrait de Statistique Canada ou d'un autre ministère.

Les chiffres que nous utilisons sont destinés à établir à partir de quand une famille est exclue du système de soutien, et nous le faisons en tenant évidemment compte du revenu familial. Si plus de 58,5 p.100 du revenu familial sont consacrés aux produits de première nécessité, comme l'alimentation, le logement et l'habillement, on considère que la famille tombe au-dessous du seuil d'exclusion des faibles revenus. Cela ne saurait cependant en aucun cas constituer une définition officielle du seuil de pauvreté.

As you quite correctly point out, the amount of income one needs to escape poverty in Canada varies from region to region because the cost of living varies from region to region. There is no quick and easy answer.

The low income cut-offs give us a useful base line to go on in terms of the bottom sector of our society and what sort of progress is being made up or down. I do not think we will be able to develop standards which are clear cut, clean and which are agreed upon by everybody, where someone who falls into this specific arithmetic formula is in poverty and someone who does not is not. There will always be a certain amount of debate on that.

In terms of the question you raised with regard to CAP, the federal government's decision to differentiate between the wealthy provinces and those that receive equalization was based not on their percentage of poor but on the provincial government's fiscal capacity to provide services. That is why the decision was made there.

I would like to be more helpful in terms of giving you a clean, concise, easy definition. When we see people who are poor, who are having an exceptionally difficult time keeping a roof over their heads and keeping their children fed. . . we know it when we see it. It is committing it to some sort of an arithmetic formula that statisticians can use that proves far more difficult.

Mrs. Feltham: The reason I brought that up is that a number of people have said we should have a secured income to ensure that no one is below the poverty line. Even if we were to consider a secured income, where would we determine that poverty line?

Mr. Beatty: To set an arbitrary figure at the national level would be very difficult because of the regional variations that I mentioned earlier. That is one of the reasons our Constitution gives the provinces that flexibility. Even within a province such as Ontario you will find that the amount of money a family needs to support itself will vary in rural areas from what it might be in downtown Toronto. As a consequence, jurisdictions are given flexibility in determining what social assistance rates to pay.

Mrs. Feltham: The other one being brought up before the committee has to do with our employment policy. People are saying that we do not have a full employment policy. Would you like to comment on that? Are we any different from any other country when it comes to our employment policies?

Mr. Beatty: I think there are many differences between Canada and other countries, such as the new measures that have been taken by the Minister of Employment and Immigration. She is looking at much more active measures in the use of the unemployment insurance fund, designed not simply to sustain a person between jobs, but rather to give him the capacity that he needs to get a job and to be able to support himself. It is a refocusing, really, in terms of the approach that we are taking.

[Traduction]

Comme vous l'avez dit, avec raison, le revenu nécessaire pour échapper à la pauvreté au Canada varie d'une région à l'autre, étant donné les variations du coût de la vie. Il n'y a pas de réponse uniforme à cette question.

Le seuil d'exclusion des faibles revenus nous donne une indication utile pour définir la couche inférieure de la société, en termes de revenus, et pour mesurer les progrès réalisés. Je ne pense pas qu'il soit possible d'élaborer des normes parfaitement uniformes, et que tout le monde accepterait, en disant, par exemple, que quiconque se situe au-dessous de tel chiffre, calculé avec une formule arithmétique donnée, fait obligatoirement partie des classes pauvres. Il y aura toujours une certaine incertitude à cet égard.

Pour ce qui est du RAPC, la décision du gouvernement fédéral d'établir une distinction entre les provinces riches et celles qui reçoivent des paiements de péréquation n'était absolument pas fondée sur le pourcentage de pauvres dans la province, mais plutôt sur la capacité financière du gouvernement provincial concerné de fournir certains services.

J'aimerais pouvoir vous donner une définition beaucoup plus claire et concise, mais ce n'est pas possible. Cependant, quand on voit que des gens n'arrivent pas à mettre un toit sur leur tête, ou à nourrir leurs enfants, on sait bien qu'on est face à un cas de pauvreté. Ce qui est beaucoup plus difficile, c'est d'exprimer cela par une formule arithmétique à l'intention des statisticiens.

Mme Feltham: La raison pour laquelle j'aborde cette question est que certaines personnes affirment que nous devrions instaurer un revenu minimum garanti, afin que personne ne tombe au-dessous du seuil de la pauvreté. Si tel était le cas, où se situerait le seuil de la pauvreté?

M. Beatty: Comme je l'ai dit plus tôt, il serait extrêmement difficile de choisir un chiffre d'application nationale, étant donné les variations régionales. C'est d'ailleurs pour préserver la souplesse nécessaire que la constitution donne certains pouvoirs aux provinces. Même à l'intérieur d'une province comme l'Ontario, il est évident que le revenu nécessaire pour faire vivre une famille est bien différent entre les régions rurales et le centre-ville de Toronto. Il est donc tout à fait normal que les autorités provinciales aient une certaine souplesse dans la détermination du montant des prestations d'assistance sociale.

Mme Feltham: Une autre question a été posée au sujet de notre politique de l'emploi. D'aucuns affirment que nous n'avons pas de politiques de plein emploi. Qu'avez-vous à dire à ce sujet? Sommes-nous différents des autres pays à ce chapitre?

M. Beatty: Il y a évidemment beaucoup de différences entre le Canada et les autres pays; il suffit de considérer les nouvelles mesures qui viennent d'être prises par la ministre de l'Emploi et de l'Immigration. La ministre envisage d'utiliser le fonds de l'assurance-chômage de manière différente, non plus seulement pour aider une personne entre deux emplois, mais plutôt pour lui donner la capacité de trouver un nouvel emploi et d'assurer son indépendance économique. Il s'agit en fait d'une sorte de réorientation du programme.

• 1700

I talked earlier, in response to Mr. Axworthy, about the amount of money that we are spending in Canada and the percentage of GDP that we spend on health care and the outcomes relative to other countries. Another area we have to look at is education, where our spending in Canada really leads the world in terms of the amount of money we are spending there. However, there are serious questions that we should be asking ourselves about the value we are getting for that money, whether we are adequately preparing Canadians, particularly young people, to enter into the labour force and to be able to make an effective contribution.

The goal of our employment policy is really twofold. First, we need to create conditions in which the Canadian economy continues to grow and to create new jobs, not government handouts or short-term government job creation, but permanent jobs, preferably in the private sector. Second, Canadians should be given the proper tools so they are not only able to compete in an international marketplace but also able to secure meaningful jobs in an economy that is changing very rapidly.

Our goal is clearly to eliminate unemployment. We know it is a goal that is always just beyond our grasp, but it does not make it any less valid than would be otherwise. It is a goal that we must always strive for. It is not acceptable in a compassionate society to say, gosh, there are always going to be poor people with us, or there will always be people who will be unemployed. Our goal should be to eliminate it.

Mr. Walker (Winnipeg North Centre): Do you have a date in your mind for the release of the child care program?

Mr. Beatty: There is no fixed date on it. The commitment the government has made is to have one in place during the life of this government, and that commitment is certainly firm. In terms of when we will be making an announcement with regard to that, no date is fixed for it.

Mr. Walker: You have to define "life" then.

Mr. Beatty: "Life" means definitely before we all go back to our constituents to explain to them how we spent the last four years.

Mr. Walker: Is there any particular reason for the delay, or is it just a matter of getting it through the system?

Mr. Beatty: At the time the Minister of Finance postponed the child care program, he indicated that the problem was a short-term fiscal one. The pressures were so great on us, largely as a result of higher interest rates, that the money was not there at that time. But he indicated that it was a delay, not a cancellation of the program, that a program would be in place during the life of this Parliament. The Prime Minister confirmed again, I think as recently as

[Translation]

J'évoquais tout à l'heure, en réponse à M. Axworthy, le classement de certains pays, sur le plan des bilans de santé, et sur le plan des sommes consacrées aux services de santé par rapport à leur PIB. Il peut aussi être utile de voir où nous nous situons au chapitre de l'éducation, quand on sait que nos dépenses dans ce secteur sont les plus élevées au monde. Cela oblige à se poser de très sérieuses questions sur les résultats que nous obtenons dans ce domaine, c'est-à-dire si nous donnons aux Canadiens, et surtout aux jeunes, ce dont ils ont vraiment besoin pour entrer dans la population active et y participer efficacement.

Le but de notre politique d'emploi est double. Premièrement, nous voulons faire ce qui est nécessaire pour permettre à l'économie canadienne de continuer à croître, et à créer de nouveaux emplois, pour éviter d'avoir recours à des oboles publiques, ou à des créations d'emplois publics à court terme. Ce que nous voulons, ce sont des emplois permanents, de préférence dans le secteur privé. Deuxièmement, nous voulons que les Canadiens aient les outils nécessaires non seulement pour que leur pays soit compétitif sur les marchés internationaux, mais aussi pour qu'ils puissent eux-mêmes trouver des emplois valables dans une économie en évolution très rapide.

Notre but est manifestement d'éliminer le chômage. Nous savons cependant que c'est un but que nous ne pourrons jamais atteindre complètement, mais cela n'en réduit en rien la validité. C'est le but vers lequel nous devons toujours tendre. Il ne serait pas acceptable, dans une société qui a du coeur, de dire que, tant pis, il y aura toujours des pauvres et il y aura toujours des chômeurs. Non, nous ne pouvons nous résigner à cela.

M. Walker (Winnipeg-Nord-Centre): Avez-vous une idée de la date à laquelle le programme des garderies d'enfants sera annoncé?

M. Beatty: Non, nous n'avons pas fixé de date. Le gouvernement a pris l'engagement de mettre en place un tel programme durant son existence, et c'est un engagement ferme. Quant à savoir quand le programme sera annoncé, je n'en sais rien

M. Walker: Il faut donc se demander comment vous définissez votre «existence».

M. Beatty: C'est simple, notre gouvernement «existera» tant que nous ne serons pas retournés devant les Canadiens pour leur expliquer comment nous avons dépensé leur argent durant les quatre dernières années.

M. Walker: Y a-t-il une explication quelconque au retard, ou s'agit-il simplement d'une question de procédure bureaucratique?

M. Beatty: Lorsque le ministre des Finances a annoncé le report du programme des garderies d'enfants, il a dit que c'était à cause d'un problème financier à court terme. Le gouvernement subissait alors des pressions tellement fortes, surtout à cause des taux d'intérêt élevés, qu'il n'y avait tout simplement pas d'argent disponible. Il a cependant précisé qu'il s'agissait là d'un retard, non d'une annulation du programme, lequel serait mis en place durant l'existence de

two weeks ago, that the principle remains very much in place, that there will be a child care program. I have been charged by my colleagues with the responsibility of coming to them with proposals.

We are at the present time receiving input from provinces, from interested groups and individuals. We are looking at the program that was proposed to Parliament in 1987–88. What sort of changes have taken place since then? What sorts of criticisms have people had? What sorts of improvements have been made? We are trying to decide which is the best structure. We want to put in place a program that gives us the greatest value for money.

Mr. Walker: I do not expect you to know anything about this, at this point, but I would like you to get your staff to look at it. There is a core area initiatives program in Winnipeg which deals with about 80% of the poor people in our city, and it is scheduled to be eliminated as of the end of March. Many of the problems are of direct concern to your department—child poverty, medical services dealing with the native alcohol and drug abuse program. It is a client group that your department is very concerned about.

Your colleague, Mr. Epp, is hesitating in the renewal of it, which is causing a great deal of discomfort in the city. You might want to get your department to look at how that program does address issues of poverty, as a direct concern to you. Perhaps you could speak with your colleague about its importance.

• 1705

Mr. Beatty: It is a program between which departments?

Mr. Walker: It is a combination of departments, mostly delivered through Western Economic Diversification but under the supervision of Mr. Epp as the political minister for Manitoba. So I would appreciate it if, in your role as minister responsible for a lot of the programs on poverty, you take a look at it, and if you think it is advantageous to continue it, to raise it with your minister. It would be greatly appreciated.

Mr. Beatty: I am glad to look at it. I am glad for any input you have in regard to it.

Mr. Walker: The third area, which is one that I find most difficult for parliamentarians to deal right now, is food banks. There is a very strong debate in the communities about what to do with food banks. There is a review of this going on in Toronto. The provincial government in that province is not too sure what to do about it. It took some temporary measures last week.

The food banks themselves are running out of steam because of the tremendous wear-out on volunteers, yet the number of users keeps going up. How do you see the proper approach to food banks right now? I know the constitutional issue, but just in general how do you think the government should be approaching the food bank issue?

[Traduction]

ce gouvernement. Le premier ministre a d'ailleurs confirmé récemment, il y a deux semaines, je crois, qu'il restait attaché au principe et qu'il y aurait un programme de garderies d'enfants. Mes collègues m'ont confié la responsabilité de leur soumettre des propositions.

Nous recueillons actuellement l'avis des provinces, des groupes intéressés et des particuliers. Nous réexaminons le programme qui avait été proposé au Parlement en 1987-1988, de façon à voir quels changements sont intervenus depuis, quelles critiques ont été formulées par la population, et quelles améliorations peuvent être apportées. Notre but est de mettre en place le meilleur programme possible, en respectant notre principe d'optimisation des ressources.

M. Walker: Je vais maintenant vous poser une question tout à fait spécifique, dont vous ne connaîtrez sans doute pas la réponse, mais que j'aimerais soumettre à l'examen de votre personnel. Il existe à Winnipeg un programme offrant des services de soutien à près de 80 p. 100 des pauvres de la ville, et on a l'intention de l'abolir à la fin du mois de mars. Beaucoup des problèmes sociaux auxquels s'attaque ce programme intéressent directement votre ministère: les enfants pauvres, et les services médicaux reliés à l'alcoolisme et à la consommation de drogue chez les autochtones.

Votre collègue, M. Epp, hésite à reconduire le programme, ce qui suscite beaucoup d'inquiétudes dans la ville. Peut-être pourriez-vous demander à votre ministère d'examiner l'efficacité de ce programme dans le contexte des questions générales de pauvreté, qui vous intéressent directement. Peut-être pourriez-vous en parler à votre collègue, car c'est un programme important.

M. Beatty: Ce programme relève de quels ministères?

M. Walker: De plusieurs, mais je crois que la prestation en est assurée par le truchement du Programme de diversification de l'économie de l'Ouest du Canada, sous la supervision de M. Epp, ministre responsable du Manitoba. Cependant, comme vous avez la responsabilité d'une bonne partie des programmes de lutte contre la pauvreté, je vous serais reconnaissant d'y jeter un coup d'oeil et, si vous croyez qu'il mérite la peine d'être préservé, d'en parler à M. Epp. Beaucoup de gens vous en seraient reconnaissants.

M. Beatty: Je serais heureux de le faire, et je vous demande de nous donner toutes les précisions nécessaires à cet égard.

M. Walker: Troisième sujet, qui est sans doute l'un des plus difficiles pour les politiciens, à l'heure actuelle, les banques d'alimentation. C'est un sujet qui suscite actuellement de vives discussions dans certaines collectivités, notamment à Toronto, où le gouvernement provincial se demande quoi faire. Il a pris certaines mesures temporaires à ce sujet la semaine dernière.

Le problème est que les banques d'alimentation commencent à perdre de leur efficacité, parce que les bénévoles se font de plus en plus rares, alors que le nombre d'usagers ne cesse d'augmenter. D'après vous, comment devrions-nous envisager le problème? Je sais que vous allez me répondre en parlant de questions constitutionnelles, mais ne croyez-vous pas que le gouvernement fédéral devrait avoir son mot à dire au sujet des banques alimentaires?

Poverty

[Text]

Mr. Beatty: As you correctly point out, it is an area that falls under provincial, as opposed to federal, jurisdiction. I have watched with a good deal of interest, particularly in Ontario, the debate as to what the government there should be doing with regard to food banks. Should they be providing financial assistance to them, or should they be ending it?

It is an issue of what sort of financial assistance they would provide. It is outside CAP. It is an issue that I would leave to the provinces.

On one thing I think there is consensus on is that our goal should be to eliminate the need for food banks, to try to find ways of ensuring that those people who are in need, who find themselves having to rely upon food banks for affordable supplies of food for their families, do not have to do so.

Obviously policies that we have at the national level, whether policies involved in employment or training or in terms of money we put in through CAP to social assistance recipients and others, can be helpful there. Food banks are really a manifestation of poverty. The goal should be to eliminate poverty. If we can do that, food banks go away as part of it.

Mr. Edmonston (Chambly): Mr. Minister, I only have five minutes to ask you questions, and each time you give a long answer. That means I probably will not be able to ask any other questions, so if you could keep that in mind, I want to go to my first question.

Would you not admit that \$5 or \$10 to a poor family means a lot more to them than to a rich family?

Mr. Beatty: Of course.

Mr. Edmonston: All right. With regard to health services, in Quebec we have a plan where it is going to cost everybody \$5 more to go to an emergency ward. Do you feel that does not respect the Canadian Constitution and our particular health care system?

Mr. Beatty: Mr. Edmonston, you raise a very topical and very important issue. Let me deal with it this way. I am in your hands, but I do not want to give you a glib, short answer on something that is complex.

The constitutional jurisdiction for the delivery of health services is provincial. The Canada Health Act, which is supported by all the parties in the House of Commons, has a specific provision which says that in order to be entitled to get full transfers of money from the federal government user fees must not be charged. The issue at this point, from the perspective of the Canada Health Act, is whether what is proposed by Mr. Côté in Quebec is a contravention of that section of the Canada Health Act.

We have contacted Mr. Côté's department to ask for information. As yet, it is unclear. What we are doing is awaiting that information. If Mr. Côté's proposal is within the confines of the Canada Health Act, he has scope to do that. There is a broad scope for reform in medical services in all of the provinces.

If, on the other hand, he contravenes the provisions of the Canada Health Act, the Canada Health Act is quite clear and it is automatic that there is a dollar for dollar deduction of any money charged as part of the user fee.

[Translation]

M. Beatty: Comme vous venez de le dire, c'est un secteur qui relève des responsabilités provinciales, et non fédérales. J'ai suivi avec beaucoup d'intérêt le débat qui s'est engagé à ce sujet, notamment en Ontario. Le gouvernement se demande s'il devrait fournir une aide financière aux banques d'alimentation, ou y mettre un terme.

La question est de savoir quelle forme d'aide financière les provinces pourraient fournir. Cela ne relève pas du RAPC, et c'est aux provinces qu'il appartient de décider.

J'ajoute au demeurant que nous sommes probablement tous d'accord pour dire que nous devrions faire tout notre possible pour que les banques d'alimentation ne soient plus nécessaires, c'est-à-dire trouver d'autres solutions pour que les gens qui sont dans le besoin et qui ne peuvent nourrir leurs familles ne soient plus obligés d'avoir recours à des banques d'alimentation.

Évidemment, les politiques nationales visent à atteindre cet objectif, qu'il s'agisse des politiques de l'emploi, de la formation professionnelle ou de l'aide sociale par le truchement du RAPC. Les banques d'alimentation sont en fait le symptôme de la pauvreté. Notre but doit être d'éliminer la pauvreté. Si nous y parvenons, les banques d'alimentation disparaîtront d'ellesmêmes.

M. Edmonston (Chambly): Je n'ai que cinq minutes pour vous poser des question, monsieur le ministre, et je constate que vous donnez chaque fois de longues réponses. Puis-je vous demander de me donner des réponses assez concises, ce qui me permettra d'en poser plus? Je commence.

N'êtes-vous pas prêt à reconnaître que cinq dollars ou dix dollars constituent une somme beaucoup plus importante pour une famille pauvre que pour une famille riche?

M. Beatty: Bien sûr.

M. Edmonston: Très bien. Le Québec vient d'annoncer, au sujet des services de santé, qu'il a l'intention de faire payer cinq dollars à chaque personne utilisant les services d'urgence. Croyez-vous que cela est conforme à la constitution canadienne, et à notre système de services de santé?

M. Beatty: Vous soulevez là une question très importante et tout à fait opportune, monsieur Edmonston. Je peux vous répondre très brièvement, mais je ne voudrais quand même pas être trop bref, car c'est un sujet très complexe.

En vertu de la constitution, la prestation des services de santé relève des provinces. La Loi canadienne sur la santé, qui a reçu l'appui de tous les partis représentés à la Chambre des communes, exige très clairement que les provinces ne perçoivent aucun ticket modérateur si elles veulent recevoir le plein montant des transferts d'argent du gouvernement fédéral. Le problème qui se pose est donc de savoir si le projet annoncé par M. Côté, à Québec, enfreint cette disposition de la loi.

Nous avons demandé au ministère de M. Côté de nous fournir des informations, et nous les attendons. Si le projet de M. Côté respecte les limites établies par la Loi canadienne sur la santé, pas de problème. Je précise que la loi ne s'oppose pas à toute réforme des services médicaux dans les provinces.

En revanche, si ce projet contrevient aux dispositions de la Loi canadienne sur la santé, c'est très clair, nous déduirons automatiquement des paiements de transfert le montant exact qui aura été perçu par le truchement du ticket modérateur.

Mr. Edmonston: Apart from the legalism involved, whether it is legal or not, we are talking about what is right. We are talking about a poor family.

I would just like your personal opinion. Do you feel that it is right to charge people \$5 or \$10 in order to have emergency medical services? Leave the legalisms aside. What is your personal opinion?

The Chairman: Mr. Beatty has to answer the questions and you get to ask them.

• 1710

Mr. Beatty: I am glad to answer the question, Madam Chairman, but there are two issues here. One is the legal rights and obligations a province has in the delivery of health care services, and the other is whether I support user fees. No, I do not support user fees, and I am not referring here specifically to Quebec but to the principle of user fees. Why did Parliament move to put an end to user fees? We did so because it tends to bifurcate your health care system and create two classes: one for the rich and one for the poor.

Again, dealing not with Quebec but on the question of principle, it is far from clear to me how one determines whether an emergency exists or not. I read the transcript of a very good radio interview with Dr. Pagtakhan, yesterday or the day before, where his reaction was similar to mine on the principle.

If you have a child who has a fever and you feel it is sufficiently worrisome that you take the child to the doctor, presumably you feel it is important. If my two year old came to me and complained that he was feeling ill, that he had a pain internally, I would consider that, from my perspective, an emergency.

Now, when I saw the doctor, the doctor might very well say to me that the problem is he ate too many hot dogs, there is absolutely nothing to worry about. That is absolutely legitimate for the doctor to give me that diagnosis. But it makes it no less of an emergency for me when my child was complaining of being in pain. I do not support measures that discourage poor people from having access to medical services. That is why Parliament specifically included in the Canada Health Act that section on user charges.

Mr. Edmonston: Do you consider a \$5 charge a user fee?

Mr. Beatty: You have to look at the way in which it is constructed, what it is levied on, how it is administered.

Again, Mr. Edmonston, what you are trying to do is to have me comment on the proposals made by the Government of Quebec. According to the *The Gazette* today, the minister of health for Quebec says that he believes the proposals he is making are within the confines of what is permitted by the Canada Health Act. Fine.

[Traduction]

M. Edmonston: Outre les aspects juridiques de la question, il faut quand même bien se demander s'il est légitime de traiter ainsi les familles pauvres.

C'est votre avis personnel que je vous demande ici. Croyez-vous qu'il soit juste de faire payer cinq dollars ou dix dollars aux gens pour qu'ils aient accès aux services médicaux d'urgence? Laissez de côté les arcanes juridiques, donnez-moi votre avis personnel.

La présidente: Vous pouvez poser les questions, mais M. Beatty peut y répondre comme il l'entend.

M. Beatty: Je suis tout à fait prêt à répondre à la question, madame la présidente, mais j'y vois deux parties. La première concerne les droits et devoirs légaux de la province en matière de prestation des services de santé, et la deuxième mon opinion personnelle sur le ticket modérateur. Commençons par la deuxième. Je n'approuve pas les tickets modérateurs, et je ne parle pas ici seulement du Québec, je parle du principe fondamental. Pourquoi le Parlement a-t-il agi pour mettre un terme aux tickets modérateurs? C'est parce que cela tend à créer deux classes de systèmes de santé, une pour les riches et une pour les pauvres.

Cela dit, et je ne parle toujours pas ici du Québec, mais du principe fondamental, j'ai beaucoup de mal à comprendre comment on décide qu'une situation est urgente ou non. J'ai lu le procès-verbal d'une excellente entrevue radiophonique avec le D' Pagtakhan, hier ou avant-hier, qui a réagi de la même manière que moi sur le principe.

Si votre enfant fait de la fièvre et que vous vous inquiétez suffisamment pour l'amener chez le médecin, je suppose que c'est parce que vous estimez que c'est important. Si mon enfant de deux ans vient me voir en se plaignant qu'il souffre d'une douleur interne, je considérerai qu'il s'agit d'une urgence.

Cela dit, il se peut fort bien que le médecin me dise que le problème de mon enfant est qu'il a mangé trop de hotdogs hier soir, et que je n'ai aucune raison de m'inquiéter. Il est parfaitement légitime que le médecin me donne cette réponse, si c'est ce qu'il pense, mais cela ne change strictement rien au fait qu'au moment où mon enfant s'est plaint, j'estimais qu'il s'agissait d'une urgence. Je n'appuie pas les mesures visant à décourager les pauvres d'utiliser les services médicaux. C'est pourquoi le Parlement a précisément inclus dans la Loi canadienne sur la santé cet article sur le ticket modérateur.

M. Edmonston: Considérez-vous que les 5\$ demandés sont un ticket modérateur?

M. Beatty: Tout dépend de la manière dont le système est conçu et géré, et de la méthode de paiement.

Ce que vous voulez, monsieur Edmonston, c'est m'amener à donner un avis personnel sur le projet du gouvernement du Québec. Selon la *Gazette* d'aujourd'hui, le ministre de la Santé du Québec estime que son projet est parfaitement conforme aux limites établies par la Loi canadienne sur la santé. Bien.

We have written to the minister asking him to supply us with information as to what the nature of his program is and how he fits within it. We will take a decision based on what we find. If something is found to be legally permitted within the confines of the act, so be it. If, on the other hand, there is a contravention of the act, the act is very clear: there is a dollar for dollar deduction.

Mr. Edmonston: The minister has said that the government—I am talking Minister Côté in Quebec—does not really respect its own federalism philosophy, and he gave figures. I want you to tell me if these figures are correct or not. He says that from 1977–78 until the present, 1990–91, the financial participation of the federal government for health services in Quebec has dropped from 45.7% to 36.6%. In other words, he is saying that you are not giving them this money, and that when they try to recoup this money you are going to try to say they cannot do it. You cannot whistle, blow, and suck at the same time. What do you say to that?

Mr. Beatty: First, I would remind you of Dr. Pagtakhan's injunction earlier, that when we use statistics we take a look at what sort of a base we are using.

In 1977, when EPF was brought in, one of the understandings was that we were going to move away from the so-called shares approach. Since that time provinces have added on to their health care services all sorts of services that were not included prior to 1977. As a consequence, if you attempt to cost out the federal contribution against a health care pie that has grown dramatically, yes, you would find that the proportions have changed significantly.

On the other hand, the clear understanding in 1977, between Ottawa and the provinces, was that the quid pro quo for block transfer payments to the provinces, with discretion in terms of how to spend it, was that we would be moving away from that shares approach. They would have the right to add services as they saw fit and to organize themselves as they say fit. But to try to suggest that there is some 50:50 sharing of all of the health care dollars simply has not applied in Canada since 1977.

What I would also say is that transfers to the provinces this year alone will be in excess of \$14 billion. In the case of Quebec, cash transfers alone, not including tax points, will amount to \$1.2 billion. All transfers, cash and tax points, amount to \$3.6 billion, which is very significant. For somebody to suggest that transferring \$3.6 billion is attempting to whistle, blow, and suck at the same time is an interesting definition of those words.

• 1715

Ms Guarnieri (Mississauga East): In your speech in the House on Monday, you hinted that there is a new strategy dealing with family violence, including child sexual abuse. I was wondering if you could just give us a sneak preview of the strategy, if it is within the realm of possibility.

Mr. Beatty: It is a very fair question and it is one I cannot be terribly helpful with the answer on. I hope soon to be making announcements of important and new initiatives that the government will be taking with regard to both family

[Translation]

Nous lui avons écrit pour lui demander des précisions sur son projet, et pour qu'il nous explique en quoi il est conforme à la loi. Nous prendrons une décision quand nous aurons reçu sa réponse. Si nous estimons que le projet est légal aux termes de la loi, très bien. Si nous concluons qu'il contrevient à la loi, la solution est très claire: il y aura déduction d'un montant équivalent.

M. Edmonston: Le ministre Côté du Québec a déclaré que le gouvernement fédéral ne respecte même pas lui-même sa propre philosophie fédéraliste, et il a donné des chiffres que je vais vous demander d'infirmer ou de confirmer. Selon lui, depuis 1977-1978, la participation financière du gouvernement fédéral aux services de santé du Québec est tombée de 45,7 p. 100 à 36,6 p. 100. Autrement dit, il affirme que vous ne lui donnez pas l'argent qu'il devrait recevoir et que vous ne devez donc pas l'empêcher de le récupérer. Il dit que vous vous moquez du monde. Que lui répondez-vous?

M. Beatty: Je vous rappelle d'abord la mise en garde de M. Pagtakhan, c'est-à-dire qu'il ne faut pas citer de statistiques sans indiquer clairement ce qu'elles représentent.

En 1977, lorsque le FPE est entré en vigueur, il était entendu que l'on s'efforcerait d'abandonner la méthode dite des parts. Depuis lors, les provinces ont ajouté à leurs services de santé toutes sortes de services qui n'étaient pas pris en compte avant 1977. De ce fait, si vous tentez de mesurer la contribution fédérale par rapport à un ensemble de services de santé qui a littéralement explosé, il est évident que les proportions ont diminué.

En revanche, il était parfaitement entendu en 1977, entre les provinces et Ottawa, que la contrepartie du versement de paiements de transfert en bloc aux provinces, en laissant à celles-ci le pouvoir de décider de leur utilisation, était que l'on abandonnerait la méthode des parts. Les provinces auraient le droit d'ajouter des services, et de les organiser selon leur bon plaisir, mais il n'était alors plus question d'un partage des dépenses à égalité avec le gouvernement fédéral.

Laissez-moi vous dire également que, rien que pour cette année, les paiements de transfert aux provinces dépasseront 14 milliards de dollars. Pour ce qui est du Québec, les transferts en espèces, ce qui n'inclut pas les points fiscaux, s'élèveront à 1,2 milliard de dollars. Si on ajoute les points fiscaux, le total des transferts atteindra 3,6 milliards de dollars, ce qui est très important. Si transférer 3,6 milliards de dollars, c'est se moquer du monde, j'aimerais bien savoir qui se moque de qui.

Mme Guarnieri (Mississauga-Est): Lundi, dans votre discours à la Chambre, vous avez fait allusion à une nouvelle stratégie concernant la violence intrafamiliale, notamment les agressions sexuelles contre les enfants. Pourriez-vous lever un peu le voile sur cette stratégie?

M. Beatty: Je comprends bien votre question, mais, hélas, je ne peux pas encore vous dire grand-chose. J'espère pouvoir annoncer bientôt les mesures importantes et nouvelles que le gouvernement prendra au sujet de la

violence and broader concerns. Obviously you cannot deal with family violence without looking at the issue of violence against women in a broader sense—and with child sexual abuse. There will be a component, as well, which will be directed to native communities, to be of assistance to them.

It is the result of a number of things that we have learned with the previous \$60-million package, and with Rix Roger's report with regard to child sexual abuse. I think it is something you will find quite attractive, frankly.

The reason why we are dealing with family violence and child sexual abuse under the same rubric, if you like, is that in the final analysis it is a function of the same thing. It is the power relationships that we see in society where people with power believe they can have the right to misuse people who do not have power. Whether it comes in the form of physically hitting somebody or of abusing somebody sexually, it is a manifestation of the same phenomena and it is something we have to be determined to stamp out.

I will welcome input from you. Indeed, when we announce the program, without wanting to get too explicit at this point, there will be good scope for people to make proposals to us of innovative suggestions that they have on ways to deal with these issues.

Mr. Edmonston: On a point of order, there seems to be a problem with the figures that were cited. We have two sets of figures which are different as to the amount of money that has been given to Quebec. I would like to suggest—and of course you will perhaps decide this in camera—that we invite the ministers of health and social services of Quebec to come here so that we can perhaps have a better—

The Chairman: This is a matter the committee can take up when it has its private business—

Mr. Edmonston: Yes, I understand that and I respect that. I just wanted to make the request in the presence of the minister and have it on the record, so that when you do deal with this it will not be a surprise to anyone.

The Chairman: I think you make that through your member of the committee. I am allowing you to ask questions, but—

Mr. Edmonston: All right, he will do that then.

The Chairman: It is certainly a matter of future business.

Mr. Pagtakhan: Mr. Minister, have you given consideration to the manner of payment for the child tax credits, and if—and it is a big if—the GST proceeds, the GST tax credit as well, in terms of the payments being made, will it be spread over the year on a monthly basis rather than quarterly or along that line? Witnesses have argued for a monthly payment of credits.

Mr. Beatty: The intention at this point with the GST tax credits is to pay them quarterly, in advance.

[Traduction]

violence familiale, et d'autres problèmes de nature plus générale. Il est évident qu'on ne peut pas lutter contre la violence à l'intérieur des familles sans s'occuper en même temps du problème général de la violence faite aux femmes, et des agressions sexuelles contre les enfants. Je peux vous dire qu'il y aura aussi un volet à l'intention des collectivités autochtones.

Ces mesures découlent de ce que nous avons appris avec le programme antérieur de 60 millions de dollars, et avec le rapport de Rix Roger sur les agressions sexuelles contre les enfants. Très franchement, je crois que nos propositions à ce sujet vous plairont.

La raison pour laquelle nous pensons traiter dans le même programme des questions de violence familiale et d'agressions sexuelles contre les enfants est qu'il s'agit là, en dernière analyse, de deux symptômes d'un même phénomène. C'est celui des relations de pouvoir dans notre société, quand ceux qui détiennent le pouvoir s'imaginent qu'ils ont le droit d'en user n'importe comment avec ceux qui en sont privés. Quand cela amène à des actes d'agression physique, ou à des abus sexuels, il est grand temps d'intervenir pour y mettre le holà.

Je serais très heureux de recevoir votre avis là-dessus. De fait, sans aller dans les détails, je puis vous dire que la population aura largement la possibilité de formuler des propositions pour pouvoir résoudre ces problèmes, lorsque nous aurons annoncé le programme.

M. Edmonston: Un rappel au Règlement, madame la présidente. Il semble y avoir un problème avec les chiffres qui nous ont été donnés. Nous avons deux chiffres différents sur les sommes données au Québec. J'aimerais recommander, et vous pourrez bien sûr en décider à huis clos, qu'on invite les ministres de la Santé et des Services sociaux du Québec à venir devant le comité, pour nous donner...

La présidente: Le comité s'occupera de cette question quand il se réunira à huis clos. . .

M. Edmonston: Je comprends bien, et je n'ai rien contre. Je tenais simplement à enregistrer la question au compte rendu, en présence du ministre, pour que ce ne soit une surprise pour personne.

La présidente: Vous pourrez demander à votre représentant au sein du comité directeur de faire la proposition. Je vous autorise à poser des questions, mais...

M. Edmonston: Très bien.

La présidente: C'est une question dont nous nous occuperons plus tard.

M. Pagtakhan: Monsieur le ministre, j'aimerais vous poser une question au sujet du paiement des crédits d'impôt pour enfants. Si, et c'est un gros si, la TPS est adoptée, avec le crédit pour TPS, les paiements seront-ils répartis sur toute l'année, sur une base mensuelle, trimestrielle ou autre? Des témoins ont réclamé qu'ils soient versés mensuellement.

M. Beatty: Pour le moment, nous avons l'intention de payer les crédits pour TPS trimestriellement, à l'avance.

Povertv

[Text]

Mr. Pagtakhan: The arguments of the witnesses have been that, rather than giving them at certain times of the year, when they can be spent lump sum for one kind of activity, spread over the year would be more meaningful in terms of the amounts being evenly spent over the year. I wonder if your department would look into it.

Mr. Beatty: It would not be us looking into that particular aspect; it would be the Minister of Finance. But, Doctor, here again this is something the subcommittee could look at profitably, I think. How should federal payments be made to Canadians, particularly to Canadian families? Should they be made in lump sums on a quarterly basis? Should they be done on a monthly basis? Obviously, doing them monthly increases your overheads on the part of government, because you are issuing that many more cheques. It also means that you are doling out only in small portions to Canadians money that they are going to be needing, as opposed to giving them the discretion as to how to spend it.

On the other hand, I understand the point you are making. It is something I am open on. Some people have also suggested we should be looking with various family programs at consolidating and sending one cheque instead of several different ones. Here again the committee could do some very useful work in terms of looking at this. I am not wedded to anything in particular.

• 1720

Mr. Pagtakhan: Since the term of this government ends at the maximum five years from when it is started, since you know where you stand on your child care program, since you have promised it will be in place during the lifetime of this government and since the government knows when it would call an election, I find it difficult to fathom how you can be so sure it would be in place, when it is not yet ready now. What if the election were—

The Chairman: Because they are waiting for our recommendations.

Mr. Pagtakhan: My question is: what is the lead time before any call for the election and the end of this government?

Mr. Beatty: Dr. Pagtakhan, you have been here a short time. It took me at least six or seven years before learning how to have a multiple-part question strung into one; you have learned very quickly.

Obviously the commitment to have it during the life of this Parliament remains. I cannot tell you at this point when the election is going to be called. It could be with that, with the surge in public popularity I feel is imminent, we may choose to go to the polls very soon. If that is the case we may very well. . . Everywhere one goes one feels it.

In that case, we obviously would want to have the program in place prior to that. The commitment we made was to have it in place in this Parliament. On the other hand, if I am mistaken and if the life of the Parliament would be

[Translation]

M. Pagtakhan: Selon certains témoins, au lieu de verser une somme globale à certaines périodes de l'année, il serait préférable de répartir les paiements sur 12 mois, car ils seraient peut-être ainsi utilisés de manière efficace pendant toute l'année. Votre ministère pourrait-il examiner cette proposition?

M. Beatty: C'est le ministre des Finances qui s'occupe de ces questions, pas nous. Par contre, c'est sans doute un sujet qui pourrait intéresser le sous-comité: comment le gouvernement fédéral devrait-il répartir ses paiements aux Canadiens, notamment aux familles? Trimestriellement ou mensuellement? Évidemment, si on choisit des paiements mensuels, les frais généraux du gouvernement sont plus élevés, car on doit émettre beaucoup plus de chèques. Cela signifie aussi que l'on envoie chaque fois des sommes plus petites aux Canadiens dans le besoin.

Je comprends toutefois bien le sens de votre question, et je ne rejette pas d'office la proposition. Certains ont aussi recommandé que le gouvernement envisage de consolider ses divers programmes d'aide aux familles, afin de n'envoyer qu'un seul chèque. Encore une fois, c'est là une question qu'il serait peut-être intéressant de soumettre à votre comité. Je n'ai pas d'idée préconçue à cet égard.

M. Pagtakhan: Étant donné que l'existence maximum d'un gouvernement est de cinq ans, je vois mal comment vous pouvez promettre aujourd'hui que votre programme de garderies d'enfants sera en place avant les prochaines élections, puisqu'il n'est pas encore prêt. Et si les élections...

La présidente: Parce que le gouvernement attend nos recommandations.

M. Pagtakhan: Ma question est simple: quel intervalle y a-t-il entre la convocation des élections et la disparition de ce gouvernement?

M. Beatty: Vous êtes très fort, monsieur Pagtakhan. Vous n'êtes pas ici depuis longtemps et vous savez déjà comment poser plusieurs questions en une, alors qu'il m'a fallu six ou sept ans pour l'apprendre.

Il est évident que notre engagement de mettre ce programme en place durant l'existence de ce gouvernement tient toujours. Je ne peux pas vous dire quand seront déclenchées les prochaines élections. Il se peut fort bien que nous décidions de les déclencher très bientôt, étant donné l'explosion phénoménale de popularité dont jouira bientôt notre gouvernement, et que je sens imminente. Si tel est le cas. . . Partout où nous allons, nous le sentons.

Je le répète, nous voulons que le programme soit mis en place avant les prochaines élections. C'était notre engagement. Cependant, si nous ne déclenchons pas tout de suite les élections, cela signifie que notre gouvernement a

longer, it would be some time within the five-year period. It also depends on the nature of the program itself. What sort of time is necessary in order to have it fully put in place? Not having decided yet on all of the details of it, it is premature at this point to say when we will be launching it and have it in place.

The Chairman: Thank you very much, on behalf of the committee. We will certainly be giving you input into the whole question of child poverty. Anything you can do in terms of making suggestions or providing us with other information—I am sure your staff are reading the Minutes of Proceedings and Evidence—would also be appreciated.

Mr. Beatty: Madam Chair, maybe I could make an offer to you, which you can either take or not take as you see fit. If there are members of our departmental staff who would be helpful to you in your proceedings, I would be prepared to attach somebody from the department to be of assistance as a resource person to you. It is very much in the hands of the committee.

Secondly, if it would be useful to the committee simply to have a seminar dealing with a number of the issues, such as how the Canada Assistance Plan works or how other transfer payments work and so on, to help to situate the committee and to give you a context, we would be glad to lay that on as well. My goal is not to force this offer on the committee, but if it would be useful to you, we would be glad to co-operate in any way.

The Chairman: Thank you very much. We think certainly our staff would appreciate an additional resource person as well to assist.

The meeting is adjourned.

[Traduction]

encore plusieurs années d'existence devant lui, avant d'arriver à cinq ans. Tout dépendra aussi de la nature du programme et des délais qui seront nécessaires pour le mettre en place. Comme nous n'en connaissons pas encore les détails définitifs, il serait prématuré de vous donner une réponse plus précise.

La présidente: Merci beaucoup, monsieur le ministre, au nom de tous les membres du comité. Nous reviendrons très certainement sur cette question de la pauvreté des enfants. Si vous avez des recommandations à nous faire, ou des informations à nous communiquer—et vous le saurez certainement, car je suis sûre que votre personnel lit nos *Procès-verbaux*—nous vous en serons très reconnaissants.

M. Beatty: Peut-être puis-je vous faire une offre, madame la présidente, que vous êtes parfaitement libre d'accepter ou de rejeter. Si vous croyez que certains employés de notre ministère pourraient vous être utiles durant vos travaux, je suis prêt à en détacher un qui pourrait être votre personne-ressource. À vous de décider.

Deuxièmement, si vous croyez qu'il serait utile pour les membres du comité d'organiser une sorte de mini-colloque sur certaines questions spécifiques, par exemple sur le fonctionnement du Régime d'assistance publique du Canada, ou des autres programmes de paiements de transfert, de façon à mieux situer le problème, nous serions très heureux de nous en occuper. Cela ne vous engage à rien; je vous fais cette proposition simplement pour vous être utile.

La présidente: Merci beaucoup. Il est certain que notre personnel serait très heureux de voir arriver une autre personne-ressource.

La séance est levée.



APPENDIX "POOR-1"

LIBRARY OF PARLIAMENT BIBLIOTHÈQUE DU PARLEMENT

DISTRIBUTION BY QUINTILE, MONEY INCOME BEFORE TAX, FAMILIES, CANADA, 1983-1989

Quintile	1983	1984	1985	1986	1987	1988	1989
1	6.3%	6.2%	6.4%	6.4%	6.5%	6.5%	6.5%
2	12.4%	12.4%	12.4%	12.4%	12.4%	12.4%	12.6%
3	17.8%	18.0%	17.9%	17.9%	17.8%	17.9%	17.8%
4	24.1%	24.1%	24.1%	24.0%	24.0%	24.0%	23.8%
5	39.5%	39.4%	39.2%	39.3%	39.4%	39.2%	39.3%

Income includes all monetary receipts from: gross wages and salaries; net income from self-employment; investment income; government transfer payments; pensions and annuities; and miscellaneous income.

Family is defined as a group of individuals sharing a common dwelling unit and related by blood, marriage or adoption.

Source: Statistics Canada, Income Distribution by Size in Canada, Catalogue 13-207, Annual, 1989.

APPENDIX "POOR-2"

LIBRARY OF PARLIAMENT BIBLIOTHÈQUE DU PARLEMENT

DISTRIBUTION BY QUINTILE, MONEY INCOME BEFORE TAX, FAMILIES AND UNATTACHED INDIVIDUALS, CANADA 1983-1989

Quintile	1983	1984	1985	1986	1987	1988	1989
1	4.3%	4.5%	4.6%	4.7%	4.7%	4.6%	4.8%
2	10.3%	10.4%	10.4%	10.4%	10.4%	10.4%	10.5%
3	17.1%	17.2%	17.0%	17.0%	16.9%	16.9%	16.9%
4	25.0%	25.0%	24.9%	24.9%	24.8%	24.9%	24.6%
5	43.2%	43.0%	43.0%	43.1%	43.2%	43.2%	43.2%

Income includes all monetary receipts from: gross wages and salaries; net income from self-employment; investment income; government transfer payments; pensions and annuities; and miscellaneous income.

Family is defined as a group of individuals sharing a common dwelling unit and related by blood, marriage or adoption.

Unattached individual is a person living alone or in a household where he/she is not related to other household members.

Source: Statistics Canada, Income Distribution by Size in Canada, Catalogue 13-207 Annual, 1989.

APPENDICE «POOR-1»

LIBRARY OF PARLIAMENT BIBLIOTHÈQUE DU PARLEMENT

RÉPARTITION PAR QUINTILE, REVENUS MONÉTAIRES AVANT IMPÔTS, FAMILLES, CANADA, 1983-1989

Quintile	1983	1984	1985	1986	1987	1988	1989
1	6,3%	6,2%	6,4%	6,4%	6,5%	6,5%	6,5%
2	12,4%	12,4%	12,4%	12,4%	12,4%	12,4%	12,6%
3	17,8%	18,0%	17,9%	17,9%	17,8%	17,9%	17,8%
4	24,1%	24,1%	24,1%	24,0%	24,0%	24,0%	23,8%
5	39,5%	39,4%	39,2%	39,3%	39,4%	39,2%	39,3%

On définit ici la famille comme un groupe de personnes qui partagent le même logement et qui sont apparentées par le sang, par alliance ou par adoption.

Le revenu comprend les revenus provenant des sources suivantes: montant brut des salaires et traitements; revenu net provenant d'un emploi autonome; revenu de placements; transferts du gouvernement; pensions de retraite et rente; et revenus divers.

Source: Statistique Canada, Répartition du revenu au Canada selon la taille du revenu, Catalogue 13-207 Annuel, 1989.

APPENDICE «POOR-2»

LIBRARY OF PARLIAMENT BIBLIOTHÈQUE DU PARLEMENT

RÉPARTITION PAR QUINTILE, REVENUS MONÉTAIRES AVANT IMPÔTS, FAMILLES ET PERSONNES SEULES, CANADA, 1983-1989

Quintile	1983	1984	1985	1986	1987	1988	1989
1	4,3%	4,5%	4,6%	4,7%	4,7%	4,6%	4,8%
2	10,3%	10,4%	10,4%	10,4%	10,4%	10,4%	10,5%
3	17,1%	17,2%	17,0%	17,0%	16,9%	16,9%	16,9%
4	25,0%	25,0%	24,9%	24,9%	24,8%	24,9%	24,6%
5	43,2%	43,0%	43,0%	43,1%	43,2%	43,2%	43,2%

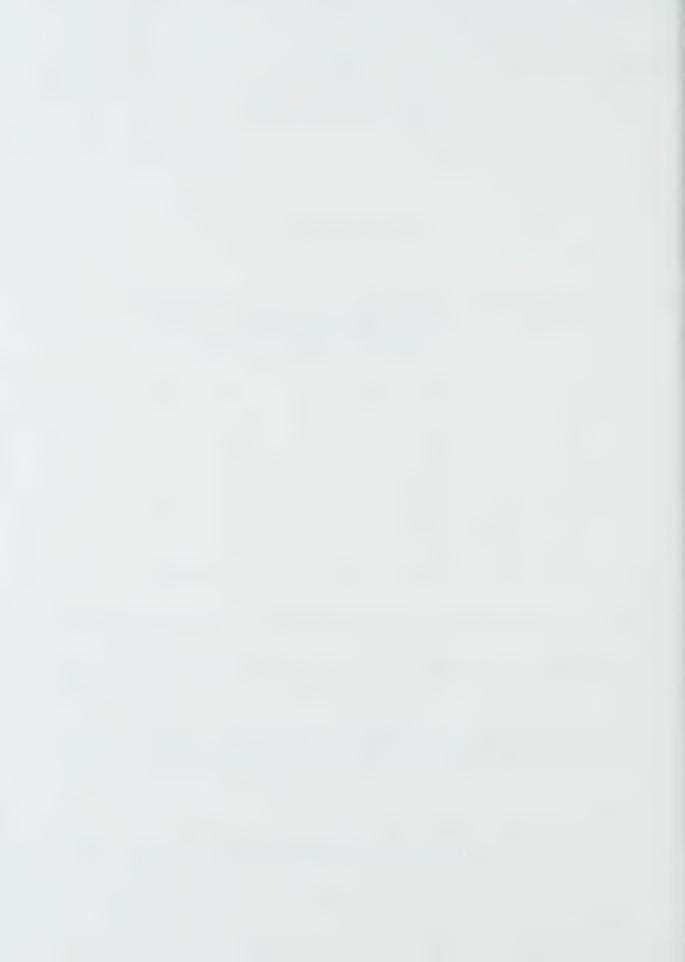
Une personne seule est une personne qui vit seule ou dans un ménage sans avoir de lien de parenté avec d'autres membres du ménage.

On définit ici la famille comme un groupe de personnes qui partagent le même logement et qui sont apparentées par le sang, par alliance ou par adoption.

Le revenu comprend les revenus provenant des sources suivantes: montant brut des salaires et traitements; revenu net provenant d'un emploi autonome; revenu de placements; transferts du gouvernement; pensions de retraite et rente; et revenus divers.

Source: Statistique Canada, Répartition du revenu au Canada selon la taille du revenu, Catalogue 13-207 Annuel, 1989.









Lettermail

Poste-lettre

K1A 0S9 OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9
En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
Approvisionnements et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Canadian Teachers' Federation:

Kitty O'Callaghan, President;

Heather-Jane Robertson, Director of Professional Development Services.

TÉMOINS

De la Fédération canadienne des enseignantes et des enseignants:

Kitty O'Callaghan, présidente;

Heather-Jane Robertson, directrice des services de perfectionnement professionnel.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 9

Tuesday, February 5, 1991

The Chair: Barbara Greene

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 9

Le mardi 5 février 1991

La présidence: Barbara Greene

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur

Poverty

of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women

La Pauvreté

du Comité permanent de la Santé et du Bien-être social, des Affaires sociales, du Troisième âge et de la Condition féminine

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of child poverty

CONCERNANT:

En vertu du paragraphe 108(2) du Règlement, étude de la pauvreté chez les enfants

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-fourth Parliament, 1989-90-91

Deuxième session de la trente-quatrième législature, 1989-1990-1991

SUB-COMMITTEE ON POVERTY OF THE STANDING COMMITTEE ON HEALTH AND WELFARE, SOCIAL AFFAIRS, SENIORS AND THE STATUS OF WOMEN

The Chair. Barbara Greene

Vice-Chairman: Chris Axworthy

Members

Albina Guarnieri Nicole Roy-Arcelin

(Quorum 3)

Clairette Bourque

Clerk of the Sub-Committee

SOUS-COMITÉ SUR LA PAUVRETÉ DU COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ ET DU BIEN-ÊTRE SOCIAL, DES AFFAIRES SOCIALES, DU TROISIÈME ÂGE ET DE LA CONDITION FÉMININE

La présidence: Barbara Greene

Vice-président: Chris Axworthy

Membres

Albina Guarnieri Nicole Roy-Arcelin

(Quorum 3)

La greffière du Sous-comité

Clairette Bourque

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, FEBRUARY 5, 1991 (12)

[Text]

The Sub-Committee on Poverty of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women met at 9:04 o'clock a.m. this day, in Room 371, West Block, the Chair, Barbara Greene, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Chris Axworthy, Barbara Greene.

Acting Members present: Beth Phinney for Albina Guarnieri; Christine Stewart for Albina Guarnieri.

Other Member present: Bill Attewell.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: June Dewetering, Research Officer.

Witnesses: From the Native Council of Canada: Dan Smith, Vice-President; Dorothy McCue, National Health Coordinator; Conrad Saulis, Child Care Coordinator. From the Conseil régional de la santé et des services sociaux de l'Outaouais: Géraldine Hutton, General Director; Claude Barriault, Research Advisor; André Lussier, Head, Priorities Branch. From the Social Planning and Research Council of B.C.: Michael Goldberg, Research Director. From the Vanier Institute of the Family: Dr. Robert Glossop, Coordinator of Programs and Research; Alan Mirabelli, Coordinator of Administration. From the Canadian Council on Children and Youth: Landon Pearson, Chairperson; Marion Dewar, Executive Director; Dr. Robin Walker, Neonatology Head, Department of Pediatrics, Queen's University; Cathy Knox, Crown Attorney's Office, Department of Justice of Newfoundland. From End Legislated Poverty: Linda Marcotte, Food Program Organizary Antoinette Marfore March 1987. Organizer; Antoinette Naffaa, Member of the Burnaby Child Poverty Committee; Karen Shillington, Association for Better Communities in Nanaimo; From the Government of Ontario: the Honourable Zanana L. Akande, Minister of Community and Social Services; Ken Nash, Coordinator, Intergovernmental Affairs, Ministry of Community and Social Services. From the Catholic Children's Aid Society of Metro Toronto: Dr. Colin Maloney, Executive Director. As individual: Martin D. Dooley, Associate Professor of Economics, McMaster University. From the Canadian Institute of Child Health: Dr. Denise Avard, Acting President; Dr. Cheryl Levitt, Member of the Board of Directors. From the Economic Council of Canada: Harvey Lazar, Deputy Chairman; Dave Beavis, Senior Research Associate. From the Focus-on-Future Schools Advisory Committee of the Ottawa Board of Education: Joan Gullen, Chairperson; Bonnie Dinning, Health Program, Queensway Community Health Clinic; Harriet Lang, Trustee, Ottawa Board of Education; Debbie Morey, Parent; Denise Mattock, Coordinator of Inner City Conference for 1990-1991.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Sub-Committee resumed its consideration of child poverty.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 5 FÉVRIER 1991 (12)

[Traduction]

Le Sous-comité sur la pauvreté du Comité permanent de la santé et du bien-être social, des affaires sociales, du troisième âge et de la condition féminine se réunit aujourd'hui à 9 h 04, à la pièce 371 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Barbara Greene.

Membres du Sous-comité présents: Chris Axworthy, Barbara Greene.

Membres suppléants présents: Beth Phinney pour Albina Guarnieri; Christine Stewart pour Albina Guarnieri.

Autre membre présent: Bill Attewell.

Aussi présente: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: June Dewetering, attachée de recherche.

Témoins: Du Conseil national des autochtones du Canada: Dan Smith, vice-président; Dorothy McCue, coordonnatrice nationale de la santé; Conrad Saulis, coordonnateur des soins aux enfants. Du Conseil régional de la santé et des services sociaux de l'Outaouais: Géraldine Hutton, directrice générale; Claude Barriault, conseiller en recherche; André Lussier, directeur de la Direction des priorités. Du Social Planning and Research Council of B.C.: Michael Goldberg, directeur de la recherche. De l'Institut Vanier de la famille: Dr Robert Glossop, coordonnateur des programmes et de la recherche; Alan Mirabelli, coordonnateur de l'administration. Du Conseil canadien de l'enfance et de la jeunesse: Landon Pearson, présidente; Marion Dewar, directrice administrative; Dr Robin Walker, Chef de la néonatologie, Département de pédiatrie, Université Queens; Cathy Knox, Bureau du Procureur de la Couronne, ministère de la Justice de Terre-Neuve. Du End Legislated Poverty: Linda Marcotte, organisatrice du programme alimentaire; Antoinette Naffaa, membre du Comité de la pauvreté chez les enfants de Burnaby; Karen Shillington, Association for Better Communities in Nanaimo. Du gouvernement de l'Ontario: l'honorable Zanana L. Akande, ministre des Services sociaux et communautaires; Ken Nash, coordonnateur, Affaires intergouvernementales, ministère des Services sociaux et communautaires. Du Catholic Children's Aid Society of Metro Toronto: Dr Colin Maloney, directeur administratif. À titre personnel: Martin D. Dooley, professeur adjoint d'économie, Université McMaster. De l'Institut canadien de la santé infantile: Dre Denise Avard, présidente intérimaire; Dre Cheryl Levitt, membre du conseil d'administration. Du Conseil économique du Canada: Harvey Lazar, président associé; Dave Beavis, associé de recherche principal. Du Comité consultatif des écoles du projet Avenir du Conseil scolaire d'Ottawa: Joan Gullen, présidente; Bonnie Dinning, Programme de santé, Clinique de santé communautaire Queensway; Harriet Lang, conseillère, Conseil scolaire d'Ottawa; Debbie Morey, parent; Denise Mattock, coordonnatrice de la Conférence «Quartier défavorisé» de la ville pour 1990-1991.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité poursuit l'étude de la pauvreté chez les enfants.

Dan Smith, Dorothy McCue and Conrad Saulis each made a statement and answered questions.

Géraldine Hutton and Claude Barriault each made a statement and, with the other witness, answered questions.

Michael Goldberg made a statement and answered questions.

Alan Mirabelli and Dr. Robert Glossop each made a statement and answered questions.

At 12:12 o'clock p.m. the sitting was suspended.

At 1:32 o'clock p.m. the sitting resumed.

Dr. Robin Walker, Landon Pearson and Cathy Knox each made a statement and, with the other witness, answered questions.

Linda Marcotte, Karen Shillington and Antoinette Naffaa each made a statement and answered questions.

The Honourable Zanana L. Akande made a statement and, with the other witness, answered questions.

Dr. Colin Maloney made a statement and answered questions.

It was agreed,—That the document entitled 1988 Taxation Statistics Highlight Results of Tax Reform be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (See Appendix "POOR-3").

It was agreed, —That the document entitled The Op-Ed Page, extract from *The Ottawa Citizen* and dated September 28, 1990, presented by the Child Poverty Action Group, on November 28, 1990, be filed as an exhibit with the Clerk of the Sub-Committee (Exhibit "A"). (*See Exhibit* "A").

It was agreed,—That the document entitled *Spending by Income, as % of Average*, presented by the Child Poverty Action Group, on November 28, 1990, be filed as an exhibit with the Clerk of the Sub-Committee (Exhibit "B"). (*See Exhibit "B"*).

At 4:55 o'clock p.m. the sitting was suspended.

At 6:55 o'clock p.m. the sitting resumed.

Martin D. Dooley made a statement and answered questions.

Dr. Denise Avard and Dr. Cheryl Levitt each made a statement and answered questions.

Harvey Lazar and Dave Beavis each made a statement and answered questions.

Joan Gullen, Bonnie Dinning, Harriet Lang, Debbie Morey and Denise Mattock each made a statement and answered questions.

At 10:06 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

Clairette Bourque
Clerk of the Sub-Committee

Monique Hamilton Committee Clerk

Lise Lachapelle Committee Clerk Dan Smith, Dorothy McCue et Conrad Saulis font chacun une déclaration, puis répondent aux questions.

Géraldine Hutton et Claude Barriault font chacun une déclaration, puis répondent aux questions avec l'autre témoin.

Michael Goldberg fait une déclaration, puis répond aux questions.

Alan Mirabelli et le D^r Robert Glossop font chacun une déclaration, puis répondent aux questions.

À 12 h 12, la séance est suspendue.

À 13 h 32, la séance reprend.

Le D^r Robin Walker, Landon Pearson et Cathy Knox font chacun une déclaration, puis répondent aux questions avec l'autre témoin.

Linda Marcotte, Karen Shillington et Antoinette Naffaa font chacune une déclaration, puis répondent aux questions.

L'honorable Zanana L. Akande fait une déclaration, puis répond aux questions avec l'autre témoin.

Le D^r Colin Maloney fait une déclaration, puis répond aux questions.

Il est convenu,—Que le document intitulé *Les statistiques fiscales 1988 mettent en lumière les résultats de la réforme fiscale* soit imprimé en annexe des *Procès-verbaux et Témoignages* d'aujourd'hui (*Voir Annexe «POOR-3»*).

Il est convenu,—Que le document intitulé *The Op-Ed Page*, extrait du *Ottawa Citizen* et daté du 28 septembre 1990, présenté par le Child Poverty Action Group le 28 novembre 1990, soit annexé comme pièce auprès du greffier du Sous-comité (pièce «A»). (*Voir pièce «A»*).

Il est convenu,—Que le document intitulé *Spending by Income, as % of Average*, présenté par le Child Poverty Action Group le 28 novembre 1990, soit déposé comme pièce auprès du greffier du Sous-comité (pièce «B»). (*Voir pièce «B»*).

À 16 h 55, la séance est suspendue.

À 18 h 55, la séance reprend.

Martin D. Dooley fait une déclaration, puis répond aux questions.

Le Dre Denise Avard et le Dre Cheryl Levitt font chacune une déclaration, puis répondent aux questions.

Harvey Lazar et Dave Beavis font chacun une déclaration, puis répondent aux questions.

Joan Gullen, Bonnie Dinning, Harriet Lang, Debbie Morey et Denise Mattock font chacune une déclaration, puis répondent aux questions.

À 22 h 06, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité Clairette Bourque

> Greffier de Comité Monique Hamilton

Greffier de Comité Lise Lachapelle

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Tuesday, February 5, 1991

[Traduction]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mardi 5 février 1991

• 0905

The Chair: I would like to call the meeting to order and welcome you to the committee. I am very pleased to see the Native Council being one of the first groups to present at this special two-day hearing we are having, because I think the committee agrees that you are certainly one of the poorest groups in Canada, and certainly one that all Canadians should definitely be concerned about. Our committee is definitely quite concerned about native poverty, so without further ado I would like you to proceed.

Mr. Dan Smith (Vice-President, Native Council of Canada): Thank you, Madam Chairman. We are going to separate our presentation. Dorothy McCue will be speaking after me and Conrad Saulis will be speaking after Dorothy, and we will try not to be too lengthy on this.

I have just recently been elected, so the two staff people for the Native Council of Canada are orientating me to how I should conduct myself.

Historically the Government of Canada has had a preconceived perception of the indigenous people of Canada and of the world, but I would just like to address my comments to the native organization or the Native Council of Canada's infrastructure.

We represent the provincial and territorial organizations that choose to be members of the Native Council of Canada. We refer to them as constituents, and we in total represent approximately 700,000 to 750,000 off-reserve Indians, Métis people, non-status, so in our discussion we will be talking about indigenous people but basically off reserve.

The Department of Indian Affairs has chosen to restate its policy that its responsibilities and obligations to the indigenous people of Canada are to people on reserve. Given the level of education for the majority of indigenous people in Canada, given the competition for employment, and given the high rate of single parents of whom the majority are native women, the children indirectly are faced with a situation of very few opportunities and chances from the day they are born to the day they become adults, in access, in opportunities, in development, training, the professions, again suffering the stigma that has been promoted and reinforced continually throughout history.

The provincial and territorial organizations, our constituents, in many ways attempt to address the poverty situation through accessing not only government funds but also establishing small businesses, encouraging other non-profit organizations to assist us in providing opportunities for the poor. Many of the provincial and territorial organizations have established social housing. Granted, we accept that with gratefulness, but it still is not enough.

La présidence: Je déclare la séance ouverte et je vous souhaite la bienvenue à ce comité. Je constate avec grand plaisir que le Conseil national des autochtones est un des premiers groupes que nous entendrons durant ces deux journées d'audiences spéciales, car le comité reconnaît que vous êtes certainement l'un des groupes les plus pauvres au Canada, et dont le sort devrait certainement préoccuper tous les Canadiens. Notre comité est très préoccupé de la pauvreté des autochtones, et je vais donc sans plus tarder vous donner la parole.

M. Dan Smith (vice-président, Conseil national des autochtones du Canada): Je vous remercie, madame la présidente. Notre présentation va se faire en trois parties. Dorothy McCue me suivra et sera elle-même suivie par Conrad Saulis. Nous essaierons d'être brefs.

J'ai été élu tout récemment et les deux employés du Conseil national des autochtones du Canada sont ici pour me guider.

Le gouvernement du Canada a toujours eu une idée préconçue des populations autochtones du Canada et du monde, mais je voudrais parler de la structure de notre organisation, du Conseil national des autochtones du Canada.

Nous représentons des organisations provinciales et territoriales qui se joignent volontairement au Conseil national. Nous les appelons nos commettants, et nous représentons au total environ 700,000 à 750,000 Indiens vivant hors réserve, Métis et Indiens non inscrits. Notre discussion portera donc bel et bien sur les autochtones, mais essentiellement sur ceux vivant hors réserve.

Le ministère des Affaires indiennes a décidé de reprendre son mandat et de limiter ses responsabilités et obligations aux autochtones vivant dans les réserves. Compte tenu du niveau de scolarité de la majorité des autochtones canadiens, de la concurrence pour l'emploi, et compte tenu de la proportion élevée de parents seuls qui sont pour une vaste majorité des femmes autochtones, les enfants sont indirectement victimes d'une situation qui leur offre peu de possibilités et de chances de réussir. Du jour de leur naissance jusqu'à l'âge adulte, ils sont limités dans les débouchés, le développement, la formation, l'accès aux professions, marqués qu'ils sont par cette image que n'a cessé de promouvoir et de renforcer l'histoire.

Nos commettants, organismes provinciaux et territoriaux, essaient par bien des manières de résoudre le problème de la pauvreté non seulement en obtenant des fonds publics, mais aussi en créant des petites entreprises, en encourageant d'autres organismes à but non lucratif à collaborer avec nous pour aider les pauvres. Bon nombre de ces organismes provinciaux et territoriaux ont créé des logements sociaux. Bien entendu, nous leur en sommes reconnaissants, mais cela ne suffit pas.

I guess it is redundant but it must be mentioned that the GST, of course, has impacted on native families. In spite of receiving a rebate, quite often the native families do not have enough when they are going through the cashier, and indirectly the children are then affected.

• 0910

The situation is gradually becoming a bit better, but there has to be some way, some commitment from the Government of Canada and the people of Canada to facilitate and expedite the opportunities for the indigenous people of Canada in accessing employment equity, employment opportunities, and development opportunities, in order to build the capability within the urban communities to better their lot in life.

Ms Dorothy McCue (National Health Coordinator, Native Council of Canada): The health of our children is a serious concern to the Native Council of Canada. Our children are the most valuable resource our communities have, but they are dying and affected by poor health. The prime factor in this poor health is the debilitating effects of poverty.

As you stated earlier, you recognize that native people are among the poorest of the poor in Canada. Others have stated the same fact. Particularly, the Penner report stated that native people are among the poorest and the most disadvantaged of all Canadians. The Scott-McKay-Bain commission of Ontario revealed appalling situations in some of our communities.

The experience of poverty among our children is not confined merely to reserve communities but also affects our native communities that live off reserve.

More and more of our people are now coming to the city to find work, to find a better way of life. It is estimated that the status population of native people now living off reserve is around 40%. The Native Council of Canada sees that as underestimated because that does not take into account non-status or the Métis population.

We have all seen the statistics regarding the health of our people, particularly the children, and we at the Native Council believe that the health conditions and the health factors of our people are much worse than those of our counterparts living on reserve, especially when they are faced with things like discrimination and unemployment and low income.

Just briefly, here are some of the statistics based on income. It is estimated that 20% of all aboriginal families living off reserve are headed by women. In terms of income, women are the lowest-paid people in Canada. The vast majority of aboriginal women have incomes of under \$5,000 per year, and fewer than 5% of aboriginal women earn \$20,000 or more per year.

The unemployment rate is very high and women face a rate two times as high as non-native women. The unemployment rate is 35% to 90% of the working-age population. The effects of poverty are seen in life expectancy

[Translation]

Au risque de rabâcher, je dois pourtant mentionner la TPS qui, bien entendu, a eu une incidence sur les familles autochtones. Malgré le remboursement d'impôt qu'elles reçoivent, les familles autochtones n'ont souvent pas assez d'argent lorsqu'elles arrivent à la caisse, et ce sont indirectement les enfants qui en souffrent.

La situation s'améliore légèrement et graduellement, mais il faut trouver le moyen, avec la participation du gouvernement du Canada et de la population canadienne, pour faciliter et accélérer l'accès à l'emploi, au développement, à l'égalité en matière d'emploi pour les autochtones du Canada afin de leur donner les moyens d'améliorer leur sort dans les collectivités urbaines.

Mme Dorothy McCue (coordonnatrice de la Santé nationale, Conseil national des autochtones du Canada): Le Conseil national des autochtones du Canada est particulièrement inquiet de la santé de nos enfants. Ils sont notre ressource la plus précieuse, et pourtant ils souffrent de mauvaise santé et meurent. Les effets débilitants de la pauvreté sont le premier facteur qui contribue à la mauvaise santé.

Comme vous l'avez dit plus tôt, vous savez que les autochones sont parmi les plus pauvres des pauvres du Canada. D'autres l'ont déjà dit. En particulier, le rapport Penner indiquait que les autochtones sont parmi les plus pauvres et les plus défavorisés de tous les Canadiens. La Commission Scott-McKay-Bain de l'Ontario a révélé quant à elle des situations épouvantables dans certaines de nos collectivités.

Les enfants qui vivent dans les réserves ne sont pas les seuls à souffrir de la pauvreté qui touche également les collectivités autochtones vivant hors réserve.

Les autochtones viennent de plus en plus nombreux à la ville pour y chercher du travail, une vie meilleure. On évalue à environ 40 p. 100 la population d'Indiens inscrits vivant maintenant hors réserve. Le chiffre est sous-estimé, selon le Conseil national des autochtones du Canada, car il ne tient aucun compte des Indiens non inscrits et des Métis.

Nous avons tous pu voir les statistiques sur la santé de notre peuple et particulièrement celle des enfants, et au Conseil national des autochtones, nous estimons que l'état et les conditions de santé des gens que nous représentons sont bien pires que ceux des autochtones qui vivent dans les réserves, surtout lorsque viennent s'y ajouter la discrimination, le chômage et les faibles revenus.

Voici brièvement quelques statistiques sur les revenus. On évalue à 20 p. 100 du total les familles autochtones hors réserve dont le chef est une femme. Les femmes sont les travailleurs les moins bien payés au Canada. La vaste majorité des femmes autochtones ont des revenus annuels inférieurs à 5,000\$, et moins de 5 p. 100 d'entre elles gagnent 20,000\$ par an ou plus.

Le taux de chômage est très élevé, mais pour les femmes autochtones, il est deux fois plus élevé que celui des femmes non autochtones. Le taux de chômage est de 35 à 90 p. 100 de la population active. Les effets de la pauvreté se

at birth among our children, which was eight years less than the total Canadian population in the mid-1980s. The number of deaths in the first week of life was 80% higher than for all Canadians. The poverty rate is 50% compared to 20% for non-native children.

• 0915

The reality in the poor health of our children is the health gap separating the rich from the poor. As I have explained, aboriginal people are the poorest of the poor.

What can be done about the death of our children, about the poor health of our children? We have made 11 recommendations in our submission, but I will focus mostly on the first 4.

First of all, the main issue that prevents a lot of our native people from accessing the best health care they can get is the government jurisdictional issue. Health is primarily a provincial responsibility, but the provinces say it is a federal responsibility and the feds say it is a provincial responsibility, particularly if you are a non-status or Métis.

It is not enough to say that the off-reserve Indian population has the same access to health as most Canadians, because that is not enough.

One of the recommendations that we ask the committee to support is the holding of a federal-provincial-territorial health ministers meeting to talk about this jurisdictional issue and the lack of access to health care.

Number two is the establishment of child care centres. The Native Council is now undertaking a commission, which Conrad will be speaking of later on.

The statistics I gave you earlier are based on on-reserve aboriginal people. Very little data, a handful of reports, exists on the off-reserve situation. When you see that 40% of native people now live off reserve and that no substantial research projects or any research reports exist regarding the health of off reserve native people, we see that more research and more statistical data are required on the off reserve native person to determine the reasons for this health gap and to develop a strategy to reduce and to clearly identify the health needs of our native people and our children.

Our fourth recommendation, which we think is one of the most important and effective, would be to establish an aboriginal social assistance program to be implemented by aboriginal people. Medical intervention can do little to improve aboriginal health status unless the underlying contributory factors of the daily environment are addressed. When a baby dies, he dies from more than just his physical affliction. You have to look at health in an holistic sense—what factors are affecting the death of that baby or the health of that baby. That includes the physical, mental, environmental, spiritual well-being of that child.

[Traduction]

traduisaient vers le milieu des années 1980 par une espérance de vie à la naissance de huit ans inférieure à celle de la population canadienne générale. Le nombre des décès dans la première semaine est de 80 p. 100 plus élevé que pour l'ensemble des Canadiens. Le taux de pauvreté est de 50 p. 100 comparé à 20 p. 100 chez les enfants non autochtones.

La mauvaise santé de nos enfants s'explique par l'écart dans l'état de santé entre riches et pauvres. Comme je l'ai dit, les autochtones sont les plus pauvres parmi les pauvres.

Que pouvons-nous faire pour empêcher nos enfants de mourir, pour leur redonner la santé? Nous avons présenté 11 recommandations dans notre mémoire, mais j'insisterai plus particulièrement sur les 4 premières.

Tout d'abord, ce qui empêche bon nombre des autochtones d'avoir accès à des soins de santé de haute qualité, c'est principalement la question de la répartition des pouvoirs. La santé relève des provinces, mais les provinces renvoient la balle au fédéral, et le fédéral aux provinces, surtout dans le cas des Métis ou des Indiens non inscrits.

On ne peut pas se contenter de dire que les Indiens vivant hors réserve ont accès aux mêmes soins de santé que la plupart des Canadiens, parce que ça ne suffit pas.

Nous recommandons notamment que le comité favorise la tenue d'une rencontre des ministres de la Santé du fédéral, des provinces et des territoires sur la question des compétences et du manque d'accès aux soins de santé.

Deuxièmement, nous recommandons la création de garderies. Le Conseil national des autochtones a créé une commission dont vous parlera Conrad tout à l'heure.

Les statistiques que j'ai mentionnées tout à l'heure concernent les autochtones vivant dans les réserves. Il existe très peu de données, quelques rapports à peine, sur la situation des autochtones hors réserve. Quand on voit que 40 p. 100 des autochtones vivent actuellement en dehors des réserves et qu'on n'a entrepris aucune recherche importante, qu'il n'existe aucun rapport sur leur santé, on constate l'importance de conduire des recherches et d'obtenir des données statistiques sur l'autochtone hors réserve, afin de comprendre le pourquoi de son état de santé et d'élaborer une stratégie visant à identifier clairement puis à réduire les besoins de santé de notre peuple et de nos enfants.

La quatrième recommandation, qui est selon nous une des plus importantes et des plus efficaces, vise la création d'un programme autochtone d'assistance sociale mis en place par les autochtones. Les interventions médicales n'auront pas de véritable effet sur l'état de santé des autochtones si l'on ne s'attaque pas au problème de leur environnement quotidien. Lorsqu'un bébé meurt, il ne meurt pas seulement de ses troubles physiques. Il faut considérer la santé d'un point de vue holistique, voir quels sont les facteurs qui touchent la santé de ce bébé, qui causent sa mort. Il faut prendre en considération le bien-être physique, social et spirituel de l'enfant.

Some factors contributing to the poor health of our children are poor housing and unemployment. It could be poor nutrition of the mother and the child, physical abuse, addictions, family violence. Our elders tell us that when a baby dies, say in sudden infant death syndrome, it means the spirit of the baby was not able to find peace in this world so it went on to another world. So when you look at the health of our children, you have to look at it holistically, not just from the physical point of view, where they are consumed by disease or die from their injuries. You also have to look at the underlying factors such as poverty, poor housing, etc.

• 0920

I want to end with a story of a family of four, a mother and three children, a 12-year-old, a 3-1/2-year-old and a 2-1/2-year-old. They had to leave the reserve to get away from a violent situation. She moved to the city to look for a better life. She rented a basement apartment. It had no windows. It had one bedroom, and she had three kids. She is on welfare. She does have a husband but he is in jail. He was convicted of robbery. I guess he was trying to supplement their income.

The 2-1/2-year-old died of injuries he received from being run over by a car. The 12-year-old has problems with delinquency. He was also run over by a car and was in a coma for three weeks. The 3-1/2-year-old has FAS. This is a family that is on mother's allowance and on welfare.

The health of those children—even the death of that one baby—is directly affected by the poverty of that person. They did not have assistance of any kind. They had the Friendship Centre but nothing else. It is the responsibility of our people and of the government in partnership to address and to prevent such stories as this. I think I will end there.

Mr. Conrad Saulis (Child Care Co-ordinator, Native Council of Canada): One of the major legislative things that is coming down, which the Native Council of Canada has been very concerned about, to the point where they acted as intervener last year in a court case against the federal government with the B.C. and Ontario governments, is Bill C-69. Bill C-69 and the capping of CAP will have the most detrimental effects on our people, on our constituents, across the country. I do not think we can overstate what type of impact cutbacks to provincial social programming, because of clawbacks at the federal level, will have on our constituents across the country.

The whole issue of the federal government's averting its responsibility in the social field is something that I said the Native Council of Canada is very concerned about because of the state of poverty that our people live in, that our children live in, that our elders live in, that our single mothers live in. It certainly will not improve if Bill C-69 becomes law; it will make it much worse.

[Translation]

Parmi les facteurs qui contribuent à la mauvaise santé de nos enfants, il y a le chômage et la mauvaise qualité du logement. Cela peut être aussi la malnutrition de la mère et de l'enfant, les mauvais traitements physiques, la toxicomanie, la violence familiale. Nos anciens nous disent que lorsqu'un bébé meurt, de la mort subite du nourrisson, par exemple, c'est parce que son esprit n'a pu trouver la paix en ce monde; il est donc parti vers un autre monde. Il faut donc considérer la santé de nos enfants d'un point de vue holistique, pas seulement du point de vue physique, de la maladie qui les mine ou des blessures dont ils meurent. Il faut également tenir compte des facteurs sous-jacents que sont la pauvreté, le logement insalubre, etc.

Je voudrais terminer en vous racontant l'histoire d'une famille de 4 personnes, une mère et ses trois enfants âgés de douze ans, de trois ans et demi et de deux ans et demi. Ils ont dû quitter la réserve pour fuir la violence. Elle est allée en ville à la recherche d'une vie meilleure. Elle a loué un appartement en sous-sol. Il n'y avait pas de fenêtres. Une chambre à coucher et trois enfants. Elle reçoit l'assistance sociale. Elle est mariée mais son mari est en prison pour vol. J'imagine qu'il essayait d'améliorer leur quotidien.

Le plus petit a été renversé par une voiture et est mort de ses blessures. Celui de 12 ans est délinquant. Lui aussi a été frappé par une voiture et a passé trois semaines dans le coma. Le petit de trois ans et demi souffre du syndrome d'alcoolisme foetal. C'est une famille d'assistés sociaux.

La santé des enfants—même la mort du bébé—est une conséquence directe de la pauvreté de la mère. La famille n'a bénéficié d'aucune aide. Il n'y avait que le centre d'accueil et rien d'autre. C'est la responsabilité de notre peuple et du gouvernement de travailler ensemble pour empêcher que de telles choses se produisent. Je pense que je vais m'en tenir là.

M. Conrad Saulis (coordonnateur des Services à l'enfance, Conseil national des autochtones du Canada): Une principales initiatives législatives qui inquiète énormement le Conseil national des autochtones du Canada, au point que l'an dernier il a demandé le droit d'intervenir dans un recours intenté par les gouvernements de la Colombie-Britannique et de l'Ontario contre gouvernement fédéral, est le projet de loi C-69. Ce projet de loi avec le plafonnement du RAPC aura des effets extrêmement nuisibles sur notre peuple, nos commettants, à travers le pays. On ne saurait trop insister sur l'effet qu'auront pour notre peuple à travers tout le pays les réductions des programmes sociaux des provinces suite à la limitation du financement fédéral.

Le Conseil national des autochtones du Canada est extrêmement inquiet de voir le gouvernement fédéral se détourner de ses responsabilités sociales, et ça en raison de la pauvreté dans laquelle vivent nos enfants, nos anciens, nos mères célibataires, tout notre peuple. La situation ne va certainement pas s'améliorer avec l'adoption du projet de loi C-69; elle s'aggravera considérablement.

With that in mind, and not only in terms of the intervener status, the Native Council of Canada joined many other social groups last year, including the Canadian Council on Social Development, to attempt to get the message out to the Canadian public of what the detrimental effects of Bill C-69 will be.

• 0925

The Native Council of Canada does not agree with cutbacks in social programming. It is not the way to improve the conditions of people who are unemployed, untrained, undereducated and facing severe limitations in terms of being able to find any kind of employment. I think the time has come when the federal and provincial governments need to work with the Native Council of Canada and its provincial and territorial organizations across the country to identify solutions. But we have to work together. As Dorothy said, we have to be partners in this.

Again, I want to echo what Dorothy said a while ago with regard to statistics. I am tired of having to pick up a book that is written by a non-native group to find statistics that apply to native people but do not apply to the people we represent. The statistics in reports represent the life conditions of people who live on reserves, which is fine, but that is not the reality of the people who live in the urban centres across the country.

Without the involvement of the Native Council of Canada, the NRPTOs across the country, I do not know how resolutions can be found that are designed to ameliorate the life conditions people are faced with. We want to work together with the governments. I think that has been said time and time again. I think it is time we did that.

We need to look at things other than the child care situation, which we will start in April with the child care commission. We appreciate having the funding from the Department of Health and Welfare, but we need to look at the state of health. We need to look at the state of child welfare. We need to look at the state of family violence in equal depth to have a full understanding and appreciation of the life conditions of our constituents across the country.

Mr. Smith: I would just like to provide you with an image, if you will allow me, Madam Chairman, with regard to the Government of Canada and the Indian Act. The Indian Act basically influenced dysfunctional families. For those of you in this room who have children and for those of you who can relate to this, if you were taken from your mother and father and extended family and put into a residential school where there was no love or caring provided to a child, not to speak of the parents who require the love and caring of their own children, this would create a dysfunctional situation. This dysfunctional family situation was reinforced and supported continually. We are now seeing the effects of the Indian Act and its implications for the family. It is very difficult for dysfunctional children who have no counselling, no caring, no programs to provide them with the opportunity to climb out of that dysfunctional mentality.

[Traduction]

C'est la raison pour laquelle le Conseil national des autochtones du Canada s'est joint à de nombreux groupes sociaux l'an dernier—pas seulement comme intervenant—notamment avec le Conseil de développement social, pour essayer de faire comprendre aux Canadiens les effets préjudiciables qu'aura le projet de loi C-69.

Le Conseil national des autochtones du Canada est opposé à la réduction des programmes sociaux. Ce n'est pas ainsi qu'on améliorera la situation des chômeurs, de tous ceux dont la formation et l'éducation sont insuffisantes et qui auront de ce fait beaucoup de difficulté à trouver un emploi quelconque. Le moment est venu pour les gouvernements fédéral et provinciaux de travailler de concert avec le Conseil national des autochtones du Canada et ses organismes provinciaux et territoriaux dans tout le pays à la recherche de solutions. Mais nous devons travailler ensemble. Comme l'a dit Dorothy, nous devons former une partenariat.

Encore une fois, je voudrais souligner ce qu'a dit Dorothy tout à l'heure à propos de statistiques. J'en ai assez de consulter des livres rédigés par des non-autochtones pour trouver des statistiques qui touchent les autochtones mais pas les gens que nous représentons. Les statistiques que contiennent les rapports représentent les conditions de vie des habitants des réserves, ce qui est très bien, mais cela n'a rien à voir avec la réalité que vivent les autochtones dans les centres urbains à travers le pays.

Sans la participation du Conseil national des autochtones du Canada, des NRPTO, je ne vois pas comment il sera possible de trouver des solutions permettant d'améliorer les conditions de vie des intéressés. Nous voulons travailler en collaboration avec les gouvernements. Je crois qu'on l'a dit et redit. Le moment est venu d'agir.

Il y a autre chose en dehors du problème de la garde des enfants, dont on discutera à compter d'avril au sein de la commission sur les services à l'enfance. Nous sommes heureux d'avoir la participation financière du ministère de la Santé et du Bien-être social, mais nous devons examiner toute la question de la santé. Nous devons examiner le problème du bien-être des enfants. Nous devons examiner le problème de la violence familiale aussi si nous voulons bien comprendre les conditions dans lesquelles vivent nos commettants.

M. Smith: Madame la présidente, avec votre permission, j'aimerais vous donner une illustration en ce qui concerne le gouvernement du Canada et la Loi sur les Indiens. La Loi sur les Indiens est essentiellement responsable des familles disfonctionnelles. Pour ceux d'entre vous ici qui ont des enfants et pour ceux qui peuvent comprendre, il est clair que si on vous arrache à votre mère, votre père, votre famille élargie pour vous mettre dans une pensionnat où personne ne vous prodiguera ni soins ni amour-sans parler des parents qui ont besoin de l'affection de leurs enfants-on crée une situation disfonctionnelle. Cette situation n'a cessé d'être renforcée. Nous constatons maintenant les effets de la Loi sur les Indiens et ses conséquences pour les familles. Il est très difficile pour des enfants disfonctionnels qui n'ont aucun conseil psychologique, aucun soin, aucun programe d'aide de se sortir de cette mentalité disfonctionnelle.

In co-operation with the Government of Canada, I suggest, Madam Chairman, that the Native Council of Canada can provide that assistance to the Government of Canada through its infrastructure, its contacts, its communication networks throughout Canada and the world. We are a member of the World Council of Indigenous People. We can provide that assistance to the communities, the provincial government and the municipal government.

• 0930

For every inmate for every social mishap that takes place in the community, if that costs the taxpayers dollars then those dollars can be better spent by providing those dollars to indigenous organizations that have the capacity and the capability to provide those services to their people in the community, and this is in co-operation with existing municipal, federal and provincial governments.

Ms Phinney (Hamilton Mountain): First of all, welcome to Ottawa and to our meeting today. I do not quite know where to begin. I probably have four hours of questions. I would like to talk about health care.

I would like a little bit of discussion from you about what would happen if a non-status Indian were to go to the provincial services. You talked about some complications about who should pay, and the provinces do not feel they should pay. If you were to go to a hospital or into some form of medical service that is not right now under. . I am not even quite sure how I can ask this question. You imply that some services were not available because the federal government is saying the provincial government should pay for this, and the provincial government says the federal government should pay for it. What exactly are you saying you are not getting because of that dispute?

You are saying that these two levels of government should get together and solve this problem. Is there service that is not available to you now because of this dispute on a government level? I am asking Dorothy because she was the one who said that there was a dispute and that services were not available. What is not available?

Ms McCue: I think the services particularly non-insured health benefits, which would be dental, glasses, prescription drugs, etc., are not available to the non-status and Métis people.

Ms Phinney: Can you get glasses?

The Chair: Yes.

Ms Phinney: Who pays for that?

The Chair: Municipal plus provincial and federal funding.

Mr. Saulis: I think one of the impacts of the unclear jurisdictional situation between the federal and provincial governments is that, either as a status or a non-status Indian, sometimes when you seek out either medical help or assistance people are concerned about where the cost of the medical services that you are asking for will come from. A lot of times people may be ashamed to have to show their status card or something like that to prove their Indian ancestry, and having to do that kind of stuff makes a person feels threatened.

[Translation]

Madame la présidente, le Conseil national des autochtones du Canada, grâce à son infrastructure, ses contacts, son réseau de communication à travers le Canada et le monde, peut apporter une contribution utile au gouvernement du Canada. Nous sommes membres du Conseil mondial des peuples indigènes. Nous pouvons fournir assistance aux collectivités, aux gouvernements proviciaux et municipaux.

Chaque détenu, chaque incident social coûte au contribuable de l'argent qu'il vaudrait mieux donner aux organismes indigènes qui sont capables de fournir ces services à leurs peuples dans la collectivité, et ce en collaboration avec les gouvernements municipaux, provinciaux et fédéral.

Mme Phinney (Hamilton Mountain): Tout d'abord, je vous souhaite la bienvenue ici aujourd'hui. Je ne sais par où commencer. J'en ai probablement pour quatre heures à vous poser des questions. J'aimerais que nous parlions de santé.

Je voudrais que vous m'expliquiez un peu ce qui se passe si un Indien non inscrit s'adresse aux services provinciaux. Vous avez parlé de complications quant à savoir qui paiera la facture, et les provinces estiment que ce n'est pas leur responsabilité. Si vous allez à l'hôpital ou demandez d'autres services médicaux qui ne sont pas actuellement... Je ne sais pas très bien comment formuler la question. Vous avez laissé entendre que certains services ne vous sont pas ouverts parce que le gouvernement fédéral estime que les provinces devraient payer et les provinces renvoient la balle au gouvernement fédéral. Qu'est-ce exactement que vous ne recevez pas à cause de ce conflit?

Vous dites que les deux niveaux de gouvernement devraient s'entendre pour régler le problème. Y a-t-il des services auxquels vous n'avez pas accès actuellement à cause de ce conflit de compétence? Je pose la question à Dorothy parce que c'est elle qui a mentionné qu'il y avait un conflit et que certains services n'étaient pas disponibles. Lesquels?

Mme McCue: Ce sont surtout les soins non assurés, donc les soins dentaires, les lunettes, les médicaments sur ordonnance, auxquels les Indiens non inscrits et les Métis n'ont pas droit.

Mme Phinney: Pouvez-vous obtenir des lunettes?

La présidence: Oui.

Mme Phinney: Qui paie?

La présidence: Cela vient de fonds municipaux, provinciaux et fédéraux.

M. Saulis: L'une des conséquences de la confusion juridictionnelle entre le fédéral et le provincial c'est que parfois lorsqu'un Indien inscrit ou non inscrit a besoin d'assistance médicale, on s'inquiète de savoir qui va payer. Souvent les gens ont peut-être honte de devoir montrer leur carte d'Indiens inscrit ou de prouver leur ascendance autochtone, et ils se sentent menacés.

Ms Phinney: That is not what I wanted to know. Are there services available to me that are not available to some non-status Indians?

Mr. Saulis: I think only in regard to what walls there may be in terms of trying to get at those services. A lot of times when native people come from a small rural community and move to an urban setting, or anybody who moves from an urban setting to another urban setting you feel uncomfortable moving into that new location. You are not confident; you are not sure.

If your children get sick, if you are a single mother and you have more than one or two children, rather than having to take all of your children to the hospital, which maybe you do not know where it is necessarily. . .it is just that whole issue of culture shock more or less and unassuredness, and when a person is faced with having to get an understanding of some service that may be provided by the provincial government or covered by OHIP, or another provincial medical program, other services may be covered by medical services and then you are kind of bounced from one to the other and you are saying "but my child is sick" type of thing, or you are concerned about other things, and so you become frustrated to the point where you leave.

• 0935

It is something that actually forms a wall that from one time to another any type of medical service a person needs or requires might not be available, not because it is not necessarily available in terms of money but in terms of how the individual may perceive what is going on around him.

The involvement of the native community, such as in Toronto with the Nishnawbe Health Centre, is a step in the right direction in terms of being able to reach out to the native people to provide the medical services in a locale where they are comfortable, welcome, and their own personal situations of coming from a community outside of Toronto maybe are more easily and readily understood.

I am not going to say that we have all the answers, because in the urban setting we do not have all the answers. Again I have to go back to our not knowing what the state of health is. We do not know the accessibility. We do not know what the limitations of service are. It is something that not only we but other organizations, such as even the Nishnawbe Health Centre, want to find out.

Right now the Native Council of Canada, the Assembly of First Nations, the Nishnawbe Health Centre, and several other native community health centres are in the planning stages of the first-ever urban aboriginal health conference. It is something we shall be going to Health and Welfare to support, and that is something Health and Welfare should support because of the implications. On the other hand, we need to start getting a hold of, we need to be able to give you, those answers. Without being able to give you those clear answers of these people who have not been able to get a broken leg mended and so on. . . Then we can be clear with you.

But without being able to be clear to you, it is something we cannot resolve. We know that it is a problem, but we do not know exactly what the problems are.

[Traduction]

Mme Phinney: Ce n'est pas ce que je voulais savoir. Y a-t-il des services auxquels j'ai droit et auxquels n'ont pas droit des Indiens non inscrits?

M. Saulis: Seulement du point de vue des obstacles qui peuvent se dresser. Souvent les autochtones qui viennent de petites collectivités rurales et arrivent en ville, ou n'importe qui arrivant dans une nouvelle ville se sent mal à l'aise. On n'a pas une grande confiance en soi, on n'est pas très sûr.

Si vos enfants sont malades, que vous êtes une mère célibataire et que vous avez plus d'un ou deux enfants, plutôt que d'avoir à les emmener tous à l'hôpital, dont vous ne connaissez peut-être pas l'adresse...c'est tout le problème du choc culturel, de l'insécurité qui se pose, et quand une personne doit démêler quels services sont couverts par le régime d'assurance-maladie, ou le gouvernement provincial ou un autre programme provincial, on ne sait plus très bien où on en est et on se dit «mais mon enfant est malade». Vous arrivez à un tel point de frustration que vous vous en allez.

C'est une sorte de mur qui fait que les soins médicaux dont une personne peut avoir besoin ne sont pas toujours disponibles, non pas pour des raisons d'argent, mais en raison de la perception qu'a l'individu de la situation.

Le Centre de santé Nishnawbe de Toronto, qui fait participer la collectivité autochtone aux soins de santé est un pas dans la bonne direction car il offre aux autochtones des services médicaux dans un cadre où ils se sentent à l'aise, bienvenus, et où on comprend peut-être plus facilement leurs cas personnels, la situation de gens venus de l'extérieur.

Nous ne prétendons pas avoir toutes les réponses, car dans un milieu urbain nous ne les avons pas. Je rappelle encore une fois que nous ne savons pas quel est l'état de santé. Nous n'avons aucune donnée sur l'accessibilité. Nous ne savons pas quelles sont les limitations du service. Ce sont des faits que notre organisation, ainsi que d'autres que le *Nishnawbe Health Centre* souhaitent connaître.

Actuellement, le Conseil national des autochtones du Canada, l'Assemblée des Premières nations, le Centre de santé Nishnawbe et plusieurs autres centres communautaires de santé autochtones préparent la première conférence sur la santé des autochtones en milieu urbain. Nous allons demander l'aide de Santé et Bien-être Canada, et nous estimons que le ministère devrait nous aider en raison des conséquences d'une telle conférence. Par ailleurs, il faut que nous obtenions les données qui nous permettront de répondre à vos questions. Si nous ne pouvons pas vous donner des exemples de ceux qui n'ont pas pu faire soigner une jambe fracturée. . . Nous pourrons alors vous répondre clairement.

Mais si nous n'avons pas de faits à vous donner, nous ne pouvons rien faire. Nous savons qu'il y a un problème, mais nous ne pouvons le définir exactement.

Ms Phinney: I talked to somebody a couple of years ago who had taken about four years to figure out who was supposed to fill out the form so she could get dental care. The dentist would not do it. The government said the dentist had to do it. This went back and forth and for four years this lady had not gone to the dentist or had not solved her problem with the dentist because nobody could tell her who had to fill out this form that she was supposed to get filled out before it would be paid for. The dentist of course wanted to be paid, and it just went back and forth and did not get anywhere.

Mr. Saulis: Another example, in my own family, is my wife. She has had a back problem since November. The doctor has prescribed her an Obus Forme backrest since November, but she does not have one yet. Her back is not getting any better; she needs this. So somewhere the system is clogging up, and it is not fair to the person who is experiencing the pain or going through whatever of the system clogging up. So how do you resolve that?

Ms Phinney: I was with the native disabled group that formed their first group some time last year; they formed a cross-Canada organization. One of the problems they feel is really awareness of getting the word across to their own people of what is available, that this is a problem, that the help may be there but there has not been a way until now of telling the disabled community among the natives how to access this help.

Mr. Smith: I would like to refocus into the poverty. What we are talking about are symptoms, systemic barriers, artificial barriers that our people are facing. If the statement of lack of esteem and confidence as a result of poverty is relevant, then by all means those systemic and artificial barriers are not conducive to accessing the health care you are talking about.

It seems to me that it is incumbent upon the Government of Canada to look at the system itself and where that system is plugging up.

I do not want to look at a comparison between what the status Indian is getting and what the non-status Indian is getting in terms of medical health or social services. I would like to focus in on the poverty situation and the impact it has on children as they are being raised through the various levels to adulthood. Some do not make it to adulthood. So it is the poverty situation.

• 0940

The employment equity of the Government of Canada—they must practice what they preach. I think native people occupy less than 3% of the spaces within the Public Service of Canada. With regard to Air Canada, CN/CP, all of those crown corporations, the Government of Canada has legislated that employment equity programs have to be initiated with those particular companies. There is still no resolution to that. If native people are under-trained, under-educated, under-developed from the time they are born until the time they are adults, they have very little chance of success in the non-indigenous terms of success.

Mr. Axworthy (Saskatoon—Clark's Crossing): I want to thank you for your presentation and for taking the time to come. I think you have provided us with a clear picture, that at the end of government policies there really are people who

[Translation]

Mme Phinney: Il y a deux ans environ j'ai parlé à quelqu'un qui avait mis quatre ans à savoir qui devait remplir les formulaires pour qu'elle puisse voir un dentiste. Le dentiste refusait de le faire. Le gouvernement disait que c'était au dentiste de le faire. Cela a duré comme ça pendant quatre ans sans qu'elle puisse voir un dentiste parce que personne ne pouvait lui dire qui devait remplir le formulaire nécessaire. Le dentiste bien entendu voulait se faire payer et cela a continué comme ça sans rien donner.

M. Saulis: Je peux vous donner un exemple dans ma propre famille, celui de ma femme. Elle a mal au dos depuis novembre. Le médecin lui a prescrit un cale-reins Obus Forme, mais elle ne l'a toujours pas. Et son dos ne va pas mieux. Elle a besoin de ce cale-reins. Quelque part le système s'est enrayé et c'est injuste pour la personne qui souffre. Alors comment résoudre cela?

Mme Phinney: J'ai travaillé avec le groupe d'autochtones handicapés qui se sont organisés l'an dernier et qui ont formé un organisme pancanadien. Ils estiment qu'un des problèmes qui se pose c'est de faire savoir à leur propre peuple les ressources qui sont disponibles. C'est un problème. Il y a peut-être de l'aide, mais on n'a pas trouvé le moyen de le faire savoir aux handicapés autochtones.

M. Smith: Je voudrais que nous revenions à la pauvreté. Nous parlons de symptômes, d'obstacles systémiques, d'obstacles artificiels. S'il est vrai que la pauvreté entraîne un manque de confiance en soi et d'estime de soi, alors il est certain que ces obstacles systémiques et artificiels ne facilitent pas l'accès aux services de santé dont vous parlez.

Il me semble qu'il incombe au gouvernement du Canada de réexaminer le système et de voir pourquoi il s'enraye.

Je ne veux pas voir de comparaison entre les services sociaux ou les soins médicaux que reçoivent les Indiens inscrits et non inscrits. Je voudrais qu'on parle de la pauvreté et des effets qu'elle a sur les enfants et sur leur développement. Certains n'atteignent jamais l'âge adulte.

Le gouvernement du Canada prêche l'équité en matière d'emploi: qu'il la mette en pratique. Les autochtones occupent moins de 3 p. 100 des emplois au sein de la Fonction publique du Canada. Le gouvernement a créé des programmes d'équité en matière d'emploi à Air Canada, CN/CP, et dans toutes les sociétés d'État. Cela n'a toujours rien donné. Si les autochtones ont une éducation, une formation insuffisante dès le départ, ils ont peu de chances de réussir au sens où l'entendent les non-autochtones.

M. Axworthy (Saskatoon—Clark's Crossing): Je vous remercie de votre exposé et d'avoir pris le temps de venir. Vous avez très bien su nous montrer qu'au bout des politiques gouvernementales il y a des gens en chair et en os

are affected by the choices that governments make and by decisions that governments make. Governments sometimes forget that there are people who are so harshly affected by their policies. If that were not the case, I would be surprised that governments could actually make the policies they do make.

I wonder if you could make some assessments about recent federal government policy relating to the situation that poor people find themselves in. You mentioned Bill C-69 and the impact that will have. And now we hear from Mr. Wilson of further cuts to transer payments, which would surely exacerbate the situation further.

Perhaps you could assess the extent to which you feel the federal government is reducing its commitment to solving the problems experienced by the poor. In particular, perhaps you could relate it to the Métis and the non-status community.

Mr. Saulis: I think the question is a little broader than Bill C-69. I think it is with regard to the federal government's moving away from the federal responsibility in terms of social programming in general and tax policy. We saw figures today indicating that the poor are staying as poor as they have always been, that the middle class and lower middle class are losing ground, but that the rich are getting richer.

Mr. Axworthy: Yes, I heard that on the radio this morning; something like 42% for the rich and 18% for the poor.

Mr. Saulis: There is no doubt that whatever move the federal government makes in connection with its legal responsibility under the CAP agreement and whatever other federal-provincial agreements may exist, it will have a serious impact on our people. This is primarily because of the life conditions that we understand they live in.

If more pressure and responsibility are put on the provincial governments, then it will force the provinces to make at least one of two decisions: either increase taxes or cut programs.

Again, either one will have an impact on our constituents. It will reduce their disposable income or it will reduce the level of services that may be available to them—social assistance, mother's allowance, or other types of social assistance.

• 0945

I do not think it is necessarily wise on the part of the federal government to make decisions without consulting and seeking the advice of the Native Council of Canada and other native associations at the federal, provincial or territorial level. Again there are people at the end of a policy decision; there are people at the end of a cutback; there are people at the end of whatever government comes up with.

It certainly will make life conditions worse for the Métis, the non-status and the status people across the country. I do not think we can overstate what that will be. It may increase family violence. It may increase alcoholism. It is certainly going to increase unemployment, and it is going to increase a reliance on the social welfare rolls. Our people do not desire or decide to want to live on social assistance. They do not desire or want to be under-educated. Unfortunately, however,

[Traduction]

qui subissent les conséquences des choix et des décisions du gouvernement. Les gouvernements ont parfois tendance à oublier que ce sont des êtres humains qui sont si durement frappés par leurs décisions. Sans cela, je ne vois pas comment les gouvernements pourraient prendre les décisions politiques qu'ils prennent.

Je me demande si vous pouvez évaluer la récente politique fédérale au regard de la situation des pauvres. Vous avez parlé du projet de loi C-69 et de ses conséquences. Monsieur Wilson nous parle maintenant de réduire encore davantage les paiements de transferts, ce qui ne peut qu'exacerber la situation.

Peut-être pourriez-vous évaluer la mesure dans laquelle vous estimez que le gouvernement fédéral réduit son engagement à régler les problèmes des pauvres, et en particulier aux métis et des autochtones non-inscrits.

M. Saulis: Je crois que la question dépasse le cadre du projet de loi C-69. Le gouvernement fédéral semble se détourner de sa responsabilité en matière de programmes sociaux en général et de politiques fiscales. Nous avons entendu aujourd'hui des chiffres démontrant que les pauvres sont aussi pauvres que jamais, que la classe moyenne et la classe moyenne inférieure perdent du terrain, alors que les riches s'enrichissent.

M. Axworthy: Oui, j'ai entendu cela à la radio ce matin; 42 p. 100 pour les riches et 18 p. 100 pour les pauvres.

M. Saulis: Il est certain que toute décision que le gouvernement fédéral prendra concernant ses responsabilités juridiques aux termes du RACP et de toutes autres ententes fédéralesprovinciales aura des conséquences graves pour notre peuple, essentiellement en raison des conditions de vie que nous croyons être les siennes.

Si l'on impose davantage de responsabilités et de pressions aux gouvernements provinciaux, ils seront mis devant cette alternative: augmenter les impôts ou réduire les programmes.

L'une ou l'autre décision aura des conséquences pour nos commettants. Ils verront diminuer soit leur revenu disponible soit les services qu'ils reçoivent: assistance sociale, prestations familiales et autres types d'assistance sociale.

Il n'est pas nécessairement sage pour le gouvernement fédéral de prendre des décisions sans consulter le Conseil national des Autochtones du Canada et les autres organismes autochtones aux niveaux fédéral, provincial et territorial. Comme nous l'avons dit, les décisions politiques touchent des êtres humains; il y a des êtres humains de l'autre côté d'une réduction budgétaire; il y a toujours des êtres humains au bout de toutes les décisions que prend le gouvernement.

Les conditions de vie des métis, des autochtones inscrits et non inscrits s'en ressentiront certainement. On ne saurait trop insister là-dessus. La violence familiale risque d'augmenter. L'alcoolisme risque d'augmenter. Il est certain que le chômage et la dépendance à l'égard de l'assistance sociale augmenteront. Les autochtones ne souhaitent pas vivre de l'assistance sociale. Ce n'est pas par choix que leur éducation est insuffisante. Malheureusement, il y a des

we perceive some problems with the education system with regard to native children. We hope the United Nations Convention on the Rights of the Child may have some positive effects.

We certainly hope it is going increase the level of responsibility at the federal level, but it remains to be seen how the federal and provincial governments, especially the federal government, are going to uphold responsibility under the convention in the next decade, or two decades, or century.

Mr. Smith: Mr. Axworthy, thank you for the question. I think, as Conrad mentioned, it is much broader than that. I think when you look at the trend and the tradition of policy–making by any government, the question is whether the government is making a policy that is conducive to fulfilling the people's wish.

I think you have to look at Canada as a whole. I do not want to focus on all of the negativities Indian people have experienced throughout Canada. I think you have to look at other parts of Canada where there are very few indigenous people, but any legislation, activity or practice the government imposes on the people in the community has an impact. Take fishing as an example. The fishing industry on the east coast was a prime industry for many people there. When they cut back the fishing they found that there was more family violence as a result of people worrying about money to pay for the mortgage, to buy their grub, pay for the cars, keep up the payments. So that has implications.

Any policy you talk about has implications, and it has implications in all of the envelopes that government propose that these are good for. Cutbacks in dollars to any type of social service within the community of Canada have impacts. If you are the poorest of the poor you are going to feel that impact the most because other people are struggling to maintain their status quo.

The Chair: I can certainly agree with your comments in your brief about the need for more culturally sensitive services. One of the additional issues we are addressing here is the long-range view—where do we go in the future and what kind of a system would be useful in getting rid of poverty? I appreciate your comments about the Canada Assistance Plan, but Ontario was the only province that was spending more than 5%, so that has largely a funding impact in Ontario.

The education and health services have been frozen to a population base. Of course this is going to mean less money across the country. But we at the federal level had no assurance that the funds were really being spent on education or on health. At the health committee we have received evidence that 25% to 30% of the health care expenditures are either bad for your health or not necessary. I think there is a whole question there about the impact of these cuts.

• 0950

Looking towards the future, I hear you saying that aboriginal people want control, that they want to be able to deliver their own health care and community and social services in a culturally sensitive manner themselves.

[Translation]

problèmes dans le système d'éducation en ce qui concerne les enfants autochtones. Nous espérons que la Convention des Nations-Unies sur les droits de l'enfant aura des résultats positifs.

Nous espérons certainement qu'elle accroîtra la responsabilité au niveau fédéral mais il reste à voir comment les gouvernements fédéral et provinciaux, et surtout le fédéral, s'acquitteront de leurs responsabilités aux termes de la Convention dans les dix, 20 ou 100 prochaines années.

M. Smith: Monsieur Axworthy, je vous remercie d'avoir posé la question. Comme l'a dit Conrad, le problème est beaucoup plus vaste. Si l'on considére la tendance et la tradition des décisions politiques du gouvernement, la question est de savoir si cette nouvelle politique va dans le sens de ce que souhaite la population.

Il faut considérer le Canada dans son ensemble. Je ne veux pas me concentrer seulement sur l'expérience négative des Indiens au Canada. Il faut regarder ailleurs au Canada, dans les régions où il y a peu d'autochtones, mais où les lois, les décisions du gouvernement ont eu une incidence sur la population. Prenez l'exemple de la pêche. Sur la côte est, la pêche était une industrie importante. Lorsque le gouvernement a limité la pêche, on a pu constater une augmentation de la violence familiale parce que les gens se préoccupaient de savoir comment ils allaient payer l'hypothèque, acheter à manger, payer les traites de la voiture. Il y a des conséquences.

Toute politique entraîne des conséquences, et c'est sur toutes les enveloppes auxquelles le gouvernement décide de les imposer. Une réduction des budgets des services sociaux, quels qu'ils soient, au Canada, aura des conséquences. Ces conséquences seront plus durement ressenties par les plus pauvres parmi les pauvres parce que les autres se débattent pour maintenir leur situation.

La présidence: Je suis tout à fait de votre avis pour ce qui est de la nécessité d'avoir des services plus adaptés à l'aspect culturel. Nous devons également considérer ici le long terme—qu'allons-nous faire à l'avenir et quel genre de régime permettrait d'éliminer la pauvreté? Je comprends ce que vous voulez dire à propos du Régime d'assistance publique du Canada, mais l'Ontario était la seule province à dépenser plus de 5 p. 100, et c'est donc en Ontario que l'effet sera le plus profondément ressenti.

Les services d'éducation et de santé ont été limités en fonction de critères de population. Bien entendu, cela veut dire qu'il y aura moins d'argent partout. Mais le fédéral n'avait aucune garantie que l'argent allait effectivement à l'éducation et à la santé. Au Comité de la santé, des témoins nous ont dit que 25 p. 100 à 30 p. 100 des dépenses de santé sont nocives ou superflues. Je crois qu'il y a certaines questions à se poser quant à l'incidence de ces réductions.

Pour ce qui est de l'avenir, vous dites que les autochtones veulent contrôler les programmes, pouvoir assurer leurs propres soins de santé, services sociaux et communautaires en tenant compte de leur spécificité culturelle.

One thing that has been suggested at this committee with respect to the poverty question is a child allowance that would be substantial, that would be comparable to the old age security system, whereby parents would receive an allowance for their children that would be sufficient to alleviate the child poverty specifically so that it would not be a situation where you would have to go and apply for welfare for your child; you would have an allowance. The parent would, of course, have to apply for welfare. Of course that whole stigmatizing system would still remain to an extent, but the child would have an allowance sufficient to cover its basic needs.

What do you think of that particular proposal?

Mr. Smith: If you want an immediate reaction to that, I think to some degree they attempted to utilize that concept and I am not sure if the Indians want control over programs and services so much as they want co-operation, commitment, from government.

We want to co-operate or co-manage the programs and services. We recognize that the governments have a stronger responsibility to the community as a whole as opposed to any one segment, so we would like to have that opportunity for co-operation.

The concept would be good in the event that the parents had the self-esteem and the confidence to utilize that type of a system, because when we talk about poverty as it implicates the child or the children we also have to talk about the transfer of knowledge from the parent to the child because it implies that the children can look after themselves in the event that they had enough financial resources, when in effect the children are not responsible for their financial resources until they come of age. It is right from babyhood, from infanthood, until they are old enough, but by then the child may have already picked up some negative traits that have been transferred from the parent to—

The Chair: There would still be a very substantial need for education and for health care and social services, but it seems to me that in many instances the problem is a very basic one. There is not enough money to look after poor people properly.

Mr. Smith: That is true. If there is not enough money then I think other alternatives, like looking to indigenous organizations for assistance in developing those policies or practices right from the municipal to the federal level, would at least be a first step.

• 0955

The Chair: Thank you very much. The next group is the Conseil régional de la santé et des services sociaux de l'Outaouais. Welcome to the committee.

Mme Géraldine Hutton (directrice générale, Conseil régional de la santé et des services sociaux de l'Outaouais): Le Conseil régional de la santé et des services sociaux de l'Outaouais est très heureux de venir devant le Sous-comité. Je suis accompagnée de M. André Lussier, directeur des Priorités au Conseil régional, et de M. Claude Barriault, recherchiste, qui a fait le document que nous vous présentons aujourd'hui.

[Traduction]

En ce qui concerne la pauvreté, on a suggéré au Comité la création d'une importante allocation pour les enfants, comparable à l'assurance vieillesse, qui donnerait aux parents une allocation suffisante pour remédier aux problèmes de la pauvreté des enfants pour lesquels on ne serait plus obligé de demander de l'assistance sociale; les enfants auraient une allocation. Les parents devraient eux, bien sûr, demander l'assistance sociale. Bien entendu, ce système déshumanisant, resterait en place dans une certaine mesure, mais les enfants auraient droit à une allocation suffisante pour satisfaire à leurs besoins fondamentaux.

Que pensez-vous de cette idée?

M. Smith: Si vous voulez une réponse au pied levé, je dirais qu'on a déjà essayé d'appliquer ce concept et je ne suis pas sûr que les Indiens souhaitent contrôler les programmes et les services autant qu'ils souhaitent du gouvernement coopération et engagement.

Nous voulons collaborer et nous voulons co-gérer les programmes et services. Nous reconnaissons que le gouvernement a une forte responsabilité envers la collectivité toute entière et non pas un seul de ses éléments, et ce que nous demandons, c'est donc la possibilité de collaborer.

L'idée est bonne si les parents ont suffisamment de confiance et de respect d'eux-mêmes pour bénéficier du système, car lorsqu'on parle de la pauvreté des enfants, il faut aussi tenir compte du transfert qui s'effectue du parent à l'enfant, car on donne l'idée que les enfants peuvent subvenir à leurs propres besoins du moment qu'ils ont les ressources financières nécessaires, alors que les enfants ne gèrent bien sûr pas leurs ressources financières. Tout commence dès la petite enfance, lorsque l'enfant est assez âgé, il a peut-être déjà assimilé certains caractères négatifs que lui ont transmis ses parents...

La présidence: La nécessité demeurerait entière pour l'éducation, les soins de santé et les services sociaux, mais il me semble que le problème est souvent très simple. Il n'y a pas assez d'argent pour s'occuper convenablement des pauvres.

M. Smith: C'est vrai. S'il n'y a pas assez d'argent, alors il faut envisager d'autres possibilités, et un premier pas serait de demander aux organismes autochtones de participer à l'élaboration des politiques, du niveau municipal jusqu'au niveau fédéral.

La présidence: Merci beaucoup. Le prochain groupe est le Conseil régional de la santé et des services sociaux de l'Outaouais. Le Comité vous souhaite la bienvenue.

Mrs. Géraldine Hutton (General Director, Outaouais Health and Social Services Regional Council): It gives the Outaouais Health and Social Services Regional Council great pleasure to appear before the sub-committee. I am accompanied by Mr. André Lussier, Director of the Priorities Branch of the Regional Council, and by Mr. Claude Barriault, researcher, who wrote the document that you have before you today.

Poverty

[Text]

Depuis quelques années, au niveau du Conseil régional de la santé et des services sociaux, avec nos partenaires de la région, nous avons fait beaucoup d'efforts pour examiner tout ce qui touche les caractéristiques démographiques de notre région et pour avoir le portrait le plus complet possible de notre territoire en ce qui concerne la santé.

Pour vous situer un peu, le Conseil régional de la santé et des services sociaux couvre le territoire de l'Outaouais, qui n'est pas loin d'ici, entre autres quatre MRC, soit Pontiac, Vallée-de-la-Gatineau, Petite-Nation et la nouvelle MRC des Collines. Nous faisons aussi une couverture complète de la Communauté urbaine de l'Outaouais. Donc, nous représentons une population d'environ 250,000.

Notre mission est de planifier et d'organiser des services de santé et des services sociaux sur notre territoire et de nous assurer que les services sont donnés par les établissements de la région. Pour ce faire, le Conseil régional identifie les besoins au niveau de la région ainsi que les priorités en ce qui concerne la planification et l'organisation des services.

Sans plus tarder, je cède la parole à M. Barriault qui vous parlera brièvement des renseignements que nous avons recueillis dans notre territoire. Nous croyons que cette situation existe également partout dans la province de Québec et possiblement au niveau du Canada, mais nous n'avons pas eu l'occasion de nous impliquer sur une plus grande échelle.

M. Claude Barriault (conseiller en recherche, Conseil régional de la santé et des services sociaux de l'Outaouais): Essentiellement, les circonstances démographiques et économiques favorisent le maintien ou le développement des inégalités sociales, notamment de la pauvreté chez les enfants comme dans le reste de la population.

Les inégalités sociales sont le produit de l'exode systématique hors de certaines communautés des personnes aptes à travailler et à se reproduire, des disparités en matière d'emplois disponibles et de la concentration des richesses collectives. La pauvreté constitue en quelque sorte l'aboutissement inévitable de ce processus. Les enfants sont pauvres parce que leurs parents sont pauvres. Dans cette perspective, le phénomène de la pauvreté chez les enfants ne peut se détacher du contexte global des communautés dont ils font partie.

Dans l'Outaouais, comme au Québec et dans l'ensemble du Canada, des communautés entières sont aux prises avec ce qu'on pourrait appeler un syndrome de population en besoin. On parle de syndrome parce que les conditions sociales de ces communautés se manifestent simultanément par un ensemble de symptômes par rapport au revenu, à la qualité du logement, à l'activité économique, à la mobilité géographique, au niveau d'instruction, à l'état de santé, etc.

• 1000

Mes propos porteront essentiellement sur le processus qui permet, dans sa plus simple expression, d'expliquer les variations de la concentration géographique des personnes en besoin.

Premièrement, l'évolution du syndrome est entièrement reliée à des phénomènes d'ordre démographique, soit l'exode systématique hors de certaines communautés des personnes en âge de travailler et de se reproduire. Lorsqu'une [Translation]

Over the past few years, the Health and Social Services Regional Council and its regional partners, have made a considerable effort to carry out a complete study of the demographic caracteristics of our region in order to have the most complete picture of our territory in terms of health.

To situate you, the Health and Social Services Regional Council covers the Outaouais territory—not far from here—that includes among others four MRCs: Pontiac, Vallée–de–la–Gatineau, Petite–Nation and the new MRC, Collines. We also completely cover the Outaouais urban community. Therefore we represent a population of approximately 250,000.

Our mission is to plan and organize health and social services within our territory and ensure that these services are provided by establishments of the region. To do this, the Regional Council identifies needs at the level of the region as well as priorities in terms of service planning and organization.

Without delay, I will now hand you over to Mr. Barriault who will give you a brief presentation of the information that we collected in our territory. We believe that this situation also exists throughout the province of Quebec and possibly Canada, but we have not had the occasion to study this on a larger scale.

Mr. Claude Barriault (Research Advisor, Outaouais Health and Social Services Research Council): Basically, demographic and economic circumstances contribute to the maintenance or the development of social inequalities, especially poverty among the children, as well as within the rest of the population.

Social inequalities are the result of a systematic exodus from certain communities by persons in their working and reproductive years, job disparities, and the geographic concentration of collective resources. In a sense, poverty is an inevitable outcome of this process. Children are poor because their parents are poor. In light of this, the phenomenon of child poverty cannot be dissociated from the global context of the community that they come from.

In the Outaouais, as well as in Quebec and the whole of Canada, entire communities are grappling with what could be called the needy population syndrome. We used the term syndrome because the social conditions of these communities are expressed simultaneously by a set of symptoms. These symptoms are apparent in income, housing quality, economic activity, geographic mobility, education level, state of health, etc.

I will be speaking to you mainly about the process that explains, in its most basic form, geographic variations in the concentration of needy persons.

First of all, the evolution of the syndrom is entirely related to demographic phenomenan, i.e. the systematic exodus from certain communities by persons in their working and reproductive years. When a population systematically

population perd systématiquement ses forces vives, on finit par constater chez elle une augmentation de la densité de ceux qui n'ont pas les moyens ou les attributs suffisants pour se joindre à cet exode: les personnes âgées, les personnes moins qualifiées, etc. Il y a donc une augmentation de la densité des personnes en besoin dans un grand nombre de domaines essentiels à la poursuite d'une vie sociale harmonieuse et autonome. De plus, le remplacement naturel de ces communautés est compromis. Le nombre de parents potentiel et réel est de plus en plus faible, parce qu'une bonne partie d'entre eux ont déjà émigré vers les centres urbains, particulièrement vers les quartiers résidentiels et les municipalités situées en banlieue des principaux centres-villes.

Deuxièmement, l'exode des populations en âge de travailler et de se reproduire est lui-même directement relié à l'augmentation des disparités interterritoriales en matière d'emplois disponibles. En milieu rural, l'exode est directement attribuable à un manque d'emplois disponibles, alors qu'en milieu urbain, il est attribuable au fait que les lieux de résidence de la population en âge de travailler et de se reproduire et ayant des emplois sont de plus en plus éloignés des lieux où ces mêmes personnes exercent leur emploi. Ainsi, les lieux où s'exercent ces emplois sont de plus en plus concentrés dans les centres-villes, alors que les personnes qui occupent ces emplois habitent le plus souvent en banlieue.

Troisièmement, les disparités en matière d'emplois disponibles sont elles-mêmes reliées de façon explicative à d'autres disparités géographiques concernant la répartition interterritoriale des ressources gouvernementales, entre autres les ressources de santé ou de services sociaux.

Dans le cas des disparités entre les milieux ruraux et les milieux urbains, la concentration géographique des ressources contribue à la fois à amplifier la concentration des emplois disponibles dans les territoires urbains où elles sont situées, tout en diminuant la concentration des emplois dans les communautés rurales.

Dans les centres-villes, par contre, l'effet des ressources sur la répartition géographique des personnes ayant des emplois est différent. La prolifération des emplois exercés dans les centres-villes entraîne un surdéveloppement d'infrastructures matérielles: restaurants, édifices à bureaux, boutiques, espaces de stationnement, tracés d'autoroutes, etc. La concurrence qui s'établit alors entre les lieux de résidence et les lieux de travail pour l'occupation de l'espace disponible produit dans les centres-villes le même effet que dans les petites communautés des milieux ruraux. Les populations qui peuvent partir quittent pour aller résider en banlieue, laissant sur place ceux qui, encore une fois, n'ont ni les moyens ni les qualifications nécessaires pour aller habiter ailleurs.

Quatrièmement, les inégalités sociales sont le dernier maillon de la chaîne. C'est le résultat inévitable de l'évolution de ce processus. Les impacts sont nombreux. On peut les regrouper en trois grandes catégories.

Une première catégorie est la désintégration sociale. Le phénomène a pour effet d'amplifier la désintégration sociale sous cinq aspects majeurs observables: accroissement de l'incidence des personnes à problèmes multiples;

[Traduction]

loose its life blood, an increase will be observed in a density of those who do not have sufficient means or attributes to join this exodus: old people, less qualified people, etc. Therefore, there is an increased density of needy persons in a number of areas that are essential to the pursuit of a harmonious and independant social life. Furthermore, the naturel renewal of those communities is jeopardized. Potential and real parents become fewer and fewer because a large number of them have already emigrated towards urban centers, especially towards residential neighborhoods and municipalities located in the suburbs of major cities.

Secondly, the exodus of populations in their working and reproductive years is itself directly related to the increased interterritorial disparities with respect to available jobs. In a rural context, the exodus is directly attributable to a lack of available jobs, whereas in a urban context, it is attributable to the fact that persons of working and reproductive age who are employed live increasingly far away from their work places. Thus, the work places are increasingly concentrated in the inner cities, whereas the worker usually lived in the suburbs.

Thirdly, available job disparities are related in an explanatory way to other geographic disparities with respect to the interterritorial distribution of government resources, including health or social services resources.

In the case of urban and rural disparities, the geographic concentration of resources contributes to the increase in concentration of available jobs in urban areas where they are already located, while decreasing this concentration in rural communities.

In inner cities on the other hand, the contribution of resources to the geographic distribution of employed persons is different: the proliferation of jobs in inner cities entails an overdevelopment of material infrastructures—restaurants, office buildings, shops, parking spots, highways, etc. The competition between dwelling places and work places for available space produces the same effect in inner cities as in small rural communities: those who can leave for the suburbs, leaving behind those who, once again, have neither the means nor the qualification to live elsewhere.

Forthly, social inequalities are the last link in the chain. They are the inevitable outcome of this process and have several impacts. These impacts fall under three major categories.

The first category is social desintegration. The effect of their phenomenon is to enhance social desintegration for five major reasons: increased incidence of persons with multiple problems; increased severity of multiple problems; increased

accroissement de la gravité des problèmes multiples; accroissement des coûts de production des services; détérioration du niveau de santé et de bien-être de la population; détérioration des rôles sociaux.

Une deuxième catégorie d'impact est l'écroulement des réseaux naturels d'aide. Nous avons fait quatre observations: report de la totalité des charges sur le système de services, d'où l'augmentation des coûts; accélération de l'alourdissement des clientèles à domicile, d'où spécialisation des services et des interventions, diminution des activités de prévention et de surveillance et augmentation des interventions en situation de crise; augmentation du recours à l'institutionnalisation; exode dû au fait que les personnes très dépendantes, principalement en milieu rural, devront aller chercher des services ailleurs.

• 1005

Une troisième catégorie d'impact est l'accélération du sous-développement économique suivant un cycle d'au moins six étapes successives: écroulement des marchés privés, pas d'investissements, pas de consommation, pas d'épargnes; accélération de l'exode des jeunes; baisse de la natalité nonobstant la baisse naturelle; caducité du réseau scolaire et fermeture des écoles; réduction des transferts fiscaux; accélération du sous-développement économique, par exemple la mise en disponibilité de professeurs, etc.

Ce processus a des effets directs sur la production et l'amplification des inégalités sociales. À partir de certains seuils, d'autres effets s'enclenchent, notamment le suicide, des troubles de comportement et la mésadaptation sociale.

Pour pouvoir agir sur l'évolution de ce processus, il faudrait que les ressources et, par conséquent, les emplois soient répartis plus équitablement entre les territoires. Les ressources sont actuellement réparties de telle façon qu'elles contribuent de manière générale à la détérioration du tissu social de la population. De façon spécifique, elles font en sorte que certaines populations financent, par le biais de leurs taxes et de leurs impôts, leur propre sous-développement économique et social.

Le Conseil régional est conscient de cette situation et, par ses actions, il vise l'équité intrarégionale face à la santé et au bien-être, l'équité face à l'accessibilité des services et l'équité face à la distribution des ressources.

M^{me} Hutton va maintenant vous présenter nos recommandations.

Mme Hutton: Nous faisons sept recommandations à votre Sous-Comité. Nous serons ensuite prêts à discuter avec vous et à répondre à vos questions. Voici nos recommandations:

1. Que le Sous-Comité sur la pauvreté des enfants reconnaisse l'existence du problème qui fait, entre autres, que la désintégration démographique est un déterminant du sous-développement social qui va à l'encontre de l'atteinte des objectifs de santé et de bien-être souhaités par tous.

[Translation]

costs for producing services; deterioration of level of health and well-being of the population; deterioration in social roles.

A second category of impact is the collapse of natural assistance networks. We made the following four observations: transfer of all responsibility to the service system (hence the cost increase); acceleration of at-home client load, resulting in specialization of services and interventions; decreased prevention and monitoring and increased crisis intervention; increased use of institutionnalization; exodus of capital because very dependant persons (primarily from a rural environment) must seek services elsewhere.

A third type of impact is the acceleration of economic underdevelopment in keeping with a cycle of at least six successive stages: destruction of the private sector, no investment, no consumption, no savings; accelerated outflow of young people; lowered birthrate compounding the natural decrease; decline of the educational network and school closures; reduction of fiscal transfer payments; acceleration of economic underdevelopment for example, the laying-off of teachers, etc.

This process directly affects the development and growth of social inequalities. Once certain levels are reached, other effects can be noted such as suicide, behaviour problems and social maladjustment.

In order to influence the evolution of this process, resources and jobs must be distributed more equitably among the districts. At the present time resources are distributed in such a way that they generally contribute to the deterioration of the social fabric of the communities; more specifically, the result is that some communities are funding their own economic and social underdevelopment through their taxes.

The regional council is aware of this situation and is attempting to implement measures aimed at bringing about a more equitable situation with respect to health and welfare in the region, better access to services and a fair distribution of resources.

Mrs. Hutton will now present our recommendations.

Mrs. Hutton: We have seven recommendations to make to your Sub-committee, after which we will be happy to take part in a discussion and answer your questions. Our recommendations are as follows:

1. That the Sub-committee on Child Poverty acknowledge the existence of the problem which results, among other things, in demographic disintegration being a determinant factor in social underdevelopment, thus undermining the achievement of goals relating to health and welfare.

- 2. Que le Sous-Somité sur la pauvreté des enfants fasse les représentations voulues pour que ceux et celles qui détiennent les leviers législatifs soient d'abord informés de l'existence du problème et s'acquittent ensuite de leur mandat de réduire les inégalités par les politiques appropriées reliées à la réforme fiscale, à la création des emplois et au soutien aux démunis. C'est par les revenus du travail que s'effectue principalement le partage de la richesse produite dans une société. Une volonté politique ferme est indispensable pour favoriser l'accès au travail. Il faut aussi une réforme fiscale plus équitable qui réclame aux riches leur dû à la société et un contrôle judicieux pour assurer la cohérence entre les politiques afin qu'elles ne créent pas de nouveaux démunis.
- 3. Que le Sous-Comité recommande au gouvernement du Canada de s'assurer que sa contribution destinée à réduire les inégalités entre les diverses parties du pays dépasse le niveau des provinces et des régions pour atteindre les localités dans le besoin, notamment les communautés rurales en désintégration du Québec et des autres provinces.
- 4. Que le Sous-comité recommande que soit favorisée l'implantation, dans les communautés rurales en stagnation ou en désintégration démographique, de l'entreprise privée, conjointement avec une redistribution des ressources de l'État.
- 5. Que les pouvoirs publics et les organismes sociaux et communautaires assurent, en particulier à la jeunesse en difficulté, l'accès à une gamme de services pour mieux répondre aux besoins découlants des problèmes sociaux et de santé. On sait que, dans un contexte de récession et de tensions internationales, il est utopique d'attendre un développement de la part de nos gouvernements. Il faut cependant exiger d'eux qu'ils réallouent certaines ressources existantes aux plus démunis, les enfants pauvres en l'occurrence.

• 1010

6. Que le Sous-Comité exerce des pressions auprès de Statistique Canada pour qu'elle revoie sa méthode d'élaboration des seuils de faible revenu. Dans le contexte actuel, on sous-estime la pauvreté, notamment en milieu rural. Au niveau de Statistique Canada, le seuil de faible revenu est basé sur la proportion de son revenu brut que la famille canadienne moyenne affecte aux besoins essentiels d'alimentation, d'habillement et de logement, et ne couvre pas tout l'ensemble des besoins au niveau de la famille. Il est certain que le coût du logement est plus élevé en milieu urbain, mais l'alimentation, l'habillement et les autres éléments essentiels tels le transport, les coûts reliés à la consommation des soins de santé et des soins personnels souvent non disponibles en milieu rural, l'éducation, les services juridiques, les services ménagers, divers services gouvernementaux et les loisirs sont plus chers au niveau du secteur rural. Bref, on devrait prendre en considération ces composantes essentielles dans l'établissement du seuil de faible revenu, ce qui contribuerait à réduire l'écart existant entre les seuils urbains et les seuils ruraux.

[Traduction]

- 2. That the Sub-committee on Child Poverty make representations to inform the authorities with the appropriate legislative power of the existence of the problem and to ensure that the mandate to reduce inequalities is carried out through appropriate policies relating to tax reform, job creation and support for the underprivileged. Employment income is the main means by which the wealth produced by a society is distributed. There must be a strong political will to make jobs accessible. Tax reform is also necessary so that the rich contribute their fair share to society and particular care must be taken to ensure that various policies are consistent among them so that they do not result in the creation of a new underprivileged class.
- 3. That the Sub-committee recommend to the federal government that its payments designed to reduce regional disparities be set at a higher level than those made by the provinces and regions, particularly for disintegrating rural communities in Quebec and in the other provinces.
- 4. That the Sub-committee recommend support for private enterprise in stagnating our disintegrating communites, jointly with a redistribution of government resources.
- 5. That public authorities, social agencies and communities make a particular effort to ensure that young people in difficulty have access to a range of services to better respond to needs resulting from social and health problems. We realize that in view of the recession and international tensions it is utopic to expect development from our governments. We can however demand that some of the existing resources be reallocated to the most disadvantaged, namely poor children.

6. That the Sub-committee influence Statistics Canada to review its method of establishing low-income thresholds. In the present context, poverty is being underestimated, particularly in rural areas. Statistics Canada sets its lowincome threshold by determining what proportion of its gross income the average Canadian family spends on the basic necessities of food, clothing and housing but does not take into account all the other needs of the family. There is no doubt that housing costs are higher in urban areas but food, clothing and other necessities like transport, costs related to health care and personal services often not available in rural areas, education, legal services, household services, various government services and recreation are more expensive for the rural population. In other words, these essential components should be taken into account when establishing low-income thresholds and would have the effect of lessening the existing disparity of the urban and rural thresholds.

7. Que le Sous-Comité recommande au gouvernement du Canada de promouvoir et de financer le développement de la recherche portant sur le développement d'indicateurs sociaux, sur la description et l'explication des phénomènes d'inégalité sociale et sur l'évaluation des programmes politiques et sociaux visant la réduction des inégalités sociales.

Merci beaucoup.

Ms Phinney: Thank you very much for your report. There is certainly a lot of work here. It is going to give us a lot of material to study over a period of time.

You have suggested that there should be more help in the rural areas for private enterprise to create jobs, etc. I am just wondering how you are going to convince the present government to do this when their leanings are in absolutely the opposite direction. They have cut back on regional development. The minister has suggested that we train people in an area where there is not employment and then they would move to urban areas. How are you going to be able to convince the government to put help into the rural areas?

Mme Hutton: Il s'agit plutôt de connaître la situation au niveau de ce qui existe. Nous avons dit que l'Outaouais était comme un fromage suisse avec des trous.

Statistique Canada, au niveau des seuils, indique que les gens sont plus pauvres eu milieu urbain qu'en milieu rural. De la façon dont les choses fonctionnent, il est certain que le gouvernement mettra beaucoup de temps avant de décider d'aller vers les milieux ruraux.

Il faut que tout le monde s'implique davantage. Par exemple, au niveau de notre région, nous avons des centres locaux de services communautaires sur tout notre territoire. Le per capita de fonctionnement d'un de nos CLSC en milieu urbain, par exemple celui du Hull métropolitain, est d'environ 90\$. Les mêmes services sont offerts dans le Pontiac, qui n'est qu'à 60 milles d'ici. Il y a là plusieurs problèmes sociaux et démographiques, ainsi qu'un exode de la population et un grand nombre de personnes âgées. On offre les mêmes services avec 1.58\$. Bien sûr, il faut s'occuper de ce dossier au niveau de la région, mais il faut également que les gouvernements regardent la situation plus concrètement, en commençant par Statistique Canada.

En deuxième lieu, je pense qu'une certaine réallocation peut être faite. Je suis très nettement en faveur des allocations directes. Je pense qu'on en a parlé tout à l'heure avec l'autre groupe. Cependant, il faut revoir la situation, comme vous avez commencé à le faire, en disant: Ceux qui sont plus riches ne devraient pas automatiquement avoir les allocations. Il faut peut-être augmenter les allocations données à ceux qui ont moins la capacité de s'impliquer davantage au niveau de leur propre tissu social et de la vie communautaire.

• 1015

Claude a peut-être d'autres suggestions à vous faire concernant cette problématique.

M. Barriault: Je pense que tout repose sur la réallocation ou la redistribution des ressources. Je vais parler du Québec parce que c'est la province que je connais le mieux. Remontons à la Révolution tranquille. À ce moment-

[Translation]

7. That the Sub-committee recommend that the government of Canada promote and fund research development relating to social indicators, and the description and explanation of the various forms of social inequality and the study of political and social programs aimed at reducing such social inequality.

Thank you.

Mme Phinney: Je vous remercie de votre exposé. Vous avez certainement fourni une documentation très abondante qui exigera beaucoup d'étude de notre part.

Vous avez dit qu'il faudrait aider davantage l'entreprise privée dans les régions rurales afin de créer des emplois, etc. Je me demande comment vous réussirez à le faire avec le gouvernement actuel dont les tendances vont tout à fait à l'encontre de cette recommandation. Il a beaucoup réduit son intervention dans le domaine du développement régional. Le ministre a proposé de faire la formation professionnelle dans les régions où il manque d'emplois pour que les gens se déplacent ensuite vers les centres urbains. Comment pourrez-vous convaincre le gouvernement d'assister les régions rurales?

Mrs. Hutton: We must be aware of what the present situation is. We compared the Outaouais area to a Swiss cheese with holes in it.

As far as the thresholds are concerned, Statistics Canada shows that people in urban areas are poorer than those in rural ones. The way things now stand, there is no doubt that the government will take a lot of time before deciding to do something about rural areas.

There must be a much greater involvement on the part of everyone. In our region, for example, we have local community service centres throughout our territory. The per capita operating cost of one of our urban CLSCs, for example in metropolitan Hull, is approximately \$90. The same services are offered in Pontiac, which is only 60 miles away. This is an area with a number of social and demographic problems as well as a significant population outflow and a large number of elderly. The same services are offered for \$1.58. Of course the region has to do something about this situation but the different levels of government will also have to take a closer look, starting with Statistics Canada.

Second, I think there will have to be some degree of redistribution. I am very much in favour of direct grants. I believe the matter was discussed with the previous group. But as you mentioned, perhaps the situation should be reexamined and those who are well off should not automatically receive these allowances. Maybe we should increase the allowances for those who are less able to become involved in the social fabric and the life of their community.

Claude may have something to add.

Mr. Barriault: I think it all hinges on the reallocation or redistribution of resources. I will comment on the situation in Quebec since it is the province I am most familiar with. At the time of the Quiet Revolution, the society had very clear

là, on avait déterminé des objectifs sociaux qui étaient très clairs. On constate, 20 ou 25 ans plus tard, que si on avait voulu générer des inégalités sociales, on aurait fait exactement ce qu'on a fait. On a développé des pôles de concentration de ressources qui ont eu pour effet d'expulser les gens des centres-villes et d'attirer les gens des milieux ruraux vers les milieux urbains. On a laissé sur le territoire les populations vulnérables qui n'avaient pas la possibilité de se déplacer.

C'est ce qu'on constate. Dans les faits, c'est comme cela. On assiste à une superposition systématique de la marginalité. Il est clair que cela a des conséquences. Nos gouvernements auraient intérêt à développer des mécanismes qui permettraient de neutraliser ces phénomènes pervers associés à certaines politiques. Même si le contexte économique est difficile, il faut comprendre que les conséquences demeurent.

Il y a aussi tout l'aspect du territoire de l'arrière-pays qui devient inhabité. On l'observe très bien. De grandes parties de terres sont abandonnées. Dans un contexte de libre-échange, ces terres pourraient très bien devenir la propriété d'étrangers. Ce sont toutes nos ressources naturelles qui risquent de nous échapper. Il y a de grandes parties du Québec qui sont inhabitées. On ne couvre plus le territoire.

Mme Hutton: Il y a un autre exemple. Il faut parler de collaboration plutôt que des problèmes intergouvernementaux. Dans notre région, il y a justement un contrat de relance pour la MRC Pontiac. Dans ce contrat de relance, qui est un début, le gouvernement provincial travaille en collaboration avec le gouvernement fédéral, les municipalités et d'autres éléments particuliers. Au niveau des services de santé et des services sociaux, nous sommes là pour aider la MRC à s'impliquer davantage du côté de la santé et des services sociaux. Ce sont des suggestions qu'on peut faire.

Mr. Axworthy: Thank you for your presentation. It provides us with a rather different perspective from we had before, and is an attempt to deal with the infrastructure problems that give rise, amongst other things, to poverty. I come from Saskatchewan where we have very similar problems of rural depopulation and indeed of provincial depopulation.

We also have communities in which private enterprise never played a role, in which co-operatives played a much more important role. The private sector did not participate in those communities because the returns were deemed to be inadequate.

Therefore I find your suggestions regarding the role of the private sector interesting, although it might be different in your region. If I can concentrate on one aspect of that and then on another aspect of the federal government's role, it deals more with how you slow down depopulation rather than how you stop it. We see that in terms of the numbers of family farms.

The sizes of farms are getting bigger, the numbers are getting smaller, and that has been the case since the 1930s. If we do not want enormous dislocation in the community we have to slow that process down, but I do not think we will stop it. But the federal government clearly has a role.

[Traduction]

social objectives. Now, 20 or 25 years later, we realize that if we had set out to produce social inequalities, we could not have done any better. We developed poles with a concentration of resources, which had the effect of driving people from the inner cities and attracting people from the country to urban areas. We were left with a vulnerable segment of the population that was unable to move anywhere else.

That is the situation we are now faced with. We have built up a systematic superposition of marginality. Obviously there are consequences. Our governments would be well-advised to develop mecanisms to neutralize the perverse results arising from certain policies. Even if we are going through hard times, we must realize that the consequences will remain with us.

There is also the fact that the hinterland is being depopulated. The trend is quite clear. Large areas of land are being deserted. With free trade, this land could very well end up belonging to foreigners. We run the risk of losing the control of all our natural resources. There are large parts of Quebec that are uninhabited. We are no longer spread throughout our territory.

Mrs. Hutton: There is another example. It is better to talk about collaboration rather than intergovernmental problems. In our region, for instance, the MRC of Pontiac entered into a contract with *La relance*. Under this contract, which is a beginning, the provincial government works in tandem with the federal government, the municipalities and other organizations. We are involved in helping the municipally provide more in the way of health and social services. That is the sort of suggestion we can make.

M. Axworthy: Je vous remercie de votre exposé qui nous donne une nouvelle perspective et qui essaie de proposer des solutions aux problèmes d'infrastructure qui produisent, entre autres, la pauvreté. Je suis de la Saskatchewan où nous connaissons une situation semblable d'exode rural et même un phénomène de dépopulation à l'échelle de la province.

Nous avons aussi des localités où l'entreprise privée n'a jamais été importante, c'était plutôt les coopératives qui jouaient le rôle principal. Le secteur privé n'était pas impliqué dans ces localités parce qu'on estimait que la rentabilité n'était pas suffisante.

Je m'intéresse donc à vos suggestions concernant le rôle du secteur privé, même si votre région présente des particularités. A ce sujet, il est intéressant de voir comment on peut ralentir l'exode rural plutôt que de l'enrayer. Le nombre d'exploitations agricoles familiales est un indicateur.

Les exploitations s'agrandissent en même temps que leur nombre diminue, c'est ce phénomène qu'on constate depuis les années 30. Si nous ne voulons pas aggraver ce phénomène de désagrégation communautaire, nous devrons le ralentir mais je ne pense pas que nous puissions l'arrêter. Mais de toute évidence, le gouvernement fédéral a un rôle à jouer.

[Translation]

• 1020

We have seen the closure of post offices, for example, a symbol of the federal government's support for small communities being removed. We have seen provincial governments of a similar political stripe take away provincial civil servants from small communities by privatizing services and so on. So we have seen governments in fact contribute to the deterioration of rural communities. The neo-Conservative agenda is one that pulls people to where jobs are rather than putting jobs where people are.

We would need to turn present government policy on its head in order to deal with those infrastructure problems, I think. Similarly we would, would we not, have to do something about the private sector, because from their point of view they should not invest resources in areas of low return when they can invest them in areas of high return? Again, that concentrates the problem of rural depopulation.

First of all, perhaps you could make some comments about the impact of federal government policy in terms of what it has done to generate or accentuate the problems you are dealing with. Secondly, what would you anticipate the government doing specifically to address those concerns in this political climate? We had a discussion earlier about further cuts to transfer payments to the provinces being expected. I think we do have a clear case of a government that is pulling people out of the regions rather than encouraging them to stay. That is a rather rambling question, but do you have some comments to make?

Mme Hutton: Je vais vous dire quel est l'impact des décisions gouvernementales. En ce qui concerne les implications du gouvernement fédéral dans les allocations régionales, la région de l'Outaouais est assimilée aux régions de Montréal, Laurentides et Lanaudière. Étant donné que la région de Montréal n'est pas en trop mauvaise posture, elle n'aura pas certains incitatifs qui sont davantage indiqués pour nos régions, autant que pour certaines régions comme l'Île-du-Prince-Édouard, par exemple.

C'est pourquoi il faut qu'il y ait des études plus approfondies en vue d'accorder des incitatifs. Pour ma part, je crois beaucoup aux incitatifs. Je me dis que telle partie du territoire a besoin d'une implication plus poussée, tant au niveau des ressources gouvernementales qu'à celui des ressources de l'industrie privée. À ce moment-là, je donnerais des incitatifs à l'industrie privée.

Je vais vous donner un exemple du domaine des affaires sociales, parce que nous sommes impliqués dans cela quotidiennement. Dans notre région, il y a plusieurs années, on avait une pénurie de médecins. C'était chronique depuis des années. Il y a cinq ans, en collaboration avec le gouvernement provincial, nous avons établi des incitatifs pour encourager les médecins à venir s'installer dans les régions. Dans notre région, le nombre de médecins a augmenté d'environ un tiers depuis cinq ans. Ce n'est pas tant attribuable aux lois qu'aux incitatifs, aux primes d'installation et ainsi de suite.

La fermeture des bureaux de postes, par exemple, a symbolisé le retrait du soutien fédéral dans les petites localités. Des gouvernements provinciaux partageant les mêmes idées politiques ont décidé de privatiser certains services, supprimant ainsi des postes de fonctionnaires dans des petites localités. Ainsi les gouvernements ont contribué à la dégradation des collectivités rurales. L'objet poursuivi par les Conservateurs, c'est de faire venir les gens là où il y a des emplois plutôt que de créer des emplois là où se trouve la population.

Si on veut apporter des éléments de réponse à ces problèmes d'infrastructure, il faudrait opérer un revirement total de la politique actuelle du gouvernement. De la même façon, il faudrait, n'est-ce pas, faire quelque chose au sujet du secteur privé car les entrepreneurs estiment qu'ils n'ont pas à investir des ressources dans des régions de faible rentabilité quand ils peuvent obtenir un meilleur rendement ailleurs. Encore une fois, c'est un phénomène qui aggrave l'exode rural.

Vous pourriez peut-être nous dire d'abord comment la politique du gouvernement fédéral crée ou accentue les problèmes auxquels vous faites face. Deuxièmement, quelles mesures précises le gouvernement pourrait-il prendre face à ces problèmes dans le climat politique actuel? On a parlé tout à l'heure de la probabilité d'une nouvelle réduction des paiements de péréquation aux provinces. Je pense qu'on voit très clairement que le gouvernement incite les gens à quitter leurs régions plutôt que d'encourager le contraire. Ma question est un peu décousue mais vous aurez peut-être des observations à faire.

Mrs. Hutton: I would like to say something about the impact of government decisions. As far as the regional grants are concerned, the Outaouais area is on the same footing as the Montreal, Laurentians and Lanaudière areas. Since the Montreal area is not in too bad a shape, it will not be entitled to certain incentives that would be more appropriate for areas such as ours, as well as for Prince Edward Island, for example.

That is why more thourough investigations are necessary when deciding to grant incentives. I personnally put a lot of faith in incentives. Certain parts of our region do require a much more active involvement with both government and private industry resources. In such cases I would be in favour of providing incentives to private industry.

Let me give you an example relating to our responsibility in social affairs. Several years ago, our region experienced a chronic shortage of physicians that had lasted for a long time. Five years ago, in cooperation with the provincial government, we began offering incentives to encourage physicians to practice in the area. Since then, the number of doctors has increased by about a third. It is not so much a matter of legislation but of incentives, grants for setting up a practice and so forth.

Par exemple, au niveau de l'immigration, le gouvernement fédéral peut donner des incitatifs à des immigrants pour les encourager à s'installer dans les régions qui ont une pénurie d'effectifs, tant en Saskatchewan qu'au Québec. Cela aide à redonner le contrôle à ces sous-régions.

Cependant, les décisions ne doivent pas être prises par un seul secteur du gouvernement. Elles doivent être intersectorielles. Il ne faut pas qu'on se lance, au niveau des Affaires sociales, pour tout donner aux régions en besoin et que, d'un autre côté, un autre secteur d'activité, par exemple l'immigration ou la justice, en fasse autant. Il y aurait alors un retrait qui se ferait. Il faut avoir une politique beaucoup plus globale entre chacun des secteurs d'activité gouvernementaux.

• 1025

Ce sont les commentaires que j'avais à faire. M. Lussier a peut-être d'autres éléments à ajouter.

M. André Lussier (directeur des Priorités, Conseil régional de la santé et des services sociaux de l'Outaouais): Quand on regarde tout le phénomène, on ne le regarde pas en fonction de la partie qui revient au gouvernement fédéral et de celle qui revient au gouvernement provincial. Cela touche toutes les couches. Vous avez donné l'exemple des bureaux de poste. Il s'agit d'un exemple parmi d'autres. Il y a les écoles, les bureaux de postes, enfin toute l'infrastructure qui est là.

Toute politique sociale qui ne facilite pas à une région la rétention de ses forces vives ou qui a pour effet de réduire le soutien aux plus démunis ne nous facilite pas la tâche.

Vous avez abordé la question de l'entreprise privée et de la coopérative. Pour notre part, nous parlons de la redistribution des ressources de l'État. C'est un élément. Nous parlons aussi du secteur privé. S'il y a des formules coopératives qui peuvent également fonctionner, c'est tant mieux. C'est intéressant.

C'est pour cela qu'on fait la recommandation sur la question de la recherche et de l'évaluation de l'impact des programmes. On a toujours tendance à couper, couper et couper, mais il faut aussi voir quels sont les effets de ces éléments-là, non seulement sur l'économie en général, mais aussi sur les individus et les populations en besoin. C'est pour cela qu'on veut continuer à examiner cette question-là et à étudier l'impact des décisions qui sont prises sur toutes ces questions.

The Chair: When I read your brief, I was struck by the contrast between this community and the community on the other side of the river, and coming from metropolitan Toronto, the rural areas in that whole region are now becoming urban areas. When you look at, say, Markham, Whitchurch, Stouffville—that is the area directly to the north of my riding that Bill Attewell represents—that is now the wealthiest riding in Canada.

So you have a complete contrast in Ontario in the Ottawa area and in the Toronto area to what is happening. I cannot help but think, is this due to the instability politically in Quebec? You say in the summary page that in the Outaouais your demographic growth rate is still higher than that of the province of Quebec.

[Traduction]

When it comes to immigration, the federal government can provide incentives for immigrants to settle in areas where there is a decline, whether it be Saskatchewan or Quebec. This would give greater control to those sub-regions.

However these decisions must not be made by a single level of government but must involve the various sectors. It makes no sense for social affairs to mobilize everything on behalf of regions in need when other departments, for example Immigration or Justice, are doing exactly the same. Such an approach would mean an eventual withdrawal. We require a more comprehensive policy involving the various areas of government activity.

Mr. Lussier may have something to add to what I have said.

Mr. André Lussier (Director, Priorities, Outaouais Health and Social Services Regional Council): We do not approach the issue by trying to determine what comes under the federal government and what comes under the provincial government. The effects are all pervasive. You gave the example of the post office, it is just one of several. There are the schools, post offices and all the infrastructure.

When the entire social policy does not make it easy for a region to retain its vital elements or when the effect is to reduce the support for the most disadvantaged, then our job is all the more difficult.

You mentioned private enterprise and coooperatives. We have focussed on the redistribution of government resources. That is part of the approach and we also deal with the private sector. If cooperatives can also be helpful, so much the better. It is worth looking at.

That is why we also recommended research and evaluation relating to program impact. The trend is to cut back all the time but we must also know what the consequences will be, not only on the general economy, but on individuals and communities in need. That is why we think the matter should be further investigated so we have a better grasp of what these decisions are likely to entail.

La présidence: En lisant votre exposé, j'ai été frappée par le contraste entre cette région et la région qui se trouve de l'autre côté de la rivière. Venant du grand Toronto, je peux constater l'urbanisation de toute la région rurale alentour. Des localités comme Markham, Whitchurch et Stouffville—c'est-à-dire directement au nord de ma circonscription, la circonscription représentée par Bill Attewell—constituent maintenant la circonscription la plus riche du Canada.

Il me semble qu'il y a un contraste fondamental entre ce qui se produit ici en Ontario dans la région d'Ottawa et dans la région de Toronto. Je ne peux m'empêcher de poser la question, est-ce à cause de l'instabilité politique au Québec? Dans votre résumé vous faites remarquer que le taux de croissance démographique dans l'Outaouais est encore plus élevé que le taux pour la province du Québec.

I have the Association of Multicultural Francophones in my riding for Ontario and I was approached by them at one point and told that multicultural francophones are leaving Quebec because of the instability, that they want to be in Canada.

Obviously you have a beautiful countryside there. I think your education system and so on must be comparable to the other side, and your health care system seems to be in relatively good shape, and so on.

Is it the political instability that is causing the disintegration of these communities?

The other question is: how much you can do when Saskatchewan, which has a similar problem, has not been able to stop the exodus?

I think you are dealing with something in which incidental programs are not going to make much of a dent. You have to look at the community itself and at what is happening. Young people want to be where they have job opportunities, where they have a larger horizon where they can develop and participate.

• 1030

Mme Hutton: Je vais commencer par l'aspect de l'instabilité politique. Ce n'est pas du tout relié à l'instabilité politique. C'est une situation qui existe depuis 20 ou 25 ans au Québec. Ce qui arrive dans l'Outaouais est semblable à ce qui arrive au Québec en général. Quand on met côte à côte la carte géographique de l'Outaouais et celle de tout le Québec, on voit que les mêmes trous existent partout.

Vous dites que, dans les régions d'Ottawa—Carleton et du Toronto métropolitain, cela n'existe pas. Il faut regarder les situations de quartiers particuliers plutôt que la situation globale, comme le gouvernement fédéral fait normalement. Je connais assez peu Toronto, mais j'en connais certaines parties. Si vous faites des études spécifiques du centre-ville de Toronto, notamment du quartier situé autour du Toronto General Hospital et du St. Michael's Hospital, vous allez constater le même phénomène que celui qu'on a constaté au niveau de l'Outaouais. Les secteurs urbains autour du centre-ville de Toronto sont beaucoup mieux nantis et, comme vous l'avez indiqué, certains de ces secteurs sont parmi les plus riches au Canada. Je suis d'accord avec vous, mais regardez le centre-ville de Toronto avec un oeil beaucoup plus averti. Il y a là des gens qui n'ont même pas d'adresse.

The Chair: It is some of the most expensive real estate in Canada.

Mme Hutton: Dans le centre-ville de Toronto, il y a des itinérants. Combien d'itinérants y a-t-il au centre-ville de Toronto? Il faut regarder tous ces éléments-là de plus près. Il ne faut pas dire que le Toronto metropolitain est en bonne posture et que, par conséquent, on ne donnera pas de subventions à Toronto. Il y a une couche de population, à l'intérieur du centre-ville, qui est extrêmement dans le besoin.

Le phénomène existe partout à travers le Canada. On n'a pas fait d'évaluations, car notre Conseil régional ne s'occupe que d'un petit territoire, mais on sent que ce phénomène existe partout au Canada.

[Translation]

L'Association des francophones multiculturels se trouve dans ma circonscription en Ontario et l'un de ses membres m'a informé que de nombreux francophones multiculturels quittent le Québec maintenant à cause de l'instabilité, préférant rester au Canada.

Je sais que vous vivez dans une belle région. Je suppose que votre système éducatif doit être d'un niveau comparable au système ontarien et votre régime de soins de santé doit être en relativement bonne posture.

La désintégration de ces collectivités est-elle attribuable à l'instabilité politique?

Deuxièmement, jusqu'à quel point peut-on enrayer ce problème? La Saskatchewan, qui connaît un problème semblable, n'est pas parvenue à arrêter l'exode?

Devant l'ampleur de ce problème, je ne pense pas que de petits programmes secondaires réussissent à faire grand-chose. Il faut comprendre ce qui se passe dans la localité. Les jeunes veulent vivre dans un endroit où ils ont des possibilités d'emploi et des possibilités d'épanouissement et d'avancement.

Mrs. Hutton: Let me start with the matter of political instability. It has nothing at all to do with political instability. It is a situation that has been observed in Quebec for the past 20 or 25 years. What we see happening in the Outaouais is similar to what is taking place throughout the province. If we compare the map of the Outaouais with the province as a whole, we note that the same pattern can be found.

You say that this is not the case for the Ottawa-Carleton area and metropolitan Toronto. What you need to do is look at particular neighborhoods rather than take a more general reading, as the Federal Government normally does. I am not very familiar with Toronto but I do know some parts of the city. If you examine the situation in downtown Toronto, particularly the neighborhood around the Toronto General Hospital and St. Michael's Hospital, you will discover the same phenomenon as that noted in the Outaouais region. The urban areas around downtown Toronto are much better off, and as you mentioned, are some of the richest areas in Canada. I agree with you, but take a closer look at downtown Toronto. You will discover people who do not even have an address.

La présidence: Les valeurs foncières sont parmi les plus élevées au Canada.

Mrs. Hutton: There are itinerants in downtown Toronto. How many itinerants do you find there? All these things have to be taken into account. It is not enough to say that metropolitan Toronto is in a good position and therefore does not need any subsidies. There is a segment of the population in the downtown core that is extremely deprived.

You find the same phenomenon throughout Canada. We have not done any studies on the matter since our regional council is responsible for a small territory only but we know that the problem is present throughout Canada.

The Chair: You speak in your brief about an area of Quebec that has disintegrating communities. Of course there is poverty in downtown Toronto, but it does not have disintegrating communities; it has developing communities. Things are changing. You have people moving out, leaving behind those who seem to have few choices because of education, health, age, this sort of thing.

Mr. Axworthy: This is not a phenomenon unique to the Outaouais.

Mme Hutton: Non, pas du tout.

Mr. Axworthy: It is a phenomenon that exists all over Canada, other than in the core economic areas of southern Ontario, parts of the island of Montreal, a little bit in Alberta and little bit in Vancouver. It is a phenomenon we do not have to put up with, do we? It is not inevitable, is it?

Mme Hutton: Ce sera inévitable si on ne fait rien durant les prochaines années. Il est certain que le problème ne se règlera pas demain matin, même avec des subventions précises ou des changements particuliers au niveau des gouvernements.

M. Barriault: Comme c'est le cas à Montréal et dans l'Outaouais, et comme cela doit être le cas à Toronto, les gens quittent le milieu rural pour aller vers le milieu urbain et quittent le centre-ville pour aller vers les banlieues. Ce sont les banlieues qui se développent, et les populations les plus défavorisées sont au centre-ville et dans les petites communautés rurales. C'est tout à fait comme cela à Montréal et c'est tout à fait comme cela dans toutes les villes du Québec. On l'a constaté partout, à l'échelle de chacun des districts de CLSC, à l'échelle des régions et à l'échelle de l'ensemble du Québec. C'est toujours deux dans un. On a parlé d'un Québec cassé en deux. On peut parler d'un Outaouais cassé en deux ou, à la limite, en trois: le centre-ville, la banlieue et les communautés rurales.

Vous avez parlé de la natalité. Je me permets d'ouvrir une parenthèse là-dessus. Un démographe a étudié toutes les villes canadiennes. Il a fait des études sur le rapport de masculinité, c'est-à-dire le nombre d'hommes pour 100 femmes. Il s'est aperçu que, dans toutes les villes du Canada, dans le centre-ville des principales villes, il y avait un nombre d'hommes inférieur au nombre de femmes. Pour lui, cette situation expliquait le tiers de la dénatalité.

• 1035

C'est la même dynamique qui provoque cela. Les femmes quittent davantage le milieu rural pour aller vers le milieu urbain où elles peuvent occuper des emplois de service. Les hommes en mauvaise santé restent en milieu rural, et les femmes en ville sont sans homme à l'âge où leur potentiel de procréation est le plus élevé, soit entre 18 et 44 ans.

On dit: «Allez et multipliez-vous.»

The Chair: Thank you very much. It was certainly a very interesting presentation.

[Traduction]

La présidence: Dans votre mémoire vous parlez de désintégration communautaire dans une région du Québec. Bien sûr, la pauvreté existe dans le centre-ville de Toronto mais on ne peut pas parler de désintégration communautaire, car il y a plutôt une croissance. Les choses sont en train d'évoluer. Les gens quittent certains quartiers où on ne retrouve que ceux dont les choix sont très limités à cause de leur manque d'instruction, leur âge, leur mauvaise santé, etc.

M. Axworthy: Ce n'est pas quelque chose qui est unique à l'Outaouais.

Mrs. Hutton: Not at all.

M. Axworthy: On retrouve ce phénomène partout au Canada à l'exception de certaines régions du sud de l'Ontario, des parties de l'Ile de Montréal, et certains endroits en Alberta et à Vancouver. Ce n'est pas un phénomène inéluctable, n'est-ce pas? Ce n'est pas la fatalité, n'est-ce pas?

Mrs. Hutton: It will be inevitable if we do nothing during the coming years. Obviously we cannot solve the problem overnight, even with specific grants or changes in government policy.

Mr. Barriault: In Montreal and in the Outaouais, as in Toronto I suppose, people are leaving the country for the city and are leaving downtown for the suburbs. The suburbs are developing, leaving the most disadvantaged segment of the population in the downtown core and in small rural communities. That is what is taking place in Montreal and all the other cities in Quebec. We have observed it everywhere, throughout the different CLSC districts, in the different regions and at the provincial level. There is always this split. In the Outaouais it breaks down into three elements, the downtown core, the suburbs and rural communities.

You talked about the birth rate. I would like to make a slight digression on that point. A demographer studying canadian cities reported on the male-female ratio and discovered that in the central core of all the main canadian cities, there were fewer men than women. He sees this situation as counting for a third of the decline in the birth rate.

It is part of the same dynamics. Women are more inclined to leave a rural setting in order to find employment in an urban setting in the service sector. Men whose health is poor remain in a rural setting and the women in urban areas are without men during their best child-bearing years, between 18 and 44 years old.

It is said: "Go forth and multiply".

La présidence: Merci beaucoup. Voilà un exposé très intéressant.

Poverty

[Text]

• 1046

The Chair: I would like to welcome you to the committee, Mr. Goldberg. We are certainly pleased to have you here. We have had an opportunity to read your brief, so if you would just summarize it there will be lots of time for discussion.

Mr. Michael Goldberg (Research Director, Social Planning and Research Council of British Columbia): I want to thank the members for inviting us to appear before the committee. It gives us an opportunity to share our thoughts with you about ways of eliminating the scourge of poverty among Canadian children by the year 2000.

This trip has been a little unusual for me, in that it has shown me again how small Canada is and what a very small country we do have, even though we are scattered to the winds geographically.

This morning I arrived early, and the first presentation was from the Native Council of Canada. One of the presenters was Dan Smith, their vice-president, with whom I worked some 18 years ago and had not seen since then. It gave me an opportunity to reconnect with an old friend I had not seen for some time.

We at the Social Planning and Research Council of B.C. feel that by unanimously passing the motion introduced by Mr. Broadbent on November 24, 1989, the House of Commons has committed itself to a very noble and an incredibly challenging endeavour, and we do wish this committee and the reports from this committee the best of luck.

In our oral presentation I would like to take just a few minutes to describe briefly the work of the Social Planning and Research Council of B.C., known by the acronym of SPARC, and then I will briefly present the major policy prescriptions we believe are necessary to reach the goal of eliminating poverty among children and hopefully shortly thereafter eliminating poverty in Canada in general.

The Social Planning and Research Council of B.C. is a non-profit society composed of over 4,000 members, most of whom pay a full membership fee. It is a major source of our revenue, and members come from throughout B.C. We are committed to helping people plan for the social and economic well-being of their communities. We work both with rural communities and with urban communities.

We are advocates for social justice, equality, and the dignity and worth of all people in our multicultural society. A brochure was passed around that briefly describes in more detail the aims and objectives of our organization, and a larger purple sheet describes the current work of the society.

I think our activities, which include research and planning, and the description of the work we are currently doing are somewhat of a testimony, which we believe attests to the esteem in which our work is held throughout our

[Translation]

La présidence: Monsieur Goldberg, je vous souhaite la bienvenue au comité. C'est un plaisir de vous recevoir. Nous avons eu l'occasion de lire votre mémoire, vous pouvez donc vous contenter de résumer, ce qui nous laissera du temps pour la discussion.

M. Michael Goldberg (directeur de la recherche, Conseil de planification et de recherche sociale de Colombie-Britannique): Je tiens à remercier les députés de nous avoir invités à comparaître devant leur comité. Cela nous donne l'occasion de partager avec vous nos réflexions sur les moyens d'éliminer le fléau de la pauvreté parmi les enfants canadiens, et cela, d'ici l'an 2000.

Pendant ce voyage je me suis fait la réflexion une fois de plus que le Canada était un bien petit pays même si, géographiquement, nous sommes dispersés aux quatre vents.

Ce matin je suis arrivé tôt et j'ai écouté le premier exposé, celui du Conseil des autochtones du Canada. Le vice-président du conseil, Dan Smith, avec qui j'ai travaillé il y a environ 18 ans et que je n'avais jamais revu depuis, était l'un des intervenants. Cela m'a donc donné l'occasion de reprendre contact avec un vieil ami que je n'avais pas vu depuis longtemps.

Au Conseil de planification et de recherche sociale de Colombie-Britannique, nous considérons qu'en adoptant à l'unanimité la résolution déposée par M. Broadbent le 24 novembre 1989, la Chambre des communes a pris un engagement aussi noble que courageux et nous souhaitons bonne chance à ce comité pour ses travaux et pour les rapports qu'il produira.

Je vais maintenant consacrer quelques minutes à une description très rapide du travail du Conseil de planification et de recherche sociale de Colombie-Britannique que l'on connaît aussi sous le sigle SPARC. Puis-je vous décrire très rapidement les principaux remèdes politiques qui nous semblent susceptibles d'éliminer la pauvreté parmi les enfants et, du moins faut-il l'espérer, de l'éliminer très rapidement également dans l'ensemble de la population canadienne.

Le Conseil de planification et de recherche sociale de Colombie-Britannique est une société sans but lucratif qui regroupe plus de 4,000 membres dont la plupart versent une pleine cotisation. Ces cotisations constituent une de nos principales sources de revenus et nous avons des membres dans toute la Colombie-Britannique. Nous sommes là pour aider les gens à planifier le bien-être social et économique de leur collectivité. Nous travaillons à la fois avec des collectivités rurales et des collectivités urbaines.

Nous réclamons la justice sociale, l'égalité et la dignité pour tous les membres de notre société multiculturelle. On vous a distribué une brochure qui décrit rapidement mais avec plus de détails les objectifs et les buts de notre organisation et également une grande feuille de papier violet sur laquelle vous trouverez une liste de nos entreprises en cours.

D'après nos activités, entre autres nos activités de recherche et de planification, d'après la description de nos entreprises en cours, vous verrez que nos activités jouissent d'un grand respect en Colombie-Britannique et aussi dans le

community in B.C. and in other parts of Canada. Perhaps most germane to the work of this committee has been our work in examining the adequacy of income assistance rates in British Columbia, in meeting the basic living costs of individuals and families.

• 1050

We know, as our findings in *Closing the Gap* show—that is another booklet I have provided for the members—that current income assistance rates in B.C. are too low to meet the basic needs for daily living. Copies in here show what the shortfall is, based on different family compositions. There is a work sheet on the back, which people can use to determine age and gender composition in a household and what the gaps are.

In terms of our discussion around child poverty, I think we are all very well aware of the statistics, the concern that there are over a million children who live in poverty, and, as was mentioned earlier, that behind these statistics are very real human beings, human beings in our province who receive lunch programs. Poverty is a very real thing, no matter how we define it. It impacts significantly in terms of children in all communities across Canada.

Our policy suggestions, which I will be reviewing shortly, are based on the simple premise that child poverty exists because parents do not have sufficient financial resources to meet the costs of daily living for their children and themselves. Poverty is a phenomenon of a lack of command of resources and there are several ways in which these resources can be reallocated, if you wish, or be allocated to people to avoid that situation.

Now, when I was a student completing my master's degree—embarassingly, over 20 years ago—I believed there was a very simple solution to the question of poverty and that simple solution was a guaranteed annual income, that through this redistributive mechanism we could eliminate poverty. I think as I have matured in my own social policy thinking, it is now clear to me and clear to our organization that measures in the employment arena as well as an incomes policy will be required if we are to eliminate not only child poverty but also poverty in general. I would like to turn to these two areas and discuss the policy suggestions we would urge this committee to consider.

I will begin with employment. As we all know, employment is the major source of income for most families in Canada. By far and away we all derive our income through some kind of employment or work that we perform. However, in another hand-out that I have given you, which you may see again because this comes from the Economic Council of Canada, this particular one, we have been able to see by tracking unemployment trends in the post-war period

[Traduction]

reste du Canada. Ce qui touche peut-être de plus près le travail de ce comité est notre étude sur les prestations de soutien du revenu en Colombie-Britannique et les besoins fondamentaux des particuliers et des familles.

Comme le montrent les conclusions que nous publions dans *Closing the Gap—*c'est une autre brochure que j'ai fournie aux députés—les prestations de soutien du revenu sont trop faibles en Colombie–Britannique pour répondre aux besoins fondamentaux de la vie quotidienne. Il y a au dos de la couverture une feuille de calcul avec laquelle on peut voir combien il manque suivant la composition de la famille par âge et par sexe.

Nous sommes sans doute tous très conscients des statistiques sur la pauvreté de l'enfant et trouvons inquiétant le nombre de plus d'un million d'enfants vivant dans la pauvreté, d'autant plus que, comme on l'a dit précédemment, se cachent derrière ces statistiques des êtres humains en chair et en os, des êtres humains qui bénéficient de programmes de déjeuner dans notre province. La pauvreté est une chose très réelle, quelle que soit la façon dont on la définit. Elle touche un grand nombre d'enfants partout au Canada.

Nos propositions que je vais bientôt passer en revue, s'appuient sur la notion simple que la pauvreté de l'enfant existe parce que les parents n'ont pas de ressources financières suffisantes pour subvenir aux coûts de la vie quotidienne pour leurs enfants et pour eux-mêmes. Le phénomène de pauvreté tient au fait que l'on ne dispose pas de ressources nécessaires et il y a différentes façons dont ces ressources peuvent être redistribuées, ou, si vous le préférez, être attribuées aux personnes concernées pour éviter cette situation.

Lorsque j'ai terminé ma maîtrise à l'université, il y a, c'est gênant à dire, plus de 20 ans, je pensais qu'une façon simple de résoudre le problème de la pauvreté, était le revenu annuel garanti: avec ce mécanisme de redistribution, on pouvait éliminer la pauvreté. Ma réflexion en matière de politique sociale a mûri, et il nous apparaît maintenant clairement, à mon organisation comme à moi-même, qu'il faut prendre des mesures dans le secteur de l'emploi aussi bien que dans celui de la politique du revenu si l'on veut éliminer non seulement la pauvreté de l'enfant mais également la pauvreté en général. Je voudrais aborder ces deux secteurs et suggérer des programmes que nous aimerions vous voir examiner.

Je commencerai par l'emploi. Comme nous le savons tous, l'emploi est la principale source de revenu de la plupart des familles au Canada. La grande majorité d'entre nous gagnent leur revenu grâce à une forme ou une autre d'emploi ou de travail que nous effectuons. Toutefois, comme vous le verrez dans une autre brochure que je vous ai donnée et que vous retrouverez peut-être plus tard parce qu'elle vient du Conseil économique du Canada, nous avons suivi les

Poverty

[Text]

that following each business cycle the average rate of unemployment during the middle of that business cycle or during the middle of that decade has constantly increased. If you look at the line graphs, you can see there is a step-by-step increase in terms of the levels of unemployment in Canada.

For example, before the 1950s the average unemployment was less than 3%. Now this was immediately after the postwar period, and that is not unusual. During the 1950s, throughout that entire decade, average unemployment was about 4%, and in the 1960s it increased marginally to about 5%. It was during the 1970s, however, that we saw a noticeable increase in unemployment—the average rose to 7%. In the 1980s, now that the business cycle seems to be coming to its full swing and starting again with a recession, average unemployment is going to be about 9%.

So in effect over this last decade, it has been 9% on average—and there have been much higher rates than that during the heart of the recession—of people who want to work, who are unable to find work or who are unable to get work. We know that this inevitably will lead to poverty. There is a deep correlation between the increased levels of unemployment and the number of people who end up on income assistance, which is our safety floor for deep poverty.

This is shown in another chart I have handed you. In figure 1, looking at the period from 1977 through 1990, in B.C., we see the sharp increase in the rise of the number of people on income assistance following the sharp decline in economic activity. Then that peaks and we now see a modest decline in the number of people out of work. We are now noticing that the figures are stable. In other words, the number of people who end up on income assistance following the same trends that I showed you earlier seems to go up in steps as we run through a particular business cycle.

• 1055

We all know that Canada does not have a full employment policy, and we would argue that a country that is not committed to a full employment policy cannot expect employment therefore to be the major vehicle for eliminating poverty among children. Yet that is exactly what we do expect. So we expect that the vehicle to get people out of poverty is employment, but without a full employment policy we guarantee that some percentage of our population will be poor because they are unable to find work.

Even if there was government commitment to a full employment policy, the sectoral shifts that are taking place in our economy would not guarantee an adequate wage for all. We all know—and you will hear this again, I am sure, from other witnesses in these proceedings—that the majority of net new jobs that have been created in the 1980s have been in the service sector. Now, the service sector is not just one entity; it is a segmented sector much like other sectors of the

[Translation]

tendances du chômage pendant la période de l'après-guerre. On constate une augmentation du taux moyen de chômage pendant le milieu de chaque cycle économique ou de la décennie correspondante. Si on regarde les diagrammes en bâtons, on constate une augmentation graduelle du niveau de chômage au Canada.

C'est ainsi que, avant 1950, le taux moyen de chômage était inférieur à 3 p. 100. C'était juste après la guerre et cela n'est pas étonnant. Pendant les années 1950, pendant toute la décennie correspondante, le taux de chômage moyen était d'environ 4 p. 100 et il a augmenté marginalement pour atteindre environ 5 p. 100 dans les années 1960. C'est cependant au cours des années 1970 que l'on a assisté à une augmentation notable, la moyenne passant à 7 p. 100. Dans les années 1980, alors que le cycle économique semblait arrivé à son terme et qu'une récession s'annonçait, le taux moyen de chômage était d'environ 9 p. 100.

Donc, en fait, au cours de la décennie écoulée, ce taux était de 9 p. 100 en moyenne—et il a été parfois largement supérieur à cela au plus fort de la récession—parmi les gens voulant travailler mais incapables de trouver du travail. Nous savons que cela amène inévitablement à la pauvreté. Il y a une étroite corrélation entre une augmentation du chômage et le nombre de gens qui doivent recevoir une aide au revenu, ce qui constitue une protection contre la grande pauvreté.

On le voit dans un autre tableau que je vous ai remis. À la figure 1, où l'on voit la période de 1970 jusqu'à 1990 en Colombie-Britannique, on constate la forte augmentation du nombre de personnes bénéficiant de prestations de soutien du revenu après une forte diminution de l'activité économique. Après une crête, on voit ensuite une modeste diminution du nombre de personnes au chômage. On remarque que les chiffres sont maintenant stabilisés. En d'autres termes, le nombre de personnes qui finissent par recevoir une aide au revenu conformément aux tendances que je vous ai montrées tout à l'heure, ce nombre semble augmenter par palier au fur et à mesure du déroulement d'un cycle économique.

Nous savons tous que le Canada n'a pas une politique de plein emploi et, selon nous, un pays qui n'a pas choisi une politique de plein emploi ne peut pas s'attendre à ce que l'emploi soit le principal moyen permettant d'éliminer la pauvreté chez les enfants. C'est pourtant ce à quoi l'on s'attend. On considère donc que c'est par l'emploi que l'on peut éliminer la pauvreté alors que, n'ayant pas de politique de plein emploi, nous garantissons qu'un certain pourcentage de notre population sera pauvre puisqu'elle ne pourra pas trouver du travail.

Même si le gouvernement s'engageait en faveur d'une politique de plein emploi, les glissements sectoriels en cours dans notre économie ne garantiraient pas un salaire adéquat pour tout le monde. Nous le savons tous—et je suis sûr que d'autres témoins vous le répéteront—que la majorité des nouveaux emplois nets créés au cours des années 1980 l'ont été dans le secteur des services. Mais ce secteur n'est pas homogène; c'est un secteur segmenté comme la plupart des

economy. On the one end there has been a tremendous growth in what we call the well-paying jobs in the managerial sector, financial and technical sectors, professional sectors, etc. There has been a lot of growth in that sector in terms of jobs in Canada. At the same time there has also been a tremendous growth in what we call the personal services sector, often jobs that are held by women, many jobs that are at minimum wage or just barely above that.

One of the problems we see is that the minimum wage across this country has not kept up with inflation and current minimum wages are not adequate to produce an income sufficient to prevent poverty. This is particularly true among women and is especially true for lone–parent women, which make up the bulk of the population where there are children in poverty.

While we recognize that minimum wage is primarily a provincial responsibility—and none of the provinces have been very good in this regard, I must say—there are also policy measures the federal government can take that we think would help to encourage the provinces to act.

The first is to increase the minimum wage in areas under federal jurisdiction, and the second is to require that all federally funded and cost-shared programs meet this new federal minimum wage as a condition of funding. If you do not provide this wage then you do not get the money. That is going to stimulate a lot of people to provide increased minimum wages.

We recommend that the minimum wage be raised immediately to at least \$7.60 an hour. We have selected that figure because that is what the current rate would need to be if the minimum wage were just to have the same purchasing power as it had in the mid-1970s, which was no great deal but was far superior to what it is now.

The other thing that is important is that by increasing the minimum wage you help to stimulate the next level of wages upward, and that will be a major factor, if employment is going to be looked at as a measure of eliminating poverty, in helping to do so.

We are all very well aware of the feminization of poverty; it is a phrase that I am sure has been raised with this committee before and will be raised again, and the facts there are indisputable. We know, for example, that some 60% of the children in single-parent households in Canada are poor. In the province I come from it is even worse; it is 70%. Seven out of ten children in lone-parent families are going to be poor.

Also, we know that the supposed increase in our well-being in Canada has occurred primarily because of two incomes in households rather than because of individuals' incomes going up. So people in single-parent households have a big burden to carry, and this is something that particularly affects women.

Again, there are policies within the federal government that we think you could encourage and recommend, and in particular we would like to see you extend the Employment Equity Act to include more firms, reduce the size of the firms, and furthermore move beyond voluntary compliance to more rigorous enforcement of compliance.

[Traduction]

autres secteurs de l'économie. Il y a d'un côté une énorme croissance dans les emplois bien rémunérés dans le domaine de la gestion, des activités financières et techniques ou professionnelles, etc. On constate une forte croissance du nombre d'emplois offerts dans ce secteur au Canada. En même temps, il y a également une énorme croissance dans ce que l'on appelle le secteur des services personnels, souvent des postes occupés par des femmes, rémunérés au salaire minimum ou à peine au-dessus de celui-ci.

L'un des problèmes est que, dans l'ensemble du pays, le salaire minimum n'a pas suivi l'inflation et son niveau actuel ne permet pas d'obtenir un revenu suffisant à éviter la pauvreté. C'est particulièrement vrai pour les femmes, surtout les femmes chefs de familles monoparentales d'où proviennent la plupart des enfants pauvres.

Nous savons bien que le salaire minimum est surtout du ressort des provinces—et aucune province n'a été très brillante à cet égard, je dois le dire—il y a de nombreuses mesures que le gouvernement fédéral pourrait prendre et qui, selon nous, encourageraient les provinces à agir.

La première serait d'augmenter le salaire minimum dans les domaines de juridiction fédérale et la deuxième serait d'exiger que tous les programmes financés partiellement ou en totalité par le gouvernement fédéral respectent le nouveau salaire minimum fédéral s'ils veulent recevoir une subvention. Cela inciterait beaucoup de gens à verser un salaire minimum plus élevé.

Nous recommandons que le salaire minimum soit porté immédiatement à 7,60\$ de l'heure minimum. Nous avons choisi ce chiffre parce qu'il correspond à ce que serait aujourd'hui le salaire minimum s'il devait avoir le même pouvoir d'achat qu'au milieu des années 1970s; ce n'était pas énorme à l'époque mais bien supérieur à la situation actuelle.

L'autre chose importante est que, en augmentant le salaire minimum, on contribue à stimuler le niveau de salaire immédiatement supérieur et si l'on considère que l'emploi est un moyen d'élimination de la pauvreté, voilà qui jouera un rôle important à cet égard.

Nous sommes tous très conscients de la féminisation de la pauvreté. C'est quelque chose qui a sans doute déjà été signalé au Comité et le sera à nouveau; les faits sont incontestables. Nous savons par exemple qu'environ 60 p. 100 des enfants issus de familles monoparentales au Canada sont pauvres. Dans la province d'où je viens, la situation est même pire, c'est 70 p. 100. Sept enfants sur dix provenant de familles monoparentales seront pauvres.

Nous savons également que la prétendue augmentation de notre bien-être au Canada tient principalement au fait qu'il y a deux revenus par ménage et non pas à une augmentation des revenus individuels. Les chefs de familles monoparentales ont donc un lourd fardeau à porter, et cela touche particulièrement les femmes.

Là encore, il y a des politiques fédérales que nous vous recommandons d'encourager; vous pourriez par exemple élargir l'application de la Loi sur l'équité en matière d'emploi à un nombre plus important d'entreprises, réduire la taille des entreprises et faire en sorte que ses dispositions ne soient plus seulement facultatives.

If women and the feminization of poverty are to be addressed, we are going to have to find ways whereby women can climb up the ladder and not be stuck in low-end service jobs or secretarial pools or work ghettos that are predominantly directed towards women.

The fourth policy area we would raise has to do with implementing and improving the national child care strategy that has been shelved by the current government and has been promised to be reintroduced in some form or another during this term.

We are all well aware that the lack of affordable—and that is a key word—licensed child care is one of the major barriers for parents' participation in the labour market, especially among single moms, and we need to have child care spaces. There is just a tremendous shortage of spaces. Workers in the child care industry are paid very poorly. It is now getting more and more difficult to find staff in child care settings. Again, almost all of them are women, not surprisingly in terms of part of the poor wages that occur there.

• 1100

A major effort needs to take place. The federal government has indicated some commitment. We hope that commitment will be implemented to address this issue.

In summary, on the employment side we see four critical strategies, four critical policy areas: a commitment to a policy of full employment; an increase in minimum wage; extension and enforcement of the Employment Equity Act; and implementation of a national child care strategy. Those things have to come together. Individually on their own we will not see much change.

In addition to seeing changes in the employment side, we have argued in our brief that there is still going to be a need for income support programs, and that a free economy like we have inevitably will create business cycles. There will be periods of full employment and periods of lesser employment, even if the federal government or governments guarantee work for those who wish it. There will be individual circumstances that lead to changes that cannot be addressed simply on the employment level.

In our brief we speak of some short-term goals, two of which deal with Bill C-61 and Bill C-69, both of which have now passed the Senate and I am sure will be proclaimed and become law shortly. Both of these bills will exacerbate the problem and work contrary to the goals of eliminating child poverty and I think create some problems for the committee in terms of the recommendations of the steps it can take to deal with some of the short-term issues—increases in child tax credit, increases in family allowance. In the long term we think that tinkering with all of these programs will not in fact address the substantive issue that needs to be met to eliminate child poverty by the year 2000.

[Translation]

Si l'on veut se pencher sur la question des femmes et de la féminisation de la pauvreté, il faudra voir comment permettre aux femmes de gravir les échelons sans se trouver coincées dans des emplois de service subalternes—des services de secrétariat ou autres ghettos du monde du travail touchant majoritairement les femmes.

Le quatrième secteur dont nous parlons touche l'application et l'amélioration de la stratégie nationale sur la garde des enfants que le gouvernement actuel a mise sur les tablettes et dont il a promis qu'elle serait présentée sous une forme ou sous une autre au cours du présent mandat.

Nous sommes tous bien conscients du fait que le manque de garderies licenciées et abordables—c'est un mot clé—constitue l'un des principaux obstacles à l'entrée des parents sur le marché du travail, surtout pour ce qui est des mères célibataires, et nous avons besoin de places de garderie. La pénurie est tout simplement énorme. Les employés de garderies sont très mal payés. Il est de plus en plus difficile de trouver du personnel pour les garderies. Là encore, il s'agit surtout de femmes, ce qui n'est pas étonnant, ne serait—ce que vu les bas salaires que l'on trouve dans ce secteur.

Un important effort est requis. Le gouvernement fédéral a indiqué une certaine détermination à cet égard, nous espérons qu'elle se concrétisera pour régler cette question.

En résumé, du côté de l'emploi, nous voyons quatre stratégies critiques, quatre secteurs politiques critiques: un engagement en faveur d'une politique du plein emploi, une augmentation du salaire minimum, l'extension et l'application de la Loi sur l'équité en matière d'emploi et enfin la mise en oeuvre d'une stratégie nationale sur la garde des enfants. Tous ces éléments doivent aller de pair. Séparément, ils n'apporteront guère de changements.

En dehors des changements du côté de l'emploi, nous disons dans notre mémoire qu'il faudra des programmes de soutien du revenu et qu'une économie libre telle que la nôtre entraîne inévitablement l'existence de cycles économiques. Il y aura des périodes de plein emploi et des périodes où l'emploi sera plus rare, même si les gouvernements, fédéral ou autres, garantissent de donner du travail à tous ceux qui en demandent. Il y aura des circonstances particulières entraînant des changements auxquels on ne peut pas répondre simplement au niveau de l'emploi.

Dans notre mémoire, nous parlons de certains objectifs à court terme, dont deux touchent les projets de loi C-61 et C-69, tous deux maintenant adoptés par le Sénat et qui vont donc être bientôt promulgués et prendre force de loi. Ces deux projets de lois vont exacerber le problème et constituer des obstacles à la lutte contre la pauvreté des enfants, créant, je pense, des problèmes au comité pour ce qui a trait aux recommandations des mesures pouvant être prises face à certains problèmes à court terme—augmentation du crédit d'impôt pour enfants, augmentation de l'allocation familiale. À long terme, nous pensons que ce n'est pas à coup de petites modifications à ces programmes que l'on pourra régler la question fondamentale qui se pose si l'on veut éliminer la pauvreté chez les enfants d'ici à l'an 2000.

We would argue that there is a need to create what we are going to call an adequate income rather than an annual income, to separate it from some of the things that came down, for example, in the Macdonald commission. A guaranteed adequate income would say to Canadians that we feel there is a floor, that children and others should not fall below this floor, and we will use the tax system in a creative way that will guarantee that. We will eliminate all these other programs, and we will direct everything into the one program.

Needless to say, such a program is expensive. I do not mean to deceive you, and I think anyone who says it can be done without raising taxes and looking at income redistribution is kidding himself and blowing in the wind. It is going to be an expensive program to initiate, and it is going to mean that Canadians will have to come to the conclusion that there is something about fairness that we all have to recognize.

It was interesting to note in a recent issue of *The Decima Quarterly Report*—I do not know whether members of the committee have seen it, they are usually fairly thick items—where they spoke about social policies and attitudes of Canadians. One of the striking attitudes that has emerged is that there continues to be overwhelming support for increased benefits to children in poverty: over 88% of Canadians support government doing that. Convincing people that if you want this there are going to be some increases in taxes is the rub, but in fact we need to do that, and those who have an ability to pay are going to have to be able to pay more.

We in this country, and not only in this country but in other countries of the west, create income distribution or incomes through work that has great variation. Child care workers, for example, in B.C. will earn anywhere from \$10,000 to \$15,000 working full-time. That is what a minimum wage produces. So we entrust our children to a worker who is skilled and trained and qualified, and we pay them maybe \$15,000 a year. At the same time, we will pay a chief executive officer of a large corporation something like \$600,000 a year. Those huge disparities in income need to be reduced, either via taxes or through other mechanisms—taxes are probably the simplest way—if we are going to address the problems of poverty in Canada. So it is going to be expensive.

At the same time, we recognize that there is a major problem around the debt and that new ways will have to be devised to reduce our deficit so that such a large portion of current taxes do not go into debt financing. All of these are going to cost money, and all of these are going to mean that there will be increased costs and we are going to have to carry that burden.

I think at the same time that one of the ways of selling this to Canadians is to indicate that there is now clearly a body of evidence. You heard some of it early this morning, and you will hear more. I am sure your researchers have given you plenty of this, that there are enormous costs associated with poverty—increased health costs, increased criminal justice costs, and, more importantly, increased costs in lost opportunities for both individuals and our society as a

[Traduction]

Nous pensons qu'il faut créer ce que nous appellerons un revenu adéquat plutôt qu'un revenu annuel, pour le distinguer de certaines des choses que l'on retrouve par exemple dans la Commission Macdonald. Un revenu adéquat garanti montrerait aux Canadiens que selon nous il existe un seuil en-dessous duquel ne doivent pas tomber les enfants ni qui que ce soit d'autre et nous utiliserons la fiscalité de façon créative pour faire en sorte qu'il en soit ainsi. Nous éliminerons tous les autres programmes et nous concentrerons tout dans celui-ci.

9:31

Inutile de le dire, un tel programme est coûteux. Je ne veux pas vous induire en erreur et je pense que toute personne disant que l'on peut y arriver sans augmenter les impôts et sans envisager une redistribution des revenus, cette personne n'est pas raisonnable et parle pour ne rien dire. Le lancement de ce programme sera coûteux et cela signifiera que les Canadiens devront en arriver à la conclusion que la justice est quelque chose dont nous devons tous reconnaître l'importance.

Un article dans un numéro récent de la revue «The Decima Quarterly Report»—je ne sais pas si les membres du comité l'ont vu, c'était un numéro assez épais—cet article traitait des politiques sociales et de l'attitude des Canadiens. L'une des constatations frappantes est que l'on continue de trouver un vaste appui en faveur d'une augmentation des prestations accordées aux enfants pauvres: Plus de 88 p. 100 des Canadiens appuient des mesures gouvernementales dans ce sens. Le problème est de convaincre les gens que si c'est ce que l'on veut il faudra augmenter les impôts mais, en fait, il faut le faire et ceux qui sont capables de payer devront payer plus.

Dans notre pays, et non seulement dans le nôtre mais dans d'autres pays occidentaux, nous créons une répartition très irrégulière des revenus provenant du travail. C'est ainsi que les employés de garderie gagnent, en Colombie-Britannique, entre 10,000\$ et 15,000\$ par an à plein temps. C'est ce que donne le salaire minimum. Nous confions donc nos enfants à une personne formée spécialement, qualifiée, et nous lui donnons peut-être 15,000\$ par an. En même temps nous donnons au président directeur général d'une grande entreprise quelque chose comme 600,000\$ par an. Ces énormes différences de revenus doivent être réduites, soit par le biais des impôts ou par d'autres mécanismes—la fiscalité est sans doute la méthode la plus simple—si nous voulons régler le problème de la pauvreté au Canada. Cela sera donc coûteux.

En même temps, nous nous rendons compte que la dette pose un problème important et qu'il faudra trouver de nouvelles façons de réduire notre déficit afin que l'on ne soit pas obligé de consacrer une partie aussi importante des impôts au financement de la dette. Tout cela va coûter de l'argent et tout cela signifie que les coûts vont augmenter et que nous aurons ce fardeau à porter.

Je pense que l'une des façons de convaincre les Canadiens est de leur expliquer logiquement la situation en citant d'abondantes preuves. Vous en avez entendu quelquesunes ce matin, et vous en entendrez d'autres. Je suis sûr que vos recherchistes vous ont présenté de nombreuses informations à ce sujet; la pauvreté entraîne des coûts énormes—une augmentation des dépenses de santé, des dépenses de justice criminelle, et, surtout, une augmentation

whole. Policies will have to be addressed that shift these costs and help us eliminate the incredible burden we are facing with poverty. We wish the committee the best of luck in finding solutions to do this by the year 2000.

• 1105

Mr. Axworthy: It is certainly useful to receive some specific suggestions. Our role is clearly to add to the advice, I suppose, the federal government receives on how to address positively rather than negatively, as it appears to have done, the concerns of those with low incomes.

You point out that Bill C-21 and Bill C-69 will make matters worse for low-income Canadians and make it more difficult for those who have serious poverty problems overcome those poverty problems. The government's response appears to be that if we improve the economy in some way or another we will improve the position of people in poverty. What that suggests is that there is really not a lot we can do about poverty. The problems will be less if the economy is in good shape, worse if the economy is in bad shape, so we should concentrate our efforts on putting the economy in good shape.

Your figures point out that good shape or bad shape, the unemployment problem is getting worse. While we have seen some reduction in the number of children living in poverty in the 1980s, we now see, because of the recession I think, a sharp increase in the numbers. I do not think we have accurate numbers yet, but I do understand from some sources that the numbers have increased considerably, particularly, as you were saying, in Toronto and in the larger centres that have attracted population.

How do you react to the argument the government presents that we should concentrate on improving the economy and that way we will address these concerns of poverty as a long-term argument? In the short-term, it seems to me, it is completely unacceptable to say that we will have 900,000 children living in poverty until we have improved the economy. How do you respond to that general sort of macro-approach to the problem?

Mr. Goldberg: I think what will become crucial is that we move away from either/or situations if we are really significantly going to address this issue. There is no doubt that as the economy improved in the 1980s we saw the numbers of people on income assistance come down. Often this is referred to as the trickle-down effect of economic theory. First, it is a very slow mechanism. Secondly, we are discovering with economic restructuring that while we have had a good economy, a growing economy, from 1986 through 1989, the number of people on income assistance has not fallen to the degree one would have expected, given the economic growth.

[Translation]

du coût des possibilités dont ne peuvent pas se prévaloir ni les particuliers ni notre société dans son ensemble. Il faudra élaborer des mesures permettant de corriger ces coûts et contribuant à éliminer le fardeau incroyable de la pauvreté. Nous souhaitons bonne chance au comité pour qu'il trouve des solutions d'ici l'an 2000.

M. Axworthy: Il est assurément utile de recevoir des propositions précises. Notre rôle est bien sûr de compléter les renseignements que reçoit, je suppose, le gouvernement fédéral quant à la façon de se pencher positivement plutôt que négativement, comme il semble l'avoir fait, sur les préoccupations des personnes à faibles revenus.

Vous soulignez que les projets de loi C-21 et C-69 rendront la vie plus difficile aux Canadiens à faibles revenus et que ceux qui souffrent particulièrement de la pauvreté auront plus de mal à s'en sortir. La réaction du gouvernement semble être que, si nous redressons l'économie, cela améliorera, d'une façon ou d'une autre, la situation des personnes vivant dans la pauvreté. Ce que cela donne à penser, c'est qu'on ne peut pas faire grand chose à propos de la pauvreté. Les problèmes seront moins graves si l'économie tourne bien, et plus graves si elle tourne mal. Nous devons donc concentrer nos efforts sur le rétablissement de l'économie.

Vos chiffres indiquent que, que l'économie tourne bien ou mal, le problème du chômage empire. Si le nombre des enfants vivant dans la pauvreté a quelque peu diminué au cours des années 1980, nous constatons maintenant une forte augmentation de ce nombre, sans doute à cause de la récession. Je ne pense pas que nous ayons déja des chiffres exacts, mais il me semble, d'après certaines sources, que le nombre a fortement augmenté, surtout, comme vous le disiez, à Toronto et dans les centres importants vers lesquels beaucoup de personnes sont attirées.

Comme réagissez-vous face à l'argument du gouvernement suivant lequel nous devrions nous concentrer sur le redressement économique pour pouvoir ainsi régler la question de la pauvreté à long terme? À court terme, me semble-t-il, il est tout à fait inacceptable de dire que 900,000 enfants vivront dans la pauvreté tant que n'aurons pas redressé l'économie. Comment réagissez-vous face à cette sorte d'approche macroéconomique du problème?

M. Goldberg: Je pense que ce qui va devenir essentiel c'est que l'on ne se laisse pas placer devant de telles alternatives si l'on veut véritablement régler ce problème. Il est clair que, au fur et à mesure que la situation économique s'améliorait au cours des années 1980, nous avons vu diminuer le nombre de personnes recevant une aide au revenu. On appelle souvent cela l'effet de percolation de l'économie. C'est cependant d'abord un mécanisme très lent. Deuxièmement, nous découvrons, avec la restructuration économique, que même si nous avons eu, de 1986 à 1989, une économie saine, en croissance, le nombre de personnes recevant une aide au revenu n'a pas diminué autant qu'on aurait pu s'y attendre, face à cette croissance économique.

5-2-1991

Part of this is because of technological change. We are finding, for example, in the woods industry that more and more technology is going to displace more and more workers. It is just more efficient to bring in machines to do work that human beings used to do, and we should not ignore that. I think that is a reality we are going to have to live with. There will be other kinds of changes in jobs. Technological change generally is beneficial overall, rather than detrimental. The dilemma is that there are other policies—there is a whole range of policies—if we really want to address the issue. We can elminate poverty in Canada. We can say this is the basket of goods and services every Canadian has a right to, and that they are not to blame for falling below this line. When a person who is 50 to 55 years is laid off in the woods industry and then ends up on welfare, chances of re-entering the economy are nil. Yet we tend to blame them and say it is their fault.

I think, although we need to stimulate the economy and there need to be measures for economic growth, these on their own will not address the problem, because it does not necessarily lead to redistribution.

Somebody mentioned earlier that the rich are getting richer and the poor are getting poorer. That is in fact true, and the middle is getting smaller. Again, when Harvey Lazar from the Economic Council of Canada is here, he will be able to show you some material that I have had a chance to see, which points out that this is happening in terms of changes in the economy. So we are seeing a phenomenon in Canada that had already started to occur more clearly in Europe and is now part of western economies, if you want. It is a divide, a kind of economic distribution that looks like a camel with two humps instead of the one hump distribution that we normally see in economics.

• 1110

The real risk is that we are creating two poles in society, and we can address that. Federal governments have the mechanisms through taxation, through issues of fairness in dealing with that. We have to begin to ask ourselves not only what people need, what will be adequate, but we also have to begin to ask ourselves what is too much. There are clearly people who have more than they need, who receive benefits from a system that we do not really control in that sense but which we can modify to some extent. We can say that if this system benefits you excessively in these ways, then there will be some mechanisms where this is then shared.

If we do not do that, there are going to be other costs, whether they are riots, upheavals, anger. I feel we are starting to see a level of violence in society spreading north from the United States, I hate to say, which is frightening. I think that very much a part of that is the kind of polarization around income and wealth that has occurred in the U.S. I do not want to see that for Canada, and I hope the government does not either.

[Traduction]

Cela est dû en partie aux changements technologiques. Nous constatons, par exemple, dans l'industrie du bois que les progrès technologiques vont coûter leur place à un nombre de plus en plus important de travailleurs. On obtient un meilleur rendement en faisant effectuer par des machines le travail effectué jusque là par des êtres humains, et c'est quelque chose que l'on ne doit pas négliger. C'est une réalité et nous devons nous en accomoder. D'autres changements interviendront dans le monde du travail. Le changement technologique est en règle générale positif plutôt que négatif. Le dilemne est qu'il existe d'autres politiques, toute une gamme de politiques, si l'on veut véritablement régler cette question. On peut éliminer la pauvreté au Canada. On peut dire voici le panier de biens et de services auquel chaque Canadien a droit et on ne peut reprocher à personne de tomber en-dessous de cette ligne. Lorsque une personne de 50 ou 55 ans est mise à pied dans l'industrie du bois et se retrouve à l'assistance sociale, elle n'a aucune chance de réintégrer le marché du travail. On a pourtant tendance à lui dire que c'est de sa faute.

Même si nous devons stimuler l'économie et s'il faut prendre des mesures favorisant la croissance, je pense que cela ne suffira pas à régler le problème car cela ne se traduira pas nécessairement par une redistribution.

Quelqu'un a dit tout à l'heure que les riches s'enrichissaient et que les pauvres s'appauvrissaient. C'est bien vrai et la catégorie moyenne diminue. Là encore, quand Harvey Lazar du Conseil économique du Canada sera là, il pourra vous montrer certains documents dont j'ai eu l'occasion de prendre connaissance et qui montrent que c'est bien cela qui se passe. Nous assistons donc au Canada à un phénomène qui s'est déjà manifesté plus clairement en Europe et qui est maintenant, en quelque sorte, inhérent aux économies occidentales. C'est un clivage, une sorte de répartition économique qui fait penser à un chameau à deux bosses au lieu de la bosse unique que l'on voit normalement en économie.

Le véritable risque est celui de créer deux pôles dans notre société, et nous pouvons y faire face. Le gouvernement fédéral peut s'appuyer sur la fiscalité et l'équité dans ce domaine. Nous devons nous demander non seulement quels sont les besoins de la population, ce qui est approprié, mais également ce qui est excessif. Il y a manifestement des gens qui ont plus que ce dont ils ont besoin, qui reçoivent certains avantages d'un système que nous ne pouvons pas véritablement contrôler à cet égard mais que l'on peut modifier dans une certaine mesure. Nous pouvons dire que si ce système apporte à quelqu'un trop d'avantages de cette façon, on pourra avoir des mécanismes permettant d'en faire le partage.

Si nous n'agissons pas ainsi, il y aura d'autres coûts, qu'il s'agisse d'émeutes ou de soulèvements, de colère. Je pense que nous commençons à voir une certaine violence, originaire des États-Unis, envahir notre société, ce qui est effrayant. Je pense que cela tient pour une large part à la polarisation sur le revenu et la richesse que l'on constate aux États-Unis. Je n'aimerais pas que cela se produise au Canada et j'espère que le gouvernement non plus.

We need both: we need to stimulate the economy, but at the same time we also need to address issues in other ways. We need to look at income policies along with economic policies. We need to have a full employment policy. The one place where levels of poverty have been lowest and have not increased to the levels we have seen has been in those few countries that have made full employment the cornerstone of their economic and social policy.

Mr. Axworthy: You will remember, as we all have, the cap on CAP to distinguish between so-called richer provinces and poorer provinces. You are lucky enough to come from one of the richer provinces and not to be in that low bulge, I guess, that you were referring to. You are not necessarily in the high bulge, but you come from a richer province. Can you discuss briefly the choice between richer and poorer provinces in the context of those people living in poverty in our country and whether it is relevant at all to them in the context of B.C. perhaps?

Mr. Goldberg: I think there are two things. I forgot to mention why we were opposed to Bill C-21, and that is because of the changes in eligibility. Unemployment insurance is higher than income assistance. By changing eligibility, we have seen an increase in the number of people who normally would be eligible for UI under the older rules now going on income assistance. That means they are poor. By definition they receive less money, and that makes them poor.

There are two concerns we had with Bill C-69 in terms of the cap on CAP, let alone some of the other parts of the bill. The provinces have never used the Canada Assistance Plan in a way they could have used it. The federal government I know has been deeply concerned about an open-ended program and whether the provinces would bankrupt the federal government. In the chart I gave you, figure 2 shows what has happened with Canada Assistance Plan payments. These are federal payments based on the number of people who are recipients. What are the average payments per recipient? As you will notice, it has gone down.

Recipients in British Columbia today, and this is true for all except Ontario, which has started to bring in some income assistance reform, receive less in real dollars than they did in 1981. We are expecting people on income assistance to live with housing increases and everything else in B.C. on money that has less purchasing power than it did in 1981.

In some ways, CAP did very much what it was supposed to do in terms of the deep recession we had in the early 1980s. It provided a floor. The point is that the floor was inadequate. Because provinces also had shortages of money,

[Translation]

Il nous faut les deux: nous devons stimuler l'économie tout en abordant ces problèmes sous d'autres angles. Nous devons envisager des mesures au niveau des revenus comme au niveau de l'économie. Nous devons avoir une politique du plein-emploi. Les pays où les niveaux de pauvreté sont les plus faibles et ont le moins augmenté, sont ceux, peu nombreux, qui ont fait du plein-emploi la pierre angulaire de leur politique économique et sociale.

M. Axworthy: Vous vous souvenez, comme nous tous, du plafonnement du RAPC pour faire la distinction entre les provinces prétendument plus riches et les plus pauvres. Vous avez la chance de venir de l'une des provinces les plus riches et de ne pas faire partie de cette catégorie inférieure à laquelle vous faisiez allusion. Vous n'êtes pas nécessairement dans la catégorie supérieure, mais vous venez d'une province plus riche. Pouvez-vous parler brièvement du choix entre les provinces plus ou moins riches pour ce qui est des personnes qui vivent dans la pauvreté dans notre pays et nous dire en vous appuyant peut-être sur la situation en Colombie-Britannique, si c'est en fait une question pertinente à cet égard?

M. Goldberg: Il y a, me semble-t-il, deux choses. J'ai oublié de dire pourquoi nous sommes contre le projet de loi C-21: c'est à cause des changements d'admissibilité. L'assurance-chômage est plus élevée que l'aide au revenu. En modifiant les conditions d'admissibilité, on constate une augmentation du nombre de personnes qui auraient pu bénéficier de l'assurance-chômage en vertu des anciens règlements et qui maintenant reçoivent une aide au revenu. Cela veut dire qu'elles sont pauvres. Elles reçoivent par définition moins d'argent et cela en fait des pauvres.

Le projet de loi C-69 nous inquiète à deux égards pour ce qui est du plafonnement du RAPC, sans parler de ses autres éléments. Les provinces n'ont jamais utilisé le Régime d'assistance publique du Canada comme elles auraient pu le faire. Je sais que le gouvernement fédéral s'inquiétait beaucoup au sujet de ce programme non limitatif, craignant que les provinces n'acculent le gouvernement fédéral à la faillite. Dans le tableau que je vous ai donné, la figure 2 indique ce qui s'est passé avec les paiements au titre du Régime d'assistance publique du Canada. Ce sont les paiements fédéraux sur la base du nombre de bénéficiaires. Quel est le paiement moyen par bénéficiaire? Comme vous pouvez le remarquer, le chiffre a baissé.

En Colombie-Britannique aujourd'hui, et c'est vrai pour toutes les provinces sauf l'Ontario qui a commencé à modifier quelque peu l'aide au revenu, les bénéficiaires reçoivent, en dollars réels, moins qu'ils ne recevaient en 1981. Les bénéficiaires d'une aide au revenu sont censés faire face à des dépenses accrues en matière de logement et autres en Colombie-Britannique avec une somme qui offre un pouvoir d'achat inférieur à ce qu'il était en 1981.

À certains égards, le RAPC a bien rempli son rôle face à la forte récession que nous avons connue au début des années 80. Il a fourni un niveau seuil. Mais celui-ci n'était pas satisfaisant. Les provinces manquant aussi d'argent, elles

they froze income assistance levels. So they were eroded significantly by inflation. The real purchasing power went down. While real payments to the federal coffers went up, they also did in the provinces because of the numbers of recipients.

If as a country we are going to say we have a floor, then we need that. The cap on CAP will not only discourage provinces... In B.C. we have been working very hard over the last three years to try to encourage our province to take a very hard look at the SARC reports in Ontario, a very important initiative by a provincial government, and yet the cap on CAP is going to destroy that initiative in Ontario. How is Ontario, on its own, going to pay for it?

• 1115

The other concern that our board has is the singling out of three provinces on a national program. I do not think this was the intention of the government in bringing in Bill C-69. We are starting to read that it is creating that kind of anger that says why should we be a part of Canada, along with the Quebec thing? If we have to carry the burden on our own, let us do it on our own.

We are deeply concerned that a consequence of singling out provinces on a national program will further exacerbate, will add fuel, to the regionalism and the disintegration of this country. So we have taken a strong federalist position in terms of the concerns around Bill C-69.

The Chair: Given that there are only three of us, perhaps we could have more of a conversation here.

I was very interested in your remarks about CAP, because I think it has not been very successful at all in terms of its goals of alleviating poverty across Canada. Clearly, as long as we depend on the provinces to implement our programs, we are not going to have a consistent level of service across Canada. I think that is true through education, health, all the social services.

One thing I find very attractive is this idea of a significantly increased child allowance, which would be sufficient to cover the needs of a child, even larger than what you are talking about here. The minimum wage would only have to cover the needs of a single person who is working, so that no child in Canada would be on welfare. Then, what you would have is a system where you were not talking about poverty with respect to children.

You were talking about social services and educational services that are needed to ensure that the opportunities are available. So the provinces would then be concentrating with respect to children on the social services and the health services. The federal government would address the income problem. The provinces would still be dealing with the parents, but then they have the minimum wage to consider. They also have retraining programs and so on, which are best dealt with I think on a local level, anything pertaining to individuals in particular.

[Traduction]

ont gelé les niveaux d'aide au revenu. Ceux-ci ont donc été entamés fortement par l'inflation. Le pouvoir d'achat réel a diminué et si les versements réels au Trésor fédéral ont augmenté, il est en allé de même dans les provinces à cause du nombre de bénéficiaires.

Si nous disons que notre pays a besoin d'un niveau plancher, cela est nécessaire. Le plafonnement du RAPC ne va pas seulement décourager les provinces... En Colombie-Britannique, nous faisons beaucoup d'efforts depuis trois ans pour essayer d'encourager notre province à étudier de près les rapports provenant du CPRS de l'Ontario, une initiative très importante de la part d'un gouvernement provincial; or, le plafonnement du RAPC va y mettre un terme. Comment l'Ontario pourrait-il payer cela tout seul?

L'autre préoccupation de notre Conseil d'administration est que trois provinces soient isolées dans ce programme national. Je ne pense pas que telle était l'intention du gouvernement lorsqu'il a présenté le projet de loi C-69. Nous commençons à nous rendre compte que cela incite à se demander avec colère pourquoi on fait partie du Canada, comme l'Affaire du Québec? Si nous devons assumer nous-mêmes le fardeau, faisons-le de notre côté.

Nous nous inquiétons vivement des conséquences de l'isolement de certaines provinces dans un programme national, ce qui va exacerber, renforcer les régionalismes et continuer à désintégrer notre pays. Nous adoptons donc une position fermement fédéraliste pour ce qui est de nos préoccupations au sujet du projet de loi C-69.

La présidence: Étant donné que nous ne sommes que trois, nous pouvons peut-être avoir une sorte de conversation.

J'ai trouvé très intéressantes vos observations au sujet du RAPC, parce que je pense qu'il n'a guère réussi à atteindre son objectif de suppression de la pauvreté dans l'ensemble du Canada. Manifestement, dans la mesure où nous dépendons des provinces pour l'application de nos programmes, nous ne pouvons pas avoir un niveau homogène de services dans l'ensemble du pays. Je pense que cela est vrai pour l'éducation, la santé et tous les services sociaux.

Une chose qui me paraît séduisante est l'idée d'une augmentation importante des allocations familiales, pour qu'elles suffisent à répondre aux besoins d'un enfant, en allant même plus loin que ceux dont vous parlez ici. Le salaire minimum n'aurait à couvrir que les besoins d'une personne célibataire qui a un emploi et aucun enfant au Canada ne serait assisté social. On aurait alors un système tel que l'on ne parlerait plus de pauvreté au sujet des enfants.

Vous parliez des services sur le plan social et en matière d'éducation qui sont nécessaires pour faire en sorte que l'on puisse profiter des occasions qui se présentent. Les provinces pourraient alors se concentrer, au sujet des enfants, sur les services sociaux et sur la santé. Le gouvernement fédéral s'occuperait de la question du revenu. Les provinces traiteraient avec les parents mais elles ne devraient plus tenir compte du salaire minimum. Il faudrait également des programmes de recyclage, etc. dont il vaut mieux s'occuper, selon moi, au niveau local.

I would like to hear your comments on that, because it is beyond what you are talking about here.

Mr. Goldberg: The policy has some merits, but you also should recognize that there may be some critical shortfalls that need to be addressed as well, if one looks at poverty in a more holistic way, that we look at people in families.

As the figures on unemployment showed, economies are no longer able, unless government becomes employer of last resort, to sustain what could be called full employment. I am using here full employment as was described at the end of the war, where there were in fact more jobs than there were people looking for jobs. Someone could always, other than small amounts of frictional unemployment, find work very quickly.

We also need to recognize that within our current economy it will be be appropriate, for a variety of reasons, for some people not to be in the labour market. We may want to discourage them from coming into the labour market. The example I would give is a single mom with two or three children.

So you may have the child part dealt with, but what do you do with the mom who, in most cases, wants to have the choice of staying home, caring for the children, rather than having the children cared for by others? Would we turn around and say, well, you were paying this amount for care so we will cover that? That is an income for you because that is what we would pay someone else, a full income to cover the care for three children.

So how do we deal with the 2% or 3% or 5% of the population who, for whatever reason, cannot use the labour market as the major vehicle? And while you have addressed the children part of it, if you do not address the adult part of it, you still have adults and poverty.

The Chair: I am suggesting that would still be addressed through the welfare system.

Mr. Goldberg: So you would still have a welfare system.

The Chair: You would still have to have some form of program.

Mr. Goldberg: I think it is very important that we have some greater equity. That does not mean absolute equity across this country, and I would still see a role for the federal government in that.

• 1120

The Chair: Yes, I would foresee the Canada Assistance Plan remaining. You would still have that. But children, as far as their income was concerned, would be looked after with an allowance similar to the old age security system that—

Mr. Goldberg: If you would bring in the old age security system as an income transfer, I would argue to eliminate welfare and go straight for income transfers if you brought in something as good as the GIS has been. The major reduction in poverty in Canada has been among seniors, and that is because there has been a damned good federal program to do that. If you are looking at this, do the same thing for those who are less than 65 years old.

[Translation]

J'aimerais savoir ce que vous en pensez, parce que cela va au-delà de ce dont je vous ai parlé.

M. Goldberg: Cette politique est intéressante mais il faut bien reconnaître qu'elle peut avoir certains défauts importants auxquels il faudrait également remédier, si l'on envisage la pauvreté de façon plus globale, au lieu de se limiter au niveau de la famille.

Comme l'ont montré les chiffres sur le chômage, l'économie n'est plus capable d'assurer le plein emploi, à moins que le gouvernement ne devienne un employeur de dernier recours. Je parle ici du plein emploi tel qu'on le décrivait à la fin de la guerre, lorsqu'il y avait en fait plus d'emplois disponibles que de demandeurs d'emplois. À part un léger chômage frictionnel, tout le monde pouvait trouver du travail très rapidement.

Nous devons donc nous rendre compte que, dans la situation économique actuelle, il serait souhaitable, pour diverses raisons, que certaines personnes ne soient pas sur le marché du travail. Nous pouvons vouloir les en décourager. Je penserais par exemple à une mère célibataire ayant deux ou trois enfants.

On peut donc s'occuper des enfants, mais que faire avec la mère qui, le plus souvent, veut pouvoir choisir de rester chez elle pour s'occuper de ses enfants plutôt que de les confier à d'autres? Est-ce que nous réagirions simplement en disant, eh bien, vous payez telle somme pour la garderie, nous allons donc couvrir cette somme? C'est une sorte de revenu puisque c'est ce qu'il en coûterait pour payer quelqu'un d'autre, c'est un revenu complet couvrant les soins de trois enfants.

Et comment régler le cas des 2 p. 100, 3 p. 100, ou 5 p. 100 de gens qui, quelle qu'en soit la raison ne peuvent pas compter principalement sur le marché du travail? Et si vous avez réglé la question des enfants, si vous ne vous occupez pas des adultes, on continuera d'avoir des adultes vivant dans la pauvreté.

La présidence: Je pense que l'on pourrait s'occuper de cela par le biais de l'assistance sociale.

M. Goldberg: Alors on continuerait d'avoir un système d'assistance sociale.

La présidence: Il faudrait continuer d'avoir un programme de ce genre.

M. Goldberg: Il me paraît plus important d'avoir plus d'équité. Cela ne veut pas dire une équité totale dans l'ensemble du pays et je pense que le gouvernement fédéral devrait continuer de jouer un rôle à cet égard.

La présidence: Oui, je pense que l'on conserverait le Régime d'assistance publique du Canada. Il resterait. Mais pour ce qui est des revenus des enfants, il faudrait prévoir une allocation du type du régime de sécurité de la vieillesse, qui. . .

M. Goldberg: Si vous vouliez introduire une forme de transfert de revenu du type du régime de sécurité de la vieillesse, je pense qu'il faudrait éliminer l'assistance sociale et passer directement à des transferts de revenu si l'on voulait avoir quelque chose d'aussi bon que le SRG. La réduction de la pauvreté s'est surtout faite au Canada chez les personnes âgées, et ce, parce qu'on avait un excellent programme fédéral. Si vous envisagez cette option, faites la même chose pour ceux qui ont moins de 65 ans.

The Chair: That is what I would like to do.

Mr. Goldberg: But it has to be adequate.

The Chair: Yes.

Mr. Goldberg: On adequacy, we now know that, whether you take Statistics Canada low-income cut-off lines or measures in terms of the Metro Toronto Social Planning Council's basket of goods, they all fall within a fairly narrow band of one another. We now have a pretty good idea of what is adequate. We also know that welfare rates now are 40% below those levels of adequacy. We are talking of substantial increases if we are really going to address poverty.

Mr. Axworthy: I have a question about federal transfers to the provinces. We have heard suggestions from Mr. Wilson that he is going to cut further, on top of Bill C-69. Maybe that means that all provinces are going to be treated equally from now on, rather than not. I guess the comments you made about Bill C-69 could be made with regard to further cuts. But it seems to me that we are seeing the support get considerably less. We are heading in the wrong direction rather than in the right direction. What do you think we can do about it?

Mr. Goldberg: Our organization has said that we should tax individuals. If we have "rich provinces", there are rich people in Ontario but there are also poor people. There are still rich people in New Brunswick even though it is a poor province, or in Quebec or in other places. If we look at the geographic difficulties of Canada and the economies that follow—you were mentioning Saskatchewan earlier, and rural Quebec—then we need to use federal transfer payments. We need then to charge individuals. The main mechanism for getting taxes should be individual progressive income taxes. Those who have an ability, myself and probably yourselves, should pay more. We should be willing to pay more in order to address that.

We may fall into the situation of those that are others. We should not target it and say that B.C. is a rich province and therefore they can have programs and they can do them on their own and Manitoba and Saskatchewan are poor provinces and, to hell with them, they will not get those programs. That is not a way of keeping the country together.

When we think of Canada, I guess because we are facing those times, we have now moved a lot of our discussion in our organization to what are ways that bind the country rather than break it apart? Part of the ways that bind a country is that there is a sense of shared responsibility, that there is a sense that as a citizen I have these obligations and in return I receive these rights and benefits. If we say that in this region you will get these rights but in this other region you will not, or that in this region, if you are able to, you will not charge premiums or extra billing but in that region you will because the provinces are now responsible for that, what holds us together as a country? What binds us?

[Traduction]

La présidence: C'est ce que j'aimerais faire.

M. Goldberg: Mais ce doit être suffisant.

La présidence: Oui.

M. Goldberg: Pour ce qui est d'être suffisant, nous savons maintenant que les limites utilisées par Statistique Canada pour les faibles revenus ou les mesures du panier à provisions utilisé par le Metro Toronto Social Planning Council sont très proches les unes des autres. Nous avons une bonne idée de ce qui peut suffire. Nous savons également que l'assistance sociale est inférieure de 40 p. 100 à ce qui serait approprié. Si l'on veut vraiment régler le problème de la pauvreté, il faudrait des augmentations très importantes.

M. Axworthy: J'ai une question à poser au sujet des transferts fédéraux vers les provinces. M. Wilson a laissé entendre qu'il allait procéder à d'autres coupures, en plus du projet de loi C-69. Cela veut peut-être dire que, à partir de maintenant, les provinces seront toutes traitées de la même façon. Ce que vous avez dit au sujet du projet de loi C-69 s'appliquerait sans doute à des réductions supplémentaires. Il me semble cependant que le soutien financier diminue considérablement. Nous partons sur la mauvaise voie plutôt que sur la bonne. Que pouvons-nous faire à ce sujet, selon vous?

M. Goldberg: Notre organisation dit qu'il faudrait faire payer les particuliers. S'il y a des «provinces riches», cela veut dire qu'il y a des personnes riches en Ontario, mais qu'il y a aussi des pauvres. Il y a aussi des riches au Nouveau-Brunswick, même si c'est une province pauvre, comme au Québec ou ailleurs. Si nous tenons compte des problèmes géographiques du Canada et des conséquences qui en découlent sur le plan économique—vous parliez tout à l'heure de la Saskatchewan, et des régions rurales du Québec—il faut alors avoir recours au versement de transferts fédéraux. Il nous faut alors facturer les particuliers. La meilleure méthode est celle d'un impôt sur le revenu progressif. Ceux qui en sont capables, moi-même et sans doute vous-mêmes, devraient payer plus. Nous devrions être prêts à payer plus pour régler cette question.

Nous devons tenir compte de la situation des autres. Nous ne pouvons pas voir les choses isolément et dire que la Colombie-Britannique est une province riche et qu'elle peut donc avoir certains programmes de son côté, alors que le Manitoba et la Saskatchewan sont pauvres et, tant pis pour elles, elles n'auront pas ces mêmes programmes. Ce n'est pas ainsi que l'on préserve l'unité du pays.

Quand on pense au Canada, par les temps qui courent, il convient de se demander, comme nous le faisons maintenant dans notre organisation, comment on peut rendre le pays plus homogène plutôt que le faire éclater. Parmi les choses qui contribuent à unifier un pays, il y a le sens des responsabilités partagées, le sentiment que, en tant que citoyen, j'ai certaines obligations et que, en retour, je reçois certains droits et avantages. Si nous disons qu'on accordera certains droits dans une région, mais pas dans une autre, ou que, dans une région donnée, si cela est possible, on ne fera pas payer de prime ou de surfacturation, alors que ce sera le cas dans une autre région, puisque cela est du ressort des provinces, qu'est-ce qui assure l'unité du pays? Quels sont les liens entre nous?

I asked this question when I did a presentation at a provincial Progressive Conservative policy convention: what are the things that make you feel different from being with the U.S.? Because the north-south attraction geographically is very strong both in the west and I think in the east. The things that come up are things like our medicare program, our social services, the way in which we treat people, our capacity to bring people in from other cultures, visible minorities, our richness of cultures, our multiculturalism. All these are things that make us different from the United States. They do not talk of economic things. That is part of it, because that is how we pay for those, but the things that bind us as a country, as a people, are in fact the social programs that tell us we have rights and at that same time we have obligations to pay for those.

We need to be treated fairly across this country. If we proceed with one area of the country, British Columbia, because it is rich, having services that Saskatchewan does not have, then why would people in B.C. want to tie together with Saskatchewan, or vice versa? Those are the sorts of things the federal government needs to deal with.

• 1125

The Chair: But the level of services in various provinces is quite disparate.

Mr. Goldberg: That is right.

The Chair: That is because of the Canada Assistance Plan, because of the EPF funding and so on being block funding that is not necessarily taken advantage of or is not necessarily going for the...

Mr. Goldberg: In some cases, it is because the provinces cannot afford it. An individual province cannot afford to take advantage of it, and that is where I think the transfer payments become a tool that could be used to address this.

There are other things. The provinces have not played square with any federal government. It is not just this government. It was with the Liberals before that.

The Chair: I have a municipal background, but I can remember the constant complaints that the federal government was starting programs and then not funding them. You can see all kinds of examples of that in the Secretary of State budget. There was the complaint that the provinces were not in control. Now we hear from Quebec in this recent report that they want total control. They do not want the federal government doing anything except transferring income to the provinces in a very general way. I have some sympathy for that viewpoint because it does distort local priorities. At the same time, it seems to me that our mission as a national government is to try to get the money and the services to the individuals so that there is a level of service.

[Translation]

J'ai posé cette question lorsque j'ai présenté une communication lors d'un congrès provincial du Parti progressiste conservateur: qu'est-ce qui vous fait sentir différents des États-Unis? Il faut penser que l'attirance Nord-Sud est géographiquement très forte à l'Ouest, et je pense, à l'Est. Les choses que l'on cite, ce sont par exemple l'assurance-maladie, nos services sociaux, la façon dont nous traitons les gens, notre capacité d'intégrer les gens d'autres cultures, les minorités visibles, notre richesse culturelle, notre multiculturalisme. Voilà des choses qui nous rendent différents des États-Unis. On ne parle pas de questions économiques. Cela en fait partie, puisque c'est ce qui permet de payer le reste, mais ce qui nous unit en tant que pays, en tant que peuple, ce sont les programmes sociaux qui nous disent que nous avons des droits et que, en même temps, nous avons l'obligation de payer pour cela.

Nous devons être traités de façon équitable dans l'ensemble du pays. Si une région du pays, la Colombie-Britannique, peut avoir certains services parce qu'elle est riche, alors que la Saskatchewan ne les aura pas, pourquoi est-ce que les gens de la Colombie-Britannique voudraient avoir des liens avec la Saskatchewan, ou vice-versa? Voilà le genre de choses dont doit s'occuper le gouvernement fédéral.

La présidence: Mais le niveau de services varie de façon importante d'une province à l'autre.

M. Goldberg: C'est excat.

La présidence: C'est parce que le Régime d'assistance publique du Canada, le FPE, etc., se font sous forme de subventions globales et qu'on n'en profite pas nécessairement ou que l'on ne cherche pas nécessairement à...

M. Goldberg: Dans certains cas, c'est parce que les provinces ne peuvent pas se le permettre. Une province donnée ne peut pas se permettre d'en profiter, et c'est pourquoi je pense que l'on pourrait régler cette question avec les paiements de transfert.

Il y a d'autres choses. Les provinces n'ont été honnêtes avec aucun gouvernement fédéral. Pas seulement avec celui-ci. C'était le cas avec les libéraux auparavant.

La présidence: J'ai une expérience au niveau municipal, mais je me rappelle que l'on se plaignait constamment du fait que le gouvernement fédéral lançait des programmes, mais ne les finançait pas. On peut en trouver toutes sortes d'exemples dans le budget du Secrétariat d'État. On se plaignait de ce que cela n'était pas géré par les provinces. Et voilà que le Québec, dans ce récent rapport, nous dit qu'il veut avoir la haute main absolue sur les programmes; le gouvernement fédéral ne devrait rien faire d'autre que transférer un revenu aux provinces de façon très générale. Ce point de vue me paraît assez séduisant, parce qu'il modifie des priorités locales. En même temps, il me semble que, en tant que gouvernement national, notre rôle est d'essayer de fournir l'argent et les services aux citoyens afin qu'ils soient assurés d'un certain niveau de services.

Perhaps we need to look at other mechanisms. For example, in the health area, we had one suggestion of needs based funding tied in with the goals of the health plan. Similarly with poverty, we need something that really gets to individuals across Canada in an equitable fashion.

Mr. Goldberg: I think at the program level I have a great deal of sympathy with that. The program should be delivered locally. Financing is easier to do at the larger level and then distributed more to the local level. There are clearly roles for the federal government in terms of saying these are the minimums they will expect if we are going to receive the money.

Under the Canada Assistance Plan, some of the rules were just very bad rules. The assets requirement is an example. That only the poorest of the poor could receive income assistance and you had to strip yourself of all assets created anomalies that made it more difficult for people to get out of poverty. The earnings exemption rules that are part of federal requirements is another example. For instance, in B.C. now, the provincial government has its enhanced earnings exemption. Once they have passed the exemptions that are allowed under the Canada Assistance Plan, we only tax them back at 75% instead of 100%, as the feds require. So there are anomalies in the act.

The Canada Assistance Plan was not a panacea. It was an interesting act that made opportunities and showed us some important lessons we could address, but we do not want to throw out everything. Again, there is that balance, and it is a tricky one. I do not envy the politicians in terms of having to work this one through. I can speak off the top of my head. I do not have to carry the can for it afterwards.

It is important to find that balance between national standards so that if you move, let us say, from Saskatchewan to Quebec to New Brunswick to B.C., you are not going to pay surcharges on medical. The Canada Health Act of 1984, looking back over the last 20 years, from my perspective, has probably been the most important piece of legislation that finally told the provinces there were rules by which they received money from the federal government.

Those same things should apply in post-secondary edcuation. You cannot charge increased tuition fees from one province to another. Turn it all over to the provinces, and sure as heck, my niece who now goes to McGill will pay a very different fee than she does now. Those are things that take us apart. They do not put us together. As you think through the unintended consequences of what is the balance between local delivery and using the greater capacity of the federal tax base, you will have some undulations, but there will be somewhat of a reasonable playing field across Canada. If you move, you are not penalized for moving.

[Traduction]

Peut-être devrions-nous envisager d'autres mécanismes. Par exemple, dans le domaine de la santé, on nous a parlé d'un financement établi en fonction des besoins et rattaché aux objectifs du plan de santé. De la même façon, pour la pauvreté, il nous faut quelque chose nous permettant de nous adresser de façon équitable à tous les Canadiens dans l'ensemble du pays.

M. Goldberg: Je pense que, au niveau du programme, cela me paraît très attrayant. Il faudrait le mettre en oeuvre localement. Il est plus facile de financer les choses au niveau le plus élevé et d'en assurer la distribution au niveau local. Le gouvernement fédéral a assurément un rôle à jouer pour dire quels sont les minimums à respecter si l'on veut recevoir les fonds.

Certaines des règles du Régime d'assistance publique du Canada étaient très mauvaises. L'exigence relative aux biens personnels, par exemple. Seuls les plus pauvres parmi les pauvres pouvaient recevoir un soutien du revenu, et il fallait se débarrasser de tous ses biens personnels; cela créait des anomalies qui compliquaient encore la tâche de ceux qui voulaient se sortir de la pauvreté. Les règlements relatifs à l'exemption des gains que l'on trouve dans les exigences fédérales en sont un autre exemple. C'est ainsi que, en Colombie-Britannique, le gouvernement provincial a augmenté son exemption des gains. Quand ceux-ci dépassent la somme autorisée en vertu du Régime d'assistance publique du Canada, nous ne les imposons qu'à 75 p. 100 au lieu de 100 p. 100, comme l'exige le gouvernement fédéral. Il y a donc des anomalies dans la loi.

Le Régime d'assistance publique du Canada n'était pas une panacée. C'était une loi intéressante, qui offrait des possibilités et qui nous montrait des choses importantes à prendre en considération, mais il ne faut pas chercher à se débarrasser de tout. Là encore, il faut trouver un équilibre, et c'est ce qui est difficile. Je n'envie pas les politiciens pour ce qui est d'essayer de régler cette question. Je peux dire ce qui me passe par la tête, et je n'ai pas ensuite à en assumer la responsabilité.

Il est important d'établir des normes nationales équilibrées afin que, si l'on va par exemple de la Saskatchewan au Québec au Nouveau-Brunswick ou en Colombie-Britannique, on n'ait pas à payer de frais supplémentaires pour les soins de santé. Pour ce qui est des 20 dernières années, il me semble que la Loi canadienne de 1984 sur la santé a sans doute été la loi la plus importante, disant finalement aux provinces quelles sont les règles en fonction desquelles elles peuvent recevoir de l'argent du gouvernement fédéral.

Les mêmes choses devraient s'appliquer à l'éducation postsecondaire. On ne doit pas payer des frais de scolarité plus élevés si l'on change de province. Si on s'en remet aux provinces, on peut être certain que ma nièce qui va à McGill paiera des frais beaucoup plus élevés que ce qu'elle paie maintenant. Ce sont les choses qui nous séparent au lieu de nous rapprocher. Quand vous réfléchirez aux conséquences inattendues découlant de la recherche d'un équilibre entre l'exécution d'un programme au niveau local et l'utilisation de la capacité plus grande de l'assiette fiscale fédérale, on aura certains problèmes, mais la situation sera assez équilibrée dans l'ensemble du Canada. Si vous déménagez, on ne vous pénalisera pas pour autant.

The Chair: Thank you very much.

Mr. Goldberg: Thank you.

• 1130

The Chair: I would like to welcome the representatives from the Vanier Institute of the Family, Dr. Robert Glossop and Mr. Mirabelli. We are very pleased to have you here.

This is a very important institution. I can recall many years ago when I was fighting the North York Family by-law that I used quotes from the Vanier Institute of the Family in my briefs. It is one with which I have been familiar for some time.

Mr. Alan Mirabelli (Co-ordinator of Administration, Vanier Institute of the Family): Madam Chair, members of the committee, there is a risk that we are going to sound repetitive, but I think it is worth saying that the Vanier Institute of the Family has a great deal of respect for SPARC and we certainly support much of what you heard this morning.

I would also like to express our appreciation on behalf of our board of directors, and particularly our president, Lawrence Nestman, for this opportunity to meet with you this morning, to review the perspective and major points articulated in the brief submitted to you about this time last year, and presumably to respond as best we can to any questions you may wish to put to us.

It might be helpful if you knew something of the institute. The Vanier Institute of the Family has, since its inception in 1965 under the patronage of their excellencies Governor General Georges P. Vanier and Madame Pauline Vanier, worked to promote the well-being of Canadian families through its programs of research, communications, and public education, as carried out under the direction of its nationally representative board of directors. This voluntary organization maintains a regular contact with some 8,500 Canadians and organizations representing, among others, educators, family service professionals, policy-makers, researchers, and family members themselves.

We also want to acknowledge our appreciation to you for the concerted attention that you are giving to your considerations of the causes, consequences and possible remedies of what is, quite frankly, an unacceptable state of affairs in a nation that is so fortunate, a nation that prides itself on its commitment to fairness and equity, and a nation that claims to cherish its children.

The Vanier Institute of the Family's concern over the incidence of poverty among children and over the short-term and long-term consequences of it is longstanding. In point of fact, it has been a concern throughout the 25 years of the institute's work. As long ago as 1970 the institute presented its brief on poverty and young children to the special Senate committee on poverty. We note this because in themselves the persistence of childhood poverty and the persistence of parliamentary concern and the concern of others such as the institute are telling.

However, this whole issue of poverty around which we have circled for so long does have a human face to it: the hunger of a child and the anguish and guilt of his or her parents; the poor grades and wasted opportunity of the child

[Translation]

La présidence: Merci beaucoup.

M. Goldberg: Merci.

La présidence: Je souhaite la bienvenue aux représentants de l'Institut Vanier de la famille, M. Robert Glossop et M. Mirabelli. Nous sommes très heureux de vous accueillir.

Votre institution est très importante. Il y a de nombreuses années, alors que je luttais contre le règlement sur la famille de North York, j'ai utilisé dans mes mémoires des citations de l'Institut Vanier de la famille. Je suis au courant des travaux de cet institut depuis longtemps.

M. Alan Mirabelli (coordonnateur de l'Administration, Institut Vanier de la famille): Madame la présidente, membres du comité, au risque de sembler répétitif, je crois qu'il vaut la peine de dire que l'Institut Vanier de la famille a beaucoup de respect pour le SPARC et que nous sommes d'accord avec une bonne partie de ce que vous avez entendu ce matin.

J'aimerais également vous remercier, au nom de notre conseil d'administration et particulièrement de notre président, Lawrence Nestman, de nous avoir donné cette occasion de vous rencontrer ce matin pour revoir le point de vue et les principaux éléments du mémoire que nous vous avons soumis vers cette époque l'an dernier et, j'imagine, pour répondre de notre mieux aux questions que vous pourriez vouloir nous adresser.

Il pourrait être utile de donner certains renseignements sur l'institut. Depuis sa création en 1965 sous le patronage de Leurs Excellences le gouverneur général Georges P. Vanier et M^{me} Pauline Vanier, l'Institut Vanier de la famille oeuvre pour le bien-être des familles canadiennes. Grâce à ses programmes de recherche, de communication et d'éducation du public mis en place sous la direction de son conseil d'administration constitué de représentants du pays tout entier, cet organisme bénévole est en contact régulier avec 8,500 personnes et organisations représentant, entre autres, des éducateurs, des professionnels, des services familiaux, des décideurs, des chercheurs et des membres de familles.

Nous voulons également vous témoigner notre appréciation de l'attention soutenue que vous donnez à votre étude des causes, des conséquences et des recours possibles à l'égard de ce qui est, à vrai dire, une situation tout à fait inacceptable dans un pays aussi fortuné, un pays qui se vante de son engagement envers les principes de justice et d'équité, un pays qui déclare chérir ses enfants.

Il y a longtemps que l'Institut Vanier de la famille s'inquiète de la fréquence de la pauvreté chez les enfants et de ses conséquences à court terme et à long terme. En fait, cette préoccupation caractérise le travail de l'institut depuis 25 ans. Dès 1970, l'institut a présenté son mémoire sur la pauvreté et les jeunes enfants au comité sénatorial spécial sur la pauvreté. Nous mentionnons ce fait, car la persistance de la pauvreté des enfants et la persistance de la préoccupation des parlementaires et d'autres organismes comme l'institut sont une preuve éloquente de la gravité de la situation.

Toutefois, toute cette question de la pauvreté autour de laquelle nous tournons depuis si longtemps comporte pourtant un visage humain: la faim d'un enfant et l'angoisse et la culpabilité de ses parents; les piètres résultats et les

who is undernourished; the tension, conflict, and even violence within which the child grows that is fuelled by financial insecurity; the fear experienced by the child left alone because child care is unavailable or unaffordable; the risk of accidents, and even death, when the neighbourhoods and streets where poor children play are unsafe; the exhaustion of the single parent trying to juggle the competing demands of her workplace and the needs of her children; the elevated threat of early experimentation and abuse of alcohol and drugs; the native child suffering with tuberculosis or growing up in one of the six out of every ten native households without running water.

About two and a half years ago the Vanier Institute joined with six other national associations—those of you who are in Ottawa know how difficult it is sometimes for six organizations to get together and agree on anything, so this was really a major event insofar as we were concerned—the Canadian Child Welfare Association, the Canadian Council on Children Youth, the Canadian Council on Social Development, the Canadian Institute of Child Health, Child Poverty Action Group and Family Service Canada in an effort to draw to the attention of legislators such as yourselves, and of the Canadian public, the circumstances and needs of children growing up in poverty. The efforts of what we came to refer to as the Child Poverty Coalition were in some respects quite successful.

• 1135

In order to acknowledge and celebrate the 25th anniversary of the Vanier Institute last year, we sponsored a speaking tour that took us to every region of Canada. The tour provided us with the opportunity to speak with some 20,000 Canadians—business people, educators, civil servants, family researchers and professionals, and, last but not least, family members themselves.

On the basis of the conversations we had, we can report to you that the issue of childhood poverty has made it, in one way or another, to the agendas of practically all provincial governments. It has also become a central preoccupation of those professionals who seek to work with and on behalf of families—teachers, municipal politicians, and so on.

These individuals and groups are aware that some progress has been made over the last decade in reducing the absolute number of children living in poverty. Yet at the same time, they are well aware that it is children that make up the largest group of poor people in the country, and that we have been less successful in addressing their needs than we have been in addressing the needs of other economically vulnerable groups within the population, such as the aged.

Further to the previous presentation by SPARC, they are also quite aware that the recession of the early 1980s saw a dramatic increase in the rate of childhood poverty, and they can see no reason why the same pattern will not repeat itself now that we are in the midst of another economic downturn.

[Traduction]

La pauvreté

chances gâchées d'un enfant qui est sous-alimenté; la tension, les conflits et même la violence dans lesquels l'enfant grandit et qui sont provoqués par l'insécurité financière; la crainte de l'enfant laissé à lui-même parce qu'il n'y a pas de garderies ou qu'elles sont inabordables lorsqu'elles existent; le risque d'accidents et même de décès lorsque les quartiers et les rues où les enfants pauvres jouent ne sont pas sûrs; l'épuisement du parent unique qui essaie de jongler avec les exigences de son travail et les besoins de ses enfants; le risque élevé de faire tôt l'expérience de l'alcool et des drogues et d'en abuser; l'enfant autochtone qui souffre de tuberculose ou qui grandit dans l'un des six ménages autochtones sur dix qui n'a pas l'eau courante.

Il y a environ deux ans et demi, l'Institut Vanier s'est joint à six autres associations nationales—ceux d'entre vous qui sont d'Ottawa savent combien il peut être difficile d'amener six organismes à se mettre d'accord sur quoi que ce soit, de sorte qu'il s'agissait vraiment d'un événement majeur pour nous—l'Association canadienne d'aide à l'enfance en difficulté, le Conseil canadien de l'enfance et de la jeunesse, le Conseil canadien de développement social, l'Institut canadien de la santé infantile, le Groupe d'action positive contre la pauvreté enfantine et Services à la famille Canada, en vue d'attirer l'attention des législateurs tels que vous et du public canadien sur la situation et les besoins des enfants qui grandissent dans la pauvreté. Les efforts de ce que nous en sommes venus à appeler la Coalition contre la pauvreté enfantine ont été à certains égards couronnés de succès.

Dans le but de reconnaître et de célébrer le 25e anniversaire de l'Institut Vanier, l'an dernier, nous avons organisé une tournée de conférences qui nous a amenés dans toutes les régions du Canada. Cette tournée nous a donné l'occasion de parler à quelque 20,000 Canadiens—gens d'affaires, éducateurs, fonctionnaires, chercheurs et professionnels du domaine de la famille et, enfin, membres de familles eux-mêmes.

D'après les entretiens que nous avons eus, nous pourrons vous dire que la question de la pauvreté enfantine figure maintenant, d'une façon ou d'une autre, à l'ordre du jour de presque tous les gouvernements provinciaux. Elle est également devenue une préoccupation centrale des professionnels qui tentent de travailler avec les familles et pour elles: enseignants, politiciens municipaux, etc.

Ces particuliers et ces associations savent qu'on a accompli certains progrès au cours de la dernière décennie en vue de réduire le nombre absolu d'enfants qui vivent dans la pauvreté. Et pourtant, ils savent bien que ce sont les enfants qui constituent le groupe de pauvres le plus important du pays, et que nous avons moins bien réussi à répondre à leurs besoins qu'à ceux des autres groupes économiquement vulnérables au sein de la population, tels les aînés.

Comme l'a démontré l'exposé précédent du SPARC, ils savent également très bien que la récession du début des années 80 a entraîné une augmentation dramatique du taux de pauvreté enfantine, et rien ne les porte à croire que la situation ne se répétera pas, maintenant que nous sommes aux prises avec un autre ralentissement économique.

I would like to comment a bit on the 25th anniversary speaking tour. There was an underlying feeling that although they really wished to do something and were very committed to dealing with childhood poverty, the implications of some of the policies that have been put in place in the last six or seven years have really made them withdraw somewhat from their commitment to the nation's children and from their sense of obligation. They feel that if you are hitting me over the head, I have to look after myself before you ask me to look after anybody else. This we found disturbing.

This is not the sentiment the previous speaker was talking about. This is people talking from their gut. These are people with genuine concerns who are saying that now they have to look after themselves. That is not the kind of country we set out to create when we created CAP or family allowance or other support programs. We may be talking about legislation or about improvements, but some of the unintended consequences of actions already taken may be creating a ground that is not as fertile as we would hope it would be.

Dr. Robert Glossop (Co-ordinator, Programs and Research, Vanier Institute of the Family): Thank you. Alan referred to the work we engaged in with the other members of the Child Poverty Coalition, which resulted in a booklet that probably you have seen called *The Choice of Futures*. He suggested that it was quite successful, but I have some concern about the success we had, and I will characterize it in this fashion.

We were indeed able to generate a little bit more public attention concerning childhood poverty, its causes and consequences. But when the media picked up on the topic they very often portrayed children in poverty as isolated and atomized street urchins, homeless waifs, as a distinct population that legislators such as yourselves or service providers could respond to as though these children existed in isolation from their families. It was for that reason that in our brief we sought to emphasize and underscore the fact that the vast majority of poor kids are poor precisely because of the vulnerable economic circumstances of their parents.

The conclusion we drew from this realization is that the elimination or reduction of childhood poverty and the amelioration of its short-and long-term consequences will not be accomplished by policies and programs directed toward children themselves, but only through those that can effectively address the economic needs of their parents. For that reason we drew attention to the fact that the instance of childhood poverty is without doubt associated with the structure and functioning of today's families. While it is absolutely true that children living with single-parent mothers are approximately five times more likely to be liviing in poverty than their counterparts in two-parent families, it is also true that the majority of poor kids-about 60% of them—live with two parents. The majority of poor children do have at least one parent who has a job. Young families are more likely to experience poverty, and larger families with a number of children are more likely to be poor.

[Translation]

J'aimerais parler brièvement de la tournée de conférences du 25° anniversaire. Nous ne pourrions pas nous défendre de l'impression que, bien qu'on désire véritablement faire quelque chose et qu'on soit engagé à lutter contre la pauvreté enfantine, les conséquences de certaines politiques implantées au cours des six ou sept dernières années ont en fait quelque peu amoindri l'engagement envers les enfants du pays et le sentiment du devoir. On estime que lorsqu'on se fait battre, il faut s'occuper de soi avant de s'occuper des autres. Ce phénomène nous a inquiétés.

Il ne s'agit pas du sentiment dont parlait le précédent intervenant. Il s'agit d'une réaction viscérale. Il s'agit de gens qui ont de véritables problèmes et qui disent que le temps est venu de s'occuper d'eux-mêmes. Ce n'est pas le pays que nous voulions construire lorsque nous avons mis en place le RAPC, les allocations familiales ou les autres programmes de soutien. Nous pouvons parler de mesures législatives et d'améliorations, mais certaines des conséquences imprévues de gestes déjà posés pourraient faire que le terrain ne soit pas aussi fertile que nous voudrions l'espérer.

Dr Robert Glossop (coordonnateur, Programmes et recherches, Institut Vanier de la famille): Merci. Alan a parlé du travail que nous avons fait avec les autres membres de la Coalition contre la pauvreté enfantine, qui a abouti à la publication d'un petit livre que vous avez probablement vu, intitulé: *The Choice of Futures*. Il parle de réussite, mais j'ai certaines réserves quant à cette réussite.

Nous avons effectivement pu générer un peu plus d'attention publique pour la pauvreté enfantine, ses causes et ses conséquences. Mais lorsque les médias se sont emparés du sujet, ils ont souvent représenté les enfants pauvres comme des enfants errants, isolés et atomisés, une population distincte dont les législateurs tels que vous et les prestateurs de services pouvaient s'occuper comme si ces enfants existaient à part de leurs familles. C'est pour cela que nous avons voulu souligner avec force dans notre mémoire le fait que la grande majorité des enfants pauvres sont pauvres précisément en raison des circonstances économiques vulnérables de leurs parents.

Ayant compris cela, nous en sommes venus à la conclusion qu'on ne pourra pas éliminer ou réduire la pauvreté enfantine ni en adoucir les conséquences à court ou à long terme au moyen de politiques et de programmes qui visent les enfants eux-mêmes, mais uniquement par des politiques et programmes susceptibles d'avoir un effet réel sur les besoins économiques de leurs parents. C'est pourquoi nous avons attiré l'attention sur le fait que la pauvreté enfantine est sans aucun doute liée à la structure et au fonctionnement des familles d'aujourd'hui. S'il est tout à fait vrai que les enfants qui habitent avec une mère seule risquent environ cinq fois plus de vivre dans la pauvreté que leurs homologues de familles biparentales, il est également vrai que la majorité des enfants pauvres-soit environ 60 p. 100—habitent avec leurs deux parents. La majorité des enfants pauvres ont au moins un parent qui a un emploi. Les jeunes familles risquent davantage de connaître la pauvreté, tout comme les familles nombreuses.

• 1140

•

As the family circumstances of children change through divorce, separation, death and remarriage, children are likely to enter and perhaps leave the ranks of Canada's poor children. From a researcher's point of view, one of the interesting things we do not know very much about at all is what the long-term consequences are of a child falling into poverty by virtue say of separation or divorce, being in poverty for a while and then leaving. They leave the poverty ranks, yes, but we do not really understand what the long-term emotional, psychological, and educational consequences of that period of poverty are.

In an economics and societal context that increasingly requires families to have two incomes, those families with only one income are in most cases relatively more deprived and more likely to experience or endure poverty.

In our brief to you we spoke as well of how our apparent inability to respond adequately to the needs of our poor children is part and parcel of a general erosion of commitment to children and their parents. Whereas childless couples had a lower poverty rate in 1988 than they did in 1980, families with children ran a greater risk of poverty at the end of the same period.

Through a combination of changes to the tax system and the child and family benefits systems, significant revenues and support have been withdrawn from parents and their children. Most significant among those changes have been the partial de-indexation of the child benefit system, the reduction in the value of the former child tax exemption and the corresponding level at which the post-tax-reform value of the child tax credit was established. I should say that we were fully in support of shifting to the system of child tax credits. We simply question the value at which the initial credit was set. There are also the reduction in the refundable child tax credit turning point, and most recently the claw-back of family allowances from middle-income and upper-income earners. In effect, these changes have transferred part of the tax burden from those who do not have children to those who do.

Let us return then to our previous suggestion that the poverty of children in the vast majority of cases is a consequence of the vulnerable economic circumstances of their parents. It is evident that if we are to reduce or eliminate the poverty that jeopardizes the future of a large proportion—15%, 16%, 17%—of the next generation of Canadians, which is the generation upon which we in this room shall all depend in some measure, it will be necessary to introduce reforms and programs and policies across a broad array of policy measures, not dissimilar from those that were identified as employment policies and income support policies by the previous presenter.

[Traduction]

Chaque fois que le divorce, la séparation, le décès et le remariage modifient la situation familiale des enfants, ceux-ci ont de bonnes chances d'entrer dans les rangs des enfants pauvres du pays ou de les quitter. Les chercheurs n'ont pas beaucoup de renseignements sur un facteur pourtant intéressant, c'est-à-dire les conséquences à long terme du fait qu'un enfant devient pauvre, par exemple en raison d'une séparation ou d'un divorce, demeure pauvre un certain temps, puis quitte les rangs des pauvres. Ce ne sont plus des pauvres, effectivement, mais nous ne comprenons pas vraiment les conséquences émotives, psychologiques et éducatives à long terme de cette période de pauvreté.

Dans un contexte économique et social qui exige de plus en plus que les familles disposent de deux revenus, les familles qui n'en ont qu'un sont dans la plupart des cas relativement défavorisées et risquent davantage de connaître ou de subir la pauvreté.

Dans notre mémoire, nous mentionnons également le fait que notre incapacité apparente de répondre convenablement aux besoins de nos enfants pauvres s'insère dans le cadre de l'érosion générale de notre engagement envers les enfants et leurs parents. Tandis que les couples sans enfants avaient en 1988 un taux de pauvreté inférieur à celui de 1980, les familles avec des enfants risquaient davantage d'être pauvres à la fin de la même période.

Par un ensemble de modifications du régime fiscal et du régime de prestations aux enfants et aux familles, on a retiré aux parents et à leurs enfants des revenus et des soutiens importants. Le plus important de ces changements est la désindexation partielle du système de prestations pour enfants, la réduction de la valeur de l'ancienne exemption fiscale pour enfants et le niveau correspondant auquel on a fixé la valeur du crédit d'impôt pour enfants après la réforme fiscale. Je dois dire que nous étions tout à fait en faveur de l'adoption du système de crédit d'impôt pour enfants. Nous mettons tout simplement en doute le niveau auquel ce crédit a été fixé au départ. Il y a également le réduction du seuil du crédit d'impôt remboursable pour enfants, et dernièrement, la reprise des allocations familiales aux familles aux revenus moyens ou élevés. Ces changements ont eu pour effet de transférer une partie du fardeau fiscal de ceux qui n'ont pas d'enfants à ceux qui en ont.

Revenons à ce que nous disions tout à l'heure, c'est-à-dire que la pauvreté des enfants, dans la très grande majorité des cas, est une conséquence de la vulnérabilité économique de leurs parents. Il est évident que si nous voulons réduire ou éliminer la pauvreté qui met en danger l'avenir d'une proportion importante—15 p. 100, 16 p. 100, 17 p. 100—de la prochaine génération de Canadiens, génération dont nous tous qui sommes ici dépendrons dans une certaine mesure, il faudra réformer les programmes et les directives à l'égard d'une vaste gamme de politiques de l'État, ressemblant à ce que l'intervenant précédent a appelé des politiques d'emploi et de soutien du revenu.

We will, as we suggested in our brief, need to renew our commitment to policies and programs of family income security, based on the principle of horizontal equity. We will also need to go beyond the reaffirmation of our support for all parents and children, with enhanced targeted income security programs to be put in place and enhanced by both federal and provincial governments. And that is pertinent I think to the conversation you had earlier about the consequences of Bill C-69.

We will need to commit ourselves to economic development and employment creation programs. We will need to provide supplementary programs of child care, education, and training. These we feel would be perhaps most important for single-parent moms trying to enter the labour force. However, they have a general importance for the population of poor families and poor children.

We too share a concern over the diminishing purchasing value of minimum wages, and a concern about the consequences of the changing dynamics of the labour market. We think we need to continue to work towards the elimination of employment and wage discrimination based on sex or heritage, and in this regard it would be essential to acknowledge the distinct circumstances and needs of Canada's first peoples.

We will need to minimize the economic consequences of marital breakdown. We will need to ensure a sufficient stock of adequate and affordable housing. And when necessary, and hopefully as a short-term measure, we will provide services and supports to assist parents in providing for their children, nutritionally, educationally and so on.

Thank you. We would welcome the opportunity to respond as best we can to any questions you might have.

The Chair: There is the question of the child allowance, and you were here when we had the conversation before. What I am thinking of is something that would possibly replace the child tax credit system, that would take all the income-related programs that are currently in the tax system and in funding from the federal government, probably take the Canada Assistance Plan welfare portion out, remove all those things and directly give to the mother or the guardian a cheque to cover the needs of the child for nutrition and so on, but a reasonable cheque that would deliver an adequate level of income, provided of course the other social service counselling services and so on and everything else, the support systems, were also in place, not something that would replace.

• 1145

You would then of course be dealing at the local level with the problem of inadequate welfare rates in some instances, or inadequate minimum wage, but you would be talking about the minimum wage and the welfare rate related to the costs of an individual and the adult. Given that the provinces also have the retraining capability and so on and are the deliverers of social service and health services, it seems to me that this would go a long way toward alleviating

[Translation]

Comme nous le disons dans notre mémoire, il nous faudra renouveler notre engagement envers les politiques et programmes de sécurité du revenu des familles, d'après le principe de l'équité horizontale. Il ne suffira plus de réaffirmer notre soutien pour tous les parents et enfants, mais il faudra implanter des programmes ciblés et améliorés de sécurité du revenu, avec la collaboration des gouvernements fédéral et provinciaux. Cela nous ramène, je crois, à la conversation que vous avez eue tout à l'heure à propos des conséquences du projet de loi C-69.

Il nous faudra nous engager à lancer des programmes de développement économique et de création d'emplois. Il nous faudra des programmes supplémentaires de garderies, d'enseignement et de formation. Ces programmes seraient selon nous particulièrement importants pour les mères seules qui tentent d'entrer sur le marché du travail. Toutefois, ils présentent une importance générale pour toute la population des familles pauvres et des enfants pauvres.

Nous nous inquiétons aussi de la diminution de la valeur d'achat du salaire minimum, de même que des conséquences de l'évolution de la dynamique du marché du travail. Nous estimons qu'il nous faut continuer à travailler à éliminer la discrimination en matière d'emploi et de rémunération d'après le sexe ou l'héritage, et à cet égard, il serait essentiel de reconnaître la situation et les besoins particuliers des premières nations du Canada.

Il nous faudra réduire au minimum les conséquences économiques de l'échec du mariage. Il nous faudra veiller à ce qu'il y ait un parc suffisant de logements convenables et abordables. Et au besoin, en espérant que ce sera une mesure à court terme, nous assurerons des services et des soutiens pour aider les parents à satisfaire les besoins de leurs enfants, sur le plan de la nutrition, de l'éducation, et ainsi de suite.

Merci beaucoup. Nous serons heureux de répondre de notre mieux aux questions que vous pourriez vouloir nous poser.

La présidence: Il y a la question de l'allocation pour enfants, et vous étiez ici quand nous en avons parlé tout à l'heure. Je pense à quelque chose qui pourrait remplacer le système de crédit d'impôt pour enfants, qui prendrait tous les programmes liés au revenu qui existent actuellement dans le régime fiscal et dans le financement du gouvernement fédéral, qui enlèverait probablement la portion d'aide sociale du Régime d'assistance publique du Canada, qui éliminerait tout cela pour donner directement à la mère ou au tuteur un chèque pour subvenir aux besoins de l'enfant en matière de nutrition, etc., mais un chèque raisonnable qui constituerait un niveau suffisant de revenu, à la condition bien sûr que les autres systèmes de service social, etc., les systèmes de soutien, existent également et ne soient pas remplacés.

Se poserait alors, bien sûr, au palier local, le problème de l'insuffisance de l'aide sociale dans certains cas, ou de l'insuffisance du salaire minimum, mais il s'agirait du salaire minimum de l'aide sociale par rapport aux coûts d'un individu et de l'adulte. Étant donné que les provinces sont également en mesure d'assurer le recyclage et sont les dispensateurs des services sociaux et des services de santé, il me semble que cette solution ferait beaucoup pour résoudre

the poverty problems, so that then we would be dealing with a social service problem, not an income problem. I would like your comments on that proposal.

Dr. Glossop: I would like to try as best I can to respond with two different kinds of observations.

Like the previous presenter, I have some concerns about treating children as separate units within a family and failing to acknowledge, as we have tried to emphasize, that the poverty of children is definitely related to the poverty of their parents. So any income security program dedicated exclusively to the eradication of the poverty of the children, without adequate attention and acknowledgement to all of those other employment–related questions, minimum wage questions, etc., strikes me as potentially limited, although—

The Chair: But then the debate would change, would it not? We would be saying that they would have to have used the child's allowance to support the mom.

Dr. Glossop: I am sorry. . .?

The Chair: In terms of the debate that would occur in the provinces, it would be that inadequate welfare rates are causing this particular family to use their child allowance to...

Dr. Glossop: Right.

The Chair: This kind of thing.

Dr. Glossop: It could therefore serve as a better basis upon which to resolve the issue, but I have some questions as to the extent to which the provinces would be able or be willing to fulfil their half of the bargain, which would be absolutely essential to making your plan fly, as it were.

Another observation is that I am often asked how governments should reallocate funds from one deserving group of people to another deserving group of people and I find that a very difficult question and a no-win situation.

So I would prefer to see us talk in generic terms about the eradication of poverty in Canada, within which indeed there are sub-populations to which we need to pay special attention, and the GIS is an important illustration of our capacity to introduce policies and programs to target certain groups of people.

I would like to think that an enhanced combination of family allowances and child tax credits could do so, but my principal concern is that whenever we talk about reallocating and repackaging the existing funds that go into the child and family benefits systems, we leave out of the equation the consequences of our policies and programs that have, as we have suggested, transferred the taxation burden from those without children to those with children. Unless we are willing to look again at some of the tax reforms that have been introduced, I have a concern that we will simply be dealing with a too limited pot of money and that those people who accept the responsibility on behalf of the society to nurture and care for and raise the next generation are going to be that eroding lower middle class and middle class that the Economic Council has suggested is in jeopardy at this point with the good jobs, bad jobs thesis.

[Traduction]

les problèmes de la pauvreté, de sorte qu'il s'agirait alors d'un problème de service social, et non d'un problème de revenu. J'aimerais connaître vos observations sur cette proposition.

Dr Glossop: Je ferai de mon mieux pour répondre en présentant des remarques de deux ordres.

Comme le témoin précédent, j'ai certaines réticences à traiter les enfants comme des entités distinctes au sein de la famille sans reconnaître, comme nous avons tenté de le souligner, que la pauvreté des enfants est nettement liée à la pauvreté de leurs parents. C'est pourquoi tout programme de sécurité du revenu visant exclusivement à éliminer la pauvreté des enfants, sans tenir suffisamment compte de toutes les autres questions liées à l'emploi, au salaire minimum, etc., me semble un peu étriqué, bien que...

La présidence: Mais alors le débat se modifierait, n'est-ce pas? Nous dirions qu'il aurait fallu utiliser l'allocation pour enfants pour faire vivre la mère.

Dr Glossop: Je vous demande pardon. . .?

La présidence: Pour ce qui est du débat qui aurait lieu dans les provinces, on dirait que l'insuffisance de l'aide sociale pousse telle famille à utiliser l'allocation pour enfants. . .

Dr Glossop: Oui.

La présidence: Ce genre de chose.

Dr Glossop: Cela pourrait être un meilleur fondement de solution, mais j'ai des doutes quant à la mesure dans laquelle les provinces seraient capables de s'acquitter de leur moitié du marché, ou seraient prêtes à le faire, ce qui serait absolument essentiel à la réussite de votre plan.

J'ajouterai aussi qu'on me demande souvent comment les gouvernements devraient réaffecter les fonds d'un groupe de gens méritants à un autre groupe de gens méritants, et je trouve cette question extrêmement difficile, car en fait, il n'y a pas de solution gagnante.

C'est pourquoi je préférerais que nous parlions en termes génériques de l'élimination de la pauvreté au Canada, qui comporte certes des sous-populations auxquelles il faut nous intéresser davantage, et le SRG est un bon exemple de notre capacité de mettre en place des politiques et des programmes ciblés sur certains groupes de gens.

Je serais porté à croire qu'une combinaison améliorée d'allocations familiales et de crédits d'impôt pour enfants pourrait permettre d'atteindre cet objectif, mais ce qui m'inquiète surtout, c'est que chaque fois que nous parlons de réaffecter les fonds destinés au régime de prestations pour les enfants et les familles, nous ne tenons pas compte dans l'équation des conséquences de nos politiques et de nos programmes, qui ont, comme nous l'avons dit, transféré le fardeau fiscal de ceux qui n'ont pas d'enfants à ceux qui en ont. A moins que nous ne soyons prêts à réexaminer certaines des réformes fiscales introduites, je crains que la somme globale disponible ne soit trop restreinte et que ceux qui ont accepté au nom de la société le soin d'élever la prochaine génération n'appartiennent aux classes moyennes et moyennes inférieures dont le Conseil économique laisse entendre qu'elles sont actuellement menacées par la théorie des bons emplois et des mauvais emplois.

• 1150

It seems to me that it is necessary to acknowledge that it is not just a question of taking the same amount of money now going to those parents with children and redistributing it in some fashion, a little more to the targeted population, etc. There has been a significant erosion of our commitment to all children in this society, and I think that is probably the most fundamental point that we would want to bring to your attention.

The Chair: I agree with that. When you look at the tax changes, I do not think it is tax reform. I think it is in fact cut-backs in certain areas, which the government has made for financial reasons, and they are intended to be temporary. Then I look at the system that was in place, and it has not really solved the problem of poverty.

I am thinking that perhaps if we could get something to replace the system that delivers such an inequitable level of welfare throughout the country and such inequitable levels of health and education services, particularly to low income people, with a system that at least provides a basis of income security so that the problem is not, as it is in many instances, simply a lack of money, we would then be dealing with the social service and health issues, not money.

Dr. Glossop: Without understanding fully the details of the proposal you have in your mind, I would certainly agree with you that there is a very important and perhaps should be a more significant federal role in providing the income security base and making that base or floor, as it was referred to earlier, more equitable across the country. Quite frankly, I am not an expert on federal–provincial jurisdictional debates and the disputes that will occur.

The Chair: Just enlarging the family allowance and removing the tax-back. . .

Dr. Glossop: If that is part and parcel of your proposal, we will certainly agree with that.

The Chair: We can do that now. We do not require the consent of the provinces to do that at all.

Dr. Glossop: Precisely, and we would certainly support you in that effort.

I would point out, by the way, that traditionally the OAS's primary objective was not to eradicate poverty; it was to transfer moneys from those people without children to those with children. Nevertheless, because it was a taxable benefit, it did in fact function to increase the vertical equity. It did function to transfer incomes from the wealthy to those who are in need. Therefore, I think it was a model program, and many European countries actually modelled their own systems on it, to the extent that the claw-back of family allowances has now, in my opinion, fundamentally altered the nature of that program. We rest now with the United States as the only advanced industrial country without a family allowance program, because I no longer think you can call the family allowance system we have universal.

[Translation]

J'estime qu'il faut reconnaître qu'il ne s'agit pas tout simplement de prendre l'argent actuellement destiné aux parents qui ont des enfants et de le redistribuer d'une façon ou d'une autre, en visant un peu mieux la population cible, etc. Il y a eu une érosion importante de notre engagement envers l'ensemble des enfants de notre société, et je crois que c'est là probablement la constatation la plus fondamentale sur laquelle nous voulons attirer votre attention.

La présidence: Je suis d'accord avec cela. Selon moi, les modifications fiscales ne sont pas une vraie réforme. Je pense qu'il y a en fait des coupures dans certains domaines, faites par le gouvernement pour des raisons financières, et qui devraient être temporaires. Puis j'examine le système qui était en place, et je constate qu'il n'a pas vraiment résolu le problème de la pauvreté.

Je pense que si nous pouvions trouver quelque chose pour remplacer le système qui répartit si inéquitablement l'aide sociale dans le pays, de même que les services de santé et d'éducation, particulièrement pour les personnes à faible revenu, par un système qui assure au moins la base de la sécurité du revenu de sorte de le problème ne soit pas, comme il l'est souvent, un simple manque d'argent, nous ferions alors face à des problèmes de services sociaux et de santé, et non d'argent.

Dr Glossop: Sans connaître pleinement tous les détails de la proposition que vous avez à l'esprit, je suis certes d'accord avec vous pour dire que le gouvernement fédéral a un rôle très important, qui devrait peut-être être plus significatif, à jouer pour assurer la base de sécurité du revenu et rendre cette base ou ce seuil, comme on l'a appelé tout à l'heure, plus équitable à l'échelle du pays. À vrai dire, je ne m'y connais guère en matière de conflits de compétence entre le gouvernement fédéral et les provinces.

La présidence: Le simple fait d'accroître les allocations familiales et d'éliminer la récupération. . .

Dr Glossop: Si cela fait partie de votre proposition, nous sommes certes d'accord.

La présidence: Nous pouvons faire cela dès maintenant. Nous n'avons pas besoin du consentement des provinces.

Dr Glossop: Tout à fait, et nous vous appuierions à cet égard.

Je dois souligner, en passant, que traditionnellement, l'objectif premier des allocations familiales n'était pas d'éliminer la pauvreté, mais bien de transférer des fonds des personnes sans enfants aux personnes avec enfants. Néanmoins, parce qu'il s'agissait d'une prestation imposable, elle a eu pour effet d'accroître l'équité verticale. Elle a permis de transférer le revenu des riches à ceux qui sont dans le besoin. C'est pourquoi j'estime que c'était un programme modèle, dont beaucoup de pays européens se sont inspirés, mais que la récupération des allocations familiales a maintenant, à mons avis, modifié de façon fondamentale la nature de ce programme. Nous sommes maintenant avec les États-Unis le seul pays industrialisé sans programme d'allocations familiales, car je ne crois pas que l'on puisse encore dire que notre régime d'allocations familiales est universel.

The Chair: Yes, I agree with you. I think the decline in benefits to families is something that has to be addressed in a more equitable way.

Mr. Axworthy: Thank you for your suggestions and proposals. I want to pick up on one question you raised, Mr. Mirabelli, and I had actually written it down before you raised the point. I wanted you to comment on the commitment and perhaps changes in the level of commitment of the middle class or those who are called upon to bear the greatest tax burden of programs dealing with eradicating poverty; in other words, paying for programs that can assist those in poverty to get out of poverty. With heavy tax burdens and with programs to the middle class being cut back, I wonder if you could comment on what you have seen in terms of the trends in commitment, what we can expect in the future and the implications of that.

Secondly, clearly many more people in the so-called middle class will experience poverty and times of job loss, perhaps of one partner whose earnings are absolutely essential in order to pay the mortgage and the expenses for the family. Could you indicate how you feel that might have an impact on this commitment or on our general attitude of society toward poverty?

• 1155

Mr. Mirabelli: Let me first respond in this fashion. What I was trying to communicate to you was not hard data—

Mr. Axworthy: No, that is fine.

Mr. Mirabelli: —but basically soft data derived from this tour in which Bob and I engaged. What I found—Bob can jump in any time and confirm it—was a variety of things that were quite disturbing.

Canadians in a way were saying hang on a minute; Canadian families in fact saved Canada economically, and nobody has noticed. They were saying that in 1979, just before the recession, one income, generally speaking, was adequate to support a number of dependants. Here we are in 1989, ten years later, and it now takes two incomes to maintain the same standard of living. We are not talking about greed, we are not talking about luxury here; we are talking about maintaining the same standard of living.

There is one major difference. They are saying legislators and others have no understanding of the major difference that has occurred. The major difference is that in 1979 it took 48 hours of labour to produce that family wage. It now takes 65 to 80 hours. Consequently, families are sharing leftovers, leftover energy, leftover commitment. They come to us at these meetings with that kind of sentiment.

Then they say all right, families have carried an incredible burden; if women now leave the labour force for any reason we will revisit that recession, which to some extent women have delayed. So the family's response by fielding another worker has sustained the GNP, has sustained the economy.

[Traduction]

La présidence: Oui, je suis d'accord avec vous. J'estime que la diminution des prestations aux familles mérite une solution plus équitable.

M. Axworthy: Je vous remercie de vos suggestions et propositions. Je voudrais reprendre une question que vous avez soulevée, monsieur Mirabelli, et que j'avais effectivement rédigée avant que vous en parliez. Je voudrais que vous parliez de l'engagement, et peut-être de l'évolution de l'engagement de la classe moyenne ou de ceux qui doivent assumer la plus grande partie du fardeau fiscal des programmes visant l'élimination de la pauvreté; en d'autres termes, ceux qui paient pour les programmes qui peuvent aider les pauvres à se sortir de la pauvreté. Compte tenu de l'importance du fardeau fiscal et des coupures des programmes destinés à la classe moyenne, je me demande si vous pourriez nous dire quelles tendances vous avez constatées à l'égard de cet engagement, à quoi nous pouvons nous attendre à l'avenir et quelles en sont les conséquences.

Deuxièmement, il est manifeste qu'un nombre beaucoup plus grand de personnes appartenant à la classe dite moyenne connaîtront la pauvreté et la perte d'emploi, peut-être dans le cas d'un des partenaires dont les gains sont absolument essentiels pour rembourser l'hypothèque et payer les dépenses de la famille. Pourriez-vous nous dire quel effet cela pourrait avoir, selon vous, sur cet engagement ou sur l'attitude générale de la société envers la pauvreté?

M. Mirabelli: Permettez-moi de répondre tout d'abord comme ceci. J'essayais de vous communiquer non pas des données précises. . .

M. Axworthy: C'est parfait.

M. Mirabelli: . . . mais des données imprécises découlant de cette tournée que Bob et moi avons entreprise. Nous avons constaté—et Bob peut m'interrompre quand il le voudra pour le confirmer—une variété de choses très inquiétantes.

Les Canadiens nous disent en quelque sorte: un instant. Les familles canadiennes ont en fait sauvé le Canada économiquement, et personne ne s'en est aperçu. En 1979, juste avant la récession, un seul revenu suffisait en général à faire vivre plusieurs personnes à charge. Nous voici en 1989, 10 ans plus tard, et il faut maintenant deux revenus pour garder le même niveau de vie. Nous ne parlons pas de l'appât du gain, nous ne parlons pas de luxe; il s'agit tout simplement de conserver le même niveau de vie.

Il y a une différence importante. Les législateurs et beaucoup d'autres ne comprennent pas cette différence importante. En effet, en 1979, il fallait 48 heures de travail pour produire le salaire de la famille. Il en faut maintenant de 65 à 80. C'est pourquoi les familles doivent se contenter de ce qui reste, de ce qui reste d'énergie, de ce qui reste d'engagement. C'est dans cet esprit que les Canadiens venaient assister à ces réunions.

On nous dit que les familles ont supporté un fardeau incroyable; que si les femmes quittent la population active pour quelque raison que ce soit, nous reviendrons à cette récession que les femmes ont retardé dans une certaine mesure. En effet, la réaction de la famille, soit mettre un autre travailleur sur le marché du travail, a permis de maintenir le PNB, de soutenir l'économie.

Let us have a look at how Canada has responded to a family initiative. It has denied any kind of support for child care—any kind. That is their feeling. I have to be careful that you do not interpret these as my comments, in the sense that the number of women who were at home looking after children who could no longer make themselves available for that task were in fact withdrawing a subsidy to corporations when I was free as a man to do what I had to do without worrying about what happened to the children, and contributing a significant portion of revenues to governments, federal, provincial and municipal, by virtue of my capacity.

The child care debate was one issue they would raise. The family allowance issue was the second, and it was precisely on the point that Bob raised. The only federal national program we had that at least symbolically acknowledged the work families do on behalf of society, and that is to raise children, not to satisfy their own egos but to raise the next generation of citizens, and that consequently is a job for the whole society—that symbolic support was now withdrawn.

What they were hearing within their own communities were statements like you had the children; they are your problem. So the family allowance issue really became a symbolic debate of what a lot of Canadians are saying to other Canadians: I do not have the kids, they are not my problem; they are yours, so take care of the child care, take care of the family allowance issues in your own way. That is a withdrawal of the kind of horizontal support that underlay a lot of our social programs, which was to say that those of us who do not have children, those of us who cannot have children, and those of us who have had children but are now beyond the age of raising them have always said we will acknowledge in some way the work you are doing on behalf of society and we will make a transfer.

That expression in its many manifestations is no longer present in many parts of the Canadian community, and that is the thing that is so troubling. If that is the climate in terms of the average family, when you start getting into the area of poverty they are saying hang on a minute, I cannot even keep afloat; I do not have the energy. That is the sentiment you are running into.

I do not mean to blow this out of proportion, but I think the unintended consequences of some of the actions that have taken place here and in the provinces have led to people starting to hold these kinds of attitudes.

Dr. Glossop: I want to come to the second question as well, but just further to what Alan has said, these families who share the leftovers and feel so frustrated know that they have given a lot. Based on 1985 figures, women paid \$10 billion of tax money to the federal and provincial governments on the basis of their employment-related earnings. That is a significant chunk of money. It is about 20% to 25% of all the tax revenues received by the federal

[Translation]

Voyons maintenant quelle est la réaction du Canada à une initiative familiale. Il a refusé toute forme d'aide pour les garderies, absolument toute forme. Je fais état du sentiment des Canadiens, ce ne sont pas mes propres paroles. Les femmes qui restaient à la maison pour s'occuper des enfants et qui n'étaient plus disponibles pour cette tâche retiraient en fait une subvention aux grandes sociétés, alors que les hommes pouvaient faire ce qu'ils avaient à faire sans s'inquiéter des enfants, et fournir une proportion importante des recettes des gouvernements fédéral, provinciaux et municipaux.

On parlait souvent du débat sur les garderies. Venait ensuite la question des allocations familiales, précisément à propos de ce que disait Bob. Le seul programme national fédéral qui reconnaissait au moins symboliquement le travail que font les familles pour la société, c'est-à-dire élever des enfants, non pas pour se faire plaisir, mais pour élever la prochaine génération de citoyens, ce qui est par conséquent une tâche pour l'ensemble de la société—cette aide symbolique disparaissait.

Chez eux, on leur disait des choses comme: «C'est vous qui avez eu des enfants; c'est votre problème.» La question des allocations familiales est devenue un débat symbolique à propos de ce que beaucoup de Canadiens disent à d'autres Canadiens: «Ce n'est pas moi qui ai eu des enfants; ce n'est pas mon problème, c'est la vôtre; alors occupez-vous des garderies, occupez-vous des allocations familiales comme vous l'entendez.» Il s'agit du retrait de l'appui horizontal qui sous-tendait un grand nombre de nos programmes sociaux, c'est-à-dire qu'on disait que ceux d'entre nous qui n'ont pas d'enfants, ceux d'entre nous qui ne peuvent avoir d'enfants et ceux d'entre nous qui ont eu des enfants, mais ont dépassé l'âge de les élever, ont toujours dit qu'ils reconnaissaient le travail que vous faites pour la société et qu'ils acceptaient de faire un transfert.

Cette expression, dans ses nombreuses manifestations, n'existe plus dans de nombreux secteurs de la société canadienne, et c'est là ce qui est si inquiétant. Si tel est le climat pour la famille moyenne, les pauvres, eux, disent: «Un instant! Je ne peux même pas surnager; je n'ai pas l'énergie.» C'est là le sentiment que nous rencontrons.

Je ne voudrais pas exagérer, mais j'estime que les conséquences imprévues de certaines des mesures prises ici et dans les provinces ont abouti au développement d'attitudes de ce genre.

Dr Glossop: Je voudrais répondre également à la seconde question, mais pour développer davantage ce qu'Alan a dit: ces familles qui se partagent les restes et qui se sentent actuellement si frustrées savent qu'elles ont beaucoup donné. D'après les chiffres de 1985, les femmes ont payé 10 milliards de dollars d'impôt aux gouvernements fédéral et provinciaux sur leurs gains liés à un emploi. C'est une somme importante. Elle représente de 20 à 25 p. 100 de

and provincial governments on the basis of employment-related earnings. Given the smaller proportion of women in the labour market and the fact that women are earning 64¢, 65¢ on the dollar, it is a significant contribution that they see themselves making to the society.

• 1200

What they see on the other hand is that there is not an adequate and affordable system of child care available, that family allowances have been cut back, that the tax system no longer acknowledges the fact that you have a child—\$65 is the value of the child tax credit, etc. That is the sense of resentment. Families with children understand that they have made a significant contribution, and yet see the supports being withdrawn from them.

To go to the second question, I think it is important... One of the suggestions we made, but I did not refer to it this morning, was that this committee through its report and recommendations might have a significant public education role to play simply in letting people know who receives social assistance, who is in poverty. As the previous speaker mentioned, there are many people who we cannot expect to get out of poverty by virtue of employment. Many of the recipients of our social assistance are disabled people. They may be moms with two or three kids, and one questions whether or not the obligation for them to participate in the labour market is fair and just. There are people with psychiatric disabilities as well as physical disabilities and so on.

I think it was the SPARC report that indicated to us that fully 40% of the beneficiaries of social assistance pay-outs were children. Canadians in general do not understand who the recipients of our income transfer programs are. They do not realize that if you cut back on them, you are jeopardizing the long-term interests of those 40% of children, and that we will be depending upon the contribution those children will make to our society as we ourselves grow older in this aging society.

The other point that I think needs to be underscored is the fact that we are not talking about a population that is stable. Yes, there is indeed some cycle of welfare dependency, but what the work of the Economic Council—and I do not know if you have heard from them yet or not—is beginning to show us is that there is an incredible mobility in and out of poverty.

I would ask you to ask Harvey Lazar, or whoever it is that is appearing, what proportion of Canadians can actually expect to experience poverty in any five-year period of time. If my memory serves me correctly, it is close to 30%. Canadians need that kind of information and knowledge if we are to defeat the kind of negative attitude Alan was talking about. They need to understand that they themselves are vulnerable to this, that we are not talking about only a small group of people—well, the poor have always been with us, there is not much we can really do about it.

So I would in a sense hope that you will be able to help dispel some of the illusions about who is poor, why they are poor. Even though all of us in this room are secure right now, perhaps later on we will not be.

[Traduction]

toutes les recettes fiscales des gouvernements fédéral et provinciaux à l'égard des gains liés à un emploi. Étant donné la proportion restreinte de femmes qui font partie de la population active et le fait que les femmes gagnent 64 ou 65 cents pour chaque dollar que gagnent les hommes, elles estiment faire un apport important à la société.

Elles constatent par ailleurs qu'il n'existe pas de système convenable et abordable de garderies, que les allocations familiales ont été réduites, que le régime fiscal ne reconnaît plus le fait qu'elles ont un enfant—65\$ est la valeur du crédit d'impôt pour enfants, etc. D'où un certain ressentiment. Les familles qui ont des enfants savent qu'elles ont fait un apport important, et pourtant, on leur enlève leurs appuis.

Pour en venir à la seconde question, je crois qu'il est important... Nous avons proposé, mais je n'en ai pas parlé ce matin, que ce comité, par son rapport et ses recommandations, joue un rôle important d'éducation du public, tout simplement pour faire savoir qui reçoit l'aide sociale, qui souffre de pauvreté. Comme l'a dit le témoin précédent, beaucoup de gens ne peuvent s'attendre à se sortir de la pauvreté à l'aide d'un emploi. Bon nombre des bénéficiaires de l'aide sociale sont des handicapés. Dans le cas des mères de deux ou trois enfants, on se demande s'il est juste de les obliger à se lancer sur le marché du travail. Il y a aussi des gens qui souffrent de déficiences psychiatriques aussi bien que physiques, et ainsi de suite.

Je crois que c'est le rapport du SPARC qui nous a révélé que 40 p. 100 des bénéficiaires des prestations d'aide sociale sont des enfants. L'ensemble des Canadiens ne savent pas qui sont les bénéficiaires de nos programmes de transfert de revenu. Ils ne comprennent pas que si on coupe ces programmes, on met en danger les intérêts à long terme de ces 40 p. 100 d'enfants, et que nous dépendrons de la contribution que feront ces enfants à notre société lorsque nous aurons nous-mêmes atteint le troisième âge dans cette société vieillissante.

J'estime qu'il faut également souligner qu'il ne s'agit pas d'une population stable. Il existe effectivement un certain cycle de dépendance envers l'aide sociale, mais les travaux du Conseil économique—et je ne sais si vous les avez déjà entendus—commencent à nous montrer qu'il y a une incroyable mobilité en ce qui concerne la pauvreté.

Je vous engage à demander à Harvey Lazar, ou à quiconque le remplacera, quelle proportion de Canadiens peuvent effectivement s'attendre à connaître la pauvreté sur une période de cinq ans. Si ma mémoire est fidèle, cette proportion atteint près de 30 p. 100. Les Canadiens doivent savoir cela si nous voulons combattre l'attitude négative dont parlait Alan. Ils doivent comprendre qu'ils sont eux-mêmes vulnérables, qu'il ne s'agit pas uniquement d'un petit groupe de gens, qu'on ne peut pas dire: «Il y a toujours eu des pauvres parmi nous, nous n'y pouvons pas grand-chose.»

C'est pourquoi j'espère que vous pourrez dissiper certaines des illusions quant à qui est pauvre et pourquoi. Même si nous tous qui sommes ici dans cette pièce sommes actuellement en sécurité, nous ne le serons peut-être pas plus tard.

Mr. Axworthy: Let us not talk about that. May I go on?

Dr. Glossop: I forget that this all gets written down.

Mr. Axworthy: The serious point of that is that if you understand yourself as being in danger of being poor or of being out of work, rather than its being someone else's problem, the likelihood of some commitment to the program that would protect you is greater. The unfortunate part of it is that, perhaps as you were suggesting, people have to feel the deprivation before they realize the need for the program.

With regard to the taxation burden, it always troubles me that someone of relatively modest income is paying the same marginal rate of income tax as Conrad Black and Peter Pocklington. I do not think that can help them to feel that the burden is being shared fairly.

• 1205

With regard to the goods and services tax and the impact that has on young families, here it seems to me we have the situation in which as you are bringing up the family you are spending a lot more money, because you are buying houses, buying furniture, buying clothes, getting your life together. Here you have this extra 7% added on that homemaking experience. Once you have that together and presumably are a little more senior and hopefully better off, you do not have to pay that tax because you have bought all those things. At a time when your earnings are higher and your expenditures are lower, you are paying less tax.

Do you have any comments about how that affects people who are in this position we are talking about? We are talking about, really, people with maybe \$40,000 or \$50,000 a year of joint income with a mortgage that absorbs most of that, and it is very difficult to take holidays, vacations, and provide the kids with anything very special. What sort of impact does that further shift in taxation have on those people, again not scientific, I guess, but from what your—

Dr. Glossop: I am not sure that we can do much more than confirm your thesis. Clearly consumption taxes will hit different age groups of people differently, as you have pointed out. We already acknowledge that young families are more likely to be poor. Young families are those without the experience of having built up assets and so on and so forth; therefore most of their income goes on expenditure that is now taxed.

We did not make a detailed presentation to the Minister of Finance on the goods and services tax, although in our brief with regard to the first phase of tax reform we did speak in generic terms on the basis of principle about consumption taxes.

We are concerned that some of the tax reforms we have seen recently have reduced the progressivity of the system in a variety of ways, and consumption taxes are, as the Minister of Finance acknowledges, regressive in terms of their overall income distribution. It is for that reason that he introduced specific credits to reduce the extent of that regressivity.

[Translation]

M. Axworthy: Ne parlons pas de cela. Est-ce que je peux poursuivre?

Dr Glossop: J'oublie que tout ce que nous disons est noté.

M. Axworthy: Toute plaisanterie à part, si l'on sait que l'on risque soi-même d'être pauvre ou chômeur, que ce n'est pas uniquement le problème des autres, on a plus de chance de s'engager envers un programme de protection. Ce qui est malheureux, comme vous le laissez peut-être entendre, c'est qu'il faut souffrir soi-même de privation pour comprendre la nécessité d'un tel programme.

En ce qui concerne le fardeau fiscal, cela me dérange toujours de penser que quelqu'un qui a un revenu relativement modeste paie le même taux marginal d'impôt sur le revenu que Conrad Black et Peter Pocklington. Je ne crois pas que cela aide à donner l'impression que le fardeau est réparti équitablement.

En ce qui concerne la taxe sur les produits et services et son effet sur les jeunes familles, il me semble que ceux qui élèvent une famille doivent dépenser beaucoup plus, pour acheter une maison, des meubles, des vêtements, tout le nécessaire. Tout cela coûte 7 p. 100 de plus. Pourtant, une fois qu'on a fini de monter sa maison, qu'on est un peu plus âgé et vraisemblablement un peu mieux rémunéré, on n'a plus à payer cette taxe, parce que tout cela est déjà acheté. Au moment où les gains sont plus élevés et les dépenses plus faibles, on paie moins de taxes.

Avez-vous des remarques à faire quant à l'effet de cette situation sur les personnes dont nous parlons? Il s'agit en fait de personnes dont le revenu familial se situe entre 40,000\$ et 50,000\$ par année, avec une hypothèque qui en absorbe la plus grande partie, de sorte qu'il est très difficile de prendre des vacances et de donner quelque chose de spécial aux enfants. Quel est l'effet de ce nouveau déplacement de la fiscalité sur ces personnes? Je ne vous demande pas des données scientifiques, mais d'après votre. . .

Dr Glossop: Je ne crois pas que nous puissions faire beaucoup plus que confirmer votre thèse. Manifestement, les taxes à la consommation ont un effet différent sur les divers groupes d'âge, comme vous l'avez souligné. Nous reconnaissons déjà que ce sont surtout les jeunes familles qui risquent d'être pauvres. Les jeunes familles sont celles qui ne se sont pas constitué d'actif, et ainsi de suite; la plus grande partie de leur revenu est destinée à des dépenses qui sont maintenant taxées.

Nous n'avons pas fait d'exposé détaillé au ministre de Finances sur la taxe sur les produits et services, bien que dans notre mémoire sur la première phase de la réforme fiscale nous ayons parlé en termes génériques du principe des taxes à la consommation.

Nous craignons que certaines des réformes fiscales qui ont été appliquées récemment n'aient réduit la progressivité du système de diverses façons; comme le reconnaît le ministre des Finances, les taxes à la consommation sont régressives en ce qui concerne la répartition globale du revenu. C'est pourquoi le ministre a mis en place des crédits particuliers pour réduire cette régressivité.

In the end, though, what has happened is that although one can acknowledge the need to expand the tax base, which was one of the objectives of tax reform, the way in which it has been accomplished is to have increased the federal government's dependence upon consumption taxes. Even if it is fiscally neutral, what is happening is that the federal government will get more and more of its revenues from the taxation of consumption, as opposed to the taxation of incomes on a progressive basis. So there has been a withdrawal of dependence upon the only tax system in the country that is by definition progressive in its income distribution impacts. That therefore is of concern to us.

It is also of concern that it is now arbitrary and will be really the responsibility of advocacy groups, such as the Vanier Institute of the Family and all sorts of others, now in a sense on an annual basis to lobby or advocate in order to make sure that the credits keep up, that there is no inherent mechanism within a consumption tax system that will ensure either progressivity or measures to counteract the regressive impact of the tax.

So we do have the concerns that I think you probably wanted to elicit from us about the introduction of the GST.

The Chair: But if one compares it to the manufacturers sales tax, which was on goods as opposed to services, given that higher-income people consume more services, surely this is in fact a progressive measure.

Dr. Glossop: I am certainly not going to defend the manufacturers sales tax, but what is of concern is the proportionate take by the federal government on the basis of income taxation versus consumption taxation. Even the Economic Council, in its endorsation and support for the GST, said that the proportion of revenue generated by the income taxation system and by the consumption taxation system should stay the same. That has not been the case. So the federal government—

The Chair: No. We do not really know yet.

Dr. Glossop: I believe the statements I read in the tax reform documents and the proposal indicate quite clearly in fact that the federal government intends to get more of its revenues from the taxation of consumption than it did in the past.

• 1210

The Chair: That is in the long term, but in the short term it is revenue-neutral, and the additional funds collected are going back to lower-income families.

Dr. Glossop: Revenue neutral in the sense that it will not take more tax dollars, but the question is where will it take the tax dollars from? Will it take it from income, which it progressively taxed, or from consumption, which has a regressive consequence?

The Chair: The revenue replaces the manufacturers sales tax revenue, but you are also talking about the additional income redistribution program. If you look at the information for this year, there is in fact going to be a deficit. It is not

[Traduction]

Il est vrai qu'il fallait accroître l'assiette fiscale, ce qui était un des objectifs de la réforme fiscale. En fin de compte, on y est arrivé en augmentant la dépendance du gouvernement fédéral envers les taxes à la consommation. Même si cette taxe est fiscalement neutre, le gouvernement fédéral tirera une proportion de plus en plus importante de ses recettes des taxes à la consommation plutôt que de l'impôt sur le revenu, qui est progressif. On a donc moins recours au seul système fiscal de notre pays qui soit progressif par définition dans ses effets sur la répartition du revenu. Cela nous inquiète.

Cela nous inquiète également que les crédits soient arbitraires et que ce soit à des associations de défense des droits, comme l'Institut Vanier de la famille et beaucoup d'autres, qu'il revient en quelque sorte d'intervenir chaque année pour s'assurer que les crédits soient maintenus à un niveau acceptable; cela nous inquiète qu'un régime de taxe à la consommation ne comporte aucun mécanisme permettant d'assurer soit la progressivité, soit des mesures pour combattre l'effet régressif de la taxe.

En somme, nous avons effectivement des inquiétudes, et je crois que c'est probablement cela que vous vouliez nous faire dire à propos de la mise en place de la TPS.

La présidence: Mais si on compare cette taxe à la taxe sur les ventes des fabricants, qui portait sur les produits, mais non sur les services, compte tenu du fait que les personnes à revenu élevé consomment davantage de services, il doit s'agir d'une mesure progressive.

Dr Glossop: Je ne vais certes pas défendre la taxe sur les ventes des fabricants, mais ce qui nous inquiète, c'est la proportion des recettes du gouvernement fédéral qui provient des taxes à la consommation plutôt que de l'impôt sur le revenu. Même le Conseil économique, qui appuie la TPS, déclare que la proportion des recettes qui est générée par l'impôt sur le revenu et par les taxes à la consommation ne devrait pas être modifiée. Ce n'est pas ce qui s'est produit. Ainsi, le gouvernement fédéral. . .

La présidence: Non. Nous ne le savons pas encore à coup sûr.

Dr Glossop: J'estime que les déclarations que j'ai lues dans les documents sur la réforme fiscale et dans la proposition révèlent bien clairement que le gouvernement fédéral entend tirer une plus grande partie de ses recettes des taxes à la consommation qu'il ne l'a fait dans le passé.

La présidence: Ça, c'est à long terme, mais à court terme, la taxe est sans incidence sur les recettes, et les fonds supplémentaires perçus retournent aux familles à faible revenu.

Dr Glossop: Sans incidence sur les recettes, au sens que le montant global des taxes et impôts n'augmentera pas, mais la question est de savoir d'où proviennent ces sommes? Proviendront-elles du revenu, qui est imposé progressivement, ou de la consommation, qui a des conséquences régressives?

La présidence: Ces recettes remplacent celles de la taxe sur les ventes des fabricants, mais vous parlez également du programme de redistribution du revenu. Les données de cette année révèlent qu'il y aura en fait un déficit. La TPS ne sera

going to be revenue neutral because the amount of funds paid out for tax credits as well as the introductory funding is going to be higher than the revenues. Once you phase it in, it grows as the economy grows.

Dr. Glossop: I am not talking about the revenue neutrality of the tax.

The Chair: You are talking about the total quantity raised from consumption.

Dr. Glossop: I am talking about who you get it from and on what basis.

Mr. Axworthy: I have one question, which has nothing to do with the GST, at least not on the surface.

In your discussions with government and policy-makers, when you point out to them, if there is a need to point out to them, that the impact of their policies have placed an increased burden on those with children and reduced the burden on those without children, what do they say? Is that something they view as justifiable and necessary?

Dr. Glossop: The response we have traditionally received is that it is a requirement by virtue of budgetary restraint. Our response to that is that we agree that there is a need for budgetary restraint, but we just need to make sure that not only the tax burden but the pain of that restraint is borne equitably and does not deny the traditional objectives of our family and child support systems, which did have that objective horizontal equity. That is what has gone by the board by virtue of the way in which the restraint has been implemented.

What generally happens though is that the response we get is simply it is time of restraint; those who have must give to those who do not. But then our response is which "those who have", those with kids or those without? That is what has not been acknowledged either in tax reform or in the changes to the family and child benefit systems.

The Chair: Thank you very much. It was a very interesting presentation, with lots of good points, I am sure, for our report.

Dr. Glossop: Again, thank you very much for the opportunity.

The Chair: We will adjourn until 1.30 p.m.

AFTERNOON SITTING

• 1334

The Chair: I would like to welcome the Canadian Council on Children and Youth to our committee. As you know, we are reviewing the issue of child poverty. We have a lot of questions so I hope you will summarize your brief and then we can get into a good discussion on the issue that is of great concern to us all.

Dr. Robin Walker (President, Canadian Council on Children and Youth): First of all, I would like to introduce to you the other people from the council. Marion Dewar is the Executive Director; Cathy Knox is a member of the board and on the executive of the council; and Landon Pearson is the chairperson of the council.

[Translation]

pas sans incidence sur les recettes, car les fonds versés pour les crédits d'impôt de même que le financement de départ seront plus élevés que les recettes. Une fois la taxe implantée, elle croît au rythme de l'économie.

Dr Glossop: Je ne parle pas de l'incidence de la taxe sur les recettes.

La présidence: Vous parlez de la quantité totale provenant de la consommation.

Dr Glossop: Je parle de la nature de la taxe et de ceux qui vont la payer.

M. Axworthy: J'ai une question à poser, qui n'a rien à voir avec la TPS, du moins pas de prime abord.

Dans vos entretiens avec les gouvernements et les décideurs, lorsque vous leur faites remarquer, si toutefois la chose est nécessaire, que leurs politiques ont eu pour effet d'accroître le fardeau de ceux qui ont des enfants et de réduire celui de ceux qui n'en ont pas, qu'est-ce qu'on vous répond? Est-ce que cela leur semble justifiable et nécessaire?

Dr Glossop: Traditionnellement, on nous répond que c'est nécessaire en raison des coupures budgétaires. À cela, nous répondons que nous reconnaissons la nécessité des coupures budgétaires, mais qu'il nous faut nous assurer que non seulement le fardeau fiscal, mais aussi les inconvénients de ces coupures, sont partagés équitablement et ne remettent pas en cause les objectifs traditionnels de nos régimes d'aide à la famille et à l'enfance, qui comportaient cette équité horizontale. C'est ce qui a disparu en raison de la façon dont les coupures budgétaires ont été appliquées.

On nous dit le plus souvent que nous vivons à une époque de restrictions, que ceux qui possèdent doivent donner à ceux qui ne possèdent pas. Nous répondons alors: «Quels possédants, ceux qui ont des enfants ou ceux qui n'en ont pas?» C'est ce qui n'a été reconnu ni dans la réforme fiscale ni dans les modifications apportées aux régimes de prestations pour les familles et les enfants.

La présidence: Merci beaucoup. C'était un exposé très intéressant qui comportait, j'en suis sûre, beaucoup d'éléments intéressants pour notre rapport.

Dr Glossop: Je vous remercie beaucoup encore une fois de nous avoir donné cette occasion de nous faire entendre.

La présidence: La séance est levée jusqu'à 13h30.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

La présidence: J'accueille maintenant le Conseil canadien de l'enfance et de la jeunesse. Comme vous le savez, nous étudions actuellement la pauvreté chez les enfants. Nous avons bien des questions à vous poser; j'aimerais donc que vous nous résumiez votre mémoire, puis nous entamerons une discussion sur cette question qui nous préoccupe tous.

Dr Robin Walker (président du Conseil canadien de l'enfance et de la jeunesse): Tout d'abord, je voudrais vous présenter les autres membres du Conseil. Marion Dewar en est la directrice administrative; Cathy Knox est membre du conseil d'administration et membre du conseil directeur de notre organisation, et Linda Pearson est la présidente du conseil.

• 1335

This is actually the third time that the council has appeared before Commons or Senate committees or sub-committees to speak to the issue of child poverty and you may therefore forgive the title of our brief, "Canada's Poor Children: Still No Action".

Our first appearance was in 1988 before the Standing Committee on National Health and Welfare, and our second appearance was last year before the Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

The problem of poverty amongst children ranks, in our opinion, as one of Canada's most pressing and most major social policy problems. At this point in time Canada has the unenviable record of ranking third amongst industrialized nations in its rate of child poverty. Only the United States and Australia have worse records.

As our brief points out, this problem is not getting any better. We point out that in 1980 there were 851,000 children in Canada living below the poverty line. Between 1980 and 1988 there was a recession and that number skyrocketed. Even after the end of the recession, however, the number reduced only to 913,000, about the same as 1980, 16% of our population. To put it another way, one in six of our children are poor, and if you look at children under the age of six, one in five of those families live below the poverty line.

There are several reasons why our record is so poor. Some of these are described in the Senate's report La pauvreté de l'enfance et les problèmes sociaux à l'âge adulte.

Par exemple, au Canada, le taux de pauvreté est particulièrement élevé en ce qui concerne les enfants des familles monoparentales. En Norvège et en Suède, ce taux est de 3.7 p. 100 et 9.8 p. 100 respectivement contre 51.2 p. 100 au Canada.

In other words, to take one specific problem, the rate of poverty amongst single-parent families in Canada is roughly five times that in Sweden. Our brief breaks this down further. For children under 16 in two-parent families, only one in ten is poor. The word "only", of course, is an inappropriate one, but compared with the other groups you will see that it is relatively low.

For children being raised by single fathers, the rate of poverty is 28.4%, roughly three times as high. For children in one–parent families headed by women the rate is 64.6%, two out of three. I think that members of the committee will probably agree that is quite unacceptable.

What does this do to the children? There are many different effects and some of my colleagues will be speaking to certain other effects, but my special interest is the area of health. I should tell you that I am currently head of neontatology at Queen's University and will shortly be moving to take a similar position with the University of Ottawa, so I have a particular interest in the effects of poverty on the health of children.

[Traduction]

Aujourd'hui, le Conseil comparaît pour la troisième fois devant un comité ou sous-comité parlementaire pour traiter de la pauvreté chez les enfants; c'est pourquoi vous nous pardonnerez le titre de notre mémoire, «Les enfants pauvres du Canada: Les mesures appropriées se font toujours attendre».

Nous avons comparu pour la première fois en 1988 devant le Comité permanent de la Santé nationale et du Bien-être social, puis l'année dernière, devant le Comité sénatorial des Affaires sociales, des sciences et de la technologie.

Le problème de la pauvreté infantile est à notre avis l'un des plus pressants qui se pose au Canada et l'un des aspects les plus importants de notre politique sociale. Actuellement, le Canada a la douteuse distinction d'occuper le troisième rang parmi les nations industrialisées quant à son taux de pauvreté chez les enfants. Nous ne sommes précédés que par les États-Unis et l'Australie.

Comme nous l'indiquons dans notre mémoire, la situation ne s'améliore pas. Nous signalons qu'en 1980, il y avait au Canada 851,000 enfants vivant sous le seuil de la pauvreté. Entre 1980 et 1988, à cause de la récession, le nombre a augmenté très fortement. Pourtant, même après la fin de la récession, il ne retombait qu'à 913,000, c'est-à-dire à peu près son niveau de 1980, soit 16 p. 100 de la population. Autrement dit, un enfant canadien sur six est pauvre, et dans le cas des enfants de moins de six ans, un sur cinq vit au-dessous du seuil de la pauvreté.

Cette situation tient à plusieurs facteurs, dont certains sont exposés dans le rapport du Sénat intitulé *La pauvreté de l'enfance et les problèmes sociaux à l'âge adulte.*

For example, in Canada, the poverty level is specially high with children in single-parent families. In Norway and Sweden, the level is 3,7% and 9.8% respectively, compared to 51.2% in Canada.

Autrement dit, si l'on veut considérer un problème particulier, le taux de pauvreté chez les familles monoparentales au Canada est environ cinq fois supérieur à celui que connaît la Suède. Dans notre mémoire, nous poussons l'analyse un peu plus loin. Parmi les enfants de moins de 16 ans vivant avec leurs deux parents, le taux de pauvreté est seulement de 10 p. 100. Naturellement, l'emploi du mot «seulement» est inapproprié, mais par rapport aux autres groupes, nous allons voir que ce taux est relativement faible.

Parmi les enfants élevés par un père célibataire, le taux de pauvreté est de 28,4 p. 100, soit presque trois fois plus. Parmi les enfants élevés par une mère seule, ce taux est de 64,6 p. 100, soit deux enfants sur trois. Les membres du comité seront certainement d'accord avec moi pour dire que c'est tout à fait inacceptable.

Quelles sont les conséquences de cette situation pour les enfants? Elles sont nombreuses, et certains de mes collègues vont vous en parler, mais quant à moi, je m'intéresse particulièrement au domaine de la santé. Je dois vous dire que je dirige actuellement le département de néonatologie de l'Université Queen's, et je dois entrer bientôt en fonction dans un poste semblable à l'Université d'Ottawa, c'est pourquoi je m'intéresse particulièrement aux effets de la pauvreté sur la santé des enfants.

If you will forgive me for being gauche and quoting from a paper I have just written myself, then I will tell you that according to Dr. Russell Wilkins:

Regional disparities and infant mortality have diminished in the last 50 years, but the rich/poor discrepancies have remained. Infant mortality is twice as high in infants born to parents from the poorest quintile of Canadian society, that is the poorest 20%, as compared to the richest. Mortality in 1 to 14-year-olds is one and a half times higher in the poorest as compared with the richest, the disability rate twice as high, the accident rate five times as high.

I have a particular interest in the problem of prematurity and low birth weight. There is a very strong tie to poverty in these problems. Let me tell you about three patients of mine, all whom presented in a single week. I am changing the names and a few details so that confidentiality will be protected. We will call the first mother Arlene.

• 1340

Arleme is 17. She is unmarried. She was raised by a single parent. Her mother lived on welfare throughout Arlene's childhood because in the rural area where she lived there was no child care available and she simply could not work.

Arlene suffers from chronically poor self-esteem. Although I think she is really quite intelligent, she dropped out of school very early. When she found she was pregnant, the man she was living with dumped her unceremoniously. Arlene was scared. She did not go for prenatal care. She delivered a baby at 24 weeks gestation—that is 16 weeks early—who was one pound. She delivered the baby at home. The baby was alive, and although Arlene initially panicked, eventually the baby did get to medical care, although it was about five hours by that time. This baby lived for about a week, did quite well initially but eventually died.

I will call the second patient Batia. She is a Pakistani woman from a major urban centre. She is married to a man who in his native country was actually a professional, a physician, but is unable to obtain an internship in Canada, so he is working as a janitor.

Because of their situation—Batia's Dad was poor—her baby grew very poorly in the womb. It was born about 12 weeks early and was still very tiny. Batia's baby has lived and will live, but Batia's baby will live with chronic lung disease that is going to keep the infant on oxygen even at home for the first two or three years of life. Batia's baby is going to be brain damaged.

I will call the third patient Corinne. Corinne is an aboriginal woman. She lived on a reservation in northern Canada. She was sexually abused from the age of five for several years. Her current relationship unfortunately is with a

[Translation]

Vous voudrez bien me pardonner ma maladresse si je cite un document que je viens de rédiger moi-même, mais je voudrais vous dire que d'après le docteur Russell Wilkins:

Les disparités régionales et la mortalité infantile ont diminué au cours des 50 dernières années, mais l'écart entre les riches et les pauvres persiste. La mortalité infantile est deux fois plus élevée parmi les enfants dont les parents appartiennent à la couche la plus défavorisée de la société canadienne, qui représente 20 p. 100 de l'ensemble. La mortalité parmi les enfants de 1 à 14 ans est une fois et demie plus élevée parmi les plus démunis que parmi les plus riches, le taux d'invalidité est deux fois plus élevé, et le taux d'accident cinq fois plus élevé.

Je m'intéresse particulièrement aux problèmes des naissances prématurées et des insuffisances de poids à la naissance. On constate un lien très étroit entre ces deux problèmes et la pauvreté. Je voudrais vous parler de trois de mes patientes, qui m'ont consulté au cours de la même semaine. J'ai modifié leur nom et changé quelques détails, de façon à protéger la confidentialité de leurs cas. Disons que la première de ces femmes s'appelle Arlène.

Elle a 17 ans. Elle n'est pas mariée. Elle a été élevée dans une famille monoparentale. Sa mère a été assistée sociale pendant toute son enfance, car dans la région rurale où elles habitaient, il n'y avait pas de garderie, et sa mère ne pouvait pas travailler.

Arlène a toujours souffert d'un manque d'amour-propre. Bien qu'à mon avis, elle soit très intelligente, elle a abandonné ses études très tôt. Lorsqu'elle s'est retrouvée enceinte, l'homme avec qui elle vivait l'a laissée tomber. Arlène a eu peur. Elle n'est pas allée au cours prénatal. Elle a donné naissance à son enfant au bout de 24 semaines de gestation, c'est-à-dire 16 semaines avant la date normale prévue, et l'enfant ne pesait qu'une livre. Elle a accouchée chez-elle. L'enfant était vivant, et bien qu'au départ, Arlène était prise de panique, l'enfant a pu être soigné, mais au bout de cinq heures. Cet enfant a survécu pendant une semaine, donnant au départ des signes encourageants, mais finalement, il est mort.

J'appellerai ma deuxième patiente Batia. C'est une femme d'origine pakistanaise vivant dans un grand centre urbain. Elle a épousé un homme qui, dans son pays d'origine, était médecin, mais qui n'a pu obtenir de diplôme d'internat au Canada, et qui travaille donc comme concierge.

A cause de leur situation—le père de Batia était pauvre—son enfant s'est mal développé pendant la grossesse. Il est né environ 12 semaines avant la date normale, et c'était un très petit bébé, qui a survécu, mais qui va garder une maladie pulmonaire chronique nécessitant l'emploi d'un appareil à oxygène même à la maison pendant les trois premières années de sa vie. L'enfant de Batia présente un handicap cérébral.

Nous appellerons notre troisième patiente Corinne. C'est une autochtone qui vit dans une réserve du Nord canadien. Elle a été victime d'agressions sexuelles pendant plusieurs années à partir de l'âge de cinq ans. Actuellement, elle

drug trafficker. She has had an intravenous cocaine habit for several years. Corinne's baby looks normal. Corinne's baby was born at term, but the baby is odd, irritable. It does not make eye contact, does not behave like a normal baby. There is little evidence that Corinne is willing to get out of her current relationship. Her boyfriend actually beat her up in the hospital in front of witnesses, but Corinne was not willing to lay charges. I expect that Corinne will in fact not be able to keep her baby and that this baby will be fostered. I also expect that this baby will turn out to be a very abnormal baby behaviourally.

Those are three examples of the kind of effects on health care, and particularly on health care in my particular area of interest, of poverty.

Two of my colleagues will now speak to some other issues and then at the end of our presentation I am going to summarize and make some recommendations.

Ms Landon Pearson (Chairperson, Canadian Council on Children and Youth): The perspective that I come from to this question is the Convention on the Rights of the Child. I have been involved for a long time. I was vice-chairman of the Canadian Commission of the International Year of the Child. I have been involved in the evolution of the convention and watched it happily as Canada has taken a very significant role in bringing about the convention. Canada has signed the convention. We have not yet ratified it, but that is a federal-provincial jurisdictional problem and there does not appear to be any serious suggestion that we will not. It is a question of process rather than a question of will. The will is certainly there.

In the convention, which I celebrate—and I have actually initiated a Canadian coalition on the rights of children focused on the convention—because it is a recognition that the child is a person, a person who must be regarded not as a possession, not as an extension, not as anything that all those terms might imply, but from the time the child comes to us it is a person whom we must respect as a citizen of this country.

Therefore, we think the convention, which of course has an article with respect to poverty and to the conditions in which children must be raised, is is going to oblige us as a country, once we ratify, to make sure we are making progress. The convention does not call for absolute standards because that would be impossible in a world in which there are indeed many children living in far worse conditions than the majority of ours. But it does imply that every country that ratifies the convention is going to have to show that it is making progress over the years to eliminate the conditions which have been shown to be detrimental to child development.

• 1345

My particular interest in child development is the effects of poverty on education, because I work in the Ottawa school system, in a preventive mental health program. We are seeing increasing numbers of children coming from poor families in the Ottawa system. We are seeing the kinds of ways in which that is interfering with their normal development and growth. We know that you are never going to take every child out of poverty—one can only be realistic

[Traduction]

fréquente un trafiquant de drogue. Elle s'est piquée à la cocaïne pendant plusieurs années. Son bébé à l'air normal, il est né à terme, mais il est bizarre et irritable. Il n'établit jamais de contact visuel et ne se comporte pas comme un bébé normal. Corinne ne semble pas vouloir mettre un terme à ses relations avec son ami, qui l'a frappée dans l'hôpital devant des témoins, mais elle n'a pas voulu porter d'accusation contre lui. Je pense que Corinne sera incapable de garder son enfant, qui devra être placé en adoption. Je crains également que cet enfant présente un comportement très anormal.

Voilà trois exemples des conséquences de la pauvreté sur la santé, en particulier dans le domaine qui m'intéresse le plus.

Deux de mes collègues vont maintenant vous entretenir d'autres sujets et à la fin de notre exposé, j'en ferai le résumé, puis je vous soumettrai nos recommandations.

Mme Landon Pearson (présidente du Conseil canadien de l'enfance et de la jeunesse): Je voudrais aborder cette question dans la perspective de la Convention des droits de l'enfant. Je m'occupe de la situation de l'enfance depuis longtemps. J'ai été vice-présidente de la Commission canadienne de l'année internationale de l'enfance. J'ai suivi l'évolution de la convention et je me suis réjouie de voir le Canada jouer un rôle très important dans son avènement. Le Canada a signé cette convention. Nous ne l'avons pas encore ratifiée, mais c'est à cause d'un problème de compétence fédérale-provinciale, et aucun problème sérieux ne semble s'opposer à cette ratification. C'est plus une question de procédure que de volonté politique.

Je fais l'éloge de cette convention—j'ai créé une coalition canadienne sur les droits de l'enfant qui est axée sur cette convention—car elle consacre le fait que l'enfant est une personne, que les parents ne doivent pas le considérer comme leur bien propre ni comme leur prolongement, avec tout ce que cela implique, et que, dès sa naissance, l'enfant est une personne qui doit être respectée en tant que citoyen de son pays.

Nous considérons donc que cette convention, qui comporte un article concernant la pauvreté et les conditions dans lesquelles les enfants doivent être élevés, va obliger le Canada, après sa ratification, à prendre des mesures pour que la situation s'améliore. Elle ne fixe aucune norme absolue, car on ne pourrait pas les appliquer dans un monde où des millions d'enfants vivent dans des conditions bien pires que les nôtres. Mais tous les pays qui ratifient cette convention vont devoir prouver qu'ils réalisent des progrès et qu'ils sont en voie d'éliminer les facteurs préjudiciables à l'épanouissement des enfants.

Dans ce domaine, je m'intéresse particulièrement aux effets de la pauvreté sur l'éducation, car je travaille dans le milieu de l'enseignement d'Ottawa, au sein d'un programme de santé mentale préventive. A Ottawa, nous assistons à une augmentation du nombre des enfants venant de familles défavorisées. Nous voyons de quelles façons cette situation économique se répercute sur leur croissance et leur épanouissement. Nous savons qu'il est impossible—il faut

Poverty

[Text]

about it. We also know that as you get to an imbalance, as the percentage of children who are growing up in conditions of risk becomes larger, the whole country is at risk.

You think of a child as a citizen; you also think of your child as your future. We have been long concerned at the council with this issue of poverty.

We know that the answers are not simple. It is not simply by putting more money into the hands of the mother or father that you solve the problem, but we do have some very specific suggestions.

Ms Cathy Knox (Member of Board, Canadian Council on Children and Youth): I guess my approach to the issue or my background that leads me to this particular table is my involvement in the criminal justice system.

For the past five years I have been working as a crown attorney, prosecuting in Newfoundland. As a consequence—and I suppose to a large extent as a consequence of being female—I have spent a lot of time working in situations involving family violence, child abuse, and young offenders.

One of the realities of working within the criminal justice system, and addressing any of those areas, is the recognition of the large numbers of people who become involved in any components of those particular issues, people coming out of backgrounds of poverty.

I fully recognize, as we all do, that these kinds of issues are not limited to the poor. They cross all socio-economic barriers, but we are fooling ourselves if we think the large majority of them do not come out of situations where there is a great deal of poverty.

We have interactions with women who come out of poverty-striken situations, who are single mothers or who are living in common-law relationships—for example, women who are being beaten. They often continue to live in situations that are very unhealthy and sometimes outright dangerous because they have no options available to them.

What the social service delivery system offers to them is so inadequate that they cannot subject their children to it. They try to get away from it and they go into the system of transition houses where they are available. They look for housing and they look for supports for their children, but oftentimes they end up at foodbanks in communities where foodbanks are available. Oftentimes they end up having to relocate. Their kids are getting moved from school to school, just because they are trying to find a reasonable standard of living and ultimately recognize that it is not available.

When I deal with children who are victims of physical abuse or are victims of sexual abuse, most often they come out of situations where poverty is a major issue. When I talk with young offenders or I look at the kids going through our youth care system, they are kids by and large who are coming out of situations where poverty is the major issue within the family.

[Translation]

être réaliste—d'éliminer totalement la pauvreté chez les enfants, mais nous savons aussi qu'une situation déséquilibrée comportant une augmentation de la proportion des enfants élevés dans des conditions risquées fait courir un risque à l'ensemble du pays.

Il faut considérer l'enfant comme un citoyen garant de notre avenir. C'est pourquoi notre conseil se préoccupe depuis longtemps de cette question de pauvreté.

Nous savons qu'il n'est pas facile d'y répondre. Il ne s'agit pas simplement de donner plus d'argent à la mère et au père pour résoudre la problème, mais nous avons des solutions très précises à proposer.

Mme Cathy Knox (membre du conseil d'administration du Conseil canadien de l'enfance et de la jeunesse): Mon attitude face à cette question est liée à mon travail dans le domaine de la justice pénale, et c'est sans doute pour cela que je suis ici ce soir.

Au cours des cinq dernières années, j'ai été procureure de la Couronne à Terre-Neuve. C'est ainsi—et sans doute aussi parce que je suis femme—que je me suis souvent occupée d'affaires où il était question de violence en milieu familial, d'enfants maltraités et de jeunes contrevenants.

Lorsqu'on travaille dans le domaine de la justice pénale et qu'on aborde ce genre de problèmes, on constate que bien souvent, les personnes mises en cause proviennent de milieux défavorisés.

Comme vous, je sais parfaitement que ces problèmes ne concernent pas uniquement les plus démunis. On les retrouve dans toutes les couches de la société, mais les gens ont tort de nier le fait que la grande majorité de ces problèmes résultent de situations caractérisées notamment par la pauvreté.

Nous sommes en rapport avec des femmes qui connaissent la pauvreté, des mères célibataires ou qui vivent en concubinage, et notamment, des femmes battues. Souvent, elles tolèrent des situations très malsaines ou carrément dangeureuses parce qu'elles n'ont pas d'autre solution.

Ce que leur proposent les services sociaux est tellement insuffisant qu'elles ne veulent pas que leurs enfants y soient exposés. Elles préfèrent éviter ces services et recourir à des foyers de transition, lorsqu'elles en trouvent. Elles cherchent un logement et des moyens de subsistance pour leurs enfants, mais finissent bien souvent dans les banques alimentaires des communautés qui en sont dotées. Souvent, elles sont obligées de déménager. Leurs enfants passent d'une école à l'autre lorsqu'elles essayent de trouver un mode de vie acceptable et finalement, elles se rendent compte que rien ne leur convient.

Lorsque je traite des enfants victimes de violence ou d'agression sexuelle, je constate souvent que dans leur situation, la pauvreté constitue un problème majeur. Lorsque je m'entretiens avec de jeunes délinquants ou que je m'occupe d'enfants qui sont passés par les services de protection de la jeunesse, je constate qu'eux aussi ont connu un milieu familial caractérisé avant tout par la pauvreté.

I suppose the most disheartening part of all of it is when you sit down with them. You attempt to talk with them, you attempt to plan with them. There is a sense of despair, a sense of hopelessness about the future and the very narrow range of options that are available to them.

You talk to a 14-year-old who has become involved in some sort of criminal activity. You look at programs to attempt to get him into a more positive lifestyle. If he is coming out of a situation of low-income housing, for example, his options are so limited that he does not have the chance of making the changes in his life that are available to a middle-class youth who becomes involved in the criminal justice system.

When you talk to a 14-year-old who comes out of a poverty home, he does not have the same sense of his future. Sixteen-year-olds, for example, start planning their careers, what they are going to be when they grow up. A lot of the 14-year-olds coming out of those kinds of situations do not make those kinds of plans for their future. It is very much an existence of living day by day and an expectation that things are not going to get any better. Just as I would not suggest that all of these problems are limited to the lower socio-economic class, I would not suggest that all of the kids living in the lower socio-economic class are like that. But the percentages we run into who are like that are so significant that we have to recognize the long-term consequences for them as individuals and families of living in the financial situations they have lived in.

• 1350

Dr. Walker: So what do we do about this? We want to give you some concrete suggestions for how Canada can do something about this appalling problem, which has been neglected for so long. We are suggesting a two-pronged approach. In the past when we have appeared before parliamentary committees, we have always pointed to programs that show that it is possible to ameliorate some of the negative effects of poverty. We describe some of those programs in the brief, such as the Perry PreSchool Project implemented in Ypsilanti, Michigan, in 1962. This worked with poor black youth, for the most part, but used pre-school prevention to prevent problems in later young life. This project showed a doubling of rates of employment and participation in college. It showed a halving of the rates of teenage pregnancy and the percentage of years spent in special education courses. It showed a 20% reduction in the detention and arrest rate and a similar reduction in the high school drop-out rate.

The Syracuse University Family Development Research Program, which was begun in the 1970s, showed somewhat similar improvements. Only 6% of the program children had been processed as probation cases. There was a control group

[Traduction]

Le plus décourageant, c'est lorsque j'essaie de m'entretenir avec eux. J'essaie de leur parler, de les amener à s'organiser. Ils sont désespérés pour leur avenir et par la gamme très étroite de solutions qui s'offrent à eux.

Lorsque je m'occupe d'un jeune de 14 ans impliqué dans une activité criminelle quelconque, j'essaye de trouver des programmes susceptibles de l'orienter vers un style de vie plus positif. S'il a vécu dans un logement pour personnes à faible revenu, par exemple, ses perspectives sont si limitées qu'il n'a aucune chance de changer de vie comme pourrait le faire un jeune de la classe moyenne qui se retrouve face à la justice pénale.

Le jeune de 14 ans qui vient d'une famille pauvre n'a aucune perspective d'avenir. A 16 ans, les autres commencent à planifier leur carrière et à voir ce qu'ils feront à l'âge adulte. Mais le jeune de 14 ans provenant d'un milieu défavorisé ne prévoit pas son avenir. Il vit au jour le jour, sans pouvoir espérer la moindre amélioration de son sort. Cela ne veut pas dire que tous ces problèmes sont limités à la classe socio-éconimique inférieure, ni que tous les enfants de cette catégorie sont comme cela, mais ces cas représentent une proportion tellement élevée qu'il faut tenir compte des conséquences à long terme pour eux-mêmes et leur famille de la situation financière qu'ils ont connue.

Dr Walker: Que pouvons-nous donc y faire? Nous voulons vous proposer des solutions concrètes que pourrait adopter le Canada pour essayer de résoudre ce problème crucial, qui est resté négligé pendant trop longtemps. Nous proposons une solution à deux volets. Dans le passé, lorsque nous avons comparu devant des comités parlementaires, nous avons toujours indiqué des programmes qui prouvent qu'il est possible d'atténuer certains effets négatifs de la pauvreté. Nous évoquons certains d'entre eux dans le mémoire, notamment le projet Perry pour enfants d'âge préscolaire mis en vigueur à Ypsilanti, au Michigan, en 1962. Ce programme s'adressait essentiellement à des jeunes noirs défavorisés et misait sur la prévention préscolaire pour éviter les problèmes aux étapes ultérieures de la jeunesse. Il a permis de doubler le taux d'emploi et de participation au niveau collégial. Il a permis de diminuer de moitié le taux de grossesse chez les adolescentes et le pourcentage d'années d'éducation spécialisée. Il s'est soldé par une réduction de 20 p. 100 des taux de détention et d'arrestation, et par une réduction du même ordre du taux d'abandon des études secondaires.

Le programme de recherche sur le développement familial de l'université de Syracuse, amorcé au cours des années 70, a débouché sur des améliorations assez semblables. Six pour cent seulement des enfants inscrits ont

Poverty

[Text]

for which the percentage was 22%, and 76% of the program girls were performing at a C average or better compared to 47% of the control girls. The program participants appeared to have much better self-esteem.

Programs have also been tried in Canada. The University of Western Ontario Preschool Program served two-to five-year-olds in the 1970s, and the results were pretty similar to those I described previously, especially in areas of academic achievement and social adjustment in the classroom.

There are other programs that take the same approach of primary prevention in order to invest in children and prevent the adverse effects of poverty in later life. France, for example, has a national prematurity prevention program, which has been remarkably effective, and similar programs have been tried in California, Atlanta, Georgia and elsewhere with promising results.

Recently the council co-chaired with the Canadian Institute of Child Health a national symposium on the prevention of low birth weight. The proposals that emanated from this pointed out the need for a much improved evaluation of current programs, the need for programs targeted to high risk groups, such as pregnant teenagers, aboriginal communities, northern and rural communities and so on. They also suggested approaches designed to bring women like Arlene into the pre-natal care system, for example, adopting the model of France and Finland by paying mothers who have been diagnosed as pregnant to see their doctors. Our suggestion is very simple: pay the family allowance from the time the pregnancy is diagnosed, providing the mother-to-be has seen her physician.

These are amelioration programs, and they are cost effective. We are not talking here about something that is just spending money. We are talking about also saving money down the road. These programs, these research studies, demonstrate that a dollar invested in quality pre-school programs can save \$4.75 through lower costs of special education, public assistance and crime. A dollar invested in pre-natal care can save \$3.38 in the cost of care for low birth weight infants, a cost, I might add, that in Ontario figures is now estimated to be as much as \$200,000 a case for babies under two years of age.

We believe it is no longer sufficient only to talk of ameliorating the effects of poverty. Let us face it. We have a lousy record in this country. There are many countries that have a lower standard of living; for example, the western European industrialized nations, every one of which has a better record in the prevention of child poverty. There are things we can do that can change the situation. Some of them are specific.

[Translation]

été soumis à une procédure de probation. Dans le groupe de contrôle, ce pourcentage était de 22 p. 100; 76 p. 100 des filles inscrites au programme ont obtenu en moyenne des notes égales ou supérieures à C, alors que parmi les filles du groupe de contrôle, cette proportion n'était que de 47 p. 100. Les participants au programme ont semblé manifester davantage d'amour-propre.

5-2-1991

On a également entrepris ce genre de programme au Canada. L'université Western Ontario a appliqué un programme préscolaire à des enfants de deux à cinq ans au cours des années 1970, et ce programme a donné des résultats très semblables à ceux que je viens de décrire, notamment en ce qui concerne les résultats scolaires et l'adaptation sociale en milieu scolaire.

D'autres programmes mettent également l'accent sur la prévention, de façon à améliorer le sort des enfants et à prévenir les effets négatifs de la pauvreté dans les stades ultérieurs de la vie. En France, par exemple, il existe un programme de prévention de la prématurité qui a donné des résultats remarquables, et on a entrepris en Californie, à Atlanta, en Georgie et ailleurs des programmes semblables dont les résultats sont très prometteurs.

Récemment, notre conseil a coprésidé avec l'Institut canadien de la santé infantile un symposium national sur la prévention de l'insuffisance de poids à la naissance. Les propositions qui en ont résulté insistaient sur la nécessité d'une réévaluation des programmes actuels, sur la nécessité de programmes destinés aux groupes à risques élevés, comme les adolescentes enceintes, les communautés autochtones, les communautés rurales et celles du Nord, etc. On a également proposé des solutions grâce auxquelles des femmes comme Arlène seraient confiées aux services de soins prénatals qui appliqueraient la formule de la France et la Finlande en versant un certain montant aux femmes enceintes pour qu'elles consultent leur médecin. Notre proposition est très simple: il s'agit de verser les allocations familiales dès le diagnostic de la grossesse, à condition que la future mère consulte son médecin.

Il existe des programmes d'amélioration, et ils sont rentables. Il ne s'agit pas simplement de tenir compte des montants versés. Il faut également voir les économies réalisées par la suite. Les programmes et les recherches prouvent que chaque dollar investi dans la qualité des programmes préscolaires permet d'économiser 4,75\$ sur les coûts de l'éducation spécialisée, de l'assistance publique et de la criminalité. Chaque dollar investi en soins prénatals permet d'épargner 3,38\$ sur le coût des soins requis par les enfants dont le poids à la naissance est insuffisant; j'ajouterais qu'actuellement, d'après les chiffres ontariens, ce coût peut atteindre 200,000\$ par enfant avant l'âge de deux ans.

Nous estimons que les discours sur l'atténuation des effets de la pauvreté ne suffisent plus. Voyons les choses en face. Notre pays fait piètre figure dans ce domaine. Il existe de nombreux pays où le niveau de vie est inférieur au nôtre; par exemple, tous les pays industrialisés d'Europe occidentale obtiennent de meilleurs résultats que nous en matière de prévention de la pauvreté parmi les enfants. Il est possible d'intervenir, parfois de façon très spécifique, pour modifier cette situation.

• 1355

For example, it is shameful that when marriages break up in this country two-thirds of the female participants in such marriages are going to find themselves below the poverty line simply because of our failure to enforce support payments. That is shameful and quite unacceptable, and it represents not a question of cost but a failure of political will to bring in the necessary legislation insistence to ensure that the support payments are paid.

Some of the solution, though, is more general. For example, our tax system in no way, shape, or form guarantees any kind of income security for the poor, not only for those on welfare and those unemployed but even for the working poor. We talk of having a social safety net. We do not have a safety net; we have a long string like those the people who jump off bridges holding onto an elastic have; it just slows your descent. But the safety net is full of holes and eventually you still hit the floor. Unemployment insurance in this country ends and then you are on welfare.

To make matters worse, we have a recession, one that appears to be deeper than the one of roughly a decade ago and, thanks to the gulf war, promises to be longer, one that is turning middle-class families into working poor, turning working poor into unemployed, and turning unemployed into welfare.

We believe that income security for the poor is an essential. We believe that the tax system can be changed in a way that will benefit those at the lower end of the financial scale. We believe that child care legislation on a national basis is essential to help those who find themselves needing child care as an absolute prerequisite to going to work.

Those are just a few of the specific recommendations in relationship to how you change the numbers.

In summary, the council advocates a two-pronged approach: the immediate amelioration of poverty and its effects by instituting pilot projects and prevention projects on a nation-wide basis because those who are poor now have to be helped if we are to prevent the effects of poverty on their children, but also a second approach which will in the slightly longer term actually reduce the numbers of poor children and poor young families in the country.

Mr. Axworthy (Saskatoon—Clark's Crossing): Thanks for those suggestions. It is always helpful to get some concrete ideas as to what we can pass on to the federal government. I suspect they have heard those suggestions before but have chosen not to act on them to date.

I have lots of questions, but two perhaps we could concentrate on. One involves that process of how we generate the political will to deal with this problem. Not only are the numbers frightening and unacceptable and the conditions under which people live similiarly unacceptable, but so are, as you pointed out, the returns—if you want to look at it from the government point of view or from an economy point of view, the returns for investing resources

[Traduction]

Par exemple, il est inadmissible que sur l'ensemble des divorces, deux tiers des femmes se retrouvent en-deça du seuil de pauvreté parce que l'on ne fait rien pour exiger le versement de pensions alimentaires. Cette situation est honteuse et tout à fait inacceptable; ce n'est pas une question de coût, mais une question de manque de volonté politique pour adopter les mesures législatives nécessaires pour obliger le versement des pensions alimentaires.

En revanche, une autre partie de la solution est d'ordre plus général. Par exemple, notre régime fiscal ne garantit pas la moindre sécurité du revenu aux plus démunis, non seulement aux assistés sociaux et aux chômeurs, mais également aux travailleurs démunis. On parle de la nécessité d'un filet de sécurité sociale. Nous n'en avons pas actuellement; nous avons une longue corde, semblable à ce qu'on utilise dans le saut en élastique à partir d'un pont; la descente s'en trouve simplement ralentie. Mais ce filet de sécurité est plein de trous et tôt ou tard, on se retrouve au sol. Lorsqu'il n'y a plus d'assurance-chômage, les gens se retrouvent au bien-être social.

De surcroît, nous sommes en récession et il semble que cette fois-ci, ce sera plus dur qu'il y a dix ans, à cause de la guerre du Golfe; la récession sera plus longue; les familles de la classe moyenne vont passées dans la catégorie des travailleurs défavorisés, ceux-ci passant eux-mêmes dans la catégories des chômeurs, les chômeurs tombant dans celle du bien-être social.

Nous estimons que la sécurité du revenu est essentielle pour les défavorisés. Nous pensons qu'on pourrait modifier le régime fiscal au profit de ceux qui se trouvent à l'extrémité inférieure de l'échelle du revenu. Nous estimons qu'une loi nationale sur la garde d'enfant est essentielle si l'on veut aider les travailleurs qui ont absolument besoin de services de garderie pour aller travailler.

Voilà quelques recommandations précises qui permettraient d'inverser la tendance.

En résumé, le conseil préconise une solution à deux volets: l'atténuation immédiate de la pauvreté et de ses conséquences grâce à des projets pilotes et des projets de prévention à l'échelle nationale, car il faut venir en aide aux pauvres pour prévenir les conséquences de la pauvreté pour nos enfants, et deuxièmement, une solution à plus long terme permettant de réduire le nombre des enfants pauvres et des jeunes familles pauvres au Canada.

M. Axworthy (Saskatoon—Clark's Crossing): Merci de ces propositions. Il est toujours utile d'avoir des idées concrètes de ce que l'on peut demander au gouvernement fédéral. Je suppose que ce dernier a déjà entendu vos propositions mais qu'il a décidé de ne pas y donner suite jusqu'à maintenant.

J'ai plusieurs questions à vous poser, mais en particulier les deux suivantes, sur lesquelles on pourra s'attarder. La première concerne la façon dont on pourrait stimuler la volonté politique afin de faire face au problème. Les chiffres sont effrayants et inacceptables, mais on peut en dire autant des conditions dans lesquelles certaines personnes vivent. Ce qu'on a à gagner—si on adopte le point de vue du gouvernement ou le point de vue d'un économiste—en

Poverty

[Text]

first of all, as you suggest, to provide some resources to those in poverty so they no longer have to remain in poverty and then to change the direction of government policy so people are not forced into poverty.

When you point out the returns, like one in three or one in four, it would seem almost self-evident that we would want to expend those resources; and when the conditions are so chronic and well understood and well known, one would have anticipated the government would act also.

So they have not acted on the basis of the social problem; they have not acted on the basis of returns on investment. Do you have any suggestions as to how those who want to see major change might go about generating the political will to get those changes made?

Dr. Walker: I will start answering that, but I think many will want to add to what I say.

The fact that it is possible to do something if the political will can be created is made obvious by our record with respect to senior citizens. By contrast with our record in terms of poverty and childhood, Canada's record now in terms of poverty in senior citizens is really quite good. Two things happened in that circumstance. First of all, our society has recognized the value and the importance of its seniors and, second, the seniors themselves of course became very organized and very effective.

• 1400

Children have little ability to become organized. The council certainly believes in empowering young people to resolve their own problems, and that becomes feasible during youth. But we have to accept that children up to a certain age are dependent on their parents for their needs, and will be dependent on advocates such as ourselves and indeed on their own parents to promote any political change that will benefit them.

The second point is important, though. I think our society does not place high value on children, or indeed on women who look after children, or on the very act of childrearing or child care. We have a problem not only of children being unorganized and of course having no votes, but also a problem of the perception of children and of women in our society which greatly compromises the ability of the nation to recognize the importance of dealing with this problem.

The final thing is that whenever you talk about people organizing themselves it is also quite clear that, except in a very limited way, those who are poor have not, generally speaking, been able to become organized as an effective political force. There are, it is true, organizations that specifically target themselves towards dealing with poverty, but on a broad basis the poor cannot be said to be well organized.

You have the two things. You have an inability of this particular group to organize themselves, and you have a problem of perception. It is much easier, let us face it, for our society to pretend that poverty in childhood does not exist, and to do nothing about it.

[Translation]

investissant des ressources, comme vous le proposez, auprès des plus démunis de façon à leur permettre de s'en sortir; il faudrait donc infléchir l'action des pouvoirs publics de façon que personne ne soit plus contraint de vivre dans la pauvreté.

Vous avez parlé du rendement de ce genre d'investissement, qui peut atteindre trois ou quatre dollars pour un dollar investi, et il semble évident qu'on aurait intérêt à faire ce genre d'investissement; dans la mesure où ce sont-là des situations chroniques parfaitement connues et parfaitement analysées, on s'attendrait à ce que le gouvernement agisse.

Il n'est donc pas intervenu sur le problème social, ni sur celui des ressources à investir. Avez-vous des solutions à proposer à ceux qui voudraient faire évoluer la situation, pour leur permettre de stimuler la volonté politique indispensable à ces changements?

Dr Walker: Je vais commencer à vous répondre, mais je crois que plusieurs de mes collègues auront quelque chose à ajouter.

Il est certain que si la volonté politique existait, il serait possible d'intervenir, comme le prouvent les résultats obtenus avec les personnes âgées. Par comparaison, on a fait bien davantage au Canada pour enrayer la pauvreté chez les personnes âgées, et ce pour deux raisons. Premièrement, notre société reconnaît maintenant l'importance et la valeur intrinsèque des personnes du troisième âge. En outre, celles-ci, en s'organisant de façon très efficace, ont obtenu qu'on prête attention à leurs besoins.

Les enfants, par contre, ne sont pas en mesure de s'organiser eux-mêmes. Le conseil estime qu'il faut donner aux jeunes les moyens de régler eux-mêmes leurs problèmes, mais cela n'est vraiment possible qu'à partir de l'adolescence. Il faut bien se rendre à l'évidence que les enfants, jusqu'à un certain âge, dépendent de leurs parents pour la satisfaction de leurs besoin ainsi que de groupes d'action comme le nôtre pour l'obtention des changements politiques auxquels est liée l'amélioration de leur sort.

Par ailleurs, il convient de faire remarquer que notre société n'attache pas beaucoup d'importance aux enfants ni aux femmes qui les élèvent, pas plus qu'à l'éducation même des enfants. Non seulement les enfants ne constituent pas une force organisée et n'ont pas le droit de vote, mais la société méprise les enfants et les femmes, d'où le retard mis à s'attaquer au problème de la pauvreté infantile.

Force est de constater également que de façon générale, les pauvres ont beaucoup de mal à s'organiser en force politique efficace. Il est vrai que certains organismes visent spécifiquement à venir en aide aux pauvres, mais cela ne veut pas dire que les pauvres eux-mêmes soient bien organisés.

Deux facteurs jouent donc contre les jeunes: ils sont incapables de s'organiser eux-mêmes et la société s'intéresse peu à eux. Soyons honnêtes. Il est beaucoup plus facile pour notre société de prétendre que la pauvreté infantile n'existe pas au lieu de s'attaquer au problème.

That does not exactly answer your question. The reason I am not answering it is that I think you have posed a very difficult question which asks how do you make a society recognize a group that it would prefer not to recognize? How do you change attitudes towards the group in such a way that the powers that be, be they governments or other decision—makers, will recognize the importance of moving, because that of course is what has to happen if this particular political agenda is going to be carried forward. I think that is obviously a very difficult thing.

Ms Pearson: While the situation looks quite gloomy in many respects and because of the recession it is going to look very gloomy, it is not that we have not made some progress. I have watched it. I think that Canada's participation in the Summit on World Children was a very significant event, and I think the nomination of Mr. Perrin Beatty as the minister for the child and the establishment of the children's bureau within the Department of National Health and Welfare are significant events that need to be supported.

There is something there now and people can say it is up to parliamentarians and others to pose questions to Mr. Beatty as minister for children, in your case, or to support something that he says from that point of view, and make people recognize that somebody has been named this and that there is a constituency that is now being addressed.

There are some things to build on, and it is just starting. I am encouraged by that. I would urge everybody to make as good use of that as is possible.

Ms Marion Dewar (Executive Director, Canadian Council on Children and Youth): I would just like to add that one of the reasons why we get away as adults with legislating as badly as we do against children, because I think we legislate against children—we deindex family allowances, we make the tax system difficult for people who have children, etc.—is because we do consider children as private property.

I think there is a value system inherent within our society that says: if my kids are okay, then I am okay as an adult; if your kids are not okay, well that is your problem. I think we have to start sharing a collective responsibility for the children in our society as a resource for all of us. Certainly as we see more and more couples making choices not to have children, hopefully this will start to relate back to saying that the children who are there are a great resource.

• 1405

I really think the government and legislators in general are in a position to give leadership rather than react, just on the point you are talking about, Chris, of asking how this affects children when we are looking at policies. I do not think we do it very often because in our culture we have not been taught or socialized to think that those children are our priority.

[Traduction]

Je n'ai pas vraiment répondu à la question très difficile que vous me posiez, c'est-à-dire comment amener la société à tenir compte d'un groupe qu'elle préférerait oublier. Comment susciter un changement de mentalité de manière à ce que les autorités, qu'il s'agisse de gouvernement ou d'autres décideurs, reconnaisssent l'importance critique de s'attaquer au problème.

Mme Pearson: Même si la situation est loin d'être rose à bien des égards, d'autant plus que nous traversons une période de récession, nous sommes en mesure de constater certains progrès. La participation du Canada au sommet mondial sur l'enfance mérite d'être soulignée, et nous appuyons la nomination de M. Beatty à titre de ministre chargé de l'enfance ainsi que la création d'un bureau à l'enfance sous l'égide du ministère de la Santé nationale et du Bien-être social.

Le Canada s'est donc doté d'une structure pour venir en aide aux enfants et on pourrait être tenté de dire que c'est aux parlementaires notamment de poser les questions qui s'imposent au ministre à l'enfance, M. Beatty, et de réclamer qu'il s'occupe du dossier de la pauvreté infantile.

La nomination d'un ministre à l'enfance constitue donc un bon point de départ. Cela m'encourage. Je vous incite tous à faire valoir vos préoccupations auprès du ministre.

Mme Marion Dewar (directrice administrative, Conseil canadien de l'enfance et de la jeunesse): J'aimerais simplement ajouter que la raison pour laquelle les adultes peuvent se permettre de légiférer aussi mal à l'égard des enfants, car c'est ce que nous faisons en désindexant les allocations familiales, en pénalisant fiscalement les gens qui ont des enfants, etc, c'est que nous considérons les enfants comme des choses qui appartiennent exclusivement aux parents.

Dans notre société, c'est la règle du chacun pour soi qui s'applique. Or, j'estime que le bien-être des enfants devrait constituer une responsabilité collective de la société. Comme de plus en plus de couples choisissent de ne pas avoir d'enfants, il est à espérer qu'on commencera à considérer les enfants qui naissent comme une ressource importante.

Pour répondre à votre question, Chris, j'estime que le gouvernement et les législateurs en général doivent prendre l'initiative et ne pas se contenter de simplement réagir. La raison qui explique notre inaction collective, c'est que les enfants ne sont pas considérés dans notre culture comme une priorité.

Poverty

[Text]

I am not naive. I am convinced that until we have the political will there, we are not going to get legislation that is so desperately needed. Now, that might come out of violence. You start raising a generation that is angry because they have been poor and are in despair and you get violence. Hopefully, that is not the way we are going to start to say we have to address child poverty.

Ms Knox: When you talk about changing or getting the political will to do something, one of the things we have to recognize as we attempt to change political will around this issue is that it is not a four-year issue. It cannot be done in the term of government. Any government that is willing to make a commitment around the issue cannot expect that it will translate into votes in the next election. It has to be a commitment that goes beyond the four-year cycle.

Our difficulty to this point is that we have planned our issues for children around the political response. If it is popular with the support groups, then it is okay. If it is not popular, then decisions are made to the disadvantage of children. You cannot use the future of our children as part of your political agenda. If that is how we attempt to develop our social policy around children, then children are going to continue to lose. We need a government policy that has the courage to look beyond the next election day to the price that may have to be paid.

Prices get paid on elections for all kinds of reasons. Taking a stand on children and the issue of poverty as it relates to children may have some political cost. It is going to require a great deal of courage, which in the long term I think will be recognized and rewarded. But we are not going to change it. You cannot do something in year one and expect to have positive results that are going to draw in all the poor voters four years down the road. We have to plan a future–oriented policy for children.

Mr. Axworthy: Of course, there are some things that bring returns even within the fiscal year. If you provide adequate nutrition to a pregnant mother so that her baby is not born prematurely or below body weight and needing intensive care, the returns are within a very short period of time and quite apparent. One would have thought that would be an easy thing for the people responsible for health policies to do. I certainly take your point about the long-term problem.

Could I just pick up on the point of children at risk of poverty and dropping out of school and being on the streets and so on. I was struck by a centre that was started in Saskatoon, my home town. There was nothing before and now there is a centre. They attract hundreds of kids today who were not there before. Needless to say, the owners of businesses are pleased because they do not hang around the malls any more. The fact that those kids are there, and probably only some of them are being addressed by this particular centre. . . Do you have any sense of the percentages of children at risk in that sense? I think it does point to the problem of violence and pent-up aggression as the only

[Translation]

Je ne suis pas naïve. Je sais bien que la législation dont nous avons désespéramment besoin dans ce domaine ne sera pas adoptée tant que les politiques n'auront pas décidé d'intervenir. Ils seront peut-être cependant forcés par les événements à sortir de leur torpeur. La pauvreté mène au désespoir et à la violence. Faudra-t-il que la violence prenne des proportions endémiques parmi les jeunes pour qu'on s'attaque au problème de la pauvreté infantile? Espérons que non.

Mme Knox: Vous avez fait allusion aux responsabilités des politiciens, mais il ne s'agit évidemment pas d'une situation qui peut changer en quatre ans. Le problème ne peut pas être réglé au cours d'un seul mandat. Aucun gouvernement ne peut s'attendre à ce les efforts déployés pour enrayer la pauvreté infantile se traduisent par des votes lors des prochaines élections. Il faut faire fi de ce genre de considération.

Or, nous faisons dépendre le sort des enfants du bon vouloir des politiques dont les décisions visent trop souvent à plaire à l'opinion publique. L'avenir de nos enfants ne doit dépendre d'aucun programme politique sinon ce sont les enfants eux-mêmes qui, encore une fois, y perdront. Il faut que le gouvernement ait le courage d'adopter une politique sociale qui ne soit plus tributaire des résultats des prochaines élections.

Bien des raisons peuvent expliquer des défaites électorales. Il se peut que le fait de prendre position sur la pauvreté infantile comporte certaines conséquences politiques. J'estime cependant que le gouvernement qui aura le courage de le faire en sera récompensé à long terme. La situation ne va cependant pas changer du jour au lendemain. On ne peut pas s'attendre à ce qu'une mesure mise en oeuvre pendant la première année d'un mandat gouvernemental incite tous les électeurs pauvres à voter dans le même sens quatre ans plus tard. Nous devons nous doter d'une politique sociale axée sur l'avenir si nous voulons venir en aide aux enfants.

M. Axworthy: Il y a cependant certaines mesures immédiatement rentables. Si on assure aux femmes enceintes une alimentation adéquate, par exemple, on peut réussir à réduire le nombre de naissances prématurées avec toutes les conséquences qu'elles comportent. Il me semble que ce serait une mesure que les responsables de nos services de santé pourraient facilement prendre. Je conviens avec vous qu'il s'agit d'un problème à long terme.

J'aimerais vous parler des abandons scolaires parmi les enfants pauvres. Permettez-moi de vous donner l'exemple d'un centre mis sur pied dans ma propre ville, Saskatoon, qui accueille maintenant des centaines de jeunes. Il va sans dire que les commerçants de la région sont bien heureux que ces jeunes ne trainent plus dans les centres commerciaux. Ce centre ne vient sans doute en aide qu'à un certain nombre de jeunes décrocheurs scolaires... Savez-vous quel pourcentage des enfants pauvres abandonnent leurs études? Pour un grand nombre de ces jeunes, la violence semble, comme vous le dites, la seule solution. Les enfants qui fréquentent ce genre de centre d'accueil au lieu de l'école ne deviendront

La pauvreté

[Texte]

response. If you are doing badly at school and go to a drop-in centre rather than to school and so on, you are not really going to become either politicized or capable of addressing the concerns in an effective way. Violence is unfortunately often a resource in those circumstances. Do you have a sense of percentages, for example?

Dr. Walker: I am not quite sure what percentages you are looking for. If you are looking for percentages of those who might be prone to violence or the percentage who drop out, for example—

Mr. Axworthy: The latter really. We talk about children at risk of being part of the. . .

Dr. Walker: I can certainly give you some figures of that kind. For example, Dr. Dan Offord of McMaster University has done extensive work on poverty and childhood. It is particularly concentrated on welfare families who seem to have particular problems. Just to take one of the figures from his studies out of the air, if you are a female child of a welfare family, the probability of you dropping out of high school is somewhere in the order of 75%.

• 1410

Mr. Axworthy: A lot of kids whose problems are being exacerbated by the system.

Ms Knox: Some research was done in Newfoundland as well, by the Newfoundland Teachers' Association, on school drop-out rates. As you know, we have a significantly higher rate of poverty than perhaps all other provinces, and the number of children out of the poorer segments of the population who were part of the very high drop-out number was significantly, in fact frighteningly, high.

The Chair: But you have a very low crime rate, I understand.

Ms Knox: Part of that I suspect has more to do with the rural-urban breakdown than with the poverty issue. The crime rates in the urban areas are quite high.

The Chair: One proposal that has been coming forward I kind of like because I think first of all we have to recognize that the federal government is somewhat limited in what it can do, just by the structure of the country. We currently have one province that is saying that we should not be in the health and social service field at all. Certainly I think it has been a matter of contention municipally as well, the federal government starting programs but not fully funding them, the whole split in responsibilities that can skew local priorities and affect the programs themselves.

One proposal I find attractive is the idea of taking all the income support programs, the tax benefits for children, as well as welfare—not the support system kinds of things like day care or the community-based stuff that is done through the Canada Assistance Plan, I would think that kind of funding would have to remain—taking the income-related stuff and putting it into one payment per month in a family allowance kind of fashion where you would get a cheque for your child that is sufficient to cover the cost of that child at an adequate income level.

[Traduction]

pas engagés ni n'apprendront à s'organiser de façon efficace. Malheureusement, les jeunes se tournent parfois alors vers la violence. Avez-vous des pourcentages à nous donner?

Dr Walker: J'ai mal saisi de quel pourcentage vous vouliez parler. S'agit-il du pourcentage des jeunes qui sont enclins à la violence ou du pourcentage de ceux qui abandonnent leurs études. . .

M. Axworthy: Le pourcentage de ceux qui abandonnent leurs études. On dit que les enfants pauvres risquent. . .

Dr Walker: Je peux vous fournir des chiffres à cet égard. M. Dan Offord de l'Université McMaster a beaucoup étudié le problème de la pauvreté infantile. Il se manifeste surtout parmi les familles qui bénéficient de l'aide sociale. Pour ne vous donner qu'un exemple, dans ces familles, les filles risquent d'abandonner leurs études secondaires dans une proportion de 75 p. 100.

M. Axworthy: Le système vient aggraver les problèmes que connaissent un bon nombre d'enfants.

Mme Knox: La Newfoundland Teachers' Association a aussi étudié le phénomène du décrochage scolaire. Comme vous le savez, la pauvreté est beaucoup plus répandue à Terre-Neuve que dans les autres provinces et l'association a constaté que la proportion des enfants pauvres qui abandonnaient leurs études était très élevée, à tel point que cela en était effrayant.

La présidence: Mais le taux de criminalité est très peu élevé à Terre-Neuve, si je ne m'abuse.

Mme Knox: Je soupçonne que c'est en raison du fait que la province est moins urbanisée que d'autres. Les taux de criminalité dans les régions urbaines sont passablement élevés.

La présidence: Il y a une proposition qui a été soumise et qui me plaît assez parce qu'elle tient compte du fait qu'en raison de la structure du pays, la marge de manoeuvre du gouvernement fédéral est assez limitée dans ce domaine. A l'heure actuelle, une province soutient que le gouvernement fédéral ne devrait pas intervenir du tout dans le domaine de la santé et des services sociaux. Certaines municipalités ont également émis des réserves au sujet des programmes à frais partagés. On soutient que le gouvernement fédéral met sur pied des programmes dont il n'assure pas complètement le financement et que le partage des responsabilités dans ces domaines fausse les priorités locales et nuit aux programmes eux-mêmes.

Une proposition que je trouve intéressante c'est de combiner tous les programmes de soutien du revenu, les crédits d'impôt pour enfants ainsi que les prestations sociales—je ne parle pas des services de garde ou des programmes communautaires mis en oeuvre dans le cadre du Régime d'assistance publique du Canada, qui demeureraient—et de les remplacer par un paiement mensuel semblable à l'allocation familiale qui suffirait à répondre aux besoins d'un enfant.

It seems to me that this is something the federal government could do over a period of time—it has the full legislative authority—and that might in the long run prevent many of the social service and health needs at the community level, although you would still have the education requirements and you would have to have those sorts of things going on as well.

I would like to hear your comments about that kind of proposal.

Ms Dewar: I think that kind of proposal is a proposal, and I think it has a lot of benefits if it is a proposal that is universal, so that every child gets it and then for the families with wealth, you tax the wealth, because if we identify certain elements of our society as being lesser than others then it becomes very dangerous as far as the socialization of the children is concerned.

But I also think it is important because what you are really talking about is a guaranteed annual income. It is really interesting the way the public debate is taking off in this country, because both the right and the left are coming at it and somewhere in the middle, hopefully, they will meet, because I think it has to be a guaranteed annual income that is above the poverty level—

The Chair: But done through a process that keeps the dignity of the individual by a cheque per month because you have a child, such as the family allowance.

Ms Dewar: That is right. The proposed legislation in Ontario right now is not part of the guaranteed annual income, but it certainly addresses what Dr. Walker was suggesting. They are going to use the support payments as an employer-deductible payment. So that retains the dignity because it keeps families from going to the courts and looking at the loss of payments and this kind of thing and challenging and it is all dealt with legislatively. So I really appreciate your approach in giving dignity to the people.

Dr. Walker: One of the clear problems at the moment is that such payments as exist are often incredibly lower than what is necessary to sustain the basic necessities of life.

A recent study looked at the proportion of the poverty line contributed by welfare payments in different provinces. It was widely variable. There was not one which was anywhere near 100%. In New Brunswick, for example, for a single-parent family it was around 20% of the poverty line.

• 1415

I do not know how you can even live at those levels, how you can possibly maintain any kind of dignity, any kind of self-esteem if you are coping with that kind of situation. Some people have described the alternative approach, which is to provide adequate support, however you do it, as the market-basket approach. You look at what it is going to cost you to live at even a subsistence level and you make darn sure that your payments are not below that level. As such, if you are talking about a universal program, you are really then starting to talk in terms of a guaranteed annual income, of income security sufficient at least to ensure that the children of young parents or a young parent are at least able to eat, to be clothed, and to live.

[Translation]

J'ai l'impression que c'est une mesure que le gouvernement fédéral pourrait éventuellement prendre puisqu'il possède le pouvoir législatif voulu pour le faire. A long terme, un tel système permettrait de remplacer les services sociaux et des services médicaux communautaires. Resterait évidemment toute la question de l'éducation.

J'aimerais savoir ce que vous pensez de cette proposition.

Mme Dewar: Il s'agit d'une proposition qui mérite d'être étudiée, et l'avantage qu'elle présente, c'est qu'il s'agirait d'un paiement universel. Il serait possible de récupérer ce paiement des familles aisées, et de cette façon on ne stigmatiserait pas certains enfants parce qu'ils appartiennent à des familles pauvres, ce qui est très nocif à leur socialisation.

L'intérêt de cette proposition, c'est également qu'elle équivaut à un revenu annuel garanti. La direction que prend le débat public sur cette question est aussi très intéressante. Tant la droite que la gauche se préoccupent de ce problème et j'espère qu'on pourra en arriver à un compromis, c'est-à-dire à un revenu annuel garanti qui se situera au-delà du seuil de pauvreté...

La présidence: Pourvu qu'on respecte la dignité de chacun en envoyant un chèque mensuel semblable à l'allocation familiale.

Mme Dewar: En effet, la loi à l'étude actuellement en Ontario ne propose pas un revenu annuel garanti, mais elle va certainement dans le sens que propose M. Walker. Les paiements de soutien pourront désormais être déduits par l'employeur. On règle ainsi le problème de façon législative et on évite des poursuites. Je pense donc comme vous qu'il faut chercher à préserver la dignité de chacun.

Dr Walker: A l'heure actuelle, les paiements qui sont versés sont totalement insuffisants pour répondre aux besoins fondamentaux d'un enfant.

Une étude récente établissait le rapport entre les prestations d'aide sociale et le seuil de la pauvreté dans différentes provinces. Ce rapport variait beaucoup d'une province à l'autre. Dans aucune province, les prestations d'aide sociale ne plaçaient une famille au-dessus du seuil de la pauvreté. Au Nouveau-Brunswick, par exemple, pour une famille monoparentale, les prestations ne représentaient que 20 p. 100 du revenu considéré comme étant le seuil de la pauvreté.

Je ne sais pas comment quelqu'un peut vivre avec un revenu semblable et encore moins comment on peut conserver sa dignité ou son estime de soi. Certains proposent de fixer le revenu minimal en fonction du marché. Selon eux, il faudrait s'assurer de bien calculer ce qu'il devrait en coûter à une famille pour subvenir à ses besoins fondamentaux et lui verser au moins cette somme en aide sociale. Si l'on songe à un programme universel, on commence à envisager la possibilité d'un revenu annuel garanti qui permettrait aux jeunes parents ou aux familles monoparentales d'au moins nourrir, vêtir et loger leurs enfants.

The Chair: This is similar to the old age security program.

Ms Pearson: I think the convention may be a useful tool in this. It is something that may help the federal-provincial splits, because it is international law, and if Canada ratifies it, it is going to be important for all the provinces. I think it may be one way of getting around some of the other disputes. I think the political will, which is the will to put the child first, is what is incorporated into the convention. The other things are jurisdictional fights and of course, as we all know, when there is a fight, kids lose out inevitably.

So it is something I would recommend. It is something that legislators should keep in their minds as they are going through this issue. It may be something you can use.

The Chair: Thank you very much. We very much appreciate your presentation.

• 1420

• 1423

The Chair: I would like to welcome you to the committee. I think we can get right into your presentation.

Ms Linda Marcotte (Food Program Organizer, End Legislated Poverty): End Legislated Poverty is a coalition of 27 groups, which began in 1985. We are funded by churches, different legal associations in B.C. and unions. Our member groups include the B.C. Teachers' Federation, the B.C. Association of Social Workers, Federated Anti–Poverty Groups of B.C. as well as smaller grassroots groups like Karen's and Antoinette's.

Ms Karen Shillington (Nanaimo, End Legislated Poverty): I am a low-income single parent of a three-year-old girl. I am trained as a fisheries technologist but my last paid employment was as an income tax preparer. At the present time I live on social assistance. We survive by using the food bank, the soup kitchen and the clothing exchange. I have a garden and I only buy products that are on sale.

We live close to the edge. This winter we had an unusually long cold snap and the clothing exchange did not have snow boots that fit my daughter. It was hard to find the \$15 to buy new boots. As hard as it is to live on welfare, it is even harder to work at minimum wage jobs. Last year I worked as a tax preparer for \$5.25 an hour. Working outside the home full time meant I could no longer take advantage of things like the food bank. It meant extra costs for work expenses and day care.

If minimum wage truly reflected the increase in the cost of living since 1975, it would be at least \$8 an hour. We simply cannot live on less. Still, the experience of working as a tax preparer made me realize that I was not alone in my

[Traduction]

La présidence: Ce serait un programme semblable au programme de sécurité de la vieillesse.

Mme Pearson: Il serait utile de se reporter à la convention, car si le Canada ratifie ce texte de droit international, toutes les provinces y seront assujetties. Ce serait peut-être une façon de régler certains différends dans ce domaine. La convention reconnaît qu'il est nécessaire d'accorder la priorité aux enfants. Tout le reste n'est que querelles intergouvernementales et comme on le sait, ce sont toujours les enfants qui font les frais des querelles d'adultes.

Je recommande donc aux législateurs de se reporter à cette convention lorsqu'ils aborderont cette question. Elle vous sera utile.

La présidence: Je vous remercie de votre intéressant exposé.

La présidence: Je désire vous souhaiter la bienvenue. Je vous prie de faire votre déclaration.

Mme Linda Marcotte (organisatrice du Programme alimentaire, End Legislated Poverty): End Legislated Poverty est une coalition créée en 1985 qui compte 27 groupes. Nous recevons des fonds d'églises, d'associations juridiques et de syndicats divers de la Colombie–Britannique. Parmi les groupes qui appartiennent à notre coalition citons la B.C. Teachers' Federation, la B.C. Association of Social Workers, Federated Anti–Poverty Groups of B.C. ainsi que divers petits groupes locaux comme ceux qu'animent Karen et Antoinette.

Mme Karen Shillington (Nanaimo, End Legislated Poverty): Je suis parent unique d'une fillette de trois ans. J'appartiens au groupe des familles à faible revenu. Je possède une formation en technique des pêches, mais le dernier emploi rémunéré que j'ai occupé consistait à remplir des déclarations d'impôt. A l'heure actuelle, je touche des prestations d'aide sociale. Ma fille et moi survivons parce que nous fréquentons les banques d'alimentation, les soupes populaires et les comptoirs d'habillement. Je cultive un jardin, et je n'achète que des produits en solde.

Nous tirons le diable par la queue. Cet hiver, nous avons connu une période de froid beaucoup plus longue qu'à l'habitude, et le comptoir d'habillement n'avait pas de bottes de neige allant à ma fille. J'ai eu du mal à trouver 15\$ pour lui acheter de nouvelles bottes. Bien qu'il soit très difficile de joindre les deux bouts avec de l'aide sociale, il est encore plus difficile de le faire lorsqu'on touche le salaire minimum. L'an dernier, j'ai reçu 5.25\$ l'heure pour remplir des déclarations d'impôt. Parce que je travaillais à plein temps à l'extérieur de la maison, je ne pouvais plus fréquenter la banque d'alimentation, et j'encourais également des frais supplémentaires pour aller au travail et pour faire garder mon enfant.

Si le salaire minimum reflétait vraiment l'augmentation dans le coût de la vie depuis 1975, il serait d'au moins 8\$ l'heure. On ne peut pas survivre avec moins. Par mon travail, je me suis cependant rendue compte que je n'étais pas la

feelings of frustration. In any given day I would do returns for people who were selling their tax refunds to pay the electric bill, UI claimants who ended up owing Revenue Canada money and high-income people who paid relatively far less tax than the low-income people.

The changes to the Unemployment Insurance Act mean that it will now be totally funded by employers and employees. The government instead will put billions of dollars in job retraining. Before I became a parent, I was a project manager for a job-creation project at a fisheries' research station. My experience was that I trained people for jobs which, thanks to privatization, would never exist except as short-term contracts; yet my trainees were expected to work at half the going wage rate for these jobs. It made for a tense working situation. I believe it was a waste of time and money.

• 1425

Policy-makers need to understand that money spent to end child poverty is an investment in our future. Social programs should be restored and improved. A national, nutritional, universal lunch program, funded by the federal government, would be a good beginning. It would send a signal that children are a valued resource in this country.

Money for social programs could come from a taxation system whereby the wealthy would pay their fair share of taxes.

Thank you very much for this opportunity. It has been quite an experience to fly all the way to Ottawa. I cannot help but think that the expense of flying me to Ottawa is probably worth three or four months of social assistance payments.

My daughter is being looked after by a low-income caregiver, and I would like to respectfully request that I be reimbursed for my child care expenses. Thank you again for listening.

The Chair: With respect to the child care expenses, we have to get the approval of the full committee for that, but I will be asking for it. What I am suggesting to the clerk is that you get your expenses now. We will work on the child care expense. You are going to get that in a couple of months.

Ms Antoinette Naffaa (Member, Burnaby Child Poverty Committee): I am a single mother with three children of school age. I live in Burnaby. Thank you very much for asking me to appear before the committee today. It has been a good experience.

I really do not want you to pity me because of my personal life, because it it is a universal problem.

I would like to have funding for school lunches because it will solve a lot of problems for school kids. I am talking about my personal experience.

[Translation]

seule à ressentir de la frustration. Tous les jours, je remplissais des déclarations pour des gens qui venaient vendre leur remboursement d'impôt pour être en mesure de régler leur facture d'électricité, pour des prestataires d'assurance-chômage qui devaient de l'argent à Revenu Canada et pour des personnes à haut revenu qui payaient relativement moins d'impôts que des personnes à faible revenu.

La Loi sur l'assurance-chômage a été modifiée de telle sorte que le régime sera maintenant totalement financé par les employeurs et les employés. En contrepartie, le gouvernement investira des milliards de dollars dans la formation professionnelle. Avant de devenir mère, j'ai dirigé un projet de création d'emplois mis en oeuvre à un centre de recherche sur les pêches. J'ai formé des gens pour des emplois qui, grâce à la privatisation, seront toujours des emplois à court terme. Or, mes stagiaires devaient accepter pour leur travail la moitié du taux salarial en vigueur. Cela explique que le climat au travail ait été tendu. A mon avis, ces projets constituaient un gaspillage de temps et d'argent.

Les décideurs doivent comprendre que l'argent qu'on investit pour enrayer la pauvreté infantile constitue un investissement dans notre avenir. Il faut rétablir les programmes sociaux qui ont été supprimés et les améliorer. Le gouvernement fédéral pourrait commencer par financer un programme national universel de déjeuners nutritifs. Il montrerait par là qu'il considère les enfants comme une ressource nationale précieuse.

On pourrait financer les programmes sociaux voulus en faisant payer aux riches une part équitable d'impôts.

Je vous remercie de m'avoir donné l'occasion de vous faire part de ma position. Le voyage par avion jusqu'à Ottawa a été toute une expérience pour moi. Je ne peux cependant m'empêcher de penser que le coût de mon billet représente probablement entre trois et quatre mois de prestations d'aide sociale.

Une gardienne à faible revenu s'occupe actuellement de ma fillette, et je vous demande humblement de bien vouloir me rembourser mes frais de garde. Je vous remercie de votre attention.

La présidence: Il faudra que le comité en entier approuve le remboursement de vos frais de garde, mais je vais recommander qu'il le fasse. Je vais demander au greffier de voir à ce que vos frais de séjour vous soient remboursés immédiatement. Nous verrons ce que nous pouvons faire pour les frais de garde. Ils vous seront remboursés dans quelques mois.

Mme Antoinette Naffaa (membre, Burnaby Child Poverty Committee): Je suis parent unique de trois enfants d'âge scolaire. J'habite à Burnaby. Je vous remercie de m'avoir demandé de comparaître devant le comité aujourd'hui. C'est une bonne expérience pour moi.

Je ne vous demande pas de me prendre en pitié car je ne suis pas la seule à connaître des difficultés.

J'aimerais que le gouvernement finance un programme de déjeuners scolaires parce que cela permettrait de régler un grand nombre de problèmes qui se posent aux enfants. Permettez-moi de vous faire part de mon expérience personnelle.

My teenager is very embarrassed to take a lunch to school so she stays without food all day and that causes her very serious health problems. She is embarrassed to take just a sandwich. She wants to go to the cafeteria but I cannot afford to give her \$3 or \$4 every day.

The kids would love to go to the cafeteria like everybody else. They do not want to be asked, what did you have for lunch today? If they just have peanut butter sandwiches or whatever they will be criticized by the other kids. Every day they get the same kind of sandwich and they complain about it to me.

I cannot go to work right now because of health problems. I have to live on welfare. That is the only way I can raise my children. My life is very tough; really tough. It is like a merry-go-round. I go in circles every day; doctors, meeting teachers, and the welfare office. It is like a trap. I cannot get out of there. It is very difficult to get of there with three children, trying to provide for these kids.

I am doing my best, but I do not think my best is good enough. I am rejected by society, by teachers, by my kids, by my neighbours, everybody looks down at me because I am a single mother on welfare. It has degraded my personal selfesteem. I wish I knew what to do and where to go. Sometimes I feel like I cannot make it. I will just have to give up. Whatever I do, it is not good enough. Nobody is appreciating what I am doing for my kids.

• 1430

I do not know much about GST. All I know is that when I lined up at Safeway last week the lady before me was buying quantities, and I wondered why. When it my turn came, I could not buy quantities. I buy variety and small quantities. I discovered that every small item has GST, so I ended up paying tax on all the merchandise I was getting. The lady before me paid \$300 and no GST because she bought it in quantity. I felt that was not fair for me because I cannot buy in quantity. If I buy in quantity then I have to buy one item.

Housing takes 80% of the welfare cheque.

I feel very guilty and sometimes I ask myself what I did wrong that I cannot correct it. I guess it is not just my problem; it is Canada's problem. If I can give a hand or be of help by saying what I feel and what I do on a daily basis, I will answer all these questions. Thank you very much.

Ms Marcotte: I have been a single parent for 11 years, working mostly at raising my children. I have a child who is 16 and a 14-year-old who has Down's syndrome. Nine of the years I was on welfare I was an advocate for low-income people in my home municipality of Surrey, and I started a welfare rights group there.

[Traduction]

Mon adolescente se sent vraiment gênée d'apporter son déjeuner à l'école de sorte qu'elle se prive de nourriture toute la journée, ce qui lui cause de sérieux problèmes de santé. Elle refuse d'apporter seulement un sandwich, car cela la gêne trop. Elle veut manger à la cafétéria, mais je ne peux pas me permettre de lui donner 3 ou 4\$ chaque jour pour déjeuner.

Les enfants aimeraient manger à la cafétéria comme tous les autres. Ils ne veulent pas qu'on leur demande ce qu'ils ont mangé aujourd'hui. Les autres enfants se moqueront d'eux s'ils répondent qu'ils n'ont mangé que des sandwichs au beurre d'arachides. Chaque jour je leur donne le même genre de sandwich, et ils s'en plaignent.

Je ne peux pas travailler à l'heure actuelle parce que ma santé est mauvaise. Je dois accepter de l'aide sociale. C'est la seule façon pour moi d'élever mes enfants. Ma vie est très dure. Je tourne en rond. Chaque jour la même routine: bureau du médecin, réunion avec les enseignants et visite au bureau d'aide sociale. C'est un cercle vicieux. Je ne peux pas m'en sortir. C'est très difficile de le faire lorsqu'il faut s'occuper de trois enfants.

Je fais de mon mieux, mais j'ai l'impression que ce n'est pas assez. Je suis rejetée par la société, par les enseignants de mes enfants, par mes enfants eux-mêmes et par mes voisins. Tout le monde me méprise parce que je suis une mère seule qui touche de l'aide sociale. J'ai perdu tout respect pour moi-même. J'aimerais savoir que faire et à qui m'adresser. Parfois, j'ai l'impression que j'en peux plus et que je vais tout abandonner. Quoi que je fasse, ce n'est pas suffisant. Personne n'apprécie ce que je fais pour mes enfants.

Je ne connais pas grand-chose à la TPS. Tout ce que je sais, c'est que la semaine dernière, quand je faisais la queue au magasin Safeway, la dame qui me précédait a acheté des tas de marchandises et je me suis demandé pourquoi. Moi, j'avais acheté divers articles, en petites quantités, car je ne pouvais pas me permettre d'en acheter beaucoup. Quand mon tour est venu, je me suis aperçue que chaque petit article exigeait la TPS, ce qui fait que j'ai payé la taxe sur tout ce que j'ai acheté. La dame qui me précédait a dépensé 300\$ et n'a pas payé de TPS parce qu'elle avait acheté en quantité. Je ne trouve pas ça juste pour moi, qui peut seulement se permettre d'acheter un article à la fois.

Quatre-vingts pour cent du chèque d'assistance sociale sert à payer le logement.

Je me sens très coupable et parfois je me demande ce que j'ai fait de mal et pourquoi je n'arrive pas à changer les choses. Je pense que ce n'est pas seulement mon problème, mais le problème de tout le Canada. Si ça peut être utile de vous dire ce que je ressens et ce que je fais chaque jour, je répondrai à toutes ces questions. Je vous remercie.

Mme Marcotte: Je suis chef de famille monoparentale depuis 11 ans et je passe pratiquement tout mon temps à élever mes enfants. J'ai un fils de 16 ans et un autre de 14 qui est mongolien. Pendant les neuf ans où j'ai été assistée sociale, je me suis battue pour les personnes à faible revenu de ma municipalité de Surrey et j'ai créé un groupe de défense des assistés sociaux sur place.

I was hired by the End Legislated Poverty coalition after I organized a public forum on child poverty in Surrey. My wages now are low. My kids and I still live below the poverty level.

I want to thank you for this opportunity to speak to you. We wrote our brief to you in February 1990, and a whole year has passed. A lot of things have changed for the worse for low-income families and children in Canada.

In B.C. when we wrote our brief there were 75,000 children living on welfare at about half the poverty line. Now, according to newer Ministry of Social Services and Housing figures, there are 77,000. The statistics about health and poverty have come flooding out in the last year. More studies have shown that the rich live longer and the poor get sick more and die sooner.

At End Legislative Poverty, as well as organizing low-income people we collect studies and do research on poverty, and we have talked to a lot of low-income people as well. We have come to see that this government is following an agenda that is laid out by corporations and groups of corporations. It is almost as if the government and the corporations are walking hand in hand. The corporations will come out saying in the media that we need to cut social spending or we need free trade, and then a little while later a bill is passed and that exact thing happens.

I will just give you some examples. Privatization is continuing. That has an effect of laying people off and reducing their wages, as Karen was saying. Many of these people are parents, and their children get poorer. Now the government is considering privatizing the Post Office and turning more middle-income jobs into poverty jobs, and this will hurt children.

Unemployment is going up. It is 9.2% in B.C. Jobless parents have poor children. The government is doing nothing to stop this.

Bill C-69 is going to be a disaster. It will trash Canada's social programs, including medicare. The bill will limit the ability of provinces to end poverty. It will cause old age pension and family allowance virtually to self-destruct within several decades, because the claw-back is not indexed. It will end universality of medicare and the ability of a central government to enforce uniform high standards of health care across the country.

Our children, the poor children, the ones who get sick the most and die the soonest, will get sick more often and die even earlier because of this bill.

[Translation]

Après avoir organisé un forum public sur la pauvreté infantile à Surrey, j'ai été engagé par la coalition End Legislated Poverty. Je suis très mal payée et mes enfants et moi-même vivons bien en-deçà du seuil de la pauvreté.

Je vous remercie de m'avoir permis de m'adresser à vous. Depuis que nous avons rédigé notre mémoire, toute une année s'est écoulée et le sort des familles à faible revenu et des enfants canadiens est pire qu'avant.

Lorsque nous avons rédigé notre mémoire, il y avait 75,000 enfants d'assistés sociaux en Colombie-Britannique qui vivaient à peu près à la moitié du seuil de la pauvreté. Aujourd'hui, si l'on se base sur les chiffres du nouveau ministère des services sociaux et du logement, il y en a 77,000. L'an dernier, nous avons été inondés de statistiques sur la santé et la pauvreté, et d'autres études indiquent que les riches vivent plus vieux et que les pauvres tombent plus fréquemment malades et meurent plus jeunes.

Dans notre travail à la coalition End Legislated Poverty, et dans le cadre de nos activités d'organisation des personnes à faible revenu nous accumulons les études et faisons des recherches sur la pauvreté et nous parlons avec de nombreuses personnes à faible revenu. Nous nous sommes ainsi aperçus que les programmes du gouvernement étaient dictés par les sociétés. On dirait que c'est un travail d'équipe. Les sociétés s'adressent aux médias et déclarent que l'on doit limiter les dépenses sociales ou libéraliser les échanges et quelque temps après le gouvernement adopte un projet de loi précisément à cette fin.

Permettez-moi de vous donner des exemples. Le gouvernement continue son programme de privatisation qui, comme l'a dit Karen, a entraîné des mises à pied et la réduction de salaires. Bon nombre des employés touchés ont des enfants et ces enfants s'appauvrissent. Le gouvernement a l'intention de privatiser les services des postes, ce qui fait qu'un plus grand nombre d'emplois moyens deviendront des emplois de misère, et ce sont les enfants qui vont souffrir.

Le chômage est à la hausse. Le taux de chômage est de 9,2 p. 100 en Colombie-Britannique et les enfants de chômeurs sont des enfants pauvres, mais le gouvernement ne fait rien.

Le projet de loi C-69 sera catastrophique. Il va éliminer les programmes sociaux du Canada, y compris le régime public d'assurance-maladie. Et les provinces seront moins en mesure de lutter contre la pauvreté. D'ici quelques dizaines d'années, les gens perdront leur pension de vieillesse et leurs allocations familiales parce que la mesure de récupération n'est pas indexée. Cela mettra fin au caractère universel du régime public d'assurance-maladie et le gouvernement central ne sera plus en mesure d'imposer des normes de santé élevées dans tout le pays.

Nos enfants, les petits pauvres, ceux qui sont le plus souvent malades meurent les plus jeunes, seront encore plus souvent malades et mourront encore plus tôt en raison de ce projet de loi.

• 1435

The unemployment insurance cutback bill that just passed throws hundreds of thousands more people into poverty. Free trade has cost 226,000 jobs, many of them jobs of people who have children. It has pressured many Canadians to accept lower poverty level wages, pushing their children into poverty.

The GST is now in effect and because the credit is not indexed, even poor children will soon be living in families where they pay more in GST than they receive in the credit. Meanwhile, corporations like banks and oil companies continue to make huge profits that could be taxed at a higher rate. The minimum wage is still a disgrace, ensuring dire poverty for any children in families that rely on it.

Since we wrote our brief, some other things have happened. Canada has entered a war, and millions are being spent on this war when it could go to help people who are dying from poverty in Canada.

One of the most disgusting things we have witnessed was our Prime Minister co-hosting the UN Summit on Children and claiming that he is a friend of children. Meanwhile, all the policies of his government are conspiring to make children poorer. What hypocrisy!

I will just list some of the kinds of programs and some of the things that will not end poverty, in our opinion.

Programs for poor people will not end poverty. The Ontario government announced a program to put \$6 million into low-income communities so they could set up programs to help poor people. But even if for example, a program puts a child in kindergarten at age four to help him or her get used to school, the child still goes back to a home where there is not enough money for milk, where the family may have to move because of rent increases, where there will never be enough money for stylish clothes that help build self-esteem for teenagers.

Budgeting lessons for poor people will not end child poverty. The vast majority of poor people are already using their money incredibly efficiently. Poor people would make wonderful budget counsellors for politicians like Bill Vander Zalm who complained that his \$9,000 pay raise barely covered his dry-cleaning bill.

Counsellors will not end child poverty. Children cannot eat counsellors; they cannot put them on their feet for gym. Counselling does have its place—they can treat the symptoms of poverty, but poverty keeps on producing the problems and the stresses.

Getting husbands to pay maintenance will not end child poverty for children on welfare. It will hardly make a dent in child poverty; in B.C., the government keeps all the money except for \$100.

[Traduction]

Le projet de loi plafonnant l'assurance-chômage qui vient juste d'être adopté va faire des centaines de milliers de pauvres de plus. Le libre-échange nous a coûté 226,000 emplois, et bon nombre des travailleurs touchés étaient des pères ou des mères de familles. Grand nombre de Canadiens se sont vu obligés d'accepter un salaire inférieur au seuil de la pauvreté, et leurs enfants sont devenus pauvres.

La TPS est en vigueur et parce que le crédit n'est pas indexé, les familles des petits pauvres devront payer plus de TPS qu'elles n'en récupèrent. Dans l'intervalle, les banques et les sociétés pétrolières, entre autres, continuent à réaliser d'énormes bénéfices qui pourraient être taxés à un taux plus élevé. Le salaire minimum est un salaire de honte, qui voue les enfants des salariés à la pauvreté.

Depuis la rédaction de notre mémoire, il y a eu des événements nouveaux. Le Canada est entré en guerre et on dépense de millions de dollars pour cette guerre qui aurait pu servir à soulager la misère de certains Canadiens.

Nous avons été écoeurés de voir notre premier ministre, coprésident du Sommet des Nations Unies sur l'enfance se prétendre l'ami des enfants, alors que les politiques de son gouvernement conspirent à appauvrir ces mêmes enfants. Quelle hypocrisie!

J'aimerais vous parler de certains des programmes qui existent et qui, à notre avis, n'élimineront pas la pauvreté.

Les programmes pour les pauvres n'élimineront pas la pauvreté. Le gouvernement de l'Ontario vient d'annoncer un programme de 6 millions de dollars pour permettre aux collectivités de petits salariés de mettre sur pied des programmes destinés aux pauvres. Supposons que grâce à ce programme on puisse placer un enfant de 4 ans dans une maternelle pour l'habituer à l'école, chez cet enfant-là, il n'y a toujours pas d'argent pour acheter du lait, et la famille devra peut-être déménager si le loyer augmente, et ils n'auront jamais assez d'argent pour acheter des vêtements à la mode qui permettraient à leurs adolescents de se sentir bien dans leur peau.

Ce n'est pas parce qu'on enseigne aux pauvres comment faire un budget qu'il n'y aura plus d'enfants pauvres. La grosse majorité des pauvres utilisent déjà leurs maigres ressources d'une façon très efficace. Les pauvres pourraient en fait conseiller des hommes politiques comme Bill Vander Zalm qui se plaint que son augmentation de 9,000\$ couvre à peine sa facture de teinturier.

Ce ne sont pas les conseillers qui élimineront la pauvreté chez les enfants. Ce n'est pas cela qui leur remplira le ventre ni qui les chaussera. Les conseillers ont leur rôle à jouer—ils peuvent traiter les symptômes de la pauvreté, mais les problèmes et les stress ne disparaissent pas pour autant.

Ce n'est pas parce qu'on obligera les pères à payer les pensions alimentaires qu'il n'y aura plus de petits assistés sociaux pauvres. De fait, ça ne changera pratiquement rien: en Colombie-Britannique, le gouvernement garde tout en effet, sauf 100\$.

Apprehending kids and putting them in foster care and paying foster parents more than natural parents does not work. Kids end up going from foster home to foster home, when if their natural family had enough money in the first place, things would have been bearable.

Phoney privatized training programs will not work. Most of them merely help build up esteem that the welfare system has destroyed, and teach people how to write resumés. Then mothers are sent out to apply seriously for jobs that do not exist, at wages that are way below the poverty level. We still have a high unemployment rate in B.C. Forcing thousands of single parents to compete for the few jobs that exist has only one effect: it pushes wages down and makes people poorer.

The big business version of the Guaranteed Annual Income or Negative Income Tax Wage Supplement will not work. In this version, the wage supplement serves as a replacement for existing needed social programs, as well as improve minimum wages and pay equity. It would be another way to subsidize employers and to guarantee poverty for the poor.

Targetting social spending on the "truly needy" will not end child poverty, either. As this theory has been put forward, it takes money from the somewhat poor in order to maintain existing inadequate benefits for the extremely poor.

So what will work to end poverty? It was mentioned before about the political will. I have a quote from the *Vancouver Sun* that the Prime Minister, in reference to Canada's participation in the war, vowed that the government will spend whatever it takes to allow Canadian troops to do the job in a first-class manner.

It is that kind of will that needs to happen to end poverty and have children living in Canada in a first-class manner. And here is what we need: good jobs and full employment. Government has to create jobs producing useful things or services for Canadians, and/or ensure that corporations do.

• 1440

Decent wages: Government should incrèase minimum wages to about \$8 an hour. We need legislation to end wage discrimination against women. We need legislation to make it easier for unions to organize people and for them to win decent collective agreements.

Public insurance programs: UI and CPP and WCB help to provide decent income to people who cannot work due to lack of jobs, health, or age. Employers and employees contribute to these programs and they should be improved.

Funding a universal nutritious lunch in Canadian schools would be a big help, taking our cue from what we consider the only U.S. social program that is doing any good.

[Translation]

Placer les enfants dans des foyers nourriciers où les parents nourriciers reçoivent plus que les parents naturels n'est pas une solution. En fin de compte, les enfants passent d'un foyer nourricier à l'autre, alors que si leurs parents naturels avaient eu suffisamment d'argent en premier lieu, la vie aurait été tolérable.

Les soi-disant programmes de formation privés ne sont pas une solution. La plupart d'entre eux réussissent seulement à redonner aux assistés sociaux la confiance en eux qu'ils avaient perdue en raison du système et leur apprend à rédiger des curriculum vitae. Les mères de famille envoient des demandes pour des emplois inexistants ou à des salaires bien en deçà du seuil de la pauvreté. Le taux de chômage reste élevé en Colombie-Britannique. Quand on oblige des milliers de chefs de famille monoparentale à se battre pour les quelques rares emplois disponibles, le seul résultat c'est de faire baisser les salaires et d'appauvrir les gens davantage.

Le genre de revenu annuel garanti ou le programme de soutien de la rémunération de l'impôt négatif sur le revenu proposé par la grosse entreprise ne sont pas une solution. Le programme de soutien ne fait que remplacer les programmes sociaux déjà en place, relever le salaire minimum et financer l'équité salariale, autrement dit, un subside de plus pour les employeurs qui voueraient les pauvres à leur sort.

On n'éliminera pas non plus la pauvreté en consacrant les dépenses sociales aux «vrais nécessiteux». Et on puiserait dans la poche des gagne-petit pour maintenir pour ces nécessiteux le niveau actuel de prestations qui est déjà insuffisant.

Comment donc éliminer la pauvreté? On a parlé tout à l'heure de volonté politique. J'ai lu dans le *Vancouver Sun* que le premier ministre, parlant de la participation du Canada à la guerre, s'était engagé à dépenser le nécessaire pour permettre aux troupes canadiennes de remplir leurs fonctions dans les meilleures conditions.

C'est avec ce genre de volonté que l'on éliminera la pauvreté et que les petits Canadiens vivront dans les meilleures conditions possible. Ce qu'il nous faut, ce sont de bons emplois et le plein-emploi. Il faut que le gouvernement crée des emplois qui produisent des biens ou offre des services utiles aux Canadiens ou s'assure que les sociétés le fassent, ou qu'il collabore avec elles.

Salaire adéquat: Le gouvernement devrait relever le salaire minimum à environ 8\$ l'heure. Il faut une mesure législative mettant fin à la discrimination salariale dont souffrent les femmes. Il faut une mesure législative pour encourager la syndicalisation et permettre aux gens d'avoir des conventions collectives acceptables.

Programmes d'assurance publique: L'AC, le RPC et la Commission des accidents du travail doivent fournir un revenu suffisant aux gens qui ne peuvent travailler en raison du manque d'emploi, de leur âge ou de leur état de santé. Il s'agit de programmes financés par les employeurs et les employés et il faudrait les améliorer.

Le seul programme social américain qui ait une utilité quelconque à notre avis est le déjeuner nourrissant offert dans toutes les écoles et le Canada devrait suivre cet exemple et financer un tel programme universel.

Taxation: We need fair taxation. We need a wealth tax in Canada like they have in several European countries. Corporations should pay their fair share of taxes. Government should abandon plans for a GST and replace it with progressive income tax. They should force income rates to go down.

Expanded and improved universal programs like health care, child care, and education. Universal programs pull people together so they all feel alike and are seen as citizens. Universal programs must be good quality programs because the majority of users demand it. We need better programs to provide affordable housing, and rent controls, and an adequate income at or above the poverty line for everyone not covered by the other programs so they could live in dignity.

These are the changes we need to end child and parent poverty. We could make these changes. We have the resources. They would have broad public support. They would end the tragedy of over a million poor Canadian children whose poverty literally kills them at a higher rate than other children.

The Chair: That was a very excellent presentation. It is terrific having some single parents here. I, too, am a single parent, for your information, but I am not a poor one, fortunately for me.

Mr. Axworthy: I would like to thank you for the forefulness with which you presented your brief, and for being here. I am sure it took a lot of organization to make sure you could be here. We really appreciate the perspective you have provided.

What you have done is given to those of us who are not poor—I grew up in a poor family but I am no longer poor—some insight into the difficulties you face. I do not think it would be fair to say we could understand it, not being in that situation.

I wish to ask a couple of questions. One is raised in the context of the way in which your children envisage you in the sense that you are not able to provide them with the things they see their colleagues having at school. Could you just give some insight into what that does about the family, how the support system that is there for the children can be undermined because of the tensions between children as a result of their feeling you are not providing them with what you should provide them with, or their feeling that you do not love them enough because you do not give them what everybody else has?

The reason I am asking this is that it seems in the long term this can only be extremely destructive not only for the people involved but for society as well if the support systems are not working well.

Ms Marcotte: In our family my son, Steven, started noticing that he was different from the other children around grade 6. We were quarrelling a lot about him going to school, because he did not want to go to school. He was feeling badly about going with patches and used clothes.

[Traduction]

Fiscalité: Nous avons besoin d'un régime fiscal juste. Le Canada devrait imposer une taxe sur la richesse comme l'ont fait plusieurs pays européens. Les sociétés devraient payer leur part. Les gouvernements devraient renoncer à la TPS la remplacer par un régime progressif d'impôt sur le revenu. Le taux d'imposition devrait être plus bas.

Il faut élargir et améliorer les programmes universels tels les soins de santé, les services de garderie et l'éducation. Les programmes universels permettent aux gens de se sentir comme des citoyens qui font partie d'un tout. Il faut que les programmes universels soient des programmes de qualité car c'est ce qu'exigent la majorité des usagers. Il faut de meilleurs programmes pour garantir les logements à coût modique et le contrôle des loyers ainsi qu'un revenu adéquat représentant au moins le seuil de la pauvreté afin que ceux qui ne sont pas couverts par les autres programmes puissent vivre d'une façon digne.

C'est ainsi que l'on éliminera la pauvreté pour les enfants et leur famille. Ces changements sont faisables. Nous avons les ressources nécessaires. L'ensemble de la population applaudirait. On mettrait ainsi fin à cette situation tragique dans laquelle se trouvent un million de petits Canadiens pauvres chez qui le taux de mortalité est plus élevé que chez les autres en raison de leur pauvreté.

La présidence: Excellent exposé. Je suis ravie de voir des chefs de famille monoparentale. Pour votre gouverne, je suis moi aussi chef de famille monoparentale, mais heureusement pour moi, je ne suis pas pauvre.

M. Axworthy: J'aimerais vous remercier d'être venus et de nous avoir fait un exposé si bien pensé. Je suis sûr que vous avez dû vous préparer longuement et nous vous remercions de nous avoir présenté votre point de vue.

J'ai été élevé dans une famille pauvre mais je ne suis pas pauvre aujourd'hui et vous avez donné à ceux d'entre nous qui ne sont pas pauvres une petite idée des difficultés auxquelles vous vous heurtez. Comme nous ne sommes pas dans votre situation, on ne peut pas vraiment dire qu'on se rend compte de ce que cela représente.

Permettez-moi de vous poser quelques questions. Vous n'êtes pas en mesure d'offrir à vos enfants ce dont bénéficie leurs camarades de classe et je me demande de quel oeil les enfants voient cela. J'aimerais que vous nous donniez une idée de ce qui se passe dans la famille, des tensions qui existent entre les enfants et les parents qui ne sont pas en mesure de leur fournir le nécessaire qui risquent de mettre en péril la situation familiale ou est-ce que les enfants s'imaginent qu'on les aime moins parce qu'on leur donne moins qu'aux autres?

Si je vous pose la question, c'est parce qu'il me semble qu'à longue échéance, cela risque d'être très mauvais pas simplement pour les intéressés, mais également pour la société si le régime de soutien n'est pas adéquat.

Mme Marcotte: Mon fils Steven s'est aperçu qu'il était différent des autres enfants environ en sixième année. On se disputait beaucoup avec lui car il ne voulait pas aller à l'école. Il ne voulait pas y aller parce qu'il avait des vieux vêtements rapiécés.

He dropped out and he got two jobs right away. He was working in the construcion industry before he was 14, and then he got a job at a hardware store and worked full-time there. They cut back his hours in September and he decided to go back to school. He told me the reason he dropped out was because he felt too different. It created a lot of tension in our family and a lot of worry on my part that he would grow up uneducated.

• 1445

Ms Shillington: Luckily, I do not have to deal with that yet, but I can see it coming.

Mr. Axworthy: I did not mean just your own personal experience but information you have.

Ms Shillington: Right now we go to the soup kitchen. That is certainly a place where there is a lot of stigma. The kids who go there generally tend to be native people. I have heard a lot of low-income people say they would rather die than walk in there, that kind of thing. The labelling that happens early can be so destructive, because it is the self-esteem of our children that is going to make the difference in whether or not they make it. I think any sort of program should be universal in its application, so nobody is pointed at and told, yeah, you are the poor kid, which is happening in some of the programs in some of the schools.

Ms Naffaa: Every day it is the same story. The kids want breakfast and they nag about the kind of breakfast they want. They ask what there is for snacks and for lunch. They say, not peanut butter again. It is really hectic.

My eight-year-old son caused me a big problem. He lied to his teacher and said we did not have food at all. It is not that he does not have food; he he does not want to have his peanut butter sandwich. The teacher had a meeting with the principal, and the principal phoned me before he phoned the social worker to mention that my son was not being fed and was being treated badly—I did not give him food and there was no food at home. There is, but it is not what he wants. He wants to have a bowl of soup and cheese sticks from the Snack Shack, just like the other kids. When he tells the teacher, they provide him with soup. That causes me problems. When I question him, he says that it is because I do not give him money to go to the Snack Shack.

Mr. Axworthy: I want to move on to another question. It is a contrast or maybe a lack of contrast that I have been a little surprised at. You raised it with the quote from Mr. Mulroney regarding the war and the deficit, that the deficit would not be a restriction on war efforts, but it appears to be the rationale behind many, if not all, of the cuts to social programs.

I have spoken to a number of groups since the war began, and I must admit that the possibility that funds being used for war would be used for raising the standard of living of those who are least well off in our society has not received

[Translation]

Il a abandonné l'école et s'est trouvé tout de suite deux emplois. Il a travaillé dans l'industrie de la construction avant l'âge de 14 ans et ensuite il a commencé à travailler à temps plein dans une quincaillerie. En septembre, quand son employeur a diminué son nombre d'heures de travail, il a décidé de reprendre ses études. Il m'a dit que s'il avait abandonné l'école, c'est parce qu'il se sentait différent. Cela a créé beaucoup de tension dans notre famille et je me suis beaucoup inquiétée du fait qu'il n'aurait peut-être pas d'instruction.

Mme Shillington: Je suis chanceuse de n'avoir pas encore eu à faire face à ce problème, mais ça viendra.

M. Axworthy: Je ne voulais pas seulement votre expérience personnelle, mais toute information que vous avez.

Mme Shillington: En ce moment, nous allons à la soupe populaire. Les gens qui y vont sont fortement stigmatisés. En général, les enfants qui y vont sont des petits autochtones. J'ai entendu des tas de petits salariés dire qu'ils préféreraient mourir que d'y aller. Le stigmate en effet est très négatif parce que nos enfants ne s'en sortiront que s'ils ont confiance en eux. Je pense que tous les programmes devraient être universels pour qu'on ne puisse montrer personne du doigt et dire toi t'es un petit pauvre, ce qui est le cas de certains programmes scolaires.

Mme Naffaa: C'est tous les jours la même histoire. Les enfants veulent déjeuner et ils insistent pour avoir telle et telle chose. Ils me demandent ce qu'ils vont manger au goûter et au déjeuner: ah non, pas encore du beurre de peanut. C'est vraiment le cirque.

Mon gamin de huit ans me cause bien des problèmes. Il a menti à son maître et a dit qu'on n'avait rien à manger cheznous. Ce n'est pas qu'on n'ait rien à manger, mais il ne voulait pas manger son sandwich au beurre de peanut. Le maître a rencontré le directeur et le directeur m'a téléphoné avant d'appeler le travailleur social pour lui signaler que mon fils était mal nourri et mal traité, qu'il n'avait rien à manger chez-nous et que je ne lui donnais pas à manger. Il y a à manger, mais pas ce qu'il veut. Il veut manger un bol de soupe et des bâtons de fromage achetés au Snack Shack, comme les autres enfants. C'est ce qu'il dit au maître et on lui donne de la soupe. C'est des problèmes pour moi. Quand je lui ai demandé pourquoi il a dit ça, il m'a répondu que je ne lui donnais pas d'argent pour aller au Snack Shack.

M. Axworthy: J'aimerais passer à une autre question. J'étais un peu surpris d'un certain contraste ou peut-être d'une absence de contraste. Vous avez parlé de M. Mulroney faisant une déclaration sur la guerre et sur le déficit, portant que le déficit ne limiterait pas les efforts de guerre, alors que c'est apparemment la raison invoquée pour couper sinon tous les programmes sociaux, du moins une bonne partie.

Depuis que la guerre a éclaté, je me suis adressé à un certain nombre de groupes et je dois avouer que la suggestion selon laquelle il serait préférable d'utiliser ces fonds pour venir en aide aux Canadiens moins nantis a été plutôt vue

a great deal of sympathy, which surprises me considerably. Maybe growing up in the 1960s, I thought it would be a relatively easy distinction to make between dropping bombs on Iraqi women and children and killing them or feeding our own children and indeed others around the world. What was your initial reaction to the statement Mr. Mulroney made? Did it make you angry?

Ms Marcotte: We were outraged. We feel marginalized anyway. It is easy for people who are not low income to continue to blame us for poverty, so they do not have to look at the big picture or their part in it. I know politicians get a lot of mileage out of the idea that poor people are to blame for their poverty. I think that is why it is a difficult problem to solve. It is not given a priority. People can it not being the children's fault. It is so easy to look in a distance and blame the parent for whatever choices are made.

• 1450

We are always just really surprised about the priorities of governments in choosing to do certain things and not other things. I guess we have the vision from the bottom. We can see these things happening. We say "interesting". As Karen said, we know that in the U.S. the trickle-down theory of the economy is not working. It is only benefitting a very small portion of the U.S. people. The rest are poorer and not as well off, so why copy it here? Why keep following that line? Why only listen to a small group of people, a very, very powerful and rich group, whereas the rest of us are basically voiceless.

Mr. Axworthy: How has the onset of the recession affected the groups you work with and with which you are familiar? The minister tends to quote 1988 figures which are just at the end of a not-too-bad economic time. I imagine the recession has generated not only a great deal more hardship but more hardship for more people. Would you have a sense of how much an impact the recession has had?

Ms Marcotte: Antoinette, Karen and I are focusing on getting children fed in schools. We are working for government funding for a universal lunch program, in the elementary schools at least. We are seeing more kids than ever before coming to school hungry.

During a study we did in Nanaimo the teacher said, I know that the kids in my class go back and forth to the water fountain all day because they want to feel full. That is happening more and more. When I was doing some calls about the lunch program, I talked with three separate single parents. They did not know each other. They were all women on welfare. They all three at a certain point in our conversation said that towards the end of the month they deprive themselves of food so their children can bring lunches to school. They all do that. I was quite floored. I live in a housing co-op and I have a little edge there. I do not have to pay rent. I was really surprised that these women were saying

[Traduction]

d'un mauvais oeil, ce qui m'a énormément surpris. C'est peut-être parce que j'ai été élevé dans les années 60 que je pensais que ce serait relativement facile de faire la distinction entre faire pleuvoir des bombes sur les femmes et les enfants irakiens et les tuer ou nourrir nos propre enfants et les autres enfants du monde. Quelle a été votre première réaction à la déclaration de M. Mulroney: est-ce que ça vous a fâché?

Mme Marcotte: Nous étions outrés. De toute façon, nous nous sentons marginalisés. C'est facile pour ceux qui ne sont pas petits salariés de nous rendre responsable de la pauvreté, car ils évitent ainsi d'avoir une vue d'ensemble et de réaliser leur part de responsabilité. Je sais que l'argument selon lequel si les gens sont pauvres, c'est de leur faute, est un argument populaire chez les hommes politiques. Je pense que c'est pour cela que le problème est difficile à résoudre. Ce n'est pas un problème prioritaire. On ne peut pas dire que c'est la faute des enfants mais c'est facile de blâmer de loin les parents pour les choix qu'ils ont fait.

Les priorités choisies par les gouvernements nous déroutent toujours. Je pense que c'est parce qu'on voit les choses d'en bas. On voit ce qui se passe et on dit «c'est intéressant». Comme l'a dit Karen, on connaît ça aux États-Unis. La théorie de l'osmose descendante n'a pas marché et ne profite qu'à un très petit nombre d'Américains. Les autres se retrouvent plus pauvres ou un peu moins nantis qu'avant. Alors pourquoi adopter cette théorie ici? Pourquoi suivre cet exemplé? Pourquoi ne prêter l'oreille qu'à un petit groupe de gens très riches et très puissants alors que le reste de la population n'a pratiquement pas de porte-parole.

M. Axworthy: Les groupes avec lesquels vous travaillez et ceux que vous connaissez ont-ils déjà été touchés par les débuts de la récession? En général le ministre cite les chiffres de 1988 qui représentent la fin d'une ère économique relativement prospère. J'imagine que la récession a non seulement aggravé les problèmes des petits salariés mais aussi créé des problèmes pour un plus grand nombre de gens. À votre avis, quel impact a eu cette récession?

Mme Marcotte: Ce qui nous intéresse Antoinette, Karen et moi, c'est que les enfants puissent manger dans les écoles. Nous essayons de convaincre le gouvernement de financer un programme de déjeuner universel, au moins dans les écoles primaires. On n'a jamais vu autant d'enfants arriver à l'école le ventre vide.

Nous avons fait une étude à Nanaïmo et l'un des maîtres nous a dit que les enfants allaient constamment à la fontaine pour se remplir le ventre. C'est de plus en plus fréquent. Pendant que j'essayais de promouvoir le programme de déjeuners, j'ai eu l'occasion de parler à trois chefs de familles monoparentales qui ne se connaissaient pas. Ces femmes étaient toutes des assistées sociales. Elles ont toutes dit à un moment donné que vers la fin du mois, elles se privent de manger pour que leurs enfants puissent amener quelque chose pour déjeuner à l'école. J'étais époustoufflée. Je vis dans une coopérative de logements et j'ai un certain avantage puisque je ne paie pas de loyer. J'ai été très surprise

almost the exact same thing in three different areas of the province. Month after month they can count on a few days at the end of the month when they do not eat to give their children food. That is going to get worse and worse.

Ms Shillington: I just recently ran for city council on low-income issues. I was quite astounded at how much the public was sympathetic. You know, the exceptions have proved the rule. One of my fellow candidates took me aside and told me how he managed on a low income from ten years ago, or whatever. By and large, people understood what I was saying. I think with this downturn in the economy a lot of people who are now middle-class can see that it is a real fine line and it is getting tougher.

Certainly, doing tax returns you see how much a middle-class person actually has as disposable income. It is pretty scary, actually. But I think it is a positive thing that the grassroots public awareness is there. Talking about political will—I think in the public's eye, it is already there.

• 1455

The Chair: What are your comments on the proposal for a national child allowance program? You were here when we discussed this with the other group. Does that kind of system appeal to you—where all children would receive an allowance to cover the cost of food, rent and basic necessities at an adequate income level, we would eliminate all the income-related programs that the federal government finances but still keep certain social programs such as subsidized day care and others?

 $\begin{tabular}{ll} \textbf{Ms Marcotte:} I suppose it would depend on how much people got. \end{tabular}$

The Chair: It would be an adequate income level based on the Social Planning Council guidelines.

Ms Shillington: But it would be for children only?

The Chair: For children only and the parent would be financed either through the welfare system or a minimum wage. The minimum wage would not have to cover the costs of raising children, just the costs of the adult. However, I assume you would still have all the other needs—retraining and that sort of thing.

Our mandate, as you know, is to recommend a program that would solve the problem of child poverty by the year 2000. The federal government is somewhat limited because of the jurisdictional issues. The Canada Assistance Plan—you mentioned that. It does not affect B.C. at all because B.C. never spent more than 5%. The province which is affected by the 5% cap on CAP is Ontario. Ontario was the only one spending more than 5%.

As a result there are inequitable situations across the country. We only fund to the extent that the province decides what they want to spend money on. Similarly, in the health care and educational fields the federal government cannot ensure that anything will happen. But with an allowance program we can ensure that the money goes to people with children. We are talking about something like the family allowance.

[Translation]

d'apprendre que ces femmes qui viennent de trois régions différentes de la province se comportaient toutes les trois de la même façon. Toutes les fins de mois, elles doivent se priver de manger pendant quelques jours pour pouvoir nourrir leurs enfants et la situation ne fait qu'empirer.

Mme Shillington: Je me suis présentée récemment aux élections municipales et mon cheval de bataille était les problèmes des petits salariés. J'ai été très étonnée de voir la réaction positive du public. C'est l'exception qui confirme la règle, vous savez. L'un de mes concurrents m'a pris à part et m'a demandé comment j'arrivais à survivre avec un salaire qui était déjà bas 10 ans plus tôt. De façon générale, le message a bien passé. Je pense qu'avec le ralentissement de l'économie, un bon nombre de gens de la classe moyenne se rendent compte qu'il n'y a qu'un pas à franchir pour tomber dans la pauvreté et que c'est de plus en plus difficile de l'éviter.

Si vous remplissez les formules d'impôt, vous constatez le niveau de revenu disponible de la classe moyenne et franchement, ça fait peur. Par contre, ce qu'il y a de positif, c'est que la base s'en rend compte. Je pense donc que du point de vue de la population, cette volonté politique existe déjà.

La présidence: Que pensez-vous de l'idée d'un programme d'allocation national de l'enfance? Vous étiez là quand on en a discuté avec l'autre groupe. Est-ce que c'est le genre d'idée qui vous plaît, l'idée de verser à tous les enfants une allocation qui couvrirait le coût de base de leur nourriture, de leur loyer et de leurs nécessités vitales, ce qui permettrait d'éliminer les programmes fédéraux axés sur le revenu mais d'en maintenir d'autres comme le service de garderies subventionné?

Mme Marcotte: Je suppose que ça dépendrait du montant de l'allocation.

La présidence: Il s'agirait d'un montant adéquat, basé sur les directives du Conseil de planification sociale.

Mme Shillington: Mais ça ne couvrirait que les enfants?

La présidence: Oui et les parents recevraient l'assistance sociale ou un salaire minimum. Le salaire minimum servirait uniquement aux besoins des adultes. Je suppose que ces derniers auront quand même d'autres besoins, des besoins de recyclage par exemple.

Notre mandat, comme vous le savez, c'est de recommander un programme qui permettrait d'éliminer la pauvreté chez les enfants d'ici l'an 2000. Le gouvernement fédéral est un peu limité en raison des problèmes de compétences. Il y a le Régime d'assistance publique du Canada dont vous avez parlé. Cela ne change rien à la situation en Colombie–Britannique parce que dans cette province on n'a jamais dépensé plus de 5 p. 100. Par contre, l'Ontario, qui est la seule province à dépenser plus de 5 p. 100, est touchée par ce plafonnement du RAPC.

Ce qui fait que la situation n'est pas la même partout au pays. Notre contribution est fonction de la contribution provinciale. Dans les domaines de la santé et de l'éducation, le gouvernement fédéral ne peut obliger les provinces à quoi que ce soit. Par contre, avec ce programme d'allocation, qui serait un peu comme des allocations familiales, on pourrait s'assurer que l'argent soit versé à ceux qui ont des enfants.

Ms Shillington: So would it be a varying amount, depending on the age of the child? Is that what you mean?

The Chair: It could be. This is a proposal that has been suggested by a number of different groups.

Ms Shillington: That is the big problem we find with social assistance rates. With a three-year-old I can improvise and it is not too bad, but once you get children of school age and especially teenagers—I do not know how people do it. It is certainly something that we need more information on.

Ms Marcotte: The board and membership of End Legislated Poverty really have not discussed that concept.

The Chair: It is a lot like the Old Age Security system where we have eliminated poverty for senior citizens. The proposal would be to also eliminate poverty for children through a national allowance program, sort of like a guaranteeed annual income for children. The provinces would still have to deal with the welfare and minimum wage issues, which vary across the country according to local circumstances.

Ms Marcotte: The only concrete thing I can suggest is that we go back with something written, talk about it together and give you some feedback on it.

The Chair: That would be helpful.

I would like to ask you a personal question. The three of you have all experienced or are experiencing the welfare situation. When you look back what do you think would have made the most difference in your lives? What would have helped you become self-sufficient and able to live above the poverty level?

Ms Shillington: In my case I should not have trained myself in a non-traditional occupation, because when I went and did the traditional thing of having a child, suddenly there were no job prospects for me.

Without pay equity, I cannot make enough money to support my child and myself. I do not know what else I could have done except to get a degree or something and become a professional.

1500

The Chair: So a better career choice and education. . . well, of course, you did have a good career but you say that because you had a child. . . Was it day care then?

Ms Shillington: Mostly. It is the kind of work where you go out in the bush, so I would have to have someone look after her. The wages you receive for working out in the bush are about the same as you would pay a nanny. So it is not an option for me at this time. I hope to go back into the field when she is older, but for right now—

The Chair: So the child is incompatible with the job really.

Ms Shillington: I feel that it is because we are not receiving living wages in the industry anyway. It was touted quite highly in the early 1980s, when I went into this field, but since then. . .it is not just me and it is not just—

[Traduction]

Mme Shillington: Mais le montant serait différent selon l'âge de l'enfant n'est-ce pas?

La présidence: Probablement. C'est une suggestion qui a été faite par un nombre de groupes différents.

Mme Shillington: C'est là le gros problème pour nous quand on parle des taux d'assistance sociale. Si j'ai un enfant de 3 ans, je peux improviser et les choses ne vont pas si mal, mais une fois que les enfants atteignent l'âge scolaire et l'adolescence en particulier je me demande comment les gens s'en tirent. Il faudrait certainement plus d'informations là-dessus.

Mme Marcotte: Le conseil et les membres de la coalition End Legislated Poverty n'ont pas vraiment discuté de cette notion.

La présidence: Cela ressemble beaucoup au Régime de sécurité de la vieillesse qui a permis d'éliminer la pauvreté chez les personnes âgées. Un programme d'allocation national qui serait une sorte de revenu annuel garanti pour les enfants, permettrait d'éliminer la pauvreté chez les enfants. Cela n'éliminerait pas pour les provinces les problèmes de bien-être et de salaire minimum, qui sont différents au Canada selon les circonstances locales.

Mme Marcotte: Tout ce que j'ai de concret à proposer, c'est qu'on revienne avec une proposition écrite, qu'on en discute et qu'on voit votre réaction.

La présidence: Ce serait utile.

Permettez-moi de vous poser une question personnelle. Vous avez toutes les trois dépendu de l'assistance sociale et c'est peut-être encore le cas aujourd'hui. Si vous regardez en arrière, qu'est-ce qui aurait vraiment changé votre vie? Qu'est-ce qui aurait pu vous permettre de devenir autonomes et ne pas vivre au seuil de la pauvreté?

Mme Shillington: Personnellement, je n'aurais pas dû opter pour une formation en vue d'un poste non traditionnel, parce que quand j'ai fait comme tout le monde et j'ai eu un enfant, je n'ai plus trouvé d'emploi.

Parce que la parité salariale n'existe pas, je ne gagne pas suffisamment pour subvenir à mes besoins et à ceux de mon enfant. Je me demande ce que j'aurais pu faire d'autre, sauf peut-être obtenir un diplôme et faire carrière.

La présidence: Donc un meilleur choix de carrière et une meilleure éducation... bien sûr, vous aviez une bonne carrière mais vous dites qu'étant donné que vous aviez un enfant... Était-ce un problème de garde d'enfant?

Mme Shillington: Principalement, oui. Ce genre de travail m'appelait à me rendre dans le bois, donc il m'aurait fallu quelqu'un pour s'occuper d'elle. Le salaire que l'on reçoit pour ce genre de travail est à peu près le même que ce que l'on doit payer à une gardienne. Ce n'est donc pas une option pour moi en ce moment. J'espère reprendre ce travail lorsqu'elle sera plus âgée, mais pour l'instant...

La présidence: Donc, le fait d'avoir un enfant n'est pas compatible avec ce travail.

Mme Shillington: À mon avis, c'est parce que les salaires ne sont pas assez élevés dans ce secteur. Ce genre d'emploi était assez recherché au début des années 80 lorsque je me suis dirigée dans ce domaine, mais depuis. . . ce n'est pas seulement moi et ce n'est pas seulement. . .

The Chair: Well, men are doing it.

Ms Shillington: Yes, and the unemployment rate is very high now in the field because of the cutbacks in federal fisheries. The fish farms have not—

The Chair: Are men doing it for better wages than women? Is this it?

Ms Shillington: I think it is actually fairly equal, except that there is the difference between the top and the bottom. The top people are the scientists and I know in this research station they are still exclusively men. The administrative people are still exclusively women.

When the cutbacks came they got rid of just about all of the adminstration people and the technicians, which is where I was trained, pretty much got paid the same—male/female—but it is the difference between being able to get promoted higher. There is a ceiling in that particular field.

Ms Marcotte: For me it would have been just more money. I tried to go back to university several times, but I could not get the child care paid for and all the other things that need to be paid for without going into debt.

The Chair: B.C. does not pay for people on welfare to go back to school.

Ms Marcotte: No. You have to take a student loan. You are off welfare and you take a student loan right away, so you are in debt.

I got into a housing co–op only six years ago and that was a big step for me. It gave me a lot more leeway with my budget. Before that we were paying 60% or 70% or more of what was coming in for rent. That made a big difference. As I said, I require reliable child care. I would be off at school when my kids arrived home from their school. There would be a gap where they would be on their own for a while because I could not afford decent child care. I would have to hope that they were okay.

Finally, I just gave in, gave up, and started doing volunteer work. I kind of resigned myself to being on welfare until I got the job that I have now. I started this job about a year and a half ago. A higher welare rate would have made a difference. It would not have been such a desperate situation. I could have had more choices.

Ms Naffaa: I have a different story. My husband is a doctor, he is a vet. I did not know that he had to redo his exams, and that caused a big problem between me and him. I had three kids and I found myself divorced and on welfare. I decided that I was not going to live on welfare; that is no way to live.

[Translation]

La présidence: Pourtant, il y a des hommes qui occupent cet emploi.

Mme Shillington: Oui, et le taux de chômage est assez élevé à l'heure actuelle dans ce domaine en raison des coupures dans les pêches fédérales. Les exploitations piscicoles n'ont pas...

La présidence: Les hommes gagnent-ils davantage que les femmes dans ce domaine? Est-ce là le problème?

Mme Shillington: Je pense qu'en fait, les femmes travaillent pour un salaire égal, mais la différence, c'est que les emplois les mieux rémunérés sont les postes de scientifiques, et je sais que dans cette station de recherche ils sont exclusivement occupés par des hommes. Les emplois administratifs sont toujours occupés exclusivement par des femmes.

Au moment des compressions budgétaires, ils se sont pratiquement débarassés de tous les employés administratifs et des techniciens. C'est dans ce domaine que j'ai reçu une formation, et même si les salaires pour les hommes et les femmes étaient à peu près les mêmes, c'est la possibilité d'obtenir une promotion qui fait toute la différence. Il existe un plafond dans ce domaine particulier.

Mme Marcotte: Quant à moi, cela m'aurait tout simplement coûté plus cher. J'ai essayé de retourner à l'université plusieurs fois, mais je n'ai pas réussi à obtenir une aide financière pour payer les frais de garde d'enfant et toutes les autres choses de sorte que j'aurais dû m'endetter.

La présidence: La Colombie-Britannique ne paie pas les assistés sociaux pour qu'ils retournent à l'école.

Mme Marcotte: Non. Il faut faire un emprunt pour étudiant. Donc, on ne reçoit plus de prestations d'aide sociale et on doit faire un emprunt étudiant, de sorte que l'on s'endette immédiatement.

Il y a six ans, j'ai réussi à obtenir un logement coopératif, et cela m'a beaucoup aidée. Cela m'a donné une beaucoup plus grande liberté d'action avec mon budget. Auparavant, 60 p. 100 ou 70 p. 100 ou plus de notre revenu était consacré au loyer. Cela a donc fait une grande différence. Comme je l'ai dit, il me faut un service de garde d'enfant sur lequel je puisse compter. Je serais à l'école lorsque mes enfants arriveraient de l'école. Mes enfants seraient donc obligés de rester seuls pendant quelques heures parce que je n'ai pas les moyens de me payer des services de garde d'enfant décents. Il me faudrait espérer qu'ils vont bien.

Finalement, j'ai décidé d'abandonner, de laisser tomber, et j'ai commencé à faire du bénévolat. Je me suis en quelque sorte résignée à être assistée sociale jusqu'à ce que j'obtienne l'emploi que j'occupe à l'heure actuelle. J'ai commencé cet emploi il y a environ un an et demi. Des prestations d'assistance sociale plus élevées auraient fait une différence. Ma situation n'aurait pas été aussi désespérée. J'aurais eu davantage de choix.

Mme Naffaa: Mon cas est différent. Mon mari est un médecin, il est vétérinaire. Je ne savais pas qu'il aurait à passer à nouveau ses examens, et cela a causé un gros problème entre lui et moi. J'avais les trois enfants et je me suis retrouvée divorcée et assistée sociale. J'ai décidé que je ne vivrais pas de l'aide sociale; ce n'est pas une façon de vivre.

I tried to look for a job, but it was very hard to control the kids and the house and look for a job. I did my best every day for six months. I was looking for a job, phoning the newspaper want ads. I took a course on how to look for a job, and then I discovered there are no jobs around.

There are people more qualified than me, and younger. They have no kids, no responsibility, and still they cannot get the job. I was really discouraged.

• 1505

What I did was take a course to open my own business. I said that while I have kids, I will open a day care centre. So I took a course, but after I finished my course I discovered that to open a day care centre you have to have a house and two exits and all kinds of fire systems and so on. So I was looking all around to rent a place for a day care centre, but it was impossible. Nobody would rent me a home to run a business. That is no way.

So I went to discuss it with my social worker. I said that I was not going to stay on welfare; that is no way. I had to do something; I wanted to open my business, and this is the course I took. The only thing I was asking for was support for a couple of months until the business got going, to advertise and so on. He said that the day I open the business is the day they cut me. I asked if there was any solution, any help. As far as he knew, no.

So it is hopeless. The will is there, but I do not find any solution. I find no way out. And the more I say I have failed, the more I get depressed, the more I lose my self-esteem, the more I feel down, strangled with the kids and doctors. There is just no way out. I do not see a way out even I want to. There has to be a miracle.

The Chair: I think you had better move. There are programs in Metropolitan Toronto to help people retrain and go to school and get support and so on. B.C. in particular I think has a very tough system.

I am very pleased that we were able to have your input, and I hope you will enjoy your visit to Ottawa.

Ms Marcotte: Thank you very much. I am glad that you are working on getting our child care expenses paid for, because that is important.

The Chair: But we will not hold up your other expenses.

[Traduction]

J'ai essayé de trouver un emploi, mais il était très difficile pour moi de m'occuper des enfants et de la maison tout en cherchant du travail. J'ai fait de mon mieux pendant six mois. Je cherchais un emploi, je répondais aux petites annonces dans les journaux. J'ai suivi un cours sur la façon de chercher un emploi, mais je me suis aperçue par la suite qu'il n'y avait pas d'emploi.

Il y a des gens qui sont plus qualifiés et plus jeunes que moi. Ils n'ont pas les enfants, pas les responsabilités et ils n'arrivent toujours pas à trouver un emploi. J'étais vraiment découragée.

J'ai suivi un cours pour me lancer en affaires. Je me suis dis qu'étant donné que j'avais des enfants, j'ouvrirais une garderie. J'ai donc suivi un cours, mais après l'avoir terminé j'ai découvert que pour ouvrir une garderie il fallait avoir une maison avec deux sorties et toutes sortes de systèmes d'incendie, etc. J'ai essayé de louer une maison pour ouvrir une garderie, mais cela n'a pas été possible. Personne n'a voulu me louer une maison pour des activités commerciales.

Je suis donc allée en discuter avec mon travailleur social. Je lui ai dit que je ne voulais pas continuer à vivre de l'aide sociale; ce n'est pas une façon de vivre. Il me fallait faire quelque chose; je voulais ouvrir une garderie. Tout ce que je demandais, c'était une aide financière pendant quelques mois, le temps de mettre l'affaire sur pied, de faire de la publicité, etc. Il m'a répondu qu'aussitôt que j'ouvrirais la garderie, on me couperait mes prestations d'aide sociale. J'ai demandé s'il y avait une solution, si je pouvais obtenir de l'aide. Il m'a répondu qu'au meilleur de sa connaissance, il n'y avait pas de solution, je ne pouvais obtenir aucune aide.

C'est donc sans espoir. La volonté existe, mais je ne trouve pas de solution. Je ne trouve pas de moyen de m'en sortir. Plus je me dis que j'ai échoué, plus je me décourage, plus je perds le respect de moi-même, plus je me laisse abattre, prise entre les enfants et les médecins. Il n'y a tout simplement pas de façon de m'en sortir. Même si je veux m'en sortir, je ne vois pas comment je pourrais. Il faudrait un miracle.

La présidence: Je pense qu'il vaudrait mieux que vous déménagiez. Dans la région de Toronto, il existe des programmes pour aider les gens à se recycler, à retourner aux études et à obtenir de l'aide. Je pense que le système est particulièrement dur en Colombie-Britannique.

Je suis très heureuse que vous ayez pu nous faire part de votre point de vue, et j'espère que votre séjour à Ottawa aura été agréable.

Mme Marcotte: Merci beaucoup. Je suis heureuse que vous tentiez d'obtenir que l'on paie nos frais de garde d'enfants, car c'est important.

La présidence: Mais nous ne tarderons pas à vous rembourser vos autres dépenses.

• 1519

The Chair: Welcome to our committee. I am very pleased to see you. I think it certainly indicates the commitment you have to the issue we are discussing that you have come in person to present the views of your government and of the report that was done by the social assistance review committee.

Hon. Zanana L. Akande (Minister of Community and Social Services, Ontario): Madam Chair, I would like to thank you for the opportunity to speak to you today on what I believe is the most serious and distressing problem facing this country. Ontario has its own view of the problem. We in Ontario see child poverty as a growing crisis that is affecting more and more families in Ontario and across the country.

• 1520

Decisions being made here in Ottawa are having a devastating effect on the lives of people in Ontario. For every step forward that our provincial government makes, the federal government kicks us back two. We are under an increasing burden to maintain even the most basic of social services.

Not only is it difficult to be proactive in initiating welfare reforms, but we are struggling to simply maintain current services. Based on statements made before this committee by my counterpart, the federal minister, it appears the federal government refuses to acknowledge that the tragedy of child poverty in Canada is deepening. The latest statistics tell us there were 840,000 poor children across Canada in 1989. That number has since grown and is rising daily due to the recession, the restructuring of the economy and the federal Free Trade Agreement.

The truth is that as parents lose their jobs, more and more families are sinking into the depths of poverty. When families live in poverty, the innocent victims are the children.

During the last year many jobs in Ontario were permanently lost as manufacturing plants closed their doors for good. Lower-paid and part-time service sector jobs are taking their place. In the last 18 months the number of children in Ontario receiving social assistance has grown by 102,000, pushing the total to 338,000. That is 14% of all Ontario children.

Think about that—one in seven children in Ontario is dependent on social assistance. There are simply too many Canadian children who are living in poverty, children whose futures are put at risk by the kind of lives that they have today.

[Translation]

La présidence: Bienvenue à notre comité. Je suis très heureuse de vous voir. Le fait que vous soyez venue en personne présenter le point de vue de votre gouvernement et nous parler du rapport préparé par le Comité d'examen de l'aide sociale témoigne de votre engagement à l'égard du problème dont nous sommes saisis aujourd'hui.

L'honorable Zanana L. Akande (ministre des Services communautaires et sociaux, Ontario): Madame la présidente, j'aimerais vous remercier de l'occasion qui m'est donnée de venir vous parler aujourd'hui de ce qui est à mon avis le problème le plus grave et le plus bouleversant pour notre pays. L'Ontario a son propre point de vue sur le problème. En Ontario, nous considérons la pauvreté chez les enfants comme un problème croissant qui affecte de plus en plus de familles en Ontario et dans tout le pays.

Les décisions qui sont prises ici à Ottawa ont des conséquences désastreuses sur la vie des Ontariens. Chaque fois que notre gouvernement provincial fait un pas en avant, le gouvernement fédéral nous fait reculer de deux pas en arrière. Nous avons de plus en plus de difficulté à maintenir même les services sociaux les plus fondamentaux.

Non seulement est-il difficile d'être pro-actif et d'instaurer des réformes d'aide sociale, mais nous avons même de la difficulté à maintenir les services actuels. D'après ce qu'a déclaré mon homologue, le ministre fédéral, devant votre comité, il semble que le gouvernement fédéral refuse de reconnaître qu'au Canada le problème de la pauvreté chez les enfants est de plus en plus grave. Les statistiques les plus récentes révèlent qu'en 1989 il y avait 840,000 enfants pauvres au Canada. Ce chiffre a depuis augmenté et il augmente quotidiennement en raison de la récession, de la restructuration de l'économie et de l'Accord canado-américain sur le libre-échange.

Au fur et à mesure que les parents perdent leur emploi de plus en plus de familles s'enfoncent au plus profond de la pauvreté. Lorsque les familles vivent dans la pauvreté, les enfants en sont les innocentes victimes.

Au cours des 12 derniers mois, de nombreux emplois ont disparu de façon permanente en Ontario suite à la fermeture d'usines. Ces emplois sont remplacés par des emplois peu rémunérés et à temps partiel dans le secteur des services. Au cours des 18 derniers mois le nombre d'enfants assistés sociaux en Ontario a augmenté de 102,000, pour atteindre un total de 338,000. Cela représente 14 p. 100 de tous les enfants ontariens.

Pensez-y bien: un enfant sur sept en Ontario dépend de l'aide sociale. Il y a tout simplement trop d'enfants canadiens qui vivent dans la pauvreté, trop d'enfants dont l'avenir est en danger étant donné le genre de vie qu'ils connaissent aujourd'hui.

For many of these children, and hundreds more who will surely join them in the coming weeks and months, the future will be bleak unless the Government of Canada and the provinces join in an active partnership to support families with children. Fighting child poverty must be our first priority.

Child poverty has plagued Canada for too long for us to anticipate its elimination with the next upturn in the economy. Of course, we could argue about the possible improvement in child poverty statistics, but that is not going to help to resolve the major structural issues that are contributing to child poverty in this country. That is what brings me here today.

I believe there are many things we can do together to break the shackles of poverty and ensure that all our children enjoy healthy growth and have opportunities that will offer them and this country a secure future. Children are this country's greatest and most precious resource, and we cannot allow their futures to be squandered by poverty.

The fact that one in seven Ontario children is dependent on social assistance is a disgrace. That fact alone should be enough to move the federal government to join with Ontario and the other provinces to work toward the elimination of child poverty in Canada.

There are many reasons for taking action on child poverty. Canada has a proud history of supporting families with children. Children have a right to a future that offers opportunity for healthy growth and development and an opportunity to make contributions to society. That is what the Prime Minister promised children in the United Nations declaration.

We have no option. We are facing the very real prospect of an increasing dependent population relative to the working population. This future in balance can be addressed only if we begin now to maximize the potential of all children.

We must make investments now in people, in families with children, that will certainly reap benefits in the future for society for our economy and for this country.

• 1525

The Prime Minister made a commitment at the United Nations to address child poverty at the national level and to enumerate the plight of children who are socially disadvantaged. What better place to start than at home in Canada? What better time to start than now?

The federal and provincial governments must work together to address child poverty. Addressing child poverty will require a full partnership and co-operative efforts involving the federal and provincial governments.

[Traduction]

Pour bon nombre de ces enfants, et les centaines d'autres qui viendront certainement se joindre à eux au cours des prochaines semaines et des prochains mois, l'avenir sera sombre à moins que le gouvernement du Canada et les provinces ne conjuguent leurs efforts pour aider les familles qui ont des enfants. La lutte contre la pauvreté chez les enfants doit être notre première priorité.

La pauvreté chez les enfants afflige le Canada depuis trop longtemps pour que nous puissions l'éliminer lors de la prochaine reprise économique. Évidemment, nous pourrions dire qu'il est possible d'améliorer les statistiques sur le plan de la pauvreté chez les enfants, mais cela ne va pas nous aider à résoudre les grands problèmes structurels qui contribuent à cette pauvreté. C'est ce qui m'amène ici aujourd'hui.

Je crois qu'ensemble nous pouvons faire bien des choses pour briser les chaînes de la pauvreté et assurer à tous nos enfants une croissance saine et un avenir sûr. Les enfants sont la ressource la plus précieuse de notre pays, et nous ne pouvons pas permettre que leur avenir soit mis en danger par la pauvreté.

Le fait qu'un enfant sur sept en Ontario dépende de l'aide sociale est une véritable honte. Cela devrait être suffisant pour que le gouvernement fédéral se joigne à l'Ontario et aux autres provinces dans un effort en vue d'éliminer la pauvreté chez les enfants au Canada.

De nombreuses raisons justifient que l'on prenne des mesures contre la pauvreté chez les enfants. Par le passé, le Canada a toujours été fier d'aider les familles qui ont des enfants. Les enfants ont droit à un avenir, ils doivent avoir la possibilité de grandir et de se développer sainement afin d'être en mesure de participer pleinement à la société. Voilà ce que le premier ministre a promis aux enfants dans sa déclaration aux Nations Unies.

Nous n'avons pas le choix. La perspective d'une population de plus en plus dépendante par rapport à la population active est de plus en plus réelle. La seule façon de prévenir un tel déséquilibre pour l'avenir consiste à maximiser dès maintenant les possibilités de tous les enfants.

Nous devons investir dès maintenant dans les gens, dans les familles qui ont des enfants, ce qui sera certainement avantageux à l'avenir pour la société, pour notre économie et pour notre pays.

Le Premier ministre s'est engagé devant les Nations-Unies à s'attaquer au problème de la pauvreté chez les enfants et à améliorer la situation des enfants socialement désavantagés. Y a-t-il endroit mieux choisi pour commencer que chez nous, au Canada? Y a-t-il meilleur moment pour commencer que maintenant?

Les gouvernements fédéral et provinciaux doivent travailler ensemble pour lutter contre la pauvreté chez les enfants. La lutte contre la pauvreté chez les enfants exige un partenariat et des efforts de collaboration entre les gouvernements fédéral et provinciaux.

Poverty

[Text]

The provinces, individually and collectively, are extremely limited in what they can achieve on their own, especially while initiatives to address child poverty taken at the provincial level are being undermined by actions of the federal government.

Child poverty is a national problem. Therefore there is a need for political will at the federal level to eliminate it. A strong federal voice is required now, especially during this very fragile time in our country's history. We must have a national social policy as one of the elements to help bind and unify the country.

Calling on the federal government to act on child poverty is not an abdication of Ontario's role. We are prepared to work in concert with the federal government, and in a short and difficult time the Province of Ontario has moved on many fronts to address poverty.

We have put aside \$700 million to provide needed jobs and rebuild Ontario's public infrastructure. We have put 5,000 additional subsidized child care spaces into use. We have improved on social assistance benefits. We have announced the broadening of the scope of pay equity to cover an additional 420,000 working women. We have committed to raising the minimum wage to 60% of the average industrial wage.

We have introduced measures to ease the transition of workers facing plant closure. These include, for example, \$25 million to create new basic skills programs and enhance existing ones for laid-off workers, and a commitment to establishing a wage protection fund, following full consultation.

We have strengthened child support enforcement mechanisms. We have extended parental leave provisions under the Employment Standards Act. We have established pilot projects in nine centres to develop more effective models of service delivery for children at risk.

But the federal government's negative responses have undermined the Province of Ontario's efforts. While the federal government introduced some measures to rescue people living below the poverty line, these people still face a marginal existence. On top of that, an even greater number of moderate and middle-income families have seen their standard of living drop in recent years.

Particularly hard hit are younger families who are struggling to raise children. In the grip of another recession many of these people are finding themselves dependent on social assistance for the first time in their lives.

Madam Chair, I would now like to summarize areas in which the federal government has cut back its support for families with children.

The federal government has ensured the erosion of benefits for children. The refundable child tax credit and supplement were partially indexed to the amount of inflation over 3% in 1989 and 1990 respectively.

[Translation]

Les provinces, de façon individuelle et collective, sont extrêmement limitées dans ce qu'elles peuvent réaliser ellesmêmes, particulièrement lorsque les initiatives provinciales pour lutter contre la pauvreté sont minées par les mesures du gouvernement fédéral.

5-2-1991

La pauvreté chez les enfants est un problème national. Par conséquent, pour l'éliminer, le gouvernement fédéral doit démontrer sa volonté politique. Le gouvernement fédéral doit affirmer sa volonté politique, particulièrement à cette époque très fragile de l'histoire de notre pays. Notre politique sociale nationale doit être l'un des éléments qui liera et unifiera le pays.

Le fait que l'Ontario demande au gouvernement fédéral de prendre des mesures contre la pauvreté chez les enfants ne signifie pas que notre province veuille se désister. Nous sommes prêts à travailler de concert avec le gouvernement fédéral; en peu de temps, malgré les difficultés que nous connaissons, la province de l'Ontario a pris bon nombre de mesures pour lutter contre la pauvreté.

Nous avons consacré 700 millions de dollars pour créer des emplois nécessaires et reconstruire l'infrastructure publique de l'Ontario. Nous avons créé 5,000 places subventionnées dans des garderies. Nous avons amélioré les prestations d'aide sociale. Nous avons annoncé que le programme d'égalité de rémunération s'étendrait à 420,000 travailleuses de plus. Nous nous sommes engagés à augmenter le salaire minimum à 60 p. 100 du salaire industriel moyen.

Nous avons pris des mesures en vue de faciliter la transition des travailleurs qui doivent faire face à des fermetures d'usines. Notamment, nous avons consacré 25 millions de dollars à la création de nouveaux programmes de compétence de base et à l'amélioration des programmes existants pour les travailleurs licenciés, et nous nous sommes engagés à mettre sur pied un fonds de protection des salaires, après une longue consultation.

Nous avons renforcé les mécanismes d'exécution des programmes de soutien d'un enfant. Nous avons élargi les dispositions concernant le congé parental dans la Loi sur les normes d'emploi. Nous avons mis sur pied des projets pilote dans neuf centres en vue de développer des modèles plus efficaces de distribution des services pour les enfants en danger.

Mais les réponses négatives du gouvernement fédéral ont miné les efforts de la province de l'Ontario. Bien que le gouvernement fédéral ait pris certaines mesures pour venir en aide à ceux qui vivent en-dessous du seuil de la pauvreté, ces gens sont toujours confrontés à une existence marginale. En outre, au cours des dernières années, un nombre encore plus grand de familles à revenu moyen et modéré ont vu leur niveau de vie baisser.

Les jeunes familles qui ont beaucoup de mal à élever leurs enfants sont particulièrement touchées. Aux prises avec une autre récession, bon nombre de ces familles doivent pour la première fois dépendre de l'aide sociale pour subsister.

Madame la présidente, j'aimerais maintenant vous résumer les domaines dans lesquels le gouvernement fédéral a réduit son aide aux familles qui ont des enfants.

Le gouvernement fédéral a assuré l'érosion des prestations pour les enfants. Le supplément et le crédit d'impôt remboursable pour enfants ont été partiellement indexés au montant de l'inflation au-delà de 3 p. 100, en 1989 et 1990 respectivement.

The child tax threshhold, the net family income level above which the child tax credit is reduced, was also partially indexed in 1986 to the rate of inflation over 3%.

Family allowances were indexed to the amount of inflation over 3% a year in the 1985 budget. In addition, a clawback on family allowances was introduced in the 1989 federal budget. The income threshhold of \$50,000 was indexed only to the amount of inflation over 3%. This means that more and more parents will be required to pay their family benefits back as their income rises faster than the amount of the clawback income threshhold.

• 1530

The federal government has made cuts to unemployment insurance. There are cuts in the number of weeks of benefits for people getting unemployment insurance. There are cuts in the increases in the number of weeks a person has to work to be eligible for unemployment insurance and increases in the unemployment rate needed to get extra weeks of benefits. This results in people being pushed onto social assistance rolls.

The federal government has put new limits on the Canada Assistance Plan. Bill C-69, introduced in March 1990, further compromises the government's support of children and their families by introducing a two-year 5%-per-year limit on increases of federal contributions to Ontario, Alberta and British Columbia for social services and welfare benefits. Ontario's treasurer has spoken out on the gravity of Bill C-69. Not only will there be federal cuts to our health care system and post-secondary education, but Bill C-69 will have a devastating impact on Ontario's ability to support the increasing number of families on social assistance benefits. In December, the treasurer projected Ontario could lose \$310 million in 1990-91 and a further \$510 million in 1991-92 as a result of the federal 5% limit on growth in Ontario's entitlements. We know these projections have grown substantially since December.

It is difficult to rationalize the federal government's endorsement of the UN declaration calling for a plan of action on child poverty and its freezing of CAP payments that support programs for poor and disadvantaged children in provinces with half the country's population. The results of the federal cuts are devastating. An estimated \$3.5 billion will have been reclaimed at the expense of families with children. These families have been asked to assume a disproportionate share of the federal government's cut-backs, particularly when compared with the taxes paid by childless couples. The shift from corporate to personal income taxes, the partial indexation of the income tax system and the

[Traduction]

Le seuil du crédit d'impôt pour enfant, le revenu net familial au-dessus duquel le crédit d'impôt pour enfants est réduit, a également été partiellement indexé en 1986 au taux d'inflation au-delà de 3 p. 100.

Les allocations familiales ont été indexées au montant de l'inflation au-delà de 3 p. 100 par année dans le budget de 1985. En outre, une disposition de récupération des allocations familiales a été introduite dans le budget fédéral de 1989. Le seuil de revenu de 50,000\$ a été indexé seulement au montant de l'inflation au-delà de 3 p. 100. Cela signifie que de plus en plus de parents devront rembourser leurs allocations familiales au fur et à mesure que leur revenu augmente plus rapidement que le seuil du revenu selon la disposition de récupération.

Le gouvernement fédéral a sabré dans le programme d'assurance-chômage. Il a réduit le nombre de semaines de prestations d'assurance-chômage. Il a augmenté le nombre de semaines pendant lesquelles une personne doit travailler pour être admissible aux prestations d'assurance-chômage et il a augmenté le taux de chômage requis pour obtenir des semaines supplémentaires de prestations. De telles mesures ont pour conséquence de faire grossir les rangs des assistés sociaux.

Le gouvernement fédéral a imposé de nouvelles limites au Régime d'assistance publique du Canada. Le projet de loi C-69, présenté en mars 1990, compromet en outre l'appui du gouvernement fédéral aux enfants et à leur famille en limitant à 5 p. 100 par année pendant deux ans les augmentations des contributions fédérales en Ontario, en Alberta et en Colombie-Britannique aux services sociaux et aux prestations d'aide sociale. Le trésorier de l'Ontario n'a pas mâché ses mots lorsqu'il parlé de la gravité du projet de loi C-69. Non seulement y aura-t-il des coupures fédérales à notre régime de soins de santé et d'enseignement postsecondaire, mais le projet de loi C-69 aura des conséquences désastreuses sur la capacité de l'Ontario d'aider un nombre de plus en plus grand de familles qui reçoivent des prestations d'assurance sociale. En décembre, le trésorier a déclaré que cette limite de 5 p. 100 des contributions fédérales aux programmes de l'Ontario pourrait faire perdre à cette province 310 millions de dollars en 1990-91 et 510 millions de dollars en 1991-92. Nous savons que ces projections ont augmenté substantiellement depuis décembre.

Il est difficile de comprendre comment le gouvernement fédéral a pu appuyer la déclaration des Nations Unies qui prévoit un plan d'action contre la pauvreté chez les enfants alors qu'il impose un gel des paiements en vertu du Régime d'assistance publique du Canada qui appuie les programmes d'aide aux pauvres et aux enfants défavorisés dans des provinces où se trouve la moitié de la population du pays. Les conséquences des coupures fédérales sont désastreuses. Le gouvernement fédéral sera allé chercher 3,5 milliards de dollars aux dépens des familles qui ont des enfants. On demande ainsi à ces familles d'assumer une part disproportionnée des coupures du gouvernement fédéral,

introduction of a regressive GST considerably reduces equity within the tax system.

Ontario is challenging the federal government to act on child poverty. I believe it is clear from the initiatives of the Government of Ontario that progress is being made. Unfortunately, our progress is being undermined by decisions that are being made at the federal level. The federal government must switch from being part of the problem to being part of the solution. To do this, it must first acknowledge the problem. The Government of Ontario is challenging the federal government to show some vision, to demonstrate leadership in eliminating child poverty through the following means: create good jobs that provide parents with the incomes needed to raise their children; reform the tax system to recognize the cost of raising healthy children; rationalize the disjointed collection of programs for families with children; introduce a national children's benefit; deliver a long-promised national child care strategy that includes parental leave provisions.

In summary, Ontario is seeking a commitment from the federal government to re-establish the historic partnership of funding of health and social services. I urge the federal government to remember the Prime Minister's UN commitment and the unanimous decision by the House of Commons to eliminate child poverty by the year 2000. I am convinced that we must do this together and that the opportunity is now.

• 1535

The Chair: Thank you very much. I am sure Chris has some wonderful questions for you.

Mr. Axworthy: Thank you, Madam Minister, for coming to make your presentation today. I offer somewhat belated congratulations on becoming minister.

Ms Akande: Thank you.

Mr. Axworthy: It is a subject-matter that is, as you have indicated, quite troubling because of the pain it causes people.

I wonder if you could talk a bit about what you envisage in the partnership between federal and provincial governments that you mentioned. Presumably we would want to have a partnership that helped rather than one that did not help.

Perhaps you could say something about the direction, as you have seen it, the federal government has been working in and how that might be reversed. I think we were all calling on the federal government to make changes in its approach, and we have seen, for instance, Bill C-69 receiving royal assent just recently. So the government is still heading in the direction of making life more difficult for the poor and more difficult for children, which is the subject of our debate today.

[Translation]

particulièrement par rapport aux impôts que paient les couples sans enfants. En augmentant les impôts sur le revenu des particuliers plutôt que sur le revenu des sociétés, en indexant partiellement le Régime d'impôt sur le revenu et en introduisant une TPS régressive, le gouvernement a considérablement réduit l'équité du régime fiscal.

L'Ontario invite le gouvernement fédéral à prendre des mesures contre la pauvreté chez les enfants. Les initiatives du gouvernemenmt de l'Ontario démontrent clairement que des progrès sont accomplis. Malheureusement, les progrès que nous accomplissons sont minés par les décisions que prend le gouvernement fédéral. Le gouvernement fédéral ne doit plus faire partie du problème, mais bien de la solution. Pour se faire, il doit d'abord admettre qu'il y a un problème. Le gouvernement de l'Ontario met le gouvernement fédéral au défi de faire preuve de prévoyance, de faire preuve de leadership pour éliminer la pauvreté chez les enfants en prenant les moyens suivants: créer de bons emplois qui apportent aux parents les revenus nécessaires pour élever leurs enfants; réformer le régime fiscal afin de reconnaître ce qu'il en coûte pour élever sainement des enfants; rationnaliser les divers programmes pour les familles qui ont des enfants; introduire une allocation pour enfants à l'échelle nationale; adopter une stratégie nationale que le gouvernement promet depuis longtemps en matière de service de garde d'enfants qui comprend des dispositions en ce qui concerne le congé parental.

En résumé, l'Ontario demande au gouvernement fédéral de s'engager à rétablir le partenariat qui a toujours existé par le passé pour financer les services sociaux et de santé. J'exhorte le gouvernement fédéral à se rappeler l'engagement du premier ministre devant les Nations Unies et la décision unanime de la Chambre des communes en vue d'éliminer la pauvreté chez les enfants d'ici l'an 2000. Je suis convaincu que nous devons agir ensemble et maintenant.

La présidence: Merci beaucoup. Je suis persuadée que Chris a de très bonnes questions à vous poser.

M. Axworthy: Merci, madame la ministre, pour votre comparution aujourd'hui. Avec un peu de retard, je vous félicite pour votre nomination.

Mme Akande: Merci.

M. Axworthy: Comme vous l'avez dit, c'est une question fort préoccupante à cause de la souffrance qu'elle cause.

J'aimerais que vous nous parliez un peu de la collaboration que vous envisagez et que vous avez évoquée entre les gouvernements fédéral et provincial. On devrait sans doute préférer une collaboration utile plutôt qu'une collaboration qui ne changerait rien.

Vous pourriez peut-être parler de l'orientation qu'a prise à votre avis le gouvernement fédéral et comment elle pourrait être changée. Alors que nous demandions au gouvernement fédéral de modifier sa politique en la matière, nous avons été témoins par exemple de la sanction royale accordée au projet de loi C-69. Le gouvernement semble donc toujours engagé dans la voie qui rendra la vie plus difficile aux pauvres et aux enfants dont nous parlons aujourd'hui.

Have you had discussions with the federal government about the direction it might take? If you have, what did you say to them? If you have not, what will you say to them? What are the preliminary responses from the federal government that you have received?

Ms Akande: What I will say to them is where I am at this particular point, although I have read that Ontario has spoken out previously on the cap on CAP.

What do I see as the way we might operate together? I certainly feel that the federal government should be sitting down with the provinces and looking at designing a children's benefit, something that must be done from a federal level with the provinces, that first of all would take several families off social assistance and would ensure that children have the kinds of opportunity they need in order to effect healthy child development.

The other thing that is required is some discussion and planning with the provinces of the revision of a child care system that would be supported not only provincially but also federally, so that in fact it would position child care as a part of healthy child development rather than babysitting and rather than being left to the variety of means that is out there as a patchwork quilt.

I also see that the federal government must look at the way it addresses supporting the increasing numbers on social assistance. The cap on CAP at the time of recession has certainly meant that the provinces must then carry the heavy burden of the increasing numbers, and that in itself makes for difficulty in terms of the kinds of programs we can provide. That is just to name a few.

Mr. Axworthy: In terms of the unloading to the provinces that has taken place, in particular with regard to Bill C-69 in the case of your province, Alberta, and British Columbia and in cuts to unemployment insurance, if people are not going to be on unemployment insurance and they are unemployed then they will be on social assistance, which downloads that burden further from a federal program to essentially a 50-50 program. That suggests that the federal government sees poverty as not a national problem but more a provincial problem, one that can be different across the country, one that does not require any national standards if you have different conditions in different provinces, and also one that to date has not really had a great deal of federal government enforcement at the provincial level. We have heard discussions from a number of provinces indicating very different levels of support. So in that sense it is part of the problem that you have pointed out also. Do you have any great confidence that the federal government will move from being part of the problem to being part of the solution?

[Traduction]

Avez-vous eu des entretiens avec le gouvernement fédéral sur l'orientation qu'il devrait prendre? Le cas échéant, que lui avez-vous dit? Autrement, que lui direz-vous? Quelles sont les premières réactions que vous avez reçues du gouvernement fédéral?

Mme Akande: Je vais lui dire où j'en suis actuellement, bien que j'ai appris que l'Ontario s'est déjà prononcé au sujet du plafonnement du RAPC.

Comment devrions-nous fonctionner ensemble? Je pense certainement que le gouvernement fédéral devrait discuter avec les provinces, notamment de la mise en place de prestations pour les enfants, qui devraient être créées au niveau fédéral avec la collaboration des provinces. On pourrait ainsi sortir quelques familles de l'aide sociale et garantir aux enfants la possibilité d'un développement sain.

Il faudrait également discuter et planifier avec les provinces une réforme du système de garderie qui aurait l'appui à la fois des provinces et du fédéral. On considérerait en fait les garderies comme nécessaires à l'épanouissement des enfants plutôt que comme un endroit où l'on parque ceux-ci. Le développement des enfants ne serait plus laissé au hasard comme c'est le cas actuellement.

J'estime également que le gouvernement fédéral doit régler le problème du nombre croissant de prestataires de l'aide sociale. Le plafonnement du RAPC pendant une récession signifie certainement que les provinces doivent porter le fardeau de ce nombre sans cesse croissant. Il est donc de plus en plus difficile d'offrir nos programmes. Voilà seulement quelques exemples.

M. Axworthy: Parlons de ce fardeau supplémentaire pour les provinces, particulièrement suite à l'adoption du projet de loi C-69 qui a touché votre province, l'Alberta et la Colombie-Britannique. Parlons également des réductions au programme d'assurance-chômage. Si les chômeurs ne peuvent plus recevoir d'assurance-chômage et qu'il sont sans travail, il leur faudra demander de l'aide sociale. Il s'agit donc de moins en moins d'un fardeau fédéral et de plus en plus d'un programme moitié-moitié. On pourrait croire que le gouvernement fédéral considère la pauvreté comme un problème provincial, et non national, qui peut varier d'un bout à l'autre du pays et auquel aucune norme nationale ne devrait s'appliquer puisque les conditions varient d'une province à l'autre. On semble également considérer que le gouvernement fédéral n'a pas jusqu'ici beaucoup appuyé les provinces en ce domaine. D'après certaines discussions avec les provinces, le niveau de financement varie beaucoup. Cela se rattache au problème que vous avez évoqué. Pensez-vous vraiment que le gouvernement fédéral qui cause en partie le problème pourrait fournir en partie la solution?

• 1540

Ms Akande: I have a great expectation. I think the need certainly is great. I intend to continue trying until it is definite and it is absolute that we have been refused. I speak not for myself; I speak for children. I think since the commitment has been made by the Prime Minister at the UN and here within the House of Commons, I have a right to believe this problem should be and will be addressed federally.

Mr. Axworthy: I was in the House when the House announced the resolve to end child poverty by the year 2000. Of course since that time we have seen many federal government programs that have made the situation worse rather than better, so it is a little more difficult to be effusive with our optimism, I think, but I hope we can see the federal government moving into a situation of being the solution rather than the problem.

With regard to the UN convention and the necessity for the provincial and the federal governments to assess the extent to which legislation across the country will be supportive of the UN convention and how it might be brought into harmony with the direction the UN convention is taking, could you indicate briefly what consultations have taken place between the federal and provincial levels? The minister has indicated that he wishes to ratify the convention some time this year. I wondered how that process is proceeding.

Ms Akande: I know there has been some consultation. It has not been with me.

Mr. Nash: The Attorney Generals are looking at this. There is one issue, I believe, concerning 16-and 17-year-old children.

Mr. Attewell: Madam Minister, I just wanted to ask you what role you think education plays in reducing child poverty in this country.

Ms Akande: I come from that field. I think education has a part to play in ensuring that the children and adults who use it are adequately prepared to deal with the economy in a flexible way and to take their places as providers, supporters, and taxpayers in that system.

Mr. Attewell: You sound as though you are quite satisfied with today's education system then.

Ms Akande: I do not know why you inferred that. It was not what I intended to imply.

Mr. Attewell: You did not say otherwise, so perhaps you could share this with us.

Ms Akande: You asked what part I thought education should play, and I have described it to you. I think educators are doing a job according to the directions they have, according to the tools they have and with the students as they receive them. It is very hard to achieve all your goals when the students come to you hungry, tired, ill-fed, ill-nutritioned and therefore unprepared to receive what you are giving.

[Translation]

Mme Akande: J'ai de grandes attentes. Les besoins sont certainement considérables. Je vais poursuivre mes efforts jusqu'à ce qu'il soit évident et hors de tout doute que nous avons essuyé un refus. Je ne parle pas en mon nom propre mais au nom des enfants. Étant donné l'engagement pris par le premier ministre aux Nations Unies et à la Chambre des communes, j'ai le droit de croire que ce problème devrait être réglé au niveau fédéral et qu'il le sera.

M. Axworthy: J'étais à la Chambre lorsqu'on a pris l'engagement d'éliminer la pauvreté chez les enfants d'ici l'an 2000. Depuis, nous avons évidemment constaté que de nombreux programmes gouvernementaux ont empiré la situation plutôt que de l'améliorer. Il est donc difficile de faire preuve d'un optimisme débridé. J'espère tout de même que le gouvernement fédéral aura un rôle à jouer dans la solution plutôt que dans le problème de la pauvreté.

Pouvez-vous me dire s'il y a eu des consultations entre les gouvernements fédéral et provinciaux au sujet de la convention des Nations Unies et de la nécessité pour ces gouvernements d'évaluer jusqu'à quel point nos lois vont dans le même sens que cette convention et comment on pourrait les harmoniser. Le ministre a déclaré qu'il voulait ratifier la convention plus tard cette année. Je me demande où l'on en est.

Mme Akande: Je sais qu'on a consulté des gens, mais pas moi.

M. Nash: Les procureurs généraux se penchent sur la question. Je pense qu'il y a un problème avec les enfants de 16 et de 17 ans.

M. Attewell: À votre avis, madame la ministre, quel rôle l'éducation joue-t-elle dans la réduction de la pauvreté des enfants au Canada?

Mme Akande: Je viens de ce secteur. Je pense que l'éducation a un rôle à jouer en veillant à ce que les enfants et les adultes qui y ont recours soient suffisamment préparés pour fonctionner sans heurts dans notre économie et pour prendre la place qui leur revient en tant que fournisseurs, soutiens et contribuables.

M. Attewell: Vous semblez être plutôt satisfaite du système d'éducation actuel.

Mme Akande: Je ne vois où vous avez pêché ça. Ce n'est pas ce que je voulais laisser entendre.

M. Attewell: Vous n'avez pas dit le contraire et peut-être voudriez-vous nous en parler.

Mme Akande: Vous m'avez demandé quel rôle devait jouer l'éducation et je vous l'ai décrit. Je pense que les enseignants travaillent en fonction des directives qu'ils reçoivent, des outils dont ils disposent et des élèves qu'on leur envoie. Il est difficile d'atteindre tous vos objectifs lorsque les élèves arrivent à l'école affamés, fatigués, mal nourris et par conséquent mal préparés à recevoir ce que vous avez à offrir.

Mr. Attewell: You used the phrase a few minutes ago, Madam Minister, that "government creates jobs". Did you really mean that? I differ if you did say that. I think a government can create the climate for economic growth, but not jobs itself—unless you are adding to the Public Service.

Ms Akande: Governments do. By that I mean that governments not only create the climate, but encourage the development of a climate that a manufacturing sector or an economy will foster, that sponsors jobs being there.

Mr. Attewell: You used the word "regressive" when you mentioned the GST, and you may want to expand on that a little bit. I happen to think the previously existing manufacturers tax was a regressive tax that was quite unfair to our manufacturers and costing jobs in this country, so we tried to do away with the major part of the so-called regressivity by credits on those earning under \$30,000 a year. Why would you call it regressive? We were the only country in the world with a tax at the manufacturers level.

• 1545

Ms Akande: I would call it regressive because what in fact you sought to achieve by doing it you have not achieved. Yes, you have given credits and you have rescued those who are living below the poverty line in a way that brings them perhaps or allows them to remain at a marginal existence. In fact it has caused an effect that jobs have been lost, sectors have closed down, and people are without jobs because of the added imposition of the GST.

Mr. Attewell: I think perhaps, with respect, you are lumping quite a number of things into a basket, and that is fine if that is the way you want to do it. Would you not think that sometimes a government should make decisions with long-term goals in mind, not knee-jerk reactions, but things that must be measured? For instance, we embarked in a courageous way on the free trade initiative, and you mentioned that a while ago. You may want to measure it now, for political points or whatever in the short-term. I do not want to sound too political here, but one of your esteemed leaders, Mr. Broadbent, was awfully critical of the Auto Pact some 20 years ago-it was going to ruin the country. Maybe those were not his exact words, but he did not like it. He thought it would be a bad thing. Over a longer period of analysis, of course it turned out to be a wonderful initiative on Canada's behalf.

I guess I am not as much asking you a question—you can respond in any way you like—but I happen to think it is a bit early and premature to judge the free trade. The world is going the other way to bigger markets, not shrinking to isolated islands and so on.

Ms Akande: I recognize the differences in your opinion. I would be willing to defer my judgment of free trade and the GST to a longer term if I could be sure that I could defer the effect that it has on people to that same longer term. That is not true. Children suffer today and that suffering makes them suffer tomorrow and so does the country.

[Traduction]

M. Attewell: Il y a quelques minutes, madame la ministre, vous avez dit que «le gouvernement crée des emplois». Le pensiez-vous vraiment? Si c'est la cas, je ne suis pas d'accord. Je pense que le gouvernement peut créer une atmosphère propice à la croissance économique, mais pas vraiment des emplois, à moins de grossir les rangs de la Fonction publique.

Mme Akande: C'est pourtant ce que font les gouvernements. Je veux dire par là qu'en plus de créer un climat propice, ils encouragent la mise en place de ce climat qui sera maintenu par le secteur manufacturier ou par l'économie, ce qui favorise la création d'emploi.

M. Attewell: En parlant de la TPS, vous avez utilisé le qualificatif «régressif» et j'aimerais des explications à ce sujet. Pour ma part, j'estime que l'ancienne taxe sur les fabricants était régressive, injuste pour les fabricants, nuisible à l'emploi au Canada. C'est pourquoi nous avons tenté de remédier à la partie régressive de la nouvelle taxe en offrant des crédits à ceux dont les revenus sont inférieurs à 30,000\$ par an. Pourquoi dites-vous qu'elle est régressive? Nous étions le seul pays au monde qui avait une taxe sur la fabrication.

Mme Akande: Je dis qu'elle est régressive parce que vous n'avez pas accompli ce que vous vouliez. Vous avez bien donné des crédits et vous avez secouru ceux qui vivent sous le seuil de la pauvreté mais en les amenant à une existence marginale ou en les y maintenant. En fait, nous avons assisté à des pertes d'emploi, à la disparition de certains secteurs et il y a des chômeurs à cause de l'imposition de la TPS.

M. Attewell: Sauf votre respect, je pense que vous mettez bien des choses dans le même sac. Mais je vous laisse faire à votre guise. Ne pensez-vous pas que le gouvernement doive parfois prendre des décisions en fonction d'objectifs à long terme plutôt qu'en réaction à des événements? Qu'il faut parfois agir avec mesure? C'est ainsi que nous sommes courageusement allés de l'avant avec le libre-échange. Vous en avez parlé tantôt. Vous pouvez vouloir en mesurer les conséquences maintenant, pour des motifs à court terme comme l'accumulation de capital politique. Sans trop vouloir faire de politique, je vous signale que l'un de vos chefs distingués, M. Broadbent, a vertement critiqué le Pacte de l'auto il y a environ 20 ans. Il prétendait que cela ruinerait le pays. Ce ne sont peut-être pas ses paroles exactes mais il était contre. Il estimait que ce serait une mauvaise chose. Or, après une longue période d'analyse, on constate que cela a en fait été une très bonne chose pour le Canada.

Mes propos ne ressemblent pas à une question et vous répondrez comme vous voudrez. Je pense toutefois qu'il est un peu tôt pour juger des effets du libre-échange. Dans le monde, la tendance est à l'agrandissement des marchés, non au rétrécissement et à la l'isolationnisme.

Mme Akande: Je comprends que vous ne pensiez pas comme moi. Je serais prête à attendre de pouvoir juger des effets à long terme du libre-échange et de la TPS si j'étais convaincue qu'il n'y aurait que des effets à long terme sur les gens. Or ce n'est pas le cas. Des enfants souffrent aujourd'hui, ce qui engendrera une souffrance demain pour eux et pour le pays.

Poverty

[Text]

Mr. Attewell: I think your government is beginning to power now-and because you are in congratulations—that a degree of fiscal restraint is very necessary. You have some very hard choices to make as a government, as we have had. We happen to have, when we were elected first in 1984, assumed a national debt of almost \$200 billion. The average annual spending by the previous government, which shall go unnamed, for 15 years-do not hold me precisely to this percentage, but it was roughly 14% every year for 15 years. There were periods when it was 18% and some were 10% and some were 14%. But as you would know, at 14% you double your spending every five and a half years, roughly. I think that was just an atrocious record. We were elected to try to do something about it. I think we tried to get a climate in place, not to create jobs ourselves but a climate, and there was an unparalleled record of growth for seven years.

You mentioned you were a teacher. Obviously you would know something about economics, and there are adjustments every few years. Normally the good times last about three or four years. This time it was about seven.

One of our problems is that since being elected we have kept the average annual rate of spending, excluding interest costs, which are enormous, to 3.6% for almost seven years. That is under inflation. The previous provincial government was spending at a rate of a little over 10%. I think your government and all provincial governments—we were the lowest spender of all provincial governments. Some people call it a Ponzi game, or just moving money around. I think the provincial levels and the municipal levels must share in that restraint program and with the reality of where we are at. For example, 35¢ out of every dollar that we collect at the federal level in taxes goes just to pay the interest. That is twice as much as the U.S.A., and they are scared stiff at their level.

So yes, we want to do a lot of things, but it is just like our normal households: if you have run up an American Express bill too high or whatever, then there has to be a period when that gets adjusted. You know as well as all of us that money does not grow on trees. You have some tough choices. I think the provincial governments need to share that level of restraint. Match us if you can in terms of the 3.6%.

• 1550

Ms Akande: I think we begin on common ground. You are quite right that when there is a deficit you do have to establish priorities. But then we begin to part ways, because we have to select what those priorities are. With my government, it is people. In hard times, you do not leave people flat. You find other ways of making decisions and—

 $Mr.\ Attewell:$ Excuse me, you are inferring something that I did not say.

[Translation]

M. Attewell: Je pense que votre gouvernement commence à comprendre, depuis qu'il est au pouvoir et je l'en félicite, que certaines restrictions budgétaires s'imposent. En tant que gouvernement, vous aurez comme nous des choix difficiles à faire. Lorsque nous avons pris le pouvoir en 1984, il nous fallait assumer une dette nationale de près de 200 milliards de dollars. La croissance annuelle des dépenses du gouvernement précédent dont nous tairons le nom, était en moyenne, pour une période de 15 ans, d'environ 14 p. 100. Je n'ai peut-être pas le chiffre exact. Il y a des périodes où elle était de 18 p. 100, d'autres de 10 p. 100 et d'autres encore, de 14 p. 100. Comme vous savez, au rythme de 14 p. 100 par année, les dépenses doublent tous les cinq ans et demi environ. Je pense que c'était une performance désastreuse. Nous avons été élus pour remédier au problème. Nous nous sommes efforcés non pas de créer des emplois mais de créer une atmosphère propice à l'emploi. Il y a eu une période de croissance sans précédent de sept ans.

Vous dites que vous avez été enseignante. Vous devez donc avoir quelques notions d'économie et des fluctuations périodiques. Habituellement, les périodes de prospérité durent trois ou quatre ans. Or cette fois-ci, elle a duré sept ans.

L'un de nos problèmes, c'est que depuis notre élection, nous avons conservé un taux de dépense annuel de 3,6 p. 100 pendant environ sept ans. J'exclus les frais d'intérêt qui sont énormes. C'était donc un taux inférieur à l'inflation. Les dépenses du gouvernement provincial précédent dépassaient légèrement 10 p. 100. En comparaison des gouvernements provinciaux, y compris le vôtre, nous étions celui qui dépensait le moins. Certains diront que ce n'est qu'un jeu, que nous ne faisons que déplacer de l'argent. Je pense que les gouvernements provinciaux et municipaux doivent faire leur part dans notre progamme de restriction et comprendre la réalité qui est devant nous. Par exemple, sur chaque dollar de taxe fédérale, le service de la dette prend 35 cents. C'est deux fois plus qu'aux États-Unis où la dette sème la panique.

Oui, nous voulons faire beaucoup de choses. Il en va pour nous comme pour le ménage ordinaire: Si notre facture de carte American Express est trop élevée, il faut se serrer la ceinture pendant un certain temps pour que les choses reviennent à la normale. Vous savez comme nous que l'argent ne tombe pas du ciel. Il faut prendre de graves décisions. Je pense que le gouvernement provincial doit partager les restrictions dans une certaine mesure. Si vous pouvez, essayez d'arriver comme nous à 3,6 p. 100.

Mme Akande: Nous pouvons nous entendre sur certaines choses. Vous avez raison, quand il y a un déficit, il faut fixer des priorités. C'est là que nous nous séparons, au choix des priorités. Pour mon gouvernement, les gens sont prioritaires. Quand les temps sont difficiles, il ne faut pas laisser tomber le peuple. Il y a moyen de prendre autrement les décisions et. . .

M. Attewell: Pardonnez-moi, mais vous présumez quelque chose que je n'ai pas dit.

Ms Akande: When you talk about paying the debt and clearing up some of the deficit, at whose expense is it? At the expense of children? Then it seems to me that I have to borrow from your previous argument and ask you to look long term. In the long term, if we cheat children to pay the deficit, do we not cheat ourselves? Do we not cheat this country?

Mr. Attewell: You seem to be inferring that there are some very simple solutions. There are not. You know that.

Ms Akande: Not at all, I am only implying that there are choices.

Mr. Attewell: I happen to think it starts with restraint. I think it starts with education, health care, a number of things. I just wanted to ask you a few of those types of questions and wish you good luck in your own negotiations on these difficult tasks, now that you are at the table.

Ms Akande: Thank you very much.

Mr. Attewell: Thank you.

The Chair: I would like to ask a question, if I may.

As I am sure you are aware, the largest expenditure aside from debt is transfers to individuals and of course transfers to provinces. When you start looking around that pie at what can be cut, there are no good choices. Everywhere we cut, there are tremendous problems with cutting.

One of the things this committee is looking at is a long-term goal. It seems to me that in looking at education financing and health financing and the Canada Assistance Plan, this has not produced an equitable system across Canada. The only province to date that has been affected by the ceiling on the Canada Assistance Plan is Ontario. This may increase with the recession, but statistically Ontario is the only place spending more than 5%. Indeed, the level of social services in Ontario was considerably higher than the rest of the country. When you look at health care and education, I think some of those same statements can emerge.

In looking towards the future and the year 2000, and in looking at what we can do as a federal government, given that we have one province that is saying do not do anything, just give us income transfers through equalization and so on, one idea that strikes me as being very, very appropriate and successful in a new system that could emerge out of the negotiations that will be going on is this idea of the national child benefit, the child allowance program that could eliminate child poverty, as we have done with the old age security system. You mentioned this in your presentation, but you also talked about the tax system recognizing children.

I would like your comments specifically, because one of the thoughts that has been presented here is the idea of taking all the income-related programs for children, including the welfare portion and the tax concessions and probably

[Traduction]

Mme Akande: Quand vous parlez de rembourser la dette et de réduire le déficit, aux dépens de qui comptez-vous le faire? Aux dépens des enfants? Il me faut alors vous demander de revenir à l'un de vos arguments précédents pour penser au long terme. En effet, si nous dépouillons les enfants pour payer le déficit, à long terme, n'est-ce pas nous que nous dépouillons? Est-ce que nous ne spolions pas le pays?

M. Attewell: Vous semblez présumer qu'il existe de très simples solutions. Il n'y en a pas et vous le savez.

Mme Akande: Mais pas du tout; je dis seulement qu'il y a des choix possibles.

M. Attewell: Je pense qu'il faut commencer par des restrictions. Il faut commencer par l'éducation, la santé, etc. Je voulais donc simplement vous poser quelques questions et vous souhaiter la meilleure des chances dans vos négociations sur ces sujets difficiles, maintenant que vous êtes à la table.

Mme Akande: Merci beaucoup.

M. Attewell: Merci.

La présidence: Si vous le permettez, j'aimerais poser une question.

Vous n'êtes pas sans savoir que la dette mise à part, les dépenses les plus importantes sont les transferts aux personnes et aux provinces. Quand on considère l'ensemble des dépenses pour réduire certains budgets, aucun choix ne semble le bon. Quel que soit le secteur où nous coupons, cela cause de graves problèmes.

Notre comité se penche notamment sur des objectifs à long terme. Il me semble que pour ce qui est du financement de l'éducation, de la santé et du régime d'assistance publique, nous n'avons pas un régime équitable d'un bout à l'autre du pays. Jusqu'ici, la seule province qui ait été touchée par le plafonnement du régime d'assistance publique, c'est l'Ontario. Avec la récession, le phénomène risque de s'étendre à d'autres provinces mais statistiquement, l'Ontario est la seule province qui dépense plus que 5 p. 100. D'ailleurs, le niveau de services sociaux en Ontario était considérablement plus élevé que dans le reste du pays. Si l'on songe aux soins de santé et à l'enseignement, on pourrait probablement constater la même chose.

Il faut penser à l'avenir, à l'an 2000 et à ce que nous pouvons faire comme gouvernement. Étant donné qu'une province nous demande de ne rien faire, de simplement envoyer nos transferts de peréquation, il y a une idée qui me semble très convenable et susceptible de réussir. Il y aura des négociations à ce sujet: des prestations nationales pour les enfants. Il s'agirait d'un programme de prestations pour les enfants qui viserait à éliminer la pauvreté chez les enfants, un peu comme le système de sécurité de la vieillesse. Vous en avez parlé dans votre exposé. Vous avez également parlé de la reconnaissance des enfants par le régime fiscal.

J'aimerais des commentaires précis à ce sujet. On a en effet suggéré au comité de prendre tous les programmes de revenu relatifs aux enfants, notamment une part de l'aide sociale et des crédits d'impôt et, en conservant des

Poverty

[Text]

leaving a transfer program of some sort that would help with community-based social services and counselling services and so on, and providing a benefit comparable to the old age security for children. I would like your comments on that proposal.

Ms Akande: Certainly I am supportive of this, and I included a children's benefit in my speech. I think it would be desirable for the federal and provincial governments to sit down together and make sure it is an inclusive benefit that in fact takes into account all of those factors and differences in income and regional differences, etc., and looks at that together. The effect of that could be that many families would be taken off the social assistance rolls, which would benefit the country as a whole, not only the province.

• 1555

The Chair: I am talking about something that would eliminate some of the programs that are currently there now, such as the child tax credit and the day care deduction.

Ms Akande: It is because of the fact that the elimination is part of your plan, or your proposed plan, that makes it very, very necessary that all the players come to the table and talk about what this would look like and what it would be.

The Chair: The other area I want to ask you about, because this is a subcommittee of the health and welfare committee and we are also doing a study on the health care system, is with respect to the health care system, particularly in Ontario. Your costs are spiralling. You know we have had many presentations on how we need a broader view of health, and the poverty issues here are very much health-related as well. The problems in Ontario, though, it seems to me are ones that better management might resolve.

If you look at the expenditures on health care, we have had evidence before the health and welfare committee that 25% to 30% of the expenditures on health care are either bad for health or not necessary. Is your government prepared to take action in the health care area to free up funds for addressing other health problems such as the problem of poverty?

Ms Akande: Our government is an action government. However, I am not going to assume the difficulties of which you speak. Certainly one of the things it is very actively doing is identifying the areas that should be changed, and how that program should look altogether and from a more all-inclusive point of view, and there will be changes.

Mrs. Stewart (Northumberland): I am sorry I was not here for the beginning and did not hear the other questions. Have they asked the question about minimum wage in Ontario? Your government was talking about raising the minimum level rates, and I wondered what stage your government was at in implementing that.

Ms Akande: It is certainly something that is being looked at. The minimum wage brings into question a lot of other issues, as you know, so it is currently being studied as a possibility.

[Translation]

programmes de transfert pour le financement des services sociaux communautaires et des services de counselling, de créer une prestation semblable à celle de la sécurité de la vieillesse, mais pour les enfants. Quels sont vos commentaires au sujet de cette proposition.

Mme Akande: Je suis certainement en faveur d'une telle proposition et j'ai parlé des prestations aux enfants dans mon exposé. Il serait souhaitable que les gouvernements fédéral et provinciaux en discutent et s'assurent que ces prestations globales tiennent compte à la fois de nombreux facteurs, comme les variations de revenus et les disparités régionales. Cela pourrait avoir pour effet de réduire le nombre de familles prestataires d'aide sociale, ce qui serait avantageux pour tout le pays, et non seulement pour les gouvernements provinciaux.

La présidence: Mais je parle de l'élimination de certains programmes existants, comme le crédit d'impôt pour enfants et la déduction pour frais de garderie.

Mme Akande: C'est parce que cette élimination fait partie de vos projets qu'il est absolument nécessaire que tous les intervenants à la table de négociation parlent de ce que devrait être ce programme.

La présidence: J'aimerais maintenant que nous parlions du régime de soins de santé, particulièrement en Ontario, puisque nous sommes un sous-comité du Comité de la santé et du bien-être social et que nous nous penchons également sur le régime de soins de santé. Les coûts de votre régime montent en flèche. Comme vous le savez, beaucoup de témoins nous ont dit qu'il nous fallait avoir une vision plus large de la santé, et les questions de pauvreté sont également très liées à celle de la santé. Il me semble toutefois que les problèmes de l'Ontario pourraient facilement être résolus avec une meilleure gestion.

Prenons les dépenses pour les soins de santé. On a démontré au Comité de la santé et du bien-être social qu'environ 25 à 30 p. 100 des dépenses pour les soins de santé étaient soit mauvaises pour la santé, soit inutiles. Votre gouvernement est-il prêt à agir dans le domaine de la santé pour dégager des fonds destinés aux autres problèmes de santé, comme le problème de la pauvreté?

Mme Akande: Nous avons un gouvernement d'action. Je ne vais toutefois pas parler des difficultés que vous mentionnez. Nous sommes certainement en train d'examiner les domaines qui pourraient profiter de changements, et ce que devrait être chaque programme et l'ensemble des programmes. Il y aura des changements.

Mme Stewart (Northumberland): Je suis désolée de n'avoir pu assister à votre exposé et d'avoir manqué les premières questions. Vous a-t-on interrogé au sujet du salaire minimum en Ontario? Votre gouvernement a déclaré vouloir augmenter le salaire minimum, et je me demandais où vous en étiez dans la mise en oeuvre de cette promesse.

Mme Akande: Nous étudions certainement la question. Comme vous le savez, le salaire minimum a une incidence sur beaucoup d'autres questions, et nous étudions sérieusement cette possibilité.

Mrs. Stewart: I believe you were talking about bringing in the minimum wage at 70% of—

Ms Akande: They are talking about changes in the minimum wage. The decision has not been finalized on what exactly it is going to look like altogether.

Mr. Axworthy: In terms of the Canada Assistance Plan and the many criticisms of the way it has worked and what might be needed in the future, do you have some informed guess, or something to suggest about whether or not the Canada Assistance Plan, as is, can be modified to work, or what sorts of changes might be necessary—I presume this would take place at the federal-provincial negotiations—to make the Canada Assistance Plan more effective?

Ms Akande: I think what has to happen is that instead of it being a patchwork system, and that is very much the way we see it, the entire system of federal-provincial funding relation has to be studied rather than one portion of it, because what has been happening is that a portion is studied and a cap is put on it, and that has spin-off effects for all the other funding relationshios in which we are involved.

The Chair: I just thought of another thing. A year ago I was able to convince Perrin Beatty to agree to a request that was made by Metro Community Services and Housing through Metro Council to provide 50% of the funding for the deficit in the day care budget of Metropolitan Toronto, provided the provincial government agreed, so that there would be a pass-through of federal funding to Metropolitan Toronto, which had gotten itself into this position of expanding the day care on the basis of promises that had been made by the Peterson government, and as a result 100% dollars for day care were on the property tax. I wonder whether your government is prepared to request funding from the federal government for the back period prior to the CAP.

• 1600

Ms Akande: We are currently involved in a whole process that is looking at the revision of the entire system of day care—it is necessary—and making it more available, more equitably supported, and more accessible to people who need it. During and after that discussion we will be better able to answer those questions.

The Chair: I find it interesting that the then provincial government, which as usual was complaining about the lack of federal funding and so on, and yours as well, had funds available from the federal government but would not request them, I think largely because of jurisdictional considerations. This had been done before in Regina or Edmonton—I think in Regina—

Ms Akande: Are you offering them to us now?

The Chair: Well, I will get you the letter. I think it would still be available. It is the back funding prior to the CAP limit.

Ms Akande: I would appreciate having the letter.

[Traduction]

Mme Stewart: Je pense que vous parliez d'augmenter le salaire minimum à 70 p.100 de. . .

Mme Akande: On parle de changer le salaire minimum. La décision n'a pas encore été prise sur ce qu'il sera au bout du compte.

M. Axworthy: Ma question porte sur le Régime d'assistance publique du Canada et sur les critiques formulées quant à la façon dont il a fonctionné jusqu'ici et sur les besoins futurs. Avez-vous une idée générale ou des suggestions à faire au sujet du Régime d'assistance publique? Peut-il être modifié pour être plus efficace, et quelles sortes de changements seraient nécessaire pour ce faire? J'imagine que ces décisions se prendraient dans le cadre de négociations fédérales-provinciales.

Mme Akande: Je pense qu'au lieu d'étudier isolément cette question et les autres, il faudrait revoir tout le régime de financement fédéral-provincial. Actuellement, on se penche sur une portion de ce régime, il y a un plafonnement, et cela a des incidences sur toutes les autres relations de financement.

La présidence: Je viens de penser à autre chose. L'an dernier, j'ai pu convaincre Perrin Beatty d'accéder à une demande du Conseil du logement et des services communautaires de Toronto, faite par l'intermédiaire du Conseil du Toronto métropolitain. On voulait que 50 p. 100 du déficit du budget des garderies du Toronto métropolitain soit financé par le gouvernement fédéral, si le gouvernement provincial était d'accord. C'était ainsi une subvention directe du gouvernement à la communauté urbaine de Toronto. En se fiant aux promesses du gouvernement Peterson, celle-ci a multiplié ses services de garderie. Malheureusement, tous les fonds nécessaires à cette expansion ont dû être tirés des taxes foncières. Je me demande si votre gouvernement est prêt à demander au gouvernement fédéral le financement manquant pour la période précédant le plafonnement.

Mme Akande: Nous examinons actuellement une réforme complète du système de garderies. Cette réforme est nécessaire. Les garderies doivent être plus nombreuses, financées plus équitablement et plus accessibles aux gens qui en ont besoin. Pendant et après cet examen, nous serons mieux en mesure de répondre à ces questions.

La présidence: Il est à mon avis remarquable que le gouvernement provincial de l'époque, qui se plaignait toujours du manque de fonds fédéraux, comme le vôtre d'ailleurs, ne voulait pas demander les fonds qui lui étaient offerts par le gouvernement fédéral, en grande partie pour des considérations de compétence respective. Cela a déjà été fait à Regina ou à Edmonton... Je pense que c'était à Regina...

Mme Akande: Nous offrez-vous cet argent maintenant?

La présidence: Je peux vous obtenir la lettre. Je pense qu'elle doit être encore disponible. Ce financement est celui qui manquait avant le plafonnement du RAPC.

Mme Akande: J'aimerais avoir cette lettre.

The Chair: Okay. Thank you very much. We have certainly enjoyed your presentation. While we may differ on some of the methodologies and so on, I think the entire committee is certainly committed to the same goal as you are; namely, to stop child poverty.

Ms Akande: Thank you very much.

• 1605

The Chair: I would like to welcome Dr. Maloney to the committee. I have known him for many years now. He is the executive director of the Catholic Children's Aid Society of Metropolitan Toronto. I spent quite a number of years on that board and was instrumental in having him hired. He has certainly been terrific for the society. I see that now you are helping out the provincial government as well. We are very pleased to have you here and to hear about your report.

Dr. Colin Maloney (Executive Director, Catholic Children's Aid Society of Metropolitan Toronto): I would first like to say that I am very grateful that you asked me to come. Obviously I come not only as the director of an agency that serves some 12,000 children each year, but also over the last couple of years I have been chairperson of the committee reviewing services to children in Ontario. We have finally presented a report, which I think is appropriately called *Children First*.

I thought the statistics and the issues of poverty need not be repeated; this committee, being as well versed as anyone, has heard it—probably often. It still leaves me sort of astounded every time I look at those, though, and see that nearly 20% of the children in Canada live in poverty.

I guess when I see our own clients, if I thought this was something they would grow out of it would be quite tolerable. But when we see that the parents of our children and their children become our next generation of cases, it gives one pause to see that intergenerational repetition, and it begs for something different to be done.

• 1610

We know that poverty is not just a lack of of financial resources, not just a Statistics Canada cut-off line, whatever that may be. I want to make it clear that I am speaking of not just financial poverty, which can be very devastating, but also the psychological poverty that so often accompanies it—the lack of self-esteem, self-worth, and self-value. These are often compounded by a sociological poverty of isolation and very few supports. It is the compounding of this poverty that I am thinking of primarily.

As we all know, someone can have very few financial resources and yet be very resourceful. There are many people who can manage. I have met many such people. They do their own hunting and fishing and farming and are very resourceful. They are not sociologically poor or psychologically poor.

[Translation]

La présidence: Très bien. Merci beaucoup. Nous avons beaucoup aimé votre exposé. Nous n'avons peut-être pas toujours les mêmes méthodes, mais je pense que tout le comité et vous-mêmes avons le même but, c'est-à-dire éliminer la pauvreté chez les enfants.

Mme Akande: Merci beaucoup.

La présidence: J'aimerais souhaiter la bienvenue à M. Maloney, que je connais depuis plusieurs années déjà. Il est directeur général de la Société catholique d'aide à l'enfance de la Communauté urbaine de Toronto. J'ai siégé pendant plusieurs années au conseil d'administration de la société, et c'est en partie grâce à moi qu'il a été engagé. Il fait de l'excellent travail pour la société. Je constate que vous oeuvrez également pour le gouvernement provincial. Nous sommes très heureux de vous accueillir ici pour entendre votre exposé.

Dr Colin Maloney (directeur général, Société catholique d'aide à l'enfance de la Communauté urbaine de Toronto): J'aimerais tout d'abord vous remercier de m'avoir demandé de venir témoigner. Je suis ici non seulement à titre de directeur d'un organisme qui vient en aide chaque année à 12,000 enfants environ, mais également à titre de président, depuis deux ans, du comité chargé d'examiner les services offerts aux enfants en Ontario. Nous avons finalement présenté un rapport qui s'appelle, je crois très justement: Les enfants d'abord.

Je crois qu'il n'est pas nécessaire de rappeler les statistiques ni les problèmes que pose la pauvreté. Le comité est probablement bien au courant de la situation et a entendu tous ces détails, probablement assez souvent. Malgré tout, je suis toujours abasourdi de constater que près de 20 p. 100 des enfants canadiens vivent dans la pauvreté.

Je suppose que la pauvreté serait tolérable si l'on pouvait se dire que les enfants finiront par s'en sortir. Pourtant, la réalité est tout autre, puisque la pauvreté se transmet de génération en génération. Il faut donc trouver une autre manière d'agir.

Nous savons que la pauvreté n'est pas due uniquement à un manque de ressources financières. La pauvreté ne se définit pas uniquement par des statistiques. La pauvreté dont je vais vous parler n'est pas due uniquement au manque d'argent qui, en soi, est déjà un grave problème. Je vais vous parler de la pauvreté psychologique qui accompagne souvent l'autre pauvreté et se traduit par un manque d'estime de soi, une dévalorisation de la personne. Je vais donc vous parler surtout de ce type de pauvreté, qui est souvent aggravée par une pauvreté sociologique dont les victimes sont isolées et reçoivent très peu d'aide.

Nous savons tous que certaines personnes peuvent déployer des trésors d'ingéniosité même si elles disposent de très peu de ressources financières. Il y a beaucoup de gens qui réussissent à se débrouiller. J'ai rencontré beaucoup de ces gens pleins d'initiative qui vivent des produits de la chasse, de la pêche et de la culture. Sociologiquement ou psychologiquement, ces gens-là ne sont pas pauvres.

I am talking about poverty in this wider sense, and I assume the committee is primarily thinking in these terms, although obviously you are not ignoring people threatened by a lack of resources. But wherever you find child abuse, sexual abuse, and family violence, you will also find poverty. As much as people argue about cause and effect, I agree with it—you cannot simply predict something will happen because someone is poor—but show me where the worst poverty is and you will have the worst of society's ills. Go where the community has been impoverished and you will find the most child abuse, sexual abuse, family violence, alcoholism and drug abuse.

Obviously the strategy has to recognize that we are dealing with a social environmental issue, we are not dealing with a financial issue. Earlier someone asked how the government proposes a strategy on something like the environment. I think this is just as complicated, multifaceted and as problematic to get at. If you agree that this is a social environmental issue... What I mean by this is that it is not only multifaceted, it affects everything else. If we pollute the water or pollute the air it begins to affect our health, it begins to corrode our very life and well-being.

The member just asked a question about education. Let us consider the drop-out rate for education. Let us take an average rate. I do not know the rates in other provinces, but in Ontario it is nearly 30%. I suspect it is nearly the same anywhere else in Canada. Two-thirds of those are poor. There is something wrong in that sort of disproportion. Poverty has a major impact on that two-thirds.

One statistic shows that only 10% of the poor go to university, so we see how it affects education and employment. Who loses their job first? Who are the unemployed and the unskilled? Of course they correlate with that. The poor who dropped out are the ones who did not finish high school, they are the ones we are worrying about.

So the unemployment issue, the lack of skills, the lack of marketability... The core group we are looking at is the single mothers. They have to carry the burden of psychological and sociological poverty in isolation, without any help.

The question I was asked to face today was the social environmental issue. Education was one example and employment was another, but we also have to deal with the health system. Who is the greatest user of our health system, which is spinning out of control? The poor. Who has the poorest health? Who has the most accidents? The poor. Which kids suffer the most accidents, the most poisoning, the most car accidents? The poor. So you can get a sense of how that just spreads out like a growing cancer that corrodes without being noticeable. You do not think of that at first. You begin to see that the whole structure of our society is corroded by something. We say what are we going to do

[Traduction]

Je vais vous parler de la pauvreté dans un sens plus large, et je suppose que le comité s'intéresse principalement à cet aspect, bien qu'il ne mette pas de côté le problème des personnes qui manquent de ressources financières. La pauvreté sévit dans les familles où règne la violence, où les enfants sont maltraités et agressés sexuellement. Je sais qu'il faut éviter d'évoquer les relations de cause à effet, car le malheur ne frappe pas uniquement chez les pauvres, mais il faut se rendre à l'évidence et constater que la pauvreté va de pair avec les pires maux de la société. C'est dans les milieux les plus pauvres que les enfants sont le plus souvent victimes de mauvais traitements et que l'on rencontre le plus de cas d'agression sexuelle, de violence familiale, d'alcoolisme et de toxicomanie.

Il est clair que toute stratégie d'intervention doit reconnaître qu'il ne s'agit pas d'un problème financier, mais d'un problème lié au contexte social. Quelqu'un a demandé tout à l'heure comment le gouvernement peut proposer une stratégie applicable à l'environnement. Je pense que le problème de la pauvreté est aussi complexe, varié et difficile à résoudre. La pauvreté est un problème lié au contexte social en ce sens qu'elle a des facettes multiples et qu'elle a des répercussions à tous les niveaux. La pollution de l'air ou de l'eau a des répercussions sur notre santé et des effets insidieux sur notre vie et notre bien-être.

On vient de poser une question sur l'éducation. Voyons donc quels sont les pourcentages moyens de décrochage. Je ne connais pas ces pourcentages dans les autres provinces, mais en Ontario, ils tournent autour de 30 p. 100. Je pense que c'est à peu près la même chose dans les autres régions du Canada. Les deux tiers des décrocheurs sont des pauvres. C'est une disproportion tout à fait anormale. La pauvreté a une incidence grave sur les deux tiers des écoliers.

La pauvreté a des répercussions au niveau de l'éducation et de l'emploi, puisque, d'après les statistiques, seulement 10 p. 100 des pauvres fréquentent l'université. Qui sont les premiers à perdre leur emploi? Qui sont les chômeurs et les ouvriers non qualifiés? Le rapport est évident. Ce sont les pauvres qui décrochent et qui ne finissent pas leurs études secondaires. Ce sont eux qui nous préoccupent.

Le chômage, l'absence de spécialisation, l'absence de préparation pour le marché de l'emploi sont des sujets de préoccupation. Le groupe principal auquel nous nous intéressons est celui des mères célibataires. Elles doivent supporter seules et sans aide le fardeau de la pauvreté psychologique et sociologique.

On m'a demandé aujourd'hui de parler du contexte social de la pauvreté. L'éducation et l'emploi en sont deux facettes, mais il faut également parler de la santé. Qui sont les clients les plus assidus de notre régime de santé que nous avons du mal à contrôler? Ce sont les pauvres. Ce sont les pauvres également qui sont le plus souvent malades et qui ont le plus d'accidents. Les enfants pauvres sont les principales victimes des accidents, des empoisonnements et des accidents d'automobiles. La pauvreté est donc un mal insidieux qui ronge de l'intérieur. Au début, on ne s'en aperçoit pas. Puis on se rend compte peu à peu que la structure de notre société est rongée de l'intérieur. Que pouvons-nous faire

about health? It will break Ontario if they do not do something, and the rest of Canada probably, but at least I am clear on that. What are you going to do about unemployment?

1615

The member was very clear in the sense that if you look at it and say we have a priority, which is when we do not have money we cannot pay for it... I do not have to berate this committee very much on the issue of the deficit, how confining and constricting it is. I think the member was thinking that the poor NDP is going to find out how difficult it is when they struggle with their deficit. But even granted that scenario, I do not want to be naïve and say just throw money at this that you do not have, that we do not have.

I am not ignoring the priority question this minister raised with you in the sense of... But this government spends billions of dollars. So I would like to take in the issue of the financial constraints—take poverty in this broadest sense that I have outlined, take this in with the numbers that you know. When you think of how much we throw money at the drug question, the unemployment question, the education question, you cannot but agree with me that this is something that is an environmental question of our society—not our physical environment, but our social environment. And not to address it is the exact same question as not to address the physical environment.

As Aristotle said, any fool can raise a question, but only the wise man has the answer to that question. I am really delighted just to share with you a bit on the question, and I hope not a foolish answer. There is no simple answer. Obviously I hope that with all the wisdom you collect your committee will come up with some strategy.

I would like to share with you my experience with the thousands of families I deal with and over two years of consultation the wisdom I have picked up. I would like to take first perhaps not a strategy but a bottom line. If this government sees the necessity, as it does, to give billions of dollars to support our farm economy, it could at least have a rider on that and say no child in Canada will go hungry. I realize that is not a solution, and sometimes, in some ways, it can easily perpetuate the problem. But I think it begs the question to say we have one of the strongest abilities to feed people. We cannot sell it because of the way the world economy sets itself up, so we have to subsidize. Now, how you form a partnership with the school systems or the systems to make that happen, that would be creativity. But the issue is that there has to be a clear political will that no child should go hungry. And that is quite possible. That is not an issue of deficit. That is the issue of some return on the billions of subsidies that we all pay. I think that would be a bottom line.

I know that things like food banks and food stamps...there are risks. I am not saying how to do that, because that is not what I was asked. But at least it should be a bottom line. The answer should not be we cannot find a

[Translation]

pour réduire les dépenses de santé? Si aucune mesure n'est prise, je suis convaincu que l'Ontario court à sa perte, et probablement aussi le reste du Canada. Qu'allons-nous faire pour lutter contre le chômage?

Le membre du comité a été très clair à ce sujet, nous ramenant à la priorité actuelle, qui interdit les dépenses, puisque nous n'avons pas les ressources nécessaires... Je n'ai pas à faire la leçon au comité sur le déficit. Vous savez très bien les contraintes qu'il impose. Je pense que le membre du comité faisait allusion aux difficultés que rencontrera le NPD quand il sera confronté au déficit. Mais, malgré un tel scénario, je ne suis pas assez naïf pour réclamer de l'argent alors que vous n'en avez pas et que nous n'en avons pas.

Je n'ignore pas la question des priorités que le ministre a soulevée avec vous... Mais puisque le gouvernement dépense des milliards de dollars, j'aimerais prendre en compte la question des contraintes financières... prenons la pauvreté dans son sens plus large. Prenons en compte tous les chiffres que vous connaissez fort bien. À Ottawa, les sommes que l'on consacre à la question de la drogue, à la lutte contre le chômage, à l'éducation, on ne peut que constater qu'il s'agit là d'un problème qui relève de l'environnement de notre société, non pas l'environnement physique, mais l'environnement social. Par conséquent, il faut s'attaquer à ce problème de la même manière que l'on lutte pour la protection de l'environnement physique.

Comme l'a dit Aristote, n'importe qui peut poser une question, mais seul un sage peut y répondre. Je suis vraiment ravi de pouvoir discuter de cette question ici même, et j'espère pouvoir en parler avec un brin de sagesse. Il n'y a pas de réponse simple, mais j'espère que le comité sera en mesure de proposer une stratégie s'inspirant de tous les sages commentaires qu'il aura entendus.

J'aimerais vous faire part de l'expérience que j'ai accumulée auprès des milliers de familles que j'ai rencontrées depuis plus de deux ans en consultation. J'aimerais vous faire part de ma réflexion. J'aimerais proposer tout d'abord non pas une stratégie, mais une condition minimale. Puisque le gouvernement juge nécessaire d'aider l'économie agricole à coups de milliards de dollars, il faudrait au moins que les enfants en bénéficient et qu'aucun d'entre eux au Canada ne souffre de la faim. Je sais bien que ce n'est pas une solution et que cela risque, d'une certaine façon, de perpétuer le problème. Mais il n'en reste pas moins que nous avons les moyens de nourrir tous les Canadiens. Nous devons subventionner l'agriculture en raison des marchés mondiaux. Il faut faire preuve d'un peu de créativité pour imaginer un partenariat avec les écoles. Mais il faut que le gouvernement ait la volonté politique claire de supprimer la faim chez les enfants. Cela est tout à fait possible. Le déficit n'a rien à voir là-dedans. Il suffit tout simplement d'exiger que les milliards de subventions que nous payons tous servent à quelque chose. Ce serait la moindre des choses.

Je sais que les banques d'alimentation et les bons d'alimentation présentent certains risques. Mon rôle n'est pas de parler du fonctionnement de ces choses-là, mais j'estime que l'on peut au moins exiger ce minimum. On ne

way, so people go hungry. The bottom line is not a question of deficit; it is not a question of do we have the means or the resources. We pay for that bottom line over and over again with those subsidies, and we have to. I am not complaining about the subsidies. That is not my expertise. But I would hate to think there is any child who need not go hungry but because we do not have the will does go hungry. That is not a strategy. It is not even a solution. But it is, I think, a necessary will.

• 1620

Another issue that is not a strategy or an issue but I think I would have to mention it because it is so outrageous and unjust is that because of our provincial structure and federal structure, because the way legislation goes, it is totally unjust that so many men can walk away from a marriage and have more income than they had before and so many women are immediately in poverty.

We have a country of so many rights, but if we do not balance that as a country of responsibility then those rights become mockable and laughable. The federal government has all the complexity of working with all the different provincial legislation and provincial wills, but to say that a man can leave one province and go to another and can flee that responsibility, or the maturity of it, or whatever it may be, is not tolerable.

The burden should not be on the mother to have to find that help. She is left not only with the burden of the children but also with the financial burden that maybe this month it does not come, or that month, or the judges who feel that she should get out and work anyway. I do not know what to recommend except that with all the different legislation somewhere there be a concerted, unified. . . You touch sort of a federalism and a provincialism. Somehow that has to come together so there is a Canadian will that responsibility is adhered to.

Perhaps governments could work out a way so that it is not the woman's burden to worry about that support financially but it is government's worry to see to that responsibility through taxes or garnishment or whatever. "Children first" is key to that. Poverty today is children, primarily because so many mothers have been left holding the burden unfairly.

I know it is a gross oversimplification, but it is the core of it. There are no means, no structure, or no system on a consistent basis across this province so people from province to province are aware of them and that responsibility is lived and one cannot easily walk away from it. There should be enough political will to see that happen, because that is not in the deficit question. That is creativity, partnership, and all those things; and it is very complicated, but the government can push consistently for that.

Strategy—the larger question... It is insane just to say the question you have heard so often, and I need not go into it because I do not know the answer and I have not come to answer the issue of lack of financial resources and priority-setting in the domination of the deficit that dominates the priority of government. I am not denying that has to be a major concern, but is there a strategy in this present situation that can go beyond just cut-back or claw-back? Just go beyond

[Traduction]

doit pas se contenter d'accepter que les gens aient faim, faute de solution. Le déficit n'est pas la véritable question; nous devons plutôt nous demander si nous avons les moyens et les ressources nécessaires pour remédier aux problèmes. Or, nous versons des subventions, et je suis tout à fait d'accord avec cela. Je ne suis pas un spécialiste dans ce domaine, mais je ne peux pas accepter qu'un seul enfant n'ait pas assez à manger tout simplement parce que nous n'avons pas la volonté politique de remédier à cette situation. Ce n'est pas une stratégie; ce n'est même pas une solution. Il suffit d'avoir la volonté nécessaire.

J'aimerais évoquer un autre problème qui n'a rien à voir avec la stratégie, mais qui me paraît scandaleux et injuste et qui est toléré par la loi ainsi que par notre structure provinciale et fédérale. Il est totalement aberrant que des hommes puissent, en si grand nombre, abandonner leur épouse, la laissant vivre dans la pauvreté alors que leur propre situation s'améliore.

Nous jouissons de nombreux droits dans notre pays, mais si ces droits ne vont pas de pair avec certaines responsabilités, ils deviendront ridicules et méprisables. Il est très complexe pour le gouvernement fédéral de prendre en compte les lois et volontés particulières à chacune des provinces, mais il n'est pas tolérable qu'un homme puisse abandonner toutes ses responsabilités en changeant tout simplement de province.

Il ne faudrait pas que ce soit à la mère de trouver une solution à cette situation. Elle a déjà la charge des enfants et doit se préoccuper des questions financières, ne sachant jamais si elle recevra sa pension alimentaire, à moins que le juge ne lui conseille de prendre elle-même un travail à l'extérieur. Je ne sais vraiment pas quoi recommander, sinon de faire un effort concerté pour unifier les différentes législations. . Il faudrait que les gouvernements fédéral et provinciaux s'entendent pour que les Canadiens soient tenus d'assumer leurs responsabilités familiales.

Les gouvernements pourraient peut-être trouver une manière d'alléger le fardeau financier des femmes, mais il est de leur devoir de prendre les mesures fiscales ou d'effectuer les saisies qui s'imposent. La réponse, c'est «les enfants d'abord». De nos jours, ce sont les enfants qui souffrent de la pauvreté, surtout parce que bon nombre de mères ne reçoivent aucune aide.

Je sais que c'est une vue simplifiée de la situation, mais c'est vraiment ce qui se passe. Il n'existe, dans cette province, aucun moyen, aucune structure ni aucun système qui rappelle aux gens des autres provinces qu'ils ne doivent pas abandonner leurs responsabilités. Il devrait y avoir une volonté politique suffisante pour régler cette situation, qui n'a rien à voir avec le déficit. La créativité et le partenariat permettront de trouver une solution; la situation est très complexe, mais le gouvernement peut la résoudre s'il a la volonté politique nécessaire.

Stratégie... le mot clé... Vous avez souvent entendu poser cette question, et il est inutile que je la rappelle, car je n'en connais pas la réponse et je ne suis pas ici pour parler de l'absence de ressources financières et de priorités dans la lutte au déficit qui absorbe toutes les énergies du gouvernement. Je ne nie pas que le déficit soit un problème grave, mais je me demande si le gouvernement a actuellement une stratégie autre que de réduire les dépenses

saying that we are taking our long-term priority, valid as it may be, to have a good economy and hope that there will be a trickle down; there will be jobs if we are able to sustain a long-term strategy. That may be true, but it is not enough.

I would propose the strategy you would consider is not just to throw at it, though anything we do costs money—I realize that—because I notice that much of the money that has been spent on issues such as welfare and public housing has become... When Dan Offord did a study in Ontario on the mental health of children, poverty in itself, extracting it from everything else, all those other poverties like sociological and psychological, was not as much a risk factor as just the fact of being on welfare, was not as much a risk factor as just living in public housing. A risk for psychological illness—that is what we create so often when we try to handle the problem. With the best will in the world, we compound it.

If you are from Toronto then you know where the public housing is and you know where most of our cases come from. I just have to look on a map and I know where our cases are: they are in public housing. That is where the poor are housed, and just being there puts them seriously at risk. That is not the solution. We need a strategy that does not do that.

• 1625

We took analogies from the efforts that have been made in terms of the environment. Perhaps something similar could be conceptualized. Could the committee seriously consider not just the issue of the cap on funding or the cut-backs or the new bill to limit it?

Education is an example I want to use. If you know you are funding education to the degree that you fund from a federal point of view, why in heaven's name is there not a creative way to do it so that you also give leadership to encourage the 30% of drop-outs, of whom two-thirds are poor, to remain in school? I do not say we should make it a federal problem, but is there no way for this government to take leadership that gives incentives and says that for every ten points you lower your drop-out rate, we will give you another point? I do not know what you give, but it would be far less than trying to do anything else.

If they do not change the educational system, there is not an incentive to do it, there is not any reward or recognition. How many companies are encouraged or rewarded to take on the physical environment? McDonald's was. Every company that is on the leading edge knows it has to be environmental. Look at *Fortune* this week and see the concerns listed in ranking the 20 top companies in the United States. The third concern was environment.

[Translation]

et de sabrer dans les programmes. Il ne suffit pas d'établir nos priorités économiques à long terme, aussi valables soient-elles, en espérant qu'il y aura des retombées et des créations d'emplois si nous sommes capables de maintenir une stratégie à long terme. C'est peut-être vrai, mais ce n'est pas suffisant.

Je proposerais, quant à moi, une stratégie qui ne mettrait pas uniquement l'accent sur les aspects financiers. Je sais que l'on ne fait rien sans argent, mais je remarque qu'une grande partie des fonds qui ont été consacrés au bien-être social et aux logements publics... Dans l'étude qu'il a faite de la santé mentale des enfants en Ontario, Dan Offord a constaté que la pauvreté en soi, abstraction faite de tous les autres types de pauvreté, telle que la pauvreté sociologique et psychologique, n'était pas un facteur de risque aussi grand que le fait d'être assisté social ou d'habiter dans un logement subventionné. En essayant de résoudre le problème, nous créons souvent un risque de maladie psychologique. Avec la meilleure volonté du monde, nous ne faisons qu'aggraver le problème.

Si vous êtes de Toronto, vous savez où se trouvent les logements subventionnés et vous savez également d'où viennent la majorité de nos clients. Il suffit de jeter un oeil sur la carte pour savoir d'où viennent la plupart de nos clients: ils habitent dans les logements subventionnés. C'est de là que viennent les pauvres, et le simple fait d'y habiter augmente considérablement leurs risques. La solution, ce n'est pas cela. Il nous faut une stratégie qui n'aurait pas cet effet-là.

Nous avons tiré un parallèle avec les efforts qui sont déployés dans le domaine de l'environnement. On pourrait s'en inspirer. Est-ce que le comité pourrait sérieusement porter ses réflexions au-delà du plafond imposé au financement, des compressions budgétaires ou de la nouvelle loi?

L'éducation est un exemple que j'aimerais utiliser. Puisque le gouvernement fédéral contribue largement à financer l'éducation, pourquoi ne pas donner l'exemple en proposant un moyen créatif d'encourager les 30 p. 100 de décrocheurs, dont les deux tiers sont des pauvres, à poursuivre leurs études? Je ne dis pas que le gouvernement fédéral devrait se saisir de la question, mais je me demande si le gouvernement ne pourrait pas amorcer un mouvement en offrant des primes aux écoles qui parviennent à diminuer le taux de décrochage? Il pourrait accorder par exemple un point de subvention en échange d'une diminution de 10 points de pourcentage de décrocheurs. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais il me semble que cela coûterait beaucoup moins cher que toute autre chose.

Le système scolaire actuel n'offre aucun incitatif en ce sens, ni aucune reconnaissance. Par contre, combien de sociétés sont incitées ou encouragées à prendre des mesures pour protéger l'environnement physique? McDonald l'a fait, et toutes les sociétés de pointe savent qu'elles doivent se préoccuper de l'environnement. Le numéro de la revue *Fortune* de cette semaine donne une liste des préoccupations des 20 plus grandes entreprises américaines. L'environnement est cité au troisième rang.

Can we as a government, just as much as we did in Participaction, make the social environment the third concern? It is everyone's concern. The government has to show leadership both through money—that is through rewarding, through all these different powers that it has, through its taxation powers, to reward, to say this is significant to us.

I listened to a presentation the other day—and I could not believe it—by a bureaucrat of the Ontario government who was asked to move 200 employees located in an office into Thunder Bay. He said he decided it was his chance. Only five of them wanted to relocate. They received other jobs. Of the 200 he hired, 30 native women who had been on welfare had to be trained; 30 other handicapped were on welfare. They were trained, with the result that the productivity of that unit is double what it was, and it costs less than before. Every business could do that if they felt it was rewarded and significant.

How many social agencies that you fund, indirectly or directly, ever consider themselves responsible for the social work they create? In my agency we hire each one individually. I do not think is any agency that would say that. I do not say that in judgment because we struggle to make sensible work and we are responsible for the social world we create. Just like when I pollute the air, I am just making paper—no, no, you are polluting the air. You are responsible for the world you create physically.

I know of no strategy in the government that either rewards through its publicity, through its taxation, or tries to give encouragement. The government cannot solve pollution, but it can give leadership. It can give a strategy that rewards and makes it so that in business now it is the third greatest concern in ranking top business in *Fortune* this week.

Could this government make social environment that concern? I think it could. Could it change the educational system so that creativity plays a role, whatever the cap is, and give one percent more, and resources to go along with it, and stimulate other people? Instead of grants from health and welfare and housing, being the paternalistic one who has all the money, like a paternalistic uncle or father, can it not be the leader that sort of stimulates? This government cannot solve poverty. It cannot solve the environment. You know it and I know it. But it could take the leadership that stimulates so that everyone, whether it is education, or whether it is public service, or whether it is social service, or whether it is business, owns it and rewards it.

[Traduction]

Ne pouvons-nous pas, en tant que gouvernement, comme nous l'avons fait dans le cadre du programme Participaction, donner à l'environnement social la troisième place au sein de nos préoccupations? C'est le problème de tout le monde. Le gouvernement doit prendre la tête des opérations en récompensant financièrement les initiatives et en faisant usage de tous ses autres pouvoirs, tels que le pouvoir de taxation, pour appuyer les mesures qui vont dans le sens de ses priorités.

J'ai entendu l'autre jour un bureaucrate du gouvernement ontarien raconter qu'on lui avait demandé de déplacer 200 employés de bureau à Thunder Bay. Ce fonctionnaire a compris qu'il tenait sa chance et qu'il fallait la saisir. Seulement cinq des employés ont accepté de déménager. On leur a donné des employés ont accepté de employés qu'il a embauchés, il y avait 30 femmes autochtones et 30 handicapés qui vivaient de l'assistance sociale. Ces nouveaux employés ont reçu une formation, et la productivité du service a doublé, alors que les coûts sont moindres qu'auparavant. N'importe quelle entreprise peut procéder de la même manière si elle juge qu'une initiative est importante et qu'elle sera récompensée.

Combien d'organismes sociaux financés directement ou indirectement par le gouvernement se sentent responsables du travail social qu'ils accomplissent? Dans mon organisme, tous les employés sont embauchés personnellement. Je ne pense pas que ce soit le cas dans beaucoup d'autres organismes. Cela dit, je ne porte pas de jugement, car nous nous battons pour faire du bon travail et nous acceptons la responsabilité du contexte social que nous créons. Une usine de papier a beau être utile, elle n'en pollue pas moins l'atmosphère. Nous sommes responsables de l'environnement physique que nous créons.

Il n'existe, au sein du gouvernement, aucune stratégie qui récompense ou offre des incitatifs par l'intermédiaire de la publicité ou de mesures fiscales. Le gouvernement ne peut pas régler le problème de la pollution, mais il peut donner l'exemple. Les incitatifs qu'il offre font que l'environnement est actuellement la troisième préoccupation des entreprises si l'on en croit le numéro de la revue *Fortune* de cette semaine.

Je suis convaincu que le gouvernement pourrait privilégier l'environnement social. Est-ce qu'il pourrait amener les milieux de l'éducation à faire preuve de plus de créativité et à stimuler d'autres secteurs en offrant un point de pourcentage de plus et les ressources que cela implique, quel que soit le plafond imposé aux dépenses? Le gouvernement ne pourrait-il pas stimuler les initiatives au lieu d'adopter une attitude paternaliste en versant des prestations d'assistance sociale et des aides au logement? Le gouvernement ne peut pas résoudre le problème de la pauvreté, pas plus que celui de l'environnement. Nous le savons tous. Par contre, il peut encourager les initiatives provenant de tous les milieux, que ce soit l'éducation, la fonction publique, les services sociaux ou l'entreprise.

That is a strategy I have not heard. If the leadership continues to come back and says here is poverty, solve it, all I hear is we do not have the money, and I believe it. I think then it becomes cut back, give less and sort of hope that the economy is going to be better ten years from now. I think it leads to a despair in this country.

I think there could be a strategy that is truly federal. I realize that has not been the mode of operating. I realize that you should have run in and said we have to be hands off. I do not minimize the difficulty, but I do not have a sense of the creativity going anywhere federally. When you just claw back and cut back and reduce, it is demoralizing. I think you have to find a way with the millions you have and the power you have to give a vision and use creativity. I would love to say for the long-term strategy that five years from now the major companies will rank their social environment as the third most significant factor.

• 1630

Mrs. Stewart: You provoke a lot of thoughts and philosophical ideas.

Dr. Maloney: Thank you. It makes me feel it is worthwhile to be here.

Mrs. Stewart: You represent an organization that has a very long and respected history in our country. Many of the social service programs that are now taken over and funded by governments at all levels developed out of the church. I think there is a thought that in some ways those services were better provided when there was more volunteerism associated with the provision of the services. I have worked as a volunteer in the community helping provide various services.

I think we have lost something in our society. Seniors in our society used to have a lot of hands-on experience in understanding social needs, and that has been lost. I would look particularly at a food bank project now. It is very hard to get from seniors the understanding of those in poverty and those in need, which I believe you might have seen generations ago. There tends to be a reaction that is hard to deal with, that those in poverty are there because of their own fault and so on.

I have also worked outside of this country in social programs, in the Third World specifically. I have often felt that it was much easier to work in a Third World country than in Canada because the level of expectation just does not exist compared to the way it does in Canada. Everybody in Canada expects a certain level of service, and it all comes from government and highly paid professionals.

I am listening to what you are saying about incentives. If you were to provide a school an incentive, for example, that if they could lower the rate of poverty dropout, they would receive some kind of economic remuneration, then you are suggesting to schools who have scarce resources in staffing that they are going to concentrate more of their staffing efforts in the lower income, poverty areas, perhaps to the detriment of the population of the school as a whole. The school could respond to that by hiring more volunteers from the community to assist in programs in the school, but professional unions balk at that. They reject that.

[Translation]

C'est une stratégie dont je n'ai pas entendu parler. Nos dirigeants continuent de nous demander de résoudre le problème de la pauvreté. Tout ce que j'entends dire, c'est qu'il n'y a pas d'argent, et je le crois volontiers. Alors, on réduit tous les budgets, on supprime les programmes et on espère que l'économie sera plus florissante dans dix ans. Tout cela contribue à créer une situation désespérée au Canada.

Je suis persuadé qu'il est possible d'assurer une stratégie véritablement fédérale. Je crois malheureusement que rien de tel n'existe. Je crois que vous auriez dû prendre le problème en mains. Sans vouloir réduire la difficulté, je ne détecte aucune créativité du côté fédéral. C'est démoralisant, un gouvernement qui sabre dans les dépenses et supprime les services. Il faut trouver un moyen d'utiliser les millions de dollars dont vous disposez et le pouvoir que vous avez pour faire preuve de créativité et imposer une certaine vision. Je voudrais bien pouvoir prédire que, dans cinq ans d'ici, les grandes entreprises placeront l'environnement social au troisième rang de leurs préoccupations.

Mme Stewart: Vous nous avez offert des pensées philosophiques qui stimulent notre réflexion.

Dr Maloney: Merci. Cela me donne le sentiment d'avoir été utile.

Mme Stewart: Vous représentez une organisation qui est très respectée et qui oeuvre depuis longtemps au Canada. L'Église est à l'origine de bon nombre des services sociaux qui sont actuellement offerts et financés par les divers paliers de gouvernement. D'une certaine manière, il semble que ces services étaient meilleurs lorsque leur prestation était confiée à des bénévoles. J'ai moi-même travaillé comme bénévole dans des organismes offrant divers services.

J'ai l'impression que notre société a perdu quelque chose. Ce n'est plus comme autrefois, quand les anciens faisaient bénéficier la société de leur expérience. Prenons le cas par exemple des banques alimentaires. Il y a quelques générations, les personnes âgées comprenaient mieux les difficultés des personnes pauvres et dans le besoin. De nos jours, on se sent impuissant devant la réaction des gens qui pensent que les pauvres sont responsables de leur situation.

J'ai aussi participé à des programmes sociaux à l'extérieur du Canada, surtout dans le Tiers-monde. J'ai souvent remarqué qu'il est plus facile de travailler dans un pays du Tiers-monde qu'au Canada, étant donné que les attentes ne sont pas aussi grandes qu'au Canada. Ici, les gens s'attendent à recevoir un certain niveau de services, et tout est dispensé par le gouvernement et des spécialistes très bien rémunérés.

Vous avez parlé d'offrir des incitatifs. Vous proposez par exemple d'inciter les écoles à abaisser le taux de décrochage parmi les élèves pauvres en leur offrant un certain encouragement financier. Cela amènerait les écoles disposant d'un personnel peu nombreux à concentrer leurs efforts sur les élèves provenant de familles au revenu faible, au détriment peut-être de l'ensemble des élèves. L'école pourrait engager des bénévoles pour aider à enseigner les matières scolaires, ce qui ne plairait guère aux syndicats professionnels.

I just use that as one example, because I have often felt that there are so many jobs volunteers could take in social service areas-in hospitals, for example. You can think of many areas that do not require professional expertise, where volunteers, under professional supervision, could provide a very valuable service in terms of need and economics, freeing up resources to provide a better level of social service, which is what we require, as long as we focus it. I am just wondering what your view is on how we overcome union demands. I know as soon as your agency starts employing more volunteers, or a hospital or a school employs more volunteers, professional staff feel you are cutting back on the employment of well-trained professionals. You are in trouble. Yet in order to provide the level of social services, which we can provide, it is a matter of dollars.

• 1635

Dr. Maloney: It is and it is not. I suspect that per capita Ontario probably has one of the highest moneys in education in the industrial world. I do not think it rates anywhere near Germany or Japan, so it is not just money. That is part of the

The issue in terms of unions is that the membership has a right not to be threatened. I remember hearing a president, I think with a chemical union, on the radio last week. He said if the membership thinks his primary job is to secure their jobs so they get \$5 extra, then he is not the right president. He said he was there primarily to see that there is a democratization of the power structure so the members come more and more to share in the decision-making and what should happen in this company. If they agree with him, then he is their right president.

So I think a union has a sense of where their vision is, and I think they have a right, as do all of us, to want security at one level. It can be pretty narrow, but no more narrow that Algoma could be when they are doing their management issues.

The group I just spoke of, for instance, the one at Thunder Bay, the union had agreed to a whole restructuring. The union had agreed to all the different jobs. So for the person who pulled the process off and was able to allay the fears and the respect of individuals...they could do it. I think it is a challenge, and those fears and tradition often make it very difficult with the union, but it is not the issue.

I think the larger question you went to was that formerly there was a sense of participation or ownership and there was not the type of paternalistic involvement that had... You still see that in a smaller town in some ways. But our society is of a whole: the way the government is and the way business was and the way we run our social services are all one thing. We have one cultural way of doing things: big business, big government, they are all the same.

It was the same with services. It was paternalistic. It was authoritarian. It was here, be grateful. And it worked, to some degree. It does not any more. What is disintegrating is not just social services. It is no different from big business or [Traduction]

La pauvreté

Je prends cela comme exemple, car j'ai souvent pensé que beaucoup de tâches pouvaient être confiées à des bénévoles dans le secteur des services sociaux, dans les hôpitaux, par exemple. Dans beaucoup de secteurs, les bénévoles peuvent remplacer les spécialistes, travaillant sous leur supervision, afin d'offrir un service très précieux sur le plan des besoins et de la rentabilité, libérant ainsi des ressources qui peuvent être affectées à la prestation d'autres services sociaux. Voilà ce dont nous avons besoin et ce vers quoi il faut tendre. Je me demande simplement comment vous envisagez de répondre aux protestations des syndicats. Dès qu'un organisme comme le vôtre, un hôpital ou une école embauche des bénévoles, les employés ont l'impression que cela se fait aux dépens des professionnels qui ont suivi une formation spécialisée. Cela pose problème, et pourtant, c'est bien une question d'argent. Il faut avoir de l'argent pour pouvoir offrir le niveau de services sociaux que nous sommes en mesure de dispenser.

Dr Maloney: Oui et non. Je crois que l'Ontario arrive en tête des pays industrialisés au point de vue du montant par habitant qu'il consacre à l'éducation. Cependant, on est loin des budgets que l'Allemagne ou le Japon consacrent à l'éducation. Par conséquent, ce n'est pas uniquement une question d'argent.

Les syndiqués ont le droit de ne pas se sentir menacés. La semaine dernière, j'ai entendu à la radio le président d'un syndicat de l'industrie chimique. Il ne considérait pas que sa mission était de préserver les emplois des membres de son syndicat, afin de leur permettre de gagner cinq dollars de plus. Selon lui, il avait surtout comme tâche de démocratiser la structure du pouvoir, de manière à permettre aux syndiqués de prendre part de plus en plus aux décisions sur l'avenir de l'entreprise. Il espérait que son point de vue était partagé par les syndiqués qu'il représentait.

Par conséquent, les syndicats ont une vision et ils ont le droit, comme nous tous, de rechercher la sécurité. C'est peut-être une vue étroite, mais pas plus étroite que celle d'Algoma lorsqu'elle prend des décisions de gestion.

Dans l'exemple de Thunder Bay que j'ai cité tout à l'heure, le syndicat avait accepté la restructuration. Il avait accepté tous les emplois. Tout cela a donc été possible grâce à la personne qui a réussi à imaginer le processus, à calmer les craintes des employés et à gagner leur respect. C'est donc un défi, et les craintes et la tradition syndicales le rendent très difficile, mais le problème n'est pas là.

Vous avez mentionné qu'autrefois les gens avaient plus le sens de la participation et de la propriété et qu'il n'y avait pas cette attitude paternaliste... C'est encore un peu le cas dans les petites villes. Mais il faut considérer notre société dans son ensemble. Le gouvernement, les affaires et les services sociaux ne font qu'un. Culturellement, nous préférons les grandes entreprises, les grandes structures gouvernementales.

C'était la même chose avec les services sociaux. C'était un milieu paternaliste et autoritaire. Mais, heureusement, ils existaient et ils donnaient, dans une certaine mesure, de bons résultats. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas. Or, les services

government. The issue of the federal government and the other Canadian...it is no different in the Constitution. The whole relationship of how we function is changing in our culture. I think social services are run in a paternalistic fashion. For instance, the way the government treats us is paternalistic: here is this budget, here it is. We treated the client in just as paternalistic a fashion. It no longer works.

Federal paternalism with the province will no longer work. The strategy you are looking at is the exact same question as if this committee were struggling with industrial strategy, which governments are the worst at. No government in the world has done it well. Not even Japan has been good at industrial strategy—perhaps a little bit better, but not much.

It is no different from... Perhaps there is one member of a partnership that gives incentives, can give a framework, can encourage. Are you going to fall into a trap whereby you begin to look at the lower income and the teachers? No, I think if you have a school that has a 30% drop—out, any other business would be out of business. What happens is that we keep the school in business. We do not call it to account for that. We do not reward. Any other business would be broke.

Probably the only collectivization of anything that is Russian is probably our educational system. It is a very good one, relatively speaking to many others, but very poor related to others. It no longer works to say that a company does well with. . . Ford loses 20% of its cars and reshuffles. Well, are you going to focus on this 80%? The whole Ford is going out of business because of the 20%.

It is not that I have to just take my time away; I have to change my educational system. The system we have now will not allow Canada to compete. We cannot afford a 20% drop-out rate.

Mrs. Stewart: My question was do you see any increased role for volunteerism in the provision of social services?

Dr. Maloney: We have 500 volunteers. It is a huge volunteer base. Volunteers are not the answer in terms of doing the jobs. . . that we need to have jobs. Volunteers bring a dimension to service just because it is volunteer. You go into a relationship with a client just because you are a person; you are not there because of a job. It is essential to our service, and not because it takes someone else's job or does not. It does something.

• 1640

For instance, the new schools in the States that have gone to the ghettoes have been successful mostly because the parents have been volunteers in the schools... I agree with you that there is a strong need for that dimension of

[Translation]

sociaux ne sont pas les seuls à se désintégrer. Il en va de même pour la grande entreprise et le gouvernement. Regardez ce qui se passe entre le gouvernement fédéral et les autres gouvernements... c'est la même chose sur le plan constitutionnel. Notre façon de fonctionner a une incidence sur notre culture. Je pense que les services sociaux sont administrés de manière paternaliste. Par exemple, le gouvernement agit de manière paternaliste dans sa façon de nous financer. Autrefois, les bénéficiaires des services sociaux étaient traités de manière paternaliste. De nos jours, cela a changé.

Le paternalisme fédéral vis-à-vis des provinces n'est plus possible. Le problème serait le même si votre comité cherchait à définir une stratégie industrielle, rôle pour lequel les gouvernements sont les plus mal équipés. Aucun gouvernement du monde n'a réussi à mettre au point une bonne stratégie industrielle, pas même le Japon, même s'il a réussi un peu mieux que les autres.

Dans une association, un des membres peut donner des encouragements, suggérer un plan, encourager. Allez-vous tomber dans le piège qui consiste à s'interroger sur le revenu modique et les enseignants? Non, je pense que si les écoles étaient des entreprises, elles seraient contraintes, comme les autres sociétés, de fermer leurs portes si la proportion de décrocheurs atteignait 30 p. 100. Or, les écoles restent ouvertes et n'ont pas à rendre compte de ce taux de décrochage. Nous ne les incitons pas à se poser des questions. Toute autre entreprise aurait fermé ses portes.

Notre système scolaire est probablement notre seul système collectif qui soit de type russe. Il est très bon par rapport à beaucoup de systèmes, mais très mauvais par rapport à d'autres. Les entreprises ne peuvent plus se contenter de résultats médiocres. . . Ford doit immédiatement se réorganiser si ses ventes diminuent de 20 p. 100. Qu'allez-vous faire de ces 80 p. 100 alors qu'il suffit de 20 p. 100 pour remettre en question l'existence même de la compagnie Ford?

Je ne peux pas prendre mon temps, je dois changer le système éducatif. Le système que nous avons actuellement ne permet pas au Canada d'être concurrentiel. Nous ne pouvons pas nous permettre d'avoir un taux de décrochage de 20 p. 100.

Mme Stewart: Je vous avais demandé de me dire si vous pensez qu'il faut accorder aux bénévoles un rôle plus important dans la prestation des services sociaux.

Dr Maloney: Nous avons 500 bénévoles. C'est énorme. Or, tous les emplois ne peuvent être confiés à des bénévoles... Nous avons besoin d'employés professionnels. Les bénévoles donnent une dimension spéciale aux services sociaux. Ils traitent les clients de personne à personne, car ils n'accomplissent pas un travail rémunéré. Les bénévoles sont indispensables à notre service, et pas parce qu'ils nous permettent de remplacer des employés rémunérés. Ils apportent une autre dimension.

Aux États-Unis, par exemple, les nouvelles écoles qui se sont installées dans les ghettos ont donné de bons résultats surtout à cause de la participation des parents comme bénévoles... Je suis bien d'accord avec vous pour dire que la

involvement and ownership. I do not think it is strong enough. A core dimension of our agency is to be of service. It is not to be there to tell people what to do because you know it all or you have the authority. A volunteer goes to be of service, and the agency needs to have that very strongly. I would very strongly support the volunteer component.

It will work on only one condition; that is, that the agency transforms itself from a paternalistic agency or a dogood agency to an agency at the service of those clients. That is a major revolution for us. Is the school at the service of the children? It is the same revolution. Volunteers will fit much more easily into that structure. They would feel much more at home because much more than anybody else they are there to be of service. I would agree with you very strongly that they have in a sense a very vital role to play. I think it has to be clearly not in competition with jobs. That would be unfair.

I do not know if I am answering your question. It is a very good point though.

Mrs. Stewart: I think I will come back.

Mr. Axworthy: Thank you for your presentation. It certainly was thought–provoking.

I would like to ask a more philosophical question, and perhaps you can help us with the development of the wider strategy. You asked for the federal government to use both carrots and sticks to ensure that provinces and other agencies it funds act in a way that it deems to be desirable and through that process exercise some national leadership. That could be in the area of health care, education—almost anything. I think over the last few years we have seen a marked reluctance on the part of the federal government to tell the provinces to do anything within the provinces' jurisdiction. We have seen money handed over, but not seen any strings attached, or a greater reluctance to attach strings than in the past, which I think is most unfortunate.

The suggestion you made with regard to drop-out rates is a good example. Preventive health care is another very good example, which could in fact save large sums of federal and provincial money, or if not save it, perhaps reallocate it to more fruitful purposes. I think it would be very useful if the federal government did exercise some influence, but it would first have to decide what it wanted. We would first have to get some national leadership in these issues and then have it enforced through a carrot or through a stick.

You may disagree with what I said if you want too, but the question I would like to ask you is whether you could help us a little bit in terms of Catholic social-economic philosophy in terms of the general scheme of things—the direction we are heading and so on. If that is outside of your expertise, fine. While I am not a Catholic, I have read some material in this area and it is helpful in terms of the people-oriented response to developing strategies. Can you tell us anything about that?

[Traduction]

participation et le sentiment d'appartenance constituent une dimension importante. Je crois qu'on ne le souligne pas assez. Notre organisme a essentiellement une vocation de service. Notre rôle n'est pas de dire aux gens quoi faire parce que nous savons tout ou parce que nous sommes en position d'autorité. La présence de bénévoles met l'accent sur le service, et c'est extrêmement important pour un organisme. Je suis tout à fait prêt à reconnaître l'utilité des bénévoles.

Les organismes de services sociaux ne peuvent obtenir de bons résultats qu'à la condition d'abandonner toute attitude paternaliste et de se mettre au service des clients. Pour nous, c'est toute une révolution. C'est la même chose pour l'école: est-elle au service des enfants? Il sera bien plus facile d'intégrer les bénévoles dans cette structure. Ils se sentiront bien plus à l'aise, car leur intervention y est bien plus utile que celle des autres. Je suis tout à fait d'accord avec vous pour dire qu'ils ont un rôle absolument essentiel à jouer. Cependant, leur présence ne doit absolument pas être interprétée comme une menace par les employés. Ce ne serait pas juste.

Votre question était très intéressante, mais je ne sais pas si j'y ai bien répondu.

Mme Stewart: J'y reviendrai plus tard.

M. Axworthy: Merci pour votre exposé, qui s'avère très stimulant.

J'aimerais vous poser une question plutôt philosophique afin que vous puissiez peut-être nous aider à élaborer une stratégie plus vaste. Vous suggérez au gouvernement fédéral d'utiliser à la fois la force et la douceur pour inciter les provinces et les autres organismes qu'il finance à adopter une attitude qui lui paraît souhaitable afin d'imposer de cette manière un modèle national, dans pratiquement tous les secteurs, que ce soit la santé ou l'éducation. Depuis quelques années, nous avons remarqué que le gouvernement fédéral hésite à influencer les provinces dans les domaines qui relèvent des compétences provinciales. Le gouvernement fournit des fonds, mais n'impose pas de conditions ou, tout au moins, hésite beaucoup plus qu'autrefois à en imposer, ce qui, à mon avis, est très dommage.

L'idée que vous avez proposée au sujet des taux de décrochage est un bon exemple. Le secteur des soins préventifs est un autre secteur où il serait possible, sinon d'économiser d'importants montants d'argent provenant du fédéral et du provincial, tout au moins de l'utiliser à meilleur escient. Je suis persuadé qu'il serait très utile que le gouvernement fédéral exerce une certaine influence, mais il faudrait d'abord qu'il définisse sa stratégie. Il faut commencer par établir un modèle national et ensuite l'appliquer de gré ou de force.

Vous pouvez ne pas être d'accord avec ce que je viens de dire, mais j'aimerais vous demander de nous parler un peu de la philosophie socio-économique, de la vision générale de l'Église catholique. Si cela n'est pas de votre ressort, je n'insisterai pas. Je ne suis pas moi-même catholique, mais j'ai lu des ouvrages sur le sujet, et je pense que cela peut être utile pour élaborer des stratégies en tenant compte des personnes auxquelles elles sont destinées. Pouvez-vous nous en parler?

Poverty 5-2-1991

[Text]

Dr. Maloney: One thing is that money does not know any religion, so it does not make much difference which religious background it comes from. The question is really valid, because it is the same question as the constitutional debate and the relationship with the provinces. It echoes the same question economically. Obviously a paternalistic approach in the sense of knowing it better or telling how to do it or somehow controlling it indirectly is not going work in the future, whether economically or with social services. We cannot go back to that. My suggestion was very naive in a sense. You have a hold-back in the sense that it would also give extra. That is a different issue.

• 1645

To come back to your more fundamental question, I will use business as an example. When I read the best business literature, I always think they are on the leading edge of what is happening in our culture, not because they are better or wiser but because they go broke faster if they do not. You see it there much more quickly. But in social services and education and government, we go on for years before it sort of falls apart because we sustain them. They fall apart so quickly if they do not make it.

You want to see the analogy, and our culture is one. How they will manage relationships in our culture is the same. But if you ask what leadership a major company has with its plants, to take the analogy of federal and provincial, it is creating something that is radically new. There is a new, much more powerful leadership centrally and yet nearly total autonomy on a local level that is quite different in business. It is something brand new because of the computers and the technology. What they are able to have is no longer a question of decentralized or centralized. You are asking for a power transfer and an economy transfer that is quite different now-radically different. We do not know how it would be in government, but you begin to see something. It is not that people say, as a central power we will just give everything over and they will do it. Leadership is far more centralized in a funny sense of giving direction, giving a framework and allowing much more autonomy, as far as doing it and running it.

If you are interested in that, the most stimulating I have read on it has been Michael Porter's book, *The Competitiveness of Nations*. He did not do a review of Canada. It just came out from Harvard. He did five years of research on what is new on this, and he is very clear in relation to governments. What could a government do in terms of business? I think you would find it very similar to the poverty issues. It is just an issue among all the other issues in terms of leadership. I think the philosophical question is really true.

[Translation]

Dr Maloney: Vous savez, la religion importe peu, car l'argent n'a pas de religion. Votre question est très intéressante, car elle rejoint le débat constitutionnel et la question des relations avec les provinces. Elle fait également écho aux préoccupations économiques. Il est clair que l'approche paternaliste ne sera plus possible à l'avenir, ni sur le plan économique, ni dans le domaine des services sociaux. Il ne sera plus possible de profiter d'une position de supériorité pour dire à l'autre quoi faire et le contrôler indirectement. Tout cela est maintenant révolu. Dans un sens, ma suggestion était très naïve. Il y a rétention, dans le sens qu'on pourrait également donner plus. C'est une question différente.

Pour en revenir à votre question plus fondamentale, je m'inspirerai du monde des affaires. A la lecture des meilleurs ouvrages portant sur le domaine, je me dis toujours que ce secteur d'activité est à la pointe de ce qui se produit dans notre société, non pas que les gens soient meilleurs ou plus sages, mais simplement parce qu'ils risquent de faire faillite plus rapidement quand ce n'est pas le cas. Dans ce secteur, la faillite arrive beaucoup plus tôt. Par contre, dans le domaine des services sociaux, dans celui de l'éducation et dans les milieux gouvernementaux, on peut continuer pendant des années avant que les choses ne s'écroulent, parce qu'on finance ces activités. Et les choses s'écroulent vite si elles ne marchent pas.

Si vous voulez une analogie, prenons le cas de notre culture. La façon de gérer nos relations dans notre culture relève du même phénomène. Mais si, pour faire le parallèle avec ce qui se passe au gouvernement fédéral et dans les gouvernements provinciaux, vous vous demandez à quel genre de leadership les grandes sociétés ont recours dans leurs relations avec leurs usines, on constate qu'elles adoptent une démarche radicalement nouvelle. On constate, d'une part, un leadership central beaucoup plus puissant, renouvelé, et, d'autre part, une autonomie presque totale à l'échelon local, ce qui est rendu possible grâce à la technologie et aux ordinateurs. Il n'est donc plus question de décentralisation ou de centralisation. Par contre, il est question d'un transfert de pouvoirs et d'un transfert économique très différent, je dirais radicalement différent. Je ne sais pas comment les choses se passeraient au gouvernement, mais on peut l'imaginer. Ce n'est pas ce qu'on entend dire, qu'il suffit, pour le pouvoir central, de tout transférer et que les choses marcheront toutes seules. Aussi bizarre que cela puisse paraître, le leadership implique une notion beaucoup plus directive; il est question de créer un cadre et d'accorder une plus grande autonomie aux paliers inférieurs.

Si cela vous intéresse, je vous conseille de lire un des ouvrages les plus passionnants sur la question, celui de Michael Porter: *The Competitiveness of Nations*. Porter est diplômé de Harvard. Je précise qu'il n'analyse pas la situation au Canada, mais il a consacré cinq années de recherche à cet ouvrage et il explique très bien tout ce qui touche à l'action gouvernementale. Il analyse notamment ce que le gouvernement peut faire vis-à-vis du secteur privé. Je suis sûr que vous le trouveriez tout aussi intéressant au sujet de la question de la pauvreté. Pour ce qui est du leadership, c'est un aspect parmi d'autres.

That is why I think what happens, as you said, with the strings or the cut-backs will echo what happens in the constitutional one. They are so interlinked that it is frightening. I do not think I have answered your question, but at least I have given you a good book to read.

Mr. Axworthy: Thank you.

The Chair: I would just like to continue with this particular aspect. I quite agree with you. I think when one looks at the size of the federal deficit and the debt, \$400 billion now, I do not think Michael Wilson has very many choices right now. The deficit has to be paid. People are furious about the amount of taxes they are paying. When you look at the corporate taxation level, we have increased corporate taxes, but clearly in a recession it is very difficult to do, particularly when many of the business are in fact small businesses and are likely to go under if you overtax them.

Looking ahead to the future, it appears that, economically speaking, if the projections are correct and so on, we should pull out of the recession and be in a financially viable position in about 1993–94. At that time, there should be funds available to do other things and improve some of the programs we have.

Having looked at the Canada Assistance Plan, the education and health financing, the deputations here and also my own experiences as a municipal councillor, the overlap, the duplication, the tiering seems grossly inefficient. As you say, it does not meet the needs for empowerment at the local level. It is an out of date structure. Looking at the opportunities to change things, one of the things that seems most attractive to me is this idea of giving people adequate income to survive and to control part of their lives. I am wondering about that aspect, particularly from the view of children's aid societies.

• 1650

I know you have been talking about poverty being more than dollars, but it seems to me that a lot of the environmental and social problems and so on would not be there if people were able to provide and make the choices that other people, who have income, can make. We had today three people who were welfare recipients either previously or at present, and they had no choices because of their lack of income and their inability to escape poverty, and on and on. It seems to me that one major thing would be to ensure that all Canadian children, and possibly adults at some future point, have enough income.

Dr. Maloney: You talked about the children's benefit, and I would agree whole-heartedly. But if it is not to become like our public housing and our welfare system now, which by their very nature put people at risk and lock them into

[Traduction]

Tout comme vous, je pense que ce qui se passe dans le cas des obligations ou des coupures finira par faire écho à ce qui se produit sur le plan constitutionnel. Ces deux aspects sont tellement liés que c'en est effrayant. Je ne pense pas avoir répondu à votre question, mais, au moins, je vous ai conseillé une bonne lecture.

M. Axworthy: Je vous remercie.

La présidence: J'aimerais enchaîner sur cet aspect particulier à propos duquel je suis en parfait accord avec vous. Vous savez, lorsqu'on considère le déficit et la dette fédérale, 400 milliards de dollars à présent, je ne pense pas que Michael Wilson ait beaucoup de choix. Il faut éponger le déficit. Le gens sont révoltés par tous les impôts et toutes les taxes qu'ils ont à payer. Nous avons augmenté les impôts des sociétés, mais en temps de récession, c'est une chose très difficile à faire, surtout que la majorité des entreprises sont des PME et qu'elles risqueraient de ne pas survivre si elles étaient surimposées.

À l'horizon, si les projections économiques s'avèrent exactes, il semble que l'on devrait être sortis de la récession et nous trouver dans une position viable aux environs de 1993–1994. À cette époque, nous devrions disposer de fonds suffisants pour faire autre chose et améliorer certains de nos programmes.

Pour avoir examiné le Régime d'assistance publique du Canada, le financement de l'éducation et de la santé, mes collègues députés et moi-même, notamment grâce à mon expérience de conseillère municipale, pensons que tous ces recoupements, ces chevauchements, ces systèmes à plusieurs paliers, sont particulièrement inefficaces. Comme vous l'avez dit, tout ce système ne répond pas au besoin de transferts de pouvoirs à l'échelon local. C'est une structure dépassée. Quant aux façons de changer les choses, l'une des solutions qui m'apparaissent le plus séduisantes consisterait à accorder un revenu suffisant aux personnes pour que celles-ci puissent vivre et maîtriser les différents aspects de leur vie. Je me demande ce qu'en pensent plus particulièrement les sociétés d'aide à l'enfance.

Je sais que vous nous avez dit que la pauvreté était beaucoup plus qu'une simple question de dollars, mais il me semble qu'une grande partie des problèmes environnementaux et sociaux n'existeraient pas si tout le monde, à l'instar de ceux qui sont riches actuellement, avait les moyens de choisir. Aujourd'hui même, nous avons entendu trois personnes qui bénéficient ou qui ont bénéficié de l'aide sociale; elles nous ont expliqué qu'elles n'avaient pas le choix à cause de leurs faibles revenus et de l'impossibilité, pour elles, d'échapper à la pauvreté. Il m'apparaît qu'une des choses les plus importantes seraient, dans l'avenir, de faire que tous les enfants canadiens, et éventuellement les adultes, disposent d'un revenu suffisant.

Dr Maloney: Vous venez de parler de la prestation aux enfants, et c'est de tout coeur que je suis d'accord avec vous. Mais si l'on ne veut pas tomber dans le piège de nos programmes actuels de logements sociaux et d'aide sociale

Poverty

[Text]

something, then it has to be more creative than just giving them benefits. In other words, it has to be that not two-thirds of the drop-outs are uneducated and unemployable; we have to hit the educational thing.

We have to do the other things that go with it. I would be as strong an advocate as you are. . .not of the mother's allowance. It is not the mother's allowance; it is the children's benefits that children have a right to that are not there. We need to do that. That has to be there—even from an economic point of view in the sense that the rest of the provinces, like Quebec, are going to have to support children.

Children are a deficit; they used to be an asset. Now 48% of the families in Toronto and Ontario have one child. They are incredibly expensive.

Immigration is not going to solve it. The benefit has to be taken on the broader issue. It has to be looked at that we cannot afford 20% dysfunction; we cannot afford to have families be unable to choose to have two or three children. Canada has to be able to support families to have that.

If you go past the year 2000, Canada is heading to be a second-class, quite poor country if it does not shift. If you look at the economic base, our resource base will keep us hewers of wood and drawers of water.

You are right: if you look at the projection and ask where the development will be that will sustain the expectations that people have here, and have had because we have been such a wealthy country, it will depend on that strategy. There will always be a certain percentage that has to be fed or has to be given something, but not to the extent we have now.

So I would hope that when you think of the children's benefit it would be on a broader basis in the sense of how we encourage. Even the future of Canada depends on a healthy sense of ability of people choosing to have children. Some 48% have one; another 40% or whatever have two children. The poor, immigrants, and a few other people have more—but mostly the poor or the immigrants. So the children's benefit was not just to look at the issue of poverty but to look at truly the foundational investment of Canada in the sense of its growth—

The Chair: Oh yes, encouraging people to have children.

Dr. Maloney: That might be much more marketable. To some extent I agree with what you said; I just wanted to expand it a bit.

[Translation]

qui, par leur nature même, enferment les gens dans un mode de fonctionnement et les exposent, il nous faudra faire preuve de plus d'imagination et ne pas nous contenter de verser des prestations. Autrement dit, on devra faire en sorte que les deux tiers des décrocheurs ne soient plus sans instruction et inemployables; nous devons nous attaquer au volet de l'éducation.

5-2-1991

Nous devons étoffer toute action en la matière. Je défendrais tout autant que vous... non pas la prestation familiale. Il ne s'agit pas de la prestation familiale; il s'agit de la prestation aux enfants à laquelle les enfants ont droit, mais qu'ils ne touchent pas. Voilà où il faut agir. Même sur le plan économique, c'est cela qu'il faut faire, et c'est ce que prévoient d'autres provinces, comme le Québec, qui vont devoir appuyer les enfants.

Par le passé, les enfants étaient un actif; on les a depuis transférés au compte du passif. À Toronto, et dans le reste de l'Ontario, 48 p. 100 des familles ont un seul enfant. Et les enfants reviennent très cher.

L'immigration ne résoudra pas ce problème. Il faut envisager la question des prestations d'un point de vue beaucoup plus large. Il faut nous persuader que nous ne pouvons plus nous permettre 20 p. 100 de personnes atteintes de dysfonction; nous ne pouvons nous permettre que des familles soient dans l'impossibilité de choisir d'avoir deux ou trois enfants. Le Canada doit se doter des moyens voulus pour soutenir les familles désireuses d'avoir plusieurs enfants.

Au train où vont les choses, après l'an 2000, le Canada risque de devenir un pays de deuxième classe, un pays pauvre. Pour ce qui est de notre base économique, nous risquons de nous retrouver simples bûcherons et porteurs d'eau.

Vous avez raison: les progrès que nous pourrons réaliser en fonction des projections, et par rapport aux attentes des Canadiens, étant donné que nous avons été un pays bien nanti, dépendront des stratégies que nous aurons adoptées. Il y aura certes toujours un certain pourcentage de la population qu'il faudra nourrir ou à qui il faudra donner, mais celui-ci doit être inférieur à ce qu'il est actuellement.

Donc, pour en revenir aux prestations versées aux enfants, j'espère que vous ouvrirez la réflexion pour vous demander plus largement comment on peut aider la jeunesse. Même l'avenir du Canada dépend de la saine capacité de ses habitants de choisir d'avoir plusieurs enfants. Quarante-huit p. 100 des Ontariens n'ont qu'un enfant, 40 p. 100, ou à peu près, en ont deux. Certes, les pauvres, les immigrants en ont plus, mais les familles nombreuses se retrouvent surtout parmi les pauvres ou les immigrants. Il ne faut donc pas considérer la question des prestations aux enfants dans la seule perspective de la pauvreté, mais il faut y voir la véritable fondation du Canada, de la croissance de notre pays. . .

La présidence: Ah, je vois, encourager les gens à avoir des enfants.

Dr Maloney: Cela sera peut-être plus facile à vendre. Dans une certaine mesure, je suis d'accord avec ce que vous venez de dire; je voulais simplement commenter.

The Chair: Yes. It goes way beyond that, and there are a lot of positive sorts of things like the whole concept of children not being on welfare, just in terms of the self-image and the dignity of individuals and so on. Thank you very much. I appreciate it.

We have a couple of housekeeping motions here that we need to have formally passed. We need a formal motion of the committee to have appended documents that were tabled at the last committee meeting.

Mrs. Stewart: So moved.

Mr. Axworthy: I do not remember what happened last time.

The Chair: There were documents. One is the 1988 taxation statistics, "Highlight Results of Tax Reform"; then the op-ed page from *The Ottawa Citizen* to be filed as an exhibit; the document entitled "Spending by Income as Percentage". This was something that was discussed at a previous committee meeting. There was no formal motion. It was just in order to have it attached to the report. These were presented by the Child Poverty Action group. That is all.

Mr. Axworthy: I agree.

• 1656

The Chair: Okay. We will come back at 7 p.m. This meeting is adjourned.

EVENING SITTING

• 1857

The Chair: Order, please. Prof. Dooley, please begin.

Mr. Martin Dooley (Associate Professor of Economics, McMaster University): Thank you very much. Over the past few months I have generated quite a few numbers in the study I have been doing of child poverty and I hope I have arrived at what is a small set of findings that might be of most relevance to your deliberation. However, in viewing the great mass of numbers I have generated I am reminded of one definition of an economist as being an individual who is good with numbers but lacks the charisma needed to be an accountant. I hope I do not meet that definition too much.

Let me state at the outset that the data I have been working with are from the survey of consumer finances of Statistics Canada for four different years, 1973, 1979, 1986 and 1988. I have been using their microdata tapes, and I stress very importantly at the outset that all the calculations are solely my responsibility. Statistics Canada is in no way implicated in any errors that have resulted from this.

There are about five major points I would like to make in my initial presentation in looking into the issue of child poverty. One is the importance of considering not just one low-income cut-off or poverty line. As you are undoubtedly

[Traduction]

La présidence: Je vois. Mais cela va bien au-delà. Il y a beaucoup de choses positives, comme l'idée de ne pas faire paraître les enfants comme étant au bien-être social, ne serait-ce que pour l'image et la dignité des personnes. Je vous remercie. J'ai aimé votre témoignage.

Nous avons à présent deux ou trois motions d'intérêt courant dont il faut nous occuper et qui doivent être adoptées de façon officielle. Qui veut formuler une motion pour que le comité annexe les documents qui ont été déposés lors de la dernière réunion?

Mme Stewart: Je propose cette motion.

M. Axworthy: Je ne me rappelle pas ce qui s'est passé la dernière fois.

La présidence: Il s'agit de documents. L'un est intitulé: «Highlight Results of Tax Reform», statistiques fiscales de 1988; l'autre est une page en regard de l'éditorial extraite du Ottawa Citizen, à joindre comme preuve à l'appui; et il y a le document intitulé: «Spending by Income as Percentage». Nous avons parlé de tout cela lors de notre dernière réunion. Mais aucune motion n'a été formulée. Je voulais simplement pouvoir joindre ces pièces au rapport. Elles ont été présentées par le Child Poverty Action Group. Voilà, c'est tout.

M. Axworthy: Je suis d'accord.

La présidence: Eh bien, c'est parfait, la séance est levée; nous reprendrons à 19 heures.

SÉANCE DU SOIR

La présidence: La séance est ouverte. Monsieur Dooley, vous avez la parole.

M. Martin Dooley (professeur agrégé d'économie politique, Université McMaster): Je vous remercie beaucoup. Au cours des derniers mois, j'ai signé plusieurs études sur le thème de la pauvreté de l'enfance, et j'espère être arrivé à tirer un petit nombre de conclusions qui pourraient s'avérer fort utiles dans le cadre de vos délibérations. Cependant, étant donné la masse imposante de chiffres que j'ai produits, je ne puis que me rappeler l'une des définitions qu'on a données d'«économiste»: une personne qui est bonne dans les chiffres, mais qui manque du talent nécessaire pour être comptable. J'espère que je ne corresponds pas trop à cette définition.

Permettez-moi tout d'abord de vous préciser que les données sur lesquelles j'ai travaillé sont dérivées des enquêtes sur les finances des consommateurs de Statistique Canada de 1973, 1979, 1986 et 1988. J'ai exploité les fichiers de microdonnées de Statistique Canada et je me dois de bien vous préciser à ce stade que tous les calculs effectués sont ma seule responsabilité. Statistique Canada ne peut, en aucune façon, être tenu responsable des erreurs susceptibles d'entacher cet exercice.

Pour commencer, il y a cinq grands aspects sur lesquels j'aimerais m'attarder à propos de toute cette question de la pauvreté de l'enfance. Tout d'abord, il ne faut pas uniquement voir la question sous l'angle du seuil de faible

aware, Statistics Canada has certain low-income cut-offs, or LICOs, have no official status but are commonly used in Canada. There is not just one set of low-income cut-offs, there is a whole series of them. They have been updated regularly.

On the second page of the handout you have I show you there the three sets that one can use with Statistics Canada data. They have been updated on the basis of periodic surveys of family expenditures done by Statistics Canada. Generally the more recent one when it says 1969 base, that means it is based on the 1969 survey of family expenditure, but more recent low-income cut-offs represent higher real values.

• 1900

I have been using all of these different cut-offs. The numbers I am going to cite for you tonight come from one source, the 1978 base low-income cut-offs. They also come from another source. Right now I am preparing a paper for a conference sponsored by the Malloch Foundation, which will compare the welfare of women and children in Canada and the U.S. In preparation for this conference I have been using official U.S. poverty lines to examine Canadian poverty. I have done this for two purposes. One is to look at the international comparisons, but I also think there is a great deal that is relevant to Canada here.

The U.S. poverty line—which is on the next page of your handout—in general represent much lower numbers than any of the Canadian low-income cut-offs. I am using these numbers to represent a measure of what I call severe poverty as opposed to more moderate poverty. The numbers I present tonight will indicate what has been the Canadian experience in the area of child poverty. I will use both the 1978-based Statistics Canada low-income cut-off, which for lack of a better term I will call a measure of moderate poverty, and the U.S. poverty line applied to Canadian data to give some notion of what have been the trends in severe poverty. Some interesting contrasts show up when you use these two different poverty lines.

Table 1 of your handout gives some indication of what I am talking about. Table 1 shows the percentage of persons—both unattached individuals and families—who are poor, in different age groups, for each of the four years I have been working with, using this 1978-based Statistics Canada low-income cut-off.

[Translation]

revenu, autrement dit, du seuil de la pauvreté. Comme vous le savez sans doute, Statistique Canada a défini des seuils de faible revenu qui, même s'ils ne sont pas reconnus officiellement au Canada, sont couramment utilisés. Et il n'existe pas qu'un ensemble de seuils de faible revenu, il y en a plusieurs. Ces derniers sont régulièrement mis à jour.

A la deuxième page du document qui vous a été remis, j'ai illustré les trois ensembles de seuils que l'on peut utiliser dans le cas des données de Statistique Canada. Ces seuils ont été mis à jour en fonction des enquêtes périodiques sur les dépenses des familles effectuées par ce ministère. Le plus récent est celui de 1969, autrement dit, le seuil qui a été mis à jour après l'enquête sur les dépenses des familles de 1969; bien sûr, tout seuil de faible revenu plus récent présente un plus grand intérêt statistique.

J'ai utilisé tous ces seuils différents. Les chiffres que je vais vous citer ce soir proviennent d'une source, le seuil de faible revenu établi pour 1978. Mais ils viennent également d'une autre source. À l'heure actuelle, je suis en train de rédiger une intervention que je présenterai dans le cadre d'une conférence organisée par la fondation Malloch, et dans laquelle je compare la situation sociale des femmes et des enfants au Canada par rapport à ce qui existe aux États-Unis. À cette occasion, je me suis également servi des seuils de pauvreté aux États-Unis pour analyser la pauvreté au Canada, et cela pour deux raisons: d'abord pour établir des comparaisons d'ordre international, mais aussi parce que je pense qu'une grande partie de ces données sont pertinentes à ce qui se passe ici, au Canada.

Dans l'ensemble, le seuil de la pauvreté aux Etats-Unis—qui est présenté à la page suivante du document qui vous a été remis—se traduit par des chiffres nettement inférieurs à tous ceux qui caractérisent les seuils de faible revenu au Canada. Je me suis servi de ces chiffres pour illustrer ce que j'appelle la pauvreté extrême par rapport à la pauvreté plus modérée. Les chiffres que je vous soumets ce soir sont indicatifs de ce qui s'est produit au Canada dans le domaine de la pauvreté des enfants. Je me fonderai sur le seuil de faible revenu de Statistique Canada établi pour 1978, qui donne une idée de ce que j'appelle le niveau de pauvreté modérée, faute d'une meilleure définition, et j'utiliserai également le seuil de pauvreté américain appliqué aux données canadiennes pour essayer de faire ressortir les tendances sur le plan de la pauvreté extrême. À l'analyse de ces deux seuils de pauvreté, on constate certaines différences intéressantes.

Vous verrez d'ailleurs au tableau 1 de votre document ce dont je veux parler. Ce tableau illustre le pourcentage de personnes—personnes seules et familles confondues—pauvres, appartenant à différents groupes d'âge, et pour chacune des quatre années que j'ai étudiées à partir du seuil de faible revenu de Statistique Canada pour 1978.

9:105

[Texte]

A couple of points are interesting to note. First, if you compare the three different age groups—children, persons 18 to 64, and the elderly—you will see that the 1988 data show that the elderly are still the most poverty prone. Of the elderly, 17.8% fall below this particular low—income line, followed by children at 14.9%, and non-elderly adults—the 18-to 64-year-olds—being the least poverty prone.

There are still definite distinctions between them, although these distinctions are much less evident than in 1979 when the elderly had a poverty rate—using this cut-off—of almost 37%. This was much higher than with either children or adults. This shows the major progress that was made among the elderly, however at the end of this data period—1988—the elderly were still the most poverty prone of the three age groups.

In the next table I apply the U.S. poverty line to Canadian data to give a measure of the trends in what I call severe poverty. If you look at the same three age groups in 1988—children, non-elderly adults and the aged—you will see that it is those 65 and over who who have the lowest poverty. In other words, if our low-income cut-off is this measure of moderate poverty, then as of 1988 the elderly were still the most poverty prone of any age group. If the measure we use is one of severe poverty, a low line, it is the elderly who are the least poverty prone of any age group and the children who are the most poverty prone.

So your view on what sort of progress we have made against poverty among different age groups depends very much on what sort of poverty line you use. This highights the danger of becoming wedded to any particular poverty line in terms of giving us "the truth" about what sort of progress we have made. Both high and low cut-offs reveal something about how the income distribution has been changing. A measure of severe poverty rather than moderate poverty will show that we have made much more progress among the elderly than among children.

A second point that showed up in my research can be seen in Table 2. This shows poverty rates among children, broken down by family type and age groups. The family types are married couples, lone mothers, which means just a woman living alone with her never-married kids, and then all other families. The married couples and lone mothers account for 95% of all children, so most are in there.

• 1905

The most important thing to get out of this table, I think, or at least what strikes me most, is the very great difference in experience by age group. For both married couples and lone mothers—this is using the Statistics Canada measure of

[Traduction]

Il convient de remarquer certains points. Tout d'abord, si vous comparez les trois groupes d'âge—celui des enfants, celui des personnes de 18 à 64 ans et celui des personnes âgées—vous constaterez qu'en 1988, c'est chez les personnes âgées qu'on retrouve la tendance la plus marquée à la pauvreté. En effet, 17,8 p. 100 d'entre elles disposent de ressources qui se situent au-dessous de ce seuil de faible revenu; viennent ensuite les enfants, avec 14,9 p. 100, et les adultes d'âge moyen—les 18 à 64 ans.

Il y a encore des écarts entre ces groupes, bien que ce soit en 1979 que l'écart était le plus important, à l'époque où près de 37 p. 100 des personnes âgées se situaient au-dessous de ce seuil de faible revenu. Ce pourcentage était en effet beaucoup plus important que dans le cas des enfants ou des autres adultes. On a donc effectué d'importants progrès dans le cas des personnes âgées, même si, à la fin de cette période visée par ces données—en 1988—ces personnes se situaient encore à la base de la pyramide de revenu de ces trois groupes d'âge.

Dans le tableau suivant, j'ai appliqué le seuil de pauvreté américain aux données canadiennes afin de dégager les tendances en ce qui concerne la pauvreté extrême. Si l'on reprend les mêmes groupes d'âge en 1988—celui des enfants, celui des adultes et celui des personnes âgées—vous constaterez que c'est chez les personnes de 65 ans et plus que le degré de pauvreté est le moins grave. Autrement dit, lorsqu'on se fonde sur le seuil de faible revenu pour mesurer la pauvreté modérée, on constate que ce sont les personnes âgées qui, en 1988, ont encore le plus tendance à être pauvres. Par contre, si l'on veut mesurer la pauvreté extrême, on se rend compte que c'est le groupe des personnes âgées qui, de tous les autres, est le moins susceptible de se retrouver au bas de l'échelle, puisque ce sont alors les enfants qui sont les plus touchés.

Donc, pour savoir quel type de progrès on a accomplis par rapport à la pauvreté et pour les différents groupes d'âge, il faut d'abord s'entendre sur le type de seuil de la pauvreté qu'on utilise. Cela illustre bien les dangers qu'il y a de ne retenir que tel ou tel seuil de la pauvreté pour parvenir à «la vérité» quant au type de progrès que nous avons réalisés. Ces deux niveaux, le seuil supérieur et le seuil inférieur, nous révèlent quelque chose quant aux changements intervenus dans la répartition des revenus. La mesure de la pauvreté extrême, plutôt que de la pauvreté modérée, nous montre que nous avons accompli beaucoup plus de progrès dans le cas des personnes âgées que dans celui des enfants.

Le second point que j'ai dégagé dans ma recherche est illustré au tableau 2. Ce tableau montre les taux de pauvreté chez les enfants, par type de famille et groupe d'âge. Les types de familles sont les suivants: les couples mariés, les mères seules—autrement dit les femmes qui vivent seules avec des enfants non mariés—et toutes les autres familles. Ce sont les couples mariés et les mères seules qui ont 95 p. 100 de l'ensemble des enfants.

Ce qu'il est important de remarquer dans ce tableau, ou du moins ce qui m'a le plus frappé, c'est l'importante différence de situation d'un groupe d'âge à l'autre. Dans le cas des couples mariés et des mères seules—à partir de la

low income—there was definitive progress between 1973 and 1988, with poverty rates for married couples falling from about 19% to about 10%, and for lone mothers falling from about 73% to about 59%. So it is progress, overall.

But it was not progress for the very youngest families. If you look at the youngest married couples and the youngest lone mothers, for the youngest married couples, the situation actually worsened; whereas for the youngest lone mothers, it started out at an exceedingly high poverty rate and stayed there. That contrasts with the older married couples and the older lone mothers, where there was much more substantial progress.

So a second thing my studies have noted is the experience of children over this period—what was the progress against poverty? It differs greatly by the age of parents. And this reflects, I think, many things; in particular, the relatively poor labour market conditions that young workers faced over this period.

Table 3—U.S.A.—points out basically the same thing, again using this measure of severe poverty—that the experience of young families was distinctly worse compared to that of older families. It does not call for any more comment, I do not think. I would be happy to comment more, but the message is basically the same.

A third point that I would like to stress is revealed in table 3—"Median Income Needs Ratios". This is a measure of the severity of poverty. At the bottom of the table it explains that median income needs ratios refers to the fact that for poor families the income needs ratio is the ratio of their income to the low-income cut-off. And then I just take the median of that for all poor families.

So, for example, the very bottom row says that in 1973 among all poor families the ratio of their income to their low-income cut-off was 71%. In other words, on average, their income was about 70% of the low income. They fell short of the low-income cut-off by about 30%.

What that bottom row again indicates is that among poor families over this period there is very little change in terms of this measure of the severity of poverty. In other words, the overall proportion of children who were poor went down, but when we look at the severity of poverty among those who remain poor, it was roughly constant overall, at about 71%.

That reflects two trends overall. For the married couples things actually worsened a little bit; the median income ratio needs ratio went down from 77% to 75%. Things improved for the lone-mother families, but they were much in need of improvement too. The median poor lone-mother family had income only one-half of their low-income cut-off in 1973, and that increased to about 65% in 1988. But overall there was not much of a lessening of the severity of poverty among those who were poor over this period.

[Translation]

mesure du faible revenu de Statistique Canada—on constate un net progrès entre 1973 et 1988, les taux de pauvreté pour les couples mariés tombant de 19 p. 100 environ à 10 p. 100 environ et, ceux des mères seules passant de 73 p. 100 environ à quelque 59 p. 100. Donc, il y a progrès dans l'ensemble.

Par contre, il n'y a pas eu de progrès dans le cas des jeunes familles. Ainsi, pour ce qui est des jeunes couples mariés, la situation a empiré, tandis qu'il n'y a pas eu d'amélioration pour les jeunes mères seules, qui demeurent à un taux de pauvreté extrêmement élevé. D'où la différence par rapport aux mères seules et aux couples mariés plus âgés, où les progrès ont été plus importants.

Le deuxième aspect sur lequel je me suis penché est celui de la situation des enfants pendant la même période, et j'ai voulu connaître les progrès qui avaient été réalisés sur le plan de la pauvreté. Eh bien, ils varient grandement selon l'âge des parents, ce qui, je pense, est indicatif d'un certain nombre de choses, et surtout des conditions relativement peu favorables que le marché du travail réserve à ces jeunes travailleurs.

Le tableau 3—celui des États-Unis—nous amène au même constat, et toujours en fonction de la mesure de la pauvreté extrême, à savoir que la situation des jeunes familles est nettement moins enviable que celle des plus vieilles familles. Cela, je pense, se passe de commentaires et, même si je serais heureux d'en rajouter, le fond du message demeurerait le même.

Le troisième aspect sur lequel j'aimerais insister est illustré au tableau 3, celui des ratios médians revenus-besoins financiers. Ces ratios servent à mesurer la gravité de la pauvreté. Au bas du tableau, on explique que, dans le cas des familles pauvres, le ratio médian revenus-besoins financiers correspond au ratio du revenu de ces familles par rapport au seuil de faible revenu. Il m'a suffi, à partir de là, de prendre la médiane pour l'ensemble des familles pauvres.

Ainsi, par exemple, si l'on prend la rangée du bas pour 1973, on constate que le ratio du revenu par rapport au seuil de faible revenu, pour l'ensemble des familles pauvres, était de 71 p. 100. Autrement dit, en moyenne, le revenu de ces familles correspondait à 70 p. 100 environ du faible revenu. Il se situait donc à quelque 30 p. 100 au-dessous du seuil de faible revenu.

Cette même rangée du bas nous indique que, parmi les familles pauvres et pour cette même période, il y a eu très peu de changements dans la gravité de la pauvreté. En d'autres mots, le pourcentage global d'enfants pauvres a diminué, mais lorsqu'on considère la gravité de la pauvreté chez ceux qui sont demeurés pauvres, celle-ci n'a pas bougé dans l'ensemble, puisqu'elle est demeurée aux environs de 71 p. 100.

On dégage donc deux grandes tendances. Dans le cas des couples mariés, les choses ont empiré légèrement: le ratio médian revenus-besoins financiers passant de 77 p.100 à 75 p. 100. Par contre, les choses se sont améliorées dans le cas des familles monoparentales, mais celles-ci en avaient bien besoin. En effet, le revenu médian de la mère seule pauvre ne correspondait, en 1973, qu'à la moitié du seuil de faible revenu, et ce ratio est passé à 65 p. 100 environ en 1988. Globalement, on n'a pas constaté de grande amélioration chez ceux qui sont demeurés pauvres pendant cette période.

A fourth point that I wanted to make here can be indicated by looking at the table 4. This just gives the characteristics of families with children under 18. Basically it just focuses on the major types—married couples and lone mothers. How did their basic demographic characteristics change over this period?

Among the most notable is if you look at family size. For both the married couples and the lone mothers, there is a major decline in family size. In 1973, with a third of the married couples having three-plus children, it is down to under 20% by 1988. The same is true of lone-mother families, as is well known to us all. There are other changes that show up there, such as higher education among the lone mothers. There is a big increase in the proportion who were never married; from 10% up to 25%.

One question I was interested in is: to what extent can some of these changes account for any decline we have observed in child poverty? In particular, I was interested in the issue of to what extent can declining fertility account statistically for the observed drops in child poverty. That is an important issue for policy, I think, because now we have been at below replacement fertility in Canada for some years. The prospect of any further declines in fertility are relatively slight. If declining fertility is then one major avenue whereby we have achieved some declines in poverty, we probably cannot rely on that any more. One question I was interested in is to what extent things such as the decline in fertility statistically can account for the observed drops we have had in poverty over this period. To do that, that procedure gets a little complicated, but I think it can be shown fairly rapidly.

• 1910

Please look at the next table, which is entitled "Six Couples". This is the result of a more complicated statistical procedure, which I will not go into, where basically for married couples—and I will show it for lone mothers too—you try to relate the probability that such a family is poor, using the Statistics Canada low-income cut-off, for a whole series of different characteristics of the family—the age of the husband in this case, the number of kids, whether there is a preschooler or not. If you look down any one of those columns—I start off with what might be one particular type of married couple, where the husband is 25 to 34, from Ontario, with a high school education. There are two kids, one preschooler.

Then as you move down that column, it shows in this data for that type of family there was about a 9% chance of poverty. As you move down that column, you simply vary these characteristics one at a time so that 15.7 says: what if

[Traduction]

Pour le quatrième aspect dont je voulais parler, je vous renvoie au tableau 4. Celui-ci donne les caractéristiques des familles ayant des enfants de moins de 18 ans. Ce tableau concerne essentiellement les principaux types de familles: les couples mariés et les mères seules. Il indique les modifications intervenues dans les caractéristiques démographiques de base de ces familles pendant la période visée.

Les changements les plus notoires apparaissent sur le plan de la taille de la famille, qui diminue de façon marquée tant dans le cas des couples mariés que dans celui des mères seules. En 1973, alors qu'un tiers des couples mariés avaient trois enfants et plus, cette proportion passe à moins de 20 p. 100 en 1988. Le même constat se vérifie dans le cas des familles monoparentales, comme nous le savons tous très bien. Pour cette catégorie, d'autres changements apparaissent, notamment l'augmentation du niveau d'instruction des mères seules. De plus, on constate une nette augmentation de la proportion de mères seules n'ayant jamais été mariées, de 10 p. 100 à 25 p. 100.

Je me suis alors demandé dans quelle mesure certains de ces changements pouvaient avoir eu une incidence sur le déclin que l'on a constaté en matière de pauvreté des enfants. J'ai surtout voulu savoir dans quelle mesure le déclin de la fécondité pouvait avoir une signification statistique dans la diminution de la pauvreté constatée chez les enfants. Il s'agit là, je crois, d'une question importante en matière de politique, parce qu'il y a plusieurs années déjà que la fécondité au Canada se situe au-dessous du seuil de remplacement des générations, et il est très peu probable que la fécondité diminue encore plus. Donc, si c'est grâce à la chute de la fécondité que nous avons constaté un certain déclin de la pauvreté, il faut être conscient que nous ne pouvons plus compter sur ce facteur. Je me suis donc demandé dans quelle mesure le déclin de la fécondité, sur le plan statistique, pouvait avoir eu un effet sur la diminution constatée de la pauvreté pour cette même période. La procédure employée pour faire ressortir ce constat est assez compliquée, mais je crois qu'on peut y arriver assez rapidement.

Je vous invite à consulter le tableau suivant, intitulé: «Six couples». Celui-ci est le résultat d'une procédure statistique beaucoup plus complexe, que je ne décrirai pas, établie essentiellement pour des couples mariés—mais j'analyserai également la question dans le cas des mères seules—procédure qui sert à calculer la probabilité que telle ou telle famille soit pauvre, en fonction du seuil de faible revenu de Statistique Canada, pour tout un ensemble de paramètres différents, l'âge du mari dans ce cas, le nombre d'enfants, l'âge de ces derniers, âge préscolaire ou non. Si vous voulez prendre une de ces colonnes, je commencerai par ce qui pourrait être un couple marié type, le mari étant âgé de 25 à 34 ans, résidant en Ontario, ayant une instruction de niveau secondaire. Cette famille a deux enfants, dont l'un est d'âge préscolaire.

À la lecture de cette colonne, on constate que cette famille a environ 9 p. 100 de risques d'être pauvre. Alors qu'on descend cette colonne, et que les différents paramètres changent les uns après les autres, on peut, par exemple,

this family had a husband less than 25 years of age, as opposed to 25 to 34? And predictably the probability of poverty goes up. If you look at, for example, numbers of kids, you can see that if there is only one child as opposed to two, the probability of poverty falls. If there are three plus, it goes up and so on.

What I was interested in here, though, was not what happens as we go down the columns but what happens if we look across the columns. What if we look at one particular type of family, say, that top row there and compare 1973 and 1988? How much of a change was there in the kind of predicted probability that they are poor? In this particular case there is not much of a change, from 9% to 8%. What I wanted to do was compare that with the very bottom row. The bottom row just says what proportion of the sample of families was poor in all these different years. The drop here was from about 15.5% to 8%, so about 7 percentage points. The overall drop in poverty among these families was about 7 percentage points.

What we want to ask is, if we look across the other rows do we see a comparable sort of drop? The answer is in almost all cases, no. In other words, you see some drops and you see some increases. For the youngest families the probability of poverty is actually going up. In most of those rows there is nothing like a 7 percentage point decrease in the probability of poverty. What that tells you, or the conclusion you can come away from, is that most of this observed drop in poverty in the overall sample, from 15% to 8%, was due to changes in things like smaller family size. Families of a given type did not experience much reduction in the likelihood of being poor. What happened was families got redistributed across these characteristics, from larger to smaller families, and that is what accounted for this overall drop in poverty. Indeed, if you go through a statistical accounting procedure of this drop from 15% to 8% in child poverty, roughly about a third of that can be accounted for simply by declining family size. That is important, as I said, because now that we are at below replacement fertility, that is probably not an avenue of further reduction in child poverty we can rely on too much. This is the case for married couples.

The next table shows the same for lone mothers. There, the situation is a bit different. The bottom row again shows the overall drop for the lone mothers of about 12 percentage points, from 65% to 53% with a low income. When you look across the rows, there is a more substantial drop in the probability of poverty. For example, the top row, which is a lone mother, again 25 to 34 from Ontario, high school education, two kids, one preschooler. The drop is around 8 percentage points, so it is more substantial. Across quite a number of those rows you will see drops in the probability of poverty of around, say, 10 percentage points. For example, with one child that is the case. So for lone mothers, things

[Translation]

s'arrêter à 15,7: que se passerait-il dans le cas de cette famille si le mari avait moins de 25 ans? Comme on peut s'y attendre, la probabilité de pauvreté augmente. Si on prend à présent le paramètre des enfants, on constate que la probabilité de pauvreté diminue s'il n'y a qu'un enfant plutôt que deux. Par contre, elle augmente s'il y a trois enfants ou plus.

Pourtant, ce n'est pas tant la lecture verticale de ce tableau qui m'a intéressé que la lecture horizontale. Ainsi, qu'est-il advenu d'un type donné de famille, par exemple celle de la rangée supérieure, quand on compare 1973 à 1988? Y a-t-il un changement dans la probabilité calculée que ce couple s'appauvrisse? Eh bien, dans ce cas particulier, il n'y a pas beaucoup de changement, de 9 p. 100 à 8 p. 100. Par contre, c'est la rangée du bas qui m'a le plus intéressé. Celle-ci indique en effet la proportion de l'échantillon de familles qui sont demeurées pauvres tout au cours de ces années. La diminution constatée est d'environ sept points de pourcentage, puisqu'on passe de 15,5 p. 100 à 8 p. 100. Donc, les risques de pauvreté pour ces familles ont diminué d'environ 7 p. 100.

Mais alors, si l'on prend les autres rangées, est-ce qu'on constate une diminution comparable? Eh bien non, et cela dans presque tous les cas. Autrement dit, s'il y a des diminutions, il y a également des augmentations. Dans le cas des familles les plus jeunes, la probabilité de pauvreté augmente. Et l'on ne retrouve plus, dans aucune autre rangée, une diminution de la probabilité de pauvreté de quelque 7 p. 100. En conclusion, force nous est de constater que cette diminution de la probabilité de pauvreté calculée, pour l'échantillon étudié, et qui passe donc de 15 p. 100 à 8 p. 100, est due, en grande partie, à des éléments tels qu'une diminution de la taille de la famille. Ainsi, pour les familles d'un type donné, les risques d'appauvrissement n'ont pas beaucoup diminué. Par contre, on a constaté une redistribution des familles en fonction des paramètres énoncés, celles-ci ayant une taille moins importante qui explique la diminution globale des risques d'appauvrissement. D'ailleurs, si l'on applique une procédure de comptabilité statistique à l'analyse de cette chute de 15 à 8 p. 100 du taux de pauvreté des enfants, on constate que, dans un tiers des cas environ, cette diminution est uniquement attribuable à une diminution de la taille de la famille. Et comme je l'ai dit, cela est important, puisque, comme nous sommes au-dessous du taux de fécondité de reproduction, il ne faut plus trop compter sur ce facteur pour favoriser la diminution de la pauvreté chez les enfants. C'est du moins le cas pour les couples mariés.

Le tableau suivant démontre même phénomène chez les mères seules. Par contre, leur situation est légèrement différente. Dans la rangée du bas, encore une fois, on constate une diminution globale de 12 p. 100 dans le cas des mères seules à faible revenu, puisque le taux passe de 65 à 53 p. 100. À la lecture horizontale, la diminution de la probabilité de pauvreté est plus marquée. Prenons, par exemple, le cas d'une mère seule, dans la rangée supérieure, âgée de 25 à 34 ans, vivant en Ontario, ayant une instruction secondaire, et élevant deux enfants, dont un est d'âge préscolaire. Dans ce cas, la diminution est plus importante, puisqu'elle frise les 8 p. 100. À la lecture de plusieurs de ces

like declining fertility did not play as large a role in declining overall poverty.

[Traduction]

rangées, vous constaterez une diminution de la probabilité de pauvreté d'environ 10 p. 100. C'est par exemple le cas lorsqu'il y a un seul enfant. Donc, dans le cas des mères célibataires, le déclin du taux de fécondité n'a pas eu une incidence aussi marquée dans la diminution des probabilités globales de pauvreté.

• 1915

There are many specific cases there where you observe a rather substantial drop in the probability of poverty indicating that things like transfer programs played a greater role in reducing poverty for lone mothers than in the case of married couples where things like declining fertility probably played a greater role. But I emphasize—I do not want to use the words "statistically accounting for" because issues of what really caused these things are much more complicated than that—these things are suggestive.

The final point I want to make is one I think most people are probably familiar with, but it still bears emphasizing. This is the very last table—I am going to skip one and go to what is called table 9—the last table in your handout. This simply looks at the married couples and looks at the whole issue of poverty from another perspective.

Most studies I am aware of that have looked at declining poverty rates over the longer historical haul, the 20th century, say, indicate that probably the major source of declines in poverty among children in families generally was rising productivity, rising real-wage rates, allowing families to make higher real earnings and list them some standard of poverty. I was interested in asking over the last two decades—or it is 15 years that I look at here—to what extent has the well-noted decline or stagnant worker productivity...most indicators of worker productivity and real wages indicate this has been a fairly slow growth period, so that mechanism for reducing poverty has not perhaps had too much impact.

I was interested in simply looking at that issue from the following perspective. If we went to family income for married couples—and this is just married couples—and came up with a different income measure, if we took out first of all the earnings of the wife and then the government transfers—it is the bottom part of this table I am most interested in—if we eliminate those two sources of income and then ask what have been the trends in poverty for married couples, the bottom row shows the basic answer here.

On constate qu'il y a ici plusieurs cas particuliers où l'on observe une diminution plutôt marquée de la probabilité de pauvreté, ce qui indique que des facteurs tels que les programmes de tranfert ont joué un rôle plus important dans la diminution des probabilités de pauvreté chez les mères célibataires que chez les couples mariés pour qui le déclin de la fécondité a dû être le facteur déterminant. Mais j'insiste, je me refuse à parler de «constat statistique», car il est beaucoup plus difficile que cela de déterminer ce qui a effectivement occasionné ces changements, cela étant de nature spéculative.

Enfin, le dernier aspect sur lequel je m'arrêterai est sans doute connu de beaucoup, mais il convient qu'on s'y arrête tout de même. Je vous renvoie au dernier tableau—j'en sauterai un et je passerai au tableau 9, le tout dernier donc de votre document. Celui-ci examine simplement la situation des couples mariés ainsi que toute la question de la pauvreté sous un angle différent.

La plupart des études dont j'ai entendu parler et qui analysent la diminution des taux de pauvreté sur une période plus longue, soit pendant le XXe siècle, indiquent que la cause la plus probable de la diminution de la pauvreté chez les enfants vivant au sein de familles était une augmentation de la productivité, c'est-à-dire du taux réel de rémunération grâce auquel les familles disposent de revenus réels plus élevés; en outre, ces études énumèrent certains standards de pauvreté. Alors, je me suis demandé dans quelle mesure au cours des deux dernières décennies—ou plus exactement dans ce cas, au cours des 15 dernières années-ce déclin marqué ou cette productivité stagnante... d'après la plupart des indicateurs de productivité et des taux réel de rémunération, cette période a été caractérisée par une croissance relativement faible, de sorte que ce phénomène n'a peut-être pas eu trop d'incidence sur la diminution de la pauvreté.

En fait, je vais vous dire dans quelle perspective j'ai voulu examiner cette question. Je me suis dit, prenons tout d'abord un revenu familial donné dans le cas des couples mariés—et uniquement dans celui des couples mariés—et établissons une autre mesure du revenu après avoir supprimé tous les revenus de l'épouse ainsi que les transferts du gouvernement... c'est surtout le bas de ce tableau qui m'intéresse. Donc, si nous éliminons ces deux sources de revenus et si nous voulons dégager les tendances en matière de pauvreté pour les couples mariés, on constate que la rangée du bas nous apporte la réponse.

These poverty rates are going to be higher than the ones you have seen before because we are taking away some income from these families, but the trend indicates there has been very little decline in poverty over that period. It is basically stuck in the high 20%. Indeed, for the youngest married couples here this measure of poverty went up from about 39% to 57%, a major increase.

What that drives home is an important point to me, and that is for the married couples what has been the major avenues whereby they have been able to raise their income and pull themselves out of poverty are transfers and simply greater market work on the part of the wife, as opposed to rising real wages on the part of any member of the family, whether it be the husband or wife. Rising productivity, real wages, have simply had relatively little to do with declines in poverty. Rather, it has been greater transfers and simply greater hours of work devoted to the market on the part of the family.

This kind of brings home the impact of the stagnant productivity on child poverty.

Those are the five kind of basic points I wanted to make. There were two final data-related points I wanted to mention. One very important issue of child poverty that we have very little data on in Canada is duration—how long? All we see are snapshots here, and we have very little indication of how long these children are in poverty. Are they in for a year or are they in for their entire childhood?

Studies coming from other countries, where they have better data for looking at this, indicate that is it very important that children who show up as being poor are a very heterogeneous group, that there is a large group of children who may be poor 1 year out of 18 because that is the year when things kind of caved in on the family, but then there is another much smaller group of children who will tend to be poor for very long periods of times. These are very different groups and usually call for very different sorts of policy responses. As it now stands in Canada, we have very little information on the duration of poverty.

• 1920

Another issue is simply—and I am not even sure what my opinion is on this—that Canada has no official poverty line. It may very well be for the good that there is none. The Statistics Canada low—income cut—offs have become quasi—official, at least in my reading of studies. They are the most often used.

But a methodology used there is not easy for me to understand. When I try to explain it to students, it is very difficult. I think a lot of good thought and whatnot went into developing these lines, but one of their vices is that informed public discussion about poverty is impeded by this. It is really hard to understand where these low–income cut–offs come from.

[Translation]

Les taux de pauvreté seront supérieurs à ce que nous avons vu jusqu'ici parce que nous nous trouvons à supprimer une partie des revenus de ces familles, mais la tendance nous indique un très faible déclin de la pauvreté durant cette même période. Pour l'essentiel, le taux de pauvreté demeure à 20 p. 100. Et pourtant, dans le cas des jeunes couples mariés, cette mesure de la pauvreté est passée de 39 p. 100 environ à 57 p. 100, ce qui constitue une forte augmentation.

Cela me porte donc à faire un constat important: les couples mariés sont surtout parvenus à augmenter leur revenu et à se sortir de la pauvreté grâce aux transferts gouvernementaux et à une présence plus importante sur le marché du travail, pour la femme, et non par le biais d'une augmentation du taux réel de rémunération pour l'un ou l'autre des membres de la famille, autrement dit pour le mari ou pour la femme. L'augmentation de la productivité, du taux réel de rémunération n'a donc eu qu'un effet modeste sur le déclin de la pauvreté. Ce dernier est beaucoup plus attribuable à une augmentation des transferts et du nombre d'heures de travail effectuées par les membres de la famille.

Cela nous fait sentir l'incidence de la stagnation de la productivité sur la pauvreté chez les enfants.

Voilà donc quels étaient les cinq grands aspects sur lesquels je voulais m'arrêter, mais je voudrais vous parler de deux derniers sujets relatifs aux données chiffrées. En matière de pauvreté chez les enfants, il faut savoir que nous disposons de très peu de données sur la durée de ce phénomène au Canada. Nous n'avons que des instantanés et nous n'avons presque pas de repères sur le temps que ces enfants passent en situation de pauvreté. Sont-ils pauvres pendant un an ou durant toute leur enfance?

À en croire des études d'autres pays, qui disposent de meilleures données à ce propos, le groupe des enfants pauvres est particulièrement hétérogène. En effet, une partie importante de ce groupe connaît la pauvreté pendant une année sur 18, une année pendant laquelle les choses ne vont pas très bien pour la famille; et il y a un autre groupe, beaucoup moins nombreux, où les enfants ont tendance à vivre dans la pauvreté pendant des périodes prolongées. Il s'agit de groupes très différents pour qui les interventions au plan politique doivent, habituellement, être différentes. Dans l'état actuel des choses, au Canada, nous avons très peu de données sur la durée de la pauvreté chez les enfants.

L'autre aspect qui me préoccupe, mais je ne sais pas vraiment qu'en penser, tient au fait qu'il n'y a pas de seuil officiel de la pauvreté au Canada. Mais peut-être que c'est pour le mieux, puisque les seuils de faible revenu de Statistique Canada sont presque officiels, du moins dans les études que je consulte. Ce sont ces seuils qui sont le plus souvent utilisés.

Par contre, j'ai du mal à comprendre la méthode que l'on a retenue pour les établir. Et lorsque j'essaie de les expliquer à mes étudiants, je trouve cela très difficile. Je ne doute pas que leur élaboration a nécessité beaucoup de réflexion mais, il n'en demeure pas moins qu'ils ont, entre autres, pour défaut de gêne la discussion au sujet de la pauvreté. Il est vraiment très difficile de comprendre comment on a pu en arriver à ces seuils de faible revenu.

I am not sure what I would even recommend if you asked what I would do about it. It is just that public discussion is held back by those things. But that is a relatively minor point.

So that is the gist of what I wanted to say. I would be very happy to respond to any questions.

The Chair: It is kind of shocking. We have been at this all day. That is very interesting data.

Mr. Axworthy: I am not sure what questions are appropriate to ask you. If I ask you a question that requires some quality of assessment, I guess you will tell me whether you can make it or how guarded you can make it and so on.

First, it is of some interest whether you have any idea of what has been happening since 1988, particularly because of the onset of the recession. Some of these numbers might be—or you would expect them to be—even less encouraging than you point out. Clearly there was some progress through to 1988. The question is, what is happening now?

After you have answered that, I have a question about structure. As you point out, it does seem that we are not really solving the problem of poverty. People are getting poor at roughly the same rate they were before, if you take away government programs.

In other words, in its structure, our economy, or our society, is not satisfying the needs of any larger part of the population than it was 15 years ago. But for spousal earnings and government transfers, still 26% of the population is destined for poverty unless we change the way in which our economy provides jobs and so on.

What do you think is happening now? What comments would you have about this seeming inability to stop people from becoming poor, which then necessitates adjustment programs and transfer programs?

Prof. Dooley: As for the first question, I have not been studying it. I am using the latest data available to me. I have no hard data to offer.

If this follows virtually all recessions, then undoubtedly those numbers have worsened. The only number I presented to you that showed improvement during a recession, ironically, is the one measuring the severity of poverty. This typically shows some improvement during a recession.

This is why you have to be careful of that number. The families who fall into poverty during a recession do not become severely poor. They tend to be families with relatively decent unemployment insurance. They tend to end up with an income that is not too far below the low-income cut-off. When the recovery comes and they get jobs, they move out, leaving the kind of long-term seriously poor there. That is why that measure of the severity of poverty has to be used

[Traduction]

Et si vous me posez la question, je ne suis même pas sûr de la recommandation que je pourrais vous formuler. C'est simplement que le débat public est gêné à cause de cela, mais il s'agit là d'un détail.

Voilà donc l'essentiel de ce que je voulais dire, je serais très heureux à présent de répondre à vos questions.

La présidence: Alors ça, c'est aberrant! Nous avons discuté de tout cela pendant toute la journée et voilà des données très intéressantes.

M. Axworthy: Je me demande quelles questions vous poser. Si je vous pose une question faisant appel à un jugement, je parie que vous me direz que vous ne pouvez pas répondre ou que vous me donnerez une réponse qui n'engage à rien.

Tout d'abord, j'aimerais savoir si vous savez ce qui s'est produit depuis 1988, étant donné que c'est à cette date qu'a commencé la récession. Toutes ces données pourraient être encore moins encourageantes que ce dont vous avez fait état, ou du moins on devrait s'y attendre. De toute évidence, des progrès ont été accomplis jusqu'en 1988. La question est donc la suivante, et maintenant que se passe-t-il?

Lorsque vous aurez répondu, je vous poserai une question au sujet de la structure. Comme vous l'avez signalé, il ne semble pas que nous soyons en train de résoudre le problème de la pauvreté. Les gens s'appauvrissent suivant un taux qui demeure à peu près le même qu'avant, si l'on retire les programmes gouvernementaux.

Autrement dit, dans sa structure même, notre économie, ou notre société, ne répond pas aux besoins d'une plus grande partie de la population qu'il y a quinze ans. Et si ce n'était des revenus des conjoints et des transferts du gouvernement, il y aurait encore 26 p. 100 de la population qui seraient en situation de pauvreté, sauf si nous parvenions à intervenir, notamment, sur le plan de la création d'emplois.

Alors selon vous, que se passe-t-il à présent? Que pensezvous de cette incapacité apparente à faire en sorte que les gens ne s'appauvrissent plus, ce qui nous oblige à adopter des programmes d'ajustement et des programmes de transfert?

M. Dooley: Je ne peux répondre à votre première question, car je n'ai pas étudié la chose. Je ne peux m'appuyer que sur les dernières données dont je dispose. Je n'ai pas d'autres données à vous livrer sur ce plan.

Si les choses se sont passées comme dans presque toutes les récessions, alors il ne fait aucun doute que la situation s'est aggravée. Le seul plan sur lequel on constate une amélioration en période de récession est celui de la gravité de la pauvreté, même si cela peut paraître ironique. De façon typique, on constate une amélioration sur ce chapitre en période de récession.

C'est pour cela qu'il faut se montrer très prudent dans l'analyse des données. Les familles qui s'appauvrissent en période de récession ne s'appauvrissent pas très gravement. Il s'agit de familles qui bénéficient d'une assurance-chômage relativement raisonnable. Ils ont tendance à avoir un revenu qui n'est pas beaucoup inférieur au seuil de faible revenu. Lorsqu'arrive la relance et qu'ils trouvent un emploi, ils franchissent ce seuil, laissant là les pauvres à long terme.

very carefully. Certainly all the other measures I showed you, if this recession is typical, would have lessened, but I have not been looking at any hard data. It is simply not available yet. There is about a two-year lag on these things.

• 1925

Your second question was a sort of general one, and I stress that I really have no strong answers to offer at this stage. My research so far has focused on trying to get some understanding of what have been the basic trends and ask what has been the role of various factors here. As far as the various avenues, to reiterate just a few points I made, the results show what I think most people probably would have anticipated. With the decline in productivity growth we have seen what was the major avenue of alleviation of poverty basically shut off. That is responsible, I think as much as anything probably, for the relatively slow progress we have made over this period.

Transfer effectiveness is an issue that I certainly plan to look at much more carefully. One data set that I am just now collecting is actually to pull together from all the provinces—I have had to go to the provinces to get the data-what has basically been over this period the level of transfer income that typical low-income families could expect to receive over this period and what has been the change in the real value of, say, the welfare payments a single mother with two kids could expect to get in all of the 10 provinces. Those sorts of numbers have been published for 1985 and recently for 1989. If you want to go back, those numbers are available, but no one has ever really pulled them together. I am in the process of doing that now. When I complete that set, I hope to have a much clearer picture of what has been the changing level of transfer effectiveness in reducing poverty. As yet, I am hesitant to make any statement to that effect.

There is some indication in this study that at least for the lone mothers there was some increase in transfer effectiveness. If you just use things like declining family size, you do not explain most of the observed decline for the lone mothers, and there are no spouse's earnings to account for it either. The amount of market work performed by these lone mothers actually did not increase a lot, especially for the younger ones. The women who increased their market work most over this period were the married women rather than the unmarried mothers.

All this put together indicates that for the lone mothers, which of course was a group much in need of improved transfer effectiveness, there was some progress in that regard, but there is still a lot of progress to be made, especially when it comes to this issue of severe poverty. There is still, I find, a disturbingly large fraction, about a third of the children of lone mothers in that sample who as of 1988 still lived in what I characterize as severe poverty. That is a very different picture from the elderly. Progress against poverty among the elderly, especially severe poverty, was very marked over this period and contrasts greatly with the progress for the other, most vulnerable group in our population, the children.

[Translation]

C'est pourquoi il faut utiliser avec beaucoup de prudence cette mesure de la gravité de la pauvreté. Si la récession actuelle est typique, toutes les autres mesures que je vous ai montrées auraient dû diminuer, mais je n'ai pas vu de chiffres. Ils ne sont pas encore disponibles. Le décalage est de deux ans.

Votre seconde question était d'ordre plutôt général, et je dois souligner que je n'ai vraiment aucune réponse définitive à offrir à ce stade. Jusqu'ici, mes recherches visent à donner une idée des tendances fondamentales et à étudier le rôle des divers facteurs. Pour ce qui est des diverses solutions, je répéterai certaines choses que j'ai dites, à savoir que les résultats sont conformes à ce que, d'après moi, la plupart des gens auraient prévu. La baisse de la croissance de la productivité a essentiellement empêché une des principales solutions pour la diminution de la pauvreté. C'est là probablement la principale cause de la lenteur relative des progrès que nous avons accomplis au cours de cette période.

J'ai l'intention d'étudier de beaucoup plus près l'efficacité des transferts. Un des ensembles de données que je recueille actuellement vise à regrouper pour toutes les provinces-et j'ai dû m'adresser aux provinces pour obtenir les données-le niveau de base des transferts de revenus au cours de cette période pour les familles typiques à faible revenu et l'évolution de la valeur réelle, par exemple, des prestations d'aide sociale auxquelle une mère de deux enfants peut s'attendre dans chacune des 10 provinces. Ces chiffres ont été publiés pour 1985 et dernièrement pour 1989. Si cela vous intéresse, ces chiffres sont disponibles, mais personne ne les a jamais vraiment rassemblés. C'est ce que je suis en train de faire. Quand j'aurai terminé, j'espère avoir une idée beaucoup plus nette de l'évolution du niveau d'efficacité des transferts en vue de la réduction de la pauvreté. Je ne suis pas encore en mesure de faire des déclarations à cet égard.

L'étude semble indiquer qu'il y a eu une certaine augmentation de l'efficacité des transferts, au moins pour les mères célibataires. Des facteurs comme la diminution de la taille de la famille n'expliquent pas la plus grande partie de la baisse constatée pour les mères célibataires, et il n'y a pas non plus de gains du conjoint pour l'expliquer. La somme de travail rémunéré n'a pas beaucoup augmenté pour ces mères célibataires, surtout les plus jeunes. Ce sont les femmes mariées plutôt que les mères célibataires qui ont accru leur travail rémunéré au cours de cette période.

Tout cela révèle que pour les mères célibataires, pour lesquelles il était évidemment bien nécessaire d'améliorer l'efficacité des transferts, il y a eu un certain progrès, mais il reste beaucoup à faire, surtout en ce qui touche la pauvreté grave. Il reste malheureusement une fraction importante, environ le tiers des enfants des mères célibataires de cet échantillon, qui vivaient toujours en 1988 dans ce que j'appelle l'extrême pauvreté. C'est bien différent de la situation des personnes âgées. Les progrès réalisés en ce qui concerne la pauvreté du troisième âge, particulièrement l'extrême pauvreté, ont été très marqués au cours de cette période, à la différence des progrès réalisés pour l'autre groupe très vulnérable de notre population, les enfants.

Mr. Axworthy: It shows that if we have the political will to deal with a problem, we can deal with it, or at least we have been able to deal with it in one group.

Prof. Dooley: There is certainly progress still to be made, but progress has been major against poverty among the elderly, and certainly that is where progress is very much needed.

Mr. Axworthy: You talked about the low-income cut-off rates used by Stats Canada, and there is a good deal of discussion about changes to those. Is there anything you might be able to tell us to enlighten us about the nature of the changes?

Prof. Dooley: No. I would ask the people at Stats Canada and elsewhere who are much better informed. I was simply making the comment that Stats Canada has periodically updated these things. One very good reason for doing that is something I really have not dwelt on here, that over time, as the average family earnings grow, what constitutes an adequate level of income in most people's eyes probably grows also. What is poor today is different from what was poor in 1930.

• 1930

Stats Canada, in adjusting the numbers, is trying to account for that and I think it is a worthwhile goal. The problem is that the way they adjust the thing is very hard to explain to the lay person.

Just as an example of one that is easy to explain to the lay person, there have been studies done, and I have done a little bit of this in Canada, that take the median family income, the family income that divides the top from the bottom half of the income distribution, and then takes one-half of that and call that your poverty line. Over time that will move up as the average family becomes better off. The virtue of it is that it is easy to explain.

The Chair: You never make any progress.

Prof. Dooley: Yes, you can. It depends. It reveals something different. You are right that it will not show nearly as much progress as a poverty line that is, say, \$20,000 in 1986 dollars and stays there. That is what they do in the U.S. The one reason the U.S. poverty line looks so low to us today is because it was formulated by social security back in the 1960s. It was comparable to what Stats Canada started off with back in the late 1960s but they have never revised it upwards except for inflation. That is why in 1990 dollars it looks so low; it has not really moved up at all. Of course it shows a lot of progress then. Using the U.S. poverty line, there has been major progress here. The purchasing power of that U.S. poverty line is staying constant over time.

This gets to the issue of whether poverty is an absolute or a relative concept. I think it is both. As the average family gets better, what is an adequate income does move up, but it is not purely relative. If poverty were purely a relative notion, then it would not matter to me whether you and I both have a job or you and I both do not have a job, but clearly it does. You and I would both rather eat together than starve together. So poverty is also absolute. I think you need to use

[Traduction]

M. Axworthy: Cela montre que si nous avons la volonté politique de régler un problème, nous pouvons le faire, ou du moins que nous avons pu le faire à l'égard d'un groupe.

M. Dooley: Il reste certes des progrès à accomplir, mais nous avons réalisé des progrès importants dans la lutte contre la pauvreté du troisième âge, et c'est certes là qu'il faut des progrès.

M. Axworthy: Vous avez parlé des seuils de faible revenu utilisés par Statistique Canada, et on parle beaucoup de les modifier. Êtes-vous en mesure de nous éclairer sur la nature des changements?

M. Dooley: Non. Il faudrait demander aux gens de Statistique Canada et d'ailleurs, qui sont beaucoup mieux informés. Je disais tout simplement que Statistique Canada procède à des mises à jour régulières. Il y a une très bonne raison de le faire, et c'est quelque chose dont je n'ai pas parlé ici; avec le temps, à mesure qu'augmentent les gains de la famille moyenne, il est probable que ce qui constitue un niveau suffisant de revenu augmente également aux yeux de la plupart des gens. On ne définit pas la pauvreté aujourd'hui de la même façon qu'en 1930.

En rectifiant les chiffres, Statistique Canada tente de rendre compte de ce fait, et j'estime que c'est là un objectif valable. Cependant, il est difficile d'expliquer la méthode de rectification aux profanes.

Voici un exemple de quelque chose qui est facile à expliquer aux profanes. On a réalisé des études, et j'en ai fais un peu au Canada, dans lesquelles on prend le revenu familial médian, c'est-à-dire celui qui sépare la partie supérieure et la partie inférieure de la répartition des revenus, puis on le divise par deux et on obtient le seuil de la pauvreté. Avec le temps, ce seuil augmentera à mesure que la famille moyenne est mieux nantie. Cette méthode a l'avantage d'être facile à expliquer.

La présidence: Vous ne faites jamais de progrès.

M. Dooley: Oui, c'est possible. Cela dépend. Cela révèle quelque chose d'autre. Vous avez raison de dire qu'on ne constatera pas autant de progrès que si le seuil de la pauvreté était fixé, par exemple, à 20,000\$ en dollars de 1986. C'est ce qu'on fait aux États-Unis. Si le seuil de la pauvreté aux États-Unis nous semble si faible aujourd'hui, c'est parce qu'il a été calculé par la sécurité sociale dans les années 60. Il se comparait au chiffre utilisé par Statistique Canada à la fin des années 60, mais il n'a jamais été révisé à la hausse sauf pour tenir compte de l'inflation. C'est pourquoi ce seuil semble si faible en dollars de 1990; il n'a pas vraiment été haussé. Bien sûr, on constate alors beaucoup de progrès. Si l'on utilise le seuil américain de la pauvreté, nous avons réalisé ici des progrès majeurs. Le pouvoir d'achat des gens qui se situent au seuil de la pauvreté aux États-Unis demeure constant.

Cela pose la question de savoir si la pauvreté est un concept absolu ou relatif. Je crois que c'est les deux. À mesure que s'améliore le sort de la famille moyenne, il y a augmentation de ce qui constitue un revenu suffisant, mais cette augmentation n'est pas purement relative. Si la pauvreté était un concept purement relatif, je ne me soucierais guère de savoir si vous et moi avons tous deux un emploi, ou si ni vous ni moi n'en avons un, mais en fin de

Povertv

[Text]

both notions to get an adequate picture, which is why I would reject the U.S. approach of an an absolute poverty line. I think you need both an absolute and a relative one. The problem is, the relative one that is most commonly used now in Canada, the Stats Canada one, is very hard to explain to myself, let alone other people, how that is adjusted upward in relative terms, whereas alternatives like one-half of the median family income is pretty straightforward to understand. I am not making that a sacred cow. It is just an example.

To really understand what Stats Canada does now, you have to know a fair bit of statistics, and indeed you can get what seem to be anomolies. If you look at my very first page of tables and you compare the top two sets of numbers, the 1986 base, LICOs, with the 1978 ones, the 1986 numbers are higher than the 1978 numbers for families of five or less, but for families greater than five, the numbers go down. The reason for that is the particular statistical method used to estimate these things. One would think that if you are going to adjust for the growing average family income, they should all move up or they should all move down, but they do not, going from 1978 to 1986, some LICOs move up and some move down. That reflects the underlying statistical procedures used.

The Chair: Are you able to use this model to evaluate the effectiveness of different programs?

Prof. Dooley: I have not attempted to do any of that yet. One reason is that I am simply trying to put together the data to see what the programs have been. You can find impressionistic evidence when you go to some articles about the growth rate in, say, welfare benefits in provinces over this period, but the real job of putting that together fairly systematically has not really been done. So simply finding out even what have been the basic payments, taking everything into account because there have been all tax changes and everything even in Ontario over the last 20 years—there is no table where you can readily find those numbers. That is kind of the starting point we are really looking at. If you want to ask what have been the changes in transfer effectiveness, then all I can get is kind of indirect information here. And only when I put those numbers together can I actually start making a more systematic evaluation of what has happened to transfer effectiveness at reducing poverty in Ontario over the last 15 years. Has it become better? Has it become worse? But as I said, I could be missing some important things and probably am, but that is what I have found so far.

[Translation]

compte cette question a son importance. Nous préférons tous deux manger ensemble plutôt que de mourir de faim ensemble. La pauvreté est également absolue. J'estime qu'il faut utiliser les deux notions pour obtenir une image juste, et c'est pourquoi je refuse la méthode américaine qui utilise un seuil de pauvreté absolu. J'estime qu'il faut à la fois un seuil absolu et un seuil relatif. Le problème, c'est qu'il est très difficile d'expliquer à moi, et encore plus à d'autres, comment le seuil relatif utilisé le plus souvent maintenant au Canada, celui de Statistique Canada, est corrigé à la hausse, tandis que d'autres solutions, comme la moitié du revenu familial médian, sont très faciles à comprendre. Je ne veux pas en faire quelque chose de sacré. C'est tout simplement un exemple.

Pour bien comprendre ce que Statistique Canada fait actuellement, il faut bien connaître la statistique, et on peut même constater des anomalies apparentes. Si vous vous reportez à ma première page des tableaux et si vous comparez les deux premiers ensembles de chiffres, le seuil de faible revenu de 1986 et celui de 1978, les chiffres de 1986 sont plus élevés pour les familles de cinq personnes ou moins, tandis qu'ils sont plus faibles pour les familles de plus de cinq personnes. Cela tient à la méthode statistique utilisée. On serait porté à penser que si l'on rectifie les chiffres ten fonction de la croissance du revenu familial moyen, tous les seuils devraient augmenter ou diminuer de concert, mais ce n'est pas le cas; entre 1978 et 1986, certains seuils de faible revenu augmentent et d'autres diminuent. C'est un effet des méthodes statistiques utilisées.

La présidence: Êtes-vous en mesure d'utiliser ce modèle pour évaluer l'efficacité de divers programmes?

M. Dooley: Je n'ai pas encore tenté de le faire. En effet, j'essaie simplement de réunir les données pour voir quels ont été les programmes. On peut trouver des preuves subjectives dans certains articles traitant du taux de croissance, par exemple, des prestations d'aide sociale dans les provinces au cours de cette période, mais on n'a pas encore véritablement commencé à réunir toutes ces données de façon assez systématique. Si l'on veut tout simplement savoir quelles ont les prestations de base, compte tenu de tous les facteurs, car il y a eu des modifications fiscales et toutes sortes de choses même en Ontario au cours des 20 dernières années-il n'existe aucun tableau où l'on puisse facilement trouver ces chiffres. C'est en fait au point de départ que nous sommes. Si vous voulez me demander l'évolution de l'efficacité des transferts, tout ce que je peux trouver, ce sont des renseignements indirects. Ce n'est que lorsque j'aurai réuni tous ces chiffres que je pourrai vraiment entreprendre une évaluation plus systématique de l'efficacité des transferts pour la diminution de la pauvreté en Ontario depuis 15 ans. La situation est-elle meilleure? Est-elle pire? Comme je l'ai dit, j'aurais pu négliger des facteurs importants, ce qui est probablement le cas, mais c'est là ce que j'ai découvert jusqu'ici.

• 1935

The Chair: With regard to the elderly, my impression is that the ones who are single are the ones who are statistically poor, but if they are in public housing, in a senior citizens' complex, I think they are fine. It seems to me that to really get a handle on this in the future there is a need to evaluate the input of various social programs, like the day care, and the housing—

Prof. Dooley: I agree. There are no transfers included here, be it housing, day care, what not. You are right. It should certainly be supplemented with that. What I have been focusing on in these numbers is trying to look at trends over time and how the addition of things like public housing subsidies would affect those trends would depend on how those subsidies have changed over time, which they probably have.

If it were true that the subsidies were relatively constant, say, in real dollars for a lone-parent family over some time period, then the trend factor could still be relatively accurate, because you have been netting out the same subsidy in different points and times. But the subsidies have probably changed too, so that is correct.

Ms June Dewetering (Researcher, Research Branch, Library of Parliament): I have two questions with regard to table 1. The first question concerns whether the same sort of information is available by sex so that you can get one table for males and one table for females.

Prof. Dooley: You can get some indication of it. The problem is that these microdata tapes do not identify the sex of all persons in the household. They will identify some unattached individual. They mainly just identify either the sex of the lone parent or—if there is a married couple, you would get one of each. Kids under 18, you basically assume it is half and half. There is no reason to expect otherwise.

Whom you miss, if you want to get a breakdown of poverty by sex, are those adults who are living in a household where, to use the old sexist term, somebody else is "the head". So you cannot get a complete breakdown. For the purposes of child poverty, it is assumed it is half and half.

Ms Dewetering: The second question regarding table 1 concerned the differences between 1979 and 1986, in terms of percentage of poor. I was looking under persons less than age 18, where 16.8% was the figure for 1979 and 17.4% was the figure for 1986. There was an increase. Is that simply because the effect of the recovery had not been captured yet?

Prof. Dooley: I think so, yes. I would interpret it that way.

Ms Dewetering: Do you think that most of the difference would be due to that? I cannot think of anything. . .

Prof. Dooley: I think so. The numbers indicate the recovery, as far as it affected child poverty, was still continuing as you went into the last half of the 1980s, and by the time you reached 1988, the child poverty was down below the 1979 level, down to 14.9%.

[Traduction]

La présidence: En ce qui concerne les personnes âgées, j'ai l'impression que ce sont celles qui sont seules qui sont statistiquement pauvres; mais si elles habitent dans des logements publics, un complexe du troisième âge, je crois que leur situation est acceptable. J'ai l'impression que pour bien comprendre ces facteurs à l'avenir, il faudra évaluer l'apport des divers programmes sociaux, comme les garderies et le logement. . .

M. Dooley: Je suis d'accord. Le logement, les garderies, etc., ne comprennent aucun transfert. Vous avez raison. Il faudrait certes compléter avec cela. J'ai tenté d'étudier les tendances sur un certain nombre d'années, et l'effet de facteurs comme les subventions de logement public sur ces tendances dépendrait de l'évolution, probable, des subventions.

S'il était vrai que les subventions ont été relativement constantes—par exemple, en dollars réels pour une famille monoparentale au cours d'une période donnée—la tendance pourrait être établie de façon relativement précise, car la subvention aurait été la même en divers endroits et à divers moments. Mais les subventions ont probablement évolué elles aussi, de sorte que vous avez raison.

Mme June Dewetering (chargée de recherche, Direction de la recherche, Bibliothèque du Parlement): J'ai deux questions en ce qui concerne le tableau 1. La première est de savoir si ces renseignements sont disponibles par sexe, si l'on peut avoir un tableau pour les hommes et un autre pour les femmes.

M. Dooley: Vous pouvez avoir certaines indications. Le problème est que ces bandes de micro-données n'identifient pas le sexe de toutes les personnes du ménage. Mais elles identifient certains individus non mariés. En général, on identifie uniquement le sexe du parent célibataire ou—s'il s'agit d'un couple marié, on obtient une personne de chaque sexe. Pour les enfants de moins de 18 ans, on suppose que la répartition est égale. Il n'y aucune raison de supposer autre chose.

Ceux qui manquent, si l'on veut obtenir la ventilation de la pauvreté par sexe, ce sont les adultes qui habitent dans un ménage où, pour reprendre le vieux terme sexiste, quelqu'un d'autre est «le chef». Il est donc impossible d'obtenir une ventilation complète. Aux fins de la pauvreté chez les enfants, on suppose une répartition égale.

Mme Dewetering: La seconde question sur le tableau 1 porte sur les différences entre 1979 et 1986 pour ce qui est du pourcentage des pauvres. Pour les personnes de moins de 18 ans, le chiffre est de 16,8 p. 100 pour 1979 et de 17,4 p. 100 pour 1986. Il y a eu augmentation. Est-ce uniquement parce que l'effet de la relance ne s'était pas encore fait sentir?

M. Dooley: Je crois que oui. Ce serait mon interprétation.

Mme Dewetering: Pensez-vous que la plus grande partie de la différence serait due à ce facteur? Je ne peux penser à rien. . .

M. Dooley: Je le crois. Les chiffres révèlent que la relance, en ce qui concerne la pauvreté chez les enfants, se poursuivait encore au début de la dernière moitié des années 80 et qu'en 1988, la pauvreté chez les enfants était inférieure au niveau de 1979, chutant à 14,9 p. 100.

The Chair: Then 1988 captured tax reform, because that would be the first year, would it not?

Prof. Dooley: Statistics Canada provided its estimate of post-tax income. So you can do all these poverty rates if you want—this is using pre-tax income. But you can use their estimated post-tax income if you want. It turns out the trends are basically the same. You get different poverty rates because we are using a different income measure, but virtually all the trends you see here appear just about the same. Whether you use the progress or lack of progress, it shows up pretty much the same, whether you use pre-tax or post-tax income.

• 1940

The Chair: Why would that be so?

Prof. Dooley: I would interpret this as being a segment of the population where—

The Chair: Tax reform does not have much impact.

Prof. Dooley: Whatever tax reform has taken place it does not appear to show up. I am not a tax specialist, so why that would be so I am very ill-equipped to say.

It could be that perhaps the post-tax incomes are estimates. Statistics Canada did not actually record the family's post-tax income. What it is doing is going to the tax tables and asking on the basis of what we know about this family what would we estimate to be its post-tax income. That may be an approximation that is so rough and ready that actual policy changes do not show up on the line.

The Chair: We did have the finance department's statistics table that did indicate a drop in the amount of taxes that the low-income segment were paying.

Prof. Dooley: That could well be true if you add the actual post-tax income as opposed to estimating. I am poorly equipped to comment on that, though.

Mr. Axworthy: Have you been able to do any comparative analysis with other countries other than the United States?

Prof. Dooley: Not yet. There are studies that have been done which show Canada somewhere in between the U.S. and European countries in this regard, not as good as Sweden but remarkably better than the U.S. in terms of progress against child poverty. I have done little comparison with the U.S. so far. I am starting in on that and we show a very big rippling.

It is interesting to note that if you go back to 1973 poverty rates, not just for children, most segments of the population were roughly comparable in the U.S. and Canada. In other words, the idea that Canada has a long-standing policy of much more generous transfers does not show up in those data.

As of 1988, though, child poverty in the U.S. is roughly double that in Canada. In other words, theirs has climbed dramatically. They have serious problems. While poverty rates among the elderly have fallen at roughly the same rate

[Translation]

La présidence: Et les chiffres de 1988 reflètent les effets de la réforme fiscale, car c'était la première année, n'est-ce pas?

M. Dooley: Statistique Canada donne une estimation du revenu après impôt. Il est donc possible de calculer les taux de pauvreté d'après le revenu avant impôt, mais on peut utiliser le revenu estimatif après impôt si on le désire. Il s'avère que les tendances sont essentiellement semblables. On obtient des taux de pauvreté différents parce qu'on utilise une mesure différente du revenu, mais presque toutes les tendances que vous voyez ici semblent à peu près identiques. Il n'y a guère de changement selon qu'on utilise le progrès ou l'absence de progrès, le revenu avant impôt ou après impôt.

La présidence: Pourquoi en est-il ainsi?

M. Dooley: Selon moi, il s'agit d'un secteur de la population où...

La présidence: La réforme fiscale n'a pas beaucoup de répercussions.

M. Dooley: La réforme fiscale, quelle qu'elle soit, ne semble pas se manifester. Je ne suis pas fiscaliste et je suis très mal placé pour expliquer ce phénomène.

Cela tient peut-être au fait que les revenus après impôt sont des estimations. Statistique Canada n'a pas effectivement noté le revenu après impôt de la famille. On utilise les tables d'impôt et, d'après ce qu'on sait de la famille, on estime son revenu après impôt. L'estimation pourrait être si grossière que l'évolution des politiques n'apparaît pas.

La présidence: Nous avons reçu un tableau statistique du ministère des Finances qui montre bien une diminution du montant d'impôt versé par le secteur à faible revenu.

M. Dooley: Il pourrait bien en être ainsi si l'on utilise le véritable revenu après impôt plutôt qu'une estimation. Je ne suis toutefois pas en mesure de me prononcer là-dessus.

M. Axworthy: Avez-vous pu procéder à des comparaisons avec des pays autres que les États-Unis?

M. Dooley: Pas encore. Certaines études révèlent que le Canada se situe quelque part entre les États-Unis et les pays européens à cet égard, qu'il n'est pas en aussi bonne posture que la Suède et qu'il réalise des progrès beaucoup plus considérables que les États-Unis dans la lutte contre la pauvreté chez les enfants. Je n'ai pas encore fait beaucoup de comparaison avec les États-Unis. Je commence tout juste à le faire, et nous obtenons une très forte ondulation.

Il est intéressant de constater que les taux de pauvreté de 1973, pas seulement pour les enfants, mais pour la plupart des secteurs de la population, étaient en gros comparables aux États-Unis et au Canada. En d'autres termes, les données ne confirment pas l'idée que le Canada a depuis longtemps une politique de transfert beaucoup plus généreuse.

En 1988, cependant, la pauvreté chez les enfants aux États-Unis est à peu près le double de ce qu'elle est au Canada. En d'autres termes, leur taux de pauvreté a connu une hausse spectaculaire. Les États-Unis ont de graves

as ours, they create an enormous gap between young and old in the U.S. Whereas in Canada progress may certainly be limited, it is not the real crisis situation. I mean, they have one in five children severely poor in the U.S. now. I think they have a real problem on their hands.

One reason why I want to write that paper is to point out, as is being done in many areas now—there is a lot of growing interest in the U.S. in Canada because of the feeling that a lot of these problems have been tackled better here than in the U.S.—that this is not some Americanized Scandinavian welfare state and we are never going to be like that.

There is a lot of interest in the Canadian health care system in the U.S. now, and with this conference I hope we can stimulate some interest in some other things too, which is not to make us complacent, I hope.

Ms Dewetering: In your paper you discussed two different measures of the severity of poverty, and in the tables that you presented you did discuss one of the income needs ratio.

Prof. Dooley: Just one.

Ms Dewetering: Do you have data for the poverty gap, the second one?

Prof. Dooley: That is available. I have not brought it along with me. Again you have to be careful with those because the poverty gap is simply the low-income cut-off minus in dollar terms. A family's poverty gap is their low-income cut-off minus their income in dollar terms.

If you just look at things like median poverty gaps among the poor you have to be very careful because that number can drop greatly during a recession—because who becomes poor? The families who were just above the poverty line tend to fall just below it, and so they have small poverty gaps, and then when the recovery comes they leave poverty and leave a lot of people with big poverty gaps. You have to be quite careful with those.

Where those numbers are of most use, I think, is if you can take all poor families times their individual poverty gaps. You get a measure of the overall poverty, and that would tell you what is the total number.

If we want to cure poverty overnight here is some estimate of the number of dollars we would have to spend. That could be a useful thing, but I am not focusing on those aggregate sort of questions. At the individual level there is information there. It just has to be used. You can get the impression that times are improving during a recession and all hell is breaking loose during a recovery when you use some of these numbers.

[Traduction]

problèmes. Les taux de pauvreté du troisième âge ont chuté à peu près au même rythme que les nôtres, ce qui creuse un fossé énorme entre les jeunes et les vieux aux États-Unis. Au Canada, par ailleurs, les progrès sont certes restreints, mais ce n'est pas une vraie situation de crise. Aux États-Unis, un enfant sur cinq est extrêmement pauvre à l'heure actuelle. J'estime que c'est là un problème très réel.

Si je veux écrire cet article, c'est pour souligner, comme cela se fait actuellement dans de nombreux domaines, que les États-Unis s'intéressent de plus en plus au Canada parce qu'on estime que nous avons mieux réussi à nous attaquer à ces problèmes qu'aux États-Unis—que nous ne sommes pas en quelque sorte un État-providence scandinave américanisé et que nous le serons jamais.

Aux États-Unis, on s'intéresse actuellement de près au régime de soins médicaux du Canada, et j'espère que cette conférence pourra susciter un certain intérêt pour d'autres facteurs; j'espère que cela ne nous portera pas à nous reposer sur nos lauriers.

Mme Dewetering: Dans votre article, vous traitez de deux mesures différentes de la gravité de la pauvreté, et dans les tableaux que vous présentez, vous n'en mentionnez qu'une, le rapport entre le revenu et les besoins.

M. Dooley: Une seule.

Mme Dewetering: Avez-vous des données pour l'écart de pauvreté, la seconde mesure?

M. Dooley: Ces données sont disponibles. je ne les ai pas apportées. Ici aussi, il faut faire preuve de prudence car l'écart de pauvreté est tout simplement le seuil de faible revenu moins le revenu en dollars. L'écart de pauvreté d'une famille est son seuil de faible revenu moins son revenu en dollars.

Si l'on étudie des choses commes les écarts médians de pauvreté chez les pauvres, il faut faire preuve de beaucoup de prudence, car ce chiffre peut diminuer fortement au cours d'une récession. En effet, qui devient pauvre alors? Ce sont les familles qui se situaient juste au-dessus du seuil de la pauvreté qui tendent à tomber juste en deçà; leur écart est très petit et lorsque vient la relance, ils quittent les rangs des pauvres, ce qui laisse beaucoup de gens avec des écarts considérables. Il faut faire preuve d'une grande prudence avec ces chiffres.

Ces chiffres sont surtout utiles, selon moi, si vous multipliez le nombre de familles pauvres par leurs écarts de pauvreté. Vous obtenez ainsi une mesure de la pauvreté globale qui vous donne le chiffre total.

Si nous voulons éliminer la pauvreté instantanément, c'est là une estimation du nombre de dollars qu'il nous faudrait dépenser. Cela pourrait être utile, mais je ne m'arrête pas à ces questions globales. Au niveau individuel, les renseignements existent; il suffit de s'en servir. On peut avoir l'impression que la situation s'améliore pendant une récession et que tout s'écroule pendant une relance en utilisant certains de ces chiffres.

• 1945

It is like the feminization of poverty issue, the percentage of the poor who are female. Most studies show that goes down markedly during a recession. It is not because women are getting better; it is because men are getting tossed out of their jobs at a greater rate than the women are. So with some of these numbers you have to be quite careful.

Ms Dewetering: The final thing I had a question about was your result that decreases in family size have led to a decrease in poverty. I think you said that explained about one-third of the decrease in poverty.

Prof. Dooley: For the married couples.

Ms Dewetering: I wonder what the impact of that sort of result would be for a province like Quebec, where they have in place certain incentives to encourage increases in family size.

Prof. Dooley: I had to be careful. This I could statistically account for. It could be that operating behind the scenes there is some third factor that is simultaneously causing both lower poverty and smaller family size. So I want to be very careful about issues of causation.

It is certainly true for a province like Quebec, which has gone from being the highest fertility to the lowest fertility province in a couple of decades. One comment would be that given Quebec's fertility rate, if that has been an avenue of child poverty reduction in Quebec, there is probably less chance for it continuing to reduce child poverty in Quebec than in any other province simply because they are at such low fertility rates right now.

But I would be very hesitant to characterize the current provincial government's policy to stimulate birth rates as being one that is going to lead to higher child poverty. I am sure that is not the intent.

Ms Dewetering: The correlation is there, though.

Prof. Dooley: Nor would I be interested, even with such words as "statistical accounting" to... It depends very much on where the impact of that policy is going to be, if it is.

The Chair: Thank you very much. That is very interesting.

We now welcome the next witness to our committee. The committee has lots of questions, so if you could summarize points then we will proceed with the questions.

Dr. Denise Avard (Acting President, Canadian Institute of Child Health): First, a big thank you for inviting us to participate and share with you some of our concerns about child poverty.

As an introduction before I go into the meat of the topic, I could perhaps give you a sense of who we are. The Canadian Institute of Child Health is a non-profit, independent, national organization that seeks to promote the health and well-being of children.

[Translation]

Prenons la question de la féminisation de la pauvreté, le pourcentage des pauvres qui sont des femmes. La plupart des études révèlent que ce pourcentage diminue de façon marquée pendant une récession. Ce n'est pas parce que la situation des femmes s'améliore; c'est parce que les hommes perdent leur emploi en plus grand nombre que les femmes. C'est pourquoi il faut interpréter certains chiffres avec beaucoup de prudence.

Mme Dewetering: Pour terminer, j'ai une question à propos d'une de vos conclusions, celle où vous dites que la diminution de la taille de la famille entraîne une diminution de la pauvreté. Je crois que vous avez dit que cela explique environ le tiers de la diminution de la pauvreté.

M. Dooley: Pour les couples mariés.

Mme Dewetering: Je me demande quel serait l'effet d'un tel résultat sur une province comme le Québec, où l'on a appliqué des mesures destinées à encourager l'augmentation de la taille de la famille.

M. Dooley: J'ai du faire preuve de prudence. Il m'est impossible de rendre compte statistiquement de ce phénomène. Il se pourrait qu'il existe un troisième facteur caché qui cause simultanément la diminution de la pauvreté et celle de la taille de la famille. Il me faut être très prudent sur les questions de causalité.

C'est certainement vrai pour une province comme le Québec dont le taux de natalité est passé du premier au dernier rang parmi les provinces en quelques décennies. On pourrait dire qu'étant donné le taux de natalité du Québec, si c'était là une façon de réduire la pauvreté chez les enfants au Québec, il y a probablement moins de chances qu'on continue à réduire la pauvreté chez les enfants au Québec que dans toute autre province, tout simplement, parce que les taux de natalité sont si faibles à l'heure actuelle.

Mais j'hésiterais beaucoup à dire que la politique actuelle du gouvernement provincial, qui consiste à stimuler le taux de natalité, va entraîner une augmentation de la pauvreté chez les enfants. Je suis certain que ce n'est pas là l'intention de cette mesure.

Mme Dewetering: La corrélation existe, cependant.

M. Dooley: Je ne serais pas intéressé non plus, même avec des mots comme «constat statistique»... Cela dépend beaucoup de l'effet de cette politique, s'il y en a un.

La présidence: Merci beaucoup. C'est très intéressant.

Nous souhaitons maintenant la bienvenue à notre prochain témoin. Le comité a beaucoup de questions à vous poser; si vous pouviez résumer ce que vous avez à dire, nous passerons ensuite aux questions.

Dre Denise Avard (présidente intérimaire, Institut canadien de la santé infantile): Tout d'abord, nous tenons à vous remercier de nous avoir invités de nous permettre de vous faire connaître certaines de nos préoccupations quant à la pauvreté chez les enfants.

En guise d'introduction, je pourrais peut-être vous dire un peu qui nous sommes. L'Institut canadien de la santé infantile est un organisme national indépendant et sans but lucratif qui vise à promouvoir la santé et le bien-être de l'enfance.

• 1950

[Traduction]

One of the ways we have tried to do this—there are many—is to try to form coalitions and work with interested individuals, both at the professional level as well as with the consumers. One of the things we did recently was to review the health status of children in Canada and publish a book called *The Health of Canada's Children*. Through that activity we got the message loud and clear about the relationship between poverty and health problems of children in Canada. We could see it in three ways, and I put it all under the heading of poverty.

One way was to use an income-related indicator. Another was to look at the native health problem—again, we are in some way touching an undercurrent of poverty. The final one was to look at regional differences. In terms of the health status of children we saw that not all provinces were doing so well. Certain provinces stood out, again suggesting some possible inequalities.

Having said that we are here today to underline that and to underline one aspect of a health indicator. There are many aspects to a child's health but one that we feel is very important is low birth weight. We are starting at the beginning of the life of a child and the consequences of being born under weight are long term. If we could prevent low birth weight we might also create a cascade of events for the better. This is the reason we are focusing only on low birth weight.

I will not go into the statistics because they are in the brief. If you want to get at the data that support the premise and the points we are raising here. . .the impact of poverty and low birth weight. . .a lot of the figures are there.

The relationship between poverty and low birth weight is not an easy one to explain. It is not a cause–and–effect relationship where you can point to money or nutrition or smoking. It is a combination of all those factors that seems to have an impact on low birth weight, and perhaps reflect a poverty scenario.

Another point is that we are speaking about a very costly problem, not just in the Canadian situation but in most countries of the world, and I mean costly in a dollar sense. Because of low birth weight we are having a lot of intervention at the end of the scale, at the time of birth and surrounding birth, and we are seeing a lot of efforts put into neonatal intensive care units. These are effective but they are effective at a cost. For instance, a McMaster University study put the average cost of a low birth weight baby at about \$60,000, whereas a baby of average weight would be far less expensive. I cannot quote the figure, but it is certainly not in the \$60,000 range.

Une des méthodes que nous avons utilisées—parmi plusieurs—consiste à tenter de constituer des coalitions et de travailler avec des personnes intéressées, tant au palier des professionnels qu'à celui des consommateurs. Récemment, nous avons examiné l'état de santé des enfants du Canada et publié un livre intitulé *The Health of Canada's Children*. Cette activité nous a permis de très bien constater le rapport entre la pauvreté et les problèmes de santé des enfants du Canada. Nous pouvions le constater de trois façons, et j'ai tout mis sous la rubrique de la pauvreté.

La première façon consistait à utiliser un indicateur lié au revenu. La seconde était d'examiner le problème de santé des autochtones—encore une fois, nous touchons en quelque sorte un courant sous-jacent de pauvreté. La dernière méthode était l'étude des disparités régionales. Au chapitre de l'état de santé des enfants, nous avons constaté que les provinces ne vont pas toutes aussi bien. Certaines provinces se démarquent, ce qui laisse croire encore une fois à une possible inégalité.

Cela étant dit, nous sommes ici aujourd'hui pour souligner cela et pour souligner un des aspects d'un indicateur de santé. La santé des enfants comporte de nombreux aspects, mais l'un de ceux qui nous semblent très importants est l'insuffisance du poids à la naissance. C'est le début de la vie de l'enfant et les conséquences d'un poids insuffisant à la naissance se font sentir à long terme. Si nous pouvions empêcher cette insuffisance, nous pourrions également créer une cascade d'événements de bon augure. C'est pourquoi nous nous concentrons uniquement sur l'insuffisance du poids à la naissance.

Je ne donnerai pas de statistiques, car elles sont dans le mémoire. Si vous désirez les données qui appuient cette hypothèse et ce que nous disons ici. . l'effet de la pauvreté et de l'insuffisance du poids à la naissance—vous y trouverez beaucoup de chiffres.

Il n'est pas facile d'expliquer le rapport entre la pauvreté et l'insuffisance du poids à la naissance. Il ne s'agit pas d'un rapport de causalité avec l'argent, la nutrition ou le tabagisme. C'est la combinaison de tous ces facteurs qui semble se répercuter sur l'insuffisance du poids à la naissance, et qui traduit peut-être un état de pauvreté.

En outre, nous parlons ici d'un problème très coûteux, pas seulement au Canada mais dans la plupart des pays, et j'entends coûteux en dollars. En raison de l'insuffisance du poids à la naissance, il y a beaucoup d'interventions au bout de l'échelle, au moment de la naissance et de ce qui l'entoure, et nous consacrons beaucoup d'efforts aux unités de soins intensifs néonatals. Elles sont efficaces, mais cette efficacité a un prix. Par exemple, selon une étude de l'université McMaster, le coût moyen d'un bébé souffrant d'insuffisance de poids à la naissance est d'environ 60,000\$, tandis qu'un bébé de poids moyen est beaucoup moins coûteux. Je ne peux donner le chiffre, mais il n'est certainement pas de l'ordre de 60,000\$.

So cost is an important incentive to ask what we are doing with this money and whether we need to re-allocate it. We are dealing with a finite amount of money. If we put it into one stream then we are not putting it into another stream. Financially, I think it is an important reason.

The second important reason consists of all of what I would call the psychological, physical and developmental consequences of being born low birth weight. There are a lot of examples in the paper. For instance, we see higher mortality rates in infants who are born low birth weight. We see more congenital anomalies in infants who are born low birth weight. The risk of cerebral palsy is much higher in infants who are born low birth weight. The risk of being rehospitalized for respiratory illness is greater. The list goes on and on.

How do we solve this problem, what are some of the solutions? My colleague Dr. Cheryl Levitt will share with you some of the perspectives that we are trying to promote, some of the solutions.

• 1955

Dr. Cheryl Levitt (Member, Board of Directors, Canadian Institute of Child Health): I would like to share with you the historic approach to perinatal care. I believe it deals with low birth weight in a much more biomedical way than we believe would be ultimately the most effective, and probably the most cost-effective.

Generally, people who are pregnant will go to see a clinic or a physician where they may be one of 60 patients being seen in a morning. As one of 60 patients it is difficult to focus on psycho-social issues—alcohol, smoking, issues relating to economic and social situations, and lifestyle issues. As a result, these issues are seldom addressed.

Of course, some of the most busy medical situations are those of the highest risk, where poor people are being seen *en masse* or there is less access to care, such as in the North.

In those situations often the payment schedule for the nurses and physicians is not designed to facilitate a more comprehensive, holistic approach to patient care. The intention is to identify medical risks and to try to ensure that these babies are born alive, to the best of our ability.

The long-term effects of what preceded the causes of low birth weight are not necessarily addressed at all. There are few interventions pre-conceptionally in the schools. Few interventions occur through peer counselling groups, grandmother groups, that kind of thing, communities that may be more responsive to their peers. There is little training of health professionals to address these issues.

I am staying right now in Quebec, so I can talk about a few experiences going on over there. Multiple experiences are happening in Quebec and in other provinces that have identified low birth weight as a priority area to address in preventing perinatal complications.

[Translation]

Le coût devrait donc nous porter à nous demander ce que nous faisons de cet argent et s'il faut le réaffecter. Les fonds ne sont pas inépuisables. Si nous les mettons quelque part, nous ne les mettons pas ailleurs. Financièrement, j'estime que c'est là une raison importante.

La seconde raison importante comprends ce que j'appellerais les conséquences psychologiques, physiques et développementales de l'insuffisance du poids à la naissance. Il y a beaucoup d'exemples dans le document. Par exemple, nous constatons un taux de mortalité plus élevé pour les enfants souffrant d'insuffisance de poids à la naissance. Nous constatons également un plus grand nombre d'anomalies congénitales chez ces enfants. Le risque de paralysie cérébrale est beaucoup plus élevé. Le risque d'être réhospitalisé à cause d'une maladie respiratoire est plus élevé. Et j'en passe.

Comment résoudre ce problème, quelles sont les solutions possibles? Ma collègue, le Dre Cheryl Levitt, vous communiquera certains des points de vue que nous voulons promouvoir, certaines des solutions.

Dre Cheryl Levitt (membre, conseil d'administration, Institut canadien de la santé infantile): J'aimerais vous parler de la façon dont on a toujours abordé les soins périnatals. J'estime que nous nous attaquons à l'insuffisance du poids à la naissance d'une façon beaucoup plus biomédicale que celle qui, selon nous, serait en dernière analyse la plus efficace, et probablement la plus rentable.

En général, la femme enceinte s'adresse à une clinique ou à un médecin, où elle peut figurer parmi une soixantaine de patientes examinées au cours de la même matinée. Vu le nombre, il est très difficile de se concentrer sur les questions psychosociales—l'alcool, le tabac, la situation économique et sociale, le mode de vie. C'est pourquoi on s'intéresse rarement à ces questions.

Naturellement, certaines des situations où les médecins sont le plus occupés sont celles qui comportent les risques les plus élevés, les cas où les pauvres sont vus en masse ou les cas où les soins sont moins faciles d'accès, comme dans le Nord.

Dans ces situations, le barème de rémunération des infirmières et des médecins est rarement conçu de façon à faciliter une approche plus complète et plus globale. Nous visons à reconnaître les risques médicaux et nous faisons de notre mieux pour veiller à ce que ces bébés naissent vivants.

On ne s'occupe pas nécessairement des effets à long terme de ce qui a précédé les causes de l'insuffisance du poids à la naissance. Il y a peu d'interventions préconceptionnelles dans les écoles. Il y a peu d'interventions par des groupes d'entraide, des groupes de grands-mères, des choses de ce genre, des localités qui s'occupent davantage de ces gens. Les professionnels de la santé ne sont guère formés pour s'occuper de ces problèmes.

J'habite actuellement au Québec et je peux donc parler de certaines expériences qui s'y font actuellement. Il se fait de nombreuses expériences au Québec et dans d'autres provinces qui ont donné la priorité à l'insuffisance du poids à la naissance pour la prévention des complications périnatales.

In Quebec I can talk about three experiences occurring right now. One is at the Montreal Diet Dispensary. The Diet Dispensary has been set up to provide nutritional counselling to women in need. An evaluation of the consequences of this nutritional counselling has not truly been done. It is difficult to assess, but the general gut feeling is that this place is having a real impact on women who require nutritional guidance and assistance.

The study they anticipate doing right now is to look at teenage pregnancies and those who have been through the Montreal Diet Dispensary and to compare those with women who have not been through the Montreal Diet Dispensary to see whether the Diet Dispensary itself has an impact on low birth weight.

Of course, the Diet Dispensary is just an access to multiple other services. By discussing nutritional issues you have a door open to discussing multiple other issues affecting that person's well-being and their baby's well-being.

The second is the Montreal General Hospital. DSC is planning a study whereby they are instituting preconceptional risk assessment through questionnaires in a number of high-risk areas in order to evaluate whether the interventions they undertake will in the long-term have an impact on low birth weight.

Finally, you probably are all aware of the CLSC projects of eggs, milk and oranges being provided through some CLSCs in Montreal, where the impact of this kind of nutritional assistance is being evaluated to see whether it affects low birth weight.

Throughout Canada and the United States multiple efforts are being made to address low birth weight in a more holistic, comprehensive manner. I think one of the problems having been addressed, seeing the pregnant women in terms of a truly biomedical model rather than a total bio-psycho-social model, is the way in which we now have to look at successful interventions for the solution to poverty and low birth weight.

• 2000

We have to introduce a team approach. We have to ensure that we are involving both socio-economic as well as medical interventions when addressing this. We also have to ensure that peer and community are involved as well, in order to make it credible. Whether or not financial assistance is going to make an impact on the issue of low birth weight is still to be seen.

I will ask Denise to complete this presentation by talking about some of the other interventions that we anticipate being helpful in addressing the issue of poverty and low birth weight.

Dr. Avard: Often in trying to address the poverty question, the question of income is certainly one that is raised as perhaps providing the solution. I think it does not do any harm; there will no doubt about that.

What I have seen happening, particularly in programs in France and in programs in some of the Scandinavian countries, is that the approach is an income-related one in that the services having an impact on the education—for

[Traduction]

Au Québec, je peux parler de trois expériences actuellement en cours. La première est le Dispensaire diététique de Montréal, qui fournit des conseils diététiques aux femmes dans le besoin. On n'a pas véritablement évalué les conséquences de ces conseils diététiques. Elles sont difficiles à évaluer, mais le sentiment général est que ce dispensaire a un effet réel sur les femmes qui ont besoin d'orientation et d'aide en matière de nutrition.

On a l'intention d'étudier les grossesses d'adolescentes et de comparer celles qui ont utilisé le Dispensaire diététique de Montéal à celles qui ne l'ont pas fait pour voir si ce dispensaire a un effet sur l'insuffisance du poids à la naissance.

Bien sûr, le Dispensaire diététique est tout simplement un point d'accès à de nombreux autres services. Parler de questions d'alimentation ouvre la porte à la discussion de divers autres facteurs qui influencent le bien-être de la femme et de son bébé.

La seconde expérience a lieu à l'Hôpital général de Montréal. Le DSC prépare une étude dans laquelle on évaluera le risque préconceptionnel au moyen de questionnaires dans certains secteurs à haut risque afin de déterminer si les interventions auront à long terme un effet sur l'insuffisance du poids à la naissance.

Enfin, vous êtes probablement tous au courant des projets de certains CLSC de Montréal qui fournissent des oeufs, du lait et des oranges et évaluent l'effet de cette aide alimentaire sur l'insuffisance du poids à la naissance.

Partout au Canada et aux États-Unis, on fait de multiples efforts pour s'attaquer à l'insuffisance du poids à la naissance d'une façon plus globale et complète. Nous nous sommes donc attaqués à l'un des problèmes, le fait que l'on considère la femme enceinte d'après un modèle strictement biomédical plutôt que d'après un modèle global, bio-psycho-social; c'est en ce sens qu'il faudra maintenant intervenir pour résoudre les problèmes de pauvreté et d'insuffisance du poids à la naissance.

Il nous faut adopter une démarche d'équipe. Il nous faut prendre soin de faire intervenir les services socio-économiques aussi bien que médicaux. Il nous faut également veiller à ce que les pairs et la collectivité soient également impliqués, pour que cet effort soit crédible. Il reste à voir si l'aide financière aura un effet sur l'insuffisance du poids à la naissance.

Je demanderais à Denise de terminer cet exposé en parlant de certaines des autres interventions dont nous croyons qu'elles pourraient être utiles dans la lutte contre la pauvreté et l'insuffisance du poids à la naissance.

Dre Avard: Lorsqu'on parle de pauvreté, on se tourne souvent du côté du revenu comme solution. Certes, il ne fait aucun doute qu'il n'y a pas de mal à cela.

Ce que j'ai pu constaté, surtout en France et dans certains pays scandinaves, c'est que la démarche est liée au revenu; en effet, les services qui ont des répercussions sur l'éducation—par exemple, l'accès à l'éducation, les garderies,

instance, having access to education or day care services or food or certainly a guaranteed health service—all these facilitate the experience of a pregnant mother. Employment opportunities, as well, where at least the woman's leave of absence during pregnancy is facilitated or a guaranteed income during the pregnancy.

These programs in France have helped tremendously to reduce ultimately the number of low birth weight babies born, so I think income does have an impact. It has an impact through several avenues and from that point of view, I would say it is important, but yet not the solution. It has to be co-ordinated.

Mr. Axworthy: First of all, thank you for your presentation and the suggestions you make.

I hope this does not sound too simplistic, but if you were to have an opportunity to tell the federal government what it should do with respect to low birth weight, and fairly immediately, what measures do you think they would take? I guess what you are suggesting from your presentation is that, as with all issues of poverty, there are no panaceas or simple answers and that we need to take a more holistic approach. But in terms of the federal government's responsibility or role or scope, what would you suggest it should do?

Dr. Avard: One would be a greater awareness manifested through greater attention to social programs—perhaps not through greater medical intervention but through greater efforts to support pregnant women through employment programs, through day care programs, through the basic social service programs.

I think the answers to trying to solve the low birth weight problem lie much more in the social and the environmental concerns than they lie in higher technology, in more specialists, in more hospitals.

I think we have had a go at that. This is why I was giving you some of the figures on the cost—we also realize the cost attached to these, but the nature of this problem has its roots in socio—environmental factors.

Dr. Levitt: The issue of low birth weight is not just around the time of delivery. It is something that occurs from preconception all the way into parenting and new babies. In fact, there are studies occurring right now showing that in the postpartum phase some of the interventions that occur may have an impact on the second or third or fourth pregnancy. There, the federal government could play an important role in promoting the issue of professional and lay education. I think programs and projects could address nutrition, smoking, alcohol, drug use and other educational issues in the schools, in other important areas, such as family planning clinics.

[Translation]

l'alimentation ou un service médical garanti—tout cela facilite la vie de la femme enceinte. Les possibilités d'emploi également, au moins les congés de maternité ou un revenu garanti pendant la grossesse.

En France, ces programmes ont beaucoup aidé à réduire le nombre de bébés souffrant d'insuffisance du poids à la naissance, de sorte que j'estime que le revenu a un certain effet. Cet effet se fait sentir de plusieurs façons et, de ce point de vue, je dirais qu'il est important, mais que ce n'est pas encore la solution. Il faut une coordination.

M. Axworthy: Je voudrais tout d'abord vous remercier de votre exposé et des propositions que vous faites.

J'espère que cette question ne paraîtra pas trop simpliste, mais si vous aviez la possibilité de dire au gouvernement fédéral ce qu'il devrait faire quant à l'insuffisance du poids à la naissance, et dans les meilleurs délais, quelles mesures recommanderiez-vous? Si je comprends bien le sens de votre exposé, dans toutes ces questions de pauvreté, il n'y a pas de panacée ni de réponse simple, et il nous faut adopter une démarche plus globale. Mais en ce qui concerne les obligations, les fonctions ou le rôle du gouvernement fédéral, qu'est-ce que vous recommanderiez?

Dre Avard: Tout d'abord une plus grande sensibilité, qui se manifesterait par une plus grande attention accordée aux programmes sociaux—peut-être pas une intervention médicale plus importante, mais des efforts plus importants pour venir en aide aux femmes enceintes au moyen de programmes d'emploi, de programmes de garderie, des programmes fondamentaux de service social.

Je crois que la solution de l'insuffisance du poids à la naissance tient davantage à des préoccupations sociales et environnementales qu'à la haute technologie, à l'augmentation du nombre de spécialistes et d'hôpitaux.

Nous avons essayé cela. C'est pour cela que je vous donnais des chiffres sur le coût—nous comprenons aussi que ces moyens coûtent de l'argent, mais ce problème a des racines dans les facteurs socio—environnementaux.

Dre Levitt: Le problème de l'insuffisance du poids à la naissance ne se présente pas uniquement au moment de l'accouchement. C'est un problème qui prend racine avant la conception et qui va jusqu'à la façon d'élever les nouveaux bébés. En fait, certaines études actuellement en cours révèlent que dans la phase postpartum, certaines interventions peuvent avoir des répercussions sur la deuxième, la troisième ou la quatrième grossesse. Le gouvernement fédéral pourrait jouer un rôle important en matière d'éducation des professionnels et du public. Je crois que les programmes et les projets devraient porter sur l'alimentation, le tabagisme, l'alcool, l'usage des drogues et d'autres questions éducatives dans les écoles, et dans d'autres domaines importants comme les cliniques de planification familiale.

• 2005

[1ra

I know in poor communities—and I tend to repeat this in terms of peer guidance—it is often not the medical profession or the educational profession that has an impact on the community. Rather, the elders of the community have an impact. Perhaps some of the interventions need to be directed toward those people. I think the federal government could facilitate this kind of process in some way.

The other thing is that although I know health payment is not the jurisdiction of the federal government but of provincial governments, some guidance. . .in geriatric care in Quebec, for example, in order to ensure that physicians on a fee-for-service basis are providing a more comprehensive, holistic approach to geriatric patients, the fee schedule has been set up so that you get paid more for seeing someone over 65 years of age.

I think there can be some incentives for health professionals to provide more comprehensive care to people who need it. For example, if you are working in a poorer community, there should be an incentive to stimulate and inspire you to educate those people, not in a paternalistic sense but in a comprehensive sense. I think there can be some guidance in that area.

Of course, the issue of family allowance is a federal jurisdiction. Bringing family allowance up so that it is providing some kind of support for pregnant women rather than only providing support after they are pregnant is an important intervention that may have an impact. Certainly the French experience shows this does have an impact on low birth weight. Women are then able to buy food and to provide a kind of environment for their babies before they are born.

Mr. Axworthy: You suggested that a low birth weight birth costs something around \$60,000. Clearly there is large room for preventive measures to be taken, presumably to save that \$60,000, aside from the important issue of the effects on families, the children and the mothers.

I suppose this is in many ways a silly question, but why do governments not do this? It is an issue that arises in the context of both health and welfare responsibilities of the federal government to show some leadership, as you suggest, in terms of how you make sure both health and welfare funds are used more effectively. Rather than wait for a mother to give birth to a low birth weight child, it is in everybody's interests, including the government's fiscal interests, to ensure that money be spent more preventatively and more wisely.

Do you have any sense of why this is so difficult to do, or why it appears so difficult?

[Traduction]

Je sais que dans les localités pauvres—et j'ai tendance à parler encore ici de conseils donnés par les pairs—ce sont rarement les professionnels de la santé ou de l'éducation qui ont un effet sur la collectivité. Ce sont plutôt les aînés. Peut-être faudrait-il des interventions s'adressant à ces personnes. J'estime que le gouvernement fédéral pourrait faciliter ce processus d'une façon ou d'une autre.

De plus, même si je sais que le paiement des soins de santé ne relève pas du gouvernement fédéral mais des gouvernements provinciaux, une certaine orientation... Au chapitre des soins gériatriques au Québec, par exemple, pour veiller à ce que les médecins rémunérés à l'acte adoptent une démarche plus complète et globale envers les patients gériatriques, le barême des honoraires prévoit une rémunération plus élevée pour les patients de plus de 65 ans.

Je crois qu'il est possible de trouver des mesures incitatives pour pousser les professionnels de la santé à assurer des soins plus globaux aux personnes qui en ont besoin. Par exemple, si vous travaillez dans une collectivité pauvre, on devrait vous inciter à éduquer la population, non pas de façon paternaliste mais de façon globale. J'estime qu'il peut y avoir une certaine orientation à cet égard.

Bien sûr, la question des allocations familiales est de compétence fédérale. Verser les allocations familiales pour venir en aide aux femmes quand elles sont enceintes et non pas uniquement après qu'elles sont mères constituerait une intervention importante qui pourrait avoir un effet. L'expérience de la France révèle que cette mesure a un effet sur l'insuffisance du poids à la naissance. Les femmes sont ainsi en mesure d'acheter des aliments et d'assurer un meilleur environnement à leurs enfants avant leur naissance.

M. Axworthy: Vous avez dit que l'insuffisance du poids à la naissance coûte environ 60,000\$. Il y a manifestement beaucoup de place pour des mesures préventives, ce qui permettrait vraisemblablement d'épargner ces 60,000\$, sans parler de la question importante des effets sur les familles, les enfants et les mères.

J'imagine que c'est là une question plutôt stupide à de nombreux égards, mais pourquoi les gouvernements ne le font-ils pas? C'est un problème qui se pose dans le cadre des fonctions du gouvernement fédéral en matière de santé et de bien-être social. Il pourrait faire preuve de leadership, comme vous le proposez, pour assurer une utilisation plus efficace des fonds destinés à la fois aux services médicaux et au bien-être social. Au lieu d'attendre que la mère donne naissance à un enfant de poids insuffisant, il est de l'intérêt de tout le monde, y compris de l'intérêt financier du gouvernement, de veiller à ce que les fonds soient dépensés d'une façon plus sage et plus préventive.

Comment expliquez-vous que cela soit si difficile à réaliser, ou semble l'être?

Dr. Avard: I might have two explanations. One is a bit philosophical. We have placed more emphasis on reducing illness rather than promoting health—the glass half full or half empty. As a society, if generally we had an interest in promoting health, then we would not be dealing with this problem. That is perhaps one explanation.

Another one is also short-sighted. Maybe through a process of specializing we have created packages. For instance, when a baby is born we have kept it alive; the work is completed, and we do not follow up. We do not see our role as having a great continuum. It is up to someone else to pick up. The other person may not be aware of the beginning. This is really staccato. One of the solutions, as Cheryl was pointing out, would be the continuum. It is not just at the time of birth and pregnancy, it is pre-pregnancy as well. We need to be thinking long-term before.

• 2010

Dr. Levitt: There are about 21,000 low birth weight babies born in Canada every year, and we are not going to get rid of all the low birth weight babies no matter what the intervention is. In the best scenarios we can reduce it by about 1%, which we would like to do.

I think this adds up to be a lot of dollars in a national sense and in a provincial sense. Many of the provincial governments have identified low birth weight as a priority area, as I mentioned earlier, that it is not going to go away.

My belief is that these kinds of interventions will have an impact on childhood poverty in multiple senses. If you can change the people's approach to nutrition, smoking and drinking, and empower them in some way to be able to take control of the dollars they have and utilize them in an effective way, you may be able to have an impact generally on life expectancy and health in general, and on safety and other issues that are causing major problems in children.

Health promotion and prevention is not a new idea. It just is not easy to research and sexy enough to see an immediate effect; it takes years to see the effect of this.

The Chair: When I was on the Hospital Council of Metropolitan Toronto, I was involved with a perinatal care program that was established under their auspices and your presentation reminded me of many of the statistics. However, they felt it was primary prevention because it was intended not just to look after the low birth weight infant but to prevent low birth weight infants. The system, as set up, was supposed to have referrals to the centre from across the feeding area of Metropolitan Toronto and so on to these special perinatal units.

Have you seen any examples in Canada where this has actually resulted in low birth weight improvements?

[Translation]

Dre Avard: Je pourrais avancer deux explications. La première est plutôt philosophique. Nous avons mis d'avantage l'accent sur les soins aux malades que sur la promotion de la santé—le verre à moitié vide ou à moitié plein. Si notre société dans son ensemble s'intéressait à la promotion de la santé, nous n'aurions pas à faire face à ce problème. C'est là peut-être une première explication.

La seconde n'a également pas une très grande portée. Il se peut que la spécialisation ait créé un cloisonnement. Par exemple, une fois qu'un bébé est né et que nous l'avons gardé en vie, nous considérons notre travail comme terminé et nous n'assurons pas de suivi. Nous ne situons pas notre rôle dans un continuum. C'est quelqu'un d'autre qui doit prendre la relève. Cette autre personne ne sera peut-être pas au courant du début. C'est une suite d'interventions ponctuelles. L'une des solutions, comme l'a fait remarquer Cheryl serait le continuum. On ne doit pas seulement intervenir au moment de la naissance ou de la grossesse, mais aussi avant la grossesse. Nous devons y penser longtemps avant.

Dre Levitt: Il y a environ 21,000 nouveaux-nés présentant une insuffisance pondérale chaque année au Canada et nous ne réussirons pas à éviter cela totalement, quel que soit le niveau d'intervention. Dans le meilleur des cas, nous pouvons réduire ce nombre d'environ 1 p. 100, ce que nous aimerions faire.

Cela signifie des sommes considérables du point de vue national et du point de vue provincial. Pour de nombreux gouvernements provinciaux, l'insuffisance de poids à la naissance est un problème jugé prioritaire qui, comme je l'ai dit, tout à l'heure, ne va pas disparaître.

D'après moi, ce genre d'interventions peut avoir une incidence sur la pauvreté chez les enfants à plusieurs égards. Si l'on parvient à changer l'attitude des gens à l'égard de l'alimentation, du tabac et de l'alcool et à leur permettre d'une façon ou d'une autre de prendre le contrôle des sommes dont ils disposent pour les utiliser efficacement, il est peut-être possible d'influencer l'espérance de vie et la santé en général, ainsi que la sécurité et les autres questions qui provoquent des problèmes majeurs pour les enfants.

La promotion de la santé et la prévention ne sont pas des idées nouvelles. C'est un domaine où la recherche n'est pas facile et où les effets ne peuvent pas se faire sentir immédiatement; il faut attendre des années.

La présidence: Lorsque j'étais membre du Hospital Council of Metropolitan Toronto, je m'occupais d'un programme de soins périnatals qui avait été mis sur pied sous l'égide du conseil, et votre exposé m'a rappelé de nombreuses statistiques. On considérait cependant la prévention comme primordiale car il fallait non seulement s'occuper des nourrissons de poids insuffisant à la naissance mais surtout prévenir cette situation. Selon le système qui avait été établi, des personnes devaient être renvoyées au centre par les différents secteurs d'alimentation du Grand Toronto et devaient être acheminées vers ces unités périnatales spéciales.

Avez-vous trouvé des cas au Canada où cela a permis d'améliorer le poids à la naissance?

La pauvreté

[Texte]

Dr. Avard: May I ask you for a clarification. The referrals to the perinatal centre were from the hospital to a high-risk centre?

The Chair: Doctors and hospitals in the periphery.

Dr. Avard: And was this during the pre-natal period?

The Chair: It is still in place.

Dr. Avard: Or at the time of birth?

The Chair: During the pre-natal period, as soon as it came to the attention of the doctor or hospital that they had a high-risk patient—also public health, which is right out in the community.

Dr. Levitt: One of the causes of low birth weight associated with poverty is premature labour. Identifying women who have had a low birth weight baby before, born prematurely, is a very important job and one of the areas in which you would refer to a high-risk unit.

A lot has been studied about educating people who have had a low birth weight baby to identify the signs of premature labour early on and be able to thus get early intervention to prevent the labour from continuing. That is one of the areas in which a high-risk unit would play a very important role in that they do regular examinations and follow-up of these kind of women.

The Chair: I am just asking if you have seen any evidence that these systems work, because I suspect that what in fact may be happening is more pregnancies are being saved and more women who have difficulties during pregnancy are being dealt with and that we have a system in which you probably never. . .you can have more children born, but the incidence of low birth weight may be—

Dr. Levitt: The neo-natal unit does a good job.

The Chair: Yes, and just different examples I am aware of where people who could not have children and kept losing pregnancies are now able to have pregnancies, but probably your end results are not going to show a very significant difference in the low birth weight statistics.

• 2015

Dr. Levitt: The very low birth weight statistics have increased because of course we are now able to save babies from 23 weeks onwards. The statistics have gone up, but all we are really doing is saving younger babies, and of course it is costing a great deal.

When you look at the causes of those very low birth weight babies, the issue of poverty is connected. We really do not know the exact cause, but we know that there is a relationship between poverty, smoking, alcohol and nutrition. The theory is that if we can do something in a preventive sense to reduce that morbidity then the number of very low birth weight babies will decrease. This has been demonstrated in countries such as Scandinavia and Holland where the

[Traduction]

Dre Avard: J'aimerais vous demander une précision. Ce sont les hôpitaux qui envoyaient ces personnes au centre périnatal, un centre pour personnes à haut risque?

La présidence: Les médecins et les hôpitaux de toute la région.

Dre Avard: Était-ce pendant la période prénatale?

La présidence: Le système existe toujours.

Dre Avard: Ou au moment de la naissance?

La présidence: Pendant la période précédant la naissance, dès que le médecin ou le personnel de l'hôpital se rendait compte qu'il s'agissait d'une patiente à haut risque—et aussi les membres du service de santé publique, qui se trouvent au sein même des collectivités.

Dre Levitt: L'une des causes de l'insuffisance pondérale à la naissance associée à la pauvreté est l'accouchement prématuré. Si les femmes ont déjà eu un bébé présentant une insuffisance pondérale à la naissance et né prématurément, il est très important de le savoir, et c'est l'un des cas où la patiente doit être envoyée dans un service pour personnes à haut risque.

Beaucoup d'études ont été faites sur les façons d'éduquer les personnes ayant eu un bébé de poids insuffisant à la naissance pour leur apprendre à détecter tôt les signes de l'accouchement prématuré afin que l'on puisse intervenir rapidement pour empêcher le travail de se poursuivre. C'est l'un des domaines où un service pour personnes à haut risque peut jouer un rôle très important en examinant régulièrement et en suivant ce type de femmes.

La présidence: Je voudrais simplement savoir si ce système semble fonctionner, d'après ce que vous avez observé, car j'imagine que l'on parvient ainsi à mener plus de grossesses à terme, à s'occuper convenablement des femmes ayant des difficultés au cours de leur grossesse et qu'il n'arrive probablement jamais... il naît peut-être davantage d'enfants mais l'incidence de l'insuffisance pondérale à la naissance peut être...

Dre Levitt: L'unité néonatale fait un excellent travail.

La présidence: Oui, et il y a plusieurs exemples; je connais des personnes qui ne pouvaient pas avoir d'enfants, faisaient des fausses-couches répétées et qui peuvent maintenant avoir une grossesse normale; mais il n'y aura sans doute pas de différence marquée dans les chiffres sur l'insuffisance de poids à la naissance dans vos résultats.

Dre Levitt: Le nombre d'enfants ayant un poids très bas à la naissance a augmenté parce que nous réussissons maintenant à sauver les bébés à partir de 23 semaines. Les chiffres ont augmenté mais en fait, c'est parce que nous sauvons des bébés encore plus jeunes, et cela coûte naturellement très cher.

Si l'on se penche sur les causes de cette insuffisance pondérale à la naissance, on voit qu'il existe un lien avec la pauvreté. Nous ne connaissons pas la cause exacte mais nous savons qu'il y a un rapport entre la pauvreté, la consommation de tabac et d'alcool et la nutrition. La théorie veut que si l'on réussit par la prévention à réduire cette morbidité, le nombre de nourrissons de poids très insuffisant à la naissance va diminuer. Cela a été démontré dans des

results are much better than they are in Canada, and where the standard of living is higher than in Canada.

So it is not as though we are coming from left field with this idea. There are certain countries where it has been shown that those—

The Chair: I am making a different point. I heard the same presentation 10 years ago. The systems are in place in Metropolitan Toronto but I do not think the the statistics have changed. It has become larger. People who were previously having abortions are now having children. You are getting a larger and larger group of people having children.

Dr. Avard: To understand the statistics, when we describe very low birth weight as being less than 1,500 grams, the number of those born has not changed. What we are saying is that the number of those who are still alive has changed because of the intensive care.

The overall proportion of low birth weight babies has not changed over time. We have seen tremendous drops in infant mortality and other indicators, but the percentage of low birth weight babies born in this country in the last 15 years has been static. We have remained at about 5.6% or 6%. This is a bit of a question. As you say, we have been intervening with high risk centres and so on. However, these are not having an impact on the proportion of low birth weight babies, so perhaps the root problems are outside of the medical realm. Perhaps the medical services are not providing the answers to the problem. Perhaps that is why there is so little impact on the proportion.

Dr. Levitt: As well, although spontaneous abortion as such is not related to low birth weight, multiple pregnancy is related to low birth weight and those women who are having fertility drugs and multiple pregnancies are increasing the statistics in low birth weight survivors, which is an enormous cost.

The Chair: Thank you, it was a very interesting presentation.

• 2019

[Translation]

endroits comme les pays scandinaves et la Hollande, où les résultats sont bien meilleurs qu'ici au Canada et où le niveau de vie est plus élevé qu'au Canada.

Il ne faut donc pas croire que c'est une idée tout à fait nouvelle. Il a été prouvé dans certains pays que ceux. . .

La présidence: Je voudrais ajouter une observation. J'ai entendu le même exposé il y a 10 ans. Les systèmes sont en place dans le Grand Toronto mais je ne crois pas que les statistiques aient changé. Les chiffres ont augmenté. Les personnes qui auparavant se faisaient avorter ont maintenant des enfants. De plus en plus de gens ont des enfants.

Dre Avard: Entendons-nous bien, nous avons expliqué que le poids qualifié de très faible à la naissance était inférieur à 1,500 grammes mais le nombre de nouveaux-nés n'a pas changé. C'est le nombre de nourrissons ayant survécu qui a changé grâce aux soins intensifs.

La proportion d'ensemble des nourrissons de poids insuffisant à la naissance n'a pas changé avec le temps. Nous avons observé une chute importante dans la mortalité infantile et pour d'autres indicateurs, mais le pourcentage de nouveaux-nés de poids insuffisant à la naissance au cours des 15 dernières années est resté le même. Nous sommes toujours à environ 5.6 ou 6 p. 100. Il y a là un certain problème. Comme vous le dites, nous sommes intervenus au moyen des centres pour personnes à haut risque, etc. Cependant, cela n'a pas d'incidence sur la proportion d'enfants de poids insuffisant, et les racines du problème se situent peut-être à l'extérieur du monde médical. Les services médicaux ne sont peut-être pas la réponse au problème. C'est peut-être pour cette raison qu'il y a si peu de répercussion sur la proportion.

Dre Levitt: En outre, quoique l'avortement spontané ne soit pas lié à l'insuffisance de poids, il y a un rapport entre les grossesses multiples et l'insuffisance pondérale à la naissance, et les femmes qui font des grossesses multiples parce qu'elles ont suivi un traitement contre la stérilité font augmenter le nombre de nourrissons de poids insuffisant à la naissance ayant survécu, ce qui représente un coût énorme.

La présidence: Merci, votre exposé était très intéressant.

• 2029

The Chair: Welcome to our committee. If you just proceed with your brief we will get into our discussion.

Mr. Harvey Lazar (Deputy Chairman, Economic Council of Canada): On behalf of the Economic Council, Madam Chairman, I would like to thank you for the opportunity to appear before your subcommittee.

La présidence: Bienvenue à notre comité. Si vous voulez bien nous présenter votre mémoire, nous passerons ensuite à notre discussion.

M. Harvey Lazar (vice-président, Conseil économique du Canada): Au nom du Conseil économique, madame la présidente, je voudrais vous remercier de nous donner l'occasion de comparaître devant votre sous-comité.

As you are probably aware, the council is a statutory body with a mandate to carry out economic research and to provide policy advice. It is independent. All of our research is available to the public; briefings we offer to the federal government. We also offer this to the provincial governments and to opposition parties at the provincial and federal levels. So in everything we do we are basically transparent.

Our council's research is focused on the medium and long term; therefore, many of the issues we deal with are structural in nature. Over the last year or so we have published analysis and policy advice on such diverse topics as community development, labour markets, international finance, prairie agriculture—including within Saskatchewan—trade and adjustment, taxation, and fiscal policy. In the coming year we expect to publish work on immigration, competitiveness in trade, and the economic union.

• 2030

We have work underway on the economics of the health care system, the impact of Canada's educational system on economic performance, and aspects of social policy. I guess it is this last one on social policy that brings us to your subcommittee this evening.

We have some work underway on poverty and related income security programs. Much of what we will be presenting tonight is focused on what economists unfortunately call "poverty dynamics". We will explain what we mean by that in a moment. In the months ahead we hope to be able to say more about the effectiveness of federal and provincial tax and transfer programs in relation to poverty.

One thing worth noting is that much of the council's ongoing and recent work, for example, on education, on labour markets, and on fiscal matters as well as the economic union, provide a relevant background for a consideration of poverty, including child poverty.

I do not know if you have had a chance to look at it, but we have provided you with a brief. If it is okay with you, I would ask David Beavis, director of our social policy project, to basically take you through the brief. I would suggest that you just stop him along the way to ask questions. He will effectively summarize the brief, if that is okay.

Mr. David Beavis (Senior Research Associate, Economic Council of Canada): As Harvey Lazar has noted, one of the current research projects of the council is a study on the related subjects of poverty and income security programs. The purpose of our submission to the subcommittee is to share with you some of the findings of this work on the premise that you may find it helpful in your investigation of child poverty.

Speaking to the main points of this submission, Madam Chairman, I would be pleased to respond to questions from members both during the presentation and afterwards, depending on the wishes of the members.

[Traduction]

Comme vous le savez sans doute, le Conseil est un organe statutaire qui a pour mandat d'effectuer des recherches économiques et de donner des conseils en matière de politique. Il est indépendant. Tous nos travaux de recherche sont à la disposition du public; nous organisons des séances d'information pour les membres du gouvernement fédéral. Nous le faisons également pour les gouvernements provinciaux et les partis d'opposition aux niveaux provincial et fédéral. Toutes nos activités sont donc parfaitement transparentes.

Nos recherches sont axées sur le moyen et le long terme; par conséquent, nous examinons de nombreuses questions de nature structurelle. Au cours de l'année passée, nous avons publié des analyses et des recommandations en matière de politique sur divers sujets comme le développement communautaire, les marchés du travail, la finance internationale, l'agriculture des Prairies—y compris en Saskatchewan—le commerce et l'adaptation, la fiscalité et la politique budgétaire. L'année prochaine, nous devons publier des travaux sur l'immigration, la concurrence dans le domaine commercial et l'union économique.

Nous avons une étude en cours sur l'économie du système de soins de santé, l'incidence du système éducatif canadien sur les résultats économiques et les aspects de la politique sociale. Je suppose que c'est ce dernier travail sur la politique sociale qui nous amène devant votre sous-comité ce soir.

Nous travaillons sur la pauvreté et les programmes de sécurité du revenu qui s'y rapportent. Une grande partie de ce que nous allons dire ce soir porte sur ce que les économistes appellent malheureusement «la dynamique de la pauvreté». Nous allons expliquer ce que nous entendons par là dans quelques instants. Au cours des mois à venir, nous espérons pouvoir en dire davantage sur l'efficacité, en ce qui concerne la pauvreté, des programmes fiscaux et de transfert fédéraux et provinciaux.

Il faut signaler qu'une grande partie des travaux récents et en cours du conseil, comme les études sur l'éducation, les marchés du travail, les questions budgétaires ou l'union économique, constituent une base intéressante pour se pencher sur la pauvreté, et la pauvreté dans l'enfance en particulier.

Je ne sais pas si vous avez eu l'occasion de l'examiner, mais nous avons préparé un mémoire à votre intention. Si vous le voulez bien, je voudrais demander à David Beavis, directeur de notre projet de politique sociale, de vous le présenter rapidement. Je vous proposerais de l'interrompre au fur et à mesure si vous avez des questions à poser. Il va résumer le mémoire, si vous n'y voyez pas d'inconvénients.

M. David Beavis (associé de recherche principal, Conseil économique du Canada): Comme l'a signalé Harvey Lazar, le Conseil a actuellement parmi ses projets de recherche une étude sur les questions liées de la pauvreté et des programmes de sécurité du revenu. Le mémoire que nous avons préparé pour le sous-comité vise à vous communiquer une partie des résultats de ce travail, qui sont susceptibles de vous aider dans votre examen de la pauvreté chez les enfants.

Je vais présenter les grandes lignes de ce mémoire, madame la présidente, et je me ferai un plaisir de répondre aux questions des membres du comité, pendant l'exposé et après, selon la préférence de chacun. Poverty

[Text]

In the introductory section of our submission, we highlight two particular objectives of our research. The first reflects our interest in obtaining a better understanding of what we refer to and what Harvey Lazar has referred as the "dynamics of poverty". This includes measures of the extent to which people move into and out of poverty, how long they stay poor, and various factors that may be associated with these transitions.

Such information will, in our view, provide valuable insights into the question of poverty and will result in more well-informed decisions on how to deal with this issue. Many of the findings in this regard flow from a unique new data base developed as part of this study, as described in our brief.

The second objective of our research is to assess the effectiveness of certain income security programs in terms of alleviating poverty. To this end we are currently examining the respective roles of unemployment insurance and social assistance in providing income security mainly to those not yet retired. Our submission includes a few of the early findings in this area.

While our work does not focus on child poverty per se, we have highlighted wherever possible the results that relate specifically to families with dependent children.

As a first step we attempt to provide a context for our discussion of the issue of poverty by looking at the overall distribution of income in Canada. Perhaps at the risk of reviewing information you may already have, page 3 summarizes some of the recent results from an international study on the distribution and redistribution of incomes in several countries.

In summary, this research suggests that the relative inequality found in disposable incomes in Canada in comparison with several European countries results not so much from the initial distribution of our private incomes, but reflects a less extensive effort by Canada than, say, the United Kingdom or Germany in terms of redistributing income.

In comparison with the United States, however, the distribution of income in Canada remains more equal both before and after taxes and transfers are taken into consideration.

There is mounting evidence that incomes have become more unequal over the 1980s in most industrialized countries, including Canada, although we have yet to see any negative impact on the overall incidence of poverty; the most recent data now available is for 1989. We think this is in part due to the continuing impact of the various mechanisms to redistribute income, which we refer to as the tax transfer system.

On page 4, figure 1, we illustrate this impact in terms of reducing the incidence of poverty for families with children relative to what it would have been without these taxes and transfers.

Turning over to page 5, we simply illustrate the dramatic differences between one-and two-parent families in terms of the incidence of poverty based on disposable incomes.

[Translation]

Dans l'introduction de notre mémoire, nous insistons sur deux objectifs particuliers de notre recherche. Tout d'abord, nous voulons réussir à mieux comprendre ce que signifie exactement ce que Harvey Lazar a appelé la «dynamique de la pauvreté». Cela comprend plusieurs éléments: dans quelle mesure devient-on pauvre et cesse-t-on de l'être, combien de temps le reste-t-on, et plusieurs facteurs pouvant être associés à ces transitions.

D'après nous, ces renseignements permettront de mieux comprendre le problème de la pauvreté et de prendre des décisions plus éclairées dans ce domaine. De nombreuses conclusions sur ce sujet proviennent d'une nouvelle base de données unique en son genre, mise au point dans le cadre de cette étude et que nous décrivons dans notre mémoire.

Le deuxième objectif de notre recherche est d'évaluer l'efficacité de certains programmes de sécurité du revenu pour soulager la pauvreté. Dans ce but, nous examinons actuellement les rôles respectifs de l'assurance-chômage et de l'aide sociale pour assurer la sécurité du revenu des personnes n'ayant pas encore pris leur retraite. Notre mémoire présente une partie des premiers résultats sur ce sujet.

Quoique notre travail ne soit pas axé sur la pauvreté chez les enfants en tant que telle, nous avons souligné dans la mesure du possible les résultats touchant particulièrement les familles ayant des enfants à charge.

Dans une première étape, nous tentons de situer notre discussion du problème de la pauvreté dans un contexte, en nous penchant sur la répartition du revenu au Canada. Au risque de reprendre des renseignements que vous avez peut-être déjà, je signale qu'à la page 3 se trouve un résumé de certains résultats récents d'une étude internationale sur la distribution et la redistribution du revenu dans plusieurs pays.

En résumé, ces recherches montrent que les inégalités relatives entre le Canada et plusieurs pays d'Europe en ce qui concerne le revenu disponible ne sont pas tellement liées à la distribution initiale de nos revenus privés, mais sont plutôt dues au fait que le Canada a fait de moins grands efforts que, par exemple, le Royaume–Uni et l'Allemagne, pour assurer la redistribution du revenu.

Par contre, par rapport aux États-Unis, la distribution du revenu au Canada est plus équitable aussi bien avant qu'après l'impôt et les transferts.

Il semble de plus en plus que les revenus soient devenus plus inégaux au cours des années 80 dans la plupart des pays industrialisés, dont le Canada, quoique nous n'ayons pas encore observé d'impact négatif sur l'incidence globale de la pauvreté; les données les plus récentes datent de 1989. Nous pensons que cela est dû en partie aux répercussions des divers mécanismes de redistribution du revenu, que nous englobons dans ce que nous appelons le système de transferts fiscaux.

À la page 4, figure 1, nous montrons comment cela contribue à réduire l'incidence de la pauvreté pour les familles avec enfants par rapport à ce qui se serait passé sans ces dispositions fiscales et ces transferts.

À la page 5, nous montrons simplement la différence considérable entre les familles monoparentales et les familles à deux parents, pour ce qui est de l'incidence de la pauvreté basée sur le revenu disponible.

• 2035

While these incidence figures tell us about the extent of poverty, other dimensions, we believe, are helpful in revealing its severity. One of these is the question of depth; more specifically, the extent to which the incomes of the poor fall below these poverty thresholds. This depth of poverty is illustrated in the chart on page 6 where we find that the average disposable income of poor single parents is somewhat less than for two parents who are poor.

It should be noted that these lines reflect the average depth of poverty, where some families will have incomes closer to the threshold and others will be farther away.

I would like to turn now to some of the new information coming out of our analysis of the dynamics of incomes and poverty.

First of all, we address the general question of the changes in family incomes at all levels. On page 7, in figure 4, we highlight the extent of these changes for both one–and two–parent families over the period of our analysis, which is 1982 to 1986.

If you look at the column on the left-hand side and look at the sections that are basically gray and add them together, we find that 45% of one-parent families changed relative positions in the income spectrum over five years. The corresponding figure for two-parent families is reflected in the right-hand side column and is 57%.

These early findings suggest a considerable volatility of family incomes at all levels, an image that we are currently refining through further analysis. Moreover, we find that this volatility extends down to those with the lowest incomes. As a result, when we counted those who are poor, using the Statistics Canada low-income cut-offs, at any time over this period of 1982 to 1986, we found almost twice as many Canadians were poor at some time over five years as we saw poor in any one year.

If I turn that around a bit and say when we take stock of the poor in any given year, we are measuring not only those who continue to be poor every year, but we also see those who move into and out of poverty each and every year.

These dynamics can be summarized by examining the proportions of the population who are poor for specific periods of time, such as one year, two years, etc. Figure 5 on page 8 of our submission illustrates these measures of duration of poverty for the non-elderly population.

Clearly the severity of poverty—at least as measured by this duration—varies dramatically. For example, looking at the left-hand side of the graph, we see that approximately 8.5% of non-elderly Canadians were poor for only one year during this five-year period and on the other side, on the other hand, we see that 7.4% were poor each and every year throughout this period. Moreover, some of those who were poor for five years, as suggested by the chart, were probably poor in subsequent years, as well.

[Traduction]

Ces chiffres relatifs à l'incidence nous renseignent sur l'étendue de la pauvreté, mais d'autres dimensions nous paraissent utiles pour rendre compte de sa gravité. Je pense particulièrement à la question de la profondeur de la pauvreté, c'est-à-dire l'écart entre le revenu des pauvres et ces seuils de pauvreté. Cette profondeur est illustrée au tableau de la page 6, où l'on constate que le revenu disponible moyen des familles monoparentales pauvres est légèrement inférieur à celui de deux parents vivant dans la pauvreté.

Il faut signaler que ces seuils montrent la gravité moyenne de la pauvreté, le revenu de certaines familles se situant plus près du seuil, et d'autres plus loin.

Je voudrais maintenant passer à certaines des nouvelles données qui ressortent de notre analyse de la dynamique du revenu et de la pauvreté.

Premièrement, nous examinons la question générale de l'évolution des revenus familiaux à tous les niveaux. À la page 7, à la figure 4, nous montrons l'étendue de cette évolution pour les familles mono et biparentales au cours de la période de notre analyse, c'est-à-dire de 1982 à 1986.

Si l'on regarde la colonne de gauche et les sections présentées en gris et qu'on les ajoute, on observe que 45 p. 100 des familles monoparentales ont changé de position relative dans l'échelle des revenus sur une période de cinq ans. Le chiffre correspondant pour les familles biparentales se trouve dans la colonne de droite, et il est de 57 p. 100.

Ces premiers résultats montrent une instabilité importante du revenu familial à tous les niveaux, image que nous essayons actuellement de raffiner en poursuivant l'analyse. De plus, nous observons que cette instabilité se poursuit jusqu'au niveau des revenus les plus bas. Par conséquent, lorsque nous avons compté les personnes vivant dans la pauvreté, à l'aide des seuils de faible revenu de Statistique Canada, à tout moment au cours de cette période de 1982 à 1986, nous avons remarqué qu'il y avait au moins deux fois plus de Canadiens pauvres à un moment quelconque sur une période de cinq ans qu'au cours d'une seule année.

Je peux présenter cela autrement en disant que si l'on prend le chiffre des pauvres pour une année donnée, on mesure non seulement ceux qui continuent à être pauvres tous les ans mais aussi ceux qui deviennent pauvres et cessent de l'être chaque année.

Cette dynamique peut être résumée en examinant la proportion de la population pauvre pendant des périodes précises, comme un an, deux ans, etc. La figure 5 à la page 8 de notre mémoire donne ces mesures de durée de la pauvreté pour la population non âgée.

Il est clair que la gravité de la pauvreté—tout au moins si on la mesure par cette durée—varie énormément. Par exemple, si nous prenons le côté gauche du graphique, nous voyons qu'environ 8, 5 p. 100 des Canadiens non âgés ont été pauvres pendant un an seulement au cours de cette période de cinq ans et, de l'autre côté, par ailleurs, nous voyons que 7,4 p. 100 étaient pauvres tous les ans pendant toute cette période. De plus, certains de ceux qui sont restés pauvres pendant les cinq ans, selon le tableau, l'ont sans doute été encore au cours des années suivantes également.

All of these statistics reflect the considerable numbers of persons who move into and out of poverty each year on the basis of our analysis. If we look at page 9, this turnover amounts to roughly one-quarter of the annual poor population.

Although we were unable to get comparable figures for families with children into our submission in time, I can tell you that on the basis of some very recent research, these transition rates into and out of poverty were somewhat higher for two-parent families. More of them moved in and out each year; about 31% of the poor moved out of two-parent families and the rate was considerably lower for one-parent families, about 17%.

These data are consistent with the image portrayed in figure 7, which shows that those poor for longer periods of time tend to be single parents as well as unattached individuals.

While changes in earnings were found to be the predominant factors associated with movements into and out of poverty, our submission also highlights some of our findings with respect to changes in family structure. For example, in figure 8 on page 11, we illustrate the risks of entering or escaping poverty associated with changes in marital status. These probabilities are based on our analysis of the proportions of families moving into and out of poverty between the years 1980 to 1986.

• 2040

Without getting into details, Madam Chairman, allow me to note that the likelihood of escaping poverty was significantly higher for those getting married, while family dissolution resulted in probabilities of becoming poor many times greater than the norm. Members of the subcommittee may also be interested in the rather equivocal results on the question of whether or not the presence of children alters the risks of poverty, as we have summarized on page 11.

Finally, I would like to highlight some of the early findings of our assessment of the effectiveness of unemployment insurance and social assistance programs in addressing these poverty issues. With respect to the utilization of the major income security programs, we found a tendency, perhaps not unexpectedly, of greater reliance on income security programs among those with longer durations of poverty. Conversely, many of the short-term poor moved out of poverty without any help from unemployment insurance or social assistance.

As for the social assistance programs themselves, which, by the way, include substantial benefits for children, our submission notes two features that we are currently assessing in greater depth. The first is the generally high level of tax-

[Translation]

Toutes ces statistiques montrent qu'un grand nombre de personnes deviennent pauvres et cessent de l'être chaque année dans notre analyse. On voit à la page 9 que cette rotation s'applique à environ un quart de la population annuelle de pauvres.

Bien que nous n'ayons pas pu faire figurer dans notre mémoire de chiffres comparables pour les familles avec enfants, je puis vous dire que, d'après nos tout derniers travaux de recherche, ces taux de transition, c'est-à-dire d'entrée et de sortie, étaient légèrement plus élevés pour les familles biparentales. Elles étaient plus nombreuses à devenir pauvre ou à cesser de l'être chaque année; environ 31 p. 100 des pauvres sortaient de la pauvreté pour les familles biparentales, et le taux était nettement plus élevé pour les familles monoparentales puisqu'il se situait à environ 17 p. 100.

Ces données correspondent à l'image que donne la figure 7, qui montre que les personnes restant pauvres le plus longtemps sont en général des parents seuls ou des individus sans attaches.

Bien que les changements de revenu soient les premiers facteurs influant sur ces mouvements d'entrée et de sortie, nous indiquons également dans notre mémoire certains des résultats obtenus concernant les changements dans la structure familiale. Par exemple, à la figure 8, à la page 11, nous montrons les effets sur ces mouvements des changements dans la situation de famille. Ces probabilités se fondent sur notre analyse des proportions de familles devenant pauvres ou cessant de l'être entre 1980 et 1986.

Sans entrer dans les détails, madame la présidente, permettez-moi de dire que les chances d'échapper à la pauvreté étaient nettement plus élevées pour les personnes qui se mariaient, alors que les chances de devenir pauvre devenaient beaucoup plus élevées que la norme dans les cas de désintégration familiale. Les membres du sous-comité seront peut-être également intéressés par les résultats plutôt équivoques concernant la façon dont la présence d'enfants modifie les risques de pauvreté, comme nous le résumons à la page 11.

Enfin, je voudrais insister sur certains des premiers résultats de notre évaluation de l'efficacité des programmes d'assurance-chômage et d'aide sociale pour régler ces problèmes de pauvreté. Pour ce qui est de l'utilisation des grands programmes de sécurité du revenu, nous avons remarqué, ce qui n'est peut-être pas surprenant, que ce sont les personnes vivant le plus longtemps dans la pauvreté qui ont tendance à compter le plus sur les programmes de sécurité du revenu. Inversement, un grand nombre des pauvres à court terme sont sortis de la pauvreté sans aucune aide de l'assurance-chômage ou de l'assistance sociale.

Pour ce qui est des programmes d'assistance sociale proprement dits, qui prévoient d'ailleurs des prestations importantes pour les enfants, nous notons dans notre mémoire deux caractéristiques que nous sommes

back rates or reduction rates on earnings. Clearly changes that serve to reduce these rates, as has been illustrated by the recent changes in Quebec's programs for families with children, enhance the incentives for families to become more self-reliant.

The second feature we bring to your attention involves the question of whether or not child care costs should be netted out of earnings before the calculation of social assistance benefits. As we have seen through our analysis, single parent families are particularly vulnerable to the risks of poverty, both in terms of incidence and in terms of severity, including long durations. Given that they cannot avoid child care costs and becoming self-sufficient through increased earnings, the non-deductibility of these costs for social assistance benefits virtually guarantees a poverty trap that only the most ambitious can overcome.

Madam Chairman, these are some of the results of our research. We thank you again for this opportunity to share them with you in these areas of mutual interest. I trust you will find them helpful, and we would be pleased to answer questions you may have in this regard.

Mr. Axworthy: I certainly appreciate the need to have as accurate data as possible on the incidence of poverty, what it means and its impact. From an economic perspective, presumably it is possible to organize our economy so that we do not have people living in poverty. Is that correct?

Mr. Lazar: I would guess that as long as Canadians choose to define poverty in relative terms, there will always be some people who are relatively worse off than others. I would agree, though, with the implication, I think, of your question, that any society can choose to organize its distribution of income as it pleases.

Mr. Axworthy: What we have tended to do, as your figures indicate, although you did not choose to do it here... The fluctuation is there, some close resemblance to economic activity, recessions and so on.

Mr. Lazar: If the question was along those lines, the answer, from an Economic Council viewpoint, is yes. If you were to look at our last annual review, I think you would see that we particularly took the position that fighting inflation through monetary policy alone was not the best way to keep up high levels of employment in the economy.

Mr. Axworthy: I guess what I was going to ask—you have certainly partly answered it, and maybe completely—is the extent to which it makes economic sense to only attack poverty by attempting to improve the economy generally and hoping that poverty is impacted by those changes. In other words, without really going after very much in the way of redistribution, you just let the economy follow its course and poverty follows along with it. If we have a healthy economy,

[Traduction]

actuellement en train d'étudier plus attentivement. La première est le niveau généralement élevé des taux de récupération fiscale ou des taux de réduction concernant les revenus. Lorsque l'on apporte des changements pour faire diminuer ces taux, comme l'ont montré récemment les changements intervenus dans les programmes québécois pour les familles avec enfants, on incite davantage les familles à devenir autonomes.

Deuxième élément que nous portons à votre attention: les frais de garderie doivent-ils être déduits des revenus avant le calcul des prestations d'assistance sociale. Comme nous l'avons vu dans notre analyse, les familles monoparentales sont particulièrement vulnérables en ce qui concerne la pauvreté, aussi bien sur le plan de l'incidence que celui de la gravité, et même pour de longues durées. Étant donné qu'il leur est impossible d'éviter les frais de garderie pour devenir autonomes en augmentant leurs revenus, ces familles sont prises dans le piège de la pauvreté, que seuls les plus ambitieux peuvent surmonter du fait que ces frais de garderie ne peuvent être déduits pour le calcul des prestations d'assistance sociale.

Voilà, madame la présidente, une partie des résultats de nos recherches. Nous vous remercions à nouveau de nous avoir permis de vous les communiquer dans ces domaines d'intérêt mutuel. J'espère que vous les trouverez utiles, et nous nous ferons un plaisir de répondre aux questions que vous aurez à nous poser.

M. Axworthy: Il est évidemment essentiel de disposer de données aussi précises que possible sur l'incidence de la pauvreté, sa signification et ses répercussions. Du point de vue économique, il doit être possible d'organiser notre économie de façon à ce que personne ne vive dans la pauvreté. N'est-ce pas vrai?

M. Lazar: Je suppose que tant que les Canadiens définiront la pauvreté en termes relatifs, certains seront toujours relativement moins bien lotis que d'autres. Je suis d'accord, cependant, avec ce qu'implique votre question, c'est-à-dire que toute société peut décider de répartir les revenus comme elle l'entend.

M. Axworthy: Nous avons eu tendance, comme l'indiquent vos chiffres, quoique vous n'ayez pas cherché à le faire ici. . . Les fluctuations sont là, il y a un certain parallèle avec l'activité économique, les récessions, etc.

M. Lazar: Si la question se pose de cette façon, la réponse, du point de vue du Conseil économique, est oui. Si vous examinez notre dernier rapport annuel, vous verriez que nous considérons en particulier que la seule utilisation de la politique monétaire pour lutter contre l'inflation n'est pas la meilleure méthode pour maintenir un fort niveau d'emploi dans l'économie.

M. Axworthy: J'allais vous demander—vous avez certainement répondu en partie à la question, sinon en totalité—dans quelle mesure il est logique, économiquement parlant, de s'attaquer à la pauvreté uniquement en tentant d'améliorer l'économie en général, en espérant que les changements auront des effets sur la pauvreté. En d'autres termes, sans véritablement chercher à se préoccuper de redistribution, on laisse l'économie suivre son cours et la

we have less people living in poverty. If we have a less healthy economy, we have more people living in poverty. To what extent does it make economic sense just to allow poverty rates to fluctuate with the economic health of the country, if you want, in terms of GNP or whatever?

• 2045

Mr. Lazar: The council has not said a lot about that in the last year or two, but the broad position, which was reflected in the accumulation of analyses over a period of years, is firstly that we believe the best approach to poverty is to have a healthy economy, to have lots of employment and very little unemployment and the like, and we have had a variety of recommendations about how we could be doing better there. The council has consistently accepted the notion and supports the notion that there is an important role for the—call it what you will—social safety net, the income security system, and that this is an essential part of having a society that is fair and equitable.

Mr. Axworthy: We have two choices, and I guess they merge together. We can try to do something about the economy so we do not generate poverty or we can try to do something about what happens when we have generated poverty. Generally I suppose we do a bit of both.

Could you perhaps just give some sort of response to what perhaps would not be an unreasonable lay question. Should it not be the function of our economy in a democratic society to address the problems of poverty; in other words, that the economy should be directed to eliminate poverty rather than allowed to permit it?

Mr. Lazar: When you say "the economy", do you mean the employers in the private sector? I am not sure what you are referring to.

Mr. Axworthy: I really mean the totality of the providers of goods and services.

Mr. Lazar: Private and public?

Mr. Axworthy: Yes, and policies that are directed towards controlling or not controlling the supply of goods and services.

Mr. Lazar: I think what economics has to say here is of some value, but it is obviously not the last word. Economics generally suggests there are trade-offs between what economists refer to as efficiency considerations and equity considerations, that if there is too much intervention in the economy, whatever "too much" tends to mean, then a cost will be associated with that. The size of the pie will be reduced in return for the greater equity that will be achieved. All of us, meaning all of society, are constantly trying to measure that trade-off between equity and efficiency.

What I can say is at the moment the council is strongly of the view that the traditional instruments that Canadian governments, federal and provincial, over the last two decades have used for dealing with the cycles in the economy are inefficient and costly and create too much pain for too little gain and the like, and we have been pushing very strongly the need to develop a more co-operative approach within the country in dealing with our economic and social

[Translation]

pauvreté suit le mouvement. Si l'économie est florissante, le nombre de pauvres diminue. Si l'économie va moins bien, le nombre de pauvres augmente. Dans quelle mesure est-il économiquement justifié de laisser le taux de pauvreté fluctuer avec l'état de santé économique du pays, si vous voulez, c'est-à-dire avec le PNB ou autre indicateur?

M. Lazar: Le conseil n'a pas beaucoup parlé de cette question au cours des deux dernières années, mais notre position d'ensemble, qui se retrouve dans les analyses accumulées sur plusieurs années, est, tout d'abord, que la meilleure façon de lutter contre la pauvreté est d'avoir une économie saine, un grand nombre d'emplois et peu de chômage, et nous avons présenté plusieurs recommandations sur la façon d'améliorer la situation à cet égard. Le conseil a toujours reconnu et défendu l'importance du rôle que doit jouer le filet de sécurité sociale—appelez-le comme bon vous semble—le système de sécurité du revenu, et ceci est un élément essentiel pour une société qui se veut juste et équitable.

M. Axworthy: Nous avons deux possibilités, et je suppose qu'elles se confondent. Nous pouvons essayer d'agir sur l'économie de façon à ne pas créer de pauvreté ou nous pouvons essayer de lutter contre ce qui se passe lorsque nous avons créé une certaine pauvreté. En général, nous pouvons sans doute faire un peu des deux.

Pourriez-vous tenter de répondre à cette question, qui serait justifiée pour un profane. Dans une société démocratique comme la nôtre, ne devrait-on pas utiliser l'économie pour régler le problème de la pauvreté; autrement dit, cette économie ne devrait-elle pas servir à éliminer la pauvreté au lieu de lui permettre d'exister?

M. Lazar: Lorsque vous dites «l'économie», voulez-vous parler des employeurs du secteur privé? Je ne sais pas exactement à quoi vous faites allusion.

M. Axworthy: Je pense à l'ensemble des responsables des biens et des services.

M. Lazar: Dans le secteur privé et le secteur public?

M. Axworthy: Oui, et aux politiques qui contrôlent ou ne contrôlent pas la fourniture de biens et services.

M. Lazar: L'économie est certainement un facteur déterminant, mais ce n'est pas le seul. Les théories économiques montrent généralement qu'il y a des liens entre ce que les économistes appellent les considérations d'efficacité et les considérations d'équité; s'il y a trop d'intervention dans l'économie, quoi que l'on entende par «trop», ceci est associé à un coût. La taille du gâteau sera réduite en compensation de cette plus grande équité. Nous essayons tous, c'est-à-dire tous les membres de la société, de trouver cet équilibre entre équité et efficacité.

Tout ce que je puis dire pour l'instant, c'est que le conseil est convaincu que les instruments traditionnels que les gouvernements canadiens, fédéral et provinciaux, ont utilisés au cours des 20 dernières années pour influencer les cycles de l'économie sont inefficaces et coûteux, créent trop de difficultés pour peu d'avantages, et nous avons très fortement insisté sur la nécessité d'une démarche plus coopérative pour régler les problèmes sociaux et économiques

problems. So part of my time is spend crossing the country visiting the provincial governments and trying to explain the reasons why we have reached that conclusion.

I would not think that if the economy were left on its own you would get a distribution of income that most Canadians would find acceptable. There is a well-established place for tax and transfer programs aimed at redistributing income, and obviously the question at any point in time is how well we are doing at that, whether there is too much or enough, whether the right people are receiving things, and so on.

Mr. Axworthy: I suppose too it depends on how you are going to define efficiency, but perhaps you might define it in answering this question. How efficient is it to have such a high level of poverty in Canada?

Mr. Lazar: The incidence of poverty in Canada has come down over the last 20 years. The depth of poverty has come down, but obviously the Economic Council of Canada would not be so critical of economic management over the last 20 years if we thought poverty was of no consequence. It obviously means social suffering, lost output, fewer government revenues, more government transfers, deficits. A variety of different types of prices are paid for it at the individual and the collective level.

Mr. Axworthy: I have two sort of specific questions and one, if I could, just slightly off the topic here, which does perhaps have to do with poverty, though.

One of the things that is often argued for is a breakdown in provincial trade barriers. In a province like Saskatchewan, for example, we have brewery workers because there are provincial trade barriers. Were it not the case, we would not have brewery workers. Were we able to shift to some other activity that was more efficient than someone else's, or at least as efficient as someone else's activity in another province or another country, we would be able to create manufacturing jobs for those, replacing those brewery jobs.

• 2050

What is your sense of a province like Saskatchewan's ability to do that? My sense is that if we lose the brewery jobs we will lose the manufacturing jobs and we are very unlikely to be able to replace them with anything. What is your sense of that now?

Mr. Lazar: I suspect you know a lot more about the Saskatchewan economy than I do.

Mr. Axworthy: Take it as a traditional hinterland economy.

Mr. Lazar: I certainly understand the question. I was referring earlier to efficiency, and the example you raise is a very good one. I think it is probably well established that the costs of producing beer in Canada are higher than they are south of the border. One of the reasons for that is that we have fragmented production, reflecting provincial restrictions of various kinds. If those restrictions were to come down and Saskatchewan were to lose its beer production, its breweries,

[Traduction]

de notre pays. Je passe donc une partie de mon temps à traverser le pays, pour aller voir les gouvernements provinciaux et leur expliquer pour quelle raison nous sommes arrivés à cette conclusion.

Si l'économie était livrée à elle-même, la distribution des revenus ne conviendrait sans doute pas à la plupart des Canadiens. Les programmes de transfert et les programmes fiscaux visant une redistribution du revenu ont une place bien définie, et la question est de savoir dans quelle mesure nous réussissons à cet égard, si l'on fait trop ou pas assez, si les cibles sont les bonnes, etc.

M. Axworthy: J'imagine que cela dépend également de la façon dont on définit l'efficacité, mais vous pourriez peut-être la définir en répondant à cette question. Est-il efficace d'avoir un niveau de pauvreté si élevé au Canada?

M. Lazar: L'incidence de la pauvreté au Canada a diminué au cours des 20 dernières années. La profondeur de la pauvreté a diminué, mais manifestement, le Conseil économique du Canada ne serait pas si critique à l'égard de la gestion économique des 20 dernières années, s'il pensait que la pauvreté était sans conséquence. Elle est bien sûr synonyme de souffrance sociale, de perte de production, de perte de revenus gouvernementaux, d'une augmentation des transferts gouvernementaux, de déficit. Il y a toutes sortes de prix à payer pour cette pauvreté au niveau individuel et collectif.

M. Axworthy: J'ai deux questions assez précises, et une qui est un peu en dehors du sujet, si vous voulez bien, mais qui est néanmoins liée à la pauvreté.

On préconise souvent une suppression des barrières commerciales provinciales. Par exemple, dans une province comme la Saskatchewan, il y a des gens qui travaillent dans les brasseries à cause des barrières commerciales provinciales. Sinon, ils ne travailleraient pas dans les brasseries. Si nous pouvions passer à une autre activité dans laquelle nous serions plus efficaces que d'autres, ou au moins aussi efficaces que ce qui peut se faire dans une autre province ou dans un autre pays, nous pourrions créer des emplois dans l'industrie, qui remplaceraient ces emplois dans les brasseries.

Dans quelle mesure une province comme la Saskatchewan est-elle, selon vous, capable de faire cela? J'ai l'impression que si nous perdons des emplois dans les brasseries, nous perdrons des emplois dans l'industrie en général et nous aurons probablement peu de chances d'arriver à les remplacer avec quelque chose d'autre. Qu'en pensez-vous maintenant?

M. Lazar: Je pense que vous connaissez beaucoup mieux que moi l'économie de la Saskatchewan.

M. Axworthy: Considérez-la comme une économie traditionnelle d'arrière-pays.

M. Lazar: Je comprends tout à fait la question. Je parlais tout à l'heure de l'efficience, et l'exemple que vous avez soulevé est très bon. Il est sans doute bien établi que les coûts de production de la bière au Canada sont plus élevés qu'au sud de la frontière. Cela est dû en particulier à notre production plus fragmentée à la suite des diverses restrictions imposées par les provinces. Si ces restrictions disparaissaient et si la Saskatchewan perdait sa production de bière, ses

then you would have surplus labour, presumably. Whether that labour would attract an additional investment I really have no idea.

What I can say is that for Canadians in total, if Canadians wish to continue to try to insist that today's generation have the right to work in the same factory or fish processing plant or family farm as their parents and grandparents, then the overall cost for the taxpayers in total is probably unreasonable. Essentially what that involves is retarding adjustment. You keep holding on to the jobs for just another few years, just another few years, in the hope that something is going to turn around.

A couple of years ago the council did a study of about six or seven different industries in which in one fashion or other capital was being protected: shipbuilding, textiles, clothing, footwear, forest products. These involved import quotas, tariffs, capital subsidies and the like. In each case the programs were introduced as allegedly temporary measures to facilitate adjustment while the industry modernized and became more efficient.

Then when you look at the industries 5, 10, 15, 20 and some cases 25 years later—and this I know from first-hand experience, having been involved 25 years ago—the programs remain in place and much of the adjustment has not taken place. The people in the industries tend to be poorly paid relative to the rest of the economy. They are still struggling for their jobs. They live in a climate of uncertainty.

While I cannot comment on the specifics of the Saskatchewan brewery situation, I think that in general we are better off facilitating adjustment rather than retarding adjustment. Most of the programs, including the provincial barriers to which you are referring, have that effect.

Mr. Axworthy: I did not have any particular affinity to the brewing industry in Saskatchewan, but it is an example of a particularly difficult situation in a province with very limited success in diversification into manufacturing industries. If I get a chance later I can come back to the example you used, because I think shipbuilding provides an interesting example of what can and cannot be done.

Mr. Lazar: Only last week I was foolish enough to go to Nova Scotia and say the same things about fish processing plants.

Mr. Axworthy: We have heard many suggestions that the minimum wage be increased and that we take some leadership in that, and also we have heard it from representatives from provinces too, not government representatives, but individuals who approached us, the argument being that if the minimum wage is inadequate to enable someone to live above a low income cut-off, it in itself forces people into poverty and also has an impact on wages higher up the scale, that people who are near minimum wage would be affected if the minimum wage were increased, and so on.

[Translation]

brasseries, on aurait alors sans doute de la main-d'oeuvre excédentaire. Mais je ne sais pas si cette main-d'oeuvre attirerait des investissements supplémentaires.

Ce que je peux dire, c'est que si les Canadiens, dans leur ensemble, veulent continuer à insister pour que la génération actuelle ait le droit de travailler dans la même usine, dans la même conserverie ou la même ferme que leurs parents et grands-parents, cela entraînera pour le contribuable des coûts d'ensemble sans doute déraisonnables. En fait, cela se ramène à retarder les ajustements. On veut conserver les emplois pendant juste quelques années de plus, juste quelques années, en espérant que quelque chose va se passer.

Il y a environ deux ans, le conseil a étudié six ou sept industries différentes dans lesquelles on protégeait d'une façon ou d'une autre les investissements. La construction navale, le textile, le vêtement, la chaussure, les produits forestiers. Il pouvait s'agir de quotas d'importation, de tarifs, de subventions de capital, etc. Dans chacun des cas, des programmes avaient été introduits sous forme de mesures prétendument temporaires visant à faciliter l'ajustement pendant que l'industrie se modernisait et améliorait son efficience.

Si l'on regarde ce qu'il en est dans ces industries 5, 10, 15, 20 et même parfois 25 ans plus tard—et je connais cela personnellement, m'en étant occupé il y a 25 ans—les programmes sont toujours là, et une bonne partie de l'ajustement ne s'est pas faite. Les travailleurs de ces industries sont généralement relativement peu rémunérés par rapport au reste de l'économie. Ils continuent à se battre pour garder leur emploi. Ils vivent dans une ambiance d'incertitude.

Je ne peux pas commenter dans le détail la situation des brasseries de la Saskatchewan, mais je pense que, en général, il vaut mieux faciliter les ajustements plutôt que les retarder. Or, c'est l'effet de la plupart des programmes, y compris les barrières provinciales auxquelles vous faites allusion.

M. Axworthy: Je n'ai aucune affinité particulière avec la production de bière en Saskatchewan, mais c'est un exemple de situation particulièrement délicate dans une province qui ne réussit guère à se diversifier vers les industries manufacturières. Si j'en ai l'occasion plus tard, je reviendrai à l'exemple que vous avez utilisé, car je pense que la construction navale constitue un bon exemple de ce qui est possible et de ce qui ne l'est pas.

M. Lazar: La semaine dernière encore, j'ai été assez fou pour aller en Nouvelle-Écosse et dire la même chose à propos des usines de traitement de poisson.

M. Axworthy: Nous avons entendu plusieurs témoins proposer que le salaire minimum soit augmenté et que nous jouions un rôle de chef de file à cet égard; c'est ce que nous ont dit également des représentants des provinces, pas des représentants des gouvernements, mais des personnes qui se sont adressées à nous en nous disant que si le salaire minimum ne permet pas à quelqu'un de vivre au-dessus d'un certain seuil de revenu, cela fait sombrer les gens dans la pauvreté et a également un impact sur les salaires supérieurs; c'est-à-dire que les gens dont la rémunération est proche du salaire minimum seraient touchés par une augmentation de celui-ci, etc.

What arguments would you suggest pro and con for raising the minimum wage? The suggestions are generally to raise it quite significantly, as you have probably heard. Anybody suggesting raising it suggests hiking it up to \$7 or maybe even \$8.

Mr. Lazar: I guess in a formal sense I should say the council has not taken a position on this, so what I have to say is very much one person's view and not necessarily a fully developed one.

• 2055

Many in the economics profession would be quite happy to have no minimum wage. The argument is that a minimum wage tends to reduce the number of jobs available, that a redistribution occurs when you have a minimum wage, at whatever level. Those fortunate enough to have jobs are better off than they otherwise would have been, but there is a larger number of people without employment. The same type of argument is made more generally about unemployment insurance.

The counter to that argument, at least in part, is that it may not be such a bad thing to kill off some of the poorer-paying jobs, and that if we invest adequately in human capital over time we can work our way up the wage scale.

At this moment I do not have any particular comments on the federal minimum wage.

The Chair: Could you expand on that issue? How significant a factor is the minimum wage anyway? My perception is that not many people in Toronto would work for the minimum wage. And I do not see many jobs that pay minimum wage.

Mr. Lazar: Some people would say there is Toronto and then there is the rest of the country. I have a couple of comments. First, whether or not there are many jobs in Toronto going at the minimum wage, it still creates a reference point. It is hard to believe that if the minimum wage. .. We will see, because the Ontario government is planning to raise the minimum wage. We will see what the overall effect of it is. Through much of the rest of the country minimum wages vary from jurisdiction to jurisdiction.

The Chair: Do you have any idea of the numbers?

Mr. Lazar: The number of people who. . .?

The Chair: The number of people who earn the minimum wage. What portion of the work force?

Mr. Lazar: I do not have those figures, but I do not imagine they would be very hard to get. I will see if I can get that for you and pass it on.

The Chair: It has been a persistent recommendation.

The other question I have is with respect to a full employment policy. This is another recommendation that we are getting from many groups. They are saying we do not have a full employment policy and we should have one. First, if we did have a full employment policy, what rate of unemployment would constitute full employment? Do you think this is possible or desirable?

[Traduction]

Quels seraient selon vous les arguments militant pour ou contre l'augmentation du salaire minimum? On propose généralement de l'augmenter assez fortement, comme vous le savez sans doute. Tous ceux qui proposent de l'augmenter sont d'avis qu'il faudrait le porter à 7\$ ou peut-être même 8\$.

M. Lazar: Je dois sans doute officiellement dire que le conseil n'a pas pris position là-dessus; ce que je dirais correspond donc à mon point de vue personnel, et je n'y ai peut-être pas suffisamment réfléchi.

De nombreux économistes se passeraient volontiers de salaire minimum. Selon eux, celui-ci tend à diminuer le nombre d'emplois disponibles et, lorsqu'on a un salaire minimum, à quelque niveau que ce soit, on constate une redistribution. Ceux qui ont la chance d'avoir un emploi sont mieux nantis que cela aurait été le cas autrement, mais le nombre de chômeurs est plus élevé. On emploie le même genre d'argument de façon plus générale à propos de l'assurance-chômage.

Pour contrer au moins partiellement cet argument, on peut dire qu'il n'est peut-être pas si mauvais de supprimer certains emplois mal rémunérés et que si l'on investit de façon satisfaisante dans le capital humain, on peut au fil du temps remonter le long de l'échelle des salaires.

À l'heure actuelle, je n'ai pas de commentaires particuliers à faire sur le salaire minimum fédéral.

La présidence: Pouvez-vous nous donner plus de détails là-dessus? Quelle est l'importance réelle du salaire minimum? J'ai l'impression qu'il n'y a pas tellement de gens à Toronto qui reçoivent ce salaire minimum. Et je ne vois pas beaucoup d'emplois rémunérés à ce niveau.

M. Lazar: Certains diraient qu'il y a, d'un côté, Toronto et, de l'autre, le reste du pays. J'ai quelques commentaires à faire. D'abord, qu'il y ait ou non beaucoup d'emplois rémunérés au salaire minimum, cela crée un point de référence. Il est difficile de croire que si le salaire minimum. .. Nous verrons bien, parce que le gouvernement ontarien a l'intention de le relever. Nous verrons quel effet global en résultera. Dans la majeure partie du reste du pays le salaire minimum varie d'une province à l'autre.

La présidence: Avez-vous une idée des chiffres?

M. Lazar: Le nombre de gens qui...

La présidence: Le nombre de gens qui gagnent le salaire minimum. Quel pourcentage de la main-d'oeuvre?

M. Lazar: Je n'ai pas ces chiffres, mais je pense qu'ils ne seraient pas très difficiles à obtenir. Je vais voir si je peux les avoir, et je vous les transmettrai.

La présidence: C'est une recommandation qui a été souvent présentée.

Mon autre question porte sur une politique de plein emploi. C'est une autre recommandation que nous présentent de nombreux groupes. Ils me disent que nous n'avons pas de politique de plein emploi, alors que nous devrions en avoir une. D'abord, si nous avons une politique de plein emploi, à quel taux de chômage correspondrait–elle? Pensez–vous qu'une telle politique est possible ou souhaitable?

Mr. Lazar: I would recommend to you a document the ECC published a few months ago called *Transitions for the 90s*. We dealt explicitly with the question of full employment.

By the way, we have a series of publications on unemployment and employment coming out over the coming six months, perhaps fifteen of them. We have a major program under way. One thing we did was have a historical study done about the Canadian commitment to full employment over the last 40 years or 50 years. One thing we document is that there never has been a commitment to full employment, whatever the term "full employment" means. Historically, federal governments have shied away from it for fear that they could not deliver the goods.

I think I hinted at the Economic Council's view when I responded to Mr. Axworthy a couple of minutes ago. We believe the current way in which the federal and provincial governments are collectively managing the economy creates far more unemployment than should be tolerated, and that as long as we continue to fight inflation exclusively with monetary policy we are going to have sharp downturns. We saw one in the early 1980s. We are possibly in the middle of one now. We will have to see how sharp it is, but that seems to be a distinct possibility. The unemployment rate has gone up by two percentage points in a matter of just a few months, and we are still early into this recession.

There is conflicting evidence amongst economists but the Economic Council is of the view that once you have a sharp increase in unemployment a kind of stickiness occurs in the labour market and it is hard to return to earlier levels quickly, if at all. From the viewpoint of the management of the economy in cyclical sense, in trying to deal with the ups and downs of the business cycle, we believe it is important to develop additional instruments. This requires co-operation between federal and provincial governments, it requires a wider measure of social co-operation among the economic partners. It is very difficult to achieve in Canada, but if we fail to achieve it we are convinced we are going to continue to run very high unemployment rates.

• 2100

Apart from the questions of cyclical unemployment, I think it is well documented now that a lot of Canadians are out of work. They are out of work because they do not have the right skills or they do not live in the right places. Even if you were to run a very aggressive demand management policy, these people would not find jobs. We have argued strongly that we have to put a much higher proportion of our outlays, our expenditures, into what are often referred to as active labour market measures, referring to training, counselling, relocation and the like.

At present, of all the money that is spent on unemployed people, which means money spent for unemployment insurance, social assistance, and training, about 75% or thereabouts is spent in some sense to pay people not to work.

[Translation]

M. Lazar: Je vous recommande la lecture d'un document publié par le CEC il y a quelques mois sous le titre *Une décennie de transition*. Nous y abordions explicitement la question du plein emploi.

D'ailleurs, nous avons une série de publications sur le chômage et l'emploi qui vont sortir dans les dix prochains mois, il y en aura une quinzaine. Nous avons un vaste programme en cours. Nous avons en particulier fait une étude historique des engagements du Canada en matière de plein emploi ces 40 ou 50 dernières années. Nous montrons en particulier qu'aucun engagement n'a jamais été pris en faveur du plein emploi, quelque sens que l'on donne à cette expression. Historiquement parlant, les gouvernements fédéraux ont évité de s'engager dans ce sens par crainte de ne pas pouvoir atteindre leur objectif.

J'ai fait, je crois, allusion à la position du Conseil économique lorsque j'ai répondu à M. Axworthy il y a deux minutes. Pour nous, la façon dont les gouvernements fédéral et provinciaux gèrent collectivement l'économie crée un niveau inacceptable de chômage, et nous continuerons d'avoir des chutes brutales tant que nous lutterons contre l'inflation exclusivement par des mesures monétaires. Nous l'avons constaté au début des années 1980. Nous nous trouvons peutêtre à l'heure actuelle dans une situation identique. Il faudra voir quelle en est l'ampleur, mais cela est tout à fait possible. Le taux de chômage a augmenté de deux points en seulement quelques mois, et nous ne sommes qu'au début de la récession.

Les économistes ne sont pas tous d'accord, mais, pour le Conseil économique, dès que l'on a une augmentation brutale du chômage, on constate une certaine viscosité dans le marché du travail, et il est difficile de revenir rapidement aux niveaux antérieurs, si même on y arrive. Pour gérer l'économie dans son aspect cyclique, pour faire face aux hauts et aux bas du cycle économique, nous pensons qu'il est important de mettre au point des instruments supplémentaires. Cela nécessite une collaboration entre le fédéral et les provinces ainsi qu'une coopération sociale plus étendue entre les partenaires économiques. C'est très difficile à réaliser au Canada, mais si nous n'y arrivons pas, nous sommes convaincus que nous continuerons à avoir un chômage très élevé.

À part les questions de chômage cyclique, il est, je pense, bien établi maintenant que beaucoup de Canadiens sont sans emploi. C'est le cas parce qu'ils n'ont pas la qualification appropriée ou qu'ils ne vivent pas au bon endroit. Même si l'on a une politique de gestion de la demande très dynamique, ces gens-là ne trouveront pas d'emploi. Nous avons beaucoup insisté sur le fait que nous devons consacrer une partie plus importante de nos dépenses à ce que l'on appelle souvent les mesures actives d'intervention sur le marché du travail, c'est-à-dire la formation, l'orientation, la relocalisation, etc.

À l'heure actuelle, de toutes les sommes consacrées au chômage, c'est-à-dire de tout l'argent dépensé pour l'assurance-chômage, l'aide sociale et la formation, 75 p. 100 environ sont utilisés pour, en quelque sorte, payer des gens à

They are not receiving training. They are not receiving counselling. They are not being assisted in relocation. So a very high proportion of the money goes simply to pay people to survive. Again, we have argued strongly that a much higher proportion should be going into active measures to help them be prepared in the labour market, all of which I guess is a way of saying that both from a cyclical management viewpoint and a structural viewpoint the council has a series of recommendations. And to the extent they are relevant to your committee, I would be glad to make sure you get the right documents.

The Chair: What sorts of things are you thinking of as different instruments, public-private partnerships, this kind of thing?

Mr. Lazar: In the case of economic management, cyclical management, macro-economic management, we basically believe that fighting inflation is important, trying to reduce the level of inflation is important, but so long as we rely exclusively on monetary policy, we will get the problems that emerged in the early 1980s and that are emerging again.

We believe for one thing it would be desirable to have within the public sector negotiated guidelines established amongst the federal and provincial governments to limit the rate of increase in prices in the public sector so that there is some form of discipline in the public sector as the market is intended to provide in the private sector. For example, about 18 months ago the Bank of Canada became increasingly concerned about inflation. The bank started to talk about accelerating inflation and became more aggressive in monetary policy.

We did an analysis of the sources of the inflationary pressure, a very simple one. We simply looked at the consumer price index. We divided it between public sector prices, meaning things like hydroelectric, gasoline prices, which are driven by excise taxes and the like, water rates, property taxes and so forth, and the private sector things, which is where the prices are determined almost exclusively in the marketplace. What we found during this period of a rising consumer price index was that the market prices were falling and the public sector prices were rising. And about that time the Bank of Canada was tightening.

When the Bank of Canada tightens, there are only two ways that we are aware of in which it can fight inflation. One of them is by causing people to believe it is going to be so severe that everyone changes his behaviour, and the second one is by causing a lot of unemployment. We do not believe it is possible for the Bank of Canada to persuade people that inflation is going to come down if at the same time federal and provincial governments are pushing through price increases of 10%, 12% and 15%.

It would be pretty hard for the union negotiator to go to his membership and say we are going to settle for 2% this year because the Governor of the Bank of Canada has promised us that the inflation rate is going to be heading

[Traduction]

ne pas travailler. Ils ne reçoivent aucune formation. On ne les oriente pas, on ne facilite pas leur relocalisation. Une proportion très élevée de cet argent sert donc simplement à payer des gens pour assurer leur survie. Là encore, nous insistons sur le fait qu'une proportion un peu plus élevée devrait être consacrée à des mesures actives destinées à les préparer aux conditions du marché du travail; tout cela, en quelque sorte, pour dire que le conseil a une série de recommandations touchant la gestion cyclique et le point de vue structurel. Dans la mesure où cela peut intéresser le comité, je serais heureux de veiller à ce que les documents correspondants vous parviennent.

La présidence: Quels sont les différents instruments auxquels vous pensez, les entreprises mixtes secteur public-secteur privé, ce genre de choses?

M. Lazar: Pour ce qui est de la gestion économique, cyclique, macro-économique, nous pensons en fait que la lutte contre l'inflation est importante, que les efforts de réduction de l'inflation sont importants, mais tant que nous nous appuyons exclusivement sur la politique monétaire, nous retrouverons les problèmes qui avaient déjà surgi au début des années 1980 et qui surgissent à nouveau.

Nous pensons que, d'une part, il serait souhaitable que les gouvernements fédéral et provinciaux s'entendent sur des lignes directrices limitant l'augmentation des prix dans le secteur public afin que l'on y trouve une certaine forme de discipline correspondant à celle que le marché est censé fournir dans le secteur privé. Par exemple, il y a environ 18 mois, la Banque du Canada s'est mise à s'inquiéter de plus en plus au sujet de l'inflation. Elle s'est mise à parler d'une accélération de l'inflation et à adopter une politique monétaire plus interventionniste.

Nous avons analysé les sources de la pressions inflationniste de façon très simple. Nous avons simplement analysé l'indice des prix à la consommation. Nous avons mis d'un côté les prix du secteur public, c'est-à-dire des choses comme le prix de l'électricité ou de l'essence, déterminés par les taxes d'accise ou des choses comme cela, le tarif de l'eau, la taxe foncière, etc. et, de l'autre côté, le secteur privé, où les prix sont déterminés presque exclusivement par le marché. Ce que nous avons constaté pendant cette période d'augmentation de l'indice des prix à la consommation, c'est que les prix du marché libre diminuaient, alors que les prix du secteur public augmentaient. Et c'est le moment où la Banque du Canada a introduit des mesures restrictives.

Lorsque la Banque du Canada agit ainsi, elle ne peut, à notre connaissance, lutter contre l'inflation que de deux façons, soit en convainquant la population que la situation va être si critique que chacun modifie son comportement, soit en favorisant un chômage élevé. Nous ne pensons pas que la Banque du Canada puisse persuader la population que l'inflation va diminuer si, au même moment, les gouvernements fédéral et provinciaux imposent, des augmentations de prix de 10 p. 100, 12 p. 100 et 15 p. 100.

Il serait bien difficile à un négociateur syndical de dire à ses membres: «nous allons nous contenter de 2 p. 100 cette année puisque le gouverneur de la Banque du Canada nous a promis que le taux d'inflation va se rapprocher de zéro», si,

towards zero if at the same time a provincial hydro authority is increasing rates by 12% or 15%, local authorities are raising rates, and the federal government is pushing through indirect tax increases, which are going to impact directly on the consumer price index.

It is not a criticism of the Bank of Canada or anyone in particular. It is simply saying that the public authorities are working in a conflicting way when one public authority responsible for maintaining the value of money is trying to do that and other public authorities are going in another direction.

• 2105

We are suggesting that it is important for all the public authorities to share the burden of fighting inflation and that federal and provincial governments need to start talking about setting targets for the public sector. If it is necessary to exceed it, then let the authorities concerned go in front of a legislative committee and justify themselves in front of the public. At times it will be necessary and desirable.

A second thing we are concerned about, for example, is the absence of co-ordination in fiscal policy between Ottawa and the provinces. The provinces and the municipalities now account for about 63% of public expenditure. When the Ontario economy was overheating a few years ago and there was a lot of inflationary pressure building up, the Ontario government chose to run an expansionary fiscal policy. That added to inflationary pressures in Ontario. The Bank of Canada was more aggressive in monetary policy and that was felt right across the country, creating more unemployment across the country than otherwise would have existed.

Those are two examples, one in relation to monetary policy and one in relation to fiscal policy. If there is not a larger measure of co-operation, we will all pay the price in terms of lower levels of employment, more unemployment, more poverty—the very thing your committee is concerned with. Obviously the question of poverty and child poverty can be approached from many other directions, but the task is made more difficult if macro-economic management results in high levels of unemployment.

With respect to structural unemployment, our recommendations are focused very heavily upon training, counselling. We are supportive of the federal government initiatives to get business and labour working in conjunction with community groups and taking a lot of that activity right into the communities that are most affected. We do not think this is most easily done for Ottawa.

The Chair: One of the other recommendations that has been brought forward a number of times is the idea of a special child benefit, a national child benefit that would be comparable to the old age security program, and roll all the existing income-related benefits for children in the tax system into one significant payment. I wonder what you think of that proposal.

[Translation]

au même moment, la régie provinciale d'électricité augmente ses tarifs de 12 p. 100 ou 15 p. 100, si les collectivités locales augmentent leurs tarifs et si le gouvernement fédéral impose des augmentations de taxes indirectes qui auront un impact direct sur l'indice des prix à la consommation.

Il ne s'agit pas de critiquer la Banque du Canada ou qui que ce soit en particulier. Je veux simplement dire que les services publics vont à l'encontre de leurs propres objectifs lorsqu'un organisme responsable de la préservation de la valeur de l'argent essaye de faire quelque chose, alors que d'autres secteurs de l'administration adoptent une orientation différente.

Il nous paraît important que tous les pouvoirs publics partagent le fardeau de la lutte contre l'inflation et que les gouvernements fédéral et provinciaux essayent de s'entendre sur l'établissement d'objectifs pour le secteur public. Si une administration donnée doit dépasser le chiffre prévu, elle n'a qu'à se présenter devant un comité législatif et se justifier face au public. Ce sera parfois nécessaire et souhaitable.

Une deuxième chose qui nous préoccupe, par exemple, est l'absence de coordination des politiques fiscales entre Ottawa et les provinces. Les provinces et les municipalités sont aujourd'hui à l'origine de 63 p. 100 des dépenses publiques. Lorsqu'il y a eu une surchauffe en Ontario il y a quelques années et qu'une forte pression inflationniste s'est accumulée, le gouvernement ontarien a choisi une politique fiscale expansionniste. Cela a renforcé les pressions inflationnistes en Ontario. La Banque du Canada a adopté une politique monétaire plus interventionniste, dont les effets se sont fait sentir sur l'ensemble du pays, y créant un chômage plus élevé que ce n'aurait été autrement le cas.

Voilà donc deux exemple, l'un touchant la politique monétaire et l'autre la politique fiscale. Sans une meilleure coopération, nous devrons tous payer le prix correspondant, sous forme d'un niveau d'emploi plus faible, d'un chômage plus élevé, d'une plus grande pauvreté—précisément ce dont s'occupe le comité. On peut évidemment considérer la question de la pauvreté, en particulier celle des enfants, sous divers angles, mais la tâche est encore plus difficile si la gestion macro-économique entraîne une forte augmentation du chômage.

Pour ce qui a trait au chômage structurel, nos recommandations sont fortement concentrées sur la formation et l'orientation. Nous appuyons les initiatives prises par le gouvernement fédéral pour inciter à une coopération entre les entreprises, les syndicats et les groupes communautaires, et pour que des initiatives de ce type se multiplient dans les localités les plus touchées. Je ne pense pas que ce soit ce qu'il y a de plus facile pour Ottawa.

La présidence: Une autre recommandation nous a été présentée un certain nombre de fois, c'est celle d'une prestation spéciale pour enfants, une prestation nationale pour enfants, que l'on pourrait comparer au programme de sécurité de la vieillesse; on regrouperait en un seul paiement toutes les prestations existantes concernant les enfants et touchant le revenu. Je me demande ce que vous pensez de cette proposition.

Mr. Lazar: I think one thing I probably failed to say in the introduction is that you caught us halfway through our research project. We are further advanced in trying to understand the dynamics of poverty than in sorting ourselves out on our policy recommendations, in particular on what we have to say about the tax transfer system. I am not able to offer anything constructive at this stage. Perhaps in a few months I would have more to say, but we will read your report in terms of what we should do in that regard.

Mr. Axworthy: I certainly share your view, and I think most of the witnesses who have touched on the issue share your view about the need for co-operation in all respects, not just in terms of a tax and monetary policy. The point was made by the minister from Ontario that if we are going to solve any problems it does not help if one arm of government is going this way and the other arm is going that way. Both may be wrong, but if we are not heading in the same direction we are unlikely to be able to solve anything very much.

You mentioned the problem of the skilled work force. In the past Canada has tended to import skilled trades people, and has very often left Canadians unskilled. My understanding is that there is not all that much scope for that any longer. I was an academic before. For example, it is very unlikely that Canada would be able to attract academics from Britain or Germany or the United States. What scope is there for plumbers and other skilled trades persons? If there is not much scope, then it certainly accentuates your arguments about training. It is not that they are not desirable; they clearly are.

• 2110

Mr. Lazar: I guess there is even a school of thought that says if you can import those skills the fact that you can is relieving you of the obligation to make sure there are people who are trained and educated properly, and that in some sense it is a way of forgoing social responsibilities.

It is also my understanding from people who know a lot more about this subject than I do that government officials, economists, and others who dabble in the game have a very bad record of forecasting skill requirements. If they have a bad record in forecasting skill requirements I would have no more confidence in their ability to forecast the immigration flows associated with those skill requirements.

There are certainly suggestions that not only in Canada but in many countries there is going to be a shortage of scientists and engineers, but enrollments, for some reason that I do not understand, in industrialized countries generally have gone down at a time when the way in which society is evolving would suggest they should go up. That would tend to support what you are saying.

Mr. Axworthy: There is one question I picked up from your remarks about shipbuilding. Perhaps it also relates to plant closures and other seemingly efficient economic decisions.

[Traduction]

M. Lazar: J'ai probablement oublié de vous dire dans mon introduction que vous nous preniez en plein milieu d'un projet de recherche. Nous sommes plus avancés pour ce qui est de la compréhension de la dynamique de la pauvreté que pour ce qui est de la définition précise de nos recommandations politiques, surtout à propos de cette question des transferts fiscaux. Je ne peux rien vous dire de constructif en ce moment-ci. Peut-être dans quelques mois pourrai-je en dire plus, mais nous prendrons connaissance de votre rapport pour voir ce que nous devrions faire dans ce domaine.

M. Axworthy: Je partage certainement votre opinion, ainsi je pense, que la plupart des témoins qui ont abordé cette question, à propos de la nécessité d'une coopération tous azimuts, et non pas seulement en matière de fiscalité et de politique monétaire. Le ministre de l'Ontario a signalé que si nous voulons régler un problème, il ne faut pas qu'une branche du gouvernement fasse ceci, alors qu'une autre fait cela. Les deux peuvent se tromper, mais si nous n'allons pas dans la même direction, nous ne risquons guère de pouvoir résoudre quoi que ce soit

Vous avez cité le problème des travailleurs qualifiés. Par le passé, le Canada avait l'habitude d'importer des travailleurs qualifiés, et les Canadiens restaient souvent sans formation. J'ai l'impression que cela ne peut plus guère se faire ainsi maintenant. J'étais jadis universitaire. Eh bien, par exemple, le Canada ne serait sans doute guère en mesure d'attirer des universitaires de Grande-Bretagne, d'Allemagne ou des États-Unis. Quelles sont les perspectives pour les plombiers ou les autres partisans spécialisés? Si elles ne sont pas très bonnes, cela donne certainement plus de force à vos arguments relatifs à la formation. Je ne veux pas dire que cela n'est pas souhaitable, bien au contraire.

M. Lazar: Je pense même qu'il existe une école de pensée selon laquelle le fait que l'on puisse importer ces qualifications vous dispense de l'obligation de vous assurer que vous avez des gens ayant reçu la formation et l'instruction nécessaires, et cela représente, dans un certain sens, une façon de négliger ses responsabilités sociales.

Des gens qui connaissent cette question beaucoup mieux que moi m'expliquent également que les hauts fonctionnaires, les économistes et autres personnes qui s'occupent de ces questions ont de très mauvais résultats en matière de prévisions des besoins de qualifications professionnelles. Si les résultats sont mauvais à cet égard, je ne me fierais pas plus à leur capacité de prévoir les courants d'immigration rattachés à ces besoins de qualifications professionnelles.

On dit certainement que, non seulement au Canada mais dans de nombreux pays, on va manquer de scientifiques et d'ingénieurs; or, pour une raison qui m'échappe, les inscriptions diminuent de façon générale dans les pays industrialisés au moment où, vu l'évolution de la société, on pourrait penser qu'elles vont augmenter. Cela semble aller dans le sens de ce que vous nous dites.

M. Axworthy: J'ai une question faisant suite à vos observations sur la construction navale. Peut-être se rattache-t-elle aussi aux fermetures d'usines et à d'autres décisions économiques apparemment axées sur l'efficience.

There are those who will argue that if a plant closes without very much in the way of compensation to workers and to communities and so on, all that is happening is that the business in question is transferring the costs to that community, to the workers, and therefore the totality of an assessment as to whether that decision is efficient needs to take into account all those other considerations. Some very successful economies have quite interesting and reasonably extensive restrictions on corporations' ability to close at will.

To what extent does the Economic Council consider its economic decisions in the context of all of those programs, for example in terms of working out whether it is desirable, for example, not to have much of a shipbuilding industry in Canada because other countries can build ships cheaper, and so on, even though those countries tend to be countries that subsidize their shipbuilding industries? To what extent would an assessment include all those things, and to what extent would you deem it desirable to include all those things in an assessment as to whether it is satisfactory to close a factory or an industry?

Mr. Lazar: I guess I would have to stress more a personal view than one on behalf of the council on this, because I am not sure I could adequately reflect the views of all council members.

The first one I would give is that unlike I think every other member of the Economic Council, I spent most of my career in the public sector, and I have a limited faith in the ability of the public sector to make an all-wise decision about some of these things. In principle, the notion of determining what all the costs are for society as a whole is one that would be very hard to fight against, but the practicality of making that operational would be very difficult.

The second thing is that there is a difference between the costs at a point in time and the costs through time. If you could take a snap shot at a point in time you might decide that the costs were too high for letting something close down, but if you could trace those costs over a five or ten-year period you might regret your first decision. I think it was implied in what I said before that all of the government programs the council studied were intended to be short-term programs to help industry adjust, but when you look at them as much as 25 years later they are still in place.

However, that does not end the story. The council, for example, in its labour market study last year entitled "Good Jobs, Bad Jobs" argued strongly in favour of employees adjustment committees being established in the workplace, employees getting adequate notice, and the obligation on employers and unions to work together to assist in placement.

• 2115

We had a paper that was delivered at the council the other day, and I could not attend, but I believe it was an analysis showing that people who were being laid off as a result of permanent closures found jobs far more quickly

[Translation]

Certains prétendent que si une usine est fermée sans que l'on fasse beaucoup d'efforts pour indemniser les ouvriers, la collectivité, etc. Ce qui se passe est simplement que l'entreprise en question transfère les coûts à la collectivité, aux ouvriers, et pour ce qui est de juger de l'efficience d'une décision de ce type, il faut tenir compte de toutes ces autres considérations. Certains pays à l'économie florissante limitent de façon intéressante et raisonnable la possibilité pour une entreprise de fermer une usine à sa guise.

Dans quelle mesure le conseiller économique élabore-t-il ses décisions économiques dans le contexte de l'ensemble de ses programmes, par exemple en déterminant s'il peut être souhaitable de n'avoir guère de production navale au Canada parce que d'autres pays peuvent construire des navires à meilleur marché, etc, même s'il s'agit en général de pays qui subventionnent leur industrie de construction navale? Jusqu'à quel point une évaluation tiendrait-elle compte de ces éléments et vous paraîtrait-il souhaitable de tenir compte de ces éléments pour évaluer le bien fondé de la fermeture d'une usine ou d'une industrie?

M. Lazar: Je parlerai sans doute en mon nom personnel plutôt qu'en celui du conseil, car je ne sais pas si je pourrais refléter de façon satisfaisante le point de vue de tous les membres du conseil.

Je dirai d'abord que, à la différence, je pense, de tous les autres membres du Conseil économique, j'ai passé la plus grande partie de ma carrière dans le secteur public, et je n'ai qu'une confiance limitée dans la capacité de celui-ci à prendre des décisions parfaitement raisonnées à propos de ce genre de choses. En principe, il serait difficile de s'opposer à cette idée de déterminer ces coûts pour la société dans son ensemble, mais cela serait bien difficile à réaliser de façon pratique.

La deuxième chose est qu'il y a une différence entre le coût à un moment donné et le coût sur une longue période. Si l'on pratique un instantané à un certain moment, on peut en déduire que la fermeture d'une usine donnée coûterait trop cher, mais si l'on peut suivre ces coûts sur une période de cinq ou 10 ans, on risque de regretter la décision initiale. Il était, je pense, sous-entendu dans ce que j'ai dit précédemment que tous les programmes gouvernementaux étudiés par le Conseil étaient censés être des programmes à court terme visant à faciliter les ajustements industriels; or, quand on regarde ce qu'il en est jusqu'à 25 ans plus tard, ces programmes sont encore en place.

Mais cela n'est pas fini. C'est ainsi que le Conseil, dans son étude du marché du travail paru l'année dernière sous le titre «L'emploi au futur», exprimait son net appui à la création de comités pour l'adaptation des employés sur les milieux de travail, au respect de préavis raisonnables pour les employés et à l'obligation pour employeurs et syndicats de collaborer pour faciliter le replacement des employés.

Une communication a été présentée au conseil l'autre jour, je n'ai pas pu y assister, mais je pense que c'était une analyse montrant que les gens qui perdent leur emploi à la suite d'une fermeture permanente en retrouvent beaucoup

when there was a statutory requirement that an adjustment committee be established. The adjustment committee, sometimes with a little bit of help from governments, but just employers and employees working together, go about trying to make sure that those who are going to lose their job find jobs. I think the usual rule of thumb is that depending on the size of the employer, there be x weeks or two x weeks or four x weeks or whatever, up to 16 or 24 weeks—I forget the numbers.

I believe the empirical evidence suggests that the more notice given with committees in place, that the re-employment rates are significantly affected. The council does support imposing this obligation on employers.

Dave, were you at that seminar?

Mr. Axworthy: You cannot be at every seminar.

The Chair: I have a further question with regard to the inflation. I heard a presentation by someone from the C.D. Howe Institute on the wage rates issue. It was argued that a considerable portion of the so-called inflationary wage rates was due to pay equity. I am wondering if you have done any work on that aspect—whether or not the kinds of wage rate increases that we saw being called inflationary were in fact one-time structural adjustments.

Mr. Lazar: We have done no work in that area. I think I will leave it at that.

As perhaps one last point, I would draw to your attention on a point you have not raised, which is that the information contained in our brief on the duration of poverty is new information in Canada which has not been available before.

It does help to clarify whether poverty is something which gets handed forward from one generation to another, or whether most incidence of poverty are one-time events and there is a large turnover. I think the implications of the research, although it is not final, do a lot to dispel the notion that poverty is something which is handed on from one generation to the next, that it very much appears to be linked to different things than intergenerational things. I think as you sort your way through it, it is important to...

The Chair: Do you have any idea what percentage would be disabled persons?

Mr. Lazar: I was going to say we have not presented that, and David may want to elaborate. He knows more about the data than I do, but our belief is that a high proportion of the people who are poor for all five years in the data base that we have were probably mainly in two categories—but feel free to correct me if I am wrong—one is the disabled and the other is single-parent families. David, do you want to fix my mistake up now?

Mr. Beavis: As we noted in our brief, Madam Chairmanman, there was a higher incidence of single-parent families and singles among the long-term or persistent poor, as we refer to them. We suspect that many of those singles are disabled, although it is very difficult to get an appreciation of a person's physical or mental disability from the data that we have.

[Traduction]

plus facilement un lorsque la création d'un comité d'adaptation avait été contractuellement prévu. Ce comité d'adaptation, parfois avec une certaine aide gouvernementale, mais composé seulement d'employeurs et d'employés, essaye de faire en sorte que ceux qui vont perdre leur emploi en retrouvent un autre. En règle générale, suivant la taille de l'employeur, on prévoit x semaines, deux x semaines, quatre x semaines ou je ne sais quoi, jusqu'à 16 ou 24 semaines—j'ai oublié les chiffres.

Il me semble que la pratique montre que plus le préavis donné est long, quand un comité existe, plus les taux de nouvel emploi sont élevés. Le conseil est en faveur de l'imposition d'une telle obligation aux employeurs.

Dave, est-ce que vous avez assisté à ce séminaire?

M. Axworthy: On ne peut pas aller à tous les séminaires.

La présidence: J'ai une autre question au sujet de l'inflation. J'ai entendu un exposé d'un représentant de l'Institut C.D. Howe à propos de la question des taux de salaire. Il expliquait qu'une partie considérable des taux de salaire prétendument inflationnistes était due à l'équité salariale. Je me demande si vous avez fait des recherches à ce sujet pour savoir si oui ou non les types d'augmentations salariales qu'on qualifie parfois d'inflationnistes n'étaient pas en fait des ajustements structurels ponctuels.

M. Lazar: Nous n'avons fait aucune recherche dans ce domaine. Je m'en tiendrai là.

Pour finir, j'attirerai votre attention sur une question qui n'a pas été soulevée: l'information contenue dans notre mémoire relativement à la durée de la pauvreté est nouvelle et n'était pas encore disponible au Canada.

Elle permet de déterminer si la pauvreté est quelque chose qui est transmis d'une génération à l'autre ou si elle n'est en général qu'un événement ponctuel, et si elle est caractérisée par un fort roulement. Même si ces recherches ne sont pas terminées, elles contribuent largement à dissiper l'idée suivant laquelle la pauvreté serait transmise d'une génération à l'autre, car elle paraît reliée à d'autres éléments. Je pense que, dans vos efforts pour vous y retrouver dans ce domaine, il est important que...

La présidence: Avez-vous une idée du pourcentage représenté par les personnes handicapées?

M. Lazar: J'allais vous dire que nous n'avions pas présenté cela, et David voudra peut-être en dire plus à ce sujet. Il connaît ces données mieux que moi, mais nous avons l'impression qu'une forte proportion des personnes pauvres pendant les cinq années représentées dans la base de données appartenaient sans doute principalement à deux catégories—mais n'hésitez pas à me corriger si je me trompe—c'est-à-dire aux handicapés et aux familles monoparentales. David, voulez-vous me corriger tout de suite?

M. Beavis: Comme nous l'avons signalé dans notre mémoire, madame la présidente, on a trouvé un nombre plus important de familles monoparentales et de célibataires parmi les pauvres à long terme ou chroniques, comme nous les appelons. Nous pensons que beaucoup de ces célibataires sont handicapés, même s'il est bien difficile de se faire une idée de l'état physique ou mental d'une personne à partir des données dont nous disposons.

As I recall from an Ontario study, there is a sense that perhaps about one-quarter of the social assistance recipients were disabled or deemed to be disabled, and I think a similar number applies for some of the data coming out of Quebec.

Just to add to Harvey's remark, we also saw a continuing number of families as well in the long-term poor—not a great proportion of them, but certainly numbers of them, since they make up the largest group we are looking at. Many of those we suspect are what might be called the working poor, and we are certainly looking into the extent to which they continue to earn low wages year in and year out.

The Chair: I suppose aboriginal people would be another significant group in there, would it not?

Mr. Beavis: The aboriginals are certainly a very significant group, as are the institutionalized, in terms of economic well-being. One of the misfortunes of all of our data is that it does not cover institutions or at least aboriginal people on reservations nor the Northwest Territories.

• 2120

The Chair: Is this all taken from taxation statistics?

Mr. Beavis: The data we have on the dynamics comes to us from tax records as well as social assistance records.

The Chair: So really the whole black market is ignored. Is there any idea about the size of the black market?

Mr. Beavis: Since it is black, I am not sure we can figure out exactly how large it is. I am not sure if there are any recent studies of underground economies in Canada, but—

Mr. Lazar: I do not remember it, but if you are interested there is a paper by Gilles Paquette of the University of Ottawa on the underground economy. That may shed some light on it for you.

The Chair: Thank you. It was very interesting.

Welcome. If you would like to introduce your committee members, then we will proceed.

Ms Joan Gullen (Chairperson, Focus-on-Future Schools Advisory Committee, Ottawa Board of Education): I appreciate that it is late at night and we are the last of probably about a dozen presentations today. We are a lot of people, but we have it well orchestrated. We each have our little bit, so do not let it intimidate you that we are going to go on forever.

We represent the Focus on Futures Advisory Committee at the Ottawa Board of Education. I will let each person introduce herself and the perspective from which she comes.

Ms Denise Mattock (Liaison, Child Poverty Action Group, Social Planning Council of Ottawa–Carleton): I am Denise Mattock, and I am the Liaison from the Child Poverty Action Group from the Social Planning Council of Ottawa–Carleton.

[Translation]

Il me semble qu'une étude de l'Ontario a révélé qu'environ un quart des bénéficiaires de l'aide sociale étaient peut-être handicapés ou censés l'être, et je pense que le même nombre s'applique à certaines données venant du Québec.

Pour compléter ce qu'a dit Harvey, nous trouvons également un nombre constant de familles parmi les pauvres à long terme—pas une forte proportion, mais à coup sûr un certain nombre, puisqu'elles représentent le plus grand groupe. Beaucoup d'entre elles correspondent sans doute à ce que l'on pourrait appeler les petits salariés, et nous essayons de voir dans quelle mesure ces familles continuent de recevoir seulement de faibles rémunérations année après année.

La présidence: Je pense que les autochtones constitueraient également un groupe important, n'est-ce pas?

M. Beavis: Les autochtones sont certainement un groupe très important, comme les personnes placées dans un établissement, pour ce qui est de leur bien-être économique. Malheureusement, nos données ne couvrent pas les établissements ni même au moins les autochtones habitant dans des réserves ou les Territoires du Nord-Ouest.

La présidence: Tout cela vient-il des statistiques de l'impôt?

M. Beavis: Les données que nous avons sur l'évolution de la situation viennent des dossiers fiscaux ainsi que de ceux de l'aide sociale.

La présidence: On ignore donc en fait tout le marché noir. Est-ce que l'on a une idée de la taille du marché noir?

M. Beavis: Puisqu'il est noir, je ne sais pas si on peut avoir une idée de sa taille. Je ne sais pas si les économies parallèles ont été récemment étudiées au Canada, mais. . .

M. Lazar: Je ne m'en souviens pas, mais si cela vous intéresse, il y a une étude de l'économie parallèle préparée par Gilles Paquette de l'Université d'Ottawa. Elle pourra peut-être vous éclairer à ce sujet.

La présidence: Merci. C'était très intéressant.

Bienvenue. Si vous voulez bien présenter les membres de votre comité, nous pourrons continuer.

Mme Joan Gullen (présidente, Comité consultatif des écoles du projet Avenir, conseil scolaire d'Ottawa): Je me rends compte qu'il est déjà tard dans la soirée, et nous sommes sans doute les derniers d'une bonne douzaine de témoins aujourd'hui. Nous sommes nombreuses, mais nous sommes bien organisées.

Nous avons chacune un rôle précis, et vous n'avez donc pas à craindre que nous n'en finissions jamais. Nous représentons le Comité consultatif des écoles du projet Avenir du conseil scolaire d'Ottawa. Je laisserai à chacune d'entre nous le soin de se présenter et de nous dire quel point de vue elle représente.

Mme Denise Mattock (agente de liaison, Groupe d'action positive contre la pauvreté enfantine, Conseil de planification sociale d'Ottawa-Carleton): Je m'appelle Denise Mattock et j'assure la liaison avec le Groupe d'action positive contre la pauvreté enfantine du Conseil de planification sociale d'Ottawa-Carleton.

• 2125

Ms Bonnie Dinning (Co-Chairperson, Focus-on-Future Schools Advisory Committee of the Ottawa Board of Education): My name is Bonnie Dinning, and I co-chair the Focus-on-Futures Advisory Committee with Joan Gullen. I am also co-ordinator of the health care program at a community health centre in Ottawa, Pinecrest-Queensway.

Ms Gullen: I am Joan Gullen, and I work for the Family Service Centre of Ottawa-Carleton. I am co-chair of the committee. I am also one of the original authors of *Poor Children in Our Schools*, which was the document that prompted the development of a systemic approach in the Ottawa Board system called the Focus-on-Future Schools.

Ms Harriet Lang (Member, Focus-on-Future Schools Advisory Committee of the Ottawa Board of Education): I am Harriet Lang, now a trustee on the Ottawa Board of Education. I was also a co-author of the *Poor Children in* Our Schools report. It was our concern for the children in this city who had many disadvantages when they met the school system that prompted me to run for trustee and become part of the Ottawa Board.

Ms Deborah Morey (Member, Focus-on-Future Schools Advisory Committee of the Ottawa Board of Education): I am Deborah Morey. I am a parent at one of the schools with a high level of immigrant children, and this is my main interest.

Ms Gullen: On top of the package I gave you is a little pamphlet on what are the Focus-on-Future Schools. There are 13 in the Ottawa system, and they are specially designated schools by virtue of the fact that they have a large number of children who come from economically and socially disadvantaged homes. They have enriched programs. We will not go into a long description but just state that this is the population we are representing, the poor children in our schools.

You have heard from other groups addressing the broader issues. You have heard from the Economic Council about the larger economic intervention and strategies. We are going to zero in on one point, and that is the refugee children in our schools who are in double jeopardy because they come with nothing. They are in poverty to begin with, but they have the problem of having to learn another language. We want to address the responsibility the immigration department has in carrying its responsibility down to the local level in education.

Despite the fact that education is a provincial matter, we did argue in a report we submitted last February to the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and Status of Women, which you also have in your package... A number of recommendations still stand. We recommend using some direct granting mechanisms from the federal government to help local school boards deal with the adjustment problems, the funding issues and the resources

[Traduction]

Mme Bonnie Dinning (coprésidente, comité consultatif des écoles du projet Avenir du Conseil scolaire d'Ottawa): Je m'appelle Bonnie Dinning, et je suis coprésidente du Comité consultatif des écoles du projet Avenir, tout comme Joan Gullen. Je suis également coordonnatrice du programme de soins de santé d'un centre de santé communautaire d'Ottawa, celui de Pinecrest–Queensway.

Mme Gullen: Je m'appelle Joan Gullen et je travaille pour le Centre de service familial d'Ottawa-Carleton. Je suis également coprésidente du comité et j'ai participé à la rédaction de *Poor Children in Our Schools*, le document qui a incité le conseil scolaire d'Ottawa à mettre au point une approche systémique, celle des écoles du projet Avenir.

Mme Harriet Lang (membre du comité consultatif des écoles du projet Avenir du conseil scolaire d'Ottawa): Je m'appelle Harriet Lang et suis maintenant conseillère scolaire du CSO. J'ai également participé à la rédaction de *Poor Children in Our Schools*. Nous nous inquiétions du sort des enfants de notre ville qui sont nettement défavorisés lorsqu'ils font connaissance avec le système scolaire, et c'est ce qui m'a incitée à présenter ma candidature au conseil et à en devenir membre.

Mme Deborah Morey (membre du comité consultatif des écoles du projet Avenir du Conseil scolaire d'Ottawa): Je m'appelle Deborah Morey, je suis parent dans une des écoles ayant un nombre important d'enfants immigrants, et c'est ce qui m'intéresse le plus.

Mme Gullen: Sur le dessus de la pile de documents que je vous ai donnés figure une petite brochure sur les écoles du projet Avenir. Il y en a 13 à Ottawa, et elles ont été choisies spécialement à cause du grand nombre d'enfants que l'on y trouve venant de foyers défavorisés économiquement et socialement. On y enseigne des programmes enrichis. Nous ne nous lancerons pas dans une longue description et nous contenterons de dire que telle est la population que nous représentons, les enfants pauvres de nos écoles.

Vous avez entendu d'autres groupes vous parler de questions plus vastes. Le Conseil économique vous a parlé de l'intervention et des stratégies économiques de plus grande ampleur. Quant à nous, nous nous concentrerons sur une question, celle des enfants réfugiés qui sont exposés à un double danger dans nos écoles, car ils sont totalement démunis. Ils sont d'abord pauvres, mais ils ont aussi le problème d'avoir à apprendre une autre langue. Nous voulons aborder la responsabilité qu'a le ministère de l'Immigration de s'acquitter de sa responsabilité jusqu'au niveau local en matière d'éducation.

Même si l'éducation est une question relevant des provinces, nous avons dit dans un rapport que nous avons présenté au mois de février dernier au Comité permanent de la santé et du bien-être social, des affaires sociales, du troisième âge et de la condition féminine, et qui figure également dans les documents que vous avez... Un certain nombre de recommandations sont encore valables. Nous recommandons que le gouvernement fédéral procède par

necessary for refugee children and families not to stay in poverty, to be able to rise out of it. That is going to be our focus here today. You also have some other things that we refer to in our package.

I will ask Bonnie to outline the kind of children who are coming to our schools as refugees.

Ms Dinning: One of the pieces of information you have before you is from the Family Welcome Centre with the Ottawa Board of Education. The last page indicates the first languages that have been identified from August until December 31 within the Ottawa Board of Education. It very dramatically shows the areas where large numbers of our ethnic minority families are coming from and relocating to Ottawa.

As you can see, a number of them are from countries where they may be illiterate in terms of the standard of living, the way of life and access to education and such from their own country. Many of them are from war-torn countries. Many of them are coming from refugee camps. They come to us at different ages and different levels, accessing our school systems with really nothing on which to base a new learning approach. Many of them have no skills that are useful to them here. Many of them have learned street skills, which are inappropriate for the situation they find themselves in in Canada.

• 2130

What I would like to impress upon you is that it is the children whom we need to concentrate on. The long-term effect by providing appropriate services for them is crucial. If we do not provide services so that they can succeed in our country, in our society, they in essence will become burdens to our society as they reach adulthood.

It is imperative that we find strategies to get them quickly out of the poverty cycle, which is where they start when they come to our country, and realize that a productive investment in their ease of entry and learning about our country, being able to effectively exist in our country, is going to give us a lot of long-term productivity from individuals from other countries. They certainly are very highly motivated, even the parents who come, and we need to take a look at how we can keep that motivation going.

I am now going to turn it over to Harriet to speak specifically about the school board.

Ms Lang: The Ottawa Board of Education has taken on in the past few years a tremendous responsibility in servicing the immigrant children and their families. We have a welcome centre, which is centrally located in the city, where families coming into the city will be welcomed and the children will be assessed in terms of their language needs and their educational level. The parents will also be assessed in terms of their language needs and their ambitions in terms of education.

[Translation]

subvention directe pour aider les conseils scolaires à faire face au problème d'adaptation, aux questions de financement et aux ressources nécessaires pour que les enfants réfugiés et leurs familles ne restent pas dans la pauvreté, mais soient capables d'en sortir. C'est là-dessus que nous nous concentrerons aujourd'hui. Les documents que nous avons portent également sur d'autres questions.

Je vais demander à Bonnie de vous dire en quelques mots qui sont les enfants réfugiés se trouvant dans nos écoles.

Mme Dinning: L'un des documents que vous avez devant vous vient du Centre d'accueil familial du Conseil scolaire d'Ottawa. La dernière page indique les premières langues identifiées au sein du Conseil scolaire d'Ottawa du mois d'août au 31 décembre. Cela fait ressortir très clairement les régions d'où proviennent une grande partie de nos familles provenant de minorités ethniques et réinstallées à Ottawa.

Comme vous pouvez le voir, un bon nombre d'entre elles viennent de pays où le niveau de vie, le mode de vie et l'accès à l'éducation sont tels qu'elles sont souvent analphabètes. Beaucoup viennent de pays déchirés par la guerre. Beaucoup viennent de camps de réfugiés. Elles nous arrivent à des âges et des niveaux différents, et il n'y a aucune base sur laquelle établir une nouvelle approche de l'enseignement pour ce qui est de l'évaluation de nos systèmes scolaires. Beaucoup de ces familles n'ont aucune qualification pouvant leur être utile ici. La plupart d'entre eux ont appris à se débrouiller seuls dans la vie, mais ce qu'ils savent ne leur est pas particulièrement utile au Canada.

Vous devez absolument comprendre que nous devons concentrer nos efforts sur ces enfants-là. Leur fournir les services dont ils ont besoin aura un effet crucial à long terme. Si nous ne les aidons pas à réussir dans notre pays, à s'intégrer à notre société, rendus à l'âge adulte, ils deviendront un fardeau.

Nous devons absolument trouver les moyens de les sortir rapidement du cycle de la pauvreté dans lequel ils se trouvent quand ils arrivent ici. Nous devons prendre conscience que si nous investissons pour leur faciliter l'intégration au pays et l'apprentissage de notre mode de vie, si en fait nous leur permettons ainsi d'exister vraiment au Canada, les immigrants nous apporteront énormément de productivité à long terme. Les étrangers qui arrivent sont extrêmement motivés, leurs parents aussi. Nous devons nous pencher sur la façon d'entretenir cette motivation.

Je vais maintenant céder la parole à Harriet, qui va vous parler plus précisément du conseil scolaire.

Mme Lang: Le conseil scolaire d'Ottawa a assumé depuis quelques années une énorme responsabilité à l'endroit des enfants immigrants et de leur famille. Nous avons un centre d'accueil, situé au coeur de la ville, où les familles nouvellement arrivées sont accueillies. Nous y évaluons les enfants pour déterminer leur connaissance de la langue et leur niveau d'instruction. On évalue également les connaissances linguistiques des parents et leurs ambitions scolaires.

These children are coming constantly, and we now have almost 2,500 students in ESL classes. Many of these children who come have never been in a school at all, so it is not a matter of placing these children in regular classes. Those who have these particular deficits need special attention. They need to be in small groups where they can be helped with basic skills, as well as language and adjustment to the society in which they are now finding themselves.

This has had a tremendous impact on our school system. From one point of view they come constantly during the year, so it is impossible to deal with a specific number and plan accordingly. They come at all ages. Many of the children have come from traumatic situations, so it is not merely a matter of teaching the language and teaching the basic skills. It is also a matter of providing social workers and psychologists and all kinds of special diagnosticians and special services.

It also takes a tremendous amount of time on the part of principals and vice-principals and secretaries and various administrative people on the board to be able to meet with these families, to get interpreters and so on. It is a tremendous strain on the board's system.

We were adding up the costs that we have incurred in the last year or so. It costs us \$200,000 to operate our welcome centre. We have had to provide an additional 30 portable classrooms to put in our school yards. They cost \$40,000 apiece, so that comes to \$1.2 million.

In addition, we have had to employ many elementary teachers, not only for language teaching but also for classes. If a child is in a special ESL class, that child is also in a regular class for as much of the work as possible. So it is a double expenditure for teachers. It has cost us \$7,200,000 for teachers' salaries. There are teacher aides to assist in the large classes, where we have children with special needs. This has cost us another \$356,000 and that is at the elementary level.

At the secondary level, for additional teachers, the cost is more than \$2 million. This adds up to almost \$11 million and that is without the additional stress that is put on our general resources. Not only do we have the difficulty of trying to find the money and the resources to meet these needs, but we also are very concerned that if we rearrange our resources in order to provide for these children and our regular Canadian-born children are not going to get the service they have been used to, they are going to suffer. Their families are going to be very unhappy about the fact that their children are being deprived in order to assist some other children. We are very concerned about the possible backlash and racial tension that could arise over this situation if we do not find some assistance.

[Traduction]

De nouveaux enfants arrivent tous les jours. Il y a à l'heure actuelle presque 2,500 élèves dans nos cours d'anglais, langue seconde. Comme la plupart de ces enfants n'ont jamais été à l'école, on ne peut pas les mettre dans une classe régulière. Ceux qui ont certaines déficiences ont besoin d'une attention spéciale. Il faut les placer dans de petits groupes pour qu'on puisse les aider à acquérir des compétences fondamentales tout en apprenant la langue et en s'adaptant à leur nouveau milieu de vie.

Ces nouveaux arrivants ont eu un impact important sur notre réseau scolaire. D'abord, comme ils arrivent à n'importe quel moment de l'année scolaire, il est impossible de prévoir en fonction d'un nombre déterminé. De plus, on en a de tous les âges, et beaucoup nous arrivent d'un environnement traumatisant. On ne peut pas se contenter de leur enseigner l'anglais et certaines connaissances de base. Il faut leur fournir les services de travailleurs sociaux, de psychologues, de diagnosticiens et d'une foule d'autres services spécialisés.

Cela demande aussi énormément de temps aux directeurs, directeurs adjoints, secrétaires et gestionnaires divers au conseil, car ils doivent rencontrer ces familles, trouver des interprètes, etc. C'est un fardeau considérable pour le réseau.

Nous avons calculé ce que cela nous a coûté depuis un an environ. L'exploitation du centre d'accueil coûte 200,000\$. Nous avons dû installer 30 classes mobiles de plus dans nos cours d'écoles, chacune coûtant 40,000\$, pour un total de 1,2 million de dollars.

En outre, nous avons dû engager beaucoup d'enseignants à l'élémentaire, non seulement pour donner les cours d'anglais, mais aussi pour s'occuper des classes spéciales. L'enfant qui suit un cours spécial d'anglais langue seconde fait aussi partie d'une classe régulière où il accomplit le plus de travail possible. Cela double donc le nombre d'enseignants. Leur rémunération nous a coûté 7,200,000\$. Il y a aussi les aide-enseignants, qui aident les élèves en difficulté dans les classes plus nombreuses. Cela nous a coûté encore 356,000\$ au niveau élémentaire seulement.

Au niveau secondaire, les enseignants supplémentaires qu'il nous a fallu engager ont coûté plus de 2 millions de dollars. Nous arrivons à un total de 11 millions de dollars ou presque, sans calculer la pression additionnelle sur nos ressources générales. Non seulement nous avons du mal à trouver l'argent et les ressources nécessaires pour répondre à ces besoins, mais aussi nous sommes très inquiets, car si nous n'arrivons pas à réaménager nos ressources afin de répondre aux besoins de ces enfants et si nos petits Canadiens ne reçoivent pas les services auxquels ils ont été habitués, tous en souffriront. Les familles seront très mécontentes si leurs enfants sont privés pour que nous puissions aider d'autres enfants. Nous craignons le ressac éventuel et les tensions raciales qui pourraient subvenir si nous ne trouvons pas de solution.

• 2135

Ms Gullen: In your package we supplied you with the breakdown of those ESL costs in the Ottawa Board system. You have that for reference. One of the other resources really needed is the resource to reach out to the parents and to connect with them. Debbie will speak to that.

Ms Morey: Reaching the parents, getting to know their experiences as refugees and being sensitive to their culture is essential to the success of the child in school.

A vast majority of our immigrant children population cannot speak English; therefore, parents cannot exercise their right to communicate with the staff and the school along with other parents within that system.

Our educators do not have access to translators. Translations are virtually an impossibility. There is no way we can get newsletters out. There is no way we can communicate on busing, staff changes, health matters, safety matters.

This becomes a real tug of war for us. We have no means of being able to get a translator out from the schools to come in and translate newsletters. What we need more than anything else is to be able to get a core or a central group of translators that would not only be able to come into the school and translate notices and newsletters of importance but also be able to go out into the community, be able to go and see these families individually, be able to discuss their past experiences so that we have a better idea of what these children and families have had to go through, so that we can make our staff aware of it, so that the teachers will be able to communicate more effectively with the student and understand exactly what those students have been through.

It also will give us the opportunity to find out what their needs are. A lot of these children come here, for example, in the winter months. Most of our school system is in winter. Most of these children will come here with no concept of what winter means, what clothes mean, anything of that nature. We have no way of getting across the importance of all of this.

So one possible way to resolve all of this would be to get the Department of Immigration to set up some funding that would give us a core group of translators, a central group of translators that can either go out into the community or provide translation to the staff to large boards in urban centres; small boards would be just about impossible. Most ESL children and immigrant families that come in usually come into major urban centres. That is one possibility. The other is to fund the boards directly and to allow the boards to hire their own staff of translators so that they would be able to get out into the community.

Ms Gullen: One school in the city, Cambridge, has an outreach worker. They have managed to work that into their budget. What is needed are a large number of outreach workers. In that case, they have a Chinese woman who is able to connect because they have a large Asian population. Harriet did not even cost that into her \$11 million.

[Translation]

Mme Gullen: Dans le jeu de documents que nous vous avons fournis, vous trouverez la ventilation du coût des classes d'anglais langue seconde au conseil scolaire d'Ottawa. Nous vous l'avons fournie pour votre gouverne. Nous avons aussi besoin d'autres ressources pour rejoindre les parents et établir le contact avec eux. Debbie va vous en parler.

Mme Morey: Rejoindre les parents, connaître leur expérience de réfugiés et nous sensibiliser à leur culture, tout cela est essentiel au succès des enfants à l'école.

Une vaste majorité de nos élèves immigrants ne parlent pas l'anglais; leurs parents ne peuvent dont pas exercer comme les autres leur droit de communiquer avec l'école et le personnel.

Nos éducateurs ne disposent pas de traducteurs. Il est pratiquement impossible de faire traduire des bulletins de nouvelles, impossible de communiquer aux parents les renseignements sur le transport scolaire, sur les changements de personnel, sur les problèmes de santé et de sécurité.

C'est vraiment déchirant. Nous sommes incapables de trouver quelqu'un qui pourrait venir traduire les bulletins de nouvelles à l'école. Nous avons absolument besoin d'une liste de traducteurs qui pourraient aller dans les écoles pour y traduire les avis et les lettres importantes et aussi pour rencontrer les familles, discuter de leurs expériences passées pour que nous ayons une meilleure idée de ce que les enfants et leurs familles ont pu traverser. Ensuite, nous pourrions en informer le personnel. De cette façon, les enseignants pourraient communiquer beaucoup plus efficacement avec les élèves et comprendre vraiment ce que ceux-ci ont subi.

Cela nous permettrait également de découvrir quels sont leurs besoins. Par exemple, beaucoup de ces enfants arrivent pendant l'hiver. Presque toute la période scolaire tombe pendant l'hiver. La plupart arrivent ici sans aucune idée de ce qu'est l'hiver. Ils n'ont pas de vêtements chauds, par exemple. Il nous est impossible de faire comprendre l'importance du vêtement.

Une solution possible serait d'amener le ministère de l'Immigration à débloquer des fonds pour que nous puissions établir une liste de traducteurs qui pourraient soit rencontrer la collectivité, soit traduire les documents pour le personnel des grands conseils scolaires urbains. Ce serait impossible pour les petits conseils. La plupart des enfants en cours d'anglais langue seconde et des familles immigrées s'installent dans les grands centres urbains. Ce serait donc une solution. On pourrait aussi verser les fonds directement aux conseils scolaires pour qu'ils engagent leurs propres traducteurs, qui établiraient des liens avec la collectivité.

Mme Gullen: L'une de nos écoles, l'école Cambridge, a un travailleur communautaire. La direction de l'école a réussi à l'intégrer dans son budget. Il faudrait beaucoup plus de travailleurs communautaires. Il s'agit en l'occurrence d'une Chinoise, qui est en mesure d'établir des liens avec la vaste population d'origine asiatique que dessert l'école. Harriet n'en a même pas tenu compte dans son total de 11 millions de dollars.

I will quickly give you a little personal scenario just so that you have a feel of what we are talking about in terms of time and resources needed to help these children adjust.

A boy at Cambridge School is eight years old, Vietnamese. He was born and raised in a refugee camp in Hong Kong. When he came he would normally be assigned to the grade 2 level; however, he has had no schooling whatsoever. His whole behaviour is a survival behaviour mode, hardly congenial in the classroom. So what you have happening in the classroom is that the kid is suddenly contained in an environment with a whole set of new expectations and has not even learned the skills of how to operate in a classroom. This kid is not an exception. What the child needs is individualized support for awhile.

• 2140

The school did not see this kid as having bad behaviour; they realized he had to learn a whole new set. By the afternoon he also was getting very fatigued from having to hold himself in. So they went out and met with the family—that is, the schools that have an outreach worker—and through cultural and language translation they began to understand what the kid's past experiences had been. Then they modified his program so he was coming to school only half a day, and they assigned a teacher's aide to him. That is why the teacher's aides are so critical here. It is practically a one-to-one relationship for a while. They gradually expanded this kid's time to lunch hour, then eventually to full day, and then eventually the teacher's aide was able to be withdrawn and assigned to a new child.

The point here is that a lot of attention, time, and resources had to be put to that child, but it paid off. The kid eventually adjusted. He is a bright kid. With that kind of an intervention it means that with a good beginning he is going to grow up to be a good citizen. As Bonnie says, the families are very highly motivated and appreciate the value of schooling, but they have to have that early language and behavioural adjustment in the beginning. So we are talking about an investment.

Denise will take us back to the larger immigration picture.

Ms Mattock: I would like to talk a bit about the context of the immigration policy. I am referring to highlights from the report of *The Demographic Review*, where they mention that Canada is undergoing a transformation to a low-fertility, low-mortality population and that in fact the population bulge is really now in the work force. To continue the social programs we have had in Canada as that bulge goes through, we are going to need the immigrants, the young children of today, to balance out our population, and we are going to need them to be skillful. We really need to develop these skills so that they will be able to take their part in the work force and support the rest of us as we age.

[Traduction]

Je vais vous raconter brièvement une anecdote personnelle pour que vous compreniez ce que nous voulons dire par temps et ressources nécessaires à l'adaptation des enfants.

A l'école Cambridge, il y a un petit Vietnamien de huit ans. Il est né dans un camp de réfugiés à Hong Kong et y a grandi. Quand il est arrivé, il aurait dû normalement être en deuxième année. Toutefois, il n'avait reçu absolument aucune instruction. Il avait le comportement d'un survivant, ce qui n'est pas particulièrement acceptable dans une salle de classe. L'enfant se trouve donc placé dans un milieu où les attentes sont nouvelles, alors qu'il n'a même pas appris comment se tenir en classe. Et cet enfant n'est pas l'exception. Un enfant comme cela a besoin d'un appui individuel pendant quelque temps.

À l'école, on n'a pas trouvé que l'enfant avait des problèmes de comportement, mais on s'est rendu compte qu'il lui fallait apprendre des attitudes toutes nouvelles. L'après-midi, il devenait très fatigué d'avoir à se contrôler tout le temps. On a donc décidé d'aller rencontrer la famille-c'est-à-dire le travailleur communautaire-et grâce aux explications sur la culture et à la traduction, on a commencé à comprendre quel était le passé du jeune. On a alors modifié son programme pour qu'il vienne à l'école seulement la moitié de la journée et on lui a assigné un aideenseignant. La présence des aide-enseignants est essentielle. Pendant un certain temps, l'aide-enseignant s'occupe exclusivement d'un enfant. Petit à petit, on a prolongé la présence de l'enfant à l'école jusqu'après l'heure du dîner puis il a fini par rester toute la journée. Par la suite, il n'a plus eu besoin de l'aide-enseignant, qui a alors été assigné à un autre enfant.

Autrement dit, il a fallu consacrer beaucoup d'attention et de ressources à un seul enfant, mais cela a été fructueux. Il s'est finalement adapté. Il est intelligent. Grâce à une telle intervention, l'enfant part d'un bon pied et deviendra un bon citoyen. Comme l'a dit Bonnie, les familles sont extrêmement motivées et apprécient la scolarité à sa juste valeur, mais il faut les aider à apprendre la langue et à s'adapter au mode de vie dès le départ. Il faut donc parler d'investissment.

Denise va nous brosser un tableau de l'immigration en général.

Mme Mattock: Je vais vous parler un peu de la politique d'immigration. Je fais allusion aux faits saillants du rapport de l'étude démographique; la population canadienne aurait maintenant un taux de fertilité et de mortalité très bas et se retrouve maintenant en majorité dans la main-d'oeuvre active. Pour maintenir nos programmes sociaux une fois que la majeure partie de la population aura pris sa retraite, nous allons avoir besoin de nos jeunes immigrants d'aujourd'hui pour grossir notre main-d'oeuvre, et ils devront être instruits. Il nous faut donc absolument enseigner aux jeunes les compétences dont ils auront besoin pour faire partie de la main-d'oeuvre active et donc financer les programmes dont nous profiterons en vieillissant.

Poverty

[Text]

So the argument we are making is that we fully support the need for immigration, we fully support the concept of the mosaic, and we understand the benefits of diversity in our culture and all the wonderful richness that immigrants have contributed to our culture, but we are saying that the federal government needs to take direct responsibility now to ensure that these children have full access to education, to good mental health, and to good physical health.

So we refer you to the recommendations we made in the report that is part of your package, specifically the last four. We ask that funds be made directly available to community organizations linked to schools to provide breakfast programs and after-school programs to children in low-income communities; that the federal government directly fund education reception and assessment centres in areas that are receiving large numbers of new immigrant children; that the federal government make funds available to school boards to allow the employment of a sufficient number of English-asa-second-language teachers in schools serving low-income communities that are receiving large numbers of recent immigrant children; and that the federal government make funds available to school boards to establish a sufficient number of special classes for the immigrant children who arrive in Canada without previous schooling.

Just to put that also in context with *The Demographic Review*, it mentions six communities in Canada that are receiving greater numbers of the population than we are in Ottawa. In Ottawa we are perhaps a sophisticated community, but we really understand the problems we have here. So we are wondering how big the whole thing is in Canada as a whole, and we are emphasizing that now is the time when something must be done because in fact any money spent now is going to have long-term benefits.

• 2145

The Chair: I am very familiar with this issue because I met with Lorraine Flaherty from the Canadian School Trustees' Association, and with the minister's assistant. The muncipality I come from, North York, is mentioned in that report. Nine out of ten new entrants to the North York School system require ESL or ESD. The problem is massive.

It appears, though, that the federal government will not fund school boards, period. They just will not directly fund them except through devices such as where the North York School Board has this core program whereby you can get projects. This is a separate incorporated body and you can get project funding, so the North York School Board has done some things in the area of adult education. For example, they have devoted entire schools where they take in the whole family and the children initially, and give them a settlement program in which there is second language training, and look at it holistically. That has been kept alive largely through grants. It is very unstable funding, but it has become such a necessity that the board has had to do it.

[Translation]

Voilà pourquoi nous sommes tout à fait pour l'immigration, pour le concept de la mosaïque. Nous apprécions les avantages de la diversité culturelle et toute la merveilleuse richesse qu'apportent les immigrants à notre culture. Toutefois, le gouvernement fédéral doit assumer directement la responsabilité d'offrir à ces enfants immigrants l'éducation, la santé mentale et physique.

Reportez vous aux recommandations du rapport que nous vous avons fourni, surtout les quatre dernières. Nous demandons que des fonds soient mis directement à la disposition des organismes communautaires travaillant avec les écoles pour organiser des petits déjeuners et des programmes postscolaires à l'intention des enfants des quartiers à faible revenu, que le gouvernement fédéral finance directement les centres d'accueil et d'évaluation des conseils scolaires qui accueillent en grand nombre des enfants nouvellement immigrés, que le gouvernement fédéral mette à la disposition des conseils scolaires des fonds qui permettront l'emploi d'un nombre suffisant d'enseignants pour les classes d'anglais langue seconde dans les écoles desservant la population à faible revenu et accueillant un grand nombre d'enfants nouvellement immigrés, et que le gouvernement fédéral mette à la disposition des conseils scolaires des fonds pour créer suffisamment de classes spéciales à l'intention des enfants immigrants qui ne sont jamais allés à l'école avant d'arriver au Canada.

Dans l'étude démographique, on dit aussi que six localités au Canada accueillent plus d'immigrants qu'Ottawa. Peut-être sommes-nous plus sensibles à ces questions à Ottawa, mais nous comprenons vraiment les problèmes que nous avons ici. Nous nous demandons quelle peut bien être la situation pour l'ensemble du Canada. Nous tenons à souligner que c'est maintenant qu'il faut faire quelque chose parce que toute somme investie maintenant rapportera des bénifices à long terme.

La présidence: Je connais très bien la question parce que j'ai rencontré Lorraine Flaherty, de l'Association canadienne de syndics des écoles, et l'adjoint du ministre. Je suis de North York, qui est mentionné dans le rapport. Neuf nouveaux élèves sur dix au conseil scolaire de North York ont besoin de cours d'anglais langue seconde. C'est un problème gigantesque.

Il semble toutefois que le gouvernement fédéral refuse de financer directement les conseils scolaires, mais il peut le faire par l'intermédiaire d'un programme cadre comme celui dont s'est doté le conseil scolaire de North York. Il s'agit d'un organisme distinct, constitué en société, qui élabore des projets pour lesquels il peut obtenir des fonds. C'est ainsi que le conseil de North York a pu réaliser certaines choses dans le domaine de l'éducation permanente. Par exemple, on a consacré des écoles entières à la prise en charge des enfants et de toute leur famille à l'arrivée. On les aide à s'établir en leur donnant notamment des cours d'anglais. On s'occupe de toute la famille. Le programme existe surtout grâce aux subventions. C'est une source de financement peu fiable, mais elle est indispensable, et c'est pourquoi le conseil y a eu recours.

La pauvreté

[Texte]

I think it is a very important issue that you are bringing up, certainly in all the major urban centres, but it is not in the rural areas at all. And it is mammoth. The expense to local school boards is enormous, but due to the current jurisdictional issues the school boards are not directly funded. They are creations of the provinces.

Ms Mattock: We realize that, but we do think that there ought to be some mechanism, a special funding. After all, as I am sure you understand, the last census, 1985–86, had shown us that one in six children in Canada is living below the poverty line. At the last census there were 19,000 children in Ottawa-Carleton who were living below the poverty line. Since then there has been an enormous influx of the population that we are talking about that is doubly jeopardized. Not only are they living in poverty but they are culturally deprived, and they have to make the adjustments to a new society without the resources to do it.

Ms Gullen: We are arguing too that it is not beyond the wit of the federal and provincial governments to devise a cost-sharing understanding, and I am sure it would be welcomed by the provinces. The point we want to emphasize here, because we are sitting in front of a federal committee, is that it is an extension of the federal responsibility by virtue of the fact that they are responsible for immigration.

I think there is some kind of adjustment money, but it does not really bear in on the school system. It is just personal adjustment moneys. It is an abandonment of the responsibility that follows from bringing new immigrants into the country, immigrants who we welcome.

I am really worried, as Harriet is saying, that unless there is some infusion, some cost-sharing on this, we are going to get some backlash.

The Chair: Is this not part of the provincial funding of education issue as well, though? The funding from the provincial government to Ottawa and to Toronto in Ontario has dropped. We actually have negative funding in Metropolitan Toronto, and I understand that you are losing.

Ms Lang: We are very close to the same position. That is part of the problem.

The Chair: The provincial education system is not recognizing special needs of these particular children, which are just as necessary as the gifted and other programs.

Ms Lang: This is very true, but it seems to me that there is a direct responsibility when the immigration policy is providing all of these additional children to be served. I think it would be very reasonable, for instance, for the federal government to fund the welcome centres where the families come in, the families are welcomed and assessed and so forth, and that is a fair-sized expense. I think that would be a very logical federal responsibility.

[Traduction]

Vous soulevez une question qui est très importante dans tous les grands centres urbains, mais qui ne se pose absolument pas en milieu rural. Les dépenses auxquelles ce problème monumental oblige les conseils scolaires sont considérables, mais à cause du partage actuel des compétences, les conseils scolaires ne peuvent être financés directement par le gouvernement fédéral. Ce sont des organismes qui relèvent des provinces.

Mme Mattock: Nous le savons bien, mais nous croyons qu'il doit bien exister un mécanisme de financement spécial. Après tout, vous savez très bien que le dernier recensement de 1985–1986 nous a montré qu'un enfant sur six au Canada vit en-dessous du seuil de la pauvreté. Lors du dernier recensement, 19,000 enfants de la région d'Ottawa-Carleton vivaient sous le seuil de la pauvreté. Depuis, il y a eu l'arrivée massive de cette population dont nous parlons et qui est doublement à risque. Non seulement ces gens vivent dans la pauvreté, mais ils ne connaissent pas la culture et ils doivent s'adapter à une nouvelle société sans avoir les ressources nécessaires.

Mme Gullen: Nous croyons aussi que les gouvernements fédéral et provinciaux ont le pouvoir de conclure une entente à frais partagés qui serait certainement bien accueillie par les provinces. Comme nous nous adressons à un comité fédéral, nous devons souligner qu'il s'agit d'un prolongement de l'immigration, qui est de compétence fédérale.

Je crois qu'il y a un budget d'aide à l'établissement, mais il n'est pas prévu pour les conseils scolaires. C'est réservé aux personnes. Selon nous, le gouvernement fédéral n'assume pas la responsabilité du suivi des immigrants qu'il accepte au Canada et que nous sommes heureux d'accueillir.

Comme l'a dit Harriet, je crains vraiment qu'il ne se produise un ressac, à moins que nous recevions une aide financière grâce à une entente à frais partagés.

La présidence: Est-ce que cela ne devrait pas faire partie du budget de l'éducation du gouvernement provincial? Les fonds versés par le gouvernement provincial au conseil scolaire d'Ottawa et de Toronto ont diminué. En fait, dans l'agglomération de Toronto, nous avons un financement négatif et je crois comprendre que vous y perdez vous aussi.

Mme Lang: Nous sommes presque dans la même situation que vous. Cela contribue au problème.

La présidence: Le réseau scolaire provincial ne reconnaît pas les besoins spéciaux de ces enfants qui ont besoin de programmes aussi importants que ceux destinés aux surdoués et les autres.

Mme Lang: C'est bien vrai, mais il me semble que le gouvernement fédéral a une responsabilité directe puisque c'est lui qui adopte la politique d'immigration qui nous amène tous ces enfants en plus. Il serait tout à fait raisonnable que le gouvernement fédéral finance les centres où les familles entières sont accueillies, évaluées, etc. C'est une assez grosse dépense. Ce serait logiquement une responsabilité fédérale.

Poverty

[Text]

I would think also that the federal government could assist in language training. My goodness, the federal government is concerned about French language training, why would it not be concerned about teaching English to these immigrants who are coming in and need to learn English?

• 2150

The Chair: I think the reality is that this is one way in which the cities get shafted. When you are talking about Ottawa, Toronto, and Vancouver you are not talking about have—not areas of the country. Montreal I suppose is a bit of a different story. From the discussions I have seen, I do not think there is a whole lot of hope of getting funding for children in school systems, particularly when you look at the history of the country and the fact that immigrant children have been accepted in school systems across Canada for a very long time, and they did not speak English when they first arrived.

Ms Lang: Fitting a child in here and a child in there is quite easy to take care of, but when you have these great numbers and they are coming from all of these different countries. . . In one of our elementary schools there are 27 different languages being spoken.

The Chair: An apartment building in my riding was taken over by the Department of Immigration. This happened about three years ago. They moved all these refugees in there and did not advise the school board. The first day of school all these children showed up and there was no ESL teacher at this particular school.

Ms Gullen: I think the federal government is being quite irresponsible on this point. Canada's history is wave after wave of immigration, but in the last few years we have had two waves of immigration with children that have not had any previous schooling at all.

The Chair: I notice you are getting Somalis.

Ms Gullen: Oh, very much.

The Chair: That is very unusual, actually. Why so many Somalis?

Ms Gullen: I am not sure of that either. They seem to have gravitated to Montreal and then to Ottawa.

The Chair: My big number is Chinese. Their big number is Somali. Why?

Ms Lang: It changes from year to year. We did not have so many Somalis last year. We had far more of other groups last year. So it keeps changing. It is a constant challenge.

Ms Gullen: That is a war-torn country and there are many children.

Mr. Axworthy: One point you raised that I think is of particular importance, and it is of some interest to me, living on the Prairies, is that the big wave of immigration on the Prairies came in confluence with a number of other circumstances, which made it generally undesirable for those immigrants to maintain their language and their culture. To be fully supportive of the multicultural mosaic that we now have in Canada, it is not at all unusual to come across first-

[Translation]

Le gouvernement fédéral pourrait également contribuer financièrement aux cours de langue. Écoutez, le gouvernement fédéral s'occupe de donner des cours de français; pourquoi ne s'occuperait-il pas aussi d'enseigner l'anglais à tous ces immigrants qui arrivent et qui ont besoin d'apprendre la lanque?

La présidence: En réalité, ce sont les villes qui se font avoir. Quand il est question d'Ottawa, de Toronto et de Vancouver, on ne parle pas des régions les plus défavorisées du pays. Pour Montréal, c'est une autre paire de manches. D'après les discussions dont j'ai été témoin, il ne faut pas espérer obtenir des fonds pour les enfants des écoles, car il y a longtemps que les enfants immigrants sont acceptés dans les écoles au Canada et qu'aucun d'entre eux ne parle anglais à son arrivée.

Mme Lang: Intégrer un enfant par-ci et un autre par-là, c'est facile, mais quand ils arrivent en masse et qu'ils proviennent de pays très différents. . . Dans l'une de nos écoles élémentaires, on parle 27 langues différentes.

La présidence: Dans ma circonscription, le ministère de l'Immigration a pris possession d'un immeuble à appartements il y a environ trois ans. On y a installé tous les réfugiés sans avertir le conseil scolaire. Le premier jour d'école, tous ces enfants se sont présentés, alors qu'il n'y avait pas un seul professeur d'anglais langue seconde à l'école du quartier.

Mme Gullen: Je trouve le gouvernement fédéral assez irresponsable de ce point de vue. Dans l'histoire du Canada, il y a eu des vagues d'immigration successives, mais depuis quelques années, il y a eu deux vagues d'immigrants dont les enfants n'étaient jamais allés à l'école.

La présidence: Je remarque vous avez beaucoup d'immigrants originaires de Somalie.

Mme Gullen: Énormément, en effet.

La présidence: C'est plutôt inhabituel. Comment se fait-il qu'il y en ait autant?

Mme Gullen: Je ne sais pas vraiment, moi non plus. Les Somaliens semblent s'être établis surtout à Montréal, puis à Ottawa.

La présidence: Chez moi, la plupart des immigrants sont chinois. Ici, la plupart sont somaliens. Pourquoi?

Mme Lang: Cela change chaque année. L'an dernier, nous n'avons pas accueilli autant de Somaliens. Il y avait beaucoup plus d'immigrants d'autres nationalités. Ce n'est jamais pareil. C'est un défi constant.

Mme Gullen: La Somalie est en guerre, et ils ont beaucoup d'enfants.

M. Axworthy: Vous soulevez un point particulièrement important qui m'intéresse particulièrement puisque j'habite dans les Prairies. La grande vague d'immigration dans les Prairies a coïncidé avec certaines autres circonstances à cause desquelles ces immigrants ne souhaitaient généralement pas préserver leur langue et leur culture. Il n'est pas rare de rencontrer des Canadiens d'origine ukrainienne de première ou deuxième génération qui ne sont pas tellement favorables

generation Ukrainians, for example, or second-generation Ukrainians who have very little sympathy for multiculturalism as a phenomonon. They feel they took English as their language and their culture and everyone else should do so too. Indeed, the Saskatchewan Association of Rural Muncipalities voted during the time of the Meech Lake situation 1,000 to 1 in favour of a notion of one Canada, one language, and so on. Yet those municipal councillors would have been predominantly non-anglophone.

I am trying to relate it to the point you are making about a lack of commitment to the education process. If we do not ease the transition for those new refugees and new students, then how committed are they going to be, once they form part of the work force, to providing resources to do that?

Ms Gullen: Exactly. I got a snippet from the Economic Council of Canada, and they were talking about the importance of skill training. How can people who are at the age of taking skills training be ready for it unless they have had the basic education? They cannot have the bacic education unless they learn English, so you have to put the resources in for an ESL teacher, and it is enormous. You sound very pessimistic about the federal government.

• 2155

The Chair: I am more optimistic about the provincial government recognizing its responsibility and changing the education funding program to recognize a special need.

Ms Gullen: Do you see it the same way we do, that by virtue of the immigration policy there is an extension of federal responsibility to follow through and at the very least help to fund through? There are mechanisms for doing it. As Harriet mentioned, there are the welcome centres.

The Chair: This question of federal versus provincial responsibilities that is going to occur because of the Allaire commission... Quebec is saying the whole thing should be transferred in its entirety to the provincial government, including the immigration, and the problems they are talking about are very similar to what you are talking about.

Mr. Axworthy: The deal was made today. Immigration to Quebec is now a matter concerning Quebec only.

The Chair: Yes, but the immigrants who come to Quebec end up in Ontario.

Ms Gullen: That is right. That is true of many of the Somalis. They landed in Montreal and are now coming to Ottawa.

The Chair: Yes, obviously-

Ms Gullen: There are 6,000 Somalis—I am not sure whether that figure represents families or the total number—in Ottawa.

The Chair: Yes, I think this is going to be the Somali capital of Canada. It seems there is no question that the services are necessary and it is essential that they be provided, but the question is who funds them? Right now education is

[Traduction]

au concept du multiculturalisme. L'anglais est devenu leur langue et leur culture, et tout le monde devrait faire comme eux. D'ailleurs, à l'époque de l'Accord du lac Meech, l'Association des municipalités rurales de la Saskatchewan a voté à 1,000 contre 1 pour la notion d'un Canada unique et unilingue, etc. Pourtant, la plupart de ces conseillers municipaux n'ont pas l'anglais comme langue maternelle.

J'essaie de faire le lien avec l'absence de contribution au système scolaire. Si nous ne facilitons pas la transition de ces nouveaux réfugiés et de ces nouveaux élèves, quand ils formeront la main-d'oeuvre active, voudront-ils fournir les ressources nécessaires pour ceux qui se retrouveront dans leur situation?

Mme Gullen: Effectivement. J'ai reçu un document du Conseil économique du Canada dans lequel il était question de l'importance de la formation professionnelle. Comment peut—on acquérir une formation professionnelle quand on n'a même pas reçu un enseignement de base? Et comment peut—on recevoir l'enseignement de base si l'on n'a pas appris l'anglais. Voilà pourquoi il faut absolument engager des professeurs d'anglais langue seconde, et cela coûte très cher. Vous semblez très pessimiste au sujet du gouvernement fédéral.

La présidence: Je crois plutôt que le gouvernement provincial reconnaîtra sa responsabilité et adaptera le financement des conseils scolaires en fonction de ce besoin spécial.

Mme Gullen: Est-ce que vous pensez comme nous qu'il s'agit d'un prolongement de la politique d'immigration du gouvernement fédéral, qui devrait à tout le moins contribuer au financement de ce qui en découle? Il existe des mécanismes à cet effet. Comme l'a dit Harriet, il y a les centres d'accueil.

La présidence: Cette question du partage des compétences entre le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux sera remise en question à cause du rapport Allaire... Selon le Québec, la compétence du gouvernement fédéral en matière d'immigration devrait être cédée entièrement au gouvernement provincial, et on fait état de problèmes très semblables aux vôtres.

M. Axworthy: L'entente a été signée aujourd'hui. L'immigration au Québec relève maintenant exclusivement du gouvernement provincial.

La présidence: Peut-être, mais les immigrants qui arrivent au Québec finissent par se retrouver en Ontario.

Mme Gullen: C'est exact. C'est vrai pour beaucoup de Somaliens. Ils arrivent à Montréal, mais maintenant ils viennent à Ottawa.

La présidence: Oui, de toute évidence...

Mme Gullen: Il y a 6,000 Somaliens à Ottawa. Je ne sais pas si ce nombre correspond à des familles où à des personnes.

La présidence: Oui, je crois que c'est à Ottawa que se retrouveront la plupart des Somaliens arrivés au Canada. Les services sont absolument nécessaires et doivent être fournis, mais qui doit payer? A l'heure actuelle, l'éducation est un

under the provinces and you will not get the federal government directly funding education. I am not sure the province would want that, but they might want a shared program where they get the money and they pass it down.

Ms Gullen: I think the provinces would welcome some money. We are talking about a part of education called the initial adjustment costs. We are not talking about—

The Chair: They would want the federal government to grant it to them and allow them to distribute the funds. They would not want any direct funding from the federal government in education areas. In fact, earlier I was talking about day care—

Ms Gullen: Yes, I heard that.

The Chair: After three years there has been no request from the provincial government—

Ms Gullen: The flow-through, the 50% of the CAP funding...

The Chair: —without a provincial contribution. There is the whole issue of whose responsibility it is.

Ms Gullen: But there are mechanisms of direct grants through National Health and Welfare and other bodies, as you said yourself, to do these projects. Welcome centres could be projects.

The Chair: The federal government does have its own welcome centres so there is another issue. But there is no question that the services are needed.

Ms Dinning: It is a much bigger problem than one with the school boards. At the community health centre that I work with, over one-third of the clients we see in the west end are from ethnic minority backgrounds. That has major implications for the kind of care we are able to provide. Even just the simple task of making appointments—many of the people we serve cannot tell time. They do not even know what week it is. They show up a week before or a week after. We try to provide information to them. We have to hire translators, which means that in a crisis situation we cannot service them appropriately because it usually takes 24 hours to have somebody come in. Not only does it impact on their ability to get jobs, it also impacts on their ability to look after their own health. So that becomes a drain on the health care system.

The Chair: Do you know what percentage of the children you are getting are refugees as opposed to immigrants?

Ms Lang: I do not know, but I know the percentage would be very high. It is quite different from what it was a few years ago.

Ms Gullen: Some of those countries are countries where people can get immediate refugee status, right? So you can presume that some of those—

[Translation]

domaine de compétence provinciale, et le gouvernement fédéral ne va pas financer directement le système scolaire. Je ne sais pas si les provinces le souhaiteraient. Peut-être voudraient-elles d'un programme à frais partagés: elles recevraient l'argent et le transmettraient aux conseils scolaires.

Mme Gullen: Je crois que les gouvernements provinciaux seraient heureux de toucher un peu d'argent. Il s'agit évidemment des dépenses engagées par les conseils scolaires pour l'adaptation initiale des immigrants. Il n'est pas question...

La présidence: Les gouvernements provinciaux voudraient probablement que le gouvernement fédéral leur verse les fonds pour qu'ils puissent les répartir eux-mêmes. Ils ne voudraient pas que le gouvernement fédéral finance directement les conseils scolaires. D'ailleurs, un peu plus tôt je discutais de garderies...

Mme Gullen: Oui, j'ai entendu la conversation.

La présidence: Après trois ans, le gouvernement provincial n'a présenté aucune demande...

Mme Gullen: Les transferts, les 50 p. 100 du financement du RAP. . .

La présidence: . . . sans une contribution du gouvernement provincial. Il faut d'abord déterminer qui en a la responsabilité.

Mme Gullen: Mais, vous l'avez dit vous-même, il existe au ministère de la Santé nationale et du Bien-être social et dans d'autres organismes des mécanismes pour subventionner directement des projets. On pourrait considérer les centres d'accueil comme des projets.

La présidence: Mais le gouvernement fédéral a ses propres centres d'accueil. Ce serait un autre problème. Il est cependant évident que ces services sont nécessaires.

Mme Dinning: C'est un problème qui dépasse largement seuls conseils scolaires. Au centre de communautaire où je travaille, plus du tiers des clients de l'ouest de la ville appartiennent à une minorité ethnique. Cela influe sensiblement sur le genre de soins que nous pouvons leur fournir. Le simple fait de donner un rendezvous est compliqué puisque beaucoup de nos clients ne savent pas lire l'heure. Ils ne savent même pas quelle semaine nous sommes. Ils peuvent se présenter une semaine trop tôt ou une semaine trop tard. Nous essayons de les informer. Nous devons engager des traducteurs, mais en cas d'urgence, nous ne pouvons pas les aider parfaitement parce qu'il faut généralement un avis de 24 heures pour trouver quelqu'un. Cela a un effet sur leur capacité à trouver un emploi et à prendre soin de leur santé. Ils finissent donc par devenir un fardeau aussi pour le système des soins de santé.

La présidence: Savez-vous dans quel pourcentage les enfants que vous accueillez sont des réfugiés et non des immigrants?

Mme Lang: Je l'ignore, mais je sais que le pourcentage est très élevé. C'est bien différent d'il y a quelques années.

Mme Gullen: Les ressortissants de certains pays peuvent obtenir automatiquement le statut de réfugié, n'est-ce pas? On peut donc présumer que certains...

The Chair: In my riding I am dealing with people who have been in the refugee backlog for three or four years. I was working with one case before Christmas where the woman was a suicide and the child would not come home from school because she was afraid they would be deported.

Ms Gullen: But are there not three or four countries that are still designated. . .?

The Chair: They do not get immediate anything.

Ms Gullen: Not immediate, but-

• 2200

The Chair: Under the new system they are not allowed into the community unless the government is satisfied they will return for their hearings with somebody or whatever. Some school boards will not take them in. But many of the school boards are finding that rather than having children sitting at home alone in apartments, they would rather educate them. So they do take them into the system.

From my experience, there are an awful lot in Toronto in the school systems who would be needing these services and so on who are refugees. They are in the refugees backlog and are still there three or four years later. They are slowly being processed. The families are still not united. They still have to go through the process of sponsoring their father. . That one instance, that suicide, it will take her at least another year or so to get her own landed immigrant status. Then she has to sponsor her husband, so that family will have been split apart for something like five years.

Ms Gullen: So you have added another dimension to what these children's lives are all about.

The Chair: That is right, yes.

Ms Gullen: These are children in school and you can imagine the stress at home with that kind of anxiety.

Ms Morey: We have no means of helping them at all. How do we help them if we cannot communicate with these people?

The Chair: I know. It is pure hell, and I have been very vociferous complaining about it. I have been to the minister with the Canadian School Trustees' Association and I have been constantly standing up.

Ms Morey: But is there not a means and a way that the department can—

The Chair: The new system is better. The people are being dealt with more quickly. The government has also imposed very strict visa requirements, so you are not going to be getting as many people coming in on visitor visas. There is a lot of screening going on there.

The actual refugees the government brings in who are sponsored are going to be selected in the refugee camps for suitability. There is going to be more language training in the refugee camps themselves. So the future program looks better. I think this refugee backlog program is a hump that is going to take several years to get through. It was originally supposed to take two years. How many years is it now? I keep running into people who have been in terribly stressful situations for four or five or six years.

[Traduction]

La présidence: Dans ma circonscription, j'ai affaire à des gens qui sont en attente d'une décision sur leur statut de réfugié depuis trois ou quatre ans. Je travaillais avant Noël sur un cas où la femme était suicidaire et où l'enfant refusait de rentrer chez elle après l'école parce qu'ils craignaient l'expulsion.

Mme Gullen: Mais n'y a-t-il pas trois ou quatre pays qui sont toujours désignés comme. . .

La présidence: Rien n'est automatique.

Mme Gullen: Pas automatique, mais...

La présidence: En vertu des nouveaux règlements, les gens ne sont pas laissés libres tant que le gouvernement n'est pas convaincu qu'ils seront présents aux audiences. Certains conseils scolaires refusent d'admettre ces enfants, mais d'autres, assez nombreux, trouvent qu'il vaut mieux les instruire plutôt que de les laisser seuls dans les appartements. C'est pour cela qu'ils les acceptent.

D'après mon expérience, il y a dans les écoles de Toronto beaucoup d'enfants qui auraient besoin de tels services et qui sont des réfugiés. Ils attendent depuis trois ou quatre ans que leur dossier soit étudié. Ce n'est pas rapide. Certaines familles ne sont même pas encore réunies. Il leur faut encore parrainer le père... Cette femme suicidaire dont je vous ai parlé tout à l'heure, il lui faudra encore une année au moins pour obtenir son statut d'immigrante reçue. Ensuite, elle parrainera son mari. Cela signifie que la famille aura été séparée pendant environ cinq ans.

Mme Gullen: Vous avez ajouté une autre dimension à ce qu'est la vie de ces enfants.

La présidence: C'est vrai.

Mme Gullen: Imaginez le stress que ces enfants vivent dans la maison à cause de cette angoisse.

Mme Morey: Il nous est absolument impossible de les aider. Comment faire si nous sommes incapables de communiquer avec eux?

La présidence: Je sais. C'est vraiment l'enfer, et je m'en suis plainte très bruyamment. J'ai rencontré le ministre avec des représentants de l'Association canadienne de syndics des écoles et j'ai souvent pris la parole.

Mme Morey: N'y a-t-il pas moyen que le ministère. . .

La présidence: Le nouveau système est bien mieux. Les dossiers sont étudiés plus rapidement. Le gouvernement a aussi imposé des exigences très strictes à la délivrance des visas, et il n'y aura plus autant de gens qui se présenteront ici avec des visas de touriste. On passe les touristes en puissance au crible.

Les réfugiés parrainés que le gouvernement acceptera au pays seront choisis dans les camps de réfugiés. Ce sont dans les camps mêmes qu'on donnera les cours de langue. Le futur programme semble donc meilleur. Dans l'intervalle, il faudra plusieurs années pour éliminer l'arriéré des cas de réfugiés. Au départ, on avait prévu qu'il faudrait deux ans. Cela fait combien de temps maintenant? Je rencontre encore des gens qui sont dans des situations vraiment très stressantes depuis quatre, cinq et même six ans.

Ms Lang: You discussed North York and the possibility of getting grants for projects. From what source?

The Chair: Well, they have received grants through Canada Manpower for various projects. You would have to phone up and find out exactly what sources of funding there are. But it has been patchwork funding that they have received.

Ms Lang: Would you have a name of a contact person?

The Chair: Veronica Lacey is the director of education. I think the number is 225–4661.

Ms Lang: Thank you.

The Chair: If that is wrong, then my office has a Toronto phone book. I think it is right, though, because the city is 225-4611.

Ms Gullen: Just before we finish, I would like to pick up once more on Debbie's point, whether the federal government could see its way clear to funding programs around cultural and language interpretation. A cultural interpreter is more than a language interpreter, as you know. That is a very specific kind of resource which is desperately needed. So if the government is very wary about intruding in education, there are pieces that they could legitimately fund. We would like to leave those kinds of recommendations with you.

The Chair: Yes. We will certainly draw attention to the problem and the need for some kind of attention to it.

Mr. Axworthy: I can understand how frustrated you can get. You have a commonsensical response to a problem and then find that the person or the organization or institution that should provide it will not provide it. Clearly, from the federal government's point of view it is silly not to make sure that the program you are providing is funded. If it is not, in the long term unemployment insurance and social assistance costs will be an extra burden on the federal government.

Ms Dinning: We are the ones who are going to be affected, because we are going to count on these people to support us when we are over the age of 60.

Mr. Axworthy: Yes, sure. And a government driven by notions of efficiency is closing its mind to one way of ensuring efficiency.

• 2205

You are of course not alone in proposing something that makes sense and is not being done. We have heard it lots of times today, and I am sure you are familiar with other situations.

You have certainly made your case very forcefully, and I agree with you with regard to the need. In particular, perhaps in other cities where there is less support for those programs, if we do not have them provided by the federal government, I

[Translation]

Mme Lang: Vous avez parlé du Conseil scolaire de North York et de la possibilité d'obtenir des subventions pour certains projets. De quelles sources?

La présidence: Le Conseil a reçu des subventions de Main-d'oeuvre Canada pour divers projets. Il faudrait lui demander pour savoir exactement quelles sont ses sources de financement. Je sais qu'il a reçu des subventions au comptegouttes.

Mme Lang: Savez-vous avec qui au juste je pourrais communiquer?

La présidence: Véronica Lacey est directrice de l'éducation. Je crois que son numéro de téléphone est le 225-4661.

Mme Lang: Je vous remercie.

La présidence: Si ce n'est pas le bon numéro, vous pouvez toujours venir consulter l'annuaire de Toronto dans mon bureau. Je crois que c'est le bon toutefois parce que le numéro de l'hôtel de ville est le 225-4611.

Mme Gullen: Avant de terminer, je voudrais revenir sur ce qu'a dit Debbie au sujet de la possibilité pour le gouvernement fédéral de financer des programmes concernant l'interprétation de la culture et des langues. Vous savez qu'un interprète culturel est plus qu'un simple interprète. C'est une ressource bien particulière dont nous avons déséspérément besoin. Si le gouvernement craint de s'immiscer dans le domaine de l'éducation, il y a tout de même des services qu'il pourrait bien légitimement financer. Nous voulons donc vous laisser ces recommandations.

La présidence: Bien. Nous allons certainement signaler le problème et la nécessité de le régler.

M. Axworthy: Je peux comprendre combien cela peut être frustrant. Vous avez trouvé une solution pratique à un problème, mais vous vous rendez compte que l'institution ou l'organisme qui devrait s'en charger ne le fait pas. De toute évidence, du point de vue du gouvernement fédéral, il est ridicule de ne pas s'assurer que le programme que vous offrez est subventionné. S'il ne l'est pas, cela coûtera plus cher à long terme au gouvernement fédéral en prestations d'assurance-chômage et en aide sociale.

Mme Dinning: C'est nous qui serons directement touchés puisque nous allons devoir faire confiance à ces gens pour nous faire vivre quand nous aurons plus de 60 ans.

M. Axworthy: Un gouvernement qui se laisse mener uniquement par la rentabilité se ferme à l'un des moyens d'assurer précisément cette rentabilité.

Vous n'êtes évidemment pas les seuls à proposer quelque chose qui a bien du sens et qu'on ne fait pourtant pas. Bien d'autres ont dit la même chose aujourd'hui, et je suis certain que vous en connaissez vous-même des exemples.

Vous avez certe présenté votre cause avec conviction, et je crois comme vous que c'est une nécessité. S'il y a des villes où l'on attache peut-être moins d'importance à ces programmes, il faudrait que ce soit le gouvernement fédéral

think it is not acceptable for the federal government to say it is not their responsibility, knowing that this responsibility will not be performed by another institution. After providing the mechanism whereby immigrants or refugees come into the country, it is not acceptable to just wash your hands of that process.

The Chair: But they have not. They have given it to Zanana Akande and the NDP in Ontario.

Mr. Axworthy: Another category of people for which it is a major problem, which you have probably also come into contact with, is immigrant women who find themselves not being outside of the home early on in their life in Canada. They become citizens and then are not eligible for language programs because of that

The Chair: The minister has introduced some programs in that area.

Ms Gullen: Only the male who is going to be employed is eligible for language classes. Some of us here are very familiar with federal-provincial relations and the whole history of Canada, which is the development of cost-sharing arrangements. We would argue that this fits into the whole picture. I guess you might have heard a lot of broader issues mentioned, statistics, etc., but today we wanted to bring you this piece from the ground level as to what it means in the lives of people.

The Chair: I certainly think it is a very important issue and one that should be addressed.

Ms Gullen: Thank you very much.

The Chair: Thank you. This meeting is adjourned.

[Traduction]

qui s'en charge, sinon personne ne le fera à sa place. Je n'admets pas que le gouvernement fédéral décline toute responsabilité à cet égard. Comme c'est lui qui détermine l'admission des immigrants ou des réfugiés au Canada, il ne peut se laver les mains de tout ce qui s'ensuit.

La présidence: Mais ce n'est pas ce qu'il fait. Il délègue cette responsabilité à Zanana Akande et au NPD en Ontario.

M. Axworthy: Il y a une autre catégorie de personnes qui ont un grave problème, et peut-être êtes-vous au courant. Il s'agit des immigrantes qui se trouvent confinées à la maison à leur arrivée au pays. Elles deviennent ensuite citoyennes canadiennes et ne sont plus admissibles à des cours de langue.

La présidence: Le ministre a annoncé la mise sur pied de programmes à leur intention.

Mme Gullen: Seul l'homme qui travaillera est admissible au cours de langue. Certaines d'entre nous connaissent bien les relations fédérales-provinciales et toute l'histoire du Canada, c'est-à-dire notamment la conclusion d'ententes à frais partagés. Nous prétendons que ce sujet pourrait faire l'objet d'une telle entente. On a parlé de questions plus générales, de statistiques, etc, mais aujourd'hui, nous voulions vous exposer plutôt la réalité de la vie quotidienne de ces gens.

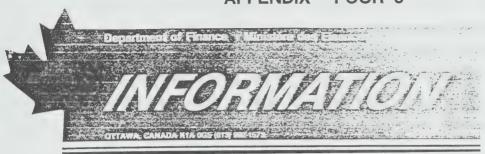
La présidence: Je crois que c'est effectivement un problème très important sur lequel il faudra se pencher.

Mme Gullen: Merci beaucoup.

La présidence: Je vous remercie. La séance est levée.



APPENDIX "POOR-3"



Immediate release

Ottawa, November 27, 1990 90-153

1988 TAXATION STATISTICS HIGHLIGHT RESULTS OF TAX REFORM

The Honorable Michael Wilson, Minister of Finance, today released an analysis of taxation statistics showing that tax reform resulted in a fairer personal income tax system.

"The figures highlight the positive benefits of the tax reform initiatives we implemented on January 1, 1988," Minister Wilson said. "They show that the tax system became more progressive and that the burden of taxation was reduced for most Canadians — and especially for those with low or moderate incomes."

The conclusions are drawn from analysis of Revenue Canada's 1988 personal income taxation statistics. They reflect the impact of wide-ranging tax reforms, including the replacement of previous tax deductions with a system of tax credits, and lower marginal tax rates. The figures also reflect the enrichment of the refundable Child Tax Credit (CTC). In 1988 the maximum CTC was increased by \$170 for children under 7 and \$70 for other children under 19.

The analysis shows that federal personal income tax revenues were more than \$2.5 billion lower in 1988 than they would have been in the absence of tax reform.

Canada'

The impact of tax reform is reflected in the fact that, on average, disposable after-tax income grew faster than total income — 8.6 per cent compared to 8.1 per cent. Normally, disposable income increases at a slower rate than total income because of the effect of progressively higher tax brackets on rising incomes. The Minister added that the 1988 increase in after-tax incomes was more than double the inflation rate of 4.1 per cent.

The analysis highlights the significant reduction of the tax burden on Canadians earning under \$50,000 — and especially those under \$15,000.

- In 1988, the number of taxable Canadians with incomes under \$15,000 declined by 905,000.
- The share of the personal income tax burden paid by those earning less than \$15,000 was reduced by almost two-thirds from 2.1 per cent in 1987 to 0.8 per cent in 1988.
- The share of income taxes paid by Canadians with incomes between \$15,000 and \$30,000 declined from 26.5 per cent to 23.1 per cent.
- For those between \$30,000 and \$50,000, the share of total tax revenues dropped from 37.3 per cent to 35.7 per cent.

The Minister also highlighted that the number of seniors paying income tax decreased by almost 300,000 between 1987 and 1988. This represented an increase of 43.2 per cent in the number of seniors not paying income tax.

"These figures show that Canada's tax system has indeed become more progressive and fair, reducing the burden of taxation on those most in need," the Minister said. "And the fact that after-tax incomes grew faster than average income demonstrates that tax reform has allowed Canadians to benefit to an even greater extent from the economic growth they create."

For further information contact:

Richard Laliberté Tax Policy Branch (613) 995-8380 The 1988 Taxation Statistics

Introduction

The Revenue Canada Publication "Taxation Statistics" provides detailed information on the tax-filing population, their sources of income, and their federal and provincial tax liabilities. The 1990 edition contains tax information taken directly from a sample of tax returns for the 1988 taxation year, the first year of tax reform. As such, these data provide the first analytic opportunity to gauge the impact of federal tax reform on Canada's tax system. In undertaking this analysis, it is important to recognize that these taxation statistics also reflect changing conditions in the national economy from 1987 to 1988. Most important among these are increases in population and substantial growth in the income of Canadians.

^{1.} Taxation Statistics contains provincial tax information for provinces and territories party to the Tax Collection Agreements. In the case of Québec residents, the Taxation Statistics provides only federal tax information.

Tax Reform

Reform of the personal income tax system was designed to make Canada's tax system fairer. At the same time, it was also designed to strengthen competitiveness and encourage growth and job creation. To achieve this, the two major thrusts of the reform were to lower tax rates and to broaden the tax base. Lower rates provide an incentive to work and invest, thereby raising living standards. Broadening the tax base by removing special tax preferences makes the tax system simpler and fairer. It reduces opportunities for tax planning -- opportunities that were most often used by high-income Canadians. This broadening of the base works in conjunction with the Alternate Minimum Tax (AMT), which was introduced in 1986, to ensure that wealthy individuals pay their fair share.

Thus, in 1988, the previous system which had 10 rates with a top marginal rate of 34 per cent was replaced with a structure with three rates: 17 per cent, 26 per cent and 29 per cent. A second key element of the reform was the conversion of personal exemptions into tax credits, many at enriched values. Unlike exemptions which provide the greatest benefit to higher income earners, credits are fairer because they provide the same degree of tax relief to all taxpayers. The third major change was to eliminate or restrict many tax preferences. For example, the deductibility of business expenses for meals and entertainment and automobiles was significantly reduced.

The 1988 Statistics

1. Incomes Increased Substantially

Total income increased from 1987 to 1988 by over \$40 billion. Before tax, per capita income went from \$20,693 to \$22,377, an 8.1 per cent increase. Since federal tax liabilities increased by 4.9 per cent, this meant that after-tax incomes increased by 8.6 per cent from \$18,195 to \$19,757.

2. Fewer Taxable Filers

In 1988, the total number of taxable Canadians declined by 1.7 per cent (Table 1). This reduction was concentrated among low-income filers. For example, in the case of Canadians earning less than \$15,000, the reduction was 21.5 per cent. This very significant reduction can be attributed largely to tax reform which, by converting many exemptions into enriched credits, provided the largest tax reductions to lower income households.

At the same time, the number of taxable Canadians in upper income brackets increased substantially. For individuals with incomes above \$100,000, the number of taxable filers increased by 48,865, an increase of 37 per cent.

Table 2 compares the number of filers who did not pay taxes by age group in 1987 and 1988. Overall, the number of Canadians not paying tax increased by 18.2 per cent with the largest increase being for Canadians age 65 and over. In fact, in 1988, some 290,000 more seniors paid no income tax. This increases the number of low-income Canadians over age 65 who pay no income tax by more than 40 per cent.

3. Slower Growth in Federal Tax

Although per capita pre-tax incomes increased by 8.1 per cent, after tax they increased by 8.6 per cent². Normally, the growth in tax revenues should exceed the increase in income because tax rates increase more than proportionately with income. Thus, the fact that revenues grew more slowly than income can be attributed to tax reform. In total, this indicates tax reform reduced federal taxes by over \$2.5 billion compared to what they would have been in the absence of reform.

4. Tax System More Progressive

Table 3 demonstrates that the tax changes between 1987 and 1988 were progressive. In aggregate, federal tax liabilities of lower income filers were reduced from \$883 million to \$363 million, a 59 per cent reduction. This reduction is the result of tax reform's conversion of exemptions into credits and the increase in the refundable Child Tax Credit from \$489 to \$659 for children under 7 and to \$559 for older children.

At the same time, tax reform also shifted more of the tax burden onto high-income Canadians. The general lifetime capital gains exemption was capped at \$100,000 and the rate of inclusion of capital gains was increased from 50 per cent in 1987 to 66 2/3 per cent in 1988, and to 75 per cent in 1990. In addition, special capital cost allowances that provided tax-planning opportunities to investors in films and multiple unit residential buildings (MURBs) were either significantly reduced or abolished outright. These changes broadened the base and made the system fairer by ensuring that high-income taxpayers bear their fair share of the tax burden.

^{2.} Taxation Statistics show net federal tax before the refundable Child Tax Credit is deducted. In this analysis, the impact of that credit is included.

Together with strong income growth, the impact of these changes is reflected in Table 3 which shows that tax revenues from individuals with incomes in the \$50,000 to \$100,000 range increased by over 25 per cent and by 31 per cent for those with incomes above \$100,000.

Table 4 illustrates the redistribution of the tax burden in favour of lower- and modest-income Canadians that was accomplished through tax reform. In 1987, although filers with incomes less than \$15,000 represented 47.8 per cent of tax filers and earned 15.3 per cent of total income, they paid 2.1 per cent of total income tax revenues. In contrast, in 1988, while this group comprised 45.2 per cent of all tax filers and received 13.6 per cent of income their share of taxes fell by almost two-thirds.

At the same time, in 1987 those with incomes of \$100,000 or more represented less than 1 per cent of filers, earned 7.2 per cent of income and paid 13.7 per cent of overall personal income tax revenues. However, by 1988, this group saw their share of taxes increased to 16.7 per cent.

5. Fewer High-Income Non-Taxable Filers

Since 1984, there has been a substantial reduction in the number of non-taxable high-income filers (see table below). This clearly demonstrates the impact of the introduction of the minimum tax in 1986 and the elimination and reduction of tax preferences as part of tax reform.

	High-Income Non-Taxable Filers				
	1984	1985	1986	1987	1988
Filers with incomes of \$100,000 or more	84,321	104,680	118,880	132,520	181,440
Number of Non-taxable filers	1,830	1,531	630	590	640
Percentage of non-taxable filers in income range	2.17%	1.46%	0.53%	0.45%	0.35%

As the table illustrates, the number of high-income earners who did not pay tax declined by almost two-thirds from 1984 to 1988, this despite a more than 200 per cent increase in the number of tax filers in this income range. As a result, the proportion of this income group who were non-taxable declined sharply from 2.17 per cent in 1984 to 0.35 per cent in 1988. In any particular year, there are legitimate reasons why a small fraction of high-income individuals might not pay tax. For example, a farmer who chooses to sell his farm will experience a one-time increase in income which should not be fully taxed.

Conclusion

Between 1987 and 1988, the disposable incomes of Canadians increased substantially. Before tax, per-capita income went from \$20,693 to \$22,377, an 8.1 per cent increase. Since federal tax liabilities increased by 4.9 per cent, this meant that after-tax incomes increased by 8.6 per cent from \$18,195 to \$19,757.

This substantial increase in income occurred at the same time as the tax system became fairer. A number of tax preferences were either reduced or eliminated, personal exemptions and many deductions were converted to credits and marginal rates were lowered. As a result of these changes lower-income Canadians paid a smaller proportion of the overall tax burden while upper income Canadians paid a larger share of this burden.

Table 1

Number of Taxable Returns
by Income Range in 1987 and 1988

Taxable Filers

Total Income Range	1987	1988	Change	
(\$)	(#)	(#)	(#)	(%)
less than 15,000	4,204,280	3,299,340	-904,940	-21.5
15,000 - 30,000	4,934,150	5,133,566	199,416	4.0
30,000 - 50,000	2,969,960	3,187,960	218,000	7.3
50,000 - 100,000	823,470	1,042,199	218,729	26.6
100,000 & over	131,940	180,805	48,865	37.0
Total	13,063,800	12,843,870	-219,930	-1.7

Source of all tables: Revenue Canada, Taxation Statistics, 1990 and 1989 Edition

Table 2

Number of Non-Taxable Returns by Age Group in 1987 and 1988

Age Group	1987	1988	$Change^{(1)}$	
(\$)	(#)	(#)	(#)	(%)
Under 65 65 and over	3,340,180 667,380	3,780,100 955,900	439,920 288,520	13.2 43.2
Total	4,007,560	4,736,000	728,440	18.2

⁽¹⁾ These statistics do not include the effects of the refundable Child Tax Credit. With this included, the number of additional Canadians who were non-taxable would be substantially greater.

<u>Table 3</u>

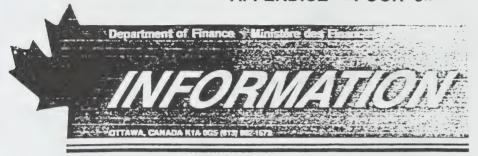
Change in Federal Tax Between 1987 and 1988

Total Income Range	1987	1988	Change	
(\$)	(\$ million)	(\$ million)	(\$ million)	(%)
less than 15,000	883	363	-520	-58.9
15,000 - 30,000	11,283	10,659	-624	-5.5
30,000 - 50,000	15,904	16,422	518	3.3
50,000 - 100,000	8,712	10,920	2,208	25.3
100,000 & over	5,864	7,703	1,839	31.4
Total	42,646	46,067	3,421	8.0

Table 4 Distribution of Filers, Income and Tax Burden in 1987 and 1988

Total Income Range (\$)	Share of Filers (%)	Share of Income (%)	Share of Tax (%)
1987			
less than 15,000 15,000 - 30,000 30,000 - 50,000 50,000 - 100,000 100,000 and over	47.8 29.1 17.5 4.8 0.8	15.3 30.8 32.0 14.7 7.2	$2.1 \\ 26.5 \\ 37.3 \\ 20.4 \\ 13.7 $ 34.1
1988			
less than 15,000 15,000 - 30,000 30,000 - 50,000 50,000 - 100,000 100,000 and over	45.2 29.6 18.2 6.0 1.0	13.6 29.0 31.0 16.8 9.6	$egin{array}{c} 0.8 \ 23.1 \ 35.7 \ 23.7 \ 16.7 \ \end{array}$
Total	100.0	100.0	100.0

APPENDICE «POOR-3»



Diffusion immédiate

Ottawa, le 27 novembre 1990 90-153

LES STATISTIQUES FISCALES 1988 METTENT EN LUMIÈRE LES RÉSULTATS DE LA RÉFORME FISCALE

Le ministre des Finances, l'honorable Michael Wilson, a publié aujourd'hui une analyse des statistiques fiscales, démontrant que la réforme fiscale s'est soldée par l'instauration d'un régime plus équitable d'impôt sur le revenu des particuliers.

Le ministre a déclaré: «Les chiffres illustrent les avantages tangibles de l'initative de réforme fiscale que nous avons instaurée le 1^{er} janvier 1988. Ils démontrent que le régime fiscal est devenu plus progressif et que le fardeau de la plupart des Canadiens a été réduit -- en particulier celui des contribuables à revenu faible ou modeste.»

Ces conclusions découlent de l'analyse des statistiques de Revenu Canada sur le régime fiscal des particuliers pour l'année 1988. Elles traduisent les effets de réformes fiscales en profondeur, y compris le remplacement de déductions par des crédits d'impôt et par des taux d'impôt marginaux moins élevés. Les chiffres reflètent également l'amélioration du crédit d'impôt remboursable pour enfants. En 1988, le crédit maximum était de \$170 pour les enfants de moins de 7 ans et de \$70 pour les autres de moins de 19 ans.

Canada

L'analyse démontre que les recettes fédérales tirées de l'impôt des particuliers ont été inférieures d'environ \$2.5 milliards en 1988 à celles qui auraient été enregistrées sans réforme fiscale.

Grâce à la réforme fiscale, le revenu disponible après impôt a augmenté en moyenne plus rapidement que le revenu total — soit 8.6 pour cent contre 8.1. Le revenu disponible croît normalement à un rythme inférieur au revenu total, l'impôt étant progressivement plus élevé à mesure que le revenu augmente. Le ministre a précisé que la hausse du revenu après impôt en 1988 était plus du double du taux de 4.1 pour cent de l'inflation.

L'analyse fait ressortir la réduction importante du fardeau fiscal des Canadiens dont le revenu est inférieur à \$50,000 — et particulièrement de ceux dont le revenu est inférieur à \$15,000.

- En 1988, le nombre de contribuables canadiens imposables dont le revenu était inférieur à \$15,000 a diminué de 905,000.
- La part de l'impôt versé par les Canadiens dont le revenu se situe entre \$15,000 et \$30,000 a diminué de 26.5 à 23.1 pour cent.
- La part du fardeau fiscal des particuliers versée par les contribuables disposant de revenus inférieurs à \$15,000 a diminué de près des deux tiers de 2.1 pour cent en 1987 à 0.8 pour cent en 1988.
- La part des recettes fiscales totales tirées des contribuables dont le revenu varie entre \$30,000 et \$50,000 a baissé de 37.3 à 35.7 pour cent.

Le ministre a également souligné que le nombre de personnes âgées payant de l'impôt a diminué de presque 300,000 entre 1987 et 1988, soit une hausse de 43.2 pour cent du nombre de personnes âgées qui ne paient pas d'impôt.

«Ces chiffres démontrent que le régime fiscal canadien est davantage progressif et équitable, qu'il réduit le fardeau fiscal des moins fortunés. Le fait que le revenu après impôt ait augmenté plus rapidement que le revenu moyen, démontre que la réforme fiscale a permis aux Canadiens de jouir encore plus de la croissance économique qu'il crée».

Pour de plus amples renseignements:

Richard Laliberté Direction de la politique de l'impôt (613) 995-8380 Les statistiques fiscales 1988

Ministère des Finances le 27 novembre 1990

Introduction

La publication de Revenu Canada intitulée «Statistiques fiscales» fournit des renseignements détaillés sur les déclarants, leurs sources de revenu, et sur leurs obligations fiscales fédérales et provinciales. L'édition de 1990 comporte des informations fiscales tirées directement d'un échantillon de déclarations d'impôt pour l'année d'imposition 1988, la première année de la réforme fiscale. En soi, ces données fournissent la première occasion analytique permettant de mesurer l'effet de la réforme fiscale fédérale sur le régime fiscal canadien. En entreprenant cette analyse, il est important de reconnaître que ces données reflètent également l'évolution qu'a connue l'économie nationale de 1987 à 1988. Les plus importants éléments de cette évolution sont les hausses démographiques et la croissance considérable du revenu des Canadiens.

^{1.} Les statistiques fiscales comportent des informations sur la fiscalité des provinces, qui concernent les provinces et territoires parties aux accords de perception de l'impôt. En ce qui concerne les résidents du Québec, les statistiques fiscales comportent des informations sur la fiscalité fédérale seulement.

La réforme fiscale

La réforme du régime fiscal des particuliers a été conçue afin de rendre le régime fiscal canadien plus équitable. Parallèlement, elle a également été conçue dans le but de renforcer la compétitivité et de stimuler la croissance et la création d'emplois. Afin d'atteindre ces objectifs, les deux principaux volets de la réforme visaient à réduire les taux d'imposition et à élargir l'assiette fiscale. Des taux d'imposition plus faibles fournissent une incitation à travailler, à investir et se traduisent par une augmentation du niveau de vie. L'élargissement de l'assiette fiscale par la suppression d'avantages fiscaux spéciaux fournit l'assurance que le régime soit le plus équitable qu'il soit. Cela réduit la planification fiscale – à laquelle recouraient le plus souvent les Canadiens à revenu élevé. Cette élargissement de l'assiette fonctionne de pair avec l'impôt minimum de remplacement (IMR), instauré en 1986 pour assurer que les personnes mieux nanties paient leur juste part du fisc.

Par conséquent, en 1988 l'ancien régime, qui comportait 10 taux différents avec un taux marginal maximum de 34 pour cent, a été remplacé par une structure comportant trois taux – de 17, 26 et 29 pour cent. Un second élément important de la réforme a été la conversion des exemptions personnelles en crédits, dont certains ont été enrichis. Contrairement aux exemptions qui fournissent une aide fiscale plus considérable aux contribuables à revenu plus élevé, les crédits sont plus équitables parce qu'ils assurent le même allégement fiscal à tous les contribuables. Le troisième changement d'importance visait à éliminer ou à restreindre plusieurs avantages fiscaux. Par exemple, la déduction des repas, divertissements et voitures à des fins d'entreprise a été considérablement réduite.

Les Statistiques de 1988

1. Les revenus augmentent considérablement

Le revenu total a augmenté entre 1987 et 1988 de plus de \$40 milliards. Avant impôt, le revenu par habitant est passé de \$20,693 à \$22,377, soit une augmentation de 8.1 pour cent. Étant donné que l'obligation fiscale a augmenté de 4.9 pour cent, les revenus après impôt ont augmenté de 8.6 pour cent, passant de \$18,195 à \$19,757.

2. Moins de déclarants imposables

Le tableau 1 fait apparaître une baisse de 1.7 pour cent du nombre de Canadiens imposables, réduction touchant principalement les déclarants à faible revenu. Par exemple, dans le cas des déclarants disposant d'un revenu inférieur à \$15,000, la réduction s'établissait à 21.5 pour cent. Cette réduction très importante peut être imputée à la réforme fiscale qui, en convertissant plusieurs exemptions en crédits, a fourni les plus importantes réductions aux ménages à revenu modeste.

Parallèlement, le nombre de Canadiens imposables dans les tranches d'imposition supérieures a augmenté considérablement. Parmi les contribuables disposant d'un revenu supérieur à \$100,000, le nombre de déclarants imposables a augmenté de 48,865, une hausse de 37 pour cent.

Le tableau 2 compare le nombre de déclarants qui n'ont payé aucun impôt, par groupe d'âge, entre 1987 et 1988. Dans l'ensemble, le nombre de Canadiens n'ayant payé aucun impôt a augmenté de 18.2 pour cent, la plus importante augmentation étant observée chez les Canadiens âgés de 65 ans ou plus. En fait, quelque 290,000 autres personnes âgées n'ont payé aucun impôt en 1988. Cela fait augmenter de plus de 40 pour cent le nombre de Canadiens à faible revenu de plus de 65 ans qui ne paient aucun impôt.

3. Croissance plus lente de l'impôt fédéral

Même si les revenus par habitant, avant impôt, ont augmenté de 8.1 pour cent, ils ont augmenté de 8.6 pour cent après impôt.²

Normalement, la croissance des recettes fiscales devrait dépasser la croissance du revenu, étant donné que les taux d'imposition augmentent à un rythme plus élevé que le revenu. La croissance plus lente des recettes fiscales par rapport aux revenus peut donc être imputable à la réforme fiscale. Au total, cela indique que la réforme fiscale a réduit les impôts fédéraux de quelque \$2.5 milliards par rapport au niveau qu'ils auraient atteint sans la réforme.

4. Un régime fiscal plus progressif

Le tableau 3 fait voir que les modifications fiscales survenues entre 1987 et 1988 ont été très progressives. Globalement, l'impôt fédéral à payer des déclarants à revenu modeste est passé de \$883 millions à \$363 millions, une diminution de 59 pour cent. Cette baisse est imputable à la conversion des exemptions en crédits et à l'augmentation du crédit d'impôt à \$659 par enfant de moins de sept ans et à \$559 pour les plus vieux.

Parallèlement, la réforme fiscale a également fait passer une part plus élevée du fardeau fiscal vers les Canadiens à revenu élevé. L'exemption à vie pour les gains en capital a été plafonnée à \$100,000 et le taux d'inclusion des gains en capital a été portée de 50 pour cent en 1987 à 66 2/3 pour cent en 1988, et à 75 pour cent en 1990. En outre, des déductions spéciales pour amortissement permettant la planification fiscale à ceux qui investissaient dans des films et des immeubles résidentiels à logements multiples (IRLM) ont été soit

^{2.} Les Statistiques fiscales font état de l'impôt fédéral net avant déduction du Crédit d'impôt remboursable pour enfants. Dans cette analyse, l'effet du crédit est compris.

réduites sensiblement, soit éliminées. Ces modifications ont élargi l'assiette et rendu le système plus équitable en assurant que les contribuables à revenu élevé paient leur juste part du fardeau fiscal.

De concert avec une croissance vigoureuse du revenu, l'incidence de ces changements est illustrée au tableau 3, laquelle démontre que les recettes fiscales provenant de particuliers dont le revenu se situait entre \$50,000 et \$100,000 ont augmenté de plus de 25 pour cent, et celles provenant de contribuables dont le revenu était supérieur à \$100,000 ont augmenté de 31 pour cent.

Le tableau 4 illustre la répartition du fardeau fiscal en faveur des Canadiens à revenu faible et modeste grâce à la réforme fiscale. En 1987, malgré le fait que les déclarants dont le revenu était inférieur à \$15,000 comptaient pour 47.8 pour cent de tous les déclarants et affichaient 15.3 pour cent des revenus, leur part de l'exemple des recettes fiscales n'atteignait que de 2.1 pour cent. En 1988, ils comptaient pour 45.2 pour cent de l'ensemble des déclarants et disposaient de 13.6 pour cent des revenus, mais leur part de l'impôt avait diminué de presque les deux tiers.

Par opposition, en 1987, les contribuables dont le revenu était de \$100,000 ou plus représentaient moins de 1 pour cent des déclarants ont gagné 7.2 pour cent de l'ensemble des revenus, mais ont acquitté 13.7 pour cent du fardeau fiscal. En 1988, ce même groupe a vu sa part des impôts augmenter à 16.7 pour cent.

5. Moins de déclarants non-imposables aux paliers supérieurs de revenu

Depuis 1984, le nombre de déclarants non-imposables dans les paliers supérieurs de revenu a diminué considérablement (voir le tableau ci-après). Cela illustre clairement l'effet engendré par l'instauration de l'impôt minimum en 1986 et l'élimination et la réduction des avantages fiscaux dans le cadre de la réforme fiscale.

Déclarants	non-imposables	à	revenu	supérieur

	1984	1985	1986	1987	1988
Déclarants - revenu de \$100,000 ou plus	84,321	104,680	118,880	132,520	181,440
Nombre de déclarants non-imposables	1,830	1,531	630	590	640
Pourcentage des déclarants non-imposables dans la fourchette de revenu	2.17%	1.46%	0.53 %	0.45 %	0.35%

Comme le montre le tableau, le nombre de déclarants à revenu supérieur qui n'ont payé aucun impôt a diminué de près des deux tiers, entre 1984 et 1988 et cela en dépit du fait que le nombre de déclarants dans cette fourchette de revenu avait augmenté de plus de 200 pour cent. En conséquence, la proportion de contribuables dans cette fourchette de revenu qui étaient non-imposables a diminué considérablement de 2.17 pour cent en 1984 à 0.35 pour cent en 1988. Au cours de toute année donnée, il est possible, pour des raisons valables, qu'une partie infime de particuliers à revenu élevé puisse ne pas payer d'impôt. Par exemple, un agriculteur qui décide de vendre son exploitation pourra voir son revenu subir une hausse ponctuelle qui ne devrait pas être imposée pleinement.

Conclusion

Entre 1987 et 1988, le revenu disponible des Canadiens a augmenté considérablement. Avant impôt, le revenu par habitant est passé de \$20,693 à \$22,377, une hausse de 8.1 pour cent. Étant donné que les obligations fiscales fédérales ont augmenté de 4.9 pour cent, les revenus après impôt ont donc augmenté de quelque 8.6 pour cent, soit de \$18,195 à \$19,757.

Cette augmentation considérable du revenu s'est produite au moment même où le régime fiscal devenait plus équitable. Plusieurs avantages même que plusieurs déductions ont été transformées en crédits tandis que les taux marginaux ont été abaissés. En conséquence de ces changements, les Canadiens à revenu plus faible ont payé une proportion moindre du fardeau fiscal total, tandis que les Canadiens à revenu élevé ont payé une part plus importante de ce fardeau.

Tableau 1

Nombre de déclarations imposables
par fourchette de revenu en 1987 et 1988

Déclarants imposables

Fourchette totale de revenu	1987	1988	Variation	
(\$)	(#)	(#)	(#)	(%)
moins de 15,000	4,204,280	3,299,340	-904,940	-21.5
15,000 - 30,000	4,934,150	5,133,566	199,416	4.0
30,000 - 50,000	2,969,960	3,187,960	218,000	7.3
50,000 - 100,000	823,470	1,042,199	218,729	26.6
100,000 et plus	131,940	180,805	48,865	37.0
Total	13,063,800	12,843,870	-219,930	-1.7

Source de tous les tableaux : Revenu Canada, Statistiques fiscales, 1990 et 1989

Tableau 2

Nombre de déclarations non-imposables

par groupe d'âge en 1987 et 1988

Groupe d'âge	1987	1988	$Variation^{(1)}$	
(\$)	(#)	(#)	(#)	(%)
moins de 65 ans 65 ans et plus	3,340,180 667,380	3,780,100 955,900	439,920 288,520	13.2 43.2
Total	4,007,560	4,736,000	728,440	18.2

⁽¹⁾ Ces statistiques ne reflètent pas l'effet du crédit d'impôt remboursable pour enfants. S'il était compris, le nombre supplémentaire de Canadiens non-imposables serait sensiblement plus élevé.

Tableau 3

Variation de l'impôt sur le revenu entre 1987 et 1988

Fourchette totale de revenu	1987	1988	Variati	on
(\$)	(\$ million)	(\$ million)	(\$ million)	(%)
moins de 15,000	883	363	-520	-58.9
15,000 - 30,000	11,283	10,659	-624	-5.5
30,000 - 50,000	15,904	16,422	518	3.3
50,000 - 100,000	8,712	10,920	2,208	25.3
100,000 et plus	5,864	7,703	1,839	31.4
Total	42,646	46,067	3,421	8.0

Tableau 4

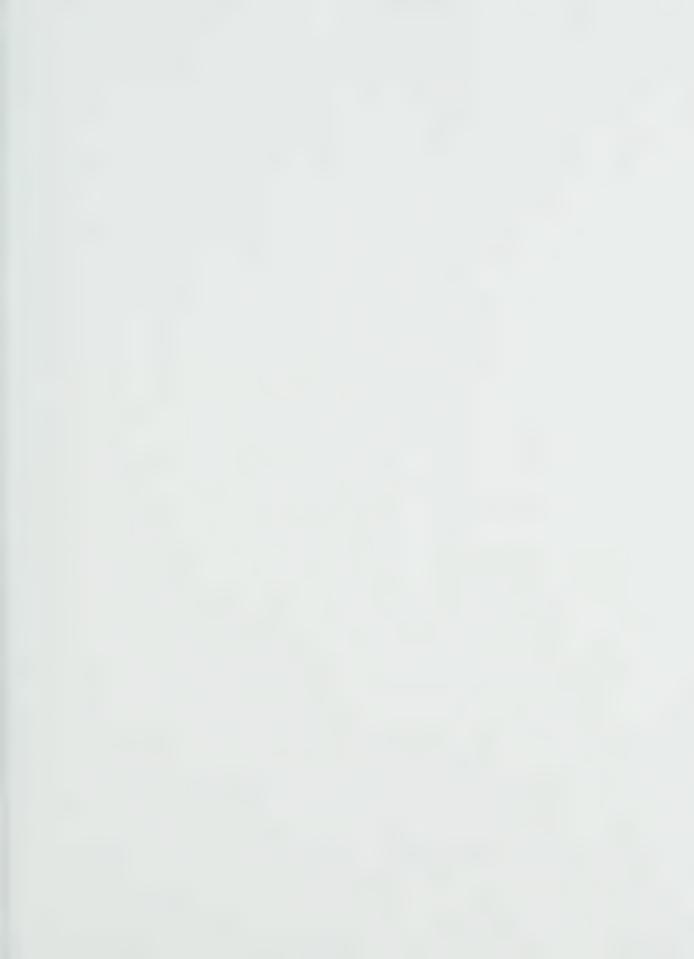
Répartition des déclarants selon le revenu
et le fardeau fiscal en 1987 et 1988

Fourchette totale de revenu (\$)	Part des déclarants	Part du revenu (%)	Part de <u>l'impôt</u> (%)
1987			
moins de 15,000 15,000 - 30,000 30,000 - 50,000 50,000 - 100,000 100,000 et plus	47.8 29.1 17.5 4.8 0.8	15.3 30.8 32.0 14.7 7.2	2.1 26.5 37.3 20.4} 13.7} 34.1
1988			
moins de 15,000 15,000 - 30,000 30,000 - 50,000 50,000 - 100,000 100,000 et plus	45.2 29.6 18.2 6.0 1.0	13.6 29.0 31.0 16.8 9.6	$egin{array}{c} 0.8 \\ 23.1 \\ 35.7 \\ 23.7 \\ 16.7 \\ \end{array}$
Total	100.0	100.0	100.0















From the Canadian Council on Children and Youth:

Landon Pearson, Chairperson;

Marion Dewar, Executive Director;

Dr. Robin Walker, Neonatology Head, Department of Pediatrics, Queen's University;

Cathy Knox, Crown Attorney's Office, Department of Justice of Newfoundland.

From End Legislated Poverty:

Linda Marcotte, Food Program Organizer;

Antoinette Naffaa, Member of the Burnaby Child Poverty Committee;

Karen Shillington, Association for Better Communities in Nanaimo.

From the Government of Ontario:

The Hon. Zanana L. Akande, Minister of Community and Social Services;

Ken Nash, Coordinator, Intergovernmental Affairs, Ministry of Community and Social Services.

From the Catholic Children's Aid Society of Metro Toronto:

Dr. Colin Maloney, Executive Director.

As individual:

Martin D. Dooley, Associate Professor of Economics, McMaster University.

From the Canadian Institute of Child Health:

Dr. Denise Avard, Acting President;

Dr. Cheryl Levitt, Member of the Board of Directors.

From the Economic Council of Canada:

Harvey Lazar, Deputy Chairman;

Dave Beavis, Senior Research Associate.

From the Focus-on-Future Schools Advisory Committee of the Ottawa Board of Education:

Joan Gullen, Chairperson;

Bonnie Dinning, Health Program, Queensway Community Health Clinic;

Harriet Lang, Trustee, Ottawa Board of Education;

Debbie Morey, Parent;

Denise Mattock, Coordinator of Inner City Conference for 1990–1991.

Du Conseil canadien de l'enfance et de la jeunesse:

Landon Pearson, présidente;

Marion Dewar, directrice administrative;

D^r Robin Walker, Chef de la néonatologie, Département de pédiatrie, Université Queens;

Cathy Knox, Bureau du Procureur de la Couronne, ministère de la Justice de Terre-Neuve.

Du End Legislated Poverty:

Linda Marcotte, organisatrice du programme alimentaire;

Antoinette Naffaa, membre du Comité de la pauvreté chez les enfants de Burnaby;

Karen Shillington, «Association for Better Communities in Nanaimo».

Du gouvernement de l'Ontario:

L'honorable Zanana L. Akande, ministre des Services sociaux et communautaires;

Ken Nash, coordonnateur, Affaires intergouvernementales, ministère des Services sociaux et communautaires.

Du Catholic Children's Aid Society of Metro Toronto:

Dr Colin Maloney, directeur administratif.

À titre personnel:

Martin D. Dooley, professeur adjoint d'économie, Université McMaster.

De l'Institut canadien de la santé infantile:

Dre Denise Avard, présidente intérimaire;

Dre Cheryl Levitt, membre du conseil d'administration.

Du Conseil économique du Canada:

Harvey Lazar, président associé;

Dave Beavis, associé de recherche principal.

Du Comité consultatif des écoles du projet Avenir du Conseil scolaire d'Ottawa:

Joan Gullen, présidente;

Bonnie Dinning, Programme de santé, Clinique de santé communautaire Queensway;

Harriet Lang, conseillère, Conseil scolaire d'Ottawa;

Debbie Morey, parent;

Denise Mattock, coordonnatrice de la Conférence «Quartier défavorisé» de la ville pour 1990–1991.

MAIL > POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé
Poste-lettre

Lettermail

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré-Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraíson, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communications Canada — Édition 45 boulevard Sacré-Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Native Council of Canada:

Dan Smith, Vice-President;

Dorothy McCue, National Health Coordinator;

Conrad Saulis, Child Care Coordinator.

From the Conseil régional de la santé et des services sociaux de l'Outaouais:

Géraldine Hutton, General Director;

Claude Barriault, Research Advisor;

André Lussier, Head, Priorities Branch.

From the Social Planning and Research Council of B.C.:

Michael Goldberg, Research Director.

From the Vanier Institute of the Family:

Dr. Robert Glossop, Coordinator of Programs and Research;

Alan Mirabelli, Coordinator of Administration.

TÉMOINS

Conseil national des autochtones du Canada:

Dan Smith, vice-président;

Dorothy McCue, coordonnatrice nationale de la santé;

Conrad Saulis, coordonnateur des soins aux enfants.

Du Conseil régional de la santé et des services sociaux de l'Outaouais:

Géraldine Hutton, directrice générale;

Claude Barriault, conseiller en recherche;

André Lussier, directeur de la Direction des priorités.

Du Social Planning and Research Council of B.C.:

Michael Goldberg, directeur de la recherche.

De l'Institut Vanier de la famille:

Dr Robert Glossop, coordonnateur des programmes et de la

recherche;

Alan Mirabelli, coordonnateur de l'administration.

(Continued on previous page)

(Suite à la page précédente)

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 089

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 10

Wednesday, February 6, 1991

The Chair: Barbara Greene

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 10

Le mercredi 6 février 1991

La présidence: Barbara Greene

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur

Poverty

of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women

La Pauvreté

du Comité permanent de la Santé et du Bien-être social, des Affaires sociales, du Troisième âge et de la Condition féminine

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of child poverty

CONCERNANT:

En vertu du paragraphe 108(2) du Règlement, étude de la pauvreté chez les enfants

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-fourth Parliament, 1989-90-91

Deuxième session de la trente-quatrième législature, 1989-1990-1991

SUB-COMMITTEE ON POVERTY OF THE STANDING COMMITTEE ON HEALTH AND WELFARE, SOCIAL AFFAIRS, SENIORS AND THE STATUS OF WOMEN

The Chair: Barbara Greene

Vice-Chairman: Chris Axworthy

Members

Albina Guarnieri Nicole Roy-Arcelin

(Quorum 3)

Clairette Bourque

Clerk of the Sub-Committee

SOUS-COMITÉ SUR LA PAUVRETÉ DU COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ ET DU BIEN-ÊTRE SOCIAL, DES AFFAIRES SOCIALES, DU TROISIÈME ÂGE ET DE LA CONDITION FÉMININE

La présidence: Barbara Greene

Vice-président: Chris Axworthy

Membres

Albina Guarnieri Nicole Roy-Arcelin

(Quorum 3)

La greffière du Sous-comité

Clairette Bourque

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, FEBRUARY 6, 1991 (13)

[Text]

The Sub-Committee on Poverty of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women met at 9:05 o'clock a.m. this day, in Room 371, West Block, the Chair, Barbara Greene, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Chris Axworthy, Barbara Greene.

Acting Members present: Mac Harb for Albina Guarnieri; Robert Nault for Albina Guarnieri.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: June Dewetering, Research Officer.

Ottawa-Carleton Witnesses: From the Association for Pre-Schools: Shelagh Simmons, President. From the Ottawa-Carleton Day Care Association: Diane Blenkiron, President. From the Conseil des affaires sociales du Québec: Madeleine Blanchet, President; Yvon Leclerc, General Secretary. From the Children's Aid Society of Metro Toronto: Chris Stringer, President, Board of Directors; Bruce Rivers, Executive Director. From the DALHOUSIE Health and Community Centre (Ottawa): Jack T. McCarthy, Executive Director; Aline Akeson, Community Developer; Dennis Leuycki, Board Member; Cathy Munroe, Board Member. From the Moncton Headstart Program: Claudette Bradshaw, Executive Director. From the Canadian Labour Congress: Shirley Carr, President; Dawn Ventura, National Director; Cindy Wiggins, National Representative. From the Nova Scotia Nutrition Council: Elizabeth Shears, Member of the Executive. From the Social Planning Council of Winnipeg: Renate Bublick, Executive Director. From the Ottawa Council for Low Income Support Services: Roberta Desormeaux, Second Vice-President; Claire Béland, Board Member. From the Private Home Day Care Association of Ontario: Rosemary Somers, President; Leslie Atkinson, Executive Director. From Statistics Canada: Michael Wolfson, Director General, Analytical Studies Branch.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Sub-Committee resumed its consideration of child poverty.

Shelagh Simmons and Diane Blenkiron each made a statement and answered questions.

Madeleine Blanchet made a statement and, with the other witness, answered questions.

Chris Stringer and Bruce Rivers each made a statement and answered questions.

Jack T. McCarthy, Cathy Munroe and Dennis Leuycki each made a statement and, with the other witness, answered questions.

At 12:28 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 1:38 o'clock p.m., the sitting resumed.

Claudette Bradshaw made a statement and answered questions.

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 6 FÉVRIER 1991 (13)

[Traduction]

Le Sous-comité sur la pauvreté du Comité permanent de la santé et du bien-être social, des affaires sociales, du troisième âge et de la condition féminine se réunit aujourd'hui à 9 h 05, dans la pièce 371 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Barbara Greene.

Membres du Sous-comité présents: Chris Axworthy, Barbara Greene.

Membres suppléants présents: Mac Harb remplace Albina Guarnieri; Robert Nault remplace Albina Guarnieri.

Aussi présente: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: June Dewetering, attachée de recherche.

Témoins: Du Ottawa-Carleton Headstart Association for Pre-Schools: Shelagh Simmons, présidente. Du Ottawa-Carleton Day Care Association: Diane Blenkiron, présidente. Du Conseil des affaires sociales du Québec: Madeleine Blanchet, présidente; Yvon Leclerc, secrétaire général. Du Children's Aid Society of Metro Toronto: Chris Stringer, président du Conseil d'administration; Bruce Rivers, directeur administratif. Des Services communautaires et de santé DALHOUSIE (Ottawa): Jack T. McCarthy, directeur administratif: Aline Akeson, agent de développement communautaire; Dennis Leuycki, membre du Conseil; Cathy Munroe, membre du Conseil. Du Moncton Headstart Program: Claudette Bradshaw, directrice administrative. Du Congrès du travail du Canada: Shirley Carr, présidente; Dawn Ventura, directrice nationale; Cindy Wiggins, représentante nationale. Du Nova Scotia Nutrition Council: Elizabeth Shears, membre du Conseil. Du Social Planning of Winnipeg: Bublick, Renate administrative. Du Conseil des services d'appui aux familles à faible revenu d'Ottawa: Roberta Desormeaux, deuxième viceprésidente: Claire Béland, membre du Conseil. Du Private Home Day Care Association of Ontario: Rosemary Somers, présidente; Leslie Atkinson, directrice administrative. De Statistique Canada: Michael Wolfson, directeur général, Direction des études analytiques.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité continue à examiner la pauvreté chez les enfants.

Shelagh Simmons et Diane Blenkiron font chacune une déclaration et répondent aux questions.

Madeleine Blanchet fait un exposé puis, avec l'autre témoin, répond aux questions.

Chris Stringer et Bruce Rivers font chacun un exposé et répondent aux questions.

Jack T. McCarthy, Cathy Munroe et Dennis Leuycki font chacun un exposé puis, avec l'autre témoin, réponde aux questions.

À 12 h 28, la séance est suspendue.

À 13 h 38, le Sous-comité reprend ses travaux.

Claudette Bradshaw fait un exposé et répond aux questions.

Shirley Carr made a statement and, with the other witnesses, answered questions.

At 3:06 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 3:21 o'clock p.m., the sitting resumed.

Elizabeth Shears made a statement and answered questions.

Renate Bublick made a statement and answered questions.

At 4:49 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 7:05 o'clock p.m., the sitting resumed.

Roberta Desormeaux made a statement and, with the other witness, answered questions.

Leslie Atkinson made a statement and, with the other witness, answered questions.

Michael Wolfson made a statement and answered questions.

At 9:53 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

Shirley Carr fait une déclaration puis, avec les autres témoins, répond aux questions.

À 15 h 06, la séance est suspendue.

À 15 h 21, le Sous-comité reprend ses travaux.

Elizabeth Shears fait un exposé et répond aux questions.

Renate Bublick fait une déclaration et répond aux questions.

À 16 h 49, la séance est suspendue.

À 19 h 05, le Sous-comité reprend ses travaux.

Roberta Desormeaux fait un exposé puis, avec l'autre témoin, répond aux questions.

Leslie Atkinson fait un exposé puis, avec l'autre témoin, répond aux questions.

Michael Wolfson fait une déclaration et répond aux questions.

À 21 h 53, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

Clairette Bourque

Clerk of the Sub-Committee

Monique Hamilton

Committee Clerk

Lise Lachapelle

Committee Clerk

La greffière du Sous-comité

Clairette Bourque

Greffière de Comité

Monique Hamilton

Greffière de Comité

Lise Lachapelle

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Wednesday, February 6, 1991

• 0907

The Chair: Good morning, and welcome to the committee. If you would like to introduce yourselves we can begin.

Ms Shelagh Simmons (President, Ottawa-Carleton Headstart Association for Pre-Schools): OCHAP, as it is locally known, has been in existence since 1967 when the first school opened. The second school opened in 1968. There are now 12 schools in the Ottawa-Carleton Headstart group.

At the present time approximately 425 children are associated with pre-schools at the Headstart schools; 95% of these children come from low-income families.

Just to say that children come from low-income families is fairly easy; people understand that statement reasonably well. What is a little bit more difficult to understand is that usually they are multi-problemed families, caused primarily by poverty and by living in a milieu that does not try to get people out of the poverty cycle.

• 0910

The children we see in our schools range from the neonatal up to five years old. Primarily they are from 20 months to 5 years old and they have a definite pattern to their development. They have chronic low-grade illnesses, very poor language development, very poor socializing skills, and they come to the schools hungry and they have low-grade energy levels. This is primarily caused by the milieu they live in. Often the parents of these children were also born into a low-income family so it is just perpetuating. In many of the families we work with the average age of the parent is between 15 and 25 years. By the time they are 25 they have 3 or 4 children.

A lot of the parents are single parents and the majority of them are women. We do have a few dads around, but not many. The majority of these women have their first child at age 16 and probably have grade 8 schooling. This does not mean they have a level of grade 8 schooling, it just means they finished school at grade 8. Many of them are illiterate or semi-literate and having that type of educational background will not help them get out of the poverty cycle. They do not understand forms, they do not like authority and they do not understand how to associate within the community.

Unless something is done to help the children they will get to elementary school far below their peers. They will not be on an equal footing with their peers. Studies have shown that if children do not have a well-developed language base by the time they reach kindergarten and grade 1 they will be lagging behind for the rest of their schooling.

One of the main areas we see is to help them right now but also to help them establish a learning pattern that will take them through the schools, that will help them to get out of that poverty cycle when they become young adults. [Traduction]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mercredi 6 février 1991

La présidence: Bonjour et bienvenue à ce comité. Peut-être vous pourriez d'abord vous présenter.

Mme Shelagh Simmons (présidente, Association Bon Départ d'Ottawa-Carleton): L'Association existe depuis 1967, année de l'ouverture de la première école. La deuxième école a ouvert ses portes en 1968. Le groupe Bon Départ d'Ottawa-Carleton compte maintenant 12 écoles.

À l'heure actuelle, environ 425 enfants fréquentent les centres préscolaires «Bon Départ»; 95 p. 100 d'entre eux viennent de familles à faible revenu.

Il est assez facile de dire tout simplement que les enfants viennent de familles à faile revenu; on en saisi assez bien le sens. Mais plus difficile encore est de comprendre qu'il s'agit normalement de familles présentant de multiples problèmes, engendrés surtout par la pauvreté et par le milieu, qui ne leur permet pas de sortir du cercle vicieux.

Nous avons des enfants âgés de quelques mois à cinq ans. La plupart ont entre 20 mois et cinq ans et manifestent un développement particulier. Ils souffrent de maladies chroniques et bénignes, ont des aptitudes linguistiques et sociales limitées, ont faim lorsqu'ils arrivent à l'école et sont léthargiques. Ces symptômes sont endémiques en leur milieu. Souvent les parents de ces enfants viennent aussi de familles à faible revenu, c'est donc un cercle vicieux. L'âge moyen des parents est souvent entre 15 et 25 ans. A l'âge de 25 ans, ils ont souvent trois ou quatre enfants.

Il s'agit pour la plupart de familles monoparentales dirigées par une femme. Parfois c'est un homme, mais c'est rarement le cas. La plupart de ces femmes ont leur premier enfant à l'âge de 16 ans et elles n'ont souvent qu'une huitième année, c'est-à-dire qu'elles ont quitté l'école à la huitième année. Bon nombre sont complètement ou partiellement analphabètes et leur scolarité ne leur permet pas de sortir du cercle de la pauvreté. Elles sont incapables de remplir des formulaires, ne respectent pas l'autorité et ne savent pas s'intégrer à la communauté.

Si on n'aide pas ces enfants, ils commenceront l'école primaire en accusant beaucoup de retard par rapport à leurs pairs. Ils ne seront pas au même niveau. Des études ont prouvé que si l'enfant n'a pas de bonnes compétences linguistiques à la maternelle et en première année, il traînera toujours derrière ses pairs.

Nous voulons les aider dès maintenant et leur fixer un cadre d'apprentissage pour leurs années de scolarisation, pour qu'ils puissent sortir du cercle de la pauvreté lorsqu'ils seront jeunes adultes.

The chronic low-grade illnesses are primarily caused through poor nutrition. Poor nutrition is caused primarily by a lack of money, a lack of understanding on the parents part of what nutrition means, and a lack of a motivation to be able to do much with a good diet.

The other area having to do with poor nutrition is that the children have poor teeth. A lot of the children lose their first teeth by the time they are two or three. Teeth take up to six years to develop and so there are gaps in their mouths where teeth should be coming in. That will also affect the way they look, which will affect their self-esteem. It will also affect the way they eat and the development of the swallowing action. So the whole area of food is of prime importance with the children we work with.

The other area that adds to their chronic low-grade illnesses is lack of outdoor play. A lot of these children live in high-rise apartments, usually on something like the 14th, 15th or 19th floor. They do not get out. Quite often, if a young mother has two or three young children, it is very difficult for her to get them all ready, get them downstairs to the ground floor and to go out. It takes quite a bit of organization to do that.

• 0915

In families living in Ottawa in rent-to-income row housing, for a variety of reasons those children do not get out into their own gardens. They need to have play areas. They need to have outdoor play equipment. They need to be able to get out. They need to be treated like normal little children that you would find in other types of milieu. The children who come from poor families are not treated in that respect.

The other area for adding to the low-grade illnesses of these children is that because of their low-grade illnesses they get a lot of prescription drugs, and by the time the child is three or four they are hooked on prescription drugs. They are hooked on cough mixture that has codeine in it and they have a certain amount of addiction to prescription drugs at that point. All of this adds to the low-grade illnesses of these children.

If children are developmentally not at the level they should be, if physically they are tired, they will not do as well in their play when they are in pre-school or in their schooling when they are in elementary school.

One of the recommendations we would make is that somehow relief has to be given to the parents or the parent who has the sole responsibility for very young children. These young women are physically very tired. They spend 24 hours a day looking after young children with very little relief. Some type of relief system is needed for these young parents.

This is not to put in schooling. This is not to put in some type of upgrading. This is not to put in something. This is just to give the parent a couple of hours a week relief from the children whereby they can just sleep on the chesterfield, take a hot bath without being constantly worried, or go for a walk or do whatever they want in that couple of hours, just to bring themselves back together again to keep going.

[Translation]

Les maladies chroniques et bénignes sont causées surtout par une mauvaise alimentation. Cette dernière s'explique par la pénurie d'argent, des connaissances insuffisantes chez les parents et le manque de motivation.

En outre, les enfants souffrent d'une mauvaise dentition. Bon nombre perdent leurs premières dents à l'âge de deux ou trois ans. Il faut jusqu'à six ans pour que les dents repoussent et donc leurs bouches présentent des cavités qui influent sur leur apparence et, par ricochet, sur leur amourpropre. Leurs habitudes alimentaires et l'avalement en souffrent également. L'alimentation constitue donc un domaine crucial de notre travail.

Outre les maladies chroniques et bénignes, on note l'insuffisance d'activités de plein air. Beaucoup de ces enfants habitent des tours d'appartements, souvent au quatorzième, quinzième ou dix-neuvième étage. Ils n'en sortent pas. Souvent, si une jeune mère a deux ou trois jeunes enfants, il est très difficile pour elle de les préparer, de les amener en bas au rez-de-chaussée et de sortir. Cela peut demander beaucoup d'organisation.

Dans les familles d'Ottawa qui habitent dans des maisons en rangée à loyer subventionné, les enfant n'ont pas accès à leur propre jardin pour toutes sortes de raisons. Ils ont besoin d'un terrain de jeux. Ils ont besoin d'équipement de jeu en plein air. Ils ont besoin de pouvoir sortir dehors. Il ont besoin d'être traités comme des petits enfants normaux comme on en trouve dans tous les autres milieux. À ce point de vue-là, les enfants de familles pauvres ne sont pas bien traités.

L'autre facteur qui vient se rajouter au taux de maladie bénigne parmi ces enfants est qu'ils absorbent beaucoup de médicaments prescrits lorsqu'ils sont malades, et dès l'âge de trois ou quatre ans, ils souffrent déjà d'une certaine pharmacodépendance. Par exmeple, ils sont intoxiqués par des sirops pour la toux qui contiennent de la codéine. Tout cela vient empirer le taux de maladie bénigne chez ces enfants.

Si un enfant n'a pas atteint le niveau de développement souhaitable pour son âge, s'il est fatigué physiquement, il ne participera pas pleinement aux jeux à la prématernelle et il ne réussira pas aussi bien à l'école lorsqu'il sera rendu à l'élémentaire.

L'une de nos recommandations serait de procurer un certain répit aux parents qui sont les uniques responsables de très jeunes enfants. Ces jeunes femmes sont très fatiguées physiquement. Elles s'occupent de très jeunes enfants 24 heures sur 24 avec très peu de répit. On a besoin d'un système quelconque pour pour soulager ces jeunes parents.

Il ne s'agit pas de renvoyer ces parents aux études ni en formation. Il ne s'agit pas de leur faire faire quoi que ce soit. Il ne s'agit que de leur donner quelques heures par semaine de repos sans leurs enfants, heures pendant lesquelles il peuvent tout simplement prendre une sieste sur le canapé, prendre un bain chaud sans être constamment inquiets, aller prendre une marche ou faire ce qu'ils veulent pendant ces heures, tout simplement pour se récréer afin de pouvoir continuer.

With regard to the young parents getting upgrading, further education is very laudable and that is what we should be aiming for. However, it is extremely difficult when they have pre-school children to look after.

Ms Diane Blenkiron (President, Ottawa-Carleton Day Care Association): I have been actively involved with the Headstart Association in Ottawa-Carleton that Shelagh has spoken about for about the last 12 years. In that capacity, both as a member of a Headstart school where we tried to help the children that Shelagh spoke of and now, as president of our broader day care association, we can see the effects of poverty on children in this community.

Rather than talking about the children and the specific characteristics that we see in children when they come from a poor family, I would like to take a little broader view of what is happening right now.

One of our concerns in Ottawa-Carleton, and I believe provincially and federally as well, is what seems to be happening with the curtailing of social programs, such as the curtailing of CAP funding. We are very, very concerned about this.

• 0920

At the very time this committee says its mandate is to try to eliminate poverty by the year 2000, we are talking about limiting dollars for the very programs that we see as being a mechanism—at least an existing mechanism—to perhaps do this. To me and to our organization it is impossible to limit dollars on the one hand and to abolish poverty on the other.

Recent statistics have shown that our birth rate in Canada is decreasing. Children are one of our dwindling resources here in Canada. We talk about trees as dwindling resources—children are

If your resources are dwindling it is really important to value them, to try to enrich what you have to make it the best possible. Our children are our future. Right at the present time our children are getting second best.

I have written in my paper about the three things we really need to be looking for. We need to be looking for affordable child care. Right now in Ottawa-Carleton—as an example only of what is happening in our country—infant costs are over \$1,000 per month in many centres. How many families are we aware of that can afford infant care?

Then we are talking about centres being subsidized. In the present system, child care is seen basically as a welfare service. When you look at the statistics of the working parent, the working mom, the majority of women in our country are working. What are they doing with their children? Our laws say that they must have care for their children, and yet we are not following it up sufficiently.

We are providing some money but we are not seeing child care as a universally accessible service. We are seeing it as a service for those who can afford it. Those who cannot must find some other means of caring for their child.

[Traduction]

Pour ce qui est de la formation des jeunes parents, l'éducation permanente est tout à fait louable et ce devrait être notre objectif. Cependant, c'est très difficile pour ces parents lorsqu'ils doivent s'occuper de jeunes enfants d'âge préscolaire.

Mme Diane Blenkiron (Association des services de garderie d'Ottawa-Carleton): Au cours des 12 dernières années, j'ai été très fortement impliquée dans l'Association Bon Départ d'Ottawa-Carleton dont vient de vous parler Shelagh. En tant que membre d'une école Bon Départ où nous avons essayé d'aider les enfants dont a parlé Shelagh et maintenant à titre de présidente de notre association élargie de garderies, je suis en mesure de constater les effets de la pauvreté sur les enfants dans cette collectivité.

Plutôt que de parler des enfants et des caractéristiques précises que nous voyons chez eux lorsqu'ils viennent de familles pauvres, j'aimerais présenter une optique un peu plus globale de ce qui se passe actuellement.

Une de nos préoccupations dans Ottawa-Carleton, ainsi qu'aux niveaux provincial et fédéral à mon avis, est qu'on assiste à des coupures de programmes sociaux, tel que le plafonnement du Régime d'assistance publique du Canada. Cela nous inquiète énormément.

Au moment où ce comité dit que son mandat est d'essayer d'éliminer la pauvreté d'ici l'an 2000, on parle de limiter le financement des programmes mêmes qui sont, selon nous, un mécanisme—ou du moins un mécanisme existant—permettant d'atteindre ce but. Pour moi et l'organisme que je représente, il est impossible de limiter les fonds d'une part et d'abolir la pauvreté d'autre part.

Les statistiques récentes démontrent que le taux de natalité au Canada est en décroissance. Les enfants sont une ressource en voie de dépérissement dans ce pays. On parle bien des arbres qui disparaissent et c'est le cas des enfants également.

Lorsque vos ressources dépérissent, il est très important de les mettre en valeur, d'essayer d'enrichir ce que vous avez et de le rendre aussi bon que possible. Nos enfants sont notre avenir. Actuellement, nous ne leur donnons pas ce qu'il y a de mieux.

Dans mon mémoire, je décris trois choses que nous devons chercher. Nous devons chercher à établir des services de garde d'enfant abordables. Actuellement, dans Ottawa-Carleton—et ce n'est qu'un exemple de ce qui se passe partout au pays—le coût des soins d'un nourrisson est supérieur à 1,000\$ par mois dans plusieurs garderies. Combien de familles connaissons—nous qui peuvent payer cela?

Il est question ensuite de la subvention de ces centres. Dans le système actuel, la garde des enfants est ni plus ni moins perçue comme un service de bien-être social. Lorsque vous examinez les statistiques sur les parents qui travaillent, les mères au travail, vous constaterez que la majorité des Canadiennes travaillent à l'extérieur du foyer. Que font-elles de leurs enfants? La Loi dit bien qu'elles doivent s'en occuper, leur procurer des soins, mais nous ne faisons pas un suivi suffisant à ce chapitre.

Nous offrons certains fonds, mais nous ne percevons pas la garde d'enfant comme un service universel accessible. Nous le percevons comme un service pour ceux qui peuvent le payer. Ceux qui ne peuvent pas payer la note doivent trouver d'autres moyens de s'occuper de leurs enfants.

Poverty

[Text]

As long as we shut our eyes, maybe as long as we do not hear about it and it is not being reported to Children's Aid that the children are coming home and staying by themselves, then it is okay. That is what is happening across our country.

We need to be putting money into child care, into programs. We need to be making it universally accessible, affordable.

One of the items I find really critical, not being considered enough when we are thinking about programs, is the quality of the programs.

For a parent looking for child care, if they want to get out of the poverty cycle that Shelagh spoke about—and that poverty cycle can hit, is hitting, many groups at the present time—they will often choose the only choice they have. Very often it is not even second best, it is last best. But it is at least a method to get the parent back into the work field, back into school, or maybe away from the child for mental health purposes.

There can be a myriad of reasons that child care is needed. What our government needs to do is to recognize that it should not be a welfare service. It needs to be universally accessible. There has to be funding that goes along with it; otherwise, we are not doing anything to solve the poverty of our children, the poverty of our families.

Who are the poor? Shelagh talked about that very well. The poor are those who have been poor for generations. But we have more poor. We have working poor, people who are struggling daily to make ends meet. In our present financial situation as far as day care goes, many of these people are spending food dollars, shelter dollars, on child care.

I have had parents call me who have an opportunity to go back to work, or they have been accepted at university, crying on the other end of the phone, asking what they are going to do, with no family, no one who can help.

What am I to do? I can give them the names of other centres. I have 250 people on my infant/toddler waiting list. What is that going to do to help that person in dire need? When you have only 12 or 13 infant/toddler centres in your city and each one of them has at least 250 on their waiting list, what is that going to do?

• 0925

Infant/ toddler programs are probably one of the critical areas we need to be meeting. There have been many studies done on which grouping of children is being underserved at the present time so I really did not go into that in my brief. I was hoping that you would use much of the material that I have sent you in the past and that other organizations have sent you regarding priorities. Infant and toddler definitely is important.

[Translation]

Tant que nous aurons les yeux fermés, tant que nous n'entendons rien et que personne ne porte plainte à la Société d'aide à l'enfance et que les enfants rentrent chez eux et restent seuls, tout peut aller. C'est ce qui se produit partout au pays.

Nous devons investir des fonds dans la garde d'enfants, dans les programmes. Il faut rendre ce service universellement accessible et abordable.

Un des domaines que je trouve tout à fait critique et auquel on ne songe pas suffisamment lorsqu'on parle de programme, est la qualité des programmes.

Pour un parent qui cherche à se sortir du cycle de la pauvreté dont a parlé Shelagh et qui est à la recherche de services de garderie—et soulignons que ce cycle de pauvreté atteint et peut atteindre plusieurs groupes actuellement—ils vont souvent choisir la seule voie qui leur est ouverte. Très souvent, ce n'est même pas un service de second rang, c'est un service de dernier rang. Mais au moins c'est une façon pour ce parent de réintégrer le marché du travail, de retourner aux études ou peut-être même de s'éloigner de l'enfant pour des raisons de santé mentale.

La garde d'enfant peut être nécessaire pour toute une gamme de raisons. Notre gouvernement se doit de reconnaître que ce n'est pas un service de bien-être social. C'est un service qui doit être universellement accessible. Il faut qu'il fasse l'objet d'un certain financement, sinon nous n'allons rien faire pour résoudre la pauvreté chez les enfants, la pauvreté des familles.

Qui sont les pauvres? Shelagh en a parlé avec éloquence. Les pauvres sont ceux qui le sont depuis des générations. Mais nous avons d'autres pauvres également. Nous avons des pauvres qui travaillent, des gens qui luttent tous les jours pour joindre les deux bouts. Étant donné la situation financière actuelle des services de garderie, beaucoup de ces gens dépensent de l'argent qui devrait être destiné à la nourriture ou au logement au lieu d'à ces services.

J'ai des parents qui m'appellent et qui me disent qu'ils ont l'occasion de retourner au travail, ou qu'ils ont été accepté à l'université, et ils pleurent au bout du fil me demandant ce qu'ils doivent faire, car ils n'ont pas de famille, ils n'ont personne qui peut les aider.

Qu'est-ce que je dois leur dire? Je peux leur donner des noms d'autres garderies, j'ai 250 noms sur ma liste d'attente pour la garde de nourrissons et de bambins. Qu'est-ce que cela va donner pour la personne dont le besoin est pressant? Lorsque vous n'avez que 12 ou 13 garderies pour les nourrissons et les bambins dans votre ville et que chacune d'entre elles a une liste d'attente de 250 noms, qu'est-ce que cela va accomplir?

Les services aux tout-petits, c'est un des besoins critiques auxquels nous devons répondre. Bien des études ont été réalisées sur les groupes d'enfants mal servis à l'heure actuelle, alors je ne m'en suis pas occupée dans mon mémoire. J'espérais que vous vous seriez servis abondamment de la documentation qui porte sur les priorités et que je vous ai envoyée dans le passé, ainsi que de celle provenant d'autres organismes. La question des tout-petits a sans aucun doute son importance.

Special needs children, whether they be from the low-income family itself or are children who have some kind of disability, are being overlooked in our child care centres as well.

We need the government to do something. We need you to act and we need you to see this is a national problem with national standards. If you are going to meet that mandate, child care underlines all social programs and all economic programs. If a person cannot find child care, our laws tell them that they cannot leave the home. Thank you.

Mr. Harb (Ottawa Centre): First, thank you very much on this great presentation.

On your page 1 where you talk about those living in poverty today, you do not mention anything about refugees. Do you have refugees who come to your offices trying to get their children in?

Ms Blenkiron: Very, very much so, and I am interested that you asked this question. I am a director of a university day care. Because of that, the types of clients I personally am seeing are not as broad as you would see in most of our Ottawa day cares.

When I was working in Headstart, indeed there were constantly referrals from immigrant services for refugees, for people from many, many countries needing child care and, for the parents, wanting to be able to learn the language but having no one to care for their child while they, in turn, learned the language and therefore, being bound by the four walls of their home.

Mr. Harb: There seems to be, at least in this city, I know, many locations where a mom may run a day care centre through her home and she will probably charge. What are your views on the home-run day cares? Have you done any statistics to find out how many there are in your region? Do you think there should be some encouragement for these kinds of operations? Should there be some sort of a training, licensing, support, or in your view, is there something else should be done in that? I did not see anything in the recommendation to deal with this issue.

Ms Blenkiron: There was a report recently by an Ottawa-based group called the Independent Child Caregivers' Association. The report gives statistics of informal care in the Ottawa-Carleton community concerning numbers of people using the service and their satisfaction with it. Our group has not seen that as its mandate. We are representing licensed child care centres.

Among the problems we see when parents are looking for child care is licensed child care. Many of the parents talk about some of the problems they have run into in informal care. I know of many people who are using the informal sector and have been very, very satisfied. The problem is there are no guarantees. When you have licensing, you do have other people there, and that provides a type of monitoring. The standards set by our provincial bodies, although they are minimal standards, are standards.

[Traduction]

Les enfants spéciaux, qu'ils proviennent d'une famille à faible revenu ou qu'ils souffrent d'une incapacité quelconque, sont également négligés dans nos garderies.

Nous avons besoin d'un geste de la part du gouvernement. Nous avons besoin que vous agissiez et que vous reconnaissiez ce problème comme étant un problème national, à résoudre grâce à des normes nationales. Si vous allez accomplir ce mandat, la garde des enfants devrait sous-tendre tout programme social ou économique. Si un individu ne peut pas trouver de service de garde, nos lois lui disent qu'il doit rester chez lui. Merci.

M. Harb (Ottawa-Centre): Premièrement, merci beaucoup pour cette présentation merveilleuse.

À la page 1 vous parlez de ceux qui vivent dans la pauvreté aujourd'hui, mais vous ne dites rien des réfugiés. Est-ce qu'il y a des réfugiés qui viennent à vos bureaux pour essayer d'inscrire leurs enfants?

Mme Blenkiron: Oui, beaucoup, et je trouve intéressant que vous posiez cette question Je suis la directrice d'une garderie à l'université et donc je ne vois pas la gamme de clients que vous verriez dans la plupart de nos garderies à Ottawa.

Lorsque je travaillais pour le programme Bon Départ, nous recevions constamment des individus de différents pays que nous envoyaient les services d'immigration pour réfugiés. Les parents voulaient apprendre la langue, mais comme il n'y avait personne pour s'occuper de leurs enfants pendant qu'ils suivaient leurs cours, ils se retrouvaient confinés dans les quatre murs de leur domicile.

M. Harb: Il me semble que, dans cette ville-ci au moins, il y a plusieurs mères de famille qui offrent des services de garderie chez elles, et probablement contre rémunération. Que pensez-vous de ces garderies à domicile? Est-ce que vous avez fait des relevés quelconques pour savoir combien se trouvent dans votre région? Pensez-vous qu'on devrait encourager ce genre de services? Pensez-vous qu'il faudrait offrir des services de formation ou de soutien, ou octroyer des permis ou prendre d'autres mesures? Les recommandations semblent muettes sur cette question.

Mme Blenkiron: Récemment, un groupe d'Ottawa, la Independent Child Caregivers' Association, a rédigé un rapport statistique sur la garde officieuse dans la région d'Ottawa-Carleton indiquant combien de personnes y ont recours et à quel point elles en sont satisfaites. Cette question ne fait pas partie de notre mandat, selon nous. Nous représentons des garderies agréées.

Les parents qui cherchent une garderie se plaignent notamment du manque de garderies agréées. Beaucoup nous ont parlé des problèmes qu'ils ont eus avec la garde officieuse, même si j'entends très souvent parler de personnes qui se servent du secteur officieux et qui en sont très très satisfaits. Le problème, c'est qu'il n'y a pas de garanties. Lorsqu'il faut un permis, on peut assurer un certain contrôle. Les normes établies par nos organismes provinciaux, même s'il s'agit de normes minimales, sont des normes.

We hear horrendous stories. I had someone who just recently applied for a job with me and told me of stories from the Montreal area, with 15 children in one home and no toys, things in a toy box. She asked where the children ate and was told they sit on a bench somewhere. This is what can happen in an informal setting. There does need to be monitoring.

Ms Simmons: I think you have two groups here and you may have got them mixed up. There is a group of home day care providers who are licensed. They are attached to centres. Andrew Fleck just down the road from here has licensed home day care. There are about five or six centres throughout Ottawa–Carleton and these licensed home day cares do have training. They do have standards that are set down by the Day Nurseries Act of Ontario. The other group is the informal one and I think it was the informal one to which Diane was referring. This is when you have your neighbour or the lady two streets over to look after your children. There are two types of home day care that is available.

• 0930

Mr. Harb: You also spoke about the need for the federal government to ensure that every time there is a new building a part of the planning process should include provision of a day care facility. I commend you for that. I think this is a very fair recommendation. Have you approached the municipalities and the province with the same kind of recommendation? As you know, they are the people who stamp the final plans for any building. I think it is a very progressive way of dealing with this whole crisis, both in the public as well as the private sector.

Ms Simmons: Maybe we can start with the province. To get a licensed day care you have to work with the Ministry of Community and Social Services, which licenses all day cares, pre-school programs in Ontario. You have to work with them, so there is no way that you would be able to start a licensed day care without having them look at the facilities and look at the space you have for the number of children. The fire marshal has to come in and approve it. The health inspectors have to come in and approve it, and you must have trained teachers to run it. Any time that a new program is started, even if it is involved in a new building, the whole planning is done hand-in-glove with the provincial people.

Mr. Harb: Exactly. Have you approached them to make sure they put some sort of incentive programs out there in the community, particularly with the private sector? I think the private sector is building a lot more buildings than the public sector. Have you approached them to make it part and parcel of the requirements, that every new building in the province of Ontario has to have meeting rooms and also has to have a day care facility, for instance?

[Translation]

Nous entendons des histoires à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Quelqu'un qui est venu faire une demande d'emploi m'a parlé de cas dont elle avait en connaissance dans la région de Montréal: 15 enfants dans une maison, pas de jouets, des choses dans une boîte à jouets. Elle a demandé où mangeaient les enfants, et on lui a dit qu'ils s'asseyaient sur un banc quelque part. C'est un exemple de ce qui peut se passer dans un contexte officieux. Il y a un besoin de contrôle.

Mme Simmons: Je crois qu'il s'agit de deux groupes ici et que vous les avez peut-être confondus. Il y a un groupe de garderies familiales qui sont agréées, qui relèvent d'un centre. Andrew Fleck, qui habite tout près, a une garderie familiale agréée. Il y en a cinq, six qui existent dans la région d'Ottawa-Carleton, et leur personnel a reçu une certaine formation. Elles respectent les normes prévues par la Loi sur les garderies de l'Ontario. L'autre groupe est le groupe officieux, et je crois que c'est à celui-ci que Diane se référait. Il s'agit d'une situation où la voisine ou la femme à deux rues de chez vous s'occupe de vos enfants. Il y a donc deux types de garde en milieu familial qui sont disponibles.

M. Harb: Vous avez parlé aussi du besoin que le gouvernement fédéral s'assure que chaque fois qu'il y a un nouvel édifice de construit, le processus de planification prévoit des services de garde. Je vous félicite; je crois qu'il s'agit d'une recommandation très juste. Est-ce que vous avez présenté la même recommandation aux municipalités ou à la province? Comme vous savez, ce sont eux qui approuvent les plans définitifs pour tout édifice. Je crois que c'est une réponse très progressiste à cette crise, autant dans le secteur public que dans le secteur privé.

Mme Simmons: Peut-être pourrions-nous commencer par la province. Pour obtenir une garderie agréée, il faut travailler avec le ministère des Services sociaux et communautaires, qui est l'organisme qui octroie tous les permis pour les garderies et les maternelles de l'Ontario. Il faut travailler avec lui, donc est impossible d'ouvrir une garderie agréée sans qu'il vienne voir les locaux et qu'il évalue l'espace prévu en fonction du nombre d'enfants. Le commissaire des incendies doit venir l'approuver, ainsi que les inspecteurs hygiénistes. Les services de garde doivent être fournis par des instituteurs formés. Chaque fois qu'un nouveau programme est mis sur pied, même s'il s'agit d'un nouvel édifice, toute la planification doit se faire de concert avec les autorités provinciales.

M. Harb: Exactement. Est-ce que vous leur avez parlé pour vous assurer qu'ils offrent des stimulants à la communauté, particulièrement au secteur privé? Je crois que le secteur privé construit beaucoup plus d'édifices que le secteur public. Est-ce que vous leur avez parlé pour que cela fasse partie intégrante des conditions, par exemple, que chaque nouvel édifice dans la province de l'Ontario ait des salles de réunion ainsi qu'une garderie?

Ms Simmons: Yes, we have done that over the past many occasions in many ways. The provincial government will not advocate on behalf of the private sector or any sector to start up a school here or a program there. If the people from the community advocate for it, then they will come in and help you establish it as long as all the requirements set down in the act are met.

Mr. Harb: You talked about providing a quality, affordable and universally accessible child care program. I think it is a very reasonable recommendation to make, but you were silent on whether it should be funded by the federal government on its own, whether it should be the responsibility of the government, the family, and that of the employer, for instance. You did not really mention anything in terms of the funding. What are your views on this issue?

Ms Blenkiron: In my first recommendation I felt I talked about that. I left it open because I do not think we necessarily must have CAP funding, although until we have something else we need to have it. So there has to be a mechanism of funding in place. We see the majority of that funding coming from the federal government. At the present time it is 50%, 30% from the provinces and 20% locally.

One of the things that is happening by being 20% locally is that many communities are saying that is too much, we cannot buy into that. That was one of the reasons we would really like to see subsidies dealt with in a different way, perhaps with the individual on a sliding scale. One of the child care organizations has made some recommendations to the Ontario government about that.

• 0935

I think there definitely has to be some cost-sharing between levels of government. We do not know the answers.

Mr. Harb: On a final note, in the recommendation the group has spoken about, approximately 5,000 people are on the waiting list. I presume you agree with me that a lot more people out there might not know about these services or about the existence of the services, and they do not come forward.

Have you ever done any sort of analysis to find out how many people might be eligible but they do not know of the services, in particular the immigrant population and the refugee population?

Ms Blenkiron: I must admit that we in the front line are putting out fires a lot. We are trying to meet services; we are volunteers when it comes to doing presentations. We are working with children, with families, and doing things such as trying to put our budgets together and to hold our head above water and to make sure we have enough fee-paying children to fit into the programs so that we can meet our budget; we have all kinds of concerns.

That is one of the reasons for my recommendation that levels of government work together and that funding bodies work together. We have had many occasions when we have been applying, say, in the Headstart area for something such

[Traduction]

Mme Simmons: Oui, par le passé, nous avons fait cela souvent et de bien des façons. Toutefois, le gouvernement provincial ne parlera pas au nom du secteur privé ni d'aucun autre secteur pour faire établir une école ici ou un programme là-bas. Si la communauté le demande, alors il viendra aider à l'établir pourvu que toutes les conditions prévues dans la Loi soient respectées.

M. Harb: Vous avez parlé d'accès universel à des services de garde abordables et de bonne qualité. Je suis d'accord avec vous, mais vous n'avez pas mentionné si le financement devrait provenir du gouvernement fédéral seul ou s'il devrait être la responsabilité du gouvernement, de la famille et de l'employeur par exemple. Vous n'avez pas vraiment parlé du financement. Qu'en pensez-vous?

Mme Blenkiron: À mon avis j'en avais parlé dans ma première recommandation. Je n'ai pas voulu conclure, car je ne crois pas qu'il faille nécessairement un financement du RAPC; toutefois, tant que nous n'aurons pas d'autre source de fonds, nous en aurons besoin. Donc, un mécanisme de financement doit exister. Nous voyons le gouvernement fédéral comme étant la source majeure du financement. À l'heure actuelle, il en fournit 50 p. 100, les provinces fournissent 30 p. 100 et 20 p. 100 proviennent de sources locales.

Beaucoup de communautés affirment que 20 p. 100 de sources locales, c'est trop, qu'elles n'ont pas les moyens de les fournir. C'était une des raisons pour lesquelles on aimerait voir les subventions traitées différemment, peut-être sur une base individuelle et à l'aide d'une échelle mobile. Un des organismes de garde d'enfants a fait certaines recommandations au gouvernement d'Ontario à ce sujet.

Je crois fermement que les coûts doivent être partagés entre les niveaux de gouvernement. Nous ne connaissons pas les réponses.

M. Harb: En conclusion, j'aimerais faire remarquer que s'agissant de la recommandation qu'a mentionnée ce groupe, il y a à peu près 5,000 personnes sur la liste d'attente. Je suppose que vous pensez comme moi qu'il y a beaucoup de gens qui ne savent peut-être pas que ces services existent, et qui ne les demandent donc pas.

Avez-vous jamais fait une étude pour voir combien de gens pourraient avoir droit à ces services mais ne savent pas qu'ils existent, surtout parmi les immigrants et les réfugiés?

Mme Blenkiron: J'admets, à mon grand dam, qu'étant en première ligne, nous menons une action surtout ponctuelle. Nous essayons de répondre à la demande de services; nous nous portons volontaires pour les présentations. Nous travaillons avec les enfants et avec les familles. Nous essayons de ménager nos budgets, de ne pas couler, et de nous assurer que dans les programmes il y a assez d'enfants qui paient leurs frais pour qu'on ne dépasse pas notre budget. Nous avons toutes sortes de préoccupations.

Voilà une des raisons pour laquelle je recommande que les différents niveaux de gouvernement travaillent ensemble et que les organismes d'où provient le financement travaillent ensemble aussi. Il nous est souvent arrivé de demander un

as a resource centre for one organization; we have been asked if we knew that our very organization had a local organization that could help us that way. There is not enough co-ordination between services.

One of the things I see, too, is that there is research going on about poverty. The Canadian Council on Children and Youth has done research and recently put out a book talking about crime rates and how we really need to have preventative pre-school programs for children so that we will have long-reaching effects on children. They recommended that in the community there be pilot projects of quality pre-school programs.

What about what is happening? The research and the service have to be tied. It cannot be people such as myself who do it. It needs to be government-led. I think that is one of the points you made earlier, whether we have been advocating that our governments do this.

We have on many occasions made these same recommendations both provincially and locally. We have worked hand in hand with many of these people. I think sometimes briefs get put in a book and they get overlooked. Then they get recycled and they are not meaningful. It is not until you actually know somebody who needs the service that it becomes meaningful.

Mr. Axworthy (Saskatoon—Clark's Crossing): We will do our best to make sure your brief is not put aside somewhere and just recycled.

I think what you have provided us with—and I thank you for that—is a different perspective than we have heard before about the incidence of poverty and what it is really like. I think it is very important for us to receive that information and to do our best to understand it.

I would like to ask two basic questions. One relates specifically to day care and one relates more to how, in your capacity on the front lines, as you say, you view the federal government's, particularly the Department of National Health and Welfare's, approach to children to date and some of the suggestions or plans that the department might have.

I would ask you specifically about the previously proposed day care program and how that fits into what you might consider to be an appropriate commitment toward children, how it reflects other values rather than just being concerned about child care, ensuring that parents have the opportunity to earn income so that they can assist their children and themselves out of poverty.

• 0940

If we take the Prime Minister's view, the government participated in a leading way in the United Nations Declaration on the Rights of the Child. There have been some appointments—Mr. Beatty is now treated as the minister for children and there is the Children's Bureau and so on. Can you talk about that and what you expect of it? Is it just rhetoric or something more meaningful than that, in terms of the context of what has happened? You mentioned

[Translation]

centre de ressources, par exemple, pour un organisme, disons dans le cadre du programme Bon Départ, et on nous a même déjà informés que notre propre organisme avait une section locale qui pourrait nous aider. Il y a trop peu de coordination entre les services.

Je remarque aussi qu'il y a de la recherche dans le domaine de la pauvreté. Le Conseil canadien de l'enfance et de la jeunesse a fait des recherches et a récemment publié un livre sur les taux de criminalité, expliquant que les programmes préventifs préscolaires sont essentiels pour rejoindre durablement les enfants. Le Conseil recommande l'essai de programmes préscolaires de bonne qualité dans la communauté.

En ce qui concerne la situation actuelle, il faut associer les recherches et les services. Cela ne peut pas être fait par les gens comme moi, cela doit être fait par les gouvernements. Je crois que c'est un des points que vous avez mentionnés plus tôt, à savoir si nous recommandons cette action à nos gouvernements.

Nous avons fait ces mêmes recommandations aux niveaux provincial et local à maintes reprises. Nous avons travaillé la main dans la main avec un grand nombre de ces personnes. Je crois que parfois les mémoires sont mis dans un livre et puis oubliés. Après ça ils sont recyclés et l'information ne veut plus rien dire. Elle ne signifie rien jusqu'au moment où vous connaissez une personne qui a besoin du service en question.

M. Axworthy (Saskatoon—Clark's Crossing): Nous ferons de notre mieux pour nous assurer que votre mémoire n'est pas mis de côté et recyclé.

Je crois que vous nous avez donné—et je vous en remercie une nouvelle perspective sur l'incidence de la pauvreté et sur ce que c'est d'être pauvre. Je crois que c'est très important pour nous d'avoir cette information et de faire de notre mieux pour la comprendre.

J'aimerais vous poser deux questions fondamentales. J'ai une question particulière sur la garde de jour, et j'aimerais aussi savoir ce que vous, en tant que soldat de premières lignes, comme vous dites, pensez des efforts déployés jusqu'aujourd'hui par le gouvernement fédéral, et le ministère de la Santé et du Bien-être national en particulier, pour aider les enfants, et j'aimerais savoir quelque chose sur les propositions ou plans que le ministère pourrait avoir.

Ma question porte spécifiquement sur le programme de garde de jour proposé auparavant, et le rôle de ce programme dans le cadre de mesures nous permettant de nous occuper de nos enfants. Comment trouvez-vous que le programme reflète d'autres valeurs, pas seulement celles portant sur la garde d'enfants; par exemple, s'assure-t-on que les parents ont l'occasion de gagner leur vie pour qu'ils puissent aider leurs enfants et se sortir de la pauvreté?

Si on accepte le point de vue du premier ministre le gouvernement est un des instigateurs de la Déclaration des Nations Unies sur les droits de l'enfant. Il y a eu certaines nominations—M. Beatty est maintenant considéré comme le ministre pour les enfants, il y a le Bureau d'aide à l'enfance, etc. Pourriez-vous parler un peu de ce bureau et de ce que vous attendez voir comme résultat? Sont-ce des paroles en l'air ou y a-t-il plus que cela, vu les événements passés?

Bill C-69. There are many other things that might have an impact on how we view the government's commitment to children.

Secondly, if you could make some general points regarding the government's previous proposed day care program. There are indications of this in your brief. I would like to hear some criticisms of that and what you think the day care program should look like.

Ms Simmons: I wrote a paper on the United Nations' position some time ago. I was also at the meeting in the West Block when Perrin Beatty announced the new bureau. I do not look with optimism at what came out of the United Nations. There are too many countries—excluding the latest war we are in—that have ongoing wars, including Ireland, Lebanon and various countries in Africa. It is very nice for the United Nations to make world-wide declarations that look wonderful, but what are they doing for children who have been brought up in war-torn countries?

They are young children, children in the latency age, and then they become young adults. They are still in war-torn countries and still living in poverty. They are still living a hand-to-mouth existence. For the United Nations to come out with some global motherhood and apple pie statement is wonderful. I would back it up as long as I saw some teeth in it in four or five years' time.

In some of these countries the children live in poor conditions that are not conducive to supporting the child. As Diane mentioned earlier, children are our future and it is they who will be looking after our countries when they get older. Unless we see action from the countries that supported the United Nations statement demonstrating that their own child care is better at present, I do not view what they said with much optimism. That is the first part I wanted to say about that.

Mr. Axworthy: And in the context of Canada?

Ms Simmons: In Canada we have a long way to go. We just have to look at our own native Indian population to see that. We do not have a lot to be very optimistic about in terms of the way we have treated our children up to this date. However, subcommittees such as this, the Children's Bureau, and everyone's awareness of what poverty does to young children. . I hope we are on the right track and I hope this is the beginning of something.

In terms of the last question about immigrants coming to this country, that is an area where our birth rate is going up. The birth rate in Quebec is increasing in the immigrant population but not in the Quebec population. That is the area we must look at and the area we must address. I do think we are on the right track but I do not think we are doing enough and I do not think we are doing it fast enough.

Ms Blenkiron: We were rather excited to hear that we were going to have a children's bureau in Canada. We had been asking for years to have a central body to do with children. In here I have talked about for finance purposes, but we really have asked for an overview ministry for the child.

[Traduction]

Vous avez parlé du projet de loi C-69. Il y a beaucoup d'autres facteurs qui pourraient affecter notre opinion des promesses qu'a faites le gouvernement en ce qui concerne les enfants.

J'aurais aussi certaines remarques générales sur l'ancien programme de garde de jour proposé par le gouvernement. Vous en avez parlé dans votre mémoire. Qu'aviez-vous contre ce programme, et qu'aimeriez-vous voir dans un programme de garde de jour?

Mme Simmons: J'ai écrit un article sur la position des Nations Unies il y a quelque temps. J'étais aussi à la réunion à l'Édifice de l'Ouest, quand Perrin Beatty annonça le nouveau bureau. Je ne suis pas optimiste en ce qui concerne la déclaration des Nations Unies. Même si on ne compte pas la guerre dans le Golfe, il y a trop de pays qui sont en guerre en ce moment—l'Irlande, le Liban, et différents pays africains. C'est très beau quand l'ONU fait des déclarations mondiales très nobles, mais que fait l'ONU pour les enfants qui grandissent dans des pays déchirés par la guerre?

Ce sont des enfants jeunes, des enfants à l'âge de latence, et puis ils deviennent des jeunes adultes. Ils sont encore dans les pays déchirés par la guerre et ils vivent encore en pauvreté. Ils vivent encore au jour le jour. Que les Nations Unies fassent une déclaration globale qui est noble et vertueuse, c'est bien beau, et cette déclaration aurait mon soutien si je voyais dans quatre ou cinq ans qu'elle a du mordant.

Dans certains pays, les enfants vivent dans des conditions impossibles. Comme Diane a dit plus tôt, les enfants sont notre avenir, et c'est eux qui vont s'occuper de nos pays quand ils grandiront. Si les pays qui ont soutenu la déclaration de l'ONU n'ont aucune indication concrète que leurs programmes de garde s'améliorent, je ne peux pas être optimiste en ce qui concerne leurs promesses. Voila la première chose que j'avais à dire sur cela.

M. Axworthy: Et dans le contexte du Canada?

Mme Simmons: Nous avons un long chemin à faire au Canada. Nous n'avons qu'à regarder nos autochtones pour le voir. La façon dont nous avons traité nos enfants jusqu'à maintenant ne nous donne pas beaucoup de raisons d'être optimistes mais, avec des sous-comités comme ceux-ci, le Bureau d'aide à l'enfance et une sensibilisation générale à ce que la pauvreté fait aux jeunes enfants... J'espère qu'on est bien partis et j'espère que ceci marque le commencement de quelque chose.

En ce qui concerne votre dernière question sur les immigrants venant au Canada, les taux de naissance montent dans ce cas-là. Le taux de naissance au Québec monte pour la population immigrante mais pas pour la population québécoise. C'est parmi les immigrants qu'il faut examiner la question et trouver des solutions. Je crois vraiment qu'on est bien partis mais je ne crois pas que nous en fassions assez ni que nous le fassions assez vite.

Mme Blenkiron: Nous étions très contents de voir qu'il y aurait un Bureau d'aide à l'enfance au Canada. Nous demandions depuis des années une agence qui s'occupe des enfants. Dans mon exposé, j'ai parlé des questions financières, mais en fait nous avons demandé l'établissement d'un ministère qui s'occupe de toutes les questions touchant l'enfant.

• 0945

We were really pleased to hear that in the United States the child care act was passed after much arguing, so there were goals to be working for and accepted in the United States. We do not really, as Canadians, like to follow the leadership of the United States, but I think we need to in this area, only because they have an national act and that is really important.

The children's bureau has potential. So far we have heard nothing about it other than that in fact it exists. I must admit that our hopes are decreasing, the less we hear about it.

Mr. Axworthy: At the same time as we have the children's bureau instigated, we have Bill C-69. So there are very conflicting messages about what the government is doing. To be optimistic about the introduction of the bureau and the minister responsible for children while at the same time undermining what we are doing for children means we have to get back—as all social agencies are doing, fighting to get back to square one before you can actually develop from that.

Could you make some brief comments about the expectations you have about a national child care program?

Ms Blenkiron: The three issues I talked about are affordability, accessibility—universally accessible, which it is not at present, when the wealthy and the poor and those who happen to be on the waiting list for two years have access to child care—and quality. Those three items have to be underlined. There has to be funding. There has to be liaison among government levels. There has to be community input. Also, it has to be a high priority of the government, because it underlines our economics and everything to do with the maintenance and ongoing health of our nation.

The Chair: I am from Metropolitan Toronto and this is an issue I have been connected with for many years, since I was on the municipal council previously. We established a system in North York and in Toronto pretty well of school-based non-profit day care centres, which had considerable help from the boards of education in getting established and which receive free space for all children enrolled in the school system even if they are only there on a part-time basis, and low-cost space for the rest of the children. So there is a subsidy that makes it affordable to middle-income parents. The costs are relatively low.

The problem that these centres are experiencing in Metropolitan Toronto—not just in North York and Toronto, but throughout the region—is empty spaces. We have 4,800 empty spaces because the subsidy dollars are not there, and they are in neighbourhoods that cannot provide middle—income parents that are capable of paying at all. If you look in the highest—need areas in Metropolitan Toronto, the phenomenon you also see is empty spaces.

Are you also experiencing that problem? This is something that is not because of the recent Canada Assistance Plan cuts. It is because of lack of use of the Canada Assistance Plan previously by the provincial government.

[Translation]

Nous étions très contents d'apprendre qu'une loi sur la garde d'enfants avait été adoptée aux E.U. après de longs débats, donc, on avait réussi aux États-Unis à faire accepter certains objectifs. Comme Canadiens, nous préférerions ne pas suivre le modèle des États-Unis, mais je crois qu'il faudrait le faire dans ce domaine, parce qu'ils ont une loi nationale, ce qui est très important.

Le Bureau d'aide à l'enfance a du potentiel. Jusqu'à présent, nous n'avons pas eu de nouvelles, sauf le fait qu'il existe. Je dois admettre que nos espoirs diminuent avec le peu de nouvelles du Bureau.

M. Axworthy: Parallèlement avec la mise sur pied du Bureau d'aide à l'enfance, il y a le projet de loi C-69. Donc nous recevons un message très contradictoire au sujet des activités du gouvernement. Pour être optimistes au sujet de la création du Bureau et d'un ministre responsable pour les enfants en même temps qu'on mine les efforts que nous consacrons aux enfants, cela implique que nous devrons, comme toutes les agences sociales sont en train de le faire, lutter pour revenir à la case départ avant de pouvoir faire davantage de progrès.

Pouvez-vous nous parler brièvement de vos attentes vis-à-vis d'un programme de garde d'enfants national?

Mme Blenkiron: Les trois objectifs que j'ai mentionnés sont que le service doit être abordable, accessible—accessible pour tous, ce qu'il n'est pas à l'heure actuelle, puisque les riches et les pauvres et ceux qui se trouvent être inscrits depuis deux ans sur les listes d'attente ont accès aux services de garde d'enfants—et de qualité. Il faut souligner ces trois critères. Les fonds sont nécessaires. Il doit y avoir liaison entre les divers paliers de gouvernement. Il doit y avoir participation de la collectivité. En plus, cela doit devenir une priorité du gouvernement, parce que cela a un effet fondamental sur l'économie et sur la préservation de la santé du pays.

La présidence: Je représente Le grand Toronto et je m'intéresse à cette question depuis de nombreuses années, puisque je suis une ancienne conseillère municipale. À North York nous avons établi un système de garderies sans but lucratif qui se trouvaient surtout dans les écoles. Les conseils scolaires ont contribué largement à leur établissement et les places sont gratuites pour tous les enfants inscrits, même à temps partiel, au système scolaire; pour le reste des enfants les places sont peu chères. Donc il y a une subvention qui rend les places abordables pour les parents de moindres revenus. Les frais sont relativement faibles.

Ces centres du grand Toronto—pas juste à North York et Toronto, partout dans la région—font face à un problème de places inutilisées. Nous avons 4,800 places vides, faute de subventions, et ils se trouvent dans les quartiers où il n'y a pas de parents à revenus moyens qui pourraient faire une contribution. Si vous regardez les endroits du grand Toronto où la demande est la plus forte, vous voyez aussi le phénomène des places vides.

Est-ce que vous faites face aussi à ce problème? Cela n'est pas dû aux compressions apportées récemment au Régime d'assistance publique du Canada. Cela vient du fait que le gouvernement ne s'est pas prévalu antérieurement du Régime d'assistance publique du Canada.

Ms Blenkiron: Definitely we are having this problem. I was talking earlier about people scouring around to keep those full-fee spaces full so you do not have to let staff go, that kind of thing. It is ridiculous when you have hundreds of people sitting there requiring child care but you say, sorry, I cannot give it to you; I do not have a subsidized space. Why should a centre's space be tied up with income? Why should not a space be a space be a space?

• 0950

The Chair: The other thing, having looked at it for years, is the problem of three levels of government being involved in this entire area. The priorities of the municipal government may not be the priorities of the federal government or provincial government in any single point of time. I think in the last five years, certainly in Toronto, I am not as familiar with Ottawa, the municipal government and the boards of education were gung—ho to put in the system. But the province was not at that time, and now we have a situation where the federal government has capped their funding, which really limits day care because of the large portion of funding. I keep thinking that if it were a board of education responsibility it would be done.

Ms Simmons: There are two or three things here because we have a regional government. Some of the municipalities have only very reluctantly bought into it. So Ottawa was involved in the 20%, the 80, 20, 30, for a long time. But places like Nepean have only come in in the last few years. So the distribution has been very uneven.

The other thing is that we also have day care in our elementary schools. The problem is that the low-income children need to have transportation to and from the schools. There are school buses if you are already in the school, if you are in kindergarten, but if you are not old enough for kindergarten, transportation is horrendously high and there is no way of getting these children to the schools without the transportation.

I would like to touch base with your point about the subsidized spaces. I had a group from Kingston down visiting me yesterday. They want to start up Headstart in Kingston. I am going up to Pembroke tomorrow to speak with them about Headstart and subsidized spaces. In Sandy Hill, right here in Ottawa, they want to start another Headstart program. There is no subsidized spaces anywhere for these very needy schools to start up.

As we were saying earlier, the ministry has to be involved, everybody has to be involved. Everybody knows the need is there; the funding is not.

The Chair: Thank you very much. We appreciated your presentation. I think it is a very important element which should be addressed in our report.

Next, we have the Conseil des affaires sociales du Québec. Welcome to our committee. If you would like to do your presentation, I am sure we have many questions for you.

[Traduction]

Mme Blenkiron: C'est sûr que nous sommes aux prises avec le même problème. J'ai parlé plus tôt de l'effort pour trouver des parents qui puissent payer des places non subventionnées, pour qu'on ne soit pas obligé de congédier le personnel. C'est ridicule d'avoir des centaines de personnes qui ont besoin de services de garde pour leurs enfants et d'être obligés de dire, je regrette, mais je ne peux pas vous l'offrir; je n'ai pas de places subventionnées. Pourquoi est-ce que les places d'un centre doivent-elles être liées au revenu? Pourquoi toutes les places ne peuvent-elles être que des places?

La présidence: L'autre problème, que nous examinons depuis des années, relève du fait qu'il y a trois paliers de gouvernement impliqués. Les priorités de la municipalité à un moment donné ne sont pas nécessairement celles du gouvernement fédéral ou provincial. Je crois que depuis cinq ans, certainement à Toronto—je ne connais pas tellement la situation qui prévant à Ottawa—la municipalité et les conseils scolaires étaient pleins d'enthousiasme pour la mise sur pied du système. Mais à ce moment—là, la province ne s'y intéressait pas, et à l'heure actuelle, le gouvernement fédéral a plafonné ses contributions, ce qui limite sérieusement la garde des enfants à cause de l'importance des crédits nécessaires. Je pense toujours que ce serait fait si les conseils scolaires étaient mandatés pour le faire.

Mme Simmons: Il y a deux ou trois choses à signaler, parce que nous avons un gouvernement régional. Certaines des municipalités se sont embarquées avec beaucoup d'hésitation. Ottawa participe au système depuis longtemps. Mais des villes comme Nepean ne participent que depuis quelques années. Donc la distribution a été très inégale.

Nous avons aussi des garderies dans nos écoles primaires, mais les enfants de familles pauvres manquent de moyens de transport pour aller à l'école et en revenir. Les enfants qui sont déjà à la maternelle ont accès aux autobus scolaires, mais pour les plus jeunes le transport coûte très cher, et il n'y a pas moyen de faire venir ces enfants à l'école sans système de transport.

Je vais revenir sur ce que vous avez dit au sujet des espaces subventionnés. Un groupe de Kingston m'a rendu visite hier. Ils veulent établir un programme Bon Départ à Kingston. Demain je vais à Pembroke pour parler du programme Bon Départ et d'espaces subventionnés. À Sandy Hill, ici même à Ottawa, des gens veulent mettre sur pied un programme Bon Départ. Il n'existe nulle part d'espaces subventionnés qui permettraient de démarrer ces projets.

Comme nous disions plus tôt, le ministère doit s'impliquer, tout le monde doit y participer. Tout le monde sait que le besoin est réel mais les fonds tardent à venir.

La présidence: Merci beaucoup. Nous avons beaucoup apprécié votre exposé. C'est un élément très important qui doit figurer dans notre rapport.

Nos prochains témoins représentent le Conseil des affaires sociales du Québec. Bienvenue à notre Comité. Je vous invite à présenter votre exposé et je suis certaine que nous aurons beaucoup de questions pour vous.

[Translation]

• 0955

Mme Madeleine Blanchet (présidente du Conseil des affaires sociales du Québec): Merci. J'aimerais vous présenter M. Yvon Leclerc, le secrétaire général du Conseil des affaires sociales.

Un mot au sujet de notre organisme. C'est un des organismes consultatifs du gouvernement du Québec. Nous sommes consultés sur l'ensemble des questions sociales, soit la santé, les services sociaux, la sécurité du revenu et, depuis tout récemment, les questions démographiques.

Le Conseil a préparé deux rapports sur le développement. L'un s'appelle *Deux Québec dans un* et l'autre, *Agir ensemble*. Le mémoire que vous avez reçu résume la substance de ces deux rapports qui ont chacun de 150 à 200 pages.

Nous voulons d'abord vous remercier de nous offrir aujourd'hui l'occasion de discuter avec vous d'un sujet qui est une préoccupation croissante au Canada, c'est-à-dire le fait que la pauvreté ne régresse plus et atteint maintenant beaucoup les enfants du fait que ce sont maintenant des parents qui sont pauvres, plus que des personnes âgées. Le Québec se trouve dans une position de plus en plus précaire du fait qu'à cause du pourcentage élevé de jeunes parents de familles monoparentales et de personnes sans emploi, nous avons le plus grand groupe d'enfants pauvres, en nombre absolu. La satistique dont nous parlons ici est de l'ordre de 280,000, dont un peu plus de la moitié se trouvent à Montréal même.

Il y a donc chez nous donc une concentration importante de ces enfants, et nous sommes, comme beaucoup d'autres, à la recherche de solutions. Notre préoccupation principale est de prévenir la pauvreté. Dans nos sociétés, les moyens de la contrer semblent beaucoup moins efficaces qu'ils ne l'étaient au moment des grands programmes sociaux. Nous sommes tous ici dans un gouvernement, qu'il s'agisse du gouvernement canadien ou du gouvernement du Québec, qui n'a plus les rôles qu'il avait auparavant, et nous consacrons une proportion décroissante de l'argent public aux programmes qui, auparavant, servaient de filet de sécurité et arrivaient à prévenir la pauvreté chez les enfants et chez les parents.

L'essentiel de notre mémoire porte sur les moyens de lutter contre le sous-emploi. Dans le cas du Québec, comparativement avec l'Ontario, c'est une dimension très importante de la pauvreté. Nous ne sommes sans doute pas très différents de beaucoup d'autres pays ou de beaucoup d'autres nations qui font face à ce problème des emplois précaires chez les jeunes et d'un grand nombre de mères de familles monoparentales qui sont actuellement aux prises avec la pauvreté.

Dans notre pays, il faut mettre l'accent principalement sur la question du sous-emploi, qu'il s'agisse de la précarité des emplois des jeunes, des emplois à temps partiel ou de la réforme de nos programmes d'assurance-chômage. Une des choses les plus frappantes, lorsqu'on examine ces programmes d'aide sociale, est que, de plus en plus, il s'agit en fait d'assurance-chômage. En effet, la plus grande proportion—le dernier chiffre est 78 p. 100—des personnes

Mrs. Madeleine Blanchet (President of the Conseil des affaires sociales du Québec): Thank you. I would like to present Mr. Yvon Leclerc, the Secretary–General of the Conseil des affaires sociales.

I would like to say a few words about our organization. The Conseil is an organization that advises the Quebec government. We are consulted on all social issues, including health, social services, income security and, just recently, population matters.

The Conseil has produced two reports on development. One is called *Deux Québec dans un*, and the other *Agir ensemble*. The brief that was presented to you gives the gist of these two reports, which each contain from 150 to 200 pages.

First, we would like to thank you for giving us the opportunity today to discuss with you a subject that is of growing concern in Canada, the fact that poverty is no longer decreasing and now has a sizeable impact on children because it is now parents who are poor, and no longer the aged. Quebec is in a particularly precarious position because of the high percentage of young families with a single parent or parents who are unemployed, and, in absolute numbers, we have the largest number of poor children. The figure involved is about 280,000, and slightly over half of these children live in Montreal.

Therefore, we have a significant concentration of these children, and like many other people we are seeking solutions. Our main concern is to prevent poverty. In our society, the means of fighting poverty seem much less effective than they were at the time of the major social programs. We are all here involved in a government, be it the federal government or the government of Quebec, which no longer fulfills the roles that it previously did, and we are devoting a decreasing share of public funds to programs that, previously, provided a safety net and prevented poverty among children and their parents.

The basic thrust of our report deals with ways of preventing underemployment. Quebec, inlike Ontario, has much poverty resulting from underemployment. We are no doubt not very different from many other countries who are faced with the problem of employment insecurity among young people and a great number of single mothers who are presently locked in poverty.

In our country, we have to consider mainly the issue of underemployment, whether it entails employment insecurity among young people, part-time work, or the reform of our unemployment insurance programs. One of the most striking things, when we examine social assistance programs, is that unemployment insurance is increasingly involved. In fact, the greatest proportion—the latest figure is 78%—of those receiving social assistance in a province such as ours are in

qui sont à l'aide sociale dans une province telle que la nôtre sont en réalité aptes au travail. Le paysage a complètement changé par rapport à ce qu'il était il y a 10 ans ou il y a a une quinzaine d'années, au moment où on avait établi ces grands filets de sécurité sociale.

• 1000

On s'aperçoit que ce problème a entre autres des causes macro-économiques, notamment les taux d'intérêt que l'on maintient élevés au Canada, taux qui sont considérés très bons par la banque centrale mais qui ont des effets directs sur les emplois, sur les hypothèques et sur la façon dont on peut loger les enfants.

Sans m'attarder sur les différences que nous pouvons constater entre le Québec et l'Ontario, je dirai qu'il faut revenir à des éléments de base. Une des questions qui nous préoccupent beaucoup en ce moment est celle du décrochage scolaire. Il est certain que cela a un lien très étroit avec le fait que les jeunes adultes se trouvent en précarité dans leurs emplois et n'arrivent pas à occuper des emplois stables qui puissent leur fournir, lorsqu'ils deviennent parents, de quoi élever leurs enfants dans la sécurité financière autant que dans la sécurité affective. Nous sommes très, très préoccupés par la montée du décrochage scolaire dans notre province.

Ce qui nous inquiète particulièrement, c'est le fait que, depuis 1982, les chiffres du décrochage, que ce soit au secondaire, au cégep ou à l'université, ont grimpé constamment. Une pareille situation est totalement anormale, et il faudra certainement la corriger si on réfléchit, dans une optique préventive, à ce qui peut arriver à ces jeunes lorsqu'ils deviennent parents.

Dans les pistes de solutions dont nous vous parlons ici et dont nous parlerons certainement davantage au cours de la discussion, il y a deux ordres de solutions. D'abord, il faut prendre bien conscience que dans un pays riche comme le Canada, que dans des provinces riches si on les compare à beaucoup d'autres coins du monde, il est inconcevable que l'on puisse encore parler de pauvreté chez les enfants.

L'évolution du marché du travail a été si défavorable que c'est certainement la chose qui nous distingue d'ailleurs. Cela a été pire que dans beaucoup d'autres pays, y compris la France. À cela, que pouvons-nous répondre? Eh bien, il y a d'abord cette prise de conscience. Je crois que votre Comité est l'organisme le mieux placé pour susciter de la réflexion à cet égard. Je suis sûre que vous pourrez élaborer des solutions valables à l'échelle canadienne.

Nous, qui sommes à l'échelle du Québec, avons axé beaucoup de nos solutions sur une prise de conscience locale, sur le développement local. À Montréal, dans les quartiers les plus défavorisés, il y a des corporations de développement économique et social. J'insiste sur le mot «social», parce que ce n'est pas uniquement une préoccupation de gens d'affaires. C'est aussi une préoccupation de tous les groupes communautaires qui oeuvrent dans ces secteurs-là. C'est une mobilisation dans la recherche d'emploi. Chez nous, la chose la plus importante est la création d'emplois pas le biais du travail sur l'employabilité et par le biais de l'aide aux très petites entreprises dans ce secteur-là. Il y a donc cet essai de solution, en particulier depuis les années 1984 et 1985, au sortir de la crise: on a mis en place ces corporations.

[Traduction]

fact able to work. That's a complete change from 10 or 15 years ago, when we set up these wide social security nets.

We are learning that this problem also has macro-economic causes, specifically interest rates, which are kept high in Canada. These high interest rates are considered very good by the Bank of Canada but have a direct impact on jobs, mortgages and children's accommodation.

Without spending too long on the differences between Quebec and Ontario, I would say that we should get back to fundamentals. One of the issues worrying us a great deal at the moment is the drop-out rate in schools. There is no doubt that this is closely associated with the fact that young adults have no job security, and cannot find steady jobs that could provide them with the means to raise children in financial as well as emotional security. We are very, very worried by the rise in school drop-out rates in our province.

We are particularly worried by the fact that, since 1982, drop-out rates have climbed steadily at the secondary school, CEGEP and university levels. This is a completely aberrant situation, and we will have to do something about it. From a preventive viewpoint, we must think about what is going to happen to these young people when they become parents.

There are two broad types of solutions. We will certainly be discussing these further during our discussions. First, we must be well aware that in a rich country like Canada, in provinces that are rich in comparison with many other parts of the world, it is inconceivable that we should still be talking about poverty among children.

The labour market slump has been so bad that it is without doubt the factor which distinguishes us. It has been worse here than in many other countries, including France. And what can we say to that? Well, first we must become aware of what is going on. I think that your committee is in a better position than any other body to bring that about. I am sure that you will be able to formulate solutions that are valid in Canada.

As for Quebec, in an effort to find solutions we have focused on local awareness and local development. There are economic and social development corporations in the most disadvantaged neighbourhoods of Montreal. I would stress the word «social», since this is not an issue worrying only business people. This is an issue worrying all community groups working in those sectors. It is a mobilization for jobs. The most important thing in Quebec is job creation through improving employability and through assisting very small businesses in that sector. So we have been trying to solve some of the problems in this way, especially since 1984 and 1985, when we were coming out of the last recession—that is when we set up these associations.

Poverty

[Text]

• 1005

Pour ce qui est des régions périphériques du Québec, comme vous le savez, nous avons un territoire très, très étendu. Il y a beaucoup de franges de pauvreté dans les régions de l'Abitibi, du Saguenay—Lac-Saint-Jean et de la Gaspésie, pour ceux qui connaissent ces régions-là. Il y a également là des problèmes qui ont trait au développement local et pour lesquels des solutions commencent à s'amorcer.

Mon collègue et moi, ces deux derniers jours, étions aux états généraux de l'Union des producteurs agricoles, mais en réalité, il s'agissait des états généraux du monde rural. Dans ce monde, on sent une prise de conscience de ces problèmes et une amorce de solution dans le sens d'une plus grande décentralisation, vers les élus locaux et les municipalités régionales de comté, de pouvoirs qui vont leur permettre de prendre en main leur propre développement et, indirectement, d'arriver à solutionner ce qui nous préoccupe aujourd'hui, vous et nous.

Je vais m'arrêter là-dessus et demander à mon collègue s'il veut ajouter quelque chose à ce petit exposé. On pourrait aussi amorcer immédiatement cette phase de discussion qui sera sans doute des plus intéressantes pour vous et pour nous.

La présidence: Merci beaucoup.

M. Harb: Premièrement, je vous remercie beaucoup de votre présentation. Est-ce que vous avez eu la chance de faire des comparaisons entre la situation au Québec et la situation dans les autres provinces, en particulier entre la situation au Québec et celle en Ontario, pour faire une corrélation entre le revenu moyen des familles québécoises et le revenu moyen des familles ontariennes?

Mme Blanchet: Nous tendons toujours à nous comparer à l'Ontario en raison de notre situation géographique et de notre situation démographique.

Une chose assez frappante, c'est que l'Ontario semble s'être sortie plus facilement de la récession que le Québec. Pour nous, cela a été un processus extrêmement lent. Cela a même eu des effets sur la démographie. La reprise de la natalité en Ontario a été beaucoup plus rapide, après la récession, qu'au Québec. Au Québec, ce n'est que depuis deux ans que nous avons une montée de la natalité. C'est peut-être l'un des effets.

Vous parlez de l'appauvrissement des familles. Une des différences importantes entre l'Ontario et le Québec, c'est qu'au Québec, il y a beaucoup plus de pauvreté chez les jeunes ménages qu'il y en a en Ontario. Dans les deux provinces, les ménages plus âgés et les personnes âgées ont fait de très grands progrès, mais la pauvreté se concentre maintenant chez les jeunes familles, et c'est pour cela qu'elle affecte directement les enfants. Plusieurs analyses ont démontré cela. Au Québec, nous avons des problèmes de chômage ainsi qu'un très, très grand nombre d'assistés sociaux. Nous avons beaucoup plus d'assistés sociaux que l'Ontario, en nombre absolu, alors que notre population est bien moindre.

Si vous voulez avoir des chiffres exacts, je vais passer la parole à mon collègue là-dessus. Il a dirigé la recherche pour ces deux livres et il a peut-être cela en tête.

[Translation]

The outlying regions of Quebec, as you know, cover a very large area. For those of you who are familiar with some of these regions, there are many pockets of poverty in Abitibi, the Saguenay—Lac St-Jean area and the Gaspé. Here, one also finds problems related to local development and for which we are beginning to find solutions.

6-2-1991

Over the past couple of days, my colleague and I attended a conference of the Union des producteurs agricoles, which actually amounted to a conference of rural communities. We sense an emerging awareness of the existing problems and the beginnings of a solution to them: greater decentralization to local elected representatives and regional municipalities of powers that will allow them to control their own development and, indirectly, find solutions to the problems that we have before us today.

I am going to stop there and ask my colleague if there is something he would like to add to this presentation. We could then immediately begin the discussion, which is probably the most interesting part for both you and us.

The Chair: Thank you very much.

Mr. Harb: First of all, I would like to thank you for your presentation. Did you have the opportunity to compare the situation in Quebec with that of the other provinces, and in particular Ontario, in other to correlate the average income of Quebec families with the average income of Ontario families?

Mrs. Blanchet: We tend always to compare ourselves with Ontario because of our geographic and demographic situation.

What struck us was that Ontario seems to have pulled itself out of the recession more easily than Quebec. This was an extremely slow process for us, one that even affected population. The recovery of the birth rate in Ontario was much more rapid after the recession than in Quebec. In Quebec, the birth rate has only shown an increase in the past two years. That may be one of the effects.

You spoke of the impoverishment of families. One of the major differences between Ontario and Quebec is that in Quebec there is much more poverty among young households than in Ontario. In both provinces, there has been considerable progress among older households and old people, but we now find poverty concentrated among young families; this is why children are directly affected. Several analyses have demonstrated this. In Quebec we also have problems of unemployment, as well as a very large number of welfare recipients. In absolute numbers, we have a much greater number of welfare recipients in Quebec than in Ontario, whereas our population is much lower.

If you would like exact numbers, I will hand you over to my colleague. He may know them offhand, as he was the one who directed the research for both these books.

La pauvreté

[Texte]

M. Yvon Leclerc (secrétaire général, Conseil des affaires sociales du Québec): Nous nous sommes employés à étudier la situation du Québec et celle des régions et villes du Québec, particulièrement celle des grandes villes par rapport à la couronne urbaine et aux municipalités qui entourent cette couronne urbaine. C'est principalement au Québec qu'on a fait nos études et nos relevés.

• 1010

S'il y avait un point de comparaison à faire, ce serait sur la façon dont on a construit nos villes au Québec. C'est sensiblement la même chose que dans les autres provinces et en Amérique du Nord, c'est-à-dire un centre-ville besogneux, industriel ou de services, et les gens qui habitent tout autour.

Hier, à Montréal, un conférencier d'un grand magazine français racontait comment les villes françaises se sont développées. C'est exactement l'inverse. L'habitation est restée concentrée dans les villes, et les *slums*, les quartiers laborieux, les quartiers populaires, les quartiers en difficulté économique entourent les villes. C'est Paris, Lyon et les autres grandes villes.

Il y a un point de comparaison en ce sens que les grandes villes, que ce soit Montréal, Regina, Toronto ou Vancouver, se ressemblent toutes. C'est quand on creuse davantage que l'on trouve vraiment les véritables causes de la pauvreté chez les enfants. On trouve aussi que la pauvreté chez les enfants, c'est un euphémisme: c'est la pauvreté chez les parents. Les jeunes parents de 35 ans et moins vivent depuis dix ans une situation beaucoup plus difficile que celle que nous avons vécue dans les années 70 et 60.

M. Harb: Vous avez parlé un peu de la prévention de la pauvreté au moyen de la création d'emplois. C'est quelque chose d'extraordinaire. Au Québec, vous avez beaucoup de programmes d'incitation. Quelqu'un qui est marié et a un enfant reçoit 3,000\$ ou 3,500\$ du gouvernement. Est-ce que cela est assorti de programmes d'appui? C'est bien beau d'avoir 3,000\$ quand on a un enfant, mais est-ce que le gouvernement a établi des programmes progressifs pour appuyer cette famille, par exemple en établissant des centres de soutien?

Mme Blanchet: Peut-être souffrons-nous d'avoir des programmes par secteur. D'une part, il y a ces primes à la naissance qui sont progressives selon le nombre d'enfants et qui sont actuellement assez importantes pour un troisième enfant. Cependant, à mesure qu'une famille a des enfants, elle s'appauvrit. Cela ajoute à son fardeau financier. Quelle que soit la classe à laquelle les gens appartiennent, il y a nécessairement un appauvrissement.

Comme vous le savez, le Québec est tombé au dernier rang de toutes les provinces canadiennes quant à son taux de fécondité. Au début des années 80, il était de 1.4 p. 100. Il y a donc eu une inquiétude, une prise de conscience importante là-dessus, et le gouvernement s'est dit qu'il fallait faire quelque chose. Pour un gouvernement, le plus simple, c'est d'abord l'aide directe.

Néanmoins, les groupes de parents ont dit: Il faut des services de garde. Donc, parallèlement, on a beaucoup développé le réseau des services de garde, que ce soit dans les entreprises, dans les milieux familiaux pour les enfants plus jeunes ou dans les communautés et les quartiers. Cela s'est fait parallèlement, à des coûts assez considérables.

[Traduction]

Mr. Yvon Leclerc (General Secretary, Conseil des affaires sociales du Québec): Our task was to study the situation in Quebec and the regions and cities of Quebec, particularly the situation in big cities in relation to the outer suburbs and the exurban municipalities. Our study and observations were carried out mainly in Quebec.

If there was any comparison to be made, it would be on the way we have built our cities in Quebec. The situation is essentially the same in other provinces and throughout North America, that is, a busy, industrial or service-oriented town centre with people living all around it.

Yesterday, in Montreal, a speaker from a major French magazine was telling how French cities had developed. In their case, the situation is completely reversed. Housing has remained concentrated in cities and the slums, the working-class neighbourhoods and the low-income neighbourhoods surround the city. This is true of Paris, Lyon and other large cities.

There is a point of comparison in that all the large cities, be it Montreal, Regina, Toronto or Vancouver, all resemble one another. It is when you dig a little deeper that you find the true causes of child poverty. We also find that child poverty is a euphemism: it is their parents who are poor. In the past 10 years, young parents under 35 have been in a much more difficult situation than they would have been in the 60s and the 70s.

Mr. Harb: You talked a bit about preventing poverty through job creation. This is something extraordinary. In Quebec, you have many incentive programs. Someone who is married and has one child receives \$3,000 or \$3,500 from the Government. Are there any support programs related to this? It is all very nice to receive \$3,000 when you have a child, but has the Government established progressive programs to support that family, for instance by creating support centres?

Mrs. Blanchet: We may be suffering from the fact that we have sectoral programs. On the one hand, there are these birth bonuses that get larger the more children a family has, and are currently quite large for a third child. However, the more children a family has the poorer it gets. This adds to its financial burden. Regardless of the class to which those people belong, they will necessarily become more impoverished.

As you know, Quebec has the lowest fertility rate of all Canadian provinces. In the early 80s, it was 1,4%. We began to worry and as awareness of this problem grew, the Government decided that something had to be done; for a government, the simplest thing to do is to provide direct aid.

Nevertheless, parent groups said: we need child care services. So, parallel to other forms of assistance, a network of child care services was developed, either in businesses, in family settings for younger children, or in communities and neighbourhoods. This was done simultaneously, at considerable cost.

En ce moment, la préoccupation n'est pas que nataliste. Le gouvernement est très conscient que, si le Québec a glissé du quatrième au huitième rang de toutes les provinces canadiennes en ce qui concerne le taux de pauvreté global, il faut attribuer cela essentiellement à la pauvreté des jeunes ménages, comme le disait Yvon Leclerc.

Le gouvernement actuel fait de la création d'emplois. On en fait depuis de nombreuses années. Cependant, dans les analyses qu'il a faites, le Conseil s'est rapidement aperçu que les emplois créés n'étaient pas des emplois que les gens de ces quartiers défavorisés pouvaient occuper. C'est pour cela qu'il fallait une structure différente pour créer des emplois spécifiquement dans les quartiers les plus défavorisés de même que dans les zones rurales dépeuplées et souvent très, très vieilles, mais où il y a encore des familles nombreuses.

• 1015

Ai-je bien répondu à votre question?

M. Harb: C'est très bien.

Mme Blanchet: Nous faisons face à une détérioration. C'est ce qui est le plus frappant. La pauvreté ne régresse plus globalement et elle s'aggrave chez les jeunes ménages. C'est ce qui nous préocuppe.

M. Harb: L'organisme qui a témoigné juste avant vous appuie l'idée d'avoir un système national canadien accessible et abordable. Quelle est votre position à ce sujet?

Mme Blanchet: Vous pensez aux garderies?

M. Harb: Oui.

Mme Blanchet: En raison des particularités régionales de notre province et du fait que les organismes communautaires sont très impliqués là-dedans, nous pensons qu'il vaut beaucoup mieux gérer ces garderies, non seulement au niveau du Québec, mais au niveau régional et même au niveau plus local.

Je dois vous dire que nous sommes des partisans du développement local. Je pense que cela transparaît dans notre mémoire. Nous croyons beaucoup que, si les gens ne se prennent pas en main, on va continuer à perpétuer cette dépendance et éventuellement la pauvreté. La première chose à faire, au fond, c'est de créer un esprit différent de celui qui existe. L'État n'est plus l'État providence. Graduellement, il devient un État gestionnaire. Il devient aussi un partenaire de l'entreprise privée. Nous devons ajuster tous nos programmes en fonction de cela.

Notre organisme a beaucoup étudié ces questions de développement local. Nous croyons qu'avant de mettre le moindre argent, il faut que les gens du milieu local en aient déjà mis. Nous sommes pour un partenariat absolu. Nous pensons que, lorsque les gens déboursent de l'argent, ils vont faire vivre leurs garderies. De toute façon, il y a tellement de bénévolat autour de ces garderies que ce ne serait peut-être pas rendre service à ces communautés que de leur dire: On va vous donner beaucoup d'argent.

Cela dit, notre situation est peut-être très, très différente de celle d'ailleurs, mais le Québec a déjà amorcé des programmes décentralisés.

[Translation]

Right now, the main concern is not merely to favour an increase in the birth rate. The Government is keenly aware that Quebec has slipped from the fourth to the eighth rank among Canadian provinces in terms of overall poverty, and that this can essentially be attributed to poverty in young households, as Yvon Leclerc said.

The current government is involved in job creation. This has been done for many years. However, through the analyses it has conducted, the Conseil quickly realized that the jobs being created were not accessible to people from these underprivileged neighbourhoods. That is why we needed a different structure to create jobs specifically in the poorest neighbourhoods as well as in rural areas that are underpopulated, and often very, very old, but still have large families.

Has that answered your question?

Mr. Harb: That is fine.

Mrs. Blanchet: We are seeing deterioration here. That is what is most striking. Overall, poverty is no longer regressing and it is getting worse in young households. That is what worries

Mr. Harb: The organization that appeared just before you supports the idea of an accessible and affordable national system throughout Canada. What is your position on that?

Mrs. Blanchet: Your are referring to daycare centres?

Mr. Harb: Yes.

Mrs. Blanchet: Because of the regional peculiarities of our province and because of the fact that community organizations are deeply involved in this area, we feel it is best to administer daycare centres not only at the Quebec level, but even at the regional or the more local level.

I must say that we advocate local development. I think that comes through in our brief. We do believe that if people do not take matter into their own hands, they will continue to perpetuate this dependency which eventually turns into poverty. The first thing that needs to be done, really, is to create a different mentality than what we have now. The State is no longer a welfare state. It is gradually becoming a manager state. It is also becoming a partner of private enterprise. We must adjust all our programs to reflect that fact.

Our organization has carefully examined the issue of local development. We believe that before investing the least amount of money, the people at the local level must already have made some investment. We are in favour of absolute partnership. We think that when people spend money, they will support their daycare centres. In any event, there is so much volunteer work involved in child care that we would be doing communities a disservice if we said we would give them a lot of money.

Having said that, our situation may be very, very different from what goes on elsewhere, but Quebec has already begun establishing decentralized programs. La pauvreté

[Texte]

Mr. Axworthy: Thank you for your presentation. I wanted to ask a couple of questions. I was particularly interested in the fact that you are attempting to address the question of poverty from a more general or macro level, which I think is critical in our assessment or our analysis of the problem—efforts to stop poverty rather than merely to respond to people who are in poverty. You raised the question of decentralization, which I think Canadians on the whole are quite schizophrenic about.

We all believe in decentralization, but we very rarely do it. When governments have the opportunity to do it, they very rarely do it, and when others do it we criticize it as being a fragmentization of programs and a movement away from some sort of national standards. But there is not much doubt that people who actually live in the community and are poor know more about the issues than those of us from the outside.

We have heard some comments about problems of coordination and partnership, and so on. Certainly many outside of Quebec would share the criticisms voiced in the Allaire report about the problems of the federal government action going in one direction while the provinces are trying to go in the other direction. We would not necessarily choose the same final response, but we would nonetheless share some of that criticism.

I wonder if you could make some comments about the difficulties of co-operation through the different levels of government, even if it just were a question of province and municipality or province and region, and in particular how you might suggest dealing with a situation in which a region is less interested in dealing aggressively with the question of poverty than you would desire. In other words, how do you make sure that a person is not poor because of where they live, rather than because the circumstances are affected by—

• 1020

Mme Blanchet: Vous soulevez beaucoup de questions. Dans un pays comme le nôtre, cet idéal d'égalité, et particulièrement d'égalité des chances chez les enfants, est à la base de notre pensée sociale. Ce qui nous distingue de beaucoup d'autres pays, c'est justement cette expansion des programmes sociaux.

Vous dites aussi que nous sommes un peu pris dans tout cela. Nous avons une dette importante au niveau national ainsi que dans les provinces. Nous cherchons les moyens de ne pas perdre ce que nous avons acquis en termes de programmes sociaux. Nous cherchons peut-être même à les étendre dans certains cas. D'autre part, nous devons chercher des partenaires.

Dans ces circonstances, comment ne pas perdre de vue nos standards? Il y a des exemples de cela. Nos gouvernements, y inclus le gouvernement d'une province comme la nôtre, doivent fixer des standards, indiquer des objectifs et dire, par exemple: Faisons de la lutte à la pauvreté un des objectifs nationaux; nous estimons que, dans tant d'années, nous devrions avoir réglé cela.

Quant aux moyens d'accomplir cela, c'est là qu'il faudra admettre une certaine diversité. Un de nos grands chefs politiques dit toujours: C'est fini, le mur-à-mur; c'est maintenant le temps des petites carpettes, de ces descentes de

[Traduction]

M. Axworthy: Je vous remercie pour votre présentation. J'ai quelques questions à vous poser. Je m'intéresse particulièrement au fait que vous essayez de vous pencher sur la question de la pauvreté à un niveau plus général ou macroéconomique, ce qui, je crois, est essentiel à notre évaluation ou à notre analyse du problème. Il faut consentir un effort pour arrêter la pauvreté plutôt que tout simplement venir en aide à ceux qui sont déjà pauvres. Vous avez soulevé la question de la décentralisation, une notion à propos de laquelle la plupart des Canadiens sont assez schizophrènes.

Nous croyons tous à la décentralisation, mais nous décentralisons très rarement. Lorsque l'occasion se présente pour un gouvernement de décentraliser, il le fait très rarement, et lorsque les autres le font, nous leur reprochons de fragmenter les programmes et de s'éloigner d'un système de normes nationales. Mais il ne fait aucun doute que les gens qui vivent dans ces collectivités et qui sont pauvres connaissent les problèmes beaucoup plus à fond que ceux d'entre nous qui viennent de l'extérieur.

Nous avons entendu des commentaires sur les problèmes de coordination et de partenariat, etc. Il est certain que beaucoup, hors Québec, partageraient les reproches qu'on a exprimés dans le rapport Allaire sur le problème des mesures fédérales qui sont orientées dans un sens tandis que les provinces s'orientent dans l'autre. Nous ne choisirions peut-être pas la même réponse éventuelle, mais nous sommes quand même tout à fait d'accord avec ce reproche.

Pourriez-vous nous faire part de vos commentaires sur les difficultés de concertation parmi les divers paliers de gouvernement, même s'il ne s'agit que de la province et des municipalités ou de la province et des régions, et plus particulièrement ce que vous préconisez dans une situation ou une région semble moins disposée à s'attaquer aux problèmes de la pauvreté qu'il ne serait souhaitable à votre avis? Autrement dit, comment vérifier si quelqu'un est pauvre à cause de l'endroit où il habite et non à cause de circonstances dépendant de...

Mrs. Blanchet: You have raised a lot of questions. In a country such as ours, equal opportunity is of prime importance, especially for children. Developing social programs is clearly what distinguishes us from many other countries.

You also said we are a little bogged down with all that. We are faced with high national and provincial debts and are trying to maintain our social programs. In some cases, we are even trying to extend them. In others, we need to find partners.

How can our standards be maintained under these circumstances? It has been done. Our government, including provincial governments such as ours, must set goals and standards. They should say, for example, that fighting poverty will be a national objective and that it will be eliminated in X number of years.

Various methods will have to be used to reach that goal. One of our great politicians always says: the days of wall-to-wall carpeting are over; we are now in an era of area rugs, bedside rugs that are much smaller and come in various

Poverty

[Text]

lit qui sont beaucoup plus petites et dont la forme est très variable, mais qui servent toujours à soulager les pieds. C'est une comparaison. Il va falloir admettre que les choses ne se feront pas de la même façon partout. Si on garde notre objectif, peut-être pourrons-nous l'atteindre. Je pense qu'on pourrait l'atteindre, mais probablement de différentes façons.

Nos sociétés ne sont pas homogènes. Nous sortons de cette réunion où nous avons vu le monde rural en pleine ébullition. Chez nous, le monde municipal est maintenant formé de leaders. Il faut aussi tenir compte du fait que maintenant, le leadership s'exerce beaucoup par des élus locaux.

Pour revenir à cette question des garderies, je verrais très bien que les garderies puissent devenir une responsabilité des diverses municipalités se conformant à certains standards, un peu comme dans le cas des hôpitaux. On a établi des standards pour nos hôpitaux, et le gouvernement fédéral et même le gouvernement américain jugent d'après certains standards. C'est aussi un peu ce que nous avons fait dans le monde de l'éducation où nous avons une certaine décentralisation et une forte implication des parents dans le système scolaire. Dans le monde des affaires sociales et de la santé, sauf dans le cas de quelques institutions, nous sommes encore très, très centralisateurs. Nous sommes sûrs qu'il faut une politique globale avec beaucoup d'objectifs. Nous allons jusqu'à dire: Si nous faisons cette politique, nous allons devoir donner de l'argent pour que celle-ci soit mise en oeuvre.

Cependant, en faisant cela, nous nuisons beaucoup au leadership local, à l'entrepreneurship local. Au niveau des moyens, il va falloir laisser beaucoup aux gens et leur laisser la possibilité de décider de mettre de l'argent là où ils le veulent. À ce moment-là, ils vont défendre leur cause et ils vont être imputables. Je pense aux municipalités. Il y a de multiples exemples de cela à d'autres endroits, où on ne peut pas se substituer aux élus locaux si eux décident qu'ils font la lutte à la pauvreté au moyen d'un système de garderies précoces. Cela me paraît tout à fait acceptable.

• 1025

M. Leclerc: Je reviens à la question du député qui disait tout à l'heure que le groupe précédent avait proposé un système national de garderies, coast to coast, affordable et tout ce qu'on veut. Étant donné l'état actuel de l'économie canadienne, comment va-t-on payer ce système? Il faut mettre le côté les grands rêves, tout généreux qu'ils soient, et voir les choses telles qu'elles sont.

Dans les années 60, au moment où on construisait ce qu'on a appelé l'État québécois avec la Révolution tranquille et, pour l'ensemble du Canada, la société juste de Trudeau, au moment où l'État a crû énormément, il y avait un conseiller politique à Québec qui avait l'habitude de dire: Il faut tout centraliser sauf les bonnes manières. La tendance de la technocratie est de centraliser, de garder le contrôle. Par définition, la technocratie n'a pas confiance dans les groupes communautaires dont parlait Madeleine, dans les citoyens. Pour contrôler, les technocrates font de grands formulaires très compliqués. Ils sont très bons pour cela parce qu'ils sont de plus en plus scolarisés.

[Translation]

shapes, but which are still soft underfoot. It's a comparison. We will have to recognize that things will not always be done in the same manner. If we keep sight of our goal, we may be able to reach it. I think that is possible, but probably through different methods.

Our communities are not all the same. During a recent meeting we saw that the rural population is in great turmoil. Where we live, the municipalities are now made up of leaders. These local representatives can have a lot of influence.

To get back to daycare centres, I could see various communities imposing certain standards, as they do on hospitals. Hospital standards were set, and now the federal government, even the American government, respects them. A similar thing was done for education, when it became more decentralized and more parental involvement was encouraged. As for social affairs and health, our systems are still extremely centralized, except for a few institutions. We need an all–encompassing policy comprising many goals. We would go as far as saying that if this policy is implemented, money will be required for it to come to fruition.

However, if we do implement it, it will hurt local leadership and entrepreneurship a great deal. We will have to give people a lot of leeway and let them decide what to do with their money. Then they would have to defend their cause and be accountable. I can think of many towns and communities where no one would want to serve as a substitute for a locally-elected representative if they were the ones to decide they would combat poverty first by implementing a daycare system. That seems perfectly reasonable to me.

Mr. Leclerc: A little earlier, the member said that the previous group had suggested a national daycare system, coast to coast, affordable and so on. How are we going to pay for this system, given our current economic woes? We have to be realistic and stop dreaming about grand programs, generous though they may be.

In the 60s, Quebec underwent a quiet revolution whose purpose was to create a Quebecois state. In the rest of Canada, the watchword was Trudeau's Just Society. During those years the State grew considerably and one Quebec City political advisor often said everything had to be centralized except for good manners. Technocrats tend to centralize, to keep control. By definition they do not trust local groups like those Madeleine spoke of, nor do they trust the general public. Technocrats create long, complicated forms in order to maintain control. They are very good at that because they are becoming more educated.

Il est impensable que le gouvernement fédéral fasse des programmes sociaux, des programmes qui engagent les individus dans leur développement, et contrôle ces programmes avec des normes nationales. Ce n'est pas possible. Si, au Québec on parle beaucoup de la souveraineté du Québec, ce n'est pas pour préserver nos acquis culturels ou pour préserver notre langue et notre culture. Ne nous trompons pas. On disait cela il y a 20 ou 30 ans. Aujourd'hui, c'est parce que globalement, 52c. de chaque dollar dépensé dans l'économie sont dépensés par l'État.

Des petits pays comme la Suède, le Danemark et la Suisse dépensent à peu près comme nous. Nous, nous continuons de nous appauvrir et eux réussissent. Cela veut dire qu'on dépense mal et au mauvais niveau.

Je reviens à votre question. Il faut redistribuer les pouvoirs, les programmes et les responsabilités au bon niveau. Je ne parle pas seulement de Québec et d'Ottawa, mais aussi des sous-régions. Il faut que les citoyens puissent prendre charge de leur développement et lutter contre la pauvreté qui, on le répète, est causée largement par le sous-emploi. Donc, il faut distribuer les cartes autrement.

M. Bourassa, il y a 20 ans, parlait de la souveraineté culturelle du Québec. Aujourd'hui, le rapport Allaire réclame 22 pouvoirs pour le Québec. Ce ne sont pas des pouvoirs culturels qu'il réclame. Ce sont des pouvoirs authentiques pour lutter contre la pauvreté, principalement la pauvreté des 35 ans et moins.

Vous avez une idée juste: c'est une question d'allocation des dépenses publiques. On fait autant de dépenses que des pays qui réussissent très bien, mais on ne réussit pas. Donc, il faut redistribuer les dépenses publiques autrement. Dans les années 60 et 70, le grand objectif de notre société était la redistribution de la richesse. On a réussi à faire cela assez bien avec l'impôt sur le revenu. Aujourd'hui, l'objectif est la participation à la création de la richesse. Il y a des tas de gens qui sont en santé, qui sont en forme et qui ne travaillent pas.

• 1030

Une société ne peut faire autrement que de s'appauvrir si on ne réussit pas à contrer ce phénomène-là. Il me semble que c'est clair maintenant. Au Québec, cela se dégage de façon très claire. Il y a un consensus très large qui dit: Donnons-nous les moyens, et s'ils ne veulent pas, on va les prendre. C'est comme cela.

Mme Blanchet: J'ajouterais à ce plaidoyer qu'il faut reconnaître que ces grands programmes sociaux ont eu des effets pervers. Le plus pervers de tous a certainement été qu'ils tendent à enlever aux gens une forme de responsabilité. Nous sommes maintenant obligés de tenter de transformer les mentalités. On se disait: Si cela ne va pas, le grand filet de sécurité au Canada va me recueillir, et je vais pouvoir survivre, pas très bien, mais quand même.

Comme le disait Yvon, si on veut que tous nos citoyens soient actifs et puissent contribuer à la création de la richesse et maintenir notre pays parmi les pays riches de l'OCDE, il va falloir adopter une approche différente. En réalité, il s'agit d'une nouvelle réforme. Il va falloir inverser cette pyramide voulant que l'État répande ses grâces et faire en sorte que la grâce parte des élus locaux. Nous croyons beaucoup à la démocratie et nous misons beaucoup sur l'imputabilité. C'est

[Traduction]

The federal government cannot possibly implement social programs that would involve personal development and control those programs through national standards. It is inconceivable. Quebeckers talk a lot about sovereignty, but it is not to preserve our heritage, or our language and culture. Let's not be fooled. That is what was said 20 or 30 years ago but now it is because overall, 52 cents of each dollar spent in our economy is spent by the government.

Small countries like Sweden, Denmark and Switzerland spend about as much as we do. But we continue to get poorer while they seem to manage. That means there is funds are being misspent or spent at the wrong level.

To get back to your question, the authority, programs and responsibilities must be rearranged and given to the appropriate level of government. This involves not only Quebec City and Ottawa, but also smaller areas. Citizens must be responsible for their own development and eradicate poverty, which, I repeat, is mostly caused by under-employment. So the cards have to be dealt differently.

Twenty years ago, M. Bourassa spoke of Quebec cultural sovereignty. Now, the Allaire Report states that Quebec wants 22 powers, but not in cultural areas. Quebec wants real authority to eliminate poverty, especially among those 35 years of age and under.

You are very clear on one point: it is a matter involving public funds. We are spending as much as countries who have managed very well, but we have not succeeded in solving the problem. So public funds will have to be allocated differently. In the 60s and 70s, our big goal was to share the wealth. We did succeed by taxing income. Now the goal is to help create wealth. There are plenty of strong healthy people who do not work.

A society is doomed to become poorer if it cannot overcome this phenomenon. I think that is clear now. In Quebec, it is quite evident. There is a very broad consensus that people want their own resources, and if they are not given them, they will take them. That is the way it is.

Mrs. Blanchet: I would add that we must acknowledge that the major social programs have had bad effects. The worst effect of all has been that they tend to take away people's sense of responsibility. We now have to try to change attitudes. In the past, people thought that if things did not work out, Canada's big social security net would save them, and they would be able to get by, even if it was just barely.

As Yvon was saying, if we want all our citizens to be active and help create wealth in this country and keep it among the richest nations in the OECD, we are going to have to take a different approach. What we are talking about here is a new reform. We are going to have to invert the pyramid whereby the state provides, and have a system whereby benefits flow from locally elected officials. We believe very much in democracy and we rely heavily on

pour cela que nous faisons beaucoup référence au développement local à partir des municipalités et à partir des quartiers de ville, là où il y a une imputabilité. Nous ne voyons pas la décentralisation de la façon suivante: le gouvernement fédéral envoie vers les provinces, qui envoie vers des régions administratives, etc. Nous pensons que le modèle futur du développement doit s'appuyer sur l'élu local qui doit prendre charge de cela.

Nous pensons aussi que la connaissance que l'élu a de sa communauté va lui permettre de s'occuper des problèmes de pauvreté s'il y en a. Nous misons beaucoup sur leur clairvoyance.

Mr. Axworthy: I did not realize it would give rise to such a long answer.

The Chair: I am wondering if I could have your comments with respect to immigration and multicultural policy. As a representative from Toronto, one thing I have noticed over the past 20 years is that there has been quite a migration from Ouebec to Ontario.

I have the Association of Multicultural Francophones for Ontario located in my riding. In a discussion with their executive director, he felt the separatist movement in Quebec was virtually chasing multicultural francophones out of Quebec. In looking at the issue of disintegrating communities, we saw large numbers of the Jewish population leave Montreal. There are 6,000 Somalis in Ottawa who came through Montreal. I know there have been efforts by the provincial government in Quebec to try to revise immigration policy in order to encourage people to stay.

Yesterday I was reading the circular put out by the Canadian Ethnocultural Association, and they feel the multiculturalism policy in Quebec is very different from the policy in Ontario. While there is recognition of different cultures, it is looked on as being part of an overall Quebecois culture. They must integrate into that overall culture as subcultures.

• 1035

I think in Toronto the attitude is, be who you are. We are all part of something that is like a global society. You get day care centres where they celebrate the holidays of all the organizations. A number of immigrants have said that when they arrived in Toronto they felt at home because everybody was an immigrant. You are talking about the economic environment, but what about the whole environment in Quebec, with respect to the immigrant population, which is becoming so important in terms of your future as a province, in terms of the growth?

Do you see problems there that Quebec itself needs to work on, that are affecting and creating poverty?

Mme Blanchet: Je pense que nous aurons tous les deux des commentaires à faire. Tout d'abord, il y a au moins deux questions.

La première porte sur ces Québécois que vous avez vu arriver en Ontario. Il est certain qu'à l'occasion de la crise économique de 1981–1982, il y a eu une sorte d'immigration en vue de la recherche d'un emploi, en particulier parmi les

[Translation]

accountability. That is why we refer a great deal to local development at the municipal and neighbourhood level, where there is some accountability. In our view, decentralization should not follow the model whereby the federal government funds the provinces, which in turn fund the administrative regions, and so forth. We think that the future model of development must be based on an assumption or responsibility by local officials.

We also think that since our local officials know their communities, they will be able to deal with any problems of poverty there may be. We are counting a great deal on their insight.

M. Axworthy: Je ne savais pas que la question entraînerait une réponse si longue.

La présidence: J'aimerais savoir ce que vous pensez de la politique de l'immigration et du multiculturalisme. En tant que députée de Toronto, j'ai constaté depuis 20 ans qu'il y a eu beaucoup d'immigration du Québec vers l'Ontario.

L'Association des francophones multiculturels de l'Ontario a son bureau dans mon comté. Son directeur adjoint m'a dit qu'il estime que le mouvement séparatiste au Québec chassait les francophones multiculturels du Québec. On a parlé des communautés en disparition, et nous avons vu que beaucoup de Juifs ont quitté Montréal. Il y a 6,000 Somalis à Ottawa qui sont passés par Montréal. Je sais que le gouvernement du Québec essaye de revoir la politique de l'immigration afin d'encourager les gens à rester dans la province.

Hier je lisais une brochure publiée par le Conseil ethnoculturel du Canada, qui estime que la politique de multiculturalisme au Québec est très différente de celle qui est en vigueur en Ontario. Même si on reconnaît les différentes cultures, elles sont considérées comme faisant partie d'une culture québecoise globale. Il faut qu'elles deviennent des sous-cultures de cette grande culture globale.

Je pense qu'à Toronto on encourage tout le monde à garder sa propre culture. Nous faisons tous partie de quelque chose qui ressemble à une société globale. Il y a des garderies où l'on fête les jours fériés de tous ces différents groupes. Certains immigrants ont dit de leur arrivée à Toronto qu'ils se sentaient chez eux parce que tout le monde était un immigrant. Vous parlez de l'environnement économique, mais qu'en est-il de l'environnement dans son ensemble au Québec, en ce qui concerne les immigrants, qui deviennent de plus en plus importants pour la croissance future de la province?

Estimez-vous que le Québec a des problèmes à régler de ce côté-là, problèmes qui peuvent même entraîner la pauvreté?

Mrs. Blanchet: I believe we would both like to comment. First, you asked two questions at least.

The first concerned those Quebeckers you saw arriving in Ontario. There is no doubt that at the time of the 1981–1982 recession, people, particularly younger, fairly well-educated people were leaving for Ontario and Alberta to look for jobs.

éléments les plus jeunes, qui sont souvent assez scolarisés, à la fois vers l'Ontario et vers l'Alberta. À cette époque, le gouvernement de M. Lévesque était au pouvoir, mais c'était principalement lié à la crise économique. Depuis ce temps, beaucoup de ces jeunes sont revenus parce que la situation de l'emploi dans des villes comme Calgary et même Toronto est beaucoup plus difficile en ce moment. Le même phénomène faisait qu'ils quittaient les campagnes, qu'ils allaient vers Montréal et qu'ils allaient ensuite vers Toronto ou Calgary: c'était uniquement pour la recherche d'un emploi.

J'arrive maintenant à votre question la plus importante, soit la politique d'immigration.

Il y a assez longtemps que le gouvernement du Québec réclame le droit de choisir, parmi les immigrants qui veulent venir au Canada, ceux qui sont déjà francophones ou qui sont déjà des latins, et donc très près de nous pour ce qui est des racines de la langue. La raison en est assez simple. D'une part, nous pensons que ces immigrants vont davantage rester chez nous et que l'effort que nous devons faire pour leur apprendre le français sera moindre. Nous avons comme politique de leur apprendre le français dans les COFI. Ce sont des centres d'intégration des immigrants où on leur donne un complément de langue. Il faut dire qu'il y a de plus en plus de ces immigrants qui ne viennent pas d'Europe et qui sont des gens relativement peu scolarisés. Il y a donc tout ce complément quant à l'intégration dans notre société.

Pour ceux qui connaissent Montréal aussi bien que Toronto, je crois qu'il est assez évident qu'il y a là une vie culturelle très, très diversifiée. Par exemple, la colonie asiatique, la colonie des Libanais, les Haïtiens ont tous leurs fêtes. Je connais personnellement assez bien des personnes d'origine chinoise. Ces communautés sont très vivantes. Elles viennent au Canada rejoindre certains de leurs membres qui sont à Toronto, à Vancouver ou à Montréal et choisissent de vivre là. Quand elles choisissent de vivre là, c'est qu'elles choisissent aussi d'adopter le français comme langue première ou comme langue seconde. Maintenant, avec la Loi 101, les enfants sont scolarisés en français. Lorsqu'on passe dans les quartiers chinois, on les entend parler à la fois chinois et français.

1040

La ministre Gagnon-Tremblay a réussi à signer avec le gouvernement fédéral une entente nous permettant de choisir, parmi toute cette masse d'immigrants qui vont entrer au Canada, ceux qui, selon nous, peuvent le mieux s'adapter au Québec, grâce à l'effort qui est fait dans nos délégations dans ces pays-là. Je pense que c'est une bonne idée. Cela va éviter qu'ils partent en trop grand nombre. Nous faisons beaucoup d'efforts pour les accueillir, pour les encourager à adopter notre langue, tout en leur laissant leurs coutumes, et pour en faire des membres à part entière de notre communauté. Nous ne voulons pas qu'ils partent après cet effort. Encore là, nous pensons prévenir le mal à la racine en allant les sélectionner.

Le Québec n'est pas la seule province à penser comme cela, puisque je sais que la Colombie-Britannique veut réclamer ce même pouvoir.

[Traduction]

Mr. Lévesque's government was in power at the time, but the main reason for this trend was economic. Since that time, many of these young people have returned, because the employment prospects in cities such as Calgary and even Toronto are much less bright at the moment. For the same reason that young people were leaving the countryside to go to Montreal, they also moved to Toronto or Calgary: what they were after was a job.

I come now to your most important question, on immigration policy.

For quite some time now the Quebec government has been demanding the right to choose among immigrants who come to Canada those who are already francophone or of Latin origin, since their linguistic roots are very close to our own. The reason for this is quite simple. On the one hand, we think such immigrants will be more inclined to stay in Quebec and it will be easier to teach them French. Our policy is to teach them French in the COFIs. These are orientation centres, where immigrants are given some language training. Increasingly, our immigrants do not come from Europe and have relatively little education. We therefore offer all these integration services to help them fit into our society.

For those who know Montreal as well as Toronto, I think it is clear that Montreal has an extremely diverse cultural life. There is an Asian and a Lebanese community, and the Haitians; all of them observe their own festivities. I have some quite good friends of Chinese origin. These communities are very vibrant. They come to Canada to join family members already in Toronto, Vancouver or Montreal, and they choose to live in Montreal. In choosing to live in Montreal, they also choose to adopt French as their first or second language. Under Bill 101, their children will be educated in French. When you walk through a Chinese neighbourhood, you hear both Chinese and French being spoken.

The Quebec minister, Mrs. Gagnon-Tremblay, signed an agreement with the federal government that allows us to choose those immigrants we feel are most likely, on the basis of the work done by our delegations abroad, to adapt to Quebec. I think this is a good idea. It will help us keep more of the immigrants who come to Quebec. We are making considerable efforts to welcome them, to encourage them to adopt our language, while at the same time retaining their customs, so as to make them full-fledged members of our community. We do not want them to leave after we have made such an effort. There again, we think we can prevent the problem by selecting immigrants in the first place.

Quebec is not the only province that thinks this way. I know British Columbia would like the same power.

M. Leclerc: Au Québec, c'est presque un réflexe que de tâcher d'intégrer les immigrants. Étant donné le nombre de francophones que nous sommes en Amérique du Nord et étant donné que ces francophones sont concentrés au Québec, nous voulons préserver nos traditions et notre culture. C'est un réflexe inné qui nous porte davantage à les intégrer.

On dit, bien sûr:

Be who you are.

Nous le disons aussi, mais moins fort qu'à Toronto.

Comme Madeleine vient de le dire, par le biais des COFI et d'autres organismes, on tâche de les intégrer. Le problème, et nous en sommes très conscients, c'est que la plupart des immigrants s'établissent à Montréal. Ils s'établissent dans certains quartiers de Montréal. Lorsque ces personnes sont des réfugiés ou arrivent sans formation, souvent analphabètes, elles viennent grossir les rangs des Québécois francophones de souche qui ont déjà ces problèmes-là. Cela vient alourdir le drame de la pauvreté chez nous.

C'est pour cela qu'on veut davantage contrôler le robinet d'entrée des immigrants. On ne va tout de même pas alourdir notre problème alors qu'on en a déjà plein les bras. Ce n'est pas qu'on ne veuille pas les accueillir; on va les accueillir, mais en essayant de les intégrer à notre système d'économie de marché pour qu'ils puissent trouver rapidement un emploi, être autonomes et quitter la dépendance des services publics.

Pour nous, c'est un problème si on ne contrôle pas davantage le robinet d'accès et les programmes d'intégration de ces immigrants. Je ne sais pas si cela répond à votre question.

The Chair: It is a problem in Toronto too. The refugees are a Canadian-wide problem, I would think, particularly in all the large cities. In my particular city, which is a suburb of the city of Toronto, North York, population 560,000, nine out of ten new entrants to the public school system do not speak English or French. They need English as a second language. The board is responding very positively, I think, but not every board in Toronto responds in the same way. The city of Toronto does, York does; I think Etobicoke is starting now. We have 104 heritage language programs operated through the Board of Education outside of school hours, unless there are sufficient to do a credit course within the high schools, or whatever.

• 1045

The community is a community of immigrants. In my riding well over 50% of the population are immigrants, so it is a problem that we, too, face. What is happening there, it seems to me, is that you are trying to control the refugee flow as well. We, too, are also complaining about that problem and concerned about it. We do not even have enough ESL teachers, let alone French teachers.

M. Leclerc: Pour nous, ils sont les bienvenus aussi longtemps qu'ils n'aggravent pas nos problèmes de pauvreté. Comme conseil, comme organisme social, c'est notre point de vue. Ce n'est pas tellement un point de vue culturel; c'est un point de vue d'intégration au marché et à la machine économique.

[Translation]

Mr. Leclerc: It is almost a reflex in Quebec to try to integrate immigrants. Given the small number of francophones in North America, and the fact that they are concentrated in Quebec, we want to preserve our traditions and our culture. This is an innate reflex that tends to cause us to try harder to integrate immigrants.

Of course, we say:

Soyez vous-mêmes.

We say that as well, but not as loudly as in Toronto.

As Madeleine was just saying, we try to integrate immigrants through the COFIs and other organizations. The problem—and we are well aware of it—is that most immigrants settle in Montreal. They live in certain neighbourhoods of the city. Untrained, often illiterate refugees add to the numbers of native—born francophone Quebeckers that already have these problems, and so exacterbate the problem of poverty in Quebec.

That is why we would like to have greater control over the influx of immigrants. After all, we do not want to make a bad problem worse. It is not that we will not welcome them; we will, but we will try to integrate them into our market economy so that they can find a job quickly, and not be a charge on the state.

This is a problem for us if we do not have greater control over the influx of immigrants and their integration programs. I do not know whether that answers your question.

La présidence: C'est un problème à Toronto également. Je pense que les réfugiés sont un problème partout au Canada, surtout dans les grandes villes. Dans ma ville de North York, qui est une banlieue de Toronto ayant une population de 560,000 personnes, neuf sur dix de ceux qui commencent l'école ne parlent ni anglais ni français. Ils ont besoin de l'anglais langue seconde. Je pense que la commmission scolaire s'en accommode fort bien, mais ce n'est pas le cas de toutes les commissions scolaires de Toronto. Toronto et York répondent à ce problème, et je pense qu'Etobicoke commence à y répondre. La Commission scolaire offre 104 programmes de langues patrimoniales en dehors des heures de classe, sauf dans les cas où il y a suffisamment d'élèves pour offrir un cours dans les écoles secondaires, par exemple.

Notre communauté est une communauté d'immigrants. Dans mon comté, plus de 50 p. 100 de la population sont des immigrants, donc c'est un problème que nous connaissons également. À mon avis, au Québec vous essayez de contrôler l'arrivée des réfugiés également. Nous nous plaignons du problème également, car c'est un problème qui nous préoccupe beaucoup. Nous n'avons même pas assez de professeurs d'anglais langue seconde, sans parler des professeurs de français.

Mr. Leclerc: As far as we are concerned, they are welcome provided they do not exacerbate our poverty problems. As a council, as a social organization, that is our opinion. It is not so much a cultural viewpoint, but rather one related to economic integration.

Mme Blanchet: Par exemple, le Canada avait le choix, dans sa politique d'immigration, d'avoir plus d'immigrants indépendants ou de réunir les familles d'immigrants dont l'épouse et les enfants arrivent après le mari.

Pendant longtemps, l'Ontario a influencé la politique canadienne pour qu'on favorise l'immigration des indépendants, des gens qui arrivent autant que possible avec de l'argent. Actuellement, le Québec, dans sa politique dont il vient tout juste de discuter avec Ottawa et sur laquelle il y a eu accord de part et d'autre, dit que le Québec n'a pas encore eu assez d'immigrants indépendants. Donc, nous allons choisir 40 p. 100 de nos immigrants dans cette catégorie-là.

Nous avons maintenant aussi une politique pour tenter, non pas de les éloigner de leur communauté de Montréal, mais de les attirer en région. C'est une politique incitative pour les encourager à aller en région. Je ne sais pas quel sera l'effet de cela, mais nous nous sommes rendu compte assez rapidement que lorsque l'immigrant réussit, il s'en va en banlieue et à l'extérieur. Il ne reste plus à Montréal et il n'aggrave plus la pauvreté. Mais, comme vous le dites, nous avons aussi de plus en plus d'immigrants réfugiés pour des raisons humanitaires. C'est parmi ceux-là qu'on retrouve les enfants hélas...

M. Leclerc: C'est important. Dès que l'immigrant s'est trouvé un emploi et a résusi à s'intégrer, il adopte les comportements de la culture dominante: il quitte les quartiers à logements qui coûtent peu cher dans la ville de Montréal et va s'établir en banlieue; il s'achète un bungalow, il envoie ses enfants... Il adopte les comportements de la culture dominante et il se mêle aux autres communautés. S'il ne réussit pas, il reste agglutiné dans le centre-ville avec sa communauté. Cela, c'est grave. Il y a de la délinquence et des problèmes sociaux importants dans ces quartiers-là. Par conséquent, la société doit être capable de leur permettre d'intégrer rapidement le marché du travail pour qu'ils puissent être autonomes. Autrement on aggrave nos problèmes. On en a déjà assez sans courir après.

The Chair: Anyway, I am sure we could go on for a very long time. I think you have brought some very important information to the committee and I would like to thank you very much for your presentation.

Mme Blanchet: Merci beaucoup de nous avoir entendus.

[Traduction]

Mrs. Blanchet: In its immigration policy, for example, Canada had a choice: to have more independent immigrants or to favour family reunification, in cases where the wife and children arrive after the husband.

For a long time, Ontario influenced the Canadian policy in such a way that preference was given to independent immigrants, that is, individuals who, as far as possible, arrive in Canada with money. An agreement has just been reached between Quebec and Ottawa on a new immigration policy, which would give Quebec more independent immigrants. In future, 40% of our immigrants will be in the independent category.

In addition, we now have a policy to try, not to draw them away from their community in Montreal, but to attract them to the regions. It is an incentive policy to encourage them to move to other parts of Quebec. I do not know what the effect will be, but we realized quite quickly that once immigrants succeed, they move to the suburbs and beyond. They do not remain in Montreal to worsen the poverty problem. However, as you say, there are increasing numbers of refugees who come to this country for humanitarian reasons. Unfortunately, many of the children are to be found in this group.

Mr. Leclerc: That is an important point. Once immigrants find a job and manage to integrate, they follow the patterns of the dominant culture: they leave their low-cost appartments in the city and move to a bungalow in the suburbs and send their children. . . They adopt the patterns of the dominant culture and integrate into the other communities. If immigrants do not succeed, they remain stuck downtown with their own community. That is a serious matter. There are problems of delinquency and other social problems in such neighbourhoods. As a result, society must help immigrants integrate into the labour force quickly so that they can become independent. Otherwise, we are simply making our own problems worse. We have enough without looking for more.

La présidence: Quoi qu'il en soit, je suis sûre qu'on pourrait poursuivre la discussion pendant très longtemps. Je pense que vous nous avez donné des renseignements très importants et je tiens à vous remercier de votre exposé.

Mrs. Blanchet: Thank you very much for allowing us to appear before you.

• 1050

• 1059

The Chair: Welcome to the committee. You are new faces to me, although I sat on the board for quite a number of years with your society, as well as the Catholic society in Metropolitan Toronto, so I am certainly familiar with your concerns. Proceed, please.

La présidence: Je vous souhaite la bienvenue. Je ne vous connais pas personnellement, même si j'ai fait partie de votre Conseil d'administration pendant plusieurs années ainsi que de celui d'ailleurs de la Société catholique de Toronto; donc je suis parfaitement au courant de vos préoccupations. Vous avez la parole.

Mr. Chris Stringer (President of the Board of Directors, Children's Aid Society of Metropolitan Toronto); Thank you. As well as being President of the Board of Directors of the Children's Aid Society of Metropolitan Toronto, in my business life I am an Executive Vice-President of Canada Trust. Bruce Rivers is our Executive Director.

We thank you for the opportunity to speak to the subcommittee today. We are here to speak to you regarding our experience with child poverty. We would like to provide you with an overview of the state of the nation in 1991 as we see it, and share with you case examples that highlight the many disadvantages and denied opportunities our poor experience.

We applaud the unanimously passed motion of the House of Commons to eliminate poverty among Canadian children by the year 2000. We are further encouraged by the creation of the subcommittee on poverty. We recognize that the accomplishment of this goal requires a comprehensive strategy that incorporates income, housing, day care, and employment, as well as co-operation and collaboration at all levels of government and community organizations.

Our brief submitted to you on May 1, 1990, speaks to seven recommendations we believe are paramount to this quest.

• 1100

The signing of the United Nations Convention on the Rights of the Child furthered the cause of our children. It espouses the rights of children, first, to benefit from social security and an adequate standard of living; second, to benefit from primary and preventive health care; third, to benefit from opportunities for recreation and education; fourth, to have their special needs addressed and protection ensured. Furthermore, the declaration espouses that while parents have the primary responsibility for bringing up children, the state must support them in this task.

The signing of the declaration in itself is no guarantee of social reform. Our system is currently one of poverty relief. We have conflicting policies and laws at both federal and provincial levels that we believe require review and revision.

We are here today to appeal to you to ensure that child poverty remains a national priority that has an action plan that is preventive in nature, a strategy that truly places children at the forefront of the political agenda.

We believe we must invest in children. They are our most valuable resource. They are our future wage-earners and parents. We must reaffirm and actualize our belief in the value of children, in the value and contribution of the family, and in the elimination of poverty that so adversely affects them.

I would like to take a couple of moments to tell you a little bit about the Children's Aid Society of Metropolitan Toronto. We are the largest board-operated child welfare organization in North America. We have 28 volunteer board members, 650 full-time staff, 440 foster homes, and 1,200 volunteers. This year we celebrate the 100th anniversary of our incorporation.

[Translation]

M. Chris Stringer (président du Conseil d'administration du Children's Aid Society of Metropolitan Toronto): Je suis président du Conseil d'administration du Children's Aid Society of Metropolitan Toronto et en outre je suis président exécutif de Canada Trust. Bruce Rivers est notre directeur exécutif.

Je vous remercie de m'avoir invité à prendre la parole devant le Sous-comité au sujet de l'enfance et de la pauvreté. Je me propose de vous donner une vue d'ensemble du pays en 1991, en vous citant un certain nombre de cas qui mettront en lumière les obstacles et les difficultés auxquelles les pauvres sont confrontés.

Nous nous félicitons bien entendu de la motion adoptée à l'unanimité par la Chambre des communes visant à éliminer la pauvreté parmi les enfants canadiens d'ici à l'an 2000. La mise sur pied du Sous-comité à la pauvreté est également une mesure positive. L'objectif que vous vous êtes fixé exige une stratégie d'ensemble portant notamment sur les revenus, le logement, la garde d'enfants et la politique de l'emploi ainsi qu'une collaboration entre tous les niveaux de gouvernement et les organisations communautaires.

Le mémoire que nous vous avons soumis le 1^{er} mai 1990 contient sept recommandations indispensables à notre avis pour réaliser cet objectif.

La signature de la convention des Nations Unies sur les droits de l'enfant ne manquera pas de promouvoir la cause pour laquelle nous luttons. La convention reconnaît d'abord aux enfants le droit à la sécurité sociale et à un niveau de vie décent, ensuite à des soins médicaux convenables. l'éducation troisièmement et aux distractions. quatrièmement à la protection. La déclaration précise en outre que même si la tâche d'élever des enfants incombe en premier aux parents, l'État doit les aider dans l'accomplissement de cette tâche.

Mais la signature de cette déclaration n'est pas en elle-même une garantie de réforme sociale. Nous nous bornons actuellement à soulager la pauvreté. Les orientations ainsi que le texte législatif au sujet de la pauvreté tant au niveau fédéral que provincial sont contradictoires et devraient donc être revus.

La pauvreté dans l'enfance est un problème national de toute première importance et doit faire l'objet d'une série de mesures visant éventuellement à éliminer cette pauvreté.

Nous devons investir dans nos enfants car ils constituent notre principale richesse. C'est eux en effet qui seront les travailleurs et les parents des générations suivantes. Nous devons confirmer notre foi dans les enfants et dans la famille et nous devons lutter pour l'élimination de la pauvreté qui a des effets désastreux pour les enfants.

Permettez-moi maintenant de vous dire quelques mots au sujet de la *Children's Aid Society of Metropolitan Toronto*. Nous sommes la plus importante société d'aide à l'enfance de l'Amérique du Nord. Nous avons 28 membres du conseil d'administration qui travaillent à titre bénévole, 650 employés travaillant à plein temps, 1,200 bénévoles et 440 familles nourricières. Nous célébrons justement cette année le 100° anniversaire de notre fondation.

During the last year we served 10,000 families in Metro Toronto; 18,000 children of whom 2,700 were in care. Most of the families we see are poor. They are among the most vulnerable in our society.

On a daily basis we see the devasting impact of poverty on children and families. We see malnurished children in a rich city; children admitted to care due to a lack of affordable housing; children and families depending on food banks for three meals a day; children being victimized as their family situation is overburdened and overstressed by a lack of resources; children denied opportunities for social, recreational and cultural development. These children have an unequal life chance. They and their families are victims of systemic neglect.

As we look at the state of the nation the following highlights, I think, are of interest. Children under the age of 18 make up 40% of social assistance recipients; twice as many low-income children experience poor school performance; the drop-out rate for poor children is two and a half times that of non-low-income children, and the incidence of emotional and behaviour disorders is in similar proportions.

Some 35% of all children attending inner-city schools go without breakfast, and many of these same children do without lunch. About 90,000 persons per month, 42% of whom are children, go around 180 food banks in Metro Toronto for their meals.

It has also been suggested that 80% of male prison inmates were child victims of abuse.

The link between poverty and child abuse must be recognized. Child abuse occurs disproportionately among the poor. While poverty in and of itself is not a causal factor, it is a catalyst since it exacerbates conflict within families. Poverty debilitates families by creating high and unreasonable stress; limits choices, supports and opportunities; stigmatizes children or families, and creates a sense of personal inadequacy.

Poverty provides a context within which childen are at greater risk. This is not to say that all poor people abuse or neglect their children. However, the poor are disproportionately represented on child welfare caseloads. Of the families served, 83% are living in poverty; another 11% of families served are economically vulnerable with incomes just above the poverty line.

In 1990 our caseload statistics showed that 59% of families are single parents, mostly female–led families; 51% of families are living on social assistance; 44% of families served are living in subsidized housing. Clearly poverty is the most significant problem for the families we serve. If we are to break the cycle of abuse we need to address the issue of poverty, and we need to prevent its incidence.

A common misconception is that welfare rates are maintained at the poverty line. In fact in Ontario the rates are approximately 29% below the poverty line. The number of children of families living with inadequate incomes is

[Traduction]

L'an dernier nous nous sommes occupés de 10,000 familles dans la région métropolitaine de Toronto, soit 18,000 enfants dont 2,700 ont dû être placés. La plupart de ces familles vivent dans la pauvreté et sont donc parmi les plus vulnérables de la société.

Nous pouvons constater chaque jour les ravages que la pauvreté provoque parmi les enfants et les familles. Des enfants souffrent de malnutrition dans un pays riche; des enfants doivent être placés faute de logements convenables; des familles et leurs enfants doivent se rendre à la soupe populaire pour manger; des enfants sont maltraités par leurs parents très souvent à cause des conditions de vie trop difficiles et enfin le développement social et culturel de ces enfants est trop souvent brisé. L'égalité des chances est un voeux pieux pour ces enfants qui sont les victimes ainsi que leurs familles des lacunes du système.

Voici quelques statistiques significatives: les jeunes de moins de 18 ans représentent 40 p. 100 des bénéficiaires de l'assistance sociale; les enfants déshérités ont deux fois plus de chance d'obtenir de mauvais résultats scolaires et le taux d'abandon des études chez ces enfants est deux fois et demi supérieur à la moyenne; la même chose est vraie en ce qui concerne les troubles du comportement et de l'affectivité.

Trente-cinq p. 100 environ des enfants qui fréquentent les écoles du centre de la ville ne prennent pas de petits déjeuners ni même souvent de déjeuners. Quatre-vingt-dix milles personnes par mois, dont 42 p. 100 d'enfants de la région métropolitaine de Toronto, se rendent à la soupe populaire pour leurs repas.

D'après certaines autorités, 80 p. 100 des détenus ont été maltraités pendant leur enfance.

Il existe un lien certain entre la pauvreté et les mauvais traitements qu'on fait subir aux enfants car c'est parmi les pauvres que l'incidence de mauvais traitements est la plus forte. Même si la pauvreté n'est pas en elle-même la cause directe de ces mauvais traitements, elle les suscite en exacerbant les conflits au sein des familles. La pauvreté sape la vie de famille à cause des tensions qu'elle provoque, elle limite les choix et les possibilités, elle est un motif de honte pour les enfants et pour leurs familles et suscite ainsi un sentiment d'inadaptation.

Pour les enfants la pauvreté est un facteur de risques, ce qui ne signifie pas bien entendu que tous les enfants pauvres sont maltraités ou négligés. Toutefois l'incidence des enfants pauvres devant être pris en charge par l'assistance sociale est très élevée. Quatre-vingt-trois p. 100 des familles dont nous nous occupons vivent dans la pauvreté alors que 11 p. 100 de ces familles vivent à peine au-dessus du seuil de la pauvreté.

Pour 1990, 59 p. 100 des familles dont nous nous sommes occupés étaient des familles monoparentales, la plupart du temps la mère avec ses enfants, 51 p. 100 des familles vivaient de l'assistance sociale, 44 p. 100 vivent dans des logements subventionnés. La pauvreté constitue donc, et de loin, le problème le plus important pour les familles dont nous nous occupons. Donc pour sortir de ce cercle vicieux, c'est à la pauvreté qu'il faut s'attaquer.

Les gens s'imaginent que l'assistance sociale permet aux bénéficiaires de vivre en deçà du seuil de la pauvreté, alors qu'en fait, en Ontario, cette assistance est de 29 p. 100 inférieure au seuil de la pauvreté. Le nombre d'enfants et de

devastating. During 1988 and 1989 approximately 60,000 persons were in receipt of social assistance. By December 1990 the number increased to 106,000, and projections for 1991 suggest 150,000 by year end.

• 1105

The majority of these children and families do not have subsidized housing. They spend from 40% to 70% of their income on shelter. They are required to pay market value or live in shelters or accommodation that promotes transience rather than stability.

High and increasing costs of shelter leave increasingly less money for food, clothing and other basic necessities to raise children.

Many families require child care as a method of parental relief as well as a support to them in seeking employment; however, over 5,000 persons are on waiting lists for subsidized child care in Toronto.

The lack of economic resources denies poor people this much-needed support. The average cost of private child care for a pre-schooler is \$5,000 per year and double that for an infant.

Working families are not immune to poverty. One half of all poor children live in families where the head of the family works full or part time; however, as 80% of the adult poverty population has limited schooling, they are employed most generally at minimum wage. This wage is too low to provide incomes above the poverty line and the employment situation further exacerbates this issue.

Mr. Bruce Rivers (Executive Director, Children's Aid Society of Metropolitan Toronto): To give you a sense of how poverty impacts on our clients, I thought it would be helpful to put a face to some of the statistics you have just heard.

I want to talk to you about two cases. Both are classic examples of neglect. Both came to our attention through those in the school system who observed on occasion bruising, malnutrition, and fairly serious acting out on the part of the children.

The first situation is one of three young children, ages eight, seven, and six, who were being raised by their single mother in a two-bedroom flat. After their mother pays the rent of \$715 a month from the family income of \$923, the three children and their mother have \$29 a week left. While the mother has managed to keep the children in her care, the risk is high.

The children are poorly clad. They have experienced many changes in school and housing, and they are showing signs of malnutrition. These children and their mother depend upon food banks and the CAS Emergency Fund to survive.

The outcome for these children is incredibly grim. They are stigmatized at school for their attire and for their lack of food at lunch. Their school performance is negatively impacted by their inability to concentrate due to poor nutrition and their frequent changes of school. Children and mother are socially isolated and at higher risk as a result.

[Translation]

familles ayant des revenus insuffisants est tout à fait scandaleux. En 1988 et 1989, environ 60,000 personnes ont touché l'assistance sociale. En décembre 1990, ce chiffre a atteint 106,000 et devrait atteindre 150,000 d'ici à la fin de 1991.

La plupart des ces familles n'ont pas de logements subventionnés et sont donc obligées de consacrer de 40 p. 100 à 70 p. 100 de leur revenu pour se loger. Elles sont obligées de payer des loyers normaux ou bien de vivre dans des locaux provisoires qui découragent la stabilité.

Le coût élevé du logement qui ne cesse d'augmenter fait qu'il reste moins d'argent pour nourrir et habiller les enfants.

Dans de nombreux cas les garderies d'enfants sont indispensables pour permettre aux parents de chercher un emploi ou plus simplement pour obtenir un moment de répit; or plus de 5,000 personnes sont sur des listes d'attente pour pouvoir placer leurs enfants dans des garderies subventionnées à Toronto.

La plupart des pauvres n'ont pas les moyens de placer leurs enfants en garderie. En effet, une garderie privée revient en moyenne à 5,000\$ par an par enfant et au double pour un bébé.

Le seul fait de travailler ne vous garantit pas contre la pauvreté. En effet plus de la moitié des enfants pauvres vivent dans des familles dont le chef travaille à plein temps ou à temps partiel. Cependant 80 p. 100 des adultes pauvres ont une éducation très limitée et sont donc payés au salaire minimum la plupart du temps, si bien qu'ils ont des revenus inférieurs au seuil de la pauvreté, situation qui est actuellement aggravée par le problème du chômage.

M. Bruce Rivers (directeur exécutif, Children's Aid Society of Metropolitan Toronto): Je voudrais maintenant, vous citer quelques cas qui vous permettront de vous faire une idée plus claire des effets dévastateurs de la pauvreté.

Il s'agit notamment de deux cas typiques qui ont été portés à notre connaissance par les autorités scolaires qui avaient remarqué que les enfants étaient mal nourris, qu'ils arrivaient de temps à autre avec des bleus et qu'ils avaient souvent des comportements anormaux.

Je vous parlerai tout d'abord de trois enfants âgés de 8, 7 et 6 ans vivant avec leur mère célibataire dans un appartement de deux chambres à coucher. Sur un revenu de 923\$ par mois, la mère doit payer 715\$ par mois pour l'appartement ce qui laisse à la famille 29\$ par semaine pour vivre. Jusqu'à présent la mère a réussi à s'occuper de ses enfants tant bien que mal.

Les enfants sont mal habillés, ils ont souvent changé de logement et d'école et ils présentent des symptômes de malnutrition. Ils font souvent appel aux banques de vivres et se débrouillent en partie grâce à l'aide que nous leur donnons.

La situation pour ces enfants est vraiment déplorable. À l'école on se moque d'eux à cause de la façon dont ils sont habillés ainsi que du fait qu'ils n'apportent pratiquement rien pour déjeuner. Leur travail scolaire se ressent du fait qu'ils ne parviennent pas à se concentrer en partie à cause de leur malnutrition et en partie parce qu'ils ont si souvent changé d'école. Les enfants ainsi que leur mère sont tout à fait isolés ce qui aggrave encore leur situation.

The children in this situation will likely be admitted to our care without additional financial and social supports. Separation from their mother will be devastating for them.

The second case is one of an eight-year-old girl who lives with her single-parent mom and various extended family members who come and go. Her mother receives \$1,000 a month from Family Benefits and pays \$900 of that for the main floor of a house. The remaining \$100 per month has to pay for all of the household bills, groceries, school supplies and the like. The mother's boyfriend helps with some of the groceries.

This mother has been on a waiting list for subsidized housing for several years now. She has grade 8 education and few job skills. She is unable to get a job that would pay her more than she currently receives on social assistance; plus, she would lose her benefits such as the drug card and the dental card.

The girl, by the way, was sexually abused by a male babysitter two years ago. The mother has moved four times in the past two years due to problems in paying her rent.

The consequences in this situation have been profound. The child has experienced unstable family life related to the number of moves, chaos, and extended family in and out. The mother cannot afford adequate resources for parental relief. An inappropriate parent relief arrangement resulted in her sexual abuse.

The child's experience at school was disjointed due to the number of moves, and she is currently failing.

The mother has little motivation to work because it would be economically unsound to do so.

These case scenarios are not atypical. All too often these represent the living circumstances of many of our clients and many more who do not come to our attention. All are under considerable stress and in financial hardship. They no doubt feel inadequate as providers for their children. Their choices are seriously restricted. The choices they are often forced to make puts them and their children at further risk. All too frequently our clients have to choose between paying rent, feeding or clothing their children, buying something special, or providing for recreation or school needs.

• 1110

The affect on these parents of not managing to meet their children's most basic needs is detrimental to their sense of worth and dignity and their sense of adequacy and competence as parents. Some choose to find quick fixes for easy money through prostitution, drug trafficking, or other means of equally serious concern. Others reluctantly begin the process of depending upon the systems to relieve their plight, with no hope of solution that is more lasting or permanent. The stress on these families is unbearable, the choices they have to make are impossible, and the risk for the children in the present and the future is most concerning.

I would like to share with you briefly some of the interventions that we are involved in to address this crisis. The Children's Aid Society has a foundation which raises funds in the corporate community for innovative programs to

[Traduction]

Si cette famille n'obtient pas une aide financière et sociale supplémentaire, les enfants devront fatalement être confiés à nos soins. Or le fait d'être séparé de leur mère sera une catastrophe pour eux.

Le deuxième cas est une fillette de 8 ans qui vit avec sa mère célibataire et d'autres membres de la famille plus ou moins présents. Le mère touche 1,000\$ par mois d'allocation et paie 900\$ par mois pour un rez-de-chaussée. Avec les 100\$ qui lui restent, elle doit payer la nourriture, les factures, les fournitures scolaires etc. L'ami de la mère paie une partie de la nourriture.

Cela fait plusieurs années que cette femme attend un logement subventionné. Elle n'a été à l'école que pendant huit années et n'a aucune formation professionnelle. Elle ne peut donc pas gagner un salaire supérieur à l'assistance sociale et d'ailleurs si elle travaillait, elle perdrait la gratuité des soins dentaires et des médicaments.

Par ailleurs la fillette a subi des sévices sexuels il y a deux ans de la part d'un homme qui était venu la garder. Au cours des deux dernières années, la famille a déménagé quatre fois parce que la femme ne parvenait pas à payer son loyer.

Cette fillette a donc toujours connu une vie de famille instable et de nombreux déménagements. C'est justement parce que la mère n'avait pas de quoi payer une garderie convenable pour avoir elle-même quelques moments de paix que cette fillette a subi des sévices sexuels de la part d'un homme qui était censé la garder.

Le travail scolaire de l'enfant se ressent de ces nombreux déménagements.

La mère n'est guère encouragée à travailler, bien au contraire elle y perdrait dans la conjoncture actuelle.

Ce sont là des cas tout à fait typiques. La plupart des personnes auxquelles nous venons en aide vivent dans des conditions analogues. Toutes ces familles ont de gros problèmes sociaux-économiques. Les parents ont le sentiment de mal s'occuper de leurs enfants. Ils ont peu de choix et ces choix aggravent souvent les risques pour leurs enfants. Les parents sont souvent obligés de choisir entre le loyer, la nourriture ou les habits des enfants, l'achat d'un petit cadeau ou des distractions ou des fournitures scolaires.

Le fait de ne pas pouvoir pourvoir aux besoins de leurs enfants porte atteinte à leur sentiment de dignité. Certaines de ces personnes se débrouillent en se prostituant, en faisant du trafic de drogue ou en ayant recours à d'autres moyens illicites. D'autres s'en remettent à l'assistance sociale sans espoir de s'en sortir. Ces familles vivent donc dans des conditions extrêment pénibles confrontées à des choix impossibles et l'avenir de ces enfants est extrêmement préoccupant.

Je voudrais maintenant vous expliquer ce que nous faisons pour essayer de venir en aide à ces gens. La Children's Aid Society recueille de l'argent parmi les entreprises pour financer des mesures susceptibles de lutter

Poverty

[Text]

prevent the neglect and abuse of children. These programs are often not eligible for funding from government sources as prevention dollars are scarce and the political will to underwrite this effort is quite lacking. In 1990, for example, we spent well over a million dollars of these corporate—donated funds towards breaking the cycle of poverty and child abuse. We have learned that the earlier we intervene, the more positive the prognosis for positive outcomes.

In 1990 our agency provided financial assistance to families and their children in the community to the amount of \$261,000. These funds were primarily provided for first and last month's rent, food, emergency assistance, parental relief, and the like. These funds are always under scrutiny and in danger of being reduced or eliminated. With the economic situation worsening, we can predict that increased demands in this area will occur. Not surprisingly, we find that if we are not able to meet the very basic needs of food, shelter, and clothing, we are unable to address the higher order of parent-child interaction, the need for increased ability in child management.

Last year we provided service to 2,700 children in care. Of this group, approximately 40% were in foster care and about 25% were placed in what we refer to as paid outside institutions. Last year more than 70 children were admitted to our care because of a lack of housing. With no roof over their heads, they were deemed to be in need of protection of the state. The cost of providing substitute care for one year for one child in foster care is approximately \$10,000. The cost of providing substitute care for one year for one child in an institutional setting is approximately \$34,000. These rates do not cover the extras such as clothing, nor do they take into consideration the worker time that is spent in dealing with the family and the child. One cannot help but wonder why, as a society, we are investing so much in substitute care when the solution quite often rests in addressing the family's poverty.

As you can see, we are paying. The question is whether we pay now or we pay later.

Mr. Stringer: We believe child poverty is a national problem that requires national solutions. We believe that policy-makers should re-establish the importance of the child in funding priorities and reaffirm the value of child rearing by enabling parents to provide for their children. We need to move away from systems that provide relief or a safety net for those in need, to close the gap between supports that are needed and those that are provided, and move towards social reforms that address early identification, intervention, and prevention of poverty, family dysfunction, and child abuse.

To summarize the recommendations provided in our brief, we believe it is essential to remove the cap on the Canada Asssistance Plan, Bill C-69, so provinces can implement social assistance reforms. We believe a single, child-based income benefit should be implemented, as recommended by SARC. We believe it is necessary to develop accessible and quality child care and housing and we believe it is necessary to ensure adequate family support, including prenatal care, health and dental care, education, leisure, recreational and cultural activities.

[Translation]

contre les mauvais traitements subis par les enfants ainsi que pour s'occuper des enfants laissés à l'abandon. La plupart de ces mesures ne bénéficient pas d'une aide de l'État. Ainsi en 1990, nous avons dépensé plus d'un million de dollars offert par les entreprises pour essayer de rompre le cercle infernal de la pauvreté et des mauvais traitements subis par les enfants. Nous savons que l'avenir des enfants dépend dans une large mesure d'une intervention précoce.

En 1990, nous avons déboursé 261,000\$ au titre d'aide aux familles et à leurs enfants. Cet argent a servi essentiellement à payer le loyer, la nourriture, l'aide d'urgence pour soulager les parents etc. Mais nous risquons à tout moment de voir ces fonds diminuer ou de les perdre entièrement. Le nombre de personnes auxquelles nous devons venir en aide va fatalement augmenter en raison de l'aggravation de la conjoncture. Tant que la nourriture, le logement et l'habillement ne sont pas assurés, il est inutile d'essayer d'améliorer les rapports entre les parents et leurs enfants.

L'an dernier nous nous sommes occupés de 2,700 enfants dont 40 p. 100 environ ont été placés en foyer nourricier et 25 p. 100 en institution payante. L'an dernier nous avons dû nous occuper de 70 enfants qui n'avaient pas où se loger et qui devaient donc à ce titre être pris en charge par l'État. Le placement d'un enfant en foyer nourricier revient à environ 10,000\$ par an. Et à 34,000\$ par an dans une institution. Ces montants ne comprennent pas l'habillement ni le salaire versé aux travailleurs sociaux s'occupant des familles des enfants. La questions se pose de savoir pourquoi nous acceptons de dépenser tellement d'argent pour des solutions de rechange alors que bien souvent il suffirait de sortir ces familles de la pauvreté.

Donc, tôt ou tard il faudra payer.

M. Stringer: La pauvreté des enfants est un problème national et c'est à l'échelon national qu'il faut rechercher la solution. La société doit accorder plus d'importance aux enfants, ce qui implique des moyens financiers et il faut faire en sorte que les parents puissent élever leurs enfants. Plutôt que de chercher à soulager les pauvres, il faudrait introduire une série de réformes sociales permettant éventuellement d'empêcher la pauvreté, laquelle entraîne l'éclatement des familles et le mauvais traitement des enfants.

Il faut donc absolument à notre avis supprimer le plafonnement du Régime d'assistance publique du Canada, prévu au projet de loi C-69 pour permettre aux provinces de mettre en oeuvre une réforme de l'assistance sociale. Il faudrait notamment introduire une allocation de revenu calculée en fonction du nombre d'enfants ainsi que cela a été recommandé par le CEAS. Des garderies d'enfants et des logements convenables à un prix abordable devraient être à la portée de tous, de même que les soins prénatal, les soins médicaux et les soins dentaires, l'éducation, les loisirs et les activités culturelles.

• 1115

Money spent on economic and non-economic supports for children is preventative and a critical investment in Canadian society. If we do not invest in children and provide support to parents to do the job of raising their children, we will pay both economically and socially. We will pay in terms of human suffering, violence and tragedy. We will pay in terms of diminished economic ability and productiveness. We will pay for an inadequate but expensive system of poverty relief and crisis-oriented programs and services. We will pay for programs whose impacts are constrained by the insidious and undermining nature of poverty.

We believe we are at an important junction in Canada and are choosing, or should at least have the choice to choose, between two visions for children. Ours is a vision for children that is protective, values them, supports their families and promotes their optimal development and well-being. The second is a vision that ignores the needs of children and denies financial support to families. The latter constitutes national neglect. Our vision necessitates a strong political commitment to the deployment of resources to families and to children.

Thank you and of course we will be happy to answer questions.

Mr. Harb: First, I would like to congratulate you on the fascinating and very impressive presentation you have made. It must be very frustrating for your agency, as well as for all of the agencies that deal with children and children's services, that at the provincial level we have now three different ministries-Community and Social Services, Education, and Housing, and all the problems you have indicated seem to fall within the jurisdiction of this ministry, that ministry or the third ministry.

To add to this complex scenario, there are agencies in the community, such as the Children's Aid Society, day care, social welfare agencies, school board agencies, and the list goes on and on and on and on. Have you, for instance, thought about approaching the provincial government to see some sort of a clearing house so agencies like yours, rather than spending most of its time running around from one ministry to the next in order to bring to their attention a given problem, can go to that clearing house whose responsibility it is to contact the different ministries to deal with the problems?

I was very interested in your statement about housing and the fact that 40% to 70% of household income is spent on housing. I think that is a major problem, especially in Ontario, where the private sector, unfortunately, over the past few years has been building those giant homes, which created the inflationary situation in Ontario and caused a problem in Ontario that forced the economy in the whole country into a dead-end situation. If the provincial government were to put all its energy into providing an incentive to the private sector to build much smaller homes at much cheaper prices do you not think that might help to solve some of the problems? Many people who, for whatever [Traduction]

L'argent ainsi dépensé pour nos enfants est un investissement capital pour l'avenir du pays. Si nous refusons d'aider les enfants et leurs parents nous en souffrirons aux plans économique et social, en souffrances humaines, en violence et en tragédies. Notre économie et notre productivité s'en ressentiront. L'actuel système de soulagement de la pauvreté qui intervient essentiellement en cas de crise est notoirement insuffisant. La pauvreté, en effet, sape et mine nos meilleures intentions.

Nous nous trouvons actuellement à la croisée des chemins et nous devons choisir entre deux visions de l'enfance. Nous estimons que les enfants doivent être protégés ainsi que leur famille afin d'assurer leur plein épanouissement et leur bien-être. On peut bien entendu ne pas prendre en compte le besoin des enfants et refuser de venir en aide aux familles mais ce serait une démission nationale. Le pays doit s'engager fermement à venir en aide aux enfants et à leur famille.

Nous nous ferons maintenant un plaisir de répondre à vos questions.

M. Harb: Je tiens tout d'abord à vous remercier de votre excellent exposé. Cela doit être une source de frustration pour toutes les organisations qui s'occupent d'aide à l'enfance que d'être obligées de passer par trois ministères en Ontario, à savoir les Services communautaires sociaux, le ministère de l'Éducation et le ministère du Logement, lesquels sont tous trois compétents pour les questions qui vous préoccupent.

Outre ces trois ministères, il existe toute une série d'institutions communautaires intéressées dans cette question. Avez-vous envisagé la possibilité de demander au gouvernement provincial de créer une instance unique, de façon à ce que vous ne soyez pas obligées de consacrer le plus clair de votre temps à courir d'un ministère à l'autre? Il incomberait à ce nouvel organisme de contacter les différents ministères pour résoudre ces problèmes.

Vous venez de nous expliquer que, dans les familles pauvres, 40 à 70 p. 100 du revenu est consacré au logement. C'est un problème très grave en Ontario tout particulièrement, où depuis quelques années le secteur privé a construit des maisons énormes, provoquant ainsi une spirale inflationniste, laquelle a provoqué la récession à laquelle nous sommes maintenant confrontés. Ne pensezvous pas que le problème serait peut-être en partie résolu si les autorités provinciales pouvaient encourager le secteur privé à construire des maisons modestes à des prix raisonnables? En effet de nombreuses personnes qui n'ont pas de quoi acheter leur logement continuent à louer. Or si

reason, would love to move out and buy a home cannot afford it. As a result they are occupying an apartment or home that is rented at a much cheaper rate. If they were to empty those apartments or those homes, low-income tenants or tenants with moderate income might be in a position to move in and rent. I would like to get your comment on that.

Mr. Rivers: Backing up to the first part which referred to inter-ministerial co-operation, certainly we have been very strongly advocating at a provincial level for integration, particularly with the Ministry of Education, the Ministry of Community and Social Services as well as Recreation. A recent study that has just been released called "Children First", and I believe you may have heard about it yesterday, recommends a ministry of the child that would do precisely what you have spoken to. It would be wonderful. You are quite right; we spend an amazing amount of time going from here and there and arguing and negotiating for the rights of the child provincially.

• 1120

With regard to the housing stock, again we agree. Most recently at our board level we endorsed a policy that would see the development of housing above store-fronts, particularly along the Danforth and places like that, which would extend the density and provide low-income housing for those who presently cannot access it.

Mr. Harb: I know in Toronto you have a large immigrant population, and there are different classes of immigrants who come to Canada. One of the groups is the family-sponsored or relative-sponsored immigrant. This particular group is not eligible for day care assistance, basically because it is the responsibility of the sponsor of the family to support them financially for five years while they are in Canada.

Have you done any studies to look at the children of that particular category? In my view, they do not receive the same care as other children of other immigrant families who come on their own to Canada. If you take one family who immigrated independently to Canada and they go to the day care system, they can hook up to the system if their income is not sufficient to pay for it. Another family that has been sponsored by an individual cannot hook up to the same system. As a result, they have to make many more sacrifices in order to stay with their child. They might not have enough money in order to support them as a result of that. Have you seen any deficiencies?

Mr. Rivers: Absolutely. Just to give you a sense of who we serve, close to 40% of our clients are new to Canada, and that number is rising with a fair degree of speed year to year. One of the case examples that I might have provided you with but I decided to keep it focused was one of a new immigrant who is living in a very abusive situation because she in fact does not have landed status. She has a three-year-old child who has been physically abused by the boyfriend and in fact witnesses the violence within that relationship on a frequent basis. The child witnesses his mother being beaten. We know from a clinical point of view that this will have a devastating effect on that child's future. No doubt he will grow up to mimic that very behaviour he is now witnessing. There has been research done over the years to demonstrate that this in fact does occur with a great deal of frequency.

[Translation]

ces logements locatifs devenaient disponibles, ils pourraient être mis à la disposition de personnes à revenu faible ou modeste. Qu'en pensez-vous?

M. Rivers: Pour ce qui est de la première partie de votre question, nous avons effectivement préconisé l'intégration du ministère de l'Éducation, du ministère des Services communautaires sociaux et des Loisirs. On préconise, dans une étude intitulée *Les enfants avant tout* publiée hier, la création d'un ministère de l'Enfance, ce qui serait formidable. En effet, nous perdons énormément de temps à courir d'un ministère à l'autre en essayant de venir en aide aux enfants.

Je suis par ailleurs d'accord avec ce que vous venez de dire au sujet du logement. Notre conseil d'aministration s'est prononcé tout récemment en faveur de la construction de logements au-dessus des magasins dans des rues comme Danforth, par exemple, ce qui accroîtrait la densité et mettrait des logements à la disposition des personnes à faible revenu.

M. Harb: Les nombreux immigrants arrivant à Toronto relèvent de différentes catégories, y compris les immigrants parrainés par leurs familles. Ces immigrants n'ont pas droit à une subvention pour la garde d'enfants, les personnes qui se sont portées garantes s'étant engagées à subvenir à leurs besoins pendant cinq ans.

Je me demande si vous vous êtes penchés sur le sort des enfants de cette catégorie? Il me semble que ces enfants ne sont pas aussi bien soignés que ceux des immigrants indépendants. En effet, les immigrants indépendants ont droit à une aide pour placer leurs enfants en garderie si leurs revenus sont insuffisants, ce qui n'est pas le cas des familles qui ont été parrainées. Leur situation est donc plus précaire et je voudrais savoir ce que vous en pensez.

M. Rivers: Vous avez tout à fait raison. Près de 40 p. 100 des personnes auxquelles nous venons en aide sont des immigrants de fraîche date et cette proportion ne fait qu'augmenter. Ainsi, nous avons eu le cas d'une femme nouvellement immigrée mais qui n'est pas encore considérée comme immigrante reçue, dont la situation est donc très précaire. Cette femme a un enfant de trois ans qui a été maltraité par son ami qui a d'ailleurs battu la mère en présence de l'enfant. Il est certain que l'avenir de cet enfant est ainsi gravement compromis. Il risque en effet, arrivé à l'âge adulte, de se comporter de la même façon. En effet, la recherche dans ce domaine montre que les enfants qui ont été maltraités maltraitent à leur tour leurs propres enfants.

We also find that a number of new immigrants to Toronto are quite fearful of the authorities, and as child welfare we are perceived as part of that authority. Therefore, a tremendous number of new immigrants have gone underground and are working during the day and leaving their children unattended because they are so dreadfully isolated in their community. One of the programs I mentioned to you that has been funded through our foundation is a program that will knock on doors and reach out to these women in a very non-threatening way, with people of their own race and colour, who bring them into drop-in centres in the morning and provide relief for them and some support. It has been quite successful, and we have introduced it in parts of North York.

Mr. Axworthy: Thanks for your presentation. I wonder if I could ask you something that perhaps spans your private life as well as your community life, especially in Mr. Stringer's responsibilities. I think it could be answered in the context merely of your role with the Chidren's Aid Society. That is with regard to the responsibility of the private sector. You talked about the need to be more preventive, and I think we are all aware of the importance of trying to stop poverty from arising rather than putting the fire out afterwards. In the context of the desire for preventive measures, I wonder if you could make some comments about the responsibility of the private sector. I would not call them your colleagues, but the people in, for example, the Business Council on National Issues are constantly making comments about reductions in social services, and your presentation makes it clear that you would not share that view. So if you could make some comments about that and, perhaps in one particular case, make some comments about proposals to raise the minimum wage to \$7 or \$8, which is the range of suggestions we have heard.

• 1125

Mr. Stringer: I think there are two comments I would make. I think if you go back to SARC, it is quite interesting because the amount of support the business community gave to SARC was very noticeable. I have no brief to speak for the business community—I speak for myself and for the board—but when you see people such as Mr. Conrad Black speaking in favour of SARC, I think it is enough for a lot of people to sit up and pay attention.

I think the analogy we use is like a stream running downhill with a lot of kids in it and we are diving in and pulling them out, but the damage has been done. From a social point of view, from an economic point of view, would it not be so much better to spend that money up front to stop the kids from falling into the stream in the first place? I think that is a lot of the thinking of a number of people in the business community.

The minimum wage thing is obviously far more complex, because there have been a number of suggestions that either we can downsize or move into a very high minimum wage. There are people far more qualified to talk about that than I am.

[Traduction]

Par ailleurs, de nombreux immigrants se méfient des autorités et ils nous considèrent comme faisant partie de ces autorités. Bon nombre de ces immigrants occupent des emplois clandestins pendant toute la journée et, pendant ce temps, personne ne s'occupe de leurs enfants. C'est la raison pour laquelle nous avons mis sur pied un programme qui permet à des personnes de leur propre race de frapper à leur porte pour leur venir en aide, sans qu'ils se sentent menacés de cette façon, ces immigrants sont encouragés à venir dans nos centres où ils peuvent obtenir de l'aide. Ce programme a été introduit notamment à North York et a été couronné de succès.

M. Axworthy: Je voudrais, si vous le permettez, vous poser quelques questions d'ordre plus personnel, compte tenu du poste que vous occupez à la Children's Aid Society. Il s'agit notamment des responsabilités du secteur privé. Vous avez dit vous-même qu'il vaut mieux prévenir que guérir et qu'il vaut donc mieux empêcher la pauvreté plutôt que d'essayer de remédier à ses effets funestres. C'est dans ce contexte que j'aimerais que vous nous expliquiez quelles sont à votre sens les responsabilités du secteur privé. Je ne dirais pas que ce sont vos collègues, mais les membres du Conseil canadien des chefs d'entreprises, par exemple, parlent constamment d'une réduction des services sociaux, un point de vue que, de toute évidence, vous ne partagez pas. Néanmoins, pourriez-vous nous parler de la question et, plus particulièrement, des propositions visant à faire passer le salaire nimimum à 7\$ ou 8\$.

M. Stringer: J'aurais deux choses à dire. Pour en revenir au comité d'examen de l'aide sociale, c'est une initiative que le milieu des affaires à beaucoup appuyée. Je ne suis pas là pour parler au nom du secteur des affaires, mais quand on voit des gens comme M. Conrad Black soutenir le comité d'examen de l'aide sociale, il y a lieu de s'intéresser de plus près à la question.

Selon l'analogie que nous l'utilisons, c'est comme si vous aviez un fleuve emportant avec lui un tas d'enfants et que nous plongions pour aller les repêcher. Le mal est déjà fait et ne vaudrait-il pas mieux, du point de vue social et économique, dépenser cet argent pour empêcher que les enfants ne tombent à l'eau? C'est ce que pense beaucoup de gens dans le milieu des affaires.

La question du salaire minimum est évidemment beaucoup plus complexe, étant donné que certains suggèrent de le réduire et d'autres de le porter à un niveau beaucoup plus élevé. Il y a des gens beaucoup plus qualifiés que moi pour en parler.

But I think some of the recommendations in SARC in terms of the single child benefit. . . to give more of a social floor rather than just a safety net is perhaps a better way to go because again, the economic downsize from a high minimum wage is something I think we have to acknowledge.

Mr. Axworthy: Could you say a little bit more about what you see is the responsibility of the private sector in terms of ensuring that kids do not drop into the stream you talked about in the context of how we might prevent poverty and the responsibility involved.

Mr. Stringer: I think the private sector and other members of the community as a whole have responsibilities to support where it can. If you look at the Children's Aid Society Foundation, which is in alliance with us, you can see the level of fund-raising that has gone through that. In fact, over the last few years we have been looking at somewhere between \$500,000 and \$1 million going to preventive programs, most largely come from the corporate sector.

Those are programs that typically government will not fund. What we have tried to do is build those programs so that eventually they will come into our core funding but they have really been the leading edge, if you will, of prevention programs. So I think, yes, the private sector has a duty to support this sort of thing and there is evidence that it is doing so.

I think you can also see other efforts in the community, like the number of food banks around metro Toronto. I think this is a good sign of a concerned community but on the other hand, it is very hit or miss. It seems to me that what we are looking for is leadership from government to point in the right direction and to ensure there is co-ordination from the federal, provincial and municipal governments to make sure there is consistency across the system.

Mr. Rivers: In coming to you today, one of the things we hope we can impress upon you is the need for federal national leadership around the whole concept of prevention. Currently, as Chris says, it is hit and miss. It varies by province, by city and by town, and if some standard of prevention were spoken to, then it would provide us with a framework within which we could function.

Currently it is at the whim of the corporate community. They tend to fund for a year or two years and then it is a matter of negotiating for ongoing funding.

Mr. Axworthy: Perhaps I could ask you a specific question to get a little more to the issue I am trying to raise. For instance, with regard to housing, we have heard comments about the choices that the construction industry makes with regard to what housing it builds. Presumably, it will do that on the basis of where it can make the most money.

If you just take that industry as one example, surely that industry has to bear some responsibility as a totality for the lack of supply of reasonably priced housing stock. We cannot all just stand back and say that we are making all these decisions in our own worlds, in our own areas of activity and not bearing the responsibility for them.

[Translation]

Cependant, il serait bon de tenir compte de certaines des recommandations du comité d'examen de l'aide sociale concernant l'allocation pour enfants. . .de façon à créer un seuil plutôt qu'un filet de sécurité, étant donné qu'il faut tenir compte des conséquences économiques d'un salaire minimum élevé.

M. Axworthy: Pourriez-vous nous parler des responsabilités que le secteur privé doit assumer pour éviter que les enfants ne tombent à l'eau et pour prévenir la pauvreté?

M. Stringer: Le secteur privé et l'ensemble de la société ont également des responsabilités à assumer. Si vous prenez la fondation de l'aide à l'enfance, qui collabore avec nous, vous verrez l'importance des fonds recueillis dans le secteur privé. Ces dernières années, nous avons pu consacrer à des programmes de prévention entre 500,000\$ et 1 million de dollars qui provenaient en grande partie du milieu des affaires.

Ce sont des programmes qu'en général le gouvernement ne finance pas. Nous avons essayé de les élargir afin qu'ils finissent par être subventionnés, mais en fait, il s'agit des meilleurs programmes de prévention que nous ayons. Le secteur privé a donc le devoir d'appuyer ce genre d'initiative et c'est ce qu'il fait.

Le grand nombre de banques d'aliments de Toronto témoignent également des efforts déployés par la collectivité. C'est un bon signe, mais ces initiatives manquent de coordination. Il faudrait que le gouvernement fasse preuve de leadership pour diriger les efforts dans la bonne voie et assurer une coordination au niveau fédéral, provincial et municipal.

M. Rivers: Si nous sommes venus vous voir aujourd'hui c'est notamment dans l'espoir de vous faire comprendre la nécessité d'un leadership national sur le plan de la prévention. Comme Chris l'a dit, il n'y a pas de coordination à l'heure actuelle. Les initiatives varient d'une province ou d'une ville à l'autre et, si nous avions des normes, nous disposerions d'un cadre de travail plus précis.

À l'heure actuelle, tout dépend du bon vouloir du milieu des affaires. Il a tendance à financer un programme pendant un an ou deux, après quoi nous devons négocier avec lui pour qu'il maintienne son financement.

M. Axworthy: Peut-être pourrais-je vous poser une question plus précise. En ce qui concerne le logement, par exemple, on s'est plaint de ce que le secteur du bâtiment choisissait de construire certains types de logement. Il procéde probablement à ce choix de façon à gagner le plus d'argent possible.

Pour prendre l'exemple de ce secteur, il est certainement responsable, dans une certaine mesure du manque de logement à un prix raisonnable. Nous ne pouvons pas nous contenter de dire que c'est à chacun de prendre ce genre de décision dans son propre domaine d'activité, sans avoir à en assumer la responsabilité.

So what I am really asking you is in terms of prevention, one step back from what you have been talking about, what role you might see the private sector taking there. There are responses to things like unemployment insurance, plant closure legislation and so on, programs which might help keep people out of poverty for a period of time, and which you frequently hear criticisms of from the private sector.

• 1130

I suppose I am asking whether or not you have any views about a more pervasive role for the private sector in terms of stopping poverty? I will ask it another way. Our economy clearly does not place a great priority on ensuring full employment or a lack of poverty. It could if it wanted to but it would take a partnership, as you suggested, between government and the private sector.

Mr. Stringer: I have no brief to speak on the private sector as a whole or for the construction industry. What I can speak to are my own personal views and the views of the board of the Children's Aid Society. Again, I talk about fund raising in the private sector and with our foundation. One of the things we have done is to establish and fund a housing advocate to deal with specific cases and general policies, in terms of how we can get better housing and find better local housing opportunities for our clients. Bruce talked about the situation in terms of apartments above shops on Danforth. We also looked at other situations in terms of municipal regulation and building regulation where you are given our input.

Mr. Rivers: Another illustration is the development of housing co-ops throughout Metro Toronto. That was at the initiation of our agency and our community workers. I think these are fine solutions for people taking hold of their own situations. Another example of a partnership with the corporate community is an innovative program that we initiated in North York with Canada Dry called "Operation Pride". They are employing the graduates of our system and giving them the opportunity to get a head start on the job market. We are presently negotiating the same kind of program with IBM.

The Chair: Thank you for your presentation. I thought it was excellent. There is a lot of graphic information that will be useful in our report.

One thing that concerns me is the of distribution of responsibility in our society. I think the Canada Assistance Plan has been a failure. When you look across the country you see a tremendous difference in levels of service. Even within Ontario there are very different levels of service in different areas. Even within Metropolitan Toronto the interest taken by local municipalities and their receptiveness. . . In North York low-income families can get their recreation and dental care free from the municipality.

I keep thinking that we have created a system that provides funding but does not give responsibility to anyone. I think the 20% municipal contribution has meant that very few Metro councillors were interested in children's aid issues. I think I was one of the very few. . I do not know how it is now that Metro councillors are directly elected.

[Traduction]

Par conséquent, pour en revenir à la prévention, je voudrais savoir quel rôle vous envisagez pour le secteur privé. Le secteur privé formule souvent des critiques au sujet de l'assurance-chômage, des lois régissant la fermeture des usines et de toutes sortes de programmes qui peuvent sortir les gens de la pauvreté pendant un certain temps.

En fait, je voudrais savoir si, à votre avis, le secteur privé de pourrait pas jouer un rôle plus important dans la lutte contre la pauvreté? Je vais reformuler ma question. Notre économie ne cherche pas vraiment à assurer le plein emploi ou l'absence de pauvreté. Elle pourrait le faire si elle le voulait, mais il faudrait pour cela une collaboration entre le gouvernement et le secteur privé, comme vous l'avez suggéré.

M. Stringer: Je ne suis pas qualifié pour parler au nom du secteur privé ou du secteur du bâtiment. Je peux seulement vous faire part de mon opinion personnelle et de celle du conseil d'adminitration de la Société d'aide à l'enfance. Pour ce qui est de la collecte de fonds auprès du secteur privé et par l'entremise de notre fondation, nous avons mis sur pied un programme d'action sociale en matière de logement qui se penche sur les cas particuliers et les moyens de trouver de meilleurs logements pour nos clients. Bruce a parlé des appartements situés au-dessus des magasins rue Danforth. Nous avons également examiné la réglementation municipale et le code du bâtiment, comme nous en avons parlé.

M. Rivers: Il y a aussi l'établissement de coopératives d'habitation dans la communauté urbaine de Toronto. Ce programme a vu le jour à l'initiative de notre organisme et de nos travailleurs communautaires. C'est une excellente solution qui permet aux gens de prendre leur situation en mains. Pour vous donner un autre exemple de partenariat avec le milieu des affaires, dans North York, nous avons mis sur pied, en collaboration avec Canada Dry, un programme novateur intitulé *Operation Pride*. Canada Dry emploie nos diplômés en leur offrant la possibilité de prendre un bon départ sur le marché du travail. Nous négocions actuellement avec IBM pour instaurer le même genre de programme.

La présidence: Merci de votre exposé que j'ai trouvé excellent. Il contient de nombreuses illustrations graphiques qui nous seront utiles pour notre rapport.

Le partage des responsabilités dans notre société m'intéresse particulièrement. Le Régime d'assistance publique du Canada a été un échec, selon moi. Le niveau des services varie énormément d'une région à l'autre du pays. Même en Ontario, il manque d'uniformité d'une région à l'autre. Dans la communauté urbaine de Toronto, les municipalités locales sont plus ou moins réceptives. . . À North York, les familles à faible revenu peuvent obtenir gratuitement de la municipalité leurs services de loisirs et leurs soins dentaires.

En fait, nous avons créé un système qui finance des services, mais sans confier à qui que ce soit la moindre responsabilité. Étant donné que la contribution des municipalités se limitait à 20 p. 100, très peu de conseillers municipaux de la communauté urbaine de Toronto se sont intéressés à l'aide à l'enfance. J'ai été l'un des rares. . . Je me demande comment il se fait que les conseillers de Toronto soient maintenant élus directement.

Mr. Rivers: It is much better.

The Chair: Good. I cannot recall any municipal or federal election I have ever run in where people wanted to talk about child poverty. I do not think I have ever heard it discussed in any great depth at any of the the provincial level meetings I have been to.

The Allaire commission istalking about giving it all to the Quebec government. They are talking very distinctly about the need to involve local communities and to have more empowerment at the local level. I would like your comments on the system we operating under and whether you see a need for a different kind of role at the federal level, as compared to the provincial and municipal levels.

• 1135

Mr. Stringer: First, to reinforce Bruce's comments, all four of our Metro councillors, I am happy to say, show up regularly to meetings despite their busy schedules. We are quite proud of them.

As I said earlier, I do not think we are suggesting the federal government can do this alone. We believe there is a role for the federal government in terms of leadership, and the child bureau as part of that is an encouraging sign. But where that goes we are not quite sure. There is tremendous room for partnership between the federal government, the provincial government, and the municipalities. When you look—as Bruce described earlier—at the situation within Ontario itself between the different ministries, which is all over the map, there seems to be room for, if not consolidation, more focus.

In terms of the Canada Assistance Plan, there probably could be a very long discussion about that. We talk about eliminating child poverty by the year 2000, then the CAP. We seem to be sending conflicting signals, because I do not think there is much doubt that those changes, if implemented, will severely delay the implementation of the SARC report. I think that is inevitable in Ontario

The Chair: Ontario is the only province really affected, because nobody else was spending more than 5%.

Mr. Stringer: That may be, but nevertheless if you believe that building the social platform, which is what the SARC report talked about, which, as I said earlier, received a lot of support in the business community, if that is a long-term solution but it is going to be inhibited, then that is not going to be good for the country as a whole.

We agree that there is a need for national consistency, so I take your point on that.

The other point you made is about poverty being on the political agenda. That point is well taken. It has not been high on the political agenda and we would like to see it a lot higher. If you went through the last election in Ontario, you will find that poverty got on the agenda a lot more because of some of the actions we took in terms of contact with the candidates and with Mr. Rae, who is now Premier. So certainly a great deal of action is going on to bring it higher on the agenda, and we hope this committee is part of that.

[Translation]

M. Rivers: C'est beaucoup mieux ainsi.

La présidence: Bien. Si je me souviens bien, personne ne voulait parler de la pauvreté chez les enfants au cours des élections municipales ou fédérales auxquelles je me suis présentée. Je ne pense pas qu'il y ait jamais eu de discussions approfondies sur ce sujet aux réunions provinciales auxquelles j'ai participé.

La commission Allaire parle de confier entièrement cette responsabilité au gouvernement du Québec. Elle a souligné la nécessité de faire participer les communautés locales et de leur confier davantage de pouvoirs. J'aimerais savoir ce que vous pensez du système actuel et si, à votre avis, le gouvernement fédéral doit jouer un rôle différent de celui des provinces et des municipalités.

M. Stringer: Tout d'abord, pour confirmer ce qu'a dit Bruce, nos quatre conseillers municipaux de la Communauté urbaine de Toronto assistent régulièrement aux réunions, malgré leur emploi du temps chargé. Nous sommes très fiers d'eux.

Comme je l'ai dit, le gouvernement fédéral ne doit pas assumer cette responsabilité à lui seul. Nous estimons qu'il doit faire preuve de leadership et le Bureau de l'enfance est un signe encourageant. Mais nous ne savons pas trop ce qu'il adviendra ensuite. Les possibilités de coopération entre le gouvernement fédéral, les provinces et les municipalités sont énormes. Si vous prenez, comme l'a dit Bruce, les rapports entre les divers ministères de l'Ontario, ceux-ci auraient besoin d'être regroupés ou du moins mieux focalisés.

En ce qui concerne le Régime d'assistance publique du Canada, nous pourrions en discuter très longuement. Nous parlons d'éliminer la pauvreté chez les enfants d'ici l'an 2000, mais voilà que le financement est plafonné. Nous envoyons des messages contradictoires étant donné que si ces changements sont apportés, ils vont sérieusement retarder la mise en oeuvre du rapport du Comité d'examen de l'aide sociale.

La présidence: L'Ontario est la seule province vraiment touchée étant donné qu'aucune autre ne dépensait plus de 5 p. 100.

M. Stringer: Peut-être, mais si vous estimez que la solution à long terme consiste à édifier une plate-forme sociale, comme le recommandait le rapport du Comité d'examen de l'aide sociale et le milieu des affaires, il n'est pas très bon pour le pays que cette solution ne puisse être appliquée.

Nous reconnaissons la nécessité d'établir une coordination à l'échelle nationale et je suis donc d'accord avec vous sur ce point.

Vous avez également mentionné que la pauvreté figurait parmi les priorités politiques. Malheureusement, elle ne figure pas en tête de liste de ces priorités. Si vous avez suivi les dernières élections en Ontario, vous avez certainement constaté que le problème de la pauvreté a été abordé davantage à la suite de nos contacts avec les candidats et M. Rae, qui est maintenant le premier ministre. On s'efforce donc de l'inscrire en tête de liste des priorités et nous espérons que votre comité y contribuera.

Also, some things are changing. We are concerned about what is going on in Toronto—the degree of immigration, the degree of drug use, the degree of poverty. It is true in other parts of Ontario and in other parts of the country, but it does seem to be becoming an increasing problem in Toronto. From that point of view, we may be at a turning-point.

• 1140

The Chair: Thank you very much.

Now our next witnesses. Welcome to the committee. Please introduce yourselves and deliver your presentation. Then we will have an interesting discussion.

Mr. Jack T. McCarthy (Executive Director, Dalhousie Health and Community Services Centre, (Ottawa)): Thank you. By way of introduction to our report, we are not going to go through the report line by line. You have had a chance, I am sure, to read it in depth. What we would like to do nonetheless is highlight some of the particular points in the report.

First, what is Dalhousie Health and Community Services? We are a community health centre, providing a whole range of health and social services in the centretown area of the City of Ottawa. We are about a 20-minute walk from the peace tower. We are very close to the intersection of Somerset and Booth Streets.

We wanted to address the committee because of the many people whom we see at our centre. This is a fundamental issue, the whole issue of child poverty. We see seniors at our centre; we see developmentally handicapped families; we see young mothers with young children; we see homeless people. We see a vast range of people who come to our centre—some 45 to 55 people a day just drop in to use our crisis program. We service a significant segment of the southeast Asian population who are now making Ottawa their home. But we also see very many children at our centre, and many of these children are poor, and that is what we are here to speak to.

We think, to put it quite simply, that child poverty is a national disgrace. That is why we were moved, out of that conviction, both at a board and staff level, to speak to our profound concern, our significant outrage at the fact that it is a national disgrace.

As the Social Planning Council of Ottawa—Carleton's report *The Other Side of Fat City* states, 41% of the children in our neighbourhood are poor. Many of those children we see and we see it in their faces. We see the sense of hopelessness and we see the sense of despair. We are not here to present a kind of sociological analysis into "poverty rates". We are here to put a picture on child poverty, but a 20-minute walk from Parliament Hill.

Ms Catherine Munroe (Board Member, Dalhousie Health and Community Centre, (Ottawa)): I wonder if you can appreciate that it is difficult to come here. It is difficult to talk about poverty. I am a poor person again. We want to hide our shame. It is difficult because I am now identifying myself personally and I have been other places where I have identified myself personally, at municipal and provincial levels. We are trying to get some kind of domino effect for

[Traduction]

D'autre part, certaines choses ont changé. Nous nous inquiétons de ce qui se passe à Toronto sur le plan de l'immigration, de la toxicomanie et de la pauvreté. Cette situation existe aussi dans d'autres régions de la province et du pays, mais elle pose un problème de plus en plus grave à Toronto. Nous sommes peut-être arrivés à un tournant.

La présidence: Merci beaucoup.

C'est le tour de nos témoins suivants. Vous êtes les bienvenues. Veuillez vous présenter et nous faire votre exposé. Nous aurons ensuite une discussion intéressante.

M. Jack T. McCarthy (directeur général, Centre des services de santé et d'action communautaire Dalhousie, (Ottawa)): Merci. Nous n'allons pas vous lire intégralement notre rapport. Vous avez certainement eu l'occasion de le parcourir. Nous voudrions néanmoins souligner certains points particuliers.

Premièrement, quelles sont les activités des services de santé et d'action communautaire Dalhousie? Nous sommes un centre de santé communautaire qui assure un vaste éventail de services de santé et de services sociaux dans le centre-ville d'Ottawa. Nos bureaux sont à une vingtaine de minutes de marche de la Tour de la paix. Ils sont situés à proximité du carrefour des rue Somerset et Booth.

Nous tenions à témoigner devant votre comité en raison de la nature de notre clientèle. La pauvreté chez l'enfant pose un problème fondamental. Des personnes âgées viennent nous voir au centre ainsi que les familles de handicapés mentaux, des jeunes mères qui ont de jeunes enfants et des sans-abri. De 45 à 55 personnes viennent nous voir chaque jour pour bénéficier de notre programme d'assistance. Nous desservons une bonne partie des immigrants en provenance du sud-est de l'Asie qui sont établis à Ottawa. Mais nous voyons également de nombreux enfants pauvres et c'est d'eux que nous voulons parler.

En deux mots, nous estimons que la pauvreté chez l'enfant est une véritable honte pour notre pays. Voilà pourquoi notre conseil d'administration et notre personnel a jugé bon de venir faire part de nos graves préoccupations et du sentiment de révolte que nous ressentons devant cette situation.

Comme le Conseil de planification sociale d'Ottawa-Carleton le fait valoir dans son rapport intitulé *The Other Side of Fat City*, 41 p. 100 des enfants de notre quartier sont pauvres. Nous en voyons un grand nombre et la pauvreté se lit sur leur visage. Nous voyons leur désespoir. Nous ne sommes pas ici pour vous présenter une analyse sociologique des taux de pauvreté, mais pour vous dépeindre la pauvreté chez les enfants, à 20 minutes de marche de la Colline parlementaire.

Mme Catherine Munroe (membre du conseil d'administration, Service de santé et d'action communautaire Dalhousie, (Ottawa)): Je me demande si vous comprenez vraiment à quel point il est difficile de venir ici parler de la pauvreté. Je me sens pauvre. Nous voulons cacher notre honte. J'ai de la difficulté parce que je m'identifie personnellement aux pauvres, au niveau municipal et provincial. Nous essayons d'obtenir des fonds pour établir un

funding going for a drop-in centre for women and children which I have been involved in. It has been my lifeline for the last two years. Here I am at the federal level, and it starts here. I have seen it eroded because of actions at the federal level in the last five years more than anywhere else.

I want to say that we are grateful in Ontario for the reforms of SARC, as far as they have gone. But we have seen most of them eaten up by inflation, by rent increases, and now by GST.

I was on welfare for short periods of time in the early 1970s. I have been a single parent; that is, I was a parent. My children are now going to be 21 and 23—2 boys—and I have 2 granddaughters, and they are all in Alberta.

My marriage broke up. I was in school. I had to change, because I wanted to get to work as fast as I could, from a university program to a community college program. I was funded during that period of time to raise my two boys. Then I made as much money on welfare as I made as a CR-2. It was enough for us to live in one of these Ontario housing ghettos that were a disaster then and I do not know how many times worse now. We had decent shelter.

• 1145

I was involved in day care, too, and my sons had day care and home care after one of them reached school age. I could feed them. We could go to grocery stores. I could go to Sears. I could go to other stores and buy clothes. I got help from my family with hand-me-downs, but that was a family tradition then too.

I cannot think of any of the single parents I know now doing any of that. It is not possible. For one thing, they have to make so many choices about where they are going to live and how often they have to move. It is so striking to me. If I had to do it now, I would give my children to the CAS for adoption, not for care, because that is a disaster too. I see these parents struggling.

I can see the faces of the kids. I do not want to give them names, but one is three years old now. I first knew her when she was a year and a half. The other one is five; she was three. The others are seven and nine, and they have a new baby sister. One of the caretakers of these two little girls I want to talk about, first of all, was herself a single parent. Her daughter is now 18 and she was raised on mother's allowance. This mother has nothing going for her. Personally, I would not let her look after a cat for a week. She is using these two kids of a working parent—a single parent herself—as her meal ticket now to keep going. There have been attempts to find better care for them. She needs it for survival too.

I am going to name places in Ottawa. They are not all that far from downtown. I have seen them when I have been to the Shepherds of Good Hope. At times we call it the Shepherds of No Hope. I have seen these kids down there

[Translation]

centre d'accueil pour les femmes et les enfants dont nous nous occupons. C'est l'espoir qui me fait vivre depuis deux ans. Je m'adresse maintenant aux politiciens fédéraux mais je dois dire que si la situation s'est dégradée depuis cinq ans, c'est surtout à cause des mesures prises au niveau fédéral.

En Ontario, nous sommes reconnaissants des réformes apportées dans le cadre du Comité d'examen de l'aide sociale. Néanmoins, la plupart ont été annulés par l'inflation, les hausses de loyer et maintenant, par la TPS.

J'ai été bénéficiaire de l'aide sociale pendant de brèves périodes, au début des années 70. J'étais mère célibataire. Mes deux fils ont maintenant 21 et 23 ans et j'ai deux petites-filles. Tous vivent en Alberta.

J'ai divorcé. Je faisais mes études. Comme je voulais travailler le plus rapidement possible, j'ai dû laisser tomber mes études universitaires pour des études collégiales. Pendant cette période, j'ai touché de l'argent pour élever mes fils. L'assistance sociale me rapportait alors autant d'argent que mon salaire de CR-2. C'était assez pour nous permettre de vivre dans un de ces ghettos de l'Ontario où les conditions de vie étaient déjà catastrophiques et où elles ont empiré énormément depuis. Au moins, nous avions un logement décent.

J'ai également gardé des enfants et mes fils se sont fait garder quand l'un d'eux a atteint l'âge scolaire. Je pouvais les nourrir. Nous pouvions aller à l'épicerie. Je pouvais aller chez Sears. Je pouvais aller acheter des vêtements dans d'autres magasins. Ma famille me repassait également de vieux vêtements, mais c'était une tradition familiale.

Aucune des mères célibataires que je connais ne peut encore le faire. Ce n'est plus possible. Pour commencer, il est difficile de trouver à se loger et il faut souvent déménager. Si je devais recommencer maintenant, je confierais mes enfants à la Société d'aide à l'enfance pour qu'ils soient adoptés, pas pour qu'elle s'en occupe, étant donné que c'est également catastrophique. Ces parents ont énormément de difficulté.

Leurs enfants font peine à voir. Sans citer de noms, il y a une petite fille de trois ans que j'ai connue lorsqu'elle avait un an et demi. L'autre a cinq ans; elle avait trois ans à l'époque. Les autres enfants sont âgés de 7 et 9 ans et ils viennent d'avoir une nouvelle petite soeur. L'une des personnes qui garde les deux petites filles dont je voudrais parler a été, elle-même, une mère célibataire. Sa fille est maintenant âgée de 18 ans, mais elle a été élevée avec les prestations d'aide sociale. Cette personne est loin d'être une bonne mère. Personnellement, je ne lui confierais même pas mon chat pendant une semaine. Elle se sert des deux enfants d'une mère qui travaille—une mère célibataire comme elle, pour assurer sa subsistance. La mère des petites a essayé de trouver quelqu'un de plus compétent. Mais cette personne a besoin de ce travail pour survivre.

Je peux vous citer certains services d'Ottawa qui ne sont pas bien loin du centre-ville. J'ai vu ces enfants lorsque je suis allé chez les Bergers de l'espoir. Nous les baptisons parfois les Bergers du désespoir. J'ai vu ces enfants qui

getting their lunch. They pick their clothes up at the same place I do, either the donations pile or at the Sally Anne or down at the Neighbourhood Services. They do not go to Sears. The biggest treat is when mom has a chance to go into Giant Tiger. You can identify poor neighbourhoods by the stores around them.

The older kids I know who have the new baby sister have never been in an IGA or any other supermarket. They have been to the local food bank, but they cannot go nearly as often now as they used to a year and a half ago. McDonald's is an incredible treat.

Last week these kids got the day off school because mom was just too worn out, and the caretaker was just too worn out because one of the kids was sick. They did not have proper clothes, so they got the day off. Actually, it has turned out to be most of the week. The caretaker has been crying and asking for help because she does not have any money. It is the second week of the month and it is a short month.

I have seen these kids change too. I want to talk about some of the words I have heard this one mother call her children. I do not think I have to tell you. You have probably heard them on the street too.

I want to talk about going to school. I have seen this with bright kids, who at seven have not learned to tie their shoe laces because mom cannot teach them, because moms come from the same background. It was tough for me, and maybe I was exceptional because I got out of it for a while. I worked for provincial governments, and I watched the downloading, the uploading, the sideloading, the back–stabbing and the buck passing, and it ends up on these kids. These parents have been victims of it too, and they do not have much to offer their kids.

She cannot even teach Mark how to tie his shoes. I was trying, but I did not get to see him that often. He goes to school and he wants to learn math, but mom cannot help him. He is not there often enough. Most of these single parents I know have a revolving number of predatory boyfriends. They need them. This kid wants to learn to do math, and sometimes he gets potato chips or sometimes nothing. He is not lucky enough to go to one of the schools that has a breakfast program.

• 1150

I watched the three-year-old. She was up to age and she was bright and she was curious. For the last six months I have not seen her smile. She does not want to talk. She is withdrawing more and more. She is not in care. Two of thes kids came from care. They were in care for four years, again a series of revolving caretakers. I do not know. It is getting very difficult to talk about it because I know these kids. I see them daily or weekly or monthly, and their parents.

[Traduction]

allaient là-bas chercher de quoi manger. Pour s'habiller, ils font comme moi, en comptant sur les vieux vêtements qu'on leur donne en allant chez Sally Anne ou chez Neighbourhood Services. Ils ne vont pas chez Sears. Lorsque leur mère a l'occasion d'aller chez Giant Tiger, c'est vraiment la fête. Les quartiers pauvres se reconnaissent aux magasins qui les entourent.

Les enfants un peu plus âgés que je connais et qui viennent d'avoir une nouvelle petite soeur n'ont jamais mis les pieds dans un IGA ou un autre supermarché. Ils sont allés à la banque d'aliments locale, mais ils n'y vont plus aussi souvent qu'il y a un an et demi. Pas question pour eux d'aller chez McDonald.

La semaine dernière, ces enfants ont dû s'absenter de l'école pendant toute une journée parce que leur mère était épuisée parce qu'un des entants était malade. Comme ils n'avaient de vêtements pour aller à l'école, ils ont dû s'absenter une journée. En fait, ils sont restés absents la majeure partie de la semaine. Leur mère a dû demander de l'aide parce qu'elle n'avait pas un sou. Ce n'était pourtant que la deuxième semaine du mois et d'un mois plus court que les autres.

J'ai vu ces enfants changer également. J'ai entendu cette mère traiter ses enfants de noms que je n'ai pas besoin de vous répéter ici car vous les avez sans doute entendus dans la rue.

J'ai vu ces enfants brillants qui, à sept ans, n'avaient pas encore appris à lacer leurs chaussures parce que leur mère ne pouvait pas le leur apprendre, parce qu'elle avait eu, elle aussi, une enfance pauvre. La vie a été dure pour moi et j'ai sans doute eu de la chance de m'en sortir. J'ai travaillé pour les gouvernements provinciaux et j'ai vu tout le monde se décharger de ses responsabilités vis-à-vis de ces enfants. Ces parents ont également été des victimes et ils n'ont pas beaucoup à offrir à leurs enfants.

La mère ne peut même pas montrer à son fils Marc comment lacer ses chaussures. J'ai essayé de le faire, mais je ne le vois pas assez souvent. Il va à l'école et il veut apprendre les mathématiques, mais sa mère ne peut pas l'aider. Il ne va pas l'école assez souvent. La plupart des ces mères célibataires que je connais partagent leur vie avec des compagnons qui profitent d'elles. Elles ont besoin d'eux. Cet enfant veut apprendre les mathématiques, mais il se nourrit de chips ou il doit parfois rester le ventre creux s'il n'a pas la chance de fréquenter l'une des écoles qui offre un programme de petits déjeuners.

La petite de trois ans était développée normalement pour son âge, c'était une enfant intelligente et curieuse. Je ne l'ai pas vue sourire depuis six mois. Elle refuse de parler. Elle est de plus en plus renfermée. Elle n'est pas en famille d'accueil. Deux de ces enfants sont restés en famille d'accueil pendant quatre ans. Ils sont passés d'une famille à l'autre. Il m'est très difficile d'en parler parce que je connais ces enfants. Je les vois tous les jours, toutes les semaines ou tous les mois, eux et leurs parents.

I have seen these kids and they have bruises. Oh, they fell. I know it is the boyfriend, because mom comes in and she has them too. I have seen mom on minimum wage. The minimum wage has been raised in Ontario. I know mom, until she got this home care arrangement, was spending all of her money on shelter—and they have moved three times in the last year, sometimes in the dead of night. I know mom has starved herself to be able to have child care with this woman I would not leave my cat with if I had one.

Again, I am really outraged. I am grateful for whatever system. I could sit here and I could read and prepare some of those reports myself. I had a good education. But my kids have paid the cost for those short years. They are now in their early 20s. They dropped out of school when they were 16 so they could earn money. They are bright. They are staying in Alberta, even through the lean times, because they can earn money.

One son is supporting my two grand-daughters and his wife—and they are not legally married. They had a rebellious childhood when they hit their teenage years. They have been through the child justice system. They have been through the drug scene—one of them is not quite out of it. I know how it has damaged them 20 years later, and they only had a short period and it really was not that bad. I cannot begin to imagine what these kids are going to be like in 20 years. It just scares me to see them right now.

Mr. Dennis Leuycki (Board Member, Dalhousie Health and Community Centre (Ottawa)): I am going to depart from what I was going to say. When all of us got together a couple of weeks ago and started working on this I was supposed to talk about what Dalhousie sees as the causes of poverty and what we are doing, not only in terms of coping with it but also trying to alleviate poverty. As I was driving in this morning I thought that would be a mistake. I thought it would create an illusion that we are dealing with some of these problems in an intellectual, dispassionate manner. As Cathy has been saying about her outrage, we are angry too.

We are a small community organization and we represent not just ourselves, we work with a lot of other organizations. We are angry, we are outraged. We want politicians to become outraged. I think if there is anything we want to tell you it is about that anger and that outrage.

A friend of ours—Mac would know—Dorothy O'Connell, a local writer, put it really well. We are talking about one in six children being in poverty. She was saying that if we were talking about one in six household appliances not working, we, as consumers, would be outraged. If we were talking about one in six cars being unsafe, well, we would pull the law out to breathe down the backs of the auto makers. But when we talk about one in six children living in poverty and being disadvantaged, we lament that, we wring our hands, but we do not get angry, we do not really get, quite frankly, pissed off. That is what we want to say. We think this committee is really important in terms of raising hell and making that point.

[Translation]

Certains de ces enfants ont des bleus sur le corps. On dit qu'ils sont tombés, mais je sais que c'est l'ami de leur mère qui les a frappés parce que la mère a des ecchymoses, elle aussi. La mère gagne un salaire minimum. Il a été augmenté en Ontario. Jusqu'à ce qu'elle obtienne ce service de garde à domicile, elle consacrait tout son argent à son loyer. La famille a dû déménager trois fois l'année dernière, parfois au beau milieu de la nuit. Je sais que la mère a dû se serrer la ceinture pour pouvoir faire garder ses enfants par cette femme à qui je ne confierais même pas mon chat si j'en avais un.

Je suis révoltée par cette situation. Je me réjouis d'avoir reçu une bonne éducation qui me permet de lire et de préparer certains rapports moi-même. Mais mes enfants ont payé pour ces quelques années. Ils sont maintenant dans le début de la vingtaine. Ils ont laissé tomber l'école lorsqu'ils avaient 16 ans pour pouvoir gagner de l'argent. Ils sont intelligents Ils vivent en Alberta et ils arrivent à joindre les deux bouts parce qu'ils peuvent gagner de l'argent.

Mon fils fait vivre mes deux petites-filles et sa femme avec qui il n'est pas légalement marié. Mes fils ont eu une adolescence révoltée. Ils sont allés devant les tribunaux de l'enfance. Ils ont pris de la drogue et l'un d'eux n'en est pas encore entièrement sorti. Vingt ans plus tard, je constate à quel point cela leur a fait du tort même si leurs difficultés n'ont pas duré longtemps et n'ont pas été vraiment graves. J'ai très peur à l'idée de ce que ces enfants deviendront dans 20 ans.

M. Dennis Leuycki (membre du Conseil d'administration, Centre de services de santé et d'action communautaire Dalhousie (Ottawa)): Je vais m'écarter de ce que j'avais l'intention de dire. Lorsque nous nous sommes réunis, il y a deux semaines, pour préparer notre comparution, je devais parler des causes de la pauvreté et des initiatives prises par Dalhousie, non seulement pour y faire face, mais pour essayer de l'éliminer. En venant ici en voiture, ce matin, je me suis dit que ce serait une erreur. Nous risquions de faire croire que nous nous attaquions à certains de ces problèmes d'une façon intellectuelle et objective. Cathy vous a fait part de ses sentiments de révolte et nous les partageons.

Nous sommes un petit organisme communautaire qui travaille en collaboration avec de nombreux autres organismes. La situation nous scandalise. Nous voulons qu'elle scandalise également les politiciens. Et nous tenons surtout à vous faire part de cette colère et de cette révolte qui nous anime.

Une de nos amies, Dorothy O'Connell, un écrivain d'Ottawa, a très bien décrit la situation. D'après les statistiques, un enfant sur six vit dans la pauvreté. Dorothy a fait valoir que si un appareil électroménager sur six ne fonctionnait pas, les consommateurs se révolteraient. Si une automobile sur six était dangereuse, nous nous attaquerions aux fabricants d'automobiles avec toute la rigueur de la loi. Mais lorsqu'on dit qu'un enfant sur six vit dans la pauvreté et est défavorisé, nous nous contentons de le déplorer, mais sans vraiment nous révolter. Voilà ce que nous voulions dire. Votre Comité a certainement un rôle important à jouer en protestant énergiquement contre cette situation.

Frankly, we are a bit upset that there are so few of you. We compliment those of you who are here. We know how hard it is to get other politicians out with another agenda, but this is the kind of thing that we think should be put on the political national agenda, not just the Constitution and other issues that are important, but child poverty. Our children are important.

I spent 10 years working overseas. We talk about all the poverty in Africa and all that, but I will tell you the people in Third World countries respect their children. We do not. I think that is an insult to us as a nation.

If we are talking about nation—building, if we are talking about new concepts of nation and things like that, we have to start looking at how we treat ourselves. This is as important as public forums on the Constitution.

• 1155

We can go into all sorts of descriptions about what we are doing and why we are doing it, but what we are trying to tell you to do is to get angry, to raise hell. We will back you.

We can bring all sorts of people out to support aggressive action because we know that people are angry. It is getting worse. We can talk about this, but if there is anything we can do to help convey that anger, call on us.

Mr. Harb: First of all, congratulations. As a very quick backhander, I think the delegation that works in the riding of Ottawa Centre is very modest about talking about the achievement of the centre.

Just for the benefit of the members of the committee, this group of people has been very instrumental in setting up a variety of agencies in the city, such as Housing Help. It is an agency that helps the poor not only in the downtown core but also throughout the Ottawa–Carleton region. They have been active in setting up outreach programs for senior citizens who are poor in the Ottawa–Carleton region.

Aline, as well as Dennis and Jack and Cindy, was also one of the founding members of one of the co-operative movements for poor women in the city. They are involved in many other health care programs that deal with the poor in terms of support services and so on. I could go on and on and on.

If it is possible at a later date, I would appreciate it if you could send a brief outline of the different activities that the centre has taken in terms of your own initiatives in the community. I think that would be very helpful.

Also, the vast majority of the people involved in the centre are volunteers from both the private and the public sectors.

Having said all of this, it must be really frustrating for you during all these years to be called on over and over again to appear before committees—provincial, municipal, regional, or federal—in different varieties of task forces to over and over again give the same message.

I see your brief here is dated February 25, 1990. I presume nothing has changed since, but the problem has accumulated even more with inflation costs and so on.

[Traduction]

Nous sommes quelque peu déçus de vous voir si peu nombreux. Nous félicitons ceux d'entre vous qui sont présents. Nous savons qu'une autre question préoccupe beaucoup les politiciens mais nous estimons qu'il faudrait inscrire la pauvreté chez l'enfant dans la liste des priorités politiques du pays, et pas seulement la Constitution et d'autres questions importantes. Nos enfants sont importants.

J'ai travaillé à l'étranger pendant 10 ans. Il est beaucoup question de la pauvreté en Afrique et ailleurs, mais je peux vous dire que les pays du Tiers monde respectent leurs enfants. Pas nous. C'est une honte pour notre pays.

Si nous voulons bâtir une nation et envisager de nouveaux concepts à cet égard, il faut commencer par voir comment nous traitons nos propres enfants. C'est tout aussi important qu'une tribune publique sur la Constitution.

On pourrait vous décrire nos activités en long et en large, avec justification à l'appui, mais ce qu'on veut vous faire comprendre, c'est qu'il faut vous fâcher et faire du tapage. On vous appuiera.

Les gens sont fâchés en on n'aurait aucun mal à trouver toutes sortes de partisans en faveur de mesures d'action violente. La situation continue d'empirer. On peut vous donner des détails, mais on peut surtout vous donner un coup de main si vous voulez faire part de votre mécontentement.

M. Harb: Permettez-moi d'abord de vous féliciter. Je pense que votre délégation est bien modeste parce qu'elle fait part des réalisations du centre qui se trouve dans la circonscription d'Ottawa centre.

Pour la gouverne des membres du comité, je rappelle que c'est grâce à nos témoins qu'un certain nombre d'organismes ont vu le jour à Ottawa, comme le bureau de soutien au logement. Ce bureau offre ses services non seulement aux pauvres qui vivent dans le centre-ville, mais à tous ceux qui vivent dans région d'Ottawa-Carleton. C'est grâce à eux en partie qu'il existe des programmes d'action sociale destinés aux pauvres de la catégorie de l'Age d'or dans la région d'Ottawa-Carleton.

Aline, Dennis, Jack et Cindy sont également parmi les fondateurs d'un des mouvements de coopérative de la ville destinés aux femmes pauvres. Ils participent à un grand nombre d'autres programmes de soins de santée destinés aux pauvres, qui offrent entre autres des services de soutien. Et la liste est loin d'être finie.

Dans la mesure du possible, j'aimerais bien que vous nous envoyiez plus tard un mémoire détaillant les activités différentes du centre, illustrant les initiatives que vous avez prises dans votre collectivité. Je pense que ce serait très utile.

La grande majorité des gens qui travaillent au centre sont des bénévoles du secteur privé et du secteur public.

Ceci dit, vous devez vraiment être frustrés d'avoir eu à comparaître depuis des années devant des comités—provinciaux, municipaux, régionaux ou fédéraux—et de participer à différents groupes d'étude, tout cela pour essayer de faire passer le même message.

Je constate que votre mémoire porte la date du 25 février 1990. Je suppose que les choses n'ont pas changé depuis, sauf que le problème s'est aggravé en raison de l'inflation entre autres.

I met with a constituent a few months back. The constituent was on welfare. She came in because she wanted a food bank. She is quite frustrated because she is not getting enough through the social welfare system. Even with the food bank assistance she was not getting enough.

I asked the lady why she did not go out and find a job. She asked me if I was kidding. She said she was better off on welfare going to the food bank than going out and working in the industry. On low income she would end up netting a lot less then what she was netting now.

I think this particular situation repeats itself over and over again. I thought all along that one of the ways of dealing with the problem of poverty and with the question of an incentive for the poor and the people on low income to go out and work was through the notion of a guaranteed annual income.

I want to have your comment on that. Have you given any thought to this particular issue, through your experience and through your knowledge?

Ms Aline Akeson (Community Developer, Dalhousie Health and Community Centre (Ottawa)): Sure, people have been thinking about it a great deal. I think the SARC reforms in Ontario is a first step towards that. We are seeing the STEP program in Ottawa as very supportive of the working poor.

I personally do not know if that is what we need. I remember that we thought child labour was essential at one point. I am not sure that people should work for a minimum wage and then be topped up. I think we need a better economic system than that.

In the meantime, I see it as a stop gap. But we have so many stop gaps. The stop gaps have been going on for 20 years. Now we have a whole system that is a stop gap. We still have not dealt with the issue.

I would just like to take that one step further. Are we tired of coming to make presentations? I think people are, but this is a democratic society and we have to keep it that way. We have to have our say.

I think more and more people are feeling powerless and really pissed off with the political system. They do not think anybody is listening; nobody is moving on it. I think that is what you saw at the provincial level. I think you will see it at many other levels.

• 1200

I think child poverty is one of the most devastating things we are running into. Mac mentioned Housing Help. When I was working at Housing Help the first six months we were open we saw 4,000 people who were looking for housing. This year, four years later, 15,000 people were coming through the doors of Housing Help.

[Translation]

Il y a quelques mois, j'ai rencontré une de mes commettantes qui était assistée sociale et qui souhaitait avoir accès à une banque d'alimentation. Elle était frustrée parce que son chèque d'assistance sociale ne suffisait pas et, même avec une aide alimentaire, elle n'arrivait pas à joindre les deux bouts.

Je lui ai demandé pourquoi elle n'allait pas se chercher du travail et elle m'a demandé si je me moquais d'elle. Elle a ajouté qu'il était préférable de toucher l'assistance sociale et d'avoir accès à une banque d'alimentation que de travailler à l'extérieur car, avec le bas salaire qu'on lui paierait, son revenu net serait inférieur à son revenu actuel.

Je pense qu'elle est loin d'être la seule dans ce cas. J'ai toujours cru qu'une des façons d'éliminer la pauvreté et d'encourager les pauvres et les petits salariés à travailler, c'était cette notion de revenu annuel garanti.

J'aimerais savoir ce que vous en pensez. Avez-vous songé à ce problème? Connaissez-vous le problème?

Mme Aline Akeson (agent de développement communautaire, Services communautaires et de santé Dalhousie (Ottawa)): Bien entendu, les gens y songent beaucoup. Je pense que la réforme du CEAS en Ontario représente un pas dans la bonne direction. Nous avons à Ottawa le programme JTEI qui encourage beaucoup les petits salariés.

Personnellement, je me demande si c'est ça la solution. Je me souviens qu'à un moment donné, vous vous étiez penchés sur le problèmes des enfants qui travaillent. Je ne sais pas si les gens devraient travailler à un salaire minimum et toucher un supplément. Je pense qu'on peut trouver un meilleur régime économique.

Dans l'intervalle, je considère que ce n'est là qu'un palliatif de plus. Depuis 20 ans nous avons des palliatifs en place. De fait, le système n'est composé que de palliatifs et on n'a pas encore commencé à s'attaquer au problème.

J'aimerais aller un peu plus loin. Vous me demandez si on est fatigués de présenter des instances? Je pense que les gens sont fatigués, effectivement, mais nous vivons dans une société démocratique et c'est comme ça que ça marche. Chacun a son mot à dire.

Je pense qu'il y a de plus en plus de gens qui se sentent impuissants face au système politique et qui en ont plus que marre. Personne ne leur prête attention et on ne donne pas suite à leurs recommandations. Je pense que vous avez vu les résultats au niveau provincial et vous le constaterez prochainement à bien d'autres niveaux.

Je pense que l'un des problèmes les plus dramatiques c'est celui de l'enfance pauvre. Mac a parlé du programme de soutien-logement. J'ai travaillé pour ce service et, les six premiers mois, on a vu défiler 4,000 personnes qui cherchaient un logement. Cette année, soit quatre ans plus tard, il y en a 15,000 qui s'adressent au service.

There is no affordable housing anywhere. We can pretend there is and we can pretend we are doing things, but we cannot keep up with the demolition. They are building a little bit of non-profit housing, but the white painting and the bulldozing for highrise commercial buildings and so on and so forth is really taking its toll.

I think a year ago we knew that we had lost 7,000 affordable units in less than five years in Ottawa. There is not any real way of measuring that except that people who work in the field sort of put the figures together and kind of figure that out.

We are definitely coming to the point where there are kids who are close to being homeless, homeless in terms of being street children. I saw this at Housing Help, even though I have been working at the community level for a long time. What I saw were moms coming in who were 18 or 19 who were desperately poor, could not find housing they could afford, were being evicted because they could not afford the rent, and the children who had moved on an average of every three months and so had no sense of community, no sense of school—they kept changing schools—no connection with the church, no sense of neighbourhood. The only stable person in their lives was their mother, and their mother, let me tell you, was not stable.

Just think what it would be like having to move your household and not having a place to go, and trying to hang on to your little bits of things. People lose all their possessions in the moves, the constant moves, so they end up with having absolutely nothing, and the children do not even have a teddy bear that is theirs. Those people, those children, are beginning to connect at another level. They are connecting at the breakfast clubs they go to and the lunch clubs that are being provided for them. Their mother is more and more not being the important person in their lives.

They are connecting more to other children in the same situation—the same kids that get nailed at the school system, who do not get to go on the ski things, who do not get to go to the puppet shows. They are banding together more and more and we have, I believe, the makings of our first street kids in Canada. I know people do not want to believe that, but it is very close, and once you have street kids, it is very hard to turn that around.

You mentioned earlier about housing and what the province can do. I think it is a national responsibility. I think CMHC has to take responsibility for providing affordable, adequate housing across this country. People have been talking about it for a long time, but they have to take the initiative to provide housing for Canadians that is affordable and adequate. They cannot continue to provide incentives to industries who move away from building affordable housing because they cannot make enough money, and build commercial towers, which also destroys affordable housing. I think it is a national issue that has to be addressed almost immediately by CMHC and the government.

Mr. Harb: Thank you very much. I appreciate your recommendation. It is a very sensible one, very well balanced and very well prepared and documented.

[Traduction]

Il n'existe de logements à prix modique nulle part. On peut faire semblant d'y croire on peut croire à l'utilité de nos efforts, mais nous continuons à perdre du terrain. On construit un petit nombre de logements sans but lucratif, mais le processus de gentrification et l'invasion des gratte-ciel commerciaux entre autres est lourd de conséquence.

Je pense que nous avons constaté il y a un an qu'en cinq ans, 7,000 unités de logements à coût modique avaient disparu à Ottawa. Pour essayer de voir ce que cela représente, il faudrait des gens qui travaillent sur place et qui arrivent à faire les calculs.

On en est rendu pratiquement au point où des enfants vont bientôt se retrouver sur le pavé, littéralement. Cela fait des années que je travaille pour la collectivité et j'ai vu ce qui se passait au bureau de soutien au logement. J'ai vu des mères de familles âgées de 18 ans ou de 19 ans, plongées dans une misère noire, incapables de trouver un logement à un prix abordable, qui se retrouvaient sur le pavé parce qu'elles n'avaient pas les moyens de se loger et qui déménageaient avec leur famille tous les trois mois, de sorte que les enfants n'avaient aucun sens de la collectivité, ni aucun lien scolaire parce qu'ils changeaient continuellement d'école, ni aucun lien avec une église locale, autrement dit aucun lien communautaire. Le seul élément de stabilité dans leur vie était leur mère et Dieu sait le genre de stabilité que cela représentait.

Imaginez la personne qui se trouve dans la rue, qui ne sait pas où aller et qui essaie de conserver son petit bric-à-brac. Quand les gens déménagent, ils perdent des choses et quand ils déménagent continuellement, ils se retrouvent pratiquement sans rien et les enfants n'ont même pas un joujou familier. Ces enfants-là et leurs familles commencent à se raccrocher à un autre niveau et à établir des liens dans les clubs de petits déjeuners ou les clubs de lunch auxquels ils ont accès et de plus en plus, le rôle de la mère perd de son importance pour ces enfants.

Ils se rapprochent davantage d'autres enfants qui se trouvent dans la même situation qu'eux, des gamins pris dans le piège scolaire, qui ne peuvent pas se permettre de faire du ski, d'assister à des spectacles de marionnettes. Ils se serrent de plus en plus les coudes et je pense qu'ils formeront peut-être nos premières bandes de jeunes voyous au Canada. Je sais que les gens refusent de l'admettre, mais cela nous pend au nez et, une fois que ce sera fait, il sera très difficile de revenir en arrière.

Vous avez parlé tout à l'heure de ce que la province pouvait faire en matière de logement. Je pense que le logement est une responsabilité nationale. Je pense que la SCHL doit fournir des logements adéquats et à coût modique dans tout le pays. Cela fait longtemps que les gens en parlent, mais on n'a encore rien fait pour fournir aux Canadiens des logements adéquats à coût modique. Le gouvernement ne devrait pas continuer à encourager les industries qui abandonnent les constructions à coût modique parce qu'elles ne sont pas assez rentables au profit des tours commerciales, d'où cette pénurie de logements à coût modique. Je pense que c'est là un problème national auquel devraient s'attaquer très vite la SCHL et le gouvernement.

M. Harb: Merci bien. Je trouve très intéressante votre recommandation qui est bien pensée, bien équilibrée, bien préparée et bien documentée.

I put a question to the Children's Aid previously about the difficulties in dealing with any level of government because of the number of agencies, and the number of departments involved in any given issue. Are you experiencing any difficulty dealing with the provincial government since you would have to run to the Ministry of Housing, the Ministry of Community and Social Services, and the Ministry of Health and Welfare. Are you having any difficulties and what are your suggestion in terms of coordinating the activities?

Mr. Leuycki: Sure we have difficulties. We operate like a circus in some ways, but I would read into your question that these are bureacratic solutions to social and political problems. That is a mechanism. A centralized clearing house is a mechanism; it is not a solution.

The second thing is we know that an additional level of bureacracy slows down process very often. If this were in fact a particle accelerator, so that groups like ours could get additional resources faster, then by all means, but I do not think we can sit here and say that this is a solution. The solutions, as Aline and Cathy and Jack are saying, are structural. That is where you have to address your attention.

• 1205

Once we can turn around some of the structural problems in this society, then we can find the appropriate mechanisms to deliver the services and the resources. But the structural problems have to be addressed first.

Ms Akeson: I think they are starting to look provincially at a program putting children first and trying to bridge that gap with all the different ministries.

Mr. McCarthy: More recently there certainly have been provincial government tri-ministry initiatives—education, health and social services—to look at, for example, the problem of babies with low birth weight, to bring a number of ministries together for the best start program, with better beginnings, better futures.

I think there have been at the provincial level some starts at the initiatves. Certainly in many policy documents I have seen, the rhetoric is lofty in terms of how they want to promote inter-ministerial co-operation and jointly pursue ventures. But in dealing with local bureaucrats on the issues, sometimes those goals do not translate down to the local bureaucratic level. To support what Lynn has said, I think there have been some steps in the right direction. However, there is a long way to go.

Mr. Harb: My question has always been: who has taken leadership on it? Who is in the co-ordinating role? That is one of the main problems we have at every level because everyone seems to be passing the buck to the other person. There is no question about that.

Ms Akeson: I want again to support what the Child Poverty Action Group has been supporting all across the country, which is that we have a system in place. There is not a hell of a lot to do with it except to increase the amount of [Translation]

J'ai posé tout à l'heure une question à la Société d'aide à l'enfance sur les difficultés à entrer en contact avec un niveau gouvernement quel qu'il soit, en raison de la prolifération des bureaux et du nombre de ministères qui s'intéressent aux mêmes problèmes. Est-ce que le fait que vous deviez passer par le ministère du Logement, le ministère des Services communautaires et sociaux, le ministère de la Santé et du Bien-être du gouvernement provincial, vous pose des difficultés? Dans l'affirmative, que proposez-vous pour coordonner ces activités?

M. Leuycki: Bien sûr que nous avons des difficultés. C'est parfois très désordonné mais ce que vous dites, je pense, c'est que les problèmes sociaux et politiques ont des solutions bureaucratiques. Il existe un mécanisme, le Bureau central, mais ce n'est pas une solution.

D'ailleurs, nous savons qu'un niveau bureaucratique de plus ne fait que ralentir le processus. Si ce nouveau bureau avait l'effet d'un accélérateur de particules et permettait à des groupes comme le nôtre d'acquérir plus rapidement des ressources supplémentaires, nous serions tout à fait en faveur de cette initiative, mais je vois mal comment on peut considérer cela comme une solution. La solution, comme l'ont dit Aline, Cathy et Jack, c'est de s'attaquer aux structures et c'est ce que vous devez faire.

Une fois qu'on aura résolu certains des problèmes structuraux de la société, on pourra trouver les mécanismes appropriés d'exécution des services, mais il faut d'abord s'attaquer aux problèmes de structure.

Mme Akeson: Je pense que la province envisage de mettre sur pied un programme destiné essentiellement aux enfants et qui servirait en quelque sorte de passerelle avec les divers ministères.

M. McCarthy: Tout récemment, il y a eu l'initiative du gouvernement provincial regroupant les ministères de l'Éducation, de la Santé et des Services sociaux qui s'est penché sur les problèmes des nouveau-nés ayant un faible poids à la naissance et ces ministères ont essayé de mettre au point de meilleurs programmes de départ pour assurer à ces enfants un avenir meilleur.

Je pense que la province a pris certaines initiatives. J'ai lu un grand nombre d'énoncés de politique où l'on parle en termes grandiloquents de la promotion, de la coopération inter-ministérielle et d'entreprises conjointes. Mais quand on arrive au niveau local, les bureaucrates ont du mal à réaliser ces objectifs. Pour confirmer ce que Lynn a déclaré, je pense que quelques mesures ont été prises dans la bonne direction, mais il y a encore bien du chemin à faire.

M. Harb: Je pose toujours la même question: qui joue le rôle de chef de file? Qui assure la coordination? C'est un des principaux problèmes auxquels on se heurte à chaque palier parce qu'il est évident que tout le monde se renvoie la balle.

Mme Akeson: Le groupe d'action positive contre la pauvreté enfantine encourage partout au pays la mise en place d'un système et je l'applaudis. Tout ce que ce système permettrait de faire, c'est d'augmenter les sommes versées

money that goes to families as incentives for families. There is absolutely no reason why that cannot happen now. If that were in place, you would very quickly see a lot of the other problems disappear. They would not need all the services.

The Chair: An international benefit program.

Ms Akeson: Yes. That could be done without any difficulty.

The Chair: Yes, I like that.

Mr. Axworthy: First, I am pleased that you did not try to intellectualize the problem. We tend to do that ourselves as well as having other groups do it for us. I would like to see if you could help us with channelling the outrage that you so rightly point out exists. As a politician trying to argue for and elicit change, it is incredibly frustrating not to be able to do anything with outrage. Perhaps it is part of coping. You cannot be outraged all the time. You have to live, you have to eat and live in your family.

Perhaps I can use one example. My first reaction to the war was one of incredible anger, but after two or three days I went on to discuss it in other ways. Whenever I have spoken about it, whether it be to older groups or to children in schools and so on, one thing has struck me. To suggest that, for example, instead of dropping bombs on Iraqi women, children and men, we might want to feed the million people who are about to starve in the Horn if Africa or to address problems of child poverty, elicits not a response of outrage that we are wasting money, but elicits almost a non-response. I have been amazed that it was so difficult to make the link between wasting money killing people and using money to feed people.

I do not know what to do about it, but I wonder if you have any suggestions as to how we might be able to channel not just the outrage, but also the other emotions we have about the problem into wider political action. Maybe it is because many people do not expect to be poor, even though it is clear that more people will be poor, and more people who previously have been out of poverty will at least phase in and out of poverty, but maybe stay in it longer. Do you have any suggestions to make?

• 1210

Mr. Leuycki: First of all, I would encourage our government to put poverty on the national agenda, so that in addition to the Constitution we discuss poverty. If we are in a discussion mode, let us hold discussions across the country on poverty. I think there is a lot Canadians can say, and it needs to be said. I think there is a role there in terms of dealing with the issues. I think the point is that it would give it a credibility. I think you are right. In some ways, people do not acknowledge it as a problem.

[Traduction]

aux familles comme mesure d'encouragement. Il n'y a aucune raison pour que cela ne se fasse pas déjà. Si le système était en place, je pense qu'il y a toutes sortes d'autres problèmes qui disparaîtraient rapidement et on n'aurait pas besoin de tous ces services.

La présidence: Vous parlez d'un programme international de prestations?

Mme Akeson: Oui. Cela ne devrait poser aucune difficulté.

La présidence: J'aime cette idée.

M. Axworthy: Je suis heureux que vous n'ayez pas essayé d'intellectualiser le problème. C'est ce que les groupes ont en général tendance à faire et nous ne faisons pas exception à cette règle nous-mêmes. Vous avez eu raison de dire que les gens étaient frustrés. J'aimerais savoir comment canaliser cette indignation. Je suis un homme politique et j'essaye d'encourager le changement mais je suis extrêmement frustré qu'on ne puisse rien faire à cet égard. C'est peut-être une question de survie. On ne peut pas passer sa vie à s'indigner. Il faut tout de même prendre le temps de vivre, de manger et de passer du temps avec sa famille.

Je vous donne un exemple. Quand la guerre a éclaté, j'ai tout de suite pensé au danger incroyable que cela représentait, mais au bout de deux ou trois jours, ma perspective a changé. Chaque fois que je m'adresse à des groupes d'adultes ou d'enfants dans les écoles, j'ai été frappé de voir que, quand on suggère qu'au lieu de bombarder les femmes, les hommes et les enfants iraquiens, on ferait peutêtre mieux de consacrer notre argent à la famine dans la Corne de l'Afrique ou à essayer d'éliminer la pauvreté enfantine, loin de s'indigner de ce gaspillage, les gens restent pratiquement apathiques. Ça m'a frappé de voir à quel point les gens ont du mal à faire le lien entre de l'argent gaspillé à détruire ou utilisé à bon escient pour nourrir les affamés.

Il n'y a rien qui me vienne à l'idée, mais j'aimerais savoir si vous avez des suggestions sur la façon de canaliser cette indignation, ainsi que les autres émotions ressenties face au problème et de les traduire par des actions politiques générales. Même s'il est évident que le résultat sera un plus grand nombre de pauvres et que, parmi ceux qui s'en étaient tirés, il y en a davantage qui vont se retrouver sur la corde raide, à rechuter et à rester pauvres plus longtemps, il y a bien des gens qui ne pensent pas que ça s'applique à eux et cela explique peut-être leur réaction. Quelle suggestion pouvez-vous faire?

M. Leuycki: Eh bien j'encouragerais tout d'abord le gouvernement à mettre la pauvreté à l'ordre du jour national, pour qu'on parle à la fois pauvreté et Constitution. Et si on est d'humeur à discuter, que l'on discute de la pauvreté aux quatre coins du pays. Je pense qu'il y a bien des Canadiens qui pourraient apporter une contribution qui vaut la peine d'être entendue si l'on veut s'attaquer au problème, je pense que c'est là une bonne initiative, car cela donnerait une crédibilité au problème. Je pense que vous avez raison de dire que les gens refusent en quelque sorte d'admettre l'existence du problème.

There are two reasons. One, it is a hidden problem in many ways. A lot of us do not drive through the ghettos. We do not see the children. We work with the poor all the time, so we know it. A lot of Canadians do not. When I talk to my children, they go to middle class schools and it does not fit into their reality. So a lot of awareness has to be raised.

The other thing is that what we hear about through the media and from our politicians is the economy, interest rates, free trade, things like that. They are not the conditions of life, the quality of life, child poverty. That is why we are saying, put it on the agenda; get it up there. Create a campaign. Put some energy into it as one specific thing.

Mr. McCarthy: I think we have to be vigilant in challenging the ethos of victim blaming, which is all pervasive in our society. We always want to blame poverty on the mother with two young kids who is having a hard time feeding her children. That is an attitude. I think we have to challenge that in public forums, in private forums, in social forums and within our families to turn that kind of thinking around. I think there has to be a rethinking of how we deal with that.

Secondly, I know the previous delegation spoke to it, as well as the Social Assistance Review Committee report in Ontario, the *Transitions* document. This document represented the first overhaul of an income maintenance system that this country has seen. It was certainly geared to the province of Ontario in large measure, but it generated a lot of hope because we had a blueprint for fundamental structural change, which Dennis has referred to. There are specific recommendations in the report that have a profound national implication, specifically the children's benefit. That is why we are here today. Here is a blueprint. Here is an extensive analysis, some solid conclusions, certainly in the community networks right across the province of Ontario and perhaps beyond this province's borders. There is some hope. The analysis is done. The recommendations are there.

Now I suppose we are looking to both the provincial governments and the national government. The ball is in your court. We consulted extensively. As community groups, we banged our heads until we were blue in the face, giving information. We were consulted up and down, and now we are saying, here it is. In terms of addressing child poverty, there are some very specific recommendations. Is there the political will to make it happen? I think that is the issue of the day.

Ms Akeson: I know it is difficult being a politician. I also think people elect politicians as leaders. They want you to take hold of it and make changes. What I am seeing more and more is that they are fed up with the taxes. It is not so much that they are taxes; it is because they do not feel they are getting what they want out of taxes. They are going to lose their medicare. They are going to war. Their children are not getting good schooling. They see their children's children being very poor.

Ms Munroe: We were not consulted.

[Translation]

Il y a deux raisons à cela. Il y a d'une part le fait qu'à bien des égards ce problème n'est pas apparent. Il y a bien des Canadiens qui ne mettent jamais le pied dans un ghetto et qui ne voient jamais comment ces enfants vivent. Nous le savons parce que nous sommes en contact constant avec les pauvres, mais ce n'est pas le cas de bien des Canadiens. Les enfants vont dans des écoles de classe moyenne et ils me disent que cette réalité n'est pas la leur. Il faut donc une prise de conscience.

Il y a d'autre part le fait que les médias et nos hommes politiques nous parlent d'économie, de taux d'intérêt, de libre-échange, etc mais pas des conditions de vie, de la qualité de la vie, de la pauvreté enfantine. Autrement dit, mettez cette question à l'ordre du jour. Faites campagne. Faites de ce projet une réalisation concrète.

M. McCarthy: Je pense qu'il faut faire bien attention si l'on veut s'attaquer à cette tendance qui se retrouve dans toute la société et qui est de blâmer la victime. Si la jeune mère de famille a du mal à nourrir ses deux enfants, on dit toujours que c'est de sa faute si elle est pauvre. C'est une façon de voir les choses. C'est le genre d'attitude contre laquelle il faut lutter dans des tribunes publiques et privées et au sein de nos familles pour que les gens changent d'idée. Je pense qu'il faut leur faire voir les choses d'un autre oeil.

Je sais que les témoins qui vous ont précédé l'ont mentionné, et c'est mentionné également dans le rapport ontarien du Comité d'examen de l'aide sociale intitulé Transition. Ce document représente le premier remaniement jamais fait au Canada d'un régime de soutien du revenu. Dans une large mesure, c'est un régime axé sur la province de l'Ontario, mais, comme Denis l'a mentionné, c'est de bon augure, puisque c'est là un modèle de changement fondamental de structures. Le rapport contient des recommandations précises qui ont d'importantes ramifications nationales, en particulier en ce qui a trait aux enfants. Voilà donc où en sont les choses. Nous avons un modèle. Nous avons une analyse approfondie, des conclusions solides et des réseaux communautaires dans la province de l'Ontario et dans d'autres provinces également. Il y a donc de l'espoir. L'analyse a été faite et les recommandations existent.

Le moment est probablement venu de s'adresser aux gouvernements provinciaux et au gouvernement national. C'est à eux d'agir. Nous avons fait énormément de consultations. Nous nous sommes époumonés à distribuer des informations. On a été consulté à tous les niveaux et on a maintenant quelque chose à se mettre sous la dent. Nous avons des recommandations bien précises pour éliminer le problème de la pauvreté chez l'enfant, mais est-ce que la volonté politique existe? Je pense que c'est ça la question.

Mme Akeson: Je sais que ce n'est pas facile d'être un homme politique. Je pense qu'on élit des politiciens comme chefs de file et on leur demande de changer les choses. Je constate de plus en plus que les gens en ont marre des impôts. Ce qui les frustre, ce n'est pas tant le fait qu'ils paient des impôts, mais le fait que ces impôts ne sont pas utilisés comme ils le voudraient. Le régime de soins de santé va être éliminé. Ils vont se mettre en colère. L'instruction scolaire est inadéquate et les enfants sont dans la misère.

Mme Munroe: On ne nous a pas consulté.

Ms Akeson: I think that is the most powerful feeling I am picking up now. People want some say about where this country is going and where the money is going to be spent. It is not that they do not want to pay more taxes, if they get what they need out of those taxes.

To me a society that no longer takes care of its elderly, shoves them into little highrises at the end of the community, and now no longer takes care of its children is awfully suicidal. We are moving in that direction and I think people know it. People who are elected have the mandate to make those changes to keep our society functioning in the right way. I think if anybody made those moves, they would get a hell of a lot of support from everybody.

Mr. Axworthy: We have 80% saying they do not want the GST, 80% saying they do not want cuts to health and education programs, and we get all those things anyway.

• 1215

Ms Akeson: You watch and see. You can hear it everywhere. People will not put up with it any more. We have a system where we have to wait until the election comes. I suppose that is good to have that kind of thing. But from what I am hearing, people are really, really fed up—I mean everybody. It is not partisan stuff at all. People want a different kind of society and they are going to have it one way or another. Unfortunately, we have gaps between elections, but I think that any party in power would be smart to pay attention to this and to make some moves around those things.

The Chair: I look at this from the perspective of someone who has been involved in the issue since 1972. I sat on the Metro Community Services and Housing Committee for 11 years in Metropolitan Toronto, and have always taken an active interest in the community and social services area. I have sat on the two children's aid society boards in North York, on the North York Interagency Council and the North York Public Health, and on and on and on. Clearly, when you go back to the "just society" era we were talking much about the same kind of thing.

One of the problems I see is this Canada Assistance Plan and the structuring that has occurred. I think it is so important to have community groups such as yourselves who are taking an active interest in your local community and in the poverty that you encounter. Here we have this system in which you have a health care system which, according to evidence we received at the health care committee, 25% to 30% of the funds being spent there are for services that either are dangerous to the health or are unnecessary. There is tremendous inefficiency. At the same time we have line-ups for necessary procedures, and low-income people are not receiving basic prenatal care and do not have the food to nourish babies properly who are in their formulating period.

One of the things I see is that there needs to be a reallocation of responsibilities. The federal government has largely served a role where we provide a funding mechanism and it is left to the provinces to implement this. Obviously,

[Traduction]

Mme Akeson: Je pense que c'est le sentiment général en ce moment. Les gens veulent avoir leur mot à dire sur l'orientation suivie par le pays et la façon dont on utilise leurs impôts. Ils ne refusent pas de payer plus de taxes, ils veulent simplement en avoir plus pour leur argent.

Personnellement, je pense qu'une société qui se débarrase de ses personnes âgées en les casant dans de petits immeubles périphériques, une société qui ne s'intéresse plus à ses enfants est vouée à la disparition. Or, c'est la voie dans laquelle nous nous sommes engagés, je pense que les gens s'en rendent compte. C'est le devoir des représentants élus de s'assurer que notre société reste sur la bonne voie. Je pense que des initiatives dans ce sens seraient applaudies par tous.

M. Axworthy: Quatre-vingt pour cent des gens se sont déclarés contre la TPS et contre des coupures dans le programme de santé et d'éducation et pourtant ces mesures nous ont été imposées.

Mme Akeson: On n'a pas dit notre dernier mot. Vous l'entendez dire à la cantonade, les gens n'accepteront plus ce genre de choses. Dans notre système, il faut s'attendre à des élections. Je pense que c'est une bonne chose. D'après ce que j'ai entendu, tout le monde en a ras le bol. Ce n'est pas du sectarisme. Les gens veulent avoir une société différente et ils s'arrangeront pour l'avoir d'une façon ou d'une autre. Malheureusement, un certain temps s'écoule entre deux élections, mais je pense qu'il serait sage pour le parti au pouvoir, quel qu'il soit de ne pas perdre cela de vue et de faire le nécessaire.

La présidence: Personnellement, je m'intéresse à la question depuis 1972 et je vois le problème sous cet angle-là. J'ai fait partie pendant 11 ans du comité des services communautaires et du logement du grand Toronto et je me suis toujours intéressée aux services communautaires et aux services sociaux. J'ai fait partie de deux conseils de la Société d'aide à l'enfance de North York, du conseil Interagences de North York et du conseil de santé publique de North York, etc etc. De fait, si vous revenez en arrière, au temps de la «société juste», on parlait du même genre de choses.

Je pense que la façon dont le régime d'assistance publique est structurée pose un problème. Il est important d'avoir des groupes communautaires comme le vôtre qui s'intéressent vivement à la communauté locale et aux pauvres de la région. Or, d'après les témoignages entendus par le comité sur les soins de santé, dans notre système national, de 25 à 30 p. 100 du budget sont consacré à des services inutiles ou nuisibles pour la santé. C'est un système terriblement inefficace. Pendant ce temps—là, il y a des gens qui font la queue pour recevoir des soins nécessaires et il y a des petits salariés qui n'ont pas accès aux soins prénataux fondamentaux et qui ne peuvent pas nourrir leurs bébés adéquatement.

Je pense qu'il faudrait une réaffectation des responsabilités. Le rôle du gouvernement fédéral a été essentiellement de fournir le mécanisme de financement aux provinces qui le mettent ensuite en oeuvre. De toute

we have to keep that role to a certain extent in redistributing income in Canada, but I think if we narrowed out certain areas that were fundamentally important, such as the income area, and instituted this idea of the national child benefit program whereby if there were sufficient funds to handle in an adequate fashion the additional expenses for a child, or children then your minimum wage could be set at a level to support an individual with full-time work.

I think many of the problems we see that are income related would disappear, and instead we would be into the education and health care area where we would be talking about why someone should not give their child potato chips for breakfast when other much more nutritious things are available that are probably less expensive than potato chips and so on. We would be into the educational area, addressing specific problems, the retraining and that kind of thing. It seems to me that has to be done at a local level, and in order to empower people, in order to provide a system that is organized on a local level and does have the kind of caring that is necessary, that your agency is providing, that other local agencies are providing, that individual sort of thing is best left to provinces and municipalities, with the federal government isolating the area of income as its particular responsibility, not eliminating the other programs, but saying this is its major thrust. What do you think about that kind of direction?

• 1220

Mr. McCarthy: Just as an immediate reaction, I think there is merit in that. What we have seen in Ontario, in part, is a proliferation of services, but there has not been a concomitant increase in welfare.

Yes, there has to be. We cannot keep showering more services on people. We have to address the fundamental issue of welfare reform. If there would be federal government cost-sharing provisions through the Canada Assistance Plan to provide adequate income, then I think, yes, local levels of government—

The Chair: I am not talking about cost-sharing; I am talking about, say, an enlarged family allowance program where children are taken off welfare, period,—

Mr. McCarthy: Yes. Well, I am thinking of it in terms of the—

The Chair: —and the municipality and the provincial government are dealing only with adults.

Mr. McCarthy: Certainly in the analysis I have done there has to be an adequate flow of money into the welfare system from whatever level of government and leave more provision of ancillary services—to local government to both fund and perhaps administer, but the province, in conjunction with federal funding, would provide a basic income support program.

Ms Munroe: There is a great deal of merit. I am sure that if there are groups after us then you are going to hear essentially the same presentation as the group before us made.

[Translation]

évidence, le gouvernement fédéral doit, dans une certaine mesure, continuer à redistribuer le revenu au Canada, mais je pense que s'il se cantonnait dans certains secteurs d'importance fondamentale, comme le secteur du revenu, et si on adoptait un programme national de prestations pour enfants, dans la mesure où on aurait les fonds voulus pour faire face aux dépenses supplémentaires que représente un ou plusieurs enfants, on pourrait avoir un salaire minimum qui permettrait à quelqu'un qui travaille à plein temps de subvenir à ses besoins.

Je pense que cela permettrait d'éliminer une bonne partie du problème de revenu et les services d'éducation et de soins de santé se borneraient désormais à montrer aux gens qu'il est préférable de donner quelque chose de plus nourrissant et de moins coûteux à ses enfants pour le petit déjeuner que des pommes de terre chips, etc, etc. On pourrait faire un travail d'éducation et s'attaquer à des problèmes précis, faire du recyclage, etc. Je pense que c'est le genre de choses qui doit se faire au niveau local et si l'on doit avoir un système organisé au niveau local qui puisse fournir le genre de soins de base que fournit votre bureau et d'autres bureaux locaux, il est préférable de confier ce genre de choses aux provinces et aux municipalités et laisser au gouvernement fédéral comme seule responsabilité la question du revenu, sans éliminer les autres programmes, mais en insistant sur cette inititative. Que pensez-vous de cette idée?

M. McCarthy: À première vue, ça a l'air d'une bonne idée. Nous avons constaté qu'en Ontario, les services se sont multipliés, mais que cela ne s'est pas accompagné d'une augmentation parallèle des ressources du bien-être social.

C'est pourtant nécessaire. On ne peut pas continuer à bombarder les gens de services. Il faut s'attaquer au problème fondamental qu'est la réforme du régime de bien-être social. Si le Régime d'assistance publique du Canada assurait un revenu adéquat grâce à une contribution du gouvernement fédéral à frais partagés, dans ce cas je pense qu'effectivement les gouvernements locaux. . .

La présidence: Je ne parlais pas de programmes à frais partagés, mais d'une augmentation des allocations familiales qui permettrait aux enfants de ne plus être des assistés sociaux, tout simplement...

M. McCarthy: Oui. Moi, je pensais à...

La présidence: . . . et les municipalités et les gouvernements provinciaux s'occuperaient uniquement des adultes.

M. McCarthy: Selon l'analyse que j'ai effectuée, il faut que le budget du bien-être social soit suffisant, quel que soit le niveau d'administration gouvernementale, et que le gouvernement local finance et même administre les services auxiliaires, mais il faut que la province et le gouvernement fédéral financent un programme de soutien du revenu de base.

Mme Munroe: C'est une idée qui a beaucoup de mérite. Je pense que les témoins qui nous suivront, s'il en est, vous répéteront ce que le groupe qui nous a précédés a déjà dit.

I would like to broaden it. Not just income maintenance, but the four basic areas of survival necessarily must be included, whether it means interdepartmental at this level, at the federal government level, whether it means working, strange as it may sound, co-operatively between government levels—but housing, an income-maintenance base, education, and health.

You can bury us under the briefs that are presented. When I went to community college 20 years ago we were talking about the war on poverty. All I can see now is that, after all the money that has been thrown out, it is so much worse. It is a crisis.

Poor people are not going to be able to do much more of this. You have to make a public forum of this. We are too busy surviving.

When you look at this, a very simple way to do it is to look at what is necessary for survival, and put your platform there, because the social safety net has had holes torn in it and everyone is falling through.

Ms Akeson: I am not an expert on policy, but I think there has to be a national thrust and the child tax credit is the beginning of that—so that every child in Canada is entitled to eat and have a roof over its head, and so on. Plus an incentive to families. We talk a lot about single parents and their children; we do not mention the fathers. Where are these thousands of fathers? Why do they not pay child support? What has happened to the family? What has happened to the whole break-up?

I know that poverty in an affluent society causes family break-up. Children whose mothers were single parents, males who have not had an opportunity for skills training in schools, who have not made it through the school system, feel a lack of self-esteem, feel unable to cope with the whole situation, and they go sit in a bar somewhere. It is much more complex than the way we have been talking about it.

I agree with you that there has to be something at each level, but it has to start at the federal level.

Having worked in small communities, I know that Ottawa is pretty fairly progressive, and so is Toronto, but some of the smaller communities are not. They are fairly punitive, and the people in power often have never been poor and they blame people for their own poverty, and so on. There have to be some policies in place, and then some funding at the local level for groups like ours to do the kinds of things that we know need to happen.

I think back to when there were community grants to groups. This is, again, quite a while ago: the Just Society. I remember that we started all kinds of things, including day care, with community grants we got from the federal government. You could put in an application for a grant to come up with something that would help the situation in the community, and energy and creativity came out of that, where people could work at things they understood, felt powerful about, and wanted to make some changes in.

[Traduction]

Permettez-moi d'élargir un peu le sujet. Il n'y a pas simplement le soutien du revenu, il faut aussi inclure quatre notions de base nécessaires, il faut aussi inclure les autres programmes de base nécessaires—logement, soutien du revenu, éducation et santé—que cela se fasse au niveau interministériel, au niveau fédéral, ou par collaboration entre les divers gouvernements, même si cette idée vous semble farfelue.

Il y a eu des tonnes de mémoires présentés. Quand j'allais au collège communautaire, il y a une vingtaine d'années, on parlait de la lutte contre la pauvreté. Tout ce que je peux constater aujourd'hui, après tout l'argent qu'on a englouti là-dedans, c'est que la situation a tellement empiré qu'on est en état de crise.

Il ne faut pas compter sur les pauvres pour faire quoi que ce soit, car ils consacrent tous leurs efforts à survivre. Il faut avoir un forum public.

Il y a une façon très simple de présenter les choses, et c'est de montrer ce qui est nécessaire à la survie; le filet de sécurité sociale est plein de trous et tout le monde passe à travers les mailles.

Mme Akeson: Je ne suis pas experte en politique, mais je pense qu'à l'échelle nationale, il faut d'abord mettre l'accent sur le crédit d'impôt pour enfants, il faut que ce soit un droit pour tous les petits Canadiens, le droit d'être logé et nourri. Il faut aussi encourager les familles. On parle beaucoup des familles monoparentales et de leurs enfants, mais on ne parle pas des pères. Où sont donc ces milliers de pères qui refusent de verser des pensions alimentaires? Qu'est-ce qui arrive à l'unité familiale? Pourquoi cette dislocation des familles?

Je sais que dans les sociétés riches, la pauvreté entraîne la dislocation de la famille. Les enfants dont la mère était chef de famille monoparentale, les hommes qui n'ont pas eu la chance de se former dans une école, qui ont échoué dans leurs études, ne se sentent pas valorisés et sont incapables de faire face à la situation, et ils se réfugient dans un bar. On simplifie un peu trop le problème.

Je suis d'accord avec vous pour dire que chaque niveau doit faire sa part, mais il faut que cela vienne d'abord du gouvernement fédéral.

J'ai travaillé dans de petites collectivités et je sais qu'Ottawa a une attitude assez progressiste, comme Toronto d'ailleurs, mais ce n'est pas le cas dans quelques petites collectivités, qui adoptent surtout un régime punitif, et les responsables sont souvent des gens qui n'ont jamais connu la pauvreté et qui pensent que les pauvres n'ont qu'eux-mêmes à blâmer. Il faut donc qu'on adopte certaines politiques et que prévoie un certain budget local pour des groupes comme le nôtre pour mettre en oeuvre certains des changements souhaités.

Je me souviens de l'époque où les groupes recevaient des bourses communautaires. Cela remonte à un temps très lointain, celui de la société juste. Je me souviens de toutes les initiatives qu'on avait prises, y compris la mise en place d'un service de garderies, grâce aux bourses communautaires fournies par le gouvernement fédéral. Les communautés pouvaient présenter des demandes de bourses pour régler un problème quelconque, et cela donnait lieu à toutes sortes d'initiatives, car les gens s'y connaissaient, se sentaient valorisés et voulaient que les choses changent.

Now people do not have access to money to work at the community level. It is all at the top. They cannot have access to it, and they cannot get their views across. But if you provided community grants to people who could take on some of these issues, I think you would be surprised by the creativity and energy that would flow from that.

• 1225

The Chair: I sat at the other end of the table—at the municipal level—when those community grants went out, and having participated in the Federation of Canadian Municipalities I saw considerable outrage over that. The federal government would start programs and then not fund them on an ongoing basis. Many of the provinces would not cost share in these programs.

If you started a 100% grant without the involvement of the municipality and the provincial government, there was no commitment by them to take it up afterwards. We are now hearing this in Quebec, where they want to run their own show. They want money from the federal government with no strings attached. That same argument has been around for a long time.

Because of the cost-sharing requirements and the layering there is a tremendous gap between policy at the federal government level and its implementation in the community. When Jake Epp was Minister of Health and Welfare he increased the funding to families, but many provinces did not pass it on; instead they deducted it from welfare.

That is why I am thinking about taking children right off of welfare. Let us have a national child benefit program which ensures that the money goes directly to the families for their childen. That would provide results. It would be a good start.

Thank you very much. The outrage you feel also is felt in this committee and I think there is a great deal of interest. We are a small committee. There are only four members to this committee, but we are extremely concerned. We will be bringing our recommendations forward to the Health and Welfare committee. The Prime Minister made a commitment to children at the United Nations and everybody wants to see results. We certainly are going to try to make sure that there are some results.

Ms Akeson: Do you know whether there is a deadline for the report and for some action being taken? Will it be another three or four years? I am wondering what your agenda is.

The Chair: The Minister of Health and Welfare has been requested by the Prime Minister to report to him on an agenda for our children. I want to discuss this with the other members of this committee, but I think we can hear nine more deputations after we finish here. I think we will be reporting in early spring.

Mr. Axworthy: In the summer perhaps.

The Chair: Yes, it will be a minority report over there with their unusual economic policy.

[Translation]

Aujourd'hui, les gens n'ont accès à aucune source de financement au niveau communautaire. Tout se fait en haut de la pyramide. Non seulement ils n'ont pas accès à ces fonds, mais ils ne peuvent même pas faire entendre leur voix. Si l'on accordait des bourses communautaires pour s'attaquer à certains de ces problèmes, je pense qu'on serait surpris de l'activité et des initiatives que cela engendrerait.

La présidence: J'étais de l'autre côté de la table, soit au niveau municipal, lorsque ces subventions aux collectivités ont été données. Faisant partie de la Fédération des municipalités canadiennes, j'ai vu la révolte que cela a soulevée. Le gouvernement fédéral donnait le coût d'envoi à des programmes, mais ne les finançait pas de manière permanente. La plupart des provinces ne voulaient pas partager les coûts de ces programmes.

S'il y avait au départ une subvention de 100 p.100 sans participation de la municipalité ou du gouvernement provincial, ces deux derniers ne s'engageaient pas à poursuivre le programme par la suite. On entend des plaintes de ce genre de la part des Québécois, qui veulent faire les choses par eux-mêmes. Ils veulent des fonds du gouvernement fédéral, mais sans conditions. Cet argument a été souvent présenté.

A cause des exigences de partage des coûts et des nombreux paliers de gestion, il y a tout un écart entre la politique du gouvernement fédéral et sa mise en pratique dans la collectivité. Quand Jake Epp était ministre de la Santé et du Bien-être social, il a augmenté l'aide aux familles. Mais de nombreuses provinces n'ont pas transmis cette aide; elles l'ont plutôt déduite de l'aide sociale.

C'est pourquoi je pense à enlever complètement les enfants de l'aide sociale. Il faudrait un programme national de prestations pour enfants qui garantifait que l'argent serait destiné directement aux familles, pour les enfants. On arriverait ainsi à des résultats, ce serait un bon début.

Merci beaucoup. Votre sentiment de révolte est partagé par notre comité, et nous nous intéressons sérieusement à la question. Nous sommes un petit comité. Il n'a que quatre membres, mais nous sommes très dévoués. Nous allons faire nos recommandations au Comité de la santé et du bien-être social. Le premier ministre a pris un engagement envers les enfants aux Nations Unies, et tout le monde veut voir des résultats. Nous allons certainement nous efforcer de veiller à ce qu'il y ait des résultats.

Mme Akeson: Y a-t-il une échéance pour le dépôt du rapport et pour toute initiative? Faudra-t-il attendre encore trois ou quatre ans? Je me demande quel est votre programme.

La présidence: Le premier ministre a demandé au ministre de la Santé et du Bien-être social de lui fournir un programme pour les enfants. Je vais en parler avec les autres membres du comité, mais je crois que nous pouvons encore recevoir neuf autres délégations après avoir terminé ici. Nous devrions présenter un rapport au début du printemps.

M. Axworthy: Peut-être cet été.

La présidence: Oui, il y aura un rapport minoritaire, étant donné leur politique économique particulière.

Ms Munroe: I have one last comment. This it is rather emotional, but as a mother, a single parent and a poor person, it strikes me that we in this country have more in common than do those poor people in Iraq who are being bombed, and our children's fate is not a lot better than theirs. Can you imagine what their children will be like in 20 years?

The Chair: Yes, it is unfortunate that people forget Kuwait. Ms Munroe: We are now like the Third World here.

The Chair: Was Kuwait something we should tolerate?

Ms Munroe: Where are our values?

The Chair: Certainly that is an issue, but I think those who did not want a war in Iraq were also prepared to tolerate human rights violations and the presence of a dictator who scares the hell out of me.

Mr. Axworthy: There are children in Canada living in poverty. Certainly that constitutes a violation of human rights.

The Chair: I agree and I certainly have been spending a lot of time working in the field.

Thank you very much. This meeting is adjourned.

AFTERNOON SITTING

• 1339

The Chair: The members are here, so we can begin. I would like to welcome you to the committee. The members are Mac Harb from Ottawa, and you just met Chris Axworthy. I am Barbara Greene. Please present your brief. I am sure the committee has a lot of questions for you.

Ms Claudette Bradshaw (Executive Director, Moncton Headstart Program): First, on behalf of the poor children and the abused children of New Brunswick, thank you very much for inviting me to come.

• 1340

I have to be quite honest with you: I have gone to see my MP and he has been sending me your material. I have been reading what you have done to date and who has made presentations to date. I want to thank you for taking the time; not a lot of people try to understand what happens to our children.

I will give you a bit of background on myself. For 22 years I have been working every day with children who are poor, children who are hungry, and I have been working every day with children who have been severely abused.

In my 15 minutes I will try to give you as much information as I possibly can. I would really like to have you for a whole day, play the poverty game with you and put you on welfare so you would have a real idea of what it is like to

[Traduction]

Mme Munroe: Un dernier commentaire. Je vais peut-être sembler émotive, mais en tant que mère, chef de famille monoparentale et pauvre, il me semble que nous avons davantage en commun au Canada que ces pauvres gens qui se font bombarder en Irak, mais le sort de nos enfants n'est pas tellement plus souhaitable que le leur. Pouvez-vous imaginer comment seront leurs enfants dans 20 ans?

La présidence: Oui, il est dommage qu'on oublie le Koweït.

Mme Munroe: Nous vivons maintenant comme au Tiers monde.

La présidence: Devions-nous tolérer ce qui se passait au Koweït?

Mme Munroe: Quelles valeurs avons-nous?

La présidence: Cet argument est valable, mais je pense également que ceux qui ne voulaient pas de guerre en Irak étaient prêts à tolérer les violations des droits de la personne et la présence d'un dictateur qui me donne la chair de poule.

M. Axworthy: Il y a des enfants qui vivent dans la pauvreté au Canada. Cela constitue certainement une violation des droits de la personne.

La présidence: Je suis d'accord. Et j'ai certainement beaucoup travaillé dans ce domaine.

Merci beaucoup. La séance est levée.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

La présidence: Comme les membres du comité sont ici, nous pouvons commencer. Bienvenue au comité. Voici Mac Harb, d'Ottawa, et vous venez de rencontrer Chris Axworthy. Je suis Barbara Greene. Veuillez nous présenter votre exposé. Je suis persuadée que nous aurons ensuite de nombreuses questions à vous poser.

Mme Claudette Bradshaw (directrice administrative, Moncton Headstart Program): J'aimerais d'abord vous remercier de votre invitation, au nom des enfants pauvres et maltraités du Nouveau-Brunswick.

Je dois d'abord vous avouer que je suis allée voir mon député et qu'il m'a fourni votre documentation. J'ai lu ce que vous avez fait jusqu'ici ainsi que les exposés de vos témoins jusqu'à aujourd'hui. Je vous remercie de prendre le temps d'étudier la question. Peu de gens veulent comprendre ce qui arrive à nos enfants.

Je vais d'abord vous parler de mes antécédents. Depuis 22 ans, je travaille tous les jours avec des enfants pauvres, des enfants affamés, et je travaille tous les jours avec des enfants qui ont été gravement maltraités.

Dans les 15 minutes qui me sont accordées, je vais essayer de vous donner le plus de renseignements possible. J'aimerais en fait que vous disposiez de toute une journée pour pouvoir jouer à mon jeu de la pauvreté. Vous seriez

be poor. If you would like to invite me again, I would gladly drive back from Moncton and play the poverty game with you and your staff. It is an excellent game for you to play to sensitize yourself.

First of all, for me there are three types of poverty. The first type of poverty is that of the working poor. They are really trying, but there is nothing in the system for them. We really saw that when we did the housing task force in New Brunswick. I was on that task force. The working poor were the ones living in the ghettos. Because we take 30% of their gross income for their rent very often they do not live in subsidized apartments.

I think it is unfortunate that in this country if you are a child abuser, an abuser of drugs, an abuser of alcohol the system seems to be there for you, but it is not there for the ones who are trying to help themselves. Perhaps you could study that a bit more and look at the working poor, and maybe make a recommendation to the minister of housing, federally, that we should look at taking 30% of the net income of the working poor so they could also live in subsidized housing. There is nothing for the ones who want to help themselves. People on social assistance and the abusers see that and they play on that. That is one of the reasons we have so much abuse in our social programs.

The Chair: Sorry. Are they not eligible?

Ms Bradshaw: They are eligible for a subsidized unit, but we take 30% of their gross income. When you take 30% of their gross income then their apartment becomes too expensive. For those who are on social assistance, we take 30% of the social assistance, so they are going to pay \$185, \$180 a month. The working poor end up paying \$400, \$450 a month because we base it on the gross income. It is really something we looked at when we were on the housing task force. Our minister, the Hon. Peter Trites, really tried to get that put down, but I guess because of CMHC policies we still take 30% of their gross income.

The Chair: I think that may be a problem in certain areas, I suppose, but in Toronto a \$400 apartment is a tremendous subsidy.

Ms Bradshaw: But even in Toronto, if you had subsidized apartments for the person who is working and could get an apartment at 30%, they would still take it off their gross income and not off their net income. What we are saying is that for the working poor you might want to look at—and it is a federal law—putting it at 30% of net income and not at 30% of gross income.

The other type of people on social assistance are those who are there temporarily. They are on social assistance, but not for long. They are between jobs or waiting for their UIC. I will give you an example of that. Headstart also runs a food

[Translation]

bénéficiaires de l'aide sociale pour une journée et vous auriez une bonne idée de ce que c'est que d'être pauvre. Si vous m'invitiez de nouveau, je serais ravie de refaire la route de Moncton à Ottawa pour jouer au jeu de la pauvreté avec vous et votre personnel. C'est un excellent jeu pour se sensibiliser à la réalité de la pauvreté.

D'abord, j'aimerais vous dire qu'il existe pour moi trois types de pauvreté. Il y a d'abord celle des travailleurs économiquement faibles. Ils font de gros efforts, mais le système ne fait rien pour les aider. Nous nous en sommes vraiment rendu compte dans le cadre du groupe de travail sur le logement au Nouveau-Brunswick. Je faisais partie du groupe de travail. Les travailleurs pauvres habitent dans des ghettos. Souvent, ils ne vivent pas dans des appartements subventionnés parce que le loyer représenterait alors 30 p. 100 de leur revenu brut

Je pense qu'il est regrettable que dans notre pays, le système donne de l'aide aux batteurs d'enfants, aux narcomanes, aux alcooliques, mais pas à ceux qui tentent de s'aider eux-mêmes. Vous pourriez peut-être étudier cet aspect de la question un peu plus et vous pencher sur le cas des travailleurs à faible revenu. Vous pourriez recommander au ministre fédéral du logement de déduire 30 p. 100 du revenu net des travailleurs pauvres pour leur loyer subventionné. Il n'y a rien pour les gens qui s'aident eux-mêmes. Les prestataires de l'aide sociale et ceux qui abusent du système l'ont constaté et en profitent. C'est l'une des raisons des si nombreux abus de nos programmes sociaux.

La présidence: Je m'excuse. Ne sont-ils pas admissibles aux logements subventionnés?

Mme Bradshaw: Oui, mais on déduit alors 30 p. 100 de leur revenu brut. Si leur loyer représente 30 p. 100 de leur revenu brut, leur appartement leur coûte trop cher. Pour les prestataires de l'aide sociale, on déduit 30 p. 100 de leur chèque, ce qui revient à 185\$ ou 180\$ par mois. Pour les travailleurs pauvres, cela revient à 400\$ ou 450\$ par mois parce que la déduction se fait à même le revenu brut. Notre groupe de travail sur le logement s'est sérieusement penché sur cette question. Notre ministre, l'honorable Peter Trites, a vraiment fait des efforts pour réduire cette déduction, mais à cause des politiques de la SCHL, la déduction est toujours de 30 p. 100 du revenu brut.

La présidence: J'imagine que cela peut être un problème dans certaines régions, mais à Toronto, un appartement à 400\$ représente une subvention considérable.

Mme Bradshaw: Même à Toronto, le loyer des appartements subventionnés des travailleurs qui réussissent à en obtenir un équivaut à 30 p. 100 du revenu brut, et non du revenu net. Ce que nous voulons, c'est qu'on envisage de déduire pour les travailleurs pauvres un loyer représentant 30 p. 100 du revenu net plutôt que du revenu brut. C'est une loi fédérale.

Il y a un autre type de pauvres vivant de l'aide sociale, de manière temporaire. Ils reçoivent de l'aide sociale, mais pas pour longtemps. Ils vont bientôt se trouver un emploi ou ils attendent de recevoir de l'assurance-chômage. Je vais vous

bank. Up to 900 families a month come to the food bank. Just since January 1 we have received a hundred new families who had lost their jobs and needed food from the food bank. That is from January 1 until now. We get a lot more people going on social assistance who have lost their jobs. Still, we do not mind helping them, because they do not cost us a lot and we know they are looking for a job.

The other type of people are the welfare recipients who are always going to be on welfare but are doing fairly well. They are in subsidized apartments. You give them their social assistance. They know how to budget, they know how to cook, and they know how to take care of themselves.

• 1345

If you look at the three, the working poor, your temporary, and then your other one, they are not doing that badly if they live in a subsidized apartment. We seem to be giving them enough. They know pretty well what to do. You can bring them a hundred zucchinis and they can make all sorts of things with their zucchini. They are pretty smart.

The problem we have in this country and in our province is your generational welfare. That is the one that seems to be costing you a lot and that is also the one that the child living in a generational welfare... If you were to make a study of your prisons and your psychiatric wards and your youth centres, you would find... Now, a study has never been done, but I have asked a lot of people who have worked in these institutions, and I have been in them myself, talking to the inmates. Probably more than 70% of the people who are there, when they were from zero to six years of age, were hungry and were abused. I challenge anyone in this country to make that kind of study and prove me wrong. You will also find that more than 70% or 75% came from a generational welfare cycle. I think we really have to see what we have done with them.

I am going to show you on a flip chart what I do with groups. You must have all heard of the hierarchy of Maslow, of needs. A human being, no matter who you are, has needed this to become what you are today. So if you are working in this building and if you are in Ottawa today, your parents probably followed you through this. Just let me go through it with you for a second.

Food, clothing, shelter are the first things you need. Look at your children in poverty. In New Brunswick we have 38,000 children who live in poverty. As I have told you, I have been working with them for 22 years. I have seen children come to us who did not know that you put a sauce on spaghetti. That is a fact. If you give them a vegetable, they throw up and they are sick; that is a fact.

When we say "children in poverty", it is not a joke. These children have absolutely nothing to eat. One of my staff went to a house last week where there was a two-month-old baby drinking cherry Kool-Aid; that is a fact. This

[Traduction]

donner un exemple. Notre programme comprend également une banque d'alimentation. Jusqu'à 900 familles par mois viennent à notre banque d'alimentation. Or, depuis le 1^{er} janvier, nous avons reçu une centaine de nouvelles familles à cause de pertes d'emplois. Elles avaient besoin de nourriture de la banque d'alimentation. C'est pour la période du 1^{er} janvier à aujourd'hui. Il y a beaucoup plus de gens maintenant qui reçoivent de l'aide sociale après avoir perdu leur emploi. Nous les aidons tout de même, parce qu'ils ne nous coûtent pas trop cher et que nous savons qu'ils se cherchent un emploi.

Finalement, il y a les prestataires de l'aide sociale qui seront toujours dans cette situation, mais qui vivent relativement bien. Ils vivent dans des logements subventionnés. Vous leur donnez de l'aide sociale. Ils savent faire un budget, ils savent cuisiner et comment prendre soin d'eux-mêmes.

Si l'on considère les trois groupes, soit les travailleurs pauvres, les pauvres temporaires et les autres, leur sort n'est pas si mauvais s'ils vivent dans un logement subventionné. Il semble que nous leur donnions assez. Ils savent se débrouiller. Vous pouvez leur apporter une centaine de courgettes, et ils trouveront toutes sortes de façons de les cuisiner. Ils sont assez débrouillards.

Le problème dans notre pays, et dans notre province, ce sont les assistés sociaux héréditaires. Ce sont ces familles qui nous coûtent le plus cher et ce sont chez elles que l'on trouve les enfants qui... Si l'on faisait une étude des prisons, des ailes psychiatriques et des centres pour jeunes, on constaterait... Aucune étude de ce genre n'a été faite, mais j'ai posé des questions à bien des gens qui travaillaient dans ces établissements. J'en ai moi-même visité et j'ai parlé aux détenus. Probablement plus de 70 p. 100 des gens qui s'y trouvent avaient faim et étaient maltraités de leur naissance à l'âge de six ans. Je défie quiconque en ce pays de procéder à ce genre d'étude et de prouver le contraire. On constaterait également que plus de 70 p. 100 ou 75 p. 100 de ces gens proviennent de familles où l'aide sociale est héréditaire. Je pense qu'il faut prendre conscience de ce que nous avons fait d'eux.

Je vais vous montrer sur ce tableau ce que j'ai fait avec des groupes. Vous connaissez probablement tous la hiérarchie des besoins de Maslow. Tout être humain, quel qu'il soit, a besoin de ceci pour devenir adulte. Si vous travaillez dans cet immeuble aujourd'hui et si vous êtes à Ottawa, vos parents ont probablement satisfait ces besoins. Je vais prendre le temps de les voir un à un.

Les premiers besoins sont l'alimentation, l'habillement et le logement. Regardons les enfants pauvres. Au Nouveau-Brunswick, il y a 38,000 enfants qui vivent dans la pauvreté. Comme je l'ai dit, je travaille auprès d'eux depuis 22 ans. J'ai vu des enfants venir nous voir qui ignoraient qu'il fallait mettre de la sauce sur les spaghettis. C'est la vérité. Si vous leur donnez un légume, ils le vomissent, ils sont malades; c'est la vérité.

Lorsqu'on parle des enfants qui vivent dans la pauvreté, nous ne blaguons pas. Ces enfants n'ont absolument rien à manger. L'un de mes employés est allé dans un foyer la semaine dernière où un bébé de deux mois buvait du Kool-

lady has a two-and-a-half-year-old child, a one-year-old child, and a two-month-old baby. The two-month-old baby is drinking cherry Kool-Aid. You are going to end up paying, whether it is provincial or federal, for this kid for the rest of her life. She is going to go to school and not be able to function.

How many drop-outs do you have in your system across this country? How many people are living on the street because we did not feed them? They are well hidden, do not forget. We have hidden them very well in this country. We live here and they live there. It is a fact that a lot of your kids who live in poverty are hungry.

I do not know if you have every been hungry. It hurts. When you hurt, you are going to start stealing your food at a very young age.

It is the same thing with clothing. Remember when you were in grade one, your first day of school? I bet everyone can remember a child in grade one who was made fun of by the other kids. I can. We all made fun of that kid. He was not dressed like us and he was stinking. That is a fact. That kid did not graduate when you graduated. Go see where that kid is today. I bet you the government is paying for that child today.

• 1350

And shelter... I was on the housing task force. It is a sin what some people live in in this country. It is a sin that we allow children to live in these conditions. I remember we had a landlord on our housing task force, and he said "Claudette, leave those son of guns live in your ghettos; that is where they deserve to live". I said if the adult wants to live in that, that is true, but what about the child? Every child that lives in a ghetto you are going to pay for later. You are not going to pay now; it is going to cost you later. This is the most important thing, your child in poverty, my dear friends. Those needs are certainly not met, let me tell you.

What is your other one? Security. When I was a baby, being the oldest, my mother cuddled me and loved me and fed me my milk. If it was not just the right temperature, boy, my dad was there making sure that it was. When I left my parents and I went to the school system I made a lot of friends and I had fun. If there was anything, I was there. I had a ball. As a teenager... Have any of you guys married your first love? I would ask you to lift your hand, but I will not because I am in government. I usually do it with people just as a group. I bet you not a lot of you did.

As a teenager, what do we do? We meet a guy, we break up, we cry. We meet a guy, we break up, we cry. I never cried so much in all my life. One thing that happened was I found out what love was about. At the age of 25 I met a man, I married him, and I am happy. What happens to our kids in poverty here? At two months old they are drinking cherry Kool-Aid. They are freezing. They go to school. They live in an apartment, boy, with no heat. Sometimes as bureaucrats

[Translation]

Aid aux cerises. C'est la vérité. La dame avait un enfant de 2 ans et demi, un bébé d'un an et un bébé de deux mois. Le bébé de deux mois buvait du Kool-Aid aux cerises. Que ce soit par l'intermédiaire du gouvernement provincial ou fédéral, c'est nous qui allons payer pour cet enfant pour le reste de ses jours. Elle ira à l'école, mais elle n'y fonctionnera pas bien.

Combien de décrocheurs y a-t-il dans notre système au Canada? Combien de gens vivent dans la rue parce que nous ne les avons pas nourris? Ils sont bien cachés, ne l'oublions pas. Nous les avons bien cachés dans notre pays. Nous vivons ici, et eux là-bas. La vérité, c'est que beaucoup d'enfants pauvres sont affamés.

Je ne sais pas si vous avez déjà été affamé. C'est douloureux. Dans la douleur, vous seriez prêt à voler de la nourriture dès votre plus jeune âge.

La même chose s'applique aux vêtements. Vous souvenezvous de votre première journée à l'école, en première année? Je parie que nous pouvons tous nous rappeler un enfant dont on se moquait en première année. Moi, je le peux. Nous nous moquions tous de cet enfant. Il n'était pas habillé comme nous et il puait. C'est la vérité. Cet enfant n'a pas reçu de diplôme quand vous en avez eu un. Essayez de savoir où il est maintenant. Je parierais que le gouvernement paie pour lui aujourd'hui.

Et le logement. . . J'ai fait partie du groupe de travail sur le logement. C'est un péché de voir comment sont logées certaines personnes dans notre pays. C'est un péché que nous laissions des enfants vivre dans de telles conditions. Je me souviens que dans le groupe de travail sur le logement, il y avait un propriétaire qui disait: «Claudette, laissons ces vauriens dans vos ghettos; c'est tout ce qu'ils méritent.» J'ai répondu que si les adultes voulaient y vivre, tant pis. Mais les enfants? Vous paierez plus tard pour chaque enfant qui vit actuellement dans un ghetto. Il ne vous coûte rien maintenant, mais vous ne perdez rien pour attendre. Voilà ce qui est le plus important, mes amis: les enfants pauvres. Laissez-moi vous dire qu'on ne répond certainement pas à leurs besoins.

Quel est l'autre besoin? La sécurité. Lorsque j'étais bébé, j'étais l'aînée, et ma mère m'a câlinée, aimée et m'a donné du lait. S'il n'était pas à la bonne température, mon père s'empressait de corriger la situation. Lorsque j'ai quitté mes parents pour aller à l'école, je me suis fait beaucoup d'amis et je me suis amusée. Dès qu'il se passait quelque chose d'intéressant, j'y allais. Je m'amusais beaucoup. Adolescente... Combien d'entre vous ont épousé leur premier amour? Je vous demanderais de lever la main, mais je ne le ferai pas parce que nous sommes au gouvernement. Je le fais habituellement dans un petit groupe. Je parierais que peu d'entre vous l'ont fait.

Comment se déroule notre adolescence? Nous rencontrons un garçon, nous rompons, nous pleurons. Nous rencontrons un garçon, nous rompons, nous pleurons. Je n'ai jamais tant pleuré de ma vie. Mais j'ai découvert ce qu'était l'amour. À 25 ans, j'ai rencontré un homme, je l'ai épousé et je suis heureuse. Qu'arrive-t-il à nos enfants pauvres? À deux mois, ils boivent du Kool-Aid aux cerises. Ils ont froid. Ils vont à l'école. Ils vivent dans un logement qui n'est pas

and as politicians and as professionals we are a little slow. If there is no heat there is no hot water the next morning. So the child pees in bed, and gets up the next morning and cannot wash before going to school. There is no hot water.

I got a call this week from a mom and dad with two kids. It was cold in Moncton last week. They had no heat. We could not get them anybody that would give them \$150 to put heat in their house. They have two kids. Those kids went to school. How? With nothing to eat, and filthy dirty.

Then as teenagers we get upset because they get pregnant and it costs us a lot of money. Or we get upset because the boys steal stuff from us and break in, and we have to put them in juvenile homes and they cost us money. It is not their fault, it is our fault, because when they were zero to six we did not take care. So how secure are they?

The next one you need is a sense of belonging. If you have not had this, where are you going to belong? You are going to belong with your gang. That is where you are going to belong. You are not going to belong with us. I could bring some parents in here today. They are not going to feel they belong here. I tried it last year. We had a banquet for them at Fishermen's Paradise, the nicest restaurant in Moncton, because I knew the owner. It was pitiful. They came in... There were 90 parents who came in to the banquet. It was their graduation. They did not know that you could put sauce on your salad. The owner of the restaurant had candles on the table. All of them shut the candles off. They had never been in a rich restaurant. That is pitiful. Did they belong? No. Are they able to love? Absolutely not. They hate your guts. They will steal any money from you that they can get.

What do we do as a government? What do we do when we sit down at our policy planning meetings? We forget this. We forget this, but we all want to bring them to self-actualization. We put all kinds of money into training, all kinds of money into illiteracy. We do not feed them. They live in darn poor housing. We do not care what they go through from zero to six, but the minute they are a teenager and the minute they are an adult and they look like you and me, we put all kinds of bucks in them to bring them here. Then, when our programs do not work, what do we say? They are a bunch of lazy no-goods. Whose fault is it?

• 1355

Now in New Brunswick we have gotten smart. When the child enters grade one he is not fed, so he sleeps on his desk. He is filthy dirty, so the other kids give him a rough time. He is abused at home, so the first time you talk to him he tells you to—I cannot use the word, but it starts with "f"—or he will hit the teacher or he will hit the other kids, because that is what they do to him at home. In Moncton we have become very smart. We used to yank them out of the

[Traduction]

chauffé. Parfois, en tant que bureaucrates, politiciens ou professionnels, nous sommes lents à agir. S'il n'y a pas de chaleur, il n'y a pas non plus d'eau chaude le lendemain matin. L'enfant urine au lit, se lève le lendemain et ne peut pas se laver avant d'aller à l'école. Il n'y a pas d'eau chaude.

Cette semaine, j'ai reçu un appel de parents de deux enfants. Il faisait froid à Moncton la semaine dernière. Ils n'avaient plus de chauffage. Nous ne pouvions trouver personne qui puisse leur donner 150\$ pour chauffer leur maison. Ils ont deux enfants. Ces enfants sont allés à l'école. Dans quel état? Le ventre vide et d'une saleté répugnante.

Nous sommes ensuite indignés parce que les adolescentes deviennent enceintes, ce qui nous coûte très cher. Ou nous sommes choqués parce que les garçons nous volent, violent notre domicile, et qu'il nous faut les mettre dans des foyers d'accueil pour jeunes, ce qui nous coûte de l'argent. Ce n'est pas leur faute, mais la nôtre, parce que nous n'avons pas pris soin d'eux pendant leur enfance. Avons–nous comblé leur besoin de sécurité?

Ensuite, il v a le sens de l'appartenance. Si on n'a pu vous le donner, où vous sentirez-vous à votre place? Avec votre bande. C'est là que vous vous sentirez à votre place. Pas avec nous. J'aurais pu vous amener des parents aujourd'hui. Mais ils ne se sentiraient pas à leur place. Je l'ai tenté l'an dernier. Nous avons organisé un banquet pour eux dans le plus beau restaurant de Moncton, le Fishermen's Paradise, parce que je connais le propriétaire. C'était navrant. Ils sont entrés... Quatre-vingt-dix parents sont venus au banquet. C'était leur remise de diplômes. Ils ne savaient pas qu'on peut mettre de la vinaigrette dans la salade. Le propriétaire du restaurant avait mis des bougies sur la table. Ils les ont tous éteintes. Ils n'étaient jamais allés dans un restaurant chic. C'était pitoyable. Étaient-ils à leur place? Non. Savent-ils aimer? Absolument pas. Ils haïssent tout de vous et vous voleront tout l'argent qu'ils pourront.

Que faisons-nous en tant que gouvernement? Que faisons-nous à nos réunions de planification des politiques? Nous oublions cela. Nous l'oublions, mais nous voulons tous leur épanouissement. Nous investissons beaucoup dans la formation, dans l'alphabétisation. Mais nous ne les nourrissons pas. Ils vivent dans des taudis. Peu nous importe ce qui leur arrive de la naissance à 6 ans. Dès qu'ils sont adolescents, dès qu'ils sont adultes et qu'ils nous ressemblent, nous investissons beaucoup d'argent pour changer la situation. Mais quand nos programmes échouent, que disons-nous? Ce sont tous des vauriens et des paresseux. Mais à qui la faute?

Maintenant, au Nouveau-Brunswick, nous avons évolué. Lorsque l'enfant arrive en première année, il n'est pas nourri et il s'endort sur son pupitre. Il est malpropre, et les autres enfants le rudoient. Il est maltraité à la maison, et la première fois que vous lui parlez, il vous répond d'aller—je ne peux pas dire le mot, mais il commence par la lettre «c»—à moins qu'il ne frappe l'enseignant, ou les autres enfants, parce que c'est ce qu'on lui fait à la maison. À Moncton,

Poverty

[Text]

classroom and give them a counsellor. That is the first thing we do: we yank them out of the classroom, so they really belong in that system, they really feel secure in that system. Then we said counsellors do not know enough, we are going to give them psychologists; we are going to test these kids. My kids have been tested more times than you can shake your leg at. But you have not learned anything, because in your youth access programs you hire people who are going to test them again. These kids have been tested since they were two years old.

Now we have gotten smart—we send them to psychiatrists and we medicate them. Our school system says oh yes, these kids are doing much better now; they have quieted right down. They are all medicated. It is free. They have their yellow card, so they can get their Ritalin for the kids.

What we do to our children is a sin. And then when they are adults, we think they are rotten.

The other thing, too, is when you see them, they are all fat. The next time you see a movie on poverty in Canada, you will see that they are all fat. You say my God, look at those lazy, rotten son-of-a-guns. They are fat because they eat potatoes and pasta. If you looked at their insides, they would look like somebody from Biafra because they hurt so much. They have no idea where you are coming from.

Let me just show you—and I am going to go fast here, because I do not have long, I know. Here is an example of generational welfare. You have Debbie and Fred. I have been with this family for over 17 years. Ron ran away a long time ago, and he moved to Toronto. Debbie died about four years ago. Ron came down for the funeral. He did not even look like the other kids. He is a fireman in Toronto; he volunteers in all sorts of stuff, doing extremely well. Bev. married, two kids—the grandparents took the two children; that is how I got involved—common—law, four children; welfare. Guy: married, three kids; separated; welfare. Don: married, three children; separated; welfare. Betty: common—law, two kids; married.

We fought with the system for six years to remove the children from Betty. Betty went to school one day in her life. The first time I met her, she was 12 years old and had just come out of one of our institutions. Her oldest daughter, at the age of six, on first day of school, went to school. Remember, if you have kids, how your children went to school the first day. I know how mine went. This child went to school with a man's size 8 shoe and her hair full of lice. We fought with the system; we finally got the kids out because their principal got involved with us.

[Translation]

nous avons compris bien des choses. Autrefois, nous les expulsions de la classe et les confiions à un conseiller. C'est la première chose que nous faisons: nous les sortons de la classe. Peuvent-ils se sentir à leur place et en sécurité dans ce système? Nous nous sommes dit ensuite que les conseillers n'étaient pas assez compétents et qu'il fallait confier les enfants à des psychologues; il fallait leur faire subir des tests. Mes enfants ont subi un nombre incalculable de tests. Mais nous n'avons rien appris ici, puisque dans le cadre des programmes d'accès-jeunesse, nous avons engagé d'autres gens pour leur faire subir encore des tests. Ces enfants ont été testés depuis l'âge de deux ans.

Alors nous pensions enfin savoir, et nous les avons envoyés chez des psychiatres et nous leur avons donné des médicaments. D'après nos écoles, ces enfants vont beaucoup mieux qu'avant; ils sont très tranquilles maintenant. Ils sont tous drogués gratuitement. Ils ont leur carte jaune, et on peut leur donner gratuitement du ritalin.

Ce que nous faisons à nos enfants est une honte. Et lorsqu'ils deviennent adultes, nous pensons qu'ils sont foncièrement mauvais.

Il y a encore autre chose: ils sont tous gras. La prochaine fois que vous verrez un film sur la pauvreté au Canada, vous constaterez qu'ils sont tous gras. Vous vous dites: mais regardez-moi ces paresseux, ces bons à rien. Ils sont gras parce qu'ils mangent des pommes de terre et des pâtes. Si on voyait ce qu'ils ont dans le ventre, on saurait qu'ils sont comme les enfants du Biafra et qu'ils souffrent. Ils ne savent rien de votre monde.

Je vais vous donner un exemple. Je vais être brève, car je sais qu'il me reste peu de temps. C'est un exemple d'aide sociale héréditaire. Prenons Debbie et Fred. Je connais cette famille depuis plus de 17 ans. Ron a fait une fugue il y a déjà longtemps et a déménagé à Toronto. Debbie est morte il y a environ quatre ans. Ron est venu pour les funérailles. Il ne ressemblait même pas aux autres enfants. Il est pompier à Toronto. Il fait du bénévolat dans toutes sortes de domaines et s'en est très bien sorti. Bev: mariée, deux enfants—les grands—parents ont pris en charge ses deux enfants, et c'est ainsi que j'ai connu leur famille—union libre, quatre enfants; aide sociale. Guy: marié, trois enfants; séparé; aide sociale. Don: marié, trois enfants, séparé; aide sociale. Betty: union libre, deux enfants, mariée.

Pendant six ans, nous avons lutté contre le système pour enlever ces enfants à Betty. Betty n'est allée à l'école qu'une journée dans toute sa vie. La première fois que je l'ai vue, elle avait 12 ans et venait de sortir de l'un de nos établissements. Sa fille aînée, à six ans, est allée à l'école comme il se doit. Rappelez-vous comment vos enfants sont allés à l'école la première journée, si vous en avez. Je me souviens comment les miens y sont allés. Cette enfant est allée à l'école avec des souliers d'homme de pointure 8 et des poux plein la tête. Nous avons lutté contre le système. Nous avons finalement pu retirer les enfants, avec l'aide du directeur d'école.

The dad, who was on social assistance, making \$186 a month, wanted the kids. He went to court; he got the kids. Today that one child who was in grade one with the shoes and the lice is in one of my husband's group homes and she is not going to make it. That is her fault.

Helen: married, two children, put them up for adoption; married, one child; married, one child; welfare. Claire: married, two children, one went out for adoption; common—law, one child; welfare. Liz: two children, common—law, welfare.

There are a lot of drugs in here. There is a lot of sexual abusing here. It took Helen seven years to tell us that her dad had started sleeping with her when she was four. When Helen told us, the other girls told us also. When she told Debbie, her mother, that dad had been sleeping with her, she was locked up in the basement for two weeks, and it is an aunt that found her. So you are not surprised that Helen got married all these times.

Look at the number of grandchildren here. Look at the number of children Debbie and Fred had. Keep in mind that your generational welfare families are having two, three, four children; we are having none, one, or two. So if we do not wake up soon and start taking care of these children there are not going to be enough of our kids to take care of us when we are seniors, and take care of poverty, and this country is going to be a mess, like the U.S.A. is starting to be a mess. That is where we are heading.

• 1400

The other thing you had better keep in mind is that each one of these families is costing you taxpayers \$22,000 a year, not counting the psychologists, not counting the psychiatrists, not counting the times they go to the hospital. They are costing you \$22,000 a year. Just Debbie and Fred alone are costing you over \$200,000 a year. So we have to start thinking age zero to six.

Who is here from the press? Just you. I am going to ask the press please do not print what I am going to say next. I could cry. Are you going to print it? If you do, I will not do the interview after. I have got my way. I am not a politician yet; I might be later, but not yet.

What I want is to be honest with you, because it is not fun out there for these kids and they end up costing you a lot of money. And I honest to God do not think that you really understand what it is like. That is why in Moncton I play the poverty game with rich people. I put rich people on welfare for the day. Last year, since last February, I have played it six times, and I have gotten hold of 152 people.

The last time I played it was two Saturdays ago. One of the players was a school teacher. She came in as a Pentecostal, and when she left she had sold her body, she had bought hot stuff, and she had cheated the system. I then played it with 24 professional nuns another day, all nuns, professional nuns. Out of 24 nuns, 22 had cheated the system, bought hot stuff, and sold their bodies to feed their kids.

[Traduction]

Le père, prestataire de l'aide sociale ayant un revenu de 186\$ par mois, voulait avoir les enfants. Il est allé en cour et il en a obtenu la garde. Aujourd'hui, cette enfant qui est arrivée en première année avec des souliers d'homme et des poux se retrouve dans l'un des foyers de groupe de mon mari. Elle ne s'en sortira pas. C'est sa faute.

Helen: mariée, deux enfants qu'elle a fait adopter; mariée, un enfant; mariée, un enfant; aide sociale. Claire: mariée, deux enfants, dont un donné en adoption; union libre, un enfant; aide sociale. Liz: deux enfants, union libre, aide sociale.

Les drogues jouent un grand rôle dans ces histoires. Il y a également beaucoup d'abus sexuels. Ce n'est qu'après sept ans qu'Helen nous a avoué que son père avait commencé à coucher avec elle lorsqu'elle avait quatre ans. Les confessions des autres filles ont suivi celle d'Helen. Lorsqu'elle a révélé à sa mère, Debbie, que son père couchait avec elle, elle s'est fait enfermer au sous-sol pendant deux semaines. C'est une de ses tantes qui l'a trouvée là. On ne se surprend donc pas des nombreux mariages d'Helen.

Considérez le nombre de petits-enfants. Voyez le nombre d'enfants qu'ont eus Debbie et Fred. Ne perdez pas de vue que dans les familles où l'aide sociale est une tradition, il y a deux, trois ou quatre enfants. Nous, nous en avons un, deux, ou pas du tout. Par conséquent, si nous ne nous réveillons pas bientôt et si nous ne commençons pas à nous occuper de ces enfants, il n'y en aura pas assez pour s'occuper de nous quand nous serons vieux et pour vaincre la pauvreté, et ce sera le chaos au pays, comme cela commence à devenir le chaos aux États-Unis. Voilà ce qui nous attend.

Il faut aussi se rappeler que chacune de ces familles coûte 22,000\$ par année aux contribuables, sans compter les frais des soins psychologiques ou psychiatriques, sans compter les séjours dans les hôpitaux. Chaque famille coûte 22,000\$ par année. Debbie et Fred coûtent 200,000\$ par année à eux seuls. Il faut donc commencer à penser aux enfants de moins de six ans.

Qui représente la presse ici aujourd'hui? Seulement vous. Je vous prierais de ne pas publier ce que je vais vous dire. Je pourrais pleurer. Allez-vous le publier? Si vous le faites, je ne vous donnerai pas d'entrevue après mon témoignage. Je vais à ma guise. Je ne suis pas encore politicienne. Je pourrais le devenir, mais je ne le suis pas encore.

Je veux être honnête avec vous, parce que la vie n'est pas rose pour ces enfants et qu'ils finissent par vous coûter cher. Et je ne suis pas du tout convaincue que vous comprenez vraiment à quoi ressemble leur vie. Voilà pourquoi je joue au jeu de la pauvreté avec les riches à Moncton. Je transforme les riches en assistés sociaux pour une journée. Depuis février de l'année dernière, j'ai joué ce jeu six fois et j'ai retenu l'attention de 152 personnes.

La dernière fois, c'était samedi il y a deux semaines. Il y avait une enseignante. Au départ, elle était chrétienne convaincue et à la fin, elle s'était prostituée, elle avait acheté de la drogue et elle avait fraudé le système. Une autre fois, j'ai joué avec 24 religieuses. Vingt-deux d'entre elles ont fraudé le système, acheté de la drogue et se sont prostituées pour nourrir leurs enfants.

If you are really serious about helping kids in poverty... I was here last March at the Senate, and I could take all the research you have ever done on my kids and I could fill an elevator. I could probably fill whole Parliament Hill elevators. They have been studied and studied and studied, but I have not seen anything come out. If I drove to Ottawa to do this and you can get me the 30% net of the working poor, look, honest to God, nationally you will be known, if I get just that. Because we have to wake up and start taking care of our kids.

I have two affidavits here, and I am going to give you the story of just one. I am going to call her Jane. Jane is five years old. She has been in my program for three years. Jane would come in with sores on her mouth every Monday, and Jane would come in smelling semen. We would report it; we would document it. We had to take all our documentation and it took us four days to prepare this out of all our documentation we had on Jane.

Jane has a little sister, Carol, who is a year and a half. Last March finally Jane told us. One day she was at the babysitter. She asked the babysitter to talk to us and she told us that she wanted to tell us what daddy had done to her because daddy was starting to do it to his one-and-a-half-year-old. Daddy was putting his penis in her mouth and daddy was putting his penis in her rectum.

When we were phoning social services to come in and smell the semen so they could be witnesses and they could take the kids away from that home, the social worker at the time did not come, because, number one, she was too French, she did not know what the word meant. After a couple of calls from us she finally asked her supervisor. When her supervisor told her what it was, she still could not come because she had never had sex and did not know what it smelled like.

So my child lived in that for three years until the child herself spoke. When she spoke we prepared the affidavit and we won a guardianship order, and the child is out of there with her little sister. That is a reality. Go see your street children. When you hear them on the street and when you hear them being interviewed on CBC or Radio-Canada or wherever else, and they say they are out of the home because they were abused, what they are telling you is that they had their dad or their mother's boyfriend or their uncle do these things to them. That is a reality.

• 1405

I had six children last year who, at the ages of four and five, were sexually active. All they wanted to do in their playing was have sex because they had been having it since the age of two. That is a reality. When I went to the mental health clinic for them to come into my program and help me with these children to redirect their play, not one of them would come. I phoned the Minister of State for Childhood Services, I phoned the regional law office, I phoned another

[Translation]

Si vous voulez sérieusement aider les enfants pauvres... J'étais ici en mars dernier, devant les sénateurs, et j'aurais pu remplir un ascenseur avec tous les travaux de recherche effectués sur mes enfants. J'aurais probablement pu remplir tous les ascenseurs de la colline du Parlement. Il y a eu étude par-dessus étude, mais rien n'en est jamais sorti. Si je suis venue à Ottawa pour défendre cette cause et si vous pouvez me donner le 30 p. 100 net du travailleur pauvre, vous deviendrez célèbres à l'échelle nationale, c'est certain. Je n'en demande pas plus. Mais il faut se réveiller et commencer à nous occuper de nos enfants.

J'ai apporté deux dépositions, et je vous en relaterai une. Je l'appellerai Jane. Jane a cinq ans. Elle fait partie de mon programme depuis trois ans. Jane arrivait tous les lundis en portant des blessures à la bouche et en sentant le sperme. Nous l'avons déclaré aux autorités; nous avons donné les faits. Nous avons consulté toute notre documentation et mis quatre jours à rédiger ce rapport à partir de toute la documentation que nous avions sur Jane.

Jane a une petite soeur, Carol, âgée d'un an et demi. En mars dernier, Jane nous a finalement raconté son histoire. Un jour, elle a demandé à sa gardienne de nous parler. Elle nous a dit qu'elle voulait nous raconter ce que son papa lui avait fait, parce que papa commençait à faire la même chose avec sa petite soeur d'un an et demi. Papa mettait son pénis dans la bouche et le rectum de Jane.

Nous avons appelé les services sociaux pour leur demander de venir et de sentir le sperme afin d'être témoins et de sortir cet enfant de ce foyer. La travailleuse sociale en poste à ce moment-là n'est pas venue parce qu'elle était trop française; elle ne connaissait pas le sens du mot anglais. Après quelques appels de notre part, elle a finalement demandé à sa supérieure de nous parler. Même après que sa supérieure lui a expliqué la situation, elle n'a pas pu venir parce qu'elle n'avait jamais eu de relations sexuelles et ne connaissait pas l'odeur du sperme.

Par conséquent, mon enfant a vécu dans cet enfer pendant trois ans, jusqu'à ce qu'elle puisse faire elle-même une déposition. Nous avons rédigé la déposition et avons obtenu une ordonnance de garde. Cette enfant, ainsi que sa petite soeur, ont été retirées de ce foyer. Voilà la réalité. Allez voir nos enfants de la rue. On les entend dans la rue et on les entend à CBC ou à Radio-Canada, ou ailleurs, déclarer qu'ils sont partis de chez eux parce qu'on les maltraitait, on les entend raconter ce que leur père ou l'ami de leur mère ou leur oncle leur faisait. Voilà la réalité.

J'ai eu affaire l'an dernier à six enfants qui, dès l'âge de quatre ans et cinq ans, avaient des relations sexuelles. Tout ce qu'ils voulaient quand ils jouaient, c'était faire l'amour parce qu'ils le faisaient depuis l'âge de deux ans. Voilà la réalité. Quand je suis allée demander à la clinique de santé mentale de venir m'aider à réorienter les jeux de ces enfants, personne n'a voulu venir. J'ai téléphoné au ministère d'État chargé des services à l'enfance, aux services juridiques

contact, I phoned somebody in Halifax—they could not come. I challenge you to take all your written material and your United Nations material and read about the child. We are going around saying look how good we are. It is all written, but I could not get anybody. Nobody could come and help me redirect these kids.

In the last election I had a politician come see me to run for her party. She said she would give me anything I wanted—name it, I get it. I thought, oh boy, this should be good, she wants me to do something. I said "Anything I want you will give me?" She said "Anything you want." I think she thought I was going to ask for a swimming pool. I said "Give me enough money to train my staff". I have been in it 22 years. The one thing I have never dealt with in my program is that my kids are being sexually abused and I do not have trained staff to deal with it. I cannot get money anywhere to train my staff. I cannot. My government has to apply, or you get this and you get that, and almost every form I receive, I need to lie on it. If I do not lie, I am not going to get it.

With the other case that I have, we also won a guardianship order. These four kids were so abused that they will never be adopted. So abused. So please, if you are sitting on the committee for child poverty, it is not a joke. You need to start looking at the zero to six and forget for a little while your self–actualization up here.

Also, go to your media and start telling them. I do not want to know the unemployment rate any more. The people in the unemployment statistics are the people who are looking for jobs. If you have good jobs, they are going to go to work. They are not costing you any money. What you want to start finding out about is your social assistance rate in this country. Ontario I think has a 2% unemployment rate and a 16% welfare rate. With the unemployment rate, those people are going to look for a job. They are at the unemployment office all the time. But for some reason, in this country we do not want to know the social assistance rate. I will bet you, total, it is a lot more than your unemployment rate.

Is this committee serious? I do not know. I am here. I sat on the task force on housing; I sat on the early childhood task force. I was here in March. My mother loves it when you invite me to come to these things because I bring her and she gets to spend time with her sister. I will come back because I believe that one day you guys are all going to have to brighten up. You are going to have to say that when a child is born in this country, we need to care. Your handicapped, your retarded child—not a problem. They have rich people, and you can all relate to the handicapped and retarded child. You probably all know people with a handicapped or retarded child. But I will tell you, my kid who has her dad's penis in her mouth and my little boy who has had the boyfriend's penis in his rectum have nobody who cares. Let me tell you that.

[Traduction]

régionaux, à une connaissance, à quelqu'un de Halifax—personne ne pouvait venir. Je vous défie de prendre toute votre documentation, toute la documentation des Nations Unies, et de vous informer sur la situation des enfants. Nous nous vantons sans cesse. Tout est écrit, mais je n'ai pas pu obtenir les services de qui que ce soit. Personne ne pouvait venir m'aider à réorienter les jeux de ces enfants.

Aux dernières élections, une politicienne est venue me demander de me présenter comme candidate de son parti. Elle a promis de me donner tout ce que je voulais. J'ai pensé que c'était trop beau, qu'elle voulait vraiment me donner quelque chose. Je lui ai dit: «Vous voulez vraiment me donner tout ce que je veux?» «Tout ce que vous voulez», m'a-t-elle répondu. Elle pensait probablement que j'allais lui demander une piscine. Je lui ai demandé de me donner assez d'argent pour pouvoir former mon personnel. Je travaille dans ce domaine depuis 22 ans. La seule chose que je n'ai jamais acceptée dans mon programme, c'est que mes enfants ont été agressés sexuellement et que je n'ai pas le personnel pour m'occuper d'eux. Je ne peux obtenir nulle part les fonds nécessaires. C'est impossible. Mon gouvernement doit présenter des demandes, ou on obtient ceci et cela, et sur presque tous les formulaires, je dois mentir. Si je ne mens pas, je n'obtiens rien.

Dans l'autre exemple, nous avons aussi obtenu une ordonnance de garde. Ces quatre enfants étaient si maltraités qu'ils ne seront jamais adoptés. Si maltraités. Si vous faites partie du comité sur la pauvreté chez les enfants, ce n'est pas une blague. Vous devez commencer à songer aux enfants de moins de six ans et oublier pendant quelque temps le capital politique que vous pouvez tirer de votre situation.

Allez voir les médias et parlez-leur. Je ne veux plus entendre parler de taux de chômage. Les gens qui font partie des statistiques sur le chômage cherchent un emploi. S'il y a de bons emplois, ils vont travailler. Ils ne vous coûtent rien. Mais vous devriez commencer à vous intéresser au taux d'assistance sociale au pays. En Ontario, je crois que le taux de chômage est de 2 p. 100 et le taux d'assistance sociale, de 16 p. 100. Les chômeurs cherchent du travail. Ils sont constamment dans les bureaux d'emploi. Mais pour une raison que j'ignore, nous ne voulons pas connaître le taux d'assistance sociale au pays. Je parierais qu'il est beaucoup plus élevé que le taux de chômage.

Est-ce que le comité est sérieux? Je n'en sais rien. Je suis venue ici. J'ai participé au groupe de travail sur le logement; j'ai participé au groupe de travail sur la petite enfance. J'étais ici en mars. Ma mère adore que vous m'invitiez parce que je l'amène, ce qui lui permet de voir sa soeur. Je reviendrai, parce que je suis convaincue qu'un jour vous devrez tous vous dégourdir. Vous devrez déclarer que, quand un enfant naît au Canada, nous devons nous en occuper. Les enfants handicapés physiques ou mentaux n'ont pas de problème. Ils se font aider par les riches; un enfant handicapé attire la sympathie de tout le monde. Mais je vous assure que personne ne se soucie de ma petite fille dont le père a mis le pénis dans sa bouche et de mon petit garçon dont l'ami de la mère a mis le pénis dans son rectum.

To tell you how foolish we are sometimes, this is the best book I have ever seen. It is called *Learning and Teaching Child Abuse*. My MP brought me that way back when. When I read it, it was my program. You paid for three years of research in Vancouver. If I were to write a book on what I do, this is it. This was written in Vancouver. You paid I do not know how much money, I do not know how many people, for three years. I had a centre in Moncton; nothing was ever done with this.

• 1410

So if you are looking at child poverty, fine, look at your working poor, look at your low unemployment rate, look at the people on welfare who are doing okay. But my dear friends, also please look at my child who hurts because he is hungry, who is cold because he has no heat, and that pains.

I will finish by telling you about Mark. We do a retreat weekend every year with our parents. The nuns are really good to me so they let me have their summer place in Rexton, New Brunswick. We bring our parents with us for a week. We were doing a session on suicide. When we were doing it on suicide, 42 parents, 18 ran, knocked walls, and yelled because they could all relate to this suicide. They had been trying to kill themselves since they were very young.

Mark took off and we could not find him. If Mark walked into this room today and I told you he was my brother, you would believe me. That is how good Mark looks. But he is drug addicted, alcohol addicted, and beats the heck out of his wife and his kid.

When I found Mark...he came into my arms and started to cry. He said "Claudette, look at my fingernails". I had been working with Mark for about four years. I looked at Mark's fingernails and he had none. He told me that every time his dad beat him up he would take one off, hoping that he would bleed to death. Then he showed me his arms. His arms were all scarred. Then he brought me into the bedroom and he pulled his pants down, and his—am I allowed to say rear end here?—was just full of scars. I looked at him and said, "Mark, for four years I have been trying to make you a dad and a husband, and I forgot what was inside Mark". Do you know what he answered? "The devil". I said no, Mark.

There is a little Mark there who never understood what happened to him, when he was two years old, three years old and four years old. Once we understood that, we were able to grow with Mark. So I ask you to ask your bureaucrats and to ask when people make policies, do not forget the little Mark. Remember this. Thank you. If you have any questions, shoot.

I figured I might as well be honest. If you wanted to kick me out you could. I have a stats sheet here from New Brunswick. You probably have them all. If you want it I can leave it with you.

The Chair: Yes, okay, sure. Thank you very much for a very dramatic presentation. It was certainly very powerful.

[Translation]

Pour vous faire comprendre à quel point nous sommes fous parfois, j'ai apporté cet ouvrage. C'est le meilleur que j'ai jamais lu. Il s'intitule *Learning and Teaching Child Abuse*. Mon député me l'a apporté il y a quelque temps déjà. Quand je l'ai lu, j'ai retrouvé mon programme. Vous avez financé trois ans de recherche à Vancouver pour arriver à ce résultat. Si j'avais écrit un livre sur ce que je fais, il aurait été identique à celui qui a été rédigé à Vancouver. Vous avez versé je ne sais combien pour payer je ne sais combien de personnes à faire des recherches pendant trois ans. J'avais un centre à Moncton, et personne n'en a jamais parlé.

Si vous examinez la pauvreté chez les enfants, très bien; penchez-vous sur les petits salariés, sur le faible taux de chômage, sur les assistés sociaux qui se débrouillent bien. Mais, chers amis, penchez-vous aussi sur mon enfant qui a mal parce qu'il a faim, qui a froid parce qu'il n'y a pas de chauffage; cela fait mal.

Je terminerai en vous racontant l'histoire de Mark. Nous effectuons tous les ans une espèce de retraite fermée pendant une fin de semaine avec nos parents. Les religieuses, qui sont vraiment bonnes pour moi, me laissent utiliser leur résidence d'été à Rexton, au Nouveau-Brunswick. Nous y amenons nos parents pendant une fin de semaine. Un jour que nous donnions notre atelier sur le suicide, 18 parents sur 42 ont quitté la salle ou se sont mis à frapper sur le mur et à crier parce qu'ils se sentaient concernés. Ils avaient essayé de se suicider à un moment ou un autre depuis leur tendre enfance.

Mark s'est enfui. Impossible de le trouver. S'il entrait ici aujourd'hui et si j'essayais de le faire passer pour mon frère, vous me croiriez. C'est vous dire à quel point il est beau garçon. Mais il est toxicomane, alcoolique, et il bat sa femme et son enfant.

Quand j'ai trouvé Mark... il s'est réfugié dans mes bras et s'est mis à pleurer. Il a dit: «Claudette, regarde mes ongles.» Je m'occupais de lui depuis environ quatre ans. J'ai regardé ses mains et vu qu'il n'avait plus d'ongles. Il m'a raconté que chaque fois que son père le battait, il lui en arrachait un, en espérant le faire saigner à mort. Puis il m'a montré son bras, couvert de cicatrices. Il m'a amené dans sa chambre et a enlevé son pantalon, et son derrière—je peux employer ce terme?—était tout simplement couvert de cicatrices. Je l'ai regardé et lui ai dit: «Depuis quatre ans, Mark, j'essaie de faire un père et un mari de toi, mais j'ai oublié ce qu'il y a à l'intérieur de Mark.» Savez-vous ce qu'il m'a répondu? «Le diable.» J'ai dit: «Non, Mark.»

Il y avait un petit Mark qui n'avait jamais compris ce qui lui était arrivé quand il avait deux ans, trois ans et quatre ans. Lorsqu'il l'a compris, nous avons pu grandir ensemble. Je vous prie donc de demander à vos bureaucrates et à ceux qui formulent les politiques de ne pas oublier le petit Mark. Souvenez-vous de lui. Merci. Si vous avez des questions, allez-y.

J'ai pensé qu'il valait mieux être honnête. Si vous vouliez me mettre à la porte, vous le pourriez. J'ai ici une fiche de statistiques sur le Nouveau-Brunswick. Vous l'avez probablement déjà. Si vous voulez, je peux vous la laisser.

La présidence: Bien sûr. Merci beaucoup de cet exposé très poignant, très émouvant.

Mr. Harb: I have never heard in my entire political career a more excellent and complete presentation.

Ms Bradshaw: I do a very good workshop.

Mr. Harb: It was very good—the chart, the movement, the charisma, the intelligence, and everything else. I have only one question. You mentioned 38,000 kids in your province who are considered to be poor.

Ms Bradshaw: The number of poor children from one year to seventeen is 38,000.

Mr. Harb: Out of how many?

Ms Bradshaw: It is 19.9%.

Mr. Harb: Is your program run by the municipality, by the region, or by the province? Where do you get your funding?

Ms Bradshaw: I was in the Boys and Girls Club for six years, and I found out when I was in the Boys and Girls Club that the children who were coming in at the age of six I could not get at. They already had the wall and I could not get to them. I lost a lot of kids in those years because of that. So when I became engaged to the boss, I started this program and I called it Headstart. There is a lot of community support. I have one of the nicest building in Moncton. The community has been unbelievable. The government did a study on us four years ago, and it could not find another one in Canada, England, or the United States. Parents told us what their needs were and we just grew with that.

• 1415

Is today February 6? I am celebrating my 17th anniversary today.

Mr. Harb: Thank you.

Ms Bradshaw: You are welcome.

Mr. Harb: I hope you will run for office.

Ms Bradshaw: They are after me, but I doubt it.

Mr. Harb: I would go for it.

Ms Bradshaw: I will give it to you.

Mr. Axworthy: I have one question. You have seen several federal governments in your 17 years. How would you assess recent developments in terms of how they have helped or hindered the work you have been trying to do? I am talking primarily about federal politics.

Ms Bradshaw: Am I off the record again? Okay, I will be honest with you again. When you say "social cut", you do not understand what it means. I got a call from Moncton this morning, and I could lose my program in April because of cuts. When you cut social programs you are cutting community-based programs. I do not want this printed anywhere, but you do not realize what you are doing when you are doing that. For example, if you look at the United Way and the agencies they support, they all look at people's basic needs.

[Traduction]

M. Harb: De toute ma carrière politique, je n'ai jamais entendu d'exposé aussi excellent et aussi complet.

Mme Bradshaw: Je donne un très bon atelier.

M. Harb: C'était très bien—le graphique, le mouvement, le charisme, l'intelligence, et tout le reste. Je n'ai qu'une question. Vous parlez de 38,000 enfants que l'on considère pauvres dans votre province.

Mme Bradshaw: Il y a 38,000 enfants pauvres âgés d'un à 17 ans.

M. Harb: Sur combien?

Mme Bradshaw: Ils représentent 19,9 p. 100.

M. Harb: Votre programme est-il offert par la municipalité, la région ou la province? Qui vous finance?

Mme Bradshaw: J'ai fait partie du «Boys and Girls Club» pendant six ans et constaté que je ne pouvais rien faire avec les enfants de six ans. Ils étaient déjà renfermés derrière un mur que je ne pouvais faire tomber. J'ai perdu beaucoup d'enfants ces années-là. Quand je me suis engagée à fond, j'ai mis sur pied ce programme que j'ai appelé «Headstart». Il y a beaucoup de soutien communautaire. Je me trouve dans un des plus beaux immeubles de Moncton. Les gens ont été incroyables. Le gouvernement a effectué une étude sur nous il y a quatre ans et n'a rien trouvé de comparable au Canada, en Angleterre ou aux États-Unis. Les parents nous ont fait part de leurs besoins et nous en avons tenu compte.

Nous sommes bien le 6 février aujourd'hui? Je célèbre mon dix-septième anniversaire aujourd'hui.

M. Harb: Merci.

Mme Bradshaw: Pas de quoi.

M. Harb: J'espère que vous serez candidate.

Mme Bradshaw: Ils me courent après, mais j'en doute.

M. Harb: Je n'hésiterais pas.

Mme Bradshaw: Je vous cède ma place.

M. Axworthy: J'ai une question. Vous avez vu plusieurs gouvernements fédéraux défiler depuis 17 ans. Comment évaluez-vous l'évolution récente? Dans quelle mesure a-t-on facilité ou entravé le travail que vous essayez de faire? Je songe principalement au niveau fédéral.

Mme Bradshaw: Est-ce que je dois vous faire des confidences à nouveau? Très bien, je serai honnête avec vous une fois de plus. Quand vous parlez de «réduction des programmes sociaux», vous ne comprenez pas ce que cela veut dire. J'ai reçu un appel de Moncton ce matin, et mon programme pourrait disparaître en avril à cause de ces réductions. Quand vous réduisez les programmes sociaux, vous faites disparaître des programmes communautaires. Je ne veux pas que cela soit imprimé quelque part, mais vous ne vous rendez pas compte de ce que vous faites quand vous agissez ainsi. Prenons, par exemple, Centraide et tous les organismes qui en dépendent. Ils répondent tous aux besoins fondamentaux des gens.

Poverty

[Text]

Social programs have been cut so much in the last little while that programs such as mine, programs that have been around for a long time, are starting to feel the effects. I went through a recession where I was afraid to lose the program, but I have never been as close to losing a program as I am now. If I understand correctly, it will be federal cuts that will affect me. I will not tell you what I would do if they did cut, but I will find a way to continue working with my kids. I do not think I would close, but I have never been as scared as I am now, and this is due to the federal cuts.

The Chair: The Canada Assistance Plan has been the primary vehicle through which the federal government has provided the vast majority of funding, and the current Canada Assistance Plan limit is a 5% increase. The only province that has exceeded that in the last ten years is Ontario. Because of the recent dramatic increase in welfare, provinces such as yours may feel they have to cut community-based programs to pay the welfare bill. If one compares the implementation of the Canada Assistance Plan across the country one can see tremendous variations. My sister, a social worker in Nova Scotia, deals with abused women and children and she has worked with the prisons and so on, so I have heard many stories similar to the ones you have recounted.

I sat on the board of the Metropolitan Toronto Children's Aid Society for an extensive period of time and also on the Metropolitan Toronto community services and housing committee. One thing that concerns me is the Canada Assistance Plan. I feel it has allowed governments to avoid responsibility and to pass the buck. It allows your government to blame it on the federal government, but we are talking about a necessary expenditure that should not be cut. I feel that if there were no Canada Assistance Plan, Metropolitan Toronto and many other parts of the country would have full day care. They would have a proper system in place. I think there is certainly the will to do it. Some places do not have the ability, but some places do have the ability.

• 1420

In looking at the problem we are considering here, solving child poverty by the year 2000, it seems to me, and I would just like your views on it, that one major thing the federal government could do that would really reach low-income people in a substantial way and would ensure that children throughout the country have a significant opportunity for food, clothing and proper shelter is a substantial child allowance.

Ms Bradshaw: There are a lot of things that can be done. I am in the process of thinking of writing a book, and as soon as my guardian angel comes here and sits down, I will write it. I thought of writing it on the politics of child

[Translation]

Les programmes sociaux ont été tellement réduits ces derniers temps que des programmes comme le mien, des programmes qui existent depuis longtemps, commencent à s'en ressentir. Je suis passée au travers d'une récession pendant laquelle j'ai craint que mon programme ne disparaisse, mais je n'ai jamais été aussi près de perdre mon programme que maintenant. Je ne vous dirai pas ce que je ferai en cas de réduction, mais je trouverai le moyen de continuer de m'occuper de mes enfants. Je ne fermerai probablement pas boutique, mais je n'ai jamais eu aussi peur que maintenant, et cette crainte découle des réductions fédérales.

6-2-1991

La présidence: Le Régime d'assistance publique du Canada a constitué le principal mécanisme par lequel le gouvernement fédéral a assuré la plus grande partie du financement, et le plafond actuel de ce régime représente une hausse de 5 p. 100. L'Ontario est la seule province qui a dépassé ce plafond au cours des 10 dernières années. À cause des récentes hausses spectaculaires de l'assistance sociale, des provinces comme la vôtre peuvent se sentir obligées de réduire les programmes communautaires afin de pouvoir payer la facture de l'assistance sociale. Quand on compare la mise en oeuvre du Régime d'assistance publique du Canada d'un bout à l'autre du pays, on constate d'énormes écarts. Ma soeur, qui est travailleuse sociale en Nouvelle-Écosse, s'occupe de femmes et d'enfants agressés, et elle a travaillé dans les prisons, etc., de sorte que j'ai entendu beaucoup d'histoires semblables à celles que vous avez racontées.

J'ai siégé au conseil d'administration de la Société d'aide à l'enfance de la région métropolitaine de Toronto pendant longtemps ainsi qu'au comité du logement et des services communautaires de cette région. Le Régime d'assistance publique me préoccupe. Je crois qu'il a permis aux gouvernements d'éviter d'assumer leurs responsabilités et de se laver les mains. Il permet à votre gouvernement de blâmer le gouvernement fédéral, mais il s'agit d'une dépense nécessaire qui ne devrait pas être réduite. S'il n'y avait pas de Régime d'assistance publique, la région métropolitaine de Toronto et de nombreuses autres régions du pays offriraient des services de garderie complets. Elles auraient implanté un réseau convenable. La volonté existe certainement. Certains endroits n'ont pas les capacités, mais d'autres les ont.

En ce qui concerne le problème que nous examinons maintenant, soit l'élimination de la pauvreté chez les enfants d'ici à l'an 2000, il me semble, et j'aimerais connaître votre opinion à ce sujet, qu'une des mesures importantes que pourrait prendre le gouvernement fédéral afin d'atteindre vraiment les personnes à faible revenu et de nous assurer que les enfants du pays ont accès à une alimentation, des vêtements et un toit convenable consisterait en une allocation pour enfants importante.

Mme Bradshaw: On peut faire beaucoup de choses. Je songe à écrire un livre et, dès que mon ange gardien viendra s'asseoir à mes côtés, je l'écrirai. J'ai pensé écrire sur les aspects politiques de la pauvreté chez les enfants. Je suis

poverty. I really believe that is what it is. A lot of people are making a lot of money on poverty. I challenge you to find out who your ghetto landlords are across this country. There are prescribed drugs with medical cards. There are a lot of highlevel masters and doctorate degrees giving medication out there. There is a lot of money to be made. Until we are willing to look at that and say we want to make a real social difference here. . .

The Chair: What about giving the money to poor people?

Ms Bradshaw: Let us take the child tax credit, for example. You and I should go out afterwards and have a real discussion, because there is a lot of stuff I could tell you. Would you give your eight-year-old \$800 a month?

The Chair: No.

Ms Bradshaw: That is what we do a lot of times. We give them \$800 a month. They have no idea how to read and write. They have no idea how to cook or shop, but we give them \$800. I challenge you to go through your bureaucracy, find out how many psychiatrists, psychologists, and social workers you have in this country. Then find out how many home economists you have. I challenge you to do that. That is where your problem is. There are a lot of things you can do. There are a lot of programs you can have. You put millions and millions into programs.

The Chair: We do not.

Ms Bradshaw: I mean different governments.

The Chair: That is what I am saying. At the federal level it is very, very difficult to ensure that the funds you are passing through to the provinces do get down to provide basic necessities for low-income people. There is a lot of diversion. You talked about the money we are spending in the education system, in the health care system and so on.

Ms Bradshaw: It might be something you will want to look at. Make sure the money you give the provinces goes to your children. Let us take the literacy money you have given the provinces. Whenever a budget comes down, provincial or federal, CBC calls me and I comment. I know nothing about it, but I still go.

The Chair: You would make a good politician.

Ms Bradshaw: Yes. I wing it a lot. One of the things I said had to do with the literacy money. If you have given the Province of New Brunswick \$1 million, take 10% of that and put it towards your kids in grades 1, 2, and 3, the ones whose parents cannot read and write.

Do you know what it is like for a child to go to school with no homework done? Do you know how that child is treated by the teacher? Do you know how the kids treat this child? If your parents cannot read and write, is it your fault? We put all that money toward the adult, which is great. It is good. It is working. Do not cut it. But what about the child of that parent?

[Traduction]

convaincue que la politique et la pauvreté sont liées. Beaucoup de gens s'enrichissent sur le dos de la pauvreté. Je vous défie de trouver les propriétaires des ghettos du pays. Il y a des médicaments sur ordonnance qu'on obtient avec une carte d'assurance-maladie. Il y a beaucoup de titulaires de maîtrises et de doctorats qui prescrivent des médicaments. Il y a beaucoup d'argent à faire. Tant que nous ne serons pas disposés à nous ouvrir les yeux et à déclarer que nous voulons vraiment changer la situation sociale. . .

La présidence: Est-ce qu'on pourrait donner l'argent aux pauvres?

Mme Bradshaw: Prenons le crédit d'impôt pour enfants, par exemple. Vous et moi devrions en discuter vraiment en sortant d'ici, parce que je pourrais vous en dire long sur ce sujet. Est-ce que vous donneriez 800\$ par mois à un enfant de huit ans?

La présidence: Non.

Mme Bradshaw: C'est souvent ce que nous faisons. Nous leurs donnons 800\$ par mois. Ils ne savent ni lire ni écrire. Ils ne savent pas cuisiner ni faire des emplettes, mais nous leur donnons 800\$. Je vous défie de demander à vos bureaucrates de vous dire combien il y a de psychiatres, de psychologues et de travailleurs sociaux au pays. Puis demandez combien il y a de spécialistes en économie domestique. Je vous défie de le faire. Voilà où se situe le problème. Vous pouvez faire beaucoup de choses. Vous pouvez offrir des milliers de programmes. Vous investissez des millions de dollars dans des programmes.

La présidence: Non, madame.

Mme Bradshaw: Je pense à tous les paliers de gouvernement.

La présidence: C'est ce que je dis. Au niveau fédéral, il est très, très difficile de s'assurer que les fonds versés aux provinces servent à combler les besoins fondamentaux des personnes à faible revenu. Les fonds servent souvent à d'autres fins. Vous avez mentionné ceux que nous consacrons au réseau d'enseignement, au régime de santé, etc.

Mme Bradshaw: Vous pourriez peut-être examiner cette question. Assurez-vous que l'argent que vous donnez aux provinces atteint les enfants. Prenons l'exemple des fonds destinés à l'alphabétisation que vous avez donnés aux provinces. Chaque fois qu'on présente un nouveau budget, qu'il soit provincial ou fédéral, Radio-Canada me téléphone pour me demander ce que j'en pense. Je n'y connais rien, mais j'accepte toujours de me prononcer.

La présidence: Vous feriez une bonne politicienne.

Mme Bradshaw: Oui. Je décoche beaucoup de flèches. J'ai donné mon opinion sur les fonds destinés à l'alphabétisation. Si vous avez donné 1 million de dollars au Nouveau-Brunswick, on aurait pu en prendre 10 p. 100 et l'affecter aux enfants de 1^e, 2^e et 3^e année dont les parents ne savent ni lire ni écrire.

Savez-vous ce que cela représente pour un enfant d'aller à l'école sans avoir fait ses devoirs? Savez-vous comment cet enfant est traité par son professeur? Savez-vous comment il est traité par ses compagnons de classe? Si vos parents ne savent pas lire ni écrire, est-ce votre faute? Nous consacrons tous les fonds aux adultes. C'est bien. Cela fonctionne. Nous ne réduisons pas cette aide. Mais qu'arrive-t-il de l'enfant de ces parents?

There is still a lot we can do. If we started looking at the child when we look at child poverty and what their needs are with their parents... I do not like to say this, but look at the parents I have. I can do a weekend and get 42 parents to come. That is unbelievable. Everybody wants to be a good parent. Nobody wants to be a poor parent, but you need to be basic with them.

With your child tax credit, you give them \$1,000 in November. Wow! Then you give them another one in February. There is no bedding, but boy, the VCRs, the microwave ovens and the discs are there. In December I work 48 hours a day to go get them a food box for Christmas. The only thing I have not seen abused in your system, the only thing in 22 years, is your family allowance.

• 1425

The Chair: That is what I am thinking of, something like the family allowance that comes once per month that is adequate.

Ms Bradshaw: The family allowance is not abused. You give them that under family allowance every month and by the jumpin', I bet you at the middle of the month these kids would not starve. I challenge you. I will come down again and play the poverty game, so help me, so you can see the second week you do not have anything to eat. You really do not.

The Chair: Thank you.

Ms Bradshaw: If you are ever in Moncton, drop in and see us and see our kids.

The Chair: I was by on the highway last summer.

Ms Bradshaw: You were? Oh well, call me and I will make sure that I am there. If you come this summer I will bring you up for a lobster.

The Chair: Thank you.

I now welcome the next group. Would you like to introduce yourselves?

Ms Shirley Carr (President, Canadian Labour Congress): Thank you very much, Madam Chairperson. First I should introduce my colleagues, Dawn Ventura, who is the director of our technical services research legislative department, and Cindy Wiggins, who is a researcher in the same department.

• 1430

Because our brief was presented to you one year ago and for some reason the hearings did not take place, the statistics are 1988 figures, but there has not been that much change over the years for us to make a major change in the brief itself. I would like to make an introductory brief statement on how we feel about it and then I would be more than happy to answer any questions.

The Canadian Labour Congress certainly welcomes the opportunity to present our views on child poverty. I am a little bit saddened by the fact that so few of you are here together to hear these concerns, but I guess that is part of a break in Parliament. I guess people have some other things to do.

[Translation]

Il y a encore beaucoup à faire. Si nous commencions à penser à l'enfant quand nous examinons le problème de la pauvreté chez les enfants et aux besoins de leurs parents... Je le dis à contrecoeur, mais prenez par exemple les parents dont je m'occupe. Je peux organiser une session de fin de semaine et en faire venir 42. C'est incroyable. Tout le monde veut être un bon parent. Personne ne veut être un mauvais parent, mais il faut y aller simplement avec eux.

Avec votre crédit d'impôt pour enfants, vous leur donnez 1,000\$ en novembre. Fantastique! Puis un autre millier de dollars en février. Il n'y a pas de couvertures, mais on achète un vidéo, un four à micro-ondes et des disques. En décembre, je travaille 48 heures par jour pour leur obtenir un panier de Noël. La seule chose dont on n'a pas abusé dans votre système, la seule chose en 22 ans, c'est votre allocation familiale.

La présidence: Voilà ce à quoi je pense, quelque chose comme une allocation familiale mensuelle et d'un montant décent.

Mme Bradshaw: On n'abuse pas de l'allocation familiale. Donnez-leur ce montant sous forme d'allocation familiale mensuelle, et je vous parie que ces enfants ne souffriraient plus de la faim au milieu du mois. Je vous défie de le faire. Je reviendrai et jouerai au jeu de la pauvreté avec vous. Alors, aidez-moi, pour que vous voyiez ce qui arrive quand on n'a plus rien à manger après deux semaines. Vous ne le savez pas.

La présidence: Merci.

Mme Bradshaw: Si vous passez par Moncton, venez nous voir et voir nos enfants.

La présidence: Je suis passée tout près l'été dernier.

Mme Bradshaw: Vraiment? Appelez-moi, et je m'assurerai d'être là pour vous accueillir. Si vous venez l'été prochain, je vous emmènerai manger un homard.

La présidence: Merci.

Nous entendrons maintenant le prochain groupe. Auriezvous l'obligeance de vous présenter?

Mme Shirley Carr (présidente, Congrès du travail du Canada): Merci beaucoup, madame la présidente. Je vous présenterai d'abord mes collègues: Dawn Ventura, qui est directrice de nos services techniques, au service de recherche législative, et Cindy Wiggins, recherchiste dans ce service.

Parce que notre mémoire vous a été présenté il y a un an et que, pour une raison que j'ignore, les audiences n'ont pas eu lieu, les statistiques portent sur 1988, mais il n'y a pas eu depuis de changement assez important pour nous amener à modifier notre mémoire en profondeur. Je présenterai d'abord une brève déclaration pour exprimer notre opinion et je serai ensuite heureuse de répondre à vos questions.

Le Congrès du travail du Canada est ravi de pouvoir exprimer son point de vue sur la pauvreté chez les enfants. Je suis un peu attristée de constater que vous êtes si peu nombreux ici pour nous entendre, mais cela s'explique peut-être par le congé parlementaire. Je suppose que les gens ont autre chose à faire.

The Chair: We have a small committee; there are only four members.

Ms Carr: Child poverty is a reality about which much has been said, but unfortunately very little has been done about it. We certainly believe we can all agree that a country as wealthy as Canada can do much more for its poor citizens, and particularly our most vulnerable and innocent poor—the children of this nation.

We know that many poor children bear the scars of poverty throughout their entire lives. Children born to poor women and men are more likely to die during their first year of life. We know also that they are more likely to die from injury before the age of 14. They are more prone to illness all their lives. In fact, a life in poverty can significantly shorten lifespans, a fact so horrendous and so tremendous that it is something one must take into consideration.

We know also that poor children often do less well in school and have higher rates of emotional and mental health disorders, both as children and as adults. The high school drop-out rate is double that of non-poor children, and for those children the door to the future closes.

This is a tragic and shameful legacy to give any child in such a prosperous country, yet this is what we have given to the million Canadian children who are poor this very, very minute, to children who might be in a line at a food bank for dinner tonight.

I guess I have to ask questions about this. I have to ask these questions. Children are poor because their parents are poor, and until we address this problem we will continue to have poor children.

The best defence against poverty is a secure and well-paid job. Yet some of the root causes of poverty stem from factors in the labour market. We have almost a million working poor in this country as a result of poverty-level wages. Minimum wages provide income below the poverty line, both federally and provincially. These jobs are often unstable and provide few if any benefits. For those who believe people are poor because they do not want to work, which I hear quite often in the communities, over 50% of heads of poor families worked in 1989 and half of those had full year, full-time jobs, but still live in poverty.

The truth of the matter is that there are just not enough jobs available. The government has bought the line that 8% unemployment is acceptable. I would like to go on record as saying that any government, of any nation, that agrees that 8% is an acceptable rate for unemployment, and you start from that number, is totally, totally, unjustifiably seated as government, because 8% unemployment is not acceptable to anyone and particularly not to the poor and the unemployed.

[Traduction]

La présidence: Nous sommes un petit comité, qui ne compte que quatre membres.

Mme Carr: La pauvreté chez les enfants est une réalité dont on a beaucoup parlé, mais qui n'a malheureusement pas donné lieu à beaucoup de gestes concrets. Nous convenons probablement tous qu'un pays aussi riche que le Canada peut faire davantage pour ses citoyens peu fortunés, et surtout pour les victimes innocentes et les plus vulnérables de la pauvreté, c'est-à-dire nos enfants.

Nous savons que de nombreux enfants pauvres traînent les séquelles de la pauvreté tout au long de leur vie. Les enfants de femmes et d'hommes pauvres risquent davantage de mourir en bas âge. Nous savons aussi qu'ils sont plus enclins à mourir des suites de blessures avant d'avoir atteint quatorze ans. Ils sont plus sujets à la maladie tout au long de leur vie. De fait, vivre dans la pauvreté peut fortement raccourcir l'espérance de vie, et cette réalité est si horrible et si terrible qu'il faut en tenir compte.

Nous savons aussi que les enfants pauvres réussissent souvent moins bien en classe et affichent des taux plus élevés de troubles émotifs et mentaux, aussi bien pendant l'enfance qu'à l'âge adulte. Leur taux de décrochage au niveau secondaire est deux fois plus élevé que celui des autres enfants, et la porte de l'avenir se ferme devant eux.

Voilà un héritage tragique et honteux à léguer à des enfants dans un pays aussi prospère que le nôtre; or, c'est cet héritage que nous avons légué aux millions d'enfants canadiens qui vivent actuellement dans la pauvreté, aux enfants qui risquent de faire la queue devant une soupe populaire pour manger ce soir.

Je dois donc m'interroger sur cette situation. Je dois poser des questions. Les enfants sont pauvres parce que leurs parents sont pauvres et, tant que nous n'aurons pas réglé ce problème, il y aura encore des enfants pauvres.

La meilleure défense contre la pauvreté, c'est un emploi sûr et bien rémunéré. Or, certaines des causes profondes de la pauvreté sont reliées à des facteurs sur le marché du travail. Il existe presqu'un million de petits salariés au pays qui reçoivent un salaire de famine. Le salaire minimum assure un revenu inférieur au seuil de la pauvreté, au niveau fédéral et au niveau provincial. Les emplois sont souvent instables et offrent peu d'avantages sociaux, s'il en est. À ceux qui croient que les gens sont pauvres parce qu'ils ne veulent pas travailler, ce que j'entends souvent, je réponds que plus de 50 p. 100 des chefs de familles pauvres ont travaillé en 1989 et que la moitié d'entre eux ont travaillé toute l'année dans un emploi à plein temps, ce qui ne les empêche pas de vivre dans la pauvreté.

La vérité est qu'il n'y a pas assez d'emplois. Le gouvernement a accepté la théorie qu'un taux de chômage de 8 p. 100 est acceptable. Je tiens à déclarer publiquement que tout gouvernement, peu importe le pays où il se trouve, qui convient qu'un taux de chômage de 8 p. 100 est acceptable n'est nullement digne de gouverner, parce qu'un taux de chômage de 8 p. 100 n'est acceptable pour personne, et surtout pas pour les pauvres et les chômeurs. Cette politique

Poverty

[Text]

That policy condemns people to either cyclable bouts of poverty or a lifetime of poverty. It denies, for example, people with a disability even the hope of becoming productively employed. In addition, middle-income jobs, the cornerstones of our standard of living, are disappearing at an alarming rate.

Over 20% of people who want and need a full-time job can only get part-time work. Part of the problem lies in gaps in government policy, which contribute to poverty. These are ineffective pay and employment equity legislation; government policies on privatization and contracting out, which eliminate higher paid, unionized public sector jobs; the insufficient creation of well-paid jobs; and inadequate labour legislation.

• 1435

These are difficult problems that require a comprehensive analysis to find solutions. While we do not pretend to have all the answers, we know that the dismantling of our social programs is not one of them.

Our people have to deal with people who live in poverty. We have to walk side by side with those people. We have to visit their homes. We have to talk to the children. We have to do the work in the jails. We do the work in the penitentiaries. So we know better than anybody walking the streets, other than those who are actually involved in helping the poor and handicapped and disadvantaged, what life is all about.

The hardship imposed upon Canadians and their families in the great depression we just happen to have right now, and certainly the one we had before, gave, and now gives, rise to a Canadian social conscience during the great depression that acted steadily to build a system of social programs for people in need.

We make the contention that the aim of the current federal government's social policy is systematically to dismantle programs previously put into place. Since 1984, the federal government has implemented policies that have eroded support for families with children and have resulted in declining purchasing power, particularly for people with low incomes. The government's agenda is ensuring that an ever–increasing number of Canadians and their children will find themselves in a much deeper state of poverty than ever before.

The overall federal agenda includes massive consumption taxes, which hit the poor the hardest; the de-indexation and tax-back of family allowances; the partial de-indexation of the personal income tax system, which adds more and more low-income people to the tax rolls each year; the creation of a non-refundable child tax credit, which is of no value to poor families; the de-indexation of the refundable child tax credit and the lowering of the threshold at which the credit can be claimed; the 5% ceiling on the Canada Assistance Plan for the three provinces in which 50% of the poor live—British Columbia, Alberta, and Ontario; the reduction in benefits paid to the unemployed; the lack of follow-through on the

[Translation]

condamne les gens à des périodes cycliques de pauvreté ou à une vie entière de pauvreté. Elle nie, par exemple, aux personnes souffrant d'incapacité tout espoir de trouver un emploi productif. De plus, les emplois qui assurent un revenu moyen et qui constituent la pierre angulaire de notre niveau de vie disparaissent à un taux alarmant.

Plus de 20 p. 100 des gens qui veulent un emploi à plein temps et en ont besoin ne trouvent que du travail à temps partiel. Le problème tient en partie aux incohérences des politiques publiques, qui contribuent à la pauvreté. Il y a des lois inefficaces relatives à la rémunération et à l'équité en matière d'emploi, des politiques publiques concernant la privatisation et l'affermage à contrat qui font disparaître des emplois bien payés et syndiqués du secteur public; une création insuffisante d'emplois bien rémunérés et des lois du travail insuffisantes.

Il s'agit là de problèmes difficiles dont la solution passe par des analyses approfondies. Même si nous ne prétendons pas avoir toutes les réponses, nous savons que le démantèlement de nos programmes sociaux n'en est pas une.

Nos membres doivent faire affaire avec des gens qui vivent dans la pauvreté. Nous devons marcher main dans la main avec eux. Nous devons leur rendre visite. Nous devons parler aux enfants. Nous devons faire du travail dans les prisons. Nous faisons du travail dans les pénitenciers. Nous savons donc mieux que quiconque, sauf ceux qui travaillent directement à aider les pauvres, les handicapés et les déshérités, que la vie n'est pas facile.

Les privations imposées aux Canadiens et à leurs familles pendant la grande crise économique que nous traversons actuellement, et certainement pendant celle que nous avons traversée il y a quelques années, ont révélé une conscience sociale qui a contribué sans relâche à construire un régime de programmes sociaux permettant de secourir les personnes dans le besoin.

Nous soutenons que l'objectif de la politique sociale actuelle du gouvernement fédéral consiste à démanteler systématiquement les programmes mis sur pied jusqu'ici. Depuis 1984, le gouvernement fédéral a mis en oeuvre des politiques qui ont érodé le soutien aux familles ayant des enfants et qui ont provoqué une perte du pouvoir d'achat, surtout pour les personnes à faible revenu. Le programme du gouvernement fait en sorte que de plus en plus de Canadiens et leurs enfants se trouveront dans un état de pauvreté plus aigu que jamais.

Le programme global du gouvernement fédéral comprend d'énormes taxes à la consommation, qui frappent le plus durement les démunis; la désindexation et le recouvrement d'une partie des allocations familiales; la désindexation partielle du régime de l'impôt sur le revenu des particuliers, qui grossit chaque année le nombre de contribuables à faible revenu; la création d'un crédit d'impôt pour enfants non remboursable, qui n'a aucune valeur pour les familles pauvres; la désindexation du crédit d'impôt pour enfants remboursable et l'abaissement du seuil à partir duquel le crédit peut être demandé; le plafond de 5 p. 100 sur les contributions du Régime d'assistance publique du Canada

commitment to increase numbers of co-operative and non-profit housing starts; the failure to make good on a national child care strategy that would free the poor to seek employment; an inadequate tax credit on the GST, a tax which itself hurts the poor the most; and cuts to funding for health and post-secondary education.

The list goes on, but the picture is clear. The Minister of Finance has said these measures are necessary because of the legacy he wants to leave our future children. By doing so, he has totally discounted not only the legacy but also the reality of today's poor children. We cannot sacrifice a generation to poverty so that the next generation will be better off. The waste and loss in human terms is too dear a price to pay.

In addition, Canada is in a deep and severe recession. People are falling into poverty on a daily basis. All of the measures outlined earlier will ensure that poverty will be deeper and meaner. Food bank use is escalating beyond their ability to cope, and I am told that the Social Services Department in Metro Toronto is literally in a state of panic because they simply cannot handle the doubling of the number of people who are in need of assistance. They say the need during the 1981-82 recession was nothing like what they are seeing today. Almost 8,000 new people were added to the welfare rolls in January in Toronto. That is an increase of 83% over the same period last year. Unemployed workers report having to wait 8 to 10 weeks for their first cheque because of reduced UIC benefits. The vast majority of workers who lose their jobs would be in dire straits if they had to wait this long for income support.

So all in all, we have done nothing to reduce poverty in Canada. In 1980 there were 3.3 million poor people. In 1989 there were 3.1 million poor people. When the figures come out for 1990 and 1991, we will be looking at well over 4 million Canadians in poverty.

The homeless, adults and street children, are not in the poverty figures either. This is because Statistics Canada does a household survey to determine how many people have low income, and as such the homeless are the hidden poor. By estimate, more than 200,000 Canadians have no home. It should be shocking, and I am sure it is, and I am sure that you feel that way, because you probably have heard it from others.

• 1440

Madam Chairperson, the legacy of poverty is tragic in itself. The greater tragedy is that here in Canada we can do something about it. We have the resources; we just need the political will to do it. It makes no sense to tell the Canadian

[Traduction]

versées aux trois provinces qui comptent 50 p. 100 des pauvres du pays: la Colombie-Britannique, l'Alberta et l'Ontario; la réduction des prestations versées aux chômeurs; l'absence de suite à l'engagement d'accroître le nombre de mises en chantier dans les coopératives d'habitation sans but lucratif; l'incapacité de mettre en oeuvre une stratégie nationale relative aux services de garderie qui libérerait le pauvre et lui permettrait de chercher du travail; un crédit de taxe insuffisant dans le cas de la TPS, cette taxe qui, en soi, frappe le plus durement les démunis; et des réductions des dépenses dans les secteurs de la santé et de l'enseignement postsecondaire.

La liste n'en finit plus, mais le tableau est clair. Le ministre des Finances a déclaré ces mesures nécessaires à cause de l'héritage, qu'il veut léguer à nos enfants. Ce faisant, il a complètement oublié de tenir compte non seulement de l'héritage, mais aussi de la réalité des enfants pauvres de 1991. Nous ne pouvons sacrifier une génération à la pauvreté afin que la génération suivante s'en porte mieux. Le gaspillage et les pertes de vies sont un prix trop lourd à payer.

De plus, le Canada se trouve dans une profonde récession. Des gens tombent tous les jours dans les tenailles de la pauvreté. Toutes les mesures que je viens d'indiquer aggraveront la pauvreté et la rendront encore plus vilaine. Le recours aux banques d'alimentation grimpe en flèche et à un rythme effarant. On me dit que les services sociaux de la région métropolitaine de Toronto sont littéralement dans un état de panique parce que le nombre de personnes dans le besoin a doublé et qu'ils ne peuvent faire face à la situation. Ils affirment que les besoins pendant la récession de 1981-1982 étaient ridicules comparativement aux besoins actuels. En janvier, près de 8,000 personnes sont venues s'ajouter au nombre des assistés sociaux de Toronto, ce qui représente une hausse de 83 p. 100 par rapport à la même période l'an dernier. Les chômeurs déclarent devoir attendre de huit à dix semaines avant de recevoir leur premier chèque parce que les prestations sont réduites. La vaste majorité des travailleurs qui perdent leur emploi se trouveraient dans une fâcheuse posture s'ils devaient attendre aussi longtemps avant d'obtenir un soutien du revenu.

Dans l'ensemble, nous n'avons donc rien fait pour réduire la pauvreté au Canada. En 1980, il y avait 3,3 millions de pauvres au pays. En 1989, il y en avait 3,1 millions. Quand les statistiques de 1990 et de 1991 seront publiées, il y en aura plus de 4 millions.

Les sans-abri, les adultes et les enfants des rues ne sont pas compris dans les statistiques sur la pauvreté, parce que Statistique Canada sonde les ménages pour déterminer le nombre de personnes qui ont un faible revenu. Les sans-abri sont donc des déshérités laissés pour compte. Selon les estimations, plus de 200,000 Canadiens sont sans abri. Ce chiffre devrait nous choquer, et il ne manque pas de nous choquer et de vous choquer, sans doute, parce que d'autres vous en ont probablement déjà informés.

Madame la présidente, l'héritage de la pauvreté est tragique en soi. Mais la plus grande tragédie est le fait qu'ici au Canada, nous sommes en mesure de réagir. Nous avons les ressources nécessaires; il suffirait de manifester la volonté

people that Canada must do everything in its power in order to compete as a nation in the global world while at the same time denying a million children even a fighting chance. In our discussion today we hope to convince you that we have no choice but to make the changes needed to stop the scourge of poverty.

I would like to indicate the recommendations that we would ask be on record for your perusal:

- (1) immediately to increase the federal minimum wage to \$6 an hour, indexed to the consumer price index and adjusted semi-annually.
- (2) improve labour and other legislation to protect workers from the flaws in the market economy.
- (3) implement legislation to extend prorated benefits to part-time workers.
- (4) create a wage protection fund in the new bankruptcy act.
- (5) return to full indexation of family allowance payments.
- (6) create a refundable child tax credit for those families who are too poor to pay tax, or eliminate the non-refundable child tax credit and roll the funds into family allowances.
- (7) return to full indexation of the refundable child tax credit.
- (8) eliminate the tax-back on family allowances.
- (9) remove the 5% ceiling on Canada Assistance Plan expenditures for Ontario, Alberta and British Columbia.
- (10) expand funding for the provision of co-operative and non-profit housing.
- (11) create a national child care program that is subsidized and universally accessible.
- (12) set all sales credits at a realistic income level and fully index them to inflation.
- (13) increase spending on education and health care.
- (14) create a national disability insurance program to remove persons with disabilities from the welfare rolls.

I had occasion about 15 years ago to receive a box of poems from a group of young children. I happened to be looking through it the other day and decided that perhaps I would like to place this particular poem on record. It was written by a child from Fredericton, New Brunswick, and it is called "Mind's door". in my mind there was a wall and this wall I could not climb so after months of puzzled thinking I decided to build a door

I brought a saw and bought some wood and cut a hole in the wall

[Translation]

politique. Il n'est pas logique de dire aux Canadiens que le Canada doit faire tout son possible pour rivaliser en tant que pays à l'échelle mondiale quand nous refusons de donner à 1 million d'enfants la chance de se battre. Dans notre discussion d'aujourd'hui, nous espérons vous convaincre que vous n'avez pas d'autre choix que d'apporter les changements nécessaires pour éliminer le fléau de la pauvreté.

J'aimerais citer pour le compte rendu les recommandations que nous portons à votre attention:

- (1) porter immédiatement le salaire minimum fédéral à 6\$ l'heure et l'indexer en fonction de l'indice des prix à la consommation tous les six mois;
- (2) améliorer les lois du travail et autres afin de protéger les travailleurs contre les imperfections de l'économie de marché;
- (3) mettre en oeuvre des lois pour accorder des avantages sociaux proportionnels aux travailleurs à temps partiel;
- (4) créer un fonds de protection salariale dans la nouvelle loi sur la faillite;
- (5) rétablir l'indexation complète des allocations familiales;
- (6) créer un crédit d'impôt pour enfants remboursable à l'intention des familles trop pauvres pour payer des impôts ou éliminer le crédit d'impôt pour enfants non remboursable et verser les montants équivalents en allocations familiales;
- (7) rétablir l'indexation complète du crédit d'impôt pour enfants remboursable;
- (8) éliminer le remboursement partiel des allocations familiales;
- (9) abolir le plafond de 5 p. 100 sur les contributions du Régime d'assistance publique du Canada versées à l'Ontario, à l'Alberta et à la Colombie-Britannique;
- (10) accroître le financement des coopératives d'habitation sans but lucratif;
- (11) créer un programme national de services de garderies subventionnés et universels:
- (12) fixer tous les crédits de taxe sur les ventes à un niveau de revenu réaliste et les indexer complètement en fonction de l'inflation;
- (13) accroître les dépenses dans les secteurs de l'enseignement et des services de santé;
- (14) créer un programme national d'assurance-invalidité afin que les personnes souffrant d'incapacité ne comptent plus parmi les assistés sociaux.

J'ai reçu il y a une quinzaine d'années un recueil de poèmes de jeunes enfants. J'y ai jeté un coup d'oeil l'autre jour et j'ai décidé d'en citer un pour le compte rendu. Il a été rédigé par un enfant de Fredericton, au Nouveau-Brunswick, et s'intitule: «La porte de l'esprit».

dans ma tête il y a un mur un mur que je ne peux escalader après des mois à me creuser les méninges j'ai décidé de construire une porte

j'ai trouvé une scie j'ai acheté du bois et j'ai percé un trou dans le mur

the door was oak with a handle of gold and brass hinges that shone

at last it was finished and taking a light I stepped inside and in that circle of light I saw and I cried for in front of me rose another wall higher than the first.

Madam Chairperson, you are chairing a committee along with your colleagues here that is probably one of the most sensitive committees the government has ever struck. It takes a lot of courage, a lot of feeling to hear the kinds of presentations you are hearing. It is not easy to hear the crying of the people who come before you, the possible weeping of your witnesses about the things they have to tell you.

I only hope that the government will listen to what you have to put into your report, because the children of today have to have a future. We cannot be concerned about the legacy the children of today will leave for the future, other than having great concern that it be one that is positive, one where there will be a person in a community, and one that will be equal in a nation that is so great and so powerful and has such credibility around the world. We should not be part of those nations where a child has never a hope to see the light on the other side of the door. Thank you.

• 1445

Mr. Harb: Thank you very much, Shirley, for your excellent presentation. I was quite interested in your recommendation for national day care. How do you see that happening in light of the fact that transfer payments from the federal government to the provinces by the year 2000 or 2004 will add up to zero dollars?

On the other hand, from what we have seen so far there seems to be a movement toward unloading many of the responsibilities that are carried now by the federal government onto the provinces. If you are to be given a choice, would you prefer to see the social welfare system management and the policy initiation end of it in the hands of the federal government, the provincial government, or the municipal government?

Ms Carr: First of all, a national child care system for this nation has been promised to the Canadian people and has never come through. That to me is a responsibility of the federal government, because you have to set standards for that.

I should let you know that my background is in the welfare department. I was a case worker working in the streets for 17 years before I became a full-time officer of the congress. That was part of my job. I should also let you know, Madam Chairperson, that I too grew up in absolute abstract poverty, so I know from way back as a child all the things I could talk about to you.

I just want you to know national child care is a responsibility of all Canadians, and as a result it should be through the federal government.

[Traduction]

c'était une porte en chêne avec une poignée en or et des pentures de laiton qui brillaient

enfin, c'était fini j'ai pris une lampe je suis entré et dans le cercle de lumière j'ai vu un autre mur plus haut que le premier et je me suis mis à pleurer

Madame la présidente, vous présidez un comité qui constitue probablement l'un des comités les plus sensés que le gouvernement ait jamais établis. Il faut beaucoup de courage et un coeur solide pour entendre les témoignages que vous entendez. Il n'est pas facile d'entendre pleurer les gens qui viennent témoigner devant vous.

J'espère seulement que le gouvernement prêtera l'oreille au contenu de votre rapport, parce que les enfants d'aujourd'hui ont besoin d'un avenir. Nous ne pouvons nous inquiéter de l'héritage que les enfants d'aujourd'hui légueront à leurs descendants autrement qu'en espérant qu'il sera positif, qu'il s'agira d'un avenir où l'enfant sera considéré comme une personne ayant des droits égaux dans un pays si grand et si puissant que le nôtre, un pays qui jouit d'une si grande crédibilité dans le monde. Nous ne devrions pas être l'un de ces pays où un enfant n'a aucun espoir de voir la lumière de l'autre côté de la porte. Merci.

M. Harb: Merci beaucoup, Shirley, pour votre excellent exposé. Je trouve plutôt intéressante votre recommandation au sujet d'un réseau national de garderies. Comment peut-on établir un tel réseau, selon vous, si l'on considère que d'ici à l'an 2000 ou 2004, les paiements de transfert fédéraux aux provinces seront devenus chose du passé?

Il ne faut pas oublier non plus la nouvelle tendance du gouvernement fédéral à se décharger de nombreuses responsabilités sur le dos des provinces. Préféreriez-vous que la politique et la gestion du programme d'assistance sociale soient appliquées par le gouvernement fédéral, le gouvernement provincial ou l'administration municipale?

Mme Carr: Premièrement, la population canadienne s'est fait promettre un réseau national de garderies, et rien n'a encore été fait à cet égard. C'est une responsabilité qui relève du gouvernement fédéral, selon moi, car il faut établir des normes à cet égard.

J'ai passé le plus clair de ma vie dans le domaine de l'assistance sociale. Avant d'occuper un poste à plein temps au congrès, j'ai travaillé pendant 17 ans à régler des cas sur le terrain. Cela faisait partie de mon travail. Je devrais aussi vous dire, madame la présidente, que j'ai moi aussi grandi dans la pauvreté absolue. Je puise donc dans mes souvenirs d'enfance tout ce que je peux vous dire sur le sujet.

Je veux seulement que vous sachiez qu'un réseau national de garderies est une responsabilité qui appartient à tous les Canadiens et qu'elle devrait par conséquent passer par le gouvernement fédéral.

Mr. Axworthy: May I can ask you a couple of more general questions, which relate to the government's responsibility to ensure that people do not end up in poverty rather than responding to what happens when they are, because you mentioned a number of specific proposals in that regard.

You would meet with government ministers and bureaucrats on a fairly regular basis and would make those arguments and would put forward the view that government policy needs to be reversed in order to deal effectively with, among other things, the question of poverty and child poverty, and you would hear the responses of governments and in particular I suppose you would hear statements about how the deficit is such a critical problem that we have to make these particular cuts. But the question that often occurs to me, and it arises in discussions that we have here too, is this. Do you have any doubt that ministers and bureaucrats understand the problem? If they understand the problem, why are they going about accentuating it? Or do you get the sense that in fact bureaucrats and ministers do not understand the extent to which say Bill C-69 or Bill C-21 has an impact on Canadians, and in particular in this instance on poor Canadians?

Ms Carr: I personally feel that the bureaucrats and the ministers I have to meet are not fully aware of what conditions are in the communities from one end of this country to the other. It is not because they probably do not want to, but I have a suspicion psychologically they just want to set it aside, particularly when almost 50% of all federal cuts were from the social programs. When you talk about health care and post-secondary education, I mean, God Almighty, post-secondary education—even education alone—how dare they! No wonder children are in poverty when they do not have a chance.

For the Canadian Assistance Plan, the native groups, our women's groups, almost 50% was cut. How can a government, whether it be federal or provincial, start its budgeting from there? You cannot start from there because you are affecting the generation that they keep telling us we want to safeguard and leave a legacy for the next generation. You cannot do that.

When you look at welfare per income, single employable, in Newfoundland single employable is \$3,796. The provincial average range could go to \$7,000 as a high in Prince Edward Island. When you look at disabled persons—just think about disabled persons, who are already handicapped because people do not even want to have anything to do with them, and we still keep them on a welfare role of some sort. Why can they not be proud and say I am on a pension of some sort—\$5,790 a year in Manitoba.

[Translation]

M. Axworthy: Puis-je vous poser une ou deux questions plus générales qui ont trait à la responsabilité du gouvernement fédéral qui consiste à veiller à ce que les gens ne se retrouvent pas dans la pauvreté plutôt que de réagir lorsque cela arrive, parce que vous avez formulé un certain nombre de propositions précises à cet égard?

Vous pourriez rencontrer des ministres et des fonctionnaires de façon plutôt régulière et leur faire valoir ces arguments, et vous pourriez avancer l'idée que la politique du gouvernement doit être inversée, de manière à s'attaquer efficacement, entre autres, à la question de la pauvreté, et de la pauvreté chez les enfants, et l'on pourrait vous répondre toutes sortes de choses, et en particulier que le déficit est devenu un problème si grave que nous devons effectuer ces coupures particulières. Mais il y a une question que je me pose souvent, et qui ressort parfois dans les discussions que nous avons au comité. Pensez-vous que les ministres et les fonctionnaires comprennent vraiment le problème? Et s'ils le comprennent, pourquoi l'accentuent-ils? Avez-vous plutôt l'impression que les fonctionnaires et les ministres ne comprennent pas dans quelle mesure le projet de loi C-69, ou C-21, dirons-nous, a un effet sur les Canadiens, et notamment, dans ce cas-ci, sur les Canadiens qui sont pauvres?

Mme Carr: J'ai personnellement l'impression que les fonctionnaires et les ministres que je dois rencontrer ne sont pas pleinement au courant des situations qui existent dans les collectivités d'un bout à l'autre du pays. Ce n'est probablement pas par mauvaise volonté, mais je soupçonne que psychologiquement, ils veulent tout simplement ne pas y penser, particulièrement quand on sait que presque 50 p. 100 des coupures qui ont été effectuées par le gouvernement fédéral l'ont été dans les programmes sociaux. Dans les soins de santé et l'éducation postsecondaire, mon Dieu! l'éducation postsecondaire—même dans l'éducation tout court—quel culot! Il n'y a rien d'étonnant à ce que des enfants se retrouvent dans la pauvreté quand ils n'ont même pas une chance au départ.

Les contributions du Régime d'assistance publique du Canada, les groupes autochtones et les groupes féminins ont été amputés de presque 50 p.100. Comment un gouvernement, qu'il soit fédéral ou provincial, peut-il commencer à établir son budget d'une telle façon? Ce n'est pas possible, parce que, ce faisant, on nuit à la génération que—on ne cesse de nous le répéter—il faut protéger et à laquelle nous devons laisser un avenir prometteur. Il ne faut pas agir ainsi.

À Terre-Neuve, une personne seule apte au travail touche 3,796\$ en assistance sociale. La moyenne provinciale au Canada peut atteindre un maximum de 7,000\$, à l'Île-du-Prince-Édouard. Et les personnes handicapées—pensez un instant aux personnes handicapées, qui sont déjà défavorisées parce que bien des gens ne veulent absolument rien avoir affaire avec elles, et nous continuons de les maintenir dans une condition d'assistés sociaux. Pourquoi ne leur permettons-nous pas d'être fières et de dire qu'elles reçoivent une pension quelconque—5,790\$ par année au Manitoba.

• 1450

It has been 20 years since I have been out on the streets dealing with welfare cases, but nothing has really changed. You get a little bit more money, but nothing has changed. You say to yourself, what does it take to convince a federal government or a provincial government that children are the most important thing? They are more important than they themselves, because they have already come through that system.

You must lower interest rates. You must have a fundamental basic strategy for the economy of the nation. The way things are going now, people seem to think it is important to keep people on welfare rather than creating jobs. There is no point in creating jobs that are minimum wage.

In my speaking engagements I speak to the university people and I speak to the people who are very concerned about minimum wage going up in the province. I say to them, how can you expect somebody to live on \$5 or \$4.20? That person should be receiving \$6 to \$8, if you want to talk about a minimum wage. And the reason is that the whole amount goes back into the economy, because they have to spend every single cent.

Now, I think fair taxation is what we ask for. The labour movement has always said a buck is a buck is a buck is a buck, and you pay on what you have. We can no longer have the amounts of massive profits on one side, where the rich are getting richer, as is indicated in the Statistics Canada figures. I am amazed that this was announced publicly for a change, because we have been saying this for years. The poor are stationary, or getting poorer. Somewhere in there there has to be a mean average of some sort, where we can find out an avenue of which we can help the people who are living in poverty.

This nation is in disgrace around the world for what we have, and the literacy—five million Canadians are illiterate. It is absolutely not because they are dumb and stupid. It is because they cannot read or write in English or French, our two national languages. And you should be on the job and try to progress. You cannot even get a promotion in the job sometimes because you cannot read the dials. You can take that machine apart and put it back together again, but because you cannot read the dials you do not get the job. What in the name of God is going on here?

The lady who was so eloquent before our presentation—she is correct. If the mother and father have no opportunities...what in the name of God opportunity can the children have if they cannot come home and say, look Mom, look at my work, and if they cannot buy a loaf of bread? Where is the dignity to go into a food bank? The interesting thing now is that middle–income people go into food banks because they cannot meet their payments. What is happening to the children?

[Traduction]

Il y a maintenant 20 ans que je ne n'occupe pas directement d'assistés sociaux, mais rien n'a vraiment changé. Il y a bien un peu plus d'argent qu'auparavant, mais rien n'a changé. On se demande ce qu'il faut pour convaincre un gouvernement fédéral ou un gouvernement provincial que les enfants sont ce qui compte avant tout? Ils sont même plus importants que les fonctionnaires parce que ces derniers sont déjà passés par le système.

Il faut réduire les taux d'intérêt. Nous avons besoin d'une stratégie de base en fonction de l'économie de la nation. De la façon dont vont les choses à l'heure actuelle, on semble croire qu'il est plus important de maintenir les gens à l'état d'assistés sociaux que de créer des emplois. À quoi bon créer des emplois au salaire minimum?

Dans les conférences que je donne, je m'adresse à des universitaires et à des gens qui s'inquiètent beaucoup de voir le salaire minimum augmenter dans la province. Je leur demande comment quelqu'un peut vivre avec 5\$ ou 4.20\$ l'heure? Cette personne devrait toucher un salaire minimum de 6\$ à 8\$ l'heure. Tout cet argent retourne dans l'économie de toute façon, parce que ces gens ont besoin du moindre sou pour vivre

Nous voulons aussi que la fiscalité soit plus juste. Le mouvement syndical a toujours répété qu'un dollar est un dollar, et que l'on paie pour ce qu'on obtient. Nous ne pouvons plus tolérer les bénéfices énormes d'un côté, avec les riches qui s'enrichissent toujours davantage, comme l'indiquent les chiffres publiés par Statistique Canada. Je suis étonnée qu'on ait publié ces chiffres pour une fois, parce que c'est ce que nous répétons depuis des années. Les pauvres restent pauvres, ou continuent de s'appauvrir. Quelque part dans tout cela il doit y avoir un équilibre quelconque, un moyen d'aider ceux qui vivent dans la pauvreté.

Notre nation est très mal vue dans le monde, et en alphabétisme—il y a 5 millions de canadiens qui sont analphabètes. Ce n'est absolument pas parce qu'ils sont stupides. C'est parce qu'ils ne peuvent pas lire ou écrire l'anglais ou le français, nos deux langues nationales. Il faudrait travailler et essayer de progresser. Il arrive parfois que l'on ne peut pas lire ce qui est écrit sur un cadran. On peut démonter complètement la machine et l'assembler de nouveau mais parce qu'on ne peut pas lire les caractères sur le cadran, la porte est close. Mais où allons—nous?

La dame qui a parlé si éloquemment avant nous a raison. Si la mère et le père n'ont aucune possibilité... Quelle possibilité les enfants peuvent-ils bien avoir s'ils ne peuvent pas rentrer à la maison, fiers de leur travail, et s'ils ne peuvent pas acheter de pain? Que devient la dignité quand on doit aller dans une banque d'alimentation? Il est intéressant de noter qu'il y a maintenant des gens à revenu moyen qui vont s'approvisionner dans des banques d'alimentation parce qu'ils ne parviennent plus à effectuer leurs paiements. Qu'arrive-t-il aux enfants?

What I am saying is that there has to be a responsibility coming from the federal government, and the transfer payments have to be sufficient that the provinces and the municipalities can provide, because the service clubs can no longer do the little things they used to do. For instance, in the welfare department you would be able to phone up a service club and say this child needs a snow suit. Now you are phoning them up and saying this child needs money to go to school, or can you buy them this, or can you buy them that. They cannot do that any more because many of them are also unemployed.

I am sorry. That is the long answer. I am sure you have heard people extend their privilege of answering the question when this subject is being discussed.

The Chair: I just want to comment on these Statistics Canada indicators. My understanding is that is over a 10-year period. If you look at the taxation statistics, after tax reform, which is 1988, it indicates a significant reduction in poverty levels. At least the tax system is fair. The share of the tax for those with incomes under \$15,000 has dropped by 61.9%, whereas for those with incomes over \$100,000 it has gone up by 21.9%. There has been a substantial improvement in the fairness of the tax system. These stats were provided.

• 1455

Clearly with the recession these are going to change, and there is going to be a drop back. This is being experienced in the United States as well as in Canada. I am sure the statistics for this year will not be quite so rosy as before. Clearly this is related to employment. The more employment we have, the more poverty disappears. I think that has been the direction the government has pursued. I quite agree with you that there is a pressing need right now to attempt to solve the problem of poverty.

One of the concerns I have is that I do not think the Canada Assistance Plan has been a very effective vehicle. I am sure you heard me when the other group was here. It has led to tremendous disparities across the country. Lower-income provinces cannot participate to the same extent as higher-income provinces. The programs available reflect municipal priorities in some instances. The services that are available in Toronto, for example, are not available in another part of the country—such things as special needs glasses, that kind of thing. It depends on where you live.

In looking at this issue and trying to consider what is the most effective way for the federal government to solve the problem of poverty in the long term. . . Clearly there is the economic policy question, on which we are probably going to disagree as to the methods. But the people who are not able to work are going to be in the welfare situation or in the poverty situation.

[Translation]

Ce que je dis, c'est le gouvernement doit conserver un certain degré de responsabilité, et les paiements de transfert doivent être suffisants pour que les provinces et les municipalités puissent satisfaire aux besoins des gens, parce que les clubs de services ne peuvent plus faire les petites choses qu'ils avaient l'habitude de faire. Par exemple, sur le plan du bien-être social, on pourrait appeler un club de services pour signaler qu'un enfant avait besoin d'un vêtement pour l'hiver. On l'appelle aujourd'hui pour signaler qu'un enfant a besoin d'argent pour aller à l'école ou pour demander d'acheter ceci ou cela pour cet enfant. Mais ce n'est désormais plus possible parce qu'un grand nombre de ceux qui travaillaient dans ces clubs sont aussi devenus chômeurs.

Je m'excuse, j'ai débordé. Je suis persuadé que ce n'est pas la première fois que des gens en profitent pour développer leur pensée sur ce sujet.

La présidence: J'ai seulement une petite précision à apporter sur les indicateurs de Statistique Canada. Je pense qu'ils couvrent une période de 10 ans. Les statistiques sur la fiscalité, après la réforme fiscale, à partir de 1988, indiquent que la pauvreté a beaucoup dimimué. En tout cas, le régime fiscal est juste. La part de l'assiette fiscale de ceux dont les revenus sont inférieurs à 15,000\$ a diminué de 61,9 p. 100, tandis que celle des gens dont les revenus dépassent les 100,000\$ a augmenté de 21,9 p. 100. Il y a eu une amélioration substantielle dans l'équité du régime fiscal. Ces chiffres ont été fournis par Statistique Canada.

Il est évident qu'avec la récession, ces données vont changer, et il va y avoir un certain recul. C'est ce qui se passe à l'heure actuelle aux États-Unis comme au Canada. Je suis convaincu que les statistiques de cette année ne seront pas aussi encourageantes. Il est clair que cela est lié à l'emploi. Plus les gens travaillent, plus la pauvreté diminue. Je pense que c'est l'orientation qu'a prise le gouvernement. Je suis tout à fait d'accord avec vous pour dire qu'il est pressant à l'heure actuelle de tenter de résoudre le problème de la pauvreté.

J'entretiens quelque doute sur l'efficacité réelle du Régime d'assistance publique du Canada en la matière. Je suis persuadée que vous avez entendu ce que j'ai dit là-dessus lorsque l'autre groupe était là tout à l'heure. Son application a engendré des disparités énormes dans tout le pays. Les provinces à faibles revenus ne peuvent pas participer dans la même mesure que celles où les revenus sont élevés. Dans certains cas, les programmes reflètent des priorités municipales. Les services qui sont offerts à Toronto, par exemple, ne le sont pas dans d'autres parties du pays—des lunettes pour certains besoins spéciaux, par exemple, et des choses de ce genre. Cela dépend de l'endroit où l'on vit.

En cherchant à déterminer le moyen le plus efficace pour le gouvernement fédéral de régler le problème de la pauvreté à long terme. . . Il y a évidemment la question de la politique économique, sur laquelle nous ne nous entendrons probablement pas pour ce qui est des méthodes à utiliser. Mais les gens qui ne peuvent pas travailler vont continuer à vivre de l'assistance sociale ou à vivre dans la pauvreté.

You have spoken about the minimum wage. It seems to me a national child benefits program, as so many of the groups recommended, but at an affordable level, would be a major move in the right direction. By taking the benefits for children right out of the taxation system, moving any income subsidies in the taxation system to a program such as a family allowance program, so on the 15th of the month, as opposed to the first of the month, they would receive for each child a cheque that was adequate to provide food and shelter for the children and basic needs, one could make a real dent in child poverty, and there would be positive benefits.

For example, in terms of the economy, the minimum wage could be set at a level that would cover the needs of an individual as opposed to a family. Children would not be on welfare. The question whether a single parent works or not would be clarified, because they could either be on welfare getting their welfare rate or earning a minimum wage. There would be a substantial improvement in their state. I am just wondering about your comments on that concept.

Ms Carr: I certainly agree that the family allowance would be an avenue that could lend itself to doing what you are talking about. I think it is credible. The title "family allowance" is very credible out there. It is not the same as welfare; it is not stigmatized, because everybody who has children qualifies for it. I think that certainly is the avenue one could go toward.

The one thing that I think also has to be done is lifting the taxes on children's clothing. There should be no taxes on all those things children are required to have. I spoke to the Minister of Finance about that a number of times. That would include the GST. That should not be there at all. You simply cannot use children to raise money for the federal government, regardless of what the politics are. I am trying to speak absolutely non-politically about these sorts of things; but regardless, you cannot use children that way.

• 1500

The Chair: Assuming that the GST credit would be equal to the expenses—

Ms Carr: My question to you, Madam Chairperson, is that we have heard here about men and women who cannot read and write. It is the same as the unemployment insurance. I had to help people because their unemployment insurance card was turned back because one little spot was not marked off and we waited six more weeks for the thing to be returned.

The Chair: Listen, I have taught them. I was a teacher for years. You get them in grade 12.

Ms Carr: Yes, so you know what it is all about too. I just want to make a comment: why do we always have to ask people to fill in forms and send them in in order to get a cheque back?

The Chair: This is family allowance. You would not have to.

[Traduction]

Vous avez parlé du salaire minimum. Il me semble que la création d'un programme national d'allocations destinées aux enfants, comme tellement de groupes l'ont recommandé, un programme adapté à nos moyens, serait un pas important dans la bonne direction. En excluant les allocations destinées aux enfants du régime fiscal, en sortant tout supplément du revenu du régime fiscal pour le mettre dans un programme comme celui des allocations familiales, de manière à ce que le 15 du mois, plutôt que le premier du mois, les familles reçoivent pour chaque enfant un chèque suffisant pour acheter des aliments, loger les enfants et subvenir à leurs besoins de base, on pourrait faire beaucoup pour atténuer le problème de la pauvreté chez les enfants, et cela aurait des avantages évidents.

Par exemple, dans le contexte de l'économie, le salaire minimum pourrait être établi à un niveau qui permettrait de satisfaire aux besoins d'un individu plutôt que d'une famille. Les enfants ne dépendraient pas de l'assistance sociale. La question de savoir si un parent unique travaille ou non serait clarifiée, parce qu'il pourrait toucher des prestations d'assistance sociale ou gagner le salaire minimum. Cela améliorerait beaucoup leur sort. Que pensez-vous de cette idée?

Mme Carr: Je suis tout à fait d'accord pour dire que les allocations familiales seraient une solution pourrait permettre de faire ce que vous dites. L'idée a du bon. L'expression «allocations familiales» a beaucoup de crédibilité. Ce n'est pas comme «assistance sociale». Cette expression n'est marquée d'aucun stigmate parce que tous ceux qui ont des enfants y ont droit. C'est sûrement une solution que l'on pourrait envisager.

Il faudrait aussi éliminer la taxe sur les vêtements d'enfants, selon moi. Il ne devrait y avoir aucune taxe sur tout ce qui est nécessaire aux enfants. J'en ai déjà parlé plusieurs fois au ministre des Finances. Cela vaudrait aussi pour la TPS. Il ne devrait y avoir aucune taxe sur les produits destinés aux enfants. Le gouvernement fédéral ne peut tout simplement pas faire d'argent sur le dos des enfants, quelles que soient les politiques que l'on poursuive. J'essaie de demeurer absolument apolitique sur ces choses, mais quoi qu'il en soit, on ne peut pas utiliser les enfants de cette façon.

La présidence: En supposant que le crédit au titre de la TPS équivale aux dépenses. . .

Mme Carr: Madame la présidente, on a parlé ici, plutôt, d'hommes et de femmes qui ne peuvent ni lire ni écrire. C'est la même chose que dans le cas de l'assurance-chômage. J'ai dû aider des gens parce que leur carte d'assurance-chômage leur avait été retournée parce qu'il y avait une petite case qui n'avait pas été remplie, et il a fallu attendre six semaines avant que le chèque n'arrive.

La présidence: Écoutez, j'ai enseigné à ces gens. J'ai enseigné pendant des années. On leur fait terminer leur douzième année.

Mme Carr: Oui, vous savez donc de quoi je parle. J'ai seulement une observation à faire: pourquoi faut-il toujours demander aux gens de remplir des formules et de les envoyer pour obtenir un chèque?

La présidence: Nous parlons des allocations familiales. Il n'y a pas de formule à remplir.

Ms Carr: But you are talking about the goods and services tax credits and all the rest of them. Why do you have to do things like that? Why can the government not simply say that there will be no taxes, period, on children's clothing?

The Chair: That is another debate.

Ms Carr: Yes, it is, but you are dealing with poverty—

The Chair: There are a number of different options you can choose. You can have different rates. The government chose the option of having a broad national tax with minimal exemptions and giving people a credit. We are now in another committee and we are talking about poverty. I certainly agree with you that if you had a family allowance that was substantial then perhaps the GST credit should be in there.

Ms Carr: Well, I was asked if I think the bureaucrats and the politicians understand what poverty is all about. I have to say that there is an exact prime example. No, they know nothing about poverty at all in the 1990s, because they dream up those kinds of ideas to put into the system across this nation. But I wanted to ask you, first of all, how the need would be determined. I guess one would have to ask that question.

The Chair: Every child in Canada would be entitled to a child benefit—

Ms Carr: With no means test.

The Chair: With no means test, like the family allowance.

Ms Carr: Is this a guaranteed annual income thing we are talking about?

The Chair: Yes, that kind of thing, for children.

Ms Carr: Okay. I guess the other avenue I would want to see protected for children is that, going back to my original comments, a national child care system has to be put into place so that the child is secure and the parent can go to work—and all the arguments you and I both know. I mean "we" collectively.

The Chair: I am not talking about eliminating support programs or anything. Obviously there is a need there, though the primary responsibility has been and is at the provincial and local levels, shared funding.

Ms Carr: As for a person on public assistance working, again we tried that on for size a long time ago, but we should be looking at two avenues. The person who is on public assistance and is out trying to work—because it does more than just make money come in; it gives them the ability to be back out in the community, and you know all those examples. . . I totally support that. We totally support that in order to arrive at a decent income, and hopefully they will then get off and get into a full–time job.

[Translation]

Mme Carr: Mais vous parlez des crédits au titre de la taxe sur les produits et services et de tout cela. Pourquoi faut-il que ce soit ainsi? Pourquoi le gouvernement ne peut-il pas tout simplement dire qu'il n'y aura pas de taxe sur les vêtements d'enfants, un point c'est tout?

La présidence: C'est une autre chose.

Mme Carr: Oui, en effet, mais c'est de la pauvreté qu'il s'agit...

La présidence: Il y a de nombreuses possibilités. On peut appliquer différents taux. Le gouvernement a choisi d'appliquer une taxe nationale avec peu d'exemptions et d'accorder un crédit. Mais, nous sommes ici à un autre comité, dont le thème est la pauvreté. Je suis sûrement d'accord avec vous pour dire que si nous options pour des allocations familiales plus substantielles, il faudrait peut-être alors y intégrer le crédit au titre de la TPS.

Mme Carr: On m'a demandé si je pense que les fonctionnaires et les politiciens comprennent ce qu'est la pauvreté. Je dois dire que nous en avons un très bon exemple. Non, ils ne savent absolument rien de la pauvreté qui existera dans les années 1990 parce qu'ils conçoivent des idées de ce genre qu'ils entendent appliquer dans tout le pays. Mais je voulais vous demander, premièrement, comment on déterminera le besoin. Je suppose que c'est une question qui mérite d'être posée.

La présidence: Chaque enfant au Canada aura droit à une allocation pour enfant. . .

Mme Carr: Sans égard aux moyens des parents.

La présidence: Exactement, comme dans le cas des allocations familiales.

Mme Carr: S'agit-il d'une espèce de revenu annuel garanti?

La présidence: Oui, de quelque chose de ce genre, pour les enfants.

Mme Carr: Très bien. L'autre aspect que je voudrais voir protéger pour les enfants, pour en revenir à mes observations initiales, a trait à un réseau national de garde d'enfants qui doit être créé afin que l'enfant soit en sécurité et que le parent puisse aller travailler—et tous les arguments que vous et moi connaissons déjà. Je veux dire «nous» collectivement.

La présidence: Il n'est pas question d'éliminer des programmes d'aide ou quoi que ce soit de semblable. Il y a évidemment un besoin à cet égard, bien que la responsabilité première en revienne aux niveaux provincial et local—le financement partagé.

Mme Carr: Nous avons déjà essayé, il y a longtemps, une formule qui voulait qu'une personne qui touchait des prestations d'assistance sociale travaille en même temps, mais nous devrions envisager deux aspects. Pour la personne qui vit de l'assistance sociale et qui essaie de travailler—c'est davantage que seulement de l'argent qui entre, car cela lui procure en même temps la possibilité de réintégrer la collectivité, et vous connaissez tous ces exemples...j'appuie complètement cette idée. Nous appuyons fortement cette idée pour qu'une personne puisse s'assurer un revenu décent, et l'on peut espérer que cela lui permettra éventuellement de trouver un emploi à plein temps.

But it has to go one step further. If a recipient, or a child who is in school, particularly a single parent, or I would have to say both parents-if they want to return to school, then some benefits should be available for them. They should not be cut off. That has to be secure somewhere, because I am not exactly positive, but province by province it depends whether in fact you can do that. It would seem to me that the federal government should take a lead on that, and that is one area people are now ready for.

Five or ten years ago you had outrage in the streets if somebody on welfare earned \$25 a month or a week or something like that. Not today. They are significantly much more accustomed to the fact that this is the only way some of these people will ever get off the system.

I guess it is the street people who bother me the most-street people of all ages. I would be interested if the police associations have appeared before you dealing with these questions, because if they have not then it would be interesting for you to ask them to appear and give their side and their viewpoint about the street children. It is bad enough seeing our adults living in the streets, but when you see the street children I think it would be wise, if possible, for you to have somebody appear before your committee on that.

1505

The Chair: That is a very good idea. I think their primary clients are low-income people.

Thank you very much. We appreciate your coming to our committee. We are a small committee, but we think are very dedicated.

Ms Carr: Small but powerful. I hope you know that.

The Chair: I think it is a very crucial issue, and I do believe the government has a commitment.

Ms Carr: We look forward to your report.

The Chair: Thank you.

• 1506

[Traduction]

Mais il faut aller un peu plus loin. Quelqu'un qui reçoit cette allocation, qu'il s'agisse d'un enfant qui va à l'école, d'un parent unique, ou des deux parents-et qui voudrait retourner à l'école devrait pouvoir obtenir de l'aide. Il devrait pouvoir continuer de toucher leur allocation. Il faudrait que cela soit garanti quelque part, parce que je n'en suis pas vraiment certaine, mais selon la province où l'on habite, ce n'est pas toujours possible. Il me semble que le gouvernement fédéral devrait faire preuve de leadership à ce sujet, et c'est quelque chose que les gens veulent.

Il y a cinq ou dix ans, on criait au scandale lorsque quelqu'un qui touchait des prestations d'assistance sociale gagnait 25\$ par mois ou par semaine. Plus aujourd'hui. On est beaucoup plus convaincu qu'auparavant que c'est le seul moyen pour certains assistés sociaux de sortir un jour du système.

Je pense que ce sont les sans-abri qui m'inquiètent le plus-les sans-abri de tout âge. Il serait intéressant que les associations de policiers viennent vous rencontrer pour discuter de ces questions, parce que si elles ne l'ont pas fait, il serait intéressant que vous les invitiez à venir vous parler des enfants qui vivent dans les rues. Il est déjà triste de voir des adultes vivre dans les rues, mais quand il s'agit d'enfants... Il serait donc avisé de votre part, si possible, d'inviter quelqu'un à venir vous parler de cette situation.

La présidence: C'est une très bonne idée. Je pense que leurs principaux clients sont des gens à faible revenu.

Merci beaucoup. Nous vous remercions d'être venue nous rencontrer. Nous sommes un petit comité, mais notre tâche nous tient énormément à coeur.

Mme Carr: Petit, mais puissant. J'espère que vous en êtes

La présidence: Je pense que cette question est très cruciale, et je crois que le gouvernement a pris un engagement à cet égard.

Mme Carr: Nous avons bien hâte de lire votre rapport.

La présidence: Merci.

1521

The Chair: I would like to welcome you to the committee. I am pleased to see someone from Nova Scotia. We are getting good representation from all across the country, and it is very interesting to see the particular needs. In B.C. we had a group before us that was very concerned about food programs, so it is interesting to see another group on the other side of the country that also has a strong concern in that area.

I would like to introduce you to the members of the committee. We have Bob Nault and Chris Axworthy. If you would like to present your brief, I am sure there will be lots of questions for you.

La présidence: Soyez les bienvenus au comité. Je suis heureuse de voir des gens de la Nouvelle-Écosse. Nos témoins sont représentatifs de toutes les régions du pays, et il est très intéressant de constater les besoins de chacune. En Colombie-Britannique, nous avons reçu un groupe qui s'intéressait de très près aux programmes alimentaires. Il est donc intéressant de recevoir un autre groupe de l'autre côté du pays qui s'intéresse aussi beaucoup au même programme.

Je vais tout d'abord vous présenter aux membres du comité. Nous avons là Bob Nault et Chris Axworthy. Veuillez nous présenter votre mémoire. Je suis persuadée que nous aurons beaucoup de questions à vous poser ensuite.

Ms Elizabeth Shears (Chair-Elect, Nova Scotia Nutrition Council): It is not very easy, I think, to talk about poverty, and it is even more difficult when we try to deal with the problems of child poverty. We prepared our brief over a year ago, so I do not want to waste your time this afternoon. I am assuming that everybody has received it and has had a chance to look it over. I will not go over everything in it, but I would like to highlight what perhaps makes it unique to some of the presentations you have heard already.

We have tried in Nova Scotia to measure the adequacy of nutrition based on social assistance food rates. When we say we are looking at adequacy of nutrition or inadequate nutrition, we are told by many people that in fact we should be saying we are dealing with measures of hunger that exist in our province. Hunger has changed, I think, in definition. We tend to look on it as more of a mental and physical condition that results from not eating enough food, and that is usually due to insufficient economic, family or community resources. So whether you want to call this a discussion of nutrition or hunger, it is up to you.

We do know that poverty very much compromises people's health and it definitely compromises their nutritional health. To really focus on child poverty would be futile in our opinion, since for the most part children do not grow up in isolation. I know the last group talked to you about some of the street children, but for the most part, children in this country are growing up within a household or a family unit, and it is that socio–economic unit that really determines the nutrition of that child. That is what I would like to talk about this afternoon.

We know that children living in socially and economically disadvantaged homes are particularly vulnerable to poor nutrition, and that poor nutrition does have far-reaching results. Historically, we have tended to look at nutrition as a health issue, but more and more today, nutritionists are realizing it is more complex than that—it is very much a social issue, and education, literacy, housing, transportation, economics, all of the things that I am sure you have heard about throughout your hearings, are all really important to nutrition in a family.

We know that people who live in poverty often live in very isolated circumstances. They do not have the family and peer supports that the rest of us very much depend on. Because they do not have those supports they often do not have positive role modelling in which to develop their behaviour. This is specially true for children living in poverty. If we add to this the problem of inadequate financial support to provide for basic needs, we end up with children living in a no–win situation.

[Translation]

Mme Elizabeth Shears (présidente élue, Nova Scotia Nutrition Council): Il n'est pas très facile, je pense, de parler de la pauvreté, et il est même encore plus difficile de le faire quand il s'agit des problèmes liés à la pauvreté chez les enfants. Nous avons rédigé notre mémoire il y a plus d'un an. Je ne veux donc pas vous faire perdre votre temps cet après-midi. Je suppose que vous l'avez tous reçu et que vous avez eu l'occasion de l'examiner. Je ne vais pas discuter de tous les aspects que nous touchons dans notre mémoire, mais je voudrais faire ressortir ce qui le distingue de certains des exposés que vous avez déjà entendus.

Nous avons tenté, en Nouvelle-Écosse, de mesurer la qualité de la nutrition en fonction des prestations alimentaires de l'assistance sociale. Quand nous disons que nous examinons la qualité de la nutrition bien des gens nous disent que nous devrions plutôt parler du problème de la faim qui existe dans notre province. La définition de la faim a changé, je pense. Nous avons tendance à la définir davantage comme un état mental et physique découlant d'un manque de nourriture, qui est habituellement dû à une insuffisance de ressources économiques, familiales ou communautaires. Nous pouvons donc discuter de la nutrition ou de la faim, comme vous voulez.

Nous savons que la pauvreté influe énormément sur la santé des gens et, à coup sûr, sur leur santé nutritionnelle. Il serait vain de n'axer la discussion que sur la pauvreté chez les enfants, selon nous, puisque dans la plupart des cas, les enfants ne vivent pas d'une façon isolée. Je sais que le dernier groupe vous a parlé d'enfants qui vivent dans les rues, mais la plupart du temps, les enfants canadiens vivent dans une unité familiale, et c'est cette unité socioéconomique qui influe vraiment sur la nutrition de cet enfant. C'est ce dont je voudrais vous entretenir cet après-midi.

Nous savons que les enfants qui vivent dans des foyers défavorisés sur le plan social et économique sont particulièrement affectés par une mauvaise nutrition et que cela a des conséquences étendues. Nous avons toujours eu tendance à considérer la nutrition comme une question de santé, mais les nutritionnistes, aujourd'hui, comprennent de plus en plus que c'est plus complexe que cela—c'est de toute évidence une question à caractère social, et l'éducation, l'alphabétisation, le logement, le transport, les facteurs économiques, tous les éléments dont on vous a sans doute parlé au cours de vos audiences, sont tous vraiment importants en ce qui a trait à la nutrition dans une famille.

Nous savons que des gens qui vivent dans la pauvreté vivent souvent d'une façon très isolée. Ils n'ont pas l'appui de la famille et des pairs, dont nous dépendons tous beaucoup. Privé de cet appui, ils n'ont souvent pas de modèles positifs sur lesquels ils peuvent calquer leur comportement. Cela est particulièrement vrai pour les enfants vivant dans la pauvreté. Si l'on ajoute à cela le problème d'une aide financière insuffisante pour satisfaire aux besoins de base, nous aboutissons à des enfants qui vivent dans une situation sans issue.

• 1525

The Nova Scotia Nutrition Council believes that all levels of government in Canada have crucial roles to play in the process of enabling the poor to move out of the confines of poverty, and we feel there is a strong need for federal leadership in this process, and along with that a commitment of time and money.

I would like to focus on some of the figures and graphs we present in the brief. Before I do that I want to point out that at the time we did our studies we were the only province in Canada which had tried to measure nutritional adequacy. We do not believe that the situation presented in our brief is unique to Nova Scotia, just that we are the only ones who have gone out and done a study.

In 1988 we undertook our first study to try to determine the adequacy of social assistance food rates. As you are probably aware Nova Scotia has a two-tier system so we are dealing with both municipal and provincial social assistance systems. There is something on the order of 67 to 70 different levels of municipal and provincial assistance.

Our study determined that there is a real poverty problem. We used the Agriculture Canada nutritious food basket as our measuring tool. You may be familiar with it. It is an economic tool based on the consumer price index that uses a real basket of goods that people purchase in 18 centres across Canada. That list of goods is supposed to be representative. We found that on average municipal food rates met about 60% of the population's nutritional needs and the provincial rates were slightly higher, about 70%. So there was a real gap. Those figures are in the brief.

After we released that study there was a great deal of media and public attention and the province made increases to the food rates. One year later, in 1989, we went back and looked at that situation again. We examined the provincial rate only, the highest one in the province, and we found that the situation had not improved at all. In fact, that study clearly showed that no person in Nova Scotia under the age 50 living on social assistance food rates could meet 100% of their nutritional needs.

For children, the group you are concerned with, we found that the average was about 63% of their nutritional needs. That was a pretty shocking statistic to see. We then decided to track the gap in social assistance allowances against our Agriculture Canada nutritious food basket for all children under 18 years of age. We found a wide discrepancy. We have only recently gone back and re-examined those figures. I do not have them here with me today but we found that the gap is widening, so the situation is not looking very positive. As I say, all of those graphs are presented in the brief.

[Traduction]

Le Nova Scotia Nutrition Council croit que tous les paliers du gouvernement du Canada ont un rôle crucial à jouer pour permettre aux pauvres de se sortir de la pauvreté, et nous pensons que le gouvernement fédéral doit faire preuve de leadership à ce chapitre, et qu'il doit y mettre du temps et de l'argent.

Je voudrais vous parler un peu de quelques chiffres et de quelques graphiques qui figurent dans notre mémoire. Mais auparavant, je tiens à faire remarquer qu'au moment où nous avons réalisé nos études, nous étions la seule province au Canada à avoir tenté de mesurer la qualité de la nutrition. Nous ne pensons pas que la situation présentée dans notre mémoire est particulière à la Nouvelle-Écosse, mais nous croyons être les seuls à avoir pris la peine d'en faire l'étude.

En 1988, nous avons entrepris notre première étude visant à déterminer la qualité des prestations alimentaires de l'assistance sociale. Comme vous le savez probablement déjà, nous avons en Nouvelle-Écosse un système à deux volets. Nous devons donc composer avec les régimes d'assistance sociale municipale et provinciale. Il y a de 67 à 70 paliers différents d'assistance municipale et provinciale.

Notre étude nous a permis de déterminer qu'il y a en Nouvelle-Écosse un problème réel de pauvreté. Nous nous sommes servis du panier d'aliments nutritifs d'Agriculture Canada comme instrument de mesure. Vous savez probablement déjà de quoi il s'agit. C'est un instrument de mesure économique basée sur l'indice des prix à la consommation, dans lequel on utilise un panier réel de marchandises que des gens ont achetées dans 18 centres du Canada. Cette liste de marchandises est censée être représentative. Nous avons constaté qu'en moyenne, les prestations alimentaires municipales satisfont à environ 60 p. 100 des besoins nutritionnels de la population, et le chiffre est d'environ 70 p. 100 dans le cas des tarifs provinciaux. Il y a donc un écart réel. Ces chiffres sont dans le mémoire.

Notre étude a beaucoup attiré l'attention des médias et de la population, et après sa parution, le gouvernement provincial a augmenté ses prestations alimentaires. Un an plus tard, en 1989, nous avons refait le même exercice. Nous avons examiné uniquement les prestations provinciales, les plus élevées, et nous avons constaté que la situation ne s'était pas du tout améliorée. En fait, notre étude a clairement démontré qu'aucun assuré social de moins de 50 ans en Nouvelle-Écosse ne pourrait satisfaire au complet à ses besoins nutritionels avec les prestations alimentaires existantes.

Dans le cas des enfants, le groupe qui vous intéresse, nous avons constaté que la moyenne était d'environ 63 p. 100 de leurs besoins nutritionnels. C'était une statistique plutôt choquante. Nous avons alors décidé de déterminer l'écart entre les prestations d'assistance sociale et notre panier d'aliments nutritifs d'Agriculture Canada pour tous les enfants de moins de 18 ans. L'écart était important. Nous venons tout juste de refaire l'étude et de réexaminer ces chiffres. Je ne les ai pas ici aujourd'hui, mais nous avons constaté que l'écart s'élargissait. La situation n'est donc pas tellement encourageante. Je répète que tous ces graphiques se trouvent dans le mémoire.

It is fine to say that people are not meeting 100% of their nutritional needs, but what does that mean? It means is a lot of social, health and educational problems for this population, and I have tried to present these in the brief. I am sure you have heard from many groups who tell you that the problems of poverty start in utero. One of the problems we would like to deal with is trying to eliminate the problems poor women have in meeting their nutritional needs during pregnancy. We want to try to eliminate or reduce the number of low birth-weight babies born to low-income women in this country.

Young children develop their food habits early in life. We have a national report which shows that chronic diseases such as cardiovascular disease and cancer, diseases which kill people in the prime of their lives, actually get started in early childhood. If there is insufficient money to meet the nutritional needs in a family that is struggling to manage its money, the chances of developing good food behaviours early in life are really very slim.

• 1530

We know that when children go to school, poor nutrition has a great impact. It can affect the amount of days a child spends in school, how much attention that child pays in class. A lot of cognitive tests have been done on those very issues, and I think a lot of studies are going on at the moment to try to find out just how much this impacts on the child's development.

We know children who are born into poverty are more likely to drop out of school early in life, which means they really do not have a chance of contributing to a productive life for themselves or for Canada as a nation, which is really important.

One of the things we did in our study was to measure the total food allowance, assuming that 100% of the money provinces and municipalities allocate to food is available to spend on food. I am sure you have heard from many groups who tell you that the calls for money in low-income households are many, and food budgets often tend to be the discretionary budgets that suffer when things need to be bought. So we were looking at the ideal situations. When I said we could at best meet 63% of their needs, the situation may be a lot worse than this in reality.

We also have to consider some of the hidden costs of being poor. The fact that a person may not have a great education might mean they lack some of the skills to shop wisely, to be able to read packages and make the right choices. They may have limited storage facilities, limited cooking facilities—all of the things that can actually add to the cost of being poor. In fact, some studies have shown that food in low-income neighbourhoods actually costs more to

[Translation]

On peut bien dire que les gens ne satisfont pas à la totalité de leurs besoins nutritonnels, mais qu'est-ce que cela signifie? Cela veut dire que cette population éprouve de nombreux problèmes sur le plan social et sur le plan de la santé et de l'éducation, et j'ai tenté de les présenter dans le mémoire. Je suis persuadée que bien des groupes vous ont dit que les problèmes de la pauvreté commencent avant la naissance. L'un des problèmes que nous devrions régler, ce serait d'éliminer les difficultés qu'ont les femmes pauvres à satisfaire à leurs besoins nutritionnels pendant la grossesse. Nous voulons tenter de réduire le nombre des nouveaux-nés dont le poids est insuffisant mis au monde par des femmes à faibles revenus au Canada.

Les jeunes enfants acquièrent leurs habitudes alimentaires tôt dans la vie. Il y a un rapport national qui démontre que des maladies chroniques, comme les maladies cardio-vasculaires et le cancer, des maladies qui emportent les gens dans la fleur de l'âge, commencent en fait à se developper au début de l'enfance. S'il n'y a pas suffisamment d'argent pour satisfaire aux besoins nutritionnels dans une famille qui a de la difficulté à joindre les deux bouts, la possibilité que les enfants acquièrent de bonnes habitudes alimentaires au début de leur vie est vraiment très mince.

Nous savons que lorsque des enfants vont à l'école, une mauvaise nutrition a des conséquences importantes. Elle peut influer sur la fréquentation scolaire de l'enfant, sur son degré de concentration en classe. Il y a eu beaucoup de tests qui ont été faits sur ces questions, et je pense que de nombreuses études sont en cours à l'heure actuelle pour tenter de déterminer la mesure dans laquelle cela influe sur le développement de l'enfant.

Nous savons que des enfants qui sont nés dans la pauvreté sont plus susceptibles d'abandonner l'école tôt, ce qui diminue vraiment leur possibilité d'avoir une vie productive ou de contribuer au bien-être de la nation, ce qui est vraiment important.

Dans le cadre de notre étude, nous avons mesuré l'allocation totale destinée à l'alimentation, en supposant que la totalité de l'argent que les provinces et les municipalités destinent à l'alimentation peut être consacrée à l'achat d'aliments. Je suis persuadée que de nombreux groupes vous ont déjà dit que les éléments pour lesquels des ménages à faible revenu ont besoin d'argent sont nombreux, et que le budget réservé à l'alimentation est souvent le poste discrétionnaire, où l'on puise lorsqu'il faut acheter des choses. Nous partirons donc de situations idéales. Lorsque j'ai dit que nous pouvons au mieux satisfaire à 63 p. 100 de leurs besoins, la situation est peut-être pire que cela en réalité.

Il faut aussi considérer certains des coûts cachés de la pauvreté. Le fait qu'une personne n'a peut-être pas beaucoup d'éducation signifie peut-être qu'elle n'a pas tous les atouts nécessaires pour bien magasiner, pouvoir lire ce qu'il y a sur les emballages et faire les bons choix. Les gens pauvres ont peut-être des installations d'entreposage limitées, des installations limitées aussi pour faire la cuisine—toutes sortes de choses qui peuvent en réalité ajouter au prix à payer

buy than the same basket of goods in a neighbourhood where we may live ourselves. So there are hidden costs that are not reflected in those graphs at all.

We feel there is a lot of misconception about being poor in this country. Some people say it is a hopeless cause and something we should not do anything about. We are one of the voluntary groups who really feels something worthwhile can and should be done.

What we tried to do in our brief was make some recommendations that relate to what we would call the nutritional health of Nova Scotians and Canadians in general. I am not going to go over them. I thought perhaps it would be easier just to answer your questions on those.

The Chair: Thank you for your presentation.

Mr. Nault (Kenora—Rainy River): Could you explain the two-tier system to me? I come from the Ontario system, so I am not quite sure what you meant by the system provincially and municipally. Ours is 80–20 in Ontario.

Ms Shears: I do not know what that means.

The Chair: It is 50% federal, 30% provincial, and 20% municipal contributions.

Mr. Nault: They do not talk about the feds in Ontario like that.

Ms Shears: We have two systems. The municipal one is supposed to deal with short-term needs, so it initially started as the able-bodied unemployed, with short-term assistance until they were able to get back on the employment rolls. As you are well aware, those able-bodied unemployed are finding it harder and harder, so municipal assistance has become somewhat long-term assistance. The provincial assistance is really for disabled persons who are classed as unable to work productively and keep a full-time job or for single parents who would be unable to work by virtue of the fact that they have a child to care for.

Mr. Nault: In this particular system, then, does this mean it comes through the municipalities for those on what we classify more as regular social assistance?

Ms Shears: The regular is more the provincial now. I do not know what you mean by regular. It seems to us in Nova Scotia that more and more of the regular are the single parents who are on provincial long-term assistance.

Mr. Nault: That would be family benefits.

Ms Shears: Yes.

Mr. Nault: I am having trouble understanding what the difference is.

[Traduction]

lorsqu'on est pauvre. En fait, certaines études ont démontré que les aliments, dans des quartiers à faible revenu, sont plus coûteux que dans un quartier où nous pourrions nous-mêmes habiter. Il y a donc des coûts cachés qui ne sont pas du tout reflétés dans ces graphiques.

Nous pensons qu'il y a beaucoup d'idées fausses qui circulent au sujet de la pauvreté dans notre pays. Certaines personnes disent que c'est une cause perdue et qu'il ne faudrait rien faire à cet égard. Nous sommes parmi les groupes bénévoles qui pensent vraiment que quelque chose de valable peut et doit être fait.

Dans notre mémoire, nous avons fait quelques recommandations au sujet de la santé nutritionnelle des Néo-Écossais et des Canadiens en général. Je vais vous en épargner la lecture. J'ai pensé qu'il serait peut-être plus facile de répondre aux questions que vous me poserez sur ces recommandations.

La présidence: Je vous remercie de votre exposé.

M. Nault (Kenora—Rainy River): Pourriez-vous m'expliquer le système à deux volets qui existe en Nouvelle-Écosse? Je suis habitué au système ontarien. Je ne suis donc pas certain d'avoir vraiment bien compris ce que vous avez dit. Notre système est partagé à 80 p. 100-20 p. 100 en Ontario.

Mme Shears: Je ne sais pas ce que cela signifie.

La présidence: Cinquante pour cent des contributions viennent du gouvernement fédéral, 30 p. 100 du gouvernement provincial, et 20 p. 100 des municipalités.

M. Nault: Ce n'est pas ce que l'on dit du gouvernement fédéral en Ontario.

Mme Shears: Nous avons deux systèmes. Le système municipal est censé satisfaire aux besoins à court terme. Il a donc été institué pour les chômeurs aptes au travail, afin de leur fournir une aide à court terme, jusqu'à ce qu'ils puissent trouver un autre emploi. Comme vous le savez très bien, ces chômeurs aptes au travail trouvent la situation de plus en plus difficile. L'aide municipale est donc devenue une aide à long terme en quelque sorte. L'aide provinciale intéresse les personnes handicapées qui ne peuvent pas travailler sur une base productive ni conserver un emploi à plein temps, ou les parents uniques qui ne peuvent pas travailler parce qu'ils ont un enfant.

M. Nault: Est-ce que c'est le système municipal qui s'occupe de ceux qui reçoivent habituellement des prestations d'assistance sociale régulière?

Mme Shears: C'est plutôt le gouvernement provincial. Je ne comprends pas ce que vous voulez dire par assistance sociale régulière. En Nouvelle-Écosse, nous constatons de plus en plus que ce sont surtout des parents uniques qui bénéficient de l'assistance provinciale à long terme.

M. Nault: De prestations familiales.

Mme Shears: Oui.

M. Nault: Je comprends mal la différence.

• 1535

Ms Shears: One is an assumption that people are in temporary difficulty and they have been laid off, made redundant, whatever you want to call it, or for some reason or other have been unable to keep their jobs. Those people are employable, but they are going to need some form of assistance. They may not be eligible for unemployment insurance, so these people would need some form of assistance for themselves and their families to tide them over until they are back in the workplace again, or until such time as they can prove to the system that they are totally unemployable and therefore are moved over to the provincial welfare system.

Mr. Nault: You said there were something like 70 different systems because of the size of the municipalities.

Ms Shears: I say it is 70 to cover myself. I think there are 67 municipalities across the provincial system, and all of them set rates based mostly on their own financial circumstances.

Mr. Nault: Is there not a minimum standard provincially?

Ms Shears: No.

Mr. Nault: So it is up to the municipality. They can go as low as whatever they feel the tax rate should be.

Ms Shears: Yes.

Mr. Nault: The study you did where the gap runs as high as 40 to the provincial of 30 is based on...

Ms Shears: The rates for each municipality in the places we studied, yes.

Mr. Nault: Could you tell us what the worst would be? By the average, it sounds like some municipalities must be so bad that no one would want to try to collect welfare in that particular place. They would go to another town. You could not live on it.

Ms Shears: People do not do that. People live mostly where they were born and where they like to live. A lot of the municipalities that may have the lower rates would be the smaller rural municipalities where the ability to generate taxes to meet the extra requirement is just not available. Those are probably the areas where there is more likely to be a lot of call for assistance because there is no work in those areas. People do not often consider getting up and moving away from their home for life for that reason. People make do.

Mr. Nault: Just to put it in human terms, could you give me an example of a scenario where an individual would be on municipal social assistance in Nova Scotia versus provincial social assistance?

Ms Shears: I can use Halifax as an example, since it is the largest one. It is probably an easier one for me to deal with because I work and live in Halifax. For example, a young woman who finds herself pregnant and living alone would have to go to the Halifax City Council for assistance. She would be kept on the assistance rates in Halifax until she delivered the child, made a petition to the family court in Nova Scotia for some form of redress from the father of the

[Translation]

Mme Shears: Dans un cas, on suppose que ce sont des gens qui se trouvent en difficulté temporairement, des gens qui ont été licenciés, ou qui sont devenus excédentaires, ou qui, pour une raison ou pour une autre, n'ont pas pu conserver leur emploi. Ce sont des gens qui sont aptes à travailler, mais qui vont avoir besoin d'une certaine forme d'assistance. Ils n'ont peut-être pas droit à l'assurance-chômage. Ce sont donc des gens qui ont besoin d'une forme d'aide, pour eux et leur famille, afin de leur permettre de survivre jusqu'à ce qu'ils trouvent un nouvel emploi, ou jusqu'à ce qu'ils puissent démontrer qu'ils ne sont pas aptes au travail pour pouvoir ainsi accéder au régime provincial.

M. Nault: Vous avez dit qu'il y a quelque 70 systèmes différents en raison de l'importance des municipalités.

Mme Shears: Je dis 70 pour me couvrir. Je pense qu'il y a 67 municipalités dans le réseau provincial, et que toutes fixent des taux de prestations qui sont fondés en grande partie sur leur situation financière.

M. Nault: N'y a-t-il pas une norme minimale qui s'applique à l'échelle provinciale?

Mme Shears: Non.

M. Nault: C'est donc une décision qui ne regarde que la municipalité. Elle peut établir un taux aussi bas qu'elle le veut.

Mme Shears: Oui.

M. Nault: L'étude qui a révélé un écart aussi élevé que 40 p. 100 au niveau provincial est fondée sur. . .

Mme Shears: Les taux de chaque municipalité que nous avons étudiés, oui.

M. Nault: Quelle est la pire situation? À en juger par la moyenne que vous nous avez donnée, il semblerait que certaines municipalités doivent être si pingres que personne ne voudrait y recevoir des prestations d'assistance sociale. Il vaudrait mieux déménager dans une autre ville. On ne pourrait vivre avec cela.

Mme Shears: Les gens ne sont pas au courant de cela. La plupart du temps, ils habitent où ils sont nés et où ils aiment vivre. La plupart des municipalités où les taux sont bas sont des muncipalités rurales où l'on ne peut tout simplement pas prélever suffisamment de taxes pour satisfaire aux besoins additionnels. Et ce sont probablement les endroits où il risque d'y avoir le plus de besoins parce que le travail y est rare. Les gens ne sont pas tellement portés à déménager, à s'exiler pour toujours, pour cette raison. On compose avec les événements.

M. Nault: Pour mettre cela dans un contexte humain, pourriez-vous me donner un exemple de quelqu'un qui bénéficierait de l'assistance sociale municipale en Nouvelle-Écosse et de quelqu'un qui bénéficierait de l'assistance sociale provinciale?

Mme Shears: Je peux utiliser Halifax comme exemple puisque c'est la ville la plus importante. C'est probablement aussi plus facile pour moi étant donné que je travaille et que j'habite à Halifax. Par exemple, une jeune femme qui découvre qu'elle est enceinte, et qui vit seule, doit s'adresser au conseil municipal de Halifax pour obtenir de l'aide. Elle toucherait donc les taux d'assistance sociale municipale de Halifax jusqu'à ce qu'elle mette l'enfant au monde, dépose

child and proved it to the province. When she does that, she becomes an eligible single parent who can convert to provincial assistance.

The other thing the municipalities do is provide some of the things that provincial social assistance cannot do by virtue of its mandate. In situations where people living on provincial assistance have to supply damage deposits or things like that, the province does not have any allowance for those kinds of things. If a child has special needs for drugs because of a special condition, even though the person is on provincial assistance, they have to go to the municipality for help for those things because they are not covered under the provincial social assistance act. In some respects, municipalities are making up for the lack of provision in the provincial system. There is more than just those people who are legitimately short-term social assistance recipients drawing on municipal funds.

Mr. Nault: It is sort of the other way around. You would make an application provincially and then you would try to fill the gap municipally.

Ms Shears: Yes, but you have to be eligible for provincial assistance. The only eligible people are proven disabled and single parents. They must have delivered the child and made a petition to the family court before they would be eligible for provincial assistance.

Mr. Nault: What would happen if an individual could not live on the municipal assistance? Could they apply under hardship provisions?

Ms Shears: No.

Mr. Nault: By the sounds of what you are saying, there are some municipalities that must pay a very low social assistance rate. Therefore, that individual is practically starving.

• 1540

Ms Shears: Yes, and that is what they have. That is all that is available to them. They do have opportunities to use food banks and things like that, and that is what people are surviving on. They use food banks and hand-outs from the charitable organizations. They are doing a lot of work to support people who really otherwise would starve, as you say. But there is no redress to the province for that under the current system.

The system is being investigated because obviously it creates all kinds of problems, but that will cost the Nova Scotia government a lot of money. I do not know the figures at all because that is not my area, but I know that is one of the reasons why it is going to be a very slow process.

Mr. Nault: So under your system in Nova Scotia a municipality does not get reimbursed by the province.

Ms Shears: I have forgotten what the exact split is, but there is the money that comes from the federal government and then the money from the province, and the municipalities put their bit in

[Traduction]

une requête auprès du tribunal de la famille de la Nouvelle-Écosse afin d'obtenir une certaine compensation de la part du père de l'enfant, et en fournisse la preuve au gouvernement provincial. Elle devient alors admissible à l'assistance provinciale en qualité de parent unique.

Les municipalités couvrent aussi un certain nombre d'aspects qui ne sont pas couverts par l'assistance sociale provinciale en raison de son mandat. Par exemple, l'assistance provinciale ne prévoit rien pour les gens qui doivent fournir un dépôt contre les dommages ou des choses de ce genre. Lorsqu'un enfant a besoin de médicaments, même si le parent bénéficie de l'assistance provinciale, il doit s'adresser à la municipalité pour obtenir de l'aide parce que cela n'est pas prévu dans la loi provinciale sur l'assistance sociale. À certains égards, les municipalités corrigent les lacunes du régime provincial. Il n'y a pas que ceux qui reçoivent légitimement des prestations d'assistance sociale à court terme qui bénéficient des fonds municipaux.

M. Nault: C'est un peu l'inverse. On fait une demande au niveau provincial, et on tente ensuite de réduire l'écart au niveau de la municipalité.

Mme Shears: Oui, mais il faut d'abord être admissible à l'assistance provinciale. Il n'y a que les handicapés et les parents qui le sont. Une femme doit avoir eu l'enfant et avoir adressé une requête au tribunal de la famille pour avoir droit à l'assistance provinciale.

M. Nault: Qu'arriverait-il si une personne ne pouvait vivre avec l'assistance municipale? Pourrait-elle invoquer la misère?

Mme Shears: Non.

M. Nault: Si j'en juge à ce que vous dites, il y a certaines municipalités qui doivent donner bien peu en matière d'assistance sociale. Par conséquent, cette personne meurt pratiquement de faim.

Mme Shears: Oui, et c'est ce qu'ils ont. C'est tout ce dont ils disposent. Ils peuvent utiliser les banques d'alimentation et ce genre de centres, et c'est grâce à cela qu'ils survivent. Ils utilisent les banques d'alimentation et les dons des organisations charitables. On fait beaucoup d'effort pour aider des gens qui mourrais de faim autrement, comme vous le dites. Mais il n'y a aucun recours possible auprès de la province dans le cadre du système actuel.

Bien sûr, le système suscite toutes sortes de problèmes et va faire l'objet d'une étude, mais ceci coûtera très cher au gouvernement de la Nouvelle-Écosse. Je ne connais pas du tout les chiffres parce que ce n'est pas mon domaine, mais je sais que c'est l'une des raisons pour lesquelles le processus sera très lent.

M. Nault: Ainsi, avec le système que vous avez en Nouvelle-Écosse, les municipalités ne peuvent pas se faire rembourser par la province.

Mme Shears: Je ne me souviens pas de la répartition exacte, mais une partie des fonds vient du gouvernement fédéral, une autre de la province, et les municipalités font leur part.

Mr. Nault: But what I mean by that is that it must be capped.

Ms Shears: It must be.

Mr. Nault: In the province of Ontario it is not capped in the sense that as a municipality, if you go over budget you still get 80% back and it would cost you the 20%.

Ms Shears: No, it does not.

Mr. Nault: As long as you want to continue to pay the 20%, if it cost you \$1 million for welfare in that municipality, or \$1.5 million, as long as you pay your 20% the province will kick in the other 80%. Yours does not work that way?

The Chair: We took the province to court in Metropolitan Toronto on welfare because under the Canada Assistance Plan it says that you have to provide welfare, so the municipality is in a position of being responsible for these people. We had a large increase in welfare and at one point the province tried to cap us. We took them to court and they lost, so they have to pay the welfare, but what they do not have to pay is all the supplementary programs, a lot of which are not available in other parts of the country, like glasses, day care, and so on.

Mr. Nault: So that would be the same then for Nova Scotia?

The Chair: Yes, but they have a very stringent government, do they not?

Ms Shears: Yes. We have a limited pot from which to draw is what we are continually told, so it is not that there is discretionary money there. That is what we are told.

The Chair: And even in Ontario it is not overflowing.

Mr. Nault: It sounds better, though, in Ontario than it does in Nova Scotia.

The Chair: This is one of the issues. There are tremendous variations throughout the country.

Mr. Axworthy: Thank you for your presentation. We had a presentation today from Quebec. One of the themes of that presentation was that the delivery of services to the poor should be decentralized as much as possible. How would you react to that based upon your experience in Nova Scotia? We have seen that of course provincially it varies a great deal across the country, even though there is some national interest in national standards, but obviously not very much enforced by the federal government.

Ms Shears: Decentralized to the provincial level, you mean, or—

Mr. Axworthy: Their point goes not only to that, but to decentralize it to the regions, and I guess it would be to the municipalities too.

Ms Shears: I know that in our province we are sort of looking at the moment to try to rationalize the whole social assistance system. I think part of that will be for the province to take a bit more leadership, so it might be a bit off court to say that we should be decentralizing. There are arguments for and against. It really depends on where you are in the country.

[Translation]

M. Nault: Mais il faut qu'il y ait un maximum.

M. Shears: Il le faut.

M. Nault: En Ontario, ce n'est pas limité, en ce sens que si une municipalité dépasse son budget, elle obtient un remboursement de 80 p. 100 et devra payer la différence de 20 p. 100.

Mme Shears: Non.

M. Nault: Tant que la municipalité continue à payer les 20 p. 100, si les prestations de bien-être lui coûtent un million ou 1,5 million de dollars, tant qu'elle paie ces 20 p. 100, la province la province va verser les 80 p. 100 restants. Votre système ne fonctionne pas de cette façon?

La présidence: Nous avons intenté des poursuites judiciaires contre la province dans le Grand Toronto à propos du bien-être parce qu'en vertu du Régime d'assistance publique du Canada, l'assistance sociale est obligatoire et la municipalité est donc responsable envers ces personnes. Nous avons eu une forte augmentation des demandes d'aide sociale et la province a essayé de nous imposer un maximum. Nous avons intenté des poursuites contre elle et elle a perdu, de sorte qu'elle est tenue de payer l'aide sociale mais pas tous les programmes supplémentaires, dont beaucoup n'existent pas dans d'autres régions du pays, comme les lunettes, les garderies, etc.

M. Nault: Ce serait donc pareil pour la Nouvelle-Écosse?

La présidence: Oui, mais la province a un gouvernement très strict, non?

Mme Shears: Oui. On nous répète continuellement que nos ressources ne sont pas sans limites, et que l'on ne peut donc trouver plus d'argent. C'est ce que l'on nous dit.

La présidence: Et même en Ontario, l'argent ne coule pas à flots.

M. Nault: La situation a pourtant l'air meilleure en Ontario qu'en Nouvelle-Écosse.

La présidence: C'est l'un des problèmes. Il y a de très grands écarts entre les régions du pays.

M. Axworthy: Merci de votre exposé. Nous avons entendu aujourd'hui un exposé du Québec dans lequel on préconisait, entre autres, la décentralisation des services aux pauvres. Comment réagissez-vous à cela d'après votre expérience en Nouvelle-Écosse? Nous avons vu qu'il y a de grandes différences entre les provinces, bien qu'il soit question de normes nationales, sur lesquelles le gouvernement fédéral n'insiste manifestement pas beaucoup.

Mme Shears: Décentraliser au niveau provincial, voulez-vous dire, ou. . .

M. Axworthy: Non seulement cela, mais même décentraliser dans les régions, et je suppose que ce serait également valable pour les municipalités.

Mme Shears: Je sais que dans notre province, nous envisageons actuellement de rationaliser tout le système d'assistance sociale. Il faudra pour cela que la province fasse davantage preuve de leadership, et le moment est peut-être mal choisi pour parler de décentralisation. Il y a des arguments pour et contre. Tout dépend de l'endroit ou l'on se trouve dans le pays.

In a province like ours, where we have so many different groups making decisions, it is very difficult to get a standard that is acceptable to everybody. At some point somebody has to take the leadership for doing that. So that would be one point against decentralization, because it does not seem to be working in our province. If there were money guaranteed behind such a move, then I think obviously it is always best to deliver any program based on the real community need.

Mr. Axworthy: I certainly was not meaning to suggest that I was in favour of decentralization. It just seemed to me to be a problem if the administering body is not one that is committed to administering the program that you feel yourself is particularly important, like social assistance, for example.

• 1545

You give some useful suggestions as to what the federal government might do to address the problem of the significant shortfall between nutritional needs and the actual nutrition that is absorbed, or whatever you do with nutrition. Our role as a subcommittee of Parliament is to consider what the federal government might do. Could you elaborate on what you think the federal government's role might be, how it is being exercised to date, and make some specific suggestions?

Ms Shears: One thing that is obvious is that we need to have some form of guaranteed money coming from the federal government to the provinces, in some way so that people can make long-term plans. It is very difficult on a year-to-year basis to wonder what is going to happen this year and to try to do best guesses on how you are going to manage the system. At the moment we are trying to best guess how many people are going to be in the system at any given time. I know that in Nova Scotia the figures are rising dramatically, and I think that is a national trend.

One definite thing is to look long-term at the situation, to try to make a permanent commitment to providing the money that is needed. Part of that would be, therefore, to really understand what the basic minimum need is. That does vary across the country, that is true. There is no saying that every province has to get the same amount of money. What every province does need is to have some guarantee that they will know how much money is coming from the federal government, and they know how much they are going to have to build themselves from tax sources and tax revenue in their own province.

Another thing the federal government is good at is setting some kind of example for the provinces, and in our case the municipalities. I heard the last group talking about child benefit packages. One thing that has always disturbed us as nutritionists is the refundable child tax credit, and now we have the added one, the goods and services tax credit.

Those types of credits may be admirable things, and they do bring back money to the people who need it, but the way in which they are managed is very difficult. We end up giving a lump sum of money to people who really have trouble

[Traduction]

Dans une province comme la nôtre, où tant de groupes différents prennent des décisions, il est difficile de trouver une norme acceptable pour tout le monde. Il faut qu'à un certain moment, quelqu'un prenne la décision. Ce serait donc un argument contre la décentralisation, car elle ne semble pas donner de bons résultats dans notre province. Si des fonds étaient prévus pour aller avec ce genre de mesure, ce serait peut-être différent car il vaut toujours mieux que les programmes soient fonction des véritables besoins de la collectivité.

M. Axworthy: Je ne voulais pas donner l'impression d'être favorable à la décentralisation. Mais on se heurte à un problème d'après moi, si l'organisme chargé de l'administration ne donne pas la priorité au programme qui vous paraît particulièrement important, comme l'assistance sociale, par exemple.

Vous faites des suggestions intéressantes sur ce que pourrait faire le gouvernement fédéral pour régler le problème de l'écart existant entre les besoins nutritionnels et les éléments nutritifs absorbés en réalité. En tant que souscomité du Parlement, nous devons étudier ce que pourrait faire le gouvernement fédéral. Pourriez-vous nous donner des précisions sur le rôle que pourrait jouer d'après vous le gouvernement fédéral, sur la façon dont il le joue actuellement, et formuler quelques suggestions?

Mme Shears: Une chose est claire: le gouvernement fédéral devrait octroyer un genre de fonds garantis aux provinces, afin de leur permettre d'établir des plans à long terme. Il est très difficile de travailler d'une année sur l'autre en se demandant ce qui va se produire l'année suivante et en essayant de deviner comment il sera possible de gérer le système. Pour l'instant, nous essayons de deviner combien de personnes demanderont à bénéficier du système, à un moment donné. Je sais qu'en Nouvelle-Ecosse, les chiffres augmentent très rapidement, et je crois que c'est une tendance nationale.

Il faut donc essayer d'envisager la situation à long terme et s'engager à titre permanent à fournir les fonds nécessaires. Il faudrait donc pour cela comprendre réellement ce que sont les besoins de base. Cela varie d'une région à l'autre, c'est vrai. La somme ne doit pas nécessairement être la même pour chaque province. Mais chacune a besoin d'une garantie, de façon à savoir quelle somme lui viendra du gouvernement fédéral, et à savoir ce qu'elle devra obtenir elle-même par ses propres recettes fiscales.

Par ailleurs, le gouvernement fédéral peut être un exemple pour les provinces, et dans notre cas les municipalités. J'ai entendu le dernier groupe parler d'un ensemble de dispositions concernant les enfants. Pour nous, nutritionnistes, le crédit d'impôt remboursable pour enfants a toujours été gênant, et maintenant nous en avons un autre, le crédit pour taxe sur les biens et services.

Ces crédits sont peut-être admirables, et donnent de l'argent à ceux qui en ont besoin, mais ils ne sont pas gérés de façon appropriée. On finit par donner une somme forfaitaire à des personnes qui ont du mal à gérer leur budget

managing the money they have on a day-to-day basis, who have crisis situations every day calling for that money. In the case of the child tax credit, it is right before Christmas, a time when everybody is emotional about spending. It is very difficult to ask that group of people to be rational and think about putting that money in the bank and planning for the next three months, six months or whatever.

The same thing, in some respects, is true of the goods and services tax credit. It is nice that it is being paid on a quarterly basis and not a yearly basis, but the fact is that if you send that money to somebody at the beginning of the three-month period, it will be very easy to spend the money immediately. That money is gone at the point when those people need it. This is a group of people who are probably going to be paying goods and services tax on food because they tend not to buy the larger portions of food. They tend to shop in convenience stores and buy small quantities of food, the kinds of things that are being taxed under the goods and services tax.

Even a simple thing like making that money available to people on a monthly basis at the time when their other money is going to be made available, or maybe mid-month, which makes it easier for them—at least guaranteeing a regular monthly supply of that money sets an example. It shows you understand that they have trouble with money. Therefore, you want to give them back some of the money they have paid, and this is how you would like to do it, to help them manage their money—a very simple thing to do, really, but something that easily could help the situation.

If you even took the amount of money people pay to have tax returns done, because we are dealing with a population that generally has difficulty with income tax returns—a lot of us do, anyway—the money they would be charged to prepare that income tax return, to have the refundable child tax credit prepared, could supply a lot of food for that family in a month. There are lots of things in the system that make it difficult for people to benefit from some of the incentives the federal government has set up.

• 1550

The third thing that I think can be at the federal level is to set some example in terms of programming that comes from Health and Welfare where a commitment is shown by the federal government to children, to child development, and the education and health needs of children, because it is so much easier, I think, for provinces to adopt these programs when they have been done at a national level and had some money put behind them in development.

It is very difficult for us in Nova Scotia. We recognize we have a big problem with poor people and low-income, low-literate people in our province, but it is very difficult for us to put the money behind some of those programs. It is so much easier for us sometimes to take the programs that are developed nationally by Health and Welfare and buy into those programs at a much reduced cost. I think there are a lot of examples of leadership that can be given by the federal

[Translation]

sur une base quotidienne, qui se trouvent tous les jours dans une situation de crise où ils ont besoin de cet argent. Le crédit d'impôt pour enfants par exemple arrive juste avant Noël, à un moment où tout le monde se lance dans des dépenses inconsidérées. Il est très difficile de demander à ce groupe de personnes d'être rationnelles et de mettre cet argent à la banque en planifiant pour les trois ou six mois à venir.

Dans un sens, il en va de même pour le crédit pour taxe sur les biens et services. Il est bon qu'il soit versé tous les trimestres et non tous les ans, mais il reste que si cet argent est envoyé au début d'un trimestre, il sera très facile de le dépenser immédiatement. L'argent a disparu lorsque les gens en ont besoin. Les membres de ce groupe vont probablement payer la taxe sur les biens et services sur l'alimentation parce qu'ils ont tendance à ne pas acheter en grande quantité. Ils vont généralement chez un dépanneur et achètent de petites quantités, c'est-à-dire le genre de produits assujettis à la taxe sur les biens et services.

On peut donner l'exemple même par de petites choses, comme en versant ces crédits tous les mois, au moment où l'argent arrive, ou peut-être au milieu du mois, ce qui est plus facile pour les bénéficiaires—mais au moins en leur garantissant des versements mensuels. Cela montre que l'on comprend les difficultés qu'ils ont à gérer leur budget. On veut leur rendre une partie des sommes qu'ils ont payées, et c'est ainsi qu'il faut faire, de façon à les aider à gérer leur argent—un geste très simple mais qui pourrait facilement contribuer à améliorer la situation.

Même si l'on prenait ce que dépensent ces personnes pour faire faire leur déclaration d'impôt, parce que c'est un segment de la population qui a généralement des difficultés avec les déclarations d'impôt—nous sommes nombreux dans ce cas, de toute façon—l'argent qui leur sera demandé pour préparer leur déclaration d'impôt et le crédit d'impôt pour enfants remboursable, pourraient permettre à cette famille d'acheter beaucoup de nourriture pendant un mois. Le système comporte beaucoup d'éléments qui empêchent ces personnes de bénéficier de ces mesures incitatives que le gouvernement fédéral a mises en place.

Troisièmement, le gouvernement fédéral peut donner l'exemple par le biais des programmes du ministère de la Santé et du Bien-être social, dans lesquels il montre l'importance donnée aux enfants, à leur développement, et à l'éducation et aux besoins de santé des enfants, parce qu'il est, d'après moi, beaucoup plus facile pour les provinces d'adopter ces programmes lorsqu'ils existent au niveau national et que l'on a consacré des fonds à leur élaboration.

C'est très difficile pour nous en Nouvelle-Écosse. Nous savons que les problèmes des pauvres, des personnes à faible revenu, des personnes presqu'analphabètes est très aigu dans notre province, mais il nous est très difficile de consacrer de l'argent à certains de ces programmes. Parfois, il nous est mille fois plus facile de prendre des programmes mis sur pied à l'échelle nationale par Santé et Bien-être et de les utiliser pour nous à un coût bien inférieur. D'après moi, le

government that would help the provinces to deal with some of the programming needs of this population.

The Chair: Could you clarify your comments about the GST? Given that basic food is exempt, are you suggesting that these people are buying yogurt in individual containers, or—

Ms Shears: They would be, because they buy everything in small quantities. I mean, they may not even buy—

The Chair: The basic packet is exempt, so it is only single-serving containers and like doughnuts by themselves, that kind of thing, and junk food, which was taxable before.

Ms Shears: Yes. But this population is a population that unfortunately, whether we like it or not, buys those kinds of things. One of the problems we have in nutrition education is trying to deal with educating a population, anybody in the population, on the fact that those foods are junk foods, non-nutritious foods. It is very difficult for us to deal with that kind of education with this population, because we are dealing with people who are not motivated to change because they feel sometimes what is the point—

The Chair: They were all taxable before, the junk foods, like all the pop and the potato chips and so on, and the prices are going down. So in terms of the GST I think it has actually improved their situation.

Ms Shears: That may be, but that is not what we are hearing, whether that is just panic reporting from people who have only just become aware of the fact that they are paying tax that they already paid... But we also get requests from senior citizens about that in the Department of Health. It has been a big buzz in the province since the GST was introduced, about how they have to pay for tax on one banana now, because officially that is a snack food.

The Chair: Oh, bananas are not snack.

Ms Shears: It depends on where you buy it. It does depend on where you buy your bananas as to whether you pay GST on it, you see.

The Chair: My understanding is that fruits and vegetables are never taxable, so I would be very interested in finding out if they are taxing people on bananas.

Ms Shears: But if you buy in a convenience store, I do not know—

Mr. Nault: I suggest you go and try it.

The Chair: You are kidding.

Mr. Nault: No, go and try it.

The Chair: I think that must be ignorance on the part of the shop dealer. It is supposed to be packaged convenience foods.

Ms Shears: But if you buy an apple for lunch it is considered to be a snack food. If you buy that one apple in your supermarket you are buying it along with your groceries and it is classed as a grocery. If you buy that same apple in a

[Traduction]

gouvernement fédéral peut, en de nombreuses circonstances, donner l'exemple, ce qui aiderait les provinces à offrir à la population les programmes dont elle a besoin.

La présidence: Pourriez-vous préciser vos commentaires au sujet de la TPS? Étant donné que l'alimentation de base en est exemptée, voulez-vous dire que ces personnes achètent des yogourts en pots individuels, ou. . .

Mme Shears: Sûrement, parce qu'elles achètent tout en petites quantités. Elles ne vont peut-être même pas acheter...

La présidence: Les paquets sont exonérés, et ce ne sont donc que les produits en portions individuelles et les beignes à l'unité, et ce genre de chose, et le «junk food», c'est-à-dire les aliments vides, qui étaient taxables auparavant.

Mme Shears: Oui. Mais c'est une population qui, malheureusement, que cela nous plaise ou non, achète ce genre de chose. L'un des problèmes que nous avons justement est d'éduquer la population en matière de nutrition, tous les membres de la population, de lui apprendre que ces aliments sont des aliments vides, sans valeur nutritive. Il nous est difficile d'aborder ce genre d'éducation avec cette population, car ce sont des personnes qui ne veulent pas changer car elles ont parfois l'impression que cela ne sert à rien...

La présidence: Tous ces articles étaient taxables auparavant, les aliments vides, les boissons gazeuses et les croustilles de pomme de terre, etc., et les prix diminuent. Je dirais donc que la TPS a en fait amélioré leur situation.

Mme Shears: Peut-être, mais ce n'est pas ce qu'on nous dit, même si c'est une réaction affolée de personnes qui viennent seulement de se rendre compte qu'elles payaient une taxe alors qu'elles la payaient déjà... Mais nous recevons également des demandes de personnes âgées à ce sujet au ministère de la Santé. La mise en place de la TPS a fait beaucoup de bruit à cet égard dans la province et les gens se plaignent de devoir maintenant payer la taxe sur une banane, parce qu'officiellement c'est un aliment de grignotage.

La présidence: Oh, pas les bananes.

Mme Shears: Tout dépend où vous les achetez. Le paiement de la taxe est fonction de l'endroit où vous achetez vos bananes, voyez-vous.

La présidence: Je croyais que les fruits et les légumes n'étaient jamais taxables, et j'aimerais donc vraiment savoir si l'on fait payer une taxe sur les bananes.

Mme Shears: Mais si vous allez chez un dépanneur, je ne sais pas. . .

M. Nault: Vous devriez essayer.

La présidence: Vous plaisantez.

M. Nault: Non, allez-y, essayez.

La présidence: D'après moi, c'est de l'ignorance de la part du commerçant. La taxe s'applique aux aliments tout prêts sous emballage.

Mme Shears: Mais si vous achetez une pomme pour le déjeuner, c'est considéré comme une grignotine. Si vous achetez cette pomme au supermarché en même temps que votre épicerie, c'est considéré comme un article d'épicerie. Si

corner store—I do not know what the corner stores here are called—you pay tax on it. It really does matter where you are spending your food dollar as to whether or not you are paying the tax on those things.

Mr. Nault: They are also taxing you on the little pints of milk at school. We have been getting letters lately about that. The kids are being charged tax on that now. It is not a food, it is a snack, I guess.

Ms Shears: It is a snack food.

The Chair: Anyway, I think there is a problem if they are shopping at the highest-priced places you can shop at. It sounds like it would be of somewhat limited value to give those people more money.

Mr. Axworthy: If they cannot afford to buy a car to get to a store, what are they going to do? They are going to go to a corner store because they have no choice.

The Chair: Well, in how many communities do you have to walk that far? She is talking about Halifax and Dartmouth and so on. You can walk to a supermarket in those communities.

Mr. Nault: Of the communities I represent, 70 out of 83 do not have a grocery store, like a shopping mall. All they have is a little store. When Elizabeth was talking about the price of food being much higher, it could sometimes double in these places, so when you add the GST on to that it really makes a jump. So it is a large problem in some areas. At least in my rural area in northern Ontario it is.

• 1555

The Chair: Most of those people in your area would have cars, would they not?

Ms Shears: No, most people do not have cars.

Mr. Nault: Well, 90%-

The Chair: No, I am not talking about welfare in general.

Mr. Nault: I also have 46 reserves, so it is a bit of a different scenario, but 27 of them you cannot even drive to. You have to fly to them, so there is not much need for a car. And 90% of the people in those communities are on welfare. So when you start talking like that, it does not matter whether you are native or non-native, you are poor and you are on welfare and your children are—

The Chair: And their options for shopping are severely restricted.

Mr. Nault: They are very, very limited. But that is a different scenario.

Ms Shears: So what you end up with, often, in poor areas in Halifax is people spending money for a taxi. They recognize that if they go to the superstore or wherever then things are cheaper and they can save some money; but they end up having to pay for a taxi because what we are dealing with often are people who have young children who have no child care and they have to drag those children with them, and you are not going to try to get on public transport, if

[Translation]

vous achetez cette même pomme chez un dépanneur—je ne sais pas comment on les appelle ici—vous allez payer la taxe. C'est selon l'endroit où vous achetez votre nourriture que vous allez ou pas payer la taxe sur ces articles.

M. Nault: On fait également payer la taxe sur les petits cartons de lait à l'école. Nous avons reçu des lettres à ce sujet dernièrement. On fait maintenant payer la taxe aux enfants là-dessus. Ce n'est pas un aliment, je suppose que c'est pour faire une collation.

Mme Shears: C'est une collation.

La présidence: De toute façon, il y a un problème si ces personnes vont faire leurs courses dans les magasins où les prix sont plus élevés. Ce n'est pas très utile de donner davantage d'argent à ces personnes.

M. Axworthy: Si elles n'ont pas les moyens d'acheter une voiture pour aller dans un grand magasin, que peuvent-elles faire? Elles vont aller chez le dépanneur parce qu'elles n'ont pas le choix.

La présidence: Dans combien d'endroits doit-on marcher si loin? Nous parlons de Halifax et de Dartmouth, etc. On peut aller à pied au supermarché dans ces localités.

M. Nault: Parmi les localités que je représente, 70 sur 83 n'ont pas de magasin d'alimentation, comme un centre commercial. Il y a seulement un petit magasin. Lorsqu'Elizabeth disait que le prix était beaucoup plus élevé, il peut parfois être du double dans ces boutiques, et lorsqu'on ajoute encore la TPS, le prix fait vraiment un bond. C'est donc un gros problème dans certains secteurs. Tout au moins dans ma région rurale, au nord de l'Ontario.

La présidence: La plupart des habitants de votre région ont des voitures, non?

Mme Shears: Non, la plupart des gens n'ont pas de voiture.

M. Nault: Eh bien, 90 p. 100. . .

La présidence: Non, je ne parle pas de l'assistances sociale en général.

M. Nault: J'ai aussi 46 réserves, et c'est donc une situation un peu différente, et il y en a 27 où on ne peut même pas aller en voiture. Il faut prendre l'avion pour y arriver, et on n'a donc guère besoin d'une voiture. Les 90 p. 100 des habitants de la collectivité sont des assistés sociaux. Dans ces conditions, peu importe que l'on soit autochtone ou non, on est pauvre, on vit des prestations d'assurances sociale, et ces enfants sont...

La présidence: Et les options en matière d'achat sont très limitées.

M. Nault: Elles sont très, très limitées. Mais c'est une situation différente.

Mme Shears: Ainsi, souvent, dans les quartiers pauvres de Halifax, les gens dépensent de l'argent pour un taxi. Ils savent que s'ils vont au supermarché, ils vont payer moins cher et pourront économiser un peu; mais en fin de compte, ils doivent payer un taxi, car ce sont souvent des gens avec de jeunes enfants, sans personne pour les garder, et ils doivent amener les enfants; on ne va pas prendre l'autobus, en admettant qu'il y en ait, avec des sacs d'épicerie et de jeunes

there is even public transport near you, with shopping bags and young children. They end up spending money on taxis, so they end up paying as much in the long run anyway.

The Chair: Thank you very much. It is certainly a very interesting presentation. It certainly identifies the disparities around the country and the whole availability of proper shopping, let alone the gap in funding for basic necessities such as food.

Ms Shears: Thank you.

• 1557

• 1605

The Chair: I would now like to welcome Renate Bublick to our committee. We met recently in Winnipeg. If you would like to present your brief, I am sure we will have lots of questions.

Ms Renate Bublick (Executive Director, Social Planning Council of Winnipeg): Thank you. First, I would like to say a few words about the Social Planning Council of Winnipeg. I did distribute a little kit to all of you so that at a later point you will have a chance to look at some of the material.

The planning council is an independent data-gathering body, which since its inception in 1919 has provided decision-makers with critical information on the changing social conditions and needs of our city. We assist in identifying and defining community needs and then working with the community to develop policies and programs in response to those needs. We have a voluntary board of directors, and we are a member agency of the United Way of Winnipeg. Our reason for existence since 1919 is very simple, and that is really to improve the human condition in Winnipeg.

My presentation organizes the material in our brief, which was mailed to this committee about a year ago, slightly differently. I hope it will make it easier for you to follow and understand it. I will make some introductory comments, followed by the description of the problem as we see it and following each problem with suggested solutions.

Our analysis focuses on Manitoba. Our data sources are the 1982 and 1983 surveys of consumer finances. Unfortunately, because of our own financial resources, we have not been able to update this, but we intend to do it with a research initiative we are just about to launch in Winnipeg, so we can indeed use the 1989–90 consumer finance data. From this data source, we were able to put together a profile of low-income families with children in Manitoba. We know the data is somewhat dated, but we believe the profile of the high-risk groups and the reasons for high risk are still valid and provide us with an insight into the nature and causes of poverty in Manitoba.

[Traduction]

enfants. Ils finissent par dépenser l'argent pour prendre un taxi, ce qui finalement leur revient aussi cher.

La présidence: Merci beaucoup. Votre exposé était vraiment très intéressant. Il nous a montré les écarts entre les régions du pays, les problèmes d'approvisionnement adéquat, sans même parler des fonds qu'il faudrait pour des choses essentielles comme la nourriture.

Mme Shears: Je vous remercie.

La présidence: Je voudrais maintenant souhaiter la bienvenue à Renate Bublick. Nous nous sommes rencontrées récemment à Winnipeg. Si vous voulez bien présenter votre mémoire, nous aurons sûrement beaucoup de questions à vous poser ensuite.

Mme Renate Bublick (directrice générale, Social Planning Council of Winnipeg): Merci. Tout d'abord, permettez-moi de dire quelques mots au sujet du Social Planning Council de Winnipeg. J'ai fait distribuer une petite documentation à chacun pour que vous puissiez ensuite examiner les documents plus attentivement.

Le conseil de planification est un organisme indépendant de collecte de données, qui, depuis sa création en 1919, a donné aux décideurs des renseignements critiques sur l'évolution des conditions sociales et des besoins de notre ville. Nous contribuons à déterminer et définir les besoins de la collectivité et nous établissons ensuite en collaboration avec elle des politiques et des programmes pour répondre à ces besoins. Nous avons un conseil d'administration bénévole et nous faisons partie de Centraide de Winnipeg. Nous existons depuis 1919 pour une raison très simple: améliorer les conditions de vie à Winnipeg.

Nous avons envoyé un mémoire à votre comité il y a environ un an, et je vais vous le présenter d'un façon un peu différente. J'espère qu'il vous sera ainsi plus facile de le suivre et de le comprendre. Je vais faire quelques commentaires d'introduction, puis décrire les problèmes tels que nous les voyons, avec dans chaque cas, des propositions de solutions.

Notre analyse est axée sur le Manitoba. Nos données proviennent des enquêtes de 1982 et 1983 sur les finances des manque de consommateurs. Malheureusement, par ressources financières, nous n'avons pas pu mettre ces données à jour, mais nous avons l'intention de le faire dans le cadre d'un travail de recherche que nous sommes sur le point de lancer à Winnipeg, afin de pouvoir utiliser les données sur les finances des consommateurs de 1989-1990. À partir de là, nous avons pu établir un profil des familles à faible revenu avec enfants au Manitoba. Nous savons que les données sont un peu désuètes mais nous pensons que le profil des groupes à risque élevé et les raisons de ce risque sont toujours valables et nous permettent de mieux comprendre la nature et les causes de la pauvreté au Manitoba.

The number of low-income family households with children has grown in Manitoba, as it has in every other province in Canada, I presume. In 1971 we had 14,655 households, and that represented 16.3% of all family households. By 1986 that had grown to 17,650 households or 17.7% of all family households. This rise is overwhelmingly due to the rising single parent population.

For example, our low-income families with children grew by 840 between 1971 and 1981. Let me break down for you a little how that comes about. Low-income families with single parents grew by 1,950 in that time period, but low-income husband and wife families actually fell by 1,110 over the same period of time. As you can see, the change in the numbers is mainly due to low-income families with single parents, which accounted for 63% of the rise in our poverty rate.

This growth, to a disproportionate degree, is due to the rapidly increasing aboriginal population in Manitoba. For example, between 1981 and 1986, Manitoba had a net growth of 6% in the under 25, single parent population, and in terms of the aboriginal population, we had an increase of 67%. Indeed, the number of non-aboriginal single parents under 25 actually declined by 14%. In the over 25 group, aboriginal persons accounted for 21% of the total increase. In 1981 they represented only 7%.

• 1610

The disadvantaged situation of our aboriginal single-parent population needs specific attention. I want to draw this committee's attention to that. In our province this group experiences unemployment rates double and triple those of the non-aboriginal population. Another fact is that they have significantly more children per family. In Winnipeg we often say that the only population experiencing a baby boom is the aboriginal population, and they live predominantly in the inner city.

Second, I will talk about the individual causes or determinants of poverty described in our brief. But first I would like to give you a riddle. Who am I? I am single parent with less than a grade 11 education, and I have two or more children under the age of 11 living with me. Who am I? In Manitoba, I am a woman who has a 90% chance of living in poverty.

Our brief lists the key social demographic characteristics of income poverty. First is family status, and here we have the gender differences in earnings and single parenthood. Second is the parent's level of education. Third is the presence and the age of the youngest child living at home. These key determinants individually and collectively are strong predicters of poverty. The rate of poverty is the highest—the depth of poverty is the greatest—for a single parent under the age of 25 and single parents who have two or more children living with them.

[Translation]

Le nombre de ménages à faible revenu et ayant des enfants a augmenté au Manitoba, comme dans toutes les autres provinces du Canada, je présume. En 1971, nous avions 14,655 ménages, ce qui représentait 16.3 p. 100 de toutes les familles. En 1986, ce chiffre était passé à 17, 650, soit 17.7 p. 100 de toutes les familles. Cette augmentation est essentiellement due à l'accroissement du nombre de familles monoparentales.

Par exemple, le nombre de familles à faible revenu ayant des enfants a augmenté de 840 de 1971 à 1981. Je voudrais vous donner quelques précisions pour expliquer cette situation. Les familles monoparentales à faible revenu ont augmenté de 1,950 au cours de cette période, mais les familles biparentales à faible revenu ont en fait diminué de 1,110 au cours de la même période. Comme vous le voyez, le changement est essentiellement dû à l'augmentation du nombre de familles monoparentales à faible revenu, qui a représenté 63 p. 100 de l'augmentation de notre taux de pauvreté.

D'une façon tout à fait disproportionnée, cette croissance est due à l'augmentation rapide de la population autochtone au Manitoba. Par exemple, de 1981 à 1986, il y a eu au Manitoba une croissance nette de 6 p. 100 de la population monoparentale de moins de 25 ans, et pour la population autochtone, l'augmentation a été de 67 p. 100. En fait, le nombre de parents seuls de moins de 25 ans non autochtones a diminué de 14 p. 100. Dans le groupe âgé de plus de 25 ans, les autochtones représentaient 21 p. 100 de l'augmentation totale. En 1981, ils ne représentaient que 7 p. 100.

La situation particulièrement difficile de notre population monoparentale autochtone mérite un examen particulier. Je voudrais attirer l'attention du comité sur ce point. Dans notre province, le taux de chômage de ce groupe est le double et le triple de celui de la population non autochtone. Il y a en outre nettement plus d'enfants par famille. À Winnipeg, nous disons souvent que la seule population où il y ait un baby-boom est la population autochtone, et elle se trouve surtout au centre de la ville.

Deuxièmement, je voudrais parler des causes particulières ou des facteurs déterminant de la pauvreté décrits dans notre mémoire. Mais auparavant, je voudrais vous poser une petite devinette. Qui suis-je? Je suis un parent seul avec un niveau d'études inférieur à la 11^e année, et j'ai au moins deux enfants de moins de 11 ans qui vivent avec moi. Qui suis-je? Au Manitoba, je suis une femme qui a 90 p. 100 de chance de vivre dans la pauvreté.

Notre mémoire donne la liste des principales caractéristiques démocraphiques sociales de la pauvreté. Il y a d'abord la situation de famine et là, on observe des différences entre hommes et femmes dans les revenus et le fait d'être seul avec une famille. Deuxièmement, le niveau d'éducation des parents. Troisièmement, la présence et l'âge du plus jeune enfant vivant à la maison. Ces facteurs déterminants permettent individuellement et collectivement de prévoir la pauvreté. Le taux de pauvreté est le plus élevé—c'est là que la pauvreté est la plus grave—pour un parent seul de moins de 25 ans et les parents seuls ayant deux enfants ou plus vivant avec eux.

Programs which target these two groups would be very efficient. Many groups advocate programs that specifically target this population but such programs would only reach 7% of all low-income families with children. To get a clearer sense of the unique and joint effects of each of these characteristics we specified and tested a multivariate model.

A dependent variable is income. Our independent variables were family status, the level of education of the head of household, the number of children under seven and the number of children between seven and eleven. Our results are interesting but I do not think they are surprising.

First, the risk of poverty declines as the parents' level of education rises. This is particularly true for single-parent families. Second, the presence of young children significantly increases the risk of poverty. This is particularly true for parents with less than a post-secondary education. Third, family status affects the risk of poverty. Single-parent families experience substantially higher rates of poverty, even when the parents' level of education and the presence of children are taken into account.

For husband-and-wife families, the age of the youngest child makes a substantial impact on the level of employment provided by the family. For a single-parent family, the parents' level of education and the age of the youngest child substantially alter the family's labour supply. Where the youngest child is under seven, the parents' level of education makes the most difference in the level of employment.

In summary, the effect of educational attainment is not as great for single parents as it is for husband-and-wife families. Among families where the head of the family has the same level of education, single parents earn substantially less than husband-and-wife families. One might say this reflects the earning gap between men and women in our society.

The solutions proposed in our brief focus on the individual. To eliminate poverty among high-risk and chronically poor families we need to either change factors within the individual or modify the social environment. As stated previously, the low level of education, the presence of young children, and the lower level of earnings by women are the key individual factors. Reducing the rate of poverty for high-risk families requires programs which address all three issues. This might mean a full continuum of pre-employment services, educational upgrading, specific job skills training and on-the-job training. We need to improve the linkages among various programs. We need to improve the access to information about these programs. We need to eliminate the restrictive program eligibility criteria. We need to increase training opportunities. We need affordable child care. We need to reduce the loss of income benefits provided by welfare. We need advocates in the system.

[Traduction]

Des programmes destinés à ces deux groupes pourraient être très efficaces. De nombreux groupes préconisent des programmes ciblés précisément sur cette population mais ceux-ci n'atteindraient que 7 p. 100 de toutes les familles à faible revenu avec enfants. Pour mieux comprendre les effets propres et combinés de chacune de ces caractéristiques, nous avons mis au point et essayé un modèle à variables multiples.

Le revenu est une variable dépendante. Nos variables indépendantes sont la situation de famille, le niveau d'éducation du chef de famille, le nombre d'enfants de moins de 7 ans et le nombre d'enfants de 7 à 11 ans. Nos résultats sont intéressants mais je ne crois pas qu'ils soient surprenants.

Tout d'abord, le risque de pauvreté diminue au fur et à mesure que le niveau d'éducation des parents augmente. Cela est particulièrement vrai pour les familles monoparentales. Deuxièmement, la présence de jeunes enfants augmentent significativement le risque de pauvreté. Cela est particulièrement vrai pour les parents n'ayant pas fait d'études postsecondaires. Troisièmement, la situation de famille influence le risque de pauvreté. Les familles monoparentales ont des taux de pauvreté nettement plus élevés, même si le niveau d'éducation des parents et la présence d'enfants sont pris en considération.

Pour les familles biparentales, l'âge du plus jeune enfant a une incidence marquée sur le niveau d'emploi de la famille. Pour une famille monoparentale, le niveau d'éducation des parents et l'âge du plus jeune enfant ont une influence significative sur les possibilités de travail de la famille. Lorsque le plus jeune enfant a moins de 7 ans, c'est le niveau d'éducation des parents qui influence le plus le niveau d'emploi.

En résumé, l'effet d'un niveau d'études n'est pas aussi important pour les familles monoparentales que pour les familles où il y a deux parents. Avec un même niveau d'éducation pour le chef de famille, les familles monoparentales gagnent nettement moins que les familles biparentales. On pourrait dire que cela reflète la différence de revenu entre hommes et femmes dans notre société.

Les solutions proposées dans notre mémoire se concentrent sur l'individu. Pour éliminer la pauvreté chez les familles à haut risque vivant en permanence dans la pauvreté, nous devons jouer soit sur les facteurs concernant l'individu, soit sur l'environnement social. Comme nous l'avons vu, le faible niveau d'éducation, la présence de jeunes enfants et le faible niveau de revenu des femmes sont les facteurs individuels essentiels. Pour réduire le taux de pauvreté des familles à haut risque, il faut des programmes portant sur ces trois aspects. Cela peut vouloir dire une série de services de préparation à l'emploi, un complément d'éducation, une formation professionnelle précise et une formation pratique. Nous devons améliorer les liens entre les divers programmes. Il faut améliorer l'accès à l'information sur ces programmes et éliminer les critères trop restrictifs d'admissibilité aux programmes. Il faut également augmenter les possibilités de formation et de garderies abordables. Nous devons réduire la perte des prestations d'assistance sociale et enfin nous avons besoin de partisans dans le système.

Poverty

[Text]

[Translation]

• 1615

However, none of these solutions will solve the problem. To move the high-risk and chronically dependent single parent from welfare to full employment would require many other programs. Programs targeted just to the high-risk or chronically poor will not remove the causes of poverty for the majority.

As I said earlier, only 7% are accounted for by high risk or chronically poor, because the majority indeed are—and this may be the very large difference in our brief from many other presentations—we say the majority are temporarily or periodically poor. This statement has been empirically proven by research in the United States. In Canada we really have never done that kind of longitudinal research, and it is probably long overdue. When you look at some of the research that has come out of the University of Wisconsin's Research Institute on Poverty, they have done a lot of studies that look at the fact that most poverty is indeed temporary and periodic. Interventions are needed for these families which impact on the overall level of unemployment.

Thirdly, let me talk about the economic causes or determinants of poverty. The performance of the economy affects the rate of poverty everywhere. In particular, three characteristics of our economy are the average level of real income, the rate of unemployment, and the degree of inequality in the distribution of earned income. American research shows that without an enhanced income security system and human capital investments, the functioning of the economy alone would result in a substantially higher rate of poverty.

In Manitoba the real individual income earnings for men rose by 23% between 1970 and 1980. It declined between 1980 and 1985 by 6%. For women, it rose by 33% between 1970 and 1980 and rose in the six years between 1980 and 1985 by 6%. For women with children under 16, the unemployment rate stayed below 5% for most of the 1970s, but rose to 7.6% in 1983, declined to 6.3% in 1987 and then rose again to 7.1% in 1988. For single women with children, the rate has been consistently higher, peaking at 12.6% in 1984 and standing at 10.5% in 1988.

Solutions are complex. How do we reduce the level of unemployment without causing an increased rate of inflation? So far, governments have relied on restrictive fiscal and monetary policies. We all know the results—high unemployment rates. Unless the country can find an alternative method of fighting inflation, child poverty will not be eliminated. I hate to be a pessimist, but structural reforms alone will not increase employment and earned income in the face of high unemployment rates. Given the economic climate, increasing international competition, high rates of unemployment, more slowly growing tax revenues and the growing debt load for all governments, it becomes imperative

Cependant, aucune de ces solutions ne réglera le problème. Pour que des parents seuls à haut risque dépendant en permanence de l'assistance sociale accèdent au plein emploi, il faudrait beaucoup d'autres programmes. Les programmes visant uniquement les pauvres chroniques ou les groupes à haut risque ne supprimeront pas les causes de la pauvreté pour la majorité.

Comme je l'ai dit tout à l'heure, seulement 7 p. 100 des pauvres sont des personnes à haut risque ou les pauvres chroniques, parce que la majorité de ces personnes—et c'est peut-être en cela que notre mémoire diffère des autres exposés—sont pauvres périodiquement ou de façon temporaire. Cette déclaration a été empiriquement confirmée par des travaux de recherche effectués aux États-Unis. Au Canada, nous n'avons jamais fait ce genre de recherche longitudinale, et voilà longtemps que nous aurions dû y penser. Si on examine les travaux du Research Institute on Poverty de l'Université du Wisconsin, on voit que de nombreuses études ont été réalisées sur le fait que la pauvreté est souvent temporaire et périodique. Il faut pour ces familles des interventions qui aient un effet sur le niveau global de chômage.

Troisièmement, je voudrais dire quelques mots des causes économiques ou des déterminants de la pauvreté. La conjoncture économique influence le taux de pauvreté partout. Il y a en particulier trois caractéristiques de notre économie: le niveau moyen du revenu réel, le taux de chômage et le degré d'inégalité dans la répartition du revenu gagné. Les recherches américaines montrent que sans un système renforcé de sécurité du revenu et des investissements dans le capital humain, le fonctionnement de l'économie seul provoquerait une augmentation du taux de pauvreté.

Au Manitoba, le revenu individuel a augmenté pour les hommes de 23 p. 100 entre 1970 et 1980. Il a diminué de 6 p. 100 entre 1980 et 1985. Pour les femmes, il y a eu une augmentation de 33 p. 100 entre 1970 et 1980 et de 6 p. 100 pendant les six années qui vont de 1980 à 1985. Pour les femmes ayant des enfants de moins de 16 ans, le taux de chômage s'est maintenu à moins de 5 p. 100 pendant la majeure partie des années 1970 mais il est passé à 7.6 p. 100 en 1983, est tombé à 6.3 p. 100 en 1987 puis est remonté à 7.1 p. 100 en 1988. Pour les femmes seules avec des enfants, le taux a été régulièrement plus élevé, avec une pointe à 12.6 p. 100 en 1984 et un niveau constant de 10.5 p. 100 en 1988.

Les solutions sont complexes. Comment réduire le niveau de chômage sans faire augmenter le taux d'inflation? Jusqu'ici, les gouvernements ont eu recours à des politiques budgétaires et monétaires restrictives. Nous connaissons tous les résultats—des taux de chômage élevés. À moins que l'on ne puisse trouver une autre méthode pour lutter contre l'inflation, la pauvreté chez les enfants ne sera pas éliminée. Je n'aime pas être pessimiste, mais les réformes structurelles ne pourront seules faire augmenter les revenus avec des taux de chômage aussi élevés. Étant donné le climat économique, la concurrence internationale croissante, le chômage élevé, la lenteur de l'augmentation des recettes fiscales et

La pauvreté

[Texte]

to find more effective and efficient solutions of redistributing income from higher to lower income families.

We have some problems in our current income transfer programs. The problems lie in the multiplicity of programs developed, each with its own rate of taxing away, and the value of these transfers. How do we get a more efficient and effective tax transfer system? One solution might be to replace the current income tax system with a proportional tax on consumer spending; in other words, a consumption tax—the famous GST debate. However, a consumption tax is regressive and a higher tax load on the poor. This could be offset by appropriate income transfer to low–income households. We could create a two–tiered system of income support and income supplementation programs. We have done that.

• 1620

Currently our income support programs are federal-provincial welfare, old age security, pensions, including disability pensions. Our income supplementation programs include federal-provincial refundable and non-refundable tax credits and shelter allowance and subsidized shelter programs. Reforms are needed in both of these systems to enhance the adequacy and the efficiency of these programs.

Suggestions might include the consolidation of the federal refundable and non-refundable tax credits. One of the suggestions has been the family assistance allowance program. The Canadian Council on Social Development made that recommendation. Either the total annual value of the credits could be paid out in regular instalments to low-income families, or the value of the current family allowance benefits could be enlarged by including in it the value of credits for dependants, the child tax and the sales tax credit.

Delivering benefits to the working poor is another challenge. Our brief provides an example from the United States again, the earned income tax credit, and maybe during the questions we can talk a little bit about this solution.

Any reforms must also look at the fiscal capacities of the provinces. The levels of benefits vary considerably across the country. The Canada Assistance Plan needs to be amended to provide for variable federal cost-sharing rates.

Another reform suggested in our brief focuses on replacing the current "need or likelihood of need" provision in the Canada Assistance Plan with an incometesting principle. This could give provinces greater latitude in designing individual income programs for specific groups, including the working poor. It could also enable them to harmonize further the income maintenance policies. This is suggested because in all provinces we have some eleven

[Traduction]

l'accroissement du fardeau de la dette pour tous les gouvernements, il devient impératif de trouver des solutions plus efficaces pour redistribuer le revenu des familles aisées vers les familles défavorisées.

Nous avons actuellement des problèmes dans nos programmes de transfert du revenu. Ceux-ci sont dus à la multiplicité des programmes établis, chacun avec son propre taux de taxe, et à la valeur de ces transferts. Comment mettre en place un système de transfert fiscal plus efficace? Une solution serait de remplacer le système d'impôt sur le revenu actuel par une taxe proportionnelle sur les dépenses à la consommation; en d'autres termes, une taxe sur la consommation—la fameuse discussion sur la TPS. Cependant, la taxe sur la consommation est une mesure régressive et représente un fardeau plus lourd pour les pauvres. Cela pourrait être compensé par un transfert de revenus approprié aux foyers à faible revenu. Nous pourrions avoir deux niveaux dans le système de soutien du revenu et les programmes de supplément du revenu. Nous l'avons fait.

Actuellement, nos programmes de soutien du revenu sont les programmes fédéraux et provinciaux dans le domaine de l'aide sociale, de la sécurité de la vieillesse, des pensions, y compris les pensions d'invalidité. Nos programmes de supplément du revenu comprennent les crédits d'impôt fédéraux et provinciaux remboursables et non remboursables et les allocations de logement ainsi que les programmes de subvention au logement. Il faut des réformes dans ces deux systèmes pour améliorer l'efficacité des programmes et les rendre plus adéquats.

Parmi les suggestions, citons le regroupement des crédits d'impôt remboursables et non remboursables du gouvernement fédéral. On a également parlé d'un programme d'allocations d'aide aux familles. C'est le Conseil canadien du développement social qui a fait cette recommandation. Soit la valeur annuelle totale des crédits pourrait être payée en versements réguliers aux familles à faible revenu, soit la valeur des allocations familiales actuelles pourrait être augmentée en lui ajoutant la valeur des crédits pour personnes à charge, les crédits d'impôt pour enfants et les crédits pour taxe de vente.

Les prestations destinées aux pauvres qui travaillent posent un autre problème. Notre mémoire donne un exemple pris encore une fois aux États-Unis, le crédit d'impôt sur le revenu gagné, et nous pourrons peut-être revenir un peu sur cette solution pendant la période de questions.

Dans toute réforme, il faut également tenir compte de la capacité budgétaire de la province. Le niveau de prestations varie considérablement selon les régions du pays. Le Régime d'assistance publique du Canada doit être amendé de façon à prévoir des taux variables de partage des coûts avec le fédéral.

Nous proposons dans notre mémoire une autre réforme qui viserait à remplacer les dispositions du Régime d'assistance publique du Canada sur le besoin ou le risque de besoin par le principe de l'aide subordonnée au revenu. Cela donnerait aux provinces une plus grande latitude pour mettre au point des programmes de revenu individuels pour des groupes précis, parmi lesquels les pauvres qui travaillent. Cela leur permettrait également d'harmoniser davantage les

programs that in some ways transfer income from the provinces to individuals or families. It is important in provinces like Manitoba, where we have several programs for the working poor and some of which are not fully cost-shareable under CAP, to do more changes to the Canada Assistance Plan.

In conclusion, the elimination of the economic causes of poverty require, in our opinion, the creation of non-inflationary full-employment policies and federal and provincial tax transfer systems to make these systems more effective and efficient. We do assume in our brief that most poverty is temporary and can best be solved through full employment and efficiently designed income supplementation policies and programs.

A significant minority of chronically poor in our province are most likely aboriginal and single-parent mothers with little education and two or more children. The changes in family composition and the performance of our economy are the two major factors that have accounted for the growth in child poverty over the last decade. To help these families, in our opinion multiple support services are needed as well. Thank you.

The Chair: That is certainly a very comprehensive look at the issue from an economic viewpoint.

Mr. Nault: I am interested in this. Pardon me for my bias: because of the region I represent I deal a lot with aboriginal people. I am not very far from Winnipeg, so a lot of people you are talking about probably came from my area and moved to the city.

I want to go back to poverty being a temporary thing. I am more interested in knowing whether you have run into the situation where the debate has been going about once status aboriginal people who are treaty leave the reserve they are no longer under the federal jurisdiction. When that happens they come under provincial jurisdiction, or municipal or city. Has there been any discussion with your group and the federal government, or with the Department of Indian and Northern Affairs on that issue?

• 1625

I think everyone here would know that Winnipeg has one of the largest aboriginal populations in all of Canada, and it is getting bigger every day. For the sake of clarification, it seems to me the federal government is getting off easy, because more and more people are leaving the reserve, looking for a better life.

Ms Bublick: Yes.

Mr. Nault: Could you tell me what you have found as it relates to that issue? Because I am hearing quite a bit about that myself.

Ms Bublick: A lot of discussion is going on between our provincial Ministry of Family Services and the federal government. It actually becomes a debate over jurisdiction: who ends up paying for it? What indeed happens is that many times it falls in between the cracks.

[Translation]

politiques de soutien du revenu. Nous proposons cela parce que dans toutes les provinces, il y a environ 11 programmes transférant d'une façon ou d'une autre un revenu des provinces aux particuliers ou aux familles. Il est important dans des provinces comme le Manitoba, où nous avons plusieurs programmes pour les pauvres qui travaillent et dont les coûts de certains ne sont pas pleinement partagés en vertu du RAPC, d'apporter davantage de changements au Régime d'assistance publique du Canada.

En conclusion, pour éliminer les causes économiques de la pauvreté, il faut, d'après nous, créer des politiques de plein emploi non inflationnistes et des systèmes de transferts fiscaux fédéraux et provinciaux pour rendre ces systèmes plus efficaces. Nous supposons dans notre mémoire que la pauvreté est généralement temporaire et peut être atténuée par des politiques et des programmes de plein emploi et de supplément du revenu bien concus.

Dans notre province, une minorité importante des pauvres chroniques est composée d'autochtones et de mères seules avec peu d'éducation et ayant deux enfants ou plus. Les changements dans la composition des familles et les résultats de notre économie sont les deux principaux facteurs responsables de l'augmentation de la pauvreté chez les enfants au cours des dix dernières années. Pour aider ces familles, il faut d'après nous de multiples services de soutien également. Merci.

La présidence: Vous nous avez présenté une vision très complète du problème dans un contexte économique.

M. Nault: Ceci m'intéresse beaucoup. Excusez-moi d'avoir un parti pris: mais étant donné la région que je représente, je traite beaucoup avec des autochtones. Je ne suis pas très loin de Winnipeg, et beaucoup de ceux dont vous parlez sont sans doute partis de ma région pour aller s'installer en ville.

Je voudrais revenir à ce que vous disiez à propos de la pauvreté temporaire. J'aimerais savoir si vous avez pu examiner une situation dont on a beaucoup parlé à propos des autochtones inscrits qui, une fois partis de la réserve, ne relèvent plus du gouvernement fédéral. Lorsque cela se produit, ils relèvent de la province, ou de la municipalité ou de la ville. Votre groupe a-t-il discuté de ce problème avec le gouvernement fédéral ou avec le ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien?

Tout le monde sait ici que Winnipeg a l'une des populations autochtones les plus nombreuses de tout le Canada, et qu'elle augmente chaque jour. Il me semble que le gouvernement fédéral s'en tire à bon compte, car de plus en plus d'Indiens quittent les réserves, à la recherche d'une vie meilleure.

Mme Bublick: Oui.

M. Nault: Pouvez-vous me dire si vous avez trouvé quelque chose d'intéressant à ce point de vue? J'en entends parler beaucoup moi-même.

Mme Bublick: Il y a beaucoup de discussions entre notre ministère provincial des Services à la famille et le gouvernement fédéral. Cela devient en fait un débat de juridiction: qui finira par payer? Or très souvent, chacun se renvoie la balle.

Again, I have to tell you that Manitoba is the other province in Canada that has a two-tier welfare system. We have a welfare system at the provincial level and we have welfare systems at the municipal levels. Indeed, most of the aboriginal population that moves off reserves and moves into the cities tends to move into the city of Winnipeg, which represents over 50% of the Manitoba population.

So most of that ends up being initially on the municipal welfare rolls, which is becoming a very large issue for the city in terms of its capacity to assume the costs and the jurisdictional debate over will they get the money back from the federal government. So there are lots of those kinds of discussions that are unresolved under the Indian Act and the federal–provincial jurisdiction.

Mr. Nault: In this discussion, would it not be safe to say that in Manitoba—Manitoba is a good example—one of the largest percentages of working poor and poor are aboriginal people? Now that they are moving to the city looking for improvements in lifestyle and employment, of which there is not a lot in northern Manitoba, and northern Ontario, which is very similar, do you have any solutions to that particular dilemma? It is going to get bigger and bigger as time goes on, and you mentioned something very interesting, and that is that a population explosion is going on in aboriginal communities. My area is no different. Non-natives are not having children, but native people certainly are. And it is not going to get any better. Most of the people I represent in the aboriginal communities are under 25. So it is going to get larger and larger.

Ms Bublick: Yes.

Mr. Nault: Are there any solutions you are working on or anything you can recommend to us as parliamentarians?

Ms Bublick: It is what we are part of working on. In Manitoba about a year and a half ago the province called together a consultation of aboriginal people to develop an urban aboriginal strategy. That has basically gone nowhere so far.

The Social Planning Council of Winnipeg have set up our own urban aboriginal committee to begin to work with the aboriginal community to develop some solutions that are generated from within the aboriginal community related to employment, education, housing. In all those areas the aboriginal community fares much worse than the rest of the community. In Manitoba, again, in Winnipeg, most of that ends up in the inner city of Winnipeg. Our aboriginal population between 1981 and 1986 grew tremendously.

So I do not have a solution. A process is required that involves the aboriginal community in the development of those solutions. So that has been one of our attempts, to work with the aboriginal community towards some solutions that look at an urban aboriginal strategy.

[Traduction]

Je dois répéter que le Manitoba est l'autre province du Canada ayant un système d'assistance sociale à deux niveaux. Nous avons un système au palier provincial et d'autres au niveau municipal. La majeure partie de la population autochtone quittant les réserves pour venir en ville vient en général à Winnipeg, qui représente plus de 50 p. 100 de la population du Manitoba.

La plupart de ces personnes se retrouvent donc sur les listes de l'aide sociale municipale, ce qui devient un problème très grave pour la ville sur le plan des coûts et aussi dans le cadre du débat de juridiction pour savoir qui va toucher les fonds versés par le gouvernement fédéral. Il y a donc beaucoup de discussions sur ce sujet que l'on ne peut régler par la Loi sur les Indiens et la répartition des compétences entre le fédéral et le provincial.

M. Nault: Dans cette discussion, ne pourrait-on dire qu'au Manitoba-le Manitoba est un bon exemple-l'un des pourcentages les plus élevés de pauvres qui travaillent et de pauvres est représenté par les autochtones? Maintenant qu'ils viennent à la ville pour tenter d'améliorer leur mode de vie et de trouver un emploi, ce qui n'existe pas beaucoup dans le nord du Manitoba et le nord de l'Ontario qui est très comparable, avez-vous des solutions à ce dilemme particulier? Il va devenir de plus en plus grave au fur et à mesure que le temps passe et vous avez mentionné un phénomène très intéressant, l'explosion de la population communautés autochtones. La situation n'est pas différente dans ma région. Les non-autochtones n'ont pas d'enfants mais les autochtones, eux en ont. Les choses ne vont pas s'améliorer. La majeure partie des gens que je représente dans les collectivités autochtones ont moins de 25 ans. La population va donc continuer à croître.

Mme Bublick: Oui.

M. Nault: Existe-t-il des solutions sur lesquelles vous vous penchez ou des recommandations que vous pouvez faire aux parlementaires que nous sommes?

Mme Bublick: Nous contribuons aux travaux effectués sur ce problème. Au Manitoba, il y a environ un an et demi, la province a organisé une consultation des populations autochtones pour élaborer une stratégie autochtone urbaine. Pour l'instant, cela n'a abouti à rien.

Le Social Planning Council of Winnipeg a mis sur pied son propre comité d'autochtones urbains pour commencer, en collaboration avec la collectivité autochtone, à mettre au point des solutions qui proviennent de la communauté autochtone elle-même dans le domaine de l'emploi, de l'éducation et du logement. Dans tous ces secteurs, la situation de la communauté autochtone est bien pire que celle des autres. Au Manitoba, encore à Winnipeg, la majeure partie de cette population se retrouve au centre de Winnipeg. Notre population autochtone a augmenté énormément de 1981 à 1986.

Je n'ai donc pas de solution. Il faut un processus qui fasse intervenir les collectivités autochtones pour parvenir à des solutions. C'est ce que nous avons tenté de faire, en essayant de travailler avec la communauté autochtone pour trouver des solutions et mettre au point un genre de stratégie pour les autochtones urbains.

Mr. Nault: Would it be safe to say then that the federal government has to play a major role, take a lead in that particular area?

Ms Bublick: I can only tell you, from some of the discussions we have had with the aboriginal community, that there is a lot of mistrust of both the federal and provincial governments if they will come up with a solution, because what they have heard so far and what they have seen so far have never been the solution.

Mr. Nault: Let us go back to poverty being temporary. Considering the fact that 46% or so—it may be higher, depending on which area you talk about—in the aboriginal communities have never finished high school and in most cases a high percentage are perceived to be illiterate, have you defined in places like Manitoba, with a high aboriginal population, and Saskatchewan is another, how many people in the population would be considered to be those who are not in poverty temporarily because of the fact that they just do not have the skills?

• 1630

You mention that in the States they have done a study that relates to that, but those were based on economic factors when we have a downturn, a recession, that sort of thing. But when you factor someone in who does not have the skills at all, and there is a lost generation out there that does not have the skills, do you have any numbers as to just how many of those are in a province like Manitoba?

Ms Bublick: When we talk about people who are in poverty temporarily, certainly when you are talking about the aboriginal population it is a severe problem. But the aboriginal population, in terms of the single–parent population in the city of Winnipeg, has small numbers but huge percentages.

I talked about the number having increased and now being over 1,000, but of the total number it still represents a small percentage. But the number in itself, those are human costs.

There should be human investment policies that deal with that. But first and foremost what we do need to deal with is some employment policies.

The discussion of the aboriginal population has a whole other number of dimensions to it. Part of it is how that has been enumerated through Statistics Canada, how the aboriginal population is sometimes not enumerated in the consumer finance data. There are all sorts of exclusions in the data base that we use because of how the aboriginal community is looked upon, because it comes under the jurisdiction of the Indian Act and the ministry.

So for the aboriginal community, they are severe, long-term conditions. But in terms of the numbers, when we look at the absolute numbers, it is indeed still a small proporation. One can play games with the numbers when you are looking at it. We were looking at poverty, and, as I stated in the beginning, the data base was the consumer finance data base. How the aboriginal community gets included in those kinds of data bases is a whole other question.

[Translation]

M. Nault: Peut-on dire que le gouvernement fédéral a un rôle majeur à jouer et doit prendre la tête des initiatives dans ce domaine?

Mme Bublick: Tout ce que je puis vous dire, d'après certaines des discussions que nous avons eues avec les autochtones, c'est que l'on se méfie beaucoup des gouvernements fédéraux et provinciaux et de leurs solutions, parce que ce que l'on a vu et entendu jusqu'ici n'a jamais abouti à une solution.

M. Nault: Revenons-en à la question de la pauvreté temporaire. Si l'on considère que 46 p. 100 environ—la proportion peut-être plus élevée, selon les régions—des autochtones n'ont jamais terminé leurs études secondaires et que, dans la plupart des cas, il y a un pourcentage élevé d'analphabètes, dans des régions comme le Manitoba où la population autochtone est nombreuse, et également en Saskatchewan, combien de personnes dans cette population ne seraient pas des pauvres temporaires simplement parce qu'elles n'ont pas les compétences nécessaires?

Vous dites qu'on a fait une étude à ce sujet aux États-Unis, mais celle-ci était basée sur des données économiques recueillies en période de ralentissement, de récession. Sait-on par contre combien il y a de personnes, dans une province comme le Manitoba, qui n'ont pas du tout les compétences nécessaires? C'est que cela fait toute une génération.

Mme Bublick: Les personnes temporairement pauvres, le problème de la population autochtone, est un grave problème. À Winnipeg, le nombre de mères célibataires autochtones n'est peut-être pas très élevé, mais il représente une forte proportion de cette population.

J'ai dit que le nombre avait augmenté et qu'il dépassait actuellement le millier, mais cela fait toujours un faible pourcentage du total. Il ne faut toutefois pas oublier les coûts sur le plan humain.

Il faudrait des politiques axées sur un investissement dans l'être humain pour régler ce problème. Nous avons toutefois besoin avant tout de quelques programmes d'emplois.

Le problème de la population autochtone revêt également toute une série d'autres dimensions. En effet, il y a la façon dont elle a été recensée par Statistique Canada. On ne tient pas toujours compte des autochtones dans les données sur les finances des consommateurs. On fait toutes sortes d'exclusions dans la base des données parce que la population autochtone relève du ministère des Affaires indiennes et de la Loi sur les Indiens.

Par conséquent, la situation est grave et elle dure chez les autochtones. En chiffres absolus, cela représente toutefois une faible proportion. On peut facilement jouer avec les chiffres. En ce qui concerne la pauvreté, comme je l'ai dit au début, la base des données est celle des données sur les finances des consommateurs. Comment inclure la communauté autochtone dans de telles bases de données, c'est une toute autre question.

In Canada we know very little and have very little good data on the aboriginal community. We even go through long debates about the Statistics Canada 1986 Census. What are the true numbers and the changes in definition of who is an aboriginal person in this country? There are all sorts of other debates there. Again, we have done very little research in Canada on the problems in the aboriginal community.

Mr. Nault: I will get away from that for a minute and go to the single-parent question and the training programs.

You mention that one of the solutions is training programs, but you did not elaborate. Perhaps you could give us a sketch on how you propose to do that. You have the component of a single parent who really cannot afford, if there is any at all, accessibility to child care. Do you foresee a way of trying to deal with that issue?

Ms Bublick: In Winnipeg some of our schools indeed have good training programs and associated child care facilities, so that the mother in most instances can participate in a program. She can have the child with her in the child care facilities within those schools. There are a few experimental programs and most likely many of them will not continue in the long term, again because of the way it is cost shared between the federal government and the provinces and in some cases the municipality.

Some of that will not continue because it is not directly an educational program. There has been a cost containment of the ministry of education in Manitoba, and these become additional programs of education, which do not neatly fall into the educational mandate.

• 1635

Mr. Axworthy: Maybe I can follow with one question on the theme of aboriginal child poverty.

My constituency in Saskatoon has a large urban Indian and Métis population. You said that specific attention needs to be directed towards poverty within the aboriginal community, and that is quite right. I wondered if you had any specific ideas in mind, separate and apart from proposals that might be made available to the wider population. In other words, is there anything specifically that you think would be useful in addressing poverty in the aboriginal population, particularly perhaps in an urban area?

Ms Bublick: When we look at the educational attainment of aboriginal people in Manitoba, it is even lower than it is among the rest of the population.

Where there is a jurisdictional issue, I think the federal government needs to sit down with the provinces to look at some of the programs. Even if the city wants to do some of these programs, they do not get the costs recovered. There is a debate over. . When individuals have moved off reserves, and programs need to be delivered in an urban context, the delivering agency gets reimbursed by whoever has the responsibility for that program area.

[Traduction]

Au Canada, nous savons très peu de choses sur la communauté autochtone et nous avons très peu de données solides à son sujet. Nous nous lançons même dans de longs débats sur le recensement de 1986 de Statistique Canada. Quels sont les vrais chiffres et quels changements a-t-on portés à la définition du terme «autochtone» au Canada? Il y a toutes sortes de discussions. Je le répète, on a fait au Canada très peu d'études sur les problèmes de la communauté autochtone.

M. Nault: Je vais changer de sujet pendant une minute pour aborder la question des familles monoparentales et des programmes de formation.

Vous avez dit qu'une des solutions consistait à organiser des programmes de formation, mais vous n'êtes pas entré dans les détails. Pourriez-vous nous dire rapidement ce que vous envisagez? Les mères célibataires n'ont généralement pas les moyens d'avoir recours aux services de garderies, quand il en existe. Envisagez-vous une solution à ce problème?

Mme Bublick: Il existe de bons programmes de formation et de bonnes garderies dans certaines écoles de Winnipeg, ce qui permet le plus souvent à la mère de suivre des cours. Elle peut amener l'enfant à l'école avec elle, parce qu'il y a une garderie. Il existe quelques programmes expérimentaux et il est fort probable que la plupart d'entre eux ne subsisteront pas longtemps en raison du système de partage des frais entre le gouvernement fédéral et les provinces, voire les municipalités.

Certains programmes ne seront pas maintenus parce qu'il ne s'agit pas de programmes d'enseignement à proprement parler. Le ministère de l'Éducation du Manitoba a imposé des restrictions financières et ces programmes viennent se greffer aux autres; ils ne relèvent pas à proprement parler de l'enseignement.

M. Axworthy: Je voudrais poser une question au sujet de la pauvreté chez les enfants autochtones.

Dans ma circonscription, à Saskatoon, il y a une forte population indienne et métisse. Vous avez dit qu'il fallait s'intéresser tout particulièrement au problème de la pauvreté chez les autochtones, et vous avez parfaitement raison. Je me demande si vous aviez des idées précises en tête, qui pourraient venir s'ajouter aux propositions d'ordre général. Autrement dit, avez-vous une solution précise en tête pour la population autochtone, en particulier pour les autochtones qui se trouvent dans les régions urbaines?

Mme Bublick: On constate qu'au Manitoba, on fait encore moins, sur le plan éducatif, pour les autochtones que pour le reste de la population.

Quand un problème de compétence se pose, le gouvernement fédéral devrait discuter de certains de ces programmes avec les provinces. Même si la ville veut certains de ces programmes, elle n'arrive pas à se faire rembourser. On discute de... Lorsqu'il s'agit d'offrir des programmes en dehors des réserves, en milieux urbains, l'organisme chargé de dispenser ces programmes est remboursé par l'administration dont relève ce genre de programme.

The other aspect of your question regards some special program in the educational system. Those are all additional programs. In our jurisdiction, particularly in the inner city of Winnipeg, there are some severe problems with the funding of our educational system. The things that go by the wayside first are the programs that do not neatly fall under the educational mandate. Keeping kids in school longer is important. For the aboriginal community, education in many instances makes no sense.

In 1988 we did a survey on street kids. We interviewed 127 kids on the streets in Winnipeg, the majority of whom were aboriginal. We do really need to sit down and work with the aboriginal community in finding programs that meet the needs of the aboriginal community.

Mr. Axworthy: I guess also with respect to transferring the responsibility for developing and fulfilling those programs, in terms of some self–government initiatives.

Ms Bublick: In Winnipeg we are talking about whether or not a survival school is one of the options. Certainly there are different viewpoints on that within the aboriginal community too.

Mr. Axworthy: You suggested the need for non-inflationary, full-employment programs. Could you suggest some components? I mean, the argument for leaving unemployment at such a high rate is partly in the context of the battle against the simple demon of inflation. There is also the seeming acceptance by government of a very high level of unemployment, higher than the levels we hear about. The numbers are obviously much larger than 8.5%. Do you have some proposals or some sense of what a non-inflationary, full-employment program might look like?

Ms Bublick: No, I cannot really answer that.

Mr. Axworthy: You mentioned the issue of employment equity. Could you address the question of enforceability of employment equity programs? You are familiar with the federal government's response with regard to its employment equity program, that it should be voluntary and not mandatory, without any effective enforcement mechanisms. Could you make some comments about that?

Ms Bublick: Again, I cannot. The only thing I can say is that certainly in Canada I think we need to look at the results of many of the programs we institute as to whether or not they have indeed the effect we envisioned they would have when we instituted them.

• 1640

In Canada we do not have a good record for doing evaluations on programs we start, testing them over a period of time, doing longitudinal studies, to see whether or not the impact we thought a program would have does indeed have it.

I do know with the legislation on employment equity a three-year period was put in for data collection. I have not seen the outcome of that. That is probably for your committee or another committee of the House of Commons to look at in detail.

[Translation]

L'autre aspect de votre question concerne certains programmes spéciaux d'enseignement. Ce sont tous des programmes supplémentaires. Chez nous, et surtout au centre de Winnipeg, nous avons de gros problèmes en ce qui concerne le financement du système scolaire. Ce sont donc les programmes qui ne relèvent pas à proprement parler de l'enseignement qui sont sacrifiés les premiers. Il est important de faire rester les enfants à l'école plus longtemps. Pourtant, pour la communauté autochtone, l'enseignement n'a bien souvent aucun sens.

En 1988, nous avons fait un sondage sur les enfants des rues. Nous avons interrogé 127 enfants des rues de Winnipeg, dont la majorité étaient des autochtones. Il n'est pas vraiment nécessaire de consulter la communauté autochtone pour trouver des programmes qui répondent à ses besoins.

M. Axworthy: Il s'agit, également, je suppose, de transfert de responsabilités en ce qui concerne l'élaboration et l'application de ces programmes, d'une certaine autonomie.

Mme Bublick: À Winnipeg, on est en train de se demander si une école de survie est oui ou non une des solutions à envisager. On rencontre certes des points de vue différents à ce sujet chez les autochtones également.

M. Axworthy: Vous avez dit qu'il fallait des programmes non inflationnistes, des programmes de plein emploi. Auriezvous des suggestions précises à faire? C'est que l'on invoque souvent l'argument de la lutte contre l'inflation pour justifier le taux de chômage extrêmement élevé. On dirait par ailleurs que les pouvoirs publics acceptent un taux de chômage très élevé, plus élevé que les taux cités. De toute évidence, le chiffre dépasse de loin les 8,5 p. 100. À quoi pourrait ressembler, d'après vous, un programme non inflationniste de plein emploi?

Mme Bublick: Je ne peux pas vraiment répondre à cette question.

M. Axworthy: Vous avez abordé la question de l'équité en matière d'emploi. Pourriez-vous parler de la possibilité d'appliquer les programmes d'équité en matière d'emploi? Vous savez comment le gouvernement conçoit son programme d'équité en matière d'emploi; vous savez que d'après lui, la participation doit être volontaire et pas obligatoire bien qu'il ne prévoie pas de mécanisme d'application efficace. Avez-vous quelque chose à dire à ce sujet?

Mme Bublick: Non. Tout ce que je peux dire, c'est que nous devons vérifier si les programmes que nous créons donnent bien les résultats escomptés.

Le Canada n'a pas la réputation d'évaluer les programmes qu'il crée, de faire des essais sur une certaine période, de faire des études longitudinales, pour voir si l'on obtient, oui ou non, les résultats prévus.

Je sais très bien que dans la Loi sur l'équité en matière d'emploi, on avait prévu une période de trois ans pour la collecte de données. Je n'ai toujours pas vu le résultat. C'est à vous ou à un autre comité de la Chambre des communes d'examiner la question dans le détail.

Mr. Axworthy: Thank you.

The Chair: I think you would be very interested in the material presented to the committee by the Economic Council of Canada last night. They have done a study; I will just read you one of the conclusions:

In our analysis of non-elderly Canadians we found that the proportion who touched poverty at any time over the five years was 28.6%, almost twice the proportion of those with incomes below the poverty threshold in any one year. As a result, it appears that the risk of non-elderly Canadians being poor at some point in their working lifetime is roughly one in three or even greater.

It does corroborate the American evidence. They are also going to be examining the economic impact on Canadians of various social programs. That should be very interesting.

Ms Bublick: I might add that we are just beginning a new research initiative that we have discussed with the provincial Minister of Family Services. It is to look at provincial programs, income maintenance, income security types of programs to see whether, if we do some modelling of those programs, there could be some readjustments or changes made in terms of reducing child poverty. The provinces have a large part to play in terms of the programs that will be developed and how they will get delivered at a provincial level.

The Chair: There was one aspect in your brief, when we were talking about the family assistance allowance program advocated by the Canadian Council, where one would substantially enlarge the family allowance benefits and recover the payments to high-income families through a special tax surcharge. You state that "the potential weakness of such a program would be the work disincentives". I wonder if you could explain that. I would think that if one dramatically increased the family allowance for children so that children were not on welfare, just the parents were, there would be considerable incentives. The money they received for the children they would receive whether they worked or not. The income they received from employment would be in addition to the welfare income and would result in a substantial improvement. I wonder if you could just comment further on that.

Ms Bublick: In terms of much of what happens with social assistance there is this age-old debate of how much—

The Chair: If you give them too much they will not work.

Ms Bublick: It is whether or not they would, indeed, go into the work force. In our brief we did say that one of the suggestions is really to look more closely at one of the American models, the earned income tax credit, which I

[Traduction]

M. Axworthy: Merci.

La présidence: Le document présenté au comité hier soir par le Conseil économique du Canada est susceptible de vous intéresser. Je vais vous lire une des conclusions de cette étude:

Notre analyse de la population canadienne à l'exclusion des personnes âgées a révélé que la proportion de ceux qui ont connu la pauvreté à un moment quelconque de la période de cinq ans était de 28,6 p. 100, soit près du double de la proportion de personnes dont les revenus se situaient en-deça du seuil de la pauvreté dans une année donnée. Pour les Canadiens autres que les personnes âgées, il semble donc que la probabilité d'être frappé par la pauvreté à un moment quelconque de leur vie soit d'environ une chance sur trois ou même davantage.

Ces conclusions corroborent les résultats des études faites aux États-Unis. Le Conseil économique va également examiner les répercussions économiques de différents programmes sociaux sur les Canadiens. Il devrait s'agir d'une étude très intéressante.

Mme Bublick: J'ajouterai que nous venons tout juste d'entamer une nouvelle étude dont nous avons discuté avec la ministre des Services à la famille de la province. Il s'agit d'examiner certains programmes provinciaux, des programmes de maintien du revenu, des programmes de sécurité du revenu, et de voir, en faisant quelques modèles, si l'on pourrait y apporter certains rajustements ou certains changements pour essayer de réduire la pauvreté chez les enfants. Les provinces ont un rôle important à jouer dans les programmes qui seront élaborés et dans la façon dont ils seront appliqués chez elles.

La présidence: Dans votre mémoire, vous parlez du programme d'allocations d'aide à la famille proposé par le Conseil canadien de développement social, en vertu duquel la actuelles valeur des allocations familiales considérablement accrue et on récupèrerait les allocations versées aux familles à revenu élevé par une surtaxe spéciale. Vous dites que la faiblesse éventuelle d'un tel programme, c'est qu'il n'encourage pas les gens à travailler. Je me demande si vous pourriez vous expliquer. J'aurais tendance à croire que si l'on augmentait suffisamment le montant des allocations familiales pour éviter que les enfants soient pris en charge par l'assistance sociale, si celle-ci prenait uniquement les parents en charge, cela encouragerait beaucoup les gens à travailler. Les parents recevraient de l'argent pour leurs enfants, qu'ils travaillent ou non. Le revenu créé d'un emploi viendrait s'ajouter aux prestations de bien-être social, ce qui serait une forte amélioration. Je me demande si vous pourriez faire d'autres observations à ce sujet.

Mme Bublick: En matière d'assistance sociale, on discute depuis très longtemps...

La présidence: Si l'on donne trop d'argent aux gens, ils ne travailleront pas.

Mme Bublick: On se demande si les gens chercheraient du travail. Dans notre mémoire, nous avons dit que l'on recommande notamment d'examiner de plus près un des modèles américains, le crédit d'impôt sur le revenu gagné. J'y

alluded to in my brief presentation. It really does not have the dramatic cut-off that we have at a provincial level for most programs in Canada. It creates an incentive for getting more as you go up the income scale. Then there is a levelling off before there is a decline. We urge your committee and the researchers of your committee to maybe take a look at the earned income tax credit program in the United States.

There is this discussion among people within the social assistance administration that if there is a certain amount of funds, for some people there would be work disincentive built in.

The Chair: Well, it seems to me that if one took that money out of the tax system entirely and did not have children in the tax system or the welfare system, but simply had an adequate income guaranteed for children, that you would not get into a lot of those problems.

• 1645

Ms Bublick: It is an ongoing debate in Canada, and it gets back to the whole discussion of a guaranteed annual income.

The Chair: Yes, but a guaranteed annual income for children. It is considerably more saleable, I would think, because in terms of the work incentives it is the parents who would be getting more money for their particular labour if they went out to work. Their income would not drop substantially if the benefits for the children remained the same.

Ms Bublick: But the income goes to households and goes to

The Chair: Yes, but it is not affected by whether or not you are working—the income for the children—if you have a family allowance program.

Ms Bublick: In other words, you are saying that it is considered income to children and not income to families?

The Chair: It would be to the families. It would be a family allowance scheme, but if you worked you would get it just the same as if you did not work.

Ms Bublick: But the question then comes of the interrelationship with social assistance programs in provinces. Within a province, is it considered as income—

The Chair: I would like to forget about the provinces and pay it directly to the parents.

Ms Bublick: But provinces do consider those transfer payments in light of the social assistance programs.

The Chair: But they would only be considering welfare for the adults.

Ms Bublick: Can the provinces do that?

The Chair: You would obviously have to have a national program that was worked out with the provinces, but if the federal government—

Ms Bublick: And a disincentive to provinces not to consider this as additional income.

[Translation]

ai déjà fait allusion. Ce système n'entraîne pas des réductions aussi spectaculaires que celles que l'on retrouve au Canada dans la plupart des programmes appliqués dans les provinces. Il incite les gens à gagner davantage. Il prévoit également un palier avant qu'il n'y ait une diminution. Nous recommandons vivement au comité et à ses attachés de recherche de jeter un coup d'oeil sur le programme de crédit d'impôt sur le revenu gagné qui est en vigueur aux États-Unis.

Dans les milieux administratifs de l'assistance sociale, on croit qu'en offrant un certain montant d'argent, on découragerait automatiquement certaines personnes de travailler.

La présidence: Il me semble que si cela n'avait plus rien à voir du tout avec l'impôt et que s'il n'y avait plus de crédit d'impôt pour enfants ni de prestations de bien-être social pour enfants, mais simplement un revenu garanti suffisant pour eux, on éviterait une bonne partie de ces problèmes.

Mme Bublick: On est en train d'en discuter et le débat nous ramène à toute la question de l'instauration d'un revenu annuel garanti.

La présidence: Oui, mais il s'agit d'un revenu annuel garanti pour les enfants. Je crois que ce serait beaucoup plus facile à faire accepter, car ce système encouragerait les parents à travailler puisque s'ils le faisaient, ils auraient plus d'argent. Leur revenu ne diminuerait pas considérablement si le montant des prestations pour les enfants demeuraient inchangé.

Mme Bublick: Le revenu va aux ménages, et aux familles.

Le présidence: Oui, mais il ne change pas en fonction du fait que l'on travaille ou non; il s'agit d'un revenu pour les enfants.

Mme Bublick: Autrement dit, d'après vous, c'est considéré comme un revenu pour les enfants et non pour les familles?

La présidence: Ce serait un revenu pour les familles. Ce serait un système d'allocations familiales, mais si les parents allaient travailler, ils recevraient exactement le même montant que s'ils ne travaillaient pas.

Mme Bublick: Il y a par contre la question des programmes sociaux dans les provinces. Dans les provinces, ces sommes sont considérées comme un revenu. . .

La présidence: Je voudrais qu'on oublie les provinces et que l'on verse directement l'argent aux parents.

Mme Bublick: Les provinces considèrent que ces paiements de transfert servent à financer les programmes d'aide sociale.

La présidence: Il s'agirait uniquement d'assistance sociale pour les adultes.

Mme Bublick: Les provinces peuvent-elles faire cela?

La présidence: Il faudrait de toute évidence établir un programme national avec l'aide des provinces, mais si le gouvernement fédéral...

Mme Bublick: Et le système n'inciterait pas les provinces à ne pas considérer cela comme un revenu supplémentaire.

The Chair: If it were an adequate income for the child, which considered the additional cost of housing, the food, the clothing, the recreation, and that kind of thing in a lump sum paid on a monthly basis, and you removed any income subsidies through the tax system, through the GST credit, anything, for children, but just put it into the one payment, it seems to me that your province would be considering the welfare for the parent.

Ms Bublick: But I have been saying that in some instances the municipalities—one municipality in Manitoba—they say that because the additional money is earned they will reduce social assistance.

The Chair: In that case you would be taking money away from the child to subsidize the parents, so I think you are into a philosophical argument, which is a little different.

Ms Bublick: But it happens right now with programs. When a parent goes out and earns a few extra dollars, at a certain threshold level all of it is taxed back.

The Chair: Yes, I am quite familiar with all that. I am saying that if you get into a system where the municipalities and the province are not dealing with the income needs of the children at all because that is handled through a national child benefit program, which is universally available and taxed back from higher-income families, they should only be looking at the needs of the parent.

Ms Bublick: If the provinces would indeed consider it in that light. Unfortunately, different provinces do consider it differently, and we have an array of different ways social assistance ends up being paid out.

The Chair: Yes, this is one of the problems. That is why I am making comments about the inadequacy of the Canada Assistance Plan and the inability of the federal government through that program to ensure that there are any results, because it is all dependent on provincial and—

Mr. Axworthy: This federal government has never tried-

The Chair: Well you cannot do direct funding, not through the Canada Assistance Plan. It is like you are talking about the pass-through of federal financing for day care in metropolitan Toronto, on which I forwarded a letter that is quite clear. They will not ask because it is in some way or another detracting from provincial autonomy.

Ms Bublick: I can only bring the committee's attention to the Findlay case out of Winnipeg in terms of how different jurisdictions do consider earned income, or additional revenue like sharing housing. Indeed, in the municipality in Winnipeg it was attempted to be recovered. The decision on the Findlay case was that ultimately not even basic necessities were covered with the payment that went to Mr. Findlay. The discussion followed in terms of where the province and the federal government stood on negotiations under the Canada Assistance Plan.

[Traduction]

La présidence: Si l'on prévoyait un revenu suffisant pour l'enfant, en tenant compte des frais supplémentaires de logement, d'alimentation, d'habillement, de loisirs et autres frais de ce genre et si l'on versait chaque mois un montant forfaitaire, en supprimant toutes les subventions accordées au niveau du revenu par le biais de la fiscalité, par le biais du crédit pour la TPS, et des crédits pour enfants, si l'on faisait un seul paiement global, il me semble que votre province envisagerait de payer des allocations de bien-être social aux parents.

Mme Bublick: J'ai dit que certaines municipalités, du moins une municipalité du Manitoba, parlent de réduire l'aide sociale à cause du revenu supplémentaire.

La présidence: Alors, vous enlèveriez de l'argent à l'enfant pour subventionner les parents; je crois que vous vous lancez dans des considérations théoriques, ce qui est un peu différent.

Mme Bublick: Mais c'est toutefois ce qui se passe avec les programmes actuels. Lorsqu'un parent va travailler pour gagner quelques dollars de plus, passé un certain seuil, on lui reprend cet argent par le biais de l'impôt.

La présidence: Oui, je suis au courant de tout cela. Ce que je dis, c'est que si l'on instaure un programme national de prestations pour les enfants, un programme universel dans lequel il serait prévu de récupérer l'argent auprès des familles à revenu élevé au moyen d'une surtaxe, et qui dispenserait les municipalités et les provinces de devoir pourvoir aux besoins des enfants, celles-ci n'auraient plus qu'à s'occuper des parents.

Mme Bublick: À condition que les provinces voient les choses sous cet angle. Les différentes provinces ne voient malheureusement pas les choses toutes de la même façon et on se retrouve avec toute une série de formules différentes d'aide sociale.

La présidence: Oui, c'est un des problèmes. C'est pourquoi je parle des lacunes du Régime d'assistance publique du Canada et je signale que le gouvernement fédéral n'est pas en mesure de garantir de bons résultats par l'intermédiaire de ce programme, parce qu'il dépend complètement du système adopté par les provinces. . .

M. Axworthy: Le gouvernement fédéral n'a jamais essayé de garantir de bons résultats. . .

La présidence: On ne peut pas faire de financement direct, pas dans le cadre du Régime d'assistance publique du Canada. C'est comme quand vous parlez du financement des garderies de la ville de Toronto par le gouvernement fédéral; j'ai envoyé une lettre très claire à ce sujet. La province ne demandera pas au gouvernement fédéral de le faire, de crainte de perdre une partie de son autonomie.

Mme Bublick: J'attire l'attention du comité sur l'affaire Findlay, à Winnipeg, qui montre ce que différentes administrations pensent du revenu gagné ou des revenus supplémentaires comme un logement partagé. À Winnipeg, on a essayé de récupérer de l'argent. Dans l'affaire Findlay, on a jugé que l'argent qui avait été versé à M. Findlay ne lui permettait pas en fin de compte de s'acheter les biens de première nécessité. Il y a eu ensuite une discussion sur la position de la province et du gouvernement fédéral dans les négociations s'inscrivant dans le cadre du Régime d'assistance publique du Canada.

• 1650

I think the provinces are inclined to reduce their costs, so they sometimes look to federal programs as a means of reducing the cost to themselves. Ultimately that income may not get into the hands of the families.

The Chair: Yes, we would have to get clear agreement that it would be for the children.

Thank you very much. It was a very interesting brief.

This committee will resume at 7 p.m.

EVENING SITTING

• 1906

The Chair: I guess we might as well begin. I think Chris Axworthy will be with us shortly.

Welcome to the committee. Please present your brief and then we will open it up for a discussion.

Ms Roberta Desormeaux (Recording Secretary, Ottawa Council for Low Income Support Services): I would like to present a brief regarding child poverty. OCLISS serves all of the region of Ottawa-Carleton. We have a lot of self-help groups in the organization and we work a lot with housing and poverty issues, with FBA and welfare systems. We also do a lot of work in day care.

The Chair: Is this a voluntary group?

Ms Desormeaux: Yes, it is voluntary. It is non-profit, so what we get goes into it.

The Chair: Did you want to present the brief?

Ms Desormeaux: I think you have a copy of the brief. I did not know I had to speak to it so if I seem a little muddled, it is because this was a complete surprise.

The Chair: Perhaps you could summarize what your viewpoints are, and then we can—

Ms Desormeaux: Actually, child poverty should not be a child issue. It should be an entire issue because child poverty starts with the family. Forty years ago the family consisted of two parents and children, but nowadays the minority is that. The majority is usually a single-parent mom who has been left with the children. The non-custodial parent does not always support. We wrote that there should be some kind of way to keep the non-custodial parent supporting so that the single parent is able to assist her child through the employment stages. They should also be able to go to school without having to have a barrage of workers.

When a child of a single parent goes to school, the first person he deals with is the child psychologist and then it is the social worker. If the parent is on welfare or family benefits, then he deals with the worker for the parent. [Translation]

Je crois que les provinces ont tendance à vouloir réduire leurs frais et à envisager de s'attaquer à certains programmes fédéraux pour y arriver. Il est possible que les familles ne reçoivent jamais cet argent en fin de compte.

La présidence: Oui, il faudrait bien préciser que cet argent est versé pour les enfants.

Merci beaucoup. C'était un mémoire très intéressant.

La séance reprendra à 19 heures.

SÉANCE DU SOIR

La présidence: Nous pourrions commencer. Je crois que Chris Axworthy arrivera bientôt.

Nous vous souhaitons la bienvenue. Veuillez présenter votre mémoire; nous aurons ensuite une discussion.

Mme Roberta Desormeaux (secrétaire rédactrice, Conseil des services d'appui aux familles à faible revenu d'Ottawa): Je voudrais présenter un mémoire au sujet de la pauvreté chez les enfants. Nous desservons toute la région d'Ottawa-Carleton. Nous avons beaucoup de groupes d'entraide et nous nous intéressons surtout aux problèmes de logement et de pauvreté, aux programmes de prestations familiales et aux services de bien-être. Nous sommes également très actifs dans le domaine des garderies.

La présidence: S'agit-il d'un groupe bénévole?

Mme Desormeaux: Oui. Il s'agit d'une association sans but lucratif; nous faisons donc rentrer tout l'argent dans le circuit.

La présidence: Vouliez-vous présenter le mémoire?

Mme Desormeaux: Je crois que vous en avez un exemplaire. J'ignorais que je devais parler du mémoire. Je suis tout à fait surprise.

La présidence: Vous pourriez peut-être résumer vos opinions et ensuite. . .

Mme Desormeaux: En réalité, il ne faudrait pas examiner à la question de la pauvreté chez les enfants de façon isolée. Il faudrait considérer le problème dans son ensemble, parce que c'est au niveau de la famille qu'il commence. Il y a 40 ans, la famille comprenait deux parents et des enfants mais ce genre de famille constitue la minorité à notre époque. La plupart des familles sont des familles dirigées par la mère qui a été abandonnée avec ses enfants. Le parent qui n'a pas la garde des enfants n'aide pas toujours la famille. Nous avons dit qu'il faudrait trouver un moyen de l'obliger à aider sa famille pour trouver un moyen de permettre à la mère seule d'aider son enfant jusqu'à ce qu'il soit en mesure de subvenir à ses besoins. Les enfants devraient également pouvoir aller à l'école sans avoir affaire à toute une série de travailleurs sociaux.

La première personne à laquelle l'enfant d'une mère seule qui va à l'école a affaire, c'est le psychologue pour enfants; il y a ensuite le travailleur social. Si la mère est assistée sociale ou si elle reçoit des prestations familiales,

Children's Aid will step in and talk. Suddenly this child has all these workers. He is at no risk of having not enough authority. When I say he, I do not mean it is always boys. They are not treated the same in school as the double-parent, normal child who comes from a family that has enough money to live on. Their parent is called in much more often. One thing just leads to another and it all is because this child is poor. It does not have anything to do with his mentality or his behaviour. It has to do with the fact that they think this child is poor; this child needs more help and it needs a meal. This child from the time it is in day care, if it is lucky enough to get day care, has helping hands all the time and lots of helping hands it does not really need.

• 1910

The Chair: If the family had enough money. . .

Ms Desormeaux: If the family had enough money, the mother usually would be quite well enough endowed to direct her child without all these workers.

The Chair: As you know, we have had quite a few presentations. We welcome the opportunity to have a chat with people who have really experienced the problem. We have had some other people as well. Perhaps you could talk about the things government could do that you think would be most helpful.

Our mandate as a committee is the Broadbent motion to eliminate child poverty by the year 2000. That is what we are studying. The UN Declaration on the Rights of the Child is being considered at the various provincial levels. As you say, it is really the family, because the child is in the family. I think the focus has been on the causes of poverty with the child because the cost to society of having poverty with children is perpetuating. Those poor children very frequently become poor parents. It is a cycle of poverty. If we could provide adequate opportunities for families with children—and income I think is very important—society as a whole would be much better off after a period. I quite recognize your point about family versus child.

Ms Desormeaux: If we had affordable, accessible, non-profit and safe day care, and definitely "safe" day care—that is a really important word in there—and affordable housing, because it is a right to have a decent house for your child. . . It will help the child enormously if he lives in a nice house and has a roof over his head with heat and lights and the whole thing.

The minimum wage definitely should be raised. These children get jobs when they get to be 13 and they are working for nothing. They are really being exploited. If they were getting a decent minimum wage, they would be able to help with their clothing. Then they would look like the normal child and this would help the child.

[Traduction]

l'enfant a également affaire au travailleur social qui s'occupe de la mère. La société d'aide à l'enfance intervient. Ainsi, cet enfant a affaire tout d'un coup à toute une série de travailleurs sociaux. Il n'y court absolument aucun risque de ne pas être suffisamment encadré, et je ne parle pas uniquement des garçons. À l'école, ces enfants ne sont pas toujours traités de la même façon que les enfants normaux, qui sont élevés par leurs deux parents et qui viennent d'une famille qui a assez d'argent pour vivre. On appelle beaucoup plus souvent la mère des enfants pauvres. Les problèmes se succèdent, et tout cela parce que ces enfants sont pauvres. Cela n'a absolument rien à voir avec leur mentalité ni avec leur comportement. C'est tout simplement parce que l'on pense que ces enfants ont davantage besoin d'aide et qu'ils ont faim, parce qu'ils sont pauvres. À partir du moment où ils se retrouvent dans une garderie, s'ils ont cette chance-là, il y a continuellement des gens qui veulent les aider alors qu'ils n'en ont pas vraiment besoin.

La présidence: Si la famille avait assez d'argent. . .

Mme Desormeaux: Si la famille avait assez d'argent, la mère serait probablement parfaitement capable d'élever son enfant sans l'aide de tous ces travailleurs sociaux.

La présidence: Comme vous le savez, pas mal de mémoires ont été présentés au comité. Nous sommes heureux d'avoir l'occasion de parler à des gens qui ont de l'expérience concrète. Nous avons vu d'autres personnes également. Vous pourriez peut-être nous dire ce que le gouvernement pourrait faire, d'après vous.

Le mandat du comité consiste à étudier la motion de M. Broadbent qui propose de supprimer la pauvreté chez les enfants d'ici l'an 2000. Voilà le sujet de nos discussions. La Déclaration des Nations Unies sur les droits de l'enfant est examinée dans différentes provinces. Comme vous le dites, c'est en réalité un problème familial, puisque l'enfant fait partie de la famille. Je pense que l'on insiste sur les causes de la pauvreté chez les enfants parce qu'elle entraîne un coût social qui se perpétue. Très souvent, ces enfants sont toujours pauvres lorsqu'ils deviennent parents. C'est un cercle vicieux. Si nous pouvions offrir des possibilités suffisantes aux familles qui ont des enfants, et je crois que c'est très important au niveau du revenu, au bout d'un certain temps, la société en général s'en trouverait beaucoup mieux. Je comprends très bien ce que vous voulez dire.

Mme Desormeaux: S'il existait des garderies sans but lucratif qui soient abordables, faciles d'accès et sûres, et j'insiste beaucoup là-dessus, ainsi que des logements abordables, car les enfants ont le droit d'être logés de façon décente. . . Cela aide beaucoup les enfants de vivre dans une belle maison et d'avoir un toit au-dessus de leur tête, de vivre dans une maison chauffée et éclairée.

Il faudrait incontestablement augmenter le salaire minimum. Ces enfants ont un emploi à l'âge de 13 ans, et ils travaillent pour rien. On les exploite. S'ils recevaient un salaire minimum décent, ils pourraient aider à payer leurs vêtements. Ils auraient alors la même apparence que les autres enfants, ce qui les aiderait.

Social assistance benefits equal to the low-income cut-off.

That the federal government make a true commitment to the provisions of affordable housing and a national day care system, child care system. I think if even half of these recommendations were seen to, you would see a completely different. . .

The Chair: Have you people raised children on family benefits yourself?

• 1915

Ms Desormeaux: I am a single parent. I have had seven, and none of them is on welfare right now. My baby is 20 years old.

The Chair: That is very different.

Ms Desormeaux: I came through the system. When I talk about all these workers, I am speaking from experience. I did not read that from here. As I say, I have been a single parent for 20 years and raised some very good young adults.

Mr. Nault (Kenora—Rainy River): I get the impression from what you are saying about being a single parent and all these social workers. . .there is no doubt they are well meaning and everything, but I have seen it happen in other areas. It has been fairly close to my own life when I recall some of my family that had some trouble. There were more social workers than you could shake a stick at. It seemed like they were tripping over each other to come to the house to see what the problem was when something was going on.

Could you tell me what you think about the belief now—and it seems to be out there still—that if you are a single parent there is something missing? The child is not getting everything he or she needs. Is that changing now and is it more acceptable? Maybe the social workers should not be tripping over each other to check to see if the child is okay every single day practically and be more aware of the more important needs; that being, more affordable housing, day care and that sort of thing.

I am interested in that because I have heard before that once you get on welfare you see more people in authority than you have ever seen in your whole life.

Ms Desormeaux: You do not realize there are so many workers out there until they come down on you with this and that. They contradict each other, which is very hard on the single parent who is trying to do her best.

At one time I moved away from everybody because they were just driving me nuts. I just took the children to the country, stayed there for two years, came back in and said I did not want any more workers. I had had it.

I feel single parenting is more acceptable now. There is not as big a stigma on the child as before. Nine times out of ten the mother knows exactly what to do. If she has enough money and a decent house to live in, she will do the right thing. The child is not missing anything.

I am 56 so I am from the old school where they think you have to have a father because you are missing something if you do not have a father. When my husband left, I also thought they were missing something. I broke my neck trying

[Translation]

Il faudrait des prestations d'aide sociale égales au seuil de faible revenu.

Le gouvernement fédéral a promis de fournir des logements à un prix abordable et d'instaurer un réseau national de garderies. Je crois que si l'on appliquait ne fût-ce que la moitié de ces recommandations, on verrait une différence énorme...

La présidence: Avez-vous élevé vous-même des enfants avec les prestations familiales?

Mme Desormeaux: Je suis une mère seule. J'ai eu sept enfants et pas un seul n'est assisté social. Le plus jeune a 20 ans.

La présidence: C'est très différent.

Mme Desormeaux: J'ai dû faire appel au système. Quand je parle de tous ces travailleurs sociaux, je parle par expérience. Ce n'est pas dans mes lectures que j'ai appris cela. Je le répète, je suis une mère seule depuis 20 ans et j'ai des enfants très bien élevés.

M. Nault (Kenora—Rainy River): J'ai l'impression à vous entendre parler de la condition de mères seules et de tous ces travailleurs sociaux... Il ne fait aucun doute que ces gens-là sont animés de bonnes intentions, mais j'ai déjà vu cela dans d'autres domaines. J'ai vu cela d'assez près, chez les membres de ma famille qui avaient des problèmes. J'ai vu intervenir un nombre inouï de travailleurs sociaux. On aurait dit qu'ils se bousculaient pour venir voir ce qui se passait.

Pourriez-vous me dire ce que vous pensez de la croyance, qui existe toujours, selon laquelle il manque quelque chose aux parents qui sont seuls? On pense que les enfants n'ont pas tout ce qu'il leur faut. La mentalité a-t-elle changé, est-ce une situation plus acceptable? Les travailleurs sociaux feraient peut-être bien de cesser de se bousculer pour vérifier pratiquement tous les jours si tout va bien pour l'enfant et ils devraient peut-être prendre davantage conscience des besoins plus importants, à savoir un logement à un prix plus abordable, des services de garde et autres services de ce genre.

Cela m'intéresse parce que j'ai déjà entendu dire que lorsqu'on devient assisté social, on voit davantage de responsables qu'on n'en a jamais vu de sa vie.

Mme Desormeaux: On ne se rend pas compte qu'il y a autant de travailleurs sociaux, jusqu'au jour où on les voit arriver pour telle ou telle raison. Ils se contredisent, ce qui est très difficile pour une mère seule qui fait de son mieux.

Un jour, j'ai déménagé pour ne plus les voir, parce qu'ils me rendaient folle. J'ai emmené les enfants à la campagne, et j'y suis restée deux ans, puis je suis revenue. J'ai alors dit que je ne voulais plus voir de travailleurs sociaux. J'en avais assez.

Je crois que la situation des femmes seules est maintenant plus acceptable. Ce n'est plus aussi traumatisant qu'auparavant. Neuf fois sur dix, la mère sait exactement que faire. Si elle a assez d'argent et un logement décent, elle va faire ce qu'il faut. Il ne manque rien à l'enfant.

J'ai 56 ans et je suis de la vieille école. Les gens de ma génération pensent qu'il faut absolument un père, sinon qu'il manque quelque chose. Lorsque mon mari nous a quittés, je croyais, moi aussi, qu'il manquait quelque chose aux enfants.

to be mother, father, trying to go to all the games, to teach my daughters to cook, all the things you think everybody has to do. I found out later from my children, as they grew up, that they never missed anything just because daddy was not there. It was better growing up with me alone than it would have been with me and my husband arguing.

It is a very mistaken idea that they are missing anything, because they are not, nine times out of ten. Yes, some families have a lot of trouble and they have a behavioral problem or something and they do need the authority. But it is up to the family to call and ask for it. I do not think workers should automatically think that because this woman is a single parent she needs them all. I think they should find out just who is going in there so there is not a whole bunch going in.

I feel they should concentrate more on housing and day care spaces and let the mother raise her children, because she will.

Mr. Nault: You went through the process of all these social workers who felt there was some sort of difficulty because you were a single parent. Do you think that has changed somewhat now? Would you know if any other single parents feel that social workers have accepted the fact that this is obviously a part of society which is not going to change?

1920

Ms Desormeaux: Perhaps if it was narrowed a bit, but I do not think it has changed. I think the social-worker syndrome still comes in to play but I think the mother now feels free enough to say she does not need the help. I would not. I would never hurt her feelings. I would break my neck trying to do what they told me because I would think that they know better than I do.

Mothers do not feel that way these days. They feel they know as much as anybody else so they are inclined to want a little bit more room. In most situations this is good. You will find that mothers will defend their children. We are very sensitive. A single parent tends to feel that their child has them only so they have to be up there defending them. These days they do not seem to feel that way. They still defend them, but in a different way.

The Chair: Do you think it is harder than it used to be to live on family benefits? Or is it easier?

Ms Desormeaux: It is harder. When I was raising my children they could wear hand-me-downs and nobody paid attention. Nowadays the children cannot wear hand-me-downs because they are made fun of. If they do not have just the right things in their lunches they are made fun of.

The Chair: Gee, my 12-year-old is wearing my old jeans. The baggy look is in. You know, they tie them around...

[Traduction]

Je me suis décarcassée pour jouer à la fois le rôle de mère et de père, j'ai essayé d'assister à toutes les parties, d'apprendre à mes filles à cuisiner et de faire tout ce qu'on croit que tout le monde doit faire. Mes enfants m'ont appris en grandissant qu'il ne leur avait jamais rien manqué uniquement parce que leur père n'était pas là. Il valait mieux pour eux qu'ils se retrouvent seuls avec moi qu'avec un père et une mère qui se disputent.

L'idée qu'il manque quelque chose aux enfants est complètement fausse; en effet, il ne leur manque rien neuf fois sur dix. Il y a beaucoup de problèmes dans certaines familles; il y a des problèmes de comportement ou autres problèmes de ce genre et les enfants ont besoin d'une certaine autorité. Mais il faut laisser le soin à la famille de demander de l'aide. À mon avis, les travailleurs sociaux ne devraient pas penser automatiquement que telle ou telle femme a besoin d'eux parce qu'elle est seule avec ses enfants. Ils devraient d'abord se renseigner pour voir qui va aider cette famille pour éviter de venir trop nombreux.

Ils devraient s'efforcer davantage de procurer des logements et d'offrir des places dans des garderies tout en laissant à la mère le soin d'élever ses enfants, car elle le fera.

M. Nault: Vous avez donc eu affaire à toute une série de travailleurs sociaux qui pensaient qu'il y avait des problèmes parce que vous étiez seule. Croyez-vous que la mentalité a changé? Connaîtriez-vous des mères seules qui pensent que les travailleurs sociaux ont accepté cette situation comme étant inévitable?

Mme Desormeaux: Un peu moins, peut-être, mais je ne crois pas que cela ait vraiment changé. Le syndrome du travailleur social intervient toujours mais je crois qu'à l'heure actuelle, la mère se sent suffisamment autonome pour dire qu'elle n'a pas besoin d'aide. Je ne ferais pas cela. J'éviterais de blesser. Je m'efforcerais de faire ce qu'on me dit en partant du principe que ces gens-là s'y connaissent mieux que moi.

Les mères modernes ne pensent plus comme cela. Elles trouvent qu'elles en savent autant que n'importe qui et elles ont tendance à vouloir un peu plus de liberté. Dans la plupart des cas, c'est une bonne chose. On constate que les mères défendent leurs enfants. Nous sommes très sensibles. Une mère seule a tendance à croire que son enfant n'a qu'elle et qu'il lui faut le défendre. Les mères modernes ne sont apparemment plus comme cela. Elles continuent à défendre leur enfant, mais d'une façon différente.

La présidence: Trouvez-vous qu'il est plus difficile ou plus facile qu'autrefois de vivre avec les allocations familiales?

Mme Desormeaux: C'est plus difficile. Lorsque j'élevais mes enfants, ils pouvaient porter des vêtements qui avaient déjà été portés, et personne ne faisait attention. À l'heure actuelle, les enfants ne peuvent plus porter ce genre de vêtements, car on se moque d'eux, on rit d'eux s'ils n'ont pas exactement ce qu'il faut pour leur dîner.

La présidence: Mon garçon de 12 ans porte mes vieux jeans. Les vêtements amples sont à la mode. Ils font des noeuds dedans...

Ms Desormeaux: They want the brand names. When they get to be teenagers, it is brands. They are more conscious of fashion than they were when my children were little.

Mr. Nault: Especially the girls.

The Chair: Some B.C. moms were here talking about school lunches. They felt school lunches were very important. One woman said her child was embarrassed because she gave her a peanut butter sandwich all the time. They seemed to think in British Columbia the school lunch program was the best thing. How do you feel?

Ms Desormeaux: I feel it is important. By the end of the month, near cheque day, often there is not enough food in the house for proper lunches. So the lunch program is very important.

I also feel that the breakfast program is very important. I feel that children need food. Not that they do not get it at home—some children will leave the house and not eat. I was one of those children. I would not wear stockings and I would not eat my breakfast in the morning. By the time I got to school I would start thinking that I should have eaten that breakfast. I suppose it just was not in me. Even today I do not eat until 10 in the morning. It is just a habit, but it is a bad habit. It is something that children get into. However, if the food is at school and the other children are eating they will sit down and eat—for the company if nothing else.

The Chair: You strike me as survivors, as people who are in control of your lives. You have managed despite this extremely difficult system.

Ms Desormeaux: Believe me, years ago you would not have thought I was a survivor.

The Chair: If you have housing, is there adequate money right now for people such as yourselves who are capable and able to make decisions to feed your families—

Ms Desormeaux: There is money if you have subsidized housing, but if you do not have subsidized housing almost your whole cheque goes to housing.

Mr. Nault: Do you mean housing geared to income?

Ms Desormeaux: Yes, "housing geared to income" and "subsidized" mean the same thing.

Mr. Nault: There is a lot of that in Ontario. There is a limit to how much you pay toward rent in terms of the total amount of your monthly cheque. It is no more than 30% or whatever, and after that—

Ms Desormeaux: —it comes out of your food money. It depends on just what kind of housing you are in. I am in City Living so I am fine. My child is 20 years old so I can take on the odd part–time work. I am on a disability because of my back and everything. Right now I am fine, but not when I was bringing them up. I wish I had this easy when I was bringing them up. Claire has raised 10 children.

Ms Claire Béland (Board Member, Ottawa Council for Low Income Support Services): Who do you think I am, Superwoman?

[Translation]

Mme Desormeaux: Les enfants veulent des vêtements de marque. Les adolescents ne veulent que cela. Ils sont beaucoup plus au courant de la mode que ne l'étaient mes enfants, lorsqu'ils étaient petits.

M. Nault: Surtout les filles.

La présidence: Il y a des mamans de la Colombie-Britannique qui nous ont parlé ici des repas scolaires. Elles trouvaient cela très important. Une femme a dit que sa fille était embarrassée parce qu'elle lui donnait toujours un sandwich au beurre d'arachide. On dirait qu'en Colombie-Britannique, on trouve les repas scolaires formidables. Qu'en pensez-vous?

Mme Desormeaux: Je trouve que c'est important. À la fin du mois, un peu avant le jour de paye, on n'a bien souvent pas assez de produits alimentaires à la maison pour faire de bons repas. Les dîners à l'école sont donc très importants.

Je trouve également le programme de petit déjeuner très important. Les enfants ont besoin de nourriture. Ce n'est pas qu'ils ne peuvent pas en avoir chez eux, mais certains enfants s'en vont sans avoir mangé. J'étais comme ça. Je refusais de porter des bas et d'avaler mon déjeuner le matin. Une fois arrivée à l'école, je commençais à trouver que j'aurais bien fait de manger. Je suppose que c'était naturel pour moi. À l'heure actuelle, je ne mange toujours pas avant 10 heures du matin. C'est seulement une habitude, mais une mauvaise. Les enfants prennent ce genre d'habitude. Par contre, s'il y a un repas à l'école, et que les autres enfants mangent, on se met à table, ne fût-ce que pour être en leur compagnie.

La présidence: Ce qui me frappe, c'est que vous avez l'instinct de survie, c'est que vous prenez votre vie en mains. Vous vous en êtes sortie malgré les énormes difficultés causées par le système.

Mme Desormeaux: Croyez-moi, il y a quelques années, vous n'auriez pas dit cela de moi.

La présidence: Si vous avez un toit, y a-t-il actuellement assez d'argent pour permettre à des gens comme vous, capables de prendre des décisions, de nourrir leur famille?

Mme Desormeaux: Il y a de l'argent si vous avez un logement subventionné, sinon, la quasi-totalité du montant de votre chèque sert à payer le logement.

M. Nault: Parlez-vous d'un loyer proportionel au revenu?

Mme Desormeaux: Oui, cela revient au même qu'un logement subventionné.

M. Nault: C'est courant en Ontario. Le montant du loyer est fixé en fonction du montant total du chèque que l'on reçoit tous les mois. Le loyer ne dépasse pas 30 p. 100 de ce montant, et après. . .

Mme Desormeaux: . . . il faut payer avec l'argent qui devrait servir à acheter des produits alimentaires. Cela dépend du type de logement. Je suis à City Living; je suis donc bien. Mon plus jeune enfant a 20 ans, et je peux donc prendre du travail à temps partiel. J'ai une pension d'invalide à cause de mon dos. Pour le moment, je suis bien, mais ce n'était pas le cas quand j'élevais mes enfants. J'aurais voulu avoir la vie aussi facile à ce moment-là que maintenant. Claire a élevé dix enfants.

Mme Claire Béland (membre du conseil d'administration, Conseil des services d'appui aux familles à faible revenu d'Ottawa): Pour qui me prenez-vous? Pour Superwoman?

Ms Desormeaux: How many do you have?

Ms Béland: I have six.

Ms Desormeaux: It seems like 10. Her house is always full.

• 1925

Ms Béland: I have four boys and two girls. Both of my daughters are on FBA. Both of them live with me at home in subsidized housing. One of my daughters has a baby girl. Six hundred dollars a month is not enough to try to live on in subsidized housing, to tell you the truth. The money portion has to be raised, because it is not adequate for good food. Vegetables, fruits and everything else you cannot really buy because they are too expensive. If you do not have another member of the family helping you out, it is too hard. I have one who is due any day now, and she is going on family benefits afterwards. Both of them are still going to school. They are still getting their education.

You also have to look at the social workers who are not educated; they have degrees, but they are not educated in poverty. They are not educated in what is going on in the lives of these people. They read it in the books and that is it. They have never lived it. You are looking at money and you are looking at educating social workers on how to treat their clients. I think the federal government can do something about that. Add to it. Teach the social workers and teach the teachers how to understand these children, the parents and the situation they are in. But you need money to be able to do that. Not enough money is going around to help all of these people.

Ms Desormeaux: OCLISS does a lot of educating of social workers. We do workshops at the welfare office. We have the family benefits, and we are forever talking to them about things. We try to educate them. We put all our pamphlets in their offices. Whether they read them or not is something else.

Mr. Nault: What do you mean by you "educate them"? Do you mean that the social workers do not seem to have a clue what the real world is all about?

Ms Desormeaux: That is right. They have masters degrees and all the rest of it, but they do not know what it is to have to get along.

Mr. Nault: Instead of spending four, five or six years in the school system, you think they should spend some co-op time outside in the real world and see what it is like out there.

Ms Desormeaux: That is right.

Ms Béland: Not only them, but the politicians too.

Some hon. members: Oh, oh. **Mr. Nault:** I agree with that.

An hon. member: Do you have a welfare game?

[Traduction]

Mme Desormeaux: Combien d'enfants avez-vous?

Mme Béland: J'en ai six.

Mme Desormeaux: On dirait qu'il y en a dix. Sa maison est toujours pleine.

Mme Béland: J'ai quatre garçons et deux filles. Mes deux filles reçoivent des prestations familiales. Elles sont toutes les deux avec moi, dans un logement subventionné. Une de mes filles a une petite fille. À vrai dire, on n'arrive pas à vivre dans un logement subventionné avec 600\$ par mois. Il faut augmenter le montant des prestations, car ce n'est pas suffisant pour acheter des bonnes denrées alimentaires. On ne peut pas acheter de légumes, de fruits et d'autres aliments trop coûteux. S'il n'y a pas quelqu'un de la famille qui vous aide, c'est trop difficile. J'en ai une qui va accoucher d'un jour à l'autre, et elle va devoir vivre avec des prestations familiales. Elles vont encore toutes les deux à l'école. Elles suivent toujours des cours.

Les travailleurs sociaux ne sont pas formés; ils ont un diplôme, mais ils ne sont pas préparés pour travailler avec des pauvres, on ne leur a pas appris à quoi ressemble la vie des pauvres. Ils apprennent cela dans les livres et c'est tout. Ils n'ont jamais connu la pauvreté. Il faut de l'argent et il faut apprendre aux travailleurs sociaux comment ils doivent traiter leurs clients. Le gouvernement fédéral peut faire quelque chose à ce sujet. Il faut plus d'argent. Il faut mieux préparer les travailleurs sociaux et il faut apprendre aux enseignants à comprendre ces enfants, les parents et la situation dans laquelle ils se trouvent. Mais pour cela, il faut de l'argent. Il n'y a pas assez d'argent pour aider tous ces gens-là.

Mme Desormeaux: Le Conseil des services d'appui aux familles à faible revenu d'Ottawa fait beaucoup pour apprendre ce que c'est aux travailleurs sociaux. Nous organisons des ateliers au bureau du bien-être. Nous avons les prestations familiales, et nous leur parlons continuellement de ce qui se passe. Nous essayons de les mettre au courant. Nous mettons tous les dépliants dans leurs bureaux. Quant à savoir s'ils les lisent ou non, c'est autre chose.

M. Nault: Que voulez-vous dire quand vous parlez de mettre au courant? Voulez-vous dire que les travailleurs sociaux n'ont apparemment pas la moindre idée de ce qui se passe en réalité?

Mme Desormeaux: C'est exact. Ils ont une maîtrise et toutes sortes d'autres qualifications, mais ils ne savent pas ce que c'est.

M. Nault: Vous pensez qu'ils devraient aller voir ce qui se passe sur le terrain au lieu de faire quatre, cinq ou six années d'études.

Mme Desormeaux: C'est exact.

Mme Béland: Pas eux uniquement, mais les hommes politiques aussi.

Des voix: Oh oh!

M. Nault: Je suis d'accord.

Une voix: Avez-vous un jeu sur le bien-être?

Poverty

[Text]

Ms Béland: We have one, yes, the poverty game. We have it at our office.

Ms Desormeaux: Another thing is that when they hire, they say they have to have a masters in social work. What about somebody who has lived that life? That is almost a masters right there. Let them get what education they need. That would make a social worker, somebody who knows what those people are going through.

Mr. Nault: When you try to educate these social workers about what is really going on, what do you tell them? What is it that they are missing? I know it is easier—

Ms Desormeaux: Treating their people with respect.

Ms Béland: Sensitivity.

Ms Desormeaux: They do not have any sensitivity for their people at all.

Mr. Nault: You are just like a file.

Ms Desormeaux: Yes, you are a number.

Ms Béland: I can give you an example. A young lady called in yesterday from the school. She is out of money. She just got her cheque, but she had advised her worker that she was moving and that her rent was going up. Her cheque did not go up. She is out of food. The social worker has gone on holidays. The one who is replacing the social worker told the girl she was lucky they are giving her money to feed her children and herself.

Ms Desormeaux: What is missing is the sensitivity. It is the feeling that they are people, that they are in trouble and need help. They do not need to be given a lecture. They know they do not have the money and nine times out of ten they know why they do not have the money. It is not because they go out and throw it away, it is because they pay too much rent, the hydro bills are very high, the gas bills are very high. If they live in a house, they have to pay hydro and heat and rent. Now the rent is high, the hydro is high and the heat is high. So they are really in a spot. They are taking most of their food money to pay those things.

Mr. Nault: Before we pick on these poor social workers too much, I am interested in knowing how the system does not seem to have in it any room for maneuvering. Say an individual such as the one you talked about came in and was out of money. Is there room for the social worker to say, okay, we can do that? I am under the impression that the program says you get so much money per month and that is it. Maybe the problem with the system is that we have not given those people the block funding to be able to manoeuvre a little bit to help those who seem to have those difficulties. Where the sensitivity comes in, do you find that this is the problem?

[Translation]

Mme Béland: Oui, nous en avons un, le jeu de la pauvreté. Il est dans notre bureau.

Mme Desormeaux: Il y a autre chose: quand on engage des travailleurs sociaux, on exige d'eux une maîtrise en travail social. Et si l'on engageait des gens qui ont vécu cela? Cela équivaut pratiquement à une maîtrise. Il suffirait de donner les cours nécessaires et on aurait un travailleur social qui sait ce que c'est d'être pauvre.

M. Nault: Quand vous essayez de mettre les travailleurs sociaux au courant de ce qui se passe, que leur dites-vous? Quelles connaissances leur manque-t-il? Je sais qu'il est plus facile...

Mme Desormeaux: Nous leur disons de traiter les gens avec respect.

Mme Béland: De faire preuve de délicatesse.

Mme Desormeaux: Ils n'ont absolument aucune délicatesse envers les gens dont ils s'occupent.

M. Nault: On n'est qu'un dossier.

Mme Desormeaux: Oui, on n'est qu'un numéro.

Mme Béland: Je peux vous citer un exemple. Il y a une jeune fille qui nous a appelés hier de son école. Elle n'a plus d'argent. Elle vient de recevoir son chèque et elle a averti la travailleuse sociale qui s'occupe d'elle qu'elle était en train de déménager et que son loyer augmentait. Son chèque n'a pas augmenté. Elle n'a rien à manger. La travailleuse sociale est partie en vacances. La personne qui la remplace lui a dit qu'elle avait de la chance qu'on lui donne de l'argent pour se nourrir et pour nourrir ses enfants.

Mme Desormeaux: Ce qui manque aux travailleurs sociaux, c'est une certaine délicatesse. Il faut leur faire comprendre qu'ils travaillent avec des êtres humains qui ont des problèmes et qui ont besoin d'aide. Il n'y a pas besoin de leur faire un sermon. Ces gens-là savent bien qu'ils n'ont pas d'argent et neuf fois sur dix, ils savent pourquoi. Ce n'est pas parce qu'ils le jettent par les fenêtres, mais parce que leur loyer est trop élevé, parce qu'il y a des factures d'électricité et de gaz très élevées à payer. Ceux qui sont dans une maison doivent payer l'électricité et le chauffage en plus du loyer. Les loyers sont élevés, les coûts d'électricité et de chauffage aussi. Ces gens-là sont donc coïncés. La majeure partie de l'argent qu'ils reçoivent pour acheter des denrées alimentaires sert à payer ces choses-là.

M. Nault: Avant que l'on se mette à trop critiquer les pauvres travailleurs sociaux, je voudrais savoir pourquoi on dirait qu'il n'y a pas beaucoup de liberté de manoeuvre dans le système. Supposons qu'une personne comme celle dont vous avez parlé dit qu'elle n'a plus d'argent. Le travailleur social est-il en mesure de faire quelque chose? J'ai l'impression que le programme prévoit tant par mois, un point c'est tout. Le problème, c'est peut-être que nous n'avons pas prévu des crédits suffisants pour laisser à ces gens-là une certaine liberté de manoeuvre qui leur permette d'aider les personnes en difficulté. Pensez-vous que ce soit une question de manque de délicatesse?

• 1930

Ms Desormeaux: That is part of the problem, but there are some things they can do. A worker can say that they are going to give me \$50, but I have to pay them back—which is fine, if that is what has to be. Get them their food first, then figure out what you are doing about the money.

It is more important that these children eat and have a home to live in. They can always get it back. They can take it off their cheque every month until they get it paid back as an overpayment. They can do that. It is one thing they can do.

The other thing is Supplementary Aid; they can call there to say it is a legitimate claim, to pay someone's hydro so that they will have that money to eat that month.

It is a bandage over a broken arm, but it at least gets them through the month.

Mr. Nault: Tell me about this, because I have heard this a lot; it seems to me that the system is not sensitive to the price increases of things such as hydro.

Ms Desormeaux: They do not take hydro into consideration at all.

Mr. Nault: Do you think maybe it would be to our benefit to take a look at the system in its entirety? If you are on welfare, social assistance, things such as hydro should be included and already paid for instead of your getting the cheque and having to do all those things.

What would happen is that the affordable housing is looked after, the hydro is paid for, the sewer and water and all those bills are looked after, and then what you get is basically for food. That is what it is for. At least those other things are not...well, you know what happens. People do not pay their bills and they go and do something else. Before too long you are way behind on your hydro bill. If it is already paid then obviously you do not have to worry about that part of it. It is done for you. What do you think of that idea?

Ms Desormeaux: That is a good idea. When they figure out your cheque, your basic needs, they do not consider hydro at all. They have never considered hydro.

We have done a few protests. I belong to the Prisoners of Welfare group. It is a group of people who are in the system and cannot get out of it for one reason or another.

We have done protests, we have done briefs about hydro and briefs for social services but they still do not look at hydro, which is a big amount. I pay \$100 a month, and I am just in an apartment. Imagine somebody with two or three kids in a house.

Mr. Nault: You are saying that the percentage included for your subsidized housing does not include hydro.

Ms Desormeaux: No, definitely not.

[Traduction]

Mme Desormeaux: Cela fait partie du problème, mais il y a un certain nombre de choses qu'ils peuvent faire. L'employé peut leur donner une avance de 50\$, qu'il faudra rembourser, ce qui est très bien s'il faut passer par là. Qu'on leur assure la nourriture d'abord, on pourra toujours se demander après ce qu'ils font de l'argent.

Ce qui compte avant tout, c'est que ces enfants aient de quoi à manger et un toit. L'argent pourra toujours être recouvré. On peut le déduire des chèques mensuels, comme un trop-payé, jusqu'à ce qu'il soit intégralement remboursé. C'est une possibilité.

Il y a également l'aide supplémentaire; l'employé peut appeler là-bas, dire qu'il y a un besoin légitime de payer la facture d'électricité de quelqu'un afin qu'il ait de quoi manger ce mois-là.

C'est un pansement sur un bras cassé, mais au moins cela permet de tenir jusqu'à la fin du mois.

M. Nault: Dites-moi une chose, car on m'en parle beaucoup; il semble que le système ne réagisse pas aux hausses de prix de nécessités telles que l'électricité.

Mme Desormeaux: On ne tient pas du tout compte de l'électricité.

M. Nault: Pensez-vous qu'il serait intéressant pour nous de considérer le système dans son intégralité? Pour ceux qui vivent de l'aide sociale, des choses telles que l'électricité devraient être englobées et payées directement, au lieu que l'assisté reçoive le chèque et doive s'occuper de tout cela.

L'assisté serait ainsi assuré d'un logement, l'électricité serait payée, les factures d'eau et autres seraient payées, et il n'y aurait plus que la nourriture à acheter. C'est à cela que devrait servir l'aide. En tout cas, toutes ces autres choses ne sont pas. . . Vous savez bien ce qui arrive. Les gens ne paient pas leurs factures et achètent quelque chose d'autre à la place. Très vite, ils accumulent des arriérés sur leurs factures d'électricité. Si elle était payée directement, ils n'auraient pas à s'inquiéter de ce genre de choses. Que pensez-vous de cette idée?

Mme Desormeaux: C'est une bonne idée. Lorsqu'ils calculent le montant de votre chèque, vos besoins élémentaires, ils ne tiennent pas compte du tout de l'électricité. Ils ne l'ont jamais fait

Nous avons organisé quelques manifestations. J'appartiens au groupe dénommé *Prisoners of Welfare*. Il s'agit d'un groupe d'assistés qui voudraient cesser de l'être mais n'y parviennent pas pour une raison ou pour une autre.

Nous avons organisé des manifestations, envoyé des mémoires au sujet de l'électricité aux services sociaux, mais ces derniers continuent à n'en pas tenir compte, alors que ces factures représentent un gros montant. Je paie 100\$ par mois et je vis en appartement. Imaginez quelqu'un avec deux ou trois enfants dans une maison.

M. Nault: Vous dites que le pourcentage prévu pour le logement subventionné ne comprend pas l'électricité.

Mme Desormeaux: Non, certainement pas.

Mr. Nault: For example, I have had it told to me in some of my communities where you have subsidized housing that, say, electricity is your main heat source. By the time you pay that, it is an extra \$115, \$120 or \$150 a month when it is in the middle of winter.

Ms Desormeaux: That is something they have not even looked at putting on your cheque. Where does it have to come from? It has to come from the food budget. You cannot help it. You have to pay it. You have to be warm.

The houses nowadays are built with electric heat. There is nothing you can do. If you do not pay your heat, that is your hot water, that is your heat. The pipes will freeze and the city will throw you out. You have to pay your hydro.

Mr. Axworthy: I am sorry I came in late and missed your presentation. I feel a little hesitant—

The Chair: We have just been chatting.

Mr. Axworthy: I certainly learned a lot from your responses to questions, but I feel a bit hesitant asking questions, having not been here before.

Perhaps you could give some indication of the effects on your relationship with your children when you were growing up in the poverty that you have discussed.

We have had groups; one from Vancouver talked about the pain generated when children feel for some reason that you do not love them because you do not give them what their friends have

Ms Desormeaux: As though you are not giving them enough, the guilt. . .

Mr. Axworthy: Yes.

Ms Desormeaux: Actually, in my family we grew very close. My children were their own friends. I had seven children, and they were their own friends. So it was not bad that way.

• 1935

I had a bit of a problem when they hit high school and they could not dress like the other kids—a little bit of resentment. I had one boy who would not go to school at all. I would walk him to the high school, put him in the front door, and he would go out the back door and hide in the bush behind our house. I did not know he was doing it. I thought I was doing a great thing—I was walking him to school and making him go, but he did not go anyway.

He is now a married man with two children and going to school for his auto mechanics. He is all right, but it could have been disastrous had he been the type that got on drugs or got into booze. I was very fortunate. Out of the whole bunch of them, none of them did, touch wood. They are all raised now, so I do not have to worry about them any more.

I have five grandchildren and I worry about them. I know that sounds ridiculous, but they are coming up in this world; it is a hard world and I really worry about them. My daughter and her husband are both working. Now she is just out of a [Translation]

M. Nault: On m'a dit, par exemple, que dans certains logements subventionnés, le chauffage est à l'électricité. Au milieu de l'hiver, cela doit bien représenter 115, 120 ou 150\$ par mois de plus.

Mme Desormeaux: On n'en tient pas du tout compte dans le calcul du montant de l'aide sociale. Où l'assisté prendra-t-il l'argent? Il le prélèvera sur son budget alimentaire. Il n'y a pas d'autres solutions. Il faut bien payer les factures, il faut bien se chauffer.

Les maisons, aujourd'hui, sont chauffées à l'électricité. Il n'y a rien à faire. Si vous ne payez pas, vous n'avez plus d'eau chaude, plus de chauffage. Les tuyaux vont geler et la ville vous jettera dehors. On est obligé de payer l'électricité.

M. Axworthy: Je regrette d'être arrivé en retard et d'avoir manqué votre exposé. J'hésite un peu. . .

La présidence: Nous n'avons fait que bavarder.

M. Axworthy: J'ai certainement beaucoup appris en écoutant vos réponses aux questions mais j'hésite à en poser moi-même vu mon arrivée tardive.

Vous pourriez peut-être nous parler des effets de la pauvreté que vous avez évoquée sur vos relations avec vos enfants.

Nous avons entendu différents groupes; l'un, de Vancouver, a évoqué la douleur engendrée lorsque les enfants pensent, pour quelque raison, qu'on ne les aime pas parce qu'on ne leur donne pas la même chose qu'à leurs amis.

Mme Desormeaux: Comme si on voulait les priver, la culpabilité...

M. Axworthy: Oui.

Mme Desormeaux: En fait, dans ma famille, nous étions très proches. Mes enfants étaient des amis les uns pour les autres. J'en ai eu sept, et ils étaient amis. Ce n'était donc pas si mal.

J'ai eu quelques problèmes lorsqu'ils sont arrivés à l'école secondaire et que je ne pouvais pas les habiller comme les autres enfants—il y a eu là un peu de ressentiment. J'avais un de mes fils qui ne voulait pas aller à l'école du tout. J'avais beau l'emmener, lui faire passer la porte, il ressortait de l'autre côté et allait se cacher dans les buissons derrière la maison. Je ne savais pas qu'il le faisait. Je pensais faire tout ce qu'il fallait—le forcer à aller à l'école, l'emmener même, mais il faisait quand même l'école buissonière.

Il est maintenant marié, avec deux enfants, et suit un cours de mécanicien automobile. Il s'en est tiré, mais cela aurait pu être désastreux s'il avait été du genre à se droguer ou à boire. J'ai eu beaucoup de chance. Aucun de mes enfants ne l'a fait, touchons du bois. Ils sont tous grands maintenant, et je n'ai donc plus à m'inquiéter.

J'ai cinq petits-enfants et je m'inquiète pour eux. Je sais que cela paraît ridicule, mais ils grandissent dans un monde dur et je crains beaucoup pour eux. Ma fille et son mari travaillent tous deux. Elle vient juste de perdre son emploi et

job. They are finding it really rough. As far as I am concerned, that is poverty there. She needs her day care spaces for after 4 p.m. because they are in school all day, but if she goes to work, she is not going to get off at 3 p.m. to come home and meet the kids. Yet while she is unemployed, she will lose those day care spaces and have to start all over again when she gets a job, which she is looking for all the time.

That is poverty and I worry about the little ones coming up. Yes, it is acceptable now that there are single parent families. They are not looked down at the same as they used to be when I was young. But whether it is acceptable or not, it is going to be awfully rough because the cost of living is so high now. As Claire says, you cannot buy vegetables and fruit and things they need because it just costs too much. With this recession and with the war, it is just—I think it is a disaster.

Mr. Axworthy: You talked about social workers not understanding your situation. You mentioned politicians also, and I think that is true. There are things we can understand, but if we have not grown up and experienced recently, if at all, then we cannot understand it.

I grew up in a relatively poor family. We did not have telephone, we did not have a car, we lived in rented accommodation, that sort of thing. We had most things we needed, but it was not, by any means, a luxurious situation. That was a long time ago. I cannot feel that anymore. I do not live in those circumstances now. I do not think we understand, and I think it is certainly useful for us to hear it from you. Hopefully it stays with us long enough for us to be able to respond to it effectively.

If politicians do not understand and social workers do not understand, what about governments? How do you react to federal government responses, which, I presume you will tell us, make your life much harder than need be.

Ms Desormeaux: Yes, and they make us very angry because they do not seem to be listening. I am not saying the politician at this level. I am saying when you get up to the top.

I will be completely honest with you. I have been a PC all my life, and I will not be a PC any more. I feel that when he did that with the baby bonus—and he knew because we all marched on the Hill. He saw what was going on. We sent in briefs, we sent in all kinds of petitions. It was ignored. They are not thinking. They are just not worrying about the guy at the bottom as long as the guy at the top has got his. It makes me angry.

Ms Béland: They are forgetting that the kid at the bottom is the one who is going to be coming on top some day, hopefully, to be well educated and in a well-positioned job as some of you gentlemen are.

[Traduction]

ils ont beaucoup de mal. D'après ce que je peux voir, ils sont pauvres. Elle a besoin de la garderie après 16 heures, car les enfants sont à l'école toute la journée, mais si elle retrouve du travail, elle ne pourra pas s'en aller à 15 heures pour accueillir les enfants. Pourtant, tant qu'elle chôme, elle perd ses places en garderie et va devoir tout recommencer lorsqu'elle retrouvera un emploi, qu'elle passe son temps à chercher.

Voilà la pauvreté et je suis inquiète pour les petits qui grandissent. Oui, les familles monoparentales sont devenues chose courante aujourd'hui. On ne méprise plus les mères seules comme c'était le cas dans ma jeunesse. Mais que ce soit acceptable ou non, c'est une situation difficile du fait que le coût de la vie est maintenanrt si élevé. Ainsi que Claire le dit, on ne peut acheter les légumes et les fruits et toutes ces choses dont les enfants ont besoin, car ils coûtent trop cher. Avec la récession et la guerre, c'est tout simplement—je trouve que c'est un désastre.

M. Axworthy: Vous avez dit que les travailleurs sociaux ne comprennent pas la situation. Vous avez parlé également des hommes politiques, et c'est vrai également d'eux. Il y a des choses que nous pouvons comprendre, mais pour d'autres, il faut avoir grandi dans cette situation ou en avoir fait l'expérience récente.

J'ai été élevé dans une famille relativement pauvre. Nous n'avions pas le téléphone, nous n'avions pas de voiture, nous vivions dans un logement de location, ce genre de choses. Nos besoins élémentaires étaient couverts mais nous étions loins de vivre dans le luxe. C'était il y a bien longtemps et j'ai un peu oublié ce que c'était car je vis aujourd'hui différemment. Je pense que nous ne comprenons pas bien et qu'il est utile que vous nous disiez ce que c'est. J'espère que nous en garderons le souvenir assez longtemps pour pouvoir réagir comme il convient.

Si les hommes politiques ne comprennent pas, si les travailleurs sociaux ne comprennent pas, qu'en est-il des gouvernements? Comment réagissez-vous aux mesures du gouvernement fédéral dont vous nous direz sans doute qu'elles vous rendent la vie encore plus difficile?

Mme Desormeaux: Oui, et elles nous mettent très en colère car le gouvernement ne semble pas écouter. Je ne parle pas des hommes politiques à votre niveau. Je veux parler des responsables au sommet.

Je vais être totalement franche avec vous. J'ai voté conservateur toute ma vie, mais je ne le ferai plus. Lorsque j'ai vu ce qu'il a fait des allocations familiales—et il savait bien car nous avons tous manifesté sur la Colline. Il voyait ce qui se passait. Nous avons envoyé des mémoires, toutes sortes de pétitions qui sont tous restés lettre morte. Ils ne réfléchissent pas. Ils ne pensent tout simplement pas aux gens en bas de l'échelle, aussi longtemps que ceux tout en haut ont tout ce qu'ils veulent. Cela me met en colère.

Mme Béland: Ils oublient que le gamin du bas de l'échelle se retrouvera un jour en haut, espérons-nous, instruit et ayant une bonne situation, comme c'est le cas de certains d'entre vous.

There is a big stigma. I have raised 6 kids and I was raised myself on social services, with my father making \$50 a week with 10 kids in the family. We have never lived in public housing when we were young. My mother only had it after I got into it myself. It was hard even then for my mother to be on FBA with my dad and one brother left in the household. My husband worked all of his life. My husband worked for 12 years at \$3.75 an hour before he died leaving six kids. I am lucky. I am making \$11 right now, but I do not have my six children any more. My baby is 17. She is having her own baby.

• 1940

I am living on easy street, you might say. I am able to help them as long as I have a job. I have seen it in public housing. It is hard except for the immigrants around there, because the immigrants help each other. They do not seem to have it as hard. I am sure they do.

If you are looking at the real Canadian people, they have the hardest time of their lives. They have a hard time getting into public housing. If you are not building any, they cannot even look for any.

Mr. Axworthy: It was interesting that you said with all the protests, demonstrations and presentations that government knew what it was doing. Sometimes we hear from witnesses who think government does not know. They do not understand the problems so they react to it without understanding.

Ms Desormeaux: They do not care, but they know. I do not give them even that—that they do not know. I know they know. I know they are not stupid.

Mr. Axworthy: I agree with you.

Ms Desormeaux: They know what they are doing and they are doing it anyway.

The Chair: In the family allowance it was a tax-back from the upper income only. . .\$50,000. I do not think it is affecting the very low income.

Mr. Axworthy: Even without your example, you could use this effectively, though.

The Chair: Yes, I think the very low-income families have not been directly affected by any of the government cutbacks.

Ms Desormeaux: I get the cost of living raise we used to get. I started when family allowance was \$6 so it looks great, but when you look at how the cost of living went up, it does not look so great.

The Chair: The Ontario government increased welfare and family benefits rates recently. They have not gone as far as they should.

Ms Desormeaux: They increased the family benefits 7%, and welfare. We have GST.

[Translation]

La pauvreté laisse de grosses séquelles. J'ai élevé six enfants et j'ai été élevée moi-même avec l'aide publique, car mon père ne gagnait que 50\$ par semaine avec dix enfants à la maison. Nous n'avons jamais eu de logement subventionné dans ma jeunesse. Ma mère n'en a bénéficié que lorsque j'en ai eu un moi-même. Même alors c'était dur pour elle, de vivre des prestations familiales, avec mon père et un frère restant à la maison. Mon mari a travaillé toute sa vie. Il a travaillé pendant 12 ans à 3.75\$ de l'heure avant de mourir, laissant six enfants. J'ai de la chance. Je gagne 11\$ aujourd'hui, et je n'ai plus six enfants à nourir. Ma cadette a 17 ans. Elle est enceinte.

Vous pourriez dire que je vis bien. Je peux les aider, aussi longtemps que j'ai du travail. J'ai vu comment les choses se passent dans les quartiers H.L.M. C'est dur, sauf pour les immigrants car eux s'entraident beaucoup. Ils ont l'air de s'en tirer mieux, mais ils ont du mal aussi.

Si vous prenez les Canadiens de souche, ils traversent vraiment la période la plus difficile de leur vie. Ils ont du mal à trouver un logis subventionné. Si vous n'en construisez pas, ce n'est même pas la peine d'en chercher.

M. Axworthy: Votre remarque était intéressante, lorsque vous avez dit que le gouvernement savait ce qu'il faisait, vu toutes les protestations, manifestations et pétitions. Parfois les témoins nous disent que le gouvernement ne sait pas ce qu'il fait, ne comprend pas les problèmes et réagit de ce fait avec insensibilité.

Mme Desormeaux: Il s'en moque, mais il sait. Je ne lui accorde même pas l'excuse de l'ignorance. Je sais qu'il sait. Je sais qu'il n'est pas composé d'imbéciles.

M. Axworthy: Je suis d'accord avec vous.

Mme Desormeaux: Ils savent ce qu'ils font, et ils le font quand même.

La présidence: Dans le cas des allocations familiales, elles sont taxées seulement au nom des contribuables à revenus élevés...au-dessus de 50,000\$. Je ne pense pas que cela touchait les personnes à très faibles revenus.

M. Axworthy: Cela reste vrai de façon générale, même sans votre exemple.

La présidence: Je pense que les familles à très faibles revenus n'ont été touchées directement par aucune des coupures gouvernementales.

Mme Desormeaux: Regardez les augmentations au titre du coût de la vie. Au début, je touchais 6\$ d'allocations familiales, et la hausse semble importante, mais beaucoup moins si vous regardez de combien le coût de la vie a augmenté depuis.

La présidence: Le gouvernement ontarien a relevé récemment les prestations d'aide sociale et familiales. Il n'est pas allé aussi loin qu'il aurait dû.

Mme Desormeaux: On a augmenté les allocations familiales de 7 p. 100 de même que les prestations sociales. Mais il y a la TPS.

The Chair: But you have the GST credit.

Ms Desormeaux: It is not enough to cover what we pay. I am collecting \$63 a year.

The Chair: There is a perception there, because you were paying it before, but you did not know. For example, all the snack foods had the old tax on, and you were not getting a credit. We brought in a new system that is visible, that has removed the old tax, which was quite unfair, with a credit for the low income.

Ms Desormeaux: Some places are not removing it. I have only seen a rise, not a fall.

The Chair: Basic food in the grocery store is pretty well exempt.

Ms Desormeaux: I do not know about that. I pay GST in my grocery store, so I do not know how it can stay on.

The Chair: You pay it on things that were previously taxable, with the exception of when you are buying individual doughnuts or that kind of thing.

Ms Desormeaux: I do not buy things like that.

The Chair: I would not buy an individual doughnut, myself, either.

Ms Desormeaux: I am a diabetic, so I am on a very controlled and very expensive diet.

The Chair: All the laundry products and the personal care products did have the old federal tax on them. I have seen definite reductions in the stores I go to.

Ms Desormeaux: I would like to shop where you shop then.

The Chair: Loblaws' No Name products have been reduced substantially.

Ms Béland: We get the 7% increase, we get the GST and the Senate gets \$100 odd dollars a day. Does this make sense?

Ms Desormeaux: Not only that, you give us a 7% increase in our welfare. Our housing says we are getting more money, so they will just take some. So they take half of it and GST takes the other half and you are not any further ahead. But the government says they have given us a 7% raise. When they give it to us, they do not realize it is going to be taken away from us immediately.

The hydro went up. Everything went right up the minute that 7%...everybody wanted a piece of that 7%, and I think they took 10%.

Ms Béland: Every big company is getting back their money, but the little people are still spending and still paying. So it does not account for anything. The GST is a crock of bull. That is what it is, period.

• 1945

The Chair: I think the MST was worse, but people did not know it.

[Traduction]

La présidence: Mais vous touchez un crédit de TPS.

Mme Desormeaux: Il ne suffit pas à couvrir ce que nous payons. Je touche 63\$ par an.

La présidence: C'est juste une impression, car vous la payiez auparavant, seulement vous ne le saviez pas. Par exemple, toutes les friandises étaient taxées, et vous ne touchiez pas de crédit. Nous avons introduit un nouveau système qui est visible, qui a supprimé l'ancienne taxe, laquelle était très injuste, en donnant un crédit aux gens à faibles revenus.

Mme Desormeaux: Certains commerçants ne la déduisaient pas. Je n'ai vu qu'une hausse, pas de baisse.

La présidence: Les éléments de base sont à peu près tous exonérés.

Mme Desormeaux: Je n'en sais rien. Je paie la TPS dans mon épicerie, et je ne vois pas pourquoi l'ancienne taxe reste.

La présidence: Vous payez la TPS sur les produits qui étaient taxés précédemment, sauf si vous achetez un beigne en portion individuelle ou ce genre de choses.

Mme Desormeaux: Je n'achète pas ce genre de choses.

La présidence: Moi non plus je n'achèterais pas les beignes un par un.

Mme Desormeaux: Je suis diabétique, et je dois suivre un régime très strict et très coûteux.

La présidence: Tous les produits de nettoyage et d'hygiène personnelle étaient majorés de l'ancienne taxe fédérale. J'ai constaté pour ma part des diminutions de prix réelles dans les magasins que je fréquente.

Mme Desormeaux: J'aimerais bien aller faire mes courses dans les mêmes que vous, dans ce cas.

La présidence: Les produits génériques de Loblaws ont baissé considérablement.

Mme Béland: Nous avons la hausse de 7 p. 100, nous payons la TPS et les sénateurs touchent une centaine de dollars par jour. Cela vous paraît raisonnable?

Mme Desormeaux: Non seulement cela, mais on augmente nos prestations de 7 p. 100. Ensuite, l'Office du logement dit que nous avons davantage d'argent, et que l'on va augmenter notre loyer. Ils nous prennent donc la moitié de l'augmentation et la TPS prend l'autre moitié et vous n'êtes pas plus avancé. Mais le gouvernement prétend nous avoir donné une augmentation de 7 p. 100. Tout ce qu'il donne, il sait très bien qu'on va nous le reprendre immédiatement.

L'électricité a augmenté. Tout a augmenté à la minute où ces 7 p. 100...tout le monde voulait sa part de ces 7 p. 100, et je pense qu'ils nous ont pris 10 p. 100.

Mme Béland: Chaque grosse société récupère son argent, mais les petites gens continuent à payer. Tout cela ne nous apporte rien. La TPS est une escroquerie, un point c'est tout.

La présidence: Je pense que la TVF était pire, seulement les gens ne le savaient pas.

Poverty

[Text]

Ms Béland: We knew, because our cheques were low. We knew when we went out to the grocery store. We still know it. I am collecting all my receipts. I am giving it back to the government just to see how much I spend.

The Chair: Write what the product is and I would be happy to write down beside it whether or not you were paying tax on it before.

Claire, I would like to ask you about your two daughters. You said that one has had a child and another—

Ms Béland: She has had a child who will be two years old.

The Chair: I am a single parent myself. You are trying to keep them in school.

Ms Béland: No, I am not trying. They are doing it all by themselves—common sense.

The Chair: Good. I am just wondering, how did they get into that situation of having a child at that young age?

Ms Béland: The same way I did when I was 17. I was stupid.

The Chair: I thought you might say that. But I am just saying, what are the factors, do you think? They would know about birth control, they would know about all these things.

Ms Béland: Love—also, because at the time it happened you may have run out of your pill. You took a chance. For the other one who is pregnant today, one pill did not work. It happens. Accidents do happen.

The Chair: So it is strictly accidental. I was just wondering whether it was—

Ms Béland: It is not because they wanted to be in there. They were taught by me to try not to, to be 25 and over, to go for their career and then go for a family if they can. But people fall in love, and it happens.

Ms Desormeaux: Or indigestion, one or the other.

Ms Béland: So that is how they are in there. But they also have a head on their shoulders.

The Chair: That is what I was wondering. Are they responsible and in control of their lives, or are they being manipulated and—

Ms Béland: They are not being manipulated by anybody but their mother, you might say; but, no, they are in control of their lives. They know what they are doing. They know what they want. It is not because they really wanted a child at the age they are at. As I said, it does happen. They have the children. But they want to go to school to get their education.

It does not mean they are going to get anything afterwards. You do not know what is in the future any more. You do not know if there is going to be a job for them when they do get out of school and everything else.

Computers might be there, but they may need to go into a computer to be able to know what to do on the outside of the computer. No, they are sensible.

I have four boys. I have one of them who is not working. That is my oldest. He had a job. He lost his job. I have the other three. I have two going to school and the other one is working. My youngest boy is 20 years old. He wants to be an accountant—good luck, sweetheart.

[Translation]

Mme Béland: Nous le savions, car nos chèques étaient si petits. Nous le savions lorsque nous allions à l'épicerie. Nous le savons toujours. Je garde tous mes reçus. Je les envoie au gouvernement, juste pour voir combien je dépense.

La présidence: Écrivez-moi le nom du produit et j'écrirai à côté si vous payiez la taxe auparavant ou non.

Claire, j'aimerais que vous nous parliez un peu de vos deux filles. Vous dites que l'une a un enfant et que l'autre. . .

Mme Béland: Elle a un enfant qui va avoir deux ans.

La présidence: Je suis parent seul moi-même. On essaie de faire en sorte qu'ils poursuivent des études.

Mme Béland: Non, je n'essaie pas. Ils le font par eux-mêmes, par simple bon sens.

La présidence: Bien. Je me demande simplement comment vos filles en sont venues à avoir un enfant à un si jeune âge?

Mme Béland: De la même façon que moi lorsque j'avais 17 ans. J'étais stupide.

La présidence: Je m'attendais à cette réponse. Mais qu'est-ce qui a causé cela, à votre avis? Elles connaissaient la contraception, elles étaient informées de toutes ces choses.

Mme Béland: L'amour—peut-être au moment où s'est arrivé n'avait-elle plus de pilule. On prend des risques. Dans le cas de l'autre, celle qui est enceinte aujourd'hui, une pilule n'a pas marché. Cela arrive. Il y a des accidents.

La présidence: C'est donc strictement accidentel. Je me demandais simplement si c'était. . .

Mme Béland: Ce n'est pas par choix. Je leur ai dit d'éviter, d'attendre d'avoir 25 ans ou plus, de préparer d'abord leur carrière avant d'avoir des enfants. Mais les gens tombent amoureux, et ce genre de chose arrive.

Mme Desormeaux: Voilà, c'est de l'indigestion, l'un ou l'autre.

Mme Béland: Voilà donc comment c'est arrivé. Mais elles ont également une tête sur les épaules.

La présidence: C'est cela que je me demandais. Sont-elles responsables, maîtrisent-elles leur vie, ou bien sont-elles manipulées et. . .

Mme Béland: Elles ne sont manipulées par personne sinon par leur mère, si je puis dire; mais non, elles ont le contrôle de leur vie. Elles savent ce qu'elles font. Elles savent ce qu'elles veulent. Elles ne tenaient pas vraiment à avoir un enfant à leur âge. Comme je l'ai dit, ce genre de chose arrive. Elles ont les enfants. Mais elles veulent aller à l'école pour s'instruire.

Cela ne veut pas dire qu'elles vont trouver du travail après. On ne peut plus prévoir l'avenir de nos jours. Lorsqu'elles auront fini leurs études, on ne sait pas s'il y aura encore du travail pour elles.

On peut essayer des ordinateurs, mais il faut peut-être entrer dans l'ordinateur pour savoir quoi faire en dehors de lui. Non, elles sont raisonnables.

J'ai quatre garçons. J'en ai un qui ne travaille pas. C'est mon aîné. Il avait un emploi et il l'a perdu. J'ai les trois autres. Deux vont à l'école et un travaille. Mon cadet a 20 ans. Il veut devenir comptable; je lui souhaite bonne chance.

They are very intelligent. I have done what I could with them in the 12 years I have been a widow. They are all smart.

The thing is that when you are on social services, within the social system, the social workers and people think they should not be on social services, that the parents should be home raising their children. Some will say raise your children or go out to work.

There is a stigma. There is a fine line in there that says if you are not home raising your children and your children get into trouble, you are at fault. But if you are at home raising your children and doing what you can for them, you are a welfare bum. That is one of the things that the social workers are saying. It is in their minds. They also think that 70% of the people on social services are on drugs or are alcoholic and they go to bingos and they spend on gambling. That is not true. But people do need a little bit of entertainment. For the people who do fall into alcoholism and drugs, it is because of society—

Ms Desormeaux: And stress.

Ms Béland: —and the stress of life. Everything goes up, but money does not go up. They say cigarettes are going to go up to \$7. If a low-income person smokes a cigarette, it is because they need it. They cannot afford it, so why should they be smoking? Then again, if you do not take your cigarette, you are going to shake like hell.

Ms Desormeaux: If you have the habit; if you do not have the habit, good. Do not get it.

Ms Béland: I do not have it.

Ms Desormeaux: I do not smoke at all, I never have. All my children do.

The Chair: I do notice that a lot of low-income people smoke. I think it is incredible. If you go into the hospitals—

Ms Desormeaux: But there is a lot of stress there. That seems to be what relieves it. I have never seen that but other people do.

My daughter has gone to a hypnotist now. She was off cigarettes for eight days and then she went back on. She says that she will go back to the hypnotist and eventually it will work. She does not smoke as much as she did before. This may be the answer.

• 1950

As she has said, why is that OHIP will pay to help people with addictions? Smoking is an addiction, but you cannot get OHIP to pay the hypnotist. They will say no. She will tell you that she could not stop. To see her off them even for a week shocked me, because she really was a heavy smoker, as was her husband. They did it together and nearly broke up. You still have the anger, you still have the irritability, even though you are hypnotized.

Then she went back to smoking, but she says it is not done. You can go until you are definitely cured, so she will go back to the hypnotist again.

As she says, why will OHIP not pay for that? A lot of people would do that if they could get it paid for. Nicorettes are no better than smoking. You are still getting the garbage in your system.

[Traduction]

Ils sont très intelligents. J'ai fait ce que j'ai pu pour eux pendant mes 12 années de veuvage. Ils sont tous doués.

Le problème, c'est que lorsque vous êtes assisté social, les fonctionnaires et les gens pensent que les parents devraient rester à la maison pour s'occuper de leurs enfants. Certains disent, élevez vos enfants ou bien allez travailler.

Il y a un stigmate. Il y a cette idée que si vous ne restez pas à la maison pour élever vos enfants, et que ceux-ci font des bêtises, c'est de votre faute. Par contre, si vous restez à la maison pour élever vos enfants, que vous faites de votre mieux pour eux, vous êtes un parasite. C'est ce que disent les travailleurs sociaux, c'est ce qu'ils pensent. Ils pensent également que 70 p. 100 des assistés se droguent ou boivent, ou dilapident leur argent au bingo. Ce n'est pas vrai. Mais les gens ont besoin de se distraire un peu. Pour ceux qui sombrent dans l'alcoolisme et la drogue, c'est à cause de la société. . .

Mme Desormeaux: Et du stress.

Mme Béland: . . . de la difficulté de la vie. Tout augmente, mais l'argent ne suit pas. On dit que les cigarettes vont passer à 7\$. Si une personne à faible revenu fume une cigarette, c'est parce qu'elle en a besoin. Elle n'a pas les moyens de l'acheter, pourquoi fumerait-elle autrement? Si vous n'avez pas votre cigarette, vous allez trembler comme une feuille.

Mme Desormeaux: Si vous avez l'accoutumance; si vous ne l'avez pas, très bien, ne commencez surtout pas.

Mme Béland: Je ne fume pas.

Mme Desormeaux: Je ne fume pas du tout, je n'ai jamais fumé. Tous mes enfants fument.

La présidence: Je remarque que beaucoup de gens à faible revenu fument. Je trouve cela incroyable. Si je vais dans un hôpital. . .

Mme Desormeaux: Mais c'est à cause de toute la tension. Le tabac la soulage. Je n'en ai pas l'expérience, mais d'autres oui.

Ma fille est allée voir un hypnotiste. Elle n'a pas fumé pendant huit jours, et ensuite elle a repris. Elle dit qu'elle retournera chez l'hypnotiste et qu'elle finira par arrêter. Elle ne fume plus autant qu'auparavant. C'est peut-être la solution.

Comme elle le dit, comment se fait-il que le RAMO paye pour aider les toxicomanes? Le tabagisme est une toxicomanie, mais le RAMO ne rembourse pas l'hypnotiste. Il refuse. Ma fille vous dira qu'elle ne peut pas s'arrêter seule. J'ai été étonnée de la voir sans cigarette même pendant une semaine, car elle fumait vraiment beaucoup, de même que son mari. Ils ont arrêté en même temps, et ont failli rompre. Il reste la colère, il reste l'irritabilité, même si vous êtes sous hypnose.

Ensuite, elle a recommencé à fumer, mais elle dit qu'elle n'a pas encore renoncé. On peut continuer la cure jusqu'à ce qu'on soit définitivement sevré, et elle retournera voir l'hypnotiste.

Comme elle le dit, pourquoi le RAMO ne couvre-t-il pas ce traitement? Beaucoup de gens le feraient si on remboursait les soins. Les nicorettes ne valent pas mieux que les cigarettes, on absorbe quand même les ordures.

Ms Béland: Some kids pick up the habit from the parents. I have six, but I have only two who smoke. My mother had 10 children; she had only five who smoked. She has one who is an alcoholic. My father was not an alcoholic, but I have a brother who drinks. I do not drink. My children have the odd drink here and there, but they are not alcoholics, and they were all raised on welfare. You are not on welfare to become alcoholics and drug addicts, but the system sees it that way. That is a big stigma. It hurts the children.

The Chair: About 90% of the people on welfare do not need all the social workers, they need an adequate income.

Ms Béland: That is right—not someone to boss them around.

Ms Desormeaux: They need some help. I do not mean help by social workers. They do need some help in getting the amount raised, getting housing, and things like that. They do not need people. . .

When I first became a single parent, they told me to go to a psychiatrist because my nerves were bad. Yes, my nerves were bad; I was upset because my husband had left me. That is why my nerves were bad. You know, they had me on drugs that would put me to sleep, drugs that would wake me up, drugs to make me feel energetic, drugs to calm me down. I threw every drug in the toilet, flushed the toilet, went to the country, took the kids, stayed there two years, and cured myself.

I am a very strong person. Weaker people would be on drugs for the rest of their lives, and they would not be able to get off them. Now if my doctor were to say to me... We had a death—my mother died—and he wanted to give me a tranquillizer. I told him that he might as well keep it. I told him that I will never take another tranquillizer, that I will handle this, that I will cry, I will scream, I will do whatever has to be done, but that I will not take a tranquillizer. I am very firm on that, and my children are very firm on that. They saw me when I was on all those drugs and they did not like it either.

The Chair: Thank you very much. I think it is a very good presentation from people who have been through and are in the system to an extent. I think it is important that our report reflect your views.

• 1953

• 1957

The Chair: Welcome to our committee. I If you would like to proceed, I am sure we will have lots of questions for you.

Ms Leslie Atkinson (Executive Director, Private Home Day Care Association of Ontario): I must say that our presentation is much more formal. It is away from the anecdotal nature of what you have just heard. Certainly if you are more interested in the very people-oriented aspects and stories, we can supply those later during the question portion.

[Translation]

Mme Béland: Certains enfants prennent exemple sur leurs parents. J'en ai six, mais deux seulement fument. Ma mère avait dix enfants et seulement cinq fumaient. Elle en a un qui est alcoolique. Mon père n'était pas alcoolique, mais j'ai un frère qui boit. Je ne bois pas moi-même. Mes enfants boiront un verre de temps en temps, mais ils ne sont pas alcooliques et ils ont tous été élevés comme assistés sociaux. Ce n'est pas parce qu'on est assisté social que l'on va devenir alcoolique et toxicomane, mais c'est ainsi que les gens vous voient. Il y a là un gros stigmate qui fait du tort aux enfants.

La présidence: Près de 90 p. 100 des assistés n'ont pas besoin de tous ces travailleurs sociaux, ils ont simplement besoin d'un revenu suffisant.

Mme Béland: C'est juste—et pas quelqu'un pour vous donner des ordres.

Mme Desormeaux: Ils ont besoin d'aide. Je ne veux pas parler de l'aide de travailleurs sociaux. Ils ont besoin d'aide sous forme de revenu plus élevé, d'une aide au logement, ce genre de choses. Ils n'ont pas besoin de fonctionnaires. . .

J'étais sans dessus dessous parce que mon mari m'avait quittée. Voilà ce qui n'allait pas avec mes nerfs. Vous savez, ils m'ont donné des médicaments pour m'endormir, des médicaments pour me réveiller, des médicaments pour me donner de l'énergie, des médicaments pour me calmer. Je les ai tous jetés dans les toilettes, ai tiré la chasse d'eau, suis partie à la campagne, j'ai pris les enfants, j'y suis restée deux ans et je me suis guérie.

Je suis forte. Des gens plus faibles continueraient à prendre ces drogues pendant le reste de leur vie et ne parviendraient pas à en décrocher. Aujourd'hui, si mon médecin me disait... Nous avons eu un deuil—ma mère est décédée—et il voulait me donner des tranquillisants. Je lui ai dit qu'il pouvait les garder. Je lui ai dit que je ne prendrais plus jamais de tranquillisants, que je m'en tirerais seule, que je pleurerais, que je hurlerais, que je ferais tout ce qui doit être fait, mais que je ne prendrais pas de tranquillisants. Je suis très ferme là-dessus, et mes enfants aussi. Ils m'ont vue quand je prenais toutes ces drogues et ils n'aimaient pas cela non plus.

La présidence: Je vous remercie grandement. Je pense que nous avons eu une très bonne présentation, venant de gens qui sont passés par le système et y sont encore dans une certaine mesure. Je pense qu'il importe que notre rapport reflète votre point de vue.

La présidence: Soyez les bienvenus à notre comité. Si vous voulez nous faire votre exposé, je ne doute pas que nous aurons beaucoup de questions à vous poser ensuite.

Mme Leslie Atkinson (directrice exécutive, Association des garderies familiales de l'Ontario): Je dois dire que nous avons présenté un mémoire dans les formes. Notre exposé ne sera pas anecdotique, comme celui que vous venez d'entendre. Si vous vous intéressez davantage aux anecdotes et à la vie de tous les jours, nous pourrons vous en raconter pendant la période des questions.

The Private Home Day Care Association of Ontario is a non-profit association representing the agencies across Ontario. We are the only organization that does represent the agencies who provide licensed home day care in Ontario.

There are currently 110 agencies in Ontario serving 13,000 children, and approximately 6,000 providers actually caring for the children in their homes. Our mission is to promote, develop and support home-based child care services for families through the licensed home day care system. Our objectives are communication amongst those involved in the delivery and planning of services, public education and awareness, the adoption and maintenance of appropriate standards, and the continuing education and professional development of all those involved in the provision service.

The House of Commons must be commended for passing a motion to eliminate child poverty, but child poverty cannot be addressed in isolation. A child is poor because the parents are poor, and a child is left in poverty because it is an adult society with adult priorities.

Over the past 50 years there have been many social, demographic, and economic changes, and many Canadians have experienced both poverty and prosperity in their lifetimes. Now the Canadian government has to make some very difficult decisions to reduce the large national deficit. The decisions are going to impact heavily on the standard of living for Canadians in the future. The current government can make or break poverty at this time.

Unfortunately, the government's most recent deficit reduction measures have been made at the expense of the lower and middle classes. The number of working poor is increasing and the gap between rich and poor is widening. In addition, cuts are being made to the very support mechanisms that are needed to break the poverty cycle, the social programs, i.e. child care, education, health and women's programs. It appears that poverty is going to worsen.

• 2000

At present 1.2 million children are living in poverty. More than one-half of these children live in single parent households headed by women. I am sure you have heard many facts and figures over the course of these hearings, so I will not get into that. I will limit the talk now to poverty vis-à-vis child care, how child care can help break the poverty cycle, how it can make a better future for Canada and its individuals.

At present Canada has achieved the highest proportion of its population in the traditional labour force in its history. This large population is currently making decisions about jobs and family size in relation to government economy and social [Traduction]

L'Association des garderies familiales de l'Ontario est un organisme sans but lucratif qui regroupe les services de garde en milieu familial de l'Ontario. Nous sommes la seule organisation représentative de ces garderies dans la province.

On compte à l'heure actuelle 110 agences en Ontario, desservant 13,000 enfants, et environ 6,000 personnes assurant les services de garde dans leurs foyers. Notre mission consiste à encourager, créer et aider les services de garde en milieu familial destinés aux familles dans le cadre d'organismes agréés. Nos objectifs sont de faciliter la communication entre ceux qui fournissent et ceux qui planifient les services, l'éducation et la sensibilisation du public, l'adoption et le respect de normes appropriées et, enfin, la formation continue et le perfectionnement professionnel de toutes les personnes s'occupant de ces services.

Il convient de féliciter la Chambre des communes pour avoir adopté une motion en vue d'éliminer la pauvreté des enfants, mais on ne saurait traiter ce problème isolément. Si un enfant est pauvre, c'est que ses parents le sont. Et un enfant reste pauvre parce que nous vivons dans une société d'adultes ayant des priorités d'adultes.

Au cours des 50 dernières années, de nombreux changements sont intervenus sur les plans social, démographique et économique et de nombreux Canadiens ont connu successivement la pauvreté et la prospérité au cours de leur vie. À l'heure actuelle, le gouvernement canadien doit prendre des décisions très difficiles pour réduire la dette nationale. Ces décisions auront des répercussions importantes sur le niveau de vie des Canadiens. Le gouvernement actuel peut provoquer ou supprimer la pauvreté.

Malheureusement, les mesures les plus récentes du gouvernement en vue de réduire le déficit ont été prises aux dépens des classes moyenne et inférieure. Le nombre des travailleurs pauvres augmente et l'écart existant entre les riches et les pauvres se creuse. De plus, on procède à des réductions des mécanismes nécessaires qui contribuent précisément à rompre le cycle de la pauvreté: les programmes sociaux (à savoir les garderies), l'enseignement, la santé et les programmes destinés aux femmes. Il semble que la pauvreté ne puisse que s'aggraver par voie de conséquence.

À l'heure actuelle, 1,2 million d'enfants vivent dans la pauvreté. Plus de la moitié d'entre eux se trouvent dans des ménages monoparentaux dirigés par des femmes. Je suis sûre qu'on vous a cité quantité de faits et de chiffres au cours de ces audiences, et je ne m'y attarderai donc pas. Je vais me limiter à l'interrelation entre pauvreté et garde des enfants, à montrer comment les garderies peuvent contribuer à rompre le cycle de la pauvreté et forger ainsi un meilleur avenir pour le Canada et ses habitants.

Actuellement, le Canada compte dans les groupes d'âge traditionnels de la population active la plus grande proportion de sa population de toute l'histoire. C'est ce segment de population important qui prend aujourd'hui les

Poverty

[Text]

conditions. The result is that people are often limiting their family size because of the high cost of child care and education. The larger the family, the higher the chance of being poor.

The obvious solution may appear to be the promotion of small families, but we are already faced with a very small population in our future labour force to support a very large population of baby boomers when they hit the age of 65. Add to this the fact that this population is going to be poor and under-educated. How will that generation cope with a large population of senior citizens? Where will the money come from with a reduced tax base? What decisions will they make when they are running this country? What are we doing now to guarantee that they will be equipped for that task?

The federal and provincial governments have spent much time and energy on public policies, but the existing policies are patchwork at best, under-funded, and driven by crisis. These measures will never break the poverty cycle. Canada must guarantee all families proper food, shelter, clothing and health care, and give children a head start in life through quality child care and education. This head start would give children currently living in poverty a chance to break that cycle.

At present the real cost of child care to parents is high. It is \$6,000 to \$12,000 a year per child. A family of three could be paying \$18,000 to \$24,000 annually. How many "middle income people" are actually living below the poverty line after deducting the high cost of day care from their income? The notion of a subsidy is good, but it is not enough. In Toronto alone, 7,000 children are now on the waiting list for a child care subsidy, and the lack of subsidy space is hindering people's attempts to work. This shortage appears only to encourage poverty.

In terms of breaking this cycle and the importance of child care and how it will impact on the issues, the first issue I want to address is child welfare. The importance of child care as it relates to child welfare is documented in the Ontario Ministry of Community and Social Services study, *The Nature and Effectiveness of Family Support Measures and Child Welfare*. They state:

Many studies indicate that the number of children in care who are able to return to their own homes, increased significantly when parents received supportive resources such as day care and adequate financial assistance. If these supports and resources were in place to start with, the number of children coming into the child welfare system would fall significantly.

[Translation]

décisions sur le plan de la vie professionnelle et du nombre d'enfants de la famille en fonction de la situation économique et des conditions sociales. Les gens sont souvent amenés à limiter la taille de leur famille à cause du coût élevé de la garde et de l'instruction des enfants. Plus la famille est nombreuse, plus on a de chances d'être pauvre.

La solution évidente pourrait sembler être d'encourager les couples à avoir peu d'enfants, mais nous avons déjà une démographie telle qu'une population active restreinte devra à l'avenir subvenir aux besoins d'un nombre très important de personnes âgées, appartenant à la génération du «baby boom» lorsque celle-ci parviendra à l'âge de 65 ans. Il faut ajouter à cela le fait qu'un pourcentage important de la population active sera pauvre et insuffisamment instruit. Comment cette génération active restreinte pourra-t-elle subvenir aux besoins d'une population très importante de personnes âgées? D'où viendra l'argent, avec une assiette fiscale restreinte? Quelles décisions cette nouvelle génération va-t-elle prendre lorsqu'elle dirigera le pays? Que faisons-nous aujourd'hui pour l'équiper en vue de cette tâche?

Les gouvernements fédéral et provinciaux ont consacré beaucoup de temps et d'énergie aux politiques publiques, mais celles qui existent à l'heure actuelle constituent au mieux un replâtrage, sont sous-financées et ne font que répondre aux crises. Ces mesures ne permettront jamais de rompre le cycle de la pauvreté. Le Canada doit garantir à toutes les familles l'alimentation, le logement, l'habillement et les soins voulus, et permettre aux enfants de prendre un bon départ dans la vie en prévoyant des garderies et une instruction de qualité. Ce bon démarrage donnerait aux enfants qui vivent actuellement dans la pauvreté la possibilité de rompre ce cycle.

À l'heure actuelle, le coût effectif de la garde des enfants pour les parents est élevé, de 6,000\$ à 12,000\$ par an pour chaque enfant. Une famille de trois enfants pourrait donc payer de 18,000\$ à 24,000\$ par an. Combien de familles «à revenu moyen» vivent actuellement en-deça du seuil de pauvreté une fois déduit de leur revenu le coût élevé de la garde des enfants? L'idée des subventions est bonne, mais elle ne suffit pas. Rien qu'à Toronto, on compte 7,000 enfants sur la liste d'attente pour des places en garderie subventionnée. La pénurie de crèches subventionnées empêche les gens de tenter de travailler. Elle va ainsi dans le sens de la pauvreté.

Dans la perspective de la rupture du cycle et de l'importance des services de garderie, je voudrais traiter d'abord du bien-être de l'enfant. L'importance des services de garderie pour l'enfant, en rapport avec le bien-être de l'enfant, est montrée dans une étude du ministère ontarien des Services sociaux et communautaires intitulée: The Nature and Effectiveness of Family Support Measures and Chil Welfare. On y lit:

Maintes études montrent que le nombre des enfants placés en tutelle qui peuvent retourner chez eux augmente nettement lorsque les parents bénéficient de services de soutien tels qu'une place en garderie ou une aide financière suffisante. Si ces ressources existaient dès le départ, le nombre des enfants qui doivent être pris en charge par les services d'aide à l'enfance diminuerait sensiblement.

It is a known fact that early childhood education has a positive impact on children, and their parents must have child care to be able to work. Yet Canada has not properly implemented an adequate system of child care for all children. According to a recent study called *Family Day Care International* by June Dellar, over 80% of the children in Canada are cared for in unregulated care, which means unregulated home day care or latchkey arrangements.

How do high quality early childhood programs benefit children? The importance of the results as related to the needs of children in poverty cannot be over-emphasized. The following list is a compilation of results of the benefits of high quality early education programs from a variety of studies, both short and long term, compiled by the U.S. National Association for the Education of Young Children. Overall, the studies indicate that children enrolled in early education programs tend to be more successful in later schooling, are more confident socially and emotionally, and have greater opportunities for good health than children who are not enrolled in high quality childhood programs.

The following are results categorized by topic related to school success. Children who attended high quality early childhood programs function at an increased intellectual capacity during their initial years of primary schooling. They showed short-term gains on tests of cognitive ability. They maintained IQ gains three to four years after the program ended. They were assigned to special education programs less frequently. They were retained in grades less often, were more likely to graduate from high school and to pursue post-secondary education or training.

• 2005

Regarding social and emotional competence—children who attended experienced no significant disruption in attachment to their mothers, rated themselves more competent in school, showed greater achievement, motivation and commitment to schooling, exhibited more appropriate classroom and personal behaviour during the primary and secondary school years, were more responsible, talkative and initiating in social situations, showed more interest and participation in classroom activities.

Regarding health—children who attended had greater access to health care and improved physical health, received better dental care, demonstrated improved nutritional status and better nutritional practices.

The program also had an effect on the family as a whole. The families of children in programs have also been found to benefit. The mothers viewed themselves and their children as more competent; parents' involvement in the program led to changes for other children in the family similar to benefits found for the enrolled child. Children had more contact with relatives and were better integrated into a kin social network.

[Traduction]

Il s'est avéré que l'éducation des jeunes enfants a des répercussions positives sur leur développement et que les parents doivent pouvoir disposer de services de garderie pour pouvoir travailler. Pourtant, le Canada n'a pas mis en place encore un système adéquat de garderies pour tous les enfants. Selon une étude récente de June Dellar intitulée Family Day Care International, plus de 80 p. 100 des enfants canadiens sont gardés dans des services non réglementés, c'est-à-dire des garderies familiales non agréées, ou encore en l'absence de toute surveillance.

En quoi les programmes d'éducation préscolaire de qualité bénéficient-ils aux enfants? On ne soulignera jamais assez l'importance des résultats du point de vue des enfants vivant dans la pauvreté. La liste suivante est une compilation des résultats des avantages des programmes d'éducation préscolaire de grande qualité tels qu'ils ressortent de diverses études, tant à court terme qu'à long terme, compilés par la U.S. National Association for the Education of Young Children. De manière générale, les études indiquent que les enfants inscrits dans des programmes d'éducation préscolaire tendent à connaître une meilleure réussite scolaire plus tard, ont des meilleures aptitudes sociales et affectives, sont moins susceptibles de tomber malades que les autres.

Les résultats suivants concernent la réussite scolaire. Les enfants qui ont suivi une instruction préscolaire de qualité réagissent avec une capacité intellectuelle accrue pendant les premières années d'études primaires. Ils obtiennent pendant quelque temps de meilleurs résultats aux tests d'aptitudes cognitives. Ils conservent une avance de QI pendant trois ou quatre ans après la fin du programme. Ils sont moins souvent envoyés dans des classes d'enseignement pour l'enfance en difficulté. Ils redoublent moins souvent les classes et ont plus de chances d'obtenir le diplôme d'études secondaires et de suivre des études ou une formation post–secondaire.

Pour ce qui est des aptitudes sociales et affectives, ces enfants ne connaissent pas d'interruptions importantes de leur attachement à la mère, s'estiment bons élèves, obtiennent de bons résultats, sont davantage motivés et s'engagent plus pendant leur scolarité. Ils ont un comportement personnel et scolaire plus adapté pendant les études primaires et secondaires, sont plus responsables, s'expriment davantage et ont de l'initiative en société; ils s'intéressent davantage aux activités de leur classe et y participent plus.

Au chapitre de la santé, ces enfants ont davantage accès aux services médicaux et sont en meilleure santé physiquement, reçoivent davantage de soins dentaires, s'alimentent mieux et ont de meilleures habitudes alimentaires.

Le programme a également des retombées sur la famille en général. On a constaté que les familles de ces enfants profitent de cette situation. Les mères se considèrent personnellement et considèrent leurs enfants plus aptes; la participation des parents à l'instruction a entraîné chez les autres enfants de la famille les mêmes changements positifs que chez les enfants inscrits. Les enfants ont davantage de contacts avec leur parenté et sont mieux intégrés dans un réseau social familial.

Lastly there are the economic and social benefits that have a lasting effect on the community. A U.S. study shows a cost saving between \$3 and \$7 for every \$1 spent on a year of early childhood education. There is also reduced unemployment and enhanced lifetime earnings potential for children who have attended high quality early childhood programs; increased earning power of mothers due to their expanded opportunity to participate in training and employment; lowered reliance on social and welfare services, and associated cost savings; lower crime rates and less delinquent behaviour during teen years; fewer pregnancies and births through age 19; improved access for community residents to educational, health and social service systems.

As if there was not enough proof to implement a comprehensive day care system, there has also been a Canadian review of the cost-benefits of preschool child care programs prepared for the federal government's special committee on child care in 1986 by Vera Cameron. Her results showed:

In addition to the benefits of preschool programs for society and the mother (or father), indirect benefits from preschool programs include the creation of jobs and hence increased consumer spending, savings on unemployment insurance, increased income tax revenues for government, cost savings to federal and provincial governments and revenue generated by parent fees.

Apart from these tangible benefits, preschool programs produce less tangible benefits that are almost impossible to measure in dollar terms. For example, what is the dollar value of an improved family climate resulting from financial stability due to mothers' ability to participate in the labour force? How can one put a dollar value on the reduced level of stress among families who can be assured their children are receiving quality care? How does one monetarily value the increased psychological and emotional stability for high-risk children which results from preschool? Preventable developmental retardation and lost human potential cannot be measured in dollars. As you can see, the evidence is there. Early childhood education does make a difference.

The importance of discussing home-based child care as it pertains to child poverty is that the majority of children in Canada are in some form of home-based care. Be it licensed or unlicensed, home day care and latch key arrangements represent over 80%, as was mentioned earlier. Thus the role home day care plays vis-à-vis child poverty is an area deserving of more investigation.

Most provinces in Canada have now developed a licensed or a formal system for delivering private home day care, sometimes called "family day care". The licensed agency model operates in Alberta, Ontario and Quebec and the

[Translation]

Il y a enfin les avantages économiques et sociaux qui ont des effets durables sur les collectivités concernées. Une étude américaine indique que l'on économise entre 3\$ et 7\$ pour chaque dollar dépensé pour une année d'éducation des jeunes enfants. On constate aussi que le chômage est moins fréquent et que les capacités de revenus pour la vie toute entière sont plus grandes dans le cas des enfants qui ont suivi des cours de qualité pendant leur petite enfance; que la capacité de gain des mères augmente parce qu'elles ont davantage de possibilités de participer à une formation et d'assumer un emploi; que l'on compte moins sur les services sociaux et l'aide publique, ce qui entraîne des économies, que le taux de criminalité est inférieur et qu'il y a moins de délinquance chez ces enfants pendant leur adolescence; qu'il y a moins de grossesses et de naissances chez les filles jusqu'à l'âge de 19 ans; que les habitants de ces localités ont davantage accès aux services éducatifs, médicaux et sociaux.

Au cas où il n'y aurait pas suffisamment de preuves en faveur d'un système général de garderies, il y a également eu une étude canadienne faite par Vera Cameron sur la rentabilité des garderies pour les enfants d'âge préscolaire, à l'intention du comité spécial sur la garde d'enfants du gouvernement fédéral. Les conclusions de cette étude sont les suivantes:

Outre les avantages que présente pour la société et la mère (ou le père) l'instruction préscolaire, celle-ci peut avoir d'autres avantages indirects tels la création d'emplois et donc l'augmentation des dépenses de consommation, des économies d'assurance-chômage, des recettes fiscales plus grandes provenant de l'impôt sur le revenu pour le gouvernement, des économies pour le gouvernement fédéral et provinciaux et des recettes dues aux frais d'inscription payés par les parents.

En plus de ces avantages, l'instruction préscolaire offre des avantages moins tangibles qu'il est presque impossible de mesurer sur le plan financier. Par exemple, quelle valeur peut-on attribuer à un meilleur climat familial dû à la stabilité financière découlant de la capacité des mères de faire partie de la population active? Comment évaluer la diminution du stress que connaissent les familles qui sont sûres que leurs enfants bénéficient de services de qualité? Comment évaluer financièrement la stabilité psychologique et affective plus grande des enfants à risque, du fait de l'instruction préscolaire? Il n'est pas possible d'évaluer en dollars le fait de pouvoir éviter un retard de développement et un potentiel humain gaspillé. Les preuves sont donc là. L'éducation des jeunes enfants a de l'importance.

Il est important de discuter de la garde en milieu familial en ce qui concerne l'enfance pauvre, car la majorité des enfants canadiens sont gardés dans des garderies familiales de divers types. Qu'ils soient agréés ou non, les services de garderies familiales et les arrangements permettant aux mères de travailler représentent plus de 80 p. 100 des solutions trouvées pour faire garder les enfants dans tout le pays. De ce fait, le rôle que jouent les garderies familiales à l'égard de l'enfance pauvre mériterait qu'on l'étudie de plus près.

La plupart des provinces canadiennes disposent maintenant d'un système agréé ou officiel pour les services de garde en milieu familial, ou «garderies familiales» comme on les appelle parfois. Le modèle des services agréés existe en

system of directly licensed homes operates in B.C., Saskatchewan, Manitoba, New Brunswick, P.E.I. and the Yukon. Nova Scotia, Newfoundland and the Northwest Territories have not yet established any form of licensed care.

The legislation, licensing standards and enforcement systems vary from province to province. These differences, in addition to the inherent isolation of the service, have kept family day care in the background. But in 1989 a steering committee for a family day care national network was developed and has begun to exchange information and resources.

• 2010

How does private home day care in Ontario fit it, in particular? Before addressing specific issues related to child poverty it is necessary, I think, to define private home day care, the service, and the population it represents. The service is different from that provided by child care centres. Therefore, so are the issues.

In Ontario private home day care is basically child care in private homes which are supervised and supported by licensed agencies. Licensed by the Ontario Ministry of Community and Social Services, each private home day care agency is responsible for the operation, supervision and maintenance of a private home day care program. In turn, the home visitors are employed by the agencies to recruit, train, assess and supervise providers or caregivers who provide the child care in their home. The home visitor also acts as a resource for the parents and children registered in the program.

The agencies support and resource providers via home visits, training workshops, toys and equipment lending, newsletters, play groups, group meetings, special events, and they provide access to resources such as social workers and counselling services.

Private home day care programs in Ontario were originally established in the late 1960s to meet the growing demand for child care. In particular, private home day care was to address the need for a more flexible type of care for rural areas, native reserves, shift and extended hour workers, emergency and temporary care, and care for handicapped and other children with special needs.

I want to talk about the fact, as mentioned before, that private home day care has realized it has become more than just a day care service. It is finding itself going fully into the range of a social service agency, which was not the intention or what we are funded to do. As I said, there are 110 agencies. Agency types involve municipalities, non-profits, commercial, native bands, and approved corporations.

[Traduction]

Alberta, en Ontario et au Québec et le système des foyers directement agréés existe en Colombie-Britannique, en Saskatchewan, au Manitoba, au Nouveau-Brunswick, à l'Île-du-Prince-Édouard et au Yukon. Il n'existe pour l'instant aucun service de garde en milieu familial agréé en Nouvelle-Écosse, à Terre-Neuve et dans les Territoires du Nord-Ouest.

La législation, les normes d'agrément et les systèmes d'application varient d'une province à l'autre. Ces différences, ajoutées à l'isolement ihnérent à ce type de service, ont fait que les garderies familiales sont restées à l'arrière-plan. Mais, en 1989, un comité de direction pour un réseau national de garderies nationales a été créé afin de lancer l'opération d'échange d'information et de ressources.

Qu'en est-il des garderies familiales en Ontario? Avant de nous occuper des questions liées précisément à l'enfance pauvre, il faut d'abord définir les garderies familiales, les services qu'elles offrent et la population qu'elles représentent. Les services offerts sont différents de ceux des garderies établies, comme le sont de ce fait les questions relatives à l'enfance pauvre.

En Ontario, les garderies familiales dispensent des services de garde d'enfants offerts au domicile de particuliers, et qui sont surveillés et aidés par des organismes agréés. Chaque organisme chargé des services de garde en milieu familial qui a reçu l'agrément du ministère des Services sociaux et communautaires de l'Ontario est responsable du fonctionnement, de la surveillance et de la continuité du service de garde en milieu familial. À leur tour, les visiteurs familiaux qui sont employés par l'organisme recrutent, forment, évaluent et surveillent les personnes qui fournissent les services de garde à leur domicile. Le visiteur familial joue également le rôle de ressource pour les parents et les enfants inscrits.

Les organismes aident les fournisseurs de services et leur offrent des ressources en leur rendant visite à domicile en organisant des ateliers de formation, en prêtant des jouets et du matériel, en envoyant des bulletins, en organisant des groupes de jeux, des réunions de groupes, des manifestations particulières et en leur permettant d'avoir accès aux ressources que constituent les travailleurs sociaux et les services de counselling.

Ces services de garde en milieu familial ont été créés en Ontario à la fin des années 1960, pour répondre à la demande croissante de services de garde d'enfants. Les services de garde en milieu familial avaient notamment pour mission de répondre de manière plus souple aux besoins de garde d'enfants dans les zones rurales et dans les réserves autochtones, d'offrir des services aux personnes qui travaillent en équipe ou qui ont des horaires prolongés, d'assurer des services de garde d'urgence ou temporaire et de prendre en charge les enfants handicapés et les autres enfants ayant des besoins particuliers.

Comme je l'ai déjà souligné, les services de garde en milieu familial ont dépassé leur vocation première et sont désormais amenés à offrir toute une gamme de services sociaux, alors que cela ne faisait pas partie de leurs attributions au départ et qu'ils ne sont pas financés pour le faire. Il y a actuellement 110 organismes en Ontario. Ils peuvent être municipaux, sans but lucratif, commerciaux, relever d'une bande autochtone ou constituer une société agréée.

The population base served by home day care is different from centre based. There are 13,000 children ranging from the age of 6 weeks to 12 years of age, and sometimes beyond in terms of special needs. Thirty-three percent of these are infants and toddlers, 42% pre-schoolers and kindergarten, and 23% between the age of 6 and 12, compared to day care where 78% of the children in day care centres are pre-school and kindergarten age. Of great importance is the fact that 80% of these children are subsidized.

Thus private home day care is playing a large role in seeing that infants and toddlers from low-income families are well nourished, safe, and offered an enriched environment.

More and more agencies and providers are finding themselves in the position of filling a role that goes beyond child care into that area of social service. Providers end up being a safety net for many children. Many providers work beyond the call of duty without compensation. They find themselves clothing and bathing children, and are responsible for a child's entire nutritional needs for the day. This is simply a symptom of a faulty social assistance program and an example of how a child sufferes as a result.

Private home day care is not designated or funded to provide these services, yet we do. And the important issue is that we are only addressing a very small portion of that population. What about the other children?

According to a 1988 survey of private home day care by the Ministry of Community and Social Services, providers responding to the survey were typically 30 to 34 years of age. Fifty-four percent had a below average income of under \$30,000. Thirty-four percent had a family income below \$20,000. This means private home day care agencies not only offer support to low-income families whose children are enrolled in the care, but they are also supporting the provider and her family. Private home day care has taught many low-income parents about quality child care and has ensured that low-income children have safe, healthy and stimulating environments in which to grow up.

Though we have not yet undertaken to collect the data, we estimate there was been a Doppler-like effect of agency-trained providers entering into the unlicensed system because of the turnover of providers. The number of agency-trained unlicensed providers is high. The benefits to society are enormous, yet once again are an example of a patchwork system.

[Translation]

La population desservie par les garderies familiales n'est pas la même que celle qui s'adresse aux garderies établies. Près de 13,000 enfants sont inscrits dans les services de garde officielle en Ontario; ils ont entre 6 semaines et 10 ans, un petit pourcentage d'entre eux étant accepté après l'âge de 12 ans pour des raisons particulières. Trente-trois pour cent de ces enfants sont des bébés et des enfants en bas âge, 42 p. 100 des enfants d'âge préscolaire et de la maternelle et 23 p. 100 des enfants de 6 à 12 ans, alors que 78 p. 100 des enfants fréquentant les garderies établies sont d'âge préscolaire et de la maternelle. Il est très important de savoir que pour 80 p. 100 de ces enfants, on reçoit des subventions.

Ainsi, les garderies familiales jouent un rôle important puisque ce sont les fournisseurs de tels services qui veillent à ce que les bébés et les enfants en bas âge des familles à faible revenu soient bien nourris, dans un milieu sûr et fertile.

De plus en plus, les organismes et les fournisseurs doivent jouer un rôle qui dépasse le cadre de la garde d'enfants et correspond davantage à un service social. Ces fournisseurs deviennent en définitive un recours pour de nombreux enfants. La plupart de ces fournisseurs travaillent plus qu'ils ne doivent sans se faire rémunérer. Il leur arrive parfois d'avoir à assurer l'habillement et la toilette des enfants ou à répondre à la totalité des besoins d'un enfant en matière d'alimentation. Cela prouve que le système d'aide sociale est défectueux et que les enfants en paient les conséquences.

Les garderies familiales ne sont pas conçues ni financées pour offrir des services de soutien aux enfants pauvres, et c'est pourtant ce qu'elles font. Le problème, c'est qu'on est en contact avec une très faible partie de la population seulement. Qu'en est-il des autres enfants?

Selon une étude des services de garde en milieu familial réalisée en 1988 par le ministère des Services sociaux et communautaires, les fournisseurs interrogés dans le cadre de l'enquête avaient en moyenne entre 30 et 34 ans. Chez 54 p. 100 d'entre eux, leur revenu familial était inférieur à la moyenne puisqu'il se situait en-dessous de 30,000\$. Chez 34 p. 100, il était inférieur à 20,000\$. Cela signifie que les organismes de services de garde en milieu familial offrent non seulement de l'aide aux familles à faible revenu dont les enfants sont inscrits dans les garderies, mais qu'ils aident également le fournisseur de services et sa famille. Les services de garde en milieu familial ont permis à de nombreux parents à faible revenu de découvrir une garde de qualité. Ils garantissent à leurs enfants un milieu sûr, sain et stimulant dans lequel ils peuvent se développer.

Bien que nous n'ayons pas encore commencé à recueillir les données, nous estimons qu'il y a eu un effet de type Doppler au fait que les fournisseurs de services formés dans les organismes assurent des services de garde non agréés, en raison du roulement des fournisseurs de services. Le nombre de fournisseurs de services non agréés ayant reçu une formation dans des organismes est élevé. Les avantages pour la société sont énormes, mais ils montrent encore une fois qu'il s'agit d'un système de replâtrage.

The Private Home Day Care Association sees the licensed agency ymodel of private home day care as superior to unlicensed, informal home day care, because of the professional support, the training and the supervision which benefits providers and children. As of yet there has been very little research done in home-based care and even less pertaining to the agency model.

• 2015

The importance of the educator: The Private Home Day Care Association recognizes early childhood education to be an extremely important field of study because of the direct influence it has on children. The development and behaviour of children is a reflection of the current theories being taught to early childhood educators. Not only are the theories important, but so is the ability of the educator to understand and translate the theories into practice, for they impact not only on the children's education but also on their values, their attitudes, their motivation, their socialization and their sense of self-worth.

The issue of early childhood education and its positive influence on children is no longer in question. Research has proven repeatedly that this is so. The important issue here is the value placed on the job of educating young children and the adequacy of the training the educators receive.

As stated earlier, it is now a given that the early assessment and identification of a developmental behavioural problem are important. It is also a given that early education has a positive impact on children, yet there is very little value placed on the job of an early childhood educator, or ECE, and the wages are extremely low. ECEs are often living below the poverty line themselves. The cyclical effect is that staff turnover is high and the field is having more difficulty attracting top quality people.

There has recently been a comprehensive examination of this problem in the U.S., and because this is an area where the issues are known to be similar to those in Canada, it is worthwhile to review their findings just briefly.

The U.S. National Child Care Staffing Study, completed in November 1989, researched the correlations in the child care sector between the critical staffing shortage, training, wages and the effects these areas have on child development. Their findings indicate that inadequate compensation is fuelling a rapidly increasing exodus of trained personnel from child care. The failure to meet the needs of educators is resulting directly in lower quality child care.

In summary, it is clear that high quality child care can make a substantial difference to all children, and in particular to children living in poverty. For the sake of children, the government must address this issue, not just by creating a few

[Traduction]

L'Association des garderies familiales de l'Ontario considère le modèle des organismes agréés de services de garde en milieu familial comme supérieur à celui des garderies familiales non agréées, en raison de l'aide professionnelle, de la formation et de la surveillance dont bénéficient les fournisseurs de services et les enfants. Pour l'instant, on a très peu étudié les garderies familiales et encore moins celles appartenant au modèle des organismes.

L'importance de l'éducateur de jeunes enfants: l'Association des garderies familiales de l'Ontario reconnaît que l'éducation des jeunes enfants est un domaine d'étude extrêmement important en raison de l'influence directe qu'elle a sur les enfants. Le développement et le comportement des enfants reflètent les théories actuelles enseignées aux éducateurs de jeunes enfants. Il n'y a pas que les théories qui soient importantes, il y a également la capacité de l'éducateur à comprendre et traduire en pratique ces théories, car elles influent non seulement sur l'éducation des enfants, mais sur leurs valeurs, leurs attitudes, leur motivation, leur socialisation et le sentiment de leurs valeurs personnelles.

La question de l'éducation des jeunes enfants et de l'influence positive qu'elle a sur les enfants n'est plus remise en doute. Des études ont prouvé à maintes reprises que c'est bien le cas. Le problème important en l'occurrence est la valeur qu'on accorde aux emplois d'éducation des jeunes enfants et la pertinence de la formation que reçoivent les éducateurs.

Comme nous l'avons déjà indiqué, il est maintenant admis que l'évaluation et l'identification rapides de problèmes de développement et de comportement sont importantes. Il est également admis que l'éducation commençant tôt a un effet positif sur les enfants. Cependant, on accorde très peu de valeur aux emplois d'éducateurs des jeunes enfants, ou EJE et les salaires sont très bas. Les EJE se situent souvent en deçà du seuil de pauvreté. L'effet cyclique d'une telle situation fait que le roulement du personnel est élevé et que ce secteur a davantage de difficultés à attirer des gens de qualité.

On a récemment procédé à un examen approfondi du problème aux États-Unis et, étant donné qu'il s'agit d'un domaine où il y a de nombreuses similitudes avec le Canada, il est intéressant d'en examiner les conclusions.

La National Child Care Staffing Study réalisée aux États-Unis en novembre 1989, tente de voir quelles étaient les corrélations dans le secteur de la garderie entre le manque important de personnel, la formation, les salaires et les effets que ces secteurs ont sur le développement de l'enfant. Selon les conclusions, la rémunération insuffisante entraîne un exode de plus en plus important du personnel spécialisé des garderies. En ne répondant pas aux besoins des éducateurs, on aboutit à des garderies de qualité médiocre.

En résumé, il est évident que des services de garde de qualité font toute la différence pour les enfants et surtout pour les enfants qui vivent dans la pauvreté. Pour le bien des enfants, le gouvernement doit s'occuper de ce problème, non

extra spaces, but by taking all factors into consideration: family planning, extended parental leave, corporate personnel policies on family, the development of a comprehensive and affordable child care system, capital funding, early childhood education training, and staff salaries.

I would like to conclude with an excerpt from a report written by economist Monica Townson. The report is called *Our Children are Worth it; the Cost and Benefits of a National Child Care System for Canada*. She says:

Economists have sometimes tried to use cost-benefit analysis to help policy-makers decide whether or not to implement a social program. But it's not easy to do, because you have to put a dollar value on the benefits to see if they outweigh the costs. And many of the benefits of social programs cannot be measured in dollar terms.

A universal, publicly funded child care system would have major benefits for Canada's children and their parents: it could bring enhanced early childhood development for our children; make it possible for mothers who are in the work force while their children are young, to develop stable and continuous work patterns, which would improve their lifetime earnings and help them to accumulate a decent pension for their retirement years; improve productivity of parents who don't have to worry about child care arrangements they have made for their children while they are at work; and make child care services available to all children who need them, regardless of socio-economic status.

All these benefits are difficult to measure in dollar terms, so they often get overlooked in discussions about child care.

There are other, spin-off benefits and cost savings that can be measured—or at least estimated. A national child care system would create jobs. That would lower the unemployment rate and mean savings in unemployment insurance benefits. And that's just one example.

Child care is a service that the majority of pre-school children need. Failure to meet that need could well mean serious long-term consequences for Canadian society—and that is a cost Canada cannot afford.

The recommendations we would like to make to this committee are:

- 1. That the government acknowledge the importance of children.
- 2. That the government guarantee children adequate care, food, shelter and clothing regardless of their parent's ability to afford it or their set of priorities.
- 3. That the government fund a comprehensive support system for families living in poverty—one that encourages independence.

[Translation]

seulement en créant quelques places supplémentaires, mais en tenant compte de tous les facteurs: planification familiale, congé parental prolongé, politiques plus favorables à la famille dans les entreprises, création d'un système général de garderies, services abordables et accessibles, octroi de capitaux, formation de l'éducateur et salaires du personnel.

Je vais maintenant conclure en reproduisant un extrait du rapport écrit par l'économiste Monica Townson. Le rapport s'intitule *Nos enfants en valent la peine: les coûts et les avantages d'un réseau national de services de garde à l'enfance au Canada.* Voici ce que dit M^{me} Townson:

Les économistes ont parfois voulu recourir aux analyses coût-avantage pour aider les décideurs à déterminer l'opportunité d'un programme social. Or, la tâche n'est pas facile parce qu'il faut attribuer une valeur monétaire aux avantages pour déterminer s'ils compensent les coûts. Et c'est un fait qu'il est impossible d'attribuer une valeur financière à de nombreux avantages des programmes sociaux.

Un réseau public universel de services de garde à l'enfance entraînerait des avantages considérables pour nos enfants et leurs parents: il favoriserait le développement de nos enfants, permettrait aux mères de jeunes enfants qui sont sur le marché du travail de s'assurer un revenu stable et permanent pendant leur vie active, ce qui les aiderait à se constituer une pension convenable, améliorerait la productivité des parents qui n'auraient pas à s'inquiéter de leurs enfants pendant qu'ils sont au travail et mettrait des services de garde à la disposition de tous les enfants qui en ont besoin, indépendamment de leur situation socio-économique.

Tous ces avantages sont difficiles à quantifier financièrement, de sorte qu'ils sont souvent laissés pour compte au cours des délibérations sur les services de garde.

D'autres retombées et économies sont par contre mesurables, ou du moins évaluables. Un réseau national de services de garde créerait des emplois, réduisant ainsi le taux de chômage et entraînant des économies au chapitre des prestations d'assurance-chômage. Et ce n'est là qu'un exemple.

Les garderies offrent un service dont la majorité des enfants d'âge préscolaire ont besoin. Omettre de répondre à ce besoin pourrait bien entraîner des conséquences graves à long terme pour la société canadienne—un prix que le Canada ne peut se permettre de payer.

Voici les recommandations que nous souhaitons présenter au comité:

- 1. Que le gouvernement reconnaisse l'importance des enfants.
- 2. Que le gouvernement garantisse aux enfants des services de garde, une alimentation, un logement et un habillement adaptés, quels que soient les moyens financiers de leurs parents ou leurs priorités.
- 3. Que le gouvernement intègre un système d'aide générale aux familles vivant dans la pauvreté qui les inciterait à l'indépendance

- 4. That the government acknowledge the importance of high quality early childhood education for children living in poverty and its correlation to school success, social and emotional competence, improved help for children, as well as the economic and social benefits for individuals and society.
- 5. That the government fund a comprehensive, affordable, accessible, and quality child care system that offers parents a choice of regulated care.
- 6. That the value of the early childhood educator be recognized and adequately compensated to address the critical staffing shortage of early childhood educators.
- 7. That the government address adequately funded, extended parental leave and encourage all workplaces to address personnel policies related to family obligations and incorporate protection for employees from dismissal due to family-related absenteeism.

• 2020

The Chair: That is certainly a very comprehensive presentation.

Mr. Nault: You covered a lot of ground there, Leslie, and I do not know whether I can ask all the questions I want to ask.

Let me start by just making statements, and tell me if I am correct or not. Could we say that we have two problems here? One is the perception that there are two types of kids, one is a preschooler and one is a latch-key kid.

I say that because, at least in my area in northern Ontario, there is some sort of system—we are not quite sure how adequate it is—for preschoolers, like free day care and things like that, but there is no program at all for latch–key kids, for single parents and for both parents who work. Would those two be separate issues?

The Chair: For a school-age child?

Mr. Nault: Yes, after school, for example. That seems to be a major problem, but no one seems to be feeding into that. I want to deal with them separately, but if you consider them to be the same then I can deal with both at the same time. I am just wondering.

Ms Atkinson: It seems to me that maybe you are differentiating by an age group rather than those who have access to child care and those for whom there is not appropriate child care.

Mr. Nault: Yes, and that there could be two different systems. Obviously I am not Einstein so that is not the first time this has come up, but it seems to me a bit interesting to note that for latch-key kids, for example, I suggested in my home town that the education system itself has all the infrastructure in place—for example, at a high school—so latch-key kids can go there after school and have some sort of program going on and have the kids stay there until their parents pick them up.

[Traduction]

- 4. Que le gouvernement reconnaisse l'importance d'une éducation de qualité pour les jeunes enfants qui vivent dans la pauvreté et admette qu'elle a un certain rapport avec le succès scolaire, l'adaptation sociale et affective, une meilleure santé pour les enfants aussi bien que des avantages économiques et sociaux pour les particuliers et la société.
- 5. Que le gouvernement crée un système de garderies de qualité, généralisé, abordable et accessible, offrant aux parents la possibilité d'avoir recours à des garderies réglementées.
- 6. Que la valeur des éducateurs des jeunes enfants soit reconnue et qu'ils reçoivent une rémunération suffisante afin de remédier à la pénurie importante de personnel dans le secteur de l'éducation des jeunes enfants.
- 7. Que le gouvernement prévoie un congé parental prolongé suffisamment financé et encourage tous les milieux professionnels à adopter des politiques du personnel en rapport avec les obligations familiales, et prévoie d'autre part d'éviter aux employés d'être renvoyés pour absentéisme dû à des raisons familiales.

La présidence: Voilà un exposé très complet.

M. Nault: Vous avez dit beaucoup de choses, Leslie, et je ne sais pas si je peux poser toutes les questions qui me viennent à l'esprit.

Je vais commencer par vous présenter mon point de vue et vous demander de me reprendre si je n'ai pas bien compris. Peut-on dire que nous avons affaire à deux problèmes distincts? Le premier se rapporte à l'impression qu'il y a deux types d'enfants différents: les enfants d'âge préscolaire et les enfants qui reviennent à la maison avant le retour de leurs parents.

Si je soulève cette question, c'est parce que chez moi, dans le nord de l'Ontario, il existe un service gratuit de qualité plus ou moins bonne pour les enfants d'âge préscolaire, mais il n'y a absolument rien pour les enfants dont le parent seul ou les deux parents travaillent. Est-ce que ce sont là deux questions distinctes?

La présidence: Pour un enfant d'âge préscolaire?

M. Nault: Oui. Que fait par exemple un enfant après l'école? C'est un problème important et personne ne semble s'y intéresser. Je veux bien parler de ces deux problèmes séparément, mais si vous jugez que les deux problèmes se rejoignent, on peut les analyser en même temps. Je me posais simplement la question.

Mme Atkinson: Il me semble que vous établissez une distinction en fonction du groupe d'âge plutôt qu'en fonction des enfants qui ont accès aux services de garderie et ceux qui n'y ont pas accès.

M. Nault: Oui, et je me demande s'il y a deux système différents. Ce n'est probablement pas la première fois que l'on soulève cette question, mais je ne suis pas Einstein et il me semble qu'il est utile de se pencher sur le cas des enfants qui rentrent chez eux avant leurs parents. J'ai proposé par exemple dans ma municipalité, que les enfants puissent se rendre, après leur journée, dans une école du système scolaire qui possède toute l'infrastructure nécessaire, où ils seraient accueillis jusqu'à ce que leurs parents viennent les chercher.

However, it seems that the education system does not want to have anything to do with these kids. I have always wondered what that problem is.

We can go even further with that. I have always maintained, if we are going to build new high schools or new elementary schools, that we should tack a day care on it, an infrastructure that would provide the space you need.

I have always thought that one of the programs that should be given in a high school setting to young men and women is the day care program itself, and then you, as a caregiver with the proper training, could almost teach that program, and you would have the extra help you would need for the looking after of the children in the proper manner. You can do that from toddlers right up.

It is a different story in the home care system. My sister has a home care, but she looks after just the wee ones. I am just trying to differentiate as to why no one wants to tap into that.

Ms Atkinson: In terms of the educational system, I know that in Ontario now they have been addressing that issue and taking education and saying it is going to provide a portion of child care and saying that, yes, schools have to implement child care centres.

The Ministry of Education is supportive of that, but the boards are very fearful because there is not necessarily the money that goes along with that. As it is, they are having enough trouble maintaining their own system, and to bring in a child care system is an additional cost.

Some of the schools are implementing them. In Ontario, actually quite a few schools have child care built right into them. In the rest of the country that is not true. Certainly there is a real lack in the schools.

It makes sense in terms of a school-age child. It would be nice if they had the choice, if the children could have just a nice even day where they could stay at the school and the parents or the system does not have to provide transportation to another location. I think what we promote a lot is the choice. There has to be a lot of options. Right now, in terms of the licence system, there is a day care centre, which could be either in a school or outside a school, and there is licensed home day care.

• 2025

Then you have all the other unlicensed kind of operations, from child registries, which the government funds to a certain level, to the relative or friend down the street. They have to have that choice. Some parents who have school-age children may want the children in school all day. Some parents may say they do not want their children in that same building for the entire day, that it is too much for them, and that they would rather see them go outside the home.

We have many school-age kids in home day care. They go to the neighbourhood home day care, which may be just down the street. They have providers who go and pick up the children and take them back and forth. [Translation]

Malheureusement, il semble que le système scolaire ne veut pas s'occuper de ces enfants. Je me suis toujours demandé quel était le problème.

On peut même aller plus loin. J'ai toujours soutenu qu'il faudrait, lorsqu'on construit les écoles élémentaires ou secondaires, leur ajouter une aile qui serait réservée au service de garderie et qui pourrait vous offrir les locaux dont vous avez besoin.

J'ai toujours été convaincu qu'il faudrait offrir aux écoliers et écolières qui fréquentent les écoles secondaires, un cours sur les services de garderie. Ce cours pourrait être donné par les préposés aux enfants eux-mêmes qui pourraient, de ce fait, recruter parmi les élèves du personnel supplémentaire pour s'occuper des enfants, dès qu'ils commencent à marcher.

Dans le cas des garderies en milieu familial, c'est tout à fait différent. Ma soeur a une garderie, mais elle s'occupe uniquement des nourrissons. J'essaie de comprendre pourquoi personne ne veut tirer parti de cette possibilité.

Mme Atkinson: Je sais qu'en Ontario le système scolaire étudie actuellement la question, envisage d'offrir des cours sur la garde des enfants et affirme que les écoles doivent mettre sur pied des garderies.

Le ministère de l'Éducation appuie ce principe, mais les conseils sont très réticents, car ils craignent de ne pas disposer de l'argent nécessaire pour sa mise en pratique. Pour le moment, ils ont déjà suffisamment de mal à faire fonctionner le système scolaire. Il leur faudrait engager des fonds supplémentaire pour mettre en place un système de garderie.

Certaines écoles ouvrent des garderies. Il y a, en Ontario, un bon nombre d'écoles qui abritent déjà des services de garderie. Il n'y a rien de semblable dans les autres régions du pays. C'est certainement une véritable lacune dans les écoles.

Pour les enfants d'âge scolaire, ce serait tout à fait logique. Ce serait vraiment agréable pour eux de rester toute la journée à l'école sans que leurs parents ou le conseil scolaire aient à les transporter à un autre endroit. Nous voulons offrir un choix. Il faut que les options soient nombreuses. Pour le moment, au niveau des services agréés, il y a une garderie de jour qui pourrait être installée dans une école ou à l'extérieur d'une école et une garderie en milieu familial.

À part cela, il y a toutes les autres garderies non agréées comme les garderies qui acceuillent des enfants inscrits et que le gouvernement finance dans une certaine mesure, ainsi que les services improvisés qu'offrent les parents ou amis de la famille. Il faut que les parents aient ce choix. Certains parents dont les enfants sont d'âge scolaire souhaitent que leurs enfants restent à l'école toute la journée. D'autres préfèrent que leurs enfants changent d'endroit et ailleur ailleurs qu'à la maison.

Les services acceuillent beaucoup d'enfants d'âge scolaire. Ils fréquentent la garderie du quartier qui se trouve peut-être au coin de la rue. Certains éducateurs viennent éventuellement les prendre et les ramener à la maison.

Mr. Nault: One of the major problems with single parents is the fact that they are caught in a catch-22: they cannot afford day care; and if they do get a job, it is a question of whether they can find day care at all.

It makes complete sense to me to have it totally subsidized for that individual if that individual can show that he or she has a job. If the single parent has a job, now at least she has a place for her child, and it should be through the education system. I guess I get that from representing four to six reserves. All of them up north are building schools on the reserves, and they are attaching day cares to them. There is the holistic approach—education starts as soon as they are old enough to talk and walk.

Ms Atkinson: What about the infants?

Mr. Nault: The infants also go because a lot of the mothers are still in school. They are having children at 14 and 15 and they are still in school. They take the kids with them to school. They go into the system and have professional care providers. The young woman can go to school and, during recess or whenever, can go and spend some time with her child. I am finding that to be a good way around the problem of drop-out rates.

I am just throwing that at you, because that is what the native communities are doing and it makes a lot of sense to me. I do not know how it works in downtown Toronto, for example, but to me it works very well.

Ms Atkinson: Oddly enough, we were involved in one of the native community's studies that just was released through the Native Council of Canada.

The people involved in that study tended more towards home day care, because it fit into their notion of extended family. They said the whole notion of new centres being built on reserves was the product of a certain thought process, that when everyone thinks of day care, they think of a centre, so we want a centre.

As the women's movement on the reserve was getting more strength, women were going back and saying no, that they wanted their traditional ways. The traditional way was to have the child looked after at home by the extended network on the reserve, and more home day cares developed on reserve areas. They are beginning to implement that notion again.

Mr. Nault: I appreciate that. I am very much interested in it.

I want to go to another subject. You have covered so many that I just want to touch a few and then let someone else have a chance.

You are aware that in Quebec they have this system of child tax credits. I am wondering what you think of that as an incentive, not just for having children but also for being able to afford those children. That could be a way of paying for day care, etc.

[Traduction]

M. Nault: Les parents seuls sont aux prises avec un problème insoluble: ils ne peuvent pas se permettre de se payer les services de garderie et pourtant, s'ils veulent trouver un emploi, il est indispensable qu'ils puissent faire garder leurs enfants.

Je suis tout à fait d'accord à ce que le gouvernement subventionne totalement les services de garderie d'un parent qui peut prouver qu'il a un emploi. Le système scolaire devrait garantir une place en garderie pour les enfants des mères seules qui ont un emploi rémunéré. C'est probablement parce que je représente quatre ou six réserves que je suis arrivé à cette conclusion. Dans le Nord, on prévoit des services de garderie dans toutes les écoles que l'on construit dans les réserves. Cela va dans le sens d'une approche globale: l'éducation commence dès le moment où les enfants sont assez grands pour parler et marcher.

Mme Atkinson: Et pour les nourrissons?

M. Nault: Les nourrissons vont également à la garderie, étant donné qu'un grand nombre des mères sont toujours à l'école. Elles ont leurs enfants à 14 ou 15 ans, alors qu'elles sont encore à l'école. Elles emmènent avec elles leurs enfants qui sont pris en charge par des spécialistes. La jeune femme peut suivre les cours et rendre visite à son enfant pendant les pauses. A mon avis, c'est une bonne solution au problème du décrochage.

Je vous parle de tout cela parce que cette solution adoptées par les Autochtones me paraît très logique. Je ne sais pas comment cela se passe au centre-ville de Toronto, mais dans le Nord, cela fonctionne très bien.

Mme Atkinson: Nous avons justement participé à une des études concernant la communauté autochtone que vient de publier le Conseil des Autochtones du Canada.

Les personnes qui ont été consultées dans le cadre de cette étude semblent préférer la garderie en milieu familial, étant donné qu'elle s'harmonise mieux avec leur notion de la famille élargie. Elles affirment que les nouveaux centre que l'on construit actuellement dans les réserves sont le résultat d'une logique étrangère à la philosophie autochtone. Selon cette logique, il faut des centres de garderie pour garder les enfants.

Or, en raison de l'essor du mouvement féministe dans les réserves, les femmes préfèrent revenir au mode de vie traditionnel. Chez les Autochtones, la coutume veut que les enfants soient gardés à la maison par un membre de la famille élargie vivant dans la réserve. C'est ainsi que les garderies en milieu familial se sont multipliées dans les réserves. Les Autochtones reviennent à cette formule ancienne.

M. Nault: Je comprends. Cela m'intéresse beaucoup.

Je vais passer à autre chose. Vous avez abordé tellement de sujets que je vais me contenter d'en évoquer quelques-uns afin de donner aux autres l'occasion de vous poser des questions.

Vous connaissez le système de crédit d'impôt pour enfants qui existe au Québec. Je me demande ce que vous pensez de cette mesure qui incite les gens à avoir des enfants et leur donne les moyens de les élever. Ce serait peut-être une bonne façon de financer les services de garderie, etc.

Ms Atkinson: I would be speaking personally on this; maybe Rosemary would like to comment after. I was a Quebecker before I came to Ontario; I was there for years.

I really think that is a false incentive. We have looked at the pro-natal programs, at how we are going to encourage people in Canada to have children and how we are going to provide for that. I do not think a dollar at the beginning cuts it, and I think the person who goes for that is very short-sighted. I think most people will not go for that option.

That system was tried in Nova Scotia, and it really backfired on them. Now they have many, many welfare moms sitting there with many children. It is very short. . . you know, oh, \$1,000, I need \$1,000 so I am going to have a child. Then what? It costs more than \$1,000 to raise the child. Then the welfare system has to fall into place and that child actually costs the taxpayers a lot more than \$1,000.

• 2030

Ms Rosemary Somers (President, Private Home Day Care Association of Ontario): I think that is a false analogy because good day care is very expensive. Let us not kid each other. A good infant program will cost \$10,000 a year per infant. A good preschool program is \$6,000 or \$7,000 a year per child.

You are not going to give people that sort of money so they are not going to be able to buy into a good day care system. Day care is just like education and health. It is not something people can afford out of their own pockets so we have to find ways of suppporting them, at least for a short time.

There are a lot of other things that you can do around the school-age years. I think the education system has been notoriously unresponsive to the needs of children. Children are sent home for lunch when there has been nobody at home to give them lunch. We could give you a lot of examples.

I think the idea of putting money into parents' pockets, an idea that governments seem keen on, does not make a lot of sense because it is so expensive. If you look at two children you are really looking at a very expensive system.

Mr. Nault: So you think the tax credit phenomenon so be prevalent right now is not the solution.

Operating a private day care centre anywhere near where parents would need it would seem to be an almost phenomenal feat. Just the cost of installing the infrastructure, never mind paying for the caregivers once that infrastructure is in place... Do you have any recommendations as to how we can get around that?

Ms Atkinson: I always harken back to priorities in these instances. For example, we believe we should license people to drive cars and we believe in traffic regulations. So we develop a huge system of law around that and hire a slew of

[Translation]

Mme Atkinson: Je vais vous donner mon point de vue personnel à ce sujet. Peut-être Rosemary voudra-t-elle ajouter son propre commentaire. Avant de venir en Ontario, j'ai vécu pendant de nombreuses années au Québec.

A mon avis, cette disposition est une fausse mesure incitative. Nous avons étudié les politiques natalistes et nous nous sommes demandés ce qu'il faudrait faire pour encourager les Canadiens à avoir des enfants et quelles sont les mesures qu'il faudrait mettre en place. Je ne pense pas que ce soit une bonne solution d'offrir une prime au départ et que seules des personnes peu prévoyantes pourraient se contenter d'une telle option.

La Nouvelle-Écosse a fait l'essai de cette option. Elle en paye actuellement les pots cassés, puisqu'il y a de nombreuses assistées sociales qui ont maintenant plusieurs enfants. Certaines personnes ne voient pas plus loin que le bout de leur nez et pensent que c'est une aubaine de faire un enfant pour 1,000\$. Elles sont surprises par la suite de s'apercevoir qu'il faut bien plus de 1,000\$ pour élever un enfant. Ensuite, c'est le régime d'assistance sociale qui est mis à contribution et un enfant coûte beaucoup plus que 1,000\$ aux contribuables.

Mme Rosemary Somers (présidente, Association des garderies familiales de l'Ontario): Il n'y a pas de comparaison, car les services de garde d'enfant sont très coûteux, et il ne faut pas se leurrer. Une bonne garderie pour nourrissons coûte 10,000\$ par an et par enfant. Un bon programme pré-scolaire coûte 6,000\$ ou 7,000\$ par an et par enfant.

Il est ridicule de donner 1,000\$ aux parents, car un tel montant est loin d'être suffisant pour se procurer de bons services de garderie. La garde des enfants, c'est comme l'éducation et la santé. Ce sont des privilèges que les gens ne peuvent s'offrir eux-mêmes et qui doivent être financés, du moins pendant quelque temps.

Il y a, par ailleurs, bien d'autres choses que le système scolaire pourrait offrir aux enfants qui fréquentent l'école. Le système scolaire ma paraît être tout à fait indifférent aux besoins des enfants. Certains enfants quittent l'école à midi pour le déjeuner, alors qu'il n'y a personne chez eux. Je pourrais vous donner beaucoup d'exemples.

Les gouvernements semblent favoriser les subventions aux parents. À mon avis, ce n'est pas une bonne idée, parce que c'est tellement coûteux. Dans le cas d'une famille de deux enfants, c'est extrêmement coûteux.

M. Nault: Donc, vous pensez que la formule de crédit d'impôt qui semble s'imposer actuellement n'est pas une bonne solution.

La mise en place et l'opération d'une garderie privée capable de répondre plus ou moins aux besoins des parents représenterait une prouesse extraordinaire. Le coût de l'infrastructure elle-même, sans parler des salaires des préposés aux enfants. . . Est-ce que vous avez une solution à recommander?

Mme Atkinson: Dans ces cas-là, je reviens toujours aux priorités. Par exemple, nous estimons que le permis de conduire et les règlements de la circulation sont indispensables. Nous mettons sur pied un énorme système

people to enforce it. We think it is important to have a police force that enforces the laws of society and enforces the safety of owning and driving a vehicle. If someone does not abide by it, they have violated the law. There is a massive system of penalties around it. We deem it important to pay for that system. Why? Because of the safety of people in society.

We do not think it as important to pay for the safety and protection of children. Why not? I think it is a matter of priorities. Yes, it seems expensive to implement a child care system. It is no more expensive, in fact it is less expensive than maintaining a police force simply to drive a car.

Why do we put so much money and public education into into telling people to wear their seat belts? For the safety and protection of people. Look how long it took us to require special car seats for children. That was long after the whole seat belt controversy. It is a question of priorities.

The Chair: I think it is due to a changing society as well. We now have massive public support for subsidized day care. The system that has evolved in Toronto and North York uses private home day care as well as institutionalized day care and the non-profit day care centres. We have the same kind as you do. School-age children are basically looked after in the day care centres in the schools.

Private home day care is being utilized more for infant day care. As well, there is quite a bit of private home day care going on in some of the public housing. There may be a day care centre downstairs as well. As a parent myself I did not want my daughter to be in an institutional environment at an early age, but when she was older I wanted more mixing with other children. I think it is a question of trying to provide the choices that parents want. To keep as many options available as is possible we are also encouraging employers to provide workplace day care.

• 2035

Mr. Nault: I am sort of a believer in-

The Chair: It is something for the boards of education, and it is much more affordable as a result. There is free space for children enrolled in the school system and low-cost space for children not enrolled in the school system. Workplace day care is again getting free space and operating costs picked up by the employer, so it keeps the rates down. There has been subsidy to day-care worker salaries as well, at both the municipal and the provincial levels, in order to make it affordable. It is still not terribly affordable.

Mr. Nault: I do not know a lot about this; I am quite interested in the wage problems for care givers. What seems to be the difficulty in getting a decent wage?

[Traduction]

législatif et nous engageons tout un personnel pour le faire respecter. Nous pensons qu'il est important d'avoir une forte police pour appliquer les lois de la société et faire respecter les règlements de sécurité aux propriétaires et conducteurs de véhicules. Nous avons un énorme système de pénalisation qui punit les personnes qui enfreignent la loi. Nous estimons qu'il est important d'appuyer un tel système. Pourquoi? Pour garantir la sécurité des membres de la société.

Par contre, il ne nous paraît pas important de subventionner la sécurité et la protection des enfants. Pourquoi? À mon avis, c'est une question de priorité. La mise en place d'un système de garde d'enfants paraît couteuse. Pourtant, un système de garde d'enfants serait beaucoup moins coûteux qu'une force de police destinée à faire respecter les règles de la circulation.

Pourquoi consacrer tant d'argent dans les campagnes d'information du public destinées à inciter les gens à porter leur ceinture de sécurité? Pour assurer la sécurité et la protection des gens. Voyez par exemple combien de temps il a fallu pour imposer des normes spéciales aux sièges de voitures pour enfants. Cela a duré bien plus longtemps que la controverse qui a entouré le port des ceintures de sécurité. C'est une question de priorité.

La présidence: À mon avis, cela est dû également à l'évolution de la société. De nos jours, la population est massivement favorable à l'octroi de subventions aux garderies. Le système qui a été mis sur pied à Toronto et North York fait appel aussi bien aux garderies familiales qu'aux garderies en établissement et aux garderies sans but lucratif. Nous avons la même chose. Les enfants en âge d'aller à l'école sont pris en charge dans les garderies installées au sein même des écoles.

Aux garderies familiales, on confie surtout des enfants en bas âge. Il y a un certain nombre de garderies familiales dans les logements subventionnés. Quant à moi, je ne voulais pas que ma fille aille en garderie quand elle était petite, mais un peu plus tard, j'ai souhaité qu'elle rencontre d'autres enfants. Je pense que l'important, c'est d'offrir aux parents les options qui leur conviennent et afin d'avoir le plus d'options possible, nous encourageons également les employeurs à offrir des services de garderie sur les lieux du travail.

M. Nault: Je crois, quant à moi. . .

La présidence: Ce sont les conseils scolaires qui doivent s'en occuper, car c'est beaucoup plus abordable de cette manière. Les enfants qui vont à l'école sont pris en charge gratuitement et les frais sont peu élevés pour les autres enfants. Dans le cas des garderies sur les lieux de travail, les tarifs ne sont pas très élevés car c'est l'employeur qui assume les frais de location et d'opération. Pour que les services de garderie soient abordables, les municipalités et les provinces subventionnent les salaires des préposés aux enfants. Malgré tout cela, les tarifs ne sont pas vraiment abordables.

M. Nault: Je ne sais pas grand chose à ce sujet; j'aimerais savoir ce qui pose un problème au niveau du salaire des préposés aux enfants. Pourquoi ne peuvent-ils pas recevoir un salaire convenable?

It seems to me that those who are in that profession are very well educated, not much different from in a lot of other professions. Is it the old standard problem that because there are a lot of women in that particular work force they are not paid what they are worth? Is that what it is?

Ms Atkinson: That is only one aspect of it. Another aspect is simply that traditionally, people view child care as something women did for free. Women had children and they raised children for free. To put a cost to it is difficult.

Another one has to do with the affordability for parents. The higher the salary for the child-care worker, the higher the parent fee. This has come up, for instance, in Metro Toronto. They are in a very big crisis. They raised their parent fees and many parents just dropped out. So they are sitting there with something in the nature of 4,800 empty spaces for full-fee parents.

A full-fee parent cannot afford it. It is \$250 a week. Not many parents in the system were making much more than that, if that. At that point it is just impossible; yet, they still have their 7,000 people waiting on the subsidy waiting list. So available space, no money, and through subsidy put the kids in to utilize those spaces.

The Chair: At the local day care centre in my neighbourhood, it is about \$85 to \$90 a week for a school-aged child. I guess that is part-time, too, because they are in school for either the morning or the afternoon.

Ms Atkinson: Oh, yes, the day care community is saying that every time they would like to raise that salary they have to raise the parent fee, and the parents complain. You get this problem where the parents that they want quality care, but they cannot afford what you would like.

The Chair: What are the salaries now? Are they not around \$21,000 or \$23,000?

Ms Atkinson: In Toronto the starting salary is \$16,000 and \$17.000 for—

The Chair: In the non-profits and the public system?

Ms Atkinson: Yes.

The Chair: I think when you look at the private the wages are much lower, but in Metropolitan Toronto—

Ms Atkinson: No, that is the non-profit.

The Chair: —I can recall that they were around \$18,000 two years ago. I think they are a lot higher than that.

Ms Atkinson: Not to my knowledge.

Ms Somers: It is not great. They have as much training as a nurse or a child-care worker—

The Chair: A college diploma.

Ms Somers: A nurse two years out of community college would start at about \$27,000 to \$29,000 in the hospitals. They really stack up very badly with the people with similar education in the human services fields who are trained at community colleges.

[Translation]

Il me semble que les personnes qui embrassent cette profession ont reçu une très bonne formation qui n'est guère différente de celle que reçoivent d'autres travailleurs. Est-ce qu'il paraît normal de moins bien payer ces employés parce que bon nombre d'entre eux sont des femmes?

Mme Atkinson: Ce n'est là qu'une des raisons. Il y a également le fait que l'on considère tout naturel pour les femmes de s'occuper gratuitement des enfants. Les femmes ont des enfants et les élèvent gratuitement. Il est difficile de faire payer ce genre de service.

Il y a également le fait que les parents n'ont pas toujours les moyens de payer. Plus le salaire des puéricultrices est élevé, plus le tarif des garderies est fort. C'est ce qui se passe actuellement dans la Communauté urbaine de Toronto. Les garderies connaissent une véritable crise. Suite à l'augmentation des tarifs, beaucoup de parents ont retiré leurs enfants. Les garderies se retrouvent donc maintenant avec 4,800 places vides réservées aux parents payant le tarif complet.

Les parents qui payent le tarif complet ne peuvent se permettre de débourser 250\$ par semaine. Certains d'entre eux ne gagnent guère plus. La situation est donc devenue impossible; et pourtant, il y a 7,000 personnes qui attendent une place subventionnée. Puisqu'il y a de la place et pas d'argent, il faudrait des subventions pour que les garderies puissent accueillir les enfants qui sont sur les listes d'attente.

La présidence: A la garderie de mon quartier, le tarif est de 85\$ à 90\$ par semaine pour un enfant d'âge scolaire. Je suppose que c'est le prix d'un service à temps partiel, puisque les enfants vont à l'école soit le matin, soit l'après-midi.

Mme Atkinson: Les garderies indiquent que les parents se plaignent chaque fois qu'elles haussent les tarifs afin de pouvoir augmenter les salaires des employés. Les parents veulent des services de garderie de qualité, mais n'ont pas les moyens de payer.

La présidence: Combien gagne actuellement un employé de garderie? Environ 21,000\$ ou 23,000\$?

Mme Atkinson: A Toronto, le salaire de base est de 16,000\$ à 17,000\$ pour. . .

La présidence: Dans le secteur à but non lucratif et le secteur public?

Mme Atkinson: Oui.

La présidence: Je crois que les salaires sont beaucoup plus bas dans le secteur privé, mais dans le centre-ville de Toronto. . .

Mme Atkinson: Non, dans le secteur à but non lucratif.

La présidence: ...je crois que le salaire était d'environ 18,000\$ il y a deux ans. Cela a dû augmenter depuis.

Mme Atkinson: Pas que je sache.

Mme Somers: Les salaires ne sont pas mirobolants. Les employés ont fait autant d'études qu'une infirmière ou un éducateur spécialisé...

La présidence: Ils ont un diplôme collégial.

Mme Somers: Après deux années d'études en collège communautaire, une infirmière gagne environ 27,000\$ ou 29,000\$ en milieu hospitalier. Les employés des garderies n'ont pas des salaires comparables à ceux des travailleurs des services sociaux qui ont reçu une formation analogue en collège communautaire.

The Chair: I think part of the problem is that unlike teaching, the salary does not increase with experience. It is a fairly flat salary rate unless you move into supervisory positions. It seems kind of static and a dead-end kind of—

Ms Somers: You do not have to pay teachers out of your own income. That is really a very important part of it.

Mr. Nault: Well, you do have to pay taxes to the board of education. People just do not realize that it is the same thing. People are funny that way. When you have to pay on a weekly basis it is not the same as having to pay your taxes. That is exactly where that comes from. That is why I am sort of interested in this approach. We did it with pay equity. Governments basically said that industries with over a certain amount of employees, for example, had no choice, they had to get into the system.

Ms Atkinson: Have you noticed that child care workers are exempt from pay equity?

Mr. Nault: Yes, I noticed that. But I wanted to get into something else.

For example, in my area I have three pulp mills. Those pulp mills employ roughly 500 people each. As far as I am concerned, that pulp mill should have a day care, paid very much so by the pulp mill and the workers.

However it is done, those care givers should be well paid. Then the people could bring their children there. Whether the mother is working or not, the fact is that if you are an employee of Boise Cascade, in this case, then they do that.

• 2040

It is almost forced education. That is the way you sort of get people to realize that they have a responsibility, and as governments we are going to legislate you to have to do that.

Ms Atkinson: Sure.

Mr. Nault: Is that the only way we are ever going to get that done?

Ms Atkinson: Certainly people do not need child care if they do not have to work. The reason you need child care is because you have to work. So who is responsible for the need?

In some odd way there certainly is that parallel, and certainly I would promote that corporations become more responsible.

I think we have a big problem now with free trade in that sense. If you impose something like this on corporations it removes that even playing field we are supposed to have. They will say that it costs more to operate up here in Canada; you have more benefits to pay out. I think it would have happened more easily before free trade, and it would be more difficult now.

[Traduction]

La présidence: Je pense que le problème repose en partie sur le fait que le salaire n'augmente pas à l'avenant de l'expérience, contrairement à ce qui se passe pour les enseignants. Le salaire demeure quasiment le même, sauf pour les employés qui accèdent à des postes de supervision. Il semble que les employés des garderies n'aient pas beaucoup de perspective de promotion. . .

Mme Somers: Permettez-moi de souligner que les parents n'ont pas à payer eux-mêmes les enseignants.

M. Nault: On paye des taxes scolaires. Les gens sont bizarres, ils ne voient pas que cela revient au même. L'argent vient toujours du même endroit, qu'il soit déboursé chaque semaine ou au moment de régler les impôts. C'est la raison pour laquelle cette approche m'intéresse. C'est ce qui s'est passé avec l'équité salariale. Les gouvernements ont carrément décidé que le régime serait obligatoire pour toutes les entreprises ayant un nombre donné d'employés.

Mme Atkinson: Savez-vous que les employés des garderies ne bénificient pas de l'équité salariale?

M. Nault: Oui, je l'ai remarqué. Mais je voulais parler d'autre chose.

Dans ma région, par exemple, nous avons trois usines de pâte à papier. Ces usines emploient environ 500 personnes chacune. A mon avis, chacune de ces usines devrait mettre sur pied une garderie financée par l'entreprise et par les travailleurs.

La garderie devrait bien payer ses employés et accueillir les enfants des travailleurs, même ceux dont la mère n'exerce pas une occupation rémunérée. Les employés de Boise Cascade bénificient d'un tel service de garderie.

C'est presque de l'éducation forcée. C'est le seul moyen de faire prendre conscience aux gens de leurs responsabilités, et comme gouvernement, nous allons légiférer pour vous obliger à le faire.

Mme Atkinson: Certainement.

M. Nault: Est-ce là la seule façon d'y parvenir?

Mme Atkinson: Il est certain que les gens n'ont pas besoin de faire garder leurs enfants s'ils n'ont pas à travailler. Donc, qui est responsable de cette situation?

En un certain sens, on peut effectivement établir ce genre de parallèle, et je suis la première à dire que les entreprises devraient assumer davantage leurs responsabilités.

Je pense que, en ce sens, le libre-échange nous pose maintenant un problème de taille. Si vous imposez cela aux entreprises, vous modifiez alors les règles du jeu, qui sont censées être les mêmes des deux côtés de la frontière. Les entreprises vont dire que cela leur coûte plus cher pour fonctionner ici au Canada puisqu'elles ont des avantages plus nombreux à verser. Je pense que cela aurait été plus facile avant le libre-échange et que ce sera plus difficile maintenant.

Mr. Nault: Being a unionist, one of the things that really interested me all the years that I was involved was that I never ran into a union that wanted to bargain for that. They were always very interested in bargaining for increases in wages, other issues, pension plans, all those things, but never did they come to a company, at least that I am aware of, and say, we will take 1% less this year if you give us a day care centre.

Ms Atkinson: That is funny, because unions are very heavily involved in the advocacy movement for child care, but usually they advocate the government is more responsible.

Ms Somers: I think that is true. I think the unions do not have a good record.

Mr. Axworthy: I think that is part of the problem why we are dealing with poverty.

I want to thank you for the extent of your recommendations. It is very helpful to us actually to see some concrete suggestions, and comforting when we agree with them.

I do not have children, but my wife has children. Barbara thought that was odd. It has always struck me as odd, especially when you consider we have heard about the critical nature of a child's life between zero and six and how important that is to the long-term life of the child, indeed, minus zero also of during conception, during pregnancy, that here we have this critical period of a child's life but society says you only have to go to school from 5 years of age, or whatever it is, until 18, and after that you must look after yourself in terms of your education; before that somebody has to look after you in terms of education.

I went to school when I was four and a half. In some countries the school–going age is seven. It just strikes me as odd that from zero to six governments do not see it as necessary for people to be educated. After all, child care is part of the education process. That is just my comment. There are many things I find odd. That just happens to be one that hit me tonight.

My other question is with regard to comments by Mr. Wilson and Mr. Beatty at the time of the last budget, or maybe it was even the budget before, that there was a deficit of such a size that we could not afford at that time in the government's mandate to have a national child care program. How does that argument strike you? On the basis of what you suggest, it is untrue.

Ms Somers: It never is the time, is it? I have been in the child care field now for 15 years. It was not always quite as bad economically as it is now, but it never was the time. We had a task force, and then we had a special committee. I cannot really respond to that except to say I do not believe it, and if it were as important as it was in the last war to have child care, we would have it. We had it in Ontario. We created a child care system of quite considerable dimensions

[Translation]

M. Nault: Comme syndicaliste, je dois dire que, pendant toutes les années où j'ai travaillé dans ce domaine, je n'ai jamais vu de syndicat prêt à se battre pour cela; c'est fort intéressant. Les syndicats voulaient toujours négocier des augmentations de salaire et divers autres avantages comme les régimes de retraite, mais aucun n'est jamais allé dire à l'employeur, du moins à ce que je sache, que les employés étaient disposés à se contenter de 1 p. 100 de moins pour une année donnée si l'employeur ouvrait une garderie.

Mme Atkinson: C'est assez curieux parce que les syndicats militent activement pour l'amélioration des services de garde d'enfants, mais en général, ils affirment que c'est le gouvernement qui devrait en assumer la responsabilité.

Mme Somers: Je pense que c'est vrai. Le bilan des syndicats dans ce domaine n'est pas très reluisant.

M. Axworthy: Je pense que c'est une partie du problème, dans le débat sur la pauvreté.

Je tiens à vous remercier de vos nombreuses recommandations. Il nous est très utile de recevoir des suggestions concrètes, et c'est d'autant plus rassurant quand nous sommes d'accord avec ces suggestions.

Je n'ai pas d'enfants, mais ma femme en a. Barbara trouve cela illogique, et moi aussi d'ailleurs, d'autant plus qu'on nous dit que les six premières années de la vie sont cruciales pour l'avenir de l'enfant, et même la période qui précède sa naissance, depuis la conception jusqu'à la fin de la grossesse... cette période est critique dans la vie de l'enfant, mais la société n'oblige les enfants à aller à l'école qu'à partir de cinq ans, ou quelque chose du genre, jusqu'à 18 ans. Après cela, c'est à vous de parfaire votre éducation, et avant, il y a quelqu'un qui doit commencer à faire cette éducation.

J'ai commencé l'école à quatre ans et demi. Dans certains pays, l'âge scolaire est fixé à sept ans. Ce que je trouve illogique, donc, c'est que les gouvernements ne voient pas la nécessité d'éduquer les enfants de zéro à six ans. Après tout, la garde des enfants fait partie du processus d'éducation. C'est un simple commentaire fait en passant. Il y a beaucoup de choses que je trouve illogiques, mais cela m'a frappé tout particulièrement ce soir.

Mon autre question porte sur les commentaires qu'ont faits M. Wilson et M. Beatty au moment du dernier budget, ou peut-être même de l'avant-dernier, à savoir que le déficit était tellement grave que nous ne pouvions pas nous permettre à ce moment-là de mettre sur pied un programme national de garde d'enfants. Que pensez-vous de cet argument? D'après ce que vous nous dites, ce n'est pas vrai.

Mme Somers: Ce n'est jamais le moment, n'est-ce pas? Je travaille dans le domaine de la garde d'enfants depuis maintenant 15 ans. La situation économique n'a pas toujours été aussi difficile qu'aujourd'hui, mais ce n'est jamais le moment. Nous avons eu un groupe de travail, puis un comité spécial. Je ne peux pas vraiment répondre à votre question, sauf pour dire que je ne crois pas à cet argument et que si les services de garde d'enfants étaient aussi importants

in the 1940s and we dismantled it as fast as we could in 1946. In the 1960s we started to try to build it up again. So it does not really butter any parsnips for me, I am afraid.

• 2045

Mr. Axworthy: That is one facet of the answers, and the other facet is the one you presented here. You cannot afford not to have it, because it is more efficient to have an effective program because of the returns than it is not to have it.

Ms Atkinson: In the future we are going to have this very small population and a huge group of seniors who are going to be needing money. Right now, oddly enough, in the Ontario government the future plan for senior citizens is home day care. We already know the problems inherent in the system. We know the lack of people. With this small population base how are we going to have the home day care people to look after this massive population? Is that going to be the answer? Is it realistic?

We know we have enough trouble finding people right now to provide the care for children, and the population base is better. We have to do something to guarantee a better future.

Ms Somers: May I comment on your philosophizing about not doing anything about children even though it is important. It is true that we as a country do not do anything about children, but some countries have social policies that say these are the things they are going to do about children. After the war, the French said they would do everything they could to support mothers at home with their children up to the age of two. They have very substantial allowances to do this, either as single-parent or or two-parent families. After the age of two, they have put in a very comprehensive early childhood education system which people have access to. It is not compulsory.

In a country like Finland the government actually says their children are their most important resource and nothing is too good for them. They run their social policy on this. We as a country have never said that. But some sort of time down the line we really need to look at it. It is really amazing that the evidence for putting in good programs for young children is there and yet somehow or other we cannot get it over.

The Chair: It is real hard being the government because we have so many problems to solve that nobody has ever dealt with before.

I have been involved in municipal day care since 1972 and can recall petitions to the federal government at that time.

[Traduction]

aujourd'hui que pendant la dernière guerre, nous en aurions. Nous en avons déjà eu en Ontario. Nous avions un réseau de garde d'enfants assez considérable au cours des années 40, et nous l'avons démantelé aussi vite que possible en 1946. Puis, pendant les années 60, nous avons commencé à tenter de le remettre sur pied. Cela n'est donc pas une explication, j'en ai bien peur.

M. Axworthy: C'est un élément de la réponse, et l'autre, c'est celui que vous avez présenté ici. Nous ne pouvons pas nous permettre de nous passer de services de garde, parce qu'il est plus rentable d'en avoir que de s'en passer.

Mme Atkinson: À l'avenir, notre population sera très restreinte, et il y aura énormément de personnes âgées qui auront besoin d'argent. À l'heure actuelle, ce qui est assez surprenant, le gouvernement ontarien compte mettre l'accent sur les soins à domicile. Mais nous savons déjà que cette solution présente de nombreux problèmes. Nous savons qu'il n'y a pas assez de gens pour s'occuper des personnes âgées. Avec cette population réduite, comment allons-nous avoir assez de gens pour s'occuper de toutes ces personnes âgées qui restent à la maison? Est-ce bien une solution? Est-ce réaliste?

Nous savons qu'il est déjà assez difficile de trouver des gens pour s'occuper des enfants, et pourtant, le bassin de population est plus vaste. Il faut faire quelque chose pour assurer à nos enfants un meilleur avenir.

Mme Somers: Puis-je ajouter un commentaire à vos remarques sur le fait que nous ne faisons rien pour nos enfants même s'ils sont importants? Il est vrai que, dans notre pays, nous ne faisons rien pour nos enfants, mais il y a des pays qui ont adopté une politique sociale prévoyant un certain nombre de choses pour les enfants. Après la guerre, les Français ont décidé de faire tout ce qui était possible pour aider les mères à rester à la maison avec leurs enfants jusqu'à ce que ceux-ci aient deux ans. Elles reçoivent une allocation très importante à cette fin, qu'elles soient mères célibataires ou qu'elles aient un conjoint. Quand les enfants ont deux ans, ils ont accès à un système très complet d'éducation des jeunes enfants, mais ce n'est pas obligatoire.

Par ailleurs, en Finlande, le gouvernement affirme que les enfants constituent la ressource la plus importante du pays et qu'il n'y a rien de trop bon pour eux. La politique sociale finlandaise est fondée là-dessus. Ici, au Canada, nous n'avons jamais dit cela. Mais nous devrons vraiment nous pencher sur ce problème avant très longtemps. Il est vraiment extraordinaire de voir que tout prouve qu'il est nécessaire d'instaurer de bons programmes pour les jeunes enfants, mais que nous ne réussissions pas à le faire pour une raison ou pour une autre.

La présidence: Il est très difficile de faire partie du gouvernement parce que nous devons résoudre de nombreux problèmes sur lesquels personne ne s'est jamais penché avant.

Je m'occupe de services de garde municipaux depuis 1972, et je me souviens que nous avions envoyé des pétitions au gouvernement fédéral à ce moment-là.

Poverty

[Text]

Ms Atkinson: When Rosemary talked about child care coming up around the Second World War, this Persian Gulf War has impacted on child care. The response we are getting is very interesting in trying to address this immediate issue. Yet the answer from the federal level had been that this is not their problem. People joined the military, that is their problem. The military says they did not issue them children, it is their problem. Meanwhile, you have people going overseas at the drop of a hat, leaving children. We also have women in the military. A lot of single mothers in the military are leaving and have nowhere to place their children. No one wants to take responsibility for that. No one wants to pay for it.

We have a situation where it is falling between the legislation. There is no legislation that deals with a child who needs care on an unknown time frame, 24 hours a day, unless you give your child up to foster care. What are we doing? Right now we hope it does not get worse and we hope no more people have to go over. We will just deal with this group as an isolated incident.

The Chair: I wonder how many women in the forces would be in that position.

Ms Atkinson: A number right now...and what they are all hoping is that there will not be any more people sent over. Their real concern is what will happen if all of a sudden there is greater involvement on Canada's part. As yet, no one wants to put the plans into place too much. The Ontario provincial government has been the most responsible in trying to address it. But there is a big funding issue. If someone joins the military and goes to war, should someone not pay for the child care? Who should pay for the child care?

• 2050

The Chair: I guess if it is a man, the woman is at home, but if it is a single parent, it is very. . .

Ms Atkinson: Even if it is a two-income household, 24-hour care on the salary of a military person. . . I discovered that the big bonus you get for being in the Persian Gulf is \$25 a month over your regular salary.

The Chair: We just increased it. We just gave a bonus.

Ms Atkinson: To what, \$60? That will get you an afternoon at day care.

Mr. Axworthy: You have to put it in a slightly different context. There is money for the war but not for the children who are being left at home.

Ms Atkinson: That is right, and what is that in the budget for the war? This much.

[Translation]

Mme Atkinson: Rosemary a souligné que des services de garde d'enfants avaient été mis sur pied au moment de la Seconde Guerre mondiale, mais il faut dire aussi que la guerre du Golfe a des répercussions sur cette question. Nous avons essayé de régler le problème que cela pose dans l'immédiat, mais le gouvernement fédéral nous a donné une réponse fort intéressante, à savoir que ce n'est pas son problème. Si les gens se sont enrôlés, c'est leur problème. L'armée dit que ce n'est pas elle qui a donné des enfants aux militaires, et que c'est donc leur problème. Pendant ce temps, il y a des gens qui doivent partir outre-mer du jour au lendemain et qui laissent ici des enfants. Il y a aussi des femmes dans l'armée. Il y a beaucoup de mères célibataires qui s'en vont et qui n'ont personne pour s'occuper de leurs enfants. Il n'y a personne qui veut en assumer la responsabilité et qui veut payer pour cela.

Il s'agit là d'un cas qui n'est couvert par aucune loi. Il n'y a pas de loi qui prévoit la nécessité de faire garder des enfants pendant une période indéterminée, 24 heures par jour, à moins de confier ses enfants à une famille d'accueil. Que faisons-nous? À l'heure actuelle, nous espérons tout simplement que la situation ne va pas s'aggraver et que nous n'enverrons pas plus de gens là-bas. Et nous allons nous occuper de ce groupe comme s'il s'agissait d'un cas isolé.

La présidence: Je me demande combien il y a de femmes dans l'armée qui sont dans cette situation.

Mme Atkinson: Il y en a déjà un certain nombre... Et ce qu'elles espèrent toutes, c'est que le gouvernement n'enverra pas d'autres troupes là-bas. Elles se demandent vraiment ce qu'elles vont pouvoir faire si le Canada décide tout à coup d'augmenter sa participation à la guerre. Pour le moment, personne ne veut s'occuper de ce genre de service. Le gouvernement provincial de l'Ontario s'est montré le plus responsable de tous et a essayé de régler la question. Mais il y a un grave problème de financement. Si quelqu'un s'enrôle et va à la guerre, est-ce qu'il ne faudrait pas payer pour la garde de ses enfants? Qui devrait payer pour ce service?

La présidence: Je suppose que s'il s'agit d'un homme, la mère reste à la maison, mais dans le cas des mères célibataires c'est très...

Mme Atkinson: Même dans le cas des ménages à deux revenus, des services de garde de 24 heures avec une solde de militaire... J'ai découvert que les militaires envoyés dans le Golfe persique touchent en prime la somme astronomique de 25\$ par mois, en plus de leur solde ordinaire.

La présidence: Nous venons d'augmenter ce montant et de consentir une prime additionnelle.

Mme Atkinson: Quel est le montant, 60\$? Cela permet de payer à peu près un après-midi en garderie.

M. Axworthy: Il faudrait présenter la question sous un angle un peu différent. Il y a de l'argent pour la guerre, mais pas pour les enfants qui restent ici.

Mme Atkinson: C'est exact, et qu'est-ce que cela représente par rapport au budget de guerre? Vraiment très peu.

Mr. Nault: I was interested in what you said about other countries. Let us take France as an example. The argument the government always uses is that they cannot afford it. But lo and behold, other countries can, which always makes me kind of wonder just what we are doing. Yes, I am a Liberal and I will take the blame for the deficit.

I am more interested in whether you can tell me just how they set their system up. Are you familiar enough with it to tell us a little bit about that? We do not have to re-invent the wheel here. Everybody seems to think we have to set up a program that has never been tried before and is unique to Canadians. The fact is that there are working mothers in every country in the world and single mums all over. What are they doing that seems to work, and how can we adapt it to our system so it would be effective? I am very interested in that.

I do not have any children yet, but I would certainly love to. My wife is not overly keen about staying home. That is a new phenomenon. She works, and I am not necessarily...

Ms Atkinson: It should be her choice that she does not have to stay at home to have children.

Mr. Nault: I am not necessarily from the old school, but I still think the mother is the best care giver there is. If she makes a decision to go to work, then I would like to have some sort of system I could feel comfortable with, and what I have seen so far does not impress me too much. I know I can afford it, but I am trying to find out whether there are systems we can put in place that would make us feel we are achieving the ultimate. Our most important resource is our kids. What about France?

Ms Somers: They pay for it through taxation, basically.

The Chair: There is a fee, is there not?

Ms Somers: The first two years is all done through taxation. As I understand it, the education part of the day, say from 9 a.m. until 3 p.m., is education and is paid for by education. It is only the care part of the day—that is the little bit before school, say from 8 a.m. until 9 a.m. when the parent has to go to work and the bit for the rest of the afternoon—that actually has to be paid for by the parents, and that is subsidized. It is done on a subsidy system in the same way ours is, but it is a much smaller portion that is being subsidized. Therefore, it is much more affordable.

Ms Atkinson: They have also incorporated into the school, as you said. You start school at four, so you are paying it through your taxes and not a direct fee. We have already decided in society that education is important—the school system—so it is accepted.

[Traduction]

M. Nault: Vos commentaires sur les autres pays m'ont semblé fort intéressants. Prenons par exemple la France. Le gouvernement nous dit toujours qu'il ne peut pas payer les services de garde. Mais pourtant il y a d'autres pays qui peuvent le faire, ce qui me pousse toujours à me poser des questions sur ce que nous faisons ici. Oui, je suis libéral, et je suis prêt à assumer une part du blâme pour le déficit.

J'aimerais surtout savoir comment fonctionne ce système. Est-ce que vous le connaissez assez bien pour pouvoir nous en parler un peu? Il n'est pas nécessaire que nous réinventions la roue, tout le monde semble croire que nous devons mettre sur pied un programme qui n'est jamais été essayé ailleurs et qui soit particulier aux Canadiens, mais le fait est qu'il y a des mères qui travaillent dans tous les pays du monde, et des mères célibataires aussi. Quels sont les systèmes qui semblent fonctionner dans ces autres pays et comment pourrions-nous les adapter ici pour qu'ils soient efficaces? Cela m'intéresse beaucoup.

Je n'ai pas encore d'enfants, mais j'aimerais certainement en avoir. Ma femme ne tient pas vraiment à rester à la maison, c'est un nouveau phénomène. Elle travaille et je ne suis pas nécessairement. . .

Mme Atkinson: Ce devrait être à elle de choisir si elle veut ou non rester à la maison pour élever ses enfants.

M. Nault: Je ne suis pas nécessairement de la vieille école, mais je pense quand même que c'est la mère qui est la mieux placée pour prendre soin des enfants. Si elle décide quand même d'aller travailler à l'extérieur, j'aimerais bien qu'il existe ici un système dans lequel je puisse avoir confiance, et ce que j'ai vu jusqu'ici ne m'impressionne vraiment pas. Je sais que je pourrais me le payer, mais ce que je veux savoir c'est si il y a des systèmes que nous pourrions adopter ici afin de nous donner l'impression que nous faisons de notre mieux. Nos enfants constituent notre ressource la plus importante. Comment cela se passe-t-il en France?

Mme Somers: En gros, ce sont les impôts qui financent les services de garde.

La présidence: Mais il y a des frais, n'est-ce pas?

Mme Somers: Le système est financé grâce aux impôts dans le cas des enfants de moins de 2 ans. Si je comprends bien, la partie de la journée qui correspond aux heures scolaires, par exemple de 9 heures à 15 heures, est considérée comme une période d'éducation et est donc payée grâce au budget de l'éducation. Ce sont seulement les heures de garde comme telles, un peu avant l'école, de 8 heures à 9 heures à peu près à partir du moment où le parent s'en va travailler et un peu à la fin de l'après-midi, qui doivent être payées par les parents, qui bénéficient d'ailleurs de subventions. Le régime de subventions est semblable au nôtre, mais les services subventionnés constituent une portion beaucoup plus restreinte. C'est donc beaucoup plus abordable.

Mme Atkinson: Les services de garde sont également incorporés dans le système scolaire, comme vous l'avez dit. Les enfants commencent l'école à 4 ans; ce sont donc les contribuables qui paient leurs frais de scolarité, grâce à leurs impôts et les parents n'ont pas à assumer directement ces frais. Nous avons déjà décidé, comme société, que l'éducation était importante, et c'est donc facilement acceptable.

Poverty

[Text]

The Chair: We are moving that way with the junior and senior kindergartens and so on.

Mr. Nault: What you said before is very true, though. It seems that the education system itself is balking. Even the teachers do not seem to be overly keen about having younger and younger children in the system, whereas I think that is a great idea. If a two-year-old wants to go and they enjoy playing, why not? I do not understand it, but it seems as though they are saying they cannot do what they are doing already with the limited amount of resources, and they are not prepared to get involved in it.

Ms Atkinson: There are so many things impacting on that, from the educators to the conflict between unionized teachers and early childhood educators who earn a lot less. You bring in an ECE and they have a two-year diploma and are making \$17,000 or \$18,000. Then you have a kindergarten teacher with an ECE earning a lot more. The ECE field has deemed it—

The Chair: She has a university degree.

Ms Atkinson: Yes, but some do not. Some who have been in the system do not have that.

The Chair: They are hired by a school board as a teacher?

• 2055

Ms Atkinson: It depends on when you came in the system, your equivalency, etc...

The Chair: They have to be pretty darned old not to require a university degree.

Ms Atkinson: They have such a shortage that even many people currently coming in do not have teaching degrees.

The Chair: Well, I do not think they would get hired in Toronto.

Mr. Nault: I know many around the 40-year-old mark who went straight from high school to a year of teachers' college and right into the system. There are lots of those.

Ms Atkinson: There are lots of areas that have to be worked out. I think it would be very feasible. Certainly it has been addressed in Ontario. That is the move. The direction is certainly towards that and just addressing the issues around it. But you still have to have choice and you still have to have care for the children below the age who go into the school system—and something for the parents who have a five-year-old and say that they do not want them in the institution of school yet; they are going to be in there a long time. A lot of parents are not happy with the school system, so not everyone is saying, yes, I would love my child to be there. You have to have something for those people.

[Translation]

La présidence: Nous nous orientons aussi dans cette direction, avec la maternelle et le jardin, par exemple.

M. Nault: Mais ce que vous avez dit tout à l'heure est tout à fait vrai. Il semble que c'est le système scolaire qui hésite. Même les instituteurs ne semblent pas très satisfaits d'avoir des enfants de plus en plus jeunes dans leurs classes, et pourtant je pense que c'est une excellente idée. Si un enfant de deux ans veut aller à l'école et qu'il s'y amuse bien, pourquoi pas? Je ne comprends pas très bien la situation, mais il semble que les instituteurs se disent incapables de faire ce qu'ils font déjà à cause des ressources limitées dont ils disposent, et ils ne sont pas disposés à s'occuper de ces enfants?

Mme Atkinson: Il faut tenir compte de très nombreux facteurs, depuis la formation des éducatrices jusqu'au conflit entre les instituteurs syndiqués et les institutrices qui s'occupent des jeunes enfants et qui gagnent beaucoup moins. Une institutrice qui a suivi un cours de deux ans gagne 17,000\$ ou 18,000\$, alors qu'un instituteur de maternelle qui détient le même diplôme gagne beaucoup plus. Le domaine d'éducation des jeunes enfants a jugé...

La présidence: Elle a une diplôme universitaire?

Mme Atkinson: Parfois, mais pas toujours. Il y a des enseignantes en place qui n'ont pas de diplôme de ce niveau.

La présidence: Et elles ont réussi à se faire embaucher par un conseil scolaire, comme enseignante?

Mme Atkinson: Tout dépend d'où elles vienent, des équivalences qu'elles ont pu obtenir, et...

La présidence: Il faut qu'elles soient très âgées pour n'avoir pas eu besoin de diplôme universitaire.

Mme Atkinson: Il y a une telle pénurie que même les instituteurs qui arrivent maintenant n'ont pas toujours de diplôme d'enseignement.

La présidence: Eh bien, je ne pense pas que ces gens pourraient être embauchés à Toronto.

M. Nault: Je connais beaucoup de gens dans la quarantaine qui sont passés directement de l'école secondaire à l'école normale, où ils sont restés un an, après quoi ils sont entrés dans le système.

Mme Atkinson: Il y a beaucoup de problèmes à résoudre. Mais je pense que cela pourrait très bien se faire. L'Ontario en tout cas a étudié la question. C'est déjà un début. Nous nous orientons certainement dans cette direction, et nous commençons à répondre aux questions que cela pose. Mais il faut quand même laisser le choix aux parents et il faut quand même prévoir des services de garde pour les enfants qui entrent à l'école avant l'âge réglementaire, ainsi que pour les enfants de cinq ans que leurs parents ne veulent pas encore mettre à l'école parce qu'ils y seront pendant longtemps. Il y a beaucoup de parents qui ne sont pas satisfaits du régime scolaire et qui préfèrent ne pas envoyer leurs enfants à l'école à cet âge-là. Il faut prévoir quelque chose pour ces gens.

The Chair: You have to recognize that some children do not want to be in day care at a certain age, also. The 6- to 10-year-old group get pretty fussy about it; they think it is babyish and they want to be in a different program and so on. So there are a lot of individual preferences.

This has been a really interesting discussion, but we have one more deputation this evening. I would like to thank you for your presentation. You brought a lot of interesting information before us.

To our next witness, I would like to welcome you to our committee. I am very impressed with your report. It is certainly very difficult to understand, and it looks like a masterly job of statistics and information and so on. So I hope you will be able to explain it to us. It is a little too challenging for me.

Mr. Michael Wolfson (Associate Director, General Analytical Studies Branch, Statistics Canada): Let me start by thanking you for the opportunity to come and discuss the important question of child poverty.

As has just been indicated, I do not have a brief. I am public servant. I work for Statistics Canada. We have written a discussion paper on the question of how to measure low income, and StatsCan LICOs seem to have become the principal way questions of poverty are discussed in the country. So I certainly understand that it is probably pertinent to your work.

• 2100

I have prepared only very short remarks just to give you a quick overview and then allow you to pose questions. There are a few other tidbits I will mention at the end that are not related to the discussion paper.

If I had to make just a handful of very general comments, the first one is that poverty is very difficult to measure. We would not have had to issue a huge discussion paper if it was easy to measure. On the other hand, given the objectives set by Parliament of moving toward the goal of eliminating child poverty, how do you know whether you have gotten there or not unless you have some way of counting or measuring?

By the standards of the television news we watched in our household last night about the children in Sudan, there are really extraordinarily few poor children in this country. On the other hand, by Canadian norms, the round figure is that there are about 1,000,000 children living in low income, provided you accept a fair margin of error or uncertainty around that number—plus or minus 100,000 or 200,000. That is a ballpark number.

I have the privilege of being associated with the Canadian Institute for Advanced Research in their program on population health, and it is the case that the quality of evidence in the area of childhood poverty and later performance in adult life is not very good. It is not nearly as good as the effect of the metal of a car hitting a human body and causing an immediate injury or trauma. There is evidence that there are much broader effects of childhood poverty on

[Traduction]

La présidence: Il faut bien se rendre compte qu'il y a aussi les enfants qui ne veulent plus aller en garderie, à partir d'un certain âge. Les enfants de 6 à 10 ans font souvent des difficultés; ils trouvent que la garderie, c'est pour les bébés, et ils veulent participer à des programmes différents. Il y a donc beaucoup de préférence personnelle.

Cette discussion a été extrêmement intéressante, mais nous avons encore un témoin à entendre ce soir. Je tiens à vous remercier de votre contribution. Vous nous avez transmis beaucoup d'informations intéressantes.

Je souhaite maintenant la bienvenue à notre témoin suivant. Je dois dire que votre rapport m'a beaucoup impressionnée. Il est certainement très difficile à comprendre, mais vous semblez avoir fait là un excellent travail de statistique et d'information. J'espère donc que vous pourrez nous l'expliquer. Cela me dépasse.

M. Michael Wolfson (directeur général associé, Direction des études analytiques, Statistique Canada): Permettez-moi d'abord de vous remercier de m'avoir invité aujourd'hui pour discuter de cette importante question qu'est la pauvreté chez les enfants.

Comme vous le savez déjà, je n'ai pas de mémoire écrit. Je suis un fonctionnaire, à l'emploi de Statistique Canada. Nous avons préparé un document de travail sur la façon de mesurer le faible revenu, et les seuils de faible revenu établis par Statistique Canada semblent être devenus le principal étalon pour discuter des questions de pauvreté au pays. Il me semble donc que ce document se rapporte tout à fait à votre travail.

Je m'en tiendrai à quelques remarques très brèves, simplement pour vous donner un rapide aperçu du document, après quoi je vais répondre à vos questions. Je vais aussi mentionner à la fin quelques autres éléments qui ne sont pas reliés au document de travail.

Si j'avais à faire quelques commentaires de portée très générale, je dirais tout d'abord que la pauvreté est très difficile à mesurer. Si c'était le cas, nous n'aurions pas eu à publier un document de travail aussi volumineux. D'autre part, étant donné que le Parlement s'est fixé pour objectif d'éliminer la pauvreté chez les enfants, comment savoir si cet objectif est atteint ou pas s'il n'y a pas de façon de mesurer cette pauvreté?

Par rapport aux enfants soudanais que nous avons vus hier soir aux informations télévisées, il y a vraiment très peu d'enfants pauvres au Canada. Mais d'après les normes canadiennes, on estime qu'il y a environ un million d'enfants qui vivent dans des familles à faibles revenus, à 100,000 ou 200,000 près, ce n'est donc là qu'un chiffre approximatif.

J'ai eu le privilège de travailler avec l'Institut canadien de recherches avancées, qui a étudié le niveau de santé des divers secteurs de la population et qui a démontré que les enfants pauvres ont très peu de chances d'être en bonne santé une fois adultes. Ils sont en fait beaucoup plus handicapés que s'ils avaient été tamponnés par une voiture, ce qui leur aurait causé une blessure ou un traumatisme immédiat. Tout porte à croire que la pauvreté pendant

later health, so that—I guess you have already heard this—the problem of childhood poverty is not one that is only here today. It will come back and affect all of us in society's future.

Let me read a couple of paragraphs. The term "poverty" is widely used in popular discussion. It is not uncommon to see references to the number of poor people in Canada and to specific income levels below which someone is defined to be poor—so-called poverty lines. However, there are major conceptual and practical difficulties in defining poverty lines and measuring the extent of poverty. These difficulties are most evident from the wide variety of poverty lines and related statistics in use not only in Canada but all around the world.

Unlike concepts like the consumer price index or GDP, there is no international consensus. We cannot appeal to an outside authority like the United Nations or the International Labour Organization to give us a definition. Nevertheless, there is a very strong popular demand for statistical measures relating to poverty. The kinds of questions people are interested in include whether or not the number of poor people is increasing or decreasing over time, what kinds of families are more likely to be poor, elderly or children.

As a result, Statistics Canada has been publishing something called low income cut-offs, which are dollar levels, and statistics on the number of individuals and families who are below these LICOs. While we repeatedly insist that these are not poverty lines—they are measures of low income—they are often treated as Canada's semi-official poverty lines.

Let me jump to page 2. Here is a bit more on why we insist on using the word "low income" rather than "poverty". It is an imprecise term. It is usually used to refer to a situation where individuals do not have sufficient resources to cover their needs. These needs may be of a wide variety of types, not only economic, but also social and psychological, even spiritual. Thus, aspects of social isolation, deprivation, inability to cope are all involved. The simple point is that those are things it does not come naturally to Statistics Canada to measure. That is why we refer to "low income".

Let me jump over to the top of the next page on poverty, inequality and polarization. Often discussions of the extent and nature of poverty shade into questions regarding economic inequality. Poverty analyses tend to focus on the lowest end of the income spectrum while inequality considers the middle and upper ranges as well.

[Translation]

l'enfance a des effets beaucoup plus étendus sur la santé à l'âge adulte; donc, comme vous l'avez probablement entendu dire, le problème de la pauvreté chez les enfants ne concerne pas que l'immédiat. Il nous touchera tous aussi dans l'avenir.

Permettez-moi de vous lire quelques paragraphes. L'usage du terme «pauvreté» est très répandu dans le grand public. Il n'est pas rare d'entendre des allusions au nombre de pauvres vivant au Canada et aux niveaux précis de revenus, appelés «seuils de pauvreté», au-dessous desquels on considère que quelqu'un est pauvre. Toutefois, la définiton du seuil de pauvreté et la mesure de l'importance de cette dernière causent d'énormes difficultés conceptuelles et pratiques. Ces difficultés ressortent clairement de la grande diversité des seuils de pauvreté et des statistiques connexes qui sont utilisées non seulement au Canada mais aussi dans de nombreux autres pays.

Contrairement aux résultats obtenus pour des concepts comme l'indice des prix à la consommation ou le produit intérieur brut, on est arrivé à aucun accord international sur ce point. Il est impossible de se fonder sur des définitions établies par un organisme de l'extérieur comme les Nations-Unies ou l'Organisation internationale du travail. Néanmoins, la population demande des statistiques relatives à la pauvreté, et elle est particulièrement intéressée à savoir quel genre de familles ou de personnes seraient vraisemblablement touchées par elle (les personnes âgées ou les enfants), par exemple (et si le nombre de pauvres augmente ou diminue avec le temps).

C'est pourquoi Statistique Canada publie ce qu'on appelle des «seuils de faibles revenus», qui sont exprimés en dollars, ainsi que des statistiques sur les particuliers et les familles dont les revenus sont inférieurs à ces seuils. Bien que nous ayons insisté à maintes reprises sur le fait que les SFR ne sont pas des seuils de pauvreté, mais bien des mesures de faibles revenus, on les considère souvent comme les seuils semi-officiels de pauvreté du Canada.

Permettez-moi maintenant de passer à la page 2. On verra ici un peu mieux pourquoi nous insistons pour employer l'expression «faibles revenus» plutôt que le terme «pauvreté», puisqu'il s'agit d'un terme imprécis. Typiquement, il sert à parler de la situation dans laquelle se trouvent des personnes qui ne possèdent pas de ressources suffisantes pour satisfaire à leurs besoins. Ces «besoins» peuvent être de divers ordres, non seulement économique, mais aussi social et psychologique, voire même spirituel. C'est pourquoi on y englobe des aspects aussi variés que l'isolement social, la privation et l'incapacité de se débrouiller. Tout simplement, ce ne sont pas des facteurs que Statistique est naturellement portée à mesurer. C'est pourquoi nous préférons parler de «faibles revenus»

Je passe ensuite à la page suivante, où il est question de pauvreté, d'inégalité et de polarisation. Les discussions sur l'importance et la nature de la pauvreté débordent souvent sur des questions qui concernent l'inégalité économique. Les analyses de la pauvreté se concentrent généralement sur le bas de la liste des catégories de revenus, tandis que les études sur l'inégalité portent également sur les catégories moyenne et supérieure.

• 2105

Recently there has also been public discussion of the disappearing middle class—the recent Economic Council report *Good Jobs, Bad Jobs.* This is yet another concept that might more precisely be referred to as polarization.

The main point is that there are several different concepts that are sometimes confused and mixed up in general discussion. I will be happy to talk about any of those concepts if you would like to pursue them further.

Let me drop down to the bottom of page 3. Any set of low-income lines may be characterized as the product of three factors. The first is the general dollar level of the lines, whether we are talking about \$15,000 or \$25,000 a year for a given family size.

The second is how we differentiate the poverty line, or low-income line, for families of different sizes and compositions. That is a subtle question; most people do not spend much time thinking about it. But as I will show you in a minute, it has quite a profound effect on our perception of the extent of child poverty.

The third is the way we update these dollar lines from one year to the next.

Choices of each of these factors are made implicitly or explicitly by the method used to construct any particular set of low-income lines, and in particular our LICOs. While there is no single correct choice of any of these factors, the choices made will have a fundamental impact on the measured incidence and composition of the low-income population. There are different ways that have been used in the literature or by researchers or by governments to set the dollar level and for making allowances for different family sizes. Let me start on page 6 just to clarify that point a bit under the heading "Allowance for Different Family Circumstances". It is the commonplace that larger families require larger incomes to achieve a similar standard of living but generally not in proportion to the size of the family. For example, a couple with two children can get by just as well with one kitchen as a couple without children, but they would need more bedrooms. Thus a four-person family can achieve the same standard of living as a two-person family with somewhat more housing but less than twice as much. All systems for identifying low-income families embody this kind of judgment, but it is a contentious area.

Whatever system is used for identifying the low-income population, it is important to be able to describe the changes in that population over time. Users will want to be able to judge, for example, whether the proportion of the population with low income has risen or fallen between any two years. Unfortunately this simple question has no single correct answer. There are two main ways that are widely agreed upon to do this; namely, absolute updating and relative updating.

[Traduction]

Par ailleurs, on a assisté récemment à un débat public sur la disparition de la classe moyenne, notamment dans le rapport récent du Conseil économique intitulé *L'emploi au futur*. Cette notion fait appel à un autre concept qui est peut-être mieux cerné par le terme «polarisation».

On voit donc qu'il existe plusieurs concepts différents que le grand public confond parfois. Je me ferai un plaisir de vous parler davantage de ces concepts si vous voulez poursuivre la discussion à ce sujet.

Passons maintenant au haut de la page 4. Toute série de limites de faible revenu peut se définir comme le produit de trois facteurs. Le premier est le niveau général en dollars, qui peut s'établir par exemple à 15,000\$ ou 25,000\$ par année pour une famille d'un type donné.

Le deuxième est la mesure précise dans laquelle la limite, ou le seuil de pauvreté, adoptée pour un genre de famille est supérieur ou inférieur à la limite qui s'applique à une autre famille. C'est là une question subtile, la plupart des gens ne s'y attardent pas vraiment mais, comme je vais vous le démontrer dans un instant, elle influe profondément sur la perception que nous avons de l'ampleur du phénomène de la pauvreté chez les enfants.

Le troisième facteur, c'est la façon dont ces données en dollars sont mises à jour d'une année à l'autre.

Les choix de chacun de ces facteurs se font, implicitement ou explicitement, à l'aide de la méthode utilisée pour construire toute série déterminée de LFR, c'est-à-dire les limites de faible revenu, et en particulier les SFR, les seuils de faible revenu, existants. Bien qu'il n'existe aucun choix unique exact d'un facteur quelconque, les choix qui sont effectués auront un effet capital sur la fréquence mesurée du revenu. Les auteurs, les chercheurs et gouvernements emploient des méthodes différentes pour établir les limites en dollars et pour tenir compte des divers types de famille. A ce sujet, permettez-moi de vous lire un extrait de la page 6, sous la rubrique «prise en compte de la diversité des situations familiales». Il est banal de dire que les familles plus grandes ont besoin d'un revenu plus élevé que les autres pour atteindre un niveau de vie semblable. Cependant, ce revenu n'est pas proportionnel au nombre de membres que la famille compte. Par exemple, un couple qui a deux enfants peut aussi bien s'accommoder d'une seule cuisine qu'un couple sans enfants, mais il a besoin de plus de chambres à coucher. Ainsi, une famille de quatre personnes peut atteindre le même niveau de vie qu'une famille de deux personnes si elle a un peu plus d'espace pour se loger, sans avoir besoin de deux fois plus d'espace. Tous les systèmes d'identification des familles à faible revenu tiennent compte de cette idée, qui ne fait toutefois pas l'unanimité.

Quel que soit le système utilisé pour identifier la population à faible revenu, il est important de pouvoir décrire les changements survenus dans cette population au fil des ans. Les utilisateurs désireront être en mesure de juger, par exemple, si la proportion de la population à faible revenu a augmenté ou diminué entre deux années quelconques. Malheureusement, cette question quoique, simple, n'a pas de réponse unique «exacte». Il existe deux méthodes

Poverty

[Text]

You can hold the low-income line or the poverty line constant in terms of purchasing power using the consumer price index or you can update it in line with the average level of income of Canadians. For example median family income.

In general we do have a country that is growing economically, so average family income grows faster over time than the inflation rate, so which way you update will have a significant effect on the apparent trend in the number of people who have low income.

I will just emphasize the bottom paragraph on page 8. Some people think that if you have relative lines you can never get rid of poverty. I just want to point out that this is simply not logically true. It is indeed possible to reduce the amount of poverty even with a relative line. In fact the experience in this country with the elderly population over the last 10 or 20 years is evidence of the fact. Even using relative lines the extent of low income amongst the elderly has declined.

• 2110

Let me jump to page 38. Now we start going a lot faster. That section has table 5.1 in the middle. I have some overheads in case we want to pursue some of this later.

This table shows in the first couple of columns how much variation there is in the dollar levels of the low-income lines. If you were to start with the very first low-income cut-off developed by Jenny Podoluk in a 1967 census monograph, and had updated it using the consumer price index to 1986, the very top number in the column with the 4 for family size, the low-income line for a family of four would be \$14,665.

The most recently proposed line of Statistics Canada that is based on estimates of changing spending patterns on the necessities of food, clothing and child care, would put that number at over \$20,000. The Canadian Council on Social Development puts it at around \$24,000. Social assistance across the country in 1986 paid just over \$10,000. The Montreal Diet Dispensary, which is one municipal agency that puts together a low-income line, a poverty line, would put it around \$12,500, whereas the Toronto Social Planning Council puts it at around \$22,000.

When we included some supplementary questions on Stats-Can's annual survey on incomes and asked people what income they thought they just needed to get by or to make ends meet, we did a little statistical analysis and we came out over \$25,000 being the low-income line.

In terms of setting the level, that is the range that we observe.

Let us turn to the second-last page, page 56. This is a complicated table. There are a lot of things going on there, but if you look toward the middle there are a number of columns that are called "Individuals in Families" and

[Translation]

généralement acceptées pour y arriver, à savoir la mise à jour absolue et la mise à jour relative. On peut soit garder un seuil de faible revenu ou un seuil de pauvreté constant, en termes de pouvoir d'achat, en se fondant sur l'indice des prix à la consommation, soit le mettre à jour en fonction du revenu moyen des Canadiens, par exemple du revenu familial médian.

En général, notre économie nationale est en croissance; par conséquent, le revenu familial moyen augmente plus vite que le taux d'inflation. La méthode de mise à jour adoptée influe donc considérablement sur la tendance apparente concernant le nombre de personnes qui ont un faible revenu.

J'attire votre attention sur le dernier paragraphe de la page 9. On suppose parfois que, avec la mise à jour relative des FLRs, il est impossible de réduire la fréquence des faibles revenus. Je tiens à vous souligner que, logiquement, ce n'est tout simplement pas vrai. Il est en fait possible de réduire la fréquence de la pauvreté même si l'on adopte une limite relative. En fait, l'expérience que nous avons vécue ici même au cours des 10 ou 20 dernières années, dans le cas de la population âgée, en témoigne. Même en fonction de limite relative, la fréquence des faibles revenus parmi les personnes âgées a diminué.

Passons maintenant à la page 43, où se trouve le tableau 5.1. Nous allons maintenant beaucoup plus vite. J'ai des transparents au cas où vous voudriez revenir là-dessus un peu plus tard.

Les deux premières colonnes de ce tableau montrent les différences des limites de faible revenu, en dollars. Si l'on commençait par le tout premier seuil de faible revenu établi par Jenny Podoluk dans une monographie préparée en 1967 à l'occasion du recensement, et si l'on mettait à jour ce seuil en fonction de la liste des prix à la consommation en 1986, on obtiendrait le premier nombre de la colonne portant le chiffre 4, le seuil de faible revenu pour une famille de quatre personnes s'établirait à 14.665\$.

Or, le dernier seuil proposé par Statistique Canada, qui est fondé sur des prévisions relatives à l'évolution des habitudes de consommation concernant les produits de première nécessité comme la nourriture, le vêtement et la garde des enfants, s'élève à plus de 20,000\$, alors qu'il se situe autour de 24,000\$ selon les évaluations du Conseil canadien de développement social. En 1986, les programmes d'aide sociale de tout le pays couvraient tout juste un peu plus de 10,000\$. Le Dispensaire diététique de Montréal, un organisme municipal qui établit un seuil de faible revenu, ou un seuil de pauvreté, parle plutôt de 12,500\$ environ, alors que le Toronto Social Planning Council avance un chiffre de 22,000\$.

Quand nous avons ajouté au sondage annuel de Statistique Canada sur les revenus, des questions supplémentaires au sujet du revenu dont les gens jugeaient avoir besoin pour pouvoir joindre les deux bouts, sans plus, nous avons établi après analyse statistique que le seuil de faible revenu se situe à plus de 25,000\$.

On note donc un écart assez considérable entre les divers seuils proposés.

Passons maintenant à l'avant-dernière page, donc la page 63. Il s'agit d'un tableau compliqué, qui contient de nombreux éléments. Mais si vous regardez au milieu, vous verrez des colonnes intitulées «personnes vivant dans des

"Unattached Individuals", in the top middle, and just underneath that there are three columns on the left that say "Percentage" and three columns on the right that say "Number in thousands", and then under there the middle row is "Less than 16". That is the number of people under age 16. That column that has the "Less than 16" under "Number in thousands" is the number of children who would be counted as having low income under all of these different lines.

Let me draw your attention toward the bottom where there is something called "Possible EAUs". That is the new kind of low-income line that Statistics Canada has been putting forward for purposes of discussion.

You see numbers that range from 800,000 to a little over 1.1 million. That is why I say that no matter what you do our view is that this is the kind of number of kids who have low incomes. I should not say kids who are poor, for the reasons given earlier.

The other thing that is worth noting is that it bounces around from 862,000, say, at the very bottom of that column, to 1.16 million, and the only thing that is going on in those different low-income lines, the thing that is changing, is how much higher you set the line when you add an extra family member. If you consider a kid to be worth 20% of the first adult, you get the number at the bottom. If you consider the incremental needs of the family when you add an extra kid to be one-half of what an adult is, in other words, if the poverty line for an unattached individual is \$10,000, if an extra kid is worth \$2,000 you get the bottom number. If an extra kid is worth \$5,000 you get the number seven lines higher. That is how much difference it will make, holding the overall incidence of low income fixed.

That is a little bit complicated. We can come back to it if you want.

• 2115

The key point is that what you think about the economies of living together and the extra costs of an extra child will have a significant effect on how many kids are seen as having low income, and an even larger effect on how many old people. So whether the largest problem of low income in Canada is an elderly problem or a child problem turns crucially on this question of what you think the incremental need is with larger family sizes.

I am sorry to say that there is no rigorous foundation for deciding that. It is a judgment call in the end.

The last page I want to draw your attention to is page 59, just the top row. It uses the latest Statistics Canada low-income cut-offs. The number in the northeast part of the table shows that 17% of children under age 16 are counted as having low income in 1986.

[Traduction]

familles» et «personnes seules», en haut, au milieu, et juste sous cette rubrique, il y a trois colonnes à gauche qui portent le titre de «pourcentage» et trois colonnes à droite sous le titre «nombre (milliers)». Et sous ces deux rubriques, la colonne du milieu s'intitule «moins de 16», c'est-à-dire le nombre de personnes de moins de 16 ans. Donc, dans la colonne intitulée «moins de 16», sous la rubrique «nombre (milliers)», on trouve le nombre d'enfants qui peuvent être considérés comme vivant dans une famille à faible revenu, selon tous ces seuils différents.

Permettez-moi d'attirer votre attention sur le bas du tableau, où il est question de ce qu'on appelle les UEA. C'est un nouveau genre de seuil de faible revenu que Statistique Canada a proposé pour des fins de discussion.

Vous voyez que les chiffres varient de 800,000 à un peu plus de 1,1 million. Autrement dit, quoi qu'on fasse, c'est là le nombre approximatif d'enfants qui vivent dans des familles à faible revenu et que nous préférons ne pas qualifier de pauvres, pour les raisons que je vous ai déjà expliquées.

Il est également intéressant de noter que les différences, par exemple entre 862,000, tout au bas de cette colonne, et 1,16 million, s'expliquent par le simple fait qu'on a augmenté le seuil en ajoutant un membre à la famille. Si l'on considère qu'un enfant vaut 20 p. 100 du premier adulte, on obtient le chiffre qui se trouve au bas du tableau, mais on en arrive à un autre résultat si l'on suppose que, pour chaque enfant supplémentaire, la famille a besoin d'un revenu équivalent à la moitié de celui dont l'adulte a besoin. Autrement dit, si le seuil de pauvreté se situe à 10,000\$ pour une personne seule et si on considère qu'un enfant de plus vaut 2,000\$, on obtient le nombre indiqué en bas. Mais si on suppose que cet enfant supplémentaire vaut 5,000\$, on obtient le chiffre indiqué sept lignes plus haut. Cela fait donc une assez grande différence, et l'incidence générale des faibles revenus reste fixe.

C'est un peu compliqué. Nous pourrons y revenir si vous le voulez.

Le point essentiel c'est de savoir comment les économies réalisées grâce à la vie en commun et les coûts supplémentaires représentés par le fait d'avoir un enfant de plus auront un effet marqué sur le nombre des enfants considérés comme appartenant à une famille à faible revenu, et encore plus marqué sur le nombre des personnes âgées. Dire si le problème des faibles revenus au Canada a plus trait aux personnes âgées qu'aux enfants dépend essentiellement de l'importance que vous accordez aux besoins différentiels des familles plus nombreuses.

Je regrette de dire que la décision ne peut s'appuyer sur aucune base rigoureuse. En fin de compte, c'est une question d'interprétation.

Pour terminer, je tiens à attirer votre attention sur le haut de la page 59. Ce sont les seuils de faible revenu les plus récents de Statistique Canada qui sont utilisés. La partie nord-est du tableau montre que 17 p. 100 des enfants de moins de 16 ans sont comptés dans le groupe à faible revenu en 1986.

If we go back to 1981, whether we use the CPI as the way of absolute updating or we use median family income, the column labelled "MED", there were fewer children with low incomes.

So the extent of low income has gone up from 1981 to 1986 either way you do the updating. The recession in 1982 probably had a lot to do with that and the only partial recovery.

If we go back even earlier, things start to look different. In absolute terms, 23.4% of children had low income in 1973, whereas if we had taken account of increases in the standard of living, from that perspective it would have been 16.9%.

So which way the trend in low income has gone among children over the last, say, 15 years, to take just those numbers I cited from the top row of this table, depends on whether your perspective is that it is sufficient when thinking about low income to maintain real living standards or it is important when thinking about low income or poverty to think in a relative sense. The picture turns on that.

That concludes my formal comments on this. Let me just mention three other tidbits very quickly.

I gather from some of the newspaper coverage of the committee hearings in the last day or so that there has been some commentary or discussion of what has been happening to inequality in the broader sense. We have in Statistics Canada lots of information about what is happening to income inequality.

I notice also there has been some discussion about whether or not one should have some sort of guaranteed income for kids. On that, there are two things. I have written papers on this subject in an earlier incarnation. There are interesting options one could pursue.

Last, but not least, Statistics Canada also has something called the "social policy model". It is available. The researchers in the Library of Parliament have a copy. This would allow members of the committee, if they were enthusiastic and wanted to do their own policy analysis and play around with options, as have the Social Assistance Review Committee in Ontario or the Economic Council and others, you can make use of that. Your colleague MP with the flat tax can make use of that same analytical machinery. Thank you.

The Chair: Thank you. It certainly is very interesting.

Mr. Axworthy: We do not really have any questions. I think you have given us an indication of the intricacies of making assessments about the number of people living in poverty. We define the word in different ways and in different dollar terms. None is necessarily any better or worse than any others, but based upon different value judgments.

One comment I would make is that no matter where you draw the line, the money available to those below the line or those on social assistance is less than wherever you draw the line. No matter what we do, no matter where we draw the low-income cut-off, those on social assistance are receiving less than would be necessary to maintain a standard of living at that level.

[Translation]

Si nous remontons à 1981, que nous utilisions l'IPC comme méthode de mise à jour absolue ou le revenu familial médiant, la colonne intitulée «MED», le nombre des enfants à faible revenu était moins élevé.

Donc, quelle que soit la méthode utilisée, le nombre des personnes à faible revenu a augmenté de 1981 à 1986. La récession de 1982 et le fait que la reprise n'a été que partielle, en sont probablement en grande partie responsables.

Si nous remontons encore plus loin, les choses commencent à se présenter sous un jour différent. En termes absolus, 23,4 p. 100 des enfants avaient un faible revenu en 1973, alors que si nous avions tenu compte des augmentations du niveau de vie, le pourcentage n'aurait été que de 16,9 p. 100.

Donc, l'évolution de la tendance chez les enfants à faible revenu au cours des 15 dernières années, par exemple, pour ne prendre que les chiffres qui se trouvent à la première ligne de ce tableau, dépend de votre point de vue, selon que vous jugiez qu'il faut considérer le seuil de faible revenu en fonction de niveaux de vie réelle ou en termes relatifs. Tout dépend de cela.

Cela met fin à mes observations officielles mais je vais ajouter trois autres petites remarques en passant.

A en juger d'après les articles de journaux d'hier, consacrés aux audiences de ce comité, on a discuté de l'évolution de l'inégalité des revenus au sens large du terme. A Statistique Canada, nous disposons de beaucoup de renseignements là-dessus.

Je note également qu'on s'est demandé s'il convenait d'avoir un revenu garanti pour les enfants. J'ai moi-même écrit des études sur la question à l'époque où j'avais des activités toutes différentes. Il y a des options intéressantes à poursuivre.

Enfin, et ce n'est pas le moins important, Statistique Canada a également quelque chose qui s'appelle le «modèle de politique sociale». On peut se procurer ce document. Les recherchistes à la Bibliothèque du Parlement en ont un exemplaire. Les membres de ce comité pourraient également l'utiliser, eux aussi, s'ils tiennent vraiment à effectuer leur propre analyse des politiques et à jouer avec les différentes options, comme l'ont fait le Comité d'examen de l'aide sociale en Ontario ou le Conseil économique, parmi d'autres. Votre collègue, le député qui propose un impôt uniforme, pourrait exploiter la même analyse. Je vous remercie.

La présidence: Merci. Cela a certainement été très intéressant.

M. Axworthy: Nous n'avons pas vraiment de questions à poser. Je crois que vous avez su nous montrer combien il était compliqué d'évaluer le nombre de personnes qui vivent dans la pauvreté. C'est un mot que nous définissons différemment, en nous basant sur des chiffres différents. Il n'y a pas de définition nécessairement supérieure aux autres; c'est simplement qu'elles sont fondées sur des jugements de valeur différents.

Je veux seulement faire remarquer que quel que soit le seuil déterminé, l'argent dont disposent les personnes qui se trouvent au-dessous de ce seuil ou les assistés sociaux est toujours inférieurs à celui-ci. Quoique nous fassions, quel que soit le seuil de faible revenu, les assistés sociaux perçoivent toujours moins d'argent qu'il n'en faut pour se maintenir à ce niveau.

• 2120

I guess I might suggest that governments are not paying a great deal of attention to what the dollar figure is in the low-income cut-offs.

Do you think there is anything else that you might say that would help us in making our assessment of this problem? Clearly, we would be best to ask you non-qualitative questions I guess, questions which flow out of the work that you have done. Is there anything else you could add that would be useful? Certainly your studies on the potential for a sort of guaranteed annual income type of situation for children would be useful. Perhaps you could make those available to the committee.

Mr. Wolfson: Let me observe in reaction to your first comment that—I guess three tables ago—the average value of social assistance benefits was below all of the various poverty lines. I think that was on page 38.

However, in the case of the elderly, where the federal government has a much larger presence, it is the case that the old age security pension plus the guaranteed income supplement do bear a relationship to the low income cutoffs. Indeed, I think the policy during the early mid-1980s of increasing the guaranteed income supplement, more for unattached individuals than for couples, was a reflection of the relative pattern between the guarantee levels and the LICO for one-person families and for two-person families.

What guidance or comments I can make to you were generally about this. Given the uncertainty or the fact that there is no technically right answer to the question of how to define poverty or even low income, we have embarked on this process of a discussion paper. We have had a fair amount of comment and discussion and it is ongoing, particularly in the National Statistics Council. We hope that we will have a kind of view that we can use to help activities like that of this committee, where we will say, here is a line that we will put out and measure things against it, as long as users realize that it has a soft foundation.

Mr. Axworthy: In a subjective sense, in assessing what a person with a low income might expect out of life in terms of food, housing, leisure activities, TVs or whatever, I would guess that in different countries we would see different expectations, and that those different expectations would be built into what constitutes poverty.

If, for example, it were deemed that everyone in society would have a television set, then, if you did not have one because of lack of income, that might be one of the reasons why you would be considered poor. What is regarded in other countries as poverty compared to what we regard as poverty in Canada?

Mr. Wolfson: When I started working in this area—four or five years ago actually—we did an inquiry around the OECD countries. Which countries have poverty lines? In fact, aside from the United States and Statistics Canada, no

[Traduction]

J'ai l'impression que les gouvernements n'accordent pas beaucoup d'attention au montant auquel correspond le seuil de faible revenu.

Auriez-vous quelque chose à ajouter pour nous aider à évaluer ce problème? Manifestement, il serait préférable que nous ne vous posions pas de questions d'ordre qualitatif et que nous nous en tenions au travail que vous avez effectué. Auriez-vous d'autres remarques utiles à faire? Il est certain que vos études sur la possibilité d'une sorte de revenu annuel garanti pour les enfants seraient utiles. Peut-être pourriez-vous les faire parvenir au comité.

M. Wolfson: Votre première remarque—je crois qu'on en était à trois tableaux plus haut—était que la valeur moyenne des prestations d'assurance sociale était inférieure à tous les seuils de pauvreté sans exception. Je crois qu'on en était à la page 38.

À cela je répondrai cependant que, dans le cas des personnes âgées, domaine dans lequel le gouvernement fédéral est beaucoup plus présent, il est certain que la pension de vieillesse plus le supplément de revenu garanti sont liés aux seuils de faible revenu. En fait, je crois que la politique du début et du milieu des années 80, consistant plus à augmenter le supplément de revenu garanti pour les personnes seules que pour les couples, reflétait le rapport entre les niveaux de garantie et le SFR pour les célibataires et pour les ménages sans enfants.

Mes conseils ou mes remarques portaient généralement là-dessus. Étant donné qu'il n'y a sans doute pas de réponse techniquement valable à la question de savoir comment définir la pauvreté ou même le faible revenu, nous avons entrepris la préparation d'un document de travail. Cela a suscité, en permanence, de nombreux commentaires et discussions, en particulier au sein du Conseil national de la statistique. J'espère que cela nous permettra d'établir une position qui nous permettra d'aider des activités comme celles de ce comité et de pouvoir proposer un seuil à partir duquel faire nos mesures, tant que les utilisateurs comprendront bien que tout cela ne repose pas sur des bases absolument solides.

M. Axworthy: Subjectivement parlant, lorsqu'on essaye de déterminer ce qu'une personne à faible revenu attend de la vie sur le plan de l'alimentation, du logement, des activités de loisir, de la télévision et tout le reste, j'imagine que les attentes varient selon les pays et que ces attentes sont fonction de ce qui est considéré comme l'état de pauvreté.

Si, par exemple, on considérait que dans notre société, tout le monde devrait avoir un poste de télévision, on pourrait également considérer comme pauvres ceux qui n'en ont pas parce que leur revenu est insuffisant. Qu'est-ce que la pauvreté dans d'autres pays, en comparaison du Canada?

M. Wolfson: Lorsque j'ai commencé à travailler dans ce domaine, il y a quatre ou cinq ans, nous faisions une enquête sur les pays de l'OCDE. Quels sont ceux qui ont un seuil de pauvreté? En fait, en dehors des États-Unis et de Statistique

country has a low income line. When you ask the question, they immediately say, you must mean our social assistance benefit minimum. The poverty line and the guarantee level are the same thing or they have been until recently.

Another interesting thing that struck me is that the debate in Europe, for example, has been traditionally—not so much recently—couched much more in terms of inequality. It is a North American term to talk in terms of only the low end of the income spectrum and not worry about the middle and rich ends of the income spectrum.

• 2125

So perhaps the idea of putting together a budget minimum makes less sense if the dominant political debate is how wide the gulf is between the top and the bottom. If we live in a society that is happy to let the top be whatever it wants to be then we do have to pose that question.

Mr. Axworthy: I think you were here when some of the more anecdotal evidence was presented. For many people living on low incomes there is no such thing as a luxury. Luxuries are not a part of their life because there is no money for it.

I am not sure how you define luxuries, but it seems that as time goes on fewer and fewer things are luxuries, in the sense that they are expected by more and more people. On a number of occasions it was explained to us how difficult it is these days to send children to school without the sorts of clothes that kids who do not live on low income have.

It is unacceptable to me that just because you are poor you are cut off from the sorts of leisure activities and that we consider normal for people not on low income. But we do not have any means of gauging that, do we?

Mr. Wolfson: To come at your question a little obliquely, one of the things we tried to do was to look at what—

Mr. Axworthy: It is not an oblique question.

Mr. Wolfson: If I can interpret it or make it more precise you are asking whether Statistics Canada has any evidence or thinking on a what a minimum budget might look like.

When we started this endeavour we looked at the literature on different ways of setting the basic dollar level of low-income lines. The budget standard approach certainly is a major one. We went through in considerable detail half a dozen social planning agencies—the Montreal Diet Dispensary, Metro Toronto the Boyle Street Co-op, etc.

We looked in detail at all the different things they included or excluded. We hoped that if we could find some consensus among the half dozen different muncipalities in terms of the way those kinds of agencies think about it, that would give us a reasonably solid hook on which to hang the construction of some statistical indicator.

[Translation]

Canada, aucun pays n'en a. Lorsque vous posez la question on vous répond immédiatement que vous entendez sans doute par là les prestations d'assistance sociale minimum. Le seuil de pauvreté et le niveau garanti sont une et même chose ou l'ont en tout cas été jusqu'à tout récemment.

Ce qui m'a également frappé c'est que le débat en Europe, par exemple a traditionnellement—encore que moins, ces derniers temps—tourné autour de l'inégalité des revenus. En Amérique du Nord, on parle seulement du bas de l'échelle des revenus sans s'occuper du milieu ni du haut de celle-ci.

L'idée d'établir un budget minimum se justifie donc peut-être moins lorsque le débat politique porte surtout sur l'écart entre le haut et le bas de l'échelle des salaires. C'est une question qu'il faut se poser lorsque l'on vit dans une société qui est tout à fait disposée à ne fixer aucun plafond au revenu.

M. Axworthy: Je crois que vous étiez là lorsqu'on nous a présenté des informations de caractère plus anecdotique. Pour de nombreuses personnes à faible revenu, le luxe n'existe pas. Les produits de luxe n'ont aucune place dans leur vie car elles n'ont pas l'argent nécessaire pour se les procurer.

Je ne sais pas exactement comment définir ces produits, mais il me semble que plus le temps passe, et moins il y a de choses qui sont considérées comme des produits de luxe, en ce sens que de plus en plus de gens les considèrent comme normales. On nous a expliqué à maintes reprises combien il est difficile, par les temps qui courent, d'envoyer des enfants à l'école sans qu'ils soient habillés comme leurs condisciples qui n'appartiennent pas à une famille à faible revenu.

Je trouve inacceptable que, lorsque vous êtes pauvre, les activités de loisir et que tout ce que nous considérons comme normal pour les autres, vous sont refusés. Mais nous n'avons aucun moyen de jauger cela, n'est-ce pas?

M. Wolfson: Pour répondre à votre question de manière un peu indirecte, une des choses que nous avons essayé de faire était d'examiner ce qui...

M. Axworthy: Ma question n'avait rien d'indirect.

M. Wolfson: Si je l'interprète bien, vous me demandez si Statistique Canada a des données précises sur ce qu'est un budget minimum, ou tout simplement une idée de ce qu'il pourrait représenter.

Lorsque nous nous sommes lancés nous avons examiné les études sur les différentes méthodes de fixer le montant des seuils de revenu. La méthode normalisée d'établissement d'un budget est certainement une des plus connues. Nous avons étudié jusqu'au moindre détail ce que faisaient une demi-douzaine d'organismes de planification—le Dispensaire diététique de Montréal, le Grand Toronto, la Coop de Boyle Street, etc.

Nous avons donc examiné de près tout ce que ces organismes incluaient ou excluaient. Nous espérions que si nous pouvions trouver un terrain d'entente entre les organismes d'une demi-douzaine de municipalités différentes, cela nous donnerait une base suffisamment solide pour l'établissement d'un indicateur statistique quelconque.

But they are all over the map. I put the polar cases—Montreal and Toronto—in the table on page 38, but there was no obvious consensus on what the minimum budget standard is. It is primarily as a result of that observation that the proposal in this discussion paper is to step back and just keep it simple. Let us take half of median family income, adjusted for family size in a particular way, and we will use that as our statistical indicator. It is partly for simplicity and partly an admission of our inability to find a consensus in the way people have thought about this question. And there is no question that lots of people have thought about it.

The Chair: When you speak to the welfare people the question of housing seems to be a key consideration. A study in Metropolitan Toronto some years ago found that people living on social assistance who received subsidized housing were just able to break even. Is that not something that you could provide us with information on? Could you not provide us with information on the percentage of people at the various income levels who would be be paying more than 30% of their income on housing?

Mr. Wolfson: I do not have those figures with me but they are relatively easy for us to obtain. That is routinely calculated by Central Mortgage and Housing Corporation. They have an idea of the housing needs and the housing hardship figures.

One of the problems we have in measuring the extent of low income...not only are there the people who live in subsidized housing—although some of our surveys do explicitly ask about that—but some people live in rent-controlled housing. Some have lived in it for a year while others have lived in it for a long time, so housing costs can be all over the map, even within a municipality like Toronto. There is a lot of variation. I think that is one of the key aspects or determinants of your ability to get by with a given income.

• 2130

The Chair: There is a major difference in various regions. If you look at it generally, the costs in Metropolitan Toronto are so much larger because of the housing factor.

Mr. Wolfson: One of the issues we tried to deal with was whether we should carry on the distinction that now exists in the long-term cutoffs between large cities and small urban areas and rural areas. It turns out that there is more variability within Toronto between the people who live right at the margin and have no rent control or just got into the place—at \$700, \$800, \$1,000, \$1,200 a month rent—and those who were fortunate enough to have gotten into a good place a long time ago and have had their rent stay relatively low.

[Traduction]

Or, les interprétations étaient totalement différentes. J'ai signalé les deux extrêmes—Montréal et Toronto—dans le tableau de la page 38, mais personne n'est vraiment d'accord sur ce qu'est un budget minimum. C'est principalement à cause de cette constatation, que nous proposons dans ce document de prendre du recul et de nous en tenir aux choses simples. Prenons la moitié du revenu familial médian, rajusté en fonction de la taille de la famille, et utilisons—le comme indicateur statistique. Si nous avons procédé ainsi, c'est en partie par souci de simplicité et en partie parce que nous reconnaissions que nous étions incapables de parvenir à un consensus sur les questions. Incontestablement, c'est là un sujet auquel beaucoup de personnes ont réfléchi.

La présidence: Lorsque vous parlez des représentants du Bien-être social, la question du logement semble être un facteur clé. Une étude effectuée dans l'agglomération torontoise, il y a quelques années, a montré que les assistés sociaux vivant dans des logements subventionnés réussissaient à peine à s'en sortir. Ne pourriez-vous pas nous fournir des renseignements là-dessus? Des renseignements sur le pourcentage de personnes à divers niveaux de revenu, qui consacrent plus de 30 p. 100 de leur revenu au logement?

M. Wolfson: Je n'ai pas ces chiffres en main, mais il me serait relativement facile de les obtenir. Ils sont couramment calculés par la Société canadienne d'hypothèques et de logement. C'est elle qui sait ce que sont les besoins en matière de logement et qui dispose des chiffres sur la crise du logement.

Un des problèmes auquel nous nous heurtons lorsque nous essayons de déterminer le nombre des personnes à faible revenu. . . Il y a non seulement les personnes qui vivent dans des logements subventionnés—bien que nous posions la question dans certaines de nos enquêtes—mais il y a aussi celles qui vivent dans des logements à loyer contrôlé. Certaines sont là depuis un an alors que d'autres y sont depuis beaucoup plus longtemps, ce qui explique que les coûts de logement peuvent varier considérablement, même dans une municipalité telle que celle de Toronto. Cela varie beaucoup. Il s'agit de savoir pourquoi vous ne pouvez vous en sortir avec un revenu donné.

La présidence: Il y a des différences considérables selon les régions. D'une façon générale, le coût de la vie dans l'agglomération torontoise est beaucoup plus élevé à cause du logement.

M. Wolfson: Une des questions que nous nous sommes posées était de savoir s'il convenait de maintenir la distinction actuelle entre les séparations à long terme entre les grandes villes et les petites villes urbaines et zones rurales. On constate qu'à Toronto, il y a plus de différence entre les personnes qui sont juste à la limite, ne vivent pas dans un logement à loyer contrôlé ou viennent d'en prendre un à 700\$, 800\$, 1,000\$ 1,200\$ par mois, et ceux qui ont eu la chance de s'installer dans un logement agréable, il y a déjà longtemps, dont le loyer demeure relativement faible.

It is not clear statistically. . .you could say on average, but there is so much variation within Toronto that you cannot say that most people in Toronto pay more for housing than most people in other parts of the country. It is also the case that in other parts of the country people pay more for other things.

The Chair: We could get a percentage of the people below a certain income level who are paying more than 30% of their income for housing—

Mr. Wolfson: Absolutely.

The Chair: —across Canada. I wonder if you could get us that information. I think it might help in looking at the scope of the problem, because it does seem to be a major thing.

You mentioned that you had studied this idea of a guaranteed annual income. Was that for children or in general?

Mr. Wolfson: In general.

The Chair: Perhaps we could have your comments on the efficacy of the guaranteed annual income approach, restricted to children I guess at this point.

Mr. Wolfson: There was a little conference and this booklet was published by the Institute for Research on Public Policy. In it is a section I wrote, in which I did some numerical simulations using our social policy model on different kinds of guaranteed income type of options. It started out in an earlier paper as an evaluation of the Macdonald commission proposal.

I guess the main exercise that I was interested in was the following: is it feasible to imagine in Canada a tax-and-transfer system that is integrated, fair, would not cost a bundle, and would provide guaranteed levels that are at least as high as, if not a bit higher than, current social assistance levels? I guess I have had this question in my mind for almost a decade, ever since I had the opportunity to be in a conference with Michael Walker of the Fraser Institute, who made the argument that it is simply impossible, that there are not enough rich people in the country to accomplish that.

When we do the arithmetic, using data on the actual distribution of families across Canada by size and income level, some sort of options are feasible. It is not totally unthinkable to conceive of such a structure. I guess it would be in appearance a fairly dramatic change from what we have at present, but in terms of dollar gainers and losers, in comparison to the kinds of analyses we see in budget documents with respect to the impact of tax reform, the changes are large but not huge. As a rough first cut at these kinds of options, I think there are some that are feasible.

Let me throw in one other comment. I guess it is fair to be concerned from the point of view of this committee about the extent of low income amongst children. I had the opportunity a couple of weeks ago to attend a conference in

[Translation]

Statistiquement, ce n'est pas clair...on peut parler de moyennes, mais il y a tant d'écarts à Toronto même qu'il est impossible de dire que la plupart des habitants de cette ville ont des frais de logement plus élevés que la plupart des habitants d'autres régions du pays. Il est tout aussi vrai qu'ailleurs, au Canada, les gens paient plus cher pour d'autres choses.

La présidence: Nous pourrions obtenir un pourcentage des personnes d'un certain niveau de revenus et qui consacrent plus de 30 p. 100 de celui-ci au logement. . .

M. Wolfson: Absolument.

La présidence: . . . dans tout le Canada. Pourriez-vous nous fournir ce renseignement? Je crois que cela nous permettrait de nous faire une idée de l'ampleur du problème, car cela semble en être un des éléments les plus importants.

Vous avez dit tout à l'heure que vous avez étudié la possibilité d'un revenu annuel garanti. Était-ce pour les enfants ou pour tout le monde?

M. Wolfson: Pour tout le monde.

La présidence: Peut-être pourriez-vous limiter pour le moment vos commentaires à l'efficacité d'un revenu annuel garanti limité aux enfants.

M. Wolfson: Il y a eu un petit colloque à ce sujet et cette brochure a été publiée par l'Institut de recherches politiques. Il contient un chapitre écrit par moi, dans lequel j'ai effectué un certain nombre de simulations numériques en appliquant notre modèle de politique sociale à différentes options de revenus garantis. Le point de départ est un document intérieur qui était un évaluation de la proposition de la Commission Macdonald.

La question à laquelle je voulais avant tout répondre était la suivante: Est-il possible d'imaginer au Canada un système d'impôt et de transfert qui soit intégré, équitable, ne coûte pas une fortune, et assure des niveaux de vie garantis qui soient au moins aussi élevés, sinon un peu plus, que les niveaux actuels de l'assistance sociale? C'est une question que je me pose depuis près de dix ans, depuis que j'ai assisté à une conférence donnée par Michaël Walker du Fraser Institute, dans laquelle il soutenait qu'il est absolument impossible de le faire, qu'il n'y a pas suffisamment de riches dans notre pays pour cela.

Lorsque nous faisons les calculs, en utilisant les données dont nous disposons sur la répartition des familles au Canada par taille et par niveau de revenus, certaines options restent réalisables. Une telle structure n'est pas totalement irréalisable. Je sais, qu'en apparence, cela représente un changement assez considérable par rapport à la situation actuelle, mais en termes d'argent gagné et perdu, en comparaison des analyses de l'incidence de la réforme fiscale que nous trouvons dans des documents budgétaires, les changements sont importants, certes, mais pas énormes. Dans un premier temps, certaines de ces options me paraissent réalisables.

Permettez-moi de faire une autre observation. Ce comité a certainement raison de se préoccuper de l'incidence des faibles revenus chez les enfants. Il y a 15 jours, j'ai assisté à une colloque aux États-Unis, commandité par le National

the U.S., which was sponsored by the National Bureau of Economic Research. One of the papers there compared Canadian and U.S. poverty, particularly amongst children and single parents, and the different social structures. The authors of this particular paper were keen on family allowances, child tax credits, refundable sales tax credits, because there really are not programs of similar magnitude in the United States.

They did some simulations on what effect these Canadian programs would have if they were in place in the United States. They would make a very large dent in the incidence of low income in the U.S. if they had Canadian-style programs.

• 2135

The Chair: You said there were some feasible approaches. Could you expand a little on it?

Mr. Wolfson: Let me preface any comments by observing that these were written in an earlier incarnation and they are not a part of the ordinary tasks one undertakes as an employee of Statistics Canada.

The ideas that are involved are saying that we really have two different systems that are becoming increasingly intermingled, but it is happening sort of happenstance so it does not appear to have a lot of deliberate design.

We have the income tax system, which is growing down the income spectrum with the introduction of the child tax credit in 1978, the refundable sales tax credit in the 1980s, and the substantial increase more recently as part of tax reform.

Then we have transfer programs—old age security, family allowance, GIS. The GIS in structure, since it runs off the income tax definition of income, is almost identical. Except for the fact that it has a large flat part before the tax bracket kicks in the child tax credit, it is almost identical in design; yet one is a spending program that comes to you once a year in the blue book main estimates and the other is a tax provision that is in the Income Tax Act.

So one of the ideas that underlies this hare-brained scheme I put together was to say, why do we not treat all of these things as essentially two sides of the same coin, so transfers are negative taxes and taxes are negative transfers, and try to use a consistent set of definitions of the family? We tend to have a broad concept of the family at the low end of the income spectrum and a narrower and narrower definition with income splitting as we move up the income spectrum. Let us try to have a common view there. Let us try to have a common view about what kinds of marginal tax rates are appropriate. If 50% is the top marginal tax rate at the high end of the income spectrum, then before one starts to impair work incentives what if we try to keep the maximum effective tax rate on income earned while you are on social assistance down at the 50% range.

[Traduction]

Bureau of Economical Research. Les auteurs d'une des communications ont comparé la pauvreté au Canada et aux États-Unis, en particulier chez les enfants et les parents seuls, ainsi que les différences de structure sociale. Ils étaient très favorables aux allocations familiales, aux crédits d'impôt pour enfants, aux crédits de taxes sur les ventes parce qu'il n'existe pas de programmes de cette ampleur aux États-Unis.

Ils ont effectué des simulations pour voir l'effet que ces programmes canadiens auraient s'ils étaient appliqués aux États-Unis. L'incidence des faibles revenus aux États-Unis serait considérablement réduite si ce pays adoptait des programmes de style canadien.

La présidence: Vous avez dit que certaines options étaient réalisables. Pourriez-vous nous donner quelques précisions?

M. Wolfson: Je tiens à préciser que j'ai écrit cela alors que je faisais tout autre chose et que ces études ne font pas partie des tâches ordinaires d'un employé de Statistique Canada.

Je suis parti de l'idée que nous avons, en fait, deux systèmes différents qui tendent de plus en plus à se confondre, mais cela se produit un peu au petit bonheur la chance, si bien qu'on n'a pas l'impression qu'il s'agit d'un effort délibéré d'organisation.

Nous avons le régime de l'impôt sur le revenu qui s'applique à toute l'échelle des revenus, avec l'adoption du crédit d'impôt pour enfant en 1978, du crédit de taxe de vente remboursable dans les années 1980, et de l'augmentation sensible récemment imposée dans le cadre de la réforme fiscale.

Nous avons également des programmes de transfert—sécurité de la vieillesse, allocation familiale, SRG. Structurellement, comme il découle de la définition de revenu donnée dans la loi, le SRG est presqu'identique. En dehors du fait qu'elle demeure très longtemps stable avant d'atteindre la fourchette de revenu où le crédit d'impôt pour enfant est versé, et il est presque identique de par sa conception; pourtant, dans le premier cas, il s'agit d'un programme de dépenses qui apparaît une fois par an dans le budget des dépenses du livre bleu, et l'autre, une disposition de la Loi de l'impôt sur le revenu.

Donc, une des idées qui sous-tendent ce projet insensé était la question suivante: pourquoi ne pas traiter tout cela comme s'il s'agissait des deux faces de la même médaille, de considérer que les transferts sont des taxes négatives et les taxes et impôts, des transferts négatifs, et d'essayer d'utiliser un ensemble cohérent de définitions de la famille? Nous avons tendance à avoir une notion très large de la famille au bas de l'échelle des revenus et à en utiliser une définition de plus en plus étroite, faisant intervenir le partage des revenus, lorsque nous remontons cette échelle. Essayons de nous mettre d'accord là-dessus. Essayons de nous mettre d'accord sur des taux marginaux d'imposition appropriés. Si 50 p. 100 est le taux maximum au sommet de l'échelle des revenus, avant de commencer à compromettre les encouragements au travail, pourquoi ne pas essayer de maintenir aux alentours de ces 50 p. 100 le taux maximum effectif d'imposition du revenu gagné lorsque vous êtes assisté social?

Poverty

[Text]

So it is those kinds of concepts, which try to use a consistent definition of income—a buck is a buck, for example—and then say, what kind of a benefit level? If we folded family allowances and the guaranteed income supplement into a single benefit, a demogram, and then had a large tax on top of that, the net effect would be essentially the same. That is the kind of program there would be. Monthly cheques would be going out, not unlike family allowances or old age security or GIS at present. There would be source withholding for most people at a flat rate of tax, and the surtax at the higher end to maintain something like the current level of progressivity, and hopefully a considerably simplified tax transfer system.

That is a rough sketch of what this thing is about.

The Chair: What sorts of income levels were you attempting to guarantee?

Mr. Wolfson: The option here was looking at \$16,200 for a family of four. I think this is in 1986 dollars. At that time the Montreal Diet Dispensary poverty line was \$13,000, the Metro Toronto Social Planning Council poverty line was \$26,600, and the StatsCan LICO was just over \$20,000.

What was social assistance? It was in the \$11,000 to \$14,000 range, depending on which part of the country you were in.

The Chair: What would be the cost of this program?

Mr. Wolfson: The net effect on the fiscal balance of the Government of Canada and the provincial governments was zero.

The Chair: Do you mean that there was no additional cost?

Mr. Wolfson: Well, it was designed as a complete package, so that—

The Chair: Oh, so it would increase taxes.

Mr. Wolfson: Yes.

The Chair: What was the tax increase then?

• 2140

Mr. Wolfson: There is a table 5 in this paper that talks about the major overall results. Of all families, half gained, 46% were worse off. Gainers gained in the order of \$1,300. The losers lost in the order of \$1,400 on average. There is a substantial amount of redistribution involved in arriving at that. Families with children and the elderly tended to be more gainers, and the unattached individuals and couples without children were more losers.

I have not looked at this in a long time. Redistributive effects in terms of disposable income. . .percentage changes in disposable income by income class demographic group: the top 5% with incomes over \$77,000 lost an average of 6%. People in the \$30,000 to \$40,000 range lost about 1% on average. People in the \$10,000 to \$15,000 range gained 2% to 5%.

[Translation]

Voilà le genre d'idées utilisées pour parvenir à une définition cohérente du revenu. .. un dollar vaut un dollar, par exemple... après quoi, on peut se demander à quel niveau fixer les avantages sociaux. Si nous regroupions les allocations familiales et le supplément de revenu garanti en une seule allocation, un démogramme, et si à cela nous ajoutions un impôt élevé, l'effet net serait pratiquement le même. Voilà le genre de programme que cela donnerait. Des cheques mensuels seraient versés, qui ne seraient pas très différents des allocations familiales, de la sécurité de la vieillesse ou SGR actuels. Pour la plupart des gens, il y aurait une retenue à la source, selon un taux uniforme, et une surtaxe serait appliquée au haut de l'échelle afin de maintenir une progressivité comparable à celle qui existe aujourd'hui, tout en disposant, il faut l'espérer, d'un système de transferts d'impôts considérablement simplifié.

En gros, voilà de quoi il s'agit.

La présidence: Quel niveau de revenu vouliez-vous garantir?

M. Wolfson: Ce qui était envisagé, c'était un revenu de 16,200\$ pour une famille de quatre personnes. Je crois qu'il s'agissait de dollars de 1986. À l'époque, le seuil de pauvreté du Dispensaire diététique de Montréal était de 13,000\$, celui du Metro Toronto Social Planning Council, de 26,600\$, et le SFR de Statistique Canada, d'un peu plus de 20,000\$.

Quant à l'assistance sociale, elle était destinée aux familles dont le revenu se situait entre 11,000\$ et 14,000\$, selon la région du pays où elles vivaient.

La présidence: Quel serait le coût de ce programme?

M. Wolfson: L'effet net sur la balance fiscale du gouvernement du Canada et des gouvernements provinciaux serait nul.

La présidence: Voulez-vous dire qu'il n'y aurait pas de coût additionnel?

M. Wolfson: Eh bien, il était conçu comme un train complet de mesures, de manière à...

La présidence: Donc, il augmenterait les impôts.

M. Wolfson: Oui.

La présidence: Quelle était l'augmentation?

M. Wolfson: Le tableau 5 de ce document illustre les principaux résultats d'ensemble. La moitié des familles y gagnaient, 46 p. 100 y perdaient. Les premières y gagnaient en moyenne 1,300\$, les secondes, 1,400\$ en moyenne. Cela implique une redistribution importante. C'était surtout les familles avec enfants et les personnes âgées qui y gagnaient, et les célibataires et les couples sans enfants, qui y perdaient.

Je n'ai pas examiné ce document depuis longtemps. Les effets de redistribution en ce qui concerne le revenu disponible. . . Les changements de pourcentages du revenu disponible par catégorie de revenu des groupes démographiques: les 5 p. 100 supérieurs ayant des revenus de plus de 77,000\$ perdaient, en moyenne, 6 p. 100. Les personnes qui gagnaient de 30,000\$ à 40,000\$ perdaient environ 1 p. 100 et celles qui gagnaient de 10,000\$ à 15,000\$, gagnaient de 2 p. 100 à 5 p. 100.

Those are the kinds of numbers that are involved. I would not place a huge amount of weight on these numbers because a lot has changed in the four or five years since I have done the analysis. It is the kind of analysis now with the social policy model. If you are at all interested, you can ask your staff or the people in the Library of Parliament to run the model and do this.

The Chair: The amount of money coming out of the family benefits—I have heard figures of around \$3 billion. Do you know what the figures are offhand because of de-indexing?

Mr. Wolfson: I do not know those numbers off the top, not recently.

The Chair: It seems to me that if that kind of money at some point started to go back to the lower-income people, that is the mechanism.

Mr. Wolfson: There is a wide range of options one could imagine. This is just one fairly dramatic option that is perhaps of more academic interest. But at least on a first cut in the numbers, these kinds of things are feasible in terms of their not having outlandishly low guarantee levels, outlandishly high marginal tax rates at the top, and large dollar amounts of gain and loss up and down the income spectrum.

Mr. Nault: I am quite interested in knowing of what significance or benefit it is to Canada having this Stats Can low-income cut-off line. What does it do for us if it is way above the social assistance line? Why would we want to know that? Does that mean we are basically admitting that the social assistance line we have is designed to keep someone below the poverty line? You just said most countries do not have this low income cut-off line, what they have is a social assistance line, meaning what they perceive they should be giving people so they are not starving to death.

Mr. Wolfson: That is a fair question and it is a difficult one. It is one that we have grappled with. The view has been expressed to us and internal to Statistics Canada that maybe we should get out of the business of producing a low-income cut-off.

Mr. Nault: Then why do you do it? What is the significance of it?

Mr. Wolfson: History and tradition. It started in the mid-1960s in the climate of the war on poverty south of the border. It has become more popular and more widely used than was ever anticipated originally. It seems to serve a very important function in allowing more informed debate and discussion in the country with respect to social policy issues by having some widely agreed rough, not perfect, number or set of numbers that can give some reality or count or quantitative foundation to the discussion.

There are two other options. One is that we could not have a Statistics Canada low-income line at all, in which case the vacuum might be filled by the Canadian Council on Social Development or the Social Planning Council or the

[Traduction]

Voilà les chiffres dont il s'agit. Je ne leur accorderais pas une importance exagérée car bien des choses ont changé au cours des quatre ou cinq années qui se sont écoulées depuis que j'ai effectué cette analyse. C'est le genre d'analyse qui est actuellement utilisée dans le modèle de politique sociale. Si cela vous intéresse, vous pouvez demander à votre personnel ou aux gens de la bibliothèque du Parlement d'utiliser le modèle pour obtenir ce genre de résultat.

La présidence: On m'a dit que l'argent provenant des allocations familiales est de l'ordre de 3 milliards de dollars. Savez-vous ce que sont les chiffres, compte tenu de la désindexation?

M. Wolfson: Je ne les ai pas en tête, du moins pas les chiffres récents.

La présidence: Il me semble que l'objectif du mécanisme devrait permettre aux personnes à faible revenu de récupérer cet argent à un moment donné.

M. Wolfson: Il y a une foule d'options possibles. Ce que nous avons ici c'est une option assez frappante qui présente peut-être surtout un intérêt théorique, mais dans une première étape, cela paraît réalisable car cela n'entraîne pas des niveaux de garantie excessivement bas, des taux marginaux d'imposition excessivement élevés au haut de l'échelle, et des pertes ou des gains d'argent importants de haut en bas de cette échelle.

M. Nault: Je voudrais bien savoir quel est l'intérêt pour le Canada d'avoir un seuil de faible revenu aussi bas. Quel en est l'utilité s'il est nettement supérieur au seuil d'assistance sociale? Pourquoi tenons-nous à le savoir? Cela signifie-t-il que nous reconnaissons foncièrement que le seuil d'assistance sociale est conçu de manière à maintenir quelqu'un audessus du seuil de pauvreté? Vous venez de dire que la plupart des pays n'ont pas ce seuil de faible revenu, qu'ils ont un seuil d'assistance sociale, ce qui signifie qu'il considère qu'ils doivent aider suffisamment les gens pour qu'ils ne meurent pas de faim.

M. Wolfson: Voilà une question aussi juste que difficile et nous avons souvent été aux prises avec elle. Les gens de l'extérieur et aussi de Statistique Canada nous ont dit que nous ferions peut-être bien de renoncer à établir un seuil de faible revenu.

M. Nault: Alors, pourquoi le faire? A quoi cela sert-il?

M. Wolfson: C'est une question d'histoire de tradition. Cela a commencé au milieu des années 60, dans le contexte de la lutte contre la pauvreté, au sud de la frontière. L'idée est devenue plus populaire et plus largement utilisée qu'on ne l'avait prévu au départ. Elle semble remplir une fonction très importante car elle permet de donner plus de substance au débat qui se déroule dans notre pays au sujet des questions de politique sociale, car l'on dispose ainsi d'une série de chiffres généralement acceptés, bien qu'imparfaits qui donnent une certaine réalité ou assise quantitative aux discussions.

Il y a deux autres options. Selon la première, nous n'aurions pas de seuil de faible revenu établi par Statistique Canada, auquel cas le vide pourrait être comblé par le Conseil canadien de développement social ou le Conseil de

Montreal Diet Dispensary, or several of them. Or you and your colleagues in Parliament or in the government might want to do what the United States government has done, which is to say that at a political level, you will choose to set a line to serve as a social indicator.

• 2145

It is certainly well within the mandate of Statistics Canada to say that part of our public good activities is to provide a social indicator, a basis for trying to measure and to try to lend a basis for informed discussion. At the moment, the vast majority of comments we have received have told us to please stay in the business and please give a set of numbers not unlike the ones we have been producing over the last 20 years.

Mr. Nault: Would it then be safe to say that the decision on the program for social assistance and the criteria they use to come up with that line is different from the one you used to come up with your low-income line? Would it be easy for you to reproduce the criteria for both systems in order for us to analyse just why governments of all stripes—municipal, federal and provincial—make a decision not to put certain aspects of your criteria into their planning as they relate to the social assistance program itself?

It must be different, because the ladies who are working for the Ottawa Council for Low Income Support Services basically said that hydro must not be part of the criteria they use because they do not seem to have enough money when they have subsidized housing to pay for the hydro. I am trying to put it back into human terms. The stats you gave us are obviously not the same as the ones they use to come up with what they are going to produce for people who are poor. Is that a fair assessment?

Mr. Wolfson: It is a reasonable and tough question, which does not mean I will not try to answer it. I think there are several things. The forces that are driving the low-income cut-offs are very different from the forces that drive the setting of the benefit guarantees. In the first instance, while I have said there is no rigorous foundation or basis for setting the low-income lines, there is still a broad implicit consensus that we have tried to elicit or tease it out in looking around, at the Gallup poll, for example, or our own subjective weighting. There are some kinds of numbers. In 1986 \$20,000 for a family of four seemed to be the midpoint where a whole host of different groups came out about what was needed to get by on in Canadian society.

From all of the different processes or methods we canvassed, that process was not being pushed by budget constraints. On the other hand, when provincial governments go to set social assistance minimums or guarantee levels, they have a tug and a pull, a tug in the direction of saying they want to try to provide benefits that are as adequate as possible. On the other hand, they have major concerns about where they are going to raise the money to pay for it. In

[Translation]

planification sociale, ou le Dispensaire diététique de Montréal, ou plusieurs d'entre eux à la fois. Vous-même ou vos collègues au gouvernement voudront peut-être faire ce que le gouvernement américain a fait, à savoir, décider à l'échelon politique de fixer un seuil qui servirait d'indicateur social.

Il appartient certainement au mandat de Statistique Canada qu'une de nos activités d'intérêt public est de fournir un indicateur social, une base de mesure et, partant, une discussion plus instructive. Pour le moment, la vaste majorité des commentaires que nous avons reçus proviennent de personnes qui nous ont dit de continuer à faire notre travail et à fournir des chiffres analogues à ce que nous produisons depuis 20 ans.

M. Nault: Pourrait-on alors dire que la décision concernant le programme d'assistance sociale et les critères utilisés pour étabir ce seuil sont différents de ceux que vous avez vous-même employé pour votre seuil de faible revenu? Pourriez-vous reproduire aisément les critères des deux systèmes afin de nous permettre d'étudier les raisons pour lesquelles tous les échelons de gouvernement—municipaux, provinciaux et fédéral—décident de ne pas utiliser certains de vos critères lorsqu'ils planifient le programme d'assistance sociale?

Il doit y avoir une différence, car les dames qui travaillent pour le Conseil des services d'appui aux familles à faible revenu d'Ottawa nous ont déclaré que les frais d'électricité ne doivent pas faire partie des critères qu'elles utilisent car il ne semble pas leur rester suffisamment d'argent pour cela lorsqu'elles ont à payer des logements subventionnés. J'essaie de replacer cela dans un contexte humain. Les statistiques que vous nous avez données ne sont manifestement pas les mêmes que celles qu'ils utilisent pour établir leurs critères concernant les pauvres. Ai–je raison?

M. Wolfson: C'est une question logique et difficile, ce qui ne signifie pas que je ne vais pas essayer d'y répondre. Je crois que plusieurs éléments sont en cause. Les forces qui s'exercent sur l'établissement des seuils de faible revenu sont très différentes de celles qui s'exercent sur l'établissement des garanties de prestations. Dans le premier cas, même si j'ai dit qu'il n'existe pas de base rigoureuse permettant de fixer les seuils de faible revenu, nous nous sommes efforcés de parvenir à un large consensus implicite en cherchant ailleurs, en étudiant les résultats des sondages Gallup, par exemple, ou en recourant à une pondération subjective. Il y a des chiffres. En 1986, 20,000\$ pour une famille de quatre personnes, cela semblait être le montant qui, selon toutes sortes de groupes différents, était nécessaire pour survivre dans la société canadienne.

À en juger d'après les différents processus ou méthodes que nous avons examiné, les contraintes budgétaires ne jouaient pas. En revanche, lorsque les gouvernements provinciaux fixent des minimum ou des niveaux de garanties pour l'assistance sociale, ils sont tiraillés dans deux directions. D'une part, ils essaient, disent-ils, d'accorder des prestations aussi satisfaisantes que possible; d'autre part, ils s'inquiètent beaucoup de savoir où ils vont trouver l'argent nécessaire

some cases more than others, they also have a concern, and not always unreasonably, about the effect on work incentives. If we set the benefit levels too high, will everybody become a beach bum or just stay at home and not work and provide a useful output to society?

The kinds of judgments that go into setting a low-income line are simply what you need to get by on in some sort of average way across a variety of groups, and there are a variety of ways of trying to figure it out. The social assistance lines are the joint outcome of that kind of set of judgments, plus the other kinds of judgments, it seems to me, about what is affordable and what one can pay without inducing an undesirable behavioural response.

Mr. Nault: That was an interesting statement in the 1960s maybe. Now that we have single mothers who are trapped in the system, we are perpetuating the system by making it so bad for them that they cannot get off it, and their children are trapped in the system from generation to generation. It is starting to happen. I understand the scenario of the 1960s, where you were worried about the bums taking the summer off and collecting unemployment or social assistance. I understand that scenario, but now I am finding that the whole structure of society has changed. I am trying to figure out how we deal with that, in my own mind. I do not think starving them to death is the solution.

• 2150

In other countries they seem to have resolved that issue by taking some from the top level and moving the bottom level upward. I am just assuming that it has not made bums out of everybody in those other countries.

I know what you are saying; I am not suggesting that you are saying they are bums. I mean, it is the policy initiatives that have come out of governments.

Can you tell us in concrete terms or show us in concrete terms the difference between the two systems, based on your model of what comes out of Statistics Canada versus what comes out of social assistance? Is that there?

We will have to come to our own conclusions. Obviously I am not asking you to come to a conclusion.

Mr. Wolfson: There are several different strands, if I may, in what you were just saying. What sorts of methodologies, what sorts of judgments have been weighed in coming up with the dollar levels of our low-income lines, on the one hand, and social assistance benefits on the other. I just commented on what I thought were the different forces at work.

There is a quite different question about the best policy response. I do not really want to comment on that, but let me make just one other comment. Actually, it is a very interesting question, the persistence of low income. Are we creating generations of welfare bums, this whole situation?

[Traduction]

pour le faire. Dans certains cas plus que dans d'autres, ils se préoccupent, ce qui n'est pas toujours déraisonnable, de l'effet que cela aura sur les encouragements au travail. Si nous fixons des niveaux trop élevés aux avantages sociaux, ne risque-t-on pas de voir tout le monde se transformer en fainéants bronzés ou simplement rester à la maison sans travailler et ne plus servir à rien dans la société?

Pour établir un seuil de faible revenu, il faut tenir compte de groupes très divers et établir une sorte de moyenne, et il y a plusieurs manières d'y parvenir. Les seuils d'assistance sociale sont le résultat d'une série de jugements de ce genre, plus, à mon avis, d'une évaluation de ce qui est d'un prix raisonnable et que l'on peut payer sans déclencher une réaction indésirable sur le plan du comportement.

M. Nault: Une telle déclaration avait peut-être de l'intérêt dans les années 60. Mais aujourd'hui, nous avons des mères célibataires prisonnières du système; nous perpétuons ce système en le rendant si dur pour elles qu'elles ne peuvent plus s'en échapper et que leurs enfants en deviennent même prisonniers, de génération en génération. Cela commence à se produire. Je comprends fort bien que dans les années 60 vous deviez vous inquiéter de tous ces fainéants qui s'offraient des vacances estivales en touchant les prestations d'assurance-chômage ou d'assistance sociale. Je comprends très bien le scénario, mais la structure de la société a complètement changé. Ce que j'essaie de faire, c'est de comprendre comment nous faisons face à cette situation. Je ne pense pas que les laisser mourir de faim serait le bonne solution.

D'autres pays semblent avoir résolu le problème en prenant un peu d'argent au sommet pour relever le seuil. J'imagine que dans ces pays, cela n'a pas transformé tous les pauvres en fainéants.

Je comprends ce que vous voulez dire; je sais que vous ne prenez pas ces gens-là pour des fainéants. Après tout, il s'agit de mesures qui ont été prises par les gouvernements.

Pourriez-vous me dire ou me montrer, de manière concrète, d'après votre modèle, la différence entre les deux systèmes, entre ce qui vient de Statistique Canada et ce qui vient de l'assistance sociale? Avez-vous cela?

Il faudra que nous parvenions à nos propres conclusions. Manifestement je ne vous demande pas de le faire.

M. Wolfson: Il faut distinguer plusieurs éléments dans ce que vous venez de dire. Il faut tenir compte des diverses méthologies, des jugements qui ont joué dans l'établissement de nos seuils de faible revenu, d'un côté, et des prestations d'assistance sociale, de l'autre. Je viens de vous parler des forces différentes qui, selon moi, entrent en jeu.

La question est tout à fait différente lorsqu'on en vient à la meilleure politique à adopter. Je ne tiens pas à faire de remarques là-dessus, mais permettez-moi tout de même une observation. En fait, la persistance des faibles revenus soulève une question très intéressante. Sommes-nous en train de créer des générations de fainéants et tout ce fatras?

The United States has had the benefit of a special survey called the "Michigan Panel Study on Income Dynamics". I think it started almost 20 years ago.

One of the most important findings from that study was that people who are poor in any one year are not necessarily poor in any other year. There is an awful lot of turbulence among those moving in and out of poverty or low income in the United States.

There is a study that recently has been undertaken jointly by Statistics Canada and the Economic Council of Canada. You know some of the results; I am not sure what is in the public domain yet.

The fact is, I think you have probably heard that we are finding similar things north of the border, that people are moving in and out

Another interesting question asks about the kinds of things that cause people to move in and out of low-income status. In the United States—unfortunately for them and fortunately for us—often it is health care costs. That is a factor not at work in Canada. But certainly the events of divorce and marriage or remarriage, having children, or having an older child leave home to find a job, are major triggers of movements in and out of low income.

So there is not a 100% case of a culture of poverty, a persistent low-income group that is there year in and year out, generation after generation.

The Chair: That was very helpful. It was very interesting. I think we will certainly take advantage of that model. I believe we are already having discussions with Finn Poschmann. Thank you.

I would like to thank you, Chris, for your diligence. I think you are outstanding. The two of us have been here for the whole marathon.

This meeting is adjourned to the call of the chair.

[Translation]

Les États-Unis ont bénéficié d'une étude spéciale appelée la *Michigan Panel Study on Income Dynamics*. Je crois qu'elle a commencé il y a une vingtaine d'années.

Une des conclusions les plus importantes de cette étude a été que des personnes qui sont pauvres, une année donnée, ne le sont pas nécessairement par après. Aux États-Unis, il y a une foule de gens qui tombent constamment dans la catégorie des pauvres ou des personnes à faible revenu, ou qui en sortent.

Une étude a récemment été entreprise en collaboration par Statistique Canada et le Conseil économique du Canada. Vous en connaissez certains des résultats; je ne suis pas certain de ce qui est déjà tombé dans le domaine public.

De toute façon, vous avez sans doute appris que nous constatons les mêmes fluctuations, au nord de la frontière.

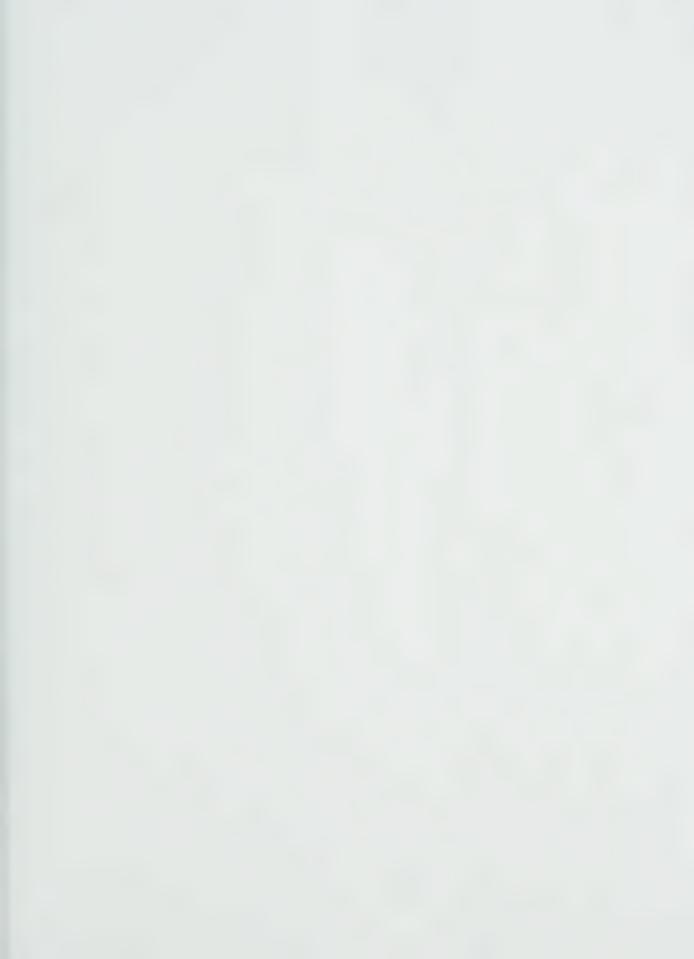
Une autre question intéressante se pose: Quels sont les facteurs qui contribuent à ces hauts et ces bas, en matière de revenus? Aux États-Unis—malheureusement pour eux et heureusement pour nous—c'est souvent le coût des soins de santé. Ce facteur n'intervient pas au Canada. Il est cependant certain que les divorces, les mariages ou remariages, les enfants, ou un enfant qui quitte le foyer pour aller chercher un emploi, contribuent beaucoup à ces rentrées et sorties dans la catégorie des faibles revenus.

Il ne s'agit donc pas absolument d'une culture de la pauvreté, d'un groupe de personnes à faible revenu et qui persiste d'année en année, de génération en génération.

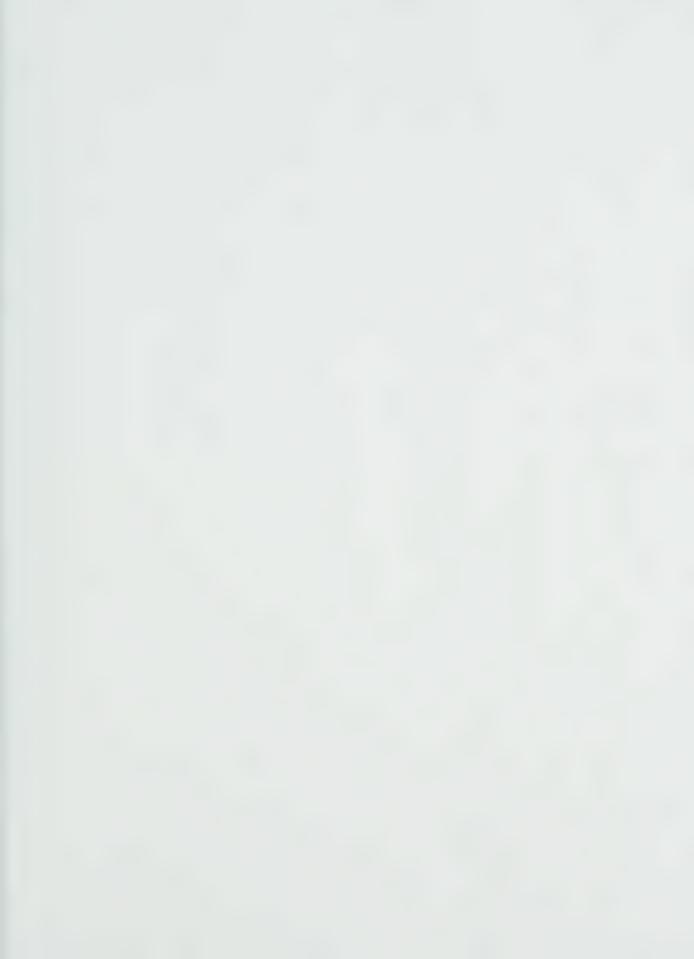
La présidence: Vos remarques ont été très utiles et très intéressantes. Nous utiliserons certainement ce modèle. Je crois que nous en discutons déjà avec Finn Poshmann. Merci.

Je tiens à vous remercier, Chris, de votre diligence. Vous êtes vraiment remarquable. Nous avons tous les deux tenu jusqu'au bout de ce marathon.

La séance est levée.













From the Canadian Labour Congress: Shirley Carr, President;

Dawn Ventura, National Director;

Cindy Wiggins, National Representative.

From the Nova Scotia Nutrition Council:

Elizabeth Shears, Member of the Executive.

From the Social Planning Council of Winnipeg.

Renate Bublick, Executive Director.

From the Ottawa Council for Low Income Support Services:

Roberta Desormeaux, Second Vice-President;

Claire Béland, Board Member.

From the Private Home Day Care Association of Ontario:

Rosemary Somers, President;

Leslie Atkinson, Executive Director.

From Statistics Canada:

Michael Wolfson, Director General, Analytical Studies Branch.

Du Congrès du travail du Canada:

Shirley Carr, présidente;

Dawn Ventura, directrice nationale;

Cindy Wiggins, représentante nationale.

Du Nova Scotia Nutrition Council:

Elizabeth Shears, membre du Conseil.

Du Social Planning Council of Winnipeg:

Renate Bublick, directrice administrative.

Du Conseil des services d'appui aux familles à faible revenu d'Otta-

wa:

Roberta Desormeaux, deuxième vice-présidente;

Claire Béland, membre du Conseil.

Du Private Home Day Care Association of Ontario:

Rosemary Somers, présidente;

Leslie Atkinson, directrice administrative.

De Statistique Canada:

Michael Wolfson, directeur général, Direction des études analytiques.

MAIL > POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré-Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communications Canada — Édition 45 boulevard Sacré-Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Ottawa-Carleton Headstart Association for Pre-Schools: Shelagh Simmons, President.

From the Ottawa-Carleton Day Care Association:

Diane Blenkiron, President.

From the Conseil des affaires sociales du Québec:

Madeleine Blanchet, President; Yvon Leclerc, General Secretary.

From the Children's Aid Society of Metro Toronto:

Chris Stringer, President, Board of Directors;

Bruce Rivers, Executive Director.

From the DALHOUSIE Health and Community Centre (Ottawa):

Jack T. McCarthy, Executive Director; Aline Akeson, Community Developer; Dennis Leuycki, Board Member; Cathy Munroe, Board Member.

From the Moncton Headstart Program:

Claudette Bradshaw, Executive Director.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Du Ottawa-Carleton Headstart Association for Pre-Schools: Shelagh Simmons, présidente.

Du Ottawa-Carleton Day Care Association:

Diane Blenkiron, présidente.

Du Conseil des affaires sociales du Québec:

Madeleine Blanchet, présidente; Yvon Leclerc, secrétaire général.

Du Children's Aid Society of Metro Toronto:

Chris Stringer, président du Conseil d'administration;

Bruce Rivers, directeur administratif.

Des Services communautaires et de santé DALHOUSIE (Ottawa):

Jack T. McCarthy, directeur administratif;

Aline Akeson, agent de développement communautaire;

Dennis Leuycki, membre du Conseil; Cathy Munroe, membre du Conseil.

Du Moncton Headstart Program:

Claudette Bradshaw, directrice administrative.

(Suite à la page précédente)

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 089



HOUSE OF COMMONS

Issue No. 11

Wednesday, February 27, 1991

Chair: Barbara Greene

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 11

Le mercredi 27 février 1991

La présidence: Barbara Greene

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur

Poverty

of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women

La Pauvreté

du Comité permanent de la Santé et du Bien-être social, des Affaires sociales, du Troisième âge et de la Condition féminine

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of child poverty

CONCERNANT:

En vertu du paragraphe 108(2) du Règlement, étude de la pauvreté chez les enfants

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-fourth Parliament, 1989-90-91

Deuxième session de la trente-quatrième législature, 1989-1990-1991

SUB-COMMITTEE ON POVERTY OF THE STANDING COMMITTEE ON HEALTH AND WELFARE, SOCIAL AFFAIRS, SENIORS AND THE STATUS OF WOMEN

Chair: Barbara Greene

Vice-Chairman: Chris Axworthy

Members

Albina Guarnieri Nicole Roy-Arcelin

(Quorum 3)

Clairette Bourque

Clerk of the Sub-Committee

SOUS-COMITÉ SUR LA PAUVRETÉ DU COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ ET DU BIEN-ÊTRE SOCIAL, DES AFFAIRES SOCIALES, DU TROISIÈME ÂGE ET DE LA CONDITION FÉMININE

La présidence: Barbara Greene

Vice-président: Chris Axworthy

Membres

Albina Guarnieri Nicole Roy-Arcelin

(Quorum 3)

La greffière du Sous-comité

Clairette Bourque

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, FEBRUARY 27, 1991 (14)

[Text]

The Sub-Committee on Poverty of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women met at 3:28 o'clock p.m. this day, in Room 307, West Block, the Chairman, Barbara Greene, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Chris Axworthy, Barbara Greene.

Acting Members present: Louise Feltham for Nicole Roy-Arcelin; Rey Pagtakhan for Albina Guarnieri.

Other Members present: Edna Anderson, Harry Brightwell.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: June Dewetering, Research Officer.

Witnesses: From the Assembly of First Nations: Ovide Mercredi, Regional Chief. From the Canadian Association of Food Banks: David Northcott, Chairperson, Board of Directors; Gerard Kennedy, National Spokesperson; Nadya Larouche, Quebec Regional Representative.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Sub-Committee resumed its consideration of child poverty.

Ovide Mercredi made a statement and answered questions.

At 4:47 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 4:52 o'clock p.m., the sitting resumed.

Gerard Kennedy, Nadya Larouche and David Northcott each made a statement and answered questions.

At 6:18 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

Clairette Bourque

Clerk of the Sub-Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 27 FÉVRIER 1991 (14)

[Traduction]

Le Sous-comité de la pauvreté du Comité permanent de la santé et du bien-être social, des affaires sociales, du troisième âge et de la condition féminine se réunit aujourd'hui à 15 h 28, dans la pièce 307 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Barbara Greene.

Membres du Sous-comité présents: Chris Axworthy, Barbara Greene.

Membres suppléants présents: Louise Feltham remplace Nicole Roy-Arcelin; Rey Pagtakhan remplace Albina Guarnieri.

Autres députés présents: Edna Anderson et Harry Brightwell.

Aussi présente: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: June Dewetering, attachée de recherche.

Témoins: De l'Assemblée des Premières nations: Ovide Mercredi, chef régional. De l'Association canadienne des banques alimentaires: David Northcott, président, conseil d'administration; Gerard Kennedy, porte-parole national; Nadya Larouche, représentante régionale du Québec.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité continue à examiner la pauvreté chez les enfants.

Ovide Mercredi fait un exposé et répond aux questions.

A 16 h 47, la séance est suspendue.

A 16 h 52, la séance reprend.

Gérard Kennedy, Nadya Larouche et David Northcott font des exposés et répondent aux questions.

À 18 h 18, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

La greffière du Sous-comité

Clairette Bourque

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus] Wednesday, February 27, 1991

• 1529

The Chair: I would like to call the meeting to order and welcome Mr. Mercredi to the committee. We are certainly looking forward to your presentation. I know you wanted to spend more time with us. I believe you have an appointment and you are going to have to leave fairly early.

• 1530

Chief Ovide Mercredi (Regional Chief, Assembly of First Nations): I have to be out of here by 4.30 p.m.

The Chair: We will give you the full hour then.

Chief Mercredi: That is fine. Thank you. The Chair: Would you like to begin?

Chief Mercredi: First of all, I would like to thank the committee for inviting the Assembly of First Nations to make this presentation. We made a genuine effort to try to get other First Nations to come and join me. We have written letters in that regard, but the timing, I have to assume, was not convenient for them. They generally respond to calls for help, but in this case I will have to make the submission by myself.

The poverty of the Indian people in Canada is not a phenomenon that is new, and the effects of poverty on people and children we all know can be detrimental to the quality of life.

A criticism we have about Canada that has become rather general in nature is that this country has little room to be critical of other governments in Third World countries with respect to the high incidence of poverty among people in those poorer countries.

We live in a wealthy country with vast resources, and there is no justification whatsoever for the inability of successive governments, not just this government, to deal with poverty in any significant way for all people living in poverty, and in particular the aboriginal people of Canada.

We recognize that there is a great deal of goodwill among some parliamentarians, and for that reason we take advantage of opportunities to make presentations regarding issues we are dealing with, such as poverty within the aboriginal communities.

The sad part is that we know the problem exists. We have known it for many, many years. There have been enough studies on poverty to fill universities. There have been lectures about it in schools, in universities, in non-governmental conferences, in government forums, in the House of Commons and in the Senate, and still nothing major has been undertaken by any government to deal with the social and economic needs that contribute to poverty in Canada.

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]
Le mercredi 27 février 1991

La présidence: Je déclare la séance ouverte et j'ai le plaisir d'accueillir M. Mercredi. Nous avons hâte d'entendre votre exposé. Je sais que vous aimeriez passer plus de temps parmi nous mais j'ai cru comprendre que vous aviez un rendez-vous et que vous devrez partir assez tôt.

Le chef Ovide Mercredi (chef régional, Assemblée des Premières nations): Je devrais être parti d'ici avant 16h30.

La présidence: Alors nous vous accorderons l'heure complète.

Le chef Mercredi: Fort bien, je vous remercie.

La présidence: Voulez-vous commencer?

Le chef Mercredi: Tout d'abord, j'aimerais remercier le comité d'avoir invité l'Assemblée des Premières nations à venir lui faire cette présentation. Nous avons déployé de réels efforts pour inviter les autres Premières nations à se joindre à moi. Nous leur avons adressé des lettres, mais je suppose que le moment ne leur convenait peut-être pas. En général, les autres nations répondent quand on leur demande de nous aider, mais, dans ce cas, je devrai faire cet exposé tout seul.

La pauvreté du peuple indien au Canada n'est pas un phénomène nouveau et nous savons tous à quel point elle est une menace pour la qualité de la vie des adultes et des enfants.

Et s'il est une critique que nous pouvons formuler à l'endroit du Canada, et qui reçoit de plus en plus d'écho, c'est que le Canada est de plus en plus mal placé pour faire des reproches aux gouvernements des pays du Tiers monde à propos de la pauvreté endémique des peuples de ces pays démunis.

Nous habitons dans un pays riche, où les ressources abondent, et rien ne justifie l'incapacité des gouvernements qui se sont succédé, et donc celui-ci n'est pas le seul concerné, de régler véritablement le problème de la pauvreté des plus démunis, et surtout des peuples autochtones du Canada.

Nous reconnaissons que certains parlementaires font preuve de beaucoup de bonne volonté et c'est pour cette raison que nous avons décidé de profiter de l'occasion qui nous a été offerte de venir vous rencontrer pour parler des problèmes auxquels nous sommes confrontés, comme la pauvreté des communautés autochtones.

Ce qui est triste, c'est que nous savons que le problème existe, et nous le savons depuis des années et des années. Le nombre d'études entreprises à ce propos serait suffisant pour remplir des universités entières. Des tas de conférences ont été données dans les écoles, dans les universités, dans les milieux non gouvernementaux, dans les cercles gouvernementaux, à la Chambre des communes et au Sénat, et, malgré tout, rien d'important n'a jamais été entrepris par un quelconque gouvernement pour répondre aux besoins sociaux et économiques qui, parce qu'ils sont justement sans réponse, contribuent à la pauvreté au Canada.

There are all kinds of statistics, all kinds to demonstrate that there is a need for immediate action from government. We know for certain, based on government reports alone, that the percentage of registered Indian low-income families in rural and urban areas compared with the poverty line is 40%. Among the registered Indian families in Canada, between 100,000 and 500,000 population, nearly 60% are in low-income families, while in Canada's largest cities of 500,000 and over almost 53% of registered Indian families are living on low income.

Of registered Indian children on reserves, 48% are living in low income families. In particular, just over 51% of all children under 18 are living in low income families. The percentage of registered Indian children off-reserve below the poverty line is 53% of all children. Among non-aboriginal children, the comparable figure is 17%, and almost 19% for all those less than 18 years old. We know the percentage of registered Indian children in poverty, both on and off the reserve, is at least 2.5 times greater than that of non-aboriginal children. These statistics come from sources such as Health and Welfare, Statistics Canada, Indian and Northern Affairs and the Canadian Institute of Child Health.

• 1535

Infant mortality rates among native children is twice that of the Canadian average. Infant deaths per thousand for Indian babies is 17.4%, compared to 7.9% for the Canadian population. In the one-to-four age group, the injury rate is six times greater. It is four times greater in teenagers for aboriginal people compared to the Canadian population. A newborn child in the Canadian population as a whole can be expected to live to 76 years old. An Indian child has a life expectancy of 68 years.

Income for average individual status Indians on reserves is the lowest income of all groups at \$9,300, one-half the Canadian average of \$18,200 and two-thirds that of people living near reserves at \$14,700.

Some 37% of all status Indians have less than grade 9 education, which is two times the Canadian rate of 17%. This changes within the high school category, where only 28% of all status Indians have at least high school education, one-half the rate for Canadians, which is 56%. Approximately 45% of Indians on reserves are functionally illiterate in one or both of the official languages, almost two times the rate for Indians off reserves.

We know these figures. These are known by government because these figures are created by government based on their studies. While this is only a sample of what is happening in our communities, it does serve to provide a picture painted with numbers—quantitative data. However, the usefulness of these statistics cannot be denied.

[Traduction]

Les statistiques de toutes sortes montrent qu'il est temps que le gouvernement intervienne. Nous savons, par exemple, d'après les seuls rapports du gouvernement, que 40 p. 100 des familles d'Indiens inscrits à faible revenu, dans les régions rurales et urbaines du Canada, vivent sous le seuil de la pauvreté. Près de 60 p. 100 des familles indiennes inscrites qui vivent dans des villes de 100,000 à 500,000 habitants, sont des familles à faible revenu; dans les villes de 500,000 habitants et plus, ce sont près de 53 p. 100 des familles indiennes inscrites qui ont des faibles revenus.

Quarante-huit p. 100 des enfants indiens inscrits, vivant dans les réserves, font partie des famille à faible revenu. Et c'est surtout le cas des enfants de moins de 18 ans, puisque 51 p. 100 d'entre eux se retrouvent dans cette situation. Hors des réserves, le pourcentage des enfants indiens inscrits vivant sous le seuil de la pauvreté est de 53 p. 100. Pour ce qui est des enfants non autochtones, les chiffres tombent à 17 p. 100 et à près de 19 p. 100 pour les moins de 18 ans. Nous savons que la proportion d'enfants indiens inscrits vivant sous le seuil de la pauvreté, dans les réserves et à l'extérieur des réserves est au moins deux fois et demie supérieure à celle des enfants non autochtones. Toutes ces statistiques sont extraites de sources officielles, comme Santé et Bien-être social, Statistique Canada, Affaires indiennes et du Nord canadien et l'Institut canadien de la santé infantile.

Le taux de mortalité chez les enfants autochtones est deux fois plus élevé que la moyenne nationale. La mortalité infantile, chez les Indiens, est de 17,4 pour 1,000, contre 7,9 pour 1,000 pour l'ensemble de la population canadienne. Chez les jeunes de 1 à 4 ans, le taux de blessure est de six fois supérieur chez les autochtones et il est quatre fois plus élevé chez les adolescents. Pour un Canadien non autochtone, l'espérance de vie est de 76 ans, elle n'est que de 68 ans pour un Indien.

Le revenu moyen des Indiens inscrits, vivant dans les réserves, est le plus faible de tous les groupes de revenu, avec 9,300\$ seulement, soit la moitié de la moyenne canadienne qui est de 18,200\$ et les deux tiers du revenu moyen des personnes vivant à proximité des réserves, qui est de 14,700\$.

Trente-sept pour cent environ des Indiens inscrits n'ont même pas une neuvième année, soit deux fois plus que la proportion établie pour l'ensemble du Canada, qui est de 17 p. 100. Et les choses s'aggravent lorsqu'on considère le secondaire, puisque 28 p. 100 seulement des Indiens inscrits ont une éducation secondaire partielle, autrement dit la moitié exactement de la proportion nationale de 56 p. 100. Près de 45 p. 100 des Indiens vivant dans les réserves sont illétrés, dans l'une ou l'autre des deux langues officielles, soit près de deux fois le taux établi pour les Indiens vivant hors des réserves.

Nous connaissons tous ces chiffres. Le gouvernement les connaît tous, parce qu'ils sont extraits des études qu'il a lui-même réalisées. Et s'il ne s'agit là que d'un exemple de la réalité de nos communautés, toutes ces statistiques nous permettent de dresser un tableau concret, à base de données quantitatives. Et malgré tout, on ne peut que convenir de l'inutilité de toutes ces statistiques.

The poverty epidemic in our communities cannot be reduced to just numbers, and people should not be viewed solely as a poverty statistic. Our presentation here is to advocate for real people and real children, not figures in some report collecting dust in some minister's office in the House of Commons. In all fairness we ask, what do you expect the Indian people to do? What is the role of government concerning the social and economic needs of the Indian community? How much weight and how much hope can we put on the announcement of the Prime Minister on September 25 in the House of Commons that he would do something concrete to deal with the social and economic needs of the Indian people?

Not to put aboriginal poverty within the context of what government does or does not do is to invite comments such as, we are all Canadians; we all live under one system, and therefore we should all be treated the same. The problem with that kind of a philosophy is that we do not have equity in terms of land and resources to enable our people to deal with their own problems in their own way without dependence on government. So when government takes initiatives to deal primarily with the deficit and it tries to spread out the pain among all Canadians, in effect what it is doing by not highlighting a separate policy for aboriginal people is not spreading out the pain on our behalf but creating more pain for us.

• 1540

What is needed, in my view anyway, on the part of the Canadian government is not to isolate us as not warranting special attention, but to isolate us in terms of the budget process as warranting special attention precisely because we have the social and economic needs that need to be addressed if we are to become less dependent on government and if we are to contribute less in the future to the deficit itself.

In this spirit, many of our leaders, professionals, and concerned individuals have been asking questions of themselves in terms of the services they provide to their people. How effective have they been in terms of the alcohol programs, the training programs, and the social welfare programs? Is social assistance a viable way of dealing with poverty in the Indian community, or is something else required? The conclusion that we reach in the main is that we are not interested as a people in administering poverty, in contributing to more poverty, in providing band-aid solutions to poverty, when we know for a fact that there is so much wealth in this country that we ought to benefit directly from the exploitation of that wealth so that we do not have to live in conditions of perpetual poverty.

[Translation]

endémique pauvreté que connaissent communautés ne peut se ramener à de simples chiffres et l'on ne doit pas uniquement envisager la réalité de notre peuple par la lorgnette du statisticien. L'objet de notre présence ici est de parler des gens, des vrais, des vrais enfants, et non de chiffres extraits de quelques rapports qui moisissent sur les tablettes de bureaux de ministres à la Chambre des communes. Très honnêtement, qu'attendezvous du peuple indien? Quel rôle le gouvernement doit-il jouer vis-à-vis des besoins sociaux et économiques de la communauté indienne? Quelle confiance et quelle crédibilité doit-on accorder à l'annonce du premier ministre à la Chambre des communes, le 25 septembre dernier, dans laquelle il a déclaré qu'il fallait faire quelque chose de concret pour régler les besoins sociaux et économiques du peuple indien?

Car, si l'on n'envisage pas la pauvreté des autochtones sous l'éclairage de ce que le gouvernement fait ou ne fait pas à ce propos, on ouvre la porte à des commentaires du genre: «nous sommes tous Canadiens; nous vivons tous dans le même système et, par conséquent, nous devons tous être traités de la même façon». Mais là où le bât blesse, avec cette philosophie, c'est que les autochtones ne sont pas traités de façon équitable, car ils ne disposent pas des terres ni des ressources qui leur permettraient de régler eux-mêmes leurs problèmes, à leur façon, sans dépendre du gouvernement. Donc, lorsque le gouvernement prend des initiatives destinées essentiellement à réduire le déficit et à répartir le fardeau sur l'ensemble des canadiens, et qu'il n'adopte pas une ligne de conduite particulière pour les autochtones, il ne fait qu'accroître notre handicap.

Ce dont nous avons besoin, quant à moi, c'est que le gouvernement ne nous isole pas en estimant que nous méritons une attention particulière, mais plutôt qu'il traite notre situation en marge du processus budgétaire, parce que nous avons des besoins sociaux et économiques particuliers auxquels il faut répondre si nous voulons que les autochtones dépendent moins du gouvernement et que, dans l'avenir, ils contribuent moins au déficit

Et c'est dans cet esprit que la majorité de nos responsables, de nos professionnels et des personnes concernées en sont devenus à se demander quel service véritable ils rendaient à leur peuple. Ils se sont posé des questions au sujet de l'efficacité de leurs actions, par exemple dans les programmes de lutte contre l'alcoolisme, dans les programmes de formation et de bien-être social. L'assistance sociale est-elle une formule viable pour lutter contre la pauvreté dans une communauté indienne, ou a-t-on besoin d'autre chose? Eh bien, nous en sommes arrivés à la conclusion que nous ne désirons pas, en tant que peuple, administrer la pauvreté, contribuer à l'accentuer et lui appliquer des emplâtres, alors que nous sommes conscients qu'il y a suffisamment de richesses dans ce pays, des richesses dont l'exploitation pourrait nous profiter, pour que nous n'ayons pas à vivre dans une situation de pauvreté perpétuelle.

It is an insult to us who are the aboriginal people, the original people of this country, to be placed in the position of having to beg from the Government of Canada for programs and services, for economic assistance, so that we can deal with the economic and social needs of our people. It is not just an insult, it is a humbling experience. It is something you as a parliamentarian ought to try once. Then you might be more inclined to be critical of the government when it fails to address the needs of our people in any significant way.

But there are solutions. There must be solutions, and for the First Nations in Canada I must say first of all that we do not take much solace from studies. We know that studies are a way in which governments like to deal with a problem before they make decisions on how it should be solved. On the other hand, when governments are clearly reluctant to take measures needed to deal with particular problems in society, such as aboriginal poverty, we reluctantly get involved ourselves in these studies as a way of trying to advocate and muster support for governments to address our needs.

We are tired of administering poverty. We would prefer to provide employment and economic development opportunities to the members and their communities, on or off reserves. Each year when we negotiate with officials of the department, as chiefs and councils our leaders will tell them that the solution to their needs is not more social assistance or welfare but some direct measures that provide employment opportunities, education, and training opportunities, and a stronger traditional economy for the people in our communities.

This is not to suggest that we do not support or recognize the role for social assistance to be provided to our people. Those who are in need of it ought to receive it. But the problem we experience is that outside of social assistance the governments are not paying attention to the social and economic development that needs to take place in our communities. It is too convenient, far too easy to provide welfare rather than to address the economic needs in our communities. It is far too easy simply to go to Parliament and seek appropriations to meet social assistance needs of our people.

• 1545

Then we have to face the indignity of the Prime Minister when he made a statement on September 25 that they are spending up to \$8,000—or \$12,000, whatever the figure was—for each individual Indian person in Canada. That is a great indignity that we experienced. That is like telling Canadians the Indians are a dependent people; look at how much we spent on them already, and yet they want more.

We have said many times that government should respond in a different way in dealing with our economic needs. It is not doing it. We have seen in the past 20 years the benefits and the rewards to be derived from supporting

[Traduction]

C'est une véritable insulte, pour nous les peuples autochtones, les premiers peuples de ce pays, de nous retrouver dans la situation d'avoir à quémander des programmes et des services au gouvernement du Canada, au titre de l'assistance économique, pour que nous puissions répondre aux besoins économiques et sociaux de notre peuple. Et ce n'est pas qu'une insulte, c'est une situation humiliante. C'est quelque chose que vous, les députés, devriez essayer au moins une fois. Vous verriez, après, que vous seriez beaucoup plus portés à critiquer le gouvernement qui ne répond pas véritablement aux besoins de notre peuple.

Mais il y a des solutions, il faut qu'il y ait des solutions et, avant toute chose, je dois vous dire que les Premières Nations du Canada ne trouvent pas un grand réconfort dans les études. Nous savons que ces études sont une façon, pour les gouvernements, de s'attaquer à un problème avant de prendre des décisions sur la façon de le résoudre. D'un autre côté, lorsque les gouvernements sont tout à fait réticents à prendre les mesures qui s'imposent pour régler des problèmes particuliers dans notre société, comme la pauvreté chez les autochtones, nous nous trouvons contraints à participer à ces études pour essayer de défendre notre point de vue et gagner des appuis au gouvernement, en vue de répondre à nos besoins.

Nous sommes las d'avoir à gérer la pauvreté. Nous préférerions de loin offrir aux nôtres, dans les réserves et hors des réserves, des possibilités d'emploi et d'expansion économique. Chaque année, lorsque nous négocions avec les fonctionnaires du ministère, nos chefs et nos conseils leur disent que nous avons beaucoup plus besoin de mesures directes pour favoriser l'emploi, l'éducation et la formation et pour renforcer notre économie traditionnelle, que d'assistance sociale et de bien-être.

Cela ne revient pas à dire que nous sommes contre la prestation d'une assistance sociale à notre peuple, ou que nous en nions l'importance. Ceux qui en ont besoin, doivent la recevoir. Notre problème, c'est qu'à l'exception de l'assistance sociale, les gouvernements n'accordent aucun intérêt à l'exemption économique et sociale dont nous avons besoin dans nos communautés. Il est beaucoup plus facile d'avoir recours au bien-être social que de répondre aux besoins économiques de nos communautés. Il est tellement plus simple de demander des subventions au gouvernement afin de répondre aux besoins d'assistance sociale de notre peuple.

Et puis, nous avons à essuyer l'affront d'un premier ministre, comme dans son intervention du 25 septembre, dans laquelle il a déclaré que l'on versait 8,000\$—à moins que ce ne soit 12,000\$—à chaque Indien au Canada. L'affront a été grand. C'est un peu comme si l'on disait aux Indiens qu'ils dépendent des autres Canadiens: voilà déjà tout ce qu'on dépense pour eux, et ils en demandent encore plus.

Plusieurs fois déjà, nous avons réclamé que le gouvernement réagisse différemment face à nos besoins économiques. C'est ce qu'il ne fait pas. Et pourtant, on aura pu voir, au cours des 20 dernières années, les avantages que

self-directed initiatives of First Nations. That is the approach we recommend. When our people take over development through their own initiatives, whether it is social development, economic development, or political development, then progress is made. Improvements are made to the quality of life. The needs of the people are addressed. Also, whenever possible, the resources of the people themselves are used to supplement what government provides to assist the community through Indian-directed initiatives.

It is quite apparent to us that the solution to social problems that exist in our communities can best be provided by governments working together with the aboriginal communities. I do not mean where governments place all kinds of unusual terms and conditions to resources, where there is absolutely no capacity on the part of the Indian governments within the communities to be flexible in terms of how those resources are used to meet a need in the community.

When the government responds in the appropriate way by providing resources, it should also instruct its officials to make sure that the Indian people are free to use those resources to address their needs and their problems in their communities.

In addition, the services and the programs that are now being provided by the government, like Health and Welfare or Indian Affairs, have to be modified to meet the needs of our people. There are always service gaps that exist, and government needs to address those service gaps so the full range of services is available to our people.

Most important, the immediate need is not to maintain the budgets or to cut back on fiscal resources but to allocate additional resources to enrich existing programs and services so that there will be more houses, more nursing facilities, more medical services, more child care services, more child welfare services, more infrastructure in terms of water and sewage, more educational services, and more recreational services for our people.

What we suggest and have suggested in the past is that the national government and the provincial governments should organize concurrently with the Indian leaders, the First Nations, to provide for major developmental agreements that are primarily focused on the objective of eliminating Indian poverty, and in particular the effects of poverty on Indian children.

• 1550

If we initiate that dynamic of discussions and negotiations between the three levels of governments, we should be able to combine our resources, human and fiscal, to address the real needs in the communities over an agreed-upon period of time.

What we require in this country is not more deficit reduction that ignores poverty and the effects of poverty on children, but instead a country where its leaders, all governments as well as the business community, do whatever is possible to rid the country of its poverty.

[Translation]

l'on pouvait retirer des projets entrepris et gérés par les Premières nations. Voilà la démarche que nous recommandons! Dès que notre peuple assume son développement par le biais de ses propres initiatives, qu'il s'agisse du développement social, économique ou politique, on réalise des progrès. Les choses s'améliorent sur le plan de la qualité de la vie. On répond aux besoins des gens. De plus, et dans toute la mesure du possible, des ressources personnelles sont investies en complément des subsides gouvernementaux, versés au titre de ces initiatives autogérées.

Il nous paraît évident que la réponse à nos problèmes sociaux réside dans la collaboration entre le gouvernement et les communautés autochtones. Et je ne parle pas ici des situations où le gouvernement impose toutes sortes de conditions inusitées sur l'utilisation de ressources, des situations où les gouvernements indiens, au sein de nos communautés, ne disposent d'absolument aucune souplesse dans l'utilisation de ces ressources pour répondre à un besoin de la communauté.

Lorsque le gouvernement réagit comme il se doit, en nous donnant les ressources nécessaires, il devrait également demander à ses fonctionnaires de veiller à ce que les Indiens soient libres d'utiliser ces ressources pour répondre à leurs besoins et aux problèmes qu'ils rencontrent dans leurs communautés.

De plus, les services et les programmes actuellement offerts par le gouvernement, comme ceux de Santé et Bien-être ou des Affaires indiennes, doivent être modifiés pour mieux répondre aux besoins de notre peuple. Il existe toujours des lacunes dans les services et le gouvernement doit régler ce problème, de sorte que notre peuple puisse bénéficier de toute la gamme des services offerts.

Mais il y a plus important encore, l'urgence n'est pas de stabiliser les budgets ou de réduire les ressources fiscales, mais plutôt d'allouer des ressources supplémentaires aux programmes et aux services existants, pour construire plus de maisons, plus d'installations hospitalières, plus de services médicaux, plus de services de bien-être pour l'enfance, plus d'infrastructures d'adduction d'eau et d'égout, plus de services d'éducation et plus de services récréatifs pour notre peuple.

Ce que nous recommandons, et ce que nous avons déjà recommandé dans le passé, c'est que le gouvernement canadien et les gouvernements provinciaux adoptent, de concert avec les responsables indiens, les Premières nations, des conventions de développement principalement destinées à éliminer la pauvreté chez les Indiens, surtout chez les enfants.

Si nous entamons ce genre de discussions et de négociations dynamiques entre les trois ordres de gouvernement, nous devrions pouvoir parvenir à combiner nos ressources, humaines et financières, pour répondre aux réels besoins de nos communautés, et ce, dans un délai convenu.

Ce dont ce pays a besoin, ce n'est pas d'accentuer sa lutte contre le déficit au détriment de la pauvreté en général et de celle des enfants, ce qu'il nous faut, c'est que nos responsables, dans les gouvernements et, également, dans le secteur des affaires, fassent l'impossible pour enrayer la pauvreté dans ce pays.

This means that we have to find, within the wealth of this country, the political will and the fiscal resources needed to begin a more serious and determined program of action aimed at the basic principle of equity: social justice, equality of opportunity, and if necessary, if this is not too difficult to swallow, the redistribution of wealth in this country.

For the aboriginal people, we have outstanding business with Canada. It is called treaty and aboriginal rights. Many of our social and economic needs could be adequately addressed if there was treaty justice and if there was aboriginal justice once and for all, because once the treaties are implemented and once the aboriginal rights to land and resources are implemented, much of our dependency on government will be eliminated, simply because we would have found within the wealth of this country a way, through the treaties and aboriginal rights, to distribute the wealth of this country in our favour.

What is it that makes it impractical at this time for Canadians and their governments to come to the understanding that if they give us more land and resources and we begin to use the natural wealth of that land and resources then we will become less dependent on the Canadian population?

We do not relish the idea, which is often repeated and used against us, that we are a burden on society. We do not want to be a burden on anybody. Our people were not a burden pre-contact, and we were not a burden post-contact. But when our traditional economies started breaking down in the 1950s and 1960s, the social and economic needs began to surface. That is when the health conditions of the Indian people began to deteriorate and our dependency on governments for resources began. When our traditional fishing industries and our trapping industries fell by the wayside because the government was more interested in other markets, we did not have the natural wealth that we relied on in the past to meet our own social and economic needs.

I was born in 1946. I grew up in a small community until I was 16 years old. I can tell you that I never lived in poverty once in my life, and the reason was simply that the traditional economy was strong and the people were able to maintain a livelihood through trapping, hunting, and fishing. But since then the Freshwater Fish Marketing Board has taken over the industry, and now we are dependent on a government corporation to set the market and the price for fish. We are not able to maintain the same standard of life we were once capable of maintaining, for other reasons as well as the pollution that has affected the fishing industry.

[Traduction]

Pour cela, nous devrons trouver, au milieu de toutes les richesses qui abondent dans ce pays, la volonté politique et les ressources financières nécessaires pour lancer un programme d'action, plus sérieux et plus déterminé, destiné à répondre aux besoins fondamentaux de l'équité: la justice sociale, l'égalité des chances et, si besoin est—et si cela n'est pas trop difficile à accepter—la redistribution des richesses.

Pour les peuples autochtones, il y a encore un point de contentieux avec le Canada: les droits découlant des traités et les droits des autochtones. En effet, si les droits découlant des traités étaient respectés et si l'on respectait également les droits des autochtones, il serait possible de répondre correctement à la majorité de nos besoins sociaux et économiques car, en permettant aux autochtones d'exploiter leurs terres et leurs ressources, il serait possible de faire disparaître une grande partie de notre dépendance à l'égard du gouvernement, ne serait-ce que parce que nous aurions alors trouvé une façon de redistribuer les richesses de ce pays en notre faveur.

Mais pourquoi donc les Canadiens et leurs gouvernements ne parviennent-ils pas à comprendre que s'ils nous donnaient plus de terres et de ressources, nous pourrions commencer à exploiter ces richesses naturelles et nous deviendrions moins dépendants à l'égard du reste de la population?

Nous n'apprécions pas l'idée, souvent invoquée, que nous sommes un fardeau pour la société. Nous ne voulons pas être un fardeau, pour qui que ce soit. Avant le contact avec l'homme blanc, notre peuple n'était pas un fardeau, et nous ne le sommes pas devenus, non plus, par la suite. Mais lorsque nos économies traditionnelles ont commencé à s'effondrer, dans les années 50 et 60, c'est là que nos besoins sociaux et économiques ont commencé à ne plus être comblés. C'est à cette époque que la santé du peuple indien a commencé à se détériorer et que nous avons commencé à dépendre du gouvernement pour nos ressources. Lorsque nos industries traditionnelles de la pêche et du piégeage ont été délaissées, parce que les gouvernements étaient plus attirés par d'autres marchés, nous nous sommes trouvés dépourvus des richesses naturelles sur lesquelles nous avions jusqu'alors compté pour répondre, nous-mêmes, à nos besoins sociaux et économiques.

Je suis né en 1946 et j'ai été élevé dans une petite collectivité jusqu'à l'âge de 16 ans. Eh bien, je peux vous dire que je n'ai jamais, de ma vie, connu la pauvreté, tout simplement parce que notre économie traditionnelle était alors assez forte pour nous permettre de gagner notre vie grâce au piégeage, à la chasse et à la pêche. Malheureusement, depuis que l'Office de commercialisation du poisson d'eau douce a pris notre industrie en charge, nous dépendons d'un organisme du gouvernement qui fixe pour nous les conditions du marché et les prix du poisson. Nous ne pouvons plus conserver le même niveau de vie qu'autrefois pour toutes sortes de raisons dont la pollution qui a nui à l'industrie de la pêche.

• 1555

These are not things we created. We did not create our dependency on government. We did not invent it, and, most of all, we do not like it. If governments are interested in reducing the deficit, and if they are sincere about ensuring that we become less reliant on government for fiscal resources, let us do something in a very major way in the next 10 years to accomplish precisely that: less dependency on government.

To arrive at that, I submit that what we need are major initiatives, tripartite agreements between Indian nations, the federal government and the provinces that are aimed at social and economic development in every Indian community across Canada. If we can come to some of these agreements and implement them over a period of 10 years, aimed at one objective—self-sufficiency—then we will do what is required, in my view, to eliminate poverty in the Indian community. I did not even ask for governments to settle land claims or treaty rights as part of the program of action, because I do not want to create a burden or a hurdle or an obstacle to a simple plan. The plan I am submitting to you is a tripartite agreement to deal with Indian poverty as a way to proceed in the Indian community.

If you look at some of the examples where we have made some progress in terms of economic development, it is because of programs like ARDA or the Northlands Agreement that were specifically designed for some kind of a community or economic development project. The difficulty with those agreements is that they were not tripartite in nature. They were bilateral between the federal and provincial governments, administered either by a federal civil servant or a provincial civil servant, depending on what they agreed to do. What was missing in that equation was Indian self-government. If you proceed on the basis of tripartite agreements between the three levels of government, then I think we can arrive at a more suitable arrangement that will begin to address the serious poverty affecting Indian children and their parents in Canada. Thank you.

The Chair: Thank you.

Mr. Axworthy (Saskatoon—Clark's Crossing): Chief Mercredi, thank you for your presentation. It certainly helps in providing us with a synopsis of the extent of the problem. We have had presentations exhibiting both that and other issues during the time we have had hearings.

I just want to make one comment and then ask you a couple of questions in terms of dealing with resources and land base. It is amazing to note in my province how quick and easy it was to come to an agreement with Weyerhaeuser when they took over the Prince Albert pulp mill. It is amazing to note the ease with which millions of acres of land were handed over to Weyerhaeuser and the difficulty governments have when dealing with land entitlement for Canada's First Nations.

I want to highlight the point you made about Canada having the resources to address these concerns and that it needs the political will to turn these resources to good effect to ensure, as you suggest, equity, social justice and equality of

[Translation]

Nous ne sommes pas responsables de notre dépendance à l'égard du gouvernement, nous ne l'avons pas inventée, et surtout, nous ne l'apprécions pas. Si les gouvernements s'intéressent à réduire le déficit, et s'ils tiennent vraiment à ce que nous devenions moins tributaires de leurs ressources financières, alors attaquons-nous à la tâche au cours des 10 prochaines années afin de devenir plus indépendants par rapport à eux.

Pour parvenir à ce but, j'estime qu'il nous faut prendre d'importantes initiatives, et je veux parler d'accords tripartites entre les nations indiennes, le gouvernement fédéral et les provinces, afin que toutes les communautés indiennes de l'ensemble du Canada puissent réaliser leur développement socio-économique. Si nous pouvons conclure certains de ces accords en vue d'atteindre notre autonomie, je pense qu'au bout de 10 ans nous aurons réussi à supprimer la pauvreté chez les Indiens. Ce plan d'action doit être simple et ne présenter aucun obstacle, c'est pourquoi je ne demanderai pas au gouvernement de régler les revendications territoriales ou les droits issus des traités. Un accord tripartite permettra donc de supprimer la pauvreté chez les Indiens.

Lorsque certains progrès ont été accomplis en matière de développement économique, c'est grâce à des initiatives comme l'ARDA, ou l'Entente canado-manitobaine sur les terres septentrionales, qui ont été conçues comme étant une sorte de projet de développement communautaire ou économique. Malheureusement, ces accords n'étaient pas tripartites; ils engageaient le gouvernement fédéral et les provinces, et ils étaient administrés par des fonctionnaires fédéraux ou provinciaux, selon les modalités conclues. L'autonomie politique des Indiens était absente de cette équation. C'est grâce à des accords tripartites entre les trois ordres de gouvernement que nous aurons une meilleure base pour résoudre les graves problèmes de pauvreté qui touchent les enfants indiens ainsi que leurs parents au Canada. Je vous remercie.

La présidence: Merci.

M. Axworthy (Saskatoon—Clark's Crossing): Monsieur Mercredi, je vous remercie de votre mémoire. Il nous aide vraiment à bien comprendre l'étendue du problème. Au cours de nos audiences, nous avons entendu des témoignages sur cette même perspective et sur d'autres encore.

Je voudrais faire une observation puis vous poser quelques questions à propos des ressources et de l'assise territoriale. Dans ma province, la rapidité et la facilité avec lesquelles une entente a été conclue quand Weyerhaeuser a racheté l'usine de pâte à papier de Prince Albert furent tout à fait étonnantes. Weyerhaeuser a pu obtenir sans la moindre difficulté des millions d'acres de terres alors que les gouvernements ont toutes sortes de difficultés quand il s'agit des droits fonciers des Premières nations du Canada!

Je voudrais revenir sur ce que vous avez dit à propos du Canada qui dispose des ressources nécessaires pour résoudre ces difficultés, mais qui a besoin aussi d'une volonté politique pour utiliser ces ressources afin de réaliser ce dont vous avez

opportunity. Indeed, it is an indictment of all of us, but in particular the federal government, that this is in fact not coming closer to achievement; it is indeed getting worse. The numbers you point out indicate the gravity of the problem among Canada's First Nations.

With First Nations, we have a clear case of federal responsibility, do we not? The federal government cannot say, especially with regard to First Nations living on reserves, oh dear, we have to deal with the provinces, the provinces have to like this, like that or like the other thing or we will be stepping on provincial government responsibilities. We are not faced with that. We are faced with a clear indication of federal responsibility.

• 1600

I wanted to ask you, particularly with regard to the efforts of the Assembly of First Nations to deal with the needs of Indian children in Canada, what response have you had from the Department of Indian Affairs and Northern Development, what response in particular have you had from the minister with regard to your efforts to address those concerns? Do you describe his response as being supportive, helpful, or how would you describe it?

Chief Mercredi: At the present time not all Indian communities have the same opportunity to provide child welfare services on the reserves or off the reserves. The reason for that is because governments try to do things by stages and through experiments. It is also part of a staged way of getting resources from Parliament because the Department of Indian Affairs does not have a very good track record in finding resources for aboriginal people. They try to stagger the access to resources from Parliament.

Indian agencies started about six or seven years ago in Manitoba, New Brunswick and Nova Scotia. Since then other provinces have been added to the list. For example, one First Nation in British Columbia has Indian agencies, the Nuuchah–nulth Tribal Council. The rest of the province, with the exception of one reserve, is trying to develop these services. In Saskatchewan, no child welfare services exist, nor in Alberta other than one tribal council in Alberta, perhaps two now.

I am aware that the government is engaged in negotiations, at least in Saskatchewan and Alberta, for providing more services. The problem that we have is that when programs like that are initiated they are not universally applied. It is either province by province, or even maybe a region by region approach, and it is based on wherever the loudest noise is coming from the Indian community. In other words, who is most able to raise the issue into a public profile that government has to respond to. So that has been part of the problem. Resources are sought, not to address the need on a global basis but to satisfy or to appease the political concerns that are being expressed by our leaders on these issues.

[Traduction]

parlé, l'équité, la justice sociale et l'égalité de chances. C'est à nous tous, et surtout au gouvernement fédéral, de battre notre coulpe si nous sommes encore si loin du but; les choses ne font d'ailleurs qu'empirer. Les chiffres que vous avez cités traduisent la gravité du problème parmi les Premières nations du Canada.

N'est-il pas indéniable que le gouvernement fédéral a des responsabilités envers les Premières nations? Les Premières nations, et en particulier les Indiens qui vivent dans les réserves étant manifestement du ressort du gouvernement fédéral, celui-ci ne peut pas alléguer qu'il doit négocier et s'entendre avec les provinces, de crainte d'empiéter sur leurs responsabilités.

L'Assemblée des Premières nations a fait des efforts pour essayer de répondre aux besoins des enfants indiens au Canada, et j'aimerais donc savoir comment le ministère et, en particulier, le ministre des Affaires indiennes et du Nord ont réagi à tout ce que vous avez essayé d'accomplir. Vous a-t-il appuyé? Vous a-t-il aidé? Qu'avez-vous à dire sur ce sujet?

Le chef Mercredi: Actuellement, dams les communautés indiennes, les services de bien-être de l'enfance ne sont pas uniformes aussi bien dans les réserves qu'ailleurs. C'est parce que les gouvernements procèdent par étapes et de façon expérimentale. De plus, le ministère des Affaires indiennes n'a jamais été très capable d'obtenir des ressources pour les autochtones, et le Parlement ne lui en accorde que de façon progressive.

Des agences indiennes ont été créées il y a environ six ou sept ans au Manitoba, au Nouveau-Brunswick et en Nouvelle-Écosse. Depuis, d'autres provinces se sont ajoutées à cette liste. Par exemple, en Colombie-Britannique, une Première nation a des agences indiennes, le conseil tribal Nuu-chah-nulth. Le reste de la province, à l'exception d'une réserve, essaye de développer ces services. Dans la Saskatchewan, il n'existe pas de service de bien-être de l'enfance, pas plus qu'en Alberta, où ce service est offert, malgré tout, dans un ou peut-être deux conseils tribaux.

Je sais que le gouvernement a entamé des négociations, du moins dans la Saskatchewan et en Alberta, pour offrir davantage de services. La difficulté, c'est que lorsque de tels programmes sont mis en place, ils ne s'appliquent pas de façon universelle, mais seulement province par province, ou peut-être région par région, et qu'on se contente de répondre aux besoins des communautés indiennes qui se plaignent et qui se manifestent le plus. Le problème tient donc en partie à cela. On essaye de trouver des ressources non pas pour répondre aux besoins de tous, mais pour calmer nos dirigeants lorsqu'ils font du battage politique autour de ces questions.

With respect to the Assembly of First Nations, we have not been able to secure any resources from the Department of Indian Affairs to enable us to hire a child welfare adviser, someone who could assist me in my portfolio for child welfare. They have simply refused to provide those resources to the Assembly of First Nations. It is a decision they made and it is not something that can be debated.

Recently, we asked for some funding for a conference that we are organizing on Indian child welfare. Initially I was told they would consider it. Subsequently I was told there was no funding. But interestingly enough, before the Prime Minister went to New York to chair this conference on children, I received a call from the officials offering me \$50,000 for a conference, which we accepted willingly so that we could plan for the conference. More recently we have been advised, so I am told by our officials, that the money might not be available for us for the conference because it has to be all spent before the end of March. So I am not sure how successful we will be before the end of the year in terms of that particular grant that was offered to us.

That is part of the problem; there is a strong adversarial relationship between the Assembly of First Nations and the Department of Indian Affairs. Before Meech Lake it was developing. After Oka it just worsened.

• 1605

The department has the resources. We do not have the resources. If it chooses not to co-operate with us, it has the power to make it stick. We are not able ourselves to respond to the needs of our communities without some financial assistance from the department. Last year, as you know, the Secretary of State cut back on our organization by some \$500,000. All the core funding that we used to receive is gone. The money that we have as a national body of chiefs is money that comes from two sources—Health and Welfare, and Indian Affairs. Those moneys are for consultation. They are tied to a program. It is for representations on behalf of the First Nations in Canada.

Mr. Axworthy: It was part of the process of the Prime Minister going off to New York, and there was a unanimous resolution of the House of Commons undertaking to alleviate child poverty by the year 2000. In the context of yesterday's budget and in the context of your dealings with the minister and the department, could you discuss what progress or what regress Canada is making with regard to that unanimous commitment of the House of Commons, the commitment of the Prime Minister and the Government of Canada, to alleviate child poverty among Canada's First Nations?

Chief Mercredi: One of the ways in which you can alleviate poverty is through training and education. You give people a chance to acquire knowledge and skills that will prepare them for the work force. It is an equation that works for white people. It is an equation that works for blacks. It is an equation that works for Indians. It works for everybody.

But when you take a decision, as this government has, to cut back on \$100 million for training, in effect what you are doing, at least for the aboriginal people, is aggravating the problem. At the present time our access to community

[Translation]

L'Assemblée des Premières nations n'a pas réussi à obtenir des ressources du ministère des Affaires indiennes afin de nous permettre d'engager les services d'un conseiller en bien-être de l'enfance, qui pourrait me seconder dans mon travail. On a simplement refusé de mettre ces ressources à la disposition de l'Assemblée des Premières nations, et c'est une décision irrévocable.

Récemment, nous avons demandé des subventions pour une conférence que nous sommes en train d'organiser sur le bien-être des enfants indiens. Initialement, on m'a dit qu'on étudierait la question et, par la suite, j'ai su qu'il n'y avait pas de subvention. Mais il me paraît intéressant de dire qu'avant que le premier ministre n'aille à New York présider cette conférence, les fonctionnaires m'ont appelé au téléphone pour m'offrir 50,000\$ pour une conférence, ce que nous avons accepté avec plaisir, afin de nous y préparer. Or, ces derniers temps, nos fonctionnaires m'ont dit que tout l'argent devant être dépensé avant la fin mars, nous risquions de ne pas obtenir la subvention pour la conférence. Je ne sais donc pas ce qui va se passer.

C'est une partie du problème; d'autre part, il y a beaucoup d'hostilité entre l'Assemblée des Premières nations et le ministère des Affaires indiennes. Avant le Lac Meech c'était en train de se développer, après Oka la situation n'a fait qu'empirer.

Le ministère a des ressources. Nous n'avons pas de ressources. S'il choisit de ne pas coopérer avec nous, il en a le pouvoir. Nous ne pouvons pas nous-mêmes répondre aux besoins de nos communautés sans une assistance financière du ministère. L'année dernière, comme vous le savez, le Secrétariat d'État a réduit le budget de notre organisme de près de 500,000\$. Nos subventions ont pratiquement toutes disparues. L'argent que notre organisme national de chefs reçoit provient de deux sources—Santé et bien-être social et les Affaires indiennes. Cet argent sert à la consultation. Il est lié à un programme. Il sert à préparer des interventions au nom des Premières Nations du Canada.

M. Axworthy: Cela s'inscrivait dans la visite du premier ministre à New York, une résolution avait été adoptée à l'unanimité par la Chambre des communes visant à réduire la pauvreté chez les enfants d'ici l'an 2000. Dans le contexte du budget d'hier et dans le contexte de vos rapports avec le ministre et le ministère, avez-vous pu discuter des progrès ou reculs, du Canada face à cet engagement unanime pris par la Chambre des communes, face à l'engagement du premier ministre et du gouvernement du Canada visant à réduire la pauvreté infantile dans les Premières Nations du Canada?

Le chef Mercredi: La formation et l'éducation sont un des moyens pour réduire la pauvreté. Ils donnent aux gens la possibilité d'acquérir des connaissances et des compétences les préparant à la vie active. Cela marche pour les blancs, cela marche pour les noirs. Cela marche pour les Indiens. Cela marche pour tout le monde.

Mais quand on prend la décision comme ce gouvernement l'a prise, de réduire de 100 millions de dollars le budget de la formation, on aggrave, en tout cas pour les autochtones le problème. À l'heure actuelle notre accès aux

colleges is limited because of lack of fiscal resources. Our access to jobs in the private sector is limited because of racism and other problems such as lack of fiscal resources. Our access to the government in the public sector is limited by, as the report suggests, a lack of opportunities within the civil service for aboriginal people.

If you look at our population right now, which is about 500,000 people for First Nations, and you look at the projected figures for the year 2000, we are multiplying at a pace greater than anybody else in Canada and we will have a population of 1.3 million people by the year 2000. The interesting thing about that figure is not the size of it, but who makes it up. Half our population will be under 18 years old, children. The other half of our population, or at least 40% of it, will be people who are in the work force. In other words, they are employable; it does not mean that they will be employed.

Unless government works in concert with community colleges to provide training and education to our people, the current unemployment statistics that we see as terrible and a tragedy in Canada are going to be multiplied by the year 2000. When you have a budget that comes out and eliminates \$100 million for training, who do you think is going to be affected by it? Well, our experience in this country, I am not glad to say, is that we are the first people to be rejected for access, and we are the first people to be rejected if we have access.

• 1610

There is a multiplicity of reasons. Some of them are these: the jurisdictional battle between federal and provincial governments, who is fiscally responsible; the other one is we have a deficit in our government, so therefore we cannot provide the resources. That is an excuse that not only the federal government uses, but the provincial governments as well. The third one is we do not want to get involved in special projects designed for aboriginal peoples because we think that is another form of discrimination, therefore you should fit into the regular programs, which is like asking us to accept a policy rejection, at least when it comes to community colleges and their admission policies.

Another reason is racism. What completely baffles me as an individual human being is why, when I walk through Eaton's or The Bay, I cannot find a single native person to serve me, even as a clerk in a store; or for that matter, when I travel, as I travel often, with Air Canada or Canadian Pacific, why I cannot find in my travels an aboriginal person to serve me in that capacity; or when I go to a government office to seek services, why I do not see that many aboriginal people, with the exception of the lower jobs in the department. It cannot always be because we do not have the skills or the training; there must be other things operating that diminish our access to training and employment.

[Traduction]

collèges communautaires est limité par manque de ressources fiscales. Notre accès aux emplois dans le secteur privé est limité pour des raisons de racisme et pour d'autres problèmes tels que le manque de ressources fiscales. Notre accès au gouvernement dans le secteur public est limité, comme le rapport l'indique, par un manque de postes ouverts aux autochtones dans la fonction publique.

À l'heure actuelle, notre population qui est d'environ 500,000 pour les Premières Nations se multiplie à un rythme beaucoup plus important que n'importe quel autre groupe au Canada et d'après les projections nous serions 1,3 million d'ici l'an 2000. Ce qui est important dans ce chiffre, ce n'est pas son importance mais sa composition. La moitié de sa population aura moins de 18 ans. L'autre moitié ou tout du moins 40 p. 100 sera composée de candidats à la vie active. En d'autres termes, de gens employables ce qui ne veut pas dire qu'ils seront employés.

À moins que le gouvernement ne travaille de concert avec les collèges communautaires pour offrir formation et éducation à notre peuple, les statistiques actuelles de chômage qui à nos yeux sont déjà terribles et tragiques seront encore pires en l'an 2000. Quand, dans un budget, le poste de la formation est réduit de 100 millions de dollars, qui croyez-vous en supporte les conséquences? J'ai le regret de dire que, dans ce pays, nous sommes toujours les premiers à être rejetés quand l'accès se ferme et nous sommes toujours les premiers à être rejetés quand l'accès est ouvert.

Il y a toutes sortes de raisons à cela. Certaines d'entre elles trouvent leur cause dans la bataille juridictionnelle entre le fédéral et les provinces sur la responsabilité fiscale, d'autres dans le déficit du gouvernement qui en profite pour dire qu'il n'a pas les ressources. C'est une excuse utilisée non seulement par le gouvernement fédéral, mais également par les gouvernements provinciaux. Troisièmement, nous ne voulons participer à des projets spéciaux conçus uniquement pour les autochtones car nous pensons que c'est une autre forme de discrimination, nous devrions être intégrés aux programmes réguliers, ce qui revient à nous demander d'accepter une politique de rejet, tout du moins s'agissant des collèges communautaires et de leurs politiques d'admission.

Une autre raison est le racisme. Ce qui me dépasse complètement en tant qu'être humain c'est la raison pour laquelle, lorsque je me promène dans les rayons d'Eaton ou de La Baie je ne vois jamais d'autochtones pour me servir ou pour m'accueillir. Autre chose, quand je voyage et je voyage souvent avec Air Canada ou CP, comment se fait-il que je ne voie jamais de personnel autochtone; ou quand je vais dans un bureau du gouvernement pour demander un service, comment se fait-il que je ne voie pas beaucoup d'autochtones sauf dans les postes les plus subalternes. Il est impossible que cela soit toujours parce que nous n'avons ni les compétences ni la formation; il doit y avoir d'autres choses qui réduisent notre accès à la formation et à l'emploi.

We know for a fact, although people do not like to admit it, that racism plays a very central role in diminishing our opportunities for training and employment. So the last thing we need, the very last thing we need right now is a government that would eliminate funding for training in employment. What is wrong with making exceptions? The government should look at the reality facing the country, not the general population, because you have to understand that our social and economic needs are greater than those of the general population, so a remedy for the general population is not a remedy for us. What is needed is special attention.

It is not as though the government does not have the information. There is all kinds of information, which we have provided to the governments, and which I will leave you. They have stacks and stacks of reports that tell them how serious the problem is. It is not as though they have no knowledge of it. They have full knowledge of it. But what is missing is the political will to deal with the social and economic needs of the aboriginal peoples.

So you are a Member of Parliament, he is a Member of Parliament, and she is a Member of Parliament. When it comes to the aboriginal peoples, partisan interest should not dictate what you do. If you really want to address the deficit in the country, make us as self-sufficient as we want to be, help us become as self-sufficient as we want to be. Provide the dollars, the resources. The minimum you can do is to appropriate resources from Parliament for training and education and for services that will deal with the needs of the Indian children, like day care and child welfare; quality education programming in elementary and high school; more money for post-secondary education-not a cap, but more money so that in the end you make it possible for individuals to have the mobility that they need to find jobs anywhere in Canada, and in particular in their communities, because the government would have had in place a major economic program to make the Indian communities self-reliant.

• 1615

Mrs. Feltham (Wild Rose): I have a reservation in my area. Over the last few years I have worked with the chief and the people there to try to see what could be done. Even if there were lots of money available, what could we do, how do we start, where do we go to help the Indian people? I know from the amount of time that I have spent—and I have looked into the amount of money that has been given to the natives—it is not a financial problem that we are encountering. The money is there.

What you say is mostly correct. You say that the children are not going to school. There are schools on reservations. They are not going into post-secondary schools. The post-secondary schools and the money are available. How can we help you and how can you help us to achieve some of these things?

[Translation]

Nous savons bien que beaucoup n'aiment pas admettre que le racisme joue un rôle très central dans la réduction de nos possibilités de formation et d'emploi. Donc, la dernière chose que nous souhaitions, vraiment la dernière chose dont nous ayons besoin actuellement est un gouvernement qui supprime les fonds pour la formation à l'emploi. Qui a-t-il de mal à faire des exceptions? Le gouvernement devrait tenir compte des diverses réalités du pays, non pas prendre de décisions pour l'ensemble de la population car il faut comprendre que nos besoins socio-économiques sont plus importants que ceux de la population générale, donc un remède pour la population générale n'est pas un remède pour nous. Ce qu'il nous faut c'est une attention spéciale.

Ce n'est pas comme si le gouvernement n'avait pas les renseignements nécessaires. Il y a toutes sortes de renseignements que nous avons communiqués aux gouvernements et que je vous transmettrai. Ils ont des piles et des piles de rapports leur démontrant la gravité du problème. Ce n'est pas comme s'ils l'ignoraient. Ils en sont pleinement conscients. Ce qui manque c'est la volonté politique de régler les problèmes socio-économiques des autochtones.

Vous êtes parlementaires, il est parlementaire et elle est parlementaire. S'agissant des autochtones, vos actes ne devraient pas être dictés par vos intérêts partisans. Si vous voulez vraiment régler le problème du déficit, rendez-nous autosuffisants comme nous le voulons, aidez-nous à devenir autosuffisants comme nous le voulons. Donnez-nous les dollars, les ressources. Le moins que vous puissiez faire c'est d'affecter des ressources pour la formation et l'éducation et pour les services nécessaires pour régler les problèmes des enfants indiens, comme par exemple les crèches et le bienêtre; des programmes éducatifs de qualité à l'école élémentaire et secondaire; plus d'argent pour l'éducation postsecondaire—pas de plafonnement mais plus d'argent pour qu'en fin de compte les intéressés aient la mobilité suffisante pour trouver des emplois n'importe où au Canada, et en particulier dans leur communauté, car le gouvernement devrait avoir en place un programme économique majeur pour que les communautés indiennes puissent être autonomes.

Mme Feltham (Wild Rose): Il y a une réserve dans ma circonscription. Ces dernières années, j'ai travaillé avec le chef et les habitants de la réserve pour voir ce qui pouvait être fait. Dans l'hypothèse où l'argent ne manque pas, par où devrait—on commencer pour aider les autochtones. Je sais pour y avoir consacré beaucoup de temps—et je sais combien d'argent a été donné aux autochtones—que le problème n'est pas d'ordre financier. L'argent ne manque pas.

Dans l'ensemble, ce que vous avez dit est vrai. Vous dites que les enfants ne vont pas à l'école. Pourtant, il y a des écoles dans les réserves. Ils ne vont pas à l'école secondaire. Pourtant les écoles secondaires et l'argent sont là. Comment pouvons-nous vous aider et comment pouvez-vous nous aider à corriger la situation?

I get quite frustrated after leaving the reservation, because we have great aims, both of us, but the aims and objectives always seem to be unattainable. I am not sure that anyone has the answers why they are not attainable. We have put up restaurants and buildings on the reservations as a joint venture, but to get the people to man them is always a question.

I do not know how you motivate. You have generally talked about money. I feel in a lot of these instances it is not money. I feel that we need something to motivate the people.

Chief Mercredi: So what do you think is needed if it is not money?

Mrs. Feltham: That is my question to you. Do you, as a native, have any ideas?

Chief Mercredi: First of all, I do not share your analysis. I do not share your perspective, so obviously I cannot agree with you that we do not need more resources. The whole submission is that resources are required. In the absence of resources you are going to keep us in constant poverty. Is that your objective?

For you to suggest to me that maybe there is something wrong with us, that we cannot somehow cope with society and we cannot get involved in businesses, does not relate to the truth.

If you look at what is happening with the Crees in northern Quebec, through their agreement and access to fiscal resources they have been able to convert that money energy into practical development for their people and their communities in terms of jobs and employment, and in terms of businesses. Quebec Air is an Indian–owned airplane company in northern Quebec that not just the Indians use but that the general public use. Not only Indians have confidence in it; the general public have confidence in it. That is only one example.

Just north of Winnipeg is a community-owned building supplies store that services eight communities. In fact it is a business owned by eight Indian communities. Instead of relying on a supplier, such as Beaver Lumber, they deal with the suppliers themselves—not Beaver Lumber but the source—and then sell these building supplies to the reserves they service, with profit, but at less cost than what Beaver Lumber would charge them.

• 1620

When people are given an opportunity to form companies like that, they will find the management. They will purchase the management to run them. They do not always have to rely on Indian management experience or expertise initially if it is not available to them. They are not stuck about race in terms of employment. They will get the expertise they need to make those businesses successful. That is part of human development.

When you create an institution for yourself, as you are going to for race relations, for example, you are going to find the experts to man that institution. The Indian people do the same thing. We are not averse to finding experts to work with us. In some instances you need experts to work with you, but at least they are not experts who are imposed on you by government. These are people who are your employees. They are not your masters. They work for you. It is still

[Traduction]

Chaque fois que je quitte la réserve, je me sens frustrée, parce que vous et moi avons de grands idéaux qui semblent malheureusement inaccessibles. Personne peut-être ne sait pourquoi. Nous avons bâti des restaurants et d'autres entreprises en coparticipation dans les réserves, mais le problème est toujours de trouver le personnel qu'il faut.

Comment motiver? Vous avez surtout parlé d'argent, mais souvent je pense que le problème n'est pas là. Il faut plutôt trouver un moyen pour motiver les gens.

Le chef Mercredi: Que faut-il donc alors si le problème n'est pas l'argent?

Mme Feltham: C'est la question que je vous pose. Vous, comme Amérindien, avez-vous une idée?

Le chef Mercredi: Tout d'abord, je n'accepte pas votre analyse. Je n'accepte pas votre point de vue, je ne peux donc pas conclure comme vous que nous n'avons pas besoin de plus de ressources. L'essentiel de notre intervention c'est qu'il faut les ressources. En l'absence de ressources, vous allez nous maintenir perpétuellement dans la pauvreté. C'est ce que vous voulez?

Votre insinuation selon laquelle nous sommes incapables de nous adapter à la société et de faire des affaires n'ont rien à voir avec la vérité.

Voyez l'exemple des Cris dans le nord du Québec. Grâce à l'accord leur donnant accès aux ressources financières, ils ont pu assurer le développement de leur communauté par la création d'emplois et d'entreprises. Québecair est une compagnie d'aviation dans le nord du Québec qui appartient aux Amérindiens et qui dessert l'ensemble de la population. Il n'y a pas que les Amérindiens qui ont confiance en elle, le grand public aussi. Voilà un exemple.

Au nord de Winnipeg, il y a un magasin de matériaux de construction, propriété de la collectivité, et qui dessert huit localités. En fait, il s'agit d'une entreprise qui appartient à huit collectivités amérindiennes. Au lieu de faire affaire avec un magasin comme Le castor bricoleur, ils s'approvisionnent directement chez le fournisseur et vendent les matériaux aux habitants des réserves en réalisant un bénéfice, mais en demandant un prix inférieur à celui du Castor bricoleur.

Lorsqu'on donne aux gens la possibilité de créer des compagnies comme celle-là, ils trouvent des administrateurs. Ils embauchent les administrateurs nécessaires. Ils ne se limitent pas aux compétences des Amérindiens s'ils n'arrivent pas à en trouver. À l'embauche, ils ne font pas de distinction à propos de la race. Ils trouvent les gens qualifiés pour assurer le succès de l'entreprise. Cela fait partie de l'épanouissement de la personne.

Lorsque l'on fonde quelque chose—comme vous allez le faire pour l'Institut sur les relations interraciales—on va chercher les experts. Les Amérindiens en font autant. Nous ne sommes pas hostiles à l'idée de trouver les experts qui travailleront avec nous. Parfois il en faut, mais au moins ils ne nous sont pas imposés par le gouvernement. Ce sont des employés à nous, et pas nos maîtres. Ils travaillent pour nous sous la direction des autochtones. Comme la direction est

Indian directed. It is still Indian controlled and still an Indian measure. It does not matter who manages it.

Mrs. Feltham: You are giving one example of success. I suppose what we need is more success stories, but again I do not know what we can do—

Chief Mercredi: If I were able to line up all the Indian people of Canada to come with their successes, would you change your mind?

Mrs. Feltham: What do I have to change my mind about? I am talking about—

Chief Mercredi: Your idea that we are not ready—

Mrs. Feltham: No, you have said enough. Just listen for a minute and then maybe you can answer my question.

Chief Mercredi: Is that not what you are suggesting to me?

Mrs. Feltham: No. As I have stated, we are trying to find answers. You keep talking about money. I know reservations in Alberta that have oil on the reservation. There is plenty of money, but the children do not get any further in education. There is definitely money for schools, but the children still drop out of school at a very early age. There is money available to go on to secondary schools.

As I said, we have built—and when I say we, I am including myself with the natives, but I do not know why, because it was native money—a magnificent restaurant on the Number 1 Highway. Eventually the natives had to bring in white people to run that restaurant.

I do not know what the answer is. We want to help. You want to help. But how do we get children to stay in school? how do we get them to go on to secondary education? With the amount of money—

Chief Mercredi: We are dealing with those problems. You are assuming that those problems are not known and that no one is addressing them. The fact of the matter is that we wrestled Indian education away from the department. We managed to take it away from them so that now we have local control of education in most schools. That is the first step to deciding success in the classroom.

The other thing that was wrong with the schools was that the self-esteem of our kids was being eroded by the curriculum. We began to change the curriculum so that kids feel a little more secure about themselves and no one is making them feel bad about their people's role in history, and so on.

Mrs. Feltham: Well, what are you asking for? When it really comes down to it, what are you asking?

Chief Mercredi: I am trying to respond to your question.

Mrs. Feltham: We all want to see poverty eliminated.

Chief Mercredi: And I am telling you that we are doing things within our power to address our problems. If you say there is a problem with drop-outs in school, I agree that there is a problem with drop-outs in school—

Mrs. Feltham: How is it resolved?

[Translation]

autochtone, il s'agit toujours d'un projet autochtone. Peu importe qui assure l'encadrement.

Mme Feltham: Vous me citez un exemple de réussite. J'imagine qu'il nous en faut plus, mais encore une fois, j'ignore ce que nous pouvons faire. . .

Le chef Mercredi: Si je faisais défiler devant vous tous les Amérindiens du Canada qui ont réussi, changeriez-vous d'avis?

Mme Feltham: Me faire changer d'avis sur quoi? Je parle de...

Le chef Mercredi: Que nous ne sommes pas prêts. . .

Mme Feltham: Non, vous en avez assez dit. Contentez-vous d'écouter une minute, et peut-être pourrez-vous répondre à ma question.

Le chef Mercredi: Est-ce que ce n'est pas ce que vous insinuez?

Mme Feltham: Non. Comme je l'ai dit, nous essayons de trouver des réponses. Vous ne parlez que d'argent. Il y a des réserves en Alberta qui ont du pétrole. Il y a beaucoup d'argent, mais les enfants ne poursuivent pas leurs études. Il y a pourtant de l'argent pour les écoles, mais les enfants continuent de décrocher en très bas âge. Il y a aussi de l'argent pour les écoles secondaires.

Comme je l'ai dit, nous avons construit—et quand je dis nous, je me compte avec les autochtones, mais j'ignore pourquoi, puisqu'il s'agissait d'argent autochtone—un magnifique restaurant sur l'autoroute numéro 1. Les autochtones ont fini par devoir faire venir des Blancs pour administrer le restaurant.

Je ne connais pas la réponse. Nous voulons aider; vous aussi. Mais comment arrivera-t-on à faire que les enfants restent à l'école? Comment les amener à suivre des études secondaires? Avec tout l'argent. . .

Le chef Mercredi: Nous nous occupons de ces problèmes. Vous faites comme si ces problèmes étaient inconnus et que personne ne s'en occupait. Le fait est que nous avons arraché au ministère l'instruction des autochtones. Maintenant, dans la plupart des écoles, c'est nous qui avons la responsabilité de l'instruction. C'est la première étape sur la voie du succès à l'école.

L'autre problème à l'école, c'est que le programme d'études sapait l'amour-propre des petits. Il a fallu changer le programme pour que les enfants gagnent de l'assurance et cessent d'avoir honte du rôle de leur peuple dans l'histoire.

Mme Feltham: Dans ce cas, qu'est-ce que vous demandez? Au bout du compte, qu'est-ce qu'il vous faut?

Le chef Mercredi: J'essaie de répondre à votre question.

Mme Feltham: Nous voulons tous voir disparaître la pauvreté.

Le chef Mercredi: Moi, je vous dis que dans la mesure de nos moyens, nous faisons ce que nous pouvons pour faire face aux difficultés. Vous dites qu'il y a un problème de décrochage scolaire. Je suis d'accord, il y en a un...

Mme Feltham: Comment le résoudre?

Chief Mercredi: And you say there are recources for that. I agree, there are resources for that. And when we take over local control, we run those programs ourselves. We hire the teachers, and we try to get the best teachers. We try to get native content in the schools, which we figure is very important. Then we try to involve the parents in running the school. We do all these things right now not only to improve the quality of education but also to keep the kids in school. We are trying to eliminate the drop-out rate in the school system.

• 1625

Our experience in the Indian schools far exceeds, in terms of success, the experience of these same schools when they were under the control of the bureaucrats. Now, more money is needed in terms of people in post-secondary education. Right now the department is turning away kids who want to go to university because there is not enough money, and what the department has done with respect to post-secondary education, in most instances, is to transfer that program to Indian bands. So they have to make the decision of saying no to members of their community who deserve to go to university.

The point I am making is this: If the motivation is there, if the determination is there for someone to improve himself, to be self-reliant as an individual, the government should be placing rewards and incentives. The government should not be cutting programs or services to discourage people from securing the kind of independence that they deserve.

Mrs. Feltham: Do you know that in 1990–1991, for 18,000 natives who participated in post-secondary education, the budget was \$148.6 million. That is an average of \$8,000.

Chief Mercredi: Do you know that that includes teachers' salaries, building the schools—

Mrs. Feltham: But that is post-secondary.

Chief Mercredi: It also includes transportation. That is the mistake that your Prime Minister is making; that is the insult that I am talking to you about. When the government says look at all the money we are spending on you, what they fail to take into account is how that money is spent, how much of it really gets to the Indian student or the Indian person. A lot of that money is for infrastructure. You need a school building, you need maintenance for the schools, you need running water for the schools. These are all expenditures that contribute to the cost of maintaining the school in the Indian communities. And these same things are happening in white schools.

Mrs. Feltham: Well, do you have post-secondary schools?

Chief Mercredi: We do not have colleges, we do not have universities. Right? There is no equity. If there were equity, maybe I would accede to your point. But there is no equity in terms of services.

[Traduction]

Le chef Mercredi: Vous, vous me dites qu'il y a des ressources pour cela. Je suis d'accord, il y a des ressources. Lorsque nous obtenons le contrôle, c'est nous qui dirigeons ces programmes. Nous engageons nos professeurs, et nous essayons d'engager les meilleurs. Nous essayons de faire inscrire des matières autochtones au programme d'enseignement, car nous estimons que c'est très important. Nous essayons aussi de faire participer les parents au fonctionnement des écoles. Et si nous faisons tout cela, ce n'est pas uniquement pour améliorer la qualité de l'enseignement, mais c'est aussi pour que nos enfants restent à l'école. En fait, nous essayons de lutter contre le taux d'abandon scolaire.

Le succès que nous avons remporté avec ces écoles indiennes est de loin supérieur à celui que connaissaient ces mêmes écoles à l'époque où elles étaient placées sous le contrôle des bureaucrates. Il nous faut à présent plus d'argent pour l'éducation postsecondaire, parce que le ministère est en train de refuser les inscriptions à l'université parce qu'il n'y a pas suffisamment d'argent. Par ailleurs, dans la plupart des cas, le ministère s'est contenté de transférer le programme de l'éducation postsecondaire aux bandes indiennes. Et ce sont maintenant les bandes qui doivent dire non aux membres de leur communauté qui méritent d'aller à l'université.

Voilà où je veux en venir: si la personne est motivée, si elle est déterminée à s'améliorer, à devenir autonome, alors le gouvernement devrait l'y inciter et la récompenser. Le gouvernement ne devrait pas couper dans les programmes ou les services au point de décourager les gens de rechercher le genre d'indépendance qu'ils méritent.

Mme Feltham: Savez-vous qu'en 1990-91, un budget de 148,6 millions de dollars a été accordé à 18,000 autochtones inscrits dans les établissements postsecondaires? Cela correspond à une moyenne de 8,000\$.

Le chef Mercredi: Savez-vous que cela comprend les salaires des enseignants, la construction des écoles. . .

Mme Feltham: Mais cela, c'est au postsecondaire.

Le chef Mercredi: Cela inclut également le transport. C'est une erreur que commet votre premier ministre; et c'est là l'insulte dont je parlais plus tôt. Lorsque le gouvernement nous dit: regardez l'argent que nous dépensons pour vous, ce qu'il ne nous dit pas, c'est la façon dont cet argent est dépensé; il ne nous dit pas combien l'étudiant indien obtient effectivement. Une grande partie de cet argent est destinée à l'infrastructure. Il faut des bâtiments scolaires, il faut les entretenir, il faut payer l'eau. Ce sont toutes des dépenses qui contribuent au coût que représente le maintien des établissements scolaires dans les collectivités indiennes. Mais la même chose se produit dans le cas des écoles pour les Blancs.

Mme Feltham: Mais avez-vous des établissements postsecondaires?

Le chef Mercredi: Nous n'avons pas de collèges, nous n'avons pas d'universités. N'est-ce pas? Il n'y a pas d'équité. S'il y avait de l'équité, je serais peut-être d'accord avec vous, mais il n'y a pas d'équité en matière de services.

The Chair: The next questioner is Mr. Pagtakhan, who has been very patient.

Mr. Pagtakhan (Winnipeg North): I have another commitment in five minutes, but I will do the best I can.

Thank you so much, Mr. Mercredi. I missed part of your presentation. You have identified for the group that education, racism, which are problems of attitude and absence of resources such as financial programs, child care, and personnel, have contributed to the problem of child poverty among your peoples, and have swelled the current state of the situation.

I am glad that Mr. Mercredi has done that because I think it provides the background of why the problem has been there, why it is difficult to solve. There has been neglect on the part of Confederation to our first peoples, and I think we have to recognize that.

Now, it is indeed ironic, as I was observing, that our first peoples are the very first to be rejected in terms of access to the resources of the Canadian institutions.

I have one comment and one question. When we were in Winnipeg, Mr. Mercredi, we heard from some of your groups that pregnancy has been utilized by teenagers because of poverty. That really struck a very sympathetic cord in me. They were using it to get welfare benefits, as a tool to be able to live. Pregnancy is beautiful, but if it is being used for that purpose it is really startling. Are you aware of any national look from your communities, from your people, on this issue so that I could ascertain the magnitude of this problem across the country?

• 1630

Before you answer that question, I would like to make a brief comment only because it was raised by my colleague as to what we can do. I would like to remind the members of the committee, and perhaps you may want to comment, that the royal commission on aboriginal peoples, which I introduced in the House of Commons as a private resolution in May of 1989, well before the Meech Lake problem, well before it was offered by the Prime Minister, that incidentally has now been withdrawn and has incidentally also been declined on the part of the House Leader of this government to make it a unanimous resolution. I have a letter written to him and he declined to respond to the challenge. So whether in fact it could be one way of solving the problem of racism and of changing the attitudes of Canadians.

The second specific question I will end with, Madam Chairman, is that you have identified self-government as the key to the welfare of the native people and I would like you to tell me, were you now given the opportunity and the right to self govern, what budget would you propose to the government over a five-year or ten-year pilot project, if we call it that way?

Chief Mercredi: I do not think it would be possible to answer that question, because first it would involve much discussion among ourselves and with government. What I am suggesting is a process. Governments have to address the [Translation]

La présidence: Je passe à présent la parole à M. Pagtakhan, qui a été très patient.

M. Pagtakhan (Winnipeg-Nord): J'ai un autre engagement dans cinq minutes, mais je vais essayer de faire de mon mieux.

Je vous remercie beaucoup, monsieur Mercredi. J'ai raté une partie de votre exposé. Vous avez précisé pour les autres membres que les problèmes d'éducation et de racisme—qui sont dus à l'attitude et à l'absence de ressources, notamment de programmes financiers, de soins à l'enfance et de personnel—ont contribué à la pauvreté de l'enfance parmi votre peuple et sont venus aggraver l'état actuel des choses.

Je suis heureux que M. Mercredi ait fait cette précision, parce qu'il nous a rappelé les causes du problème et la difficulté qu'il y a de le résoudre. La Confédération a fait preuve de négligence envers les peuples autochtones, et je crois que nous devons admettre cela.

Il est donc ironique, d'après ce que je crois comprendre, que les peuples autochtones soient les premiers à se voir refuser l'accès aux ressources des institutions canadiennes.

J'aurais donc un commentaire à faire et une question à poser. Lorsque nous étions de passage à Winnipeg, monsieur Mercredi, nous avons appris par certains de vos groupes que les adolescentes se faisaient mettre enceintes pour échapper à la pauvreté. Voilà qui a déclenché ma compassion. Ces adolescentes font cela pour obtenir les prestations de bienêtre, pour pouvoir survivre. La grossesse est une belle chose, mais c'est effrayant de constater qu'elle puisse servir à ces fins. Avez-vous un aperçu national de la question, selon vos collectivités, vos gens, pour que je puisse évaluer l'ampleur de ce problème à l'échelle du pays?

Mais avant que vous répondiez, j'aimerais faire un bref commentaire, uniquement parce que ma collègue a évoqué ce que nous pourrions faire. J'aimerais rappeler aux membres du comité, et vous voudrez peut-être enchaîner sur mes propos, que la commission royale sur les peuples autochtones, dont j'avais proposé la création à la Chambre des communes par le biais d'une résolution privée en mai 1989, bien avant les problèmes du lac Meech, bien avant aussi que le premier ministre n'y pense lui-même... donc, que ma résolution a été retirée et que, soit dit en passant, le leader du gouvernement à la Chambre a refusé d'en faire une résolution unanime. J'ai une copie de la lettre que je lui ai écrite, et il a refusé de répondre à mon invitation. Et pourtant, cette commission aurait pu être un moyen de régler le problème du racisme et de modifier les attitudes des Canadiens.

Le deuxième aspect particulier, sur lequel je conclurai, madame la présidente, est le suivant. Vous avez dit que l'autonomie politique était essentielle au bien-être des peuples autochtones. Mais alors, si l'on vous donnait la possibilité et le droit de vous gouverner vous-mêmes, quel budget proposeriez-vous au gouvernement pour un projet pilote de cinq ans ou de 10 ans, si c'est de cela dont il est question?

Le chef Mercredi: Je ne pense pas qu'il soit possible de répondre à cette question, parce qu'il faudrait que nous commencions à en parler très sérieusement entre nous et avec le gouvernement. Ce que je propose, c'est un processus.

social and economic needs of Canadians anyway and they try to do that as much as they can. All governments try to do that, including this one. But when they sit down to deal with the needs of the aboriginal people, what I am saying is sit down with us, and if there is a provincial role let us sit down with them too. But let us arrive at a consensus among the three of us, as governments, on what is needed in the aboriginal community.

Right now the decision is bilateral or unilateral. The Government of Canada makes a decision for us, or the Government of Canada and the provinces make a decision for us, but they make decisions based on what they think our needs or desires are. But what is absent in that equation is the real needs and desires of our people. When you inject that into that process, you are more likely to go further with the existing resources than you are doing right now and you are more likely to arrive at what new resources are needed than is currently happening.

I think if that approach were taken, the Canadian Parliament would be much surprised to discover that the chiefs and councils who deal with and service the needs of their people are very prudent and practical people who have realistic goals for themselves and their people and their communities, and that all that is really needed is a genuine effort by government to trust the aboriginal people as decision–makers, to trust the aboriginal people as being able to make the right decisions about management of projects or programs.

We have to get away from all this paternalistic thinking, these patronizing attitudes that permeate governments in terms of their dealings with us. You cannot do that by legislation. You cannot accomplish it by education. But you can do it through the process of dialogue and negotiation, because it really does not matter what you think about me if we can come to a consensus about how we are going to deal with the problem. You can keep your patronizing attitudes, I do not care, as long as the resources are there to deal with the problem that we are jointly addressing. That is the only way I can respond to your question.

Mr. Pagtakhan: Thank you.

Mrs. Anderson (Simcoe Centre): Thank you for the opportunity of having a word to say hello and welcome.

• 1635

Adequate, affordable housing has frequently been suggested to this committee as one solution that would contribute to the alleviation of child poverty. I understand there is federal funding worth \$126.5 million that will help Indian bands build 3,000 new homes this year and renovate another 3,000 homes.

According to the Canada Mortgage and Housing Corporation's 1988 annual report, two of the corporation's major social housing programs were on-reserve, non-profit housing programs through which loans were made to Indians

[Traduction]

De toute façon, les gouvernements doivent répondre aux besoins sociaux et économiques des Canadiens, et c'est ce qu'ils s'efforcent de faire, dans toute la mesure de leurs moyens. Tous les gouvernements travaillent dans ce sens, même celui-ci. Par contre, pour ce qui est des besoins des peuples autochtones, j'estime qu'ils devraient s'asseoir avec nous, ainsi que les gouvernements provinciaux. Essayons de nous entendre, entre nous, entre ces trois ordres de gouvernement, sur ce dont la communauté autochtone a besoin.

Pour l'instant, toutes les décisions sont bilatérales ou unilatérales. Le gouvernement du Canada prend une décision en notre nom, ou alors il le fait avec les provinces, mais quoi qu'il en soit, ces décisions sont prises à partir de ce qu'on croit être nos besoins ou nos désirs. Mais ce qui manque, dans tout cela, ce sont les besoins et les désirs réels de notre peuple. Si vous preniez cela en compte, vous auriez beaucoup plus de chances de tirer un meilleur profit des ressources actuelles que vous ne le faites aujourd'hui et vous seriez beaucoup plus susceptibles de pouvoir déterminer les nouvelles ressources nécessaires qu'en agissant comme vous le faites à l'heure actuelle.

Si l'on adoptait cette approche, je crois que le Parlement du Canada serait très surpris de découvrir que les chefs et les conseils de bande qui répondent aux besoins de leur peuple sont des gens prudents et pragmatiques qui poursuivent des objectifs réalistes pour eux-mêmes, pour leur peuple et pour leurs communautés. Il se rendrait également compte qu'il suffirait que le gouvernement croie les peuples autochtones capables de prendre les bonnes décisions dans la gestion de leurs projets ou programmes.

Nous devons lutter contre le paternalisme et la condescendance qui sont répandus dans les gouvernements et qui filtrent dès qu'il est question d'affaires indiennes. Et cela, on n'y parviendra pas par le biais d'une loi, pas même par celui de l'éducation. Par contre, on y parviendra par le biais du dialogue et de la négociation, parce que peu importe ce que vous pensez de moi si nous parvenons à nous entendre sur ce qu'il faut faire afin de régler le problème. Alors, vous pourrez vous confiner dans votre attitude condescendante, cela ne me dérangera pas tant que j'aurai accès aux ressources voulues pour régler le problème auquel nous voudrons tous deux nous attaquer. Voilà comment je pourrais répondre à votre question.

M. Pagtakhan: Merci.

Mme Anderson (Simcoe-Centre): Je vous remercie de me donner la possibilité de saluer notre invité et de l'accueillir parmi nous.

Plusieurs témoins ont prétendu devant ce comité qu'une façon de soulager la pauvreté chez les enfants serait d'offrir des logements convenables et abordables. J'ai cru comprendre que le gouvernement fédéral avait débloqué 126,5 millions de dollars pour aider les bandes indiennes à construire 3,000 nouveaux logements cette année et à en rénover 3,000 autres.

Si j'en juge d'après le rapport annuel de 1988 de la Société canadienne d'hypothèques et de logement, il existe deux grands programmes de logements sociaux: d'une part, le Programme de logements sans but lucratif dans les réserves,

on reserve for the purchase, improvement or construction of dwellings on reserves, and a rural and native housing program, whereby home ownership, lease-to-purchase and rental housing assistance was provided to rural and native people in rural areas. My question is, how useful are these programs in alleviating poverty?

Chief Mercredi: Poverty is not just an economic indicator. It is also a standard of life, a quality of life. These efforts by governments are very helpful in ensuring that Indian people have affordable and quality homes. Hopefully, at some point in time, we will have running water and sewer systems in most Indian homes.

In 1990 we estimated that in order to provide for the housing needs in the Indian community, government would have to set aside \$333 million in that year if it wanted to make sure each family had a home. We have 20,000 units of housing shortfall at the present time, and if government does not increase the housing contribution to the Indian communities, at least 46,000 housing units will be behind in terms of construction in our communities by the year 2000.

When CMHC initiates programs like affordable homes, our people take advantage of them. Those are loans programs. We use them not only for homes for individuals or families but to provide accommodation or facilities for the elders in our communities. In some cases, reserves have acquired resources from CMHC to build apartment complexes for single parents. When the services are available, we take full advantage of them to try to meet the needs of our people and, therefore, help alleviate poverty in our communities.

The problem is this. In this recent budget the government has slashed social housing. I do not know what the impact is going to be, except that there will be less money to go around. This means fewer people will have the opportunity to have affordable housing. We are going to be included, as First Nations, in that line-up of people who do not quite make it to the door before all the money is gone. It is going to have an impact on housing.

Mrs. Anderson: I have to think back on that. Perhaps you might correct me, but I understood there was an exemption for the Indian. . . I know there were seniors, Indians and quite a few other exemptions. I am not familiar enough with the new budget to be able to say positively, but it would be something to look into.

Chief Mercredi: Take my word for it. When you look into it, you will see that social housing is being cut back.

The Chair: I know the total fund was cut, but I am not sure about—

Mrs. Anderson: I would have to check on that.

[Translation]

qui permet de prêter de l'argent aux Indiens pour acheter, améliorer ou construire des logements dans les réserves, et, d'autre part, le Programme de logements pour les ruraux et les autochtones, qui offre aux ménages ruraux et autochtones la possibilité d'accéder à la propriété ou de louer un logement avec ou sans option d'achat. Ma question est la suivante: dans quelle mesure, ces programmes permettent-ils d'alléger la pauvreté?

Le chef Mercredi: La pauvreté n'est pas un simple indicateur économique; c'est aussi un mode de vie, une qualité de vie. Les efforts déployés par les gouvernements pour s'assurer que les Indiens ont accès à des maisons de qualité, à prix abordable, sont très utiles. Et l'on peut espérer que, à un moment donné, la majorité des logements des Indiens auront l'eau courante et le tout-à-l'égout.

En 1990, nous avons estimé qu'afin de répondre aux besoins de logements de la communauté indienne, le gouvernement aurait dû débloquer 333 millions de dollars la même année pour que chaque famille ait une maison. Il nous manque actuellement 20,000 unités de logement, et si le gouvernement n'augmente pas sa contribution aux collectivités indiennes à ce titre, il nous manquera au moins 46,000 logements d'ici à l'an 2000.

Lorsque la SCHL lance un programme comme celui de l'accession à des logements abordables, nos gens en profitent. Il s'agit de programmes de prêt auxquels nous avons recours non seulement pour les particuliers et les familles, mais également pour assurer un logement ou bâtir des installations pour nos vieux, dans nos collectivités. Il y a même des cas où les réserves ont obtenu des fonds de la SCHL pour construire des immeubles d'appartements pour des familles monoparentales. Lorsque ces services nous sont offerts, nous en profitons pour essayer de répondre aux besoins de notre peuple et, par conséquent, pour essayer d'alléger la pauvreté dans nos collectivités.

Le problème est le suivant: dans son récent budget, le gouvernement a coupé dans les programmes de logements sociaux. Je ne sais pas quelle sera l'incidence de ces coupures, si ce n'est qu'il y aura moins d'argent à ces fins. Autrement dit, moins de gens auront la possibilité d'accéder à un logement abordable. Finalement, les peuples des Premières nations vont finir par joindre les rangs de tous ceux qui n'arrivent pas à boucler leur fin de mois. Et indéniablement, cela aura une incidence sur le logement.

Mme Anderson: Il faut revenir un petit peu là-dessus. Corrigez-moi si j'ai tort, mais j'ai cru comprendre qu'il y avait une exemption pour les Indiens... Je sais qu'il y a des exemptions pour les personnes âgées, pour les Indiens et quelques autres encore. Je ne connais pas suffisamment bien le nouveau budget pour pouvoir l'affirmer, mais on devrait étudier la question.

Le chef Mercredi: Croyez-moi, après avoir étudié la question, vous vous rendrez compte qu'il y a eu des coupures dans les programmes de logements sociaux.

La présidence: Je sais que le fonds global a été réduit, mais je ne suis pas certaine si. . .

Mme Anderson: J'aimerais que l'on vérifie cela.

• 1640

The constructive changes to the program really are just more housing. As far as I can hear what you are saying, more housing is required.

Chief Mercredi: We have a backlog right now of housing units on the reserves.

Mrs. Anderson: Well, 3,000 homes renovated plus another 3,000 built is 6,000, so it is going a way towards relieving that situation.

Chief Mercredi: Do you know what that means for some communities? It means one house per year for those communities.

Mrs. Anderson: Yes, but you are talking about 20,000 houses.

Chief Mercredi: In some cases it might mean five houses a year.

Mrs. Anderson: But I was just looking at your figures of 20,000. This is addressing 6,000 of that 20,000, so it is going the right way. Miracles are not born overnight, as you well know; but I think it is going the right direction.

Chief Mercredi: I was not asking for a miracle. We are not expecting miracles either. But at least we want governments to be less—how should I say this without insulting anybody?—inclined to treat our problems as part of the norm or to lump us together with the general population, because the fact of the matter is that there are gaps in services, that our poverty is greater, our needs are greater, so you cannot plan for the mass and think you are meeting our needs. You have to plan for the aboriginal people specifically to meet our needs.

If you look at this budget, it did not plan for the aboriginal people. It planned for the Canadian popuation from a perspective of a Conservative government that is trying to address what it considers to be the major problem in Canada, and that is the deficit. That is a perspective that reaches certain conclusions. But even within that context, my argument to you is that if you want us to contribute in terms of retiring the deficit, then the strategy is self-reliance. So while you may have to spend more money initially to make us more self-sufficient, the investment will be worth it in the long run because further down the road if we can produce people who are trained and educated for jobs and employment, there will be less reliance on government for things like social assistance, day care. . .

This is a Conservative philosophy. I do not have to sell it to you.

Mrs. Anderson: Oh, I know that. My difficulty actually is—

Chief Mercredi: I am saying to you, let us work within that philosophy.

[Traduction]

Donc, pour apporter des changements positifs, il suffirait d'augmenter le nombre de logements. Si je vous comprends bien, vous nous dites qu'il faut plus de logements.

Le chef Mercredi: Oui, il nous manque actuellement des logements dans les réserves.

Mme Anderson: Mais 3,000 logements ont été rénovés et 3,000 autres ont été construits; cela fait 6,000. Donc, on a fait des progrès.

Le chef Mercredi: Est-ce que vous savez ce que cela signifie pour certaines collectivités? Cela veut dire une maison par an.

Mme Anderson: Oui, mais vous avancez le chiffre de 20,000 maisons.

Le chef Mercredi: Dans certains cas, cela peut correspondre à cinq maisons par an.

Mme Anderson: Mais je ne me fie qu'à votre chiffre de 20,000. Cela fait déjà 6,000 sur ces 20,000; donc, nous progressons dans le bon sens. Les miracles prennent du temps, vous le savez; mais je crois que nous allons dans la bonne direction.

Le chef Mercredi: Je ne demande pas de miracle. Nous n'attendons pas de miracle. Nous voulons que les gouvernements soient moins—comment dire, pour ne blesser personne?—soient moins enclins à traiter nos problèmes selon la norme ou à nous mettre dans le même sac que le reste de la population canadienne, parce que c'est un fait qu'il y a un hiatus dans les services qui nous sont offerts, que notre taux de pauvreté est supérieur, que nos besoins sont plus grands, de sorte que vous ne pouvez dresser des plans pour la masse et penser, en même temps, que vous répondez à nos besoins. Vous devez conduire une planification particulière pour les peuples autochtones, afin de répondre à nos besoins.

Voyez le budget; rien n'est prévu pour les peuples autochtones. Tout est prévu pour la population canadienne en général, dans la perspective d'un gouvernement conservateur qui essaie de régler ce qu'il considère comme étant le problème le plus important au Canada, le déficit. C'est forcément une perspective qui conduit à certaines conclusions. Mais, malgré cela, ce que je prétends, c'est que si vous voulez nous voir contribuer à la diminution du déficit, alors vous devez nous donner les moyens d'être autonomes. Et même si cela vous coûte plus cher au début pour que nous devenions autonomes, le jeu en vaudra la chandelle à long terme, car nous finirons par produire des gens qui seront formés et éduqués pour affronter le marché de l'emploi, qui dépendront moins du gouvernement pour ce qui est de l'assistance sociale, des garderies, etc.

C'est la philosophie des conservateurs; je n'ai pas à vous la vendre.

Mme Anderson: Oui, je sais. Ce qui me gêne, en fait, c'est. . .

Le chef Mercredi: Ce que je vous dis, c'est de nous permettre de fonctionner dans le cadre de cette philosophie.

Mrs. Anderson: Yes. I believe in the philosophy most strongly. But again we did address the situation that was in your riding in Alberta, and is similar to our own problem here and in other areas, of the drop-outs and those who do not continue in school. This is a problem that—

The Chair: The black community in North York is a problem too.

Mrs. Anderson: Oh, yes. It is a problem all over.

The Chair: It is self-esteem.

Mrs. Anderson: So you are not alone in that.

Chief Mercredi: But there is no comfort in having numbers.

Mrs. Anderson: That is quite right, and each person is accountable to himself, or should be.

Chief Mercredi: But what is the role of government in a society? Is it not to address the needs of its citizens or the people within its boundaries? Is that not why we form governments?

Mrs. Anderson: That is correct.

Chief Mercredi: So if we see a need in the population that is greater than everybody else's, it would seem to me that the proper response for government is to try to address that need directly. The inappropriate response for government is to ignore it, and the most inappropriate response by government is to condemn the people for their ills, this whole theory of social pathology that somehow there is something wrong with you individually or culturally. That is contributing to the demise or the social problems that you experience in the communities.

The Chair: First, I would like to compliment you on your presentation. Again, coming from a large municipality that has many minorities, and being a teacher, I can appreciate the importance of self-esteem and of people knowing about their own heritage and feeling proud to be whoever they are. In our community we have stressed heritage language programs, multiculturalism, and activities such as this, with great success. Certainly there are still massive problems, but the city and the board are committed to working with those communities and helping them. I can very much understand your presentation and the need for Indians throughout the country to develop autonomy and the economy that is going to give them the freedom and the choices that other citizens in our society have.

• 1645

Nevertheless, this committee's report is addressing the question of child poverty in Canada. One of the things we are looking at is the income. That is one section. Obviously we have to look very much at the economic aspects and the services in the community, and so on.

The question I would like to ask you is whether adequate income is being given to Indian families with children to ensure that they can be fed properly, housed properly and clothed properly and have the basic necessities of life.

[Translation]

Mme Anderson: Fort bien; je suis moi-même convaincue de la valeur de cette philosophie. Mais nous avons parlé de la situation qui régnait dans votre circonscription, en Alberta, et elle est la même qu'ici et dans d'autres régions, où l'on se heurte également aux problèmes des décrocheurs, de ceux qui ne poursuivent pas leurs études. C'est un problème qui...

La présidence: La communauté noire de North York est également un problème.

Mme Anderson: Mais oui, c'est un problème général.

La présidence: C'est une question d'estime de soi.

Mme Anderson: Donc, vous n'êtes pas les seuls dans ce cas.

Le chef Mercredi: Mais il n'y a rien de rassurant dans les chiffres.

Mme Anderson: Vous avez raison, chacun est responsable de soi, ou devrait l'être.

Le chef Mercredi: Mais alors, quel est le rôle du gouvernement dans une société? N'est-ce pas de répondre aux besoins des citoyens ou du peuple? N'est-ce pas pour cela que nous élisons des gouvernements?

Mme Anderson: C'est exact.

Le chef Mercredi: Donc, si l'on constate l'existence dans la population d'un besoin qui est supérieure à ce qui existe ailleurs, il me semble qu'il est normal que le gouvernement s'efforce de répondre directement à ce besoin. La mauvaise façon d'agir serait, pour ce gouvernement, de faire fi du problème et, pire encore, de condamner le peuple pour ses maux, car on rejoint là la théorie de la pathologie sociale voulant que cela soit forcément dû à des travers personnels ou culturels. C'est cela qui contribue à l'étouffement de nos communautés, ou à l'apparition des problèmes sociaux.

La présidence: Permettez-moi tout d'abord de vous féliciter pour votre exposé. Sachez qu'en tant que personne originaire d'une ville importante composée de nombreuses minorités et en tant qu'enseignante, j'apprécie tout à fait l'importance de l'estime de soi, de la connaissance de ses racines et de la fierté de son héritage, quels qu'ils soient. Chez nous, nous avons eu beaucoup de succès dans nos programmes de langues patrimoniales, dans les programmes et les activités de multiculturalisme, et, même s'il v a encore d'énormes problèmes, le conseil municipal s'est engagé à travailler de concert avec les différentes communautés pour les aider. Je comprends tout à fait le sens de votre intervention et je suis consciente de la nécessité, pour les Indiens de ce pays, de parvenir à un niveau d'autonomie et d'activités économiques qui soient, pour eux, garants des mêmes libertés et des mêmes choix que ceux dont se prévalent les autres citoyens.

Mais quoi qu'il en soit, le rapport de ce comité portera sur la pauvreté chez les enfants au Canada. Et il y a donc un aspect qui nous intéresse, celui du revenu. Cela en fait partie. Il est évident que nous devons, entre autres, étudier les aspects liés à l'économie et à la prestation des services dans les collectivités.

J'aimerais vous demander si les familles indiennes ayant des enfants touchent un revenu suffisant pour se nourrir correctement, se loger correctement et s'habiller correctement, bref pour pouvoir se procurer les nécessités de la vie.

Chief Mercredi: There are complaints that the present level is not adequate to provide for the basic needs, like food, clothing and shelter. So naturally we support the increase in social assistance for these families to meet their basic needs. While we support increases so people do not have to suffer any more than they already do, my argument is that welfare in and of itself as a response to our economic needs is inappropriate. Other measures have to be taken. If we can spend as much money on social assistance as we do on Indian reserves, could we not do better if we converted that money to make people as self-reliant as they can possibly be by creating employment, providing training and economic development opportunities in these same communities?

Some of our communities have in fact tried experiments, with the consent of the Department of Indian Affairs, to convert some of those welfare moneys to training and employment, so there is a precedent. But what is needed is not just a restructuring of the welfare program so our ablebodied men and women can try to use that money for other purposes that contribute to them and their community. My argument is that in addition, government needs to address poverty more directly through major development agreements negotiated with the province and the Indian leadership in the communities. That, in essence, is the submission I am making to you.

The Chair: Yes, I quite understand that. But we are getting some submissions that there is just not enough money to provide...

Chief Mercredi: You cannot deal with Indian child poverty just by increasing welfare. You have to deal with the housing needs. You have to deal with a better quality of education and you have to deal with the health needs of these kids. There is a gap in health services in the Indian communities that you would not put up with.

The Chair: I know the statistics we have seen indicate... Chief Mercredi: Closing the gap is part of the solution.

The Chair: Thank you very much for your presentation. Thank you for taking the time.

Chief Mercredi: Thank you. I apologize to the next group for exceeding the time.

I want to leave some reports for you. One is called "Self-Determination". There is one on national health and Indian health transfer issues. There is "Education Towards The Future" and "Indian Child Care". These are all reports that the Assembly of First Nations has produced in the past several years. So this is for your information as parliamentarians. You can appreciate the fact that we try to address these problems using your system as much as possible.

[Traduction]

Le chef Mercredi: Les gens se plaignent de ne pas recevoir assez pour répondre à leurs besoins de base, comme la nourriture, les vêtements et le logement. Il est donc naturel que nous soyons en faveur d'une augmentation de l'assistance sociale pour ces familles. Cependant, même si nous sommes en faveur d'une augmentation de ces prestations pour que les gens n'aient pas à souffrir plus qu'ils ne souffrent déjà, je prétends que le bien-être n'est pas, en soi, une réponse appropriée à nos besoins économiques. Si nous pouvons consacrer autant d'argent aux programmes d'assistance sociale que nous le faisons dans les réserves indiennes, ne pourrait-on pas parvenir à de meilleurs résultats si l'on investissait dans les gens, afin de leur permettre de devenir autonomes, en créant des emplois, en assurant leur formation et en favorisant l'expansion économique dans ces mêmes collectivités?

Et il y a un précédent, puisque certaines de nos collectivités ont déjà essayé, avec l'assentiment du ministère des Affaires indiennes, de transformer une partie de ces fonds de bien-être social en subventions de formation et de création d'emplois. Mais il ne suffit pas de restructurer le programme de bien-être social pour permettre à nos hommes et à nos femmes valides d'utiliser cet argent à d'autres fins, pour contribuer à leur développement et à celui de leur communauté. En plus de cela, le gouvernement doit s'attaquer beaucoup plus directement à la pauvreté, en négociant des ententes de développement avec les provinces et les responsables indiens. Voilà, pour l'essentiel, ce que j'avais à vous dire.

La présidence: Je comprends tout à fait. Mais nous recevons des demandes auxquelles nous ne pouvons pas répondre, par manque d'argent...

Le chef Mercredi: Vous ne parviendrez pas à régler le problème de la pauvreté chez les enfants indiens en vous contentant d'augmenter l'allocation de bien-être. Vous devrez répondre aux besoins de logements. Vous devrez leur donner une éducation de meilleure qualité et vous devrez répondre aux besoins de ces enfants sur le plan de la santé. Il y a un manque dans les services de santé offerts dans les collectivités indiennes, que vous ne parviendriez pas à combler.

La présidence: Je sais que, d'après les statistiques. . .

Le chef Mercredi: Il faut combler ces besoins, c'est une partie de la solution.

La présidence: Je vous remercie d'avoir pris le temps de faire votre exposé.

Le chef Mercredi: Je vous remercie. Vous voudrez bien m'excuser auprès du prochain groupe d'avoir dépassé mon temps de parole.

J'aimerais vous remettre certains rapports. L'un est intitulé: «Self-Determination». Un autre porte sur les questions des transferts en matière de santé nationale et de santé des Indiens. Un autre est intitulé: «Education Towards the Future», et, enfin, «Indian Child Care». Tous ces rapport ont été produits par l'Assemblée des Premières nations au cours des dernières années. Voilà donc de quoi vous informer. Vous apprécierez le fait que nous nous efforçons de régler ces problèmes en nous basant, autant que possible, sur votre système.

Mrs. Feltham: Do you have more than one copy?

Chief Mercredi: Just one copy. We are not a very rich organization.

The Chair: Thank you very much.

• 1650

[Translation]

Mme Feltham: Avez-vous plus d'un exemplaire?

Le chef Mercredi: Non, juste un. Nous ne sommes pas très riches.

La présidence: Je vous remercie beaucoup.

• 1653

The Chair: I now welcome representatives of the Canadian Association of Food Banks to the committee, Mr. Northcott, Mr. Kennedy, and Nadya Larouche.

Mr. Gerard Kennedy (Executive Director and National Spokesperson, Canadian Association of Food Banks): I am glad to have the opportunity to be here on behalf of the Canadian Association of Food Banks. We are a group of service organizations. I think it is important in terms of the perspective we have to put forward here today.

In Canada today there exists a large and extensive domestic food relief system of which our members are the primary part. The food banks in Canada comprise 1,200 grocery programs, which most people think of as food banks, where you can get food given to you on indication of need. There are 500 meal programs in at least 250 communities, and that is using metropolitan areas as one community.

There are more food bank outlets today in Canada than any restaurant or grocery supermarket chain in the country. Within that activity the largest single social group at risk of needing assistance are children under the age of 18. In recent months we have seen that risk, that they are prone to increase, coincidental with the recession, and increase dramatically.

• 1655

The most common experience of the volunteers and staff who operate the food banks is that the vast majority of people who come to food banks would go hungry if not for their services. And perhaps an even more important fact is that people still go hungry, despite our services.

The Canadian Association of Food Banks proposes that the scope of activity that is now necessary on the part of food banks is by itself sufficient justification and sufficient evidence to make child and family poverty the number one priority in this country today. We feel that the findings of our last hunger count, specifically the information around children, but also other vulnerable groups, of which children are just the most conspicuous, really put us in a whole different sphere of activity in terms of the relevance of what is happening at food banks. Ever since the first food bank in Edmonton, children have been the focus. Since the first time that there was this organized private food relief, there has been a disproportionate number of children involved.

La présidence: J'accueille à présent les représentants de l'Association canadienne des banques alimentaires: M. Northcott, M. Kennedy et M^{me} Nadya Larouche.

M. Gerard Kennedy (directeur administratif et porte-parole national, Association canadienne des banques alimentaires): Je suis très heureux d'avoir l'occasion de me retrouver ici, parmi vous, et de représenter l'Association canadienne des banques alimentaires. Nous sommes en fait un groupe d'organismes de services, une précision qui s'impose, étant donné le point de vue que nous allons vous présenter ici aujourd'hui.

À l'heure actuelle, au Canada, nous pouvons compter sur un important réseau d'aide alimentaire domestique principalement constitué par nos membres. Les banques alimentaires au Canada comprennent 1,200 programmes de distribution de produits alimentaires, que presque tout le monde prend pour des banques alimentaires, grâce auxquels nous pouvons répondre aux besoins établis de certaines personnes. Il y a également 500 soupes populaires dans 250 collectivités au moins, et cela quand on considère que les régions métropolitaines ne constituent qu'une seule collectivité.

De nos jours, au Canada, on compte plus de banques alimentaires que de restaurants ou de supermarchés. Et le groupe social le plus important auquel toute notre activité risque de s'adresser est celui des enfants âgés de moins de 18 ans. Nous avons pu constater ce risque au cours des derniers mois. Subissant le contrecoup de la récession, ce risque a tendance à augmenter de façon dramatique.

Les bénévoles et professionnels des banques alimentaires ont très souvent l'occasion de se rendre compte que la grande majorité des personnes qui font appel aux banques alimentaires le font effectivement parce qu'elles ont faim. Précisons d'ailleurs que ces personnes continuent à souffrir de la faim malgré ce que leur distribuent les banques alimentaires.

L'Association canadienne des banques alimentaires estime que le niveau des activités actuellement menées par les banques alimentaires témoigne du degré de pauvreté, aussi bien chez les enfants que dans les familles, et justifie l'idée de faire de cette pauvreté une de nos priorités nationales. La dernière enquête que nous avons menée sur la faim, en particulier chez les enfants ainsi que dans d'autres groupes de personnes vulnérables dont les enfants ne sont que les membres les plus visibles, situe l'activité des banques alimentaires dans un contexte élargi. Les enfants constituent un milieu d'intervention privilégié, et cela depuis la création de la première banque alimentaire, à Edmonton. Depuis les débuts de l'aide alimentaire privée, on a constaté une très forte proportion d'enfants.

What we have found is that the food banks have played a role not only as service providers but as a window on the situation. You appreciate some of that in terms of the numbers we have come here to help relate to you.

The figures in 1990 indicate that one in nine Canadian children used a food bank at least once during the year, and an average of 3.5 times. This compares to only one in 19 adults. The risk of children is at least double that of adults for having to need food from emergency food programs in order to sustain themselves on the part of their families. When compared to the National Council of Welfare cut-offs for 1989, we are looking at a rough approximation of two-thirds of the children living in poverty now availing themselves of private charity in this country at some point during the year.

The growth we have seen in our recent collection of information from 85 food banks across the country, constituting about 61% of the population, allows us to make an estimate for the country as a whole. What we have seen is very dramatic growth in the incidence of children, from 141,000 children, on a monthly basis, using food banks in March of 1989 to 155,000 in March of 1990, and an estiamte in the fall of 1990 of 189,700. We are looking at an increase in a six-month period, most recently, of 35,000 more people attending only the grocery programs.

Unfortunately, an almost mysterious part of our business is done through soup kitchens and drop-ins and breakfast programs, where it is very hard to track who these people are, how consistently they come and so on. With that qualification, an estimate would bring the total number of children who are currently using food banks from 189,000 to close to 225,000 different children, if we factor in our best interpretation of what is happening at the meal programs. That 23% increase in six months is a very significant acceleration in the number of children who are joining the ranks of people who get part of their food supply, their meals, their lunches for school, their breakfast if they are lucky, from food banks and related organizations.

It is this very growth that we think is most deserving of your attention. The perspective we bring, and the three organizations that are represented here, Moisson Montreal, Winnipeg Harvest, and the Daily Bread Food Bank of Toronto, are large-scale warehouses that ship through various agencies. Together, this type of activity by about 15 food banks constitutes about 70% of food bank activity in the country, by volume and by the number of people reached.

[Traduction]

Nous nous sommes aperçus que les banques alimentaires fournissaient, certes, des services, mais ouvraient également une lucarne sur une situation mal connue. Les chiffres que nous allons vous communiquer vous aideront à comprendre cet aspect de la situation.

Ils font ressortir qu'en 1990, un enfant canadien sur neuf a eu recours à une banque alimentaire au moins une fois dans l'année et, en moyenne, 3,5 fois. Seulement un adulte sur 19 y a eu recours. Les enfants ont donc deux fois plus de chances que les adultes d'avoir à recourir à une aide alimentaire d'urgence pour subvenir à leurs besoins. Si l'on compare ces chiffres à ceux du National Council of Welfare applicables à l'année 1989, on s'aperçoit qu'environ les deux tiers des enfants pauvres doivent, au moins une fois dans l'année, faire appel aux organismes caritatifs privés.

Nous avons interrogé 85 banques alimentaires situées dans l'ensemble du pays, dans des régions représentant environ 61 p. 100 de la population. Des informations que nous avons recueillies nous permettent, je pense, de calculer des moyennes nationales. Or, nous avons constaté une augmentation dramatique du nombre d'enfants faisant appel aux banques alimentaires. Le chiffre mensuel était de 141,000 en mars 1989, chiffre qui est passé à 155,000 en mars 1990 et à un chiffre que nous estimons à 189,700 pour l'automne 1990. Nous constatons donc, au cours de six mois, une augmentation d'environ 35,000 personnes faisant appel à des programmes de distribution de denrées.

Malheureusement, il est difficile d'obtenir informations précises sur les personnes qui se rendent dans les soupes populaires, ou qui se présentent comme ça, spontanément, pour participer aux déjeuners gratuits offerts le matin dans le cadre de certains programmes. Il est donc difficile de savoir qui sont ces personnes et de connaître les taux de fréquentation. Cela dit, si l'on tient compte des divers éléments d'analyse puisés au sein des programmes de distributions de repas, l'on peut dire que le nombre d'enfants ayant actuellement recours à des banques alimentaires est passé de 189,000 à près de 225,000. Cette augmentation de 23 p. 100 en six mois représente une très rapide accélération de la proportion d'enfants chez les personnes qui ont recours aux banques alimentaires ou à d'autres organismes analogues pour se nourrir, que ce soit en y cherchant des provisions alimentaires, ou en y prenant leurs repas ou de quoi manger à l'école.

C'est cette rapide accélération qui devrait, je pense, retenir votre attention. Les trois organisations représentées ici, Moisson Montréal, Winnipeg Harvest et la Daily Bread Food Bank de Toronto, sont de grands entrepôts qui distribuent des aliments par l'intermédiaire de divers organismes. L'ensemble des activités menées par quelque 15 banques alimentaires représentent, à la fois par le volume et par le nombre de personnes desservies, environ 70 p. 100 des activités des banques alimentaires au Canada.

To have you appreciate that we have very large-scale food relief, I will let each of the people who are here describe their own. In my own instance, we are looking at a warehouse of some 40,000 square feet, 25 volunteers a day shipping 140,000 to 170,000 pounds of food through soup kitchens, drop-ins, church basements, community centres, all across the wealthiest metropolitan area in the country.

Our overall perspective is very much that of a food relief organization, just as surely, although certainly with some degree of confusion, as it would exist in a country stricken by famine or war that interrupted a food supply. In 1984, when we started our organization, we shipped 140,000 pounds in that entire year, and we now ship that much in a week.

Interpreting to you what is happening in food banks, especially as it relates to the understanding of child poverty, is difficult to do on a national basis. This is why we felt it was important to have at least three communities here to answer your questions, to be able to give you some of that perspective.

• 1700

However, there is a very strong correlation between the people who are coming and the efficacy of government programs. At least on a national basis we can present to you that 82% of the people who are coming are on some form of government assistance. What that means of course is that they have been deemed eligible. They are people who are seen and already acknowledged to be in need, and yet they come to food banks, and they have come in increasing numbers in recent months.

With regard to social assistance, there is a very high proportion of people who are already on the only anti-poverty program that we have in this country that goes disproportionately to poor people: 56% in western Canada, in the prairie provinces, rising to 83% in British Columbia.

The basic message, to which we have to add because of our limited data base our own experience, is that there is no jurisdiction that is providing on a consistent basis in a manner that would allow children and families to be fed properly. We feel strongly that there is very little else we can draw by way of conclusion from the collected activities of food banks.

The variation does exist between regions, however. In our figures at least, we show a lot of difference between the proportion of children who are requiring assistance in Quebec and in British Columbia compared to Ontario. In our own look at that and understanding of that, there may be differences in the way that we operate which may contribute to the apparent difference. But in general, it is Ontario, the Atlantic provinces, the prairie provinces, British Columbia,

[Translation]

C'est dire qu'il s'agit d'aide alimentaire à grande échelle et, pour vous en persuader, je vais demander à chacune des personnes qui m'accompagnent ici de vous décrire la situation dans les divers organismes qu'elles représentent. Il s'agit, dans mon cas, d'un entrepôt d'une surface d'environ 40,000 pieds carrés, et de 25 bénévoles qui, chaque jour, expédient de 140,000 à 170,000 livres d'aliments à distribuer par l'intermédiaire de soupes populaires, de centres de secours, de sous-sol d'églises, de centres communautaires, et tout cela dans la zone métropolitaine la plus prospère du Canada.

Nous fonctionnons comme un organisme d'aide alimentaire. Malgré une légère inefficacité, nous fonctionnons comme le ferait un organisme venant en aide à un pays affamé ou ravagé par une guerre qui a détruit les réseaux d'alimentation. En 1984, année où nous avons lancé notre organisation, nous avons expédié 140,000 livres d'aliments; aujourd'hui, nous en expédions autant chaque semaine.

Il m'est difficile de dresser le portrait national de la situation dans les banques alimentaires, et surtout de dresser un état de la pauvreté chez les enfants. C'est pourquoi nous avons cru bon d'amener des représentants d'au moins trois communautés différentes pour répondre à vos questions et dépeindre les diverses situations.

Notons, cependant, une très forte corrélation entre les personnes faisant appel aux banques alimentaires et l'efficacité des programmes gouvernementaux. On peut dire que 82 p. 100 des personnes qui font appel à l'aide alimentaire bénéficient, en outre, de divers programmes gouvernementaux d'aide sociale. Cela veut dire, bien sûr, que notre clientèle a été jugée admissible aux prestations gouvernementales. Il s'agit donc, de toute évidence, de personnes dans le besoin et, malgré l'aide que leur apporte le gouvernement, elles ressentent le besoin de recourir à des banques alimentaires, et cela en nombre croissant au cours des derniers mois.

La plupart bénéficient déjà du seul programme anti-pauvreté principalement destiné aux pauvres: la proportion est de 56 p. 100 dans l'Ouest du Canada et dans les Prairies, et de 83 p. 100 en Colombie-Britannique.

Notre principal message—et il est fondé non seulement sur les informations que nous avons recueillies, mais sur notre expérience—est celui-ci: aucune administration n'offre des programmes d'aide permettant aux familles et aux enfants de manger correctement tous les jours. Voilà, d'après nous, la conclusion que l'on peut tirer des informations que nous avons recueillies auprès des banques alimentaires.

La situation varie d'une région à l'autre. Les chiffres que nous avons recueillis font ressortir une grande différence entre, d'une part, le Québec et la Colombie-Britannique et, d'autre part, l'Ontario quant à la proportion d'enfants dans le besoin. Peut-être certaines des différences constatées sont-elles dues à certaines différences dans le mode de fonctionnement des divers organismes. Disons, cependant, qu'en général, la proportion d'enfants dans le besoin suit, en

and finally, Quebec, which have the highest to lowest incidences of children who have the need. In every instance, however, may I remind you that it is above the general population by a considerable amount. Children under the age of 17 constitute 26% of the population; they are 26% of the poor people, and yet they are 40% of the people using food banks.

We have a couple of basic points that will help you understand what it means if somebody is using a food bank. The risk being experienced by children who use food banks we think is, while not clinically proved, very compelling in the kinds of things that food banks are encountering. The local studies that have been done on food banks in Toronto, Winnipeg, and Calgary all identify that this risk group of children belongs to a very low-income group in terms of the amount of money they have available. That is a predisposing factor in terms of why people are using food banks. It is not the only factor, but it certainly has an overriding bearing on how we would put to you an interpretation of both the existence of food banks and their recent growth.

You need to know as well that the use of the food bank alone does not mean people are being fed. You need to understand, just briefly, that the food may not be balanced in nutrition. In the past year, 1990, as a co-operative organization, our monitoring of food banks found more food shortages reported by food banks than in any year since we have been acting together. The national scope of the food bank effort provided more than 3.2 million grocery hampers. In other words, 3.2 million times somebody walked through the door of a church or an agency and asked for and received food in 1990—and I would suggest that those are conservative figures—and 20 million times somebody was served a meal in a soup kitchen or a drop-in centre or through a breakfast program. Even at those levels, achieved in only 10 years since the first food bank came into business, people still cannot get food as often as they need it. It is a fact of life in virtually every community that supports a food bank. In fact, in our report for the last year, 80% of the food banks reported back that they had artificial restrictions on the number of times people could come because of increases in demand. That works out to an average of 1.3 times that they would allow someone to come, based across the different areas. And there are regional differences there.

Even just at that level, without getting into the issues of dignity and the effectiveness of food banks in terms of what they can provide, there simply is not a fit between the needs that we are coming in contact with and the total need that those people have to be able to reach levels of subsistence.

The parents of food bank families are more likely to go hungry than their children, and it is important, given the previous indication of their vulnerability, that it is understood. For example, a survey we did in Toronto

[Traduction]

décroissant, l'ordre suivant: l'Ontario, les provinces de l'Atlantique, les Prairies, la Colombie-Britannique et, enfin, le Québec. Je précise, en tout état de cause, que la proportion d'enfants dépasse d'assez loin la place qu'ils occupent dans l'ensemble de la population. Les enfants âgés de moins de 17 ans représentent 26 p. 100 de la population. Ils représentent 26 p. 100 des pauvres, mais 40 p. 100 des personnes avant recours aux banques alimentaires.

Nous avons noté quelques éléments d'information qui devraient vous permettre de mieux comprendre ce que signifie ce recours aux banques alimentaires. Nous pensons que cela pose un risque pour les enfants, risque qui n'a pas encore été scientifiquement démontré, mais qui nous paraît certain. D'après les études menées localement auprès des banques alimentaires à Toronto, Winnipeg et Calgary, les enfants appartiennent tous à des familles pauvres, à des familles démunies. Cela semble incontestable. Ce n'est pas le seul facteur en cause, mais cet élément revêt une importance particulière pour l'analyse de l'activité et du développement récent des banques alimentaires.

Il ne faut pas perdre de vue que le fait que ces personnes ont recours à des banques alimentaires ne veut pas dire nécessairement qu'elles s'alimentent correctement. Il faut bien comprendre que les banques alimentaires n'assurent pas nécessairement une alimentation équilibrée. Au cours de l'année passée, 1990, notre coopérative a suivi la situation et s'est aperçue que, cette année-là, plus de banques alimentaires se sont plaintes de pénuries qu'au cours des autres années. Tous ensemble, nous avons distribué plus de 3,2 millions de paniers alimentaires. C'est-à-dire qu'à 3,2 millions d'occasions en 1990, quelqu'un s'est adressé à une Église ou à un organisme pour obtenir des aliments. Je crois, d'ailleurs, que ces chiffres sont plutôt inférieurs à la réalité. Vingt millions de repas ont été servis, dans le cadre d'une soupe populaire ou d'un centre d'entraide ou d'un programme offrant, le matin, un déjeuner. Mais même à cela, malgré les efforts engagés depuis que la première banque alimentaire a été créée il y a 10 ans, les gens dans le besoin ne peuvent toujours pas s'alimenter correctement. Cela est vrai dans presque toutes les localités qui ont une banque alimentaire. Dans notre rapport de l'année dernière, on note que 80 p. 100 des banques alimentaires ont indiqué que l'augmentation de la demande les avait obligées à limiter, de façon assez artificielle, le nombre de fois qu'une personne pouvait y avoir recours. En moyenne, les personnes dans le besoin pouvaient y recourir 1,3 fois. Ce chiffre recouvre la diversité des situations d'une région à l'autre.

Mais même à cela, et sans évoquer les questions de dignité humaine ou l'efficacité de fonctionnement des banques alimentaires, on observe un décalage entre les besoins que nous pouvons constater et les besoins alimentaires de toute une catégorie de citoyens.

Dans les familles faisant appel aux banques alimentaires, les parents vont, en général, plus souffrir de la faim que leurs enfants. Il est important de bien comprendre cela, étant donné la vulnérabilité que nous avons évoquée tout à

indicated that 50% of the people who received food had gone without food for a day or more. In many instances people wrote down, and insisted that it be written down, that it was not their children. But despite those sacrifices, there is no question in our minds that children are going hungry and there are children who are certainly malnourished in this country today. The relationship, especially in terms of greater certainty and the fact that we do not have all the clinical data that backs this up in terms of an epidemiology of hunger, certainly in comparison to the normative diet, for example, what is indicated by Agriculture Canada as a nutritious food basket. . . From our own experience, what can be given out at food banks does not constitute a healthy, nutritious diet.

• 1705

The direct results of this deprivation, we think, have probably been presented to you by other groups more versed in this. Children in the pre-school years are at risk. We hear about this from doctors. We hear from mothers who cannot feed their kids properly. They get ear infections, and then the mother has to buy ear medicine, which means less food is purchased. We know that is happening.

School-age children are less likely to learn in school. There are breakfast clubs and school lunch clubs mushrooming all over the country on an ad hoc basis. It is not happening because it is a snazzy thing to do but because teachers are finding their kids falling asleep in school. There are teachers buying food for the kids in this country, out of their own pockets, because they see the palpable difference it makes when kids come to school and are fed. You have probably heard a lot about the students who are unsuccessful in the education system in terms of this ultimate consequence.

I am not even talking about the human spirit and what poverty means to people psychologically. Studies have been done at McMaster University in tracking the psychological impacts of being on social assistance and how that relates to school performance. The health impacts, the low birth weights and lack of nutrition as late as 1973 have just. . That report was prepared to say that kids were starving in Canada.

The food banks do not accept that the situations we have been a part of and that all of our growth has been built around are just a normal reflection of poverty in Canada today. We feel we have been part of an activity that has been a barometer of worsening social conditions. Things have become worse during the tenure of food banks. The indication we have, the best we can assess, especially on a nation-wide basis, is that the recession is compounding that message. It is telling us that these are the direct consequences of social and economic conditions. There is a harsh and unnecessary level of hardship prevalent among families with children. It is a day to day preoccupation with food banks.

[Translation]

l'heure. Une enquête que nous avons menée à Toronto nous a permis de voir que 50 p. 100 des personnes à qui nous avons distribué des aliments n'avaient pas mangé depuis au moins un jour. Beaucoup de personnes ont écrit, et ont insisté pour que cela soit indiqué, que ce n'était pas leurs enfants qui avaient eu faim. Mais malgré les sacrifices consentis par certains parents, nous sommes convaincus qu'il y a des enfants qui ont faim et qu'il y a très certainement des enfants qui souffrent de carences alimentaires. Nous n'avons pas toutes les données scientifiques nécessaires pour dresser, si vous voulez, le portrait épidémiologique de la faim au Canada, mais si l'on compare au régime normal que propose Agriculture Canada... D'après ce que nous avons pu constater, les aliments distribués par les banques alimentaires ne permettent pas de s'alimenter correctement.

Je pense que d'autres groupes, mieux au fait de cet aspect de la situation, vous ont probablement déjà exposé les effets des carences alimentaires. Les enfants d'âge préscolaire courent un risque, et les médecins le confirment. Nous avons recueilli les plaintes de mères incapables de nourrir correctement leurs enfants. Il peut s'agir d'un enfant qui souffre d'une infection à l'oreille et dont la mère devra rogner sur le budget alimentaire pour acheter le médicament nécessaire. Nous avons pu constater ce genre de situation.

Les enfants mal nourris vont souvent moins bien suivre à l'école. Dans toutes les régions, on voit naître, selon les besoins, des clubs de déjeuner ou des clubs permettant d'assurer aux élèves dans le besoin un repas le midi. Ce n'est pas une mode, mais une réponse à un besoin, car les enseignants s'aperçoivent qu'un certain nombre de leurs élèves s'endorment en classe. Certains enseignants sortent eux-mêmes l'argent de leur poche pour acheter à certains enfants les aliments nécessaires, car ils se sont aperçus de la différence entre les enfants bien nourris et les autres. On vous a sans doute déjà parlé des élèves qui ne réussissent pas à l'école, justement à cause d'une mauvaise alimentation.

Et c'est sans parler du moral, de l'état d'esprit et des effets psychologiques de la pauvreté. On a mené, à l'Université McMaster, des études afin de mieux cerner les effets psychologiques de la pauvreté et les effets sur le plan scolaire. Les effets sur le plan de la santé, le poids plus faible des nouveau-nés issus de familles pauvres, les carences alimentaires en 1973, viennent tout juste d'être. . . Ce rapport-là n'était pas loin de dire qu'il y avait, au Canada, des enfants qui mouraient de faim.

Or, les banques alimentaires ne se font pas à l'idée que tout ce que nous avons vu et tout ce que nous avons fait, tout cela fait simplement partie d'une certaine pauvreté ambiante. Nous estimons que notre activité est comme un baromètre de la situation sociale, et nous constatons une forte baisse. Pendant toute la période d'activité des banques alimentaires, la situation s'est dégradée. D'après des informations que nous avons pu recueillir, la récession a aggravé la situation, qui est, d'après nous, la conséquence directe des conditions socio-économiques. Les familles avec des enfants éprouvent des difficultés qui pourraient être, pensons-nous, évitées. Cela est une des préoccupations constantes des banques alimentaires.

What we can recommend to you in terms of this perspective is an abiding sense of urgency. There is no other way we can put the whole matter of child poverty. Certainly there is a tremendous gulf now between the efforts of community groups of all different faiths and their perceptions of a government's inclination, ability and moral leadership in terms of dealing with this problem. It is a severe constraint on what community groups are willing to do.

Unless it is addressed at that level in terms of governments saying what they are prepared to do, starting with the basic acknowledgement of the problem, we will find that low-income people, children and families... I did not mention that of the 3.2 million grocery bags or hampers given out, roughly two-thirds are going to families with children. If you think of food banks, you can substitute the words hungry kids and you are not far off.

Our basic message is that there is an urgency there. It is important to move ahead of things like training programs and so on. The parents of these children and these children must be fed. In order to do that, all their basic needs have to be met at some level. You have to pay your rent. You have to pay your utilities. Food becomes a discretionary item. That is how people go hungry so easily in this country. It is the only thing low income people have that they can control. Their deprivation is probably a bigger adaptation than the use of food banks.

I will leave it at that. I would like to ask for your questions, and, with your indulgence, I would just ask for some brief comments from my colleagues.

Ms Nadya Larouche (Quebec Regional Representative, Canadian Association of Food Banks): Thank you, Gerard. I think you have covered the subject well. I would like to add a few views about children in poverty.

If you look at the global figures of recipients of food banks, you will find that there is a high percentage, as Gerard said earlier, of children among those beneficiaries. Now, 25%, 30%, 35%, 40% are very, very high percentages indeed. But even if it were 5%, even if it were 3%, even if it were only 1% of the beneficiaries of food banks being children, it would still be too much. It would still be dramatic.

• 1710

I think that poverty and hunger among children in a society of abundance such as ours, is totally unacceptable. I say a society of abundance, even in spite of the recession, of course. I would say that adequate and sufficient nutrition is an essential element in the psychological, physical, as well as emotional development of individuals, above all of children, seeing that they are in the growing state.

There are a few analyses, a few surveys that have been done in the Department of Community Health in Quebec, in Montreal as a matter of fact, and they showed that in underprivileged parts of the city the average weight of

[Traduction]

Nous aimerions vous convaincre de l'urgence de la situation. La pauvreté chez les enfants est un aspect incontournable de la situation générale. Il existe un écart important entre les efforts déployés par les groupes communautaires des diverses confessions et les efforts que, d'après eux, le gouvernement a déployés sur le plan moral et sur le plan des mesures concrètes. Cela tend à limiter sérieusement les projets lancés par les divers groupes communautaires.

Si les divers paliers de gouvernement ne déclarent pas clairement ce qu'ils ont l'intention de faire en partant d'une reconnaissance de l'étendue du problème, les personnes démunies, les familles avec des enfants... Je n'avais pas précisé que sur les 3,2 millions de paniers alimentaires distribués, environ les deux tiers ont été donnés à des familles avec des enfants. À notre avis, banques alimentaires et enfants qui ont faim sont deux expressions synonymes.

Nous insistons donc sur le fait qu'il y a véritablement urgence. Il est donc important de prendre un certain nombre de mesures et de mettre en place, par exemple, des programmes de formation. Il faut nourrir et les enfants et les parents. Pour faire cela, il va falloir subvenir à l'ensemble de leurs besoins élémentaires. Il faut bien payer le loyer. Il faut bien régler les factures d'électricité ou de gaz. Ainsi, l'alimentation devient un poste de dépense discrétionnaire, et beaucoup de personnes sont donc sous-alimentées. C'est le seul poste de leur budget sur lequel les pauvres puissent rogner. Le nombre de personnes sous-alimentées dépasse probablement le nombre de personnes ayant recours à des banques alimentaires.

Mais arrêtons-nous là. Sentez-vous libres de me poser des questions, mais, si vous le voulez bien, j'aimerais demander à mes collègues de nous fournir quelques explications complémentaires.

Mme Nadya Larouche (représentante régionale pour le Québec, Association canadienne des banques alimentaires): Merci, Gérard. Je pense que vous avez très bien fait le tour de la question. J'aimerais ajouter quelques éléments supplémentaires sur la situation des enfants pauvres.

Vous constatez, en examinant les chiffres relatifs aux personnes ayant recours aux banques alimentaires, que les enfants sont très fortement représentés, ainsi que Gérard nous l'a expliqué tout à l'heure. Les chiffres sont effectivement très élevés puisque l'on parle de 25, 30, 35 et 40 p. 100. Mais même si les enfants ne représentaient que 5, 3 ou même 1 p. 100 des personnes ayant recours à des banques alimentaires, nous estimons que le chiffre serait trop élevé. La situation resterait dramatique.

Je pense que dans une société riche telle que la nôtre, nous ne devrions pas accepter qu'il y ait des enfants pauvres, qu'il y ait des enfants qui ont faim. Nous sommes, en effet, une société riche, et cela malgré la récession. Je pense qu'une bonne alimentation est un élément essentiel au bien-être psychologique, physique et émotif des gens et ce l'est particulièrement vrai des enfants qui sont en pleine croissance.

Le ministère de la Santé communautaire du Québec a procédé à certaines analyses et à quelques enquêtes à Montréal. Ces travaux nous ont appris que dans les secteurs les plus pauvres de la ville, les nouveau-nés ne pèsent pas

Povertv

[Text]

newborn babies was comparable to the weight of newborn babies in the Third World. That says something. Although, as Gerard said, we are maybe not the best people to give you the most precise facts, we can presume that those kids will have their health more at risk than other kids.

Well-balanced nutrition, sufficient and adequate nutrition is also directly related to academic development, academic performance as well, of course. There is data that came from the school council of the city of Montreal saying that the incidence of dropping out and the incidence of school failure, academic failure among children, was twice as high in underprivileged parts of the city of Montreal than in other parts of the city.

What it says is that those children are starting off on the wrong foot in life. It says that they will probably be adults who will have low-paid jobs. They will probably be adults who will be under low employment wages or revenues. They might probably be beneficiaries of social assistance. We well know that those types of revenues are well under the poverty line. Knowing that, we might assume that those adults will still be obliged to use food banks and food emergency programs.

Sometimes we hear economists say that we have to work on the deficit and we cannot maybe put as much emphasis on social measures as we should. I think it is Utopian to think you can dissociate economic from social levels of a society. Both are very important. They are intricately linked. I think that somehow we have to look at two reasons why the issue of hunger among children is very important. The first reason is, of course, humanitarian. This is totally unacceptable, as I said earlier. But we also have to think that the children of today will be the adults of tomorrow and they will be the ones who will or will not make a healthy society.

Mr. David Northcott (Chairperson, Board of Directors, Canadian Association of Food Banks): I am with Winnipeg Harvest. I am pleased to be able to address you briefly.

I think we certainly share a commonality in Canada that cuts through culture, language, politics. It cuts through a lot of barriers and is child and family hunger. We are seeing it, as the experience you are hearing about here, in growing numbers.

• 1715

The other risk is that as food banks and the various food programs try to do their job the best they can with of thousands of volunteer hours and caring citizens; the risk is you will not do your job. So we have some great concerns coming to you and sharing these numbers with you.

Yes, there is an inherent problem here that the systemic nature of this is rampant and it is getting worse. We in Winnipeg are experiencing similar numbers to the rest of Canada, with growing numbers of people moving off UIC from various lay-offs and job closures, and moving into the welfare system. It is just beginning.

[Translation]

plus, en moyenne, que les nouveau-nés du tiers monde. Je pense que cela est significatif. Nous ne sommes peut-être pas, comme l'a rappelé Gérard, les mieux placés pour vous donner des précisions à cet égard, mais l'on peut penser, je crois, que la santé de ces enfants va être moins solide que celle des enfants ordinaires.

Il existe également un lien très direct entre une bonne alimentation et une bonne scolarité. Le Conseil scolaire de Montréal a indiqué que, dans les secteurs les plus pauvres de la ville, les abandons et les échecs scolaires sont environ deux fois plus fréquents que dans les autres secteurs.

C'est donc que ces enfants prennent un mauvais départ. C'est également dire qu'ils finiront probablement par occuper les emplois les plus mal payés. Peut-être seront-ils inscrits à l'assistance sociale. Or, nous savons que l'aide sociale confine à la pauvreté. C'est dire que, devenues adultes, ces personnes devront probablement recourir aux banques alimentaires ou aux programmes de secours alimentaires.

Certains économistes prétendent qu'il faut d'abord s'attaquer au déficit et qu'on ne peut pas, par conséquent, consacrer aux mesures sociales qui s'imposent tous les efforts nécessaires. Je pense qu'il est irréaliste de chercher à dissocier l'économique du social. Les deux sont très importants et ne sauraient être divisés. Examinons les deux raisons que nous avons de nous intéresser particulièrement aux enfants qui ont faim. La première raison est, bien sûr, d'ordre humanitaire. On ne peut pas, en conscience, accepter le fait qu'il y ait des enfants qui ont faim. Mais je pense qu'il faut également se rappeler que les enfants d'aujourd'hui sont les adultes de demain et que la santé de notre société dépend en partie d'eux.

M. David Northcott (président, conseil d'administration, Association canadienne des banques alimentaires): Je représente Winnipeg Harvest et je suis heureux d'avoir cette occasion de vous exposer rapidement quelques aspects du problème.

Je pense que s'il y a, au Canada, quelque chose qui transcende les différences culturelles, linguistiques ou politiques, c'est bien le phénomène de la faim, aussi bien chez les enfants que dans les familles. Or, comme nous l'avons expliqué tout à l'heure, la situation s'aggrave.

L'autre aspect du problème est que les banques alimentaires et les divers programmes d'aide alimentaire font de leur mieux, aidés comme ils le sont par des bénévoles qui leur consacrent des milliers d'heures de leur temps. Or, il faut que vous aussi participiez à cet effort et c'est pour cela que nous sommes venus vous exposer l'ampleur du problème ainsi que les inquiétudes qui nous habitent.

Il s'agit d'un problème systémique qui s'aggrave régulièrement. À Winnipeg, nous constatons nous aussi l'augmentation des nombres étant donné le nombre croissant de personnes qui cessent de toucher les prestations de l'assurance-chômage, qui restent sans travail et qui sont condamnées à s'inscrire au bien-être social. Or, nous n'en sommes qu'au début.

We are seeing more and more working poor people, people with pensions and allowances using the food bank, but predominantly, as is mentioned, demographically children are twice as likely to use the food bank network and soup kitchen network as any other group.

Winnipeg Harvest responds to two conditions, surplus food being redirected and gathered, and the presence of people who struggle to feed themselves and their families. We simply try to move the two together while groups like this do their homework and are able to provide a reasonable, healthy and healing alternative to their lifestyles.

We would hopefully see two things happening. happen. One thing in the Winnipeg experience is to bring people's income level up so that it is an adequate level of survival for basic food, shelter and clothing. In the Winnipeg experience the dollars are different from the Toronto or the Ottawa or the Montreal experience. I recognize that. But people need at least an adequate level of income.

Secondly, people need to have a transition to move from the charity welfare model we have now to one that encourages more human productivity and human self-worth and recognition. How? My goodness, I wish I could answer that in a few minutes, but I cannot.

I recognize that in Winnipeg Harvest we are seeing many, many people who are hungering to work and feel productive, but may never be employable. So we need to redefine terms.

The Chair: Mrs. Feltham has to leave. Do you mind if she asks questions first? Thank you. You are very co-operative.

Mrs. Feltham: Thank you, Madam Chair, and I thank my two colleagues.

I appreciate that you have come here today and we do appreciate all that you are doing for the young people and for anyone you help.

You have probably already partially answered my question. There are no easy answers, but if anyone can do anything to help in the future we must know what the cause is. Considering that the welfare that is in place, unemployment insurance and things like that, what do you see as being the main reason for having so many people on the poverty line? What can we do? Is there anything that anyone can do to eliminate this? I would just like to know what your ideas are

Mr. Kennedy: I think probably each of us has ideas. I think none of us have the answer, but I think the perspective that is important to know is that income is a part of this.

In other words, if the social system benefits in the province I am from, in Ontario, are worth 25% less today after rent and income than they were in 1975, you have a clue as to why people would not subsist as well on welfare.

[Traduction]

De plus en plus, nous voyons, dans les banques alimentaires, des travailleurs mal payés, des personnes touchant des pensions de retraite ou divers types d'allocations. Mais ce que nous voyons le plus, ce sont des enfants, qui ont deux fois plus de chances que les autres de se retrouver à la soupe populaire ou à la banque alimentaire.

Winnipeg Harvest réagit sur un double front: il recueille et expédie les denrées excédentaires et il accueille les gens qui ont du mal à se nourrir ou à nourrir leur famille. Nous essayons de faire correspondre les deux afin d'améliorer le niveau de vie et de soins des personnes les plus défavorisées.

Nous aimerions voir une double amélioration de la situation. D'abord, nous aimerions que chacun puisse bénéficier d'un revenu lui permettant de se vêtir, de se loger et de se nourrir correctement. Nous savons qu'à Winnipeg, les sommes nécessaires ne sont pas les mêmes qu'à Toronto, à Ottawa ou à Montréal. Ça, je le sais, mais il faut tout de même assurer à chacun un revenu suffisant.

Deuxièmement, il faudrait offrir aux gens des sortes de voies de passage leur permettant de quitter le bien-être social pour une situation plus productive, une situation plus valorisante. Mais, comment faire? J'aimerais pouvoir exposer une solution en quelques instants, mais je ne le peux pas.

Je sais qu'à Winnipeg Harvest, nous avons eu l'occasion de voir de nombreuses personnes qui voudraient travailler et qui aimeraient se sentir plus productives mais qui, en fait, ne seront peut-être jamais capables d'occuper un emploi. Il faut donc revoir nos définitions.

La présidence: M^{me} Feltham va nous quitter. Nous permettez-nous donc de vous poser, dès maintenant, quelques questions? Je vous remercie de votre coopération.

Mme Feltham: Merci, madame la présidente. Je remercie également mes deux collègues.

Je vous remercie d'être venus ici aujourd'hui. Nous sommes tous sensibles aux efforts que vous déployez en faveur des jeunes et des autres personnes qui ont besoin de votre aide.

Je pense que vous avez probablement déjà en partie répondu à ma question. Il n'y a pas de solution facile, mais si nous voulons être en mesure d'assurer l'avenir, il va falloir connaître les causes de nos problèmes. Étant donné l'assistance sociale et l'assurance-chômage, quelle serait, d'après vous, la principale cause de la pauvreté? Que pouvons-nous y faire? Avons-nous les moyens de résoudre ce problème? Quel est votre avis sur ce point?

M. Kennedy: Nous avons sans doute chacun notre idée. Aucun d'entre nous n'a la solution, mais il faut, je pense, reconnaître le rôle du revenu.

Je vis en Ontario et je peux donc vous dire que, dans cette province, après déduction du loyer, les prestations de l'assurance sociale valent 25 p. 100 de moins qu'en 1975. Cela explique sans doute pourquoi les personnes inscrites à Poverty

[Text]

When the minimum wage has lost 35% of its value to inflation and to the average industrial wage, we have a problem of equity. The same effort that somebody made in 1975 will not put as much bread on the table today.

Certainly I think that is part, maybe one building block of where things need to come from. What we have seen, and I think we have to reflect on the recent budget and so on, is that the expenditure...really the only anti–poverty program we have in this country, unemployment insurance, basically goes disproportionately to higher income groups. It is only social assistance that goes to somebody who is destitute and qualifies.

That has been frozen in three provinces now, Ontario, Alberta and B.C., and we have an 88% increase in people on municipal welfare in Toronto. In the city of Toronto 10% of the people are on welfare today compared to 5% in 1980.

Why is that and what are the kind of rapid changes that have taken place to dislocate people? The only clues I can give you are from our own food bank which does extensive surveying of up to 3,000 households. We ask 70 questions and b,oy, are people willing to talk to us, to tell us where they are at!

It is a question of their first and second and third chances, and it comes by education. We have people who have lost their jobs at the Goodyear plants and the various places and who do not fit back into society, and for all of our well–known and argued intentions about being able to fit people back in, it is not working, and the punch line is food banks.

• 1720

The other thing that is happening in terms of single parents is that there is no day care available to them. I have to tell you, though, that they do not answer day care in the city I come from; they say cheaper rent first, because they want food on the table. They are not even thinking about how to get out. But day care is frozen. We have waiting lists in Ontario and we have federal contributions frozen at the worst possible time in terms of being able to adjust those people in I do not think that is the entire answer. I think you have things that build up, a culture of despair.

One last thought I would like to leave before I turn it over is that there is a survival mentality that is so counterproductive to all of our interests when we force someone to exercise the mentality of worry, anxiety, and scrambling to

[Translation]

l'assistance sociale ont du mal à subvenir à leurs besoins. Le salaire minimum a perdu 35 p. 100 de sa valeur du fait de l'inflation, par rapport au salaire moyen du secteur privé, et cela pose un problème d'équité. Cela veut dire qu'à effort constant, une personne ne peut avoir, en 1990, le même niveau de vie qu'en 1975.

Je pense que nous avons-là un premier élément de solution. Étant donné ce qu'on a pu constater, et compte tenu des récentes dispositions budgétaires, il est clair que les dépenses. . . En fait, le seul programme de lutte contre la pauvreté que nous ayons au Canada, c'est-à-dire le régime d'assurance-chômage, profite principalement aux personnes ayant les revenus les plus élevés. Les pauvres n'ont en fait que l'assistance sociale.

Or, les prestations d'assistance sociale ont été gelées dans trois provinces, l'Ontario, l'Alberta et la Colombie-Britannique, et, à Toronto, on a pu constater une augmentation de 88 p. 100 du nombre des personnes inscrites au bien-être municipal. À Toronto, 10 p. 100 de la population sont inscrits au bien-être social alors qu'en 1980 le chiffre n'était que de 5 p. 100.

Pourquoi en sommes-nous arrivés là et quelles sont les mutations qui ont si durement affecté notre population? Je ne peux vous fournir que des éléments de réponse tirés de l'expérience de notre banque alimentaire qui effectue des sondages auprès de 3,000 ménages. Notre questionnaire comporte 70 questions et je vous assure que les gens n'hésitent pas à nous exposer leur situation!

On voit des personnes qui ont accumulé les malchances et on constate fréquemment un lien avec le niveau d'instruction. Certains ont perdu leur emploi chez Goodyear ou dans les usines de diverses autres compagnies et n'arrivent pas à retrouver leur place au sein de la société. C'est un fait que, malgré nos bonnes intentions, nous n'arrivons pas vraiment, en tant que société, à assurer à chacun une place. Les mesures que nous avons essayé d'adopter marchent mal et le résultat est, justement, la banque alimentaire.

J'ajoute que, par exemple, nous n'arrivons pas à assurer un service de garde d'enfants pour les familles monoparentales. J'ajoute tout de suite, cependant, que dans ma ville, ce n'est pas le plus grand souci des personnes avec lesquelles je suis en contact. Leur premier souci est un loyer plus modéré, car elles veulent avoir les moyens de s'alimenter correctement. C'est dire qu'elles n'envisagent même pas la possibilité de pouvoir, un jour, occuper un emploi. De toute manière, les services de garderie ont été gelés à leur niveau actuel. Nous avons, en Ontario, de longues listes d'attente et il est regrettable, compte tenu de la conjoncture économique, qu'on ait décidé de geler le niveau des contributions fédérales car cela ne fait qu'accroître les difficultés éprouvées par certaines catégories sociales. Mais, ce n'est qu'une partie du problème car il faut également tenir compte du développement progressif d'un certain désespoir qui, petit à petit, envahit la vie de certains de nos citoyens.

Avant de terminer, j'aimerais dire qu'il existe, chez certains Canadiens, une sorte d'inquiétude perpétuelle qui sape nos énergies. Certains doivent, en effet, constamment s'inquiéter de leur prochain repas. Comment va-t-on arriver

put food on their table. How is the rent going to get paid? Who is going to meet the utility bill? Who can I borrow from this month? What can I go without? Will my kids notice if I do not eat? We are losing so much productivity there.

I guess what it comes down to, in its kindest form, is an absent-minded mean-mindedness on our part. Not too many people care how much money we give out on welfare, but almost everybody is sure that it is too much. The person using the food bank in Toronto gets \$12 a week left over to pay for food. Now, is that fair? Is that the amount of money that reflects what we think we could live on? This is at least part of the path we have been down as we have tried to understand the people who are coming in through our doors.

So I think it is a question of that. As Nadya said, it is a question of priorities. We were going to call the report we are hoping to leave with you today "First Things First". If we cannot feed kids in this country. . . I go out and talk to farmers and so on, and it is totally nonsensical. The methods we use now in terms of the food bank are that we take a can of food from somebody who takes it off a supermarket shelf where it was in a case and takes it down in North York and all across Metro Toronto to a firehall in a bag; it gets picked up by trucks that are donated to us and gets swept into an area that over a weekend is served by 3,000 people, brought into the warehouse, put back into a case, and then sent out to somebody who lives probably a block and a half from the store where it started out in the first place.

All the good things about food banks are in the short term. It is ten years this month since the full operation of the first food bank in Edmonton. Nobody gave us a mandate. Nobody said could you take this over. We think it is time to ask those questions. We hope there will not be disregard for the fact that this sad-sack secondary food system and secondary welfare system... We think there is a message there. The hopeful message is that these people are stepping forward. We know where they are. They are not hiding. This is not anecdotal stuff. This is every week, every so on, we are seeing some of the worst effects of poverty stepping forward. That is a place maybe to start in terms of reaching out with some of the various programs that would improve their opportunities. But income is a big piece of that, as far as I am concerned.

Ms Larouche: Yes, definitely income is the key to the solution.

I think there are two levels at which we should put emphasis. Of course, as Gerard said, we have to have welfare that is sufficient for the people right now. It is not, of course. They have to have revenues that are palliative revenues, if you wish, that will be sufficient for people to be able to keep their dignity.

[Traduction]

à payer le loyer? Comment va-t-on arriver à régler la note d'électricité? Puis-je emprunter quelques dollars? De quoi puis-je me passer? Mes enfants s'en apercevront-ils si je ne mange pas? Tout cela représente des énergies perdues.

Je pense qu'on peut dire, sans appuyer le trait, que cela résulte d'une certaine méchanceté inconsciente de notre part. Peu de gens s'inquiètent du niveau de l'assistance sociale, mais presque tous estiment qu'on en donne trop. Les personnes qui, à Toronto, ont recours à la banque alimentaire, disposent, chaque semaine, de 12\$ pour leur alimentation. Cela vous paraît-il juste? Pensons-nous qu'on pourrait vivre avec une somme pareille? Voilà certaines des questions que nous nous sommes posés pour essayer un peu de comprendre les personnes qui ont recours à nous.

Comme nous le disait Nadya, il s'agit de fixer les priorités. Notre intention était de donner au rapport que nous aimerions vous distribuer aujourd'hui le titre «Parons au plus pressé». Si nous ne parvenons pas à nourrir correctement les enfants canadiens. . . J'ai parfois l'occasion de m'entretenir avec des agriculteurs et la situation me paraît absurde. Voici, à l'heure actuelle, comment fonctionne une banque alimentaire. Nous recueillons une boîte de conserve, auprès d'une personne qui l'a achetée dans un supermarché. Cette personne part de North York, traverse toute la ville pour apporter un sac de denrées à une caserne de pompiers. Nous allons y chercher les denrées dans des camions qui nous ont été fournis gratuitement. Les denrées sont ensuite stockées dans un entrepôt, mis dans des sacs ou dans des cartons puis portées à quelqu'un qui n'habite pas nécessairement très loin du magasin où les denrées ont été achetées.

Les banques alimentaires constituent une solution à court terme. Ce mois-ci marque le dixième anniversaire de la première banque alimentaire à Edmonton. Personne nous a confié cette mission. Personne nous a demandé de nous occuper de cela. Je pense qu'il est temps de poser certaines questions et nous espérons que les gens se demanderont, avec nous, pourquoi notre système de bien-être social répond si mal au problème et pourquoi toutes ces insuffisances de notre système d'aide alimentaire. Il faut accepter de prendre conscience de la situation. Il y a, dans tout cela, une lueur d'espoir car on commence à mieux mesure l'ampleur du problème et à mieux connaître les personnes qui en subissent les conséquences. Nous savons où elles se trouvent. Non, elles ne se cachent pas. Il ne s'agit pas, non plus, de cas isolés. Chaque semaine nous prenons davantage conscience des pires effets de la pauvreté. Peut-être pourrions-nous débuter par cela et instaurer des programmes permettant à ces personnes d'améliorer leurs chances. Mais, d'après moi, le revenu y est pour beaucoup.

Mme Larouche: Oui, je pense que c'est au niveau du revenu qu'il faut chercher la solution.

Il y a, je pense, deux niveaux possibles d'intervention. Ainsi que le disait Gérard, il faut, bien sûr, augmenter les prestations de l'assistance sociale afin que les prestataires jouissent d'un niveau suffisant. Or, les prestations sont actuellement trop basses. Il faudrait instaurer des sortes de revenus paliatifs qui permettraient aux gens de vivre dignement.

Going to food banks, I must say, is a very humiliating experience, in the sense that you have to go and get food that you are entitled to. It is so fundamental and such a basic need. Everybody is entitled to food. We are not talking about luxury here, we are talking about the essentials of life. To have to go to a food bank, a food emergency program to get it is unacceptable.

At the same time, we have to look at the middle and long term and see that we have to be able to empower the individuals to be able to see to that fundamental need by themselves and to be able to acquire that food by themselves. The revenue again is the key. It means that there is more emphasis that should be put on everything that is job creation, empowering individuals to occupy different jobs, employability. It means we also have to work at that level to be able to give enough money to people so they can see to their fundamental themselves right now, but also to give them the possibility to acquire those needs.

• 1725

Mr. Northcott: Money. In the short term, people need adequate income to survive, to have the freedom to be able to purchase at a local store, or to purchase food they need. We need to look at minimum wage. Is minimum wage adequate? Is that a a reasonable benchmark? So income levels obviously is a response, and that is going to cost us dollars in the short term. No matter how we look at it, we cannot continue to have economic budgets dictate how we handle people that are poor.

Attitude... The other long-term thing is that we cannot buy our way out of this either in the long term. We cannot keep injecting massive amounts of money into a system that consists of three and four generations of recipients and users. There are some systemic problems that need to be addressed. How it is done and under what flavour and what committee, I do not know. But there is enough of an overlap to beg the question why we continue to do it. So give people adequate levels of income to survive on in the short term. For the long term, let us look at this whole systemic problem that has propagated so many people and children over the years.

Mr. Axworthy: Let me thank you first for taking the time from a really busy life, I am sure, trying to address people's problems. It is certainly important for us to hear those numbers and also to hear your experiences of your work.

I have three questions, and maybe you have almost answered one. First perhaps you could make some comments about yesterday's budget.

Perhaps I could make one comment first. I do not make any excuse for linking the war and children's poverty. Ever since the war started, I have been amazed at how many hours the so-called "War Cabinet" spends trying to decide what

[Translation]

Je dois dire que le recours à des banques alimentaires est extrêmement humiliant car il faut aller demander les aliments auxquels tout le monde a droit. Il s'agit, en effet, d'un besoin fondamental et c'est pour cela qu'il existe, d'après moi, un droit à l'alimentation. Il ne s'agit pas du superflu mais bien du nécessaire. C'est pourquoi il est, d'après moi, inacceptable d'obliger les gens à recourir à des banques alimentaires ou à des programmes de secours alimentaires.

Cela dit, il faut aussi envisager le moyen et le long terme et trouver les moyens de donner à chacun le pouvoir de subvenir à ses propres besoins et les possibilités de se procurer les aliments nécessaires. Encore une fois, je crois que la solution se trouve au niveau des revenus. Il faut donc, pour cela, créer des emplois et former les gens afin de leur donner une sorte de polyvalence. Cela suppose que l'on fasse les efforts nécessaires pour assurer à ces personnes des revenus suffisants et leur permettre de subvenir à leurs propres besoins tout en leur donnant, à terme, les moyens de retrouver une place au sein de notre appareil productif.

M. Northcott: C'est en grande partie une question d'argent. Il faut, à brève échéance, assurer aux gens des revenus leur permettant de subvenir à leurs besoins, leur donnant la liberté de se fournir eux-mêmes au magasin et d'y acheter les aliments nécessaires. Il faut donc nous pencher sur le salaire minimum. Le salaire minimum est-il suffisant? Permet-il un niveau de vie raisonnable? Il faut donc agir au niveau des revenus mais cela va, à court terme, coûter de l'argent. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons pas continuer à laisser les pauvres à la merci des mesures budgétaires.

Mais c'est également une question d'attitude. Car nous devons savoir qu'à long terme nous ne pouvons pas vraiment acheter une solution. Nous ne pouvons pas continuer à consacrer des sommes gigantesques à un système qui ne fait que se perpétuer, à un système qui ancre les bénéficiaires dans une mentalité d'assistés. Il va également falloir se pencher sur un certain nombre de problèmes systémiques, mais je ne saurais dire comment le faire et à qui confier la tâche. Mais l'inefficacité du système actuel nous porte à nous interroger à son égard. À court terme, donnons aux gens des revenus leur permettant de subvenir à leurs besoins. À long terme, interrogeons-nous sur ces divers problèmes systémiques qui, ensemble, ont abouti à la situation actuelle.

M. Axworthy: Je tiens, d'abord, à vous remercier d'avoir pris le temps de venir ici aujourd'hui. Je sais que vous êtes sans doute très pris par ce que vous faites dans ce domaine. Il est bon que nous puissions prendre connaissance des chiffres que vous nous avez cités et de vous entendre décrire les actions que vous menez dans les milieux défavorisés.

J'aimerais vous poser trois questions, mais je pense que vous avez peut-être déjà répondu à l'une d'entre elles. Pourriez-vous commencer en nous disant ce que vous pensez du budget qui a été présenté hier.

Permettez-moi, avant cela, une observation. Je ne pense pas avoir à justifier le lien que je vais établir entre la guerre dans le Golfe et la pauvreté chez les enfants. Depuis le début de la guerre, je suis frappé de voir le nombre d'heures que le

to do about what is going on in the gulf. My guess is they would not have spent one hour deciding what to do about children's poverty. Yesterday we saw \$600 million more for the war, and nothing to help hungry kids; indeed, a furtherance of cut-backs will make matters ever worse. There is nothing to address the cause of the recession, nothing to address some of those issues that you mentioned—job creation, employability, and so on—indeed, further cut-backs in training and summer employment programs, and so on.

I hope I have not pre-empted you too much. I just wanted you to make some assessment of yesterday's budget in the context of the unanimous support in the House of Commons in November, almost a year and a half ago, to eliminate child poverty by the year 2000. In the context of that desire expressed by the government, by the Prime Minister, by every MP in the House, how do you react to yesterday's budget?

Mr. Kennedy: There are a few questions in there. We took very seriously both the motion that arose from the unanimous motion to eliminate child poverty by the year 2000 and some of the dialogue that went on around the United Nations.

If you wish, please take the information you got today as a report card. We are failing miserably to address even the remedial conditions of children in this country as it affects their most elemental health and well-being. It is not working. Whatever people think they are doing, it is certainly not working.

In the context of the budget—and I have to speak in a separate capacity from the Canadian Association of Food Banks, because I already gave this comment in Toronto—I think there has to be a dimension for any elected official in any elected level of government. Now in the case of the federal government there is a law, the Canada Assistance Plan, which says that basic needs will be provided for, and it enjoins the provinces to do that to be eligible. Now that law is not enforced. It is enforceable. There are various cases working their way through the Supreme Court.

The change of that law is so discouraging to the average people in those three provinces that are concerned about this problem. The federal government will not pay for the additional poor people that are arising in large numbers in Ontario. What the heck happened to poor persons in Ontario that made them more whimsical or less real in the sense that they should not have the same standing as the guy in the so-called transfer provinces, and in Ontario, of all places to be implemented in, when municipalities have a 20% take on the welfare thing and we have a perfect political football?

[Traduction]

soi-disant «cabinet de guerre» consacre aux événements du Golfe. Je ne pense pas que ces gens auraient consacré une heure de leur temps aux problèmes de la pauvreté chez les enfants. Nous avons vu, hier, qu'on allait affecter 600 millions de dollars de plus à l'effort de guerre, mais rien pour venir en aide aux enfants qui ont faim. J'ajoute que de nouvelles restrictions budgétaires ne vont qu'aggraver la situation. Le budget ne contient aucune mesure permettant de lutter contre les causes de la récession, rien qui permette d'appuyer les mesures que vous avez pronées—la création d'emplois, la formation. Je dirais même qu'on a de nouveau amputé les crédits destinés à la formation et aux emplois d'été.

J'espère ne pas avoir tiré vos cartouches. J'aimerais simplement que vous nous parliez un peu du budget présenté hier étant donné qu'il y a presque un an et demi, la Chambre des communes avait, au mois de novembre, accordé son appui unanime aux efforts en vue d'éliminer, avant l'an 2000, la pauvreté chez les enfants. Étant donné que le gouvernement, le premier ministre et tous les députés s'étaient prononcés en ce sens, quelle est votre réaction vis-à-vis du budget présenté hier?

M. Kennedy: Cela fait plusieurs questions. Nous avions pris tout à fait au sérieux la motion unanime tendant à l'élimination, à l'horizon 2000, de la pauvreté chez les enfants ainsi que les déclarations qui avaient été faites dans le cadre des Nations Unies.

Nous pouvons considérer que ce qui a été dit jusqu'ici représente des appréciations portées dans un bulletin de notes. Il est lamentable d'avoir à constater que nous ne sommes pas parvenus à améliorer les conditions fondamentales de l'enfance, c'est-à-dire le contexte alimentaire et médico-social. Nos efforts n'aboutissent pas. Au contraire, la situation semble plutôt se dégrader.

En ce qui concerne le budget—et là je ne vais pas vous répondre en tant que représentant de l'Association canadienne des banques alimentaires, car je me suis déjà prononcé sur cela à Toronto—il faut, je pense, que les élus aux divers paliers de gouvernement prennent conscience de l'ampleur du problème. Il existe, au niveau fédéral, une Loi sur le régime d'assistance publique du Canada et, selon cette loi, les provinces doivent subvenir aux besoins élémentaires des citoyens sous peine de ne pas pouvoir bénéficier de certaines subventions fédérales. Cette loi n'est guère appliquée. Pourtant, elle pourrait l'être. Plusieurs affaires portant sur cela sont en instance devant la Cour suprême.

Les modifications apportées à cette loi ont eu pour effet de décourager, dans ces trois provinces, tous les citoyens qui se sentent concernés. Le gouvernement fédéral ne subviendra pas aux besoins du nombre croissant de personnes démunies que l'on constate en Ontario. Qu'a-t-il bien arrivé aux pauvres de l'Ontario, qui les a rendus plus étranges ou moins réels, au point de ne pas être considérés de la même façon que ceux des provinces qui ont droit à des paiements de transfert, en quelque sorte. Et qui plus est, en Ontario, on sait que les municipalités contribuent dans une proportion de 20 p. 100 à l'assistance sociale et à quel point la situation est idéale pour lancer des ballons politiques.

• 1730

So I have to say that I felt the context of the budget was a more-beggars-on-the-street kind of budget because of that. We have sent and received responses from Perrin Beatty and Barbara McDougall, the hon. members of Cabinet, and to the Hon. Prime Minister, from whom we have not had a response, but we feel very strongly... Our organizations are based on different faith groups. We are profoundly non-partisan in our outlook and we are trying to get this taken up as the issue it merits. Now, when the Minister of Finance writes us in the summer and the first thing he does is congratulate us for doing such a fine work in providing for hungry Canadians, that is really something that does not square—and to talk about realities, as expressed in the budget, that do not include these realities.

The one thing I will say about the war, from my own perspective, is that the way it was couched in terms of additional spending is that there are some lines you do not worry about, or there are some lines you make a commitment under. This has to be that kind of a line. I have seen kids three weeks ago whom I would say are harmed by the lack of what we have not done. You have heard a report about 681,000 kids last year. That has happened; that is done. But we can do quite a bit for some of those kids just by these kinds of basic interventions.

It does not square with my growing up as somebody in this country, and the budget brought that home because the recession has to exclude impact on those people. What are they going to give up? What is their contribution to this? They give up a lot in terms of the anxiety. These are people to be respected, by and large, for what they do with what they have.

So in asking for a budget comment, I guess you got one. But again, it is just. . .

Mr. Axworthy: Moving back from just dealing with income and dealing with what some suggestions are, some structural changes to ensure that we do not end up with as much poverty, clearly we have an economy that is generating poverty and we need to do something about that.

I was not here then, but last year the chairperson of the National Council of Welfare, Anne Gagnon, said—and I think it is important and maybe you could comment on this:

I think it is important that there should be food banks, that there should be a redistribution of food, that we should have community agencies to help the disadvantaged budget in order to make ends meet at the end of the month.

Then she said:

I think that funding from government could be better spent elsewhere.

How do you react to that sort of response, which we hear from time to time? That almost treats food banks as a virtue and something we should be pleased about.

Mr. Kennedy: Yes. We have a lot of trouble with that. By dint of whatever you want to call food banks—organized goodwill, people coming together, and so on—we have created some of our own problems: an impression that food

[Translation]

Je dois donc dire que j'ai eu l'impression que ce n'était qu'un budget qui allait aggraver encore davantage la pauvreté à cause de cela. Nous avons écrit à Perrin Beatty et à Barbara McDougall, les honorables membres du Cabinet, qui nous ont répondu, ainsi qu'à l'honorable premier ministre, qui lui, ne nous a pas répondu, mais nous sommes fermement convaincus... Nos associations regroupent des gens de différentes croyances. Nous sommes profondément non partisans, et nous voulons que la question soit considérée selon son mérite. Or, quand le ministre des Finances nous a écrit, au cours de l'été, et que la première chose qu'il a faite a été de nous féliciter de l'excellent travail que nous faisions pour les Canadiens qui ont faim, cela ne va vraiment pas—et si l'on veut parler des réalités qui existent, comme on le dit dans le budget, celles-là nous échappent.

La chose que je dirai, au sujet de la guerre, c'est sur la façon dont on a pu trouver les fonds additionnels nécessaires et la mesure dans laquelle on oublie certaines choses pour s'engager à certains autres égards. J'ai vu des enfants, il y a trois semaines, qui souffrent de ce nous n'avons pas fait. On vous a parlé de la situation d'environ 681,000 enfants l'année dernière. C'est la réalité. Mais nous pouvons faire beaucoup pour certains de ces enfants par ces simples interventions de base.

Cette situation est inacceptable, et le budget l'a confirmée parce que la récession ne doit pas toucher ces gens. Quelle sera leur contribution? Ils vivent continuellement dans l'inquiétude. Ce sont des gens que nous devons respecter pour ce qu'ils arrivent à faire avec le peu qu'ils ont.

Vous vouliez des commentaires sur le budget, voilà. . . Mais, ce n'est que. . .

M. Axworthy: Outre les questions touchant les revenus, il est évident que nous devons apporter des changements structurels à notre économie, car elle engendre de la pauvreté, et nous devons faire quelque chose à cet égard.

Je n'étais pas là à ce moment-là, mais l'année dernière, la présidente du Conseil national du bien-être, Anne Gagnon, a dit—et je pense que cela est important, et vous pourrez peut-être nous dire ce que vous en pensez:

Je pense qu'il est important qu'il y ait des banques d'alimentation, qu'il y ait une redistribution de la nourriture, qu'il y ait des organismes communautaires qui aident les défavorisés à joindre les deux bouts à la fin du mois.

Et elle a ajouté:

Je pense que le financement du gouvernement pourrait être mieux utilisé ailleurs.

Comment réagissez-vous à de tels propos, que nous entendons de temps à autre? Cela fait presque une vertu des banques d'alimentation, et quelque chose dont nous devrions être heureux.

M. Kennedy: Oui. Nous avons bien des difficultés avec cela. De la façon dont nous considérons les banques alimentaires—bonne volonté organisée, entraide, etc.—nous avons créé certains des problèmes que nous avons, entre

banks can deal with this. What we can deal with is perhaps a tenth of what we are intimately familiar with as needs. If you went into Sam's—which was Lutheran before it closed—in North York, in Toronto, you would find volunteers around some days giving their money away when people came in the door. Is that the way to take care of it?

There are simple logistical reasons why not to do that. The good things, again, are in the short term, and the community involvement, in terms of, obviously, addressing some attitudes of the Canadian Council on Social Development, in the sense of being able to learn from what the food banks are. We treat people with respect. There is a trust relationship there; there is an attitude of respect that comes back. Government programs want to deal with people on that level, and that has to happen; but in the whole structural thing in terms of being able to get at these things, we need at least to know when these things go off.

Ten years ago the first food bank opened. A lot of people were shocked. Then people got used to it. Then people said geez, is this the right thing? Then there was not much talk at all. And everywhere I turn around here in the recession I hear, boy, I guess you guys are going to get bigger and continue. It is not physically or financially and it is certainly not morally possible to do that. All we can do now is chase the demand because of the size of it.

In Toronto we ration the food we give out. We have done it since June of last of year, when we almost ran out. So there is no pretence on our part that we are meeting the needs that our agencies are expressing to us. They ask for twenty cases of peanut butter to feed 450 people and they might get six, and that is how it goes.

• 1735

I think there are good things about food banks, but I think overall, with the good food we get, we can do that. We can supply shelters for battered women. We can supply shelters for street kids. We can do a good job of recovering food from industry. My food bank saved \$6 million worth of food that would have been dumped, and we put it to good use. But we had to short the shelters for battered women. We had to cut back on the youth emergency shelters because we were doing edible rent supplements, the sort of food emergency that takes priority.

Mr. Northcott: Do not mistake caring, loving Canadians responding with great compassion for other people in our community who are struggling to eat. This is the message. I think Canadians, by and large, are very caring people and show that. There is evidence of that again and again with a variety of community groups, including food banking. But it is simply the message that things are not working well. To continue to expect that kind of commitment from many

[Traduction]

autres, une impression que les banques alimentaires peuvent suffire à la tâche. Mais nous n'arrivons à satisfaire qu'à un dixième des besoins que nous connaissons. Chez Sam—qui était un centre luthérien avant sa fermeture—à North York, à Toronto, il y avait parfois des bénévoles qui distribuaient leur argent aux gens qui venaient cogner à la porte. Est—ce la solution?

Il y a des raisons logistiques bien simples pour ne pas agir ainsi. Les effets bénéfiques sont immédiats et la participation communautaire doit permettre de s'attaquer à certaines attitudes relevées par le Conseil canadien de développement social, et permettre entre autres de tirer des leçons des banques alimentaires. Nous traitons les gens avec respect. Il y a une confiance mutuelle qui s'installe entre nos clients et nous. Le gouvernement veut aider les gens par ses programmes, et c'est bien ainsi, mais d'une manière générale, nous devons au moins savoir quand ces programmes se terminent.

La première banque alimentaire a ouvert ses portes il y a 10 ans. Cela a bouleversé bien des gens. Puis, on s'est habitué à l'idée. Et l'on s'est ensuite demandé si ce n'était pas la solution. On n'en a pas tellement parlé. Et aujourd'hui, pendant la récession, on entend dire de partout que l'on espère que nous allons grossir et continuer d'aider les gens. Mais ce n'est pas possible sur le plan matériel ou financier, et encore moins sur le plan moral. Tout ce que nous pouvons faire maintenant, c'est d'essayer de rattraper la demande en raison de son importance.

À Toronto, nous rationnons les aliments que nous donnons. C'est une pratique que nous avons adoptée depuis juin dernier, lorsque nous avons presque manqué d'aliments. Nous n'avons donc pas la prétention de satisfaire à tous les besoins qui nous sont exprimés par nos organismes. Ils demandent 20 caisses de beurre d'arachides pour nourrir 450 personnes, et ils en obtiennent peut-être six. Et c'est là que nous en sommes.

Je pense que les banques d'alimentation ont du bon, mais de façon générale, c'est tout ce que nous pouvons faire avec les aliments que nous recueillons. Nous pouvons offrir des abris aux femmes battues. Nous pouvons le faire aussi pour les enfants. Nous sommes plutôt habiles à récupérer des aliments de l'industrie. Ma banque d'alimentation a récupéré pour une valeur de six millions de dollars d'aliments qui seraient allés au dépotoir, et nous nous en sommes servis pour nourrir des gens. Mais nous avons dû fermer des abris pour les femmes battues. Nous avons dû réduire du côté des abris d'urgence pour les jeunes, et ce, en raison des suppléments que nous offrons, ce qui est une priorité pour nous.

M. Northcott: Les Canadiens réagissent avec beaucoup de compassion au sort de ceux qui luttent pour arriver à se nourrir. Je pense que dans l'ensemble, les Canadiens sont des gens charitables, et ils le démontrent. Nous en avons des preuves tous les jours avec les nombreux groupes communautaires qui oeuvrent un peu partout, et notamment les banques d'alimentation. Mais cela n'est que le signal que les choses ne vont pas. Continuer d'attendre ce genre

volunteers and donations of food and time and money, I think, is poor planning and poor anticipation.

Ms Larouche: I would like to add that food banks are in very difficult situations sometimes. I will take the example of Quebec. We have had social assistance reform that is harming a lot of people. It is very difficult to cope with. The more social measures have an impact, the more we should be on the street, saying hey, it is unbearable; it cannot be done this way. There is less we can do. We have so much work because of it. We have more people coming to the agencies than we serve. We have to do more solicitation of food.

We are sometimes trapped in that kind of intervention. At the same time, we should be doing more advocacy. Thank God, we have a national spokesman now who can do it for the food banks. It is reality. The more the problem increases, the less we have the means, the time and the energy to talk about this problem. It is a very paradoxical situation that food banks are in. It is not because you do not hear about us every day that you should think the problem is not acute. It is very acute. It is just increasing in an exponential way. This is very disturbing.

In 1990 in Montreal, we gave away over five million pounds of food. The way it is going, if we had the means, we could be giving away 10 million pounds of food next year and 20 million the year after. Where does it stop? Are we going to give out 100 million pounds of food 10 years from now? It is ridiculous. It makes no sense. It has to stop somewhere.

Mr. Pagtakhan: I thank you all for coming before us. I think you will all agree that poverty is a symptom of the illness of our society. Really, it has been a failure on the part of governments, unfortunately.

I will ask you a series of questions, to which perhaps you can give brief answers. You have indicated the magnitude of the hampers and the pounds of food. If you have not already addressed this, because I was a little late, could you give a dollar estimate to the total cost of food that has been donated nation—wide for this program? Is that figure available?

Mr. Kennedy: It is only an estimate. Basically, the distribution of food is coming in at between 50 million and 65 million pounds of food, depending on the valuation you apply. There is quite a variance in terms of the supply that is available to different food banks in different parts of the country. It is in the order of \$125 million to \$140 million of activity, and this is not an industry.

David will not like this. David gives out 1.5 million or 2 million pounds a year, and he is the only paid employee in Winnipeg. The other people are on welfare or people who come in and do it. They operate out of the back of an old

[Translation]

d'engagement de nombreux bénévoles et ces généreux dons d'aliments, de temps et d'argent, selon moi, c'est de la planification et de la prévision médiocres.

Mme Larouche: Je voudrais ajouter que les banques d'alimention se retrouvent parfois dans des situations très difficiles. Prenons l'exemple de la situation au Québec. Nous avons eu au Québec un réforme de l'assistance sociale qui a fait du tort à bien des gens. On arrive très difficilement à composer avec la nouvelle situation. Plus des mesures sociales ont des effets négatifs plus nous devrions descendre dans la rue et dire que la situation est insupportable, que cela na va pas. Nous sommes impuissants. Cette réforme augmente tellement notre tâche. Nous n'arrivons pas à satisfaire à la demande. Nous devons aller chercher davantage d'aliments.

Nous nous retrouvons parfois prisonniers dans ce genre d'intervention. Nous devrions en même temps défendre davantage les intérêts de nos protégés. Dieu merci, nous avons maintenant un porte-parole national qui peut le faire pour les banques d'alimentation. C'est là la réalité. Plus le problème augmente, moins nous avons les moyens, le temps et l'énergie d'en discuter. Les banques d'alimentation sont dans une situation très paradoxale. Ce n'est pas parce que vous n'entendez pas parler de nous tous les jours que le problème n'est pas aigu. Il l'est extrêmement. Et sa gravité augmente d'une manière exponentielle. C'est très dérangeant.

En 1990, à Montréal, nous avons distribué plus de cinq millions de livres d'aliments. De la façon dont la situation évolue, si nous en avions les moyens, ce serait 10 millions de livres d'aliments que nous distribuerions l'année prochaine, et 20 millions de livres l'année d'ensuite. Où cela s'arrête-t-il? Allons-nous distribuer 100 millions de livres d'aliments dans 10 ans? C'est ridicule. Cela n'a aucun sens. Il doit y avoir une limite quelque part.

M. Pagtakhan: Je vous remercie tous d'être venus nous rencontrer aujourd'hui. Vous serez tous d'accord avec moi, je pense, pour dire que la pauvreté est un symptôme de la maladie qui ronge notre société. Cette maladie a vraiment été provoquée par les gouvernements, malheureusement.

Je vais vous poser une série de questions auxquelles vous pourrez peut-être répondre brièvement. Vous avez donné une idée de la quantité d'aliments que vous distribuez. Si vous ne l'avez pas déjà fait, parce que je suis arrivé un peu en retard, pourriez-vous nous dire la valeur totale de la nourriture qui a été distribuée dans tout le pays? Le sait-on?

M. Kennedy: Ce n'est qu'une estimation. D'une façon générale, il y a entre 50 millions et 65 millions de livres d'aliments qui sont distribués. Tout dépend alors de la valeur que vous accordez à ces aliments. Les possibilités d'approvisionnement pour les banques d'alimentation varient beaucoup d'une région à l'autre. Les banques d'alimention distribuent de 125 à 140 millions de dollars d'aliments chaque année, et ce n'est pas une industrie.

David n'aimera pas cela. Il distribue entre 1,5 million et 2 millions de livres d'aliments par année, et il est le seul employé qui est rémunéré à Winnipeg. Les autres personnes qui l'aident sont des assistés sociaux ou des personnes qui

church. They do not even have a loading dock for a million pounds of food. They stack the food up to the ceiling and they supply a network of 152 agencies in that community. By having that number get out, I do not want people thinking... Nothing bothers me more than to hear food banks called big business or the industry of food banks.

1740

Anyway, there is something, sir. It was not the short answer you asked for.

Mr. Pagtakhan: I am wanting to get a quantitative estimate because I think this is oftentimes the only approach that a government at any level and whatever kind wants to see, and that is my task. In other words, if we cannot find \$125 million a year to save more than 1 million children we have to have an indictment of our priorities in the country.

My second question is in relation to the nutrition of the food that you have mentioned. Again for information, are you able to get some volunteer work or resources from the community at large, from the hospitals, from the academic community as to the training of your volunteers to help us attain the distribution of these foods to take into account the nutritional value of those hampers?

Ms Larouche: If we look at the food we give away at Montreal Harvest, it is not a Hollywood scenario. It is not the best balanced diet we give all the time, but we give whatever we are able to get from the industry. Sometimes our hands are tied. We get what is available. There is just so much solicitation you can do; you try very much to get protein foods, to get the food that is nutritious. But even if we had the best trained staff, nutritionally speaking, you have to have the right tools to do it, to have the right food to do it. That is why Gerard was mentioning earlier that what the food banks give is not perfect and is not sufficient. It is not what people can keep on feeding on because it is not enough nutritionally and quantitatively speaking.

The Chair: Could you give us a concrete example, for the record, of what somebody gets?

Mr. Northcott: I think it varies from community to community.

I think we have to recognize, in Winnipeg anyway, that every person has the opportunity to get some form of income. Whether it is welfare or UIC or Canada Assistance, whatever, there is some form of income. What we try to do in Winnipeg is to identify surplus food items that would be thrown out, humanly consumable items, nothing bad, just marketing plan gone wrong or mislabelled or whatever. We try to offer food to supplement people's food needs. The

[Traduction]

viennent tout simplement prêter main forte. La banque d'alimentation est à l'arrière d'une vieille église. Ils n'ont même pas de quai de chargement même s'ils distribuent 1 million de livres d'aliments. Ils empilent les caisses jusqu'au plafond et alimentent un réseau de 152 organismes dans cette collectivité. En donnant ce chiffre, je ne veux pas que l'on pense. . . Rien ne m'agace davantage que d'entendre dire que les banques d'alimentation sont une grosse affaire ou d'entendre parler de l'industrie des banques d'alimentation.

Voilà, monsieur. Ce n'est toutefois pas la réponse brève que vous aviez demandée.

M. Pagtakhan: Si je veux obtenir une estimation de la chose, c'est que c'est souvent le seul élément auquel un gouvernement quelconque peut se rattacher et tout ce qui l'intéresse, et cela fait partie de ma tâche. Autrement dit, si nous n'arrivons pas à trouver 125 millions de dollars par année pour sauver plus d'un million d'enfants, nous devons nous poser de sérieuses questions sur nos priorités.

Ma deuxième question a trait à la valeur nutritive des aliments qui sont distribués. A titre de renseignements, pouvez-vous obtenir des bénévoles ou des ressources de la collectivité, des hôpitaux, des milieux universitaires en fonction de la formation de vos bénévoles afin de nous aider à tenir compte de la valeur nutritive de ces aliments?

Mme Larouche: Les aliments qui sont distribués au centre Harvest de Montréal n'ont rien d'un banquet d'Hollywood. Nous ne donnons pas toujours des aliments qui satisferaient entièrement à un régime alimentaire équilibré, mais nous distribuons ce que nous pouvons obtenir de l'industrie. Nous avons parfois les mains liées. Nous obtenons ce qui est disponible. Il y a une limite à la sollicitation que l'on peut faire; nous faisons tout ce que nous pouvons pour obtenir des aliments riches en protéines, pour obtenir des aliments nutritifs. Mais même si nous avions le personnel le mieux formé qui soit, sur le plan de la nutrition, il faut avoir les bons outils pour le faire, les aliments appropriés. C'est pour cette raison que Gérard mentionnait plus tôt que les aliments que distribuent les banques d'alimentation ne sont pas parfaits ni suffisants. Ce ne sont pas des aliments dont les gens peuvent continuellement se nourrir, parce qu'ils ont des carences sur le plan nutritif, sans compter que la quantité est insuffisante.

La présidence: À titre de renseignements, pouvez-vous nous donner un exemple concret des aliments que quelqu'un peut obtenir?

M. Northcott: Cela varie d'une collectivité à l'autre.

Il faut reconnaître qu'à Winnipeg, en tout cas, tout le monde a la possibilité d'obtenir un revenu quelconque. Que ce soit par le biais de l'assistance sociale, de l'assurance-chômage ou du Régime d'assistance publique du Canada, chacun touche un revenu quelconque. À Winnipeg, nous cherchons surtout à trouver des aliments que l'on a eu en excédent et dont on se débarrasserait, des aliments pouvant quand même être consommés, rien de mauvais, seulement

things we do not get very often, that we are always short of, are high-protein food items and baby foods. If we go to a young mother who has children, we will tell her here is the best we can offer you. It may be that particular day or week we have produce, fresh fruits, yoghurt, cultured milk products and some canned items. We say to her you still have to buy these different things: meat products, powdered milk or whole milk, baby formula, that kind of thing.

We try to recognize that we are not trying to provide two or three weeks worth of groceries; we are trying to supplement a food budget that is already under considerable pressure. That is what we try to do. We do not try to pretend to anybody that we are giving them a perfectly nutritionally balanced product.

In Winnipeg, we will try to offer people three or four days worth of groceries, maybe twice a month if they have to, to try and buy them time. Things in it could be bread, buns, pastry products, fresh fruits, fresh vegetables, some canned goods and some frozen goods, depending on what is available. That is what we try and share with a family, recognizing that they still have to purchase fresh milk, meat products, baby formula, that kind of thing.

Ms Larouche: The most expensive stuff.

Mr. Northcott: The most expensive stuff, yes.

Mr. Pagtakhan: My next question is in terms of consistency of donors and consistency of users, are you able to tell the committee whether you have a consistent pool of donors who are really philanthropic, charitable? Is that the sense you have?

Mr. Kennedy: I would say that for food banks there are no secure sources for funds. From the funding side, New Brunswick funds 44 food banks to the tune of \$1 million.

An hon. member: You are referring to the Province of New Brunswick.

Mr. Kennedy: Yes, the Province of New Brunswick, the government, with Canada Assistance Plan money, funds community volunteer action centres and food banks and basically started up a lot of them in that province. In Ontario the provincial government, even though the Ontario Association of Food Banks asked them not to, declared a million-dollar fund for food banks. The deadline has come and gone and most food banks have not applied for it.

• 1745

The point with food banks is more the consistency of food supply. We get from manufacturers everything from diapers to canned juice to whatever. There is no consistency whatsoever. We depend on them making mistakes essentially. So we get some regularity with bread. We get about 8,000 loaves a week. We get it the same day that trucks go out to the stores because we have some people in the bakeries who give a darn and they do not mind taking our guy at 7.30 in

[Translation]

des aliments qui n'ont pas été vendus ou qui ont été mal étiquettés, par exemple. Nous tentons d'offrir des aliments destinés à combler les besoins alimentaires des gens. Ceux qui nous font défaut très souvent, dont nous manquons toujours, ce sont des aliments riches en protéines et de la nourriture pour bébé. Nous disons à une jeune mère qui a des enfants que c'est le mieux que nous pouvons lui offrir. Il peut arriver que nous ayons ce jour-là, ou cette semaine-là, des légumes, des fruits frais, du yogourt, des produits laitiers et quelques aliments en boîtes. Nous lui disons aussi qu'elle doit encore acheter de la viande, du lait en poudre ou du lait entier, du lait pour bébé, et des aliments de ce genre.

Nous ne visons pas à offrir l'équivalent de deux ou trois semaines d'aliments; nous tentons seulement d'assister un budget destiné à l'alimentation qui est déjà passablement étiré. C'est ce que nous essayons de faire. Nous ne prétendons pas leur donner des aliments parfaitement équilibrés sur le plan nutritif.

À Winnipeg, nous essayons de donner aux gens l'équivalent de trois ou quatre jours d'aliments, peut-être deux fois par mois, si cela est nécessaire, pour les dépanner. Il peut s'agir de pains, de brioches, de pâtisseries, de fruits frais, de légumes frais, de certains aliments en boîte ou congelés, selon ce que nous avons en mains. Ce sont les aliments que nous donnons à une famille, en lui rappelant qu'il faut encore acheter du lait, de la viande, du lait pour bébé, et des aliments de ce genre.

Mme Larouche: Les aliments les plus chers.

M. Northcott: Les plus chers, oui, en effet.

M. Pagtakhan: Ma question suivante a trait à la régularité des donateurs et des usagers. Avez-vous des gens qui donnent régulièrement, qui sont vraiment philanthropes, charitables? Est-ce une constatation que vous avez faites?

M. Kennedy: Il n'y a pas de sources de financement qui soient sûres pour les banques d'alimentation. Le gouvernement du Nouveau-Brunswick donne 1 million de dollars à 44 banques d'alimentation de la province.

Une voix: Le gouvernement du Nouveau-Brunswick, n'est-ce pas?

M. Kennedy: Oui, au Nouveau-Brunswick, le gouvernement, à l'aide de l'argent du Régime d'assistance publique du Canada, finance des centres communautaires d'action bénévole et des banques d'alimentation, et il en a en réalité créé un bon nombre dans cette province. En Ontario, le gouvernement provincial, même si l'Association des banques alimentaires de l'Ontario lui a demandé de ne pas le faire, a annoncé la création d'un fonds d'un million de dollars destiné aux banques d'alimentation. Le délai est passé, et la plupart des banques d'alimentation n'en ont pas profité.

Ce qui importe pour les banques d'alimentation, c'est davantage la régularité de l'approvisionnement en aliments. Nous obtenons toutes sortes de choses des fabricants, des couches pour bébé au jus en boîte. Il n'y a aucune régularité. Nous devons compter sur leurs erreurs pour notre approvisionnement, en quelque sorte. Pour ce qui est du pain, l'approvisionnement est un peu plus régulier. Nous recevons environ 8,000 pains par semaine. Nous les recevons

the morning when the trucks come back. But we do not get very many other things.

On any given day I can have bread, potatoes. I am not sure what kind of shape they will be in. I can usually grab some yoghourt. That is all I can say I have enough of for everybody. After that it is into the ration and it gets cut up. So there is nothing really consistent. Maybe right now, with a little bit of juice and cereal, it is building up a little consistency in terms of supply, but it is catch as catch can. About 70% of the supply we have is from the industry. It is their mistakes, their mislabelling, there mispackaging and so on. We have some great Iranian grape juice right now, packaged for that market. We have other stuff that is there.

Mr. Pagtakhan: In terms of users, we heard earlier today from the First Nations people that 50% of their population are children. The vast majority of the users of food banks are children. I wonder what proportion of the users of food banks among children are natives and non-natives. Do you have a sense of that proportion?

Mr. Kennedy: Not nationally. I will say that for certain.

Mr. Pagtakhan: That is okay. You answered the question about its being a humiliating experience. I think it was said in the media at least a year ago that we really have to stop food banks. I look at it from the point of view of approach, and perhaps one can say that food banks should exist as a matter of philosophy, as an interim measure, and not as a permanent solution to a problem for which we should find the cause and causes and for which we should have the governmental approach. Do you agree to that philosophical suggestion?

Mr. Northcott: I would love to be out of work, in all honesty. I think I am one of the few people in the recession saying that. I would love to be able to say to you, yes, close the doors because that is evidence that things have been fixed. But remember, we have three and four generations of welfare recipients in Manitoba. We have had people coming into the food bank not just because of this recent recession or the one in 1981–82. We have had three and four generations of people struggling in poverty and hunger. So it is not going to get fixed overnight. What does interim mean? How long do you define that? I do not know.

Mr. Pagtakhan: One cannot predict acute crisis in family, and by that I mean families within communities and families across the country.

Mr. Northcott: But one can predict a federal budget.

Mr. Pagtakhan: Oh, yes. That is what I am saying. My suggestion of course is what you were saying, to get you out of the job, to solve our problem. I think we are well in tune.

[Traduction]

le même jour où les camions font la livraison dans les magasins d'alimentation, parce qu'il y a des gens qui ont le coeur à la bonne place dans les boulangeries et qui acceptent volontiers de recevoir notre représentant à 07h30, lorsque les camions reviennent. Mais c'est l'exception à la règle.

Il y a des jours où j'ai du pain, des pommes de terre. Je ne sais pas toujours dans quel état ils seront. Je mets aussi également la main sur du yogourt. Ce sont les seuls aliments que j'obtiens en quantité suffisante pour tout le monde. Pour le reste, c'est le rationnement, et les quantités sont très inégales. Il n'y a donc vraiment rien qui soit régulier. À l'heure actuelle, l'approvisionnement en jus et en céréales devient à peu près régulier, mais cela demande des efforts. Environ 70 p. 100 de ce que nous recevons provient de l'industrie. Ce sont des aliments dont on doit se débarrasser parce que l'ont a fait des erreurs, parce que les aliments ont été mal étiquetés, mal emballés, etc. Nous avons justement du très bon jus de raisin iranien à l'heure actuelle, qui a été emballé pour le marché iranien. Nous avons aussi d'autres aliments dans le même cas.

M. Pagtakhan: Pour ce qui est des usagers, les représentants de l'Assemblée des Premières Nations nous ont dit aujourd'hui que 50 p. 100 de leur population sont des enfants. La grande majorité des usagers des banques d'alimentation sont des enfants. Avez-vous une idée de la proportion des usagers des banques d'alimentation qui sont des enfants autochtones?

M. Kennedy: Pas sur le plan national. C'est la seule affirmation que je peux faire.

M. Pagtakhan: Très bien. Vous avez mentionné que c'était une expérience humiliante. On a dit dans les médias, l'année dernière, je pense, que nous devons vraiment mettre un terme aux banques d'alimentation. Les banques d'alimentation devraient peut-être exister sur le plan philosophique, comme mesure provisoire, mais pas comme moyen, comme solution permanente à un problème dont nous devrions trouver les causes et qui devrait être réglé par le gouvernement. Êtes-vous d'accord là-dessus?

M. Northcott: En toute honnêteté, j'aimerais bien perdre cet emploi. Je dois être un des rares à dire une telle chose avec la récession que nous traversons. Je voudrais bien pouvoir vous dire oui, fermez les portes, allez-y, parce que tout indique que le problème est réglé. Mais n'oubliez pas que nous avons des assistés sociaux de troisième et de quatrième génération au Manitoba. Il y a des gens qui ont recours à la banque d'alimentation pas seulement depuis la récession actuelle ni depuis celle de 1981-1982. Nous avons des gens qui luttent contre la pauvreté et la faim depuis trois ou quatre générations. On ne réglera donc pas le problème du jour au lendemain. Que signifie provisoire? Combien de temps cela veut-il dire? Je ne le sais pas.

M. Pagtakhan: On ne peut pas prévoir une crise aiguë dans une famille, et je veux dire par là dans les familles des collectivités et les familles de tout le pays.

M. Northcott: Non, mais on peut prévoir ce que renfermera un budget fédéral.

M. Pagtakhan: Oh oui! C'est ce que je dis. Je dis cela au sujet de la perte de votre emploi, de la solution à notre problème. Je pense que nous sommes sur la même longueur d'onde.

Mr. Kennedy: I think it is very important to note that every food bank opened up on a temporary basis, in most respects, except for the recovery of food and that was being channelled—60%, to 70% went to the battered women's shelters and so on. It was not going to emergency. It is really important to dwell on that because, frankly, the cost of institutionalizing food banks would ruin their overall effectiveness if you look at some of the things they do. The Canadian Association of Food Banks, by example, goes out of business next December 31, unless we decide to renew it for another three years. That is the philosophy, the consensus of food banks right now.

We want to replace the need for food banks and this is an important thing to have as an aspiration in terms of something to take forward.

Mr. Pagtakhan: So in a sense you are in tune. You have the interim where there is an acute need but then you solve the cause. It was along that line about a year ago when in all modesty, Madam Chair, members, I was asked to speak in Edmonton. I did not know the history of the city with respect to food banks and I chose to speak on child poverty on December 24. I thought it would be a very touching theme, and to relate a personal experience as well.

• 1750

In yesterday's budget it was stated that the GST, should it generate revenues, will create a certain type of fund that will only solve deficits, the deficits of money, not the deficits of people, and I am reminded of one minister who once said, when we asked him in a public gathering, "Say, reverend, how can you ask for donations and money when you teach that money is an evil?" and then he replied, very appropriately I thought, "Well, even the excrement from evil we sometimes use; we will be happy".

We do not like the GST, but if revenues are generated I would like to take the initiative so long as it is there, and I am sure my colleague Chris would do as well, to earmark the fund to solve child poverty. Will you support that initiative?

Mr. Kennedy: Yes. The resolution we took out of our July meeting says basically we want to see child and family poverty as the number one priority ahead of everything else. The extra revenue that is generated by the GST is probably the only new revenue that the government will receive in the immediate future. That is significant. I think basically there has to be some new money flowing.

This is the difference. It is all hidden now. Hungry people do not stand out that well. They go to school with your kids and you do not know. But you are going to see the manifestations of it, and not just in the large centres. The

[Translation]

M. Kennedy: Il est très important de noter que toutes les banques d'alimentation ont été créées temporairement, dans la plupart des cas, si ce n'est pour la récupération des aliments qui étaient acheminés à 60 p. 100 ou 70 p. 100 vers les abris destinés aux femmes battues. Ce n'était pas pour les cas d'urgence. Il est vraiment important d'insister particulièrement là-dessus parce que pour être franc, le coût de l'institutionnalisation des banques d'alimentation réduirait à néant leur efficacité en général, si l'on tient compte de leurs activités. L'Association canadienne des banques alimentaires, par exemple, n'existera plus au 31 décembre prochain, à moins que nous ne décidions de renouveler son mandat pour trois autres années. C'est le consensus qui se dégage des banques d'alimentation à l'heure actuelle.

Nous voulons remplacer le besoin des banques d'alimentation, et c'est une aspiration importante pour que les choses continuent à progresser.

M. Pagtakhan: Vous voyez donc la chose du même oeil que nous. On prend des mesures provisoires pour régler un besoin aigu, mais on s'attaque ensuite à la cause. C'est dans ce sens que je me suis exprimé il y a un an, madame la présidente et membres du comité, lorsqu'on m'a demandé, en toute modestie, de prononcer une allocution à Edmonton. Je n'étais pas au courant de l'histoire des banques d'alimentation dans cette ville, et j'ai donc décidé de parler de la pauvreté chez les enfants le 24 décembre. J'ai pensé que ce thème ferait très touchant, et j'y ai vu en même temps l'occasion de relater une expérience personnelle.

Dans le budget qu'il a déposé hier, M. Wilson a dit qu'un fonds sera créé pour tous les excédents que générera la TPS, et que ce fonds sera affecté uniquement à la réduction du déficit, du déficit financier, et non pas du déficit chez les gens, et je me souviens d'un ministre qui a déjà dit, en répondant à une question qu'on lui avait posée dans une réunion publique: «Dites, révérend, comment pouvez-vous demander des dons et de l'argent alors que vous enseignez que l'argent est une créature du diable?», et il a alors répliqué avec beaucoup d'à-propos, selon moi: «Bien, nous utilisons même parfois les excréments du diable; nous serons heureux».

Nous n'aimons pas la TPS, mais si elle génère des revenus, je voudrais prendre l'initiative, puisqu'ils seront là, et je suis sûr que mon collègue Chris m'appuyera là-dessus, de réserver ces fonds à la lutte contre la pauvreté infantile. Appuierez-vous cette initiative?

M. Kennedy: Oui. La résolution que nous avons adoptée à notre réunion de juillet indique que nous voulons que la pauvreté infantile et familiale devienne la première priorité avant toute autre. Les recettes excédentaires que générera la TPS sont probablement les seules nouvelles recettes que le gouvernement recevra dans l'avenir immédiat. C'est un facteur important. Il doit y avoir une injection d'argent neuf quelque part.

C'est la différence qui existe. Tout est caché maintenant. Les gens qui ont faim ne se manifestent pas tellement. Ils vont à l'école avec vos enfants, et vous ne le savez même pas. Mais vous allez en voir les manifestations, et pas

biggest growth in food banks last year was in cities under 10,000 people, in terms of percentage a 67% growth in the numbers of people there. So to deal with GST money we will take whatever commitment would make sense.

We have a window on people in need. We encounter them collectively three million times a year, more than the welfare system does. But we also encounter the generosity and generous side of the community. They would go for that if it were explained to them.

I think the overall challenge you have in writing a report on child poverty is to get it understood out there, to get people to really understand poverty, not to sell them a soap thing, but to really get them interested in it, because the problem right now is that poverty and particularly child poverty are a concern for a very select few. When the programs erode and food banks pop up, nothing happens, because nobody has a stake in that. They used to think government was taking care of it. There has to be some kind of interface occur so that we make sure that it continues to go on.

I think the food banks would willingly see the GST money applied to meet the need. There has to be something that is going to give us some definition of progress.

Mrs. Anderson: First of all, I welcome all of you. I have some good friends out in Winnipeg. I have just been reading a wee article on child poverty there. I have not completed it yet, but it is very interesting.

Mr. Northcott: Please visit us again.

Mrs. Anderson: Yes. Anyway, I do want to talk about what I know as far as the province of Ontario is concerned, my province now, and it is CAP. Originally the formula was 50–50. We have not decreased our expenditure. In 1984–88 we spent over \$4.2 billion in Ontario, and in the year 1988–89 we spent \$7.2 billion. Last year we spent over \$9.2 billion. So you see the numbers are going up.

Our difficulty here is that we do not have any money. We know we are in a very, very serious crunch. If we add to our debt costs, we will have fewer dollars to spend on anything. Out of a dollar we are spending $35\mathfrak{c}$ at the moment just to service the debt. That is the compound interest. We have very little left from that dollar to go into everything else.

So the philosophy behind the whole budget really is to get our interest rates down. This is economic, but it is the only way we can go. Getting our interest rates down will lower our inflation rates. Doing all these things will put the spirit back into investing in business and jobs. This is basically our problem. We have to get the confidence back in our business community and create the jobs. The jobs are going to solve the problem.

[Traduction]

seulement dans les grands centres. Dans les villes de moins de 10,000 habitants, le recours aux banques alimentaires a augmenté de 67 p. 100 l'année dernière. Nous allons donc prendre des engagements logiques à l'égard de l'argent que générera la TPS.

Nous avons une fenêtre ouverte sur les gens dans le besoin. Nous les rencontrons collectivement trois millions de fois par année, davantage que le système de l'assistance sociale. Mais nous constatons aussi la générosité et le côté généreux de la collectivité. Ils accepteraient cela si on le leur expliquait.

Le grand défi, en rédigeant un rapport sur la pauvreté infantile, est de la faire comprendre un peu partout, de faire vraiment comprendre ce qu'est la pauvreté, non pas de vendre aux gens un roman-savon, mais de les intéresser vraiment à la chose, parce que le problème, à l'heure actuelle, est que la pauvreté, et notamment la pauvreté infantile, ne préoccupe que très peu de gens. Quand les programmes s'effritent et que des banques d'alimentation surgissent, rien n'arrive parce que personne n'a vraiment d'intérêt en cela. On a toujours pensé que le gouvernement s'en occupait. Il doit se faire une liaison quelconque de manière à ce que cela continue.

Je pense que les banques d'alimentation voudraient bien que l'excédent de la TPS serve à lutter contre la pauvreté. Il doit y avoir quelque chose qui permette de constater du progrès.

Mme Anderson: Je veux tout d'abord vous souhaiter la bienvenue, à tous. J'ai quelques bons amis à Winnipeg. Je viens tout juste de lire un petit article sur la pauvreté infantile. Je ne l'ai pas encore terminé, mais il est très intéressant.

M. Northcott: Revenez nous voir, je vous en prie.

Mme Anderson: Oui. Quoi qu'il en soit, je veux discuter de quelque chose que je connais de la province d'Ontario, ma province maintenant, du RAPC. À l'origine, la formule était de 50–50. Nous n'avons pas réduit nos dépenses. De 1984 à 1988, nous avons dépensé 4,2 milliards de dollars en Ontario, et en 1988–1989, 7,2 milliards de dollars. L'année dernière, nous avons dépensé 9,2 milliards de dollars. Vous pouvez donc constater qu'il y a une augmentation régulière.

La difficulté, ici, c'est que nous n'avons pas d'argent. Nous savons que la situation est très grave. Si nous ajoutons au coût de la dette, nous aurons encore moins d'argent à dépenser sur tout le reste. Sur un 1\$, nous consacrons à l'heure actuelle 35c. uniquement au service de la dette. C'est l'intérêt composé. Cela ne nous laisse que très peu d'argent à consacrer à quoi que ce soit d'autre.

L'objectif du budget est donc en réalité de faire diminuer les taux d'intérêt. Ce sont des arguments à caractère économique, mais c'est la seule façon d'aborder la question. En réduisant les taux d'intérêt, le taux d'inflation va aussi diminuer. Ce faisant, nous allons encourager l'investissement et la création d'emplois. C'est fondamentalement le problème que nous avons. Nous devons rétablir la confiance dans le monde des affaires et créer des emplois. Les emplois vont régler le problème.

Poverty

[Text]

[Translation]

• 1755

This is not at this moment probably the major type of person who goes to the food bank, but I believe in the article I was reading they sort of came down to saying that the single moms with children who had little education are the major recipients of food banks. There is a problem that is there, whether it is now or later. How do we address that? Education is terribly important. Life skills are terribly important. These are self-help programs. How do we address that?

Mr. Kennedy: First, I would just like to make a remark on the Ontario situation. The federal government's share is being made, but they are appealing a Supreme Court decision. If it is lost then the province will have to pay that money back. They will lose it. The justice minister decided not to implement that decision.

On the jobs—and this is important—at some point we must figure out the marginal utility of all the dollars in terms of how we can get our best impact from a strictly economic standpoint. There has to be a moral expectation to put the calculator down and ask what is going to happen. I have lived in Toronto for the last five years. There were more jobs than you could shake a stick at. What happened was harmful to disabled people. It was harmful for people who could not get day care. It cost the government a huge amount ot money, paid to landlords for basement apartments with five–foot clearances that are not even municipally sanctioned, with toilets next to the sink. It is not just a question of jobs.

I would respectfully say that you cannot, holus-bolus, trade a fiscal deficit for a social deficit, because there is a time bomb inherent in that, especially if you take a slice now on people on welfare in the country. The average age of the kids is much younger. The average age of the people is much younger.

On the point on the single parents, 60% of the single parents on welfare are there not because they were teenaged and pregnant; they are there as a result of a family breakdown. They are widowed; they are separated; they are divorced. Those are circumstances of life that we do not provide for very well.

The National Council on Welfare suggests that 62% of women today are just one man away from living below the poverty line, based on their existing income.

In the incidences of single parents, I would refer to the Health and Welfare study done about four years ago that said that low-income people in general get more utility out of their dollar, nutritionally and calorically, than any other income class. That does not mean they are better, but I do not think we can ask people to split dollars and split dollars. A lot of our groups do that just to add to people's survival, and so on.

Ce ne sont probablement pas les principaux clients des banques d'alimentation à l'heure actuelle, mais je pense que dans l'article que je lisais, on disait que les mères seules ou faible niveau de scolarité sont les personnes qui utilisent le plus les services des banques d'alimentation. Il y a un problème sous-jacent à cela, auquel nous devrons nous attaquer tôt ou tard. Comment l'aborder? L'éducation est extrêmement importante. Il en va autant de l'autonomie fonctionnelle. Il s'agit de programmes d'auto-assistance. Comment devrions-nous procéder?

M. Kennedy: Je voudrais tout d'abord apporter une précision sur la situation en Ontario. Le gouvernement fédéral verse sa part, mais il a porté en appel un jugement de la Cour suprême. Si la province perd sa cause, le gouvernement devra rembourser cet argent. La ministre de la Justice a décidé de ne pas appliquer ce jugement.

Au sujet des emplois—et ceci est important—à un certain moment, nous devons nous interroger sur l'utilité marginale de tout l'argent que l'on consacre à la création d'emplois sur un plan strictement économique. Il vient un temps où l'on doit mettre de côté la calculatrice et se demander ce que réserve l'avenir. Je vis à Toronto depuis cinq ans. Il y avait plus d'emplois que vous ne pouvez l'imaginer. Ce qui est arrivé a été dommageable pour les personnes handicapées et celles qui ne pouvaient pas faire garder leurs enfants. Le gouvernement dépense des sommes d'argent énormes, qui vont à des propriétaires d'appartements aménagés dans des soussols, dont le plafond est à cinq pieds, et qui ne sont même pas approuvés par la municipalité, avec des toilettes près de l'évier. Ce n'est pas seulement une question d'emplois.

Avec tout le respect que je vous dois, je vous dirai que vous ne pouvez pas, comme cela, échanger un déficit fiscal pour un déficit social, parce qu'il y a une bombe à retardement dans cela, particulièrement si vous enlevez des acquis aux assistés sociaux. L'âge moyen des jeunes a beaucoup diminué. L'âge moyen des adultes a aussi beaucoup diminué.

Et au sujet des parents uniques, 60 p. 100 de ceux qui vivent de l'assistance sociale ne sont pas dans cette situation parce qu'ils se sont retrouvés enceintes au cours de leur adolescence, mais plutôt à la suite de la rupture de la famille. Elles sont veuves, séparées, divorcées. Ce sont des situations de la vie que nous avons plutôt tendance à négliger.

Pour le Conseil national du bien-être, 62 p. 100 des femmes aujourd'hui ne sont qu'à un homme du seuil de la pauvreté, si l'on se fonde sur leur revenu actuel.

Dans le cas des parents uniques, dans une étude réalisée il y a environ quatre ans par Santé et Bien-être, on disait que les gens à faible revenu, en général, tiraient davantage de leur argent, sur le plan nutritif et calorique, que toute autre catégorie de revenu. Cela ne veut pas dire qu'ils sont meilleurs que d'autres, mais je ne pense pas que l'on puisse demander à des gens d'étirer encore des dollars qui le sont déjà au maximum. Beaucoup de nos groupes travaillent uniquement pour aider les gens à survivre.

You have identified two things, but they are a bit at variance. To get a job for a single parent who already has a job of raising kids, somebody has to look after their kids, whatever measure that is. Those kids cannot go unattended. If she has to look after those kids then they have to be fed and clothed and they have to have some basic level of need. That has been a contradiction in Toronto in recent years, because the rent has taken all the money.

The situation we find with the recession now is that we are paying for the cost with the rents staying high because more people are looking for those supposedly cheap places. I think Toronto is a parable in itself of how we have to diversify the outlook from the government side, because those jobs did not make things better for everyone. They hurt a tremendous number of people who used to be able to get by on their own, and that hurt will not go away for a while in terms of the structure that is left behind.

Mrs. Anderson: While we are on the subject of Toronto, which is my favourite city, with the rent control there, which has kept rents at a level—and this also gives cheap rents to people who can afford higher rents—would it not be a solution to help people who are low in their income and subsidize their rents? In this way, if they are on welfare then they would have some money for food.

• 1800

Mr. Kennedy: That is what is being done currently. I think my colleagues would be shocked to learn that a two-person household in Toronto can get \$600 for rent on welfare. But that does not pay the rent in Toronto. In other words, that is a huge government expenditure, and it has drawn all those increases you have talked about. Through the boom times, we had increasing numbers of people on welfare. We never had a decline. We had people who went on welfare in the recession. Older men have a distinct class. We have a couple of agencies that cater to them and their families.

The Chair: There is \$75 million for refugees, 155 in the province.

Mr. Kennedy: Unfortunately, it is not an open-ended prescription. We have had a couple of provincial treasurers tell us that is the conundrum.

Again, it is the structural thing. You have to have a monitoring of what things make up the basket, not just what it costs to eat and rent but a certain level of quality of life. We need better indicators than we have right now. Unemployment does not tell you how many disabled people who are not looking for work cannot afford to eat. It is not telling you how many sick people are out there, or, as we have seen, a 50% increase in elderly people in the last year nationally who are accessing food banks. It does not tell you that, and we need to have that. We are going to keep sliding back every time if people do not start to work that into the public consciousness. I think that is particularly a challenge

[Traduction]

Vous avez avancé deux arguments, mais il y a une certaine contradiction entre les deux. Pour qu'un parent unique, qui a déjà la charge d'élever des enfants, puisse occuper un emploi, il faut que quelqu'un s'occupe de ces enfants d'une manière ou d'une autre. On ne peut pas les laisser sans surveillance. Elle doit nourrir et vêtir ses enfants, et leur procurer les éléments de base dont ils ont besoin. Cela a été l'une des contradictions à Toronto, dans les dernières années, parce que le loyer accapare tout l'argent.

Malgré la récession, aujourd'hui, nous constatons que les loyers demeurent quand même élevés parce qu'il y a davantage de gens à la recherche de ces appartements qui devraient être moins cher. Je pense que la situation à Toronto fournit l'exemple de la mesure dans laquelle le point de vue du gouvernement doit être élargi, parce que ces emplois n'ont pas amélioré la situation pour tous. Cela fait du tort à bien des gens qui se débrouillaient, auparavant, et cela ne s'atténuera pas avec la structure qui demeure en place.

Mme Anderson: Au sujet de Toronto, la ville que je préfère entre toutes, avec le contrôle des loyers, qui a permis de les maintenir à un certain niveau—et qui permet en même temps à des gens qui ont les moyens de payer des loyers plus élevés d'habiter dans des appartements pour moins cher—ne serait-ce pas une solution pour aider les gens à faible revenu que de subventionner leur loyer? Cela permettrait aux assistés sociaux de pouvoir consacrer davantage d'argent à l'alimentation.

M. Kennedy: C'est ce que l'on fait à l'heure actuelle. Je pense que mes collègues seront étonnés d'apprendre qu'un ménage de deux personnes, à Toronto, peut obtenir 600\$ pour le loyer de l'assistance sociale. Mais cela ne suffit pas pour payer le loyer à Toronto. Autrement dit, c'est une dépense énorme pour le gouvernement, qui a siphonné toutes ces augmentations que vous avez mentionnées. Pendant les années de vache grasse, le nombre d'assistés sociaux n'a pas cessé d'augmenter. Il n'a jamais reculé. Il y a des gens qui ont commencé à vivre de l'assistance sociale pendant la récession. Les hommes plus âgés appartiennent à une catégorie distincte. Nous avons une couple d'organismes qui s'occupent d'eux et de leurs familles.

La présidence: Il y a 75 millions de dollars qui sont affectés aux réfugiés, 155 dans la province.

M. Kennedy: Malheureusement, ce n'est pas une affectation ouverte. Il y a une couple de ministres des Finances provinciaux qui nous ont dit que c'était là l'énigme.

Cela est encore une question qui se rattache à la structure. Il faut connaître la composition du panier, et non seulement ce qu'il en coûte pour manger et s'abriter, mais aussi pour assurer un certain niveau de qualité de vie. Nous avons besoin de meilleurs indicateurs que ceux que nous avons à l'heure actuelle. Les chiffres sur le chômage n'indiquent pas le nombre de personnes handicapées qui ne sont pas à la recherche d'un emploi et qui n'ont pas les moyens de se nourrir. Ils ne disent rien non plus du nombre de personnes malades qu'il peut y avoir, ou, comme nous l'avons vu, d'une augmentation de 50 p. 100 des personnes âgées à l'échelle nationale, au cours de l'année dernière, qui

for you and your committee, to try to translate something like that.

Ms Larouche: I would just like to backtrack on something you said at the beginning of your intervention. You said we must look to our economy. It is very important, of course. We have a deficit and all that. There are things in life that are unavoidable. Let us say that Canada's participation in the war was one of them. We will not debate whether it was or not, but let us say it was. It is costing \$60 million a month. It was something we could not avoid, and we found \$60 million for that, even if it was not for Canadian people. I think the resolution of hunger and poverty is something that should not be avoided. We should be able to find money to resolve it, in the same way we can find money when it is time to go to war.

Mr. Kennedy: We did a survey of people who donated food. In Metro, almost 25% of households took part in our last food drive. They brought their bags down to the firehalls and we did some surveys there. I do not know if they would appreciate this being mentioned, but 70% of them were prepared to pay more taxes if it meant people would be fed. There are some people out there at least who are open-minded on the issue. It is exactly what Nadya said. There is a threshold that has to be met.

The Chair: Yes. We have been looking at various alternatives to address this problem. One of them is to look at the tax credit system and the deductions that are currently in the tax system, first, for families but also for single people and married people and so on. If you took all of the deductions and just gave them to families, which is theoretically mad, because you would be taking some deductions away from very low income people and so on—I am sure the committee would have a lot of difficulty with impoverishing people without children in order to do this—you could come up with a federal family allowance per child for all the children in Canada of \$5,561.89 per year. It is kind of interesting when you start looking at this. Our committee will be looking at it, and we will be looking at the parameters.

The money is there just in the exemptions and tax credits in the existing system. Some shuffling that would involve taking money not just from higher income families but from higher income people and redistributing it to address poverty is quite realisitic. I think this is something we can properly recommend.

• 1805

I do not know whether you have read the Senate committee report. It recommends something where they take away all the family benefits and just give them to children. I personally feel that there should be recognition of families,

[Translation]

ont eu recours à des banques d'alimentation. Ils ne disent rien de tout cela, et nous devons le savoir. Nous allons sans cesse continuer de prendre du retard si l'on ne commence pas à faire prendre conscience du problème aux Canadiens. Je pense que c'est un défi que vous et votre comité devez relever.

Mme Larouche: Je voudrais seulement revenir à quelque chose que vous avez dite au début de votre intervention. Vous avez dit que nous devons tenir compte de notre situation économique. C'est très important évidemment. Nous avons un déficit, et tout le reste. Il y a des choses dans la vie qui sont inévitables. Admettons que la participation du Canada à la guerre était l'une d'elles. Nous n'allons pas engager de discussion là-dessus, mais disons qu'elle l'était. Cette participation nous coûte 60 millions de dollars par mois. Elle était inévitable, et nous avons trouvé 60 millions de dollars pour le faire, même si ce n'était pas pour la population canadienne. Je pense que régler le problème de la faim et de la pauvreté est quelque chose que nous ne devrions pas éviter. Nous devrions pouvoir trouver l'argent pour le faire, de la même façon que nous pouvons en trouver pour participer à la guerre.

M. Kennedy: Nous avons fait un sondage auprès des gens qui ont donné des aliments. Dans l'agglomération de Toronto, près de 25 p. 100 des ménages ont contribué à notre dernière collecte d'aliments. Ils sont venus déposer leurs sacs dans les casernes de pompiers, et nous en avons profité pour leur poser quelques questions. Je ne sais pas s'ils apprécieraient tellement que nous mentionnions cela, mais 70 p. 100 d'entre eux étaient prêts à payer davantage de taxes si cela pouvait faire en sorte que tout le monde soit nourri. Il y a des gens qui comprennent le problème. Cela revient précisément à ce que Nadya disait. Il y a un sueil qu'il faut atteindre.

La présidence: Oui. Nous avons examiné divers moyens de régler ce problème. Nous pourrions nous tourner du côté des crédits d'impôt et des déductions qui sont accordés à l'heure actuelle dans le régime fiscal, d'abord pour les familles, puis ensuite pour les célibataires et les personnes mariées. Si l'on accordait tout simplement toutes les déductions aux familles, ce qui est fou en théorie, parce qu'on enlèverait ainsi des décuctions à des gens dont les revenus sont très faibles—je suis persuadée que le comité ne tient pas à appauvrir les gens sans enfants pour faire cela—on pourrait accorder, pour tous les enfants du Canada, une allocation familiale fédérale de 5,561.89\$ par année, par enfant. C'est une perspective intéressante. Nous allons nous pencher sur la question, et nous examinerons aussi les paramètres.

L'argent nécessaire existe déjà, en ne considérant que les exemptions et les crédits d'impôt actuels. Il est tout à fait réaliste que l'on puisse récupérer de l'argent non seulement chez les familles dont le revenu est élevé, mais aussi chez les particuliers dans la même situation, pour ensuite le redistribuer afin de lutter contre la pauvreté. Je pense que c'est une recommandation que nous pourrions faire.

Je ne sais pas si vous avez vu le rapport du comité sénatorial. On y recommande d'éliminer tous les avantages qui sont accordés à la famille et de les accorder aux enfants uniquement. Je pense personnellement que l'on devrait

all families, in the tax system. It should not be just taking stuff away from families. I think we should take it away from people who do not have children and who are upper income. It makes a heck of a lot more sense.

But I have a couple of questions of you. First of all, you mention the proportion that were children. How many would be single people who are there? You already talked about the increase in senior citizens. How big a problem is it with adults? If we look at the Statistics Canada low-income cut-offs, elderly people get an adequate income. It is single people who are elderly, such as single women, who do not get an adequate income. Of course, the problem of people with children is the most severe one.

What we would be considering is a sort of guaranteed annual income for children, or families with children. But I want to know, first of all, how serious a problem is it for single people?

Mr. Kennedy: You are talking about single, unattached people, as opposed to adults in a family setting.

The Chair: Yes, because I think the seniors—

Mr. Kennedy: We do not have a national breakdown, it is sort of implied, the way we do our cross-tabulations. I think about 30% of households are single-people households. Now, their diminished part may be 15% of the total number of people who are involved in this scenario.

When you look at 3.7 million adults, total number of people, the risk of somebody who is living below the poverty line who is single would seem to be quite a bit lower than that of a child. It is inescapable; we have such a high proportion of children. It is somewhat harder for that person to access food banks. If there is a choice, the child will win every time.

There is a little bit of discrimination that we have to contend with from time to time of that nature. It is not a very nice thing. You have food on your shelf and people will not always be people of exemplary behaviour when they have tough choices.

Let us look at our Toronto situation, where I have the most detailed information. The after-rent incomes of single people is quite a bit higher than the per-capita incomes of a family, and I think there is still a fair bit to go in that regard—

The Chair: And the housing choices.

Mr. Kennedy: Even though they sit farther away from the poverty line, in terms of their relative income, I think that there is something to be done there.

There are inequities that exist for single men in certain situations, which also have to be addressed. We seem to have developed some lassitude with regard to child and family poverty, and as I say, we are getting the brunt of that. That is the place to start.

The Chair: I think in the case of the single person, his housing alternatives are broader. He can live in a more co-operative situation or a room kind of thing, as opposed to acquiring an apartment.

[Traduction]

prendre en considération les familles, toutes les familles, dans le régime fiscal. Nous ne devrions tout simplement pas retirer des avantages qui sont déjà accordés aux familles. Nous devrions plutôt aller chercher l'argent nécessaire chez les gens qui n'ont pas d'enfants et qui ont des revenus supérieurs. Cela me paraît drôlement plus logique.

Mais, j'ai quelques questions à vous poser. Vous avez mentionné la proportion de vos clients qui sont des enfants. Quelle est la proportion des personnes seules? Vous avez déjà mentionné qu'il y a eu une augmentation de la clientèle des personnes âgées. Quelle est l'ampleur du problème pour les adultes? Si l'on en juge d'après les chiffres de Statistique Canada, les personnes âgées ont des revenus adéquats. Ce sont les personnes âgées qui vivent seules comme les femmes seules, qui ont des revenus insuffisants. Évidemment, le problème des gens avec des enfants est le plus grave.

Nous envisagerons la possibilité d'accorder un revenu annuel garanti aux enfants ou aux familles avec des enfants. Mais je veux d'abord connaître l'ampleur du problème pour les personnes seules.

M. Kennedy: Vous parlez de personnes seules, sans attaches, par opposition à des adultes vivant au sein d'une famille.

La présidence: Oui, parce que je pense que les personnes âgées...

M. Kennedy: Nous n'avons pas de ventilation à l'échelle nationale. C'est implicite dans la façon dont nous effectuons nos calculs. Je pense qu'environ 30 p. 100 des ménages sont des ménages à parent unique. Ils peuvent représenter 15 p. 100 de la totalité de notre clientèle.

Sur un total de 3,7 millions d'adultes, le risque de se retrouver sous le seuil de la pauvreté semble pour une personne seule beaucoup moins élevé que pour un enfant. C'est inévitable; la proportion d'enfants est tellement élevée. Il est un peu plus difficile pour cette personne d'avoir accès aux banques d'alimentation. Lorsqu'un choix se pose, l'enfant gagne toujours.

Il y a un peu de discrimination de temps à autre. Ce n'est pas très bien. Nous avons des aliments, et les gens n'ont pas toujours un comportement exemplaire quand ils sont dans l'embarras.

Prenons la situation à Toronto, puisque c'est celle sur laquelle nous possédons le plus de détails. Le revenu disponible des personnes seules après le paiement du loyer est passablement supérieur au revenu per capita d'une famille, et je pense qu'il y a beaucoup à faire à cet égard. . .

La présidence: Et au sujet des choix du logement.

M. Kennedy: Même s'ils sont un peu plus loin du seuil de la pauvreté, en ce qui a trait à leur revenu relatif, je pense qu'il y a quelque chose à faire à ce sujet.

Il faut aussi s'occuper des injustices qui existent pour les hommes seuls dans certaines situations. Il semble exister une certaine lassitude à l'égard de la pauvreté des enfants et des familles, et nous en ressentons les effets. C'est là qu'il faut commencer.

La présidence: La personne seule a davantage de choix qui s'offre à elle sur le plan du logement. Elle peut habiter dans une espèce de coopérative ou louer une chambre, plutôt que d'acquérir un appartement.

Povertv

[Text]

Obviously a couple of senior citizens do have an adequate income in Canada, but you are still giving them food. If this government came up with a national family support program or something of that nature, which did ensure that Canadian families had enough income to provide food and basic needs to families, would you close down? Because I do not think you should be perpetuated.

Mr. Kennedy: I think you will not see food banks providing emergency services one minute longer than they are needed, if you give a reasonable assurance. The public donations, which are kind of a food tax on kind-hearted people, you will not see that perpetuated.

What you might see is an ecologically based thing that has been going on for ten years, where food will be put in the hands of social agencies to use in preventive ways. Senior couple might get it if it were part of a seniors' lunch that was being held and supported by the local food recovery program. You would probably have to get rid of the food bank name. Very few people have that aspiration. Most people just simply agree that it is silly to throw out that resource, because it is considerable and it is a social good in and of itself, even if it is not adequate for meeting peoples' food needs.

The Chair: I think there is a tremendous need to provide information and education and counselling and assistance, that kind of thing.

• 1810

Mr. Kennedy: There is a very, very hopeful scenario if we can get some kind of definitive tracking of our government's intentions. Food banks have tremendous ideas from their encounters with low-income people. They all are based on qualitative expenditure of time and volunteer effort and so on. The listening that goes on at food banks is probably our saving grace in terms of individuals. The contact we make with people takes some of the sting of the dignity out and helps keep us going through the whole thing. Unfortunately, many, many groups are dropping out of this because of frustration with the lack of government action.

There is constituency out there of concerned people. Putting them to work, instead of having them pack food, having them do something a little bit more challenging than that... There is a fair mumber of people who want to be able to do somehing, but they end up hitting the wall, and the wall right now is government indifference. That wall is going to get higher.

Food banks have been talked a lot about as being institutionalized. There could be a frazzling... A lot of this problem could go unnoticed and unremarked and so on if the food banks were not able to keep the critical mass together.

[Translation]

Évidemment, il y a quelques personnes âgées qui ont revenu adéquat au Canada, mais vous continuez à leur donner des aliments. Si le gouvernement actuel proposait un programme national destiné à aider les familles, ou quelque chose de ce genre, qui ferait en sorte que les familles canadiennes aient un revenu suffisant pour satisfaire à leurs besoins alimentaires et de base, fermeriez-vous boutique? Parce que je ne pense pas que les banques d'alimentation devraient se perpétuer.

M. Kennedy: Je pense qu'aucune banque d'alimentation n'offrira de services d'urgence une minute de plus que nécessaire si vous leur donnez une garantie raisonnable. Les dons de la part du public, qui sont une espèce de taxe alimentaire imposée aux gens qui ont le coeur à la bonne place, ne se perpétueront pas.

Il y aura peut-être alors un système écologique qui s'installera, un système qui existe déjà depuis 10 ans, selon lequel des aliments sont remis à des groupes sociaux à des fins préventives. Un couple de personnes âgées pourrait en bénéficier dans le contexte d'un dîner offert aux personnes âgées, qui serait parrainé par le programme local de récupération d'aliments. Il ne faudrait probablement plus utiliser l'expression banque d'alimentation. Cela intéresse bien peu de gens. La plupart des gens pensent qu'il serait tout simplement stupide de supprimer une telle ressource, parce qu'elle est considérable et qu'elle est en soi un bienfait social, même si elle ne satisfait pas adéquatement aux besoins alimentaires des gens.

La présidence: Je pense qu'il y a un immense besoin d'information, d'éducation, de services de conseils et d'aide, et de choses de ce genre.

M. Kennedy: Nous avons beaucoup d'espoir sur ce plan-là, à condition que nous parvenions à connaître la véritable intention du gouvernement. Les banques d'alimentation, grâce à leurs rapports avec les gens à faible revenu, peuvent vraiment apporter une grande contribution. Dans toutes ces banques, on met l'accent sur l'importance du bénévolat et la nécessité d'utiliser le temps disponible de manière à maximiser les résultats. C'est vraiment grâce aux gens qui travaillent dans ces banques d'alimentation que beaucoup de gens ne sont pas en plus mauvaise posture encore. C'est-à-dire que grâce à nos contacts avec ces gens-là, ils ont moins l'impression que leur dignité en a pris un coup; les contacts sont vraiment le moteur de toute cette initiative. Malheureusement, de nombreux groupes ne veulent plus travailler dans ce domaine parce qu'ils sont frustrés devant l'inertie gouvernementale.

Il y a tout un groupe de gens préoccupés qui veulent faire quelque chose. Si, au lieu de leur demander de préparer des sacs d'alimentation, on leur demandait de faire quelque chose d'un peu plus difficile... Il y un grand nombre de personnes qui voudraient apporter leur contribution, mais ils se heurtent au même obstacle—celui de l'indifférence gouvernementale. Cet obstacle va d'ailleurs devenir de plus en plus insurmontable.

On dit que les banques d'alimentation s'institutionnalisent de plus en plus. Il se peut que... C'est-à-dire qu'on ne remarquerait peut-être même pas que ce problème existe si les banques d'alimentation n'étaient pas

David and his 90,000 volunteers that do the thing in Winnipeg—that does not happen easily. So there is a timeframe in there that is not as urgent as the one the people are facing, but it is real.

The Chair: I think obviously when you look at what has happened in terms of the tax system—the number of programs that are there now and so on—that there is a need to provide some sort of reform that will deliver things in a more equitable fashion.

We had a presentation by the Economic Council of Canada that indicated, I believe, that approximately 20% of the poor were people that were poor for a long period of time—over a five—year period, and that the rest were rotating. Basically one out of three Canadians could expect to be poor during their lives. Are you seeing that? Are you seeing people that have never been poor before coming to the food banks?

Mr. Northcott: These days? Oh yes. I think that is a fair assessment. One of the things we have noticed at Winnipeg Harvest—and I have to say it in those terms because we have not really put the numbers and studied it yet—is that people are coming on for a short period of time, a month or two months or three months in some cases, and then we do not see them again for a year or two years. Probably the Winnipeg experience is that about 20%—and that is a guesstimate right now—are people that have been using supplementary food for quite a while and probably will continue to do so until this thing changes. Yes, people come in, use the service, and then we do not see them again for a while.

Mr. Kennedy: In Toronto there used to be 15% new people every month, and fewer would drop off than would come on. To understand that you have to know that food banks are a last-resort option. It did not mean that people got better, that their situations were all fixed. It simply meant that they chose not to use a food bank or maybe could not get to one. We have agencies in North York, for example—

The Chair: There are two in my riding-

Mr. Kennedy: —that limit it to one in every three months—the Red Cross.

Within that context, we think there is some sense of emergency. There are a lot of new people. We have 30% new people in a month, and we are not losing nearly the number we were losing before. That is what is happening at our agencies. I was talking to our colleague at the Ottawa Food Bank in Gloucester. They are up 54% from this time last year. This is a dramatic thing. I do not want to over-estimate or under-estimate it. Even for us it has a certain thud of an impact to realize this is what is going on right now, and then the urgency keeps coming back because of that.

[Traduction]

aussi bien organisées. Quant à David et ses 90,000 bénévoles à Winnipeg, ce n'est pas facile de faire ce qu'ils font. Donc, cette question n'est peut-être pas aussi urgente que celle d'aider les gens, mais c'est une véritable préoccupation.

La présidence: Quand on regarde un peu les modifications apportées au régime fiscal—c'est-à-dire le grand nombre de programmes qui existent à l'heure actuelle—on se rend ocmpte qu'il faut vraiment le genre de réforme qui va permettre d'assurer une plus grande équité.

Le mémoire du Conseil économique du Canada indiquait, je crois, qu'environ 20 p. 100 des pauvres restaient pauvres pendant longtemps—c'est-à-dire pendant plus de cinq ans, alors que les autres le sont de façon intermittente. Autrement dit, un Canadien sur trois peut s'attendre à être pauvre à un moment de sa vie. Est-ce bien cela que vous constatez vous aussi? Est-ce que des gens qui n'ont jamais été pauvres auparavant commencent à fréquenter vos banques d'alimentation?

M. Northcott: En ce moment? Oui, absolument. C'est tout à fait vrai. L'une de nos constatations à Winnipeg Harvest—et j'avoue que je n'ai pas de chiffres à vous donner, puisque nous n'avons pas étudié ce phénomène en profondeur—c'est que certaines personnes viennent à la banque pendant un certain temps—mettons un mois ou deux, ou même trois mois, dans certains cas—pour disparaître ensuite pendant un an ou deux. Je dirai qu'à Winnipeg, environ 20 p. 100—et je précise que là je calcule au pifomètre—des usagers ont besoin d'aliments supplémentaires pendant assez longtemps et vont probablement continuer d'en avoir besoin jusqu'à ce que la situation économique change. Mais il est vrai que certaines personnes viennent à la banque pendant quelque temps et disparaissent ensuite pendant une assez longue période.

M. Kennedy: À Toronto, nous avions 15 p. 100 d'usagers nouveaux chaque mois et, en fait, nous en perdions moins que nous n'en gagnions à chaque fois. Pour bien comprendre cela, il faut savoir que les banques d'alimentation constituent un dernier recours. Les gens qui ne s'en servaient pas n'étaient pas forcément en meilleure posture; ils avaient simplement décidé de ne pas y avoir recours, ou encore, ils n'y avaient peut-être pas accès. Nous avons un certain nombre d'agences à North York, par exemple...

La présidence: Oui, il y en a deux dans ma circonscription. . .

M. Kennedy: . . . qui imposent certaines restrictions quant à l'utilisation des services—mettons un mois sur trois, comme la Croix Rouge.

Voilà pourquoi nous estimons que le problème devient de plus en plus urgent. Il y a énormément de nouveaux usagers. Nous avons 30 p. 100 d'usagers nouveaux chaque mois, et nous en perdons beaucoup moins qu'auparavant. Voilà donc la situation de nos agences. J'en parlais d'ailleurs avec notre collègue de la Banque d'alimentation d'Ottawa à Gloucester. Le nombre d'usagers a augmenté chez eux cette année de 54 p. 100, par rapport à l'année dernière. C'est très dramatique. Je ne veux ni surestimer, ni sous-estimer l'importance de cette situation. Même nous, nous avons du mal à nous rendre compte de l'ampleur du problème, même si nous réalisons qu'il existe des besoins de plus en plus urgents.

Ms Larouche: Excuse me. Another thing that is disturbing with new people coming to food banks is that food emergency programs sometimes cannot accept more people than the number of people they already handle. This may be because of lack of food, because of lack of human resources to handle that food and receive those people, because of lack of a place to do the distribution more than once a week or twice a week. So those newcomers sometimes do not even have a resource because there is no food or no place.

• 1815

Mr. Pagtakhan: Because you said you would like us to have a message, I heard a beautiful message in your presentation, that childhood poverty today is lost productivity in the future. That is the economic sense, which is a beautiful sense. Of course you also equally heightened the social conscience and appreciated the generosity of Canadians.

I am saying that for our research staff, and I would like you to correct me if I am wrong in my analysis, if that is not the message you would like us to carry on... That is from the economic point of view, even only from the point of view of a budget for social programs where we will have programs, a budget for education so they will have the skills, a budget for job creation so they will have the job to use their skills, a budget for day care so those who need day care can use the skills when the work is available. In fact, a budget is only a deficit when in fact there is no productivity in the future. If there is, it is not a deficit; it is an investment. Am I right?

Mr. Kennedy: There is no question that with the small gap that exists it is almost hurtful to watch the people who could be helping themselves but have to spend all their time looking for food and so on. That may sound very simple, but you are losing the productivity every day. When you talk about 10% of the people on welfare, they are parked and they are not part of a productive association. I still would recommend to you, especially in terms of how this is put forward in a more public sense, that this is appreciated by most people, with a bit of effort sometimes, as a basic moral issue. I think we lose a bit by looking at people only in terms of their productivity.

I have people who work eight hours a day for me at the food bank who nobody is going to hire, but they have a place and they belong. They deserve a heck of a lot just for existing this far. We have to make sure that we do not bog down in only the economic thing, but there is a tremendous insight in the fact that we are losing out by remaindering people in the fashion we have in recent years.

Mr. Pagtakhan: [Inaudible—Editor]

[Translation]

Mme Larouche: Excusez-moi de vous interrompre. Je voulais simplement dire au sujet du nombre de nouveaux usagers des banques d'alimentation, que les programmes alimentaires d'urgence ne sont parfois pas en mesure d'accepter un plus grand nombre de gens. C'est peut-être en raison d'un manque de nourriture ou d'un manque de ressources humaines pour s'occuper de la nourriture et pour recevoir les usagers, ou encore, parce qu'ils n'ont pas la possibilité d'assurer la distribution plus d'une fois ou deux par semaine. Parfois ces nouveaux usagers ne peuvent pas obtenir de l'aide, en raison du manque de denrées alimentaires ou d'installations.

M. Pagtakhan: Vous nous avez dit que vous cherchiez à nous transmettre un message, et pour moi, le plus beau message de votre exposé était contenu dans cette phrase où vous disiez que la pauvreté actuelle de nos enfants conduira à une perte de productivité à l'avenir. Ça, c'est le message économique, et c'est un beau message. Bien entendu, vous avez parlé aussi de notre conscience sociale et de la générosité des canadiens.

J'attire l'attention de nos attachés de recherche là-dessus, et je vous demanderai, d'ailleurs, de me corriger si je me trompe dans mon analyse et si j'interprète mal le message que vous cherchez à nous transmettre aujourd'hui... Vous envisager les choses sous l'angle économique, et vous voulez un budget pour des programmes sociaux, là où il en existe encore: des fonds pour les services d'éducation, afin qu'ils aient les compétences nécessaires, des fonds pour la création d'emplois, afin qu'ils puissent se servir de leurs nouvelles compétences, des fonds pour des services de garde d'enfants, afin que ceux qui en ont besoin puissent travailler lorsqu'il y a du travail. En fait, dans un budget, il n'y a un problème de déficit que s'il n'y a aucune productivité à l'avenir. S'il y a productivité, il n'y a pas de problème de déficit; il s'agit plutôt d'un bon investissement, n'est-ce pas?

M. Kennedy: Il ne fait aucun doute qu'avec l'écart qui existe, cela fait de la peine de voir des gens qui passent tout leur temps à chercher de quoi manger alors qu'ils pourraient être en train de faire autre chose. Cela peut vous paraître un peu simpliste, mais le fait est qu'on perd la productivité de ces gens-là tous les jours. Quand on parle du fait que 10 p. 100 des gens reçoivent des prestations d'assistance sociale, eh bien, il faut reconnaître que ces gens-là ne participent à aucune activité productive. Par contre, je pense qu'il faut, surtout quand on communique avec le public, essayer de faire comprendre aux gens—et ceux qui font l'effort le comprennent des fois—qu'il s'agit là d'une question morale fondamentale. À mon avis, nous perdons quelque chose à ne voir les gens que du point de vue de leur productivité.

J'ai des gens qui travaillent huit heures avec moi à la banque d'alimentation, des gens que personne d'autre ne veut engager, mais au moins, ces gens—là ont un travail et font quelque chose. Ils méritent nos félicitations pour avoir réussi à survivre jusqu'ici. Nous devons éviter de ne voir que le côté économique, même s'il est tout à fait vrai que c'est nous qui sommes perdants lorsque les gens sont laissés pour compte, comme c'est le cas depuis un certain nombre d'années.

M. Pagtakhan: [Inaudible-Éditeur]

Mr. Kennedy: That is the upside. If you look at the per capita return on food drives, the bag drives that happen in most Canadian cities, it is factors of four and five higher here than in the United States. Canadians have not given up the hope that poverty can be solved, which you commonly hear about in the United States. I do not think people are expecting pie in the sky, and things are tempered by what is going on, but there is a thing there.

A lady came in the other day and gave \$500 to the food bank to help us keep talking about morality. She said it has to be in government, it has to be there, you guys have to keep putting across that kind of message. I think people appreciate that we have to get there. If we discourage them by saying that you have to put up with this for another three years, which is the message that was recently sent to Ontario. . .

The community needs that. If there is any value at all put on what the food banks and the related groups are doing, they need a strong message back, because then we will lose that on top of the more serious problem.

The Chair: Could I say that this has a bit larger story? It is particularly in Ontario. If you look at the impact of the cap of 5%, Ontario was the only one spending more than 5%, which is a sad reflection on the other two wealthy provinces.

The other thing is that the revenues the Ontario government has received from the federal government as part of the payroll tax almost approached the amount they have been cut. So they are a little more capable because of that. Those revenues are from the federal government.

Thank you very much for coming. You made an excellent presentation, with a lot of good information that will help our report.

Mr. Kennedy: We will send our completed report to your researchers.

The Chair: Yes, there is a lot of good material there.

This meeting stands adjourned.

[Traduction]

M. Kennedy: Ça, c'est le côté positif. Si l'on regarde un peu les résultats des campagnes de collecte de denrées d'alimentaires qui ont lieu dans la plupart des villes canadiennes, on constate justement qu'il y a quatre ou cinq fois plus de dons ici qu'aux États-Unis. Il est donc clair que les Canadiens nourissent toujours l'espoir qu'on peut solutionner le problème de la pauvreté, à la différence des États-Unis. Je ne pense pas que les gens se fassent des illusions et il faut, bien entendu, tenir compte des circonstances, mais c'est sûr qu'un tel sentiment existe.

Puisqu'on parle de la moralité, j'aimerais vous dire qu'une dame est venue à notre banque d'alimentation l'autre jour pour nous donner 500\$. Elle nous disait qu'il faut absolument que le gouvernement fasse quelque chose, que c'est à vous d'assurer la communication de ce message. Je pense que tout le monde comprend qu'une solution est absolument indispensable. Mais si nous décourageons les gens en leur disant qu'ils doivent accepter telle ou telle autre situation pendant encore trois ans, et c'est bien cela le message que le gouvernement de l'Ontario a récemment communiqué...

La collectivité a besoin de cet appui. Si l'on attache de l'importance au travail des banques d'alimentation et des groupes connexes, eh bien, il faut le dire clairement, parce que autrement, non seulement nous aurons ce problème très grave à régler, mais nous ne pourrons plus compter sur eux.

La présidence: Je tiens à préciser que ce n'est pas le seul élément—et je parle surtout de l'Ontario. Pour ce qui est de l'incidence du plafonnement à 5 p. 100, la province d'Ontario était la seule à dépenser plus de 5 p. 100, ce qui n'est pas très flatteur pour les deux autres provinces nanties.

L'autre élément, c'est que la somme qu'a reçue le gouvernement ontarien du gouvernement fédéral, grâce aux cotisations sociales, est presque identique au manque à gagner. Par conséquent, ils sont en meilleure posture. Il s'agit de fonds fédéraux, en fin de compte.

Merci beaucoup de votre présence. Vous avez fait un excellent exposé, et vous nous avez fourni toutes sortes d'exellents renseignements qui vont certainement nous aider dans la préparation de notre rapport.

M. Kennedy: Nous allons faire parvenir notre rapport définitif à vos attachés de recherche.

La présidence: Oui, je suis sûr qu'il contiendra beaucoup d'informations utiles.

La séance est levée.









MAIL > POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré-Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communications Canada — Édition 45 boulevard Sacré-Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Assembly of First Nations:

Ovide Mercredi, Regional Chief.

From the Canadian Association of Food Banks:

David Northcott, Chairperson, Board of Directors;

Gerard Kennedy, National Spokesperson;

Nadya Larouche, Quebec Regional Representative.

TÉMOINS

De l'Assemblée des Premières nations:

Ovide Mercredi, chef régional.

De l'Association canadienne des banques alimentaires:

David Northcott, président, conseil d'administration;

Gérard Kennedy, porte-parole national;

Nadya Larouche, représentante régionale du Québec.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 12

Wednesday, March 6, 1991

Chair: Barbara Greene

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 12

Le mercredi 6 mars 1991

La présidence: Barbara Greene

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur

Poverty

of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women

La Pauvreté

du Comité permanent de la Santé et du Bien-être social, des Affaires sociales, du Troisième âge et de la Condition féminine

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of child poverty

CONCERNANT:

En vertu du paragraphe 108(2) du Règlement, étude de la pauvreté chez les enfants

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-fourth Parliament, 1989–90–91

Deuxième session de la trente-quatrième législature, 1989-1990-1991

SUB-COMMITTEE ON POVERTY OF THE STANDING COMMITTEE ON HEALTH AND WELFARE, SOCIAL AFFAIRS, SENIORS AND THE STATUS OF WOMEN

Chair: Barbara Greene

Vice-Chairman: Chris Axworthy

Members

Albina Guarnieri Nicole Roy-Arcelin

(Quorum 3)

Clairette Bourque

Clerk of the Sub-Committee

SOUS-COMITÉ SUR LA PAUVRETÉ DU COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ ET DU BIEN-ÊTRE SOCIAL, DES AFFAIRES SOCIALES, DU TROISIÈME ÂGE ET DE LA CONDITION FÉMININE

La présidence: Barbara Greene

Vice-président: Chris Axworthy

Membres

Albina Guarnieri Nicole Roy-Arcelin

(Quorum 3)

La greffière du Sous-comité

Clairette Bourque



Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, MARCH 6, 1991 (15)

[Text]

The Sub-Committee on Poverty of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women met at 3:37 o'clock p.m. this day, in Room 307, West Block, the Chair, Barbara Greene, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Chris Axworthy, Barbara Greene.

Acting Members present: Louise Feltham for Nicole Roy-Arcelin; Rey Pagtakhan for Albina Guarnieri.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: June Dewetering, Research Officer.

Witness: From the Canadian Coalition for the Prevention of Developmental Disabilities: Dr. Graham W. Chance, Chairman.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Sub-Committee resumed its consideration of child poverty.

Dr. Graham W. Chance made a statement and answered questions.

At 4:48 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 4:50 o'clock p.m., the sitting resumed and the Sub-Committee proceeded *in camera* to consider future business.

At 6:13 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

Clairette Bourque

Clerk of the Sub-Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 6 MARS 1991 (15)

[Traduction]

Le Sous-comité de la pauvreté du Comité permanent de la santé et du bien-être social, des affaires sociales, du troisième âge et de la condition féminine se réunit aujourd'hui à 15 h 37, dans la pièce 307 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Barbara Greene.

Membres du Sous-comité présents: Chris Axworthy, Barbara Greene.

Membres suppléants présents: Louise Feltham remplace Nicole Roy-Arcelin; Rey Pagtakhan remplace Albina Guarnieri.

Aussi présente: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: June Dewetering, attachée de recherche.

Témoin: De la Coalition canadienne pour la prévention des problèmes du développement: D' Graham W. Chance, président.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité examine la pauvreté chez les enfants.

Le D^r Graham W. Chance fait un exposé et répond aux questions.

À 16 h 48, la séance est suspendue.

À 16 h 50, la séance reprend à huis clos et le Comité délibère de ses travaux.

À 18 h 13, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

La greffière du Sous-comité

Clairette Bourque

Poverty

[Text]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus] Wednesday, March 6, 1991

• 1538

The Chair: I would like to begin the meeting and to welcome you, Dr. Chance. We are looking forward to your presentation and I am sure we will have lots of questions for you.

Dr. Graham W. Chance (Chairman, Canadian Coalition for the Prevention of Developmental Disability): Thank you, Madam Chairman, and thank you for inviting the Canadian Coalition for the Prevention of Developmental Disability to make a presentation to your committee.

I should explain that the Canadian Coalition for the Prevention of Developmental Disability, which I should shorten to CCPDD, has been in existence for some years. It is an really an organ of the Canadian Institute of Child Health and those various groups, professional bodies, and community bodies are represented on it. Importantly, it is a meeting place between the professions concerned with health and health care and the parents and families of children with disabilities.

We have been working to attempt to improve maternal and newborn care in Canada for the last 11 years. We focus on many facets and important ones have been family-centred maternity care, resuscitation of newborn babies and, more recently, a particular focus adopted is the prevention of low birth-weight.

The reason for wanting to make a presentation to your committee in regard to low birth-weight is that we regard low birth-weight as a particular problem in the nation; it affects approximately 5.6% of Canadian infants. When we examine the potential for prevention, we find that the greatest potential for prevention comes in those infants born to women in poverty. So it is for that particular reason that we felt it important to come and present to your committee.

• 1540

If we look at data from Canada on low birth-weight, the rate has fallen but slowly over the years. If we go back to 1978, it was approximately 6.4%, and by 1985 it was still 5.6%, a slow fall.

If we compare that with other countries—not entirely comparable countries because of different social systems—such as Sweden, Finland, and France—France being the nearest—France has had a drop in low birth-weight rate that has been quite dramatic. In 1978, compared with Canada's 6.4%, France had a rate of 8.2%. By 1982 that had dropped to 5.2%. If we look at the number in Finland or Sweden, their rate is approximately 4% or slightly lower, and it has been that since the mid–1980s.

As I said, Canada's rate is approximately 5.6%, suggesting in fact that though we have superlative health care in the country, we can perhaps make inroads into low birthweight incidence and thereby reduce both disability and death

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mercredi 6 mars 1991

La présidence: J'aimerais ouvrir la séance et vous souhaiter la bienvenue, monsieur Chance. Nous attendons avec impatience votre exposé et je suis certaine que nous aurons beaucoup de questions à vous poser.

Dr Graham W. Chance (président, Coalition canadienne pour la prévention des problèmes du développement): Merci, madame la présidente, et merci d'avoir invité la Coalition canadienne pour la prévention des problèmes du développement à faire un exposé devant votre comité.

Je dois expliquer que la Coalition canadienne pour la prévention des problèmes du développement ou CCPPD existe déjà depuis un certain nombre d'années. C'est en réalité un organe de l'Institut canadien de la santé infantile et ces divers groupes, organismes professionnels et organismes communautaires y sont représentés. L'important est que c'est un lieu où se rencontrent les professionnels de la santé et les parents d'enfants handicapés.

Nous essayons d'améliorer les soins infantiles et maternels au Canada depuis 11 ans. Nous nous intéressons à de nombreux aspects, et les aspects les plus importants sont les soins maternels en milieu familial, la réanimation à la naissance et dernièrement, plus particulièrement, la prévention du faible poids à la naissance.

Si nous avons voulu venir témoigner devant votre comité sur le faible poids à la naissance, c'est que nous considérons ce problème comme étant particulier. Il affecte environ 5,6 p. 100 des nouveau-nés canadiens. Nous avons constaté que si nous voulions réduire ce pourcentage, notre plus grand potentiel se trouvait en milieu pauvre. C'est pour cette raison particulière que nous avons estimé important de venir devant votre comité.

La diminution du taux de faible poids à la naissance au Canada est très lente. En 1978, ce taux s'établisait à environ 6,4 p. 100 et en 1985, il était encore de 5,6 p. 100. C'est lent.

Si nous faisons la comparaison avec d'autres pays—des pays qui ne sont pas totalement comparables à cause de régimes sociaux différents—comme la Suède, la Finlande, et la France—la France ayant le régime le plus comparable—la diminution du taux de faible poids à la naissance en France est assez spectaculaire. En 1978, comparé au 6,4 p. 100 du Canada, le taux de la France était de 8,2 p. 100. En 1982, il était tombé à 5,2 p. 100. Si nous prenons les chiffres pour la Finlande ou la Suède, leur taux est d'environ 4 p. 100 ou même un peu moins, et ce depuis le milieu des années 80.

Comme je viens de le dire, le taux canadien est d'environ 5,6 p. 100, indiquant que malgré notre régime de santé exhaustif, nous pouvons peut-être encore faire des progrès en matière de faible poids à la naissance, réduisant ainsi le taux

of newborn babies. We believe that with a concerted effort it should be possible to reduce the low birth-weight in Canada in the next decade to 4%, if not lower, and what that means in absolute numbers would be a reduction from 21,000 low birth-weight infants to just under 15,000 low birth-weight infants. That would simply mean a reduction in absolute numbers, but we would also expect to see a significant reduction in morbidity.

This afternoon I want to give you evidence that we can make an impact on the incidence of low birth-weight. Perhaps an important facet that we have to recognize is the high incidence in women in poverty. If we look at the rate in certain parts of this country, for example, one small area in southwest Ontario I know of with a low birth-weight rate of 13.8%—

The Chair: I would really like to identify some of these areas in the record, because when we write our report I would like to put the riding beside it.

Dr. Chance: It is the Sandwich Community Health Centre in Windsor. The rate there is extremely high, and as we examine the reasons we see a very high incidence of single-parent families, of unmarried mothers and teenage mothers. Areas in Montreal—I cannot say accurately which areas—have a rate of 10%. Areas in downtown Toronto have rates over 10%.

So this is double the Canadian rate, and for that reason we feel that we should be able to see a reduction, particularly in areas where there are people living in difficulties.

Another facet relating to this problem of low birth-weight is the fact that it tends to be setting up its own vicious cycle within poor communities. The rate is high, and I will give you evidence to show that the outcome for low birth weight infants going to live in such communities is worse than in infants going to live in better communities.

So we see, as it were, an iterative cycle of low birth-weight—poverty, low birth-weight—poverty. We believe that one of the aspects of the poverty cycle could be broken if we could make inroads into this low birth-weight problem in poor communities.

I would like to differentiate two types of low birth-weight infants for you. One group is the premature group, and all babies less than 37 weeks gestation are regarded as premature infants. Another group is the low birth-weight for dates group. Premature babies may be born of lower weight than expected, or even babies at term may be born at lower than 2.5 kilograms, which is the World Health Organization definition of low birth-weight. So we have low birth-weight divided into small-for-gestational-age babies and simply premature babies.

It is important to recognize these differences, because if we look at international figures, for example, some of those numbers I have quoted you from some poor areas in Canada resemble those in the average numbers for parts of Africa. Chad, for example, has similar rates; but that is for the whole population of the country. When we look at those countries with low birth rates like that, we find many of those babies are small for dates babies; many are born at term but are

[Traduction]

de mortalité et les risques de handicap chez les nouveau-nés. Nous croyons qu'un effort concerté devrait permettre de faire baisser le taux de faible poids à la naissance au Canada à 4 p. 100, sinon moins, d'ici dix ans. En termes absolus, ou passerait de 21,000 bébés de faible poids à la naissance à un peu moins de 15,000. Il ne s'agirait que d'une réduction en chiffres absolus, mais nous nous attendrions également à voir une réduction conséquente du taux de mortalité.

Cet après-midi, mon objectif est de vous démontrer que nous pouvons influer sur le taux de faible poids à la naissance. Un aspect important à reconnaître peut-être est la forte incidence chez les femmes en milieu pauvre. Si nous examinons le taux dans certaines régions du pays, par exemple, il y a une petite région dans le sud-ouest de l'Ontario que je connais où le taux de faible poids à la naissance est de 13,8 p. 100. . .

La présidence: J'aimerais que vous citiez les noms de ces régions pour que lors de la rédaction du rapport, je puisse inscrire le nom de la circonscription où elles se trouvent.

Dr Chance: Il s'agit du Centre de soins communautaires Sandwich à Windsor. Le taux est extrêmement élevé et à l'examen, nous constatons une très forte incidence de familles monoparentales, de mères célibataires et de mères adolescentes. Dans certains quartiers de Montréal—je ne peux les citer avec précision—on constate des taux de 10 p. 100. Dans certains quartiers de Toronto, des taux supérieurs à 10 p. 100.

C'est le double du taux canadien et c'est pour cette raison que nous estimons pouvoir réduire ces taux surtout dans les secteurs où les conditions matérielles des concernés sont difficiles.

Une autre caractéristique de ce problème de faible poids à la naissance est sa tendance à se transformer en cercle vicieux dans les communautés démunies. Le taux est élevé et je vous démontrerai que le potentiel de faible poids à la naissance dans ces communautés est pire que dans les communautés mieux nanties.

Il y a donc pour ainsi dire un cycle itératif, faible poids à la naissance—pauvreté, faible poids à la naissance—pauvreté. Nous croyons pouvoir supprimer une des caractéristiques du cycle de pauvreté en trouvant des solutions au problème de faible poids à la naissance dans les communautés démunies.

J'aimerais distinguer deux groupes de bébés de faible poids à la naissance. Le premier est constitué des prématurés et tous les bébés nés avant 37 semaines de gestation sont considérés comme étant des prématurés. L'autre est constitué des bébés nés à terme. Il arrive que des prématurés pèsent moins que prévu ou que même des bébés à terme pèsent moins de 2 kilos et demi, définition du faible poids à la naissance pour l'Organisation mondiale de la santé. Les cas de faible poids à la naissance se répartissent donc entre les bébés nés à terme et les bébés simplement prématurés.

Ces différences sont importantes car la lecture des chiffres internationaux, par exemple, nous montre que certains de ces chiffres que je vous ai cités pour certaines régions du Canada ressemblent aux chiffres moyens de certaines régions de l'Afrique. Le Tchad, par exemple, a des taux analogues; mais c'est pour l'ensemble de la population. Quand nous considérons de tels pays à taux de faible poids à la naissance, nous constatons que nombre de ces bébés sont

small, as opposed to premature. The problem in Canada is much more one of premature birth than low birth-weight rate, though low birth-weight is indeed important. I hope I have not confused you with that, but it is an important differentiation.

• 1545

Perhaps we should move forward into some aspects of the information that I brought along to share with you. First, I am going to go through some transparencies and I am going to go through them rather quickly, to look at key areas.

[Slide presentation]

Three key aspects that I want to discuss with you are the fact that poverty begets prematurity and low birth-weight, which in turn begets poverty; that poverty influences the developmental progress of infants born with low birth-weight, and indeed there is evidence that the incidence can be reduced with a combined socio-economic medical approach. Those are the three particular points I want to make with you.

This is a list, one of many lists of causes of low birth-weight. In particular, I want to focus with you not on the biologic, genetic, medical, because that is my area of expertise—and yet that is where we tend to put most of our focus—but on the economic aspects and the cultural behavioural aspects, those particular ones on the left-hand side of that table.

We do not have time to go into all of them, but the fact is that we are referring to people who are in poverty, people who are often and usually of low educational status and whose health care attitudes may be relatively low, whose own image within themselves is low. As a consequence, their attitudes toward pregnancy and their growing children may not be as good as we would wish. Many causes, not single ones, but many underlying factors of low birth-weight than we can recognize, some of them medical, many of them social and many of them economic. Then there are those, of course, within the mother herself, which we do not want to spend time talking about today.

One facet that everyone recognizes is the relationship of smoking to low birth-weight. Whilst we recognize it is related in part to the age of mothers, we recognize that if we look at this dotted line and exclude mothers who have hypertension, as that is one cause of low birth-weight, we recognize that instead of having the normal increase in birth-weight that we see with increasing maternal age, women who smoke simply maintain that same level throughout their gestational life, as it were. Smoking has a dramatic effect on the birth-weight of babies and indeed has an even more marked effect on the birth-weight of low birth-weight babies. We calculate, for example, that for each pack of cigarettes smoked per day by the mother the baby's birth-weight is reduced by 250 grams.

[Translation]

petits pour des bébés à terme; beaucoup sont nés à terme mais sont petits par opposition aux prématurés. Le problème au Canada est plus un problème de prématurés que de taux de faible poids à la naissance bien que ce dernier soit important. J'espère ne pas vous avoir perdus avec mes explications, mais c'est une distinction importante.

Il serait peut-être bon maintenant de passer à la documentation que j'ai apportée. Pour commencer, je vais vous montrer quelques diapositives, rapidement, portant sur des aspects importants.

[Projection de diapositives]

Les trois aspects principaux dont je veux discuter avec vous sont que la pauvreté engendre la prématurité et le faible poids à la naissance, qui à son tour engendre la pauvreté; que la pauvreté influe sur le développement des enfants de faible poids à la naissance et que nous avons la preuve que cette incidence peut être réduite grâce à une approche combinée socio-économico-médicale. Ce sont les trois points particuliers dont je veux vous parler.

Ceci est une liste, une des nombreuses listes des causes de faible poids à la naissance. Je ne tiens pas à insister surtout sur les aspects biologiques, génétiques et médicaux car c'est mon domaine de spécialisation—et pourtant c'est sur ces aspects que nous avons le plus tendance à insister—mais je mettrai plutôt l'accent sur les aspects économiques et les aspects du comportement culturels, ceux qui sont énumérés dans la colonne de gauche du tableau.

Nous n'avons pas le temps de tous les passer en revue, mais il reste que nous parlons de personnes démunies, qui ont souvent et généralement un faible niveau de scolarité, dont les attitudes envers la santé sont relativement faibles et qui ont d'elles-mêmes une faible opinion. En conséquence, leur attitude envers la grossesse et l'éducation de leurs enfants n'est peut-être pas aussi bonne que nous le souhaiterions. Il y a de nombreuses causes multiples, de nombreux facteurs inhérents au faible poids à la naissance dont certains sont médicaux et d'autres, nombreux, sociaux et économiques. Ensuite, bien entendu, il y a ceux inhérents à la mère elle-même sur lesquels nous passerons très rapidement aujourd'hui.

Un lien reconnu par tout le monde est celui du tabac et du faible poids à la naissance. Bien que nous reconnaissions que c'est en partie lié à l'âge de la mère, si nous regardons cette ligne en pointillé, à l'exclusion des mères souffrant d'hypertension puisque c'est une des causes de faible poids à la naissance, nous constatons qu'au lieu de l'augmentation normale du poids à la naissance avec l'avancement en âge de la maternité, les femmes qui fument maintiennent simplement ce même niveau pendant toute leur vie gestationnelle, pour ainsi dire. Le tabac a un effet spectaculaire sur le poids à la naissance des bébés et a un effet encore plus marqué sur le poids à la naissance des bébés de faible poids à la naissance. Nous calculons, par exemple, que pour chaque paquet de cigarettes fumé par jour par la mère, le poids à la naissance du bébé diminue de 250g.

The reason for focusing on the smoking with you is not that it is specifically related to those in poor circumstances, but it is a response to stress. I view smoking as not simply someone trying to produce a small infant, but as someone responding to the stress of that particular life. To think we can simply solve the problem of smoking by asking people to stop, is obviously erroneous. We have to try to approach some of the stresses that are causing those people to smoke.

For example, I mentioned the small-for-dates babies. If we look at the underlying factors in small-for-dates infants that we recognize, we can see that approximately half of the result of the causes of low birth-weight, who are small-for-dates, is cigarette smoking or poor nutritional intake. Again, we are focusing back onto people who are living in difficult circumstances.

To modify smoking in pregnancy is extremely difficult. Papers would suggest that it is possible, but it is particularly difficult, though, in the following group—there was a paper in the *Canadian Medical Association Journal*. I do not have a transparency of this, but if we look at it, the particularly difficult groups are those who are poor economically, those who have had less than grade 11 education, those who are unmarried and those who are teenagers. I put it to you that in part we have described people who live in difficult circumstances in most of those groups.

1550

Another group we recognize as being potentially a problem group as regards low-birth-weight infants, and especially as regards those who are going to find themselves in difficult circumstances, is that of teenage women.

I do not want to focus on the racial differences described in what is an American paper, but on the impact of income and adolescence on the proportion of women who give birth, recognizing that the lower the income of women the more likely they are to give birth when less than 17 years of age. So we are looking at teenage pregnancy, recognizing that, with the income those families receive, the women are more likely to be giving birth in early adolescence if they are living in poor circumstances. That is one facet of teenage low birth-weight.

The other aspect I wanted to point out with regard to this subject is the relationship to median family income. Here is another transparency from the same paper which talks about the ratio of family income to the birth rate of low birth-weight infants. Down the right-hand column are shown the percentage of low birth-weight infants. The median family income is shown on the horizontal axis. As we recognize, that data is simply solid information supporting the relationship between median family income and low birth-weight, black or white. It is American data, as I say, but the same data could be produced in Canada.

The Chair: What about weighted mothers in the same neighbourhood, which you would be able to get in Canada quite...in the U.S. you would be talking about very different neighbourhoods—

Dr. Chance: Potentially, yes.

The Chair: —whereas in Canada you would be talking about the same neighbourhood.

[Traduction]

Si j'insiste sur le tabac ce n'est pas parce que c'est tout particulièrement lié à la pauvreté mais parce que c'est une réponse au stress. Je considère que si quelqu'un fume ce n'est pas simplement pour essayer d'avoir un petit bébé mais comme une défense contre le stress environnant. Pensez que nous pouvons simplement résoudre le problème du tabac en demandant aux gens d'arrêter de fumer est de toute évidence une erreur. Il faut trouver une solution au stress qui incite ces gens à fumer.

Par exemple, j'ai parlé des bébés à terme de faible poids. Dans les facteurs inhérents au faible poids de naissance des bébés à terme, on compte pour la moitié environ des causes la cigarette et les mauvaises habitudes alimentaires. Encore une fois il s'agit de gens vivant dans des conditions difficiles.

Modifier les habitudes tabagiques pendant la grossesse est extrêmement difficile. Certaines études suggèrent que c'est possible, mais c'est tout particulièrement difficile dans le groupe suivant—il y avait un article dans le *Journal de l'Association médicale canadienne*. Je n'ai pas de cliché sur ce sujet, mais les groupes particulièrement à risque sont ceux où on retrouve les économiquement faibles, les scolarités inférieures à la 11e année, les célibataires et les adolescentes. Les membres de la majorité de ces groupes que je viens de décrire vivent dans des conditions difficiles.

Un autre groupe potentiellement à risque pour les bébés de faible poids à la naissance est celui des adolescentes, surtout si elles vivent dans des conditions difficiles.

Je n'insisterai pas sur les différences raciales décrites dans une étude américaine; je mettrai plutôt l'accent sur l'impact des revenus et l'adolescence sur la proportion de parturientes, la faiblesse du revenu étant proportionnelle à la jeunesse des mères, moins de 17 ans. Il s'agit donc de la grossesse adolescente et plus les revenus des familles sont faibles plus les risques de grossesse adolescente sont grands. C'est un aspect du faible poids de naissance chez les adolescentes.

L'autre aspect que je tenais à vous signaler dans ce contexte est celui des liens avec les revenus de la famille médiane. Cette diapositive tirée de la même étude montre le rapport entre les revenus familiaux et le taux de naissance de bébés à faible poids. En bas de la colonne de droite vous avez le pourcentage des bébés de faible poids à la naissance. Le revenu de la famille médiane est indiqué sur l'axe horizontal. Ces données confirment le lien entre le revenu de la famille médiane et le faible poids à la naissance, chez les noirs ou chez les blancs. Ce sont des données américaines, comme je vous l'ai dit, mais les mêmes pourraient être produites au Canada.

La présidence: Au Canada ce serait des mères dans les mêmes quartiers...aux États-Unis dans des quartiers très différents.

Dr Chance: Potentiellement, oui.

La présidence: . . . au Canada ce serait dans le même quartier.

Dr. Chance: In Canada you would be talking about mixed neighbourhoods; exactly.

Importantly, whether white or black, the lower the family income, the greater the low birth-weight rate. As I say, there is ample evidence that for those living in poor circumstances the rates are high. We have incidences in Canada that are indeed very high.

I want to look now at the impact of low birth-weight rate and socio-economic status on the infant's outcome if of low birth-weight.

First, to clarify again the relationship of birth-weight and gestational age and its impact upon outcome, this is information taken from Australia that looks at infants of greater than 37 weeks gestation, of 34 to 37 weeks gestation, and of less than 34 gestation, and at the incidence of cerebral palsy according to the baby's birth-weight for gestational age. So if we take infants who are of greater than 37 weeks gestation and look at those who are low birth-weight for their gestational age, we see that those infants have a much increased odds ratio for, or risk of, developing cerebral palsy, as compared with a standard birth-weight population. This risk ratio is somewhat higher for babies of from 34 to 37 weeks and is high, again, higher than one-i.e., there is an increased risk—for babies of less than 34 weeks. So for all infants of birth-weight of any gestation, they have a higher risk of developing cerebral palsy if they are small for that gestational

What are the factors we recognize, particularly in small-forgestational-age infants? We recognize a factor that we just pointed out, i.e., smoking, and we recognize nutrition. Those are two key factors—caloric intake and nutrition, and smoking. So we start to say that this data is now talking about a group that is at risk—those in poverty.

Looking at more data to examine the impact, this is on maternal education. Whilst one cannot necessarily equate that factor to poverty circumstances, it is related. This is again data from the United States.

Looking at infants who were born with low birth-weight and were followed at 24 months and five years of age and were stratified according to the mother's educational status, we see that they start off quite comparably at 12 months of age. By 24 months the whole group of low birth-weight infants has slid a little bit in these population studies in Florida, but when we reach them at five years of age those whose mothers had high school education or above had returned to approaching the norm.

• 1555

Those whose mothers had particularly inadequate education had continued to slide down, as it were, so that the main developmental quotient of those babies was now 74 compared with 98 where the mothers had high school education

[Translation]

Dr Chance: Au Canada ce serait des quartiers mixtes; parfaitement.

L'important c'est que, race noire ou blanche, plus le revenu familial est faible plus le taux de faible poids à la naissance est important. Comme je l'ai déjà dit, les preuves ne manquent pas pour montrer que les taux sont beaucoup plus élevés en milieu pauvre. Nous avons des incidences au Canada qui sont en vérité très élevées.

Je voudrais maintenant passer à l'incidence du taux de faible poids à la naissance et du statut socio-économique sur le développement du nourrisson s'il est de faible poids à la naissance.

Premièrement, pour préciser encore une fois les liens entre le poids à la naissance, l'âge gestationnel et leur incidence sur le développement, voici une étude australienne portant sur des bébés nés après 37 semaines de gestation, après 34 à 37 semaines de gestation, moins de 34 semaines de gestation et l'incidence de paralysie cérébrale selon le poids à la naissance du bébé par âge gestationnel. Si on prend les bébés nés après plus de 37 semaines de gestation et ceux qui sont de faible poids à la naissance pour leur âge gestationnel, on constate que ces enfants courent des risques beaucoup plus grands de paralysie cérébrale que ceux dont le poids à la naissance est normal. Ce taux de risque est un peu plus élevé pour les bébés nés après 34 à 37 semaines de gestation et très élevé pour les bébés nés avant 34 semaines. Donc tous les nourrissons de faible poids à la naissance pour leur âge gestationnel courent des risques plus élevés de paralysie cérébrale.

Quels sont les facteurs responsables de faible poids pour l'âge gestationnel? Le tabac, comme nous l'avons déjà signalé, et l'alimentation. Ce sont deux facteurs clés—l'absorption de calories, l'alimentation et le tabac. Ces données nous indiquent donc un groupe en particulier, celui des démunis.

D'autres données permettent d'examiner l'impact. L'éducation de la mère. Bien qu'on ne puisse nécessairement associer ce facteur à la pauvreté, il est lié. Encore une fois ce sont des données américaines.

Prenons des enfants de faible poids à la naissance suivis à 24 mois puis à cinq ans, stratifiés selon le niveau d'éducation de la mère. Nous constatons qu'ils sont pratiquement sur la même ligne à 12 mois. Mais arrivés à 24 mois tout le groupe de nourrissons de faible poids à la naissance a un peu cédé du terrain dans ces études démographiques faites en Floride, mais quand nous les retrouvons à cinq ans, ceux dont les mères ont fait des études secondaires ou supérieures se sont rapprochés de la norme.

Ceux dont les mères avaient reçu une éducation particulièrement inadéquate avaient continué à régresser, pour ainsi dire, si bien que le principal quotient de développement de ces bébés était maintenant de 74 comparativement à 98 pour ceux dont les mères avaient reçu une éducation secondaire.

What I am saying from that evidence is that essentially not only is a family at a disadvantage from the point of view of producing low birth-weights, but families living in difficult circumstances and children growing in those circumstances are doubly disadvantaged so far as their own development is concerned.

There is a lot more data and I will have to go through this rather quickly and simply point out the highlights of this information.

This is looking again at low parent education, looking at outcome of babies. This is all recent information. It is not in the paper that I have sent to you, but all recent information looking at outcome according to the level of neo-natal illness.

If you look at parent education and you follow this to severe problems in development, what we find is that where there has been low parent education and a high level of neo-natal illness, and we see that indeed the outcome classification is that there is a high to moderate. . .50% or more will show moderate to severe problems.

On the other hand, if we look at high parent education, same children starting out, and look at the proportion with moderate to severe problems in development, we find a remarkable difference. Babies who go through the newborn period and are very sick in fact do quite well if they go to an environment that can indeed respond to their needs. Those who are born in poor circumstances with a low parental education have a higher instance of both mild and moderate to severe problems—in fact more evidence that education... One has to sort of take not a quantum leap but a leap to say education is related, and say that with adverse circumstances children are notgoing to develop as well.

I will pass some of this because I have too much, but another piece of information which is again relevant to outcome is this. Looking at parenting risk, and not that obviously all infants in poverty are a parenting risk, one knows some superb families, but nonetheless the ability to respond as a parent is diminished if one has difficult circumstances to cope with. If one now looks at these factors... How can I explain this to you quickly? These are factors taken from this paper, and we are looking at respiratory problems in the newborn period, inter-cranial haemorrhage in the newborn period in low birth-weight babies.

These are all very low birth-weight babies we are talking about now who were followed up. Look at children where there is a parenting risk. These in fact are families who were reported to the Children's Aid Society. Look at those with low socio-economic status. Babies born at less than 1250 grams who have respiratory problems in the newborn period in fact have no increased risk from the point of view of difficulties in cognitive outcome. On the other hand, babies with inter-cranial haemorrhage, yes, they have an increased risk and the numbers there speak to that.

[Traduction]

Ces données nous montrent pour l'essentiel que non seulement ces familles sont désavantagées puisqu'elles produisent des bébés de faible poids, mais celles vivant dans des conditions difficiles et dont les enfants grandissent dans ces conditions sont doublement désavantagées en ce qui concerne leur propre développement.

Il y a encore énormément de données, mais je me contenterai de les parcourir rapidement et de simplement signaler les caractéristiques les plus intéressantes.

Il s'agit encore ici de parents à faible scolarité et des conséquences pour les bébés. Tous ces renseignements sont récents. Ils ne se trouvent pas dans le document que je vous ai envoyé, mais renferment tous les derniers renseignements sur les conséquences en fonction du niveau de maladie néo-natale.

Partant de l'éducation des parents pour aboutir aux problèmes graves de développement, nous constatons un lien entre la faiblesse de l'éducation et le niveau élevé de maladies néo-natales et que sur le plan de la classification cela va de élevé à modéré. . .50 p. 100 ou plus seront affectés de problèmes allant de modérés à graves.

En revanche, si les parents ont reçu une bonne éducation nous constatons une différence remarquable au niveau de la proportion des enfants connaissant des problèmes de développement graves ou modérés. Les bébés qui sont très malades pendant leur vie de nourrisson s'en sortent très bien s'ils vivent dans un environnement qui répond à leurs besoins. Ceux qui sont nés dans la pauvreté de parents sans éducation ont de plus grandes chances de connaître des problèmes ou même de graves problèmes—en fait il est démontré que l'éducation... Il faut faire une sorte non pas de saut quantique mais de saut pour dire que l'éducation entraîne une relation de cause à effet, pour dire que les enfants élevés dans des circonstances difficiles ne se développeront pas aussi bien.

Je saute car j'en ai beaucoup trop, mais voici un autre renseignement pertinent. Il n'est pas systématique que les nourrissons élevés dans la pauvreté connaissent des problèmes, il y a des familles extraordinaires, mais il n'en demeure pas moins que pour un parent la capacité de réponse diminue avec la difficulté des circonstances. Si on considère ces facteurs... Comment pourrais-je vous expliquer cela rapidement? Ces facteurs sont tirés de cette étude, et nous voyons ici les problèmes respiratoires pendant la période de vie du nourrisson, les hémorragies intercrâniennes pendant la période de vie de nourrisson chez les bébés de faible poids à la naissance.

Il s'agit ici de bébés de très faible poids à la naissance qui ont été suivis. Regardez ceux dont le milieu familial est à risque. En fait il s'agit de familles signalées à la Société d'aide à l'enfance. Regardez ces socio-économiquement faibles. Les bébés pesant moins de 1250 grammes à la naissance qui ont des problèmes respiratoires pendant la période postnatale ne risquent pas plus en fait de connaître des problèmes de développement cognitif. En revanche, pour les bébés souffrant d'hémorragies intercrâniennes, oui, le risque est accru et les chiffres ici le montrent bien.

We are talking about difficult numbers to follow, but essentially a weighting factor of .72 for those who have inter-cranial haemorrhage, for example. For those where there is a parenting risk we have this multiplied three-fold, a dramatic increase in the risk of adverse outcome if there is a parenting risk in the family. For those from low socio-economic there is a doubling of the risk of poor outcome.

This data is perhaps better appreciated on this transparency. What we have here is really that material summarized in a statistical fashion. You can tell all sorts of lies, but you can also tell truths with statistics. This is looking at the probability of the outcome; probability with a risk factor and probability without a risk factor. If there were absolutely no risk factors at all, one would expect zero probability of abnormal outcome. Without any risk factor, one would expect a normal outcome. One would have one, and that is this point.

• 1600

If we look at these same babies and follow them through, they are the ones who had lung disease as newborns, and they follow the line of identity. There is no evidence of increased risk, even though there were 1250 grams from respiratory disease per se. On the other hand, we look at the socio–economic status of the family of the low birth-weight infant, and that pulls the risk towards the left, as it were, of an adverse outcome.

We look at intraventricular haemorrhage, which is, we recognize, a serious problem of low birth-weight babies. That pulls the risk of adverse outcome to the left; it increases the risk. But if we then look at those with parenting risk, those are the infants at greatest risk of adverse outcome. Even though these were all low birth-weight babies, factors such as low socio-economic status and poor parenting will increase the risk of adverse outcome for a similar group of babies at birth. These are depressing numbers and perhaps overwhelming figures. Is there anything that can be done about this? I think there is very definite evidence that something can be done about this.

In the past we have had studies of small communities, where there has really been, I think, evidence, but difficult-to-prove evidence, that indeed the outcomes can be improved. One example over the years that was outstanding to everyone in Canada was the Montreal Diet Dispensary. A lot of excellent work was done in the Montreal Diet Dispensary. For a long time Agnes Higgins was leading it and was doing superlative work, but unfortunately it was not able to be proved to scientists, nor indeed to economists. The consequence is that it is only really in very recent times that we have been able to re-look at the data Agnes Higgins produced over the years, make comparisons with other groups and realize that indeed the story she was telling had a great deal of fact in it.

[Translation]

Il s'agit de chiffres difficiles à suivre mais pour l'essentiel il s'agit d'un facteur de pondération de .72 pour ceux qui souffrent d'hémorragies intercrâniennes, par exemple. Pour ceux dont le milieu familial présente des risques ce facteur est multiplié par trois, augmentation spectaculaire. Pour ceux provenant du milieu des socio-économiquement faibles le risque de problèmes de développement est doublé.

Ces données sont peut-être plus compréhensibles sur cette diapositive. Tous les renseignements sont ici résumés sous forme statistique. On peut faire mentir les statistiques mais on peut également leur faire dire la vérité. Ce tableau vous montre les probabilités de développement; les probabilités avec un facteur de risque et les probabilités sans facteur de risque. S'il n'y avait aucun facteur de risque du tout, on s'attendrait à une probabilité nulle de développement anormal. Sans facteur de risque, on s'attendrait à un développement normal. On en aurait un et c'est justement ce qui compte.

Si on prend ces mêmes bébés et qu'on les suit, ce sont ceux qui ont eu des problèmes de maladie pulmonaire lorsqu'ils étaient nourrissons et ils suivent la ligne d'identité. Il n'y pas de preuves de risque accru, même s'ils ne pesaient que 1250 grammes à cause de cette maladie respiratoire. En revanche, si on prend en compte le statut socio-économique de la famille du nourrisson de faible poids à la naissance, le risque est tiré vers la gauche, pour ainsi dire, correspondant à un problème de développement.

Ici ce sont les hémorragies intraventriculaires dont on sait qu'elles représentent un grave problème chez les bébés de faible poids à la naissance. Le risque de problèmes de développement va vers la gauche, il est accru. Ensuite si nous prenons ceux dont le milieu présente des risques, c'est pour eux que les risques de problèmes de développement sont les plus importants. Même si tous ces bébés au départ étaient de faible poids à la naissance, des facteurs tels que la faiblesse du statut socio-économique, le milieu familial pauvre, augmentent le risque de problèmes de développement pour un groupe analogue de bébés à la naissance. Ces chiffres sont déprimants et peut-être même renversants. Pouvons-nous faire quelque chose? Je crois que nous avons la preuve définitive que nous pouvons faire quelque chose.

Des études faites auprès de petites communautés nous ont déjà prouvé, bien qu'il soit difficile d'en faire la démonstration, que le développement peut être amélioré. Un exemple remarquable pour tous au Canada est le Dispensaire alimentaire de Montréal. Beaucoup de très bon travail a été fait au Dispensaire alimentaire de Montréal. Pendant longtemps Agnes Higgins s'en est occupé et a fait un travail super, mais malheureusement la preuve n'a pas pu en être faite ni aux scientifiques ni, encore moins, aux économistes. En conséquence ce n'est que très récemment que nous avons pu réexaminer les données accumulées au cours des années par Agnes Higgins, faire des comparaisons avec d'autres groupes et nous rendre compte que ce qu'elle nous disait était très vrai.

I have overshot my data, but essentially looking at Agnes Higgins' material, for example, of a group of very high-risk women, and this was in the diet dispensary women, 92% were of low socio-economic status, 58% were new immigrants, 48% were unmarried, and 86% were given food supplements. Not only food but obviously other factors enter into the diet dispensary program. The effect of that was to reduce the low birth-weight rate from 9% to 4.5%. The overall low birth-weight rate of all the clients in the Montreal Diet Dispensary was reduced to the average for Canada of 5.6%.

When we look at the population the diet dispensary was serving—48% were unmarried and 92% were of low social-economic status—we have to say there has been a very definite impact. The specific study they published recently showed that the group studied was reduced from 9% to 4.5%. The cost per client was \$257. If we look at that cost and compare it, for example, to a halving of the low birth-weight rate, with all the in-hospital costs, which is phenomenal, and all the adverse costs on children as they grow, then obviously there is a benefit. One does not have to go far to say that.

I want to look at a couple of studies from the United States with you. One recently reported showing a focused program, which was a combined program of enhanced medical care—enhanced care of women during pregnancy—but also support programs for women in pregnancy when they were at risk. This shows the regional average for this group of women attending... These were public patients, and there is data for private patients. The program was introduced in 1985.

• 1605

These are three-month averages of low birth-weight rates. What you see is this sequence of all low birth-weight infants hovering along this drop here in 1984, perhaps related to the introduction of the Women, Infants and Children's Program for the States, but no matter—a fairly high rate of between 12% and 10%. We have been talking about Canadian rates as 5.6%. Remember, this is in North America as well. These are unselected public patients in this program. The program was introduced in 1985 and there is really a very substantial fall to figures that are more in the region of ours, but above 6%. There was a slight rebound, but nonetheless there was an obvious impact of that program introduced in 1985 in that particular group of public patients.

There was also, and very importantly, an impact on those less than 1500 grams at birth. Their number is in fact lower than our national rate. In Canada the rate of babies less than 1500 grams is about 0.9%. So with this high-risk population they reduced the very low birth-weight, the less than 1500 grams, to lower than ours in Canada.

[Traduction]

Je ne trouve plus la diapositive, mais pour l'essentiel les données d'Agnes Higgins nous montrent par exemple que sur un groupe de femmes à très haut risque, et c'était les femmes qui venaient au dispensaire alimentaire, 92 p. 100 étaient socio-économiquement faibles, 58 p. 100 étaient de nouvelles immigrantes, 48 p. 100 étaient célibataires et 86 p. 100 recevaient un complément d'alimentation. Il n'y avait pas que la nourriture qui entrait dans le programme du Dispensaire alimentaire, il y avait évidemment d'autres facteurs. La conséquence a été de réduire le taux de faible poids à la naissance, le faisant passer de 9 p. 100 à 4,5 p. 100. Le taux global de faible poids à la naissance de toutes les clientes du Dispensaire alimentaire de Montréal avait été ramené à la moyenne canadienne de 5,6 p. 100.

Quand on considère la population desservie par ce dispensaire alimentaire—48 p. 100 de célibataires et 92 p. 100 de socio-économiquement faibles—nous devons conclure à un impact définitif. L'étude publiée dernièrement montre que le groupe étudié est passé de 9 p. 100 à 4,5 p. 100. Le coût par client était de 257\$. Si nous prenons ce coût et si nous le comparons, par exemple, à la réduction de moitié du taux de faible poids à la naissance, avec tous les coûts hospitaliers, qui sont phénoménaux, et tous les coûts de problèmes de croissance des enfants, il est évident que nous y gagnons. Cette conclusion n'est pas difficile à formuler.

Je tiens à commenter deux études réalisées aux Etats-Unis. La première portait sur un programme combiné de soins médicaux poussés—soins poussés pendant la grossesse et de programmes de soutien pour les femmes enceintes à risque. Cette étude donne la moyenne régionale pour ce groupe de femmes participant. . . C'étaient des patientes publiques et il y a des données pour les patientes privées. Le programme a été mis en oeuvre en 1985.

Voici les moyennes trimestrielles de taux de faible poids à la naissance. On constate un taux élevé, oscillant entre 10 et 12 p. 100, de nouveau-nés ayant un faible poids à la naissance au cours de la période visée. Ce taux a diminué en 1984, possiblement en raison de la mise en oeuvre aux États-Unis du programme d'aide aux mères et aux enfants en bas âge (Women, Infants and Children's Program). Pendant la même période, le taux rapporté au Canada a été de 5,6 p. 100. On voit donc que le taux varie grandement en Amérique du Nord. Je vous fais également remarquer qu'il n'y a pas eu de sélection des patientes, des hôpitaux publics participant à ce programme lancé en 1985. On voit donc qu'après 1985, le taux américain de faible poids à la naissance se rapproche du taux canadien bien qu'il demeure supérieur à 6 p. 100. Exception faite d'un accident de parcours, le programme a porté fruit au sein de la population visée.

On a aussi observé, après l'adoption du programme, une importante diminution du nombre de nouveau-nés dont le poids à la naissance était inférieur à 1,500 grammes. En fait, le taux américain est même inférieur au taux canadien qui s'élève à 0,9 p. 100. On est donc parvenu au sein de cette population à haut risque à ramener le taux des très faibles poids à la naissance à un taux inférieur au nôtre.

Here is one other piece of information I will share with you. This is a very small study, but nonetheless an important study I think. This is one single private practice in the States, in a rural community. They introduced a combined social and medical approach to low birth-weight prevention. The numbers during the control period are really quite different. These are pre-term infants by birth-weight. They reckoned that in the control period a total of 31% were potentially preventable, whereas in the study period a total of 13% were potentially preventable. If we look especially again at the low birth-weight infants, we have a reduction of nine to zero, and in fact overall a reduction, particularly in the lower birth-weight rates.

We have other studies in Canada that I could mention but I think should finish very shortly.

I almost apologize for putting this to you, but I felt I should. This is one person's view, an author's view, of the causes of premature labour. The solution is not simple.

Simply attacking cigarette smoking and saying "Stop smoking, ladies" is not going to solve it. Improving income alone will not solve it. I think the current feeling is that we see such high rates because so many of these factors—inadequate nutrition, smoking, drugs—are responses to or give rise to stress, and stress feeds through to increasing uterine irritability, and therefore the risk of premature labour. We recognize that other factors increase the risk of premature labour. Infection, for instance, and infection is in fact higher in women in poor circumstances. So all these factors then feed in.

What we see then is a highly complex thing and yet somewhere we have to approach and attack that problem of low birth-weight and prematurity. We at the Coalition believe there are several aspects that we can focus on. In fact we are now attempting to pull together a coalition for prevention of low birth-weight. As I said earlier, we are focusing on low birth-weight in poverty. The first side we think we can attack through a broad-fronted attack, and yet one that I think is important is appropriately targeted public education.

Recognizing that a lot of it is stress based, try to bring to the population's general realization just how important it is to stop smoking in pregnancy. Have improved and enhanced antenatal care. Avoid heavy physical activity in pregnancy if at all possible, to reduce stress, and education of health care providers and the general public to what are the features of premature onset of labour.

[Translation]

J'ai d'autres renseignements dont je voudrais vous faire part. Ils sont tirés d'une étude portant sur un très petit échantillonnage de patientes, mais dont les conclusions m'apparaissent tout de même importantes. L'étude a été effectuée dans une seule pratique privée aux États-Unis en milieu rural. Des travailleurs sociaux ainsi que des médecins ont collaboré afin d'essayer de prévenir la naissance du nouveau-né à faible poids. Les taux enregistrés pendant la période de référence étaient bien supérieurs à ceux qu'on a constatés pendant la période de l'étude. Voici les poids à la naissance des enfants nés avant terme. On a estimé qu'il aurait été possible de prévenir 31 p. 100 de ces naissances au cours de la période de référence, et seulement 13 p. 100 pendant la durée de l'étude. Le nombre de nouveau-nés à faible poids à la naissance est passé de 9 à 0 durant l'étude chez les enfants nés prématurément, et il a également diminué parmi les enfants nés à terme.

Je pourrais vous citer d'autres études menées au Canada, mais je crois que le temps nous manque.

Je m'excuse presque de vous présenter ce qui suit, mais j'estimais que c'était mon devoir. C'est l'opinion d'une seule personne, d'un auteur, sur les causes des naissances prématurées. Le problème est complexe.

On ne le réglera pas simplement en incitant les femmes enceintes à cesser de fumer. On ne le réglera pas non plus simplement en aidant financièrement les femmes à risque. On s'entend généralement pour dire actuellement qu'il faut imputer le problème à un ensemble de facteurs—mauvaise alimentation, tabagisme, toxicomanie—qui engendrent le stress ou y ont une réponse. Ce stress provoque à son tour une irritation de l'utérus qui augmente les risques d'accouchement prématuré. Nous sommes conscients de l'incidence d'autres facteurs également. Comme les risques d'infection qui sont plus élevés chez les femmes pauvres. Il faut donc tenir compte de tous ces facteurs.

Il s'agit donc d'un problème fort complexe auquel il faudra cependant s'attaquer, car il est nécessaire de réduire le nombre de nouveau-nés de faible poids à la naissance et de naissances prématurées. Notre coalition estime qu'on peut s'y prendre de diverses façons. Nous cherchons maintenant à constituer une nouvelle coalition dont ce serait le but premier. Comme je l'ai déjà dit, nous visons d'abord et avant tout à venir en aide aux plus démunis. Par ailleurs, nous estimons qu'il importe également de sensibiliser toute la population à ce problème.

Comme un bonne part du problème est attribuable au stress, il faut évidemment convaincre les femmes enceintes de cesser de fumer. La qualité des soins anténataux compte également. Nous recommandons également aux femmes enceintes qui le peuvent de cesser toute activité physique pénible qui est une source de stress, et nous jugeons important de faire connaître les signes de travail prématuré aux personnes qui sont chargées de dispenser des soins aux personnes enceintes ainsi qu'à l'ensemble de la population.

• 1610

That simple thing of a mother experiencing low backache in 23 to 27 weeks—she simply should not shake it off, saying that she does not feel quite so well today. That sort of thing needs to be said, and said clearly. There are risks for premature labour. There are risks for them if they go into premature labour.

We feel directed assistance with programs such as the Montreal Diet Dispensary and the Vancouver and Toronto Healthiest Baby as Possible Programs will help. Those are programs that need to be recognized for their worth and enhanced, not only to provide nutrition but also to provide support for women in difficult circumstances who are pregnant.

Two particular groups of women which we recognize as neonatalogists—I am a neonatalogist—are single women, especially single women with young children living in poor circumstances. They are at very high risk of premature labour. Also, teenagers who cannot get adequate support are at risk of going into premature labour.

Something that we have suggested from the Coaltion for the last 12 years now has been this number three. Perhaps it might strike a bell one day. It seems so rational to us to move family allowance to when a family is definitely going forward to produce a child, and if necessary reduce it by six months at the other end. Mothers in pregnancy, and especially those in poor circumstances, need help. Family allowance at that time seems absolutely appropriate. Perhaps six months at the other end is when teenagers can earn a bit too with their summer jobs and their afternoon jobs, but mothers need help during their last six months of pregnancy.

If we can approach the latter through community groups...the solution is not purely medical at all. The solution is social, economic and medical. If we can look at marginalized groups, inequality, especially in women in poor circumstances, then again we are going to make some impact. So there is not a simple solution to the stress that gives rise to low birth-weight or to the medical problems that give rise to low birth-weight infants. We firmly believe at the Coalition that there is a group in Canada, those in poor circumstances, where we can reduce the rate with a proper concerted approach.

Mr. Axworthy (Saskatoon—Clark's Crossing): Thank you for the slightly outdated report—things seem to get worse instead of better—the report that you presented earlier. It does give us a good analytical basis for the presentation you have made.

I wonder if I might ask you if it would be possible for us to have photocopies of your transparencies, including the ones that you did not put up, because I think those numbers would be useful for us when we are preparing our report.

We continue to hear not only the plight of those living in poverty—I do not want to undermine the pain that people suffer with a government that seems concerned only with economic measures—but also the cost of poverty to society. You have highlighted it in a very clear way. Recent studies, including those before the Senate committee, have highlighted it in a very clear way too. There was a report today which suggested that some \$5 million investment at an

[Traduction]

La future mère qui ressent des douleurs dans le bas du dos entre la 23° et la 27° semaines de grossesse ne devrait pas simplement se dire que ça ira mieux demain. Il faut que tout le monde sache que c'est un signe de travail prématuré, et que le fait d'accoucher avant terme présente des risques.

Nous estimons que le programme comme le programme du Dispensaire alimentaire en cours à Montréal et le programme en vue de favoriser la naissance de bébés en santé à Vancouver et à Toronto contribueront à régler le problème. Il faut reconnaître la valeur de ces programmes qui, en plus d'offrir des conseils aux femmes enceintes à risque sur leur alimentation, visent également à les aider à d'autres égards.

Les néonatalogistes—et j'en suis un—estiment que ce sont les futures mères célibataires ayant un faible revenu, surtout si elles ont d'autres enfants, qui sont les plus à risque. Les adolescentes sans soutien entrent également dans cette catégorie.

La Coalition recommande depuis au moins 12 ans une mesure qui, nous l'espérons, sera un jour adoptée. Il nous semblerait logique de verser à la future mère des allocations familiales six mois avant la naissance, même si cela devait signifier qu'on interrompe six mois plus tôt le versement de ces allocations. Les femmes enceintes, particulièrement celles qui viennent de milieux démunis, ont besoin d'aide. C'est au cours des six derniers mois de la grossesse que les allocations familiales pourraient leur être utiles. Elles en ont moins besoin lorsque leurs adolescents occupent un emploi d'été ou un emploi à temps partiel. D'où notre suggestion d'interrompre six mois plus tôt le versement des allocations familiales.

Le problème dont nous discutons n'est donc pas purement médical. Son origine est également social et économique. Pour s'y attaquer de façon efficace, nous devons chercher à aider les femmes appartenant aux groupes marginaux et en particulier aux femmes démunies. Il faut se rendre à l'évidence qu'on ne peut pas facilement supprimer le stress ni les problèmes médicaux auxquels est attribuable le nombre élevé de nouveau-nés de faible poids. La Coalition est convaincue que par un effort concerté, il est possible de réduire le taux de ces naissances parmi les Canadiens démunis.

M. Axworthy (Saskatoon—Clark's Crossing): Je vous remercie de nous avoir présenté ce rapport qui date déjà un peu. Malheureusement, la situation semble s'aggraver au lieu de s'améliorer. Ce rapport vous a permis de bien nous situer le problème.

Pourriez-vous nous fournir une photocopie de vos diapositives, y compris de celles que vous ne nous avez pas montrées, parce que les chiffres qui y figurent pourraient nous être utile dans la rédaction de notre rapport?

On entend continuellement parler, non seulement du triste sort des pauvres—et je ne sous-estime certes pas la souffrance que leur inflige un gouvernement obsédé par la situation économique—mais aussi du coût social de la pauvreté. Votre exposé a très bien fait ressortir ce coût comme l'ont déjà fait des rapports récents, et comme le fera sans doute le rapport du comité sénatorial qui étudie le problème. Un rapport publié aujourd'hui soutient qu'en

early stage for children in poverty would provide something like \$33 million in return. One would have thought a business-oriented government would have responded to this immediately.

We do have this problem of not seeing an investment in people and not seeing the economic investment. I wonder if you might comment first on that generally. You have no doubt made these presentations before and not received a very different response from government, even though the figures seem very clear.

• 1615

Perhaps you might also respond in a more short-term way. If we take a fiscal year—12 months—and a woman becomes pregnant early in that 12-month period, almost certainly she will have the baby within that fiscal year. From what you have said, if she is poor she will have it earlier in that fiscal year. Our government tends to think in terms of fiscal years, so we have a chunk of money that we are going to spend on that child at either the prenatal or post-natal stage.

If that child is born low birth-weight, the costs immediately after birth will be quite significant, costs which need not be incurred if the approach which you suggest is taken. We might begin by ensuring that pregnant mothers have adequate nutrition. So within that fiscal year we would begin to see returns for the investment we made earlier on. Even if a government cannot see that it is in its own and the country's best interest to invest now for two or three years down the line, surely is in everybody's best interest to invest when the return would be reaped within the same fiscal year.

You have been making representations. Do you have a sense of why that short-term and long-term investment argument seems so unpersuasive to the government?

Dr. Chance: I do not have a strong opinion on why it is unpersuasive to any government. Essentially, I think you are referring to the possibility of improving the outcome for mothers if we immediately shifted the family allowance backward.

Mr. Axworthy: Or provide some other mechanism.

Dr. Chance: Yes, or provide some other mechanism. I think the evidence I have given you suggests there would probably be some impact. For example, one surprising thing to me was the cost of the diet dispensary simply in terms of reducing low birth-weights. I cannot tell you and I do not want to give the impression in any way that premature babies are going to disappear from the scene. What we do believe is that potentially we are going to reduce the number by half in low-income families. It is not that they are going to have fewer babies, just that they are going to have fewer premature babies.

But from the point of view of the immediate returns within one fiscal year, it is just about what one would seek. If we look at a reduction of four babies per hundred—from 8% to 4%—from mothers who are in poor circumstances, in one given year... Babies of 1500 grams birth—weight going through a unit such as mine are costing about \$1,500 a day. The length of stay of such an infant in a unit such as mine would be around 40 days. Forty days at \$1,500 a day is \$60,000.

[Translation]

consacrant 5 millions de dollars aux enfants qui souffrent de la pauvreté, on pourrait économiser jusqu'à 33 millions de dollars. On aurait cru qu'un gouvernement aussi mercantile serait vivement intéressé par un investissement aussi rentable.

Or, notre société doute de la rentabilité de ce genre d'investissement. Pourriez-vous d'abord nous dire ce que vous en pensez de façon générale? Les chiffres que vous nous avez cités semblent révélateurs, mais je suis convaincu que les gouvernements auxquels vous les avez soumis ne s'en sont sûrement pas beaucoup souciés jusqu'ici.

Il faudrait peut-être songer aussi au court terme. Prenons l'exemple de l'exercice financier, lequel s'échelonne sur 12 mois. Une femme qui tombe enceinte au début de l'exercice, aura nécessairement son enfant avant la fin de celui-ci. Vous nous avez dit qu'elle risque même d'accoucher prématurément si elle est pauvre. Je prends l'exemple de l'exercice financier, car notre gouvernement ne pense qu'en ces termes. Le nouveau-né exigera des soins prénataux ou post-nataux dont on peut chiffrer le coût.

Or, les soins devant être dispensés au nouveau-né de faible poids à la naissance sont très élevés, et pourraient être évitables si l'on adoptait vos suggestions. On pourrait commencer par s'assurer que les futures mères se nourrissent bien. On voit donc qu'il serait possible de rentabiliser ces investissements au cours de l'exercice financier où ils seraient engagés. Même si le gouvernement était capable de se rendre compte qu'il est dans son intérêt et dans l'intérêt du pays de consentir un investissement qui sera rentable dans deux ou trois ans, il ne peut que se rendre à l'évidence qu'il ne faut pas laisser passer un investissement dont la rentabilité est presque immédiate.

Vous connaissez bien la question. A votre avis, pourquoi le gouvernement ne comprend-il pas l'intérêt de ces investissements à court et à long terme?

Dr Chance: Je ne saurais trop dire. Vous faites allusion, je crois, à notre suggestion touchant les allocations familiales.

M. Axworthy: On pourrait aussi s'y prendre d'autres façons.

Dr Chance: Oui. Je suis convaincu que cet investissement serait rentable. J'ai été surpris, par exemple, de l'efficacité d'un programme à bon marché comme celui du dispensaire alimentaire dont je vous ai parlé. Je ne voudrais pas donner l'impression que je m'attends à ce qu'on puisse éliminer toutes les naissances prématurées. Nous sommes cependant convaincus qu'il est possible de réduire leur nombre de moitié parmi les familles à faible revenu. Et la situation ne s'améliorera pas parce que ces familles auront moins d'enfants.

On peut évidemment logiquement s'attendre à ce qu'une diminution du nombre de naissances prématurées se traduise par des économies à court terme. Si on réussissait à éviter quatre naissances prématurées sur les 100 naissances de ce genre parmi les femmes à faible revenu, c'est-à-dire si le taux passait de 8 p. 100 à 4 p. 100, ... Les nouveau-nés pesant 1500 grammes à la naissance exigent des soins qui coûtent environ 1,500\$ par jour. Ces nouveau-nés demeurent en

For four infants it is \$240,000. Obviously the numbers magnify rapidly.

How much might it cost to reduce the incidents from 8% to 4%, I cannot tell you exactly. The Montreal Diet Dispensary costs \$264 per client. In the U.S. program I talked about the cost ratio was \$12 for premature birth versus \$1 for the program. The cost ratio was almost twelve-fold. So even within one 12-month year one would expect to see a saving. Over a period of several years there would be substantial savings.

Mr. Axworthy: And that just deals with that one year. Your figures show that because of the compounding of low birth-weight and a less than favourable environment, education levels are much reduced and the burden on the health care system is probably increased too. We see a fairly major cost transferred on to future years from not being able to spend some money up front. I am concentrating on this particular issue, but it sets aside the whole pain that people are forced to suffer because we are not prepared to spend \$250 on them in those few months before they are born.

1620

Dr. Chance: The human cost is incalculable. The dollars can be calculated.

I think if we look at the impact of having a disabled low-birth-weight baby in a house where there are poor circumstances versus good circumstances, better circumstances, then there is no question that the impact of the disabled child on the family in difficulties is greater. The use of health care services by those in poverty is greater than those not in poverty, and so it goes on.

To my way of thinking, there is no question that the evidence is very strong that if we can break this cycle of poverty/low birth-weight, then we will save money. But in the process we will have to spend some.

Mr. Axworthy: Can you cast some judgment as to why governments have simply not done this? You are suggesting large amounts of savings, are you not?

Dr. Chance: Substantial sums, I think, yes. I think it is only now that the evidence is becoming strong enough to be assertive in this. As a physician looking after low-birth-weight babies, I have for years been trying to find solid evidence to say that it is preventable.

I am a scientist. I am a university professor as well. I look for evidence, and the evidence has been relatively weak until the last, I would say, five years. I think now that the evidence is really becoming stronger and stronger, then it behoves us as communities to listen to that evidence and start working with it.

[Traduction]

moyenne 40 jours dans un service comme le mien. Faites le calcul, cela revient à 60,000\$. Pour quatre nouveau-nés, ces soins s'élèvent à 240,000\$. De toute évidence, on pourrait réaliser des économies intéressantes.

Je ne peux cependant vous dire exactement ce qu'il en coûterait pour ramener le taux de 8 à 4 p. 100. Le coût des services offerts par le Dispensaire alimentaire de Montréal est de 264\$ par client. Le coût par enfant du programme américain dont je vous ai parlé est 12 fois moins élevé que le coût des soins dispensés à chaque bébé né prématurément. On pourrait donc s'attendre à réaliser des économies en-deça d'une année. Les économies réalisées sur plusieurs années seraient considérables.

M. Axworthy: Les économies annuelles seraient importantes. Les chiffres que vous nous avez donnés révèlent que les enfants dont le poids à la naissance était faible et qu'y grandissent dans un milieu défavorable ont tendance à ne pas poursuivre leurs études, et comme on le sait, il y a un lien direct entre le niveau d'instruction d'une personne et son état de santé. Nous ne faisons que reporter, en les augmentant, les dépenses que nous devrons encourir parce que nous refusons d'affecter 250\$ par enfant à naître pour éviter les naissances prématurées. Je ne parle même pas de l'énorme souffrance humaine que dissimulent ces chiffres.

Dr Chance: On peut chiffrer les dépenses à encourir, mais le coût de cette souffrance est incalculable.

Prenons l'exemple d'un bébé handicapé de faible poids qui serait né dans une famille à faible revenu. Il est évident que l'arrivée de cet enfant aura des conséquences encore plus grandes pour cette famille. Il est bien connu que les pauvres exigent plus de soins de santé que les biens nantis.

Tout indique que si l'on parvient à briser le cercle pauvreté faible poids à la naissance, nous économiserons de l'argent. Évidemment, cela suppose qu'on soit prêt à en dépenser quelque peu à cette fin.

M. Axworthy: À votre avis, pourquoi les gouvernements ne l'ont-ils pas fait jusqu'à maintenant? Les économies escomptées sont considérables, n'est-ce pas?

Dr Chance: Je le pense. Ce n'est que maintenant qu'on est cependant en mesure de le prouver. En ma qualité de médecin traitant des nouveau-nés de faible poids à la naissance, je cherche depuis des années à prouver qu'on peut prévenir les naissances prématurées.

Je suis un scientifique ainsi qu'un enseignant universitaire. J'aime bien pouvoir prouver ce que j'avance. Or, nous manquions de preuve jusqu'à il y a environ cinq ans. Comme les preuves que nous cherchions deviennent chaque jour plus solides, nous devons bien nous rendre à l'évidence, et nous attaquer au problème.

Mr. Axworthy: One last, quick question. Looking at last week's budget, and considering the information you have presented and I am sure all sorts of other information that you have as well, do you draw any conclusions or do you pass any judgments about the budget and the commitment to resolving this particular issue?

Dr. Chance: I think many people have spoken more eloquently than I can about the impact of last week's budget on families in difficulties. Provinces are not in a very strong position to respond, that is all I can say.

Mr. Pagtakhan (Winnipeg North): Thank you, Dr. Chance. I must say that this is the first time I have seen another pediatrician at this meeting. I certainly feel at home again.

I would like to follow on some of the questions that my colleague posed, and this is hardly in the order, but just to indicate indeed that the low-birth-rate infant, as you sort of put it very nicely and if I can capsulize, certainly would have a tremendous human toll on the child, on the family and society—society in terms of lost productivity and cost to the health care system in the one instance. To the family, of course, is the cost and the havoc and, of course, to the child. There is just loss of human dignity when those disabilities occur.

The first question, and because I am intrigued by your submission that one major solution or a partial solution would be the social approach, when you indicated that there would be a substantial savings if we can prevent this, in terms of cost-benefit analysis, can you approximate that substantial savings?

Dr. Chance: No, I have not done the calculations that are necessary. I am sorry.

Mr. Pagtakhan: That is okay. I just thought we could have that

Mr. Axworthy: Excuse me. You would not have a guess, would you, any sort of. . .?

Dr. Chance: We would have to sit down with a computer, you know. We are talking about 21,000 babies. We are talking about 15% with disability. We are talking about various levels of disability. We are then looking at the relationship of family income. I would need to sit down with a very detailed program to arrive at a number.

Mr. Pagtakhan: Could you provide it to the committee at a later date?

Dr. Chance: That was with tongue in cheek, I am sure.

Mr. Pagtakhan: Seriously though, this is the type of argument that in any public policy formulation is crucial, as you can imagine.

• 1625

Dr. Chance: There are reasonable past data on the cost of supporting an infant through an intensive—care unit and then the cost of supporting the proportion who are disabled, and I can certainly provide those for you. They have magnified over the years obviously, and then one has to multiply that by all the numbers I have been quoting to you.

[Translation]

M. Axworthy: J'aurais une dernière brève question à vous poser. Compte tenu de l'information que vous nous avez communiquée, et de toute l'information supplémentaire dont vous disposez sans doute, que pensez-vous de la façon dont le budget présenté la semaine dernière s'attaque à ce problème?

Dr Chance: Beaucoup d'autres ont fait ressortir de façon beaucoup plus éloquente que je ne pourrais le faire les conséquences du budget de la semaine dernière pour les familles nécessiteuses. Tout ce que je peux ajouter, c'est que les provinces ne sont pas vraiment en mesure de prendre la relève.

M. Pagtakhan (Winnipeg-Nord): Je vous remercie, docteur Chance. Permettez-moi de dire que c'est la première fois que je ne suis pas le seul pédiatre autour de cette table. Je m'en réjouis.

J'aimerais poursuivre dans la même veine que mon collègue. J'aborderai cependant ces questions dans l'ordre qui me convient. Pour résumer, vous faites valoir que la naissance prématurée d'enfants de faible poids a des conséquences énormes pour ces enfants eux-mêmes, pour leur famille et pour la société. Dans le cas de la société, ce qu'elle peut déplorer c'est une perte de productivité et une augmentation des dépenses en matière de santé. Les familles et les enfants touchés encourent évidemment des dépenses et connaissent d'énormes souffrances. C'est la dignité même de ces personnes qui est en jeu.

Vous soutenez qu'on pourrait régler du moins en partie le problème en adoptant des mesures sociales, et qu'elles se traduiraient par d'importantes économies. D'après vos calculs, à combien s'élèveraient ces économies?

Dr Chance: Je regrette, mais je n'ai pas fait ces calculs.

M. Pagtakhan: Peu importe. Je pensais que vous les aviez peut-être faits.

M. Axworthy: Excuse-moi de vous interrompre. Vous ne pouvez pas nous donner un chiffre approximatif?

Dr Chance: Il faudrait traiter ces données par ordinateur. Il s'agit de 21,000 bébés dont 15 p. 100 naissent affligés de handicaps divers. Ces naissances ont évidemment une incidence sur le revenu familial. Il me faudrait un programme informatique très poussé pour pouvoir avancer un chiffre.

M. Pagtakhan: Pourriez-vous nous fournir ce chiffre plus tard?

Dr Chance: Vous n'êtes pas vraiment sérieux, n'est-ce pas?

M. Pagtakhan: Oui, car vous comprendrez bien que c'est ce genre d'arguments auxquels les décideurs attachent le plus d'importance.

Dr Chance: Je peux certainement vous fournir des données assez fiables portant sur le coût des soins intensifs qu'exigent les prématurés et des soins qui sont dispensés par la suite aux enfants handicapés. Ces coûts sont évidemment beaucoup plus élevés qu'ils ne l'étaient. Il suffira de multiplier ces chiffres par ce que je vous ai donné.

Mr. Pagtakhan: In terms of benefits, would the social assistance program take the form of cash or kind? The reason I am saying that is we give benefits in cash, which is the easy way to do it—easy to administer perhaps—but there is always the doubt that somehow, for whatever reason, and nothing being wrong with the families, it does not get translated into what we believe it ought to in terms of nutrition. So how do you see assistance in terms of cash and in terms of kind as a dual approach?

Dr. Chance: You are raising an important and difficult problem. I do not think it is an automatic assumption at all that if we shifted the family allowance back, for example, then it would go to the mother's diet, yet for the type of people we are talking about that becomes a very important relatively small sum of money.

I presented something to the Senate committee, and following me was a calculation on the family income of the average single woman with two children. If she was on welfare, I think they had calculated \$12,500 per year... You saw that. Essentially, if she was living in Toronto in an apartment at \$400 a month, the calculation was that she would have approximately a dollar a day to spend on her family living.

So when we are talking about this perhaps not being directed as we would wish—essentially to maternal nutrition, for example—it nonetheless might help to reduce some aspect of the stress. One would hope that it would not all be spent on cigarettes, for example, to reduce the stress. This is what was put back to us the last time we suggested this, that if you move the family allowance then it will just be dissipated. I do not think that is a correct statement. I think that is an automatic assumption of those who are not living in difficulties.

Mr. Pagtakhan: I am intrigued by the causation of the premature birth. One of the theories, as you said, is that in the presence of stress there would be increased uterine irritation, and—who knows?—if you provide social stability then you might get a baby born closer to term.

Dr. Chance: That is the evidence.

Mr. Pagtakhan: It is a beautiful causation theory.

Dr. Chance: My only concern about kind as opposed to cash is that it is, as it were, almost amounting to a means test. We are saying, you can come and get this as long as we know that you are going to eat it—and I find that just a little offensive on those who are in difficult circumstances.

Where we need to have input to ensure that a woman uses her money appropriately for pregnancy and good health is indeed through community or self-assistance programs. I do not think there is any simple solution. As I have said earlier, I strongly believe in community self-assistance programs.

Mr. Pagtakhan: Perhaps as a consequence of other submissions to the Senate committee, one of the recommendations seen in the poverty report is a pre-natal nutrition program. Can I hear from you that in fact you agree to this type of program being implemented?

[Traduction]

M. Pagtakhan: L'aide offerte devrait-elle être donnée en argent ou en nature? Il est évidemment plus simple du point de vue administratif d'offrir une aide financière, mais il y a toujours le risque—je me mets pas en cause les familles—que cet argent serve à d'autres fins qu'à améliorer le régime alimentaire des futures mères. Qu'en pensez-vous?

Dr Chance: Vous soulevez un problème difficile, mais important. Il ne faut pas nécessairement conclure que les allocations familiales qui seraient versées avant la naissance serviraient nécessairement à cette fin, mais cette petite somme d'argent peut faire une différence dans le cas des familles nécessiteuses.

J'ai comparu devant le comité sénatorial qui a étudié la question de la pauvreté. Le témoin qui m'a suivi a fourni au comité des chiffres portant sur le revenu familial moyen des familles monoparentales comptant deux enfants, et ayant à leur tête une femme. Ce revenu s'élevait à 12,500\$ dans le cas d'une famille d'assistés sociaux. . Je crois que vous avez vu ces chiffres. D'après les calculs qui ont été faits, une mère seule vivant à Toronto dont le loyer serait de 400\$ par mois ne disposerait plus que d'un seul dollar pour faire vivre sa famille.

Oui, il est toujours possible que cet argent ne serve pas comme nous le voudrions à améliorer le régime alimentaire de la future mère, mais il permettra néanmoins à cette famille de réduire le stress qu'elle subit. On espère qu'on ne le fera pas en consacrant toute cette somme à des cigarettes. C'est l'exemple qu'on nous a donné la dernière fois que nous avons fait cette proposition. Je crois qu'on a tort de croire que c'est ce qui va se produire. C'est une éventualité qu'envisagent ceux qui ne connaissent pas les mêmes difficultés financières.

M. Pagtakhan: Je m'interroge sur les causes des naissances prématurées. Comme vous l'avez fait remarquer, certains pensent qu'elles sont attribuables à une irritation de l'utérus qui serait provoquée par le stress. Qui sait? Si la vie des futures mère était plus stable, peut-être qu'elles pourraient mener à terme leurs grossesses.

Dr Chance: C'est ce qui ressort des études menées.

M. Pagtakhan: C'est une théorie magnifique.

Dr Chance: L'inconvénient que je vois au paiement en nature, c'est que cela revient à une évaluation des moyens. C'est comme si l'on disait à ces femmes qu'elles auront droit à l'allocation pourvu qu'elles puissent prouver qu'elle servira à acheter de la nourriture. C'est un peu offensant pour elles.

Le même objectif pourrait être atteint par l'intermédiaire de programmes communautaires destinés à apprendre aux gens comment s'aider eux-mêmes. Je n'ai pas de solution facile à vous proposer. Comme je l'ai déjà dit, je crois fermement à ce genre de programmes.

M. Pagtakhan: Peut-être parce que certains témoins le lui ont recommandé, le comité sénatorial sur la pauvreté propose dans son rapport la mise en oeuvre d'un programme alimentaire prénatal. Qu'en pensez-vous?

Dr. Chance: Pre-natal nutrition per se will not be the answer to low birth-weight. In developing countries it certainly is important. In women of average health and circumstances in Canada, nutrition will play a very minor role in low birth-weight.

In the people we are talking about, nutrition will play a significant, perhaps very important, role—not the sole role, but a very important role. So nutrition supplements for women who are in poor circumstances, who need those nutrition supplements, I think would be very beneficial.

Mr. Pagtakhan: We have the group of low-birth-weight infants, and poverty is one of the major causes. Under the category of low-birth-weight infants, sort of in a generic way, you have indicated the low birth-weight and the very low birth-weight, etc. Are you able to ascertain the role of poverty as a potential cause related to the incidence of low birth-weight, very low birth-weight, and down the line in terms of weight? Which of those groups of low birth-weight infants as occurrences are likely due to some cause or causes other than poverty?

• 1630

Dr. Chance: I do not think we can divide them that simply. If we look at poverty then we look at an incidence of prematurity as opposed to a small gestational age. But as we look across the board we see that the poverty has an impact on the gestational birth-weight regardless of gestational age, so we have a compounding effect from poverty.

To try to put accurate numbers to it, I think StatsCanada is currently working on this sort of information. There is not such data available yet in Canada, but it is becoming available in Canada. StatsCanada is right now looking at census tracked relationship to birth-weight.

Mr. Pagtakhan: In terms of the sufficiency of a child allowance to ensure that the cost of caring for a child is covered in its totality, has that been calculated, and therefore what would we recommend as a public policy?

Dr. Chance: I think I should stress that I am a physician, not an economist. I do not know these numbers and I do not know that they have been calculated.

Mr. Pagtakhan: It is intriguing that you have two divisions of Health and Welfare Canada in your group of supporters, the Health and Welfare Canada services branch and the health protection branch. One would like to believe that the directions you have set in this document—I suppose it was about a year ago and is still very current to me—would receive great support.

Like my colleague, I would like to know what is missing in our system. Why are we not achieving and doing the obvious, which we in this room all agree ought to be done? Can you identify for us the problem as you see it, even from the non-medical point of view?

Dr. Chance: I speak as a pediatrician. I do not think we value our children sufficiently. We think we do. We pay lip service to it. I just do not think we value children sufficiently.

[Translation]

Dr Chance: Ce n'est pas en soi la façon de prévenir l'insuffisance pondérale à la naissance. Cette mesure aurait cependant une incidence importante dans les pays en voie de développement. Dans le cas des femmes en santé qui ne connaissent pas de difficultés financières, elle ne jouerait qu'un rôle mineur.

Or, dans le cas des femmes nécessiteuses, l'alimentation peut jouer un rôle très important bien que ce ne soit pas le seul facteur en cause. J'estime donc que les suppléments nutritifs seraient profitables aux femmes nécessiteuses.

M. Pagtakhan: On sait que la faiblesse du poids à la naissance est beaucoup plus fréquente chez les enfants pauvres. Vous avez fait une distinction entre les nouveau-nés de faible poids à la naissance et les nouveau-nés de très faible poids à la naissance. Sait-on dans quelle proportion il faut attribuer à la pauvreté la faiblesse et la très grande faiblesse de poids à la naissance? Dans quelle proportion faut-il attribuer ce problème à d'autres causes?

Dr Chance: Ce n'est pas aussi simple à dire. Il y a naissance prématurée et naissance prématurée. Or, on constate qu'il y a un lien entre la pauvreté et la faiblesse de poids à la naissance quel que soit l'avancement de la grossesse. La pauvreté a un effet cumulatif.

Statistique Canada tâche actuellement de chiffrer tout cela. Nous ne disposons pas encore de données sur le problème, mais Statistique Canada fouille en ce moment les données recueillies lors du recensement pour voir si elles ne peuvent pas nous éclairer sur ce problème.

M. Pagtakhan: À combien devraient s'élever les allocations familiales si l'on voulait par ce seul moyen assurer la subsistance des enfants?

Dr Chance: Je me permets de faire remarquer que je suis un médecin, et non pas un économiste. Je n'ai pas réponse à ces questions, et je ne sais même pas si ces calculs ont été faits.

M. Pagtakhan: Il est intéressant de noter que deux directions de Santé nationale et Bien-être social Canada, la Direction générale de la protection de la santé et la Direction générale des services et de la promotion de la santé, sont membres de votre coalition comme en fait foi votre document. Il date d'un an, mais je présume que ces renseignements sont toujours exacts. Il est à souhaiter que ces directions vous appuient dans vos efforts.

Comme mon collègue, j'aimerais bien savoir ce qui cloche dans notre système. Pourquoi n'adoptons-nous pas les mesures qui s'imposent comme nous en convenons tous. Quel est votre avis là-dessus?

Dr Chance: Je vous parle à titre de pédiatre. Nous croyons attacher de l'importance aux enfants, mais ce n'est pas vraiment le cas. Nous nous contentons de faire semblant de le faire.

Mr. Pagtakhan: In this document you set seven directions, targets, etc. What will the cost to implement these directions be? Also, what would you recommend will be the anticipated fulfillment as a consequence of these directions?

Dr. Chance: Yes, it has been 12 months since I submitted that.

No, we have not calculated the costs. We believe very firmly from evidence on costs that there will be cost savings.

I think the evidence we have of the care of a disabled child through life is that it is enormously costly now. Years ago I calculated it. In 1980 I think the figure for the lifetime costs for looking after a disabled infant was \$1,400,000. That was 1980 dollars, and that was provided the infant survived to 25 years of age. Those costs have obviously more than doubled since then.

If we reduce Canada's total low birth-weight infants by 7,000 per year, of whom approximately 10% will be significantly disabled, then obviously we are going to save vast sums of money. To do that, we are going to have to put some money into these programs. I do not think, though, that it is necessarily all coming from the public purse. I think there are good people in these communities who can get together and help themselves if we help them. Those are programs through the low birth-weight Coalition we hope to establish.

• 1635

Mrs. Feltham (Wild Rose): Thank you for coming. Most of my questions have been asked. I agree with you that most of the things you have said in your document. . . Well, all of them are correct.

To alleviate the problem is always a big concern. How do you alleviate it? The more we listen to people portraying the problems throughout Canada, the more we realize there are no easy answers.

Do you know what other countries are doing? You have such an interest in this field. Have you been able to determine how other countries deal with this problem?

Dr. Chance: There are several approaches. The American approach has been through their Women's, Infant's and Children's Supplement Programs. They are not simply food programs. It is assistance with the problems of living, the problems of caring for other children within the family, focusing on specific high-risk groups, for example, pregnant teenagers and, as I mentioned earlier, women living with more than one child in difficult circumstances.

There are reports of self-help programs from the States, and not very costly ones that have produced benefits. Those are the principal approaches that have been taken in the United States, as well as the medical approach, of course, to improve the physician's and the nurse's recognition of premature labour.

[Traduction]

M. Pagtakhan: Vous proposez sept mesures dans ce document. Quel sera le coût de leur mise en oeuvre? Quand pouvons-nous escompter qu'elles portent fruit?

Dr Chance: J'ai présenté ces propostions il y a un an.

Nous n'avons pas calculé le coût des mesures que nous préconisons. Nous sommes cependant convaincus qu'elles se traduiront éventuellement par des économies.

On s'entend pour reconnaître qu'il en coûte très cher à l'heure actuelle pour subvenir aux besoins d'un enfant handicapé pendant toute sa vie. J'ai calculé ce que cela coûtait il y a des années. En 1980, je crois, ce chiffre s'élevait à 1,4 million de dollars. C'était en dollars de 1980 et cela se fondait sur une espérance de vie de 25 ans. De toute évidence, ces coûts ont plus que doublé depuis lors.

Si nous parvenons à réduire de 7,000 par année le nombre de naissances d'enfants de faible poids dont 10 p. 100 deviennent affligés par la suite de handicaps graves, nous réaliserons évidemment d'importantes économies. A cette fin, il faudra investir dans ces programmes. Toutefois, je ne pense pas que ce soit nécessairement à même les deniers publics qu'il faille tout financer. Il y a de bonnes personnes dans ces localités qui peuvent travailler ensemble et s'aider si nous les aidons. Voilà le genre de programmes que la Coalition espère mettre sur pied.

Mme Feltham (Wild Rose): Merci d'être venu aujourd'hui. La plupart de mes questions ont déjà été posées. Je suis d'accord avec presque tout ce que vous dites dans votre mémoire. . . En fait, vous avez parfaitement raison.

Comment résoudre le problème, voilà toujours la grande question. Comment y parvenir? Plus on vient nous expliquer les problèmes qui existent dans tout le Canada, plus nous comprenons qu'il n'y a aucune réponse simple.

Savez-vous ce qui se fait dans d'autres pays? Vous vous intéressez énormément à cette question, aussi avez-vous pu vous renseigner pour savoir comment les autres pays s'attaquent à ce problème?

Dr Chance: Il y a plusieurs approches. Aux Etats-Unis, on a recours aux divers programmes de supplément alimentaire à l'intention des femmes, des nourrissons et des enfants. Il ne s'agit pas simplement de programmes d'alimentation. Il s'agit de programmes d'aide face aux difficultés de la vie, aux problèmes des soins à assurer aux autres enfants à l'intérieur de la famille, en mettant l'accent sur les groupes à risque élevé, notamment les adolescentes enceintes et, comme je le mentionnais plus tôt, les femmes qui ont plus d'un enfant et qui vivent dans des conditions difficiles.

Il semblerait que les programmes d'autonomie aux Etats-Unis qui ne coûtent pas très cher ont donné de bons résultats. Ce sont là les principales approches adoptées aux Etats-Unis; sur un autre plan, il y a l'approche médicale qui vise à aider les médecins et les infirmières à reconnaître plus rapidement les accouchements prématurés.

France introduced their program in 1968. They tried to see what they could do about disability. That was their primary concern. The French approach was really a very broad approach to increase medical nursing knowledge, increase public awareness, bring in the pregnancy allowance and have a maternal health book that mothers would bring along to their ante-natal visits. They would then have a child health book that would follow the child through his or her life. It included nutrition supplements.

Everyone has tried to reduce smoking, and it has not been very effective. Although physicians have managed to reduce, it is not very effective when you live in difficult circumstances to ask people to reduce smoking.

Is there any single one? No. But those are the two big approaches in France and the United States.

Finland and Sweden have a totally different welfare system. Their approach has been established for many years. For example, 98% of women—I think that is the figure—are reporting to a physician or a midwife within three months of recognizing they are pregnant. That is very different from ourselves. For many years, both in Finland and Sweden, they have had a pregnancy allowance.

Those seem to be the approaches most countries have taken. What has not been used enough, I think, and which has tended to result in marginalization is indeed self-help within communities. There are programs. There is one in Quebec. There are programs in the United States, Australia and England now, where they are looking at community groups helping themselves and supporting themselves to try to minimize the stress. We now recognize the important role of stress in premature labour.

Mrs. Feltham: Some people have suggested that giving money is not always the answer. As we have stated earlier, sometimes it is used for other things. Immigrants from other countries, in some instances, have been taught that two meals a day is adequate. In that respect, if a woman is pregnant, there should be at least three or more meals, and again the composition of the meals. I agree with you, education is very important.

• 1640

Do you know of any places in Canada where we do have community groups?

Dr. Chance: Yes, there are community groups uprising in Calgary, Saskatoon, Vancouver, Toronto, Montreal, Quebec, St. John's.

Mrs. Feltham: We need to expand those.

Dr. Chance: We need to expand them. We need to have them realize that they can indeed reduce low birth-weight and can help people in difficulties. Education is terribly important, there is no question, but education directed at the appropriate level. I have to mention, for example, a poster that was intended to stop Indian women smoking in pregnancy. It depicted a white woman with a glass of wine, a high-class grass, I might add, and that was directed at North

[Translation]

La France a instauré son programme en 1968. On a essayé de trouver une solution aux handicaps. C'était là la grande préoccupation des autorités françaises. L'approche française est extrêmement diversifiée et inclut une augmentation des connaissances médicales, une plus grande sensibilisation du public, une allocation prénatale ainsi qu'un livret de santé maternelle que les futures mamans apportent lors des visites prénatales. On fournit ensuite un carnet de santé à l'enfant pour la vie. Le programme comprend des suppléments alimentaires.

Partout, on a essayé de réduire l'utilisation du tabac sans grand succès. Bien que les médecins aient réussi à réduire l'utilisation du tabac, il n'est pas très facile de convaincre les gens de couper la cigarette lorsque leurs conditions de vie sont pénibles.

Y a-t-il une seule approche? Non. Mais voilà les deux principales approches, en France et aux Etats-Unis.

La Finlande et la Suède ont des régimes d'assistance sociale tout à fait différents. Leur approche remonte à de nombreuses années déjà. Par exemple, 98 p. 100 des femmes—je pense que c'est bien le chiffre—se présentent chez le médecin ou la sage—femme dans les trois mois après s'être rendu compte qu'elles sont enceintes. C'est très différent d'ici. Depuis de nombreuses années, tant en Finlande qu'en Suède, on verse des allocations de grossesse.

Voilà les approches adoptées par la plupart des pays. Ce que l'on n'a pas suffisamment tenté, je pense, c'est une approche qui pour l'instant reste marginale, celle des groupes où l'on vise à s'aider soi-même dans la collectivité. Il existe des programmes. Il y en a un au Québec. Il y en a aux Etats-Unis, en Australie et en Angleterre maintenant où l'on préconise l'effort autonome de groupes communautaires en vue de mettre en place un système de soutien et de réduire le stress au minimum. Nous savons maintenant que les accouchements prématurés sont souvent dus au stress.

Mme Feltham: Certains nous ont dit que l'argent, ce n'est pas toujours la solution. Comme nous le disions, parfois cet argent est utilisé à d'autres fins. Les immigrants qui arrivent d'ailleurs par exemple ont appris que deux repas par jour, c'est suffisant. Or, si une femme est enceinte, il lui faut au moins trois repas sinon plus par jour et il faut des repas équilibrés. Je partage votre avis, l'éducation est très importante.

Savez-vous s'il existe au Canada de tels groupes communautaires?

Dr Chance: Oui, il y en a qui se forment à Calgary, Saskatoon, Vancouver, Toronto, Montréal, Québec et St. John's.

Mme Feltham: Il nous en faut un plus grand nombre.

Dr Chance: En effet. Il faut que ces groupes comprennent qu'ils peuvent effectivement réduire l'incidence du faible poids à la naissance et aider les personnes en difficulté. L'éducation est extrêmement importante, incontestablement, mais l'éducation bien ciblée. Permettezmoi de vous parler, à titre d'exemple, d'une affiche qui visait à encourager les femmes indiennes à cesser de boire pendant leur grossesse. On y voyait une femme blanche, un verre de

American Indian families to suggest that they stop using alcohol in pregnancy. We have to find something appropriately directed.

The Chair: I have been involved with this issue for quite some time myself. I sat on the North York Board of Health and on the Metropolitan Toronto Hospital Council for some time, as well as on the Metropolitan Toronto Social Services and Housing Committee. We went through the whole setting up of the para-natal centres, which have been set up throughout Ontario as well.

My understanding is that they were supposed to also try to develop the community programs and catch the high-risk mothers thoroughly. I am just wondering, are they not operating properly? What are some of the problems they are encountering?

Dr. Chance: I work in a para-natal centre, Madam Chair. We are operating to the absolute limit of our abilities at present, from the point of view of staffing. I do not want to go into that aspect. I think you will recognize that there has been a long-standing shortage of beds for low birth-weight infants and there is a long-standing shortage of physicians and nurses for the care of them.

We have not focused adequately on getting out into communities. In fact, there has not really been a great deal of promotion for us to do that. That is in our staffing. For example, Ontario is putting forward ultimately two programs called the Best Start Program. Those will be programs that will probably look at self-help within communities to address low birth-weight or difficult starts in life, but I hope that the tertiary programs health care participate in those community efforts. Certainly we are hoping to do that in London.

The Chair: I am wondering if one of the problems is not the way the health care system is structured, because the public health have the primary community responsibility in this area. They of course are affected by municipal decision—making and so on in Ontario. I am not sure how it operates in other places. I am wondering whether these para—natal units are the ones that should have the ability to send people out into the community, to work with the communities, as opposed to another agency.

Dr. Chance: I think you have a very important point there, which I have been thinking about for some time, actually. Public health programs are in many regards excellent. I do see public health programs being directed universally, when perhaps they could be more directed to those who really need them. This applies to pre-natal classes, it applies to post-natal care systems. Obviously there is a limited pot. It is preferable if that pot is used to the utmost advantage of those who need the pot rather than those who do not need it.

We tend to find that people who seek help tend to be those, by and large, who actually are not in great need of the help. People who need the help tend not to have the knowledge of how to access the help, or the particular groups

[Traduction]

vin, un très beau verre à la main. J'ajouterai que cette affiche ciblait les familles indiennes nord-américaines pour les inciter à ne pas prendre d'alcool pendant la grossesse. Il faut trouver quelque chose de plus approprié.

La présidence: Je m'intéresse à cette question depuis déjà longtemps moi-même. J'ai fait partie du Conseil de la santé de North-York et du Conseil des hôpitaux du grand Toronto ainsi que du Comité des services sociaux et du logement du grand Toronto. J'ai vécu la mise sur pied de centres para-natals à Toronto, centres qui existent maintenant dans tout l'Ontario aussi.

J'avais cru comprendre à l'origine que ces centres devaient essayer de mettre sur pied des programmes communautaires et de repérer les mères à haut risque. Je me demande ce qui s'est passé? Les centres éprouvent-ils des difficultés à s'acquitter de cette tâche?

Dr Chance: Je travaille dans un centre para-natal, madame la présidente. Nos ressources humaines sont utilisées à leur limite absolue. Je ne veux pas aborder cet aspect. Je pense qu'il faut admettre que depuis longtemps, on manque de lits pour les nourrissons de faible poids et on manque également depuis longtemps de médecins et d'infirmières pour s'occuper d'eux.

Nous n'avons pas suffisamment fait d'efforts pour aller vers la collectivité. En fait, nous n'avons pas fait beaucoup de promotion à cette fin. C'est à cause de notre problème d'effectifs. Par exemple, l'Ontario préconise deux programmes appelés Best Start. Ces programmes vont sans doute préconiser l'effort autonome des collectivités afin de lutter contre le problème du faible poids à la naissance ou des débuts difficiles dans la vie, mais j'ose espérer que les programmes tertiaires de soins de santé participeront à cet effort communautaire. C'est en tout cas ce que nous espérons faire à London.

La présidence: Je me demande si l'une des difficultés ne vient pas du fait qu'à cause de la structure de notre régime de santé, ce sont les services de santé publique qui ont la responsabilité dans ce domaine au niveau communautaire. Or, ces services sont touchés par les décisions municipales, etc., en Ontario. Je ne sais pas exactement s'il en est ainsi ailleurs. Je me demande si ces unités de soins spécialisés devraient pouvoir envoyer du personnel dans la localité pour y travailler plutôt que de laisser ce soin à un autre organisme.

Dr Chance: Je pense que vous soulevez là un point très important auquel je songe moi-même en fait depuis quelque temps. Les programmes de santé publique sont excellents à bien des égards. Toutefois, je ne pense pas que ces programmes de santé publique doivent s'adresser à tous alors qu'il serait peut-être plus utile s'ils visaient directement ceux qui en ont besoin. C'est le cas des classes prénatales, c'est le cas des soins post-natals. Evidemment, le financement est limité. Il est préférable d'utiliser cet argent pour le plus grand bien de ceux qui en ont besoin plutôt que pour les autres.

Nous constatons que ceux qui cherchent de l'aide sont ceux qui, dans l'ensemble, n'en ont pas vraiment besoin. Ceux qui en auraient besoin souvent n'ont pas les connaissances voulues pour obtenir cette aide ou font partie

that we have always found difficult to get at, the hard-to-reach groups. This is where I think the communities, within themselves, can start to help themselves, given appropriate help financially from those who can facilitate.

The Chair: I am also thinking if you need more beds, if you could provide service to your particular clients by having some control over the community care, you could reduce your need for beds.

Dr. Chance: Absolutely! That is one reason why I am sitting here.

• 1645

The Chair: The liaison and the control are not there.

We have gone into the business of the family allowance being given to pregnant women. Is the family allowance adequate? It is \$33.33.

Dr. Chance: I am quite sure that for those who need more than \$33, and we are talking about those types of people, more than \$33 would be more than welcome. Even that \$33 would make it—

The Chair: I often wonder why doctors can prescribe drugs but not food. There is the the tea-and-oatmeal syndrome we talked about in the health and welfare committee, where you have Indian families where the babies are surviving on tea and oatmeal and the doctor can prescribe vitamin pills and pills and pills and pills but not food. It seems to me that what we need here is the ability of doctors to be able to prescribe a nutritional allowance for high-risk clients.

Mr. Pagtakhan: I would like to correct you on that. We can prescribe food. We have been prescribing infant formula, as pediatricians.

The Chair: With the money?

Mr. Pagtakhan: The big problem is that the money to buy the food may not be there in the family's hands.

The Chair: I mean allow them to prescribe food and require that it be paid for under the health plans throughout the country.

Dr. Chance: I think that is certainly one approach to it. I get back again to this woman who then has to go to someone and say "I am poor". I think that is demeaning.

The Chair: So I suppose a system in which all pregnant women get an adequate nutritional allowance—

Dr. Chance: Yes.

The Chair: I know you can now on welfare—you can get a special diet if necessary, and you can get a special supplement. But again it is income tested and has to be requested, and on and on.

Mr. Pagtakhan: Dr. Chance, you indicated in your brief that the health and activity limitations survey found in 1986 some 81,000 children aged 5 to 14 reported out-of-pocket expenses not reimbursed by any insurance or government program. Do you have any up-to-date information on this?

[Translation]

des groupes que nous avons toujours du mal à rejoindre. C'est là que les collectivités peuvent s'aider elles-mêmes, si elles reçoivent l'appui financier nécessaire.

La présidence: Je pense aussi que si les lits font défaut, vous pourriez mieux desservir votre clientèle particulière en exerçant un plus grand contrôle sur les soins communautaires réduisant ainsi votre besoin de lits.

Dr Chance: Parfaitement! C'est pourquoi je suis assis ici.

La présidence: La liaison et le contrôle font défaut.

Nous avons examiné la question des allocations familiales qui seraient versées aux femmes enceintes. Est-ce suffisant? L'allocation est de 33.33\$.

Dr Chance: Je suis persuadé que pour ceux qui ont besoin de 33\$ et ce sont justement les personnes dont nous parlons, un montant supérieur serait très bien accueilli. Mais même 33\$, ce serait...

La présidence: Je me demande souvent pourquoi les médecins peuvent prescrire des médicaments mais non des aliments. Il y a ce «syndrome thé-gruau» dont nous avons parlé au Comité de la santé du bien-être social, c'est-à-dire la situation des familles indiennes dont les nourrissons survivent grâce à du thé et du gruau. Le médecin peut leur prescrire des vitamines, des comprimés et des comprimés, mais pas d'aliments. Il me semble qu'il faut que les médecins puissent prescrire des allocations alimentaires à leur clientèle à risque élevé.

M. Pagtakhan: Permettez-moi une précision. Nous pouvons prescrire des aliments. Comme pédiatre, nous prescrivons du lait maternisé.

La présidence: Payé?

M. Pagtakhan: La grande difficulté, c'est que la famille n'a pas toujours l'argent nécessaire pour acheter ces aliments.

La présidence: Lorsque je parle de prescrire des aliments, je parle d'aliments payés par les régimes de soins de santé du pays.

Dr Chance: C'est certainement une approche. Car en fait, cette femme va devoir s'adresser à quelqu'un et dire «je suis pauvre». C'est très humiliant.

La présidence: Je suppose donc qu'un régime où toutes les femmes enceintes touchent une allocation alimentaire adéquate...

Dr Chance: Oui.

La présidence: Je sais qu'à l'heure actuelle, si l'on touche l'assistance sociale, on peut obtenir si nécessaire les moyens de suivre un régime spécial, des nourrissants. Mais là encore c'est une question de revenu et il faut en faire la demande, etc., etc.

M. Pagtakhan: Docteur Chance, vous dites dans votre mémoire que le sondage sur la limitation des activités et de la santé a révélé qu'en 1986 quelque 81,000 enfants âgés entre 5 et 14 ans signalaient des dépenses qu'ils devaient payer de leur poche et qui n'étaient remboursées ni par une assurance ni par un programme gouvernemental. Avez-vous d'autres données plus récentes à ce sujet?

Dr. Chance: I do not, sorry.

Mr. Pagtakhan: But your sense is that it probably stayed about the same.

Dr. Chance: I imagine it is the same, yes. I really do not know the details on that.

Mr. Pagtakhan: Maybe the coming census will tell us.

Mr. Axworthy: Do you sense any trends? Are we getting better at dealing with this question, are we staying the same, or are we not?

Dr. Chance: The data do not exist to say whether we are getting better in this particular group. We have slowly, as I said, reduced the low birth-weight rate in the country over the years; but by comparison with other countries, very slowly. There are no data to give us information as to whether the numbers are falling or even increasing. If we see increases in poverty, there is no question we are going to see an increase in low birth-weight rate.

The Chair: We appreciate all that data, which will be very useful in our report.

The meeting is adjourned.

[Traduction]

Dr Chance: Non, je regrette.

M. Pagtakhan: Mais avez-vous l'impression que la situation est la même?

Dr Chance: Je l'imagine, oui. Je n'ai vraiment pas de détails à ce sujet.

M. Pagtakhan: Le prochain recensement nous le dira.

M. Axworthy: Reconnaissez-vous des tendances? La situation s'améliore-t-elle, se maintient-elle ou se détériore-t-elle?

Dr Chance: Il n'y a pas de données qui permettent de constater que la situation de ce groupe particulier s'améliore. Lentement comme je l'ai déjà dit, nous avons réduit l'incidence du faible poids à la naissance au fil des ans; mais par comparaison avec d'autres pays, nous progressons très lentement. Il n'y a aucune donnée qui nous permette de dire que les chiffres diminuent ou même augmentent. Si le taux de pauvreté augmente, incontestablement, il y aura une augmentation du nombre de naissances de faible poids.

La présidence: Nous vous remercions de toutes ces données qui nous seront très utiles dans la rédaction de notre rapport.

La séance est levée.

MAIL > POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré-Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communications Canada — Édition 45 boulevard Sacré-Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESS

From the Canadian Coalition for the Prevention of Developmental Disabilities:

Dr. Graham W. Chance, Chairman.

TÉMOIN

De la Coalition canadienne pour la prévention des problèmes du développement:

Dr Graham W. Chance, président.



HOUSE OF COMMONS

Issue No. 13

Wednesday, March 20, 1991

Chair: Barbara Greene

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 13

Le mercredi 20 mars 1991

Présidence: Barbara Greene

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur

Poverty

of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women

La Pauvreté

du Comité permanent de la Santé et du Bien-être social, des Affaires sociales, du Troisième âge et de la Condition féminine

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of child poverty

CONCERNANT:

En vertu du paragraphe 108(2) du Règlement, étude de la pauvreté chez les enfants

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-fourth Parliament, 1989-90-91

Deuxième session de la trente-quatrième législature, 1989-1990-1991

SUB-COMMITTEE ON POVERTY OF THE STANDING COMMITTEE ON HEALTH AND WELFARE, SOCIAL AFFAIRS, SENIORS AND THE STATUS OF WOMEN

Chair: Barbara Greene

Vice-Chairman: Chris Axworthy

Members

Albina Guarnieri Nicole Roy-Arcelin

(Quorum 3)

Clairette Bourque

Clerk of the Sub-Committee

SOUS-COMITÉ SUR LA PAUVRETÉ DU COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ ET DU BIEN-ÊTRE SOCIAL, DES AFFAIRES SOCIALES, DU TROISIÈME ÂGE ET DE LA CONDITION FÉMININE

Présidence: Barbara Greene

Vice-président: Chris Axworthy

Membres

Albina Guarnieri Nicole Roy-Arcelin

(Quorum 3)

La greffière du Sous-comité

Clairette Bourque

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, MARCH 20, 1991 (16)

[Text]

The Sub-Committee on Poverty of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and the Status of Women met at 3:33 o'clock p.m. this day, in Room 308, West Block, the Chair, Barbara Greene, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Chris Axworthy, Barbara Greene, Albina Guarnieri.

Acting Member present: Louise Feltham for Nicole Roy-Arcelin.

Other Members present: Edna Anderson, Ken James, Rey Pagtakhan.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: June Dewetering, Research Officer.

Witnesses: As individual: Dr. Geoff Dougherty, Pediatrician, Montreal Children's Hospital. As individual: Irving Waller, Professor, Department of Criminology, University of Ottawa. From the Children's Aid Society of Ottawa-Carleton: Mell Gill, Executive Director; Tina Gowers, parent; Ross, teenager; Liz, teenager. From the Anti-Poverty Committee of the Coalition for Equality (St. John's, NF): Debbie Redfern, Member; Karen Youden, Member; Ian Penney, Member. From the Income Security Action Committee of the Social Planning Council of Edmonton: Jennifer Hyndman, Member and Planner for the Social Planning Council; Joan Spokesperson, Moms on Minimal Income (MOMI); Jonathan Murphy, Chair, ISAC Court Challenges Sub-Committee and Executive Director of the Edmonton Social Planning Council. From Family Service Canada: Trevor Williams, President and Chief Executive Officer. From Equal Justice for All: Diane Gauthier; Mildred Kerr; Sheila Blascoe.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Sub-Committee resumed its consideration of child poverty.

Dr. Geoff Dougherty made a statement and answered questions.

Irving Waller made a statement and answered questions.

Mel Gill, Tina Gowers, Ross and Liz each made a statement and answered questions.

At 6:30 o'clock p.m., the meeting was suspended.

At 6:34 o'clock p.m., the sitting resumed.

Ian Penney, Debbie Redfern and Karen Youden each made a statement and answered questions.

Jennifer Hyndman, Joan Linder and Jonathan Murphy each made a statement and answered questions.

Trevor Williams made a statement and answered questions.

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 20 MARS 1991 (16)

[Traduction]

Le Sous-comité de la pauvreté du Comité permanent de la santé et du bien-être social, des affaires sociales, du troisième âge et de la condition féminine se réunit aujourd'hui à 15 h 33, dans la pièce 308 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Barbara Greene.

Membres du Sous-comité présents: Chris Axworthy, Barbara Greene, Albina Guarnieri.

Membre suppléant présent: Louise Feltham remplace Nicole Roy-Arcelin.

Autres députés présents: Edna Anderson, Ken James et Rey Pagtakhan.

Aussi présente: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: June Dewetering, attachée de recherche.

Témoins: À titre personnel: Geoff Dougherty, pédiatre, Hôpital pour enfants de Montréal. À titre personnel: Irving Waller, professeur, Département de criminologie, Université d'Ottawa. De la Société d'aide à l'enfance d'Ottawa-Carleton: Mell Gill, directeur administatif; Tina Gowers, parent; Ross, adolescent; Liz, adolescente. Du Anti-Poverty Committee of the Coalition for Equality (Saint-Jean, T.-N.): Debbie Redfern, membre; Karen Youden, membre; Ian Penney, membre. Du Income Security Action Committee of the Social Planning Council of Edmonton: Jennifer Hyndman, membre et planificatrice pour le Edmonton Social Planning Council; Joan Linder, porte-parole, Moms on Minimal Income (MOMI); Jonathan Murphy, président, ISAC Court Challenges Sub-Committee, et directeur administratif du Edmonton Social Planning Council. De Services à la famille Canada: Trevor Williams, président et directeur général. De Equal Justice for All (Saskatoon): Diane Gauthier; Mildred Kerr; Sheila Blascoe.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité examine la pauvreté chez les enfants.

Geoff Dougherty fait un exposé et répond aux questions.

Irwing Waller fait un exposé et répond aux questions.

Mell Gill, Tina Gowers, Ross et Liz font chacun un exposé et répondent aux questions.

À 18 h 30, la séance est suspendue.

À 18 h 34, la séance reprend.

Ian Penney, Debbie Redfern et Karen Youden, font chacun un exposé et répondent aux questions.

Jennifer Hyndman, Joan Linder et Jonathan Murphy font chacun un exposé et répondent aux questions.

Trevor Williams fait un exposé et répond aux questions.

Diane Gauthier, Mildred Kerr and Sheila Blascoe each made a statement and answered questions.

At 9:50 o'clock p.m., the Sub–Committee adjourned to the call of the Chair.

Diane Gauthier, Mildred Kerr et Sheila Blascoe font chacun un exposé et répondent aux questions.

 $\grave{A}\,21\,h\,50,$ le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

Clairette Bourque

Clerk of the Sub-Committee

La greffière du Sous-comité

Clairette Bourque

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Wednesday, March 20, 1991

• 1535

The Chair: Order, please.

I would like to welcome Dr. Geoff Dougherty to the committee. We are a small committee. We are a subcommittee of the Standing Committee on Health and Welfare, Social Affairs, Seniors and Status of Women. There are four members of the committee, and we will be reporting to the standing committee.

Whenever you are ready, please, proceed.

Dr. Geoff Dougherty, (Pediatrician, Montreal Children's Hospital): Thank you for inviting me. I have some information to present, but I think it is a context for perhaps further discussion more than anything. There is a lot of information that could be shared. I have talked to your research officer, and she also gave me the impression that you have heard a great deal in the health field about low birth weight and prematurity already, so I am not going to focus on that at all or very little.

First of all, by way of introduction, one problem in Canada in this area of looking at health problems associated with low income or any measure of low socio-economic status is that there is effectively only a minuscule amount of information available. This has largely been done by individuals working on their own behalf in universities and, to some extent, individual members within Statistics Canada. There is no formal or regular system of collecting information about health, illness and death in Canada as it relates to social factors and social status, perhaps with the one exception of the recording of deaths on Indian reserves, which does exist. There is a paucity of information in this area, and although Statistics Canada has been very co-operative with many people who have chosen to do research, often there is no infrastructure for the ongoing gathering of information.

The material I am going to start with today—maybe this is all we will present—was done by myself as graduate studies in the field of epidemiology some years ago. It remains the most current and comprehensive enumeration of rates of death in Canadian urban children, about half the country, that exists. It has been updated very partially by Russell Wilkins, who I believe you heard from in the beginning, but in much less detail and with social status measured in a slightly different manner; it is not directly comparable. The next opportunity to do this again would be when the Statistics Canada census data becomes available for 1991, which would be in about 1993. This information therefore comes from a study pertaining to children's deaths in urban Canada in 1981. It is a little bit dated, but it is the most current and complete that is available. I do not think the picture has essentially changed.

[Traduction]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]
Le mercredi 20 mars 1991

La présidence: La séance est ouverte.

J'accueille M. Geoff Dougherty devant le comité. Il s'agit d'un petit comité, ou en fait, d'un sous-comité du Comité permanent de la Santé et du bien-être social, du Troisième âge et de la Condition féminine. Il se compose de quatre membres, et doit faire rapport au Comité permanent.

Lorsque vous serez prêt, vous pourrez commencer.

Dr Geoff Dougherty (pédiatre, Hôpital pour enfants de Montréal): Merci de m'avoir invité. J'ai plusieurs informations à vous soumettre, mais je vais avant tout vous présenter un contexte qui pourra donner matière à réflexion. J'ai beaucoup de renseignements à vous communiquer. Je me suis entretenu avec votre chargée de recherche et d'après ce qu'elle m'a dit, vous avez déjà beaucoup entendu parler, en matière de santé, de l'insuffisance de poids à la naissance et de naissance prématurée, par conséquent, j'en parlerai très peu, voire pas du tout.

Tout d'abord, à titre d'introduction, l'un des problèmes qui se pose au Canada lorsqu'on étudie les problèmes de santé liés à l'insuffisance des revenus ou à un statut social éconmomique inférieur, c'est qu'on ne dispose que de très peu d'information. Ce travail est effectué essentiellement à titre personnel par des universitaires et, dans une certaine mesure, par certains agents de Statistique Canada. Il n'existe aucun système officiel de collecte de l'information concernant la santé, la maladie et les décès au Canada en fonction de certains facteurs sociaux et du statut social, à l'exception de l'enregistrement des décès sur les réserves indiennes. Il y a donc un manque d'information dans ce domaine, et malgré l'aide de Statistique Canada qui coopère avec les chercheurs, il n'existe pas d'infrastructure permettant une collecte systématique de l'information.

Je vais commencer par une documentation que j'ai moimême constituée il y a quelques années à l'occasion de mes études en épidémiologie; du reste, je ne vous présenterai peut-être pas autre chose. C'est toujours l'étude la plus complète et la plus récente des taux de décès parmi les enfants vivant en milieu urbain au Canada. Elle a reçu une mise à jour très partielle de Russell Wilkins, qui a comparu devant vous au début de vos travaux, mais ces données étaient moins détaillées, et le statut social y était mesuré d'une façon légèrement différente. Les deux études ne sont pas vraiment comparables. La prochaine occasion de réaliser une étude semblable va se présenter lors de la parution des données du recensement de 1991 de Statistique Canada, soit aux environs de 1993. Cette information vient donc d'une étude consacrée aux décès des enfants en milieu urbain au Canada en 1981. Elle n'est pas tout à fait récente, mais c'est la plus récente et la plus complète dont on dispose actuellement. Je ne pense pas que la situation ait considérablement changé depuis cette époque.

[Translation]

• 1540

[Slide Presentation]

Dr. Dougherty: Very briefly, how was it done? It was done by examining death certificates and assigning them to a neighbourhood or area of residence, using the address information on the death certificate. Then Statistics Canada socio-economic information was used to assign a social level, an income level, to the family of the child who died.

In 1981—some federal government employees did an analogous study in 1971, but I am just going to talk about 1981—about 3,366 deaths under the age of 19 were analyzed in this study. It was about 42% of the Canadian total and included all those that occurred in the census metropolitan areas in Canada. Those are all the large, urban areas, which are subject to the census–track program of Statistics Canada. We took the child's age, sex, cause of death and the parents' address off the death certificate. Then, using maps and reference materials, these were assigned to a neighbourhood. The neighbourhood information concerning median household income of the neighbourhood was extracted for these areas and a label or socio–economic level was assigned to each death.

The census tracks were ranked into five groups, 20% each, and there were five income levels. In all the information I am going to present, 5 is the lowest and 1 is the highest; 5 is the poorest and 1 is wealthiest. Then a series of death rates and comparisons of death rates between social groups were calculated by age group, sex, and different groups of causes of death.

Just to situate you a little bit about the absolute death rates in Canadian children in 1981, overall between age zero and 19 years, about 97 Canadian children per 100,000 died in a year. You can see that there was a substantial improvement between 1971 and 1981, especially in the area of perinatal mortality; you have already heard a lot about that.

I can just summarize, very briefly, that there have been some improvements in the social discrepancies in perinatal mortality over that decade, especially for girls. Those were the only statistically significant improvements over the decade—female infant deaths, in the first year of life.

Other reasons children die, aside from perinatal causes which are by far the biggest single group—that 399 means 399 per 100,000—are congenital anomalies or birth defects, cancer, respiratory illness of all kinds, and what are called "accidents" but really should be called "injuries", because those of us in this field do not believe there is anything accidental about them. This is just to place things in a little bit of a framework with regard to the magnitude of childhood death and the different large groups of causes.

[Présentation de diapositives]

Dr Dougherty: Brièvement, comment a-t-on procédé? On a tenu compte des certificats de décès et on les a répartis par quartier ou par secteur de résidence, en fonction de l'adresse indiquée sur le certificat de décès. Ensuite, on a utilisé l'information socio-économique de Statistique Canada pour attribuer un niveau social et un niveau de revenu à la famille de l'enfant décédé.

En 1981-des fonctionnaires fédéraux ont fait une étude analogue en 1971, mais je ne parlerai que de la situation de 1981—on a analysé dans cette étude environ 3,366 décès de jeunes Canadiens de moins de 19 ans. Ce nombre représentait environ 42 p. 100 du total canadien et comprenait tous les décès survenus dans les régions métropolitaines de recensement. Il s'agit de grandes régions urbaines considérées dans le programme des secteurs de recensement de Statistique Canada. Nous avons tenu compte de l'âge de l'enfant, de son sexe, de la cause du décès et de l'adresse des parents indiqués sur les certificats de décès. Ensuite, avec des cartes et des documents de référence, nous avons attribué un quartier à chaque cas. Nous avons cherché l'information sur le quartier, pour connaître notamment le revenu médian par foyer dans ce quartier, ce qui nous a permis d'attribuer un niveau socio-économique à chaque décès.

Les secteurs de recensement ont été classés en cinq groupes de 20 p. 100 chacun, correspondant à cinq niveaux de revenu. Dans toute l'information que je vais vous présenter, cinq constitue le niveau de revenu le plus faible, un étant le plus élevé; cinq correspond aux plus pauvres, et un aux plus riches. Ensuite, on a calculé les taux de décès pour les comparer en fonction des groupes sociaux et en fonction de l'âge, du sexe et des différentes causes de décès.

Pour vous situer, je signale que si l'on considère l'ensemble des décès chez les enfants canadiens de zéro à 19 ans en 1981, il y a eu environ 97 décès pour 100,000 enfants au cours de cette année. Vous voyez donc une nette amélioration entre 1971 et 1981, en particulier dans le domaine de la mortalité périnatale; on a dû déjà vous en parler.

En résumé, il y a eu certaines améliorations au niveau des inégalités sociales dans la mortalité périnatale au cours de cette décennie, en particulier pour les filles. C'est la seule amélioration statistique d'importance sur cette décennie, à savoir les décès des bébés-filles au cours de la première année de la vie.

Les autres causes de décès des enfants, indépendamment des causes périnatales qui constituent le groupe le plus important avec un taux de 399 décès pour 100,000 enfants, comprennent les malformations congénitales ou les problèmes à la naissance, le cancer, les maladies respiratoires de toutes sortes et ce qu'on appelle les accidents, mais qu'on devrait appeler les blessures, car ceux qui travaillent dans ce domaine savent qu'elles n'ont rien d'accidentelles. Ce qui précède vous donne donc une idée de la fréquence des décès chez les enfants et des différentes catégories de causes.

What were the income levels we are talking about? You have to think back to 1981 and translate that in some way with regard to inflation in the interval, but the income level five children were living in census tracks where the median household income was below \$17,000 a year. The range was from \$4,500 to \$17,000, and this included the poorest 12% of children in the country. That is the lowest group.

The next lowest group, group 4, were children living in census tracks with median household income between \$17,000 and \$21,000. Between those two, this 28% of Canadian children in that year were living in those neighbourhoods. That probably includes those who are suffering some form of socio–economic deprivation.

Very quickly, what is a relative risk? This is an epidemiologic term. It is the ratio of the death rate in income level 5—the lowest—to that in income level 1. If you see a number of 2 for a relative risk, it means that the death rate was twice as high; 5 is five times as high; 1.5 is 50% higher. That is all. Almost all the information pertains to these relative risks.

• 1545

This shows—for boys on the left and for girls on the right—the trends or in-depth rates of all causes of death in the first month of life, on the top, on the left, and the succeeding 11 months of life, up to one year, as the bottom figure. You can see that certainly for boys, there is an increasing trend with declining income level.

This is what you have had described to you substantially before, and the ratio between the wealthiest, group 1, and the poorest, group 5, is approximately twofold for boys and about 1.5-fold for girls, although you can see there are some substantial absolute differences there. I am not going to dwell on that.

This is the same kind of slide for boys, ages 1 to 14, and if you look at the little symbols at the top right-hand corner and at the bottom three lines, first of all, you can see that there is, especially for boys 5 to 9, a very substantial increasing trend in death rate with declining income, between the wealthiest and poorest children. In fact, this and something that is coming on the next slide are the largest contrasts in the study and are primarly due to deaths due to injuries.

This upside down U thing is something we might come to later. This is for boys in the teenage years. This is primarily due to driving cars. You can see that this is not the same pattern, that the highest rates of death are in the middle-income levels. This has been found before and confirmed in the United States too. It has something to do with access to automobiles, behaviour, I do not know what.

This is the same graph for girls. Girls do not kill themselves with cars in the same fashion, but in general you can see the increasing trend from left to right, with a slightly more muted contrast compared to boys.

[Traduction]

De quels niveaux de revenu parle-t-on ici? Il faut se rappeler de la situation de 1981 et tenir compte de l'inflation survenue depuis lors, mais les enfants du cinquième groupe de niveau de revenu habitaient des secteurs de recensement où le revenu médian par foyer était inférieur à 17,000\$ par an. La fourchette des revenus va de 4,500\$ à 17,000\$, et elle englobe les 12 p. 100 d'enfants les plus pauvres du pays. C'est le groupe le plus défavorisé.

Le groupe suivant, à savoir le groupe numéro 4, concerne les enfants vivant dans les secteurs de recensement où le revenu médian par foyer était de 17,000\$ à 21,000\$. Dans cette fourchette de revenu, on trouve 28 p. 100 des enfants canadiens au cours de l'année en cause. Ce sont des enfants qui sont exposés à certaines formes de privation socio-économique.

Rapidement, que signifie un risque relatif? Il s'agit d'une notion épidémiologique. C'est le ratio du taux de décès dans le groupe de revenu numéro 5, c'est-à-dire le plus défavorisé, par rapport à celui du groupe numéro 1. Lorsque vous voyez un risque relatif de 2, cela signifie que le taux de décès est deux fois plus élevé; 5, qu'il est cinq fois plus élevé et 1,5, 50 p. 100 plus élevé. C'est tout. L'information concerne essentiellement ces risques relatifs.

Vous voyez ici, pour les garçons à gauche et pour les filles à droite, les tendances ou les taux de l'ensemble des causes de décès au cours du premier mois de la vie, en haut à gauche, puis au cours des onze mois suivants, jusqu'à un an, des données apparaissant alors au bas du tableau. Remarquez que pour les garçons, la tendance augmente à mesure que le niveau baisse.

Comme on vous l'a longuement expliqué précédemment, il y a entre le groupe des plus riches et le groupe des plus pauvres un ratio d'environ 2 pour les garçons et d'environ 1.5 pour les filles encore qu'on remarque ici des différences absolues assez importantes. Je ne m'étendrai pas sur ce sujet.

On remarque la même tendance pour les garçons de 1 à 14 ans, et si vous regardez les petits symboles qui apparaissent dans le coin supérieur droit et dans les trois lignes du bas, vous voyez tout d'abord qu'en particulier pour les garçons de 5 à 9 ans, il y a une augmentation très importante des taux de décès à mesure que le revenu diminue et qu'on passe des plus riches aux plus pauvres. Ces données et celles de la diapositive suivante font apparaître les contrastes les plus marqués au sein de cette étude, qui sont essentiellement dûs aux décès causés par des blessures.

Nous reviendrons tout à l'heure sur ce U inversé. Il concerne les adolescents, dont les décès sont principalement dûs aux accidents de voiture. Vous voyez que la tendance n'est pas la même, et que les taux les plus élevés correspondent au niveau de revenu moyen. Cette tendance a été également constatée aux États-Unis. Elle est sans doute liée à la possibilité de conduire, au comportement, je ne sais pas.

Voici la courbe correspondante pour les filles, qui ne se tuent pas de la même façon dans des accidents de voiture, mais vous voyez qu'en général, la tendance s'accentue de la gauche à la droite, avec un contraste un peu moins marqué que pour les garçons.

Now, I have drawn this again to make one point which I think is the most important thing that I have to say in terms of factual information. These have been drawn semi-schematically to identify where the increase in death rates begins, at what level of relative wealth does it begin. So I have tried to identify the inflection. This is where the largest contrast between one group and the next starts.

You can see that in general, with the exception of boys 5 to 9, the inflection begins most commonly at income level 4, and, in one case, income level 3. So both income levels 4 and 5—and this is a group that includes the poorest, 28% of Canadian children—are the groups that are definitively subject to poorer levels of health.

By 1981 in general the great middle classes and the wealthy group did not experience substantially different health levels, at least as it pertains to the risk of dying. This is different from 1971. In 1971 these were more straight from bottom to top. By 1981 there seems to have been some kind of trickle-down effect, at least as far as income level 3, which is what we would probably identify as middle class. It is the same thing for girls. These are just to give you an impression.

Now, these are the relative risks by age group for deaths due to all causes. For instance, 5 to 9 years, males, 5.36%, the deaths due to all causes in that group for boys. The risk of dying was over five times higher in the lowest versus the highest. This is just number 5.

For girls, the highest group was 3.49%, for girls 10 to 14 years. In both of these age groups it is death due to injury—road accidents, pedestrian accidents, drowning, fires, burns. I will show you a list of it later.

Again, this is a bit scientific, but I think it is easy to understand. These lists of numbers—first of all, there is what is called the EF, etiologic fraction; population, pop.; and etiologic fraction, EXP, exposed. These numbers represent the proportion of deaths that would not have occurred in social groups or income levels 4 and 5—the 28%—and this relates to this inflection that I showed you before. These percentages are numbers that would not have occurred if these social groups had attained the same good mortality rates as the wealthiest group. Some of these are pretty dramatic. Let us just look at the right-hand column, EF-EXP. That pertains only to social groups 4 and 5. We will forget about the rest. Just social groups 4 and 5.

• 1550

In the 5 to 9 year age group for males, EF is at 73. That means that 73% of the deaths that occurred in that age group would not have occurred if those children had experienced the same risk of death as the wealthiest group, the top 20%. That is one of the biggest contrasts; it is more than two-thirds. In that age group it is 50% for females. The second largest is for young teenage girls of 10 to 14 years—53%. These deaths theoretically would not have

[Translation]

Je reviens sur ce schéma pour vous présenter un argument qui me semble le plus important en ce qui concerne les faits. Ces schémas indiquent à quel niveau de richesse relative commence l'augmentation des taux de décès. J'ai essayé de déterminer le fléchissement avec précision. C'est ici qu'apparaît le plus grand contraste d'un groupe à l'autre.

Vous voyez qu'en général, à l'exception des garçons de 5 à 9 ans, le fléchissement commence au niveau de revenu numéro 4 et, dans un cas, au niveau de revenu numéro 3. Les niveaux de revenu 4 et 5, c'est-à-dire le groupe qui comprend les 28 p. 100 d'enfants canadiens les plus pauvres, sont ceux où l'on trouve l'état de santé le plus mauvais.

En 1981, les classes moyennes et le groupe le plus riche ne présentaient pas d'écart important dans les niveaux de décès, du moins en ce qui concerne le risque de décès. Cette situation était différente de celle de 1971, où la tendance était plus uniforme du bas au sommet. En 1981, il y eu un effet d'osmose descendante, du moins pour le groupe de revenu numéro 3, assimilable à la classe moyenne. C'est la même chose pour les filles. Je voulais juste vous en donner une idée.

Voici maintenant les risques relatifs par groupes d'âge, toutes causes de décès confondues. Par exemple, le taux de décès toutes causes confondues pour les garçons de 5 à 9 ans est de 5.36 p. 100. Le risque de décès était exactement cinq fois plus élevé dans le groupe 5 que dans le groupe 1.

Pour les filles, le groupe le plus élevé était de 3.49 p. 100 pour les filles de 10 à 14 ans. Dans ces deux groupes d'âge, le taux le plus élevé est celui des décès dûs à des blessures résultant d'accidents de la route, d'accidents de piéton, de noyades, d'incendies ou de brûlures. Je vous en donnerai la liste tout à l'heure.

Encore une fois, ces données sont un peu scientifiques, mais elles sont faciles à comprendre. On voit ici des chiffres indiquant tout d'abord ce qu'on appelle la fraction étiologique, EF, la population, pop, et la fraction étiologique exposée, EXP. Ces chiffres représentent la proportion des décès qui ne se seraient pas produits dans les groupes sociaux ou dans les niveaux de revenu quatre et cinq—c'est-à-dire dans le groupe de 28 p. 100—et cela nous renvoie au fléchissement que j'ai indiqué tout à l'heure. Ce sont des décès qui ne se seraient pas produits si ces groupes sociaux étaient parvenus aux mêmes taux de mortalité que le groupe le plus favorisé. Les chiffres sont assez saisissants. Prenons simplement la colonne de droite, avec les lettres EF-EXP. Il n'est question que des groupes sociaux quatre et cinq. Oublions le reste, et ne considérons que les groupes quatre et cinq.

Pour les garçons de cinq à neuf ans, on trouve EF-73. Cela signifie que 73 p. 100 des décès survenus dans ce groupe d'âge ne se seraient pas produits si les enfants avaient été exposés aux mêmes risques de décès que ceux du groupe le plus favorisé, c'est-à-dire le dernier 20 p. 100. C'est l'un des contrastes les plus marqués. L'écart est de plus des deuxtiers. Dans ce groupe d'âge, il est de 50 p. 100 pour les filles. Le deuxième groupe en importance est celui des jeunes

occurred or would have been potentially preventable if these groups would have attained the same low risk of death as the wealthiest upper 20% of Canadian urban children in that year.

I have a little more detailed exposé of what these accidents are. I regret the title of this a little bit and I would like to change it for your purposes. I am going to show you some data about the risk of death related to a group of accidents, which I would like to call accidents potentially related to adult action, not parental supervision. This is a bit presumptuous.

If you look at the list of things, these are deaths in railway accidents, pedestrian accidents, water transport, drowning, poisoning, falls, fires, suffocation and exposure to the environment, frost bite, etc., and a small other group. In my mind, these are all theoretically preventable by social, parental or adult action. That is arguable, but this is interpretive to some extent on my part. These numbers show you the relative risks for this group of deaths related to parental supervision or adult action. If you look at the far right-hand column, overall for this group, the risk of death from all of these accidents or injuries together, was over three times higher for boys and girls, 3.2% for boys and 3.3% for girls. So in terms of potential preventability, I think this area of risk of death is very prominent.

When I originally did this work and presented this information, it was to look at the changes in child health, at least as far as they were represented by deaths, for the first decade of medicare, from 1971 to 1981. This as just a way to think about which groups of causes of deaths were probably related to the receipt of medical care and which were probably unrelated to the receipt of medical care. This was based on the assumption that medicare was instituted, at least in large part, to ensure equal access across social groups. If you wanted to go about thinking about deaths to different groups or groups of causes and the trends over the interval, it might be useful to divide them up this way.

There are maybe two things that I might point out. Deaths in the perinatal period are substantially amenable to medical care. The discrepancies were substantially reduced in the '70s, in the first decade of medicare. Deaths due to violent events, injuries, burns are not substantially amenable to medical care. They mostly occur before children get to the hospital so they are amenable to other forms of public health intervention, whatever they may be, and are probably not related to the occurrence or non-occurrence of medicare at all. This group of deaths is probably the most prominent remaining area of concern in Canada, at least insofar as social discrepancies in health are concerned. Medicare has had many successes, but not this yet.

[Traduction]

adolescentes de 10 à 14 ans, avec 53 p. 100. Théoriquement, ces décès ne se seraient pas produits ou auraient pu être évités si les groupes avaient atteint le même faible niveau de risque de décès que les 20 p. 100 d'enfants canadiens les plus favorisés vivant en milieu urbain.

J'ai ici un exposé plus détaillé concernant ces accidents. Ce titre me semble assez contestable, et je voudrais le changer pour vous. Je vais vous montrer des données concernant le risque de décès que comportent certains accidents qui, à mon avis, peuvent être dûs à l'intervention d'adultes ou à la surveillance des parents, même si cette affirmation est un peu présomptueuse.

Si vous regardez cette liste, il s'agit de décès causés par des accidents de chemins de fer, des accidents impliquant des piétons ou des embarcations, la noyade, l'empoisonnement, des chutes, des incendies, des cas d'asphyxie l'hypothermie, des engelures, etc., ainsi qu'un autre groupe de moindre importance. A mon avis, ce sont là des accidents qu'on aurait pu théoriquement éviter par des mesures sociales ou par l'intervention des parents ou d'un adulte. On peut en discuter, et il s'agit sans doute dans une certaine mesure d'une interprétation de ma part. Ces chiffres indiquent les risques relatifs pour les décès relatifs à la surveillance des parents ou à l'intervention d'un adulte. Dans la dernière colonne de droite, on voit que le risque de décès pour tous ces accidents ou blessures combinés est trois fois plus élevé pour les garçons et les filles, 3.2 p. 100 pour les garçons et 3.3 p.100 pour les filles. Du point de vue de la prévention, je considère donc qu'il s'agit là d'un secteur où les risques de décès sont très élevés.

Lorsque j'ai entrepris initialement ces recherches, je voulais voir l'évolution de la santé des enfants à partir des statistiques sur les décès pendant la première décennie d'application de l'assurance-santé, soit de 1971 à 1981. C'était une façon de déterminer les causes de mortalité qui étaient liées à l'obtention de soins médicaux, et celles qui ne l'étaient sans doute pas. J'ai supposé qu'on avait instauré l'assurance maladie en grande partie pour assurer l'égalité d'accès aux soins médicaux pour tous les groupes sociaux. Si l'on veut voir comment ont évolué les différentes catégories de causes de décès pendant cette période, il peut être utile de les diviser de cette façon.

Je voudrais indiquer deux choses. Il est possible, grâce aux soins médicaux, de modifier sensiblement l'incidence des décès pendant la période périnatale. Les écarts entre les différents groupes se sont réduits considérablement au cours des années 70, soit pendant la première décennie d'application de l'assurance-maladie. Celle-ci, en revanche, ne modifie pas sensiblement l'évolution des décès dûs à des incidents violents, à des blessures ou à des brûlures, qui se produisent pour la plupart avant que les enfants n'arrivent à l'hôpital, et que l'on pourrait donc infléchir par d'autres formes d'intervention en matière de santé publique, indépendamment de toute forme d'assurance médicale. Ce groupe de décès est sans doute le plus préoccupant au Canada, du moins en ce qui concerne les écarts entre les groupes sociaux en matière de santé. L'assurance médicale a apporté de nombreuses améliorations, mais pas encore dans ce domaine.

• 1555

[Translation]

I have a bit more information, perhaps five minutes at the most, looking in more detail at specific disease categories and some of the discrepancies that existed over this interval by age group.

This table summarizes the groups of causes that account for the differences in death rates. This is the column here, and it is all for 1981. This is the percentage of the difference—in other words, what percentage of the difference in death rates between the poorest group and the wealthiest group were accounted for by deaths in these groups of causes.

If we look at the top left, 57.2% of the difference in deaths between the poorest and the wealthiest in 1981 for boys less than one year old was due to this group of perinatal mortality. That is almost exclusively related to prematurity and low birth weight. About 20% was due to birth defects or congenital anomalies, and just under 10% was due to respiratory disease or pneumonia, etc. After one year of age, between 1 and 14, 62% of this health difference was due to these injuries, about 30% due to cancer, and about 2%—a very small amount—due to respiratory disease.

If you look at girls over here, it is similar but not exactly the same. Here, 54% was due to perinatal mortality, 5% due to respiratory disease, and 40% due to a mixed bag of all sorts of other things. For the older girls between 1 and 14, about 50% was due to injuries, 15% due to cancer, and about 10% due to congenital anomalies.

There is a little more detail about the actual numbers of deaths we are talking about here in these groups. I think it is important to keep in mind that Canadian children's health is exceptionally good. Not many kids die, and when they do, it is usually due to something perhaps irremediable.

If you look at the numbers below here, these are the actual numbers of children dying in these groups. For instance, there were only 78 boys in all of urban Canada in the lowest social group who died under one for perinatal mortality. For respiratory disease, this one... Even though the contrast here is large, 4 times higher, there were only 8 boys in this age group. This does not mean it should have occurred, but it was not a lot of people in those groups.

It is the same kind of thing for children over the age of 1 and up to the age of 14. This contrast for cancer seems a bit worrisome. Once again, for boys 1 to 14, there are only 20 boys dying here. This represents 2.3 times as many per capita, but it is still a relatively small number of individuals; 10 girls.

Je voudrais vous donner quelques renseignements, pendant cinq minutes tout au plus, sur les catégories de maladies et sur les écarts constatés pendant cette période selon les groupes d'âges.

Voici un tableau qui résume les catégories de causes qui expliquent les différences dans les taux de décès. Toute cette colonne concerne 1981. On y trouve les pourcentages de différence—autrement dit quel est le pourcentage de la différence des taux de décès entre le groupe le plus défavorisé et le groupe le plus riche pour les décès dûs à ces groupes de facteurs.

En haut à gauche, on voit que 57.2 p. 100 de la différence des décès entre les plus pauvres et les plus riches en 1981, pour les garçons de moins d'un an, était due à ce groupe de facteurs de mortalité périnatale. Il s'agit presque exclusivement de naissances prématurées et d'insuffisance de poids à la naissance. Environ 20 p. 100 de ces décès étaient dûs à des problèmes à la naissance ou à des malformations congénitales, et un peu plus de 10 p. 100 à des maladies respiratoires ou à la pneumonie, etc. Après un an, pour les enfants de 1 à 14 ans, 62 p. 100 de la différence était due aux blessures, 30 p. 100 au cancer et environ 2 p. 100—c'est-à-dire très peu—à des maladies respiratoires.

Si on considère le cas des filles, la tendance est semblable, mais pas tout à fait identique. Ici, 54 p. 100 de la différence est due à des facteurs de mortalité périnatale, 5 p. 100 à des maladies respiratoires, et 40 p. 100 à divers autres facteurs. Pour les filles plus âgées, de 1 à 14 ans, 50 p. 100 de la différence est due à des blessures, 15 p. 100 au cancer et environ 10 p. 100 à des malformations congénitales.

Dans ces groupes, on trouve un peu plus de détails sur les chiffres réels des décès. Il faut tenir compte du fait que les enfants canadiens sont particulièrement en bonne santé. Il y a peu de décès, et lorsqu'il y en a, ils sont généralement dûs à des causes irrémédiables.

Les chiffres du bas du tableau indiquent le nombre des enfants qui meurent dans ces différents groupes. Par exemple, il n'y a eu que 78 garçons du groupe social le plus défavorisé qui sont morts à cause d'un facteur périnatal dans l'ensemble des zones urbaines du Canada. On voit la même chose, ici, pour les maladies respiratoires... Même si le contraste est assez marqué, avec des chiffres quatre fois supérieurs, il n'y a eu que huit garçons dans ce groupe d'âge. Je ne veux pas dire que ces décès devaient nécessairement se produire, mais dans les groupes en question, les chiffres sont peu élevés.

Il en va de même pour les enfants de 1 à 14 ans. Les chiffres très élevés concernant le cancer sont assez inquiétants. Encore une fois, pour les garçons de 1 à 14 ans, on ne trouve que 20 décès. C'est 2.3 fois plus que la moyenne per capita, mais cela reste un chiffre relativement peu élevé; on trouve également 10 filles.

• 1600

[Traduction]

With regard to injuries, this figure only goes up to 14 years of age, but the numbers are 37 and 32. You should probably put these numbers together, for about 75 and about 50. These figures reflect the excess deaths in these two groups, which probably represent some relative social deprivation. That is the last of the material I had specifically prepared.

Ms Guarnieri (Mississauga East): I would certainly like to welcome you on behalf of the committee, Dr. Dougherty.

I must confess that I become overwhelmed by all those statistics and would very much appreciate if you could put the issue into perspective for me. Have you had a chance to do or has a comparable study been done with other countries that can put into perspective how Canada fares when it comes to these stats, especially in the context of your study?

Dr. Dougherty: Some fairly comparable work has been done, most recently in Britain and the United States, which are similar in many ways.

As far as mortality differentials are concerned, we are probably most similar to the United States. There are a few differences and I would say that we are a bit better off in the field of perinatal mortality, especially in terms of the progress that has been made during the last 10 or 15 years, compared to the United States, where they have had some stalling of progress, perhaps due to even worse deteriorating social conditions than exist here.

On the other hand, we are not as well off with regard to many of these causes of illness in early infancy as some of the Scandinavian countries or Japan, for instance, who have the best records in the world in this area.

Canada does especially badly in the field of injuries and has one of the worst records in the industrialized world in this area. We are not as bad as the United States, however, because there is an incredible problem with child homicide in the U.S., which is present at a very young age and becomes catastrophic in the teenage years. That is not as much of a problem in Canada at the moment.

So it is a bit of a mixed picture. I suppose we are slightly better off than some and clearly worse off than the Scandinavian countries, especially with regard to younger children and injuries. Is that reply helpful?

Ms Guarnieri: Yes. You made certain references to medicare, saying that those were medicare years and mentioning the fact that medicare brought equal access to rich and poor. Would it be a fair statement if I said that rich Canadians live longer than before and the risk of death is exacerbated by the recent federal cuts to health care? If you were to do a study, could you project and say that this factor would be a handicap?

En ce qui concerne les blessures, les données s'arrêtent à l'âge de 14 ans, mais on trouve les chiffres 37 et 32. Si on les réunit, on obtient environ 75 et 50. Ces chiffres indiquent les décès supplémentaires dans ces deux groupes et traduisent sans doute une privation sociale relative. C'est le dernier document que j'ai préparé.

Mme Guarnieri (Mississauga-Est): Docteur Dougherty, je tiens à vous souhaiter la bienvenue au nom du comité.

Je dois dire que j'ai été un peu submergée par toutes ces statistiques et j'aimerais beaucoup que vous les placiez en perspective. Est-ce que des études semblables ont été réalisées dans d'autres pays, de façon qu'on puisse comparer les données canadiennes de votre étude?

Dr Dougherty: On a fait tout récemment des études assez comparables en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, et elles ont donné des résultats semblables à plusieurs égards.

En ce qui concerne les écarts de mortalité, notre situation est semblable à celle des Etats-Unis. Les différences sont peu nombreuses et je pense que notre situation est légèrement meilleure dans le domaine de la mortalité périnatale, surtout grâce aux progrès réalisés au cours des dix ou quinze années, alors qu'aux Etats-Unis, on a cessé de progresser, sans doute à cause de la détérioration des conditions sociales.

En revanche, sur le plan des causes de maladie dans la petite enfance, nous nous plaçons moins bien que les pays scandinaves ou le Japon, par exemple, qui obtiennent les meilleurs résultats mondiaux dans ce domaine.

Les statistiques canadiennes sont particulièrement mauvaises dans le domaine des blessures; ce sont pratiquement les pires du monde industrialisé, à part celles des Etats-Unis, car il y a actuellement un très grave problème d'homicide d'enfants aux Etats-Unis, qui se manifeste déjà parmi les très jeunes enfants, et prend des proportions catastrophiques parmi les adolescents. Le problème n'est pas encore aussi grave pour le moment au Canada.

Nous obtenons donc des résultats mitigés. Notre situation est meilleure que celle de certains autres pays, mais moins bonne que celle des pays scandinaves, en particulier en ce qui concerne les jeunes enfants et les blessures. Est-ce que ma réponse vous semble utile?

Mme Guarnieri: Oui. Vous avez fait référence à l'assurance-santé, en disant que votre étude porte sur des années où ce régime s'appliquait, et en signalant que grâce à l'assurance-maladie, les riches et les pauvres pouvaient obtenir des soins de santé dans les mêmes conditions. Est-ce qu'on peut affirmer que les Canadiens riches vivent plus longtemps qu'avant et que les récentes restrictions fédérales au financement des soins de santé ont accentué le risque de décès? Si vous deviez y consacrer une étude, pensez-vous que cet élément pourrait constituer un handicap?

[Translation]

• 1605

Dr. Dougherty: The answer will be an empirical one in the future. I do not think it is a foregone conclusion, but I do not profess any expertise. Even though it is under extreme pressure everywhere, the health care system within which I work as a pediatrician is extremely robust. There is a great depth there because of the strength of the people who run it and the quality of the Canadian tradition that exists.

It is going to take a great deal of battering before we actually see health manifestations. That does not mean it is good not to provide services that are a demonstrable benefit to people, especially young people. I do not have much expertise in the elderly. I am a pediatrician.

Ms Guarnieri: Would a fair question have been that if there had been an infusion of funds between 1971 and 1981, would it have alleviated the problem or improved the situation or the conditions? Would more children have survived if more money had been put into...?

Dr. Dougherty: You mean a greater infusion of funds than there was, because of course there was.

Ms Guarnieri: That is right.

Dr. Dougherty: There was a substantial growth in health expenditures in this interval.

Most health expenditures, as you probably know, go to the hospital sector for curative medicine. This is reasonably well funded across the country. The things which are in fact done best in pediatrics, such as the care of very young and critically ill infants, are in my experience done well. Even though they are operating under great constraint, they are continuing to operate well. I think this is largely due to the goodwill of the actors in the system, not due to the volume of money flow.

Would things have been better if there was a substantially different structure of funding or a different total quantity of funding? I think it would be possible to make further gains. Let me put it this way. If resources were directed more explicitly at the problem in this particular field, which is social discrepancies in health, interventions would be possible in the prevention of injury and they have been enacted in other countries fairly successfully. This may require re-organizing expenditures in the health sector away from the curative, or at least maintaining the current constraints in the curative sector and allowing some expansion of activities in the preventive sector and also in what would be outside the area of health.

Dr Dougherty: La réponse sera une réponse empirique à l'avenir. Je ne pense pas que ce soit une conclusion tirée à l'avance, mais je ne prétends pas être expert en ce domaine. Même s'il est soumis à d'énormes pressions venant de toutes parts, le système de soins de santé dans lequel je travaille comme pédiatre est extrêmement résistant. Ce système présente une grande profondeur en raison de la force des gens qui le font marcher ainsi qu'en raison de la qualité de la tradition canadienne en ce domaine.

Il faudra énormément de mauvais traitements avant que l'on voit réellement les manifestations sur le plan de la santé. Cela ne veut pas dire qu'il n'est pas bon de fournir des services dont le bénéfice pour les gens est démontré, en particulier pour les jeunes. Je n'ai pas beaucoup d'expérience dans le domaine des personnes âgées. Je suis pédiatre.

Mme Guarnieri: La question suivante vous semblera peutêtre plus juste. Si l'on avait injecté de l'argent entre 1971 et 1981, cela aurait-il atténué le problème ou amélioré la situation ou les conditions existantes? Est-ce qu'un plus grand nombre d'enfants auraient survécu si l'on avait consacré plus d'argent à...?

Dr Dougherty: Vous voulez dire si l'on avait injecté une plus grande quantité d'argent que ce que l'on a fait, car c'est évidemment ce qu'on a fait.

Mme Guarnieri: C'est vrai.

Dr Dougherty: Au cours de cet intervalle, il y a eu une augmentation importante des dépenses consacrées à la santé.

La plus grande partie des dépenses dans le domaine de la santé, comme vous le savez probablement, est faite dans le secteur hospitalier pour les soins curatifs. Ce secteur reçoit des sommes relativement raisonnables dans tout le pays. Les choses que nous accomplissons relativement le mieux dans le domaine de la pédiatrie, comme les soins apportés aux enfants très jeunes et aux enfants gravement malades, selon ma propre expérience nous les faisons bien. Même si elles doivent se faire sous de très grandes contraintes, je crois qu'elles continuent à bien se dérouler. Je pense que cela est attribuable en grande partie à la bonne volonté des personnes qui agissent dans le système, et non au volume d'argent qui arrive.

Est-ce que les choses auraient mieux été si la structure d'attribution des fonds avait été fondamentalement différente ou si la quantité totale des fonds disponibles avait été différente? Je pense qu'il serait possible de faire encore du progrès. Je m'explique. Si des ressources étaient consacrées plus explicitement à ce problème dans ce domaine en particulier, qui est celui des écarts entre les classes sociales dans le domaine de la santé, des interventions seraient possibles dans la prévention des blessures et de telles mesures ont eu des résultats relativement probants dans d'autres pays. Cela peut nécessiter une réorganisation des dépenses dans le domaine de la santé en détournant des sommes consacrées aux soins curatifs, ou tout au moins en maintenant les contraintes actuelles dans le secteur curatif et en permettant une augmentation des activités du secteur préventif et également dans ce qui déborderait le secteur de la santé.

You might be interested in some factual information from the domain of research that looked at some of the more direct links between family income levels and child ill-health outcomes.

There is no information about this in Canada. I have to quote from work done in the United States in the 1970s, because that is all there is. If the public or the government wishes to know more about this in Canada, there will have to be more money forthcoming, specifically for research in this area.

There was an experiment with a negative income tax in Gary, Indiana, and North Carolina in the 1970s. Families were basically randomized or offered either effectively what was a minimum monthly income via negative income tax or traditional welfare benefits.

The group that received traditional welfare benefits had a little less money but a lot more uncertainty, because in the United States you have to qualify this way and that way. Some months it comes and some months it does not. The other group received a predictable guaranteed monthly income for a period of several years, which was a little bit more than welfare benefits. At least three very significant measured health benefits for children occurred in this setting.

First of all, mean birth weight was increased by between 0.3 and 1.2 pounds. Considering the average baby is 3.5 pounds, this is a very radical increase in mean birth weight, which was associated with providing a sustainable higher level of income to these poor families.

• 1610

The other health benefit that was directly demonstrated was a greater spacing of pregnancies, which is known to be associated with greater health of young infants.

The third thing that was measured was a much higher level of consumption. Actually, the way they measured it was the attainment of nutritional norms, so many calories, so many this, so many that. There are minimum standards in the United States for daily consumption of different nutritional groups.

The people who were receiving what was in effect a negative income tax or a higher level of guaranteed income ate more and better food. I think the flip side of this in Canada has been repeatedly demonstrated, certainly for children, which is what I know about. For people with a low income or who experience a sudden deterioration in living standards, their children's diet immediately deteriorates. It is a simple dollars-and-cents issue. There is a lot of information about this. Poorer children have poorer diets. It is related to money.

[Traduction]

Vous aimeriez peut-être connaître certains renseignements tirés de la recherche qui s'est penchée sur les liens plus directs entre les niveaux de revenus familiaux et les problèmes de santé des enfants.

Aucune information du genre n'est disponible au Canada. Je dois donc m'en référer à des travaux exécutés aux Etats-Unis dans les années 1970, car il n'y a que ces résultats de disponibles. Si le public ou le gouvernement désirait en savoir davantage à ce sujet au Canada, il faudrait y consacrer davantage d'argent, en particulier pour la recherche dans ce domaine.

On a procédé à une expérience d'impôt négatif à Gary, Indiana, et en Caroline du Nord dans les années 1970. Des familles ont été choisies à peu près au hasard; on leur a offert le choix entre ce qui revenait dans les faits à un revenu mensuel minimum par l'entremise d'un impôt négatif et les prestations de sécurité sociale habituelles.

Le groupe qui a reçu les prestations de sécurité sociale normales disposaient d'un peu moins d'argent, mais surtout d'une plus grande incertitude, car aux Etats-Unis il faut se qualifier de plusieurs façons pour obtenir les prestations. Certains mois on y a droit, d'autres non. L'autre groupe recevait une revenu mensuel garanti prévisible au cours d'une période de plusieurs années, qui était légèrement supérieur aux prestations de sécurité sociale. Dans ce deuxième groupe, on a pu mesurer au moins trois améliorations très significatives au niveau de la santé des enfants.

En premier lieu, le poids moyen à la naissance a augmenté entre 0,3 et 1,2 livres. Si l'on considère que le poids moyen d'un bébé est de 3,5 livres, cela représente une augmentation considérable du poids moyen à la naissance, que l'on peut associer au fait d'avoir fourni un niveau de revenus plus élevé régulier à ces familles pauvres.

L'autre avantage en ce qui concerne la santé qui a été mis en évidence est un plus grand espacement des grossesses qui, comme on le sait, se traduit par une meilleure santé des enfants en bas âge.

En troisième lieu, on a mesuré un niveau de consommation beaucoup plus élevé. En fait, on a déterminé dans quelle mesures les normes nutritionnelles étaient respectées, tant de calories, tant de ceci, tant de cela. Aux États-Unis, il existe des normes minimales pour la consommation quotidienne de différents groupes d'aliments.

Les personnes qui recevaient ce qui, en fait, était un impôt négatif sur le revenu ou qui avaient un niveau de revenu garanti plus élevé mangeaient plus et mieux. Je pense que l'opposé a été démontré de façon répétée au Canada, en tout cas pour les enfants, puisque c'est avec les enfants que je travaille. Pour les personnes à faible revenu ou celles qui voient leur niveau de vie se détériorer soudainement, le régime alimentaire des enfants se détériore immédiatement. C'est une question de dollars, tout simplement. Il existe une grande documentation à ce sujet. Les enfants pauvres ont des régimes alimentaires pauvres. C'est un problème d'argent.

The other thing that is directly related to money, and there has been no experimental evidence on it, but there is good evidence from Britain, is the impact of the quality of housing on children's health. It is a little bit dated, but it is still present. Basically, children in very poor housing conditions experience substantially poorer health, primarily because of increased rates of respiratory illness.

Ms Guarnieri: How can the federal government target specific victims of child poverty? Is it through targeting particular social areas, social groups, agencies or institutions? What advice or recommendations do you have for this committee?

Dr. Dougherty: I think I just gave some. I think poorer children whose parents are poor experience measurable health benefits with higher income levels. How can this be achieved? That is your game.

Ms Guarnieri: You do not have any advice for us in terms of legislation or areas that—

 $\mbox{\bf Dr. Dougherty:}\ \mbox{\bf I}$ have very personal opinions about this, but $\mbox{\bf I}$ am not an expert.

Ms Guarnieri: I am very interested in hearing them.

Dr. Dougherty: I think the money available to the federal government via the family allowance system should be focused on the bottom third of Canadian children, and it should be completely eliminated for everyone else. I would be very happy to sign over my cheque. I do not think there is any sense in continuing the current system of family benefits. I am very disappointed in the women's groups that have resisted this for their own reasons, which is that the money goes to women, to mothers. I understand that. But I think this has inhibited the concentration of the available resources on poor children. I think it would be possible to double, triple or quadruple the money available from the family allowance sector, spend the same amount of money and direct it explicitly at this group of children who have clearly inferior health. It would make a substantial difference in the very short term. I think also supporting family income levels to avoid the deterioration in child health—especially young children—that is associated with unemployment would help.

Mr. Axworthy (Saskatoon—Clark's Crossing): Maybe we could get on to that in a little while. As you might imagine, I have a rather different point of view with regard to that. But we do have a problem if we do not have a very progressive income tax system. We do not tax that money back from those who are better off, and consequently—

Dr. Dougherty: It is occurring to a large extent now.

Mr. Axworthy: Yes, and there are ways of dealing with that, but you still end up with some money going to higher–income people.

[Translation]

L'autre problème qui est lié directement à l'argent (nous n'avons pas de preuves expérimentales à ce sujet, mais les résultats des recherches menées en Grande-Bretagne sont probants), c'est l'effet de la qualité du logement sur la santé des enfants. Cela ne date pas d'aujourd'hui, mais le problème est toujours actuel. Fondamentalement, les enfants qui vivent dans des conditions de logement très mauvaises ont très souvent une plus mauvaise santé, principalement à cause des taux accrus de maladies respiratoires.

Mme Guarnieri: Comment le gouvernement fédéral peut-il viser des victimes particulières de la pauvreté enfantine? Doit-il viser des domaines sociaux, des groupes sociaux, des institutions ou des organismes particuliers? Avez-vous des conseils ou des recommandations à adresser à ce comité?

Dr Dougherty: Je pense que je viens d'en donner. Je pense que les enfants les plus pauvres dont les parents sont pauvres voient leur santé s'améliorer de façon mesurables lorsque le revenu des parents augmente. Comment le revenu des parents peut-il augmenter? C'est à vous de jouer.

Mme Guarnieri: Vous n'avez aucun conseil à nous donner en termes de lois ou de domaines...

Dr Dougherty: J'ai des opinions très personnelles à ce sujet, mais je ne suis pas un spécialiste.

Mme Guarnieri: J'aimerais beaucoup les entendre.

Dr Dougherty: Je pense que l'argent dont dispose le gouvernement fédéral pour le système d'allocations familiales devrait être consacré au tiers le plus pauvre des enfants canadiens et que les allocations devraient être complètement supprimées pour tous les autres. Je serais très heureux de céder mon chèque. À mon avis, il est tout à fait déraisonnable de conserver le système actuel d'allocations familiales. Je suis très déçu par la position des groupes féminins qui s'opposent à une telle modification sous prétexte que l'argent va aux femmes, aux mères. Je comprends cela. Cependant, je pense que le système actuel a empêché de concentrer les ressources disponibles sur les enfants pauvres. Je pense qu'il serait possible de doubler, tripler ou quadrupler la quantité d'argent disponible dans le système d'allocations familiales, de dépenser la même quantité d'argent et de consacrer directement cet argent au groupe d'enfants qui est manifestement en plus mauvaise santé. On observerait une différence importante en très peu de temps. Je pense aussi que l'on pourrait aider en apportant un soutien aux familles aux prises avec le chômage pour éviter la détérioration de la santé des enfants, en particulier des jeunes enfants.

M. Axworthy (Saskatoon—Clark's Crossing): Peut-être pourrions-nous revenir là-dessus un peu plus tard. Comme vous pouvez l'imaginer, j'ai un point de vue bien différent là-dessus. Mais nous avons vraiment un problème parce que nous n'avons pas un régime d'impôt sur le revenu très progressif. Nous ne demandons pas aux mieux nantis de rembourser les prestations et, par conséquent...

Dr Dougherty: Cela se produit dans une large mesure maintenant.

M. Axworthy: Oui, et il y a des façons de résoudre ce problème, mais il n'en demeure pas moins qu'une certaine quantité d'argent va à des personnes à revenu élevé.

First, let me thank you for your presentation. I just want to ask if you could make available to us some copies of the tables you have presented.

Dr. Dougherty: I have brought the whole document for you and some other summary information, which summarizes the Canadian, American and one aspect of the British situation.

Mr. Axworthy: Thank you. You spoke a little bit about health status and morbidity. Could you say something more about that in the context of those children who are in the fourth and fifth groups you mentioned? You did talk about some of the causes—housing and inadequate diet through inadequate income. Could you talk a little bit about the health care impact on a child simply because he or she is poor, resulting from either this study or your general experience as a pediatrician?

• 1615

Dr. Dougherty: My general experience as a pediatrician is that poor children suffer inferior levels of health, even apart from death—this is especially in younger children under the age of five—and injuries, not deaths due to accidents but injuries.

This is remediable to a large extent by providing them with what might be termed elite health services. I think it is remediable or mitigatable, if I am allowed to use that word.

These people actually are individuals who are suffering lower levels of health actually need better health services than the rest of us. We have managed to provide a faily uniform level of health services, which we are all sharing equally, and which I think is wonderful, but disadvantaged groups, if we are to be rational about it, actually should be receiving superior levels of health services to mitigate to some extent the health problems that they are experiencing. I think this is probably most obvious and acute in the young and the old. It probably does not make as much difference in the middle years, but it certainly makes a large difference for younger children between the ages of 1 and 14.

I think there has been a lot of cynicism about this in public life, in medicine and the medical establishment, that it is difficult to treat health problems associated with poverty, but I do not think this is founded. In fact there is some information directly to the contrary.

One of my colleagues has done some work with this directly, specifically with children who experience respiratory disease, asthma. It is a tough disease to treat. It takes a lot of energy, consistency, commitment, etc., but it has been shown that if one provides the resources and directs them in such a way that people are able to consume them, social factors are not insurmountable. They are treatable.

I think this could probably be demonstrated in a variety of fields.

[Traduction]

Permettez-moi d'abord de vous remercier pour votre exposé. J'aimerais seulement vous demander si vous pourriez nous laisser quelques copies des tableaux que vous avez présentés.

Dr Dougherty: Je vous ai apporté tout le document et quelques autres qui résument la situation canadienne, la situation américaine et un aspect de la situation en Grande-Bretagne.

M. Axworthy: Merci. Vous nous avez parlé un peu de la santé et de la morbidité. Pourriez-vous nous en dire plus au sujet des enfants des quatrième et cinquième groupe que vous avez mentionnés? Vous nous avez parlé de quelques-unes des causes—le logement et un régime alimentaire inadéquat consécutifs à un revenu inadéquat. Pourriez-vous nous en dire plus au sujet de l'impact des soins de santé sur un enfant, simplement parce qu'il ou elle est pauvre, en vous basant soit sur cette étude soit sur votre expérience générale en tant que pédiatre?

Dr Dougherty: Mon expérience générale en tant que pédiatre est que les enfants pauvres ont une plus mauvaise santé, même sans parler de décès—cela est particulièrement vrai chez les jeunes enfants de moins de cinq ans—et des blessures, pas des décès dûs aux accidents, mais des blessures.

On peut corriger cela dans une grande mesure en leur offrant ce que l'on pourrait appeler des services de santé exceptionnels. Je pense que l'on peut remédier à ce problème, ou l'atténuer.

Ces personnes sont en fait des individus qui ont une plus mauvaise santé et qui ont besoin de meilleurs services de santé que nous autres. Nous sommes arrivés à offrir un niveau de services de santé relativement uniformes, dont tout le monde bénéficie également, et je pense que cela est magnifique, mais les groupes désavantagés, si nous voulons être rationnels, devraient en fait recevoir des services de santé supérieurs pour atténuer dans une certaine mesure les problèmes de santé auxquels ils font face. Je pense que ce problème est probablement plus évident et plus aigu chez les jeunes et les personnes âgées. La différence n'est probablement pas aussi grandes chez les personnes d'âge moyen, mais elle est certainement énorme chez les jeunes enfants entre un et quatorze ans.

Je pense qu'on a fait preuve de beaucoup de cynisme, dans le public en général, en médecine et dans le corps médical, lorsqu'on a affirmé qu'il est difficile de traiter les problèmes de santé associés à la pauvreté; je pense que cette opinion n'est pas fondée. En fait, certaines données prouvent exactement le contraire.

L'un de mes collègues a travaillé directement sur ce sujet, en particulier avec des enfants souffrant d'une maladie respiratoire, l'asthme. L'asthme est une maladie difficile à traiter. Il faut beaucoup d'énergie, de cohérence, de persévérance, etc; mais il a été prouvé que si l'on fournit les ressources de telle façon que les jeunes soient capables de les utiliser, les facteurs sociaux ne sont pas insurmontables. Ils peuvent être traités.

Je pense que l'on pourrait probablement prouver cela dans divers domaines.

Mr. Axworthy: As you are aware, over the last three years we have seen significant reductions in the levels of increase to the provinces of funding for social programs. Over the last couple of weeks we have begun to see provincial budgets reflect in a fairly dramatic way the impact of those cuts. Newfoundland and Manitoba are just two examples, and we are in the middle of more budgets at the moment reflecting the same thing.

Would a country that cared about the health of its children respond in that way?

Dr. Dougherty: Is that the question or the answer?

Mr. Axworthy: It is the question. We have professions by not only the Minister of Health but also the Prime Minister that children are our number one resource, that we have to see them in that way, and that nothing is too good for our children. We have heard that comment many times.

Dr. Dougherty: I personally believe that is why I am pursuing the domain of medicine in pediatrics.

Pediatric health services at the moment, at least where I work in Montreal, Quebec, are sufficiently funded, but the health infrastructure is deteriorating. The services that we are able to offer now are under great pressure.

Mr. Axworthy: My question was more related to social programs than to medicare.

Dr. Dougherty: Sorry.

Mr. Axworthy: You answered that question to my satisfaction earlier. I just wonder if you might respond to those cuts to social programs as they are taking place. You might want to be more personal about them. Does it disappoint you that a government would do that if it cared about children?

Dr. Dougherty: I think in general the social and health services that are being provided to young people at the moment are being delivered effectively, in a very high quality way, by a group of professionals who are extremely well trained. I think that should continue.

Mr. Axworthy: As a pediatrician what would you expect to be the impact if the cuts to social programs that we have seen over the last three years continue into the future, in terms of morbidity and death rates among poor children?

• 1620

Dr. Dougherty: I would be concerned that Canada would not be able to maintain the world-class level of health services that we are able to deliver at the moment. The most vulnerable group in the pediatric population, because their health is poorer, are poor children. They need a system most, shall we say.

Mr. Axworthy: If children are poor and they require services, as you have indicated, then the poorer they get, the more work you will have. It is an uphill struggle if kids get poorer. Would you say that is right?

[Translation]

M. Axworthy: Comme vous le savez, au cours des trois dernières années, nous avons assisté à des réductions importantes dans les augmentations des fonds alloués aux provinces pour les programmes sociaux. Au cours des deux dernières semaines, nous avons commencé à voir les conséquences assez spectaculaires de ces coupures sur les budgets provinciaux. Terre-Neuve et le Manitoba sont seulement deux exemples, mais nous assistons à la présentation d'autres budgets qui reflètent exactement la même chose.

Est-ce qu'un pays qui se soucie de la santé de ses enfants réagit de cette façon?

Dr Dougherty: Est-ce que c'est la question ou la réponse?

M. Axworthy: C'est la question. Nous entendons des professions de foi, non seulement du ministre de la Santé, mais aussi du premier ministre, à l'effet que les enfants sont notre première ressource, que c'est ainsi que nous devons les considérer et que rien n'est trop bon pour nos enfants. Nous avons souvent entendu ce commentaire.

Dr Dougherty: Je crois personnellement que c'est la raison pour laquelle je suis pédiatre.

À l'heure actuelle, les services pédiatriques reçoivent suffisamment de fonds, au moins où je travaille à Montréal (Québec), mais l'infrastructure des services de santé se détériore. Les services que nous sommes capables d'offrir maintenant sont soumis à une énorme pression.

M. Axworthy: Ma question portait plus sur les programmes sociaux que sur le régime d'assurance-maladie.

Dr Dougherty: Désolé.

M. Axworthy: Vous avez répondu à cette question plus tôt de façon tout à fait satisfaisante pour moi. Je me demande seulement quelle est votre réaction face à ces coupures dans les programmes sociaux auxquels on assiste maintenant. Peut-être souhaiterez-vous donner une réponse plus personnelle? Est-ce que cela vous déçoit de la part d'un gouvernement qui prétend se soucier des enfants?

Dr Dougherty: Je pense qu'en général les services sociaux et les services de santé offerts aux jeunes à l'heure actuelle sont fournis de façon efficace par un groupe de professionnels extrêmement bien formés et que ces services sont de très grande qualité. Je pense que cela devrait continuer.

M. Axworthy: À votre avis, en tant que pédiatre, quelles seraient les conséquences sur les taux de morbidité et de mortalité parmi les enfants pauvres si les coupures effectuées dans les programmes sociaux au cours des trois dernières années se poursuivaient?

Dr Dougherty: Je craindrais que le Canada ne puisse continuer à faire partie du peloton de tête en ce qui concerne la qualité des services de santé. Le groupe le plus vulnérable dans la population pédiatrique est celui des enfants pauvres, car leur santé est plus mauvaise. Ce sont eux qui ont le plus besoin d'un système de santé, devrions-nous dire.

M. Axworthy: Si les enfants sont pauvres et s'ils ont besoin de services, comme vous l'avez fait remarquer, plus ils deviendront pauvres, plus vous aurez de travail. C'est une lutte sans fin si les enfants s'appauvrissent. Pensez-vous qu'il en est ainsi?

Dr. Dougherty: I would say that it is probably true and it has been demonstrated elsewhere that if social conditions deteriorate, levels of child health deteriorate too. To the extent that levels of income support and whatever social programs that are provided by the public and private sector deteriorate, it is likely that children's health will deteriorate too. The group that will be affected will be the bottom approximately 30% of the Canadian population, who are already suffering relatively poorer health.

Mr. Axworthy: My last question has to do with prevention. Our role is to hopefully suggest directions that the government could take at the federal level. You pointed out that Scandinavian countries and Japan have better records with regard to children's health than we do. Could you briefly suggest some lessons we could learn from their approaches?

Dr. Dougherty: This is really a suggestion of one of my colleagues who is more expert in this area, Dr. Barry Pless. He is a very prominent Canadian health researcher in the field of injury. Injury is now the most prominent health problem in the field of health discrepancies between poor and wealthy children. It should be recognized as a health problem and managed by all levels of government as a health problem, not a problem of products or of road construction or of whatever. For instance, Consumer and Corporate Affairs at the federal level is involved in product safety, like bicycles, etc. The initiatives in this area are dispersed through government levels.

I think there would be some benefit in first of all identifying these issues as a health problem and then having them dealt with at the provincial level by the ministry of social affairs in Quebec, which adminsters the health care system, and at the federal level by Health and Welfare Canada. I think it is incorrect to divide these things up and deal with them as non–health issues. It might help.

Mrs. Anderson (Simcoe Centre): I regret that I was not here to hear your briefing. We have heard of the fact that we have had to make certain decisions and probably put a greater stess on various services to do a better job for less. It has been a pull back. We all recognize that. If we do not have the service because they have been cut back, what will be the outcome later if we cannot supply the social services?

Dr. Dougherty: To the extent that I think many services to children in the health sector are effective in preventing or curing illness, if they are not delivered, health will deteriorate.

In the poorer provinces the essential services in the social or health sector to children must be reduced, changed in quality or eliminated altogether. I think there is probably ample evidence that suggests that levels of children's health in Canada will decline, and possibly the social discrepancies will enlarge.

[Traduction]

Dr Dougherty: Je dirais que c'est probablement vrai et qu'il a été montré ailleurs que si les conditions sociales se détériorent, la santé des enfants se détériore également. Dans la mesure où l'aide en matière de revenu et les programmes sociaux, quels qu'ils soient, fournis par les secteurs publics et privés se détériorent, il est probable que la santé des enfants se détériorera aussi. Le groupe qui en souffrira le plus est celui constitué par les 30 p. 100 les plus pauvres environ des Canadiens, qui ont déjà une santé relativement plus précaire.

M. Axworthy: Ma dernière question concerne la prévention. Notre rôle est, nous espérons, de suggérer des avenues au gouvernement fédéral. Vous avez fait remarquer que les pays scandinaves et le Japon étaient en meilleure position que nous en ce qui concerne la santé des enfants. Pourriez-vous résumer brièvement quelques leçons que nous pourrions tirer de leur expérience?

Dr Dougherty: Il s'agit en fait d'une suggestion de l'un des mes collègues qui s'y connaît mieux dans ce domaine, le Dr Barry Pless. C'est un très grand chercheur canadien dans le domaine des blessures. Les blessures constituent maintenant le plus grand problème de santé en ce qui concerne l'écart entre les enfants pauvres et les enfants riches. Les blessures devraient être reconnues comme un problème de santé et elles devraient être traitées à tous les niveaux du gouvernement comme un problème de santé et non comme un problème associé aux produits de consommation ou à la construction des routes ou que sais-je. Par exemple, au niveau fédéral, Consommation et Corporations s'occupe de la sécurité des produits de consommation, comme les bicyclettes, etc. Les initiatives dans ce domaine sont dispersées parmi tous les paliers de gouvernements.

Je pense qu'il serait bon de commencer par classer ces problèmes dans la catégorie des problèmes de santé et de les confier ensuite, au niveau provincial, au ministère des Affaires sociales du Québec, qui gère le système de santé, et, au niveau fédéral, à Santé et Bien-être social Canada. Je pense que c'est une erreur de diviser ces problèmes et de les traiter comme des problèmes qui n'ont rien à voir avec la santé. Cela pourrait aider.

Mme Anderson (Simcoe-Centre): Je regrette de n'avoir pas pu entendre votre exposé. Il a été dit que nous avons dû prendre certaines décisions et que nous avons probablement imposé de plus grandes contraintes sur divers services pour faire un meilleur travail pour moins cher. Ce fut un recul. Nous sommes tous d'accord. Si nous n'avons pas les services parce qu'ils ont été coupés, quelles seront les conséquences plus tard d'une absence de services sociaux?

Dr Dougherty: Dans la mesure où je pense qu'un grand nombre des services de santé offerts aux enfants sont efficaces pour empêcher ou traiter la maladie, si ces services ne sont pas offerts, la santé des enfants se détériorera.

Dans les provinces les plus pauvres, les services essentiels offerts aux enfants dans le domaine social ou dans le domaine de la santé doivent être réduits, leur qualité doit être modifiée ou ils doivent être éliminés tout simplement. Je pense qu'il y a probablement suffisamment de données prouvant que le niveau de santé des enfants canadiens diminuera et que les écarts sociaux risquent de s'élargir.

Mrs. Anderson: Is there another area where you feel that we could do a better job with less?

Dr. Dougherty: I think there is probably efficiencies to be gained in the health sector. That is what is doing better with less is. But I think members of the committee should understand that the people in the health sector have been doing more with less for quite a long time.

• 1625

People have gone through round after round after round of budget cuts, and the system is very efficient already. We are producing, if one can talk about health service production, certainly in Quebec at a level that is way beyond that which is occurring in the United States. In other words, the efficiency of health service production in Canada is stunningly high already because of the pressure that has been on the system for so long. I suppose that does not speak very kindly of what we were doing 20 years ago, but the heat has been on for a long time. As for at what point qualitatively things start to change, well, in some areas it was a few years ago, in others it is now, and in other areas it may be soon.

Mrs. Anderson: With respect to the poorest children, are there more children of single parents?

Dr. Dougherty: Yes, about 50% I think. These are not my facts and figures, but roughly 50% of Canadian children living in single-parent families are living in poverty.

Mrs. Anderson: That has been increasing, I suppose, the last 10 or 12 years.

Dr. Dougherty: I believe there has been a substantial increase both in single parenthood and the poverty rate among single parents. I believe that is the case.

Mrs. Anderson: Can you suggest some way in which we could address that situation so that some of these young people may not have as many children?

Dr. Dougherty: I am not sure if you were here when I discussed the spacing of births, but there is some experimental evidence about the provision of higher–income levels and the spacing of births and therefore the reduction in births by people who are ill–equipped to care for their children in a financial way that is likely to ensure optimum health.

Mrs. Anderson: This again is an educational problem I am addressing. I am not talking about any other situation.

Dr. Dougherty: I do not believe it is fundamentally that. I think it is more an issue of socio–economic deprivation globally.

Mr. Pagtakhan (Winnipeg North): We realize that Quebec encourages a high birthrate by giving a family allowance for a certain number of births. I of course welcome that for one reason, because we are facing a real demographic challenge to the country.

[Translation]

Mme Anderson: Y a-t-il un autre domaine où, à votre avis, nous pourrions faire un meilleur travail avec moins??

Dr Dougherty: Je pense que nous pourrions probablement devenir plus efficaces dans le secteur de la santé. C'est ce que signifie faire mieux avec moins. Je pense toutefois que les membres du comité devraient comprendre qu'il y a déjà longtemps que les membres du secteur de la santé font plus de travail avec moins de moyens.

Nous avons connu coupure budgétaire après coupure budgétaire et le système est déjà très efficace. Au Québec, nous produisons certainement, si toutefois nous pouvons parler de production au sujet de services de santé, à un niveau bien supérieur au niveau que l'on observe aux Etats-Unis. En d'autres termes, l'efficacité des services de santé au Canada est déjà étonnamment élevé en raison des contraintes imposées depuis si longtemps. Je suppose que cela n'est pas très gentil pour les gens qui oeuvraient dans le système il y a vingt ans, mais la pression est là depuis longtemps. Quant à savoir à quel moment les choses commencent à changer qualitativement, eh bien, dans certains domaines c'était il y a quelques années, dans d'autres c'est maintenant, dans d'autres encore ce sera bientôt.

Mme Anderson: En ce qui concerne les enfants les plus pauvres, y a-t-il plus d'enfants venant de familles monoparenta-les?

Dr Dougherty: Oui, environ 50 p. 100, je crois. Ce ne sont pas mes chiffres, mais environ 50 p. 100 des enfants canadiens appartenant à des familles monoparentales vivent dans la pauvreté.

Mme Anderson: Ce nombre a augmenté, je suppose, au cours des 10 ou 12 dernières années.

Dr Dougherty: Je pense qu'il y a eu une augmentation substantielle à la fois dans le nombre de familles monoparentales et dans le taux de pauvreté parmi les familles monoparentales. Je pense que c'est le cas.

Mme Anderson: Pouvez-vous suggérer des mesures que nous pourrions prendre pour qu'une partie de ces jeunes personnes n'aient pas autant d'enfants?

Dr Dougherty: Je ne sais pas si vous étiez ici lorsque j'ai parlé de l'espacement des naissances, mais certaines expériences tendent à prouver qu'il existe un lien entre un revenu élevé et l'espacement des naissances et, partant, la réduction du nombre des naissances chez les personnes qui n'ont pas les moyens financiers d'assurer la meilleure santé possible à leurs enfants.

Mme Anderson: Il s'agit là encore d'un problème d'éducation. C'est exactement de cela que je parle.

Dr Dougherty: Je ne pense pas qu'il s'agisse fondamentalement d'un problème d'éducation. Je crois qu'il s'agit plus d'un problème de carence socio-économique.

M. Pagtakhan (Winnipeg-Nord): Nous sommes conscients que le Québec encourage les Québécois à avoir des enfants en accordant une allocation pour un certain nombre de naissances. Je suis d'accord, bien entendu, car nous avons un véritable problème démographique au Canada.

When you indicated the relationship between family income and child health outcome, I would like to know whether the relationship is causal; that is, from the reported effects of an increased birth weight, an improved diet history, have we identified one component of this as perhaps being nutritional gain? The absence of that is the cause of poor child health. Am I right in that interpretation?

Dr. Dougherty: I think in that particular situation it is causal.

Mr. Pagtakhan: However, there are other factors in family poverty that may not be related to cause and effect.

Dr. Dougherty: I believe the housing conditions issue is causal.

Mr. Pagtakhan: In terms of respiratory diseases at least.

Dr. Dougherty: Yes, because it is expensive to acquire in an open market housing of high quality in Canada. I believe that is a causal association too.

Mr. Pagtakhan: I think it is important to realize this because, as we have been taught in medicine, if we can treat the cause we are far ahead in the management of the disease.

In terms of the statement you made about the deterioration in infrastructure and the still effective delivery of social programs, I would like a clarification that the existing social programs have been effectively delivered. I am not so sure I heard from you whether the social programs today are sufficient. I heard very clearly that whatever social programs we have are effectively delivered; that is one issue. The other issue is the sufficiency of level to begin with, independent of the delivery of what exists. Did I mix it up?

• 1630

Dr. Dougherty: Do you mean the absolute level of sufficiency?

Mr. Pagtakhan: Yes, exactly. Do you have any estimate? At least, you would like to make a distinction.

Dr. Dougherty: I think Canada certainly could invest a great deal more in improving the circumstances of upbringing of a certain subset of children. Some of that may be in the domain of health and social services.

Mr. Pagtakhan: I would agree with that.

Dr. Dougherty: Some of it may be in the domain of the quality of the environment in which they live. For instance, in the work we published—I will leave you a copy—concerning childhood pedestrian and bicycle accidents, these were clearly demonstrated to be occurring at a much greater rate in environments where the front door of the living unit was very close to the street. It was done in Montreal. If you come to Montreal, you will see that the front door of the living unit in poor neighbourhoods is about three feet from the street. If you go to a more pleasant neighbourhood or a middle-class neighbourhood, there is more space. People are not forced to walk out the front door and be exposed to the objective danger of traffic.

[Traduction]

Vous avez mentionné la relation entre le revenu de la famille et la santé des enfants. J'aimerais savoir s'il s'agit d'une relation causale. Ainsi, d'après les effets observés d'un poids accru à la naissance, d'une amélioration des antécédents en ce qui concerne le régime alimentaire, avons-nous identifié une composante comme, peut-être, un gain nutritionnel? L'absence d'un tel gain est à l'origine de la mauvaise santé de l'enfant. Est-ce que mon interprétation est correcte?

Dr Dougherty: Je pense que dans cette situation particulière, la relation est causale.

M. Pagtakhan: Cependant, il y a d'autres facteurs dans la pauvreté familiale qui ne sont peut-être pas liés par une relation de cause à effet.

Dr Dougherty: Je pense qu'en ce qui concerne le logement, il y a une relation de cause à effet.

M. Pagtakhan: Au moins en ce qui concerne les maladies respiratoires.

Dr Dougherty: Oui, car, dans un marché ouvert, un logement de bonne qualité coûte cher au Canada. Je pense qu'il y a là aussi une relation de cause à effet.

M. Pagtakhan: Je pense qu'il est important de comprendre cela car, comme nous l'avons appris en médecine, si nous pouvons traiter la cause, nous sommes déjà bien avancés dans le traitement de la maladie.

En ce qui concerne ce que vous avez dit au sujet de la détérioration de l'infrastructure et du fait que les programmes sociaux sont encore efficaces, j'aimerais une clarification au sujet de l'efficacité des programmes sociaux actuels. Je ne suis pas certain de vous avoir entendu dire que les programmes sociaux actuels sont suffisants. J'ai entendu très clairement que nos programmes sociaux sont fournis de façon efficace; c'est un point. L'autre question est le niveau de suffisance, sans égard à la prestation des services existants. Est-ce que je me trompe?

Dr Dougherty: Voulez-dire le niveau absolu de suffisance?

M. Pagtakhan: Oui, tout à fait. Avez-vous une idée? Il faudrait au moins faire la distinction.

Dr Dougherty: À mon avis, le Canada pourrait certainement investir beaucoup plus dans l'amélioration des conditions de vie d'un certain sous-groupe d'enfants. Certaines de ces améliorations pourraient toucher la santé et les services sociaux.

M. Pagtakhan: Je suis d'accord.

Dr Dougherty: On pourrait par ailleurs toucher la qualité du milieu dans lequel ils vivent. Par exemple, dans l'ouvrage que nous avons publié—je vais vous en laissez un exemplaire—au sujet des accidents chez les enfants, qu'ils soient à pied ou à bicyclette, il a été clairement démontré que ces accidents sont beaucoup plus fréquents dans les milieux où la porte de la maison est très rapprochée de la rue. L'étude a été effectuée à Montréal. Si vous venez à Montréal, vous verrez que dans les quartiers pauvres, la porte de la maison est située à environ trois pieds de la rue. Dans les quartiers plus agréables ou dans les quartiers de classe moyenne, il y a plus d'espace. Lorsqu'ils sortent de la maison, les gens ne sont pas exposés au danger objectif de la circulation.

What could be done in these poorer neighbourhoods? There could be environmental manipulations to control the level of danger that exists in road traffic, or offer children supervised opportunities to play outside the home in other settings. This has been shown in some circumstances to be stunningly successful in preventing pedestrian accidents.

For instance, in Montreal the simple provision of school-crossing guards has eliminated the problem of children being injured or killed when a school crossing guard was present. If you look at the fact that it is the poorer neighbourhoods that are the objectively dangerous ones and the possibility of altering this objective danger by the provision of this protective service, which could be extended to other settings, after school, etc., I think it is possible to make direct interventions in the social sphere, which would go a long way to eliminating some of the problems I have described.

Mr. Pagtakhan: I am sure there will be a few more of those social spheres, as you are alluding to.

The Senate's report on poverty, *Children in Poverty: Toward A Better Future* indicated in one of its analyses. . . I do not know if you have had a chance to receive a copy of this.

Dr. Dougherty: Not yet.

Mr. Pagtakhan: I will suggest to you that it is a very important report for pediatricians. I find it very illuminating. In this report is the proposal that if you invest \$5 billion in social programs for such things as day care, before–and afterschool programs, increased community support and higher income for single parents, in 20 years you can recoup \$33 billion. Certainly by any business standard, it has to be good business. Yet the country, unfortunately, is failing to do just that. It is an investment in the future of poor children.

That brings me to the last two questions. Obviously child health and povery is a multi-faceted problem. From the point of view of yourself as a pediatrician, and we share that calling, and from the point of view of the Canadian Pediatric Society, what do you think ought to be a national child health policy for Canada?

Dr. Dougherty: You may have to invite me back another day for that.

Mr. Pagtakhan: I expect that. If you have no outline or sketch of that at this point, I will not hold you to task on that. Could you make an undertaking to the committee that you as a pediatrician feel it is crucial enough an issue from the preventive point of view, which is one of our main fortes, to bring it before the Canadian Pediatric Society and the society in turn will tell us at some later date in the future?

Dr. Dougherty: I cannot really undertake to do that, but I can offer you my opinion that it would be possible, because it has been demonstrated in other countries repeatedly, especially countries such as Japan, France and the Scandinavian countries, that when comprehensive public initiatives are made in the social and medical sphere to attack the problems of child health, they are successful.

[Translation]

Que pourrions-nous faire pour ces quartiers pauvres? On pourrait modifier l'environnement de manière à limiter les dangers de la circulation, ou créer des aires de jeu surveillées qui permettraient aux enfants de s'amuser ailleurs que dans la rue. Dans certains cas, il a été montré que ces mesures ont été d'une grande efficacité dans la prévention des accidents frappant les piétons.

Par exemple, à Montréal, le simple fait d'instituer des patrouilles scolaires a permis d'éliminer les blessures ou décès d'enfants lorsque le patrouilleur scolaire était présent. Si vous tenez du compte du fait que les quartiers les plus pauvres sont objectivement dangereux et de la possibilité de modifier ce danger objectif par un service de protection, lequel pourrait être offert dans d'autres milieux, après les heures de classe etc., je crois qu'il est possible d'intervenir directement dans le domaine social, ce qui permettrait d'éliminer certaines des difficultés que j'ai décrites.

M. Pagtakhan: Je suis convaincu que quelques autres interventions seraient possibles dans le domaine social, comme vous le dites.

Le rapport du Sénat sur la pauvreté intitulé *La pauvreté dans l'enfance: vers un avenir meilleur*, renferme une analyse. . .Je ne sais pas si vous avez reçu un exemplaire de ce rapport.

Dr Dougherty: Non, pas encore.

M. Pagtakhan: À mon avis, ce rapport est très important pour les pédiatres. Je le trouve très éclairant. Dans le rapport, il est indiqué que si l'on investissait cinq milliards de dollars dans des programmes sociaux, c'est-à-dire dans des garderies, des programmes pré et post-scolaires, une aide communautaire accrue et un revenu plus élevé pour les familles monoparentales, on pourrait en 20 ans récupérer 33 milliards de dollars. Il ne fait aucun doute que c'est une bonne affaire. Malheureusement, notre pays ne le fait pas. Il s'agit d'un investissement dans l'avenir des enfants pauvres.

Ce qui m'amène aux deux dernières questions. De toute évidence, le problème de la santé et de la pauvreté chez les enfants comporte de nombreuses facettes. À titre de pédiatre, et je le suis moi-même, et en tant que membre de la Société canadienne de pédiatrie, quelle devrait être la politique nationale de la santé des enfants au Canada?

Dr Dougherty: Il se peut que j'aie à revenir pour répondre à cette question.

M. Pagtakhan: Je m'y attendais. S'il vous est impossible de nous en donner un aperçu aujourd'hui, je ne vous en tiendrai pas rigueur. Pourriez-vous promettre au comité, à titre de pédiatre convaincu de l'aspect préventif de la question, qui est l'un de nos points forts, de porter la question devant la Société canadienne de pédiatrie, qui à son tour, témoignera à une date ultérieure?

Dr Dougherty: Je ne peux pas vraiment vous promettre une telle chose, mais je peux vous dire qu'à mon avis, cela serait possible, parce qu'il a été prouvé à de nombreuses reprises dans d'autres pays, particulièrement des pays comme le Japon, la France et les pays scandinaves, que les mesures sociales et médicales appliquées par les gouvernements aux problèmes de la santé des enfants, sont couronnées de succès.

• 1635

These are not radical conceptions. They are elements we are all familiar with. They are likely to be affordable, especially in relation to the magnitude of expenditures in the health field. I think that is the best answer I can offer you.

Mr. Pagtakhan: It is an excellent answer to hear.

Dr. Dougherty: I think it would be highly laudable if Canada had a child health policy. Perhaps the best answer would be to express my regret that we do not have one.

Mr. Pagtakhan: Exactly; that is my regret as well.

Dr. Dougherty: Many other countries do. They have demonstrated success as a result of these, and for a relatively modest investment. I think it is more a question of orientation and determination and placing the health and social development of children at the top of or among our political priorities. Unfortunately, we are preoccupied with other matters at the moment.

Mr. Pagtakhan: Have you heard about the government's Children's Bureau? It was announced in October of last year, to be headed by our Minister of Health. Regrettably, I think in terms of sub-department it falls under the Department of Welfare. You were just telling us about the Department of Consumer Affairs being involved in safety. Have you heard about it?

Dr. Dougherty: Yes, I am aware of it.

Mr. Pagtakhan: Have you heard of any activities emanating from it to date?

Dr. Dougherty: No, not yet.

The Chair: Thank you very much for your presentation.

I would now like to welcome Professor Waller to the committee. I am very pleased to have him here.

I think you will provide some very useful information on the topic the committee is considering, namely, child poverty. We are hoping to get some information from you about the criminal implications of poverty.

• 1640

Professor Irving Waller (Department of Criminology, University of Ottawa): I have three major messages that I want to get across. The first is that to ignore child poverty is to allow our communities to slowly deteriorate into zones in which we do not want ourselves or our children to live.

The second message is that I think there are quite a number of practical solutions this country could be putting in place.

Thirdly, I want to tell you a bit about the interest of municipalities, not only in this country, but in other countries, including their work to deal with children poverty as part of the major efforts to deal with illicit drug use, violence, and property crime.

[Traduction]

Ce ne sont pas des idées radicales. Ce sont des éléments avec lesquels nous sommes tous familiers. Nous pouvons probablement nous les payer, particulièrement si l'on tient compte de l'ampleur des dépenses dans le domaine de la santé. C'est la meilleure réponse que je peux vous donner.

M. Pagtakhan: C'est une réponse qui fait plaisir à entendre.

Dr Dougherty: À mon avis, il serait très louable que le Canada ait une politique relative à la santé des enfants. La meilleure réponse que je puisse vous donner est de vous dire que je regrette que nous n'en ayons pas.

M. Pagtakhan: Exactement; je le regrette également.

Dr Dougherty: Plusieurs autres pays en ont. Ils ont obtenu un succès indiscutable et cela, avec un investissement relativement modeste. Je crois qu'il s'agit plus d'une question d'orientation et de détermination et qu'il s'agit de placer la santé et le développement social des enfants en tête de nos priorités politiques. Malheureusement, à l'heure actuelle, d'autres problèmes nous préoccupent.

M. Pagtakhan: Avez-vous entendu parler du Bureau de l'enfance? Sa création a été annoncée par le gouvernement en octobre dernier; il doit être dirigé par le ministre de la Santé. Malheureusement, à titre de sous-ministère, il tombe sous la direction du ministère de la Santé et du Bien-être social. Vous venez tout juste de dire que Consommation et Corporations Canada s'occupait de sécurité. En avez-vous entendu parler?

Dr Dougherty: Oui, je suis au courant.

M. Pagtakhan: Savez-vous s'ils ont fait quelque chose jusqu'à maintenant?

Dr Dougherty: Non, pas encore.

La présidence: Merci beaucoup de votre témoignage.

J'aimerais maintenant accueillir le professeur Waller. Je suis très heureux qu'il soit parmi nous.

Je crois qu'il nous donnera des renseignements très utiles sur le sujet actuellement à l'étude par le comité, c'est-à-dire la pauvreté chez les enfants. Nous espérons que vous nous donnerez des renseignements sur les conséquences de la pauvreté sur le plan de la criminalité.

M. Irving Waller (professeur, Département de criminologie, Université d'Ottawa): J'ai trois messages importants à vous transmettre. Le premier, c'est qu'ignorer la pauvreté des enfants, c'est permettre une lente détérioration de notre communauté et créer des zones dans lesquelles nous ne voulons pas vivre ou dans lesquelles nous ne voulons pas que nos enfants vivent.

Le deuxième message, c'est qu'il existe un bon nombre de solutions pratiques que le pays pourrait mettre en place.

Troisièmement, je veux vous parler brièvement du travail des municipalités, non seulement au Canada, mais dans d'autres pays, et de la lutte qu'elles mènent contre la pauvreté des enfants dans le cadre de leurs interventions contre l'usage des drogues illicites, la violence et le crime contre les biens.

I thought I would start with something local to us in Ottawa. This is a press clipping from *The Ottawa Citizen*, which came out the day before President Bush visited this country and described the United States as the most violent nation on earth. The article should have described it as the most violent industrialized or western nation on earth. This is not an adapted press clipping, but is the way in which the article appeared in *The Ottawa Citizen*.

The article shows the level of crime in the U.S. and most Canadians would have read it and said that, as the situation is in the United States, we can relax because we are different from the United States because we have safe communities, lower murder rates, less child murder, less sexual assault, less robbery, and fewer break-ins.

The same day that report came out in the U.S., another report was issued on child programs in the U.S., showing the trickle effect of cutting back on investing in children in the U.S. and its effect on kids. A lot of what I have to say today relates to the connection between those two articles, which is a very important connection for those of us who live in Canada and are proud of the safety of our communities.

The first table I have given you shows some comparative crime rates of four different areas of the world. These rates are taken from a victimization survey, so are independent of reporting systems that exist in those countries. Had you used police data, you would have received pictures that are almost the same but for which the bars would not have been quite so high.

The message is very clear. Yes, we are second to the United States in terms of our levels of violence, assault, burglary, or break-ins, but we are far ahead of Europe and of countries such as France, the Netherlands, or Sweden, about which you just heard, in terms of their health systems. What is more important is that the Europeans are far ahead of Japan in the levels of violence.

In the second chart I have simply placed rates on the previous chart. In the middle you will find those crime rates; on your left are the child poverty rates, and on the right are the incarceration rates

As you are probably aware, the United States has over one million people incarcerated in adult prisons today. These persons were nearly all born in poverty, did not have access to child care, and went into school systems that are perhaps not quite as good as ours, but were universally available to them.

If you look at the child poverty rates, you see very striking contrasts. The United States is ahead of Canada and Europe. I did not have data for Japan. This data comes from the Senate report entitled *Children in Poverty: Toward a Better Future*. Those figures are exactly what you would expect from looking at longditudinal studies that follow-up young children and look at what happens to them as they go into the primary school system, the secondary school system, and out into the workplace.

[Translation]

J'aimerais commencer par quelque chose que j'ai pris ici à Ottawa. Voici une coupure de presse tirée de *The Ottawa Citizen*, paru le jour précédant la visite du président Bush, qui décrit les États-Unis comme étant le pays le plus violent au monde. L'article aurait dû décrire les États-Unis comme le pays industrialisé ou le pays occidental le plus violent au monde. Il n'y a eu aucune adaptation et l'article est paru tel quel dans *The Ottawa Citizen*.

L'article fait état du taux de crimes au États-Unis; en le lisant, la plupart des Canadiens auraient pu se dire que, comme cela se passe aux États-Unis, nous n'avons pas à nous inquiéter, nous sommes différents, chez-nous, les villes sont sûres, les taux de meurtres sont plus faibles, il existe moins de meurtres d'enfants, moins d'agressions sexuelles, moins d'agressions, moins de vols qualifiés et moins d'effractions.

La publication de ce rapport aux États-Unis coïncidait avec la publication d'une autre rapport sur les programmes destinés aux enfants, rapport qui montrait l'effet insidieux des coupures en ce qui touche les programmes pour enfants aux États-Unis et leurs effets sur les enfants. Une grande partie de ce que j'ai à dire aujourd'hui se rapporte au lien entre ces deux articles, un lien très important pour ceux d'entre nous qui vivent au Canada et qui sont fiers de la sûreté de nos communautés.

Le premier tableau que je vous ai remis montre des taux comparatifs de crimes dans diverses régions du monde. Ces taux proviennent d'une enquête sur la victimisation; ils sont donc indépendants des systèmes de déclaration qui existent dans ces pays. Si on avait eu recours aux données des services policiers, on aurait obtenu une représentation graphique à peu près semblable, mais dans laquelle les segments n'auraient pas été aussi élevés.

Le message est très clair. Oui, nous occupons le second rang après les États-Unis en ce qui concerne le taux de violence, d'agressions, de cambriolages ou d'effractions, mais nous sommes bien en avance de l'Europe et de pays comme la France, les Pays-Bas ou la Suède, dont nous venons tout juste de parler, en ce qui concerne le système des soins de santé. Ce qui importe encore plus, c'est que le taux de violence en Europe surpasse largement celui du Japon.

Dans le deuxième tableau, j'ai simplement remplacé les taux qui figuraient sur le tableau précédent. Au centre, vous voyez les taux de crimes, à gauche, les taux de pauvreté chez les enfants et à droite, les taux d'incarcération.

Comme vous le savez probablement, plus d'un million de personnes sont actuellement incarcérées dans les prisons pour adultes aux États-Unis. Ces personnes ont presque toutes connu une enfance pauvre, n'ont pas eu accès aux garderies et ont fréquenté un système d'éducation qui n'est peut-être pas aussi bon que le nôtre, mais qui était accessible à tous.

Si vous étudiez les taux de pauvreté chez les enfants, vous voyez des contrastes très frappants. Les États-Unis dépassent le Canada et l'Europe. Je n'avais aucune donnée sur le Japon. Ces données proviennent du rapport du Sénat intitulé *La Pauvreté dans l'enfance: vers un avenir meilleur*. Ces données correspondent exactement à ce que l'on peut s'attendre dans des études longitudinales effectuées chez des jeunes enfants, études qui examinent ce qui leur arrive lorsqu'ils entrent à l'école primaire, à l'école secondaire et sur le marché du travail.

[Slide presentation]

Prof. Waller: Those studies show that there is a sub-group of poor children who are disproportionately involved in all types of persistent offending, be it on the street or in the home, violence toward a stranger or toward a family member, violence on the road in the form of drunk driving, or illicit drug use and the sorts of factors connected with it.

• 1645

My first point is that there is a very, very important connection between child poverty and violence in communities, and we are not doing very well. We may be doing well compared to the U.S., but I am not sure that is a very good country with which to compare ourselves.

The third slide leads me into my second major point, that there are some quite significant things that can be done about the crime issue through early investment in services or programs for children, and I am going to be emphasizing the importance of programs as opposed to tax devices to try to equalize income.

This chart is taken from the very well known Perry Preschool Project which actually happened in the United States. It has the benefit of being a program that was implemented, and then there was a follow-up over a long period of time comparing those people who went into this preschool program with those who did not.

What you see are dramatic changes, a 20% reduction in the illiteracy rate, a 20% reduction in the school dropout rate, a 20% reduction in the arrest rate, a 20% reduction in the numbers of people on welfare.

There are two ways of looking at this chart. One is that if you do not invest in children now, you are going to increase the deficit substantially in the future, because not only are you going to have these immediate effects of what you have to do to pay for people who are illiterate, who drop out of school or who are on welfare, but you are also going to have the ripple effects.

I work at the present time with mayors from many different cities across the world, in Europe, the U.S. and in Japan, and I have been approached on several different occasions by consultants looking for places to invest their headquarters, where they want to place their headquarters for a particular area of the world.

One of the first things they ask about are crime levels. They are interested in whether it is going to be safe for them to go on the street, because they are mostly males, and whether it is going to be safe for the women, whether it is going to be safe for their children, whether it is going to be safe for visitors. If we allow our cities to go the way of Detroit or Washington, we are going to lose a lot of business. I think that is a very, very important point that has to be put across to the Canadian public.

[Traduction]

[Présentation de diapositives]

M. Waller: Ces études montrent qu'il existe un sous-groupe d'enfants pauvres qui sont impliqués, de façon disproportionnée, à l'intérieur ou à l'extérieur du foyer, dans toutes sortes de délits chroniques comme la violence envers un étranger ou un membre de la famille, la violence sur la route sous forme de conduite en état d'ébriété ou l'usage des drogues illicites et les facteurs qui en découlent.

Je veux d'abord signaler qu'il existe un lien extrêmement important entre la pauvreté des enfants et la violence dans les communautés et que notre situation n'est pas très encourageante. Par rapport à celle des États-Unis, elle peut être encourageante, mais je ne suis pas sûr que c'est le meilleur pays avec lequel nous puissions nous comparer.

La troisième diapositive m'amène à mon deuxième message: nous pouvons agir de façon appréciable sur le crime si nous investissons de manière précoce dans les services ou les programmes pour enfants. Je veux mettre l'accent sur l'importance de ces programmes par rapport aux mesures fiscales dans l'égalisation du revenu.

Ce tableau provient du fameux Perry Preschool Project qui s'est déroulé aux États-Unis. Il a l'avantage d'avoir été réalisé et d'avoir fait l'objet d'un suivi prolongé qui permettait de comparer des enfants qui avaient participé à ce programme préscolaire avec d'autres enfants qui n'y avaient pas participé.

Vous voyez ici des changements spectaculaires; une diminution de 20 p. 100 du taux d'analphabétisme, une réduction de 20 p. 100 de l'abandon scolaire, une réduction de 20 p. 100 du taux d'arrestation et une réduction de 20 p. 100 du nombre des assistés sociaux.

On peut interpréter ce tableau de deux façons. La première, est que si nous n'investissons pas maintenant dans l'avenir des enfants, nous augmenterons le déficit de façon considérable; non seulement devrons-nous, dans l'immédiat, assumer le coût des analphabètes, des personnes qui abandonnent l'école ou des assistés sociaux, mais aussi sentirons-nous l'effet de vague.

Je travaille actuellement en collaboration avec les maires de différentes villes dans le monde entier, en Europe, aux États-Unis et au Japon et, à plusieurs occasions, j'ai été consulté par des personnes à la recherche d'endroits où s'installer, où installer leur siège social dans certaines parties du monde.

Une de leurs premières préoccupations est le taux de crimes. Ils veulent savoir s'ils courront des risques s'ils se promènent sur la rue, car ce sont surtout des hommes, si les femmes seront en sécurité, si les enfants seront en sécurité et si les visiteurs seront en sécurité. Si nous laissons nos villes devenir d'autres Detroit ou d'autres Washington, nous perdrons beaucoup d'occasions d'affaires. Je crois qu'il s'agit là d'un message extrêmement important que nous devons transmettre aux Canadiens.

Of course there is a more positive way of looking at this, and it is that we already have some preschool programs like this in many, many different cities across the country. They are nearly all mixed, meaning that there are poor kids with rich kids. The Y programs are a very good example. Unfortunately, we do not have enough places for those kids.

I would like to read a couple of extracts from something that the U.S. Conference of Mayors said after a conference that the chair of this committee attended, that took place in Montreal in October, 1989. This was not just the mayors, this was a meeting of the mayors of the 200 largest cities in the U.S., with their police chiefs, not always renowned for progressive thinking or caring about social programs.

They said:

We are fighting the war on drugs in America today in large part because our nation has not prevailed in the war on poverty. There is a direct correlation between poor economic conditions and the drug related crime and violence in our cities.

I think most Canadians can accept that when they look south of the border. They can see in central city areas in the United States why there is so much violence, why there is so much property crime, why those cities are being destroyed by crack users.

They have more difficulty in seeing it in our isolated communities which are far from the areas covered by our newspapers, and unfortunately by our media, by our public television company, so it is easy to ignore those.

We also do not see them so much in our cities because there is not the same overlap with race. Poor Canadians are not as black as poor Americans so it is not so obvious to see, but Jane Finch is one good example, and there are many other examples of social housing projects in our biggest city, Toronto, that are not so different from some of the ghettos in the U.S. There may not be so many people in them failing in school or involved in delinquency, or at that stage of trying to get into an employment market with high unemployment, where the sorts of skills they do not have will be in high demand.

• 1650

At the same time, we are the other half of the world and Canada is going to be richer, with more products and more things to steal, and more elderly people who are vulnerable or unable to defend themselves.

Part of the program of a country that cares about the safety of its communities is that it will decide to invest now to improve the sorts of services that are available for children. It would also enable their mothers to get the sort of jobs that would give them enough income to provide consistent caring parenting.

Those types of programs are essential to the safety and to the quality of life of all Canadians. I think all Canadians will be prepared in some way or another to invest in that type of activity.

[Translation]

Nous pouvons bien sûr interpréter les données de manière plus positive et dire que certains programmes préscolaires semblables à celui-ci sont déjà établis dans de nombreuses villes au pays. Ils s'adressent presque tous à toutes les classes sociales, c'est-à-dire qu'on y trouve à la fois des enfants pauvres et des enfants riches. Les programmes du YMCA en sont un très bon exemple. Malheureusement nous ne sommes pas en mesure d'accueillir tous les enfants.

J'aimerais vous lire quelques extraits d'une déclaration faite par la U.S. Conference of Mayors à la suite d'une conférence tenue à Montréal en octobre 1989 et à laquelle le président du comité a assisté. Ce n'était pas une simple réunion de maires, mais une réunion des maires des 200 plus grandes villes des États-Unis et de leurs chefs de police, qui ne sont pas toujours reconnus pour leurs idées progressistes ni pour leurs intérêts dans les programmes sociaux.

Je cité

Nous devons lutter contre la drogue aux États-Unis aujourd'hui principalement parce que notre pays n'a pas réussi à lutter contre la pauvreté. Il existe une relation directe entre des conditions économiques médiocres et le crime et la violence liés aux drogues dans nos villes.

Je crois que la plupart des Canadiens peuvent s'en rendre compte s'ils examinent ce qui se passe de l'autre côté de la frontière. En observant les centres-villes américains, ils peuvent voir pourquoi il y a tant de violence, pourquoi il y a tant de crimes contre les biens et pourquoi ces villes sont en voie d'être détruites par les utilisateurs de crack.

Il est plus difficile pour eux de se rendre compte de ce qui se passe dans les communautés isolées, qui ne font pas la chronique des journaux ni, malheureusement, de nos médias, ni de notre télévision nationale et sont donc faciles à ignorer.

Ils ne le voient pas non plus beaucoup dans nos villes, car il n'existe pas le même mélange de races. Les Canadiens pauvres ne sont pas aussi noirs que les Américains pauvres, ils sont donc plus difficile à voir; mais Jane Finch constitue un bon exemple comme il existe de nombreux autres exemples de logements sociaux dans notre plus grande ville, Toronto, qui ne sont pas tellement différents de certains ghettos américains. Il n'y en a peut-être pas tant parmi eux qui échouent à l'école ou qui deviennent délinquants ou qui ont de la difficulté à percer dans un marché de l'emploi où le taux de chômage est élevé et où on demande des qualifications qu'ils n'ont pas.

Mais d'autre part, nous sommes l'autre moitié du monde. Le Canada sera plus riche, aura davantage de produits et de biens à voler et comptera de plus nombreuses personnes âgées qui sont vulnérables ou sans défense.

Dans un pays où la sécurité des collectivités compte, il faut investir maintenant pour améliorer les services disponibles pour les enfants. Il faut également permettre à leurs mères d'obtenir des emplois suffisamment rémunérateurs pour qu'elles puissent bien prendre soin d'eux.

De tels programmes sont essentiels à la sécurité et à la qualité de vie de tous les Canadiens. Je pense que tous les Canadiens sont prêts à investir d'une manière ou d'une autre dans ce genre de service.

Mr. Pagtakhan: Dr. Waller, thank you for appearing before us. First, do you have an estimate of the breakdown of crime rates in Canada in terms of sustaining the thesis that it is related to poverty to a significant degree?

Prof. Waller: Basically, crime rates go up dramatically as you go from south to north in Canada. The crime rates, murder rates, assault rates, sexual assault rates, property crime rates, per capita in the Northwest Territories and Yukon are at levels similar to those in U.S. inner cities.

If you want a more sophisticated answer relating to southern Canada, it is true that crime levels are higher both in and around public housing projects. So there is a very direct link to a concentration of people living below or close to the poverty line. If you look at people going into prisons, which is another indicator, you will also see very high proportions of unemployed people. They do not collect good statistics on income, but in work I did on people in prison in the 1970s, it is very clear that there is a link.

I talked about longitudinal studies but I did not tell you which ones I was quoting. I am quoting ones done in other countries because they go over much longer periods of time. The University of Montreal has done longitudinal studies showing that those living in family situations below the poverty line are disproportionately involved in persistent offending. Persistent offenders are basically people who start earlier, are involved in a wider range of offenses, and go on longer. They are the sorts of people who are the focus of the \$7 billion to \$8 billion we spend on direct criminal justice costs in Canada, or the substantially higher amounts we spend on private security and alarm systems.

Mr. Pagtakhan: I am sure all of us have heard this data before. Perhaps these data have existed but governments of the past have not known of their existence. Is that a correct statement to make on my part?

Prof. Waller: Governments have libraries and they have this information in their libraries. I am not sure who you mean by "governments". I think this information does not always get across to the politicians, who are in a position to make a difference to priorities. I worked for the federal government for eight years. I resigned from the federal government because I thought this sort of information did not get through to the right deputy ministers, and did not get through to the politicians. I am not sure this information is as widely known as you think, but I agree that it should be widely known.

• 1655

Mr. Pagtakhan: In fact, you brought me to the very question I was going to ask: why has nothing very tangible and long term happened? Why do we continue to see the bad effects?

[Traduction]

M. Pagtakhan: Merci, M. Waller, de comparaître devant nous. Pour commencer, avez-vous une ventilation des taux de criminalité au Canada qui relierait de manière probante la criminalité à la pauvreté?

M. Waller: En gros, les taux de criminalité augmentent sensiblement du Sud au Nord du pays. Dans les Territoires du Nord-Ouest et au Yukon, les taux de criminalité, de meurtres, de voies de fait, d'agressions sexuelles, de crimes contre la propriété sont semblables à ceux des quartiers pauvres des États-Unis.

Si vous voulez une réponse plus précise pour le Sud du Canada, nous constatons que les taux de criminalité seront plus élevés dans les quartiers de logements subventionnés et dans les environs. Il y a donc certainement un lien direct avec la concentration de personnes vivant sous le seuil de la pauvreté ou près de celui-ci. Si on considère les personnes qui font des séjours en prison, un autre indicateur, on constate une proportion élevée de chômeurs. Il n'y a pas de très bonnes statistiques sur le revenu, mais lorsque j'ai fait une étude sur les détenus dans les années 70, il était clair qu'il y avait un lien.

Je vous ai parlé d'études longitudinales, mais je ne vous ai pas dit quelles études je citais. Je fais référence à des études faites à l'étranger parce qu'elles ont été effectuées sur de plus longues périodes. Des études longitudinales de l'Université de Montréal démontrent que ceux qui vivent dans des familles sous le seuil de la pauvreté sont les multirécidivistes. surreprésentés parmi multirécidivistes s'adonnent au crime plus tôt, également à des crimes d'une plus grande variété et pendant plus longtemps. C'est surtout pour eux que nous dépensons sept à huit milliards de dollars en frais de justice criminelle au Canada. Nous dépensons également pour eux des sommes considérables en nous achetant des systèmes personnels de sécurité et des systèmes d'alarme.

M. Pagtakhan: Je suis persuadé que nous avons tous déjà entendu ces données. Elles existaient peut-être déjà par le passé sans que le gouvernement soit mis au courant. Ai-je tort?

M. Waller: Les gouvernements ont des bibliothèques et cette information s'y trouve. Je ne suis pas certain de savoir ce que vous voulez dire par «gouvernements». Je pense que cette information n'est pas toujours transmise aux politiciens qui sont en mesure d'influer sur le choix des priorités. J'ai travaillé pendant huit ans pour le gouvernement fédéral. J'ai démissionné parce que j'estimais que ce genre de renseignements n'étaient pas transmis aux bons sousministres, pas plus qu'aux politiciens. Je ne suis pas convaincu que cette information est aussi bien répandue que vous le croyez, mais je suis d'accord, il faudrait qu'elle le soit.

M. Pagtakhan: Cela m'amène à la question que je voulais vous poser: comment se fait-il qu'on n'ait pris aucune mesure concrète et à long terme? Comme se fait-il que nous subissions encore ces effets négatifs?

I was looking at this figure of \$3 billion annually for policing, which was released by the Federation of Canadian Municipalities in the literature you have provided us. Having worked in the system at one time, could you give an estimate of what proportion of the \$3 billion yearly for policing will be spent on juvenile cases? I am trying to project whether investing that amount today would save us far more in the future, which is part of your thesis.

Prof. Waller: I have two answers. First of all, juvenile offenders become adult offenders, and although many people going into penitentiaries do not have previous adult convictions, they nearly all have juvenile convictions. So whatever leads to juvenile offending largely leads, but not exclusively, to adult offending.

In terms of the breakdown, one of the problems in answering your question is that we do not know what proportion of crime is committed by adults as opposed to juveniles, because the police do not catch even half of the people committing offences that are reported to them. But I would be comfortable with telling you that somewhere between 40% and 60% of all street and residential crime, obviously not wife assault, would be committed by juveniles. The peak period in a persistent offender's career occurs between 15 and 19, depending a little bit on the offence that you are talking about.

Mr. Pagtakhan: After apprehending a juvenile or perhaps a young adult, what would be the estimate—just focus on the juvenile—of cost to sustain that juvenile for the period of detention? Do you have any figure on that by chance?

Prof. Waller: I am sorry, I do not know the per capita cost for a juvenile. The per capita cost in Canada for an adult is somewhere between \$40,000 and \$50,000 per year exclusive—and this is very important—of construction costs. I would expect the expenditures on juveniles to be higher than that, which is a good reflection.

But I would like to stress that most of that money, whatever is told to you by the public relations literature, goes into housing people in reasonable conditions and not into turning these offenders in some way around so that they go out less likely to commit offences. One of the reasons is that there are very limited opportunities for turning around an offender once he or she has become involved in persistent offending.

The reason why I have become so involved in working with mayors in different countries is that I see almost the only way of influencing crime levels in communities has been going back to early childhood and the primary school years. There you can make a difference. The evidence is very strong pre–school. It is irrefutable.

Mr. Pagtakhan: One must question with respect to this table. Does it mean that we do not see child poverty in Japan?

[Translation]

Prenons ce budget annuel de 3 milliards de dollars pour les services de police. C'est le chiffre donné par la Fédération canadienne des municipalités dans les documents que vous nous avez remis. Étant donné que vous avez travaillé dans ce système, pourriez-vous nous dire quelle proportion de ce budget annuel de 3 milliards de dollars est affectée aux dossiers des jeunes? Je me demande si en investissant cette somme aujourd'hui, nous économiserions beaucoup plus à l'avenir. C'est ce que vous prétendez.

M. Waller: J'ai deux réponses. Pour commencer, les délinquants juvéniles deviennent des délinquants adultes et bien que beaucoup de détenus dans nos pénitenciers n'aient pas de condamnations antérieures en tant qu'adulte, presque tous en ont qui datent de leur jeunesse. Les causes de la délinquance juvénile sont donc dans une large part, bien qu'elles ne soient pas les seules, celles de la délinquance adulte.

Pour ce qui est d'une ventilation, il m'est difficile de vous répondre parce que nous ne savons pas quelle proportion des crimes sont commis par des adultes et quelle proportion sont commis par des jeunes. En effet, la police ne réussit pas à mettre la main au collet de la moitié des responsables d'infractions qu'on leur rapporte. Mais je crois pouvoir vous dire qu'entre 40 et 60 p. 100 des crimes commis dans la rue et des crimes résidentiels, à l'exception évidente de la violence conjugale, sont commis par des jeunes. Dans la carrière des multirécidivistes, la période la plus active tombe entre 15 et 19 ans, selon le type de crime dont on parle.

M. Pagtakhan: Une fois qu'un jeune délinquant ou un jeune adulte a été arrêté, à combien évaluez-vous ce que nous coûtera ce jeune pendant la période de détention? Parlons simplement des jeunes. Avez-vous des chiffres à ce sujet?

M. Waller: Désolé, je ne connais pas le coût par personne pour les jeunes. Au Canada, le coût par détenu adulte varie entre 40,000\$ et 50,000\$ par an. Cela ne tient pas compte des importants coûts de construction. Je pense que les dépenses pour les jeunes sont plus élevées, mais cela peut servir de point de comparaison.

J'aimerais toutefois signaler que le gros de l'argent investi, quoi qu'en disent les documents de relations publiques, sert à offrir des conditions de logement raisonnables, et non à corriger ces délinquants de manière à éviter une récidive. Cela en partie parce qu'il y a peu de chances de convertir un délinquant une fois qu'il est devenu un multirécidiviste.

La raison pour laquelle j'ai fait des démarches auprès des maires de divers pays, c'est que pour moi la seule manière de réduire les taux de criminalité dans la collectivité, c'est de s'attaquer au problème dans la petite enfance et à l'école primaire. C'est là qu'on peut changer les choses. On l'a prouvé, de manière irréfutable, avec de très bons programmes préscolaires.

M. Pagtakhan: J'ai une question au sujet du tableau. Dois-je comprendre qu'il n'y a pas de pauvreté chez les enfants japonais?

Prof. Waller: I should have mentioned that I do not have statistics on child poverty in Japan. I have tried to get them. It is very clear that it would be very low. Part of the issue in Japan is that there is a traditional family structure, so there is always or almost always somebody to care for the kid, even in situations of poverty. They also have very low unemployment rates, so it means that poverty is much more limited.

Mr. Axworthy: I am a little at a loss as to what questions to ask, because the points you have made make such a clear case for paying more attention to our children and ensuring that they do not live in poverty.

You raised a number of cruel ironies. There is always money available. We are building new prisons and we are hiring new judges. There is money available to respond to the problem after it has arisen but not, apparently, money to respond or to deal with the problem at its cause. We are cutting back on social programs but finding that we are looking at new prison sites and looking at hiring more judges to unclog the judicial system.

• 1700

In a follow-up to a question you had earlier, because I think it is interesting to ask whether or not... It seems to me that 15 minutes with the minister, presenting him the same case, if he was going to open his eyes to the problem and be concerned about investing in the future of the country, would immediately require some major changes in direction. The question is interesting, whether or not it is a problem of lack of knowledge or whether it is a problem of knowledge but a denial or a decision not to do something about it. I guess what you suggested to us is an interesting phenomenon that, while information on these issues and on the potential resolution of these problems might be at lower or middle levels in the bureaucracy, it does not necessarily get any higher.

Perhaps you could suggest some ways in which the profile of the issue could be raised. One of the things that I think we are facing—and I am moving on to a slightly different topic now—is a political question of those persons in Canada who do not perceive themselves as being in threat of poverty, thinking that poverty is somebody else's problem. I do not think that is true. You might want to say something about that. Middle-income families with two wage earners finding one of them losing a job and finding the mortgage difficult to pay, do find themselves going into poverty and into the poverty statistics, sometimes though coming out of them later when the problem is rectified.

The point that you are making about the lack of safety of our communities, I think, is a very telling one for all of us, especially those who might not want to say that poverty has something which affects them, or has something to do with them. There are, I presume—and I presume the government will fall into this category—those who do not feel it is their responsibility to address poverty, even though you pointed out that it makes eminent sense. Anybody who wishes to invest in

[Traduction]

M. Waller: J'aurais dû mentionner que je n'avais pas de statistiques sur la pauvreté des enfants au Japon. J'ai essayé d'en obtenir. De toute évidence, le taux de pauvreté serait très faible. C'est en partie parce qu'au Japon, il y a une structure familiale traditionnelle qui fait qu'il y a presque toujours quelqu'un pour prendre soin des enfants, même chez les pauvres. Il y a également au Japon de très faibles taux de chômage, ce qui signifie qu'il y a peu de pauvreté.

M. Axworthy: Je ne sais pas vraiment quelles questions vous poser parce que vous avez mis tellement en évidence la nécessité de donner davantage d'attention à nos enfants et de nous assurer qu'ils ne vivent pas dans la pauvreté.

Vous nous avez présenté quelques faits ironiquement cruels. Il y a toujours de l'argent disponible. Nous construisons de nouvelles prisons, nous embauchons de nouveaux juges. Il y a toujours de l'argent pour réagir aux effets du problème, mais apparemment, il n'y en a jamais pour s'attaquer à la source du problème. Nous réduisons les budgets des programmes sociaux tout en cherchant de nouveaux emplacements pour des prisons et en engageant davantage de juges pour débloquer le système judiciaire.

J'aimerais revenir à une questions qu'on vous a posée plus tôt, parce qu'il me semble intéressant de vous demander si... Il me semble qu'un quart d'heure avec le ministre, en lui présentant les mêmes faits, pour qu'il prenne connaissance du problème et qu'il songe à investir dans l'avenir du pays, aurait immédiatement pour effet des changements très importants dans nos politiques. Il est intéressant de se demander si le problème vient du fait qu'on ne connaît pas bien le sujet ou plutôt, du fait que tout en connaissant le sujet, on est décidé de ne rien faire. Vous avez évoqué un phénomène intéressant :aux niveaux inférieurs et intermédiaires de la bureaucratie, on connaît bien ces problèmes et les solutions possibles. Mais pas aux niveaux supérieurs.

Vous pourriez peut-être nous suggérer des moyens de sensibilisation à la question. Je m'écarte un peu du sujet, mais nous sommes maintenant confrontés à une question politique nouvelle: il y a des Canadiens qui ne pensent pas être menacés par la pauvreté, croyant que c'est un problème qui ne touche que les autres. Je pense qu'ils se trompent. Vous voudriez peut-être en parler. Il y a des familles de classe moyenne, à deux revenus, qui pourraient avoir de la difficulté à payer l'hypothèque si l'un des deux emplois était perdu. Ces gens-là se retrouveraient dans la pauvreté, dans les statistiques sur la pauvreté, tout au moins temporairement.

Vous avez parlé de l'insécurité de nos collectivités. Cela peut-être révélateur pour chacun d'entre nous, surtout pour ceux qui ne veulent pas admettre que la pauvreté les touche, qu'elle a quelque chose à voir avec eux. Il y en a, et je présume que le gouvernement en fait partie, qui estiment qu'ils n'ont aucune responsabilité dans les problèmes de pauvreté, même si vous avez dit le contraire d'une façon très éloquente. Quiconque veut investir dans l'avenir et s'inquiète

the future and who cares about the future would be investing in poor families so that we dealt with the problem, amongst other things, of criminal activity, let alone the problems of the pain and suffering that is caused to those poor children.

Do you have any suggestions about how we might make the issue one which more people can feel is important for them to address? Maybe you might want to comment on whether or not there is a them/us sort of dichotomy in the poverty issues. You can talk about anything you want to now, I think.

Some hon members: Oh. oh.

Prof. Waller: I would like to see the issue of investing in children have as high a priority in Canada as the deficit, as the environment, as wife assault, as our international economic competitiveness, all of which are very, very vital to us as Canadians. I have mentioned each of those examples because I think each of those examples goes about making its issue a priority in a different way. I think we have to look at those ways.

I am not sure how long I have to answer your question, so which of these ones to take on. But the Minister of Finance has made the deficit a crusade issue. Why does not the Minister of National Health and Welfare make this a crusade issue, or maybe the chairperson of this committee make it a crusade issue?

The women's movement has been a wide movement, unfortunately very much a middle-class women's movement, but they have got people out to... They get free rooms here for dinners and they organize a day each year, April 17, where people are reminded of the importance of this. Is there not a parallel there? The environment has done it through a whole range of things, and the media played a very, very important role.

• 1705

We pay huge amounts of money to a public broadcasting company to produce news with private companies that do it very well. Why can we not get our public broadcasting company to take on these issues and do things like dramas, as that they have done on natives? I think many people have been sensitized to the native situation, so why can we not see the same on child poverty? They could do what they did on democracy. They went to different countries and showed the effects of child poverty. I think that has to be pushed and pushed hard.

What this obviously ultimately means is how you get each level of government—because it is not just federal—federal, provincial and municipal, to work together to deal with this issue to make it a Canadian issue and not just an issue that federal and provincial governments can fight about and complain that they are cutting back on taxes and so on. We have to get some unity to deal with this in a co-operative way.

[Translation]

de l'avenir devrait investir dans les familles pauvres, afin de régler notamment le problème de la criminalité. Du même coup, cela contribuerait à éliminer la souffrance que subissent ces enfants pauvres.

Pouvez-vous nous suggérer des moyens de sensibiliser les gens à l'importance de régler cette question? Vous pourriez peut-être nous parler également de la dichotomie «nous et les autres» relative aux questions de pauvreté. Je pense que vous pouvez nous dire ce que vous voulez, maintenant.

Des voix: Oh. oh.

M. Waller: J'aimerais que l'investissement dans l'avenir de nos enfants ait la même priorité au Canada que le déficit, l'environnement, la violence conjugale, la compétitivité économique internationale. Toutes ces questions sont très importantes pour les Canadiens. J'ai donné ces exemples parce que je pense qu'ils ont chacun des raisons d'être prioritaires. Il faut considérer ces raisons.

Je ne sais pas combien de temps j'ai pour vous répondre et à laquelle de vos questions je vais répondre. Le ministre des Finances a fait de la réduction du déficit son cheval de bataille. Pourquoi la ministre de la Santé nationale et du bien-être social, ou peut-être le président de ce comité, n'en feraient-ils pas de même pour cette question?

Le mouvement féministe avait une base très large, même s'il était malheureusement surtout composé de femmes de la classe moyenne. Mais il a tout de même obtenu des choses. . . Ainsi, il dispose de salles sur la Colline pour des soupers et il peut organiser chaque année, le 17 avril, une journée d'activités pour rappeler aux gens l'importance de la cause des femmes. Y a-t-il un parallèle pour nous? Pour l'environnement, on a fait la même chose, par divers moyens. Les médias ont joué un rôle de première importance.

Nous donnons de grosses sommes d'argent à une société de radiodiffusion publique, afin qu'elle produise des journaux télévisés en collaboration avec des sociétés privées qui le font très bien. Pourquoi ne pas demander à notre télédiffuseur public de faire des docudrames sur le sujet, comme on l'a fait pour les autochtones? Je pense qu'on a sensibilisé bien des gens à la situation des autochtones. Pourquoi ne pas faire de même pour la pauvreté chez les enfants? On pourrait suivre le modèle de la série sur la démocratie. Il faudrait aller dans divers pays pour montrer les effets de la pauvreté infantile. Je pense qu'il faut faire des pressions, beaucoup de pressions.

Au bout du compte, cela signifie qu'il faudra que chaque palier de gouvernement, pas seulement le fédéral mais également le provincial et le municipal, collabore pour faire de cette question une question canadienne et non seulement une pomme de discorde entre les gouvernements fédéral et provinciaux, à cause des budgets qui sont toujours réduits. Il faut travailler main dans la main.

On the environment the Prime Minister has a round table. It may not be the best way of dealing with this problem but it brings together the provinces and the private sector. The private sector is very interested in this. These people go out to work later on. I think there are a number of devices that can be used.

While I am on the issue of the environment, I think we could be saying to companies that if they are going to be able to use women's labour to make profits, they need to make sure there is some sort of child care available. Where there is not, we should be paying some taxes for it. I think there are quite a number of very practical solutions available. I am sure the bottom line, even when you do those things, is going to be that we have to make some choices. Do we really want a family allowance that goes to everybody and that is somehow taxed back? Do we want a tax benefit that really only benefits middle-class women, or do we want to use this money in some way to provide services?

I would like to emphasize that from what I have seen, when you are looking at the crime issue, services are most important. There is no point in just continuing handouts. You have to provide services that take care of the kids. You have to provide services that enable this new generation of single mothers living below the poverty line to get above the poverty line.

I think some of the recommendations of the Senate committee seem to be in the right direction in requiring the federal government and encouraging other levels of government to ensure that there is a more reasonable wage. I would have added that there be some encouragement to make sure they included in that a proportion of women.

Mrs. Anderson: I have been very interested in all that has been said. We have covered quite a lot.

If you had \$1 billion or \$1 million to spend on children, how would you spend it? Would you spend it on income support, day care, or housing? Where would you start?

Prof. Waller: The previous speaker reassured me on the health area, but I would probably have said that we should be looking at the health area to make sure kids haave the best chance in the health area. If things seem to be reasonable in that area, they are certainly disastrous in the child care area.

I would spend a part of the billion dollars, and I will come to what I would do with the other part, to create jobs—these are not handouts to people—in what I would unabashadly call the child care industry. I think we have to make sure there are standards in that area, but just as doctors work basically for income and for profit, there is no reason why child care should not work for income and for profit. So I would spend it in the child care area. I think one

[Traduction]

Le premier ministre a créé une table ronde sur l'environnement. Ce n'est peut-être pas la meilleure façon de traiter du problème mais cela sert à réunir les provinces et le secteur privé. Le secteur privé est très intéressé par la question. Plus tard, ces jeunes vont devenir des travailleurs. Je pense qu'il y a plusieurs moyens que nous pouvons prendre.

Pour reprendre l'exemple de l'environnement, je pense que nous pourrions dire aux sociétés que si elles peuvent faire des profits avec le travail des femmes, elles doivent s'assurer que les femmes disposent de services de garderie. S'il n'y a pas de service de garderie, il nous faudrait payer des taxes pour qu'il y en ait. Je pense qu'il y a de nombreuses solutions pratiques à portée de la main. Je suis convaincu qu'en fin de compte, même en faisant tout cela, il nous faudra faire des choix. Voulons-nous vraiment d'une allocation familiale distribuée à tout le monde mais récupérée par l'impôt? Voulons-nous vraiment d'un crédit d'impôt qui ne profite qu'aux femmes de la classe moyenne ou voulons-nous utiliser cet argent pour offrir des services?

J'insiste pour dire que d'après ce que j'ai vu, les services sont très importants dans la lutte contre la criminalité. Rien ne sert de continuer à donner des subventions. Il faut fournir des services afin de prendre soin des enfants. Il faut donner des services de garde afin que la nouvelle génération de mères seules vivant sous le seuil de la pauvreté puissent se sortir de la pauvreté.

J'approuve certaines des recommandations du comité sénatorial, particulièrement celles qui demandent au gouvernement fédéral et aux autres paliers de gouvernement de veiller à ce que les salaires soient plus raisonnables. J'aurais ajouté qu'il faut des incitations afin qu'il y ait une plus large proportion de femmes.

Mme Anderson: Tout ce que vous avez dit m'a beaucoup intéressée. Nous avons parlé de bien des choses.

Si vous aviez 1 milliard de dollars ou 1 million de dollars à dépenser pour les enfants, comment l'utiliseriez-vous? Servirait-il au soutien au revenu, aux services de garde, aux logements? Où commenceriez-vous?

M. Waller: Le témoin précédent m'a rassuré pour ce qui est de la santé. Autrement, j'aurais probablement dit qu'il nous faut d'abord nous pencher sur la santé, afin de veiller à ce que les enfants aient les meilleures chances possibles dans ce domaine. Si tout semble aller de manière raisonnable de ce côté, il faut nous tourner vers le désastre des services de garde.

Pour commencer, je vous dirai plus tard ce que je ferai du reste, je dépenserais une partie du milliard de dollars non pas en prestations mais en création d'emplois dans ce que j'oserais appeler l'industrie des garderies. Il faut veiller à l'établissement de normes dans ce secteur. Mais tout comme les médecins, je ne vois pas pourquoi les garderies ne fonctionneraient pas sur une base lucrative. Je dépenserais donc cet argent dans le secteur des garderies. Cet argent

should spend it in programs that increase the number of subsidized places in existing child care programs or in soon-to-be child care programs. I would want to, as much as possible, keep mixed child care; that is not males and females, that is middle and rich and poor—programs such as the Y uses.

• 1710

I would also use part of the money to lever other funds for publicity. I am not sure why we need to, because I think the CBC should be doing these things, maybe it is part of its mandate to do that, but I think we have to get the message across to people. We have to get the message across to private industry.

I would like to see our Prime Minister, who has expressed his concern for children, who encouraged the UN summit on children and who went to it, bring together the leaders of industry in saying that this is not an issue that just government is going to deal with. Industry also has to has to look at what to do in the child care area.

I would just like to mention that the \$5 gained for every \$1 invested comes from a U.S. commission that was chaired by a Canadian company. It was the U.S. president of Northern Telecom who developed that. I think industry can be interested in this issue. I am certainly not saying that you just leave it to industry.

I think it is important that we look for more than \$1 billion because the ripple effects of this are so important in all sorts of areas where we are now applying band-aids and patch-up methods that do not work.

Mrs. Anderson: It certainly appears to be growing, or perhaps it is just coming to the fore because they know about it more and it is coming out. It is like violence against women. I think we are getting them out of the woodwork now because word of mouth has spread that we are trying to do something here.

It is almost like the question of who comes first, the chicken or the egg. I do not know, because I feel that mothers have to be cared for, which in turn will help the children. I think there is a whole situation there that has to be dealt with.

Prof. Waller: I would respectfully question whether Canadians know that there are a million children below the age of 18 who are living in poverty in Canada. If they do, I think it is great; but I do not think they know that. I think many Canadians think there are a million women who are battered each year in Canada, but we have not succeeded in getting the message about child poverty across to people, and we have not succeeded in getting across to them the sorts of things that can be done. I think that is a priority.

Mrs. Anderson: I happened to be in my riding yesterday and saw two very fine buildings that have gone up. I was really quite impressed. There were 100 units in one, and 60% of those were for single moms in poverty situations. They had a very nice laundry, and right beside the laundry, which was this very bright room, was a super-duper playroom for the kiddies. Of course, this is shared by moms during the day.

[Translation]

devrait servir à des programmes qui augmenteraient le nombre de places subventionnées dans les programmes de garderie existants ou dans les programmes bientôt créés. Si possible, j'aimerais que les garderies soient mixtes. Je ne parle pas de garçons et filles mais plutôt de programmes où sont mêlés des enfants de milieux riches, pauvres ou de la classe moyenne. Des programmes comme ceux du YWCA.

Je me servirais également d'une partie de l'argent pour trouver d'autres fonds pour de la publicité. Je pense que cela ne devrait pas être nécessaire, Radio-Canada devrait le faire de toute façon, cela devrait faire partie de son mandat mais il faut bien faire passer le message aux Canadiens et au secteur privé.

J'aimerais que notre premier ministre, qui a manifesté son intérêt pour les enfants, qui a encouragé la mise sur pied du sommet des Nations Unies sur les enfants et qui s'y est rendu, rassemble les dirigeants du secteur privé pour bien leur faire comprendre que cette question ne touche pas uniquement le gouvernement. L'industrie doit également penser à ce qu'elle devrait faire dans le domaine des garderies.

Le programme où \$5 sont donnés pour chaque dollar investi était une initiative d'une commission américaine présidée par une société canadienne. Cette idée vient du président américain de la *Northern Telecom*. Je pense que l'industrie doit s'intéresser à la question. Je ne dis pas toutefois qu'il faut la confier exclusivement au secteur privé.

Je pense qu'il faudrait songer à investir plus d'un milliard de dollars. En effet, il faut tenir compte des effets de ce problème dans de nombreux domaines où nous dépensons actuellement pour des solutions provisoires qui donnent de mauvais résultats.

Mme Anderson: Il me semble que l'intérêt pour cette question est croissant, ou peut-être en prenons-nous davantage conscience parce qu'il y davantage d'information disponible. C'est la même chose que pour la violence faite aux femmes. Je pense qu'on prend conscience du problème parce qu'on s'est dit de bouche à oreille qu'il fallait faire quelque chose.

C'est encore une fois la question de la poule ou de l'oeuf. Je ne sais pas où commencer parce qu'il est vrai qu'il faut prendre soin des femmes qui s'occupent des enfants. C'est une situation bien complexe sur laquelle nous devons nous pencher.

M. Waller: Sauf votre respect, je me demande si les Canadiens savent qu'il y a un million d'enfants de moins de 18 ans qui vivent dans la pauvreté au Canada. Si c'est le cas, très bien. Mais je doute que les Canadiens le savent. Je pense que beaucoup d'entre eux savent qu'un million de femmes sont battues chaque année au Canada mais ils sont un peu moins conscients de la pauvreté des enfants. Nous n'avons pas encore réussi à leur faire comprendre qu'il faut trouver des solutions. C'est maintenant une priorité.

Mme Anderson: Hier, j'étais dans mon comté et j'ai vu deux beaux immeubles qui ont été construits. J'ai été très impressionnée. Il y avait cent logements dans l'un d'eux, dont 60 p. 100 étaient réservés aux mères seules et pauvres. Il y avait là une jolie buanderie et, jusqu'à côté, dans une salle bien éclairée, une super salle de jeu pour les bambins. Évidemment, cette salle ést partagée par les mères pendant la journée.

They also have another outside playroom that is fenced in for the ones who are seven to eight to be protected so they will not run out on the streets. I was really quite impressed. They had an inside play school as well where the youngsters played, and there was always a mom there. I have never seen anything like it. Maybe this is the start. Maybe this is what you are talking about. Is this where you would. . .?

Prof. Waller: It is encouraging to hear that. I would be interested in knowing what other sorts of services were available to the moms. I think what you described sounds to be very much on the right track for the children, although you have to look at the content of the program. The Perry Preschool is not just a babysitting service. It is really a program to help the kids recover from, and to minimize the effects of, a very difficult home environment.

• 1715

One also has to look to those mothers and see what sorts of services and programs are there, because most of the concentrated public housing in Canada is, for good financial reasons, built a long way from the services they need, so there is not easy access to those services. Too often there is no person who can really help to make the connection between the services that can help them get some sort of training, get into the work force, get some sort of income, and get, particularly, some self-esteem, because self-esteem is very important to the way the child is created and ultimately to the levels of violence we have.

Mrs. Anderson: Are most of these children who are in the poverty range from the single moms?

Prof. Waller: Single mothers living below the poverty line are much more likely to bring up their kids with inconsistent, uncaring parenting. So, yes, but it is not just a phenomenom of single mothers. It has to be combined with other issues.

We have moved from a society where there were a bunch of supports around those mothers. We are an isolated society where, in terms of general trends, we live alone and there are not a whole range of other people who can provide support to that single mother. That is very important. The person who suffers most as a result of that is the child—and ultimately we as a community.

The Chair: It is a very interesting topic, and I am sure we could go on for another hour talking to Professor Waller, because he certainly is very informed and has a lot of very interesting material. However, we have some other deputations, so I am afraid we are going to have to move on.

• 1720

I would now like to welcome you to the committee. I am very pleased that you were able to find some volunteers to come out who are real children. I guess they are teenagers.

We are studying poverty, particularly as it relates to children, so we are very pleased to have some of the people who perhaps have experienced some of the problems that are encountered by children in our society. I think it is important that we hear from real people. Thank you very much.

[Traduction]

Il y avait également un enclos extérieur, clôturé, pour les enfants de 7 à 8 ans. On les empêche ainsi d'aller courir dans la rue. J'étais très impressionnée. Il y avait également à l'intérieur une pré-maternelle où pouvaient aller jouer les enfants. Une mère est toujours présente. Je n'avais jamais rien vu de pareil. C'est peut-être un début. Peut-être est-ce là ce dont nous parlons. Est-ce là que vous. . .?

M. Waller: C'est très encourageant. J'aimerais savoir quels autres services sont offerts aux mères. Ce que vous avez décrit me semble un pas dans la bonne direction pour les enfants. Il faut toutefois bien regarder le contenu du programme. La *Perry Preschool* n'est pas uniquement un service de garderie. C'est vraiment un programme pour aider les enfants à s'en sortir, pour réduire les effets d'un environnement familial difficile.

Il faut également penser à ces femmes. Quelles sortes de programmes et de services leur sont Malheureusement, les logements subventionnés sont la plupart du temps, pour des raisons financières, construits loin des services dont elles ont besoin. Elles n'y ont pas facilement accès. Trop souvent, il n'y a personne pour faire le lien entre elles et les services qui pourraient les aider à recevoir une formation, à entrer sur le marché du travail, à gagner leur pain et, particulièrement, à reprendre confiance en elles. La confiance en soi est en effet étroitement liée au développement de l'enfant et, par conséquent, au taux de violence.

Mme Anderson: Est-ce que la plupart des ces enfants pauvres vivent dans une famille monoparentale, avec leur mère?

M. Waller: Les mères seules vivant sous le seuil de la pauvreté sont moins susceptibles de donner à leurs enfants la stabilité et l'attention dont ils ont besoin. Je répondrais donc oui à votre question, mais ce phénomène n'est pas réservé aux mères seules. Il faut tenir compte d'autres facteurs.

Autrefois, notre société offrait toutes sortes d'appuis à ces mères. La tendance générale est maintenant à l'isolement, nous vivons de plus en plus seules et il n'y a pas beaucoup de gens qui peuvent donner leur appui à une mère seule. C'est un facteur très important. La personne qui souffre le plus de cette situation, c'est l'enfant. Ultimement, ce sera nous, en tant que collectivité.

La présidence: C'est un sujet très intéressant et je suis persuadée que notre entretien avec M. Waller pourrait durer encore une heure. Il est très renseigné et nous présente des faits intéressants. Je suis désolée, mais il nous fait maintenant passer à nos autres témoins.

Je voudrais maintenant vous souhaiter la bienvenue au comité. Vous avez eu la bonne idée de vous faire accompagner d'enfants, à vrai dire plutôt des adolescents.

L'objet de l'étude de ce comité est la pauvreté, en particulier chez les enfants, et il est donc bon d'avoir parmi nous certains de ceux qui connaissent probablement très bien les problèmes des enfants dans notre société. Le contact avec la réalité est important pour nous, et nous vous en remercions.

Mr. Mell Gill (Executive Director, The Children's Aid Society of Ottawa–Carleton): Thank you for the opportunity. I have some written material that I will leave with you. I just want to provide some of the highlights from that. Then I will ask my colleagues to speak from personal experience.

Ross and Liz are young people who are in the care of the Children's Aid Society of Ottawa-Carleton. Tina is a young single parent who is involved with one of our family support programs.

The committee has probably heard a welter of statistics over the last day or more of its hearings, but I want to just highlight some of them as they pertain in particular to the region of Ottawa–Carleton. There are 19,000 children living in poverty. A single woman with children is 4.5 times as likely to be poor than if she were a mother in a two–parent family. A single mother is almost three times as likely to be poor as a single father.

The overall rate of poverty for families in Ontario has fallen since 1976, but the poverty rate for families where the family head is less than 25 years of age has risen from 16% to 33% during the same period. Poor children in Ontario make up over one-quarter of the poor children in Canada.

I will give you some of the impacts on children as reported by a number of studies, and these are identified in the material I have left with you. A child who is impoverished is 2.8 times more likely to experience chronic problems with physical health and 1.7 times more likely to have chronic emotional problems. The family with a sole-support mother in Canada is five times as likely to be living below the poverty line. A family with three or more children is three times as likely to be poor as a family with no children. Twice as many children who are poor drop out of school than the general population average. Girls in single-parent families receiving social assistance are four times more likely to drop out of school. The incidence of death by motor vehicle accidents for boys who are poor is 4.6 times higher than the population average. The risk of death by drowning is 3.4 times as high.

The impact as it pertains to child welfare is quite specific. The best research, and not much research is devoted to researching child welfare issues, or for that matter children's issues, indicates that somewhere between 75% and 80% of children who end up in the care of child welfare agencies somewhere in this country are likely to come from poor socio-economic circumstances and are likely below the poverty line.

Just to give you a sense of the extent to which child welfare agencies are involved in the community, in this community, which I think is fairly representative, we deal with 4% of the region's families with children and 6% of the children on an annual basis.

[Translation]

M. Mell Gill (directeur administratif, Société de l'aide à l'enfance d'Ottawa-Carleton): Je vous remercie de nous avoir invités. J'ai apporté un document que je vais déposer auprès du comité, et je me contenterai de mettre l'accent sur les points les plus importants, puis je demanderai à mes collègues d'évoquer leurs expériences personnelles.

Ross et Liz sont deux jeunes qui sont confiés à la Société de l'aide à L'enfance d'Ottawa-Carleton, et Tina est une jeune mère célibataire qui participe à l'un de nos programmes de soutien familial.

Le comité, ces derniers jours, a dû être inondé de statistiques, mais je voudrais en mettre en relief certaines qui se rapportent plus particulièrement à la région d'Ottawa-Carleton. Il y a 19,000 enfants qui y vivent dans la pauvreté. Une femme chef de famille court un risque 4,5 fois plus grand d'être pauvre que si elle était mère d'une famille à deux parents. Une mère célibataire a presque trois fois plus de chances d'être pauvre qu'un père célibataire.

Le taux général de pauvreté des familles de l'Ontario a baissé depuis 1976, mais le taux de pauvreté des familles dont le chef a moins de 25 ans est passé de 16 p. 100 à 33 p. 100 pendant la même période. Les enfants pauvres de l'Ontario constituent plus d'un quart des enfants pauvres du Canada.

Je vais vous indiquer certaines des incidences sur les enfants, telles que les relèvent plusieurs études, et vous retrouverez ces données dans les documents que nous avons déposés auprès du comité. L'enfant qui vit dans la pauvreté court un risque 2,8 fois plus élevé d'avoir des problèmes physiques chroniques, et 1,7 fois plus élevé d'avoir des troubles affectifs chroniques. Une famille dont seule la mère travaille court un risque cinq fois plus grand, au Canada, de vivre en-dessous du seuil de la pauvreté. Une famille avec trois enfants ou plus risque trois fois plus d'être pauvre qu'une famille sans enfants. Les enfants pauvres risquent deux fois plus d'abandonner leurs études que la moyenne de la population dans son ensemble. Les filles de familles monoparentales bénéficiant de l'aide sociale risquent quatre fois plus de quitter l'école avant la fin de leurs études. Les garçons de familles pauvres risquent 4,6 fois plus de mourir dans un accident de voiture que l'ensemble de la population et 3,4 fois plus par noyade.

L'incidence de ces chiffres sur l'aide à l'enfance est tout à fait spécifique. Les meilleures études—peu d'études ont été consacrées à des questions touchant à l'aide à l'enfance, et même à des questions portant sur les enfants—montrent qu'entre 75 et 80 p. 100 des enfants qui finissent par être confiés aux organismes d'aide à l'enfance, au Canada, ont toutes les chances de provenir de familles vivant dans le dénuement, probablement en-dessous du seuil de la pauvreté.

J'aimerais vous montrer à quel point les organismes d'aide à l'enfance interviennent dans cette collectivité, qui me paraît assez représentative: chaque année, nous avons affaire à 4 p. 100 des familles à enfants de la région, et à 6 p. 100 des enfants.

[Traduction]

• 1725

In order of importance, the reasons for children coming into the care of a child welfare agency are physical abuse, or the threat of it, and sexual abuse. Years ago, abandonment and neglect would have been more commonly reported. These are far less common now.

We see an increasing problem with parent-adolescent conflict resulting in family disintegration where the parents either kick the child out or refuse to allow them to come back in, or the child simply runs away from home.

A report done for the National Youth in Care Network by a youngster who had come out of the Ontario child welfare in-care system, a young fellow by the name of Brian Raychaba, wrote a report called *To Be On Our Own*. I just want to give you a bit of the sense, in a personal way, of what he brought to the literature in the field:

Youth and young adults who have been in care tend to feel isolated and lack the confidence and social skills to establish supportive relationships. They tend to lead a transient lifestyle with unstable living situations. They are less able than others in their age group to deal with the crises and distress in their living situations.

Young people leaving care, often at age 16 but certainly by 18 if they are not in school, tend to have lower incomes, greater financial pressures, and access to fewer of the resources required to live a successful, independent life. They tend to have poor money management skills. They have a higher rate of unemployment than their peers. One Canadian study and one British study suggested that up to the age of 25, a child who had been in the care of a child welfare authority was five times more likely to be unemployed than other peers of the same age group.

The mandate of child welfare agencies clearly is to protect children and to provide support to families to enable them, as a first priority, to protect their own children. As we see increasing constraints on budgets for child welfare services, the first services that get cut are those that provide support to families. They are considered to be less critical than those supporting the children once they come into care.

The consequence of this is that the numbers of children in care increase over time, and the level of seriousness of their problems is magnified by the time we are able to finally intervene and bring them into care.

Bill C-69, which placed a cap for Ontario of 5% on transfer payments for our kinds of services, will have a substantial impact. It translates directly back down to the agency level, where we experience a funding squeeze.

Les raisons pour lesquelles les enfants sont confiés à un organisme d'aide à l'enfance sont, par ordre d'importance, les sévices physiques ou la menace de sévices et les abus sexuels. Il y a plusieurs années encore, une des causes fréquentes était l'abandon et la négligence, mais elle l'est beaucoup moins à présent.

Nous voyons de plus en plus de cas de familles qui se désintègrent à la suite de conflits entre parents et adolescents, soit que les parents mettent l'enfant à la porte, soit qu'ils lui refusent de réintégrer le foyer ou que celui-ci fasse simplement une fugue.

Le Réseau national des jeunes pris en charge a fait écrire un rapport par un jeune homme, du nom de Brian Raychaba, lui-même sorti du système, rapport intitulé *To Be On Our Own* (se retrouver tout seul) et dont je voudrais vous lire un extrait pour vous montrer un apport personnel à ce qui a été écrit sur la question:

Les adolescents et les jeunes adultes qui ont été confiés à l'assistance publique ont tendance à se sentir isolés et à manquer de la confiance et de la sociabilité nécessaires pour maintenir des relations permanentes avec leurs semblables. Ils ont tendance à mener une vie de bohème dans des conditions instables. Ils sont moins à même que leurs compagnons d'âge à surmonter les crises et les malheurs qui peuvent leur arriver.

Les jeunes qui sortent de l'assistance, souvent à l'âge de 16 ans mais certainement à l'âge de 18 s'ils ne sont pas scolarisés, ont tendance à moins bien gagner leur vie, à connaître plus de difficultés financières et à bénéficier de moins d'aide pour vivre une vie indépendante et réussir. Ils ont souvent du mal à gérer leur budget, ils ont un taux de chômage supérieur à la moyenne. D'après une étude canadienne et une étude britannique il semblerait qu'un enfant qui a été à l'assistance sociale connaît jusqu'à l'âge de 25 ans un risque cinq fois plus grand d'être au chômage que les autres jeunes du même groupe d'âge.

Les organismes d'aide à l'enfance ont clairement pour mandat de protéger les enfants et d'aider les familles à leur permettre, avant tout autre chose, de protéger leurs propres enfants. Avec les compressions budgétaires qui touchent de plus en plus les services d'aide à l'enfance, les premiers services dans lesquels on sabre sont ceux d'aide aux familles, considérés moins vitaux que ceux de l'aide aux enfants qui sont déjà confiés à l'assistance sociale.

Il en résulte que le nombre de ces derniers ne cesse d'augmenter et que leurs problèmes se sont considérablement aggravés lorsqu'il y a finalement intervention et qu'ils sont confiés à une instance d'aide à l'enfance.

Le projet de loi C-69, qui impose à l'Ontario un plafond de 5 p. 100 sur les paiements de transfert pour notre genre de services aura une incidence considérable et se répercutera directement sur les sociétés et organismes d'aide, où nous subissons une compression des budgets.

In years previous to 1990, we would have expected to recover all of the \$1.7 million deficit we incurred in 1990 that was directly related to the costs of children in care. As a consequence of pressures on the province, constraints put on our year-end expenditure recovery will be such that we will likely recover barely half of that amount, being left with a cumulative deficit in the order of \$1 million.

I also want to speak about tax policy. A pamphlet was put out in 1988 by a coalition of national Canadian associations dealing with children and families. They did an analysis of income tax policy from 1979 to 1988.

They were able to document that both the federal and provincial income tax policies had favoured single taxpayers and high-income families over mid-and low-income families with children. In particular, a two-earner family with two children would have experienced an increase in personal income tax of 78% on a \$25,000 income, and only 3% on a \$100,000 income.

• 1730

As the stress of economic circumstances and all the other pressures that are brought to bear on poor families increase, the ability of the parents to cope decreases, and their capacity to raise their children into healthy adults erodes. The consequence is that we end up in a vicious cycle.

I just want to draw your attention to some of the primary risk factors that are associated with children and families who come into contact with social services and health agencies, and who drop out of school. In the order of importance poverty is the number one risk factor that has been identified in a number of studies, including the recent Ontario child health study.

The second is the frequency of moves which children experience, whether they are moves with family or moves from foster home to foster home, group home, and so on. If they are disrupted between 7 and 8 times during the course of their first 18 years of life the risk for mental health problems and contact with child welfare, and so on, accelerates quite dramatically, as much as 6% or 7% in some instances, depending on which factor you are measuring.

The third major risk factor is living in ghettoized, low-income housing. It seems to me that when you look at those kinds of risk factors for children, some of the policy modifications which are necessary to deal with the problems become fairly self-evident. I will respond to questions about that, but would first like my colleagues to have a say about their personal experiences.

Ross (Teenager): I have lived in Children's Aid now for about six years. I am just going to tell you about how I experienced my dealings with poverty when I was growing up.

My parents were separated when I was six. I am not sure why. I lived first with my mother. Because of financial reasons, food, and I could not afford clothing, I moved to my father's, in Montreal. Then he could not keep up with the financial part and sent me back to my mother.

[Translation]

Dans les années précédant 1990, nous espérions rattraper tout le déficit de 1,7 million de dollars qui s'était accumulé en 1990 et qui était directement lié au coût des enfants confiés à nos soins. A la suite des pressions exercées sur la province, les compressions sur notre budget de fin d'année sont telles que c'est à peine si nous couvrirons la moitié de ce déficit, ce qui nous laissera un déficit cumulatif de l'ordre de un million de dollars.

Je voudrais également parler de la politique fiscale. En 1988 une brochure a été publiée par une coalition d'associations nationales canadiennes qui s'occupent des enfants et des familles; cette brochure contenait une analyse de la politique fiscale de 1979 à 1988.

Il était clairement démontré que les politiques fiscales des gouvernements fédéral et provinciaux étaient favorables aux contribuables célibataires et aux familles à revenu élevé et désavantageaient les familles avec enfants dont les revenus étaient moyens ou faibles. A titre d'exemple, une famille à deux salaires, avec deux enfants, aurait vu son impôt sur le revenu augmenter de 78 p. 100 pour un revenu de 25,000\$, et seulement de 3 p. 100 sur un revenu de 100,000\$.

Au fur et à mesure que les circonstances, économiques et autres, rendent la vie des familles pauvres plus difficile, les parents deviennent moins à même d'affronter les difficultés et d'élever leurs enfants pour en faire des adultes sains. Nous nous enfermons alors dans un cercle vicieux.

Je voudrais simplement attirer votre attention sur certains des principaux facteurs de risque liés aux enfants et aux familles qui ont affaire aux services sociaux et aux organismes de santé, et qui abandonnent leurs études. Parmi les facteurs de risque déterminés dans plusieurs études dont une récente, de l'Ontario, sur l'enfance et la santé, le premier par ordre d'importance est la pauvreté.

Le second est la fréquence des déplacements subis par les enfants, qu'il s'agisse de déménagements avec la famille ou de changements d'un foyer adoptif à l'autre, ou à un foyer collectif, etc. Si ces déplacements se produisent sept ou huit fois pendant leurs 18 premières années le risque de troubles de la santé mentale et de contacts avec les associations d'aide à l'enfance se multiplient considérablement, jusqu'à six ou sept fois dans certains cas, selon les facteurs qui servent de critères.

Le troisième grand facteur de risque est constitué par le fait de vivre en ghetto dans des immeubles d'habitation à loyer modéré. L'examen de ces facteurs de risque met suffisamment en lumière quelles sont les modifications de politiques qui s'imposent si l'on veut s'attaquer aux problèmes. Je répondrai plus tard aux questions que vous voudrez peut-être me poser là-dessus, mais j'aimerais donner d'abord la parole à mes collègues qui peuvent parler d'expériences personnelles.

Ross (adolescent): Voilà environ six ans que je vis dans un foyer de la Société de l'Aide à l'enfance. Je vais vous dire comment j'ai vécu, au cours des ans, le problème de la pauvreté.

Mes parents se sont séparés lorsque j'avais six ans, je ne sais pas au juste pourquoi. J'ai d'abord vécu avec ma mère mais pour des raisons financières, l'argent pour l'alimentation et les vêtements faisant défaut, je suis allé vivre à Montréal chez mon père, mais lui aussi a eu du mal à joindre les deux bouts et m'a renvoyé à ma mère.

Eventually I moved into Children's Aid. I was rebellious, but I think money played a big part in it. When I came into care, I was happy. I saw a big house with a green lawn and a garage, and I felt more secure. They paid for sports and food. I always had food. I always had the proper clothing I needed.

I think that when I was with my parents I felt being poor was okay. They made me think that, even as I grew older, it was all right to be poor and to never have anything. I found myself thinking that welfare was okay. If I took welfare then I could still get by and I would be all right. I think I went into care because I was angry; I did not want to be poor; I did not think that was right. That is probably just a part of it.

I began to think less of myself because I was poor. I was afraid that it would never change. Also, I never had enough food when I was with my parents. I was always sick when my friends were healthy.

I will just deal with school a bit. I had a behaviour problem. I was always fighting, usually because I was laughed at. I did not have the clothing, the modern, in-style clothing, and I was laughed at a lot, so I fought and I began thinking less of myself. I did not think I needed an education, because I was not going anywhere. I was separated from the rest of the class and the isolation also really affected me. I was alone in the back and was not taught. I was just policed, I suppose.

• 1735

I eventually went into a TMR class for trainable mentally retarded children. I did not understand why I was there and I definitely did not fit in. I suppose the school did not know what else to do with me.

I could not afford lunch. In Montreal my school had provided that. I was also singled out in that respect.

Eventually I moved back to Ottawa and did all right in school in grades 5 and 6, but I was still being teased because of the clothing I wore and I was always dirty. I did not have the extra change of clothes so could not change my clothes, and they were not cleaned as often they should have been, so I was always dirty and not dressed properly. I still fought a lot, obviously.

In high school I really saw what having money meant. I went to Glebe Collegiate, in a very high wealth area, and saw kids with better clothing and other stuff. But I was beginning to know how to accept that and to know that I could eventually get those things with an education.

I never had a chance to learn because I was always being isolated because of my behaviour problems. I never really learned how to learn, but I have been in programs now, and I am starting to learn.

[Traduction]

J'ai fini par être confié à la Société de l'Aide à l'enfance. J'étais révolté, et je crois que le manque d'argent en était l'une des raisons. J'ai été heureux quand on s'est occupé de moi, j'ai vu une grande maison avec une pelouse verte et un garage et je me suis senti plus en sécurité. J'étais toujours bien nourri, j'avais les vêtements qu'il me fallait et on payait ma participation aux sports.

Avec mes parents j'avais l'impression que la pauvreté était la norme, c'est ce qu'ils semblaient me donner à entendre et même au fur et à mesure que je grandissais il semblait normal d'être toujours pauvre et de ne jamais rien posséder. Je me suis habitué à l'idée qu'il était normal de dépendre de l'assistance sociale, et que grâce à elle je me débrouillerais toujours. On a dû me confier à la Société de l'Aide à l'enfance parce que j'étais en colère, je ne voulais plus être pauvre, ça ne me paraissait plus normal, c'est probablement l'un des facteurs qui y a contribué.

Je commencais à me mépriser pour ma pauvreté, je craignais de ne jamais m'en sortir, je n'avais pas non plus assez à manger quand j'étais avec mes parents et, à la différence de mes amis qui étaient en bonne santé, j'étais toujours malade.

Je voudrais vous parler un peu de l'école: j'avais un problème de conduite, je me battais toujours, la plupart du temps parce qu'on se moquait de moi. Je ne portais pas le même genre de vêtements que les autres et on se moquait beaucoup de moi, alors je me battais et je commencais à me mépriser. Je ne pensais pas avoir besoin d'instruction parce que je n'allais nulle part, je vivais à l'écart du reste de la classe et cet isolement me déprimait réellement. J'étais assis au fond de la classe, tout seul, on ne m'enseignait rien, on se contentait, j'imagine, de me faire me tenir tranquille.

On a fini par me mettre dans une classe spéciale pour arriérés mentaux récupérables; je ne comprenais pas ce que j'y faisais et je n'y avais vraiment pas ma place, mais l'école ne savait sans doute plus quoi faire de moi.

Je n'avais pas d'argent pour le déjeuner, à Montréal c'était l'école qui le fournissait, et à cet égard je me singularisais de nouveau.

J'ai fini par revenir à Ottawa et je suis parvenu à suivre les classes de 5^e et de 6e, mais on continuait de me tourmenter à causes des vêtements que je portais et parce que j'étais toujours sale. Je ne pouvais pas changer de vêtements parce que je n'en avais pas de rechange, et ils n'étaient pas nettoyés assez souvent, de sorte que j'avais toujours l'air sale et mal habillé. Je continuais à souvent me battre avec les autres.

À l'école secondaire j'ai compris ce que cela signifiait d'avoir de l'argent. Je suis allé à Glebe Collegiate, dans un quartier très riche et j'ai vu des enfants bien habillés avec tout le luxe qui les entourait, mais je commençais à me résigner et à savoir que grâce à l'instruction moi aussi je finirais peut-être par avoir tout cela.

Je n'avais jamais eu l'occasion d'apprendre parce que ma conduite m'isolait toujours des autres. Je n'ai jamais non plus appris comment apprendre, mais grâce aux programmes que l'on m'a fait suivre, je commence à apprendre. Poverty

[Text]

I am now with the Children's Aid Society of Ottawa-Carleton on their independent living program. I receive \$567 a month, which covers everything including transportation, rent, food, and bills, and is not nearly enough. The money breaks down to really only paying bills, rent, and a small amount of food. Anything extra, such as social. . . I sometimes find that I do not have enough money for winter boots. There is no fund. I do not think there is funding for extra items above. . .

Obviously, my budgeting skills have not been developed. I am trying to budget my money, but it does not always work out well.

I spend \$241 a month on rent. I live in a rooming situation with four other people. The amount of food I buy depends on how much money I have left. Bills usually run—they are very expensive right now, costing \$100 a month for hydro, heat, cable and phone.

Social costs probably take up. . . When kids are so isolated they have to be with friends or do not feel secure, so you spend a lot of money on social activities that you would be spending on food.

In conclusion, the biggest reason a child feels he is poor is because he has nothing. So they think of themselves as nothing and do not think they deserve or should have an education. But school is obviously a way out. If you get an education you can get a better job and you can pull yourself out of the situation. We have to teach poor children that school is a way out and that they are something, so that they do not have to suffer any more.

Liz (Teenager): I prepared a sort of formal speech. I am a little uncomfortable about doing this, so if I lose my place, do not laugh.

An hon. member: We will not.

Liz: I would like to begin by introducing myself. My name is Elizabeth and I am 18. I currently attend Commerce High School, which is an adult day school, and am getting my grades 12 and 13 so I can graduate.

• 1740

I live semi-independently in a two-bedroom apartment. I have shared accommodations with a friend. Today I would like to share with you my roller-coaster experience with poverty.

Until the age of 10 I was fairly comfortable. My "dad" was in the armed forces and my mother usually stayed at home. I never really wanted for anything because money was never an issue with us. I usually had what I wanted.

Things changed. My parents separated while we lived in Germany and my mother brought my brother and me back to Canada. She sent us to Nova Scotia to live with her parents for two months while she looked for a job in Ottawa and a place to stay. There was no organization. We just left and came here. She stayed at the Y for about two months.

[Translation]

Je reçois maintenant l'aide de la Société de l'aide à l'enfance d'Ottawa-Carleton qui me permet de mener une vie indépendante. Je touche 567\$ par mois, ce qui doit couvrir tout y compris les transports, le loyer, l'alimentation et les factures, et ce n'est pas suffisant. Lorsque les factures et le loyer ont été payés, il ne reste plus assez d'argent que pour quelques aliments, il ne reste rien pour les imprévus, les distractions... Je n'ai même pas assez d'argent pour des bottes d'hiver, il n'y a pas d'argent pour quoi que ce soit de supplémentaire...

J'essaye de gérer au mieux mon budget, mais j'ai bien des difficultés, c'est une chose que je n'ai pas vraiment apprise.

Je dépense 241\$ en loyer mensuel, j'ai une chambre dans un appartenant avec quatre autres personnes. Ce que j'achète pour les repas dépend de ce qui me reste d'argent car les frais d'entretien, électricité, chauffage, câblovision et téléphone s'élèvent à 100\$ par mois.

Quant aux distractions, elles coûtent probablement... Quand on vit seul il faut bien rencontrer des amis faute de quoi on se sent isolé; on dépense donc beaucoup d'argent en distractions alors qu'on devrait le dépenser en alimentation.

En conclusion, la raison principale pour laquelle un enfant se sent pauvre est parce qu'il n'a rien à lui. Comme il n'a rien, il pense qu'il n'est rien et il ne croit pas mériter ou devoir bénéficier d'une instruction; mais l'école est, de toute évidence, l'un des moyens de s'en sortir. Avec de l'instruction, vous trouvez un meilleur emploi et vous parvenez à vous en tirer. Nous devons enseigner aux enfants pauvres que l'école est une voie de salut et que la pauvreté n'engendre pas la déchéance, afin qu'ils n'en souffrent plus.

Liz (adolescente): J'ai préparé pour vous un petit exposé mais si je perds pied, ne vous moquez pas de moi, c'est que je suis un peu timide.

Une voix: Nous ne nous moquerons pas de vous.

Liz: Je vais commencer par me présenter: je m'appelle Élizabeth et j'ai 18 ans. Je fréquente actuellement l'École supérieure de commerce qui est une école pour adultes, où je suis en 12^e et après la 13^e je recevrai mon diplôme.

Je mène une vie semi-indépendante, dans un appartement à deux chambres à coucher, que je partage avec une amie. Je voudrais aujourd'hui vous faire partager un peu les péripéties de la pauvreté.

Jusqu'à l'âge de 10 ans tout allait relativement bien; mon «père» était dans l'armée, et ma mère restait généralement à la maison, je ne manquais jamais de rien, j'avais en général ce qu'il me fallait parce que nous n'avions pas de problèmes d'argent.

Mais nos circonstances ont changé, et pendant que nous vivions en Allemagne mes parents se sont séparés, ma mère nous ramenant, mon frère et moi, au Canada. Elle nous a envoyés passer deux mois en Nouvelle-Écosse avec ses parents, pendant qu'elle cherchait un emploi et un appartement à Ottawa. Rien n'avait été organisé, nous sommes partis et sommes venus au Canada, et ma mère a passé environ deux mois au YMCA.

When I arrived back in Ottawa it was hard for me to adjust, and I could not believe what had happened because we now lived in a low-income project. My first impression was of the pollution. It was very dirty. The parks were littered. There was graffiti everywhere. I was not accustomed to that.

My mother found a job but was still unable to support us so she received financial support. I do not know if it was mothers' allowance, welfare, or what.

Her job required her to do a lot of evening shift work. As a result, it became my responsibility to do the household chores such as preparing the meals, shopping, doing the dishes and cleaning the house. On top of that, I went to school during the day so my day was pretty full. I became angry and frustrated because I could not do what I used to do. I could not play in the park any more with my friends. At 10 years old I was given the responsibilities of an adult.

Because of my age, I could not understand why we did not have things like treats around the house any more and why I could not buy new clothes and have shoes that fit.

I began running away a lot and finally, when I was 14 years old, I went into care. At first I was really scared because I had heard a lot of things about care, but it turned out to be really great. I had an allowance again. CAS provided me with essential clothing such as winter boots and a basic wardrobe. It was nice to be able to fit into clothes again.

In addition to my needs being met, my foster mother played a significant role in making me feel good about myself again and providing me with emotional support. That was something I lacked because my mother had been working evenings and there was no one else. My brother usually did other things so it was nice to have somebody I could talk to.

At 16, however, I felt ready to move on, face the world, and as a step towards independence I moved into a group home. There was always enough food to feed an army. The cupboards were full. That is where I developed my skills in cooking and baking.

We had money to go on outings. We went skiing in the wintertime. We went swimming. There was always organization. Once a week we went on field trips—movies and things like this.

I debated whether or not I would put all the good things in my speech but thought it would be good to compare it with what happened next.

Things changed again. I moved from the group home after six or seven months and moved into a place of my own. Two and half years later I am still there, struggling with trying to get it together.

CAS provides me with the same as Ross, \$567 a month. Just like Ross, the \$567 covers rent, groceries, hygiene products, transportation and pet supplies. I usually try to leave money for emergencies, although that never happens.

I do not have cable or a telephone. I could not pay the bills so the telephone was disconnected.

[Traduction]

À mon retour à Ottawa, j'ai eu du mal à m'adapter, car nos circonstances avaient complètement changé et nous vivions à présent dans un appartement à loyer modéré. La première chose qui m'a frappée, c'est la saleté et la pollution: il y avait des ordures dans les parcs, des graffitis partout, toutes choses auxquelles je n'étais pas habituée.

Ma mère a trouvé un emploi mais ne parvenait quand même pas à nous faire vivre, de sorte qu'elle a dû recevoir une aide financière, allocation de famille ou de bien-être, je ne sais pas au juste.

Ma mère devait souvent travailler dans l'équipe du soir et c'est pourquoi j'ai dû m'habituer à faire le ménage, préparer les repas, faire les courses, laver la vaisselle. J'allais aussi à l'école pendant la journée, de sorte que j'avais beaucoup de travail, j'étais frustrée et en colère parce que je ne pouvais plus faire ce que j'avais l'habitude de faire, par exemple jouer dans le parc avec mes amis. À l'âge de 10 ans, j'étais traitée en adulte.

Mais à cet âge je ne comprenais pas pourquoi nous ne pouvions plus nous permettre aucun luxe, ni même de nouveaux vêtements et des chaussures qui nous allaient.

J'ai souvent fait des fugues et quand j'ai eu 14 ans, j'ai été confiée à l'assistance sociale. J'avais très peur au début, parce que j'en avais beaucoup entendu parler, mais en réalité les choses se sont très bien passées. J'avais de nouveau de l'argent de poche, la Société de l'aide à l'enfance me fournissait les vêtements indispensables ainsi que les bottes d'hiver, et c'était agréable de porter des vêtements qui nous allaient.

On s'occupait donc de moi, et ma mère adoptive a joué dans ma vie un rôle important, en me redonnant confiance en moi et en m'entourant de son affection. C'est une chose qui m'avait fait défaut, parce que ma mère travaillait le soir et il n'y avait personne d'autre, mon frère étant toujours occupé ailleurs; j'avais maintenant quelqu'un à qui parler et c'était bien agréable.

À l'âge de 16 ans, toutefois, j'ai voulu m'émanciper et commencer à vivre ma vie, et comme première étape vers l'indépendance je suis entrée dans un foyer collectif. Il y avait toujours de la nourriture en abondance, le garde-manger était bien garni, c'est là que j'ai appris à faire la cuisine et la pâtisserie.

Nous avions de l'argent pour aller en excursion, nous faisions du ski en hiver, nous allions nager, il y avait toujours quelque chose qui était organisé. Une fois par semaine nous allions en excursion ou en sortie, par exemple au cinéma.

Je me demandais si je devais mentionner dans mon exposé tous ces éléments favorables, puis il m'a paru bon de le faire par contraste avec ce qui s'est ensuite produit.

Les circonstances ont de nouveau changé: au bout de six ou sept mois, j'ai quitté le foyer collectif pour prendre un logement à moi. Il y a deux ans et demi de cela, et je suis toujours encore en train d'essayer d'organiser ma vie.

La SAE me donne la même allocation qu'à Ross, soit 567\$ par mois, pour le loyer, l'alimentation, les produits d'hygiène, le transport et la nourriture pour animaux domestiques. J'essaye toujours de mettre de l'argent de côté pour les cas imprévus, mais je n'y parviens jamais.

Je n'ai ni câblovision ni téléphone; je n'avais plus d'argent pour payer les factures, on m'a donc coupé le téléphone. Poverty

[Text]

I also work part-time for Children's Aid. I work 10 hours a week at minimum wage. My job covers my debts to Bell, a credit card I foolishly had, and a loan from my father a while ago to pay rent.

To provide myself with the common luxury of a balanced diet, I have to cut the following out of my budget—movies, dancing, museums and sports—in short, all the fun social things I like to do.

Basically that is my budget. Until now, I have been talking about the impact poverty had on my life without discussing school. I feel school is an important enough issue that I should discuss it separately.

• 1750

When we moved to Ottawa I found school very difficult. Since I could not play with the kids, there was always that feeling of isolation. I was a stranger. I could not go to play with them after school. They made fun of my clothes; they never fit. I found it hard to think about what the teacher was saying while I was in class because I was always worried about what the kids were thinking about me.

Teachers singled me out because I never did my homework. It is hard to do your homework when you are doing your housework. During the time in care, my marks improved dramatically. I did not have to worry about whether I was going to eat. I did not have to worry about making the meal. My marks went into the 80s. I am a good student.

Then I moved out and my marks slid again. I began skipping school so I could work. That I needed money more than school is what I thought at the time, so I dropped out three times. Now I am back in school and I am doing well again. This seems to be a common element among teens who move out of home. I know at least five other people who have the same experience as I have had, who decide that they need money more than they need education.

I would like to offer some recommendations. One is prevention. I would like to see more money being put into free counselling for parents, single parents, and even married people, families who need that element. If they tried to stay together maybe there would be fewer people in situations like mine.

Second, develop incentives or benefits for staying in school. Make it a job for teens who live on their own.

Third, develop a school system where being absent will not affect your marks. As long as the tests and assignments are complete, then we can work during the day rather than be at school. If we have our tests done and we are getting good marks, being there should not affect it. If we have more than eight or nine absences from school, we are asked to leave almost.

[Translation]

Je travaille également à temps partiel, 10 heures par semaine au salaire minimum, pour la Société de l'aide à l'enfance. Ce salaire me permet de payer mes dettes à Bell, mes dettes sur une carte de crédit que j'étais assez sotte pour avoir et un prêt que m'a consenti mon père, il y a quelques temps, pour payer mon loyer.

Pour me payer un régime alimentaire équilibré, je dois renoncer à faire toutes les choses auxquelles je tiens, le cinéma, la danse, les musées et les sports.

Je vous ai donc parlé de mon budget et de ce que cela signifie de vivre dans la pauvreté, mais je n'ai pas encore abordé la question de l'école, qui me paraît suffisamment importante pour que je la traite à part.

Quand nous sommes retournés à Ottawa j'ai trouvé l'école très difficile; je m'y sentais étrangère, je ne pouvais jouer avec les autres enfants, je me sentais isolée, je ne pouvais pas aller chez-eux après l'école. On se moquait de mes vêtements, qui ne m'allaient jamais. En classe j'avais du mal à me concentrer sur ce que disait l'instituteur, parce que je me demandais toujours ce que les enfants pensaient de moi.

Les professeurs s'en prenaient à moi parce que je ne faisais jamais mes devoirs, mais c'est difficile de faire les devoirs quand on doit faire le ménage. Quand on m'a placée dans une famille, mes notes se sont considérablement améliorées, je n'avais pas à m'en faire pour les repas, ce n'était pas moi qui devait les préparer et j'ai eu d'excellentes notes, car je suis une bonne élève.

Quand j'ai quitté la famille d'accueil mes notes ont de nouveau baissé et j'ai commencé à faire l'école buissonnière, afin de pouvoir travailler. Je pensais à l'époque avoir plus besoin d'argent que d'instruction et j'ai quitté l'école à trois reprises. Je suis maintenant retournée à l'école et je fais de grands progrès. Cela semble être là un trait commun aux adolescents qui quittent le foyer familial, car j'en connais au moins cinq qui ont fait la même expérience et ont décidé que l'argent était plus important pour eux que l'instruction.

Je voudrais faire certaines recommandations. L'une concerne la prévention: il serait bon de consacrer plus d'argent aux services d'orientation gratuits pour les parents, parents célibataires et même mariés, familles en détresse. Si les familles essayaient de rester ensemble, il n'y aurait peut-être pas autant de gens dans mon cas qu'il y en a.

En second lieu, il faudrait encourager de façon concrète les jeunes à rester à l'école, rémunérer les adolescents qui vivent seuls pour qu'ils restent à l'école, comme si c'était un emploi.

En troisième lieu, le système scolaire devrait être conçu de telle sorte que les absences ne devraient pas influencer les notes. On devrait pouvoir travailler pendant la journée au lieu de fréquenter l'école, à condition de faire les devoirs et de se présenter aux compositions. Si on passe les examens avec de bonnes notes, la présence ne devrait pas être obligatoire alors qu'à l'heure actuelle, il suffit de huit ou neuf absences pour être expulsé.

Fourth and finally, increase support for kids in care and for kids who are on financial assistance for the extra things we miss out on, the fun things.

Thank you.

Ms Tina Gowers (Parent): My name in Tina Gowers and I am a single mother. I have three boys. I am 22 years old. I have a three-year-old, a four-year-old and a six-year-old. I would like to mention that I was also a child growing up in poverty.

I was a runaway. I was in foster care for a while and I left home at 15. I met my husband and got pregnant. It was an abusive marriage. I did not leave until July of last year, so it has been about seven or eight months now that I have been on my own. I do find it difficult because I never had to pay bills and to do things that I am forced to do now.

My two older children are currently in a program with McHugh, at Royal Ottawa. My four-year-old is hyperactive. They cannot handle him in regular pre-school so that is one of the reasons he is there. He was just put on Ritalin. That is stressful and it is hard for my other two children, considering that I do not have the time to spend with the other two as I have to keep on the one.

I got involved with the Children's Aid Society because I realized it was nearly impossible to do this all on my own. I just could not. I am young, and a lot of that has to do with it. I thought I knew everything when I was younger, but obviously I have found that I do not now.

My marriage was very abusive. My children were abused and I was abused. I found it very hard to leave because of the simple fact that I did not want to be on my own and have to do all the things that I have to face now. When I left, I left with nothing. I left Hamilton, Ontario and came here to Ottawa. I stayed with an aunt for a month and a half in an all-adult apartment with three children. It was tiny. We slept on blankets on the floor for a month and a half.

That was another thing that frightened me and is why I did not want to leave in the first place, either. That was another reason.

I got my first apartment. I got the first apartment I could. I am not familiar with Ottawa and I got an apartment at 170 Lees Avenue. This summer, when I first moved in, there was an RCMP stabbed there. My children were looking out of their bedroom window watching. During a drug raid, all these policemen were walking around with guns hanging out of their hands and people were climbing down the balconies. There were suspects actually climbing down the balconies. This was even in the newspapers.

• 1755

There are cockroaches in this apartment all over. I actually did not even know what one was till I was 17. There are drugs. Again, this was a drug raid. There is lots of violence. There are policemen there constantly. Someone is always pulling the fire alarm and you constantly get the fire department there as well.

[Traduction]

En quatrième lieu, il faudra augmenter l'allocation aux jeunes qui bénéficient de l'assistance sociale pour leur permettre de se payer certaines choses qui nous font défaut, comme par exemple les distractions.

Je vous remercie.

Mme Tina Gowers (mère de famille): Je m'appelle Tina Gowers et je suis mère célibataire, âgée de 22 ans, avec trois fils, un de trois ans, un de quatre ans et un de six ans. Je voudrais également vous dire que moi aussi j'ai été élevée dans la pauvreté.

J'étais une fugueuse; on m'a placée dans une famille et j'ai quitté la maison à 15 ans. Je me suis mariée, je suis devenue enceinte, mais c'était un mauvais mariage. Je n'ai quitté mon mari qu'en juillet de l'an dernier, il n'y a donc que sept ou huit mois maintenant que je vis seule. C'est difficile, parce que je n'ai jamais eu à payer les factures et à faire ce que je suis obligée de faire à présent.

Mes deux aînés suivent actuellement un programme avec McHugh, au Royal Ottawa. Mon petit garçon de quatre ans est hyperactif, on ne veut pas le garder à la maternelle, c'est l'une des raisons pour lesquelles il est ici. On vient de le mettre à un régime de Ritalin. C'est pénible, en particulier pour les deux autres enfants auxquels je ne peux consacrer que peu de temps parce que je dois garder celui-là.

Je me suis adressée à la Société de l'aide à l'enfance quand je me suis rendue compte qu'il m'était presque impossible d'élever mes trois enfants toute seule. Je suis jeune, c'est là l'une des raisons et je n'y arrive pas. Autrefois je pensais tout savoir, mais maintenant je me suis rendue compte de ma perplexité.

C'était un très mauvais mariage; les enfants et moi en avons beaucoup souffert. J'ai eu beaucoup de mal à quitter mon mari parce que je ne voulais pas me retrouver toute seule et faire tout ce que je dois faire à présent. Je suis partie sans rien, j'ai quitté Hamilton, dans l'Ontario, et suis venue m'établir à Ottawa. Je me suis d'abord installée pendant un mois et demi chez une tante, dans un appartement d'adultes, avec trois enfants; l'appartement était minuscule, et pendant un mois et demi nous avons dormi par terre, sur des couvertures.

C'était-là une des choses qui m'effrayait et c'est la raison pour laquelle je ne voulais pas quitter mon foyer.

Je suis arrivée à trouver un appartement, sitôt que je l'ai pu. Je ne connaissais pas bien Ottawa, l'appartement se trouvait à 170 Lees Avenue. Quand j'y ai emménagé l'été dernier, un agent de police y a été poignardé, mes enfants l'ont vu de la fenêtre de leur chambre à coucher. Pendant une descente de police à la recherche de drogue, il y avait tous ces agents partout, armés jusqu'aux dents, et les gens—certains des suspects—descendaient par les balcons. Le fait à même été rapporté dans les journaux.

Il y a des blattes partout dans cet appartement. Je ne savais même pas ce qu'était cet insecte avant d'avoir 17 ans. Il y a des drogues. Encore une fois il y a eu une descente de police, à la recherche de drogues. Il y a beaucoup de violence, il y a tout le temps des policiers. Quelqu'un déclenche tout le temps l'avertisseur d'incendie, donc les pompiers sont là constamment.

I pay \$655.07 in rent for this apartment. It is only a two-bedroom, and I have three children. I would like to say again that all three of them are in the one bedroom. So I put in an application for Ottawa Housing. My main concern with Ottawa Housing is the fact that, the same as the building I am in, it does not matter where you are going to go with low income, you are going to find that there are the same problems: drugs, violence, and what not. But I have no choice; I have to do this.

I am currently on FBA. I was on general welfare when I first left; now I am on mother's allowance. I receive \$1,434.07. I would like to spend \$500 on groceries. I have a deep freezer that my mother has given me since I have my own apartment, and I would like to have that at least half full. Cleaning supplies and personal hygiene are about \$60, and that is even cutting it short. We are talking about three children. There are toothpaste, bubble bath, and thinks like that. With my boys, I would go nuts without bubble bath; it is hard to get them in there. So that is somewhat of a necessity to me.

My laundry, because I do not have a washer or a dryer, is \$80, and that again is cutting it. It is \$1 to wash and 75¢ to dry. With three boys, I go through quite a bit.

My cable is \$14. I understand that cable is more or less a luxury, but I have three children. I cannot deny them cartoons and what not. It is just totally unfair to me, so I splurge for that. My phone is approximately \$30 a month. I cannot give that up, because I am single. Again, without a phone, if something were to happen, I am stuck in a position that I dread even to think of.

This leaves me about \$95 from my cheque, and this is to clothe my children and myself and to squeeze out maybe enough for an outing. I took my children to see *Fantasia* in October. They have had a very rough time since I left, and I felt that some kind of family memories...especially for my six-year-old. It cost me about \$80 to take them. I splurged, and I suffered afterwards for doing it; but it is a memory that my son is going to remember.

Another thing is that when I left, I left with nothing. My children have no summer clothes, and summer is fast approaching. I am stuck in the position of trying to juggle this amount of money around to be able to clothe three children in appropriate summer clothing. That is another problem. I will probably have to go into some of the food money for that.

Social life as a single parent—again, a lot of it is isolation. You cannot afford a babysitter. You do not have the money to go anywhere if you even found a place to go. The kinds of babysitters you could afford are the type you

[Translation]

Je paye 655.07\$ de loyer pour cet appartement. Cet appartement n'a que deux chambres, et j'ai trois enfants. Je précise encore que tous les trois couchent dans la même pièce. J'ai donc présenté une demande auprès de la Société de logement d'Ottawa. Ce qui me préoccupe le plus, avec la Société de logement, est le fait que, comme là où j'habite actuellement, peu importe où l'on installe les gens à faibles revenus, ils vont toujours rencontrer les mêmes problèmes: les drogues, la violence, et le reste. Je n'ai pas le choix; il faut passer par là.

Je bénéficie actuellement du Programme de prestations familiales. J'ai touché les prestations sociales générales lorsque je venais de partir; je reçois maintenant les allocations familiales. Je reçois 1,434,07\$. Je voudrais dépenser 500\$ pour la nourriture. J'ai un grand congélateur que ma mère m'a donné quand je me suis installée dans mon propre appartement, et je voudrais qu'il soit au moins à demi rempli. Les produits de nettoyage et d'hygiène personnelle coûtent environ 60\$ et cela représente le strict nécessaire. Nous parlons de trois enfants. Il faut acheter du dentifrice, du savon pour le bain, et d'autres choses de ce genre. Avec mes garçons, rien n'irait s'ils n'avaient pas leur savon pour bain moussant; il est difficile de les persuader de prendre un bain. Donc c'est quelque chose qui m'est vraiment nécessaire.

Ma lessive, parce que j'ai ni machine à laver ni sécheuse automatique, me coûte 80\$, et c'est encore en s'en tenant au strict minimum. Le lavage coûte un dollar, et le séchage 75c. Avec trois garçons, je m'en sers plutôt souvent.

La télévision par câble me coûte 14\$. Je comprends que le câble est plus ou moins un luxe, mais j'ai trois enfants. Je ne peux pas leur supprimer les dessins animés, et autres distractions. Ceci me paraît totalement injuste de ne pas en profiter, donc je n'hésite pas à faire cette dépense. Mon téléphone me coûte approximativement 30\$ par mois. Je ne peux pas m'en passer, parce que je suis seule. Là aussi, sans téléphone, si quelque chose arrivait, je me trouverais dans une situation à laquelle je n'ose même pas penser.

Ceci me laisse environ 95\$ sur mon chèque, et avec cette somme, je dois vêtir mes enfants et moi-même, et essayer d'épargner peut-être assez pour une sortie. J'ai amené mes enfants voir *Fantasia* en octobre. La vie a été dure pour eux depuis que je suis partie, et j'estime que certains souvenirs de la vie de famille... en particulier pour mon gamin de 6 ans. Cela m'a coûté environ 80\$ pour les emmener. J'ai dépensé sans compter, et en ait ensuite subi les conséquences; mais c'est un souvenir que gardera mon fils.

Également, lorsque je suis partie, je suis partie sans rien. Mes enfants n'ont pas de vêtements d'été, et l'été arrive vite. Je me trouve dans la situation où je dois jongler avec cette somme, pour pouvoir vêtir trois enfants de façon appropriée pour l'été. C'est un autre problème. Il me faudra probablement prélever un peu d'argent sur mon budget alimentaire, pour cela.

La vie sociale d'un parent seul—là aussi, c'est surtout une vie isolée. Vous ne pouvez vous permettre un gardien ou gardienne d'enfants. Vous n'avez pas l'argent pour sortir, même si vous trouvez un endroit où aller. Les sortes de

really do not want your children around. Who is going to babysit for a really small amount of money and be appropriate for your children, especially in the neighbourhood as well? There is so much, especially in my building, that I just could not trust anybody in there to babysit my children, no matter what. I would not feel comfortable with it. So usually I rely on family, or sometimes the CAS will help me with a sitter.

I guess basically that is about it. It is a struggle. I do not want my children to feel alienated or that they are not the same. I felt that way too, and I think that is one reason why I ran away. I think I more or less ran and met my husband and thought: this is great, this is independence, I can feel like somebody because I have someone there to feed me lines as I go along. I think a lot of the reason why I left home and ended up with this man and went through this abuse for six years had to do with my childhood.

I had three children by the age of 18. It was really tough. I cooked; I cleaned; I did everything. My husband went to work. When he came home, he was demanding. I had to have things ready. I had to keep my children quiet for fear of their being reprimanded abusively, violently.

It was hard to leave. I am glad I left, but again, I am still struggling. I think there are going to be after-effects on my children, which I am concerned about.

I would like to see more programs for children where there are free sports, especially for my middle one, who is hyperactive. He could use that extra outlet for energy. They could be socializing with other children. They could be in mixed programs, where it is not all poor children, but there are other children, and they can feel that they fit in, they belong, and they do not have to be in a special program for T-ball or whatever. It is a program where there are all different economical backgrounds.

• 1800

I guess that is about it. I would like to thank you for listening.

The Chair: Thank you very much. I think these excellent presentations really give us an insight into the real problems out there.

Ms Guarnieri: We certainly appreciate your candour and your courage for appearing before us and telling us your life experience. Often it is the child who pays the price for a family break-up, and I think Ross's and Liz's example and yours exemplifies that point.

[Traduction]

gardiens ou gardiennes que vous pouvez vous permettre ne sont pas exactement le genre que vous voudriez pour vos enfants. Qui va accepter de garder des enfants pour une somme vraiment minime, et convenir à vos enfants, surtout dans ce voisinage? Il y a beaucoup de raisons, surtout dans mon immeuble, pour lesquelles je ne pourrais vraiment faire confiance à personne pour garder mes enfants, quoi qu'il arrive. Ceci m'indisposerait beaucoup. Donc habituellement je les confie à un parent, ou parfois le Programme de prestations familiales me permet de trouver un gardien ou une gardienne.

Voilà essentiellement qu'elle est la situation. C'est un combat. Je ne veux pas que mes enfants se sentent rejetés, ou pensent qu'ils ne sont pas comme les autres. C'est ainsi que je me sens moi-même, et c'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles je me suis sauvée. J'ai quitté mon foyer, j'ai rencontré mon mari, et me suis dit: C'est formidable, j'ai mon indépendance, je me sens comme une personne respectable, parce que j'ai trouvé quelqu'un pour m'aider à traverser la vie. Je pense qu'en grande partie, la raison pour laquelle j'ai quitté mon foyer, me suis retrouvée avec cet homme, et ai subi ces mauvais traitements pendant six ans, est la sorte d'enfance que j'ai eue.

A l'âge de 18 ans, j'avais déjà trois enfants. La vie a été réellement dure. Je faisais la cuisine, le nettoyage, tout. Mon mari allait au travail. Quand il revenait à la maison, il exigeait, il fallait que tout soit prêt. Je devais veiller à ce que mes enfants restent tranquilles, pour qu'ils ne soient pas réprimandés de façon abusive et violente.

Il m'a été difficile de m'en aller. Je suis contente de l'avoir fait, mais là encore, je dois encore lutter. Je pense que mes enfants vont en subir les conséquences, ce qui m'inquiète.

Je voudrais qu'il y ait plus de programmes pour les enfants, avec des sports gratuits, surtout pour mon second enfant, qui est hyperactif. Il aurait bien besoin de cet exutoire pour son énergie. Ils pourraient fréquenter d'autres enfants. Ils pourraient participer à des programmes mixtes, où il n'y a pas que des enfants pauvres, mais aussi d'autres, et où ils auraient l'impression d'être intégrés, d'être acceptés, et n'auraient pas besoin de se trouver dans un programme spécial pour jouer au football, ou tout autre jeu. C'est un programme auquel participeraient des enfants de tous les milieux socio-économiques.

Je pense que c'est à peu près tout. Je vous remercie de m'avoir écoutée.

La présidence: Je vous remercie beaucoup. Je pense que ces excellents exposés nous éclairent vraiment sur les problèmes réels qui existent là.

Mme Guarnieri: Nous apprécions certainement votre sincérité, et votre courage d'être venues devant nous, et de nous avoir raconté votre existence. Souvent, c'est l'enfant qui écope pour une rupture familiale, et je pense que l'exemple de Ross et de Liz, ainsi que le vôtre en est la preuve.

Ross mentioned that welfare is all right. I think your comment, Ross, highlights the fact that the welfare system not only needs more funds, but it needs a drastic structural change. It should be a stepping–stone to a brighter future other than a means of self–reliance. This obviously exemplifies a failure on the part of government to address the situation.

Mr. Gill, would you agree that the adopted attitude of government that says everyone should fend for himself or that the law of the jungle prevails would greatly sustain the kind of testimony we have heard previously? Ross, I believe, mentioned that he was angry and frustrated and this led to fights and violence. I am going to combine this and ask how detrimental the lack of a national day care plan has been to the country and the fact that this government is sort of dragging its heels to implement a national day care plan.

Mr. Gill: I will address the latter question first. Day care for families who are struggling to get out of the poverty cycle, particularly for single-parent families, is critical—as Tina indicated, she has very little support—not just if they are going out to work but to provide an opportunity for the kids to socialize with other kids, preferably in an environment where it is not just other children from poverty-stricken families, to allow some respite for the parent to collect their senses and restore their energy to some extent.

Your first question is a little more philosophical, and I am not sure how to respond to it. I think there is a very serious need for Canadians to look at how they value women and children and, more importantly, perhaps how they devalue them institutionally and attitudinally. To a large extent, they are still considered to be the proprietary right of males. They have, as children in particular, no political voice and few organizations that are able to speak on their behalf.

The policies of government, which I cited before in relation to tax and transfer payments, reinforce that cycle of poverty. I am not sure that adding billions more dollars into transfer payments is the answer either. I think as a result of cost sharing between the three levels of government, we have somehow come to the point where we believe that there is such a thing as a 20¢ dollar or a 50¢ dollar. That has created an approach to problems like this where we throw money at it through new programs. As a consequence, levels of government, from municipal right through to federal, are in serious deficit situations.

• 1805

If you have a tax policy that favours a \$100,000-per-year income earner over a \$25,000-per year income earner, or families with no children over families who do have children, then I think that needs to be seriously re-examined. We cannot expect to dig ourselves out of the very deep hole we have dug ourselves into with that kind of approach. I do not think we can continue to accept a 7% or 8% or 10% unemployment rate.

[Translation]

Ross a mentionné que le bien-être, ça allait. Je pense que votre commentaire, Ross, met en lumière le fait que le bien-être non seulement a besoin davantage de fonds, mais doit subir une modification profonde de sa structure. Il doit être un tremplin vers un avenir plus brillant, et pas seulement un moyen d'être indépendant. Ceci montre clairement que le gouvernement n'est pas à la hauteur de la situation.

Monsieur Gill, êtes-vous de l'avis que l'attitude adoptée par le gouvernement, qui dit que tout le monde doit apprendre à se débrouiller, ou que la loi de la jungle est la règle, est en grande partie la cause du genre de témoignages que nous venons d'entendre? Ross, je crois, a dit qu'il éprouvait des sentiments de colère et de frustration, et réagissait par des bagarres et des expressions de violence. Je vais faire la synthèse de ceci, et demander à quel point l'absence d'un programme national de garderies fait tort au pays, tout comme le fait que ce gouvernement tarde toujours à instaurer un tel programme.

M. Gill: Je vais aborder cette seconde question en premier. Il est essentiel que les familles qui cherchent à sortir du cycle de la pauvreté, en particulier les familles monoparentales, disposent de services de garderie pour les enfants,—comme Tina l'a indiqué, elle reçoit très peu d'aide—non seulement s'ils partent travailler, mais s'ils veulent que leur enfants puissent fréquenter d'autres enfants, de préréfence dans un milieu où il n'y a pas seulement d'autres enfants de familles démunies ce qui donnerait au parent un répit pour retrouver en partie son calme et son énergie.

Votre première question est un peu plus théorique, et je ne sais pas trop comment y répondre. Je pense qu'il faudrait que les Canadiens s'interrogent sérieusement sur la valeur qu'ont pour eux les femmes et les enfants et surtout qu'ils essaient de voir comment ils les dévalorisent par le biais de leurs institutions et de leurs attitudes. Dans une grande mesure, ils sont encore considérés comme un droit de propriété de l'être masculin. Les enfants en particulier n'ont aucune voix politique, et peu d'organismes sont capables de parler pour eux.

Les politiques du gouvernement, que j'ai déjà citées en rapport avec l'impôt et les paiements de transfert, accentuent ce cycle de pauvreté. Je ne suis pas sûr non plus que la solution soit d'injecter des milliards de dollars au titre des paiements de transfert. Je pense que, comme les trois paliers de gouvernement se partagent les frais, nous en sommes arrivés au point où nous croyons qu'il existe un dollar équivalent à 20 cents ou un dollar équivalant à 50 cents. C'est ainsi que nous cherchons à résoudre des problèmes de ce genre en y dirigeant de l'argent à pleines mains au moyen de nouveaux programmes. C'est pourquoi les divers paliers de gouvernement, des gouvernements municipaux au gouvernement fédéral, se trouvent dans des situations de déficit graves.

Si vous avez une politique fiscale favorisant une personne ayant un revenu annuel de 100,000\$, au lieu de celle qui gagne 25,000\$ par an, ou favorisant les familles sans enfants au lieu de celles qui en ont, je pense qu'il faut sérieusement réexaminer cette politique. Nous pouvons nous sortir de cette impasse très profonde dans laquelle nous nous sommes placés à cause de cette attitude. Je pense qu'il faut refuser d'accepter un taux de chômage de 7 p. 100 ou 8 p. 100 ou de 10 p. 100.

I think it is a mistake for us to continue the universal programs, and I would be hoisted on a petard by now by my colleagues in the field for saying that. But I think we have to begin targeting our social programs and our health programs much more specifically.

I think the changes that need to be made to the housing policies are fairly self-evident. There is very clearly, from the Ontario health study, a comparison between impoverished children who live in integrated housing developments and those who live in ghettoized housing developments. Those who live in integrated housing developments, while they are still more likely than someone who is not in poverty to...are at higher risk for a variety of problems. However, they are at substantially less risk than those who live in the ghettoized housing developments. That is a sort of scatter-gun response to your question.

The Chair: Thank you.

Mr. Axworthy: I would like to thank you, too, for your presentations. I am sure it is not easy to tell strangers things that have happened in your life. But it helps us, I think, to understand or come closer to understanding some of the things you have experienced. While it is always useful to hear from so-called "experts in the field", it is also really helpful for us to understand or to hear from your personal experiences, and I certainly thank you for that.

I have a lot of questions, but I cannot ask them all. These questions are directed mainly to Ross, Liz, and Tina.

First of all, why are you not more angry? If Mr. Mulroney were here today, having heard all the things he has said about how important children are to this country, what would you say to him?

An hon. member: Do not hold back.

Ross: I would probably ask him to say something about poverty. I have heard him speak many times and poverty does not seem to be a big issue, but I think it is a huge issue. It should be a top priority. It is not addressed enough. I do not think I would scream or yell, but I would hope that at more funding would be available for children, more education. I think parents who are on welfare need training to get jobs so that they can come off welfare. I am not sure what they are doing about training now, but I know my parents did not have any training.

Liz: Are you asking me why I am not more angry or frustrated?

Mr. Axworthy: You do not have to answer that question. I am just surprised that you are not more angry.

Liz: I was very angry when my parents first separated and I was thrown into this new, unexpected lifestyle. I rebelled a lot. I ran away—I lived for two weeks at the park. You have to be angry to do that. It was cold. But being in

[Traduction]

Je pense que c'est une erreur pour nous de continuer les programmes universels, et je suis sûr que mes collègues me mettraient au pilori s'ils savaient ce que je dis. Je pense que nous devrons commencer à cibler davantage nos programmes sociaux et nos programmes de soins de santé.

Je pense que les modifications qu'il faut apporter aux politiques du logement sont assez évidentes. D'après l'étude sur la santé publique réalisée en Ontario, il y a une comparaison à faire entre les enfants démunis qui vivent dans des ensembles résidentiels intégrés, et ceux qui vivent dans des ensembles résidentiels transformés en ghettos. Ceux qui vivent dans des ensembles résidentiels intégrés, tandis qu'ils risquent plus que quelqu'un qui ne vit pas dans une condition de pauvreté de... sont davantages exposés à divers problèmes. Toutefois, ils sont nettement moins exposés à ces problèmes que ceux qui vivent dans les ensembles résidentiels transformés en ghettos. C'est une sorte de réponse très générale à votre question.

La présidence: Merci.

M. Axworthy: Je voudrais vous remercier également de vos exposés. Je suis sûr qu'il n'est pas facile de dire à des étrangers ce que vous avez vécu. Mais cela nous aide, je pense, à comprendre ou à mieux comprendre quelques-unes des choses que vous avez vécues. Tandis qu'il est toujours utile d'écouter de soi-disant «experts dans le domaine», cela nous aide réellement de connaître vos expériences personnelles ou d'en entendre parler, et je vous en remercie.

J'ai beaucoup de questions à poser, mais je ne peux toutes les poser. Ces questions s'adressent directement à Ross, Liz et Tina.

Tout d'abord, pourquoi n'éprouvez-vous pas plus de colère? Si M. Mulroney était ici aujourd'hui, après avoir entendu tout ce qu'il a dit à propos de l'importance des enfants pour ce pays, que lui diriez-vous.

Une voix: N'hésitez pas à parler.

Ross: Je lui demanderais probablement de dire quelque chose sur la pauvreté. Je l'ai souvent entendu parler, et la pauvreté ne semble pas être un problème important, mais à mon avis, c'est un problème immense. Ce doit être une priorité absolue. On ne s'en préoccupe pas assez. Je ne pense pas que j'irais réclamer à grands cris, mais j'espérerais que davantage de fonds seraient consacrés aux enfants, et à améliorer l'éducation. Je pense que les parents qui reçoivent l'aide sociale doivent obtenir une formation pour trouver du travail et cesser de toucher les prestations. Je ne sais pas exactement ce qu'ils font maintenant en matière de formation, mais je sais que mes parents n'en ont eu aucune.

Liz: Me demandez-vous pourquoi je n'éprouve pas plus de colère ou de frustration?

M. Axworthy: Vous n'avez pas besoin de répondre à cette question. Je suis simplement surpris que vous ne soyez pas plus en colère.

Liz: J'étais très en colère, lorsque mes parents se sont quittés pour la première fois, et que je me suis trouvée plongée dans ce style de vie nouveau, inattendu. Je me suis fortement rebellée. Je me suis sauvée. J'ai vécu pendant deux

the foster care, with my foster mother, was such a wonderful situation. She really helped me to deal with the anger. I have sought professional help for quite a long time because of it. So I was very angry. But I think now that I am older, I look at it as a learning experience—do not get like that, kind of what not to do.

If Brian Mulroney were here what would I say? Is he listening?

Mr. Axworthy: I do not think so, no.

• 1810

Liz: I do not know what I would say. I would give him my opinion on... I believe education is the most important aspect of getting out of poverty. It has always been a firm belief of mine that if you continue your education... Now they are saying your high school diploma will not get your anywhere and even a BA will not get you anywhere, but I believe furthering your education is the best thing. There should be more money to pay for education, for university and things like that. I think that the rates should be reduced. There should be more grants and more opportunites. That is what I would tell him.

Ms Gowers: As far as anger is concerned, I will be angry if my children end up making the same mistakes I did. I do not want them to throw away their whole lives. I want them to finish school. I only have two credits from grade 10. I would love to go back to school, but right now I cannot because I have to care for my children. Eventually I will, there is no question about that. It would make me angry if they had to go through anything even remotely close to what I went through. The same thing goes for my grandchildren, because more than likely it is going to go that way.

As far as Prime Minister Mulroney is concerned, I wish he would really address it. It is a vicious circle and it will not end unless it is dealt with. I think awareness is the best way to deal with it right now. I am sure there would be a million suggestions if people only knew what is really going on. They hear about this and that, but I am talking about really seeing it. That is about all I can say.

Mr. James (Sarnia—Lambton): I am very pleased you young people have come here here today and have spoken out. You handle yourselves very well, and for that I congratulate you. I am taken with your stories and I am very concerned about that. I think we all should be concerned. Who could disagree that we should be trying to get to the bottom of all this?

[Translation]

semaines dans un parc. Il faut être vraiment en colère pour faire une chose pareille. Il faisait froid, mais me trouver dans une famille d'accueil, avec une nouvelle mère, a été une situation merveilleuse. Elle m'a vraiment aidée à surmonter ma colère. J'ai cherché à obtenir l'aide d'un spécialiste pendant longtemps, à cause de cette situation. J'étais donc très en colère. Mais étant plus âgée, je pense maintenant que c'était une expérience et un apprentissage—il ne faut pas se comporter ainsi.

Si Brian Mulroney était ici, que lui dirais-je? Écouterait-il?

M. Axworthy: Je ne pense pas, non.

Liz: Je ne sais pas ce que je dirais. Je lui donnerais mon opinion sur... Je crois que l'éducation est le meilleur moyen de sortir de la pauvreté. Moi, j'ai toujours cru fermement que, si on continue son éducation... Aujourd'hui, on dit qu'un diplôme d'école secondaire ne mêne nulle part et même qu'un BAC ne mêne nulle part, mais moi je crois que la poursuite de son éducation est la meilleure chose à faire. Il devrait y avoir plus d'argent pour l'éducation, pour l'université et des choses comme cela. Je pense que les frais de scolarité devraient être réduits. Il devrait y avoir plus de bourses et une plus grande accessibilité. Voilà ce que je lui dirais.

Mme Gowers: Pour ce qui est de la colère, moi je serais fâchée si mes enfants finissent par commettre les mêmes erreurs que moi. Je ne veux pas qu'ils gaspillent leur vie entière. Je veux qu'ils terminent l'école. Moi, je n'ai que deux crédits de la 10e année. J'aimerais beaucoup retourner à l'école, mais maintenant je ne peux pas parce que je dois m'occuper de mes enfants. Je le ferai un jour; il n'y aucun doute là-dessus. Je serais fâchée s'il fallait qu'ils vivent quelque chose qui ressemble de loin à ce que j'ai vécu. Il en est de même pour mes petits-enfants, parce qu'il est plus que probable que la tendance se poursuive.

En ce qui concerne le premier ministre, M. Mulroney, je voudrais qu'il s'attaque vraiment au problème. Il s'agit d'un cercle vicieux et le problème ne disparaîtra pas à moins qu'il ne soit abordé. Je pense qu'en ce moment la meilleure façon de l'aborder est la sensibilisation. Je suis sûre qu'il y aurait des milliers et des milliers de suggestions si seulement les gens savaient ce qui se passe vraiment. Ils entendent un détail par ici, un détail par là, mais moi je parle d'une bonne vue d'ensemble. C'est à peu près tout ce que je peux dire.

M. James (Sarnia—Lambton): Je suis très content que vous, jeunes gens, soyez venus ici aujourd'hui et que vous ayez parlé franchement. Vous vous exprimez très bien et je vous en félicite. Je suis très éprouvé par vos histoires, qui me préoccupent. Je pense qu'elles devraient nous préoccuper tous. Qui oserait nier qu'il faut essayer d'aller jusqu'au fond des choses?

The federal government spends \$42 billion a year on human resource development, covering the whole gamut from children to AIDS programs, stop smoking programs, transfer payments to the provinces, tax deductions, educating the aboriginal people in our penitentiaries, and carrying on to the skills training side. The whole field is very big and the government spends a lot of money.

What seem to be coming out are concerns about whether it is properly directed and whether we have other stakeholders. Mr. Gill, you seemed to be talking about targeting. You wondered if there was co-ordination. You seem to be concerned about all that. With other stakeholders in this thing, I wonder how we start to do a better job and how we go about it.

I could ask a lot of questions, but I do not think we can start getting into any one government. There are a lot of governments out there, we have a lot of levels, and perhaps that is part of our problem in Canada. We have so many levels of government that we tend to eat up a lot of our tax dollars. But everybody is in the game, so I do not think... The federal government transfers to the provinces and the provinces dispense a lot of these moneys.

These moneys cover so many areas. The other day I noticed a report. . . if we could have food programs in the high schools, because you see young people who go to school and do not have enough to eat, and they feel isolated because of clothing and all those things. We have so far to go.

The educational side of it is so... If we could take the stream and put it all back, we could concentrate all the money in the womb. Being newly born we could probably start this thing, but we have such a long spectrum. We are going from improper nutrition in the womb to a lack of stimulation, first being raised and struggling for clothing and all these things, and we have this long string around to adult workers. We are finding that so many of them are illiterate and do not have literacy and numeracy.

• 1815

Taking the education thing, which is a really big part of it, how do you, Ross, see that it should have been handled when you felt isolated and so on? Do you have some ideas on how the teachers could...? You did not want to be singled out to be an individual; you wanted to be part of the group. But looking at that part, are there any ideas you could bring forward?

Ross: At the time, I do not think there were as many programs as there are now. I needed to be in a smaller class. There are special students. I was also diagnosed as being hyperactive, and I was on Ritalin. But I did not think that was the case. I just felt I was being treated differently.

[Traduction]

Le gouvernement fédéral dépense 42 milliards de dollars par année pour le développement des ressources humaines, ce qui couvre toute la gamme allant des programmes pour enfants aux programmes relatifs au SIDA, les programmes d'antitabagisme, les paiements de transfert aux provinces, les déductions d'impôt, l'éducation des autochtones dans nos pénitenciers ainsi que les programmes de formation professionnelle. Il s'agit d'un domaine très vaste, et le gouvernement y met beaucoup d'argent.

Ce qui semble vous préoccuper c'est la question de savoir si cet argent est bien distribué et s'il n'y a pas d'autres intéressés. Monsieur Gill, il me semble que vous parliez d'une distribution ciblée. Vous vous demandiez si cette distribution était coordonnée. Tout cela semble vous préoccuper. Étant donné la présence d'autres intéressés dans cette affaire, je me demande comment nous pouvons commencer à mieux accomplir cette tâche.

Je pourrais poser beaucoup de questions, mais je ne pense pas qu'on doive commencer par s'adresser à un seul gouvernement. Il existe beaucoup de gouvernements :il y a beaucoup de paliers et c'est là peut-être une partie de notre problème au Canada. Nous avons tellement de paliers de gouvernement qui tendent à consommer beaucoup des dollars des contribuables. Mais tout le monde participe au jeu, de sorte que je ne pense pas. . . Le gouvernement fédéral transfère de l'argent aux provinces et les provinces distribuent une grande partie de cet argent.

Cet argent couvre tellement de domaines. L'autre jour, j'ai vu un rapport dans lequel on suggérait d'avoir des programmes d'alimentation dans les écoles secondaires, car, voyez-vous, les jeunes qui vont à l'école et qui n'ont pas assez à manger se sentent isolés à cause de leurs vêtements et de tout cela. Il y a encore beaucoup de chemin à faire.

L'aspect de l'éducation est tellement... Si nous pouvions arrêter ce flot d'argent et tout récupérer, nous pourrions investir tout cet argent complètement en amont. Si l'on commençait au niveau des nouveau-nés, on pourrait probablement faire quelque chose, mais le spectre en cause est tellement vaste. Il va de la malnutrition pendant la grossesse au manque de stimulation, aux années formatrices et aux difficultés de joindre les deux bouts; c'est comme une chaîne qui aboutit aux travailleurs adultes. Nous avons constaté qu'il y en a tellement parmi eux qui sont analphabètes et qui n'ont aucune notion de calcul.

En ce qui concerne l'éducation, qui y est pour beaucoup, à votre avis, Ross, qu'est-ce qu'on aurait dû faire quand vous vous sentiez isolé? Avez-vous des idées comment les enseignants auraient pu...? Vous ne vouliez pas être distingué en tant qu'individu; vous vouliez faire partie du groupe. En vous limitant à cet aspect, y a-t-il des idées que vous pourriez avancer?

Ross: Je pense qu'à l'époque il n'y avait pas autant de programmes que maintenant. J'aurais dû être dans une classe plus petite. Il y a des élèves spéciaux. De plus, on avait diagnostiqué que j'étais hyperactif, et je prenais du Ritalin. Mais je ne pense pas que je l'étais. J'avais tout simplement l'impression qu'on me traitait différemment.

A smaller class, so that one-on-one teaching was possible—like I said before, I was always being policed. I think ignorance was greater then than it is now. The teachers did not know what to do. Education was not the priority then; it was behaviour, it was keeping me there. Now they have kids in smaller classes so that there is one-on-one teaching. I think that is important and should be emphasized.

Mr. Pagtakhan: I was just quickly calculating some very frightening statistics. You look at the House of Commons, some 285 of us there, so you can imagine one Member of Parliament surrounded by about 70 poor children. I think if we realized this, we would move. Those are only the statistics in Ottawa. If you bring all the children from across the country to Ottawa, maybe there would be some political action. That is my look at your figures.

I am touched by these stories. I would like to go deeper into that, because I saw part of that myself. When you made your statements like, "my children will make the same mistakes", as a pediatrician I know what you are saying. But I must tell you that at the time you took those steps, I do not think you knew it was wrong. I can see the humility in you, and I would just like to let you know that.

The feeling of isolation is a real one. It is just like being put in a prison cell. In the school system, if a child is a truant child, one of the penalties is expulsion from school, which is really a death sentence from education. I tell you, we made a change in that when I was a school trustee.

That brings me to the comment you made, Elizabeth, which is an excellent recommendation—I must admit this is the first time I have heard about this—a recommendation for the school programs to be more flexible. I hope our committee will remember that, but if not, I encourage you to bring that message to the association of school trustees. It is a vital recommendation that I think can help a lot. In terms of this government, I think one begins to wonder whether it is waging a war on the poor rather than a war on poverty.

My question to you, Mr. Gill, is on universality. You would like targeting rather than universality. Before you cement your view, I would like you to consider the following factors. First, if there is no universality, we have to have some kind of means test. Second, if there is no universality, there can be class struggle. In other words, if I see somebody cashing a cheque, going to the bank, he must be poor. I am not receiving a cheque because I am rich. Third, I am paying for him, so he had better behave and be more respectful to me.

• 1820

Elizabeth was living a comfortable life in a family that was good, but there was a crisis. What she had to do was register—now I am in crisis; now I am poor. What a demeaning experience.

[Translation]

Une classe petite pour qu'un enseignement individuel soit possible. Comme j'ai dit auparavant, j'étais toujours sous surveillance. Je pense que l'ignorance était plus grande à l'époque que maintenant. Les enseignants ne savaient pas quoi faire. A l'époque, l'éducation n'était pas la priorité; c'était le comportement, il s'agissait de m'y garder. Maintenant, ils ont des enfants dans des classes plus petites permettant l'enseignement individuel. Je pense que cela est important et il faudrait le souligner.

M. Pagtakhan: Je viens d'effectuer un calcul rapide et le résultat est très effrayant. Il y a quelque 285 députés dans la Chambre des communes, de sorte qu'on peut s'imaginer chaque député entouré d'environ 70 enfants pauvres. Je pense, si on se rendait compte de ce chiffre, qu'on ferait quelque chose. Et il ne s'agit-là que des statistiques d'Ottawa. Si tous les enfants pauvres du pays étaient réunis à Ottawa, on décidera peut-être d'agir. Voilà mon interprétation de vos chiffres.

Je suis touché par ces histoires. Je voudrais en parler un peu plus longuement parce que j'en ai vu une partie moi-même. Quand vous dites des choses comme «mes enfants commettront les mêmes erreurs», je sais à titre de pédiatre de quoi vous parlez. Mais je dois vous dire que je pense qu'à l'époque où vous avez posé ces gestes, vous ne saviez pas que c'était une erreur. Je vois en vous de l'humilité et je voudrais tout simplement vous faire savoir cela.

Le sentiment d'isolement est réel. C'est tout comme si on était mis dans une cellule de prison. Dans le système scolaire, si un élève fait l'école buissonnière, une des peines est le renvoi de l'école, ce qui est en fait une exclusion permanente de l'éducation. Je peux vous dire qu'on a changé cela quand j'étais membre d'un conseil scolaire.

Cela m'amène au commentaire que vous avez fait, Elizabeth, et qui est une excellent recommandation—je dois admettre que c'est la première fois que j'en ai entendu parler—soit la recommandation que les programmes d'études soient plus souples. J'espère que notre comité s'en souviendra et, dans le cas contraire je vous encourage à apporter ce message à l'association des conseils scolaires. Il s'agit d'une recommandation vitale qui, à mon avis, est très utile. Pour ce qui est de notre gouvernement, je pense qu'on commence à se demander s'il ne fait pas la guerre aux pauvres plutôt qu'à la pauvreté.

La question que je voudrais poser à vous, M. Gill, porte sur l'universalité. Vous préférez un ciblage à l'universalité. Avant que vous ne consolidiez votre opinion, je voudrais que vous considériez les facteurs suivants. Premièrement, s'il n'y a pas universalité, il nous faut des critères de pondération. Deuxièmement, s'il n'y a pas universalité, il risque d'y avoir une lutte de classes. En d'autres termes, si je vois quelqu'un à la banque encaisser un chèque, il doit être pauvre. Moi, je ne reçois pas de chèque parce que je suis riche. Troisièmement, je paye pour lui, de sorte qu'il vaut mieux qu'il se surveille et qu'il soit plus respectueux envers moi.

Elizabeth menait une vie confortable dans une famille qui était bien, mais il y a eu une crise. Il a fallu qu'elle réalise: «maintenant, je vis une crise; maintenant, je suis pauvre». Quelle expérience dévalorisante.

So, Mr. Gill, before you continue to proceed, I would challenge you to rethink your position on universality.

Mr. Gill: Do I get to respond to that?

The Chair: Yes.

Mr. Gill: I am not necessarily advocating that universality be abandoned in every area. I think we could target our health and social programs more specifically. I would focus more on the earlier age groups, where you get the better pay–off. I would combine that with restructuring the income tax system so that the people who earn \$100,000 and more do not escape paying income tax.

I do not think you take one solution or another, but a combination. If I could just speak to the billion-dollar question that one of your members asked the earlier speaker, I would take a good chunk of that and put together the best and the brightest minds in the country to try to get them to come up with new ways of looking at the way government, labour and industry work together with the common folks who suffer the brunt of their policy decisions. I would put the rest into research and development of innovative programs. I do not think tossing more money at doing more of what we have been doing in the past is going to be productive.

Mrs. Anderson: You mentioned government-labour-industry. I would like also to have someone who has gone through the cycle of poverty, because I think that is where you get the input. Experience is so important.

There is one other thing I wanted to mention to Ms Gowers. Are you aware of the SAR program for moms which government has created through the Canadian Jobs Strategy? It will help you in courses and will look after your children while you are taking another course or getting yourself trained. It is something that is fairly recent. I just thought I would bring it to your attention.

Because you are in with your youngsters so much, there may be a possibility of perhaps helping other little children and having a type of little school. While your youngsters are that age, you could be helping others and helping yourself at the same time. It is just a comment that I thought might be helpful. I certainly know you are tied in. You might just be easing of some of your pain by helping others.

Ms Gowers: I agree. I am just not too aware of programs right now. I am new in Ottawa, to begin with. That does not help.

Liz: I have a question. I was wondering when you said that the government currently spends \$4.2 billion—

Mr. James: No, \$42 billion.

[Traduction]

Donc, monsieur Gill, avant que vous continuiez, je vous invite à repenser votre position vis-à-vis de l'universalité.

M. Gill: Est-ce que je peux répondre à cela?

La présidence: Oui.

M. Gill: Je ne préconise pas nécessairement que l'universalité soit abandonnée dans chaque domaine. Je pense que nous pourrions cibler nos programmes de santé et de bien-être social avec plus de précision. Je concentrerais mes efforts sur les groupes moins âgés, dont on obtiendrait un meilleur rendement. Je combinerais cela à la restructuration du système d'impôt sur le revenu de façon que les gens qui gagnent 100,000\$ et plus ne puissent éviter de payer de l'impôt sur le revenu.

Je ne pense pas qu'il faut prendre une solution ou l'autre mais plutôt une combinaison des deux. Je voudrais aussi parler de la question clé qu'un de vos membres a posée à la personne qui parlait plus tôt. Moi, je prendrais une bonne partie de l'argent pour réunir les esprits les plus brillants du pays afin de tenter de les amener à trouver de nouvelles façons d'aborder la manière dont le gouvernement, les syndicats et l'industrie travaillent ensemble avec le peuple, qui portent le poids de leurs décisions politiques. Le reste, je l'attribuerais à la recherche et développement de programmes innovateurs. Je ne pense pas que le fait de dépenser plus d'argent pour amplifier ce que nous avons fait par le passé soit utile.

Mme Anderson: Vous avez mentionné le gouvernement, les syndicats et l'industrie. Moi, je voudrais ajouter quelqu'un qui a passé par le cycle de la pauvreté, parce que je pense que c'est ainsi qu'on obtient de l'information. L'expérience est tellement importante.

Il y a une chose que je voudrais dire à M^{me} Gowers. Étes-vous au courant du programme d'assistance sociale pour mères que le gouvernement a créé dans le cadre de la Planification de l'emploi? Ce programme vous permet de suivre des cours et assure la garde de vos enfants pendant que vous suivez un cours ou un stage de formation. Il s'agit de quelque chose d'assez récent. J'ai cru bon de le porter à votre attention.

Comme vous passez beaucoup de temps à la maison avec vos jeunes enfants, il y aurait la possibilité d'aider d'autres petits enfants et d'avoir une sorte de petite école. Pendant que vos enfants sont jeunes, vous pourriez aider d'autres gens tout en vous aidant vous-même. Ce n'est qu'un commentaire, mais je pense qu'il pourrait être utile. Je sais certainement à quel point vous êtes mal prise. Cependant, il se peut qu'en aidant d'autres personnes, vous soulagiez quelque peu votre propre peine.

Mme Gowers: Je suis d'accord. Ce qu'il y a c'est que je ne connais pas trop ce programme. Pour commencer, je viens d'arriver à Ottawa. Cela n'aide pas.

Liz: J'ai une question. Je me demandais lorsque vous avez dit que le gouvernement dépense actuellement 4,2 milliards de dollars...

M. James: Non, 42 milliards de dollars.

• 1825

Liz: With respect to the \$42 billion, I am wondering if that is a cost you see to be fit. I see a lot of bigger numbers going to other things. I am just wondering if you see the \$42 billion as being sufficient.

Mr. James: It is probably the biggest collective amount of money that the federal government spends. The one that is closest to it would be trying to pay the interest on the debt per year.

Is it targeted and directed in the right and proper way? I think that is the question. There is a myriad of programs; over 17 departments are doing it, 17 different ministries. I guess sometimes you are concerned whether it is co-ordinated in the right way so that we are not doubling up. When you have that many departments dispensing money, it is a cost to do it.

The Chair: I am very sorry to have to end this. It is very difficult. It has been very interesting, but we unfortunately have a very tight schedule here.

I would like to thank you all for coming out and sharing you views with us. I think you have made some very important statements for the committee. Certainly I think we have a very committed group here who are going to be wrestling with this problem of trying to design a system that better serves children. Thank you.

Mr. Gill: I would like to make one final closing comment. A recent report of the Minister's Advisory Committee on Children's Services in Ontario recommended making the educational system and community schools the hub of social services.

I am sure that is a notion that will come before the committee as you deliberate, and I just want to remind the committee that the school systems are failing us badly with a 40% drop-out rate in high school. A disproportionate number of those drop-outs are from poor families. The restructuring or radical surgery, whatever is necessary, is going to have to include the school system.

The Chair: Yes. That is the hub concept in which North York, where I come from, is involved. Thank you.

• 1828

[Translation]

Liz: À propos des 42 milliards de dollars, je me demande si vous pensez que c'est un montant approprié. Je vois des montants nettement supérieurs dépensés à d'autres fins. Je me demande tout simplement si vous pensez que 42 milliards de dollars est suffisant.

M. James: Il s'agit probablement du plus grand montant unique que le gouvernement fédéral dépense. Celui qui s'en rapproche le plus serait l'intérêt payé annuellement sur la dette.

Est-ce qu'il est ciblé et distribué de la façon appropriée? Je pense que c'est là la question. Il y a une pléthore de programmes: plus de 17 ministères s'en occupent. Je suppose qu'on s'inquiète parfois de savoir si c'est bien coordonner, de façon qu'il n'y ait pas double emploi. Quand il y a tant de ministères qui distribuent l'argent, il y a des frais de distribution.

La présidence: Je suis très désolée d'avoir à mettre une fin à cette discussion. C'est très difficile. Ça été très intéressant mais malheureusement nous avons ici un horaire très serré.

Je voudrais vous remercier tous de votre présence et d'avoir partagé vos opinions avec nous. Je pense que vous avez fait quelques déclarations très importantes pour le comité. Il n'y a aucun doute que nous avons ici un groupe de personnes très engagées qui vont s'attaquer à ce problème d'essayer de concevoir un système qui dessert mieux les enfants. Encore une fois, merci.

M. Gill: J'aimerais faire un dernier commentaire. Un récent rapport du Comité consultatif du Ministre sur les services à l'enfance en Ontario recommandait d'utiliser le système scolaire et les écoles communautaires comme le noyau des services sociaux.

Je suis sûr que c'est là un concept qui va être présenté au comité lors des délibérations et je voudrais tout simplement rappeler au comité que les systèmes scolaires nous laissent complètement tomber, le taux d'abandon étant de 40 p. 100 à l'école secondaire. Un nombre disproportionné de ces décrocheurs viennent de familles pauvres. Il va falloir que la restructuration, la chirurgie radicale ou toute autre réforme nécessaire comprennent le système scolaire.

La présidence: Oui. Ce concept du noyau des services sociaux est mis en oeuvre à North York, mon comté. Je vous remercie.

• 1835

The Chair: I would like to welcome you to the committee. We are very pleased to have Newfoundland, the most easterly of our provinces here.

I would like you to know that we have some Newfoundland connections at this committee. Louise Feltham is here. Part of my family lived there from 1967 to at least 1980 or so. I have a brother and a sister with Newfoundland accents, and I have two Newfoundland brothers—in—law. There are lots of Newfoundland connections here.

La présidence: J'aimerais vous souhaiter la bienvenue au comité. Nous sommes très heureux que Terre-Neuve, la plus orientale des provinces soit représentée ici.

J'aimerais que vous sachiez que certaines personnes ayant des liens avec Terre-Neuve siègent à ce comité. Louise Feltham est ici. Des membres de ma famille y ont habité de 1967 au moins jusqu'en 1980. J'ai un frère et une soeur qui parlent avec l'accent terre-neuvien, et deux de mes beaux-frères sont terre-neuviens. Il y a ici de nombreuses ayant des liens avec Terre-Neuve.

If you would like to make your presentation, we have lots of questions; too many, as a matter of fact.

Mr. Ian Penney (Anti-Poverty Sub-Committee of the Coalition for Equality, St. John's, Newfoundland): Thanks very much for allowing us to come and present to you.

Our group is a coalition of labour and community groups, primarily based in St. John's but taking in all of Newfoundland and Labrador. We are a subcommittee of the Coalition for Equality.

The brief we have circulated to you, called "Towards Self-Sufficiency", is a brief we presented last September to our provincial government. The social policy committee of Cabinet received this brief, and we are in the process now of discussing some of the recommendations with the various government departments. In this context, some of the recommendations that we have made are also relevant to the federal level. Some of the recommendations we made were also more directed, I guess, at the general description of poverty in Newfoundland and Labrador. It is also our feeling that child poverty cannot actually be separated from family poverty. The two go hand in hand if we are going to solve any issues that your particular committee has a mandate to solve.

To enlighten you a little bit in terms of the situation as it relates to Newfoundland and Labrador, we did collect some information, specifically on Newfoundland, related to the poverty lines, the low income cut-off lines and how that related to an individual on social assistance. What we looked at specifically was a single-parent family of four. There are some statistics on page I that give a little bit of a statistical background to that.

The basic point we would like to make is that a single-parent family of four in Newfoundland, with the most recent statistics, would be approximately just over \$9,000 below the Statistics Canada low income cut-off lines. This was taken into account with social assistance, federal transfers and the maximum amount of maintenance or earnings that could be retained by a social assistance recipient. We compared this on page II with an income that could be earned by somebody working in Newfoundland at Newfoundland's minimum wage which at the time was, and still remains, \$4.25 an hour.

• 1840

If you compare the two figures you will find that a person who is working at minimum wage—we assume this person again to be a single parent with a family of four—would earn \$11,652 and still be almost \$13,000 below the Statistics Canada low-income lines

The point we wish to make here, and the suggestion in our brief, is that it makes more economic sense for an individual on social assistance in this situation to stay on social assistance than to look for work or to find work out in [Traduction]

Si vous voulez faire votre exposé, nous avons un grand nombre de questions, de trop nombreuses en fait.

M. Ian Penney (Anti-Poverty Sub-Committee of the Coalition for Equality, St. John's, Terre-Neuve): Je vous remercie beaucoup de nous avoir permis de venir et de vous faire un exposé.

Notre groupe est une coalition de groupes de travailleurs et de groupes communautaires, principalement basée à St. John's mais provenant de l'ensemble de Terre-Neuve et du Labrador. Nous constituons un sous-comité de la *Coalition for Equality*.

L'exposé que nous vous avons distribué, intitulé *Towards Self-Sufficiency*, est celui que nous avons présenté à notre gouvernement provincial en septembre dernier. Le comité du Cabinet sur les politiques sociales a reçu cet exposé et nous discutons actuellement certaines des recommandations avec les divers ministères concernés. Dans ce contexte, certaines des recommandations que nous avons présentées sont également pertinentes au niveau fédéral. Certaines des recommandations que nous avons faites visaient davantage, je crois, la description générale de la pauvreté à Terre-Neuve et au Labrador. Nous sommes également d'avis que la pauvreté des enfants ne peut véritablement être séparée de la pauvreté de la famille. Les deux sont indissolubles si nous désirons solutionner l'un ou l'autre des problèmes que votre comité a le mandat de solutionner.

Afin de vous éclairer quelque peu sur la situation à Terre-Neuve et au Labrador, nous avons recueilli de l'information, concernant spécifiquement Terre-Neuve, à propos du seuil de la pauvreté et du seuil du faible revenu, ainsi que sur la manière dont ces seuils sont reliés aux assistés sociaux. Nous avons examiné spécifiquement le cas d'une famille monoparentale de quatre personnes. Des statistiques fournissant un bref historique sur cette question sont présentés à la page I.

Le point fondamental que j'aimerais souligner est que, d'après les statistiques les plus récentes, à Terre-Neuve, une famille monoparentale de quatre personnes se situe à un peu plus de 9,000\$ sous le seuil du faible revenu de Statistique Canada, et ce, en tenant compte de l'aide sociale, des transferts fédéraux et des montants maximums qu'un assisté social peut conserver à titre de pension alimentaire ou de gains. À la page II, ces chiffres sont comparés au revenu d'une personne de Terre-Neuve touchant le salaire minimum, qui était à l'époque, et qui reste encore, de 4,25\$ l'heure.

La comparaison des deux chiffres permet de constater qu'une personne touchant le salaire minimum—dans ce cas également le chef d'une famille monoparentale de quatre personnes—gagnerait 11,652\$ et que son revenu se situerait encore à près de 13,000\$ sous le seuil du faible revenu de Statistique Canada.

Le point que j'aimerais souligner ici, et ce que suggère notre exposé, c'est que dans cette situation, il est plus sensé du point de vue économique pour un assisté social de continuer à bénéficier de l'aide sociale plutôt que de chercher

the workplace. You make more money on social assistance than you would earning minimum wage. As a matter of fact, the provincial Department of Social Assistance would probably have to supplement this family from social assistance above their gained income.

What we find, looking at the data, is simply that the situation for these people is an irrational and almost absurd economic one.

One of the recommendations we made to the provincial government and asked them to take into consideration was to allow people on social assistance to be able to keep some of the income they earn. We suggested they be allowed to keep 50% of the income that they earn. That would institute a form of guaranteed annual income. That is what we would be doing, establishing some form of that. We thought this to be a necessary thing if we want to get people out of the poverty cycle, off social assistance and into the work force.

Some of the other relevant recommendations we made were that we would like to see an increase in social assistance rates by virtue of the fact that they are so low below the poverty line. We also would have liked to see an increase in the minimum wage rate, just in terms of simple economics and as an incentive for sombody moving from social assistance into the work force, and again allowing social assistance recipients to keep 50% of their wages.

We also suggested and asked the provincial government to discuss and consider with the federal government ways to reduce unemployment. We certainly see that since unemployment is such a severe problem in Canada, and more dramatically so in Newfoundland, a reduction of the unemployment rate and some movement toward full employment policies are the only way we can reduce poverty and, by inference, child poverty.

Just as a later update on this matter, the most recent provincial budget, which our provincial counterparts claim is a severe budget as a result of reductions in federal transfers, has frozen social assistance rates for this particular year. This is the first year they have been frozen for the past six years. In the statistics I presented you, that will mean a loss of income for this single-parent family of another \$600 over this particular year. That will futher reduce them and put them almost close to \$10,000 below the Statistics Canada cut-off lines.

That will provide us with a little bit of background. I will pass it on to Debbie now to make some further comments on some of the recommendations we made.

Ms Debbie Redfern (Anti-Poverty Sub-Committee of the Coalition for Equality, St. John's, Newfoundland): As Ian has said, we cannot talk about child poverty without looking at the families in which this is happening. In Newfoundland we are seeing second-and third-generation families living on social assistance.

[Translation]

du travail. Un assisté social reçoit davantage d'argent que n'en gagne une personne qui touche le salaire minimum. En fait, le ministère provincial de l'Aide sociale, serait probablement dans l'obligation d'ajouter des prestations d'aide sociale au revenu gagné par cette famille.

Ce que l'on constate, en examinant les données, c'est simplement que la situation économique de ces gens est irrationnelle et même presque absurde.

L'une des recommandations que nous avons formulées et que nous avons demandé au gouvernement provincial de prendre en considération consistait à permettre aux assistés sociaux de conserver une partie de leur revenu. Nous suggérions qu'il leur soit permis de conserver 50 p. 100 de leur revenu. Cela reviendrait à instituer une forme de revenu annuel garanti. C'est ce que nous nous trouverions à faire, établir une certaine forme de revenu garanti. Nous pensions que cela était nécessaire pour retirer des gens du cycle de la pauvreté, pour les soustraire à l'aide sociale et les ramener dans la population active.

Parmi les autres recommandations pertinentes que nous avons formulées, mentionnons un accroissement des prestations d'aide sociale en raison du fait qu'elles sont tellement inférieures au seuil de la pauvreté. Nous aurions également aimé que l'on accroisse le salaire minimum, uniquement du point de vue économique et à titre d'incitation à passer de l'aide sociale à la population active, et que l'on permette aux assistés sociaux de conserver 50 p. 100 de leur salaire.

Nous avons également suggéré et demandé que le gouvernement provincial discute et étudie avec le gouvernement fédéral des méthodes permettant de réduire le chômage. Nous constatons certainement que, puisque le chômage est un problème si sérieux au Canada, et de manière encore plus saisissante à Terre-Neuve, une réduction du taux de chômage et une certaine volonté de mettre en place des politiques de plein emploi constituent le seul moyen par lequel nous pouvons réduire la pauvreté et, en conséquence, la pauvreté des enfants.

Où en est-on à l'heure actuelle en ce qui concerne cette question? Dans le cadre du plus récent budget provincial, que nos homologues provinciaux qualifient de dur en raison des réductions des transferts fédéraux, les prestations d'aide sociale ont été gelées pour cette année en particulier. C'est la première fois en six ans qu'elles sont gelées. Cela signifie, dans les statistiques que je vous ai présentées, une perte de revenu supplémentaire de 600\$ pour cette famille monoparentale pendant cette année en particulier. Cela réduira davantage l'argent dont disposent ces familles et les placera près de 10,000\$ sous les seuils de Statistique Canada.

Cette information nous place quelque peu en contexte. Je passerai maintenant la parole à Debbie, qui commentera davantage certaines de nos recommandations.

Mme Debbie Redfern (Anti-Poverty Sub-Committee of the Coalition for Equality, St. John's, Terre-Neuve): Comme l'a dit Ian, il est impossible de parler de la pauvreté des enfants sans examiner la situation des familles dans lesquelles cela se manifeste. Il y a à Terre-Neuve des familles qui vivent de l'aide sociale depuis deux et trois générations.

1845

I want to start by looking at the parents. As we have heard from our previous speakers, a lot of parents on social assistance are single mothers who become pregnant in their teenage years. Often what happens is that because they do not have the supports in place to feed themselves properly, they give birth to children with a low birth weight. This leads to greater incidence in the rate of disease.

It has been shown that children from low-income families have a 20% higher incidence of disease, including hyperactivity and emotional conduct disorders. They are more likely to be smokers at an early age and to have chronic health problems. This has an effect on their school performance. There are several risk factors we can identify for poverty in school. We have already heard about those from the previous speaker.

The first factor is hunger. If children have empty stomachs, they cannot concentrate in school. Not only that, but we are hearing in Newfoundland that when parents do not have school lunches to give their children, they keep them home for the day. They end up missing classes.

Second, there is the isolation—isolation due to the extra costs, not being able to go swimming with the class, to go skating with the class, not even being able to use the same materials the rest of the class is using, not being able to dress like their peers. This all leads to ostracization for that child.

Third, there are family problems. In a lot of low-income families, with all the stresses there is alcohol abuse, physical abuse. This has an impact on the child as well.

Often what happens to the child is that they will be labelled as being stupid, being lazy, and being a troublemaker. Appearing to be not intelligent could be a direct result of their inadequate diet as children. Learning disorders often are not picked up in children from low-income families. Being lazy could be a result of a poor attention span from not having enough food. The troublemaker is probably attention-seeking—you know, trying to get recognition and trying to stave off the feelings of isolation, trying to fit in.

The end result is that a lot of these children end up dropping out of school. Some become pregnant and leave school. Others leave because they get involved with drug and alcohol abuse. Some fail out of school and choose not to continue struggling. Others quit school to join the adult world of work.

What happens when they go to work? All they can find is dead-end or low-paying jobs. As Ian has said, living on minimum wage they are away below the poverty line. In Newfoundland right now, the youth unemployment rate is 29.6% as opposed to 17.2% in Canada.

All along those steps there is an opportunity for intervention with the parents. We can work on avoiding unintended pregnancies. Providing clinical services and access to birth control information can help a lot of the parents who do not want another child.

[Traduction]

J'aimerais débuter par les parents. Comme l'ont indiqué ceux qui m'ont précédé, un grand nombre des parents recevant de l'aide sociale sont des mères célibataires qui deviennent enceintes pendant leur adolescence. Ce qui arrive souvent c'est que, comme elles ne disposaient pas de l'aide nécessaire pour se nourrir convenablement, elles donnent naissance à des enfants dont le poids est faible. Cela les prédispose davantage à la maladie.

Il a été démontré que chez les enfants de familles à faible revenu le taux de maladies, dont l'hyperactivité et les troubles émotionnels, est de 20 p. 100 supérieur. Ils sont plus susceptibles de commencer à fumer très tôt et d'être sujets à des problèmes chroniques de santé. Cela influencera leur rendement scolaire. À l'école, plusieurs facteurs de risque peuvent être attribuables à la pauvreté. Votre témoin précédent en a déjà parlé.

Le premier facteur est celui de la faim. Des enfants qui ont le ventre vide ne peuvent se concentrer à l'école. On entend dire de plus qu'à Terre-Neuve, lorsque les parents n'ont pas de goûter à donner à leurs enfants, ils les gardent à la maison pour la journée. Les enfants manquent l'école.

Deuxièmement, il y a l'isolement—l'isolement attribuable aux coûts supplémentaires qui font que l'enfant ne peut aller avec la classe faire de la natation ou du patin, ou même qu'il ne peut utiliser le même matériel que le reste de la classe, ni même se vêtir comme ses compagnons. Tout cela contribue à ostraciser l'enfant.

Tout le stress que subissent un grand nombre de familles à faible revenu engendre souvent l'abus d'alcool et des sévices. Cela a également une incidence sur l'enfant.

Ce qui arrive souvent, c'est que l'enfant est catalogué comme stupide, paresseux et fauteur de troubles. Le fait de ne pas paraître intelligent, peut chez un enfant, résulter directement d'un régime alimentaire inadéquat. Les difficultés d'apprentissage des enfants des familles à faible revenu passent souvent inaperçues. Un enfant peut paraître paresseux en raison d'une faible capacité de concentration résultant d'une insuffisance de nourriture. Le fauteur de troubles recherche probablement l'attention—vous savez, tenter d'être reconnu et d'éviter le sentiment d'isolement, tenter de cadrer avec les autres.

Le résultat final est qu'un grand nombre de ces jeunes abandonnent l'école, parce qu'elles tombent enceintes, parce qu'ils commencent à abuser des drogues et de l'alcool, parce qu'ils échouent et choisissent de ne pas continuer à lutter, ou enfin pour se joindre à la population active adulte.

Qu'arrive-t-il lorsqu'ils vont travailler? Tout ce qu'ils peuvent trouver, ce sont des emplois sans débouchés ou faiblement rémunérés. Comme l'a mentionné Ian, au salaire minimum, ils vivent loin sous le seuil de la pauvreté. À Terre-Neuve actuellement, le taux de chômage chez les jeunes est de 29,6 p. 100 alors qu'il n'est que 17,2 p. 100 dans l'ensemble du Canada.

À chacune des étapes, il est possible d'intervenir auprès des parents. On peut travailler à éviter les grossesses non souhaitées. La prestation de services cliniques et l'accès à l'information sur la régulation des naissances peuvent aider de nombreux parents qui souhaitent ne plus avoir d'enfants.

By giving those parents financial, social and medical supports during the pregnancies so that the birth outcome will be more positive, by installing community health programs so that children will receive adequate medical care at an earlier age, it will reduce all of those problems in early life for those children.

In schools, first of all, we need to supplement the diets of these children. We prefer to see programs that do not single out children. We prefer all schools and programs to be ones that do not single out low-income children.

We would like to see programs that reduce stigma, awareness programs in the schools that tell people just how easy it is to fall into poverty. We still have this old image of poverty as skid row, but that is not the image we have any more—it is the single mother who is battered and whose husband leaves her or she leaves him and has to make it on her own.

We must eliminate the extra costs. In some schools in Newfoundland, after they get there, there is a \$30 consumable materials fee for schools. If those children do not pay that \$30, they sit at the back of the class while the rest of the class goes on with art programs or whatever it is they are doing. We need to facilitate full participation in the classroom, not have rich children and middle-class children do one thing and poor children be left in the classroom while the rest go skating or to the museum.

• 1850

We also need counselling in the classroom by trained social workers to help with the problems of isolation, low self-esteem and the problems of abuse and violence in the home.

There are all kinds of opportunities for intervention with school drop-outs. We need birth control information and access to clinical services in the classroom so that young people do not become pregnant. We need programs for teen substance abuse clinics. We only have one in Newfoundland, and that is not enough to serve all the children who have this problem.

We need more upgrading and employment readiness skills. We have a lot of programs in place. The problem is that children do not often have the means to go to them. There is sometimes a cost associated. They are single parents who need day care provided.

In the work force day care is another big issue. Fifty percent of people drop out of training programs and education programs because they do not have adequate day care.

Finally, we need to raise the minimum wage so that it is not a more desirable option for people to stay on social assistance. I will now pass it over to Karen.

[Translation]

Tous les problèmes auxquels ces enfants sont confrontés à un âge précoce peuvent être minimisés en fournissant aux parents pendant la grossesse un soutien financier, social et médical, qui fera de cette grossesse une expérience plus positive et en mettant sur pied des programmes de santé communautaire offrant aux enfants en bas âge des soins médicaux adéquats.

Dans les écoles, il faut premièrement améliorer le régime alimentaire de ces enfants. Nous préférons voir des programmes qui ne font pas de distinction entre les enfants. Nous préférons que toutes les écoles et les programmes ne distinguent pas les enfants de familles à faible revenu.

Nous aimerions voir des programmes qui réduisent le stigmate d'infériorité, des programmes de conscientisation dans les écoles, où on dit aux gens à quel point il est facile de sombrer dans la pauvreté. Nous croyons encore que la pauvreté est l'apanage des bas-fonds de la population, mais ce n'est plus le cas; la pauvreté touche maintenant la mère célibataire qui est battue, que son mari quitte, ou qui quitte son mari, et qui doit se débrouiller seule.

Il faut éliminer les coûts supplémentaires. Dans certains écoles à Terre-Neuve, il faut payer 30\$ pour les matériaux utilisés à l'école. Si cette somme n'est pas versée, les enfants restent à ne rien faire à l'arrière de la classe lorsque leurs camarades se livrent à des activités comme les arts plastiques, pour lequels des matériaux sont nécessaires. Il faut faciliter la participation complète en classe; il ne faut pas que les enfants pauvres restent à l'école lorsque les enfants des riches et de la classe moyenne vont patiner ou se rendent au musée.

Une aide psychopédagogique de la part de travailleurs sociaux qualifiés est nécessaire en salle de classe pour les problèmes d'isolement et de faible estime de soi ainsi que les problèmes de mauvais traitements et de violence à la maison.

À l'intention des décrocheurs, il y a toutes sortes de possibilités d'intervention. Au niveau de la salle de classe, il est nécessaire de diffuser de l'information sur la régulation des naissances, assurer l'accès aux services cliniques afin que les jeunes filles ne tombent pas enceintes. Des programmes englobant des cliniques sur l'abus de substances psychoactives sont nécessaires. Il n'existe qu'un programme de ce genre à Terre-Neuve, et cela est insuffisant pour répondre aux besoins de tous les enfants aux prises avec ce problème.

Il faut davantage de perfectionnement et de préparation à l'emploi. Il existe de nombreux programmes. Le problème est que souvent les enfants n'ont pas les moyens d'y accéder. Des coûts sont parfois associés à ces programmes. Les parents célibataires ont besoin de services de garderie.

Les garderies sont une autre question importante pour la population active. Cinquante pour cent des gens abandonnent les programmes de formation et d'éducation parce qu'ils n'ont pas accès à un service de garderie adéquat.

Enfin, il faut accroître le salaire minimum de sorte qu'il ne soit pas plus souhaitable de continuer à bénéficier de l'aide sociale. Je passerai maintenant la parole à Karen.

Ms Karen Youden (Anti-Poverty Sub-Committee of the Coalition for Equality, St. John's, Newfoundland): I work with the YM-YWCA in a job search program called Job Generation in Newfoundland. It is from this perspective that I speak on behalf of the committee.

I want to address primarily the issue of attitudes. While we need federal government support, I also believe we need the concerted effort of the community. The federal government could play a significant role in sensitizing the public to the issue of poverty through a PR campaign that would exhibit the facts and the faces of poverty.

In our report we listed recommendations related to that. Specifically, one of the areas is the myths related to fraud of the social assistance system. It is a general belief amongst the public—and this was confirmed for us by the Deputy Minister of Social Services in St. John's—that they get a significant number of telephone calls on a daily basis from the general public saying that so and so is abusing, somebody bought a case of beer after they cashed their cheque, or those kinds of things.

In fact, the suggested rate of fraud is around 5% to 10%. I believe the government could play a role in letting people know that fraud is an issue and they are dealing with it, but it is not every poor person who is wasting the government's or the taxpayers' dollars.

I think sensitizing the front-line workers to the issue of poverty is also essential. It is not a huge cost to make people aware of what a person who is in poverty is feeling or what he or she is experiencing. In St. John's there are community groups who are willing to work with front-line workers in what they call the poverty game, which means they actually go through an exercise with these individuals to sensitize them to poverty.

This does not have to cost a lot of money. It is a way of helping the people who work with individuals on social assistance to become more aware and to deal with them on an individual basis, not in terms of the dollars they are giving out.

The sensitivity in school cannot be stressed enough. As Debbie mentioned, the irony of this whole stigma attached to children who go to school poor and the extra costs associated with school is that the children who sit at the back of the class need the enrichment the most. We really need to concentrate on those efforts.

Even when the provincial government in Newfoundland pays for the school books of children who cannot afford to pay for them, the books are always delivered a few days late. This is another way we reiterate that they are poor, so they get their books later than the rest of the kids in school. Those are little things that can be changed if an awareness is developed.

[Traduction]

Mme Karen Youden (Anti-Poverty Sub-Committee of the Coalition for Equality, St. John's, Terre-Neuve): Je travaille avec les YM-YMCA à un programme de recherche d'emploi appelé *Job Generation in Newfoundland*. C'est dans cette perspective que je parle au nom du comité.

Je désire traiter principalement la question des attitudes. Bien que l'appui du gouvernement fédéral soit nécessaire, je pense qu'il faut également un effort concerté de la part de la population. Le gouvernement fédéral pourrait jouer un important rôle de sensibilisation du public à la question de la pauvreté en lançant une campagne de relations publiques qui mettrait en évidence les différents aspects de la pauvreté.

Dans notre rapport, nous formulons une liste de recommandations à cet effet. L'un des domaines est spécifiquement celui des mythes reliés à la fraude dans le système d'aide sociale. Le grand public croit qu'elle est généralisée—et cela nous a été confirmé par le sous-ministre des Services sociaux à St. John's—, que les fonctionnaires reçoivent chaque jour un important nombre d'appels téléphoniques indiquant que telle ou telle personne en abuse, que quelqu'un a acheté une caisse de bière après avoir encaissé son chèque, ou autre chose du même genre.

En fait, le taux de fraude se situerait autour de 5 à 10 p. 100. Je pense que le gouvernement pourrait jouer un rôle important en indiquant aux gens que la fraude constitue un problème et qu'il s'en occupe, mais que ce ne sont pas tous les pauvres qui gaspillent l'argent du gouvernement ou des contribuables.

Je pense qu'il est également essentiel de sensibiliser à la question de la pauvreté les travailleurs de première ligne. Il ne coûte pas très cher de conscientiser les gens quant à ce que ressent ou vit une personne pauvre. Il existe à St. John's des groupes communautaires qui consentent à travailler avec les travailleurs de première ligne à ce qu'ils se désignent comme étant le jeu de la pauvreté, un exercice par lequel ils sensibilisent ces personnes-là à la pauvreté.

Cela ne coûte pas nécessairement cher. Il s'agit d'une manière d'aider les gens qui travaillent avec des assurés sociaux à devenir plus conscients de la situation et à les traiter en tant qu'individus et non en termes de dollars distribués.

On ne peut insister suffisamment sur l'importance de la sensibilisation à l'école. Comme l'a mentionné Debbie, l'ironie de tout ce stigmate d'infériorité rattaché aux enfants pauvres à l'école et aux coûts supplémentaires associés à l'école, est que les enfants assis au fond de la classe sont précisément ceux qui ont le plus besoin de ce que peut leur apporter l'école. Il faut vraiment insister sur ces efforts.

Même lorsque le gouvernement provincial de Terre-Neuve paie les manuels scolaires des enfants qui ne peuvent les payer eux-mêmes, les manuels sont toujours livrés avec quelques jours de retard. Cela constitue une autre manière de souligner que ces enfants sont pauvres, puisqu'ils obtiennent leurs manuels plus tard que les autres enfants de l'école. Ce sont de petites choses qui peuvent être changées si les gens sont conscientisés.

I also want to address the issue of what we call make-work projects in Newfoundland, and there are a number of them. The public perception is that the poor are lazy and that they will tow rocks across a harbour for ten weeks to get their stamps. Obviously, there is quite an issue in the fishery. The issue in the media consistently comes up with the fact that the fisherman want 10 weeks' work.

I work with a number of young people who will say they need 10 weeks' work or, in this case, up to 20 weeks' work. Realistically, they want a better life, and I think that has been backed up by the National Anti-Poverty Organization's work and the report of the Task Force on Programs For Social Assistance Recipients, both published in the last couple of years. Young people want to work, they really do, and they want a life.

• 1855

The young girl who sat here a minute ago said she wants a better life for her children and herself. However, if it is an issue of survival, then 10 weeks' work becomes what you work toward. And job-sharing in Newfoundland becomes, "I will work 10 weeks at the fish plant and then I will quit so you can work 10 weeks". Then you quit so somebody else can work 10 weeks. It is a kind of sharing of the income as opposed to having 10 people at a fish plant for the summer who make a decent income while the rest of the people suffer on social assistance.

There has to be a system that recognizes the need for income support without forcing these individuals to play a scam and further decrease their self-confidence.

The other issue related to make-work projects is that there is often very little supervision, because companies or private sector employers who participate in these programs do not have enough staff to sufficiently train individuals who work on them. Furthermore, the training is not put there because sometimes the work placements are very short and it is not worth their while to put in a fair effort at training. So the individual does not get an opportunity to learn a skill, his confidence is not increased—a significant factor in helping an individual to find work—and he lacks the valuable experience that can further help him.

I think the recent Stay-In-School initiative of the federal government that looked at a community consultation can work. I really believe there has to be more communication between government levels, particularly including the

[Translation]

J'aimerais également traiter la question de ce qu'on appelle les projets d'utilisation de la main-d'oeuvre disponible à Terre-Neuve, et ils sont nombreux. La perception du grand public est que les pauvres sont paresseux et qu'ils déplaceront des pierres d'une extrémité à l'autre du port pendant 10 semaines afin d'obtenir leurs timbres. De toute évidence, la question est très importante dans l'industrie de la pêche. Il est régulièrement question dans les médias du fait qu'un pêcheur souhaite travailler pendant 10 semaines.

Je travaille avec un certain nombre de jeunes gens qui disent qu'il leur faut 10 semaines de travail, ou dans le cas présent jusqu'à 20 semaines. En fait, ce qu'ils veulent, c'est une vie meilleure, et je pense que c'est ce qui ressort des rapports présentés par l'Organisation nationale anti-pauvreté et par le Groupe de travail sur les programmes destinés aux bénéficiaires d'assistance sociale, qui ont tous les deux été publiés au cours des deux dernières années. Les jeunes veulent travailler, ils le veulent vraiment, ils veulent donner un sens à leur vie.

La jeune fille qui était assise ici il y a une minute a dit qu'elle voulait une vie meilleure pour ses enfants et pour elle-même. Mais quand il s'agit simplement de survivre, l'objectif vers lequel on tend, c'est peut-être de travailler 10 semaines. Et à Terre-Neuve, le travail partagé signifie alors qu'un individu travaille 10 semaines à l'usine de conservation du poisson puis démissionne de sorte qu'un autre individu puisse travailler 10 autres semaines. Puis ce dernier démissionne à son tour pour qu'une autre personne puisse travailler 10 semaines. Il s'agit d'une formule de partage des revenus qui s'oppose à celle selon laquelle 10 personnes travaillent dans une usine de conservation du poisson pendant l'été et gagnent un salaire décent pendant que les autres ont du mal à joindre les deux bouts avec l'aide sociale qu'ils reçoivent.

Il faut un système qui permette à ces individus de recevoir un revenu complémentaire sans les forcer à frauder et à ainsi miner davantage leur confiance en eux.

L'autre point lié au projet de création d'emplois, c'est qu'il y a souvent très peu de supervision, parce que les entreprises ou les employeurs du secteur privé qui participent à ces programmes ne disposent pas d'assez de personnel pour former suffisamment les individus qui travaillent. De plus, on ne fait pas l'effort de former les employés parce que cela n'en vaut pas la peine, les contrats étant parfois très courts. Ces employés n'ont donc pas l'occasion d'acquérir l'expérience qui leur donnerait davantage confiance en euxmêmes, facteur si important pour un individu qui cherche du travail. Ces personnes n'ont pas la précieuse expérience qui pourrait les aider.

Je pense que la récente initiative d'incitation à la poursuite des études prise par le gouvernement fédéral, grâce à laquelle on a envisagé de consulter la population, peut fonctionner. Je crois fermement qu'il faut davantage de

community. Employers, teachers and other community leaders have answers but they are not often heard at a level where they can impact. I think it is essential to include them in a role.

The other aspect of including community leaders is that they begin to take ownership of the problem. I think we all recognize that we cannot just throw money at a problem, that ownership has to be had at the community level.

With that, I guess the final recommendation is to look at partners in the community and to learn from the few small projects that are successful; to duplicate those, rather than reinvent the wheel with every bit of money that becomes available. Thank you very much.

The Chair: Thank you. It is 7 p.m. and the next deputation was supposed to be heard at 6.30 p.m. so we are running quite far behind. Is it agreeable, then, that we each ask one question again? Just you four; I will not ask a question.

Mr. Pagtakhan: It is very difficult, because sometimes you want to explore a particular issue.

The Chair: I know, but we do not have time to.

Mr. Pagtakhan: I realize that. I would rather surrender my time if that is the feeling of the chair, because we either look at the proof or we do not, you know.

The Chair: Well, if you listen to other questions, you can find quite frequently that you get your answers as well. I think what we are talking about here is a time allocation system. Is it agreeable to you—

Mr. Pagtakhan: Let us proceed, Madam Chairman.

The Chair: Is it agreeable to you that you each get one question?

Mr. Pagtakhan: Yes.

The Chair: Would you like to begin, then?

Mr. Pagtakhan: I will start with a comment, Madam Chairman.

The Chair: Could you make your comment. . .? Last time, you took something like three minutes to make a comment and it seems to me that we will not have time to hear information—

Mr. Pagtakhan: If you will please stop talking, Madam Chairman, I will be okay.

I welcome you to this committee. The issue of survival for self and the sharing of survival with others was a principle that you enunciated, looking at the unemployment programs of the country. To me, it is an excellent principle, and the sensitization of the public.

[Traduction]

communication entre les différents paliers gouvernementaux, en incluant particulièrement la population. Les employeurs, les enseignants et d'autres notables connaissent des solutions, mais leur voix ne s'élève pas toujours jusqu'au niveau où elle pourrait avoir une influence. Je pense qu'il est essentiel de leur donner un rôle.

L'autre côté de la médaille lorsqu'on inclut les notables locaux, c'est qu'ils commencent à s'approprier le problème. Je pense que nous savons tous qu'il est inutile de tenter de résoudre un problème juste en fournissant de l'argent, et que c'est la population qui est le mieux placé pour s'aider elle-même.

Voilà, je recommande donc en dernier lieu de trouver des partenaires locaux et de tirer un enseignement des quelques petits projets qui réussissent, de les répéter, au lieu de chercher à réinventer la roue chaque fois qu'on dispose d'un peu d'argent. Merci beaucoup.

La présidence: Merci. Il est 19 heures et les prochains témoins devaient être entendus à 18h30. Nous sommes donc très en retard. Voulez-vous que nous posions chacun une question? Il n'y en aura que quatre, je n'en poserez pas.

M. Pagtakhan: C'est très difficile parce que parfois on veut approfondir un point.

La présidence: Je sais, mais nous n'avons pas le temps.

M. Pagtakhan: Je m'en rends bien compte. Je préfère renoncer au temps qui m'est alloué si c'est ce que M^{me} la présidente souhaite. Ou bien on étudie une question ou bien on ne l'étudie pas, vous savez.

La présidence: Vous conviendrez que lorsque vous écoutez la réponse à d'autres questions, il arrive souvent que vous y trouviez la réponse aux vôtres. La seule chose dont il est question ici, c'est le système d'allocation du temps de réponse. Cela vous convient-il...

M. Pagtakhan: Continuons, madame la présidente.

La présidence: Cela vous convient-il que chacun ait droit à une question?

M. Pagtakhan: Oui.

La présidence: Voulez-vous commencer alors?

M. Pagtakhan: Je commencerai avec une remarque, madame la présidente.

La présidence: Pourriez-vous faire votre remarque...? La dernière fois, il vous a fallu à peu près trois minutes pour faire votre remarque et je pense que nous n'aurons pas le temps d'entendre...

M. Pagtakhan: Si vous voulez bien vous taire, madame la présidente, je vous assure que ça ira.

Je vous souhaite la bienvenue au comité. Vous avez énoncé le principe de la survie pour soi et de la survie partagée avec les autres, en ce qui concerne les programmes de création d'emplois grâce à l'assurance-chômage. À mon avis, le principe est excellent et c'est une bonne façon de sensibiliser le public.

My question is really with respect to pages 19 and 20. Before I go to that, I agree with the many recommendations you have made. In terms of time, to keep half of their earnings as an incentive to achieving self-sufficiency, do you have any framework of time beyond which you would say yes, this particular individual has now been self-sufficient and we can remove half of the social entitlement?

Mr. Penney: The dollar figure would reduce to the person who is on social assistance, according to their income as it would increase. So it is not necessarily a time factor, but it would be judged according to an income level. As the person who is the social assistance recipient went out into the work force and got a well-paying job, the amount of assistance they would receive from social assistance would diminish and eventually become nothing. That would depend on the value of the earnings they made and it could be immediate. We figured out that on this basis you would need \$10 or \$10.75 an hour in order to become independent and free from need for any moneys from social assistance under this scheme. We just laid down the bare bones, but that would be the cut-off point for government supplements in that case.

• 1900

Mr. Axworthy: I wonder if I could ask you a more general question rather than something quite specific, because you have given us a very useful list of recommendations you think should be implemented.

I was also pleased to receive some indications about the possible public relations role that the government could play. One of the factors we are facing is that many people perceive poverty as something that affects other people, not them, and so it is not something they need to worry about much, even though I think more and more people are running a great risk of going quickly from a middle-class income to a poverty lifestyle. So I thought the suggestion about sensitizing the public was a very useful one.

My more general question is not meant to indicate that I am not concerned about the actual gut issues. In the context in which we are hearing a great deal about national unity and the need for the country to pull together and to go forward with some sense of what Canada is about, could you give some indication of how you feel that argument plays in Newfoundland and Labrador, when we see federal government actions reducing transfers to the provinces, for example? Would you have any suggestions to make about that national unity question?

I might add that Newfoundland and Labrador no longer have the highest poverty rates in the country; Saskatchewan now does. That is not because anything has improved in Newfoundland and Labrador, but because things are significantly worse in Saskatchewan

Ms Youden: As you might guess, when people in Newfoundland are concerned with survival or with just being able to get by, the national unity question is put much more on the back burner or sits there for a while. I would suggest

[Translation]

Ma question a trait en fait aux pages 19 et 20. Mais avant, je veux vous dire que je suis d'accord avec vos nombreuses recommandations. Pour ce qui est de la période d'emploi, pour que ces gens conservent la moitié de leur revenu et soient incités à devenir autosuffisants, avez-vous en tête une période au-delà de laquelle vous diriez que oui, cet individu est devenu autosuffisant et nous pouvons maintenant lui retirer la moitié de ses prestations sociales?

M. Penney: La somme diminuerait proportionnellement à l'augmentation du revenu du bénéficiaire de l'aide sociale. Le temps n'est donc pas nécessairement un facteur, mais la situation sera évaluée d'après le revenu. Si le bénéficiaire de l'aide sociale trouvait du travail bien payé, ses prestations diminueraient jusqu'à devenir nulles, au fur et à mesure que ses revenus augmenteraient. Tout dépend de la somme qu'il gagnerait et du temps qu'il mettrait à la recevoir. Nous avons calculé que dans une telle situation, il faudrait 10\$ ou 10,75\$ l'heure pour qu'un individu devienne indépendant et qu'il n'ait plus besoin d'aide sociale. Il s'agit là du strict minimum, mais dans ce cas, lorsque ce salaire serait atteint, les suppléments gouvernementaux seraient supprimés.

M. Axworthy: Est-ce que je pourrais vous poser une question d'ordre plus général puisque vous nous avez fourni une liste très utile de recommandations qui devraient être suivies selon vous.

J'ai également été content d'avoir certaines indications au sujet du rôle possible de relations publiques que le gouvernement pourrait jouer. Il nous est arrivé de constater qu'un grand nombre de gens perçoivent la pauvreté comme quelque chose qui touche les autres, mais pas eux, et dont ils n'ont pas à se préoccuper beaucoup, mais je pense que de plus en plus de gens courent le risque de passer rapidement de la classe moyenne à la pauvreté. C'est pourquoi je trouve très bonne la suggestion qui concerne la sensibilisation du public.

Le fait que je pose une question plus générale ne signifie pas que je m'intéresse pas aux questions de fond. Mais dans le contexte actuel, avec tout ce que l'on entend au sujet de l'unité nationale et de la nécessité de maintenir le pays uni pour évoluer dans le sens de ce que représente le Canada, pourriez-vous me dire comment, d'après vous, cet argument est perçu à Terre-Neuve et au Labrador, compte tenu des mesures prises par le gouvernement fédéral qui vise à réduire les transferts aux provinces, par exemple? Avez-vous des suggestions au sujet de la question de l'unité nationale?

J'ajouterais que ce n'est plus à Terre-Neuve ni au Labrador qu'on trouve les taux de pauvreté les plus élevés au pays; c'est maintenant en Saskatchewan. Ce n'est pas parce que la situation s'est améliorée à Terre-Neuve et au Labrador, mais parce que les choses ont beaucoup empiré en Saskatchewan.

Mme Youden: Comme vous pouvez le deviner, avec les gens de Terre-Neuve qui essayent de survivre ou simplement de joindre les deux bouts, la question de l'unité nationale a tendance à être laissée de côté. J'ai l'impression que c'est ce

that it is probably what is happening in Newfoundland at the moment, and the transfer payments situation heightens that. You may be aware of the recent issue in the fisheries on the west coast of Newfoundland, where it has reached a point of violence. That is among the impacts of reducing transfer payments, I think.

I believe that if we can work with the community and try to get some of the leaders in the community, we can start to change attitudes, and doing so may help. But that is the only suggestion I could make in terms of that question. Ian might want to add something.

Mr. Penney: Probably the simplest analogy I could give is to say that Newfoundland probably sits in the same position vis-à-vis the rest of the country as the group of individuals in poverty that accounts for 20% of the population. We are, I think we should recognize—and we try to hold our heads up with a little dignity—the poorest region of the country, with close to the highest level of poverty in the country. Transfer payments are going to impact us the most in relation to our level of poverty as a collective group.

We have already seen that impact in relation to our latest provincial budget, but that is the clear situation: 50% in all the figures already because 50% of our government revenues comes from federal transfers and there does not seem to be much of a taxation base to come up with any other alternatives. We are asking the same type of questions in terms of solving the poverty problems generally, in terms of individuals asking for a more egalitarian type of society, more equalization in society, not as big a gap between rich and poor.

• 1905

That same analogy applies between Newfoundland and the wealthier provinces in Canada. We are one of the recipients of Canadian largesse, and it seems quite frightening from our perspective that this is no longer going to persist and exist. I can only see collectively that we are going to be in very bad straits in Newfoundland and Atlantic Canada. That is going to impact on Newfoundland generally and on the individual citizens. I can see 25% to 30% poverty rates down there in Newfoundland if the present trends continue. It is scary from our perspective.

Mrs. Feltham (Wild Rose): I am not sure where you get the poverty line, where it was established. It would be \$24,528. That does seem like a figure that a lot of employees throughout Canada would not be able to attain. I know people in Ottawa and Alberta who do not make that kind of money, especially with one worker in a family.

My question has to do with the \$7. I think it has already been determined that in a lot of areas the first ones who will be laid off when there is a shortage of work or a high price will be the younger people. If the minimum wage is increased

[Traduction]

qui se passe actuellement à Terre-Neuve et c'est d'autant plus vrai si l'on tient compte de ce qui se passe avec les paiements de transfert. Vous savez peut-être ce qui s'est passé récemment au sujet des pêcheries sur la côte ouest de Terre-Neuve, où il y a eu des scènes de violence. Je pense que cette violence a été le résultat de la réduction des paiements de transfert.

À mon avis, si nous pouvons collaborer avec la population, et essayer d'obtenir le concours de certains notables locaux, nous pourrons changer les attitudes, ce qui pourra faciliter les choses. Mais c'est la seule suggestion que je ferai à cet égard. Ian voudra peut-être ajouter quelque chose.

M. Penney: La façon la plus simple pour moi d'illustrer la situation serait de dire que Terre-Neuve se trouve vis-à-vis du reste du pays dans la même position que le groupe d'individus vivant dans la pauvreté qui représente 20 p. 100 de la population. Je pense qu'il faut reconnaître, et nous essayons de garder la tête haute et de conserver un peu de dignité, que nous sommes la région la plus pauvre du pays, celle qui présente le taux de pauvreté presque le plus élevé. Compte tenu de notre degré de pauvreté en tant que collectivité, ce sont les paiements de transfert qui auront le plus d'effet sur nous.

Nous en avons déjà senti les conséquences lors du dernier budget provincial, mais voici quelle est la situation: cela représente déjà 50 p. 100 de tous les chiffres, parce 50 p. 100 des revenus de notre gouvernement proviennent des transferts fédéraux et il ne semble pas y avoir d'autres solutions possibles basées sur l'impôt. Nous posons le même type de question en ce qui concerne la résolution des problèmes liés à la pauvreté. Généralement, les individus réclament une société de type plus égalitaire, plus équitable, où il n'existe pas un gros écart entre les riches et les pauvres.

On peut faire la même analogie entre Terre-Neuve et les provinces plus riches du Canada. Nous sommes l'un des bénéficiaires de la générosité canadienne et il nous paraît assez terrifiant d'envisager qu'elle n'existera plus un jour. Je peux seulement prévoir que, collectivement, nous allons nous trouver dans une situation très mauvaise, que ce soit à Terre-Neuve ou dans les provinces atlantiques. Il y aura des conséquences à Terre-Neuve en général et pour tous les citoyens. Si la tendance actuelle se poursuit, je pense que les taux de pauvreté passeront à 25-30 p. 100 à Terre-Neuve. C'est terrifiant pour nous.

Mme Feltham (Wild Rose): Je me demande où vous avez pris votre seuil de pauvreté, où il a été établi. Il s'agirait de 24,528\$. Il me semble que beaucoup d'employés du Canada ne seraient pas capables d'atteindre ce salaire. Je connais des gens à Ottawa et en Alberta qui ne gagnent pas autant d'argent, particulièrement dans le cas des familles où une seule personne travaille.

Ma question porte sur les 7\$. Je pense que l'on a déjà déterminé que, dans beaucoup de secteurs, les premiers qui seront mis à pied s'il y a manque de travail ou si les prix montent, seront les jeunes. Si le salaire minimum passe de

from \$4.25 to \$7, I question that anyone could afford to pay that in many instances, especially to people who work in fast-food outlets, odd jobs, or whatever. Would you not be concerned that you are just going to drive more people out of work?

Mr. Penney: To answer the first question with regard to \$24,000, we thought we would stay with quite conservative figures. They are Statistics Canada figures for a family of four living in St. John's, Newfoundland, with an urban population of that size. So they are quite standard figures.

There are other groups that would have a debate on the relative validity of the poverty-line income cut-offs and so on and so forth, and I am sure you are quite aware of all those statistics too. We have used middle-of-the-road statistics for a family of four living in St. John's. They are federal government statistics themselves.

What you are saying is quite correct in terms of the minimum wage. There is a danger in terms of creating an unnecessary burden on small business, where I expect it may fall, and we are quite aware of those problems. All we are suggesting at this point in time is that \$7 an hour, under the present economic conditions, is what is needed to get a family out of poverty. That is what the wage should be for people in this particular situation who have to support these children.

What we would like is to discuss moving in that direction, to get some commitment to move in that direction, and to get some consensus that we should move in that direction.

• 1910

It is not that it would necessarily have to be in one big swoop. The present minimum wage in Newfoundland is going to be raised to \$4.75 as of April 1, and we certainly advocate moving that as far as possible to get some general consensus upon that issue

Mrs. Anderson: I wonder which federal child benefit programs you feel have been the most effective in alleviating child poverty. You mentioned the Stay-In-School, but I do not think that was really what—

Ms Youden: It is just beginning; that is true. We have seen some of the Canadian Jobs Strategy programs, the re-entry for women, and that often includes single mothers, and also the SAR programs, of course. They may be beneficial. I am certain that some young women have benefited from that. The "Y" has had a program for single moms and their children. That has been beneficial.

One of the major issues with the Canadian Jobs Strategy programs is that the allowances are based on the number of children a woman has and providing for day care. In one of our programs in particular, a woman took home more than [Translation]

4,25\$ à 7\$, trouvera-t-on encore des employeurs qui voudront payer de tels salaires, particulièrement aux gens qui travailleront dans les restaurants à service rapide, qui feront des petits boulots ou d'autres choses de ce genre. N'avez-vous pas peur de créer de plus en plus de chômage?

M. Penney: En ce qui concerne votre première question au sujet des 24,000\$, nous pensions utiliser des chiffres assez prudents. Il s'agit des chiffres fournis par Statistique Canada et correspondant au revenu d'une famille de quatre personnes habitant à St. John's (Terre-Neuve) avec une population urbaine de cette taille. Ce sont donc des chiffres assez représentatifs.

Il existe d'autres groupes qui pourraient débattre de la validité relative des seuils de pauvreté, etc., et je suis sûr que vous connaissez toutes ces statistiques aussi. Nous nous sommes servis de statistiques modérées, correspondant à la situation d'une famille de quatre personnes habitant à St. John's. Il s'agit de statistiques émanant du gouvernement fédéral.

Ce que vous dites au sujet du salaire minimum est très juste. On risque d'imposer une charge inutile aux petites entreprises, ce sont elles qui écoperont, et nous nous rendons bien compte du problème que cela pose. Tout ce que nous proposons pour le moment, dans les conditions économiques actuelles, c'est que 7\$ l'heure est ce qu'il faut pour sortir une famille de la pauvreté. C'est ce dont ont besoin les gens qui se trouvent dans cette situation et qui doivent faire vivre leurs enfants.

Ce que nous voudrions, c'est discuter d'une évolution dans ce sens, obtenir un certain engagement en vue d'une évolution en ce sens et tomber d'accord pour évoluer dans ce sens.

Il n'est pas nécessaire que l'on atteigne ce plateau d'un seul coup. À Terre-Neuve, le salaire minimum sera porté à 4,75\$ le 1er avril, et nous préconisons certainement de pousser la question aussi loin que possible afin d'obtenir un consensus.

Mme Anderson: D'après vous, quel est le régime fédéral de prestations pour enfants qui a le plus efficacement contribué à alléger la pauvreté des enfants. Vous avez mentionné l'initiative d'incitation à la poursuite des études, mais croyez-vous vraiment...

Mme Youden: C'est vrai que ce programme ne fait que commencer. Il y a aussi les programmes de planification de l'emploi, le programme de réinsertion de la femme sur le marché du travail, qui s'adresse souvent aux mères célibataires également, et les programmes de dotation en personnel évidemment. Ces programmes peuvent être très utiles. Je suis certaine que plusieurs jeunes femmes en ont profité. Le «Y» a aussi mis sur pied un programme pour les mères célibataires et leurs enfants, qui s'est avéré très utile.

Un des problèmes les plus importants en ce qui concerne les programmes de planification de l'emploi, c'est que les allocations sont basées sur le nombre d'enfants qu'une femme a et qui doivent être placés en garderie. Dans un de

\$600 every two weeks for the duration of the program because of the number of children she had. When she finished the program, realistically, with a grade 8 education, she could not maintain that level of income. So she went back to social assistance.

I think allowances that are paid in Canadian Jobs Strategy programs have to be adjusted so that we can work towards increasing something gradually and helping a person reach self-sufficiency that way.

We also, in the "Y" in particular, had a program for young mothers and their children. We fought long and hard—in fact, over a year—to get a parenting component in that program. There is not generally a parenting component in Canadian Jobs Strategy programs, and we were funded under Youth Strategy, the program that is in New Brunswick and Newfoundland now.

There are aspects like parenting, literacy, and life skills that are essential components that benefit children. The issue of day care is essential, and the issue of paying child care allowance, but not putting it actually into child care for the children. Those allowances are paid, but there is no responsibility on the part of the woman who is receiving them actually to pay it out into day care so the child actually benefits from the program as well.

When that happens, clearly a woman who has had little or no income up until now will see a lot of other things the child may need or she may need and spend the money in a different place.

So perhaps there could be some balancing of those wages, but the allowances paid to women in those programs were away out of line with what they could possibly make when they finished the program. In fact, a number of them quit because of child care issues anyway, and those statistics are kind of the idea that 25% of them leave because of child care issues.

So we are not solving it by throwing money at it.

The Chair: I am awfully sorry we do not have more time to spend with you. Unfortunately, we got ourselves overbooked rather heavily here today. I think you have submitted a very useful brief and there are a lot of excellent ideas in it. Thank you.

• 1915

I would like to welcome to the committee the Income Security Action Committee of the Social Planning Council of Edmonton. Would you please proceed. We have lots of questions but not enough time to ask them all.

[Traduction]

nos programmes en particulier, une femme a reçu plus de 600\$ toutes les deux semaines pendant toute la durée du programme, à cause du nombre d'enfants qu'elle avait. Une fois le programme terminé, on ne pouvait pas vraiment s'attendre à ce qu'elle maintienne le même niveau de revenu avec seulement une huitième année de scolarité. Elle a donc demandé à nouveau à toucher des prestations de bien-être social.

Je crois que les allocations qui sont payées dans le cadre des programmes de planification de l'emploi devraient être ajustées pour que nous puissions les augmenter graduellement et ainsi aider la personne à devenir autonome.

Le «Y» avait aussi mis sur pied un programme pour les mères adolescentes et leurs enfants. Nous nous sommes battus longtemps, pendant plus d'un an, pour que l'on y ajoute un programme d'éducation familiale. Actuellement, les programmes de planification de l'emploi ne comprennent pas de programme d'éducation familiale, et nous étions subventionnés par Stratégie Jeunesse, un programme en vigueur au Nouveau-Brunswick et à Terre-Neuve.

Il y a des questions qui sont essentielles pour les enfants, comme l'éducation familiale, l'alphabétisation et l'adaptation à la vie quotidienne. La question des garderies est primordiale, mais la question de payer des allocations familiales pour la garde des enfants l'est aussi, parce qu'il ne faut pas nécessairement subventionner un programme de garderies comme tel. C'est la mère qui reçoit les allocations, mais en fait elle n'est pas obligée de payer pour un service de garderie pour que l'enfant puisse profiter lui aussi véritablement du programme.

Dans un cas pareil, une femme qui avait peu ou pas de revenu jusqu'alors y verra clairement l'occasion d'acheter une foule d'autres choses dont elle ou l'enfant a besoin et elle dépensera l'argent ailleurs.

Alors, il faudrait peut-être en arriver à un certain équilibre, parce que les allocations qui étaient payées dans le cadre de ces programmes étaient toujours disproportionnées par rapport à ce qu'elle pouvait gagner une fois le programme terminé. De fait, beaucoup ont de toute façon quitté leur emploi pour des questions de garde d'enfant et c'est pourquoi les statistiques nous disent que 25 p. 100 des femmes quittent leur emploi pour des questions de garde d'enfant.

Alors nous n'allons pas résoudre le problème en y engloutissant plus d'argent.

La présidence: Je suis extrêmement désolée de ne pouvoir vous accorder plus de temps. Malheureusement, nous sommes particulièrement surchargés aujourd'hui. Je pense que votre mémoire est très utile et qu'il contient de très bonnes idées. Merci.

Je voudrais souhaiter la bienvenue au Comité d'action pour la sécurité du revenu du Conseil de planification sociale d'Edmonton. Vous avez la parole. Nous avons beaucoup de questions mais pas assez de temps pour les poser toutes.

Ms Jennifer Hyndman (Member, Income Security Action Committee of the Social Planning Council of Edmonton): Thank you very much for the invitation to be here today. I am a planner with the Edmonton Social Planning Council, as well as a member of the Income Security Action Committee.

I would like to mention briefly what our group does and who we are. The Income Security Action Committee is a group of more than 50 human service agencies that address issues relating to income security. Its four subcommittees reflect the group's main areas of concern, which are social allowance rates, the working poor, health, and court challenges.

Both Jon Murphy and Joan Linder will give us two other perspectives. I would like to do a brief overview, and I do have some copies that I will give out just a little bit later. I have a paper that we have prepared for the subcommittee, entitled *Child Poverty: Whose Baby Is It?*, and we have used a racy pink cover, hoping you will take a peek at it a little bit later. The title itself is perhaps a bit precocious, a bit childlike, and perhaps an attention-seeking device in its own right. We think child poverty certainly needs more attention.

With that, I will do a brief overview, as I said, taking a few points from this paper.

• 1920

We know the social costs are high for child poverty. You have heard, no doubt, much information today and the litany of social costs involved. I do not want to go into that. I was interested to hear that many of the problems in Alberta are similar to those in Newfoundland. I have not heard the other presentations, but I will assume there are an awful lot of similarities across the country.

I will say that I think, and ISAC believes, that any effective approach to eradicating child poverty has to provide a continuum of income support, family support services and community development. Continuum is the key word here. It means a program here and a few dollars there, shaken and stirred, is not sufficient medicine to cure child poverty or seriously address the problem. Rather, what we feel is needed in metaphorical terms is a steady nutritious diet of a sufficient income, preventive education, health and social programming. Policies to reduce child poverty must complement the programs to combat it. It is easier said than done, but I would like to say it anyway.

I would like to speak briefly about stigma, which was mentioned in the previous presentation. I will not spend too much time on it. In Canada we know there are three main government transfers that affect children specifically: family [Translation]

Mme Jennifer Hyndman (membre du Comité d'action pour la sécurité du revenu du Conseil de planification sociale d'Edmonton): Merci de nous avoir invités à témoigner aujourd'hui. Je suis responsable de la planification au Conseil de planification sociale d'Edmonton ainsi que membre du Comité d'action pour la sécurité du revenu.

Je voudrais vous expliquer brièvement qui nous sommes et ce que fait notre groupe. Le Comité d'action pour la sécurité du revenu est un groupement de plus d'une cinquantaine d'agences de services sociaux qui s'intéressent aux questions de sécurité du revenu. Il est composé de quatre sous—comités qui représentent ses princiaux champs d'activité, à savoir le niveau des allocations sociales, les travailleurs à faible revenu, la santé et la contestation judiciaire.

M. Jon Murphy and M^{me} Joan Linder nous donneront chacun leurs perspectives là-dessus. Je voudrais d'abord vous donner un bref aperçu de notre mémoire dont des exemplaires seront mis à votre disposition un peu plus tard. Nous avons aussi apporté avec nous un document qui a été préparé par le sous-comité et qui s'intitule *Child Poverty: Whose Baby Is It?* Nous lui avons donné une couverture rose vif dans l'espoir que vous y jetterez un coup d'oeil plus tard. Le titre est peut-être un peu enfantin mais nous l'avons choisi pour qu'il attire l'attention. Nous croyons que la pauvreté chez les enfants mérite plus d'attention.

Cela dit, je voudrais vous donner un aperçu des principaux points couverts par le document.

Nous savons que les coûts sociaux de la pauvreté chez les enfants sont très élevés. Vous avez sans doute entendu aujourd'hui une foule de renseignements sur les problèmes qu'ils causent et toute la litanie des coûts qu'ils entraînent. Ce n'est pas l'objet de mon propos aujourd'hui mais ça m'a intéressé d'entendre que plusieurs des problèmes de l'Alberta sont semblables à ceux de Terre-Neuve. Je n'ai pas entendu les autres exposés, mais on peut supposer qu'il y a beaucoup de similarité dans tout le pays.

Je dirai cependant que je crois, et le comité d'action que je représente croit aussi, que, pour être efficace, toute action visant à faire disparaître la pauvreté chez les enfants doit fournir un continuum d'aides financières et de services de soutien aux familles ainsi qu'un continuum de services à la collectivité. Le mot clé est évidemment continuum. Cela veut dire que ce ne sont pas quelques programmes ici et quelques dollars là qui seront suffisants pour faire disparaître la pauvreté chez les enfants ou pour s'attaquer sérieusement au problème. Nous croyons plutôt que ce dont nous avons besoin, c'est, si vous me permettez cette métaphore, un régime nutritif qui comprendrait un revenu suffisant, de l'éducation préventive, des programmes de santé et des programmes sociaux. Les politiques qui visent à réduire la pauvreté chez les enfants doivent compléter les programmes qui visent à la combattre. C'est plus facile à dire qu'à faire, mais je me dois de le dire quand

Je voudrais discuter brièvement des stigmates qui ont été mentionnés dans l'exposé précédent. Juste quelques commentaires seulement. Nous savons qu'au Canada, il y a trois principaux transferts gouvernementaux qui touchent

allowance, the non-refundable child tax credit, and the cost-shared income support programs provided through the Canada Assistance Plan. The first two of these three provisions are universal entitlements. The third is a targeted program, which is means tested.

This distinction is a very important one. The stigma of a means-tested program is a major obstacle to overcoming child poverty. There is convincing evidence that the stigma of being poor is as much an obstacle for low-income families as the objective conditions of living in poverty. Children who grow up with the label "welfare bum", for example, risk experiencing the world in relative exile from their peers who are not poor. That was mentioned by the previous groups. I do not want to harp on it too much. The poverty is not only economic deprivation, but social segregation.

Perhaps even more destructive is the internalization of these self-deprecating attitudes by children who live in poverty. Some child advocates speak of "poverty-ism", and I do not know if that has come across your table today. It is a reference to the prejudice and subsequent discrimination against people who are poor. More than just a low economic status, "poor" implies a kind of moral inferiority, akin to racism or sexism. The effects of this kind of discrimination are particularly adverse for children. Any policy that aims to assist children who live in poor families cannot stigmatize them.

As a general proposition, we know that welfare and housing are stigmatized services, whereas health and education are not. The reason for this is simple. Social assistance and subsidized housing are means tested and sometimes geographically segregated, and health and basic schooling are provided equally to socio-economic groups.

CAP has been criticized for the negative impacts on poor children receiving welfare. Although it purports to be a safety net for all Canadians, support provided through CAP manifests itself as several individual safety nets for the needy. As soon as the public sees who is needy and who is not, a stigma is attached to those who require public assistance.

Many advocates of welfare reform contend that the dollars provided by CAP's stigmatizing programs should be redirected into more neutral benefits, such as other child tax credits. I will return to this point briefly in the final recommendations we would like to make.

In our brief, we talk a little about partial deindexation, and we see this as a great concern. I will leave that and, again, give you the paper at the end to give more detail on this.

[Traduction]

particulièrement les enfants: les allocations familiales, le crédit d'impôt non remboursable pour enfants et les programmes de soutien du revenu à frais partagés offerts par l'entremise du Régime d'assistance publique du Canada. Les deux premiers sont des programmes universels. Le troisième est un programme sélectif, c'est-à-dire qu'il s'applique en fonction du niveau de revenu.

Cette distinction est très importante. Le stigmate des programmes fondés sur le revenu est un obstacle important dans la lutte contre la pauvreté des enfants. On est de plus en plus convaincu que le stigmate de la pauvreté est un obstacle aussi important pour les familles à faible revenu que le fait de vivre dans la pauvreté. Les enfants qui grandissent avec l'étiquette d'habitués du bien-être social, par exemple, courent le risque d'avoir à vivre relativement séparés de leurs semblables qui ne sont pas pauvres. Cela aussi a été mentionné par le groupe précédent. Mais je ne veux pas trop insister là-dessus. La pauvreté signifie non seulement difficultés économiques mais aussi ségrégation sociale.

peut-être plus destructif. qui est l'internationalisation de l'attitude d'auto-reproche des enfants qui vivent dans la pauvreté. Certains défenseurs des droits des enfants parlent de poverty-ism, une sorte de discrimination sociale; je ne sais pas si on vous a déjà parlé de cela aujourd'hui. Il s'agit des préjugés et subséquemment, de la discrimination dont sont victimes les gens qui sont pauvres. Plus qu'un simple statut économique, être pauvre suppose une certaine infériorité morale, semblable au racisme ou au sexisme. Les effets de ce genre de discrimination sont particulièrement dommageables pour les enfants. Toute politique qui vise à aider les enfants qui vivent au sein de familles pauvres ne doit pas les stigmatiser.

En gros, nous savons que le bien-être social et le logement subventionné sont des services stigmatisés, tandis que la santé et l'éducation ne le sont pas. La raison en est fort simple. L'aide sociale et le logement subventionné sont des programmes fondés sur le revenu, où intervient parfois un isolement géographique, tandis que la santé et l'éducation de base sont offerts également à tous les groupes socio-économiques.

On a critiqué le RAPC pour l'impact négatif qu'il avait sur les enfants bénéficiaires de l'aide sociale. Bien qu'il ait été conçu comme mesure de protection pour tous les Canadiens, le soutien apporté par le RAPC se manifeste sous la forme de plusieurs modes de protection individuelle pour les nécessiteux. Aussitôt que le public peut voir qui est dans le besoin et qui ne l'est pas, il attache un stigmate à ceux qui ont besoin de l'aide publique.

Plusieurs défenseurs de la réforme sociale soutiennent que les sommes d'argent dépensées dans le cadre de programmes du RAPC stigmatisants devraient servir plutôt à verser des prestations, comme d'autres crédits d'impôt pour enfants par exemple. Je reviendrai brièvement sur ce point lorsque je ferai mes recommandations finales.

Dans notre mémoire, nous mentionnons la question de la désindexation partielle. Nous croyons qu'il s'agit-là d'un problème important. Je n'aborderai pas le sujet à ce moment-ci et, encore une fois, je vous demanderais de consulter le document qui vous sera remis à la fin pour plus de détails.

We are greatly concerned about the capping of CAP and the implications for provincial social assistance programs because of that. We are also very concerned about social assistance rates, which were discussed in great detail in the previous presentation. I would like to leave that for you to read and not belabour the point at this time.

There were some questions on the Stats Canada low income cut-offs. They are one of many poverty lines. What we would like to use as the definition of that poverty line is a living wage. At present under social allowance programs, at least in Alberta, most poor families are surviving, physically speaking. But the problem of poverty is only being perpetuated. Rather than enhancing the economic productivity of poor families, we are amassing a huge debt of both social and financial costs.

• 1925

I alluded to a living wage. I used, as I said, the StatsCan low income cut-off as a rough measure of this. The issue here is really basic needs.

Should government income support programs provide for the mere physical survival of families that are poor or should it allow for participation in basic community activities for social acceptance? Should a welfare mom have enough money to pay for child care and bus fare to attend a meeting such as this evening's, or a community league meeting? Should a low-income family be afforded an income that covers school field trips or a Ninja Turtle lunch box?

A consensus on this would not easily be reached, but the fact remains that the public has not been asked, at least not on a broad basis.

Moving on to employment, I just want to make one comment. Child poverty is not an isolated phenomenon. It is only part of a larger poverty pie, so to speak, baked in a crust of unemployment, under-employment, and a lack of education and related job skills.

To solve the problem of child poverty, one must address the issue of inadequate family income. Increased employment income, then, is one major response to child poverty.

At this point, I also want to reiterate the importance of minimum wage legislation and certainly federal minimum wage legislation. Alberta is at the bottom of the heap in terms of the minimum wage as a percentage of the StatsCan low income cut–off. We hear that changes may be happening, but so far there has been no action.

[Translation]

Nous sommes extrêmement préoccupés par le plafond imposé au Régime d'assistance publique du Canada et des répercussions que cela peut avoir sur les programmes provinciaux d'aide sociale. Nous sommes aussi très préoccupés par le niveau des paiements de l'aide sociale, qui a été abordé en profondeur dans l'exposé précédent. Je voudrais vous laisser lire le document et ne pas m'étendre sur le sujet à ce moment-ci.

Nous avions aussi des questions sur la façon dont Statistique Canada détermine le seuil de faible revenu. Il y a plusieurs seuils de pauvreté. Nous voudrions que la définition du seuil de pauvreté soit: revenu suffisant pour vivre décemment. Présentement, les programmes d'aide sociale, en Alberta du moins, permettent aux familles pauvres de survivre, physiquement parlant. Mais on ne fait que perpétuer le problème de la pauvreté. Au lieu de mettre en valeur la productivité économique des familles pauvres, on amasse une dette immense à la fois sociale et financière.

J'ai fait allusion à un salaire suffisant. Comme je l'ai mentionné, j'ai utilisé le seuil du faible revenu de Statistique Canada pour en faire la détermination approximative. Il s'agit réellement d'une question de besoins fondamentaux.

Est-ce que les programmes gouvernementaux d'aide au revenu ne devraient permettre que la survie physique des familles pauvres ou devraient-ils permettre une participation aux activités fondamentales de la collectivité, ce qui signifierait l'acceptation sociale? Est-ce qu'une mère assistée sociale devrait avoir assez d'argent pour payer pour la garderie et le billet d'autobus qui lui permettraient de participer à une réunion comme celle-ci, ou à une réunion dans sa localité? Est-ce qu'une famille à faible revenu devrait recevoir une aide suffisante qui couvrirait aussi les sorties faites dans le cadre de l'école ou la boîte à lunch décorée de tortues ninja?

Il ne serait pas facile d'atteindre un consensus sur ce sujet, mais il reste quand même qu'on a pas demandé l'avis du public, du moins pas sur une grande échelle.

Au sujet de l'emploi, je voudrais faire un commentaire. La pauvreté chez les enfants n'est pas un phénomène isolé. Elle n'est en fait que la partie d'un tout qui comprend aussi le chômage, le sous-emploi, le manque d'éducation et le manque de compétence qui en résulte.

Pour résoudre le problème de la pauvreté chez les enfants, on doit se pencher sur la question du revenu familial, qui est souvent insuffisant. En augmentant les salaires, on apporte donc une réponse importante au problème de la pauvreté chez les enfants.

À ce moment-ci, je voudrais aussi réitérer l'importance de la législation sur le salaire minimum et certainement l'importance de la législation fédérale sur le salaire minimum. L'Alberta se situe au bas de l'échelle pour ce qui est du salaire minimum en tant que pourcentage du seuil de faible revenu de Statistique Canada. On nous dit qu'il se peut qu'il y ait des changements, mais jusqu'ici rien n'a été fait.

I just want to paint the picture of one scenario, a single mother with two children. In terms of earning the minimum wage, that single mother would have to work 91 hours a week in paid work to earn the StatsCan low income cut-off. Then there is the unpaid work.

I just wanted to paint that scenario as one of many. I will not belabour the point, because I think it was well made in the previous presentation.

To finish in terms of my part, I would like to outline the five guidelines for change and our recommendations for policy development, which are included in our paper.

The first is to recognize the need to increase the amount of support available to low-income families with children. It is very broad, but it is the pillar that underlies the remaining four.

We believe that what has to happen is that children are removed from social assistance rolls. We believe the federal government should redirect CAP funds through a less stigmatizing, more universal system of child benefits.

We believe minimum wage legislation should be co-ordinated with other child-related benefits. If social assistance programs are retained—and this point was made earlier—disincentives to entering the labour force must be removed through a comprehensive package of transitional benefits. Again, those would include health care, child care, and so on. I am sure this point is not new.

The fourth point is to restore indexation of family allowance and child tax credits so that the value of benefits to poor children does not continue to erode over time.

Finally, we must recognize that employment income is the most critical source or potential source of support to poor families. Better access to better terms of employment, not just minimum—wage jobs, to provide a living wage should be the goal of all economic and social policy developed by the federal and provincial governments. Accordingly, the federal minimum wage must be increased.

I would like to pass it on to Joan to portray for us in more real terms, in terms of experience, what are some of the issues of child poverty and family poverty.

Ms Joan Linder (Income Security Action Committee, Social Planning Council of Edmonton): On the plane here today, I sat next to a gentleman and struck up a conversation with him about why I was coming to Ottawa. He said that I did not look like a poor mom. I do not know what he meant. All I know is that I am a mom in poverty. I have three daughters and I am on full assistance. I am getting active in Edmonton, quite vocal, as Jennifer can tell you.

[Traduction]

Je voudrais vous présenter un scénario, celui d'une mère célibataire avec deux enfants. Pour avoir le salaire minimum, cette mère célibataire devrait travailler 91 heures par semaine dans un emploi rémunéré pour arriver au seuil de faible revenu de Statistique Canada. S'ajoute à cela ensuite le travail non rémunéré.

Il s'agit d'un scénario parmi tant d'autres. Je ne voudrais pas m'attarder sur ce point, parce que je pense qu'il a été bien défendu dans l'exposé précédent.

Pour terminer, je voudrais vous donner un aperçu de nos cinq recommandations pour l'élaboration de nouvelles politiques, qui se trouvent dans notre mémoire.

Notre première recommandation est de reconnaître la nécessité d'augmenter le niveau d'aide mis à la disposition des familles avec enfants. C'est une recommandation très large, mais c'est sur celle-ci que repose nos quatre autres recommandations.

Nous croyons que ce que nous devons faire, c'est d'enlever les enfants du registre de l'aide sociale. Nous croyons que le gouvernement fédéral devrait consacrer les sommes d'argent qu'il affecte au RACP à un système de prestations à l'enfance moins stigmatisant, plus universel.

Nous croyons que la législation sur le salaire minimum devrait être coordonnée avec les autres prestations destinées aux enfants. Si les programmes d'aide sociale doivent être maintenus, comme il a été mentionné auparavant, il faut faire disparaître les facteurs qui font obstacle à la réinsertion dans le milieu du travail au moyen d'un programme complet de prestations pour la période de transition. Un tel programme comprendrait les soins de santé, un programme de garderie, etc. Je suis sûr que cette proposition n'est pas nouvelle.

Quatrièmement, il faudrait rétablir l'indexation des allocations familiales et des crédits d'impôt pour enfants pour que la valeur des prestations accordées aux enfants pauvres ne continue pas à se dégrader avec le temps.

Enfin, nous devons reconnaître que le salaire est la source la plus importante ou la source potentielle la plus importante pour le soutien des familles pauvres. Le but de toutes les politiques de développement économique et social des gouvernements fédéral et provinciaux devrait être de donner accès à de meilleures conditions d'emploi, et non seulement à des emplois au salaire minimum, qui pourraient procurer un salaire suffisant. Par conséquent, le salaire minimum fédéral doit être augmenté.

Je voudrais maintenant passer la parole à Joan qui nous décrira en termes vécus la problématique des enfants pauvres et des familles pauvres.

Mme Joan Linder (Comité d'action pour la sécurité du revenu, Conseil de planification sociale d'Edmonton): Dans l'avion qui nous amenait à Ottawa aujourd'hui, j'étais assise à côté d'un monsieur et nous avons discuté de ce qui m'amenait ici aujourd'hui. Il m'a dit que je n'avais pas l'air d'une mère qui vivait dans la pauvreté. Je ne sais pas ce qu'il a voulu dire. Tout ce que je sais, c'est que je suis une mère qui vit dans la pauvreté. J'ai trois filles et je reçois des prestations d'aide sociale. Mais je commence à me faire entendre et à m'impliquer sur la scène sociale à Edmonton, comme Jennifer pourra vous le confirmer.

I am trying to organize a group called MOMI, Moms On Minimal Income. I am trying to get a support group going so that moms will encourage and support each other and lobby for change where we feel it is needed.

I am going to speak to changes that affect me directly. I am not speaking for all moms in Edmonton or wherever. There have been a lot of changes in social assistance in Alberta, and it hurts.

• 1930

In the fall of last year my daughters, who are aged 15 and 7, were registered in a community recreation dance program. There was no stigma there. Everybody wore leotards and tights and had their hair up. Nobody knew who had what income. When they performed on stage they all had the same costume. Everybody clapped. They really felt good about each other.

In September the recreation allowance for my children was \$220 per year. They did not get to go to Banff or Jasper. They did not get to attend a dance school, but they were in a recreational dance class. With the awe-inspiring changes that social assistance has made to the program, instead of \$220 a year, recreation allowance has been cut to \$66 a year per child. I think that is the figure. I may be wrong, but that is my understanding of it.

So instead of my daughters feeling good, being equal to their friends, their counterparts in the community, now I can take them swimming once a month. I can no longer affort the dance program, which was only \$15 and \$18 a month. It was not a big program.

Recently, just before I came out, my name was published in the dance newsletter as a mom who was delinquent in funds. For the whole month of January I told my social worker that I needed those dance fees. He said, right after Christmas, that I should wait until February and everything would be handled. So now I am stuck with \$90 costume fees and \$220 dance fees. I do not know where it is supposed to come from.

Another thing is family allowance. A lot of middle–income families use that for special things like outings, ski trips to Jasper or concerts or even an education fund. Some families actually give it to their children as an allowance. I use my family allowance cheque for something really special too. It is called food.

Another thing I would like to address is the stigma attached. If I did not use my family allowance for food, we would either go hungry or I would literally have to beg for food. I would have to go to my worker and prove that there was no food in the house. Well, pardon me, when I say there is no food, you can come and look. Or else you get—I do not know if it is in any other province—a lovely carbon form called a voucher, and when you take it into a store you are

[Translation]

J'essaie d'organiser un groupe qui s'appelle MOMI, qui signifie *Moms On Minimal Income*. J'essaie d'organiser un groupe de soutien qui permettra aux mères de famille de s'encourager mutuellement et de faire des pressions pour que les changements qu'elles croient nécessaires soient effectués.

Je vais parler des changements qui me touchent directement. Je ne prétends pas parler au nom de toutes les mères de famille d'Edmonton ou d'ailleurs. Beaucoup de changements ont été effectués dans les programmes d'aide sociale en Alberta et nous croyons que ces changements sont néfastes.

L'automne dernier, mes filles, qui sont âgées de 15 et 7 ans, ont été inscrites à un programme de danse récréative communautaire. Dans ce programme, il n'y avait pas de caractère distinctif entre les participants. Tous portaient des collants et avaient les cheveux remontés. Personne n'était au courant du revenu des autres. Pour donner des représentations sur scène, tout le monde portait le même costume. Tous applaudissaient. Ils se sentaient tous bien ensemble.

En septembre, l'allocation de loisirs accordée à mes enfants était de 220\$ par année. Ils n'ont pas eu la chance d'aller à Banff ou à Jasper. Ils n'ont pas pu fréquenter une école de danse, mais ils suivaient un cours de danse récréative. Suite aux modifications terrifiantes que l'aide sociale a apportées au programme, l'allocation de loisirs, qui était de 220\$ par année, a été réduite à 66\$ par année par enfant. Je crois que c'est le chiffre exact. Je me trompe peut-être, mais c'est ce que je comprends.

Alors, au lieu de permettre à mes filles de se sentir à l'aise, sur le même pied que leurs amies, leurs homologues dans la collectivité, je dois maintenant me contenter de les amener faire de la natation une fois par mois. Je ne peux plus leur payer le programme de danse, qui ne coûtait que 15\$ et 18\$ par mois. Ce n'était pas un programme extravagant.

Récemment, juste avant que j'expose la situation au grand jour, mon nom a été publié dans le bulletin de la classe de danse et on me présentait comme une mère qui était en retard dans ses paiements. Pendant tout le mois de janvier, j'ai dit à mon travailleur social que j'avais besoin d'argent pour payer ces cours de danse. Il m'a dit, juste après Noël, d'attendre jusqu'en février et alors tout devait s'arranger. Alors, je dois payer des frais de 90\$ pour les costumes et de 220\$ pour les cours de danse. Je ne sais pas où je vais prendre cet argent.

Il y a aussi les allocations familiales. Beaucoup de familles à revenu moyen les utilisent pour des activités spéciales, comme des sorties, des excursions de ski à Japser ou des concerts, ou même pour payer des frais d'éducation. Certains parents les donnent à leurs enfants. J'utilise aussi mon chèque d'allocations familiales à une fin bien particulière, c'est-à-dire pour acheter de la nourriture.

J'aimerais aussi expliquer ce que cela signifie pour moi. Si je n'utilisais pas mes allocations familiales pour acheter de la nourriture, nous crèverions de faim ou nous serions littéralement contraints de quêter de la nourriture. Je devrais me présenter à mon travailleur social et lui prouver qu'il n'y avait pas de nourriture dans la maison. Bien, excusez-moi, quand je dis qu'il n'y a pas de nourriture, vous pouvez venir vérifier vous-mêmes. Autrement, on vous donnait—je ne sais

really looked down on. I only used that once and I will never, ever do it again because of the way I was treated by the store clerk. It is very demoralizing and degrading.

The other day I was in Safeway and I saw a young mother, maybe 18 or 19, who was trying to use a voucher and the clerk was just sneering at her. I wanted to go up and hug her and say, look, tell her not to talk to you like that. We do not deserve that. We are just trying to get through our lives.

The speaker earlier said that if you work you should be allowed to keep 50% of your income. Believe me, living in poverty is 25-hours-a-day work. You never, ever have enough clothing to clothe your children. I am allowed \$14 a month to clothe my infant daughter. Now, you know infants—they grow. I am allowed to buy one second-hand dress for her a month, or half a pair of shoes. Or if I want to get her proper walking boots, in Alberta right now they are retailing at \$43 a pair, without GST. That means I have to save for three months to buy my baby a pair of walking shoes that she will grow out of in another month, and I am back at square one again.

The day before I came out here I went to my sister's to pick up a suitcase. I do not own suitcases—where do I go? I go to Ottawa. But anyway, on the way home my car, which is 18 years old, blew the exhaust system. So I am now car-less, and a lot of you might think I should just go get it fixed. Sure. An exhaust system is between \$350 and \$400 for this big car, because who can afford a nice cute little Toyota that will get 100 miles per gallon in gas or whatever.

• 1935

It really has not hit me yet because I have been on such a high about coming to Ottawa and sharing my views. But when I go home and I have to take my infant to the doctor... Last year I had to have emergency ambulance service. I have asthma and three times I drove myself to the hospital rather than incur that cost. But if I need ambulance service again I am going to have to beg for it. When you are in asthma distress you cannot just phone somebody to see if they can come and get you. It is a matter of minutes. You do not have time to wait.

Another thing is that social services cut transportation, which was a scandalous \$45 a month. When you drive a boat like mine, with the gas prices... In one year I have spent on repairs four times the amount I paid for the car a year ago. Everybody asks what I do with my child tax credit, and I say, it is out there on four wheels. It is really hard.

Two thousand years ago Christ said the poor will always be with us. I realize there will always be poor people, but what I would like is for people who are living in poverty to be able to see a light at the end of the tunnel. Help them to see

[Traduction]

pas si c'est pareil dans une autre province—un beau bon que vous pouvez utiliser dans un magasin, mais quand vous l'utilisez, on vous regarde vraiment de haut. J'ai utilisé un tel coupon une fois, et je n'en utiliserai jamais plus car je n'ai pas oublié comment j'ai été traitée par le commis du magasin. C'était très démoralisant et très dégradant.

L'autre jour, j'étais dans le Safeway, et j'ai vu une jeune mère, de 18 ou 19 ans, qui essayait d'utiliser un bon. Le commis se moquait d'elle d'un air méprisant. J'ai eu envie d'aller la réconforter et lui dire de ne pas se laisser traiter de la sorte. Nous ne méritons pas cela. Nous essayons seulement de vivre.

Un témoin précédent a mentionné que si on travaille, on devrait pouvoir garder 50 p. 100 de son revenu. Croyez-moi, vivre dans la pauvreté, c'est travailler 25 heures par jour. Vous n'avez jamais assez de vêtements pour vos enfants. Je reçois 14\$ par mois pour habiller ma petite. Vous savez, les enfants—ils grandissent. Je peux lui acheter une robe de seconde main par mois, ou une demi-paire de chaussures. Actuellement, en Alberta, de bonnes bottines se vendent à 43\$ la paire, sans TPS. Ainsi, je dois économiser pendant trois mois pour acheter à ma petite des chaussures qui seront trop petites au bout d'un mois, et je me retrouve au point de départ.

Une journée avant de me présenter ici, je suis allée chez ma soeur prendre une valise. Je n'ai pas de valise—où est-ce que je vais? Je vais à Ottawa. De toute façon, en retournant à la maison, le système d'échappement de ma voiture, qui a 18 ans, s'est brisé. Alors, je me retrouve maintenant sans voiture. Bon nombre d'entre vous pensent peut-être que je devrais simplement la faire réparer. Bien sûr. Un système d'échappement pour cette grosse voiture coûte entre 350\$ et 400\$, car qui peut s'offrir une belle petite Toyota qui fait 100 milles au gallon ou je ne sais quoi encore.

Je n'ai pas encore vraiment réalisé ce qui s'est passé car j'étais trop excitée à l'idée de venir à Ottawa pour faire connaître mes points de vue. Cependant, lorsque je retournerai à la maison et que je devrai conduire mon enfant chez le médecin... L'année dernière, j'ai dû avoir recours au service d'ambulance d'urgence. Je souffre d'asthme, et à trois occasions, j'ai conduit moi-même jusqu'à l'hôpital plutôt que de payer pour une ambulance. Mais si j'ai encore besoin des services d'une ambulance, je vais supplier pour qu'on réponde à mon besoin. Quand vous faites une crise d'asthme, vous ne pouvez pas simplement demander à quelqu'un s'il peut venir vous chercher. C'est une question de minutes. Vous n'avez pas le temps d'attendre.

De plus, les services sociaux ont réduit les allocations pour transport, qui représentaient la somme scandaleuse de 45\$ par mois. Quand vous êtes dans une situation comme la mienne avec les coûts de l'essence. . . En un an, j'ai dépensé en réparatioan quatre fois le montant que j'ai payé pour la voiture il y a un an. Tout le monde me demande ce que je fais de mes crédits d'impôt pour enfants. Je leur réponds que je les utilise pour faire rouler ma voiture. C'est vraiment difficile.

Il y a 2000 ans, le Christ a dit bienheureux les pauvres. Je réalise qu'il y aura toujours des pauvres, mais j'aimerais que les personnes qui vivent dans la pauvreté puissent voir une lumière au bout du tunnel. Aidez-les à voir qu'ils

that they can come out of poverty in one piece, and that they get lots of support. That means giving them more money so they do not have to work so darned hard at living that they have no energy to expend on anything else.

Thank you.

Mr. Jonathan Murphy (Executive Director, Edmonton Social Planning Council): I have two fairly brief points to make.

I recently completed an examination of the status of native people in Edmonton—urban natives—and I want to share some of the statistics that I think relate to the question of child poverty. Edmonton, like most western Canadian cities, has a growing native population that is approaching 30,000 people. It is an extremely young population. Of this population, 37% is under 15 years of age, compared with only 23% of the general population of Edmonton.

Many of the native people in Edmonton have moved recently to town. They come from rural areas where their average family income is less than half what it is in non-native communities. So when they arrive in Edmonton they have to face not just having to make this transition between rural community and urban community, but also the racism they face both in the rural areas and when they arrive in town.

There is an extremely high ratio of single-parent families amongst native families in Edmonton. Well over one-third of families are headed by a single parent, almost always a mother, compared with only about one-eighth of non-native families. There are exceptionally high levels of poverty among native families in Edmonton. Half of the native people living in families in Edmonton are living below the poverty line, and the poverty line is an extremely low level. I doubt any of the people on this committee have ever had to live on even double the poverty line.

Along with poverty come the attendant social problems. The number of child welfare files among native people is seven times as great as it is among the non-native population. A third of all open child welfare files in Edmonton are of native families. As the intervention becomes more intrusive, so does the percentage of native cases increase, so that as far as the number of children who are permanently taken away from their families, half of them in Edmonton are from native families. That is half of them—remember that altogether the population of natives is only about 5% of the total population of Edmonton. I am sure it is the same type of situation in most western Canadian cities, Saskatoon included.

• 1940

Up to 60% of the youth incarcerated in Edmonton young offender centres are native. The federal government has assumed minimal responsibility for non-status Indian people, for non-treaty Indian people. However, in urban areas such

[Translation]

peuvent sortir indemnes de la pauvreté et qu'ils ont beaucoup de soutien. À cette fin, donnez-leur plus d'argent, sans quoi ils doivent travailler si fort pour arriver qu'ils n'ont plus d'énergie à consacrer à quoi que ce soit d'autre.

Merci

M. Jonathan Murphy (directeur exécutif, Edmonton Social Planning Council): J'ai deux courtes remarques à faire.

J'ai récemment terminé un examen de la situation des autochtones à Edmonton—autochtones en milieu urbain—et je veux vous faire part de quelques—unes des statistiques qui, je crois, ont trait à la pauvreté chez les enfants. Edmonton, comme la plupart des villes de l'Ouest canadien, a une population autochtone grandissante qui approche 30,000 personnes. C'est une population extrêmement jeune. De cette population, 37 p. 100 des membres ont moins de 15 ans, comparativement à seulement 23 p. 100 dans le cas de la population générale d'Edmonton.

Un grand nombre des autochtones d'Edmonton sont venus récemment s'installer en ville. Ils viennent de régions rurales dans lesquelles le revenu familial moyen est inférieur à la moitié du revenu dans les localités non autochtones. Ainsi, lorsqu'ils arrivent à Edmonton, les autochtones doivent, en plus d'affronter les difficultés que présentent le passage d'une collectivité rurale à une collectivité urbaine, affronter le racisme qui existe autant dans les régions rurales qu'en ville.

Le taux de familles monoparentales parmi les familles autochtones est extrêmement élevé à Edmonton. La proportion de familles monoparentales, dont le chef est presque toujours une femme, dépasse largement un tiers, alors qu'elle n'est que d'environ un huitième dans le cas des familles non autochtones. Il y a des taux de pauvreté excessivement élevés parmi les familles autochtones d'Edmonton. La moitié des autochtones qui vivent dans des familles à Edmonton vivent au-dessous du seuil de pauvreté, et le seuil de pauvreté est un niveau extrêmement bas. Je ne crois pas que quiconque dans cette collectivité ait jamais eu à vivre même au-dessous du double du seuil de pauvreté.

La pauvreté s'accompagne de problèmes sociaux. Le nombre de dossiers d'aide sociale à l'enfance parmi les autochtones est sept fois plus élevé que parmi la population non autochtone. Le tiers de tous les dossiers d'aide à l'enfance ouverts à Edmonton concernent des familles autochtones. Plus l'intervention est poussée, plus le pourcentage de cas concernant des autochtones augmente. Jusqu'à la moitié du nombre d'enfants qui sont retirés de façon permanente de leurs familles à Edmonton viennent de familles autochtones. La moitié—et n'oubliez pas que la population autochtone dans son ensemble ne représente qu'environ 5 p. 100 de la population totale d'Edmonton. Je suis sûr que la situation est la même dans la plupart des villes de l'Ouest canadien, y compris Saskatoon.

Jusqu'à 60 p. 100 des jeunes incarcérés dans les centres pour jeunes contrevenants d'Edmonton sont des autochtones. Le gouvernement fédéral a assumé une responsabilité minimale pour les Indiens non inscrits, pour les Indiens non

as Edmonton and other western Canadian cities, Métis and non-status Indians account for upwards of three-quarters of the total native population. The federal government has basically washed their hands of these people.

While Métis people have been recognized in the Constitution as a separate aboriginal people, federal funding for specialized programs for them, either within the cities or in rural areas, has not come along with that recognition.

The capping of transfer payments for health and social services will limit Alberta's ability to offer services to urban native people. The treatment of Alberta as a so-called wealthy province by federal policies ignores the existence of a large, extremely poor native underclass, which can in no way be described as wealthy.

The federal government should enter into negotiations with urban native political and social organizations to establish innovative programs for native children and youth living in the city, in areas including educational programming, native-controlled child welfare programming, supports for native single parents, comprehensive hiring and training programs for native correctional workers especially in youth centres, and special alternative measures programs.

The reputation of the federal Indian Affairs department in delivering social services programs, including welfare for the treaty Indians who do live in Edmonton, is appalling. Most treaty Indian families would prefer to be dealt with by provincial social services. However, the Province of Alberta must be funded properly to service this population. I have a report that we will distribute. It has a different bright colour to make you read it, and I hope you will be able to check that out.

Finally, I want to make a point on a different issue. The Income Security Action Committee received Court Challenges funding last year to challenge the virtual exclusion of independent 16-and 17-year-old children from social assistance in Alberta. This policy forces many 16-and 17-year-olds onto the streets or back into physically and/or sexually abusive home situations. Given the apparently clear contravention of Charter prohibitions against age discrimination, the Income Security Action Committee would like to know why the federal Canada Assistance Plan officials do not insist that Alberta programs be made consistent with the Charter, given that federal funding is provided for these programs.

Already in the Finlay case in Manitoba we have seen that the federal government is responsible for ensuring that its funds are spent in a manner that is consistent with the Charter of Rights and Freedoms, but it does not seem to

[Traduction]

soumis aux traités. Cependant, dans les régions urbaines, comme Edmonton et les autres villes de l'Ouest canadien, les Métis et les Indiens non inscrits représentent les trois quarts et plus de la population autochtone totale. Le gouvernement fédéral s'est essentiellement désintéressé de ces autochtones.

Les Métis ont été reconnus dans la Constitution comme un groupe d'autochtones distinct, mais le financement fédéral pour les programmes spécialisés s'adressant aux Métis, tant dans les villes que dans les régions rurales, n'a pas reflété cette reconnaissance.

Le plafonnement des paiements de transfert pour les services de santé et les services sociaux limitera la capacité de l'Alberta d'offrir des services aux autochtones en milieu urbain. Le traitement accordé à l'Alberta, une province dite riche, par les politiques fédérales ne tient pas compte de l'existence d'une importante classe marginale d'autochtones extrêmement pauvres, qui ne peut en aucune façon être considérée comme riche.

Le gouvernement fédéral devrait entamer des négociations avec les organisations politiques et sociales autochtones en milieu urbain en vu d'établir des programmes innovateurs pour les enfants et les adolescents autochtones vivant dans la ville, dans des secteurs comprenant les programmes éducatifs, les programmes d'aide sociale à l'enfance gérés par les autochtones, les programmes d'aide aux chefs autochtones de familles monoparentales, les programmes complets d'embauchage et de formation pour les travailleurs correctionnels autochtones, particulièrement dans les centres de jeunesse, et les programmes spéciaux de mesures de rechange.

La réputation du ministère fédéral des Affaires indiennes, en ce qui concerne l'application de programmes de services sociaux, y compris les programmes d'aide aux Indiens non soumis aux traités qui vivent à Edmonton, est épouvantable. La plupart des familles indiennes non soumises aux traités préféreraient relever des services sociaux provinciaux. Cependant, la province de l'Alberta doit être financée adéquatement pour desservir la population. J'ai un rapport que nous allons distribuer. Il est d'une couleur vive différente, pour que vous le lisiez, et j'espère que vous serez en mesure d'en vérifier la teneur.

Enfin, je veux faire une remarque sur une question différente. L'Income Security Action Committee a recu l'année dernière des fonds de contestation judiciaire pour contester l'exclusion virtuelle d'enfants indépendants de 16 et 17 ans de l'aide sociale en Alberta. En raison de cette politique, de nombreux jeunes de 16 et 17 ans sont forcés de vivre dans la rue ou de retourner dans des foyers où ils sont victimes d'agressions physiques ou sexuelles, ou des deux. Compte tenu de la violation apparemment évidente des interdictions de la Charte concernant la discrimination pour raison d'âge, l'Income Security Action Committee aimerait savoir pourquoi les fonctionnaires fédéraux du Régime d'assistance publique du Canada n'insistent pas pour que les programmes de l'Alberta soient rendus compatibles avec la Charte, étant donné que le gouvernement fédéral finance ces programmes.

Déjà dans le cas Finlay au Manitoba, nous avons vu que le gouvernement fédéral doit s'assurer que son argent est dépensé d'une manière conforme à la Charte des droits et libertés, mais il ne semble pas que cela ait changé l'attitude

have changed the attitude of the federal cap officials. It sees to us that the federal government is not interested in maintaining national standards in the provision of social assistance through the Canada Assistance Plan.

Thank you.

The Chair: Thank you very much.

Mrs. Feltham: I know you did mention that with respect to the natives the responsibility, to a large degree. . . the federal government will have to look at it. In your estimation, what can be done to resolve the problems that are facing the natives, especially in places like Edmonton?

Mr. Murphy: I believe that for a long time native people have been treated as if they are children, as if they are not capable of operating and delivering their own social services. The experience with treaty native bands in Alberta, such as the Yellowhead Tribal Council, has been that when they have been permitted to operate their own child welfare services and their own social assistance services, those have been operated effectively. We need to look at doing the same thing in urban areas. That is one solution.

• 1945

Mrs. Feltham: Mrs. Linder, I want to dwell on your situation for a few minutes. You say that you have a 16-or 14-year-old.

Ms Linder: A 15-year-old daughter.

Mrs. Feltham: And you have a baby and-

Ms Linder: And a seven-year-old.

Mrs. Feltham: Yes. Do the fathers of those children contribute money towards their upkeep?

Ms Linder: The father of my eldest, to whom I was married, contributes an astounding \$100 a month, but I do not see that money. It is paid directly to the department and is in the allotment, so it does not really benefit me because I do not see any more funds.

Mrs. Feltham: What is an allotment?

Ms Linder: It is the money that Social Services pays me. They do not give me my allotment plus what he gives me; my allotment includes what he gives me.

Mrs. Feltham: Do you receive any money for the other two?

Ms Linder: I receive sporadic help from one father and none from the other.

Mrs. Feltham: All right. I assume that you are out of work at this time. Is that situation just for a short time? Will you be able to return to the work force?

[Translation]

des fonctionnaires fédéraux du Régime d'assistance publique du Canada. Il nous semble que le gouvernement fédéral n'est pas intéressé à maintenir des normes nationales dans l'application des programmes d'aide sociale par l'intermédiaire du Régime d'assistance publique du Canada.

Merci.

La présidence: Merci beaucoup.

Mme Feltham: Je sais que vous avez mentionné, en ce qui concerne les autochtones, que la responsabilité, dans une large mesure. . . le gouvernement fédéral devra s'en occuper. Selon vous, qu'est-ce qui peut être fait pour résoudre les problèmes auxquels doivent faire face les autochtones, particulièrement dans des endroits comme Edmonton?

M. Murphy: Je crois que, depuis longtemps, les autochtones sont traités comme des enfants, comme s'ils étaient incapables de gérer et d'appliquer leurs propres programmes de services sociaux. L'expérience acquise avec les bandes d'Indiens soumis aux traités en Alberta, tel que le Conseil tribal de Yellowhead, a été telle que lorsqu'on les a autorisés à gérer leurs propres services de protection de l'enfance et leurs propres services d'aide sociale, ceux-ci ont été gérés efficacement. Nous devons chercher à faire la même chose dans les zones urbaines. C'est là une solution.

Mme Feltham: Madame Linder, j'aimerais m'arrêter sur votre situation pendant quelques minutes. Vous dites que vous avez un enfant de 16 ou de 14 ans.

Mme Linder: Une fille de 15 ans.

Mme Feltham: Et vous avez un bébé et...

Mme Linder: Et un enfant de 7 ans.

Mme Feltham: Oui. Est-ce que les pères de ces enfants contribuent financièrement à leurs besoins?

Mme Linder: Le père de l'aînée, avec qui j'ai été mariée, donne la somme mirobolante de 100\$ par mois, mais je ne vois pas cet argent. Il est versé directement aux services sociaux et il fait partie de l'allocation. C'est pourquoi je n'en tire pas un réel bénéfice puisque cela ne me donne pas plus d'argent.

Mme Feltham: Qu'est-ce qu'une allocation?

Mme Linder: Il s'agit de l'argent que les services sociaux me versent. Il ne me donne pas mon allocation plus ce que mon ancien mari me donne; mon allocation comprend ce qu'il me donne.

Mme Feltham: Est-ce que vous recevez de l'argent pour les deux autres?

Mme Linder: Je reçois une aide occasionnelle de l'un des pères et aucune de l'autre.

Mme Feltham: Très bien. Je suppose que vous ne travaillez pas en ce moment. S'agit-il d'une situation temporaire? Allez-vous être en mesure de retourner sur le marché du travail?

Ms Linder: Oh yes. In that regard I believe I am the exception rather than the rule. I have not worked full-time since 1989, when I was stricken with MS. With that disease I was working in a very high-power, high-stress job, but once I had MS I could no longer function under high stress, so I then worked on a part-time basis. But the company liquidated, so I no longer had a job.

Then I took a career development course through our community college. When I graduated from that course I became pregnant with my youngest child.

But I intend to work. I do not intend to stay on assistance. The way I look at it, for myself personally this is just a time to regroup and assess what I want to do and how I am going to go about achieving that. But I have also been very active in many volunteer activities. I have not been sitting at home.

Mrs. Feltham: All right, I appreciate that.

In that light, I feel that no child—it does not matter where they live—should have to go to school hungry. We have to take care of that situation. But I question to what degree any country can afford to provide the extras to people, whether it is the mother, the father, or the children.

Ms Linder: Yes.

Mrs. Feltham: Again, this comment does not reflect on you-

Ms Linder: No.

Mrs. Feltham: Could you tell us to what degree a government, whether provincial, municipal or federal, should provide for people who are not working at the time?

Ms Linder: I believe children have rights and that just because their parents are in poverty, such a situation should not condemn them to go without. I did not choose to live in poverty. Events happened to me that caused my life to become a poverty situation at present. I have worked and have supported my children, but I cannot do so at present.

I do not believe my children or the children of anyone who is in poverty should suffer. My children suffer every day anyway, whether you give them recreational extras or not. They do not get the special lunches and are not able to go to concerts. A big rock group came into town and kids were spending \$100 a piece on tickets, but my children cannot do that. I understand that and they understand that. But to be able to afford a community recreational dance program I do not think is asking for the moon. I am not wanting my daughter to study at the Edmonton School of Ballet, where you pay \$25 an hour. I am asking that she gets \$15 a month. I do not think that is going to break the department. If my daughter feels good about herself, in the long run it will help her get through school and achieve better. In the long run it will save the government money, not cost.

[Traduction]

Mme Linder: Oh oui! Dans ce domaine, je pense que je suis l'exception plutôt que la règle. Je n'ai pas travaillé à temps complet depuis 1989, époque où j'ai été atteinte de sclérose en plaques. Avant cette maladie, j'avais un emploi très accaparant et très stressant, mais une fois atteinte de sclérose en plaques, je n'ai plus été capable de supporter un stress important, et c'est pourquoi j'ai commencé à travailler à temps partiel. Mais la compagnie a fermé ses portes et j'ai perdu mon emploi.

Ensuite, j'ai suivi un cours de perfectionnement professionnel dans un collège communautaire. Lorsque j'ai terminé ce cours, je suis tombée enceinte de mon plus jeune enfant.

Mais j'ai l'intention de travailler. Je n'ai pas l'intention de rester une assistée sociale. La façon dont je vois les choses, c'est que je veux prendre un peu de temps pour mettre de l'ordre dans mes idées et décider ce que je veux faire et la façon dont j'ai l'intention d'y arriver. Mais j'ai également été une bénévole très active. Je ne suis pas restée assise à la maison.

Mme Feltham: Très bien, je comprends.

À la lumière de ce qui vient d'être dit, j'ai le sentiment qu'aucun enfant—quel que soit l'endroit où il habite—ne devrait arriver à l'école sans avoir mangé à sa faim. Nous devons régler cette situation. Mais je me demande jusqu'à quel point un pays peut se permettre de fournir des extras à son peuple, qu'il s'agisse de la mère, du père ou des enfants.

Mme Linder: Oui.

Mme Feltham: Une nouvelle fois, ce commentaire n'est pas une critique à votre endroit. \dots

Mme Linder: Non.

Mme Feltham: Pourriez-vous nous dire jusqu'à quel point une administration, qu'elle soit provinciale, municipale ou fédérale, devrait venir en aide aux personnes qui ne travaillent pas en ce moment?

Mme Linder: Je pense que les enfants ont des droits et que ce n'est pas parce que leurs parents vivent dans la pauvreté qu'une telle situation devrait les condamner à ne rien avoir. Je n'ai pas choisi de vivre dans la pauvreté. Il y a eu un certain nombre d'événements qui font qu'aujourd'hui je me retrouve dans la pauvreté. J'ai travaillé et j'ai pris soin de mes enfants, mais maintenant je ne peux plus le faire.

Je ne pense pas que mes enfants ou les enfants de quiconque qui vit dans la pauvreté devraient souffrir. Mes enfants souffrent chaque jour de toute façon, que vous leur donniez ou non des extras au niveau récréatif. Ils n'ont pas de repas spéciaux et ils ne peuvent pas aller au concert. Un groupe de rock connu est venu en ville, et les jeunes ont dépensé 100\$ chacun pour acheter des billets, mais mes enfants ne peuvent pas se permettre cela. Je le comprends, et ils le comprennent. Mais ils devraient pouvoir participer à un programme communautaire de danse récréative, et je ne pense pas que nous demandions la lune. Je ne veux pas que ma fille aille étudier à l'Edmonton School of Ballet, là où vous payez \$25 de l'heure. Je demande qu'elle obtienne \$15 par mois. Je ne pense pas que cela va ruiner les services sociaux. Si ma fille se sent mieux, à long terme, cela va l'aider à terminer ses études et à mieux s'en sortir. À long terme, le gouvernement économisera de l'argent et n'aura rien à débourser.

• 1950

Mrs. Feltham: A number of people mentioned supplying a meal in schools. Do you think this would be a good thing?

Ms Linder: I believe there is a need. My children have never gone without lunch. They have always had lunch, but I know that there are some families where they do not. I believe the hot lunch program would benefit all the children, not just the ones in poverty. A lot of times it is not as nutritional as it could be, even for families who can afford it.

Mr. Axworthy: I want to thank you for your presentation. You gave us an interesting mix of applicable theories and some personal experiences, which are very useful for us.

I just want to make a brief comment about the incredible situation we forced our First Nations into, and you reiterated some of the problems. In many ways the federal government responsibility has been abrogated even further. For status Indians off reserve, the federal government has essentially given up its responsibilities. It is really a shocking problem and one we have to address first if we are really concerned about poverty and child poverty. It seems to me this is where the most pressing problems are.

I want to first ask a question dealing with universality and means testing and the stigma attached to that. Perhaps Ms Hyndman and Ms Linder can both deal with that question because they are two different issues. Perhaps you could give us your view of the importance of universal social programs as we have seen them under major attack in practice and certainly occasionally from witnesses to the committee.

Secondly, if I could just pick up on a point I was going to ask before Louise asked it, I wonder whether or not welfare or social assistance should provide only a bare minimum or whether it should also respond to at least some leisure and community and cultural activities. Ms Linder, would you talk a little about the impact on your children if they do not have access to those things and the implications that would have in the long term.

I think what we are talking about here is an investment in what we all agree is our most precious resource. As you indicated, this is but a small part of that investment. You indicated you did not choose to be on poverty. Of course, that is right, and neither did your children. Why should they be subject to not being able to do the sorts of things that children might want to do? You have not even suggested they do incredibly expensive things, just basic things.

[Translation]

Mme Feltham: Un certain nombre de personnes ont parlé de fournir un repas dans les écoles. Pensez-vous qu'il s'agit d'une bonne idée?

Mme Linder: Je pense qu'il y a un certain besoin. Mes enfants ne sont jamais partis à l'école sans manger. Ils ont toujours eu un repas, mais je sais que ce n'est pas toujours le cas dans certaines familles. Je pense que le programme de repas chauds serait bénéfique pour tous les enfants, pas seulement pour ceux qui vivent dans la pauvreté. À certaines occasions, les repas ne sont pas aussi nutritifs qu'ils pourraient l'être, même dans les familles qui ont les moyens.

M. Axworthy: Je vous remercie de votre intervention. Vous nous avez donné un mélange intéressant de théories que l'on pourrait appliquer et d'expériences personnelles, ce qui nous sera très utile.

Je voudrais juste faire un bref commentaire à propos de la situation incroyable dans laquelle nous avons forcé les Premières nations à se retrouver, et j'aimerais insister sur un certain nombre de problèmes. À plusieurs égards, les responsabilités du gouvernement fédéral ont été réduites encore davantage. Dans le cas des Indiens inscrits qui vivent en dehors des réserves, le gouvernement fédéral a pour ainsi dire renoncé à ses responsabilités. Il s'agit d'un problème véritablement choquant, un problème que nous devons résoudre en premier si nous nous inquiétons réellement de la pauvreté chez les enfants. Selon moi, c'est là que se trouvent les problèmes les plus urgents.

J'aimerais d'abord poser une question qui a trait à l'universalité et aux programmes fondés sur le revenu ainsi qu'aux stigmates qui y sont rattachés. M^{me} Hyndman et M^{me} Linder pourraient peut-être répondre toutes les deux à cette question puisqu'elles ont deux points de vue différents. Vous pourriez peut-être nous faire connaître votre point de vue sur l'importance des programmes sociaux universels puisque nous avons vu que ceux-ci faisaient l'objet d'attaques importantes dans la pratique et à certaines occasions de la part de témoins qui se sont présentés devant ce comité.

Deuxièmement, si je peux revenir sur un point que j'allais soulever avant que Louise ne pose la question, je me demande si oui ou non les programmes de bien-être et d'assistance sociale devraient fournir seulement le strict minimum ou s'ils devraient également subvenir à un certain nombre de besoins en matière de loisirs et d'activités communautaires et culturelles. Madame Linder, pouvez-vous nous parler un peu de l'impact que cela aurait sur vos enfants s'ils ne pouvaient avoir accès à de telles activités et des conséquences que cela pourrait avoir à long terme.

Je pense que nous parlons ici d'un investissement qui concerne—et nous sommes tous d'accord-notre plus précieuse ressource. Comme vous l'avez dit, il s'agit seulement d'une petite fraction de cet investissement. Vous nous avez dit que vous n'aviez pas choisi de vivre dans la pauvreté. Bien sûr, c'est vrai, et vos enfants n'ont pas non plus eu le choix. Pourquoi seraient—ils donc dans l'impossibilité de faire un certain nombre de choses que les enfants aiment faire? Vous n'avez même pas suggéré qu'ils fassent des choses extrêmement coûteuses, seulement des choses simples.

Ms Linder: To illustrate the answer to the first question, I would like to compare my two daughters. The one who is 15 is an excellent student. She excels in social situations. She excels at dance. She just excels, period. She is a blessing to my heart.

My six-year-old daughter is unfortunately a product of poverty. She has attention deficit disorder. She has facial anomalies that resulted from my not knowing how to care for her. Her facial structure was very soft when she was born. I found out six months later I was supposed to rotate her head, even while she was sleeping. As a result, her face is somewhat misfigured, so she is harassed in the school yard.

When these two girls are dancing they are equal. Any other place, little Rhiannon knows she cannot do as well as her sister. When they are on stage, when people are clapping, when they are dancing, they are equals. To me, that will help her to know that although she may not do as well as her older sister, there is something that she can do well. To put that into a cost factor... There are a lot of problems in the education system with addressing attention deficit disorder. The first thing they want to do is have them take some Ritalin. Of course they will not be able to do anything, but at least they will not have an attention deficit disorder. No problem.

• 1955

I think we have to help address those issues. If we can keep up the self-esteem in my little seven-year-old, maybe she can conquer other things that one swim once a month is not going to do.

The Chair: On that point, I would like to mention that in North York we established a recreation trust fund, in which the city matches volunteer contributions. If it is known that somebody cannot afford to pay the fees, the child are let in just on the recommendation of a social worker or even a recreation worker.

Ms Linder: A problem with living in poverty is that you do not know all of these things. If we have something like that in Edmonton, I do not know how to access it.

The Chair: All the money goes to the very poor for recreational programs for children.

Ms Linder: My concern, and I think it relates to universal programs, would be that there be a certain degree of anonymity and that—

The Chair: Yes, it is very anonymous.

Ms Linder: -it not be means tested.

The Chair: There is no bureaucracy; it is just on the recommendation of a staff person.

Ms Linder: We know that the charitable model is a difficult one. There is a differential of power, and that has historically been a problem. There are the deserving poor and the undeserving poor. Children and widows tend to fall into the deserving category and unemployed young men tend to fall into the undeserving category.

[Traduction]

Mme Linder: Pour illustrer la réponse à la première question, j'aimerais comparer mes deux filles. Celle qui a 15 ans est une très bonne élève. Elle est excellente au niveau social. Elle excelle en danse. Elle excelle, un point c'est tout. C'est une vraie bénédiction.

Ma fille de 6 ans est malheureusement un produit de la pauvreté. Elle souffre d'une déficience de l'attention. Elle présente des déformations faciales qui sont le résultat du fait que je n'ai pas su prendre soin d'elle. Quand elle est née, les os de son visage étaient mous. J'ai appris seulement six mois plus tard que je devais lui tourner la tête, même pendant son sommeil. Résultat, elle est quelque peu défigurée, et elle est la risée de tous dans la cour de l'école.

Quand mes deux filles dansent, elles sont égales. Dans tous les autres domaines, la petite Rhiannon sait qu'elle ne peut pas faire aussi bien que sa soeur. Quand elles sont sur la scène, quand les gens applaudissent, quand elles dansent, elles sont égales. Selon moi, cela va l'aider de savoir que, même si elle ne peut pas faire aussi bien que sa soeur plus âgée, il y a quelque chose qu'elle peut bien faire. Pour parler de coûts... Dans le système éducatif, il y a de nombreux problèmes qui concernent la déficience de l'attention. Premièrement, ils veulent qu'ils prennent du Ritalin. Bien sûr, ils ne feront rien, mais au moins ils ne souffriront pas d'une déficience de l'attention. Pas de problème.

Je pense que nous devons aider à régler ces questions. Si nous pouvons nous arranger pour que ma petite fille de sept ans conserve une bonne opinion d'elle-même, peut-être pourra-t-elle vaincre plus de choses qu'avec une seule séance de natation par mois.

La présidence: Sur ce point, j'aimerais souligner qu'à North York, nous avons mis sur pied un fonds en fiducie à usage récréatif, dans lequel la ville verse un montant équivalent aux contributions volontaires. Si nous savons que quelqu'un ne peut pas payer, l'enfant peut entrer sur la seule recommandation d'un travailleur social ou même d'un employé des services récréatifs.

Mme Linder: Quand vous vivez dans la pauvreté, le problème est que vous ne savez pas toutes ces choses. Si nous avons un service équivalent à Edmonton, je ne sais pas comment en bénéficier.

La présidence: Tout l'argent va aux personnes très pauvres et sert aux programmes récréatifs destinés aux enfants.

Mme Linder: Je me demande, et je pense que cela concerne les programmes universels, s'il y a un certain degré d'anonymat et si. . .

La présidence: Oui, le programme est absolument anonyme.

Mme Linder: . . .les programmes sont fondés sur le revenu.

La présidence: Il n'y a aucune bureaucratie; il suffit d'être recommandé par un membre du personnel.

Mme Linder: Nous savons que le modèle charitable est un modèle difficile. Il y a une certaine dissymétrie, et cela a toujours été un problème. Il y a les pauvres méritants et ceux qui ne le sont pas. Les enfants et les veuves ont tendance à entrer dans la catégorie des pauvres méritants tandis que les hommes jeunes et sans emploi ont tendance à se retrouver dans la catégorie des pauvres non méritants.

I have two responses to the importance of universal programming. It certainly is a question, given that the talk of the day is about how we can reduce the debt. Aside from being less stigmatized or not stigmatized at all, which I think is the most important, the fact that people are seen to be of equal worth in terms of their access and the fact that it is not means tested. . .

We know that because universal programs are delivered to all socio-economic groups, the standards are kept up by the advocates for all of those groups. You do not just have the militant anti-poverty groups, which are sometimes portrayed as lobbying and angry and on their own. You also have parents and school organizations, from the wealthy suburban neighbourhoods on the edges of large cities to the small towns in, say, southern Alberta; all of these people are lobbying and advocating, on an ongoing basis, for a system of certain standards for all people. You do not get a two-tiered system. You do not get one set of services for the poor and one set of services for the middle-and upper-income groups.

The other point to keep in mind in terms of universal programs, especially with regard to something like family allowance, is that basically it is a matter of horizontal equity. It is a matter of saying children are worth something, children are important, they are the future wage-earners of our country. It enables us to say to childless couples that some of their tax dollars will be spent on other children, because they are a community resource and not simply family property.

Those are two fairly straightforward points in favour of universal programming.

Mrs. Anderson: I was just going to ask a question somewhat along the same lines. Jennifer, which federal child benefit programs do you feel have been the most effective in terms of alleviating child poverty?

Ms Hyndman: Certainly the most distinctly anti-poverty policy is the money delivered through the Canada Assistance Plan. But just to contradict that answer, I would say that the best program is the one that does not stigmatize. Perhaps a refundable child tax credit, which would come through the more anonymous tax system, would be a far better and less stigmatizing policy. It would not require a great deal of work or delivery. I believe it would in fact simplify the process of delivering basic income support. So that would be my answer: the less stigmatizing, the better the program.

• 2000

The Chair: Thank you very much. It was a very interesting presentation, and we appreciate your coming. I am glad you enjoyed your trip.

[Translation]

J'ai deux réponses à apporter quant à l'importance de l'universalité des programmes. Cela pose certainement un problème puisque, à l'heure actuelle, on se demande comment réduire la dette. À part le fait d'être moins stigmatisés ou pas stigmatisé du tout, ce qui, je pense, est le plus important, c'esst le fait que les gens soient considérés comme ayant une valeur égale en ce qui a trait à leur accès aux programmes et au fait qu'ils ne soient pas fondés sur le revenu...

Nous savons que, puisque les programmes universels sont fournis à tous les groupes socio-économiques, ce sont les partisans de tous ces groupes qui établissent les normes. Nous n'avons pas seulement les groupes militant contre la pauvreté, lesquels sont quelquefois dépeints comme faisant du lobbying et étant en colère et un peu isolés. Vous avez aussi les associations de parents d'élèves, qui vont des riches banlieues situées aux limites des grandes villes jusqu'aux petits villages, disons, du Sud de l'Alberta. Tous ces gens font du lobbying et défendent, de façon continue, un système fait de normes applicables à tout le monde. Vous n'avez pas un système à deux vitesses. Vous n'avez pas un ensemble de services destinés aux pauvres et un autre ensemble de services qui s'adressent aux groupes à revenu moyen ou élevé.

Un autre point à ne pas oublier quand on parle des programmes universels, notamment en ce qui concerne les prestations comme les allocations familiales, c'est que, à la base, il s'agit d'une question d'égalité. C'est une façon de dire que les enfants valent quelque chose, qu'ils sont importants, et qu'ils sont les futurs gagne-pain de notre pays. Cela nous permet de dire aux couples sans enfant qu'une partie de leurs impôts servira à d'autres enfants parce qu'ils constituent une ressource pour la collectivité et qu'ils ne font pas simplement partie de leur famille.

Voilà deux raisons qui militent fortement en faveur de l'universalité des programmes.

Mme Anderson: J'allais poser une question quelque peu similaire. Jennifer, quels sont selon vous les programmes fédéraux d'aide à l'enfance qui ont le mieux réussi à soulager la pauvreté chez les enfants?

Mme Hyndman: Il ne fait aucun doute que l'argent distribué par l'entremise du Régime d'assistance publique du Canada constitue le meilleur remède contre la pauvreté. Mais, juste pour contredire cette réponse, je dirais que le meilleur programme est celui qui ne laisse aucune marque douleureuse. Peut-être qu'un crédit d'impôt remboursable pour enfants, lequel pourrait se faire par l'entremise du système fiscal, beaucoup plus anonyme, serait une méthode beaucoup plus adaptée et beaucoup moins stigmatisante. Il s'agirait d'un service à mettre sur pied et à fournir. Je pense que, en fait, cela simplifierait la fourniture des services de base de garantie du revenu. Ma réponse serait donc la suivante: le programme le moins stigmatisant sera le meilleur.

La présidence: Merci beaucoup. Vous nous avez fait un exposé très intéressant, et nous avons beaucoup apprécié votre présence. J'espère que vous garderez un bon souvenir de votre visite.

Our next witness is Trevor Williams, representing Family Service Canada. Welcome. Apparently I know you from another incarnation. I was on the Children's Aid Society of Metropolitan Toronto quite a while ago. I am sure you have a good presentation for us.

Mr. Trevor Williams (President and Chief Executive Officer, Family Service Canada): Thank you, Madam Chair. On behalf of Family Service Canada, our board of directors and our network of member agencies throughout Canada, I want to thank you for the opportunity of appearing before the committee.

It is always very difficult to make a presentation that is going to be somewhat new and informative. You have heard so many presentations that I am sure you have heard most of it. You will have to bear with me if I go over common ground, but I do want to stress some points that I think would be important to underline for the committee and that they can use in the deliberations ahead.

• 2005

Family Service Canada is a not-for-profit organization, as I mentioned, a non-governmental organization. Throughout Canada we have over 100 members that have over 350 service sites.

Each year, in our community counselling and community programs we serve approximately 100,000 families. In our Working Families Program, which is our employee assistance program to corporations in Canada, we serve about 500,000 Canadians. So we have a broad base of experience and understanding about the kinds of problems families face in Canada today.

In particular, our interest in child poverty comes from our work in a coalition that included the Canadian Child Welfare Association, the Canadian Council on Children and Youth, Canadian Council on Social Development, Canadian Institute of Child Health, ourselves, and the Vanier Institute of the Family.

For the last two and a half years we have been deeply concerned about the issue of child poverty. At one point we produced a book called *The Choice of Futures: Canada's Commitment to Its Children.* Most of you I am sure have seen a copy of this book. If you have not, I regret that you cannot have any more. We printed 100,000 of them, they have been distributed, and there are quite literally no more to be had. It became a very popular document. I am sure your library will have it if you were missed in that distribution.

One of the key things we want to underline from a family perspective is that children live in poverty in Canada because families live in poverty. It is as simple as that. There are no children that we are aware of, with the exception of a very small group living on their own, who really live in poverty because they are children in their own right. Because of that, we think a dangerous assumption can be made that if we focus on children, somehow or other we will fix the problem.

[Traduction]

Notre prochain témoin est M. Trevor Williams, qui représente les Services à la famille du Canada. Bienvenue parmi nous. Apparemment, je vous ai déjà vu quelque part. Il y a quelques temps déjà, je faisais partie de la *Children's Aid Society of Metropolitan Toronto*. Je suis sûre que vous allez nous faire un bon exposé.

M. Trevor Williams (président-directeur général des Services à la famille du Canada): Merci beaucoup, madame la présidente. Au nom des Services à la famille du Canada, de notre conseil d'administration et de notre réseau d'agences réparties à travers le Canada, j'aimerais vous remercier de m'avoir donné l'occasion de venir témoigner devant votre comité.

Il est toujours très difficile de faire un exposé qui soit quelque peu nouveau et instructif. Vous avez entendu de si nombreux exposés que je suis sûr que vous savez pratiquement déjà tout. Vous allez devoir me supporter si je répète des choses banales, mais je voudrais insister sur certains point qui, selon moi, doivent être soulignés devant ce comité et qui pourront lui servir lors de ses délibérations futures.

Les services à la famille du Canada est un organisme à but non lucratif, comme je l'ai mentionné, une organisation non gouvernementale. À travers le Canada, nous avons plus de 100 membres qui ont plus de 350 centres de services.

Chaque année, dans nos services d'orientation et dans le cadre de nos programmes communautaires, nous traitons avec environ 100,000 familles. Dans notre programme des familles au travail, qui est notre programme d'aide aux employés des sociétés au Canada, nous traitons avec environ 500,000 Canadiens. Par conséquent, nous avons une large expérience et une vaste compréhension des types de problèmes auxquels les familles font face au Canada aujourd'hui.

Plus particulièrement, notre intérêt pour la pauvreté chez les enfants vient de notre travail dans une coalition qui comprend l'Association canadienne d'aide à l'enfance en difficulté, le Conseil canadien de l'enfance et de la jeunesse, le Conseil canadien de développement social, l'Institut canadien de la santé infantile, nous-mêmes, et l'Institut Vanier de la famille.

Au cours des trente derniers mois, nous avons été profondément préocupés par la question de la pauvreté chez les enfants. À un moment donné, nous avons publié un livre intitulé *The Choice of Futures: Canada's Commitment to Its* Children. La plupart d'entre vous, j'en suis certain, ont eu un exemplaire de ce livre entre leurs mains. Sinon, je regrette que vous ne puissiez pas en avoir un. Nous en avons imprimé 100,000, ils ont été distribués, et on n'en trouve vraiment plus. Ce fut un document très populaire. Je suis certain que votre bibliothèque l'a si vous ne l'avez pas eu lors de la distribution.

L'un des éléments clés que nous voulons souligner du point de vue de la famille est que les enfants vivent dans la pauvreté au Canada parce que les familles vivent dans la pauvreté. C'est aussi simple que cela. Il n'y a aucun enfant, à notre connaissance, à l'exception d'un très petit groupe vivant tout seuls, qui vivent réellement dans la pauvreté tout simplement parce qu'ils sont des enfants. À cause de cela, on peut, à notre avis, supposer—et cela est dangereux—que si

We want to stress that focusing on children alone will not solve the problem of child poverty in this country.

We also want to stress that although there has been a major debate, certainly depending on which side of the House people sit on, they argue about whether or not there are 850,000 children in poverty or a million children in poverty, what really constitutes the poverty line, and whether there are three different poverty lines. We at Family Service Canada are not really very preoccupied with that. The simple fact remains that it does not take a great deal of skill, it does not take a great deal of research, to demonstrate that there are people living in poverty and there are children living in poverty.

Whether or not there are 850,000 or a million, the simple fact remains that in this country, given the fact that our Prime Minister has made a commitment, as has the House of Commons, to eliminate poverty by the year 2000, one child living in poverty is too many. So the government, as a collective, is charged with the responsibility of finding a way to write a policy that eliminates poverty in Canada for children—not 650,000 children's poverty, all children's poverty.

The other thing that is extremely important to understand about families in poverty is that the size of a family has a great deal to do with whether or not the family lives in poverty. As strange as that sounds, it really is a simple phenomenon. It is easy to research. For example, it takes about \$14,000 a year for an individual in this country, on average, to live at a reasonably comfortable low-income level. That is just above the poverty line, basically. It takes about \$19,000, a little more than that, on average, for two people. It takes about \$24,000 a year, on average, for three people. Of course, the more children you add to that dimension the more the risk of poverty. It is just that simple.

It also matters where you live in this country as to whether or not you have a higher risk of living in poverty. If you live in Ontario, for example, the risk of poverty is around 13%. If you live in Newfoundland, as you have heard from previous presenters, it is about 27%. So there is a critical, critical difference in terms of where you live in this country as to whether or not you run a higher risk of being in poverty. If you are a child, of course, you run an even greater risk. You do not have any real say in whether or not you live in poverty.

Another thing that is very important to understand and underline is that 50% of children who live in poverty rely on social allowance—so our social allowance rates simply perpetuate poverty. They are just not adequate to do the job. It is just that simple.

[Translation]

nous mettons l'accent sur les enfants, nous règlerons le problème d'une façon ou d'une autre. Nous voulons insister sur le fait que mettre l'accent sur les enfants seulement ne résoudra pas le problème de la pauvreté chez les enfants dans ce pays.

Nous voulons aussi souligner que, bien qu'il y ait eu un débat majeur, et cela dépend certainement du côté de la Chambre où les gens siègent, ou discute pour savoir s'il y a ou non 850,000 enfants, ou un million d'enfants, dans la pauvreté, pour savoir ce qui constitue réellement le seuil de la pauvreté, et s'il y a trois différents seuils de la pauvreté. Nous, aux Services à la famille du Canada, nous ne sommes pas vraiment très préoccupés par cela. Le fait demeure qu'il ne faut pas beaucoup de compétences, qu'il ne faut pas beaucoup de recherches, pour démontrer qu'il y a des gens qui vivent dans la pauvreté, et qu'il y a des enfants qui vivent dans la pauvreté.

Qu'il y en ait ou non 850,000 ou un million, le fait demeure que dans ce pays, étant donné le fait que notre premier ministre a pris un engagement, tout comme la Chambre des communes, pour éliminer la pauvreté d'ici à l'an 2000, un enfant qui vit dans la pauvreté, c'est trop. Par conséquent, le gouvernement, de façon collective, est chargé de trouver une façon d'établir une politique qui élimine la pauvreté au Canada pour les enfants—non pas la pauvreté de 650,000 enfants, mais la pauvreté de tous les enfants.

L'autre point qu'il est extrêmement important de comprendre en ce qui concerne les familles dans la pauvreté est que la taille d'une famille a beaucoup à voir avec le fait qu'une famille vit dans la pauvreté ou non. Aussi étrange que cela puisse paraître, c'est un phénomène simple. Il est facile de faire des recherches sur ce sujet. Par exemple, un citoyen de ce pays a besoin d'environ 14,000\$ par année, en moyenne, pour vivre de façon assez confortable avec un faible revenu. C'est juste au-dessus du seuil de la pauvreté. Pratiquement. Deux personnes ont besoin d'environ 19,000\$, un petit peu plus que cela, en moyenne. Trois personnes ont besoin d'environ 24,000\$ par année, en moyenne. Naturellement, plus vous ajoutez d'enfants, plus le risque de pauvreté est grand. C'est aussi simple que cela.

L'endroit où vous vivez dans ce pays compte aussi en ce qui concerne le risque plus élevé ou non de vivre dans la pauvreté. Si vous vivez en Ontario, par exemple, le risque de pauvreté est d'environ 13 p. 100. Si vous vivez à Terre-Neuve, comme des témoins précédents vous l'ont dit, il est d'environ 27 p. 100. Par conséquent, l'endroit où vous vivez dans ce pays constitue un point crucial en ce qui concerne le risque plus élevé ou non de vivre dans la pauvreté. Si vous êtes un enfant, naturellement, vous encourez un risque encore plus grand. Vous n'avez pas vraiment votre mot à dire pour ce qui est de vivre ou non dans la pauvreté.

Un autre point qu'il est très important de comprendre et de souligner est que 50 p. 100 des enfants qui vivent dans la pauvreté comptent sur les allocations sociales—de sorte que nos taux d'allocations sociales ne font que perpétuer la pauvreté. Elles ne sont tout simplement pas satisfaisantes. C'est aussi simple que cela.

In a few minutes, if you will bear with me, I will take you through a small anecdote. I do not personally live in poverty, but I do have enough experience, watching families and struggling with them for the last 25 years in my roles as child welfare worker and others, to know what poverty looks like. I want to take you through a small scenario of a mother and some children living in poverty.

• 2010

Another thing that is really important to remember and perhaps understand is that 57% of all children living in poverty happen to have both parents in the household. Just having some form of family configuration does not make you necessarily a higher risk, although one-parent families certainly have a higher risk. Of two-parent families, 57% are at risk.

In addition to that, we also want to recognize that the tax policies that have been put in place by a number of governments, not just one, have really contributed to the reduction of any possible opportunity for any of the policies to be effective in eliminating poverty. As we can speak today of 850,000 children living in poverty, it is not hard to critique three or four major child benefit programs. None of them have obviously been effective. We still have 850,000 children living in poverty, so they have simply not done the job they were intended to do.

We do some international development work, so we speak for many dimensions. I think the one thing we want to stress and underline is that countries that fail to invest in the development of their children, countries that fail to provide the resources necessary to ensure good education, good socially developed children, children who have a good economic opportunity, who are physically well, really are countries who deserve to reap the very, very small benefits that their children will produce for them later on when they become adults.

That is a bit of a back-handed way of saying that you really reap what you sow. If we somehow or another wish to justify or politicize the idea of child poverty we will face the fact that 15 to 20 years from now, 850,000 of those children will move into the work force, not prepared, not equipped or not skilful in causing Canada to remain competitive in the world marketplace. And we will pay even a greater price for ignoring the long-term benefit, and trying to find a way to squeeze a short-term benefit for our own best interests.

If you will bear with me for a moment, I want to try to describe for you what we as family service workers see when we see a family in poverty. It is important for you to see. Families come before us every day, and we see the hunger of children; we see the anguish and the guilt of the parents who come with those children to receive our services. We see poor school grades for children and we certainly see a loss of opportunity for learning. Children who live in poverty simply

[Traduction]

En quelques minutes, si vous avez un peu de patience, je vais vous raconter une petite anecdote. Je ne vis pas personnellement dans la pauvreté, mais j'ai acquis de l'expérience en regardant les familles et en luttant avec elles au cours des 25 dernières années dans le cadre de mes fonctions d'agent de protection de l'enfance et autres, et je sais à quoi ressemble la pauvreté. Je veux vous présenter un petit scénario mettant en cause une mère et des enfants vivant dans la pauvreté.

Un autre point qu'il est vraiment important de se rappeler et peut-être de comprendre est que 57 p. 100 de tous les enfants qui vivent dans la pauvreté ont leurs deux parents à la maison. Le seul fait d'avoir un certain type de famille ne signifie pas que le risque est nécessairement plus élevé, bien qu'il soit certainement plus élevé pour les familles monoparentales. Dans le cas des familles biparentales, le risque existe pour 57 p. 100 d'entre elles.

En plus de cela, nous voulons aussi reconnaître que les politiques fiscales mises en vigueur par les gouvernements, et pas seulement un, ont réellement contribué à réduire toutes les occasions possible pour les politiques d'éliminer efficacement la pauvreté. Comme nous pouvons parler aujourd'hui de 850,000 enfants vivant dans la pauvreté, il n'est pas difficile de critiquer trois ou quatre programmes importants de prestations pour les enfants. Aucun d'entre eux n'a évidemment été efficace. Nous avons toujours 850,000 enfants vivant dans la pauvreté, de sorte qu'ils n'ont simplement pas donné les résultats qu'ils devaient produire.

Nous faisons du développement international, nous parlons donc pour de nombreux domaines. Je pense que le point sur lequel nous voulons insister est que les pays qui n'investissent pas dans le développement de leurs enfants, qui ne fournissent pas les ressources nécessaires pour leurs assurer une bonne formation, un bon développement social, de bonnes chances économiques, une bonne santé ne méritent pas de récolter les très petits avantages que ces enfants produiront pour eux plus tard lorsqu'ils seront devenus adultes.

C'est un peu une façon détournée de dire que vous avez vraiment récolté ce que vous avez semé. Si nous désirons, d'une façon ou d'une autre, justifier ou politiser l'idée de la pauvreté chez les enfants, nous devrons faire face au fait que dans 15 ou 20 ans, 850,000 de ces enfants deviendront des travailleurs, non préparés, non équipés ou n'ayant pas les compétences pour permettre au Canada de rester concurrenciel sur le marché mondial. Et nous devrons consentir à un plus grand sacrifice pour n'avoir pas tenu compte des avantages à long terme, et avoir essayé de trouver un moyen de soutirer un avantage à court terme pour nos propres intérêts.

Si vous voulez patienter encore un moment, je peux essayer de vous décrire, ce que nous voyons, en tant qu'agents des services à la famille, lorsque nous voyons une famille dans la pauvreté. Il est important que vous le voyiez. Des familles se présentent devant nous chaque jour, et nous voyons la faim des enfants, nous voyons l'angoisse et la culpabilité des parents qui viennent avec ces enfants recevoir nos services. Nous voyons une faible scolarité pour les

do not have the access to the learning opportunities that other children have.

We see the strong feelings of anger and resentment that grow within children. We see that particularly fueled by the idea of financial insecurity. "If this year it is okay for me to have dance lessons, and next year it is not, what is it going to be like the year after, and who really cares?" That is the feeling children express, and they express it with some deep, deep hurt and resentment.

There is the fear experienced by a child left alone because the care-giver was unable to find affordable and adequate child care. Imagine being a seven-year-old who spends most of the day locked in a cupboard because there is no adequate child care. When the neighbourhoods and streets are unsafe there is the risk of accidents and even death. Poor children do not live in upper-middle-class environments where someone hangs out a sign that says "40 kilometres an hour—deaf children at play", puts a cul-de-sac in the street, puts in road barriers to slow down the traffic. Poor children live where their families can find housing. This is usually on busy streets, main arteries, in very poorly kept housing. That is where poor children in this country live.

There is the exhaustion experienced by the lone parent caring for the child. You heard earlier about the 91 hours of work that is required just to keep a family above that line. That is 91 hours of work. Then you have to come home and look after the family as well. There are 168 hours in a week, by the way.

• 2015

Native children growing up in environments where six out of ten households do not have running water are the kinds of things that we see every day. So we are not very tolerant of discussions and numbers when we see the effects of the poverty.

What does it mean for children to be living in poverty in Canada? It means they are invisible. It means they are powerless to change their situation. It means they are physically unwell. They are under-achievers in school. They are at high risk at birth due to the lack of nutrition on the part of the mother while carrying the child. They are native children. They are children living in one-parent households, children living in the child welfare system in Canada. They are more than two-thirds of the 3,000 Canadian children who never live to enjoy their first birthday.

Two-thirds of the 3,000 children who die each year before the age of one come from families living in poverty. They are children who never learn to enjoy their first birthday. They are at high risk to death from respiratory illness. They are children with parents who are under-employed or unemployed. Quite simply, they are children of poor families.

[Translation]

enfants et nous voyons certainement une perte d'occasions d'apprendre. Les enfants qui vivent dans la pauvreté n'ont tout simplement pas accès aux occasions d'apprendre des autres enfants.

Nous voyons les forts sentiments de colère et de ressentiment qui grandissent dans les enfants. Nous voyons que c'est particulièrement alimenté par l'idée d'une insécurité financière. «Si cette année, je peux avoir des leçons de danse, et que je ne le pourrai pas l'an prochain, qu'est-ce qu'il en sera l'année d'après, et qui s'en soucie vraiment?» C'est le sentiment que les enfants expriment, et ils en sont profondément blessés.

Un enfant laissé seul connaît la peur parce que le dispensateur de soins a été incapable de trouver une garderie adéquate et abordable. Imaginez que vous êtes un enfant de 7 ans qui passe la majeure partie de la journée enfermé dans un placard parce qu'il n'y a pas de garderie adéquate. Lorsque le voisinage et les rues ne favorisent pas la sécurité, il y a un risque d'accident et même de mortalité. Les enfants pauvres ne vivent pas dans des milieux de classe moyenne aisée où on place un panneau qui indique «40 kilomètres à l'heure—enfants sourds qui jouent», transforme la rue en impasse, qui met des chicanes pour ralentir la circulation. Les enfants vivent là où leurs familles peuvent trouver un logement, habituellement sur les rues achalandées, les artères principales, dans des habitations très mal entretenues. C'est là que les enfants pauvres du Canada vivent.

Il y a l'épuisement que subit le parent seul prenant soin de l'enfant. Vous avez entendu parler plus tôt des 91 heures de travail nécessaires pour garder une famille au-dessus de ce seuil. Il s'agit de 91 heures de travail. Puis vous devez revenir à la maison et vous occuper de la famille. Au fait, il y a 168 heures dans une semaine.

Des enfants autochtones qui grandissent dans des milieux où, sur dix maisons, six n'ont pas l'eau courante, sont une chose que nous voyons tous les jours. Par conséquent, nous ne sommes pas très tolérants en ce qui concerne les discussions et les chiffres lorsque nous voyons les effets de la pauvreté.

Qu'est-ce que ça signifie pour des enfants de vivre dans la pauvreté au Canada? Ça signifie qu'ils sont invisibles. Ça signifie qu'ils sont impuissants à changer leur situation. Ça signifie qu'ils ne sont pas bien physiquement. Ils sont médiocres à l'école. Ils sont en danger à la naissance à cause du manque de nutrition chez la mère lorsqu'elle porte l'enfant. Ce sont des enfants autochtones. Ils s'agit d'enfants qui vivent dans des familles monoparentales, d'enfants qui vivent de l'aide sociale à l'enfance au Canada. Plus des deux tiers de ces 3,000 enfants canadiens ne parviennent pas à leur premier anniversaire.

Les deux tiers de ces 3,000 enfants qui meurent chaque année avant l'âge d'un an proviennent de familles vivant dans la pauvreté. Ce sont des enfants qui ne profitent pas de leur premier anniversaire. Ils sont fortement menacés de mourir d'une maladie respiratoire. Ce sont des enfants dont les parents sont sous-employés ou en chômage. Tout simplement, ce sont des enfants de familles pauvres.

I want to spend a brief moment talking about the life of a family who has to live in poverty. I want to look at a family not unlike the families you see every day on the street here in Ottawa, because that is an environment with which you are familiar, a city of about this size, of 500,000, where it requires about \$24,000 a year here to live adequately if you are a family of three or more.

I want you to accompany me for a moment at least in imagination to visit a family. This is a mother with two children. She is on her own, and even if she does happen to be fortunate to have achieved some kind of support from the father in this case, or the parent at least of the child, the welfare system conveniently takes that off the top. So the net beneficiaries of any of the enforcement programs for child support are the governments, not the individual families themselves.

We are going into her home here. It is not very far from here actually. She is receiving about \$1,083 a month. That is half, of course, of what it would take to live adequately here. She receives that from social assistance, by the way. She has a two-bedroom unit because that is all she can afford. She is somewhat fortunate because she only pays \$400 a month for this unit. Most people pay up to 60% of their income—those who live in poverty—for simple accommodation. Of course this \$400 represents 37% of her income.

After you deduct utilities, heat, hydro, telephone and so on, the family is left with \$538 a month to purchase food, clothing, personal care items, cleaning items and all of the things that may be required. The Canada Food Guide, which is a guide we do use, which we do teach in school, suggests that to provide a nutritious diet approximately \$5 a day per person would be required. If the family could afford to spend this amount on food this would leave them exactly \$1 per person per day to spend on all other needs. Student bus fare in this city is now 95¢. An adult fare can go anywhere up to \$2.50 if you happen to live far enough out, or at least \$1.95 if you are trying to travel in a peak hour in the city—one way, by the way.

• 2020

So the family is faced with constant decisions. Do we go to the medical clinic or do we not, because that requires a bus fare. Do I keep my child at home this week because he is going on a school outing and it requires \$3 to pay for a small snack at the museum? Do I keep my child at home when there are other outings and activities because there is a \$2 requirement for juice and other nutritious kinds of snacks?

I do not need to go into the problems. These are just the normative things. You can imagine what happens when this family hits a crisis situation. There is very little room to manoeuvre. That is what the families are facing.

[Traduction]

Je veux prendre un bref moment pour parler de la vie d'une famille qui doit vivre dans la pauvreté. Je veux parler d'une famille qui n'est pas différente des familles que vous voyez chaque jour sur la rue ici à Ottawa, puisque c'est un milieu qui vous est familler, une ville d'environ cette taille, de 500,000 habitants, où il faut environ 24,000\$ par année pour vivre adéquatement si vous êtes trois personnes ou plus.

Je veux que vous m'accompagniez un moment au moins en imagination pour visiter une famille. Il s'agit d'une mère avec deux enfants. Elle se débrouille seule, et même si elle a la chance d'avoir obtenu un certain soutien du père dans ce cas, ou au moins du parent de l'enfant, le système d'aide sociale enlève cette contribution. Par conséquent, les ayant-droits des programmes d'application de soutien des enfants sont les gouvernements, non les familles elles-mêmes.

Nous entrons dans sa maison. En fait, ce n'est pas très loin d'ici. Elle reçoit envion 1,083\$ par mois. C'est la moitié, naturellement, de ce que ça prendrait pour vivre adéquatement ici. Au fait, elle reçoit cette somme de l'aide sociale. Elle a un logement à deux chambres parce que c'est tout ce qu'elle peut se payer. Elle est quelque peu chanceuse parce qu'elle ne paye que 400\$ par mois pour ce logement. La plupart des gens paient jusqu'à 60 p. 100 de leur revenu—ceux qui vivent dans la pauvreté—pour un simple logement. Naturellement, ces 400\$ représentent 37 p. 100 de son revenu.

Après avoir déduit le coût des services, du chauffage, de l'électricité, du téléphone et ainsi de suite, la famille n'a plus que 538\$ par mois pour acheter de la nourriture, des vêtements, des articles de soins personnels, des articles de nettoyage et toutes les choses qui peuvent être nécessaires. Le Guide alimentaire canadien, guide que nous utilisons, que nous enseignons à l'école, indique que pour assurer une alimentation nutritive, il faut environ 5\$ par jour par personne. Si la famille pouvait se permettre de dépenser cette somme pour la nourriture, il lui resterait exactement 1\$ par personne par jour à dépenser pour tous les autres besoins. Le billet d'autobus pour étudiant dans cette ville est maintenant de 95c. Un billet pour adultes peut atteindre 2,50\$ si vous vivez assez loin, ou au moins 1,95\$ si vous essayez de voyager pendant un heure de pointe dans la ville—un billet simple, au fait.

La famille est donc toujours aux prises avec des décisions, à prendre. Irai-je à la clinique médicale ou non? Si j'y vais, je devrai payer l'autobus. Vais-je garder mon enfant à la maison cette semaine, car l'école a prévu la visite d'un musée et demande trois dollars pour un léger goûter? Est-ce que je garde mon enfant à la maison lorsqu'il y a d'autres sorties et activités parce qu'on demande deux dollars pour un jus et d'autres produits nutritifs du genre?

Je n'ai pas besoin de préciser les problèmes. C'est la façon normale de vivre. Vous pouvez imaginer ce qui arrive lorsque cette famille se trouve devant une situation critique. La marge de manoeuvre est très petite. C'est ce à quoi les familles font face. Poverty

[Text]

I just want to touch briefly on some of the measures that the government has put in place over the last few years which have really diminished the benefits paid to families. One of the things that they have done is the partial deindexation of benefits to families and children. If you of course take 3% right off the top, you are in a constant losing battle to inflation. Given the policies of our financial experts in the government, inflation did not seem to be a problem for them, so they did not seem to have any difficulty with interest rates and cost of living that exceed 6% and 7%. They are starting off by saying, we will not worry about the first 3%, that is somebody else's problem.

The child tax exemption is really a deterioration of horizontal equity, which says tough luck, you had the kids; good luck, guys, you are on your own now. They took off 50% of that through the tax policies that are in place right now.

Not only did they manage to diddle with the refundable child tax credit, but they also managed to lower the turning point. It was not bad enough that inflation was eating away at it. They also managed to lower the turning point so that those poorer families could make sure that they were the only beneficiaries of the program. It is sometimes referred to as targeting of programs. What that usually means is that you shoot the arrow in the air and you move the target around and see where you can hit it. It does not reflect public policy.

Of course the claw-back to family allowance is one of the clear indications that I think Canada is giving to families raising children these days. We really do not have much to invest in you any longer. It was your choice. You go ahead.

I think we have to look at some brief trends in terms of families. In the late 1970s when we began to enter a recession, which the government of day really did not want to face any more than the present government of the day wanted to face this recession we are in, many families found a way to solve the problem. Families are amazingly elastic. They do expand and contract as necessary. They are not inhibited and tied down by political venue and a variety of constituency concerns. If they do not have the money, they do not spend it, as the merchants in this country are discovering today.

What happened quite simply was that about half of the present work force put both parents into the work force. Today we have almost 70% of all two-parent families with both parents in the work force. By the way, we still have 25% of all working two-parent families living in poverty. So even though they put both parents in the work force, it still was not enough to raise 25% of them out of the poverty line. So it is something to keep in mind about our policies. And really

[Translation]

Je voudrais examiner brièvement certaines mesures que le gouvernement a prises au cours des dernières années et qui ont réellement diminué les prestations payées aux familles. L'une d'elles est la désindexation partielle des prestations versées aux familles et aux enfants. Évidemment, si on vous enlève en partant 3 p. 100, vous perdez constamment du terrain devant l'inflation. Quand on regarde la politique des experts financiers de notre gouvernement, l'inflation ne semble pas faire un problème pour eux, et ils ne semblent pas non plus avoir de difficultés avec les taux d'intérêt et un coût de la vie en augmentation de 6 et 7 p. 100. Leur raisonnement initial est de ne pas s'inquiéter des premiers 3 p. 100. Ce n'est pas leur problème.

L'exemption fiscale pour enfant est une véritable détérioration de l'équité horizontale; elle revient à dire: tant pis pour vous qui avez eu des enfants; bonne chance, les amis, vous devez maintenant faire marche seuls. La politique fiscale maintenant en vigueur a enlevé aux familles 50 p. 100 de leurs prestations.

Non seulement ils ont réussi à jouer avec le crédit d'impôt des enfants remboursable, mais ils ont aussi réussi à abaisser le seuil critique. Ce n'était pas assez que l'inflation gruge les prestations. Ils se sont organisés pour abaisser le seuil critique afin que seules les familles pauvres de cette catégorie soient les bénéficiaires du régime. C'est ce qu'on appelle parfois le ciblage de programmes. Cela signifie habituellement que vous lancez la flèche dans le vide et déplacez la cible autour pour voir où vous pouvez la frapper. Cela ne ressemble guère à une politique publique.

Bien sûr cette reprise dans les allocations familiales montre clairement ce que le Canada donne aux familles élevant des enfants de nos jours. Nous n'avons vraiment pas beaucoup à investir en vous. C'était votre choix. Débrouillez-vous.

Je crois que nous devons étudier brièvement certaines tendances en ce qui concerne la famille. À la fin des années 1970, où nous avons commencé à entrer dans une récession, à laquelle le gouvernement d'alors n'a pas voulu vraiment faire face, pas plus que le gouvernement actuel ne veut faire face à la récession que nous connaissons présentement, beaucoup de familles ont trouvé un moyen de résoudre le problème. Les familles témoignent d'une souplesse surprenante. Elles s'allongent et rapetissent selon les besoins. Elles ne sont pas inhibées ni liées par un courant politique et les problèmes d'élections. Si elles n'ont pas d'argent, elles ne le dépensent pas, ce que les commerçants de notre pays découvrent aujourd'hui.

Ce qui est arrivé, c'est qu'environ la moitié de la population active actuelle a forcé les deux parents à entrer sur le marché du travail. À l'heure actuelle, presque 70 p. 100 de toutes les familles biparentales sont représentées dans la population active par les deux parents. En passant, nous avons encore 25 p. 100 des familles biparentales sur le marché du travail qui vivent dans la pauvreté. Même si les deux parents ont été mis sur le marché du travail, cela n'a

for a variety of reasons, demographic, economic, and social and so on, that is not going to reverse. The number of both parents in the work force today in two-parent families will remain at about 70%, if not increasing slightly in a few years to come.

Of course for one-parent families the poverty was very tragic, because they simply did not have a second resource to add to the system. As a matter of fact, we are now beginning to see a trend—I do not have hard statistics, so I did not bother to quote them—of families where an older child is now moving into the work force. So they now have three persons in the work force in a household, in order to try to supplement the income.

• 2025

First of all, I think a realistic look at taxation and expenditure policies at all levels of government, not just federally but all levels of government, must be more sensitive to the real role parents play in nurturing and developing children. Nobody else out there is going to do it, and if our policies do not really reflect a sincere interest, we will reap the benefit of that.

I also think we need to recognize the central role that employment pays in ensuring the financial security of families. As I mentioned earlier, 50% of families living in poverty live on income security. It is simply not a solution to poverty. It is a short-term solution to starvation, but it is not a solution to poverty.

Protection of income of family members who are absent from the work force needs to be understood and accepted. If it takes two parents today to keep a family living above the poverty line, we cannot expect one parent to step out of the work force without finding some means of ensuring that ongoing support is delivered. Otherwise, we are forcing families to make choices of poverty.

We need to be more careful about establishing the equity in affirmative action programs to ensure that women in the work force really do achieve a wage that allows them to become an equal partner in contributing to the family well-being. I do not need to quote statistics on women's value versus men's value in the workplace. We know that it is around 60%.

We need to develop a public education campaign designed to inform the Canadian public about Canada's social assistance system, its objectives, its importance to the well-being of both the recipient and the country, and most importantly, to inform them that almost one-half of the beneficiaries are children under the age of 18. Every time I hear someone talk about welfare bums, because I worked in child welfare for almost 20 of my 25 years in this business, I see little tiny children as welfare bums. I always wonder whether those people, if they could see those small children, would change their voice and their terminology slightly.

[Traduction]

pas suffi à faire franchir à 25 p. 100 des familles le seuil de pauvreté. C'est quelque chose dont il faut se rappeler dans nos politiques, car pour diverses raisons démographiques, économiques, sociales etc, cette tendance ne va pas être renversée. Le pourcentage de parents représentant les familles dont les deux parents travaillent actuellement va demeurer à environ 70, s'il n'augmente pas légèrement dans les années à venir.

Bien sûr, pour les familles monoparentales, la pauvreté a été très tragique, car elles ne disposaient tout simplement pas d'une autre source de revenu. En fait, nous commençons à voir apparaître une tendance. Comme je n'ai pas de données précises, je n'ai pas pris la peine de les citer. Cette tendance est celle des familles où les enfants les plus vieux s'en vont maintenant sur le marché du travail. Ces familles ont maintenant trois personnes d'un même ménage qui travaillent pour essayer d'apporter un supplément de revenu.

Premièrement, je crois qu'une étude réaliste des politiques d'imposition et de dépenses à tous les paliers de gouvernement, non seulement au niveau fédéral mais à tous les niveaux de gouvernement, doit être plus sensible au rôle véritable que les parents jouent dans le soin et le développement des enfants. Personne d'autre ne le fera à leur place, et si nos politiques ne reflètent pas réellement un intérêt sincère, nous y perdrons.

Je pense aussi qu'il nous faut reconnaître le rôle central que l'emploi joue pour assurer la sécurité financière des familles. Comme je l'ai mentionné plus tôt, 50 p. 100 des familles vivant dans la pauvreté vivent de la sécurité du revenu. Ce n'est tout simplement pas une solution à la pauvreté. C'est une solution à court terme au problème de la fain, mais ce n'est pas une solution à la pauvreté.

La protection du revenu des membres de la famille qui sont absents du monde du travail doit être reconnue et acceptée. S'il faut deux parents de nos jours pour garder une famille au-dessus du seuil de la pauvreté, on ne peut pas s'attendre qu'un parent se retire du milieu du travail sans une certaine assurance de soutien continu. Autrement, nous forçons des familles à choisir la pauvreté.

Nous devons nous efforcer davantage d'assurer l'équité dans les programmes d'action positive afin que les femmes faisant partie de la population active gagnent un salaire leur permettant de contribuer à part égale au bien-être familial. Je n'ai pas besoin de donner des statistiques comparatives sur la valeur des femmes et celle des hommes sur le marché du travail. Nous savons quel est de l'ordre de 60 p. 100 environ.

Nous devons mettre sur pied une campagne d'éducation publique destinée à informer les Canadiens sur le système d'assistance sociale au Canada, ses objectifs, son importance pour le bien-être à la fois du récipiendaire et du pays et, ce qui est des plus important, pour les informer que presque la moitié des bénéficiaires sont des enfants de moins de 18 ans. Chaque fois que j'entends quelqu'un parler des voyous bénéficiant du bien-être social, comme j'ai travaillé à la protection de l'enfance pendant presque 20 ans des 25 années que j'ai passées dans ce secteur, je vois des petits enfants délicats comme des voyous. Si ces gens pouvaient les voir, je me demande toujours s'ils changeraient un tant soit peu d'avis et de vocabulaire.

Also, we need to be very realistic about increasing the levels of financial assistance provided through income support programs. There is no point in making yourself feel good because you are providing income support when you know that it is half of what somebody needs to live on. There is nothing terribly impressive about an increased support payment program and a demand on a putative father or another father to pay a support program when the net benificiary goes to the government.

We need to provide increased opportunities for social assistance recipients to become self-supporting. You heard that clearly before, both in the Newfoundland presentation as well as the one from Edmonton. We simply need to ensure that people who get an opportunity to leave the social assistance system are not forced back onto it because of the ignorance of the policy that requires them to give up most of the benefits they have obtained from earning a new skill.

Although I have criticized the role of spousal support and the stricter support of that, I do feel we need to be more realistic about it. We need to ensure that there is stricter support in child support payments, but we need to ensure that the client in this is the mother as well as the children, not the government.

And of course we need to establish a greater investment in housing that is base rent geared to income. It is simply not good enough to say that it is okay to have poor people paying 60% of their income for housing. You heard my scenario where only 37% is paid. There is simply no opportunity for life.

That, Madam Chair, is my overview of what we see as very critical and very essential. I am sure you have heard most of it. I am sure I have said nothing terribly new, but I certainly would field some questions if that is in the interests of the committee.

The Chair: You said it very well. Louise, would you like to ask a question before you go?

Mrs. Feltham: We have heard most of your presentation many times over the last few weeks. Up until now I have not asked this question, but I feel that maybe you are someone who can give us some answers.

You talked about realistic programs. I want you to cast yourself in the role of the government, not only with the large national debt we have, but also the programs we have in place to help the seniors, the unemployed, medical. . You name it, and the Government of Canada seems to provide it.

• 2030

We talk about realism. If the government is to pay out more it must collect more from the people who are working. A lot of the people who are paying in are in the middle-income group right now. When you talk of \$24,000, a lot of these people who are paying taxes already exist. Putting in more programs means more taxes, and it means the people who are already paying will pay more.

[Translation]

Il faut aussi être très réalistes lorsque nous augmentons les niveaux de l'assistance financière prévue dans les programmes de soutien du revenu. Il ne sert à rien de bien se sentir parce qu'on a assuré un soutien du revenu quand on sait que la personne a besoin pour vivre de moitié plus. Un programme de paiement de soutien accru et une demande à un père putatif ou à un autre père de payer un programme de soutien lorsque le bénéficiaire net est le gouvernement n'ont rien de bien impressionnant.

Il faut offrir aux bénéficiaires de l'assistance sociale des occasions accrues de devenir autonomes. Vous avez entendu cela clairement auparavant, tant dans l'exposé de Terre-Neuve que dans celui d'Edmonton. Il faut simplement s'assurer que les personnes ayant l'occasion de sortir du système d'assistance sociale ne soient pas forcées d'y retourner parce qu'elles ignorent l'obligation où elles sont d'abandonner la plupart des avantages que leur procure l'apprentissage d'une nouvelle compétence.

J'ai critiqué le rôle du soutien du conjoint et le soutien plus strict, mais je suis d'avis qu'il faut être plus réaliste à ce sujet. Nous devons nous assurer qu'un soutien plus strict est apporté aux paiements de soutien pour enfants, mais nous devons nous assurer que le client dans tout cela est la mère ainsi que les enfants, non le gouvernement.

Et, bien sûr, nous devons investir davantage dans le logement à loyer variable selon le revenu. Il ne suffit pas de dire qu'il est correct que les pauvres consacrent 60 p. 100 de leur revenu à leur logement. Vous avez entendu ma description de ceux qui ne consacraient que 37 p. 100. Ils n'ont tout simplement aucune chance de vivre décemment.

Voilà, madame la présidente, mon analyse générale de ce que nous considérons comme très critique et très essentiel. Je suis sûr que vous avez déjà entendu la plupart de ces propos. Je sais que je n'ai rien dit de terriblement nouveau, mais je répondrai volontiers à quelques questions si c'est dans l'intérêt du comité.

La présidence: Vous l'avez fort bien dit. Louise, voulez-vous poser une question avant de nous quitter?

Mme Feltham: Nous avons entendu la plus grande partie de votre exposé à maintes reprises au cours des dernières semaines. Jusqu'à maintenant, je n'ai jamais posé cette question, mais j'ai l'impression que vous êtes peut-être une personne qui peut nous donner certaines réponses.

Vous avez parlé de programmes réalistes. Je veux que vous vous imaginiez à la place du gouvernement, non seulement avec l'énorme dette nationale que nous avons, mais aussi avec des programmes en place visant à aider les personnes âgées, les sans emploi, les malades. . . Vous l'indiquez et le gouvernement du Canada le fournit.

Nous parlons de réalisme. Si le gouvernement doit payer plus, il doit recueillir plus de la population active. Bon nombre de gens qui paient appartiennent au groupe à revenu moyen en ce moment. Quand vous parlez de 24,000\$, beaucoup de ces personnes paient déjà des impôts. Établir plus de programmes signifie plus de taxes, ce qui veut dire que les personnes payant déjà paieront davantage.

Do you have any idea how we can arrive at this realistic program area without putting a bigger burden on the middle-income people who are already paying?

Mr. Williams: Yes, I do. There are three very simple phenomena. First, if we took a program evaluation point of view—and that is one of my specializations, by the way—we would sit down and ask what benefit, at what cost, and for whom? We would look at our present social programs and begin to wonder whether or not they were really delivering what we expected them to deliver. But that might mean facing the fact that as a government putting something in place as a policy, we really blew it, we really missed the boat by a mile. But we want to look at that.

Second, we would want to institute some quality control. We would want to sit down, and while we are delivering these policies, while we are working on these ends, perhaps the means to these ends are not very effective. Perhaps the model of targeting programs the way we do is not very effective. Perhaps the way we apply programs could be more creatively done. Of course that would require a sincere commitment to examine and ascertain whether we can we afford to shake up the system as it presently exists.

The third and most punishing part is not that the pie necessarily has to get any bigger, but perhaps we have to sit down and decide what are our real policies for the year 2000 and beyond. Do we really need to have policies which ensure that we spend \$600 million in a month to put a killing force in place, when over the last year we spent \$258 million to ensure—through the CAP transfer payments—that subsidized day care would be there so families do not have to lock their children in broom closets?

Mrs. Feltham: For killing, \$600,000...?

Mr. Williams: No, it is going to cost \$600 million for the gulf.

All I am suggesting is that we could take a lot of the \$104 billion we manage to spend each year—this year it will be upwards of \$132 billion—and begin to wonder whether what we are spending it on is really what we value. If it is more important to do one thing than it is to feed 850,000 children adequately to ensure that 20 years from now we will have a competitive work force, that we will not have the kind of people who will be running the streets, committing crimes and filling up our prisons, who will not be living on welfare the system, who will not be creating a second generation of welfare recipients. . . I suppose we will have to do that.

If I had the red pen and the budget book, I could do some very creative things. I am not sure we have to increase taxes as much as we have to realistically look at the overall goals of the government and decide where to put our resources.

[Traduction]

Avez-vous une idée de la manière d'arriver à ce programme réaliste sans imposer une charge plus lourde aux personnes à revenu moyen qui paient déjà?

M. Williams: Oui, j'en ai une. Il y a trois phénomènes très simples. Premièrement, si on se place du point de vue de l'évaluation de programme—c'est là une de mes spécialités, soit dit en passant—on se demanderait quel avantage, à quel coût et pour qui. Nous examinerions nos programmes sociaux actuels et nous commencerions à nous demander s'ils accomplissent ce que nous attendons d'eux. Mais cela pourrait nous amener à constater que le gouvernement a réellement manqué son coup, manqué le bateau lorsqu'il a établi les politiques. Mais nous voulons voir à cela.

Deuxièmement, nous voudrions instituer un certain contrôle de la qualité. Nous voudrions étudier la question, et pendant que nous élaborons les politiques, pendant que nous préparons les objectifs... peut-être que les moyens pour atteindre les buts ne sont pas très efficaces, peut-être que notre manière de cibler les programmes n'est pas très efficace, peut-être pourrions-nous être plus créatifs dans l'application de nos programmes. Bien entendu, cela nécessiterait l'engagement sincère d'examiner le système et de chercher si que nous pouvons nous permettre de bouleverser le système existant.

Le troisième phénomène, et le plus pénible, n'est pas que l'assiette doit nécessairement devenir plus grande, mais peut-être que nous devons décider ce que seront nos politiques de l'an 2000 et plus loin. Avons-nous réellement besoin de politiques permettant de dépenser 600 millions de dollars en un mois pour mettre en place une force meurtrière, quand au cours de la dernière année nous avons dépensé 258 millions de dollars en paiements de transfert en vertu du Régime d'assistance publique du Canada pour que les garderies subventionnées soient mises à la disposition des familles et ne soient pas obligées d'enfermer leurs enfants dans des placards?

Mme Feltham: Meurtrière, 600,000\$...?

M. Williams: Non, cela va coûter 600 millions de dollars pour le Golfe.

Tout ce que je veux dire, c'est que nous pourrions prendre une bonne partie des 104 milliards de dollars que nous arrivons à dépenser chaque année—cette année, cela dépassera les 132 milliards—et commencer à nous demander si nous les dépensons vraiment pour ce qui a de la valeur pour nous. Si une chose a plus d'importance que de nourrir convenablement 850,000 enfants pour que dans 20 ans nous ayons une population active concurrentielle, pour que nous n'ayons pas ce type de gens qui courent les rues commettant des crimes et remplissant nos prisons, pour que nous n'ayons pas de gens vivant de l'assistance sociale, pour qu'ils ne produisent pas une seconde génération d'assistés sociaux... alors je suppose que nous devons la faire.

Si j'avais la plume rouge et le livre du budget, je pourrais faire certaines choses très créatrices. Je ne suis pas sûre que nous devions augmenter les impôts autant que nous l'avons fait pour examiner de façon réaliste l'ensemble des objectifs du gouvernement et décider de l'affectation de nos ressources.

Mrs. Feltham: Basically you are saying we should take it away either from some of the programs we now have in place. . . We often hear this from people who have not sat down and actually looked at what is in place, how it affects people's lives and what it would do to take some of these away.

Mr. Williams: Yes, I agree with you. If the Canadian Wrestling Federation disappeared tomorrow it might create a terrible hardship in some people's lives.

Mrs. Feltham: Thank you.

The Chair: Do you mind if I ask a question? I have not asked any questions all day. We are looking at taking the personal tax credits and the child benefits in the system and wrapping them all into one family support benefit program, which would give more to the very low income, probably at the level of the Senate committee's recommendations on poverty, and for the middle income it would be about the level of the day care subsidy that the upper income can achieve, and then tailing off to the level of benefits that currently exist for the high income. It would basically use the money in the tax credit system now. You have a very large tax credit for adults and spouses and a very small one for children. I wonder what you think of that.

• 2035

Mr. Williams: I have no problem at all. In 1985 Family Service Canada proposed this, so it is not a problem for us whatsoever. However, in 1985 we were not talking about an envelope that had \$1.5 billion removed from it through the present government policy. If we had a choice, I think the strategy is a reasonable one. The amount of money is no longer adequate because of the way the system has been dealt with to date.

The Chair: If you include personal tax credits, there is a lot of money there.

Mr. Axworthy: Thanks for your presentation. I was hoping you might be blunt, though.

Mr. Williams: I can be.

Mr. Axworthy: The longer you went on, the more I crossed off the questions I was going to ask, but I do have one remaining question. It is something that has not been touched on very much, although it underlies some of the comments you have made and some of the comments we have received. I wonder if you could make some comments about the difference between an investment and money that adds to the deficit. I think if one listens very carefully to either Mr. Wilson or Mr. Beatty, one would conclude that anything that increases the deficit is money that is wasted or money that cannot be afforded.

We have heard today, and many other days too, of the enormous cost the country will experience in economic terms, as well as in social and health care terms, by not investing in our children. In other words, many have said we cannot afford not to invest in our children. It is certainly a view I share.

[Translation]

Mme Feltham: Fondamentalement, vous dites que nous devrions puiser dans certains programmes en place... Nous entendons cela souvent des gens qui ne se sont pas arrêtés et n'ont pas examiné réellement ce qui était en place, quel effet cela produit sur la vie des gens et les conséquences que cela entrainerait.

M. Williams: Oui, je suis d'accord avec vous. Si la Fédération canadienne de la lutte disparaissait demain, cela pourrait créer un terrible fardeau pour certains.

Mme Feltham: Merci.

La présidence: Cela vous ennuie-t-il que je pose une question? Je n'en ai pas posé de la journée. Nous parlons de regrouper les crédits d'impôt personnels et les prestations pour enfants dans un seul programme de soutien des familles, ce qui élèverait le niveau des familles à très faible revenu, probablement à celui recommandé par le comité du Sénat sur la pauvreté. Pour les familles à revenu moyen, cela équivaudrait au niveau des allocations pour frais de garderie que réussissent à obtenir les familles à gros revenu et à toutes fins pratiques au niveau des prestations actuellement consenties aux familles à revenu élevé. Fondamentalement, ce programme utiliserait l'argent se trouvant actuellement dans le système de crédit d'impôt. Le crédit d'impôt établi pour les adultes et les conjoints est très élévé par rapport à celui pour les enfants. J'aimerais savoir ce que vous pensez de cela.

M. Williams: Je ne vois aucun problème. En 1985, les Services à la famille-Canada ont fait cette proposition, et elle ne nous pose aucun problème. Toutefois, en 1985 l'enveloppe dont nous disposions n'avait pas été retranchée de 1.5 milliard de dollars par la politique du gouvernement, comme c'est le cas actuellement. Les fonds ne conviennent plus en raison de la façon dont le système a été géré jusqu'à ce jour.

La présidence: Si les crédits d'impôt personnels sont inclus, il y a beaucoup d'argent là.

M. Axworthy: Merci de votre exposé. Je pensais que vous seriez plus direct.

M. Williams: Je peux l'être.

M. Axworthy: Plus vous parliez, plus je rayais les questions à poser, mais il m'en reste une. Elle porte sur un sujet à peine abordé, qui sous-tend toutefois certains de vos commentaires et certains des commentaires que nous avons reçus. Pourriez-vous expliquer la différence entre un investissement et une dépense qui ajoute au déficit. A entendre parler M. Wilson ou M. Beatty, on pourrait croire que tout ce qui contribue à l'augmentation du déficit correspond à des fonds gaspillés ou des dépenses que nous ne pouvons pas nous permettre.

Aujourd'hui, comme il y a quelques jours, nous avons entendu parler du coût énorme que le pays devra absorber en termes économiques, aussi bien qu'en terme d'aide sociale et de soins de la santé, si nous n'investissons pas dans nos enfants. En d'autres termes nous ne pouvons pas nous permettre de pas investir dans nos enfants. Je partage cette opinion.

I do not know how effective you feel this sort of analogy is, but if a person is in debt but their roof is leaking, they have certain choices to make. One of them is to let the roof cave in because they cannot raise the money to fix it, or they decide, in any case, that the debt is too big. Mr. Wilson would feel the national debt is too big. So you let the roof cave in, and in the end you do not have anything. In other words, through not investing at a time when nonetheless it would be difficult to find the money to invest, you lose the whole asset altogether, which appears to be the direction, as I understand it, the government seems to be following, or at least that is what their rhetoric suggests. Could you make a few comments about the nature of investments, if you will, at a time when we are facing, for various reasons, constraints of reserves?

Mr. Williams: Sure. I cannot give you the obvious analysis in terms of dollars because it would take some time to do that, and I am sure the data is available.

Mr. Axworthy: I am more concerned with the notion.

Mr. Williams: My grandparents came from England and Wales. They came from poor working class families who had nothing and no education. Amazingly, they were skillful people in their own right. My grandfather always had an expression about being penny wise and pound foolish. To me, that is probably what we are approaching here, where we make the kind of analogy you make, which is that if I need the house for a long-term investment, security, overall protection from the winter winds and so on, then I had better find the money to allocate toward the roof, which is one small part of my total value in this property, rather than ignore the roof, let it all fall in and lose the total value of the property, the total value of the equity.

• 2040

I think in the same way we have to face that. We know now the consequences of failure to invest in children. We know that. We know we will put 40% of native children in foster care if we refuse to pay attention to what their needs are. We know we will put poor children in jail if we ignore their need to have an opportunity to do different things.

From an investment point of view, if we want to look at the short term—and sometimes that is a political agenda which is valuable—then I guess we would say no, the deficit at all costs must be reduced. At all costs usually means somebody has to pay, but as long as it is probably not us it is all right. It is a little bit like "Not in my backyard, thank you very much". Everybody is a wonderful social reformer and believes in programs for mental health patients and others should be there until somebody says "Good, it is going two doors down the street." Then everybody forms a citizens' committee to immediately oppose the rezoning. We do have that problem in our society.

I think, though, that if we look at the public education system, which is probably one of the models that is similar to this—although it has come under some criticism, so it may not be the best analogy—it is that kind of idea where if we do

[Traduction]

Je ne sais pas si vous trouverez ma comparaison valable, mais prenons l'exemple d'une personne endettée, dont le toit de la maison coule. Parmi les choix possibles, elle peut laisser le toit s'effondrer soit parce qu'elle ne réussit pas à trouver les fonds nécessaires soit parce qu'elle refuse de s'endetter davantage. M. Wilson croit que la dette du pays est trop grande. Alors, on laisse le toit s'écrouler et on aboutit avec rien entre les mains. En d'autres termes, si on n'investit pas lorsqu'il faut le faire, bien qu'il soit difficile de trouver les fonds, on perd tout ce qu'on a déjà acquis. C'est la voie que semble suivre le gouvernement, du moins c'est ce que laissent croire la rhétorique des hommes politiques. Pourriez-vous commenter la nature des investissements à un moment où, pour diverses raisons, nous nous trouvons en pleine période de restrictions budgétaires?

M. Williams: Je ne vous donnerai pas l'analyse effectuée en dollars parce que ce serait trop lent et je suis certain que les données sont disponibles.

M. Axworthy: Je suis plutôt intéressée par le principe.

M. Williams: Mes grands-parents étaient originaires d'Angleterre et du Pays de Galles. Ils venaient de familles ouvrières pauvres qui n'avaient ni argent ni instruction. C'était pourtant des gens très habiles à leur façon. Mon grand-père utilisait une expression qui revenait à dire: économiser un dollar et en dilapider des milliers. Il me semble que c'est la situation que nous sommes sur le point de vivre, et pour reprendre votre comparaison, cela veut dire que si ma maison représente un investissement à long terme, la sécurité, une protection globale contre le froid de l'hiver, ainsi de suite, j'ai intérêt à trouver l'argent pour réparer le toit, qui constitue une petite partie de ma propriété totale, plutôt que de le laisser s'effrondrer et m'exposer à perdre la valeur totale de ma propriété, et, par le fait même, la valeur totale de mes avoirs.

Je crois que c'est la façon dont il faut réagir. Nous connaissons maintenant les conséquences qu'il y a à ne pas invertir dans nos enfants. Nous le savons. Nous savons aussi que 40 p. 100 des enfants autochtones seront placés en familles d'accueil si nous refusons de reconnaître leurs besoins. Nous savons également que les enfants de milieux pauvres se retrouveront en prison si on leur refuse la chance de faire autrement.

Du point de vue investissement, si nous regardons à court terme—stratégie politique qui se révèle parfois valable—alors je crois qu'on peut dire non, le déficit doit à tout prix être réduit. A tout prix sous-entend que quelqu'un doit payer la note, mais dans la mesure où ce n'est pas nous, tout va bien. C'est un peu l'attitude «pas dans ma cour, merci bien». Tout le monde se croit un excellent réformateur de la société et appuie les programmes de réhabilitation des malades mentaux et des autres, jusqu'à ce que quelqu'un dise «Bon, ils habiteront sur telle rue.» Alors les citoyens forment des comités pour s'opposer au rezonage. Ce problème existe dans notre société.

Je crois qu'on peut établir un rapprochement avec le système d'éducation qui est un modèle similaire, bien que l'exemple soit peut-être un peu mal choisi, compte tenu des critiques qu'il a reçues. Si en plus d'enseigner aux enfants le

teach children how to manage and manipulate numbers and letters, if we do manage to teach them now how to handle social environments, if we do teach them motivation to work and goal direction, if we try to instill in them some sense of community consciousness, in the long run all these intangibles will add up to more tangible citizens who will pay taxes, who will do things.

In the same way that our health care system talks about preventive medicine, that our dental system tries to get us to look after our teeth. In the same way that if you say to a 12-year-old we no longer find you of value because we do not want to put any investments in you, that person is liable to become a true believer of what you say. And as that truism grows, they will no longer see any reason to invest back. We will then have to handle someone at a much different level in society.

Therefore, from an investment versus short-term vision of cutting the deficit, I guess I would opt for the fact that if we have to take money, let us redirect some of it. Let us not just talk about whether or not we need to redirect the social welfare envelope. Let us talk about whether any of the other government programs are really as effective.

If other government programs came under the same kind of scrutiny that the social welfare envelope comes under, on a constant basis by corporations and by others, I wonder if they would stand such rigorous tests. I really do. These have held up fairly well against some pretty formidable opposition. I do not know whether the sports programs would stand the same muster. I do not know whether handouts to corporations would go the same route. So I guess I am feeling that perhaps our innovative process should be there and we should start to look more effectively at where do we want to be as a government 20 years from now, or as a country, not where do we want to be next week as a government. You know, re-elected and in power.

Does that ballpark your thing? I am sorry.

Mrs. Anderson: Yes, there are a few things here that I wondered about. First of all, I do not feel that they can argue about the \$600 million. I remember World War II. I remember the lead-up to World War II. I remember the sanction period. I remember Chamberlain. I remember the horrific, awful problems that happened, and I feel that if we had not done what we have done right now to stop what was going on, we would be in a situation that would be killing, killing, killing, more than has been done when we look at this. We cannot go on with that. We know how awful it was. But that was a policy that I supported.

However, everyone has talked tonight about education. More education, more education. You know, I cannot help but think that there must be some way in which we can direct education to helping fill this need. We have schools but we hear of the illiteracy of the children out there. It is a shocking situation because we are spending an awful lot of funds on this. Industry is asked to pick up the retraining. This is a serious situation. If we could get these young moms and

[Translation]

monde des chiffres et des lettres, on leur montre à gérer des environnements sociaux, on leur donne des motifs pour travailler et des objectifs à atteindre, si on leur inculque un certain sens de la communauté, toutes ces choses intangibles finiront par être fructueuses à long terme et à former des citoyens à part entière qui payeront des taxes et seront actifs.

Notre système de soins de la santé préconise une médecine préventive, notre régime dentaire nous invite à prendre soin de nos dents. De la même façon si vous dites à un enfant de 12 ans qu'il n'a plus de valeur et qu'il ne vaut pas l'investissement, il finira par croire ce que vous dites. Plus vos affirmations deviendront vérités, moins cet enfant aura le goût d'investir dans la société. Et nous devrons nous en occuper à un différent niveau dans la société.

En conséquence, dans un rapport investissement-réduction du déficit à court terme, je me dis que s'il faut prendre de l'argent, pourquoi ne pas en profiter pour effectuer une certaine réaffectation des fonds. Ne nous limitons pas à l'envoloppe du bien-être social, mais essayons de déterminer si les autres programmes du gouvernement sont réellement aussi efficaces.

Si les autres programmes étaient constamment soumis au même examen minutieux que l'enveloppe du bien-être social, par les sociétés et les autres, je me demande s'ils résisteraient. Je me le demande vraiment. Les programmes sociaux ont survécu contre vents et marées. Je me demande si les programmes des sports résisteraient au même sort. Je ne sais pas si les subventions destinées aux corporations continueraient. Je crois que nous devrions faire preuve d'innovation et nous demander où nous en serons dans 20 ans comme gouvernement ou comme pays. Il ne faut pas se borner au lendemain, c'est-à-dire à se faire réélire et à être au pouvoir.

Est-ce que ma réponse vous convient? Désolé.

Mme Anderson: Oui, mais j'ai quelques précisions à apporter. D'abord, je ne crois pas qu'on puisse remettre en question les 600 millions de dollars. Je me souviens de la Deuxième Guerre mondiale. Je me souviens de la situation qui a précédé cette guerre, de la période des sanctions économiques, de Chamberlain. Je me souviens de l'horreur et de la complexité des problèmes qui sont survenus. Si l'on étudie la situation, je crois que si nous n'étions pas intervenus, il y aurait eu plus de morts qu'il y en a eu. Nous ne pouvions pas continuer ainsi. Nous connaissons tous les horreurs de la guerre. Mais c'est une politique que j'ai appuyée.

De plus, tout le monde ici ce soir a parlé d'éducation. Plus d'éducation, plus d'éducation. Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il doit y avoir une façon de mettre à contribution l'éducation. Nous avons des écoles, mais nous entendons parler de l'analphabétisme de nos enfants. C'est un scandale, car de grosses sommes d'argent sont investies à cette fin. De plus, c'est à l'industrie qu'on demande d'assurer le recyclage. La situation est grave. Si nous pouvions former

dads trained earlier at life skills, too, and get this started; somehow we have to start this thing going. It is awfully difficult now to look after a 19-year-old who is in that situation. It should start at the bottom. So I think we agree on this.

• 2045

Here is another thought I had. Have we considered Lotto 6/49 being directed to programs? It is a gambling game; everybody likes to gamble. I do not even know if it is still running. Is it? I have not done it for so long. I gave up a long time ago. That has been going to sports. In Ireland it went to the hospitals. People do not mind doing this. This may be an extra thought.

I wanted to point out one thing I happen to have in my purse, because we talk about things that we are doing and where we can cut. We have been so poor and have done bad things for the natives. Last week in my area, in the Rama Indian Reserve, they put in new drinking water and sewage. They are doing this for a great many of the Indian bands throughout the country. So that is part of the environmental Clean Water Act. It has started.

However, maybe somewhere in here we should be cutting, because out of the Department of Indian Affairs alone we spend over \$2.5 billion, and added to that, through Health and Welfare and the Secretary of State, it tops \$4 billion a year. Yet we say that we are not giving enough to them. We give \$735 million to native education, \$619 million for social development, \$224 million on band management, \$592 million on capital facilities, \$92 million on economic development. Last year we built 3,000 homes—well, we did not, the Indian native people did it—and we renovated 3,000.

What are we doing wrong? We are spending this and we are giving them far more autonomy. We have cut down on the administrative costs tremendously. I am just zeroing in on that particular one because I happen to have the statistics.

We hear—I have heard several times tonight—that we are not doing anything for the natives. Yet this is fact.

Mr. Williams: I cannot speak to that program per se. I know two or three people who would love to sit for two or three hours with you and discuss that at great length, some within government and some outside of government.

One of the comments I might make about that is that, while all that money is being directed, whether there is quality control—that is, whether the money is being directed to meet the government's needs or it is being directed to meet the natives' needs—may be an interesting question. If it were handed over to the natives and then they said, creatively, what would you like?—rather than what the government would like to make public about it—I do not

[Traduction]

les jeunes parents plus tôt, aussi, et tout mettre en marche. Il faut enclancher le processus. Il est maintenant très difficile de s'occuper d'un adolescent de 19 ans qui est dans cette situation. Il faut commencer au début. Je crois que nous sommes tous d'accord là-dessus.

J'ai eu une autre idée. A-t-on déjà pensé affecter les recettes de la loterie 6/49 aux programmes? C'est un jeu de hasard; tout le monde aime parier. Je ne sais même pas si elle existe encore. Existe-t-elle? Je n'ai pas joué depuis longtemps. J'ai abandonné depuis belle lurette. Les profits sont dirigés vers les sports, alors qu'en Irlande ce sont les hôpitaux qui en bénéficiaient. Cette formule pourrait gagner plusieurs adeptes. Ça vaut la peine d'y réfléchir.

J'ai un autre point à sortir de mon sac en ce qui concerne les choses à faire et les coupures. Nous étions tellement pauvres et nous n'avons pas été gentils avec les autochtones. La semaine dernière, dans ma région, soit la réserve de Rama, on a installé un aqueduc et un réseau d'égouts. On a procédé à ces installations dans plusieurs bandes d'Indiens au pays dans le cadre de la loi sur la pollution de l'eau. Le processus a commencé.

On pourrait toutefois procéder à des coupures dans ce domaine étant donné que le ministère des Affaires indiennes dépense plus de 2.5 milliards et si l'on y ajoute le budget que consacrent Santé et bien-être social et le Secrétariat d'Etat, on atteint plus de 4 milliards par année. Pourtant on se plaint qu'on ne leur en donne pas suffisamment. Nous dépensons 735 millions pour l'éducation des autochtones, 619 millions pour le développement social, 224 millions pour l'administration des bandes, 592 millions pour les aménagemements durables, 92 millions pour le développement économique. L'année dernière nous avons construit 3,000 maisons—et bien disons que les autochtones l'ont fait—et que nous en avons rénové 3,000.

Quelles erreurs faisons-nous? Nous dépensons ces sommes astronomiques et nous leur donnons plus d'autonomie. Nous avons coupé les coûts administratifs de façon radicale. Je vous donne ces données parce que j'ai les statistiques entre les mains.

Nous avons entendu—j'ai entendu plusieurs fois ce soir—que nous n'en faisions pas assez pour les autochtones. C'est un fait.

M. Williams: Je ne peux pas parler pour ce programme comme tel. Je connais deux ou trois personnes qui aimeraient approfondir le sujet avec vous pendant deux ou trois heures, certains proviennent du gouvernement et d'autres sont de l'extérieur.

Je serais curieux de savoir, indépendamment du contrôle de la qualité, si les fonds sont consentis à des programmes afin de satisfaire aux besoins du gouvernement ou s'ils le sont en fonction des besoins des autochtones. C'est une question intéressante. Si on remettait les fonds aux autochtones en leur demandant à quelles fins ils veulent les utiliser au lieu de rendre publics les moindres objectifs du gouvernement, je me demande si les fonds seraient mieux gérés. Je ne le sais

know if it would be used more effectively. I simply cannot answer. But I do know that if I spend most of my time being sure that the government's bureaucrats are pleased and happy with what I am doing, then I spend very little time worrying about what my client needs.

I do not know; I am just saying that maybe we have to look at some of that creatively.

It is interesting that you make reference to the amount of money in the war and the efforts that went with that. I could not agree with you more. I guess my only thought is, imagine if we took \$600 million found dollars every month for the next nine years and put them into the reduction of poverty. We might even have to hire the general from the United States to come up here and run it strategically.

Mrs. Anderson: He might find it too difficult.

Mr. Williams: Imagine, though, that in every year we took \$7.2 billion with the same enthusiasm and energy with which we entered into that conflict in the gulf and we said the real battle is at home, the real problem is the children starving, the children going out onto the streets to be prostitutes. That is the \$600-million question. If we had the same enthusiasm about that, I wonder if we would not be as effective as they were.

Mrs. Anderson: Why can we not get the lotto going that way?

Mr. Williams: I wonder if we have had the same enthusiasm about the invisible, the child.

Mrs. Anderson: You said a minute ago that we are redirecting or taking away from that program. I wonder how we can say that we are taking away when it is not there. How can you take something away—

Mr. Williams: I am sorry?

Mrs. Anderson: I am merely saying that we do not have any funding, so we are not taking it away from that program. It is just not there.

Mr. Williams: Oh, I see. No, what I am saying is that you have taken away. You have been very effective, actually. The government has been extremely good at it.

Mrs. Anderson: Yes. Well, it is just not there to be given away.

• 2050

 $Mr.\ Williams:$ No. It has actually been taken away. It was there.

Mrs. Anderson: Oh, I know. It is a different process.

Mr. Williams: I know.

Mr. Axworthy: Where was the \$600 million from?

Mr. Williams: For the Gulf War. That was not there either.

Mrs. Anderson: We have not paid for the Gulf War yet. However, I do know that we have had a very heavy debt problem, as I am sure you are aware. But the Conference Board of Canada, the banks, the Chamber of Commerce, and all the people who have looked at what we are trying to do have said it is the best possible way and the only approach that will be the engine to turn us around. True.

[Translation]

vraiment pas. Je sais par contre que si, la majorité du temps, je suis certain que les bureaucrates sont satisfaits de mon boulot, j'en passe très peu à m'inquiéter des besoins de mon client.

Je ne le sais pas, je dis seulement qu'on pourrait avoir un oeil plus créatif sur la question.

Je trouve intéressante votre référence aux sommes affectées à la guerre et aux efforts déployés dans le même sens. Je suis entièrement de votre avis. Ma seule idée, est, pendant les neuf prochaines années, de prendre 600 millions de dollars chaque mois dans les fonds publics afin de mener la guerre contre la pauvreté. Nous pourrions avoir recours aux compétences stratégiques de ce général des Etats-Unis.

Mme Anderson: Cette guerre serait peut-être trop difficile pour lui.

M. Williams: Imaginez qu'on fasse preuve du même enthousiasme et de la même énergie que dans le conflit du golfe et qu'on dépense 7.2 milliards chaque année pour s'attaquer aux ennemis de notre pays: la famine et la prostitution de nos enfants. C'est une question de 600 millions de dollars. Si nous étions aussi enthousiastes, ne serions–nous pas aussi efficaces?

Mme Anderson: Pourquoi ne pouvons-nous pas utiliser la loto à cette fin?

M. Williams: Je me demande si nous avons le même enthousiasme au sujet de l'invisible: l'enfant.

Mme Anderson: Il y a quelques minutes, vous avez dit que les fonds de ce programme étaient réorientés ou retranchés. Comment pouvons-nous effectuer des coupures quand il n'y a rien à couper? Comment pouvons-nous enlever. . .

M. Williams: Je ne vous suis pas.

Mme Anderson: Je dis seulement qu'il n'y a pas de subventions, alors nous ne pouvons pas les retrancher. Elles ne sont simplement pas là.

M. Williams: Je vois. Non, je dis que vous les avez enlevées. Actuellement vous avez été très efficace. Ce gouvernement excelle dans ce domaine.

Mme Anderson: Oui. Il n'y a simplement pas d'argent à donner.

M. Williams: Non, on l'a bel et bien éliminé, mais il y avait des fonds.

Mme Anderson: Ah, je sais. C'est un tout autre procédé.

M. Williams: Je m'en rends compte.

M. Axworthy: Où sont allés les 600 millions de dollars?

M. Williams: Dans la guerre du Golfe. Mais il n'y avait pas de fonds non plus.

Mme Anderson: Nous n'avons toujours pas payé la guerre du Golfe. Toutefois, je sais que nous avons été aux prises avec un déficit très élevé; vous êtes sans aucun doute au courant. Cependant, le Conference Board du Canada, les banques, la Chambre de commerce, et tous ceux qui se sont penchés sur ce que nous essayons de faire, soutiennent que c'est la meilleure façon, la seule méthode qui pourra redresser la situation. Je vous l'assure.

Mr. Williams: Imagine if tomorrow we went to all those corporate people who are benefitting from my tax dollars and said that medicare is not going to be funded by the government any longer and that we are going to pass a law like the one they have in Colombia, South America—where I do some work—which says that every corporation will be required by law to put these benefits in place for their employees.

I wonder if the Conference Board of Canada, d'Aquino, and others who come and so liberally criticize the social welfare programs and envelopes would be so generous in their criticism if they were to discover that they had to take on the medicare debt in this country rather than pass it along to the middle class to pay in order to ensure that corporations remain competitive. I wonder whether they would.

The Chair: Actually, representatives of the Economic Council of Canada were here and said they felt an adequate social safety net was an important part of—

Mr. Williams: No, I just want to lead to that, because I always find it fascinating when corporations, who indirectly benefit significantly from the social welfare envelope, manage to criticize the envelope. I begin to wonder if they are not well informed about who the net beneficiary is, you see.

The Chair: I am sure everyone wants an efficient and effective social safety net, including people from the social service organizations.

Mr. Williams: Yes, we do.

The Chair: Thank you very much.

Mr. Williams: You are welcome.

The Chair: We had a very interesting discussion and you had very good material for our report.

Lastly, we have a group from Saskatoon, Equal Justice for All. I am very sorry you have had such a long wait. Unfortunately, we have had a lot of very interesting presentations and lots of questions.

Ms Diane Gauthier (Equal Justice for All, Saskatoon, Saskatchewan): I would like to introduce the people with me. Mildred Kerr is one of the founders of our organization and has been a social worker in Saskatoon for 30 years. She has worked in the areas of education and health and with the Department of Social Services. Mildred is also a lecturer and teaches social policy and community organizing at our faculty of social work in Saskatoon. She is our in-resident expert on social policy and the intent of those policies. She is also a mother of four and a grandmother of one.

• 2055

Sheila Blascoe is another co-founder of our organization. Sheila has been with us through the thick and thin and still manages to stay in. She is a single parent and a grandmother and wants to share some of her experiences of being a poor mother.

I am a single parent. I have six natural children and one child of choice. I am a university student and an advocate with Equal Justice. I have been there for about three years.

[Traduction]

M. Williams: Imaginez que demain nous annoncions à tous les dirigeants de sociétés, qui profitent de mes dollars d'impôt, que le régime d'assurance-maladie ne recevrait plus de fonds du gouvernement et qu'une loi semblable à celle qui est en vigueur en Colombie, Amérique du Sud, (où je travaille de temps à autre), sera adoptée. Cette loi stipule que toute société est tenue d'offrir ces avantages à ses salariés.

Je me demande si le Conference Board du Canada, d'Aquino et ceux qui critiquent tellement les programmes de bien-être social et les enveloppes budgétaires réservées à ce domaine critiqueraient autant s'ils apprenaient qu'ils doivent assumer la dette d'assurance-maladie du pays plutôt que de la transmettre à la classe moyenne pour assurer la compétitivité des sociétés. Je me demande bien s'ils critiqueraient toujours.

La présidence: En fait, des représentants du Conseil économique du Canada étaient présents. Ils ont dit qu'ils croyaient qu'un filet de sécurité sociale adapté faisait partie intégrante de...

M. Williams: Non, c'est exactement ce à quoi je voulais en venir. J'ai toujours été fasciné par les sociétés qui profitent indirectment et de façon substantielle de l'enveloppe du bien-être social, mais qui trouvent quelque chose à y redire. Je commence à me demander s'ils ne savent pas qui est le bénificiaire de ce filet, vous voyez.

La présidence: Je suis certain que nous voulons tous un filet de sécurité sociale qui soit efficace, y compris ceux qui font partie des services sociaux.

M. Williams: En effet, c'est ce que nous voulons.

La présidence: Je vous remercie beaucoup.

M. Williams: Il n'y a pas de quoi.

La présidence: Nous avons eu une discussion très intéressante: vous aviez en main de la très bonne documentation pour notre rapport.

En dernier lieu, voici une coalition de Saskatoon appelée *Equal Justice for All*. Je m'excuse de vous avoir fait attendre si longtemps. Malheureusement, nous avons eu de nombreux exposés très intéressants et beaucoup de questions.

Mme Diane Gauthier (Equal Justice for All, Saskatoon, Saskatchewan): J'aimerais vous présenter les personnes qui m'accompagnent. Mildred Kerr est une des fondatrices de notre organisme; elle est travailleuse sociale à Saskatoon depuis 30 ans. Elle a travaillé dans le domaine de l'éducation et de la santé ainsi que pour les Services sociaux. Mildred est également conférencière; elle enseigne la politique sociale et la gestion de la communauté à la Faculté des services sociaux à Saskatoon. Elle est notre spécialiste sur place en matière de politique sociale. Elle a aussi quatre enfants et un petit—enfant.

Sheila Blascoe est une autre co-fondatrice de notre organisme. Elle en fait toujours partie, contre vents et marées. Chef de famille monoparentale et grand-mère, elle peut vous faire part de son expérience en tant que mère à faible revenu.

Je suis chef de famille monoparentale. J'ai six enfants naturels et un enfant adopté. J'étudie à l'université et je suis défenseur pour *Equal Justice*, dont je fais partie depuis environ trois ans.

Equal Justice for All is a group of low-income people who do advocacy for each other. We have many poor people who work in our office and we also have a lawyer, a social worker and many students who work with us.

We operate an office that has no budget and no income. We are all volunteers. We have more than 50 calls a day from people in crisis. We get calls from people all over the province and, in fact, across the country wanting to know what the situation of the poor is in Saskatchewan.

We probably see 400 people a month. We deal with everything from giving people entitlement of social services to dealing with complaints in corrections or in the children's facilities.

I just want to highlight certain things in the brief. I am assuming that seeing you are paying an exorbitant amount of money for us to come here you will read the brief.

We were invited to come to this committee a year ago when the committee was first appointed.

First, we started to prepare a brief. Then we decided we were not going to come. One of the reasons for this was we felt some hope that there was going to be some changes when we saw the family ruling for Manitoba won.

Some policies seemed to be coming and we hoped other policies that were harmful would not come in. In the year this happened, that did happen. It has not changed the situation. Even after the Prime Minister made comments that he was going to look at eliminating child poverty by the year 2000, we saw the implementation of bills like C-21 that withdrew all of the federal government's funding and their contribution to the UIC plan which totally violated the agreement they had with the workers of our country.

We saw bills like the GST, which pays a small rebate, but it is nowhere near the amount we pay. We saw bills like C-69 that is already affecting education and health. We feel fear will be the cause to have CAP rewritten. We believe if that happens, it will write out all of the protections.

When we were approached again, we decided we needed to come and speak. We needed to share with you what is happening in Saskatchwewan and let you know what the situation is for the poor people there.

Many reports have been done in Saskatchewan outlining the serious concerns we have. Our provincial government has paid no attention, nor has the federal government when we brought them forward to them.

Equal Justice for All wrote a brief of violations to the Canada Assistance Plan and the SAP agreement. We sent it to Perrin Beatty and showed him clear evidence of violations to that law. He wrote back and he told us he was aware of

[Translation]

Equal Justice for All rassemble les personnes à faible revenu qui s'entraident. Le groupe comprend également un bon nombre de gens à faible revenu, qui travaillent dans ces bureaux, ainsi qu'un avocat, une travailleuse sociale et de nombreux étudiants.

Notre groupe est géré sans budget ni revenu. Nous sommes tous des bénévoles. Nous recevons plus de 50 appels par jour de gens qui se trouvent dans une situation alarmante. Des gens nous appellent de la province, en fait, de tout le pays; ils veulent connaître la situation des personnes à faible revenu en Saskatchewan.

Nous recevons près de 400 personnes par mois. Nos fonctions sont très diverses: Par exemple, nous accordons aux personnes le droit aux services sociaux et nous traitons les plaintes concernant les corrections ou les installations destinées aux enfants.

J'aimerais souligner certains points contenus dans le dossier. Puisque vous avez déboursé tant d'argent pour nous faire venir, je présume que vous lirez ce document.

Nous avions été invitées l'année dernière au comité lorsqu'il a été constitué.

Nous avions commencé à rédiger un dossier. Puis, nous avons décidé de ne pas venir parce que notamment, après qu'un jugement a été accordé en faveur de la famille au Manitoba, nous nous attendions à voir quelques changements.

En effet, il nous semblait que certaines politiques étaient sur le point de voir le jour. Nous espérions que d'autres politiques, celles-là préjudiciables, ne seraient pas adoptées. Cette année-là, c'est exactement ce qui est arrivé. La situation est demeurée la même. Même après que le premier ministre eut affirmé qu'il allait envisager une façon d'éliminer la pauvreté chez les enfants d'ici l'an 2000, des projets de loi, notamment le projet C-21, ont été acceptés. Ce projet de loi retirait non seulement toute forme de financement fédéral, mais aussi la contribution du gouvernement au régime d'assurance-chômage, ce qui violait complètement l'entente conclue avec les salariés du Canada.

Ont été acceptés d'autres projets de loi, comme celui de la TPS, qui, celui-là, offre un minime remboursement. Toutefois, ce montant ne couvre pas du tout ce que nous avons à débourser. Un autre projet de loi, le C-69, touche déjà notre système d'éducation et de santé. Selon nous, la peur entraînera un remaniement du RAPC. Si c'était le cas, toute forme de protection sera éliminée.

Lorsqu'on nous a fait la proposition une deuxième fois, nous avons décidé que nous devions de venir. Il était important de vous faire part de l'évolution des changements en Saskatchewan ainsi que de la situation des pauvres.

Nous avons rédigé de nombreux rapports qui exposaient nos sérieuses inquiétudes. Nous les avons présentés à notre gouvernement provincial et au gouvernement fédéral; ils n'y ont prêté aucune attention.

Equal Justice for All a rédigé un document qui dressait la liste des infractions au régime d'assistance publique du Canada et à l'accord SAP. Nous l'avons fait parvenir à Perrin Beatty; nous lui avons démontré qu'il y avait eu

the bad things happening in Saskatchewan and that he was monitoring the situation. In this year since we did our brief, he has done nothing. Nothing has happened about the illegal acts our government is taking. We felt another reason for coming here was to tell you about these briefs we have already taken to the minister.

• 2100

We believe that the Canada Assistance Plan and the agreement that our province entered into with the federal government are a right. They are a right that is taken right through to the UN Charter of which Canada was one of the designers and a signator. We think that in Saskatchewan if our governments violate all those laws there is a serious problem. We have even considered and discussed with different organizations in Saskatchewan having someone present directly to the UN because of the things that are happening here and the legislation that is being violated and the agreements that are being breached.

In Saskatchewan many of the policies that are very hurtful and punitive are passed only by Order in Council, and so they are passed quickly. But we feel the effects for many, many years.

We do not have any or very few NGOs left. When the Saskatchewan government decided they would make reforms, the first thing they did was slash the funding for the NGOs. All of the anti-poverty organizations that assisted poor people quickly died.

Equal Justice was never a government-funded organization. We have always survived by donations from concerned citizens and people with social conscience, and with some fund raising. So we were not affected by that. I think that if anything, it made us stronger.

When we talked to people in our organization about the Prime Minister's comment about eliminating child poverty, the first reaction was does this mean my children are an endangered species? It is of great concern. It is not comforting. It is threatening. Because of what we have seen in Saskatchewan we have no reason to trust elected officials. Everyone we spoke with was very concerned about that comment and wondered what it meant to us.

We have a large native population, and those people are not even covered in the statistics. We just heard recent statistics that Saskatoon has the highest or second highest unemployment rate of all the cities in Canada. That does not even consider or include the native peoples in our province because so many are never registered with any of the employment agencies, with any of the statistics agencies. That does not even count them.

[Traduction]

manifestement des violations en ce qui a trait à cette loi. Il nous a répondu qu'il était au courant et qu'il allait suivre la situation de près. Il n'a rien fait depuis. Rien n'a été fait non plus à propos des actes illégaux faits par notre gouvernement. Nous voulions vous parler de ces documents qui ont déjà été présentés au ministre; voilà une autre raison de notre présence ici.

Or, nous soutenons que nous avons droit au Régime d'assistance publique du Canada et à l'entente que notre province a conclue avec le gouvernement fédéral. Ce droit découle de la charte des Nations Unies; le Canada en a été l'un des concepteurs et signataires. Ainsi, nous avons, en Saskatchewan, un sérieux problème sur les bras, puisque nos gouvernements enfreignent toutes ces lois. Après avoir discuté avec divers organismes en Saskatchewan, nous avons même envisagé, compte tenu de la situation ici, soit la violation de lois et d'ententes, d'envoyer quelqu'un aux Nations Unies.

En Saskatchewan, bon nombre des politiques qui sont préjudiciables et sévères, ne sont adoptées que par décret; leur adoption se fait donc très rapidement. Toutefois, leurs répercussions se feront sentir pendant de longues années.

Nous n'avons plus, ou presque plus, d'ONG. Quand le gouvernement de la Saskatchewan a décidé d'apporter des réformes, la première chose qu'il a faite a été de réduire radicalement le financement destiné aux ONG. Tous les organismes luttant contre la pauvreté qui venaient en aide aux personnes à faible revenu ont disparu rapidement.

Equal Justice n'a jamais reçu de financement du gouvernement. Nous avons toujours survécu grâce, d'une part, aux dons offerts par des citoyens préoccupés et des gens ayant une conscience sociale et, d'autre part, à des levées de fonds. Non seulement ces coupures ne nous touchent pas, mais je crois, au contraire, qu'elles nous ont rendus plus forts.

Quand nous avons parlé aux membres de notre organisation des propos tenus par le Premier ministre au sujet de l'élimination de la pauvreté chez les enfants, nous nous sommes tout de suite interrogés: des enfants comme les miens sont-ils une espèce en voie de disparition? Cette situation est très préoccupante. Elle ne nous réconforte pas. En fait, elle est inquiétante. Compte tenu de ce que nous vivons en Saskatchewan, nous n'avons aucune raison de faire confiance aux dirigeants élus. Les gens avec lesquels nous nous sommes entretenus étaient très préoccupés par ces commentaires. Ils se demandaient ce qu'ils représentaient pour nous.

Il existe ici une population autochtone très importante qui n'est même pas incluse dans les statistiques. Des statistiques récentes classent Saskatoon comme ayant le premier ou le deuxième taux de chômage de toutes les villes canadiennes. Ce taux ne tient même pas compte des autochtones de notre province parce qu'un grand nombre d'entre eux n'ont jamais été inscrits ni à un bureau de placement ni à un bureau de statistiques. Ce taux ne les inclut même pas.

Another thing in Saskatchewan that is very punitive is that the federal family allowance is deducted from people on welfare, so people on welfare in Saskatchewan do not even get that transfer payment.

I want to break down for you two rates to show what people on social assistance in Saskatchewan get. I want to tell you how much they get per day for what they need to live on. A single employable person in Saskatchewan gets \$7 per day for all shelter costs. Such persons would get \$1.50 per day to cover all of their utilities, including heat, electricity, water, phone and laundry. And they would get \$4.06 for all other needs, food, clothing, personal, household, medical, transportation, and any emergency that they might have. That is how much they get per day to live on.

This figure of \$385 has decreased over the years. In 1981 single employable people in Saskatchewan got \$581. That is what reform means to us, a loss of almost \$200.

The \$4.06 per day that these people have for their living needs is decreased in many situations if they have an overpayment. If they have an over-payment that figure drops to \$3.08. If they have a household advance, which is the only way to get any additional funds in Saskatchewan—we have to borrow the money from the Department of Social Services and pay it back—the individual would have \$3.08. If the individual had both overpayment and household advance, which is very often and very common—probably one out of three caseloads will have both—they would have \$2.08 to live on.

• 2105

The other situation I want to give you is for a family of eight, which is my family size. Although I am not on assistance, this is what it would be. A family of eight receives \$2.08 per person per day for shelter. They receive 25¢ per person per day for all of the utilities, including laundry and phone. They receive \$4.13 for all other needs, all their food, clothing, and everything else, household and personal. If the family had an overpayment, their money would drop to \$3.78 per day. If they had a household advance, it would drop to \$3.50. It would be decreased again if they had both, which is the case in so many situations.

There is one other scenario I want to give to you, and this is my family situation, for students. Single-parent students who are living on student loan would, if on short-term assistance, get \$132 less per month than those people on welfare. If they were on long-term assistance, if they had been on assistance for more than three months—which usually is the case when you go on a student loan; if you are a poor single parent you would have been on welfare—if you

[Translation]

En Saskatchewan, l'allocation familiale fédérale est déduite des sommes que reçoivent les assistés sociaux, ce qui est très préjudiciable, car ces gens ne reçoivent même pas ce paiement de transfert.

J'aimerais vous exposer en détail deux taux pour montrer ce que les gens de la Saskatchewan reçoivent en fait de bienêtre social. Je veux vous montrer ce qu'ils reçoivent par jour pour vivre. Un célibataire apte au travail reçoit 7\$ par jour pour couvrir ces frais de logement et 1,50\$ pour payer les services, notamment le chauffage, l'électricité, l'eau, le téléphone et la lessive. Enfin, il a droit à 4,06\$ pour ses autres besoins, tels que nourriture, vêtements, dépenses personnelles, frais relatifs au ménage, frais médicaux, transport et toute autre urgence pouvant survenir. Voilà ce à quoi il a droit, chaque jour, pour vivre.

Le total, qui s'élève à 385\$, a diminué au cours des ans. En effet, en 1981, une personne célibataire et employable recevait 581\$ en Saskatchewan. Voilà ce que la réforme représente pour nous, une perte de près de 200\$.

L'allocation de 4,06\$ attribuée chaque jour à ces gens pour leurs besoins de subsistance est réduite, bien souvent, s'ils ont un paiement en trop. Si c'est le cas, la somme passe alors à 3,08\$. De plus, s'ils reçoivent une avance pour ménage, qui est la seule façon d'obtenir des fonds supplémentaires en Saskatchewan (nous devons alors emprunter de l'argent aux Services sociaux et le rembourser), leur allocation quotidienne baisse et passe à 3,08\$. Si l'assisté a à la fois un paiement en trop et une avance, ce qui est très fréquent (environ un cas sur trois se trouve dans situation), il ne recevra que 2,08\$ pour vivre.

L'autre situation dont je veux vous faire part est celle d'une famille de huit personnes, ce qui est mon cas. Une famille de huit personnes reçoit 2,08\$ par personne par jour pour le logement. Elle reçoit 25c. par personne par jour pour tous les services d'utilité publique, incluant la lessive et le téléphone. Elle reçoit 4,13\$ pour tous ses autres besoins, la nourriture, les vêtements et tout le reste, que ce soit les besoins domestiques ou personnels. Si la famille a reçu un paiement en trop, le montant qu'elle recevra ne sera plus que de 3,78\$ par jour. Si elle a reçu une avance pour les besoins domestiques, ce montant tombera à 3,50\$. Ce montant sera encore moins élevé si les deux cas se sont produits, ce qui est très fréquent.

J'aimerais vous faire part d'un autre scénario, celui de ma situation familiale: les étudiants monoparentaux. Ces étudiants qui comptent pour leur subsistance sur un prêt pour étudiants devraient recevoir, s'ils bénéficient d'une aide à court terme, 132\$ de moins par mois que les personnes recevant le bien-être. S'ils bénéficient d'une aide à long terme, si cette aide a duré plus de trois mois—ce qui est habituellement le cas lorsqu'on obtient un prêt pour

were on long-term, once you go on a student loan, your money drops \$342 per month. That is the way it works if you are living on a student loan in Saskatchewan. On top of that, about \$7,000 needs to be repaid.

One thing I was going to say is that it is hard for me to understand how the Prime Minister, in his reality, can talk about ending my reality when I do not think he knows what it is. One of the things we did was look at how much my family has to live on. If I was on assistance, we would each have, per day—if we did not have an overpayment—\$4.13. To come and present to your committee, one person is allowed \$42.25. That is \$10 more than a family of eight has to live on for a day. There are vast, drastic differences, and it is confusing and hard for us to understand that our realities are realistic to you.

Saying that child poverty could be ended in the year 2000 means eight more years of poverty. I have a two-year-old child. By the time my child is ten she would be so entrenched in the effects of poverty that it would take another twenty years for her ever to change. The effects are so long lasting. Education is affected, outlook is affected, emotional needs are affected.

In Saskatchewan the children's prisons are full and overflowing. They are talking about building more instead of trying to rehabilitate the children who are there. They are already going through recidivism and are already starting to transfer into the adult facilities. They are going to create another facility.

They are changing the policies for the Young Offenders Act. They are making it harsher because that is what the public wants. Increasing the maximum sentence for youths from three years to five is a bizarre thing to do when most of the youths who go through that system spend more than three years in there. Most of them go on to adult facilities because they are not rehabilitated.

The policies in Saskatchewan for children are harsher than they are for adults. I work with both areas and I know that. I know of a clear situation of a child, and it is not uncommon for children to be held in restraints all night in an isolated cell because they have done something or violated a rule. That violates our international law. The international charter that guarantees the rights of prisoners in detention states that restraints can be used only as long as necessary. We have included these documents for you. When I spoke with adults in the adult facilities, they said that would never happen there because the adults would take it further. That is what is happening to our children.

[Traduction]

étudiants, si l'on est un parent unique pauvre, on reçoit les prestations du bien-être—s'ils bénéficient d'une aide à long terme, ce qui est le cas lorsqu'ils obtiennent un prêt pour étudiants, alors le montant de l'aide tombe à 342\$ par mois. C'est la façon dont cela fonctionne en Saskatchewan lorsque la source de revenu est un prêt pour étudiants. Par-dessus le marché, il faut rembourser environ 7,000\$.

Il m'est difficile de comprendre comment le Premier ministre, qui ne connaît rien à mes conditions de vie, peut, du haut de son monde à lui, trancher ainsi dans mon monde, à moi. L'une des choses sur lesquelles nous nous sommes penchés est le montant dont dispose ma famille pour vivre. Si je recevais une aide, nous recevrions chacun, 4,13\$ par jour, à condition qu'il n'y ait pas eu de paiement en trop. Pour venir présenter ces faits au comité, on nous alloue 42,25\$ par personne. C'est 10\$ de plus que ce qu'une famille de huit reçoit pour une journée. Ce sont des différences énormes, gigantesques; nous sommes donc déroutés et avons de la difficulté à saisir comment vous pouvez comprendre nos conditions de vie.

Si l'on disait que la pauvreté chez les enfants pourrait se terminer en l'an 2000, cela signifierait huit autres années de pauvreté. J'ai un enfant de deux ans. Avant qu'elle atteigne ses 10 ans, elle aura tellement subi les effets de pauvreté qu'il lui faudra 20 ans supplémentaires pour s'en sortir. Les effets sont si durables. L'éducation est touchée, les perspectives le sont, les besoins émotifs aussi.

En Saskatchewan, les prisons pour les enfants sont pleines et débordent. Il est question d'en construire d'autres au lieu de tenter de réhabiliter ces enfants. Déjà ils récidivent et commencent à être transférés dans des établissements pour adultes. Ils vont créer un autre établissement.

Ils sont en train de changer les politiques de la Loi sur les jeunes contrevenants pour accroître les sentences parce que c'est ce que veut le public. Il me semble que faire passer la sentence maximale applicables aux jeunes, de trois à cinq ans, est plutôt incongru lorsqu'on songe que la plupart des jeunes qui se retrouvent dans ces établissements y restent plus de trois ans. La plupart d'entre eux passent à des établissements pour adultes parce qu'ils n'ont pas pu se réinsérer dans la société.

En Saskatchewan, les politiques s'appliquant aux enfants sont plus dures que celles s'appliquant aux adultes. Je travaille dans ces deux secteurs, et je sais de quoi je parle. Je suis au fait de la situation d'un enfant, et il n'est pas rare que des enfants soient internés toute la nuit dans une cellule isolée parce qu'ils ont fait quelque chose ou enfreint un règlement. Il y a là violation de la loi internationale. La charte internationale qui garantit les droits des prisonniers en détention stipule que l'internement peut être utilisé seulement tant que c'est nécessaire. Nous avons apporté ces documents pour que vous en preniez connaissance. Lorsque j'en ai parlé à des adultes dans des établissements pour adultes, ils m'ont dit que cela ne se produirait jamais chez eux parce qu'ils soumettraient l'affaire à d'autres instances. Mais c'est ce que subissent nos enfants.

• 2110

[1/

I want to share with you quotations from two people. One is from a man named Russell Bowers. When we spoke a year ago to the anti-poverty organizations about child poverty and the issue of child hunger, he told us it was not an issue we should be fighting; it is not one we should take up, because for every hungry child, there is a hungry adult at home. He thinks it is a public campaign to get public support, and it is not something he wants to be a part of. Russell Bowers is a retired psychiatric nurse who worked at the Saskatchewan mental health hospital in North Battleford.

The other one I want to share is from the mayor of Pinehouse Lake, Saskatchewan, a small northern community. It has 800 citizens and 130 homes, and there are an average of 8 people per household in that community. Greg Ross says their children's identity is being lost. We asked him what we could give to you from him. He said the children are being shuffled from family to family when the parents have no food. They are confused, and the whole family feels ashamed of this. They keep their children in their community, but they do not stay with their parents, so their identity is being lost. We wanted to take some of these things from our province and give them to you.

I think I would like Mildred to say some things about the intent of the legislation that is not being followed.

Ms Mildred Kerr (Equal Justice for All): I think the vision and hope we have in speaking to you. . . We are sorry too that this is the end of a long day for you, and to come to you with such serious concerns must be hard on you as well as us.

We feel we have a very authentic voice because of the number of people we see on a daily basis. We have to give this kind of service because it is not available from the people delivering the social policies. They should not have to find an organization that is made up of poor people to tell poor people what their rights are under social policies.

We have good legislation. It is enshrined in the United Nations declaration and in the Charter of Rights and Freedoms, which says that the intent and the spirit of the Canada Assistance Plan and the cost-sharing agreement and the legislation each province has passed to qualify for 50% funding from your federal government... In each of those documents, it says assistance for basic requirements and essential services to rehabilitate and maintain the family must be provided adequately and with adequate and well trained staff. It must be delivered with dignity and respect for these things because these laws are written for the common man to understand and benefit from.

We hear terrible stories, and they are true, of how people have been spoken to, how they have had their benefits completely stopped because somebody reported that perhaps they had a boyfriend and therefore their rent, food, clothing [Translation]

J'aimerais vous citer le cas de deux personnes. La première est un homme appelé Russel Bowers. Lorsque nous avons parlé il y a un an aux organismes anti-pauvreté et de la faim chez les enfants, il nous a dit qu'il ne fallait pas se battre pour cette question; ce n'est pas un sujet dont il faut s'occuper, car pour chaque enfant affamé, il y a un adulte affamé à la maison. Selon lui, il faudrait entreprendre une campagne publique pour obtenir un soutien public, mais il ne veut pas y participer. Russel Bowers est un infirmer retraité, qui a travaillé à l'hôpital psychiatrique de North Battleford, en Saskatchewan.

L'autre cas dont j'aimerais vous parler est celui du maire de Pinehouse Lake, petite agglomération nordique de la Saskatchewan. On y compte 800 citoyens et 130 foyers, regroupant en moyenne huit personnes. D'après Greg Ross, leurs enfants ont perdu leur identité. Nous lui avons demandé ce qu'il pouvait nous donner pour vous. Il a dit que les enfants étaient déplacés d'une famille à l'autre lorsque les parents n'ont rien à manger. Ils sont confus, et toute la famille en a honte. Ils gardent leurs enfants dans le village, mais comme ils ne demeurent pas avec leurs parents, ils sont en train de perdre leur identité. Nous voulions vous présenter ces faits, qui viennent de notre province.

Je voudrais que Mildred fasse des commentaires sur l'esprit de la loi qui n'est pas respecté.

Mme Mildred Kerr (Equal Justice for All): Je crois que la vision et l'espoir que nous avons en nous adressant à vous. . . Nous sommes désolés également que ce soit la fin d'une longue journée de travail. Vous entretenir de préoccupations aussi grandes doit vous être aussi pénible qu'à nous.

Nous croyons que notre témoignage est authentique, car nous rencontrons chaque jour un grand nombre de personnes. Nous donnons ce type de service, parce que les personnes chargés d'appliquer les politiques sociales ne le peuvent pas. Ils ne devraient pas avoir à trouver un organisme composé de pauvres pour leur dire à eux, qui sont pauvres, quels sont leurs droits conformément aux politiques sociales.

Notre loi est satisfaisante. Elle est enchâssée dans la déclaration des Nations Unies et dans la Charte des droits et libertés, dans laquelle il est dit que l'objet et l'esprit du régime d'assurance publique du Canada et l'entente à frais partagés sont la loi que chaque province a adoptée pour être admissible à un financement de 50 p. 100 de la part du gouvernement fédéral... Dans chacun de ces documents, il est dit que l'aide accordée pour les besoins de base et les services essentiels fournis pour réadapter et maintenir la cohésion de la famille doivent être appropriés et s'appuyer sur un personnel à la foi bien préparé et bien formé. L'aide doit être accordée avec dignité et respect, parce que ces lois sont rédigées pour que toute personne ordinaire puisse les comprendre et en tirer parti.

Nous avons entendu des histoires terribles, et elles sont réelles, décrivant la façon dont certaines personnes ont été traitées, dont elles ont été privées de toutes leurs prestations parce que quelqu'un aurait signalé que peut-être elles ont un

and all essential services were stopped on a suspicion. There is no due process of law. They are guilty until they can prove themselves innocent of possibly having a relationship with someone who has an income. There is no intent. This is not a common-law situation, and yet they are subjected to investigation by fraud squads. They call them maintenance enforcement units of the province. There are many violations of people's rights.

We have just come from Pinehouse Lake in northern Saskatchewan. It is six and a half hours north of our city. It was very clear to us that the Cree people were saying that their understanding of sin is to pass over a generation. When the children are not given the opportunity to flourish, to have work, to have learning, to have security, then as a nation we are committing sin, and we have been for generations; many of these children have parents who were themselves neglected.

• 2115

I heard you ask earlier—and I was very pleased that you did—about the kind of money that seemingly has been poured in to alleviate poverty and to provide housing. We have scenarios where in northern communities 75% of the children are being apprehended. We will have other communities, as we have written in the brief, where they do not have housing. They have to live in large numbers in small houses that were built under CMHC-type grants.

They have no money to repair their houses. They are forbidden money to do so because they were built by some other grant, not by social services money. Is it not the responsibility of social services to give them money to fix a window or a door? There is no sense when invested money is not doing the job it was intended to do. It is bad economically.

The other serious losses to families by such punitive allowances are things such as access to recreation, access to even the ability to keep the children's clothes clean. You have to make a choice between buying some food for them for supper or going to the laundromat—the shortage of dollars is that serious.

One of the early members of Equal Justice for All is a mother of five. She had, with her, other low-income people go to stores, neighbourhood stores, huge stores such as SuperValus and so on, and compare prices—the cost of a market basket, Canada Food Guide food, just essential items of clothing, essential recreation, and essential expenditures that are just bare necessities. This was presented in 1986. I would like to read one comment from that brief:

One of our biggest concerns is recreation, since children whose parents are living on welfare in extreme poverty, what other classes of children consider necessities, they can only dream about, as they are told recreation and

[Traduction]

ou une amie de coeur et que par conséquent leurs allocations de loyer, de nourriture, de vêtements et de services essentiels ont été suspendus sur la foi de ces présomptions. La procédure n'est donc pas légale. Ils sont coupables jusqu'à ce qu'ils puissent prouver qu'ils sont innocents d'avoir peut-être une relation avec quelqu'un qui reçoit un revenu. Il n'y pas d'intention. Ce n'est pas une sitation de Common Law, pourtant ils font l'objet d'enquête par les escouades de fraude. On les appelle les unités de recouvrement des prestations de la province. Les violations des droits des personnes sont nombreuses.

Pinehouse Lake se trouve dans le nord de la Saskatchewan, à 6 heures et demie de notre ville. Les Cris—et pour nous, c'était très clair—disaient que le péché, c'est de sauter une génération. Lorsque l'on ne donne pas aux enfants la possibilité de s'épanouir, de travailler, d'apprendre, de se sentir en sécurité, alors nous commettons comme nation une faute grave, et nous l'avons fait pendant des générations; les parents d'un grand nombre de ces enfants ont été eux-mêmes négligés.

Je vous ai entendu parler tout à l'heure—et j'en suis très heureux—du type d'argent qui a été, semble-t-il, versé pour atténuer la pauvreté et fournir des logements. Nous connaissons des situations où dans les agglomérations nordiques, 75 p. 100 des enfants ont été appréhendés. Dans d'autres agglomérations, comme nous l'avons décrit dans notre mémoire, il n'y a pas de logement. Ils doivent vivre en grand nombre dans de petites maisons qui ont été construites grâce, entre autres, à des subventions de la SCHL.

Ils n'ont pas d'argent pour les réparer. Ils ne peuvent pas en obtenir parce que ces maisons ont été construites avec de l'argent qui ne provenait pas des services sociaux. Est-ce la responsabilité des services sociaux de leur verser de l'argent pour réparer une fenêtre ou une porte? Il est illogique que l'argent investi ne soit pas utilisé aux fins prévues. Ce n'est pas rentable.

Ces allocations punitives causent d'autres inconvénients graves aux familles, notamment l'impossibilité d'avoir accès aux activités de loisirs, l'impossibilité de garder les vêtements des enfants propres. Il faut choisir entre acheter de la nourriture pour le repas ou pour faire la lessive—la pénurie d'argent est aussi grave que cela.

L'un des premiers membres d'Equal Justice for All est une mère de cinq enfants. Elle devait ainsi que d'autres personnes à faible revenu, se rendre à des magasins, des magasins de quartier, des magasins géants comme les SuperValus et autres, et comparer les prix—le coût d'un panier d'épicerie, des aliments du Guide alimentaire canadien, des vêtements essentiells, des activités récréatives essentielles et des dépenses essentielles pour les choses indispensables. Son exposé a été présenté en 1986. Permettez—moi d'en lire un extrait:

Une de nos plus grandes préoccupations est les loisirs, car les enfants dont les parents vivent de l'aide sociale, dans une pauvreté extrême, ne peuvent se permettre que de rêver à ce que d'autres enfants considèrent comme des

things that other children have is a luxury for people on welfare. Their friends have bikes to ride, they go swimming every day in the summer, they go to the skating rink in winter, their parents have cars to drive them there. It causes social barriers for children, and they get treated as outcasts in class rooms, because their parents cannot afford to give them what other children have. Adults have no money for fun either.

Then she outlines the cost. It would come to about \$64 if you sent your children swimming twice a week in the months of July and August. If family allowance was not classified as income, parents could use that to take their children swimming.

Family allowance was intended to be a redistributive transfer payment to all people with children, yet it is allowed to be violated by the Government of Saskatchewan as accessible income that is deducted 100%. Other people get family allowance that they include in their income tax reports. They may or may not pay any taxes on it, depending on their level of income. At best it will be only a percentage. But if you are the poorest people, you have to lose at 100%. That is also true of disability pensions and those kinds of transfer payments that were intended to protect people from poverty, or at least alleviate it to some extent.

• 2120

In our brief we do address some of those concerns we have. The other thing that I am sure you will be looking at in your recommendations is work incentives that people need to have. There is a fear of giving a level of income that might guarantee a minimum standard. In other words, it will make people work–shy. That is an old fallacy. We have many examples where people who are trying to get out of the cycle of poverty end up feeling that they might as well give up.

If I am a single parent and I take a part-time job, I am allowed to keep only \$50 out of those earnings. The rest will be deducted from my social assistance that is still needed to supplement. People entering the labour market are often paid the minimum wage or even maybe one dollar better. For one person to live at the poverty line in Saskatoon, she needs \$900 a month. Minimum wage will bring in \$800 gross before deductions. So you have a parent who should have twice that amount to live in a city the size of Saskatoon having to be subsidized by welfare even if she does go to work. Her earnings incentive is so narrow that she ends up making less if she stays on welfare than if she goes to work.

[Translation]

activités nécessaires; en effet on leur dit que les activités récréatives et les avantages dont peuvent bénéficier les autres enfants sont un luxe pour les assistés sociaux. Leurs amis possèdent une bicyclette, vont se baigner tous les jours durant l'été, vont patiner en hiver, sont transportés en auto par leurs parents. Cette situation crée des barrières sociales pour les enfants, qui sont traités comme des proscrits dans les salles de classe, parce que leurs parents ne peuvent pas se permettre de leur offrir ce que les autres enfants reçoivent de leurs parents. Les adultes n'ont pas non plus d'argent pour se divertir.

Ensuite elle souligne le coût. Il en coûterait environ 64\$ pour envoyer ses enfants se baigner deux fois par semaine au cours des mois de juillet et août. Si les allocations familiales n'étaient pas considérées comme un revenu, les parents pourraient les utiliser pour emmener les enfants se baigner.

Les allocations familiales devaient être un paiement de transfert de redistribution à toutes les personnes ayant des enfants; pourtant le gouvernement de la Saskatchewan contrevient à cet objectif en le considérant comme un revenu qu'il faut déduire à 100 p. 100. Les autres familles déclarent les allocations familiales dans leurs déclarations d'impôt sur le revenu. Selon leur niveau de revenu, ce montant peut être ou ne pas être imposable. Au mieux, ils n'en auront qu'un pourcentage. Mais quand on fait partie des gens les plus pauvres, on perd tout. Cela s'applique aussi aux allocations d'invalidité et aux types de paiements de transfert qui visaient à protéger les gens contre la pauvreté ou du moins à l'alléger quelque peu.

Dans notre mémoire, nous faisons état de certaines de nos préoccupations. Il y a une autre chose dont je suis sûr que vous tiendrez compte dans vos recommandations: ce sont les primes d'incitation au travail dont ont besoin certaines personnes. On craint d'assurer un niveau de revenu qui garantirait un niveau de vie minimal. En d'autres termes, cela rendrait les gens peu disposés à travailler. C'est un raisonnement dépassé. Nous avons de nombreux exemples de personnes qui tentent de sortir du cycle de la pauvreté et qui finissent par croire que c'est impossible.

Si je suis parent unique et que j'occupe un emploi à temps partiel, j'ai le droit de ne garder que 50\$ de ces revenus. Le reste doit être déduit de mes prestations d'assistance sociale, qui sont toujours nécessaires pour compléter ces revenus. Ceux qui entrent sur le marché du travail reçoivent souvent le salaire minimum ou peut-être un dollar de plus. Quelqu'un qui vit au seuil de la pauvreté en Saskatchewan a besoin de 900\$ par mois. Le salaire minimum lui donne 800\$ brut avant les déductions. Vous avez une femme qui devrait recevoir le double de ce montant pour vivre dans une ville de la taille de Saskatoon et qui doit continuer de recevoir des prestations de bien-être social, même si elle travaille. Sa prime d'incitation est si faible qu'elle finit par gagner moins si elle continue de bénéficier de l'aide sociale que si elle va travailler.

If you are self-employed and you decide to be a painter, because there is no other possible work available—if you are lucky you might get some painting work—you do not get to keep a dollar of it. So you are no further ahead then if you had stayed home. There are many ways in which poverty could be alleviated. If there was a job market for us, we would have more incentive.

There are many problems also with the redirected funding. We have very serious concerns to bring you about the Canada Assistance Plan. If you are a person in need, according to the definitions of the legislation, it means that you cannot provide for your own self or your family with your available income. So you qualify. You are supposed to be given the opportunity to have training, to have other kinds of services you might need, to have counselling. Yet if you get into one of the province's retraining programs or one of their upgrading your education programs, you lose your basic needs benefits of clothing and household. You are not given any money for travel to get to your course or your job. That is the way in which people are being treated because the federal government allowed the provincial government to redirect those basic needs funds away from basic benefits into training programs. The poor are paying for their own training and starving while they are trying to go to school.

I would like Sheila also to have some chance to speak. I hope our brief tells it all.

Ms Sheila Blascoe (Equal Justice for All): Basically what I would like to do is to read the recommendations that we feel should be done.

• 2125

They are as follows:

- 1. Enforce the legislation that now exists in Canada that guarantees adequate provision of basic needs and rehab needs for all low-income Canadians.
- 2. Increase the GST rebate to reflect honest redistributive justice.
- 3. Stop the dual payment of separate shelter cheques.
- 4. Protect the Child Tax Credit as a transfer payment intended to redress the balance to low-income people.
- 5. Make it unlawful for provincial premiers and ministers of health and welfare or education to use dishonest and misinforming language when publicizing cuts to social programs that are not cost shared.
- 6. Provide adequate, accessible low-cost housing that is specific to the individual family's needs. Stop Saskatchewan Housing Corporation from discriminating against SAP recipients.

[Traduction]

Si on est un employé autonome et qu'on décide de devenir peintre, parce qu'il n'y a pas d'autres choix possibles—si l'on est chanceux, on peut obtenir du travail—on n'en retire rien financièrement. Donc on n'est pas plus avancé que si on était resté à la maison. Il existe de nombreuses façons d'alléger la pauvreté. S'il existait un marché de l'emploi pour nous, nous serions davantage incités à travailler.

En outre, la redistribution des fonds soulève de nombreux problèmes. Nous aimerions vous faire part des très grandes préoccupations que nous cause le Régime d'assistance publique du Canada. Selon les définitions de la loi, une personne dans le besoin est quelqu'un qui ne peut pas subvenir à ses propres besoins ou à ceux de sa famille avec le revenu qu'elle gagne. Ce sont donc des conditions pour être admissible. Vous avez supposément la possibilité d'être formé, d'obtenir d'autres types de services dont vous auriez besoin, d'être conseiller. Pourtant si vous participez à un programme de recyclage de la province ou à l'un de ses programmes de perfectionnement, vous perdez le droit de recevoir des prestations pour répondre à vos besoins de base en vêtements et travaux domestiques. On ne vous verse aucun montant pour vous rendre à votre cours ou à votre emploi. C'est la façon dont on traite les gens actuellement parce que le gouvernement fédéral a permis au gouvernement provincial de déplacer ses fonds prévus pour les besoins de base vers les programmes de formation. Les pauvres payent pour leur propre formation, et ils meurent de faim pour tenter de s'instruire.

J'aimerais que Sheila ait la chance de parler également. J'espère que notre mémoire contient tout ce qui vient d'être dit.

Mme Sheila Blascoe (Equal Justice for All): Enfin, ce que j'aimerais faire, c'est de lire les recommandations qui selon nous devraient être faites.

Les voici:

- 1. Appliquer la législation canadienne actuelle qui garantit à tous les Canadiens à faible revenu que leurs besoins fondamentaux et leurs besoins en réhabilitation seront satisfaits.
- 2. Augmenter le remboursement de la TPS pour qu'il reflète le principe de la redistribution juste.
- 3. Arrêter le paiement en double des chèques d'allocation-logement.
- 4. Protéger le crédit d'impôt pour les enfants comme paiement de transfert visant à rééquilibrer les revenus pour les gens à faible revenu.
- 5. Rendre illégal le recours, par les premiers ministres provinciaux, les ministres provinciaux de la Santé, du bien-être social ou de l'éducation, à un langage malhonnête ou à la désinformation lorsqu'ils annoncent des coupures dans les programmes sociaux dont les coûts ne sont pas partagés.
- 6. Fournir du logement adéquat à faible coût accessible correspondant aux besoins des familles. Empêcher la Saskatchewan Housing Corporation de faire de la discrimination contre les bénéficiaires du SAP.

- 7. Enforce a meaningful, just earnings exemption on all categories of income security programs.
- 8. Make transportation allowances a mobility right to allow participation of low-income citizens.
- 9. Local job-creation initiatives must have unemployed workers on the strategic planning committees.
- 10. Uphold the principle of a minimum standard of living through development of a guaranteed annual income.
- 11. Initiate a public inquiry into the practices and policies of the Saskatchewan Child and Family Services Act. This is that one I feel is very, very important.

The Chair: Thank you very much. That is certainly a real condemnation of Saskatchewan; certainly the federal government got its share there.

Ms Gauthier: It is a nice land.

The Chair: Oh, yes, it sounds pretty awful. Chris, would you like to lead the questioning?

Mr. Axworthy: Thank you. I think what you have done fairly clearly is indicate what happens when you have a mean-spirited provincial government and a mean-spirited federal government put together. You have ended up by indicating how serious those consequences are.

I think it is important that it be made clear that you have contacted the Minister of National Health and Welfare about breaches to the Canada Assistance Plan, which have been well publicized in Saskatchewan, and not received any indication from the minister that anything has been done to enforce the Canada Assistance Plan. Could you just indicate when you reported to the minister?

Ms Kerr: Late 1989.

Mr. Axworthy: Could you indicate what sorts of. . .?

Ms Kerr: We have attached our brief to him. We got a letter in reply saying that he would be monitoring the practices in Saskatchewan, but that was nearly two years ago now and the practices have increased.

Ms Gauthier: With our brief is a complete case of an individual who came to us for help. He was forced into a work activity project. The man was a nursing assistant and he was a pianist. When he objected to being forced to doing construction work while he sought his own employment, he was cut off assistance for three months. He became extremely depressed and we believe suicidal. We sent that case to the federal minister over a year and a half ago and his response was that he was monitoring.

Mr. Axworthy: The minister has said to me before in committee that as long as we give him information on specific cases he will investigate them. He has constantly said that, but nothing has come of it.

The Chair: Perhaps, Mr. Axworthy, you might like to make a motion that we ask the minister to respond to this brief.

[Translation]

- 7. Appliquer une exemption sur les revenus qui soit juste et significative pour toutes les catégories de programmes de sécurité du revenu.
- 8. Faire des allocations au transport un droit pour la mobilité, pour permettre la participation des citoyens à faible revenu.
- 9. Les comités de planification stratégique des projets de création d'emplois locaux doivent comporter des travailleurs sans emploi.
- 10. Il faut mettre de l'avant le principe d'un niveau de vie minimum par un revenu annuel garanti.
- 11. Il faut lancer une enquête publique sur les pratiques et les politiques relevant de la Saskatchewan Child and Family Services Act. Cette mesure m'apparaît comme très importante.

La présidence: Merci beaucoup. Il s'agit réellement d'une véritable condamnation de la Saskatchewan; et le gouvernement fédéral est aussi visé.

Mme Gauthier: Quel beau pays?

La présidence: Oui, c'est un peu épouvantable. Chris, voulez-vous amorcer la période de questions?

M. Axworthy: Merci. Vous nous avez, je crois, bien démontré ce qui arrive lorsqu'on a affaire à un gouvernement provincial mesquin et à un gouvernement fédéral qui l'est tout autant. Vous avez terminé en indiquant jusqu'où les conséquences peuvent aller.

Je crois qu'il est important d'indiquer que vous êtes entré en contact avec le ministère de la Santé et du Bien-être social au sujet de violations du Régime d'assistance publique du Canada, violations qui ont été bien publicisées en Saskatchewan, et vous n'avez rien reçu du ministère indiquant que quoi que ce soit a été fait pour appliquer le Régime d'assistance publique du Canada. Pouvez-vous nous indiquer à quel moment vous vous êtes adressée au ministère?

Mme Kerr: À la fin de 1989.

M. Axworthy: Pouvez-vous indiquer quelle sorte de...?

Mme Kerr: Nous lui avons envoyé notre mémoire. Nous avons reçu une lettre disant qu'il surveillerait les pratiques de la Saskatchewan, mais cela fait presque deux ans, et la sitution a empiré.

Mme Gauthier: Notre mémoire contient un dossier complet d'une personne venue nous demander de l'aide. On l'a forcée à participer à un programme de travail. Cet homme était un assistant en soins infirmiers, et il était pianiste. Lorsqu'il s'est opposé à faire du travail de construction, alors qu'il cherchait son propre emploi, on lui a coupé l'aide pendant trois mois. Il est devenu extrêmement déprimé, et nous croyons aussi, suicidaire. Nous avons envoyé ce dossier au ministre fédéral il y a plus d'un an et demi et il a répondu qu'il surveillait ce cas.

M. Axworthy: Le ministre m'a dit, en comité, qu'aussi longtemps que nous lui donnons de l'information sur des cas spécifiques, il se renseignera sur eux. Il a toujours dit cela, mais il n'en n'a rien résulté.

La présidence: Monsieur Axworthy, voulez-vous préparer une motion pour demander au ministre de répondre à ce mémoire.

Mr. Axworthy: Sure. He has responded lots of times-

The Chair: To the committee.

Mr. Axworthy: - and all he does. . .

Could you just briefly state the nature of the breaches, as you see them? I know that the work for welfare program is certainly one of the breaches of the Canada Assistance Plan agreement with Saskatchewan.

Ms Kerr: Certainly there is the adequacy question, basic needs, and I think there is a fair bit of documentation. We are aware that you have had some of this from across the country—the studies of the food allowance being inadequate, the clothing allowance, and so on. Of each of the basic needs, the same thing can be said. Certainly overpayment recovery rates. . .

2130

We do not understand why the federal government would appeal to the Supreme Court when the Federal Court of Appeal has unanimously ruled that the provinces are breaking the law by deducting overpayment recovery rates and causing more serious hardship. We think we would like to see your committee recommend that case be dropped, that the proof has been made.

There are other kinds of examples. In the regulations of the Canada Assistance Plan, people are supposed to be able to access grants to replace furniture that wears out. With the money that people get, even as grants, in the past they have had to buy secondhand furniture and it breaks down very quickly. Now people have to borrow the first \$300 before they can even access any extra. If you have left a battering situation and had to leave your furniture behind and you have had to start up with nothing, the local department of welfare will say that if you take an advance off the next three months' benefits you could buy your fridge and stove and so on. That household allowance was intended to replace things like bedding and towels and that kind of household replacement and you end up trying to find furniture for \$300, and you cannot.

The people in Pine House are still... The other thing you have to do is try to get three estimates so they can opt for the lowest. What they really want you to do is go to the Salvation Army and get a bed for \$20, then that might be covered by your advance money. If you live in Pine House, that means you have to travel out to Prince Albert—which is a four-hour drive south on no money—to try to get estimates from the Salvation Army. It is just a nightmare. I think those kinds of examples demonstrate the violation of the intent and the spirit of the granting system.

Ms Gauthier: The caps that we have on utilities and shelter certainly violate not only the Canada Assistance Plan but also the UN Charter. Because of the caps on shelter, people end up taking money out of their food budget to pay their rent. The caps that are on utilities. . and that is not even talking about the GST and the PST that go on top of that, and people have to pay for that service as well. They do not even come close to meeting the realistic cost of those services

[Traduction]

M. Axworthy: Sûrement, il a répondu de nombreuses fois. . . La présidence: Au comité.

M. Axworthy: —et tout ce qu'il fait. . .

Pourriez-vous seulement indiquer la nature des violations, telles que vous les percevez? Je sais que le programme d'emploi pour recevoir de l'aide sociale est sûrement une violation de l'entente avec la Saskatchewan sur le Régime de l'assistance publique du Canada.

Mme Kerr: Il y a sûrement la question des besoins fondamentaux, et je crois qu'il y a beaucoup de documentation. Nous savons que vous avez reçu ce genre d'information à la grandeur du pays: des études indiquant que l'allocation d'alimentation est inadéquate, l'allocation pour les vêtements, et ainsi de suite. On peut dire la même chose de chacun des besoins fondamentaux. Et les taux de récupération des paiements en trop. . .

Nous ne comprenons pas pourquoi le gouvernement fédéral irait en appel à la Cour suprême lorsque la cour d'appel fédérale a décidé à l'unanimité que les provinces violent la loi en déduisant le recouvrement des trop-payés, ce qui aggrave la misère. Nous aimerions que votre comité recommande l'abandon de cette affaire, que la preuve a été faite.

Il v a d'autres exemples. Dans les règlements du Régime d'assistance publique du Canada, les gens sont censés avoir accès à des subventions pour remplacer l'ameublement usé. Jusqu'à présent, avec l'argent qu'ils ont reçu sous forme de dons, ils ont acheté du mobilier qui se détériore très rapidement. Maintenant, les gens doivent d'abord emprunter 300\$ avant de pouvoir avoir des montants supplémentaires. Si l'on a quitté un milieu de violence conjugale, que l'on a dû laisser son mobilier derrière soi, et qu'il faut recommencer avec rien, le département local d'aide sociale vous dira que si vous prenez une avance sur les prestations des trois prochains mois, vous pourrez acheter un réfrigérateur, un poêle et ainsi de suite. Cette allocation de ménage a été prévue pour remplacer des choses comme la literie, les serviettes et ce genre d'articles ménagers. Et l'on se retrouve à essayer de trouver du mobilier pour 300\$, et on n'y arrive pas.

Les gens de Pine House sont encore... Une autre chose qu'ils doivent faire, c'est d'obtenir trois évaluations pour choisir ce qu'il y a de moins cher. Ce que les gens de l'aide sociale veulent vraiment, c'est que vous alliez à l'Armée du Salut et achetiez un lit pour 20\$, ce montant pourrait être couvert par votre avance en espèces. Si vous vivez à Pine House, cela signifie qu'il faut aller à Prince Albert—c'est-à-dire quatre heures de route vers le sud, sans argent—pour essayer d'obtenir des évaluations de l'Armée du Salut. C'est un vrai cauchemar. Je crois que ce genre d'exemple illustre la violation de l'esprit et de l'objet du système d'allocations.

Mme Gauthier: Les plafonds imposés aux montants correspondants aux services publics et au logement violent certainement non seulement le Régime d'assistance publique du Canada, mais aussi la Charte des Nations Unies. A cause des plafonds sur le logement, les gens finissent par utiliser l'argent de leur budget alimentaire pour payer le loyer. Les plafonds s'appliquent aux services publics... et l'on ne parle même pas de la TPS et de la taxe de vente provinciale, qui

in the province, especially in the winter months. People live in substandard housing with skyrocketing utility costs. Those things are guaranteed not only in CAP but also in the UN Charter, and we do not have them.

Another legislation that is being broken is the Family Allowances Act itself. It says in the wording that these funds cannot be anticipated, yet Saskatchewan lops it off at the beginning of the month before that money comes, and nobody does anything. We say it over and over, but nobody helps.

Ms Kerr: If you look in the brief, about halfway through there is a page that has the figures. Those figures are taken directly from the Social Assistance Policy Manual that the workers use. This will help describe what it means to have your utility and your shelter rates capped. If you have a family of two adults and three children—that would be five in the family—and you start out on assistance, you will be given \$60 a month minimum—it says shelter there, but that is really minimum utilities and maximum utilities. Utilities should be written in there, not shelter.

• 2135

For a family of five living in a house in the province of Saskatchewan, the fuel alone will be \$125, and then you have to pay light, water and sewer charges, telephone charges and so on. The maximum is \$150, so even the maximum rate is actually well below what it actually costs. So parents must take it out of their food money because if they do not pay those charges they are cut off, or placed on trusteeship as not being able to budget their money.

The Chair: What happens when they do that? What happens when it is trusteeship?

Ms Gauthier: Well, they pay the trustees fees. They divide the family's money weekly, give them no more money, but pay a trustee fund.

The Chair: They do not actually pay the utilities?

Ms Kerr: Yes, out of your allowance.

Ms Gauthier: They take it out of your money so you end up with less.

The Chair: They must be paying more because then they pay for the $\cos t$

Ms Kerr: No. They do not get a dollar more. Somebody else handles it and the utilities and the landlord are paid up, but you have less for food.

The Chair: The family starves.

Ms Kerr: The family starves, sure. They may get a little bit of relief from the food bank. They only qualify once in two weeks.

[Translation]

s'ajoute à cela, et les gens doivent en plus payer pour ce service. Ils sont loin d'être capables de payer les coûts réels de ces services dans la province, en particulier pendant l'hiver. Des gens vivent dans des logements inadéquats, alors que les coûts des services publics augmentent de façon faramineuse. Pourtant ces services sont garantis non seulement par le RAPC, mais aussi par la Charte des Nations Unies, et nous ne les avons même pas.

Une autre loi qui est violée, c'est la Loi sur les allocations familiales elle-même. Elle dit clairement que l'on ne peut utiliser les fonds à venir, pourtant la Saskatchewan les coupe au début du mois avant que l'argent ne vienne, et personne ne fait quoi que ce soit. Nous le répétons encore et encore, mais nous n'avons pas d'aide.

Mme Kerr: Si vous regardez dans le mémoire, à peu près au milieu, il y a une page qui contient les chiffres. Ces chiffres sont tirés directement du Social Assistance Policy Manual que les travailleurs sociaux utilisent. Cela aidera à illustrer ce que signifie le plafonnement des prestations pour les services publics et le logement. Si l'on a une famille de deux adultes et trois enfants—cela fait une famille de cinq—et que l'on commence à recevoir de l'aide, on recevra au moins 60\$ par mois—ce montant doit être pour le logement, mais en réalité, c'est le minimum et le maximum pour les services publics. On devrait écrire services publics ici, pas logement.

Pour une famille de cinq vivant dans une maison en Saskatchewan, le coût de l'huile à chauffage seule serait de 125\$, et il resterait encore à payer les frais d'électricité, d'eau, d'égoût, de téléphone, etc. Le montant maximum est de 150\$; ainsi, le montant maximum est en fait bien inférieur aux coûts réels. Les parents doivent donc prendre le reste à même leur budget alimentaire, car s'ils ne paient pas ces frais, ces services sont coupés, ou la famille est mise en tutelle, comme si elle n'était pas capable de gérer son budget.

La présidence: Qu'arrive-t-il avec la mise en tutelle?

Mme Gauthier: Eh bien, ils paient les frais de l'administrateur. Ils divisent l'argent hebdomadaire de la famille, ne leur donnent plus d'argent, mais paient à un fonds de fiducie.

La présidence: Ils ne paient plus les services publics?

Mme Kerr: Si, à partir de vos prestations.

Mme Gauthier: Ils le retirent de vos prestations, et ainsi vous en avez moins.

La présidence: Ils doivent payer plus, car ils paient les frais. . .

Mme Kerr: Non. Ils ne touchent pas un dollar de plus. Quelqu'un d'autre gère l'argent, et les services publics et le loyer sont payés, mais il reste moins d'argent pour l'alimentation.

La présidence: La famille manque de nourriture.

Mme Kerr: La famille manque de nourriture, c'est sûr. Ils peuvent recevoir un peu d'aide de la banque alimentaire. Mais ils ne peuvent en recevoir qu'une fois toutes les deux semaines.

The Chair: Why do you stay there?

Ms Kerr: Well, I do not think that it is a whole lot better. In fact, Minister Neudorf in Saskatchewan tells us that we have the third highest rates in the country.

Ms Gauthier: Did he? But he lied. . . I do not think everybody is as harsh about the way in which overpayments are recovered.

Ms Kerr: Or the way in which advances and grants are... They are not given replacements. In the province of Alberta the children and the disabled get a recreation allowance.

Where can you go? You are not allowed to leave the province or have your travel paid for unless you have an actual job in another province. But you are given nothing to get to that province to find a job. Many have left in desperation, as you know. We have an outflux.

Mr. Axworthy: We have a solution. We are going to get rid of the government instead.

Ms Kerr: Well, we would like to hear the other two parties tell us what they think adequacy means too.

Ms Gauthier: And what we should do.

Mrs. Anderson: I do not really know where to start. We have had so many similar problems. I guess you would say they are pretty much the same, which is rough.

I think it was 1972 that the government of the day handed money over carte blanche for education and health, and then it was up to the governments of the provinces to put it where they felt. I think sometimes it went on transportation and other things. We cannot direct it to go to this area. I believe I am right when I say that.

Ms Kerr: I think you have the legislation to do that with. I think it can be enforced. I just think it is not. You know that the cost-sharing agreement says that those benefits and services shall be provided adequately.

Mrs. Anderson: It is just given to the province to do.

Ms Kerr: That is true. And there are many guidelines about what that means.

Mrs. Anderson: Well, great.

Ms Kerr: There must be some kind of ethical minimum standard below which Canadian will not accept.

The Chair: The attitude of the provinces is, if you want to pay for it, it is fine, but they do not want to pay for it. The federal government ordering the provincial governments to spend money is kind of— They take the money and absorb it.

Ms Gauthier: It is to honour the agreement that they made. We would like to know very much for example, about overpayment situations. The federal government paid 50% of welfare payments to our province. Do they get 50% of our overpayment money back? These aare things we would like to know. When we asked the City the same question, they got very concerned and they asked for a report to find out where their money was being spent, because in the last five years

[Traduction]

La présidence: Pourquoi restez-vous là?

Mme Kerr: Eh bien, je ne crois pas que ce serait bien mieux. De fait, le ministre Neudorf, en Saskatchewan, nous dit que nous avons le troisième taux du pays.

Mme Gauthier: Est-ce vrai? Mais il a menti. . . Je ne crois pas que tout le monde soit aussi dur dans sa façon de recouvrer les paiements en trop.

Mme Kerr: Ou dans la façon dont les avances et les subventions sont... Ils ne reçoivent rien pour remplacer. En Alberta les enfants et les handicapés reçoivent des prestations de loisirs.

Où peut-on aller? Il ne nous est pas permis de quitter la province, et nos déplacements ne peuvent pas être payés à moins que nous ayons déjà un travail dans une autre province. Mais on ne peut rien recevoir pour aller chercher un travail dans cette province. Plusieurs sont partis en désespoir de cause, comme vous le savez. Il y a un mouvement d'émigration.

M. Axworthy: Nous avons une solution. Nous allons plutôt nous débarrasser du gouvernement.

Mme Kerr: Eh bien, nous aimerions entendre les deux autres partis nous dire ce que «adéquat» signifie pour eux.

Mme Gauthier: Et ce que l'on devrait faire.

Mme Anderson: Je ne sais pas vraiment où commencer. Nous avons tellement de problèmes semblables. Je crois qu'on pourrait dire que ce sont les mêmes.

C'est en 1972 que le gouvernement a alloué des fonds aux provinces pour l'éducation et la santé, et c'était aux gouvernements provinciaux d'engager ces sommes où ils le désiraient. Je crois que parfois ces fonds ont été engagés dans les transports et dans d'autres activités. On ne peut les forcer à engager ces sommes dans ce domaine. Je ne pense pas me tromper.

Mme Kerr: Vous avez les lois pour faire cela. Je crois qu'elles peuvent être appliquées. Mais ce n'est pas le cas. Vous savez que l'entente sur le partage des coûts dit que ces prestations et ces services doivent être fournis de façon adéquate.

Mme Anderson: Mais c'est à la province de le faire.

Mme Kerr: C'est exact. Et il y a plusieurs lignes directrices indiquant ce que cela signifie.

Mme Anderson: Eh bien, tant mieux.

Mme Kerr: Il doit bien y avoir une norme minimale au-dessous de laquelle les Canadiens n'accepteront plus.

La présidence: L'attitude de la province est la suivante: si vous voulez payer pour cela, c'est bien, mais ils ne veulent pas payer pour cela. Si le gouvernement fédéral ordonnait aux gouvernements provinciaux de dépenser de l'argent, ce serait comme. . . Ils prennent l'argent et l'absorbent.

Mme Gauthier: Ce serait pour respecter l'entente qu'ils ont faite. Nous aimerions bien entendre parler, par exemple, des paiements en trop. Le gouvernement fédéral a payé 50 p. 100 des paiements d'aide sociale à notre province. A-t-il obtenu 50 p. 100 des paiements en trop; ce sont des choses que nous aimerions savoir. Lorsque nous avons posé la même question à la ville, elle les a beaucoup intéressés et ils ont demandé un rapport afin de savoir où l'argent était dépensé,

they had never asked. But they never told us that. We would like to know. The federal government does have a right to know that money they are paying is going where it is supposed to go. That is accountability.

• 2140

Mrs. Anderson: And you would like to see it.

Which federal child benefit programs do you feel have been most effective in alleviating hardship? Or what would you like to see being the most effective program? If you had a choice, what would be the most effective program?

Ms Gauthier: I think the only program that is allowed to be effective in Saskatchewan is the child tax credit program. But that program is very quickly being eroded because people are not allowed to buy furniture or clothing several months before or after and they cannot even borrow money. They are told to wait until their child tax credit arrives.

People have come to us with clear situations in which they have been told to take out a loan on the basis of their child tax credit. They have done so and have then come to us and said that they do not feel this is right. There was nothing whatsoever that we could do at that point.

Mrs. Anderson: When the tax credit arrives, does it come in a bulk sum or—

Ms Gauthier: The credit comes in November and a portion comes in January. So two months before and two months after those times, which account for half our year, people are not receiving anything.

Mrs. Anderson: Do you receive any of your GST rebate?

Ms Gauthier: The rebate is not deducted either, but it does not come close, because our provinces add on a harmonizing tax to accompany the GST, so we pay 14% for many items.

Ms Blascoe: I am on a pre-authorized payment program for gas and, on my utility bills alone I know for a fact that my pre-authorized payments were \$66 per month until the GST came in, then they went up to \$71. I do not receive that difference from the department, yet they say they are going to pay it. Well, where is it? I was told that if we wanted them to pay the utility bills they would then cover the GST, or the bills would be GST-exempt, but what about our self-esteem? They want to take everything away from us.

Ms Gauthier: If we pay with vouchers for bus tickets or food and the social services department thus pays for all our needs, the department does not have to pay GST. But if we are given the money, we do have to pay it.

Ms Blascoe: But we do not receive the money given to refund the GST.

[Translation]

parce que pendant les cinq dernières années, ils n'avaient jamais posé la question. Mais ils ne nous l'ont pas dit. Nous aimerions savoir. Le gouvernement fédéral a bel et bien le droit de savoir si l'argent qu'il fournit s'en va où il est supposé aller. Cela s'appelle la responsabilité.

Mme Anderson: Et vous aimeriez le voir.

Quels programmes fédéraux d'aide aux enfants ont, selon vous, résolu le plus de problèmes? Ou plutôt, quel est le programme qui, selon vous, devrait être le plus efficace? Si vous aviez le choix, quel programme serait le plus efficace?

Mme Gauthier: Je pense que le seul programme qui peut être efficace en Saskatchewan est le programme de crédits d'impôts pour enfants. Mais les effets bénéfiques de ce programme sont très rapidement annihilés, car les gens ne peuvent acheter ni meubles, ni vêtements plusieurs mois avant ou après, ni même emprunter l'argent nécessaire. On leur dit d'attendre l'arrivée du versement.

Des gens se sont présentés à moi, à qui de toute évidence on avait dit d'emprunter sur leur crédit d'impôt. C'est ce qu'ils ont fait, et ils sont ensuite venus nous voir pour nous dire qu'ils ne trouvaient pas cela juste. Il était trop tard, nous n'y pouvions plus rien.

Mme Anderson: Lorsque le versement arrive, est-ce qu'il arrive en bloc ou...

Mme Gauthier: Les crédits viennent en novembre, et un versement arrive en janvier. Par conséquent, deux mois avant et deux mois après cette période, soit la moitié d'une autre année, les gens ne reçoivent rien.

Mme Anderson: Est-ce que vous recevez un remboursement pour la TPS?

Mme Gauthier: Le remboursement n'est pas déduit non plus, mais il ne se fait pas tellement sentir, car les provinces ajoutent une taxe d'harmonisation à la TPS, de sorte que nous payons une taxe de 14 p. 100 sur bien des articles.

Mme Blascoe: Je bénéficie d'un programme d'autorisation préalable des paiements du gaz et, d'après mes comptes uniquement, je sais de façon sûre que ces paiements étaient de 66\$ par mois jusqu'à l'entrée en vigueur de la TPS; ils sont alors passés à 71\$. Le ministère ne m'envoie pas la différence, même s'il dit qu'il va payer. Si c'est le cas, où est-ce qu'elle est? On m'a dit que si nous voulions qu'il paie les factures des services, la TPS serait couverte ou que les factures n'incluraient pas la TPS. Mais, qu'en est-il de notre amour-propre? Ils veulent tout nous enlever.

Mme Gauthier: Si nous payons les billets d'autobus ou les aliments avec des bons, et que le ministère des services sociaux paie pour tous nos besoins, le ministère n'a pas besoin de payer la TPS. Mais si on nous donne l'argent, il faut que nous la payons.

Mme Blascoe: Mais nous ne recevons pas l'argent donné pour rembourser la TPS.

Ms Kerr: These ladies are saying that every dollar is so needed that anything coming out of your food money to cover taxes seems very unjust. So if redistributive justice is really intended to occur through the child tax credit and the GST rebate, it must occur at a level that really meets the reality of low-income people.

The Chair: Do you realize that although the manufacturers sales tax has been taken off, if you do your calculations, you would find that you have to be spending an incredible amount of money on items that were not taxable before that are taxable now?

Ms Kerr: If you have to pay an extra \$20 a month on utilities alone, you are using up your child tax credit or GST rebate for your family.

The Chair: I just heard \$5 on a bill. What bill was that?

Ms Blascoe: That amount is for my gas bill alone. It does not include my city utility bill or the bill for my telephone, which is a necessity.

Mrs. Anderson: Your telephone bill included an 11% hidden tax before.

Ms Blascoe: Yes, the telephone bill is about the same.

Ms Gauthier: If you get change at most outlets in Saskatchewan they will charge you that service tax.

Ms Kerr: Perhaps if there was a level of adequacy to start with and you were then given some type of rebate so that the poor would not be adversely affected by extra taxes, and if the child tax credit was set at a rate that actually raised your standard of living, then it would be an effective program in attempting to raise the standard of living somewhat. But the child tax credit is being used as a substitute for other programs.

Ms Gauthier: Just as the food bank is. In Saskatoon at any rate, the people who run the food bank become very angry because people are using it as often as they can. They say that is not what the food bank is for, that it is for emergencies and is supposed to fill the gaps. But they do not seem to understand that it is all gaps; there is never enough money. You need the food bank as regularly as possible just to survive. It is the same thing. It is exactly the same.

[Traduction]

Mme Kerr: Ce que ces dames disent, c'est que chaque dollar est tellement nécessaire que tout prélèvement sur l'argent prévu pour l'alimentation semble très injuste. Par conséquent, si on a réellement l'intention de rétablir une justice par le programme des crédits d'impôts pour enfants et le remboursement de la TPS, il faut que ce soit fait à un niveau qui corresponde à la vie réelle des personnes à faible revenu.

La présidence: Est-ce que vous réalisez, que même si la taxe de vente du fabricant a été éliminée, que si vous faites des calculs, vous dépensez une somme incroyable d'argent sur des articles qui n'étaient pas taxés auparavant et qui le sont maintenant?

Mme Kerr: S'il faut payer 20\$ de plus par mois pour les services uniquement, on dépense le remboursement de crédit d'impôts pour enfants ou le remboursement de la famille pour la TPS.

La présidence: J'ai entendu mentionner 5\$ pour une facture. Ouelle facture était-ce?

Mme Blascoe: Il s'agit de la taxe sur la facture de gaz uniquement. Cela ne tient pas compte de la facture des services municipaux ni de la facture de téléphone, qui est un service nécessaire.

Mme Anderson: Votre facture de téléphone incluait auparavant une taxe cachée de 11 p. 100.

Mme Blascoe: C'est vrai, mon compte de téléphone n'a à peu près pas changé.

Mme Gauthier: Si vous faites de la monnaie, à la plupart des détaillants en Saskatchewan, on vous imposera cette taxe sur les services.

Mme Kerr: Si le programme avait une certaine justesse au départ, si une certaine forme de remboursement était prévue pour que les pauvres n'aient pas à souffrir des taxes supplémentaires, et si le versement de crédits d'impôts pour enfants était fixé de façon à améliorer le niveau de vie, le programme réussirait efficacement à améliorer un peu le niveau de vie. Mais les crédits d'impôts pour enfants servent de substitut à d'autres programmes.

Mme Gauthier: Tout à fait comme la banque d'aliments. En Saskatchewan, en tout cas, les personnes qui administrent la banque d'aliments se fâchent lorsque des gens s'en servent aussi souvent qu'ils le peuvent. Ils disent que la banque d'aliments n'est pas faite pour cela, qu'elle est prévue pour les urgences et qu'elle est censée combler les manques. Mais ce qu'ils ne semblent pas comprendre, c'est que des manques il y en a toujours; il n'y a jamais suffisamment d'argent. Tout simplement pour survivre, il faut faire aussi régulièrement que possible appel à la banque d'aliments. C'est la même chose. C'est exactement la même chose.

2145

Ms Blascoe: I have been in the court house a few times, and I have seen young mothers with two or three children up on charges of theft of food because they do not get enough to feed their kids.

Mme Blascoe: J'ai été en cour quelque fois et j'ai vu de jeunes mères ayant deux ou trois enfants accusées de vol d'aliments parce qu'elles ne pouvaient pas trouver suffisamment d'argent pour nourrir leurs enfants.

Ms Gauthier: Somebody asked earlier what happens to all those kids. Come and see our children's prisons. They are overflowing. What we hear from the good staff are their concerns about how the staff are reacting. I am concerned too, as a mother, but I am concerned about what may happen to my child in there.

The Chair: I wonder if you could tell us a bit about yourselves, how you got into this situation. We have had some other welfare mothers here, and we might want to put some of the stories on the record to give people a better understanding of poverty.

Ms Gauthier: I am one of the rare people in that I did not come to Equal Justice for help. That is how I became involved, and that is usually the situation with our organization. People who come to us for assistance join; they become part of us.

I wanted to say something when I heard people saying they were not a radical anti-poverty group. Lots of people think we are a radical anti-poverty group, but we are also moms, children, grandmothers and poor, and we are social workers and lawyers and students. We are an anti-poverty organization.

I became involved with Equal Justice when one of the founders, who is now living in Ottawa, Diana Ralph... I approached her because I decided I was going to organize upgrading adult students when the Saskatchewan government cut transportation costs. They put a really funny and silly clause in the legislation that said if you were going to school in an adult program and you were taking a child to day care, they would allow you to have a bus pass. But if you were an adult student and attending school, you could not have one. To me, that was really ridiculous. We have very strict attendance policies. If you miss three days, you are discontinued. It just made no sense. So I organized 150 students and we did the first massive appeal with social services in Saskatchewan. That is how I became involved with Equal Justice. Since then, I have just become more and more involved.

The Chair: I was asking about your personal experience. You look like a very young woman to have seven children.

Ms Gauthier: I am 32 years old. I grew up in Saskatchewan. I lived in Winnipeg for 12 years. I came home when my oldest son started having a lot of social problems. He was also a child with a lot of learning disabilities. He was one of the children who were lucky enough to be positively affected by Ritalin, and it allowed him to learn for one year.

The Chair: You were married.

Ms Gauthier: Yes.

The Chair: Were you in poverty while you were married? You had a marriage breakdown after you came—

[Translation]

Mme Gauthier: Quelqu'un a demandé plus tôt ce qui arrive à ces enfants. Venez voir nos prisons pour enfants. Elles débordent. D'après ce que nous entendons, ce que le bon personnel dit, c'est qu'il a des craintes quant aux réactions du personnel. En tant que mère, j'ai des craintes aussi: je crains ce qui peut arriver à mon enfant dans ces établissements.

La présidence: Je me demande si vous pourriez nous parler un peu de vous-même, nous dire comment vous vous êtes trouvée dans cette situation. D'autres mères bénéficiant de prestations du bien-être social se sont présentées devant nous; il se pourrait que nous voulions inclure dans le dossier certaines des histoires, de façon à donner aux gens une meilleure idée de ce qu'est la pauvreté.

Mme Gauthier: Je suis une exception, car je ne me suis pas adressée à Equal Justice pour demander de l'aide. C'est de cette façon que je me suis engagée, et c'est habituellement le cas dans notre organisation. Les gens qui viennent nous voir pour obtenir de l'aide se joignent à nous; ils sont intégrés.

Je voulais dire quelque chose quand j'ai entendu dire que ce n'était pas un groupe anti-pauvreté radical. Bien des gens pensent que nous sommes un groupe anti-pauvreté radical; mais nous sommes aussi des mères, des enfants, des grand-mères et des pauvres, ainsi que des travailleurs sociaux, des avocats et des étudiants. Nous sommes une organisation anti-pauvreté.

Je me suis engagée dans Equal Justice quand une de ses fondatrices, qui vit actuellement à Ottawa, Diana Ralph... J'ai communiqué avec elle parce que j'ai décidé que j'allais travailler à l'amélioration de la qualité de la vie des étudiants adultes lorsque le gouvernement de la Saskatchewan a fait des coupures dans les frais de transport. Un drôle d'article, vraiment idiot, a été inclus dans la loi; il disait que si quelqu'un allait à l'école dans le cadre d'un programme pour adultes et amenait avec lui un enfant à la garderie, il aurait droit à un laissez-passer pour l'autobus. Toutefois, s'il s'agissait d'un étudiant adulte allant à l'école, il n'avait pas droit à ce laissez-passer. D'après moi, c'était vraiment ridicule. Nous avons des politiques très strictes relativement à la présence. Si quelqu'un manque trois jours, il est éliminé du programme. Cela n'a tout simplement pas de sens. J'ai donc regroupé 150 étudiants, et nous avons fait le premier appel collectif auprès des services sociaux de la Saskatchewan. C'est de cette façon que je me suis engagée dans Equal Justice. Depuis ce temps, mon engagement n'a jamais cessé de grandir.

La présidence: Je vous parlais de votre expérience personnelle. Vous semblez très jeune pour avoir sept enfants.

Mme Gauthier: J'ai 32 ans. J'ai grandi en Saskatchewan. J'ai vécu à Winnipeg pendant 12 ans. Je suis revenue chez moi lorsque mon fils aîné a commencé à avoir beaucoup de problèmes sociaux. C'était aussi un enfant qui avait beaucoup de difficultés d'apprentissage. C'est un des enfants qui ont eu la chance que le ritalin ait sur eux un effet positif, ce qui lui a permis d'apprendre pendant un an.

La présidence: Vous étiez mariée.

Mme Gauthier: Oui.

La présidence: Étiez-vous pauvre pendant votre mariage? Votre mariage s'est brisé après votre venue...

Ms Gauthier: No, I was not. My husband was a miner, and we had a fairly good income. Even when he worked in the city he had a highly paid job as a city labourer. It was not super high, but it was certainly more than adequate. He worked in isolation camps with isolation pay and low-level pay, and we did quite well.

I separated from him when my 12-year-old daughter was 2, and that was in 1981. Unfortunately it was not a good relationship and we spent the next seven years sort of fighting across Winnipeg. I ended up moving back to Saskatchewan, to my home. It was there that I first became involved and connected with the scene for the children and the children's prisons when my oldest son turned 12. He has been inside facilities like that for 3 years now. I know a lot about them.

The Chair: One point is that women are frequently just a divorce away from poverty.

Ms Gauthier: I think so. We are seeing so many men now in poverty. There are really bad situations with child welfare, trying to get custody of their children, and they have no recognition within the eyes of the court whatsoever. It is very clear—cut, blatant discrimination. We see a lot. The numbers are growing more and more, and we know we are just touching the surface. It is really increasing. It is very troubling. They are very angry dads.

• 2150

The Chair: So the men are also adversely affected.

Thank you very much. We are pleased to be able to offer you a vacation to Ottawa to see the sights and so on. As a committee, we thought it was important to have people who are experiencing poverty come speak to us to give us some of your personal insights into the problems and so on. I think you presented an excellent brief with lots of good ideas and comments that will help us with our own brief.

We are studying a motion on the elimination of child poverty by the year 2000, which was made in the House by Ed Broadbent. It was unanimously endorsed by the House of Commons. Our committee decided to study this particular problem. We will be making recommendations to the health and welfare committee.

We do not consider children in isolation from families. The kind of thing we are looking at is a national family support program that would provide assistance to families with children. It is not intended to separate families from children.

[Traduction]

Mme Gauthier: Non, je ne l'étais pas. Mon mari était mineur, et nous avions un assez bon revenu. Même pendant la période où il a travaillé en ville, il avait un salaire assez élevé en tant que travailleur municipal. Son salaire n'était pas extrêmement élevé, mais il était certainement plus que suffisant. Il travaillait dans des camps éloignés et recevait une prime d'éloignement et un bas salaire; nous nous en tirions assez bien.

Je me suis séparée de lui lorsque ma fille âgée maintenant de 12 ans avait deux ans; c'était en 1981. Malheureusement, nous n'avions pas de bonnes relations, et nous nous sommes en quelque sorte battus à la grandeur de Winnipeg pendant les sept années qui ont suivi. Finalement, je suis revenue en Saskatchewan, chez moi. C'est là que mon engagement a commencé, en relation avec les enfants et les prisons pour enfants, lorsque mon fils aîné a eu 12 ans. Il est dans un établissement de ce genre depuis trois ans. Je sais beaucoup de choses à propos de ces établissements.

La présidence: À souligner qu'il est fréquent que tout ce qu'il faut pour qu'une femme devienne pauvre, c'est un divorce.

Mme Gauthier: Je suis d'accord. Nous voyons maintenant tellement d'hommes qui sont pauvres. Il y a des cas vraiment graves devant la protection de l'enfance, des personnes qui essaient d'avoir la garde de leurs enfants, mais que la cour ne reconnaît en aucune façon. C'est vraiment de la discrimination pure et simple. Nous en voyons beaucoup. Le nombre de cas augmente de plus en plus, et nous savons que nous ne faisons qu'effleurer la surface. L'augmentation est réelle et très troublante. Ces pères de famille sont très en colère.

La présidence: Les hommes sont donc touchés eux aussi.

Je vous remercie énormément. Nous sommes heureux que vous ayez l'occasion de visiter Ottawa. En tant que comité, nous pensons qu'il est important que des personnes connaissant la pauvreté viennent témoigner devant nous de façon à nous communiquer un peu leurs idées personnelles sur le problème, etc. Je pense que vous avez fait un exposé excellent, qui comportait beaucoup de bonnes idées et de commentaires qui nous aideront dans la préparation de notre rapport.

Nous étudions une motion sur l'élimination de la pauvreté chez les enfants d'ici à l'an 2000, qui a été présentée à la Chambre par Ed Broadbent et appuyée à l'unanimité par la Chambre des communes. Notre comité a décidé d'étudier ce problème en particulier. Nous ferons des recommandations au Comité de la santé et du bien-être social.

Nous ne voulons pas isoler les enfants de leurs familles. Ce que nous envisageons, c'est un programme national de soutien des familles qui pourrait apporter de l'aide aux familles ayant des enfants. Nous n'avons pas l'intention de séparer les enfants de leurs familles.

Ms Gauthier: I want you to know that we have very little hope and very little trust. A comment like that is not comforting. It is very scary.

The Chair: Thank you.

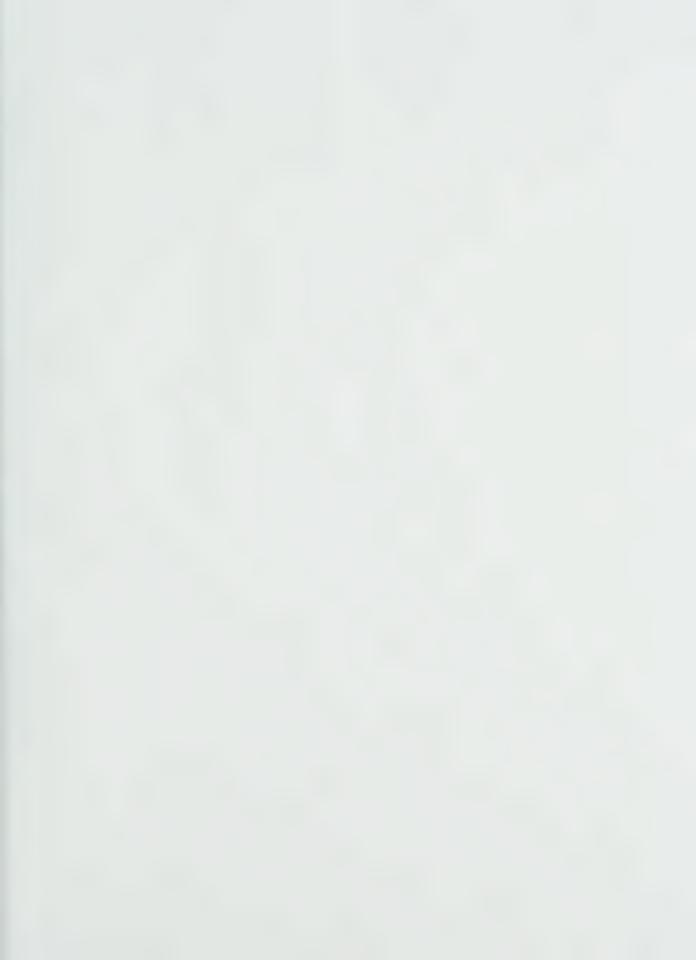
This meeting is adjourned.

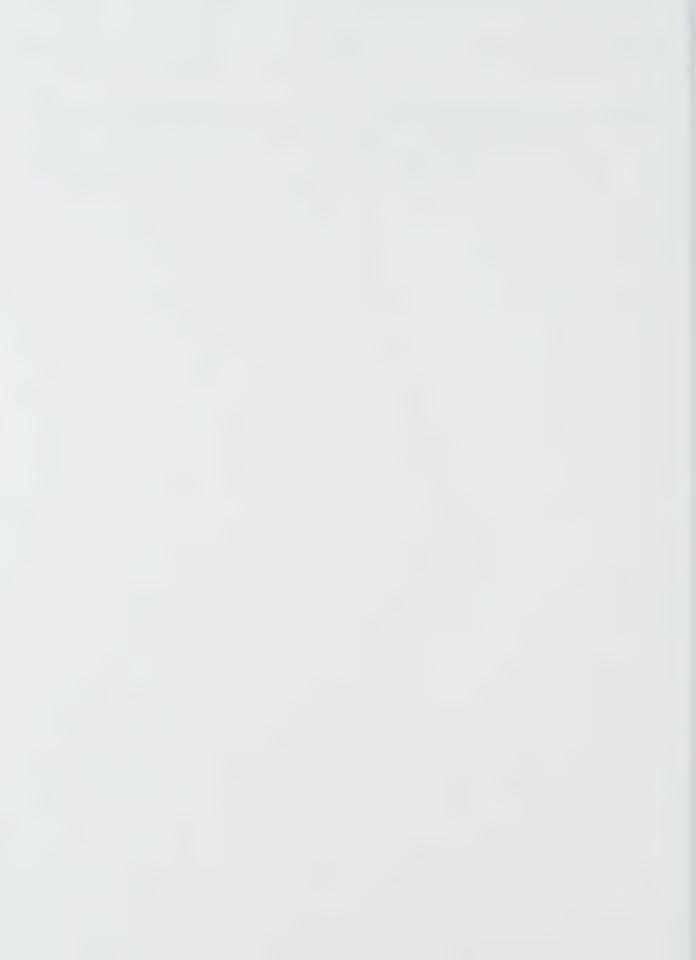
[Translation]

Mme Gauthier: Je veux que vous sachiez que nous avons très peu d'espoir et de confiance. Un commentaire de la sorte ne nous réconforte pas. Il nous fait très peur.

La présidence: Merci.

La séance est levée.

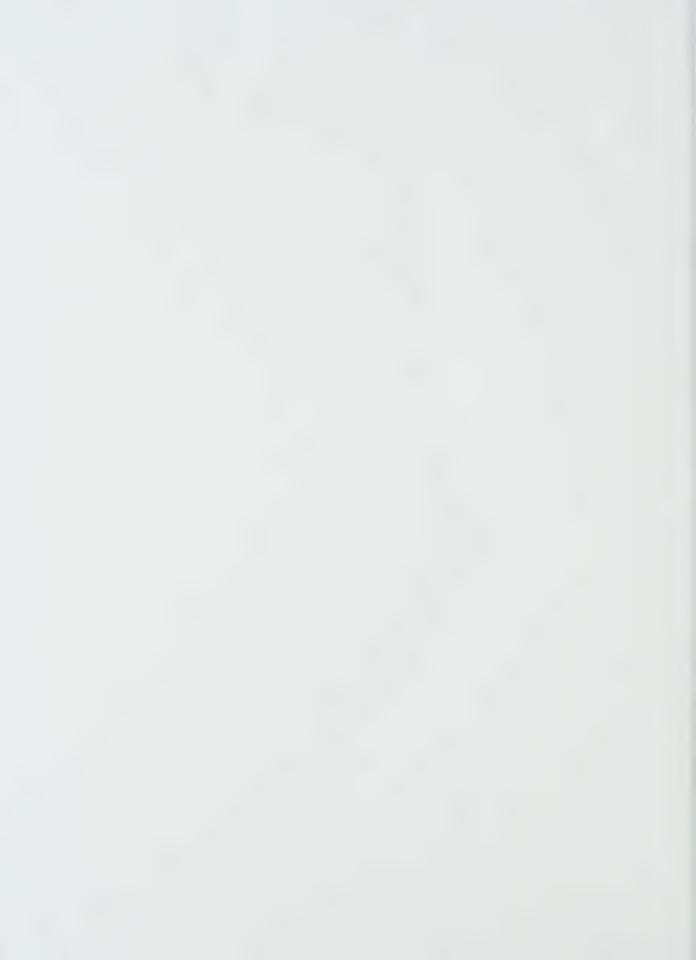












Joan Linder, Spokesperson, Moms on Minimal Income (MOMI);

Jonathan Murphy, Chair, ISAC Court Challenges Sub-Committee and Executive Director of the Edmonton Social Planning Council.

From Family Service Canada:

Trevor Williams, President and Chief Executive Officer.

From Equal Justice for All (Saskatoon):

Diane Gauthier;

Mildred Kerr:

Sheila Blascoe.

Joan Linder, porte-parole, Moms on Minimal Income (MOMI);

Jonathan Murphy, président, ISAC Court Challenges Sub-Committee, et directeur administratif du Edmonton Social Planning Council.

De Services à la famille Canada:

Trevor Williams, président et directeur général.

De Equal Justice for All (Saskatoon):

Diane Gauthier;

Mildred Kerr;

Sheila Blascoe.

MAIL > POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré-Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communications Canada — Édition 45 boulevard Sacré-Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

As individual:

Dr. Geoff Dougherty, Pediatrician, Montreal Children's Hospital.

As individual:

Irving Waller, Professor, Department of Criminology, University of Ottawa.

From the Children's Aid Society of Ottawa-Carleton:

Mell Gill, Executive Director;

Tina Gowers, parent;

Ross, teenager;

Liz, teenager.

From the Anti-Poverty Committee of the Coalition for Equality (St. John's, NF):

Debbie Redfern, Member;

Karen Youden, Member;

Ian Penney, Member.

From the Income Security Action Committee of the Social Planning Council of Edmonton:

Jennifer Hyndman, Member and Planner for the Edmonton Social Planning Council;

(Continued on previous page)

TÉMOINS

À titre personnel:

Geoff Dougherty, pédiatre, Hôpital pour enfants de Montréal.

À titre personnel:

Irving Waller, professeur, Département de criminologie, Université d'Ottawa.

De la Société d'aide à l'enfance d'Ottawa-Carleton:

Mell Gill, directeur administatif;

Tina Gowers, parent;

Ross, adolescent;

Liz, adolescente.

Du Anti-Poverty Committee of the Coalition for Equality (Saint-Jean, T.-N.):

Debbie Redfern, membre:

Karen Youden, membre;

Ian Penney, membre.

Du Income Security Action Committee of the Social Planning Council of Edmonton:

Jennifer Hyndman, membre et planificatrice pour le Edmonton Social Planning Council;

(Suite à la page précédente)

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9



CANADA

INDEX

SUBCOMMITTEE ON

Poverty

OF THE STANDING COMMITTEE ON HEALTH AND WELFARE, SOCIAL AFFAIRS, SENIORS AND THE STATUS OF WOMEN.

HOUSE OF COMMONS



Issues 1–13 • 1989–1991 • 2nd Session • 34th Parliament

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

GUIDE TO THE USER

This index is subject-based and extensively cross-referenced. Each issue is recorded by date; a list of dates may be found on the following page.

The index provides general subject analysis as well as subject breakdown under the names of Members of Parliament indicating those matters discussed by them. The numbers immediately following the entries refer to the appropriate pages indexed. The index also provides lists.

All subject entries in the index are arranged alphabetically, matters pertaining to legislation are arranged chronologically.

A typical entry may consist of a main heading followed by one or more sub-headings.

Income tax

Farmers

Capital gains

Cross-references to a first sub-heading are denoted by a long dash.

Capital gains see Income tax—Farmers

The most common abbreviations which could be found in the index are as follows:

1r, 2r, 3r, = first, second, third reading A = Appendix amdt. = amendment Chap = Chapter g.r. = government response M. = Motion o.q. = oral question qu. = question on the Order Paper R.A. = Royal Assent r.o. = return ordered S.C. = Statutes of Canada S.O. = Standing Order

Political affiliations:

BQ	Bloc Québécois
Ind	Independent
Ind Cons	Independent Conservative
L	Liberal
NDP	New Democratic Party
PC	Progressive Conservative
Ref	Reform Party of Canada

For further information contact the Index and Reference Service — (613) 992–8976 FAX (613) 992–9417



INDEX

HOUSE OF COMMONS SUBCOMMITTEE

SECOND SESSION—THIRTY-FOURTH PARLIAMENT

DATES AND ISSUES

-1989-

November: 27th, 1.

December: 13th, 1.

-1990-

February: 8th, 1; 21st, 2.

March: 7th, 3.

April: 11th, 4.

May: 30th, 5.

November: 7th, 28th, 6.

December: 5th, 7; 12th, 8.

-1991-

February: 5th, 9; 6th, 10; 27th, 11.

March: 6th, 12; 20th, 13.



Aboriginal rights see Native people—Treaties

Accidents see Health-Poverty

African drought crisis see Child poverty-Public awareness

Akande, Zanana L. (Ontario Government)

Child poverty, Committee study, 9:78-89

Akeson, Aline (Dalhousie Health and Community Centre (Ottawa))

Child poverty, Committee study, 10:44-9, 51-2

Anderson, Edna (PC-Simcoe Centre)

Canada Assistance Plan, 11:43; 13:99

Child benefits system, 13:72

Child poverty, Committee study, 11:19-22, 43-5; 13:17-8, 29-31, 47, 58, 72, 84-6, 99-101

Child tax credit, 13:100

Families, 13:18, 30-1

Food banks, 11:44

Goods and Services Tax, 13:100

Health care, 13:17-8

Housing, 11:19-21, 45

Native people, 11:22; 13:85

Social programs, 13:84-6

Anti-Poverty Committee of the Coalition for Equality (St. John's, Nfld.)

Background, 13:49

See also Organizations appearing

Appeal procedures see Social assistance

Appendices

Committee research brief, income statistics, 8A:1-2 Finance Department brief, 1988 taxation statistics, 9A:1-13

Assembly of First Nations

Funding, Secretary of State cutbacks, 11:12
See also Organizations appearing; Poverty—Eliminating

Atkinson, Leslie (Private Home Day Care Association of Ontario)

Child poverty, Committee study, 10:116-36

Attewell, Bill (PC—Markham; PC—Markham—Whitchurch—Stouffville)

Child poverty, Committee study, 9:84-7

Economic conditions, 9:85-7

Goods and Services Tax, 9:85

Poverty, 9:84

Avard, Denise (Canadian Institute of Child Health) Child poverty, Committee study, 9:118-22, 124-6

Axworthy, Chris (NDP—Saskatoon—Clark's Crossing; Vice-

Chairman)
Canada Assistance Plan, 8:26-7; 9:12-3, 34, 37, 82-3, 89; 10:101; 13:56, 96-7

Child care, 10:13-4, 132-4

Child poverty, Committee study, **6**:26-8, 40-1, 43; **8**:6-8, 16-7, 26-8; 9:12-3, 21-2, 25, 32, 34, 37, 47, 50, 52, 59-60, 62-3, 71-3, 82-4, 89, 99, 111, 113, 116, 122-3, 131-5, 139-41, 150-1, 154-5; **10**:12-4, 21, 35-7, 47, 49, 52-3, 63, 72, 84-5, 88, 97-8, 110-2, 132-3, 142-4; **11**:10-2, 34-6; **12**:13-6, 23; **13**:14-7, 27-8, 43-4, 56, 70, 82-3, 86, 96-7, 99

Children, 10:12-3

Axworthy, Chris-Cont.

Children's Bureau, 8:26; 10:12

Committee, 10:52

Economic conditions, 9:73, 111

Economic policies, 6:28, 41; 9:32, 52, 131-3, 139-40

Education, 8:8; 9:62-3; 11:12

Employment, 9:133, 139

Employment equity, 10:98

Family allowances, 10:112: 13:14

Family income, 9:111, 113

Food banks, 8:7; 11:36

Goods and Services Tax, 9:50

Health, 9:122-3; 12:13-6, 23; 13:15, 17

Health care, 9:62

Housing, 10:36-7

Immigrants, 9:150-1, 154-5

Native people, 10:97; 11:10-1

Nutrition, 10:85, 88

Population, 9:21-2, 25

Poverty, 6:40; 9:47, 50, 59-60, 71; 10:21, 35-6, 49, 110-2; 13:27-8, 56

Poverty line, 9:113; 10:142-4

Procedure and Committee business

Briefs, M. (Stewart), 9:103

Documents, 8:16; 12:13; 13:15

Meetings, 6:7-8, 10, 16, 18

Organization meeting, 6:5-18

Printing, **6**:5-6

Questioning of witnesses, M., 6:6

Witnesses, 6:9-16, 43

References, in camera meeting, 12:3

Social assistance, 13:70, 99

Social programs, 6:26-8, 41; 9:47, 72-3, 99; 10:63, 84-5; 11:34-5; 13:16, 70, 82-3

Taxation, 9:50

Unemployment, 10:98

Wages and salaries, 9:134-5; 10:35

Welfare, 8:26

Barriault, Claude (Conseil régional de la santé et des services sociaux de l'Outaouais)

Child poverty, Committee study, 9:16-8, 20-1, 25

Battle, Ken (National Council of Welfare)

Child poverty, Committee study, 4:5-19, 21-5

Beatty, Hon. Henry Perrin (PC-Wellington-Grey-Dufferin-Simcoe; Minister of National Health and Welfare)

Canada Assistance Plan, 8:21, 25, 27

Child care, 8:32-3, 38-9

Child poverty

Causes, 8:20

Committee study, 8:18-39

Decrease, 8:22-3

Government policies, 8:21

Native people, 8:20

Numbers, 3.19-20

Child tax credit, 8:21, 25

Children, 8:19

Children's Bureau, 8:27

Committee, 8:18

Debt, national, 8:22, 28

Beatty, Hon. Henry Perrin-Cont. Education, 8:30 Employment, 8:21, 24, 31-2 Established Programs Financing, 8:36 Families, 8:19 Family allowances, 8:21, 25 Family violence, 8:36-7 Food banks, 8:34 Goods and Services Tax, 8:37-8 Health care, 8:29, 32, 34-6 Poverty, 8:19, 24, 30-1, 33 Poverty line, 8:19, 30-1 Procedure and Committee business, Minister, 8:39 References, appointment as Minister, 9:61 Wages and salaries, 8:25-6 Water. 8:28-9 Welfare, 8:27

Beavis, Dave (Economic Council of Canada) Child poverty, Committee study, 9:127-31, 141-2

Behavioural problems see Poverty

2

Béland, Claire (Ottawa Council for Low Income Support Services)

Child poverty, Committee study, 10:106-8, 111-6

Bill C-21 see Unemployment Insurance Act (amdt.)

Bill C-69 see Government Expenditures Restraint Act

Birth rate see Population

Blanchet, Madeleine (Conseil des affaires sociales du Québec) Child poverty, Committee study, 10:16-27

Blascoe, Sheila (Equal Justice for All) Child poverty, Committee study, 13:95-6, 100-1

Blenkiron, **Diane** (Ottawa-Carleton Day Care Association) Child poverty, Committee study, **10**:7-15

Bourque, Clairette (Committee Clerk)
Procedure and Committee business, organization meeting,

Bradshaw, Claudette (Moncton Headstart Program) Child poverty, Committee study, 10:53-66

Breakfast programs see Education-Schools

Briefs see Appendices

British Columbia see Child poverty; Social assistance—Levels

Broadbent, Hon. Edward see Child poverty—Elimination

Bublick, Renate (Social Planning Council of Winnipeg) Child poverty, Committee study, 10:89-101

Canada Assistance Plan

Benefits

Adequacy, 7:7
Distribution, 10:49-50, 64-5, 74, 101-2; 13:61
Enhancing, 7:23; 9:89
Eligibility requirements
Assets, earnings, 9:39
Income testing, establishing, 10:93-4

Historical perspective, 7:7; 11:43-4

Canada Assistance Plan-Cont.

Increases, capping, 5% limit, Bill C-69, **8**:21, 25-8; **9**:14, 30, 34-5, 37, 68, 81-3, 87; **11**:35, 51; **13**:56-7, 62, 67

Native people, impact, 9:8-9, 12-3

Medicare system, comparison, 1:39-40

National standards, introducing, 1:39; 8:14; 13:67-8

Saskatchewan government actions, federal ministerial enquiry request, 13:88-9, 94-6, 99-100

Utility, 6:25, 27

Welfare state, relationship, 7:4-5

See also Child care—Funding; Food banks—Government policy; Social assistance

Canada Health Act (Bill C-3) (2nd Sess. 32nd Parl.) see Health care—Federal funding

Canada Mortgage and Housing Corporation see Housing— Native people; Organizations appearing

Canada-United States Free Trade Agreement see Economic conditions—Improving

Canadian Association of Food Banks see Organizations appearing

Canadian Charter of Rights and Freedoms see Children

Canadian Coalition for the Prevention of Development Disabilities

Background, 12:4

See also Organizations appearing

Canadian Council on Children and Youth Committees, parliamentary, appearances, 9:53 See also Organizations appearing

Canadian Institute of Child Health Background, 9:118-9

See also Organizations appearing

Canadian Jobs Strategy see Employment

Canadian Labour Congress see Organizations appearing;

Poverty—Eliminating

Canadian Labour Market Productivity Centre see Labour force

Canadian Teachers' Federation

Profile, 8:4

See also Organizations appearing

CAP see Canada Assistance Plan

Carr, Shirley (Canadian Labour Congress)
Child poverty, Committee study, 10:66-77

Catholic Children's Aid Society of Metro Toronto see Organizations appearing

CFB Downsview see Housing-Affordable

Chairman see Procedure and Committee business

Chance, Graham W. (Canadian Coalition for the Prevention of Development Disabilities)Child poverty, Committee study, 12:4-23

Child abuse

Poverty, relationship, 9:56; 10:29 Preventive programs, funding, Children's Aid Society of Metropolitan Toronto, 10:31-2 Reports, investigation, delay, 1:22

Child abuse-Cont. Sexual, individual examples, 10:60-2 Treatment, training professionals, 10:61-2 See also Family violence Child benefits system Benefits, combining, one payment proposal, 8:17 Definition, 1:20 Enhancing, 1:36; 5:6; 9:35; 13:72 Public opinion, The Decima Quarterly Report, 9:31 Erosion, 1:20-1; 9:43 Federal-provincial co-operation, 9:83 Federal-provincial review, proposal, 4:8 Indexation, 4:7; 13:78 Lack, 6:36 National co-ordinating body, establishing, 1:38-9 Other countries, comparison, 1:33-4 Program, GIS analogue, establishing, 1:34-5; 9:36-7 Rationalizing, 4:7 Targetting, greatest need, 1:34 Tax back rates on earned income, eliminating/reducing, 7:8, Universal child benefit proposal, 7:10, 14-5, 24; 9:15, 44-5, 63-5, 74-5, 87-8, 101-3, 138-9; 10:46-7, 50, 52, 66, 75-6, 142-3, 146; 11:46-7; 13:82 Existing benefits, impact, 7:18; 9:45-6; 10:100-1 Implementation time-frame, 7:15 Indexation, 7:16 Level, 7:11 Old age pension, comparison, 7:11; 9:46 Recipient, father/mother, 7:16-7 Review mechanism, 7:16 See also Child tax credit; Family allowances Affordable, lack, 6:21; 10:7-8, 30, 103-4, 118; 13:52 Child development centres, establishing, 8:12-3 Cost, 10:128 Toronto, Ont., 6:39-40 Disabled, special needs programs, lack, 10:9 Early childhood education programs, impact, benefits, 10:119-20, 123 Expanding, Quebec, 10:19 France, school system model, 7:20; 10:135 Funding, 4:8, 19-21; 10:11; 13:29-30 Canada Assistance Plan, 1:31-2; 7:20 Deficit, Toronto, Ont., 9:89 Federal-provincial co-operation, 9:83 Municipal governments, role, 10:15, 21 Government policy, priorities, 10:128-9, 133 Home care Parental choice, 7:19-20 Private/licensed, comparison, 10:9-10, 120-2 Providers, training, 10:122-3 Infant/toddler programs, need, 10:8 Military personnel, special needs, Persian Gulf War impact,

National strategy, 5:6; 9:30, 48, 59; 10:13-4, 70, 124; 13:42

Native child care centres, establishing, 9:7

Native people, needs, 10:127

Announcement date, implementation, etc., 8:32-3, 38-9

Child care—Cont. Need, 5:18, 20 Single parents, 1:21; 11:32 Public/private sectors, labour unions, roles, 10:131-2 School boards, role, 10:125-6, 129 Space requirement, new buildings, 10:10-1 Subsidized/non-subsidized spaces, comparison, 10:14-5 Tax benefits, discrimination, Kids First position, 7:19 Temporary/occasional, need, 10:6 Transportation costs, 10:15 United States, legislation, comparison, 10:14 Universal, publicly financed, 6:37 See also Employment equity: Immigration: Procedure and Committee business—Witnesses; Social assistance— Recipients; Wages and salaries Child care deduction, \$4000/child Eliminating, 6:42-3 Child development centres see Child care Child poverty British Columbia, 4:22; 9:68 Causes, 5:19; 8:20; 9:27 Combatting Children's Aid Society of Metropolitan Toronto recommendations, 10:32-3 Equal Justice for All recommendations, 13:95-6 Family Service Canada recommendations, 13:79-80 Federal-provincial-municipal co-operation, 4:5; 5:7, 13-4 Goods and Services Tax revenues, applying, 11:42-3 Government programs, United States comparison, 10:146-7 Income Security Action Committee of the Social Planning Council of Edmonton recommendations, 13:60 Ontario government actions, 9:80, 82 Private Home Day Care Association of Ontario recommendations, 10:124-5 Social programs, role, 13:58-9 Committee study, 1:11-42; 2:4-23; 3:4-27; 4:4-26; 5:4-22; **6**:18-44; **7**:4-25; **8**:4-39; **9**:5-155; **10**:5-152; **11**:4-51; **12**:4-23; **13**:5-104 Decrease, government statistics, 8:6-7, 22-3 Demographic conditions, forecasts, effect, 1:17-8, 23-4 Duration, 9:110 Eliminating, 1:35-6; 3:8; 4:6, 12, 14-5; 5:8-9; 8:10; 9:31-2, 43-4, 69, 83-4; 10:64-6; 13:73-4 Cost, 7:12; 8:15 Elimination by 2000, Broadbent motion, House passage, etc., 6:32, 40-1; 8:19; 9:26, 82; 10:28; 11:35 Full employment policies, relationship, 7:8, 14-5, 23; 8:11; 9:28 Government policies, effect, 1:35; 8:21; 11:36; 13:75 Government priority, lack, 8:7-8 Immigrant/refugee children, 8:6-7 Impact, studies, 6:19; 13:75-6 Individual examples, 10:30-1, 55-60; 13:34-8, 43-4 Japan, 13:26-7 Native people, 8:20; 9:12; 11:11; 13:76 Statistics, 11:5 New Brunswick, 10:55-6, 63 Numbers, 1:12; 4:6-7; 6:20; 8:19-20; 10:29, 42, 137, 140-2 Single-parent families, 9:29

Child poverty—Cont.

Ontario, 9:78-80

See also Child poverty—Combatting

Other countries, comparison, 5:12-3; 9:116-7

Ottawa-Carleton region, 6:20-1

Statistics, 13:32

Poor Kids, National Council of Welfare report, 4:5-6

Provincial variation, 4:15; 5:11-2, 20

Psychiatric disorders, relationship, 6:20; 10:57-8

Public attitudes, 13:60-1

Public awareness, 9:41-2; 10:59-60

Increasing, 4:5; 13:28-30

Persian Gulf War, African drought crisis, comparison, 10:47

Quality of life, opportunities, etc., 1:14; 3:8; 5:6

Recession

Impact, 6:26, 32, 40; 8:23

1983 recession, impact, 8:5

Services, 4:5; 5:6-7, 18

Social Affairs, Science and Technology Senate Standing Committee reports, findings, 5:4-5

See also Crime; Employment; Health: Wages and salaries— Minimum wage

Child Poverty Action Group

Mandate, activities, 6:18-9

Child Poverty Action Group of Toronto see Organizations appearing

Child Poverty Action Group Ottawa-Carleton Chapter see Organizations appearing

Child Poverty Coalition

Background, membership, 9:41

Child tax credit

Doubling, 8:25

Increases, 6:40; 8:21

Increasing, 1:39; 7:12

Indexation, 13:63, 78

Payments, family budgeting implications, 10:85-6; 13:100

Recipients, tax implications, 5:10-1; 9:80-1

Utility, 6:25; 10:51, 127-8

Child welfare programs see Social programs—Native people

Children

Canadian Charter of Rights and Freedoms, amending, including, 1:27

Foster/substitute care, 1:17; 9:70; 10:32; 13:33

Bill C-69, impact, 13:33-4

Society valuing, 12:18; 13:42

Third World comparison, 10:43

United Nations Convention on the Rights of the Child, ratifying, 1:26-7; 5:14, 17; 9:55, 84; 10:12-3, 28, 52

United Nations World Summit for Children, role, 8:19; 9:69

See also Crime—Preventive programs; Economic policies— Families; Education—Schools; Food banks; Goods and

Families; Education—Schools; Food banks; Goods and Services Tax; Health; Health care—Access; Homelessness—Statistics; Housing—Frequent moves—

Social; Immigrants; Nutrition—Adequacy; Poverty— Trends—Working poor; Sales taxes; Social assistance— Recipients; Social programs—Funding; Young offenders Children's Aid Society of Metropolitan Toronto

Background, 10:28-9

See also Child abuse—Preventive programs; Child poverty— Combatting; Organizations appearing; Social assistance— Emergency assistance

Children's Aid Society of Ottawa-Carleton see Organizations appearing

Children's Bureau

Establishment, 8:26-7; 9:61; 10:12-4; 13:21

Clawback see Family allowances

Closing the Gap see Social assistance—Levels

Clothing see Goods and Services Tax—Children's; Sales taxes—Children's

CMHC see Canada Mortgage and Housing Corporation

Cole, John E. (PC—York—Simcoe)

Child poverty, Committee study, 2:15-8, 22 Health, 2:15-8

Committee

Mandate, 4:14; 8:18; 10:103; 13:103-4

Membership, 5:11

Reporting, timetable, 10:52

See also Appendices; Procedure and Committee business

Committee studies and inquiries

Child poverty, 1:11-42; 2:4-23; 3:4-27; 4:4-26; 5:4-22; 6:18-44; 7:4-25; 8:4-39; 9:5-155; 10:5-152; 11:4-51; 12:4-23; 13:5-104

Committees, parliamentary see Canadian Council on Children and Youth

Conseil des affaires sociales du Québec

Background, 10:16

See also Organizations appearing

Conseil régional de la santé et des services sociaux de l'Outaouais

Mandate, 9:16

See also Organizations appearing; Poverty—Causes— Eliminating

Consumers see Goods and Services Tax

Core Area Initiatives Program see Poverty-Winnipeg

Crime

Child poverty, relationship, 13:21-3, 25 Preventive programs, children, importance, 13:23-4 Rates, United States, international comparisons, 13:22, 24 See also Young offenders

Cycle of poverty see Poverty

Dalhousie Health and Community Centre (Ottawa)

Background, 10:39, 43

See also Organizations appearing

Daycare see Child care

Debt, national

Interest payments, 8:28 Per capita, 8:22

Decentralization see Social programs

Decima Quarterly Report, The see Child benefits system— Enhancing; Social assistance—Guaranteed adequate income

Deficit see Economic conditions—Improving; Employment—Full employment

Department of Finance see Finance Department

Desjardins, Gabriel (PC-Témiscamingue)

Child poverty, Committee study, 3:15-6, 22 Housing, 3:15-6, 22

Desormeaux, Roberta (Ottawa Council for Low Income Support Services)

Child poverty, Committee study, 10:102-16

Dewar, Marion (Canadian Council on Children and Youth)
Child poverty, Committee study, 9:61-2, 64

Dewetering, June (Library of Parliament Researcher)

Child poverty, Committee study, **5**:20; **7**:23; **8**:16-8; **9**:115, 117-8

Procedure and Committee business, organization meeting, 6:11-4, 16-7

References, in camera meeting, 12:3

Dingwall, David (L—Cape Breton—East Richmond; Vice-Chairman)

Procedure and Committee business

Chairman, M. (Greene), 1:5

Organization meeting, 1:5-9

Printing, M., 1:5

Questioning of witnesses, 1:9

Quorum, M. (Greene), 1:6-8

References

Election as Vice-Chairman, 1:5

In camera meeting, 1:3

Dinning, Bonnie (Focus-on-Future Schools Advisory Committee of the Ottawa Board of Education) Child poverty, Committee study, 9:143-4, 152, 154

Disabled and handicapped

Native people, organizing, 9:12 See also Child care; Poverty

Disabilities see Health-Poverty

Disposable income see Income

Domicile provisions see Social assistance—Benefits

Dooley, Martin D. (Individual Presentation)

Child poverty, Committee study, 9:103-18

Double income see Family income

Dougherty, Geoff (Individual presentation)
Child poverty, Committee study, 13:5-21

Drop-out rates see Education

Early childhood education see Child care

Earned income see Social assistance—Benefits, Eligibility

Earnings exemption see Social assistance—Recipients

Economic conditions

Food banks usage, relationship, 11:28

Economic conditions—Cont.

Improving

Canada-United States Free Trade Agreement, role, 9:85 Deficit, expenditures reductions, relationship, 9:86-7 Government role, 9:85

Poverty, relationship, **3**:4, 11-2, 17; **9**:73-4, 111-2, 115, 118;

10:69, 74, 92 Quebec, 10:17-9

Economic Council of Canada

Background, 9:126-7

See also Economic policies—Decision-making process; Organizations appearing

Economic development strategy see Native people

Economic policies

Decision-making process, Economic Council of Canada recommendations, 9:139-40

European Economic Community emphasis, comparison, 6:34 Families with/without children, impact, 9:52

Interest rates, impact, 10:17

Keynesian economics, deficiencies, 6:34

Poverty, impact, 4:23-4; **5**:5-6; **6**:28, 41-2; **9**:131-3, 137-8; **10**:73, 92-3

Privatization, 9:68

Trickle-down theory, 6:32-3; 9:32, 73

Economy

Growth, rich-poor gap, impact, 6:27; 9:33-4

Edmonston, Phillip (NDP—Chambly)

Child poverty, Committee study, 8:34-7

Established Programs Financing, 8:36

Health care, 8:34-6

Procedure and Committee business, meetings, 8:37

Edmonton, Alta. see Native people—Poverty

Education

Literacy, 4:16-7; 10:65, 73

Native people

Access, 11:12-3

Needs, 10:98; 11:16-7

Statistics, 11:5

Post-secondary, universal access, federal funding, 9:39

Poverty, impact, 9:55-6; 10:67, 91; 13:51-3

See also Education—Schools

Schools

Activities, field trips, costs, 1:23; 5:21

Breakfast programs, 6:23-4; 8:13; 9:148; 10:106; 11:28

Drop-out rates, poverty, relationship, 1:16-7, 42; 4:16-7; 5:7-8, 21; 8:8-9; 9:62-3, 91, 98; 10:17; 11:30; 13:38

Headstart, pre-school programs, 1:32-3; 8:10; 9:57-8; 10:5,

Lunch programs, **5**:9-10; **7**:21; **8**:8, 11-2, 30; **9**:66-7, 70, 73-4, 148; **10**:106; 11:28; **13**:70

Milk programs, 7:21

Special needs children, class size, 13:45-6

Working children, impact, 8:9-10

Single-parents, upgrading, 10:7, 97

Social assistance recipients, access, 1:22, 27-8

Unemployment insurance recipients, access, 1:27-8

See also Child care—Early childhood education; Health— Low birth-weight; Immigrants—Children; Poverty 6

10:89-91

Size

Quebec, family size, 9:118

Poverty, relationship, 13:74

Elderly persons see Senior citizens Families—Cont. Demographics-Cont. Emigration see Population—Quebec Size-Cont. Status, two-parent/single-parent, 9:43, 107-9, 115; 10:91, Emergency assistance see Social assistance 102: 13:75 Emergency shelters see Family violence Expenditure profile, affluent, poor, comparison, 6:33-4 Low-income, 1:18-9 **Employment** Housing needs, 3:4 Canadian Jobs Strategy programs, 13:58-9 Numbers, statistics, 8:19; 9:42 Child poverty, relationship, 13:62 Standard of living, 1:12-3; 2:9; 6:30-1 Full employment policy, 5:6; 9:36, 70, 135-8 Tax reform proposals assisting, 4:8-9; 6:30, 42 Deficit reduction program, relationship, 7:6 Welfare relationship, 6:21 Government commitment, requesting, 8:23-4, 31-2 Nuclear family, decline, 7:24 Welfare state, relationship, 7:5 Single-parent, 4:9-10 See also Child poverty Mothers, 1:14-6 Job creation Poverty, statistics, 11:44; 13:18 Government record, 8:21, 24 Mother-led/father-led, 9:53 Newfoundland, 13:54 Social workers, relationship, 10:102-5, 116 Rural areas, 9:20 Support services, enhancing, 6:37; 13:30-1 Jobs, quality, 4:10-1, 17; 5:18 Support systems, extended family, 1:24-5 Native people, opportunities, 11:13-4 Teenagers, 1:14, 25 Service sector, 9:28-9 See also Families—Demographics; Family income; Poverty Standards, 4:11 Young families, 6:21 Technological change, impact, 9:33 Poverty, relationship, 10:91 Trade barriers, provincial, impact, 9:133-4 See also Economic policies; Goods and Services Tax; Training programs, 9:70; 13:52, 54 Income—Single adults; Poverty—Statistics—Trends Immigrants, skilled, relationship, 9:139 Family allowances Worker adjustment programs, 9:140-1 Cancellation by phone, 7:17-8 See also Social assistance—Recipients; Unemployment Clawback provision, \$50,000 threshold, 8:21, 24-5; 9:46-8, 80; Employment equity Increasing, taxing back from wealthy, 8:14-5; 10:112 Child care workers, exclusion, 10:131 Indexation, 13:63 Extending, 9:29-30; 10:98 Poverty, effect, 1:33 Native people, impact, 9:12; 10:98 Prenatal benefits, establishing, health impact, 9:123; 12:13, See also Wages and salaries—Rates End Legislated Poverty Quebec government, additional payments per child, 10:19; Background, 9:65 **13**:18 Universality See also Organizations appearing Eliminating, 13:14 EPF see Established Programs Financing Europe example, 6:33 Equal Justice for All Family endowment policy see Family income Background, 13:88, 102 Family income See also Child poverty—Combatting; Organizations Before tax, distribution, statistics, 8:16-7 appearing See also Appendices—Committee research brief Established Programs Financing Double income, necessity, 9:47; 13:78-9 Provincial share, Quebec, 8:36 Family endowment policy proposal, 6:36-7 Guaranteed Income Supplement program, application, 5:8-9 Europe see Family allowances—Universality; Parental leave Income/needs ratio, trends, 9:106 European Economic Community see Economic policies Minimum family income proposal, 7:8-9 National child tax credit proposal, 6:36 Expenditures reductions see Economic conditions—Improving Support payments, single-parent families, 4:10; 9:59, 69, 93; Extended family see Families-Single-parent **10**:51, 102 Wages, transfer payments, relationship, 9:109-13 **Families** See also Child benefits system; Families-Low-income; Breakdown, preventive counselling, 13:38 Health—Children—Low birth-weight; Housing—Social; Demographics Income; Nutrition—Lack; Taxation—Income tax returns Manitoba, Social Planning Council of Winnipeg study,

Family Service Canada

Background, 13:73

appearing

See also Child poverty—Combatting; Organizations

7

Family violence

Emergency shelters, 3:7

Policy announcement, requesting, 8:36-7

Poverty, relationship, 9:56

Fee, Doug (PC-Red Deer)

Child poverty, Committee study, 5:11-4, 17

Committee, 5:11

Poverty line, 5:12

Social Affairs, Science and Technology Senate Standing Committee, 5:11

Feltham, Louise (PC-Wild Rose)

Child poverty, Committee study, 8:9-10, 16-8, 30-1; 11:14-7,

31; 12:19-20; 13:57-8, 68-70, 80-2

Education, 8:9, 30; 11:16-7; 13:70

Employment, 8:31

Family income, 8:17-9

Health, 12:19-20

Native people, 11:14-6

Nutrition, 8:9-10

Poverty, 13:68

Poverty line, 8:30-1: 13:57

Procedure and Committee business

Budget, 6:14-5

Chairman, M., 6:5

Meetings, 6:7-8, 17-8

Organization meeting, 6:5-12, 14-8

Printing, M., 6:6

Questioning of witnesses, 6:6

Vice-Chairman, M., 6:5

Witnesses, 6:9-12, 15-6

References, in camera meeting, 12:3

Social assistance, 11:31; 13:69

Social programs, 13:68, 80-2

Wages and salaries, 13:57-8

Field trips see Education—Schools

Finance Department see Appendices

Focus-on-Future Schools Advisory Committee of the Ottawa

Board of Education see Immigrants—Children;

Organizations appearing

Fontana, Joe (L—London East)

References, in camera meeting, 1:3-4

Food see Goods and Services Tax; Nutrition

Food banks

Children, dependency, 8:4, 7, 14; 11:24-9

Native children, 11:41

Clientele, 11:27-8, 34, 44, 49

Adults, single, unattached, 11:47

Social assistance recipients, statistics, 11:26-7, 30-3

Funding

Donations, 11:51

Government, feasibility, 4:24-5; 11:36-8

Public/private, 11:40

Government policy, CAP relationship, 8:33-4

Numbers, increased, 6:19, 24; 11:24

Operations, 11:25-6, 33, 38-9

Provisions, inadequate, 11:27, 37, 39-41, 50

Role, 4:25-6; 5:10; 11:38, 41-2, 48-9

Food banks-Cont.

Saskatoon, Sask., 13:101

See also Economic conditions

Foster care see Children

France see Child care

Fraud see Social assistance

Full employment see Child poverty; Employment

Gagnon, Ann (National Council of Welfare)

Child poverty, Committee study, 4:3-5, 13-7, 24-6

Gauthier, Diane (Equal Justice for All)

Child poverty, Committee study, 13:87-92, 96-104

Gill, Mell (Children's Aid Society of Ottawa-Carleton)

Child poverty, Committee study, 13:32-4, 42-3, 47-8

GIS see Guaranteed Income Supplement

Glossop, Robert (Vanier Institute of the Family)

Child poverty, Committee study, 9:42-6, 48-52

Goldberg, Michael (Social Planning and Research Council of B.C.)

Child poverty, Committee study, 9:26-39

Goods and Services Tax

Children's clothing, exempting, 10:75-6

Consumer goods, impact, 6:40

Families, impact, 9:50-1, 67, 69; 10:112-4

Manufacturers' sales tax, comparison, 9:51-2, 85

See also Goods and Services Tax-Refundable tax credit

Food, family budgets, impact, 10:87-8

Native people, impact, 9:6

Poor, impact, 6:40

Refundable tax credit, families, benefit, 1:25-6, 35; 4:9; 6:29

Indexation, lack, erosion, 6:35

Payment provisions, family budget, impact, 8:37-8; 10:85-6

Provinces, taxing back, 6:30; 13:100

Rent, application, 6:29-30

See also Child poverty—Combatting; Housing—Affordable

Government departments appearing see Organizations appearing

Government Expenditures Restraint Act (Bill C-69) see Canada

Assistance Plan—Increases; Child poverty—Eliminating; Children—Foster/substitute care

Gowers, Tina (Children's Aid Society of Ottawa-Carleton)
Child poverty, Committee study, 13:39-41, 44, 47

Greene, Barbara (PC-Don Valley North; Chairman)

Canada Assistance Plan, 1:39-40; **8**:14; **9**:14, 35, 87; **10**:49-50, 64-5, 101-2; 11:51; **13**:99

Child benefits system, 1:34; 6:35; 7:11; 8:17; 9:35-7, 44-6, 63-5, 74, 87-8, 101-3, 138; 10:50, 52, 65, 100-1; 11:46-7; 13:82

Child care, 1:31-2; 4:19-21; 6:39-40; 7:19-20; 9:89; 10:14-5, 125, 129, 133-5

Child care deduction, \$4,000/child, 6:43

Greene, Barbara-Cont. Guarnieri, Albina (L-Mississauga East) Child poverty, Committee study, 1:28-34, 37, 39-40; 3:24-7; Canada Assistance Plan, 6:25 4:13, 17-23, 25-6; 6:29-31, 35, 39, 41-3; 7:11, 18-21, 25; Child care, 6:24, 40: 13:42 8:14-8; 9:14-5, 23-5, 35-9, 44-7, 51-2, 63-6, 71, 74-7, 87-90, Child poverty, Committee study, 2:10-2, 19-21; 4:15-7; 6:23-5, 101, 103, 114-6, 124-6, 135, 137-8, 141-2, 148-55; 10:14-5, 38-40; **8**:36; **13**:11-2, 14, 41-2 24, 26, 37-8, 47, 49-50, 52-4, 64-6, 74-6, 81, 84, 87-9, 94, Child tax credit, 6:25 99-103, 105-6, 112-6, 125, 128-31, 133-4, 136-7, 145-9, 152; Education, 4:16-7; 6:23 11:20, 22-3, 45-9, 51; 12:5, 7, 21-2; 13:71, 82, 96, 98-9, Employment, 4:17 101-3 Family allowances, 13:14 Child tax credit, 6:41 Family violence, 8:36 Children, 10:52 Food banks, 6:24 Committee, 10:52, 103; 13:103 Goods and Services Tax, 6:40 Economic policies, 9:137 Health, 2:10-2, 19-20; 13:11 Education, 7:21 Health care, 13:11-2 Employment, 9:135 Poverty, 6:24, 38-9 Families, 10:116 Procedure and Committee business Family allowances, 1:33; 8:14-5; 9:47; 10:112; 12:22 Information, 2:12 Family income, 8:16-8 Meetings, 6:7-9 Food banks, 4:25-6; 11:47-9 Goods and Services Tax, 6:29-30; 9:51-2; 10:87, 113-4; 13:101 Organization meeting, 6:7-9 Health, 12:5, 7, 22 References Health care, 9:10, 14, 88, 124-6; 10:115; 12:21-2 Acting Chairman, taking Chair, 6:29 Housing, 1:30; 3:24-7; 7:19; 10:106, 145-6 In camera meetings, 4:3 Immigrants, 9:148-55; 10:24, 26 Gullen, Joan (Focus-on-Future Schools Advisory Committee of Income, 11:47-8 the Ottawa Board of Education) Native people, 9:142 Child poverty, Committee study, 9:142-4, 146-7, 149-55 Nutrition, 10:88-9 Population, 9:23-5; 10:24 Handicapped see Disabled and handicapped Poverty, 1:28-9; 3:27; 4:19; 6:29; 9:141; 10:99, 104, 114; 13:102-3 Harb, Mac (L-Ottawa Centre) Poverty line, 6:31 Child care, 10:9-11, 20 Procedure and Committee business Child poverty, Committee study, 10:9-11, 18-20, 33-4, 43-6, Acting Chairman, taking chair, 6:29; 7:18 Briefs, appending, 8:16 Dalhousie Health and Community Centre, 10:43 M. (Stewart), 9:103 Economic conditions, 10:18 Budget, 6:15 Family allowances, 10:19 Chairman, M., 1:5 Housing, 10:33-4 Documents, 7:24-5; 9:103 Immigrants, 10:9, 34 Meetings, 6:7-10, 17-8; Moncton Headstart Program, 10:63 Minister, 8:39 Procedure and Committee business, information, 10:43 Organization meetings, 1:5-10; 6:5-18 Social programs, 10:33, 46 Questioning of witnesses, 1:8-10; 6:6; 13:55 Harder, Sandra (Library of Parliament Researcher) Quorum, M., 1:6-8; 6:5 Vice-Chairman, M., 1:5 Child poverty, Committee study, 5:13, 17, 20 Witnesses, 6:9-16; 9:66 Headstart programs see Education—Schools References, 10:49 Acting Chairman, taking Chair, 3:3 Health Children, mortality rates, family income, relationship, In camera meetings, 1:3-4; 4:3; 12:3 Social assistance, 1:40; 4:23; 7:20; 10:84, 99, 146-9; 11:22-3; statistics, 13:5-11 International comparisons, 13:11 Medicare, relationship, 13:9 Social programs, 6:30, 41; 9:36, 38-9, 46, 114-5; 10:52; 13:87 See also Health-Poverty Tax reform, 9:116 Taxation, 6:42 Infant mortality, 2:10-1, 13-4 Wages and salaries, 4:18-9; 9:135, 141; 10:130-1, 136 Rates, comparing, 2:12-3, 15-6 Regional differences, 2:19-20 Gross Domestic Product see Health care—Expenditures Statistics, methodology, 2:16-8 GST see Goods and Services Tax Low birth-weight, 12:8-10 Definitions, premature/small for gestational age, 12:5-6 Guaranteed adequate income see Social assistance Family income, relationship, 12:7-8 Guaranteed annual income see Social assistance Health care costs, relationship, 12:14-6, 19 Health risks, 12:8-10 Guaranteed Income Supplement see Child benefits system— Parents' education, relationship, 12:8-9 Program; Family income

Health—Cont.	Housing
Low birth-weight—Cont.	Affordable, 3:8, 18
Poverty, relationship, 1:16; 2:7-9, 22; 4:4; 9:54, 119-26;	Development, expediting, 3:14-5, 20-2
11:29-30; 12:6, 18, 23	Federal/provincial/municipal co-operation, 3:8, 22
Preventive programs, 12:10-22	Goods and Services Tax, effect, 3:12
Smoking, relationship, 12 :6-7, 12, 20	Government action, 3:13-4, 17-20
Statistics, 12:4-5	Lack, 3:12; 10:30, 33-4, 44-5, 103-4; 13:93
Teenage mothers, 12:7	
National child health policy, establishing, 13:20-1	Market forces, role, 3:12-3, 20-1
Native people	Montreal, Que., 3:22-3
	Olympics, 1996 Summer Games, Toronto, Ont. bid,
Death, life expectancy, statistics, 11:5	athletes' village use, 3:24-5
On/off reserves, comparison, 9:6-7	Private sector responsibility, 10:36-7
See also Health—Poverty	Toronto, Ont., 11:45
Poverty, children, relationship, 1:16-7; 2:4, 9; 4:13-4; 5:12;	CFB Downsview site, 3:23-4
6 :20; 10 :6, 67; 1 3 :13, 15, 19, 51, 76-7	Frequent moves, children, impact, 13:34
Accidents, injuries, 2:6, 21; 13:9, 17, 19-20	Government lands, 3:8, 12, 19
Disabilities, 2:6-7; 9:54	Government programs, targetting, 3:4-5, 7, 15-6
Life expectancy, 2:21	Health, children's, impact, 13:14
Mortality, 1:16; 2:5-6, 8-10, 12, 22; 9:54	Home ownership rates, 3:21
Mothers, characteristics, 2:8, 22; 4:4	· · · · · · · · · · · · · · · · · · ·
Native children, 9:6	Native people
Pregnancies, spacing, planning, 13:13, 52	Canada Mortgage and Housing Corporation programs,
Prenatal conditions, 2:14-5	11:19-21
See also Health—Low birth-weight	Needs, 3:4, 7
Socio-economic factors, 2:20-1	Rents, Ottawa-Carleton region, 6:31
	Social
See also Family allowances—Prenatal benefits; Health care; Housing	Children, impact, 5:12, 15-6; 13:34, 43
	Eligibility, 30% of income, 10:54, 106, 145-6
Health and Welfare Canada see National Health and Welfare	Family income, impact, 7:19
Department	Funding, 3 :8-11, 25-7
Harleton	Households, numbers, 3:7, 15-7
Health care	Occupants, single-parent mothers, 3:5
Access, 2:14	
Children, 1:22-3; 13:29	Poverty, alleviating, 1:30
Immigrants, 9:152	Public perception, 3:5-6
Costs, uninsured, 12:22-3	Residents' organizations, 3:6
Expanding, more comprehensive, 9:123	Toronto, Ont., 3:27
Expenditures, 9:91-2	Utilities, costs, 10:109-10
Gross Domestic Product percentage, 8:32	See also Families—Low-income; Poverty
Per capita, value for money, 8:29, 32	Hutton, Géraldine (Conseil régional de la santé et des services
Reducing, 9:88	sociaux de l'Outaouais)
Federal funding	
Canada Health Act, 1984, impact, 9:39	Child poverty, Committee study, 9:15-6, 18-25
Cutbacks, health, life expectancy, impact, 13:11-2, 17-8	Hyndman, Jennifer (Income Security Action Committee of the
Native people	Social Planning Council of Edmonton)
Federal/provincial/municipal jurisdictions, status/non-	Child poverty, Committee study, 13:60-3, 72
status, 9:7, 10-2	
Nishnawbe Health Centre, Toronto, 9:11	Immigrants
Responsibility, transferring to native communities, 8:29;	Child care needs, 10:9, 34-5
9:14	Children, educational needs, 9:143-51
Physicians, attracting, regional incentives, 9:22	Focus-on-Future Schools Advisory Committee
Prenatal care system, 9:58, 62, 124-6; 12:21-2	recommendations, 9:148
	Government responsibilities, federal/provincial, 9:149,
Stop smoking programs, funding, 10:115-6	151-2, 154-5
User fees, Quebec, 8:34-6	North York School Board situation, 9:148, 154
See also Health—Low birth-weight	Language training, lack, 9:151, 155
Home care see Child care	Public attitudes, Ontario/Quebec, comparison, 10:24-6
	Refugees
Home ownership see Housing	Comparison, 9:152-3
Homelessness	Processing, 9:153
Alleviating, government role, 3:9, 17	See also Child poverty; Employment—Training programs;
Statistics, adults, children, 10:69	Health care—Access; Population—Birth rate
	·
House of Commons see Child poverty—Elimination by 2000	Immigration see Population

In camera meetings see Procedure and Committee business

Incarceration see Young offenders

Income

Disposable, distribution, other countries, comparison, 9:128 Income security, 9:130

Programs, efficacy, 9:128

Guaranteeing, 9:59

Low

Defining, 1:12

Increasing, 11:31

See also Families

Native people, statistics, 9:6; 11:5

Rich-poor gap, 10:142

Single adults, families, comparison, 11:47-8

See also Appendices—Committee research brief; Child benefits system; Family income; Housing—Social; Poverty line; Social assistance—Guaranteed adequate— Guaranteed annual; Wages and salaries

Income/needs ratio see Family income

Income security see Income

Income Security Action Committee of the Social Planning Council of Edmonton

Background, 13:60

See also Child poverty—Combatting; Organizations appearing

Income tax returns see Taxation

Income testing see Canada Assistance Plan—Eligibility requirements

Indexation see Child benefits system; Child tax credit; Family allowances; Goods and Services Tax—Refundable tax credit; Social programs

Indians see Native people

Infant mortality see Health

Infant programs see Child care

Inflation see Social assistance—Benefits; Wages and salaries— Minimum wage

Injuries see Health-Poverty

Inquiries see Committee studies and inquiries

Interest payments see Debt, national

Interest rates see Economic policies

James, Ken (PC—Sarnia—Lambton; Parliamentary Secretary to Minister of Labour)

Child poverty, Committee study, 13:44-5, 47-8

Education, 13:45

Social programs, 13:45, 47-8

Japan see Child poverty

Job creation see Employment

Jobs see Employment

Karpoff, Jim (NDP-Surrey North)

Child poverty, Committee study, 3:11-5, 20-1

Housing, 3:12-5, 20

Kennedy, Gerard (Canadian Association of Food Banks) Child poverty, Committee study, 11:24-9, 31-3, 35-51

Kerr, Mildred (Equal Justice for All)

Child poverty, Committee study, 13:92-9, 101

Kerstetter, Steve (National Council of Welfare) Child poverty, Committee study, 4:20-2

Keynesian economics see Economic policies

Kids First see Child care—Tax benefits

Kitchen, Brigitte (Child Poverty Action Group of Toronto) Child poverty, Committee study, 6:4, 33-43

Knox, Cathy (Canadian Council on Children and Youth)
Child poverty, Committee study, 9:56-7, 62-3

Labour force

Canadian Labour Market Productivity Centre study, 6:39 Part-time, statistics, 7:14

Labour unions see Child care—Public

Lajoie, Robert (Canada Mortgage and Housing Corporation)
Child poverty, Committee study, 3:16, 25-6

Lang, Harriet (Focus-on-Future Schools Advisory Committee of the Ottawa Board of Education)Child poverty, Committee study, 9:143-5, 149-50, 152, 154

Langan, Joy (NDP-Mission-Coquitlam)

Child benefits system, 1:38-9

Child care, 5:18

Child poverty, Committee study, 1:24-8, 38-9; 4:12-4, 22-3; 5:8-10, 17-8, 21

Child tax credit, 5:10

Education, 1:27-8; 5:9, 21

Families, 1:24

Goods and Services Tax, 1:25-6

Native people, 1:38

Poverty, 5:9

Poverty line, 4:13

Procedure and Committee business

Organization meeting, 1:5-10

Questioning of witnesses, 1:9-10

Quorum, M. (Greene), 1:6-8

Vice-Chairman, M. (Greene), 1:5

References, in camera meetings, 1:3-4; 4:3

Senior citizens, 5:9

Social assistance, 4:14, 22

Subcommittee, 4:14

Wages and salaries, 4:12-3

Language training see Immigrants

Large corporations tax see Taxation

Larouche, Nadya (Canadian Association of Food Banks) Child poverty, Committee study, 11:29-30, 33-4, 38-40, 46, 50

Lazar, Harvey (Economic Council of Canada)
Child poverty, Committee study, 9:126-7, 131-42

Leclerc, Yvon (Conseil des affaires sociales du Québec) Child poverty, Committee study, 10:19, 22-3, 26-7

Legislation

Parliamentary debating time, cost, 7:24

Leuycki, Dennis (Dalhousie Health and Community Centre (Ottawa))

Child poverty, Committee study, 10:42-3, 46-8

Levitt, Cheryl (Canadian Institute of Child Health)
Child poverty, Committee study, 9:120-1, 124-6

LICOs see Low Income Cut-off measurement

Life expectancy see Health—Poverty; Health care—Federal funding

Linder, Joan (Income Security Action Committee of the Social Planning Council of Edmonton)
Child poverty, Committee study, 13:63-6, 68-72

Literacy see Education

Liz (Children's Aid Society of Ottawa-Carleton)
Child poverty, Committee study, 13:36-9, 43-4, 47-8

Lottery proceeds see Social programs—Funding

Low birth-weight see Health

Low Income Cut-off measurement see Poverty line

Lunch programs see Education-Schools

 Lussier, André (Conseil régional de la santé et des services sociaux de l'Outaouais)
 Child poverty, Committee study, 9:23

MacKinnon, Mary (Child Poverty Action Group of Toronto) Child poverty, Committee study, 6:4, 32-5, 38-43

Maloney, Colin (Catholic Children's Aid Society of Metro Toronto)

Child poverty, Committee study, 9:90-102

Manitoba see Families—Demographics; Social assistance— Provincial/municipal governments; Unemployment— Statistics; Wages and salaries—Income

Manufacturers' sales tax see Goods and Services Tax-Families

Marcotte, Linda (End Legislated Poverty)
Child poverty, Committee study, 9:65, 67-76

Market forces see Housing-Affordable

Marsden, Hon. Senator Lorna (L—Toronto—Taddle Creek; Individual presentation)
Child poverty, Committee study, 5:3-22

Child poverty, Committee study, 5:3-22

Mattock, Denise (Focus-on-Future Schools Advisory Committee of the Ottawa Board of Education) Child poverty, Committee study, 9:142, 147-9

McCarthy, Jack T. (Dalhousie Health and Community Centre (Ottawa))

Child poverty, Committee study, 10:39, 46, 48, 50

McCue, Dorothy (Native Council of Canada) Child poverty, Committee study, 9:6-8, 10

McCulloch, Michael (Child Poverty Action Group Ottawa-Carleton Chapter) Child poverty, Committee study, 6:4, 20-31

Medicare see Canada Assistance Plan; Health-Children

Membership see Committee

Mercredi, Ovide (Assembly of First Nations) Child poverty, Committee study, 11:4-23

Métis see Native people-Numbers

Middle class see Social programs—Funding

Military personnel see Child care

Milk programs see Education—Schools

Minimum family income proposal see Family income

Minimum wage see Wages and salaries

Mirabelli, Alan (Vanier Institute of the Family) Child poverty, Committee study, 9:40-2, 47-8

Montreal, Que. see Housing-Affordable

Morey, Debbie (Focus-on-Future Schools Advisory Committee of the Ottawa Board of Education)
Child poverty, Committee study, 9:143, 146, 153

Mortality see Health—Children—Infant mortality—Poverty

Moscovitch, Allan (Individual presentation)
Child poverty, Committee study, 7:3-25

Mothers see Families—Single-parent; Health—Poverty; Housing—Social

Moncton Headstart Program

Background, 10:63
See also Organizations appearing

Munroe, Cathy (Dalhousie Health and Community Centre (Ottawa))
Child poverty, Committee study, 10:39-42, 48, 50-1, 53

Murphy, Jonathan (Income Security Action Committee of the Social Planning Council of Edmonton)
Child poverty, Committee study, 13:66-8

Naffaa, Antoinette (End Legislated Poverty)
Child poverty, Committee study, 9:66-7, 72, 76-7

Nash, Ken (Ontario Government)
Child poverty, Committee study, 9:84

National child tax credit proposal see Family income

National Council of Welfare see Child poverty—Poor Kids; Organizations appearing; Social assistance

National Health and Welfare Department see Organizations appearing

National unity see Social programs

Native Council of Canada

Membership, 9:5

See also Organizations appearing; Social programs—Native people

Native people

Economic development strategy, 5:6

Federal government

Policy-making, relationship, 9:13-4; 11:21-2

Program funding, 13:85-6

Numbers, status/non-status, on/off reserve, Métis, 9:6; 13:66-7

Poverty, 1:37-8; 9:5-7, 142; 10:96-7; 11:4-7, 14-6

Edmonton, Alta., 13:66-7

Native people—Cont.

Poverty-Cont.

Pinehouse Lake, Sask., 13:92-3

Saskatchewan, 13:89

Statistics, 11:5

Self-government, establishing, importance, 11:10, 18-9

Single-parent families, 10:90

Treaties, aboriginal rights, settling, impact, 11:9-11

See also Canada Assistance Plan—Increases; Child care; Child poverty; Disabled and handicapped; Education; Employment; Employment equity; Food banks—Children; Goods and Services Tax; Health; Health care; Housing; Income; Social assistance; Social programs;

Nault, Robert D. (L-Kenora-Rainy River)

Child care, 10:125-8, 131-2, 135

Child poverty, Committee study, **10**:81-4, 87-8, 94-7, 104-10, 125-32, 135-6, 149-51

Child tax credit, 10:127-8

Education, 10:97

Employment equity, 10:131

Families, 10:105

Housing, 10:106, 109-10

Goods and Services Tax, 10:87-8

Nutrition, 10:88

Poverty, 10:104

Poverty line, 10:149-51

Social assistance, 10:81-4, 94-6, 108

Social programs, 10:107-8

Wages and salaries, 10:129-30, 136

New Brunswick see Child poverty

Newfoundland see Employment—Job creation; Poverty— Trends; Poverty line—Defining; Social assistance—Levels; Unemployment—Youth

Nishnawbe Health Centre see Health care—Native people

North York School Board see Immigrants-Children

Northcott, David (Canadian Association of Food Banks) Child poverty, Committee study, 11:30-1, 34, 37-41, 43, 49

Nova Scotia see Social assistance—Provincial/municipal governments

Nova Scotia Nutrition Council see Nutrition—Adequacy; Organizations appearing

Nuclear family see Families

Nutrition

Adequacy

Ensuring, federal government role, 10:85

Social assistance, relationship, Nova Scotia Nutrition Council study, 10:78-81

Food shopping, proximity, rural and urban areas, 10:88-9 Lack

Family income, relationship, 8:9, 16; 13:13

Impact, children, 10:80

See also Education-Schools

O'Callaghan, Kitty (Canadian Teachers' Federation) Child poverty, Committee study, 8:3-10, 13-6 Old age pensions see Child poverty—Universal child benefit proposal

Olympics see Housing—Affordable

Ontario see Child poverty—Numbers; Immigrants—Public attitudes; Social assistance—Provincial/municipal governments

Ontario Government see Child poverty—Combatting; Organizations appearing

Organization meeting see Procedure and Committee business

Organizations appearing

Anti-Poverty Committee of the Coalition for Equality (St. John's, Nfld.), 13:49-59

Assembly of First Nations, 11:4-23

Canada Mortgage and Housing Corporation, 3:16, 25-6

Canadian Association of Food Banks, 11:24-51

Canadian Coalition for the Prevention of Development Disabilities, 12:4-23

Canadian Council on Children and Youth, 9:52-65

Canadian Institute of Child Health, 9:118-26

Canadian Labour Congress, 10:66-77

Canadian Teachers' Federation, 8:3-16

Catholic Children's Aid Society of Metro Toronto, 9:90-102

Child Poverty Action Group of Toronto, 6:4, 32-43

Child Poverty Action Group Ottawa-Carleton Chapter, **6**:4, 18-31

Children's Aid Society of Metropolitan Toronto, 10:28-39

Children's Aid Society of Ottawa-Carleton, 13:32-48

Conseil des affaires sociales du Québec, 10:16-27

Conseil régional de la santé et des services sociaux de l'Outaouais, 9:15-25

Dalhousie Health and Community Centre (Ottawa), 10:39-53

Economic Council of Canada, 9:126-42

End Legislated Poverty, 9:65-77

Equal Justice for All, 13:87-104

Family Service Canada, 13:73-87

Focus-on-Future Schools Advisory Committee of the Ottawa Board of Education, 9:142-55

Income Security Action Committee of the Social Planning Council of Edmonton, 13:60-72

Moncton Headstart Program, 10:53-66

National Council of Welfare, 4:4-26

National Health and Welfare Department, 2:11-2, 14-6, 22

Native Council of Canada, 9:5-15

Nova Scotia Nutrition Council, 10:78-89

Ontario Government, 9:78-89

Ottawa-Carleton Day Care Association, 10:7-15

Ottawa-Carleton Headstart Association for Pre-schools, 10:5-7, 10-1, 13-5

Ottawa Council for Low Income Support Services, 10:102-16 Private Home Day Care Association of Ontario, 10:116-36

Social Planning and Research Council of B.C., 9:26-39

Social Planning Council of Winnipeg, 10:89-101

Statistics Canada, 2:4-22; 10:137-52

Vanier Institute of the Family, 9:40-52

See also individual witnesses by surname

Ottawa see Social assistance—Levels; Soup kitchens

Ottawa-Carleton Day Care Association see Organizations appearing

Ottawa-Carleton Headstart Association for Pre-schools see Organizations appearing

Ottawa-Carleton region see Child poverty; Housing—Rents; Social assistance—Levels

Ottawa Council for Low Income Support Services

Background, 10:102

See also Organizations appearing

Pagtakhan, Rey (L-Winnipeg North; Acting Chairman)

Canada Assistance Plan, 8:25

Child benefits system, 1:34, 36; 7:14-7, 24

Child care, 8:12-3, 38

Child poverty, Committee study, 1:34-7, 41-2; 7:13-7, 21-4; 8:10-4, 22-5, 37-8; 11:18, 38-9, 41-2, 50; 12:16-9, 22-3;

13:18-21, 25-6, 46-7, 55-6

Children, 12:18

Children's Bureau, 13:21

Crime, 13:25-6

Education, 1:42; 8:11-2

Employment, 8:23

Family allowances, 7:17; 8:24; 12:17-8; 13:18

Food banks, 11:38-41

Goods and Services Tax, 8:37-8

Health, 12:16-9; 13:19-21

Health care, 12:22-3

Labour force, 7:14

Legislation, 7:24

Native people, 11:18

Poverty, 1:36-7; 11:50

References

Acting Chairman, taking Chair, 7:18

In camera meetings, 1:4; 12:3

Social assistance, 1:41; 7:22; 11:18; 13:56

Social programs, 13:19, 46-7

Wages and salaries, 8:25

Welfare, 7:13

Parental leave

European comparison, 6:37

Parliament see Legislation

Part-time work see Labour force

Pearson, Landon (Canadian Council on Children and Youth) Child poverty, Committee study, 9:55-6, 61, 65

Penney, Ian (Anti-Poverty Committee of the Coalition for Equality (St. John's, Nfld.))

Child poverty, Committee study, 13:49-50, 56-8

Persian Gulf War see Child care—Military personnel; Child poverty—Public awareness; Social programs—Funding

Phinney, Beth (L-Hamilton Mountain)

Child poverty, Committee study, 9:10-2, 20

Disabled and handicapped, 9:12

Employment, 9:20

Health care, 9:10-2

Physicians see Health care

Pinehouse Lake, Sask. see Native people-Poverty

Political power see Poverty

Political will see Poverty-Eliminating

Poor Kids see Child poverty

Population

Birth rate

Decline, 9:25

Increase, Quebec immigrant population, 10:13

Immigration, regional incentives, 9:23

Ouebec

Emigration, 10:24-5

Numbers, political situation, impact, 9:23-4

See also Population-Birth rate

Rural depopulation, poverty, causing, 9:21-2, 24-5

Post-secondary education see Education

Poverty

Behavioural problems, relationship, 8:5

Causes, 8:24; 10:90-1; 11:32

Conseil régional de la santé et des services sociaux de l'Outaouais study, 9:16-7

Conflict, relationship, 6:23

Cycle of poverty, 8:22; 9:90; 10:54, 151-2; 11:30, 34; 13:44, 50

Defining, 3:27; 4:19

Disabled and handicapped, 9:141-2

Education, role, 9:84

Eliminating, 3:8-9, 11; 11:33-4, 50

Assembly of First Nations recommendations, 11:8-9

Canadian Labour Congress recommendations, 10:69-70

Conseil régional de la santé et des services sociaux de

l'Outaouais recommendations, 9:18-20

Government policies, 6:24-5; 9:92-6; 10:21-1, 111-2, 117-8

Political will, creating, 9:59-63; 10:38-9, 47-9

Public/private sector roles, comparison, 10:35-6

Social Planning Council of Winnipeg recommendations, 10:91-2, 94

Housing, relationship, 6:19

Political leaders, personal experience, 1:36-7

Political power, lack, 8:6

Public awareness, attitudes, 9:47, 49-50; 10:42-3; 11:46; 13:27-9, 53-4, 60-1

Regional disparities, relationship, 8:5; 13:74

Single-parent families, individual examples, 9:65-8, 71-2, 75-7; 10:39-42, 104-7, 110-2, 114-5; 13:39-41, 63-6, 68-9, 77, 102-3

Social environment, impact, 9:90-1, 94

Statistics, 9:117

Families, younger/older, comparison, 9:105-6

Updating, 6:29

Third world countries, comparison, 1:13

Transition, flux, in and out, 9:128-30; 10:99

Trends, 5:10; 9:49

Childless couples, families with children, comparison, 9:43

Newfoundland, 13:56-7

Quebec, young families, increase, 10:16, 20

Saskatchewan, 13:56

Urban/rural areas, 1:28-30, 37; 9:17

Variations, provincial/regional, 7:13; 8:30-1; 10:21-2

Winnipeg, Man. Core Area Initiatives Program, 8:33

Working poor, 10:54, 67

Children, 1:14

Poverty-Cont.

Working poor-Cont.

Numbers, increasing, 5:9; 6:38-9; 8:7

See also Child abuse; Child poverty; Children; Economic conditions; Economic policies; Education; Families—Demographics—Single-parent—Young; Family allowances; Family violence; Health; Housing—Social; Native people; Population—Rural; Senior citizens; Unemployment; Young offenders

Poverty line

Defining, 4:13; 5:12; 8:19, 30-1; 9:103-5, 110-1

International comparisons, 10:143-4

Low Income Cut-off measurement methods, relationship, 10:137-45, 149-51; 13:62

Methods, Statistics Canada reviewing, 9:19, 113-4

St. John's, Nfld., 13:57-8

United States, comparison, 9:113-4

Number below, 6:31; 9:129

See also Social assistance—Benefits; Wages and salaries—Income

Pregnancies see Health—Poverty; Social assistance—Native people; Social programs

Pre-kindergarten care see Education-Schools

Premature see Health-Low birth-weight

Prenatal benefits see Family allowances

Prenatal care system see Health care

Prenatal conditions see Health-Poverty

Preparation fees see Taxation—Income tax returns

Pre-school programs see Education—Schools

Preventive programs see Child abuse; Crime; Families— Breakdown; Health—Low birth-weight

Private Home Day Care Association of Ontario

Background, 10:117

See also Child poverty—Combatting; Organizations appearing

Privatization see Economic policies

Procedure and Committee business

Acting Chairman, taking Chair, 3:3; 6:29; 7:18

Briefs, appending, 8:16, agreed to, 3

M. (Stewart), 9:103, agreed to, 4

Budget, 6:14-5

Chairman, election

M. (Greene), 1:5, agreed to, 3

M. (Feltham), 6:5, agreed to, 3

Documents

Filing as exhibits, 9:103, agreed to, 4

Requesting copies, 12:13; 13:15

Submitting updated version, 7:24-5

Tabling, 11:23-4

In camera meetings, 1:3-4; 4:3; 12:3

Information, requesting, 2:12; 10:43

Meetings

Prorogation, impact, 6:10

Scheduling, 6:7-10, 16-8; 8:37

Minister, providing information, staff, 8:39

Procedure and Committee business-Cont.

Organization meetings, 1:5-10; 6:5-18

Printing, minutes and evidence, M. (Dingwall), 1:5, agreed

Questioning of witnesses

Rotation by party, 1:8-10; 6:6

M. (C. Axworthy), 6:6-7, agreed to, 3

Time limit, 13:55

Quorum, meeting and receiving/printing evidence without, 1:5; 6:5-6

M. (Greene), 1:6-8, stood, 3

M. (Feltham), 6:6, agreed to, 3

Senators, appearing as witnesses, 5:4-22

Vice-Chairman, election

M. (Greene), 1:5, agreed to, 3

M. (Feltham), 6:5, agreed to, 3

Witnesses

Appearances, scheduling, 6:9-11

Chair debating with, 6:43

Expenses, child care, Committee paying, 9:66

Selecting, 6:11-6

Professionals see Child abuse—Treatment; Social programs— Delivery

Prorogation see Procedure and Committee business-Meetings

Provinces see Employment—Trade barriers; Goods and Services Tax—Refundable tax credit; Poverty

Psychiatric disorders see Child poverty

Quality of life see Child poverty

Quebec see Child care—Expanding; Economic conditions; Established Programs Financing—Provincial share; Families—Demographics; Family allowances; Health care— User fees; Housing—Affordable; Immigrants—Public attitudes; Population; Poverty—Trends

Radford, Normand (Committee Clerk)

Procedure and Committee business, organization meeting, 6:5-11, 13-8

Real estate industry

Speculation, 3:17-9

Recession see Child poverty

Redfern, Debbie (Anti-Poverty Committee of the Coalition for Equality (St. John's, Nfld.))

Child poverty, Committee study, 13:50-2

Redway, Hon. Alan (PC—Don Valley East; Minister of State (Housing))

Child poverty, Committee study, 3:3-12, 14-27

Economic conditions, 3:4, 11-2

Families, 3:4

Family violence, 3:7

Housing

Affordable, 3:8, 14, 17-25

Government lands, 3:8, 19

Government programs, 3:4-5, 7, 15

Home ownership rates, 3:21

Native people, 3:4, 7

Social, 3:5-11, 25-7

Poverty, eliminating, 3:8-9

Redway, Hon. Alan-Cont.

Real estate industry, speculation, 3:18-9

Refugees see Child poverty-Immigrants; Immigrants

Refundable tax credit see Goods and Services Tax

Regional disparities see Poverty; Social programs

Regional incentives see Health care—Physicians; Population— Immigration

Rent see Goods and Services Tax; Housing

Retained assets see Social assistance—Benefits

Rich-poor gap see Economy-Growth; Income

Rivers, Bruce (Children's Aid Society of Metropolitan Toronto) Child poverty, Committee study, 10:30-2, 34-8

Robertson, Heather-Jane (Canadian Teachers' Federation) Child poverty, Committee study, 8:7-9, 11-5

Ross (Children's Aid Society of Ottawa-Carleton) Child poverty, Committee study, 13:34-6, 43, 45-6

Ross, David (Individual presentation) Child poverty, Committee study, 1:11-8, 24-7, 29-42

Roy-Arcelin, Nicole (PC-Ahuntsic; Chairman)

Child poverty, Committee study, 4:23-5; 5:21 Economic policies, 4:23 Education, 5:21 Food banks, 4:24-5

Procedure and Committee business

Chairman, election, M. (Greene), 1:5 Organization meeting, 1:5-6, 8, 10

Printing, minutes and evidence, M. (Dingwall), 1:5

Questioning of witnesses, rotation by party, 1:8, 10 Quorum, meeting and receiving/printing evidence

without, 1:5 M. (Greene), 1:6, 8

References

Election as Chairman, 1:5 In camera meetings, 1:3-4; 4:3

Rural areas see Employment-Job creation; Poverty-Urban

Rural depopulation see Population

Salaries see Wages and salaries

Sales taxes

Children's clothing, exempting, 10:75-6

Saravanmuttoo, Helen (Child Poverty Action Group Ottawa-Carleton Chapter)

Child poverty, Committee study, 6:4, 18-20, 22-8, 30-1

Saskatchewan see Canada Assistance Plan; Food banks-Saskatoon; Native people-Poverty; Poverty-Trends; Social assistance-Fraud investigations-Levels; Welfare-Working; Young offenders-Incarceration

Saskatoon, Sask. see Food banks

Saulis, Conrad (Native Council of Canada) Child poverty, Committee study, 9:8-14

School boards see Child care

Schools see Education; Social programs

Secretary of State Department see Assembly of First Nations— Funding

Self-government see Native people

Senior citizens

Poverty, alleviating, 1:18, 36; 5:9

Service sector see Employment

Sexual abuse see Child abuse

Shears, Elizabeth (Nova Scotia Nutrition Council) Child poverty, Committee study, 10:78-89

Shepherds of Good Hope see Soup kitchens

Sherman, Gregory J. (National Health and Welfare Department)

Child poverty, Committee study, 2:11-2, 14-6, 22

Shillington, Karen (End Legislated Poverty) Child poverty, Committee study, 9:65-6, 72, 74-6

Shillington, Richard (Individual presentation) Child poverty, Committee study, 1:18-28, 33-4, 37, 40

Simmons, Shelagh (Ottawa-Carleton Headstart Association for Pre-schools)

Child poverty, Committee study, 10:5-7, 10-1, 13-5

Single parents see Child care—Need; Child poverty—Numbers: Education; Families; Family income—Support payments; Housing-Social; Native people; Poverty

Smith, Dan (Native Council of Canada) Child poverty, Committee study, 9:5-6, 9-10, 12, 14-5

Smoking see Health—Low birth-weight; Health care—Stop smoking programs

Social Affairs, Science and Technology Senate Standing Committee

Membership, 5:11 See also Children-Poverty

Social assistance

Appeal procedures, 7:22-3

Benefits

Amounts, increasing, 4:9; 10:104

Categorical approach, 7:20

Eligibility, earned income, retained assets, relationship, 7-7-8

Inflation, relationship, 11:31-2

Poverty line, relationship, 4:14; 10:29-30

Scope, domicile provision, 7:9, 22

Canada Assistance Plan funding, 1:40-1; 10:50-1

Increase, capping, effect, 4:22-3 See also Canada Assistance Plan

Emergency assistance, funding, 10:108-9

Children's Aid Society of Metropolitan Toronto, 10:32

Federal government role, 9:38-9

Fraud investigations, Saskatchewan, 13:92-3

Guaranteed adequate income, implementing, 10:44 Public opinion. The Decima Quarterly Report, 9:31

Guaranteed annual income, proposal, 8:14-5; 10:146-9

Levels, 1:20; 13:74

British Columbia, Social Planning and Research Council of B.C. publication, Closing the Gap, 9:27

Social assistance-Cont. Social programs—Cont. Native people, needs, 9:7-8; 11:8; 13:67-8 Levels-Cont. Newfoundland, 13:49-50 Child welfare programs, 11:11-2 Ottawa, Ont., 13:77 Native Council of Canada role, 9:9-10 Saskatchewan, 13:90-1, 94, 98 Pregnant women, impact, 9:122-3 National Council of Welfare report, 4:9 Regional disparities/disintegration, 9:17-8, 20-4, 38 Native people, 11:22-3 Schools, role, 13:48 Federal/provincial/municipal government roles, 10:94-6; Universality, maintaining, 13:46-7, 70, 72 11:7-8 See also Child poverty-Combatting Teenage pregnancies, deliberate, alleging, 11:18 Social workers see Families-Single-parent; Social programs-Provincial/municipal government roles Delivery Manitoba, 10:95 Nova Scotia, 10:79, 81-5 Somers, Rosemary (Private Home Day Care Association of Ontario, 10:84 Ontario) Recipients Child poverty, Committee study, 10:128-33, 135 Child care costs, exempting, 9:131 Soun kitchens Children, social/recreational needs, 13:39, 64, 69-71, 93-4 Shepherds of Good Hope, Ottawa, Ont., 6:22 Earnings exemption, 1:40-1; 9:130-1; 10:76-7; 13:50, 56 Special needs children see Education—Schools Employment, 4:10 Numbers, increased, 11:32 Special needs programs see Child care-Disabled Public awareness, 9:49; 10:61 Speculation see Real estate industry Work incentives/disincentives, 10:99-100 See also Education: Food banks-Clientele Standard of living see Families—Low-income Unemployment insurance, proportion, 10:16-7 Statistics Canada see Organizations appearing; Poverty line— See also Nutrition-Adequacy Defining; Social programs—Government policy Social Planning and Research Council of B.C. Stewart, Christine (L-Northumberland) Mandate, 9:26-7 Child poverty, Committee study, 3:9-11, 17-9, 23; 5:14-7, 19; See also Organizations appearing; Social assistance—Levels 9:88-9, 96-7 Social Planning Council of Winnipeg Economic conditions, 3:11, 17 Background, 10:89 Homelessness, 3:9, 17 See also Families—Demographics; Organizations appearing; Housing, 3:9-10, 17; 5:15-6 Poverty—Eliminating Poverty, 3:11 Procedure and Committee business, briefs, M., 9:103 Social programs Real estate industry, 3:17-9 Continuing, immigration, relationship, 9:147-8 Social programs, 9:96-8 Decentralization, implementing, 10:22-4, 84-5 Wages and salaries, 9:88-9 Public attitudes, paternalism, involvement, 9:97-101 St. John's, Nfld. see Poverty line-Defining Social workers, training, sensitivity, need, 10:107-8 Stop smoking programs see Health care Volunteers, professionals, relationship, 9:96-9 Stringer, Chris (Children's Aid Society of Metropolitan Efficacy, 9:114-5 Toronto) Expanding, 9:71 Child poverty, Committee study, 10:28-30, 32-3, 35-9 Funding, 13:45, 47-8 Cutbacks, 6:26-8; 9:43; 10:7, 63-4 Studies and inquiries see Committee studies and inquiries Federal/provincial/municipal governments, co-operation, Subcommittee on Poverty see Committee 10:51-2 Government priorities, 9:45-6; 10:68-9, 72-4, 86-7 Subsidies see Child care Children, impact, 13:16-7, 19 Substitute care see Children-Foster care Lottery proceeds, applying, 13:85 Persian Gulf War expenditures, comparison, 9:70, 72-3; Summit for Children see Children-United Nations World 11:35; **13**:81, 84, 86 Summit for Children Tax burden, middle class, 9:47-8, 66; 13:80-4, 87 Support payments see Family income See also Taxation-Revenues Government alleged hypocrisy, 6:41 Support services see Families-Single-parent Government policy, Statistics Canada document, 10:142 Tax back rates see Child benefits system Indexation, lack, erosion, 6:30 Interagency co-ordination, 10:33-4, 46 Tax reform Impact, 6:42; 9:116; 10:74 Intergovernmental co-operation, 9:21, 36 See also Families-Low-income National unity, relationship, 9:37-8

Taxation

Equitable system, lack, 9:50, 71, 81-2; 10:73, 93; 13:34, 42-3 Income tax returns, preparation fees, family income, impact, 10:86

Large corporations tax, impact, 6:42

Revenues

Social programs funding, debt financing, 9:31
Statistics, working women's contributions, 9:48-9
See also Appendices—Finance Department brief; Child care;
Child tax credit; Family allowances—Increasing; Goods and Services Tax; Social programs—Funding

Teachers see Wages and salaries—Child care workers

Technological change see Employment

Teenagers see Families—Single-parent; Health—Low birth-weight; Social assistance—Native people

Third World see Children-Society valuing; Poverty

Toddler programs see Child care-Infant/toddler

Toronto, Ont. see Child care—Cost—Funding; Health care— Native people; Housing—Affordable—Social; Wages and salaries—Minimum wage

Trade barriers see Employment

Training programs see Child abuse—Treatment; Child care— Home care; Employment; Immigration—Language training; Social programs—Delivery; Unemployment insurance program—Revision

Transfer payments see Family income—Wages

Transportation see Child care

Treaties see Native people

Treatment see Child abuse

Trickle-down theory see Economic policies

Unemployment

Government policy, 8% rate, unacceptable, 10:67-8, 98 Growth, historical perspective, 7:6; 9:27-8 Poverty, relationship, 4:15-6 Statistics, Manitoba, 10:92 Youth, statistics, Newfoundland, 13:51

Unemployment insurance see Education

Unemployment Insurance Act (amdt.) (Bill C-21) see Unemployment insurance program—Benefits

Unemployment insurance program

Benefits, reduction, government program, Bill C-21, impact, 7:10; 9:30, 66, 69, 81
Revision, transfer \$800 million to job training, 6:38

See also Social assistance

United Nations Convention on the Rights of the Child see Children

United Nations World Summit for Children see Children

United States see Child care; Child poverty—Combatting; Crime—Rates; Poverty line—Defining

Universal child benefit proposal see Child benefits system

Universality see Child care; Family allowances; Social programs

Urban areas see Poverty

User fees see Health care

Utilities see Housing-Social

Vanier Institute of the Family

Background, 9:40-1

See also Organizations appearing

Violence see Family violence

Volunteers see Social programs—Delivery

Wages and salaries

Child care workers, 10:129-31

Teachers, comparison, 10:136

Wage disparities, 9:31

Income

Poverty line, relationship, 1:18; 4:18-9; 10:30

Statistics, Manitoba, 10:92

Inflation erosion, 6:38

Minimum wage

Child poverty, relationship, 7:9

Federal, 8:25-6

Increasing, 1:18-9; 4:11; 5:6; 9:29, 70, 134-5; 10:35-6, 73, 103;

13:52, 57-8, 62-3

Ontario, 9:88-9

Inflation, relationship, 11:32

Poverty line, 4:12-3

Toronto, Ont., 4:18

Rates, inflated, employment equity, relationship, 9:141

See also Family income

Walker, David (L-Winnipeg North Centre)

Child care, 8:32

Child poverty, Committee study, 8:32-3

Food banks, 8:33

Poverty, 8:33

Walker, Robin (Canadian Council on Children and Youth) Child poverty, Committee study, 9:52-5, 57-61, 63-4

Waller, Irving (Individual presentation)
Child poverty, Committee study, 13:21-31

Water

Indian reserves program, \$250 million expenditure, 8:28-9

Welfare

Program, utility, 7:13

Working for welfare condition, 7:9, 22

Saskatchewan program, 8:26-7

See also Families-Low-income; Social assistance

Welfare state see Canada Assistance Plan; Employment—Full employment

Whittaker, Jack (NDP—Okanagan—Similkameen—Merritt)

Child poverty, Committee study, 2:12-5, 21-2

Health, 2:12-5, 21-2

Wilkins, Russell (Statistics Canada)

Child poverty, Committee study, 2:3-22

Williams, Trevor (Family Service Canada)

Child poverty, Committee study, 13:73-87

Winnipeg, Man. Core Area Initiatives Program see Poverty

Witnesses see Organizations appearing and see also individual witnesses by surname

Wolfson, Michael (Statistics Canada)

Child poverty, Committee study, 10:137-52

Women see Family allowances—Increasing; Social programs— Pregnant women; Taxation—Revenues

Work for welfare see Welfare

Work incentives see Social assistance—Recipients

Worker adjustment programs see Employment

Working children see Education—Schools

Working poor see Poverty

World Summit for Children see United Nations World Summit for Children

Youden, Karen (Anti-Poverty Committee of the Coalition for Equality (St. John's, Nfld.)) Child poverty, Committee study, 13:53-9

Young families see Families

Young offenders

Costs, 13:26

Incarceration, conditions, Saskatchewan, 13:91, 102 Poverty, relationship, 9:56-7

Youth see Unemployment

Zytaruk, Susan (Child Poverty Action Group of Toronto) Child poverty, Committee study, 6:4, 32, 37, 40

Winnipeg, Man.—Suite Voir aussi Assistés sociaux; Banques alimentaires

Wolfson, Michael (Statistique Canada) Enfants, pauvreté, étude, 10:137-52

Enfants, pauvreté, étude, 6:32, 37, 40

de Toronto)

Youden, Karen (Coalition for Equality, Anti-Poverty Committee)

Enfants, pauvreté, étude, 13:53-9 Zytaruk, Susan (Groupe de défense des enfants pauvres, section

Whittaker, Jack (NPD—Okanagan—Similkameen—Merritt)
Enfants, pauvreté, étude, 2:12-5, 21-2

Wilkins, Russell (Statistique Canada)

Enfants, pauvreté, étude, 2:4-22

Williams, Trevor (Services à la famille Canada) Enfants, pauvreté, étude, 13:73-87

Winnipeg, Man. Programme pour les pauvres, abolition imminente, 8:33

Suine-snioms T

Travailleurs pauvres

Entants, pauvrete, étude, 13:21-31 Travail obligatoire. Voir Assistés sociaux Waller, Irving (témoin à titre personnel) Vour aussi Femmes Enfants, pauvrete, etude, 9:52-5, 57-61, 63-4 Statistiques, 7:14 Walker, Robin (Conseil canadien de l'enfance et de la jeunesse) Pauvreté, relation, 7:14 10:70 Enfants, pauvreté, étude, 8:32-3 Avantages sociaux proportionnels, legislation demandee, Walker, David (L-Winnipeg-Nord-Centre) Travail à temps partiel Voir aussi Enfants-Pauvreté TPS. Voir Taxe sur les produits et services Victimes, abris de secours (Opération refuge), 3:7 Townson, Monica. Voir Garde d'enfants, services Strategie federale, annonce imminente, 8:36-7 Pauvrete, relation, 9:56 Banques alimentaires; Garde d'enfants, services; Logement Violence familiale Toronto, Ont. Voir Aide à l'enfance; Assistés sociaux-Ontario; Sensibilisation du public, 13:30 Thompson, rapport. Voir Ontario-Commission Violence faite aux femmes Salaire minimum; Unité nationale Développement, comparaison avec la France, 10:19 Relations fédérales-provinciales-Transferts-Réduction; Pauvreté; Pauvreté-Seuil et Taux; Pêches, secteur; Villes Terre-Neuve. Voir Criminalité; Familles monoparentales-Vieillissement de la population. Voir Enfants-Pauvreté Waller, Irving, 13:21-31 Dingwall, election, 1:5 Statistique Canada, 2:4-22; 10:137-52 Axworthy, Chris, élection, 6:5 Société d'aide à l'enfance d'Ottawa-Carleton, 13:32-48 Vice-président du Sous-comité 9-57 Société canadienne d'hypothèques et de logement, 3:16-7, Vêtements. Voir Enfants Social Planning Council of Winnipeg, 10:89-102 Vancouver, C.-B. Voir Logement; Saskatchewan-Migration Action Committee, 13:60-72 Social Planning Council of Edmonton, Income Security Sous-comité, 1:4 0+-97:6 Vance, Joan (recherchiste pour le Sous-comité) Social Planning and Research Council of British Columbia, Préavis obligatoire de l'employeur, 9:141 Shillington, Richard, 1:18-28, 33-4, 37, 40 Ontario, programmes d'assistance, 9:80 Services communautaires et de santé Dalhousie, 10:39-53 Ot1:6, noissanmabn1 Services à la famille Canada, 13:73-87 Travailleurs mis à pied Santé nationale et Bien-être social, ministre, 8:18-39 Usines, fermeture Santé nationale et Bien-être social, ministère, 2:11-2, 14-6, 22 Ross, David, 1:11-8, 24-7, 29-42 Université Western Ontario. Voir Education préscolaire Private Home Day Care Association of Ontario, 10:116-36 Université McMaster. Voir Enfants-Santé-Ontario 21, 51, 10-1, 13, 15 Ottawa-Carleton Headstart Association for Pre-Schools, Université de Syracuse. Voir Education préscolaire-Etats-Unis Ottawa-Carleton Day Care Association, 10:7-15 Programmes sociaux Ontario, gouvernement, 9:78-90 Universalité. Voir Allocations familiales; Assurance-maladie; Nova Scotia Nutrition Council, 10:78-89 Moscovitch, Allan, 7:4-25 Terre-Neuve, attitude, 13:56 Moncton Headstart Program, 10:53-66 Unité nationale Marsden, l'hon. Lorna, 5:4-22 26, £-25:3, enoisullA Institut Vanier de la famille, 9:40-52 Unequal Futures, rapport Institut canadien de la santé infantile, 9:118-26 Harder, Sandra, 5:13 15:4-23: 13:5-104 Habitation, ministre d'Etat, 3:4-12, 14-27 \$:t-57; 6:18-44; 7:4-25; 8:4-39; 9:5-155; 11:4-51; Toronto, section, 6:32-43 Enfants, pauvreté, étude, 1:5-42; 2:4-23; 3:4-27; 4:4-26; Ottawa-Carleton, section, 6:18-31 En vertu de l'art. 108(2) du Règlement Groupe de défense des enfants pauvres, 6:18-43 Travaux du Sous-comité 91-+:8 Fédération canadienne des enseignantes et des enseignants, Voir aussi Assistés sociaux; Mères célibataires Equal Justice for All (Saskatoon), 13:87-103 Préparation, lacunes, 10:107-8 End Legislated Poverty, 9:65-77 Marge de manoeuvre, 10:108-9 Dougherty, Geoff, 13:5-21 Travail en milieu de pauvreté Dooley, Martin, 9:103-18 Travailleurs sociaux projet Avenir, 9:142-55 Voir aussi Enfants-Pauvreté-Parents-Assistés Conseil scolaire d'Ottawa, comité consultatif des écoles du Problème, 6:39 1'Outaouais, 9:15-25 Etats-Unis, crédit d'impôt sur le revenu gagné, 10:93, 99-100 Conseil régional de la santé et des services sociaux de

Surrey, C.-B. Voir Logement

Conseil national du bien-être social, 4:4-26	Voir aussi Mères célibalaires—Pauvreie
Conseil national des autochtones du Canada, 9:5-15	Économie, situation, 3:11-2
Conseil économique du Canada, 9:127-42	əpə́ns
d'Ottawa, 10:102-16	cate mater or or annua talanand telephore
Conseil des services d'appui aux familles à faible revenu	Enfants, pauvreté, étude, 10:28-30, 32-3, 35-9
Conseil des affaires sociales du Québec, 10:16-27	Stringer, Chris (Children's Aid Society of Metro Toronto)
Conseil canadien de l'enfance et de la jeunesse, 9:52-65	Sous-comité, 9:103
Congrès du travail du Canada, 10:66-77	Services sociaux, 9:97-9
Coalition for Equality, Anti-Poverty Committee, 13:49-59	Sans-abri, 3:9, 17
développement, 12:4-23	Salaire minimum, 9:88-9
Coalition canadienne pour la prévention des problèmes du	Logement, 3:9-10, 17, 23
Children's Aid Society of Metro Toronto, 10:28-39	Pauvreté, étude, 3:9-11, 17-9, 23; 5:14-6, 19; 9:88-9, 96-9
Catholic Children's Aid Society of Metro Toronto, 9:90-10	Enfants, 5:14-6, 19
Association canadienne des banques alimentaires, 11:24-51	Éducation, 9:96
Assemblée des Premières nations, 11:4-24	Stewart, Christine (L-Northumberland)
Témoins	Salaires—bas; Témoins
v oere taavennyadan (mianay ayiayiayia) noo	Statistique Canada. Voir Enfants—Pauvreté—Mortalité;
Couvernement fédéral, dépendance, 9:50-1	
Crédits d'impôt, indexation préconisée, 10:70	Spéculation foncière. Voir plutôt Logement-Spéculation
Taxes à la consommation	Voir aussi Enfants—Pauvreté
t-E11:01	Temps de parole, 1:8-10; 6:11, 18; 11:23
Taxe fédérale de vente sur les fabricants, comparaison, 9:5	Garde d'enfants, services, frais, remboursement, 9:66, 77
Incidence nulle, 9:51-2	Québec, gouvernement, représentants, 8:37
Excédents, utilisation, 11:42-3	
Recettes fédérales	Comparution, 6 :8 Liste, 6 :11-4
Voir aussi sous le titre susmentionné Aliments	
Pauvres, répercussions, 4:9; 6:40; 9:67; 13:100-1	Audition, modalités, 6:9-11; 13:55
Organismes de bienfaisance, répercussions, 6:30	Témoins
Opposition, 10:49	Séances d'organisation, 1:5-11; 6:5-18
Secteur, répercussions, 3:12	Tenue et impression des témoignages en l'absence de quorum, 1:5-8; 6:5-6
Ristourne, effet, 3:19	
Loyers, incidence, 6:29-30	Horaire, 6:7-8
говешей	Durée, 1:38
Jeunes familles, incidence, 9:50	Calendrier, 6:16-8
Enfants, vêtements, exclusion préconisée, 10:75	Transcription non publice, disponibilité, 6:14
Pauvres, utilisation, 10:85-6	Tenue, 1:10-1; 4:26
Paiements, fréquence, 8:37-8	À huis clos, 1:3-4
Non-indexation, 1:35; 4:9; 6:29; 9:69	Séances
Niveau insuffisant, 10:69; 13:88, 101	Offic, 8:39
EII:01	Santé nationale et Bien-être social, ministère, assistance,
Familles pauvres, incidence, 1:25-6, 35; 6:29-30, 35; 9:69;	Salle de réunion, 6:8-9
Demande, formulaire, nécessité, 10:75-6	Recherchiste, travaux, 8:17
Augmentation préconisée, 13:95	Discussion en séance publique, 6:7
Crédit d'impôt	Planification des travaux, 1:4
Caractère régressif, 9:50-1, 82, 85	Mandat, 4:14
Autochtones, incidence, 9:6	Éducation du public, rôle proposé, 9:49
Aliments assujettis, répercussions chez les pauvres, 10:86-8	Résumé demandé, 6:13-4
Abolition demandée, 9:77	Liste mise à jour, 6:11, 13
Taxe sur les produits et services (TPS)	Mémoires regus
(29T) seriures to stimbong sel rus eveT	Exemplaires demandés, 11:24
produits et services	Et renseignements demandés, 2:12; 9:135; 10:145-6
Taxe fédérale de vente sur les fabricants. Voir Taxe sur les	Diapositives, photocopies demandées, 12:13; 13:15
Voir aussi Enfants—Poids—Mères	Dépôt, 8:16; 11:23
proposition, 10:115	Annexion au compte rendu, 9:103
Traitement, assujettissement à l'assurance-maladie,	Documents
Pauvres, 10:115-6	37-8; 3 :15; 6 :6-7; 11:31; 1 3 :55
Tabagisme Tabagisme	Députés, temps de parole et ordre d'intervention, 1:8-10,
· · ·	Déplacement, 6:14-6
Constitution, encouragement préconisé, 9:70	Sous-comité
Syndicats	Effet stigmatisant, 9:72
Surrey, CB. Voir Logement	Soupe populaire

Saskatchewan Voir aussi Enfants-Pauvreté-Solution; Témoins Composition et mission, 13:60 Enfants, pauvreté, étude, 6:18-20, 22-8, 30-1 Committee section d'Ottawa-Carleton) Saravanmuttoo, Helen (Groupe de défense des enfants pauvres, Voir aussi Temoins Sous-comité; Témoins Activités, 9:26-7 Santé nationale et Bien-être social, ministère. Voir Enfants; Social Planning and Research Council of British Columbia Prestataires, facteurs de risque, 13:34 Gouvernement fédéral, compétence, 9:63; 10:49-51 Enfants, pauvreté, étude, 9:5-6, 9-10, 12, 14-5 Smith, Dan (Conseil national des autochtones du Canada) régime-Contribution; Autochtones; Enfants Enfants, pauvrete, étude, 10:5-7, 10-1, 13, 15 Voir aussi Alimentation; Assistance publique du Canada, Pre-Schools) Ticket modérateur, position fédérale, 8:34-5 Simmons, Shelagh (Ottawa-Carleton Headstart Association for Services d'urgence, frais d'utilisation, projet, 8:34-6 Voir aussi Canadian Fact Book on Poverty Couvernement fédéral, participation financière, 8:36 Enfants, pauvreté, étude, 1:18-28, 33-4, 37, 40 Onepec Ontario, régime, 9:88 Shillington, Richard (témoin à titre personnel) Vormes nationales, 9:39 Enfants, pauvreté, étude, 9:65-6, 72, 74-6 Etats-Unis, intérêt porté au régime canadien, 9:117 Shillington, Karen (End Legislated Poverty) Efficacité, 13:18 Décès, risque, incidence, 13:11-2 Enfants, pauvreté, étude, 2:11-2, 14-6, 22 Réduction, 10:69, 72 Bien-etre social) Et résultats, relation, 8:29, 32; 9:88; 10:49 Sherman, Gregory J. (ministère de la Santé nationale et du Accroissement demandé, 10:70 Enfants, pauvrete, étude, 10:78-89 Shears, Elizabeth (Nova Scotia Nutrition Council) Sante, services Société, attitude, changements, 9:97-8 Voir aussi Autochtones; Enfants; Mères adolescentes-Bébés Bénévoles, recours, 9:97-9 Pauvreté (ou faible revenu), relation, information, 13:5 Services sociaux Voir aussi Témoins Programmes, 10:43 Clientèle, 10:39 Problème, 3:9, 17; 10:77 Services communautaires et de santé Dalhousie Nombre, 10:69 Voir aussi Enfants; Témoins Composition et activités, 13:73 Pêches, secteur-Colombie-Britannique Services à la famille Canada d'enfants, services-Garderies-Employées; Inflation; Services, secteur. Voir Emploi-Création-Concentration Voir aussi Assistés sociaux-Emploi; Emploi; Garde Salaire hebdomadaire moyen, érosion, 6:32, 38-9 Senat. Voir Enfants-Pauvrete; Enfants, prestations, régime Equité. Voir plutôt Equité salariale Séances d'organisation. Voir Sous-comité salaires Sune LA PAUVRETE

Social Planning Council of Edmonton, Income Security Action

programmes-Manitoba; Témoins Voir aussi Pauvreté-Solution; Revenu, soutien, 98:01 , noissiM Social Planning Council of Winnipeg

Travail, 3:17 Société canadienne d'hypothèques et de logement

Société d'aide à l'enfance d'Ottawa-Carleton Vour aussi Temoins

Voir aussi Témoins Budget, difficultés, 13:34

Soins dentaires, régimes. Voir Enfants

Sociétés. Voir Fiscalité-Particuliers; Impôt sur le revenu

Ontario) Somers, Rosemary (Private Home Day Care Association of

Enfants, pauvreté, étude, 10:128, 130-3, 135

sans-abri

Education, niveau, relation, 12:15 Disparités socio-économiques, réduction, 2:20-1 Dépenses, comparaison entre riches et pauvres, 6:34 Sante

Dépenses

Santé et bien-être social

Dépeuplement, 9:21, 24

Détention; Pauvreté-Taux production; Etudiant, prets; Jeunes contrevenants-Voir aussi Assistés sociaux; Banques alimentaires; Bière, Migration vers Vancouver, 3:21-2

Canada, regime Saskatchewan, gouvernement. Voir Assistance publique du

Pratiques et politiques, enquête publique demandée, 13:96 Saskatchewan Child and Family Services Act

Saskatoon, Sask. Voir Autochtones-Chômage

Scolarite Enfants, pauvreté, étude, 9:8-14 Saulis, Conrad (Conseil national des autochtones du Canada)

Mères célibataires—Pauvreté Voir aussi Autochtones-Education; Enfants-Poids-Mère; Pauvreté, relation. Voir plutôt Education-Pauvreté, relation

Salaires Bas salaires, étude de Statistique Canada, 4:18	Revenu garanti, supplément Coüt, étude par Ken Battle, 5:8
Voir aussi Familles monoparentales—Chef; Familles pauvres—Deux conjoints	Solution au problème de la pauvreté, 9:27; 10:44
	Revenu annuel garanti Niveau de vie minimum, principe préconisé, 13:9 Proposition, 9:64
Suffisant, 10:50, 75; 11:34 Non-indexation, recul au cours des années 1980, etc., 1:19; 4:12; 9:29, 65; 11:32	Revenu adéquat, programme Proposition, coût, 9:31
Emplois, nombre, 9:135 Niveau Inacceptable, 4:18; 9:65, 69; 10:67; 13:63	Nécessiré, 9:30; 10:50 Réformes préconisées, 10:93-4
Ontario, gouvernement, engagement, 9:80, 88-9, 135 Dépréciation, 6:32; 9:44	Caractère stigmatisant, 13:61 Manitoba, étude par le Social Planning Council c
Chômage, incidence, 13:57-8 Gouvernement fêdéral, initiative proposée, 5:6, 18; 7:9, 1 n, 13:62 8:25-6; 9:29, 134-5; 10:70; 13:63	Besoins au-delà de la survie physique, satisfaction
Alberta, 13 :62 Augmentation, 1:19-20; 4:11, 15; 9:70; 10 :35, 73, 103; 13 :52	Revenu, soutien, programmes Assistance financière, niveau, 13:80
Voir aussi Président du Sous-comité Salaire minimum	Programmes Efficacité, 9:130) Exemptions de revenu, niveau équitable, 13 :96
Roy-Arcelin, Nicole (PC—Ahuntsic; présidente) Enfants, pauvreté, étude, 4:23-5; 5:21	Familles pauvres, dépendance, 13:79 Pauvres, garantie nécessaire, 9:59
Ross, David (témoin à titre personnel) Enfants, pauvreté, étude, 1:11-8, 24-7, 29-42 Voir aussi Canadian Fact Book on Poverty	Revenu, sécurité Conseil économique du Canada, position, 9:132
Voir aussi Aide à l'enfance—Enfants—Ottawa	Ressources humaines, développement Gouvernement fédéral, dépenses, 13:45, 47-8
Ross (Société d'aide à l'enfance d'Ottawa-Carleton) Enfants, pauvreté, étude, 13:34-6, 43, 45-6	Réduction, 9:37-8 Terre-Neuve, répercussions, 13:56-7
Robertson, Heather-Jane (Fédération canadienne des enseignantes et des enseignants) Enfants, pauvreté, étude, 8:7-9, 11-5	Garanties, nécessité, 10:85 Politique, réexamen préconisé, 13:42 Processus, gaspillage, 13:45
Rivers, Bruce (Children's Aid Society of Metro Toronto) Enfants, pauvreté, étude, 10:30-2, 34-8	Transferts fédéraux aux provinces Fonds, utilisation, contrôle fédéral, 13:99-100
Riches et pauvres Fossé, élargissement, 9:33; 10:117 Provinces, Voir aussi Education—Dépenses; Fiscalité, réforme; Santé- Dépenses	Relations fédérales-provinciales Gouvernement fédéral, aptitude à influencer les 9:99-100 Programmes, gestion, compétences, 9:38-9
	Entreprise privée, implantation, encouragement, Voir aussi Pauvreté
Polarisation, 10:139	Bureaux de poste, fermeture, 9:22-3 Désintégration démographique, gouvernement fé intervention demandée, 9:19, 21-3
Inégalité, 10:138, 142, 144 Manitoba, évolution de 1970 à 1985, 10:92	Voir aussi Enfants immigrants et réfugiés Régions rurales
Pauvreté, incidence, 9:128 Programmes de transfert, problèmes, 10:93 Familles et célibataires sans enfants, statistiques, 8:16-8 Voir aussi Appendices	Réfugiés Aide, fonds, 11:45 Québec, afflux, 10:26
	Refuge, operation. Voir Violence familiale-Victim
Revenu moyen. Voir Autochtones; Familles	Réforme fiscale. Voir plutôt Fiscalité, réforme
Kevenu minimum: voir Assistance puonque du Canada, regi	REER. Voir Épargne-retraite, régimes enregistrés
Pauvreté, seuil, relation, 10:143 Retraités, revenu d'appoint, 7:11	Suède, 3:11-2 Taxe sur les produits et services, 3:19 Violence familiale, victimes, abris de secours, 3:7
	Redway, l'hon. Alan—Suite Société canadienne d'hypothèques et de logemen

Présidence, décisions et déclarations

Modifications

Projet de loi C-21. Voir Assurance-chômage, régime-

Pauvrete-Solution Saskatchewan, migration vers Vancouver, 3:21-2 Voir aussi Banques alimentaires-Recours; Enfants-Solution du problème, 3:4, 8-9, 11-2 Programmes fondés sur le revenu, comparaison, 13:70, 72 Causes, 3:8 Pauvreté Abandon en iaveur de programmes mieux ciblés, 13:43, Vancouver, projet, 3:14 Toronto, région métropolitaine, 3:8, 14, 23-5, 27 Universalité Normes nationales, 10:21-3 Terrains publics excédentaires, mise en disponibilité, 3:19 Individus, responsabilités, incidence, 10:23 Spéculation, 3:18-9 Propriétaires de maison, proportion des ménages, 3:21 Financement par les riches, proposition, 9:66 Evaluation, 13:81 Programmes fédéraux, 3:4-5, 7-10, 15-6 Politique fédérale, réorientation, 3:6-7 Efficacité, 13:19 du Canada, 10:99 Montreal, 3:21-3 Maison, achat, 3:19-20 Economie, répercussions, étude par le Conseil économique Logements sociaux ou subventionnés, 3:5-7 Dépenses publiques, limitation, relation, 7:6 Hong Kong, situation, 3:21 Demantelement, 10:68 Politiciens, annonce, 13:95 10-1, 25-7 Ententes fédérales-provinciales, répartition des fonds, 3:7, Santé, incidence, 13:16-7 d'approbation, 3:8, 14-5, 21-2 Pauvreté, relation, 10:72 Construction, règlements municipaux et délais Enfants Accessibilité, 3:8, 14, 18, 21 Conséquences, 10:63-4 Logement Coupures Families pauvres, 3:4 Contrôle de la qualité, 13:81 Etude, 3:4-12, 14-27 Amélioration et élargissement, demande, 9:71 Enfants, pauvrete, 3:8 Programmes sociaux Autochtones, 3:4, 7 c:1, noissanqmi (Habitation)) Procès-verbaux et témoignages Redway, Phon. Alan (PC-Don Valley-Est; ministre d'Etat Témoins, interrogation, 6:43 Enfants, pauvreté, étude, 13:50-2 membres, etc., 6:9-10, 17-8 Committee) Redfern, Debbie (Coalition for Equality, Anti-Poverty Prorogation de la Chambre, effet sur les comités, leurs lui permettre de poser des questions, 6:29 sociaux-Revenus; Pensions de vieillesse, prestations Président du Sous-comité, remplacement temporaire pour Récupération fiscale. Voir Allocations familiales; Assistés Procédure et Règlement RAPC. Voir Assistance publique du Canada, régime Colombie-Britannique, conséquences, 9:66, 68 Racisme. Voir Autochtones-Education et Emploi Privatisation Comparution Voir aussi Témoins Québec, gouvernement. Voir Sous-comité-Témoins-Composition et rôle, 10:117 Private Home Day Care Association of Ontario Pauvreté-Taux; Réfugiés; Santé, services d'enfants, services; Immigration; Multiculturalisme; Composition et rôle, 10:109 passim; Familles-Revenu; Familles pauvres; Garde Prisoners of Welfare Education-Décrochage; Emploi-Création; Enfants Usine de pâte à papier, rachat, 11:10 Voir aussi Assistés sociaux; Banques alimentaires; Prince Albert, Sask. Rapport Allaire, 9:151; 10:21, 23, 38 Conseil des affaires sociales du Québec, position, 10:23 Voir aussi Procédure et Réglement Pouvoirs, partage fédéral-provincial Roy-Arcelin, élection, 1:5 Immigrants, 10:13 Pagtakhan, désignation à titre de suppléant, 7:18 Natalité, taux, 9:118; 10:18 Greene, élection, 6:5 Multiculturalisme, politique, 10:24 Président du Sous-comité Politique, 10:24-7 Temps de parole, 6:18 Compétence, 9:151 Garde d'enfants, services, frais, remboursement, 9:66, 77 Immigration Comparution, 8:37 Taux, 10:19 Encouragement, mesures fiscales, 9:118; 10:19, 127-8; 13:18 Audition, modalités, 13:55 Témoins Fécondité Séances, durée, 1:38 Québec Recherchiste, travaux, 8:17 regime—Contribution Documents, annexion au compte rendu, 9:103 Projet de loi C-69. Voir Assistance publique du Canada, 3:12:11:31:13:22 Députés, temps de parole et ordre d'intervention, 1:37-8;

Manitoba Pauvreté-Suite

Taille, importance actuelle, 10:117 Voir aussi Familles; Femmes; Personnes âgées—Soutien	Terre-Neuve, 9:63; 13:49, 56-7 Voir aussi Chômage
Population active	Saskatchewan, 13:56
Vieillissement. Voir Enfants-Pauvreté-Vieillissement	Familles, taille, relation, 9:118 Québec, 10:20
taring de la company de la com	Evolution, années repères, 8:22-3
Exode des personnes en âge de travailler et de se reproduire,	Ecarts provinciaux ou régionaux, 4:15-6; 7:13; 8:30
Population Désintégration démographique et sociale, 9:17, 24-5	Couples sans enfants et familles, évolution, 9:43
	Laux
Poids à la naissance, insuffisance. Voir Enfants	Voir aussi sous le titre susmentionné Gravité
Plein emploi. Voir Emploi	Ventilation par sexe, 9:115
Enfants, pauvreté, étude, 9:10-2, 20	Demande, 10:138
Phinney, Beth (L-Hamilton Mountain)	Statistiques, 8:19; 10:69
Voir aussi Enfants—Pauvreté	Voir aussi Revenu annuel garanti—Solution
Soutien, capacité de la population active du futur, 10:118	Volonté politique, 10:69-70
Pensions. Voir Enfants—Pauvreté—Vieillissement	44, 57 Social Planning Council of Winnipeg, 10:91-2
Taux, diminution, 1:18, 36; 5:7; 9:105, 112; 10:140	Programmes actuels, inefficacité ou échec, 9:11-2; 10:33,
Solution du problème, volonté politique, 9:60, 113	Politiciens, inaction, 10:44
États-Unis, situation, 9:117	du ruissellement, etc., 3:4, 8-9, 11-3; 6:32; 9:32-4, 131-3
Pauvreté	Par le biais d'une économie saine et en croissance, théorie
Ontario, soins à domicile, 10:133	Investissements, rentabilité, 12:14
Nombre, prévisions, 1:17	Gouvernements, politiques fiscales, impact, 13:75
Personnes âgées	Responsabilité, 10:79
Voir aussi Fiscalité, réforme	Mesures régressives, 9:80, 82; 10:40, 117
Nombre, évolution, 8:19; 9:115	Incapacité, II:4
Personnes à faible revenu	Conseil des affaires sociales du Québec, position, 10:17-8 Gouvernement fédéral
Perry, projet. Voir Éducation préscolaire—États-Unis	t-18:11
Voir aussi Familles monoparentales	Association canadienne des banques alimentaires, position,
Paiement, mesures coercitives, 9:59, 69, 93; 13:77, 80	Solution du problème
83:£1;12:01, anoisullA	prestations; Revenu garanti, supplément
Pensions alimentaires	Pauvreté-Statistiques; Pension de vieillesse,
Récupération fiscale, mesure budgétaire, 9:68	Voir aussi Assistance sociale, prestations; Enfants—
Programme, 7:11, 24	Terre-Neuve, 13:49, 57-8
Pauvreté, seuil, relation, 10:143	Mise à jour, méthodes, 10:139-40
Pension de vieillesse, prestations	Evolution de 1967 à 1986, 10:140 Gouvernements, importance accordée, 10:142-3
Prestations au survivant, 4:10	Variation selon les organismes, 10:140, 144-5
Progrations on surgivent 4.10	Utilité, 10:149-50
	Facteurs pris en compte, 10:139
Penney, Ian (Coalition for Equality, Anti-Poverty Committee) Enfants, pauvreté, étude, 13:49-50, 56-8	Etats-Unis, comparaison, 9:104, 113-4
Penney, Ian (Coalition for Equality Anti-Powerty Committee)	Autres pays, absence, 10:143-4
Penner, rapport. Voir Autochtones	113-4; 10:138; 13:62
Terre-Neuve, main-d'oeuvre, utilisation, programmes, 13:54	Définition et calcul, 1:12-3; 4:13; 5:11-2; 8:30-1; 9:19, 110-1,
Colombie-Britannique, emploi et salaires, 9:65-6, 75-6	Seuil (ou seuil de faible revenu)
Pêches, secteur	Sensibilisation du public, 13:52-3, 56
Enfants, pauvreté, étude, 9:55-6, 61, 65	Régions rurales et urbaines, comparaison, 1:29-30, 37; 9:19
lenuesse)	Problèmes, allègement, mesures suggérées, 6 :24-5 Province de résidence, relation, 13 :74
Pearson, Landon (Conseil canadien de l'enfance et de la	Prévention, secteur privé, responsabilités, 10:35-6
Pauvrete, Sous-comité. Voir plutôt Sous-comité	Permutabilité, 9:49, 130; 10:99
	Ottawa-Carleton, region, 6:19
Revenus—Distribution; Santé; Travail à temps partiel; Violence familiale	7-111, 767
entants; Meres; Meres célibataires; Personnes âgées;	Ministres et bureaucrates, niveau de compréhension, 10:72,
Handicapes; Impôt sur le revenu—Crédit d'impôt pour	Mesure, difficulté, 10:137
Familles monoparentales; Femmes; Fiscalité, réforme;	Caractéristiques démographiques, 10:90-1
regime; Autochtones; Criminalité; Education; Enfants;	Analyse, 10:89-90
Voir aussi Analphabétisme; Assistance publique du Canada,	sdorinsM
Pauvreté-Suice	uvreté—Suite

Familles monoparentales, 1:41-2

Pagtakhan, Rey-Suite

Enfants, pauvreté, étude, 8:4-10, 13-6

O'Callaghan, Kitty (Fédération canadienne des enseignantes et

des enseignants)

Gravité, statistiques, 9:129, 133 Familles, 7:23 nothios sins susmements such sold issub non Entants, prestations, régime, 7:14-7, 21, 24; 8:24 Politique, répercussions, 6:27-8 9-55 'L-91 37-8; 11:18, 38-42, 50; 12:16-9, 22-3; 13:18-21, 25-6, Fonds transferes aux provinces, utilisation, 10:65 Pauvreté, étude, 1:34-7, 41-2; 7:13-7, 21-4; 8:10-4, 22-5, Attitude, 9:83; 13:43 Enfants, 7:21; 8:11-4; 12:16, 18-9, 22-3; 13:20-1, 26 Gouvernement federal Emploi, 7:23; 8:11, 23-4 Féminisation, 9:29-30, 118 Criminalite, 13:25 Voir aussi sous le titre susmentionné Taux Transition, taux, 9:130 Bureau d'aide à l'enfance, 13:21 Bien-être social, régime, 7:13, 22-3 Taille, relation, 13:74 Banques alimentaires, 11:38-42 Dislocation, relation, 10:51 Autochtones, 11:18 Familles Assurance-chômage, régime, 1:35 Voir aussi sous le titre susmentionné Dynamique Assistés sociaux, 13:56 Programmes canadiens, simulation, résultats, 10:147 Négligence, relation avec l'abus des drogues, 13:24 Assistance publique du Canada, régime, 8:25 Allocations familiales, 7:17; 12:18 Etats-Unis Pagtakhan, Rey (L-Winnipeg-Nord; président suppléant) Etat civil, relation, 9:130 Elimination, programmes, attitude de la classe moyenne, 9:47 Voir aussi Medecins Income Dynamics, 10:152 Désintégration démographique, 9:23-5 Etats-Unis, étude intitulée Michigan Panel Study on Outaouais Témoins Conseil économique du Canada, étude, 9:127-9, 139; 10:99, Dynamique du revenu et de pauvrete Ottawa-Carleton Headstart Association for Pre-Schools. Voir Durée ou nature temporaire, 9:130, 141; 10:92, 96 Ottawa-Carleton Day Care Association. Voir Témoins Voir aussi sous le titre susmentionné Seuil Accessibilité; Pauvreté Définition, 5:11-2; 10:142-3 Groupe de détense des enfants pauvres; Logement— Debat public, nécessité, 10:47-8, 51 Pauvreté; Familles pauvres: Garde d'enfants, services; Coûts sociaux, 9:31-2; 12:13 Banques alimentaires; Enfants-Alimentation-Repas et Contexte social, 9:91 Ottawa-Carleton, région. Voir Aide à l'enfance-Enfants; Comparaison avec d'autres pays, 1:15 Financement, subventions fédérales, 10:51-2 Colombie-Britannique, 4:22 Organismes communautaires 76:01 Circonstances démographiques et économiques, 9:16-8, 111-2; Comparution, refus, 6:12, 16 Causes, 3:8; 9:90; 11:31 Organisation nationale antipauvrete Attitude des Canadiens, 8:5; 10:47-8; 13:27-8, 56 Opération refuge. Voir Violence familiale-Victimes Pauvreté Augmentation; Témoins Parité salariale. Voir plutôt Equité salariale Financement; Congé parental; Enfants; Salaire minimum— Voir aussi Enfants passim; Enfants, prestations, régime Ontario, gouvernement. Voir Banques alimentaires-Personnes sans enfants, fardeau, comparaison, 9:52, 81-2 services; Usines, fermeture Formation, programmes, création proposée, 5:7 passim; Mères célibataires; Personnes âgées; Santé, Parents Equité salariale; Garde d'enfants, services; Logement Enfants-Santé; Familles; Familles pauvres; Femmes-Paralysie cérébrale. Voir Enfants-Poids régime-Contribution; Bien-être social, régime; Voir aussi Président du Sous-comité Voir aussi Assistés sociaux; Assistance publique du Canada, Travail à temps partiel, 7:14 Programme destiné aux pauvres, 9:69 Taxe sur les produits et services, 1:35; 8:37-8; 11:42 Infrastructure publique, reconstruction, dépenses, 9:80 Sous-comité, 7:18; 13:55 Voir aussi Enfants, prestations, regime Salaire minimum, 7:14; 8:25 Secteur privé, appui, 10:35, 38 Revenu garanti, supplément, 1:34 Réformes proposées, 10:40, 48 Quebec, 13:18 Mise en oeuvre, 10:38 Programmes sociaux, 13:19, 46-7 2-48:1 ,noisullA Pauvreté, 1:37; 7:13; 8:22-3 Thompson, recommandations Naissances prématurées, 12:17 Commission d'examen de l'assistance sociale, rapport Jeunes contrevenants, 13:26 Ontario Impôt sur le revenu, 1:36 Offord, Dan. Voir Enfants-Santé-Ontario Garde d'enfants, services, 7:21; 8:38 Femmes enceintes, 12:17, 22

Nova Scotia Nutrition Council. Voir Alimentation— Nouvelle-Écosse; Témoins	Montréal, Qué. Voir Banques alimentaires; Enfants—Poids; Logement
Nouvelle-Écosse. Voir Alimentation; Bien-être social, régime	Historique, 10:63 Suppression possible, 10:63-4 Voir aussi Enfants—Pauvreté; Témoins
Nouveau-Brunswick. Voir Enfants-Pauvreté	Moncton Headstart Program
alimentaires) Enfants, pauvreté, étude, 11:30-1, 34, 37-41, 43, 49	Mirabelli, Alan (Institut Vanier de la famille) Enfants, pauvreté, étude, 9:40-2, 47-8
d'entants, services—Emplacement Northcott, David (Association canadienne des banques	Ministère de la Santé nationale et du Bien-être social. Voir plutôt Santé nationale et Bien-être social, ministère
North York, Ont. Voir Enfants-Soins dentaires; Garde	Michigan Panel Sudy on Income Dynamics. Voir Pauvreté— Dynamique—États-Unis
Québec, 10:127-8 Taxe sur les produits et services, 10:87-8 Travailleurs sociaux, 10:107-8	Métiers Apprentissage, attitudes, 4:17
Logement, 10 :106 Mères célibataires, 10 :97, 104-5 Pauvreté, 10 :96, 149	Travailleurs sociaux, interventions et relations, 10:102-5 Voir aussi Enfants—Pauvreté—Familles monoparentales; Garde d'enfants, services
Enfants, pauvreté, étude, 10:81-4, 87-8, 94-7, 104-10, 125-32, 135-6, 149-51 Garde d'enfants, services, 10:125-32, 135	Voir aussi sous le titre susmentionné Ontario Société, attitude, changement, 10:111
Nault, Robert D. (L—Kenora—Rainy River) Alimentation, 10:88 Assistance sociale, prestations, 10:106, 109-10, 150-1 Bien-être social, régime, 10:81-4 Education préscolaire, 10:136 Education préscolaire, 10:136	Linder, Joan, expériences, 13:63-5, 68-72 Scolarité, facteur, 1:15, 42; 11:44 Soutien familial, aspect, 1:24-5 Statistiques, 9:108-9, 112 Suède, comparaison, 1:15 Taux, 1:15-6 Services disponibles, 13:31
Nations Unies. Voir Enfants	Gauthier, Diane, expériences, 13:102-3
Natalité, taux Décroissance, 10:7 Voir aussi Québec	Ontario Années 1970, augmentation, cause, 1:15 Services disponibles, 1:32; 13:30-1 Pauvreté
Nash, Ken (ministère des Services sociaux et communautaires de l'Ontario) Enfants, pauvreté, étude, 9:84	Age, statistiques, 1:15 Formation, programmes, participation, 10:97 Marché du travail, intégration, programmes nécessaires, 9:44
Naissances prématurées Causes, 12:17	Voir aussi Enfants—Poids Mères célibataires
Naffaa, Antoinette (End Legislated Poverty) Enfants, pauvreté, étude, 9:66-7, 72, 76-7	Mères adolescentes Bébés, santé et croissance, 2:8, 22; 4:4 Victimes d'inceste, 4:4
Murphy, Jonathan (Social Planning Council of Edmonton, Income Security Action Committee) Enfants, pauvreté, étude, 13:66-8	Pauvreté, relation avec l'âge, 2:22 Programme prénatal national, proposition, 5:7 Voir aussi Enfants—Poids
Munroe, Cathy (Services communautaires et de santé Dalhousie) Enfants, pauvreté, étude, 10:39-42, 48, 50-1, 53	Mercredi, Ovide (Assemblée des Premières nations) Enfants, pauvreté, étude, 11:4-24 Mères
Multiculturalisme. Voir Québec	Outaouais, penurie, mesures correctives, 9:22
Autochtones—Besoins; Enfance, sommet international; Enfants; Golfe Persique, guerre	snioəbəM
Enfants, pauvreté, étude, 7:4-25 Mulroney, le très hon. Brian, premier ministre. Voir	McCulloch, Michael (Groupe de défense des enfants pauvres, section d'Ottawa-Carleton) Enfants, pauvreté, étude, 6:20-31
Moscovitch, Allan (témoin à titre personnel)	Enfants, pauvretė, étude, 9:6-8, 10
Enfants, pauvreté, étude, 9:143, 146, 153 Mortalité infantile. Voir Autochtones-Enfants; Enfants	McCue, Dorothy (Conseil national des autochtones du Canada)
Morey, Debbie (Conseil scolaire d'Ottawa, comité consultatif des écoles du projet Avenir)	McCarthy, Jack T. (Services communautaires et de santé Dalhousie) Enfants, pauvreté, étude, 10:39, 46, 48, 50

Mattock, Denise (Conseil scolaire d'Ottawa, comité consultatif des écoles du projet Avenir) Enfants, pauvreté, étude, 9:142, 147-9	Familles visées, 3 :15-6 Fonds, utilisation, 3 :7-8, 25-6 Propriétaires de maison, proportion des ménages, 3 :21
Marsden, l'hon. Lorna (témoin à titre personnel) Enfants, pauvreté, étude, 5:4-22	Programmes fédéraux Bénéficiaires, 3:4-5 Dépenses, réduction, 3:8-10
Mariage, échec Conséquences économiques, 9:44	Locataires, majorité, 3:21-2 Politique fédérale, réorientation, 3:6-7
Marcotte, Linda (End Legislated Poverty) Enfants, pauvreté, étude, 9:65, 67-77	Montréal, Qué. Comité tripartite, 3:22-3
Marché du travail Employés marginaux, protection, 4:11 Voir aussi Assistés sociaux—Emploi; Mères célibataires	Voir aussi sous le titre susmentionne Toronto Maison, achat REER, fonds, utilisation, possibilité, 3:19-20 Versement initial, montant, diminution, 3:19
Manitoba. Voir Autochtones; Bien-être social, régime; Education—Pauvreté; Familles monoparentales—Pauvreté; Femmes—Chômage: Pauvreté; Revenu, soutien, programmes; Revenus	Pénurie, 10:112 Tours d'habitation, proportion, 3:5-6 Voir aussi sous le titre susmentionné Toronto Loyers, contrôle, 9:71
Maloney, Colin (Catholic Children's Aid Society of Metro Toronto) Enfants, pauvreté, étude, 9:90-102	Europe, comparaison, 7:19 Europe, comparaison, 7:19 Évaluation, consultations, 3:0-7 Ontario, contribution fédérale, 3:7
Maison, achat. Voir Logement	Caractère stigmatisant, 13:61 Crime et abus des drogues, lutte, projets de quartier, 3:6
Main-d'oeuvre qualifiée Importation versus formation domestique, 9:139	Accès limité, 4:13; 6:37; 7:19 Revenu, proportion déduite, 10:54, 106, 145
Main-d'oeuvre, utilisation, programmes Employeurs bénéficiaires, lacunes, 13:54 Voir aussi Pêches, secteur—Terre-Neuve	Accès, incidence sur le revenu disponible, 1:30; 4:19; 6:29, 31; 7:19 Accroissement préconisé, 5:7; 13:80 Assistés sociaux
MacKinnon, Mary Pat (Groupe de défense des enfants pauvres, section de Toronto) Enfants, pauvreté, étude, 6:32-5, 38-43	10-1, 25-6 Hong Kong, situation, 3:20-1 Logements sociatx ou subventionnés
Macdonald, Commission Allusions, 7:18; 9:31; 10:146 Voir aussi Enfants, prestations, régime	Revenus, proportion, statistiques demandées, 10:145-6 Voir aussi sous le titre susmentionné Surrey; Toronto Ententes fédérales-provinciales, répartition des fonds, 3:7,
Lussier, André (Conseil régional de la santé et des services sociaux de l'Outaouais) Enfants, pauvreté, étude, 9:23	Gouvernement, engagement, non-respect, 10:69 Coût Augmentation, 3:12 Inflation, incidence, 3:13
Loyers, contrôle. Voir Logement	Coopératives d'habitation et logements sans but lucratif Financement, accroissement demandé, 10:70
Loterie 6/49 Profits, utilisation, 13:85-6	Construction, règlements municipaux et délais d'approbation, 3:8, 14-5, 20-2
Jeux olympiques, organisateurs, projet, 3:24-5 Logements subventionnés, 3:27; 6:29, 37; 13:24 Loyers, contrôle, 11:45 Tetrains rendus disponibles, 3:8, 14 Vancouver, CB., projet, 3:14 Voir aussi Assistance sociale, prestations; Autochtones; Enfants—Pauvreté; Familles pauvres; Intérêt, taux; Taxe sur les produits et services	Ontario, secteur privé Encouragement, mesures, 10:33-4 Responsabilités, 10:36-7 Ottawa-Carleton, région, 6:19, 31; 10:44-5 Parc suffisant, mainrien préconisé, 9:44; 10:103-4 Programmes, amélioration demandée, 9:71 Varaitions régionales, 3:12, 18
Surrey, CB., coût, 3:12-3 Terrains publics excédentaires, disponibilité, 3:19 Toronto, région métropolitaine Coût, 10:145-6, 11:32; 11:45 Downsview, Ont., projet, 3:23-4	Logement Accessibilité Comités mixtes, établissement, 3:8 Intervention demandée, 10:32; 13:95 Libre marché, influence, 3:13, 20-1 Mesures fédérales, 3:8, 13-4, 18
Logement—Suite Spéculation Ontario, taxe, répercussions, 3:18-9 Réglementation préconisée, 3:17	.iz (Société d'aide à l'enfance d'Ottawa-Carleton) Enfants, pauvreté, étude, 13:36-9, 43-4, 47-8 Voir aussi Aide à l'enfance—Enfants—Ottawa

Ketr, Mildred (Equal Justice for All, Saskatoon) Enfants, pauvreté, étude, 13:92-9, 101

Indiens non inscrits. Voir Autochtones

Linder, Joan (Social Planning Council of Edmonton, Income Security Action Committee) Enfants, pauvreté, étude, 13:63-6, 68-72 Voir aussi Mères célibataires—Pauvreté	Fanedy, Gerard (Association canadienne des banques alimentaires) Enfants, pauvreté, étude, 11:24-9, 31-3, 35-51
Libre-échange canado-américain Répercussions, 9:69, 78, 85; 10 :131	Sous-comité, 3:15 Suède, 3:11 Taxe sur les produits et services, 3:12
Levitt, Cheryl (Institut canadien de la santé infantile) Enfants, pauvreté, étude, 9:120-6	Intérêt, taux, 3 :12 Logement, 3 :12-3, 20-1 Pauvreté, enfants, étude, 3 :11-5, 20-1
Dalhousie) Enfants, pauvreté, étude, 10:42-3, 46-8	Carpoff, Jim (NPD—Surrey-Nord) Épargne-retraite, régimes enregistrés, 3:13
Leuycki, Dennis (Services communautaires et de santé	eux olympiques. Voir Logement-Toronto
Leclerc, Yvon (Conseil des affaires sociales du Québec) Enfants, pauvreté, étude, 10:19, 22-3, 26-7	Voir aussi Enfants—Pauvretë; Taxe sur les produits et services
Lazar, Harvey (Conseil économique du Canada) Enfants, pauvreté, étude, 9:126-7, 131-42	eunes familles Revenu moyen, 1:19 Voir quesi Enfrate-Pauvenéi Taxo sur los produits et
Enfants, pauvreté, étude, 11:29-30, 33-4, 38-40, 46, 50	Voir aussi Enfants-Pauvreté
Larouche, Nadya (Association canadienne des banques alimentaires)	Peines, 13:91 Police, services, dépenses, 13:26
Seance d'organisation, 1:5-10 Taxe sur les produits et services, 1:25	Saskatchewan, 13:91, 102 Edmonton, proportion d'origine autochtone, 13:66
Sous-comité, 1:4, 38; 4:14	Détention Coût, 13:26
Revenu garanti, supplément, 1:38	eunes contrevenants
Personnes âgées, 5 :9 Seuil, 4:13 CB., 4:22	eunes Chômage, taux à Terre-Neuve, 13:51
Mères célibataires, 1:24 Pauvreté	J eu de la pauvreté » Allusions, 10 :59, 108; 13 :53
Garde d'enfants, services, 1:27; 5:18 Impôt sur le revenu, 5:10	apon. Voir Enfants—Pauvreté
Familles pauvres, 4:12	Enfants, pauvreté, étude, 13:44-5, 47-8
Enfants, 1:26-7; 5 :8-10, 17-8 Pauvretë, étude, 1:24-8, 38-9; 4 :12-4, 22-3; 5 :8-10, 17-8, 21	lames, Ken (PC—Sarnia—Lambton; secrétaire parlementaire du ministre du Travail)
Autochtones, 1:38 Enfance, protection, commissaire national, 1:38-9	Logement, secteur, incidence, 3:12 Voir aussi Inflation—Lutte—Banque
Assistés sociaux, 4:14 Assurance-chômage, régime, 1:27-8	ntérêt, taux
Langan, Joy (NPD—Mission—Coquitlam) Assistance publique du Canada, régime, 4:22-3; 5:18 Assistés sociany 4:14	Conférences, tournée du 25 ^e anniversaire, 9:41-2 Voir aussi Témoins
Enfants, pauvreté, étude, 9:143-5, 149-50, 152, 154	institut Vanier de la famille Activités, 9:40
Lang, Harriet (Conseil scolaire d'Ottawa, comité consultatif c écoles du projet Avenir)	Rôle, 9:118 Voir aussi Enfants-Pauvreté-Santé; Témoins
Enfants, pauvreté, étude, 3:16-7, 25-6	institut canadien de la santé infantile
Lajoie, Robert (Société canadienne d'hypothèques et de logement)	Voir aussi Equité salariale; Logement—Coût
Knox, Cathy (Conseil canadien de l'enfance et de la jeunesse) Enfants, pauvreté, étude, 9:56-7, 62-3	économique du Canada, 9:131, 136-7 Secteur public, politiques, collaboration nécessaire, 9:136-8 Salaires, augmentations, contribution, 9:141
section de Toronto) Enfants, pauvreté, étude, 6:33-43	Banque du Canada, politique des taux d'intérêt élevés, 4:23-4 Politique monétaire, recours, position du Conseil
Kitchen, Brigitte (Groupe de défense des enfants pauvres,	Alternatives, 10:92
Kids First. Voir Enfants, prestations, régime	Inflation Lutte
Kerstetter, Steve (Conseil national du bien-être social) Pauvreté, enfants, étude, 4:20-2	Ajustement, programmes, résultats, 9:134, 140

Indiens, Loi. Voir Autochtones-Familles	Enfants, pauvreté, étude, 5:13
Inceste, victimes. Voir Mères adolescentes—Victimes	Harder, Sandra (témoin à titre personnel)
Sociétés, 6:42	Services communautaires et de santé Dalhousie, 10:43
sinsins	Revenu annuel garanti, 10:44
Voir aussi sous le titre susmentionné Crédit d'impôt pour	Moncton Headstart Program, 10:63
Réduction d'impôt, 6:41	Immigrants, 10 :34 Logement, 10 :33-4
Pauvres	Garde d'enfants, services, 10:9-11, 20, 71
Seuil du revenu, 1:34	Familles, 10:18-9
Modifications, incidences, 1:20-1; 9:43; 13:78	Pauvreie, étude, 10:9-11, 18-20, 33-4, 43-6, 63, 71
proposées, 10:146-9 Exemption d'impôt pour enfants	Enfants, 10:33, 46, 63
Et transfert d'impôt, système canadien, intégration, options	Bien-être social, régime, 10:71
entants	Assistés sociaux, 10:44
Voir aussi sous le titre susmentionné Crédit d'impôt pour	Harb, Mac (L-Ottawa-Centre)
Désindexation, 10:68	
recours à des entreprises spécialisées, 10:86	Pauvreté, 6:41; 9:141-2 Voir aussi Autochtones
Déclarations d'impôt, préparation, personnes à faible revenu,	Chômage, statistiques, 11:45
Crédit d'impôt pour familles, création proposée, 5:6	Assistés sociaux, condition, 10:72
Versement, date, 5:10-1; 13:100	Alberta, prestations de loisirs, 13:99
Valeur, 9:49	Handicapès
Utilité, 6:25	
Seuil du revenu, indexation partielle, 1:34; 9:43, 81; 13:78	Habitation. Voir plutôt Logement
Pauvres, utilisation faite, 10:65-6, 85-6 Pauvreté, incidence, 1:33	Enfants, pauvreté, étude, 9:142-4, 146-7, 149-55
101:81 Niveau, 13:101	écoles du projet Avenir)
Modifications, incidences, 1:20-1	Gullen, Joan (Conseil scolaire d'Ottawa, comité consultatif des
Désindexation partielle, 6:30; 9:43, 80; 10:68	Violence familiale, 8:36
Consolidation, proposition, 10:93	Travailleurs pauvres, 6:39
t1-2; 8:21, 25; 10:70; 13:63	Taxe sur les produits et services, 6:40
Augmentation ou indexation, 1:35-6, 39; 4:7; 5:6; 6:36,	Sous-comité, séance d'organisation, 6:7-9
Allusions, 5:18; 10:51; 13:72, 95	Santé, services, 13:11
Crédit d'impôt pour enfants	Santé, 2:20-1
Impôt sur le revenu	Pauvreté, 6:24
Immigration. Voir Québec	Métiers, 4:17
	Impôt sur le revenu, 6:25
Garde d'enfants, services subventionnés, accès, 10:34 Voir aussi Enfants immigrants et réfugiés; Québec—Natalité	13:11-2, 14, 41-2 Garde d'enfants, services, 6:24, 40; 13:42
incitatifs fédéraux, 9:23	Pauvreté, étude, 2:10-2, 19-21; 4:15-7; 6:23-5, 38-40; 8:36;
Etablissement dans les régions en pénurie d'effectifs,	Enfants, 2:10-2, 19; 4:16; 6:23; 13:11-2
Entraide, 10:112	Education, 4:16
D'origine ukrainienne, 9:150-1	Assistance sociale, prestations, 4:15
spécial, 10:35	Assistance publique du Canada, régime, 6:25
Children's Aid Society of Metro Toronto, programme	Guarnieri, Albina (L-Mississauga-Est)
Apport économique et culturel, 9:147-8	sniomos Tiemoins
Alimentation, 12:20	Ottawa-Carleton, section, historique, 6:18
lmmigrants	Groupe de défense des enfants pauvres
Formation linguistique, accès, 9:155	
Immigrantes	Grossesses. Voir Femmes enceintes
Enfants, pauvreté, étude, 13:60-3, 72	Procédure et Règlement, 6:9-10, 17-8
Income Security Action Committee)	Comité, 6:5-11, 13-8
Hyndman, Jenniser (Social Planning Council of Edmonton,	Grefffère du Sous-comité
	Voir aussi President du Sous-comité
Sociada de 1 Outabulas) Enfants, pauvreté, étude, 9:15-6, 18-25	113-4; 13:101
Hutton, Géraldine (Conseil régional de la santé et des services sociaux de l'Outaouais)	Taxe sur les produits et services, 6:29-30; 9:51-2; 10:75-6, 87,
	Tabagisme, 10:115
Hong Kong. Voir Logement	Séance d'organisation, 1:5-10
Programmes canadiens similaires, proposition, 5:7	Sous-comité, 1:4
Allusions, 1.32-3; 4:16	Saskatchewan, 9:24
Head Start, programme américain	Greene, Bardara-Suite

Sante et bien-être social, 9:63; 10:49-50 Contrôle, 9:86 Couvernement federal, depenses Santé, services, 9:39, 88; 10:49 Salaire minimum, 4:13, 18; 9:135; 10:50, 75 Voir aussi Garde d'enfants, services Revenus, 8:16-8 Premier ministre Mulroney, déclaration, 9:70, 72-3 Relations fédérales-provinciales, 9:38-9 Enfants, pauvreté, importance accordée, relation, 11:34-6 Refugies, 11:45 Attitude des Canadiens, 10:47 Québec, 9:151; 10:24, 38 Canada, participation, dépenses, 9:69; 11:46; 13:81, 84, 86 Programmes sociaux, 10:99 Ec:01, noisullA Personnes âgées, 9:115 Golfe Persique, guerre Pension de vieillesse, prestations, 7:11 Enfants, pauvrete, étude, 9:26-40 Peches, secteur, 9:75-6 British Columbia) Pauvreté, 1:29; 9:114; 10:99 Goldberg, Michael (Social Planning and Research Council of S-62:9, sienoeinO Organismes communautaires, 10:52 Enfants, pauvreté, étude, 9:42-6, 48-52 Logement, 1:30; 3:24-7; 4:19; 6:29, 31; 7:19; 10:54, 145-6 Glossop, Robert (Institut Vanier de la famille) Inflation, 4:23; 9:141 Enfants, pauvreté, étude, 13:32-4, 42-3, 47-8 Impôt sur le revenu, 1:33-4; 6:41-2; 10:147-8 Gill, Mell (Société d'aide à l'enfance d'Ottawa-Carleton) Immigrantes, 9:155 Voir aussi Mères célibataires-Pauvreté Handicapés, 9:141 Enfants, pauvreté, étude, 13:87-92, 96-103 Golfe Persique, guerre, 10:53 Gauthier, Diane (Equal Justice for All, Saskatoon) Garde d'enfants, services, 1:29; 4:19-21; 6:39, 43; 7:19-20; 9:89; 10:14-5, 101, 129-31, 134-5, 137 comité-Témoins Fiscalité, réforme, 6:29, 42; 9:116; 10:74; 11:49 Voir aussi Assistance sociale—Prestations; Immigrants; Sous-Femmes encerntes, 12:22 Townson, Monica, rapport, 10:124 Families pauvres, 10:114 Voir aussi sous le titre susmentionné En milieu familial Familles, 9:47; 10:99, 112 Tarifs, 10:130 Equité salariale, 9:141 Places subventionnées, liste d'attente, 10:118, 130 Enfants immigrants et réfugiés, 9:148-54; 10:26 Places à plein tarif vides, 10:14, 130 11:46-8; 13:82, 103 Paliers de gouvernement impliqués, 10:15 74-5, 87-8, 101, 138; 10:47, 50, 52, 64, 75-6, 100-1, 146; Financement, aide fédérale, 9:89; 10:101 Enfants, prestations, regime, 7:18-20; 9:15, 35-7, 44-6, 63-5, Disponibilité, 1:31; 6:39-40 £-101, 92, 97, 96, 98-9, 101-3 Toronto, région métropolitaine 133-7, 145-9, 152; 11:20, 22-3, 39, 45-9, 51; 12:5, 7, 21-2; Opinion du public, 10:129 64-6, 74-7, 81, 84, 87-9, 99-106, 112-4, 116, 125, 129-31, Admissibilité, 6:40 141-2, 148-55; 10:14-5, 24, 26, 37-8, 47, 49-50, 52-4, Subventions .8-751, 251, 74-7, 87-9, 101-3, 111, 113-6, 124-6, 135, 137-8, Qualités attendues, 10:14 7:11, 17-21; 8:14-8; 9:10, 14-5, 23-5, 35-9, 44-7, 51-2, Nécessité, 1:21; 6:37, 40 Pauvreté, étude, 1:28-34, 39-40; 3:24-7; 6:29-31, 35, 39, 41-3; Mise en oeuvre proposée, 5:6; 9:82; 10:70, 76, 104 Enfants, 1:29; 6:42; 7:21; 9:124-6; 10:52, 105-6; 12:21-2; 13:71 Couvernement fédéral, programme proposé, 10:12-3 Emploi, 9:135 13:45 Education préscolaire, 10:136 Délai de mise en place, 8:32-3, 38-9; 9:30; 10:69, 71, 132; Economie, 9:101 Conseil des affaires sociales du Québec, position, 10:20, 22 Déficit fédéral, 9:101 Congé parental, disposition, inclusion proposée, 9:82 Criminalité, 9:63 Annonce, date, 8:32 Bien-être social, régime, 10:81, 84; 13:87 Stratégie nationale Banques alimentaires, 4:25; 11:39, 47-9 Statistiques, fiabilité, 1:32 Autochtones, 9:142; 11:22-3 Secteur privé, sensibilisation, 13:29-30 Assistés sociaux, 10:116; 13:98-9 Réseau public universel, 10:124-5, 129 Assistance sociale, prestations, 10:112 Québec, réseau, coût, 10:19 8:11: 6:14: 32' 14: 10:31-8' 40' 64' 14' 101: 11:21 Programmes supplémentaires, nécessité, 9:44 Assistance publique du Canada, régime, 1:31, 39-40; 4:23; Strategie nationale Allocations familiales, 1:33-4; 7:17; 10:112, 149; 12:22 Programme national. Voir plutôt sous le titre susmentionné Voir aussi sous le titre susmentionné Ontario; Toronto Alimentation, 4:25-6; 10:88 Aide à l'enfance, 10:37-8 Augmentation préconisée, 13:30 Greene, Barbara (PC-Don Valley-Nord; présidente) Places subventionnées Places vides, 10:15 Voir aussi Aide à l'enfance-Enfants-Ottawa Pénurie, 6:19, 24, 40 Enfants, pauvrete, étude, 13:39-41, 44, 47 Paliers de gouvernement impliqués, 10:15 Gowers, Tina (Société d'aide à l'enfance d'Ottawa-Carleton) Garderies à domicile, 10:9-10 Electorat, insatisfaction generale, 10:48-9 Ottawa-Carleton, region-Suite Couvernement federal, depenses-Suite Garde d'enfants, services-Suite

AN ACCORDING TO SERVICE OF THE SERVI	ozula huamaannuu haand ua acuu
Enfants immigrants et réfugiés, besoins, 10:9, 11	Mise en place, financement, 10:126
Ottawa-Carleton, région	Cours, enseignement suggéré, 10:126
Voir aussi sous le titre susmentionné En milieu familial	Construction, espace réservé, 10:126
EE1:01	Conseils scolaires, responsabilités, 10:129
Réseau en place durant la Deuxième Guerre mondiale,	Écoles
Réforme, 9:89	Dellar, June, étude, 10:119
Listes d'attente, 11:32	Coût, 10:118, 128
Création, 9:80	12-61
Places subventionnées	Conseil national du bien-être social, recommandations, 4:8,
Ontario	Collaboration fédérale-provinciale, nécessité, 9:83
Nouveaux édifices, construction, espaces réservés, 10:10-1	Cameron, Vera, étude, 10:120
Normes nationales, nécessité, 10:9, 22	Avant et après les heures d'école, 8:10
Mères célibataires, accès nécessaire, 9:44; 10:97, 127; 11:32	Voir aussi sous le titre susmentionné En milieu familial
Manque, obstacle à l'emploi, 9:30, 76	Nord, situation, 10:127
Loi nationale, nécessité, 9:59	Centres, établissement demandé, 9:7
Voir aussi sous le titre susmentionné Stratégie	Autochtones
	Attitude des Canadiens, 9:48
Responsabilité, 10:71, 123-4	
Gouvernement fédéral	Assistés sociaux, accès, 7:19; 10:30
\$61.01	Assistance publique du Canada, régime, relation, 7:20, 22
Golfe Persique, guerre, militaires canadiens en service, accès,	Accessibilité et disponibilité, 5:20; 9:49; 10:7-8, 32, 103
Et à but non lucratif, clientèle, 1:32	Garde d'enfants, services
Coûts, d'exploitation, 10:128	Voir aussi Banques alimentaires—Conseil
Garderies privées	Enfants, pauvrete, étude, 4:4-5 ; 4:18-23, 25-6
Ouverture, obstacles, 9:77	Gagnon, Ann (Conseil national du bien-être social)
Employées, salaires, 9:30-1; 10:123, 129-31	
Garderies	Garde d'enfants, services; Villes
France, services subventionnés, 6:37; 10:133, 135	France. Voir Éducation préscolaire; Enfants-Poids-Lutte;
Frais, déduction fiscale, 4:19-21; 6:30, 42-3	Régime, 9:70
Financement, partage fédéral-provincial, 10:11	Foyers nourriciers
Familles pauvres, accès, 5:18	274ining 274voll
Etats-Unis, loi nationale, adoption, 10:14	services-Éducation; Mères célibataires; Parents
	Voir aussi Assistés sociaux; Autochtones; Garde d'enfants,
«Enfants à clés», 10:125-6	Financement, 6:38; 9:66
En bas âge, 10:8, 132, 136	Formation
de 6 à 10 ans, difficultés, 10:137	
Bien-être, conséquences, 10:118-20	\$1.1.5 Sous-comité, 1:1
À besoins spéciaux, 10:9	Fontana, Joe (L-London-Est)
Enfants	Voir aussi Enfants—Pauvreté—Solution
Toronto, région métropolitaine, 10:129	Riches et pauvres, répercussions, 6:42
Rôle, 10:121-2	Voir aussi Appendices
Population desservie, 10:122	
Organismes agréés, 10:123	Statistiques 1988, 10:74
Ontario, 10:121-2	Résultats, 10:146
Enfants d'âge scolaire, accueil, 10:126	Revenus, inégalités, réduction, objectif, 9:19, 31, 33
Enfants, pauvreté, relation, 10:120	Personnes à faible revenu, incidence, 6:30
Autochtones, préférence, 10:127	Pauvreté, répercussions, statistiques, etc., 6:29: 9:116
	Equité, 11:49
Agrément, régimes provinciaux, 10:120-1	répercussions, 6:35
En milieu familial	Désindexation et indexation partielle, politique,
Employeurs, services en milieu de travail, 10:129, 132	Fiscalite, reforme
Emploi, planification, programmes, allocations, 13:58-9	
Emploi, création, 13:29	Richesse, imposition préconisée, 9:71
Proposition, 1:27	sur les familles pauvres, 13:34, 42
North York, Ont., 1:29	Politiques fédérales et provinciales de 1979 à 1988, incidence
collèges professionnels	Particuliers et sociétés, fardeau inéquitable, 9:82
Emplacement, proximité des écoles secondaires et des	Équité, 9:50, 71, 82; 10:73-4
Plutôt que service social préventif, 7:20-2	Fiscalité
Et formation, programmes, taux d'abandon, relation, 13:52	
Education programmes tour d'obserder reletion 12.52	Finlande. Voir Enfants
Services avant	Non souhaitées, mesures pour éviter, 13:51
Voir aussi sous le titre susmentionné Emplacement;	Espacement, 13:13, 18
Koles—Suite	Crossesses
Garde d'ensants, services—Suite	Femmes enceintes—Suite
Conda d'antina coming a de	

Femmes enceintes Alimentation Aide financière, fonds, utilisation, 12:17 Niveau adéquat, 9:62 Ordonnance médicale, 12:22 Problème, solution, 10:80 Programmes prénataux, 12:17-8 Régime équilibré, importance, 12:20 Suppléments pour femmes enceintes ou allaitant leur enfant, 5:7, 10; 12:18	Familles pauvres Aide Niveau, augmentation nécessaire, 13:63 Système, financement gouvernemental, 10:124 Alimentation, dépense devenue discrétionnaire, 11:29 Assistés sociaux, proportion, 1:13 Béland, Claire, expérience vécue, 10:107, 114-5 Chefs de famille, taux d'emploi, 10:67 Desormeaux, Roberta, expérience vécue, 10:104-5, 110-1, 116 Deux conjoints au salaire minimum, situation, 4:12-3
Violence faite aux femmes	
Pauvreté État civil, relation, 11:44 Situation, amélioration, 9:118 Population active, participation, taux, 1:19 Travail à temps participation, taux, 1:19 Voir aussi Assistance publique du Canada, régime— Contribution; Enfants—Pauvreté—Sénat—Membres;	Chef de famille touchant le salaire minimum, 4:12; 6:19; 10:30 Pauvreté, facteur, 1:41-2 Manitoba, 10:90 Tetre-Neuve, 13:49 Pensions alimentaires et soutiens à l'enfant, 4:10 Problèmes, 4:9-10 Problèmes, 4:9-10 Voir aussi Autochtones—Pauvreté; Enfants—Pauvreté
Ontario, programme, 9:80 Impôts payés aux niveaux fédéral et provincial, 9:48-9	Familles monoparentales
Femmes Chômage, taux, Manitoba, 10:92 Emploi, avancement, 9:30 Équité salariale, 9:70; 13:79	Services à la famille, loi nationale, proposition, 6:37 Situation, amélioration, initiatives gouvernementales, 8:21 Violence. Voir plutôt Violence familiale Voir aussi Autochtones; Économie; Enfants—Pauvreté; Logement—Programmes; Pauvreté; Revenus
Sous-comité, séance d'organisation, 6:5-12, 14-8; 11:24	Ruptures, conséquences pour les enfants, 13:41
Salaire minimum, 13:57-8	Voir aussi Enfants—Poids
Revenus, 8:16-8	Québec, 10:18
Garde d'enfants, services, 8:10 Immigrants, 12:20 Pauvreté, 8:30-1; 11:31; 13:57 Procédure et Règlement, 6:17-8	Revenu moyen Diminution, 6:32 Ecarts provinciaux ou régionaux, 4:15-6 Évolution au cours des années 1980, 1:18-9; 9:129
13:57-8, 68-70, 80-2 Femmes enceintes, 12:20	Regoupement dans un seul programme. Voir plutôt Enfants, prestations, régime—Programme national
Emploi, 8:31 Enfants, 6:15; 8:9-10, 30; 12:19-20; 13:70 Pauvreté, étude, 8:9-10, 16-8, 30-1; 11:14-7, 31; 12:19-20	Prestations Diminution, 9:47; 13:78 Ontario, 10:112
Feltham, Louise (PC—Wild Rose) Autochtones, 11:14-7; 13:68 Dette nationale, 13:80	Voir aussi sous le titre susmentionné Prestations Population active, participation des deux parents, taux, 13:78-9
Enfants, pauvreté, étude, 5:11-4	Taille, 9:102
Fee, Doug (PC-Red Deer)	Obligations familiales, employeuts, sensibilisation, 10:125 Ontario
Composition, 8:4 Voir aussi Adolescentes; Enfants—Pauvreté; Enfants immigrants et téfugiés—Besoins; Témoins	Programme national universel. Voir plutôt Enfants, prestations, régime—Programme national universel Crises familiales, 7:23
Fédération canadienne des enseignantes et des enseignant	Politique, 6:35-6; 7:18
Fécondité. Voir Enfants-Pauvreté-Statistiques; Québec	de développement social, 10:93, 99-100 Érosion, 10:68
Voir aussi Fiscalité—Politiques; Garde d'enfants, services—Revenu, sécurité; Taxe sur les produits et services— Crédit d'impôt	Familles Alde Allocations, programme proposé par le Conseil canadien
Ottawa-Carleton, région, 6:21 Québec, 10: 18 Revenus, 1:18	Faillite, Loi Protection salariale, fonds, disposition demandée, 10:70
Ontario, 13:32	Faible revenu, seuil. Voir plutôt Pauvreté-Seuil
Besoins, 3:4 Dépenses, 6:31; 13:80	Fact Book on Poverty, livre. Voir plutôt Canadian Fact Book on Poverty
Familles pauvres—Suite Logement	Europe. Voir Logement—Logements sociaux

Étudiant, prêts Saskatchewan, 13:90-1	Conseil scolaire d'Ottawa, 9:145-6 Financement fédéral demandé, 9:148, 150-1
État-providence Historique, 7:4-5 Voir aussi Emploi—Plein emploi	Enfants immigrants et réfugiés Anglais langue seconde, enseignement Conseil scolaire de North York, 10:26
Équité salariale Allusion, 4:11 Inflation, répercussions, 9:141 Voir aussi Femmes	Programmes fédéraux, efficacité, 13:58, 72, 75, 100 Revenu garanti pour les enfants, 10:142-3, 146; 11:47 Sénat, comité des affaires sociales, des sciences et de la technologie, proposition, 7:12
Équité en matière d'emploi, Loi Champ d'application, élargissement proposé, 9:29 Resserrement proposé, 5:6	Programme national universel, présentation préconisée, 7:10-2, 14-8, 23-4; 8:14-5, 17; 9:15, 35-7, 44-6, 63-5, 74-5, 82, 87-8, 138-9; 10:50, 52, 64, 75-6, 100-1; 11:46; 13:82, 103
Financement, sources, 13:89 Voir aussi Témoins Équité en matière d'emploi Politique, mise en oeuvre, 6:38; 10:98	Macdonald, Commission, proposition, 7:11-2 Niveau assurant un revenu suffisant, 9:101-2 Ontario, commission d'examen de l'assistance sociale, rapport Thompson, recommandation, 7:11; 10:32-3, 36 Parents restant à la maison, discrimination, 7:19-20
Equal Justice for All (Saskatoon) Composition et activités, 13:88, 102	Indexation préconisée, 4:7; 5:6, 18; 8:25-6 Kids First, proposition, 7:19-20
Épargne-retraite, régimes enregistrés (REER) Gouvernement progressiste conservateur, concessions fiscale accordées aux riches, 3:13 Voir aussi Logement—Maison, achat	Child Poverty Coalition, recommandation, 7:12; 10:46-7 Désindexation partielle, répercussions, 9:43 Détérioration, 1:20-1; 6:33-5; 9:40 Gouvernements fédéral et provinciaux, concertation, 4:7-8
Environnement social Considération, encouragement, mesures, 9:95-6	Enfants, prestations, régime Age de l'enfant, incidence sur les montants, 7:19-21; 9:75 10:32, 36, 46-7, 64
Entreprise privée. Voir Régions rurales Environnement Protection, préoccupation, 9:94	régime; Assistés sociaux; Autochtones; Banques alimentaires—Usagers; Education; Éducation préscolaire; Familles—Ruptures
Dépenses, réduction, 10:69, 72 Frais de scolarité Écarts entre les provinces, 9:39 Réduction préconisée, 13:44 Voir aussi Autochtones	Godis, exigences, 10:105-6 Taxes, abolition proposée, 10:75-6 Voir aussi Taxe sur les produlis et services et sous le titre susmentionné Pauvreté Voir aussi Aide à l'enfance; Assistance publique du Canada,
Alimentation—Repas Enseignement postsecondaire	North York, Ont., 1:29 Vêtements
Voir aussi Garde d'enfants, services—Ottawa-Carleton Enseignants. Voir Aide à l'enfance—Enfants; Enfants—	Voir aussi sous le titre susmentionné Mortalité infantile Soins dentaires, régimes, accès, 1:22
Interprêtes culturels, services, financement, 9:154-3 Réfugiés, statut, processus de reconnaissance, 9:152-3	Sévices Enquête, délais, 1:22
Voir aussi sous le titre susmentionné Anglais Conseils scolaires, services, financement, aide fédérale demandée, 9:143-4, 148-9, 151-2, 154-5 Gouvernement fédéral, responsabilités, 9:148-9, 151, 155	Services à la famille Canada Livre intitulé The Choice of Futures: Canada's Commitment to Its Children, publication, 13:73 Voir aussi sous le titre susmentionné Pauvreté
Fardeau, 9:145 Somaliens, 9:150-1 Traducteurs, services, financement, 9:146	adoption par les provinces, 10:86-7 Services, concentration dans le réseau scolaire, proposition, 13:48
Clientèle, 9:144, 150 Communication, difficultés, 9:146	Lutte Santé nationale et Bien-être social, ministère, programmes,
Voir aussi sous le titre susmentionné Anglais Conseil scolaire d'Ottawa Centre d'accueil familial, 9:144-5	Dépenses, niveau, impact, 13:12, 17, 29 Efficacité, accroissement, 13:18 Voir aussi sous le titre susmentionné Pauvreté; Poids—
Conseil scolaire de North York Projets, financement, 9:148, 154	susmentionné Pauvreté Santé, services
Besoins, 8:7; 9:143 Fédération canadienne des enseignantes et des enseignants document, 8:6	Santé—Suite Problèmes prénataux, prévention, 2:15 Voir aussi Programmes sociaux—Coupures et sous le titre
Enfants immigrants et réfugiés—Suite	Enfants—Suite

Politique nationale, 13:20-1	Vie adulte, incidence, 1:14; 5:5; 8:20
Parents, éducation, relation, 12:9	Voir aussi sous le titre susmentionné Pauvreté—Ottawa
5:12, 15; 6:19; 9:63, 94	Vêtements, 10:56; 13:45
Ontario, étude par Dan Offord de l'Université McMaster,	Taux, écarts provinciaux ou régionaux, 5:20
Logement, qualité, relation, 13:14, 19	Seuil de pauvreté utilisé, relation, 9:103-5
Disparités régionales, 9:119	Productivité, relation, 9:109-10
Autres pays, expérience, 13:17, 20-1	Groupes d'âge, 9:105-6
Assurance-maladie, incidence, 13:9	Gravité de la pauvreté, facteur, 9:106, 117
Santé	Fécondité, taux, relation, 9:107-9
Revenu garanti. Voir Enfants, prestations, régime	Economie, situation, relation, 9:41, 115
«Ressource en voie de disparition», 10:7	\$127, 32, 53, 78, 90; 10:42, 117, 137, 141-2; 13:74
infantile: Pauvreté	Statistiques, 1:12; 4:6-7; 5:4; 6:26, 32, 40; 8:4, 6-7, 19-20;
Voir aussi sous le titre susmentionné Incapacité; Mortalité	Rapport, présentation, échéance, 10:52
Taux, baisse, comparaison avec d'autres pays, 12:4, 23	Mandat, 8:18
Système nerveux, troubles, relation, 2:7	Sous-comité
Sensibilisation du public, nécessité, 12:12	
Regions à taux élevé, 12:5	Voir aussi Revenu garanti, supplément
Quotient intellectuel, relation, 2:7	Volonté politique, 9:59-62, 70, 80; 10:48
Paralysie cérébrale, incidence, relation, 12:8	Action Committee, recommandations, 13:60, 63
Voir aussi sous le titre susmentionné Poids—Lutte	Social Planning Council of Edmonton, Income Security
Enquêtes, résultats, 11:29-30	Propositions, 1:34-6; 4:12; 6:42
Montréal	(11011)101 (11011)101 (111011)1
Mères adolescentes, incidence, 12:7, 13; 13:51	Programmes sociaux, financement, réduction, relation,
Tabagisme, relation, 12:6-8	Perspectives, 5:19
Scolarité, niveau, relation, 12:6, 8	Parents, besoins économiques, prise en compte, 9:42
Mères	Mesures visant le long terme, 9:30
Santé, services, régime, lacunes, 12:21-2	des municipalités, etc., 9:80, 82; 10:40; 11:29
	Mesures fédérales neutralisant les efforts des provinces,
Québec, expériences en cours, 9:120-1 Résultats, 9:124-6	Juridiction, problèmes, 5:13-4
	Investissement plutôt que dépenses, 9:66; 10:33; 13:82-3
Ontario, gouvernement, initiative, 10:46; 12:21	Gouvernement fédéral, responsabilité, 10:74; 13:74
Objectif, 10:80; 12:4-5	Fiscalité, réforme, propositions, 4:8-9
Montréal, dispensaire diététique, expérience, 9:121; 12:10-1, 14-5	Etudes en cours, relation, 5:18
Investissements, rentabilité, 12:14; 13:20	Éducation, secteur, rôle, 9:84
	47:E1 ;25; 13:74
Gouvernement fédéral, rôle possible, 9:122-3 Intervention gouvernementale, 9:123-4	en nov. 1989, 6:23, 32, 40-1; 8:19; 9:26; 10:28, 117;
	Broadbent, l'hon. Ed, motion adoptée à la Chambre
France, approche, 9:121-3; 12 :20	13:51
États-Unis, études, 12:11-2, 19	Echéance de 10 ans (an 2000), 4:6, 14; 5:8-9; 8:22; 9:82,
Economies escomptées, 12:15-6, 19	Dougherty, D' G., propositions, 13:14
du développement, recommandations, 12:12-3, 19	Coûts, 6:28; 8:22
Coalition canadienne pour la prévention des problèmes	Contexte économique, prise en compte, 5:5-6
Autres pays, approches, 12:19-20	Collaboration fédérale-provinciale, 9:79, 82-3
Action communautaire, 12:20-1	Attitude des Canadiens, 9:31
Lutte et prévention	Approche globale, 4:6, 14
Familles, revenu familial moyen, relation, 12:7-8	Solution du problème
Développernent anormal, relation, 12:10	Situation, gravité, 5:10; 10:42-3
Croissance, relation, 2:8, 15, 22	
Coûts, 9:119-20, 123	Services à la famille Canada, constatations, 13:75-6
Conséquences, 9:120	Coalition contre la pauvreté enfantine, activités, 9:41-2
Causes, 12:6	Sensibilisation du public canadien, 4:5; 13:28-30, 60
Bébés nés à terme et prématurés, différences, 12:5-6	Témoignages reçus, thèmes principaux, 5:5-6
Poids à la naissance, insuffisance	Provisoire, 6:19
sociaux—Coupures	Final, publication, date prévue, 5:4, 8
Golfe Persique, guerre-Canada; Programmes	meilleur), 9:53; 13:20, 22, 29
Voir aussi Garde d'enfants, services-En milieu familial;	Rapport (La pauvreté dans l'enfance: vers un avenir
Violence familiale, incidence, relation, 9:56, 91; 13:51	Membres du comité, nombre de femmes, etc., 5:11
Violence dans les communautés, relation, 13:23	Études commandées, 5:5, 7-8
âgées, etc., relation, 1:17-8, 23-4	Bradshaw, Claudette, témoignage, 5:16, 19
Vieillissement de la population, pensions des personnes	Sénat, comité, étude—Swite
Pauvreté—Suite	Pauvreté — Suite
Enfants—Suite	Enfants—sime

Sénat, comité, étude, 5 :4-8	Politiques économiques et sociales, relation, 6:26-7, 33
Sécurité, besoins, incidence, 10:56-7	Attitude, 9:78
Santé, services, niveau, impact, 13:15	Gouvernement fédéral
Problèmes avant la naissance, 2:4, 14-5	Mères célibataires, 9:53; 10:117; 13:31
611:6:4-91:1	81 :81 :88
Institut canadien de la santé infantile, recherche,	Familles monoparentales, proportion, 1:14; 5:4; 8:20; 9:29,
Information insuffisante, 13:13	Familles biparentales, proportion, 13:75
Etats-Unis, expériences, 13:13	Fonctionnement et structure, relation, 9:42
Çoûts, 6 :20, 28	Crises familiales, relation, 9:43
18, 25, 61	Familles
Santé, relation, 2:4, 9; 4:13-4; 5:5; 9:53-5; 10:137-8; 13:15,	Travaux et démarches, 8:4-5, 7-8
Relativité, 1:13	Mesures proposées, 8:6, 10, 15
Réduction, progrès réalisés, 6:40-1; 8:20, 23; 9:41	enseignants
Québec, situation, 10:16	Fédération canadienne des enseignantes et des
	Évaluation, critères, 7:16
Prévention et intervention primaire, 1:32-3; 5:6-7; 9:57-9	\$41-39; 9:5-1-31; 10:5-1:11; 12:1-23; 13:5-104
Politiciens, attitude, 10:38, 43	Étude, 1:11-42; 2:4-23; 3:4-27; 4:4-26; 5:4-22; 6:18-44; 7:4-25;
relation statistique, 12:9-10	Taux, comparaison avec d'autres pays, 13:22
Problèmes respiratoires et hémorragies intracrâniennes,	
119; 12:5-6, 15, 18, 23; 13:13, 19	Programmes, coupures, effets, 13:22
Poids à la naissance, insuffisance, relation, 2:7, 9, 22; 9:54,	Incarcération, relation, 13:22
Vieillissement	Etats-Unis
Voir aussi sous le titre susmentionné Pauvreté—	Espérance de vie, relation, 2:4, 21; 10:67
Comparaison, 2:9; 10:141	94; 10:29, 67, 80; 13:32, 48, 51
Personnes âgées	1:16-7; 4:16; 5:5, 7-8, 21; 6:19; 8:5, 20; 9:62-3, 91;
Revenus, 1:14	Éducation, taux de décrochage, relation et conséquences,
Ртоп1-tуре, 8:7	Écoles, personnel et ressources disponibles, 8:9-10
Assistés sociaux et travailleurs pauvres, différence, 5:9	Durée, données, absence, 9:110
Parents	Discrimination sociale, 13:61
Vêtements d'hiver, collecte, 6:19; 8:7	Définition, 5:11; 6:15
Poor Children in Our Schools, rapport, 6:18	Coûts sociaux, 13:60, 82
Ottawa-Carleton, rapport, 6:20-2; 10:39	SI '9-5't
Le revers de la richesse: Les enfants pauvres dans	Conseil national du bien-être social, travaux de recherche,
Groupe de travail municipal, création proposée, 6:23	8 Solutions proposées, 9:57-9
Exemples de cas, 10:40-2	Interventions devant les instances parlementaires, 9:53
Centres «Bon Départ», activités et clientèle, 10:5-6	Conseil canadien de l'enfance et de la jeunesse
Ottawa-Carleton, région, 6:19-21, 23; 13:32, 46	Difficultés d'intégration en milieu scolaire, 9:71-2
Nouveau-Brunswick, 10:55, 63	8:5-6; 10:29, 67; 13:32
Statistique Canada, étude, méthodologie, 2:16-9, 21	Comportement, problèmes, relation, 1:16; 3:8; 5:5; 6:20, 28;
71; 13 :76	Colombie-Britannique, 4:22
Mortalité infantile, taux, relation, 1:16; 2:5-6, 9, 12; 9:54,	Intervention, 10:31-2
9,54, 91; 10;67; 13:6-11; 33	Cas typiques, description, 10:30-1
Mort accidentelle ou décès prématuré, relation, 1:16; 6:20;	Children's Aid Society of Metro Toronto
Moncton Headstart Program, exemples de cas, 10:58-62	Chambre des communes, motion (déc. 1990), 8:18
	Causes, 5:19; 9:27; 10:67; 13:73
Maltraitement, relation, 10:29	
Prestations sociales, 13:64, 70-1	Blessure, taux, relation, 2:6; 13:11, 17
Accès, relation et conséquences, 5:6; 13:93-4	Autres pays, comparaison, 1:15; 5:4, 12-3; 9:53, 116-7
Loisirs	Aspects humains, 9:40-1
comportement, 5:12, 15-7; 9:94; 13:43	Appartenance, besoins, incidence, 10:57
Logements subventionnés, influence sur le	Années 1930, études, 7:16
Déménagements fréquents, 10:45	Allocations sociales, insuffisance, 13:74
Conditions, 10:56	Santé nutritionnelle, 10:78
Logement	Comportement scolaire, 10:80; 11:28, 30
Jeunes familles, situation, 9:106	Alimentation, incidence, 4:14; 10:55-6; 13:13, 51
Jeunes contrevenants, réhabilitation, relation, 9:57	13:32
7-92: £1 ,nogel	Aide à l'enfance, services de prise en charge, relation, 1:17;
Incapacité, taux, relation, 2:6, 9, 12; 9:54	de marginalisation, 1:16, 23; 5:6, 21; 13:51-3
uoimios	Activités scolaires et parascolaires, coûts prohibitifs, effet
Voir aussi sous le titre susmentionné Pauvreté	Pauvreté
Gouvernement fédéral—Suite	Voir aussi sous le titre susmentionné Poids—Lutte
Pauvreté—Suite	Ontario, gouvernement—Swie
Enfants—Swie	sime = sancin

Ontario, gouvernement Responsabilités ministérielles, intégration, 10:33-4, 38, 46	Programmes non stigmatisants, avantages, 13:52 Voir aussi sous le titre susmentionné Pauvreté
Voir aussi Assistance publique du Canada, régime— Contribution	Programmes, établissement proposé, 5:7; 13:45, 70
Utilité et valeur, 9:14: 10:13, 28	Programme national, 7:21; 8:11-2, 30; 9:66, 70, 73
t8, 85, 855, 65, 84	Ottawa-Carleton, région, 6:19, 23-4 Prix, 9:67
Ratification, consultations avec les provinces, 1:26-7; 5:14,	Importance, 8:8; 10:106; 11:28
Canada, rôle, 10:12	Financement, 9:148
Nations Unies, convention	Enseignants, démarches, 8:8-9, 13
6-88	Enfants, participation, raisons, 5:9-10
Mulroney, le très hon. Brian, attitude, propos, etc., 13:43-4,	Repas en milieu scolaire
Surmortalité, définition, 2:12-3 Voir aussi sous le titre susmentionné Pauvreté	Petit déjeuner, absence, 8:14; 10:29
Sévices, proportion, 2:22	Mères, privations, 9:73-4
Poids à la naissance, insuffisance, relation, 2:7-10, 14	Habitudes, apprentissage en bas âge, 10:80
Etats-Unis, comparaison, 2:11-2	Bien-être physique et psychologique, relation, 11:29
Ecarts régionaux, 2:19-20	Alimentation
Baisse, causes, 2:10-1, 13-4, 16	Accidents, facteurs liés au milieu, 13:19-20
Autres pays, comparaison, 2:10	Enfants
Mortalité infantile, taux	Utilité, 8:19
Ministre responsable, nomination de M. Beatty, 9:61; 10:12	79, 82, 84; 10:52; 11:12; 13:30
Maladies néo-natales, 12:9	Premier ministre Mulroney, coprésident, déclarations, 9:69,
Voir aussi sous le titre susmentionné Pauvieté	Enfance, sommet international Canada, participation, 9:61
Alberta, prestations, 13:99 Programmes, élaboration proposée, 5:7	
Loisirs	Poste, création proposée, 1:38-9
Investissement, importance, 13:75, 82-4	Enfance, protection, commissaire national
Voir aussi sous le titre susmentionné Pauvieté	sniomoT issun vioV
Québec, étude, 2:7	Composition, 9:65
Poids à la naissance, insuffisance, relation, 2:9	Activités, 9:68
Incapacité, taux	End Legislated Poverty
Gouvernement fédéral	services
Voir aussi sous le titre susmentionné Finlande;	Emploi, planification, programmes. Voir Garde d'enfants,
Voir aussi sous le titre susmentionné Faim; Pauvreté Importance accordée, 12:18	Τ0Ϊ
Position, engagements, 10:12-4	Emploi, équité, Loi. Voir plutôt Équité en matière d'emploi,
Importance accordée, 10:124, 133	Colombie-Britannique
Gouvernement fédéral	technologiques; Education; Femmes; Pêches, secteur—
Garde, services. Voir plutôt Garde d'enfants, services	Voir aussi Assistés sociaux; Autochtones; Changements
Finlande, importance accordée, 10:133	Salaires et compétences exigées, relation, 4:17; 5:10
préconisée, 9:92-3; 11:30	Voir aussi sous le titre susmentionné Plein emploi
Faim, suppression, gouvernement fédéral, intervention	Comparaison avec d'autres pays, 8:31-2
Parents non démunis, manquements, 8:9, 15-6	Politique
Gouvernement fédéral, responsabilité, 10:124	Etat-providence, objectif, 7:5-6 Programmes non inflationnistes, 10:94, 98
Développement, centres, création proposée, 6:37; 8:12-3 Entretien	135-6; 13 :50
statistiques, 12:22-3	Adoption, engagement, 5:6; 6:38; 7:8, 10, 23; 8:23-4; 9:34,
Dépenses non assurées ou remboursées par le gouvernement	Absence, 8:11; 9:28
Déficience de l'attention, 13:71	Plein emploi, politique
Dougherty, Dr G., étude, résultats, 13:5-11	Normes de travail, 6:38
Comparaison avec d'autres pays, 13:11	Livre blanc sur l'emploi et le revenu, avril 1945, 7:5
Décès, taux	Disponibilité, disparités interterritoriales, 9:17
singly pour enfants	Discrimination, élimination, 9:44
Crédit d'impôt. Voir plutôt Impôt sur le revenu—Crédit	Voir aussi Garde d'enfants, services
Charte canadienne des droits et libertés, disposition, inclusion proposée, 1:27	Cuébec, 10:20)
Attitude des Canadiens, 9:61, 102; 13:42	Projets locaux, comités de planification stratégique, composition, 13:96
Assurance-médicaments, régimes, accès, 1:22-3	Programmes, engagement préconisé, 9:44
Analphabérisme, 13:84	Gouvernement, mesures, 8:21, 24, 32; 9:85-6
Allocations, régime. Voir plutôt Enfants, prestations, régime	Création—Suite
Enfants—Suite	Emploi-Suite

Downsview, Ont. Voir Logement-Toronto

Enfants, pauvreté, étude, 9:103-18 Dooley, Martin (témoin à titre personnel) Université Western Ontario, programme des années 1970, Enfants, pauvreté, étude, 9:143-4, 152, 154 Jardins d'enfants, accès proposé pour les enfants de 4 ans, 5:7 des écoles du projet Avenir) France, système, 7:20; 10:133, 135 Dinning, Bonnie (Conseil scolaire d'Ottawa, comité consultatif Université de Syracuse, programme de recherche, 9:57-8 Voir aussi Vice-président du Sous-comité Projet Perry, 1:32; 9:57; 13:23, 31 Sous-comité, séance d'organisation, 1:6-9 Etats-Unis president) Enfants, avantages, 10:119-20, 123, 125 Dingwall, David (L-Cape Breton-Richmond-Est; vice-Educateurs, 10:123, 125, 136 Criminalité, relation, 13:26 Sous-comité, séance d'organisation, 6:11-4, 16-7 recommandations, 9:57-9; 10:12 Enfants, pauvreté, étude, 5:20; 7:23; 8:16-8; 9:115, 117-8 Conseil canadien de l'enfance et de la jeunesse, Parlement) Education préscolaire Dewetering, June (Service de recherche de la Bibliothèque du Education des Jeunes enfants. Voir plutôt Education préscolaire Enfants, pauvreté, étude, 9:61-2, 64 Dewar, Marion (Conseil canadien de l'enfance et de la jeunesse) Parents; Garde d'enfants, services; Santé Voir aussi Assistés sociaux; Autochtones; Enfants—Santé— Conseil des affaires sociales du Québec, position, 10:17-8, 20, Système, rigidité, 5:21 Postsecondaire. Voir plutot Enseignement postsecondaire Développement local 19:01 , adotinaM Programmes, engagement préconisé, 9:44 Pauvreté, relation, 4:16; 13:44 Développement économique Enfants, besoins, indifférence du système scolaire, 10:128 Service, fardeau, 8:22; 9:31, 86-7; 11:43; 13:80 Emploi, relation, 4:17; 5:10 Dette nationale Riches et pauvres, comparaison, 6:34 Reduction, 10:72 Voir aussi Familles pauvres Accroissement demandé, 10:70 Enfants, pauvreté, étude, 10:102-16 Dépenses à faible revenu d'Ottawa) Voir aussi Enfants-Pauvreté Desormeaux, Roberta (Conseil des services d'appui aux familles Réduction, mesures incitatives, nécessité, 9:94, 96, 98 Enfants, pauvreté, étude, 3:15-6, 22 Ouebec, 10:17 Desjardins, Gabriel (PC-Témiscamingue) Decrochage, taux Dellar, June. Voir Garde d'enfants, services Education Mesures, 9:92-3, 101; 10:117 CONTREVENDRIS Edmonton, Alb. Voir Autochtones passim; Jeunes Autochtones, contribution, 11:6, 21 Déficit fédéral, réduction Enfants, pauvretė, ėtude, 8:34-6 Décrochage, taux. Voir Education Comité, 8:37 Edmonston, Phillip (NPD-Chambly) Voir aussi Bien-être social, régime Attitude des Canadiens, ambivalence, 10:21 Solution-Par; Programmes sociaux; Suède Voir aussi Enfants-Pauvreté-Statistiques; Pauvreté-Decentralisation Sous-développement économique, accélération, 9:18 Voir aussi Education préscolaire Récession, conséquences, 9:73-4, 78 Terre-Neuve, 9:63 Prévisions, 9:101 Pauvreté, relation, 13:25 programme de renouveau économique, 7:6 Etats-Unis, 13:22 Une nouvelle direction pour le Canada: un Conseil canadien de l'enfance et de la jeunesse, étude, 10:12 Gouvernement progressiste conservateur, document intitule Canada, comparaison avec d'autres pays industrialisés, 13:22 Familles, contribution, 9:47; 13:78 Criminalite Economie Crime, lutte. Voir Logement-Logements sociaux Ecoles. Voir Enfants-Pauvrete; Garde d'enfants, services Voir aussi Enfants immigrants et réfugiés Fusillade, tragédie, 1:24 Ecole polytechnique (Université de Montréal) Comité consultatif des écoles du projet Avenir. Voir Pauvreté-Etats-Unis-Négligence Conseil scolaire d'Ottawa Drogues. Voir Logement-Logements sociaux-('rime;

Voir aussi Entants—Deces et Pauvrete—Solution

Conseil scolaire de North York. Voir Enfants immigrants et

Dougherty, D' Geoff (témoin à titre personnel)

Enfants, pauvrete, étude, 13:5-21

Concentration dans le secteur des services, 9:28-9

Bons et mauvais emplois», 6:32, 39

(Teation

Emploi

Voir aussi Pauvreté-Élimination

signonia outgouais.	Classe moyenne Disparition, 10:139
Conseil national du bien-être social. Voir Banques alimentaire Bien-être social, régime; Enfants—Pauvreté; Garde d'enfants, services; Témoins Conseil régional de la santé et des services sociaux de	Pauvreté, taux, relation, 4:15, 22 Réduction, mesures, 13:50 Voir aussi Autochtones; Femmes; Handicapés; Jeunes; Salaire minimum—Augmentation
Conseil national des autochtones du Canada Composition, 9:5 Gouvernements, collaboration, 9:9-10, 15 Voir aussi Témoins	Chomage Colombie-Britannique, 9:68 Cyclique, 9:136 Evolution depuis 1945, 9:28 Gouvernement fédéral, attitude, 10:67-8; 13:42
Conseil économique du Canada Activités, 9:127 Voir aussi Inflation—Lutte—Politique; Pauvreté— Dynamique; Programmes sociaux—Économie; Revenu, sécurité; Témoins	Children's Aid Society of Metro Toronto Activités et ressources, 10:28-9 Financement, secteur privé, contribution, 10:36-7 Voir aussi Enfants—Pauvreté; Immigrants; Témoins
sniomsT issus vioV	Child Poverty Coalition. Voir Enfants, prestations, régime
Activités, 10:102	Charte canadienne des droits et libertés. Voir Enfants
Conseil des services d'appui aux familles à faible revenu d'Ottawa	Changements technologiques Emploi, répercussions, 9:33
Rôle, 10:16 Voir aussi Développement local; Garde d'enfants, services— Stratégie; Pauvreté—Solution; Québec—Pouvoirs; Témoins	Chance, D' Graham W. (Coalition canadienne pour la prévention des problèmes du développement) Enfants, pauvreté, étude, 12:4-23
Têmoins Conseil des affaires sociales du Québec	Centres communautaires Financement, 8:13
Conseil canadien de l'enfance et de la jeunesse. Voir Criminalité; Éducation préscolaire; Enfants—Pauvreté;	Celibataires. Voir Revenus—Familles
enoits2011AsbiA	Catholic Children's Aid Society of Metro Toronto. Voir Témoins
Conseil canadien de développement social. Voir Familles-	Enfants, pauvreté, étude, 10:66-77
Congrès du travail du Canada. Voir Témoins	Carr, Shirley (Congrès du travail du Canada)
Ontario, gouvernement, mesures, 9:80 Programme demandé, exemples européens, 6:37; 10:125 Voir aussi Garde d'enfants, services—Stratégie	Canadian Fact Book on Poverty, livre (écrit par D. Ross et R. Shillington) Allusions, 1:11, 34, 37; 5:5; 6:13
Congé parental	Cameron, Vera. Voir Garde d'enfants, services
perspectives de développement du Canada. Voir plutôt Macdonald, Commission	Bureaux de poste. Voir Régions rurales
Commission royale d'enquête sur l'union économique et les	Démarrage, 8 :26-7
Commission d'examen de l'assistance sociale. Voir Ontario	Bureau d'aide à l'enfance Création, 9:61; 10:12-4, 38; 13:21
Commerce interprovincial Barrières, suppression, 9:133	Objectif, II:43
Colombie-Britannique. Voir Chômage; Enfants—Pauvreté; Pauvreté; Pêches, secteur; Privatisation	11:34-6 Coalition canadienne pour la prévention des problèmes du développement, position, 12:16
Cole, John E. (PC—York—Simcoe) Enfants, pauvreté, étude, 2:15-8, 22	Budget du 26 février 1991 Association canadienne des banques alimentaires, position,
Coalition for Equality, Anti-Poverty Committee. Voir Témoins	Bublick, Renate (Social Planning Council of Winnipeg) Enfants, pauvreré, étude, 10:89-102
Coalition contre la pauvreté enfantine. Voir Enfants— Pauvreté—Sensibilisation	Broadbent, l'hon. Ed. Voir Enfants—Pauvreté—Solution— Échéance
développement Composition et rôle, 12:4, 18 Voir aussi Budget du 26 février 1991; Enfants—Poids—Lutte Témoins	Bradshaw, Claudette (Moncton Headstart Program) Enfants, pauvretë, étude, 10:53-66 Voir aussi Enfants—Pauvreté—Sénat
Coalition canadienne pour la prévention des problèmes du	Blessure, taux. Voir Autochtones—Enfants; Enfants—Pauvreté

voir aussi Témoins

Blenkiron, Diane (Ottawa-Carleton Day Care Association) Enfants, pauvreté, étude, 10:7-15	Politique, comparaison avec d'autres pays, 8:31-2 Enfance, sommet international, 8:19
Blascoe, Sheila (Equal Justice for All, Saskatoon) Enfants, pauvreté, étude, 13:95-6, 100-1	Emploi Création, 8:21, 24, 32 Plein emploi, politique, 8:24
Blanchet, Madeleine (Conseil des affaires sociales du Québec) Enfants, pauvreté, étude, 10:16-25, 27	Bureau d'aide à l'enfance, 8:27 Dette nationale, 8:22
Bière, production Saskatchewan, protectionnisme, 9:133-4	Assurance-chômage, régime, 8:31 Autochtones, 8:20, 28-9 Banques alimentaires, 8:34
Manitoba, 10:95 Normes nationales, 6:36; 7:23 Nouvelle-Ecosse, 10:81-4 Ontario, 10:81, 84 Prestations. Voir plutôt Assistance sociale, prestations Secteur privé, critiques, 13:87	Beatty, 1'hon. Henry Perrin (PC—Wellington—Grey—Dufferin—Simcoe; ministre de la Santé nationale et du Bien-être social) Allocations familiales, 8:21, 25 Assistance publique du Canada, régime, 8:21, 25, 27-8, 31 Assistés sociaux, 8:21, 27
Caractère stigmatisant, 13:61 Conseil national du bien-être social, rapport, 4:9 Décentralisation, 10:84-5 Éducation du public, programme, création proposée, 13:79	Battle, Ken (Conseil national du bien-être social) Enfants, pauvreté, étude, 4:5-19, 21-5 Voir aussi Revenu gatanti, supplément—Coût
Alberta, enfants indépendants de 16 et 17 ans, exclusion, contestation devant les tribunaux, 13:67 Appel, système, 7:22-3 Besoins au-delà de la survie physique, satisfaction, 13:69-71	Barriault, Claude (Conseil régional de la santé et des services sociaux de l'Outaouais) Enfants, pauvreté, étude, 9:16-8, 20-1, 25
Bien-être social, régime Administration Responsabilité, 10:71 Variations régionales et provinciales, 7:13	Nouveaux, 11:49-50 Personnes à revenu moyen, 10:73 Personnes seules, 11:47 Voir aussi sous le titre susmentionné Toronto Winnipeg, 11:31, 39-40, 49
Enfants, pauvreté, étude, 10:106-8, 111-6 Voir aussi Familles pauvres Bénévoles. Voir Banques alimentaires; Services sociaux	Statistiques, 8:4, 14; 11:29 Toronto, région métropolitaine, 10:29 Variations régionales, 11:26-7
Béland, Claire (Conseil des services d'appui aux familles à faib revenu d'Ottawa)	Accroissement, 8:6-7; 11:24-5 Autochtones, 11:41 Carences alimentaires, 11:28
Bébés. Voir Enfants-Poids; Mères adolescentes	Enfants
Beavis, David (Conseil économique du Canada) Enfants, pauvreté, étude, 9:127-31, 141-2	Usagers, 10:29; 11:32-3, 49 Voir aussi sous le titre susmentionné Usagers—Enfants Usagers
Ouébec, 8:34-5 Ticket modérateur, position fédérale, 8:34-5 Taxe sur les produits et services, 8:21, 37-8 Violence familiale, 8:36-7 Winnipeg, programme pour les pauvres, 8:33 Voir aussi Enfants—Ministre	Saskatchewan, 13:101 Toronto, région métropolitaine Donateurs, sondage, 11:46 Fonctionnement, 11:33 Nombre de banques, 10:36 Rationnement, 11:27, 37
Personnes à faible revenu, 8:19 Salaire minimum, 8:25-6 Santé, services Dépenses et résultats, relation, 8:29, 32	Alimentation équilibrée, relation, 11:27-8 Expérience humiliante, 11:34, 41 Programmes sociaux, efficacité, relation, 11:26 Réseau, composition, 11:24
Pauvreté Seuil, 8 :30-1 Statistiques, 8 :19 Taux, 8 :23	Québec, 11:38 Raison d'être, 11:36-8, 41-2, 48 Recours Accroissement, 10:69; 11:25, 45-6
Enfants, prestations, régime, 8:25 Familles, 8:21 Garde d'enfants, services, 8:32-3, 38-9 Impôt sur le revenu, crédit d'impôt pour enfants, 8:21, 25	Brunswick; Ontario Gouvernement fédéral, position, 8:33-4 Montréal, 11:38 Ottawa-Carleton, région, 6:19, 24, 26; 11:49
Enfants Alimentation, 8:30 Pauvreté, 8:18-20, 22-3 Étude, 8:18-39	Financement—Suute Nouveau-Brunswick, gouvernement, attitude, 11:40 Ontario, gouvernement, attitude, 8:33-4; 11:40 Voir ausst sous le titre susmentionné Nouveau-
Beatty, I'hon. Henry Perrin-Suite	Banques alimentaires—Suite

,	
Oilemme, 4:24-5	Commerce interprovincial, 9:133
Financement	Bureau d'aide à l'enfance, 8:26; 10:12
Voir aussi sous le titre susmentionné Toronto	Budget du 26 février 1991, 11:34; 12:16
I-04:11 ,5iilidaiA	Bière, production, 9:133-4
Donateurs	Bien-être social, régime, 10:84-5; 13:70
propos, 11:36	Banques alimentaires, 8:6-7; 11:36
Conseil national du bien-être social, présidente Ann Gagnon,	Autochtones, 10:97-8; 11:10-2; 13:70
Conditions sociales et économiques, relation, 11:28	Assurance-chômage, régime, 9:83
15:11	Assistés sociaux, 8:26-7
Collecte de denrées, campagnes, comparaison avec les ÉU.,	Assistance sociale, prestations, 10:142-3
Bénévoles, contribution, 11:48-9	∠-96 :£1 :68
Valeur nutritive, 11:39-40	Assistance publique du Canada, régime, 8:26-8; 9:13, 34, 82-3,
Quantité et valeur estimée, 11:38-9	Allocations familiales, 13:14
sàudistrib atramilA	président)
Banques alimentaires	Axworthy, Chris (NPD—Saskatoon—Clark's Crossing; vice-
Banque du Canada. Voir Inflation-Lutte	Enfants, pauvretė, étude, 9:118-22, 124-6
	Avard, Denise (Institut canadien de la santé infantile) Enfante, passive sé équide 9-118-22 124-6
Voir aussi Vice-président du Sous-comité	(alitactai atacs of ab anihones tutitaal) asinal brown
Usines, fermeture, 9:140	et services
Unité nationale, 13:56	Jeunes contrevenants—Edmonton; Taxe sur les produits
Taxe sur les produits et services, 9:50; 10:49	Déficit sédéral, réduction; Garde d'enfants, services;
Séance d'organisation, 6:5-18	Contribution; Banques alimentaires—Usagers—Enfants;
Sous-comité, 9:103; 12:13; 13:15	Voir aussi Assistance publique du Canada, régime—
Saskatchewan, 9:21	Statistiques, absence, 9:6-7, 9, 11
Santé, 12:15	Services, accès, 9:7, 10-2
Salaire minimum, 9:134-5; 10:35	Conférence, organisation proposée, 9:11
Revenus, 8:16-7	Santé
Relations fédérales-provinciales, 9:37, 101; 13:56	Revenus, statistiques, 9:6
Régions rurales, 9:21-2	Nombre, évaluation, 9:6
Québec, 9:151	Manitoba, services et programmes, compétence, 10:94-8
	Gouvernement fédéral, responsabilité, 13:66-7, 70
Programmes sociaux, 10:21; 13:16, 70	Familles, pauvreté, 11:5
Procédure et Règlement, 6:9-10, 43	Education, programmes, 10:97-8
12:13-4; 13:27-8; 56	Edmonton, services et programmes, 13:68
Pauvreté, 9:32, 47, 83, 111, 113, 131-3; 10:35-6, 47, 142-4;	Chômage, 9:6
Parents, 9:52	Vivant hors réserve
Organisation nationale antipauvreté, 6:12, 16	Vivant en région éloignée, 3:4-5
Main-d'oeuvre qualifiée, 9:139	Statistiques, insuffisance, 10:96-7
Logement, 10:36-7	
1-021: 9 ,2150-1	TÉSETVE
Immigrantes, 9:155	Voir aussi sous le titre susmentionné Enfants; Vivant hors
Handicapés, 6:41	Services, gestion, transfert, 8:29
Golfe Persique, guerre, 9:72-3; 10:47; 11:34-5	Santa
Garde d'enfants, services, 10:12-4, 132-4	Revenu moyen, 11:5
Fiscalité, 9:50	Revendications territoriales, règlement, délai, 11:10
Femmes enceintes, 9:62	amélioration, 8:28; 13:85
Familles pauvres, 10:110-1	Réserves indiennes, services d'égoût et d'eau potable,
Equité en matière d'emploi, 10:98	voir aussi sous le titre susmentionné Manitoba
Enfants immigrants et réfugiés, 9:154-5	Population, croissance, 11:13
Enfants, prestations, régime, 10:143	Penner, rapport, 9:6
66 'L-96' '98 'E-78' '04' '98' 't-8t' '8-12' 'L-t1:€1	Voir aussi sous le titre susmentionné Enfants; Familles
97-8, 101, 110-2, 132-4, 142-4; 11:10-2, 34-6; 12:13-6, 23;	Solutions, 10:97; 11:7
10:12-4, 21, 24, 35-7, 47, 49, 52-3, 63, 72, 84-5, 88,	Données, 1:37-8
111, 113, 116, 122-3, 131-5, 139-41, 150-1, 154-5;	Pauvreté
25, 32, 34, 37, 47, 50, 52, 59-60, 62-3, 71-3, 82-4, 89, 99,	Vivant hors réserve
Pauvreté, étude, 6:26-8, 40-1; 8:6-8, 16-7, 26-8; 9:12-3, 21-2,	Voir aussi sous le titre susmentionné Familles-Pauvreté;
122-3; 10:12-34; 12:14-6; 13:15, 17, 82-3	Population, croissance, 10:90, 95
Enfants, 6:15, 26, 40-1; 8:6-8; 9:32, 59-60, 62-3, 71-2; 9:84, 116,	Edotineld
89: 01 ,iolqm3	Réparations d'urgence, programme d'aide, 3:7
Economie, 9:73	Pénurie, 11:20
Décentralisation, 10:21	Logement—Suite
Axworthy, Chris-Suite	Autochtones—Suite

Handicapés, services disponibles, information, 9:12	Programmes et services gouvernementaux, adaptation, 11:8
hors réserve	Premier ministre Mulroney, déclaration, 11:6
Pauvreté—Réduction; Indiens non inscrits; Vivant	Responsabilité, volonté politique, 11:6-8, 14
Voir aussi sous le titre susmentionné Besoins; Enfants—	Dépenses, correspondance, 13:85-6
Responsabilité, 11:11	Gouvernement fédéral
Dépenses annuelles, 11:7; 13:85	Economies traditionnelles, rôle, détérioration, 11:9
Gouvernement fédéral	Droits aborigenes et droits issus des traités, relation, 11:9
Formation, financement fédéral, réduction, 11:12-3	61,8:11
Revenus, 11:22-3	Collaboration entre les autochtones et les gouvernements,
réserve	Attention spéciale, nécessité, 11:6, 14
Voir aussi sous le titre susmentionné Vivant hors	Aide sociale, moyen rejeté, 11:7, 23
Z:II , xusT	Besoins sociaux et économiques, satisfaction
Manitoba, familles monoparentales, 10:90, 96	Autonomie politique, 11:10, 18
Edmonton, familles monoparentales, 13:66	Analphabetisme, 11:5
Pauvreié	Voir aussi sous le titre susmentionné Besoins
Dysfonction imputée à la Loi sur les Indiens, 9:9	7:9, noisieong
Familles	Programme autochtone géré par les autochtones,
Espérance de vie, 9:7; 11:5	Prestations, 11:23
Entreprises autochtones, personnel, embauche, 11:15-6	Fonds, utilisation, 11:23
Enseignement postsecondaire, financement, 11:17	du Nord canadien, 7:13; 13:67
Services, amélioration nécessaire, 11:23	Administration par le ministère des Affaires indiennes et
Pauvreté, relation, 9:119	Aide sociale
Mauvais état, facteurs, 9:6-8	noisertsinimbA
Santa Combined State of the Combined State o	Voir aussi sous le titre susmentionné Aide sociale—
Voir aussi sous le titre susmentionné Enfants—Santé	Obligations, limites, 9:5
Taux, 8:20; 9:7; 11:5	Affaires indiennes et Nord canadien, ministère
Solution, 11:23	Adolescentes enceintes, problème, 11:18
Réduction, gouvernement fédéral, engagement, 11:12	utochtones
Edmonton, 13:66	Enfants, pauvreté, étude, 9:84-7
Pauvrelé	ttewell, Bill (PC—Markham—Whitchurch—Stouffville)
Mortalité infantile, 9:7; 11:5	
Conditions de vie, 1:13; 13:76	Enfants, pauvreté, étude, 10:116-36
Services, aide fédérale, 11:11-2 Blessure, taux, 11:5	(oinginO
Edmonton, situation, 13:66	tkinson, Leslie (Private Home Day Care Association of
Conference, organisation proposée, 11:12 Edmonton situation 13:66	ssurance-médicaments, régimes. Voir Enfants
Aide à l'enfance	Manathar antegraph and complete temp 1004
Enfants Aide à Ventance	Voir aussi Enfants-Santé; Tabagisme-Traitement
Racisme, obstacle, 11:13-4	Secteur privé, financement, 13:87 Universalité, 2:11; 9:68
Accès, équité, 9:6, 12, 44	Normes, imposition par le gouvernement fédéral, 1:40
Emploi	ssurance-maladie
Voir aussi sous le titre susmentionné Vivant hors réserve	
Scolarité, niveau, 11:5	Programme national, création proposée, 10:70
Responsabilité, transfert aux autochtones, 11:16	ssurance-invalidite
Racisme, obstacle, 11:13-4	Rétablissement aux niveaux antérieurs, 7:10
Programmes d'études, adaptation, 11:16	Réduction, 10:69
Décrochage, problème, 11:14, 16-7, 22	Prestations
Collèges communautaires, accès, 11:12-3	Albertaine condamnée à la prison, etc., 1:22, 27-8
Amélioration nécessaire, 11:23	Prestataires, études universitaires interdites, cas d'une
Education	Suspension proposée, 5:6
Plans à long terme, élaboration proposée, 5:6	Repercussions, 1:35; 6:26-7, 38; 7:10; 9:69, 81, 83
Accords tripartites, nécessité, 11:10, 23	Modifications (projet de loi C-21), 6:33; 9:34, 66; 10:72; 13:88
Dèveloppement social et économique	Fonds, utilisation, 8:31; 9:136-7
suppression, objectif, II:9-10	Détérioration, 6:34
Dépendance à l'égard du gouvernement, réduction et	Création, 7:5
Autochtones—Suite	ssurance-chômage, régime—Suite

Logements sociaux ou subventionnés, 9:5; 11:19-20

Construction, fonds, 11:19-21

Besoins, 11:23

Commission royale d'enquêre, création proposée, II:18

Saskatoon, 13:89

Chômage

Assurance-chômage, régime-Suite

Voir aussi sous le titre susmentionné Vivant hors réserve

19 NE-0 strampareds agoitibres stillidizaimbA	amiosa leisos saté-nais tôtulo viol amiosa aleisos sanetsissa
Assurance-chômage, régime	Variation d'une province à l'autre, 10:72, 93
Amélioration préconisée, 9:70	
	Saskatchewan, 13:90, 97-9
Assurance, régimes publics	08:51
Suiomšī	Pauvreté, seuil, relation, 1:13; 4:15; 9:64; 10:29, 142, 150-1;
Voir aussi Budget du 26 février 1991; Pauvreté-Solution;	Ontario, 10:29, 112; 11:31-2
	Niveau acceptable, 7:23; 10:104; 11:33-4
Disparition prévue, 11:42	Logement, proportion consacrée, 9:67; 10:30, 106-7; 11:45
Composition, 11:24	Gel dans trois provinces, 11:32
Association canadienne des banques alimentaires	Garde d'enfants, services, frais, relation, 9:131
Anniago Chiamagori Maniagori	
Logement—Logements sociaux	Fainéantise, facteur, 10:151
Familles pauvres; Garde d'enfants, services; Handicapés;	Électricité, coût, omission, 10:109-10, 150
Voir aussi Alimentation; Enfants-Pauvreté-Parents;	sssistance sociale, prestations
Winnipeg, 11:30	***************************************
Travailleurs sociaux, relations, 10:116	Garde d'enfants, services
Voir aussi sous le titre susmentionné Saskatchewan	Voir aussi Assistés sociaux—Actifs—Liquidation et Revenus;
Tentatives passées, 10:76	Saskatchewan, gouvernement, infractions, 13:88-9, 96-8
	Revenu minimum, normes nationales, 7:8-9
Travail obligatoire	Programmes stigmatisants, fonds, utilisation, 13:61, 63
Taux, 10:61	Prestations, niveau adéquat, 7:7
13:92-3	
Unités de recouvrement des prestations, harcèlement,	Personne dans le besoin, définition, 13:95
Travail obligatoire, programme, 8:26-7; 13:96	Enfants
Paiements en trop, recouvrement, 13:97, 99	Voir aussi sous le titre susmentionné Contribution—
Mise en tutelle, 13:98	Suppression, objectif, degré de réalisation, 9:35
	Efficacité, 13:72
Allocations familiales, déduction comme revenu, 13:90, 94	Pauvreté, lutte
Saskatchewan	Particularités locales, prise en compte, 1:31
Récupération fiscale, taux, 7:8; 9:39, 131	
Perception du public, 10:77	Responsabilités, incidence, 10:64
Modification préconisée, 7:23	Obstacles posés devant les prestataires, 1:39-40
Limites, 1:40-1; 7:7; 13:94	Paliers gouvernementaux
	Voir aussi sous le titre susmentionné Revenu
Conservation de 50%, proposition, 13:50, 56	Normes nationales, 1:39-40; 7:8; 8:14; 13:68
Revenus d'emploi, règles du RAPC	Modification, propositions, 5:6; 7:4, 23-4; 9:89; 10:93-4; 13:88
Proportion apte au travail, 11:16-7	Lacunes, 7:7, 13; 10:37, 49-50, 64, 74, 101; 11:35
Nombre, 10:18	
Ouebec	Historique, 7:7
Toronto, région métropolitaine, 10:69; 11:32	Voir aussi sous le titre susmentionné Contribution
Nombre, 10:30	Fonds, séparation, 7:12
	Entants
Enfants, proportion, 1:14-5; 9:78-9	Entants
OinstarO	Voir aussi sous le titre susmentionné Contribution—
Fraude, fréquence, perception du public, 13:53	
Voir aussi sous le titre susmentionné Emploi	Normes nationales, incidence, 9:68
Participation, effet sur les prestations, 13:95	Santé, services
Formation	Provinces riches et pauvres, choix, précédent, 9:34-5
Fins de mois, difficultés, 4:13-4	Pauvres, incidence, 8:25-7; 9:82
Fins de mois difficultée d'El-A	Ontario, impact, 9:81, 83, 87; 10:38; 11:35, 43-4, 51; 13:33
Voir aussi sous le titre susmentionné Ontario	Femmes, incidence, 10:72
Enfants, proportion, 9:49, 68; 10:29	Santé, services, relation, 8:26, 28; 9:68
Salaires, effet immobiliste, 10:44; 13:49-50, 94	
Primes d'incitation, 13:94-5	Pauvreté, lutte, relation, 10:38
Prestations de transition, 13:63	relation, 8:26, 28; 9:81
Formation, nécessité, 13:43	Nations Unies, convention, ratification par le Canada,
	Enfants
Encouragement, 4:10; 13:80	Economies prévues, 8:26-7
Aide gouvernementale, 8:21	Çonsequences, 9:68
Emploi et intégration au marché du travail	
Education, accès, 1:22; 10:77	Autochtones, incidence, 9:8-9, 13-4; 10:72; 13:67
Catégories, 10:54-5	Abolition demandée, 10:32, 70
Age moyen, 11:44	10:7, 64, 68-9; 13:62, 88
	4:22-3; 5:6, 13, 18; 6:25, 27, 33, 41; 8:21, 25, 31; 9:74;
Liquidation, exigence du RAPC, 1:41; 9:39	Contribution fédérale, plafonnement (projet de loi C-69),
Conservation, droit, 7:8	13:92, 95
Actifs	Besoins de base et besoins en réhabilitation, satisfaction,
Assistés sociaux	Assistance publique du Canada, regime—Suite

Allocations familiales—Suite
Enfants mariés ou au travail, 7:17-8

Adolescentes H:t, noingleige I

Action positive

Assistance publique du Canada, régime (RAPC) Admissibilité Lieu de résidence, 7:9 Travail obligatoire, interdiction, 7:9 Allusions, 7:12-3; 10:49-50; 13:72	Royaume-Uni, 6:36 Désindexation ou indexation partielle, 1:20; 4:7; 6:27, 30; 9:81; 10:08, 112, 149 Destinataire du chèque, 7:16-7 Détérioration, 6:34; 9:49
Assemblée des Premières nations Affaires indiennes et Nord canadien, ministère, relations, 11:12 Rapports divers, dépôt, 11:23 Voir aussi Témoins	Allocations familiales Annulation, demande, 7:17 Attitude des Canadiens, 9:48 Augmentation, 5:6 Comparaison avec d'autres pays, 1:33-4; 6:33, 36 Pays-Bas, 6:33
Appendices Fiscalité, réforme, résultats, statistiques fiscales 1988, 9A:14-27 Revenus, familles et célibataires sans enfants, statistiques, 8A:3-4	Aliments Banques. Voir plutôt Banques alimentaires Voir aussi Taxe sur les produits et services Allaire, rapport. Voir Québec—Pouvoirs
Nombre d'analphabètes au Canada, 10:73 Pauvreré, relation, 4:16-7 Voir aussi Autochtones; Enfants Assistance publique du Canada, régime, 11:43 Autochtones, 11:10-22: 13:85 Budget du 26 février 1991, 11:43 Budget du 26 février 13:84 Budget du 26 février 13:84, 84 Colle Persique, guerre, 13:84, 86 Loterie 6/49, 13:85-6 Loterie 6/49, 13:85-6 Rélations fédérales-provinciales, 13:99-100 Rélations fédérales-provinciales, 13:90-10 Violence faite aux femmes, 13:30 Anglais langue seconde, enseignement. Voir Enfants immigrants et réfugiés	Akande, Phon. Zanana L. (ministre des Services communautaires et sociaux de l'Ontario) Enfants, pauvreté, étude, 9:78-90 Enfants, pauvreté, étude, 10:44-9, 51-2 Alberta. Voir Bien-être social, régime; Enfants—Loisirs; Alimentation Assistés sociaux, sommes disponibles, 1:13 Mouvelle-Écosse, qualité de la nutrition et prestations alimentation et l'assistance sociale, relation, étude du Budget. gertion, relation, 10:78-80 Pouvres Achars, prix payés, 10:81, 88-9 Budget, gertion, relation, 10:30 Dépenses, comparaison avec les riches, 6:34 Installations de cuisine et d'entreposage, limites, 10:80 Santé, services, régime, relation, 4:25-6 Santé, services, régime, relation, 4:25-6 Immigrants Moir aussi Enfants; Familles pauvres; Femmes enceintes; limites, 10:80
Alphabétisation Gouvernement fédéral, fonds versés aux provinces, 10:65 Analphabétisme	Toronto, Ont., conseillers municipaux, intérêt porté, 10:37-8 Voir aussi Autochtones—Enfants; Banques alimentaires— Recours; Enfants—Pauvreté
Rétablissement demandé, 10:70; 13:63 Voir aussi sous le titre susmentionné Désindexation Niveau adéquat, 12:18, 22 Programme, administration, 7:14-5 Récupération facale, mesure budgétaire, 1:20-1, 34; 8:21, 25; 9:43, 46, 68, 81; 10:68, 70, 112; 13:14, 29, 78 Elimination demandée, 10:70 Universalité, rétablissement, 5:6 Versement Six mois avant la naissance, 12:13-4, 17 Voir aussi Assistés sociaux—Saskatchewan	Affaires indiennes et Nord canadien, ministère. Voir Assemblée des Premières nations; Autochtones des Premières nations; Autochtones Aide à l'enfance Comportement, répercussions, 13:33 Enseignants, traitement, 13:45-6 Ottawa-Carleton, témoignages d'expériences Cowers, Tina, mère célibataire, 13:39-41 Liz, adolescente, 13:36-9 Ross, adolescente, 13:34-6 Raisons, 13:33 Organismes, compressions budgétaires, impact, 13:33
Fonds, affectation au tiers le plus pauvre des enfants seulement, 13:14 Indexation	Adolescentes Vie en milieu scolaire, rapport de la Fédération canadienne des enseignantes et des enseignants, 8:6



INDEX

SOUS-COMITÉ DE LA CHAMBRE DES COMMUNES

DEUXIÈME SESSION—TRENTE-QUATRIÈME LÉGISLATURE

DATES ET FASCICULES

-6861-

le 27, f.1. Novembre:

1.1, £1 ol

Décembre:

-0661-

le 8, f.1; le 21, f.2. :ТэпүэЯ

11, f.4. :linvA

Novembre:

:isM

:sreM

Décembre: le 5, f.7; le 12, f.8.

-1661-

le 5, f.9; le 6, f.10; le 27, f.11. . Те́vгіег:

les 7 et 28, f.6.

le 30, f.5.

le 7, f.3.

le 6, f.12; le 20, f.13. Mars:



COIDE DE LOSAGER

date et cette référence se trouve à la page suivante. Cet index est un index croisé couvrant des sujets variés. Chaque fascicule est enregistré selon la

aussi l'objet de descripteurs spéciaux. suivent les titres ou sous-titres correspondent aux pages indexées. Certains sujets d'importance font les deux rubriques afin de faciliter l'accès par le nom de l'intervenant ou par le sujet. Les chiffres qui Lindex contient l'analyse des sujets et les noms des participants. Chaque référence apparaît sous

entrées relatives à la législation sont indexées chronologiquement. Les noms des intervenants et les descripteurs sont inscrits dans un ordre alphabétique. Certaines

Une entrée d'index peut se composer d'un descripteur en caractères gras et d'un ou de plusieurs

sous-titres tels que:

Gains en capital Agriculteurs Impôt sur le revenu

Les renvois à un premier sous-titre sont indiqués par un long trait.

Gains en capital. Voir Impôt sur le revenu-Agriculteurs

Les abréviations et symboles que l'on peut retrouver dans l'index sont les suivants:

gouvernement. Rés. = résolution. S.C. = Statuts du Canada. S.r. = sanction royale. M. = motion. Q.F. = question au Feuilleton. Q.o. = question orale. R.g. = réponse du Art. = article. Chap. = chapitre. Dd. = ordre de dépôt de documents. Déc. = déclaration. 1^{re}, 2^e, 3^e I. = première, deuxième, troisième lecture. Α. = appendice. Αm. = amendement.

Affiliations politiques:

Parti réformiste du Canada Réf. Progressiste conservateur bС Nouveau parti démocratique NbD Libéral Γ Indépendant .bnI Conservateur indépendant Cons. Ind. Bloc Québécois BO

Télécopieur (613) 992-9417 au Service de l'index et des références (613) 992-7645. Pour de plus amples renseignements, veuillez vous adresser Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada – Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada KIA 0S9

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada KIA 0S9 $\,$

Fascicules nos 1-13



INDEX

DN

SOUS-COMITÉ SUR

La Pauvreté

CONDILION EEWININE DES AFFAIRES SOCIALES, DU TROISIÈME ÂGE ET DE LA DU COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ ET DU BIEN-ÊTRE SOCIAL,

CHYWBKE DEZ COWWINEZ

1989–1991 • Ze Session

34e Législature





